# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

---

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXXV.)





# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

---

Directeur : M. A. CHUQUET

---





VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE



Nouvelle Série. — Tome XXXV



---



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1893

~~A.h. 1197~~

## ANNÉE 1893

# TABLE DU PREMIER SEMESTRE

## *ARTICLES*

### TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

LETTRES ET COMMUNICATIONS



CHRONIQUE.

---

SOCIÉTÉS SAVANTES

*Académie des inscriptions et belles lettres* (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 23 décembre 1892 au 16 juin 1893).

---

## PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

---

FRANÇAIS

*Annales de l'École des sciences libres et politiques.*
*Annales de l'Est.*
*Revue celtique*
*Revue d'Alsace.*
*Revue des études grecques.*
*Revue historique*
*Revue rétrospective.*
*Romania.*

ALLEMANDS

*Altpreussische Monatsschrift.*
*Berliner philologische Wochenschrift.*
*Deutsche Literaturzeitung.*
*Göttingische gelehrte Anzeigen.*
*Literarisches Centralblatt.*
*Theologische Literaturzeitung.*
*Zeitschrift für katholische Theologie.*

ANGLAIS

*The Academy.*
*The Athenaeum.*
*The Classical Review.*
*The English Historical Review.*

BELGES

*Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.*

POLONAIS

*Bulletin international de l'Académie des sciences de Cravocie.*

---

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 2 janvier — 1893




1. — **La Chaldée chrétienne**, par Adolphe d'Avril, ancien agent et consul général de France en Orient. Deuxième édition, Paris, 1892. Bureaux de l'œuvre des Ecoles d'Orient et librairie Challamel, in-8, p. 80.

Deuxième édition d'un opuscule sur les Nestoriens et les Chaldéens-unis connu de toutes les personnes qu'intéresse l'histoire des Églises chrétiennes de l'Orient. L'origine du nestorianisme, son implantation dans la Mésopotamie orientale et son extension dans les différentes contrées de l'Asie, les efforts de la cour de Rome pour extirper cette hérésie, les rivalités des missions catholiques, américaines et anglicanes, y sont exposés avec méthode et érudition. L'auteur est au courant de toutes les publications qui traitent de son sujet [1] ; mais son livre est conçu dans un esprit de propagande en faveur des missions catholiques, qui ne rend pas suffisamment justice aux œuvres protestantes. Ce sont celles-ci, en réalité, qui les premières ont entrepris le relèvement moral des Nestoriens de la Perse et on leur doit une excellente édition syriaque de l'Ancien et du Nouveau Testament.

R. D.

1 Il ne paraît pas avoir utilisé l'édition de la *Chronique ecclésiastique de Barhebræus* par MM. Abbeloos et Lamy. Pour les inscriptions tombales de Sémirjetchie, il aurait pu consulter les deux mémoires de M. Chowlson.

2. — P. Jacobus Dashian. **Catalog der armenischen Handschriften in der k.-k. Hofbibliothek zu Wien.** In-4; 6 pages sans pagination et 50 pages. Wien, 1891.

3. — P. Grigoris dr. Kalemkiar. **Catalog der armenischen Handschriften in der k.-k. Hof-und Staatsbibliothek zu München.** In-4, VIII-38 p. Wien, 1892.

Ces catalogues forment les deux premiers fascicules d'une publication considérable entreprise par la congrégation des Mekhitaristes de Vienne et qui doit comprendre la description de tous les manuscrits arméniens possédés par les bibliothèques européennes, sauf sans doute ceux de Berlin que M. Karamiantz a déjà entièrement décrits. Ils sont rédigés en arménien, mais précédés d'une analyse des données les plus importantes écrite en allemand. — Le travail a été fait avec le plus grand soin; les indications relatives à la date des manuscrits, au lieu où ils ont été écrits, au nom du copiste, etc., ont été relevées. La conscience avec laquelle ont été traitées ces deux premières parties fait bien augurer de l'ensemble du travail. — Les manuscrits arméniens des bibliothèques de Vienne et de Munich sont du reste peu intéressants. Mais les Mekhitaristes de Vienne ne voudront sans doute pas faire désirer trop longtemps le catalogue de leur propre collection qui renferme d'importants manuscrits, à commencer par le célèbre palimpseste d'Agathange, dont la publication est attendue avec tant d'impatience. Il y a lieu d'espérer que les possesseurs des grands dépôts de Venise, de Jérusalem et d'Etchmiadzin se piqueront alors d'honneur et tiendront à faire bien connaître les richesses dont ils disposent. La littérature arménienne n'a sans doute plus beaucoup de textes inédits à révéler ; mais le moment de faire les éditions critiques est venu ; seule la connaissance complète des manuscrits permettra de les entreprendre.

A. Meillet.

---

4. — (Zweite Schingu-Expedition 1887-88.) **Die Bakaïri-Sprache.** Wœrterverzeichniss, Sætze, Sagen, Grammatik, mit Beitrægen zu einer Lautlehre der Karaibischen Grundsprache, von Karl von den Steinen. — Leipzig, Koehler, 1892. In-8, xiv-404 pp.

Le titre seul de ce livre, œuvre d'un voyageur distingué et d'un linguiste sagace, en indique suffisamment le contenu et l'esprit. Les Bakaïris, Indiens semi convertis semi-sauvages, forment quelques agglomérations établies au centre du Brésil, dans les solitudes du Mato-Grosso et les bassins supérieurs du Tapajoz et du Xingu. L'auteur, qui a vécu parmi eux et connaît à fond leur langue, nous donne un ensemble de vocabulaires bakaïris-allemands et allemands-bakaïris, puis des phrases usuelles, et enfin des contes et légendes, le tout avec une traduction interlinéaire. La critique manque absolument de contrôle pour juger de l'exactitude de ces documents originaux ; mais il lui suffit, pour s'en convaincre, de se référer aux considérations si précises et si pleines de

sens des pages 249 sq., qui montrent que M. von den Steinen a poussé l'observation linguistique jusqu'à la minutie, et surtout à l'excellente méthode qui caractérise son essai de grammaire comparée des langues caraïbes. L'évolution du sens du nom du soleil à celui de Dieu (p. 55), celle du mot *kharáiba* au sens de « Portugais » (p. 61), l'emploi du mot « arc » (p. 351) pour désigner le nombre 1 (par opposition aux flèches, qui sont plusieurs) : autant de petites perles sémantiques.

V. H.

---

5. — Salomon Reinach. **L'Origine des Aryens.** Histoire d'une controverse. — Paris, Leroux, 1892. In-12, ij-124 pp.

La question des origines indo-européennes est éparse un peu partout : gros ouvrages d'anthropologie et de linguistique dont elle occupe un petit coin, monographies introuvables, périodiques divers, comptes rendus de congrès et de sociétés savantes. En colligeant ces pièces et résumant le débat, M. Salomon Reinach a bien mérité, tant du grand public qui appréciera l'élégante clarté de l'historien maître de son sujet, que des érudits soucieux d'avoir constamment sous la main les principaux éléments du problème. Car ceux mêmes qui désespèrent de la solution et que découragent les persistantes antinomies soulevées en tous sens par les efforts de trois quarts de siècle, ne peuvent croire qu'une si longue patience soit à jamais perdue et qu'un éclair ne jaillisse pas un jour de tant de nuages amoncelés.

V. H.

---

6. — **T. Macci Plauti Comoediae** ex recensione G. Gœtz et Fr. Schoell. Fasc. II : Bacchides Captiuos Casinam complectens. Lipsiae, Teubner, 1892. viii-161 pp. in-18.

Les auteurs de la grande édition critique de Plaute commencent avec ce fascicule (pourquoi le second?) la publication du texte de cet auteur dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Il n'y a pas d'apparat, mais seulement l'indication au bas des pages des noms des philologues dont les corrections ont été adoptées. Seules, les leçons de A sont indiquées d'une façon à peu près régulière. Puisque MM. Goetz et Schoell réservaient quatre ou cinq lignes pour l'annotation, il eût été préférable de faire le relevé de toutes les variantes importantes des manuscrits ; en laissant de côté F et Z, en négligeant les variantes orthographiques, les divergences dans les séparations de mots, les secondes mains, on aurait donné au lecteur le moyen de contrôler le texte et au besoin de l'améliorer. Au contraire, il paraît être d'une utilité peu pratique, de savoir que telle correction est due à Guyet, à Bentley ou à Lambin. Ces curiosités de l'histoire du texte doivent trouver place dans une grande édition, elles sont sans intérêt dans un volume destiné aux exercices des étudiants en philologie. Le

plan adopté jadis par M. Léo, dans le fascicule resté isolé de son édition, était préférable. Ce regret exprimé, on ne peut qu'applaudir à l'entreprise de MM. Goetz et Schoell. Nous lirons enfin le plus grand des comiques latins dans des volumes maniables, peu encombrants, mis au courant de tous les progrès de la science, et d'un prix abordable. L'ardeur des dignes continuateurs de Ritschl mérite notre reconnaissance.

L.

---

7. — **La privacion de sepultura de los deudores**, estudio historico — juridico por Eduardo de Hinojosa. Valencia, F. Vives Mora, 1892, 38 p. in-8.

Parmi les moyens de contrainte mis, à certaines époques, à la disposition des créanciers, il en est un qui paraît avoir été d'une pratique assez usuelle vers les v<sup>e</sup>, vi<sup>e</sup> et vii<sup>e</sup> siècles, dans l'empire romain : c'était le droit d'enlever le corps du débiteur mort insolvable et de le priver de sépulture, jusqu'au jour où quelque personne pieuse payait sa dette.

Ce droit, ou plutôt cet usage, semble avoir soulevé de vives protestations ; mais, malgré les prohibitions formelles de Justin et de Justinien, il survécut, non seulement aux empereurs, mais à l'Empire. M. Esmein, dans ses *Mélanges d'histoire du droit et de critique,* avait consacré à ce sujet une courte étude. M. E. de Hinojosa la complète par quelques exemples tirés des vieilles coutumes espagnoles et ajoute quelques lignes sur la persistance de ce droit aux Pays-Bas jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. C'est un point que M. Esmein n'avait fait qu'indiquer. Nous croyons d'ailleurs que le dernier mot n'est pas dit sur cette question en général.

Nous ne ferons qu'une légère objection à M E. de H. dont la brochure est écrite avec beaucoup de compétence. L'interprétation donnée par M. Esmein à un passage de Saint-Ambroise est, à notre sens et malgré M. Eduardo de Hinojosa (p. 8, note), très défendable, et la phrase : « Legum severitate defunctus absolvitur » ne doit pas se traduire : « Le défunt *est absout par* la sévérité des lois, » mais : « Le défunt *est soustrait, échappe à* la sévérité des lois. »

H. L.

---

8. — **Eudes, comte de Blois, de Tours, de Chartres, de Troyes et Meaux, 995-1037, et Thibaud son frère, 995-1004,** par Léonce Lex, Troyes, Dufour-Bouquet, 1892, in-8, 199 p.

Je présente aux lecteurs de la *Revue critique* le savant mémoire de M. Lex avec une fierté — modeste — mélangée d'une forte dose d'humilité.

Je commence par expliquer la cause de ma fierté. Il y a environ trente ans, un de mes futurs confrères de l'Académie des Inscriptions,

aujourd'hui à la tête d'un des principaux établissements d'instruction publique de Paris, me parlait de mes ouvrages et, à ce sujet, me faisait la distinction que voici : il y a, me disait-il, deux catégories d'auteurs ; la première comprend ceux qui n'écrivent que pour eux, chacun d'eux n'aura jamais d'autre lecteur que lui-même ; la seconde est formée de ceux qui écrivent pour les autres. Et, en homme sincère, il me mettait, ajoutait-il, dans la première catégorie. Il était trop poli pour me dire qu'il se plaçait dans l'autre. Mes livres se vendent pourtant un peu. Voici comment je me l'explique. J'ai dans ma bibliothèque, et en bonne place, une bible hébraïque dont je n'ai jamais lu que les deux premières pages ; je la garde pourtant, sa reliure toujours fraîche attire les regards. Les miens se portent sur elle avec complaisance et les quelques visiteurs qui pénètrent dans ma bibliothèque pensent en la voyant : « Quel « savant homme que M. d'Arbois ! il sait même l'hébreu ! » J'en tire beaucoup de considération, et mes livres, dans la bibliothèque de ceux qui les achètent, produisent l'effet d'une bible hébraïque. « Mais, » me dira-t on, « il n'y a pas lieu d'être bien fier de ce que vous nous racon- « tez-là. » Voici où je veux en venir. Jusqu'à présent je n'avais pas la preuve que mon histoire des comtes de Champagne eût été lue par plus de trois personnes savoir, cher lecteur, votre serviteur qui l'a composée, mon ami M. Pigeotte qui l'a écrite sous ma dictée, et le prote qui en a collationné les épreuves. Or, aujourd'hui, je suis certain qu'en outre M. L. a lu cent soixante-six pages sur les trois mille cinq cents environ dont l'ouvrage se compose. Je suis fier de le savoir, mais je suis fier modestement ; je serais fier sans réserve si M. L. avait lu l'ouvrage entier, et surtout si sa lecture n'avait pas été faite sous l'empire de la contrainte, et je vais dire comment cette contrainte s'est produite.

Il y a environ dix ans j'étais dans le cabinet du directeur de l'École des Chartes. Un élève de cet établissement se présente à moi, conduit par un de ses professeurs. Cet élève était M. Lex. « Il faut que je fasse une « thèse », me dit-il, « je pense à l'histoire des communes de Champagne ». — « Vous auriez tort de choisir ce sujet » lui répondis je. « Il « me semble que ce n'est pas celui que j'ai traité le plus mal dans mon « ouvrage, je crains que vous n'ayez besoin d'un travail considérable « pour trouver là dessus beaucoup de nouveau. Prenez l'histoire du « comte Eudes Ier, c'est un personnage important, or j'ai eu le tort d'écrire « sa biographie sans autres documents que les imprimés de la biblio- « thèque municipale de Troyes, et, — après d'inutiles recherches dans les « archives de Champagne, — sans consulter ni les *Monumenta Germaniae*, « ni les chartes inédites d'Eudes Ier qui se trouvaient hors de Champa- « gne dans les archives ecclésiastiques des comtés de Tours, Blois, Char- « tres, et qui aujourd'hui peuvent être étudiées soit dans les archives « d'Indre-et-Loire, de Loir-et-Cher, d'Eure-et-Loir, soit à la Biblio- « thèque Nationale. Enfin, » ajoutai-je, « vous pouvez utiliser une

« dissertation de M. Landsperger qui me traite d'homme léger[1]. »

M. Lex a suivi mon conseil; avant de refaire mon travail il a dû le lire, il y était hélas forcé je n'ai donc pas le droit de m'enorgueillir beaucoup. J'ai même à cette occasion plus d'une raison de faire acte d'humilité.

J'ai toujours eu le défaut de publier trop vite. Dès que j'ai une idée, il faut que je l'écrive; dès que j'ai écrit, il faut que je me fasse imprimer. A l'âge où est M. L. j'avais déjà lancé dans le monde cinq ou six volumes in-8° sans compter les mémoires, notamment ma thèse déjà sous presse avant que ne fût entièrement séchée l'encre dont je l'avais écrite. La sagesse est moins pressée et M. L. est un homme sage. La première rédaction de sa thèse date de 1882, il a passé dix ans à la remanier, de là le volume que j'ai sous les yeux et dans lequel l'auteur a pu se servir de la seconde édition de l'*Histoire des institutions monarchiques* de M. Luchaire (1891) et des *Études sur le règne de Robert-le Pieux* de M. Pfister (1885). L'ouvrage se compose d'une préface, douze pages; de récit, quarante-cinq pages; de notes et d'appendices diplomatiques et numismatiques, quarante pages; d'un catalogue d'actes, soixante-sept numéros; de pièces justificatives inédites, au nombre de trente quatre, et d'index qui paraissent fort complets. Dans la préface M. L. apprécie les érudits qui l'ont précédé. Il fait observer que chez M. d'Arbois de Jubainville « le récit n'est pas très serré. Il contient plusieurs *erreurs* « *graves*. Il n'est pas absolument complet : quelques chroniques et « beaucoup de chartes étaient inconnues à l'auteur. » Le détail de mes erreurs se trouve d'abord au bas des pages du récit, p. 13, note 1; p. 14, note 2; p. 27, note 1; p. 28, note 2; p. 33, note 4, etc. Mais c'est surtout dans la partie de l'ouvrage intitulée NOTES, p. 59 et suivantes, que mes *erreurs graves* sont relevées : les sections numérotées de II à V formaient à l'origine un chapitre intitulé : Les erreurs de M. d'Arbois de Jubainville, et j'y suis traité comme je le mérite.

Je suis aujourd'hui trop éloigné de l'histoire des comtes de Champagne pour discuter les questions sur lesquelles M. L. me donne tort. Je ne demande pas mieux que d'admettre que la plupart du temps il doit avoir raison. Tel est l'acte d'humilité que j'annonce au début de ce compte rendu.

Je ne crois pas toutefois que M. L. ait épuisé son sujet. Il aurait dû par exemple, ne pas se contenter d'étudier, comme je le lui avais conseillé, les chartes relatives aux comtés de Tours, Chartres et Blois. Il aurait dû s'occuper de celles qui ont été écrites sous le règne d'Eudes dans le royaume de Bourgogne. J'en citerai, par exemple, qui font partie du *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille* publié par Guérard. Une de ces chartes est ainsi datée : *Facta carta donacionis istius mense janorio*

---

1. *Graf Odo I von der Champagne*, Berlin, 1878.

*in comitatu Massiliense, regnante Odone, rege Alamannorum sive Provinciae anno ab incarnacione Domini millesimo trigesimo tercio* (t. I, p. 128). Dans une autre on lit : *Facta donacio ista in Arela civitate, publice*, XII *kalendas martii anno primo quo Odo rex caepit regnare* (t. I, p. 207), et un peu plus bas : *Facta donacione ista in Arela civitate, puplice, kalendis martii, anno primo quo Odo rex regnare cepit* (t. I, p. 212, cf. p. 92). M. L. ne dit nulle part qu'Eudes ait été reconnu roi dans le comté de Marseille ni dans la ville d'Arles, et des recherches plus complètes permettraient sans doute d'établir avec plus de précision dans quelle mesure les prétentions d'Eudes sur le royaume de Bourgogne ont été suivies de succès[1]. « Mais, » me dira-t-on, « si M. L. n'a pas étudié les archives de Provence, et des autres « parties du royaume de Bourgogne, c'est votre faute. Pourquoi ne lui « avez-vous pas signalé cette lacune dans l'histoire des comtes de Cham- « pagne en même temps que les autres défauts de votre livre ? »

Je termine donc mon article en adressant à M. Lex des félicitations auxquelles j'associe un *mea culpa*. H. d'Arbois de JUBAINVILLE.

---

9. — Alfred WINKELMANN. **Der Romzug Ruprechts von der Pfalz,** nebst Quellenbeilagen. 1 vol. in-8, 146 pages, Innsbruck, 1892.

L'histoire de l'expédition du souverain allemand, Robert le palatin, en Italie, a déjà été souvent traitée. Sans remonter à une dissertation de Schœpflin, insérée dans les anciens mémoires de l'Académie Théodoro-palatine, sans insister sur l'histoire générale du règne de Robert par Höfler, deux dissertations de Donnemiller et de Bergmann, traitant ce point spécial, ont paru dans ces derniers temps en Allemagne; et tout récemment M. Lindner, l'historien du roi Wenceslas, a publié dans les *Mittheilungen des österreichischen Instituts* un article fort compact sur la bataille de Brescia. M. A. Winkelmann a eu à sa disposition une copie des délibérations de la seigneurie de Florence pendant les années 1400-1402 et il a ainsi pu ajouter quelques faits nouveaux à ceux qui étaient déjà connus; il a surtout mis en lumière le rôle des Florentins dans les préparatifs et dans la conduite de l'expédition. C'est Florence qui, après la déposition de Wenceslas, a poussé Robert à venir châtier dans le Milanais l'insolence de Jean-Galéas Visconti; c'est elle qui fit échouer l'entreprise, en ne payant pas au moment opportun les subsides promis et en prétendant qu'elle n'était tenue de fournir l'argent qu'en cas de succès. La thèse est fort bien conduite; et ce travail, malgré certaines longueurs, mérite d'être pris en sérieuse considération.

Ch. PFISTER.

---

1. On peut rapprocher des documents cités plus haut une charte du Cartulaire d'Ainay à Lyon qui se termine ainsi : *Oddone campanensi regnum Galliae summis juribus sibi vindicante*. Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, t. II, p. 568.

10. — **De la valeur des filigranes du papier comme moyen de déterminer l'âge et la provenance des documents non datés**, par C. M. Briquet. Genève, 1892, in-8. (Extrait du *Bulletin de la Soc. d'Histoire et d'Archéologie* de Genève.)

M. Briquet, dont les travaux ont tant contribué à éclaircir les origines de la fabrication du papier et spécialement la question du papier de coton, s'applique maintenant à l'étude des filigranes. L'importance des filigranes pour fixer l'âge des documents non datés a été depuis longtemps mise en lumière. Toutefois les plus savants bibliographes ont reconnu l'incertitude des données fournies par cet élément chronologique. M. B. espère, par une étude minutieuse des documents datés, écrits sur papier, arriver à des conclusions plus rigoureuses et établir la chronologie et les provenances des filigranes. Quoi qu'il en dise, les filigranes ne fourniront jamais un moyen facile de déterminer l'âge d'une pièce dépourvue de date. Lui-même n'a-t-il pas rencontré le filigrane des Trois monts employé pendant cent quarante-six ans? Il est bien vrai que le dessin de ce filigrane n'est pas le même en 1360 et en 1500; mais comment se reconnaître au milieu des cent cinquante variétés de ce type relevées par M. Briquet? Avant tout il faudra fournir aux historiens des recueils considérables de fac-similés. Ajoutons que le papier n'a été parfois employé que très longtemps après l'époque de sa fabrication. M. B. signale trois exemples de ce fait : ainsi, un registre florentin écrit en 1530 sur des papiers du commencement du xv^e^ siècle. C'est une exception, mais qui prouve que les filigranes ne peuvent fournir que des éléments chronologiques très subsidiaires. Nous ne prétendons pas contester l'importance des recherches considérables entreprises par M. Briquet dans les archives et les bibliothèques d'Europe, nous voulons seulement faire quelques réserves sur la manière trop absolue dont il a formulé ses conclusions.

M. Prou.

---

11. — C. Castellani. **Lettere inedite de Fra Paolo Sarpi a Simone Contarini**, ambasciatore veneto in Roma (1615), pubblicate dagli autografi con prefazione et note. 1 vol. in-4 de 2 f. non fol. et xxiv-75 p.)

Bien que ce travail ait été publié à l'occasion de l'inauguration du monument de Sarpi (20 septembre 1892), il ne faut pas y voir seulement une publication de circonstance. Cette série de trente-six lettres, contenues dans un manuscrit jadis signalé par Cicogna (*Inscrizioni Veneziane*, IV), et récemment parvenu à la Marciana, est des plus importantes, autant par les sujets qui y sont traités que par le nom de leur auteur et celui de leur destinataire. On y trouve des renseignements de premier ordre sur la politique ecclésiastique de Venise et ses relations avec Rome au lendemain de l'Interdit, et des informations sur la politique générale de l'Europe : la guerre hispano-piémontaise, les

troubles de la régence de Marie de Médicis, l'affaire de la succession de Juliers; il y est même, semble-t-il, rapporté des faits inconnus d'ailleurs. Elles sont non moins précieuses pour la connaissance exacte des vrais sentiments, si discutés, de Sarpi. M. Castellani les a fait précéder d'une introduction très copieuse et très bien renseignée qui met en lumière l'intérêt de ces documents, et il les a accompagnés d'un savant et abondant commentaire qui en éclaircit toutes les obscurités. Il faut désirer que le même érudit publie les autres lettres inédites de Sarpi dont il signale l'existence dans sa préface.

L. G. P.

---

12. — Lesca (Giuseppe). **Giovannantonio Campano detto L' episcopus aprutinus.** Pontedera, typographie Ristori, 1892. In-8 de XII-208 p. 3 fr.

En attendant que M. Lesca nous donne une étude critique sur les *Commentarii rerum mirabilium* du pape Pie II (Ennio Silvio Piccolomini), il publie une étude sur l'humaniste à qui ce pape avait confié la revision de l'ouvrage. Giovannantonio Campano, né en 1429 dans la Campanie, d'où lui vient son nom, suivit les leçons de Valla, professa à Pérouse, s'attacha à Pie II, qui le nomma évêque de Crotone. Il devint ensuite évêque de Teramo, accompagna le cardinal Francesco Piccolomini au congrès de Ratisbonne, remplit les difficiles fonctions de gouverneur à Todi, à Foligno, à Assise, à Città di Castello et mourut en 1477. Il a laissé des discours sacrés et profanes, des traités philosophiques et historiques, des lettres et des poésies, le tout en latin. Ses œuvres ont été publiées par Mich. Ferno (Rome, 1495).

Malgré les éloges que Campano a reçus de presque tous ses contemporains, il ne méritait peut-être pas que tout un volume lui fût consacré. M. L. reconnaît d'ailleurs que la plupart de ses productions ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Sa vie n'offre rien de bien saillant : combien d'autres humanistes sont entrés comme lui dans les ordres après une jeunesse licencieuse et sans autre vocation que le goût des honneurs et du bien-être ! Toutefois ses relations étendues, non seulement avec les savants, mais avec les puissances laïques et ecclésiastiques de son époque, ses voyages, un certain talent d'observation et de description, donnent à quelques-uns de ses écrits un intérêt véritable. Sa correspondance est moins vide que celle de beaucoup de personnages plus célèbres; sa biographie du condottiere Braccio Fortebracci da Montone marque à la fois du cœur et du talent. Ce sont, au reste, les deux parties de son œuvre qui ont seules conservé des lecteurs : sa correspondance fut, en effet, réimprimée avec ses vers à Leipzig en 1707, et la biographie de Braccio, rééditée à Bâle en 1545, fut admise par Muratori dans son vaste recueil et traduite en italien par Pompeo Pallini. Ajoutons que M. L. éclaire par ses recherches personnelles plusieurs points curieux de l'histoire de l'humanisme, par exemple, l'enseignement à

Pérouse et l'établissement d'imprimeurs allemands à Rome au xv^e^ siècle (p. 27-28 et 66-67).

A la fin de ce volume, l'éditeur demande grâce pour les fautes d'impression très nombreuses et très incomplètement relevées dans l'errata, qui le déparent. Il fait observer que c'est la première fois qu'il publie un livre d'érudition. Il y a pour les auteurs, et par suite pour la science elle même, un si grand avantage à ce que les imprimeurs des petites villes, qui peuvent travailler à meilleur marché, s'essayent à des publications savantes, qu'il faut lui accorder l'indulgence provisoire qu'il sollicite et souhaiter seulement que l'expérience lui vienne le plus vite possible.

Charles Dejob.

---

13. — Jacob Bæchtold. **Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz;** Frauenfeld (Huber), 1887-1892; 687 et 244 p. in-8.

Le premier mérite de M. Bächtold est d'avoir su délimiter très nettement un sujet dont les contours ne paraissent pas très précis. La Suisse est partagée entre trois langues. Si l'unité de langue et de race constitue la nationalité, la Suisse n'est pas une nation. « Ce qui fait de nous une nation, dit M. Bächtold, c'est le sentiment intime que nous avons de notre union volontaire. » Un tel sentiment peut enflammer le patriotisme, mais non engendrer une littérature. Aussi M. B. pense que la Suisse, tout en maintenant fermement son unité politique, n'a qu'à se diviser au point de vue littéraire, chaque région se rattachant à la nation limitrophe dont elle parle la langue. Il cite les Pays-Bas comme exemple d'une nation qui s'est condamnée à l'impuissance en voulant s'isoler. La Suisse de langue allemande n'est et ne doit être, en littérature, qu'une province de l'Allemagne; mais, comme telle, elle a son originalité relative, qui se retrouve dans tous ses écrivains, depuis le vieux fabuliste Boner jusqu'au romancier contemporain Gottfried Keller. Le Suisse est réaliste; il vit plus par les sens que par l'imagination; beaucoup de ses poètes sont en même temps peintres. Il n'a nul goût pour le rêve, et il se défie des abstractions. Enfin, il a une tendance à moraliser, et il ne craint pas de prêcher, à l'occasion, la morale la plus platement bourgeoise.

Telles sont les idées que M. B. expose dans son introduction, et qu'on aurait voulu voir reparaître de temps en temps, appliquées aux différentes époques et aux œuvres marquantes. Tel qu'il est, le livre est formé d'une série de tableaux, fort intéressants en eux-mêmes, mais dont la suite n'est pas toujours assez visible. Certaines parties sont hors de proportion avec l'ensemble : telle est, par exemple, l'histoire du drame au xvi^e^ siècle. Ajoutons tout de suite que le genre est parfaitement caractérisé en lui-même, non moins que l'époque, *das zornige, das grobe, das krakeelerische Jahrhundert, aber auch das ernste und*

*grundehrliche*. Par contre, maint lecteur aurait sans doute désiré plus de détails sur les chroniqueurs, cette partie si intéressante de la littérature suisse. L'influence de Haller sur la poésie allemande est très bien définie, influence considérable, « quoiqu'elle ne se soit pleinement exercée que sur les grands poètes : un chemin direct mène de Haller à Klopstock, et de celui-ci au lyrisme philosophique de Schiller, où le grand style de Haller trouva sa forme définitive et classique. » Lavater et Zimmermann, le premier surtout, sont un peu brièvement traités; les quelques pages qui les concernent sont insérées, comme des parenthèses, dans la longue notice consacrée à Bodmer et à l'école de Zurich. La mort de Bodmer termine brusquement le volume. Pour qui connaît les travaux antérieurs de M. Bächtold, il n'est pas besoin de dire que ses renseignements sont toujours puisés aux meilleures sources, et qu'on ne saurait trouver un guide plus sûr à travers des régions qu'il a souvent explorées en détail. Le chapitre sur l'école de Zurich est, à lui seul, une monographie complète. Le livre est écrit d'un style net et ferme, et se lit agréablement; les remarques critiques sont rejetées à la fin, dans un long appendice. M. Bächtold nous promet un second volume, sur la Suisse contemporaine : nous prenons acte de sa promesse.

A. Bossert.

---

14. — **Bossuet, sermons choisis**, texte revu sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, publié avec une introduction, des notices, des notes et un choix de variantes, par A. Rébelliau. Quatrième édition revue. Paris, Hachette, 1892. xxxviii-518 p. in-16.

Cette nouvelle édition mérite d'être signalée parce qu'elle n'est pas un simple tirage sur clichés. M. Rébelliau a entièrement remanié le texte du Panégyrique de S. Bernard et du sermon pour la profession de Mlle de La Vallière dont M. Lebarq a retrouvé les manuscrits. Toute la partie critique de l'annotation a été supprimée et remplacée par un court appendice; la place ainsi gagnée a été remplie par des notes grammaticales. On ne saurait trop applaudir à ce dernier changement. On doit même souhaiter que l'annotation grammaticale gagne encore en étendue dans une prochaine édition.

A.

---

15. — **Correspondance de deux officiers de marine en 1789**, par Ferdinand des Robert. Nancy, 1890. Gr. in-8 de 51 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*.)

M. Des Robert, en compulsant et en inventoriant une liasse épaisse de vieux papiers de famille, a eu la bonne fortune de découvrir la copie de nombreuses lettres de la fin du siècle dernier. Voici comment il ap-

précie sa trouvaille (p. 3) : « C'est la correspondance inédite et s'arrêtant au mois de décembre 1789 de deux officiers de marine du même grade que les exigences du service ont séparés. L'époque où elles furent écrites, car on était à l'aurore de la Révolution, donne un grand intérêt à cette correspondance et nous pouvons, en lisant ces lettres écrites sans apprêt, nous rendre compte des impressions ressenties au jour le jour par leurs signataires. Ce sont, pour nous servir d'une expression moderne, des instantanés pris sur le vif. » Un des officiers le vicomte de La Porte, était originaire du Dauphiné, l'autre, nommé Martin, appartenait à une famille protestante de Saintes. M. D R. analyse agréablement la correspondance des deux amis, trouvant l'occasion de mêler à son analyse tantôt des vers de Lamartine et tantôt des vers de Richepin, sans parler d'une mention de Pierre Loti. Les jeunes officiers s'entretiennent un peu de toutes choses, de théâtre (surtout de la célèbre actrice Mlle Saint-Val), de littérature (Plaute, Térence, Ovide [1], Molière, Regnard, etc.), des troubles causés en Bretagne par la convocation des États généraux, du bailli de Suffren, que la mort avait si souvent épargné sur mer et qui fut misérablement tué en duel à Versailles, très loué par Martin qui composa son épitaphe en assez mauvais vers, très contesté par La Porte qui ne lui accorde que la bravoure et qui lui reproche son ambition et ses défauts de caractère, du mathématicien Monge inspectant à Brest les élèves de la marine, du futur amiral Villaret de Joyeuse, alors lieutenant de vaisseau, des voyages du vice-amiral La Pérouse, de Jacques Garnier, maire de Saintes, plus tard commissaire de la Convention, du renvoi de Necker, des premières séances de l'Assemblée nationale, etc. Le petit recueil, enrichi de notes bien faites, sera lu avec plaisir. M. Des Robert l'a publié avec ce soin auquel la *Revue critique* a déjà eu souvent l'occasion de rendre justice.

T. de L.

---

16. — W. R. Morfill. **Russia**. 1 vol, in-8 de ix-394 pp. Londres. Fisher Unwin. 1891.

Ce volume fait partie d'une grande collection intitulée *The Story of the nations* qui sera pour l'Angleterre ce qu'a été pour la France la collection Duruy, mais qui est évidemment conçue sur un autre plan. La collection Duruy ne comprend que l'histoire des Grands Etats. La collection anglaise renferme de nombreuses monographies (*Carthage*, par Alfred Church, *la Hongrie* par Vambery, *les Normands* par Sarah Orne Jewett). Elle s'adresse non seulement aux *scholars*, mais aux gens du

1. A propos de l'édition des *Métamorphoses* de 1554, M. D. R. ne craint-il pas de désorienter quelques-uns de ses lecteurs en donnant (p. 20) au nom de l'imprimeur lyonnais, Sébastien Gryphe, cette forme singulière : *Griphon?*.

monde. Nul n'était plus qualifié que M. Morfill pour présenter au public anglais un bon résumé de l'histoire de Russie. Lecteur en langues slaves à l'Université d'Oxford, les langues et les littératures des pays slaves lui sont également familières. Il a déjà publié sur elles de nombreux travaux d'histoire, de grammaire et de littérature. Son livre est beaucoup moins complet que celui de M. Rambaud. L'histoire proprement dite n'y occupe que trois cent dix pages. M. Morfill s'est surtout attaché aux faits ou aux personnages qui offrent un sérieux intérêt; il a glissé sur beaucoup de détails dont le lecteur étranger se soucie médiocrement.

Il termine par trois chapitres sur la littérature russe, sur l'histoire de la société russe avant et après Pierre le Grand, sur les principales dates de l'histoire politique et littéraire et sur les sources que le lecteur pourra consulter. Deux cartes accompagnent le volume. Les illustrations au nombre d'une trentaine sont pour la plupart empruntées à des documents peu connus. Tel qu'il est, cet élégant volume pourra être lu ou consulté même par ceux d'entre nous qui ont dans leurs bibliothèques des ouvrages plus étendus, celui de M. Rambaud ou de M. Leroy Beaulieu. Il constitue une lecture attrayante et un aide-mémoire excellent [1].

L. LEGER.

---

17. — N. v. ENGELNSTEDT. **Ein geschichtlicher Rückblick auf die deutsche Kolonisation in Afrika und Melanesien.** Gotha, Perthes, 1892. 85 p. et une carte.

L'histoire coloniale qui se fait sous nos yeux se développe avec une rapidité telle, une telle multiplicité d'événements qu'il est difficile aux contemporains d'en saisir l'ensemble et la suite. M. v. Engelnstedt a résumé pour ses compatriotes l'œuvre de l'Allemagne en Afrique et dans le Grand Océan depuis une vingtaine d'années. Narration d'une stricte chronologie et de la version la plus orthodoxe et la plus officielle d'après les *Livres Blancs* et les articles de la presse inspirée; l'auteur s'abstient de toute critique, on dirait presque, de tout jugement; il n'apprécie ni la valeur géographique des possessions allemandes ni les procédés de conquête et d'administration. La conclusion cependant reflète une idée : à savoir que les colonies doivent servir de débouchés, moins aux produits de l'industrie, qu'aux déclassés de la mère patrie qui forment le contingent des partis révolutionnaires.

B. A.

---

1. On notera particulièrement les pages où l'auteur cite ou résume les anciennes relations anglaises peu connues chez nous. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Morfill sur la part qu'il convient de faire à l'élément tatare dans la langue russe. Il la borne à quelques noms de vêtements et d'objets matériels. J'ai eu occasion d'étudier cette question dans mon volume *Russes et Slaves* (Hachette, 1890, p. 48 et suivantes). Je ne veux pas renouveler ici une polémique qui m'entraînerait trop loin.

18. — **Berlin, Wien, Rom. Betrachtungen ueber den neuen Kurs und die neue europæische Lage.** Leipzig, Duncker et Humblot, 1892, in-8. IX-273 p.

Sous ce titre symbolique et un peu inexact, (car c'est de Berlin seulement qu'il s'agit), un diplomate bien informé et très cultivé [1] publie un plaidoyer en faveur du nouveau gouvernement allemand qui a succédé à celui de M. de Bismarck. Sa thèse, présentée dans une forme nette et élégante, se résume ainsi : M. de Bismarck avait laissé une succession difficile : la « corvée » de défendre l'Alsace-Lorraine malgré elle, les embarras financiers du gouvernement italien, la haine croissante des Russes contre l'Europe, et surtout la propagande russe parmi les populations orthodoxes de l'Autriche-Hongrie, qui menace de « resserrer la ceinture de fer slavo-russe autour du corps germanique ». Le nouveau gouvernement, malgré la méfiance générale, a su à toutes les questions pendantes donner la solution la plus favorable.

Il a renoncé à la loi sur les socialistes, et il a bien fait, car cette loi n'avait pas affaibli la propagande socialiste.

Il a témoigné de la bienveillance aux ouvriers en ouvrant une enquête auprès des syndicats, et il a bien fait, car il faut s'habituer à traiter directement avec les organisations ouvrières.

Il a cédé à l'Angleterre une partie de l'Afrique orientale, et il a bien fait, car il a gagné à ce prix l'amitié de l'Angleterre, nécessaire pour maintenir la triple alliance.

Il a augmenté l'impôt direct, et il a bien fait, personne ne le conteste.

Il a non seulement reconstitué la triple alliance, mais l'a élargie et fortifiée, la transformant en une alliance défensive pour tous les cas, la doublant d'une alliance commerciale, et l'étayant de l'alliance entre l'Angleterre et l'Italie; et il a bien fait, car la triple allliance est « l'expression de la solidarité des intérêts civilisateurs de l'Europe occidentale et les traités de commerce conclus pour douze ans ouvrent un débouché durable à l'industrie allemande ».

Il a supprimé les passeports à la frontière de l'Alsace-Lorraine, et il a bien fait, car ce régime empêchait les annexés de se rallier à l'Allemagne.

Il a nommé un prélat polonais en Posnanie, et accordé la liberté d'enseigner le polonais dans les écoles, et il a bien fait, car en laissant aux Polonais de Prusse la liberté de leur langue et de leur religion, il diminue en eux le désir d'une réunion au royaume de Pologne.

Il a présenté une loi pour rendre l'école confessionnelle en Prusse, et il a bien fait, car la religion positive est la seule digue solide contre la tempête révolutionnaire. Il a retiré cette même loi, et il a bien fait, car il a mis fin ainsi à l'agitation déraisonnable créée par le parti libéral.

La situation en avril 1892 est donc « plus satisfaisante qu'elle n'a été depuis longtemps ». L'alliance austro-allemande, devient, grâce aux

1 On dit que l'auteur est M. Eckhardt, un consul allemand.

traités de commerce, « une institution indépendante des changements de temps et de conditions », autour de laquelle les États de l'Europe centrale vont se grouper et que l'Angleterre regarde avec faveur ; car la conservation de la puissance de l'Autriche-Hongrie en Orient est la condition indispensable de la paix. Les ennemis de la triple alliance, la France et la Russie, sont isolés ; la Russie est paralysée par une crise économique qui l'empêchera longtemps de troubler la paix. Ainsi est achevé le « nouveau système européen », commencé par Bismarck en 1878, qui donne à l'Empire allemand le rôle de « garant de la sécurité de l'Europe centrale ».

Il y a pourtant dans ce livre des parties où le plaidoyer fait place à l'histoire, c'est la description de la propagande orthodoxe dans les populations slaves et roumaines d'Autriche (p. 38-52), et surtout l'histoire de la lutte des Bulgares contre l'Église grecque, traitée dans un appendice spécial (p. 213-273), qui contient non seulement un bon historique de la querelle depuis le xv<sup>e</sup> siècle, mais un exposé détaillé des négociations de 1869 et de la création de l'Église bulgare. On y trouve aussi sur l'état intérieur de l'Empire russe des renseignements qui auraient pu intéresser le public français, si la presse quotidienne française n'était pas décidée d'avance à étouffer toute information sur l'impuissance du gouvernement du tsar.

L'auteur est de l'espèce des diplomates à la Bismarck qui mettent leur coquetterie à ne pas se dissimuler les vérités désagréables et à ne déguiser ni leurs sympathies ni leurs antipathies. Il ne se fait illusion ni sur les sentiments des Alsaciens-Lorrains, ni sur la sympathie des Italiens pour les Français, ni sur la haine des Russes contre les Allemands.

Il ne fait pas mystère de son aversion pour les Français, de son mépris pour les Russes ni de son antipathie pour les libéraux allemands, car il est conservateur avant tout, conservateur en politique intérieure au point de désirer l'école confessionnelle comme instrument de pacification sociale, conservateur en fait de politique extérieure au point de ne pas concevoir d'autre but à la diplomatie que le maintien des arrangements actuels.

En qualité de conservateur et de diplomate il ne connaît que les hommes d'État et les conventions de la diplomatie ; il se représente les peuples comme incarnés et absorbés dans leurs gouvernements. Il ne voit la transformation profonde ni des sentiments ni des habitudes politiques ; il ne tient compte ni de la puissance croissante des corps électifs, ni de l'action de la presse, ni de la répulsion toujours plus vive pour la guerre, d'aucune des forces en un mot qui pourraient bien, dès la prochaine génération, renverser toutes les combinaisons des diplomates.

Ch. SEIGNOBOS.

19. — Eugène d'Eichthal, **Socialisme, communisme et collectivisme ; coup d'œil sur l'histoire et les doctrines** ; Paris, Guillaumin, 1892, in-12 de 207 pages. Prix : 2 fr. 50.

Le petit volume de M. d'Eichthal est la reproduction à peu près textuelle d'un article publié dans le *Nouveau Dictionnaire d'économie politique*. C'est une esquisse rapide, mais claire et substantielle, des systèmes socialistes. L'auteur est généralement exact, même pour ceux dont il n'a pas fait une étude personnelle ; ce qu'il dit, par exemple, de l'antiquité (p. 8-24) est dans l'ensemble assez vrai. Il s'étend avec complaisance, comme il était naturel, sur les plus récents ; il insiste notamment sur les célèbres doctrines de l'américain Henry George (p. 109 et suiv.), et il en donne une idée fort nette. Il ne se contente pas d'analyses ; il critique et juge, pour aboutir en somme à cette conclusion que le socialisme est « faux en théorie, impraticable dans ses applications, et haïssable dans ses violences » (p. 191). M. d'Eichthal toutefois est trop avisé pour s'imaginer que quelques anathèmes suffiront à le détruire. Il est loin de croire qu'il y ait là un mouvement factice, provoqué par une poignée d'agitateurs ; il pense que le socialisme a eu et a encore sa raison d'être, qu'il répond à des besoins réels, et il met les philosophes et les politiques en garde contre l'excès qui consisterait à le « négliger ou à le condamner sans appel ». Il va jusqu'à reconnaître que sur certains points les socialistes ont vu plus juste que les économistes, et, s'il montre la nécessité de les combattre, surtout par le développement des associations, il ne dissimule ni les forces dont ils disposent, ni les services indirects qu'ils peuvent rendre même à leurs adversaires. Tout cela est d'une intelligence très ouverte, très déliée et très souple. Il serait à souhaiter que ces sortes de questions fussent toujours étudiées par de pareils esprits.

Paul Guiraud.

---

20. — **Descriptive List of Novels and Tales dealing with Life in France.** Compiled by W : M. Griswold, A. B. Cambridge, Mass. W. M. Griswold, Publisher, 1892. In-8.

Je ne sais pourquoi cette grosse brochure a été envoyée à la *Revue Critique*, car dans ce travail bibliographique manqué, il n'y a pas ombre de critique ; ce pourrait être un catalogue de libraire, mais comme il n'y a pas de prix marqués, ce n'est rien.

Ainsi, voilà la bibliographie des romans français qui traitent, j'entends, de *Life in France* : elle oublie Stendhal, bien connu en Angleterre comme collaborateur du *New Monthly Magazine* de Colburn ; Mérimée n'est représenté que par *Colomba* ; le correspondant de Panizzi valait mieux que cela ; je trouve bien *Manon Lescaut*, mais pas de *Paul et Virginie* ; *Corinne* est en bonne place, mais ce pauvre *Adolphe* est oublié. Et, pour parler des vivants, Gyp, qui a un talent si parisien,

(que les lecteurs de la *Revue critique* ne m'en veuillent pas si je parle d'un auteur si étranger à leurs préoccupations ordinaires), n'est représenté que par *All about Marriage*, traduction faible de *Autour du mariage*.

La typographie de cette brochure est particulièrement horripilante; il y a surabondance de longues et de brèves, et de signes diacritiques, qui font penser aux langues slaves : la langue anglaise, prose de Prescott et d'Irving, de Macaulay et de Charles Dickens, ou vers de Longfellow et de Bryant, de Browning et de Tennyson, n'a pas besoin, pour être lue, de cet appareil extraordinaire. A la rigueur, *the Jumping Frog* aurait pu réclamer le secours de ces nouveautés, mais Mark Twain avait trop d'*humour* pour tomber dans le ridicule. Tous ces signes sont fort bons (? ?) dans le Dictionnaire de l'excellent Webster; ils sont absurdes dans un catalogue ou dans un article de journal.

Henri CORDIER.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Paul PASSY, docteur ès lettres, a publié, en collaboration avec M. Beyer, un *Elementarbuch des gesprochenen Franzœsisch* (Kœthen, Schulze, 1892), qui contient sur la prononciation actuelle de notre langue nombre d'observations intéressantes et en partie nouvelles pour les Français eux-mêmes. Il nous donne en même temps une 3e édition, entièrement refondue, de son livre sur *les Sons du Français, leur formation, leur combinaison, leur représentation* (Paris, Firmin-Didot. 1892; cf. *Revue critique*, XXVIII, p. 293). On voit que le consciencieux auteur a renoncé à ce qu'il y avait d'un peu inconséquent ou excessif dans son orthographe, seul point sur lequel la *Revue* eût fait des réserves

— M. Marius SEPET vient de publier un volume intitulé : *La chute de l'ancienne France. Les débuts de la Révolution*, Paris, Retaux, 528 pages. Les quatre chapitres de l'ouvrage sont consacrés au serment du jeu de paume; à la prise de la Bastille; à la nuit du 4 août; aux journées des 5 et 6 octobre. Ce sont des récits très attachants : la préoccupation de l'exacte information s'y allie toujours au bon goût et à la juste mesure. Certaines pages ont une grande importance générale : je citerai notamment l'histoire de la Déclaration royale du 23 juin 1789.

ALLEMAGNE. — On sait que la librairie Teubner poursuit, dans le même format que sa célèbre collection d'auteurs classiques, une *Bibliotheca scriptorum medii aevi* et une *Bibliotheca scriptorum latinorum recentioris aetatis*. La première vient de s'augmenter d'un volume *Comoediae Horatianae tres* (éd. Ric. JAHNKE, 110 p. : *De tribus sociis, De nuntio sagaci, De tribus puellis*); la seconde, d'une édition d'*Epistolae selectae Pauli Manutii* (ed. Mart. Fickelscherer, 176 p.). L'éditeur ne semble pas connaître la publication de M. P. de Nolhac (*Lettres inédites de Paul Manuce recueillies à la Vaticane*, Rome, 1883), à laquelle il pouvait faire des emprunts intéressants; mais les amateurs de Muret remercieront M. Jos. FREY d'avoir admis ce choix de quatre-vingt-six lettres cicéroniennes dans la collection qu'il dirige.

— Depuis plusieurs années on savait que M. Klatt, le savant bibliothécaire de Berlin et l'auteur d'excellents travaux sur les *Pattâvalis* des Jainas, réunissait les matériaux d'un Onomasticon de la littérature de cette secte, littérature volumineuse, presque entièrement manuscrite, qui s'augmente chaque jour de découvertes nouvelles et dont le dépouillement est à peine commencé. Malheureusement le travail acharné auquel M. Klatt s'est livré pour compléter et pour rédiger ses matériaux, a gravement compromis sa santé. Le manuscrit définitif de l'Onomasticon était parvenu au mot *dandaka* (1,402 pages, représentant environ 340 pages d'impression compacte grand in-8° et, approximativement, le tiers ou le quart de l'œuvre totale), quand l'auteur a dû l'interrompre subitement et se condamner à un repos absolu. D'un spécimen de son grand travail, qu'il avait entrepris de publier sur le conseil de M. Albrecht Weber, il a pu encore corriger les 40 premières pages. Le reste a dû être revu par M. E. Leumann. C'est ce spécimen (*Specimen of a Literary-Bibliographical Jaina-Onomasticon, by* Dr. Joh. Klatt. Leipzig, 1892 ; O. Harrassowitz. iv-55 p. gr. in-8°) qui vient de paraître avec une Préface de M. Weber. Il permet de se faire une idée très juste de la grandeur et de l'utilité de l'œuvre entreprise par M. Klatt. Celle-ci doit donner le relevé complet, par ordre alphabétique et tenu au courant jusqu'au jour même de la publication, de tous les noms propres, de tous les titres d'ouvrages qu'ont fournis jusqu'ici, pour l'histoire religieuse et littéraire des Jainas, les Pattâvalis (listes d'évêques et de docteurs) de leurs diverses églises, les manuscrits et leurs colophons, les inscriptions, les travaux variés et déjà nombreux des savants qui explorent ce domaine, ainsi que les listes bibliographiques publiées dans l'Inde et ailleurs. La riche collection de mss. jainas que possède la Bibliothèque de Berlin et qui ont été si magistralement analysés par M. Weber, a fourni à elle seule un contingent considérable d'informations de première main ; mais nulle autre source actuellement accessible n'a été négligée. Sous chaque rubrique, M. Klatt a condensé un nombre prodigieux de données accessoires, mais toutes utiles, et, à chaque donnée, il a joint les références exactes. On sait quelle large place les Jainas, malgré leur petit nombre actuel, ont tenu dans l'histoire religieuse et littéraire de l'Inde, et quel jour a déjà jeté sur cette histoire l'examen encore bien imparfait de leurs écrits, grâce au goût qui s'est manifesté chez eux de fort bonne heure, de tenir des registres et de composer des chroniques. Si l'on ajoute que la plupart des noms que M. Klatt a dû enregistrer sont des noms de religion, parmi lesquels les homonymies sont d'une fréquence désespérante ; que beaucoup de ces noms sont datés; que ces dates sont souvent en conflit, parce que, à côté d'un grand nombre d'exactes, il s'en trouve d'autres qui relèvent d'une, peut-être de plusieurs chronologies systématiques; enfin, que la littérature sur laquelle il a dû travailler est rebutante au possible par sa sécheresse et sa complication informe, on se figurera peut-être les difficultés et l'utilité de son œuvre. Nulle autre ne pourrait mieux servir à déblayer le terrain et à donner une première orientation pour les recherches futures. Aussi faisons-nous des vœux pour que le vaillant travailleur soit bientôt rendu à cette œuvre qui lui revient en ce moment si cher et que, mesurant ses forces avec plus de prudence, il puisse enfin la conduire à bonne fin. Les noms choisis pour le Specimen sont : Abhayadeva, Umâsvâti, Haribhadra, Jinadatta, Jinaprabha, Jinabhadra, tous les autres noms commençant par Jina, et tous les termes allant de Jinodaya à jîvavicâra.

— La librairie Trübner, de Strasbourg, publie le deuxième volume de sa *Minerva* ou annuaire des universités du monde — sur lequel nous reviendrons prochainement — et la quatrième livraison de la cinquième édition de l'*Etymologisches Wœrterbuch*

*der deutschen Sprache* de M. Fr. Kluge; cette livraison comprend les pp. 169-216 et va de *Hirsch* à *Kritzeln*; elle renferme, comme les précédentes, de nombreuses additions.

— La librairie Freytag, à Leipzig, met en vente : *Ausgewæhlte Briefe Ciceros*, für den Schulgebrauch herausgegeben von Hans Luthmer, mit 6 Abbildungen (xxii-122 pp.; 1893) et : *Schüler-Kommentar zu den ausgewæhlten Briefen Ciceros*, vor H. Luthmer (1893; 32 pp.). S'il est vrai que ce choix s'adresse aux élèves des classes supérieures des gymnases, le commentaire paraît contenir beaucoup de notes dont des élèves un peu avancés ne doivent plus avoir besoin.

ANGLETERRE. — Le Dr L. H. Mills, *lecturer* de zend à l'Université d'Oxford, vient de commencer la publication de son grand travail, longtemps attendu des étudiants de l'Avesta, sur les Gâthas de Zoroastre. Le premier volume qui vient de paraître, comprend le texte zend avec toutes les versions traditionnelles anciennes, c'est-à-dire les traductions pehlvie, sanscrita et persane, toutes transcrites et traduites et un commentaire détaillé qui est la justification de la traduction anglaise publiée par le Dr Mills dans la collection des Livres sacrés de l'Orient (410 pages, publié à Leipzig Brockhaus, 25 f.).

ITALIE. — Une série de traductions de poèmes persans a été récemment publiée par M. Vittorio Rugarli, professeur au gymnase G. Guinizelli de Bologne : *Kuk il montanaro, poema persiano* (Bologne, Zanichelli, 1891, in-8° de xi-82 p.), *Rustem, e Berzu* (Bologne, typ. Albertazzi, 1892, in-8° de 22 p.), *Suzen la cantatrice* (dans la *Strenna per il 1892*, éditée par Zanichelli, Bologne, p. 45-78). Le traducteur, qui écrit une langue italienne fort belle, est connu par des travaux du même genre (*La battaglia de' Sette Eroi*, traduit de Firdusi, Corregio, 1888, *La Gazzella di Berzu*, Bologne, 1889, etc.) et se place au premier rang des élèves de M. Italo Pizzi.

—Sous le titre de *Radice sanscrite*, M Fr. Scerbo, professeur à l'*Istituto di studi superiore* de Florence, vient de publier chez Loescher, en un petit volume de XVI-85 pages, un nouveau recueil des racines sanscrites, qui pourra rendre de véritables services. Le recueil est complet en ce sens qu'il comprend toutes les racines, tant celles dont l'existence a été constatée dans la littérature, que celles (marquées toutefois d'un astérisme) pour qui il n'y a pas d'autre autorité que le *Dhatupâtha*. Par là l'ouvrage se distingue de l'admirable recueil de M. Whitney, *The Roots, Verb-forms and Primary derivatives*, qui ne donne que les premières. Les thèmes des verbes dénominatifs, dont le nombre est illimité, ont été exclus comme de juste; mais, dans les cas douteux, les racines possibles de ces thèmes ont été enregistrées. Les principes qui ont guidé l'auteur à cet égard, ceux qu'il a suivis pour distinguer ou, selon les cas, pour réunir sous une même rubrique les racines homophones ou qui ne présentent que de légères variantes, et pour résoudre encore d'autres questions controversées rentrant dans le cadre du livre, sont exposés dans la Préface, et paraissent inspirés par une sage critique, également défiante de l'esprit de routine et des nouveautés téméraires. D'un bout à l'autre, le livre est fait avec soin et, sous sa forme modeste, il témoigne de beaucoup de travail personnel. Peut-être, vu leur petit nombre, M. Scerbo eût-il bien fait d'ouvrir sa liste à quelques racines qui, jusqu'ici, sont de pures conjectures de linguistes, telles que la racine *asth* patronnée par M Pischel. Son but a été, en effet, avant tout de fournir un instrument commode pour les recherches de linguistique. Pour cela, il a supprimé tout appareil philologique d'exemples et de références, et il s'est contenté, en fait de significations des racines, de donner celles qui lui ont paru essentielles et le plus utiles. Sommaire de parti pris sous ce rap-

port, son recueil si facile à parcourir vite, n'en sera pas moins consulté avec fruit aussi par les indianistes, maintenant que les *Radices* de Westergaard sont devenues introuvables.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 23 décembre 1892.*

M. Geffroy, directeur de l'École Française de Rome, écrit à la date du 20 décembre, que M. Chedanne, dont on connaît les belles études sur le Panthéon de Rome, vient d'être décoré par le gouvernement italien dans l'ordre de la Couronne d'Italie. Il est acquis que toute la *Rotonda* est l'œuvre d'Hadrien. Il reste à démontrer si le mur en travertin à bossage, trouvé au-dessous du portique, appartient au temple primitif construit par Agrippa, si la forme de ce temple était carrée ou quadrilatérale, quelle en était l'orientation, et si le portique a été déplacé et reconstruit, peut-être sous Adrien ou même après lui. — Les travaux d'agrandissement du pont Saint-Ange ont mis à jour de très intéressants restes de l'antique pont Aelius. Il semble que les ingénieurs romains aient été habiles à discipliner ici le cours du fleuve à l'aide d'arches latérales qui, négligées ultérieurement, ont été enterrées sous les berges. La drague a retiré du Tibre un fragment des Fastes triomphaux qui complète l'utile fragment trouvé de même à la fin de 1888, et publiés alors dans les Actes de l'Académie des Lincei. Elle a rendu aussi une inscription bilingue, latine-nabathéenne. Un bateau sous-marin, construit en acier sur les dessins de l'ingénieur Pietro degli Abbati, et destiné à la recherche des objets précieux engloutis dans les eaux, vient de subir heureusement, dans le port de Civitá Vecchia, des épreuves publiques.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Oppert continue sa lecture sur des découvertes chronologiques, et sur la fixation exacte de diverses dates, qui intéressent également l'histoire biblique. Il a retrouvé le système d'intercalation de calendrier chaldéen, qui consiste en un cycle de dix-neuf ans. Les périodes commencent, comme tous les autres cycles, à l'année 712 avant notre ère. Dans cette année, le premier jour de l'an coïncidait avec l'équinoxe, et Sirius se leva le 1er Ab. — Les intercalations eurent lieu d'après les nécessités astrologiques. Nous savons maintenant que Nabuchodonosor monta sur le trône en juin 605, que Jérusalem fut détruite le lundi 31 juillet 587, et Babylone prise par Cyrus le mercredi 28 octobre 539 avant notre ère. Ces résultats, fait remarquer l'auteur de la communication, sont d'une précision jusqu'ici inconnue pour ces périodes reculées.

M. Viollet commence la lecture de son mémoire sur l'exclusion des femmes du trône du France (la prétendue loi salique), mémoire dont nous avons déjà donné l'analyse.

Ouvrages présentés : — par M. Heuzey : Dieulafoy (Marcel), *l'Acropole de Suse ;* — par M. de Lasteyrie : *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savatntes*, 7e fascicule ; — par M. Barbier de Meynard : 1° Masqueray (Émile), Dictionnaire *français-touareg*, 1er fascicule; 2° Basset (René), *Notice sur les dialectes berbères*; — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 17e fascicule.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 9 janvier — 1893




21. — M. Collignon. **Histoire de la sculpture grecque.** Tome I[er]. Les origines. Les primitifs. L'archaïsme avancé. L'époque des grands maîtres du v[e] siècle. In-4 de vii-569 p. avec 11 planches hors texte et 278 gravures.

Toutes les histoires développées de la sculpture antique, celles de Brunn, Overbeck, Schnaase, Lübke, Reber, Murray, Lucy Mitchell, Sybel, sont antérieures aux fouilles mémorables qui, de 1882 à 1889, ont complètement déblayé le plateau de l'Acropole d'Athènes. Nous devons à ces recherches tant de documents nouveaux, tant de précieuses indications chronologiques, que l'histoire de l'art grec avant Phidias était naguère à refaire presque en entier. D'excellents travaux de détail, publiés principalement dans les recueils des écoles française et allemande d'Athènes, ont rapidement mis en œuvre les découvertes et en ont dégagé les résultats essentiels; à tel point qu'écrivant peu après la conclusion des fouilles, M. Collignon s'est trouvé en présence de matériaux déjà fort bien dégrossis. Avec les moyens d'informations dont on dispose aujourd'hui, il ne lui était pas difficile d'être au courant, et ce n'est point l'abondance de l'information qui constitue le mérite de son œuvre. Ce qu'il lui fallait surtout pour y réussir, c'est le goût qui choisit entre des solutions diverses, le sentiment de l'importance relative des monuments qui évite l'encombrement et la confusion. Or, ces deux qualités, il les possède à un degré bien remarquable, et comme il écrit, par surcroît, une langue délicate, précise, toujours simple et claire, il en résulte que cette histoire de la sculpture grecque jusqu'à Phidias est un livre excellent, d'une lecture infiniment attrayante et qui fait honneur à l'École française d'Athènes d'où il est sorti.

Traitant de la sculpture grecque, n'alléguant que par occasion les produits des arts industriels, M. C. pouvait ne commencer qu'à la conquête dorienne, ce qui nous eût privés des soixante pages où il parle de l'art achéen et des premières influences orientales. Nous sommes heureux qu'un scrupule de méthode ne l'ait pas porté à décapiter ainsi son

œuvre. Car entre la sculpture grecque proprement dite et l'art mycénien, il existe un lien, qui est l'épopée homérique. Quand même les Achéens n'auraient point parlé une langue aryenne, ce qu'il est également impossible d'affirmer et de nier, il suffit que l'épopée grecque les ait chantés et que l'art hellénique ait puisé des inspirations à la même source : l'horizon d'une histoire de la sculpture grecque doit s'étendre aussi loin que celui d'Homère.

Dans les chapitres qu'il a consacrés aux civilisations lointaines de Troie, de Chypre et de Santorin, M. C. a soigneusement évité d'aborder les problèmes ethnographiques; il se montre de même très réservé dans l'appréciation des influences orientales. Peut-être leur attribue-t-il encore une trop grande place lorsqu'il considère comme des produits égyptiens les poignards de Mycènes ou lorsque, constatant que la civilisation mycénienne est en germe à Hissarlik, il concède que « son origine asiatique est probable ». Que l'on fasse une part aux influences de modèles asiatiques, à ce que M. C. a si bien appelé ailleurs les *suggestions*, je le veux bien ; mais quand il s'agit des principes, il faut insister sur l'originalité profonde de l'art mycénien, de ce style décoratif excluant la représentation de la figure humaine et qui se rattache, croyons-nous, à l'Europe centrale et occidentale bien plutôt qu'à l'Asie Mineure ou à l'Égypte. Je ne pense pas non plus que le type de la tombe mycénienne à coupole doive être cherché en Phrygie ou en Lydie (p. 40), car la tombe à coupole, c'est la chambre de pierre sous tumulus, et point n'est besoin d'aller en Asie pour en expliquer la genèse. En général, M. C. a très bien parlé des monuments les plus importants de l'art mycénien, tels que les fouilles de Mycènes et de Vaphio nous les ont fait connaître; il me semble cependant qu'il a eu tort de suivre M. Schuchhardt en reconnaissant un sujet de genre dans la fameuse intaille en or de Mycènes (p. 47). Dans l'explication des vases de Vaphio, il suit les premiers commentateurs, qui se sont sans doute trompés en qualifiant les arbres d'oliviers; je doute encore que les taureaux du second vase soient « devenus de paisibles animaux domestiques ». De Vaphio nous passons à Tirynthe, où une peinture murale offre un motif très semblable à celui du premier vase de Vaphio. Toutes ces œuvres, M. C. l'accorde sans hésiter, sont des produits indigènes de l'art achéen. A propos de Tirynthe, il écrit qu'on a relevé les analogies des murs de cette ville avec les défenses d'Hadrumète et de Thysdrus. Combien certaines erreurs ont la vie dure! M. C. a emprunté ce renseignement à M. Doerpfeld, qu'il cite en note; or, M. Doerpfeld a écrit *Thysdrus* pour *Thapsus* et M. C. n'est pas le premier qui ait répété cela sans contrôle. Il est à peine besoin d'avertir qu'à Thysdrus (El-Djemm) il n'existe pas de murs antérieurs à l'époque romaine. Je remarque aussi en passant (p. 56) qu'il n'est pas exact que le Cabinet des Médailles possède une *importante série* de gemmes insulaires : il est, au contraire, très pauvre en pierres de ce genre, qu'il faut aller chercher à Athènes,

à Londres et à Berlin. Enfin, l'analogie entre les *Inselsteine* et les plus anciennes monnaies grecques, mise en lumière avec tant d'insistance par M. Murray, ne devait pas être passée sous silence. Doit-on parler de « démonologie orientale » à propos des représentations gravées sur ces pierres? J'hésite d'autant plus à le croire que, parmi tant de figures, il n'en est pas une seule dont l'origine babylonienne soit assurée. Mais avant de quitter ce chapitre, n'oublions pas de signaler d'excellentes observations sur la technique des plus anciennes intailles (p. 57). Sans y mettre aucun pédantisme, sans abuser des termes techniques, M. Collignon, suivant en cela l'exemple de Longpérier et de Rayet, ne sépare jamais l'étude du style de celle des procédés d'exécution.

Rien de plus obscur encore que la période comprise entre les débuts de l'invasion dorienne et le VIIe siècle, où la Grèce paraît être redevenue presque barbare. Le fait le plus saillant de cette époque est l'avènement du style géométrique pur, qui atteint son apogée dans la céramique du Dipylon. M. C. est disposé à croire, avec M. Boehlau, que ce style dérive, par une évolution graduelle, de celui de Mycènes : cela me semble tout à fait erroné. Entre ces deux systèmes de décoration, il y a un abîme; M. C. l'aurait peut-être senti plus vivement s'il avait porté ses regards sur l'art primitif de l'Europe occidentale. A côté des monuments du style géométrique, qui, quoi qu'en ait pu dire Dumont, ne doivent rien à l'Orient, il y en a d'autres, de plus en plus nombreux, où les influences asiatiques sont très sensibles; ces influences, qui ne laisseront pas d'être fécondes, continueront à s'exercer jusqu'au grand épanouissement de l'hellénisme, jusqu'à la réaction qui coïncide, dans l'art comme dans l'histoire générale, avec la triomphante conclusion des guerres médiques.

L'introduction à l'étude de la sculpture du VIe et du VIIe siècles, qui forme la partie principale de l'ouvrage, se compose d'un essai très judicieux sur la formation des types plastiques. Les idées qu'y développe M. C. se trouvent déjà dans la thèse latine de M. Homolle et dans plusieurs monographies allemandes; mais il a su, là comme ailleurs, les rendre siennes par les qualités de l'exposition. Le passage des images *aniconiques* aux *xoana* et de ceux-ci aux figures émancipées du VIe siècle est indiqué avec un choix irréprochable de détails; l'influence du travail en bois est très heureusement mise en lumière par l'étude de sculptures comme l'Apollon d'Orchomène. Passant à l'histoire proprement dite, M. C. a tout d'abord le mérite de subordonner les textes aux monuments; et comme les monuments sont aujourd'hui nombreux, que M. C. les connaît et les décrit parfaitement, le chaos des vieilles écoles se débrouille si bien qu'il reste à peine le sentiment de la difficulté vaincue. L'auteur distingue avec raison l'art des primitifs (écoles insulaires et ionienne) de l'archaïsme avancé (péloponnésien); mais, loin d'enchérir sur les divisions proposées par ses prédécesseurs, il tend plutôt à les réduire; c'est ainsi que, malgré l'autorité de Brunn et de

Rayet, qu'il suit volontiers ailleurs, il s'accorde avec M. Heuzey pour contester l'existence d'une école propre à la Grèce du Nord. Il y a peu de points sur lesquels je sois en désaccord avec lui. Ainsi je m'étonne qu'il ait paru accepter la bizarre restitution de l'inscription d'Archermos proposée par M. Six et qu'il soit parti de là pour attribuer à l'artiste de Chios l'invention d'un type dont le modèle a dû être fourni par la peinture. Je crains aussi qu'il ne fasse tort à la stèle de Tanagra en ne voyant dans cette juxtaposition de deux corps qu'un aveu de naïveté et d'impuissance : j'y reconnaîtrais plutôt une très curieuse transformation d'un *trilithe* de l'époque aniconique, à rapprocher du texte connu relatif aux images des Dioscures à Sparte. Le chapitre sur les sculptures en tuf découvertes sur l'Acropole abonde en observations judicieuses ; je regrette seulement que M. C. n'ait pas hardiment déclaré que cette sculpture est sans valeur artistique et que la polychromie en est simplement hideuse. Il y a là de la barbarie sans naïveté, de l'inexpérience sans jeunesse. Le progrès se fait, rapide et éclatant, par la substitution du marbre à la pierre, par l'intervention des imagiers de Chios. Avec eux nous entrons dans la période de l'archaïsme qui annonce déjà la floraison du grand art ; mais M. C. n'a pu l'aborder qu'après avoir étudié en trois chapitres les écoles ionienne, éginétique et dorienne. Ce plan, mûrement réfléchi, est le meilleur qu'on pût adopter, car avant d'agir sur Athènes, la sculpture des îles paraît avoir exercé son influence plus à l'ouest. Ce n'est pas une des moindres qualités de l'ouvrage de M. C. d'être aussi soigneusement composé qu'il est écrit.

Quand M. Collignon, qui n'a point avancé de théories nouvelles, se prononce entre plusieurs systèmes, il allègue en général d'excellentes raisons de son choix. Quand il ne se décide pas ou qu'il cherche à concilier, j'admire encore la dextérité dont il fait preuve. Un exemple : M. Heuzey a cru symbolique le bas-relief de Pharsale ; Rayet s'est plu à y reconnaitre un sujet de genre. Écoutez M. Collignon : « Un souvenir très discret de l'ancien symbolisme funéraire flotte ainsi dans cette composition empruntée aux jeux gracieux des jeunes filles et donne à la scène familière un charme plus grave. » Cela n'est pas seulement très bien dit, mais c'est sans doute ce qu'il y avait de plus juste à dire. Et, pour le remarquer en passant, combien cette simplicité vraiment attique de langage est préférable, en pareille matière, aux laborieuses contorsions de style où se complaisent, à notre regret, quelques archéologues distingués, plus originaux peut-être que M. Collignon ! Par là son livre, avec le succès qu'il obtient, ne mérite pas seulement de servir d'exemple, mais de leçon.

Voici quelques gloses. Le relief Albani ne peut provenir de Thasos (p. 278), par la raison qu'il est sculpté dans un marbre tout différent de celui de cette île. Je ne considère pas comme suspects (p. 316) les témoignages relatifs à une statue d'Agélaïdas vouée en 430 : il faut tout simplement admettre que cet artiste, identique à celui que nomme

Pline, était le petit-fils du maître de Phidias. L'histoire de l'art est encore encombrée d'homonymes et il reste sans doute bien des dédoublements à opérer. L'hypothèse que le trou creusé dans la tête des statues de l'Acropole a servi à l'insertion d'un « appareil de protection contre les outrages des oiseaux » remonte à M. Petersen (*Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 235.) Je continue à ne pas croire que les statues de femmes trouvées sur l'Acropole représentent des prêtresses. M. Collignon, qui est d'un avis contraire (p. 353), signale d'ailleurs très loyalement une des graves difficultés de sa thèse, la dédicace d'une de ces statues par un homme. Il se donne garde d'invoquer, comme on l'a fait, le caractère individuel de certaines têtes. « Si l'artiste, dit-il, accuse un trait individuel, c'est moins par un dessein prémédité que par une sorte d'impuissance à s'abstraire de la réalité présente » (p. 354). Jusqu'à une époque tardive de la sculpture grecque, dans les statues d'Isis, notamment, ou dans celles de dieux tenant en main une patère, on retrouve cette même ambiguïté, sans doute voulue, entre l'image de la divinité et celle de son adorateur. Cette ambiguïté doit répondre à une idée religieuse et les figures de l'Acropole n'en sont que les plus anciens exemples. Ici encore, il y a peut-être moyen de concilier.

La plastique de Chios trouva à Athènes un sol propice à son développement. Mais pour que l'art de Phidias pût naître, il fallait un élément nouveau : ce fut le Péloponnèse qui le fournit. Cette influence est marquée par « une sorte de réaction contre le maniérisme que l'école chiote avait mis à la mode » (p. 355). Ici, je fais une querelle à M. Collignon. Ce qu'il dit est fort juste, mais a été dit d'abord par M. B. Graef et résumé en français dans les termes mêmes qu'il emploie. Pour une fois, M. Collignon, partout ailleurs très consciencieux, a négligé de citer sa source (cf. *Athen. Mitth.*, XV, p. 1-39 ; *Rev. arch.*, 1890[2], p. 232).

« C'est une Grèce nouvelle qui sort, triomphante, du redoutable conflit avec l'Orient asiatique. » Après l'âge des Pisistratides, c'est l'âge de Cimon, dont Calamis est le grand maître. C'est à lui que M. C. voudrait rapporter l'Apollon Choiseul-Gouffier ; je continue à préférer l'hypothèse de M. Waldstein, qui l'attribue à Pythagore de Rhégium. En général, la période qui s'étend de 470 à 450 est mal connue et c'est à de nouvelles découvertes — celles de Delphes, peut-être — qu'il faudra en demander l'éclaircissement.

Dans le chapitre consacré aux sculptures d'Olympie, M. C. se meut avec une parfaite aisance au milieu d'une véritable mêlée de systèmes. Il ne paraît pas s'en émouvoir et fait son choix, comme toujours, avec réflexion. Pour l'ordonnance des frontons, il suit M. Treu ; il le suit encore en refusant d'attribuer le fronton oriental à Pæonios ; enfin, avec M. Studniczka, il exclut aussi l'attribution d'Alcamène et rapporte l'ensemble de ces œuvres à l'école d'Argos. Il faudrait beaucoup de place pour discuter ces différents points. Je me contente de dire que l'hypo-

thèse d'un Alcamène l'ancien, faisant travailler sous sa direction le jeune Pæonios, me paraît encore la plus vraisemblable.

Les derniers chapitres traitent de Myron, Polyclète et Phidias, sans aborder encore l'étude des sculptures du Parthénon. Pour Phidias, M. C. avait un excellent modèle, la monographie qu'il a publiée lui-même en 1886 ; cela pouvait le dispenser de citer en note, comme source d'information, le déplorable article *Phidias* publié dans les *Denkmaeler* de Baumeister. Avec M. Loeschcke, M. C. place en 448 la dédicace du Zeus d'Olympie, qu'il fait ainsi antérieur à la Parthénos. Il estime aussi, avec Heydemann, que le support de la copie athénienne de la Parthénos reproduit un trait de l'original. Nous saurons prochainement, grâce à une découverte encore inédite de M. Furtwaengler, ce qu'il faut penser de la Lemnienne. Pour l'histoire du procès et de la mort de Phidias, M. C. abandonne l'opinion de M. Müller-Strübing, qu'il avait adoptée en 1886, pour se rallier à celle de M. Loeschcke. En cela encore, comme dans l'exclusion des sculptures du Parthénon, il se montre parfaitement informé et, chose plus difficile, apte à choisir avec un goût personnel entre les hypothèses contradictoires dont l'histoire de l'art grecque est comme hérissée.

Je n'ai pas encore parlé de l'illustration, et j'en parlerai peu, car elle ne prête pas à la critique : sauf quelques *directs* un peu indiscrètement retouchés (le groupe d'Anténor, par exemple), tout est infiniment supérieur à ce qui nous avait été offert jusqu'à présent. J'espère bien que l'on cessera, à l'avenir, de citer dans les bibliographies les mauvaises gravures des histoires d'Overbeck et de Murray pour renvoyer à celles de ce livre, qui sera bientôt, d'ailleurs, entre toutes les mains. L'exécution matérielle est digne de la maison Didot, mais la correction typographique laisse un peu souvent à désirer, surtout dans les notes [1].

Il y a vingt-trois ans que M. W. Cart rendait compte ici (3 avril 1869) du livre jadis célèbre de Beulé, l'*Histoire de l'art grec avant Périclès*. Après avoir loué le style de l'auteur et le charme de ses impressions de voyage (dont on n'a que faire), le critique était obligé de constater que Beulé n'avait pas étudié les sources, qu'il ne connaissait qu'un petit nombre de monuments, qu'il suivait Brunn sans le citer, ignorait les monographies allemandes, estropiait les noms propres, enfin qu'il ne perdrait rien « à prendre son public un peu plus au sérieux ». Aucune de ces critiques n'atteindrait M. Collignon, et il y a tout lieu de s'en réjouir, car de l'*Histoire* de Beulé à la sienne ce n'est pas seulement la science, mais la probité scientifique qui est en progrès [2].

Salomon Reinach.

1. P. 18, note 2; p. 41, note 2; p. 66, note 2; p. 106, n. 1; p. 87, l. 6 (inintelligible); p. 109, 149, 166, etc. A la p. 184, n. 6, le renvoi à Stackelberg est inexact : lire *p. 220*.

2. Voici quelques observations complémentaires. — P. IX, le livre de feu Lucy Mitchell n'a pas été publié en Angleterre, mais en Amérique. Pourquoi abréger *Mittheil.*

24. — **Reichsrecht und Volksrecht in den œstlichen Provinzen des rœmischen Kaiserreichs, mit Beitrœgen zur Kenntniss des griechischen Rechts und der spætrœmischen Entwicklung,** von Dr. Ludwig Mitteis, professor der Rechte an der deutschen Universitaet zu Prag. Leipzig, Teubner, 1891, in-8, xiv-562 pp.

Le livre de M. Mitteis est un de ceux qui ouvrent une voie, qui marquent une date. C'est en réalité le premier ouvrage qui étudie le droit local de la moitié hellénique de l'empire romain, d'une manière systématique et sérieuse, sans se contenter des généralités vagues qui passaient depuis longtemps de manuel en manuel avec le même matériel invariable de renvois. On est réjoui d'y voir mis désormais à leur rang, à côté des documents utiles et un peu restreints fournis par la littérature courante, les trois ordres de textes qui doivent renouveler la matière et qui, d'ailleurs, il faut l'avouer, commencent à peine à devenir pleinement accessibles : le livre syro-romain, dont le maniement n'a guère été rendu pratique que par l'édition de Bruns et Sachau; les inscriptions grecques, qui se sont si prodigieusement multipliées de notre temps et dont l'interprétation a aussi été si facilitée par les travaux de restitution et de classement des hellénistes modernes; enfin les papyrus gréco-égyptiens, en particulier ceux, par malheur trop lentement édités, de la collection de l'archiduc Renier, dont M. M. a pu, jusqu'à un certain point, escompter la publication grâce aux communications de M. Wessely. Appuyé sur ces bases excellentes, l'ouvrage se développe suivant un plan très simple. Étudiant le rapport de l'autonomie et de la centralisation dans les provinces orientales de l'empire, se demandant par conséquent dans quelle mesure cette culture hellénique, qui dans d'autres domaines a été si résistante, a survécu dans le domaine juridique à la conquête romaine, M. M. commence naturellement par délimiter son champ de recherches en déterminant les pays où l'hellénisme a pénétré et les caractères du droit qu'il y a importé. Puis il étudie dans ces régions le

---

*Athen.* et *Rœm. Mittheil.*? — P. xi, dans la bibliographie, la *Gazette archéologique* ne devrait pas porter le millésime 1875-1892 (lire 1889). — P. 3, l'assertion que les Pélasges sont aryens est plus que téméraire. — P. 11, une phrase incorrecte, *rara avis*. — P. 12, les inscriptions troyennes sur fusaïoles sont sujettes à caution. - P. 16, les géologues ne précisent point l'époque du cataclysme de Santorin ; ils invoquent les archéologues, qui leur rendent la politesse. — P. 21, il est faux que les vases anthropoïdes « se retrouvent chez tous les peuples primitifs ; » M. C. se convaincrait du contraire au musée de Saint-Germain. — P. 24, l'auteur du *Minos* ne dit pas que les anciens habitants de l'Attique enterraient les morts « auprès des habitations », mais à l'intérieur, *ἐν τῇ οἰκίᾳ*. — P. 35, les lions de Mycènes sont des lionnes. — P. 229, n. 5. Les bronzes de Balawat ne sont pas seulement à Londres. — Il est rare que M. C. copie des résumés d'articles qu'il n'a pas lus : tel est cependant le cas p. 276, note 2. Il y a beaucoup trop de renvois à des livres ou à des articles sans indication de la page (p. 9, n. 6; p. 12, n. 4; p. 49, n. 1; p. 69, n. 1; p. 70, n. 2; p. 77, n. 3; p. 205, n. 1). Enfin, l'index est insuffisant; il aurait fallu le rédiger sur le modèle de celui d'Overbeck.

phénomène de la réception du droit romain, en distinguant, comme il était nécessaire, peut-être même moins énergiquement qu'il n'eut été utile, les périodes antérieure et postérieure à la constitution de Caracalla qui concéda le droit de cité romaine à tous les habitants de l'empire. En une troisième partie qui, malgré le mérite des deux autres, nous a paru la plus poussée, la plus riche en faits concrets, il passe en revue les institutions dans lesquelles se retrouve le plus nettement la trace de ce particularisme oriental dont il a déjà fait l'histoire d'ensemble : le droit des personnes et de la famille; le droit dotal; la *donatio propter nuptias;* le droit de succession ab intestat; la théorie de l'esclavage et des affranchissements; la théorie des actes exécutoires et celle des *syngraphae ;* quelques points particuliers du droit du patrimoine; enfin les amendes contractuelles. Le livre est terminé par trois appendices consacrés aux concordances du livre syro-romain et des sources grecques, aux rapports respectifs des mss. du livre syro-romain et à la législation de Constantin.

La conséquence la plus saillante de ce travail sera, peut-on espérer, de nous débarrasser une bonne fois de l'idée, infiniment peu vraisemblable et trop légèrement admise par nombre d'interprètes, d'un droit romain immuable et uniforme appliqué dans son intégrité rigide, sans atténuation ni réserve, à toutes les populations disparates de l'empire. Derrière la centralisation l'autonomie a subsisté en droit privé autant et plus qu'en droit public, dans une mesure insoupçonnée, peut-on dire, certainement jusqu'à la constitution de Caracalla et même, semble-t il, après elle. Mais il ne faut pas que l'importance de ce résultat d'ensemble fasse négliger l'intérêt propre des recherches de détail qui y conduisent. La troisième partie de l'ouvrage en particulier est un véritable répertoire de droit gréco-romain. Les conclusions de l'auteur tirées d'un matériel en voie de formation et encore très peu exploré pourront naturellement être complétées ou rectifiées sur plus d'un point. Les questions qu'il soulève sont d'une abondance et d'une variété qui appellent la controverse[1]. Peut-être même les préférences varieront-elles entre les chapitres

1. Nous rassemblons ici quelques observations de détail. Pp. 43, note 1 et 149, note 2, M M. indique, en invoquant le texte connu de Pline le Jeune, Alexandrie comme la ville d'Égypte dont les Égyptiens devaient acquérir préalablement la bourgeoisie pour pouvoir parvenir à la cité romaine. Il aurait dû mentionner en outre Ptolémaïs et Parétonium qui jouissaient du même privilège, d'après l'inscription de Coptos, ainsi que l'a démontré M. Mommsen dans le commentaire de cette inscription *C. I. L.* III, *suppl*. n° 6627, qui eût dû être cité à côté de *Rœm. Gesch*, 5,561. — Les détails donnés, pp. 93 et 175, sur la conservation des titres dans les archives des villes sont bien laconiques pour un des phénomènes juridiques des plus curieux qui diffèrent le droit grec du droit romain. — P. 147, note 4, Ulpien n'a pas pris pour modèle dans son *liber regularum*, les institutes de Gaius qu'il n'a sans doute jamais lues ; ainsi que l'a notamment démontré M. Paul Krueger, *Gesch. d. Quell. d. rœmisch. Rechts*. p. 83 et ss, Ulpien et Gaius ont l'un et l'autre indépendamment suivi un plan traditionnel, dont, en plus d'un endroit, Gaius ne comprend même

selon les tendances individuelles. Mais l'honneur du livre de M. Mitteis est qu'il sera désormais impossible de prétendre aborder un point quelconque de droit gréco-romain sans le prendre pour point de départ.

P. F. GIRARD.

---

23. — **Syllabus on the History of classical Philology**, by Alfr. GUDEMAN, Boston, Ginn and C°, 1892, 50 pp. in-8.

Cette brochure contient le sommaire d'un cours sur l'histoire de la Philologie professé à Johns Hopkins University. Cinq lignes de préface justifient cette publication par le défaut de toute autre du même genre. C'est strictement vrai. Mais les moyens d'y suppléer ne manquent pas. On a pour la littérature latine l'excellent répertoire de Teuffel, pour la période moderne l'esquisse de Hübner. Restent la période grecque et le moyen âge. De fait M. Gudeman n'a traité que l'histoire de la philologie chez les Grecs. Encore serait-il facile d'indiquer des lacunes. Dans la liste des scolies, Merkel n'est même pas nommé pour Apollonius de Rhodes; il n'est fait mention ni là ni ailleurs des scolies genevoises de l'*Iliade*. A propos des signes diacritiques (p. 22), il aurait fallu indiquer les manuscrits latins qui nous en ont conservé un certain nombre, notamment à Berne [1]. Une fois que M. G. a abordé l'époque romaine, sa rédaction se précipite. Des chiffres suffisent pour le démontrer : l'introduction générale comprend quatre pages, ce qui n'empêche pas l'omission de la leçon de M. L. Havet sur la définition de la philologie,

---

plus les divisions. — P. 197, note 1, l'auteur aurait pu citer, comme exemple de la pratique des formulaires dans l'empire romain, à côté de la table de Bétique, la riche collection des triptyques de Transylvanie où la copie servile de modèles romains se révèle par mille particularités. — P. 361, note 1, l'auteur eut pu invoquer, en faveur de l'origine étrangère du jurisconsulte Callistrate, à côté de Bremer, Th. Mommsen, *Zeitschrift für Rechstgeschichte*, IX, 104 « demi-grec qui balbutie seulement le latin », P. Krueger, *Gesch. d. Quell.* p. 202, et W. Kalb, *Roms Juristen* p. 121, qui le conjecture d'Ilion à cause de *Dig.*, 27, 1, 17, 1. — P. 363, note 1, la const. C. 2, 4, 26, nous paraît plutôt se rapporter aux conventions autorisées par le sénatus-consulte Claudien (Gaius, 1, 84) qu'à la vente des enfants. — P. 399, on pourrait ajouter aux exemples cités de l'idée du talion la const. de Constantin relative aux *sanguinolenti* C. 4, 43, 2 = C. Th. 5, 8, 1, et l'intercalation faite dans les mss. au texte de Paul, *Sent.* 1, 12, 2. — P. 400 et ss., au très intéressant chapitre sur les titres exécutoires, qui nous paraît un des meilleurs de l'ouvrage. M. M. aurait pu faire un rapprochement avec le *nexum* romain, qui donnait également avant la loi Poetelia Papiria une créance exécutoire fondée sur un prêt réel ou fictif, selon la doctrine la plus répandue en Allemagne et que nous croyons la meilleure. — P. 548 et ss. la doctrine très juste sur le caractère hellénique de la législation de Constantin aurait pu être plus développé; il eut, par exemple, été intéressant d'examiner à ce point de vue toutes les innovations de Constantin (prescription de la revendication, pacte d'intérêt, etc.).

1. Sur ce Bern. 363, H. Hagen, *XXXIX Versammlung deutscher Philologen... in Zürich*; cf. *Ztsch. f. d. Gymnasialwesen*, Berlin, 1888, t. XXXII, 185.

de la brochure de Hartel et du livre de M. Max Bonnet ; dix-huit pages sont consacrées à la période grecque, une page et demie aux philologues romains antérieurs à l'Empire (Nigidius Figulus n'est pas même nommé), moins d'une page pour l'époque impériale. Plus on avance, plus les lacunes deviennent graves et se compliquent d'erreurs : on chercherait en vain le nom de M. Legrand, mais le *Lascaris* de Villemain figure en belle place. La mention : « Francesco Petrarca, 1304-1374, Discoverer of Cicero's Letters » sans restriction ni indication du travail de Viertel est une erreur. Pour Cyriaque d'Ancône, il aurait fallu renvoyer au deuxième volume des *Inscriptiones christianae U. R.* de M. de Rossi; pour Aurispa et Valla, à M. Sabbadini dont les nombreux et féconds travaux auraient fait connaître Guarino à M. Gudeman. L'histoire des grands imprimeurs est totalement négligée : Plantin n'est pas nommé; sur H. Estienne et Alde, on trouve des renvois à des articles de vulgarisation et pas un mot de Renouard. Les Annales des Aldes et des Estiennes auraient pourtant permis de compléter la liste des premières éditions d'auteurs classiques (1503, Xénophon, *Hist. gr.*; 1504, Démosthènes; 1509, Plutarque, opuscules) et d'indiquer la véritable édition princeps de Plutarque. Le moyen âge n'est représenté que par les manuscrits d'auteurs classiques ; pas un mot de la renaissance carolingienne, de Conrad de Hirschau, des grammairiens étudiés par Thurot, de Jean de Salisbury, du mémoire de M. Tougard sur les études grecques, pour ne citer que ce qui vient d'abord à l'esprit. La période moderne est traitée avec autant d'arbitraire : Guyet, Mabillon et autres philologues français ne sont pas nommés; Scaliger et Saumaise sont naturalisés hollandais; aucun nom français ne figure au XIXe siècle. Dans cette revue rapide, j'ai noté seulement ce qui m'a frappé au hasard de la lecture; je ne doute pas qu'un numéro entier de la *Revue* ne suffirait pas à compléter cette brochure. On peut se demander si M. Gudeman a jamais développé dans des leçons publiques d'autres parties de ces sommaires que l'introduction générale et l'histoire de la philologie chez les Grecs.

L.

---

24. — Henri OMONT. **Projet de réunion des églises grecque et latine sous Charles-le-Bel en 1327.** (Extrait de la *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome LIII, 1892.) Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur, gr. in-8, 4 p.

25. — **Lettres originales du XIVe siècle**, conservées à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Extrait du même recueil, même tome, 6 p.

26. — **Documents relatifs à l'établissement de l'Académie de sculpture et de peinture de Toulouse.** (Extrait des *Annales du Midi*, t. IV.) Toulouse, Ed. Privat, 1892. Grand in-8 de 18 p.

27. — **Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant l'année 1891-1892.** Inventaire sommaire. (Extrait de la *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome LIII.) Paris, Alphonse Picard et fils, 1892. Grand in-8 de 50 p.

I. — Parmi les projets de réunion des Églises grecque et latine, suc-

cessivement abandonnés et repris pendant le cours du moyen âge, il en est un, remarque M. Omont, qui ne semble avoir été jusqu'ici connu que par une courte mention des *Annales* de Rinaldi (tome V, année 1326). Andronic II Paléologue avait manifesté à Charles IV le Bel le désir de réunir les deux Églises; le roi de France, d'accord avec le pape Jean XXII, lui envoya, en 1326, le dominicain Benoît de Côme. Quelques pièces conservées dans le Trésor des Chartes, aux Archives nationales, permettent de préciser la date de la mission (septembre 1326-mai 1327) et fournissent quelques détails nouveaux sur cette tentative malheureuse. M. O. reproduit une lettre d'Andronic Paléologue à Benoît de Côme, une lettre du même prince à Charles le Bel, enfin une lettre du grand logothète Théodore Métochite à ce dernier.

II. — Les *Lettres originales du* XIV^e *siècle* sont au nombre de quatre : la première en date est une longue requête adressée au pape Jean XXII, vers 1225, par un Frère Mineur de Majorque, Bérenger « de Carcaceçio », qui se plaint d'avoir été injustement retenu en prison pendant plus de deux ans sur l'ordre du provincial des Frères Mineurs de la province d'Aragon, Arnaud « de Canellis »; la seconde est un mandement du roi de France, Philippe VI de Valois, adressé, en 1332, au trésorier de Bigorre et destiné à remédier au mauvais état du temporel de l'abbaye bénédictine de Saint-Pé-de-Générez, au diocèse de Tarbes; la troisième est une lettre, tout entière autographe, de Jean I^er, comte d'Armagnac, adressée, en 1334, au cardinal Bertrand de Montfavez, qui résidait à Avignon auprès du pape Jean XXII. Jean d'Armagnac, fait prisonnier avec plusieurs autres chevaliers français au siège de Ferrare par les marquis d'Este, Renaud, Obizzo et Nicolas, écrivit cette lettre peu de jours après sa mise en liberté; la dernière pièce est un billet de l'archevêque de Rouen, Pierre Roger, plus tard Clément VI, adressé, vers 1335, au même cardinal, Bertrand de Montfavez, pour lui annoncer son arrivée avec l'archevêque de Sens, Guillaume de Brosse, l'évêque de Beauvais, Jean de Marigni, et les deux jurisconsultes, Guillaume Flotte et Pierre de Cugnières, envoyés par le roi de France en ambassade auprès du pape.

III. — L'histoire de la fondation et des développements de l'ancienne École des Beaux-Arts de Toulouse a été traitée par M. Ch. Forestier dans un article spécial du volume intitulé : *Toulouse, histoire,* etc. (1887). Les documents publiés par M. O. (aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale, parmi différents papiers provenant de l'académicien de Boze, ms. fr. nouv. acq. 3543) complètent la série de lettres de l'année 1750 donnée par M. Forestier. Ces documents sont, d'après l'analyse même du savant éditeur (p. 4) : un mémoire, adressé au ministre, sur l'origine, la composition et le but que se propose d'atteindre la Société des Beaux-Arts; la liste nominative des membres de la Société, un examen comparatif des privilèges de l'Académie de peinture et de sculpture de Paris et de ceux qui pourraient être accordés à l'Aca-

démie de Toulouse ; enfin, quelques lettres du ministre Saint-Florentin et de M. de Mondran, datées de 1746 et 1750, adressées à de Boze, auquel avait été confié, de concert avec Coypel, le soin d'examiner les statuts qui devaient être donnés à la nouvelle Académie, en même temps que le roi lui accorderait des lettres patentes.

IV. — Cet inventaire sommaire donne un aperçu des rapides accroissements du département des manuscrits, au 1er avril 1892, pendant l'année qui vient de s'écouler, depuis le 15 mars 1891, date extrême d'entrée des mss. latins et français inventoriés par M. L. Delisle, en deux volumes qui sont maintenant dans toutes les mains et dont j'ai eu l'honneur de rendre compte ici. M. O. a cru devoir y joindre les listes des mss. grecs et en différentes langues modernes (non orientales), entrés au département des manuscrits en ces dernières années, qui forment avec les mss. latins et français un total de trois cent soixante-quinze volumes. Quelques-uns de ces volumes sont de grande importance : M. O. en signale particulièrement plus d'une vingtaine.

On sait comment travaille M. Omont. Citer ses publications, c'est suffisamment les louer.

T de L.

---

28. — Zdekauer (Ludovico). **Della promessa di non giuocare a zara nel Diritto Italiano Medioevale.** Une brochure in-8 de 15 pp. (Extrait des *Studi Senesi*, t. IX.) Torino, Bocca, 1892.

M. Zdekauer, qui prépare une « Histoire du jeu de hasard en Italie depuis les origines jusqu'à l'institution de la loterie d'État », présente de temps à autre le résultat de ses recherches sur des questions particulières. Il a successivement étudié le jeu à Venise à la fin du xvie siècle (*Archivio Veneto*, 1884), le jeu en Italie au xiiie et au xive siècles (*Archivio Storico Italiano*, 1886), l'organisation du jeu en Italie au moyen âge (*Giornale degli Economisti*, 1892). Il nous donne aujourd'hui une courte dissertation sur un point imparfaitement connu de l'histoire des mœurs en matière de jeu : la promesse juridique de ne pas jouer à des jeux de hasard, pendant un laps de temps plus ou moins long et sous peine d'une condamnation fixée par l'acte même de promesse. M. Zd. discute la thèse de Schuster sur l'origine et le caractère de cette promesse et cite divers documents relatifs à cet usage, l'un de 1301 d'après un livre de raison de la famille florentine Cavalcanti, l'autre d'après le registre du notaire Lapo Gianni, de 1302. Il conclut que « cet usage, d'origine germanique, s'est développé en Italie sous la forme d'une promesse faite par devant notaire de ne pas jouer à certains jeux, en principe défendus, mais approuvés et reçus par l'usage, le tout sous peine d'une condamnation pécuniaire relativement légère, » et que cet usage a subsisté jusqu'au commencement du xvie siècle.

Léon-G. Pélissier.

29. — **Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle**, par Adrien DUPUY. Paris, Leroux, 1892. In-8, XIV-641 p.

M. Dupuy vient de publier sur l'*Histoire de la littérature française au* XVII<sup>e</sup> *siècle* un livre bien fait, complet, personnel, où l'érudition ne se montre nulle part, tout en étant partout présente, où les auteurs sont jugés avec une autorité et une indépendance rare, même en littérature, sans recherche et sans effroi du paradoxe, livre écrit enfin avec une gravité, exempte de lourdeur, et tempérée par un esprit qui sait être incisif. « Ce qu'il faut à notre public, c'est une histoire exacte, suivie, animée, propre à l'intéresser comme à l'instruire. Nous avons essayé de la lui donner » *(Avertissement)*. Je puis dire à M. D. qu'il a parfaitement réussi.

Après ces éloges bien sincères de ma part, je suis d'autant plus libre pour présenter à l'auteur quelques objections.

Il en est d'ordre purement littéraire, — et ce ne sont pas les plus graves.

M. D. divise son ouvrage en six parties : 1° les lettres en France sous Henri IV et la régence de Marie de Médicis ; 2° sous Richelieu ; 3° sous la Fronde ; 4° la littérature mondaine sous le règne de Louis XIV jusqu'à la Révocation ; 5° la littérature ecclésiastique pendant toute la durée du même règne ; 6° la littérature mondaine de la Révocation à la mort du prince.

Mais dans la première et la sixième partie, il fait entrer des écrivains qui ne me paraissent pas appartenir au XVII<sup>e</sup> siècle. Je sais bien qu'un siècle littéraire n'est pas un espace de cent ans. Encore faut-il ne pas prendre trop haut ou ne pas descendre trop bas. M. D. me paraît faire commencer un peu trop haut le XVII<sup>e</sup> siècle lorsqu'il y comprend Charron (mort en 1603) ou d'Ossat (mort en 1604), ou même Étienne Pasquier qui ne meurt qu'en 1615, mais qui est bien un magistrat et un écrivain du XVI<sup>e</sup>. Du reste, M. D. le reconnaît lui-même. « Pasquier n'appartient pas, à proprement parler, à notre époque. La rencontre d'un tel homme est une bonne fortune : on n'y renonce pas volontiers » (p. 13). J'aurais mauvaise grâce à insister. De même, M. D. ne descend-il pas trop bas, lorsqu'il nous parle de Lesage, de M<sup>me</sup> de Staal-Delaunay, de l'abbé Dubos, de l'abbé de Saint-Pierre?

De plus, M. Dupuy, qui a entrepris « moins l'histoire d'un certain nombre d'écrivains connus, que l'histoire de l'esprit français lui-même, considéré et jugé dans le développement et dans les résultats pratiques [1] de son activité » (Introd., p. III), ne s'en tient pas « aux seuls grands noms » ; il ne veut pas laisser dans l'ombre « les auteurs du deuxième rang » (Introd., p. XIV). Ce n'est pas moi qui m'en plain-

---

1. Nous verrons tout à l'heure l'importance de cette expression, « les résultats *pratiques* de son activité ».

drai; mais il y a un danger à cette méthode, c'est de ne pas avoir le temps de traiter à fond les auteurs principaux. Songez qu'il est question dans cette histoire de près de deux cents écrivains. Je crains que pour un lecteur peu au courant de notre histoire littéraire, les auteurs du deuxième ordre ne nuisent aux grands écrivains. En revanche, pour un lettré, le tableau du siècle est plus complet, plus vivant, et par suite plus intéressant.

Enfin, M. D. ne me paraît pas avoir suffisamment insisté sur l'influence des littératures italienne et espagnole sur la littérature française, influence qui a été si considérable dans la première moitié du XVII[e] siècle, et dont on découvre tous les jours de nouvelles preuves. (Voir *Revue critique* du 24 octobre 1892, p. 252-3, *Les sources italiennes de Rotrou.*)

Je ne voudrais pas cependant m'attarder à des minuties et avoir l'air d'ignorer ou de ne pas comprendre l'esprit et la portée de l'œuvre. Cette œuvre, en effet (et c'est ce qui en fait l'unité), s'appuie sur une doctrine, dont voici, me semble-t-il, les idées maîtresses :

1° Il est bon que *l'action du gouvernement sur les choses de l'esprit se fasse sentir.* — De là, l'éloge de Richelieu (p. 87-89), l'éloge de l'Académie française (p. 113-115), l'éloge de Louis XIV (p. 289-293) ;

2° Il faut, à propos des ouvrages de l'esprit, examiner non pas seulement s'ils sont beaux au point de vue de l'art, mais si « l'instruction qu'ils distribuent est bonne, si l'influence qu'ils peuvent exercer est utile ou nuisible, orientée *vers l'avenir et le progrès*, ou asservie à la routine et à l'imitation du passé » (Introd., p. IV). — De là, la condamnation au point de vue philosophique, moral et social, du XVII[e] siècle qui « n'a pas rendu beaucoup de services *à la justice et à la raison*, qui constitue pour ainsi dire *un temps d'arrêt dans la marche du progrès* » (Introd., p. XI). De là, une attaque très vive d'un bout à l'autre de l'ouvrage, contre le catholicisme[1], le clergé catholique[2], surtout les jésuites[3], en un mot contre toutes les puissances qui se sont opposées au progrès, ou même contre tous les pessimistes qui le découragent, comme la Rochefoucauld. — De là une sympathie avouée pour les jansénistes, pour les protestants, pour les héritiers de Rabelais ou les précurseurs de Voltaire, pour tous ceux enfin qui luttent pour le progrès sous toutes ses formes, et qui préparent le grand siècle, le siècle de la tolérance et des idées, le XVIII[e] siècle en un mot. — De là, la vue

---

1. « Le culte catholique a tari la seule source d'inspiration lyrique qui fut à la portée de nos poètes » (p. 132). — « Par son dogme de la chute la religion est en contradiction avec le progrès, avec la marche en avant bien constatée de l'humanité » (p. 274).

2. « Dans notre société laïque ce n'est plus au prêtre à prononcer l'oraison funèbre ; il n'a plus qualité pour juger des services rendus à un état social dont il est lui même et par définition l'adversaire » (p. 416).

3. « Leur société est une pépinière d'esclaves » (p. 242).

pénétrante avec laquelle notre auteur étudie la querelle des anciens et des modernes qui « a été, à l'insu des champions qu'elle mit aux prises, une des phases de la lutte pour le progrès » (p. 508).

Je n'ai pas ici l'espace nécessaire pour traiter à fond ces rapports si complexes de l'art et de la littérature avec le gouvernement, la morale et la religion. Dire simplement, et sans apporter de preuves, que j'approuve ou que je condamne la théorie de M. Dupuy, importerait fort peu au lecteur. Mon approbation ne donnerait pas une force nouvelle à la doctrine ; ma critique, pour être sérieuse, aurait besoin d'être largement développée. Je ferai seulement remarquer à M. D. que, même en partageant ses idées sur le fond des choses, bien des gens ne croient pas devoir faire entrer la discussion de ces questions si délicates dans une histoire littéraire. Est-ce par timidité? est-ce par routine? est-ce pour d'autres raisons? Ils craindraient en tout cas les conséquences extrêmes d'une pareille doctrine.

Je me hâte d'ajouter que M. D. rend la plus complète justice aux talents et aux vertus de ceux dont il regarde l'influence comme néfaste. (Voir tout le livre V.) Je n'en prendrai qu'un exemple, le plus significatif. Il dit de Bossuet : « C'est la plus belle figure de prêtre qui se détache de notre histoire ; nul n'a fait plus d'honneur que lui au sacerdoce et n'en a rempli plus fidèlement les obligations » (p. 390). Il reconnaît que « Bossuet n'est pas à proprement parler un flatteur » (p. 418). Il est vrai qu'il condamne le penseur ; il parle de la « portée moyenne de son esprit » (p. 405). C'est une conséquence de la théorie admise. Mais M. Dupuy ne s'avance-t-il pas trop en écrivant. « Paraissant dans notre XIX[e] siècle, il eût été *vraisemblablement libéral en politique, éclectique en philosophie ;* et ni le trône ni l'autel ne l'eussent eu pour défenseur. Il eût joué, avec encore plus d'éclat, le rôle des Cousin et des Simon » (p. 405). Sans doute, sur le terrain des hypothèses, toutes les opinions sont permises ; mais j'avoue que celle-ci ne me paraît pas des plus *vraisemblables.*

J'en ai assez dit pour montre l'intérêt et la portée de cet ouvrage qui n'est pas seulement « une histoire exacte, suivie, animée » de la littérature française au XVII[e] siècle, mais qui encore fait penser, et, sur bien des questions et des personnages que l'on croyait connaître, provoque la réflexion, même et surtout quand il provoque la contradiction.

Pierre ROBERT.

---

30. — BERTI (Domenico). **Scritti varii.** II[e] volume. Turin-Rome. Roux et Cie. 1892. In-8 de 321 p. 5 fr.

En annonçant le premier volume des écrits divers de M. Berti, nous disions que la lecture en aidait à comprendre le miracle de la résurrection de l'Italie, parce qu'on y voyait l'infatigable persévérance avec laquelle les penseurs italiens de ce siècle ramenaient toutes les questions

à celle du relèvement de la patrie. Cette généreuse préoccupation n'était pas nécessaire pour y rattacher les articles contenus dans le IIe volume, que nous annonçons aujourd'hui ; car, à l'exception d'un seul, ils roulent tous sur des personnages qui y ont pris part. Mais on reconnait ici un autre effet de l'énergique volonté de tout subordonner à l'œuvre nationale. Les amateurs de portraits à la plume trouveront que M. B. ne dessine pas assez nettement la figure des personnages qu'il a le mieux connus, que si dans son ouvrage Cavour, Minghetti, Correnti, etc., se distinguent les uns des autres par leurs œuvres, ils ne se distinguent pas assez par leurs caractères. Mais, avant d'en faire un reproche à l'auteur, il faut peut-être méditer une réflexion qu'il émet à leur propos : « A les dépeindre minutieusement, nous risquerions de nous méprendre sur eux; mais à les regarder d'ensemble, nous trouverons qu'ils se sont tous compris, que presque tous ils se proposent un même objet et qu'ils ont une intelligence fine et une volonté persévérante » (p. 178). Ne perd-on rien en effet à aiguiser à outrance le don d'observer les caractères? Quand l'œil s'est accoutumé à saisir les nuances les plus fugitives, quand la main s'est évertuée à les rendre, le cœur ne s'est-il pas refroidi et l'esprit rapetissé? M. B. tient beaucoup moins à expliquer par où Minghetti diffère de Cavour que par où il lui ressemble, parce qu'il veut les faire admirer pour ce qu'ils ont eu de meilleur, l'amour de leur pays, et que c'est cette qualité commune à tous deux qu'il veut proposer à l'imitation de ses lecteurs. On reconnaîtra un jour que l'incomparable pénétration de Sainte-Beuve, qui a fait tant d'honneur à la France, lui a fait aussi beaucoup de mal; car l'analyse psychologique qu'il a mise à la mode amuse toujours et instruit souvent, mais ne fortifie pas.

On pense bien qu'un homme de la valeur et de l'expérience de M. B. aperçoit les nuances qu'il n'étale pas avec indiscrétion. Il discerne aussi clairement les défauts de Gioberti, par exemple, que le ferait le Français le plus choqué des exagérations du *Primato morale e civile degli Italiani*. Il n'ignore pas l'injustice de son acharnement contre notre pays en général et contre Descartes en particulier, la mobilité qui lui fait tantôt préférer la république à la monarchie, tantôt la monarchie à la république, la hauteur dédaigneuse et maladroite qui lui fait perdre le pouvoir aussitôt qu'on le lui confère, le dépit peu clairvoyant dont il poursuit des successeurs plus habiles que lui. Mais sa franchise est réservée, indulgente, respectueuse. Quand il réfute expressément Gioberti, c'est qu'il s'agit de défendre contre lui des serviteurs encore plus utiles de la patrie. Ainsi, après le désastre de Novare, Cavour semble abandonner à ses destinées le reste de l'Italie; il demeure sourd aux adjurations des exilés qui le pressent d'entretenir l'esprit d'insurrection dans la péninsule : Gioberti s'indigne et poursuit de ses sarcasmes l'esprit municipal qui, à l'entendre, rétrécit l'intelligence et rabaisse l'ambition des conseillers de Victor-Emmanuel. M. B. pardonne à Gioberti son étonnante injustice pour les Piémontais (p. 84, 86), mais il montre

avec une douceur péremptoire que Cavour fit précisément preuve de génie en concentrant alors toute son attention sur le Piémont : « Oui, dit-il, le trait original de son administration fut de se comporter dans le gouvernement du Piémont comme s'il avait eu sous ses ordres la nation tout entière » (p. 87). Non seulement Cavour aurait compromis les dernières chances d'un avenir meilleur en inquiétant l'Autriche et ses suppôts par une immixtion ouverte ou cachée dans les affaires des autres États italiens, mais cette immixtion dangereuse était de plus inutile. Après la campagne imprudente mais généreuse de 1848-1849, le Piémont n'avait que faire d'agiter le drapeau de l'indépendance; il était ce drapeau lui-même; il personnifiait l'espérance publique. Il n'avait qu'à vivre, j'entends à vivre avec honneur (et Cavour y pourvoyait) pour qu'à la première occasion l'Italie entière se rangeât derrière lui.

M. B. a d'autant plus de mérite à garder cette déférence envers tous ceux qui ont passionnément aimé l'Italie, qu'en sa qualité d'homme politique il a des idées très arrêtées sur la manière de la bien servir. Il est tendrement attaché à la dynastie régnante et très résolument heureux de la chute du pouvoir temporel des papes. Sur ces deux points, Gioberti, parmi tant de variations, a été souvent d'un avis diamétralement opposé. Combien d'autres lui en auraient gardé rancune! Quand on songe qu'il y a quelques années les deux hommes qui ont le plus fait pour inspirer à l'Europe le respect et l'amour de l'Italie, S. Pellico et Manzoni (car Leopardi est au-dehors infiniment moins connu du grand public) ont essuyé des récriminations amères parce qu'ils ne confondaient pas le Vatican et l'Autriche, lorsqu'on songe que certains orateurs du Montecitorio voient partout des restaurateurs du pape-roi, on admire le grand sens de l'homme d'État qui excuse les chimères du passé parce qu'il sait que le présent n'a plus rien à en craindre.

Nous nous sommes étendus sur l'article consacré à Gioberti, parce que c'est le plus important. Parmi les autres nous signalerons une conférence et un discours relatifs à l'éducation des femmes en Italie. M. B. a beaucoup fait pour l'instruction populaire, et la confiance affectueuse de tous ceux qui l'y ont aidé forme sans doute la plus douce de toutes les récompenses qu'il a reçues. On verra dans les deux morceaux précités comment, tandis que les femmes étaient restées indifférentes aux premières tentatives d'affranchissement, elles ont participé, dès le milieu du siècle, au réveil de l'esprit public; on y verra des dames de haute naissance échauffer le patriotisme par des strophes ardentes, préparer dans leurs salons l'union des différentes provinces, écrire sur les meilleurs moyens de distribuer les éléments de la science, les distribuer elles-mêmes. Ici encore on félicitera l'auteur de ne pas porter dans l'enseignement les vues d'un sectaire. Il en est préservé par l'habitude de placer la morale au-dessus de la politique. Nous avons déjà signalé, à propos du I[er] volume, cette disposition qu'on peut de nos jours qualifier d'originale; car aujourd'hui les honnêtes

gens n'osent plus, semble-t-il, employer le mot de vertu : ce terme a évidemment vieilli. M. B. au contraire, sans suivre ses maîtres, les précurseurs du *Risorgimento* dans leur penchant à la déclamation, a conservé leur croyance à la nécessité des vertus privées pour soutenir les vertus publiques; il rappelle avec prédilection les belles paroles de Gioberti flétrissant les riches dont les exemples corrompent les mœurs des pauvres, de Cesare Balbo déclarant que de toutes les méthodes pédagogiques la meilleure est l'amour du devoir.

M. B. dans ces divers articles n'entre pas dans le détail des faits; toutefois on trouvera des particularités curieuses dans le récit de l'entrevue de Plombières entre Napoléon III et Cavour et dans le journal que ce dernier a rédigé de l'insurrection piémontaise de 1821, surtout dans l'article sur Campanella : pendant plusieurs années, nous dit M. Berti, des princes et des savants catholiques d'Allemagne envoyèrent de l'argent au philosophe prisonnier et travaillèrent à obtenir sa délivrance, les uns dans l'espérance d'opposer avec succès sa plume aux protestants, les autres pour mettre à profit les secrets par lesquels il prétendait assurer la prééminence de la maison d'Autriche.

Je soumettrai seulement deux observations à M. Berti.

A la page 42, il dit que Gioberti expose dans le *Primato* une politique nouvelle parce qu'il rompt avec la pratique des sociétés secrètes et avec celle du machiavélisme, et parce qu'il demande pour les différents peuples de la péninsule des *institutions larges et démocratiques*. D'une part, il me semble que si la politique de Gioberti était nouvelle, c'était à force d'être ancienne; car le carbonarisme ne date que du XIX[e] siècle et le machiavélisme que du XVI[e], tandis que l'idée de placer l'Italie confédérée sous la direction du pape remonte au moyen âge. On répondra que le système de Gioberti était plus neuf qu'il ne le disait lui-même, puisqu'en réalité il proposait aux souverains pontifes un rôle tout différent de celui que leurs prédécesseurs avaient joué au moyen âge, où ils ne défendirent qu'accidentellement l'indépendance de l'Italie, en défendant leur prérogative, tout prêts à s'appuyer sur des empereurs dociles et sur les Normands de Naples, Mais cette réponse tourne contre le système : c'est parce que l'Italie a démêlé que Gioberti prêtait aux papes d'autrefois une visée qu'ils n'avaient pas eue véritablement, qu'elle s'est défiée de son système. D'autre part, il n'est pas exact que, dans le *Primato*, Gioberti réclame des institutions démocratiques : il ne le fit que plus tard. Au temps de son exil à Bruxelles, il préconisait expressément la supériorité des classes moyennes, et qu'on ne croie pas qu'il entendait par là le régime parlementaire fondé sur la propriété ; car il ne demandait que des assemblées consultatives ; quant à la liberté de la presse, il se bornait au vœu qu'un livre ne pût être interdit qu'à l'unanimtié des censeurs. Il ne faut pas blâmer cette timidité : plus hardi, son livre n'eût pas pénétré en Italie où il gagna à la bonne cause Charles Albert et le futur Pie IX. Mais le *Primato* n'a pu ,

avoir une si grande portée dans le présent qu'en réduisant, pour ainsi dire, sa portée dans l'avenir.

P. 242-243, on entend Cavour déclarer formellement qu'au moment où la conjuration militaire de 1821 va éclater, quatre des conjurés « se rendent le soir chez le prince de Carignan (celui qui fut plus tard Charles Albert), lui font part de leur projet et l'invitent à se mettre à leur tête; que le prince adopte entièrement leur plan et tend la main à Santa Rosa en gage de sa décision ». M. B. écrit en note : « A notre avis il n'existe pas de document qui atteste que Charles Albert ait adhéré aux desseins des conjurés. C'est Santa Rosa qui a donné la main au prince et non le prince qui a donné la main à Santa Rosa. » Sans me permettre de me prononcer dans cette délicate question, je regrette que l'auteur, pour qui il ne doit guère y avoir de secrets dans l'histoire de l'Italie contemporaine, ne l'ait pas définitivement éclaircie. Outre qu'une assertion de Cavour ne peut être écartée aussi aisément, M. B. sait mieux que moi que tous les patriotes italiens du temps ont cru que le prince de Carignan avait encouragé d'abord, puis révélé la conjuration; il y a quelques mois à peine, M. Tivaroni a reproduit énergiquement l'accusation dans un ouvrage que nous avons analysé pour cette *Revue*. Il eût été bon, si le grief n'est pas fondé, d'y répondre plus à loisir.

Laissons ces chicanes, et souhaitons à tous les hommes d'État retirés de la vie militante qu'on retrouve dans leurs écrits épars une inspiration aussi élevée que celle qui anime les articles divers semés par M. Berti sur son chemin dans sa carrière laborieuse.

Charles DEJOB.

# CHRONIQUE

FRANCE. — S. M. LE ROI DE SUÈDE ET DE NORVÈGE a offert une médaille d'or à l'auteur du meilleur mémoire sur le sujet suivant : « Traitement comparatif des formes grammaticales particulières au Rig-Véda, au Yajur-Véda, au Sâma-Véda et à l'Atharva-Véda, en faisant le départ des formes spéciales, aux Mantras, aux Brâhmanas et aux Upanishads ». Les mémoires peuvent être rédigés en français, anglais, allemand ou latin. Prière de les adresser *recommandés* avec le nom de l'auteur sous enveloppe cachetée, à M. Max MÜLLER, professeur à l'Université d'Oxford (Angleterre), avant le 1er mars 1894 dernier délai. Le prix sera décerné au Congrès des Orientalistes de Genève, en septembre 1894. Les juges du concours, sous la présidence de M. Max Müller, sont : MM. LANMAN, professeur à Harvard Collège (États-Unis); OLDENBERG, professeur à l'Université de Kiel (Allemagne), et Victor HENRY, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris.

ALLEMAGNE. — La librairie Freytag de Leipzig nous envoie : 1° *Schülercommentar zu H. S. Sedlmayers Ausgewæhlten Gedichten* des P. Ovidius NASO von K. A. SCHWERTASSEK, VI-112 pp. in-18 : notes d'un caractère élémentaire, suivies d'un aperçu général de la langue et du style d'Ovide; 2° *Ciceros Reden gegen L. Cati*-

*lina*, von H. Nohl, xviii-62 pp. : édition sans notes avec introduction sur Cicéron et sur les institutions politiques de Rome. La première édition, publiée avec un apparat critique abrégé, fournit le texte de celle-ci, sauf sur huit points : I, 4 *huiusce modi* d'après A, sur indication de notre collaborateur, M. E. Thomas; II, 8 *ne ullo quidem in angulo* avec Stangl; II, 10 *iam pridem deseruit* avec *a*; III, 16 *delectos ac discriptos* avec Stangl; III, 20 *in celso collocare* avec α; III, 25 *infinitae caedi* avec tous les mss.; III, 26 *alter huius imperii* avec α; IV, 20 *quam nihil ille* avec Stangl. Le dessin du buste de Cicéron par Rubens sert de frontispice, à défaut d'un portrait plus authentique.

— M. Leist vient de faire paraître le t. Ier d'un ouvrage intitulé *Alt-arisches jus civile* (Jena, Fischer, 1892, 531 pages). Il y étudie, en se plaçant au point de vue des origines indo-germaniques, l'histoire du pouvoir royal et du pouvoir paternel, le culte du foyer, la notion de patrie, l'*hospitium*, le *furtum*, l'idée de copropriété dans la famille.

— Nous avons reçu le second fascicule des Regestes des margraves de Bade et Hachberg par M. Richard Fester. Il commence en l'année 1317, au milieu du gouvernement de Rodolphe III, Frédéric II, Rodolphe IV et Rodolphe Hesso, et nous conduit jusqu'en l'année 1380, époque où la maison était représentée par Bernhard Ier et Rodolphe VII. Un regeste spécial allant de 1288 à 1356 est consacré à la ligne de Hachberg. Ce travail, fait avec beaucoup de soins et de minutie, rendra les plus grands services aux historiens du pays de Bade et fera certainement époque. Nous attendons avec impatience la suite de l'ouvrage et l'introduction.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 30 décembre 1892.*

L'Académie procède à l'élection du bureau pour l'année 1893. M. Senart est élu président, M. Paul Meyer est élu vice-président.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Alexandre Bertrand, président, annonce que l'Académie vient d'élire :

1° Correspondant étranger, en remplacement de M. Rangabé : M. Ad. Tobler, professeur à l'Université de Berlin;

2° Correspondant français, en remplacement de M. Castan : M. de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, à Tours.

L'Académie procède ensuite au renouvellement de deux commissions annuelles. Sont élus membres :

De la commission des antiquités de la France : MM. Delisle, Hauréau, de Rozière, Gaston Paris, Alexandre Bertrand, Héron de Villefosse, Longnon et le comte de Lasteyrie;

De la commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Delisle, Hauréau, Le Blant, de Rozière, Deloche, Jules Girard et Barbier de Meynard.

Ouvrages présentés, de la part de l'auteur, par le comte de Lasteyrie : Merle (René), 1° *Notice sur l'église de Saint-Prest*; 2° *Date de la construction des cryptes de la cathédrale de Chartres (1020-1024)*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 16 janvier — 1893



31. — **Compte rendu** du Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Paris du 1er au 6 avril 1881. Paris, Picard, 1891. Huit fascicules in-8, avec pagination distincte.

Il est bien difficile de donner, en quelques pages, une idée même sommaire des travaux d'un Congrès scientifique. Nous avons déjà parlé ici (*Revue*, 1890, I, p. 5-8) du premier Congrès des catholiques, tenu à Paris en 1888; les comptes rendus du second Congrès, tenu en 1891, sont encore plus volumineux que les précédents, et il faut tout d'abord remercier les organisateurs de les avoir si promptement publiés. Dans ce qui suit, on ne trouvera guère que le titre et l'indication sommaire du contenu des articles; nous laissons de côté les communications qui sortent du cadre de cette *Revue* et celles qui, soit par absence d'originalité, soit pour tout autre motif, ne méritaient pas, à notre avis, d'être imprimées.

1° Sciences religieuses. M. *Peisson* s'est occupé de l'enseignement actuel de la science des religions et des publications qui s'y rattachent; son travail est bien informé et suffisamment impartial. M. *Busson* a soutenu l'origine égyptienne de la Kabbale hébraïque dans un mémoire où bien des assertions paraissent contestables. M. *Loisy* a donné une étude sur les dieux nationaux de Ninive et de Babylone, Assur et Mardouk, et M. de *Broglie* a vaillamment combattu en faveur d'une thèse bien compromise, celle de l'unité du sanctuaire en Israël. Je ne puis qu'indiquer le mémoire de M. *Roussel* sur l'incarnation d'après le Bhâgavata Purâna. Il y a un bon article de M. *Allard* sur la transformation du paganisme au IVe siècle et, en particulier, sur le culte de Mithra; plus loin, M. *Delattre* a donné une sorte de formulaire des inscriptions chrétiennes de Carthage et M. *Pillet* a décrit avec détail la basilique de Damous el Karita *(Basilica majorum?)* dans la même ville. L'auteur

est d'accord avec le cardinal Lavigerie pour reconnaître sainte Perpétue dans une figure de mosaïque qui ne comporte pas cette désignation, comme l'a fait observer, après M. Thédenat (*Bull. crit.*, 15 juillet 1882), M. *Beurlier* (p. 295). Ce que ce dernier savant a écrit sur les vestiges du culte impérial à Byzance forme un utile complément à sa thèse sur le culte impérial dans l'empire romain. M. *Batiffol* croit avoir retrouvé, dans Métaphraste, des actes ariens de saint Lucien d'Antioche. M. *Lamy* a exposé les progrès de la littérature syriaque au XIXe siècle; M. *Graffin* a traité d'Abraham Bar-Liphe (VIIIe siècle) et de la liturgie nestorienne; M. *Carra de Vaux* a étudié la doctrine philosophique d'Algazâli et M. *Antonini* s'est enquis de l'idée de Dieu chez les Chinois. D'autres mémoires ont été seulement analysés, ce dont il faut féliciter les éditeurs du *Compte rendu;* ils ont trouvé moyen ainsi d'écarter de leur publication les rêveries d'hommes bien intentionnés, mais incompétents. Les discussions, à en juger par les résumés qu'on nous en donne, ont été conduites avec autant de courtoisie que de respect pour l'indépendance des opinions; citons les objections présentées par M. l'abbé *Loisy* à la thèse de M. l'abbé de *Broglie* (p. 298).

2° Sciences philosophiques. Deux mémoires concernent l'histoire des idées : ce sont ceux de M. *Braig* sur la notion de matière et de M. de *Kirwan* sur l'instinct et la raison. L'un et l'autre mériteraient d'être développés. La philosophie thomiste a été l'objet de deux articles : « Théorie de la perception immédiate » *(Farges)* et « de l'Idée d'être » *(Domat de Vorges);* la définition du beau donnée par saint Thomas a été également discutée (p. 263).

3° Sciences juridiques et économiques. Nous devons nous borner à mentionner les communications de MM. *Clotet* (le Bénéfice sous les deux premières races), *Célier* (le nouveau Code pénal italien), *Béchaux* (la Législation internationale du travail), de *Luçay* (les Contributions de la France à cent ans de distance), *Boullaire* (l'Assistance dans les campagnes), *Juglar* (Périodicité des crises commerciales). Il y a là une foule de choses intéressantes sur lesquelles on regrette de devoir glisser rapidement.

4° Sciences historiques. Cette section s'ouvre par un long mémoire de M. *Francotte* sur les populations primitives de la Grèce, Pélasges, Lélèges et Cariens; c'est de beaucoup ce que l'on possède de plus complet dans notre langue sur cet obscur sujet que l'auteur a très consciencieusement étudié. Je suis loin pourtant de partager son sentiment sur la non-existence d'une population anté-hellénique qui aurait contribué à former les Grecs de l'histoire, et surtout de souscrire à cette formule tranchante (p. 44) : « Il n'y a jamais eu de Pélasges en Grèce. » M. de *Rossi* a exposé ses dernières découvertes au cimetière de Priscille, très voisin des temps apostoliques, notamment celles du *cubiculum* du martyr Crescentio et des ruines de la basilique de Saint-Silvestre. M. *Duchesne* a étudié la nécropole pontificale du Vatican et discuté le témoi-

gnage du *Liber Pontificalis* sur la *memoria* de saint Pierre; l'auteur du *Liber* ne l'a point vue, mais ce qu'il en dit repose sur des documents qui paraissent sérieux. Mgr *Wilpert* a annoncé un catalogue des représentations du jugement dernier sur les monuments des catacombes. M. de *Smedt* a complété son travail sur l'organisation des églises au IIIe siècle, dont la première partie avait été communiquée au précédent congrès. M. *Constantin* a publié une inscription de 1056, gravée sur la table de l'autel majeur de l'église de Pennes. M. *Couture* a étudié le *cursus* ou rythme prosaïque dans la liturgie et dans la littérature de l'église latine du IIIe siècle à la Renaissance. M. *Grauert* attribue aux années 1057-58 le faux diplôme de Charlemagne pour Aix-la-Chapelle, que Frédéric Ier Barberousse a inséré dans son privilège de confirmation du 8 janvier 1166. Combattant un préjugé très répandu, M. *Kurth* a montré l'existence de la lèpre en Occident avant les Croisades et donné la liste des léproseries antérieures. M. *Douais* a étudié les hérétiques du comté de Toulouse dans la première moitié du XIIIe siècle d'après l'enquête inédite de 1245. M. *Clerval* a consacré des pages intéressantes à la confirmation d'une hypothèse de Th.-H. Martin, d'après laquelle des traductions d'ouvrages arabes attribuées à Hermann de Constance (XIe siècle) seraient l'œuvre d'Hermann le Dalmate (XIIe siècle). M. *Jelić* a étudié l'évangélisation du Groenland et publié pour la première fois la bulle du pape Nicolas V, datée de 1448, qui confirme la tradition des Sagas sur la conversion des Groenlandais par saint Olaf. M. *Pisani*, examinant les objections de M. Pastor à l'histoire de Scanderbeg, qui a été mise en circulation par Barletius, conclut que, jusqu'à preuve du contraire, cette légende « reste en possession du champ de bataille. » De Mgr *Janssen*, nous avons une étude sur le rôle prétendu des jésuites dans les procès de sorcellerie. M. *Pierrot-Deseilligny* a publié des textes inédits sur les projets d'expédition d'Antoine de Bourbon au Maroc. M. *Marchand* a montré que les mémoires de Vieilleville sont une source historique très suspecte. D'autres études ont pour sujets l'histoire de la constitution *Unigenitus* dans le diocèse de Nevers *(Marillier)*, le voyage de Pie VI à Vienne en 1782 *(Gendry)*, l'œuvre scolaire de la Révolution *(Allain)*, la situation des curés avant la Révolution *(Sicard)*, le pays des puits de feu dans la province chinoise de Se-tchoan *(Coldre)*. En somme, section très bien remplie et qui fait honneur au Congrès.

6o PHILOLOGIE. Le travail de M. *Lepitre* sur les néo-grammairiens d'Allemagne est une utile contribution à l'histoire de la grammaire comparée. M. *Giesswein* a essayé de montrer que « les langues les plus différentes au point de vue morphologique peuvent être dérivées d'une même langue mère ». M. *Gerste* s'est occupé des Chichimèques et M. de *Charencey* a fait preuve de hardiesse sur le terrain de l'étymologie basque. M. *Devèze* a résumé les études hindoustanies et tamoules de 1885 à 1890. M. *Casartelli* a étudié l'oiseau *Çyêna* des Védas, dans

ses rapports avec le *Simurgh* persan et le *Roc* arabe; ce travail aurait dû plutôt figurer dans la section des sciences religieuses. M. *Duchesnoy* s'est occupé de l'augment du verbe ἄγνυμι et de l'emploi de cet augment hors de l'indicatif. M. *Rousselot* a exposé sa méthode graphique appliquée à l'étude de la phonétique et M. *Koschwitz* en a fait ressortir l'utilité pour l'étude des patois. M. *Camélat* a traité avec détail du patois d'Arréus (Hautes-Pyrénées). Un résumé substantiel de la question hittite est dû à un savant belge, M. de *Lantsheere*, qui l'a depuis publié à part. Enfin, M. *Carra de Vaux* a proposé une classification des pluriels brisés en arabe.

7° Sciences mathématiques et naturelles. Signalons une esquisse de l'histoire des origines du calcul infinitésimal *(Narbey)*, des mémoires sur l'hérédité *(Lefebvre)*, la flore des Seychelles *(Fauvel)*, la température du globe *(Ferron)*, la destinée de la terre ferme et la durée des temps géologiques *(A. de Lapparent)*, les forêts sous-marines entre Jersey et le Cotentin *(Noury)*. Le reste est tout à fait en dehors de notre cadre.

8° Anthropologie. L'élégant discours de M. de *Nadaillac* sur les progrès de l'anthropologie est suivi d'un mémoire de M. *Arcelin* sur l'époque glaciaire, remarquable surtout par les considérations chronologiques qui le terminent, de deux essais de M. d'*Acy* sur les silex crus préquaternaires des environs de Mons et sur la date de l'usage du bronze en Égypte, d'un travail étendu de M. *Van den Gheyn* sur l'origine asiatique de la race noire. D'autres articles concernent les origines de la civilisation américaine, question qui ne fait guère de progrès *(Jousset, Nadaillac)*, les rochers sculptés de la Lorraine et du Luxembourg *(Beauffort)*, les traditions et coutumes du pays de Galles *(Maricourt)*, l'attitude repliée des morts dans les sépultures préhistoriques *(Wosinsky)*. Ce dernier mémoire est fort important par le nombre de faits peu connus qu'il met en œuvre. Dans les procès-verbaux (p. 212), notons une curieuse discussion sur l'hypothèse de l'évolution, admise par quelques savants catholiques et énergiquement repoussée par d'autres (cf. Leroy, *La science catholique*, 1892, p. 241).

Nous avons plaisir à rendre hommage au ton modéré et véritablement scientifique de ces mémoires, qui contraste de la manière la plus heureuse avec celui des ouvrages apologétiques que l'on publait il y a trente ans. Sous la direction d'un clergé plus éclairé, plus instruit, on perd l'habitude de se payer de mots et de phrases creuses, comme d'instituer des rapprochements ridicules entre la Bible et les livres de toute langue; des divagations telles qu'en publie de temps à autre la *Revue d'exégèse mythologique* ne trouvent plus guère de crédit parmi les ecclésiastiques de la jeune génération. Il y a là un progrès sérieux et tout à l'honneur de notre temps. En ce qui concerne le *Compte rendu* du Congrès de 1891, on voudrait seulement que les rédacteurs de l'*Introduction* eussent montré plus de légèreté de main dans leur distribution d'éloges aux

congressistes. Feu l'évêque d'Angers avait reproché aux catholiques de ne pas assez louer les savants de leur parti, tout en rappelant, quelques heures après, le *Neminem laudetis in vita,* — contradiction que je ne me charge pas d'éclaircir. Mais il semble que, de ces deux conseils, c'est le premier qui a seul été écouté. Aussi est-il question d'un « merveilleux discours » de M. de Lapparent, « le plus élégant et le plus disert des conférenciers », puis d'une « magistrale étude » de M. de Kirwan, du « célèbre historien des persécutions », M. P. Allard, etc. Par moment, le lyrisme du style fait sourire. « Les discours éclatèrent comme un bienfaisant orage. » — « Il semblait impossible de se faire écouter après un tel orateur : M. Kurth a trouvé le moyen de se faire applaudir, en portant la santé des organisateurs du Congrès. » Ce n'est pas là une petite chicane, car il s'agit d'une faute de goût. L'on ne saurait trop prier les futurs rédacteurs des *Comptes rendus* d'oublier le premier conseil de Mgr Freppel pour s'en tenir au second [1].

Salomon REINACH.

---

32. — **Das Verbum Lare** eine dritte Reihe dunkle Wœrter, Lexikalisches von J. M. STOWASSER. Prag u. Wien, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 20 pp. in-8.

M. Stowasser, un des hommes qui connaissent le mieux le latin des derniers temps de l'antiquité, continue la série de ses hardies, mais suggestives explorations linguistiques. Il les présente comme de simples essais, et se peint avec bonhomie au coin de son feu, le soir, après le travail de la journée, laissant sa pensée se délasser par un jeu qui rappelle beaucoup celui des énigmes des sages de l'Orient; on n'est pas étonné de voir ces discussions étymologiques se clore par une sentence de Hariri.

Un certain nombre de verbes latins en *-are* sont dérivés d'adjectifs ou de nom en *-ulus : titulare, aemulari,* etc. M. S. suppose qu'on a tiré de ces composés un simple * *lare* qu'on retrouverait dans *circulari, ustulare, gratulari, (de)peculari, praestolari,* et un nom d'agent * *lator* dans *sortilator* et *uentilator*. L'esprit hésite en présence d'une hypothèse si extraordinaire. Mais on ne peut refuser deux mérites aux raisonnements de M. Stowasser : le premier, de montrer clairement le peu de solidité des étymologies reçues des mots auxquels il s'attaque; le second, d'avoir mis en pleine lumière avec une abondance d'exemples incontestables le procédé qui consiste à analyser faussement

---

1. L'exécution matérielle est satisfaisante, mais ici encore, comme dans le *Compte rendu* de 1888, on a laissé passer une faute typographique dans la lettre latine de Léon XIII *(dilecti fili noster* au lieu de *dilecte)*. Une amusante coquille, à la p. 273 de la section historique, transforme un *juvenis incorruptus* en un jeune homme mal peigné, *incomptus*. J'ajoute que le latin hongrois du toast de M. Kiss aurait dû être amendé par la rédaction.

les composés et à en déduire des simples qui n'avaient pas de droit à l'existence. Tel est le cas de *delere*, formé, en dépit de *delinere*, sur le prétérit *deleui*. La plus curieuse application de ce procédé est l'usage qu'en a fait artificiellement le grammairien Virgilius Maro [1].

L.

---

33. — Corpus glossariorum latinorum, vol. III. **Hermeneumata Pseudodositheana**, edidit Georgius Gœtz. Accedunt Hermeneumata medicobotanica uetustiora. Lipsiae, Teubner, 1892. xxxvi-659 pp. Gr. in-8 Prix : 22 m.

La plus grande partie de ce volume est consacrée à un recueil grec-latin, mis sous le nom de Dosithée, comprenant essentiellement trois livres : une liste alphabétique de mots, une autre liste par ordre de matières, des dialogues sur les occupations ordinaires de la journée. Le recueil absolument complet devait, suivant une note du principal ms. interprétée par Keil, contenir douze livres. Outre les trois que nous venons d'indiquer, dont le dernier, les dialogues, est annoncé comme le douzième, nous avons dans le ms. de Leyde Vossianus Q. 7 (xe siècle) et fragmentairement dans les mss. de Saint-Gall 902 (xe siècle), Harleianus 5642 (xe siècle), Monacensis 60 (xe siècle) : *sententiae et epistulae Hadriani, fabulae AEsopi, commentarius de manumissionibus, Hygini genealogia, narratio de bello Troiano ;* le nombre des livres se trouve ainsi porté à huit. Mais le ms. de Leyde annonce une lacune au fragment d'Hygin. M. Gœtz conjecture, avec la plus grande vraisemblance, que les quatre livres ainsi disparus ont été publiés par H. Estienne en 1573 d'après un ms. complet ; ce sont : *Niciarii interrogationes et responsiones, Carfilidis interrogationes et responsa, responsa sapientum, praecepta in Delphis ab Apolline in columna scripta.*

L'ensemble du recueil une fois reconnu, la tâche de l'éditeur était simplifiée. Cependant M. G. n'a pas fait une édition proprement dite. Le Pseudodosithée est représenté par un grand nombre de mss. anciens qui se groupent naturellement en six grandes familles, trop différentes entre elles pour servir à l'établissement d'un texte unique. Conformément à la méthode employée dans les autres volumes du *Corpus glossariorum,* elles sont publiées à la suite les unes des autres, d'après le principal ms. de chacune d'elles, avec les variantes des mss. moins importants, et, en appendice, la reproduction intégrale des mss. qui, tout en se rattachant spécialement à une famille, s'en écartent encore trop pour être simplement collationnés dans l'apparat critique. Les six familles sont : 1° les *Hermeneumata Leidensia*, dont j'ai parlé plus

---

1. Les étymologies de *Faustulus* et de *irritare* paraissent certaines. *Lubet-libet* peut s'expliquer autrement que par « Rückbildung ». *Ustulare* peut être formé par suite du goût de la langue familière pour les diminutifs qui se manifeste aussi bien dans le roman que dans Catulle; dès lors le sens du suffixe n'est plus en cause.

haut et qui ont assez bien conservé la forme première du recueil; 2° les *Hermeneumata Amploniana* (Fol. 10, IXe siècle), auxquels se rattachent le fragment de Paris 6503 (IXe siècle) et le *colloqium Harleianum* 5642 (Xe siècle); 3° les *Hermeneumata Monacensia* (13002, de 1158 et 22201 de 1165); 4° les *Hermeneumata Einsidleinsia* (19, de 1503; complété par B. N. lat. 3049, XVIe siècle, Einsid. 683 de 1518 et l'édition de Beatus Rhenanus); 5° les *Hermeneumata Montepessulana* (H. 306, Xe siècle); 6° les *Hermeneumata Stephani*, reproduction de l'édition d'H. Estienne, de 1573. A ces documents viennent s'ajouter des glossaires et des fragments de même provenance : Bruxellensis 1828 (Xe siècle), Leidensis Voss. F. 26 (VIIIe-IXe siècle), *Hermeneumata Vaticana* (6925, Xe siècle), glossaires d'H. Estienne et de Loisel, Glossae Bernenses (688, XIIIe siècle) et *Vaticanae* (1773, Xe siècle). On le voit, tous ces matériaux sont rangés en bel ordre sur le chantier; mais il n'y a pas de mise en œuvre. Si difficile qu'elle soit, — elle est même par endroits impossible, — M. G. aurait pu la faciliter par une meilleure disposition. Il n'y avait qu'à imprimer sur six colonnes les six grandes familles d'*Hermeneumata*, faisant coïncider les parties communes autant que le permettaient les interversions et les lacunes. Tel qu'il est, le recueil du Pseudodosithée ne peut être utilisé qu'après des tâtonnements et une initiation assez longue. La préface présente bien tous les renseignements, mais elle a le même défaut que l'édition : elle n'a pas d'unité et, pour sortir de ce dédale, on n'a pas même le fil conducteur d'une table.

La dernière partie donne la publication de six glossaires médicaux et botaniques, dont le plus important est celui du Reginensis 1260 (Xe siècle). En appendice, M. G. a essayé une restitution des dialogues du Pseudodosithée, d'après les mss. de Leyde, du fonds de Harley, de Munich et de Montpellier. Ce sont quatre rédactions différentes, qui ne peuvent guère se concilier. Mais on a au moins un texte lisible qui permet de faire certaines réflexions générales sur ces écrits.

Ils sont imprégnés de l'esprit ancien; ni les changements survenus dans les mœurs à la fin de l'Empire, ni l'influence du christianisme ne s'y révèlent. Les bains et les spectacles y ont la même place que dans la vie à l'époque classique. A plusieurs reprises, il est question des temples et des sacrifices (p. 640, n° 9; p. 641, n° 12); au contraire, il ne faudrait pas trop s'étonner de voir s'ouvrir par les noms des dieux et des déesses des lexiques destinés avant tout à servir à l'explication des auteurs païens. Quant aux trois paragraphes des *Hermeneumata Einsidlensia : de uero deo, de angelis, de anima et uirtutibus eius* (p. 236, 18), ce sont des additions postérieures, comme l'indique leur place tout à la fin, tandis que la liste des dieux est en tête avec ce prologue significatif : *in secundo libro* [1]*... di<c>emus <de diis> quorum et <uo-*

1. Il y a là une lacune qu'on peut combler dans le Leidensis en rapprochant Mon., p. 166, 20-27 et Mp., p. 289, 30-36.

*luntate et> prouidentia nos [enim] homines omnes uiuimus* (Leid., p. 8, 12-18). *Sic qutem uisum est miki incipere deos primum nominare duodecim* (Mp., p. 289, 38-44). Les *Hermeneumata Einsidlensia* présentent d'autres traces de remaniement dans le même esprit (237, 20; 239, 55). On peut tirer de ces manuels d'enseignement des détails curieux, principalement sur les écoles. Ainsi, je ne sais si l'on a rapproché des vers de Juvénal VII, 158-166, et des passages analogues, ce fragment de dialogue entre le maître et l'élève : *Mercedem non attulisti? — Petiui patrem et dixit : ego ipse ueniam ibi nouiter; uolo enim et experimentum accipere. — Age ergo diligenter ut paratus sis.* L'intérêt de ces glossaires n'est pas purement grammatical.

Paul Lejay.

---

34. — **Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle**, par Edmond Le Blant. Paris, impr. Nationale, 1892. In-4, xxiii-483 pp. (Collection de documents inédits sur l'histoire de France).

Depuis vingt-sept ans qu'a paru le second volume du premier recueil de M. Le Blant, quatre cent cinquante inscriptions chrétiennes ont été découvertes sur le sol de la Gaule. Ce sont celles que M. Le Blant a réunies dans son nouveau recueil. Fidèle au plan qu'il avait adopté tout d'abord, M. L. B. les a groupées suivant l'ordre des provinces romaines, et, non content d'en donner les transcriptions, ce qui eût été déjà rendre un service singulier à l'archéologie, il les a commentées de toutes façons, faisant ressortir, soit dans sa préface, soit dans de substantielles dissertations, tout ce qu'elles apportent de renseignements nouveaux à l'histoire des idées, des mœurs, de la langue et même de l'écriture. En premier lieu il importe de constater l'identité des résultats fournis par cette nouvelle série de monuments avec ceux qu'avaient apportés les monuments de la première série. Toutes les règles posées antérieurement par M. Le Blant, soit pour le déchiffrement des inscriptions, soit pour la détermination de leur date, demeurent entières. Rien n'est venu les contredire. Voilà qui témoigne assez de la sûreté de méthode et de critique du savant académicien. La répartition des inscriptions chrétiennes sur notre sol s'ajoute aux données des textes pour établir que la foi ne s'est répandue que tardivement et lentement en Gaule, apparaissant d'abord en Provence, puis remontant la vallée du Rhône, celle du Rhin, et ne pénétrant que plus tard au Nord et à l'Ouest. La propagation de la nouvelle doctrine est-elle venue d'Orient ou de Rome? Encore un point sur lequel les inscriptions peuvent apporter quelque lumière : elles reproduisent, en effet, des formules empruntées aux prières que les prêtres prononçaient sur les tombes et peuvent par suite nous révéler quelle était celle des deux liturgies, grecque ou latine, employée dans telle ou telle région. Si nous trouvons dans la Viennoise des expressions propres

à la liturgie grecque, ailleurs, à Trèves, par exemple, à Tour-de-Faure, dans la première Aquitaine, apparaissent des vestiges de la liturgie latine. En ce qui touche les indications chronologiques, tandis que les lapicides de la première Lyonnaise et de la Viennoise continuent à dater par les noms des consuls, ceux des autres provinces mentionnent les années des rois francs. Puisque nous parlons date, je me permets de proposer une lecture des chiffres qui terminent l'inscription n° 29. On y lit : *In hoc tumulo requiescit Innocentia vixit annos XX (sep.?)*. Au lieu de *septem*, que M. L. B. propose avec hésitation, ne conviendrait-il pas de lire VIIII, le premier signe, pris pour S, étant l'ἐπίσημον βαῦ, d'un emploi fréquent dans l'épigraphie de cette époque (voy. les nos 134 et 224), et les deux derniers I étant liés. Ce n'est pas seulement par les formules chronologiques que les marbres chrétiens se rattachent aux traditions de l'antiquité païenne, c'est aussi par les symboles ; car à côté de symboles purement chrétiens, tels que la croix, le poisson, on trouve sur les épitaphes des chrétiens soit des motifs d'ornementation sans valeur symbolique, comme le dauphin, soit des sujets auxquels la foi nouvelle a donné un sens nouveau, comme les colombes buvant dans un vase. A côté d'images empruntées aux livres saints, comme celles d'Adam et d'Ève, d'Habacuc, de Daniel entre les lions, etc., voici, au fond d'une coupe, dont le sujet principal est le sacrifice d'Abraham (n° 44 *a*), une représentation du ciel analogue à celle qu'on rencontre dans une peinture du Virgile du Vatican : cependant aux dieux de l'Olympe s'est substitué le monogramme du Christ. La littérature profane a également exercé son influence sur la rédaction des épitaphes ; le dimanche est désigné par *dies solis ;* et le poète qui rédigeait l'épitaphe n° 331, en donnant à Dieu le nom de *Summi rector Olympi,* se souvenait des hémistiches de Virgile : *superi regnator Olympi, summi regnator Olympi, magni regnator Olympi.* L'auteur païen persista aussi de mettre dans la bouche des morts l'obole à Charon. Mais ce qu'attestent surtout les épitaphes, c'est la confiance dans le Seigneur, c'est encore l'espérance de la résurrection. La crainte de Dieu est souvent exprimée ; on se plaît à rappeler que les défunts ont vécu dans cette crainte ; la terreur inspirée aux hommes par la Divinité est commune aux païens et aux chrétiens. Mais ce qui est propre à ces derniers, c'est le sentiment d'amour pour l'Auteur de la Vie, *Auctor vitæ* (n° 130), manifeste dans l'inscription à laquelle nous nous référons ici, et dans une autre, celle de l'évêque Sacerdos, qui avait vécu *in amore et timore Dei.* Comment en eût-il été autrement, puisque Dieu est le dispensateur de tous les biens. Le chrétien qui consacre un monument à l'un des siens ne le fait pas *de suo*, mais *de Dei dono* (n° 292), car l'argent qu'il possède, il le doit à la faveur divine. Surtout Dieu donne la vie, non la vie en ce monde, mais celle à laquelle tous aspirent, la vie éternelle : « XXX VIII etatis sue anno mortem perdedit, *vitam invenit* quia auctorem vite solum dilexit » (n° 130). Enfin Dieu protège l'homme après sa mort contre les attaques

du Démon. Sur une dalle tumulaire de Vix, on lit *Christus hic est*. Déjà les païens inscrivaient le nom d'une divinité sur leur maison pour éloigner tout danger. Dans un sentiment analogue on enfermait dans les tombes de pieux objets, une croix, des reliques, même une hostie et c'est alors qu'on pouvait dire : le Christ est ici. Le culte des saints est attesté par les épitaphes. Les saints protègent l'homme sur la terre et au-delà du tombeau. Ils étendent même leur protection à toute une ville. M. L. B. reproduit, d'après Grüter, une pierre gravée où sont figurés saint Gervais et saint Protais accostant une porte, symbole de la ville du Mans « Cœnom ». Il rapproche ce monument des deniers mérovingiens frappés au Mans et où sont représentés deux personnages placés de part et d'autre d'un cippe surmonté d'une croix. De savants numismates y ont vu les saints patrons manceaux et le peulvan jadis dressé contre l'église Saint-Julien. Les contemporains ont pu interpréter ainsi ce type monétaire, dont l'origine leur échappait; mais il est certain que c'est là une copie des deux soldats qui, sur des monnaies impériales, soutiennent entre eux une enseigne militaire. Je saisis cette occasion de rappeler que la numismatique des VII^e et VIII^e siècles aide parfois à l'interprétation des monuments de l'art chrétien de la même époque. M. L. B. en a donné des preuves nombreuses. Les épitaphes mérovingiennes ne nous renseignent pas seulement sur les croyances de nos ancêtres; elles fournissent des matériaux pour l'histoire de la langue, l'orthographe, la prononciation, l'écriture. Le livre de M. L. B. est rempli d'observations paléographiques et philologiques. Il a remarqué l'oubli des règles de la déclinaison, la chute de certaines lettres, les mutations fréquentes entre les voyelles *e* et *i*, *o* et *u*. L'inscription n° 196 porte *indixsione*, le n° 429 *vixset*. Je signalerai, comme exemple de l'*X* suivi de *S*, le nom propre *Maxsomio* sur un triens d'*Albenno*. Voici quelques autres rapprochements entre les épitaphes et les monnaies mérovingiennes. Sur une bague (n° 19), on lit *Dommia*, nom nouveau dans l'épigraphie; un triens de Blois est signé de *Dommio*. Une inscription du célèbre hypogée de Poitiers présente l'abréviation STS pour *Sanctus*, au lieu de SCS qui est l'abréviation habituelle. Sur un triens de Saint-Médard de Soissons je lis STI pour *Sancti*.

Par ce compte rendu j'ai voulu donner une idée de la variété des renseignements qu'archéologues, historiens et philologues trouveront dans l'ouvrage de M. Le Blant. Si je n'ai pas insisté davantage sur le soin qui a présidé à sa rédaction, sur la connaissance approfondie que l'auteur possède de son sujet, c'est qu'il ne m'appartient pas de faire l'éloge d'un savant en qui tous s'accordent à reconnaître l'initiateur des études d'antiquités chrétiennes en France.

Maurice Prou.

---

35. — **De l'importance des livres de raison au point de vue archéologique**, par Louis GUIBERT. Caen. H. Delesques, 1892. In-8 de 21 p. (Extrait du Compte rendu du LVII^e Congrès archéologique de France, tenu en 1890, à Brive.)

M. Guibert rappelle que les *livres de raison,* tenus jadis au foyer de presque toutes nos familles, avaient été, jusqu'à ces dernières années, complètement négligés par les érudits, et qu' « il y a cinquante ans, nul ne songeait à les disputer aux rats, aux vers et à l'humidité, à les tirer de la poussière des greniers où ils dormaient oubliés depuis la Révolution, depuis plus longtemps, peut-être ». Il ajoute qu' « un écrivain de talent et de cœur, M. Charles de Ribbe, réussit enfin à appeler sur cette catégorie de documents l'attention du grand public en même temps qu'il faisait apprécier toute leur valeur, toute la variété de leurs ressources aux érudits ». Il résume ensuite en une page remarquable tout ce que l'on a pu dire de mieux sur l'importance des livres de raison au point de vue de la résurrection du passé (p. 6). A ces considérations générales succède une étude particulière des registres domestiques dans la Marche et dans le Limousin. A la date de 1877 aucun de ces registres n'avait encore été l'objet d'un travail sérieux. Il y a douze ans, dit M. Guibert (p. 8), « nous ne connaissions, pour tout l'ancien diocèse de Limoges, que le texte du seul livre de raison des de Maillard. Actuellement, les bulletins des diverses sociétés savantes de nos départements n'ont pas publié, *in extenso* ou par extraits, moins de quarante deux de ces manuscrits, et le chiffre total de ceux qu'il nous a été permis d'étudier (y compris les registres publics), ou dont l'existence nous est attestée d'une façon précise et catégorique, s'élève à 104... » L'auteur indique (p. 9) dans quelles proportions les diverses classes de la société, les diverses professions sont représentées à cette grande collection de mémoires domestiques. A la suite de cette curieuse classification, il analyse quelques-uns des cent quatre documents et fait ressortir tout ce qui s'y trouve d'important pour les études archéologiques (p. 10-21) sur les maisons d'autrefois, les meubles, les vêtements, les bijoux, les tapisseries, les armes, la vaisselle d'argent, les aqueducs et égoûts, les objets d'art (vitraux, portraits, dessins), etc. Le travail de M. Guibert, aussi intéressant qu'instructif, est bien digne de l'érudit que tous considèrent comme le meilleur des *lieutenants* de M. de Ribbe.

T. DE L.

---

36. — ANSCHUETZ (Rudolf). **Boccacios Novelle vom Falken und ihre Verbreitung in der Litteratur, nebst Lope de Vegas Comœdie El Halcon de Federico.** Erlangen, Junge, 1892, in-8 de 100 pages [1].

Les trente-huit pages qui composent la partie originale de cette bro-

1. Cette brochure forme la treizième livraison des *Erlanger Beitræge zur Englischen Philologie und vergleichenden Litteraturgeschichte*.

chure touchent à une question intéressante que l'auteur aurait pu indiquer au moins d'un mot, celle de la curiosité que la littérature italienne a continué d'inspirer à une époque où elle n'exerçait plus sur le goût public la même influence qu'à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e. Il serait curieux de rechercher les preuves de cette curiosité persistante chez les contemporains de Boileau et de Voltaire. On prouverait facilement que la littérature italienne comptait même alors dans le grand monde et parmi les auteurs de profession beaucoup plus de lecteurs qu'aujourd'hui, et que Boccace, Arioste, le Tasse faisaient les délices des plus scrupuleux disciples de Despréaux. Deux événements, l'un politique, l'autre littéraire, ont nui à la popularité en Europe des classiques italiens : la Révolution, par les terribles soucis qu'elle déposa dans tous les cœurs, éloigna d'écrivains dont l'imagination légère et gracieuse ressemblait souvent à une spirituelle insouciance (ceci ne s'applique évidemment pas à Dante ; mais on sait que Dante, qui a compté hors de l'Italie de véritables dévôts, n'a jamais été hors de l'Italie fort lu du grand public) ; d'autre part, le romantisme, en exaltant les poètes de l'Angleterre et de l'Allemagne, diminua d'autant le crédit des conteurs italiens, et à cet égard Monti, qui combattait la poétique nouvelle, montrait plus de prévoyance patriotique que Manzoni et les rédacteurs du *Conciliatore* qui l'accueillaient avec enthousiasme.

On applaudira donc M. Anschütz s'il entreprend le vaste sujet auquel son opuscule se rattache. En attendant, on le remerciera du soin avec lequel il a suivi à travers les siècles l'histoire de la Nouvelle du Faucon qui forme le neuvième récit de la cinquième journée du Décaméron. Il paraît qu'il faut laisser à Coppo di Borghese Domenichi l'honneur d'avoir conté le premier cette touchante aventure, vu que les passages du Pantchatantra, des *Gesta Romanorum* auxquels on l'a crue parfois empruntée, ne s'en rapprochent que très imparfaitement, de même que notre *Guillaume au Faucon*. M. A. nous donne ensuite une liste raisonnée des contes et pièces de théâtre dans lesquels des auteurs français, anglais, allemands ont imité soit le récit de Boccace, soit celui de tel de ses imitateurs. Il est seulement regrettable qu'il se soit arrêté aussi longtemps, plus longtemps même quelquefois, sur des écrivains infimes comme Danvilliers, Delisle de la Drévetière, Radet, que sur des écrivains qu'il est plus glorieux pour Boccace de voir au nombre de ses imitateurs ; M. A. passe en effet trop vite, non pas sur Longfellow et sur Tennyson qu'il examine avec assez de loisir, mais sur Hans Sachs, sur Lope de Vega, sur La Fontaine. Pour Lope de Vega, il a senti qu'il lui devait une réparation, et il a réimprimé à la fin de sa brochure la *Comedia famosa* du *Halcon de Federico ;* mais cette réimpression sans notes où l'on s'est contenté de rectifier quelques fautes de typographie ne supplée point à l'extrême brièveté de l'étude littéraire. On peut aussi regretter que dans les rapprochements qu'il établit entre les divers auteurs qui ont traité le sujet, M. A. s'attache plus à distinguer les

divergences de détail, à en rechercher un peu témérairement l'origine dans des imitations antérieures, qu'à étudier la façon particulière dont chacun en a conçu l'ensemble. Lorsque des hommes supérieurs se rencontrent dans une même composition, on peut affirmer *a priori* que, si fidèlement qu'ils suivent la donnée primitive, ils y imprimeront chacun une marque propre. C'est cette marque que l'on ne voit pas assez en relief dans les consciencieuses analyses de M. Anschütz.

Charles Dejob.

---

37. — **La défense des fables par P. Corneille. Son édition de 1671 et la « réponse » à cette édition,** par M. l'abbé A. Tougard. Paris, librairie Techener, 1892, in-8 de 15 p.

M. l'abbé Tougard, après avoir minutieusement décrit une brochure (de grand format et de 22 pages) entrée, au mois de juin dernier, dans la Bibliothèque du Petit-Séminaire de Rouen et intitulée : *Réponse à la défense des fables* (A Paris, chez Charles de Sercy, au Palais, au Sixième Pillier de la Grand'Salle, à la Bonne Foy couronnée. M. DC. LXXI avec permission), dit que la gloire seule du grand Corneille donnait déjà un intérêt particulier à ce mince recueil, mais qu'un examen attentif en a dégagé des conclusions curieuses, l'exemplaire révélant des particularités bibliographiques absolument nouvelles. Les deux critiques de notre époque les plus compétents en ce qui regarde la bibliographie cornélienne (tout le monde a déjà nommé MM. Marty-Laveaux et Émile Picot) ont cru que le texte *en italiques*, publié sans lieu ni date, et portant le nom de Corneille, est l'édition originale. M. l'abbé T. estime que ce pourrait bien n'être qu'une troisième édition. En tous cas, le texte de 1671 a précédé la publication qui porte le nom de Corneille, car les deux derniers vers, si défectueux pour la grammaire et même pour le sens, témoignent assez que l'auteur ne les avait pas revus. La réimpression de M. Marty-Laveaux (t. X, p. 235) a quatre-vingts vers, tandis que, selon l'auteur de la Bibliographie cornélienne (n° 156), ce petit poème en compterait quatre-vingt-deux. Le nouvel exemplaire en donne quatre-vingt-quatre. M. l'abbé T. s'est fait un devoir de relever (p. 3 et 4) toutes les variantes distinctes de celles qu'a connues M. Marty-Laveaux. Il dit très bien, à ce sujet : « Alors que la philologie s'évertue à recueillir des débris de mots dans des auteurs de sixième ordre ou sur des inscriptions barbares, ce serait une honte pour des Francais de ne pas entourer d'un soin jaloux les moindres vers d'un de nos plus grands poètes. » A la suite du relevé des variantes, M. l'abbé Tougard a eu bien raison de reproduire la *Réponse à la défense des fables*, car ce poème est presque aussi inconnu que le nom même de son auteur, et « il ne s'en retrouve aucune mention dans tous ceux qui eussent dû en parler par occasion ou même *ex pro-*

*fesso* [1] ». On voit combien de curiosités diverses recommandent une brochure que nul ami de Corneille ne pourra négliger.

T. de L.

---

38. — Marcel Dubois. **Europe**, avec la collaboration de MM. P. Durandin et Albert Malet, Paris, Masson, 1892. 630 p.

39. — Du même. **France et colonies**. Ibid, xi-640 p.

I. — On retrouve dans ce Manuel les qualités de sûre érudition auxquelles M. Dubois nous a de longue main habitués, et cet esprit philosophique qu'il semble avoir puisé dans ses études straboniennes. Ce n'est pas tout : l'étude de l'Europe est entreprise sur un plan nouveau et qui désoriente de prime abord.

Suivant quel ordre décrire l'Europe? La tradition, disons même, pour complaire à M. D., la routine s'attache aux traits orographiques et prend pour base les Alpes. Cette méthode qui consiste à « rayonner » autour de ce centre, M. D. la condamne comme exclusive, parce qu'elle accuse la prépondérance d'un seul élément, le relief. Quant à lui, il entre en Europe par l'Orient, par la plaine russe. Et les raisons qu'il allègue ne sont pas à dédaigner : l'Europe se soude à l'Asie, et la personnalité du continent est donc assez effacée; cette considération géographique étouffera en germe, M. D. l'espère, le « chauvinisme européen », sentiment qui n'avait pas jusqu'ici trouvé de formule. M. D. obéit aussi à une nécessité pédagogique : les élèves ayant, dans le cours de troisième, fait connaissance avec l'Asie, passeront plus immédiatement du connu à l'inconnu, si, dans le cours de seconde, ils abordent l'Europe par l'est. La conception ne manque ni de vérité ni de d'originalité. Mais elle n'est pas, ce nous semble, exécutée avec toute la rigueur désirable. Car après avoir marché de la Russie en Scandinavie, jusqu'en Danemarck, les auteurs, au lieu de continuer par la plaine allemande, la franchissent d'un bond jusqu'aux Alpes.

Les Alpes forment la charpente de l'Europe centrale : le Rhin en est le trait hydrographique le plus saillant. Aussi ces deux systèmes méritent-ils à juste titre une description particulière et primordiale. Mais on s'attend aussitôt à gagner le pays le plus complètement déterminé ou conditionné par les Alpes et le Rhin, c'est-à-dire la Suisse. On pénètre au contraire de prime saut dans l'Empire allemand, plus indépendant de ces deux systèmes et plus complexe.

Il est vrai que cet inconvénient tout formel est d'avance corrigé par

---

1. Un docte confrère de M. l'abbé Tougard, M. l'abbé Ch. Urbain, lui a signalé les corrections que porte l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, léguée par Huet aux Jésuites, et il en a été tenu compte dans la réimpression de la pièce. Rappelons à ce propos, qu'il a été question ici, l'an dernier, d'une précieuse trouvaille littéraire de M. Urbain : *Vers oubliés de Corneille et de Théophile*.

une remarquable introduction, où l'Europe est présentée dans son ensemble, on n'ose dire, dans son unité.

Il est mal aisé, nous le disons après expérience, de prendre en défaut la probité scientifique des auteurs; les faits, les chiffres mêmes sont soigneusement choisis et contrôlés. Aussi est-ce seulement par conscience de critique que nous relevons quelques détails : le régime du Rhin n'est pas nettement défini dans sa manifestation la plus caractéristique, cette sorte de conflit entre les eaux alpestres et celles de la plaine; le nom de *systèmes infra-danubiens*, appliqué aux Balkans, ne paraît pas très justifié. Mais les auteurs, qui indiquent après chaque chapitre les lectures à faire, fournissent ainsi aux lecteurs le moyen de combler les lacunes et d'éclaircir leurs doutes.

M. D. ne découvre dans l'Europe ni cohésion territoriale ni homogénéité morale, sauf, sans doute, ce « chauvinisme européen » déjà mentionné. Sa conclusion est contristée, pour ne pas dire pessimiste. Par là encore, il se distingue des géographes qui usent leurs formules et leur inspiration à célébrer une unité que démentent les cartes et les âmes.

II. — M. D. a publié déjà un manuel de géographie économique de la France. Bien que le présent volume reproduise en grande partie le texte primitif, il a droit au qualificatif d'ouvrage nouveau; car il laisse la plus ample place et le rôle principal à la géographie physique. Mais avant d'en aborder l'examen, un *Avertissement* nous arrête et nous sollicite par son titre qui annonce une profession de foi, peut-être une polémique : *Questions de méthode*.

La géographie serait-elle encore à la recherche de sa méthode? Et d'abord qu'entendre par la méthode en géographie? Ce terme nous paraît avoir, sous la plume de M. D., deux sens distincts : 1° la manière de présenter tous les phénomènes dont une région donnée est le théâtre; 2° la manière de déterminer, de diviser les régions qui doivent servir de cadre à la description. Sous le premier chef, on pourrait ranger la méthode dite « pittoresque » qui, à proprement parler, n'est pas une méthode, comme M. D. le déclare, et qu'il excommunie avec plus de solennité qu'elle ne vaut. La seconde rubrique comprend la méthode « régionale » que M. D. attaque avec une singulière ardeur.

M. D. s'insurge contre cette phrase d'« un maître éminent » : « Mieux vaut déterminer d'abord des régions caractéristiques et les décrire les unes après les autres. » Or réplique-t-il, « ce qui nous semble difficile, c'est de déterminer d'avance et *a priori* une segmentation de tout pays. » Tout en observant que l'expression *a priori* dépasse sans doute la pensée de son contradicteur, nous nous rallions au jugement de M. Dubois. L'étude de la géographie doit débuter par des vues, des idées, des lois générales, par un spectacle d'ensemble, et non par l'examen microscopique de fragments détachés. C'est là une obligation didactique. Mais

M. D. ne proscrit pas la « méthode régionale » qui a son importance légitime : c'est l'analyse après la synthèse.

A cette méthode, M. D. oppose celle dont il se proclame le champion, « la stricte observance d'un ordre rationnel dans la description des diverses catégories de faits qui intéressent la géographie ». A vrai dire, nous ne découvrons ici nulle opposition. Cette méthode logique rationnelle, dont il est illicite de se départir, s'applique, s'impose à l'étude de tous les milieux, des provinces naturelles les plus étendues comme des districts les plus petits ; elle se plie à tous les cas, se modelant en quelque sorte sur la nature elle-même.

Dans son Manuel, M. D. pratique la méthode qu'il préconise. Ainsi après avoir traité de l'orographie, il expose, avant de passer à l'hydrographie, les conditions climatériques. Ainsi encore il n'aborde les côtes qu'après avoir reconnu les mers qui les baignent et les forment et le relief terrestre qu'elles prolongent.

Bien que M. D. sollicite la critique de ses confrères, il nous est impossible de le satisfaire complètetement. Voici d'abord une chicane de nomenclature : l'appellation de « système extérieur », donnée aux seules Pyrénées, conviendrait aussi bien aux Alpes, au Jura, aux Vosges; nous admettons bien une dénomination particulière pour les Pyrénées, mais celle de M. D. ne nous paraît pas la plus heureuse. Voici maintenant une objection fondamentale : M. D. décrit dans chaque réseau fluvial d'abord l'artère maîtresse, des sources à l'embouchure ; puis les affluents, dans leur succession chronologique ; et enfin le régime. Nous préférerions ici un ordre qui révélât mieux les sections, les bassins naturels, les modifications du cours et du régime. En quoi nous aurions aimé que M. Dubois respectât moins l'us ou l'abus pédagogique.

Ce volume est orné de croquis abondants et ingénieux, qui ne sont pas de vains ornements, mais des démonstrations figurées; il est enrichi d'une bibliographie, qui non seulement invite maîtres et élèves à approfondir chaque sujet, mais leur enseigne encore combien vaste est la tâche du géographe.

B. Auerbach.

---

40. — **Historique de la Société populaire de Béziers d'après les procès-verbaux de ses séances, 3 juillet 1790-30 ventose an III (20 mars 1795)**, par Antonin Soucaille, correspondant du Ministère de l'instruction pubiique, secrétaire de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers. — Béziers, imprimerie Sapte, 1892. Gr. in-8 de 102 p.

Le récit des événements qui se sont passés dans Béziers pendant l'époque révolutionnaire n'a point tenté les historiens locaux, remarque tout d'abord M. Soucaille : Sabatier et Julia se sont arrêtés à la date de 1789, et c'est de l'année 1800 que part Fabrégat dans ses *Annales municipales*, de telle sorte que la période décennale comprise entre ces

deux dates reste dans l'ombre, le petit volume, publié en 1874 sous la signature de l'abbé A. D. n'étant qu'une imparfaite ébauche [1]. M. S. a voulu, en attendant une œuvre d'ensemble, étudier minutieusement un point particulier. Il a très bien décrit le rôle joué par la société populaire. Les éléments de son consciencieux travail lui ont été fournis par le dépouillement et l'analyse des procès-verbaux des séances. Il a conservé aux événements toute leur originale physionomie. Il nous fait assister à la fondation de la Société populaire, à l'élection du président, de quatre secrétaires et d'un trésorier, à la prestation de serment à l'adoption des règlements, à l'admission des Frères Prêcheurs, à la formation de quatre comités ; il indique, toujours d'après les documents officiels, l'action de la Société, ne craignant pas d'entrer dans les plus petits détails, comme il convient en toute monographie. Des citations de divers discours se mêlent au récit, et le ton déclamatoire de ces discours est parfois fort amusant. C'est à se demander si l'on a jamais abusé de l'emphase autant qu'alors. Signalons quelques intéressantes particularités : une notice biographique et bibliographique sur l'abbé Toussaint Castan de La Courtade, professeur, poète, publiciste, etc., une page sur l'ingénieur militaire Henri Mazers de Latude, « ce malheureux jeune homme, presque notre compatriote [2], dont la longue captivité, ou mieux la longue agonie, excitera sans cesse la pitié des âmes sensibles, » une note piquante sur l'évêque constitutionnel de Montpellier, Dominique Pouderous, ancien curé de Saint-Pons de Thomières [3], la description d'une fête civique et funèbre en la mémoire de Marat, *ami du peuple et martyr de la liberté*, l'auto-da-fé, au chant de la *Marseillaise*, sur la place de la Fédération, des livres, parchemins et documents de matière féodale, etc. Diverses pièces justificatives complètent un travail où tout est exact et judicieux.

T. de L.

---

1. *Histoire religieuse et politique de la ville de Béziers pendant la Révolution de 1789* (brochure in-8, de 98 pages).

2. Latude était né à Montagnac, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Béziers. M. Soucaille aurait pu renvoyer ses lecteurs au sujet de la *victime de Mme de Pompadour*, à un attachant article récemment publié dans la *Revue des deux mondes* par l'érudit qui connaît le mieux l'histoire de la Bastille, M. Funck-Brentano.

3. Les gens de Béziers, fidèles à leur véritable évêque, Mgr de Nicolaï, repoussaient son concurrent par ce railleur refrain populaire :

Ah ! Pouderous, Pouderous !
Aben un abesque,
Ne boulen pas dous.

**Publications of the american Academy of political and social science, Philadelphie.**

41. — Ch. de Garno. **Ethical training in the public schools.** In-8. 23 p.

42. — Rich. Dana. **The practical working of the Australian system of voting in Massachussetts.** In-8. 182 p.

Les deux opuscules sont conçus et écrits dans le même esprit que les publications de l'Académie de Philadelphie, dont il a été rendu compte ici. Ce sont plutôt des articles pratiques de politique que des recherches originales d'histoire. On y trouve ce bon sens ferme, cette langue précise et nette qui, de plus en plus, caractérisent la manière des Américains.

M. de Garno cherche les moyens de donner dans les écoles publiques une éducation morale non confessionnelle. Toute Église a par nature une morale subjective qui ne tient compte que des intentions, la morale de l'État doit être objective, maintenir la responsabilité des actes. Il faut donc non seulement donner à l'enfant un idéal éthique, mais l'amener à conformer sa conduite à cet idéal. Pratiquement les études qui correspondent le mieux à cette nécessité, sont l'histoire qui montre « les conséquences dernières de la volition de l'homme », la littérature d'imagination qui présente les idéaux éthiques du monde incarnés dans des personnages, et l'histoire des institutions qui montre la solidarité des membres d'une société.

L'étude de M. Dana part de considérations générales sur la nécessité de la moralité politique dans une république [1], pour aboutir à une histoire du ballot (vote avec bulletin distribué). Il revendique pour le Massachusetts la priorité de l'adoption de ce système qui passe d'ordinaire pour avoir été introduit d'abord dans le New-York (en 1889). Chaque électeur reçoit une liste imprimée sur laquelle il marque en secret les noms des candidats de son choix. Ce procédé n'a produit aucun des inconvénients qu'on avait redoutés, ni l'encombrement, ni l'abstention, ni des dépenses notables ; il a au contraire abrégé la durée de l'opération et augmenté le nombre des votants (ce que montre une statistique comparée) ; il a permis de faire passer parfois les candidats indépendants. Conclusion : il faut continuer la réforme électorale.

Ch. Seignobos.

---

43. — Edouard Waldteufel. **Mémoire pour la rétrocession de l'Alsace-Lorraine, adressé à S. M. l'Empereur et Roi Guillaume II.** 1 vol. in-12, 287 p. Paris, Perrin et Cie, 1893.

Jean Heimweh montrait naguère que l'ancien mot de Gambetta : *Pensons-y toujours et n'en parlons jamais*, avait fait son temps et n'était plus

1. Un lecteur français ne peut réprimer un mouvement de surprise devant cette formule : « Celui qui prend légèrement le Décalogue appliqué aux affaires publiques est traître à notre forme de gouvernement. »

de mise de nos jours, qu'il fallait au contraire discuter, au nom du droit et des intérêts bien entendus, la question toujours pendante de l'Alsace-Lorraine. M. Édouard Waldteufel est du même avis; et hardiment il porte cette question devant l'empereur Guillaume II lui-même; il lui écrit une longue lettre pour lui proposer le rachat à prix d'argent des deux provinces. L'idée est originale: mais quel dommage que M. Waldteufel ait rempli son livre de considérations historiques déclamatoires et fausses! Il n'est point du tout au courant de la science, et ses phrases sur les batailles de Tolbiac et de Tertry font sourire. Sa thèse eût gagné à être débarrassée de ces tirades sur l'histoire et, à notre avis, toute la seconde partie du livre devrait être supprimée.

Ch. Pfister

---

44. — Bergmans (Paul). **Répertoire méthodique décennal des travaux bibliographiques parus en Belgique**, 1881-1890. Liège, 1892. In-8 de 76 pages. (Extrait du *Bulletin de la Société Liégeoise de bibliographie.*)

Le répertoire de M. Bergmans se divise en deux parties, la première comprenant les journaux et publications périodiques, la seconde les ouvrages non périodiques. Cette seconde partie est à son tour divisée en deux sections, l'une consacrée aux ouvrages relatifs à l'imprimerie, l'autre aux ouvrages relatifs aux bibliothèques et aux monographies bibliographiques. L'ordre adopté est l'ordre alphabétique, basé non pas sur le nom de l'auteur mais sur la désignation du sujet. C'est ainsi que tous les livres concernant la bibliothèque de Bruxelles sont classés sous la rubrique Bruxelles; ainsi encore que la notice consacrée à François Lenormant par le baron de Witte est placée sous le nom de Lenormant. Il nous semble que cette classification facilite les recherches et qu'on ne saurait trop louer M. Bergmans de l'avoir adoptée. Ce répertoire a été exécuté avec le plus grand soin; on ne devait pas moins attendre d'un disciple du savant bibliothécaire de l'Université de Gand, M. Vander Haegen.

M. Prou.

---

# CHRONIQUE

---

FRANCE. — Le P. Pierling vient de publier dans la Bibliothèque slave elzévirienne un nouveau volume sur l'*Italie et la Russie au* XVI*e* *siècle*. Il y étudie le voyage de Paoletto Centurione à Moscou, celui de Dmétri Guérasimov à Rome, de Gian Francesco Citus à Moscou. Il y a joint divers appendices extraits des archives ou de documents peu connus. Il rectifie une erreur de Karamzine qui a traduit à tort Centurione par Capitaine (c'est un nom de famille). On remarquera particulièrement dans le dernier chapitre des vues fort ingénieuses sur la nature des rapports du Saint-Siège et de la Russie au XVIe siècle.

RUSSIE. — M. Vengerov vient de publier le troisième volume de son *Dictionnaire critique, biographique des écrivains russes.* Il va de Benni à Boborykina. Il renferme entre autres des notices importantes sur l'orientaliste Berezine, les Bernouilli, les Bestoujev, notamment l'historien Bestoujev Rioumine, Bœthlingck, Mme Blavatsky (la fameuse théosophe), Bloudov, etc... On avait fait courir le bruit que cet important ouvrage ne serait pas continué. M. Vengerov affirme qu'il continuera de paraître et qu'il est déjà presque entièrement fini en manuscrit.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 6 janvier 1893.*

M. Alexandre Bertrand, président sortant, remercie en quelques mots ses confrères du concours qu'ils lui ont prêté pendant l'année de sa présidence. Il rend hommage à la mémoire de M. Siméon Luce, enlevé subitement par la mort au moment où il allait passer du fauteuil du vice-président à celui du président. Il invite M. Senart, président pour 1893, et M. Paul Meyer, vice-président, à prendre place au bureau.

M. Senart, en prenant possession du fauteuil, remercie l'Académie de l'honneur qu'elle lui a fait en l'y appelant, s'associe à l'hommage rendu à M. Siméon Luce, et exprime, au nom de l'Académie, ses remercîments au président sortant.

L'Académie procède au vote pour la formation, le renouvellement ou le complément de diverses commissions. Sont élus :

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Girard, Heuzey, Perrot, Foucart, Weil, Boissier, Croiset;

Commission du nord de l'Afrique : MM. Le Blant, Duruy, Heuzey, Perrot, Barbier de Meynard, Maspero, Héron de Villefosse, Berger;

Commission du prix Gobert : MM. de Rozière, Deloche, de Boislisle, Héron de Villefosse;

Commission administrative : MM. Delisle, Leloche;

Commission du prix Volney (en remplacement de M. Renan) : M. Maspero;

Commission des inscriptions sémitiques (*id.*) : M. Philippe Berger;

Commission de la fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Maspero, Schlumberger, Héron de Villefosse, Saglio, de Lasteyrie;

Commission de la fondation Benoît Garnier : MM. Barbier de Meynard, Schefer, Maspero, Hamy;

Commission du prix de numismatique ancienne (Allier de Hauteroche) : MM. de Vogüé, Deloche, Schlumberger, de Barthélemy;

Commission du prix Bordin (étude sur les dialectes berbères) : MM. Barbier de Meynard, Schefer, Maspero, Berger;

Commission du prix Bordin (étude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les croisés) : MM. Delisle, de Rozière, de Mas Latrie, Gautier;

Commission du prix La Fons-Mélicocq : MM. Delisle, Longnon, de Barthélemy, de Lasteyrie;

Commission du prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Schefer, Oppert, Maspero;

Commission du prix de la Grange : MM. Delisle, Paris, Longnon, Gautier.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : Normand (Ch.), *la Troie d'Homère;* — par M. de Boislisle : Crue (Francis de), *le Parti des politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy : La Molle et Coconat;* — par M. Héron de Villefosse : Amtmann (Th.), *Lit nuptial, terre-cuite gallo-romaine* (extrait des *Publications de la Société archéologique de Bordeaux*).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 23 janvier — 1893




45. — Harder (Franz), **Auswahl aus Herodot,** für den Schulgebrauch, mit einem Bildnisse Herodots und 5 Karten, Leipzig, Freytag, 1893, 269 p. in-8. 1 mk 50.

C'est dans la classe de *Seconde supérieure (Obersecunda)*, après trois années de grec, que les élèves des gymnases d'Allemagne expliquent et lisent Hérodote. Le recueil que M. Harder met entre leurs mains paraîtrait à nos élèves de troisième singulièrement dépourvu de notes : aucune des difficultés que présente l'interprétation du texte n'est signalée ou résolue au bas des pages ou à la fin du volume; aucun commentaire historique, aucune explication grammaticale. Nous sommes habitués à comprendre autrement une édition classique; mais on peut hésiter entre les deux systèmes : l'absence de notes a peut-être l'avantage de faire plus travailler l'élève, et d'exiger aussi, de la part du professeur, une préparation plus solide[1].

Am. Hauvette.

46. — Herbst (L.) **Zu Thukydides Erklærungen und Wiederherstellungen,** Buch I-IV, Erste Reihe, Leipzig, Teubner, 1892, XII-124 p. in-8.

Le nom de M. Ludwig Herbst représente dans l'histoire du texte de Thucydide l'attachement à la tradition des manuscrits : tout récemment encore, l'esprit conservateur de sa critique lui valait, de la part d'un des partisans de la doctrine opposée, une attaque des plus vives (*Hermes*, t. XXVII, 1892, p. 152 et suiv.). On ne peut guère s'attendre

1. *Post-scriptum*. Le besoin d'un commentaire explicatif à l'usage des élèves s'est fait sentir en Allemagne comme chez nous. Je reçois à l'instant une brochure intitulée : *Schülerkommentar zu der Auswahl aus Herodot*, par Fr. Harder, Leipzig, 1893, 100 p., 70 pf. Cet appendice répond bien à toutes les exigences de nos écoliers.

à ce que, parvenu presque au terme d'une longue carrière, l'auteur de tant d'écrits sur Thucydide change enfin de méthode et renie en quelque sorte son passé ; on doit plutôt le remercier du soin qu'il prend de nous donner encore, sur un sujet qu'il possède si bien, tant de fines remarques et de judicieuses restitutions.

Chez M. Herbst, en effet, le souci de rester fidèle à la tradition des manuscrits ne va pas sans une assez grande liberté avec le texte, et les restitutions (Wiederherstellungen) tiennent ici autant de place que les éclaircissements (Erklärungen). Les unes et les autres portent sur soixante passages des quatre premiers livres ; on en trouvera la liste en tête du volume. Plusieurs de ces études avaient déjà paru dans différents recueils ; mais l'auteur a tantôt résumé tantôt développé ce qu'il avait d'abord écrit.

La plupart des difficultés que M. H. tente aujourd'hui de résoudre ont occupé depuis longtemps la critique. Quelques-unes, malgré cette discussion nouvelle, semblent encore insolubles. Je doute, par exemple, que la correction proposée au ch. 61, § 4 du liv. I, paraisse satisfaisante : ἀπανίστανται ἐκ τῆς Μακεδονίας καὶ ἀφικόμενοι, περαιωθέντες ἐκεῖθεν, ἐπὶ Στρέψαν.... Les mots embarrassants ἐς Βέροιαν disparaissent sans doute dans cette conjecture, mais au prix d'une construction forcée. J'accepterais plutôt (ch. 69, 3) le léger changement de οἱ γὰρ δρῶντες en οἵπερ δρῶντες ; mais ce sera toujours une hypothèse.

Une autre correction, plus importante, et qui tient fort au cœur de M. Herbst, donne prise peut-être à une critique plus sûre. M. Alfred Croiset a déjà présenté à ce propos d'excellentes observations (*Revue des études grecques*, t. V, 1892, p. 350-353).

Il s'agit du passage où Thucydide affirme que la guerre du Péloponnèse a surpassé en grandeur toutes les guerres et tous les événements antérieurs : le texte dit τὰ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα (I, 1, 2). M. H. ne peut pas admettre que l'historien ait englobé, dans la catégorie des faits sans importance, les guerres médiques elles-mêmes, et il corrige τὰ πρὸ αὐτῶν en τὰ Τρωϊκά. De cette manière, l'argumentation développée par Thucydide dans les chapitres suivants (ch. 2 à 22) tend seulement à prouver la supériorité de la guerre du Péloponnèse sur les événements de l'histoire la plus reculée de la Grèce. Quant à la guerre médique, elle est, elle aussi, sacrifiée par Thucydide, mais en quelques mots seulement, au début du ch. 23 : τῶν δὲ πρότερον ἔργων μέγιστον ἐπράχθη τὸ Μηδικόν, καὶ τοῦτο ὅμως δυοῖν ναυμαχίαιν καὶ πεζομαχίαιν ταχεῖαν τὴν κρίσιν ἔσχε. Ainsi, suivant M. Herbst, Thucydide partage toute l'histoire antérieure à la guerre du Péloponnèse en deux périodes : l'une, la plus reculée, qui va des origines jusqu'à l'expulsion définitive des tyrans et jusqu'au début des guerres médiques (τά παλαιά), l'autre qui comprend tous les événements postérieurs à cette date (τὰ νῦν). Pour la première période, Thucydide cherche la vérité à l'aide d'indices fort difficiles à recueillir et à apprécier ; aussi exprime-t-il avec réserve les résultats de son enquête

(οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι, τοιαῦτα ἄν τις νομίζων.....); pour la seconde, il se contente d'énoncer brièvement des faits connus de tout le monde. Voilà pourquoi la comparaison de la guerre du Péloponnèse avec la guerre de Troie occupe tant de chapitres, tandis que la comparaison avec la guerre médique est achevée en deux ou trois lignes.

Il y aurait, dans l'argumentation de Thucydide, si elle devait être ainsi divisée, une singulière disproportion. Mais sur quoi s'appuie cette division? Qu'est-ce qui autorise M. Herbst à soutenir que les mots τὰ νῦν, dans le seul passage où ils se trouvent (ch. 10, 3), s'appliquent aux guerres médiques? J'y vois au contraire une comparaison avec l'état de choses actuel. D'autre part, il n'est pas exact de dire que Thucydide ne s'occupe pas des guerres médiques dans les 22 premiers chapitres : il exprime à leur sujet son opinion, soit à propos de la marine (ch. 14), soit à propos des ressources respectives d'Athènes et de Sparte au début de la guerre du Péloponnèse (ch. 18 et 19). Or, cette opinion est bien conforme à celle que le texte ordinaire des manuscrits prête à Thucydide dès le premier chapitre de son livre : la flotte grecque ne s'est développée que tard, et les Athéniens eux-mêmes n'avaient encore, après la fameuse loi de Thémistocle, que des trières non pontées (ch. 14). Quant à l'expérience de la guerre, les Grecs l'ont acquise surtout depuis l'invasion médique, dans les luttes qui ont suivi la scission d'Athènes et de Sparte (ch. 18).

Il faut donc se résoudre à reconnaître que Thucydide (à tort ou à raison) a voulu faire ressortir la grandeur de son sujet aux dépens de tous les événements antérieurs, et non pas seulement aux dépens de la guerre de Troie. En d'autres termes, la correction τὰ Τρωϊκά n'est pas justifiée.

Am. HAUVETTE.

---

47. — Abdallah SIMAIKA. **Essai sur la province romaine d'Egypte depuis la conquête jusqu'à Dioclétien.** Paris, in-8, 236 p. chez E. Thorin.

M. Simaika, substitut du procureur général près les tribunaux indigènes du Caire, et égyptien de nationalité, a voulu « contribuer aux études historiques qui se publient et frayer un chemin à ses compatriotes dans un champ d'études ignoré d'eux ». Cette pensée suffit à attirer la sympathie sur son travail qui a, en outre, le mérite d'être le premier livre d'ensemble développé relatif à l'administration de l'Égypte sous les Romains. Ce n'est pas pourtant que les documents soient rares ; mais je ne sache pas qu'on ait encore songé à les utiliser tous ; il est vrai qu'un grand nombre de papyrus sont encore inédits, dont on vient de commencer la publication à Berlin, et qu'il convient d'en attendre l'apparition pour entreprendre avec succès une étude complète. Quoi qu'il en soit, M. S. est fort au courant, sinon des documents eux-mêmes qu'il n'a peut-être pas toujours, si je ne me trompe,

consultés de première main, du moins des travaux les plus récents publiés sur la question ; il leur a emprunté une connaissance générale des faits qui peut passer pour suffisante.

Son « essai » est, en fait, une revue consciencieuse de toutes les questions qui intéressent la constitution de l'Égypte romaine. La première partie est consacrée à la géographie administrative du pays, la seconde à la situation politique et économique ; la troisième traite du gouverneur et des grands services qui en dépendaient ; la quatrième de l'administration régionale et municipale. Les points principaux du sujet sont traités sagement et avec une érudition fort estimable, surtout si l'on songe que le livre a été écrit à Montpellier, dont les bibliothèques ne sont assurément pas richement dotées de livres relatifs aux études égyptiennes.

Je ne suivrai pas M. S. dans toutes les discussions de détail que soulèverait son travail. Je ne lui présenterai d'observations que sur un point particulier, parce qu'elles porteront sur des faits précis et matériels. Il s'agit de la liste des préfets d'Égypte.

Je n'y trouve pas les noms de T. Haterius Nepos, préfet en 21 de J.-C. (*C. I. L.*, III, 39, cf. les diplômes militaires XXXIV et XXXVI), ni celui de Septimius Vegetus, préfet en 86 (*C. I. L.*, *Dipl.* XIII). D'autre part, j'ai relevé les inexactitudes suivantes : au lieu de Manius Maximus, il faut écrire *M' Magius* Maximus ; au lieu de T. Julius Severus, *Ti.* Julius Severus ; au lieu de T. Julius Lupus, *Ti.* Julius Lupus ; Paulinus s'appelait Valerius Paulinus ; C. Laelius Africanus se nommait *C. Tettius* Africanus, ce que M. S. indique en note par *Ctettus* Africanus ; C. Minucius Italus est un *Minicius ;* M. Rutilius Lupus est un Rufus. Je ne vois pas non plus pourquoi l'auteur indique les dates à partir de la fondation de Rome, au lieu de suivre l'ère chrétienne.

Ces réserves faites et d'autres analogues, qui sont sans grande portée, s'adressant à un écrivain qui n'est point érudit de profession, on ne peut que féliciter M. Simaika d'avoir trouvé le temps, au milieu de ses occupations professionnelles, de nous donner un essai qu'aucun de ses successeurs ne devra ignorer.

R. Cagnat

---

48. — **Monumenta Germanica historica.** Th. Mommsen Chronica minora saeculorum, IV, V, VI, VII, vol. 1, fasc. 2. Berlin, 1892, chez Weidmann.

J'ai déjà annoncé dans cette *Revue* l'apparition du premier fascicule de ces Chroniques. Le nouveau volume qui vient de paraître contient des documents tout à fait importants : l'*Epitome* de Prosper Tiro, le *Liber Paschalis,* dit Cizensis, du nom de la ville où le monument a été trouvé, les listes de Polemius Silvius, la *Notitia Galliarum*, le *Cursus Paschalis* de Victorius d'Aquitaine, le *Paschale Campanum*. L'établissement du texte et les notices explicatives qui précèdent chaque docu-

ment sont dus à l'infatigable activité de M. Mommsen. Cette constatation dispense d'en dire plus long.

R. C.

---

49. — Alfonso Nieri. **La Cirenaica nel secolo quinto giusta le lettere di Sinesio.** Turin, Loescher. In-8. 80 p. 1892.

Depuis que d'autres puissances européennes ont pris pied sur la côte d'Afrique à l'ouest et à l'est de la Tripolitaine, l'Italie a les yeux fixés, avec une attention ardente, sur cette antique frontière du monde hellénique et du monde latin en Libye. La voisine grecque, la Cyrénaïque, n'attire pas moins ses regards; car toutes deux sont réunies dans le moderne pachalik de Tripoli, sur lequel les visées italiennes ne sont un mystère pour personne. On est donc sûr d'intéresser toujours les lecteurs, dans la péninsule, en leur parlant de l'histoire antique ou moderne de ces pays. C'est ce qu'a fait M. Nieri par la présente étude, qui a paru d'abord dans la *Rivista di filologia e d'istruzione classica.*

Cet écrit est plutôt destiné au grand public lettré qu'il n'est une étude scientifique personnelle, neuve, profonde. Aussi ne chicanerons-nous pas trop l'écrivain sur ce qu'il n'a point dépouillé les nombreux ouvrages consacrés jusqu'à ce jour à Synésius. A l'exception de quelques publications de Krabinger, Sievers, Volkmann, surtout de M. Druon, — sur lequel il paraît avoir une opinion beaucoup plus favorable que celle exprimée ici par M. Lapatz il y a quatorze ans [1], — à l'exception aussi de la traduction des lettres par M. Lapatz lui-même, il ne paraît avoir examiné presque aucun des travaux modernes auxquels a donné lieu son auteur. Il ne connaît même pas la meilleure version, qui est en italien, celle d'Angelelli, signalée par M. Lapatz. Pour être juste, nous devons dire que son sujet n'est pas précisément une étude sur Synésius. Il se propose de rechercher, dans les lettres de cet évêque, — qui sont presque le seul document sur la Cyrénaïque au v° siècle — quel était, à tous les points de vue, la condition de la province en ces temps de malheur.

Dans la question préliminaire, et toujours ouverte, du rangement chronologique des lettres, M. N., s'aidant plus de ses lumières propres que des recherches antérieures, adopte, sauf sur quelques points, le classement de M. Druon, celui de M. Lapatz ayant été, dit-il, « un pas en arrière, sans nul doute ». Une courte table de concordance, donnant le classement ancien, le classement Druon et celui de l'auteur, n'eût pas été de trop.

De quelque manière qu'on la dispose, la correspondance de Synésius va, tout le monde le reconnaît, environ de l'année 395, antérieure de

---

1. N° du 19 oct. 1878. Compte rendu de la traduction, par H. Druon, des *Œuvres de Synésius.*

deux ans à la mission de Constantinople, jusque vers les années 414 ou 415, au-delà desquelles la vie du métropolitain ne paraît pas s'être prolongée. M. N. divise cette période en cinq parties : avant l'an 400, de 400 à 405, de 405 à 409, puis l'épiscopat de Synésius et le gouvernement d'Andromic, enfin de 411 à 414. Un chapitre est consacré aux affaires religieuses de la Cyrénaïque.

Il serait déplacé d'entrer dans des critiques de détail, trop faciles à faire, comme de reprocher à l'écrivain de traduire Βασιλέως ἀγγελιαφόρος par « *messaggero del re* »; et il faudrait refaire ici toute l'étude du recueil des lettres, et celle des deux Catastases, pour établir par le menu si M. N. a, mieux que ses devanciers, démêlé la chronologie et l'histoire *pragmatique* des grands officiers et des petits événements qui se sont succédé dans le pays pendant ces vingt années. Au fond, tout cela est peu important, d'autant qu'il est presque impossible d'introduire, dans ces questions, de nouveaux éléments de certitude.

L'intéressant, c'est la situation du pays et les causes qui la déterminent. La Cyrénaïque est ruinée, les Nomades la razzient sans relâche, et les fléaux naturels s'y donnent carrière sans recevoir aucun remède. En cela, toutefois, elle ne diffère guère des autres provinces frontières, ni même des provinces intérieures : c'est l'époque, ne l'oublions pas, où Alaric promène ses bandes à travers le Péloponnèse. Ce qui la tue, c'est l'isolement. Rien n'est plus curieux que le tableau qui ressort des lettres de Synésius : la correspondance même avec le reste du monde manque parfois durant des années, et la cour de Constantinople abandonne à peu près la province. Les chefs qu'on y envoie, presque tous des coquins, l'un ex-πορνοβοσκός, un autre ancien pêcheur, se sauvent devant l'ennemi, rançonnent, martyrisent l'habitant et s'enrichissent de rapines. Tout se dépeuple, tout périt; on ne peut compter sur rien, sur personne; il faut trois ans à Synésius pour arriver jusqu'à l'empereur. La Pentapole n'a que quarante archers, et en demande en vain cent soixante. Ce tableau des misères, ce récit des désastres, sont présentés par M. N. d'une manière vive, avec clarté.

Cependant c'est encore là plutôt l'histoire que l'état de la province. Il nous semble que le plus curieux, c'était de montrer, non des maux qui sont ceux de tout l'Empire, mais des traits qui caractériseraient l'Afrique grecque du v<sup>e</sup> siècle. Il était certainement possible de pousser plus loin que ne l'a fait l'auteur l'étude des populations indigènes, aussi bien dans la Cyrénaïque que sur ses frontières. En même temps, puisqu'on se donnait pour tâche, non pas d'élucider des points particuliers, mais de faire un tableau d'ensemble, œuvre plus d'historien que d'érudit, on pouvait essayer d'établir à quel degré en étaient la contrée et ses peuples dans l'évolution que subissait le monde méditerranéen. Quelle était, dans la société cyrénéenne, la part actuelle du paganisme, religion natale de Synésius, du christianisme, qu'il embrassa, des sectes qui le préoccupèrent, de la philosophie qu'il cultiva? Le personnage même de cet

évêque marié, père tendre et attentif, grand seigneur et ancien grand viveur, chasseur, guerrier au besoin, sophiste, est un des éléments les plus curieux de ce problème. En outre, n'y avait-il pas, en dehors de cette société grecque, toute une population libyque peu ou point pénétrée, même après tant de siècles, par sa langue, par ses mœurs, par ses religions, par son esprit? Il s'agit en somme, aussi bien pour M. N. que pour Volkmann [1], de l'imminente disparition de l'hellénisme dans cette partie de l'Empire d'Orient; et, au point de vue où il se plaçait, cette recherche était tout indiquée. Jusqu'où la vie et la culture grecques avaient-elles imprégné les masses indigènes? Et qu'étaient devenues celles-ci, à la veille du jour où allait s'écrouler l'édifice dont elles auraient dû être la base? Quel lien, quelle communauté d'idées, d'intérêts, de souffrances, avaient-elles ou n'avaient-elles pas, avec les anciennes cités grecques? Quelle était, en un mot, la vie, et la vie de tout le monde, dans la patrie de Synésius? A défaut d'autres documents, ses lettres ne sont pas sans nous en révéler quelque chose. Une dizaine peuvent aider cette recherche, dont quatre ou cinq vraiment précieuses et deux très caractéristiques. La 110e (16 de Druon) et la 148e (93 de Druon) sont, non seulement de bien amusants récits, mais encore des témoignages très précis et très suggestifs, sur les populations et leur genre d'existence. On devait en tirer plus de parti que ne l'a fait M. Nieri.

Tel qu'il est, son petit ouvrage demeure cependant bon à lire; et, s'il est certes loin d'apporter le dernier mot sur la question, il est du moins composé avec sens, et rédigé non sans talent.

M.-R. DE LA BLANCHÈRE.

---

50. — Walter GŒTZ. **Maximilians II. Wahl zum rœmischen Kœnige, 1562.** 1 vol. in-8, 207 p. Würzburg, Becker, 1891.

Le 24 novembre 1562, les électeurs allemands, réunis dans l'église Saint-Barthélemy de Francfort, choisirent à l'unanimité comme roi des Romains Maximilien de Habsbourg, fils de l'empereur Ferdinand, et, le 30 novembre, dans la même église, eut lieu le couronnement solennel. M. Goetz nous raconte dans cette brochure les négociations qui précédèrent l'élection et qui amenèrent ce résultat; il commence son récit en 1556, à un moment où Charles-Quint cherchait encore à assurer l'empire à son fils Philippe, au détriment de son neveu et gendre Maximilien, et il nous rapporte en grand détail tous les incidents qui se produisirent depuis cette date jusqu'à la fin de 1562. Il se sert surtout, pour sa narration, de documents inédits trouvés aux archives d'État, de Dresde. Il met fort bien en lumière la duplicité de Maximilien, qui,

1. Dr. Richard Volkmann, *Synesius von Cyrene, eine biographische Charakteristik aus den letzten Zeiten des untergehenden Hellenismus*. Berlin, 1869.

pour gagner les électeurs protestants, affecte de vives sympathies pour les doctrines luthériennes, tandis qu'aux électeurs ecclésiastiques il déclara sa ferme volonté de rester fidèle au culte catholique; cette duplicité même explique que tous les suffrages se soient portés sur son nom. Ainsi l'auteur, après Maurenbrecher, von Bezold et Maurice Ritter, nous donne une idée assez défavorable de ce prince que jadis Ranke avait comblé de louanges. Cette étude, malgré certaines longueurs et quelques redites, est bien conduite et intéressante.

Ch. Pfister.

---

51. — Louis Guibert. **Les manuscrits du séminaire de Limoges.** Notice et Catalogue. Limoges, veuve Ducourtieux, 1892. Grand in-8 de 107 pp.

On savait que parmi les manuscrits de la bibliothèque de MM. les Sulpiciens du Grand Séminaire de Limoges figurent les recueils, si souvent consultés, de l'abbé Nadaud et de son continuateur Legros [1], mais on ne savait pas combien est riche et intéressante la collection tout entière. Félicitons M. Guibert d'avoir voulu l'étudier dans son ensemble et d'avoir consacré à cette étude de nombreuses séances « poussées aussi tard que le permettaient les belles journées, encore longues de la saison [des vacances]... ». Le vaillant érudit a dressé du précieux dépôt un catalogue détaillé, complet et tel qu'on pouvait l'attendre de l'habile et consciencieuse main qui nous a déjà donné tant d'excellents travaux d'histoire et de bibliographie.

Après avoir rapidement raconté la formation de la bibliothèque du Séminaire, beaucoup plus riche en ouvrages manuscrits que la bibliothèque communale et qu'aucune des collections publiques ou particulières existant actuellement dans les trois départements : Haute-Vienne, Creuse et Corrèze, qui correspondent, à peu de chose près, à la circonscription de l'ancien diocèse de Limoges, M. G. décrit (en deux cent cinq articles) les trésors au milieu desquels il a passé tant de bonnes heures. Chaque description, aussi précise que possible, est accompagnée de tous les renseignements désirables. Nous citerons seulement deux observations du savant rédacteur particulièrement intéressantes, l'une pour l'histoire littéraire, l'autre pour l'histoire ecclésiastique : sous le nº 68 (p. 42) : « C'est par erreur que le P. Lelong, dans sa *Bibliothèque historique*, a attribué le *Speculum Grandimontis* à Pardoux de La Garde, mort en 1591. Il a confondu la compilation de celui-ci, qui existe sous deux formes à la Bibliothèque du Séminaire, avec l'œuvre de Gérard Ytier, dont quelques portions seulement tiennent de la compilation et qui est en grande partie originale. » — Sous le nº 89, p. 61 : « L'évêque de Limoges était, à cette date, Pierre de Montbrun (de Monte

1. Voir sur les deux collectionneurs les pages 6 à 8. Le catalogue analytique de leurs collections occupe les pages 14 à 24.

Bruni) [frère de l'évêque d'Angoulême]. Les catalogues d'évêques d'Angoulême sont assez confus, et les auteurs du *Gallia* ne disent pas clairement qui siégeait en 1438; ils donnent, Gams après eux, Robert de *Montbron (de Monti Berulpho)* en 1440. La mention de notre document confirme ce que dit à cet égard le *Nobiliaire*, t. I, p. 259, au sujet de la rectification du nom de ce prélat. »

T. DE L.

---

52. — **La Journée du 14 Juillet 1789.** Fragment des mémoires inédits de L.-G. Pitra, électeur de Paris en 1789, publié avec une introduction et des notes, par Jules FLAMMERMONT, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Lille. Paris) Société de l'histoire de la Révolution française), 1892. In-8 de CCLXXVIII-68 p.

« Encore une relation de la prise de la Bastille! » telle sera la première réflexion de tous ceux qui prendront en main le nouveau livre de M. Flammermont; et telle est, exprimée (p. 1) avec franchise, la première réflexion de M. F. lui-même. Aussi, pour justifier cette publication que d'aucuns jugeraient inutile, ou du moins, tardive, M. F. écrit-il une courte préface, d'où il ressort qu'il a fait imprimer ces CCLXXVIII-68 pages à cause d'une phrase que nous avons écrite au cours d'un article paru dans la *Revue historique* de mars-avril 1892. Nous serions ingrats si nous ne remerciions pas M. F. de l'honneur qu'il nous a réservé. Avoir fait naître tout un livre, un livre de M. Flammermont! d'une simple phrase : de plus modestes que nous en tireraient vanité.

Cette fameuse phrase se trouverait dans notre étude sur *la Bastille d'après ses Archives*, étude qui se termine par quelques pages sur la journée du 14 juillet [1]. Dans ces dernières pages nous parlons des sentiments qui poussèrent la foule à l'assaut de la forteresse royale, du désir que les uns pouvaient éprouver de délivrer de malheureux prisonniers, surtout du désir où l'on était de se procurer des armes, que l'on croyait trouver en grand nombre dans les magasins de la Bastille; et nous ajoutons : « Ce fut une vigoureuse protestation contre la politique des mi« nistres et de la Cour, et contre tout le reste aussi, car, enfin, tout allait « mal!. Ce fut aussi un acte de soûlerie et de sauvagerie populacières « où les plus mauvaises passions ont trouvé place [2] » Voici notre conclusion : « La prise de la Bastille s'est imposée par son éclat et ses vio« lences comme le symbole de la Révolution française, — ainsi que la « Révolution elle-même, par son éclat et ses violences s'est imposée « comme le symbole d'un mouvement beaucoup plus large et profond,

---

1. *La Bastille d'après ses Archives*, dans la *Revue historique* XLII (1890) 38-73; 278-316.
2. *Revue historique* XLII, 302-303.

« qui s'est fait sentir dès le commencement du XVIII[e] siècle, et s'est « étendu à tous les peuples de la civilisation moderne [1]. »

Cette dissertation paraît trop longue à M. Flammermont, qui insère dans son texte la seule phrase : « Ce fut aussi un acte de soûlerie et de sauvagerie etc. » ; puis, comme le mot « aussi » devenait gênant, il le remplace par « ce ne fut qu'un », expression qu'il fait également entrer dans ses guillemets pour que le lecteur ne doute pas que nous n'en soyons l'auteur; et, ce nettoyage opéré, il imprime bravement, en première page de son ouvrage que *nous n'avons voulu voir* dans la prise de la Bastille « qu'un acte de soûlerie et de sauvagerie populacières où les plus mauvaises passions ont trouvé place [2] ». (Nous posons ici les guillemets aux mêmes endroits que M. Flammermont.) Il faut admirer l'adresse avec laquelle on parvient à nous faire dire à peu près le contraire de ce que nous disons en réalité.

M. de Bacourt, avec qui M. F. vient de nouer des relations tout à la fois si intimes et si bruyantes, aurait-il été, par hasard, l'éditeur que M. F. prétend ? et serait-ce en sa fréquentation que M. F. aurait appris l'art délicat de corriger, par des suppressions de passages encombrants, des substitutions de conjonctions et de particules, et des guillemets ingénieusement postés, — de corriger, disons-nous, le texte et les idées des auteurs?

La petite préface est suivie d'une introduction étendue, dans laquelle l'auteur passe en revue les diverses sources où il est question de la prise de la Bastille, et expose ce qu'aurait été la journée du 14 juillet. Les textes cités sont connus; mais M. F. établit entre eux des rapprochements qui sont parfois intéressants, et qui sont déparés, d'autres fois, par des erreurs de fait et de critique que nous signalerons en détail dans l'un des prochains numéros de la *Revue historique*.

La relation de Pitra qui forme le cœur du livre, bien qu'elle n'ait que cinquante-six pages, était à peu près inédite, puisqu'elle n'avait été publiée que deux fois, en allemand, et qu'elle avait été portée à la connaissance de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution par la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution* de M. Maurice Tourneux.

M. Fernand Bournon, qui va faire paraître une importante histoire de la Bastille (dans la *Collection de l'histoire générale de Paris*) dont nous avons vu les bonnes feuilles, et qui avait eu communication du manuscrit contenant la relation de Pitra conservé à la Bibliothèque Carnavalet, a non seulement résisté au plaisir facile d'en faire une des pièces jus-

1. *Ibid*. p. 310

2. Nous ne doutons pas que ce ne soit en suite d'une faute typographique que M. Flammermont, faisant un renvoi à propos de cette fameuse phrase « revue et corrigée », cite une autre page de la *Revue historique* que celle où se trouve le passage auquel il fait allusion.

tificatives de son bel ouvrage, mais l'a écartée franchement des sources qui doivent servir à l'histoire de la prise de la Bastille. En agissant ainsi M. Bournon a fait preuve, une fois de plus, d'esprit critique. La relation de Pitra est l'œuvre d'un de ces fantôches hâbleurs, tels que la Révolution en a malheureusement connu beaucoup, habiles à exploiter la générosité des sentiments de la masse populaire ; elle est l'œuvre d'un écrivain qui n'a pas été témoin de l'événement dont il parle et qui écrit à une date postérieure. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si Pitra commet les erreurs les plus grossières en décrivant la prise de la Bastille. Quand il parle de ce qui se passa à l'Hôtel-de-Ville, son récit vaut mieux, sans pouvoir, toutefois, être comparé en importance aux *Procès-verbaux des électeurs*. Enfin, dans la troisième partie de la relation, où Pitra rapporte les propos que lui a tenus Hulin, il y a parmi beaucoup d'erreurs, plusieurs traits intéressants. Aussi bien M. F. aurait-il été mieux inspiré si, renonçant à la vaine satisfaction de publier un volume de plus, il eût détaché du récit de Pitra les quelques pages où celui-ci raconte ce qui se passa à l'Hôtel-de-Ville le 14 juillet 1789, et les eût publiées, en toute simplicité, parmi les « mélanges et documents » d'une revue quelconque.

D'autre part cependant nous aurions eu à regretter les joyeuses surprises que M. F. nous ménage au cours de la longue dissertation dont la relation de Pitra est le prétexte. Le titre du chapitre VIII de ce livre historique, rédigé par un professeur à la Faculté de Lille, débute ainsi : TENTATIVES DES RÉACTIONNAIRES POUR RÉDUIRE A RIEN LA PRISE DE LA BASTILLE. Les « réactionnaires » sont M. Taine et votre serviteur, lequel, soit dit en passant, est très honoré de voir son nom associé à celui de l'un des plus puissants écrivains de ce temps. P. CCXL, M. Taine et l'auteur de ce compte rendu sont présentés au lecteur, non plus comme des réactionnaires, mais comme des calomniateurs ; ailleurs enfin (p. CCLXXVIII), ils deviennent à la fois et des réactionnaires et des calomniateurs. Tout cela est, comme on le voit, d'une allure fine, distinguée, vraiment scientifique, charmante de discrétion et de courtoisie.

Qui voudrait lire la première étude que M. Flammermont, étant alors professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, publia [1], en juin 1885, sur la prise de la Bastille, parcourir ensuite les quelques pages que nous avons écrites sur le même sujet, en mars 1890, lire enfin le nouveau travail rédigé par M. F. sur la même question, à propos de la relation de Pitra, constaterait : 1° que M. F. abandonne en 1892 les conclusions auxquelles il était arrivé en 1885, aussi bien au sujet des meilleures sources à consulter pour écrire l'histoire de la prise de la Bas-

1. *Relations inédites de la prise de la Bastille, par le duc de Dorset, ambassadeur d'Angleterre en France, et le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne*, publiées avec une introduction et des notes par Jules FLAMMERMONT, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, Paris (A. Picard), juin 1885. In-8 de 32 pp.

tille, qu'au sujet de l'épisode le plus important qui l'aurait caractérisée; 2° que les conclusions formulées par M Flammermont, en 1892, sont précisément celles que nous avons exposées en 1890. — Certes, M. F. dit son fait, d'une plume dont le poids se fait sentir, à notre modeste étude ; aussi n'osons-nous pas avoir la présomption de croire que celle-ci ait pu contribuer, pour peu que ce fût, à ce revirement, d'autant que, dans les diverses parties de son livre où sont insérées, par hasard, les conclusions que nous avons publiées en 1890, M. F. ne nous cite plus, pas même à titre de « réactionnaire ».

Quand M. F. nous applique cette dernière épithète, il a trouvé une bonne plaisanterie ; mais d'où a-t-il pu tirer l'idée singulière (p. 1) que nous soyons un adversaire de la Révolution ? Du passage suivant, sans doute, qui termine notre dernier article sur les lettres de cachet imprimé dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1892 (p. 853) : « *A* « *priori*, l'on aurait dû penser qu'elle était restée saine et forte cette « bourgeoisie qui fit naitre avec tant de grandeur la Révolution fran- « çaise. La cause apparente, le prétexte de la Révolution a été l'arbi- « traire de l'Ancien Régime caractérisé par les lettres de cachet ; la « cause réelle, la cause sociale en a été dans le maintien au sein du peu- « ple de ces mœurs saines et fortes, puissantes de moralité et d'un rigide « sentiment de l'honneur que nous a révélées l'étude des lettres de « cachet ; et le peuple fut amené à se soulever contre un gouvernement « et une classe dirigeante qui, pour avoir perdu la tradition de ces « mœurs, laissaient apparaître dans chacun de leurs actes qu'ils étaient « devenus incapables de tenir le rôle qui leur incombait. »

D'ailleurs nous devons avouer que nous ne comprenons pas ce que représentent ces adversaires de la Révolution et ces partisans de la Révolution, dont M. F. parle tant ; car il ne s'agit ici que d'historiens. Que des hommes politiques, des publicistes soient, pour des causes diverses, adversaires ou partisans de la Révolution — très bien ; mais le rôle de l'historien est plus simple : s'il est amené à s'occuper de la Révolution, il étudie les faits avec soin, dans les meilleures sources, note les réflexions que ces faits lui ont inspirées directement et — ce second point, M. Flammermont, est essentiel — exclusivement ; puis exprime les uns et les autres avec le plus d'exactitude possible et avec loyauté.

Frantz Funck-Brentano.

---

53. — **Voltaire, études critiques,** par Edme Champion. Paris, Flammarion. 1893. In-8 de VIII-300 pp. 3 fr. 50.

Voici un livre qui fera plaisir aux amis de Voltaire. L'auteur pense que « Voltaire est mal connu... et qu'il faut corriger, au moins en partie, ce qui a été dit sur lui par les meilleurs juges ». Il ne trouve point d'ailleurs la principale cause des erreurs sur Voltaire dans la malveil-

lance, la calomnie, non ; « c'est la rage de parler de lui à tort et à travers sans l'avoir jamais bien lu ». M. Champion a lu Voltaire et l'a bien lu. Il le prouve au cours de ces vingt-trois chapitres où Voltaire est défendu contre les accusations de tout genre qu'on lui a lancées de tout temps, et qui paraissent reprendre faveur depuis quelques années, auprès même d'esprits à qui l'irréligion de Voltaire ne déplait pas trop dans son fond. C'est ainsi que M. C. explique Voltaire courtisan et Voltaire pratiquant, qu'il montre Voltaire patriote, qu'il excuse par des circonstances atténuantes Voltaire auteur de la *Pucelle*, etc.

L'ouvrage fera plaisir aux amis de la vérité ; non pas que ceux-ci doivent adopter partout les conclusions de l'auteur ; nous aurons à faire plus d'une réserve à ce sujet. Mais M. C. est bien informé ; il a lu les textes avec le contexte ; il cherche le vrai de bonne foi, et s'il lui arrive de se tromper, c'est assurément à son insu ; il ne se travaille pas à être spirituel ; enfin et surtout dans cette existence d'un homme qui mourut plus qu'octogénaire, et dans cette carrière de littérateur qui occupe environ soixante années, il sait distinguer des époques et établir des divisions. Comme tout le monde il connaît, mais il n'oublie pas comme certains les dates et les circonstances des ouvrages de Voltaire. Il semble qu'on lui fasse honneur là d'avoir suivi les règles d'une critique bien élémentaire ; mais lisez certains écrits sur Voltaire, anciens et récents, et vous verrez si l'on a tort de louer ce qu'on vient de louer chez M. Champion.

M. C. se défend d'avoir composé une « apologie » de Voltaire. Il faut bien avouer cependant qu'en plus d'un endroit son livre a un air d'apologie, et que l'auteur se contente à trop bon compte ou interprète les sentiments avec trop de faveur. Qui pourrait croire, comme M. Champion, que Voltaire suit *avec une véritable anxiété* les péripéties de la guerre de Sept Ans », d'après le texte cité par M. C. lui-même ? (p. 58) « Mon Dieu, que je m'intéresse à cette bagarre ! Je suis fâché d'être si loin, on sèche en attendant les nouvelles. » — Personne ne niera que Voltaire avait des précautions à prendre pour publier certains ouvrages ; qu'il n'ait pas mis son nom à la *Lettre de Charles Gouju* par exemple, cela est tout naturel ; mais comment qualifier le procédé d'un homme qui prend un pseudonyme pour se louer, ou bien pour attaquer un auteur qu'il vient de louer en son propre nom et sous sa signature ? c'est ce que fit Voltaire pour Maffei, et c'est ce que M. C. ne redit pas, à tort. — M. C. prend assez facilement son parti de la vilaine conduite que Voltaire tint à l'égard du président de Brosses (p. 16) ; il s'agissait, dit-il, d'une bagatelle de 300 francs ; fort bien ; la combattivité de Voltaire explique tout ; encore mieux ; mais si elle explique tout, elle ne justifie et n'excuse rien. — M. Champion, à propos du *Commentaire*, défend Voltaire d'avoir été jaloux de Corneille ; je crois qu'en gros il a raison sur ce point, mais il paraît trop bienveillant pour ce *Commentaire* (p. 69), ouvrage conçu et composé contre toute critique. Vol-

taire en a dit en effet (Nicom. III, 4, et *passim*) : « Le but de ce commentaire... est de tâcher de former des poètes et *de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers*. » Dans ces conditions il faut avouer que Corneille, l'écrivain en vers le plus personnel peut-être de notre littérature, qui en outre avait cessé d'écrire environ un siècle auparavant, était voué d'avance au mécontentement inopportun et à l'ironie déplacée de Voltaire. — Montesquieu a été jugé « très sainement » par Voltaire (p. 79); la vérité paraît être que Voltaire a jugé Montesquieu avec peu de justice et moins encore de convenance. Si M. C. n'avait pas prouvé de tant de façons sa parfaite connaissance de son auteur, on se demanderait s'il a lu ce jugement du *Dictionnaire philosophique* : « Dans le livre de Montesquieu (l'*Esprit des Lois*) l'esprit égare et la lettre n'apprend rien », ou ce propos de B, dans l'A B C, sur le même ouvrage : « Il m'a fait plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies et fortes, et des chapitres entiers dignes des *Lettres Persanes*. » — Pour en finir avec les critiques, plus d'un lecteur, j'imagine, froncera le sourcil à cette phrase (p. 106) : « La pente qui éloigne de Voltaire aboutit à Sedan. » Les preuves que M. C. a données du patriotisme et du libéralisme de Voltaire, si intéressantes qu'elles soient et quelques erreurs ou exagérations qu'elles aient corrigées, n'ont cependant pas assez de vertu pour nous persuader que la pente qui conduit à Voltaire conduise directement aussi à Valmy et à Jemappes.

Ces réserves faites, c'est justice et plaisir de rendre hommage à l'instruction très variée que donne le livre de M. Champion. Combien d'imputations injustes, fondées sur des paroles mal comprises, et que M. C. détruit ! Un exemple : on objecte au défenseur des Calas qu'il a écrit ceci à Richelieu, en date du 27 novembre 1761 : « Qu'on pende le prédicant Rochette ou qu'on lui donne une abbaye, cela est fort indifférent pour la prospérité du royaume des Francs. » M. C. démontre clair comme le jour (p. 59) que cet apparent badinage est une insinuation adroite, appropriée au caractère de Richelieu, à l'effet de sauver ledit Rochette ; il n'y a qu'à lire la suite de la lettre. Il n'est pour ainsi dire pas un chapitre de l'ouvrage où l'on ne trouve quelque rectification de ce genre. — Combien de jugements faux, causés par une lecture superficielle ou prévenue! M. C. montre dans un de ses meilleurs chapitres (XVI) qu'il n'y a pas au fond de *Candide* ce pessimisme désespérant que l'on croit ou que l'on dit y voir. Voilà enfin un écrivain, qui, tout en restituant le sens d'un ouvrage considérable, a le courage et le mérite de juger niais comme ils le sont et l'optimisme et le pessimisme, qui veulent nous obliger par raison démonstrative à nous sentir heureux ou malheureux. A ce bon sens, si rare de nos jours, on reconnaît l'élève de Voltaire. — Combien de jugements défavorables causés par un attachement à certaines gens ou à certaines choses que Voltaire a maltraitées ! Sainte-Beuve et Ernest Havet ont repris Voltaire d'avoir écrit que la

casuistique combattue par Pascal n'appartenait pas plus aux jésuites qu'aux autres ordres religieux. C'est un spectacle amusant, en vérité, de voir Sainte-Beuve et Havet défendre ces jansénistes inhumains, dont la doctrine répugnait si fort à la nature de l'un, aux opinions de l'autre; c'est aussi un plaisir inattendu de lire une défense des jésuites entreprise par M. Champion, de conserve avec quelques théologiens protestants; c'est un soulagement surtout de découvrir un écrivain libéral qui ne se laisse pas éblouir à l'auréole qu'a mise au front des jansénistes Sainte-Beuve, non sans sourire, comme l'ont vu ceux qui savent lire entre les lignes de *Port Royal*. — Les ennemis de Voltaire lui ont adressé des reproches, singuliers dans la bouche de quelques-uns, comme ce grief : mais Voltaire n'est qu'un monarchiste. M. C. montre, à l'aide des textes, ce qu'il y a de frivole dans l'oppositton devenue presque classique qu'on établit entre Voltaire, ce prétendu monarchiste, et Rousseau, ce prétendu républicain. — Des écrivains que l'impiété de Voltaire choque lui imputent à crime de n'avoir même pas attaqué le premier de front les doctrines de l'Église. Le *Sermon des cinquante*, disent-ils, le premier ouvrage de polémique agressive donné par Voltaire, doit être postérieur à l'*Émile*. Condorcet l'assurait sans preuves, et pour une fois on l'en a cru sur parole; Jean-Jacques, qui devait être bien informé, assurait le contraire; on conteste son témoignage, et on aimerait à dater le *Sermon* de la fin de 1762 pour enlever à Voltaire la gloire de s'avancer le premier des incrédules. M. C. prouve irréfutablement par un texte pris du Journal de Barbier qu'au mois d'août 1760 le *Sermon des cinquante* était connu à Paris, soit plus d'un an et demi avant la publication de l'*Émile* (mai 1762). Ce texte de Barbier est instructif : « Si l'auteur, dit-il, était connu, on ne lui ferait pas faire de voyage autre part qu'à la Grève, pour y être brûlé. » Or Rousseau écrivit et imprima que le *Sermon* était de Voltaire. On jugera dès lors si M. Faguet est juste en assurant que Rousseau n'a rien fait à Voltaire « que lui dire une sottise »; mais nous sommes pleins de courage devant le danger d'autrui et de miséricorde pour pardonner le tort fait au voisin. — Il y aurait encore bien des choses utiles, justes, neuves ou renouvelées à louer dans le livre si plein de M Champion; mais il faut s'arrêter, en recommandant la lecture de ce livre comme indispensable à quiconque veut connaître Voltaire. Toutefois le lecteur devra prendre garde que l'amour de l'auteur pour Voltaire et l'injustice outrée de certaines critiques qu'il réfute l'ont fait à son tour tomber dans un excès de bienveillance.

De rares fautes d'impression : p. 35, lisez le P. Annat et non Amat; *passim*, Genevois, au lieu de Génevois. Voilà longtemps que les Genevois protestent contre l'obstination de la plupart des Français à mettre un accent aigu sur la première ou la seconde voyelle de leur nom.

Edouard Droz.

54. — Ancona (Alessandro d') **Poesie di Alessandro Manzoni scelte ed annotate ad uso delle scuole.** Florence, Barbèra, 1892. In-16 de VIII-166 p. 1 fr. 50.

Comme l'Italie, pendant de longs siècles, n'a pu chercher ni la gloire de la politique ni celle des armes, elle s'est davantage attachée à ses écrivains; et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore les grands écrivains deviennent plus vite classiques chez elle que chez nous. On a certes dejà beaucoup écrit en France sur Lamartine, sur V. Hugo, mais presque uniquement sur l'ensemble, sur l'esprit de leurs œuvres; ils n'en sont encore qu'aux honneurs des éditions populaires; sauf pour quelques morceaux insérés dans les anthologies, ils n'ont pas encore reçu la consécration d'un commentaire suivi à l'usage des écoles. Au contraire, plusieurs des poètes contemporains de l'Italie ont déjà été annotés pour la jeunesse et mis officiellement entre ses mains; et ce n'est pas une des moindres curiosités de l'excellente édition annoncée dans cet article que d'y voir la foule de critiques qui s'étaient dès auparavant essayés à commenter dans le détail les vers de Manzoni. Un exemple suffira pour le montrer : M. d'Ancona et M. G. Mazzoni ayant proposé une interprétation nouvelle d'un vers d'*Adelchi,* dix-huit lettrés, parmi lesquels des hommes tels que MM. G. Rigutini, Cavallotti, G. Mestica, R. Fornaciari, Isid. Del Lungo, Antona-Traversi, étaient entrés en lice, les uns pour l'appuyer, les autres pour la combattre (v. p. 153-155).

Cette remarque prouve que l'édition à laquelle l'éminent professeur de Pise a donné ses soins ne sera pas seulement instructive pour les écoliers à qui elle facilitera l'intelligence de Manzoni. Mais M. d'Ancona n'en a pas moins bien atteint l'objet spécial qu'il s'est proposé. Sauf quelques longueurs presque impossibles à éviter pour un savant [1], il ne dit que ce qu'il faut, et il le dit avec autant de finesse que de clarté. Nous le louerons en particulier de n'avoir pas suivi l'usage trop souvent adopté dans les éditions scolaires d'Italie, de supprimer les notes littéraires, qui sont absolument indispensables aux collégiens; ce n'est pas, en effet, une raison, parce que des commentateurs ont pu exprimer en termes emphatiques un enthousiasme peu judicieux pour que des hommes aussi spirituels qu'érudits qui travaillent pour la jeunesse, ne lui

1. Par exemple, p. 7, on pouvait ne pas donner autant d'exemples d'une certaine façon d'employer le mot *orma*; ailleurs, il n'était pas nécessaire, semble-t-il, d'énumérer tous les écrits publiés de 1818 à 1830 pour ou contre les *Inni Sacri* de Manzoni, ni de discuter aussi à fond le point de savoir comment Charlemagne trouva un passage pour son armée à travers les Alpes. — Un retranchement d'un autre ordre et plus nécessaire aurait consisté à supprimer les vers *In morte di C. Imbonati* : puisque Manzoni a regretté et racheté la déplorable inspiration qui lui avait dicté cette apothéose du.... compagnon de voyage de sa mère, la pièce ne devrait pas figurer dans un recueil destiné aux collèges. On me dira que les conseils placés dans la bouche d'Imbonati respirent une belle morale; mais le choix du personnage profane les instructions qu'il débite.

ouvrent pas les yeux, je ne dis pas seulement sur des beautés délicates qu'elle ne voit pas, mais sur les beautés frappantes qu'elle sent très vivement quand on les lui commente, soit par des remarques, soit par un débit expressif, mais que, laissée à elle-même, elle aperçoit à peine. Nous ne féliciterons pas moins M. d'A. de l'esprit dans lequel il a rédigé cette partie de son commentaire : il s'est très nettement prononcé pour Manzoni contre ses détracteurs dont le nombre va diminuant, mais dont la race n'a pas encore disparu. Assurément il faut excuser les patriotes militants qui, comme Settembrini, pénétrés du besoin que l'Italie avant sa libération avait de tous ses enfants, voulaient enrôler de force tout le monde dans une croisade contre le Vatican, et qui traitaient parfois Manzoni ou tel autre grand écrivain en soldat réfractaire. Mais il est temps de s'apercevoir que, de même que parmi les martyrs du Spielberg, celui qui a le plus fait maudire à l'Europe le *carcere duro* est précisément celui qui n'a jamais maudit ses bourreaux, de même Manzoni, qui n'a point passé un seul jour dans les prisons de l'Autriche, a pourtant, lui aussi, préparé à sa manière l'indépendance de sa patrie; car l'admiration qu'un auteur inspire conduit à la sympathie pour ses compatriotes. M. d'A. a donc raison de ne pas vouloir qu'on oppose injustement Berchet à Manzoni (p. 95) et de soutenir qu'au reste les *Inni sacri* ne sont en aucune manière inspirés par des passions rétrogrades; on s'associe à l'impatience que lui cause le parti-pris qui aveuglait des lecteurs prévenus sur les vers les plus touchants.

Enfin on remarquera l'élévation du commentaire toutes les fois qu'il faut faire ressortir la leçon de morale qu'un passage suggère [1] et le soin avec lequel M. d'Ancona évite de disperser l'attention des écoliers. Il s'est soigneusement abstenu de leur parler de tout à propos de Manzoni. Il ne leur refuse pas à l'occasion une anecdote amusante ou touchante, mais à la condition qu'elle soit courte et étroitement liée à sa matière [2]. Il n'indique même que très sobrement les questions générales auxquelles pourrait conduire son texte; il le fait magistralement quand il le veut, par exemple (p. 7), dans le préambule de la pièce intitulée *Urania;* il rapproche çà et là Chateaubriand et Lamartine de Manzoni; mais il s'applique d'ordinaire à fixer l'attention des élèves sur les morceaux mêmes qu'il leur met sous les yeux; il est en effet plus urgent, surtout à notre époque, de fixer l'intelligence de la jeunesse que de l'ouvrir; et il appartenait à un homme d'une érudition aussi étendue de rappeler cette vérité également opportune au nord-ouest et au sud-est des Alpes.

Charles DEJOB.

---

1. V. notamment les réflexions sur le sixième vers de l'hymne de la Pentecôte.
2. V. l'histoire des copies manuscrites du *Cinque Maggio* et des erreurs d'attribution qu'elles causèrent à la police autrichienne; voir aussi l'anecdote de la déclamation de ce morceau faite un jour par Gœthe devant quelques amis.

55. — **Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps,** par Emile Michel, membre de l'Institut. Librairie Hachette et Cie. 1 vol. grand in-8. Prix : 40 fr.

Si jamais œuvre a été composée avec soin, attablée de longue date, minutée avec amour, nourrie de recherches originales, enfin revêtue de ce caractère définitif qui est si rare en face des exigences de la critique actuelle, c'est bien celle de M. Émile Michel, c'est cette magistrale étude d'ensemble sur la vie, l'œuvre et même l'époque de Rembrandt.

Après tant d'études et de travaux partiels, inspirés déjà par l'artiste de génie qui est la gloire de la Hollande, il s'agissait, cette fois, de reprendre tout en sous-œuvre, d'aller aux sources, de rassembler les documents originaux, et puis enfin de voir, d'étudier et de critiquer l'œuvre entière du maître. La tâche n'était pas aisée ; mais nul n'était plus compétent pour la mener à bonne fin que celui qui l'entreprenait ; nul n'était mieux préparé, par la lucidité des vues, la sûreté du goût et la patience dans la recherche, à écrire la monographie rêvée.

M. É. M. non seulement avait déjà publié un travail sur Rembrandt, quand il a entrepris celui-ci, mais il avait montré, dans de nombreuses et solides études, la compétence qu'il avait puisée à la fréquentation des musées étrangers. Résolu à ne s'en pas fier à ses premières impressions, à ses notes hâtives, il refit, dans ce but plus spécial, tous ses pèlerinages artistiques, séjourna à plusieurs reprises en Angleterre, retourna en Russie, en Suède, en Danemark, et parcourut à nouveau toute l'Allemagne. Il s'était dit, et c'est la vraie méthode, que pour dégager et rendre une impression juste de l'œuvre et du caractère de Rembrandt, il fallait commencer par vivre avec lui en quelque sorte, au milieu de ses tableaux, de ses eaux fortes, et de ces dessins ou croquis où se peignent encore les pensées de l'artiste. On ne saurait trop louer la façon dont il a accompli son dessein et atteint son but.

Maintenant, disons tout de suite que les éditeurs ont mis à la disposition de l'écrivain toutes les ressources dont peut disposer à l'heure actuelle la phototypie. M. É. M. en a profité pour donner *exclusivemeut* des reproductions *directes* des œuvres de Rembrandt. et il y en a trois cent quarante-trois, hors texte ou dans le texte, tableaux, sanguines, crayons, eaux-fortes ; et pas une manquée, et il y en a bon nombre d'admirables. Aussi quel document de premier ordre, et combien supérieur à la plupart des monographies du même genre ! Il faut absolument en arriver là maintenant : du moment qu'il s'agit de reproduire les chefs d'œuvre d'un autre artiste, il ne faut pas qu'aucun dessinateur, quelqu'habile qu'il soit, vienne se mettre entre les œuvres et le lecteur ; la photographie seule est admissible, mais, dans la perfection de ses procédés, bien entendu. Cela seul assurera toujours une supériorité marquée aux ouvrages qui l'emploieront.

C'est une vie bien curieuse et bien attachante que celle de Rembrandt, et sans nous attarder à y entrer à la suite de son biographe si abondam-

ment informé, il nous est loisible d'en signaler l'intérêt extrême. Nul artiste peut-être n'a offert, en un contraste plus complet et plus douloureux, le spectacle d'un génie puissant allié à une faible nature d'enfant; nul n'a traversé plus d'épreuves cruelles et souvent méritées sans abandonner un instant cette inébranlable force de volonté pour le travail, cet inaltérable amour de l'art. On sait d'ailleurs qu'il fut longtemps méconnu, presque toute sa vie d'abord, et depuis. Les recherches qu'il a fallu faire n'en ont pas été plus faciles. « D'humeur solitaire et très indépendante, nous dit M. Emile Michel, Rembrandt n'a guère frayé avec les personnages en vue de son temps. Après avoir joui un moment de la vogue, au commencement de son séjour à Amsterdam, il a fini ses jours dans la pauvreté et l'abandon. Les informations que nous ont laissées sur lui ses contemporains se réduisent donc à peu de chose. » — Il faut même ajouter qu'il y a souvent lieu à se défier des fables qu'on débitait sur le compte de Rembrandt dans son pays, et qui sont ordinairement le contre-pied de la vérité, comme on l'a démontré, preuves en main, quand les érudits ont recommencé de s'occuper de lui. (Voy. l'excellente bibliographie de l'introduction, et les appendices.)

La méthode de M. M. est très simple : il suit Rembrandt pas à pas et sous toutes ses faces à la fois, dans sa vie mesquine de chaque jour et dans son travail artistique, le faisant revivre ainsi au milieu de ses œuvres mêmes, qui en reçoivent comme une élucidation plus complète et plus attachante pour nous, car elles semblent parler à présent, quand nous les interrogeons, et nous dire tout ce qu'elles cachent de souffrance et d'enthousiasme, et quelle flamme de génie les a conçues et évoquées. — Et puis l'auteur, comme l'indique le titre, a voulu envelopper l'histoire de cette existence exceptionnelle, d'une étude pittoresque et approfondie de la société et du milieu où elle s'est écoulée. Le lecteur ne lui saura certes pas mauvais gré des informations qu'il lui apporte ainsi sur Leyde, où naquit Rembrandt (en 1606), et sur Amsterdam, où il s'installa quand il crut tenir le succès et où il mourut (en 1669). On ne trouvera pas superflues non plus les pages consacrées aux artistes prédécesseurs de Rembrandt ou ses contemporains, à ses élèves, à ses amis, sa famille, sa femme surtout, la belle Saskia, dont nous avons tant de portraits divers.

Enfin chacun remerciera l'auteur de ces tables copieuses qu'il a placées à la fin de l'ouvrage. Ce sont les catalogues, aussi complets que possible, des tableaux et des dessins de Rembrandt, distribués, non par ordre chronologique (le livre même suffit à cela), mais par collections actuelles, ce qui permet de se rendre compte de l'importance de chacune et rend commodes les recherches si l'on a dessein de les aller visiter. On sait que l'on ne connaît pas moins de quatre cent cinquante tableaux du maître, et deux cent soixante-dix eaux-fortes; quant aux dessins, ils sont innombrables. Remercions M. Michel de nous avoir fait connaître la fleur de tout cela dans son bel ouvrage, de nous avoir introduit dans

la familiarité de l'artiste ; félicitons aussi les éditeurs qui ont si bien présenté ce choix exquis de chefs-d'œuvre. A tous les points de vue, c'est un livre qui, dans ces conditions, n'a pas son pareil aujourd'hui.

Henri de CURZON.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Salomon REINACH nous envoie : *L'Évangile de saint Pierre* (*République française*, 5 janvier 1893), Paris, Alcan-Lévy, 24 pp. in-16. Dans cet article, il développe principalement l'idée que l'auteur n'a pas connu les évangiles synoptiques et est un nouveau témoin à entendre.

— Sous le titre de *Peiresc, abbé de Guitres* (Paris, Picard, 1893, in-8°, 61 p.), M. TAMIZEY DE LARROQUE a publié un Supplément à la notice de M. de Lantenay. Ce sont les documents de la collection Libri qui lui ont permis d'ajouter quelques pages à l'histoire de l'abbaye de Guitres et de réparer ainsi quelques péchés d'omission de son devancier. Les lettres qu'il donne apportent nombre de renseignements intéressants sur le monastère et sur un de ceux qui eurent, avant Peiresc, à le gouverner On trouve même dans la brochure de piquants détails sur « l'habile résistance opposée par le maître du bercail aux loups ravisseurs qui voulaient lui enlever tantôt une part de son abbaye, tantôt son abbaye tout entière ; rarement on a lutté avec autant de persévérance *pro domo sua* ; et certes, il ne s'agissait pas de vulgaires compétiteurs : ce n'étaient rien moins que de grands et puissants cardinaux, l'un, presque le roi de la Guyenne, François de Sourdis, l'autre, presque le roi de la France, Armand de Richelieu ».

ALLEMAGNE. — En 1557, les quatre grandes villes protestantes de la Suisse, Zurich, Berne, Bâle, et Schaffhouse envoyèrent une députation au roi de France Henri II, pour le prier de laisser la liberté de leur culte aux Vaudois du Piémont, soumis depuis 1538 à la domination française. M. A. HOLLAENDER, déjà connu par ses deux études : *Strasburg im Smalkaldischen Kriege* et *Strasʒburg im franʒœsischen Kriege*, 1552, a trouvé dans les papiers de Baum à la bibliothèque universitaire de Strasbourg la relation d'un de ces députés et il l'a analysée dans un article de l'*Historische Zeitschrift* dont il nous envoie un tirage à part (*Eine Schweiʒer Gesandtschaftreise an den franʒœsischen Hof im Jahre 1557*. La relation est fort curieuse ; on y trouve des descriptions précises des villes traversées par la délégation : Besançon en Franche-Comté, Dijon, Troyes, Châlons, Saint-Denis, Compiègne, Reims ; on y trouve aussi une peinture de la cour à cette date, un portrait du roi et des principaux personnages de son entourage. Quelques traits de mœurs ont excité l'indignation de ces graves protestants et M. Hollaender s'indigne à ce sujet encore plus qu'eux. Les délégués furent bien reçus à la cour, mais poliment éconduits. Ce ne furent pas leurs prières mais les événements qui épargnèrent aux Vaudois les horreurs d'une persécution. La France éprouva, cette même année, le désastre de Saint-Quentin et ne put songer qu'à défendre ses frontières menacées ; le traité de Cateau-Cambrésis rendit bientôt le Piémont à la Savoie.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 30 janvier — 1893



56. — Ch. Waldstein. **Excavations of the american School of Athens at the Heraion of Argos.** 1892. N° I. London, Williams and Norgate, 1892. In-4, 20 p. et 8 pl. en phototypie.

Il faut remercier M. Waldstein, le directeur de l'École américaine d'Athènes, d'avoir porté si vite à la connaissance des archéologues les beaux résultats de sa campagne de fouilles à l'Héraion. Nous savions par Pausanias qu'il y avait là un premier temple, brûlé en 423, et un second construit par Eupolemos vers 420. C'est dans ce second temple que se trouvait la Héra chryséléphantine de Polyclète et l'on a lieu de croire que toute la décoration sculpturale de l'édifice avait été dirigée par le grand maître argien. De cette décoration, l'École américaine a retrouvé des parties importantes, une très belle tête de femme (incontestablement du v<sup>e</sup> siècle et assez semblable à la Héra Farnèse), qui vient peut-être d'un des frontons, et divers fragments des métopes, notamment un torse viril et deux têtes d'un excellent style, dont l'une est celle d'un Phrygien ou d'une Amazone. Grâce à ces découvertes, l'étude du génie de Polyclète entre dans une voie nouvelle et pourra désormais s'appuyer sur des documents plus sûrs que des répliques d'époque alexandrine ou romaine.

Mais ce n'est pas tout. Aux environs du second temple, les explorateurs ont rencontré une couche épaisse d'ex-voto archaïques, bronzes, terres cuites, ivoires, tessons de vases, qui, d'après le catalogue très sommaire qu'en donne M. Waldstein, offrent un intérêt de premier ordre pour la connaissance de l'époque mycénienne. Dans le nombre, je signale un lion de porphyre avec hiéroglyphes, des objets en faïence égyptienne, des perles d'ambre, une quantité de fragments de vases archaïques, des figurines d'animaux en bronze, en ivoire, en terre cuite. On ne peut que souhaiter la rapide publication de ce trésor; quelques spécimens de terres cuites archaïques ont déjà été réunis sur la pl. VIII et suggèrent des comparaisons très intéressantes avec la céramique primitive de Chypre, de Tanagre et d'autres lieux.

A la p. 6, M. W. a oublié que l'attribution de la *tholos* d'Épidaure à Polyclète est désormais certaine, et que ce résultat est dû à M. Foucart (*Bull. Corr. Hellén.*, t. XIV, p. 589). A la page suivante, il mentionne un sacrifice offert par Agamemnon sur l'emplacement de l'Héraion d'après *Dict. Crit. (sic)*; mais Dictys ne dit pas que le sacrifice ait été offert en cet endroit; on y conféra seulement à Agamemnon la direction de l'entreprise contre Troie *(Dein in templo Junonis Argivae rectorem omnium declarari placuit)*. En somme, le travail de M. Waldstein est bien fait et j'aimerais à le louer sans réserves si l'auteur était parvenu à s'affranchir du style alambiqué qui rend si pénible la lecture de ses écrits [1].

Salomon Reinach.

---

57. — F. Kœppner. **Der Dialekt Megaras und der megarischen Colonien** Tirage à part du 18e Supplementband der Jahrbücher für classische Philologie, p. 530-563,. Leipzig, Teubner, 1891.

La collection des inscriptions mégariennes réunies par Bechtel dans le recueil de Collitz (t. III, fasc. 1, 1888) a inspiré à M. Köppner l'idée de composer cette dissertation. Elle est faite comme les autres de ce genre, c'est à dire qu'elle énumère, d'après le plan connu, toutes les formes qui se rencontrent dans les textes. Mais M. K. ne me semble pas avoir soumis à une critique assez précise toutes les inscriptions du recueil : dans l'inscription n° 3025, par exemple, il se trouve des formes qui n'appartiennent pas à la langue de Mégare, et qui ne sont empruntées ni au béotien ni à la κοινή; or les paragraphes de la fin parlent seulement de l'influence de ces deux dialectes; il eût été préférable d'abord de signaler, dans l'énumération des textes épigraphiques (p. 531-536) ceux dont le dialecte n'est pas pur, ensuite de ne pas laisser dans l'ombre l'influence de certains dialectes du nord et du nord-est du Péloponnèse, influence qui, pour être moins sensible à première vue, n'en méritait pas moins d'être discutée. D'ailleurs, l'origine de certaines formes n'est pas toujours déterminée avec sûreté : Μητροδρώρου (3016) et Ἀθηναῖος (3017) ne doivent par leur η à l'influence de la κοινή; le premier nom est celui d'un Éphésien, et le second l'ethnique d'un artiste qui lui donne selon l'usage la forme de son pays. Que penser de cette assertion de M. Köppner, qu'Aristophane ayant dû étudier en même temps le béotien et le mégarien, il n'est pas surprenant qu'il ait confondu les deux dialectes et mis dans la bouche d'un mégarien des formes béotiennes (p. 561)? L'explication εἰστᾶλαν de ἐν στᾶλαν est erronée (p. 547); ν devant σ + consonne disparaît sans que la voyelle précédente soit modifiée. Ce

1. Exemple : *The degree of prominence these questions have received is not in a direct ratio to the degree of conclusiveness which the various opinions held can claim.* Qu'aurait dit Gibbon d'une phrase pareille?

travail, somme toute, est assez insignifiant, surtout venant après celui de Schneider sur le même sujet (1882); et bien que M. Köppner ait eu à sa disposition plusieurs textes inconnus à son devancier, il nous permettra d'estimer qu'il n'était pas indispensable de l'imprimer. On publie déjà bien assez d'ouvrages dénués de valeur, et qui ne servent qu'à une chose, à faire accuser d'ignorance ceux qui ne les citent pas : il est vrai que c'est un procédé facile pour se donner à soi-même un brevet d'érudition.

My.

---

**Monumenta Germaniae historica :**

58. — **Poetarum latinorum medii aeui,** tomi III partis alterius fasciculus I : *Poetae latini aeui carolini* t. III, p. II, fasc. I ; recensuit Ludwig Traube. Berolini, apud Weidmannos, 1892, VI pp. et pp. 265-517 in-4. Prix : 10 m.

59. — **Epistolarum tomus III : Epistolae merowingici et karolini aeui, I.** VI-762 p. in-4. Berolini, apud Weidmannos, 1892. Prix : 25 m.

La suite des *Poetae aeui carolini* était attendue depuis six ans. M. L. Traube, dont l'autorité s'affirme de plus en plus en ce domaine par des publications successives pleines de résultats précieux, nous donne non pas la fin du recueil, mais un fascicule considérable dont voici brièvement le contenu. 1° *Carmina Centulensia :* recueil de pièces dues à des moines de Saint-Riquier, Fredigardus, Odulfus et surtout Micon. Ce dernier est l'auteur de l'opuscule très important, sorte de *Gradus*, où la quantité de près de quatre cents mots latins est justifiée par une ou plusieurs citations des poètes latins. M. T. a reconstitué l'histoire de ce livre d'enseignement. Formé à l'origine par des maîtres Lombards, remanié à Reichenau entre 820 et 825, il a été considérablement accru par Micon à l'aide d'autres recueils du même genre. Il n'est donc pas sûr que Micon avait à sa disposition tous les auteurs qu'il mentionne. De fait, à l'exception de deux ou trois citations qui n'ont pu être identifiées, tous ces textes appartiennent à des ouvrages conservés jusqu'à maintenant. 2° *Dialogus Agii.* C'est le poème, écrit en distiques, sur l'abbesse Hathumoda de Gandesheim, une des rares œuvres de cette époque qui aient un intérêt littéraire. M. T. rend vraisemblable l'identification de l'auteur avec l'anonyme qu'on appelle le poète saxon. 3° *Bertharii Carmina.* Ce Bertharius fut abbé du Mont-Cassin depuis 848. M. T. renouvelle sa biographie presque entièrement. 4° *Carmina de Ludouico II imperatore.* Ce sont le rythme abécédaire des soldats de l'empereur Louis II contre les habitants de Bénévent qui s'étaient emparés de la personne de ce prince, et l'épitaphe du même empereur qui se lit encore dans la cathédrale de Milan. L'antiquité de cette dernière pièce (sinon de l'inscription actuelle) est garantie par un ms. de la fin du IXe siècle. 5° *Hincmari carmina.* 6° *Heirici carmina,* précédés d'une notice biographique et littéraire entièrement neuve. — Cette analyse sommaire ne donne qu'une idée imparfaite de l'intérêt de ce volume.

Quand la collection des poèmes de l'époque carolingienne sera terminée, non seulement maintes rectifications devront être faites au détail de l'histoire générale, mais l'histoire littéraire de ce temps sera à récrire. Pour mener à bonne fin une tâche de ce genre, il ne suffit pas d'avoir les qualités de l'historien, il faut encore la préparation du philologue. M. T. répond à toutes les exigences : établissement des textes, comparaison des œuvres, recherches biographiques, histoire politique et religieuse, les diverses parties de cette entreprise complexe sont de même valeur.

On ne saurait faire des éloges aussi universels de l'autre volume. Il suffit d'en parcourir les tables et d'y lire : *index epistolarum, index personarum*, pour être averti qu'on change de milieu. La disposition de l'apparat critique est un autre signe. Les mss. sont représentés par des chiffres, ce qui est certainement moins net à l'esprit que des lettres, surtout si l'on combine, comme souvent ici, les lettres avec les chiffres. Les variantes sont indiquées par des notes dont les appels sont constitués par des lettres minuscules. Comme les pages sont grandes, il faut d'ordinaire trois séries alphabétiques. Il arrive même qu'une lettre sert plusieurs fois à un renvoi de même nature, mais à des places différentes (v. p. 14, lettre *c* de la troisième série). En marge de l'apparat, en regard du commencement de chaque série, est inscrit le numéro de la ligne du texte correspondante. Enfin on est renvoyé par des chiffres au commentaire historique qui court le long des pages sous l'apparat. C'est l'idéal de la complication. Un troisième point sur lequel ce volume prête le flanc aux critiques des philologues, c'est la négligence avec laquelle l'élément littéraire de ces lettres a été traité. Je ne parlerai pas de l'orthographe. Les éditeurs paraissent avoir suivi aveuglément le plus ancien ms. pour chaque pièce ; le procédé est arbitraire, mais il est difficile de trouver une méthode rationnelle en la matière. Ce qui est plus grave, c'est l'absence d'une table des auteurs cités. Elle aurait peut-être grossi outre mesure ce gros volume. On aurait pu faire un choix. A plusieurs reprises, par exemple, les anciennes versions de la Bible sont employées ; ainsi pp. 352 et 353 dans les lettres de saint Boniface. Pour s'en douter, il ne faudrait pas avoir à feuilleter tout le volume. Une autre lacune des tables est l'omission des références aux pièces versifiées ; il y a bien, dans l'*index rerum et uerborum*, une mention *uersus* qu'on s'imaginerait plutôt destinée à signaler quelque emploi singulier du mot ou quelque usage particulier, stichométrique ou autre. Les renvois qui l'accompagnent prouvent que c'est la table des passages rythmiques ou métriques ; elle est loin d'être complète [1]. D'un autre côté, on ne trouve

1. Voici la liste des fragments versifiés. Hexamètres : *Abbas Gutberctus*, p. 406, 37 (a. 764) ; *Arbiter omnipotens*, 281, 15 (vers 735) ; *Casibus innumeris*, 182, 9 (s. Columban, 612-615 ?) ; *Crescere te Deus*, 390, 5 (Lulle, 732-754) ; *In Caelo flagrans*, 425, 14 (a. 757-786) ; *Suscipe*, 182, 9 (s. Columban, 612-615 ?) *Te Deus altithronus*, 302, 1 (a. 742-743, s. Boniface) ; *Vive Deo felix*, 413, 11 (a. 787-781) ; Carmen figura-

aux *initia* que les pièces qui commencent par des vers, sans que rien les distingue des morceaux écrits en prose. Toute cette partie, peu considérable, il est vrai, des textes publiés, révèle l'indifférence des éditeurs. Tandis que, pour le plus grand profit des lecteurs, ils sont en d'autres cas peu sobres de références, on ne trouve pas de renvoi pour les morceaux rythmés à la dissertation de M. W. Meyer ni aucune indication qui en tienne lieu. Si leur attention s'était portée de ce côté, ils auraient compris l'importance d'une pièce inconnue de M. W. Meyer, ensevelie qu'elle était dans le *Corpus Francicae historiae ueteris* de Freher et dans les *Historiae Francorum scriptores* de Du Chesne. C'est une lettre d'Auspicius, évêque de Tulle, à Arbogast, rédigée vers 460, dans le type décrit par M. Meyer comme comprenant des vers de 8 syllabes de rythme iambique et dont notre volume offre des exemples (p. 240 et sqq.). En réalité, il semble bien que l'on a affaire ici à un vers de seize syllabes, avec coupe après la huitième. Le dernier mot de ce long vers est toujours un mot ou un groupe métrique trisyllabique, quelquefois cependant un mot ou un groupe de cinq syllabes. Ce n'est pas un hasard. Cette pièce a une structure d'autant plus intéressante qu'elle est plus ancienne : c'est peut-être, après le psaume alphabétique de saint Augustin, et sans parler de Commodien, le plus ancien morceau rythmique dont on puisse fixer la date approximative.

Ces observations portent sur un des côtés secondaires de cette publication. L'intérêt est surtout historique. M. Gundlach a la responsabilité de la plus grande partie du volume : *Epistolae Arelatenses genuinae, epistolae Viennenses spuriae, epistolae Austrasicae, Columbae epistolae epistolae aeui Merowingici, Codex Carolinus, epistolae Wisigoticae, epistolae Langobardicae*. M. Arndt a publié les lettres de Didier, et Dümmler, celles de saint Boniface et de Lulle. M. Gundlach s'était préparé à sa tâche par un ouvrage important sur la rivalité des églises d'Arles et de Vienne et par une série d'articles. Je constate qu'il maintient son opinion sur l'origine de la collection viennoise et qu'il l'attri-

---

tum perdu, 385. — Adoniens : *Accipe quaeso*, 186, 10 (s. Columban, 612-615?). — Distiques : *Care mihi in aeuum*, 671, 5 (a. 616-620) ; *Culmen honorificum*, 128, 28 (Fortunat, v. 568). — Vers rythmiques : *AEthereus qui omnia*, 245, 34 (AEthilwaldus avant 706; W. Meyer, *über lat. Rythmen*, p. 95, nº VIII, 20); *Lector casses catholicae*, 240, 10 (pseudo-Aldhelm? avant 706 ; W. Meyer p. 95, VIII, 17) ; *Mundus iste transibit*, 189, 1 (Columban, 612-615 ? W. Meyer, p. 97, IX, 5) ; *Nuper dein labentibus*, 243, 35 (AEdilwaldus avant 706; W. Meyer, VIII, 18); *Praecelso expectabili*, 135, 17 (Auspicius vers 460 ; voir ci-dessus) ; *Pro me quaero oramina*, 430, 1 (a. 757-786; W. Meyer, p. 96, VIII, 25); *Summum satorem solia*, 245, 10 (avant 706 ; W. Meyer, p. 95, VIII, 19) : *Vale Christo*, 425, 26 (757-786; W. Meyer, p. 96, VIII, 23); *Vale uale fidissime*, 246, 35 (Aldhelmus avant 706 ; W. Meyer, p. 95, VIII, 21); *Vale uerae uirgo uitae*, 257, 7 (717-718 ; type nº VIII de W. Meyer ; les éditeurs auraient dû séparer par un blanc les deux membres; je doute que *Christum* fasse partie du texte); *Vale uiuens feliciter*, 428, 28 (a. 757-786 ; W. Meyer, p. 96, VIII, 24). Les poèmes attribués à saint Boniface ont été déjà publiés dans le premier volume des *Poetae aeui carolini*.

bue en totalité à Guy de Bourgogne. Il ne paraît pas avoir connu les réserves faites à ce sujet par M. Duchesne [1]. L'ensemble de ces textes est édité avec un soin suffisant pour servir aux travaux des historiens [2].

Paul Lejay.

---

60. — **Le latin mystique. Les poètes de l'Antiphonaire et la symbolique au moyen âge**, par Remy de Gourmont, avec une préface de J.-K. Huysmans. Paris, Léon Vanier, 1892. 1 vol. in-8, xvi-378 pp.

L. Traube a récemment traité avec sévérité [3] la *Geschichte der christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des 8 Jahrhunderts* de M. Manitius (Stuttgart, 1891); il a dénoncé cet ouvrage comme superficiel, criblé d'erreurs, d'une érudition plus apparente que solide. Le livre de Manitius n'en est pas moins un chef-d'œuvre de science et d'exactitude en comparaison de celui de M. Remy de Gourmont.

*Le Latin mystique,* il est vrai, ne se présente point comme un travail scientifique. Le titre, si bizarre, suffirait à en avertir. La miniature qui orne la première page n'est pas moins caractéristique: le préfacier semble l'avoir prévue quand il parle (p. xi) des peintres pseudo-mystiques « qui dessinent des personnages frustes et les cerclent avec du fil de fer, après les avoir remplis de couleurs crues ». Aussi bien, l'auteur avertit expressément le public de ses intentions (p. 11) : « On voudrait établir une anthologie de la poésie latine du iiie au xive siècle, et entremêler de notes les citations et les traductions. » Il avoue qu'il se propose de faire, non de l'« érudition », mais de la « littérature ».

Cette loyale déclaration nous empêche de juger ici l'ouvrage de M. de G. comme nous l'aurions fait sans cela. Nous lui aurions reproché, s'il ne s'était point par avance esquivé avec tant de bonne grâce, l'extraordinaire incorrection des textes qu'il reproduit [4]; les

---

1. *Bull. cr.*, 1891, 245.

2. La pièce de Fortunat (Leo App. n° 34, p. 291) reproduite p. 128, 28 d'après le Vaticanus 866, prouve que la barbarie de l'orthographe ne garantit pas la sûreté de la tradition : v. 3, *mercis* au lieu de *meritis* fausse le vers et le rend inintelligible. — P. 386, n. 2 : sur ces prophéties allitérées (et rythmées) de la chute de l'Empire romain, cf. Schepss, dans *Blætter f. das bay. Gymnasialschulwesen*, 1892, 3e-4e livr. — P. 436, dans la pièce qui est la seule inédite du vol., je crois, les citations non retrouvées par M. G. proviennent du *Te Deum*. — P. 717, 14 : *uirginitas sine scientia... nomen tantum sine opere possidens, nequaquam canopei sponsalis limen ingreditur :* M. G. propose comme équivalent *cubiculum ;* mais *canopeum* est cité par Du Cange comme une autre forme de *conopeum*; ce mot désigne toute espèce de baldaquin, celui qui surmonte l'autel *(canopeum quod suspenditur super altare)*, celui qui surmonte un lit, comme ici. La locution est bizarre, mais la lettre où elle est employée est l'œuvre d'une précieuse mérovingienne.

3. *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, XXXVI, 203.

4. Non seulement l'anthologiste n'a jamais recouru aux manuscrits; non seulement il s'est presque toujours servi de détestables éditions, qui lui ont fourni plus

noms fameux qu'il estropie ; les références (très souvent inexactes) qu'il donne, et celles qu'il ne donne pas ; les fausses attributions qu'il accepte sur la foi de cette déplorable publication, les *Carmina e poetis christianis excerpta ad usum scholarum* de Félix Clément [1] ; son ignorance des meilleures éditions et des résultats les plus assurés de la critique moderne, tant française qu'allemande. S'il avait eu la prétention de se faire lire par les gens instruits, nous aurions pris à tâche de compter, dans une douzaine de pages, choisies au hasard, les erreurs matérielles qui s'y trouvent. Mais nous sommes en présence d'une œuvre littéraire où « la science n'a pas été priée » [2].

Si net qu'ait été l'aveu de M. de Gourmont, il n'a pas, paraît-il, convaincu tout le monde ; voilà ce que nous regrettons. Le préfacier, en particulier, semble tenir en haute estime l'érudition de l'auteur ; il est convaincu par ses « doctes persuasions » ; il le déclare « vraiment expert ». N'est-il pas à craindre que d'autres personnes incompétentes [3] ne se méprennent de même sur la valeur scientifique du *Latin mystique?* A la place de M. de Gourmont, j'aurais supprimé, pour couper court à toute équivoque, la bibliographie assez copieuse, mais qui trahit, hélas! tant d'inexpérience [4], des pages 349-358 ; car elle ne peut servir

d'une fois (sans qu'il s'en aperçût) un texte inintelligible, mais il a ajouté beaucoup de fautes de son crû, à cause de la négligence qu'il a apportée dans ses transcriptions. Comparez, par exemple, la p. 354 du t. V des *Lettres chrétiennes* avec la p. 235 du *Latin mystique*.

1. M. de G. attribue à tort, comme j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer ailleurs, l'insupportable rapsodie qui est intitulée *Philomena* à saint Bonaventure, et quantité de pièces médiocres à saint Bernard, dont ce grand homme est innocent. — Je sais bien qu'il déclare (p. 362) que les questions d'attribution sont « très secondaires pour qui juge les œuvres en soi ». Mais n'aurait-il pas jugé les mêmes œuvres autrement, s'il les avait tenues pour anonymes?

2. On ne peut s'empêcher toutefois de constater que, dans un livre imprimé avec quelque élégance, les fautes d'impression fourmillent au point de laisser croire que le bon à tirer a été donné sur les premières épreuves.

3. Cf. un compte rendu élogieux de M. Anatole France dans *Le Temps* du 11 décembre 1892 : « [Les lecteurs de M. G.] ne pourront mettre en doute le zèle et la docte ardeur du périégète chrétien ... Il faut louer le jeune enthousiaste de s'être frayé des voies intentées. »

4. « La Liste des principaux ouvrages consultés » n'est disposée suivant aucun ordre intelligible ; les indications bibliographiques sont, en outre, tout à fait insuffisantes. Il y est parlé des *Analecta Bollandica* et de l'*Anzeiger für deutsch Vorzeit*. Des ouvrages très importants sont omis, mais beaucoup de livres sans valeur (comme celui de Duffield) sont soigneusement mentionnés. — La bibliographie des sources est plus étonnante encore : M. de G. n'a jamais entendu parler des éditions des *Poetae latini* de la collection des *Monumenta*. « Bernard de Morlaix ou de Morlay » (*sic*) ne lui est connu que par Duffield ; son appendice B n'est qu'une table alphabétique de la collection Migne, augmentée de quelques indications sans valeur. — J'aurais supprimé aussi les notes (pp. 359-366), où se lisent des références comme celles-ci :

« *Proclos* [i. e. Proclus]. — Voyez A. Hertzberg, *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, Paris, 1888, 2 vol. in-8°.

à rien, si ce n'est, ce qui n'était pas certainement dans les intentions de l'auteur, à jeter de la poudre aux yeux.

Il n'est pas aussi facile, dit très bien M. Huysmans en sa préface, de « faire du mysticisme » que les petits jeunes gens se l'imaginent. « Il ne suffit point d'être instruit, d'être ingénieux, de s'assimiler plus ou moins bien les œuvres des autres ;..... il faut bien des choses, il en faut tant que les journaux libres-penseurs peuvent dormir en paix ! Ils ne rencontreront pas d'artistes qui aient le courage, même en se rendant compte de l'inanité de leurs passions et de l'absurdité de leur vie, de se renverser de fond en comble, de se renoncer, de vivre en plein Paris, dans leurs cellules, comme des moines. » Ce que M. Huysmans dit du mysticisme, il l'aurait pu dire, avec autant de raison, de l'érudition médiévale. « Il se trouvera peut-être de vagues dilettantes qui rôderont, en littérature, autour de ces choses... ; et ce sera tout. » L'érudition véritable requiert plus d'abnégation, de patience et de temps que les hommes de lettres, absorbés par d'autres soins, n'ont à en dépenser.

M. Huysmans félicite l'auteur du *Latin mystique* d' « avoir condensé en de brèves pages la masse de documents épars en de copieux bouquins ; d'avoir relevé et assaisonné des sujets jusqu'alors cuits à l'étuvée et dans de l'eau de pompe par de bas cuistres ». Entendez par là que M. de G. a accommodé d'une sauce d'épithètes succulentes, épicées, les morceaux, presque tous insipides, qu'il a insérés dans son recueil, et traduits (n'omettons pas de le dire) suivant une nouvelle méthode, « la méthode littéraire-littérale [1] ». C'est le procédé romantique, qui fit

---

*Roswitha.* — Sur Roswitha, Conrad Centès, Laurent de Médicis, voir Étienne, *Hist. de la littér. itatienne* (sic). »

J'aurais supprimé enfin la « Table chronologique » (pp. 345-348) des poètes latins du moyen âge. M. de G. ne se doute pas du travail qu'il faudrait entreprendre pour dresser cette liste d'une manière satisfaisante. La sienne est pleine de grosses et impardonnables erreurs : Jean de Garlandia *(sic)* est placé au XIe siècle : fausse attribution depuis longtemps rectifiée (*Notices et Extraits des Manuscrits*, XXVII, 2e partie). Gautier de Châtillon (à quoi sert la gloire littéraire la mieux établie !) est appelé systématiquement Gautier de Castillon. On lit parmi les poètes du XIIe siècle le nom de Jean de Hauteville, et parmi ceux du XIIIe siècle, celui de Jean d'Antville ; ces deux Jean ne sont qu'un seul et même personnage, l'auteur de l'*Architrenius*. Tout le reste est à l'avenant.

1. N'ajoutons rien au jugement de M. Huysmans sur les traductions « littéraires-littérales » : « Souvent elles me paraissent rester inertes, et parfois elles ne sont pas, à mon avis du moins, suffisamment exactes. » — Contentons-nous d'un seul exemple pris, je l'affirme, au hasard :

*Sextam quum* (sic) *a perfidis voluit ligari,*
*Trahi, cœdi, conspui, dire cruciari...*

Ces deux vers sont ainsi traduits, à la p. 256 : « Sexte, c'est quand, par des perfides, il voulut être lié, *trahi*, flagellé, conspué... »

M. de G. s'est appliqué (p. 302) à traduire en vers français le *Dies iræ*. Dirais-je qu'en ce genre de sport scolaire, M. Joseph Fabre (*Histoire de la philosophie*, Paris, 1877, in-12, p. 407) me paraît avoir beaucoup mieux réussi ?

avaler naguère, comme de la nourriture saine, tant de carton-pâte colorié. Mais n'est-il pas curieux de voir l'auteur de *En ménage*, retournant aux doctrines d'Hugo, enseigner que « les événements historiques ne sont, pour un homme de talent, qu'un tremplin d'idées et de style », et vanter l'illusion enfantine du passé que l'on se procure avec des documents insuffisants, avec les premiers documents venus, sous prétexte « qu'aucun document n'est irréductible et que tous sont revisables [1] » ?

Comme M. Huysmans, louant « la parfaite chimie » de M. de Gourmont, veut bien donner « les preuves de son assertion », il nous suffira de citer ces preuves pour faire connaître le genre de mérite que les gens de lettres sont invités à goûter dans le *Latin mystique*.

« Si l'on veut bien, par exemple, se reporter à la page 16, l'on y trouvera une phrase pénétrante sur le *Stabat* qui semble tramée avec les fils en argent dédoré d'une vieille étole. » Or, nous lisons à la p. 16 : « Pour en référer encore au *Stabat Mater*, quels signes de décadence reconnaître en ce poème œuvré par une main douloureuse mais sûre, selon des ligues (lignes?) très nobles, des voiles raidis comme par des larmes de sang, en cette robe de deuil mais frangée d'or vert, mais stellée d'améthystes ? »

« L'on peut citer encore le début du chapitre sur saint Bernard. » Tel est ce début (p. 203) : « A le considérer seulement comme poète, il se dresse, dans sa robe de moine, parmi les plus grands. Ne le voit-on pas, de même qu'en la transparence d'un vitrail, la tête un peu penchée sous le Souffle, une main sur la Règle, sans laquelle toute vie choit au bon plaisir des sens, une main d'acier trempée ainsi qu'un braquemart, mais gantée d'amour ; et de l'autre main les doigts s'allongent sur la mince plume de corbeau qui grave de si fins alphabets. »

« Nous sommes tout de même loin, conclut M. Huysmans, avec ces passages-là, des éternelles futaines, couleur de pierre ponce, tissées dans les Sorbonnes. » — Conclusion d'un comique rare. M. Huysmans est évidemment persuadé que le vieil humanisme règne encore sans partage « dans les Sorbonnes ». Il ne sait pas que l'ancien idéal classique a été battu en brèche, par la science, depuis vingt ans. Il ne sait

---

1. On trouve dans le livre intitulé *Là Bas* (1891), pp. 24-29, les idées de M. Huysmans sur les sciences historiques. Détachons-en un paragraphe : « A l'heure actuelle, dans le râclage têtu des vieux cartons, l'histoire ne sert plus qu'à étancher les soifs littéraires des hobereaux qui préparent les rillettes de tiroirs auxquelles l'Institut décerne... ses grands prix. » Et cet autre : « Le jour où Durtal s'était plongé dans l'effroyable et délicieuse fin du moyen âge, il s'était senti renaître... Pour prendre son élan, il possédait, en guise de tremplin, une copie du Mémoire au roi des héritiers de Gilles de Rais, les notes qu'il avait prises sur le procès criminel de Nantes dont plusieurs copies sont à Paris, des extraits de l'histoire de Charles VII de Vallet de Viriville (!), enfin, la notice d'Armand Guéraut et la biographie de l'abbé Bossard. Et cela lui suffisait pour dresser debout la formidable figure de ce satanique, » etc.

pas que le moyen âge (et même la littérature latine du moyen âge) est étudiée aujourd'hui en Europe aussi profondément que l'antiquité [1] et par des esprits qui, pour être cultivés, renseignés, n'en sont pas moins libres. Il en est resté aux préjugés et aux griefs de sa jeunesse contre les professeurs de rhétorique à la vieille mode. Mais comment cet habile écrivain ne s'aperçoit-il pas que, à l'heure présente où le passé, tout le passé, est restauré scientifiquement par la foule de ceux que, sans les connaître, il traite si sévèrement, le rhétoricien attardé, le vrai pédant selon la formule classique, est celui qui, n'ayant rien à dire, brode des phrases, enfile des perles et dogmatise solennellement en abusant de cette demi-science, la pire, et même, en certaines matières, la seule forme fâcheuse de l'ignorance ?

Ch.-V. L.

---

61. — **Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque**, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Henry Cochin. Paris, Champion, 1892. In-12 de 328 p. 5 fr.

Les lettres de l'humaniste Nelli, conservées par les soins de Pétrarque dans un manuscrit jusqu'à présent unique (*Par. lat.* 8631), avaient attiré depuis longtemps l'attention des biographes du poète ; on y avait fait quelques emprunts, mais une édition était désirée et devait apporter d'excellentes surprises aux érudits qui s'occupent du XIVe siècle. Il est précieux aujourd'hui de pouvoir mettre en regard de la correspondance de Pétrarque une suite importante de lettres reçues par lui ; non seulement c'est la seule qui nous ait été conservée, mais elle se présente dans une intégrité à peu près parfaite de texte, avec abondance de ces détails intimes et familiers qui ont trop souvent disparu des lettres de Pétrarque. Le prieur de l'église des Saints-Apôtres de Florence était pour

1. L'opinion de M. de Gourmont est pareille : « Pour tous les professeurs, dit-il, universitaires ou ecclésiastiques, franchir cette approximative date (le IVe siècle), c'est blasphémer, c'est attenter à leur religion. » Cependant l'écrivain a eu connaissance des deux volumes de M. Boissier sur *La fin du paganisme*, « ouvrage d'une grande valeur, avoue-t-il, malgré les préjugés classiques de l'auteur ». Cet aveu donne à penser que les farouches adversaires de l'universelle cuistrerie traiteraient les savants moins rudement, s'ils avaient pris la peine de les lire. — Quel mépris hautain pour « l'incuriosité du siècle, sa stupidité, son incapacité spirituelle ! » « C'est à l'époque précise où on la délaisse, dit M. de G. à l'appui de ces appréciations pessimistes, que la langue latine commence à offrir çà et là les séductions de la décomposition stylistique » ; et M. Huysmans qualifie d' « affreux cuistres » ceux qui ne goûtent pas les mérites du latin ecclésiastique du moyen âge, si supérieur « au verbe rampant du Paganisme ». Si ces messieurs soupçonnaient l'existence de la vaste littérature contemporaine sur les problèmes de rythmique et de stylistique latines du moyen âge, ils s'humaniseraient sans doute. Leur dédain pour l'incuriosité de ce siècle diminuerait peut-être s'ils avaient entendu parler des recherches sur le *Cursus*, de la lettre de M. G. Paris à M. L. Gautier (qui date de 1866), et des écrits que cette liste a suscités.

celui-ci un ami très cher ; ils s'étaient connus à Florence, en 1350, et n'avaient cessé depuis d'entretenir une correspondance particulièrement affectueuse. C'est à Nelli, qu'il surnommait « Simonide », que Pétrarque dédiait le recueil de ses *Epistolae Seniles*, et la mort de l'excellent prieur, survenue à Naples, en 1363, était une des grandes douleurs de sa vie. En somme, à défaut des lettres à jamais regrettables de Boccace, dans la perte des papiers de Pétrarque, c'est la conservation des lettres de Nelli qu'on aurait choisie de préférence. Ajoutons que l'éditeur s'est montré digne des documents, et que la façon dont il a compris sa tâche ne trompera aucune espérance.

Dans l'introduction et l'examen chronologique qui occupent la moitié du volume, M. Henry Cochin a fait preuve d'une critique ingénieuse et sûre, qui fait bien augurer du travail d'ensemble qu'il nous donnera un jour sur la biographie de Pétrarque. Dès à présent, les documents qu'il édite lui ont apporté maint fait nouveau. Le simple classement des trente lettres de Nelli a permis d'assurer ou de rectifier la date attribuée jusqu'à présent à un certain nombre de lettres de Pétrarque (p. 134-146). Plusieurs questions obscures y trouvent leur solution. M. C. arrive, je crois, à fixer, entre autres points, le moment précis où le poète, ayant quitté pour la dernière fois Vaucluse, s'est établi à Milan (p. 103 sqq.); sa discussion a du moins cet avantage de tenir compte pour la première fois de tous les éléments de la question. L'Introduction étudie d'une façon très neuve le caractère des amitiés et surtout des liaisons florentines de Pétrarque. Elle cherche à démêler les causes de son étonnante popularité littéraire et conclut que ses amis, si enthousiastes de son génie, si prompts à le célébrer, ne connaissaient en réalité presque aucune de ses œuvres ; ils ouvrirent très longtemps au poète un crédit de gloire sur l'affection qu'il avait su leur inspirer (p. 38-45). Une des révélations vraiment importantes de la correspondance de Nelli est celle qu'on faisait pressentir en passant, dans *Pétrarque et l'Humanisme* (p. 405), sur l'histoire du fils de Pétrarque, Giovanni ; tous les biographes se sont montrés, sur la foi du père lui-même, plus ou moins injustes pour ce malheureux enfant, que le bon Nelli nous peint tendre et mélancolique, nullement vicieux ni indiscipliné, et dont il prend hautement la défense devant Pétrarque ; M. C. reviendra un jour sur cette question, qui touche à tout un côté du caractère du poète ; mais dès à présent ses conclusions doivent être admises (p. 59-65). Ajoutons qu'on trouvera dans son travail des observations utiles sur les conditions de la correspondance privée au XIV[e] siècle (p. 46-52), sur les affaires traitées à la chancellerie d'Avignon (p 67-74)[1], sur le grand-sénéchal de Naples, Nicola Acciaiuoli (p. 75-78)[2], sur l'existence à Florence d'une véritable « académie pétrarques-

1. P. 75, l. 9, lire la *lettre de Boccace* au lieu de *à Boccace*.

2. En appendice est publiée une *epistola militaris* d'Acciaiuoli à Pétrarque, tirée du même ms. que celles de Nelli. — M. Cochin joint également un texte nouveau, pro-

que », premier type des académies de la Renaissance (p. 80-83), etc.

Le texte des lettres est la reproduction exacte du manuscrit. L'éditeur a poussé le scrupule jusqu'à conserver non seulement l'orthographe du copiste de Pétrarque [1], mais encore sa ponctuation. De là un inconvénient de tous les instants pour la lecture des lettres, et tolérable seulement parce qu'on a affaire à un assez petit nombre de morceaux. M. C. explique (p. 317) les raisons qui l'ont décidé à infliger cette incommodité à son lecteur et remarque, en particulier, ce fait que la ponctuation du manuscrit semble appuyée sur des usages très différents des nôtres, il est vrai, mais d'une régularité parfaite et par suite intéressants à noter [2]. Il a omis, ce me semble, sa meilleure excuse, c'est qu'il nous offre sans doute, par cette reproduction servile, un spécimen des habitudes de ponctuation que Pétrarque suivait lui-même et avait imposées à ses copistes. En effet, le grand humaniste, scrupuleux et minutieux en tout ce qui touchait au livre, semble avoir exposé quelque part sa méthode de ponctuation, car un manuscrit de Bâle porte en tête d'un *Ars punctuandi: Iste est modus punctuandi quem dedit Pe. Ludrer... et est modus egregii oratoris Francisci Petrarcae poetae laureati ad Salutatum oratorem insignem* [3]. Au point de vue spécial auquel l'éditeur ne craignait pas de se placer, il y avait peut-être à rapprocher ce document, qui semble devoir être fort court, du manuscrit des lettres de Nelli et des autographes de Pétrarque qui se trouvent à Paris et à Rome.

Cette remarque n'enlève rien à l'estime qu'on doit témoigner, pour ce qui est de la précision érudite, au travail de M. Cochin. Jusqu'à présent, l'aimable écrivain n'était pas tout à fait des nôtres; il vient de conquérir, à force de patience et de conscience, son *Dignus intrare*. Il a eu cependant plus de plaisir, j'imagine, à écrire les pages de fine psychologie qu'il a consacrées au groupe des pétrarquistes florentins où vécut Francesco Nelli. Les détails qu'il a groupés, pour constituer la biographie de cet ami modeste et dévoué d'un grand homme, font connaître une des plus attachantes figures de l'humanisme naissant. Grâce à

---

posé par lui, de la lettre 29 des *Variae* de Pétrarque qu'il parvient à dater de 1351. Il y aurait, hélas ! tout un travail semblable de revision à exécuter pour la plus grande partie de l'édition trop vantée de Fracassetti.

1. M. Cochin (p. 153) se range à l'opinion que j'ai déjà soutenue, que le ms. n'a pu être transcrit que chez Pétrarque lui-même. La présence du volume chez les Visconti, avec tant d'autres livres du poète, confirme les vraisemblances morales tirées de la composition même du recueil.

2. On peut examiner à ce sujet le fac-similé de la première page du ms. reproduit dans le volume. — Un second fac-similé fait connaître l'écriture de Nelli, d'après son unique autographe retrouvé à la Bibliothèque nationale de Paris, dans un manuscrit de Stace (cf. *Pétrarque et l'Humanisme*, p. 165-167).

3. Cf. Voigt, *Wiederbelebung* [2], t. II, p. 378. Toutefois, la liste de mss. de Pétrarque que cite Voigt en cet endroit et où figure également un *Ars punctuandi* est tout à fait apocryphe.

son travail, Nelli prend une place bien déterminée dans ce milieu intellectuel créé par Pétrarque et qui se développa si vite autour de lui. Ses lettres même, quoique dépourvues presque toujours du charme littéraire si fréquent dans celles de son maître, présentent un dossier d'un extrême intérêt pour la vie privée et la vie littéraire de son temps.

Pierre de NOLHAC.

---

62. — Albert LEPINGLEUX-DESHAYES. **Le secret d'Henri V**, Paris (Savine), Brochure in-8.

M. Lepingleux-Deshayes s'est demandé pourquoi le comte de Chambord n'a jamais voulu prendre la couronne de France et pourquoi Don Carlos n'a pas revendiqué la succession de son oncle. Les circonstances étaient-elles donc si favorables ?

Le croira-t-on ? M. L. a trouvé l'explication dans un récit fait devant lui par le général de Girardin, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans. A cet âge, on aime à conter. D'après ce récit, la duchesse d'Angoulême aurait été persuadée, après une entrevue avec Naundorf, que cet horloger était son frère.

Ce récit est encadré dans une préface où M. L. proteste de ses sentiments républicains, dans deux lettres du descendant de Naundorf, qui attend une satisfaction quelconque de la France, le titre de citoyen aussi bien qu'un autre, et dans un article de M. Drumont. Où l'antisémitisme va-t-il se nicher ?

La relation de cette prétendue entrevue de Naundorf et de la duchesse d'Angoulême n'apporte pas à la question une solution imprévue. Il s'agit encore des signes corporels dont le prétendant, à la fin de ses longues réclamations, s'offrait à prouver l'existence. Le fait nouveau, c'est que l'entrevue a eu lieu. Les avocats de Naundorf avaient jusqu'à présent reproché à la fille de Louis XVI de l'avoir évitée. L'auteur du récit la place après 1844 ; c'était donc à la veille de la mort de Naundorf, dont la tête était de plus en plus dérangée.

C'est la placer un peu tardivement. Du reste, pour discuter ces points, il faudra toujours recourir à l'ouvrage de M. Provins, qui a mis le plus de talent à soutenir une cause perdue. Les deux volumes qu'il y a consacrés ont semblé, jusqu'à présent, les plus favorables à la thèse. En y regardant de près, ils soutiennent toutefois difficilement l'analyse.

La thèse de M. Provins s'appuie sur une série d'invraisemblances. D'abord celle-ci : il n'y a pas eu d'homme au pouvoir, sous tous les régimes, de 1789 à 1850 au moins, qui ne soit suspect d'assassinat et tous les souverains, y compris le Saint-Père et le chevaleresque Alexandre de Russie, ont été voleurs ou menteurs. En second lieu : l'enlèvement du Dauphin a été connu de tout le monde et tout le monde a été discret ; Barras avait, entre autres, cinquante agents, qui tous ont été ses complices, tous, sauf Carnot. Pourquoi Carnot ? Et quel était le

calcul des complices de l'enlèvement? Mystère. M. Provins déclare mensongers tous les récits contemporains, entre autres les quatre rapports relatifs à la visite de Barras au prisonnier du Temple, bien qu'ils soient de source différente et qu'ils concordent. Enfin ceux qui ont constaté la mort de Louis XVII se sont fait acheter; le mensonge a valu à Mme de Tourzel le titre de duchesse, au dire de M. Provins, qui ignore que ce titre était conféré de droit aux anciennes gouvernantes des Enfants de France.

Après ces invraisemblances viennent les paradoxes et les erreurs. Premier paradoxe : la vie du Dauphin en prison ne différait pas de celle qu'il menait au Château. Par conséquent, il n'a jamais été malade. Autre erreur : en 1814 et 1815, les souverains coalisés voulaient, à tout prix, mettre Louis XVIII sur le trône. On sait au contraire que l'empereur Alexandre préférait n'importe quel régime aux Bourbons et que l'empereur d'Autriche soutenait son petit fils Napoléon II. Mais, affirme M. Provins, les alliés ont agité devant Louis XVIII le fantôme de Louis XVII pour lui imposer le traité de Paris. Cela n'est pas plus vrai que l'assertion que Louis-Philippe tenait à la considération de ses parents de la branche aînée. Et le scandale cherché par son gouvernement lors de l'arrestation de la duchesse de Berry?

Le Dauphin, conclut M. Provins, a été enlevé du Temple. Il admet une double substitution d'enfant pour arranger deux légendes, parce qu'il admet toutes les légendes et réunit les arguments, utilisés par les autres faux Dauphins, au profit de Naundorf, horloger allemand juif, dont la présence est signalée à Berlin en 1810.

Naundorf était Louis XVII, suivant M. Provins, qui accepte comme vrai tout le récit que le bonhomme fait de sa vie en un accent pur allemand. Il prétendait pourtant n'être arrivé en Allemagne qu'à vingt-cinq ans! Comment a-t-il pu perdre si facilement l'accent français? Sa *sœur* d'Angoulême vivant à l'étranger, ne l'avait pourtant pas perdu, et elle avait bien plus vécu auprès de sa mère, l'Autrichienne. Et ce sont les récits les plus extravagants sur la prétendue existence du prince de 1795 à 1810, récits que rien ne contrôle et qui reposent sur les seules affirmations de Naundorf.

Existe-t il une preuve, oui ou non? Cette preuve, M. Provins la réserve pour le bon moment après avoir égaré le lecteur dans le dédale de ses subtiles explications. Naundorf exhibait trois prétendues copies de lettres du gardien Laurent, relatives à un projet d'évasion du Dauphin. C'est tout, et ce serait peu, à les supposer authentiques, pour établir l'identité du prétendant. Du reste, on est frappé de voir comme ces lettres de conspirateurs sont rédigées de façon à être comprises du premier venu et à répondre au besoin de la cause. Jamais conjuré n'a écrit d'une façon aussi imprudente. Enfin, et surtout, pourquoi ne montre-t-on pas l'original de ces trois pièces?

C'est l'original qu'il nous faut pour être persuadés. M. Provins en

convient lui-même. Il en convient si bien qu'il reconnaît « le duc de Normandie dépouillé de toutes les pièces qui auraient pu justifier son identité ». Alors il se borne à contester la valeur des témoignages contraires à sa thèse, quelque authentiques qu'ils soient, pour alléguer les racontars de vieillards et d'illuminés. Comme le goût du merveilleux ne disparaîtra pas de ce monde, il y aura toujours des gens pour entrer dans cette manière de voir, pour prendre des affirmations tranchantes comme preuves péremptoires, pour se laisser perdre dans les subtilités d'un plaidoyer et convaincre par l'art ingénieux de graduer les effets. M. Provins séduit par son habileté; peut-être qu'il y met même de la conviction. Naundorf croyait sans doute à ce qu'il avançait et il est naturel que ses héritiers et adhérents aient la même foi. Mais la foi engendre la légende et non l'histoire. Avec la méthode des avocats de Naundorf, l'histoire ne serait plus qu'un leurre, parce que cette méthode consiste à rejeter les pièces authentiques pour leur préférer les on-dit sans consistance. C'est une manière de jeu d'esprit.

M. Lepingleux, je dois le dire, n'a pas cherché à en faire un.

F. D. C.

# CHRONIQUE

ITALIE. — Le mémoire de M. V. CIAN, *Per la storia del sentimento e della poesia sepolcrale in Italia ed in Francia prima dei « Sepolcri » del Foscolo* (extr. du *Giorn. storico*, t. XX), est aussi intéressant pour l'histoire de la poésie française sous la Révolution que pour les origines de l'œuvre célèbre de Foscolo. L'auteur étudie surtout le poème de Gabriel Legouvé, *la Sépulture*.

— L'auteur des *Romanzieri del cinquecento e del seicento*, M. ALBERTAZZI, vient de publier un recueil fort curieux de notes littéraires (*Parvenze e sembianze*, Bologne, Zanichelli, 1892, in-16 de 235 p.). Il contient entre autres une étude sur Gregorio Leti, et doit être signalé aux amateurs de Boccace pour les pages sur *I novellatori e le novellatrice del Decamerone* et sur la nouvelle de *Fiordiligi*.

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 13 janvier 1893*

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur cette question : *Comment les femmes ont été exclues de la succession à la couronne de France.*

M. Philippe Berger communique une inscription punique trouvée à Maktar par MM. Bordier et Delherbe, et dont il doit la connaissance à M. Gauckler, inspecteur des antiquités et des arts. Elle a 2 mètres de longueur et se compose de 10 colonnes, de 4 à 6 lignes chacune; la pierre sur laquelle elle est gravée paraît avoir été un linteau de porte. C'est la dédicace de la portion orientale d'un temple, portion appelée, dans cette inscription, *mizrach* : M. Berger rapproche ce *mizrach* du *mir'ab* des mosquées arabes. La construction de l'édifice avait été provoquée par une vision des divinités Tât et Amon ; une statue de Tât avait été érigée en même temps. Les sept dernières colonnes ne contiennent qu'une liste de noms propres, les uns puniques, les autres berbères, d'autres encore latins.

M. Georges Perrot met sous les yeux de ses confrères une patère d'argent à reliefs dorés, trouvée dans une vigne du cap Chénoua, entre Tipasa et Cherchel, par un

colon, M. Rolland, et acquise pour les collections nationales par M. Victor Waille, professeur à Alger. Elle pèse 1 kil. 670 gr. et est couverte d'ornements en relief, ciselés dans le métal. On y voit une figure de Neptune, debout, tenant le trident, trois pêcheurs à la ligne et une quantité d'ustensiles de pêche, de poissons, de mollusques, de crustacés, d'oiseaux de mer. Le style est empreint à la fois de lourdeur, de franchise et de fermeté. C'est probablement un travail provincial du IIe ou du IIIe siècle de notre ère. Quatre poinçons d'époque byzantine, apposés sous l'anse ou sous le fond du vase, donnent des noms grecs, peut-être ceux des propriétaires de l'objet dans la dernière période de la domination romaine en Afrique.

M. Héron de Villefosse fait remarquer que l'ornementation de cette coupe doit être rapprochée de celle des mosaïques romaines d'Afrique, où on retrouve sans cesse des scènes maritimes et où les poissons apparaissent sous les formes les plus variées. Les artistes de l'Afrique romaine semblent avoir eu une prédilection particulière pour les choses de la mer et de la pêche. On voit constamment, sur leurs œuvres, Neptune, Amphitrite, les Néréides, les Tritons, les dauphins et tous les poissons ou coquillages qui peuplent la Méditerranée.

M. Théodore Reinach commence la lecture d'un travail intitulé : *De la représentation en matière de successions féminines dans les droits égyptien, grec et romain* (à propos d'un papyrus du musée de Berlin).

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : Nelli (Francesco), *Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale*, par Henri Cochin; — par M. Heuzey : Hamdy bey et Reinach (Théodore), *Une nécropole royale à Sidon*, 2e livraison; — par M. Georges Perrot : Lanckoronski (Ch.), Niemann (G.) et Petersen (E.) *les Villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, II; — par M. l'abbé Duchesne : Tamizey de Larroque, *Peiresc, abbé de Guîtres*.

## *Séance du 20 janvier 1893.*

M. Barth et M. Louis Havet, professeur au Collège de France, écrivent pour poser leur candidature à la place vacante par la mort de M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place vacante par la mort de M. Siméon Luce. Elle fixe l'examen des titres des candidats au 24 février.

Il est ensuite donné lecture d'une lettre par laquelle M. Beautemps-Beaupré, conseiller à la Cour d'appel de Paris, se porte candidat à la place de M. Luce.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur cette question : *Comment les femmes ont été exclues de la succession à la couronne de France*.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux des commissions de publication de l'Académie.

M. le comte de Mas Latrie commence la lecture d'un mémoire sur *l'empoisonnement politique à Venise*. Il insiste sur les preuves multiples et convaincantes d'où il résulte, en dépit des dénégations de quelques historiens, que pendant plusieurs siècles l'assassinat politique a été pratiqué comme un moyen ordinaire de gouvernement par la Seigneurie vénitienne. Il cite et traduit *in extenso* des procès-verbaux des délibérations du Conseil des Dix, acceptant des propositions faites par des particuliers qui s'offraient à faire périr les ennemis de la République, tels que le sultan, les généraux des armées ottomanes, etc.

M. Théodore Reinach continue et termine sa communication sur la représentation en matière de succession féminine, en droit grec, romain et égyptien. L'objet essentiel de ce travail est le commentaire d'un papyrus d'Egypte, conservé au Musée de Berlin et publié récemment par M. Wilcken. Il s'agit d'un procès de succession plaidé en Egypte au temps d'Hadrien : la question en litige était de savoir si la petite-fille devait être admise à venir, en concours avec ses oncles, à la succession de son aïeule. Le droit grec admettait en pareil cas l'affirmative; la même solution fut étendue par Hadrien au droit égyptien et par les empereurs chrétiens, deux siècles seulement plus tard, au droit romain. C'est un exemple remarquable de la lente pénétration du droit grec dans la législation romaine.

Ouvrages présentés : — par M. Clermont-Ganneau : Pognon, *Une Incantation contre les génies malfaisants en mandaïte* (extraits des *Mémoires de la Société de linguistique*); — par M. l'abbé Duchesne : Nicole (Jules), *le Livre du Préfet ou Edit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople*; — par M. Barbier de Meynard : 1° Basset (René), *Textes berbères dans le dialecte des Beni Menacer*; 2° Sauvaire, *Henri Lavoix, notice nécrologique*; — par M. Boissier : La Blanchère (René de), *Collections du musée Alaoui*, livraisons 8 à 12; — par M. Senard : Regnaud, (P.), *l'Atharva-Véda et la Méthode interprétation de M. Bloomfield*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 6 février — 1893



65. — **Extracts from the Jaiminîya-Brâhmana and Upanishad-Brâhmana**, .....by Dr. Hanns Oertel, 1892. (From the Journal of the American Oriental Society, vol. xv.)

Découvert par Burnell en 1878, le Talavakâra ou Jaiminîya-Brâhma*n*a est encore presque entièrement inconnu. Burnell avait publié en guise de spécimen, dans une petite et rare plaquette, l'histoire de Bh*r*gu, texte et traduction, avec des remarques sur la valeur particulière de l'ouvrage. L'infatigable éditeur des Brâhma*n*as du Sâma-Veda, arrêté par la maladie, dut renoncer à pousser plus loin son travail et communiquer les matériaux qu'il avait recueillis à M. Whitney. Mais l'état désespéré des manuscrits et l'ennuyeuse prolixité du Brâhma*n*a découragèrent l'orientaliste américain qui se contenta d'en recueillir et d'en signaler les particularités linguistiques ou grammaticales, et d'en traduire une légende typique, parallèle à un récit du Çatapatha-Brâhma*n*a. M. Oertel à son tour a tiré du Jaiminîya-Brâhma*n*a et de l'Upanishad-Brâhma*n*a (l'avant-dernier livre de l'ouvrage désigné par un titre spécial) six passages dont il donne le texte avec la traduction. Le premier est précisément l'épisode de Bh*r*gu ; la comparaison du texte présent avec le texte Burnell atteste la supériorité des matériaux mis en œuvre par M. Oertel, et qui d'ailleurs sont dus également à l'obligeance libérale du premier éditeur; les cinq autres : Yâjñavalkya et les brahmanes de Kurupañcâla; la lutte des dieux et des Asuras; Puru*s*a et le sacrifice ; le silence du brahmane durant le sacrifice ; la supériorité du vent et du souffle, fournissent d'intéressants parallèles avec deux autres ouvrages de la littérature védique. M. Oertel indique la comparaison, mais il ne la fait point, sans donner pourtant les raisons de son excessive discrétion. S'il n'est pas inutile de constater par un nouvel exemple l'identité originelle du fonds mis en œuvre dans les productions des diverses écoles védiques, il n'est pas

moins indispensable de déterminer par la comparaison leurs caractères respectifs afin de rechercher plus tard la nature et les principes de ces divergences qui serviront un jour de matériaux nouveaux à l'histoire védique. Espérons que l'auteur réserve pour un prochain article les observations attendues.

Sylvain Lévi.

---

64. — **Sophocle. Ajax, les Trachiniennes, Philoctète, Œdipe-Roi.** Traduction en vers français, par F. A. Callot. Paris, G. Masson, 1891. 1 vol. in-18, 366 pp.

On est embarrassé pour rendre compte, dans une publication comme la *Revue critique*, d'une version en vers d'un poète classique. Le traducteur a une défense toute prête à toutes les objections qu'on peut lui faire, en répondant, selon que les critiques s'adressent à l'interprète ou au versificateur : « Je suis poète, voyez mes rimes ; je suis traducteur, voyez mes contre-sens ! »

Je me contenterai donc de signaler aux amateurs l'élégant volume de M. Callot. Ils y trouveront, si le cœur leur en dit, un Sophocle suffisamment insipide et des vers suffisamment honnêtes. Je ne manquerai pas de les avertir que l'auteur a publié la traduction d'*Œdipe à Colone*, d'*Antigone* et d'*Électre* dans un premier volume que je n'ai pas vu.

A.-M. Desrousseaux.

---

00. — **Lateinische Schulgrammatik fuer** die œsterreichischen Gymnasien herausgegeben von Aug. Scheindler. Zweite, verbesserte Auflage. Wien u. Prag. Tempsky. 239 p. in-8, 1892. Prix : 90 kr.

La nouvelle préface annonce quelques modifications à ce livre dont nous avons déjà rendu compte [1]. Elle mentionne les travaux allemands dont M. Scheindler a tiré parti pour cette revision. Comme dans la première édition, les livres et les articles publiés en France ont été négligés. Il y a lieu de répéter également les critiques adressées ici à la première édition, soit sur le chapitre du style indirect, qui est manqué, soit sur quelques détails hasardés ou inexacts.

L.

---

66. — **Harvard Studies in classical Philology, t. III**, Boston et Londres Ginn et Cie, 1892. 6 sh.

J'ai déjà parlé [2] de cette collection de travaux publiés en Amérique

---

1. *Rev. cr.*, 1889, II, 338.
2. Voir la *Revue* du 13 juin 1892.

par l'université d'Harvard, et j'ai résumé les articles du tome II qui se rapportent à la littérature latine. Je vais rendre compte ici du seul article qui, dans le tome III, concerne de même mes études habituelles [1] : titre : *Catullus and the* Phaselus *of his fourth poems* by Clement Lawrence Smith (p. 75-89). Mais auparavant, il sera peut-être utile de compléter brièvement les renseignements qui précèdent. Je n'avais rien dit du tome Ier que je ne connaissais pas jusqu'ici; on trouvera ci-dessous les titres et le sens des études qu'il contient sur l'histoire de la langue ou de la littérature latine [2].

Pourquoi M. Smith a-t-il choisi le poème IV comme sujet d'une nouvelle étude? Sans doute parce qu'il a senti que ce petit poème célèbre, au mètre si brillant, aux formes nettes et arrêtées, n'en est pas moins difficile et reste pour le sujet même assez obscur.

Voici le point sur lequel porte la discussion : Catulle est-il venu lui-même de Bithynie sur le bateau dont il a chanté les prouesses? Le poète l'a tout au plus insinué; mais dans la discussion des difficultés assez nombreuses que soulève l'épigramme, on a accepté le fait comme prouvé, quoiqu'il soit sans preuve; c'est un article de foi philologique. Bährens seul a rompu avec la tradition, et il a soutenu que le *Phaselus* n'a rien à faire avec le retour du poème de Bithynie. Supposer que le poète nous donne une description de fantaisie, c'est se heurter contre l'invraisemblance et s'engager dans toutes sortes de contradictions. On n'y peut échapper que d'une seule manière : en admettant nettement qu'il n'y pas de lien entre le voyage de Catulle à son retour de Bithynie et les courses lointaines de ce yacht de plaisance, venu du fond du Pont-Euxin, des sommets du Cytore jusqu'au lac lympide où maintenant il repose, consacré à Castor et Pollux, mais de fait vieux, réformé, et désormais hors d'usage (ait *fuisse* celerrimum sed ;... hæc *prius* fuere : *nunc*...). Catulle a décrit, a chanté ce *phaselus ;* mais il n'en était que l'admirateur, et non le propriétaire. Ce bateau a pu appartenir à son père qui était riche et qui a eu, à ce qu'il semble, des affaires et des intérêts en Orient ; il a pu aussi appartenir à un ami, à un étranger, et le propriétaire, si la scolie de Berne est exacte, se sera

---

1. Voir ce qu'a dit d'un autre article du même tome M. Th. Reinach dans la *Revue critique* du 25 juillet dernier, p. 64.

2. D'abord James B. Greenough : The *fauces* of the roman house (elles étaient à l'entrée, avant l'atrium). Mor. H. Morgan : *De ignis eliciendi modis apud antiquos commentatio* (remaniement d'une thèse de 1888). George M. Lane : Notes on Quintilian (génitif pluriel : *divôm* et non *divòm ;* I, 4, 27 : lire *tectum* au lieu de *lectum ;* I, 4, 16, lire : *nutrix Culcidis*). J. B. Greenough : Some latin etymologies (1 : *reciprocus, procul Proculus, Proculeius, Procas, proceres, procum, proximus, recipero, recens ;* 2 : *improbus* ; 3 : *rudimentum ;* 4 : *desidero ;* 5 : *elementum ;* 6 : *præmium ;* 7 : *deliciæ, delicatus ;* 8 : *provincia*). Clement Lawrence Smith : on *egregium publicum* (Tac. *Ann.* III, 70, 4; lire : *egregium publice locum*?). Albert A. Howard : on the use of the perfect infinitive in latin with the force of the present. George M. Richardson : *Vitruviana.*

appelé *Sérénus*. Mais, à coup-sûr, un poète habitué à faire passer dans ses vers tout ce qu'il sent et tout ce qui le touche, n'aurait pas gardé, sur un objet d'intérêt personnel le silence qu'on constate ici par une lecture attentive, si de fait il n'avait pas été personnellement étranger aussi bien aux voyages qu'il raconte qu'à l'objet qu'il célèbre.

Tel est l'exposé de M. Smith. Il suffira aux lecteurs français de se reporter au commentaire de M. Benoist et aux extraits qu'il donne d'une étude de M. Patin pour constater que, contrairement à ce que paraît croire M. Smith, la thèse soutenue ici et les difficultés qu'il a fait ressortir ont été, au moins en partie, connues et discutées chez nous avant lui et avant Bährens. Je touche ici au côté faible de cette étude qui certainement est intéressante, conduite avec beaucoup de clarté et de vigueur et dont j'accepterais volontiers la conclusion : M. Smith a négligé ou plutôt n'a pas connu l'interprétation française du poème IV ; il ne connaît que par Riese (p. 83 et 84) une explication où le commentateur allemand a été visiblement influencé par l'édition française ; de là des lacunes, des inexactitudes et quelque chose de boiteux dans une discussion qui voulait cependant être logique et complète.

Ajouterai-je, qu'après ce que nous ont rapporté les journaux de voyages audacieux entrepris récemment, il faut bien admettre que des bateaux de très petit tonnage, presque sans équipage, peuvent cependant, contre toute vraisemblance, tenir la mer et faire d'assez longs parcours. Ainsi disparaîtrait jusqu'à un certain point devant des faits d'expérience ce qui paraissait quasi impossible : le cas d'un bateau parti des mers agitées de l'Orient pour aborder au lac de Garde.

Vers la fin du volume, suivent des notes de M. Greenough sur *ante* et *post* ; des conjectures de M. Haley sur Pétrone ; du même et de M. Howard sur Tite-Live ; enfin de M. Fowler sur la quatrième Catilinaire.

Émile Thomas.

---

67. — **Hand Commentar zum Neuen Testament**. II. Band, 2 Abtheilung. Die Briefe an die Galater, Rœmer, Philipper. Bearbeitet von R. A. Lipsius. 2 Aufl. Freiburg i B., J. C. Mohr, 1892, in-8, 254 p. Prix : 4 m, 60.

La première édition de ce savant commentaire (v. *Revue* du 28 déc. 1891) a été suivie de près par la seconde. Celle-ci ne présente et ne pouvait guère présenter que des améliorations accidentelles : vérification de citations, développement des références. Les introductions, qui avaient été imprimées d'abord dans un caractère tout à fait minuscule, sont maintenant imprimées de la même façon que le commentaire, ce qui ne laisse pas d'en faciliter la lecture.

A. L.

---

68. — Gaston Paris. **Les origines de la poésie lyrique en France.** Paris, 1892. In-4, 63 pages (extrait du *Journal des savants*).

L'étude dont on vient de lire le titre a été écrite à l'occasion du beau livre de M. Jeanroy sur *les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge;* mais elle est loin d'embrasser un sujet aussi vaste. La thèse du jeune et savant professeur de l'Université de Toulouse se compose de trois parties; dans la première, il s'est proposé de retracer l'histoire de la poésie lyrique en France au moyen âge, — au moins dans ses principaux genres —; la seconde en suit les destinées dans ce que M. Jeanroy en regarde comme l'imitation à l'étranger; enfin la troisième est consacrée à l'étude de la versification. De ces deux dernières parties M. G. Paris ne dit que quelques mots; dans son long article, il ne s'est occupé en détail que de la première et la plus courte, ou plutôt il en a pris occasion pour refaire à son tour, et avec sa haute compétence, l'histoire des origines de notre poésie lyrique.

Après quelques critiques adressées à M. Jeanroy au sujet de sa méthode et de l'omission de plusieurs genres secondaires, la rotruenge, l'estrabot et le serventois, — M. G. P. aborde son sujet par l'étude des « Chansons à personnages », dont M. Jeanroy, qui les appelle « Chansons dramatiques », ne parle que dans le quatrièmé chapitre; puis il examine successivement la Pastourelle, le Débat, les Chansons d'aube, et enfin les Refrains. Ici il suit le même ordre que l'auteur des *Origines,* mais son point de vue et ses conclusions en diffèrent notablement. M. Jeanroy admet que les différents genres lyriques qu'il a étudiés, « tels du moins que les textes nous les montrent constitués, portent déjà très profondément marquée l'empreinte de l'esprit courtois et chevaleresque; ils sont, dit-il, nés dans les cours, et par conséquent, au midi plutôt qu'au nord ». Toutefois il suppose en même temps que ces genres « peuvent (et) doivent être fondés sur d'anciens thèmes populaires», et ces thèmes, il croit les retrouver dans les refrains, ainsi que dans les imitations étrangères. M. G. P. n'a point examiné cette dernière hypothèse, qui fait le fond même de la seconde partie du livre de M. Jeanroy; mais il parle naturellement des autres et recherche à son tour quelle origine il faut assigner aux principaux genres lyriques de notre poésie au moyen âge, lesquels, aux yeux de M. Jeanroy, « ne sont pas propres à la France du nord, n'y sont pas nés et enfin ne sont pas populaires ».

Passant en revue les diverses « chansons à personnages », que Bartsch confond avec les « chansons de toile » sous la dénomination générale de « romances », M. G. P. montre que sous les cinq formes différentes auxquelles on peut les ramener, elles présentent toutes un thème commun et purement conventionnel, le débat d'une femme mécontente, avec son mari, en présence du poète, qui parfois y prend une part plus ou moins directe; ce sont donc, comme l'a fort bien dit M. Jeanroy, des

chansons de « mal mariées » et il les a très à propos aussi rattachées aux danses qui accompagnaient les fêtes de mai ; mais ce n'est pas assez, comme le remarque M. G. Paris. Le début de toutes nos chansons sans exception se rapportant au printemps et aux circonstances qui l'accompagnent, — il en donne les exemples les plus nombreux, — la conclusion naturelle est que cette entrée en matière ne saurait être fortuite. Les chansons à personnages ne sont qu'une modification « jongleresque » des chants de danse du printemps. M. G. P. rattache également à ces chants de danse tout un groupe de chansons, que Bartsch confond avec les « romances », chansons consacrées au printemps et à l'amour, et où « le poète se met en scène et raconte une aventure, ou plutôt une impression qu'il a eue », et il n'est pas éloigné de les appeler les unes comme les autres des « reverdies », mot connu de nos vieux poètes et « qui en exprime à merveille et le cadre et le motif ».

Après cette entrée en matière, faite pour déblayer le terrain, M. G. P. arrive à la pastourelle. D'accord en cela avec M. Gröber, M. Jeanroy regarde ce genre comme aristocratique; il le croit de plus d'origine méridionale et il le considère comme provenant de la fusion de trois éléments, qui primitivement ont dû exister à l'état isolé : un débat amoureux ou *contrasto*, une *oaristys* — rencontre de deux amants — et un *gab* ou *vanto*. M. G. P. rejette cette explication compliquée, et, remarquant qu'à l'origine *pastorele* veut dire simplement « chanson de bergère », il en conclut que nous avons affaire ici à une « chanson de femme », et que « l'intervention du chevalier ou poète n'est nullement essentielle », encore qu'elle ait fini par en devenir un élément indispensable; la pastourelle ainsi constituée ressemble aux « chansons à personnages », avec cette différence toutefois que l'héroïne est toujours ici une bergère et n'a pas de mari ; comme elles aussi, c'est une « reverdie » ou une chanson de printemps. Mais cette chanson offre les formes les plus diverses ; après les avoir énumérées avec soin et montré tout ce qu'il y a de conventionnel dans le genre de fiction qu'on a regardé comme le thème ordinaire, sinon nécessaire, de la pastourelle, M. G. P. se demande quelle est l'origine véritable de ce genre de poésie qu'on rencontre également dans la littérature provençale et dans la littérature française. Raynouard, cela se comprend, lui assigne une origine méridionale ; Wackernagel lui en a attribué, au contraire, une septentrionale; M. O. Schultz, combattu par M. Jeanroy, le fait naître anciennement et indépendamment au Midi et au Nord ; M. G. Paris, s'en tenant aux traits caractéristiques et essentiels de la pastourelle, y voit « la transformation, d'abord jongleresque, puis aristocratique, de chansons et de petites scènes appartenant aux fêtes de mai ». Rien de plus naturel alors que des bergers et des bergères y figurent et y jouent même le principal rôle. « Il me paraît probable, dit l'éminent critique, que l'origine spéciale des pastourelles du type classique est une espèce de jeu où un chevalier, une bergère et son amoureux, appelé le plus souvent Robin,

étaient mis en scène. C'était peut-être souvent une simple pantomime ou une danse accompagnée de chansons ». Le jeu de *Robin et Marion* d'Adam de la Halle ne serait, dans cette hypothèse, que l'agrandissement d'un de ces petits ballets pastoraux. On voit ce que cette manière de voir a de *suggestif* et de nouveau. Ce que M. G. P. dit du lieu d'origine des pastourelles ne l'est pas moins; il ne le trouve ni au Midi, ni au Nord, mais dans une région intermédiaire, le Poitou, la Marche et le Limousin, berceau, à ses yeux, de toute la poésie lyrique de l'ancienne France.

Si M. G. P. n'est pas arrivé à une solution aussi nette et aussi précise au sujet du débat amoureux, il n'en a pas moins jeté un jour nouveau sur les origines et l'histoire de ce genre intermédiaire entre la pastourelle et la chanson à personnages. Étudiant d'abord les formes diverses qu'affecta le débat en général, depuis les premiers temps de notre littérature jusqu'à la fin du moyen âge, il reconnaît à côté des débats narratifs ou satiriques un type de débat amoureux, supplanté de bonne heure en France par les genres voisins, mais dont il reste encore des traces. C'est à lui qu'il rattache, avec M. Jeanroy, le fameux *Contrasto* de Ciullo d'Alcamo, et il le montre survivant même dans la poésie populaire, par exemple, dans la célèbre chanson des *Transformations*, dont on a des variantes dans presque toutes les littératures romanes. Offrant avec ses strophes alternées un véritable petit drame, cette chanson a sans doute été mise souvent en scène et il est facile de nous la représenter comme jouée aux anciennes fêtes du printemps. Il en est de même de la chanson de *Marion*, d'origine certainement française et probablement même peu reculée, où une femme, accusée non sans raison par son mari jaloux, le confond néanmoins par ses réponses pleines d'assurance et sa présence d'esprit. Cette chanson s'exécute dramatiquement dans plusieurs provinces, exécution qui semble attester un ancien usage, et M. G. P. incline à la rattacher à nos vieilles danses printanières.

La chanson d'aube appartient à un genre tout différent de ceux dont il vient d'être question, aussi M. G. P. n'a point cherché à l'étudier à fond comme ceux-ci; que de vues nouvelles cependant dans les pages qu'il lui a consacrées! Ce qu'il dit de sa forme primitive, des douleurs et des motifs si variés de la séparation des deux amants, du « chant d'éveil », voisin du chant de veille, du rôle de la *gaite* ou veilleur, éclaire d'un jour inconnu l'histoire si obscure encore de ce genre. Il montre comment, au Nord, comme au Midi, il a existé des chansons populaires, exprimant la douleur de l'amante que son amant est obligé de quitter à la fin de la nuit, en même temps que des chants de veille ou d'éveil sans rapport avec l'amour. Restés isolés ou même bientôt oubliés en France, en Provence, les deux genres se sont fondus, et la *gaite* a fini ainsi par entrer en rapport avec les amants, invention appelée au plus grand succès dans le Midi et imitée bientôt en Allemagne.

Si M. G. P. s'est borné à donner ces indications générales et rapides sur les chansons d'aube, il s'est attaché, au contraire, en mêlant ses vues personnelles à celles de M. Jeanroy, à montrer en détail ce qu'était le refrain et la place qu'il occupe dans notre ancienne poésie. L'alinéa qu'il lui a consacré s'ouvre par une histoire de la danse et en particulier des caroles; ce qui les caractérisait surtout, c'était le chant qui les accompagnait, usage qui s'est répandu dans tous les pays d'Europe. Un des danseurs ou une des danseuses «chantait avant» et les auteurs répondaient, c'est-à-dire reprenaient le refrain. Il faut donc se représenter les caroles comme des rondes accompagnées de chansons qu'un soliste entonne et dont le refrain est repris en chœur par toute la bande. Les plus anciens témoignages constatent l'existence de ces rondes de femmes s'accompagnant de chansons héroïques et guerrières et plus généralement sans doute lyrico-épiques d'un caractère plutôt romanesque. Il est probable aussi, remarque M. G. Paris, que de bonne heure, à côté de ces chansons sérieuses, en prirent naissance d'autres plus légères de forme et de fond, destinées peut-être aux fêtes de mai, que les jeunes filles et les jeunes femmes célébraient, non seulement en ornant de feuillage et de fleurs les portes des maisons, mais par des « rondes pour ainsi dire rituelles ». Les allusions à ces danses abondent dans les anciens textes, et M. G. P. en rapporte quelques-uns de bien curieux. Quant aux chants qui les accompagnaient, et dont nous retrouvons l'écho en particulier dans les *Carmina Burana*, c'étaient sans doute des *reverdies*, qui chantaient de la verdure, des fleurs, de la nature rajeunie et de la joie qui renaît avec elle.

Quelle était l'origine de ces fêtes de mai? M. G. P. les fait avec raison remonter à l'époque païenne et les regarde comme consacrées à Vénus; il est donc naturel, dit-il, que l'amour fût célébré avec le printemps dans les chants qui accompagnaient les danses de mai. Il en cite pour preuve une chanson limousine, où la *regina avrillora* mène la danse avec ses compagnes, en excluant le *gelos*, c'est-à-dire son mari, exemple curieux de ces chansons folâtres et conventionnelles, qui étaient permises et de mode dans ces fêtes de la joie. M. G. P. en cite d'autres, « légères merveilles de grâce et de poésie », empruntées au poème de Guillaume de Dôle. Toutes ces chansons, ou plutôt les couplets isolés que nous en possédons, nous apparaissent avec des refrains souvent sans relation avec elles, bien plus souvent aussi d'origine courtoise que populaire. Célébrant parfois simplement le printemps et les fêtes qui l'accompagnent, se rapportant d'ordinaire bien plutôt à l'amour ou quelquefois au mariage, ces chansons sont toujours ou à peu près d'une inspiration toute conventionnelle et qui ne saurait pas plus être prise au sérieux que celle des pastourelles. « La cause, le point de départ de cette convention, dit M. G. Paris, ce sont les fêtes de mai, d'origine et de tradition païennes, au milieu desquelles elles sont nées », et il montre que, si à l'origine ces fêtes ont dû être populaires, elles ont fini par

prendre le caractère aristocratique de la société ; il en a été de même des chansons de carole que nous possédons ; l'esprit qui les anime montre assez que ce n'est pas chez des vilains, c'est-à-dire dans le peuple, qu'elles ont dû se former ni même se répandre.

« Cependant, — cette dernière remarque sert de point de départ à la conclusion de M. G. Paris, — les chansons de carole, surtout dans leur forme la plus ancienne, portent bien encore la marque de leur origine populaire et leur attache aux fêtes de mai. » Deux traits caractéristiques : « la joie du renouveau et la glorification de l'amour envisagé surtout comme une révolte contre le mariage », en sont la marque. Ces deux traits toutefois se retrouvent dans tout l'ensemble de la poésie courtoise ; comment expliquer ce rapprochement d'une importance exceptionnelle pour l'histoire littéraire ? On sait qu'un des caractères les plus frappants de la poésie des troubadours est l'éternelle description du printemps par laquelle commencent leurs pièces ; ce début, devenu si monotone, est tout simplement une formule consacrée par les chansons de mai, une *reverdie*, dont le sens finit par n'être plus compris. Or, les chansons de printemps célèbrent la joie, la gaieté, et à l'idée de gaieté s'associe tout naturellement celle de la jeunesse ; aussi les mots qui les désignent *joi, jove* sont devenus presque synonymes de poésie. Enfin, continue M. G. Paris, le printemps, la joie et la jeunesse sont intimement liés à l'amour dans les chansons de danse, et ils le sont également dans la poésie courtoise, qui a reçu, on le sait, le nom même d'*amors*. Mais les chansons de danse, propres surtout aux fêtes de mai, déclarent le mariage insupportable ou le considèrent comme sans effet ; la poésie lyrique également ne célèbre l'amour qu'en dehors du mariage et comme incompatible même avec lui ; conception singulière, qui ne peut être que conventionnelle et a, dans les deux cas, son point de départ oublié dans les fêtes de Vénus, les anciennes *Floralia*.

La poésie lyrique qui s'épanouit dans le Midi au XIIe siècle semble ainsi être sortie des chansons de danse, chansons qui ont dû exister un peu partout en Gaule, mais dont la transformation aristocratique s'est produite dans une région intermédiaire entre le Nord et le Midi, celle du Poitou et du Limousin. Tel est le résumé de la théorie de M. G. Paris ; on voit tout ce qu'elle renferme de vues neuves et originales. En achevant la lecture du lumineux article où il l'a exposée, véritable chapitre de l'histoire de notre littérature au moyen âge, on ne peut se défendre d'un vœu, c'est qu'il veuille bien nous donner prochainement cette histoire promise déjà depuis longtemps, et dont le résumé magistral que nous en avons nous fait doublement désirer le tableau complet et définitif.

Ch. J.

---

69. — Carlo CIPPOLA. Ricerche intorno all' **Anonimus Valesianus II.**
70. — L. A. FERRAI. Il **de situ urbis Mediolanensis** e la chiesa ambrosiana nel sec lo X.
(Bulletino dell Istituto Storico Italiano, nº 11. Un vol. in-8, p. 160. Rome, Palazzo Lincei, 1892. Prix 3 fr. 50.)

I. — Le premier des mémoires que contient le dernier numéro paru du bulletin de l'Institut Historique Italien est consacré à cet ouvrage historique anonyme qui est ordinairement publié à la suite d'Ammien Marcellin, qui a été désigné d'abord sous le nom de son premier éditeur Henri de Valois (1636) et dont les deux parties, quand il a été reconnu qu'on devait l'attribuer à deux auteurs différents, ont reçu les noms de *Valesianus anonymus I* et de *V. an II*. M. Cipolla y étudie d'abord les manuscrits qui contiennent ce texte, le manuscrit anc. Claromontanus anc. Cheltenham aujourd'hui à Berlin, qu'il appelle ms. Meerman Philipps et le manuscrit de Vérone passé à la Vaticane, Vaticanus Palatinus 927; il prouve que le cod. Vatic. dépend de l'autre sinon immédiatement au moins intimement. Il examine les relations de l'Anonymus II avec Giovanni da Verona (Giovanni Diacono) et montre que c'est précisément du texte du Vaticanus que s'est servi Giovanni Diacono. Il conclut : 1º que le texte de Giovanni Diacono n'a pas de valeur pour la critique du texte de l'*Anonymus Valesianus ;* 2º que le cod. Vaticanus n'a aucune valeur en comparaison du manuscrit de Cheltenham ; 3º que le cod. Vaticanus est resté à Vérone jusqu'au XIVe siècle; 4º que les emprunts faits par Giovanni Diacono à l'anonyme permettent de déterminer son caractère d'historien et la valeur historique de son œuvre ; 5º que le manuscrit de Cheltenham reste la base de toute édition de l'Anonymus. Dans la dernière partie de son mémoire, M. C. examine au point de vue historique le texte de l'*Anonymus* qu'il définit « un ensemble de notices mal ordonnées et ne formant jamais un tout organique », et il y reconnaît une série de fragments provenant d'une source historique plus étendue. Ce caractère fragmentaire explique les lacunes, les corruptions de textes et les déplacements des fragments. Une courte note additionnelle résume les opinions de Hodgking sur cet anonyme. Le mémoire de M. Cipolla est remarquable par la rigueur et la clarté de sa démonstration.

II. — On ne saurait en dire autant du mémoire de M. Ferraï sur le *De situ urbis Mediolani* qui est mal ordonné et confus. Il s'agit du texte publié par Muratori I, p. 203, sous le titre de *De situ urbis etc.*, « monument de fables tendancieuses et de pieuses légendes ». M. F. s'attache et réussit à établir que le texte muratorien contient en réalité deux ouvrages différents, le *De Situ* et les *Vitae*. Il étudie particulièrement les *Vitæ*, démontre sans peine contre Biraghi qu'elles ne peuvent être l'œuvre de Sulpice Sévère et avec subtilité contre Schupper qu'elles ne proviennent pas d'un prélat de la cour féodale d'Eriberto. Il les date du xe siècle et conclut qu'elles ont dû être écrites pour la défense des prétentions de l'arche-

vêque Adelmanno contre celles du pape Agapet III. C'est la démonstration de cette hypothèse qui le conduit à étudier l'état de l'église milanaise au xe siècle, partie très intéressante de son mémoire, mais où l'on en perd absolument de vue l'objet principal. Il termine en étudiant les sources des *Vitæ*, en examinant la place de la *Descriptio* dans la série des historiographes lombards, tels que la *Descriptio Mutinensis*, le *De laudibus Papiæ*, la *Graphia aureæ urbis*, et en exposant un projet d'édition des plus anciennes sources de l'histoire milanaise.

L. G. P.

---

71. — **Catalogue sommaire des manuscrits de la Bibliothèque d'Avignon (musée Calvet)**, par L. H. Labande, archiviste-paléographe, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Avignon. Avignon, Seguin frères, 1892. 1 vol. in-8, VI-433 p.

72. — H. Labande, conservateur du musée Calvet d'Avignon. **Esprit Calvet et le XVIIIe siècle à Avignon.** Avignon, Seguin frères, 1892, in-8 29 p.

Malgré l'activité avec laquelle se poursuit la publication du *Catalogue des manuscrits des Bibliothèques de France*, entreprise sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, il existe encore des dépôts de premier ordre, tels Lyon, Besançon, Aix, Avignon, etc., dont on ne pourra révéler les richesses au public avant plusieurs années. La municipalité d'Avignon a pensé qu'il ne serait pas inutile de devancer l'œuvre officielle, et s'est chargée de la publication d'un Catalogue des manuscrits de la ville. Il faut la remercier de cette initiative et féliciter le conservateur de la rapidité avec laquelle il s'est acquitté de sa tâche. Ce Catalogue devant être repris un jour dans la série in 8o du Ministère, est nécessairement sommaire. Sur chaque manuscrit on donne le titre principal, la matière (papier, parchemin), la hauteur et la largeur en millimètres, la date et la provenance. Tel qu'il est, ce répertoire, qui comprend plus de trois mille numéros, suffit pourtant à nous donner une idée de l'importance considérable du dépôt d'Avignon. Même en laissant de côté l'histoire si riche de la ville et du comtat, l'énorme fatras des dissertations théologiques du XVIIe siècle, j'y relève en feuilletant :

Pour la paléographie : un Évangéliaire complet du IXe siècle (no 22 du *Catalogue*), une dizaine de psautiers, évangéliaires, etc. du XIIe siècle (nos 9 39, 51, 61, 73, 77, 141, 178 ex.), un exemplaire du Martyrologe d'Adon du XIe siècle (no 98);

— Pour l'histoire : une chronique finissant à l'an 807, dans un manuscrit du IXe siècle (no 175), trois volumes de lettres de Mazarin (nos 1399-1401), cinq recueils de lettres relatives à la succession d'Espagne (nos 1414 à 1418), quarante manuscrits de Mémoires des Intendants pour toutes les provinces de France (nos 1449-1488), le voyage de Peyssonnel à Alger, Tunis et Tripoli en 1724 (no 1373), etc., etc. ;

— Pour la philologie et la littérature provençales : la règle de saint Benoît en dialecte avignonnais du XIIIe siècle (n° 707) ; des cantiques, noëls, chansons, proverbes, pièces diverses en patois des XVIIIe et XIXe siècles (nos 633, 1227-1235, 1247, 1255, 1275-1286, 2712-2727, etc.) ;

— Pour la musique, outre quelques partitions d'opéra des XVIIIe et XIXe siècles, entre autres la partition autographe de l'*Armide* de Lulli (n° 2685), un recueil de cantiques et chansons en musique composés à Avignon (man. de 1653, n° 1181), une douzaine de motets du XVIIIe siècle (nos 1185-1198), et surtout les chansons patoises et françaises du XVIIIe siècle *notées* (nos 1250-1252).

Mentionnons encore la collection de la correspondance de Calvet avec les érudits du XVIIIe siècle (2344-2376), et une trentaine de livres de raison depuis le XIVe siècle.

Ces quelques notes prises au hasard n'ont pas la prétention d'énumérer même la centième partie des documents intéressants renfermés à la Bibliothèque d'Avignon, mais de signaler seulement l'intérêt de ce dépôt. Ajoutons enfin qu'une copieuse table générale permet de se retrouver facilement dans ce répertoire.

Le bibliothécaire à qui nous devons le présent catalogue est en même temps conservateur du Musée Calvet, un des plus riches de province. Grâce aux innombrables documents du dépôt, il a pu retracer une esquisse intéressante du fondateur de ce musée. Le médecin avignonnais Calvet a été, au siècle dernier, l'archéologue et le collectionneur le plus infatigable avec le comte de Caylus. Sa correspondance, peut-être aussi considérable que celle de Peiresc, ne semble pas offrir autant d'intérêt. Elle mériterait cependant une publication partielle, qui, il faut l'espérer, ne se fera pas attendre indéfiniment.

Ferdinand Lot.

---

73. — Pompeo Molmenti. **Studi e ricerche di storia e d'arte.** Turin, L. Roux, 1892, in-8 de 350 p. Prix : 4 fr. 50.

Le nouveau livre de M. Molmenti est entièrement consacré à Venise. Il comprend une série d'études à la fois documentaires et pittoresques, qui vont des origines de la République à son extrême décadence. La première, *San Marco*, est une rapide monographie historique de la basilique. L'auteur passe en revue les légendes populaires et les souvenirs authentiques qui se rattachent à Saint-Marc, il décrit les cérémonies religieuses et patriotiques, il insiste sur le fondement du gouvernement vénitien, l'union intime des idées de patrie et de religion, il étudie l'administration de l'église, la juridiction du Doge, les fonctions des procurateurs de Saint-Marc, enfin l'organisation toute particulière, et en quelque sorte « laïcisée », du Saint-Office à Venise. A l'appui de la dernière partie de ce travail, est imprimée en appendice (p. 95-105) un

*consulto* inédit de Fra Paolo Sarpi, adressé au Doge le 2 novembre 1622; le célèbre servite y démontre la nécessité de n'admettre à Venise qu'un inquisiteur sujet de la République, pour échapper, dans toute la mesure possible, aux abus de la Cour romaine [1]. — L'étude suivante est moins étendue et relative aux peintres Bellini; c'est l'examen de documents nouveaux, découvert par M. M. et publiés déjà dans l'*Art*, au grand profit de la biographie de ces maîtres. — Passant ensuite du *quattrocento* au *seicento*, l'auteur nous introduit dans les salons des derniers temps de la République, et étudie avec le plus minutieux détail la société contemporaine des peintures de Longhi et des comédies de Goldoni. Il se sert particulièrement des lettres inédites de Luigi Ballarini, agent de Daniele-Andrea Dolfin, ambassadeur à Paris et à Vienne avant la Révolution française [2]. Ballarini adressait de Venise à son maître toute une chronique piquante et scandaleuse de la ville, contenue aujourd'hui dans dix volumes du Musée civique. Laissant de côté les petites infamies personnelles qui y pullulent, M. M. en a tiré un tableau très complet et très vivant des occupations, des plaisirs et des vices des Vénitiens de la décadence. Cette société brillante, et plus légère encore que corrompue, rappelle par beaucoup de côtés, et malgré des traits locaux fort accentués, la société française de la même époque.

Un morceau non moins considérable porte un titre particulièrement intéressant pour nous : *Venise dans l'art français et dans la littérature française*. L'auteur y met en lumière les circonstances qui ont uni, à travers les siècles, la France et l'État de Venise; il cherche à établir le bilan de l'action exercée l'un sur l'autre par les deux pays, depuis l'époque lointaine où le patriarche Fortunato faisait venir des *magistri di Francia* pour décorer ses églises, jusqu'à celle où Venise envoyait à Paris Daniel Manin plaider la juste cause de sa liberté. Les influences réciproques, habilement groupées par M. Molmenti, sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croirait au premier abord : les arts, les

---

1. Rappelons ici que Venise vient d'ériger, le 20 septembre 1892, par souscription nationale, un monument à Fra Paolo. A cette occasion la *R. Deputazione Veneta di storia patria* a confié au préfet actuel de la bibliothèque de Saint-Marc le soin de publier un important dossier inédit, qui a paru sous ce titre : *Lettere inedite di Fra Paolo Sarpi a Simone Contarini pubblicate dagli autografi con prefazione e note a cura di C.* Castellani (Venise, typ. Visentini, 1892, in-8° de XXIV-75 p., avec deux index). S. Contarini était ambassadeur de Venise auprès du Saint-Siège et les trente-six lettres du recueil appartiennent à l'année 1615.

2. Rapprocher de ce qui est dit du prédécesseur de Dolfin à l'ambassade de Paris (p. 269-273) les renseignements suivants tirés d'un compte rendu au Parlement fait par le lieutenant-général de police, le 13 février 1781 : « M. le chev. Zeno, ci-devant ambassadeur de Venise, avait établi toutes sortes de jeux de hasard dans son hôtel. Là toutes personnes de tous états, connues ou inconnues, étaient admises... Une de ces salles, plus particulièrement ouverte aux personnes d'un état vil et obscur, était appelée l'*Enfer*. Cette maison, où le désordre et le scandale ont subsisté pendant longtemps... n'a été fermée qu'au départ de cet ambassadeur, envers qui toutes les représentations ont été vaines. » (Monin, *L'état de Paris en 1789*, 1889, p. 409.)

industries, la littérature, la politique les ont continuellement subies. Ces pages, nourries de faits, de noms et de rapprochements, sont écrites sous forme de causerie et sans prétention à être complètes ni rigoureuses [1]. L'auteur déclare lui-même modestement que c'est la simple esquisse d'un sujet qui demanderait au moins un large volume et qui tentera peut-être un jour un travailleur. Si le désir indiqué ici se réalise et si un tel livre est écrit, ce sera le mérite du brillant historien d'en avoir tracé le plan et jeté les bases; dès à présent, le public français doit le remercier de ses ingénieuses recherches.

P. DE NOLHAC.

---

74. — Emile PETITOT. **La sépulture dolménique de Mareuil-les-Meaux (Seine-et-Marne) et ses constructeurs.** In-8. IV-203 p., avec 8 pl. Paris, Bouillon, 1892.

Ce volume commence par une description de l'ossuaire mégalithique de Mareuil, exploré au printemps de 1892; l'auteur y signale des objets bien curieux, par exemple des « ossements ensanglantés » (p. 11), un andouiller de renne (p. 13), un casse tête en bois de cerf (p. 18), qui se trouve être en ivoire quelques lignes après (p. 19). A la p. 21, il est question de « certaines stations paléolithiques » du Danemark, alors que nous pensions, dans notre ignorance, qu'il n'y avait pas trace de paléolithique dans ce pays. Mais la plus grande partie de l'ouvrage poursuit la solution d'un problème autrement vaste que celui des sépultures néolithiques; il s'agit de déterminer le groupe ethnique auquel appartenaient les premiers habitants de Mareuil-lès-Meaux. Réponse : ce sont des Ibéro-ligures mélangés à des Atlantes-berbères; les Ibéro ligures ont passé par Meaux en se rendant d'Espagne en Irlande. « Vers l'an 1900 apparurent du Caucase, par le Pont Euxin et la Grèce, les *Galli Néhémeith* (Gens des Forêts, Sylvicoles), appelés *Némèdhes*, en Irlande, ou *Callydons*, ou encore Irlandais rouges; *Albans* en Angleterre, ou Gaëls d'Alban; *Galledonians* ou Irlandais pictes, en Écosse; *Némètes*, dans le pays de Bade; *Galls*, en France, ou Gaulois; *Albani*, en Italie, ou Gallo-Albains. Leur roi s'appelait Numitor. Peut-être faut-il y rattacher les *Numides*, de l'Algérie actuelle. *Nemetes* était le nom de Jupiter dans l'Argolide... En 1372, les *Celtibères-Ligures* quittent la Gas-

---

1. Chaque lecteur pourrait trouver dans ses propres souvenirs des additions de détail à ce travail d'ensemble, où l'auteur lui-même n'a tiré parti que d'une partie de ses notes. Je ne signalerai qu'une omission qui me paraît avoir une certaine importance, c'est la décoration de la *Cà d'oro* par un peintre français, d'après Müntz, *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, t. I, p. 168. — Sur le séjour de Fromentin à Venise, v. Gonse, *Fromentin*, Paris, 1881, p. 96. Sur les émigrés français pendant la Révolution, v. les études très étendues faites sur Venise par l'un deux, le comte d'Espinchal, et demeurées encore manuscrites à la Bibliothèque de Clermont-Ferrand. — Corriger p. 167, *Langevis* en *Langeais*; p. 198, *Tal* en *Jal*.

cogne et montent vers les îles Britanniques. On les nomme *Milesians*... en Irlande...; *Morins* en Gaule Belgique; *Meldes* et *Lizii* dans l'Ile de France, la Champagne et la Brie. » Ce spécimen suffit à montrer le profit que les historiens, après les archéologues, pourront tirer du présent ouvrage; mais la discussion du système ethnographique de M. Petitot nous entraînerait trop loin.

Salomon REINACH.

---

75. — **Minerva.** Jahrbuch der gelehrten Welt, herausgegeben von Dr. R. KUKULA und K. TRUEBNER, Zweiter Jahrgang. 1892-1893. Strasbourg, Truebner.

Le deuxième volume de cet *Annuaire du monde savant* surpasse encore le premier par l'étendue des informations. Les éditeurs ont, cette année, admis dans *Minerva* les universités techniques, les instituts agronomiques, les écoles forestières, etc. Ils ont fait également une place aux bibliothèques particulières que le monde savant connaît et utilise. En outre, ils fournissent sur l'organisation de chaque établissement d'enseignement supérieur une courte et substantielle notice. Ils ont d'ailleurs puisé à la meilleure source et trouvé de précieux collaborateurs en France, en Italie, en Angleterre et ailleurs encore. Un portrait, le meilleur qu'on connaisse, de M. Mommsen, rehausse la valeur du volume. Nous conseillons aux éditeurs de nous donner l'année prochaine le portrait de M. Pasteur, et nous les félicitons d'élargir sans cesse leur cadre, de profiter si bien des conseils de la critique et d'apporter à une publication si utile tant de soin et d'heureuse patience.

A. C.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Abel LEFRANC vient de publier à la librairie Hachette une *Histoire du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du premier empire* (1 vol. in-8°, d'environ 450 pages), composée pour la plus grande partie à l'aide de sources inédites. Nous reviendrons plus en détail sur cet ouvrage, dont l'importance est considérable aussi bien pour l'histoire générale de l'instruction publique que pour l'histoire de la science et celle des idées. Le livre de M. Lefranc comprend neuf chapitres dont voici les titres : I. L'enseignement du grec et des langues orientales pendant le moyen âge et la Renaissance, jusqu'au commencement du règne de François Ier (1205-1515). II. François Ier et la Renaissance des lettres en France. Les projets de fondation d'un collège de langues (1517-1529). III. La fondation du Collège de France : l'institution des lecteurs royaux (1529-1532). IV. La corporation des lecteurs royaux sous le règne de François Ier. V. Les premiers lecteurs. Esquisses et portraits. VI. La corporation des lecteurs depuis le commencement du règne de Henri II jusqu'à la fin de celui de Henri IV. Ramus. VII Le Collège royal pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, jusqu'à la fin de l'ancien régime. VIII. Le Collège de France

pendant la Révolution. IX. Le Collège de France pendant le premier empire. Viennent ensuite un certain nombre de curieux appendices consacrés à Érasme, Cheradame, Casaubon, Baluze, etc. Signalons aussi la liste des professeurs qui termine le volume et les pièces justificatives relatives à la Renaissance sous François I[er].

— Une traduction allemande des deux premiers volumes de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance*, de M. E. Müntz, paraîtra prochainement à la librairie Berté à Vienne.

— M. Dejob vient de publier, suivant un usage italien, dans un *per nozze (nozze Cassin-d'Ancona)*, un *Essai de bibliographie pour servir à l'histoire de l'influence française en Italie à 1796 à 1814*. C'est un supplément à l'*Essai* que le même auteur avait fait paraître dans son livre sur *Mme de Staël et l'Italie*. Comme dans l'*Essai*, M. Dejob distribue dans son supplément les matières de la façon suivante : « histoire générale », « histoire militaire » « histoire particulière » (I Piémont et Ligurie, II Lombardie, III Vénétie et Mantouan, IV Toscane, Lucques et Parmesan, V États pontificaux, VI Naples), « mémoires, correspondances, biographies », « autres personnages ». C'est un catalogue purement pratique que nous offre M. Dejob et il ne s'astreint pas à relever toutes les éditions d'un volume.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 27 janvier 1893.*

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit de cette ville, le 24 janvier : « Des travaux exécutés dans le palais Cafarelli à Rome, ont mis à jour un pan de mur ayant sans doute appartenu à la *cella* orientale de l'antique Temple de Jupiter Capitolin. On avait découvert en 1875 une partie de l'aire primitive du Temple et un fragment des colonnes de marbre pentélique que Domitien avait fait venir de Grèce. Ce fragment indique un diamètre de 2 m. 10 c. ; les colonnes du Panthéon de Rome n'ont qu'un diamètre de 1 m. 90. — On a trouvé dans une tombe de Chiusi un bronze représentant une tête de louve semblable à celle de la célèbre Louve du Capitole. La comparaison entre ces deux monuments, dont l'un est évidemment étrusque, et d'une technique postérieure par la date, suivant le professeur Helbig, à celle de la Louve du palais des Conservateurs, offre un nouvel argument à ceux qui soutiennent que cette dernière œuvre date, non du moyen âge, mais de la période étrusque. Au contraire, un nouvel examen du célèbre Lion de Saint-Marc, réparé en 1815 à son retour de Paris, réparé au commencement de 1892, démontre que c'est un ouvrage du XII[e] ou du XIII[e] siècle, composé de pièces de bronze attachées sur une armature de fer, et fort éloigné de la technique étrusque. — L'administration italienne a cru devoir refuser récemment à l'Angleterre et à la Belgique, comme à la France en 1883, un nouveau moulage de la statue équestre de Colleoni, celui qui avait été accordé à l'Allemagne en 1875 ayant paru endommager la dorure. »

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort du marquis d'Hervey-Saint Denys. Les candidats sont : MM. Barth, Cordier, Hartwig Derenbourg, Louis Havet et Müntz.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 13 février — 1893




76. — Victor LORET. **Le cédratier dans l'antiquité**. Paris, Ernest Leroux, 1892, in-8, 52 p. Prix 3 fr.

77. — Id. **La Flore pharaonique**, d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes. Deuxième édition, revue et augmentée, suivie de six index. Paris, E. Leroux, 1892, in-8, 145 p. Prix 6 fr.

I. — « C'est seulement, dit M. V. Loret, au commencement de la première des deux études dont on vient de lire le titre, à l'époque où vivait Théophraste, que commence, pour les érudits, l'histoire du citronnier [1]. Or l'égyptologie nous permet de remonter bien plus loin dans le passé de cet arbre. C'est pour y ajouter toute une série de documents, tirés de l'archéologie égyptienne et de la philologie sémitique que je refais, après tant d'autres, une histoire du citronnier. » Cette histoire, M. V. a tenu à la faire aussi complète que possible ; il ne s'est pas borné à mentionner les documents égyptiens ou sémitiques ; il n'a passé sous silence aucun des auteurs classiques, qui ont parlé du plus ancien des *citrus* — le cédratier — connus dans l'Occident ; loin de l'en blâmer, je ne puis que l'en féliciter ; mais je ne puis aussi m'empêcher de lui faire un reproche, celui d'avoir ignoré le savant article de Victor Hehn sur les *agrumi*, ou cru possible de n'en pas tenir compte ; comme les conclusions du savant allemand sont, sur presque tous les points, différentes des siennes, il aurait sans doute été amené à les discuter ; peut-être aurait-il, après les avoir examinées, été moins tenté de faire remonter si haut dans le passé la connaissance en Europe, et même en Égypte, du *citrus cedra*.

1. Il eût fallu dire « du cédratier », puisque Théophraste a décrit cet arbre et non le citronnier, ainsi que le montre plus loin M. V. Loret.

L'étude de M. V. L. se compose de dix paragraphes ou chapitres; dans les trois premiers il passe en revue les témoignages des écrivains grecs et romains, depuis Théophraste jusqu'à Athénée, qui ont parlé du *citrus;* dans le quatrième, il discute les différents noms sous lesquels ils l'ont connu ou désigné; dans les trois autres, il montre que le cédratier a été l'espèce de citrus décrite par Théophraste et les autres écrivains classiques, et il en fait connaître la culture, ainsi que les propriétés médicinales; puis passant en Orient, après un paragraphe consacré au « Citron des Juifs », il recherche ce que fut, histoire toute nouvelle celle-là, le cédratier, d'abord dans l'Égypte chrétienne, puis dans l'Égypte pharaonique; enfin, viennent les conclusions préparées par cet exposé si complet de la question, mais qui toutes, je le montrerai, n'en découlent pas nécessairement.

Théophraste a fait du citrus — μῆλον τὸ μηδικὸν ἢ τὸ περσικόν — une description souvent citée, mais qui est loin d'être complète; et bien qu'il ait donné sur la culture de cet arbre des détails précis, on peut douter qu'il l'eût jamais vu et par suite que le *citrus* fût dès lors cultivé en Grèce. M. V. L. est d'une toute autre opinion; s'appuyant sur un passage d'Antiphane [1], contemporain ou à peu près de Théophraste, il n'hésite pas à dire que le *citrus* « fut cultivé à Athènes au IV[e] siècle avant notre ère ». Cette affirmation vient d'une fausse interprétation d'un passage du comique grec; celui-ci, offrant des cédrats à une jeune fille qui s'extasie sur leur beauté, ajoute :

> νεωστὶ γὰρ τὸ σπέρμα τοῦτ' ἀφιγμένον
> εἰς τὰς Ἀθήνας ἐστὶ παρὰ τοῦ βασιλέως,

c'est-à-dire ces fruits ont été récemment apportés de chez le grand roi à Athènes. M. V. L. traduit : « la *graine* en a été récemment importée à Athènes, etc. », et en conclut que les « pommes » — τὰ μῆλα — dont parle le poète, auraient été récoltées dans cette ville, encore que la réplique de la jeune fille : « Je croyais que c'était du jardin des Hespérides », et la remarque qui suit : « Il n'y en a que trois », montrent qu'il s'agit de fruits apportés en petit nombre de la Perse.

Il y a d'ailleurs un passage de Pline qui aurait dû mettre M. V. L. en garde contre l'interprétation qu'il a donnée des deux vers de Diophane; après avoir reproduit presque textuellement (t. XII, 16) la définition donnée par Théophraste du « pommier de Médie », Pline ajoute : « Temptavere gentes transferre ad sese propter remedi præstantiam..., sed nisi apud Medos et in Perside nasci noluit. » Et ailleurs, XVI, 175 : « Fastidit..., nata Assyria malus alibi ferre. » Comment admettre après cela que, quatre siècles avant que ces lignes fussent écrites, le citrus était cultivé en Grèce et y donnait des « fruits superbes »? Tout ce qu'on peut dire, c'est que, dès lors, on importait des citrons en Grèce,

1. Athénée, *Deipnos.*, III, 27.

comme on le fit plus tard sans doute en Italie, en attendant qu'eût été apporté dans ces deux pays l'arbre lui-même qui les produisait. Le moment où cette importation eut lieu ne fut guère postérieur au Ier siècle de notre ère; les Quintillius, consuls en 140, parlent de la culture du citron, commme de celle, il est vrai, d'un arbre de serre; pour Florentinus, qui vivait probablement au IIIe siècle [1], elle est déjà plus développée; enfin Palladius la pratiquait en pleine terre en Sardaigne et aux environs de Naples, tout comme elle l'était dans le pays d'origine ou supposé tel du citrus.

Mais à laquelle des espèces de ce genre se rapporte celle qui fut connue des écrivains classiques et quel nom portait-elle chez eux? Il n'était pas difficile de répondre à ces deux questions. M. Victor Loret, comme on l'avait fait d'ailleurs avant lui, montre que l'arbre décrit par Théophraste sous le nom de μῆλον τὸ μηδικὸν ἢ τὸ περσικόν, par Dioscoride sous celui de κεδρόμηλον et auquel Pline donne celui de *citrus* ou *citrea*, n'était autre que le cédratier. Appelé d'abord « pommier de Médie ou de Perse », il finit par perdre ce nom composé pour prendre celui de *citrus* ou *citrea* en latin, de κίτριον en grec : quelle est l'origine de ces dénominations nouvelles, qui, à partir du IIe siècle de notre ère, firent oublier la dénomination primitive que lui avaient donnée Théophraste et les écrivains grecs des siècles suivants? Je remets à répondre à cette question, après l'examen des trois derniers paragraphes de l'étude de M. Victor Loret.

Quittant l'Occident et le domaine classique, le jeune et savant égyptologue a recherché quelles auraient été les destinées du cédrat chez les Sémites et dans la vallée du Nil. Le Lévitique, on le sait, prescrivait aux Juifs de prendre, le premier jour de la fête des Tabernacles, le fruit d'un arbre *hadar* et des rameaux d'arbre *abôt* et de se réjouir « à la face de Jehovah ». La Vulgate traduit « arbre hadar » par « arbor pulcherrima », les plus anciens commentaires rabbiniques l'ont expliqué, au contraire, par « arbre *atroug* », nom persan et arabe du cédrat, et comme ce mot paraît dériver d'une racine qui signifie « être beau », « l'expression hébraïque arbre *hadar* rendait littéralement le sens du radical qui a donné naissance, en persan, au nom du cédratier ». Il est vrai que Josèphe, qui devait pourtant savoir ce qui en était, traduit « fruit de l'arbre hadar » par « une pomme de perséa »; cette interprétation n'a point arrêté M. V. L., et avec certains commentaires, qui ont remplacé dans le texte de Josèphe τὸ μῆλον τὸ τῆς περσέας par τὸ μῆλον τὸ τῆς Περσίδος, pour être « fidèle à la tradition rabbinique, » il « voit dans *hadar* une épithète prise substantivement, désignant le cédrat ». Et il ajoute : « Cet arbre aurait été introduit en Syrie et en Égypte par les

---

1. M. V. L. dit deux siècles avant notre ère, parce qu'il aurait été cité par Diophane de Nicée, poète du Ier siècle; mais il n'est pas question de Florentinus dans le passage qu'il donne de Diophane.

conquérants ahmassides de la XVIII[e] dynastie, qui l'auraient découvert aux bords du Tigre. » Il faut convenir que nous sommes ici en pleine hypothèse. Le cédratier, originaire de l'Inde, était-il cultivé « aux bords du Tigre », au temps de la dynastie des Ahmassides, comme à l'époque d'Alexandre? C'est là chose peu vraisemblable; en tout cas tout le raisonnement de M. V. L. repose sur cette double supposition que le mot *hadar* signifie véritablement cédratier et que Moïse est l'auteur du Lévitique tel que nous le connaissons; or, comme ce recueil de prescriptions est vraisemblablement postérieur à la captivité de Babylone, on voit qu'en attribuant même à l'obscur vocable *hadar* le sens de cédratier, il n'en résulterait nullement que cet arbre eût été connu, encore moins cultivé en Syrie ou en Égypte dix-sept siècles avant Jésus-Christ.

Toutefois il l'était probablement au second siècle de notre ère, alors qu'Athénée en décrivait si complaisamment les propriétés, et il porta dans la vallée du Nil les noms de *kétri* [1], *kithri* [2] et *ghitré* [3], qu'on peut regarder comme équivalents; mais n'aurait-il point aussi été cultivé dans le pays à l'époque des Pharaons? Telle est la question que M. V. L. examine dans son dernier paragraphe. Le fruit d'un citron, paraît-il, a été trouvé par Champollion dans une tombe égyptienne; mais comme on ignore à quelle époque au juste remonte cette tombe, et que ce fruit n'a même pas été soumis à un examen scientifique [4], il est trop évident qu'on ne peut rien conclure de cette découverte. En est-il autrement de celle de M. Georg Ebers? Le célèbre égyptologue, sur une peinture du temple de Karnak, édifié par Touthmès III, a cru reconnaître un *citronnier*. Les feuilles et le port de l'arbre n'ont, il est vrai, rien de caractéristique, mais le fruit a paru à M. V. L. ne pouvoir être que celui du *Citrus limonum* [5]. Il lui est bien resté, il est vrai, quelques doutes sur la valeur des deux documents qu'il invoque, mais il les a vite écartés : « Je crois, dit-il, prudent de me fier, en attendant un nouvel examen, à la détermination du fruit du Louvre, faite par le chimiste Bonastre et confirmée par le savant Decaisne. » — Le botaniste Kunth a bien pris pour une orange un fruit conservé au musée de Florence, qui s'est trouvé, quand on l'a coupé, une vulgaire figue; pourquoi Bonastre,

---

1. *Scala magna. Ou-kétri* = *âtroung*, A. Kircher, ap. V. L. 38.

2. Amélineau, *Voyage d'un moine égyptien dans le désert*, p. 185, man. du x[e] siècle.

3. *Ghitré* = κίτρον = *Atroug*. *Scala coptico-gréco-arabe*, citée par M. V. L., p. 38.

4. On ne peut que s'associer au vœu formé par M. V. L. que les plantes du musée égyptien du Louvre soient enfin déterminées par quelque botaniste compétent, comme l'ont été celles des musées de Florence, de Berlin et de Leide.

5. C'est moi qui me sers du mot *Citrus limonum*, nom scientifique du citronnier, dont il s'agit maintenant, encore que M. V. L. traite du cédratier. Il n'est pas indifférent cependant de savoir au juste de quel arbre il est question, car le citronnier paraît avoir pénétré dans l'Occident bien des siècles après le cédratier, tandis que la découverte de Karnak ferait supposer qu'il y a été connu mille ans plus tôt.

qui l'a fait plus d'une fois, et même, M. Decaisne ne se seraient-ils pas trompés ? — « En second lieu, continue M. V. Loret, je ne vois pas quel autre fruit que le citron pourraient représenter les bas-reliefs de Karnak [1]. » — En lisant Théophraste, je serais tenté d'y voir, moi, le fruit du perséa ; mais je sais combien il est facile de se tromper en pareil cas, et l'exemple de Rosellini prenant une treille et des grappes de raisin pour un pied de bamia avec ses fruits, doit, je crois, faire réfléchir. — M. V. L. termine en rappelant que « les plantes d'origine indienne sont fréquentes dans la flore antique », et il cite en particulier le lotus rose, qu'on n'a trouvé spontané qu'aux Indes. « Certaines espèces indiennes, ajoute-t-il, ayant été très anciennement cultivées par les Égyptiens, je ne vois pas ce qui s'oppose à ce que le citronnier et le cédratrier aient fait partie de ces plantes [2], d'autant plus qu'ils ont été de bonne heure, comme on l'a vu, cultivés en Perse, en Médie et en Assyrie. »

Évidemment ici M. V. L. s'est laissé entraîner par le désir de prouver sa thèse ; Schweinfurth a cru que le *Nelumbo* ou lotus rose n'avait été importé en Égypte qu'après la conquête perse, et cependant Hérodote et Théophraste l'ont connu et décrit. L'historien grec, au contraire, ignore encore le cédratier, ce qui peut faire croire qu'il n'existait pas encore de son temps en Perse et en Médie. Théophraste est l'écrivain le plus ancien qui en parle, et il n'en parle que comme d'un arbre de ces deux provinces ; comment aurait-il omis de le mentionner parmi les végétaux de l'Égypte, s'il avait été cultivé dans ce pays depuis la XVIII[e] dynastie ? Quant au citronnier, aucun écrivain classique n'en a parlé ; il en est question pour la première fois dans un vocabulaire copte-arabe, ainsi que de l'oranger, ce qui nous reporte au IX[e] ou X[e] siècle de notre ère.

M. V. L. a cherché un dernier argument à sa thèse dans les mots coptes *ghitré* et *djedjré* [3], qui « ne viennent ni du grec, ni de l'arabe, et sont certainement d'origine égyptienne ». Ces deux mots, dit-il, « proviennent d'un seul et même mot hiéroghyphique » ; la racine de ce

---

1. Il y a bien une difficulté, c'est la couleur du fruit ; M. V. L. l'a sentie et a essayé de la tourner ; mais est-il vraisemblable qu'un artiste, ayant à représenter un citronnier ou un oranger puisse oublier de donner aux fruits de ces arbres leur couleur jaune si caractéristique ? Autre remarque ; les fruits du citronnier, comme du cédratier, poussent à l'aisselle des feuilles et sont pendants, quand ils arrivent à leur complet développement ; ici ils apparaissent droits, opposés aux feuilles ou même à l'extrêmité des rameaux.

2. On a vu que le cédratier seulement, et non le citronnier, était cultivé en Perse et en Médie au IV[e] siècle avant notre ère. D'ailleurs, c'est du premier, et non du second de ces arbres, qu'il est question.

3. M. V. L. dit que les mots *ghitré* et *djedjré* sont équivalents, je le veux bien, encore qu'ils aient des significations très différentes ; mais si le second peut être dérivé du premier, le premier ne saurait l'être du second ; comment alors viendrait-il, ainsi que *kétri* et *kithri*, de la racine *djer* ?

mot serait *djer*, d'où *djar-it*, vocable identifié par M. L. Stern avec le *malum citrium*. Mais M. G. Ebers a traduit ce même *djar-it* par oignon et M. V. L. lui-même ne paraît pas éloigné de lui attribuer le sens de caroube. Néanmoins c'est du radical de ce mot obscur qu'il voudrait dériver les noms du cédrat *djedjré*, *ghitré*, *kétri* et *kithri*. Mais *djedjré* est le nom du *citrus acida* R. — le *hommâd* des Arabes — et non du cédratier; les seuls noms de cet arbre — le *citrus medica* L., ar. *atroug* — sont *kétri*, *kithré* et *ghitré*; quelle en est l'origine? M. V. L. leur attribue une racine égyptienne, tout en avouant, p. 50, qu'on n'a pu la retrouver, et il fait venir de cette racine hypothétique le grec κίτριον et le latin *citrium*. Je ne puis que le renvoyer à Hehn, qui fait de *citrium* un dérivé de *citrus*, transformation de *cedrus* et nom du *Thuya articulata* L., confondu avec le cédratier par le peuple romain; ce radical apparaît dès le IIIe siècle avant notre ère avec son sens primitif dans le dérivé *citrosa;* c'est d'un autre dérivé de *citrus* qu'est venu, le témoignage de Dioscoride est précieux à cet égard, le grec κίτριον. J'incline à croire que c'est de ce dernier mot que dérivent à leur tour les noms coptes du cédrat [1]. Cette conclusion est en contradiction formelle avec celle de M. V. Loret; ce n'est pas à moi de décider si je suis plus dans le vrai que lui; mais je crois avoir montré au moins que plus d'une fois il a trop abondé dans son sens et apporté des raisons trop faibles pour emporter la conviction. Ceci n'enlève rien d'ailleurs au mérite de sa patiente étude ni à l'intérêt qu'elle présente; elle soulève un problème historique et botanique bien fait pour captiver tous ceux qui la liront, comme il m'a séduit et captivé moi-même.

II. — Je n'ai pas l'intention de m'étendre aussi longuement sur le second des ouvrages de M. V. L. que sur le premier; l'éloge que j'ai fait autrefois de la première édition de la *Flore pharaonique* me permet de parler brièvement de la seconde. Celle-ci est bien, comme le titre l'indique, « revue et augmentée »; la flore de 1887 ne comptait que soixante-quatre pages et ne renfermait que cent trente-quatre plantes; la flore de 1892 a cent quarante-cinq pages et contient deux cent deux espèces; au lieu de deux index, elle en a six. On voit quels perfectionnements M. V. E. a apporté à son œuvre première; mais est-ce encore une « flore pharaonique », et qu'est-ce qu'il faut entendre par cette expression?

Depuis cinq ans, des découvertes considérables ont été faites dans le domaine de l'égyptologie; les fouilles de M. Flinders Petrie, en particulier, sont venues enrichir l'ancienne flore égyptienne; mais comme

1. M. V. L., dit, p. 50, que *kétri* ne peut être une transcription du grec, attendu que les noms coptes empruntés au grec ont toujours dans les *scalae* une désinence grecque; mais les mots de la basse grécité souvent n'ont pas de désinence, leurs dérivés coptes peuvent dès lors en manquer ou en avait une différente.

la plupart ont été faites dans des monuments de l'époque gréco-romaine, on ne peut évidemment donner à ces découvertes le nom de pharaoniques; la nouvelle flore de M. V. Loret, qu'elles ont contribué à enrichir dans une si large mesure, aurait donc dû peut-être par cela même changer de titre. Que signifie d'ailleurs celui de flore pharaonique, si séduisant à première vue? Est-ce un catalogue des plantes cultivées dans l'ancienne Égypte? Non, car l'ouvrage de M. V. L. en renferme beaucoup qui devaient croître à l'état sauvage dans la vallée du Nil. Est-ce l'énumération de toutes les espèces végétales qui se rencontraient dans cette région avant notre ère? Pas davantage, car, quelque peu riche qu'ait été la flore égyptienne, elle renfermait six fois au moins plus d'espèces que n'en contient le livre de M. V. Loret; celui-ci est une liste faite avec beaucoup de soin, d'après les travaux des quarante à cinquante dernières années et les recherches personnelles de l'auteur, des plantes, tant cultivées que sauvages ou même exotiques, dont des exemplaires ou des débris ont été trouvés dans les nécropoles égyptiennes ou dans les fouilles pratiquées dans la vallée du Nil, ainsi que des plantes figurées sur les monuments pharaoniques ou gréco-romains.

Égyptologue distingué et botaniste zélé, M. V. L. a dépouillé, avec une conscience extrême, tous les ouvrages et les articles de revue français, hollandais, anglais, allemands surtout, qui traitent de la question; c'est un résumé, et un résumé complet, de tout ce qui se trouve dispersé dans cinquante publications différentes; j'ajouterai que les additions si nombreuses faites à la première rédaction donnent à la seconde édition de la flore pharaonique une importance qui la rend indispensable à tous les amis de l'archéologie égyptienne et de l'histoire ancienne de la botanique. Non seulement des plantes de l'ancienne Égypte restées inconnues ont été ajoutées à celles qu'énumérait la première édition ; mais des hypothèses nouvelles ont été émises au sujet de l'identification de certaines d'entre elles, quelques suppositions erronées ont été rectifiées, nombre d'articles ont été allongés, plusieurs noms hiéroglyphiques ont été découverts ou identifiés, comme celui du coriandre *ounshi*, du caroubier *noutem*, etc. Parmi les quatre index ajoutés, le copte sera surtout le bienvenu, à cause des formes curieuses qu'il contient.

Le plus grand nombre des plantes nouvellement reconnues proviennent des tombes de Hawara dans le Fayoum et sont de l'époque gréco-romaine; elles montrent combien la culture égyptienne s'enrichit sous les Ptolémées ; le chou, le melon, le poirier, le pêcher, l'amandier, le cerisier, le murier, etc., furent probablement importés en Égypte sous leur domination. D'autres plantes, mais bien moins nombreuses, viennent des fouilles de Kahoun et remontent à la XII[e] dynastie; c'est, par exemple, le radis, le petit pois, dont la culture dans la vallée du Nil se trouve authentiquement reportée à une époque recu-

lée. A côté de ces plantes potagères, on en rencontre d'autres qui ne purent attirer l'attention qu'à cause du parfum ou de la beauté de leurs fleurs ; la première édition de la flore en contenait déjà un certain nombre, tel que le *Chrysanthemum coronarium* L., l'*Alcea ficifolia* L., le *Delphinium orientale*, etc. ; on trouve dans la nouvelle le *Delphinium Ajacis* L., l'*Anemone coronaria* L., la *Nigella sativa* L., le *Reseda odorata* L., l'origan (*Origanum majorana* L.), etc. Ces plantes étaient-elles cultivées, comme l'a, pour plusieurs, avancé Schweinfurth ? Il y a là une question importante à résoudre et bien faite pour tenter la curiosité scientifique de M. V. Loret ; on a souvent parlé de plates-bandes de fleurs qui auraient existé dans les jardins égyptiens ; il vaudrait la peine de savoir quelles plantes y auraient été véritablement cultivées — si tant est qu'il y en ait eu ; — nul n'est plus en état de nous le dire que l'auteur de la *Flore pharaonique*, à qui la botanique égyptienne doit déjà de si curieux et savants travaux.

Ch. J.

---

78. — **Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen**, von Karl Brugmann. II, ii, 2. — Strasbourg, Trübner, 1892. In-8, xij-xvj-592 pp. (cotées 847-1438). Prix : 14 mk.

On pourrait se borner à annoncer le couronnement de l'œuvre de M. Brugmann [1] ; encore est-elle déjà dans toutes les mains. L'éloge en est superflu ; la discussion, impossible ici avec le détail qu'elle comporterait. Ce livre, au courant des plus récents travaux, est vraiment le code de la linguistique contemporaine, le nécessaire point de départ de toutes les recherches ultérieures, si tant est que la recherche dans ce domaine exploré en tous sens puisse encore nous faire espérer autre chose que des glanures.

Dans cette dernière partie, l'auteur étudie successivement les redoublements verbaux, la formation des temps, celle des modes et les flexions personnelles. Qu'on ne le croie point attardé dans ces vieilles catégories de la grammaire empirique : il les brise à tout moment, en nous montrant comment une forme modale a usurpé une fonction temporelle, comment une conjugaison tout entière s'est greffée sur une simple désinence ; il les a brisées dès le début, en ne voyant dans les soi-disant indices de temps que de purs déterminatifs de racines (p. 880 sq.), en avertissant une fois pour toutes (p. 868 sq.) que forme et fonction sont deux, que l'étude de la fonction est affaire, non de grammaire, mais de syntaxe historique. Après cela, s'il lui arrive — ce qu'il ne saurait éviter — de retomber çà et là dans les anciens cadres, d'annoncer, par exemple, en tel endroit (p. 915), qu'il s'occupera exclusivement des thè-

---

1. Cf. *Revue Critique*, XXIII (1887), p. 97, XXVII (1889), p. 101, et XXXI (1891), p. 21.

mes en *-o-* à fonction indicative, le lecteur est prévenu : c'est un expédient de circonstance qui n'a rien à voir à la méthode générale. En fait il n'y a ni indicatif ni subjonctif; c'est à peine s'il y a un passé, un présent et un futur : il n'y a que des formes diverses, avec des rudiments de sens divers, qui vont s'appauvrir, foisonner, s'ordonner et se différencier au cours des âges.

Et pourtant — ceci est une réserve indispensable — la fonction, qui n'est pas un critérium spécifique, demeure toujours un précieux indice de classement. En étymologie non plus la concordance de sens n'implique point l'origine commune; mais l'origine commune ne laisse pas de faire difficulté si l'on n'entrevoit la possibilité de concilier les sens. En d'autres termes, la morphologie pure a-t-elle le droit de se déprendre de la fonction, quand celle-ci implique un contraste de signification aussi violent que celui de l'actif au passif? Quand le grec et le latin s'accordent si bien à opposer le thème en *-ê-* aux autres thèmes verbaux, ἐτύπης à τύπτεις, *jacês* à *jacis*, avec un sens nettement intransitif, peut-on négliger ce détail, parler du thème en *-ê-* comme d'une forme quelconque de valeur indéfinie (p. 1068), enseigner (p. 952) que λίπητε, qui n'a jamais que le sens actif, est tout uniment la forme sans augment de ἐλίπητε, qui n'a jamais que le sens passif? Je me reporte au passé indo-européen, et je demande : « Que signifiait donc * *e-liq-ê s*? » Était-ce « tu laissas » ou « tu restas »? Si l'un des deux, comment est-il devenu l'autre? Si tous les deux, il faut convenir que nos ancêtres manquaient de clarté. Voilà pourquoi, sans méconnaître la simplicité de cette vue synthétique, et en dépit des savantes dissections de M. Wiedemann [1], j'aurais souhaité plus de réserve ou plus de pièces justificatives dans l'exposé d'une théorie qui identifie sans hésitation *linquês* (tu laisseras) à ἐλίπης (tu fus laissé). Est-il donc vraiment bien utile que φέρητε et *ferêtis* se rangent sous le même chef qu' ἐλίπητε et *jacêtis*? Et, si l'on ne veut point reporter jusqu'à la phrase proethnique la formation du subjontif, serait-il donc si surnaturel qu'une langue anté-gréco-latine, possédant **i-te* (vous allez) et **i-e-te* (que vous alliez), eût, sur ce modèle et sur **bher-e-te*, (vous portez), conjugué la quatrième proportionnelle **bher-e-e-te*, d'où **bherête* (que vous portiez)?

Mais c'est assez insister sur un seul point, encore que capital. Feuilletons le volume. — P. 847 : malgré l'autorité de M. Kluge, j'ai peine à croire que l'allemand *murmulôn* ne soit pas un emprunt latin. — P. 851 : il est regrettable — mais ce n'est la faute de personne — que le gothique *sêtum* demeure encore un problème; car, de dire que la racine ultra-réduite et redoublée est ici remplacée par la racine non redoublée et ultra-renforcée, c'est une constatation résignée, ce n'est pas une explication. — Quand M. B. enseigne que πίπτε (p. 853) est le seul exemple

1. *Revue Critique*, XXXI (1891), p. 163.

grec du redoublement en ι long, oublie-t-il ou classe-t-il ailleurs le type πιφαύσκων K 502? — L's initiale devant *m* tombe en latin : à la bonne heure; mais comment *(s)me-smor* est-il devenu *memor* tout court (p. 858)? comme * *ste-stî* est devenu *stetî?* Il faudrait le dire, et cela est d'ailleurs peu probable. Bien plutôt une autre dérivation [1]. — Que l'η de ἤθελον soit apophonique de l'ω de ὤρεγον (p. 862), je l'accorde, mais non que l'ε de ἐθέλω soit apophonique de l'η de ἤθελον : ἐθέλω, ὀρέγω ont été simplement refaits sur ἤθελον, ὤρεγον, et l'illusion d'un augment temporel. — La quantité *adâgium* (p. 901) est, je crois, une erreur que se lèguent l'un à l'autre, *wie eine ewige Krankheit*, tous les ouvrages de linguistique [2], et la quantité *ês* (p. 863 et 904) ne saurait guère provenir d'un augment partout disparu en latin : l'*e* n'est long que de position, soit **ess*, comme *mîlês* archaïque = **mîless* [3]. — P. 930, au bas, je pense qu'il faut lire * *bhibhéimi*, et p. 950, au bas, *nánnamîti*. — L'étymologie de σᾶμα (p. 955) me paraît à peu près assurée par le fait qu'en attique il n'y a pas trace d'une forme * τῆμα [4]. — Le vocalisme du got. *jêr* = *jahr* (p. 960) a en grec un exact équivalent dans le nom propre Ἥρα (le temps divinisé). — Ce n'est pas seulement en syllabe non intense (p. 982), c'est en toute position que *cri tri* donne *cer ter* en latin, puisqu'on a *ter* = **tris* et *têstis* = * *tri-sti-s* (le tiers assistant) [5]. — A propos de l'*s* épenthétique de ἐ-ζύ-σ-θην (p. 1025) et subsidiairement de ἔ-γνω-σ-ται (p. 1231), j'exprime le regret que M. B. n'ait pas cru devoir mentionner mon explication par ἐ-γνώ-σ-θης = sk. *á-jñâ-s-thâs* (2e personne de l'aoriste *sigmatique* moyen) [6]. — P. 1092 et 1101 : il semble difficile que le futur dorien ne recèle pas tout au moins une confusion avec le subjonctif d'aoriste sigmatique du type * δειξέσω = *dîxerô*. — P. 1117, on attendrait un rappel général de la diectase homérique, et au fait je ne sais en quel endroit de l'ouvrage cette importante question a été traitée. — Il se peut bien (p. 1151) que *nocêre* ait pris un complément indirect par contamination de *obesse*; mais que penser, dans ce cas, de *favêre*? Ne serait-ce pas bien plutôt une application du datif *commodi*, soit *faveô* [*aliquid*] *alicuî* « je fais être [qqch.] pour qqun », et inversement *noceô*... « je détruis [qqch.] aux dépens de qqun » [7]? — Il me semble et j'ai déjà dit [8] qu'on attache beaucoup trop d'importance au *d* ou *t* final des inscriptions latines ombriennes ou osques *(deded, dedit,* etc.) où j'ai peine à voir autre chose qu'une variante graphique (p. 1236); mais je

1. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 45 ; Henry, *Gr. comp.* (4e éd. 1892), p. 326, n. 5.
2. Cf. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 46.
3. Henry, *Gr. comp.*, n° 63 in fine.
4. Cf. G. Meyer, *Alban. Stud.*, III, p. 52.
5. *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. CIII.
6. Henry, *Gr. comp.* (3e éd. 1890), n° 102.
7. L'idée n'est pas de moi : je l'emprunte à l'ouvrage (sous presse) de M. L. Job sur la conjugaison latine.
8. *Revue Critique*, XXVIII (1889), p. 116.

m'étonne au contraire qu'on néglige l'ι souscrit de φῄς (p. 1342), qui n'est pas une fantaisie de grammairien puisque précisément φῄς est unique en son genre. — Il y a quelque peu de confusion dans la genèse du suffixe germanique *-st* de 2e personne du singulier (p. 1344)[1].

Et maintenant viennent les index : nous serons dotés d'un inestimable instrument d'orientation, de recherche et d'étude.

V. Henry.

---

79. — **Flavii Josephi opera**, ed. Ben. Niese. Vol. III et IV : Antiquitatum judicarum libri VI-XX, Vita. Berlin, Weidmann, in-8, 1890 et 1892. Editio minor, in-12, mêmes années.

80. — **Flavii Josephi opera Imm. post comm. Bekkerum recognovit** Sam. Adrianus Naber. 3 vol. parus. (Antiq. jud., les 15 premiers livres). Bibliotheca Teubneriana, 1888, 1889, 1892.

I. — M. Niese poursuit vaillamment sa grande édition critique dont j'ai déjà signalé aux lecteurs de la *Revue* l'intérêt et le mérite (1888, I, p. 61 ; 1890, I, p. 22). Les IIIe et IVe volumes comprennent la seconde moitié des *Antiquités* et la *Vita*. Pour cette partie de son travail l'éditeur disposait de sept manuscrits principaux dont il a fait une collation complète. Aucun de ces manuscrits ne paraît se distinguer par une supériorité bien marquée et le choix entre les leçons contradictoires est affaire de goût et de bon sens. Malheureusement chez M. Niese le goût ne paraît pas toujours être à la hauteur de la diligence et de l'érudition ; et c'est ainsi qu'il lui est arrivé bien des fois d'accorder une préférence injustifiée aux leçons du *Palatinus*, qui est bien le plus ancien de nos manuscrits, mais l'œuvre d'un copiste étourdi et peu intelligent. Il n'y a que demi-mal pour l'acheteur de la grande édition, qui trouvera soigneusement enregistrées en note les variantes des autres manuscrits entre lesquelles il pourra faire son choix ; mais l'*editio minor*, qui ne donne qu'un texte nu, est un guide peu sûr, auquel je préfère la petite édition de M. Naber.

II. — Celle-ci repose en première ligne sur le travail de M. Niese, auquel il faut ajouter les notes manuscrites de Holwerda, Herwerden, Cobet (en marge d'un exemplaire de l'édition Bekker, conservé à Leyde). Mais le sens critique chez M. Naber paraît plus aiguisé que chez M. Niese et dans la plupart des cas où il s'écarte de la leçon adoptée par son devancier pour revenir à la vulgate, on est tenté de lui donner raison. M. N. a aussi fait un plus large emploi des crases et élisions, se fondant particulièrement sur une remarquable bévue de la vieille traduction latine qui a été signalée par Niese (XVIII, § 85) : les mots grecs συστρέφει γὰρ αὐτοὺς ἀνὴρ ἐν ὀλίγῳ τὸ ψεῦδος θέμενος καὶ ἐφ' ἡδονῇ, etc. ; sont deve-

---

1. Aux auteurs cités p. 1368, joindre : *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 373. — P. 1376, l. 8, lire τέ-τυγ-μαι. — P. 1114, l. 3, lire « Lat. »

nus *vir quidam Cafedon nomine;* cela suppose la leçon κάφ' ἡδονῆ, mais est-ce une raison suffisante pour rétablir partout des formes de ce genre? — Une des plus remarquables corrections dues à M. Niese, et que nous avons déjà signalée à nos lecteurs, est celle du passage de Ménandre d'Éphèse, *Ant.* IX, § 284 : ἐπὶ τούτου πέμψας ὁ τῶν Ἀσσυρίων βασιλεὺς ἐπῆλθε Φοινίκην πολεμῶν ἅπασαν... Niese a corrigé les premiers mots en ἐπὶ τούτου Σελάμψας, d'après les traces des manuscrits d'Oxford et de Paris, et nous croyons cette correction excellente. M. Naber revient cependant à la vulgate et tâche de la justifier dans une longue note qui ne nous a nullement convaincu. Il est bien vrai que Salmanasar n'est nulle part appelé Σελάμψας, et M. Naber n'avait pas besoin de consulter Tiele pour le savoir; mais cela ne fait que rehausser l'intérêt de cette transcription unique. Quant à ce qu'écrit M. Naber « in participio πέμψας sic absolute posito plane nulla est offensio », nous appellerons cette assertion par politesse une rêverie; les passages parallèles allégués par lui (X, § 40 et 99) prouvent précisément le contraire, car le mot πέμψας y est toujours accompagné d'un régime (στρατιάν, δύναμιν) et on n'y trouve rien de comparable au verbe ἐπῆλθε, qui exige absolument que le roi d'Assyrie soit venu en personne.

Th. Reinach.

---

81. — Alf. Hillscher. **Hominum litteratorum Græcorum ante Tiberii mortem in urbe Roma Aommoratorum historia critica.** Suppl. ann. phil. xviii. 1891. Teubner. 85 p. (355-440.) Index.

M. Hinstin a fait autrefois chez nous l'histoire des Romains à Athènes, avant l'empire [1]; voici l'autre face du sujet et l'histoire des Grecs à Rome jusqu'à la mort du second des empereurs. Le vers d'Horace, placé en épigraphe, *Graecia capta...* résume bien et circonscrit le sujet. Rien de plus connu que ce fait qu'à toutes les époques, les Romains jeunes et vieux, ont volontiers quitté leur ville pour aller boire en Grèce à la source même de la civilisation. On suit ici le mouvement en sens inverse qui a porté à Rome ou en Italie tant de Grecs, d'abord esclaves à l'arrivée, ensuite pédagogues, puis serviteurs nécessaires, bientôt tout puissants; bref, au dire des satiriques, bientôt les maîtres dans la nouvelle capitale et cela dans tous les sens du mot. Le sujet est donc proprement l'histoire de la conquête de Rome par les Grecs qu'elle avait ramenés captifs ou que plus tard elle reçut dans son sein comme immigrés volontaires.

Tous ces faits sont bien connus. La difficulté était de rassembler ce qu'on sait sur ces maîtres grecs et d'en donner une énumération aussi complète que possible. C'est ce qu'a tâché de faire M. Hillscher. Laissant de côté les philosophes dont la liste a été dressée avec soin par Zeller,

---

1. Thèse de 1877, chez Thorin.

il a réuni ce que la tradition nous apprend des autres Grecs, grammairiens, rhéteurs et poètes, sans les classer par profession, sauf après Sylla, et en ne faisant que nommer ceux qui, comme Polybe ou d'autres, sont très connus ou ceux sur qui il n'apportait rien de nouveau. L'ordre suivi est naturellement l'ordre chronologique. A la fin, un très bon index qui, d'une part, donne pour les philosophes des renvois à Zeller avec quelques compléments, et, d'autre part, distingue des autres Grecs par un astérisque les noms de ceux qui n'ont pas vécu à Rome ou qui n'étaient peut-être pas d'origine grecque.

On sait quel est le fond d'études comme celle-ci : il faut avant tout distinguer des personnages qui sont réunis et confondus dans nos sources, notamment dans les gloses de Suidas ; déterminer autant que possible la date où ils ont vécu et où ils ont écrit leurs relations ; enfin examiner, commenter et au besoin corriger dans le détail, tant au point de vue critique qu'au point de vue historique, les textes anciens sur lesquels on s'appuie, notamment les phrases ou gloses si souvent et si grossièrement altérées et interpolées de Suidas, d'Athénée ou de Suétone. Tout cela me parait avoir été fait par M. H. avec beaucoup de soin et de conscience.

Sa méthode est aussi prudente qu'ingénieuse [1]. Les passages corrompus sont franchement précédés de croix ; ce qui n'empêche pas qu'à la suite et parfois dans les notes sont répandues de nombreuses corrections dont beaucoup d'excellentes. Sur les sujets les plus rebattus, M. H. glisse souvent des vues nouvelles [2].

M. H. me parait très exactement informé de ce que les travaux récents, généraux ou spéciaux, même de ce que les articles épars dans les revues pouvaient contenir d'utile pour ses recherches. Il puise aux meilleures sources, et, gardant son indépendance, trouve moyen de rectifier avec raison telle assertion de Drumann, Jacobs, Blass ou Mommsen. Surtout il a le rare mérite d'éviter de répéter ce qui a été fait et bien fait avant lui, auquel cas il se borne à un renvoi. On approuvera encore le groupement de personnages qui ont vécu ensemble [3] et aussi la réunion pour une seule discussion de personnages dont la vie ou les œuvres soulèvent des questions connexes.

En somme si le sujet ici traité n'est pas neuf, il est présenté par M. Hillscher d'une manière complète et avec un soin et un scrupule qui l'ont entièrement renouvelé et donnent pleine satisfaction. En vérité je ne vois pas ce qu'on pouvait souhaiter de mieux.

E. T.

---

1. Voir comment est traité le texte de Suidas, p. 368.
2. Ansi, p. 435 à 437, sur la biographie de Phèdre.
2. Ainsi p. 405, au bas, la *Philippi corona*.

82. — **Les Lombards en France et en Italie**, par M. C. Piton. Paris, H. Champion. 1892. In-8 xvii-259 p.

Il y avait un curieux chapitre d'histoire à écrire sur les colonies de marchands italiens qui peuplèrent les grandes villes de France au xiie siècle, à la suite des premières croisades : M. Piton vient d'en fournir les matériaux, qu'il a recueillis avec une louable persévérance. Son travail est tout à fait *nouveau :* il a montré qu'il faut distinguer les *Lombards* des *Juifs* et restitué l'état civil d'une foule de négociants et de banquiers génois ou florentins dissimulés sous des pseudonymes difficiles à déchiffrer ; plusieurs de ces familles se sont perpétuées et ont encore aujourd'hui leurs représentants. D'intéressantes vignettes illustrent le texte et donnent les sceaux d'aucuns de ces personnages. En appendice, des documents bien choisis, comme le Journal du Trésor (1298-1301) qui complète les extraits publiés auparavant par M. Julien Havet, et l'ordonnance qui crée la *Boîte aux Italiens* (9 juillet 1315) [1]. — M. P. promet un second volume, « les Lombards chez eux, » qui nous initiera à la vie privée de ses héros et ne peut manquer d'avoir l'importance du premier.

Sans nous arrêter aux imperfections de la mise en œuvre, que M. P. est le premier à reconnaître, il est permis d'espérer qu'il poussera plus avant ses recherches, jusqu'à la Renaissance : au xve siècle l'entremise commerciale de ces étrangers a diminué de valeur, les grandes foires de Champagne et de Beaucaire languissent, ils se sont faits changeurs et banquiers. La boîte des Lombards, affermée 11,000 livres l'an à l'origne, ne vaut plus que 8,000 livres quinze ans plus tard [2]. Dans la sénéchaussée de Beaucaire, elle ne sera plus qu'un souvenir en 1440 : sur une mise à prix de 200 livres elle monte péniblement à 220, 242, 363, 399 livres 6 sous (24 juin, 27 juillet 1439) [3]; ce piètre résultat est dû à la décadence des foires régionales et aussi aux tricheries des intéressés qui se soustraient à leurs obligations. « L'émolument de la boiste aux Lombars souloit valoir au roy par chacun an de huit a dix mille francs, » constate avec mélancolie le trésorier ordinaire de Nîmes [4].

Mais on trouve les Italiens partout, et toujours indispensables, comme la fameuse banque des Médicis à Lyon, sur laquelle on trouve des renseignements dans le curieux travail de M. de Mandrot sur Imbert de Batarnay, seigneur du Bouchage. Les Lyonnais sont l'intermédiaire obligé de la cour de Rome, qui tire de grosses sommes chaque année du royaume, pour la décime de 1469, par exemple [5], ou les bulles épiscopales [6].

---

1. Cf. Bib. Nat. lat. 12815, fol. 173-174 une expédition de lad. ordonnance.
2. B. N. lat. 12815, fol. 170-174.
3. *Ibid.*, fr. 23915, fol. 39 r°.
4. British Museum add. Chart. 3270.
5. B. N. fr. 18442, fol. 153.
6. *Ibid.* Cab. des tit. (vol. reliés) 685, fol. 333.

Avec François Ier, ces Lyonnais prennent encore plus d'importance : le roi s'adresse à eux aux heures de désarroi financier, et leur emprunte 550,000 livres en cinq ou six ans, pour le mariage du duc d'Urbin et le Camp du Drap d'Or; l'intérêt est de 4 o/o par foire, soit de 16 o/o l'an. Les étrangers à qui Charles VIII recourait en 1494 (les Sauli de Gênes et Ludovic le More) n'étaient pas plus exigeants. Le règlement de cette énorme dette est laborieux : arrêté en 1522, il n'est pas encore définitivement rempli quinze ans plus tard. — La mauvaise économie du roi l'engage dans une autre affaire que M. Jacqueton a étudiée dans sa « Politique extérieure de Louise de Savoie (1524-1526) » sous le nom d'*obligation des généraux*. Henry VIII d'Angleterre, au contraire de François Ier, prêtait aux Italiens de Lombard street ou il trafiquait avec eux, les exemptant de droits d'importation ou d'exportation et leur vendant des lettres de congé (Cf. le Queen's Remembrancer au Record office où l'on trouvera un grand nombre de contrats ou « indentures ». Mais deux de ces contrats l'inquiétaient, pour l'importance de la somme et la longueur des paiements (9 février 1516 et 20 mars 1517) : les Frescobaldi et les Cavalari se reconnaissaient débiteurs de 12,000 livres sterling d'une part, de 60,000 de l'autre; mais les 12,000 livres ne sont remboursables qu'à la Chandeleur 1531, et les 60,000 en trente annuités de 2,000 livres (de Noël 1517 à Noël 1546). Henry VIII trouva moyen de faire cautionner les deux créances par les généraux des finances de François Ier et pour les y décider il se servit d'hommes de paille qui s'engagèrent à leur verser dix sept mille livres sterling contre remise de leur obligation scellée. Nos financiers, sûrs de la solvabilité des Frescobaldi et des Cavalari, croyaient ne courir aucun risque en endossant leur dette et ils faisaient un bénéfice de soixante-dix mille écus. L'affaire fut décidée au Camp du Drap d'Or et signée le 13 novembre 1520. Qu'arriva-t-il? Henry VIII avança trois mille livres à ses prête-nom qui les transmirent à Semblançay, et il entra en possession de l'obligation des généraux : il prétendit, au printemps de 1521, faire garantir le payement de sa créance [1] par François Ier! La guerre éclate en mai 1522 et l'affaire ne reparaît qu'en 1526. Antoine Cavalari, un des souscripteurs des dettes originales, rachète pour 68,000 écus les lettres de change remises aux Français pour les dix-sept mille liv. du marché, et le surplus de la dette du 13 novembre 1520 est fondu dans les autres obligations pécuniaires de la Couronne (traité de Moore). — Mais le recouvrement des 72,000 livres sterling dont les titres nous furent remis avec l'obligation de 1520 (Arch. Nat. J. 921,) a dû être poursuivi par nos officiers contre les Italiens de Londres; les documents font défaut.

La digression est longue; mais elle montre, par un exemple entre bien d'autres, l'importance du rôle des banquiers ou négociants italiens.

---

1. 98,000 livres sterling : 1° les 72,000 dessus dites, 2° 9,000 d'augmentation (soit 1/8) pour la prolongation des termes du paiement; 3° les 17,000 livres du marché.

M. Piton a là un beau sujet d'étude, et il a la compétence nécessaire pour reconstituer la physionomie de ces banques établies en France comme d'autres l'ont fait pour le fameux « office de Saint-Georges » à Gênes (Charles Cuneo et H. Harrisse) : qu'il retrouve des livres de *raison* et de *reconnaissance*, et nous fasse revivre les hommes d'affaires du moyen âge.

Alfred SPONT.

83. — **Denkmæler deutscher Poesie und Prosa aus dem VIII-XII Jahrhundert**, p. Muellenhoff u. Scherer 3ᵉ Ausg. von. E. STEINMEYER. 2 vol. Texte u. Anmerkungen. Berlin. Weidmann, 1892. In-8, XLIII-321 p. et 492 p. 7 et 12 mark.

84. — J. KELLE. **Geschichte der deutschen Litteratur** von der aeltesten Zeit bis zur Mitte des XI Jahrh. Berlin, Hertz, 1892. In-8, 435 p.

85. — G. A. HENCH. **The Monsee fragments, newly collated** text, with introd., notes, gramm. treatise and exhaustive glossary, and a photolithographic fac simile. Strasbourg, Trübner, 1891. In-8, XXV et 212 p.

86. — Alwin SCHULTZ. **Alltagsleben einer deutschen Frau zu Anfang** des XVIII Jahrh. Leipzig, Hirzel, 1890. In-8,XV et 278 p.

87. — Erich SCHMIDT. **Lessing, Geschichte seines Lebens u. seiner Schriften**. II, 2, Schluss, Berlin, Weidmann, 1892. p. 347-822.

88. — Id. **Lessings Uebersetzungen aus dem franz.** Friedrich des Grossen u. Voltaires. Berlin, Hertz, 1892. In-8, VII et 273 p.

89. — C. A. H. BURKHARDT, **Das Repertoire des Weimarischen Theaters unter Gœthes Leitung, 1791-1817** (Theatergesch. Forsch. I), Hamburg, Voss, 1891. In-8, XXXVII et 152 p. 3 mark 50.

90. — **Von deutscher Art u. Kunst**, p. H. LAMBEL. Stuttgart, Gœschen, 1892. In-8, LX et 123 p.

91. — J. FROITZHEIM. **Friederike von Sesenheim**, nach gesch. Quellen. Gotha, Perthes, 1892. In-8, IV et 137 p. 1 mark 80.

92. — R. STEIG. **Goethe u. die Gebrueder Grimm**. Berlin, Hertz, 1892. In-8, 269 p. 5 mark.

93. — **Achim von Arnim, Unbekannte Aufsætze und Gedichte**, p L. GEIGER. (Berliner Neudrucke, III, 1.) Berlin, Paetel 1892. In-8, XVI et 135 p. 4 mark.

94. — **Jahresbericht fuer neuere deutsche Litteraturgeschichte**, p. ELIAS, HERRMANN, SZAMATOLSKI. I Band (Jahr 1890). Stuttgart, Gœschen, 1892. In-8, VI et 332 p. 10 mark.

On accueillera avec la plus vive reconnaissance la troisième édition des *Denkmäler* de Müllenhoff et Scherer revue et augmentée par M. Steinmeyer. L'ouvrage comprend maintenant deux volumes. Dans le premier, les textes, on y a ajouté le *Memento mori* et fait quelques autres additions ; on a collationné de nouveau les manuscrits et les imprimés, non sans obtenir parfois d'importants résultats ; on a mis les variantes au bas des textes, au lieu de les réléguer dans le commentaire; on a multiplié les signes de ponctuation, trop rares dans la deuxième édition. Le second volume renferme les *Anmerkungen*, déjà si précieuses, de Müllenhoff et Scherer ; M. Steinmeyer y a joint les siennes qui

rehaussent encore la valeur de l'ouvrage, et on remarquera, par exemple, dès les premières pages, avec quelle décision il accepte, en ce qui concerne le *chant d'Hildebrand*, l'opinion de Paul sur le deuxième vers (qu'il faudra désormais traduire « se rencontrèrent seuls comme combattants ») et la démonstration si concluante de Kögel sur les mots saxons du poème. On notera pareillement tout le long développement sur la version postérieure de l'*Hildebrandslied*, sur le *De Heinrico*, etc.

L'*Histoire de la littérature allemande* depuis les temps les plus anciens jusqu'au milieu du XIe siècle que nous donne M. Kelle, est le meilleur ouvrage d'ensemble qu'on possède sur le sujet. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire à l'auteur quelques objections. Il a eu la pensée originale et à certains égards très utile de distribuer sa matière par règnes; mais s'il est permis de classer sous le nom de Charlemagne certains faits de l'histoire littéraire, que peut-on attribuer à l'influence de Louis le Débonnaire (IVe chapitre — sinon l'*Heliand*) ou des empereurs saxons et de Conrad II? Il y a d'ailleurs des détails qui ne sont pas à leur véritable place, et le poème sur Jésus et la Samaritaine ne peut être mis avant Otfrid. Enfin, M. K. insiste trop longuement sur les manuscrits des œuvres qu'il analyse, et, s'il voulait se faire lire du grand public, il aurait dû mettre dans les notes une foule de particularités qu'il développe copieusement, complaisamment dans le corps de l'ouvrage. Mais on doit louer le soin et la conscience qu'il déploie; comme on le voit non seulement par son texte, mais par ses notes qui comprennent près de cent trente pages, il a lu d'un bout à l'autre toutes les œuvres dont il parle, et davantage encore; il cite les décisions des conciles; il cite les annales et les chroniques; certains morceaux sont excellents, entre autres tout ce que dit M. Kelle du couvent de Saint-Gall et des traductions de Notker qu'il a si scrupuleusement étudiées [1].

La nouvelle édition d'ensemble que M. Hench nous donne des fragments dits de Monsee, sera la bienvenue. L'éditeur reproduit, d'après le manuscrit, aussi complètement que possible, les quatre fragments (Évangile de Mathieu ; homélie « de vocatione gentium » ; traité d'Isidore « de fide catholica contra Judaeos »; sermon LXXVI d'Augustin). Il fait l'histoire du manuscrit et de ses éditions ; il le décrit, recherche son âge, son origine ; il ajoute à tout cela, sous le titre de *Grammatical treatise*, une statistique détaillée des sons et des formes, et un glossaire complet.

M. Alwin Schultz publie de nouveau un de ces livres où il excelle et qui sont si utiles à la *Culturgeschichte*. Il retrace dans un beau volume, orné de gravures, la vie quotidienne d'une dame allemande au commencement du XVIIIe siècle. Son livre n'a pas de chapitres, mais on y

---

1. p. 126 et 177 lire Fontenay et non *Fontenoy*.

trouve une foule de détails sur le vêtement, sur l'ameublement, sur les divertissements, sur l'éducation de l'enfant, sur les domestiques, etc. L'auteur a consulté les comédies satiriques du jésuite Callenbach, les écrits d'Abraham à Santa-Clara, le *Getreuer Hofmeister* de Talander, le *Curieuser Antiquarius* de Berckenmeyer et surtout le *Frauenzimmer-Lexicon* d'Amaranthes (1715). Ce dernier livre est sa source principale; Amaranthes ou l'avocat de Leipzig, Corvinus, qui a pris ce pseudonyme, veut exposer dans son ouvrage tout ce que la dame de bonne bourgeoisie — qu'il nomme *Frauenzimmer* pour la distinguer de la *Dame* ou femme de haute condition — doit apprendre et savoir. Autant que possible, M. Schultz a conservé le texte même de Corvinus. Il a joint au volume un index [1].

Le *Lessing* de M. Erich Schmidt est terminé. Le troisième volume, — à proprement parler, la seconde partie du second tome — a paru, et ne vaut pas moins que les deux volumes précédents. Il comprend cinq chapitres. Le premier s'intitule « La campagne théologique » (p. 348-485) et témoigne de l'érudition de M. S. dans les matières religieuses; ce savoir n'est pas rare chez les Allemands qui sont tous, ou à peu près, *bibelfest,* ferrés sur la Bible et amateurs des controverses; mais on ne saurait trop louer l'aisance et la virtuosité dont fait preuve M. S. en retraçant les querelles de Lessing avec Gœtze et autres — *Nathan le Sage* est le titre du chapitre suivant. M. S. expose avec le plus grand soin et une vaste connaissance des littératures l'histoire des origines du drame; il analyse de la façon la plus détaillée la parabole de l'anneau; il marque, en passant, le type de Saladin, tels que l'ont conçu les écrivains du XVIII[e] siècle, principalement Marin, et rapproche ingénieusemen *Nathan* des œuvres de Voltaire, du *Mahomet,* de *Zaïre,* des *Guèbres,* sans oublier toutefois l'*Halladat* de Gleim. La composition du drame et les caractères qu'il développe sont l'objet d'une étude aussi fine que minutieuse. Le patriarche, dit M. Schmidt, est une « figure grotesque à peu près dans le style des tyrans de Gozzi » ; il le compare naturellement au colérique Gœtze et lui oppose le frère lai. Dans le cynique Al-Hafi il retrouve les traits d'un original de Berlin, Abraham Wulff qu'on nommait l'Arlequin sauvage (serait-ce une allusion à la pièce de Delisle?). Mais n'est-ce pas aller trop loin que de citer à ce propos les élégiaques du XVIII[e] siècle? Il serre de près le personnage de Nathan : « Malheur à l'artiste qui ravale ce sage juif de Jérusalem au niveau d'un juif retors de Galicie et lui donne la marque du juif pur sang ! Et pourtant, les contours idéalisés du juif ne doivent pas s'effacer et se perdre chez l'homme qui dit : sultan, je suis juif ! » — Le troisième chapitre sur l'*Éducation du genre humain* est plein de détails sur la franc-maçonne-

---

1. P. 249, une curieuse faute d'impression ; *bazardiren* pour « hazardiren » ferait croire à un lecteur français inexpérimenté que « bazarder » existait déjà.

rie, sur les théories politiques des contemporains de Lessing, sur les rapports de l'écrivain avec le déterminisme de Leibniz et le panthéisme de Spinoza. — Dans le quatrième chapitre M. S. étudie la *langue* de Lessing avec plus de finesse et de sagacité, ce nous semble, que ne l'avait fait Lehmann. Il énumère dans une liste fort instructive et nullement aride les lusacismes et les saxonismes de son auteur, ses expressions vieillies, les termes empruntés à Logau et à d'autres. Il montre que Lessing, lui aussi, a employé des mots français et « payé le tribut à son temps »; mais il caractérise très bien le style de Lessing par les mots *clair et précis*, et ce style, il le dissèque dans ses moindres fibres, dans ses comparaisons et métaphores, dans ses images concises qui ne sont jamais une vaine parure, dans sa forme dialoguée, dans ce qu'il a de *bewusst* et de *treffend*, de vivant, d'individuel, de personnel.—Le dernier chapitre retrace la fin du grand joûteur. Nous voyons Lessing dans ses fonctions de bibliothécaire (qu'il négligeait un peu) et dans sa maison de Wolfenbüttel où il ne cessait de recevoir des visites. Nous le voyons se rendre aussi souvent que possible à Brunswick dans un cercle d'amis (Ebert, Eschenburg, Leisewitz), faire parfois le voyage de Hambourg, puis, vieillissant et déjà ruiné par la maladie, mourir soudain, au milieu des regrets de toute l'Allemagne lettrée, de Gleim, de Gœthe et notamment de Herder qui lui rend le plus magnifique hommage : *und wo bist du nun, edler Wahrheitsucher, Wahrheitkenner, Wahrheitverfechter?* Le livre de M. S. se clôt par ce superbe éloge de Lessing, de ce héros, qui, selon un autre mot de Herder, ne cessa de combattre pour la vérité contre la demi-vérité. — Nous avons déjà dit dans de précédents articles tout le bien que nous pensons de cet ouvrage. C'est une des meilleures études que l'Allemagne possède sur un de ses grands écrivains. Dans ce volume, comme dans les précédents, M. Schmidt a déployé ses qualités en tout leur éclat. Il connaît fort bien son sujet, et même davantage. Il ne se borne point, par exemple, à parler de la langue de Lessing; il dit ce qu'elle était avant Lessing, ce que Gottsched en avait fait, et il ne dissimule ni les mérites ni les défauts du professeur qui, transplanté de Königsberg à Leipzig, devient « le héraut du haut-saxon, de la langue de Meissen, mais non aussi exclusivement qu'Adelung plus tard » (p. 686). On sent, en le lisant, — et un simple rapprochement, une allusion, une épithète y suffit — qu'il possède son XVIII<sup>e</sup> siècle allemand et le sait sur le bout du doigt. Ajoutez que sa langue est souple, brillante, pleine de vie et de mouvement; elle ne dédaigne pas le mot familier; elle abonde en expressions neuves, frappantes; l'auteur est un des maîtres de la jeunesse allemande par le style comme par le savoir.

Presque en même temps, M. Schmidt publiait les *Lettres au public* de Frédéric II mises en allemand par Lessing et ce que le jeune écrivain a traduit de Voltaire. Il remarque dans son introduction qu'une telle publication n'est pas inutile et qu'il y a profit à voir Lessing, ambitieux

et avide d'apprendre, se mettant au service du grand roi et du premier écrivain français, formant son propre style par la traduction, et traduisant « avec une sérieuse émulation ». Mais il avoue franchement que Lessing reste encore lourd, empêtré, *altfränkisch*, et qu'il commet des contre-sens que Voltaire eût joliment relevés (par exemple, lorsqu'il rend *houris* par « Mäuse » ou « souris »).

La librairie Voss édite une collection de « Recherches pour l'histoire du théâtre » dirigé par M. B. Litzmann. Dans le premier volume de cette collection M. Burkhardt donne deux listes : l'une chronologique, l'autre alphabétique des pièces qui furent jouées au théâtre de Weimar sous la direction de Gœthe, de 1791 à 1817. Il a constitué ces listes aussi complètement que possible d'après les affiches recueillies par la famille Genast (elles forment six volumes et se trouvent à la bibliothèque grand-ducale de Weimar), d'après des listes dressées par Vulpius (dès l'année 1784), par Burckhard et Kräuter, par Franke, d'après les journaux de Bertuch et de Schmiedel, enfin d'après les *Tagebücher* de Gœthe. L'introduction donne quelques détails instructifs sur le théâtre de Weimar, sur la situation des acteurs, sur le rôle de Gœthe qui ne cessa d'« influencer la marche des choses » (p. XVII), sur le répertoire qu'il organisa et qui, pour le temps et avec les moyens dont il disposait, était très varié, *wechselvoll* (p. XXXVI).

Le recueil *Von deutscher Art und Kunst* publié par Herder en 1773 ne pouvait manquer dans la collection des réimpressions des « Monuments de la littérature allemande du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle ». Le voici, tel qu'il parut : d'abord, l'étude de Herder sur Ossian et les chants d'autrefois ; puis son essai sur Shakspeare ; puis les pages enflammées de Gœthe sur l'architecture gothique *(Von deutscher Baukunst)* ; enfin la traduction du *Saggio sopra l'architettura gotica* de Frisi et l'extrait de la préface de l'Histoire d'Osnabrück, de Möser. M. Lambel a reproduit fidèlement l'original, en corrigeant toutefois les fautes évidentes d'impression, et il a fait précéder le texte d'une étude détaillée, d'après Haym et Suphan, sur la publication du recueil et notamment sur la composition des deux dithyrambes de Herder.

Encore une découverte de M. Froitzheim — et qu'il proclame avec son immodestie coutumière ! Mais, pour bien la comprendre, il faut remonter un peu haut. Dès les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, on disait que Frédérique avait eu de Gœthe un fils qui avait exercé à Strasbourg le métier de pâtissier. En 1822, un professeur de Bonn, Näke, se rendit à Sesenheim et le pasteur Schweppenhäuser lui conta qu'après le départ de Gœthe, Frédérique avait eu des relations avec le curé de l'endroit, Reinbold. En 1835, l'étudiant Kruse, depuis rédacteur en chef de la *Gazette de Cologne*, vint également à Sesenheim, et le gendre

de Schweppenhäuser lui dit de même que Frédérique avait eu un enfant de Reinbold. En 1871, Leyser assura tenir du neveu de Frédérique qu'elle avait eu vers 1790 à Urmatt un fils qui était mort jeune à Stephansfeld. En 1840, Alexandre Weill chargea sa sœur Florette qui demeurait tout près de Sesenheim, à Schirrhofen, de prendre des renseignements, et Florette lui écrivit que Frédérique et Reinbold s'étaient aimés longtemps dans le plus grand secret, et qu'un enfant était né de leurs relations. Le pasteur actuel de Sesenheim, Lucius, s'efforça de réfuter ces témoignages et déclara qu'il n'y avait dans aucun acte public la trace d'une faute de Frédérique. Mais il n'a pas convaincu M. Froitzheim, et ce dernier qui a le flair d'un detective, s'est mis en campagne. Il a consulté au *Findelhaus* de Strasbourg les registres de Stephansfeld qui était au XVIIIe siècle un hospice d'enfants trouvés, et il a rencontré l'acte suivant : « Cejourd'hui 31 mai 1787, a été présenté pour l'hôpital de céans par M. l'abbé Reinbolt, curé à Sesenheim, un enfant, nommé Jean Laurent, fils illégitime de Jean Fréderic Blumenhold de Pfaffenhofen et de Françoise-Louise Wallner de Schweighausen [1]. » Or, il n'y a pas eu, de temps immémorial, de Blumenhold à Pfaffenhofen et de Wallner à Schweighausen. L'enfant n'aurait-il pas pour père Reinbolt et pour mère Frédérique ? Ne reçoit-il pas le prénom du père qui signe toujours Laurentius, et qui, pour la circonstance, ajoute à son prénom celui de Frédérique? M. F. ne s'est pas contenté de cette trouvaille. Il a voulu savoir ce que devint ce Blumenhold, et il a constaté que Jean Laurent Blumenhold, âgé de vingt-six ans, *pâtissier*, non marié, fils né hors le mariage de J.-F. Blumenhold et de F.-L. Wallner, est décédé le 14 février 1807 à Strasbourg de la fièvre scarlatine. Enfin, pour plus de sûreté, il est allé voir à Bischwiller Florette Weill qui vit encore et qui a de nouveau affirmé que « tous les paysans sans exception, s'accordaient à dire que Frédérique avait eu un fils de Reinbold ». La cause nous paraît jugée. Mais M. F. a tort d'aller plus loin ; il veut à tout prix, en s'appuyant sur le dire des paysans, que Gœthe ait, avant Reinbold, séduit Frédérique Brion, et il analyse subtilement la correspondance du poète et de Salzmann qui aurait « joué un peu le Mephisto ». Il termine son livre en retraçant les dernières années de Frédérique et en reproduisant le journal d'un théologien alsacien, élève de Blessig, qui fréquenta la maison des Brion et faillit en 1780 épouser la jeune fille ; mais, dit ce théologien, Frédérique que je croyais pure, excita mes sens et épouvanta ma pudeur ! (p. 87). Ne le plaignons pas, mais plaignons cette pauvre Frédérique d'avoir trouvé dans M. Froitzheim un biographe qui la dépouille de son auréole poétique.

---

1. M. F. a trouvé en même temps l'acte de naissance ; l'enfant était né le 3 mai précédent, à Strasbourg (p. 35) et on l'avait baptisé le même jour à l'église Saint-Étienne.

Il y avait un livre à faire sur les relations de Gœthe avec les frères Grimm. M. Steig l'a fait, trop longuement peut-être et en insistant sur des choses connues. Mais bien qu'il ait souvent l'allure et le ton d'une chronique, son récit est bien composé; on y trouve des lettres inédites, tant de Gœthe et des Grimm que d'Arnim, de Brentano, de Savigny, de Hammerstein, de Hanne Steffens, de Thérèse de Jacob, de Below, et on lit volontiers tout ce que l'auteur nous raconte des visites de Guillaume Grimm à Weimar en 1809 et en 1816 et de l'intérêt que prit Goethe à la poésie populaire des Grecs et des Serbes. Les derniers chapitres ne sont pas les moins intéressants; on nous y montre comment les frères Grimm conservèrent le culte de Goethe et à Goettingue et à Berlin. Les notes, rejetées à la fin du volume, sont instructives et témoignent des recherches étendues de M. Steig[1].

M. Geiger a recueilli dans le premier volume de la troisième série des *Neudrucke*, les principales « contributions » d'Achim d'Arnim au *Gesellschafter*, cette revue berlinoise que dirigeait Gubitz et qu'Arnim daignait ne trouver *bête* que par instants (nur zuweilen etwas dumm, wie es auf Erden so geht). Il a laissé de côté ce qui se trouve ailleurs, comme la *Wahrhaft neue Zeitung von unterschiedlichen Orten und Landen* (qu'on trouve dans le deuxième volume des *Erlebnisse* de Gubitz) ainsi que la lettre connue et si intéressante d'Iffland à Arnim. Il range les morceaux, non par ordre chronologique, mais sous des rubriques bien tranchées : poésies, essais, critiques. On lui reprochera — et on lui a reproché — de s'être arrêté à l'année 1820 et de n'avoir pas poussé plus loin, de n'avoir pas recueilli la critique du troisième volume des *Biogr. Denkmale* de Varnhagen (1827) et des *Deutsche Rechtsaltertümer* de Grimm (1830). Mais on lui saura gré d'avoir rassemblé dans un volume maniable et accessible tous ces poèmes et articles divers qui n'ont trouvé place dans aucune des éditions d'Arnim, même la plus complète.

Il est impossible de rendre compte avec grand détail des *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte*. Il suffira de dire que les directeurs des *Comptes rendus annuels*, MM. Elias, Max Hermann et Szamatolski ont l'intention de publier chaque année une revue des publications relatives à la littérature allemande moderne et parues l'année précédente; qu'ils ont eu naturellement, pour la première fois, de grandes difficultés à combattre et qu'ils en sont sortis à leur honneur. Ils ont pris pour modèle les *Jahresberichte* historiques de Jastrow et ils les dépassent en étendue. Ils rendent compte non seulement des livres, mais des essais et articles de toute sorte, publiés dans l'année

1. Pourquoi écrire *Edda* sans article (p. 3 et 4) et dire p. 124 « der Edda? » Et que d'emphase dans les mots (p. 3) : « die Bardenwindsbraut rauschte vorüber » !

1890, en y relevant tout le neuf et l'essentiel. Aussi disent-ils avec raison que leur œuvre profitera non seulement aux spécialistes, — pour qui elle restera maintenant et toujours un recueil de sources — mais aux professeurs, aux écrivains, aux étudiants, au grand public, à qui elle offrira tous les ans une vivante mosaïque de la littérature allemande. Ils espèrent justement que ce premier volume démontrera la nécessité de leur publication. Le volume est ainsi divisé : 1° *partie générale :* Histoire littéraire générale (Herrmann et Szamatolski); Histoire de la philologie allemande (Schönbach); Poétique et son histoire (R. M. Werner); Écriture et livre (Kochendörffer); Histoire de la civilisation (R. M. Meyer); Histoire de l'instruction (Kehrbach); La littérature à l'école (Lehmann); II *Du milieu du* XV<sup>e</sup> *siècle au commencement du* XVII<sup>e</sup> : Vues générales (Herrmann et Szamatolski); Lyrique (Ellinger); Épopée (Strauch); Drame (Bolte); Didactique (Roethe); Luther (Kawerau); Littérature de la Réforme (Michels); Humanistes et latinistes (Herrmann et Szamatolski). III. *Du commencement du* XVII<sup>e</sup> *siècle au milieu du* XVIII<sup>e</sup> : Vues générales (Reifferscheid); Lyrique (von Waldberg); Epopée (Elias); Drame (Creizenach); Didactique (Elias) IV. *Du milieu du* XVIII<sup>e</sup> *siècle jusqu'à l'époque présente :* Vues générales (Roethe); Lyrique (Werner); Épopée (Walzel); Drame (von Weilen); Didactique (Kühnemann); Klopstock (Muncker); Wieland (Muncker); Herder (Naumann); Gœthe, vues générales, vie, épopée (Geiger), lyrique (Pniower), drame (Erich Schmidt), didactique (Harnack); Schiller (Köster); Romantisme (Walzel); Jeune Allemagne (Elster). L'énumération de ces chapitres et des collaborateurs qui les traitent, montre suffisamment la grandeur et l'utilité de l'entreprise. On a là une suite de bulletins, rédigés avec grand soin et presque toujours avec impartialité. Ils se lisent facilement. Les titres des ouvrages et les indications bibliographiques se trouvent en note, au bas des pages. Quatre index, (auteurs, œuvres, éditeurs, sigles) rendent plus facile encore le maniement de cet indispensable *Hand und Hilfsbuch* et les éditeurs promettent pour l'année suivante des additions et améliorations, comme, par exemple, des bulletins sur Lessing (Erich Schmidt), sur Grillparzer (Sauer), sur le théâtre contemporain (Schlenther et Welti). Verrons-nous jamais en France un « Annuaire » de la littérature nationale des trois ou quatre derniers siècles aussi complet, aussi bien réparti entre les critiques et historiens compétents ?

A. CHUQUET.

---

# CHRONIQUE

---

FRANCE. — Nous avons reçu de M. FLAMMERMONT une longue réponse à l'article de la *Revue critique* (n° 4). Cette réponse paraîtra sans doute dans notre n° 8, au plus tard dans notre n° 9.

— Dans une conférence faite à Tunis sous le patronage de l'alliance française, M. J. Toutain a montré ce qu'avait été la colonisation romaine en Afrique, et ce qu'on peut en imiter. (Les Sables d'Olonne, imprimerie Jourdain, 1892.)

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 3 février 1893*

Le Ministre de l'Instruction publique invite l'Académie à lui présenter deux candidats pour la chaire de critique des sources de l'histoire de France, qui se trouve vacante à l'École des chartes, par suite de la mort de M. Siméon Luce.

Le conseil de perfectionnement et les professeurs de l'École des chartes ont présenté, pour cette chaire :

En première ligne, M. Auguste Molinier, conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève ;

En seconde ligne, M. Élie Berger, archiviste aux Archives nationales.

L'Académie décide qu'elle s'occupera de ces présentations dans la séance du 10 février.

M. Casati, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris, adresse au président de l'Académie une lettre relative au renseignement transmis récemment par M. le Directeur de l'École française de Rome, d'après lequel le lion de Saint-Marc, à Venise, serait une œuvre du moyen âge. Il n'y a là, selon M. Casati, que l'écho d'une opinion individuelle, celle d'un architecte italien, et la question ne saurait être tenue pour tranchée. — On se rappelle que, selon M. Casati, qui a soutenu cette opinion devant l'Académie, le lion de Saint-Marc serait une œuvre étrusque.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement du marquis d'Hervey-Saint-Denys. Deux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

| | 1er tour | 2e tour |
|---|---|---|
| M. Barth. . . . . . . . . . . . . . . | 11 voix | 23 voix |
| M. Müntz. . . . . . . . . . . . . . | 11 — | 9 — |
| M. Hartwig Derenbourg. . . . . | 5 — | 1 — |
| M. Louis Havet. . . . . . . . . . . | 5 — | 1 — |
| M. Cordier. . . . . . . . . . . . . . | 2 — | » — |
| | 34 votants | 34 votants |

M. Barth est élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Schlumberger met sous les yeux de ses confrères un magnifique reliquaire byzantin appartenant à M. le comte Grég. Stroganoff, qui vient de l'acquérir en Italie. Ce monument est formé d'un cadre de bois à revêtement métallique, orné de figures de saints et munis de divers réceptacles qui contiennent encore des reliques, fragments d'os ou parcelles de sang coagulé, attribués à divers saints. La face principale est ornée de très belle plaques d'émail cloisonné, du travail le plus beau et le plus fin, d'une coloration admirable, représentant les scènes de la crucifixion et de la mise au tombeau. Ces plaques sont de la plus belle époque de l'art byzantin, du xe ou du xie siècle. Nous sommes très probablement ajoute M. Schlumberger, en présence d'une de ces *exuviæ Constantinopolitanæ*, d'une de ces pieuses dépouilles rapportées en Occident par les croisés latins à la suite du grand pillage de 1204, et dont les derniers vestiges survivants ornent encore quelques églises de France, d'Italie et des bords du Rhin.

M. Viollet termine sa lecture sur la règle par laquelle les femmes ont été exclues de la succession à la couronne de France.

M de Mas Latrie continue sa lecture sur l'empoisonnement politique à Venise.

Ouvrage présenté par M. Delisle : *Fragments inédits de Romboudt de Doppere, découverts dans un manuscrit de Jacques de Meyere*, publiés par le P. Henri Dussart : *Chronique brugeoise de 1491 à 1498*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 20 février — 1893



95. — **Die Bibelexegese der jüdischen Religionsphilosophen des Mittelalters vor Maimûni,** von Dr Wilhelm Bacher. Strasbourg, Trubner, 1892, in-8 156 p.

Contribution à l'histoire de l'exégèse juive pendant les xe, xie et xiie siècles. L'auteur s'est attaché à montrer l'influence de la philosophie religieuse sur l'exégèse de Saadia, Salomon Ibn Gabirol, Bachia Ibn Pakuda, Abraham Ben Chiya, Moïse Ibn Esra, Joseph Ibn Zaddik, Juda Hallevi et Abraham ben Daud. Huit paragraphes pour huit personnages. La préface contient en trois pages quelques idées générales. Le livre ressemble plutôt à un recueil d'extraits ou de notes. Le lecteur est libre de faire les rapprochements et de tirer les conclusions qu'il juge à propos. M. Bacher observe lui-même que l'intérêt de son étude est purement historique et que l'exégèse de ses docteurs ne se recommande pas à notre imitation. Ses notes n'en sont pas moins bonnes à lire, et elles sont en général assez curieuses. Les interprètes ont mis toute leur ingéniosité à retrouver dans la Bible leurs propres systèmes philosophiques. Saadia, par exemple, prouve par les Psaumes que nos sens ne nous trompent pas ; il met les dix noms divins et les dix préceptes du décalogue en rapport avec les dix catégories ; d'après Ibn Gabirol, le fleuve du paradis terrestre, qui se partage en quatre branches, est la matière universelle qui se partage dans les quatre éléments ; Abraham ben Chiya nous apprend que *tohu*, dans le récit de la création, signifie la matière, et *bohu* la forme ; etc. etc.

A. L.

---

96. — J. G. Droysen. **Geschichte Alexanders des Grossen,** 4. Auflage. In-8, 510 p., Gotha, Perthes. 1892.

97. — U. Kœhler. **Ueber das Verhæltniss Alexanders des Grossen zu seinem Vater Philipp.** Sitzungsberichte der Akademie zu Berlin. 19 mai 1892.

I. Cette édition posthume du célèbre ouvrage de Droysen ne se distin-

gue de la troisième (la dernière publiée du vivant de l'auteur) que par la réduction considérable des notes qui ont été releguées à la fin du volume, suivant une habitude déplorable où nos voisins s'obstinent dans les publications soi-disant destinées aux gens du monde. En revanche, nous devons signaler avec éloge les cinq cartes qui accompagnent ce volume : elles sont dûes à la plume habile de M. Richard Kiepert, un jeune cartographe qui marche avec honneur sur les traces de son père.

II. Puisque l'occasion s'en présente, recommandons aux lecteurs de la *Revue Critique* assez heureux pour savoir se procurer les comptes-rendus de l'Académie de Berlin, un intéressant petit mémoire de M. Ulrich Koehler sur les rapports entre Alexandre le Grand et son père. M. K. cherche à montrer et nous paraît montrer en effet : 1° qu'Alexandre a payé d'ingratitude l'incomparable éducation qu'il avait reçue de Philippe; 2° que sa retraite chez les Illyriens était le prélude d'une insurrection à main armée contre son père; 3° que Philippe n'a jamais conçu la pensée de conquérir l'Empire perse, mais tout au plus d'affranchir les villes grecques de l'Asie Mineure. Mais où nous ne saurions suivre l'auteur, c'est lorsqu'il insinue qu'Alexandre eut connaissance et fut moralement complice du complot formé contre la vie de Philippe.

Il est fâcheux que ni M. K. ni l'éditeur de Droysen ne lisent la *Revue Numismatique;* ils y auraient appris que le dernier satrape perse de Carie ne s'appelait pas Othontopatès, comme on l'a cru longtemps sur la foi d'une médaille unique mal lue par Barthélemy, mais Rhoontopatès comme le porte très clairement le statère de la collection de Hirsch (*Revue Numismatique*, 1887, pl. 4). Au reste l'Ὀροντοβάτης d'Arien n'est qu'une autre transcription du même nom perse.

Th. Reinach.

---

98. — M. Annaei Lucani. **De bello civili libri decem. Edidit Carolus Hosius.** In-8, xxxiv-374 p. Leipzig, Teubner, 1892.

Lucain a été longtemps négligé dans notre siècle; près de cinquante ans se sont écoulés entre l'édition *variorum* de Lemaire et celle de Haskins, qui a paru en 1887 à Londres avec une introduction de Heitland. L'effort de Haskins ne s'est pas porté sur la critique du texte, mais sur l'exégèse; s'il y a beaucoup de choses utiles dans son commentaire, on ne peut pas dire que ce travail estimable présente un caractère scientifique [1]. L'embarras de l'éditeur est bien grand quand il s'agit d'une œuvre qui, laissée inachevée, a été interpolée de bonne heure et copiée si souvent au moyen âge que Virgile et Horace seuls, parmi les poètes, sont représentés par un plus grand nombre de manuscrits. Savoir exactement ce qu'a écrit Lucain — à supposer que, de

1. Cf. Jeep, dans le *Jahresbericht* d'Iwan Mueller, 1890, II, p. 187.

son vivant même, il n'ait pas existé plusieurs textes divergents de son poème — est évidemment impossible : tout ce que l'on peut espérer, c'est, comme le disait un philosophe, de « ramener notre ignorance à sa source la plus haute » et de retrouver la tradition la moins altérée. On croyait, jusqu'à notre temps, que cette tradition relativement pure était représentée par un magnifique manuscrit du xe siècle, le *Vossianus* I (V), dont l'autorité avait été établie par Heinsius. En 1854, G. Steinhart reconnut la supériorité du *Vossianus* II (U), qui porte la souscription : *Paulus Constantinopolitanus emendavi mea manu solus*. Depuis, M. Usener a démontré que ce Paul, mentionné également par la souscription d'un ms. de Paris (no 7530), avait vécu en 674. La même souscription se retrouve sur d'autres mss. de Lucain, un *Montepessulanus* (M), un *Colbertinus*, un *Cassellanus*. Ces deux derniers paraissent être sans valeur, mais M, écrit au IXe ou au xe siècle en Gaule, est d'une haute importance. Ce manuscrit a été copié par deux scribes ignorants, qui ne comprenaient guère ce qu'ils écrivaient, mais reproduisaient de leur mieux un texte excellent en onciales, très voisin de l'archétype corrigé par Paul. Suivant l'exemple de Steinhart, M. Hosius a pris ce texte comme point de départ, recourant aussi aux fragments palimpsestes de Vienne, de Naples et de Rome, tous du IVe siècle, au *Bernensis*, aux deux *Vossiani* et aux scholiastes. Il est remarquable que les citations des grammairiens latins antérieurs à Paul confirment souvent ses leçons, à l'encontre de celles du *Vossianus* I, et cela permet d'affirmer que ce Byzantin du VIIe siècle disposait de textes beaucoup plus anciens et dignes de foi. Le témoignage des palimpsestes est moins formel, mais pourtant plus favorable à M qu'à V. M. H. admet donc un *stemma* représenté par deux branches très divergentes : à l'extrémité de l'une est V, au milieu de l'autre l'exemplaire de Paul, dont les leçons des scholiastes (C), le *Bernensis* (B) et M sont des dérivés. Les palimpsestes sont figurés dans l'angle, mais plus voisins de la recension Pauline que de M.

M. Hosius n'a cependant pas voulu accepter purement et simplement ce que nous pouvons considérer comme le texte de Paul ; à l'occasion, il s'est montré éclectique. A l'égard des conjectures modernes, il a fait preuve d'une réserve presque excessive, se contentant de les indiquer en note [1] ; il y a réuni également, ce dont il faut beaucoup le louer, les passages cités par d'autres auteurs jusqu'au IXe siècle. Pour l'orthographe, il s'en est tenu de préférence à M, mais sans s'astreindre à suivre ce manuscrit dans ses irrégularités. Sa ponctuation est quelquefois un peu surabondante (I, 78, virgule inutile après *et ;* II, 110, virgule inu-

1. I, 426, *Monstrati covinni* n'a pas de sens ; IX, 578, *Estque* est certainement inférieur à la vulgate *estne ;* X, 314, *Qua dirimunt* est d'autant plus inadmissible que c'est le début du v. 312 ; M. Diels, que M. Hosius ne cite pas, a proposé *Qua jungunt,* d'accord avec Oudendorp (*Seneca und Lucan*, p. 22).

tile après *Impetus*) et je ne puis considérer comme des interpolations plusieurs des vers qu'il a imprimés entre crochets, par exemple, IX, 83, qui, bien que faible, est le complément naturel de ce qui précède. Mais si l'on peut n'être pas toujours de son avis, il faut lui être reconnaissant de nous avoir enfin donné un texte sur lequel l'exégèse pourra s'exercer à bon escient. Ce travail long et pénible, commencé par Steinhart et terminé par lui, aura sans doute pour résultat d'assurer de nouveaux lecteurs à un grand poète qui, seul peut être parmi les Romains, a exercé une influence décisive sur notre littérature.

Salomon Reinach.

---

99. — Dr. Edm. O. von Lippmann. **Geschichte des Zuckers,** seiner Darstellung und Verwendung, seit den ælteſten Zeiten bis zum Beginne der Ruebenzuckerfabrication. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte. Leipzig, Max Hesse, 1890. In-8, XIII-474 p. Prix 6 m.

On sait quelle place les plantes alimentaires comme les animaux domestiques occupent dans l'histoire générale de la civilisation, et depuis longtemps l'ouvrage de Hehn a montré quel intérêt offre l'étude de leur origine, de leur marche de l'Orient, leur berceau, comme celui de l'humanité en Occident, leur acclimatation et le développement de leur culture ; on ne peut aussi que féliciter M. O. von Lippmann d'avoir entrepris la monographie de l'une des plantes dont les produits ont été dès longtemps les plus recherchés, — la canne à sucre, — d'en avoir suivi les pérégrinations à travers l'ancien monde et le nouveau, et montré avec autant de compétence le rôle qu'elle a, depuis deux mille ans bientôt, joué dans le commerce des peuples civilisés. C'était là un sujet immense et bien fait pour effrayer, tant il demandait de recherches variées et difficiles; M. O. v. L. n'a pas reculé devant cette tâche ardue et il faut lui rendre le témoignage qu'il l'a menée à bonne fin.

Après un chapitre préliminaire sur l'emploi du miel et le besoin indispensable pour l'homme civilisé des matières sucrées, ainsi que du sel, M. O. v. L. arrive à la canne à sucre, dont, fait curieux, mais non sans exemple, le type sauvage est inconnu aujourd'hui ; originaire du Bengale, longtemps connue de l'Inde seule, à quelle époque a-t-elle été d'abord cultivée? L'incertitude de la chronologie hindoue, le peu de fixité des œuvres poétiques qui ont pris naissance dans la vallée du Gange et de l'Indus et leur développement progressif rendent impossible toute réponse précise à cette question ; on peut affirmer toutefois que la culture de la canne à sucre remonte à une haute antiquité dans la presqu'île hindoustanique, que de bonne heure on y connut l'art de fabriquer le sucre, — M. O. v. L. en indique trois espèces — et que de bonne heure aussi cette substance précieuse y servit dans les cérémonies religieuses et fut employée dans la médecine.

Mais à quelle époque le sucre pénétra-t-il chez les Grecs et chez les

Romains ? M. O. v. L. a passé en revue tous les écrivains de l'antiquité, qui ont fait mention de ce qu'on pourrait regarder comme ayant été le sucre, énumération consciencieuse, mais un peu longue et fatigante, et qui ne l'a conduit à aucun résultat précis ; les anciens écrivains ont confondu — et leurs commentateurs même les plus perspicaces, comme Saumaise dans son mémoire *De saccharo*, n'ont pas été plus heureux,— le suc recueilli sur la tige et les feuilles de la canne et les concrétions pierreuses et sucrées du bambou, le *tabaschir ;* il est impossible même de dire si le mot *sakcharon* désigne un produit de la canne à sucre ou une espèce de manne ; en tout cas le *sakcharon* des anciens n'était pas notre sucre ; celui-ci a été mentionné pour la première fois par un écrivain grec à propos de la prise, en 627, de Dastagerd par Héraclius.

A cette époque, la canne à sucre était cultivée dans l'empire des Sassanides, en particulier dans la Susiane et le Mekran, les Arabes allaient la porter jusqu'aux rivages de l'Océan atlantique ; l'Égypte, l'Afrique septentrionale, l'Espagne, la Sicile, deviennent des centres de culture de cette plante exotique, mais bien vite acclimatée dans ces contrées si éloignées de son berceau. La production du sucre augmenta rapidement ; l'usage qu'on en faisait s'accrut ; les poètes persans et arabes en célèbrent la douceur et il devient un objet important d'échange. En même temps la canne à sucre se répand en Chine et dans les îles de l'Océan indien. M. O. v. L. a très bien montré comment la canne ne croît pas spontanément dans ces régions ; la première mention du sucre dans la littérature chinoise ne remonte qu'au second siècle avant notre ère, et on ne l'y trouve décrit que six cents ans plus tard, vers l'époque où on parvint à le fabriquer dans l'Inde ; c'est de là que la canne a été importée dans l'Empire du milieu ; ce sont aussi des colons hindous qui l'ont portée dans l'Indo-Chine et dans toutes les îles voisines.

M. O. v. L. a remis au XIVe chapitre de son livre, — il en contient dix-sept, — à nous faire connaître l'histoire ultérieure du sucre dans la presqu'île hindoustânique, ainsi que dans le bassin de l'Oxus où il ne tarda pas à se répandre, et dans le Caboul actuel ; auparavant il nous montre ce qu'il devint dans l'Asie antérieure, et raconte comment il pénétra en Europe et de là aux Canaries, puis en Amérique. C'est à l'époque des croisades que les peuples de l'Europe occidentale ont eu connaissance du sucre ; les croisés qui trouvèrent la canne cultivée en Syrie la conservèrent précieusement dans leurs possessions d'Orient ; les marchands de Venise, de Pise, de Gênes en importèrent les produits en Italie, d'où les reçurent la France, l'Allemagne et bientôt l'Angleterre ; aussi la consommation du sucre, ce condiment jusque-là presque inconnu, augmenta-t-elle rapidement ; à leur tour les poètes d'Occident empruntent à sa douceur des comparaisons, on s'en sert à la fois en médecine et dans les préparations culinaires ; comme en Orient, il tend à se substituer au miel.

M. O. v. L. a suivi à travers tous les documents contemporains l'histoire du sucre et l'emploi qu'on en fit en Occident pendant les deux derniers siècles du moyen âge ; c'est l'objet du IXe chapitre de son livre; mais quelque intérêt qu'il présente, le chapitre suivant, qui retrace l'histoire du sucre à l'époque des grandes découvertes, l'est peut-être encore davantage ; c'est qu'ici le sujet s'élargit et s'étend ; ce n'est plus seulement dans l'Asie, sur les côtes septentrionales de l'Afrique et dans les îles et les presqu'îles de l'Europe méridionale que nous rencontrons la canne à sucre ; poursuivant sa marche vers l'Occident, nous la trouvons bientôt cultivée d'abord aux Canaries, puis dans les Antilles, au Mexique et au Brésil; le sucre devient un des objets les plus importants du commerce international; son histoire est mêlée à celles des rivalités des nations européennes; sa production croît ou diminue avec la prospérité de ces peuples ; lorsque Venise déchoit, elle cesse d'être l'un des principaux entrepôts du commerce du sucre; Anvers la remplace; mais quand les Flandres sont obligées de subir le joug de Philippe, la prospérité, qu'elles devaient en partie à la fabrication du sucre, passe à la Hollande ; la conquête par ce petit peuple, des colonies enlevées au Portugal asservi, colonies qui comptaient parmi les plus grands centres de culture de la canne, porte au plus haut point sa grandeur commerciale.

C'est au XVIIe siècle qu'a eu lieu cette révolution économique ; la France alors, l'Angleterre, plus tard l'Allemagne prennent part alors, mais surtout au siècle suivant, au commerce du sucre; la découverte et l'usage du cacao, du thé, du café, en viennent encore accroître l'importance; le sucre est désormais une denrée de première nécessité, et l'on pourra bientôt mesurer la prospérité d'un pays à la consommation moyenne qu'en feront ses habitants. Il en est de même, dans une certaine mesure, de la fabrication de ce produit maintenant si recherché; de là l'intérêt du chapitre XIIe, où M. O v. L. étudie cette question industrielle, dont le chapitre XVIe, consacré à l'histoire des prix du sucre, est comme le complément naturel.

Je me bornerai à donner le titre du chapitre XVII et dernier, « vues sur la naissance et la nature du sucre », problème étudié plus au point de vue philosophique que chimique, et qui dès lors, sort un peu du sujet. Le chapitre XV, au contraire, « les succédanés du sucre de canne », y rentre bien et on y trouve sur le sucre de palme et sur l'érable à sucre, en particulier, des renseignements curieux. Il se termine par quelques pages sur la betterave, dont la culture a fait une révolution dans l'industrie sucrière en notre siècle. Depuis lors, celle de la canne à sucre a passé au second rang et n'intéresse plus guère que les colonies. Avec cet événement prend fin l'essai de M. O. v. Lippmann. Connaissant à merveille la littérature de son sujet, il a tenu, en le traitant, à se prononcer sur toutes les questions qui s'y rattachent; on peut trouver qu'il leur a parfois accordé une place trop grande ; parfois aussi il a accumulé trop de

faits secondaires et s'est laissé entraîner à l'exposition de théories historiques, qui n'avaient qu'un lien bien éloigné avec son sujet; mais on doit aussi avant tout reconnaître de quelles recherches longues et consciencieuses témoigne son travail; avec quel soin il a mis à contribution toutes les sources et en général les meilleures; c'est un chapitre aussi nouveau que plein d'intérêt de l'histoire de la culture qu'il a écrit et dont la lecture est aussi instructive qu'attrayante.

Ch. J.

100.— **Elsæssische Büchermarken bis Anfang des 18. Jahrhunderts.** Herausgegeben von Paul HEITZ. Mit Vorbemerkungen und Nachrichten über die Drucker, von Dr. Karl August Barack, Oberbibliothekar. Strassburg. J. H. Ed. Heitz (Heitz und Mündel). 1892. In-fol. de XXXIV pp., 1 f., 160 pp. et 1 f.

Le beau volume dont nous venons de reproduire le titre, doit inaugurer une série d'albums que les mêmes éditeurs se proposent de consacrer aux marques des imprimeurs et des libraires européens. Si MM. Heitz et Mündel réalisent le projet qu'ils ont conçu, les bibliographes leur devront des monuments auprès desquels les ouvrages de Roth-Scholtz, de Silvestre, de Berjeau, etc., ne sont que de simples ébauches. Bornons-nous aujourd'hui à parler des marques typographiques de l'Alsace.

Les notices dans lesquelles le savant conservateur de la nouvelle bibliothèque de l'Université de Strasbourg a résumé tout ce qu'on sait des imprimeurs qui ont employé les marques reproduites, sont à la fois « kurz und treffend ». M. Barack a mis à profit les excellentes recherches de M. Charles Schmidt sur les premiers imprimeurs strasbourgeois [1]; mais il les a complétées par ses propres recherches et a continué l'histoire des typographes alsaciens jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Ces notices, nous l'avons dit, ne se rapportent qu'aux imprimeurs qui ont possédé des marques ; nous regrettons que l'auteur, traitant un sujet très limité, puisqu'il n'est pas sorti de l'Alsace, ne nous ait pas donné des notices semblables sur les imprimeurs et sur les libraires en général. Nul doute que M. B. n'ait recueilli des renseignements sur une foule de personnages dont la vie est intéressante à divers titres, et dont les noms se trouvent exclus de son ouvrage parce qu'ils n'ont pas employé de marques. S'il est facile de trouver ce qui a été écrit sur Mentelin et sur Eggestein, on ne sait trop où chercher des

1. *Zur Geschichte der ælteste Bibliotheken und der ersten Buchdrucker zu Strassburg*. Strassburg, 1882, in-8.

documents sur *René Houldouyn* , *G. Le Porché* [2], *J. Nesle* [3], *J. Poullain* [4], *Antoine Reboul* [5], pour ne parler que des Français à qui Strasbourg a donné l'hospitalité. Quelques pages de plus n'auraient pas déparé le volume, et auraient pu satisfaire notre curiosité sur bien des points.

Les marques reproduites par M. Heitz sont au nombre de trois cents. Dans ce nombre ne sont pas compris sept fleurons placés au commencement ou à la fin du volume. Les gravures sur bois, si largement traitées par les artistes allemands du xvi[e] siècle, se prêtent on ne peut mieux à la reproduction par les procédés modernes, c'est-à-dire par la photographie transportée sur zinc et tirée avec le texte. Nous trouvons cependant que quelques-uns des clichés n'ont pas toute la netteté désirable.

Il serait difficile de relever des erreurs dans les précieuses notices de M. Barack : toutes les dates, tous les faits y sont accompagnés de documents précis ; les critiques les plus minutieux parviendront à peine à faire quelques additions. Notons, par exemple, que *Johann Albrecht*, cité de 1532 à 1538 (p. xxij), exerçait encore en 1542 [6] ; que *Remi Guedon*, dont on connaît une impression de 1549 (p. xxiv) appartenait sans doute à une famille française [7] ; que *Samuel Emmel*, dont l'exer-

---

1. *René Houdouyn* exerça d'abord à Paris. En 1544, on lui voit publier, avec ses associés *Jean David* et *Pasquier Le Tellier*, une édition des *Arresta amorum*, traduits de Martial d'Auvergne par Benoist de Court. En 1555, il est à Strasbourg, où, avec son associé *Jacques Poullain*, il imprime la *Briefve et claire Confession de la foy chrestienne* de Jean Garnier.

2. En 1587 et en 1588, *G. Le Porché* imprime à Strasbourg des éditions de l'*Accort et Capitulation faict entre le roy de Navarre et le duc Cazimir* (Biblioth. nat., Lb[34] 356 et 356 C).

3. En 1560, *J. Nesle* imprime à Strasbourg une édition de l'*Histoire du tumulte d'Amboyse*.

4. *Jacques Poullain* était probablement normand. Il se rattachait sans doute à l'imprimeur *François Poullain* et à Michel Thiboust, sa femme, cités à Rouen en 1513 (Gosselin, *Glanes historiques*, 1869, p. 69). Un *Jacques Poullain* exerçait l'imprimerie à Rouen, paroisse Saint-Maclou, en 1554 ; il avait épousé Marion Vagias (Gosselin, p. 76). C'est, croyons-nous, celui qui se réfugia à Strasbourg. Nous avons, il est vrai, rencontré, dans un acte parisien du 7 avril 1551, un Jacques Poullain, marié à Claude Le Genilhac ; mais c'était un simple « compagnon imprimeur » (Notes mss. de M. le baron J. Pichon, I, p. 240). A Strasbourg, Jacques Poullain eut d'abord pour associé *René Houldouyn* (1555), puis *Antoine Reboul* (1558, 1559 ?)

5. *Antoine Reboul*, imprimeur à Agen (1544-1546), était probablement fils ou neveu de *Guillaume Reboulh*, qui exerçait dans la même ville en 1526. En 1558, il imprima, à Strasbourg, en compagnie de *Jacques Poullain*, une édition de la *Briefve et claire Confession de foy* de Jean Garnier. En 1561, on le trouve à Genève.

6. Voy. H. Pallmann, *Sigmund Feyerabend*, dans l'*Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, neue Folge, VII (1881), p. 97.

7. Un nommé Regnault Guedon était, en 1484, associé de son beau-père Jehan Morant, fondeur à Paris. Voy. *Archives de l'art français*, III, 317-326 ; *Histoire de Languedoc*, par dom Vaissète, nouv. édit., IV, 660, n. 2.

cice se place entre 1554 et 1571 (p. xxiv) était probablement le beau-frère de son associé *Josias Rihel* [1]; que *Nicolas Wyriot*, cité de 1572 à 1583 (p. xxv), date de 1584 une réimpression de la *Laurentias* de Grégoire de Hologne [2]; que la biographie de Peter Schmidt, ou Fabricius, imprimeur à Mulhouse, puis à Francfort, doit à M. Pallmann de très importantes additions [3]; que Simon Paulli, libraire à Strasbourg (1662-1670) appartenait à une famille que M. Camille Nyrop nous fait connaître en détail [4].

Les notices spécialement consacrées aux marques peuvent donner lieu à quelques observations.

P. 10. — La marque de l'imprimerie de Saint-Dié porte les initiales de la ville, puis, au dessous, celles de *Gaultier Lud* et de son associé *Nicolas Lud* [5], enfin celles de Martin Ilacomilus ou Hylacomylus, autrement dit Waltzemüller. L'emploi de cette marque par *Jehan Schott* prouve simplement que l'imprimeur strasbourgeois avait racheté le matériel de Saint-Dié. Il y a longtemps que M. Beaupré a fait remarquer la vraisemblance de cette conjecture [6].

P. 42. — Les mots de la Genèse : *In sudore vultus tui vesceris pane tuo* accompagnent les marques d'*Adam Saulnier*, imprimeur à Paris (Silvestre, n° 602), d'*Éloy Gibier*, imprimeur à Orléans (*ibid.*, n° 544), de *Jean Bourrelier*, imprimeur à Vannes (*ibid.*, n° 1030).

La devise : *Labor omnia vincit Improbus* a été employée par *Abraham Faber* à Metz (Silvestre, n° 1082).

P. 46, pl. XXXIII. — La devise *Ingenium vires superat* rappelle celle de plusieurs imprimeurs néerlandais. *Nicolas Soolmans*, à Anvers,

---

1. En 1571, *Josias Rihel* appelle *Samuel Emmel* « affinis suus ». Voy. Pallmann, *Sig. Feyerabend*, p. 43.

2. Vander Haeghen. *Bibliotheca belgica*, art. Hologne. Nicolas publia peut-être cette édition à la fin de 1583, en avançant le millésime, puisque sa veuve se remaria dès l'année 1584

3. *Sig. Feyerabend*, *loc. cit.*, pp. 61, 90, 112, 166, 194, etc. La vente de l'imprimerie de Schmidt à Feyerabend n'est pas de 1579 ; elle est du 10 avril 1578. Schmidt mourut au mois d'août 1593 (Pallmann, p. 90). Il avait été marié trois fois. Sa veuve épousa, en 1602, Daniel Oberig Becker, de Neubourg (*ibid.*, p. 112). M. Barack a mis à profit pour *Peter Brubach* les recherches de M. Pallmann.

4. *Bidrag til den danske boghandels historie* (Kœbenhavn, 1870, 2 vol. in-8), I 234. 258. — Simon Paulli, docteur en médecine à Wittenberg (1630), et à Lübeck, puis professeur à Rostock (1635) et à Copenhague (1639), eut pour fils : Daniel, libraire à Copenhague, et Simon, libraire à Strasbourg. En 1665 parut à Strasbourg un ouvrage du médecin Paulli : *Commentarius de abusu tabaci et herbae thee* ; Argentorati, sumptibus autoris filii, Simonis Paulli bibliopolæ. Un autre ouvrage du même savant, le *Quadripartitum botanicum*, parut à Strasbourg, chez son fils, en 1667.

5. Voy. d'Avezac, *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, 1867, p. 18.

6. *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine* (Saint-Nicolas-de-Port, 1845, in-8), p. 84 en note.

*Hermann Borculous*, à Utrecht, *Pierre* et *Jean van Waesberghe*, à Rotterdam, *J. Gyzelaar*, à Franeker, accompagnaient leurs marques de ces mots : *Ingenio superatur* [1].

P. 48, pl. XXIV. — Les mots de saint Paul : *Omnia probate; quod bonum fuerit tenete*, ont également servi de devise à Paul Miraillet, libraire à Lyon, qui avait pour enseigne l'image saint Paul (Silvestre, nº 1104).

Le fait que la marque de l'ours goûtant le miel a été employée par *Thomas Guarini*, à Bâle, permet de penser que ce dernier imprimeur avait été un moment l'associé de *Samuel Biener*, ou *Apiarus*, imprimeur à Bâle [2]. Sa marque ordinaire était une palme [3].

P. 50, pll. XXIX-XXXIII. — Les marques des *Rihel*, comme celle de *Jean Petit*, à Rouen, sont tirées des *Emblèmes* d'Alciat. Le sens de la figure est résumé dans cette sentence : *Nec verbo nec facto quenquam laedendum* [4].

P. 138, pl. LXVIII. — La figure représentant un paon qui écrase un coq et un lion n'est assurément pas une marque d'imprimeur ; c'est une allégorie satirique employée par J. Grüninger en 1527 [5] et qui put être renouvelée grâce aux événements de l'année 1536. Le paon, emblème des princes autrichiens, désigne l'empereur ; le coq et le lion personnifient la France et l'Angleterre.

Il n'eût peut-être pas été inutile de mentionner dans le recueil le volume intitulé : *The resurrection of the masse, with the wonderful vertues of the same, newly set forth... by Hughe Hilarie.* Imprynted at Strasburgh in Elsas at the signe of the golden Bibell, In the moneth of Auguste, the yeare of our Lord 1554. In-8 goth. Ce traité, que les bibliographes attribuent, nous ne savons pourquoi, à John Bale, porte une marque aux initiales H. S., qui semble appartenir à un imprimeur

---

1. F. vander Haeghen, *Dictionnaire des devises. Belgique et Hollande* (Bruxelles, 1876, in-8), p. 41.

2. *Samuel Apiarius* est cité par Pallmann (p. 128) à la date de 1565 ; le *Codex nundinarius* de Schwetschke le suit jusqu'en 1589.

3. *Thomas Guarini* se confond peut-être avec *Thomas Guérin* qui, en 1553, imprimait à Lyon l'*Epitome du thresor des antiquités* de Jacques Strada (voy. Brunet, art. Strada). Thomas Guarini est cité par Stockmeyer et Reber, à la date de 1564 ; Pallmann (*loc. cit.*, p. 129) le mentionne sous les dates de 1565 et 1566. En 1567, on a de lui : *Valeriani Hieroglyphica*, in-fol., et en 1568 : *Antonini Liberalis Transformationum Congeries*, in-8. Schwetschke (*Codex nundinarius*, I, 7-23) le suit de 1570 à 1586.

4. *Alciati Emblemata* (Augustae Vindelicorum, per H. Steynerum, 1531, in-8), fol. A 7.

5. Voy. Hieronymus Gebweiller, *Keiserlicher und Hispanicher Majestaet Harkumen*. C. Schmidt, *J. Grüninger*, nº 230.

strasbourgeois, tandis qu'elle appartient à l'imprimeur londrais *Hugh Singleton*[1].

La belle publication de M. Heitz nous fait vivement désirer que le volume annoncé de M. P. Kristeller, *Die italienischen Büchermarken bis ca. 1525*, ne se fasse pas trop attendre.

Émile Picot.

---

101. — **Polyeucte**, tragédie par P. Corneille, with introduction and notes by E. G. W. Braunholtz. Cambridge, at the University Press, 1892. xv-184 pp. in-18 (Pitt Press Series).

Une très courte introduction ; le texte de la pièce précédé de la dédicace, de l'*abrégé du martyre de saint Polyeucte* et de l'examen ; des notes grammaticales occupant près de 100 pages : telle est cette édition destinée à l'enseignement du français dans les écoles d'Angleterre. Ce but explique la nature exclusive du commentaire. Mais la langue du xviiie siècle et en général notre langue ne doit pas être apprise avec moins de soin et de détail de ce côté-ci de la Manche. Malheureusement on croit savoir sa langue maternelle et cette illusion porte ses conséquences dans l'enseignement. C'est dire que les maîtres de nos collèges pourraient utilement compléter les éditions françaises de *Polyeucte* à l'aide de celle de M. Braunholtz. On n'a pas le courage de reprocher à cet éditeur l'omission de toute remarque littéraire, quand on voit à quel byzantinisme le besoin de dire du nouveau sur des sujets rebattus peut conduire certains lettrés. Une lacune plus grave est le manque de notes historiques. Elles sont aussi nécessaires à l'intelligence de la pièce que les notes grammaticales.

A.

---

102. — Gaston Deschamps. **La Grèce d'aujourd'hui.** In-8, 388 pages. Paris, Colin, 1892.

On a quelque mauvaise grâce à parler si tard d'un livre déjà célèbre et à se contenter d'en publier le succès quand on aurait voulu le prévoir. Les premières pages qui en aient été imprimées ont paru, il y a plusieurs années déjà, dans le *Journal des Débats*, où elles ont été appréciées à leur valeur ; d'autres morceaux ont été communiqués plus tard à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue bleue*. Réunies en volume, ces causeries à la fois charmantes et instructives ont été particulièrement goûtées en Grèce, non que l'auteur ait exalté les Grecs — ces gens d'esprit se moquent de ceux qui les admirent naïvement — mais parce que les Grecs ont bien vite reconnu qu'ils avaient affaire à un

---

1. Voy. *Catal. Huth*, II, p. 697 ; W. Carew Hazlitt, *Collections and Notes*, I (1876), p. 214.

homme informé de ce qui les touche, plein de sympathie pour leurs qualités et sachant railler leurs travers sans amertume. La comparaison avec la *Grèce contemporaine* d'About, née également à l'École française d'Athènes, s'est imposée à tous les critiques : on s'est hâté de dire que l'ouvrage récent était la revanche ou l'antidote de son aîné. En réalité, c'est par le titre que ces deux livres se ressemblent le plus : l'esprit qui les anime est tout différent. About s'ennuyait à Athènes ; il voyait la Grèce d'un peu loin, à travers des racontars de table d'hôte ; il était exaspéré plus que de raison par la cour bavaroise et se préoccupait fort peu de connaître dans leur intimité les sujets du roi Othon. A la différence d'About, M. Deschamps a beaucoup voyagé ; il n'a pas seulement suivi les sentiers frayés par les touristes, mais a résidé assez longuement dans des contrées où les touristes ne vont point, à Amorgos, en Phocide, en Locride, en Thessalie. A Athènes même, il s'est mêlé à la bourgeoisie et au peuple, il a dansé, banqueté, suivi les péripéties des luttes électorales ; avec la singulière facilité de compréhension qui le distingue, il a su, lui archéologue, saisir la psychologie des plus humbles comme celle des parvenus de la politique ; en un mot, il s'est donné la peine d'apprendre à fond ce dont il voulait nous instruire et il paraît bien y avoir réussi, parce qu'il s'y est mis de tout cœur. Le livre d'About reste un chef-d'œuvre de verve et de sain langage, mais à ceux qui voudront parler à bon escient de la Grèce, on aura vite fait de recommander la *Grèce d'aujourd'hui.*

M. D. a beaucoup d'esprit et son style abonde en trouvailles heureuses. Je lui ferai cependant deux reproches. Le premier, c'est d'abuser extraordinairement des épithètes ; pour être généralement bien choisies, elles n'en sont pas moins trop nombreuses, au point de produire un certain agacement. « Les rayons *obliques* dorent de leurs lueurs *fauves* la façade *sévère* du Parthénon, le temple d'Érechthée profile sur l'horizon *vermeil* ses *hautes* et *minces* colonnes ioniques, etc. » Et, par endroits, le déluge continue ainsi pendant des pages : une fois (p. 103), j'ai compté quinze épithètes en neuf lignes ! Comme disait Lamartine, cela doit se lire avec des lunettes bleues. En second lieu, M. Deschamps, qui aime la couleur locale, ne dédaigne pas assez les petits moyens qui en donnent l'illusion. En rendant mot à mot certaines phrases grecques, il prête aux Hellènes un langage enfantin ou même niais, qui peut être piquant, mais le paraît encore davantage. Je citerai comme exemple cette traduction d'une annonce de journal : « Télégraphiquement nous sont annoncées les fiançailles magnifiques de la demoiselle X, jeune fille délicate, ornée par les grâces les plus enviables, avec le très distingué et très noble jeune homme, etc. » Je passe sur l'expression *ornée par les grâces*, qui n'est ni grecque ni française : mais M. D. ne voit-il pas qu'en traitant de la sorte un texte quelconque, anglais ou allemand, on fera sourire les lecteurs à trop bon compte ? De même, lorsque parlant en son nom propre, il nous dit (p. 6) : « Je fus interrompu, à ce moment,

par l'arrivée des douaniers, hommes injustes et vêtus de tuniques vertes », il trouve un effet trop facile dans une sorte de calque des naïvetés homériques. Le jour n'est sans doute pas loin où le premier venu, imitant les défauts de M. Deschamps, ce qui est à la portée de tout le monde, l'en dégoûtera plus efficacement que nos critiques.

Sur ce chapitre de la langue, j'aurais encore des réserves à faire. M. D. a une tendance juvénile à dire les choses deux fois, comme les rhétoriciens en mal de développement. « Ils sont les esclaves de la syntaxe *et* les victimes du mot à mot... Ils savent parler sans balbutiement *et* écrire sans ratures... Plus de littérature *que* de malice, plus de réminicences *que* de ressentiments. » Et quant je lis ailleurs (p. 128) : « Le cancan des boulevards extérieurs débridait, en face de l'Acropole, ses énergies et ses impertinences », je ne puis m'empêcher de regretter qu'un talent si délicat, si personnel, se laisse parfois séduire par ce qu'il y a de plus banal dans la langue du journalisme mondain. *Corruptio optimi pessima* [1].

Dans les jolies pages qu'il a écrites sur l'administration et la justice, il m'a semblé que M. Deschamps, toujours souriant, poussait un peu bien loin l'indulgence. On peut pardonner à la Grèce d'avoir des finances obérées, puisque la faute en est à l'idée noble et patriotique qui l'obsède; mais comment justifier le système déplorable qui, sans tenir aucun compte des services rendus, balaie toute une armée de fonctionnaires à chaque changement ministériel, et, pis encore, l'absence de sécurité publique, l'asservissement de la justice aux intérêts de la politique locale? Il n'y a pas bien longtemps (1891) qu'un assassinat fut commis à Corfou : les auteurs de cet assassinat étaient désignés, à tort ou à raison, par une partie de la presse (voir l'*Éphéméris* du 24 septembre) ; la famille de la victime suppliait la justice d'instruire ; eh bien ! l'on a *classé* l'affaire, on a imposé le silence, parce que le parti ministériel dans l'île exigeait que les choses en restassent là. Quand de pareils faits peuvent se produire dans un pays, sous le gouvernement d'un roi éclairé et d'un premier ministre qui est un homme de haute valeur, il y a lieu de ne pas insister seulement sur le pittoresque des tribunaux grecs et la chevalerie des « capitaines » de grande route.

Ce n'est pas du tout que j'en veuille à M. D. de traiter toujours avec indulgence, souvent avec respect, « la race tenace qui a patiemment

---

1. Quelques négligences m'ont frappé au passage; la plus singulière est la répétition presque textuelle de quatre lignes aux p. 193 et 359. L'emploi trop fréquent du mot *très* est un maniérisme que M. D. pouvait laisser à M. J. Viaud : il n'y a pas moins de quatre « très » à la p. 287 A la p. 296, je trouve des « gouttes de soleil », ce qui est joli, mais est un peu gâté par les « gouttes lumineuses » qui reparaissent à la page suivante. A la p. 323, on lit avec surprise que Giotto « imita pieusement » les « formes immuables » de l'art byzantin : heureusement que Giotto fit autre chose !

attendu, pendant des siècles, autour de son église, le retour de la liberté ». Bien que ne l'ayant pas étudiée d'aussi près que lui, je rends hommage à son patriotisme, à son endurance, à sa passion pour le progrès intellectuel ; et si je me refuse à considérer les Grecs comme des enfants gâtés, dont les qualités sont aimables et les défauts sans conséquence, je n'ai pas moins de confiance que M. D. en leur avenir, je ne souhaite pas moins que lui que nous restions les meilleurs amis du monde, sans nous brouiller pour cela avec les bons Turcs, qui leur donnent, sans trop de succès, de si beaux exemples de tolérance. Ce n'est pas un des moindres mérites du livre de M. Deschamps de resserrer encore les liens sympathiques qu'a formés entre la France et la Grèce, au plus grand profit de l'une et de l'autre, l'affinité de ce qu'elles ont de meilleur.

Salomon REINACH.

---

103. — **Le Folk-lore du Poitou,** par Léon PINEAU. Avec notes et index. Paris, Leroux, 1892. In-12, xij-548 pp.

Les contes fantastiques ou légers, les chansons, les devinettes naïves et les menus usages spirituellement encadrés dans ce joli recueil, s'ils apprennent peu de choses nouvelles au mythographe, ont de quoi satisfaire largement le folk-loriste et l'amateur. C'est avec intérêt qu'on retrouve dans les campagnes du Poitou le pendant du *tchâtaka* de l'Inde (p. 517), et la superstition des saints qui causent les maladies des enfants (p. 507) y revêt une forme assez originale.[1] Il est seulement regrettable qu'à force d'être populaires certains récits soient inintelligibles : ainsi la fin du conte du petit tailleur (p. 95) me semble dire tout le contraire de ce qu'elle devrait ; visiblement le conteur s'est embrouillé[2]. Et je ne parle pas, bien entendu, de la langue. Je sais gré, tout au contraire, à M. Léon Pineau d'avoir serré de près ses auteurs, et j'estime que, par exemple, le conte du domestique qui a mangé son maître (p. 139) emprunte une saveur fort piquante à ce patois un peu conventionnel. Encore faudrait-il que je fusse fixé sur quelques points de détail : comment dois-je prononcer *quri* (quérir), transcription que M. L. P. tient en estime (p. 90, 128, etc.) et qui ne signifie rien? Qu'est-ce qu'un geau ? et pourquoi faut-il que j'arrive à la p. 519 pour

---

1. Dans le Forez, ces saints sont au nombre de trois ; saint Marcel, saint Chamond et un autre. Il s'agit de savoir lequel a causé la maladie. A cet effet on prend trois feuilles d'*erre* (lierre), distinguées par une marque, chacune pour un saint ; on les dispose au soir sur une assiette d'eau bénite ; le lendemain matin, celle qui est piquetée de taches jaunâtres dénonce le saint. On fait alors un pèlerinage à sa chapelle.

2. Le vers 6 de la p. 369, si corrompu que M. P. en désespère, doit probablement se lire « Sous les sabres des noirs (?) sergents ».

trouver glosé par « coq » un mot qui a été répété à satiété d'un bout à l'autre du livre[1] ? Le système ne va point d'ailleurs sans quelques inconséquences : au vers 7 de la p. 300, la chanteuse a sûrement dû prononcer « aprenderons », autrement la mesure serait rompue ; en revanche, j'ai peine à croire que la mère Louise Fouchet se serve couramment du mot « désaltérer » (p. 185).

Critique de forme, sans doute, mais qui atteint le fond de la plupart des recueils de ce genre : tout n'y est point populaire, tant s'en faut, à moins de donner au terme une extension qu'il ne comporte pas. Pour être joué le 14 juillet en représentations gratuites, ni *Cinna* ni *les Trois Mousquetaires* ne deviendraient de la littérature populaire ; pour se narrer dans les veillées, les anecdotes grivoises dans le goût des *Cent nouvelles nouvelles* n'en demeurent pas moins des amusements de lettrés. L'historiette de la p. 79, je l'ai entendue jadis, sans lièvres et avec une fin beaucoup plus crue, dans la fumée des pipes, à l'amphithéâtre de dissection de Strasbourg : c'est une laborieuse fantaisie de carabin en délire. Les deux demi-vers qui lui manquent en tête de la chanson de la p. 395, M. Pineau eût pu les apprendre d'une cabaretière de Montfermeil[2] : c'est un dessus de pendule du style Empire.

V. H.

---

104. — **La Russie géographique, ethnologique, historique, etc.** Paris, Larousse, 1892, 436 p.

Nous nous sommes en France — pour des raisons trop faciles à saisir — épris des choses de Russie. Mais notre admiration, notre foi sont-elles assez éclairées? Voici une publication qui nous initie à la vie de l'Etat et du peuple russes. Cette éducation ne demande que quelques heures d'une lecture où l'œil et l'esprit sont amusés autant qu'instruits : l'œil, par un défilé d'images ; l'esprit, par la variété des sujets, plus encore par celle des styles. Car une pléiade d'écrivains — j'en compte vingt-trois, d'une autorité sans conteste, — s'est partagé l'agréable tâche de faire les honneurs de la Russie. L'unité du livre n'en souffre pas.

M. Delavand a décrit le cadre à la fois simple et grandiose où se meut le monde russe. Il s'est interdit de rechercher l'action du milieu physique sur l'histoire et l'évolution sociale, laissant ce soin à M. Rambaud qui montre comment la nation s'est formée autour d'un noyau, d'un massif central, à M. Anatole Leroy-Beaulieu qui soupçonne que le sol commande en une certaine mesure la constitution de la commu-

---

1. La chanson des menteries (p. 443) est tout particulièrement obscure faute de glose, le bon sens n'y servant de rien le lecteur puisqu'elle est de propos délibéré à rebours du bon sens.

2. *Les Misérables*, 1re partie, livre IV, ch. 1er.

nauté rurale. M. Delavand a préféré raconter la conquête des provinces asiatiques, empiétant ainsi sur le morceau que M. Regelsperger a consacré aux *Russes en Asie*.

MM. Girard de Rialle et Ch. Rabot ont abordé le curieux problème de l'ethnologie : le premier, en un chapitre nourri et sûr, illustré d'une carte, passe en revue les tribus diverses qui depuis l'ère préhistorique se sont répandues sur la surface de la Russie, mosaïque dont les pièces et les teintes sont loin d'être fondues encore. Aussi le proverbe : *Grattez le Russe, vous trouverez le Tartare*, n'est que partiellement vrai. M. Rabot a visité les populations finnoises de la Volga et de la Sibérie : il écrit un récit de voyage plutôt qu'il n'entreprend une classification.

C'est dans les chapitres traitant de l'histoire qu'apparaît la tendance de la publication. Seule l'étude de M. Rambaud, que nous avons signalée, est désintéressée : MM. Albert Vandal et Maxime Petit s'attachent à mettre en lumière les rapports de la Russie et de la France depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours ; (il n'eût pas été messéant, à ce propos, que M. Vandal citât, avec ses propres ouvrages, le magistral Recueil des instructions de M. Rambaud). Il faudrait beaucoup de pénétration et plus de complaisance encore pour découvrir dans ces relations quelque cordialité — au moins jusqu'à ces derniers temps : les sympathies personnelles de la tsarine Élisabeth pour Louis XV, d'Alexandre Ier pour Napoléon, ne prévalurent jamais contre les fatalités politiques. Si M. Vandal exprime ses regrets avec discrétion, M. Maxime Petit fait acte de contrition : il condamne formellement l'intervention en faveur de la Pologne en 1863 et la diplomatie anglophile du Second Empire. C'est la rupture avec cette diplomatie qu'il discerne et salue surtout dans la situation créée par l'entrevue de Cronstadt. Il paraît, parmi toutes les bonnes raisons qui justifient l'alliance russe, avoir oublié la plus palpable, celle qui figure à la cote de la Bourse de Paris.

Pour présenter au lecteur français le droit public russe, il ne suffit pas d'une compétence reconnue, il faut une singulière délicatesse. Car ce lecteur ressent pour l'esprit des institutions russes une répulsion instinctive. M. Lehr s'est tiré de la difficulté. Il expose avec une clarté, une possession rare de la matière ; il se dispense de juger. M. Lejeal, qui a traité de la religion et des sectes, de l'instruction publique, de la presse et de la censure, était condamné, lui aussi, à une réserve qui a dû lui coûter, bien qu'elle ait écourté sa besogne.

M. Arthur Raffalovitch a vanté, comme il convenait, dans le chapitre de l'économie politique, les richesses et l'essor industriel de la Russie. Il a glissé sur cette anomalie que l'alliance franco-russe est toute politique et sentimentale — ce qui l'ennoblit assurément — et point économique. Les rapports commerciaux des deux pays sont précaires, au grand avantage de notre partenaire qui sollicite notre argent et se passe autant que possible de nos marchandises.

Il est un article dont elle nous défraie généreusement : c'est sa litté-

rature. Cette littérature ne nous est familière que depuis peu. M. Louis Leger en a étudié d'abord l'éclosion dans son milieu natal, et a dégagé tous les éléments du génie russe, le byzantinisme, l'hellénisme de la Renaissance, le romanisme qui fleurit, grâce aux Jésuites, en Pologne et en Lithuanie, et par lequel la Russie entra, plus tôt qu'on ne croit, en communion avec l'Europe. M. Melchior de Vogüé a montré que la littérature russe en notre siècle subit les mêmes inspirations et les mêmes fluctuations que la littérature de l'Occident, et comment non seulement elle s'est affranchie de l'étranger, mais l'a conquis et dominé à son tour. Nul n'était plus qualifié que M. de Vogüé pour célébrer ce triomphe qui en France est en partie son œuvre. Après quoi, M. Maurice Tourneux rappelle, comme pour nous consoler, les relations intellectuelles de la France et de la Russie au XVIII[e] siècle.

L'âme russe se révèle à nous par le roman et sensiblement aussi par la musique. Toutefois, s'il en faut croire M. Arthur Pougin, les compositeurs les plus renommés en Occident, Rubinstein et Tchaikovskyne, sont pas appréciés uniquement pour leurs « qualités russes ». L'école plus authentiquement russe, dont le chef est M. César Cui, d'origine française, n'a pas encore imposé ses formules à notre goût. C'est sans doute affaire de temps; nos oreilles sont à peine habituées aux accents de l'hymne russe, dont on trouvera, p. 386, l'air et la chanson avec transcription en lettres latines. Nous aimons à croire que notre Marseillaise ne deviendra pas moins populaire en Russie.

M. Marius Vachon connaît à merveille l'art russe en toutes ses manifestations, depuis ses origines jusqu'à l'heure présente. Cet art, après avoir reflété les influences du dehors, est redevenu national; l'architecture surtout qui passa par des phases et des styles étrangement divers. La peinture et la sculpture, si elles empruntent leurs procédés et leur technique au dehors, cherchent dans leur propre pays leur idéal et leurs sujets. On s'attendait à rencontrer dans l'image populaire, dans la caricature, une originalité de bon aloi. M. Grand-Carteret affirme que Grandville et Grévin ont fait école en Russie. Les spécimens de caricatures reproduits dans le volume démentent cette assertion. On y verra plutôt une imitation, encore que lourde, du genre allemand des *Fliegende Blätter*. Le crayon, même quand il n'est pas spirituel, l'est plus cependant que la légende, on n'ose dire la pensée.

On voit, par ces notes recueillies en feuilletant le volume, quels précieux introducteurs nous ouvrent le monde russe. Et pour plus de sûreté on nous munit de notions pratiques : un guide avec plans et illustrations à travers les grandes villes, sous la conduite d'une aimable cicérone, M[me] Lydie Paschkoff; tableaux de l'alphabet, du calendrier, des poids, mesures et monnaies; tableaux des décorations, et de la hiérarchie administrative, du *tchin* qui feront rêver les fonctionnaires. Bref, en fermant cette encyclopédie, le lecteur saura tout ce qu'un bon Français doit savoir de la Russie, et ignorera tout ce qu'un bon Français en doit ignorer.

B. AUERBACH.

105. — C. E. Vigoureux. **L'avenir de l'Europe** envisagé au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt. Paris, Alcan, 1891. 388 p.

M. Vigoureux est, dans la réalité, un collectionneur d'articles de presse et de revue et, par l'imagination, un puissant manieur d'hommes et remanieur de territoires. Ajoutez qu'il fréquente chez les hommes d'État (c'est ainsi qu'il constate que l'ordre le plus parfait règne dans le petit hôtel de M. Rouvier, rue de la Tour, à Passy). La conclusion de son œuvre se résume dans une *Carte des futures grandes puissances confédérées du monde*. Pour l'Europe M. V. prophétise que l'imbroglio actuel doit cesser, que les pays européens formeront un groupe sympathique, se constitueront en État-Unis « par la Russie et la France, sous l'égide d'une fédération républicaine » *(sic)*.

Voici quelques erreurs orthographiques — les autres ne font pas compte — échappées à l'auteur dans la fièvre de la vaticination : Botto d'Adeorno au lieu de Botta; Galignan Messenger pour Galignani's; Walbert pour Valbert, Novisti Soviet, pour Novosti Sviet, etc.

B. A.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. P. Fr. Girard vient de faire paraître le tome troisième de sa traduction du *Droit public romain* de Mommsen. Il y est question des magistratures. (Thorin, 1893).

— Une nouvelle revue paraît à Paris sous le titre de *Revue sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne, recueil trimestriel*, et sous la direction de M. J. Halévy. Voici le sommaire du premier numéro, daté de janvier 1893. J. Halévy, Recherches bibliques : Les Descendants de Sem et la Migration d'Abraham; Un Gouverneur de Jérusalem vers la fin du xv[e] siècle av. J.-C.; La création et les vicissitudes du premier homme. — J. Halévy, La correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV. — J. Halévy, Introduction au déchiffrement des inscriptions anatoliennes. — Alfred Boissier, Deux documents assyriens relatifs aux présages. — J. Perruchon, Notes pour l'histoire d'Éthiopie. — J. Halévy, Deux inscriptions sémitiques de Zingirli. — J. Halévy, Le prétendu dieu minéen Allah. — J. Perruchon, Publications nouvelles. Il est à souhaiter que cette revue, qui ouvre un nouveau débouché aux études sémitiques, trouve chez les Orientalistes un accueil favorable et des encouragements qui lui permettent de vivre et de se développer. Le nom du Directeur, qui est un maître aussi fécond que distingué dans cette branche des études orientales, est un sûr garant de l'intérêt, de la valeur et de la variété des articles qu'elle publiera. Elle est éditée par M. Ernest Leroux; le prix de l'abonnement annuel est de 20 francs. Le premier numéro renferme 95 pages, gr. in-8.

— On nous annonce la prochaine apparition d'une *Revue Internationale de Sociologie*, qui se propose d'étudier, d'une façon purement scientifique et en dehors de toute préoccupation d'école, les faits sociaux de tout ordre, du passé et du présent. Chaque numéro contiendra : 1° des articles de fonds; 2° une chronique du mouvement social en France et à l'étranger; 3° une revue des livres et périodiques récents. Il doit paraître tous les deux mois un fascicule d'une centaine de pages. (Bureau de la

*Revue* : Giard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot, Paris. Abonnement annuel ; France, 10 francs ; Étranger, 12 francs.) Adresser les communications relatives à la rédaction à M. René Worms, docteur en droit, au bureau de la *Revue*.

ALSACE. — M. André Waltz a donné, comme on sait et comme nous en avons rendu compte ici-même, l'intéressante *Petite chronique de la ville de Colmar* de Sigmund Billing, et il disait, ainsi qu'on le croyait généralement, que Billing avait publié en 1776 et en 1777 deux gazettes hebdomadaires, devenues très rares, *Der elsassische Patriot* et *Der patriotische Elsasser*. Mais voici qu'il vient de découvrir, sous le titre *Zusætze zum patriotischen Elsasser*, quelques notes inédites de Billing, relatives à l'année 1777 et concernant des couvents, églises et édifices de Colmar. Il les a publiées (Colmar, Jung. 1892, 17 p. tiré à cinquante exemplaires). En même temps il recevait de M. J. Degermann, de Sainte-Marie aux Mines, qui possède un exemplaire des deux revues mentionnées plus haut, une note, écrite sans doute par un fils de Billing, et ainsi conçue : « L'auteur de cette feuille (l'*Elsassische Patriot*), était un magister wurtembergeois, nommé J.-P. Wegelin, gouverneur à l'École militaire de M. Pfeffel à Colmar ; il ne paya pas à l'imprimeur les frais d'impression de son journal, et décampa un beau jour. Feu mon père n'avait rien autre chose de commun avec cette entreprise que l'insertion de sa Description de la Haute-Alsace. » M. Waltz a joint cette rectification aux notes encore inédites de Billing.

ALLEMAGNE. — La librairie Niemeyer, de Halle, édite une collection de « Courtes grammaires des dialectes germaniques » dirigée par M. Braune. Ont déjà paru dans cette collection : I. une *Grammaire gothique*, avec quelques morceaux de lecture et un vocabulaire par M. Braune (3e édit. 1887) ; II. une *Grammaire du moyen-haut-allemand*, par M. H. Paul (3e édit. 1889) ; III. une *Grammaire anglo-saxonne*, par M. Ed. Sievers (2e éd. 1886) ; IV. une *Grammaire noroise* (vieil islandais et vieux norvégien), par M. Adolf Noreen (2e éd. 1892) ; V. une *Grammaire de l'ancien haut-allemand*, par M. Braune (2e édit. 1892) ; VI. une *Grammaire de l'ancien saxon*, 1re partie, par M. J. H. Gallée (1891). Ces six volumes forment la première série de la collection. Une seconde série paraissait en même temps et compte deux volumes : I. *Nominale Stammbildungslehre der altgermanischen Dialekte*, par M. Kluge (1886) ; II. *Altgermanische Metrik*, par M. Sievers (1892. In-8°, xvi et 252 p. 5 mark).

— Paraît à la même librairie une édition de la Saga de Hrolf et de celle d'Asmund (*Zwei Fornaldasœgur, Hrolfssaga Gautrekssonar und Asmundarsaga kappabana)*. In-8°, lvi et 106 p. 4 mark) par M. Ferdinand Detter.

— La collection Kuerschner (Stuttgart, Deutsche Verlagsgesellschaft) vient de s'augmenter de plusieurs volumes nouveaux. Ce sont : l'*Eulenspiegel reimensweiss*, remaniement rimé du livre populaire de l'Eulenspiegel par Fischart, que publie M. Ad. Hauffen, avec une intéressante introduction et des notes courtes, mais suffisantes (vol. 185) ; — les œuvres de Chamisso, publiées par M. Walzel (vol. 190 ; on y trouve, outre une copieuse et instructive introduction, les poésies de Chamisso et l'histoire de Pierre Schlemihl) ; — quatre volumes des œuvres de Gœthe : le *Benvenuto Cellini*, publié par MM. A.-G. Meyer et G. Witkowski (vol. 187, avant-propos et commentaire très soignés) ; les *Aufsætze zur Litteratur*, 1776-1821, publiés également par M. Witkowski (vol. 181) ; les traductions de Diderot, *Le neveu de Rameau* et l'*Essai sur la peinture* (vol. 184) ; les *Tag=und Jahreshefte* de 1749 à 1808 (vol. 188). (Ces deux derniers tomes ont été édités par M. H. Düntzer. On remarquera les notes du *Neveu de Rameau* ; M. Duntzer y indique tous les passages où Gœthe s'écarte de l'original. L'annotation des *Tag=und Jahreshefte* témoigne, comme toujours, d'une vaste érudition.

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 10 février 1893.*

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé à la présentation de deux candidats pour la chaire de critique des sources de l'histoire de France, vacante à l'Ecole des chartes par la mort de M. Siméon Luce.

M. Auguste Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, est présenté en première ligne, par 17 voix contre 12 données à M. Elie Berger.

M. Elie Berger, archiviste aux Archives nationales, est présenté en seconde ligne, par 29 voix.

M. Georges Perrot communique une inscription romaine du temps de Septime Sévère, découverte en 1891, à Sidi Brahim, près Gouraya (Algérie), par M. Gauckler, chargé d'une mission archéologique, aujourd'hui directeur des fouilles et antiquités en Tunisie. Elle est ainsi conçue : *C(aio) Fulcinio Fabio Maximo Optato c(larissimo) v(iro) quaestorio trib(uno) plebis praet(ori) leg(ato) prov(inciae) Baet(icae) patron(o) incomp(arabili) resp(ublica) G(unugitanorum)*. Ce texte contribue à fixer à Sidi Brahim l'emplacement de la ville antique de Gunugus. Le gouverneur de Bétique dont il donne les titres était probablement originaire de la ville voisine de Cartenna, où ont été trouvées des inscriptions en l'honneur de plusieurs personnages qui portent les mêmes noms.

M Foucart propose une restitution d'un passage de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote, qui, rapproché du texte de plusieurs décrets athéniens, permet de fixer la date de la publication de cet ouvrage à l'an 329 avant notre ère.

M. Clermont-Ganneau lit une étude sur l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte et le déplacement de l'extrémité septentrionale de cette mer depuis l'antiquité. Le livre de Josué dit que la limite entre les tribus de Juda et de Benjamin était formée par une ligne allant de Jérusalem à l'embouchure du Jourdain. Aujourd'hui, cette embouchure étant à la latitude même de Jérusalem, la ligne dont il s'agit serait dirigée de l'est à l'ouest. Mais le texte ajoute qu'elle passait par Beth-Hoglah, ville dont l'emplacement est connu, car elle a conservé son nom, sous la forme arabe Kasr Hadjlâ : or, une ligne tirée de Jérusalem à Kasr Hadjlâ se dirigerait, non vers l'est, mais vers l'est-nord-est, et irait rencontrer le Jourdain, non à son embouchure, mais à 6 ou 7 kilomètres plus haut, au lieu dit Kasr el-Yahoûd, où la tradition place le baptême de Jésus. De plus, la rive du Jourdain, de Kasr el-Yahoûd à l'embouchure, longe une vaste dépression de terrain qui semble un marais desséché ; et, précisément, le livre de Josué mentionne, à l'extrémité de la limite qu'il décrit, un marais ou une lagune de la mer Morte, *láshôn*, appelé la lagune du Nord, par opposition à celle qui existe encore aujourd'hui à l'extrémité méridionale de la même mer et qu'il appelle la lagune du sud. Il est encore question de ce marais septentrional, voisin du Jourdain, dans Flavius Josèphe, à propos de la lutte entre les frères Asmonéens, Jonathas, Simon et Jean, et le général syrien Bacchidès. Enfin, un pèlerin russe qui visita la Terre Sainte en 1106 et 1107 de notre ère, l'higoumène Daniel, témoigne que de son temps la distance de Kasr el-Yahoûd était d'un peu plus de 4 kilomètres, tandis qu'aujourd'hui cette distance est de 6 à 7 kilomètres. De toutes ces circonstances, on peut conclure que, soit par l'effet de l'évaporation, soit par l'accumulation des dépôts d'alluvion, le rivage septentrional de la mer Morte a reculé de siècle en siècle vers le sud, tandis que le cours du Jourdain s'allongeait d'autant. A l'époque où fut écrit le livre de Josué, la mer Morte atteignait Kasr el-Yahoûd, et c'était là qu'elle recevait les eaux du Jourdain ; au temps de l'higoumène Daniel, la mer avait perdu et le fleuve gagné 4 kilomètres ; depuis sept siècles, le mouvement s'est continué à raison d'environ 300 mètres par siècle. Il est évident qu'il ne s'arrêtera pas là.

Ouvrages présentés : — par M. Schefer : Cordier (Henri), *Bibliotheca sinica*, supplément, fasc. I ; — par M. Barbier de Meynard : 1° Perruchon (Jules), *les Chroniques des rois d'Ethiopie de 1434 à 1478* ; 2° Halévy (J.), *Revue sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne* ; — par M. Deloche : Blanchet (Adrien) et Schlumberger (G.), *Numismatique du Béarn*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 27 février — 1893



106. — **L'ère des Arsacides** en 248 av. J.-C., selon les inscriptions cunéiformes, par A. TERRIEN DE LACOUPERIE. (Extrait du Muséum.) Louvain, Istas, 1891. In-8. 42 p.

107. — **Sur deux ères inconnues** de l'Asie antérieure, 330 et 251 av. J.-C. d'après un document chinois, par le même. In-8, 16 p.

108. — **The Black-Heads of Babylonia**, par le même. Londres, Nutt, 1892. In-8, 14 p.

109. — **The Loan of Chaldee-Elamite culture to early China**, par le même. Londres, Nutt, 1892. In-8, 32 p.

110. — **The Silk Goddess of China and her legend**, par le même. Londres, Nutt, 1891. In-8, 28 p.

111. — **Several tutelary spirits of Silkworms**, par le même, Londres, Nutt, 1892. In-8, 8 p.

Six brochures que l'on peut, d'après leur objet, ranger en trois séries.

I. — Le point de départ de l'ère des Arsacides a été fort discuté dans ces derniers temps, à l'occasion de certaines inscriptions astronomiques et autres provenant de Babylonie. Dans sa première brochure, M. Terrien de Lacouperie donne d'intéressants détails sur ces documents et sur les ères qui y sont mentionnées. Ses conclusions touchant le point de départ de l'ère arsacide s'accordent avec celles qui ont été formulées par Strassmayer et Epping (*Zeitschrift für Assyriologie*, III, 132).

Les ères de 330 et 251 av. J.-C., dont M. T. de L. croit avoir retrouvé des traces dans une vie chinoise de Mahomet, seraient en rapport avec le renversement de la monarchie persane par Alexandre le Grand et le premier soulèvement d'Arsaces contre les Séleucides. « Il semblerait que les deux ères en question n'ont pu être connues qu'en Perse et dans l'orient de la Perse, ... qu'il n'en a pas été fait d'usage régulier ni officiel, et qu'elles n'ont été employées que pour certaines références historiques importantes. »

II. — Pourquoi l'humanité se trouve-t-elle qualifiée de *çalmat qaqqadi*,

« à tête noire », dans les textes cunéiformes? C'est bien difficile à dire, et les assyriologues ne s'entendent pas à ce sujet. Selon M. Terrien de Lacouperie, le qualificatif dont il s'agit aurait désigné d'abord les hommes de race brune qui vinrent, sous la conduite (?) du fabuleux Oannès, apporter la civilisation dans la basse Chaldée. Quand les Accadiens du nord et plus tard les Sémites acquirent la suprématie, le même terme s'employa dans le sens plus général d'hommes capables, vigoureux, jeunes gens, hommes qui n'ont pas les cheveux gris... Toutes les parties de cette construction hypothétique ne sont pas également probables. Si la locution a été employée d'abord par un peuple de race brune, ce qui est vraisemblable, elle avait néanmoins dès le principe, à raison de l'habitude qu'ont les groupes humains de ne considérer qu'eux-mêmes, une portée générale, comme si elle eût convenu rigoureusement à tous les hommes. C'est dans ce sens général, comme épithète caractérisant l'humanité, qu'on la trouve employée dans les textes assyriens. Quand Sennachérib dit que le dieu Asur lui a soumis toute la *çalmat qaqqadi*, depuis la mer de l'Occident jusqu'à la mer de l'Orient, il n'a en vue ni les sombres Accadiens ni la jeunesse de son empire, mais les hommes de toute race et de toute nation qui subissaient son autorité.

M. T. de L. retrouve « les têtes noires » dans les documents anciens de la littérature chinoise et rattache cette mention aux preuves alléguées déjà par lui en faveur de l'origine occidentale (chaldéo-élamite) du peuple qui apporta la civilisation en Chine. Cette thèse est développée dans la brochure suivante, où l'auteur insiste particulièrement sur la ressemblance des anciens caractères chinois avec les formes les plus archaïques de l'écriture cunéiforme. Il existe assurément entre les deux écritures des analogies frappantes.

III. — On nous permettra de signaler simplement aux spécialistes les savantes études de M. Terrien de Lacouperie sur les génies protecteurs du ver à soie et sur la déesse chinoise de la soie.

A. L.

---

112. — Émile Cartailhac. **Monuments primitifs des îles Baléares.** In-4, xii-80 p., avec gravures dans le texte et un atlas de 51 planches en phototypie. Toulouse, Privat. 1892. Tiré à 240 exemplaires.

Chargé, en 1888, d'une mission aux îles Baléares, M. Cartailhac en a rapporté une série de photographies et de plans d'après les anciennes constructions de ces îles, bourgades, fortifications, tours ou *talayots*, monolithes disposés en T ou *taulas*, tombes naviformes dites *naus* ou *navetas*, grottes, puits, etc. La publication qu'il en a faite est d'autant plus utile que le seul ouvrage sérieux, consacré à ces antiquités, celui d'A. de la Marmora, remonte déjà à 1840 et n'est pas illustré d'une manière scientifique. Non seulement les phototypies publiées par M. C. sont excellentes, mais les croquis et tracés qu'il a très libéralement

semés dans son texte paraissent avoir été relevés avec grand soin. Nous avons donc ici un recueil précieux de documents de première main, qui s'impose désormais à l'attention de tout archéologue occupé des origines de la civilisation dans la Méditerranée.

Les antiquités des Baléares présentent des analogies frappantes avec celles de la Sardaigne (nuraghes), de l'Italie méridionale (truddhu) et du sud-est de la France (grottes artificielles); en revanche, elles se distinguent de celles de la Corse par l'absence complète de dolmens. Il y a là de quoi donner à réfléchir à ceux qui refusent au type du dolmen toute signification ethnographique et prétendent qu'on a élevé de ces monuments partout où l'on disposait des matériaux nécessaires; car les matériaux sont abondants aux Baléares, et il n'y existe pas de dolmens. Les constructions caractéristiques, talayots, taulas, navetas, appartiennent à l'âge des métaux; M. C. y a vainement cherché les traces d'une époque néolithique. Les objets en métal que l'on peut rapporter à une date très ancienne sont assez rares : les types décrits et dessinés par M. C. rappellent ceux que les frères Siret ont découverts dans le sud-est de l'Espagne, parfois aussi des types de l'Europe centrale, de la Grèce et de la Phénicie. Au point de vue anthropologique, M. Verneau a fait une observation intéressante sur un crâne bien conservé, provenant d'une grotte funéraire, qui a été rapporté par M. Cartailhac; il est très semblable au crâne féminin brachycéphale de Grenelle (carrière Hélie), étudié par MM. de Quatrefages et Hamy. Or, ce type de Grenelle a été signalé dans le sud-est de l'Espagne, dans des tombes appartenant à l'époque du bronze. Mais les autres ossements recueillis aux Baléares ne permettent pas d'affirmer que ces îles aient été habitées anciennement par des hommes présentant des caractères ostéologiques uniformes : à côté d'une race peu vigoureuse, il y en avait une extrêmement robuste, où M. Verneau est disposé à reconnaître celle de Cro-Magnon.

M. C. a montré beaucoup plus de réserve que son collaborateur. Il s'est contenté de décrire consciencieusement ce qu'il avait vu, en redressant quelques erreurs de ses devanciers et en indiquant, comme à regret et timidement, les rapprochements que son érudition archéologique lui suggérait. Je ne lui en ferai pas un reproche, l'essentiel, en pareille matière, étant de fournir de bons matériaux. Cette méthode circonspecte a d'ailleurs déjà porté ses fruits : s'appuyant sur les gravures publiées par M. Cartailhac, un archéologue anglais a pu indiquer d'intéressantes analogies entre certains monuments des Baléares, celui de Stonehenge, et des sépultures monumentales de l'Afrique du Nord. M. C. lui avait frayé la voie en démontrant que les *taulas* ne sont pas des autels, mais les soutiens d'hémicycles avec voûte en encorbellement.

Comme on ne publie que de loin en loin des monographies sur ces groupes d'îles peu fréquentés, j'aurais voulu que M. C. profitât de l'occasion pour réunir et classer les textes concernant les Baléares. Mais c'est justement dans l'emploi des textes que son travail laisse à désirer.

A la p. iv, il énumère les auteurs anciens qui ont parlé de ces îles, dans un ordre qui veut être chronologique, mais où Pline est nommé avant Méla; plus loin, il cite les passages de Strabon d'après la traduction Tardieu (t. I, p. 275), mais sans référence ni au texte grec, ni à la traduction. A la page suivante, il dit qu'on sait peu de chose sur Q. Métellus Balearicus, alors qu'un coup d'œil jeté sur Pauly ou sur Drumann lui aurait appris la biographie de ce personnage, et il transcrit les lignes des *Fastes triomphaux* qui le concernent en y voyant « l'épitaphe du tombeau de Métellus retrouvée, je crois, en Italie »! C'est à cause de l'estime où je tiens le talent de M. Cartailhac que je regrette de voir un archéologue distingué faire parfois si peu de cas de l'histoire, sans laquelle l'archéologie risque de n'être qu'un passe-temps d'amateur.

Salomon Reinach.

113. — **Aristophanis comœdiæ.** Annotatione critica, commentario exegetico et scholiis græcis instruxit Fred. H.-M. Blaydes, Pars X, Equites. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1892. Un vol. in-8 de xx-526 p. Prix 9 marks.

Nous n'avons que peu de choses à dire de ce nouveau volume; nous renvoyons à l'appréciation que nous avons donnée des pièces déjà éditées [1]; nous ne pourrions aujourd'hui que répéter les mêmes critiques et aussi les mêmes éloges; car nous restons convaincus que l'œuvre de M. Blaydes mérite aussi quelques éloges. C'est ainsi que, dans la présente édition, nous pouvons signaler tantôt des rapprochements utiles, par exemple, v. 105, le renvoi à Théocrite IX, 27; tantôt de bonnes corrections, par exemple, v. 125 : ἐφύλαττες πάλαι τὸν κτλ. Assurément le nombre des corrections inutiles ou inacceptables est encore trop élevé; les répétitions sont encore trop nombreuses; ainsi, au v. 662, le commentaire reproduit mot pour mot la note critique. On n'en doit pas moins savoir gré à l'auteur du mérite de faire une œuvre considérable et dans laquelle se trouvent bien des renseignements dont on peut tirer profit. L'impression est bonne comme d'habitude; signalons au v. 1326 ψόψος pour ψόφος.

Albert Martin.

---

114. — **Luciani Menippus et Timon** with english notes by E. C. Mackie B. A. late classical master at Heversham grammar school. — Cambridge, at the University Press, 1892, xxxv-158 p., pet. in-12.

L'édition stéréotype de Lucien, donnée à Leipzig en 1858 par W. Dindorf (chez Bernhard Tauchnitz), est bien l'une des plus négli-

---

1. Cf. les nos du 21 mars et du 9 mai 1881, du 9 octobre 1882, du 8 mars 1884, du 30 août 1886, du 12 mars 1888 et du 18 janvier 1892.

gées, parmi celles qui portent le nom du grand éditeur, si souvent pressé de produire. C'est celle dont M. Mackie a réimprimé le texte, sans changement pour le *Ménippe*, modifié en huit passages pour le *Timon*. Il semble ignorer jusqu'à l'existence des travaux postérieurs à 1860, des éditions critiques de Fritzsche (1860-1882) et de Sommerbrodt (1886-1889), encore incomplètes, mais contenant les deux dialogues en question. A plus forte raison ne connaît-il rien des efforts faits pour améliorer le texte ou classer les manuscrits, par H. van Herwerden, J. J. Hartman, K. G. P. Schwartz, Fr. Nils Nilén, M. Rothstein, etc.

L'introduction et le commentaire sont à l'anglaise, c'est-à-dire fort prolixes. Il n'est pas possible de découvrir la méthode, le principe quelconque d'après lequel auraient été rédigées les nombreuses notes qui occupent plus de la moitié du volume. Beaucoup sont inutiles, par exemple, celles qui signalent les particularités du grec de saint Mathieu (*Timon*, 9), celles qui prouvent par quatre ou cinq citations que Lucien emploie, comme tout le monde, παραπαίειν pour dire : délirer, radoter, celles enfin qui ne sont que des traductions plus ou moins réussies. D'autres sont erronées [1]. Ainsi nous apprenons (p. 58) que le vocatif Ἡράκλεις est « une forme d'affirmation » et qu'ordinairement, il est précédé « de ὦ, de μά ou de νή ! » — P. 58. Les exemples cités ne se rapportent pas à l'emploi de τί βούλεται ayant pour sujet un *nom de chose*, qui fait l'objet de la note. — P. 101. Il n'y a pas *zeugma* dans la phrase τῇ ἐρημίᾳ καὶ τῇ δικέλλῃ προσφιλοσοφῶν, pas plus que dans les citations à l'appui de Tennyson et de Dickens. On a le droit de se passer des mots techniques, mais non d'en ignorer le sens. — P. 123. Εὖ ἐποίησεν ἀφικόμενος ne peut s'expliquer comme le dit la note. C'est : il est arrivé à propos, tant mieux ! — P. 115. Κἄν n'est pas un simple équivalent de καί. — P. 119. Le calembour par à peu près, αὐτά που σ(χεδόν) = αὐτόπους est une pure fantaisie de M. Mackie. C'est lui, plutôt que le grec, qui est *very fond of this*. Au milieu de la stérile abondance des notes, l'éditeur laisse passer sans mot dire des locutions ou des tours dignes de remarque. Une note ne serait pas de trop sur πρότερον... πρίν (*Mén.* 2) ou sur la construction ἄχρι ἂν λάθω τινὶ ἐμπεσών (*Tim.* 24), où ce qui est le principal logiquement devient grammaticalement l'accessoire. Dans ce méli-mélo de citations latines, grecques, anglaises, qui constitue le commentaire, où défilent des noms, sacrés et profanes, de toutes les époques, depuis saint Paul jusqu'à William Morris, et où s'étale une érudition mal digérée, acquise souvent à bon marché dans les dictionnaires, sont perdues quelques remarques intéressantes, entre autres des rapprochements avec Aristophane et avec Shakspere (c'est l'orthographe adoptée par l'auteur : elle en vaut une autre).

---

1. P. 59. L'abréviation *Androm.* pour *Andromède* peut tromper l'élève, qui pensera plutôt à Andromaque. — P. 58, deux fois μορφὴ pour μορφή. — P. 152, ἑκάς (accentué ἕκας ici et p. 131) ne se trouve pas dans le texte où est adoptée la mauvaise correction ἑκαστάτω.

L'index qui suit le commentaire est agrémenté de quelques barbarismes amusants : διχέλλη (δίκελλα), ἐγχέλης (ἔγχελυς), σκίλλη (σκίλλα). On y trouve même, à son ordre alphabétique, le verbe inédit ἐναυτιᾶν ; mais on chercherait vainement ναυτιᾶν à la lettre ν.

Le volume est bien imprimé et d'aspect agréable, comme tous ceux de la *Pitt Press Series*, dont il fait partie.

A. M. Desrousseaux.

---

115. — **Die Anfangsgruende der rœmischen Grammatik, dargestellt,** von Oskar Froehde. Leipzig, Teubner, 1892, 141 pp.

116.—**De C. Iulio Romano Charisii auctore scripsit** Oscar Frœhde. Lipsiae Teubner, 1892, in-8 (Extrait du Supplementband XVIII des Jahrbuecher de Fleckeisen, pp. 567-672)

M. Froehde pense que le moment est venu d'exploiter méthodiquement la collection des grammairiens latins dont le texte a été rétabli par Keil sur des bases assurées. Il donne l'exemple par les deux brochures qu'il a publiées presque simultanément. Dans la première, il essaie de grouper les enseignements des grammairiens sur les généralités de leur science sous les rubriques adoptées par eux : *de arte, de grammatica, de lectione, de accentibus, de posituris, de uoce, de littera, de syllaba, de dictione, de oratione, de definitione, de genere, de sententia, de clausula, de latinitate.* C'était la première partie de toute grammaire complète, dont les *artes* nous ont conservé les grandes lignes, tandis que deux autres parties traitaient des *partes orationis* et des *uitia et uirtutes orationis*. Des rapprochements avec les doctrines des maîtres grecs, avec celles de Denys le Thrace notamment, complètent chacun des chapitres de ces prolégomènes. Grâce à M. Froehde, il est facile de s'orienter rapidement dans cette portion du recueil de Keil. Il serait bien à désirer qu'on fît le même travail pour le reste. Outre l'utilité de ce fil conducteur pour l'exploration des œuvres grammaticales de l'antiquité, on pourra, grâce à ces rapprochements, plus sûrement apprécier les faits linguistiques témoignés par Charisius, Priscien, Diomède et Donat.

Un autre profit à tirer de ces parallèles serait une connaissance plus exacte des sources auxquelles ces auteurs de basse date ont puisé. Il y a, en effet, deux méthodes pour dégager les fragments anciens combinés dans les manuels de la fin de l'Empire. On peut réunir les passages analogues et reconstruire la source commune, puis l'étudier, la dater, la juger. C'est à cette besogne que M. F. prépare dans la brochure dont je viens de parler. Dans son autre travail, il a préféré suivre une autre voie. Il a relevé les mentions de Julius Romanus dans Charisius, le seul auteur qui nous ait conservé ce nom, et a essayé d'isoler dans le livre de Charisius les enseignements de Romanus. Le second chapitre est une revue des auteurs utilisés par Romanus et une mine de précieux détails sur l'histoire des grammairiens latins. Dans le troisième chapitre, M. F.

donne une idée du *liber* Ἀφορμῶν de Romanus ; il se présentait sous la forme du livre de Nonius Marcellus. Sa composition doit se placer à la fin du second siècle de notre ère ou au commencement du troisième. Toute cette dissertation est intéressante et on ne peut qu'encourager M. Froehde à poursuivre ses recherches dans ce domaine. On cite beaucoup les grammairiens : il est utile de savoir enfin qui on cite et quelle valeur peuvent avoir ces témoignages.

L.

---

117. — Henri Omont. **Catalogues des livres grecs et latins imprimés par Alde Manuce à Venise (1498-1503-1513)** reproduits en phototypie avec une préface. Un vol. in-folio de 15 feuilles, tiré à 150 exemplaires. Paris, Bouillon, 1892, 15 fr.

Cette nouvelle publication de M. Omont est un document du plus haut intérêt pour l'histoire de la Renaissance, et beaucoup plus général que ne pourrait le faire supposer son titre. Elle comprend trois reproductions phototypiques : 1° premier catalogue des livres grecs publiés par Alde Manuce (1er octobre 1503) ; 2° lettre d'Alde Manuce dénonçant les contrefaçons lyonnaises de ses éditions in-8° (16 mars 1503) ; 3° second catalogue de livres grecs et latins publiés par Alde Manuce (22 juin 1503) et 4° une reproduction typographique page par page et ligne par ligne du troisième catalogue des livres grecs et latins publiés par le même (24 novembre 1523). Ces catalogues méritaient les honneurs du fac-similé d'abord parce qu'on ne connaît qu'un exemplaire unique des originaux de ces quatre pièces, conservé dans le ms. grec 3064 de la Bibliothèque Nationale, ensuite et surtout à cause de l'importance que les éditions grecques d'Alde, « véritable fondateur de la typographie grecque », ont pour l'histoire de l'humanisme et de la Renaissance en général. Ils sont précédés d'une introduction substantielle et minutieusement informée, où M. Omont, après avoir brièvement indiqué la carrière d'Alde comme typographe et comme helléniste, montre le « pas décisif » que l'établissement aldin fit faire à la Renaissance ; de 1476 à 1495 on n'avait imprimé qu'une vingtaine d'ouvrages à Venise, Vicence, Florence et Milan, parmi lesquels les seuls importants étaient l'Homère (1488), l'Isocrate (1493), l'anthologie grecque (1494). Alde Manuce publia de 1494 à 1498 seize éditions grecques, parmi lesquelles l'Aristote en cinq volumes in-folio et les comédies d'Aristophane (1498). De 1494 à 1515, il donna trente et une éditions princeps formant trente-huit volumes ; à sa mort, il en avait publié plus de cent. On trouve encore dans cette préface des remarques sur la chronologie de certaines éditions (M. O. fait observer, entre autres détails intéressants, que la Galéomyomachie, qui passait pour être le premier livre sorti des presses d'Alde, ne figure pas dans les catalogues de 1498 et de 1503.), des remarques sur des livres latins, les listes des ouvrages avec les prix de vente ; l'histoire et la description dé-

taillée du recueil B. Nat. F. grec 3064 qui contient ces documents ; une note donnant la bibliographie de ces catalogues signalés pour la première fois par Mercier de Saint-Léger ; un index alphabétique qui forme un tableau d'ensemble de toutes les éditions figurant sur ces catalogues. On voit par là quelle est l'importance du présent ouvrage. C'est un chapitre des plus curieux de cette histoire des études grecques dont il semble que M. Omont veuille nous donner peu à peu tous les matériaux, et qu'il nous devra, — qu'il se devra, — d'écrire un jour.

L. G. Pélissier.

---

118. — Gaetano Negri. **Nel presente e nel passato.** Profili e bozzetti storici. Un vol. in-12, xi-264 pp. Milan, Hœpli, 1893. Prix : 3 fr.

119. — Id. **Segni del Tempi.** Profili e bozzetti letterari. 1 vol, in-12, xxviii-340 pages. Milan, Hœpli, 1893. 3 fr.

M. Negri regrettait le nombre toujours croissant des livres faits de pièces et de morceaux détachés, aussi vient-il de réunir en deux volumes, sous des titres fantaisistes et peu motivés, uue série de discours, de conférences, d'articles de revue d'inégal intérêt. Ces essais sont agréables à lire, mais peu instructifs, totalement dépourvus d'ailleurs de notes et de références. Parmi les essais historiques, l'étude sur Marbot (*Un eroe delle guerre Napoleoniche*) n'apprendra rien aux lecteurs français, la conférence sur *la civilisation mésopotamienne et la légende du déluge universel* est superficielle. Les études d'histoire contemporaine (*Sella, — Bismarck, — Napoléon III et l'Italie*)) sont plus intéressantes. L'auteur donne sur Napoléon III un jugement impartial et judicieux. Dans les études littéraires, on retrouve les mêmes qualités d'intelligence brillante, qu'il s'agisse de caractériser Léonard, de faire un rapprochement inattendu entre Tennyson et Gladstone, ou d'écrire, — idée singulière, — une ode philosophique à propos des coquillages fossiles. Mais les aperçus sur le socialisme, le spiritisme, l'influence des sciences naturelles sur la pensée moderne, sont superficiels, et dans ses études sur *Renan e l'incredulità moderna* et sur *un drammaturgo pessimista*, M. Negri a bien vu sans doute qu'il y avait à faire quelque chose, mais il n'a saisi réellement ni le Renan ni l'Ibsen à faire.

L. G. P.

---

## LETTRE DE M. FLAMMERMONT

Monsieur le Directeur,

Dans un article [1] qui n'a d'autre valeur scientifique que celle qu'il est possible de reconnaître à une querelle purement personnelle, M. Frantz Funck-Brentano me

---

1. *Revue critique*, 23 janvier 1893, p. 69 et s.

reproche, d'une part, d'avoir dénaturé sa pensée sur un point essentiel, et, de l'autre, d'avoir fait miennes, sans le dire, les conclusions de son travail.

Ces deux griefs, assez difficiles à concilier, ne sont pas mieux fondés l'un que l'autre. S'il est vrai que, dans ma préface, j'ai laissé passer une faute d'impression, un guillemet placé un mot avant celui où il aurait dû se trouver [1], cela n'altérait pas la pensée de M. Frantz Funck-Brentano. Dans le cas où je me serais aperçu à temps de ce *lapsus* pour le corriger, je n'aurais pas été obligé de faire d'autres changements que ce simple déplacement d'un guillemet. Si mes lecteurs veulent bien jeter les yeux au bas de cette page [2] sur les phrases de M. Fr. F.-Br. que j'ai résumées dans le

---

1. « Les adversaires de la Révolution ne se lassent pas de rabaisser par tous les moyens le caractère de cette grande journée du 14 juillet 1789 que célébraient les amis de la liberté bien avant que la troisième République en eût fait la fête nationale de la France. Ils vont même jusqu'à nier l'importance historique de cet événement dans lequel ils ne veulent voir « qu'un acte de soulerie et de sauvagerie populacières où les plus mauvaises passions ont trouvé place. » (Flammermont, *La Journée du 14 Juillet 1789*, p. I.)

Il fallait mettre le premier guillemet entre les mots *qu'un* et *acte*. Dans une prochaine publication, je ne manquerai pas de faire cette correction.

A la suite du paragraphe cité ci-dessus, se trouve celui-ci. « Il est donc impossible de considérer la cause comme entendue, et on ne doit pas laisser échapper l'occasion de la traiter à fond. C'est pour ce motif que nous avons cru devoir publier ce document considérable en le faisant précéder d'une introduction étendue. Dans la première partie de ce travail, nous nous efforcerons de déterminer la valeur relative des nombreux récits contemporains qui nous sont parvenus et, dans la seconde, au moyen d'une série d'extraits choisis parmi les témoignages les plus autorisés, nous tenterons de présenter au lecteur un exposé critique des faits, aussi complet et aussi précis que possible. » (*Ibidem*, p. II.)

Je cite *in extenso* cette partie de ma préface parce que M. Fr. F.-Br. en a gravement altéré le sens, afin de pouvoir dire que, si j'avais entrepris cette longue étude qui m'a coûté beaucoup de temps et de recherches, c'était uniquement pour réfuter son article de mars 1890. Or, rien de moins exact. Déjà en juin 1885, bien avant qu'il ne fût question de M. Fr. F.-Br. et de ses travaux sur la Bastille et ses archives, j'avais écrit : « Je n'ai ni le temps, ni la place nécessaires pour mettre en tête de ces relations une introduction, qui soit une histoire critique de la prise de la Bastille et il me faut remettre à plus tard ce travail qui me paraît intéressant et qui, je crois, est encore à faire. » (Flammermont, *Relations inédites de la prise de la Bastille*. Paris, 1885, in-8°, p. 7.) J'ai tout simplement tenu cette promesse vieille de sept ans, et quoi qu'il en dise, M. Fr. F.-Br. n'y est pour rien. Si de tous les détracteurs de la Révolution auxquels je faisais allusion, il est le seul que j'aie nommé, c'est que son étude, qui était alors la plus récente, avait été publiée dans une revue de grande réputation et qu'elle me fournissait un bref résumé de l'histoire de la journée du 14 juillet, écrite à la façon de Rivarol, de Restif de la Bretonne, de M. Bord, de M. Taine et autres historiens de cette école.

2. « Nous dirons en terminant, qu'au milieu de tous les événements qui ont marqué cette période si agitée, la prise de la Bastille ne parut pas, tout d'abord, un fait particulièrement important...... On connaît la curieuse citation tirée par M. Taine du journal de Marat : « Lorsqu'un concours inouï de circonstances eut fait tomber les murs mal défendus de la Bastille, les Parisiens se présentèrent devant la forteresse; la curiosité seule les y amena. » Ce n'est que plus tard et de loin que l'on s'aperçût de l'importance que la prise de la Bastille aurait dû avoir. » *Revue historique*, t. XLII, p. 309.

Dans ce même article, M. Fr. F.-Br. disait encore : « Ce fut aussi un acte de soulerie et de sauvagerie populacières, où les plus mauvaises passions ont trouvé place. Toutes les digues étaient rompues. » *Ibidem*, p. 303.

passage incriminé, en ne citant textuellement que le fragment mis entre guillemets, ils verront que M. Fr. F.-Br. y réduit à rien l'importance de la prise de la Bastille, dont il fait une orgie dégoûtante, « un acte de soulerie et de sauvagerie populacières, où les plus mauvaises passions ont trouvé place ». Par conséquent je n'ai pas réussi, comme il le prétend, à lui faire dire, A PEU PRÈS, le contraire de ce qu'il aurait dit [1]

Il ne me sera pas plus difficile de démontrer l'inexactitude de l'accusation de plagiat portée contre moi par M. Frantz-Funck-Brentano. Comme il s'est dispensé de donner la moindre preuve à l'appui de son affirmation [2], je pourrais la dédaigner et je le ferais sans hésiter, s'il n'était utile de saisir cette occasion pour montrer aux lecteurs de cette *Revue*, dont j'ai eu l'honneur d'être le collaborateur, ce qu'ils doivent penser des critiques de M. Frantz Funck-Brentano. Pour les édifier le plus complètement et le plus rapidement possible, je prendrai sur les points les plus importants de la question les conclusions de M. Fr. Funck-Brentano; en regard je placerai les miennes et je ne manquerai pas de citer textuellement en note les passages indispensables pour prouver la vérité de ce que je dirai.

1° M. Frantz Funck-Brentano ne dit pas un mot du courage dont firent preuve les vainqueurs de la Bastille et des pertes qu'ils subirent; il se contente d'affirmer que la place n'a pas été prise et que la défense n'a pas été sérieuse; en le lisant on croirait que les assiégeants n'ont eu à enfoncer qu'une porte ouverte [3].

1° J'insiste sur la bravoure des assiégeants dont une manœuvre hardie, exécutée sous le feu des défenseurs de la place assura le succès. Je fais ressortir le chiffre relativement élevé de leurs pertes et je déclare que loin d'avoir été une simple prise de possession comme le prétendaient, dès 1789, Sabathier de Castres et Rivarol, « ce fut une glorieuse action dont Paris et la France ont le droit d'être fiers » [4].

---

1. « Il faut admirer l'adresse avec laquelle on parvient à nous faire dire *à peu près* le contraire de ce que nous disons en réalité. » *Revue critique*, p. 70.

2. « Qui voudrait lire la première étude que M. Flammermont publia en juin 1885, sur la prise de la Bastille, parcourir ensuite les quelques pages que nous avons écrites sur le même sujet, en mars 1890, lire enfin le nouveau travail rédigé par M. F. sur la même question à propos de la relation de Pitra, constaterait : 1° que M. F. abandonne, en 1892, les conclusions auxquelles il était arrivé en 1885, aussi bien au sujet des meilleures sources à consulter pour écrire l'histoire de la prise de la Bastille qu'au sujet de l'épisode le plus important qui l'aurait caractérisée; 2° que les conclusions formulées par M. Flammermont, en 1892, sont précisément celles que nous avons exposées en 1890....... que dans les diverses parties de son livre où sont insérées, par hasard, les conclusions que nous avons publiées, M. F. ne nous cite plus. » *Revue critique*, p. 70-71.

Est-ce ainsi qu'il est permis de formuler une inculpation aussi grave? Inviter le lecteur à étudier environ trois cents pages pour se faire une conviction sur des points qui ne sont pas même indiqués, c'est plus qu'une mauvaise plaisanterie.

3. « La Bastille n'a pas été prise; la garnison l'a rendue et parce qu'elle a bien voulu la rendre. La défense n'a pas été sérieuse; quinze canons étaient braqués du haut des tours, ils ne tirèrent pas une seule fois; dans l'intérieur du château, trois canons chargés à mitraille défendaient le pont levis, le gouverneur n'en fit tirer qu'un et qu'une seule fois. » *Revue historique*, XLII, p. 305. M. Fr. F.-Br. néglige de dire que les assiégeants étaient si rapprochés de la forteresse que les canons placés sur le haut des tours ne pouvaient pas servir et que les assiégés, pendant l'action qui dura à peu près quatre heures, tuèrent ou blessèrent à coups de fusil au moins deux cents des vainqueurs, dont le nombre total était certainement inférieur à mille et ne dépassait sans doute pas huit cents, soit un quart ou un cinquième de l'effectif des assaillants mis hors de combat.

4. Flammermont, *la Journée du 14 juillet 1789*, p. CCXXIV à CCXXVIII.

2° M. Fr. F.-Br. dit : « On a accusé de Launey de trahison ; c'est une calomnie que les plus honorables des assaillants ont eux-mêmes démentie [1]. »

2° Je fais une distinction entre les faits qui ont donné lieu à cette accusation; je montre que si les premiers cris de trahison, poussés par la foule lors de l'ouverture de la fusillade par la garnison, vers une heure après-midi, n'étaient fondés que sur une méprise ils étaient tellement unanimes que dans les premiers jours ils furent généralement regardés comme l'expression de la vérité. Cela dit, je prouve que de Launey fit un peu plus tard ouvrir le feu sans nécessité sur une députation parlementaire de l'Hôtel de Ville et se rendit ainsi coupable d'une odieuse trahison, qui porta au paroxysme la colère et l'indignation des assiégeants [2].

---

1. *Revue historique, l. c.* p. 305. Ce démenti est plus que douteux. Voir plus loin, page 174, note 1.

2. La fin du chapitre III de la seconde partie de mon introduction contient la discussion de ces accusations de trahison. Je dis, p. CCVII : « Si le marquis de Launey ne fut réellement pas coupable de la lâche perfidie dont la foule l'accusa, il eut le grand tort de donner l'ordre d'ouvrir le feu sur ses concitoyens sans nécessité. » Ensuite, dans les pages CCIX à CCXXI, j'examine les divers témoignages, qui nous sont parvenus sur la seconde affaire qui donna lieu à une accusation de trahison, et je conclus ainsi : « Il est donc certain que les Invalides, en prétendant que la garnison de la Bastille n'avait pas tiré sur la députation parlementaire de l'Hôtel de Ville, ont sciemment commis une grosse erreur » (p. CCXXI). Toutefois, pour être juste, je fais observer qu'il est probable qu'au moment où il commit cet acte qui devait causer sa perte, le malheureux gouverneur avait perdu la tête, et je termine le chapitre IV par les considérations qui suivent : « C'est la seule excuse qui puisse être invoquée en sa faveur pour avoir commandé d'ouvrir le feu sur une députation de l'Hôtel de Ville, qui, de bonne foi, sous la protection du drapeau parlementaire, venait vers lui afin de rechercher les moyens de faire cesser l'effusion du sang français. En ce faisant, le marquis de Launey s'est réellement rendu coupable d'une odieuse trahison. On ne peut plaider pour lui que l'irresponsabilité en raison de son trouble et de sa faiblesse d'esprit; mais ce sont des circonstances atténuantes que le peuple en fureur est incapable de comprendre » (p. CCXII).

Les conclusions, auxquelles je m'étais arrêté en 1885 dans mon introduction aux *Relations Inédites*, n'étaient pas sensiblement différentes de celles qu'on vient de lire. P. 9, je disais formellement que, sur le premier chef de trahison, les deux ambassadeurs dont je publiais les dépêches n'étaient pour ainsi dire que l'écho fidèle de la rumeur publique et qu'à leurs témoignages on devait préférer celui des témoins oculaires qui disculpaient ou excusaient de Launey. Sur le second chef, sur la trahison commise par ordre du gouverneur contre la députation parlementaire de l'Hôtel de Ville, je déclarais, (p. 10), qu'on devait rejeter l'affirmation intéressée des Invalides qui niaient avoir tiré et ajouter foi au rapport des députés qui accusaient de Launey.

Je n'ai donc pas varié sur ce point qui est, si je ne m'abuse, celui auquel M. Fr. F.-Br. fait allusion. Mais quand bien même, dans un travail d'érudition entrepris et annoncé depuis sept ans, j'aurais changé d'opinion après une étude plus approfondie, serait-on en droit de me le reprocher ? Je n'ai jamais émis, que je sache, la moindre prétention à l'infaillibilité.

3° M. Fr. F.-Br. affirme que la Bastille ne se rendit qu'après l'acceptation de la capitulation imposée par de Launey. Il rapporte la prétendue déclaration d'Élie, imaginée par Marmontel : « La Bastille n'a pas été prise de vive force, dit Élie, dont le témoignage ne peut être soupçonné de partialité en faveur des défenseurs de la place, elle s'est rendue avant même d'être attaquée. Elle s'est rendue sur la parole que j'ai donnée, foi d'officier français, et de la part du peuple, qu'il ne serait fait aucun mal à personne si on se rendait. » M. Fr. F.-Br. ajoute : « On sait comment la parole donnée fut tenue [1]. »

3° Sur ce point d'importance capitale, je suis d'un avis diamétralement opposé. Aux détails que Marmontel, s'il fallait l'en croire, aurait écrits sous la dictée d'Élie, j'oppose le témoignage du lieutenant, Louis de Flue, qui passa la demande de capitulation et qui affirme à plusieurs reprises que la foule la rejeta en criant : *Bas les ponts, Point de capitulation.* Je m'appuie sur cette déclaration incontestable pour dire qu'on n'a pas le droit de reprocher au peuple de Paris de n'avoir pas tenu une parole qu'il n'avait pas donnée [2].

4° Sous prétexte de faire comprendre comment il se fit que la foule massacra le marquis de Launey malgré la parole qui lui aurait été donnée de ne lui faire aucun mal, M. Fr. F.-Br. reproduit les calomnies lancées contre les vainqueurs de la Bastille, dès l'automne de l'année 1789. « On sait, dit-il, comment la parole donnée fut tenue. Doit-on en faire un reproche à la foule ? Celle-ci se composait de la lie de la population de Paris et des faubourgs où s'étaient égarés quel-

4° Pour moi, loin de partager cette opinion, je reproduis cette fière réponse adressée à leurs diffamateurs par les délégués des assiégeants : « On a répandu dans le public que la compagnie des Volontaires de la Bastille n'était composée que de la lie du peuple du faubourg Saint-Antoine, c'est une imposture gratuite..... Les vainqueurs de la Bastille prouvèrent le 14 juillet qu'ils étaient tous soldats et soldats citoyens ; plusieurs joignent à cette noble qualité les avantages d'une

---

1. *Revue historique*, p. 306. On verra plus loin (p. 170, n° 8) que dans mon étude critique des sources, j'ai démontré qu'il était impossible d'admettre l'authenticité de cette prétendue déclaration d'Élie à Marmontel. Cette phrase : *La Bastille... s'est rendue avant d'avoir été attaquée*, suffirait à faire naître le doute. Comment croire qu'Élie, dont la brillante carrière eut pour point de départ sa vaillante conduite au siège de la Bastille, ait pu dire que cette forteresse n'avait pas été attaquée, quand il avait fait courageusement son devoir pendant toute la durée de ce combat qui fut très chaud au moins pendant deux heures et qui se termina par la reddition du château sans conditions après l'installation d'une batterie devant les pont-levis?

2. Flammermont, *Journée...*, p. CCXXVIII à CCXXXVI. Je reviens sur ce point à propos du meurtre du gouverneur et je dis : « La foule qui perça de Launey de mille coups et excita Desnot à lui couper le cou était persuadée que le gouverneur avait attiré ses concitoyens dans un guet apens et les avait fait lâchement massacrer. C'était la prévention générale, dit Bailly, qui pense qu'elle justifiait la fureur du peuple. Certes, cette mort est profondément regrettable ; mais il est excessif de dire qu'elle a souillé cette grande journée. C'est un acte qui ne s'explique que trop facilement. La foule surexcitée par les accusations générales de trahison portées contre de Launey a voulu et se venger et faire acte de justice sommaire. Ceux qui avaient donné leur parole aux assiégés, Élie, Hulin, accomplirent des prodiges de valeur pour la faire respecter ; mais la foule n'avait pris aucun engagement, car, comme on l'a vu plus haut, elle avait rejeté à grands cris la demande de capitulation présentée par le gouverneur qui s'était ensuite rendu sans condition. C'est donc à tort qu'on accuse le peuple de Paris d'avoir manqué à sa parole ; il ne l'avait pas donnée » (p. CCXLII).

ques ouvriers égarés et quelques soldats à tête chaude [1]. »

éducation distinguée et des services antérieurs et postérieurs à la Révolution [2]. »

5° Enfin, comme on l'a vu plus haut, cette prise de la Bastille « fut aussi, suivant M. Fr. F.-Br., un acte de soulerie et de sauvagerie populacières, où les plus mauvaises passions ont trouvé place [3] ».

5° Je termine mon introduction par cette phrase : « Pour ma part, je m'estimerai amplement récompensé des longues et pénibles recherches, sur lesquelles repose ce travail, si j'ai réussi à demontrer que, loin d'avoir à en rougir, la France républicaine a le droit d'être fière de cette prodigieuse victoire du peuple de Paris et peut en fêter, sans remords, le glorieux anniversaire [4]. »

6° Il n'est pas étonnant après cela que M. Fr. F.-Br. vienne déclarer que la prise de la Bastille ne parut pas, tout d'abord, un fait particulièrement important et termine sa conclusion par cette phrase qu'on ne saurait trop reproduire « Ce n'est que plus tard et de loin que l'on s'aperçut de l'importance que la prise de la Bastille aurait dû avoir [5]. »

6° Comme ce paradoxe avait d'abord été mis en circulation par M. Taine, j'ai cru devoir le réfuter par une série de citations empruntées à des documents immédiatement contemporains de la mise de la Bastille. Entre autres, j'ai reproduit cette phrase du duc de Dorset que j'avais déjà mise comme épigraphe à mon petit travail de 1885 : « *Ainsi s'est accomplie la plus grande révolution dont l'histoire ait conservé le souvenir.* » Cette appréciation de l'importance de la prise de la Bastille est datée du 16 juillet. Elle est confirmée par la plupart des ambassadeurs et des hommes politiques de ce temps, dont j'ai cité ou rappelé les opinions, qui ne laissent pas place au moindre doute sur la puérilité des jugements de MM. Taine et Frantz Funck-Brentano [6].

Par cette simple comparaison le lecteur a pu voir que, sur les faits les plus importants qui se sont accomplis dans cette grande journée du 14 juillet 1789, mes conclusions sont tout à fait l'opposé de celles de M. Frantz Funk-Brentano, dont

---

1. *Revue historique* p. 306, d'après Restif de la Bretonne, l'*Histoire authentique* et les études publiées dans le *Monde* par M. Victor Fournel sur les *Vainqueurs de la Bastille*.

2. Flammermont, *Journée*, p. CCLXXI. Cette citation est tirée de la brochure ayant pour titre : *Appel à l'Assemblée Nationale*, etc., pour et au nom des volontaires nationaux de la Bastille par MM. Parcin du Mesnil... avocat en parlement, Estienne... ingénieur de la garde nationale parisienne. [Paris] imprimerie de Momoro, 1789. in-4°, p. 3.

3. *Revue historique*, p. 303.

4. Flammermont, *Journée*, p. CCLXXVIII. Déjà, en 1885, j'avais dit : « Que de Launey ait commis ou non une trahison infâme, cela n'a pas grande importance Mais il n'en est pas de même de l'affirmation de Dorset et de Mercy que cette révolution s'est faite dans le plus grand ordre ; car ce témoignage réduit à néant les calomnies des écrivains qui représentent cette grande journée comme le triomphe de la canaille. » *Relations inédites*, p. 11.

5. *Revue historique*, p. 309.

6. Flammermont, *Journée*, p. CCLXVII à CCLXXVI.

l'accusation de plagiat est de ce chef mise à néant. Elle n'est pas mieux fondée en ce qui concerne les sources de cette histoire. Un rapide examen suffira à prouver l'exactitude de ce que j'avance.

7° M. Fr. F.-Br. place en première ligne les relations du lieutenant Louis de Flue et de l'invalide Guyot de Fléville qui furent l'un et l'autre parmi les défenseurs du château. « Ils parlent, dit-il, en soldats, d'une manière loyale et franche; il est impossible d'infirmer une quelconque de leurs déclarations. *Le récit de Guyot de Fléville est particulièrement précieux*[1]. »

7° Je démontre que le récit de Louis de Flue contient quelques légères erreurs sur ce qui se passa avant son intervention personnelle dans l'affaire, c'est-à-dire avant la demande de capitulation[2]. Mais sur ce dernier point ce récit est d'une telle importance que j'apporte le plus grand soin à en classer les diverses rédactions que nous avons, entre autres, une lettre en allemand écrite à ses frères le 2 septembre 1789[3].

De ma discussion sur le récit, attribué sans preuve suffisante à Guyot de Fléville, il ressort que c'est un remaniement réactionnaire de la relation des Invalides, publiée sous deux autres formes en 1789 et que ces soldats ont commis volontairement les plus grosses erreurs; d'où je conclus « *qu'on ne doit accorder à cette relation qu'une confiance très limitée*[4] ».

8° « Il faut joindre à ces relations, dit M. Fr. F.-Br., celle du plus vaillant et du plus célèbre des assaillants, le « brave Élie », officier au régiment de la reine-infanterie, dont Marmontel nous a conservé le témoignage écrit sous sa dictée[5]. »

8° J'ai prouvé qu'on ne pouvait pas admettre l'authenticité des renseignements que Marmontel, dont la véracité était très suspecte, prétendait avoir recueillis de la bouche d'Élie, car les erreurs les plus étranges se rencontraient dans ce récit de la prise de la Bastille[6].

9° M. Fr. F.-Br. fait le plus grand cas de l'*Histoire authentique et suivie de la Révolution de France* qui serait, à l'en croire, une source importante, dont M. M. Tourneux[7] lui aurait vanté l'esprit critique et impartial. Le *Mémoire des*

9° Dans les cinq à six pages (CXXIX à CXXXIV) que comprend mon examen de cette compilation, j'ai prouvé que ce *Mémoire des faits authentiques* était un plagiat éhonté de la *Bastille dévoilée* dont le démarqueur avait transformé la

1. *Revue historique*, p. 299.
2. Flammermont, *Journée*, p. CCI, CCXI, etc.
3. *Ibidem*, p. LXIV et s. Cette lettre de Louis de Flue à ses frères avait été signalée dans l'*Intermédiaire* par M. de Saussure, qui en avait donné une courte analyse d'après l'original. Un peu plus tard elle fut, à son instigation, publiée dans un petit journal d'Unterwalden; mais elle passa inaperçue et je crois être le premier qui ait tiré parti de ce texte important dont j'ai cité de longs fragments.
4. Flammermont, *Journée*, p. LXII. J'ai également classé les diverses rédactions de cette relation des Invalides, et déterminé leurs rapports et leur importance relative, p. XLIII à LXV. Cependant M. Fr. F.-Br. prétend que je me suis borné à copier les conclusions qu'il a formulées en quelques lignes.
5. *Revue historique*, p. 300.
6. Flammermont, *Journée*, p. CLXIV et CLXV.
7. Dans sa *Bibliographie* qui rend tant de services à ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution, mais qui n'a pas la prétention de les dispenser de critiquer

*faits authentiques concernant la prise de la Bastille* « est écrit, dit-il, d'après la déposition de Puget, lieutenant du roi à la Bastille, un des défenseurs de la place, confirmée par le témoignage de divers invalides et porte-clefs et de plusieurs assaillants [1] ».

relation, assez impartiale en un pamphlet contre-révolutionnaire. Ensuite j'ai montré qu'il ne fallait pas accorder le moindre crédit aux prétendues confidences de du Pugetet que l'esprit de cette relation ne pouvait pas être qualifié de *critique* et d'*impartial*. J'en ai donné pour preuve quelques citations caractéristiques qui révèlent en même temps tout le parti que M. Fr. F.-Br. a tiré de ce pamphlet calomnieux [2].

10° M. Fr. F.-Br., qui exécute sommairement les documents par trop gênants pour sa thèse, dénie toute valeur historique aux dépêches du duc de Dorset et du comte de Mercy sans donner d'au-

10° Comme on l'a vu plus haut (p. 167 n. 2) j'avais déjà dit moi-même, en 1885, à propos des accusations de trahison lancées contre de Launey par la foule, que sur les diverses péripéties du siège de la

par eux-mêmes les sources dont ils auront à se servir, mon savant ami et collaborateur M. M. Tourneux dit ce qui suit : « L'auteur, partisan plus éclairé qu'enthousiaste de la Révolution, ne se hâte point d'adresser à ses correspondants fictifs les nouvelles telles qu'elles lui parviennent. Il procède à de véritables enquêtes [voir, entre autres, celle qu'il a tentée au sujet de la prise de la Bastille] et ne se contente pas à demi. Au reste, l'*Histoire authentique* mériterait une étude dont je ne puis indiquer ici que la nouveauté et l'intérêt » (p. 64, n° 304). On voit que dans ce livre, qui est devenu classique si rapidement, M. M Tourneux ne vante pas l'esprit *critique* et *impartial* de cet auteur et qu'il se contente de donner sa première impression en invitant loyalement le lecteur à la contrôler. Il est bien évident qu'un bibliographe qui doit voir rapidement des milliers de volumes ne peut pas en faire la critique avec tout le soin que demande cette branche de l'érudition et doit forcément commettre d'assez nombreuses erreurs d'appréciation. Aussi je ne me suis pas cru obligé d'adopter les yeux fermés l'opinion de M. Tourneux, bien que j'aie pour lui, il le sait, autant d'estime que d'amitié. J'ai étudié la question de plus près qu'il n'avait pu le faire et je me suis convaincu que ce partisan plus éclairé qu'enthousiaste de la Révolution en était au contraire un adversaire forcené. Aussi, à l'occasion d'un appel adressé en termes odieux à l'intervention de l'étranger, j'ai écrit (p. CXXXIII) ce qui suit : « Il faut d'autant plus se défier de ce pseudo-historien qu'il est animé des sentiments les plus hostiles à la Révolution..... Il ne manque pas une occasion d'injurier le peuple de Paris et c'est par là que son récit se distingue presque uniquement des relations qu'il a copiées ou démarquées. » Je faisais ensuite quelques citations qui me permettaient de conclure par cette réflexion : « On voit que les réactionnaires, qui de nos jours s'efforcent de transformer la journée du 14 juillet 1789 en une orgie populacière, n'ont rien inventé; ils ne font que remanier ce lourd pamphlet qui n'a de l'histoire que son titre mensonger » (p. CXXXIV). En effet, il semble que M. Fr. F.-Br., entre autres, se serait contenté de résumer le *Mémoire de l'Histoire authentique sur la prise de la Bastille* et d'en emprunter même le ton. Il est d'autant moins excusable qu'il avait été averti par M. Aulard, qui dans son introduction à son recueil des Jacobins, avait dit : « Nous ignorons le nom de l'auteur. Il était hostile à la Révolution, mais ses informations sont souvent précises et presque toujours curieuses. » La *Société des Jacobins*. Paris, 1889, in-8°, t. I, p. XXXI. Je crois que ma discussion prouve que cette appréciation est encore beaucoup trop élogieuse, au moins en ce qui concerne la prise de la Bastille; mais elle suffisait à mettre en garde un historien soucieux de rechercher la vérité et de la dire sans parti pris.

1. *Revue historique*, p. 301.

2. Flammermont, *Journée*, p. CXXXIV.

tres motifs que ceux qui suivent : « Les deux relations, que M. Flammermont publia en 1885, doivent être écartées à cause des graves erreurs qu'elles contiennent. » En note, il ajoute : « Les rapports envoyés par les deux ambassadeurs à leurs souverains ne sont que l'*écho des bruits populaires* [1]. »

Bastille les deux ambassadeurs « n'étaient pour ainsi dire que *l'écho fidèle de la rumeur publique* ». M. Fr. F. Br. l'a répété sans me citer ; cependant je n'ai pas crié au plagiat ; je me suis contenté de démontrer que malgré ces erreurs les dépêches de ces ambassadeurs et celles de leurs collègues avaient une grande importance, puisqu'elles nous faisaient connaître l'état de la ville où l'ordre fut maintenu sévèrement et les graves conséquences politiques de cette révolution [2].

Telle est la ressemblance qui se trouve entre les deux pages qui contiennent l'exposé des idées de M. Fr. F.-Br. sur les sources de l'Histoire de la prise de la Bastille et les cent soixante-huit pages qui contiennent les sept chapitres [3] que j'ai consacrés à la critique des témoignages de toute nature qui nous sont parvenus sur cette journée du 14 juillet 1789. Si sur certains ouvrages, que dans mon travail préliminaire de 1885, je m'étais contenté de caractériser dans une phrase générale [4] comme peu importants ou comme suspects de partialité, j'ai changé d'avis après une étude formellement annoncée dès cette époque [voir plus haut, p. 165, n. 1] et patiemment poursuivie pendant sept ans, quel est l'homme raisonnable qui pourrait s'en éton-

1. *Revue historique*, p. 301.

2. Dans ce chapitre (p. LXXV à XCIX) j'ai étudié toutes les correspondances diplomatiques et particulières qui contiennent quelque mention intéressante sur la journée du 14 juillet 1789 et j'ai fait d'assez nombreuses citations tirées de plusieurs de ces documents, encore inédits ou n'ayant pas été utilisés en France. Cela n'empêche pas M. Fr F.-Br. de déclarer (voir plus loin page 173) que tous les textes cités par moi étaient connus.

3. — I. Récits émanant de l'Hôtel de Ville. — II. Relations des assiégeants. — III. Relations des assiégés. — IV. Correspondances diplomatiques et particulières. — V. Journaux périodiques et littéraires. — VI. Relations spéciales et ouvrages historiques contemporains. — VII. Mémoires. — Plusieurs de ces chapitres sont remplis par l'examen de sources dont M. Fr. F.-Br. n'a pas dit mot, et ce ne sont pas les moins utiles puisqu'on y trouve les dépêches des principaux ambassadeurs ou ministres accrédités en France, les correspondances des députés, les lettres des particuliers, entre autres du docteur Rigby et du genevois Huber, le *Journal Politique national* de Sabathier de Castres et les *Mémoires* de Rivarol, les *Gazettes de Leyde et d'Amsterdam*, le *Journal du libraire parisien Hardy* et les *Mémoires de Besenval*, de *Weber*, etc., sur lesquels j'ai pu, je crois, apporter des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Cependant, s'il fallait en croire M. Frantz Funck-Brentano, je me serais borné à développer son travail et à délayer, sans le dire, ses deux pages dans mes cent soixante-huit.

4. « Quelques-uns de ces écrits ne sont que des ouvrages de mauvaise rhétorique auxquels leur ton déclamatoire empêche d'ajouter la moindre confiance. D'autres sont plus détaillés et paraissent émaner de témoins compétents, mais le plus souvent ce sont des plaidoyers rédigés en faveur des assiégeants ou des assiégés par des hommes mêlés eux-mêmes au combat. » (*Relations inédites*, p. 7.) En note, je me bornais à énumérer en manière d'exemples quelques titres d'ouvrages, parmi lesquels se trouvaient le *Précis Exact de la prise de la Bastille* et le *Supplément*, l'*Insurrection Parisienne* de Dusaulx et la *Bastille dévoilée* que, dans mon dernier travail, j'ai longuement étudiés, p. XVI-XVIII, p. XVIII-XXIX et p. XLIII-LXII.

ner? Quand bien même quelques-uns des résultats auxquels je suis arrivé, seraient plus ou moins analogues à ceux donnés par M. Frantz Funck-Brentano en quelques mots, j'aurais, tout au moins, le droit de dire que je les ai faits miens, puisque j'ai eu soin d'exposer à mes lecteurs tous les motifs qui me les avaient fait adopter.

Quant aux critiques scientifiques qui devraient se trouver dans cet article de quatre pages de la *Revue critique* et qui auraient pu donner matière à une discussion utile, elles brillent par leur absence. M. Fr F.-Br. se contente de dire : « Les textes cités sont connus ; mais M. F. établit entre eux des rapprochements qui sont parfois intéressants et qui sont déparés d'autres fois par des erreurs de fait et de critique, nous les signalerons en détail dans l'un des prochains numéros de la *Revue historique*. »

En attendant ces critiques que je réfuterai, si je le juge convenable, je ne puis discuter que l'opinion de M. Fr. F.-Br. sur l'utilité de la publication de la relation de Pitra qui forme, dit-il, le cœur de mon livre, bien que ce texte de cinquante-six pages soit précédé d'une étude critique cinq fois plus étendue. M. Fr. F.-Br. prétend que ce texte n'était pas inconnu, puisqu'on en avait deux traductions en allemand, indiquées dans la *Bibliographie* de M. Tourneux. C'est ainsi, du moins, qu'il me semble qu'on doit comprendre la phrase assez obscure dans laquelle il expose cette ingénieuse idée. Mais il se garde bien de dire que ces traductions signalées à la première page de mon introduction sont à la fois très mauvaises et très rares en France et même en Allemagne, à tel point que l'auteur de la seconde traduction ignorait l'existence de la première [1]. Il est vrai qu'un manuscrit de la *Correspondance de Grimm et Meister*, récemment acquis par la Carnavalette, contient trois des quatre articles fournis à ce recueil par Pitra sur la journée du 14 juillet ; mais il en manque un, et non le moins curieux. Les dernières années de cette correspondance sont, on le sait, très incomplètes, à tel point que dans tous les manuscrits qu'il a eus à sa disposition M. Tourneux n'a pas trouvé le texte de Pitra qu'il a été obligé d'omettre dans son édition. M. Fr. F.-Br. affirme que la perte n'était pas grande. Il dénie toute valeur historique à cette relation dont M. Bournon, dit-il, n'a cru devoir tenir aucun compte dans son *Histoire de la Bastille* qui paraîtra prochainement. Quand j'aurai pu lire cet ouvrage, je verrai ce qu'il faut penser des arguments que ce savant donnera sans doute pour rejeter complètement le témoignage de Pitra. Pour l'instant, je me bornerai à opposer à l'autorité de MM. Bournon et Frantz Funck-Brentano celles de MM. W. Oncken [2] et A. Stern [3] qui reconnaissent un réel intérêt au récit de Pitra, tel que le donnent les traductions allemandes Elle suffit amplement pour justifier l'impression du texte original, encore inédit, de ce fragment, le seul connu, des *Mémoires de Pitra*, dont je n'ai pas, je crois, exagéré l'importance dans la critique que j'en ai faite au début de mon introduction [4].

J'arrive maintenant aux derniers paragraphes de la réclame que M. Frantz Funck-Brentano s'est faite sous prétexte de critiquer mon travail. Il s'étonne de me voir appliquer les mots de réactionnaires et d'adversaires de la Révolution à des historiens, tels que M. Taine et lui-même, et d'un ton, qui fait sourire, il veut bien me donner une leçon sur la manière d'écrire l'histoire. Il paraît même vouloir me refuser ce titre d'historien qu'il se réserve sans doute pour lui et ses amis. Bien mieux, il crie *haro* sur ce professeur de faculté assez osé pour dire tout haut son opinion sur

1. Ce fait a été signalé par M. W. Oncken qui a, le premier, attiré l'attention des historiens sur les traductions allemandes de la relation de Pitra, faites d'après le texte français conservé dans les archives d'Oldenbourg, dont le conservateur a bien voulu m'envoyer une copie. W. Oncken. *Das Zeitalter der Revolution*, Berlin, 1884, in-8°, t. Ier, p. 204, n. 1.

2. *Opere supra citato*, t. I, p. 203-204.

3. A. Stern. Neue Berichte über die Erstürmung der Bastille Apud *die Nation*, n° 18, 29 januar 1887, p. 274.

4. P. III à X.

les travaux de M. Taine et de son école. Peu m'en chaut. Cela ne m'empêchera pas de répéter que M. Taine et ses disciples ne sont que des détracteurs de la Révolution, qui voudraient en vain couvrir leur attitude d'un voile d'impartialité. N'est-il pas vrai que trop souvent ils se bornent, comme l'a fait M. Fr. F.-Br. dans son article de la *Revue historique*, à reproduire avec complaisance les calomnies de Rivarol, de Restif de la Bretonne, des auteurs de l'*Histoire authentique* et autres écrivains réactionnaires de même espèce, en ayant soin de passer sous silence les affirmations contraires de témoins plus dignes de foi? Est-ce là le rôle qui convient à des historiens, qui ne veulent pas faire, sous le masque, métier de politiciens? Personne ne le pensera. Quant à moi, chaque fois que l'occasion s'en présentera, je ne manquerai pas de redire que les ouvrages de M. Taine et les articles de M. Frantz Funck-Brentano sur ou plutôt contre la Révolution sont remplis de calomnies [1].

Recevez, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements pour l'insertion de cette longue réponse, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Jules Flammermont.

Lille, le 29 janvier 1893.

## RÉPONSE DE M. FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Je m'efforcerai d'être bref, d'autant que M. Flammermont, par l'étendue de son discours, ne m'a guère laissé de place.

J'ai dit et je maintiens que M. F. en imprimant que *je n'avais voulu voir* dans la prise de la Bastille « qu'un acte de soulerie et de sauvagerie populacières », a dénaturé ma pensée, par un déplacement de guillemets, — M. F. parle ci-dessus, en manière d'excuse d'une faute d'impression; — en substituant l'expression « ce ne fut qu'un » à l'expression « ce fut aussi un » — est-ce encore une faute d'impression? — en supprimant le contexte de la phrase et en passant sous silence la conclusion de l'article qui contient mon jugement d'ensemble sur la journée du 14 juillet [2];

---

1. M. Frantz Funck-Brentano que le mot calomnie met hors de lui, quand on l'applique à son œuvre, ne se gêne pas pour l'employer contre ses adversaires : « On a, dit-il, accusé de Launey de trahison; c'est une calomnie que les plus honorables des assaillants ont eux-mêmes démentie. » (*Revue historique*, XLII, 305.) A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de faire observer que la dernière partie de cette affirmation est plus que risquée. Pour la justifier, M. Fr. F.-Br. met seulement un renvoi ainsi conçu : « Voyez la déclaration d'Élie et l'*Histoire authentique*, I. 1882. » Or, l'authenticité de ce qu'il appelle la déclaration d'Élie est très douteuse et les auteurs de l'*Histoire authentique* ne méritent pas la moindre confiance sur tout ce qui concerne la Bastille (voir plus haut, p. 170 n. 7). Par contre, cette prétendue calomnie se trouve dans la plupart des relations écrites ou inspirées par les assaillants, dans le *Procès-verbal des Électeurs*, dans les dépêches des ambassadeurs étrangers, dans les lettres des députés et des particuliers écrites aussitôt après l'événement et dans le plus grand nombre des ouvrages contemporains; elle est, en outre, répétée par plusieurs historiens libéraux ou républicains. Néanmoins, M. Frantz Funck-Brentano n'hésite pas à déclarer que c'est une calomnie.

2. Cet endroit n'est d'ailleurs pas le seul de son livre où M. Flammermont dénature ma pensée; v. encore p. CCLXIX, n 3 : L'auteur — il s'agit toujours de mon article de la *Revue historique* sur la Bastille — prétend démontrer que les prisonniers n'y avaient rien à désirer, pas même la liberté. » J'avais cité (*Rev. hist.* XLII-283-4), avec textes à l'appui, le cas de quelques pauvres diables qui furent fâchés d'être mis hors de la Bastille où ils s'étaient bien trouvés, ainsi que les Mémoires de Mme de Staal, de l'abbé Morellet, de Dumouriez, qui déclarent avoir été heureux à la Bastille. J'ajoutais immédiatement après (p. 284) : « Mais ce serait un paradoxe,

J'ai dit et je montrerai, dans un des prochains numéros de la *Revue historique*, car la place me manque ici, qu'en ce qui concerne « l'épisode le plus important qui aurait caractérisé la prise de la Bastille » M. F. a modifié, en 1892, l'opinion qu'il avait exposée en 1885, pour se ranger à celle que j'ai publiée en 1890 ;

J'ai dit et je prouverai, par le détail, qu'en ce qui concerne « les meilleures sources à consulter pour écrire l'histoire de la prise de la Bastille [1] » M. F. a abandonné en 1892 les appréciations qu'il avait exposées en 1885, pour reprendre celles que j'ai exposées en 1890.

M. F. estime que sept années de travail lui donnaient le droit de « faire siens » les résultats auxquels un de ses confrères était arrivé avant lui ; c'est une théorie ; mais chacun dira que M. F. eût agi d'une manière simplement convenable si, dans un livre où il attaque et injurie, d'une manière peu décente, un confrère, il avait songé du moins à le mentionner dans les passages où il « faisait siennes » des conclusions que celui-ci avait exposées précédemment.

Loin de moi d'ailleurs la pensée de prétendre que la manière dont M. F. critique les sources, expose les faits et les apprécie, soit entièrement semblable à la mienne — je puis même assurer à M. F. que je ne m'en soucie pas, — aussi cette longue dissertation, avec citations juxtaposées, tendant à prouver que nos appréciations diffèrent sur bien des points, est-elle sans raison d'être.

Je n'ai pas écrit que la relation de Pitra fût entièrement dépourvue de valeur. J'ai écrit que la première partie, concernant la prise de la Bastille, était remplie d'erreurs grossières, il me sera facile de le montrer ; que dans la deuxième partie, où il est question de ce qui se passa à l'Hôtel de Ville le 14 juillet, le récit était meilleur, et que cette partie méritait d'être publiée ; enfin, que, dans les pages où Pitra rapporte des propos que lui aurait tenus Hulin, il y avait, parmi beaucoup d'erreurs, des traits intéressants. M. F. m'oppose l'opinion de MM. Oncken et Stern. L'avis de ces messieurs ne peut prévaloir contre des faits précis que j'indiquerai.

Ceci posé, j'admire le zèle et la turbulence avec lesquels M. Flammermont défend la Révolution, le 14 juillet et les doctrines modernes qui s'en réclament. Il me fait penser à ces néophytes chrétiens, qui brillaient aux premiers siècles de notre ère, et qui déployaient d'autant plus d'ardeur à glorifier leur foi nouvelle, que, peu auparavant, ils avaient versé plus profondément dans l'erreur.

J'avouerai d'ailleurs, en terminant, qu'il faut excuser M. F. si le factum imprimé plus haut contient proportionnellement plus d'inexactitudes encore que son livre sur la *Journée du 14 juillet*, car il est visiblement écrit sous l'empire d'une colère regrettable. M. F. aime les longs développements avec d'énormes citations au bas des pages ; il nous est impossible d'analyser de cette manière sa réponse tout entière ; plusieurs numéros de la *Revue* seraient nécessaires. Prenons, à titre de spécimen, le dernier paragraphe, que le lecteur vient de lire, avec la note qui l'accompagne :

« *N'est-il pas vrai que trop souvent ils* (M. Taine et ses disciples) *se bornent, comme l'a fait M. F.-B. dans son article de la* Revue historique *à reproduire avec complaisance les calomnies de Rivarol, de Restif de la Bretonne, des auteurs de*

---

malgré ces adoucissements très réels, de prétendre que les détenus se trouvaient en général satisfaits de leur captivité. Rien ne console d'avoir perdu la liberté. Bien des malheureux se frappaient la tête contre les murailles, désespérés de leur prison, tandis que femme et enfants et les intérêts les plus graves les appelaient au dehors. La Bastille a été la cause de bien des ruines ; entre ses murs ont été versées bien des larmes. » Ce qui n'empêche pas M. Flammermont de déclarer « que nous avons prétendu démontrer que les prisonniers n'avaient rien à désirer à la Bastille, pas même la liberté. » C'est le même procédé, on le voit, que celui par lequel M. Flammermont est parvenu à imprimer que « nous n'avons voulu voir » dans la prise de la Bastille « qu'un acte de soûlerie et de sauvagerie populacières. »

l'Histoire authentique *et autres écrivains réactionnaires de même espèce, en ayant soin de passer sous silence les affirmations contraires de témoins plus dignes de foi?* »

Je mets M. F. au défi de trouver le nom de Rivarol, ou une citation qui lui soit empruntée, dans mon article, ni dans aucun article que j'ai jamais écrit; Restif et l'*Histoire authentique* ne sont pas « réactionnaires » autant que M. F le croit, et, loin de me borner à leur témoignage, j'invoque, en y attachant grande importance, l'autorité des *Procès-verbaux des Électeurs*, du *Précis exact* par le cousin Jacques, de l'œuvre de Dusaulx, de la *Bastille dévoilée*, des *Révolutions de Paris* par Prudhomme, etc., etc. toutes œuvres nettement, et quelques-unes même, violemment révolutionnaires.

M. F. ajoute en note : « *M. Fr. F.-B., que le mot calomnie met en rage quand on l'applique à son œuvre ne se gêne pas pour l'employer contre ses adversaires : « On a, dit-il, accusé de Launey de trahison; c'est une calomnie que les plus honorables des assaillants ont eux-mêmes démentis.* »

Je suis heureux de n'avoir jamais qualifié d'une expression semblable les appréciations d'un confrère, et je ne le ferai jamais; mais il s'agit dans mon article de propos colportés par quelques-uns de ceux qui assiégèrent la Bastille, — ma conviction était, et est encore, qu'il se trouva parmi eux des gens de la pire espèce, — propos d'après lesquels le gouverneur de Launey aurait laissé entrer le peuple dans une cour intérieure de la Bastille, puis l'aurait fait massacrer d'une manière infâme, après avoir fait relever les ponts levis[1].

M. Flammermont continue : « *A ce propos il n'est peut-être pas inutile de faire observer que la dernière partie de cette affirmation est plus que risquée. Pour la justifier M. F.-B. met seulement un renvoi ainsi conçu : « V. la déclaration d'Élie et l'*Histoire authentique *Or l'authenticité de ce qu'il appelle la déclaration d'Élie est bien douteuse et les auteurs de l'*Histoire authentique *ne méritent pas la moindre confiance sur tout ce qui concerne la Bastille.* » L'authenticité de la déclaration d'Élie et la valeur de la relation insérée dans l'*Histoire authentique* n'ont été infirmées jusqu'ici que par les affirmations dénuées de preuves de M. F., et je crois devoir persister à partager à leur sujet l'opinion de ceux de nos confrères qui ont été amenés à s'en occuper[2].

M. F. termine ainsi : « *Par contre, cette prétendue calomnie* (la trahison de de Launey faisant fusiller la foule après qu'on eût relevé les ponts-levis) *se trouve dans la plupart des relations écrites ou inspirées par les assaillants, dans le Procès-verbal des Électeurs, dans les dépêches des ambassadeurs étrangers, dans les lettres des députés et des particuliers écrites aussitôt apres l'événement, et dans le plus grand nombre des ouvrages contemporains, elle est en outre répétée par plusieurs historiens libéraux ou républicains. Néanmoins M. Fr. F.-B. n'hésite pas à déclarer que c'est une calomnie.* »

M. Flammermont voudra bien mettre d'accord les lignes qui précèdent avec les passages suivants de son propre livre :

« *Il* (Pitra) *reproduit de bonne foi les légendes qui furent mises en circulation*
« *dans Paris, dès les premiers jours qui suivirent la prise de la Bastille, mais qui*
« *furent détruites ensuite par de nombreuses réfutations : c'est le cas, par exemple,*
« *de son récit de la* PRÉTENDUE TRAHISON *du gouverneur de Launey*[3]. »

---

1. En écrivant les lignes ci-dessus M. Flammermont oubliait sans doute qu'il avait lui-même cité le passage suivant de Louis Blanc, lequel ne me paraît pas avoir été un *réactionnaire* : « De Launey était coupable d'avoir commandé le feu, non d'avoir commis la perfidie atroce qu'on lui imputait et la justice veut qu'on en lave hautement sa mémoire. » *Relations... par Dorset et Mercy-Argenteau* p. 7-8.

2. Je traiterai ces points en détail dans la *Revue historique*.

3. P. IX; v. encore, p. XVIII, un autre passage identique.

Et plus loin, p. CCVII : « *Tout cela est faux* (il s'agit toujours de la prétendue trahison de Launey), *mais on sait combien aisément, en temps de crise, la foule se forge des chimères ;* » et en note : « *De Flue l'a parfaitement démontré dans le passage suivant :*

« *Quant au conte qu'on a fait et qui a été généralement reçu que M. de Launey avait fait baisser les ponts, afin de laisser entrer une certaine quantité de monde, et qu'après il les avait fait relever et tirer sur ceux qui y étaient entrés, ce conte, dis-je, n'a pas besoin d'être réfuté. Quiconque sait ce que c'est qu'un pont-levis, doit voir clairement qu'en baissant un tel pont devant une multitude empressée d'entrer, on n'est plus le maître de le relever à volonté.* »

L'on demeure vraiment surpris des défaillances de mémoire auxquelles M. F. est sujet en constatant que cette citation est précisément celle sur laquelle j'ai appuyé (*Revue historique*, LII, 305, n° 7) l'opinion que M. F. attaque ci-dessus dans les termes que l'on a vus.

Par ces traits l'on peut juger du reste; *et nunc erudimini.*

Fr. F.-B.

---

## LETTRE DE M. MONOD

M. Salomon Reinach, en rendant compte dans la *Revue critique* du 16 janvier 1893 du *Compte rendu du congrès scientifique international des catholiques* a attribué à M. Jelic le mérite « d'avoir publié pour la première fois la bulle du pape Nicolas V datée de 1440, qui confirme la tradition des Sagas sur la conversion des Groënlendais par Saint Olaf ». Un de mes amis, très versé dans les choses scandinaves, me fait remarquer que M. Jelic s'est attribué un mérite illusoire. La bulle du pape Nicolas V du 20 septembre 1448 a été publiée en 1845 dans le t. III, p. 168-174 du *Grœnlands historiske Mindesmærker*, et plus correctement en 1864 dans le *Diplomatarium norvegicum*, t. VI p. 554-56. Les Sagas n'attribuent pas la conversion du Groënland à Saint Olaf (1014-1030), mais à son prédécesseur, Olaf Tryggvason (995-1000). Enfin si le pape Nicolas attribue cette conversion à S. Olaf « beati Olaui regis predicatione », il la fait remonter à 150 ans avant le règne de S. Olaf « annis fere sexcentis ». Par conséquent le diplôme ne confirme point la tradition des Sagas qui est en elle-même digne de foi; il est au contraire en complet désaccord avec elle; il contient même une contradiction en lui-même et nous prouve la parfaite ignorance des papes du XIVe et du XVe siècle sur les choses du Nord. Nicolas V dans son diplôme n'a pas l'air de se douter qu'au moment où il l'écrivait il existait un évêque Gregorius consacré pour le Groënland, que les chartes mentionnent plusieurs fois entre 1440 et 1450. Clément VI, le 18 mars 1344, parlant du diocèse de Bergen, disait « quam alias non audivimus nominari » (*Diplom. norvegicum*, VI, 197). — Je crois que cette petite rectification mérite d'être communiquée aux lecteurs de la *Revue critique*.

G. MONOD.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — La *Société des Traditions populaires* publie, avec les variantes et les airs notés, les *Chansons populaires recueillies dans le Vivarais et le Vercors* (particulièrement dans la commune de Boffres, canton de Vernoux d'Ardèche) *par* Vincent D'INDY, *mises en ordre par* Julien TIERSOT (Paris, 1892, in-8, 52 pp., 2 fr.).

Ces chansons, presque toutes en français malheureusement, — il faut que les vieux patois soient bien malades, — sont classées en pastourelles, chants anecdotiques, chants de la terre, chants de l'année et danses. Quant à la valeur du recueil en lui-même, on n'en saurait rien dire que ne dise cent fois mieux le seul nom des auteurs. La chanson de la Pernette, dans ses diverses variantes françaises, est un véritable bijou de poésie et de mélodie populaires.

— Nous avons reçu et nous avons lu avec émotion une notice nécrologique sur notre collaborateur M. H. de Grammont. C'est l'œuvre de deux érudits algériens, M. Rinn, son successeur dans la présidence de la Société historique d'Algérie, et M. Jacqueton, conservateur adjoint de la Bibliothèque d'Alger. M. Rinn retrace la carrière de M. H. de Grammont qui commanda un bataillon du 56ᵉ de marche pendant la campagne de l'Est et, après la guerre, se consacra tout entier dans sa villa de Saint-Eugène à l'étude de l'ancien Alger. M. Jacqueton a dressé une bibliographie complète des travaux de M. de Grammont (sans oublier ses nombreuses et si instructifs articles de la *Revue critique*) et indiqué en fort bons termes ce que valait l'historien et ce qu'était l'homme.

— M. P. Decharme vient de publier chez Garnier un volume sur *Euripide;* le livre comprend, deux parties : 1° l'esprit critique, 2° l'art dramatique chez Euripide ; nous y reviendrons.

ALLEMAGNE. — M. W. Wilmanns, professeur à l'Université de Bonn, publie le 1ᵉʳ fascicule (80 pp., 1 mk. 50) d'une *Deutsche Grammatik* (*gotisch, alt-, mittel- und neuhochdeutsch*), et annonce la phonétique complète en quatre à cinq fascicules mensuels (Strasbourg, Trübner, 1893). La *Revue* reviendra en temps et lieu sur cet important ouvrage, dont il est impossible de morceler l'analyse. Mais il faut louer dès à présent la clarté et le minutieux détail dans le traitement de la phonétique allemande tant ancienne que contemporaine (lois de Grimm et de Verner, seconde mutation consonnantique, mutations sporadiques subséquentes, canon de Notker, prononciation actuelle des explosives et des spirantes dans les divers dialectes allemands, etc.).

— Un nouveau volume— le neuvième—de l'édition magistrale que M. B. Suphan a entrepris, il y a seize ans, de donner des œuvres de Herder, vient de paraître; il fait espérer que cette édition touche à sa fin, puisque sur trente-un volumes, il n'en reste plus que deux à publier. M. B. Suphan n'a point dirigé l'impression de celui que nous annonçons; après en avoir discuté et distribué le contenu avec M. Reinhold Steig, il en a remis la publication à ce collaborateur éprouvé ; celui-ci s'est acquitté de cette tâche difficile avec une habileté digne d'une telle confiance. Le volume que nous devons à ses soins nous reporte aux derniers temps du séjour de Herder à Buckebourg et aux premières années de son établissement à Weimar, à cette époque où les études du grand écrivain se partageaient entre la théologie et la critique littéraire; il comprend : 1° L'Apocalypse de saint Jean, « Poème sacré, intelligible sans interprétation particulière des signes »; 2° ΜΑΡΑΝ ΑΘΑ, « Le livre de la venue du Seigneur, sceau du Nouveau Testament »; 3° De l'influence des belles-lettres sur les sciences supérieures (Mémoire adressé à l'académie de Bavière en 1779); 4° De l'influence des sciences sur le gouvernement et du gouvernement sur les sciences (« Dissertation » couronnée par l'académie de Berlin en 1780); 5° Les quatorze articles ou comptes rendus envoyés, de 1776 à 1778, au Journal de Lemgo et au Mercure allemand; puis viennent 6° un article sur la ressemblance entre la poésie anglaise du moyen âge et la poésie allemande, inséré en 1777 dans le Musée germanique; 7° un mémoire intitulé « Du mensonge inné chez l'homme » et 8° un « Fragment au

sujet de la meilleure direction pour initier un jeune génie aux trésors de la poésie. » Cette énumération suffit pour montrer que le nouveau volume des œuvres de Herder n'est pas inférieur aux précédents pour l'intérêt des sujets qu'il renferme, et il leur est égal au point de vue de l'exactitude et de la parfaite exécution.

ANGLETERRE. — L'University Press de Cambridge publie, dans sa collection de classiques français, à l'usage des classes, deux petits volumes qui rempliront sûrement leur but : *le philosophe sous les toits*, d'Émile Souvestre, avec introduction et notes, par M. H. W. Eve et la *Charlotte Corday* de Ponsard, par M. Arthur R. Ropes. On remarquera, dans cette dernière édition, le soin particulier donné à l'annotation historique; p. 161, Cobourg ne commanda les forces autrichiennes qu'en 1793 (et non « from 1792 »); p. 148, Brunswick n'a pas été « killed» à Iéna, puisqu'il mourut quelques jours plus tard.

ITALIE. — Le fascicule 24 des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées par M. Alessandro Gherardi, vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni. Il commence au 21 du mois d'août 1292 et va jusqu'au 11 octobre suivant (pp. 393-432). Une fois de plus et de plus en plus on y voit ce qu'avait déjà très nettement signalé la plus récente *Histoire de Florence*, que dans cette République bourgeoise, où la bourgeoisie formait une aristocratie, les conseils n'étaient guère qu'un décor et qu'on y enfonçait plus de portes ouvertes qu'on n'y ouvrait de portes fermées; en d'autres termes que les discussions des mesures qu'on y présentait toutes préparées, tout arrêtées, n'y furent presque jamais qu'une vaine apparence pour couvrir ce que nous appellerions aujourd'hui le pouvoir exécutif, mot bien impropre, car le pouvoir chargé de l'exécution avait aussi et à peu près seul le droit d'initiative.

— Le premier numéro de la *Nuova Rassegna* vient de paraître à Rome. Cette revue, d'un genre tout nouveau pour l'Italie, donnera chaque semaine des travaux d'actualité politique et littéraire et groupe dans sa collaboration l'élite presque entière de la génération littéraire qui a aujourd'hui de trente à quarante ans. Dès les premières pages, on trouve, à côté d'une étude du directeur, M. Luigi Lodi, sur les banques d'émission, des notes du prof. G. Mazzoni sur la réforme des Universités qui intéresseront en France. Au point de vue littéraire, des vers de Marradi et un roman de D'Annunzio, deux maîtres. L'allure générale rappelle un peu notre *Revue bleue*, avec des articles un peu plus courts. Le prix est de 10 francs par semestre. En somme, la tentative est intéressante et s'annonce bien comme un miroir de l'ensemble de la vie italienne.

— Le bibliothécaire de l'Université de Padoue, M. Girardi, publie une instructive brochure intitulée *La « nuova data » scoperta dal signor Pietro de Nolhac nella vita del Petrarca* (Padoue, Randi, 1862, in-8°), dans laquelle il appuie et commente les résultats qui découlent de la plus ancienne date aujourd'hui établie de la carrière littéraire de Pétrarque (achat d'un ms. de saint Augustin et séjour à Avignon, en 1325).

SUÈDE. — Nous recevons d'Upsal un volume d'*Études* (en suédois) *publiées en l'honneur du 60e anniversaire de* M. Sophus Bugge (Uppsala, Almqvist, 1892, in-8, 236 pp.). Ce recueil, dû à la collaboration des premiers érudits scandinaves, comprend notamment : L. Fr. Læffler, *Contribution à l'interprétation de l'inscription runique de la pierre de Tune;* E. Brate, *Sjæl;* M. Lundgren, *Contribution à l'onomastique suédoise;* Fr. Tamm, *Observations sur la Coutume d'Ost-Gothie;* A. Schagerstrœm, *Notes lexicologiques et stylistiques extraites des œuvres de Gustave-Adolphe;* K. F. Johansson, *les Formations féminines en sanscrit*; E. Lidén, *Notes d'histoire du langage* (étymologies norroises); R. Steffen, *Fragments de lyrique*

*populaire suédoise ;* O. Klockhoff, *le roi Harald et Herming, essai de mythologie comparée;* E. H. Lind, *Versification dans les textes juridiques;* E. Wadstein, *les Elfes, étude de mythologie linguistique ;* P. Persson, *la signification et l'étymologie du gr.* ἀμαυρός μαῦρος, *avec digression sur l'épenthèse d'u en grec et en indo-européen ;* A. Noreen, *les éléments mythiques dans l'Ynglingatal*, etc. Nous nous associons de grand cœur à l'hommage rendu par ses élèves et ses admirateurs à l'éminent professeur de Christiania.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 17 février 1893*

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'un décret par lequel M. le Président de la République a approuvé l'élection de M. Barth.

M. Barth est introduit et prend place.

M. Zürcher, ingénieur de la marine, adresse à l'Académie les photographies de plusieurs inscriptions romaines trouvées à l'arsenal de Toulon.

L'Académie se forme en comité secret, pour l'examen d'une proposition de la commission de la fondation Piot, relative à un projet de publication d'un *Recueil de monuments et de mémoires relatifs à l'archéologie et à l'histoire de l'art.*

La séance étant redevenue publique, M. le marquis de Vogüé communique à l'Académie la première partie du compte rendu publié par le Comité oriental allemand, au sujet de fouilles que ce comité poursuit depuis trois ans à Sendjirli (haute Syrie). On a découvert une ville circulaire d'environ 800 mètres de diamètre, entourée d'un double mur flanqué de cent tours carrées et percé de portes monumentales. Deux palais intérieurs ont été déblayés; on a recueilli plusieurs milliers de fragments sculptés et de nombreuses inscriptions en hiéroglyphes dits hittites, ainsi qu'une stèle assyrienne du roi Assar-haddon et trois inscriptions sémitiques de la plus haute antiquité. La plus ancienne de celles-ci remonte au VIIIe ou au IXe siècle avant notre ère; c'est un long texte, gravé sur le vêtement d'une statue du dieu Hadad ; les caractères diffèrent peu de ceux de la stèle de Mésa. M. Joseph Halévy a seul tenté jusqu'ici d'en donner une traduction partielle et provisoire, qu'il a communiquée à l'Académie. M. de Vogüé estime, comme lui, que la langue de l'inscription est de l'hébreu mélangé de quelques aramaïsmes et de mots empruntés à un vocabulaire inconnu. La seconde inscription est plus récente d'environ un siècle; le roi assyrien Tiglat-pileser y est mentionné comme suzerain du pays. Elle est gravée sur la face antérieure de la statue d'un roi nommé Panamou, MM. Philippe Berger, Halévy et Sachau se sont appliqués, chacun de son coté, à l'explication de ce texte; la langue est la même que celle de la statue de Hadad. La troisième inscription est en araméen pur. Ainsi, la succession de ces textes nous fait assister à l'invasion graduelle de la langue araméenne, sous l'influence de la conquête assyrienne. M. de Vogüé se borne pour aujourd'hui à signaler ces monuments, qui feront époque dans l'archéologie orientale, et dont l'étude fournira peut-être la solution de quelques-uns des nombreux problèmes que soulève encore l'histoire de la haute Syrie à ces époques reculées.

M. le comte de Mas Latrie continue la lecture de son mémoire sur l'empoisonnement politique à Venise.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : *École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques : Annuaire 1893* (contenant un mémoire de M. Gaston Paris sur *l'Altération romane du C latin*); — par M. Schefer : Maulde La Clavière (R. de), *la Diplomatie au temps de Machiavel*, tome I.

J. Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 6 mars — 1893



120. — **De Sophoclis codicibus.** Dissertatio inauguralis philologica .....scripsit Carolus Meifert. Halis Saxonum, Kæmmer, 1891. 76 pp.

Je sais bien que ce n'est pas la mode, mais il ne serait peut-être pas mauvais, pour disserter sur des classifications de manuscrits, d'en avoir manié quelques-uns soi-même et de posséder un peu plus de notions de paléographie qu'on n'en peut attraper en s'exerçant à la lecture d'un ou deux recueils de facsimilés. On éviterait ainsi des erreurs qui ne sauraient que déparer un travail consciencieux, comme celui de M. C. Meifert. On ne dirait pas comme lui (p. 27, 36) que des confusions de lettres qui se produisent dans toutes les écritures (EI H, O-Ω-OY) ou de mauvaises séparations des mots (ἂν ἱστορεῖς-ἀνιστορεῖς) prouvent que le *Laurentianus* a été copié sur un manuscrit *en onciale*. On ne répéterait pas (p. 28) une phrase de Franz [1] qui ne signifie pas grand chose, puisqu'on peut admettre, évidemment, que tous les textes d'auteurs classiques qui nous sont parvenus ont été, à une certaine époque, conservés dans des exemplaires en onciale. On n'écrirait pas que l'emploi de l'ι ascrit *magnam indicat antiquitatem* (p. 15). On saurait que la position des lettres relativement aux lignes tracées sur le parchemin ne peut, quoi qu'en aient dit Thomson (v. p. 13) et d'autres, fournir un critérium pour fixer l'âge des manuscrits en minuscule classique. Enfin, on ne s'en rapporterait pas (p. 58), touchant les rapports des scholies que l'on trouve dans les divers manuscrits de Sophocle, au témoignage de Pappageorg, et de son édition manquée des *scholia vetera*. Cette confiance mal placée a conduit M. M. à une erreur fondamentale.

La question de savoir si L est ou non le prototype de tous nos exemplaires des tragédies de Sophocle ne présente pas un intérêt considérable au point de vue de l'établissement du texte. Quelle que soit la réponse, le fondement de ce texte ne sera pas notablement changé. On

1. « L(aurentianum), si non ipse ab archetypo litteris capitalibus scripto originem duxerit, tamen ex apographo certe derivatum esse, quod ex tali codice manaverit. »

se trouve en présence de manuscrits dont les divergences sont en somme peu importantes et qui représentent une recension unique. Mais enfin, du moment qu'il y a lieu de reprendre ce procès, toujours en suspens, il faut tenter de le terminer par un jugement définitif. C'est ce que n'a pas encore fait, je crois, M. Meifert, parce que, malgré son application évidente, il n'a pas posé le problème dans les véritables termes. Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'ergoter sur des variantes, ou même sur la fameuse omission du vers 800 d'*Œdipe Roi* (comme du vers 195 des *Sept* d'Eschyle), en s'efforçant d'établir, comme veut le faire M. Meifert, que les bonnes leçons données par des copies autres que L pouvaient *à la rigueur* être restituées par des scribes ou des reviseurs un peu diligents [1]. L'auteur soutient les droits de L à servir seul de base à la constitution du texte ; il aurait pu, sans presque rien changer, ni à ses exemples, ni à son plan, soutenir avec autant de vraisemblance la thèse contraire. Et cela se voit bien à la timidité de ses conclusions (p. 37 et 73).

Mais quand on aurait à peu près démontré (ce que je ne crois pas possible, pour ma part) que du *Laurentianus* peut dériver, plus ou moins médiatement, le texte des exemplaires de Sophocle dont nous disposons, il resterait à chercher d'où viennent les scholies et les ὑποθέσεις qui accompagnent ce texte et qui ne se trouvent pas dans L. Voilà la difficulté, qu'on ne résout pas en l'escamotant comme on le fait d'ordinaire. Il suffit de regarder, par exemple, le *Parisinus* A aux vers 134, 206, 218, 371, du *Philoctète*, pour se convaincre que M. M. a eu tort d'écrire (p. 37) : *huc accedit, ut omnes codd. Sophoclis... scholiorum nihil amplius praebeant, quam quod in L exstat* [2]. Ses prémisses étant fausses, sa conclusion ne peut qu'être sujette à caution. Il est fâcheux qu'un travail fait avec soin, bien au courant des études antérieures, et où se trouvent réunis de bons matériaux, n'ait à fournir au lecteur que des résultats insuffisants.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans des discussions de détail. Je ferai pourtant une dernière critique, importante parce qu'elle touche à un point de méthode. M. M. décrit minutieusement et avec conscience, le manuscrit de Florence, qu'il connaît, non par un examen direct, mais par le facsimilé photographique de la *Society for the promotion of hellenic studies*. Il prétend établir que ce manuscrit a été copié sur un exemplaire en onciale, en réunissant des exemples nombreux de confu-

---

1. Remarquons pourtant que ces copistes *diligents* avaient de singulières distractions, puisque, remédiant à tant d'altérations, ils laissaient passer sans les corriger des fautes comme celles qui sont signalées p. 35.

2. M. Meifert admet avec raison et montre fort bien (p. 11-12) que les scholies de L ont été copiées avec le texte, et sur le même exemplaire, et non tirées d'ailleurs. Partant de cette idée, il n'aurait pu manquer de prendre la bonne voie s'il avait eu l'attention éveillée, au lieu de s'égarer, les yeux fermés, à la suite de Papageorg.

sions entre Α Δ Λ, Μ et ΑΛ, etc. Or, cela ne prouve rien. Les fautes une fois commises se transmettent aisément de copie à copie et un exemplaire du xv^e siècle présente à la fois des confusions de lettres explicables seulement par les écritures du viii^e, du x^e, du xiii^e siècle. Pour démontrer que le modèle immédiat de L était en onciale, il faudrait prouver qu'il ne s'y trouve aucune faute caractéristique d'une écriture postérieure à l'onciale, et que l'onciale est responsable des lapsus mêmes qu'on est tenté d'expliquer par une confusion de lettres minuscules (*Trach.* 388, μιν pour νιν, 449, οὐκεύτι, pour οὐκ ἔστι, *Aj.* 1022, ὠφελήσιμοι pour ὠφελήσιμα, *O. C.* 1058, ω pris d'abord pour un α, etc.). La méthode employée ne donne là-dessus aucune lumière. M. Meifert n'est pas le seul à user de cette vaine argumentation. Nous la voyons régulièrement reparaître dans la plupart des *Doctordissertationen* consacrées à l'étude de manuscrits grecs, et nous la retrouverons, par malheur, encore bien souvent, car les écrits de ce genre paraissent devenir plus nombreux, à mesure qu'ils deviennent plus insignifiants.

A. M. Desrousseaux.

---

121. — **Étude sur Pétrone.** La critique littéraire, l'imitation et la parodie dans le Satyricon. (Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris), par A. Collignon. Paris, Hachette, viii-406 p.

Sous ce titre, qu'il faudrait peut-être modifier — car il ne fait pas prévoir la place que tient dans l'ouvrage l'examen des parties versifiées du roman de Pétrone, — M. A. Collignon nous donne une étude approfondie, bien écrite et d'un mérite réel. Il y fait preuve d'une connaissance étendue de la littérature latine et, s'il ne met pas assez en lumière l'originalité de son auteur, il indique bien des rapprochements utiles et intéressants. Il discute et repousse les hypothèses aventureuses auxquelles a donné lieu l'énigmatique écrivain; peut-être sa circonspection même sera-t-elle retournée contre lui et lui reprochera-t-on de n'avoir pas toujours donné des conclusions fermes, de n'avoir pas arraché à Pétrone son secret ; on continuera à se demander dans quelle intention Pétrone a introduit dans son œuvre des poèmes comme la *Troiae halosis* et le *De bello civili*.

Je ne crois pas que M. C. ait bien compris la *Troiae halosis*. On se rappelle le sujet. Encolpe visitant une galerie de tableaux en considère un « quae Troiae halosin ostendit » (ch. 89); le mauvais poète Eumolpe le lui explique — conabor opus versibus pandere — en 65 *senarii graecanici*. M. C. voit dans ce morceau quelque chose qui ressemble à une déclamation tragique (p. 142) et, se demandant ce que le tableau pouvait bien représenter, il ajoute (p. 133, note 1) « probablement la mort de Laocoon et de ses enfants. » Il serait sans doute d'un autre avis, s'il s'était souvenu que l'Ἰλίου πέρσις, c'est-à-dire la destruction de Troie

figurée par un certain nombre d'épisodes juxtaposés, était, surtout depuis la célèbre fresque de Polygnote dans la Lesché des Knidiens à Delphes, un motif familier aux peintres grecs, comme nous en avons la preuve sur les compositions plus réduites, mais analogues des vases. La *Troiae halosis* examinée par Encolpe devait être, en tenant compte de la différence des termes (*prise* et non *destruction* de la ville), un ensemble exécuté suivant la même méthode. Le poème d'Eumolpe n'est que l'illustration des épisodes retracés par le peintre que relient çà et là quelques transitions et, d'après les explications du *cicerone* on peut retrouver l'ordonnance de la composition vraie ou supposée—1[er] et 2[e] tableaux: Construction du cheval de Troie. Entrée des guerriers grecs dans ses flancs, v. 1-14. — 3[e] tableau : Tentative de Laocoon devant les Troyens rassemblés, v. 15-28. — 4[e] tableau : Mort de Laocoon et de ses enfants sous les étreintes des serpents (peut-être figurés dans le lointain au 3[e] tableau), v. 29-53. — 5[e] tableau : Les guerriers sortant de leur cachette, v. 54-60. — 6[e] tableau : Commencement du carnage, v. 61-65. Cette interprétation permet d'expliquer les différences de fond très sensibles qui existent entre le poème de Pétrone et les vers correspondants de Virgile, différences que M. Collignon, très préoccupé de noter les rapprochements de style, n'a pas suffisamment fait ressortir. Virgile compose un récit épique, lié dans toutes ses parties, entrecoupé de discours. Pétrone explique une série de scènes peintes. Aussi laisse-t-il de côté l'épisode de Sinon qui ne fournissait rien de bien intéressant à l'artiste, tandis que Virgile le développe parce qu'il est décisif pour la suite des événements. Il passe sous silence l'entrée du cheval à Troie que décrit Virgile, peut-être parce que le peintre l'avait laissée de côté. De la différence des deux points de vue découle dans le détail toute une série de divergences. Dans Pétrone, v. 12, le cheval porte une inscription — titulus —, c'était le seul moyen pour le peintre — réel ou fictif — d'indiquer au spectateur les intentions des Grecs. Cette inscription est remplacée chez Virgile par le récit de Sinon. Dans Virgile, Laocoon descend du sommet de la citadelle. — Dans Pétrone, il est simplement au milieu des Troyens. Virgile lui donne l'épithète *d'ardens,* épithète surtout morale et pathétique ; dans Pétrone, il est simplement *crinem solutus,* épithète pittoresque. Dans Virgile, Laocoon attaque une seule fois le cheval avec son javelot qui reste planté dans les flancs de l'animal ; dans Pétrone, le javelot rebondit et Laocoon réitère avec une hache. Pétrone ne s'inspire donc pas directement de Virgile. Dans Virgile, il est question d'un sacrifice offert par Laocoon ; il n'en est pas question dans Pétrone ; le peintre devait simplifier. Dans Pétrone, v. 44, les enfants de Laocoon ont une attitude plastique — parvulas illi manus Ad ora referunt — à laquelle rien ne correspond dans Virgile. Dans Virgile, Laocoon est représenté dans une posture analogue à celle du célèbre groupe ; dans Pétrone, il est terrassé par les serpents. — Dans Virgile, on sait ce que deviennent les serpents ; ils vont se réfugier à l'acropole

sous les pieds de Minerve. Dans Pétrone, rien qui corresponde ; le peintre ne pouvait représenter tout ce que raconte le poète. Dans Virgile, c'est Sinon qui délivre les guerriers enfermés dans le cheval de bois. Dans Pétrone, ils ouvrent eux-mêmes de l'intérieur. On ne peut donc pas dire que Pétrone copie Virgile en l'abrégeant ; en réalité, il a ou il feint d'avoir un autre modèle sous les yeux.

M. C. considère la *Troiae halosis* et le *De bello civili* comme des déclamations poétiques que Pétrone aurait voulu soumettre au jugment du public. Dans la seconde il aurait glissé une critique de la Pharsale, poème épique dépouillé du merveilleux traditionnel. Il aurait « *Virgilianisé* » Lucain et « *Lucanisé* » Virgile (p. 141). L'appréciation de ces deux morceaux est délicate ; on sait combien en fait de goût nous sommes mauvais juges des œuvres écrites dans une langue autre que la nôtre. Les étrangers admirent des vers de Victor Hugo que nous trouvons détestables ; la nuance leur échappe. Il faut craindre quelque chose d'analogue lorsque nous lisons les poèmes latins. Certains critiques n'ont-ils pas déclaré que le *De bello civili* était supérieur à la Pharsale ? Or, si nous examinons de près les vers d'Eumolpe, on y trouve à côté de traits brillants, d'antithèses énergiques, de trouvailles d'expression, des passages contournés, forcés, bizarres, qui sont bien étranges. Q'est-ce que (v. 4 sq. de la *Troiae halosis*) *caesi vertices Idae trahuntur?* (v. 5) *in molem cadunt robora ?* v. 6 *aperitur ingens antrum?* etc... Du galimatias, que Pétrone, écrivain d'un grand goût, amoureux d'une simplicité précise, si mesuré, si maître de lui, pouvait difficilement prendre à son compte. Il semble bien que Pétrone fût non pas un écrivain de profession, mais un grand seigneur tenant la plume, et il aurait donné comme échantillon de son savoir faire poétique les tirades qui attirent à un méchant poète dépenaillé une grêle de pierres ! Ce qui embarrasse M. Collignon, c'est qu'il considère Pétrone comme un classique qui exposerait ses théories littéraires par la bouche d'Eumolpe. Quel triste porte-voix il aurait choisi ! N'aurait-il pas été tout le premier à trouver ridicule des expressions comme celles-ci (ch. 118) : neque... edere partum mens potest nisi *ingenti flumine litterarum inundata?* S'il avait cru à la vertu du merveilleux et de la fureur poétique, aurait-il écrit cette phrase burlesque (ibid) : per ambages deorumque ministeria et *fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus?* N'oublions pas que c'est un sceptique et un écrivain châtié et de sang froid. Aurait-il dit (ibid.) *ne sententiae emineant extra corpus orationis expressae* pour donner ensuite des vers qui sont en contradiction flagrante avec ce précepte et où s'étalent les ornements artificiels? L'hypothèse la plus naturelle, c'est que Pétrone a voulu faire prononcer par un mauvais poète de mauvais vers, et qu'il a fait un pastiche assez ingénieux pour que les lettrés médiocres — ou des étrangers comme nous — puissent s'y méprendre, ne sentant pas assez vivement à côté des choses brillantes les énormités et les *pataquès.* Il s'amuse aux dépens des bour-

geois et aux nôtres. Quant à l'école qu'il a voulu ridiculiser, ce ne serait pas l'école moderne, celle des Sénèque et des Lucain, mais justement celle des prétendus classiques qui, avec leurs beaux principes, tombent dans tous les défauts étrangers à leurs modèles, qui imitent Virgile en l'ornant de pointes déplacées, parce qu'ils ne savent pas écrire autrement, qui énervent Lucain en l'affublant d'une mythologie usée parce qu'ils ne savent point se passer de machines épiques. Il serait l'ennemi des pauvres diables comme Silius Italicus ; tout en respectant les vrais classiques, il serait moderne et très moderne. Il est vrai que si cette théorie était adoptée, elle entamerait fortement la thèse de M. Collignon [1].

A. Cartault.

---

122. — **La Prose métrique de Symmaque et les origines métriques du Cursus,** par Louis Havet. Paris, E. Bouillon, 1892, 112 p. in-8.

123. — **Cours élémentaire de métrique grecque et latine,** par Louis Havet, rédigée par Louis Duvau. Paris, Delagrave, 1893. 261 p. in-12.

Il y a plusieurs mois que j'aurais dû signaler la découverte faite par M. Louis Havet et exposée dans son livre sur la Prose de Symmaque. Ce retard me permet d'annoncer la troisième édition du Cours de Métrique. Cet ouvrage est très différent de ce qu'il était à l'origine. La versification lyrique a été traitée avec le développement qu'elle mérite. Certaines découvertes de l'auteur ont pris place notamment dans les chapitres consacrés aux rythmes des comiques latins. Enfin, l'ensemble présente une ordonnance plus satisfaisante. Nous aurons à revenir incidemment sur quelques-uns de ces points.

Une partie des progrès accomplis a été rendue possible par la découverte, chez les Latins, d'un rythme métrique dans les fins de phrases et d'incises de la prose soignée. M. Noël Valois avait montré en 1881 qu'à partir du XII[e] siècle, les chanceliers de la cour pontificale pratiquaient un *cursus* dans la rédaction des bulles ; trois variétés de fins de phrase déterminées par l'accent étaient admises et avaient reçu les noms de *cursus uelox (circumstántias intuéri), cursus tardus (moderatióne palpáuerit), cursus planus (comitétur honéstas).* Depuis, le P. Bouvy avait retrouvé des observances analogues dans la prose de saint Sophrone, et l'année dernière, M. W. Meyer reconnut un *cursus* plus varié, mais également fondé sur l'accent, dans une multitude d'auteurs

---

1. Je ne cite que pour mémoire quelques fautes d'inadvertance : p. 136, note 1, Diane paraît confondue avec Minerve. C'est *Delio* qu'il faut lire cf. Virgile, *En.* II, 114 *scitantem oracula Phoebi* ; p. 138, l. 2, *Atque* au lieu de *Altaque* ; p. 149, l. 6, *caepta* au lieu de *coepta*... etc.

byzantins, depuis les derniers temps de l'antiquité jusqu'à la prise de Constantinople. Cette découverte, signalée ici même par M. L. Havet [1], devint le point de départ de ses propres recherches. M. H. choisit Symmaque pour sujet et aboutit à une conclusion inattendue. Il y a dans Symmaque un *cursus*, mais ce *cursus* est fondé sur la prosodie, non sur l'accent ; il est métrique et non tonique. De nouvelles études, dont le résultat n'est pas encore publié, ont permis de retrouver dans les lettres de Pline le jeune l'observation des mêmes règles. Un des prochains numéros de la *Revue de philologie* contiendra enfin des renseignements sur la prose mesurée de Cicéron dans le *de Oratore*. Ce qu'on sait aujourd'hui permet déjà de mettre en regard le développement de cette « demi prose » avec celui de la versification. « De Cicéron à Pline, de Pline à Symmaque, la prose a dû se modifier par une série d'appauvrissements ; c'est ainsi que le vers de Claudien est plus monotone que celui de Virgile, et le vers de Virgile plus monotone que celui d'Ennius (p. 100). »

Il est assez délicat d'abréger un ensemble de formules précises. M. L. H. termine en mettant « le lecteur en garde contre la tentation de résumer avant l'heure ». Voici cependant comment on peut formuler *empiriquement*, en laissant bien des détails de côté, les règles de la prose métrique de Symmaque. Le dernier mot de la phrase ou de l'incise peut être quelconque [2]. Le monosyllabe final, qui doit être une forme de *sum*, ne compte pas ; le monosyllabe pénultième forme avec le dernier mot un seul groupe, sauf le cas d'un monosyllabe étroitement lié par le sens et par la grammaire au mot précédent *(factus est)*. Le mot pénultième n'est pas indifférent ; son choix dépend de la forme métrique du mot ou du groupe final. 1° Devant un mot commençant par un trochée ou un tribraque, l'iambe, plus exactement la brève pénultième, est de rigueur [3] ; la seule exception concerne les types de mot final *ăgĭlĭtātem*, *ăgĭlĭōrĭbus*, rares d'ailleurs, devant lesquels on rencontre d'ordinaire le spondée (*ōrās ăgĭlĭtātem*, moins souvent *scripsĕrĭs ăgĭlĭtatem*). 2° Devant un mot final commençant par un spondée, ou par un de ses équivalents

1. *Rev. cr.*, 1891, 2, 207.

2. De fait on ne trouve pas les types suivants à la fin des membres : *ēlātōrum*, *dēsĭlĭēbat*, *ămāmĭnī*, *ămīcĭtĭa*, *ērĭpĭmĭnī*, *ăgĭlĭum*, *bĕnĕfĭcĭum*, *ōrātūrōrum* (et équivalents), *ărātūrōrum*.

1. Afin de corriger ce que peut fausser la généralité de ces principes empiriques, je donne en note les types schématiques par lesquels M. L. Havet a résumé ses conclusions. Pour ce premier cas, nous avons : *scripseris (fueris, non erat) aridorum* (type de la cadence *filii comprobauit*, employée par Carbon et qui souleva tant d'enthousiasme à Rome ; cf. Cic., *Or.*, 214) ; *eras (eris, scripseris, fueris) aridum* ; *eras (eris, scripseris* ou *fueris) ore* (la syllabe finale n'a pas de quantité définie, mais le mot est traité comme un trochée, ce qui confirmerait l'opinion de ceux qui voient un trochée dans le pied final de l'hexamètre) ; *eras* (etc.) *agere* ; *scripseris (fueris, non eras) euocatio* ; *eras (eris* etc.) *euocaturum*.

métriques, le dactyle et l'anapeste, on trouve le trochée ou le tribraque[1]; il y a deux exceptions : types *ĕras ōrātōr um* (iambe) et *ōrās ōrātiōnem* (spondée). 3° Devant l'iambe, l'iambe est le plus fréquent; on a trois cas de spondée : *ōrās ămīcum, ōrās ămāmini, ōrās ărātiōnem*. Ainsi le caractère de ces principes est absolu, en ce sens qu'étant donné tel mot final, on doit trouver nécessairement tel type métrique de mot pénultième. Des règles accessoires visent le nombre de syllabes du mot pénultième. Nous n'y entrons pas[2].

Ce système a vécu jusqu'à la fin de l'antiquité. Suivant M. L. Havet, quand Jean Caetani (plus tard Gélase II) crut restaurer le *cursus*, il fut dupe de l'illusion commune aux réformateurs et créa un art nouveau par une fausse interprétation d'anciennes pratiques. M. W. Meyer diminue au contraire le rôle de Caetani[3]; il ne voit dans son intervention qu'un effort pour réglementer des usages qui tendaient à disparaître. La prose cadencée d'après l'accent, aurait, dans cette hypothèse, une histoire semblable à celle de la versification rythmique elle-même. L'une et l'autre se seraient dégagées graduellement d'une prose et d'une versification fondées sur la quantité. L'influence de l'accent aurait causé des méprises, non sur tel ou tel mot, comme M. H. en relève dans Symmaque, mais sur tel ou tel type de finale. Les types issus de ces erreurs auraient lutté avec les anciens, puis auraient triomphé[4]. C'est du moins ce que je crois comprendre dans l'article de M. Meyer; car cette esquisse ne marque pas très clairement le détail de l'évolution, et, pour se prononcer, on doit attendre le grand ouvrage annoncé.

Les dernières phases de cette histoire sont donc près d'être connues. Il n'en est pas de même des origines. M. Meyer semble croire à une création latine imitée par les Grecs. Ce serait un fait extraordinaire, puisque la littérature romaine a toujours été dans la dépen-

---

1. Types : *oris (ou animus) elatio; oris iteratio; oris elatum; oris amoueam; oris iteratum* (c'est l'*esse uideatur* de Cicéron).

2. Types : *scripseris (fueris) amicorum*; *scripseris (fueris) eram*; *scripseris, fueris* (cependant peut-être *oras*) *aratorium*.

3. Dans un article de 26 pp., publié à propos du livre de M. Havet dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1893, p. 1.

4. Il y a lieu de distinguer deux questions : 1° Comment d'une prose métrique est-on passé à une prose rythmique? C'est le problème qu'essaie de résoudre M. Meyer, tandis que M. Havet l'aborde en passant sans en discuter de près les données qui sortent de son cadre; 2° Quel rapport existe-t-il entre les types prosodiques et les types toniques? Je crois que M. H. a donné la réponse définitive en montrant par des statistiques que les trois *cursus* qui ont triomphé étaient ceux qui devaient triompher. On pourrait peut-être ajouter une considération secondaire au sujet du *cursus planus (comitétur honéstas)*. La disposition des accents toniques dans cette cadence concorde avec celle des temps forts dans l'une des deux clausules d'hexamètre usitées exclusivement à la fin de l'antiquité et au moyen âge. L'analogie était d'autant plus suggestive que dans la fin de vers *conde sepulchro*, les temps forts et les syllabes toniques sont à la même place.

dance de la littérature grecque, au moins dans l'ensemble et pour les principes. Je crois que M. H. a indiqué la solution vraie en parlant quelque part d'Isocrate. Les incertitudes et les difficultés rencontrées par M. Blass dans la division rythmique des discours de Démosthène ne doivent pas décourager les chercheurs. La tâche serait bien facilitée, si l'on arrivait à dégager le principe dont les vingt types de cadences découverts par M. H. sont seulement l'application. M. Meyer pense l'avoir trouvé. Ce serait la recherche du crétique (longue, brève, longue), et toutes les cadences se résoudraient dans la combinaison d'un certain nombre de crétiques avec emploi possible d'un demi-crétique final et faculté de résoudre les longues en leur monnaie de brèves. Sur ce point encore, il convient de suspendre son jugement et de suivre les conseils de prudence et l'attitude réservée de M. Havet.

Ces discussions paraissent arides même aux personnes qui croient aimer l'antiquité. La portée d'une découverte comme celle de la prose métrique est cependant considérable. Nous n'avons plus, sans doute, pour la goûter, les mêmes raisons que les humanistes du temps passé. S'il est encore, au fond de quelque province écartée, un discret ami du discours latin, il éprouverait une joie « naïve et pure » en apprenant qu'une des pratiques de la rhétorique ancienne les moins dociles à l'imitation vient d'être fixée dans des règles précises, et qu'on pourra désormais « faire de la prose latine » comme on faisait des vers latins. On doit craindre que nos contemporains soient peu sensibles à cet avantage.

Mais cette comparaison avec la versification est ce qui peut indiquer la valeur d'une telle découverte dans la science de l'antiquité. Supposons que nous n'ayions aucune donnée sur la versification latine; les manuscrits des poètes nous présentent les textes copiés à longues lignes sans séparations de vers; les grammairiens sont muets ou trop vagues; aucune tradition remontant directement à l'époque ne nous éclaire sur la structure de ce que nous croyons être une prose très harmonieuse. Tout à coup on surprend dans cette admirable prose une cadence qui la divise en un certain nombre de membres d'étendue à peu près égale. C'est exactement ce qui vient d'arriver pour la prose métrique.

Il y a plus de profit encore à ne pas isoler ainsi les nouvelles données et à les replacer dans l'ensemble de nos connaissances. Un coup d'œil sur le cours de métrique suffit. L'ouvrage comprend quatre parties : la versification grecque et la versification latine à la grecque, la versification latine nationale, la versification des bas siècles (versification rythmique), la prose réglée. L'histoire complète de la métrique latine se découvre à nous par cette seule énumération : aux origines, on trouve le saturnien, dont les règles, contenues en principe dans une assertion de Caesius Bassus, ont été formulées avec une rigueur de plus en plus grande par les modernes, par O. Müller, par Spengel, par Korsch, par M. L. Havet,

par L. Müller, et de nouveau par M. L. Havet [1]. Puis la Grèce « a conquis son vainqueur » et introduit ses traditions métriques à la fois dans les vers et dans la prose. Dans les deux domaines une évolution s'est produite à partir de ce point initial. Il y a eu d'abord accommodation des procédés étrangers à la matière, à la langue nationale. L'instinct des poètes hellénisants a été assez sûr pour tenir compte d'une des principales différences du grec et du latin. En latin, le mot est nettement délimité au commencement par l'intensité de l'initiale, vers la fin par l'accent. Il n'en est pas de même en grec [2]. Cette différence a eu des conséquences de plus d'une sorte. Elle explique des faits grammaticaux, comme l'affaiblissement des voyelles intérieures (*facio, conficio*), aussi bien que des faits épigraphiques, comme l'habitude de séparer les mots par des points dans les bonnes inscriptions latines, tandis que le graveur grec se préoccupe seulement de placer chaque lettre d'une ligne sous chaque lettre de la ligne précédente. Aussi, en feuilletant une métrique latine, on s'explique l'importance de la distribution des mots dans le vers. Horace s'en préoccupe au même degré que Plaute, dont il raille les *numeri*, sans s'apercevoir de leur tendance commune en des genres différents [3]. Enfin, les traditions classiques succombent devant un principe nouveau, celui de l'accent tonique. La prose rythmique et la versification rythmique se dégagent peu à peu de la prose métrique et de la versification prosodique. Le développement se poursuit encore sous nos yeux, du moins pour la poésie. Voilà toute une partie de l'antiquité retrouvée ; elle se présente à nous avec une logique et une suite faite pour séduire notre raison.

Des questions aussi techniques ont donc une portée plus grande qu'on ne penserait d'abord, elles sont l'art même de l'antiquité. Bien plus, en un temps où il est si souvent parlé d'« écriture », elles ont le défaut d'être presque une actualité. Ces discussions sont pourtant autre chose que des amusements de dilettantes. La poésie et l'éloquence, — j'entends par éloquence toute prose artistique, — ont cela de particulier que leurs

---

1. Caesius Bassus, grammairien du temps de Néron, a mis en lumière le principe prosodique (non tonique) du saturnien ; O. Müller a découvert la suppression facultative de certains demi-pieds ; Spengel a précisé la place où cette suppression est possible ; Korsch, guidé par M. Weil, a mis en lumière l'existence des coupes internes des hémistiches ; M. Havet a élucidé la prosodie suivie dans le saturnien ; L. Müller a tranché la question de l'hiatus.

2. *Mém. Soc. linguistique*, VI, 11 (L. Havet).

3. On sait que les Grecs dans les mètres iambiques et trochaïques sont très sévères sur l'observance des pieds purs. Les Latins au contraire admettent toutes les substitutions, sauf au dernier pied complet. Il n'y a qu'une limite à cette liberté et cette limite est réglée par les fins des mots. Cette règle dont on trouvera le détail, *Cours de métrique*, pp. 135 et suiv., est, je crois, une des découvertes de M. L. H. consignées dans la troisième édition. C'est pour moi l'occasion d'adresser à ce livre une légère critique : on ne voit pas bien ce qu'il contient de nouveau et de personnel. Il est vrai, l'auteur seul peut en souffrir.

moyens d'expression et leurs procédés affectent directement l'auditeur. Dans un tableau ou dans une statue les procédés importent peu à qui regarde : le résultat seul a une influence. C'est la tâche de l'artiste de les discuter, de les éprouver, de les choisir. Toute couleur ne peut être l'œuvre d'art, mais seulement la couleur employée d'une certaine manière. De même, toute parole n'est pas poésie, mais seulement certaines paroles disposées d'une certaine manière. Mais ici, il faut aller plus loin. Cette disposition est l'œuvre d'art, tandis que l'emploi de la couleur est seulement un procédé industriel, utile à connaître à l'artiste pour ses effets, en lui-même indifférent à l'amateur. Si donc on lit une pièce de vers comme une page de prose, une page de prose oratoire comme une page d'un traité de science, si on n'est pas sensible aux concordances du rythme et aux alternatives du nombre périodique, au chant des longues et des brèves et aux échos de la rime, on n'éprouve qu'un plaisir diminué, borné à la satisfaction intellectuelle de la vérité connue, à l'émotion du sentiment partagé, ou à la caresse de l'image peinte à l'esprit. C'est quelque chose, mais la plus simple des proses peut produire les mêmes effets. La beauté doit avoir un corps. Ce corps ne se dessine à l'oreille que par la perception des procédés [1]. En révélant la prose métrique, les érudits ont doublé le plaisir des lettrés.

Enfin les esprits pratiques, peu curieux de sensations d'art et difficiles à séduire par la régularité des grandes lignes de l'histoire, trouveront dans les règles de la prose métrique un ensemble de réactifs propres à dégager les faits les plus variés. La grammaire et la métrique seront les premières à puiser à cette source nouvelle de renseignements. Déjà, pour Symmaque, la récolte est fort belle [2]. Or Symmaque est très intéressant à ce point de vue. Il vit à l'époque où s'élabore le roman ; il n'est pas inutile de savoir, par ses fautes de prosodie, comment il prononçait le latin [3], et par ses solécismes, comment il le parlait. La critique des textes profitera doublement. Le nouvel instrument a pour les

---

1. J'ai quelque honte à développer dans la *Revue critique* un pareil lieu commun ; mais l'expérience prouve que les vérités les mieux établies sont les plus méconnues. Cicéron le pensait déjà, quand il montre longuement qu'une interversion suffit pour faire disparaître un effet : « *at eadem uerba, eadem sententia.* » *animo istuc satis est, auribus non satis*. *Or.*, 214.

2. Voir p. 13 les remarques de M. L. H. et compléter par les §§ 48 (*continari, praesidalis*), 83 (*dedux*, barbarisme à effacer des dictionnaires), 90 (p. 51, *rosula*), 91 (p. 52, n. 3 : emploi des composés de *morari* pour le simple chez les écrivains de décadence), 96 (et p. 56 n. 1 : les archaïsmes de S.), 206 (p. 85, n. 2. *thius*, qui est attesté non seulement par les inscriptions, mais aussi dans la littérature du haut moyen âge, cf. *Monumenta Germaniae*, *Epistolae*, t. III, p. 605, 14), 82 (*fungor* et *potior* avec l'accusatif), 91 (parfait en -*erunt*), 210 (*ac* et *atque*). Pour la prosodie, cf. p. 14 et §§ 48 (*praestolari*), 51 (*adagium*), 102 (*suffragari*), 106 (*palam*). Sur des détails d'orthographe, cf. p. 32 et 46, notes.

3. Voir ce qu'est un vers comique pour Symmaque, p. 50, § 88.

fins de phrase la valeur d'un manuscrit contemporain de l'auteur ; on voit quel emploi on pourra en faire dans la restauration d'ouvrages conservés dans de mauvaises conditions, comme les Panégyriques [1]. Toute une partie de la critique des textes trouve son premier appui solide dans la délimitation des fins de phrase : c'est la ponctuation. Les textes mesurés seront par le fait ponctués, et de ceux-ci on pourra sans doute déduire des règles pour ponctuer les textes non métriques. Mais on tirera un parti indirect de la prose métrique pour la critique de tous les auteurs latins. On sait que nos mss. dérivent presque toujours d'archétypes constitués dans les derniers siècles de l'empire, depuis l'an 250 ap. J.-C. environ. Beaucoup de ces archétypes sont de véritables éditions, entreprises par de hauts personnages ou par des maîtres connus ; quelques-unes sont sorties de l'entourage même de Symmaque. Il est très utile de déterminer le plus exactement possible l'état des connaissances philologiques de ces éditeurs que nous ne pouvons plus contrôler autrement. L'histoire littéraire enfin sera appelée à bénéficier du nouveau progrès de nos études. Non seulement on pourra relever des détails de style [2], des traces d'influence [3], des réminiscences et des citations jusque-là inaperçues [4] ; mais d'importantes questions d'authenticité seront tranchées ou feront un grand pas. Je puis annoncer que toute la lettre de Pline relative aux chrétiens est rédigée avec des cadences régulières. Le secrétaire pontifical Pogge, qui rejetait le *cursus* comme un errement barbare du moyen âge, sans se douter qu'il répudiait une des dernières traditions de l'antiquité, ne peut avoir interpolé ce document conforme à la rigueur des observances classiques [5].

La prose métrique a donc assez d'applications pour intéresser tout le

---

1. M. L. H. a été amené à discuter et à commenter quatre cent quatre-vingt dix-neuf passages de Symmaque. Sur l'écriture de l'archétype de S. (anglo-saxonne ?), p. 46 et n. ; sur la valeur de l'édition de Gelenius, p. 46, § 80 (cf. *Rev. crit.*, 1873, 2, 249) ; sur la critique du texte de certaines parties, pp. 54-55 et la discussion de la lettre I, 37. ; p. 94 : sur la transcription des titres byzantins dans les mss p. 80.

2. Cf. p. 38 ; p. 41, § 57 ; p. 92, n° 1.

3. P. 49, n. 2.

4. P. 54, 58, 84, 95, 99. M. L. H. retrouve avec une grande vraisemblance un fragment d'Antonius, poète comique ami de Symmaque, p. 50 § 88. Sur l'ordre et la chronologie des lettres, p. 69, n. 1.

5. J'ai essayé d'appliquer les théories de M. L. H. au *Te Deum laudamus*. Elles se sont vérifiées. Il y a absence de ponctuation entre les membres d'une énumération juxtaposés ou liés par la répétition du mot initial (*Tibi omnes angeli, tibi caeli et uniuersae potestates, tibi Cherubim et Seraphim incessabili uoce proclamant*) ; cf. p. 29, n. 1. La cadence *laudat exercitus* n'est pas dans Symmaque, mais M. W. Meyer la signale dans s. Cyprien. Le résultat le plus curieux est la division du morceau en deux parties, l'une en prose réglée, l'autre en prose ordinaire. Or la première partie seule (jusqu'à *Saluum fac*) forme un tout bien développé ; le reste n'est que le groupement pêle-mêle des textes des Psaumes (XXVII, 9 ; CXLIV, 2 ; CXXII, 3 ; XXXIII, 22 ; XXX, 1). Cette conclusion contient peut-être la solution des nombreux problèmes que ce cantique soulève.

monde. M.L. H. a été trop modeste en l'appelant une nouvelle branche de la grammaire. Comme dans certains de nos châteaux royaux, chez les Latins, les vieilles constructions « des Faunes et des devins » avaien été masquées par de belles architectures grecques. M. Louis Havet a contribué plus que personne à remettre au jour les primitifs établissements. De la régulière ordonnance des âges suivants, une aile était connue : celle de la poésie. Les nouvelles recherches sont des fouilles qui vont nous rendre l'autre : celle de la prose.

Paul Lejay.

---

124. — A. Zimmermann. **Geschichte der preussich deutschen Handelspolitik, aktenmæssig dargestellt.** Oldenburg et Leipzig, 1892. v-850 p.

L'histoire du Zollverein révèle, mieux que celle des institutions purement politiques, combien fut laborieux l'enfantement de cette unité dont l'Allemagne actuelle est si fière. On avait étudié de préférence jusqu'ici la formation et l'évolution internes de l'association douanière. Ce qu'on avait peine à déterminer, c'est la part des influences extérieures sur sa naissance et son développement, c'est la répercussion des idées et des phénomènes économiques en Europe sur la vie économique de l'Allemagne. Les recherches de M. Zimmermann élucident ce problème : c'est l'étranger qui, en dressant autour de l'Allemagne une muraille douanière a resserré les États allemands, les a contraints à se grouper autour de la Prusse ; ainsi se justifie cet adage philosophique, aujourd'hui proverbial, que le moi prend conscience par opposition au non moi. C'est la thèse fondamentale de l'ouvrage dont nous parlons. L'on fera moins état — ailleurs qu'en Prusse — de la réhabilitation de la bureaucratie prussienne, dont l'auteur vante l'esprit large et libéral, généralement méconnu. L'on accueillera aussi avec quelque scepticisme l'affirmation que cette enquête rétrospective éclaircira et peut-être orientera les controverses contemporaines : outre que ces retours en arrière n'ont jamais raison des intérêts matériels de l'heure présente, nous observerons que la période traitée dans ce volume (1815-1850) ne se relie plus guère que chronologiquement à notre époque ; cela ne suffit pas : entre les deux moitiés de ce siècle, toute solidarité réelle semble rompue, au point de vue économique ; la multiplication des voies de transport, les découvertes et les perfectionnements techniques, la mobilisation des capitaux, etc., ont créé un état de choses nouveau.

En admettant même que l'ouvrage de M. Z. eût cette portée pratique, il serait malaisé d'en dégager les leçons et la morale. Car M. Z. fait profession d'une impartialité, d'un objectivisme intransigeant, par contraste avec Treitschke, Martens, Adolf Beer, qui sacrifient plus volontiers à la tendance nationale, prussienne, russe, autrichienne ; il s'abstient de juger et se borne à discuter les pièces du procès. M. Z. est un

greffier méticuleux : il a dépouillé des centaines de liasses aux Archives de Prusse, et il a laissé la parole aux documents. Ce serait un grave reproche à adresser à l'auteur si celui-ci ne nous avait prévenus dès le titre même : *aktenmässig dargestellt*. Si l'exposition est trop compacte, la composition en revanche est trop lâche : l'auteur étudie tour à tour les rapports de la Prusse avec les puissances étrangères ; or, il ne marque pas par des points de repère assez apparents les phases des négociations si bien que ses chapitres s'arrêtent court et inopinément, et la suite ne revient qu'assez loin. M. Z. obéit trop à la préoccupation de présenter de front, par ordre de dates, des faits qui, pour être simultanés et parallèles, ne se commandent pas nécessairement.

Si l'on essaye de démêler les propositions essentielles, ce qui ressort au premier plan, c'est, dès le début de ce siècle, l'attitude unique de la Prusse. Au milieu d'une Europe imprégnée de l'esprit de prohibition, elle proclame le principe de la liberté commerciale. Ce principe, elle travaille à l'appliquer d'abord à ses propres provinces, en proie aux plus étranges errements et disparates : car cinquante-sept tarifs y règnent, comprenant près de trois mille articles. L'unification ici implique l'abolition des barrières, c'est-à-dire la liberté. Les hommes d'État prussiens sont si penétrés de ce dogme, que la *Geschäftsinstruktion*, adressée aux autorités provinciales en 1808, au lendemain des désastres, reproduit le texte sacré, l'évangile d'Adam Smith.

Mais cette conception des hommes d'État prussiens déborda presque aussitôt hors de Prusse pour embrasser l'Allemagne. La Prusse tendait, en effet, à entraîner dans une politique de représailles contre l'étranger les États allemands qui souffraient, à la vérité, beaucoup moins qu'elle même, du système prohibitif en vigueur sur toutes les frontières. Ces États se défièrent de l'égoïsme prussien, si bien qu'on n'introduisit qu'avec peine, avec force amendements et réserves, au Pacte fédéral conclu à Vienne en 1815, un article investissant la Diète de Francfort du droit de concerter des mesures communes touchant le commerce, l'industrie, la navigation. Cette clause qui, pour la plupart des contractants, devait rester lettre morte, fut plus tard évoquée par les uns et les autres, tantôt pour affermir, tantôt pour ébranler l'union.

La Prusse, réduite à sa propre initiative, entama une série de pourparlers en vue d'obtenir pour ses produits des abaissements de tarifs. M. Z. raconte par le menu les péripéties de cette campagne diplomatique qui fut, du côté de la Russie principalement, subtile et acharnée. Pendant plus de trente ans, les cabinets de Berlin et de Pétersbourg cherchèrent des compromis qu'ils étaient décidés à éluder : ce fut de part et d'autre, — et la preuve en est dans les assertions contradictoires de Martens et de M. Zimmermann — le régime de l'essai déloyal. Les motifs de la Russie à se dérober à toute espèce de concessions sont trop discrètement indiqués par M. Zimmermann : c'est l'ambition de tirer de son propre sol toutes ses ressources, et de desservir, grâce à l'éclo-

sion d'industries indigènes, l'immense marché intérieur : c'est aussi, au début, la crainte de laisser à la Prusse trop de carrière dans les pays polonais à peine annexés : signalons à ce propos, dans la négociation des conventions commerciales pour la Pologne, l'originale tentative du prince Czartoryski de maintenir, par l'autonomie économique, l'autonomie administrative et la liberté de sa patrie.

On ne suivra pas avec une moindre curiosité ni avec un moindre effort d'attention l'action de la Prusse auprès de tous les gouvernements d'Europe et d'Amérique, action qui aboutit, presque partout, à des résultats précaires, sinon négatifs. C'est la Prusse qui attire la sympathie : car elle représente, malgré tout, le principe libéral, elle le représente elle-même contre l'Angleterre, qui ne se convertit qu'avec une sage lenteur et au moment propice.

Mais c'est sur la politique allemande que se porte, on ne peut pas dire se concentre, l'intérêt. Avec plus de détails, plus de pénétration que ses devanciers, M. Z. recherche la genèse de l'idée d'union douanière : il retrouve les documents officiels ou autres où la question fut d'abord posée ; il jette quelque lumière sur les premiers promoteurs, tels que le professeur de Tubingue, List, et surtout quelques hauts fonctionnaires prussiens. Un trait singulier de cette histoire, c'est la floraison d'unions douanières partielles, le plus souvent anti-prussiennes, combinaisons tout à fait conformes à la tradition et au génie allemands; peu à peu ces petites associations se dissolvent et les éléments s'agrègent à la Prusse. Car, à mesure qu'a grandi la prospérité des États secondaires, ils éprouvent la gêne des obstacles dont sont hérissées les routes d'Allemagne, ils sentent aussi le besoin d'être protégés au dehors. La Prusse ne gagna pas matériellement à la conclusion du Zollverein ; mais elle sut préférer le bénéfice moral.

Ce bénéfice ne fut pas sans mélanges, car, avec le Zollverein, commence pour la Prusse une ère de tribulations dont elle ne triomphe définitivement qu'après ses grands succès militaires. C'est surtout aux environs de 1848, que les difficultés éclatèrent : les associés se plaignent de leurs intérêts lésés, et sous ces griefs se manifestent les instincts et les répugnances particularistes ; l'Autriche attise le feu, dépitée de s'être laissé exclure et éclipser; le Hanovre, à l'instigation de l'Angleterre, cherche à entraver le nouveau système économique. Ajoutez à cela les troubles révolutionnaires, le chaos où l'Allemagne se débat, et dont l'expression la plus parfaite fut le Parlement de Francfort. C'est au milieu de ce chaos que M. Z. abandonne son lecteur désorienté.

M. Z. ne s'en excuse pas. C'est qu'il ne prétend d'autre titre à notre estime et à notre reconnaissance que le souci d'avoir documenté son ouvrage. Il l'a fait en partie double : le récit est tissé d'extraits ou de résumés des notes ou correspondances de chancellerie ; d'autre part, les pièces à conviction, les mémoires, les projets de conventions commerciales sont publiés en appendices qui tiennent la moitié du volume.

M. Zimmermann qui s'arrête court dans son travail, nous en promet la suite. Nous saluerons avec joie l'exécution d'une œuvre où l'histoire s'élève et s'ennoblit, s'il est possible, en revêtant le caractère d'une science sociale.

B. AUERBACH.

---

125. — V. DINGELSTEDT. **The small trades of the Caucasus.** (Extrait du *Scottish Geographical Magazine*). Mars 1892. 14 p.

L'étude économique du Caucase ne manque pas d'intérêt, quoique la région, pacifiée depuis trente ans à peine et dépourvue encore d'un réseau de voies de communications, ne soit pas entrée jusqu'ici dans le mouvement commercial et industriel : sauf l'extraction du pétrole et jusqu'à un certain point la fabrication des tapis, c'est le trafic local, ce sont les petits métiers qui dominent. M. Dingelstedt qui a séjourné dans la contrée, et raconté son histoire, passe en revue ces occupations domestiques, relevant encore pour la plupart de l'agriculture. Il a puisé ses observations dans les documents d'une enquête officielle, exécutée par les instituteurs. Après cette remarque générale, que les travaux et le genre de vie varient avec les provinces selon les ressources minérales et agricoles, mais que les migrations annuelles des nomades propagent l'uniformité des mœurs et coutumes, M. Dingelstedt décrit successivement le mode de nourriture, d'habitation, de vêtements, etc. Dans ces détails précis, le géographe et l'ethnographe trouveront des indications utiles.

B. A.

# CHRONIQUE

HONGRIE. — L'Académie hongroise qui publie presque tous les ouvrages d'érudition qui paraissent dans le pays, fait également traduire les meilleurs livres de vulgarisation de l'étranger et les met à très bon marché à la disposition du grand public. Parmi les ouvrages français elle a déjà publié quelques œuvres de Gaston Boissier, Fustel de Coulanges, Taine, Thierry, P. Leroy-Beaulieu, Laveleye, Janet, Ramsbaud, Lavergne, Barthélemy-Saint-Hilaire et Villemain. Dans son nouveau cycle (1892-1895) elle donnera : *L'Art et la Nature* de V. Cherbuliez.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 24 février 1893.*

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit les lettres des candidats à la place de membre ordinaire de l'Académie, laissée vacante par la mort de M. Siméon Luce.

Les candidats sont :

M. Beautemps-Beaupré, conseiller à la cour d'appel de Paris ;
M. Courajod, conservateur au musée du Louvre ;
M. Louis Havet, professeur au Collège de France ;
M. Eugène Müntz, conservateur de la bibliothèque et des collections de l'École nationale des beaux-arts.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 13 mars — 1893



126. — Henri Cordier. **Les voyages en Asie au XIVe siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone, religieux de Saint-François,** publiés avec une introduction et des notes. Ouvrage orné de fac-similés, de gravures et d'une carte. Paris, Ernest Leroux, 1891. Forme le t. X du *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le* XIII° *jusqu'à la fin du* XVI° *siècle*, publié sous la direction de MM. Ch. Schefer, membre de l'Institut, et Henri Cordier. — (XIV-CLVIII-602 p. gr. in-8).

Comme toutes ces relations des voyageurs du moyen âge, celle du frère Odoric de Pordenone a passé, au cours du temps, par des fortunes diverses. Beaucoup lue (et beaucoup pillée aussi) jusqu'à la fin du XVI° siècle, ainsi que l'attestent les nombreux manuscrits qui nous l'ont transmise (M. Cordier en décrit ou relève jusqu'à 73) et les traductions manuscrites ou imprimées qui en ont été faites en français, en italien, en anglais, en allemand, elle est tombée plus tard en oubli. Les compatriotes de l'auteur ont bien continué à s'occuper de lui comme d'une gloire locale, et les historiens de l'ordre de Saint-François n'ont pas cessé de faire mention du bienheureux (la béatification, qui lui fut décernée de fait dès le lendemain de sa mort, ne devint officielle qu'en 1755). Mais l'attention du public même savant s'était détournée de ces naïfs et maigres récits. Comme le fait observer M. Cordier, du domaine de l'histoire et de la géographie, la mémoire du pieux voyageur avait passé à celui de l'hagiographie. Le temps vint même où on le traita de menteur et son voyage de fable. Il a fallu l'esprit critique de notre siècle et son amour du document, pour revenir de ces injustes dédains. Déjà parfaitement établie par feu le colonel Yule, la réhabilitation d'Odoric est aujourd'hui complète et définitive, grâce à M. C. et à son superbe volume, dont la riche ordonnance n'entrait certainement pas dans les prévisions de l'humble moine quand, en 1330, à peine de retour, et peu de mois avant

sa mort, dans l'une des cellules du cloître de Saint-Antoine de Padoue, il faisait au frère Guillaume de Solagna le récit de ses longues et périlleuses pérégrinations aux pays des infidèles.

C'est, en effet, une véritable édition de luxe que nous a donnée M. Cordier. Rien n'a été épargné, ni quant à la beauté du format et du papier, ni quant au choix et à la variété des caractères, ni quant à la richesse de l'illustration. Pour cette dernière même, on pourrait se plaindre d'une certaine profusion. On acceptera volontiers les vues modernes d'Udine, par exemple. Car, en Italie, où les capitales mêmes commençent à peine à pratiquer la haussmannisation, les villes provinciales ont toujours été très conservatrices de leurs monuments et de leur topographie. Mais que viennent faire ici, sans parler d'autres hors-d'œuvre, tous ces fac-similés de manuscrits qui n'ont pas le moindre rapport avec l'établissement du texte et qui seraient tout au plus à leur place dans un traité de paléographie ? Sont-ils là pour témoigner que M. C. a vu les originaux ? La preuve était superflue, puisque ses notes nous montrent qu'il a fait mieux que cela, qu'au besoin il a utilisé ces originaux. C'est donc là de la décoration pure ; mais du moins cette décoration est solide, d'aspect sévère et d'exécution parfaite. Etant donné qu'il devait y avoir de l'inutile, un maladroit n'eût pas été embarrassé de plus mal choisir.

La relation d'Odoric nous est parvenue en deux rédactions principales : l'une rédigée à Padoue, en mai 1330, par le frère Guillaume de Solagna, en quelque sorte sous la dictée d'Odoric; l'autre recueillie de la bouche des compagnons d'Odoric, à la cour d'Avignon [1], et rédigée en 1350, à Prague, par Henri de Glatz. Outre ces deux rédactions qu'on peut qualifier d'originales, mais qui, déjà dans les manuscrits, présentent de part et d'autre des variantes individuelles, il existe divers remaniements faits au XVIe siècle. Toutes ces versions ont été imprimées. Notamment le texte latin de Guillaume de Solagna, le plus authentique de tous, à été magistralement édité avec une traduction anglaise et un admirable commentaire dans le *Cathay* de Yule. Dans ces conditions, M. C. s'est décidé à reproduire (et il ne pouvait mieux faire) la vieille version française du texte de Guillaume de Solagna écrite en 1351 par Jean le Long, natif d'Ypres et moine de Saint-Bertin à Saint-Omer. Il s'est servi pour cela des deux manuscrits de cette version conservés à la Bibliothèque nationale (français nos 1380 et 2810), ainsi que de l'édition, devenue très rare, imprimée à Paris en 1529 par Jehan Saint-Denys. La reproduction, qui est faite avec soin, est d'une fidélité diplomatique. M. C. a respecté toutes les particularités et fantaisies de l'orthographe, et jusqu'aux fautes, qui sont d'ailleurs corrigées en note, au bas de la page. Au bas de la page aussi sont relevées les variantes et additions que présentent les autres

1. Probablement en 1331. En décembre 1330, Odoric s'était mis en route pour Avignon, afin d'y rendre compte au pape de sa mission. Il fut arrêté à Pise par la maladie et retourna à son couvent d'Udine, pour y mourir le 14 janvier 1431.

textes, quand celles-ci sont courtes. Quand elles sont plus longues, elles ont trouvé place dans les notes qui sont à la suite des chapitres et qui constituent le commentaire proprement dit. L'édition renferme ainsi tout ce qui nous a été transmis sous le nom d'Odoric. Dans l'Introduction, M. C. a réuni, avec documents à l'appui, tout ce que l'on sait de la vie d'Odoric, du culte rendu à sa mémoire et des destinées de son livre. Il s'est efforcé de faire revivre l'humble moine dans son milieu et, aussi, de nous faire envisager ses voyages sous leur vrai jour, en montrant la longue suite de tentatives semblables, plus nombreuses et plus fructueuses peut-être qu'on ne le croit d'ordinaire, faites, à partir des croisades, par les papes et par divers États de l'Occident, pour renouer, sur les traces des Nestoriens, les relations toujours précaires et si souvent interrompues avec l'extrême Orient. Il y a là tout un ensemble de faits imparfaitement connus, mais reliés par une tradition évidente, dont l'importance ne doit être ni exagérée, ni méconnue. Les rapports de l'Europe et de l'Asie n'ont pas été, au moyen âge, ce qu'ils sont devenus après le triomphe des Turcs Ottomans. — L'Introduction est suivie d'une bibliographie complète d'Odoric.

Mais, quelque soin que M. C. ait mis à toutes les parties du livre, le principal effort et la masse du travail ont dû naturellement porter sur les notes explicatives, sur le commentaire. Là, comme pour l'Introduction, du reste, il a eu la bonne ou, si l'on aime mieux, la mauvaise fortune de venir après Yule. Car si, avec un guide pareil, les risques de s'égarer étaient réduits au minimum, la chance de trouver beaucoup à glaner après lui, même à l'intervalle de vingt-cinq années, était diminuée presque d'autant. M. C. n'a cherché ni à déguiser, ni à diminuer tout ce qu'il devait à son illustre ami et devancier, qui a pris jusqu'à sa mort le plus vif intérêt à cette édition française d'Odoric, et à qui le livre est dédié *in memoriam*. Mais, en acceptant, comme c'était son devoir, la plupart des résultats de Yule, M. C. l'a fait avec indépendance. Il n'a pas hésité à se séparer de lui sur plusieurs points importants et, en cherchant de côté et d'autre, il a réuni une riche collection de renseignements nouveaux, qui donnent à son commentaire une très grande valeur propre. Pour la Chine surtout, ce commentaire est très précis, tel qu'on pouvait l'attendre d'un spécialiste comme lui ; mais aucune partie de l'itinéraire ne s'est trouvée négligée. Je crains seulement qu'il n'ait parfois trop cédé à la tentation de vouloir ajouter du neuf aux données de Yule. Ce n'est qu'ainsi du moins que je m'explique l'encombrement de matières étrangères dont ces notes sont trop souvent affligées. Quelle utilité y avait-il à consacrer six pages à la description des ruines de Persépolis, dont Odoric ne dit rien et où il n'est peut-être jamais allé ? Car, de Yezd à Ormuz, l'itinéraire est très mal jalonné. Ailleurs, la remarque faite en passant par le voyageur que telle idole « est bien grant ou plus comme saint Cristofle en ce pays », nous a valu un rappel justifié de la fresque de Mantegna aux *Eremitani* de Padoue. Mais

que vient faire après une monographie de trois pages sur le culte et sur l'iconographie du saint, plus le rébus (avec fac-similé) qui est la marque de l'imprimeur Christophe Froschauer de Zurich ? J'en dirai autant des longues descriptions (de simples renvois suffisaient) des Nicobar et des Andaman, où Odoric n'a certainement pas atterri, s'il a tant fait que d'y passer, et de la digression sur les peuplades cynocéphales d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Europe, où manquent d'ailleurs les récits d'Hérodote et de Ctésias, ainsi que la légende des Kinnaras de l'Inde, qui sont pour nous les sources premières de ces fables. La mention et la gravure de la famille d'hommes velus découverte en Birmanie ont du moins le mérite de se rapporter à la même partie du monde. Je ne veux pas multiplier les exemples ; mais il est évident que, dans ce commentaire, parmi une infinité de choses utiles et témoignant de recherches étendues et concienscieuses, il y a trop de hors-d'œuvre, d'objets de curiosité, parfois même de simples bibelots. Par contre, il s'y trouve quelques lacunes, pour l'Inde notamment. C'est ainsi qu'en débarquant à Thâna, notre voyageur note que ce pays habité de « gens tous idolâtres, car ils aourent le feu, les serpens et les arbres... est gouverné de Sarrazins qui le prirent par force d'armes », et il trouve aussi « les Sarrazins » maitres du golfe de Cambaye. Le renseignement n'est pas sans importance, et il ne suffisait pas de la simple indication que la dynastie de Tûghlak remplaça en 1321 celle de Khilji sur le trône de Delhi, pour faire apprécier ici l'exactitude d'Odoric. Dans le court espace de quelques années venaient, en effet, de s'effondrer, l'une après l'autre, sous les armes victorieuses d'Allâ-ud-din, les trois grandes monarchies indigènes de cette partie de l'Inde : au nord, les Solankis du Gujarât ; à l'est et sur la côte même de Thâna, les Yâdavas de Devagiri ; au sud, les Hoysalas de Dvârasamudra. En 1318, trois ans avant l'arrivée de notre voyageur, Harapâla, le dernier des souverains de Devagiri, qui avait repris les armes, avait été capturé et écorché vif par Mubârik, le successeur d'Allâ-ud-din. Après, comme avant, les insurrections furent fréquentes dans l'intérieur des terres et dans les parties difficiles du pays. Sur la côte, au contraire, dans les grandes places de commerce, on pouvait supposer que les gouverneurs musulmans surent maintenir l'autorité impériale, malgré les désordres inséparables d'un changement de dynastie. Mais ce n'était là qu'une induction probable ; le fait est rendu certain par le témoignage positif d'Odoric. — Une ou deux notes eussent aussi été les bienvenues pour faire la part de la fable dans les informations très curieuses et, en somme, exactes, qu'Odoric donne plus loin sur les us et coutumes du Malabar. De même, en ce qui concerne « l'église monseigneur Saint-Thomas », M. C. eût pu s'adresser mieux qu'au *Dictionnaire des reliques* de Collin de Plancy, pour élucider le petit problème que soulève la relation et qui paraît à peine soupçonné. Duquel des trois sanctuaires de Madras s'agit-il au juste ? De Maïlâpur, où se trouve le tombeau actuel ? Du Mont Saint-Thomas, ou fut trouvée la vieille croix avec ins-

cription péhlévie ? Ou du Petit Mont, où la tradition place la scène de la mort du saint ? On sait que les reliques actuellement révérées au premier de ces lieux saints ne furent découvertes (et alors transportées en majeure partie, sinon en totalité, à Goa) qu'en 1522, sous un édifice en ruines et dans les circonstances les plus suspectes. Ce que dit Odoric de cette « église », qu'elle est toute pleine d'idoles sans nombre et que, en réalité, elle était un temple hindou, semble bien pourtant se rapporter à ce sanctuaire de Maïlâpur, où, de temps immémorial, s'élevait le temple de Mayilâ-devî qui, aujourd'hui encore, est voisin de la cathédrale chrétienne. On remarquera que ni Odoric, ni Marco Polo ne précisent, qu'ils ne parlent ni de reliques, ni d'un tombeau proprement dit (le vénitien mentionne simplement un pèlerinage et des pratiques dévotes « au leu là où le saint cors fou mort », ce qui se rapporterait plutôt au Petit Mont), et qu'ils paraissent ne plus avoir trouvé, ni l'un ni l'autre, en ces parages, une communauté chrétienne à résidence fixe, pas plus que les Portugais du reste n'en trouvèrent une en 1517. En tout cas, ce que nous apprend Odoric de l'occupation complète par les infidèles des lieux où une tradition, dès lors ancienne, plaçait le martyre et la sépulture de l'Apôtre, est intéressant et méritait d'être relevé. Pareille chose ne se serait certainement pas passée sur l'autre côte, parmi les chrétientés plus puissantes et plus solidement organisées du Malabar. Il est singulier qu'Odoric, qui mentionne en passant la présence de Nestoriens à Thâna et plus au nord, ne dit rien de ces communautés du sud, sans doute parce que leur existence était dès lors trop connue. — Je crois aussi qu'une courte indication que toute cette côte de Coromandel était alors, depuis une douzaine d'années, soumise aux empereurs de Delhi, eût mieux renseigné le lecteur que le long extrait des Annales chinoises emprunté aux notes de Pauthier sur Marco Polo (il suffisait d'y renvoyer), où les identifications géographiques sont obscures et où les faits sont d'ailleurs présentés à un point de vue tout chinois, c'est-à-dire bien éloigné de la réalité des choses. — Voici bien des critiques ; mais, comme l'on voit, elles ne portent après tout que sur des desiderata inévitables et d'ordre secondaire. Elles ne peuvent rien enlever, dans ma pensée du moins, à la haute valeur de ce commentaire, qui serait parfait, si M. C. avait bien voulu, par ci par là, un peu l'alléger.

J'ai pourtant à lui chercher une dernière chicane. En plusieurs endroits il insiste sur « l'authenticité » de la relation. Or, il me semble que, sur ce point, il nous fallait, si non des réserves, du moins quelques explications. Sans doute ces Voyages d'Odoric ne sont pas une pièce fabriquée comme ceux de Mandeville. Mais, en pareil cas, l'authenticité comprend aussi l'autorité, et elle est subordonnée à l'exacte appréciation du rôle des intermédiaires qui nous ont transmis le témoignage. Pouvons-nous accepter à la lettre ce qui nous est dit de Guillaume de Solagna, qu'il redigea ces choses par écrit « fideliter.... sicut ipse frater Odoricus ore proprio exprimebat » ? Car tout revient à ce premier témoignage.

La rédaction subséquente de Henri de Glatz est si semblable à la première, que l'hypothèse d'une seconde version orale doit être *a priori* écartée. Évidemment, les compagnons d'Odoric avaient porté avec eux à la cour d'Avignon cette même pièce rédigée par le frère Guillaume, et c'est elle qui, avec des variantes et quelques additions facilement explicables, a servi de source à Henri de Glatz. Cela étant, la réponse ne me paraît pas douteuse, et je vois par ses notes que M. C. se l'est faite à lui-même ; seulement il a oublié de nous la dire en temps et lieu. A moins de tenir Odoric pour un menteur, ce qui est la dernière supposition à faire, on est obligé de convenir qu'il n'a pas « dicté » sa relation à frère Guillaume et que celui-ci a rédigé très librement, avec plus d'un lapsus de mémoire, les récits probablement bien plus étendus et plus circonstanciés du voyageur. Odoric, qui a donné tant de preuves de véracité et d'exactitude, n'a certainement pas vu tout ce qu'il voit chez son rédacteur, et il n'a pas non plus suivi le bizarre itinéraire que lui impute la relation : de la côte de Coromandel à Sumatra et à Java, de là à Bornéo et à Campâ (1) ; puis, retour à Ceylan par les Nicobar, et nouveau départ pour la Chine, en passant par les Andaman. Car, s'il l'avait fait, ce qui, après tout, serait possible, bien que cette partie de l'itinéraire soit précisément la plus chargée de fables, il aurait certainement relaté les circonstances qui l'y avaient forcé, et le frère Guillaume, de son côté, ne les aurait probablement pas omises. M. C. est trop bon géographe pour n'avoir pas noté ces invraisemblances ; mais il a laissé au lecteur le soin d'en tirer la conclusion.

La correction est parfaite et, en tout point, digne de la beauté du livre. Outre quelques lapsus insignifiants, voici quelques corrections que j'ai notées en passant : P. c. xxiii, l. 2 infra, au lieu de *histore*, lire *histoire* avec le fac-similé, où l'avant dernière lettre est une ligature pour *ir*. P. 75, note *a*, lire *sexagesimum*. P. 165, dans une citation, il est vrai, il y a une « latitude sud du méridien de Greenwich » qui fait un bien mauvais effet. P. 256, l. 1, au lieu de *vne* ,lire *ane*. P. 290, note 13, « queste » n'est pas un filet en forme de panier, mais une huche, une caisse. C'est le *cista* du texte latin; le flamand *kist*, *kest* (le traducteur était flamand), l'allemand *kiste*.

Le volume est muni d'un excellent index et d'une carte très commode, spécialement dressée par M. Cordier. A. Barth.

---

(1) Odoric est certainement allé en Campâ. Son observation que les femmes de ce pays se brûlent avec le corps de leur mari, observation pour laquelle M. C. n'a trouvé qu'un témoignage mal garanti et relatif au Cambodge chez Ramusio, est confirmée par les Annales d'Annam. Truong-Vinh-Ky, *Cours d'histoire annamite*, I, 97 ; Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, 243. *Cf.* Aymonier, dans *Excursions et reconnaissances*, XIV, 176. C'est une preuve de plus de l'exactitude d'Odoric. On sait du reste que les Hindous ont importé plus ou moins le sacrifice de la *sati* partout où ils sont allés en nombre, à Java, à Bali et jusqu'à la Chine, où la coutume ne fut supprimée par édit impérial qu'en 1729.

127. — **Christophe Colomb devant l'histoire**, par Henry HARRISSE. Paris, H. Welter, 1892. 121 p.

L'année 1892 a été féconde en livres, brochures, discours, etc., sur Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique. Il était facile de le prévoir. Ce qui peut surprendre et ce qu'il faut regretter, c'est que, une fois exceptée la très intéressante publication de documents faite par Madame la Duchesse de Berwick et d'Albe, il n'y ait à signaler parmi ces travaux aucune acquisition sérieuse pour la science On s'est généralement contenté de phrases éloquentes; pour réveiller l'attention, pour donner du piquant à de trop nombreuses dissertations sur un sujet aux trois quarts épuisé, les auteurs se sont attachés à de petits faits, incertains ou insignifiants, dont ils ont démesurément grossi l'importance et sur lesquels ils se sont appuyés pour édifier des paradoxes plus ou moins brillants et ingénieux. M. Harrisse, qui est, comme on sait, de beaucoup le plus compétent des écrivains de l'histoire colombienne, n'a pu voir surgir sans une sorte d'impatience facilement explicable, cette longue suite d'écrits improvisés; il n'a pas voulu, et l'on doit lui en savoir gré, laisser s'accréditer les fables nouvelles nées dans l'imagination de certains orateurs du centenaire. C'est ce qui nous a valu ce livre, où, sans avoir d'autre prétention que de résumer ce qu'il a déjà publié sur Christophe Colomb, sans y rien ajouter d'inédit, M. H. discute et réfute, avec une passion un peu vive, mais avec beaucoup d'ardeur et de verve, et aussi avec beaucoup de sûreté[1], les opinions erronées émises aussi bien en Espagne qu'en Italie, en Angleterre et en Amérique. Chose étrange, au moment où l'on célèbre l'anniversaire de cette grande découverte, c'est en faveur de Christophe Colomb que M. H. est forcé de batailler, tellement on a voulu, en Espagne surtout, éparpiller sur d'autres que le héros du centenaire, le mérite et la gloire de l'entreprise. Toute cette polémique est fort dextrement menée, si bien même qu'il faut demander grâce à M. H. pour l'académie espagnole d'histoire, dont les membres ne doivent pas, en bonne justice, être enveloppés tous et en bloc dans le mépris collectif que M. Harrisse, au point de vue scientifique bien entendu, professe ouvertement à leur égard. Si certaines de leurs conférences ont été trop louées à Madrid, ils ont été bien vertement repris par M. Harrisse, et peut-être n'avaient-ils en somme mérité « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ».

Avant de paraître en volume, ce travail de critique, écrit d'un style

1. Nous signalerons seulement à M. H. (p. 66), sans vouloir du reste soutenir la théorie qu'il combat, l'interprétation qu'il donne d'un texte cité dans sa note 99 et qui ne nous paraît pas exacte : Ce n'est pas Stephano Colombo qui aurait subi le martyre à Bougie, mais il aurait demandé la permission de recueillir le corps de Raymond Lulle, martyrisé par les Maures, avec l'intention de l'envoyer à Gênes. Ceci rend moins absurde l'hypothèse, toute gratuite d'ailleurs, qu'il ait pu recueillir les papiers de l'auteur de l'*Ars magna*.

alerte et amusant, avait été publié par M. Harrisse, en grande partie du moins, dans la *Revue hebdomadaire* (n des 14 septembre, 1er et 8 octobre 1892). S'adresser aux nombreux lecteurs de cette revue, c'était combattre auprès du grand public, trop facilement crédule, les théories nouvellement écloses sans leur donner le temps de se transformer en légendes. Ce n'est pas une précaution inutile.

H. LÉONARDON.

---

128. — **Gaignières, ses correspondants et ses collections de portraits**, par Charles de GRANDMAISON, archiviste d'Indre-et-Loire, membre non résidant du Comité des travaux historiques. Niort, A. Clouzot, 1892, grand in-8 de 156 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

M. de Grandmaison présente son héros à ses lecteurs en si bons termes que je ne résiste pas à l'envie de citer tout d'abord une partie de son exorde (p. 2) : « Cet homme n'a pas été inutile à son temps et à son pays. Il a passé sa vie entière à recueillir les monuments écrits ou figurés épars sur le sol de la France ; l'un des premiers (Peiresc l'avait précédé dans cette voie), il a substitué à l'amour exclusif des antiquités grecques et romaines l'étude passionnée des antiquités nationales ; il peut à bon droit être considéré comme le fondateur de l'archéologie française. Il a préparé pour ceux qui sont venus après lui des matériaux qu'ils auraient été impuissants à réunir, et il nous a conservé les dessins et les figures d'une grande quantité de monuments dont on chercherait en vain les traces sur notre sol bouleversé par tant de révolutions. Ce chercheur, cet initiateur est François Roger de Gaignières. MM. Léopold Delisle et Georges Duplessis ont publié sur lui d'intéressants travaux [1] ; mais tous deux ont cherché surtout à faire connaître les précieuses collections de manuscrits et de monuments figurés léguées par Gaignières à la Bibliothèque du roi, dont elles forment l'une des plus précieuses richesses. Tout en mettant à profit les travaux de nos savants devanciers, nous nous proposons un autre but. Nous voudrions, grâce à l'immense correspondance de Gaignières, faire connaître, à côté du collectionneur, l'*honnête homme,* comme on disait au XVIIe siècle, indiquer ses relations, ses illustres amitiés, et montrer sur quel pied distingué était parvenu à se placer dans le grand monde ce petit-fils d'un simple marchand bourgeois de Lyon [2]. L'heureuse ren-

---

1. M. de G. aurait pu mentionner encore une série d'excellents articles sur Gaignières et ses collections publiés par M. Ludovic Lalanne dans la *Correspondance littéraire.* Mention aurait aussi pu être faite d'une étude spéciale de M. Feuillet de Conches dans les *Causeries d'un curieux*, où le collectionneur du XIXe siècle s'étend avec complaisance sur le collectionneur du XVIIe.

2. Le fils du marchand Michel Gaignières abandonna la carrière du commerce, devint secrétaire du duc de Bellegarde et prit le titre d'écuyer dans son contrat de mariage (23 février 1642). Edme ou Aymé de Gaignières épousa, dans le bourg

contre que nous avons faite du catalogue, jusqu'ici inconnu, de nombreux portraits recueillis par Gaignières, nous permettra d'insister plus que nos savants devanciers sur cette partie importante de ses collections, même de lui restituer plusieurs peintures curieuses conservées au Louvre, à Versailles et chez divers particuliers, et qui proviennent de son cabinet, bien qu'on leur attribue une autre origine. »

M. de G. mêle à sa notice biographique sur Gaignières un grand nombre de documents, la plupart inédits [1], et la plupart aussi fort intéressants. Le premier de ces documents (p. 5-8) est une lettre du père de son héros, datée du 28 août 1648, qui contient un minutieux récit de la fameuse journée des barricades, et qui, selon la remarque de l'éditeur, « est peut-être le seul témoignage vraiment contemporain de l'événement, tous les autres ayant été plus ou moins arrangés après coup avec des préoccupations de parti ». Parmi les autres documents reproduits *in extenso* ou en partie par M. de G. nous citerons une lettre d'Aimé de Gaignières au P. Mersenne, deux lettres du docte Le Laboureur à R. de Gaignières, diverses lettres au même de Dom Audren de Kerdrel, de Dom Lobineau, de Dom B. de Montfaucon, de l'abbé de Louvois, de Dom Michel Germain, de Daniel Huet, évêque d'Avranches, de Claude Le Pelletier, de l'intendant Foucault, de Boileau, de l'abbé de Longuerue, du peintre Rigaud, de « l'aimable Coulanges, si connu par les lettres de Mme de Sévigné », de Clément (de la Bibliothèque royale), de la comtesse de Beaumanoir-Lavardin, sœur du duc de Noailles, de la duchesse de Guiche, fille de ce dernier, du maréchal duc de Boufflers, du comte de Guitaud, de Fléchier, de Bourdaloue, du P. de La Chaise, de Mme de Montespan, de Mme de la Sablière, etc. Tous ces documents ou extraits de documents sont accompagnés de tous les éclaircissements nécessaires. L'Appendice contient la liste complète des tableaux et portraits (en tout, 1,096 peintures) qui se trouvaient dans le bel hôtel construit par R. de Gaignières rue de Sèvres [2], magnifique

---

d'Entrains (Nivernais), Jacqueline ou Jacquette de Blanquefort, qui lui apporta en dot une somme de 6,000 livres. De cette union naquit François Roger, le 30 décembre 1642, date définitivement fixée par la découverte de l'acte de baptême, due à M. de Flamare, archiviste de la Nièvre, et dont le texte est reproduit (p. 3). C'est du duc de Bellegarde, parrain de l'enfant, que le futur amateur tenait son prénom de Roger.

1. M. de G. nous avertit (p. 14) qu'il emprunte quelques lettres de R. de Gaignières à la correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, publiée par L. Lalanne. Il avait imprimé, les croyant inédits, quelques billets de Fénelon, « bien persuadé qu'on ne doit rien laisser périr de ce qu'a produit, même au courant de la plume, l'un de nos plus excellents écrivains » (p. 41-45) ; mais il nous rappelle lui-même, un peu plus loin (p. 85), que ces billets avaient été déjà mis au jour par M. l'abbé Verlaque (Paris, 1874). On doit toujours trembler en annonçant de l'inédit.

2. En tête du volume a été reproduite, d'après une estampe du temps, la *Veüe de la maison de M. de Gaignières rue de Sève* (sic. La rue s'appelait alors ainsi) *au fauxbourg sainct Germain vis à vis les incurables*. M. de G. donne de curieux détails sur cette luxueuse et ruineuse construction (p. 64-67).

collection qu'il donna au roi en 1711. Cet inventaire, que l'on croyait perdu, a été retrouvé par M. de Grandmaison à la Bibliothèque nationale (Fonds Clairambault, vol. 1032 et 1047) et couronne à merveille un recueil qui, à tous les points de vue, fait honneur au nouveau correspondant de l'Institut [1].

T. de L.

---

129. — **Corrispondenza tre L. A. Muratori e G. G. Leibniz**, pubbl. da Matteo Campori. Modena, Vincenzi, 1892. 335 p. in-8. 6 l.

Quatre-vingt-dix-huit lettres uniquement relatives à l'histoire de la maison d'Este. Elles éclairent un peu l'histoire des recherches d'archives dans les premières années du xviii[e] siècle, et aussi l'histoire des prétentions archéologiques de la cour de Hanovre. Et elles manifestent une fois de plus quelques traits bien constants du caractère de Leibniz : souple et insinuant tant qu'il a besoin des services que Muratori ne lui marchande pas, arrogant et hautain le jour où il se heurte aux réclamations parfaitement légitimes du brave homme de bibliothécaire.

L. H.

130. — **Essais d'histoire et de critique dramatiques**, par Gustave Larroumet. Paris, Hachette, 1892. 1 vol.

Sous ce titre, M. Larroumet a réuni les huit morceaux suivants : *Œdipe roi et la tragédie de Sophocle; La comédie en France au moyen âge; De Molière à Marivaux; Shakespeare et le théâtre français; Beaumarchais : l'homme et l'œuvre; Le théâtre et la morale; Les comédiens et les mœurs; Les théâtres de Paris : troupes et genres.* Ecrits ou parlés dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la *Revue Bleue*, dans le cabinet de la direction des Beaux-Arts, à la Sorbonne ou à l'Odéon, ces articles se sentent agréablement des différents lieux où fréquentait l'auteur. Ils nous promènent d'Athènes au second théâtre français en passant par le moyen âge et l'Angleterre, les conciles et les coulisses, Molière et Beaumarchais, Tertullien et MM. Coquelin. Ils ont pour objet commun

---

5. Voici quelques observations : Le nom de l'auteur de l'*Histoire de la philosophie cartésienne*, membre de l'Institut, n'est pas *Bouiller* (p. 9), mais bien *Bouillier*. Le titre de l'ouvrage de Mersenne (même page) n'est pas assez exactement indiqué : c'est *Harmonicorum libri* et non *Harmonicôn libri*. Il y avait mieux à citer sur Daniel de Larroque qu'une simple note de P. Clément (p. 26). Signalons un double emploi au sujet de D. de Larroque et de P. Clément (p. 26 et p. 56). Il y a une méprise singulière dans cette phrase (p. 23) : « Gaspard de Lorner de Matha, évêque d'Aire, fera dessiner pour lui le tombeau de Saint-Quittère. » Le changement de sexe s'impose : Saint-Quittère doit faire place à Sainte-Quittérie. Si jamais on réimprime le volume, je demande instamment qu'on y joigne un index des noms si nombreux cités dans le texte et dans l'Appendice.

le théâtre, ce qui justifie leur titre. L'auteur espère qu'en dépit de la diversité des matières, on trouvera « dans ces études les mêmes idées et la même méthode ». Il est vrai, et cette méthode consiste, ce nous semble, dans l'alliage très piquant d'une érudition tout à fait digne de la Sorbonne et d'une information rivale de celle des *soiristes* les mieux pourvus de *tuyaux*, dans le concours d'une dialectique souple et vigoureuse et d'une curiosité intrépide des dessous de tous les sujets, dans le charme d'un esprit et d'une langue également limpides et naturels, dans une adresse caractéristique, à passer du grave au doux, du plaisant au sévère, enfin, dans un désir de plaire, toujours présent, toujours heureux.

On en peut juger dès le premier morceau. D'excellents aperçus sur le génie et la langue de Sophocle (pp. 6, 34, 37), et sur son ironie scénique (p. 36) s'y mêlent à une argumentation serrée contre ceux qui marchandent leur admiration à l'auteur d'Œdipe, depuis Voltaire jusqu'à M. Jules Lemaître; et le tout y fait bon voisinage avec des renseignements abondants sur l'interprétation, les décors, les recettes, voire même la chorégraphie de l'*Œdipe roi*, sous le lustre de la Comédie française ou au théâtre d'Orange, *sub dio*. Dans *La comédie française au moyen âge*, M. L. dit leur fait aux médiévistes intransigeants, tente de réduire, pièces en main, leur admiration de nos moralités, farces et soties à la portion congrue, c'est-à-dire au seul Patelin ou peu s'en faut.

On sait d'ailleurs qu'il y a toujours plaisir à lire M. L. sur Marivaux, et il a trouvé ici de nouvelles caresses pour son auteur et pour nuancer ses mérites, et pour différencier son sourire du rire de Molière, et pour lier sa fantaisie à celle de Shakespeare.

Sur Beaumarchais nous aurions trop à dire. Nous nous bornerons à prendre acte de la bienveillance plus grande dont la critique fait enfin preuve, avec M. Larroumet, envers celui dont nous fûmes l'avocat, par occasion d'abord, par sympathie ensuite. Mais pourquoi faire difficulté de « prendre Beaumarchais au sérieux » (p. 173), quand il y a lieu, et pourquoi ne voir qu'un « aventurier » (p. 171) dans celui qui ne fut pas seulement un munitionnaire de la guerre d'Amérique, mais un des promoteurs de l'intervention française, comme nous l'avons prouvé, avec l'approbation de certains publicistes américains très qualifiés et de M. Doniol, l'historien officiel de cette intervention, sans compter qu'il eut l'idée de percer l'isthme de Panama, par le Nicaragua, et la sagesse de s'en tenir aux résultats des études préliminaires. Un mot encore, mais pour un fait personnel, comme on dit au parlement. Afin de prouver qu'Angelucci a existé, nous avons publié une lettre de Beaumarchais où il avise un ami de ne pas payer pour lui, à l'échéance, un billet qui lui a été escroqué par le susdit Angelucci. M. L. observe que ce billet ne prouve rien, car on en suppose aisément de tout pareils pour les besoins de sa cause. Mais alors on les fait publier par les gazettes et Beaumarchais en avait justement une à lui. Or ce billet était adressé *à une amie intime* et c'est ce que M. L. eût dû répéter avec nous, *et il était resté*

*inédit jusqu'à nous*. Supposera-t-on que Beaumarchais l'avait écrit à notre adresse, pour que nous allassions l'extraire, après un siècle, de l'énorme fatras de ses papiers? Franchement, ce serait nous faire trop d'honneur.

Dans *Le théâtre et la morale* M. L. fait preuve d'une information vaste et sûre, d'une dextérité magistrale à gouverner entre tous les écueils du sujet, définissant l'art « l'imitation figurée de l'homme et de la nature, avec le plaisir pour but » (p. 203), ce qui le met à l'aise avec les moralistes chagrins, opposant avec une souplesse piquante et un bon sens limpide saint Thomas à Tertullien, saint François de Salles et Molière et le théatin Caffaro et d'Alembert et le cardinal Gousset et M. Dumas fils, à Bossuet, à Rousseau et à Louis Veuillot, pour conclure enfin, selon « la morale dite des honnêtes gens » (p. 234), sans heurter de près ni de loin les morales confessionnelles. C'est un tour de force. A cette face grave du sujet s'oppose la face plaisante, dans *Les Comédiens et les mœurs*. Quelle verve ici! Que d'anecdotes caractéristiques! Quelle érudition sur la matière et qui va des licences inénarrables de la scène antique aux plus malins échos des coulisses modernes! Le tout a le piquant, le naturel et parfois même le tour des récits de la Laure du *Gil Blas*, sans jamais quitter le ton de la bonne compagnie, et sans rien coûter à l'autorité de l'auteur qui sait glisser, à l'occasion, des moralités fort avisées (p. 231, 287, 293, etc...), éloquentes même (p. 236) Le dernier article qui roule sur *Les théâtres de Paris*, fait de documents puisés aux sources, comme bien on pense, offre des aperçus sagaces sur les différents publics, sur celui des premières notamment (p. 306 sqq.), sur « les effets dissolvants » du manque d'ensemble dans les troupes, de l'abus des étoiles, de l'américanisme de certains directeurs, sur la crise des *lundistes* et des théâtres, etc., etc.. Il mérite d'être étudié de près, tant M. L. rencontre heureusement sur les plus petits sujets. En somme, on lira M. Larroumet dans ce volume, avec autant de plaisir et de profit qu'on l'écoute ailleurs : c'est beaucoup dire.

Eugène LINTILHAC.

---

131. — **Grundriss der germanischen Philologie**, hrsg. von H. PAUL. Strasbourg, Trübner, 1892-93. In-8, fin, IIe vol. 1re partie, fasc. 5-6-7, p. 497-1,072.

132. — **Die Gedichte des Wilden Mannes u. Wernhers** vom Niederrhein p. K. KŒHN. (Schriften zur german. Philologie, VI). Berlin, Weidmann. 1891. In-8, XXXVIII et 90 p. 3 m.

133. — **Le poème et la légende des Nibelungen**, par H. LICHTENBERGER. Paris, Hachette, 1891. In-8, 442 p. 7 fr. 50.

134. — **Herrade de Landsberg**, par C. SCHMIDT. Strasbourg, impr. Heitz, 1892, (Tiré à 50 exemplaires, pas dans le commerce.)

135. — **Kritische Bemerkungen zu Fischarts Uebersetzung von Rabelais' Gargantua**, von J.-J. A. FRANTZEN. Strasbourg, Trübner, 1892. In-8, 86 p. 2 mark 50. (3e fasc. des Alsatische Studien.)

136. — **Zu J. C. Gottsched's Lehrjahren auf der Kœnigsberger Universitæt,** von J. Reicke. Kœnigsberg. Beyer, 1892. In-8, 81 p.

137. — **G. E. Lessings sæmmtliche Schriften**, p. Lachmann, 3. Auflage besorgt durch Franz Muncker. 7e vol. Stuttgart, Gœschen, 1891. In-8, xv et 479 p.

138. — **Le Laocoon de Lessing,** par Em. Grucker. Paris, Berger-Levrault. 1892. In-8, 73 p.

139. — **Gedichte von J. M. R. Lenz**, p. Karl Weinhold. Berlin, Hertz, 1891. In-8, xxii et 328 p.

140. — **Lyrik und Lyriker, eine Untersuchung,** von R. M. Werner. Hamburg. Voss, 1891. In-8. xvi et 639 p.

141. — **Der Streit ueber die Tragedie,** von Th. Lipps. Hamburg. Voss 1891. In-8. 79 p.

142. — **Weimar und Iena**, von Ad. Stahr, 3e éd. Oldenburg, Schulze. 1893. In-8, xv et 246 p.

Le *Grundriss* de la philologie allemande est terminé. Il ne restait, pour l'achever et le mener à bonne fin, que trois fascicules à paraître, le cinquième, le sixième et le septième du second volume. — Le cinquième renferme la suite de l'étude de M Th. Siebs sur la littérature frisonne et le commencement du travail de Ten Brink sur l'ancienne littérature anglaise dite anglo-saxonne. Malheureusement, Ten Brink est mort (le 30 janvier 1892) et il n'avait terminé que l'introduction et le premier chapitre; encore ce chapitre est-il incomplet. L'éditeur et le directeur du *Grundriss* ont néanmoins résolu de publier tel quel ce qu'on avait trouvé dans les papiers de Ten Brink, sans confier à un autre le soin de remanier et de compléter le travail; il était impossible, disent-ils, de trouver un collaborateur qui pût s'acquitter de la tâche en un court délai; il fallait paraître et ne pas retarder plus longtemps la fin du *Grundriss;* d'ailleurs, la lacune sera comblée dans une seconde édition. — Le sixième fascicule contient l'étude de M. Alois Brandl sur la littérature du moyen-anglais de 1100 à 1500, et celle de M. A. Lundell sur la poésie populaire scandinave. — Dans le septième, M. J. Meier traite de la poésie populaire en Allemagne et en Hollande; M. Brandl, de la poésie populaire en Angleterre; M. Sievers, de la métrique dans l'ancienne poésie germanique; M. Paul, de la métrique allemande; MM. Luick et Schipper, de la métrique anglaise.

Le sixième fascicule de la collection Rœdiger renferme les poésies du Wilder Mann (*Veronica, Vespasianus, Von der Girheit, Christliche Lehre*) et le poème de Wernher, *Die vier Schîven* ou les quatre roues. Ces poésies, publiées d'abord par W. Grimm (1839) et analysées de près par Pfeiffer qui voyait une faute à chaque ligne, méritaient d'être rééditées. M. Köhn s'est acquitté de cette tâche avec grand soin; il rectifie le texte en plusieurs endroits; il y joint des notes brèves et utiles (p. 78-90). Dans l'introduction, il étudie successivement le manuscrit, le mélange de dialectes qui caractérise les deux poètes, la rime et la versi-

fication (avec tableaux à l'appui), les sources — il insiste surtout, et naturellement, sur *Véronique* — le style. Suivant lui, et sa conjecture nous paraît excellente, le *Wilder Mann* signifie l'étranger, l'inconnu.

On ne saurait trop louer le travail de M. H. Lichtenberger sur le poème et la légende des Nibelungen C'est le fruit d'une étude consciencieuse; il résume très nettement les recherches des savants d'Allemagne; il classe fort bien les matériaux dont le poème est construit Le jeune érudit retrace d'abord l'évolution générale de la légende, passe en revue les documents divers qui nous la font connaître, apprécie l'importance de ces témoignages pour l'histoire de la tradition (sources de la légende dans l'Allemagne du Sud, éléments historiques, origine première), puis il étudie la légende du grand trésor, du *Hort* enfoui sous les flots du Rhin et qui, « dans le vague du mystère qui l'environne, nous apparaît comme une puissance fatale, comme un être malfaisant et formidable » (p. 104) — la naissance et jeunesse de Sigfrid, — Sigfrid, Gunther et les rois burgondes — Brunhild dans la tradition norroise et allemande — la mort de Sigfrid, les circonstances extérieures et la psychologie de cette légende — Attila dans l'histoire, dans la légende germanique et la tradition norroise, dans les réminiscences que les sources allemandes ont gardées de la légende ancienne, dans la légende allemande modifiée. — Kriemhilt et Hagen — l'arrivée des Nibelungen au pays des Huns et Volkêr d'Alzei — la mort des Nibelungen et les personnages de Dancwart, d'Irinc, de Rüedegêr, de Dietrich de Bern. Il fait la critique de la théorie de Lachmann qu'il regarde avec raison comme une hypothèse sans preuves positives. Enfin, il apprécie — trop longuement — l'œuvre littéraire, la façon dont les jongleurs ont transporté dans la poésie héroïque l'idéal chevaleresque des romans d'aventure, façon superficielle — car « ce qui a changé, c'est moins l'âme même des personnages que leur aspect extérieur, leurs attitudes conventionnelles » (p. 336). Il nous présente successivement le roi, le héros, la femme. L'appendice renferme un aperçu sommaire des questions que soulève la légende; l'auteur énumère les sources, collige les témoignages divers sur la *Sage* jusqu'au XIII[e] siècle, cite tous les ouvrages qui ont à l'heure actuelle une valeur réelle pour l'étude des *Nibelungen* On pourra le chicaner sur quelques points de détail; mais son livre est le meilleur ou du moins le plus clair, le plus vivant que nous ayons sur le sujet; il offre un tableau d'ensemble. La première partie mérite surtout des éloges, parce qu'elle était la plus difficile à traiter; il fallait séparer les éléments de provenance diverse dont la réunion a donné naissance au *lied* des Nibelungen, montrer les phases successives par lesquelles passa la légende, faire la part des différentes générations qui se la sont transmise; malgré des lacunes et quelques obscurités, grâce à une étude persévérante, à un

esprit lucide et sagace, M. H. Lichtenberger est venu heureusement à bout de cette tâche si ardue.

Le vénérable Charles Schmidt, le grand et infatigable érudit, nous envoie un travail qu'il a consacré à Herrade de Landsberg, cette figure si sympathique du moyen âge alsacien. Il la nomme Landsberg, bien qu'elle ne porte pas ce nom dans aucune charte émanée d'elle et qu'elle ne se le donne point dans son *Hortus deliciarum;* mais il suit la tradition du moyen âge qui plaçait la naissance de l'abbesse au château de Landsberg, et déclare qu'il n'a pas de raison suffisante pour contester le fait (p. 6). Il retrace l'œuvre de réforme que Herrade entreprit à Hohenbourg et que Rélinde avait déjà commencée, la fondation du prieuré de Saint-Gorgon, celle du couvent de Truttenhausen, l'augmentation du patrimoine du monastère, la conservation de ses droits seigneuriaux — et, à ce propos, il fait, d'après le règlement coutumier des droits que l'abbesse exerçait sur les gens de la montagne, un piquant tableau des plaids qui se tenaient à Hohenbourg (p. 11-13). Enfin, il analyse, d'après Engelhardt, le fameux *Hortus deliciarum* dont l'original a été détruit en 1870, et décrit quelques-unes des miniatures qui lui ont valu sa célébrité. Cette étude, augmentée d'un appendice de notes détaillées, est la meilleure que nous ayons sur l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Herrade.

Enfin! Voici que nous vient d'Allemagne une étude très consciencieuse, très fournie, qui apprécie justement les mérites de Fischart, le traducteur de Rabelais. M. Frantzen reconnaît que la *Geschichtklitterung* est en partie réussie et quelquefois excellente. Mais il prouve par de nombreux exemples, bien ordonnés et clairement exposés, qu'elle fourmille d'inexactitudes. Fischart, que Ganghofer met au-dessus de Rabelais, savait médiocrement le français; il n'a pas compris une foule de passages; il a traduit inconséquemment, sans dessein ni plan, et l'on trouve dans son œuvre des mots, des expressions, des phrases, des morceaux entiers qui défient tout commentaire. Schwarz n'a cité que quatre passages où Fischart n'a pas saisi l'original; Besson assure qu'on peut à peine relever quelques erreurs dans tout le volume. M. F. prouve que les fautes du traducteur sont innombrables : Fischart traduit « gué » par *Wacht* (guet), « cane » par *Rohr* (canne), « fromage » par *Getreid* (froment), « sanglouter » par *bluten,* l'infinitif « vivre » par *Futer und Proviand* (vivres), « un baton de cœur de cormier » par *welches im Chor war* (au chœur), etc. ; il ne sait pas compter en français et traduit « dix-sept mille » par *tausend sibenzehn,* « huit cent » par *hundert acht,* « sept cent mille » par *hundert siben tausend,* « quatre-vingts » par *vier und zwanzig,* etc. ; il traduit littéralement — et d'une façon absolument inintelligible — les gallicismes qu'il ne saisit pas (« battait à froid », *schlug im kalten;* « songeait creux », *traumet krauss im holen;* « fai-

sait le sucré », *stiess ihm Wurtz und Zucker aus Steinen;* « tirait au chevrotin » — c'est-à-dire buvait à l'outre, *schoss nach der Geisen;* « gagnait au pied », *gewann es zu Fuss;* « sautait du coq à l'âne », *sprang vom Hanen zum Esel;* « aculait ses souliers », *verguldet die Schuh,* etc.). J'en passe, et des meilleurs ; on peut conclure, avec M. Frantzen, que Fischart a lu son texte d'une façon très fugitive et inexacte, qu'il se laisse guider par des ressemblances de sons et des combinaisons fantastiques plus souvent que par la logique, que son œuvre est semée de passages très faibles et même absurdes (p. 51-52) [1].

M. Reicke a bien fait de tirer à part l'étude qu'il avait publiée dans l'*Altpreussische Monatsschrift* sur les années que Gottsched passa à l'Université de Kœnigsberg. C'est une excellente et définitive étude, puisée aux sources, sur les débuts de celui qui fut pendant quelques années le dictateur de l'Allemagne littéraire. Nous y apprenons que Gottsched était fils de pasteur et qu'il naquit à Juditten (et non Judithenkirch) le 2 février 1700, qu'il commença ses études en 1714 à Kœnigsberg, qu'il s'était voué à la théologie et surtout à la philosophie, mais qu'il s'essayait déjà dans la poésie et profita beaucoup des entretiens de Pietsch, qu'il dut, en janvier 1714, s'échapper en hâte pour ne pas être enrolé dans la garde du roi par un officier qui avait remarqué sa haute stature. Les notes qui terminent la brochure sont pleines de détails instructifs sur l'Université de Kœnigsberg et ses professeurs, sur la parenté de Gottsched, sur ses « disputations », etc. On lira volontiers l'élégie que le fugitif composait, lorsqu'il était menacé de « servir Bellone » et d'être «inscrit dans le gros livre qui fait de l'homme libre un esclave », ainsi que l'élégie qu'il fit en 1728 à l'occasion du soixantième anniversaire de son père et qui respire le désir de quitter la Misnie et de voir la Prusse et les bords de la Pregel.

Le septième volume de la nouvelle édition des œuvres complètes de Lessing par M. Muncker contient la fin des articles donnés par l'écrivain à la *Berlinische privilegirte Zeitung* de 1755 — M. Muncker les augmente de trois — et à la *Bibliothek der schœnen Wissenschaften* — il admet à tout hasard les notices sur Destouches, Regnard et Schönaich —, sa préface des « Chants de guerre » de Gleim — il insère également deux « Avis » antérieurs —, les Épigrammes de Logau et les cinq dissertations sur la fable.

Le travail de M. Grucker sur le *Laocoon* de Lessing est complet — et, ce qui vaut mieux encore, clair et agréable à lire. L'auteur expose d'abord le dessein de Lessing. Puis il analyse longuement, mais avec la

1. P. 22, Fischart traduit « lingotz d'or » par *gulden Leinwat;* il a lu évidemment « linges ».

plus grande netteté, le *Laocoon*, sans faire d'observations personnelles et en n'insistant seulement que sur quelques détails. Enfin, après avoir ainsi retracé le fond et la forme de l'œuvre, après avoir présenté les idées de son auteur dans leur suite et enchaînement, après avoir montré le plan et la méthode de Lessing, il prend la parole à son tour et discute, apprécie la valeur intrinsèque des théories esthétiques du *Laocoon*. On ne pourra que l'approuver sur tous les points. Lessing, dit-il fort bien, pose toujours une règle trop générale et trop absolue; et d'ailleurs, il n'a pas l'âme lyrique; c'est un ancien; « de même qu'il s'attache avec prédilection à la sculpture, dans laquelle il absorbe en quelque sorte la peinture, et nie la valeur de la peinture de paysage, de même sa théorie qui fait de l'action l'objet essentiel de la poésie, s'applique particulièrement à l'épopée et au drame, qui sont aussi les genres où la poésie antique a surtout excellé. Par la même raison, il sacrifie la poésie lyrique, qui, par son caractère plus intime, plus personnel, plus moderne, est à la poésie ce que le paysage est à la peinture » (p. 70). Mais M. G. ne se borne pas à signaler les lacunes de Lessing, à réfuter ses erreurs, à corriger ce que ses affirmations ont de tranchant et de radical; il sait reconnaître les vérités incontestables, originales, fécondes que nous devons à l'auteur du *Laocoon*, et il conclut que cette œuvre a été un manifeste, une machine de guerre, un instrument de démolition, mais qu'elle reste, dans ses grandes lignes, malgré son caractère fragmentaire et incomplet, un monument de haute critique philosophique, un modèle « de puissante et subtile dialectique, une sorte de constitution organique de la poésie qu'on a modifiée, élargie dans beaucoup de ses parties, mais qu'on ne saurait sans danger reviser dans son principe fondamental ». Cette étude, à la fois vigoureuse et brillante, nous fait désirer que M. Grucker achève et publie très prochainement le deuxième volume de son *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne* qui sera sans doute consacré à Lessing.

On désirait depuis longtemps une édition sûre et aussi complète que possible des poésies de Lenz. M. Weinhold vient de nous la donner. Il était tout désigné pour cette tâche : il avait déjà publié en 1884 le *Nachlass* dramatique du poète et en 1887 ses *Vêpres siciliennes*. Il fait paraître aujourd'hui les poésies imprimées et inédites qu'avait recueillies Maltzahn. Il les a rangées par ordre chronologique, en conservant l'orthographe des originaux, et il les accompagne de notes (p. 257-328) qui contiennent de précieux détails sur ces petits poèmes, sur les circonstances qui les ont suscités, sur les revues ou recueils où ils ont paru d'abord. Il attribue, avec Lœper, le poème 14 que Frédérique Brion avait annoté (*als ich in Saarbrücken*) non à Gœthe, mais à Lenz. Il fait de même et très justement, pour le poème 15, et n'admet pas, en dépit de Falck, le poème *Nun sitzt der Ritter an dem Ort*. L'introduction renferme une Vie de Lenz qui, sous sa forme concise, offre

l'essentiel et n'apporte que des informations exactes et probantes. On y remarquera les pages qui traitent des dernières années du poète, de son séjour à Pétersbourg et à Moscou. M. Weinhold sait reconnaître ce qu'il y avait de verve géniale et de talent dramatique en Jacob Lenz, et nous tenons compte de sa promesse : il projette, nous dit-il, une biographie détaillée du poète (p. IV).

La librairie hambourgeoise Voss a l'intention d'éditer sous le titre de « Contributions à l'esthétique » une série de volumes relatifs à la *Kunstwissenschaft* ou science de l'art. Les deux directeurs de la collection, MM. R. M. Werner et Th. Lips, ont donné l'exemple. Le premier publie sous le titre *Lyrique et lyriques* un très gros, trop gros volume qu'un critique a déjà qualifié d'ouvrage léger et superficiel. Le mot est dur, et peut-être M. W. n'a-t-il pas mérité cet « excès d'indignité ». A notre sens, il aurait dû faire moins de théorie. L'idée de l'ouvrage est, en tout cas, très méritoire, et, à certains égards, elle a reçu une heureuse exécution. L'auteur s'attache à montrer les influences, les *Momente* qui se produisent dans la composition d'une œuvre lyrique; il expose comment le poète manie et remanie les impressions qu'il reçoit des objets extérieurs; il refait pourainsi dire, pas à pas le chemin qu'une pièce de vers doit suivre dès les premiers instants de sa naissance jusqu'à l'heure où elle est enfin achevée et devenue une œuvre d'art. Il suffit d'ailleurs d'énumérer les titres des principaux chapitres pour comprendre le but que M. W. s'est proposé *das Erlebnis, die Stimmung, die Befruchtung, inneres Wachstum, Geburt, äussere Form, äusseres Wachstum*. Il y a dans tout cela beaucoup de remarques fines, de réflexions frappantes — qui auraient dû, il est vrai, être ramassées et condensées sous une forme plus saisissante et plus brève. On notera le recueil de témoignages apportés par les poètes lyriques eux-mêmes sur leur façon de concevoir et de produire leur œuvre, (cf. p. 27-46 les pages *zur Orientirung*), l' « exemple classique » tiré du Journal de Hebbel, et la manière dont divers auteurs ont représenté la neige qui tombe, etc C'est surtout par ce choix d'exemples et de citations que vaut le livre de M. Werner, par ce grand nombre d'extraits soit des confidences, soit des poésies des meilleurs lyriques de l'Allemagne. La terminologie de l'auteur est parfois vague, et les listes, les *Tabellen* qu'il dresse, ont quelque chose de subtil et de bien compliqué; mais, pour nous servir d'une de ses expressions (p. 297), rien n'est plus instructif que de comparer ainsi les procédés des différents poètes et de voir comme ils ont traité le même sujet, développé le « germe », dont ils avaient conscience (p. 326). Nous remarquerons surtout, à ce point de vue, les pages où M. Werner traite de la « variation », et du « contraste », de la trouvaille d'une « nouvelle pointe » ou de l'*Abrundung*, de l'*Ausgestaltung*, de la *Steigerung*, etc, de tout ce qui vient élargir, compléter, parfaire le poème. L'ouvrage témoigne d'une lecture très

étendue et rendra de grands services à ceux qui sauront le consulter ; c'est, en somme, une bonne et utile contribution à l'histoire de la psychologie poétique.

Le livre de M. Lips est une suite de réflexions sur la tragédie. Il combat successivement les pessimistes qui veulent inspirer au spectateur la « résignation », les optimistes qui parlent de « justice poétique » de « faute et châtiment », de « l'ordre moral du monde », les psychologues qui expliquent par une « passagère sensation de douleur » le plaisir que nous prenons aux œuvres tragiques. Il fait, à son tour, une nouvelle théorie de la pitié (*Mitleid*, p. 41), distingue deux sortes de tragédie, la tragédie proprement dite et ce qu'il nomme *ernstes Schauspiel* (p. 66), juge que la mort, l'*Untergang* du héros se justifie parce qu'il faut « trancher le conflit », parce que notre regard ne doit « plus aller en avant, au delà de l'œuvre d'art » et que la mort « transfigure le héros » (p. 77). Enfin, il conclut que le but de la tragédie est de « nous faire goûter la puissance du bien dans une personnalité qui se déploie dans la souffrance et la lutte contre le mal, de nous donner de la valeur du bien la plus profonde et la plus pure impression, impression qui n'est pas troublée, comme si souvent dans la vie, par la pensée de nous-mêmes, du succès extérieur, de la récompense et du châtiment, mais qui, sans s'attacher au détail particulier et à la surface des actes, rend justice à l'ensemble de la personnalité et à son être intime » (p. 79). Cette longue phrase est écrite en gros caractères ; j'aime mieux celle qui suit et qui termine le livre : il faut donc « se donner tout entier à la tragédie, n'y rien mêler d'étranger, et avant tout chercher notre satisfaction, non pas dans nos réflexions, mais dans l'œuvre d'art ».

La librairie oldenbourgeoise Schulze (Schwartz) publie une troisième édition du *Weimar und Iena* d'Adolphe Stahr, revue et augmentée d'un avant-propos par M. von der Hellen. L'ouvrage forme en réalité deux volumes, l'un sur Weimar, l'autre sur Iéna. C'est une série de causeries intéressantes sur l'histoire littéraire et artistique des deux villes à l'époque de Schiller et de Gœthe. Dans le premier volume, Stahr décrit Weimar, le parc, le jardin de Gœthe, la maison de Schiller ; il retrace la physionomie de « l'Athènes de l'Ilm » qui était au commencement de ce siècle, selon le mot de M^me^ Staël, plutôt un grand château qu'une petite ville ; il nous introduit dans la société de ce temps ; il nous emmène avec lui, à Eisenach, au milieu du peuple thuringien, ou à la bibliothèque de Weimar, parmi les portraits et les bustes des grands hommes de l'Allemagne littéraire ; il fait la biographie de la maîtresse de Charles-Auguste, Caroline Jagemann, et analyse le talent de Carstens. Dans le second volume, il nous transporte à Iéna, l'Iéna d'autrefois et celui d'aujourd'hui, et fait passer tour à tour devant nous,

Caroline de Wolzogen, Knebel, le chancelier Müller, Mme de Stein, Christiane Vulpius, etc. Stahr avait lu Gœthe et Schiller ; il ne cesse de les citer, et il les cite sans pédanterie, toujours à propos; il mêle à ces citations des réflexions ingénieuses, par exemple, sur le « trait révolutionnaire » qui se dessinait dans la jeunesse de Gœthe, sur l'amour du poète pour le peuple et son aversion pour le monde des cours, sur le dégoût que lui inspirait, ainsi qu'à Schiller, la morgue de la noblesse. Le livre pourrait être intitulé « un promeneur à Weimar »; mais ce promeneur est un homme de savoir et d'esprit qui jette, pour employer sa propre expression, des rayons de lumière sur le passé (I, p. 215).

A. Chuquet.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 3 mars 1893.*

Après avoir entendu, en comité secret, le procès-verbal de la partie secrète de la dernière séance, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Siméon Luce.

Quatre tours de scrutin ont lieu successivement et donnent les résultats suivants :

| | 1er tour | 2e tour | 3e tour | 4e tour |
|---|---|---|---|---|
| M. Eugène Müntz | 10 voix | 12 voix | 15 voix | 17 voix. |
| M. Louis Havet | 10 — | 10 — | 10 — | 14 — |
| M. Courajod | 12 — | 11 — | 8 — | 2 |
| Beautemps-Beaupré | 1 — | » | » | » |
| Votants | 33 | 33 | 33 | 33 |

M. Müntz, ayant réuni la majorité absolue des suffrages exprimés, est proclamé élu. L'élection sera soumise à l'approbation du président de la République.

L'Académie procède à l'élection d'une commission de huit membres, chargée de proposer un candidat pour le prix biennal. Sont élus MM. Ravaisson, Delisle, le marquis de Vogüé, de Rozière, Jules Girard, Heuzey, Gaston Paris, Barbier de Meynard.

M. Boissier communique, de la part de M. Ch. Diehl, professeur à la faculté des lettres de Nancy, une note sur une inscription découverte à Sériana (Algérie). C'est un fragment d'un message par lequel Quintus Anicius Faustus, légat de Numidie de 196 à 201, communique aux magistrats de ce lieu un fragment d'une lettre impériale, *partem epistulae s(acrae)*. Ce texte nous apprend que Sériana occupe l'emplacement de la ville romaine de Lamiggiga, qui formait une des stations de la voie de Lambèse à Sétif.

M. Halévy revient sur les inscriptions sémitiques découvertes par le comité oriental allemand à Zindjirli, et qui ont fait déjà l'objet de deux communications, l'une de M. Halévy lui-même, l'autre de M. le marquis de Vogüé. Il relève, dans le plus ancien de ces textes, un passage qui offre, dit-il, un grand intérêt, parce qu'il fournit une preuve formelle de la croyance à l'immortalité de l'âme chez les Sémites de Syrie au IXe siècle avant notre ère. Le roi Panammou Ier adjure chacun de ses successeurs futurs de faire, au moment de son couronnement, des libations particulières à son intention, qui se joindront aux sacrifices usuels en l'honneur du dieu Hadad : « Quand on aura, dit-il, prononcé mon nom et récité la formule : *L'âme de Panammou boira avec toi*, alors l'âme de Panammou boira avec toi. Mais celui qui négligera cette cérémonie funéraire verra son sacrifice repoussé par Hadad, et l'âme de Panammou boira avec Hadad seul. »

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : *Inventaire de Pierre Sureau, receveur général de Normandie, suivi du testament de Laurens Sureau et de l'inventaire de Denise de Foville*, publiés par J. Félix (publication de la Société de l'histoire de Normandie) ; — par l'auteur : Senart (E.), *the Inscriptions of Piyadasi* translated by G. A. Grierson.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 20 mars — 1893

**Sommaire :** 143. — HAUVETTE, Morceaux choisis d'Hérodote. — 144. SAKORRAPHOS, La Médée d'Euripide. — 145. Em. THOMAS, L'envers de la société romaine d'après Pétrone. — 146. LEA, Duel judiciaire et torture. — 147. BRAHM, Schiller, II. — 148, BISCHOF, Le Zriny de Kœrner. — 149. BOLTE, Le Mucedorus de Tieck. — 150. GEIGER, Berlin, I. — 151. D'EMBDEN, Heine. — 152-158. RICKERT, TRAUBE, MATHIEU, NETTER, PETAVEL-OLLIFF, CURTIS, Philosophie. — Chronique. — Académie des inscriptions.

143. — Hérodote. **Morceaux choisis**, publiés et annotés par Am. HAUVETTE, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Armand Colin, éditeur, 1892. 1 vol. in-12 de XVI-300 pages.

Il y a plaisir à signaler les bons livres classiques, surtout les éditions d'auteurs grecs. Un professeur de l'enseignement secondaire n'a pas de peine à faire accepter la lecture en classe d'une tragédie de Corneille ou d'un sermon de Bossuet, même si son auditoire n'a sous les yeux qu'une édition médiocre ; mais déjà, pour ce succès scolaire, Virgile et Cicéron ont besoin d'être aidés par un habile éditeur ; et quand on arrive à Platon, ou même à Hérodote, toutes les ressources de l'art et de la science ne sont pas de trop pour donner l'amour du grec à nos jeunes humanistes. C'est ce qui a été compris par M. Am. Hauvette dans ses *Morceaux choisis d'Hérodote*, qui font partie de l'élégante et agréable collection des classiques grecs publiés sous la direction de M. Alfred Croiset.

Une courte, mais substantielle *Préface* explique ce que fut l'œuvre d'Hérodote et la méthode de l'éditeur dans le choix des morceaux. « C'est le développement progressif de cette lutte contre l'empire formidable des Perses et les petites républiques de la Grèce, que nous avons voulu montrer dans Hérodote, et voilà pourquoi nous avons groupé les morceaux détachés de cette histoire sous cinq chefs principaux : 1° *Les Grecs d'Asie vassaux et sujets des rois de Lydie et de Perse*, — 2° *Les conquêtes de Cambyse et de Darius* ; — 3° *La révolte de l'Ionie et la première guerre médique ;* — 4° *L'expédition de Xerxès : les Thermopyles et la bataille de Salamine ;* — 5° *Les batailles de Platées et de Mycale.* » Mais comme des épisodes arrêtent souvent chez Hérodote la marche des évènements, à la suite des *récits historiques*, dans chacun des chapitres énumérés ci-dessus, M. H. a groupé sous le titre de *récits épisodiques* des extraits qui ne sont pas nécessaires à l'intelligence de l'ensemble, les uns qui ont une réelle valeur historique malgré les fables qui s'y peuvent mêler, les autres purement légendaires,

d'autres enfin où l'historien fait entrer « les réflexions morales ou religieuses que lui inspirent les grandes catastrophes ou les grandes victoires. » Et c'est ainsi que l'éditeur atteint le but qu'il s'était proposé : « faire connaître, dans des morceaux choisis, l'œuvre entière d'Hérodote, en respectant à la fois la conception grandiose de l'historien et le charme familier du conteur et du moraliste ».

Au choix judicieux des récits correspond un commentaire grammaticale et historique dont on ne saurait trop louer la précision et la sobriété. Le texte a été établi en prenant pour base l'édition de Stein, mais en puisant aussi à la famille de manuscrits trop négligée par Stein, et d'ailleurs imparfaitement étudiée jusqu'à ce jour, celle que A. Holder désigne par la lettre β ; les corrections et conjectures des savants modernes ont été mises aussi à contribution, avec beaucoup de tact, par M. Hauvette, et il donne dans la *Préface* la liste de ses emprunts (p. XIII-XVI).

Signalons seulement deux petites lacunes dans ce livre à tant d'égards recommandable. On y souhaiterait quelques cartes de l'empire perse et surtout quelques plans qui permissent de suivre plus commodément le récit des batailles : nous croyons, par expérience, que les élèves ne sont pas insensibles à ces détails. Il nous semble aussi qu'il eût été préférable de donner un aperçu du dialecte d'Hérodote, sans se contenter de renvoyer aux tableaux de la grammaire de MM. Riemann et Gœlzer ; l'expériences prouve encore que les élèves ne sont guère portés à recourir à une grammaire pour préparer une explication d'auteur.

Mais ces légères critiques n'enlèvent rien au très solide mérite du livre que nous venons d'examiner et auquel nous souhaitons le large et durable succès qu'il mérite.

Max. Egger

---

144. — Εὐριπίδου Μήδεια — ἐξέδωκε καὶ ἡρμήνευσε Γ. Μ. Σακόρραφος. Athènes, Sakellarios, 1891, in-8, 185-XXIV p.

Il n'y a pas très longtemps que s'impriment à Athènes des éditions savantes des classiques grecs M. Sakorraphos appartient, avec MM. Contos et Sémitélos ses maîtres, avec M Bernardakis et quelques autres, à ce groupe de philologues hellènes, qui a entrepris de ne pas rester en arrière, pour l'interprétation des textes anciens, sur l'Occident La nouvelle édition de la *Médée* est une preuve de ce généreux effort. Le plan seul en indique le caractère sérieux : comme dans les éditions françaises de la grande collection Hachette, à chaque page l'annotation critique est séparée des notes explicatives; comme dans la plupart des éditions allemandes, le volume se termine par un appendice où sont discutées les leçons des manuscrits, les corrections ou les conjectures des savants.

Dans sa préface, M S. reprend une question souvent débattue, celle de la *Médée* de Néophron de Sicyone, et il se prononce résolument contre l'hypothèse qui fait de ce poète un prédécesseur d'Euripide.

Parmi les arguments qu'il met en avant, il en est certainement qui ne manquent pas de force. Est-il vraisemblable qu'un poète tragique pût présenter au concours une pièce qui n'était sienne que par la forme, et dont l'économie entière était empruntée à autrui? Les règlements admettaient-ils de pareils emprunts? Et, si la *Médée* d'Euripide fut en ce genre une exception, comment Aristophane n'a-t-il pas trouvé l'occasion de reprocher au poète ce plagiat et de s'en égayer? En même temps peut-on ne pas tenir compte des textes d'après lesquels c'est Euripide qui « le premier » imagina, contrairement à la tradition corinthienne, de faire tuer les enfants de Médée par leur mère? Je suis frappé de ces raisons; mais je ne puis m'empêcher d'être également frappé des textes où il est dit qu'Euripide n'a fait qu'arranger la pièce de Néophron. Ces textes sans doute n'ont pas tous la même valeur. M. S. est libre de suspecter l'exactitude de Diogène Laërce, et de triompher des confusions de Suidas; mais comment écarter le témoignage gênant de Dicéarque, et celui plus gênant encore d'Aristote dans ses Ὑπομνήματα? M. S. nous offre il est vrai deux moyens, au choix, de nous en débarrasser : ou bien l'auteur de la notice de la *Médée* a faussement invoqué l'autorité de Dicéarque et celle d'Aristote; ou bien il faut corriger le texte, et au lieu de τὸ δρᾶμα δοκεῖ ὑποβαλέσθαι παρὰ Νεόφρονος, lire ... ὑποβαλέσθαι καὶ Νεόφρων. Voilà une façon ingénieuse de se tirer d'une difficulté. Malgré les efforts méritoires de M. S. la lumière ne nous paraît pas encore faite sur la *Médée* de Néophron ; si l'on songe que d'éminents critiques, entre autres M. Weil, ont abouti à une conclusion exactement contraire à la sienne, il est permis, en attendant des preuves nouvelles, de suspendre son jugement sur une question qui, après tout, n'est point capitale.

La *Médée* d'Euripide a-t-elle eu deux éditions? M. S. est de ceux qui en sont persuadés, sans qu'il apporte d'ailleurs, à l'appui de cette thèse déjà ancienne, aucune raison nouvelle de quelque valeur. Mais comment sait-il que, dans la première édition — en admettant qu'il y en eût deux — le poète avait traité la fable autrement qu'il ne l'a fait dans la seconde, qu'il y avait suivi la tradition de Corinthe, et qu'au dénouement de la pièce intervenait la déesse Héra? Où a-t-il puisé ces renseignements, sinon dans son imagination?

Le texte est étudié de près, et M. S. est très au courant de l'état de la critique. Lui aussi, après tant d'autres, apporte ses corrections. En voici deux qui, si elles n'ont rien de décisif, méritent peut-être l'attention : v. 13, αὐτῷ τε πάντα; v. 135, ἀπ' ἀμφιπόλου γὰρ ἐγὼ μελάθρου. Mais il en est d'inutiles. Pourquoi, au vers 186, substituer à μόχθου δὲ χάριν τήνδ' ἐπιδώσω, qui s'explique bien, μόχθον δὲ χάριν τῆσδ'... qui s'explique moins bien? Pourquoi remplacer (v. 577) καὶ παρὰ γνώμην ἐρῶ par κοὐ παρὰ... qui affaiblit le sens? Ailleurs (v. 890), pourquoi corriger en σ' ἀμείβεσθαι κακοῖς le texte des mss. σ' ὁμοιοῦσθαι, dont le sens est clair : « il ne fallait donc pas imiter (te rendre semblable à) des personnes qui

ne valent rien (comme les femmes). » — D'autres corrections sont ingénieuses, mais ne s'imposent pas et, en conséquence, ne devaient pas être introduites dans le texte. V. 708, κάρτα δ' ἔργῳ βούλεται, qui d'ailleurs, comme M. S. le remarque, viole la loi de Porson, est à reléguer aux conjectures. V. 850, ce n'est pas remédier à l'altération probable du texte que d'écrire : Τὰν οὐχ ὁσίαν μετ' ἄλλων ‖ σχέψαι... puisque malgré cela μετ' ἄλλων reste obscur. La conjecture d'Elmsley, μεθ' ἁγνῶν n'est pas si à dédaigner que le dit M. S. — V. 1181. Si la correction de M. Weil, ἀνειλῶν (mss. ἀνέλκων) est la meilleure de toutes, à quoi bon lui en substituer une autre, διώκων, qui a l'inconvénient de s'éloigner du texte des manuscrits ? On est tenté de croire d'ailleurs, avec Dindorf et avec Prinz que les vers 1181-82, inutiles pour le sens, ont été interpolés. — V. 1269 ἔπι (= ἔπεστι) γ' αἰὲν est faible pour l'idée exprimée, et entraîne une autre correction, πίτνει τ' pour πίπτοντ', au vers suivant.

L'annotation explicative, souvent prolixe, avec quelques remarques utiles, en renferme beaucoup dont on aurait pu se passer, qui sont de simples gloses. Est-il bien nécessaire d'interpréter στέγη par οἶκος (v. 1180), ἐς ἅλμαν (1286) par εἰς τὴν θάλασσαν, ἐκύρσατε (1363) par ἐτύχετε, etc ? Des observations de ce genre ne s'adressent, je le suppose, qu'aux élèves des écoles helléniques ; pour nous, elles déparent un peu une édition comme celle-ci, qui prétend avoir et qui a réellement un caractère scientifique.

Malgré certaines imperfections [1], l'édition que M. Sakorraphos a donnée de la *Médée* d'Euripide rendra des services en Grèce. Elle est un témoignage intéressant de la direction nouvelle qu'a prise depuis plusieurs années dans ce pays l'étude de la langue ancienne.

P. Decharme.

145. — Émile Thomas. **L'envers de la société romaine d'après Pétrone.** Paris, Hachette, 1892. In-12, xii-131 pp.

Décidément, Pétrone devient à la mode. Cette vogue s'explique comme celle dont Lucrèce jouit depuis une trentaine d'années : le public contemporain découvre dans ces vieux auteurs une merveilleuse conformité avec ses goûts, ses tendances, ses sentiments les plus intimes ; il s'étonne de les trouver si *modernes*, si vivants, et s'éprend pour eux d'une ardente sympathie.

Le roman de Pétrone a pour nous un double intérêt, comme œuvre littéraire et comme document pour servir à l'histoire des mœurs. M. Thomas le compare très justement aux figurines de Tanagra (p. ix). De part et d'autre, c'est un côté peu connu ou méconnu de l'art antique — le réalisme — qui se révèle à nous, et du même coup nous

1 Ajoutons que les fautes d'impression sont vraiment trop abondantes. La liste assez longue des *errata* ne les contient pas toutes.

entrevoyons le monde ancien dans sa vie de tous les jours et pour ainsi dire en déshabillé.

Il y aurait plusieurs livres à écrire sur Pétrone. La pensée qui a guidé M. T. dans la composition du sien me paraît quelque peu indécise. D'après le titre, on s'attendrait à une étude sur les mœurs de la société romaine au Ier siècle de l'Empire. En réalité, l'ouvrage est plutôt un essai littéraire sur le *Satiricon*.

Cet essai littéraire a de grandes qualités. Il est écrit de verve ; il est amusant, spirituel, instructif. Dans ses analyses, ses commentaires, ses réflexions et ses jugements [1], l'auteur se montre homme de goût [2] non moins que savant philologue. Comme je ne doute pas que son livre ne soit favorablement accueilli par le public lettré, je n'appuierai pas davantage sur l'éloge, et je passe à la critique,

Je me trompe peut-être; mais il me semble que l'étude de M. T. porte les traces d'une certaine précipitation. Sans parler de petites inexactitudes de détail [3], j'y ai noté des lacunes, des répétitions, et, par endroits, je ne sais quoi de vague et de flottant [4].

M. T. n'a pas mis assez en relief, à mon avis, la place qu'occupe Pétrone dans la littérature latine. Or, cette place est très élevée. Quand on songe combien la littérature d'imagination est pauvre chez les Romains, et quelle part y est faite à la convention et à l'imitation, on doit admirer le génie original qui, s'affranchissant de tout préjugé d'école et de toute pédanterie, a regardé la vie, a su observer la réalité avec tant de finesse et la rendre d'un trait si net et si délié. Trimalcion est un type immortel, qui suffirait à la gloire d'un écrivain. La littérature grecque n'a rien à opposer au *Satiricon* ; personne, ce semble, dans l'antiquité, n'a suivi la voie qu'avait tracée Pétrone, et il faut des-

---

1. Son appréciation de la théorie poétique d'Eumolpe et du poème de la *Guerre civile* (p. 48-53) est digne d'attention.

2. Excepté toutefois lorsqu'il compare Schliemann à Trimalcion (p. 97, note 2).

3. P. 5, note 4. Giton n'est pas un esclave (v. *Sat.*, c. LXXXI, p. 55, 17 : *die togae virilis* ; c. CVII, p. 73, 25, 29 et 38 ; c. CVIII, p. 74, 24 ; c. CXVII, p. 84, 7), mais on le fait passer pour un esclave. — P. 32. L'exclamation : *o lusum fortunae mirabilem!* ne se rapporte pas à « une rencontre invraisemblable ». — P. 33. Encolpe, à la vue du cadavre de Lichas, ne s'abandonne pas à « un mouvement de vengeance égoïste ». — P. 59. La citation de Tacite (*Hist.*, IV, 68) est mal appliquée. — P. 61. M. T. ne semble pas avoir bien compris ce que Pétrone a voulu dire c. IX fin et c. LXXI au commencement. — P. 64. Pétrone n'est pas le seul écrivain de l'Empire qui ait critiqué l'enseignement des rhéteurs : v. le *Dialogus de oratoribus*, c. XXX et XXXV. (Je m'étonne que ce passage important ait échappé à M. T.) — P. 85. La traduction de l'expression *qui per argentum aes videt* laisse à désirer. — P. 113. Marseille n'était plus, sous l'Empire, une ville pleine de licence : v. Val.-Max., II, 6, 7 Tac., *Agr.*, 4. — P. 121. « Dans la recherche des effets, Pétrone dépasse Tacite et va aussi loin que Sénèque » Ce jugement est assez singulier.

4. Pourquoi ne pas dire, par exemple, que Pétrone est franchement épicurien (v. surtout c. CXXXII : *pater veri... Epicurus*)? Ce serait plus clair que la longue dissertation des pages 89 et suiv.

cendre jusqu'aux temps modernes pour lui trouver des rivaux. Voilà ce qu'il était bon de dire, et ce que M. T. n'a pas dit bien clairement.

Sur la personne de Pétrone, sur l'époque où le roman a été écrit, sur les allusions qu'il peut contenir, M. T. se refuse à toute discussion. Je n'aime pas les conjectures téméraires, mais ce scepticisme me paraît excessif. Passe pour l'identification de l'auteur du *Satiricon* avec ce Pétrone qui fut le favori, puis la victime de Néron : elle est peut-être sujette à caution. Mais que le roman ait été écrit sous le règne de Néron, de nombreux indices ne permettent pas d'en douter [1]. Et quant aux allusions, si on a eu le tort d'en voir partout et de prétendre démêler un pamphlet dans le roman, encore ne faut-il pas fermer les yeux à l'évidence : il est tel rapprochement qui, examiné attentivement, eût pu jeter quelque lumière sur la méthode du romancier [2].

Je regrette que M. T. ne se soit pas occupé des sources du *Satiricon*. Ce que nous savons des *Contes milésiens* est si peu de chose qu'on doit nécessairement recourir à l'hypothèse, et l'hypothèse n'est pas du goût de M. Thomas. Mais on distinguerait plus aisément l'influence, sur le *Satiricon*, de la poésie satirique et dramatique des Latins. Ainsi, il n'est pas douteux que Pétrone ne se soit çà et là inspiré d'Horace, qu'il admirait fort. Le dîner de Nasidiénus ne lui aurait-il pas suggéré l'idée du festin de Trimalcion ? le dialogue d'Ulysse et de Tirésias, celle de l'épisode de Crotone ? le métromane d'Horace n'est-il pas comme l'embryon du personnage d'Eumolpe ? et la vieille Oenothéa ne rappelle-t-elle pas Canidie [3] ? M. T. remarque fort bien (p. 121) que Pétrone se sert volontiers des mots *mimus* et *mimicus*, et qu'il aime « ce qui sent les planches, quand cela sentirait la bouffonnerie et la farce ». Il a eu tort de ne pas pousser cette remarque plus à fond et de ne point rechercher ce que le romancier a pu tirer des mimes et des

---

1. Les peintures populaires du *Satiricon* devaient être tout à fait dans le goût de ce temps : on sait que Néron s'amusait à s'encanailler, à courir la nuit les bouges et les cabarets de Rome, et qu'il avait mis ce divertissement à la mode (Tac., *Ann.*, XIII, 25 ; cf. 47. Suét, *Nér.*, 26). Cf. Boissier, l'*opposition sous les Césars*, p. 275. — Au reste, M. Thomas après avoir dit (p. 1) que le *Satiricon* date de la fin du Ier siècle de l'Empire, estime ailleurs (p. 60 et 101) que Sénèque est vraisemblablement un contemporain de Pétrone.

2. Comparez le discours de Trimalcion (c. XLVII) au projet d'édit que la malignité publique attribuait à Claude (Suét., *Claud.*, 32 : *Dicitur etiam meditatus edictum, quo veniam daret flatum crepitumque ventris in convivio emittendi, cum periclitatum quendam prae pudore ex continentia repperisset*). Cette invention bouffonne des ennemis de l'empereur a dû avoir beaucoup de succès à Rome, et elle aura semblé de bonne prise au romancier, qui l'a appliquée très heureusement au personnage de Trimalcion. Mais il est absurde de s'imaginer, comme on l'a fait, que Trimalcion est une caricature de Claude.

3. Cf. Buecheler, Préface de l'édition de 1862. — M. T. lui-même fait un autre rapprochement (p. 78, note 2).

atellanes, genres encore très florissants sous l'Empire [1]. Personne ne contestera à Pétrone le mérite de l'originalité ; mais l'écrivain le plus original ne tire pas tout de son propre fonds; ses lectures, ses impressions littéraires déposent souvent en lui le germe de ses créations; n'est-il pas intéressant de voir comment ce germe s'est développé ?

Je m'arrête ici de peur qu'on ne m'accuse de vouloir faire, au lieu d'une simple notice, une étude de mon cru sur Pétrone. J'avais conçu, il est vrai, le dessein d'un pareil travail : M. Thomas l'a exécuté, et beaucoup mieux que je ne l'eusse pu faire moi-même [2].

Paul THOMAS.

---

146. — **Superstition and Force. Essays on the wager of law, the wager of battle, the ordeal, torture,** by Henry Charles LEA. 4e édit. Philadelphia. 1892, in-8, xvi-627 p.

Si la qualité d'un livre ne se mesure pas au nombre d'exemplaires vendus, au moins nous accordera-t-on que lorsqu'il s'agit d'un ouvrage qui s'adresse seulement à des esprits cultivés, son succès constitue une présomption favorable. Sous un titre quelque peu énigmatique M. L. a étudié les moyens primitifs auxquels les divers peuples ont eu recours pour chercher et trouver la vérité dans les contestations d'homme à homme ; à savoir le gage de loi, c'est à dire le serment avec cojurateurs, le duel judiciaire, les ordalies, la torture. Il a eu spécialement en vue l'Occident et le moyen âge, sans s'interdire quelques excursions dans l'Antiquité et l'extrême Orient. M. L. a pu améliorer sa quatrième édition, en ce qui concerne le duel et les ordalies, grâce à deux livres d'inégale valeur récemment parus, l'un du Dr Patetta, *le Ordalie* étude penétrante de droit comparé, remarquable par les aperçus philosophiques, l'autre, de M. G. Neilson, *Trial by Combat*, essai peu approfondi avec de nombreuses erreurs de détail. Ce jugement sur les travaux de MM. Patetta et Neilson est mien ; je ne veux pas faire peser sur M. L. un soupçon d'ingratitude envers M. Neilson qui lui a communiqué avec courtoisie le résultat de ses recherches. Quoiqu'il en soit, M. L. a heureusement utilisé les travaux de ces deux auteurs. Il n'a pas prétendu à

---

1. Ce que M. T. dit p. 122-124 est juste, mais incomplet. — Voici un trait où la réminiscence d'un jeu de scène est visible : *Pallio .. coccineo adrasum excluserat caput* (c. xxxii). Cf. Sén., *Epist. ad Lucil.*, CXIV, 6 : ... *ut pallio velaretur caput exclusis utrimque auribus, non aliter quam in mimo divites fugitivi solent.* — Sur la vie des petites villes et le langage des petites gens, le mime et surtout l'atellane pouvaient fournir à Pétrone de piquants détails.

2. Le présent article était sous presse quand j'ai reçu la consciencieuse *Etude sur Pétrone* de M. A. Collignon (Paris, Hachette, 1892), qui traite d'une façon approfondie certaines questions que je n'ai fait qu'effleurer. Si j'avais eu plus tôt connaissance de ce savant travail, j'aurais pu donner plus de corps à mon article ; mais il était impossible de le remanier, et d'ailleurs je ne vois rien d'essentiel à changer aux observations que j'ai présentées. — P. T.

une œuvre d'érudition, de recherche (pas de textes nouveaux, et peu d'interprétations originales), mais plutôt à une synthèse. Je n'entends pas dire que M. L. n'ait travaillé qu'à l'aide d'ouvrages de seconde main ; c'eût été abandonner l'excellente méthode qu'il avait suivie dans son Histoire de l'Inquisition au moyen âge. S'il a tenu compte, comme il convenait, des résultats obtenus par ses devanciers, il a aussi puisé directement aux sources, il a consulté les textes qu'il connaît parfaitement et dont il a cité les plus caractéristiques. Son livre se recommande par des qualités solides, la précision et la clarté. Les idées s'enchaînent bien, au moins dans chacune des quatre parties, car entre celles-ci les liens sont plus lâches; le titre indique de quelle nature ils sont.

En un mot le livre de M. Lea est d'une lecture agréable et c'est vraiment là un modèle de vulgarisation scientifique.

M. Prou.

---

147. — **Schiller**, von Otto Brahm. Zweiter Band, erste Hælfte. Berlin, Hertz. 1892. In-8, 311 p. 3 mark 60.

148. — **Des Kœrners Zriny**, von H. Bischoff. Leipzig, Fock. 1891. In-8, 90 p.

149. — **Mucedorus, ein englisches Drama aus Shakspere's Zeit, uebersetzt von L. Tieck**, p. J. Bolte. Berlin, Gronau. 1893. In-8, xxxix et 67 p.

150. — **Berlin, 1688-1840**. Geschichte des geistigen Lebens der preussischen Hauptstadt, von Ludwig Geiger. Berlin, Paetel. 1892. In-8, xii et 709 p. (1er vol. divisé en deux parties.)

Le second volume que M. Brahm nous avait promis sur Schiller, a paru ; mais ce second volume se divise en deux parties dont nous n'avons aujourd'hui que la première, si bien que l'entière publication comptera trois tomes, ce qui est fâcheux. Le volume que nous annonçons, offre toutes les qualités du précédent, et, comme son aîné, il est nettement et clairement composé. Il comprend deux livres, le troisième et le quatrième de l'ouvrage. Nous voyons dans le troisième livre, intitulé l'ami de Körner *(Kœrners Freund)*, Schiller commencer une nouvelle vie, s'établir à Leipzig et à Dresde, composer le *Don Carlos*, puis au milieu des orages de sa passion pour Henriette d'Arnim, retomber un instant dans l'inaction et la langueur. Le quatrième livre qui porte le titre un peu banal d'*Années d'apprentissage*, nous montre Schiller installé à Weimar, nouant connaissance avec les sœurs Lengefeld et jouant entre elles le personnage du comte de Gleichen, enseignant à l'Université d'Iéna, se vouant tout entier à l'histoire, puis, après la maladie qui faillit être mortelle et le triomphal voyage de Souabe, quittant l'histoire pour l'esthétique. Il y a parfois des longueurs dans le volume de M. B. et des répétitions (cf. p. 26 et 92); certaines citations pourraient être abrégées; quelques jugements sont trop favorables; les défauts du *Don Carlos* n'ont pas été suffisamment marqués; on

n'insiste pas assez, dans le chapitre des œuvres historiques, sur la « rhetorische Verve » et on n'indique pas les sources consultées par Schiller pour la *Guerre de Trente Ans;* on oublie de dire que le poète fut implacable envers Bürger. Mais le livre est aisément, joliment écrit, et il se lit avec le plus grand intérêt. Il renferme d'attachants portraits, comme celui de Körner (p. 7) et celui des deux sœurs Lengefeld (p. 136-137), de vives et curieuses peintures comme celle du Rosenthal (p. 16), de Weimar et d'Iéna, d'heureux rapprochements (cf. p. 52, 61 et 77). L'auteur unit l'art du narrateur au talent du critique; on ne saurait trop louer la façon dont il a conté les amours de Schiller et de Charlotte Lengefeld, et le chapitre de *Don Carlos*. Ce dernier chapitre est le « clou » du volume : comment s'est formé le drame, ce qu'il est, le rôle de Philippe et du marquis de Posa, tout cela a été finement analysé par M. Brahm [1].

M. Bischoff apprécie d'abord dans un jugement d'ensemble les drames de Körner et montre que la critique doit être indulgente à son égard, qu'il était en progrès, que le séjour de Vienne avait mûri son talent. Puis il passe à *Zriny* et prouve que Théodore a consulté, sur le conseil de son père, des sources historiques : *Ortelius redivivus et continuatus* (Nuremberg, 1665); le *De expugnatione Sigethi* de Budina et la *Zigethi vera descriptio et obsidionis ejus epitome* de Forgach de Ghymes, deux récits recueillis par Reusner (Francfort, 1603), la biographie de Zriny contenue dans le Plutarque autrichien de Hormayr (1807), ainsi que la tragédie de Werthes, *Niklas Zrini* (1790) et celle de Pyrker, *Zrinis Tod* (1810). Il reproduit tous les passages imités par Körner, retrace la genèse du drame et l'accueil qu'il reçut, apprécie ses qualités et ses défauts, prouve que le rôle d'Hélène fut écrit pour Toni, insiste sur les mots favoris du poète, sur des *Kraftworte* comme *donnern, schmettern, hinwürgen*, etc. On lui reprochera un peu de gaucherie et d'inexpérience, surtout dans l'arrangement de son livre; il aurait dû citer le texte des passages de Pyrker, montrer plus clairement ce que Körner doit à ses devanciers, analyser plus longuement les caractères des personnages, marquer avec bien plus de détail les imitations de Schiller. Mais son travail est une des plus utiles et des plus remarquables publications suscitées par l'anniversaire du 23 septembre 1891 [2].

M. Bolte a trouvé dans les papiers de Tieck, à la Bibliothèque royale de Berlin, une traduction en vers du *Mucedorus* entreprise par le poète et inédite jusqu'ici. Il la publie, en « modernisant » l'orthographe et en

---

1. P. 134 lire *Coudenhoven* (et non Coudenhaven).

1. Cf. notre article sur la publication de Rod. Brockhaus, *Revue critique*, 1891, n° 52.

signalant les fautes dans un appendice. Son introduction contient d'intéressants détails. M B. y signale les ressemblances entre le *Mucedorus* et le premier livre de l'*Arcadie* de Sidney; il prouve plus complètement encore que MM. Warnke et Pröscholdt, que Shakspeare n'est pas l'auteur du drame, puisque le *Mucedorus* n'a pu être composé qu'après l'apparition de l'*Arcadie* après 1590, et que Shakspeare, alors âgé de vingt-six ans, n'aurait pas écrit une œuvre « si peu mûre et si enfantine »; il atteste l'influence du *Mucedorus* sur la *Granida* du Hollandais Pieter Hooft (1605). Notons encore les pages sur le culte que Tieck avait voué à Shakspeare; sans Tieck, sans son enthousiasme passionné et durable, le poète anglais n'aurait pas conquis si facilement le droit de cité en Allemagne; mais, comme remarque M. Bolte, Tieck goûtait surtout les œuvres de jeunesse de Shakspeare, il aimait les « éclairs de génie, qui brillent au milieu de drames rudes et grossiers », et c'est ainsi que s'expliquent sa sympathie pour Lenz, le peintre Müller, Henri de Kleist, et son admiration pour les *Brigands* qu'il regardait comme la meilleure production de Schiller (p. xx). M. Bolte termine son introduction par une liste fort utile de tous les vieux drames anglais traduits en langue allemande depuis 1700 (à l'exception des drames authentiques de Shakspeare sur lesquels abondent les renseignements).

Le *Berlin* de M. Geiger est une histoire de la vie intellectuelle de la capitale prussienne depuis 1688 jusqu'à 1840. L'auteur nous donne aujourd'hui le tome premier qui forme deux volumes et s'arrête à la mort de Frédéric II. Ce tome comprend trois livres : I La fondation (1688-1713); II. L'âge de fer (1713-1740); III. Le siècle des lumières (1740-1786). M. G. nous présente d'abord Frédéric I<sup>er</sup> et sa femme Sophie Charlotte, puis les poètes, Besser, Canitz Neukirch, Peucker; on nomme déjà Berlin l'Athènes de la Sprée, il y a des fêtes, des illuminations, des représentations dramatiques. Mais l'Église fulmine contre le théâtre; c'est un temps de piété et de piétisme; Spener vit à Berlin et ses partisans y régneront longtemps encore. Pourtant, la science et les arts se développent; Leibniz préside l'Académie des sciences, Pufendorf compose son histoire du Grand Électeur; Schlüter entre au service du Brandebourg. Vient l' « âge de fer », le règne de Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, ou de l'étroitesse d'esprit (p. 187); Wolff est expulsé (p. 190); la superstition augmente; plus de poètes et d'artistes; les savants de cette époque se nomment Gundling et Fassmann; le grand poète, c'est Schönemann, et le grand acteur, Eckenberg. Mais voici Frédéric II et avec lui l'*Aufklärung*, la liberté de la pensée et de l'action (p. 329); Sack, Spalding et Teller enseignent le christianisme tolérant; Damm se proclame avec orgueil libre-penseur; Edelmann refuse de croire aux miracles et à l'enfer; et vers 1780, à la suite de Damm et d'Edelmann viennent Eberhard et Schulz, *Zopfschulz*. Qu'on voie sous le règne de Frédéric II la situation des Juifs; dans les pages qu'il leur consacre précédemment,

M. G. n'a pu parler que de prescriptions légales, de pressions méditées ou exercées, de contributions forcées (p. 84, 214, 380); sous Frédéric, des Juifs fondent des fabriques, quelques-uns se font estimer, et « par Moïse Mendelssohn ils deviennent Allemands » (p. 389). Toutefois, les gazettes « sont gênées et restent sans intérêt »; une chronique de la cour, les grands personnages, des événements tout à fait extraordinaires, l'éloge du roi et le blâme de ses ennemis, voilà leur matière (p. 396-397). Mais si l'*Aufklärung* manque dans les journaux, elle abonde, et, comme dit M. Geiger, se fait même trop sentir dans les revues; la critique y devient souvent une misérable chicane et l'*Aufklärung*, un plat rationalisme. C'est ici un des endroits les plus attachants de l'ouvrage et comme son point lumineux. M. G. passe en revue les recueils berlinois, les apprécie brièvement en une page substantielle (cf. par exemple, le jugement qu'il porte sur le *Druide* de Sucro, p. 417), insiste notamment sur la *Berlinische Monatsschrift* de Gedike et de Biester, sur la *Berlinische Bibliothek*, sur les « Nouvelles critiques » de Ramler. Mais Berlin accueille en même temps des écrivains de renom : Mylius qui rédige pendant deux ans la partie littéraire de la *Gazette de Voss;* après Mylius, Lessing qui a décidément tort de juger sévèrement la « liberté berlinoise » parce qu'il « voit, dans une colère impuissante, la domination de l'esprit français » (p. 454-455); Nicolai dont M. G. relève avec justice les grands services, car « il fallait combattre des préjugés de toute sorte, et le combat contre l'obscurantisme devait être mené non pas aimablement et à la pointe de la lance, mais rudement et à coups de massue » (p. 458); Krause, Ramler, la Karsch, Krüger, Burmann, Willamov. M. G. n'oublie pas les Français, d'Argens, Maupertuis, La Mettrie, d'Alembert, Voltaire, dont il analyse au passage les talents divers avec beaucoup de finesse et de savoir; il consacre quelques pages à Frédéric II écrivain. Les derniers chapitres du volume traitent de la science (l'Académie, ses travaux, ses concours et ses prix, ses membres, Lambert, Sulzer; les études de Büsching; Svarez; la Bibliothèque royale, etc.), de l'école et de l'éducation (les pensions françaises, les écoles privées, les méthodes, les essais de réforme, Rochow, Zedlitz, Hecker), du théâtre et de la musique (Schönemann, Schuch, Döbbelin, Koch, les représentations de *Götz*, des *Brigands* et des drames de Lessing, la chapelle royale, les opéras, Quantz, Graun, Kirnberger, Bach), de la situation morale et économique (commerce, fabriques, fêtes, redoutes, etc.), des beaux-arts (collections, Chodowiecki, etc.). Cette rapide analyse suffira peut-être à montrer tout ce que contient le volume de M. Geiger. C'est vraiment une histoire de la vie intellectuelle à Berlin; l'auteur n'a rien omis de ce qui se rapporte à son sujet; il retrace les divertissements du peuple aussi bien que les cérémonies de la cour, les progrès de l'industrie comme le développement de la peinture et de la gravure, la situation des petites écoles ou *Winkelschulen* comme celle des gymnases; il mentionne le chiffre de la population; il nous introduit

dans les auberges et les cafés ; il nous parle de la loterie et des institutions de bienfaisance. Il a consulté non seulement l'indispensable König, mais les archives berlinoises, les papiers de Gleim et la plupart des livres et journaux du temps. Il ne s'est pas laissé écraser sous la masse des détails : il domine son sujet ; il le divise nettement en périodes et en chapitres ; il l'expose d'une façon claire et agréable ; il mêle à son récit de piquantes anecdotes et de véridiques et jolis portraits ; il n'a pas fait une simple histoire locale, il a raconté un très considérable et très important épisode de l'histoire de l'esprit allemand, et nous attendons avec impatience le second volume qui paraîtra sans doute à la fin de cette année [1].

A. CHUQUET.

---

151. — **H. Heines Familienleben,** von seinem Neffen Baron L. v. EMBDEN mit 122 bisher ungedruckten Familienbriefen, etc. Hambourg, Hoffman et Campe, 1892. 344 p. et 4 portraits.

La nièce de H. Heine, princesse *della Rocca*, avait déjà publié sur son oncle un livre de « souvenirs » très suspect. Le neveu du poète a cru le moment propice pour imiter sa sœur, et après avoir fait annoncer une année durant par toute la presse allemande la trouvaille qu'il avait faite, il livre au public un pauvre petit volume contenant cent vingt deux lettres ou billets écrits par H. Heine à sa nièce et à sa sœur (qui vit encore à Hambourg) entre les années 1823 et 1856. Comme toutes les lettres d'affaire ou de famille écrites par H. Heine, celles-ci sont insignifiantes : nul ne fut moins « épistolier » que le poète des Lieder. — On savait dès longtemps sa profonde affection pour sa mère et sa sœur, les seules personnes de la famille, avec son oncle Salomon, qui ne l'eussent point trahi, volé ou torturé ; cette vaine publication n'ajoute rien à l'histoire intime de H. Heine et ne peut que chagriner ses admirateurs, à moins qu'ils ne soient curieux du nombre de chapeaux envoyés par Mme Heine, cette jolie et sotte Mathilde, à sa belle-mère et à sa belle-sœur

En revanche, le commentaire historique du Bon de Embden est criblé d'erreurs. L'éditeur semble ignorer à la fois les travaux de Hüffer et d'Elster, et jusqu'aux œuvres même de son oncle. De toutes ses erreurs, je ne relèverai que la suivante ; il soutient que H. Heine est né le 13 décembre 1799 ; or, il est maintenant démontré par Elster qu'il faut reporter cette date au 13 décembre 1797, et pour quelles raisons la famille a rajeuni le poete.

Jules LEGRAS.

---

1. P. 706, les *Mémoires* cités ne sont sûrement pas de Custine ni d'un de ses officiers : — p. 510 et 617 on aurait pu citer les assertions de Guibert sur la troupe française, sur les manufactures de draps, ainsi que sur l'aspect de Berlin (*Voyage en Allemagne*, 1803, vol. I, p. 233, 235, 240).

152. — H. RICKERT. **Der Gegenstand der Erkenntniss**. Friburg i B. Mohr, 1892, 91 p. in-8. 2 m. 20.

153. — Fr. TRAUB. **Die sittliche Weltordnung**, ibid., 1892, 96 p. in-8.

154. — **Aus den Papieren eines unbekannten Denkers.** Oldenburg u. Leipzig s. d. 79 p. in-12.

155. — H. MATHIEU. **Un peu de philosophie naturaliste.** Paris, Alcan, 1892, 284 p. in-12.

156. — A. NETTER. **La parole intérieure et l'âme.** Paris, Berger-Levrault et Alcan, 1892. 165 p. in-12.

157. — E. PETAVEL-OLLIFF. **Le problème de l'immortalité**. Paris, Fischbacher, 1891-1892. 2 vol. in-8, 441 et 499 p. 12 fr.

158. Mattoon MONROE CURTIS. — **Philosophy and physical science.** Cleveland (Ohio), 1892, 53 p. in-12.

I. — L'étude de M. Rickert est sage, et consciencieuse, et bien banale. On ressent une réelle tristesse à voir des esprits sérieux et appliqués s'épuiser ainsi, après cent autres, à démontrer la réalité transcendante par la nécessité logique, etc. Si c'est là tout ce qu'on peut attendre désormais du néo-criticisme, mieux vaut tout que ce stérile gâchage de forces.

II. — M. Traub s'est assimilé tant bien que mal beaucoup de Kant, un peu de Cohen, un peu de Herrmann. Il nous démontre, dans un esprit lamentablement orthodoxe, que l'ordre de la nature n'est qu'un élément de l'ordre moral du monde, qui réclame lui-même comme base inébranlable la foi religieuse. — Après tout, il ne faut demander à personne autre chose que ce qu'il veut donner. M. Traub est pasteur et n'écrit sans doute pas pour des philosophes.

III. — Les « Papiers d'un penseur inconnu » font l'effet d'une mystification. Ces quelques pages d'aphorismes obscurs, humoristiques et barbouillés de français sont extraites, nous dit-on, d'un volumineux manuscrit déposé, il y a vingt-cinq ans, chez un M. Pietsch par un anonyme qui n'a point reparu. L'ouvrage est publié par une société constituée, semble-t-il, dans le but de faire parler des tables. Il n'y a de sérieux dans tout cela qu'un détail : le produit de la vente du livre sera consacré à venir en aide à des écrivains nécessiteux. Ou est-ce encore là de l'humour?

IV. — M. Mathieu s'est proposé de résumer en un manuel bien clair et bien simpliste les résultats les plus généraux de la science moderne. Il a fait de la vulgarisation estimable ; il a cru faire de la philosophie, et a gratifié sa philosophie de l'épithète « naturaliste ».

V. — Le petit livre de M. Netter est une diatribe candide et puérile contre la science, en faveur de la distinction radicale entre l'homme et la bête, en faveur du Règne humain, en faveur de l'accord entre la religion et la science. Je connais peu de choses aussi naïves.

VI. — Le gros ouvrage de M. Petavel-Olliff est précédé d'une Lettre-préface de M. Secrétan. M. Secrétan voudrait bien être immortel ; s'il a lu le livre de M. Petavel-Olliff, sa quiétude doit être à présent complète : il le sera. Il le sera avec peu de gens. M. Pétavel-Olliff a consacré sa vie

à discerner exactement ceux qui le seront d'avec ceux qui seront irrémédiablement anéantis Il a, je ne dirai pas condense, mais ramassé dans cet ouvrage les principes de sa doctrine et les effets de sa propagande. Cette admirable sérénité est d'un autre âge.

VII. — La brochure de M. Monroe Curtis n'est pas un chef-d'œuvre; ce n'est qu'une leçon d'ouverture, un peu confuse et médiocrement ordonnée, mais on y sent au moins, sous les banalités et les erreurs, un esprit qui est de notre temps et qui vit. Cela est moins commun qu'on ne voudrait le croire.

Lucien Herr.

# CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen décernera en 1894 un prix de 700 fr. (prix Gossier) à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : « Examiner en quoi a consisté la réforme de la Coutume de Normandie « au XVIe siècle et signaler les différences entre l'ancien Coutumier et la Coutume « réformée. » En outre, elle décernera un prix de 500 fr. (prix de La Reinty) à l'auteur du meilleur ouvrage manuscrit ou imprimé, écrit en français, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine importance, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles, présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle.

— M Albert Schulz a publié un *Catalogue méthodique* des revues et journaux parus à Paris jusqu'à la fin de 1892, contenant le titre, l'année d'origine, l'adresse de l'éditeur ou de l'administration, le mode de publication et le prix d'abonnement pour Paris, la province et l'union postale; il fait suivre ce catalogue d'une *Table alphabétique* de tous les journaux (Albert Schulz, 4, rue de la Sorbonne, 1893, in-8°, 85 p.).

— Deux volumes nouveaux, pleins de détails piquants, viennent de paraître dans l'intéressante collection que M. Alfred Franklin publie à la librairie Plon sous le titre *La vie privée d'autrefois;* l'un est intitulé *Les chirurgiens*, l'autre, *Le café, le thé et le chocolat.*

BELGIQUE. — Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de notre ancien collaborateur Joseph Gantrelle, professeur émérite de l'Université de Gand. Il était né à Echternach, dans le grand duché de Luxembourg, le 18 janvier 1809, et il est décédé à Gand le 24 février dernier.

HOLLANDE. — Nous recevons de M. l'ingénieur J.-C. Ramaer, du Waterstaat du royaume des Pays-Bas, un vol. in-4° de 272 pages, accompagné de 7 cartes, et intitulé *De Omvang van het Haarlemmermeer en de meren waaruit het ontstaanis, op verschillende tijden vœœr de Droogmaking* (Amsterdam, 1892). Ce bel ouvrage, comme son titre l'indique, étudie, aux différentes époques où des documents certains permettent de les retrouver, les limites et le pourtour de la mer de Haarlem, en rendant compte des raisons qui ont amené les changements. Les archéologues consulteront avec intérêt, pour l'époque romaine, le chap. XXIV. Les cartes, dont la première reproduit une partie de celle de la Hollande Nord donnée en 1575 par Joosz Beeldsnyder, sont fort intéressantes; et les p. 269-271 contiennent une nomenclature des documents de cette espèce depuis le XVe siècle. La recherche

s'arrête, naturellement, à la limite marquée par le titre, c'est-à-dire à l'opération du desséchement terminée en 1852.

Hongrie. — Après le Festus de M. Thewrewk, les *Editiones criticae* publiées par l'Académie hongroise ont donné : *Scholia vetera in Nicandri Alexi pharmaca*, recensionem ab Eug. Abel inchoatam ad finem perduxit Rudolphus Vari. — Abel, peu avant sa mort, avait collationné le manuscrit principal de ces scholies (Gottingensis, ms. phil. 29), qui contient les scholia vetera ; parmi les scholia vulgata il a comparé celles du manuscrit de Leyde, tandis que Vári a vu le Riccardianus de Florence et a établi d'après ces trois manuscrits une édition qu'on peut dire définitive. Les deux classes de scholies sont imprimées en caractères différents et de nombreuses et heureuses conjectures rehaussent la valeur de cette édition.

— La Commission littéraire de l'Académie publie depuis 1890 les listes de tous les élèves hongrois qui, au moyen âge, ont fréquenté les universités étrangères. Dans le premier fascicule de cette publication (1890), Jules Mokos a dressé la liste des étudiants magyars qui ont été inscrits à l'Université d'Iéna. Le 2e fascicule vient de paraître, sous le titre : *Magyarovszagi tanulok a bécsi egyetemen* (étudiants hongrois à l'Univ. de Vienne, cvi et 365 p.). L'auteur, M. Charles Schrauf, attaché aux Archives de la cour de Vienne, a donné la liste des Hongrois qui de 1365 jusqu'à 1460 ont fréquenté cette école et les quatre collèges (Australes, Rhenenses, Ungari et Saxones). Il étudie dans tous les détails la situation des étudiants hongrois et donne en de nombreuses notes et appendices maints éclaircissements que pourront utiliser les historiens des études en Autriche-Hongrie à cette époque. Il reste encore à publier la liste des Universités de Prague et de Cracovie ; ces deux centres avec Vienne ont avant la Réforme surtout attiré la jeunesse hongroise.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 10 mars 1893.*

M. Eugène Müntz, dont l'élection a été approuvée par décret du président de la République, est introduit et invité à prendre place parmi ses confrères.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 7 mars : « Un effondrement au Palatin, la chute d'une partie du mur soutenant les terres au-dessus desquelles, à une hauteur de huit à dix mètres, s'élève la Villa Mills, a failli entraîner, avec plusieurs des grands arbres qui l'avoisinaient, cette villa elle-même qu'on souhaite depuis si longtemps de voir disparaître. — M. le professeur Barnabei a montré à l'Académie des Lincei deux fragments d'anses d'un vase de bronze : un taureau et une lionne d'un très beau travail archaïque et d'un admirable patine. Les fragments du vase avec ceux du trépied qui le soutenait ont été découverts près d'Ascoli, non loin de la côte de l'Adriatique. On a trouvé à plusieurs reprises dans cette région de beaux fragments d'ouvrages de bronze, ouvrages grecs sans doute, que les Tarentins apportaient pour les échanger contre la laine nécessaire à leur industrie de teinture. — La science aura eu sa part dans les fêtes du jubilé de Léon XIII. Le sultan a fait présent au Pape du marbre portant l'inscription d'Albercius, évêque de Phrygie au commencement du IIIe siècle, inscription grecque connue depuis longtemps, où il est question du poisson mystique, et de grande importance pour l'archéologie chrétienne. — M. de Rossi va publier une Notice sur les accroissements qu'a reçus sous Léon XIII le musée chrétien de la Vaticane. Une série de Rapports officiels rappellera toutes les notables améliorations apportées par le Saint Père aux conditions du travail scientifique, toute une suite de catalogues d'imprimés ou de manuscrits des divers fonds livrée à la publicité, la formation d'une salle de consultation, etc., sans parler de l'ouverture des Archives. »

M. Casati, conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, adresse une nouvelle lettre relative au lion de Saint-Marc à Venise. L'opinion qui attribue ce monument au XIIe siècle de notre ère vient d'être soutenue par un Italien, M. Giacomo Boni. M. Casati la combat pour trois raisons : 1° le bronze du moyen âge contenait généralement 1/4 ou 1/5 de plomb, celui du lion de Venise se compose de cuivre avec

15 o/o d'étain ; 2° le style du lion de Venise ne rappelle en rien l'art du moyen âge ; 3° l'exécution d'un monument semblable au XII<sup>e</sup> siècle aurait laissé des traces dans les archives des villes italiennes. M. Casati maintient qu'il y a de fortes raisons d'attribuer au lion de Saint-Marc une origine étrusque.

M. G. Schlumberger fait passer sous les yeux de ses confrères un ivoire chrétien fort ancien que le Louvre vient d'acquérir, et qui est, dit-il, une des pièces les plus curieuses de cette série dans notre Musée national. La face antérieure, sculptée, représente un apôtre prêchant au milieu d'une foule d'auditeurs vêtus de costumes analogues à celui des personnages des mosaïques de Ravenne. Il s'agit peut-être de saint Paul prêchant aux gentils. Les auditeurs sont groupés sous la porte d'une ville en miniature, dont les principaux monuments de formes très diverses, sont figurés en relief, peuplés de petits spectateurs qui, penchés aux fenêtres et aux balcons, écoutent eux aussi la prédication du saint. La disposition très particulière des édifices, l'irrégularité voulue avec laquelle ils se dressent les uns à côté des autres, la variété très caractérisée de leurs formes, la présence d'un vaste portique demi circulaire central, toutes ces circonstances réunies permettent de supposer que l'artiste a voulu représenter une cité en particulier, cité probablement très connue.

M. l'abbé Duchesne indique un rapprochement entre deux détails de cette sculpture et deux épisodes de la prédication de saint Paul. En Troade, les *Actes des Apôtres* parlent d'un jeune homme qui s'endort près d'une fenêtre et tombe sur le sol : à droite de l'ivoire, on voit une figure d'homme qui a la moitié du corps en dehors d'une fenêtre. A Iconium, selon la legende de sainte Thècle, la jeune sainte, écoutant de sa fenêtre l'apôtre qui prêchait dans une maison voisine, était si absorbée par l'éloquence de saint Paul que sa mère ne pouvait la décider à s'éloigner : les figures de la mère et de la fille se voient à gauche de l'ivoire, faisant pendant à celle du jeune homme qui tombe de la fenêtre.

Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche est décerné à M. Babelon, conservateur à la Bibliothèque nationale, pour son nouveau volume du *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale.*

M. le comte de Mas Latrie termine la lecture de son mémoire sur l'emploi du poison comme moyen de gouvernement dans l'ancienne république de Venise. Ce travail est fait tout entier sur les procès-verbaux authentiques des inquisiteurs d'Etat dans le conseil des Dix. Il montre l'usage des décrets d'empoisonnement répandu dès le XV<sup>e</sup> siècle, très fréquent au XVI<sup>e</sup>, usité encore au XVII<sup>e</sup>; on en trouve les derniers exemples au XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1729 et en 1775. Ont été l'objet de décrets d'empoisonnements :

Les rois de France Charles VIII et Louis XII;
Les empereurs Sigismond et Maximilien I<sup>er</sup>;
Les sultans Mahomet II, Bejazet II et Sélim III, et sept ou huit vizirs.
Le connétable de Bourbon, le duc Jean-François Gonzague de Mantoue, le duc Alphonse de Calabre, le comte Louis dal Verme, le comte Jérôme Riario, le comte de Bonneval, le comte Jean de Politza, le cardinal de Gurck, un évêque dalmate, etc.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur le passage du Jourdain à pied sec par les Israélites. La tradition d'une interruption soudaine et miraculeuse du cours du Jourdain en pleine crue, rapportée par le livre de Josué, repose, selon M. Clermont-Ganneau, sur l'observation d'un fait naturel : le Jourdain est sujet à des interruptions de ce genre, amenées, au moment des grandes crues, par l'ébranlement des terres riveraines. Un fait analogue à celui que raconte la Bible est rapporté, en des termes dont l'extrême précision doit inspirer toute confiance, par l'historien arabe Nowairi : en l'an 1267 de notre ère, pendant une crue du fleuve, l'éboulement d'un monticule qui surplombait le courant arrêta subitement le cour des eaux, et l'on put pendant quatre heures travailler à pied sec à la réparation des piles d'un pont récemment construit par ordre du sultan Beibars. Ce pont, dont les ruines subsistent, avait été bâti en un point situé entre Dâmié et Qarawâ, à une trentaine de kilomètres au nord de Jéricho.

M. Philippe Berger commence une communication sur les tatouages tunisiens.

Ouvrages présentés : — par M. Schefer : RŒHRICHT, *Regesta regni Hierosolymitani* ; — par M. de Barthélemy : *Lettres inédites de Bertrand de Vignoles*, publiées et annotées par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE ; — par M. Croiset : COUGNY, *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, tome VI, par M. Henri LEBÈGUE ; — par M. Clermont-Ganneau, au nom de M. Lœytved, consul de Danemark à Beyrouth : CURTIS, *les Restes de la reine des villes* (album de monuments de Constantinople); — par M. Senart : SPECHT (E.), *Deux Traductions chinoises du Milindapañho.*

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 27 mars — 1893



159. — **Zur Germanischen Sprachgeschichte,** von Wilhelm Streitberg. — Strasbourg, Trübner, 1892. In-8, viij-116 pp.

Dequis la découverte de la loi de Verner, l'étude de l'accent a pris, dans la linguistique indo-européenne, une place aussi considérable que légitime. La revision à laquelle M. Hirt a soumis la loi des finales germaniques [1], les travaux de MM. Boyer et Meillet sur l'accentuation slave [2], le récent ouvrage de M. Streitberg, qui touche à tant de problèmes ardus et divers, mais dont le principe directeur est toujours la distinction du ton frappé et du ton traînant, sont autant de symptômes d'une rénovation qui laissera l'ensemble de l'édifice intact et en poursuivra l'agencement dans le dernier détail. L'application du nouveau critérium est délicate et exigeante : voici déjà (p. 79) que l'identification de l'aoriste grec en -θην et du parfait faible germanique [3], vieille seulement de quatre années, et si séduisante, n'y résiste point. L'auteur ne nous dit point par quoi il la remplace, et, ne fût-ce que pour écarter le reproche d'avoir démoli sans reconstruire, on attendrait de lui en cet endroit au moins une allusion à la théorie également récente de M. Collitz [4].

Mais le maniement de ces instruments de précision est extrêmement personnel, et — pourquoi ne le dirais-je pas? — laisse bien plus souvent au lecteur l'impression de la difficulté vaincue que celle de l'argumen-

1. *Indogerm. Forschungen*, I, p. 1 sq., 195 sq.
2. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 172 sq.
3. *K. Z.*, XXX, p. 302 sq.
4. *Am. Journ. of Philology*, IX, p. 42 sq.

tation invincible. Le savoir et la méthode de M. S. sont hors de cause : l'un est aussi étendu que l'autre est rigoureuse; mais les minuties dont il faut tenir compte sont trop nombreuses, et, plus l'écrivain est consciencieux, plus se pressent sur ses pas les objections, qu'il ne saurait résoudre toutes, à moins de se perdre en digressions infinies. A propos, par exemple, des diphtongues à voyelle longue, il écarte élégamment le vieux-norrois *nór* (p. 50), moins aisément le dorien νᾶς, — car enfin il est bizarre que l'υ manque précisément au dialecte qui a le mieux conservé le digamma ; — mais, lorsqu'il nous révèle la loi de Michels (p. 43) et en même temps la raison pour laquelle elle ne s'appliquerait point au nominatif du duel (type *áçvā*), il conviendra sans peine que l'accentuation constamment paroxytonique de ce cas ne laisse pas de faire difficulté. Que **bhorós* se soit réellement et toujours accentué **bhóros*, c'est déjà dur à admettre ; mais que dire alors du type **bhrós* de δίφρος, ou **zdós* de *nīḍás*, qui n'a pas eu de tout temps devant lui un préfixe complaisant prêt à recevoir l'accent que la désinence aurait perdu? Et comment s'accentuaient les monosyllabes? le duel **tṓ*, quel accent prenait-il? M. S. s'est posé la question, puisqu'il en cherche la solution dans le contraste du circonflexe de lith. *tũ-du* avec l'aigu de *baltúju du* (p. 44). Mais alors l'angle de visée change : on attendrait en grec un mot *τῶ et le védique *tā́* devrait pouvoir compter pour deux syllabes. Je n'insiste pas : évidemment l'auteur a réponse à tout cela, et l'on entrevoit les réponses qu'il ferait; il faut l'entendre à demi-mot, et, dans ses inductions comme dans ses réticences, il y a, malgré tout son bon vouloir et la clarté de son exposition, quelque chose à la fois de laborieux et d'inachevé.

Les résultats essentiels n'en demeurent pas moins acquis. Il a voulu démontrer que l'indo-européen avait légué à ses descendants des diphtongues à voyelle longue, et que leurs voyelles s'étaient abrégées en germanique (p. 109) ; et je crois qu'il y a en partie réussi. Mainte autre question accessoirement traitée sort plus mûre de son pénétrant examen : il ramène à l'unité les comparatifs germaniques en *-iz* et *-ōz-* (p. 23), l'équivoque flexion du type *haban* (p. 76), et, sur le traitement des finales, substitue à la conception simpliste d'autrefois des concordances si complexes et variées qu'on doit regretter de ne pas les voir résumées en un tableau. Il sait faire des documents qu'il possède un usage merveilleux, et ce n'est point sa faute si le germanisme ne lui en fournit pas davantage et de moins contradictoires. A tout moment il doit opter entre deux formes, décider que A est régulier, B analogique, ou inversement, et le choix ne peut être sûr, mais la logique et la vraisemblance militent toujours en sa faveur.

Qu'il me permette ici une légère revendication : la théorie dite de composition (p. 39), en tant du moins qu'elle porte sur des additions de voyelles et de sonantes, est quelque peu mon bien, à cela près seulement que j'appelais coefficients ce que M. Persson a nommé déterminatifs de

racines. Quand je jetais en passant, il y a dix ans, cette suggestion assez froidement accueillie [1], j'étais loin de me douter qu'elle ferait un jour fortune, et qu'on en tirerait tout un livre où d'ailleurs je ne serais pas même nommé. Ceci n'est pas un reproche : les progrès de la linguistique sont si rapides qu'une brochure est vite oubliée, et M. Persson n'a sûrement pas eu connaissance de la mienne. Mais il appartient aux arbitres de la science — et M. Streitberg en est un désormais — d'en savoir avec précision l'histoire et d'y faire à chacun sa part [2].

V. Henry.

---

160. — **Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien,** textkritische und quellenkritische Grundlegungen, von Alfred Resch (*Texte und Untersuchungen*, édités par O. von Gebhard et A. Harnack, t. X, fasc. 1). Leipzig, Hinrichs, 1893. In-8, 168 p. Prix : 5 m.

Le titre de cette publication, complété par le sous-titre, ne donne pas une idée suffisamment claire et exacte de son objet. Dans le présent fascicule, où il expose largement les principes et les conclusions générales de sa critique touchant la composition des évangiles canoniques et la fixation de leur texte, et dans le suivant, où il donnera des textes et recherches concernant l'évangile de l'enfance, l'évangile de Jean, les synoptiques et les Actes des apôtres, M. Resch poursuit le développement et la démonstration du système exposé par lui dans ses *Agrapha*, (*Texte und Untersuch.* v. 4. 1889) sur l'ancien évangile hébreu d'où procéderait toute la littérature évangélique postérieure, canonique et non canonique.

M. R. distingue trois phases principales dans la canonisation des évangiles : premièrement, la réunion des quatre évangiles traditionnels ; secondement, l'adoption de ces évangiles par toute l'Église, à l'exclusion des autres écrits similaires ; troisièmement, la fixation du texte des évangiles canoniques. Les deux premières phases ne sont-elles pas plutôt deux faits simultanés et corrélatifs ? Mais M. R. paraît vouloir dire que la formation du canon évangélique dans la première moitié du second siècle, et la prépondérance des évangiles canoniques n'eurent pas pour effet immédiat de mettre les évangiles non canoniques en dehors de tout usage ecclésiastique et de leur enlever tout crédit, ce qui est incontestable. La troisième phase n'a-t-elle pas son point de départ tout près des deux précédentes? Sans doute, puisque M. R.

---

1. *Esq. Morpholog.*, I, p. 22 sq., et *Muséon*, I (1882), p. 484 sq.

2. Il serait désirable que les germanistes s'entendissent sur le caractère et la chronologie phonétique de la langue qu'ils restituent : ainsi je lis (p. 75) un infinitif **habênon*, qui suppose que l'*o* indo-européen était encore *o* quand le prégermanique *m* s'est changé en *n*. Dans tel autre ouvrage on lira un prégermanique **duram* (porte), qui suppose exactement le contraire. Ce sont des misères, mais de quoi déconcerter les débutants, et l'on n'écrit pas pour les seuls initiés.

admet pour le texte évangélique une première recension d'où procéderaient la version syriaque de Cureton, les anciennes versions latines, et (à travers quelques péripéties) le fameux *Codex Bezae*. Les anciennes versions, nous dit-il, rendent à la critique du texte du Nouveau Testament et à la reconstitution de sa forme primitive les mêmes services que la version des Septante à la critique de l'hébreu massorétique. Rien n'est plus vrai ; mais de quelles précautions ne doit-on pas s'entourer pour faire servir utilement le texte si altéré de la version grecque à la correction de l'hébreu !....

Toutes les particularités que présentent les témoins de l'ancien texte évangélique, relativement aux témoins postérieurs, sont considérées par M. R. comme primitives. Les variantes extraordinaires du *Codex Bezae*, viennent de l'évangile hébreu. De même que tous les chemins conduisent à Rome, toutes les branches de la tradition évangélique se rattachent au même tronc. Les critiques insistent généralement sur la présence de nombreuses parties communes dans les trois évangiles synoptiques pour affirmer l'existence d'un protévangile écrit qui leur a servi de base. M. R. veut rapporter de même à son évangile hébreu les parties propres à chaque synoptique. A cette limite, on tombe dans l'hypothèse pure et dans l'invraisemblance. Que la présence d'éléments communs dans le premier et le troisième évangile, que l'on suppose indépendants l'un de l'autre, donne lieu de soupçonner derrière eux l'existence d'une source où tous les deux ont puisé, rien de plus logique ; mais affirmer l'identité de cette source avec celle qui a été mise à contribution pour le second évangile comme pour ces deux autres, c'est ce qui est plus difficile à croire. Pourquoi aurait-on disloqué ce premier évangile qui contenait la substance de tous les évangiles plus récents, et qui les rendait inutiles ? Le travail de la littérature évangélique aurait pu aboutir à quelque chose de semblable, à une façon de Diatessaron où toutes les formes de l'histoire du Christ auraient été fondues ensemble, si les quatre évangiles canoniques n'avaient joui d'une autorité qui assura leur conservation. Mais placer une telle œuvre à l'origine, c'est supposer que la littérature évangélique n'a pas eu de commencement, ou pour mieux dire, qu'elle a commencé par où elle aurait pu finir.

Au fond du système de M. R. il y a une excellente idée qu'il ne fallait pas pousser trop loin. L'exégèse du Nouveau Testament doit tenir compte de ce fait important que l'enseignement du Christ ne nous est point parvenu dans la langue où il a été donné ; que le plus ancien évangile écrit l'a été sans doute en hébreu (ou en araméen, M. R. tient pour l'hébreu) ; que cet évangile depuis longtemps perdu, n'a pu manquer d'avoir une influence plus ou moins grande, directe ou indirecte, sur la composition des évangiles qui nous ont été conservés. C'est aller trop loin que de voir dans les moindres variantes des synoptiques et les substitutions de synonymes l'indice de traductions multiples : traduction spéciale pour Marc, qui serait comme un targum grec de parties

choisies dans l'évangile hébreu; traduction spéciale pour Matthieu; traduction spéciale pour Luc et les épîtres pauliniennes; traduction spéciale dont on remarque l'influence dans le *Codex Bezae*; traduction spéciale pour les Alexandrins. Des particularités comme l'emploi du mot ἀλεκτρύων pour ἀλέκτωρ et de κοκκύζειν pour φωνεῖν dans le fragment évangélique du Fayoum ne suffisent pas à prouver l'existence d'une version alexandrine. Était-il donc impossible d'écrire un évangile sans faire ou employer une traduction nouvelle de l'évangile hébreu? Parmi les listes de variantes ou de passages parallèles groupés par M. Resch, il y en a une cependant qui donne à penser : c'est celle qui contient les passages parallèles de saint Luc et de saint Paul. Il y a là des ressemblances qu'une tradition orale commune aux deux écrivains, ou l'influence d'un auteur sur l'autre (ce serait l'influence des épîtres sur la rédaction de l'évangile) ne suffisent peut-être pas à expliquer. Cette source évangélique paulino-lucanienne (admise par hypothèse) se distingue assez nettement de celle que M. R place à la base du premier évangile. Mais en diffère-t-elle simplement comme une traduction moins littérale diffère d'une traduction plus servile? Était-ce une traduction? Du moins n'était-ce pas une traduction fort augmentée? C'est là qu'est la question. L'origine des synoptiques est un problème très compliqué. Il est bien probable que M Resch a voulu le résoudre d'une manière trop simple. Mais ses recherches érudites n'en auront pas moins été fort utiles, soit pour avancer la solution du problème synoptique, soit pour faire connaître l'état du texte de nos évangiles canoniques au cours du second siècle.

A. LOISY.

---

161. — **Das Buch Daniel und die neuere Geschichtsforchung,** von A. KAMPHAUSEN. Leipzig, Hinrichs, 1893. In-8, VI-46 p. Prix : 1 m. 20.

Brochure très érudite et d'une lecture facile. Le savant professeur de Bonn a voulu combattre à la fois les critiques aventureux qui ont nié l'unité du livre de Daniel, y voyant un recueil de morceaux composés par divers écrivains; et les défenseurs de l'opinion traditionnelle, qui attribuent le livre entier à un prophète contemporain de la captivité.

Dans la première partie de son travail, M. Kamphausen s'attache surtout à réfuter l'opinion de P. de Lagarde, qui s'appuie sur ce que Josèphe n'a rien emprunté à *Dan.* VII, IX-XII, et sur la mention symbolique de l'empire romain dans le chapitre VII, pour placer la composition de ce chapitre en l'an 69 de l'ère chrétienne. La petite corne dont il est question *Dan.* VII, 8 serait Vespasien; les trois cornes abattues seraient Galba, Othon, Vitellius. A ce propos, M. Kamphausen rapporte qu'une vieille femme de Fribourg-en-Brisgau lui a expliqué, en 1852, la petite corne de Daniel par le casque prussien. Scientifiquement parlant, l'hypothèse de P. de Lagarde est un peu plus soutenable que celle-là. Les quatre empires

du chapitre VII doivent être les mêmes, dit-on, que ceux des autres visions, à savoir les empires chaldéen, mède, perse et grec. C'est vrai, si le livre est un. Mais s'il ne l'était pas.... D'autre part, on peut expliquer l'omission de Josèphe. L'ancienne version grecque, dont il paraît s'être servi, est d'un même auteur pour tout le livre, et cette version est sans doute antérieure à l'ère chrétienne. Enfin il n'y a aucune raison décisive pour contester l'unité d'auteur.

Contre les défenseurs de l'opinion traditionnelle M. Kamphausen a beau jeu. Il place la composition du livre de Daniel au commencement de l'an 164 avant Jésus-Christ. Ceux qui accusent l'auteur de fraude seraient comme le paysan qui crie à l'assassin en voyant représenter un meurtre sur la scène. Une telle assertion, un peu trop absolue peut-être, finit par devenir vraisemblable quand on considère les circonstances où le livre a paru.

F. G.

---

162. — *Αἰσχύλου δράματα σωζόμενα καὶ ἀπολωλότων ἀποσπάσματα μετὰ ἐξηγητικῶν καὶ κριτικῶν σημειώσεων, τῇ συνεργασίᾳ* E. *Ζωμαρίδου, ἐκδιδόμενα ὑπὸ* N. Wecklein, t. I : Introduction générale, Les Perses, les Sept devant Thèbes (*Ζωγραφείου ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης τόμος* 4) Leipzig, Bær et Hermann, 1891, p. ι τ-552.

M. N. Wecklein, à qui le texte d'Eschyle est redevable de tant d'améliorations, vient de se faire un nouveau titre à la reconnaissance des admirateurs du poète grec, de tous les hellénistes en général, et spécialement des professeurs grecs, à l'usage desquels cette édition est destinée. M. Zômaridis, qui lui a prêté son concours, a traduit en grec ce que son ami avait écrit en allemand, et a fait de nombreuses additions aux notes et aux introductions, pour les rendre plus utiles à ses compatriotes. De cette collaboration est résulté un ouvrage qui ne peut manquer, comme le souhaite la préface, de rendre cher et familier aux Hellènes leur grand poète dramatique. Rien n'a été négligé pour atteindre ce but : une magistrale introduction générale, des introductions substantielles aux deux drames publiés, des notes nombreuses et développées, et à la fin de chaque pièce des notes critiques abondantes et une analyse métrique, seront d'un incontestable secours à ceux qui étudieront le texte d'Eschyle et son système dramatique. Je ne veux pas dire pourtant que tout soit parfait : la langue d'Eschyle, soit à cause de l'état incertain du texte, soit par suite de la hardiesse de l'expression, est souvent difficile à interpréter ; le développement métrique des chœurs laisse encore place à beaucoup de conjectures ; enfin la constitution même du texte, malgré tous les progrès de la critique eschyléenne, ne saurait être définitive ; on peut donc s'attendre, même dans une édition de cette valeur, à rencontrer des interprétations inexactes ou douteuses, des schèmes lyriques imparfaits, des leçons forcées ou manquant d'un fondement solide. Je me hâte d'ajouter que l'édition

actuelle répond, d'une façon générale, à toutes les exigences ; et comme un texte et un commentaire d'Eschyle ont d'autant plus de prix que la part de l'arbitraire et du système personnel y tient moins de place, nous saurons d'autant plus de gré à MM. W. et Z., puisqu'ils ont fait leur œuvre de commentateur et de critique avec une connaissance du poète et un discernement que l'on ne saurait discuter. Je me bornerai à un petit nombre de remarques de détail. *Perses*, v. 18, note : je ne comprends pas « la forme ἔσαν pour ἔβησαν par acopope homérique! » V. 43 le sens du passage difficile οἵ τ' ἐπίπαν ἠπειρογενὲς κατέχουσιν ἔθνος n'est pas éclairci par la note, qui répète simplement le texte en des termes différents. V. 52, l'explication de λόγχης ἄκμονες est ingénieuse; mais comment concilier la note critique, suivant laquelle les Perses ne sont nulle part armés de lances, avec le v. 323, où Eschyle, parlant d'un chef, dit πολύπονον δόρυ νωμῶν? V. 62 la note relative à οὓς πέρι témoigne d'un embarras d'ailleurs fort explicable à cause de la construction de στένεσθαι avec περί et l'accusatif, et surtout à cause de l'anastrophe, que la note du v. 193 condamne absolument : la corr. de Zakas οὕσπερ me paraît bien préférable à cette leçon évidemment fautive, bien que πέμψασα pour θρέψασα ne s'impose pas. V. 302-303 l'idée profondément humaine d'Eschyle semble échapper à l'annotateur, qui se borne à dire qu'Atossa, en femme et en barbare, s'inquiète plus du sort de Xerxès et des chefs que du salut général. Le messager, comme le remarque justement M. Weil, devine la pensée secrète de la mère du roi (la note du v. 299 dit pourtant bien que cette pensée est comprise dans τίς οὐ τέθνηκεν), et s'écrie avant tout : « Xerxès vit » ; Atossa l'interrompt par un cri de joie : c'est la mère qui parle ; rien n'est plus conforme à la nature. Les ionismes οἴατο (v. 363, 372, 454) exigeaient une note explicative. V. 601 la note dit qu'Eschyle a employé ἐμπειρής et non ἔμπειρος parce qu'il a préféré au cinquième pied un iambe au lieu d'un spondée : on se demande quelle peut bien être la raison de cette remarque. P. 501 sv. la longue note relative au v. 364 des *Sept Chefs* contient sur le nombre 7 des détails sans doute intéressants, mais qui sembleront peut-être moins utiles que d'autres qui sont omis : il eût mieux valu, par exemple, insister sur la signification sacrée que ce nombre paraît avoir eu spécialement en Béotie : fête d'Héra τελεία à Platées tous les sept ans; à Platées encore 7 ἀρχηγέται ; sept fils d'Héraklès (δημοῦχοι) à Thespies, etc. — En ce qui concerne l'analyse métrique, les vers 66-73 des *Perses* sont coupés d'une manière qui inspirera des doutes aux métriciens. Ce sont des ioniques mineurs dont Rossbach (*Metrik*, p. 346) fait cinq vers ainsi disposés : 22 332 23 ; M. Weil en fait sept vers : 3223223 (éd. de 1867 et *Morc. choisis d'Eschyle*, 1881) ; ici la strophe est disposée : 32221223 (cf. Μετρικὴ σύνοψις, p. 309). Aucune raison n'est donnée de cet arrangement, qui comporte un monomètre isolé au milieu de la strophe ; or le monomètre ionique n'est attesté ni par les anciens métriciens ni par les textes, où les exemples qu'on pourrait invoquer sont rythmiquement des

anapestes. Je préfère de beaucoup la strophe de M. Weil, bien plus conforme à l'eurythmie. De même pour la quatrième strophe de ce chœur, dont le schème donné présente un monomètre catalectique (p. 310). J'aurais également des réserves à faire sur la figure donnée à la strophe 259-262 (p. 311), mais cela m'entraînerait trop loin. — Il me reste à parler de la constitution du texte. Beaucoup de passages sont tellement altérés que de nombreuses restitutions ont été proposées ; les notes critiques signalent toutes les conjectures dignes d'attention, et M. W. a admis dans le texte celles qui lui ont paru nécessaires tant à l'intelligence de la pensée qu'au rétablissement du véritable sens. Ceux qui étudient les poèmes d'Eschyle savent déjà que M. W. lui-même a proposé et fait admettre de nombreuses corrections, heureuses et indispensables. Il en est pourtant quelques-unes que l'on ne recevra qu'avec défiance. *Perses*, v. 13, aucune des corrections proposées n'est satisfaisante, et le texte νέον δ' ἄνδρα βαΰζει ne peut s'expliquer que par des constructions forcées ou incorrectes, quel que soit le sens qu'on donne à νέον ἄνδρα (*la jeunesse perse* ou *Xerxès*). La leçon νυός de F. V. Fritzsche, admise ici, et qui donne un sens à première vue acceptable, n'est pas plus heureuse; on ne voit pas bien pourquoi il serait ici question seulement de la nouvelle épouse, quand dans les autres passages où est répétée la même idée il s'agit de toutes les femmes mariées (par ex. v. 64, 136 sv., 544) ; Xerxès en effet, a emmené tous les hommes valides, et νυός a lieu de surprendre, dès le début, dans la bouche des vieillards qui composent le chœur. Le commentateur a d'ailleurs fort bien compris qu'aux v. 544-545 ἀνδρῶν ἀρτιζυγίαν ne signifie pas, comme on l'explique ordinairement, ἄνδρας ἀρτιγάμους, mais ne peut s'appliquer qu'au retour du mari, grâce auquel le couple sera de nouveau réuni. Il faut donc chercher autre chose que νυός ; et puisque l'on ne peut conserver νέον, pourquoi ne lirait-on pas δόμος δ' ἄνδρα βαΰζει, d'après le v. 582, πενθεῖ δ' ἄνδρα δόμος στερηθείς, qui exprime une idée analogue ? V. 253 la leçon ταὐς semble aujourd'hui définitivement reçue par les éditeurs, et M. Weil l'a admise dans sa petite édition, abandonnant πλατύς qu'il avait autrefois proposé ; pourtant l'allitération joue un rôle si important dans la versification d'Eschyle que je ne sais s'il ne faudrait pas préférer πλατὺς πλούτου λιμήν. M. W. met entre crochets les v. 256-258 ; cf. la note critique : « J'ai montré que ces vers sont une dittographie ». La suppression ne s'impose pas ; la note explicative semble même admettre que le messager, dans son trouble (cf. 298 λέξον καταστάς) peut, exprimer plusieurs fois la même pensée. Je ne partage pas d'ailleurs cette opinion, et la suite du discours est très nette : il suffit de donner à ἀναπτύξαι son sens propre, qu'il a clairement dans le passage comparé de Sophocle, *El.*, 639, au lieu de l'expliquer par « dire en gros, γενικῶς, ἐν γενικῇ ὑποτυπώσει » (note du v. 297). Il en résulte que dans ce dernier passage l'antériorité signifiée par ἀναπτύξας est relative non à λέξον, mais au moment où le messager aura terminé son récit. C'est d'ailleurs la même

raison qui motive l'impératif de l'aoriste (λέξον), si fréquent dans les phrases de ce genre. V. 1019 μέγ' ἄλαστε est dur et forcé ; la conjecture de Zakas, μέγα ταχὺ pourrait être exacte et méritait au moins d'être signalée. *Sept* 416, le passage semble désespéré, malgré toutes les conjectures. La note critique est juste en ce qui concerne la nécessité de ἄν, et ἔριν présente un sens peu satisfaisant. Mais d'autre part le scoliaste semble indiquer ἔριν par les mots αὐτοῦ τοῦ Διὸς φιλονεικήσαντος, et πέδοι, qui non seulement n'est pas insignifiant, mais augmente au contraire singulièrement l'intensité de la pensée, est nettement témoigné par les termes εἰς γῆν de la scolie. La correction juste est encore à trouver ; si l'on conserve ἔριν, la conjecture de Madvig οὐδ' ἄν νιν est encore la plus simple ; le texte de M. W. est forcé. — Je dois me borner. Il n'est pas d'édition de ce genre qui ne prête à la critique, et les restitutions des textes anciens ne sauraient toujours s'imposer à tous ; ce qui est évident pour l'un ne l'est pas pour l'autre, et souvent même ce qui semble juste à un moment est rejeté plus tard par celui-là même qui l'a proposé. Mais quand l'œuvre est entreprise avec conscience, quand l'éditeur est soutenu par une profonde connaissance du texte et de la langue, quand enfin la hardiesse même de certaines corrections témoigne d'un désir véritable d'arriver à l'exacte interprétation, alors une édition doit être accueillie avec joie par les savants et par le public. Il en sera ainsi, sans nul doute, pour ce premier volume de l'Eschyle de MM. Wecklein et Zômaridis. Je n'ai qu'un regret à exprimer : c'est que les professeurs de nos lycées ne puissent suffisamment en profiter, n'étant pas, pour la plupart, assez familiarisés avec le grec moderne pour s'en servir avec fruit [1].

My.

---

163. — **Livy**, book VI. Introduction (p. VII-XIV) and notes by H. M. STEPHENSON. Cambridge, at the University press. 1892. In-12, 122 p. Notes on the text ; — p. 126. Appendix (sur les conjonctions copulatives ; sur l'emploi du participe passé, des adjectifs).

164. — **Titi Livii** ab urbe condita libri XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXX. ed. Ant. ZINGERLE. Für den Schulgebrauch bearb. von Dr. P. ALBRECHT. mit 2 Karten. 1 m. 50. Leipzig, Freytag, 1893. Einleitung. III-VII. Texte (manchettes en allemand) p 1-301. Anh. : Das rœmische Kriegswesen zur Zeit der punischen Kriege — 307. Verzeichnis der Eigennamen, — 334.

J'ai déjà signalé l'édition du livre IX par M. Stephenson [2]. Voici un des livres précédents, donné avec le même soin et d'après la même méthode. Mais on ne trouvera pas dans ce volume, sans doute pour éviter un double emploi, les études générales dont j'ai parlé. Le texte est au

1. *Perses*, v. 10 lire ὁρμολοπεῖται ; p. 239 notes, col. 2, l. 10, lire φρενοβλαβῆ ; p. 324. l. 3 lire λεπτομερείας.

2. Voir la *Revue* du 9 mai dernier, p. 359. M. St. a publié aussi dans la même collection les livres IV et XXVII.

courant, constitué avec assez d'indépendance. Dans les notes, M. Stephenson s'applique surtout à relever les caractères de la langue et du style de Tite-Live, en se référant souvent à Riemann. Donc, bonne édition classique, très soignée et très correcte.

Le second ouvrage n'est, ceci soit dit sans l'ombre d'une critique, qu'une réadaptation avec sommaires et annexes en allemand de textes dont nous avons eu occasion de parler assez souvent pour qu'il soit inutil ed'y revenir.

E. T.

---

165. — **C. Plini Secundi Naturalis historiæ** lib. xxxvii ed. Car. Mayhoff. Vol. III. Lib. XVI-XXII. Collection Teubner in-12, 1892. Præf. v-vii. Conspectus codicum et Notarum explicatio : - xiv. Texte. 1-491. Appendix (remarques sur quelques passages.)

On appréciera surtout dans ce volume dédié à Fleckeisen et tout à fait digne de cette dédicace la commodité des *testimonia* (sources, imitations ou passages parallèles) et la clarté de l'apparat critique ; au bas, excellent système d'abréviations ; en haut, à la marge intérieure, sont notés les mss. qui contiennent cette partie de l'ouvrage. Par tous ces avantages la nouvelle édition de Mayhoff dépasse celles de Jan à ce point qu'il n'y a même pas de comparaison possible. Nous avons en fait un travail tout nouveau qui, pour lui-même, ne laisse pas beaucoup à désirer. Le souhait que j'exprimerai porte à côté et sur la suite. Je suis bien sûr d'être l'interprète de tous ceux qui ont besoin d'ouvrir un Pline, en demandant qu'une nouvelle édition du dernier volume contenant les index ne se fasse pas trop longtemps attendre.

E. T.

---

166. — **Pelagonii artis ueterinariae quae extant** recensuit, praefatus est commentatus est Max. Ihm. Lipsiae, Teubner (*Bibliotheca scriptorum graecorum et latinorum*), 1892, 244 p.

Pelagonius vivait probablement au v^e siècle. Son ouvrage n'était connu que par des extraits publiés en 1826. M. Ihm en donne la première édition critique d'après l'unique ms, fragmentaire, le Riccardianus 1179 de Florence, exécuté par les ordres de Politien sur une copie remontant au viii^e ou au vii^e siècle et vraisemblablement écrite en onciale. On a comme secours secondaires les débris d'un palimpseste de Bobbio conservés à Vienne ; les *Hippiatrica* grecs, dont il n'existe pas de texte établi méthodiquement et que M. I. cite d'après l'édition de Grynaeus (Bâle, 1537), le ms de Philipps 1538 et le Paris 2322 ; enfin les citations de Columelle et dans Végèce. Non seulement ces témoignages indirects du texte de Pelagonius permettent de mieux apprécier les leçons incertaines du Riccardianus, mais ils nous donnent un grand

nombre de passages des parties perdues de ce traité de médecine vétérinaire. L'introduction contient des détails nouveaux sur les auteurs des *Hippiatrica*. Cinq tables permettent de s'orienter facilement. Il est à peine utile de rappeler l'importance d'une publication de ce genre pour l'histoire de la langue, et pour certaines parties des antiquités. A cet égard, ce volume doit être placé à côté du Soranus donné par M. V. Rose et du Marcellus de M. Heidenreich dans la même collection. L.

---

167. — K. Hegel. **Stædte und Gilden der Germanischen Vœlker im Mittelalter.** Leipzig, Duncker und Humblot, 1891. 2 vol. in-8. 25 frs.

Il y aura bientôt un demi siècle que M. H. publiait sa remarquable histoire constitutionnelle des villes italiennes. Depuis lors, il n'a cessé de rester fidèle aux études d'histoire municipale. Les spécialistes connaissent les intéressantes monographies qu'il leur a consacrées dans la collection des chroniques des villes allemandes, publiée sous sa direction. Le grand ouvrage qu'il vient de faire paraître couronne dignement une longue carrière scientifique consacrée tout entière, avec une rare constance, aux mêmes travaux.

Dans son nouvel ouvrage, M. H. a voulu fixer la part qui revient à la gilde dans la formation des constitutions urbaines du moyen âge. Il a donné à ses recherches la plus vaste extension possible. Il a compris, en effet, qu'on n'aura le droit d'émettre un jugement définitif que quand on se sera rendu compte du rôle politique et social des gildes dans tous les pays où leur existence nous est connue. Sans se laisser effrayer par le labeur énorme qu'il assumait, il a étudié successivement le droit municipal des peuples scandinaves, de l'Angleterre (t. I.), de la France, des Pays-Bas et enfin de l'Allemagne (t. II). Comme on le voit, c'est presqu'une histoire universelle des institutions des villes européennes à un point de vue restreint, il est vrai, que nous avons devant nous.

Les conclusions auxquelles M. H. est arrivé sont très nettes. Pour lui, la gilde n'a exercé aucune action sur la formation des constitutions municipales. Elle est absolument étrangère à l'organisation politique de la ville. Et l'on ne voit pas que son influence ait été plus féconde si on l'étudie au point de vue du développement social de la bourgeoisie. L'auteur s'inscrit en faux, avec la plus grande énergie, contre l'hypothèse de Nitzsch qui admet, au moins pour les villes de l'Allemagne du Nord, une grande gilde primitive comprenant toute la population marchande et de laquelle se seraient peu à peu détachés les divers métiers [1]. Ainsi, ni dans sa structure politique, ni dans sa structure

1. M. E. Liesegang vient de publier tout récemment (*Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte. Germanistische Abtheilung*) un travail posthume de Nitzsch, développant les idées formulées par ce savant dans ses deux premiers articles (*Monatsberichte der Preussischen Akad. der Wissenschaften*, 1879, 1880).

sociale et économique, la ville du moyen âge ne présenterait pas la plus petite trace de l'action de la gilde.

Pour ce qui concerne le rôle politique de la gilde, les conclusions de M. H. paraissent hors de doute. Depuis longtemps d'ailleurs, la théorie de Wilda qui ramène aux gildes toute l'organisation des communes, tombait de plus en plus en discrédit. Dans les derniers temps, M. von Below [1] lui avait porté de rudes coups. Enfin, pendant que s'imprimait à Leipzig le livre de M. H., M. Ch. Gross faisait paraître en Angleterre un ouvrage remarquable, qui confirme dans leur ensemble les résultats auxquels, de son côté, est arrivé l'érudit allemand [2].

Mais si la gilde n'est pas, comme on peut dire que MM. H. et Gross l'ont prouvé définitivement, le germe d'où est sortie la ville du moyen âge, faut-il admettre aussi qu'elle n'a exercé aucune influence, sinon sur les institutions, au moins sur la constitution sociale de celle-ci ? Ici, je l'avoue, le savant professeur d'Erlangen me paraît nier trop absolument. Je puis difficilement me résigner à croire que la gilde n'a été, dès le début, qu'une simple corporation de grands marchands. M. H. me semble avoir exagéré outre mesure son caractère aristocratique et exclusif. Ce caractère apparaît sans doute à partir du XIV[e] siècle, mais il a sûrement existé un temps où les gildes étaient plus largement mêlées à la vie urbaine qu'elles ne le sont à la fin du moyen âge. Elles n'ont pas toujours été une sorte de *métier* des grands marchands. La surveillance et la protection du commerce de la ville, la réglementation de certaines branches d'industrie que nous leur voyons exercer encore à une époque relativement récente, nous permettent de conclure à un rôle très important à l'origine [3]. En tous cas, ces attributions ne nous permettent pas de ne les considérer que comme de simples corporations de marchands ne différant que par le nom des corporations industrielles [4]. Si la gilde, d'ailleurs, n'a jamais été qu'un métier comme les autres, pourquoi la voyons-nous disparaître presque partout vers la fin du moyen âge, alors que les métiers ont subsisté jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle ? J'ajoute que M. H. n'a pas réussi à prouver que les gildes ne sont pas plus anciennes que les corporations de métiers. On peut le réfuter sur ce

1. *Die deutsche Stadtgemeinde u. der Ursprung der deutschen Stadtverfassung*. Sur ces deux ouvrages voy. la *Revue Critique* du 20 janvier 1890 et du 9 mai 1892.

2. The gild Merchant. Oxford, 1890, 2 vol. Ch. Gross, s'il rejette comme M. Hegel la théorie de Wilda, admet cependant les idées de Nitzsch sur le rôle social de la gilde.

3. Sur ces diverses attributions des gildes, on trouve des détails très intéressants dans : H. Vander Linden. *Histoire de la constitution de la ville de Louvain au moyen âge*. (Travaux publiés par la Faculté de philosophie de l'Université de Gand, fascicule 7) qui a paru peu de temps après l'ouvrage de M. Hegel, et dans le livre tout récent de C. Koehne. *Das Hansgrafenamt*. Berlin, 1893.

4. On sait que dans la première charte de Saint-Omer, en 1127, la gilde reçoit d'importants privilèges et que le comte lui cède les produits de son atelier monétaire. Cela seul suffirait à prouver qu'il ne faut pas voir dans la gilde un simple métier de marchands.

point au moyen de son propre ouvrage. Le texte qu'il cite pour établir l'existence des corporations de métiers dès le XI[e] siècle n'a pas, en effet, la signification qu'il lui attribue [1], et d'autre part, il signale lui même l'existence d'une gilde à Tiel, dès l'année 1022. (II, 122).

Je ne prétends pas d'ailleurs, défendre contre M. H. les idées de Nitzsch. Je les considère comme une hypothèse séduisante sans doute, mais qu'il est impossible d'accepter sans réserves [2]. Nitzsch a fortement exagéré l'influence de la gilde que M. H, de son côté, restreint outre mesure. La vérité peut-être, comme il arrive presque toujours pour les théories exclusives, est entre les deux. S'il est loin d'être prouvé que tous les métiers soient sortis de la gilde, il est pourtant probable que cela est vrai, dans une certaine mesure, pour quelques-uns d'entre eux. Les métiers de grande industrie, ceux des drapiers et des foulons, entre autres, sont, me paraît-il, dans ce cas. Pour peu que l'on y prenne garde, en effet, on verra que ces métiers se sont formés beaucoup plus tard que les autres et que pendant très longtemps, ils sont restés, dans beaucoup de villes du moins, soumis au contrôle des grands marchands constitués en gilde. Et cela se comprend parfaitement, si l'on pense que tisserands et foulons sont de véritables salariés des marchands qui leur fournissent les matières premières et ont seuls le droit de vendre les produits fabriqués. L'indépendance économique manque partout aux artisans de la draperie. Ils n'ont pas connu l'autonomie des autres métiers. Pendant longtemps, ils restent subordonnés à la gilde et presque toujours c'est révolutionnairement qu'ils obtiennent leur émancipation [3].

Ces considérations que je ne puis naturellement qu'indiquer ici et qui devraient être précisées et contrôlées, montrent ce que la théorie de M. H. a de trop absolu. La gilde n'est pas seulement une corporation à côté d'autres corporations ; elle est, au moins dans beaucoup de villes et pour certaines branches d'industrie, au-dessus des corporations.

Il est une autre réserve encore que je voudrais formuler à propos du livre de M. H. La polémique y tient trop peu de place. L'auteur rejette les idées de Nitzsch, mais il ne réfute pas assez directement les arguments présentés par celui-ci à l'appui de sa théorie. Nitzsch attache à la constitution de Groningue la plus grande importance : M. H. aurait dû, semble-t-il, consacrer plus de douze pages à l'histoire des institutions de cette ville. On peut dire que son livre présente en géné-

---

1. Sutores, fabri, pistores, carnificesque militibus comites ibant in bella ruentes. (Carmen de bello Saxonico I, v. 198). Ce texte ne dit pas que les artisans en question aient formé des corporations.

2. Voy. E von Below. Die Bedeutung der Gilden für die Entstehung der deutschen Stadtverfassung (Jahrbücher für Nationaloekonomie und Statistik, 1892). La critique de M. v. B. me paraît toutefois, en certains points, trop nihiliste.

3. Ce que j'indique ici pour les tisserands et les foulons s'applique naturellement aux autres métiers de grande industrie, comme par exemple les *batteurs* de Dinant.

ral un caractère trop dogmatique. Il ne serre pas toujours les questions d'assez près. On voudrait plus de pénétration dans la critique et plus de vigueur dans la pensée. L'ouvrage est très clair, mais il manque un peu de profondeur. Arrivé à la fin de ces deux gros volumes et après avoir été promené par l'auteur dans plus de cent villes différentes, en Angleterre, en Suède, en Danemark, en France, en Allemagne, en Belgique et en Hollande, on aimerait à s'arrêter longuement, et à trouver dans une vigoureuse synthèse, un tableau d'ensemble du chemin parcouru. Mais le livre finit brusquement et, après quelques pages de conclusions un peu maigres, l'auteur abandonne son lecteur en le laissant légèrement étourdi et dépité.

Ces réserves faites, je suis à l'aise pour reconnaître que l'ouvrage de M. H. est l'un des plus importants qui aient paru dans les dernières années sur un sujet qui passionne aujourd'hui les médiévistes. Le livre repose tout entier sur une étude attentive des sources. Presque partout, l'auteur est excellemment informé et l'on ne peut lui faire un grief d'avoir çà et là péché par omission [1], quand on pense à la somme de travail et à l'étendue des lectures que suppose une œuvre comme la sienne. Nulle part on ne trouve réunis sur les gildes un aussi grand nombre de renseignements. En somme, le livre de M. Hegel restera une contribution de grande valeur à l'étude d'une des questions les plus intéressantes et les plus complexes de l'histoire constitutionnelle du moyen âge.

H. Pirenne.

---

163. — **Gulielmi Aldae Comoedia**, ed. Carolus Lohmeyer, Leipzig, 1892, 88 p. in-16.

La *Bibliotheca scriptorum medii ævi Teubneriana*, qui comptait déjà sept volumes, vient de s'enrichir d'un nouveau fascicule. Cette collection ne progresse qu'avec une sage lenteur, et le temps est encore éloigné où la plupart des monuments les plus intéressants de la littérature latine du moyen âge y figureront. Au train dont on va (huit volumes en quinze ans) [2], des centaines d'années s'écouleront d'ici là.

M. Hauréau constatait dernièrement (*Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, IV (1892), p. 304) que deux éditions seulement de l'*Alda* avaient été données jusqu'ici, l'une par Th. Wright, l'autre par E. Du Méril. Le dernier éditeur attribuait cette comédie licencieuse à Mathieu de Vendôme, mais elle est certai-

1. M. Hegel n'a pas connu entre autres les ouvrages suivants : Giry, *Étude sur les origines de la commune de St-Quentin*; A. Lefranc, *Histoire de la ville de Noyon*; Flammermont, *Histoire de la ville de Senlis*; Gratama, *Onstaan van het Stadsbestuur te Groningen*.

2. Toutes les éditions qui figurent jusqu'à présent dans la *Bibliotheca* ne sont pas définitives. On a déjà publié bien des additions et des corrections à l'éd. du *Troilus* d'Albertus Stadensis (cf. notamment *Romanische Forschungen*, IV, 423).

nement de Guillaume de Blois, frère du célèbre Pierre de Blois, qui l'admirait beaucoup et qui lui a prédit l'admiration de la postérité. — La postérité n'admire plus aujourd'hui les distiques du cuistre indécent que fut Guillaume, mais elle s'en occupe encore, puisque M. Cloëtta a pris récemment le soin de l'étudier (*Komödie und Tragödie im mittelalter*, Halle, 1890, in-8°), et M. Lohmeyer celui d'en préparer une édition critique.

L'introduction de cette édition excellente se divise en quatre parties : 1° de la vie et des écrits de Guillaume; 2° des sources de l'*Alda* (argument d'une comédie perdue de Ménandre?); 3° de l'art du poète (rapprochements avec les autres comédies élégiaques; Guillaume a imité plusieurs de ses contemporains, notamment Vital de Blois); 4° Énumération et classification des manuscrits [1].

Ch.-V. L.

---

169. — **Ensayo biografico de Gonzalo Jiménez de Quesada** por el doctor Pedro M. Ibanez. Bogota, 1892, 76 p. in-8.

Cet article de biographie assez étendu, écrit à l'occasion du IV° centenaire de la découverte de l'Amérique, ne se distingue guère de la grande majorité des œuvres écloses en cette circonstance. Composé consciencieusement, mais presque uniquement d'après des chroniques imprimées ou des ouvrages de seconde main, ce n'est qu'un assemblage des données éparses que l'on possède sur le licencié D. Gonzalo Jiménez de Quesada, qui explora le premier le nouveau royaume de Grenade, et, le 6 août 1538, fonda Santafé de Bogota, capitale de la Colombie actuelle. Tout en s'étonnant de trouver le dictionnaire de *Larouse* (*sic*) cité comme une autorité historique, on peut en somme savoir gré à M. Ibanez d'avoir groupé ces divers éléments biographiques, qu'il faudrait maintenant vérifier et compléter à l'aide de sérieuses recherches dans les archives espagnoles.

H. Léonardon.

---

170. — **Inventaire du mobilier et de la bibliothèque de Nicolas Colin, trésorier de l'église de Reims, secrétaire du cardinal de Lorraine**, publié sur le document original des archives de Reims, avec une introduction, des notes et une table, par Henri Jadart, conservateur adjoint de la Bibliothèque de Reims, secrétaire général de l'Académie. Arcis-sur-Aube, Frémont, 1892. Gr. in-8 de 91 p. (Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*).

M. Jadart rappelle (p. 2) que « les inventaires mobiliers sont partout appréciés au nombre des documents les plus intéressants pour

---

1. Cf. l'analyse de l'Alda qui a été donnée par M. Hauréau dans le *Journal des Savants*, 1892, pp. 743-747.

l'étude des mœurs, du costume, des arts et de la décoration chez nos ancêtres, et que leur valeur s'accroît encore beaucoup s'ils offrent, avec les meubles, un catalogue de livres, car ils prennent alors un caractère littéraire et bibliographique doublement précieux. » A plus forte raison en sera-t-il ainsi, ajoute-t-il, au cas où le possesseur du mobilier et des livres est lui-même un lettré, un auteur connu par ses publications, comme Nicolas Colin, chanoine et trésorier de l'église de Reims, un des traducteurs les plus estimés au XVI[e] siècle pour sa connaissance de la langue espagnole. L'inventaire détaillé de son mobilier, dressé en septembre 1608, quelques jours après son décès, se retrouve intact et inédit dans les Archives de Reims (fonds du chapitre métropolitain, liasse 29). M. Jadart, avant de donner le texte de ce document qu'il appelle avec raison curieux et important, a résumé brièvement ce que l'on sait de la paisible vie de N. Colin et de ses écrits (traduction des œuvres de piété du dominicain Louis de Grenade, et, comme contraste piquant, de la *Diane* de Georges de Montemayor). Précisément, dit M. Jadart, parce qu'il n'est cité dans aucune de nos biographies modernes, sa figure est de celles qu'on doit remettre en lumière, comme l'une des plus caractérisques dans la Société des érudits rémois de la seconde moitié du XVI[e] siècle.

Les pages les plus intéressantes de la plaquette sont celles qui concernent le mobilier et la bibliothèque du chanoine-amateur. Combien étaient nombreuses les curiosités artistiques et les richesses littéraires qui remplissaient et ornaient la maison dite du Trésorier! Vaisselle d'argent, fourrures, ouvrages de Venise et de Paris, tentures de tapisserie (une d'elles en onze pièces), tableaux de toute sorte, paysages, sujets religieux, portraits [1], gravures en taille douce, cartes et plans, faïences, sculptures en albâtre et en ivoire, bijoux d'une étonnante variété (bagues, pierres gravées [2], monnaies étrangères, médailles à l'effigie de rois et de princes, jetons, vases sacrés, armes, instruments de musique, livres de toute provenance et de tout format [3], incunables (notamment le *Songe de Polyphyle*, un livre de Gerson), chefs-d'œuvre de typographie ayant vu le jour à Bâle, à Lyon, à Venise, à Paris, plusieurs imprimés sur vélin, divers manuscrits, ceux de l'auteur d'abord, quelques-uns iné-

---

1. Ceux de Nicolas Colin, de François I[er], d'Anne de Bretagne, de Charles IX, du cardinal de Lorraine, le protecteur du collectionneur, de Marie Stuart, etc.

2. N. Colin était « homme fort entendu au faict des médailles et pièces antiques », comme le déclare un autre docte antiquaire, son compatriote et son contemporain, Nicolas Bergier, l'auteur des *Grands Chemins de l'Empire romain*.

3. M. J. rapproche (p. 13, note 1) de cette collection celle de Claude Guilliaud, deux fois confrère de N. Colin, une fois comme chanoine, une autre fois comme bibliophile et, rappelant le compte-rendu de la *Revue critique* du 16 mars 1891, il vante l'admirable précision du travail bibliographique de M[lle] Pellechet (*Catalogue des livres de la bibliothèque d'un chanoine d'Autun*.

dits, particulièrement une « *Tragécomédie*, intitulée le *Pasteur fidèle*, de la main du deffunct. »

Beaucoup d'éloges sont dus au biographe, au critique, à l'éditeur, mais son travail, excellent à tous les points de vue, serait meilleur encore si les mille soixante-deux articles du Catalogue évalués 506 livres tournois par les experts (les libraires rémois Gilbert de Foigny et Louis Michelet), avaient été tous identifiés. On regrette qu'un homme aussi compétent que le bibliothécaire de Reims ait cru devoir dire (p. 15) : « Nous avons ajouté peu de notes au texte, pensant que les érudits trouveraient facilement eux-mêmes l'explication de tous les objets mobiliers et de tous les ouvrages qui les intéressent à un titre quelconque. Il nous suffit d'ailleurs d'avoir cherché à produire le plus correctement possible une page inédite sur l'état des arts et sur la culture intellectuelle à Reims au commencement du XVII^e^ siècle. »

T. DE L.

---

171.—M.-L. CAMUS-BUFFET. **Un chapitre de l'histoire d'un grand homme. Les femmes du Taciturne.** 1 vol. in-12, X-319 p. 1892, Picard et Kaan.

Dans un élégant volume, dédié « à sa chère école de Sèvres », M^lle^ Camus-Buffet, professeur d'histoire au lycée Fénelon, a entrepris de raconter l'histoire matrimoniale de Guillaume le Taciturne. Ce n'est pas la partie la plus connue de la vie de ce grand homme. Quand on parle du Libérateur et du Père de la patrie, on ne pense peut-être pas toujours que le héros protestant dont la vie fut mêlée de tant de traverses et brusquement brisée à cinquante et un ans à peine par le pistolet de Balthazar Gérard, avait eu le temps de se marier quatre fois et d'avoir un nombre d'enfants qui, même sur cette terre féconde de la Hollande, reste digne d'admiration. A ce propos, un résumé chronologique ne sera pas inutile; car on a besoin d'un guide pour ne pas s'égarer au milieu de ce dédale de femmes et d'enfants.

I. — En 1550, à dix-sept ans, Guillaume I^er^ de Nassau-Dillembourg épousa Anne d'Egmont, qui en avait quinze, fille de Maximilien d'Egmont, comte de Buren. Deux enfants naquirent de cette union : Philippe de Buren et Marie de Nassau.

II. — En 1561, à vingt-huit ans, après deux ans de veuvage, il épousa « en homme d'affaires » Anne de Saxe, fille de Maurice, électeur de Saxe. L'union fut loin d'être heureuse, et la naissance de trois enfants n'empêcha pas le prince d'Orange de répudier sa femme. Les enfants de la Saxonne reçurent les noms de Maurice de Nassau, d'Émilie de Nassau, d'Anne de Nassau. On sait que Maurice partage avec son père la gloire d'avoir affranchi la Hollande ; mais la mort de Barneveldt pèse sur la mémoire du grand capitaine.

III. — En 1575, le Taciturne « a quarante-deux ans, il est chauve, fatigué,.... il n'aspire plus qu'au repos, il est mûr pour la tendresse ».

Il épouse Charlotte de Bourbon, fille de François de Bourbon, duc de Montpensier qui avait près de trente ans. L'ancienne abbesse de Jouarre lui donna six filles en six ans. Mlles de Nassau Bourbon s'appelèrent Louise, Elisabeth (celle-ci devait être la mère de Turenne), Catherine Belgie, Flandrine, Charlotte-Brabantine, Émilie-Antwerpienne.

IV. — En 1583, après avoir donné un an à sa douleur « profonde, encore que discrète », Guillaume, veuf pour la troisième fois, âgé de cinquante ans, père de deux fils et de neuf filles, songea à un « mariage de raison ». Il jeta les yeux sur Louise de Coligny, qui avait 28 ans, et que la Saint Barthélemy avait rendu orpheline et veuve. La fille de l'amiral, Mme de Téligny, donna au prince d'Orange un fils, Frédéric-Henri de Nassau, qui devait succéder un jour comme stathouder à son frère Maurice. L'année même de la naissance de cet enfant, Louise de Coligny était veuve pour la seconde fois.

Nous n'avons pas rappelé, dans la liste de ces unions légitimes, « l'aventure » du prince avec la fille d'un bourgeois flamand, Emerantia Sonoy, et la naissance d'un fils naturel, Justin de Nassau.

Tels sont les nombreux personnages qui se meuvent dans l'étude historique de Mlle Camus-Buffet. « Rien de ce qui est dit ici, dit l'auteur dès la première ligne, n'a la prétention de la nouveauté. » C'est une nouveauté cependant d'avoir réuni dans un seul tableau les portraits des quatre femmes de Guillaume Ier. Et la nouveauté sera d'autant mieux accueillie que le tableau est bien composé: les personnages sont groupés avec art autour de la grande figure du Taciturne, ils sont représentés dans la vérité de leurs attitudes; une couleur agréable, souvent brillante, presque toujours originale, éclaire avec netteté les traits des quatre héroïnes et l'histoire de leur vie intime.

Mlle C.-B. a rapidement conté la courte existence d'Anne d'Egmont: ce ne fut peut-être « qu'une ménagère flamande, honnête et bornée »; mais morte jeune et d'une façon mystérieuse, « elle garde l'attrait insaisissable et très doux d'une vision qui s'efface sans avoir dit son secret ». Anne de Saxe, « laide, boîteuse et quelque peu bossue », a retenu l'auteur plus longtemps. Charlotte de Bourbon, qui représente le mariage d'amour après le mariage d'intérêt, est étudiée avec plus de détails encore. Mais c'est surtout Louise de Coligny qui est l'héroïne favorite de Mlle Camus-Buffet: la quatrième femme du Taciturne occupe à elle seule plus de la moitié du volume. On pourrait dire qu'il y a là un manque de proportions, puisqu'elle a été associée un an à peine à la fortune de Guillaume Ier. Mais il ne faut pas oublier qu'elle n'est morte qu'en 1620 et qu'après la mort de son mari elle n'a cessé de jouer un rôle de premier ordre dans les affaires de la maison d'Orange. Elle a dû compter avec la rivalité de son beau fils Maurice, surveiller l'éducation de son fils Frédéric-Henri, marier ses nombreuses belles-filles, prendre parti entre les gomaristes et les arminiens, servir d'intermédiaire politique entre sa

patrie de naissance et sa patrie d'adoption. Toutes ces questions sont étudiées de près, surtout d'après la correspondance de la princesse d'Orange, dont l'auteur a donné fréquemment des extraits. Il y a dans ces lettres trop peu connues des choses vraiment charmantes. « Non qu'il faille, comme le dit joliment Mlle Camus-Buffet, demander à cette correspondance le beau rire à fleur de lèvres ou les accents passionnés qui font revivre après des siècles le souvenir et l'enchantement de quelques-unes. Même on n'y trouverait pas cette verve d'imagination, cette finesse piquante ou cette grâce légère dont tant de femmes ont le secret. Elle ne se permit jamais d'avoir que l'esprit de son cœur: par bonheur, ce cœur était riche et suffisait à lui dicter les plus jolies pages de tendresse qui nous soient restées de son temps. »

On remarquera à ce propos l'art de l'auteur à présenter ses personnages en quelques traits bien vivants et bien précis. Voici « ce triste et douteux personnage, François d'Alençon : difforme, gravé de petite vérole, le nez double et l'âme aussi, on l'avait vu se charger de toutes les vilenies ordinaires aux frères cadets de roi ». Voici Maurice de Nassau : « Par une ironie de la nature, cet enfant d'une femme qui haïssait son mari avait pris tous les traits et le caractère de son père. Dès le jeune âge, il montrait un esprit surprenant, une volonté au travail, une réflexion qui rappelaient l'enfance du Taciturne. Il avait en même temps l'opiniâtreté, la sécheresse égoïste de sa mère et ce je ne sais quoi de sauvagerie maniaque qui venait aussi de son ascendance saxonne » Voici encore Louise de Coligny, à quarante ans environ, d'après le portrait de Mireweldt : « Sa figure fatiguée de la vie avait perdu la fraîcheur et les fermes contours d'autrefois ; l'éclat des yeux, tant remarqué, s'amortissait en lumière douce ; la lèvre se serrait, un peu lasse, creusant déjà le grand pli triste des Coligny : l'ensemble respirait tout entier une grâce souffrante. »

Mlle Camus-Buffet, qui n'a pas donné de notes, a indiqué en tête de son livre la bibliographie du sujet ; elle ne l'a pas toujours fait avec assez de précision. Elle a publié à la fin trois pièces justificatives; elle n'en a pas indiqué l'origine. Elle a oublié de dresser, je ne dis pas un index, mais un tableau généalogique qui aurait permis à un lecteur distrait de savoir aisément quelle est la mère de chacun des douze enfants du Taciturne. Mais il y aurait mauvaise grâce à insister sur ces petites chicanes. Mlle Camus-Buffet pensait « qu'il pouvait y avoir quelque intérêt à retracer l'histoire de femmes mêlées par leur naissance aux grandes affaires et qui avaient si diversement soutenu leur situation ». Grâce à la sûreté de ses recherches et à son talent d'exposition, elle a mis en pleine lumière l'intérêt de l'étude qu'elle avait entreprise.

G. Lacour-Gayet.

---

172. — Chanoine Henri Didio. **La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé.** Lille, Bergès; Colmar, Lorber, 1892. Gr. in-8 de XVII-494 p. (avec portraits de Mabillon et de Rancé).

On a souvent raconté l'histoire de la querelle qui, au XVIIe siècle, « mit aux prises, devant l'Europe religieuse et savante, l'abbé de la Trappe et Mabillon. » De notre temps, plusieurs critiques ont traité cet inépuisable sujet, notamment feu l'abbé Dubois (*Vie de l'abbé de Rancé*), M. Henri Jadart (*Dom Jean Mabillon*), M. Emmanuel de Broglie (*Mabillon et la Société de l'abbaye de Saint Germain des-Prés*). Félicitons M. le chanoine Didio de ne s'être pas laissé décourager par les travaux de ses devanciers. Il a eu le grand mérite de rajeunir la question, tant il a mis de patience et de soin à l'approfondir. Tout en profitant d'innombrables documents imprimés, dont quelques-uns sont excessivement rares [1], il a recueilli, soit au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, soit à la Bibliothèque de Grenoble, diverses pièces inédites de notable importance [2]; grâce à tant de ressources judicieusement employées, il a pu dépasser de beaucoup, soit pour l'exactitude des renseignements, soit pour leur richesse, tous les écrivains antérieurs et donner à ses lecteurs la joie de dire : voilà ce que l'on possède de mieux, à tous égards, sur une matière aussi intéressante!

Non seulement l'auteur a étudié avec la plus féconde attention le terrain même du débat, mais aussi les terrains d'alentour, comme on en jugera tout d'abord par le titre de son premier chapitre : *L'étude dans les cloîtres*. De même qu'il a minutieusement examiné les antécédents de l'affaire, il en a examiné les détails accessoires. Il ne se contente pas de nous montrer en pleine lumière les deux héros du livre [3], mais encore des personnages épisodiques, tels que l'abbé Nicaise, Dom

1. Voir p. 159 l'indication de pièces conservées à la bibliothèque de Dijon, p. 329 l'indication d'un opuscule presque introuvable conservé en l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Trappe du Port-du-Salut, près Laval, etc.

2. Voici les deux pièces inédites fort considérables reproduites *in extenso* à l'appendice (p. 440-459) : *Réflexions de Dom Jean Mabillon sur les devoirs monastiques avec les réponses de l'auteur de ce livre* (B. N.) *Double projet de la préface que Mabillon destinait aux réflexions sur la réponse de M. l'abbé de La Trappe au Traité des études monastiques*. Au cours de son étude M. D. a cité (avec nombreux extraits) plusieurs lettres de Mabillon et de Rancé (B. N.). Voir pp. 158, 320, 321, 358, 360, 361, etc. C'est aux pages 362-364 qu'il est question de la réponse inédite de Rancé aux *Réflexions* de Mabillon, réponse dont l'original appartient à la célèbre collection de M. Léon de la Sicotière et dont une copie est gardée en la bibliothèque de Grenoble. On voit que Mgr Baunard, dans la chaleureuse et éloquente lettre qu'il adresse à son docte confrère, a eu raison de lui donner, entre autres éloges, cet éloge que son ouvrage est « solidement documenté. »

3. Si l'on me demandait auquel des deux notre historien donne la préférence, je croirais pouvoir affirmer qu'il incline vers Mabillon. J'avoue que c'est aussi de ce côté que je penche, que je penche même beaucoup. L'impétueux Rancé, c'est l'exagération, c'est le torrent; le grave Mabillon, c'est la mesure, c'est le flot paisible qui porte la vérité.

Lamy, Daniel de Larroque, Dom Denys de Sainte-Marthe, Dom Claude de Vert, le curé Thiers, la duchesse de Guise, dont l'intervention amena le désarmement des deux combattants qui, le 24 mai 1693, se donnèrent le baiser de paix, en sa présence, « et se pardonnèrent généreusement les torts réciproques qui avaient pu leur échapper dans le feu de cette discussion. » Je n'analyserai pas les chapitres, tous si pleins de choses, intitulés : *L'abbé de Rancé et le Traité de la Sainteté et des devoirs de la vie monastique; Polémique soulevée par l'ouvrage de M. l'abbé de Rancé; Mabillon et le Traité des études monastiques; Réponse de l'abbé de Rancé au Traité des Études monastiques; Replique de Mabillon à la réponse de l'abbé de Rancé; Partisans et adversaires des études monastiques; La réconciliation.* Il me suffira de déclarer que, de la *préface* [1] à la *conclusion*, l'auteur est irréprochable, soit à titre de narrateur et de rapporteur, soit à titre de critique et de juge [2], et que l'on doit surtout louer la clarté de son exposition et la fermeté de sa discussion, ce qui permet de dire que si son livre est net

« Comme un pavé d'autel qu'on lave chaque soir, »

il est solide comme le marbre même dont est fait ce pavé.

T. de L.

---

173. — **Les capitales du monde.** Paris, Hachette, 1 vol. gr. in-8, fig. 22 fr.
174. — **Maisons d'hommes célèbres,** par André Saglio. Hachette, 1 vol. in-12 (Bibliothèque des merveilles). 2 fr. 25. Fig.
175. — **Der Entwurf von prof. L. Seitz** zu der Ausmalung der Pæpstl. Kapelle in Loretto, v. St. Beissel. — Duesseldorf, 1892. Brochure gr. in-8. Fig.
176. — **Les Van de Velde,** par Emile Michel. Librairie de l'Art. 1 vol. petit in-4. (Les artistes célèbres). Prix 4 fr. 50.

I. — Il ne faut pas demander à la belle publication que la maison Hachette a eu l'idée de faire, et dont elle a confié la direction à M. Armand Dayot, plus qu'elle n'a prétendu faire. Le nombre des capitales choisies une fois fixé, les dimensions du volume arrêtées, chaque auteur désigné reçut l'invitation de consacrer, à la ville dont il s'était chargé,

---

1. L'auteur y dit (p. XII) qu'il a vu le jour et grandi à l'ombre d'une des plus anciennes abbayes de bénédictins, à Munster, en Alsace, et il parle d'une façon touchante de sa fidèle affection pour le pays natal « à jamais regretté » A côté de l'expression de ces sentiments patriotiques, on aime à trouver l'expression des sentiments les plus reconnaissants pour ceux qui ont été d'utiles auxiliaires, notamment pour un savant magistrat, M. Henri Wilhem, dont j'ai eu moi-même à bénir si souvent la précieuse assistance.

2. Le nom de *Leibniz* est plusieurs fois cité sous la forme *Leibnitz*. Je ne relèverais pas cet infiniment petit tort de l'auteur, si je n'avais ainsi l'occasion de constater que c'est la plus grosse de ses inexactitudes. Peut-être, quand M. le chanoine Didio travaillera à une seconde édition de son livre, devra-t-il, pour être archi-complet, rechercher les lointaines suites de la querelle, c'est-à-dire descendre jusqu'en plein XVIII[e] siècle.

une vingtaine de pages sans plus. C'était assez pour la moitié de ces villes, infiniment peu pour quelques-unes : il fallait donc plutôt un aperçu caractéristique et pittoresque qu'une monographie sérieuse. Est-il besoin de dire que tout le monde ne réussit pas dans ce genre difficile?

L'ensemble ne s'en recommande pas moins par des qualités solides et la plupart de ces petites monographies sont d'une intérêt très réel, que rehausse encore un très bon choix de reproductions : vues, croquis de mœurs, tableaux, etc. La gravure en a été très soignée, et la liste des artistes comprend les principaux noms contemporains. Il ne peut être question d'en citer ici, mais il faut au moins nommer quelques-uns des auteurs. M. F. Coppée s'est chargé de *Paris*, M. de Vogüé, de *Saint-Pétersbourg*, M. de Kératry, de *New-York*, Pierre Loti, de *Constantinople ; Rome* est l'œuvre de M. G Boissier, *Athènes*, de M. de Mouy, *Pékin*, de M. Paléologue ; *Londres* est due à M. Ch. Dilke, *Amsterdam* à M. H. Havard, *Lisbonne* à M. A. Dayot, *Genève* à M. Rod ; Carmen Silva raconte de charmants souvenirs dans *Bucarest*.... etc.

On pourra critiquer le choix des capitales : il y en a juste vingt-cinq. Un choix ainsi borné est toujours critiquable, d'autant que si l'on voulait suivre rigoureusement le titre de l'ouvrage, il fallait absolument sacrifier, à des villes très secondaires, mais capitales, des cités de premier ordre. On s'est résolu à quelques compromis ; mon avis est qu'on aurait dû nettement renoncer à l'exclusivisme du programme. On s'étonne de trouver les monographies de villes comme Calcutta, quand Édimbourg, une des plus intéressantes du monde, est omise. Mexico, Rio, Bucarest, sont d'un médiocre intérêt, au prix de Moscou, de Jérusalem, même de Buda-Pest, que nous n'avons pas. Notez que je ne cite que de vraies capitales, en somme, au moins au point de vue historique et social. On a bien préféré Genève à Berne (on pourrait discuter cette préférence), Amsterdam à la Haye. Enfin Québec était au moins aussi indiqué qu'Alger, dont on a d'ailleurs senti le besoin d'excuser l'introduction. — Mais encore une fois, avec l'obligation de choisir ainsi, il est toujours bien malaisé de contenter tout le monde.

II. — Des éloges et des reproches d'un genre analogue s'imposent d'eux-mêmes pour le volume plus modeste, mais d'un réel intérêt, qu'a consacré, aux maisons des hommes célèbres, M. André Saglio, l'un des fils de l'éminent conservateur du Louvre. Du moins on ne devra pas se tromper sur le titre ; il n'implique que quelques maisons de quelques hommes célèbres : le choix seul peut être discutable. La méthode l'est bien aussi, dans quelques endroits. Il y a un certain défaut de proportions qui choque, à première vue, dans plusieurs chapitres : on y voit trop clairement que c'est le défaut d'informations qui a fait dire en trois lignes ce qu'on dit en trois pages pour un autre édifice à côté. Il valait beaucoup mieux, en ce cas, passer complètement sous silence et encourir le reproche d'omission, que de désappointer le lecteur attiré par la table ou l'en-tête de chapitre.

N'importe, il y a là dedans une foule de renseignements curieux et bien présentés, et il faut savoir gré au jeune auteur de les avoir aussi adroitement reliés. Pour le choix qu'il a fait, il est judicieux et bien établi : je ne m'amuserai donc pas à rechercher ce qu'il y manque pour être complet En ce sens, une seule lacune me paraît franchement regrettable; je la dirai même incroyable et telle qu'on feuillette plusieurs fois le volume sans se rendre à l'évidence. On n'y trouve pas la maison la plus curieuse peut-être qui soit au monde, la plus intacte en tous cas et la plus complète, une des plus pittoresques et des plus riches en souvenirs, une des plus aisées à aller voir, — la maison de Plantin à Anvers !

III. — Je mentionne simplement pour mémoire une brochure très courte de M. Stéphane Beissel, consacrée à décrire les travaux d'art exécutés par le peintre Ludwig Seitz dans la chapelle des catholiques allemands à Lorette. Deux planches donnent une idée agréable des nombreuses scènes bibliques représentées.

IV — M. Emile Michel, dont j'ai annoncé avec des éloges si mérités le magnifique *Rembrandt*, est aussi l'auteur du nouveau fascicule des « Artistes célèbres » qui vient de paraître, consacré aux Van de Velde. Ce volume a toutes les qualités des meilleurs de la collection : abondance de reproductions, netteté et précision de l'information, bibliographie finale du sujet et catalogue sommaire des œuvres.... Il y a un intérêt très neuf dans ces monographies de toute une famille. Après les Brueghel, les Clouet, les Audran, déjà traités, cette série des six Van de Velde est la bienvenue. Ce sont naturellement les œuvres de Jan (II), le graveur, et de Willem (le jeune) et Adrien, qui font tous les frais de l'illustration, et celle ci ne comprend pas moins de soixante treize figures. C'est en signaler le vif intérêt.

H. de Curzon.

# CHRONIQUE

ITALIE. — Le 27 novembre 1892, l'Institut des sciences, lettres et arts de Venise a inauguré dans le Panthéon vénitien un buste de l'abbé Jacopo Morelli, ancien bibliothécaire de Saint-Marc. Le discours prononcé à cette occasion par le bibliothécaire actuel M. C. Castellani, a été publié dans les *Atti del R. Istituto Veneto* (tome IV, série VII) et à part (Venezia, tip. Ferrari, 1893, in 8°, sans pagination spéciale (pp. 298-315, 3 folios avec divers documents tirés des archives vénitiennes et une reproduction lithographique médiocre du buste de Morelli. La brochure est intitulée : *Parole dette dal prefetto della biblioteca nazionale di San Marco* C. Castellani *quando il R. Istituto de scienze, lettere ed arti inaugurava nel pantheon veneto (27 novembre 1892) il busto dell' ab. Jacopo Morelli.*

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 17 mars 1893.*

M. Gaston Paris fait une communication sur les faits épigraphiques ou paléographiques allégués en preuve d'une altération ancienne du *c* latin. Partant de ce point (qu'il s'est attaché à démontrer ailleurs) qu'en latin classique le *c* devant *e* ou *i* se prononçait invariablement comme un *k* (ou comme *qu* dans les mots français *qui, quel*), il recherche s'il est vrai que l'altération qui a donné à cette lettre, dans les diverses langues romanes, le son de l'*s* ou un son analogue, se soit produite dès la fin de l'antiquité ou le commencement du moyen âge. Il montre que tous les exemples en ce sens, qui ont été tirés d'inscriptions ou de manuscrits antérieurs au VII[e] siècle, sont faux ou incertains, et qu'il n'y a pas de motifs de supposer que cette altération se soit produite nulle part avant ce siècle.

M. Bréal conteste ces conclusions. Les faits cités par M. Paris prouvent que jusqu'au VII[e] siècle le son du *c* devant *e, i* n'était pas assez différent de celui du *k* pour qu'on exprimât cette différence dans l'écriture : ils ne prouvent pas que les deux sons fussent identiques, et peut-être ne l'étaient-ils pas même en latin classique. Le C s'étant altéré en osque et en ombrien, il serait surprenant que le latin l'eût conservé à l'état de parfaite intégrité. Il y a, ajoute M. Bréal, beaucoup de degrés intermédiaires entre KINEREM et le français *cendre*.

M. Gaston Paris ne pense pas que le latin ait dû nécessairement se comporter comme ses voisins l'osque et l'ombrien. Le français moderne, qui a perdu le son du c latin devant *e, i* dans les mots où ce son existait en latin, l'a reconstitué dans d'autres mots, comme *qui, quel, cœur*, etc. Dans ces mots, certains dialectes ont conservé ce son intact jusqu'à ce jour, d'autres l'ont déjà altéré. Il faut en conclure qu'en phonétique, ce qui s'est passé en un lieu ne prouve pas que la même chose ait dû se passer en un autre.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie deux fragments d'inscription provenant d'Orange. Ils avaient été achetés, il y a quelques années, à Orange, par un correspondant de l'Académie, M. Otto Hirschfeld. Celui-ci, après les avoir publiés et expliqués dans le tome XII du *Corpus* de Berlin, a chargé M. Héron de Villefosse de les offrir en son nom au musée de Saint Germain-en-Laye : il a pensé, avec raison, dit M. Héron de Villefosse, que leur place était marquée dans le musée de nos antiquités nationales. L'Académie, ajoute l'auteur de la communication, reconnaîtra certainement cette délicate pensée en adressant au donateur ses félicitations et ses remercîments. — Le texte, unique en son genre, est un parcellaire cadastral de la colonie d'Orange à la fois descriptif et figuré. Un passage d'Hygin, relatif à l'établissement d'une colonie et à la division du terrain à distribuer, a fourni l'explication de ce document. On retrouve dans Hygin les mêmes formules que sur les fragments d'Orange. Nous avons là une centurie complète, avec les noms des trois propriétaires du terrain, tout à fait comme l'indique l'agronome romain. Après les noms se trouve l'indication des parcelles de terrain qui appartiennent à chacun. — Un troisième fragment du même texte, s'appliquant exactement à côté des deux premiers, appartient à un habitant de Nîmes, M. Estève. M. Héron de Villefosse souhaite que ce fragment puisse aussi prendre le chemin du musée de Saint-Germain-en-Laye, ou tout au moins y être représenté par un moulage.

M. Barth commence une communication sur deux inscriptions rapportées récemment de Siam par M. Fournereau, aujourd'hui sous-bibliothécaire de l'École des beaux-arts.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : *Demosthenis orationum codex Σ. Œuvres complètes de Démosthène, fac similé du manuscrit grec 2934 de la Bibliothèque nationale*, publié par Henri Omont ; — par M. Bréal : *Zend-Avesta*, traduit par James Darmesteter, tome III (en faisant cette présentation, M. Bréal insiste avec détail sur les idées nouvelles que M. Darmesteter a eu l'occasion d'exposer et d'établir par des démonstrations concluantes : il signale notamment l'influence de la Grèce sur les conceptions philosophiques de l'Avesta, et celle de l'alphabet grec sur l'écriture zende); — par M. de Barthélemy : Baye (le baron de) : 1° *Rapport sur une mission archéologique en Autriche-Hongrie ;* 2° *L'art barbare en Hongrie ;* 3° *le Trésor de Szilagyi-Somlyo ;* 4° *le Cimetière wisigothique d'Herpes (Charente-Inférieure) ;* Luçay (le comte de), *le Comté de Clermont en Beauvoisis ; les Comptes d'un apanage de la maison de France au XVI[e] siècle ;* — par l'auteur : Viollet (Paul), *Histoire du droit civil français ;* — par M. Maspero, au nom de M. Georges Perrot : *Description de l'Afrique du Nord : Atlas archéologique de la Tunisie*, accompagné d'un texte explicatif par MM. E. Babelon, R. Cagnat, S. Reinach, 1[re] livraison ; — par M. Oppert : Haupt (Paul), *Das babylonische Nimrodepos*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 3 avril — 1893



177. — René Basset. **Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541.** Paris et Oran, E. Leroux et P. Perrier, 1890. In-8, 48 pp.

178. — Du même. **Les aventures merveilleuses de Temim Ed-Dari.** Rome, imprimerie de l'Académie r. des Lincei, 1891. In-8, 26 pp.

179. — Du même. **Fastes chronologiques de la ville d'Oran pendant la période arabe.** Paris et Oran, E. Leroux et P. Perrier, 1892. In-8, 31 pp.

180. — Du même. **L'insurrection algérienne de 1871 dans les chansons populaires kabyles.** Louvain, J.-B. Istas, 1892. In-8, 60 pp.

181. — Du même. **Rapport sur les études berbères, éthiopiennes et arabes (1887-1891).** Woking, publication du IXᵉ congrès intern. des Orientalistes, 1892. In-8, 41 pp.

182. — Du même. **Notice sur les dialectes berbères des Harakta et du Djerid tunisien.** Woking, publication du IXᵉ Congrès intern. des Orientalistes, 1892. In-8, 18 pp.

183. — Du même. **Textes berbères dans le dialecte des Beni Menacer.** Rome, imprimerie de l'Académie r. des Lincei, 1892. In-8, 50 pp.

Voici une liste qui montre que M. René Basset poursuit sans trêve la série des travaux qu'il consacre à l'étude des populations établies dans le Nord de l'Afrique. Qu'il s'agisse d'un point historique douteux ou contesté, d'un dialecte berbère ignoré ou peu connu, M. R. B. en fait l'objet de recherches intéressantes pour lesquelles il fait usage des nombreuses ressources que met à son service une érudition sûre et d'une extrême variété. Peut-être même pourrait-on lui reprocher une surabondance d'annotations qui n'est pas toujours dans une exacte proportion avec l'importance du sujet traité. Mais, en somme, ce luxe de notes et de références se justifie par cette circonstance que la bibliographie de l'Afrique attend encore un auteur qui fournisse aux Africanistes les ressources si abondantes et si exactes que trouvent les sinologues, par exemple, dans l'excellente *Bibliotheca Sinica* de M. H. Cordier.

Les auteurs européens éprouvent toujours quelque difficulté à recou-

rir aux sources musulmanes. Tantôt la traduction du texte dont ils auraient besoin n'a pas été faite du tout, tantôt elle a été exécutée d'une façon si défectueuse qu'on a bien de la peine à en tirer un bon parti. Aussi est-il parfois très utile de revoir les documents déjà traduits et de s'assurer qu'ils ne contiennent point d'erreurs trop grossières. C'est dans ce but que M. R. B. a publié, sous le titre de *Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541*, tout ce que les auteurs musulmans nous ont laissé sur l'histoire de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, sauf l'extrait de la chronique du *Ez-Zohrat en Naïrah* dont une bonne traduction a été donnée par Rousseau. Les historiens d'Alger pourront donc maintenant ne plus aller à l'aventure, comme l'ont fait quelques-uns d'entre eux, en prenant à la lettre les traductions si défectueuses de Venture de Paradis ou de Sander-Rang et Denis.

— *Les aventures merveilleuses de Temim Ed-Dâri* se rattachent, jusqu'à un certain point, à la catégorie des documents historiques : Temim Ed-Dâri est un personnage, chrétien d'origine, qui a fourni à Mahomet les idées que celui-ci a exprimées sur l'Antechrist et sur divers points relatifs à la vie future. Le texte publié par M. R. B. est tiré d'un ms. de la bibliothèque d'Alger. D'après la version qu'il contient ce ne serait plus Temim Ed-Dâri qui aurait raconté les étranges visions qu'il avait eues, mais ce serait le Prophète lui-même qui aurait annoncé par avance toutes les aventures merveilleuses que l'avenir réservait au missionnaire Temim Ed-Dâri. Il serait à désirer que l'on comparât ce texte du ms. d'Alger avec celui des autres mss. qui existent en Europe et qu'on en donnât une traduction.

— On connaît assez bien l'histoire d'Oran depuis l'année 1509, époque à laquelle cette ville fut prise par les Espagnols, mais on sait peu de chose sur sa fondation et sur les événements dont elle fut le théâtre durant les premières années de son existence. C'est cette lacune que M. R. B. a voulu combler en publiant les *Fastes chronologiques de la ville d'Oran*; il y a réussi dans la mesure du possible, mais il ne faut pas se dissimuler que les renseignements sont encore bien peu nombreux et que quelques-uns d'entre eux, par exemple, ceux fournis par Abou Râs, auraient besoin d'être sérieusement contrôlés.

— L'insurrection de 1871 a excité la verve des bardes Kabyles; ils ont composé sur ce sujet quelques chansons dont M. R. B. nous donne plusieurs spécimens. Il est à peine besoin de dire que la valeur littéraire de ces productions est des plus médiocres ; elles dénotent l'infériorité réelle des Berbères dans les œuvres intellectuelles et montrent que, sous ce rapport, les Arabes leur sont de beaucoup supérieurs. Au point de vue philologique cependant, cette publication offre de l'intérêt, et c'est l'index qui termine la brochure qui lui donne toute sa valeur. J'ajouterai que, tout en étant exacte, la critique que M. R. B. adresse à Rinn, qui avait déjà publié une partie de ces chansons dans la *Revue Africaine*, est formulée en termes un peu trop vifs. Il ne faut pas perdre de vue,

en effet, que M. Rinn n'avait eu sans doute, dans ce travail, d'autre but que de signaler à l'attention des spécialistes une partie des matériaux qu'il devait utiliser plus tard dans son *Histoire de l'insurrection de 1871*.

— Le *Rapport sur les études berbères, éthiopiennes et arabes*, est une revue de toutes les publications faites par les Européens, de 1887 à 1891, sur les trois principales langues actuellement en usage dans le Nord de l'Afrique. Chaque ouvrage signalé est accompagné de quelques lignes indiquant en peu de mots sa valeur et son objet. Ces appréciations, toujours sûres quant au fond, laissent parfois à désirer au point de vue de la rudesse de l'expression. M. R. B. aurait pu éviter de froisser certaines susceptibilités en imposant à la forme une légère sourdine, ce qui ne l'eût pas empêché de faire entendre des notes aussi justes. Une réserve de ce genre est presque obligatoire dans un travail où l'on ne dispose pas de la place nécessaire pour formuler une critique détaillée avec documents à l'appui. A part cette restriction, il n'y a que des éloges à adresser à M. R. B. pour cette publication qui a été faite avec un grand soin.

— Avec les *Notices sur les dialectes berbères des Harakta et du Djerid tunisien* et les *Textes berbères dans le dialecte des Beni Menacer* nous rentrons dans le domaine de la philologie berbère que M. René Basset est à peu près le seul aujourd'hui à cultiver avec succès. Comme je l'ai déjà dit, c'est seulement au point de vue de la linguistique que les études berbères donneront un résultat. Dans une langue qui, pour ainsi dire, n'a jamais été écrite, il est bien difficile de distinguer l'âge d'un récit ou d'une légende. Déjà, depuis la conquête, un certain nombre de fables ou de contes français paraissent avoir passé dans la bouche des Berbères et il serait téméraire, je crois, de chercher à tirer argument pour le folklore, par exemple, de l'existence actuelle de telle ou telle version d'un conte qui n'est peut-être qu'une traduction moderne accommodée au goût kabyle. Dans tous les cas, il y a là un terrain peu solide où il convient de ne s'aventurer qu'avec une extrême prudence.

O. Houdas.

---

184. — Th. Gomperz. **Die jüngst entdeckten Ueberreste einer den Platonischen Phaedon enthaltenden Papyrusrolle** (Sitzungsberichte der Akad. der Wissensch. in Wien Philol. — Hist. Classe Bd. cxxvii. 1892. Wien, Tempsky, 12 p.

185. — Richard Heinze. **Xenokrates**. Leipzig, Teubner, 1892, 204 p. in-8.

186. — Eugen Rolfes. **Die aristotelische Auffassung vom Verhæltnisse Gottes zur Welt und zum Menschen**. Berlin. Mayer u. Müller, 1892, 202 p. in-8.

187. — Schmekel. **Die Philosophie der mittleren Stoa**. Berlin, Weidmann, 1892. 483 p. in-8, 14 m.

188. — Paul Wendland. **Philos Schrift ueber die Vorsehung**. Berlin, Gærtner 1892, 120 p.

189. — C. Kalbfleisch. **In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros observationes criticae.** Berlin, Heinrich, 1892. 48 p. in-8, 2 m.

190. — A. Elter. **Gnomica** 1 et 2. Leipzig, Teubner, 1892, LIV-4-30 p. in-4. 4. m

I. — Le mémoire de M. Gomperz est une réponse à la critique qu'a faite M. Usener (dans les *Nachrichten* de Göttingen, 1892, n^os 2 et 6) du fragment du Phédon publié par M. Mahaffy d'après l'un des précieux papyrus de Flinders Petrie. M. G. accuse Usener de je ne sais quel parti-pris passionné contre ce texte fort respectable, et qui n'est guère postérieur que de trois générations à la mort de Platon. La vivacité de ses attaques a de quoi surprendre : je ne sache pas que M. Usener soit suspect ni de timidité critique, ni d'orthodoxie excessive. — Au reste, il s'agit ici de faits, et non de sentiments : en fait, M. G. parvient-il à sauver une seule des variantes nouvelles que nous devons au papyrus?

Phédon p. 68 d, nos mss. donnent τὸν θάνατον ; le papyrus porte τομ, puis une lacune ; avec Usener, M. G. propose de lire τὸ μόρσιμον, qui n'est que possible, et qui n'est nulle part ailleurs employé par Platon ; l'argument est donc de très faible valeur. — P. 81 a, nos mss. portent ἀπέρχεται ; le papyrus, ἀπα.. et une lacune ; M. G. propose et accepte ἀπαίρει. Ce n'est encore qu'une conjecture, qui n'a qu'une médiocre valeur : ἀπαίρειν n'est jamais employé par Platon pour exprimer l'idée de la séparation de l'âme d'avec le corps, bien que les occasions ne manquent pas : le terme technique est toujours ἀπέρχομαι ou ἀπαλλάττομαι. — P. 81 b, σοφίᾳ (pour φιλοσοφίᾳ) est peu probable. — P. 82 b, ἀφικνεῖσθαι (de nos mss.) est exigé par le contexte et le sens — P. 68 a, les mss portent ἢ ἀνθρωπίνων μὲν παιδικῶν καὶ γυναικῶν καὶ υἱέων ; le papyrus remplace υἱέων par παίδων, qui ne vaut pas mieux, et est cacophonique en raison du voisinage de παιδικῶν. — P. 83 b, nos mss. donnent ὃ δὲ αὐτὴ ὁρᾷ ; le papyrus, ᾧ δὲ αὐτὴ προσέχει, que M. G. préfère. La préférence est contestable : προσέχω comporte toujours, chez Platon, le sens de porter actuellement son attention sur, faire effort vers ; il s'agit ici de l'objet propre et normal de la vision de l'âme ; ὁρᾷ est assurément plus exact. — P 69 a, la leçon du papyrus (δ'οὖν au lieu du traditionnel ἀλλ' ὅμως) n'est justifiable que si l'on admet, comme fait M. Gomperz, identité parfaite de sens entre les deux locutions, ce qui peut paraître aventureux, et est à coup sûr peu conforme à l'usage de Platon. — P. 68 e, où nos mss. ont εὐήθη σωφροσύνην, le papyrus donne ἀνδραποδώδη σωφρ. La préférence accordée à l'une ou l'autre leçon relève évidemment de la critique littéraire, et purement subjective ; mais encore y a-t-il, à ce point de vue, de bonnes raisons en faveur de la première. Nous nous trouvons, à cet endroit, en pleine argumentation logique, ironique et pressante, où la première expression, avec sa valeur familière et simplement méprisante, est de mise. La seconde épithète sera à sa place un peu plus loin (69 b) dans le grand mouvement oratoire où elle sera comme le résumé emphatique de toute la discussion qui vient de s'ache-

ver; plus haut, elle détone. — Enfin, p. 83 c, la correction que fournit le papyrus a pour elle une qualité, qui est qu'elle abrège, et contre elle deux défauts, dont l'un est qu'elle n'éclaircit rien, et l'autre, qu'elle exige elle-même, pour être intelligible, qu'on la corrige; à supposer qu'elle représente en effet, ce qui est possible, une recension du texte autre que celle que nous ont conservée nos mss., il est incontestable qu'elle la représente d'une façon peu satisfaisante [1].

Ce sont là tous les arguments de M. Gomperz. J'ai omis la variante de la p. 80 c, qui est sans intérêt, celle de 68 b, qui n'est qu'une conjecture et d'ailleurs importe peu, et celle de 68 e, où εἶναι est tombé, sans que le texte bénéficie en aucune façon de cette chute. Il reste une seule chose à l'actif du papyrus : c'est qu'il nous prouve, après M. Schanz, qu'à une époque assez voisine de celle de Platon, et par suite à l'époque de Platon, on écrivait ἀεί, tandis que nos mss., suivant un système orthographique postérieur, donnent partout αἰεί. C'est quelque chose, mais c'est peu de chose.

II. — Le livre de M. Heinze est long ; il est composé mollement et sans la critique nécessaire; mais il a son utilité. Il est la preuve qu'il nous est impossible, même à grand renfort d'interpolations et de conjectures, de nous représenter sous une forme à peu près intelligible ce que put être la doctrine de Xenocrate. Une critique sévère laisserait debout un très petit nombre de données incohérentes, dont les unes sont trop peu précises pour être comprises, et les autres trop manifestement contradictoires pour être authentiques. En ce qui concerne la métaphysique mathématique de Xenocrate, Aristote nous fournit quelques renseignements précis, mais déformés par ses préoccupations critiques, et quelques renseignements vagues qui s'appliquent aux mathématiciens de l'ancienne Académie, sans qu'il soit possible de déterminer ce qui revient à Xenocrate et ce qui appartient à Philippe d'Oponte, à Héraclide, à Eudoxe et aux autres; quant aux données de Plutarque et des commentateurs, sauf un très petit nombre de cas où elles paraissent dénoter une connaissance directe de notre philosophe, lorsqu'elles ne sont pas empruntées à des sources doxographiques dont nous ne pouvons apprécier l'autorité, elles ne sont que des attributions conjecturales faites à propos du texte d'Aristote, et qui ont exactement la valeur des nôtres. En ce qui concerne la démonologie de Xenocrate, les données que nous trouvons chez Plutarque et les traces qu'on en retrouverait, au dire de M. Heinze, chez Philon, chez les Apologètes, chez les néo-platoniciens, dérivent de sources stoïciennes et par conséquent sus-

---

1. Il est à noter qu'*aucune* des variantes considérées par M. G. comme acceptables et comme probantes n'a pour elle un témoignage ancien. C'est ce qu'il est aisé de vérifier, grâce à l'utile relevé des variantes anciennes du Phédon que vient de donner M. P. Couvreur (*Revue de philol.* 1892, p. 171-180). Si c'est un effet du hasard, il faut bien reconnaître qu'il y met de la malice.

pectes, et pèchent manifestement par excès d'absurdité. Je veux bien à la rigueur qu'on prête à Chrysippe ce plat réalisme mythologique, bien que nous n'ayons guère d'autres témoignages que la polémique de Plutarque, la crédulité du stoïcisme moyen et de Cicéron, et la mauvaise foi des sceptiques, et qu'il puisse fort bien n'y avoir eu là, à l'origine, que la forme symbolique et mythique d'une doctrine purement panthéistique; mais pour attribuer ce dogmatisme réaliste à l'ancienne Académie, et même à la vieillesse de Platon (p. 96) il faudrait des preuves valables, que l'on ne possède pas. — La restitution de la psychologie et de la morale de Xenocrate a peu d'intérêt et est presque entièrement conjecturale [1].

III. — M. Rolfes, qui ne manque ni d'application ni d'inexpérience, paraît prévoir (p. 202) l'accueil qui sera fait à son livre. Il soutient l'interprétation créationniste et thomiste de la philosophie d'Aristote.

IV. — Avec ses défauts de composition, avec ses répétitions et ses lenteurs, l'ouvrage de M. Schmekel est excellent et indispensable. Peut-être domine-t-il imparfaitement la très grande multiplicité des idées qu'il étudie; peut-être ses considérations générales apparaissent-elles parfois comme plaquées artificiellement sur l'étude critique des sources et des filiations de doctrines, qui forme le fond solide de l'ouvrage; peut-être son exposé systématique du stoïcisme moyen a-t-il parfois quelque chose de schématique et d'artificiellement lié, et manque-t-il d'une véritable organisation; peut-être enfin ne nous donne-t-il pas encore le Posidonius que nous voudrions avoir, que l'on pourrait écrire aujourd'hui, et qui serait peut-être, de toutes les monographies philosophiques relatives à l'antiquité, la plus importante et la plus utile. Tel qu'il est, ce livre est capital aussi bien pour l'histoire du stoïcisme que pour l'histoire générale de l'hellénisme et de la civilisation romaine à la fin de la République et au Ier siècle de l'Empire.

V. — La brochure de M. Wendland prouve, au moyen d'une érudition très étendue et très sûre, l'authenticité des deux livres du Περὶ προνοίας de Philon. Elle est démontrée pour le second livre par les témoignages concordants et indépendants d'Eusèbe et des florilèges chrétiens; et la preuve de l'authenticité du premier livre, qui est lui-même, contrairement à l'opinion reçue, attesté par Eusèbe, dérive immédiatement de celle du second. L'un et l'autre ont les mêmes sources (Posidonus et Carnéade), la même doctrine, et, autant que l'on en peut juger d'après la traduction arménienne, qui nous est seule parvenue, la même termi-

1. Dans son interprétation générale de la philosophie de Platon (surtout p. 45 46, 51), M. H. fait siennes quelques assertions contestables de M. Apelt. — P. 27 sqq. la discussion relative aux deux âmes du monde chez Platon est peu critique. — P. 31 sqq. Pas un indice ne prouve que dans le passage allégué Plutarque doive rien à Xenocrate (comme M. H. semble d'ailleurs lui-même en convenir, p. 67, 68). — P. 12, note 2 et p. 64 note 1, les corrections proposées sont difficilement admissibles.

nologie philosophique. Comme les deux autres traités qui furent également contestés, le Περὶ ἀφθαρσίας κόσμου et le Περὶ τοῦ πάντα σπουδαῖον εἶναι ἐλεύθερον, auxquels il se rattache par des liens manifestes, le Περὶ προνοίας dénote une étendue de connaissances philosophiques qu'incontestablement Philon fut seul à posséder en son siècle.

VI. — M. Kalbfleisch propose quelques corrections au texte du traité de Galien sur Hippocrate et Platon : quelques-unes (dont les meilleures sont de Diels) sont bonnes ; quelques-unes paraissent peu nécessaires (p. ex. la 9e p. 20 ; celle de la p. 26, etc.) ; quelques-unes enfin sont très contestables. L'une des plus importantes est celle du § 19 (p. 28-30), puisqu'elle aurait pour résultat de donner à Galien tout un passage où les éditeurs voyaient une citation de Chrysippe ; mais l'examen de toute la discussion ne permet guère cette attribution modifiée : la correction la plus simple paraît être de lire, soit, avec Müller, μαρτυρεῖ τῷ κρισεῖς εἶναι, soit peut-être μαρτυρεῖται κρ. εἶναι. — La correction proposée (p. 27) pour p. 738, 7 de l'édition Müller, est également peu satisfaisante ; il est probable qu'il faut lire ἓν μέν τι μέρος εἶναι τὸ ἄρχον.... ἕτερον δὲ τὸ ὑπηρετοῦν αὐτῆς, et non pas αὐτῇ des mss, ni αὐτῷ que veut M. Kalbfleisch. P. 30-31, la correction ἢ σμικρόν est peu intelligible ; en se reportant au passage qui précède presque immédiatement (p. 417, 11-18 M.), on se convainc qu'il faut lire, avec le Marcianus, ὡς σμικρόν. — Reste la correction de la p. 44 : Müller écrit, p. 722,4 : τῶν ἐνδεχομένων τι λέγει παραπλησίως τε ἄλλων δογματικῶν, qui est grammaticalement incorrect ; M. Kalbfleisch propose παραπλ. τοῖς ἄλλοις δογματικοῖς, où ἄλλοις est peu clair ; le sens du passage est le suivant : Si Platon veut dire, etc ... il dit, ou peu s'en faut, une chose qui n'est pas absurde en soi, et qui du reste est du nombre des opinions qui ont des défenseurs, et sont controversées entre philosophes et médecins : — le plus simple paraît être de lire τῶν ἐνδεχομένων τι λέγει παραπλησίως, ἄλλως τε δογματικῶν.

VII. — M. Elter a eu la bonne idée de réunir les *Gnomica* qu'il a publiés dans les *Ind. scholarum* et les brochures de circonstances de l'université de Bonn. Ce qu'il nous donne de plus précieux, c'est le texte grec du livre des sentences de Sextus, que nous ne connaissions que par une mauvaise traduction syriaque et la version incomplète de Rufin, et qu'il a retrouvé dans deux mss. au Vatican et à Patmos. Il y a joint l'Epitome de Clitarque, les sentences du moine Euagrius, et celles qui chez Stobée portent le nom d'Épictète et de Moschion. Il annonce une nouvelle recension du Livre de Moschion, et une histoire générale des collections gnomiques qui ne pourra manquer de présenter un grand intérêt, tant pour elle même que pour le bénéfice qu'en tirera la critique de Stobée. Son abondant commentaire, opus et laboris et taedii plenum, dit-il lui-même, contient en abrégé quelques-uns des matériaux de cette histoire. — En ce qui concerne l'histoire philosophique, la question capitale, à laquelle il s'est abstenu de toucher, est celle des sources de Sextus : mises à part les interpolations platonico-chrétiennes,

qui paraissent être très nombreuses, la doctrine générale semble être plus profondément imprégnée de stoïcisme que de pythagorisme.

Lucien Herr.

---

191. — G. Schoen. **Das Capitolinische Verzeichnis der Roemischen Triumphe** (dans les Abhandlungen des Archæologisch-Epigraphischen Seminares des Universitæt Wien) Vienne, 1893, in-8, chez E. Tempsky, 90 p.

M. Schön se propose de publier une étude développée sur les Fastes triomphaux. Pour des raisons qu'il explique dans sa préface, il attend, avant de faire imprimer son travail, l'apparition du premier volume du *Corpus* (2e édition). Le fascicule qu'il donne aujourd'hui contient seulement le texte de l'inscription, avec les restitutions nécessaires. Ce texte est reproduit de deux façons, d'abord en fac-simile, d'après des estampages (p. 73 à 84) puis en caractères épigraphiques (p. 1 à 64). Chaque paragraphe est suivi de références empruntées aux auteurs. Nous avons ainsi, à l'appui des faits signalés par l'inscription, toute la série des textes grecs et latins qui les confirment ou les précisent. La plupart de ces textes sont reproduits in-extenso. Les pages 65-73 contiennent une reconstitution conjecturale des quatre pilastres où les fastes triomphaux étaient gravés jadis. Il semble qu'elle se fonde en grande partie sur ce qui en sera dit par MM. Mommsen et Hülsen dans la 2e édition du tome I du *Corpus*. Il est difficile de porter un jugement équitable sur ce travail, dans l'impossibilité où nous sommes de reconnaître ce qui revient en propre à l'auteur et ce qu'il doit aux parties encore inédites du *Corpus* qu'il a eues entre les mains.

R. C.

192. — V. Casagrandi, prof. di storia antica alla R. Università di Catania. **L'articolo « Novem... » di Festo (Novem combusti)**. Palerme, Turin, Carlo Clausen, 1892. 112 p. in-8. (Appendice aux *Minores Gentes*, du même auteur).

Festus, en un paragraphe mutilé (page 184 de l'édition Thewrewk), fait allusion à quelques personnages de Rome, qui furent *combusti*. M. Casagrandi, dans un long appendice à son livre sur les *Minores Gentes* (voy. *Rev. crit.*, 29 août, 5 sept. 1892), s'efforce de restituer ce paragraphe autrement que ne l'ont fait les précédents éditeurs de Festus. Il observe : 1° que l'article doit commencer par la locution qu'il s'agit d'expliquer; 2° que cette locution doit vraiment comporter et mériter un commentaire; 3° que la phrase courte, simple, peu chargée d'incidentes, est seule employée par Festus. De la troisième remarque, il résulte que les restitutions proposées par les éditeurs de Festus méritent critique, à cause de l'allure lourde et du développement enchevêtré qu'elles donnent à l'article. De la première, il résulte que la restitution de Scaliger, dont les premiers mots sont : *Consulatu T. Sicini*,

doit être rejetée : le début de l'article sera, nécessairement, une locution commençant par la lettre *N*, comme c'est le cas pour tous les articles qui l'entourent. Enfin, de la seconde remarque, il résulte qu'on doit rejeter, non seulement la restitution d'Ursinus : *Nauti consulatu*, mais aussi le supplément de Niebuhr : *Novem adversarii*, et le supplément d'Ottfried Müller et de M. Mommsen : *Novem tribuni militum*, car ces mots, pris à part, n'étaient en aucune façon des locutions originales, qui pussent requérir un commentaire de Festus. D'après M. C., la locution qu'il s'agissait d'expliquer était la suivante : *Novem combusti*. L'évènement important, que conserva la mémoire populaire, fut l'honneur d'une crémation solennelle accordée, dans la ville même de Rome, à neuf personnages importants, tués par les Volsques Les *Novem Combusti* demeurèrent fameux, et M. C. restitue comme suit le début de l'article : *Novem combusti fuerunt legati T. Sicini.*

Ottfried Müller rapprochait le texte de Festus, qu'il rapportait à des *tribuni militum*, et au récit de Valère Maxime, VI, 3, 2 ; il remarquait que l'un et l'autre auteur mentionnaient un *P. Mucius.* Il considérait le texte de Festus comme une déviation romanesque du récit de Valère Maxime Loin d'accepter cette conclusion, M. C. prétend que l'article de Festus, bien interprété, doit enrichir d'un nouveau détail les annales de la république romaine. Par de bons arguments, il repousse la conjecture *tribuni*, et propose *legati*. Ces neuf personnages, d'après M. C., furent des députés envoyés aux Volsques, par T. Sicinius ; et les Volsques, châtiant par une perfidie la perfidie antérieure des Romains, massacrèrent les députés. Ce texte de Festus nous révèlerait donc un fait historique qu'ont négligé les historiens anciens. Et sans prétendre que la vraisemblance soit une marque rigoureuse de la vérité, nous estimons que l'ingénieuse conjecture de M. Casagrandi est d'une vraisemblance extrêmement persuasive.

Georges Goyau.

---

193. — Gustave A. Prévost. **L'Église et les campagnes au moyen âge.** 1 vol. in-8, VII-292 p. Paris, Champion, 1892.

La composition d'un livre comme celui de M. Prévost tient autant de l'exercice de piété que du travail historique. Visiblement, en effet, l'auteur y poursuit deux buts : d'abord traiter le sujet qu'il annonce, ensuite corroborer ces paroles de M. L. Gautier qu'il prend pour conclusion : « L'histoire du moyen âge, c'est l'histoire des efforts qu'a faits l'Église pour le bien » (p. 287). Mais, comme il n'est jamais salutaire de poursuivre deux buts à la fois, M. Prévost, pour s'être trop préoccupé d'atteindre le second, a manqué le premier.

Que l'Église ait largement contribué au développement de la civilisation dans le monde féodal, c'est un fait de toute évidence. Mais il est non moins évident qu'elle n'y a pas contribué seule et que l'améliora-

tion des institutions et des mœurs doit bien aussi quelque chose aux ordonnances tirées par les rois du droit romain et du droit coutumier, aux traditions chevaleresques des nobles, aux naturels instincts de justice des manants, à l'enseignement des légistes, aux expéditions lointaines, à maints autres facteurs enfin. C'est ce côté laïque de l'histoire que n'a pas laissé voir, et, peut-être même, que n'a pas vu M. Prévost. Dans son livre, la vieille France semblerait une cohue de barbares imbus de tous les vices que civilise une phalange de clercs doués de toutes les vertus. Les documents contemporains sont assurément moins absolus, car ils ne cachent nullement que dans ce monde féodal — ni pire ni meilleur en somme que toute autre société en même phase de croissance — le bien et le mal se trouvaient à la fois un peu partout.

Mais le malheur est précisément que M. P. n'a que très peu interrogé les documents contemporains. Son livre est presque entièrement fait d'après des ouvrages de seconde main, si l'on s'en rapporte aux références qui garnissent le bas de ses pages. La source principale à laquelle il puise presque constamment est l'*Ancienne et nouvelle discipline de l'Église* de Thomassin. Puis il consulte, de ci de là, l'abbé Fleury, M. Lecoy de la Marche, M. Léopold Delisle, M. P. Viollet, M. A. Rambaud, voire M. Brunetière, puis quantité d'abbés et nombre de monographies éparses dans les revues archéologiques des départements. Les seuls ouvrages originaux qu'il mette à contribution sont le *Thesaurus* de D. Martène, le *Spicilegium* de D'Achery et les *Concilia* de Labbe. Pour les autres, il semble bien qu'il ne les cite que sur la foi de ses guides ordinaires, car s'il les avait lus, il eut été sans doute moins affirmatif en beaucoup d'assertions. Un livre, par exemple, qu'il aurait dû fouiller à chaque page, c'est le *Regestrum visitationum Arhiepiscopi* d'Eudes Rigaud, livre qui constitue sans conteste le document le plus abondant et le plus sincère que le moyen âge nous ait laissé sur son clergé campagnard ; or, il ne le cite que quatre fois, et pour des faits insignifiants. Réserve prudente ou bienheureux oubli, car il suffirait d'une demie page d'Eudes Rigaud pour renverser tout son livre.

Néanmoins, comme tous ces ouvrages modernes sont bien autrement impartiaux que le sien, ils mentionnent fréquemment des faits qui sembleraient devoir déconcerter le plus ardent apologiste Comptez que M. P. ne se déconcertera pas : il récuse les uns, néglige les autres, et poursuit sa marche sans un moment d'hésitation.

Prenons un exemple. Il s'agit de savoir si les clercs du moyen âge n'ont pas souvent fait preuve de cupidité. La plupart des écrivains contemporains, aussi bien les plus pieux que les plus profanes, sont d'accord pour l'affirmative. Écoutez M. Prévost : « Si l'on ajoutait foi aux fabliaux, le bas-clergé se serait fait remarquer par son âpreté dans la perception de son casuel... Ce sont là des plaisanteries populaires vieilles comme le monde et qu'on ne saurait prendre au pied de la lettre : tous les esprits impartiaux en demeurent d'accord. Les

savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* reconnaissent à maintes reprises que les fabliaux, les satires, ne sont pas la représentation exacte des mœurs et de l'état d'une société. Ce reproche d'avarice se retrouve toutefois dans d'autres écrivains plus sérieux, dans des sermons même .. Mais les prédicateurs du moyen âge se laissent, eux aussi, aller à l'exagération » (p. 31). Et M. P. conclut au désintéressement général du clergé. — En compensation, il est vrai, s'il rencontre plus loin un fabliau favorable à sa thèse, il se hâtera de dire : « Ce petit tableau est d'une trop saisissante vérité pour n'avoir pas été pris sur le vif » (p. 121).

Autre exemple. M. P. estime que les cimetières d'alors étaient les silencieux asiles de recueillement qu'ils sont aujourd'hui. « L'église ou le cimetière, dit il, ne doivent pas non plus être un emplacement de foire ou de marché; on ne doit jamais y vendre ni même y exposer en vente ni pain, ni viande, ni volailles, ni poison, ni aucune autre chose » (p. 56). Et c'est tout, le lecteur n'a plus qu'à se retirer édifié. Le texte de concile que M. P. cite en latin au bas de la page aurait dû l'inviter cependant à en dire plus long en français. Au xvi[e] siècle encore des foires se tenaient dans les cimetières et les négociants y étalaient, sans penser à mal, leurs denrées sur les tombes [1]. Mais rien qu'en lisant avec plus d'attention les *Concilia Rothomagensis provinciæ* de Bessin, qu'il cite parfois, il aurait trouvé la preuve que jusqu'à la Révolution les cimetières restèrent couramment des lieux de marché [2].

Ainsi s'en va l'auteur en son rêve étoilé. Si des ecclésiastiques amènent leurs paroissiens à l'armée du roi, il ne manquera pas — oubliant le huitième canon du concile de Vern qui leur en fait un devoir féodal [3] — de ne voir jamais là qu'un pur effet de leur patriotisme. Étudie-t-il le *droit d'asile*, il en attribuera uniquement l'origine à la charité évangélique, sans se douter que chez les Grecs, chez les Romains et chez les Juifs, les lieux sacrés protégeaient déjà ainsi les coupables poursuivis [4]. Pour l'Inquisition, selon lui, elle s'est surtout employée à protéger les faibles contre la rapacité des seigneurs qui confisquaient leurs biens sous prétexte d'hérésie (p. 165) — ce qui n'était certainement pas l'avis des populations qui, au xiv[e] siècle, se soulevaient à la voix de frère Bernard Délicieux, et n'est pas, de nos jours, l'opinion des plus récents érudits [5]. Quant aux testaments, bien que maints textes contemporains proclament le contraire [6], il estime que jamais les clercs n'en ont sollicité un seul en leur faveur (p. 33). Tant et si bien que

---

1. G. Bouchet, *Sérées* (édit. Roybet. Paris, 1874) t. III, p. 106.
2. Bessin, *Conc. Roth. prov.* part. I, p. 125, 168, 185, 221, 257; part. II. p. 302, 313, 353, etc.
3. Labbe, *Concil.*, t. VII, p. 1808.
4. Thucydide, I. 134 ; Tacite, *Annal.* IV, 14; *Deutéronome*, XIX, etc.
5. V. notamment Molinier, *L'inquisition dans le midi de la Fr.*, p. 309.
6. V. seulement le *Glossaire* de Du Cange au mot *Testamentum*.

M. P. peut écrire avec une assurance absolue : « Dans les rangs du clergé, depuis les papes et les évêques jusqu'aux simples prêtres de campagne, il n'est pas (au moyen âge) un ecclésiastique qui ne remplisse courageusement sa mission de protéger le paysan » (p. 105).

Néanmoins, toutes ces réserves faites, hâtons-nous de reconnaître que cet ouvrage n'est ni sans mérite, ni sans utilité. Sur l'organisation du personnel ecclésiastique, sur l'état des églises rurales, sur diverses relations des curés avec leurs paroissiens, sur le fonctionnement des institutions charitables, de la justice religieuse, des écoles, etc., il condense en une suite d'ensembles très clairs et très méthodiques de nombreux faits jusqu'ici trop dispersés. On n'oserait en conseiller la lecture au public qui risquerait d'y puiser mainte idée fausse et nombre de notions erronées ; mais on peut le recommander aux érudits qui, sachant compléter et rectifier, y trouveront un répertoire très complet de renseignements utiles.

Raoul Rosières.

---

194. — **Binterim und Mooren. Die Erzdiœcese Kœln bis zur Franzœsischen Staatsumwælzung;** neu bearbeitet von Dr. Med. Alb. Mooren. I. Duesseldorf. Voss et Cie. xvi et 637 pages. In-8.

La première édition de ce livre a paru de 1828 à 1831. C'est une description de l'archevêché de Cologne faite surtout d'après le *liber valoris* sorte de pouillé du xiv^e siècle. Après soixante ans, l'ouvrage avait quelque peu vieilli. Obéissant à un sentiment de famille très respectable, M. Albert Mooren, neveu de l'un des auteurs et docteur en médecine de son état, a entrepris de le rajeunir. On regrettera qu'il n'y ait pas mieux réussi. Une monographie dans le genre de celle-ci n'a de valeur que si elle est absolument exacte : c'est un travail à laisser aux spécialistes. Un docteur en médecine peut avoir sa philosophie de l'histoire ; mais, s'il n'est ni diplomatiste ni paléographe, il fera sagement de s'abstenir de recherches de pure érudition. Manifestement, M. Mooren n'a aucune idée de la critique, ni des règles à suivre dans l'édition des textes. Il serait cruel d'en accumuler les preuves. Bornons-nous à dire qu'il croit encore au martyre de sainte Ursule et des onze mille vierges et qu'il est presque impossible de se servir des documents qu'il a publiés en appendice. On trouvera dans ce livre des renseignements — dont on ne devra se servir qu'avec prudence — sur l'âge des diverses églises de l'archevêché de Cologne et sur la géographie ancienne du diocèse. La partie générale intitulée : *Die geschichtliche Grundlage der Erzdiœcese Kœln*, n'a aucune valeur scientifique.

H. Pirenne.

---

195. — J. FredericHs. **Robert le Bougre, premier inquisiteur général en France.** Gand, Engelcke, 1892 (Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, 6e fascicule.)

M. J. Fredericлs qui a fait paraître récemment, dans la collection de travaux historiques publiée par son maître M. Paul Fredericq, une intéressante monographie sur les Loïstes d'Anvers[1], vient d'apporter par son étude sur Robert le Bougre une utile contribution à l'histoire ecclésiastique du moyen âge. La biographie du fameux dominicain était restée jusqu'aujourd'hui très mal connue. M. F. a réussi, par un soigneux examen des sources, à en fixer les dates principales. Comme tant d'autres inquisiteurs, Robert fut tout d'abord hérétique. Après son retour à l'orthodoxie, la connaissance qu'il avait des doctrines professées par les Cathares lui fit obtenir les terribles fonctions qu'il fut un des premiers à exercer en France sur l'ordre du pape. En 1235, il est nommé inquisiteur général *in regno Francie*. On le voit dès lors procéder à des exécutions à Châlons-sur-Marne, à Péronne, à Cambrai, à Douai et à Lille. Peu après le milieu de l'année 1239, il est emprisonné, probablement sur l'ordre de Grégoire IX, et l'on n'entend plus désormais parler de lui. M. F. suppose avec raison que le pape, voyant dans le fanatisme inconsidéré de Robert un danger pour l'avenir de l'inquisition naissante, n'aurait pas hésité à sévir contre ce serviteur trop zélé.

La dissertation de M. Fredericлs est claire et précise et témoigne d'une excellente méthode. On doit en outre féliciter l'auteur de n'avoir pas abusé de son sujet : il a concentré en trente pages ce que d'autres eussent délayé en un volume.

H. P.

---

196. — Lexique de la langue de **J. de La Fontaine**, Tomes X et XI. Paris, librairie Hachette et Cie, 1893.

Ces deux volumes contiennent le lexique de la langue de La Fontaine. Les éditeurs ont apporté à cet inventaire tous leurs soins, toute leur attention, en sorte qu'on ne saurait trop louer leur exactitude et leur patience. Ce n'est pas un travail inutile de recueillir tous les mots employés par un écrivain aussi français que La Fontaine, de noter toutes les acceptions qu'il leur a données, de relever enfin tout ce qu'il y a de savoureux, de naïf, d'original dans sa langue. Dans une courte introduction les éditeurs nous montrent avec quel art le poète rendait aux vieux mots toute leur valeur, comme il savait les retremper à leur source oubliée et leur donner une nouvelle jeunesse, avec quelle hardiesse il créait ces com-

---

1. *De secte der Loisten of Antwerpsche Libertynen* (1525-1575). Gand, 1891. M. J. F. a donné un résumé de ce travail dans le Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.

posés pittoresques qui sont devenus familiers à tout le monde. Le droit, la chasse, la guerre, l'agriculture, le jardinage, tous les métiers et toutes les professions lui fournissent des mots si exacts, si techniques et en même temps si populaires que sa langue gardera comme celle d'Homère une éternelle jeunesse.

Si j'ajoute quelques notes à ce lexique, ce ne sera que pour prouver aux éditeurs que je l'ai lu attentivement. *Biberon* a été employé par J. Le Houx et non par Oliv. Basselin C'est une erreur très pardonnable à Littré, mais qu'il fallait rectifier. *Chuchillement* ne se trouve peut-être que dans La Fontaine; pourtant *chuchiller, suschiller* est en usage au XVI[e] siècle : « Cum illo consusurrat, il *suschille* avec cestuy-là. » Charles Sorel s'est servi de *complimenteur* à la date de 1622 : « Un *complimenteur* n'est qu'un *accompli menteur*. » *Devine* (ici je me corrige moi-même) est déjà dans le *Roman d'Alexandre* et dans la *Chronique des Ducs de Normandie*. *Giboyer* se rencontre aussi dans un poète du XII[e] siècle : « Au tans que l'en va *giboiier*. » L'Académie dans les quatre premières éditions de son Dictionnaire, remarquent les éditeurs, expliquait *giboyeur* par « celui qui chasse avec l'arquebuse ». L'Académie avait alors raison, car c'est en ce sens que Sonnet de Courval emploie ce mot :

> Les uns....
> Trainant l'espée au fourreau enrouillée,
> Faux *gibeyeurs* quand leur poudre est mouillée.

*Giboyeur* est sans histoire dans Littré, de même que *fabuliste* qui existe dans la seconde moitié du XVI[e] siècle : « Donnez-vous garde d'avoir pour office d'estre gaudisseur, plaisanteur, moqueur ou *fabuliste*. » *Hucher* ne signifie pas « mettre dans une huche », mais *jucher* et par suite *pendre*. Ce verbe n'est pas rare au XVI[e] siècle avec la signification que lui donne La Fontaine :

> S'il (l'essaim) s'opiniastre et quelque part *se huche*
> De melisse il faut oindre une nouvelle ruche.
> Car on a plusieurs *huchez*
> Qui avoient guelines gruppez.

Il n'eût pas été inutile de noter que *gavotte*, dont l'historique est tout à fait insuffisant dans Littré, avait été employé par Sonnet de Courval. Sous la locution « *faire son paquet* » les éditeurs renvoient, pour la comparaison, à Noël du Fail, à Branthôme. L'idée première est dans Varron : « *Annus enim octogesimus admonet me ut sarcinas colligam antequam proficiscar e vita*. » Un critique moderne, que la mort enleva dans la plénitude du talent et de la jeunesse, a dit dans une lettre citée par Sainte-Beuve : « La vie n'est qu'une auberge où il faut toujours avoir sa malle prête. » *Sycophante* que n'ont recueilli ni Richelet ni Furetière n'est pas rare au XVII[e] siècle : « *Sycophantes*, calomniateurs, fabricateurs de fausse monnoye » (*Us. et Cout. de la mer*, édit. 1671). Un auteur du XVI[e] siècle s'est servi de l'adjectif *sycophantique*

« La littérature des fables et des contes étant trop touffue », les éditeurs ont renoncé à faire des additions à l'historique. Il leur aurait fallu, en effet, un gros volume pour le compléter, car beaucoup de comparaisons, beaucoup de rapprochements leur restent à signaler. Je citerai seulement, à titre de curiosité, la *fable de l'homme entre les deux âges et ses deux maîtresses* que j'ai rencontrée dans un ouvrage latin imprimé en 1501 : « Audi rem gestam de duabus mulieribus et uno presbytero, qui habebat unam vetulam, aliam juvenculam. Qui quocunque in loco requiescens ponebat caput ad sinum vetulæ ut ei canos crines extraheret. Vetula vero extra se cogitabat : « Si tibi canos crines extraherem, ut juvenis videaris, me refutabis, et juvenculæ adherebis », et propter hoc vetula ei capillos nigros extrahebat et canos permisit stare. Aliquando vero idem sacerdos ponebat caput suum in sinum juvenculæ, et petebat ut ei canos crines extraheret, quæ sic fecit, et cum non inveniebat nisi canos, omnes evellebat. Sicque vetula extraxit nigros et juvencula canos, et sic remansit idem sacerdos decalvatus et depilatus. »

A. DELBOULLE.

---

197.—**Revolution and Reaction in modern France 1789-1871**, by G.-Lowes Dickinson, M. A. Fellow of King's College, Cambridge. In-12, p. I. XII. 1-300 éd. George Allen. Londres, 1892.

« La tendance de la démocratie est vers l'enthousiasme..., puis vient l'aveugle réaction. Le seul correctif est l'expérience : c'est parce que l'histoire de la France moderne constitue une saisissante expérience démocratique que j'ai pensé qu'elle méritait d'être racontée clairement à la démocratie d'Angleterre. » Telles sont les dernières lignes du petit livre de M. Lowes Dickinson. Il aurait pu les placer en guise de préface à la première page. Elles expliquent le but et aussi la nature de son écrit. C'est un résumé fait à grands traits, des principales transformations politiques et sociales de notre pays depuis 1789 jusqu'en 1871. « Cette histoire, dit l'auteur, est celle de la Révolution...; celle-ci n'est pas terminée ; mais elle a, avec la troisième République, touché à une halte, et on peut de cette halte juger du chemin déjà parcouru... »

La période envisagée par M. D. commence par les illusions de la Révolution à son aurore ; elle se termine par la Commune et la réaction qui a suivi. Le drame, au sens où l'écrivain anglais a voulu le poser, est complet avec son prologue, ses péripéties, son dénouement et sa moralité. Celle-ci est simple : « Les Français sont conduits par la logique et le sentiment : or la logique et le sentiment sont la ruine des États... C'est un écueil que les Anglais ont en général su éviter jusqu'ici. Ils font de la politique d'«*expediency*», d'utilité pratique et non de passion... Mais il y a déjà dans le Royaume-Uni bien des germes visibles d'une politique démocratique différente. On commence à attaquer les institutions,

non parce qu'elles sont inutiles ou nuisibles, mais parce qu'elles sont anormales. Un nombre considérable d'électeurs vote pour le *Home Rule* en Irlande, parce qu'il paraît nécessaire à Londres. » C'est un premier pas dans la mauvaise voie [1] et M. D. tient à instruire ses compatriotes par le spectacle des fautes du voisin.

Pour cela il simplifie nécessairement et syuthétise un peu trop notre histoire contemporaine, — c'est le danger de toutes les thèses historiques, — non cependant au point de la fausser complètement. Dans ses vues sur la Révolution il prend pour guide principal M. Taine, et adopte ses principales conclusions. La Révolution était inévitable : mais elle se trouvait empoisonnée d'avance par le culte du XVIII^e siècle pour la raison, par les idées de Rousseau sur la souveraineté du peuple, par les doctrines des philosophes sur la bonté de l'homme naturel : il a fallu traduire ces doctrines abstraites en faits, et comme les faits résistaient et que les doctrines ne pouvaient être fautives, on a dû vaincre la résistance par la violence. Aussi « pas une des créations de l'Assemblée constituante qui ait survécu sous la Convention, pas un des principes de la *Déclaration des Droits* qui n'ait été violé dans la pratique ». Et l'auteur, dans un chapitre intitulé « la théorie et les faits » se donne le facile plaisir d'opposer l'un à l'autre les paragraphes de la *Déclaration* concernant le droit de vote, la liberté individuelle, la propriété, etc., et les décrets du Comité du salut public, la loi des Suspects, les confiscations et autres mesures de terreur. On devine la conclusion : « Il est ainsi *abondamment* prouvé que la Révolution a abouti à une contradiction d'elle-même ; elle a si peu réalisé ses propres principes qu'elle a directement produit l'inverse. » Les résultats matériels n'ont pas été meilleurs : la banqueroute, la misère, l'anarchie et, comme dernier fruit, la nécessité d'une réaction.

La Révolution de 1789 jusqu'au Consulat est de cette façon appréciée en vingt-six pages, non sans talent ni sans une apparente logique, mais sans cette largeur de vues que l'auteur aurait puisée dans Tocqueville ou M. A. Sorel (Il ne cite pas ce dernier parmi les auteurs qu'il a compulsés et qu'il énumère en tête de chaque chapitre, avec d'étranges lacunes d'ailleurs). Dans ce résumé d'arguments ingénieusement et brillamment développés dans de gros ouvrages par plusieurs de nos contemporains et réduits ici en quelque sorte à leur squelette, on sent bien à la fois la justesse de ces arguments et leur insuffisance. A juger de cette façon et faute de regarder d'assez haut « ces grands coups dont le contre-

1. Il faudrait plutôt dire un retour : « C'est une erreur très répandue de nos jours, écrit avec raison M. Janet (*Histoire de la science politique*, II, 145), de se représenter l'esprit anglais comme toujours inspiré par le sentiment historique et traditionnel, par le goût des faits. On oublie que Rousseau a emprunté sa méthode à Hobbes. C'est beaucoup plus tard et par opposition à la Révolution française que les Anglais, en ayant fini avec leur phase révolutionnaire, se sont fait gloire de l'esprit historique et traditionnel. »

coup porte si loin », la plupart des vastes événements de l'histoire, comme le Christianisme, les Croisades, la Réforme, ont avorté ou sur bien des points produit le contraire de ce qu'en attendaient les promoteurs.

Le dessein de M. D. voulait cette exécution un peu sommaire et catégorique de la crise qui sépare 1789 du Consulat. A partir de Bonaparte, M. D est généralement impartial et judicieux. Ces fruits de la Révolution qu'il a presque niés, il les voit mûrissant en dépit des réactions. Il en suit l'éclosion à travers l'Empire, la Restauration, la monarchie de juillet, le second Empire. Il montre l'égalité devant la loi, le gouvernement représentatif, le vote toujours plus étendu, triomphant de tous les obstacles et conduisant peu à peu la nation « vers son but logique » la République. Il montre en même temps les idées socialistes germant et grandissant logiquement derrière les principes démocratiques et menaçant l'ordre public et le libéralisme, — et il accorde à ce développement du socialisme la place qu'il mérite dans l'évolution générale du siècle. Ce résumé des changements de notre état politique et social est clair. En général, l'auteur saisit avec justesse les traits fondamentaux des hommes et des choses. Il choisit bien ses citations de mots ou d'écrits historiques. La physionomie des personnages est habituellement exacte. Il en est cependant qu'il a presque tournés à la charge : Louis Philippe, par exemple. L'auteur appuie avec une insistance qui étonne dans un manuel aussi abrégé, sur le célèbre parapluie et la poire traditionnelle. Il y a aussi une anecdote bien hasardée sur Louis Philippe répondant à l'appel de *citoyens* rétribués par un voyageur anglais, qui le font paraître au balcon du Palais Royal, le drapeau tricolore en mains et chantant la *Marseillaise* pour la plus grande joie du dit insulaire. L'auteur d'ailleurs, après avoir narré en détail cette historiette comme caractéristique du règne, la déclare probablement apocryphe. Il aurait mieux fait de l'omettre [1].

L'auteur arrive ainsi à la deuxième République et au deuxième Empire qu'en général il juge bien. Il néglige trop cependant dans son histoire les événements extérieurs et le retentissement de la politique étrangère sur le déroulement des événements à l'intérieur. Ce défaut est très sensible en ce qui concerne la Révolution. Il l'est non moins dans l'étude sur la monarchie de juillet et dans les pages sur Napoléon III. Vouloir isoler notre histoire contemporaine des contre-coups de l'extérieur est impossible. La principale force des gouvernements ou des oppositions jusqu'en 1870 est venue de la gloire ou des humiliations recueillies hors des frontières. Si on ne tient pas compte de ce facteur de passion, bien des événements restent inintelligibles. Faute de ce contact immédiat

---

1. Signalons une erreur typographique dans la citation en français :

> Soldat du drapeau *tricolour*, (sic)
> D'Orléans, toi qui l'as porté..

de l'étranger dont le *ruban d'argent* l'affranchit, un Anglais trouve presque toujours quelques obscurités dans notre histoire. Les préférences britanniques sont pour l'évolution calme. M. D. remarque à la fin de son petit livre que « après sept révolutions, deux invasions, le déchirement de la patrie en factions hostiles, la perte de ses provinces de l'Est, tant de proscriptions et d'exécutions, la France a atteint enfin sous sa troisième République, une dose de liberté certainement inférieure à celle réalisée presque sans choc par la monarchie anglaise... » Ces leçons sont très sages, mais elles ne tiennent pas compte suffisamment des réalités de l'histoire, même de l'histoire d'Angleterre, qui sont faites autant de passions que de raisonnements. C'est le rôle et le devoir de ceux chez qui sur certains points elle se sont apaisées de prêcher aux autres la modération. M Lowes Dickinson remplit ce rôle utile avec beaucoup de rigueur dans l'argumentation et de lucidité dans l'exposé des faits. Bien des Français tireraient profit de la lecture de ce petit livre qui est destiné à éclairer la démocratie anglaise sur les défauts de la nôtre.

Eugène d'Eichthal

---

198. — Cordelli (E.) **L'avvenire della patria nostra e l'insegnamento religioso nelle scuole d'Italia.** Pesaro, typog. G. Federici. In-8 de 110 p. 1 franc.

L'objet de cette brochure qui, pour le fond, reproduit une conférence faite par l'auteur le 27 juin 1890 à Licata en Sicile, est de montrer que l'enseignement de la religion forme la matière la plus indispensable de l'instruction publique et qu'il faut par suite l'imposer dans les écoles primaires et dans les collèges, sauf pour les enfants que leurs familles en dispenseraient par une déclaration expresse. Les réflexions philosophiques par lesquelles M. Cordelli établit l'accord de la religion en général, du catholicisme en particulier, avec la civilisation, n'offrent rien de nouveau; mais les arguments qu'il emprunte à des statistiques officielles, aux discussions du Parlement, aux circulaires ministérielles sont fort curieux. Il donne un tableau intéressant des soins pris en Angleterre, dans les pays scandinaves, surtout en Allemagne, dans ce pays qu'il appelle le plus avancé de l'Europe pour le commerce, les arts, la science, pour donner aux enfants des divers cultes une connaissance solide de leur foi : « Seule, dit-il, la France est pleinement d'accord avec nos adversaires qui bannissent cet enseignement des écoles. (P. 56) » C'est par cette raison qu'il explique, en se couvrant de l'avis de nos criminalistes, que le nombre des mineurs condamnés annuellement chez nous par les tribunaux ait passé en vingt ans de cinq mille à vingt mille (p. 57 58). Il estime qu'en Italie les mêmes errements ont produit les mêmes conséquences, et il cite ces paroles de M. Di Rudini : « On peut dire que le crime menace de la pointe affilée de son poignard la ci-

vilisation de notre pays. Il m'en coûte de le dire, mais il est certain que l'Italie occupe en Europe le premier rang pour les crimes. (p. 16, en note). » Il invoque cet autre témoignage de M. Leone Carpi : « De 1863 à 1883, la population de l'Italie s'est accrue de onze pour cent, et le nombre des condamnés s'y est accru *de quatre vingt cinq pour cent.* » (p. 100). M. C. montre en particulier le chiffre des condamnations prononcées contre des mineurs de quatorze à dix-huit ans s'y élevant en treize années de 13,482 (chiffre de 1875) à 28,735 (chiffre de 1888) ; en 1887, le nombre total des mineurs condamnés en y comprenant les jeunes gens de dix huit à vingt et un ans a été de 53,982. Les suicides en Italie de 1870 à 1887 passent de 788 à 1449 et dans ce dernier chiffre on trouve quatre fois plus de jeunes gens de quinze à vingt ans que dans le chiffre de 1870.

Sans doute M. Cordelli ne fait que relever des résultats déjà publiés ; mais il les répand dans le grand public, et ses auditeurs en on reconnu l'intérêt, puisque c'est une souscription publique qui a fait les frais de la présente brochure.

Charles Dejob.

---

199. — **Le génie de Jeanne d'Arc**. Essai d'analyse. Paris, librairie L. Baudouin, 1893, 1 vol. in-18, 172 p.

Ce petit livre, dû à l'ingénieux auteur des *Monologues de Napoléon* appréciés ici même (Cf. *Revue critique*, 1891, t. II, p. 381), n'est pas moins intéressant que son aîné. On se tromperait en le jugeant comme une composition de simple fantaisie, inspirée par une imagination hardie. Cet essai repose, au contraire, sur une connaissance approfondie de l'histoire de Jeanne d'Arc et témoigne d'un commerce prolongé avec les textes. L'auteur se défend à bon droit d'avoir voulu faire œuvre de littérateur : « Si ce n'est plus là de l'histoire, nous dit-il, dans la forme ordinaire et convenue d'un récit à la troisième personne, c'est du moins un moyen et une méthode pour exposer la pensée des acteurs de l'histoire. » Ajoutons que si l'exposé de cette doctrine peut faire naître quelques préventions, la lecture de l'ouvrage lui-même les dissipera promptement. Nous nous trouvons en présence d'une Jeanne d'Arc « à la fois sincère et naturelle », telle que la voulait Sainte-Beuve. Nous surprenons dans les monologues sa pensée intérieure aux heures décisives et suivons par ailleurs les principaux épisodes de sa vie dans des scènes dialoguées, toujours maintenues dans la réalité historique et dans lesquelles les personnages imaginaires n'apparaissent qu'exceptionnellement. Beaucoup de ces scènes sont heureusement conçues et offrent un charme incontestable. Nous signalerons parmi les mieux réussies celles intitulées : La chevauchée de Vaucouleurs à Chinon ; Le conseil royal à Chinon ; Reims : après le sacre ; Deux saintes, la dernière nuit ; Conseil royal : avis de la mort de la Pucelle. Ce genre

demandait à être traité avec beaucoup de délicatesse et un grand souci de la vérité. A force de conscience et d'études, l'auteur est parvenu à éviter les écueils qui le menaçaient. Il n'est tombé ni dans la déclamation sentimentale, ni dans la fausse poésie ; de plus, il s'est abstenu de faire appel au surnaturel et — ce qui est encore plus dangereux — de rester dans l'équivoque : il convient de l'en féliciter.

A. Lefranc.

# CHRONIQUE

HONGRIE. — M. Latkóczy a consacré une biographie très nourrie à l'une des dernières humanistes-femmes qui aeint vécu à la cour de Rodolphe II à Prague : *Elisabetha Johanna Westonia.* Ses poésies latines parues en 1602 ont eu le plus grand retentissement. D'origine anglaise, Westonia embrassa le catholicisme et se réfugia en Bohême où elle épousa en 1603 l'agent de la cour Jean Leo. M. Latkóczy a traduit une partie de ses poésies et nous donne d'après des sources inédites des renseignements très curieux sur la vie littéraire à la cour de Rodolphe II. Un portrait contemporain de cette « poetriae celeberrimae » et une gravure de l'endroit où elle est enterrée ornent cette belle publication. (Programme du gymnase d'Éperjes).

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 24 mars 1893.*

Le Ministre de l'Instruction publique invite l'Académie à présenter deux candidats pour chacune des chaires suivantes, vacantes au Collège de France :

1° Langues et littératures hébraïques, chaldaïques et syriaques (l'assemblée des professeurs du Collège de France a présenté en première ligne M. Philippe Berger et en seconde ligne M. Maurice Vernes) ;

2° Langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues (la même assemblée a présenté en première ligne M. Chavannes et en seconde ligne M. Specht) ;

3° Langues et littératures d'origine germanique (l'assemblée a présenté en première ligne M. Chuquet et en seconde ligne M. Angellier).

L'Académie se forme en comité secret pour entendre une communication de la commission du prix biennal.

La séance étant redevenue publique, M. Clermont-Ganneau termine sa communication sur le régime des eaux du Jourdain et les perturbations auxquelles il a été sujet. Il établit que le lieu où se serait produit, selon le livre de Josué, une interruption subite du cours du fleuve, est le même (Dâmié, jadis Adamah) où un phénomène semblable, rapporté par un chroniqueur arabe, arriva en l'an 1267 de notre ère.

M. Barth continue sa communication sur deux inscriptions, l'une sanscrite, l'autre pâlie, dont les copies ont été rapportées du Cambodge par M. Fournereau. Ces monuments, conservés aujourd'hui à Bangkok, proviennent l'un et l'autre de la vallée supérieure du Ménam. Cette translation n'est pas un fait isolé : les Siamois ne sont pas des barbares, ils ont le respect de leur passé et s'appliquent à en sauver les débris ; quelques-uns de leurs palais et de leurs temples rappellent de loin nos musées.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 10 avril — 1893




200. — **Zur Geschichte und Kritik des Mahâbhârata**, von Dr. Adolf Holtzmann, professor an der Universitæt Freiburg i. B. — Kiel, Hæseler, 1892. II, 196 p.

Le nom de Holtzmann est étroitement associé à l'histoire des études sur le Mahâ-Bhârata en Europe. L'oncle de l'indianiste actuel, A. Holtzmann, fut des premiers à vulgariser en Allemagne la grande épopée de l'Inde ; dans ses *Indische Sagen* (1846) et dans ses *Untersuchungen über das Nibelungenlied* (1854), il mêlait à ses traductions des vues ingénieuses sur l'origine, la composition et le caractère primitif du Mahâ-Bhârata, qu'il tenait pour un document indo-germanique au sens rigoureux du mot. M. A. Holtzmann, fidèle à une tradition de famille, s'est senti attiré par les mêmes problèmes ; il a déjà indiqué ses solutions personnelles dans une courte et substantielle dissertation *Ueber das alte indische Epos*, Durlach 1881. Il a poursuivi depuis lors l'étude pénétrante de cette immense compilation épique, faite pour absorber les labeurs opiniâtres de plusieurs générations, et a publié une série de monographies qui marquent sa compétence spéciale et ses tendances avouées. M. A. H. a jugé que le moment était venu de présenter une étude d'ensemble sur le Mahâ-Bhârata ; il en publie la première partie dans le présent volume, sur l'Histoire et la Critique du Mahâ-Bhârata. Puis viendront successivement : le Mahâ-Bhârata et ses Éléments, qui contiendra des notices sur les éditions, les manuscrits, les commentaires, les recensions, une analyse détaillée de l'épopée avec un coup-d'œil sur la littérature annexe ; — et le Mahâ-Bhârata dans l'Inde et dans l'Ouest, qui aura pour objet les rapports du Mahâ-Bhârata avec le reste de la littérature sanscrite et les travaux publiés dans l'Europe et en Amérique. Ces deux parties encore inédites seront, l'auteur nous en prévient, d'une nature plus didactique et plus compréhensive et pourront être utiles même aux spécialistes qui ne goûteraient pas les théories exposées dans le premier volume.

Ces théories nous étaient déjà connues par les publications antérieures de M. Holtzmann ; mais elles se présentent ici avec une abondance de détails qui, sans leur donner plus de poids, augmentent l'intérêt et la valeur du livre. L'ouvrage est distribué en seize chapitres, subdivisés en paragraphes numérotés, qui traduisent aux yeux l'ordonnance claire et logique du sujet. M. H. signale d'abord avec raison la disgrâce particulière des études sur le Mahâ-Bhârata, trop longtemps sacrifié aux Védas et à la poésie classique ; puis, se fondant sur le manque d'unité reconnu à l'unanimité par les critiques de l'épopée et par l'épopée même, il essaie d'en retracer l'histoire par une minutieuse analyse des éléments. L'état religieux du Mahâ-Bhârata est un sûr indice d'hybridation ; les dieux anciens, Indra, Agni, Brahman, y disputent la place aux dieux sectaires Vi*sn*u et Çiva ; Çiva y est entré par une combinaison mécanique, Vi*sn*u par une combinaison chimique. Un coup d'œil sur l'intrigue et les personnages trahit aussi le remaniement tendencieux de l'ouvrage : l'état social et l'état légal contredisent à chaque moment le type social et légal du brahmanisme. Faut-il en chercher l'original dans les temps de l'unité aryenne, envisager le Mahâ-Bhârata comme l'*Urepos* indo-germanique ? M. H. n'ose aller formellement jusque-là, mais il laisse nettement entrevoir ses sympathies en faveur de l'hypothèse. Le témoignage des documents indiens permet au moins de suivre le développement originel de la poésie épique dans l'Inde, à la cour des rois comme aux fêtes des sacrifices, dans les improvisations ou les récitations des bardes et des rhapsodes. Comment s'est fait le passage des récits épars au poème d'ensemble ? L'Inde dit : Vyâsa et avoue par ce nom l'œuvre des diascévastes. C'est donc leur travail dont il faut pénétrer le secret. Si on juge les caractères des personnages aux actes, sans tenir compte des explications intéressées, le point de vue se transforme : les victimes deviennent les héros ; les vainqueurs ne sont plus que méprisables. L'unité primitive du plan apparaît sous cette lumière ; l'ancien Mahâ-Bhârata racontait la lutte de la chevalerie en voie de disparaître contre la politique qui prépare son triomphe. Deux questions également délicates se présentent alors : Quand le poète a-t-il vécu ? Pourquoi a-t-on retourné le poème en le remaniant ? Il n'a pas fallu moins qu'une profonde révolution pour rendre nécessaire un pareil changement de front. Le plus grand bouleversement de l'Inde s'accomplit sous Açoka, résumé dans ces deux termes : expulsion des Grecs, impulsion du bouddhisme. Donc la composition du premier Mahâ-Bhârata date du IIIe siècle avant J.-C. L'inspiration bouddhique de cette recension n'a guère laissé de traces dans notre Mahâ-Bhârata, mais convient-il de dire qu'il n'y en a pas ou qu'il n'y en a plus ? Il semble qu'on ait passé le vernis çivaïte sur les éléments bouddhiques. Le premier poème avait pour héros Kar*n*a, commençait à la partie d'échecs et finissait à la mort de Duryodhana. Le premier remaniement brahmanique s'effectue à la cour d'une dynastie Vâsudeva, en vue d'exalter

l'ancêtre éponyme de la race. De vil intrigant, K*rsn*a passe héros, demi-dieu, avatar de Vi*sn*u. L'axe du poème se déplace en conséquence ; le parti préféré de K*rsn*a passe au premier plan, tandis que ses adversaires sont rabaissés systématiquement. Le caractère démoniaque de Çiva dans cette recension permet de le distinguer du remaniement pouranique postérieur. Il faut sans doute en fixer la date au IIIe siècle ap. J.-C., époque où commencent, après la chute des Indo-Scythes, les dynasties brahmaniques. Mais, après sept ou huit siècles, l'écrasement définitif du bouddhisme et le triomphe des religions sectaires coalisées impose la nécessité d'un remaniement plus éclectique et d'un esprit plus conciliant : le Mahâ-Bhârata subit une sorte de nivellement pouranique. Un cadre nouveau se surajoute aux deux autres ; la langue, la métrique perdent leurs caractères originaux. Çiva se pose comme l'égal de Vi*sn*u. L'inspiration brahmanique, ivre de son triomphe, ne respecte même plus les convenances littéraires ; le poème s'émascule dans ses parties guerrières, et se grossit de volumineuses additions qui enseignent et proclament la morale, la législation et la religion du brahmanisme hindouisé. Comment, sans unité de gouvernement ou d'administration, l'Inde a-t-elle pu définitivement unifier le poème ? C'est le secret des brahmanes ; mais la date du travail se laisse du moins déterminer, aux environs du XIe siècle.

L'analyse de l'ouvrage suffit à en marquer les mérites et les faiblesses. M. H. connaît à fond le Mahâ-Bhârata, il en sait tous les détours, il en a exploré tous les recoins; les documents s'empressent à son appel et s'épanchent sous sa plume. Il a tiré de leur chaos indigeste une somme incomparable de renseignements précis qu'il a classés sous des rubriques nettes et distinctes. Depuis les beaux travaux de Muir, le Mahâ-Bhârata n'avait jamais été consulté avec autant de suite et autant de fruit [1].

Mais si les documents de M. H. ont une valeur incontestable, les conclusions qu'il en tire ne sont point faites pour provoquer une adhésion sans réserve. Il ne laisse point aux textes la liberté de s'interpréter eux-mêmes ; il les aborde avec des préventions étrangères au débat ; il prétend les éclairer au moyen d'idées générales fondées sur des principes posés comme évidents et qui trahissent une connaissance insuffisante et un sentiment imparfait de l'Inde. M. H. s'est rigoureusement cantonné pendant de longues années dans l'étude du Mahâ-Bhârata et des œuvres connexes; il paraît s'être interdit sans pitié la moindre excursion de touriste en dehors du terrain qu'il entend défricher ; ses informations sur les autres provinces de l'indianisme sont toujours indirectes, et les témoins qu'il consulte ne sont pas toujours sûrs. Les

1. Exception faite des très beaux travaux publiés par M. Edward Hopkins dans le Journal de l'American Oriental Society, particulièrement *The social and military position of ruling caste in Ancient India, as represented by the Sanskrit Epic.* J. Amer. Or. Soc. XIII.

théories fondamentales de l'ouvrage sur le bouddhisme original, du Mahâ-Bhârata et sur l'esprit des refontes postérieures sont en contradiction formelle avec les faits les plus sûrs de l'histoire religieuse politique et littéraire. Les plus anciens ouvrages bouddhiques qui nous soient accessibles ne connaissent pas de recension favorable à Duryodhana et ses partisans : le Lalita-Vistara énumère les Pâ*nd*avas parmi les grandes familles proposées au Buddha pour y prendre naissance, et mentionne les noms des cinq fils de Pâ*nd*u avec la filiation divine que l'épopée leur attribue respectivement; le Buddha Carita d'Açvagho*s*a, si riche d'allusions instructives, suppose un poème analogue au nôtre : il sait les tristes aventures des Kurus, même des V*rsn*is et des Andhakas, héros de ce Harivam*ç*a qu'on regarde généralement comme une addition assez tardive à la grande épopée; il rappelle les amours de Pâ*nd*u et de Mâdrî; il compare Bi*m*bisâra, le protecteur du Buddha, aux Pâ*nd*avas, « ses égaux en valeur virile »; il désigne Çâ*m*tanu, Bhîsma. Quel crédit accorder contre ces témoignages positifs à une hypothèse qui ne s'appuie pas sur un seul texte? Le sentiment historique et le sentiment littéraire qu'elle invoque en sa faveur se retournent également contre elle La conversion d'Açoka, trop souvent comparée à la conversion de Constantin, n'est qu'un événement secondaire et sans grande portée dans le développement religieux de l'Inde ; la faveur particulière qu'il accordait au bouddhisme ne l'empêchait pas de veiller aux intérêts des autres groupements religieux, loin de l'obliger à brûler ce qu'il avait adoré. Il existait officiellement une doctrine de plus, sans qu'il y eût une religion de moins. Le mouvement ressemblait si peu à une révolution que l'hellénisme ne s'en aperçut pas, en dépit de ses relations officielles avec la cour de Palibothra; chez les historiens et chez les voyageurs les mieux renseignés, le bouddhisme ne compte que pour une variété mal caractérisée des cultes brahmaniques, et leur impression répond sans doute exactement à la réalité. L'exaltation du sentiment national provoquée par l'expulsion des Grecs ne risque pas moins de se réduire à une simple illusion de cabinet : la conquête macédonienne avait si peu entamé l'Inde que le souvenir d'Alexandre et de ses triomphes, si vivace dans l'Asie antérieure, ne s'y est conservé ni dans l'histoire, ni dans la légende. Le bassin de l'Indus, toujours ouvert aux incursions des empires voisins, isolé à l'Orient par des barrieres de sable, était au regard du brahmanisme classique comme une terre de quarantaine, suspecte de barbarie et d'hétérodoxie; ses destinées excentriques n'avaient guère de répercussion sur les affaires générales de l'Inde gangétique et du Dekkhan. En outre, la domination grecque, telle qu'Alexandre l'avait organisée, n'était qu'une sorte de protectorat à la façon anglaise, qui mettait le roi indigène sous l'autorité d'un résident hellénique; la durée en fut moins qu'éphémère; la mort d'Alexandre en marqua la fin, et les victoires de Candragupta sur Séleucus en effacèrent les dernières traces. Rattachées à la couronne de Magadha, les provinces

de l'Indus reçurent à nouveau des administrateurs indiens. C'est après la mort d'Açoka seulement que les successeurs de Diodote en Bactriane étendirent leurs conquêtes dans la vallée de Caboul traversèrent l'Indus et fondèrent dans le Penjab des dynasties locales qui patronnèrent la culture hellénique et l'acclimatèrent sur le sol de l'Inde. Pour jaillir d'un mouvement national et d'une révolution religieuse, le Mahâ-Bhârata devait choisir d'autres circonstances. Les mœurs de l'épopée, qui ont déterminé M. H. à proposer l'hypothèse d'une recension bouddhique en faveur des Kauravas, sont loin d'imposer une conclusion si hasardeuse. Duryodhana, ses frères et ses partisans ont l'avantage littéraire d'être les vaincus; leur sort tragique éveille la sympathie du lecteur et provoquait de même l'émotion des vieux rhapsodes; désignés pour être victimes, ils y gagnaient des compensations d'honneur; leurs rivaux plus heureux ne méritaient pas les mêmes ménagements. Les poètes des premiers récits obéissaient d'instinct à la loi formulée par Boileau... « Aux grands cœurs donnez quelques faiblesses », et se gardaient de peindre la perfection sous le nom de Yudhi*s*t*hira ou d'Arjuna. Ce serait une entreprise stérile autant que facile d'isoler dans l'*Iliade* les traits favorables aux Troyens et les traits défavorables aux Grecs pour établir qu'il en existait une recension antérieure composée en faveur des Troyens. Les diascévastes brahmaniques qui s'emparèrent plus tard de la fable populaire n'ont pas heureusement osé ou pu effacer les défauts traditionnels des héros, et pour l'édification des âmes ont dû se résigner à inventer des justifications stupéfiantes. Les incertitudes et les contradictions du rôle de K*rsn*a paraissent être seules de nature à éclairer la critique historique; mais pour fixer le remaniement k*rsn*aïte au IIIe siècle de l'ère chrétienne, M. H. manque de raisons sérieuses. Le Buddha-Carita qui date du Ier siècle, s'il faut l'attribuer au grand docteur Açvagho*s*a, fait allusion, semble-t-il, au Hariva*m*ça; l'inscription de Pu*l*umâyi, antérieure à l'an 150 de l'ère, désigne Keçava (= K*rsn*a) à la tête des héros du Mahâ-Bhârata, à côté d'Arjuna son ami et son protégé, de Nâbhâga, de Nahu*s*a, de Janamejaya, de Sa*m*kara, de Yayâti, de Râma et d'Ambari*s*a. Les Indo-Scythes, si peu et si mal connus, n'ont déjà servi à étayer que trop de constructions aventureuses pour les employer encore à éclairer l'histoire du Mahâ-Bhârata; le bouddhisme des plus fervents ne paraît pas avoir coûté cher aux brahmanes; leurs monnaies portent des dieux et des légendes çivaïtes, et le second successeur de Kani*s*ka se nomme Vâsudeva, synonyme de K*rsn*a. Pourquoi dénier *a priori* à ces rois l'honneur d'avoir présidé à une refonte du Mahâ-Bhârata?

La partie historique de l'ouvrage laisse donc fort à désirer; les périodes et les dates proposées par M. H. n'ont pas de valeur scientifique, et la question exige un nouvel examen. La témérité de l'auteur aura du moins été avantageuse, si elle arrête l'attention sur le problème essentiel, et pourtant à peine effleuré jusqu'ici, des rapports entre la lit-

térature classique et les œuvres bouddhiques. Sous l'influence des préventions brahmaniques, les historiens de la littérature indienne n'ont pour ainsi dire pas tenu compte de l'activité intellectuelle plus de dix fois séculaire qu'attestent encore, à défaut des originaux disparus, les versions chinoise et thibétaine du Tripiṭaka et les indications de Târanâtha. Un examen impartial ne manquera pas d'assigner au bouddhisme un rôle important dans le développement littéraire de l'Inde.

Mais si les théories de M. H. doivent s'effondrer, son livre n'en gardera pas moins une utilité durable. Il restera longtemps le répertoire commode et riche encore qu'incomplet d'informations directes et précises sur les caractères, l'intrigue, la religion du Mahâ-Bhârata. Mais quelle reconnaissance éternelle l'indianisme vouerait à M. Holtzmann s'il mettait à profit sa compétence exceptionnelle pour dresser l'index toujours souhaité des noms et des choses du Mahâ-Bhârata, sans parti-pris, sans théorie, sans tentative d'explication et qui deviendrait aux mains des travailleurs futurs l'instrument de continuelles découvertes, en ouvrant aux explorations les recoins les plus obscurs ou les plus touffus de cette encyclopédie gigantesque [1].

Sylvain Lévi.

---

201. — P. Orsi et F. Cavallari. **Megara Hyblaea. Storia, topographia, necropoli e anathemata.** Extait des *Monumenti antichi pubblicati per cura della Reale Accademia dei Lincei*, t. I, p. 689-950, avec 10 planches et de nombreuses vignettes. Milan, Hoepli, 1892.

Megara Hyblaea, colonie dorienne située au nord de Syracuse, fut fondée vers la fin du VIIIe siècle dans le voisinage d'une bourgade sicule. Métropole, à son tour, de Sélinonte, elle atteignit au VIe siècle un haut degré de prospérité; mais, dès la fin du siècle suivant, elle fut ruinée par Gélon et ne se releva plus. La découverte de la nécropole de cette ville remonte à 1872; en 1879, elle a été l'objet d'une première exploration méthodique, puis, pendant dix ans, livrée au pillage. Au commencement de 1889, le gouvernement italien y envoya des inspecteurs, sur le rap-

1. Un autre article de MM. Bühler et Kirste, publiée en décembre 1892, (*Indien Studies, n° II : contributions to the History of the Mahâ-Bhârata*, dans les *Setzungsberichte der Kais. Akad. d. Wien*) transporte la question dans le domaine des faits et aboutit ainsi à des résultats positifs, en contradiction formelle avec les théories de M. Holtzmann. La comparaison du résumé composé par M. Ksemendra au XIe siècle (Mahâ-Bhârata Manjarî) avec le texte moderne de l'épopée, permet d'affirmer que depuis siècle au moins le poème s'est infiniment peu modifié, les sections les plus ouvertes à l'interpolation (XII et XIII) ne paraissent pas s'être sensiblement accrues. En outre, ses témoignages nouveaux tirés de la littérature ou de l'épigraphie garantissent que le Mahâ-Bhârata était dès le IVe siècle comme un traité d'éducation morale et religieuse (*Smṛti* ou *dharmaçâstra*) et qu'à partir du VIe siècle tout au moins l'étendue et le caractère du poème ne différaient pas essentiellement du texte actuel.

port desquels furent instituées de nouvelles recherches, cette fois régulières et suivies, qui s'étendirent bientôt à la ville elle-même dont on put étudier les remparts flanqués de tours et les édifices publics. L'intérêt principal se concentra sur l'immense nécropole, dont une petite partie a été complètement étudiée. La description de ces tombes archaïques, faite avec un soin minutieux par M. Orsi, est fort instructive, non seulement à cause du nombre d'objets très anciens qu'on a mis au jour, mais à cause des renseignement précis que M. O. a pu fournir sur la construction des sépultures et la disposition de leur mobilier. Sur trois cent quarante-quatre tombes, il y avait cent dix-sept sarcophages monolithes en tuf, quatre-vingt dix-neuf tombes à jarres, quarante ossuaires de terre cuite, trente-deux coffres de pierre en plusieurs morceaux, vingt-deux tombes en briques ; les autres types sont plus rares. Comme presque toutes ces tombes remontent au VIe siècle, on voit que leur diversité ne s'explique pas par une succession chronologique, mais bien par des considérations personnelles, l'âge du défunt, sa situation sociale, etc. L'inhumation est environ quatre fois plus fréquente que l'incinération. Plusieurs faits curieux, déjà observés à Myrina et ailleurs, l'ont été aussi par M. O à Megara : il y a des cas de combustion partielle, soit du crâne, soit du corps, des expropriations de tombes avec *ossilegium*, des squelettes acéphales. Le mobilier funéraire se compose surtout de terres cuites et de vases. Les premières, à l'exception des jouets d'enfants, ont toutes un caractère religieux : les sujets empruntés à la vie réelle font complètement défaut. Par le style, elles se rapprochent des terres cuites de Rhodes, non sans offrir des analogies avec celles de Carthage et de la Sardaigne. Les objets métalliques sont rares, contrairement à ce qu'on observe dans les nécropoles non-helléniques de l'Italie. En revanche, il y a quantité de vases, protocorinthiens, corinthiens, à figures noires, de *bucchero*. Un fragment de statue, en marbre de Paros, paraît avoir appartenu à une figure funéraire du type d'Apollon. Outre les objets découverts dans les tombes on a recueilli un lot d'ex-voto en terre cuite enfouis en pleine terre, sur un espace assez restreint, au milieu des débris de la muraille. M. Orsi suppose que ce dépôt d'ἀναθήματα de rebut, provenant d'un temple saccagé, remonte à l'an 482, époque de la prise de Mégare par Gélon. Cette hypothèse étant très vraisemblable, nous avons là une série d'antiquités dont la date est assez exactement fixée et qui suggèrent des rapprochements nombreux avec les fragments recueillis sur l'Acropole d'Athènes, dévastée presque à la même époque par les Perses de Xerxès.

Les auteurs de cet important mémoire ont fait preuve d'autant de conscience sur le terrain que d'érudition dans l'exposé de leurs découvertes. Si j'avais cependant une réserve à faire, j'exprimerais le regret que leur érudition se montre parfois intempérante. Il n'est pas nécessaire, à propos d'un objet modeste, de passer en revue toute la série des objets qui lui ressemblent. S'adressant à des lecteurs qu'ils devaient supposer au

courant, ils auraient pu être beaucoup plus brefs. Je citerai comme exemple les huit pages (789 et suiv.) consacrées à un fragment de statue d'un type connu. Il y a longtemps que l'ecdotique est revenue de la manie hollandaise des rapprochements accumulés : l'exégèse archéologique s'y complaît encore; on peut espérer qu'elle n'y persévérera point.

Salomon Reinach.

---

202. — F. Wipprecht. **Quaestiones Palaephateae.** Capit. VI. Bonnae, 1892. In-8, 67 p.

Dissertation bien conduite, rédigée clairement et qui aboutit à des conclusions très vraisemblables. Suidas, qui nomme quatre Palaephatos, ne savait déjà plus auquel de ces écrivains il fallait attribuer le livre Περὶ ἀπίστων. Les modernes ont voulu placer cet opuscule tantôt au IVe siècle av. J.-C., tantôt au IIIe ou au IVe siècle de l'ère chrétienne. M. Wipprecht commence par prouver que ce que nous avons sous le nom de Palaephatos n'est qu'un extrait assez altéré d'un plus grand ouvrage; il étudie les citations qu'en ont faites les auteurs et dont plusieurs ne se retrouvent pas dans notre texte. Puis il propose une classification des deux classes de mss., les uns plus complets, les autres moins; pour le plus ancien, le *Parisinus* 854 du XIIIe siècle, il a obtenu une collation de M. H. Lebègue. Il passe ensuite à l'étude des mots et des constructions qui se rencontrent dans Palaephatos et manquent aux écrivains antérieurs à Aristote; les quarante exemples qu'il en a réunis forment un faisceau de preuves décisif. Le style et le vocabulaire de Palaephatos est celui des contemporains de Polybe; ce que M. W. a établi par d'autres exemples. D'autre part, Palaephatos, étant cité par Théon et par Probus, doit être antérieur au IIe siècle ap. J.-C. Or, entre les deux termes chronologiques ainsi fixés, on ne peut placer, parmi les quatre Palaephatos de Suidas, que le grammairien égyptien de ce nom. Ce grammairien est sans doute identique à l'auteur des Τρωικά dont on connaît huit fragments et qui paraissent avoir été cités par Démétrius de Scepsis. M. Wipprecht conclut que Palaephatos fut un grammairien d'Alexandrie vers 150 av. J.-C., opinion conforme à celle de G. J. Vossius, Bœttiger, Frœhner, Susemihl, mais qui n'avait pas encore été fondée sur des arguments aussi précis. Il y a dans cette modeste brochure beaucoup de travail personnel et de vrai savoir. S. R.

---

203. — C. Valeri Catulli. **Attin annotavit illustravit, anglice reddidit Car.** Grant Allen, B.A. coll. Merton ap. Oxon. olim portionista. The **Attis** of Caius Valerius Catullus, translated into English verse, with Dissertations on the myth of Attis, on the origin of Treeworship and on the galliambic metre by Grant Allen. Londres, 1892. David Nutt. Bibliothèque de Carabas, vol. VI.

Voici dans une collection de grand luxe [1] un beau volume où, à

l'élégance de la forme, répond un texte et des recherches sur des sujets qui n'ont certes rien de banal. S'il y a pour l'heure présente quelque ralentissement dans les études générales sur Catulle et dans la publication d'éditions complètes du poète, ce temps de répit n'en est pas moins mis à profit, et sans doute pour que nous n'y perdionsrien, ses admirateurs, diplomates ou gens du monde, nous donnent àpart tel ou tel poème et ils le choisissent délibérément (c'est ici la seconde fois [2]), parmi ceux que les gens du métier auraient plutôt évités comme trop techniques; compensation inattendue, mais très précieuse; ou signe du temps, si l'on veut, mais qui n'est pas sans nous faire honneur.

Un étranger ne peut juger de la valeur de la traduction anglaise qui nous est donnée ici. Mais il peut nous suffire de savoir qu'ellea l'approbation de M. Ellis (p. x) [3]. L'auteur nous raconte que son admiration pour l'*Attis* date « de l'époque où, il y a quelque vingt ans, il expliquait ce poème à ses élèves dans une classe d'un collège perdu de la Jamaïque ». A la bonne heure! Voilà qui fait suffisamment contraste avec nos usages, et il est bon, ne fût ce que par la citation de tel fait particulier, qu'on nous tire ainsi de temps en temps de notre routine.

Les titre et sous-titre indiquent assez bien les divisions du reste du livre. Après le poème et la traduction trois excursus, dont les deux premiers ont été surtout développés avec amour, à savoir sur le mythe d'Attis (p. 17-31); sur l'origine du culte des arbres (p. 126) [4]; enfin sur le mètre galliambique. Il est clair que le volume a été publié à cause de ces excursus. Je laisse à quelque folkloriste le soin de juger du mérite intrinsèque des deux premiers. Arrêtons-nous un moment sur le troisième.

Le mètre galliambique, d'après M. Allen, n'est qu'une variante et un dérivé d'un rythme iambique dans lequel certains pieds (anapestes et tribraques) ont été substitués à l'iambe décomposé pour obtenir un mouvement plus rapide; où par contre les contractions sont très rares. Ce système est fondé directement sur notre poème. La description d'Héphæstion qui ne cadre bien ici qu'avec trois vers douteux et faciles à rectifier (18, 54 et 60), et qui, en elle même, paraît confuse, contradictoire et plutôt opposée à la structure des autres vers, est jetée délibérément par dessus bord. Rien de plus commode sans doute et rien de

1. La bibliothèque de Carabas, éditée sous la direction de M. Andrew Lang, a été commencée en 1887. Les quatre premiers volumes sont : *Cupid and Psyche* by W. Adlington; *Euterpe* (the Second Book of Herodotus) by A. Lang; *The Fables of Bid pai*, by Th. North; *The Fables of Æsop* by W. Caxton. Notre volume est le premier, comme on voit, à contenir des vers.

2. Voir dans la *Revue* du 21 décembre 1891 un article sur la *Chioma di Berenice* de M. Nigra.

3. Mais pourquoi cette traduction en 94 vers d'un poème de 93 vers? N'est-ce pas se donner trop ou trop peu de liberté?

4. M. A. y propose une théorie par laquelle il essaye de concilier les principes de sociologie de Spencer avec les idées de M. Frazer dans son *Golden Bough*.

plus clair ; mais arrive-t-on ainsi à une solution scientifiquement satisfaisante ? Dire (p. 144) que « juger d'un rythme c'est affaire d'oreille et que dès lors Héphæstion et Terentianus Maurus ne sont pas là dessus plus compétents que nous, » n'est-ce pas s'aventurer beaucoup et rompre assez inutilement avec la tradition ? Nous sommes si timorés que nous n'irons jamais jusque-là, à tort ou à raison, de ce côté-ci de l'Océan.

Émile Thomas.

---

204. — H. Dessau. **Inscriptiones latinae selectae.** Berlin, 1892. In-8 (1er volume). 16 markc, chez Weidmann.

205. — De Ruggiero. **Sylloge epigraphica orbis romani,** Vol. II, inscriptiones Italiae continens edidit Dantes Vaglieri, Rome, 1892. In-8, chez Pasanisi, par fascicules de 32 pages du prix de 1 lire 75 chacun.

Le recueil d'Orelli-Henzen a initié nos maîtres à l'épigraphie latine ; le recueil de Wilmanns a rendu le même service à notre génération ; ceux qui nous suivent devront s'adresser désormais à M. Dessau et à M. de Ruggiero. Les deux livres que nous annonçons par cet article aux lecteurs de la *Revue* ont, en effet, la même destination, bien qu'ils ne soient pas conçus tout à fait sur le même plan ; l'un et l'autre tendent à remplacer la collection volumineuse du *Corpus inscriptionum latinarum* dans la bibliothèque de ceux dont la spécialité n'est pas l'épigraphie ; et cette raison suffira à leur assurer un bon accueil auprès des érudits français et étrangers.

M. D nous expose dans une courte préface son dessein et sa méthode. « J'ai voulu, nous dit-il, choisir parmi les innombrables inscriptions latines, et rassembler sous un petit volume, celles qui étaient spécialement intéressantes, en tenant compte des textes qui contiennent des particularités linguistiques ou grammaticales. Je destine mon livre aux savants qui s'occupent d'antiquités romaines et qui ne peuvent pas avoir tous chez eux l'ensemble du *Corpus*; je le destine aussi aux commençants; c'est en songeant à eux que j'ai disposé les inscriptions dans un ordre tel qu'elles s'éclairent l'une l'autre, que j'en ai expliqué, dans de courtes annotations, les principales difficultés et que j'ai adopté, pour leur transcription, les lettres minuscules au lieu des capitales qu'on emploie d'ordinaire. C'est, qu'en effet, les auteurs du *Corpus*, ayant pour mission de transmettre à la postérité les inscriptions telles qu'ils les voient, souvent mutilées et remplies de lettres fragmentées, ne peuvent se dispenser de l'usage des majuscules ; moi j'ai eu en vue seulement la commodité de mes lecteurs. » M. D. n'est pas allé cependant jusqu'à ne point tenir compte de la division matérielle des inscriptions : chaque ligne est distinguée de la suivante par un trait vertical placé entre le dernier mot de l'une et le premier de l'autre : c'est ce qu'avaient déjà fait pour gagner de la place, Orelli et Wilmanns. Le travail se composera de deux volumes de textes ; un troisième sera réservé aux tables, rédigées sur

le modèle des *Indices* du *Corpus*. Le premier seul a paru ; il comprend les chapitres suivants : I. Inscriptions relatives à l'histoire de Rome républicaine (épitaphes des Scipions, elogia du forum d'Auguste, inscription de la colonne rostrale de Duilius etc.); II. Inscriptions relatives aux empereurs et à leur famille ; III. Inscriptions relatives aux rois et princes étrangers ; IV. Inscriptions relatives à des personnages d'ordre sénatorial ; V. Inscriptions relatives à des personnages d'ordre équestre ; VI. Inscriptions mentionnant des affranchis procurateurs ou employés de la maison impériale ; VII. Inscriptions mentionnant des appariteurs ou des esclaves publics ; VIII. Inscriptions relatives à la concession du droit de cité ou à certaines particularités de la manumission ; IX. Inscriptions militaires ; X. Inscriptions relatives à des hommes de lettres. On voit que dans ce plan l'auteur ne tient aucun compte de la forme extérieure des monuments épigraphiques ; il les classe suivant la nature des renseignements qui y sont contenus. Ainsi le chapitre des inscriptions militaires renferme à côté d'inscriptions sur pierres (épitaphes, ex votos, dédicaces impériales) des diplômes sur bronze et même des estampilles de briques ou de tuiles. Par là, le recueil sera très différent de celui de Willmanns, qui avait réuni à la fin du sien, sous le titre de *Varia*, les actes officiels et ces petites inscriptions de toutes sortes, nullement méprisables, que l'on dénomme en épigraphie *Instrumenta;* par là aussi les recherches s'y feront aisément, même sans le secours des tables. Il est inutile d'ajouter que les textes étant ceux du *Corpus* sont aussi bien établis qu'il est possible ; et que le recueil est au courant même des découvertes les plus récentes. Je pourrais citer certain diplôme militaire d'Afrique (n° 2003) qui n'avait pas encore été publié quand la feuille où il figure a été tirée. Les annotations sont courtes, mais précises, pleines de faits et de renvois, comme on pouvait s'y attendre de la part de M. Dessau.

Je ne fais qu'une réserve au sujet de ce travail; encore est-elle toute provisoire. Je regrette qu'aucun part n'ait été faite, dans cette série de documents, aux inscriptions grecques d'époque romaine. C'est ainsi que le *Cursus honorum* de Pline l'Ancien ne figure pas au chapitre X, où il eût été tout à fait à sa place à côté de celui de Pline le Jeune. Peut-être M. D. se réserve-t-il de réunir dans un appendice ces sortes de textes qui, en somme, appartiennent beaucoup plus à l'épigraphie latine, qu'à l'épigraphie grecque. Nous lui en serions certainement reconnaissants.

La *Sylloge* de M. de Ruggiero me paraît être le complément de cet excellent *Dizionario epigrafico*, dont le savant italien continue à mener vaillamment la publication. Elle diffère du recueil de M. Dessau, en ce que, autant que je puis en juger, ce sera moins un choix d'inscriptions remarquables, qu'une édition in-8° du *Corpus*, à l'usage de tous les érudits, épigraphistes ou non. Pour être fidèle à son plan l'auteur a supprimé partout les abréviations qui embarrassent les novices et souvent même les gens du métier — en fait il donne les lectures des inscriptions

en lettres minuscules, non leur texte — ; puis il a eu soin, dans ses commentaires, de renvoyer, pour toutes les difficultés d'interprétation, à des ouvrages courants, comme les manuels de Mommsen et de Marquardt, la Mythologie de Preller, etc. ; il n'a pas manqué non plus d'indiquer les articles qui ont été faits sur chacun des documents qu'il transcrit ; bref, il a traité les inscriptions comme on traite le texte des auteurs latins, leur appliquant la méthode usitée dans les éditions savantes les plus récentes. J'ignore si toutes les inscriptions du monde romain seront ainsi reproduites et si, pour ne citer qu'un détail, la plus grande partie des épitaphes ne sera pas sacrifiée ; je crois cependant qu'il y aura des éliminations; autrement M. de R. aurait suivi l'ordre géographique adopté au *Corpus* et non l'ordre auquel il s'est rallié à l'exemple d'Orelli, de Willmanns et de M. Dessau. Je vois bien que quelquefois, afin de ne pas charger sa publication, et ne voulant pas, d'autre part, faire d'omission, il a rejeté en note certaines inscriptions de moindre intérêt (voir les nos 23, 124, 130, 449, etc.); mais ce système ne me paraît pas applicable à tous les cas, par exemple, à la série innombrable des inscriptions funéraires ou des marques de poteries qui se trouvent accumulées dans certains volumes du *Corpus*. Que fera M. de R. pour ces documents de second ordre? Les reproduira-t-il d'une façon ou d'une autre? ou les passera-t il sous silence au risque de nous priver de renseignements utiles? C'est ce que nous voudrions savoir et ce que rien ne permet de décider, ni une préface, comme celle de M. Dessau, ni le contenu des deux premiers fascicules, qui renferment seulement, parmi les inscriptions du Latium, les textes relatifs aux empereurs, aux magistrats de l'ordre sénatorial et de l'ordre équestre avant et après Dioclétien, aux appariteurs et esclaves publics, enfin aux prêtres du culte officiel. C'est quand nous serons fixés sur le plan de l'ouvrage dans tous ses détails, que nous pourrons nous prononcer pleinement sur l'étendue des services qu'il pourra nous rendre. Pour le moment, il faut nous contenter de remercier M. de Ruggiero de l'élan que ce nouveau recueil donnera aux études d'antiquités romaines, en rendant plus accessibles aux érudits au moins une grande partie des inscriptions de toutes les parties du monde ancien et en en facilitant singulièrement l'intelligence — sans oublier de nommer à côté de lui, M. D. Vaglieri, son digne collaborateur dans toutes ses entreprises.

J'aurais voulu parler dans cet article d'un recueil analogue qui paraît, s'il faut en croire certaines annonces, à Bucarest, en format in-folio. La *Revue* n'a pu en obtenir communication.

R. Cagnat.

---

206. — L. Houdart. **Etude à propos d'antiquités recueillies en Tunisie.** Paris, 1892. In-8, 51 pages et 4 planches. Chez Steinheil.

Cette brochure est une description soignée d'objets trouvés à Carthage et donnés au Musée de Saint-Dizier. Ce sont, semble-t-il, des fragments

sans importance soit de statues, soit de monuments. Des fragments d'inscriptions puniques et latines sont donnés aux planches I et IV.

R. C.

207. — **Répertoire bibliographique strasbourgeois jusque vers 1530. — I. Jean Grüninger, 1483-1531,** par Charles SCHMIDT. Strasbourg, J. H. Ed. Heitz (Heitz et Mündel), 1893. Gr. in-8 de xiij pp., 1 fr., 103 pp. et 4 planches.

Il y a bien des années que M. Charles Schmidt poursuit l'étude des livres imprimés en Alsace au xv<sup></sup>e siècle et pendant le premier tiers du xvi<sup></sup>e. Non content d'avoir dépouillé avec un soin minutieux les *Annales* de Panzer, le *Repertorium* de Hain et les autres recueils bibliographiques, il a visité nombre de dépôts publics et privés, et il a surtout décrit tous les volumes rentrant dans son cadre que possédait l'ancienne bibliothèque de Strasbourg. Grâce à lui, bien des volumes, aujourd'hui détruits, vivront du moins dans notre souvenir.

M. S. a déjà extrait de ses notes la belle histoire littéraire à laquelle devront toujours se reporter ceux qui s'intéressent soit aux écrivains alsaciens, soit au mouvement des idées à la veille et au début de la Réforme [1]. A côté de ce grand ouvrage il y avait place pour une publication plus spécialement bibliographique, où fussent rangés, par ordre chronologique, tous les livres parus en Alsace depuis l'invention de l'art typographique jusque vers l'année 1530. Les matériaux étaient prêts; mais, soit que l'auteur ne trouvât pas d'éditeur, soit qu'il eût toujours le désir de revoir et de compléter ses notes, l'impression s'en est fait attendre depuis vingt ans. Enfin M. S. se décide à nous livrer ses trésors. Pour rendre sa tâche plus facile, il a scindé son livre, et il a pris le parti de nous donner isolément une série de monographies sur les typographes alsaciens. Nous ne nous plaindrons pas de cette manière de procéder qui met dès aujourd'hui entre nos mains une étude du plus haut prix sur Jean Grüninger.

Une notice placée en tête du volume résume le peu que nous savons de la vie de Grüninger [2]. Le nom sous lequel notre personnage fut connu d'abord devait être le nom de son père : *Johannes Reynardi, alias Grüninger*, ou *Johannes dictus Reinhart de Grüningen*. La famille était probablement originaire du Würtemberg, où il y a un village du nom de Grüningen [3]. M. S. n'a pas recherché s'il existait des liens

---

1. *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du xv<sup></sup>e et au commencement du xvi<sup></sup>e siècle.* Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, 2 vol. gr. in-8.

2. Cette notice est traduite, avec quelques additions, de l'ouvrage allemand de M. Schmidt : *Zur Geschichte der æltesten Bibliotheken und der ersten Buchdrucker zu Strassburg* (Strasburg, 1882, in-8°).

3. Il y a cependant un Grüningen en Suisse, canton de Zürich, à 7 kilom. O. de Hinweil. Ce dernier Grüningen était autrefois fortifié.

de parenté entre ce Reinhart et les autres typographes du même nom qui exercèrent au xv[e] siècle. Un *Johannes Reinhart* ou *Reynardi* imprima à Trevi en 1470 et 1471, à Rome en 1473 et 1474, à Trevi en 1475, à Rome en 1475 et 1476 [1]; mais il se disait « Almanus de Eningen, Constantiensis dioecesis [2]. Un *Marcus Reinhardi* « de Argentina », imprima à Lyon, en société avec *Nicolas Becker*, autrement dit *Nicolas Pistoris* ou *Nicolas Philippi*, de Benshein, Hain cite les deux associés de 1477 à 1482 [3]. Plus tard ils se séparèrent. D'après Péricaud [4], *Marcus Reinhardi* exercait encore en 1488. Le fait que ce personnage se disait « de Argentina » nous porte à croire qu'il avait travaillé à Strasbourg et que c'était un parent de notre Grüninger.

Les archives de Lyon nous feront peut-être connaître un jour les rapports que les imprimeurs de cette ville ont eus avec Strasbourg ; mais, s'il est possible que la vie de Grüninger reçoive plus tard quelques éclaircissements, nous ne prévoyons pas que la liste de ses productions, telle que nous la donne M. Schmidt, puisse recevoir aucune addition importante. Nous regrettons seulement que le vénérable bibliographe se soit montré çà et là un peu trop avare de détails sur les ouvrages qu'il décrivait, et qu'il n'ait pas joint à son étude une table alphabétique générale.

Voici, en terminant, quelques observations, d'ailleurs sans importance :

N° 5. Il y aurait lieu d'intercaler ici l'article suivant :

Decretorum codex cum adparatu Bartholomæi Brixiensis — [A la fin :] *Diuinus iste ac insignis decretorum codex vnacum apparatu Bartholomei brixien. accuratissime Iohannis grueninger impensis Argentine feliciter est consummatus. Anno nostre salutis Milesimo quadringentesimo octogesimo quarto pridie nonas septembrias.* Gr. in-fol. à 2 col. Voy. Pl. Braun *Notitia historico-litteraria de libris ab anno* 1480 *usque ad annum* 1500 *impressis. in bibliotheca liberi imperiali monasterii ad SS. Uldaricum et Afram extantibus* (Augustae Vindelicorum, 1788-1789, in-4, II, p. 108.

N° 7. *Missale cistercience.* — D'après M. Weale, qui en cite dix exemplaires [5], ce précieux volume n'a que 210 ff.

N° 33. *Idoneus germanicus.* — Une bonne description de ce volume, qui diffère de celle de Hain et qui complète celle de M. Schmidt, a été donnée par Bodemann [6].

N° 113. *Prognostica.* — Ce volume est daté de 1508 dans un des

---

1. Voy. Hain, nos 7336, 2578, 4639, 4579, 4176, 951, 12893, 1730, 4852, 8177, 12651, 1412.
2. Eningen est un village du Wurtemberg, cercle du Neckar, à 7 kilom. S.-O. de Bœblingen.
3. N[os] 6987, 888, 4434, 8183, 11590, 2500, 6846, 3085, 13953, 10476.
4. *Bibliographie lyonnaise du* xv[e] *siècle*, II[e] partie (1852, in-8°), p. 29.
5. *Catalogus missalium ritus latini*, 1886, p. 233.
6. *Incunabeln der kœn. œffentlichen Bibliothek zu Hannover*, 1866, in-fol, n° 183.

catalogues de la librairie Claudin [1]. Le catalogue est probablement fautif; il nous fournit cependant un renseignement utile, c'est que la pièce est dédiée à Christophe, baron de Schwartzenberg.

N° 120. *Artificialis Introductio*. — Cet article peut être complété par celui que M. vander Haeghen a consacré à l'ouvrage de Le Fèvre d'Étaples dans la *Bibliotheca belgica* (L. 572).

N° 190. *Schimpf und Ernst*. — Il ne serait peut-être pas inutile de rappeler ici l'édition de *Bart. Grüninger*, 1535 [2], et la réimpression donnée par H. Oesterley, à Stuttgart, en 1866, in-8.

N° 194. *Concertatio*. — Il est bon de noter que l'ouvrage est dédié par Hier. Gebwiler à Gérard, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et au P. M. Gallician, chartreux.

N° 197 — M. S. ne cite que l'édition allemande de la Mnémotechnie de Laurent Fries. Il en existe, sous la même date de 1523, une édition latine :

Artis memoratiuæ naturalis et artifitialis, facilis et verax traditio, quemqz exiguo (vt ita dicam) momento, rei litterar æ opulentissimum reddens, experientia Laurentii Phrisii, med. doctoris diligentissime congesta. — [A la fin :] *Completa est ars illa anno 1523 sole in 26. gradu Piscium existente, opera prouidi Ioannis Grieningeri, ciuis Argentoratensis*. In-4 de 11 ff. non chiffr. et 1 f. blanc.

Au titre, le portrait de Fries.

Biblioth. nat., Rés. p. Z. 198. — Cat. Yemeniz, 1867, no 566.

N° 244. — M. Schmidt, citant un traité de Johann Buchstab, de Winterthür, dit que l'auteur fait lui-même allusion, dans sa préface, à quatre traités précédemment imprimés pour lui par Grüninger. Un de ces traités est décrit sous le n° 235; un second peut être celui que M. S. indique dans sa note sur le n° 244. Les deux autres doivent probablement être cherchés parmi les suivants :

*Das nit alle Cristglœbige menschen gleich priester seyend. Das nieman gezime dann den priester zepredigen, das ein vnderscheid zwischen den Bischoffen, priestern vnd Diaconen seye, Vnd dz man die priester mit eererbietung sol halten*. 1527. S. l. in-4 de 8 ff. [3].

*Ein kurtze vnder || richtung vsz dem altē vnd || nüwē testamēt, Das die mesz ein opffer ist* ... 1527. S. l. in-4 de 14 ff. [4]

*Vier artickel || (einem jetlichen Cristenlichē || menschen not zethün vnd zehalten) vff || das kürtzest begriffē, Namlich Fast- || en. Betten. Beichtē, vn busz thün, || durch Iohañ Buchstab schul- || meister yetzt in der Christen- || lichen statt Fryburg in || yechtland*. — [A la fin :] 1528. S. l., in-4 de 15 ff. et 1 f. blanc [5].

*Von dem fegfeüer || mit sampt einem beschlusz über || zehen vszgangnen buchlin*... 1528. S. l. in-4 de 10 ff. [6].

Émile PICOT.

---

1. Févr. 1883, n° 54725.
2. Biblioth. de M. Huth, à Londres.
3. L. Rosenthal, *Bibliotheca evangelico-theologica* Katalog 70 (1892), n° 3937.
4. Kuczyński, *Verzeichniss einer Sammlung von nahezu 3000 Flugschriften Luthers und seiner Zeitgenossen* (Leipzig, Weigel, 1870, in-8), no 312.
5. Kuczyński, no 313; Rosenthal, n° 313.
6. Kuczyński, no 314.

208. — Francesco Nitti. **Leone X et la sua politica secondo documenti e carteggi inediti.** 1 vol. in-12, XII-463 pp. Firenze, Barberà, 1892.

L'auteur ne prétend pas faire une étude complète sur la politique de Léon X ou sur l'histoire politique de son temps, tentative qui serait prématurée avant l'achèvement de la publication monumentale, — mais lente, oh combien ! — des Regesta Leonis X commencée jadis par feu Hergenrother. Il s'est borné à étudier des épisodes intéressants et caractéristiques de son pontificat, qui montrent « son caractère, ses aspirations, ses idées politiques, sa façon d'agir et de négocier », — en négligeant la période de 1516 et 1517, la plus connue de ce règne et pour laquelle, ainsi qu'il le dit trop modestement « les résultats de ses nouvelles recherches ne l'amenaient pas à modifier ce qui a été vu et raconté par les autres historiens, même les historiens contemporains ». De ses recherches, faites surtout dans les Archives de Florence, — dont il ne présente ici qu'une partie, réservant la publication même des documents pour *l'Archivio Romano di Storia Patria*, — « sont nées deux études, l'une sur le népotisme de Léon X — « *La politica di Leone X rispetto a Giuliano e a Lorenzo de Medici* », — l'autre, d'intérêt plus général sur *La Politica di Leone X nella lotta di rivalità tra Francesco I e Carlo V*. Il y étudie les origines de la rivalité de François I<sup>er</sup> et de Charles Quint et l'attitude de Léon X depuis le traité de Londres d'octobre 1518 jusqu'à sa mort (1<sup>er</sup> septembre 1521). Il met en lumière que Léon X est, comme Henri VIII, sans cesse intervenu dans les intrigues des deux adversaires, mais avec une duplicité caractéristique, en ne séparant jamais les intérêts de sa famille des intérêts du Saint-Siège et en traitant simultanément avec les deux princes. M. Nitti étudie successivement, — et c'est la partie la plus nouvelle de son livre, — les traités conclus par Léon X en janvier 1519 avec François I et Charles d'Autriche, le traité secret de juin 1519 avec Charles où Léon X lui prête son concours pour assurer son élection, et le traité non moins secret d'octobre 1519 avec François I contre Charles Quint. Il examine ensuite les projets d'agrandissement des états du Saint-Siège aux dépens, soit de la république de Venise, soit du duché de Ferrare, la politique de bascule de Léon X pendant l'ambassade de Manuel, envoyé de l'empire, à Rome, et au moment des nouveaux projets d'expédition française à Naples, jusqu'au traité définitif d'alliance de Léon X et de Charles Quint en mai 1521, et il compare la politique belliqueuse de Léon X à la politique de médiation et de paix de l'Angleterre. C'est une excellente contribution à l'histoire de la papauté du Rinascimento et à l'histoire, encore mal débrouillée, des origines et des premières vicissitudes de l'équilibre européen.

L. G. Pélissier.

---

209. — MAZZONI (Guido) **Un commilitone di Ugo Foscolo : Giuseppe Giulio Ceroni.** Venise, typog. Ferrari. 1893. In-8 de 81 p.

On annonce qu'un de nos archivistes départementaux vient d'être chargé d'une mission à l'effet de rechercher dans les archives nationales et provinciales de l'Italie l'organisation administrative des parties de la péninsule que Napoléon avait directement rattachées à son empire. Ce beau et difficile sujet rentre dans une étude plus générale que l'auteur du présent article a recommandée à plusieurs reprises comme aussi féconde en instruction neuve qu'en satisfaction patriotique. Le travail de M. G. Mazzoni (extrait des *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti,* tome IV, série VII, 1892-3) se rapporte à une autre partie de cette étude générale, le rôle des patriotes italiens qui prêtèrent à la France le concours de leur parole et de leur épée, en attendant l'heure de consacrer l'une et l'autre à leur nation enfin absolument affranchie.

Ceroni, dont il nous raconte la vie, venait à peine de dépasser la vingtième année et faisait paisiblement des vers sur des sujets religieux quand la victoire amena les Français à Vérone, sa patrie. Il s'enthousiasma pour la liberté, lança contre les aristocrates et les prêtres des satires parfois déclamatoires, parfois animées d'une réelle vigueur, et s'enrôla dans les troupes de la République cisalpine où il acquit rapidement le grade de capitaine. On devine aisément d'ailleurs sous son admiration pour les vainqueurs de l'Autriche l'espoir qu'un jour non pas seulement sa ville natale, mais l'Italie entière échappera à ses libérateurs; mais il comprend qu'il faut avant tout chasser les Allemands et détruire l'ancien régime; de là, ses vers en l'honneur de Brune, puis de Bonaparte. Il comprend que, dans les rangs des Français, l'Italie refait son éducation militaire. M. M. affirme, en effet, que, si elle n'avait pas réappris la bravoure à la rude école des guerres napoléonniennes, elle n'eût jamais recouvré l'indépendance (p. 48), et cite le mot de Giordani qui en 1807 lui refusait l'esprit militaire et qui n'eût certainement pas émis le même jugement en 1814 quand, sur les 27.397 soldats qu'elle avait envoyés en Russie, un millier seulement avait survécu, quand 8.958 seulement sur 30 183 étaient revenus d'Espagne; jusqu'en 1848, ce sont les vétérans de Napoléon qui dirigent le courage de ses défenseurs ; Laugier, qui commande les Toscans à Curtatone et à Montanara, Pepe qui défend Venise avaient servi sous lui (p. 78). Pour une autre raison encore, la présence des Français était momentanément nécessaire : M. M. fait judicieusement observer que Melzi, le vice-président de la Cisalpine, voyait juste, quand il écrivait : « L'on voudrait voir partir tous les Français qui se conduisent d'une manière exemplaire partout [1], et l'on convient cependant que deux départements ne resteraient pas ensemble sans leur présence. »

1. Un habitant de Pesaro, fort hostile à la Révolution, dont nous avons récemment analysé dans cette Revue les mémoires, est obligé de reconnaître que les autorités françaises avaient fini par avoir raison des actes de violence d'abord reprochés à nos soldats.

Au surplus, Ceroni ne pardonnait pas à Bonaparte d'avoir livré Venise à l'Autriche : de même qu'un autre Véronais, Giovanni Pindemonte, un des Italiens qui se réfugièrent en France pendant le court triomphe de Souwarow, fut emprisonné à Paris comme suspect de conspirer contre le Premier Consul, Ceroni fut puni pour des vers lus chez Leopoldo Cicognara, où il émettait le vœu que l'Italie se débarrassât des Français. Mais M. M. ne dissimule pas d'autre part que, quand Bonaparte devint empereur, Ceroni se résigna au point de composer des vers pour la fête du maître et de célébrer, au cours d'une pièce sur le Tasse pour la Société philotechnique de Paris, la naissance du roi de Rome.

Le savant professeur de Padoue présente également de très intéressantes observations sur les diverses influences qu'a subies le talent poétique de Ceroni : il le montre d'abord élève de Fantoni et de Cesarotti, puis imitateur de Pope, de Foscolo, parfois de Chateaubriand ; il donne, à la p. 44, un très curieux exemple du faux goût qui faisait alors admettre les détails les plus choquants dès qu'ils se déguisaient sous une périphrase.

Les principaux écrits ou recueils consultés ou indiqués par M. Mazzoni, outre les œuvres de Ceroni, outre les travaux bien connus de M. Aug. Franchetti sur l'histoire de l'Italie à cette époque, de M. de Castro sur Milan, sont : les *Poesie* de Fantoni (Italie 1823) ; *Un giacobino in formazione*, article de M. Carducci (*Nuova Antologia*, 1889, tome XIX, p. 5 et sqq.) ; *Il Parnasso Democratico*, dont le premier volume parut un peu après la bataille de Marengo et le deuxième en l'an X ; les *Poesie e lettere* de Giovanni Pindemonte publiées par M. Biadego (Bologne, Zanichelli, 1883) ; *Ippolito Pindemonte durante le vicende politiche del suo tempo* par M. G. Morici dans la *Scuola Romana* (Rome, avril-juin, 1886).

Charles Dejob.

---

210. — René Bazin. **Sicile**, croquis italiens. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 344 p. Prix : 3 fr. 50.

Livre d'impressions fraîches et de style simple. La promenade commence par Tunis et Malte et finit par Naples, qui fournit à l'auteur des informations très neuves de mœurs actuelles. L'île merveilleuse n'a pas été vue tout entière : on s'étonne que le voyageur n'ait pas visité le Mont Eryx, Sélinonte, Taormina, ou du moins qu'il n'en dise rien. Il a cherché moins le pittoresque et l'histoire que la vie et la pensée modernes. Il a pris soin, par exemple, de s'informer exactement sur la société palermitaine, sur la *mafia*, sur vingt coutumes populaires qui révèlent mieux que bien des dissertations l'âme complexe de ce singulier peuple de Sicile, en qui tant de races sont venues se fondre. Nous devons savoir gré à M. Bazin de ces observations, car, si je consulte mes souvenirs,

aucune sorte d'enquête là-bas n'est bien facile. La visite du domaine de Zucco, l'excursion à Calatafimi sont de jolies notes de touriste avisé, qui sait regarder uniquement ce qu'il aimera narrer ensuite. Nous n'avons pas en français, que je sache, dans notre littérature de voyages, un bon livre récent sur la Sicile. Celui-ci, tout incomplet qu'il soit, est à signaler; rien d'inutile, rien de banal.

P. DE NOLHAC.

---

211. — Ch. BENOIST. **Souverains, hommes d'État, hommes d'église**. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-12 de 279 p. 3 fr. 50.

Un journaliste de bonne plume, un des théoriciens les plus en vue de la « République modérée » a recueilli dans ce petit volume quelques articles particulièrement mûris. Le portrait politique de Léon XIII (suivi d'un portrait littéraire : *Le pape écrivain*) est daté de septembre 1890. Les événements ont tant marché depuis qu'il faut le compléter par celui du cardinal Lavigerie, daté de 1892; mais on y voit déjà se dégager nettement les lignes principales de cette grande figure pontificale, qui marque une évolution nouvelle de la Papauté. Les autres contemporains étudiés par M. Benoist sont le roi des Pays-Bas, Guillaume III, le prince Napoléon, M. Crispi; à ce dernier chapitre se rattache une généralisation curieuse, quoique un peu hâtive, sur l'esprit italien et la société italienne. Le cardinal Rampolla a peut-être les meilleures pages du recueil; c'est une esquisse légère, un délicat pastel, qui contraste avec le portrait vigoureusement brossé du ministre d'Humbert Ier

P. N.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 29 mars 1893.*

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce que M le commandeur de Rossi a communiqué à l'Académie pontificale d'archéologie et publiera prochainement une vue de la façade de la basilique de Saint-Pierre, tirée d'un manuscrit du XIe ou du XIIe siècle; la plus ancienne représentation de cette basilique, connue jusqu'ici, était du XVe siècle. — L'administration italienne, en vue de la visite prochaine de l'empereur d'Allemagne, a entrepris au Palatin des fouilles destinées à mettre au jour quelques-uns des monuments ou des débris enfouis sous la villa Mills. C'est là qu'étaient, près du stade inauguré pour les jeux séculaires, la maison d'Auguste, l'arc et le temple d'Apollon, avec la statue de bronze colossale représentant Auguste sous les traits du dieu, avec les statues des Danaïdes, les statues équestres des fils d'Ægyptus, plusieurs œuvres de Myron et de Scopas, l'Hercule de Lysippe, etc.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote par la présentation des candidats à trois chaires vacantes au Collège de France. Sont présentés :

Pour la chaire de langues et littératures hébraïques, chaldaïques et syriaques : en première ligne, M. Philippe Berger; en seconde ligne, M. Maurice Vernes;

Pour la chaire de langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues : en première ligne, M. Chavannes; en seconde ligne, M. Specht;

Pour la chaire de langues et littératures d'origine germanique : en première ligne, M. Chuquet; en seconde ligne, M. Angellier.

M. Héron de Villefosse rend compte d'un envoi de M. Zürcher, ingénieur des ponts et chaussées, faisant fonctions d'ingénieur en chef, directeur des travaux hydrauliques de la marine. M. Zürcher a adressé à l'Académie les photographies de deux fragments de briques tumulaires découverts dans une fouille sur une des voies de l'Arsenal de Toulon. L'un de ces fragments porte une inscription en caractères

cursifs, où l'on peut distinguer deux noms de femme au génitif, *Castellane Erniose* (pour *Herniosae*?). L'autre ne contient que trois lettres, R·OT ou R OP.

M. Héron de Villefosse communique ensuite, de la part du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, une seconde inscription de Carthage mentionnant le proconsulat de Symmaque. La première inscription avait été trouvée en 1889; la seconde lui est en tout semblable. Le texte de l'une et de l'autre est ainsi conçu :

Q · AVRELIVS
SYMMACHVS · V · C ·
PROCONSVLE · P · A ·
V · S · I · CONSTITVIIVSSIT

« Q(uintus) Aurelius Symmachus v(ir) c(larissimus) proconsule p(rovinciae) A(fricae) v(ice) s(acra) j(udicans) constitui jussit. » Le nouveau monument a été trouvé entre les ruines de l'amphithéâtre et la muraille extérieure de la ville antique, dans le même quartier où avait déjà été recueillie la grande statue de la Victoire aujourd'hui conservée au musée de Saint-Louis. On a exhumé du même terrain un morceau d'aile qui a dû appartenir, lui aussi, à une statue de la Victoire. M. Héron de Villefosse rapproche de ces faits les démarches tentées par Symmaque pour obtenir de Gratien, puis de Valentinien II, le rétablissement du culte de la Victoire. Ce culte était héréditaire dans sa famille : son père, Lucius Aurelius Symmachus, préfet de Rome en 364, avait élevé auprès du pont Valentinien une statue consacrée *Victoriae Augustae comiti dominorum sanctissimorum nostrorum*, statue dont on a retrouvé dans le Tibre, en 1891, le piédestal de marbre avec l'inscription et une grande aile en bronze, d'une belle facture et d'une conservation remarquable.

A l'envoi du R. P. Delattre est jointe une photographie de la Victoire du musée de Saint-Louis de Carthage.

M. Barth termine sa communication sur deux inscriptions conservées aujourd'hui à Bangkok, mais provenant l'une et l'autre de la vallée supérieure du Ménam (Vât Mahyeng ou Prapathour). Ces deux textes viennent d'être rapportés en Europe par M. Fournereau. — L'une des deux inscriptions est en sanscrit; elle n'est pas datée, mais elle doit remonter au VIIIe siècle de notre ère. C'est la plus ancienne inscription nettement bouddhique qu'ait fournie jusqu'à présent cette région. Elle donne des informations intéressantes sur le bouddhisme tout sanscrit qui a précédé, là comme dans le reste de la péninsule, le bouddhisme à canon pâli qui domine à présent. Elle permet, en outre, d'élucider un point douteux de l'archéologie religieuse du royaume de Campâ. — L'autre inscription, gravée sur une énorme dalle de pierre au-dessous d'une image des pieds sacrés du Bouddha, est en langue pâli et relate la consécration de cette image par un mahâthera du nom de Çrîmedhankara, sous les auspices d'un roi Mahâdharmarâjâdhirâja, le jeudi 11 avril 1426 de notre ère. Le texte assure que l'image est la copie exacte de la célèbre empreinte du pied sacré au sommet du pic d'Adam, dans l'île de Ceylan. L'alphabet avec lequel il est écrit est remarquable par son caractère archaïque.

M. Chipiez fait une communication sur les origines de l'architecture dorique. On a prétendu que cette architecture, avec tous ses éléments constitutifs et son type presque invariable, avait été créée de toutes pièces par les Grecs. M. Chipiez, s'appuyant sur les découvertes de Schliemann à Hissarlik, à Tirynthe et à Mycènes, montre l'origine de toutes les formes élémentaires de l'architecture dorique dans les édifices de ces antiques cités. C'est le frontispice des palais pré-homériques que les Grecs ont imité, on peut même dire copié, dans les temples doriques. Avec des proportions différentes, l'entablement de ces temples reproduit membre pour membre, forme pour forme, l'entablement en bois des palais mycéniens.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Barbier de Meynard : BASSET (René), *Étude sur le ʒenatia du Mʒab*.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 17 avril — 1893



212. — L. von Mankowski. **Der Auszug aus dem Pancatantra in Kshemendras Brihatkathamanjari.** Leipzig, 1892.

Le Pañcatantra existe dans l'Inde dans un grand nombre de recensions, qui diffèrent tellement l'une de l'autre qu'il serait impossible de remonter à une source commune en se servant d'elles comme d'autant de manuscrits d'un seul et même ouvrage. Heureusement deux poètes hindous Somadeva et Kshemendra vivant tous les deux dans le XI<sup>e</sup> siècle nous ont laissé chacun un extrait de la B*r*ihatkatha, vaste ouvrage pracritique, dans lequel se trouvait englobé le Pa*n*catantra, et du coup nous voilà au commencement de notre ère, vu que c'est de là que date la compilation de Gu*n*adhya, l'auteur de la B*r*ihatkatha. Son ouvrage est perdu, ou du moins n'a pas encore été retrouvé, mais il est facile de restituer son contenu en comparant les deux extraits, dont l'un, le Kathasaritsagara, a été publié et traduit il y a longtemps par Brockhaus, tandis que sur l'autre, la B*r*ihatkathamañjari de Kshemendra, nous ne possédions jusqu'à présent que le travail consciencieux de M. Lévi dans le *Journ. As.*, 1885 et 1886, qui y donne un aperçu général de l'ouvrage et quelques morceaux choisis.

M. de Mankowski a édité et traduit dans sa publication cette partie du seizième livre qui contient le Pañcatantra, et il a exécuté son travail avec grand soin [1]. N'ayant à sa disposition qu'un seul manuscrit qui, d'ailleurs, est écrit assez négligemment, il a cherché avec l'aide des recensions connues à restituer un texte intelligible, et la plupart de ses conjectures emportent la conviction. Çà et là il aurait pu éditer le texte tel quel sans y rien changer ; ainsi à quoi bon changer III, 36 *caturo*

1. Je n'ai noté dans le texte qu'une seule faute d'impression. I, 87 lisez *vakyat.*

en *caturam*? Le premier est probablement une épithète ironique du brahmane qui se laisse duper. Puis, pourquoi remplace-t-il IV, 23; 24, *kharpara* par *karpara* tout en nous faisant observer dans les notes que la première forme se trouve aussi dans le dictionnaire de Saint-Pétersbourg?

Quant à la traduction je crois que le mot *sattvat* (I, 10) est coordonné aux mots précédents, et je traduis par conséquent: « Par l'effet d'une vie antérieure, grâce à leur vertu actuelle ou par le don d'un sage, etc. » Le vers I, 45 se peut très bien comprendre sans changement de texte, à savoir: « Y a-t-il un lion plus fort que moi? » Le mot *yantrarudha* (II, 21) ne peut pas signifier « selbstthätig », parce que l'arc ne se détend pas de lui-même, mais il s'agit probablement d'une arbalète tendue à l'aide d'un cranequin.

Dans la préface, M. de M. cherche, en se prévalant de son texte, à restituer la plus ancienne forme du Pañcatantra. Nous avons le regret de ne pouvoir le suivre dans ses conclusions. D'abord, il ne sépare pas nettement les trois questions qui demandent chacune un examen et une solution à part, à savoir: 1° quelle était la forme du Pañcatantra dans la Brihatkatha de Gunadhya; 2° quels sont les rapports qui existent entre cette forme et les autres recensions indiennes; 3° quel était le contenu de l'ouvrage pehlevi, d'où sont sorties les recensions européennes? Après avoir résolu ces trois problèmes, qui sont déjà assez compliqués, on peut aborder la question délicate, s'il existait dans l'Inde une source commune des fables qui se trouvent maintenant dans différents recueils.

Nous croyons donc que l'auteur aurait mieux fait, au lieu de s'attaquer à toutes ces questions à la fois, d'éclaircir le premier point indiqué ci-dessus. M. Lévi a exposé l'esprit général du travail de Kshemendra, dont le souci principal, surtout dans la partie qui nous occupe, semble avoir été d'être bref. Somadeva de son côté a été plus explicite, seulement il ne donne pas à proprement parler un extrait de l'original, mais il le remanie, comme il le dit lui-même (voir la discussion de M. de M. pp. VI, ss.), et arrange une partie de l'ouvrage à sa façon. On souscrira donc difficilement à l'assertion de M. de Mankowski, que le premier ait inséré six contes dans son extrait, tandis que l'autre n'en aurait ajouté aucun (pp. LIV, LV). D'ailleurs il n'est pas difficile de voir comment l'auteur arrive à ce résultat tant soit peu surprenant. C'est qu'il traite (pp. XX, ss.) les quatre recensions: Kshemendra, Somadeva, les traductions syriaque et méridionale, absolument sur le même pied pour reconstruire l'original; procédé qui, d'après ce que nous venons de dire plus haut, est inadmissible.

Nous avons exposé les raisons qui nous empêchent de nous rallier à l'auteur, quant à ses vues sur la reconstruction de la plus ancienne forme du Pañcatantra; néanmoins nous le remercions chaudement d'avoir mis à la disposition de tous ceux qui s'occupent des fables

indiennes un document si intéressant, et de l'avoir fait d'une manière si louable chez un commençant.

I. KIRSTE.

---

213. — **The Invasion of India by Alexander the Great,** as described by Arrian, Q. Curtius etc. being translations of these and other classical authors, etc., by J. W. Mac Crindle, fellow of the Calcutta University. 1 vol. in-8, 1893, xv-432 p., 2 cartes. London, A. Constable, prix 18 shillings.

M. Mac Crindle, qui a vécu longtemps dans le Bengale, est l'auteur de différentes publications concernant l'Inde ancienne d'après les auteurs grecs Mégasthènes, Ktésias, le Périple de la mer Érythrée, Arrien et Ptolémée. Bien préparé par ces travaux qui, malgré quelques erreurs inévitables, ne sont pas sans valeur, il a entrepris l'histoire de l'invasion de l'Inde par Alexandre le Grand d'après les récits que nous ont laissés les anciens. A cet égard deux voies étaient ouvertes : ou bien un travail d'ensemble consistant à faire l'histoire de cette campagne célèbre, en combinant dans un même texte les témoignages des historiens avec les recherches de l'érudition moderne; ou bien se contenter de donner à la suite l'une de l'autre la traduction des écrivains grecs et latins avec des notes. C'est cette dernière méthode qu'a suivie l'auteur. Disons tout de suite qu'à notre avis c'est la moins bonne, non seulement parce qu'elle suppose moins de peine et moins d'initiative que dans une œuvre personnelle, mais aussi parcequ'elle expose le lecteur à des répétitions et même à des contradictions. En outre, en reproduisant purement et simplement les extraits des auteurs classiques M. M. s'est privé du plaisir de compléter ces auteurs par les récits populaires du Pseudo-Callisthène, et des autres vies d'Alexandre qui existent en hébreu, en syriaque, en copte même et qui, émanant de sources diverses, aujourd'hui perdues, renferment souvent des relations nouvelles et fort intéressantes.

Ce système étant ainsi adopté, il est clair que la critique ne peut pas s'exercer sur les récits tirés d'Arrien, Diodore, Quinte-Curce, Plutarque ou Justin, que nous sommes obligés d'accepter tels quels malgré leur obscurité, leur insuffisance géographique et leur incohérence; elle ne peut pas non plus porter sur la traduction anglaise de ces textes si connus et tant de fois traduits, mais seulement sur l'Introduction et sur les notes qui constituent le vrai travail original de l'auteur.

Dans la première partie de l'Introduction, il passe en revue les cinq historiens de l'antiquité qui nous ont laissé un récit des campagnes d'Alexandre et il discute leur témoignage et leur valeur. On sait qu'aucun de ces historiens n'a été contemporain du grand conquérant et qu'ils ont écrit plusieurs siècles après sa mort sur les relations laissées par les généraux, les marins, les géographes qui avaient fait partie de l'expédition. M. M. donne la liste fort étendue de ces compagnons d'armes

d'Alexandre, tels que Ptolémée Lagos, Archelaüs, Patrocles, Deïmachos, etc., dont les ouvrages sont, par une fatalité inexplicable, tous perdus. La deuxième partie de l'Introduction renferme une esquisse de la vie d'Alexandre et des événements qui ont précédé et qui ont suivi sa campagne dans la Haute Asie et dans l'Inde. Le résumé de cette vie du héros macédonien est très bien fait et est écrit dans un style facile et agréable; les détails que l'auteur donne sur la composition, l'organisation et la discipline de l'armée macédonienne permettent de comprendre comment Alexandre put entreprendre une aussi vaste expédition que la conquête du grand empire achéménide avec une armée de quarante mille hommes.

Les notes au bas des pages sont nombreuses. Les plus importantes, à raison de leur longueur, sont traitées dans un appendice suivi d'une biographie des personnages. Tous les renseignements donnés par M. M. sont généralement exacts; on voit qu'il est au courant de la terminologie scientifique et de tous les travaux modernes sur l'Inde. Il a eu sous la main et a utilisé les nombreux matériaux épars dans l'*Indian antiquary*, l'*Archaeological Survey*, les Revues asiatiques, etc., et on peut dire qu'il n'y a rien à reprendre chez lui. Sans doute les explications qu'il donnne sur les choses de l'Inde ancienne et sur les identifications géographiques ou ethnographiques ne sont pas toujours satisfaisantes, mais il faut tenir compte de la difficulté du sujet qui vient surtout des erreurs ou des confusions commises par les auteurs anciens eux-mêmes. M. M. est le premier du reste à exprimer des doutes et à nous tenir en garde au sujet de certaines hypothèses; mais en tous cas il aura eu le mérite de faire connaître les diverses opinions émises et d'exposer le dernier état de nos connaissances sur ce sujet.

Les illustrations qui accompagnent le volume consistent surtout en reproductions de médailles, dont quelques-unes se rapportent à des temps postérieurs à Alexandre. Il n'y a trop rien à dire à cet égard et l'on peut très bien expliquer, par exemple, la présence d'un fragment d'un édit du roi Asoka mort cent ans après (en 223), par le désir de donner un aperçu de l'écriture indienne, ou, du moins, de l'un des alphabets qui avaient cours dans le N. de la Péninsule aux ɪvᵉ et ɪɪɪᵉ siècles avant J.-C. Le fac-similé qui est à la p. 373 est l'Edit de Khâlsi en caractères indo-palis; je crois qu'il aurait mieux valu, ne donnant qu'un seul spécimen, choisir de préférence un des textes de Shahbaz-Garhi ou de Mansera, qui ont été gravés sur le roc en caractères *karoshtri* parce que c'était plutôt l'alphabet usité dans les provinces parcourues par Alexandre.

La partie bibliographique est très étendue; l'auteur connaît tous les principaux ouvrages, mémoires ou monographies sur la matière; on peut regretter toutefois qu'il ne donne pas la date des éditions. Parmi les ouvrages non cités, je signalerai à M. Mac Crindle l'*Itinerarium Alexandri* par un anonyme du ɪvᵉ siècle et les *Res gestae Alexandri* par

Julius Valerius, tous deux trouvés par A. Maï dans la Bibliothèque Ambroisienne et publiés en 1817, — *Die Asiatischen Feldzüge Alexander's des Grossen* par F. Hertzberg, 3 vol. Halle. 1864, et Noeldeke, *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, 1890. — En somme, malgré ces légères critiques, très bon livre de vulgarisation qui sera très lu en Angleterre où l'Inde a un attrait tout particulier. Nos historiens français que les questions de géographie et d'histoire sur l'Asie ancienne intéressent y trouveraient aussi grand profit.

E. DROUIN.

---

214. Euripide, **Alceste**, texte grec, avec un commentaire critique et explicatif et une notice, par Henri Weil, Paris, Hachette, 1891, 88 p. in-8.

Il suffit de signaler aux lecteurs de la *Revue critique* cette édition d'*Alceste* : elle se recommande assez par le nom seul de son auteur. C'est à chaque page qu'il faudrait relever les conjectures heureuses, les discussions claires, les rapprochements ingénieux ; et la notice, dans sa brièveté, touche aux questions littéraires les plus délicates et les plus difficiles. Hélas! cela ne nous donne encore que huit tragédies d'Euripide ! Et les sept premières ont paru il y a vingt-cinq ans !

Am. H.

---

215. — BOUGOT (A), **Rivalité d'Eschine et de Démosthène**, Paris, Bouillon, 1891, 197 p. in-8.

M. A. Bougot travaille et produit beaucoup. Après nous avoir donné récemment sur Homère une étude minutieuse et approfondie, il publie sur la rivalité d'Eschine et de Démosthène un volume qui, pour affecter une allure plus rapide et plus vive, ne lui a pas demandé moins d'efforts. On peut regretter seulement que le livre ne se présente pas avec une introduction et une conclusion plus précise[1]. Un lecteur qui ne sera pas d'avance bien au courant des circonstances historiques. au milieu desquelles a éclaté la lutte d'Eschine et de Démosthène, ne trouvera pas suffisantes les explications que M. B. donne, au début du premier chapitre, sur l'état des partis à Athènes en 348. Même incertitude à la fin : un jugement d'ensemble sur le rôle des deux orateurs et sur les conséquences de leur rivalité eût été certainement nécessaire. D'ailleurs, les analyses de discours et les discussions qui remplissent l'ouvrage sont faites avec sens et critique ; mais là encore les difficultés à résoudre ne me semblent pas suffisamment bien posées : on sent que M. B. a constamment sous les yeux les excellentes notices de M. Weil et le livre bien

---

1. Il est fâcheux aussi que l'impression en soit si mauvaise : les fautes, dues à la négligence de l'imprimeur, y pullulent.

connu d'Arn. Schæfer; mais il a peut-être le tort de supposer toujours ces deux ouvrages présents à l'esprit de son lecteur. En somme, M. Bougot avait dans ses notes les éléments d'un livre qui pouvait se répandre même dans le grand public ; il s'est contenté de rédiger un mémoire qui ne manque ni d'intérêt ni de mérite littéraire [1].

Am. Hauvette.

---

216. — **Macrobius**. Fr. Eyssenhardt iterum recognovit. Lipsiae, 1893, VI-676 p. une pl. (Bibliothecae Teubneriana.)

Cette édition n'apporte aucune innovation ni aucun progrès sensible. Ce qui dans la préface concerne la seconde édition tient dans les trois lignes suivantes : « In altera editione adornanda et eis usus sum quae homines eruditi docte excogitauerunt et codicem Borbonicum adhibuissem, nisi Neapolitani sub uitro spectari quam foris inspici mallent. » On aurait aimé à retrouver sous une forme sommaire, par des références au bas des pages, non seulement les citations textuelles faites par Macrobe, mais aussi ses sources probables, qu'on arrive à déterminer avec une vraisemblance de plus en plus grande. Le ms. de Paris 10195, signalé par M. Max Bonnet, n'est même pas mentionné ; il n'est pourtant pas sous verre.

L.

---

217. — **De antiquis Marmoribus Blasii Caryophili opusculum, cui accedunt dissertationes IV.** Editio altera. Oxonii, 1828.

En 1828, St. Jarrett réimprima à ses frais, à Oxford, l'ouvrage introuvable de Caryophile sur les marbres employés par les anciens, paru en 1743 ; mais cette réimpression ne fut pas livrée au public. Ce sont soixante exemplaires restants que l'on met en vente aujourd'hui. C'est dire que le livre sera à peine moins rare qu'autrefois ; l'édition est d'ailleurs belle, rappelant autant que possible l'original, et sera, on peut le prédire, appréciée des amateurs. Il est fâcheux toutefois qu'elle n'ait pas été répandue dès le temps de la réimpression : elle aurait alors rendu grand service, tandis que depuis l'apparition d'ouvrages modernes, et particulièrement du livre de Lipsius [2] sur le même objet, elle ne peut plus guère avoir qu'un intérêt de curiosité. Le *De Antiquis Marmoribus* est, en effet, surtout un recueil des témoignages anciens sur les marbres et leurs usages, des textes des auteurs relatifs à chacun d'eux. Mais les

---

1. Depuis que cet article est rédigé, nous avons appris la mort de M. Bougot (26 août 1892) ; cf. sa notice nécrologique dans l'*Annuaire* de l'Association des anciens élèves de l'Ecole Normale supérieure (1893 p. 33-43.)

2. *Griechische Marmor Studien*, extrait des publications de l'Académie de Berlin, 1889.

recherches personnelles font défaut; les déterminations des espèces, les identifications sont insuffisamment tentées, et, en beaucoup de cas, ne pouvaient pas l'être, dans les conditions où se trouvait l'auteur, dans l'état de l'exploration des différentes contrées à son époque. On peut le voir, particulièrement aux p. 47-50, à propos du marbre numidique. Les *Dissertationes*, quoique bien dépassées, tant par les travaux postérieurs que du fait des documents nouveaux mis au jour, sont cependant plus importantes et plus susceptibles d'être encore utiles. Elles roulent sur les carrières, leurs dates, leurs créateurs, leur administration, l'outillage, la vie des ouvriers et forçats, le travail des marbres et la gravure sur le transport des blocs, la manœuvre et l'érection des colonnes et obélisques, sur le personnel, les bureaux, les impôts, les droits qui y ont trait, sur les marbriers, leurs associations, leurs patrons, leur situation sociale et tout ce qui les concerne. L'ensemble forme une petite encyclopédie de ce qu'on avait au siècle dernier sur le marbre et les industries qu'il fait vivre, non seulement chez les Grecs et les Romains, mais dans le monde antique.

M. R. de La Blanchère.

---

218. — **Chartes des libertés anglaises (1100-1305),** publiées avec une introduction et des notes par Charles Bémont *(collection de textes pour servir à l'étude de l'enseignement de l'histoire).* Paris, Alph. Picard, 1892. 1 vol. in-8 de LXXVI-132 p.

On sait quelle place importante a conquise en peu de temps, parmi les publications historiques, la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire,* dont le plan a été conçu par nos confrères MM. Arthur Giry et Maurice Prou, et que M. Giry dirige, en qualité de secrétaire, avec tant de distinction.

Ayant cru, à juste titre, devoir réserver une place aux textes intéressant l'histoire des pays étrangers, les membres de la commission ne pouvaient être mieux inspirés qu'en songeant aux *Chartes des libertés anglaises*, et ils ne pouvaient pour cette publication trouver meilleur éditeur que M. Ch. Bémont.

M. B. écrit dans sa préface : « La Grande Charte n'est pas un acte isolé, sorti spontanément de circonstances extraordinaires, sous le règne du roi Jean. Elle a été précédée au XII^e^ siècle d'actes analogues pour le fond comme pour la forme. En outre, elle a été remaniée à plusieurs reprises, interprétée et complétée, abrogée et rétablie dans le cours du XIII^e^ siècle. C'est pourquoi nous avons réuni dans ce recueil : 1° les chartes des libertés anglaises promulguées par Henri I^er^, par Étienne et par Henri II, et qui sont comme les sources de la Grande Charte proprement dite ; 2° cette Grande Charte avec ses quatre rédactions différentes et les deux rédactions de la Charte de la Forêt ; 3° les documents émanés des papes, des rois ou des grands qui concernent l'histoire de ces deux chartes sous Henri III et sous Édouard I^er^.

« Nous avons donné ces textes d'après les originaux ou, quand ceux-ci n'existent plus, d'après les copies les plus autorisées. Pour plusieurs nous avons pu voir ces originaux ou ces copies; pour les autres, nous avons suivi les éditions qui présentent le plus de garanties d'exactitude...

« Dans l'Introduction nous nous proposons d'indiquer sommairement à la suite de quels événements ont été promulgués les textes qui constituent l'histoire de la Grande Charte. Nous l'avons divisée en paragraphes correspondant chacun à une des grandes divisions de cette histoire et nous avons indiqué les sources où il faut puiser pour étudier le sujet à fond. »

Tel est le plan que M. B. a réalisé d'une manière qu'on peut presque dire parfaite. L'édition qu'il vient de donner des chartes des libertés anglaises est, croyons-nous, appelée à avoir du succès en Angleterre même, car elle est plus complète que celle des *Select charters* de Stubbs, et d'autre part celles de William Blackstone, *The Great charter and charter of the forest* et des *Statutes of the realm* se rencontrent assez difficilement.

C'est avec peine si une critique attentive découvre de rares erreurs de détail. P. xx, ligne 3, le *Texte* n° IV n'est pas du 27 avril 1215, comme M. B. semble le dire. La pétition des Barons a été en effet rédigée peu de jours avant la grande Charte elle-même. Le renvoi eût été mieux placé à la page suivante, ligne 16. P. XL n. 1, M. B. corrige un passage des *Flores historiarum* : « Le roi partit (pour la Flandre), non la veille de Saint-Barthélemy (23 août), comme le disent à tort les *Flores hist.* III, 103, mais le 24 août au plus tôt. » La date donnée par les *Flores hist.* est exacte; elle est confirmée par un texte précis, le compte des dépenses de l'expédition d'Edouard Ier, en Flandre [1] : « Domino Henrico elemosinario pro denariis solutis fratribus de Wynchelse unam missam solempnem die veneris, xxiij° die augusti, anno presenti XXV, in honore Sancte-Crucis celebrantibus, quo die rex et sua comitiva velificarunt de ibidem versus Flandriam [2]. » Cette date du 23 août est d'ailleurs encore confirmée par un fait que M. B. cite lui-même : le 24 août Édouard Ier donna des lettres datées « devant Douvres, en mer ». Le même texte, à savoir le compte des dépenses d'Édouard Ier en Flandre, rectifie une autre date donnée par M. Bémont, celle du retour d'Édouard Ier dans son royaume. Celui-ci aborda à Sandwich, non le 14 mars comme l'indique M. B. (p. XLIV), mais le 21. La date exacte du 21 mars se trouve également dans les *Flores historiarum* publiées sous le nom de Mathieu de Westminster. C'est Rymer (I³, 197) qui mit en circulation la fausse date du 14, et la fit passer, non

1. Publ. par Kervyn de Lettenhove d'après le mss. add. 7, 275 du Musée britannique, dans les *Bull. de la comm. roy. d'hist.*, 3e série XIII, 185-98.
2. *Ibid.*, p. 192.

seulement dans le livre de M. Bémont, mais dans celui de beaucoup d'autres érudits modernes.

En parlant des difficultés intérieures qui décidèrent Édouard Ier à renouveler, en mars 1300, la confirmation des chartes, M. B. passe sous silence, le rôle joué par la bulle de Boniface VIII, *Scimus fili te...* Cette bulle, du 27 juin 1299, donnée à propos des affaires d'Écosse, peut être comparée à la bulle *Ausculta fili...* que le même pape publia contre le roi de France; elle contribua beaucoup à accroître les embarras d'Édouard.

Mais ce sont là des critiques de détail infimes, et le fait que nous soyons réduit à les faire, prouve l'excellence du livre de M. Bémont. Ce qui est plus difficile à montrer, c'est l'étendue des recherches et de l'érudition dont M. B. fait preuve dans les notes dont il accompagne les textes publiés. Nous en pouvons cependant donner un exemple.

On trouvera p. 86 une note sur un nommé Geofroi de Joinville. Ce personnage avait déjà intrigué M. d'Arbois de Jubainville (*Bibl. de l'Éc. des Chartes*, 1885, p. 347) et M. Ch.-V. Langlois (*Ibid.*, p. 722). Nous avons eu à nous en occuper beaucoup nous-même, car il joua un rôle considérable à la fin du XIIIe siècle. M. B. réussit où nous avons échoué, et établit qu'il était frère cadet du célèbre sénéchal de Champagne, l'historien de saint Louis. Voilà donc l'intérêt que présente ce personnage doublé. L'on a beaucoup de documents le concernant, l'on a même le texte de discours qu'il prononça. Édouard Ier lui confia les missions les plus graves et les plus délicates. Sur le tard, Geofroi de Joinville se fit dominicain. Quel joli sujet de thèse pour un élève de l'École des Chartes [1]!

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

---

219. — **Monatshefte der Comenius-Gesellschaft.** Leipzig, Voigtlænder, 1re année, Ire livraison, 1892, in-8, VIII, 91 et 44 p.

La Société Comenius [1] fondée en 1892, après avoir célébré avec éclat le 300e anniversaire de la naissance du célèbre pédagogue, n'a pas voulu se borner à des manifestations stériles. Elle tient à « favoriser l'active diffusion de l'esprit de Comenius »; il s'agit à la fois d'un mouvement historique destiné à publier et étudier les écrits de Comenius, de ses précurseurs, de ses disciples, des anciennes communautés évangéliques (Vaudois, *Bœhmische Brüder*, etc.) et d'un mouvement pratique de réformes pédagogiques dans le sens de Comenius, c'est-à-dire dans le sens du respect des dispositions naturelles de l'enfant.

Cette œuvre historique et cette propagande pédagogique doivent se faire

---

1. Au dernier moment nous apprenons que M. Fr. Delaborde vient de terminer un grand travail sur les sires de Joinville où il a éclairci beaucoup de points importants sur la généalogie et l'histoire de cette maison.

par le moyen des *Monatshefte*. La première livraison est, en effet, remplie de renseignements historiques intéressants, sans parler d'un article enthousiaste de Hohlfeld sur la doctrine de Comenius considérée comme le germe de la philosophie de Krause et de variétés (la 1re édition de l'*Orbis pictus*, les séjours de Comenius à Thorn, en 1634, à Elbing, en 1642, des vers latins de Leibniz sur Comenius, une phrase écrite par Comenius sur un album). On trouvera dans ce fascicule deux bibliographies importantes.

P. 19-57, Jos. Müller, Bibliogr. des écrits de Comenius avec la reproduction détaillée des titres, 136 numéros.

P. 77-91, la bibliographie des ouvrages relatifs à Comenius, de 1842 à 1892 en allemand, tchèque, anglais, français, hollandais, suédois et magyar.

La seconde partie *(Geschæftlich)* explique le but et l'organisation de la Société.

Ch. Seignobos.

---

220. — **Cent-dix lettres grecques de François Filelfe** publiées intégralement pour la première fois par Émile Legrand. Paris, Ernest Leroux, 1892. In-8 de xi-391 p. Prix : 20 fr. (Publications de l'École nationale des langues orientales vivantes.

221. — Beitraege zur Geschichte der Italienischen Gelehrtenrenaissance. III. **Die Griechischen Briefe des Franciskus Philelphus.** Von Dr. Th. Klette. Greifswald, Abel, 1890, in-8 de 180 p.

M. Émile Legrand paraît s'être donné mission de réunir tous les documents inédits qui se rattachent à une branche capitale de l'histoire de l'humanisme au xve siècle, l'histoire spéciale de l'hellénisme. Il recueille plus particulièrement les documents épistolaires en langue grecque qui ont été publiés en bien moins grand nombre que les documents latins du même genre. Après les curieux dossiers émanés de savants grecs dont il a muni les appendices de son admirable *Bibliographie hellénique*, voici un nouveau recueil qu'il nous apporte et qui est tout à fait de premier ordre sur la matière. On n'avait lu jusqu'à présent que quelques lettres grecques isolées de François Philelphe [2], un des rares italiens de sa génération qui parlèrent et écrivirent le grec avec autant de facilité que le latin, un des plus actifs, pour ne pas dire

---

1. Cette Société, animée, comme son patron, d'un esprit élevé de paix et de solidarité humaine, est essentiellement internationale et compte parmi ses membres presque tous les hommes d'Europe et des États-Unis qui s'intéressent aux progrès ou à l'étude de la pédagogie. Elle se compose de *membres* érudits dispensés de toute cotisation et de *protecteurs* qui versent 100 marcs, de *fondateurs* qui paient 10 marcs, d'*associés* qui paient 5 marcs de cotisation annuelle.

2. M. L. écrit Filelfe, de l'italien *Filelfo*; je garde l'usage d'écrire Philelphe, du latin *Philelphus*.

le plus actif des promoteurs de l'hellénisme. Cent-dix lettres transcrites dans un manuscrit de la Trivulziana de Milan, jusqu'ici assez jalousement gardé et qui n'est point, comme on l'avait cru, un autographe de Philelphe [1], viennent aujourd'hui compléter sur le personnage et ses amis les correspondances déjà connues et fixer certains points douteux de leur biographie. Elles sont adressées pour la plupart à ces Grecs qui tiennent tant de place alors en Italie et dont Bessarion est le plus illustre, à ces exilés que l'on disait autrefois avoir apporté la culture grecque en Occident et qui ont seulement aidé à la propager plus vite, errant de cour lettrée en cour lettrée, d'université en université, comme précepteurs de princes, professeurs publics, traducteurs, diplomates ou parasites. Un assez petit nombre de lettres ont pour destinataires des hellénistes italiens, tels que Francesco Barbaro, Andrea Alamanni, Marsile Ficin, etc.

Quatorze pièces de vers grecs de divers mètres, également inédites et adressées par Philelphe à des savants grecs (sauf une ode saphique à Mahomet II), sont annexées à la correspondance. M. L. fait de tous ces documents une édition soignée suivant son usage, annotée abondamment [2] et enrichie de traductions tantôt intégrales, tantôt abrégées, qui seront appréciées des lecteurs ne lisant pas couramment le grec.

Ce n'est là d'ailleurs que la moitié des matériaux nouveaux que M. L. met à la disposition des travailleurs. La seconde partie du volume en comprend d'autres, étrangers à Philelphe et relatifs à l'hellénisme de la même époque. L'éditeur nous les annonce comme un simple « choix » fait parmi ceux qu'il a entre les mains. Souhaitons que ces doctes mains s'ouvrent un jour plus largement et que certaines notices biographiques qui s'y trouvent déjà rédigées sur les grecs humanistes ne tardent pas trop longtemps à voir le jour. En attendant, relevons ici dix-huit lettres grecques de Jean Eugénicos, des lettres de Théodore Gaza (dont quatre latines à Antonio Panormita) et de Georges de Trébizonde, le « calomniateur de Platon », des lettres de Jean Argyropoulos et Démétrius Chalcondyle à Laurent le Magnifique, et d'Emmanuel Adramyttenos à Ange Politien, une autre de Jean Lascaris, très nourrie de faits, écrite de Florence en 1492, etc. J'ai à remercier M. L. d'avoir tiré bon parti de quelques indications de manuscrits rassemblées dans les notes de *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, où beaucoup puisent aujourd'hui avec moins de courtoisie que lui envers le pauvre compi-

---

1. Le fait est établi par M. Legrand, qui l'appuie d'excellents fac-similés

2. Dans les notes se dissimule plus d'un document important, par exemple deux lettres inédites de Guarino de Vérone à Giov. Tortelli (p. 57-58). Sur le rôle de Philelphe en faveur de Chalcondyle au moment de sa venue à Florence, en 1475, on approchera utilement le document milanais publié par MM. A. Badini Gonfalonier et F. Gabotto, *Notizie biogr. di Dem. Calcondila*, Gênes, 1892, p. 41; ces auteurs sont complétés à leur tour sur ce point par Legrand, p. 184-185, qu'ils n'ont pas connu.

lateur. Il faut signaler en France comme tout à fait importante la correspondance inédite et ignorée échangée entre Bessarion et Guillaume Fichet et les lettres du célèbre sorboniste à divers princes et prélats (p. 223-290) ; elles ajoutent aux détails qu'on possède sur la légation de Bessarion auprès de Louis XI et sur les derniers efforts tentés par lui pour décider les princes d'Occident à la croisade contre les Turcs ; elles révèlent surtout l'activité déployée par Fichet pour seconder les plans de l'illustre cardinal. Ces derniers documents sont en latin et vont de décembre 1470 à mai 1472.

Par une coïncidence qui montre bien, d'ailleurs, l'importance des lettres grecques de Philelphe, on en préparait en Allemagne, sans que M. L. en sût rien, une édition partielle, d'après un manuscrit de Wolfenbüttel, collationné, un peu rapidement, je crois [1], sur le *Trivulzianus*. M. Theodor Klette, aux travaux de qui j'ai eu occasion de rendre hommage ici-même [2], me semble avoir été moins heureusement inspiré dans cette nouvelle publication. Elle perd peut-être, il est vrai, à être jugée par comparaison. Sans doute, il a groupé des renseignements utiles dans son introduction sur le rôle et l'épistolographie de Philelphe et sur ses principaux correspondants grecs ; mais son annotation est loin d'être aussi large et aussi sûre que celle de M. Legrand ; des travaux français, aussi nécessaires pour son sujet que ceux du regretté Hippolyte Noiret, lui restent inconnus ; enfin, et surtout, les lettres ne sont pas toutes données in-extenso, et, s'il en est pour lesquelles se justifie une analyse partielle, il en est d'autres pour lesquelles on ne s'explique pas la raison de mutilations qui semblent arbitraires. On en peut juger pour la lettre 12, à George Scholarios (p. 107 ; cf. Legrand, p. 31), pour la lettre 110 à Chalcondyle, où tous les détails sont intéressants (p. 173 ; cf. Legrand, p. 190-192), etc. Plusieurs suppressions ont porté sur quelques-uns de ces menus faits d'histoire littéraire, qui prennent souvent de la valeur dans une recherche biographique et qu'un éditeur n'a pas le droit d'omettre sans avertir.

En somme, collation faite des deux publications, je dirai que le travail de M. L. peut remplacer celui de M. Klette, tandis que le travail de M. Klette ne peut tenir lieu de celui de M. Legrand, qui a donné la seule édition à citer des lettres grecques de Philelphe.

P. de Nolhac.

---

1. Exemple, p. 167 (lettre 98), l'éditeur imprime *Ναρίεντες*, qui n'offre aucun sens, tandis que le Triv. donne *γαρίεντες*, qui suggère la vraie leçon *χαρίεντες* ; l'éditeur, à la ligne suivante, imprime ἄλλοι, le Triv. donnant ἀλλ' οἱ.
2. *R. C.*, 1890, I, p. 75.

222. — Comte de COSNAC. **Mazarin et Colbert.** Paris, Plon, 1892. 2 vol. in-8. XII, 524 et 511 p.

Il ne faudrait pas se hâter de juger cet ouvrage sur le procédé d'exposition qui consiste en une accumulation d'anecdotes souvent insignifiantes, sur le ton acerbe [1], sur les allusions haineuses à la vie contemporaine [2] et sur les ornements d'un style d'ancien régime [3] que notre génération a peine parfois à ne pas trouver comique.

Sous cette écorce déplaisante se cache un travail consciencieux et souvent neuf, fait en grande partie avec les documents inédits des Archives des affaires étrangères. C'est une histoire des années décisives de la vie de Mazarin et de la période de formation de Colbert (1649-1660), une histoire anecdotique et secrète, complément indispensable de l'histoire solennelle et admirative de Chéruel.

Sans doute M. de Cosnac est dominé par une passion extra-scientifique, la haine de l'aristocrate pour les parvenus (V. I, p. 398-400; II, p. 33, § 338). Mais cette rancune a bien servi l'irascible gentilhomme en dirigeant ses recherches vers les faits que les historiens antérieurs avaient évité de regarder, par un respect non moins extra-scientifique pour les gloires de la France.

Il y a dans ce livre des nouveautés plus intéressantes que celles que l'auteur annonce dans sa préface (p. XI) : « la fixation du lieu de nais-

---

1. V. I, p. 80-81 le portrait de Colbert, II, p. 337. « Nous ne disons rien du sénat de la République, cette roue de carton du tricycle qu'on appelle le char de l'État... La lèpre de la démocratie politique. »

2. V. I, p. 359. « La France choit de décadence en décadence... Le moxa de la République et de l'Empire... l'emplâtre constitutionnel de la Restauration... La gangrène qui acheva la dissolution. »

3. En voici quelques exemples : I. P. 94. « Si Mazarin désespéré voulait jeter son chapeau de cardinal aux orties du chemin, la reine, non moins désespérée, n'eût jamais songé, en employant un proverbe assez vieux pour avoir eu cours de son temps, à jeter son bonnet par dessus les moulins. » P. 114. « Cette fronde gravitait dans l'orbite de deux mariages... Ces deux adeptes de l'hymen... devaient faire un chassé-croisé singulier. » P. 115. « Cette alliance plaçait un atout considérable dans le jeu du cardinal. » P. 263. « Le burin de l'histoire aurait inscrit des faits bien différents. » P. 267. « La mort était en veine. » P. 392, toute la page sur les eaux de Spa commandées pour le cardinal au nom de la fille de Fabert. « Celle-ci a peut-être ignoré toute sa vie le service que l'emploi de son nom avait pu rendre à la prolongation des jours du cardinal. Qui sait si elle n'aurait pu s'enorgueillir de la paix des Pyrénées et de ses glorieuses conséquences ! » P. 393. « Leur transport sur des chevaux eut éveillé l'attention, on les fit voyager sur des ânes et le stratagème de ce modeste équipage les sauva. »

II, p. 15. Le juge « se fit un front d'airain et persista à se draper dans sa toge qui aurait dû produire sur lui l'effet de la tunique de Nessus. » P. 64. « Un autre spectre qui hantait le cardinal était la presse. » « P. 92. « Les ciseaux de la Parque coupaient les fils de deux existences dans cette famille étrangère qui, greffée sur la France, en absorbait la sève. » P. 128. « Les pots de vin arrosaient le gosier toujours altéré du cardinal. » P. 175. « Hélas ! Dame Justice, passant du blanc au noir, etc... »

sance de Mazarin, la question de sa prêtrise affirmativement tranchée, les diamants de la couronne par lui emportés... la balustrade de son lit, le feu mis au Louvre par les paillasses de ses nièces, de nombreux détails sur leurs mariages,... le don piquant d'une collection de Mazarinades à l'ambassadeur de Savoie, les soins infimes imposés à Colbert,... le plan inédit du pavillon de l'île de la Conférence, une ruse de Louis XIV pour perdre Mazarin auprès de sa mère, etc... » Il n'y a pas seulement des détails sur les meubles et les collections de Mazarin, sur les mésaventures de Naudé (I, p. 243 s.). Il y a la preuve des spéculations de Mazarin sur le cuivre au moyen d'exemptions de droits, sur les blés passés en contrebande (II, p. 120), sur les fournitures des armées, sur les armements de corsaires (I, p. 396-405), la preuve des intrigues de Colbert pour se conserver les bonnes grâces de Mazarin et enrichir ses parents, la preuve que Mazarin était en pourparlers avec un agent de l'Espagne en 1651 (I, p. 197). On y voit Colbert engager le cardinal « à vendre ses vaisseaux à des particuliers et non à l'État » (I, p. 192) et se plaindre de ce qu'un navire de Mazarin ait été employé à secourir Dunkerque (I, p. 219).

On y trouve aussi quelques détails de mœurs intéressants : les consultations astrologiques d'Anne d'Autriche (I, p. 95-96) et du grand Condé (I, p. 200), les intrigues des nièces de Mazarin, la dévotion du duc de la Meilleraie qui empêche la nourrice de faire téter un enfant de sa famille le vendredi et le samedi (II, p. 172), l'affaire de la housse du carrosse du Prince de Condé (II, p. 368).

Parmi les documents inédits dispersés à la fin de chaque chapitre, signalons surtout les lettres de Mazarin (I, p. 67, 71, 149, 325), de Le Tellier (I, 145), du P. Paulin (I, 374), de Brienne (II, 324, 401) et de Colbert (I, 193, 458 ; II, 142, 377). Peut-être eut-on pu se dispenser de reproduire *in extenso* la plupart de ces documents.

Ch. Seignobos.

---

223. — **Lettres intimes de J. M. Alberoni,** adressées au comte J. Rocca, ministre des finances du duc de Parme, et publiées d'après le manuscrit du collège de S. Lazaro Alberoni, par Emile Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lauréat de l'Institut. Paris, Masson, 1892, LIII-701 p. in-8.

Cette collection de lettres d'Alberoni, que nous donne M. E. Bourgeois, forme une volumineuse correspondance, curieuse à la fois par ses détails intimes et par ses renseignements politiques. Si, dans la première partie, les projets à lointaine échéance du célèbre ministre ne sont, le plus souvent, indiqués que par de prudentes allusions, il se permet, dans les derniers mois de son passage au pouvoir, de parler plus ouvertement de ses plans, de ses espérances et de ses déceptions. Alors, il dévoile au comte Rocca le fond de sa pensée, « ses idées de derrière la tête », pour employer une expression de la diplomatie

moderne, et de telles confidences, émanant d'un homme qui eut, sur les événements de son époque et sur les destinées de l'Espagne, une influence aussi considérable, sont à tous égards précieuses à recueillir.

En tête de ces lettres, M. B. a écrit, d'un style fort alerte, une introduction excellente, un résumé brillant de la carrière d'Alberoni et de l'histoire contemporaine, où, par l'exposé même des faits, il réhabilite en grande partie le Cardinal. Il en était besoin, car les injurieuses calomnies de Saint-Simon avaient fait à ce personnage une réputation difficile à relever. Une fois qu'un homme a été jugé de la sorte, et par un juge trop accrédité, il subsiste contre lui certains préjugés, que l'évidence même ne réussit parfois à vaincre qu'à demi. Ce n'est pas qu'Alberoni n'ait dû mettre en œuvre certains moyens secondaires pour édifier sa fortune, se donner du crédit et préparer les voies à ses desseins politiques. Dans cette correspondance, lui-même raconte, presque naïvement, comment il s'y prenait pour séduire les gens, se faufiler dans leurs bonnes grâces, s'insinuer dans leur intimité, de telle façon qu'un jour il se trouvait insensiblement devenu le secrétaire, le commensal, le familier de tous les instants, dont l'esprit délié, la bonne humeur, l'infatigable complaisance avaient fait un ami nécessaire ou un factotum sans rival. De là aux bassesses qu'on lui prête, il y a encore une distance. Et ce qui doit excuser l'emploi de ces habiletés italiennes, et même l'ambition personnelle qu'il put avoir, c'est qu'il avait un but généreux : délivrer l'Italie des Impériaux, des « barbares », comme il les appelle, rendre au duché de Parme et aux autres principautés d'Italie une certaine indépendance, ou du moins la sécurité, sous le protectorat bienveillant d'une grande nation, la France ou l'Espagne. Serviteur d'un maître sans armée et presque sans finances, sur quoi pouvait-il compter pour se ménager ces précieuses amitiés, sinon sur les seules ressources de son imagination et de son talent? Car c'est un fait nouvellement mis en lumière par M. Bourgeois, auprès de Vendôme comme auprès de Philippe V, il n'oublia jamais qu'il était ministre de Parme, et, directement ou non, il travailla toujours pour les Farnese et pour l'Italie en général. Son but, il sembla un instant près d'y toucher. Confiant dans les ressources de l'Espagne, essayant de réformer au milieu d'inextricables difficultés des abus invétérés qui ruinaient l'État, réorganisant l'armée et la marine, relevant le commerce, il serait peut-être parvenu à rendre à la monarchie castillane les forces nécessaires à l'accomplissement de ses projets, si la guerre, qu'il se défend d'avoir voulue, dans ses lettres intimes comme ailleurs, n'était venue prématurément ruiner ses espérances et le précipiter du pouvoir. Mais on ne saurait dire que, pendant la courte période où il dirigea les affaires, il ait été un « vil complaisant », et l'on doit lui faire un mérite d'avoir voulu mettre quelque honnêteté dans l'administration, d'avoir refusé dans l'armée les avancements à la faveur, sans se soucier de se créer d'irréconciliables ennemis, enfin d'être demeuré fidèle à sa patrie et à ses

premiers protecteurs. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ce que disent de lui les mémoires de Villars, rédigés d'après les papiers du maréchal : « Ce cardinal dont le génie et les talens se trouvèrent fort au-dessus de ce qu'on pouvait attendre d'un petit ecclésiastique sans naissance... rendit de très importans services au roi d'Espagne... Il étoit très mauvais courtisan, disputant contre son maître et la reine d'Espagne. » Nous sommes loin, comme on voit, des invectives de Saint-Simon.

Les lettres d'Alberoni sont écrites au courant de la plume, au hasard des idées qui se pressent, d'un style vif et primesautier, parfois incorrect dans les lettres françaises. Quant aux lettres italiennes, plus d'un lecteur saura gré à M. B. d'en avoir indiqué le contenu dans des sommaires fort précis.

La correspondance est suivie d'une table détaillée où de très brèves indications biographiques remplacent les notes qui, placées au bas des pages, eussent été éparpillées. L'orthographe d'Alberoni dans les noms propres est assez fantaisiste. Cependant M. Bourgeois a presque toujours réussi à retrouver les formes correctes. Signalons un nom (p. 511, note) que le secrétaire du cardinal a fortement défiguré : D. Luigi di *F*eves. Il faut vraisemblablement lire : D. Luis de *T*eves ; Teves était l'*apellido*, le nom de famille des marquis de La Fuente. — La date des années a été mise en tête de chaque page. C'est un exemple à imiter dans les publications de ce genre.

H. Léonardon.

---

**Classiques populaires**, Lecène et Oudin.
224. — **Les mémorialistes : Monluc.** par Ch. Normand, 240 p.
225. — **La Bruyère,** par Maurice Pellisson, 240 p.
226. — **Thiers,** par Edg. Zévort, 240 p.
227. — **Lamartine,** par Ed. Rod, 233 p.

La collection des Classiques populaires publiée par la maison Lecène et Oudin prend un développement de jour en jour plus étendu, et je n'en connais guère où la proportion des bons livres aux médiocres soit plus considérable. Pour ne parler que de la littérature française, elle nous a donné en ces derniers temps quatre monographies, dont deux sont consacrées à des historiens, une à un moraliste, une à un poète. Le xvie siècle est représenté par Monluc, le xviie, par La Bruyère ; le xixe par Thiers et Lamartine.

Si l'on s'en tenait aux conclusions de M. Normand, on ne comprendrait pas trop pourquoi Monluc a sa place parmi les « Classiques populaires ». En effet, Monluc « ne fut pas un grand capitaine », mais « un « excellent sous-ordre ». D'autre part, « ce n'est pas un grand écrivain » ; ses Commentaires sont mesquinement personnels, d'une monotonie fatigante, sans mesure et sans goût. On nous rassure, il est vrai, en

ajoutant que son style, tantôt prétentieux, tantôt vulgaire, n'est « jamais banal ». A ce compte, il serait donc à sa manière un écrivain aussi bien qu'un caractère; et il l'est, n'en doutons pas : les citations dont le livre est semé parlent assez en sa faveur. Mais que ce livre est loin d'être une apologie! Je ne m'en plains pas, je constate. M. Normand, avec raison, a voulu écrire une étude critique, et il se trouve que cette étude tourne parfois au roman d'aventures. Sans qu'il y songe? Oh! que non pas! il a fort bien démêlé cet intérêt particulier de son sujet, car il sait, et il nous en prévient dès le début, qu'il va peindre un personnage « brave comme son épée, ronflant et sonore comme son tambour, etc... », le vrai Gascon, en un mot. Et je ne sais si l'auteur est gascon lui-même; mais à coup sûr il gasconnise à la suite de son héros, et les titres de ses chapitres ressemblent trop à ceux d'un roman picaresque ou d'un feuilleton à sensation : « *L'Italie! l'Italie!... Où il est prouvé que les soldats des guerres d'Italie ne ressemblent en rien aux corrects fantassins de nos jours... Une autre chanson militaire qui n'est pas celle de la Palice... Où l'on voit que les Gascons de ce temps-là avaient l'âme chevillée au corps... Inconvénients du gasconisme à outrance... Tout vient à point à qui sait attendre... Ce que peuvent l'émulation et un sac de gros sous... Où il est question de Tolstoï et du siège de Sébastopol à propos de Monluc... Le diable à l'armée...* » A quoi bon s'ingénier à faire ainsi, pour ainsi dire, un sort à chaque paragraphe, alors qu'il y a souvent plusieurs paragraphes par page? On aurait tort pourtant de trop s'arrêter à ces détails tout extérieurs, et de trop s'en rapporter, pour juger le livre, à ces longs sommaires romantiques, qui sont mêlés au texte, bien désagréablement et inutilement, car ils sont répétés à la table. Malgré ses apparences frivoles, le livre est sérieux : des questions délicates, comme celles de la cruauté et de la véracité de Monluc, y sont posées avec précision et résolues avec finesse. La première partie est surtout de narration; elle est trop morcelée. La seconde, un peu trop coupée aussi, est toute d'appréciation, et M. Normand a pu y faire preuve d'un réel sens critique. Ce qu'il dit de Monluc on pourrait le redire de lui : son livre a bien des défauts, mais n'est pas banal.

Il se trouve que, lui aussi, admis comme Monluc à figurer parmi les Classiques populaires, Thiers n'est pas un grand écrivain, car j'avoue ne pas partager entièrement l'admiration de M. Zévort pour « cette langue unique, écrite et parlée par un Provençal naturalisé Parisien, qui, tout en étant par excellence la langue des affaires, s'est trouvée par surcroît, la plus littéraire, la plus française, et par conséquent la plus classique qui fût jamais [1] ». Si elle n'était que le vêtement transparent de la pensée, comme cette pensée, rarement très élevée, est toujours claire et

---

1. Un détail noté en passant : Buffon, surtout comparé à Thiers, est assurément un écrivain parfois apprêté; mais « les manchettes de M. de Buffon » sont une pure légende.

solide, le lecteur de M. Thiers n'aurait rien assurément à lui reprocher car elle ne se laisserait pas voir ; mais il me semble qu'on en voit trop les faiblesses. M. Zévort lui-même a pu écrire que la conclusion tant vantée de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* n'est qu'une amplification de rhétorique. N'est-il pas vrai qu'en bien d'autres endroits les choses vraiment fortes ne sont pas rendues assez fortement ? Passons sur ces faiblesses du style et sur les faiblesses de l'homme, que M. Zévort indique à la fois et voile avec une discrétion délicate; nous n'aurons plus qu'à admirer.

Le danger, pour qui raconte une telle vie, c'est de se perdre dans le détail infini des faits biographiques et politiques. M. Zévort a fort habilement tourné cet écueil. Il ne néglige certes pas la biographie proprement dite; même il nous fait voyager aux Pyrénées avec M. Thiers, et il fait un juste éloge de ses récits de voyage, très animés vraiment et très expressifs. Mais de la masse des faits il s'applique à dégager les traits essentiels de la vie, du caractère et de l'œuvre; il ne dédaigne pas de raconter, mais il aime mieux juger. Le journaliste, l'orateur, l'homme d'État, l'historien sont jugés ainsi successivement, avec sympathie et respect, mais avec indépendance. En particulier, l'historien de la Révolution et de l'Empire, épris du vrai, mais indulgent au succès, le tacticien trop habile qui prête aux généraux des plans arrêtés à l'avance, complets et suivis, alors que l'événement décisif est presque toujours fortuit, l'admirateur un peu naïf de Napoléon, homme d'imagination aventureuse, quoi qu'il le dise, plus que de bon sens, sont étudiés de fort près, sans fausse complaisance comme sans esprit de dénigrement. La politique imprévoyante de l'allié des cléricaux en 1850 appelle aussi quelques réserves; mais les services rendus par le premier président de la troisième république effacent tout. Peut-être même M. Zévort, qui a si bien apprécié le rôle de l'homme politique sous Louis-Philippe et Napoléon III, a-t-il glissé un peu rapidement sur les discours et les actes de cette période glorieuse entre toutes pour le président-patriote. Mais le caractère de la Collection ne lui permettait pas, sans doute, de donner à certaines parties de son livre les proportions qu'il eût voulu. A le prendre tel qu'il est, ce livre ne fait pas seulement honneur à la compétence historique de M. Zévort, mais encore à son sens pédagogique, car il est fort bien approprié au public, jeune ou mûr, auquel s'adresse cette Collection, déjà marquée par un excellent *Montesquieu* du même auteur.

A ce point de vue spécial et à d'autres aussi, je ne conçois pas de meilleur *La Bruyère* que celui de M. Pellisson. C'est l'œuvre d'un très fin lettré qui, sans rien abdiquer d'un goût pénétrant et d'un sens délicat des nuances, se préoccupe avant tout d'entrer et de faire entrer son lecteur dans l'intelligence profonde de l'auteur qu'il juge. Observez que sur La Bruyère nous n'avons guère que les travaux de MM. Allaire et Servois, destinés surtout aux érudits, et les études des critiques comme

Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, Taine. Peu d'auteurs du grand siècle sont plus lus et plus cités ; peu sont, au fond, plus imparfaitement connus. C'est dans son œuvre qu'il faut le chercher ou plutôt le deviner. Pénétrer cette nature assez compliquée et enveloppée n'est point chose si facile et beaucoup s'y sont trompés : témoin M. Thiers, auteur d'un *Éloge de Vauvenargues,* et dont M. Zévort cite un jugement au moins discutable sur la Bruyère. Par exemple, sur ce qu'on appelle, peut-être à tort, la « misanthropie » de La Bruyère, les avis sont partagés. M. P. me paraît dans le vrai lorsqu'il se refuse à voir un misanthrope proprement dit dans cet observateur parfois ironique, parfois amer, mais dont l'amertume est presque toujours tempérée de pitié.

La première partie de son livre nous offre un portrait vivant de « l'homme » et une délicate analyse de son caractère ; la troisième définit le talent original de « l'écrivain », à la fois classique et novateur. Bien que ces deux parties disent ce qu'il faut et comme il le faut, j'avoue mes préférences pour la seconde partie, la plus considérable, qui traite de La Bruyère moraliste. Là sont touchées, d'une main qui sait préciser sans appuyer, des questions qui sont inséparables du fond même des *Caractères :* celle du plan systématique auquel La Bruyère n'avait guère pensé d'abord, comme le prouve la première édition ; celle de ses idées sur la morale et la religion, sur le gouvernement et la société. Le chapitre sur la religion de La Bruyère est net et solide ; dans le chapitre sur le gouvernement et la société, supérieur encore peut-être, on montre La Bruyère à égale distance des courtisans et des révolutionnaires, assez perspicace pour distinguer, au milieu de l'aveuglement général, les plaies qui déshonorent et les dangers qui menacent déjà le régime de la monarchie absolue, pour blâmer le favoritisme et les guerres ruineuses, pour s'inspirer de l'opinion publique qui commence à compter dans le monde, mais assez modéré aussi pour ne pas souhaiter ni même prévoirune crise prochaine,inquiet pourtant,mais moins novateur lui-même que précurseur des novateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, auxquels il fournit sans le vouloir des armes bien aiguisées. Ce n'est pas là le moindre mérite de M. Pellisson : il reste dans la mesure et ne se soucie pas de conquérir le public en l'étonnant, par ces « outrances » chères à plus d'un critique moderne. Un mérite plus précieux encore, c'est qu'il ne surfait pas son auteur, c'est qu'à côté des qualités il indique les défauts, insistant, par exemple, sur les périls de cette curiosité, toujours en éveil, de l'observateur satirique qui va vite aux excès, s'amuse à tout noter avec une minutieuse conscience, à tout décrire par le menu, nous fatigue ainsi parfois en dispersant notre vue sur trop de détails et trop peu intéressants. J'accorderais moins facilement que la préface, souvent piquante, du discours de La Bruyère à l'Académie, mérite l'arrêt sommaire formulé à la p. 30 ; mais j'aurais peine à trouver un point sérieux sur lequel je sois en désaccord avec M. Pellisson, tant son livre est d'un ton juste, propre à donner une idée exacte et complète de La Bruyère à ceux mêmes

qui n'auraient que lui entre les mains, car le meilleur de La Bruyère est là, et le critique a le droit de s'estimer heureux, ce semble, qu'à côté de tant de pages classiques, sa prose, à lui, puisse encore ne pas nous déplaire.

J'avoue goûter moins le livre que M. Rod a consacré à Lamartine, bien que l'auteur soit là sur un terrain qui lui est familier et y fasse preuve de ses qualités ordinaires. Le ton n'y est guère ému, sauf peut-être dans le tableau de la vieillesse si triste du poète, ou dans l'appréciation de poèmes comme les *Novissima verba* et *Jocelyn*. Et certes, je ne veux pas que l'émotion déborde dans une œuvre de critique ; mais il ne me déplaît pas que M. Normand se fasse rodomont avec Monluc, que M. Zévort me laisse voir sa sympathie chaleureuse pour le libérateur du territoire, que M. Pellisson me fasse pénétrer avec lui dans l'âme de la Bruyère. La vie et l'œuvre de Lamartine sont ici découpées, qu'on nous passe l'expression, en tranches un peu trop méthodiques : I. Vie de Lamartine ; II. L'œuvre poétique de Lamartine ; III. Œuvres en prose de Lamartine. Mais ici la vie et l'œuvre se confondent, et, dans la partie biographique, on est obligé de juger l'œuvre d'avance, comme dans la partie critique on est obligé de rappeler l'influence que les événements de la vie ont exercée sur le développement de l'œuvre. De là des répétitions inévitables, non pas seulement de pensée, mais d'expression ; par exemple, on nous dit par deux fois que Graziella ne fut pour Lamartine qu'un « déjeûner de soleil ». Le style en général, d'ailleurs, est un peu lâché : « Par cela même que les *Girondins* sont bien plus attrayants (que l'histoire de Thiers), *ils semblent l'être davantage*... Ces pièces *sortaient bien réellement des moules* où depuis plus d'un siècle on enfermait la poésie... Michelet, en poète, en poète national, *grisé par l'odeur du peuple*... » L'avouerai-je ? je n'aime pas beaucoup qu'on m'entretienne des « angoisses irrésignées » ou des prêtres « combatifs ». A un autre point de vue, dans une étude sur Lamartine, le ton de l'ironie me blesse ; je ne vois pas la nécessité, pour relever l'Orphée de l'Hôtel de Ville, de rabaisser le poète des *Châtiments*, ni de railler sa « décorative attitude de Guernesey », pour aboutir à célébrer la délicatesse et la bonne grâce dont Napoléon III aurait usé vis-à-vis de Lamartine appauvri.

Le livre s'ouvre par quelques pages où le génie de Lamartine est expliqué, assez artificiellement, par le caractère physique du pays où il est né. Ce qui me rappelait une jolie lettre de Doudan (13 février 1840) : « C'est drôle qu'il vienne des poètes sur ces côteaux de Bourgogne ; mais peut-être que, quand ils voient dans leurs voyages une belle nature, leur émotion s'accroît par l'étonnement. » Il se termine par un jugement bien dur sur les *Girondins*. Tout le milieu en est composé d'analyses, car M. Rod n'aime point la synthèse, se défend de juger et de conclure : « Tenter de saisir et de définir sa pensée religieuse, comme l'ont fait Vinet et plus récemment M. de Pomairols ce serait une duperie. » Soit : ne cherchons pas la formule unique de cette philosophie reli-

gieuse trop indécise; toujours mauvaises, les formules ici seraient particulièrement vaines. Mais il y a des idées générales qui sont familières au poète, une conception plus ou moins précise, plus ou moins changeante, de la destinée humaine, de la vie, de la mort, un certain optimisme que Lamartine abdique rarement, et sa grandeur est de s'être posé ces grandes questions, sinon d'y avoir répondu avec clarté. Non : « Lamartine est plus à son aise dans l'expression *des sensations* (?) que dans celle des idées : le poète *du cœur* n'est pas un poète de l'intelligence, ou ne l'est que bien rarement. » Voilà pourtant une formule; mais qui la trouvera suffisante et juste? Le livre de M. Rod, souvent ingénieux, manque donc de centre et d'âme.

Félix Hémon.

---

228. — **Bulletin de la Société d'études sur la question Louis XVII.** Au siège de la Société, 6, rue Favart. Janvier 1893.

Pour ne pas revenir sur une question que nous avons dernièrement traitée dans la *Revue critique*, nous nous bornerons à annoncer cette nouvelle publication des partisans des Naundorf. A coté des volumes consacrés aux faux Dauphins, et dont les plus importants sont ceux de M. Provins, à côté de leur journal hebdomadaire *la Légitimité*, les nouveaux émules de M. Gruau de la Barre éditent, dès cette année, un bulletin mensuel destiné à propager leurs idées. Le premier numéro est surtout consacré à une critique du Mémoire de Marie-Thérèse de France, due à la plume de M. Otto Friedrichs. Le Comité de rédaction, dans son avant-propos, sollicite des chercheurs, pour la défense de sa thèse, « tout ce qui constitue aux yeux de l'historien sincère une preuve ou un commencement de preuve. » On ne saurait que l'y encourager : jusqu'à présent, c'est ce qui lui manque le plus.

F. D. C.

---

# CHRONIQUE

---

FRANCE. — Nous recevons une élégante plaquette de M. G. Doublet : *Au sujet des découvertes archéologiques dans la Grèce moderne* (Foix, 64 p. in-8°). Ancien membre de l'École d'Athènes, l'auteur a voulu exposer, à ses rhétoriciens du lycée de Foix, la méthode de l'archéologie militante et les conquêtes les plus récentes que nous lui devons. Pour n'être pas inscrite aux programmes, l'histoire de l'art antique ne doit pas rester étrangère aux élèves, et des conférences comme celle qu'a faite M. Doublet méritent d'être fort encouragées. Notons (p. 14) une légère erreur : il n'est pas exact qu'« un prince bavarois a pu jadis expédier à Munich les frontons du temple d'Égine ». Le prince en question s'est contenté d'acheter ces sculptures aux amateurs qui s'en étaient emparés.

— M. Clair Tisseur vient de publier, sous le simple titre de *Modestes observations sur l'art de versifier* (Lyon, Bernoux et Cumin, 1893, in-8°, 355 pages), un livre

plein de remarques curieuses sur la versification des différents peuples modernes. Composition du vers, son histoire et ses diverses espèces, depuis la décadence de l'Empire jusqu'à nos jours, ses transformations successives, rôle de la rime et de l'hiatus, enfin examen des différentes pièces de vers à forme fixe : telles sont les principales questions que l'auteur passe en revue et cherche à résoudre tour à tour. Nous nous bornons à en donner cette courte énumération, parce que la *Revue* aura à revenir en détail sur chacune d'elles ; mais ce qui précède suffit pour montrer l'actualité et l'intérêt du nouveau livre de M. Clair Tisseur, qui s'était caché jusqu'ici sous le nom de Puitspelu.

— Le poète Joachim du Bellay va avoir sa statue à Ancenis. Le comité promoteur est formé de notabilités d'Anjou et de Bretagne, auxquels sont adjoints M. Sully Prudhomme et MM. Marty-Laveaux, Revillout et P. de Nolhac, biographes à des titres divers de l'auteur des *Regrets*. Le sculpteur est M. Leofanti, dont le plâtre a déjà figuré au Salon. Le président effectif de l'entreprise est M. Léon Séché, qui reçoit les bulletins de souscription, à la direction de la *Revue des provinces de l'Ouest*, Asnières (Seine).

— M. L. William Cart, agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Marseille, a tout récemment publié des Extraits du *Schatzkæstlein* de Hebel (Belin, 1892. In-8°, xv et 145 p.). L'édition, très soignée d'ailleurs, renferme, outre une courte introduction, des notes assez nombreuses, mais qui ne sont pas toujours complètes et qui offrent parfois de l'obscurité et de l'inexactitude. P. 4, faut-il traduire *durchtrieben*, par « fieffé » ? — P. 9, Ensisheim était la capitale, non de la Haute-Alsace, mais de la régence autrichienne, et la fameuse pierre se trouve, non au musée de Vienne, mais aux archives d'Ensisheim (Grad, *Alsace*, p. 323) ; — p. 11, *Wie in einem Schwunge*, cf. Hermann et Dorothée, I, vers 139 *(im Schwunge)* ; — p. 15 et 28, les notes, relatives à des verbes impersonnels (*es war zu thun* et *war zu Muthe* sont mal traduites par des expressions comme « se soucier » et « ne pas être à son aise ») ; — p. 19, *gross*, beaucoup ; dire plutôt « grandement » ; — p. 23, les savants allemands latinisent leur nom ; dire plutôt « latinisaient » ; — p. 24, *nach Jahr und Tag*, expression juridique, se traduit, non par « après quelques années, au bout d'un certain temps », mais par « après an et jour » ; — p. 25, lire *Hall*, et non « Halle » ; — p. 26, traduire *gestreng*, non par « monseigneur », mais par « puissant seigneur » ; — p. 30, *wallt*, lire *walt'* ; — p. 36, *selbdritt*, « tous trois », mieux, « lui troisième » ; — p. 37, contre-sens : *der Stein* signifie non un poids, non un tas de quelques kilos, mais la pierre sur laquelle frappaient les deux époux, pour casser les noix, et où ils avaient fait un trou, à force de frapper ; — p. 48, *Mathæ am letzten*, il fallait citer Mathieu, xxviii, 20 ; — p. 50, lire Wasselonne et non *Wasselone*, et *der Spur nach* doit être traduit, non par « d'après les apparences », mais par « à leur suite, après eux » ; — p. 75, *anrichten* sera mieux rendu par « dresser » que par « servir » ; — p. 79, *ein betagter Sechziger* est, non pas un homme « âgé de soixante ans », mais un homme qui a dépassé la soixantaine ; — p. 132, *am Zwickel*, « une partie du bas », dire le *coin* ; — p. 124, *offenen Eliaswagen* est rendu par « voiture découverte », mais *Elias* n'est pas traduit ; cf. *Rois*. II, 11 ; — p. 137, *ein Bart* signifie non l' « essaim », mais la grappe que forment les abeilles du jeune essaim en s'accrochant toutes ensemble à la ruche au moment de l'essaimement ; — p. x, Hebel est mort le 22 septembre, et non le 22 *mars*.

— La *Revue critique* apprécie dans son no 12 l'ouvrage de M. A. Netter, intitulé *La parole intérieure et l'âme*. M. Netter nous prie d'annoncer que la *Deutsche Litteraturzeitung* a, dans son numéro du 14 janvier, rendu compte du livre de la

façon qui suit : « Tandis qu'en France, M. Netter a une rude lutte à soutenir contre la psychologie positive, il en sera autrement en Allemagne où la plupart de ses vues seront accueillies favorablement. »

ALSACE. — Notre ancien collaborateur, M. Xavier MOSSMANN, archiviste de Colmar, est décédé le 10 mars, dans sa 72e année. Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de ce vétéran des études alsatiques.

ALLEMAGNE. — Outre l'Eulenspiegel de Fischart, Chamisso, et quatre tomes des œuvres de Goethe (cf. *Revue crit.*) nº 8, p. 155) la collection Kuerschner s'est enrichie récemment des volumes suivants : *Der Minnesang des XII bis XIV Jahrhunderts*, par M. Fr. PFAFF (1re partie, introduction et extraits); — la fin du *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach, par M. Paul PIPER (« Zweiter Teil, Zweite Abteilung); — *Hœfische Epik*, par M. PIPER (c'est une première partie); elle est consacrée aux « plus anciens représentants de l'épopée chevaleresque en Allemagne », et renferme des extraits d'Eilhart d'Oberge, le *Servatius* de Veldeke dont le texte est entièrement reproduit d'après les travaux de Behaghel, Meyer, Schulte et Lambel, des fragments de l'*Éneide* du même Veldeke reliés par une analyse, etc. ; — la première partie d'une *Geschichte der deutschen Litteratur von den ersten Anfængen bis zum Ausgang des Mittelalters* (Histoire de la littérature allemande depuis les commencements jusqu'à la fin du moyen âge), par M. Wolfgang GOLTHER.

ANGLETERRE. — M. Karl BREUL avait déjà publié en 1890 une excellente édition du *Guillaume Tell* de Schiller, et l'année dernière, une édition du troisième livre de l'*Histoire de la guerre de Trente ans* (Cambridge, University press). Il vient de faire paraître une édition de la *Marie Stuart* du même auteur ; l'introduction et les notes témoignent du même soin et du même savoir que les précédents travaux de M. Breul ; le professeur de Cambridge connaît très bien l'œuvre de Schiller et la langue du poète.

— Paraît en même temps une édition de l'œuvre de Hauff, *Das Wirthshaus im Spessart*, par feu SCHLOTTMANN et M. S. W. CARTMELL.

HONGRIE. — Le Secrétariat de l'Académie des sciences de Hongrie annonce que l'édition en fac-similé du *Festus-codex* par M. THEWREWK DE PONOR, sera publiée dans le courant de mai. Le prix de souscription est fixé à 42 marks (52 francs 50 centimes) par exemplaire. Cet ouvrage, haut de 35 centimètres, large de 53 centimètres et comportant 42 tables, est édité au point de vue technique avec toute la perfection possible, de telle sorte que la grandeur originale des colonnes, dont le texte est incomplet, est représentée par des lignes, d'après d'exactes mesures, et que chaque ligne originale du texte manquant est indiquée par des points. On prie les souscripteurs de faire parvenir leurs souscriptions au bureau de l'Académie, où le prix de l'exemplaire sera également payable, sur avis préalable, au moment de la publication.

— On a découvert dans les Archives du Comitat Befztercre-Naszód (Transylvanie) un manuscrit du xve siècle qui forme une espèce de lexique latin-hongrois de 1,316 mots. M. Finály, professeur à l'Université de Clausenbourg, connu dans son pays comme bon lexicographe, vient d'en donner une description et un commentaire dans les éditions de l'Académie hongroise sous le titre : *A beszterczei szoszedet*, 92 p. et 16 p. de fac-similé. Les linguistes hongrois trouveront là un champ assez vaste pour leurs recherches car beaucoup de mots appartiennent au style archaïque; d'autre part la société philologique de Budapest qui poursuit depuis des années ses études en vue du dictionnaire du latin employé dans les actes publics et dans les

écoles hongroises, y trouvera maintes expressions à glaner. — Deux index de tous les mots contenus dans ce lexique facilitent les recherches.

— Il y a aujourd'hui en Europe deux centres où l'on cultive avec beaucoup de persévérance la philologie ouralo-altaïque : Budapest et Helsingfors, le hongrois et le finnois étant les seules langues de l'Europe qui appartiennent à ce groupe. L'organe hongrois qui représente ces études les : *Nyelvtudomanyi Kœzlemények* vient de subir un petit changement. Fondée en 1856 par feu Hunfalvy et continuée (vol. XV-XXII) par Budenz, dont nous avons annoncé récemment la mort, cette revue éditée par l'Académie est rédigée par un élève brillant de Budenz, M. Simonyi, professeur de philologie magyare à l'Université de Budapest. Puisque la libéralité de l'Académie permet de publier en fascicules, voire même en volumes séparés, les études plus développées sur le mordvin, osztják, lapon et ougrien, les Kœzlemények s'occuperont non seulement de la philologie nationale mais aussi des langues indo-européennes et sémitiques qui n'ont pas encore d'organe attitrée en Hongrie. Dans le premier fascicule qui vient de paraître, le directeur rend compte du travail considérable accompli par les philologues magyars si peu connus à l'étranger, surtout en France ; Halász et Munkácsy parlent de la parenté de l'ougrien et du samojed; G. Petz trace l'état actuel de la phonétique des langues indo-européennes, etc. Parmi les comptes rendus nous relevons un résumé très fidèle de la thèse du regretté Arsène Darmesteter, qui vient un peu tard, mais il vaut mieux tard que jamais.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 7 avril 1893.*

L'Académie reçoit la nouvelle de la perte de l'un de ses correspondants, don Vicente Vazquez Queipo, mort à Madrid le 11 mars 1893

M. le comte de Lasteyrie donne la seconde lecture de son mémoire sur l'origine des basiliques chrétiennes.

Cette lecture donne lieu à diverses observations, présentées par MM. Duchesne, Derenbourg, Boissier, Ravaisson et Müntz

M. Philippe Fabia, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon, fait une communication sur la date du consulat de Tacite. Conformément à la tradition et à l'opinion de M. Klebs, M. Fabia estime que Tacite fut consul en 97, sous Nerva. Il rejette l'opinion de M. Asbach, qui place son consulat en 98, sous Trajan. M. Asbach s'appuyait sur un passage du Panégyrique de Trajan, par Pline le Jeune. M. Fabia interprète autrement ce passage; il signale, en outre, dans Pline même un autre texte, la lettre sur la mort de Verginius Rufus, qui milite en faveur de la date traditionnelle.

M. l'abbé Duchesne communique une étude sur la *Vie de sainte Geneviève*, en prose latine. Ce document a été récemment soumis à une critique très sévère par M. Bruno Krusch, chargé d'éditer dans les *Monumenta Germaniae* les vies des saints mérovingiens. Ce savant y voit un faux du temps de Charlemagne. M. Duchesne, reprenant la question après lui, arrive à des conclusions toutes différentes. En ce qui regarde le classement des manuscrits il s'en tient à celui que M. Kohler a établi pour son édition, dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études* (fasc. 48), sans contester que le texte préféré par M Kohler ait subi beaucoup de retouches grammaticales. M. Krusch croit que le biographe, qui dit écrire vers l'an 520, dépend de Fortunat, de Grégoire de Tours et d'auteurs encore moins anciens; M. l'abbé Duchesne soutient que cette dépendance n'est pas établie et que les auteurs dont s'est aidé le biographe sont tous antérieurs au VI[e] siècle. Il entre ensuite dans la discussion des faits rapportés et conclut qu'aucun d'eux n'est en désaccord avec les usages du V[e] siècle; que des préoccupations du narrateur et de sa façon de raconter il ne résulte aucune objection contre la date qu'il s'attribue. L'auteur est bien, dit-il, un contemporain de Childebert I[er], et non un faussaire des temps carolingiens : il n'y a pas de raison de lui attribuer moins de créance qu'avant les recherches de M. Krusch.

Julien HAVET

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 24 avril — 1893



229. — Susemihl (F.), **Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit.** I Bd, Leipzig, Teubner, 1891, S. xvi-907 p.; II Bd, 1892, S. xvi-761 p. in-8.

Personne ne sera, je crois, tenté de lire d'un bout à l'autre les 1,678 pages qui composent ces deux volumes. Mais tout le monde savant remerciera M. Franz Susemihl d'avoir consacré un tel effort d'érudition à l'histoire de la littérature grecque pendant la période alexandrine. C'est l'ouvrage assurément le plus complet que nous possédions sur le sujet, et c'est aussi le meilleur, si j'en juge par un examen attentif que j'ai fait, non de tous les chapitres, mais de ceux qui se rapportent à la poésie alexandrine et aux études de grammaire et d'érudition. Ai-je besoin d'ajouter que l'autorité bien connue de M. S. en matière de philosophie [1] donne une valeur particulière à ses notices sur les nombreuses écoles qui se propagèrent en Grèce pendant les trois derniers siècles avant l'ère chrétienne? De plus, l'auteur a eu recours à l'aide bienveillante de savants spéciaux, pour rédiger plusieurs chapitres sur les sciences mathématiques, la médecine et l'histoire naturelle. Ainsi a-t-il pu ne négliger aucune des manifestations de ce génie grec qui a produit encore tant de belles œuvres à son déclin.

Le plan adopté par M. S. pour l'exposé de cette histoire complexe, n'est pas purement chronologique; mais l'ordre des temps y est cependant respecté dans une certaine mesure : le mouvement philosophique, par exemple, se répartit en deux grandes périodes, d'un siècle et demi chacune environ; de même, les plus anciens poètes, Philétas, Hermésianax, Théocrite, Callimaque, trouvent place dans le premier volume;

1. L'ouvrage est dédié à l'historien de la philosophie grecque, M. Ed. Zeller.

dans le second il n'est plus guère question que de l'épigramme, qui se développa toujours davantage à mesure que l'inspiration poétique allait en diminuant. Cette préoccupation qu'avait l'auteur de suivre simultanément le progrès chronologique des genres l'a conduit à écrire une succession de 38 chapitres, qui ne se rattachent pas toujours bien les uns aux autres, et qui ne se groupent pas en un certain nombre de divisions plus importantes. Il résulte de là quelque confusion. Mais la difficulté qu'on peut avoir à trouver, dans le corps de l'ouvrage, le nom d'un auteur ou d'une œuvre est singulièrement compensée par le précieux index qui termine le second volume.

Je dois encore signaler un léger inconvénient que présente l'ordre suivi par M. S. dans la composition de chaque chapitre. Un lecteur qui voudrait étudier, par exemple, les pages consacrées à Théocrite serait surpris sans doute d'y trouver peu ou point d'appréciations littéraires. Mais c'est que M. S. a fait précéder ces pages d'un chapitre entier sur le caractère général de la poésie alexandrine. Avouons cependant que la critique esthétique tient peu de place dans ce livre : en réalité, si des préoccupations de ce genre avaient dominé M. Susemihl, il aurait établi aussi plus de distance entre les grands écrivains et les obscurs auteurs dont le hasard nous a conservé à peine le nom. Mais son but était de nous donner un tableau, un répertoire complet de la littérature alexandrine : ce but, il l'a atteint, grâce à une érudition immense qui n'a négligé aucune information, et qui a dépouillé, avec un zèle infatigable, les recueils d'inscriptions comme les textes littéraires, les revues savantes, les thèses et dissertations de toutes sortes. Pour être tout à fait au courant, M. Susemihl a joint à son second volume cent pages de *Nachträge*, et il a eu la chance du pouvoir signaler du moins en appendice les mimiambes, récemment découverts, du poète Hérodas.

Am. Hauvette.

---

230. — **Inscriptionum Hispaniæ Latinarum supplementum** (Corpus inscriptionum latinarum, t. II) edidit Huebner. Berlin, 1892. In-fol. (p. LXI-CVI, 51-54, p. 781-1224), 3 cartes.

Il y a près d'un tiers de siècle que M. Hübner publia le recueil des Inscriptions Latines de l'Espagne. Depuis, le nombre des inscriptions espagnoles ne s'est pas accru dans des proportions aussi considérables que celui des inscriptions africaines ou illyriennes; mais l'épigraphie de la péninsule a livré des textes d'une rare importance historique, comme les tables d'Italica, d'Urso et d'Aljustrel; de plus, la critique épigraphique a fait d'immenses progrès en Espagne, on a connu bien des manuscrits qui avaient échappé, les érudits locaux ont publié des recueils complets de leurs trésors archéologiques. La nécessité s'imposait de refondre et d'éditer à nouveau le tome II du *Corpus*. M. H. l'eût désiré, et tous les érudits le désiraient avec lui. Des raisons d'ordre ma-

tériel l'ont contraint à se contenter d'un supplément. Toutefois le sagace et intelligent éditeur s'est arrangé de manière à ce que ce supplément pût parfois éviter la peine de recourir au premier volume : les *index* et les sommaires bibliographiques joints à ce supplément embrassent les deux parties du recueil espagnol; il suffit de recourir aux tables du présent volume pour trouver toutes les références concernant les inscriptions de l'Espagne. La préface (sur la condition des provinces espagnoles) a été refaite; de nouvelles cartes ont été ajoutées au volume. Le commentaire relatif à certaines villes a été repris et remanié. — Ajoutons que les grandes inscriptions d'Aljustrel et d'Italica ont été longuement et soigneusement commentées dans ce nouveau recueil, que les textes du Nord-Ouest nous y apparaissent singulièrement plus nombreux ou mieux édités [1] que M. H. a fait trois voyages en Espagne pour reviser toutes ses copies; et l'on comprendra tout l'intérêt et toute la valeur de ce grand travail. Mais on ne peut s'empêcher de croire que l'Espagne n'a pas encore donné à l'épigraphie latine tout ce qu'elle peut lui fournir. Le jour où des fouilles sérieuses seront entreprises sur le vieux sol ibérique, où chaque province aura son Père Fita ou son de Berlanga — mais muni de plus d'argent et de plus d'ouvriers — l'Espagne pourra valoir à la science de l'antiquité les mêmes découvertes que Timgad ou Lambessa. Il serait peut-être à désirer que nos jeunes et vaillants épigraphistes de Rome ou d'Algérie fussent parfois conviés à aider leurs confrères de Madrid ou de Barcelone.

C. JULLIAN.

---

231. — **Alltceltischer Sprachschatz** von Alfred HOLDER, dritte Lieferung, Branoscus-Carantius (col. 513-768), Leipzig, Teubner, 1892, gr. in-8.

La troisième livraison du dictionnaire vieux-celtique de M. Holder est particulièrement intéressante; elle contient les principaux articles sur le nom des Iles Britanniques et de leurs habitants : *Brittani, Brittania, Britannicus, Brittones*, etc. Nous ne reprocherons point à M. H. d'avoir été très bref dans l'exposé des doctrines étymologiques émises au sujet de ces mots. Nous continuons à croire [2] qu'un dictionnaire doit être un répertoire de faits, et non un recueil d'hypothèses. Mais il faut peut-être regretter que M. H. ait compris dans le même article sous le titre *Brittani* des noms fort différents comme *Britanni* et Πρεττανοί. La forme *Brittani* est plus intéressante parce qu'elle est plus voisine de *Brittones*, mais la forme *Britanni* n'en est pas moins fort répandue et pourrait mériter d'être traitée à part. Au moins, le mot *Britanni* devrait figurer à son ordre alphabétique avec renvoi à

1. Voir surtout p. 919, ce que M. Hübner dit à ce propos et des services que lui a rendus le livre de Vigil sur l'*Asturias monumental* (1887).
2. Cf. *Revue critique*, mai 1892, p. 404.

*Brittani*. Quant à Πρεττανοί qui est un autre mot que *Brittani*, nous espérons qu'il formera un article à part dans le dictionnaire.

Il nous a semblé que cette livraison renfermait moins de restitutions hasardeuses que les précédentes. Mais à quoi bon restituer *Brigindu* puisque nous ne trouvons que le datif *Brigindoni?* Rien ne nous démontre que les thèmes en *n* n'aient eu en gaulois qu'une seule forme de nominatif, la forme en *ū*.

Nous avons rencontré encore un assez grand nombre de noms anciens de lieu, sans indication de source, par exemple *Cailliacum*, *Cailloilum*, *Cairocurbense*, etc.

Nous ne croyons pas d'ailleurs que les critiques de détail que l'on peut adresser à M. Holder doivent nous empêcher de reconnaître la sûreté et l'étendue de son érudition.

G. Dottin.

---

000. — **Der Kalevala oder die traditionelle Poesie der Finnen.** Historisch-kritische Studie über den Ursprung der grossen nationalen Epopœen, von Domenico Comparetti. Deutsche vom Verfasser autorisirte und durchgesehene Ausgabe. Halle, Max Niemeyer. 1892. xii-327 p. in-8.

Dans le cours de ses savantes recherches sur les épopées classiques, M. Comparetti a eu à se demander si les poèmes homériques ont été composés de rhapsodies populaires juxtaposées mécaniquement, ou s'ils sont le résultat d'un développement organique de celles-ci. Pour résoudre cette question, il a eu le courage d'aller chercher des lumières dans un domaine jusqu'alors étranger à ses études. Il a donc exploré la démomathie finnoise qui lui offrait le rare, pour ne pas dire l'unique exemple certain d'un poème (le *Kalevala*) formé de chants populaires complétés par des additions ou des variantes empruntées à d'autres poèmes et par quelques vers de transition composés par l'éditeur, Elias Lœnnrot. Le Kalevala ne lui a pas suffi : il a aussi voulu connaître les tenants et les aboutissants, c'est-à-dire la *Kanteletar* (fille de la cithare, recueil de poésies détachées, principalement lyriques), les *Chants magiques* (Loitsurunot) des Finnois, et même leurs contes et traditions en prose. Il n'a pas non plus négligé les comparaisons avec les productions analogues des Lapons et des autres tribus ougro-finnoises, ni avec celles des Scandinaves, des Russes, des Lithuaniens. Son horizon est donc fort étendu et, pour nous en tenir à ce qui est de notre compétence, nous pouvons dire que son coup d'œil est remarquablement sûr en ce qui concerne la Finlande et la Scandinavie. M. C. est généralement au courant des recherches les plus récentes ; presque rien ne lui échappe même parmi les mémoires disséminés dans les recueils, les brochures perdues ou les articles de journaux. On serait même surpris de le voir si bien informé des plus petits détails, si l'on ne savait qu'il a « visité quatre fois cette bonne nation hyperboréenne, Ἀπόλλωνος θεράποντα comme il qualifie la

Finlande, et qu'il a beaucoup appris de ses savants : Julius Krohn, à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié, Aug. Ahlqvist, K. Krohn, O. Donner, A. Borenius, Arvid Genetz, E. Setælæ, R. Hertzberg, Ad. Neovius et d'autres. Mais qu'il ait pris son bien où il l'a trouvé et ses renseignements où il a pu, l'essentiel est qu'il se soit bien assimilé le tout et qu'il en ait tiré bon parti. Or c'est un mérite que les connaisseurs, sous peine de passer pour des Zoïles, ne refuseront pas à ce nouvel Aristarque. Ce n'est d'ailleurs pas un motif d'adopter toutes ses conclusions, pas plus que sa gratitude envers ses auxiliaires Finnois ne l'a porté à épouser toutes leurs opinions.

Puisque nous en sommes à l'article des réserves, disons que la revision annoncée sur le titre de cette traduction allemande, faite d'après l'original italien (*Il Kalevala,* Rome, 1892), laisse quelque peu à désirer : certains noms propres sont estropiés [1]; beaucoup de mots finnois mal orthographiés [2], ou même écrits d'une manière contraire au génie de la langue [3]. Quelques étymologies ne le sont pas moins : le suffixe *la* qui sert à former les noms de lieux ne peut naturellement être accolé à un adverbe ; *tuonela* (séjour des morts) vient de *tuoni* (mort) et non de *tuonne* (là-bas, p. 173) ; de même *Manala* (enfer) dérive de *mana* (mort) et non de *maan ala* (sous terre, p. 173); il n'est absolument pas permis de faire de *tuoni* et de *mana* des formes apocopées de *tuonela* et de *manala* (p. 174). Au lieu d'adopter les étymologies les plus rapprochées, M. C. aime à en chercher d'éloignées qui sont bien moins naturelles et semblent moins satisfaisantes. Dédaignant, par exemple, pour *sankari* (géant, héros), celle de *sankea, sankka* (gros, puissant), proposée par A. Ahlqvist, il préfère (p. 209) le lithuanien *sankareivis* (compagnon d'armes). Rejetant celle de *stamp* [4] (pilon en suédois) pour le mot *Sampo,* qui désigne un instrument magique, forgé par Ilmarinen et moulant farine, sel et monnaie, il se prononce en faveur du vieux norrain *sambud* (cohabitation, p. 232) qui n'a rien à faire avec l'idée d'un instrument quelconque. Si nous passons de l'examen des mots à celui des choses, nous remarquerons que la poésie individuelle en langue finnoise ne naquit pas « au milieu du siècle dernier, lorsque

---

1. *Léozon* pour *Léouzon* (p. 11) ; *Uifalyv* pour *Ujfalvy* (p. 11); *Carstrén* pour *Castrén* (p. 20, 22); Koskinen rendu par *Forsén* (p. 202), au lieu de *Forsman.*

2. *Veisa* pour *veisu* (p. 3) ; *laula* pour *laulu* (p. 17) ; *laujalat* pour *laulajat* (p. 8, 19, 20, 32, 302) ; *luomooma* pour *lumooma* (p. 26); *tuhansen* pour *tuhannen* (p. 171) ; *jæærveen* pour *jærvien* (p. 171). *linnæ* pour *linna* (p. 172). Aussi pourquoi cette manie générale d'émailler le texte de mots étrangers quand on a les correspôndants dans la langue dont on se sert ? Un travail sérieux comme celui de M. C. n'avait pas besoin d'être paré de ce clinquant exotique.

3. *Loitsijæ* pour *loitsija* (p. 45) ; *matkoiltæ* pour *matkoilta* (p. 17).

4. La langue finnoise, n'admettant qu'une seule consonne au commencement des mots, rejette les autres dans les emprunts qu'elle fait aux idiomes étrangers ; ainsi : *sauva* (bâton, du suédois *staf*) ; *seppæ* (forgeron, de *smed*) ; *suuri* (grand de *stor*) ; *seivæs* (pieu, en esthonien *teivas*, en latin *stipes*) ; *seinæ* (mur, du russe *steina*).

Ganander, Porthan et d'autres eurent remis en honneur la langue et la poésie nationales » (p. 289). Elle est beaucoup plus ancienne et, sans remonter à la mythologie en vers d'Agricola (1551), à la chronique épiscopale rimée traduite par H. Hemming (1616) ou à celle de Laurentius Petri (1658), ni aux nombreux chants religieux de cette époque, on peut citer dans la seconde moitié du xvii[e] siècle beaucoup de poésies profanes d'A. H. Aschelinus, Z. Lithovius, E. Justander, J. D. Rauthelius, J. Keckonius, D. Reuter, Th. Rajalenius, etc. L'auteur n'a pu comparer (p. 273) les chants magiques des Finnois avec ceux des anciens scandinaves, aucun de ceux-ci n'ayant été conservé, mais il y en a des spécimens [1] qui, sans être de Sæmund Sigfusson (1056-1133), sont du moins du xvii[e] siècle [2] et offrent de curieuses analogies avec les *loitsurunot* des Finnois.

Il serait d'ailleurs injuste de reprocher à M. C. de n'avoir pas connu ces faits qu'il pouvait parfaitement laisser en dehors de son sujet. On ne s'est arrêté sur cette omission que parce qu'il a voulu faire des *loitsurunot* une des études les plus approfondies que l'on connaisse. Il les regarde, en effet, comme la base de l'épopée finnoise : « En devenant narratif, le chant magique, dit-il, devient facilement épique...... L'unité de forme, la tendance du peuple à faire, dans ses chants, des mélanges et des substitutions, montre que l'origine des chants, magiques ou non, est la même, mais l'idée magique y tient toujours la première place. » (p. 280). Ce n'est pourtant pas le cas pour les rhapsodies sur Lemminkæinen et Kullervo, où la magie est loin de jouer le principal rôle. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'admettre que le *Kalevala* soit issu des *loitsurunot* ; ceux-ci et celui-là ont fort bien pu se développer parallèlement en se faisant des emprunts, ou plutôt en en faisant à un fonds commun, la mythologie nationale. Mais il serait trop long de discuter et même d'exposer brièvement toutes les vues neuves de l'auteur. C'est dans son ouvrage qu'il faut les aller chercher. Les notions qu'il renferme sont si nombreuses et variées qu'elles forment comme une encyclopédie de tout ce qui concerne le Kalevala. Beaucoup d'entre elles ne s'y rattachent pas assez étroitement : il y a des longueurs, et les digressions, ainsi que les dissertations trop touffues, font souvent perdre de vue le point à éclairer. Ce travail est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur traite de la poésie traditionnelle des Finnois (*Kalevala, Kanteletar, Loitsurunot*) ; il étudie les *runot* (vers allitérés), leur origine, la manière dont ils sont chantés ou plutôt psalmodiés, puis il analyse les chants du *Kalevala* et montre quels sont ceux qui sont étroitement reliés entre eux (le cycle du *Sampo* et les aventures dans le Pohjola) et ceux que l'on peut regarder comme des hors-d'œuvre (les épisodes des Lemminkæinen et de Kullervo); enfin, il donne en appendice

---

1. Jón Arnason, *Islenzkar thjodsœgur og æfintiri*. T. I. Leipzig. 1874, in-8, p. 456-464.

le texte et la traduction d'un chant sur le *Sampo*, recueilli par le Dr Borenius dans le gouvernement d'Arkhangelsk. Dans la seconde partie, il passe en revue la mythologie et les traditions héroïques; la poésie finnoise et ses analogies avec celles des peuples germaniques et slavo-lithuaniens. Il en constate l'originalité, en dépit des influences étrangères qu'elle a pu subir, et proclame la haute valeur poétique des *loitsurunot*. Sa conclusion est que les poèmes homériques, où tout est si bien agencé et où règne l'unité, ne peuvent avoir été formés de rhapsodies indépendantes l'une de l'autre, comme l'a été le *Kalevala*, cette mosaïque si habilement composée par le Dr Lœnnrot, avec des éléments à la vérité populaires et homogènes, mais sans cohésion organique. Ce point de vue nous semble fort juste et, si l'on n'est pas toujours d'accord avec l'auteur, on doit pourtant reconnaître que son ouvrage donne le meilleur résumé des travaux publiés sur le *Kalevala* tant en Finlande qu'ailleurs. Il est indispensable à ceux qui, ne lisant pas le finnois, veulent néanmoins se mettre au courant de toutes les questions relatives à cette épopée artificielle, et pourtant si curieuse et originale.

E. BEAUVOIS.

---

233. — **Vite di uomini illustri del secolo XV** scritte da Vespasiano da BISTICCI, rivedute sui manoscritti da Ludovico FRATI. Vol. I. Bologne, Romagnoli-Dall' Acqua, 1892. In-8 de xx-343 p. Prix : 8 fr.

Peu de recueils biographiques sont aussi connus que les vies écrites par messer Vespasiano, libraire de Florence au temps de Laurent le Magnifique, et qui mettent sous nos yeux avec tant de précision les grandes figures de la politique, de l'église et de l'humanisme du xve siècle italien. Les célèbres biographies éditées pour la première fois par Mai en 1839 et réimprimées dans un texte légèrement amélioré et complété par M. Adolfo Bartoli, en 1859, attendaient une édition nouvelle depuis que Fanfani avait fait connaître l'existence à Bologne d'un manuscrit plus riche en biographies que celui du Vatican, plus ancien et digne de tenir lieu de l'autographe, puisqu'il a des annotations de la main de l'auteur. Cette édition paraît en deux volumes dans la *Collezione di opere inedite o rare* publiée par la Commission de l'Émilie pour les *Testi di lingua*. L'éditeur, M. Ludovico Frati, n'en est plus à faire ses preuves de paléographe et de critique ; mais il ne s'est jamais trouvé en présence d'un texte plus intéressant à établir ni d'un travail d'édition plus fécond. Le bon cardinal Mai, aux fautes et omissions nombreuses du mauvais manuscrit dont il disposait, n'avait pas hésité à joindre un nombre respectable de modifications volontaires : suppression de passages répétés ou jugés inutiles, correction de mots rares, archaïques ou d'apparence impropre, perfectionnements grammaticaux de divers genres, *per purgare Vespasiano*, disait-il, *dalle molte mende della scrittura e per offrirlo ai lettori alquanto più ripu-*

*lito*. Il avait aussi atténué çà et là quelques expressions un peu vives sur des gens d'église, politesse qu'il croyait nécessaire de faire à des confrères du xv[e] siècle.

Nous sommes devenus plus exigents en matière d'édition ; les incorrections pleines de saveur d'un quattrocentiste ne nous font pas peur, et plus le terme est vif, plus notre indiscrétion naturelle est satisfaite. Au reste, ce n'est pas comme écrivain que Vespasiano nous intéresse, car la langue qu'il écrit est plutôt médiocre. Son mérite est d'ordre historique ; il se montre avant tout habile collectionneur de faits, d'anecdotes, de souvenirs curieux, et son information est souvent décisive sur le caractère des personnages dont il a parlé. Les récits notamment qui se rattachent à sa passion de bibliophile et qui touchent aux gens de lettres de son temps ont tout l'intérêt de documents de première main. Il s'est fait l'écho des propos littéraires et des jugements qui s'échangeaient entre humanistes, philosophes et patriciens de Florence, réunis dans sa boutique de *cartolaio*. Sa personnalité d'homme de la Renaissance se révèle en beaucoup de morceaux, aussi bien dans ses inconsolables regrets de la perte de Nicolas V et du roi Alphonse que dans son antipathie pour *l'ignorante* et *cosciuto* Calixte III (p. 236, avec un texte plus expressif que celui de Mai). Ses *Vite* ont, en somme, beaucoup plus d'autorité et de charme que les *De Viris illustribus* composés de son temps, et comptent parmi les sources biographiques à la fois les plus agréables et les plus sûres du xv[e] siècle.

Les éditions Mai et Bartoli avaient distribué arbitrairement les *Vite* en cinq sections. M. Frati donne la division authentique, celle des manuscrits, qui comporte quatre parties : Papes, rois et cardinaux, Archevêques et évêques, Princes souverains, Hommes d'état et littérateurs. Les trois premières parties remplissent le premier volume ; la quatrième s'imprime en ce moment dans le second, qui sera complété par les autres compositions de Vespasiano et les lettres qu'on a de lui. Nous avons déjà, en tête du volume livré au public, l'étude critique sur les manuscrits et les éditions. Au bas des pages sont les variantes principales et quelques notes de Mai, dont plusieurs auraient pu être remplacées avantageusement par des rectifications et des notes nouvelles ; l'éditeur a craint sans doute la surcharge et redouté d'être entraîné trop loin par la masse de renseignements dont on dispose aujourd'hui. Sans lui demander plus que ce qu'il avait à nous donner, il faut conclure que les *Vite* de Vespasiano ne seront plus citées désormais que dans l'édition Frati.

P. de NOLHAC.

---

234. — **Lorenzo Valla, sein Leben und seine Werke,** von Dr. Max von Wolff. Leipzig, Seemann, 1893, in-8 de 134 p. Prix : 2 m. 50.

235. —*Girolamo Mancini. **Alcune lettere di Lorenzo Valla**. Turin. Loescher, in-8 de 48 p. (Extrait du *Giornale storico.*)

— Les travaux sur Laurent Valla se multiplient, et c'est justice ; il est temps que ce grand homme reprenne sa place, longtemps contestée, parmi les humanistes de premier rang. J'ai déjà signalé ici diverses recherches récentes (1891, II, p. 286) ; le livre de M. von Wolff n'y ajoute rien. S'il est le dernier en date, il n'est pas le mieux informé. On s'étonne même de lui voir ignorer aussi complètement les travaux de L. Barozzi et de M. R. Sabbadini parus ensemble (Florence, 1891) et le grand ouvrage de M. Mancini (même lieu et même date). M. von Wolff écrit d'ailleurs agréablement, plutôt pour le grand public que pour les érudits, et il ne laisse pas passer l'occasion, en bon allemand, de réclamer Valla comme un des précurseurs de la Réforme.

— M. Mancini a donné sur Valla un livre considérable, enthousiaste et cependant remarquable par la netteté et la mesure des jugements. Il complète ce travail, le meilleur existant sur le sujet, par l'édition d'une série de lettres inédites ou tirées d'une plaquette oubliée de 1503, la plupart adressées à Giovanni Tortelli d'Arezzo et à Tommaso Parentucelli (Nicolas V), et il profite de l'occasion pour revenir sur certains points discutés de la biographie de Valla.

P. N.

---

236. — Fanucci (Vittorio). **Le relazioni tra Pisa e Carlo VIII.** Pise, typog. T. Nistri et Cie, 1892, in-8 de 83 p.

Ce n'est pas la première fois que M. Fanucci aborde l'étude de cette question : il a déjà publié dans les *Studj Storici* de MM. Crivellucci et Pais (vol. I, fasc. III, p. 381) un article intitulé *Pisa e Carlo VIII secondo recenti pubblicazioni e secondo nuovi documenti*. L'objet de la présente brochure extraite des *Annali della Regia Scuola Normale Superiore di Pisa* est de faire observer qu'on n'a jusqu'à présent consulté sur ce sujet que les Mémoires de Commines, le récit du Vénitien Marino Sanuto et celui du Pisan Giovanni Portoveneri, et qu'on a négligé les Archives d'État de Pise. C'est donc particulièrement sur cette dernière classe de documents qu'il s'appuie ; c'est de là qu'il tire des pièces officielles, des détails sur l'énergie avec laquelle les Pisans s'affranchirent de la domination des Florentins et quelques conclusions intéressantes sur la conduite de Charles VIII envers eux. Par exemple, il montre que le roi de France ne s'était pas borné à répondre par de vagues promesses à leurs prières, lors de son premier passage dans leur ville ; ses commissaires ne se contentèrent pas, en effet, de recevoir les serments de fidélité que, de presque tous les points du territoire, on venait prêter entre leurs mains : ils envoyèrent ou laissèrent envoyer des hérauts pour

réclamer ce serment des villes et châteaux qui hésitaient encore (p. 16). M. Fanucci cite une lettre de Ligny qui, tant pour conserver à la France des villes à sa dévotion entre la Provence et Naples conquise que par sympathie pour Pise, engage Entragues, commandant de la citadelle pour Charles VIII, à ne pas la remettre aux Florentins même si le roi l'ordonnait. Enfin, il fait voir qu'au fond le roi approuvait cette politique et que c'était seulement pour tirer de Florence des subsides qu'il envoyait à ses lieutenants des ordres d'accommodement dont il ne désirait pas outre mesure l'exécution. Il dépeint l'empressement de la garnison française à se conformer à cette intention secrète de son souverain. Les documents qu'il publie sont surtout des lettres adressées aux magistrats de Pise par les agents envoyés auprès de Charles VIII ou des instructions pour ces agents. Il nous promet de plus une prochaine étude sur les inexactitudes de Commines relativement à cette affaire. On l'accueillera certes avec plaisir. Peut-être toutefois fera-t-il bien de ne pas s'enfermer trop longtemps dans une période intéressante, mais bien courte, de l'histoire locale de l'Italie.

Charles Dejob.

---

237. — **Les premières poésies de Ronsard** (Odes et sonnets), par l'abbé L. Froger. Mamers, Fleury et Dangin, 1892, in-8 de 112 p.

Il est singulier, mais nullement regrettable, que ce sérieux travail sur Ronsard nous vienne d'un membre du clergé. C'est une étude de critique littéraire sobrement écrite sur les premières œuvres du poète, les circonstances de leur publication, la langue et la versification, les éléments latins et grecs mis en œuvre dans les odes et les premiers sonnets. On y trouve aussi quelques utiles observations sur les corrections et variantes introduites en si grand nombre dans les éditions postérieures.

Une partie faiblement traitée, ou plus exactement non traitée, est celle de l'imitation par Ronsard des poètes italiens et des poètes latins de l'humanisme ; ce sont là deux des points où la critique ronsardienne devrait s'attaquer. Mais y a-t-il en France une critique ronsardienne ?

P. N.

---

238. — **Etude sur la vie et les œuvres de Robert Burns**, par Auguste Angellier, docteur ès-lettres, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lille. Paris, Hachette, 1893. 2 volumes. — I. La Vie. Préface p. v à vii, p. 1-574. — II. Les œuvres. Préface p. iii à xviii, p. 1-438.

Après les nombreux et importants travaux des critiques écossais sur leur poète national, après Currie, Robert Chambers, Carlyle, Lockhart, W. S. Douglas, Shairp, etc., il pouvait sembler impossible de produire une biographie de Burns qui fût nouvelle sans apporter de nouveaux documents ou sans s'aider du paradoxe. M. Angellier y a cependant

réussi. Il a vraiment renouvelé la biographie de Burns par une étude plus franche de ses lettres et de ses poèmes, par l'analyse plus fine de ses sentiments, par la reconstitution plus concrète des scènes décisives, par la résurrection de son entourage de parents, d'amis et.... d'amies, par l'exacte et riche peinture des lieux qui furent les cadres successifs de son existence. Le critique a manifestement fait dans les bibliothèques britanniques de longues et fructueuses séances. Mais il ne s'en est pas tenu là. Il a complété ces recherches par des études de plein air. Avant de juger le paysan écossais, il est visible qu'il a tenu à parcourir les campagnes d'Écosse. Avant de raconter une vie particulière, il a fait ample provision d'observations sur la vie. De là une œuvre grosse de faits, d'impressions et d'idées qui tour à tour projettent leur lumière sur le héros, l'éclairent sur toutes ses faces et dans tous ses replis. Ce n'est pas assez de dire qu'ainsi conçue la biographie joint à la sûreté de l'érudition l'attrait du roman. Elle devient plus largement intéressante en étant plus minutieuse, plus vraie en étant plus imagée. M. A. a eu raison de croire qu'en restituant aux actes de Burns l'émotion première, l'intérêt dramatique, et comme l'inquiétude de la responsabilité, loin de dévier de la rigueur scientifique, il serrerait la réalité de plus près. Son œuvre est bien ce qu'annonce la préface : « une tentative pour reconstituer la réalité avec une pleine exactitude ». Il a rapproché de nous, rendu sensible et intelligible la destinée presque unique de ce fils de fermier, fermier lui-même, qui chante en poussant la charrue quelques-unes des plus belles chansons de son pays et de tous les pays; qui garda à travers les dangereuses épreuves d'une gloire foudroyante un esprit assez ferme pour se juger sans éblouissement; mais dont le caractère violent et faible à la fois céda à toutes les passions qui le secouaient, tombant des amours poétiques aux amours grossières, des griseries de la muse à celles du whiskey, ruinant ensemble sa santé et son génie, et sachant qu'il les ruinait.

M. A. a accepté dans toute leur complexité les problèmes que présentait la vie troublée de Burns. Il ne s'est pas contenté de la clarté facile d'une psychologie qui isole ou grossit un sentiment aux dépens de la vérité totale. Et son analyse pour être volontairement ralentie et scrupuleusement complète n'a rien perdu en vigueur de trait et en netteté de contours. La preuve en est partout dans les chapitres qui portent directement sur l'âme de Burns, en particulier dans le chapitre V où sont retracés avec une pénétration aigue et une émotion entraînante les sentiments mêlés du poète après son mariage avec Jeanne Armour.

Autour de cette étude intérieure de Burns, et nécessaires pour faire comprendre sa conduite, se placent de précieuses pages d'histoire, comme celles qui sont consacrées au clergé d'Écosse, à son ingérence dans tous les actes de la vie privée (chap. III, par. I), ou au retentissement de la Révolution française jusque dans la petite ville de Dumfries (chap. VI, par. II).

Moins indispensables pour l'intelligence de Burns, mais protégées par leur propre beauté, de nombreuses descriptions ornent le récit. Chaque résidence successive de Burns est dessinée dans une vignette copiée sur place, saisissante et distincte. De même ses voyages fournissent à son biographe l'occasion de peindre les régions parcourues, soit le pays des Borders, soit les Highlands, — en un mot de faire presque entière, et singulièrement subtile, la géographie pittoresque de l'Écosse. Il faut une certaine audace après tous les abus descriptifs de ce siècle pour risquer de nouveaux paysages. M. A. a eu raison d'être audacieux, car il a le don — à peine moins rare que le don dramatique — de saisir le caractère propre, l'individualité des sites. Pour s'en convaincre, il suffira de lire sa description des chûtes d'Alberfeldy en regard de celle des cascades de Bruar (p. 312).

Mais Burns a aussi passé un hiver à Édimbourg. Grâces lui en soient rendues! Nous y avons gagné un tableau, ou plutôt une résurrection d'Édimbourg en 1786. Ici la description et l'histoire se combinent pour produire un chapitre dru et fourmillant qui fait penser au Paris du moyen âge dans le roman de Victor Hugo, mais qui apporte de bons certificats de son exactitude. Non seulement les vieilles rues étroites et profondes, non seulement les édifices anciens qui racontent l'histoire de l'Écosse, mais encore la société du temps, les mœurs des classes diverses, la rigide étiquette des salons, les buveries dans les tavernes, tout revit dans un chapitre plein de verve et haut en couleur (p. 174-195).

Seul, Burns aurait parfois le droit de se plaindre du talent et du penchant descriptifs de son biographe. Il n'est par sûr qu'il n'en souffre point et qu'il n'en soit point rapetissé. Ce n'est pas lui qui a vu ainsi les Highlands ou Édimbourg. C'est M. Angellier. Presque chaque description est suivie de l'aveu que Burns a passé sans beaucoup s'en soucier auprès des sites qui ont séduit le critique. Les quelques vingt vers de Burns sur Édimbourg font pauvre figure, sertis dans vingt grandes pages d'une prose qui a profité des ressources descriptives accumulées depuis cent ans. Et ce défaut issu d'une qualité rare se répète de place en place dans l'ouvrage. La simplicité nerveuse de Burns paraît de la nudité dans le riche décor dont il est enveloppé. Il y a quelque surprise pour le lecteur à trouver le poète plus sobre et moins fleuri que le prosateur. Les rôles semblent intervertis. Aussi, malgré son évidente admiration pour Burns, M. A. arrive-t-il à donner plus encore l'idée de ses limites que celle de sa puissance.

L'homme même semble avoir plus perdu que gagné au sortir de la minutieuse enquête à laquelle il est soumis, bien que son biographe montre envers lui une tendresse jamais découragée et qu'il demande à être désigné comme le « critique de l'Indulgence» (préface, p. VII). Les vagues condamnations de juges plus puritains lui avaient été moins dures que cet exposé sympathique mais détaillé de ses erreurs. Mais de ceci, le héros ne peut accuser que lui-même.

Après la biographie qui est la partie la plus cohérente et, par sa conception, la plus originale de l'œuvre, vient une série d'essais reliés entre eux par un fil visible à peine, et qui semblent avoir été composés moins sur Burns qu'à propos de Burns. A vrai dire, il semble que Burns y aille se rapetissant et s'éloignant du regard de plus en plus. Cette réserve faite, il convient d'ajouter aussitôt que ces essais sont parmi les meilleurs qui aient été consacrés en France à la poésie britannique. La préface de cette seconde partie est une sorte de manifeste dirigé contre la célèbre théorie « de la race, du milieu et du moment ». Lancée à l'occasion de la littérature anglaise, cette théorie trouve naturellement ici sa réfutation. M. A. est convaincant et sûr lorsqu'il proteste contre les applications faussement scientifiques qui en ont été faites. Il montre bien les douteuses et naïves croyances sur lesquelles la grande œuvre impérieuse de M. Taine s'appuie comme sur des certitudes. Il est plus hasardeux lorsqu'après avoir signalé les dangers d'une science trop prompte et trop affirmative, il va jusqu'à vouloir exclure la science de la critique littéraire et s'en tenir à la pure critique esthétique. M. A. a le juste souci de protéger les reliefs du génie contre les formules niveleuses. Nul mieux que lui ne sent ces reliefs et ne les fait toucher du doigt. Mais demander de « rendre aux choses leur complexité immense, leur confusion inexplicable et leurs apparentes contradictions » (p. XI), n'est-ce pas proposer de rentrer dans le chaos primitif et interdire à l'esprit humain de chercher à comprendre ? Ne suffit-il pas de réclamer de la science qu'elle ait la franchise et aussi la modestie de sa faiblesse, sans la rejeter comme impuissante parce qu'elle ne peut pas tout? Après lui avoir à bon droit reproché de laisser échapper « ce quelque chose de particulier qui fait une œuvre d'art » (p. XV), ne faut-il pas encore lui dire merci pour ce qu'elle n'a pas laissé échapper? Tous ses groupements sont factices et provisoires, toutes ses formules sont par un côté inexactes, mais n'est-ce pas après qu'elle a grossièrement ordonné les masses que nous arrivons à une intelligence plus claire et nouvelle de telle beauté particulière?

M. A. n'obéirait-il pas lui-même à un besoin scientifique inavoué lorsqu'il propose après tant d'autres une définition de l'humour (?). L'humour est pour lui la moquerie nourrie par l'observation, s'exerçant au contact de la vie réelle et des choses concrètes. Il diffère en cela de *l'esprit* qui porte sur des idées et sur des abstractions. Très vigoureusement appuyée, cette définition nouvelle pourrait bien être la vraie. Il traîne cependant encore un doute. Tant que l'étude chronologique et géographique des sens du mot *humour* n'aura pas été achevée, nul critique ne pourra le définir sans être soupçonné de convertir en formule sa propre conception. Il est, en effet, indispensable que sa définition soit assez vaste pour contenir non seulement les humouristes, — en admettant qu'il y ait unanime accord pour les désigner, — mais encore les définitions de l'humour proposées par les humouristes compétents. Lorsque M. Angellier explique l'absence de l'humour dans certains romans de Voltaire,

par des raisons diamétralement opposées à celles de Jean-Paul Richter, il est difficile de ne pas hésiter à le suivre (p. 113). Comment expliquer avec sa théorie cette opinion de M. Leslie Stephen que l'humour est le seul point de supériorité de *Rasselas* sur *Candide* ? Exceptionnellement, il marque un peu ici le sens de la relativité d'un mot qui plus que tout autre a changé selon les pays, — M. Firmery l'a fort bien montré (*Jean-Paul-Richter*, 1886, p. 255), — et plus encore peut-être selon les âges. L'humour avant le romantisme, par exemple, qui est celui de Burns, diffère singulièrement de l'humour après le romantisme.

Très neuf et tout chargé de pensées profondes, le chapitre consacré au sentiment de la nature dans la poésie moderne. Ici, l'auteur a infusé avec ses pénétrantes remarques personnelles, non seulement sa connaissance intime des grands poètes anglais contemporains, mais encore l'essence la meilleure de la critique anglaise qui est sur ce point particulier fort en avance sur la nôtre. Les pages où sont étudiés Shelley et Wordsworth sont parmi les plus belles et les plus suggestives du livre. Pour la première fois, la valeur philosophique de ces poètes, au moins celle de Wordsworth, reçoit en France un tribut mérité d'éloges qui portent juste et à fond.

Le style est une des curiosités de cet ouvrage. S'il inquiète de place en place par ses excès de coloris ou ses libertés d'allures, il faut reconnaître que ce sont ici les signes extérieurs d'une riche et robuste existence. Mettant en usage tous les vocabulaires, depuis le trivial jusqu'au poétique, usant à l'occasion du néologisme ou de l'anglicisme, nullement ennemi de la redondance, prodigue d'exclamations et d'images, il arrive par tous les moyens à ce qu'il semble s'être donné pour tâche, à rendre sensibles, à peindre aux yeux, non seulement les personnes et les objets, mais encore les idées les plus subtiles et les plus abstraites. Les mêmes ressources et les mêmes hardiesses l'accompagnent dans les traductions qui sont nombreuses et où Burns a passé presque en entier. Il calque fidèlement les vers du poète, suivant les inversions, dessinant toutes les saillies. Il est vrai que l'harmonie en souffre parfois, et qu'il en résulte parfois aussi une étrangeté qui n'est pas ou qui est moindre dans l'original (v. II. p. 133) « *cinq cimeterres avec leur croûte de meurtre* » (with murder crusted) », ou p. 218, « *le sang est mince* » (blood is thin), ou p. 106 « il s'en fallait de quatre longs jours et nuits *jusqu'au soir du rasoir* » (to shaving night). Mais comment ne pas faire un peu souffrir un poète en le traduisant ? Le traducteur n'a que le choix entre les sacrifices à faire.

Ce ne sont là que quelques aspects de ce vaste travail sur Burns, œuvre de science, de pensée et d'amour. S'il est d'avance compromis par son étendue auprès des lecteurs pressés ou des chercheurs uniquement curieux de papiers inédits, ceux qui le liront s'apercevront que sa longueur est justifiée par l'importance et la variété des choses qu'il renferme. Neuf à beaucoup d'égards pour l'Angleterre et l'Écosse, il l'est

totalement pour la France. Enfin, comme de toute critique approfondie, qui porte non seulement sur les dehors de l'homme ou des choses mais sur la substance même, il s'en dégage une philosophie poignante et forte qui vaut d'être méditée [1].

Emile LEGOUIS.

---

239. — LESCA (Giuseppe). **Prose.** Pontedera, typog. Ristori, petit in-18 de 203 p. Prix 3 fr.

Pour se délasser, entre la publication de son étude sur Campano et celle de l'ouvrage qu'il nous promet sur Enea Silvio Piccolomini, M. Lesca a réuni quelques morceaux de critique littéraire. Il n'y attache sans doute pas la même importance qu'à ses travaux de fond, et plusieurs de ces esquisses n'offrent d'intérêt véritable que pour les écrivains qui en ont fourni l'occasion. Toutefois, deux au moins méritent d'être mentionnées. La première est une conférence faite en 1892, d'abord à Livourne, puis à Pise, sur l'art contemporain en Italie. M. L. y constate hardiment un mal qui ne sévit pas seulement en Italie et que, dans tout pays, on n'a pas toujours le courage de reconnaître avec la même franchise, de condamner avec la même énergie : la pauvreté d'idées, l'affectation de la forme, surtout l'indécence qui s'étalent dans la poésie, le roman, la peinture. Il montre la pornographie envahissant en Italie jusqu'aux boîtes d'allumettes, au point qu'un État de l'Amérique a interdit récemment l'importation de cet article (p. 43). A ceux qui objectent que la licence ne s'épanouissait pas moins au XVI$^e$ siècle et qu'elle ne stérilisait pas le génie de Machiavel et de l'Arioste, il répond très judicieusement que son œuvre ne s'achève pas en un jour et qu'à la longue elle a, sinon stérilisé, du moins abâtardi pour longtemps le génie de l'Italie. Il aurait pu insister sur cette excellente remarque : en Italie et ailleurs, trop de lettrés qui réprouvent l'indécence lorsqu'elle se présente, si l'on peut parler ainsi, toute pure, se croient tenus de la respecter quand elle se présente sous la protection d'un talent supérieur; c'était là, pour ne point parler des vivants, un faible de L. Settembrini. M. L. dit avec un ingénieux bon sens que l'étude bien entendue de Dante, de même qu'elle a restauré la langue nationale au commencement de ce siècle, restaurerait la pudeur et le goût ; c'est une des raisons pour lesquelles il gourmande la déplorable ignorance d'une foule de musiciens, de peintres de notre temps, à qui il prouve la nécessité de la culture littéraire par la belle lettre de Richard Wagner rapportant à Dante l'hon-

---

1. Vol. 2. p. 199, note. L'ode de Coleridge à la France est de février 1798 et non 1797. La date de 1797 a été donnée à tort dans les éditions de 1828 et de 1834. Elle est évidemment erronée puisque l'ode a été écrite après l'invasion de la Suisse dans l'hiver de 1797-8. Vol. 2, p 382, ligne 12, *et ceci est un thème que les hommes ont pu entendre*. C'est le contraire : *rarement entendu* (but little heard of).

neur de ses plus heureuses inspirations (p. 75-76). L'autre des deux morceaux à signaler est surtout important, à la vérité, par ce qu'il promet; mais il fera dresser l'oreille à nos médiévistes. M. Lesca y annonce la découverte d'un nouveau troubadour, José De Loys Selca, poète né dans les Marches et mort en 1225 dont il n'a malheureusement pu, dit-il, copier qu'incomplètement les vers provençaux dans le couvent où il les a rencontrés. On ne lira pas non plus sans profit l'article où il résume la réfutation faite par M. Mich. Barbi de la prétendue incrédulité de Dante.

Charles Dejob.

---

240. — T. H. Vaihinger. **Commentar zu Kants Kritik der reinen Vernunft II.** Stuttgart, Berlin, Leipzig, 1892, 563 p. gr. in-8.

241. — F. Pillon. **L'année philosophique.** 2e année. 1891. Paris, Alcan, 1892. 352 p. in-8, 5 fr.

242. — Ch. Renouvier. **Les principes de la nature.** 2e édition. Paris. Alcan, 1892. 2 vol. in-18, xcviii plus 302, plus 407, 8 fr.

243. — E. de Roberty. **La philosophie du siècle**, *ibid.* 1891, 234 p. in-8, 5 fr.

244. — Id. **Agnosticisme.** *ibid.* 1892. 164 p. in-18, 2 fr. 50.

I. — La méthode de M. Vaihinger est simple : elle consiste à relever, pour chaque proposition de la *Critique*, tous les passages de tous les ouvrages de tous les auteurs qui en ont fait mention pour l'adopter, la combattre, ou l'interpréter, et à justifier, au moyen de son propre commentaire, la position qu'il prend parmi cette infinie diversité d'opinions. On comprend aisément que cette encyclopédie critique de la philologie kantienne exige, pour être menée à bien, un labeur effrayant, et l'on n'est point surpris qu'il ait fallu dix ans à M. Vaihinger pour venir à bout de l'esthétique transcendentale, la plus controversée et la plus difficile peut-être des trois grandes parties du système. Il y aurait de l'ingratitude à relever ce qu'il peut y avoir de confusions et d'inévitables répétitions dans un travail fait sur un tel plan. Sous le rapport de la cohérence, il y a progrès manifeste du premier volume au second; si l'auteur veut se tenir dans les limites qu'il paraît s'être assignées, et commenter en un seul volume au moins toute l'analytique transcendentale, il y a lieu d'espérer qu'il devra bien se résigner à serrer le texte de moins près, et à traiter d'ensemble des questions qui ne supportent guère d'être morcelées à l'infini. L'ouvrage achevé sera un monument d'érudition et, somme toute, de bonne critique.

II.—Le deuxième volume de l'*Année philosophique* s'achève, comme le précédent, par un bulletin bienveillant et aimable des productions philosophiques et religieuses en langue française. Des trois études qui en occupent les trois autres quarts, la troisième, de M. Dauriac, ne veut point être serrée de trop près. La seconde, de M. Pillon, est une histoire de l'atomisme, longue, superficielle dans certaines de ses parties, et

muette sur toute l'évolution de la physique de ce siècle. La première enfin, de M. Renouvier, est consacrée à la critique des méthodes de géométrie générale, ou, si l'on aime mieux, de métagéométrie. Avec un air de rigueur et de force, cette discussion n'est irréprochable ni quant à ses données mathématiques, ni quant à sa liaison logique.

III. — Les *Principes de la nature* se sont enrichis, de la première édition à la seconde, de dissertations qui en ont doublé le volume, mais non pas la force démonstrative. L'ouvrage a désormais la valeur d'un important document historique; il date de trente ans; il reste daté. — La seconde moitié du second volume est entièrement nouvelle; elle a pour objet de satisfaire « le sentiment religieux et chrétien » au moyen de conjectures sur l'état initial, la préexistence, la liberté originelle, la chute, etc.

IV. — V. — J'avoue mon embarras en présence des récents volumes de M. de Roberty. Sa critique des principales tendances philosophiques du siècle ne manque ni d'intérêt ni parfois de force; mais la clef de toute cette critique est dans une doctrine qu'elle contient implicitement, qui affleure partout, qu'on nous annonce partout, et qui ne se produit point. M. de Roberty est un esprit clair et réfléchi; il est probable qu'il a quelque chose à nous apprendre; mais je n'arrive pas à deviner ce que c'est. Au reste, il se peut que la faute en soit à moi seul.

Lucien HERR.

---

245. — **Incunabula xylographica et chalcographica.** — Catalogue 90 de Ludwig Rosenthal, Librairie ancienne. Munich, Hildegardestrasse 16 (1892). In-fol. de 3 ff., 51 pp. et 1 f.

Bien que ce volume soit un catalogue commercial, il mérite d'être signalé à l'attention des bibliographes. Il contient 102 fac-similé d'estampes, de xylographies ou de gravures décorant des livres, qui lui donnent beaucoup de prix. Les notices qui y sont jointes montrent que le libraire bavarois est au courant de toutes les publications anciennes ou modernes qui peuvent servir à l'étude des précieux monuments qu'il met en vente.

Émile PICOT.

---

346. — **Die Griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen dargestellt** von Dr. Otto HOFFMANN, Privat docent in der Universitæt Kœnigsberg. II. Der nord-achæische Dialekt. — Gœttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1893, xij-608 pp.

Dans la préface de son tome Ier [1] (p. VIII), M. Hoffmann promettait de nous donner, à la suite de sa prochaine étude du dialecte achéen-septentrional, une collation des deux groupes achéens du sud et du nord

1. *Revue Critique*, XXXI (1891), p. 421.

et des traits caractéristiques qui permettraient de les fondre en une unité achéenne antérieure. Naturellement c'est aux dernières pages du présent volume que j'ai couru tout d'abord ; mais je n'y ai trouvé que le résumé des particularités qui distinguent l'achéen-septentrional des domaines ioniens et doriens. En l'état, la question de l'affinité de l'arcado-cypriote avec le thessalien et le lesbien me paraît demeurer en suspens. Il ne sera point malaisé, sans doute, de signaler entre eux nombre de formes communes; mais, si elles suffisent, en dépit de sérieuses divergences, à établir une communauté d'origine, c'est affaire d'appréciation personnelle plus que d'évidence scientifique.

A cette lacune près, le livre de M. H. est l'exposé le plus complet que nous possédions de la question « éolienne ». Il débute par les inscriptions thessaliennes (p. 9-52) : j'ai déjà dit combien il nous rend service en publiant et commentant, en un format portatif, tous les documents épigraphiques vraiment utilisables. Viennent ensuite les inscriptions éoliennes (p. 53-128), les fragments de lyriques lesbiens (p. 129-204), les témoignages des grammairiens et des glossaires [1] sur l'Αἰολίς (p. 205-248). Ceci est un peu du vieux neuf, mais l'auteur a le talent de le rajeunir par endroits. Ce qui est tout à fait neuf et bien à lui, c'est la grammaire du dialecte achéen-septentrional (p. 249-592) exploré jusque dans les moindres recoins de sa phonétique et de sa morphologie. M. H. ne prétend évidemment pas en avoir résolu tous les problèmes : je suis bien trompé, par exemple, si son explication de l'éol. αι pour dor. η (αἰμισέων, p. 420) le satisfait sans réserve. Mais on lui rendra la justice de n'en avoir laissé échapper aucun. Les bizarres antinomies du digamma lesbien, en particulier, sont conciliées avec une ingénieuse élégance (p. 458) [2]. Il y a longtemps que je pense avec M. H. que χρύσιος est un autre mot que χρυσέος (p. 317); mais en revanche je me résignerai difficilement à admettre que ἐφίλησα ait remplacé *ἐφίλησσα (p. 469) [3].

M. Hoffmann se propose d'aborder maintenant le domaine ionien. Tous nos vœux l'accompagnent dans sa courageuse entreprise. V. H.

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie L. Schwann, à Dusseldorf, publie par fascicule une nouvelle édition de l'histoire des artistes de Cologne *(Kœlnische Künstler in alter und neuer Zeit)* de J.-J. Merlo, revue et augmentée par E. Firmenich-Richartz et M. Keussen, avec des figures dans le texte et des planches phototypiques hors texte. L'ouvrage, sous forme de dictionnaire, comprendra une trentaine de livraisons de

1. P. 219, § 33, lire αἰτιατικῆς. — P. 282, pourquoi donc accentuer Γάλλοι quand la glose porte γάλλοι ? — Au contraire, p. 554, l. 20, il faut accentuer éol. Δί.
2. L. 13, lire *anlautenden*.
3. Cf. récemment *K. Z.*, XXXIII, p. 126 sq.

1 mark 50 chacune. La première seulement vient de paraître. Ce sera un répertoire utile, car la partie d'inventaire artistique a été très développée.

ANGLETERRE. — Un nouveau et très louable travail de M. A. Wilson Verity vient de paraître à l'University Press de Cambridge. C'est une édition des livres I et II du *Paradise lost* de Milton. L'éditeur a fait précéder la publication d'une *Vie* de Milton ainsi que d'une étude sur le poème et sur sa métrique; il accompagne le texte de notes abondantes et fort utiles; un appendice traite de la « cosmologie » du *Paradis perdu*, du caractère de Satan; un glossaire est consacré à plusieurs mots employés par Milton, comme *alchemy, alp, amerced, ammiral*, etc., dont M. Verity expose l'étymologie et l'usage; un *Index of words* clôt dignement l'édition.

HONGRIE. — M. J. Goldizer, l'arabisant bien connu, dont la *Revue critique* a annoncé dernièrement les deux volumes des « *Muhammedanische Studien* » vient de publier un travail par lequel il a pris place parmi les membres « ordinaires » de l'Académie hongroise: *A pogany arabok kœltèszetének hagyomanya* (Les Restes de la poésie des Arabes païens, 69 p.). Le savant auteur y passe en revue les débris de cette poésie qui avant l'arrivée de Mahomet était si florissante et dont les différents Diwans, les recueils de proverbes, les citations des grammairiens nous ont conservé quelques échantillons. Nous espérons lire bientôt dans la *Revue de l'histoire des religions*, dont M. Goldziher est collaborateur, un extrait de ce travail intéressant. Annonçons en même temps que M. Goldziher est chargé de prononcer l'Éloge de Renan à l'Académie hongroise dont l'auteur de la *Vie de Jésus* était membre associé étranger.

ITALIE. — De Sicile nous arrive une revue nouvelle d'érudition littéraire, la *Rivista Etnea*, publiée à Catane sous la direction de MM. Carmelo Cali et G. G. Curcio, dans le format de la *Rivista bibliografica* de M. d'Ancona et au prix minime de cinq francs par an. Les premiers numéros mensuels (février et mars) contiennent des articles sur l'antiquité latine (Ovide, Stace, etc.), sur l'histoire de l'humanisme, sur la critique dantesque, etc.

— M. Rodolfo Lanciani va publier chez l'éditeur Hoepli, de Milan, un *Plan archéologique* de Rome, relevé et dessiné au millième. Ce plan se compose de 46 planches mesurant une superficie totale de 25 mètres carrés. Il comprend les monuments et les ruines des périodes royale, républicaine, impériale et chrétienne, depuis la fondation de la ville jusqu'à la fin du VIe siècle. Il est gravé en cinq couleurs : rouge (plan de la ville moderne ou lignes de repère), sépia (monuments et ruines avant Auguste), noir (monuments de l'empire), gris (souterrains creusés dans le roc, catacombes, mithrées, carrières, fossés), bleu (cours d'eau, sources, égoûts, aqueducs). Les mouvements du sol sont représentés par des chiffres indiquant l'altitude de chaque carrefour de la ville moderne (en rouge) et de chaque ruine ou monument antique (en noir). Le plan contient en outre les ruines et monuments découverts et détruits dans les siècles précédents et dont on possède des plans authentiques; M. Lanciani y note les œuvres d'art, inscriptions, etc., qui se rapportent à la topographie. Toute reconstruction, tout complément arbitraire est exclu du travail. Les planches seront publiées, non par ordre numérique, mais selon qu'elles représentent des régions déjà fouillées et bâties; celles qui se réfèrent aux régions imparfaitement explorées, paraîtront les dernières. La publication se fait par fascicules de six planches; elle commencera en avril 1893 et se terminera en 1899. Avec le dernier fascicule, sera distribué un portefeuille contenant les planches. Le prix est de 200 francs, avec escompte de dix pour cent aux souscripteurs qui paieront d'avance. Le plan ne sera pas donné gratuitement ni échangé contre d'autres publications d'égale valeur. On n'excepte pas les membres

de l'Académie de Lincei, — qui entreprend la publication — les bibliothèques publiques et les sociétés littéraires; il ne peut qu'être acheté chez Hoepli, à Milan.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 14 avril 1893.*

M. Schlumberger présente à l'Académie un *polycandilon* de bronze, byzantin, qui vient d'être offert au musée du Louvre par M. Sorlin-Dorigny, de Constantinople. C'est un disque en bronze percé de huit trous dans lesquels étaient fichés autant de cierges. Cette lampe à plusieurs lumières, munie d'une triple chaîne de suspension, porte une inscription votive grecque, ainsi conçue : « Seigneur, souviens-toi de ton serviteur Abraham, fils de Constantin. » Les historiens byzantins font souvent mention de ces *polycandila* ou lustres à plusieurs lumières, en forme de couronnes, des églises de Constantinople; les uns étaient d'or, les autres d'argent, souvent d'un poids très considérable et à lumières très nombreuses. D'autres, plus modestes, étaient de bronze, comme celui qui vient d'être donné au Louvre. Le chevalier picard Robert de Clary, dans la *Prise de Constantinople,* parle aussi de ces curieuses lampes d'argent de Sainte-Sophie qu'il appelle des « lampiers ».

M. Deloche communique une note relative à la signification des mots *pax* et *honor* sur les monnaies des vicomtes de Béarn, et de l'S barrée sur les jetons des mêmes seigneurs. Il explique *honor* par droit seigneurial; *honor forcas*, formule plus complète de certaines monnaies, par droit de haute justice criminelle; *pax* par la paix, l'ordre social, tel que l'assure l'exercice de ce droit de justice. Quant à l'S barrée, où l'on a vu un rébus représentant le vieux mot français *fermesse*, il y reconnaît simplement l'abréviation du mot *sigillum*.

M. Ravaisson annonce l'intention de faire prochainement une communication sur un précieux portrait de Pisanello, qui vient d'être acquis par le musée du Louvre. Il croit avoir trouvé des preuves que ce portrait représente, non pas, comme l'a dit M. Venturi, une princesse d'Este, mais bien une princesse de Gonzague, Cécilia, fille du premier marquis de Mantoue.

M. Delisle communique, de la part de M. Charles de Robillard de Beaurepaire, correspondant de l'Académie à Rouen, deux mandements inédits de Henri IV, qui attestent le goût de ce prince pour les animaux rares et exotiques. Ils sont relatifs à un éléphant qui avait été amené des Indes à Dieppe. Par le premier mandement, en date du camp devant Noyon, le 29 juillet 1591, le roi ordonne aux trésoriers généraux de Rouen de faire marché avec une personne qui s'entende à « traicter, nourrir et gouverner » l'éléphant et de pourvoir aux dépenses de l'animal et du gardien. Par le second, donné au camp de Provins, le 4 septembre 1592, il fait don du même éléphant à sa « bonne seur » Elisabeth, reine d'Angleterre. M. Delisle, en faisant cette communication, rappelle divers faits analogues. En 802, un éléphant nommé Abou-l'-Abbâs fut donné à Charlemagne par le khalife Haroûn Ar-Rachîd. Sa mort, survenue en 810, a été notée par les chroniqueurs du temps. Un autre éléphant, vers 1255, fut donné par saint Louis, roi de France, à Henri III, roi d'Angleterre. A son arrivée en Angleterre, au rapport du chroniqueur Mathieu de Paris, les populations se pressaient sur son passage pour le regarder. Enfin, M. Delisle donne des détails sur un éléphant qui fut amené à deux reprises en France, au temps de Louis XIII, en 1626 et en 1631. A son second voyage, Peiresc, dont la curiosité était non moins vive pour l'histoire naturelle que pour les autres sciences, décida le maître de l'animal à s'arrêter trois jours dans sa maison de campagne de Belgencier et mit ce temps à profit pour l'examiner avec grand soin. En étudiant la configuration de la mâchoire, il reconnut qu'une dent qui lui avait été envoyée d'Afrique, et qu'on disait avoir été trouvée dans la sépulture d'un prétendu géant Theutobochus, sur la côte tunisienne, n'était autre chose qu'une dent d'éléphant.

M. Schlumberger dit qu'un antiquaire lui a signalé un liard du Béarn, à l'effigie de Henri IV, portant pour différent un éléphant. Serait-ce une allusion à l'éléphant de Dieppe?

M. Julien Havet continue la lecture du second mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 1er mai — 1893



247. — **Das Râmâyana. Geschichte und Inhalt, nebst Concordanz der gedruckten Recensionen,** von Hermann Jacobi. — Bonn, Fr. Cohen, 1893. In-8, viij-256 p. Prix : 15 mk.

Quelques lettrés se rappellent peut-être encore la première lecture qu'ils firent de l'Iliade, et le pieux ennui avec lequel ils ont savouré l'interminable Catalogue des vaisseaux, dans la persuasion qu'ils abordaient un chef-d'œuvre. Toutes les Iliades ont leur « catalogue de vaisseaux », qu'il vaudrait mieux lire du pouce que des yeux. Celui du Râmâya*na*, ainsi qu'il sied à un poème de cette taille, est gigantesque : monceau de déblais placé tout juste à l'entrée de l'édifice, c'est l'énorme et fastidieux Bâla-Kâ*nd*a, qui n'enferme pas moins de 77 chants absolument étrangers à l'action épique. Par un élégant travail d'amputation, M. Jacobi réduit cette masse effrayante à... 16 stances authentiques. Ce n'est point trop, mais c'est assez. Voilà les lecteurs d'autrefois vengés et ceux de l'avenir avertis : ils sauteront tout le premier livre et borneront sagement leur initiation aux seize stances de M. Jacobi (p. 58).

Ce n'est pas que l'auteur se dissimule (p. 57) le caractère problématique de ces procédés radicaux, appliqués à des poèmes dont nous ne connaissons ni la genèse ni même l'époque, ou surtout le danger de la critique subjective alors qu'il s'agit de gens au crâne aussi peu fait comme le nôtre. Il n'en use que fort sobrement. « Le poète qui a consacré un si long développement à l'exploit du singe Hanumant bondissant par dessus la mer pour se rendre à Lankâ, se serait-il contenté de décrire en si peu de mots ce nouveau miracle ? » (p. 46) : les arguments de ce genre sont rares dans son œuvre, et ne viennent qu'à l'arrière-plan, pour en corroborer d'autres directement tirés des faits. Si, malgré cette louable réserve, sa hache abat tant de lianes dans la forêt de l'épopée,

c'est qu'en effet les parasites se sont enroulés autour de tous les arbres et les masquent de leurs épais rideaux. Parviendra-t-on à les élaguer tous? « Plus sûrement et plus complètement même que dans les poèmes homériques » nous affirme M. Jacobi (p. 42). Nul mieux que lui ne connait le Râmâya*na*, et nous ne pouvons que prendre acte de sa promesse; mais, si les interpolateurs de Vâlmîki furent sans comparaison plus maladroits que ceux d'Homère, il faut bien convenir aussi que la trame d'Homère, beaucoup plus serrée que celle de Vâlmîki, laisse mieux apercevoir les raccords.

Outre les ressources assez précaires de la critique verbale (p. 1-24), et celles qu'on peut tirer, pour la reconstitution du texte primitif, de la collation des épisodes du poème lui-même (p. 25-59), M. J. étudie la place que doit occuper le Râmâya*na* dans la littérature de l'Inde, et ses conclusions me paraissent fortement documentées. Il le considère comme une œuvre bien originale, pur reflet de la légende héroïque indigène, sans aucune arrière-pensée de bouddhisme ni aucune influence hellénique. Les similitudes, qui portent sur le fond, jamais sur les détails de la fable (p. 64), s'expliquent aisément par l'existence de quelques contes, — tous mythes naturalistes, à mon estime, dans leur principe, — communs à la famille indo-européenne dès avant sa segmentation. Si, dans l'analyse de ces mythes (p. 127 sq.), l'auteur me semble moins heureux que partout ailleurs, c'est qu'aussi à la longue ils se sont prodigieusement transformés, compliqués et obscurcis [1]. Sa connaissance profonde de la langue épique nous vaut un chapitre de grammaire, excellent quoique trop court; la suggestion jetée en passant (p. 114 i. n.) sur l'origine des prâcrits n'est pourtant guère admissible [2]. En fin de compte, et sur pièces probantes, la date du Râmâya*na* est fixée par l'auteur au v[e] siècle avant notre ère (p. 105, cf. p. 256) : ainsi, en dépit d'un scepticisme de bon goût, qui du moins aura eu le mérite de faire serrer de plus près

1. J'écrirai peut-être quelque jour mon interprétation du mythe de Râma par la « devinette primitive » (Cf. *Revue des Etudes Gr.*, V, p. 283). Un mot seulement sur la donnée générale : Râma (le noir) est trop visiblement, comme K*r*sh*n*a, un soleil nocturne qui doit marcher à la conquête de la lumière tenue captive par les démons. Il est donc, si l'on veut, *mythiquement* identique à Vish*n*u; mais, quant à l'identité *personnelle* des deux héros, je pense, avec M. J., qu'elle n'a été imaginée que beaucoup plus tard.

2. La voici en bref : Pâ*n*ini enseigne l'accent que la langue épique ne connaît plus; or, les prâcrits ne trahissent dans leur structure aucune influence quelconque de l'accent indo-européen, pareille aux phénomènes constatés dans d'autres langages (la loi de Verner, je suppose, ou l'affaiblissement vocalique latin, ou la syncope romane) : donc, les prâcrits procèdent d'une langue inaccentuée, comme celle du Râmâya*n*a, et non d'un sanscrit védique ou pâ*n*inien. — C'est toujours l'éternelle confusion de l'accent tonique et de l'intensité : l'accent musical ne peut tout au plus qu'exercer une influence, presque toujours fuyante et éphémère, souvent insaisissable à l'écriture, sur le *timbre* des voyelles; les graves modifications phonétiques relèvent de l'accent expiratoire. Or, l'accent indo-européen était musical, et l'accent védique l'était sûrement resté.

les questions de chronologie, les productions littéraires de l'Inde antique tendent à remonter l'échelle des temps bien plus qu'à la descendre. Nous voilà loin de ceux qui voulaient faire les Védas contemporains d'Alexandre.

L'ouvrage de M. Jacobi se termine par un substantiel sommaire des 658 chants du Râmâyana de Bombay (p. 140-208) et une minutieuse collation des deux éditions de Bombay et de Gorresio. Tout cela, certes, est inestimable; mais il ne faut point trop le dire à l'éditeur, qui en paraît déjà bien convaincu. Croit-il, dirait Géronte, que 18 fr. 75 se trouvent dans le pas d'un éléphant ?

V. Henry.

---

248. — **Dodekapropheton Æthiopicum** herausgegeben von Dr. J. Bachmann, Heft I. Der Prophet Obadia. Halle, Niemeyer, 1892, In-8, 52 p.

On ne peut que louer M. J. Bachmann d'entreprendre l'édition des Prophètes de la version éthiopienne, car l'importance de cette version pour la critique des Septante est incontestable. M. B. commence par les petits Prophètes et nous donne dans le premier fascicule un texte très court, la version d'Obadia (Abdias), d'après trois manuscrits. Le texte est publié d'après le meilleur manuscrit, et les variantes des deux autres sont indiquées au bas des pages. Viennent ensuite des remarques critiques sur le texte éthiopien, sur le grec des Septante et même sur le texte hébreu. Peut-être y a-t-il en cela quelque excès : une édition de la Bible éthiopienne n'a pas précisément pour but de corriger les fautes que peut contenir le texte hébreu traditionnel. M. B. reproduit aussi le texte grec qui est supposé par la version éthiopienne, ce qui peut avoir son utilité. Dillmann, dans son édition malheureusement inachevée des livres historiques, se bornait à indiquer les variantes de l'éthiopien relativement au grec reçu : ce procédé, plus modeste, était aussi plus avantageux. Si l'on voulait mieux faire, on pouvait indiquer le rapport de la version éthiopienne avec les principaux manuscrits des Septante. Un dernier appendice consiste dans le lexique du livre publié ; mais on ne comprend pas bien pourquoi ce lexique au lieu d'être éthiopien-grec est grec-éthiopien. Nous souhaitons que M. Bachmann, pour avoir voulu trop bien faire, ne se soit pas exposé à la tentation d'abandonner une œuvre d'ailleurs utile et qui mérite tous les encouragements.

A. L.

---

249. — W. A. Lamberton. I. Πρός with the accusative. II. Note on the Antigone (Publications of the University of Pennsylvania. Series in Philology, Literature and Archæology, vol. I., n° 3). Philadelphie, Impr. de l'Université de Pennsylvanie, 1891 ; New-York, Hodges; Halle, Niemeyer. 55 p.

I. — Voici une bonne monographie dans le domaine de la syntaxe

grecque. M. Lamberton, professeur de langue et littérature grecques à l'Université de Pennsylvanie, étudie la construction de πρός avec l'accusatif dans Homère, et part de là pour montrer la diversité d'emplois qu'a reçus cette préposition dans la langue classique, à l'aide d'exemples pris dans les orateurs, depuis son usage avec des verbes signifiant mouvement physique vers, jusqu'au cas spécial, jusqu'ici encore peu étudié, où elle sert à exprimer un rapport de réciprocité (ex. remarquable dans Lysias, 14, 2) ; πρός finit par exprimer une direction morale non plus vers une personne, mais au contraire, à la faveur de l'idée réciproque, vers le sujet même de l'action. Cette analyse ne va pas sans quelque confusion, et M. L. me paraît, dans l'ensemble de son travail, avoir été sous l'influence d'une idée trop subjective. Les distinctions qu'il établit entre certaines catégories de sens pourront en effet sembler subtiles, et je crains que l'auteur lui-même, à propos de πάσχειν πρός dans certains passages de Platon, d'Isocrate et d'Eschine, n'ait eu conscience qu'il coupait des cheveux en quatre (« if this seem like hair splitting » p. 39); mais somme toute cette dissertation est bien conduite, témoigne de consciencieuses études, et est une très utile contribution à l'étude des prépositions grecques. Je reprocherai à M. L. de se servir, au moins une fois, d'un texte mauvais (Isocr. 1, 2) ; il lit πρὸς ἡμᾶς au lieu de πρὸς ὑμᾶς que donnent beaucoup de mss. et les meilleures éditions, et qui d'ailleurs est exigé par le sens ; il en résulte que la discussion établie sur ce passage porte à faux ; en outre, les termes employés par Isocrate, τεκμήριον dans un membre de phrase et σημεῖον dans le second, ne sont pas, quoi qu'en pense M. Lamberton, absolument synonymes, et ont précisément leur raison d'être dans πρὸς ὑμᾶς d'une part et πρὸς Ἱππόνικον de l'autre.

II. — M. L. défend, contre Enger, Donner et Pallis, l'ordre traditionnel de Sophocle, *Antig.*, 750-757, d'accord avec Jebb ; le point d'interrogation mis à la fin de 757 par ce dernier est sans doute une faute typographique.

Il est à souhaiter que l'Université de Pennsylvanie prie ses professeurs de mieux corriger leurs épreuves ; les articles de M. Lamberton sont pleins de fautes dans les textes grecs cités. Une coquille surtout est étonnante : en tête du second article s'étale le titre « *On Sophocles' Antiphone* » (*sic*), qui se répète partout, sans exception, comme titre courant.

My.

---

250. — Richter (Ernst). **Xenophon-Studien** (besonderer Abdruck aus dem XIXten Supplementbande der *Jahrbuecher fuer classische Philologie*), Leipzig, Teubner, 1892, 94 p. in-8.

Voici un livre destiné à faire du bruit dans le monde de l'érudition classique. Malgré la science de M. E. Richter et l'autorité du maître sous lequel il s'abrite (M. le professeur Diels), je doute que le public savant

accueille d'abord sans quelque résistance cette théorie nouvelle sur l'auteur des *Mémorables*. En deux mots, M. E. R. nie que Xénophon ait jamais fréquenté personnellement Socrate : les prétendus discours et dialogues que contient le livre des *Mémorables* ne sont attribués au maître de Platon que par une fiction dont la postérité tout entière a été dupe. La démonstration de cette thèse hardie est conduite avec une grande force de logique et une extrême habileté. Désormais tous ceux qui s'occuperont, soit de la philosophie socratique, soit de Xénophon, devront commencer par se prononcer sur cette question : oui ou non, Xénophon mérite-t-il la moindre confiance comme historien de Socrate? Sans entrer ici dans le détail de l'argumentation présentée par M. E. Richter, contentons-nous de signaler une objection qui nous paraît fondamentale. A plusieurs reprises, Xénophon s'exprime ainsi : ἐγὼ δέ, ὅτε πρὸς Εὐθύδημον τοιάδε διελέγετο, παρεγενόμην (Mem., IV, 3, 2), ou bien οἷς δὲ παραγενόμενος ταῦτα γιγνώσκω (Symp., I, 1), ou bien encore ἐρῶ... ἃ σύνοιδα αὐτῷ (Mem., II, 7, 1), οἶδα δέ ποτε αὐτὸν καὶ Κρίτωνος (Mem., II, 9, 1), etc... etc... Ces affirmations, simples et modestes, laissent invinciblement dans l'esprit l'impression que l'auteur écrit avec une entière bonne foi. Pour nous faire renoncer à cette impression, il faudrait prouver que les écrivains du IVe siècle, comme les contemporains de Lucien, ont eu l'habitude de recourir à ces moyens de réclame, à ces supercheries littéraires. Je sais bien qu'on fait remonter cette tradition beaucoup plus haut encore : certains critiques font d'Hérodote un adroit compilateur qui se cache sous les apparences d'un voyageur infatigable. Mais Hérodote et Pausanias lui-même ont trouvé des défenseurs : Xénophon aussi aura les siens.

Am. Hauvette.

---

251. — **Quinti Smyrnaei** Posthomericorum libri XIV. Recognovit et selecta lectionis varietate instruxit A. Zimmermann. Leipzig, Teubner, 1891. p. XXVIII-404.

La librairie Teubner substitue cette édition à celle de Koechly, qui faisait partie de sa *Bibliothèque des auteurs grecs et latins* depuis 1853. M. Zimmermann la préparait depuis longtemps, et avait exposé les principes de sa critique dans un ouvrage intitulé *Kritische Untersuchungen zu den Posthomerica des Quintus Smyrnæus* (Teubner 1889). Le texte est établi principalement d'après le *Codex Parrhasianus*, dont un grand nombre de leçons ont été admises; en ajoutant les conjectures et corrections d'autres savants, ainsi que celles de l'éditeur lui-même, on arrive à un total de plus de 500 passages où cette édition diffère de celle de Kœchly. Les émendations de M. Zimmermann forment plus du tiers de ce nombre; elles touchent généralement peu au fond même du texte, et ont surtout pour but de rétablir soit des formes plus correctes, comme ἀρηρέμενος pour ἀρηράμενος (II, 265 et ailleurs),

ἀναστεναχίζω pour ἀναστον. (II, 634 et ailleurs), soit des mots plus conformes à l'usage de Quintus, p. ex. XIV, 518 ἐνερρήγνυντο au lieu de ἐπερρ. à cause de XIII, 460, où P donne cette forme. Une quinzaine de vers (exactement 14) ont été ajoutés d'après P, notamment le vers final dans les chants X et XIII. Mais ce qui fait surtout le mérite de cette édition, et ce qui la distingue, à son avantage, de celle de Kœchly, c'est qu'elle est infiniment plus lisible et plus suivie, le texte n'étant pas à chaque instant coupé par des lacunes; les unes ont été éliminées par d'habiles corrections [1] ; d'autres comblées par des vers fournis par le ms. P; d'autres enfin, dues à une trop vive imagination et à une compréhension trop personnelle de précédents commentateurs, ont été supprimées purement et simplement [2] .

My.

---

252. — **Griechische Lyriker**, in Auswahl fuer den Schulgebrauch herausgegeben von Alf. Biese : I. Theil, Text; II. Theil, Einleitung und Erklærungen. Leipzig, Freytag, 1892. Prix 75 et 60 Pf.

Le goût des *Anthologies grecques* a singulièrement passé de mode en France : nous avons pendant quelque temps, dans un excès de zèle, prétendu renoncer même aux *morceaux choisis* des grands auteurs classiques, pour faire lire aux élèves le texte intégral de Sophocle ou de Thucydide; nous sommes revenus depuis, avec raison, à des extraits et analyses; mais je ne crois pas qu'il y ait place encore dans nos programmes pour un choix des poètes lyriques. Et pourtant, sans parler des plus grands poètes, comme Pindare (trop souvent inintelligibles pour de jeunes esprits), que de petites pièces charmantes on peut cueillir dans les fragments de Mimnerme, de Solon, de Théognis, d'Anacréon, sans compter le riche trésor de l'*Anthologie palatine* ! Du moins est-il à souhaiter que les professeurs choisissent parfois pour sujets de version grecque des morceaux de ce genre; ils en trouveront de tout préparés dans le petit livre de M. Alf. Biese, avec une bonne introduction et d'abondantes notes explicatives.

Am. H.

---

253. — **Iamblichi** de communi mathematica scientia liber; ad fidem codicis Florentini edidit N. Festa. Leipzig, Teubner, 1891, p. x-153.

M. Festa est un élève de M. Vitelli, comme M. Pistelli qui a publié il y a peu de temps le *Protrepticus* de Jamblique. Il publie à son tour

---

(1) Pas toujours très heureuses, cependant; M. Z. semble avoir l'horreur du vide.

(2) Dans les notes critiques, I, 385, δάιξε est signalé à tort comme étant dans l'édition minor de Kœchly; de même VII, 135, ψυχρός n'est pas dans la grande édition; lire ψυχρόν. III, 143, lire ἀγρόται.

un autre ouvrage du même auteur, en reproduisant, avec les corrections indispensables, bien entendu, le texte fourni par le manuscrit de Florence (F), dont les leçons non admises sont signalées dans un appareil critique très sobre mis au bas des pages. Je ne saurais dire que cette publication comble une lacune; mais M. F. n'avait avant lui que le texte absolument fautif de Villoison (*Anecdota Græca*, II, p. 188-255), et quelques travaux assez superficiels d'autres commentateurs; et il était bon qu'un texte plus convenable et plus sûr fût donné. L'intérêt de ce troisième livre de Jamblique, περὶ τῆς κοινῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης se trouve d'ailleurs tant en lui-même que dans les fragments de Platon et d'autres auteurs qui y sont transcrits; M. F. n'a pas manqué de nous donner toutes les références. Dans les fragments en dorien, M. Festa a laissé sans observations des formes communes mêlées aux formes dialectales, pour ne pas surcharger l'annotation critique; on peut d'ailleurs se reporter, pour Archytas, à l'étude de M. Blass dans les *Mélanges Graux*. P. 22, 5 διατελεῖν; les éditeurs de Platon donnent généralement διατελεῖ, qui n'est pas noté. L'édition est terminée par un excellent index des mots.

My.

---

254. — **M. Tulli Ciceronis de Oratore** libri tres rec. Th. Stangl. Vienne, Prague et Leipzig, Tempsky-Freytag, 1893. Texte, 232 p. in-12.

255. — **M. Tulli Ciceronis de oratore** libri tres with introduction and notes by Aug. S. Wilkins Litt. D. with a facsimile. Oxford, Clarendon Press, 1892. Introduction p. 1-71. (Circumstances of the composition of the De oratore; Scene and Date of the Dialogue; Characters in the Dialogue; Sketch of the History of Rhetoric; Analysis of the Treatise Ad Herennium). Texte, p. 546. Index of Words and Phrases, p. 573 in-8.

Il nous faut pour l'instant, et c'est à notre très grand regret, passer très vite sur l'édition de M. Stangl. Il suffira pour nous justifier de reproduire la petite note placée avant la première page [1].

Sans doute nous entrerions très volontiers dans l'examen du texte qui nous est donné; dans l'ensemble il est bon, lisible, établi d'après une bonne méthode; il n'y a pas ici de ces vaines prétentions à l'originalité que nous avons vues ailleurs, et qui n'aboutissent qu'à multiplier ou déformer un texte ancien. Les différences avec Wilkins ou Friedrich ne sont pas très nombreuses, et elles sont telles qu'on donnerait souvent raison au nouvel éditeur. Mais avant d'entrer dans aucun détail, nous serions curieux d'apprendre pourquoi M. St. se montre souvent infidèle au système dont il s'était fait autrefois le défenseur [2]; notamment

---

1. Apparatus criticus hujus editionis isque omnibus quicumque sunt uberior aliquot annis separatim emittetur.

2. Voir notamment *Wochenschrift*, 1886, p. 874.

pourquoi cette préférence qu'il réclamait nettement pour les *integri*, il la donne ici, dans beaucoup de passages où le choix est indifférent, au texte des *mutili*, ce qui paraît logique de la part des autres éditeurs ; mais ce qui, d'après ce que nous avons lu, n'est pas moins inconséquent de la part de M. Stangl : *Inconstantia levatur auctoritas*. Les novateurs les plus consciencieux échappent assez rarement à de telles mésaventures. Critiques ou chercheurs, ils avaient mis en suspicion la vulgate d'un texte ancien et annoncé des changements considérables. Il suffit qu'ils deviennent éditeurs responsables, pour qu'on risque de ne plus les reconnaître, tant il y a loin de leurs systèmes à leurs livres. Mais il est clair qu'il faut laisser à M. St. le temps de nous donner ses preuves, et nous devons présentement nous borner à souhaiter que le retard dont il nous menace *(aliquot anni)* soit aussi court, ou aussi raccourci qu'il sera possible. Puisse aussi l'éditeur, quand il justifiera son texte, n'avoir pas trop à le réformer !

M. Wilkins est très connu en dehors d'Angleterre par une bonne édition des épîtres d'Horace et par de très nombreux articles parus dans les revues de son pays. Il a préludé à la publication présente, qui est son œuvre principale, par des éditions spéciales du livre I et du livre II [1] du *De Oratore*.

Ces éditions reparaissent ici, mais sous une forme toute nouvelle ; des additions et rectifications de tout genre ont transformé l'introduction, l'apparat critique et les notes. Le texte même a été très souvent modifié. Comme cette édition est dès maintenant et va rester longtemps l'instrument de toutes les lectures et la source de toutes les études sur le *De Oratore*, au risque de paraître éplucher, qu'on nous pardonne d'entrer dans le détail et de signaler ce qui nous semble déparer une œuvre excellente où nous aurons surtout à relever des lacunes. M. W. nous a donné tant de bonnes choses qu'on voudrait trouver tout dans son livre ; qu'il s'en prenne un peu à lui-même si je suis en fin de compte, et je l'avoue, en vérité trop exigeant.

D'abord résumons les qualités qui font le mérite propre de l'édition. Résultat d'études approfondies, ce *De Oratore*, parfaitement tenu au courant, est en général disposé d'une manière claire et commode [2].

---

1. Le livre I a paru d'abord en 1879 ; il a été publié ensuite, revu et très augmenté, en 1888 ; première édition du livre II en 1881, et deuxième édition en 1890. La revision a été parfois l'occasion de fautes dans l'édition nouvelle : voir I, 13.

2. Je dis en général. Car la liste des abréviations (p. 72), assez complète pour les éditions, est tout à fait insuffisante pour ce qui regarde les mss., et la confusion est augmentée par ce fait que M. W. emploie parfois sans en avoir averti des sigles d'autres éditeurs ; ainsi le second *Erlangensis* est désigné tantôt par *Erl. II*, tantôt par *e* comme dans Friedrich, tantôt par B comme dans Kayser : donc trois sigles pour un seul et même ms. — Autre objection : dès que *A E H* désignaient des mss., n'eût-il pas mieux valu prendre d'autres lettres pour désigner les éditions, afin d'éviter au lecteur le souci de faire toujours la distinction des italiques et des lettres

L'*Harleianus,* dont il n'était pas question dans les premières éditions des livres I et II, est ici mis quasi en première ligne; on nous donne en tête de l'ouvrage un fort beau fac-similé de ce manuscrit, et dans la suite une collation minutieusement exacte de ses variantes; c'est lui rendre et non à tort tous les honneurs. Y eût-il là quelque excès, rien de plus pardonnable, ce semble, dans une édition anglaise. D'ailleurs, l'*Harleianus* a sur les autres *mutili* un avantage incontestable : il donne, notamment dans le livre I, des parties considérables qui manquent dans les mss. d'Avranches et d'Erlangen, etc. De tous les *mutili* anciens ou récents, c'est lui qui a le moins de lacunes.

L'introduction est très développée, le commentaire très nourri ; on y trouve, comme c'est assez l'usage chez nos voisins, tout le nécessaire et même beaucoup plus. Ajoutons que M. W. éclaire à l'occasion le sujet par des anecdotes assez heureuses tirées de l'histoire de l'éloquence en Angleterre [1]. Signalons aussi les notes complémentaires dûes à deux collaborateurs : notes juridiques forts bonnes de M. Roby; conjectures de M. Reid, peut-être trop nombreuses; mais dans le nombre aussi il y en a d'excellentes.

Premier défaut : les notes critiques si nombreuses, si larges d'espace à première vue qu'on croirait que rien n'y doit manquer, se trouvent en fait être assez souvent incomplètes et ne sont pas toujours assez claires; l'édition par ce côté ne se suffit pas à elle-même, ce qui ne laisse pas d'être assez grave. Car à quoi bon tant de soins, d'efforts, de réimpressions, si le lecteur, pour connaître la tradition du texte, souvent pour comprendre même ce qu'on lui offre, est obligé de recourir au vieil Orelli, à Ellendt ou à Friedrich? Et il le faudra bien, si peu qu'on rencontre quelque passage difficile, ou même si peu qu'on veuille entrer sérieusement dans la critique ou dans l'étude de la constitution du texte.

Très souvent l'apparat est ici équivoque; il ne reproduit pas toujours exactement les propositions des éditeurs; ailleurs [2], il nous renseigne sur les éditions sans dire un traître mot des données des manuscrits, ou il les indique d'une manière telle que nous y voyons un peu moins qu'auparavant.

C'est là un mal rémédiable sans doute au prix de quelque gêne. Mais quand nous arrivons à la méthode suivie par l'éditeur, nous sentons les mêmes lacunes. Ici nous rencontrons, comme on s'y attend bien, les difficultés auxquelles se heurte toute la critique des traités de rhétorique de Cicéron. Je ne reproche pas à M. W. de ne pas les avoir résolues ;

---

droites ? — Enfin on pourrait relever des coupes bizarres de mots d'une ligne à l'autre ; aussi des fautes d'impressions assez nombreuses. Elles se sont glissées parfois dans le travail de revision : p. 127, 1 et 190, 2 : *illi* pour *ille*. M. W. a voulu sacrifier la forme au fond ; elle aura pris ainsi sa revanche.

1. Ainsi p. 350, au bas sur lord Brougham.

2. P. 200, 2 : *edebatur*.

mais il aurait dû tout au moins les exposer avec clarté et prendre parti avec franchise. Qu'on me permette à ce sujet de rappeler en quelques mots comment se pose la question.

On sait que les mss. du *De Oratore* se divisent en deux classes, les *mutili* et d'autre part les mss. qui donnent l'ouvrage en son entier, les *integri* ou en d'autres termes les copies dérivées du ms. perdu de Lodi. Jusqu'à notre siècle le *De Oratore* était lu dans un texte fondé sur la recension des *integri*. C'est seulement de notre temps que les éditeurs, Orelli, Ellendt, Kayser, Piderit, mais surtout Sorof ont penché de l'autre côté et reconnu l'importance des *mutili*. Par un de ces revirements habituels dans tous les ordres de connaissances, mais qui plaît surtout à nos voisins, le savant qui a le dernier en Allemagne étudié la question du classement des mss. M. Stangl, a tenté de renverser l'édifice construit avant lui, et, comme je viens de le rappeler, il a soutenu que les *integri* étaient la meilleure base du texte, non seulement dans les parties qu'ils contiennent seuls, ce qui va de soi, mais aussi dans les autres parties. Comme en bien des cas les variantes de ceux-ci ou de ceux-là se valent, c'est par des raisons *à priori* qu'il faut se déterminer. Donc dans la pratique deux systèmes entre lesquels il eût fallu opter. Dans sa préface (p. 69 en haut) M. W. déclare « que la recension des copies du *Laudensis* n'a qu'une faible autorité en comparaison des *mutili* ». On croit dès lors qu'il suit l'opinion que professent tous les éditeurs contemporains sauf M. Stangl, et que ses guides seront le ms. d'Avranches, l'*Harleianus*, plus rarement l'*Erlangensis* et au besoin les *mutili* de date plus récente. Mais point du tout; M. W. entend être éclectique. On lira à la fin d'une note [1] une indication de M. W. assurant qu'il ne croit pas devoir suivre servilement les *mutili* quand les *integri* donnent un sens satisfaisant. C'est être conciliant. Mais c'est aussi détruire la règle qui servait de base à l'établissement du texte, et par là l'on ouvre en fait la porte à toutes les fantaisies.

Autre lacune analogue sur un autre point douteux, difficile, mais qui domine de même toute la critique de l'ouvrage : il s'agit de savoir si le *Laudensis* n'a servi au xvi[e] siècle que pour compléter les *mutili*, ou si sa recension a influé sur les parties mêmes qu'on connaissait antérieurement par ces mss. Suffit-il d'indiquer la question comme l'a fait M. W. (p. 68) ? S'abstenir de donner un avis motivé et ferme, n'est-ce pas, au point où nous en sommes se dérober à une partie essentielle de son devoir d'éditeur, et en vérité escamoter la difficulté?

Autre problème, difficile encore quoique moins grave : nous avons deux classes de *mutili;* ceux de l'époque carlovingienne, le ms. d'Avranches, l'*Harleianus* et l'*Erlangensis*, tous trois antérieurs au x[e] siècle; et d'autre part un assez grand nombre de mss. du xv[e] siècle, surtout des *Lagomarsinii;* quel rapport existe entre ceux-ci et ceux-là? les mss. récents

1. I, 58, sur *De legibus.*

sortent-ils de l'un des mss. anciens que nous possédons ou d'un de leurs congénères? Cette hypothèse à laquelle on songerait d'abord a été formellement contestée par Stangl [1]. M. W. ne se prononce pas. Est-il possible d'admettre cependant que des questions de cette importance soient entièrement laissées de côté dans un ouvrage de fond comme celui qu'on nous donne?

Ces lacunes ne sont pas capitales sans aucun doute, et l'on pourrait lire ici, ou dans les textes de M. Stangl ou de M. Friedrich, une et plusieurs pages sans avoir rien à objecter que sur de petits détails. Il est certain qu'en parlant d'une édition ordinaire, je n'aurais indiqué aucun des desiderata qui précèdent. Mais ayant à faire à M. Wilkins, m'appuyant sur sa compétence, j'aurais voulu une réponse ou tout au moins un essai de réponse à ces questions; j'aurais voulu encore davantage. J'aurais souhaité d'apercevoir dès maintenant un nouveau progrès, qui se fera un jour ou l'autre, et qui ne sera que l'application au *De Oratore* d'une méthode déjà éprouvée ailleurs et qui est en somme la plus fructueuse : n'était-il pas possible de remonter des mss. dérivés à leur archétype, des *mutili* à leur original, ainsi qu'a tenté de le faire M. Friedrich, et de même d'autre part des copies du ms. de Lodi à ce ms. lui-même; de déterminer au moins en partie la disposition matérielle de ce ms., ses abréviations, les fautes et les confusions auxquelles il prêtait ? Ici l'on n'en est pas réduit, comme dans le *Brutus* et l'*Orator*, à des conjectures; l'on a le contrôle d'excellents *mutili*; il aurait fallu, ce me semble, en profiter pour indiquer tout du moins certaines questions qu'on finira sans doute par résoudre : quel était dans le ms. de Lodi le nombre des lettres à la ligne, et, s'il se peut, le nombre de lignes à la page ? Le ms. contenait des abréviations équivoques que les copistes ont lues souvent différemment *(sunt, ita, item, tamen)*; on en dresserait la liste, ce qui limiterait d'autant les chances d'erreur. C'est ainsi, si je ne me trompe, qu'on sortira un jour et bientôt, je pense, des tâtonnements à travers lesquels s'est attardée la critique des traités oratoires de Cicéron.

Il faut redescendre à terre. Je le fais très volontiers et brusquement en remarquant à propos de II, 249, que le mot si fier et si curieux de la mère de Sp. Carvilius s'est conservé en se déformant dans les écoles et qu'on le trouve légèrement gâté, appliqué d'une manière assez bizarre à Horatius Coclès dans Servius [2]. Émile THOMAS.

---

256. — **Inventaire de Pierre Surreau, receveur général de Normandie, suivi du testament de Laurent Surreau et de l'inventaire de Denise de Foville,** publiés pour la première fois avec notes et glossaire, par G. FÉLIX. Rouen, ap. Lestringant, et Paris, ap. A. Picard, 1892. Prix : 12 fr.

Pierre Surreau, né à Sens, fut sous le règne de Charles VI d'abord

---

1. *Wochenschrift*, 1884, p. 1210 à la fin de l'article.
2. Voir VIII, 646, éd. Thilo, p. 292. 12. Voyez de même comment le Χαῖρε, Tite, de Lucilius devient dans les écoles de rhéteurs (Senèque, Contr. X, *Præf.* 10) *ave, mosche*.

receveur de la prévôté de Paris, puis du domaine du comté de Ponthieu. En 1422, lorsqu'il vit les Anglais victorieux s'établir en maîtres dans un grand nombre de nos provinces, il se rallia à leur cause, et accepta pour le compte du gouvernement étranger la fonction de receveur général de la Normandie, et en 1435, peu de temps avant sa mort, celle de trésorier des finances. Cet homme qui n'était pas courtisan du malheur, selon la juste expression de M. J. Félix, a donc joué son petit bout de rôle dans une des périodes les plus malheureuses de notre histoire, et c'est pourquoi l'Inventaire du mobilier, des lettres et écritures du financier est intéressant. Le roi d'Angleterre paya grassement la défection de Pierre S. qui s'enrichit avec les revenus des terres confisquées sur ses compatriotes. Il habitait à Rouen, rue de la Huchette, un vaste hôtel qu'il meubla avec tout le luxe d'un parvenu. Les salons et les chambres nombreuses étaient garnies de *bauquiers*, de tapis de haute lisse, de coffres et de huches de chêne, dont les uns servaient sans doute à serrer l'argenterie et l'orfèvrerie, les autres les doubliers, les serviettes, les touailles, les draps de lin et toute une garde-robe aussi riche que variée. Il y avait des couvertures vermeilles fourrées de dos de gris, de menu vair, des tabards de drap noir, de brun vert, des robes de drap noir, de drap bleu, de drap vert, de brun vert, de vert perdu, de gris blanc, de brun violet, d'écarlate violette, sans compter les chaperons de brunette ou brodés d'azur, et les cottes d'écarlatte vermeille. Un grand nombre de houppelandes de toutes les espèces et de toutes les couleurs, de drap gris, de brun gris, de vert perdu, de drap pers, de drap violet, de brunette, de menu vair, d'écarlate, nous prouve qu'elles étaient en ce temps fort à la mode. Aussi dans une gentille pastourelle Froissart fait dire à un pauvre berger, dont ce vêtement faisait l'admiration, qu'il est bon en été et en hiver :

On se poet ens enveloper,
On y poet ce qu'on voet bouter,
On y reponroit une mande,
Et c'est ce qui me fait penser
A vestir une houpelande.

Outre que cet Inventaire nous renseigne sur la vie intime d'un bourgeois enrichi, les mœurs et les usages de l'époque, il est curieux encore par un autre endroit, « celui de nous faire connaître les serviteurs, les fonctionnaires, les capitaines qui entourent le monarque anglais pour un temps roi de France. » Sur ces divers personnages l'historien et surtout les historiens provinciaux liront avec profit les notes érudites de M. J. Félix. Pierre S. laissa deux fils : l'aîné Jehan se mit, comme son père, au service des usurpateurs ; le second, le chanoine Laurent Surreau, ne se fit connaître que par sa charité et sa libéralité. Ce fut aussi un musicien et un bibliophile passionné qui en 1476, trois ans avant sa mort, légua la plus grande partie de sa fortune au Chapitre, et sa bibliothèque « à la vénérable esglise de Rouen », à condition que ses livres

« seroient enchaynez en la librairie d'icelle esglise ». Ce prêtre généreux voulait sans doute par ce testament faire oublier les trahisons des siens.

Ce volume très soigné, comme tous ceux qui sortent de l'imprimerie Cagniard, finit par l'Inventaire (1465) du mobilier de la prieure de Saint-Paul-lès-Rouen, Denise de Foville, lequel fournit quelques renseignements sur l'organisation de l'abbaye de Montivilliers, et par un glossaire des mots ou rares ou difficiles que l'on rencontre dans les textes publiés. M. J. Félix les a éclaircis par des exemples, des rapprochements empruntés à des siècles antérieurs et postérieurs, et l'on sent qu'il a pris grand plaisir à ce travail d'érudition. J'y relèverai seulement deux ou trois erreurs. *Colpé* (piez ad colpez, v. 1653 de la Chanson de Roland) signifie « fait en forme de coupe, » et n'a point de rapport avec *coppé* = coupé. *Molletz* n'a pas le sens de « moule », mais celui de « pincettes à feu ». Du reste le contexte le prouve clairement : « Deux andiers et ungs molletz. Ungs moletz et une palette de fer .» Aujourd'hui *molet* ne désigne plus que la pincette de l'orfèvre à tenir sa besogne. L'article « tippe » mot qui suivant M. J. Félix signifierait « chose de rien, de peu de valeur » est à retrancher. Il faut dans le passage cité lire « tripe » sorte d'étoffe de velours. A. DELBOULLE.

---

257. — **D. Fernando el Catolico y el descubrimiento de América**, por Eduardo Ibarra y RODRIGUEZ, catedrático de historia universal en la universidad de Zaragoza. Madrid. Fortanet, 1862. 203 p. in-16.

Ce petit volume n'est qu'une œuvre apologétique en faveur de Ferdinand le Catholique et des Aragonais. L'auteur n'a pas voulu laisser sans partage à la reine Isabelle et à la Castille l'honneur d'avoir compris et secondé les projets de Cristophe Colomb. M. Ibarra résume les faits saillants de la biographie du grand navigateur génois et s'efforce de démontrer que Ferdinand ne manifesta aucun parti-pris à l'encontre de ses idées, qu'il fut seulement, et comme il le devait être, prudent et circonspect, que des Aragonais soutinrent efficacement le parti de Colomb et que, finalement, ce fut peut-être bien le trésor d'Aragon qui, par l'intermédiaire de Santangel, avança les fonds nécessaires à l'entreprise. L'explication proposée de ce dernier fait (ch. VII) ne manque pas d'ingéniosité. La justification de Ferdinand, relativement à sa résistance à accéder aux capitulations de Santa-Fé, est moins heureuse, et le mettre hors de cause pour n'en avoir pu, soi-disant, exécuter toutes les clauses, c'est dire qu'il n'aurait pas dû les signer, si elles étaient véritablement si déraisonnables. Et puis qu'y avait-il de si choquant, quoi qu'en pense M. Ibarra, à ce que Colomb réclamât pour lui et ses descendants la charge d'amiral des Iles et Terres fermes à découvrir? La charge d'amiral de Castille n'était-elle pas, de fait, héréditaire depuis près d'un siècle déjà dans la famille des Enriquez?

H. LÉONARDON.

258. — Steffens (Georg). **Jean de Rotrou als Nachahmer Lope de Vegas.** Oppeln, Eugen Franck, 1891, in-8 de 104 p. [1]

La dernière critique à laquelle s'attende M. Steffens est probablement de n'avoir pas assez approfondi son sujet. N'a-t-il pas, en effet, plus exactement que personne, vérifié les assertions relatives aux emprunts faits par Rotrou au théâtre espagnol ? N'a-t-il pas donné une analyse détaillée des comédies de Lope de Vega qui ont inspiré le poète de Dreux ? N'a-t-il pas noté et apprécié, scène par scène, la fidélité ou l'indépendance de l'imitation ? C'est cependant à cet unique reproche, le plus imprévu de tous, que nous nous bornerons. Soit par lassitude, soit par vice de méthode, M. S. s'est arrêté trop tôt dans son travail. Il avait bien commencé. Cette confrontation minutieuse de l'auteur espagnol et de l'auteur français était nécessaire pour amener à un jugement précis auquel sans doute il est à part lui parvenu ; mais ce jugement, il ne devait pas le garder pour lui. Il aurait dû consacrer sa brochure à nous exposer, non pas mille remarques de détail, mais la conclusion qu'il en a tirée pour son propre compte. Sur la foi de son titre, le lecteur désire savoir, non pas si dans telle pièce Rotrou a écourté telle scène ou modifié tel rôle, mais dans quelle mesure il a su s'approprier les qualités de Lope. Certes ses conclusions n'auraient pas été neuves de tout point, puisqu'il aurait répété sous une autre forme le mot de Guizot qu'il cite (page 32) en l'approuvant : « Ce que Rotrou a emprunté, il a encore le mérite de l'avoir découvert, de l'avoir senti, de l'avoir rendu. » Mais les bons esprits le lui eussent pardonné, parce que, dans des questions depuis longtemps débattues, la nouveauté est souvent signe d'erreur ; puis, son étude d'ensemble, préparée par des analyses que personne n'avait encore faites d'aussi près, eût atteint un degré supérieur de vérité, et rien n'aurait été plus facile que d'en accroître l'agrément ou l'utilité par la comparaison avec la manière dont Corneille imite les Espagnols. Rassembler et critiquer des faits, c'est le commencement de la bonne méthode, ce n'est pas la bonne méthode tout entière. Malheureusement M. S. tient moins aux résultats qu'aux documents. Ainsi s'explique encore qu'il ait employé dix-huit pages (p. 11-29) à un examen érudit et judicieux des biographes de Rotrou pour conclure tout simplement qu'à moins de découvertes inattendues on ne pouvait rien ajouter à ce qu'on sait sur sa vie et son caractère. Ainsi s'explique également l'injuste sévérité avec laquelle il relève les erreurs de quelques critiques français qui ont pu, en effet, se méprendre sur l'origine de certaines pièces de Rotrou, mais qui ont fait l'essentiel en nous fixant sur le mérite absolu et relatif de son théâtre [2].

1. On se souvient que la *Revue Critique* a récemment rendu compte des travaux de M. Stiefel et de M. Vianey sur les emprunts de Rotrou à la littérature italienne.

2. En effet, ce n'est nullement un préjugé national qui égare M. Steffens : car il parle fort dignement des travaux de M. Léonce Person ; c'est seulement son habitude de ne tenir compte que de l'exactitude des faits.

Sa brochure n'en témoigne pas moins d'une science étendue et d'un goût fin : il a découvert soit des vers de Rotrou soit des mentions de son nom dans les plus rares des recueils, dans les plus oubliés des auteurs du XVII^e siècle ; il a réduit d'une manière fort vraisemblable le nombre des pièces perdues de Rotrou. Il démêle les deux pièces *(El poder vencido* et *Mirad a quien alabais)* qui ont fourni la matière de *L'Heureuse Constance* dont on savait seulement qu'elle était tirée de Lope ; il prouve que *Laure persécutée* est bien imitée du même auteur et non de Bermudez ; que, par contre, *La Belle Alphrède* et *Don Lope de Cardone* n'ont de commun que le titre avec les deux pièces de Lope dont on les croyait empruntés. Enfin, les Espagnolisants lui sauront gré des indications qu'il fournit sur des rapprochements qu'il n'a pu faire lui-même, faute de livres qu'on ne rencontre guère hors d'Espagne, celui de *l'Heureux Naufrage* avec *El Naufragio prodigioso* dont le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque Nationale de Madrid et celui de *Don Bernard de Cabrère* avec *La adversa fortuna de Don Bernardo de Cabrera*, comédie presque introuvable dont il n'est pas d'ailleurs sûr que Lope soit l'auteur. D'autre part, les observations qu'il présente sur les retouches apportées par Rotrou à l'auteur espagnol sont généralement judicieuses. Si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de composer sans retard l'étude d'ensemble qu'il a négligée. Le sujet lui appartient et il paraît très capable de le bien traiter.

Charles DEJOB.

---

259. — D. Ottocar WEBER. **Der Friede von Utrecht.** Verhandlungen zwischen England, Frankreich, dem Kaiser und den Generalstaaten. Gotha (Perthes), 1891. In-8, xv-485 p.

M. Weber a travaillé aux archives d'État à Vienne, au Record Office et au British Museum à Londres, aux archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris, aux archives des Pays Bas à La Haye, et des sources en grande partie inédites qu'il a consultées, il a tiré un récit très complet et très exact des négociations menées de 1710 à 1713 entre l'Angleterre, la France, les États Généraux et l'Empereur. Nous avons goûté surtout le premier chapitre, où M. W. raconte les relations secrètes du début, entre la France et l'Angleterre, et les derniers, où, adoptant le point de vue autrichien, il fait comprendre pourquoi l'Empereur refusa d'adhérer au traité : ces parties de l'ouvrage sont les plus claires et les plus neuves. Les chapitres du milieu (VII et 399) semblent un peu touffus, et ne se lisent pas sans une certaine fatigue, tous les incidents de la négociation y sont relatés avec une scrupuleuse minutie : peut-être M. W. aurait-il gagné à en élaguer quelques-uns, ou du moins à en abréger le récit. La masse documentaire est à peine équarrie. Dans un intéressant appendice, M. W. publie la correspondance d'Oxford avec Heinsius, les instructions françaises et impériales pour le Congrès d'Utrecht, le journal

de Hohendorf, et démontre l'inauthenticité des *Minutes de Ménager*. Bref, il a fait œuvre utile et consciencieuse : son livre est une importante contribution à l'histoire du traité d'Utrecht.

Pas moins, pas plus. La diplomatie de la Succession d'Espagne a été fort étudiée dans ces derniers temps : on connaît les travaux et les publications d'Arneth, Baudrillart, Carutti, Courcy, Droysen, Giraud, Legrelle, Masson, Mignet, Parri, Reynald, Vogüé; les principaux dépôts d'archives ont été dépouillés; la question a été étudiée sous toutes ses faces, du point de vue français et espagnol, anglais et hollandais, autrichien, savoisien et prussien : elle est aujourd'hui mûre pour la synthèse et l'on pouvait la traiter d'ensemble. M. W. ne l'a pas voulu : aux monographies de ses prédécesseurs il se contente d'ajouter une monographie nouvelle.

Travaillant principalement aux archives, il ne s'est même pas enquis de tout ce qui avait été écrit avant lui sur son sujet. On pourrait s'en douter, à voir la négligence avec laquelle il établit ses références. C'est ainsi qu'il semble ne pas connaître les deux dissertations de Giraud parues en 1847 (chez Plon. 1 vol. 8) et en 1870 (dans la *Revue des Deux Mondes*) sur le traité d'Utrecht. Ce sont, il est vrai, deux œuvres de circonstance, inspirées l'une par le mariage du duc de Montpensier avec l'infante Luisa Fernanda, l'autre par les événements de la guerre franco-allemande; mais M. W. aurait eu tout profit à les lire : la première est établie en partie d'après les *Actes et mémoires touchant la paix d'Utrecht* dont M. W. semble ignorer l'existence, et dans l'autre, Giraud, qui avait depuis obtenu accès aux Archives du Ministère des affaires étrangères, montre, beaucoup plus exactement que ne le fait M. W. (p. 304 à 306), les conséquences diplomatiques de la bataille de Denain. Et de ce point de détail, M. W. aurait pu tirer une leçon générale.

Car, au lieu de procéder comme les maîtres de l'histoire diplomatique, les Sybel ou les Sorel, et de placer les négociations dans leur milieu historique, il ne parle guère que des négociations elles-mêmes. Il les expose, il est vrai, dans le plus grand détail, mais il ne montre pas assez qu'elles sont surtout des résultantes. Pourtant, si jamais négociations ont subi le contre coup des événements de l'histoire générale, ce sont bien celles qui ont précédé la conclusion du traité d'Utrecht.

En résumé, M. W. a eu de son sujet une conception trop étroite. L'impression générale qui se dégage de la lecture de son livre est à la fois incomplète et inexacte. Dans sa préface, M. Weber dit fort justement que la Succession d'Espagne est d'une importance considérable dans l'histoire universelle, mais dans son livre, il ne le fait pas comprendre. Pour connaître le traité d'Utrecht, on devra désormais consulter son travail, mais en ne consultant que son travail, on ne connaîtra pas tout le traité d'Utrecht.

G-A. Pariset.

260.—A. OTT. **Traité d'économie sociale.** 2e édition, Paris, Fischbacher, 1892. 2 vol. in-12. 504 et 507 p.

261. — J. BOURDEAU. **Le socialisme allemand et le nihilisme russe.** Paris, Alcan, 1892. 318 p. in-18, 3 fr. 50.

262. — Th. FUNCK-BRENTANO. **La Politique.** Paris, Rousseau, 1893, 430 p. in-8, 7 fr. 50.

263. — Charles BENOIST. **L'État et l'Église.** Paris, Colin, 1892. 67 p. in-16, 1 fr.

264. — **Rivista internazionale di scienze sociali e discipline ausiliarie.** I, 1 (Gennaio 1893), Roma, l'abonnement 25 l. (pour la France).

265. — **Revue internationale de sociologie**, pp. René WORMS. I, 1 (janvier-février 1893), Paris, Girard et Brière, l'abonnement 10 fr.

266. — **Zeitschrift fuer Litteratur und Geschichte der Staatswissenschaften.** I, 1, Leipzig, Hirschfeld, l'abonnement 12 m.

I. — Il y a cinquante-cinq ans, M. Ott prenait à son compte et défendait publiquement les doctrines critiques et réformatrices de son maître Buchez. Il n'est pas surprenant qu'il soit resté fidèle à certaines illusions de sa jeunesse, mais il est remarquable que parmi l'aplatissement général des idées économiques il ait gardé intacte l'indépendance critique de son esprit. La partie positive de son livre manque peut-être de hardiesse; je suis persuadé que l'association serait peut-être un palliatif, non pas à coup sûr une solution; mais, à l'heure qu'il est, ces divergences importent peu. L'essentiel, c'est qu'il considère les principes fondamentaux de l'organisation économique actuelle comme des dogmes morts dont le sens est perdu, ou comme des expédients dont l'impuissance est prouvée; et cela est excellent. — Il y a dans cet ouvrage des longueurs et de la confusion; mais il dénote partout une étude attentive et une connaissance peu commune chez nous des doctrines et des faits sociaux, et il est écrit avec cette parfaite conscience que nous ont prouvée déjà les travaux philosophiques de M. Ott.

II. — Si M. Bourdeau avait sacrifié la seconde moitié de son titre et les quarantes dernières pages de son livre, où est imparfaitement esquissée l'histoire du mouvement révolutionnaire de Russie (lequel n'a rien de commun avec le socialisme), s'il avait sacrifié la première partie de son premier chapitre, qui raconte assez faiblement les origines philosophiques du socialisme allemand, et s'il avait sacrifié les études biographiques sur Karl Marx et Lassalle, qui ne contiennent rien que personne ne sache, il resterait environ cent cinquante pages, qui vulgarisent assez commodément l'histoire récente du parti socialiste d'Allemagne, et qui mettent à la portée du grand public français les résultats de l'enquête de Gœhre, et les *Soziale Briefe* de Leixner. Il y a peu d'erreurs choquantes [1].

1. *Le Capital* n'a pas été « publié en Allemagne à plus de vingt éditions » (p. 8) ; le premier volume a eu quatre éditions ; le second, une. — P. 11 « Fichte penchait déjà vers le socialisme » est au moins bizarre. — Chez Hegel, *vernünftig* ne signifie pas *raisonnable* (p. 14), mais *rationnel*, ce qui est autre chose. — P. 64 « Le socialisme se rapproche infiniment plus de la philosophie que de la science » ; c'est une assertion sans preuves, et que je crois inexacte. — P. 151, M. B. traduit ainsi une phrase de

III. — Il y a bien, dans le nouveau livre de M. Th. Funck-Brentano, quelques idées, ou mieux quelques germes d'idées intéressantes, sinon très-personnelles, mais on n'imagine pas ce qu'il y a de mérite à les y trouver, ni ce qu'il faut, pour les atteindre, enjamber d'aphorismes désarticulés, d'images apocalyptiques, de réflexions déconcertantes et de formules bizarres : — « De la morale sociale qu'observent les Etats à la morale individuelle qu'ils pratiquent, se tracent les *méridiens* qui fixent la *latitude* politique des peuples » (p. 8). « Ainsi, semblable à un serpent qui, s'étant mordu la queue, s'avalerait lui-même, la politique... s'absorbe et se dévore elle-même » (p. 15). « Et toute force, fût-celle de la pesanteur ou celle du chef d'une armée d'un million d'hommes s'épuise en raison directe de la quantité de force déployée » (p. 24). « Rome, parvenue à la domination du monde, ne connut plus d'autre source d'émotion que les tortures de ses vaincus et esclaves » (p. 31). « Quels changements l'homme n'a-il- point subis depuis l'habitant des cavernes de la Somme jusqu aux gardiens du musée du Louvre ? » (p. 35) « L'animal fait homme est plus que le principe de son impuissance, il est la source de toutes ses dégradations » (ibid). «...... Des institutions trop étroites sont étendues de la même manière que la caverne devient palais et le silex statue » (p. 36). « Toute opposition qui parvient au pouvoir se transforme aussitôt en parti de gouvernement, et le parti gouvernemental qui a été au pouvoir, ayant perdu son rôle et son action, devient un parti d'opposition » (p. 56). « Physiciens qui voulez isoler le centre de gravité d'un corps : on ne l'isole qu'en réduisant en poussière le corps lui-même ». (p. 360), etc, etc. — Quelques idées critiques, assez vives et justes, sont semées au hasard parmi cette incomparable confusion : telles sont la critique du préjugé traditionnel de la séparation des pouvoirs (p, 62 sqq.), celle du préjugé des libertés provinciales et de la décentralisation (p. 81 sq.), de l'économie politique, « science fossile » (p. 118 sq., 168....), des *trade unions* (p. 124), des chemins de fer propriété privée (p. 154), des emprunts par l'intermédiaire de la haute banque (p. 183), etc. — La contre-partie positive, c'est la politique dite bourgeoise, la politique des classes moyennes, du petit commerce et de la petite industrie, de l'intolérance patriotique, de la dette réduite, etc. (p. 138 sqq., 142, 150, 152.....). Vieille chanson !

IV. — L'opuscule de M. Charles Benoist est, dit-on, un manifeste de la jeunesse (?) libérale (?). Ce qu'il manifeste surtout, c'est, chez son auteur, une remarquable banalité d'esprit qui s'énonce en un langage insupportablement ambitieux et affecté. Ce serait perdre son temps que de relever tout ce que son exposé historique des rapports entre l'État et

---

Liebknecht : « Nous avons horreur de toute moquerie de la religion : celui qui est pris dans ces préjugés peut être éclairé, mais non moqué », Mieux vaudrait une traduction moins exacte, mais intelligible. — P. 99 « La papauté serait même susceptible de devenir, pour le socialisme révolutionnaire, un concurrent dangereux... »; c'est une phrase à la mode; je ne pense pas que pour qui que ce soit elle ait l'ombre d'un sens.

l'Église contient de confusions et de fautes contre la plus élémentaire critique ; d'autant que ce qu'il importe le plus à M. Benoist de nous faire savoir, c'est que M. Benoist considère l'État et l'Église comme deux organes solidaires, inséparables, également nécessaires, et souhaite ardemment de les voir vivre dans un rapport « de bienveillance et de tolérance mutuelles. » Nous nous le tenons pour dit.

V-VI-VII. — Il faut bien croire que le besoin d'une revue internationale de sociologie s'est fait impérieusement sentir, puisque voici qu'il en paraît trois en même temps [1]. La première, l'italienne, a au moins un mérite, à défaut d'autres : c'est qu'elle ne cache pas son drapeau. Elle est l'organe de l'*Unione cattolica per gli studi sociali in Italia ;* elle débute par une invocation à l'*aiuto divino* et à la bénédiction pontificale ; elle est honorée d'un bref de Léon XIII qui l'exhorte à être « Vindex sanae doctrinae quae ex Catholicae veritatis fonte dimanans in hoc influit disciplinarum genus » ; elle promet formellement d'agir *con purezza d'intendimenti ;* et elle s'essaie à sa tâche en attaquant bravement l'athéisme, l'hérésie, et le mariage civil, source du divorce qui est la plaie de notre temps. Voilà qui s'annonce bien. — La seconde, la française, a un programme scientifique, mais vague, que la dissertation préliminaire de M. Worms ne définit pas avec toute la clarté désirable. « Publication ouverte » est fort bien, mais si, comme peuvent le faire penser le sommaire de ce premier fascicule et quelques uns des titres d'articles annoncés comme prochains, elle s'ouvre toute grande à la politique, à l'anthropologie et aux détails plus ou moins curieux de l'histoire économique, il est à craindre qu'elle ne perde de vue son objet propre, — à supposer d'ailleurs que la sociologie soit réellement une science, et non pas simplement une méthode. L'important à l'heure présente est de donner à la sociologie une conscience très précise de sa réalité et de ses limites ; trop de largeur, ou pour mieux dire, trop de vague ne peut qu'ajouter encore à la confusion, mieux vaudrait trop de rigueur. — La troisième, l'allemande, a un objet parfaitement défini : c'est la bibliographie et l'histoire des sciences politiques. Si elle tient ses promesses, elle sera certainement utile.

Lucien HERR.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 23 avril 1893.*

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit de cette ville, le 18 avril, que les travaux de déblaiement accomplis au Palatin ont mis à jour, dans le stade, les plinthes et amorces des colonnes ou piliers qui en limitaient l'enceinte du côté de la villa Mills. On aplanit les terrains de l'autre côté, en ouvrant un chemin qui

---

1 On en annonce une quatrième comme devant paraître prochainement à Fribourg en Brisgau, chez Mohr, sous le titre : *Zeitschrift für Social-und Wirthschaftsgeschichte.*

conduira vers la loge de l'empereur et les constructions de Septime Sévère. On paraît n'avoir trouvé au cours de ces travaux qu'une statue de femme assise, sans tête et sans mains, et une tête de femme très mutilée, qui a cependant pris place tout de suite dans le musée des Thermes de Dioclétien comme un morceau de valeur. Peut-être une fouile en présence des souverains, dans quelques jours, sera-t-elle plus heureuse. — Au mont Capitolin, les travaux pour le monument de Victor-Emmanuel ont mis à jour des fragments de statues; il semble qu'on puisse reconstituer une Vénus et une Diane. Une marque de brique trouvée au même lieu porte le nom de C. Fulvius Plautianus, préfet du prétoire, consul pour la seconde fois avec Géta en 203. — M. Mahaffy, de Dublin, a montré à l'Académie des Lincei les épreuves et les planches de son second volume sur les papyrus grecs du Fayoum, qui va paraître. On sait que les cercueils de momies découverts il y a quelques années par M. Flinders Petrie, construits avec des papyrus collés ensemble au lieu de bois, ont offert, sur chacune de ces feuilles soigneusement détachées, des écrits en démotique et en grec. Les manuscrits grecs remontent au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. On y trouve des fragments des poètes grecs, de Platon, des parties considérables d'un registre officiel de testaments, des informations sur l'administration locale, sur la colonisation militaire des Ptolémées, des correspondances privées, des comptes, des prix de denrées, etc. — M. Graillot, membre de l'École française de Rome, très utilement assisté par M. Gsell, ancien membre de l'École, commence une exploration archéologique de la contrée au nord d'Aïn-Zana (Algérie).

M. Philippe Berger termine sa communication sur les tatouages tunisiens recueillis par M. le Dr Vercontre. M. Vercontre, suivant en cela M. le Dr Bertholon, a reconnu, dans le motif le plus fréquent des tatouages des bras et des jambes des indigènes tunisiens, une ancienne figure divine dont le sens se serait perdu et dont le type serait reproduit traditionnellement par les artistes indigènes. Cette figure, selon lui, serait l'image cônique de la déesse Tanit, si fréquente sur les monuments puniques. M. Berger met sous les yeux de ses confrères un certain nombre de ces tatouages et en étudie les altérations; il montre la figure primitive, tantôt se réduisant jusqu'à n'être plus qu'une fleur de lys ou une croix, tantôt au contraire se développant en ornement de plus en plus capricieux. Déjà, dans l'antiquité, l'image de Tanit avait été l'objet de modifications analogues, qui peuvent jusqu'à un certain point expliquer les altérations qu'elle aurait subies sur les bras et les jambes des Tunisiens.

M. Berger prend ensuite occasion de la dernière communication de M. Delisle, sur l'éléphant de Henri IV, pour citer un autre fait, plus ancien, qui témoigne également de la curiosité des hommes pour les collections zoologiques. Il résulte d'un passage de saint Augustin que l'on conservait de son temps, à Carthage, un squelette de baleine ou de quelque autre grand animal marin, monté et exposé à la vue du public : « Venter quem costae illae muniebant, quae Carthagine in publico fixae populo notae sunt, quot homines in spatio suo capere posset, quis non conjiciat? » M. Berger rappelle aussi les trois gorilles femelles qu'Hannon, dans son Périple, dit avoir prises vivantes et dont il rapporta les peaux à Carthage.

M. le comte de Lasteyrie termine la seconde lecture de son mémoire sur l'origine des basiliques chrétiennes. Puis il communique une note de M. L. Lex, archiviste de Saône-et-Loire, sur une mosaïque romaine découverte à Flacé-lez-Mâcon, au pied de la Grisière, montagne qui domine la vallée de la Saône. Cette mosaïque présente un médaillon carré renfermant un gladiateur, haut de o m. 60, dans l'attitude du combat. A côté de lui est un outil, sans doute le *sarculum*, haut de o m. 50, et entre ses jambes quelque chose de forme vague et de couleur indécise, peut-être le nuage de sable, *haphe*, dont parle Sénèque (lettre 57). Le gladiateur a la tête enfermée dans un casque grillé. Le bras droit, qui tient l'épée et n'est pas couvert par le bouclier, est protégé par un brassard; la jambe gauche est munie d'un jambard. L'ensemble de la mosaïque est dans un bon état de conservation; les dimensions totales sont de 5 m. 50 sur 8. M. de Lasteyrie fait ressortir l'importance de cette trouvaille et l'intérêt des détails communiqués par M. Lex.

M. Clermont-Ganneau commence une communication sur les inscriptions de Gaza et sur la détermination du calendrier et de l'ère de cette ville.

Ouvrages présentés : — par le Secrétaire perpétuel, de la part du P. Louail, procureur des missions d'Afrique : [Toulotte], *Géographie de l'Afrique chrétienne*, I, *Proconsulaire* ; — par M. de Boislisle : Tamizey de Larroque, *Deux Livres de raison de l'Agenais, suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits* ; — par M. Oppert : Schrader (Eberhard), *Keilinschriftliche Bibliothek*, III, 1.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 8 mai — 1893



267.—W. M. Flinders Petrie. **Medum, with Chapters by F. L. Griffith**, Dr A. Wiedemann, Dr W. J. Russell and W. E. Crum. in-4 Londres, David Nutt, 1892, 52 p. et 26 planches, dont une partie en couleur.

Tous les voyageurs qui ont remonté le Nil ont conservé présent le souvenir de la plus méridionale des pyramides qu'on aperçoit de la rivière. Elle les poursuit pendant de longues heures, paraissant et disparaissant derrière les berges, derrière les monticules que les villages couronnent, derrière les bouquets de palmiers épars dans la campagne. Elle n'a guère de la pyramide que la forme générale et se compose de plusieurs massifs de maçonnerie placés en retrait l'un sur l'autre, aux faces légèrement inclinées : on dirait une collection de *mastabas* de plus en plus petits entassés l'un sur l'autre, dont le plus large se perd dans un monceau de décombres, tandis que le plus élevé est à moitié démoli. Cette pyramide de Meydoum a été attaquée à plusieurs reprises, par les Français de Bonaparte, par Rifaud, par Lepsius, par Mariette. L'entrée en fut découverte en 1882 au milieu de la face nord, à 16 mètres environ au-dessus du sol, le couloir déblayé : quand je pénétrai dans la chambre je n'y trouvai plus que l'appareil de poutres et les cordes au moyen desquelles les voleurs antiques avaient déménagé le sarcophage et le mobilier funéraire. Les travaux, interrompus faute d'argent, ont été repris en 1891 dans le tas de décombres qui cache le pied de la pyramide et dans la nécropole par M. Petrie, vers le temps même qu'il finissait les fouilles d'Illahoun. Le nouveau volume qu'il nous donne, après un an seulement d'attente, nous rend compte du labeur et des résultats obtenus.

Les chambres, découvertes en 1882, examinées avec soin, n'ont fourni rien de nouveau : M. Petrie en a relevé les dimensions avec la minutie qui le caractérise, et a rapproché très justement la superposition d'encorbellements qui ferme le caveau par en haut, des dispositions analogues qu'on rencontre dans le couloir ascendant de la Grande Pyramide à

Gizèh [1]. Désappointé de ce côté, ses efforts ont été couronnés de succès dans une direction différente. En mettant à nu la face orientale, afin de mesurer exactement les dimensions que la pyramide pouvait avoir au ras du sol, il tomba sur la chapelle funéraire du roi, qui était ensevelie depuis des siècles sous un amas de décombres. Elle est bâtie juste au milieu de la face, et se relie à la maçonnerie par deux petits murs de même hauteur que le reste de l'édifice. C'est un massif rectangulaire dont les murs présentent une pente presque insensible et se rattachent par une courbe légère aux dalles qui forment le toit. Il est construit en calcaire assez fin et se compose de trois parties. La porte d'entrée, pratiquée vers l'angle S. E., donne sur un couloir étroit qui court parallèle à la façade et aboutit vers l'angle N. O. à une seconde porte, ouverte sur une chambre plus large que longue : c'est la disposition ordinaire des entrées de forteresses, de palais, de résidences royales, et on l'a adoptée pour rendre l'accès du logis plus difficile. La chambre communique par une porte taillée dans le milieu de la paroi du fond avec une petite cour réservée entre le prolongement des murs et le parement de la pyramide. Juste devant la baie, une grande table d'offrandes était posée sur le sol, flanquée de deux hautes stèles arrondies au sommet, sans tableaux ni inscriptions. A quelque distance vers l'Est, M. P. déblaya une portion du mur élevé autour de la pyramide, et la porte par laquelle on pénétrait dans l'enceinte, enfin l'extrémité de la chaussée qui montait de la plaine à la porte, et par laquelle la momie fut amenée à sa demeure éternelle le jour de l'enterrement. L'ensemble de l'édifice ne manque pas d'une certaine grandeur : les parois et les stèles n'ont jamais été décorées. Le culte du roi défunt y attirait chaque année les prêtres, puis à partir de la XVIII[e] dynastie au moins, les scribes de passage en cet endroit, véritables ancêtres de nos touristes, vinrent visiter la chapelle. Ils ne s'y glissaient pas sans peine, car elle était à moitié remplie déjà par le sable. Ils devaient l'examiner à la lueur des torches : le linteau de la porte qui mène à la cour en est tout enfumé, et le bout noirci des faisceaux de papyrus dont ils s'étaient servis pour s'éclairer jonchaient encore le sol de la chambre quand M. P. y pénétra après plus de trente siècles. Avant de se retirer, certains d'entre eux traçaient leur nom à la pointe ou à l'encre sur la muraille, et parfois jugeaient à propos d'exprimer en termes pompeux leur admiration pour le monument qu'ils venaient de voir.

Tous sont unanimes à l'appeler le temple ou le tombeau du Pharaon Snofroui. Celle que M. P. pense être la plus ancienne et qu'il place à la VI[e] dynastie (elle pourrait tout aussi bien, d'après la forme des traits, appartenir à la XVIII[e], si l'aspect des incrustations salines dont elle est revêtue n'indiquait point qu'il faut la faire remonter plus haut), déclare

---

1. Petrie, *Medum*, p. 11.

qu'ici « sont les grâces du nom du roi Snofroui vivant à toujours et à « jamais », avec un jeu de mots sur *Nofriou, les grâces* et le nom *Snofroui* que M. Griffith a relevé justement [1]. Les inscriptions, qui appartiennent incontestablement à la XVIII[e] dynastie, répètent la même affirmation de façon plus ou moins prolixe. Un scribe qui passait par là en l'an XLI de Toutmosis III, le 22 de Mésou, « Akhopirkerî-Sonbou, « fils du scribe, lecteur du roi Akhopirkerî-Thoutmosis I[er], Amenmosou, « vint pour voir la belle chapelle de l'Horus Snofroui; il la trouva à « l'intérieur comme le ciel quand Râ s'y lève et il dit : « Le ciel se décharge « de myrrhe, il se résout en encens sur le front de la chapelle de l'Horus « Snofroui. » Il dit : « O vous tous scribes, lecteurs, prêtres, qui passez « devant ce monument et qui lirez cette formule, si vous aimez la vie et « que vous vouliez avoir les louanges des dieux de vos villes, transmettre « vos charges à vos enfants, puis être enterrés dans la nécropole de Phtah-« Rîs-ânbouf, après la vieillesse et un long demeurer sur terre, dites : « Proscynème à Rîsiri, maître de Mendès, dieu grand maître d'Abydos, « à Râ-Harmakhis, à Toumou, maître d'Héliopolis, à Amonrâ, roi des « dieux, à Anubis, chef de la Salle du dieu, maître de l'Oasis funèbre, « seigneur de l'Occident, pour qu'ils donnent des milliers » de toutes les offrandes imaginables, « au double de l'Horus Snofroui, le juste de voix « auprès de son père Osiris, le dieu grand maître du cimetière, [et au double « de la reine] Mirisônkhi [2]. » Un autre graffito de l'an XXVI de Toutmosis III [3], deux de l'an XXX d'Amenhotpou III confirment le témoignage de l'inscription dont je viens de donner la traduction abrégée : l'un des textes d'Amenhotpou III dit, d'une manière plus précise encore, que « le scribe Maî vint voir la pyramide très grande *(mirit â-oirit)* du fils « du soleil *(Râ-si)* Snofroui [4] ». Il reste donc bien évident que, pour les Égyptiens de la seconde époque thébaine, et peut-être pour ceux de la première, la pyramide de Mêïdoum représentait le tombeau du Pharaon Snofroui de la III[e] dynastie, et de sa femme la reine Mirisônkhi; mais cette tradition reposait-elle sur quelque fondement historique? M. Griffith rapproche très justement les graffiti de nos scribes des inscriptions que d'autres scribes de la même époque ont traçés sur les murs de la tombe de Khnoumhotpou à Bessi-Hassan. Or ces scribes se sont laissé tromper, comme je l'ai indiqué il y a longtemps [5], par le cartouche de Khoufouï que renfermait le nom Monâit-Khoufouï de la ville où régnaient les princes de Béni-Hassan; ils ont cru que le tombeau de Khnoumhotpou était la chapelle funéraire, le tombeau du roi Khéops.

1. Petrie, *Medum*, p. 40 et pl. XXXII, 1.
2. Petrie, *Medum*, pl. XXXIII et p. 40.
3. *Id.*, pl. XXXIV, n° VIII et p. 41.
4. *Id.*, pl. XXXVI, n[os] XVII-XVIII et p. 41.
5. Maspero, *les Peintures des tombeaux égyptiens et la Mosaïque de Palestine*, p. 49, note 1.

Si l'on se rappelle que le seul nom royal écrit sur les murs des mastabas de Méïdoum est celui de Snofrouî, on est tenté de croire que les visiteurs commettaient ici une erreur analogue, et qu'ils attribuaient à Snofrouî le tombeau d'un souverain dont ils ne connaissaient plus le nom. On sait que Snofrouî avait deux pyramides, dont l'une était probablement à Dahshour, un peu au Sud de Saqqarah. Les graffiti découverts par M. Petrie, tout en apportant un témoignage nouveau aux historiens qui voient dans le monument de Méïdoum une construction de Snofrouî, ne tranchent donc pas la question d'une manière aussi certaine que je l'avais imaginé au premier abord.

La structure de la pyramide n'était pas complètement connue : M. P. l'a étudiée avec sa conscience accoutumée. Il a montré qu'elle fut bâtie par accroissements successifs, comme la pyramide à degrés de Saqqarah et la pyramide de Lisht. Elle consistait primitivement en un grand mastaba rectangulaire, haut de huit à dix mètres environ, et qui mesurait de trente à trente-cinq mètres de côté ; le couloir s'ouvrait vers le nord au niveau du sol et menait dans la chambre funéraire que nous connaissons aujourd'hui. Le noyau terminé et les murs extérieurs dressés, les architectes lui donnèrent une nouvelle enveloppe de pierre qui l'élargit et l'exhaussa, puis une autre et une autre jusqu'à ce que le nombre en fût porté à sept ; elle se composait alors de masses superposées en retrait l'une sur l'autre, comme la pyramide à degrés, mais un revêtement uni jeté sur le tout lui donna extérieurement l'aspect des pyramides ordinaires. Elle représentait donc, comme M. P. le fait observer, un type de transition entre le mastaba et la pyramide classique [1]. Le revêtement fut détruit en très grande partie d'assez bonne heure, probablement sous le règne de Ramsès II. Au moyen âge, les témoignages des voyageurs nous la présentent comme ayant encore cinq gradins : les deux derniers ont disparu au cours des derniers siècles, et le noyau seul a subsisté, laissant ce massif en forme de tour qui attire si fortement l'attention des voyageurs. Dès la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, la chapelle était cachée sous les décombres et servait de tombeau : M. P. découvrit sous le sable qui encombrait le passage une momie de cette époque, équipée de verroterie, de deux pointes de flèches en bronze, et d'une provision de grenades et de noix. La démolition du revêtement sous Ramsès II augmenta dans une forte proportion l'amas de débris qui recouvrait le petit édifice ; la couche en devint rapidement si épaisse que des cadavres de la XXII<sup>e</sup> dynastie s'y rencontrent à six, huit et même dix mètres au-dessus du toit [2]. Tant de mauvais traitements et de remaniements rendent assez difficile la tâche de l'archéologue qui prétend donner la date précise des objets retrouvés au cours du déblaiement. M. P. attribue à la IV<sup>e</sup> dynastie quatre éperviers en pierre

1. Petrie, *Medum*, p. 5.
2. Petrie, *Medum*, p. 9.

et un épervier en terre cuite recouverte d'émail bleu qu'il a ramassés dans le sable du passage : la chose est possible, bien que le petit oiseau bleu rappelle singulièrement l'épervier bleu de Gizèh qui porte le nom du Pharaon Ahmosis. La petite base de statuette paraît appartenir à la XVIIIe dynastie[1] : la dédicace à Ouazit, dame d'Ashîrou, à Khnoumou, maître de Saou, et aux dieux qui sont dans Didit-Snofroui, en l'honneur de la dame Snofroui-Khonti, nous apprend, comme M. Griffith l'a remarqué, que la localité de Didit-Snofroui, mentionnée dans un des contes du Papyrus Westcar, n'était pas une localité fictive[2]. Le nom du Sheikh Daoud qui est appliqué à une butte surmontée d'un tombeau de saint située entre el-Ouastah et Zaouïet el Masloub, ne serait-il pas un reste du nom antique Didit, Doudi? Ce ne serait pas, tant s'en faut, un fait unique dans l'onomastique égyptienne. Je crois avoir montré que les noms de domaines égyptiens mentionnés dans les tombeaux ont eu la vie aussi longue pour le moins que chez nous les noms de domaines Gallo-romains et Gallo-francs[3] : beaucoup entre eux sont demeurés attachés au sol et subsistent encore aujourd'hui sous des déguisements divers. Je n'en veux d'autre exemple que ce nom de Mitounou, ou plutôt Mitouonou, où l'on a voulu reconnaître, bien à tort comme l'indique M. Griffith, une forme primitive du nom de Méîtoumou, Meidoum[4] : je le retrouve au village actuel de Mattaniah, à quelques lieues au nord de Meidoum, sur le Nil, dans le voisinage des pyramides de Lisht.

La pyramide de Meïdoum est comme le point de ralliement de plusieurs nécropoles d'époque assez différente : M. P. les a explorées l'une après l'autre. Le groupe le plus ancien et le plus important est formé d'une demi-douzaine de mastabas de grande dimension dont la plupart avaient été fouillés par Mariette ou par moi[5]. Le Mastaba n° 17 a fourni à M. P. des renseignements fort curieux, mais trop techniques pour être exposés ici, sur la façon dont les maçons égyptiens délimitaient le périmètre des tombes et réglaient la pente des murs extérieurs. Quand je l'ouvris en 1882, je n'y trouvai qu'un long couloir orienté à peu près du Nord au Sud : vers le milieu de la paroi Ouest une niche profonde attendait une stèle qui ne vint jamais. On n'y voyait ni peinture, ni bas-reliefs, mais une partie de la décoration avait été ébauchée à la pointe, égratignée serait un mot plus exact, et je distinguai nettement sur la paroi Est l'esquisse fugitive de plusieurs bateaux et de diverses scènes d'agriculture : malgré des recherches assez minutieuses, je ne

---

1. Petrie *Medum*, pl. XXIX, 6, 9 et p. 40.
2. *Id.*, pl. XXIX, 1-5 et p. 9; cfr. pour l'épervier de Gizéh, Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 122, n° 2958 et Mariette, *Monuments divers*, pl. 52 *d*.
3. *Medum*, p. 38; cfr. Maspero, *sur le sens des mots Nouit et Hait* dans les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique, t. XII, p. 243-267.
4. Petrie, *Medum*, p. 39.
5. Mariette, *les Mastabas*, p. 468-487.

pus relever ni un nom, ni un hiéroglyphe. Le mastaba avait été refermé en partie, mais la présence de tant de calcaire était une tentation trop forte pour les fellahs du voisinage, et M. P. nous apprend qu'ils ont exploité le monument comme une carrière. Le mastaba de Râhotpou et de la dame Nofrit, qui fournit à Mariette les admirables statues conservées au Musée de Gizèh [1] a, beaucoup souffert également des fellahs; celui de Rânofir contenait encore la momie du premier occupant. Elle est préparée de façon assez singulière. Le cadavre, fort réduit par le bain de natron avait été roulé dans une pièce de lin assez fin, puis recouvert d'une couche épaisse de résine que les embaumeurs avaient modelée habilement de façon à reproduire les formes pleines du vivant : l'effigie ainsi restaurée avait été enveloppée d'une ou de deux épaisseurs d'une gaze fine, puis les yeux et la bouche peinte sur le linceul en couleur verte. Le tout posait à même sur le sol, sans cercueil ni sarcophage, et les viscères étaient disséminées à terre dans une niche, grossièrement empaquetés dans des morceaux d'étoffe [2]. Le petit mastaba nº 8 contenait encore une partie de son mobilier, vases d'albâtre, pots en terre, aiguilles en cuivre, éclats de silex destinés sans doute à servir d'armes et d'outils au mort [3]. Le cimetière du Sud ne comprend que des tombes fort petites, munies pour la plupart de deux puits, l'un qui conduisait à la chambre funéraire, l'autre moins important dans lequel on déposait les offrandes destinées à la nourriture du double : on mettait les provisions dans des bols en poterie qu'on enveloppait d'étoffe, pour empêcher que rien tombât et se perdît. Les cadavres qu'on y trouva ne présentaient pas l'aspect des momies ordinaires. Celles-ci sont raides et droites, étendues sur le dos : douze des corps de Meïdoum sur treize étaient couchées sur le côté gauche, la tête au nord, la face tournée vers l'Est, le bras gauche allongé sous le corps, le bras droit porté en avant, les cuisses formant un angle droit avec le buste et les jambes ramenées sous les cuisses. M. P. cite quelques cas analogues à Gizèh, et constate qu'ils appartiennent tous à des époques très anciennes. Il pense que les individus enterrés de la sorte appartenaient à la race indigène la plus ancienne, tandis que les momies allongées représentent une race conquérante, celle-là même à qui l'Égypte doit sa grandeur. Peut-être a-t-il raison : mais nous connaissons si peu les variétés innombrables d'usage local qui ont pu exister sous l'ancien Empire, que nous devons être fort prudents avant d'admettre une interprétation aussi générale que l'est celle de M. Petrie, et de reconstruire une histoire avec un ou deux faits isolés jusqu'à présent. L'hypothèse est des plus vraisemblables, mais on doit la considérer pour le moment comme une hypothèse et rien de plus. Plusieurs des individus dont le squelette a été retrouvé

---

1. Mariette, *Monuments divers*, pl. 20.
2. Petrie, *Medum*, p. 17-18.
3. *Id.*, p. 18-19.

avaient été mutilés pendant la vie : l'un avait perdu la jambe gauche, l'autre la main gauche [1]. On voit quels résultats curieux M. P. a obtenus en appliquant aux fouilles d'Égypte les procédés minutieux employés par les savants qui s'occupent des recherches préhistoriques.

Les tableaux des mastabas ont été reproduits au trait et en couleur avec beaucoup de soin. M. P. a dessiné les hiéroglyphes de grande taille afin qu'on puisse en discerner aisément le détail. Il attache grande importance à l'étude des formes que prennent les signes, et il a consacré un chapitre entier à montrer les renseignements qu'on en doit tirer pour la restitution et l'intelligence de la civilisation égyptienne la plus ancienne . J'ai tiré bon parti du même genre de recherches depuis une douzaine d'années et j'ai réussi à élucider de la sorte la valeur réelle de certains mots que l'on comprenait mal, comme, par exemple, le terme *Hâit*, dont le sens réel est *château*, ou l'usage, aux très anciennes époques, d'armes fort primitives telles que le casse-tête formé d'un os de mouton ou de bœuf. L'écriture hiéroglyphique a conservé, en effet, la figure et l'emploi des principaux objets connus au temps où elle a été inventée, et nous permet par conséquent de remonter plus haut dans l'histoire du passé qu'on ne peut le faire avec les seuls monuments. Beaucoup des explications de M. P. sont fort ingénieuses, celle par exemple qu'il donne du signe *Did*, *Dad*, qui serait une enfilade de quatre colonnes, représentée selon la convention égyptienne, d'après laquelle les objets ou parties d'objets situées l'une derrière l'autre sont figurées l'une au-dessus de l'autre. Le *Dad* régulier est un ensemble de quatre colonnes et non un autel à quatre tablettes : il s'est confondu, je crois, avec le tronc ébranché qui servait de fétiche à Mendès, et a servi à exprimer une forme d'Osiris, mais son sens original me paraît être dérivé d'une notion de cosmographie primitive. Le mot *dadou, didou*, signifie *stable, durable*, en égyptien, et la stabilité du ciel, le terme usuel de comparaison qu'on choisissait d'ordinaire pour indiquer la stabilité ou l'immutabilité d'un objet, était assurée par quatre étais fourchus, par quatre colonnes dressées aux quatre points cardinaux : le signe *didou* nous montre le terme *stable, stabilité*, rendu par les quatre étais du monde vus en perspective, les chapiteaux s'étageant l'un au-dessus de l'autre. Sur un ou deux points, je me permettrai de différer légèrement de M. Petrie, ainsi sur le signe qui marque le prétendu titre de chancelier : c'est bien un fil de perles, mais l'objet qui le termine n'est pas comme le pense M. P. un cylindre, servant de sceau ou de cachet. J'ai eu l'occasion de trouver intacts, sur des momies de la XII$^e$ et de la XVIII$^e$ dynastie, plusieurs colliers de ce genre, et l'objet qui les terminait était toujours une de ces plaques minces rectangulaires,

---

1. *Id.*, p. 19-20.

2. Petrie, *Medum*, p. 29-34. Ce chapitre avait déjà été lu au Congrès des Orientalistes de 1891, et publié dans l'*Asiatic Quarterly Review*.

percées de trous dans le sens de la longueur, dont il y a tant de modèles dans les musées, et qui servaient, entre autres usages, de fermoirs pour les colliers. Le fil ou les fils sur lesquels les perles sont enfilées passent soit par le même trou, soit chacun par un trou différent, et sont maintenus à l'extrémité libre par une perle nouée qui paraît nettement sous la plaque dans le dessein du signe. J'ajouterai en passant que la lecture *nit*, proposée par M. Lepage-Renouf, me paraît être justifiée par les variantes : le nom de cette sorte de collier se rattacherait alors à la racine *nout*, filer, et devrait se traduire littéralement par *fil*, un *fil de perles* en verre, en pierre, en terre cuite, en métal, en bois doré ou peint. Quant au sens du mot *nit-ti*, il est littéralement, *l'homme au collier*, ou au féminin *nittit, la femme au collier*, et il désigne l'homme ou la femme qui portent le collier d'un roi, d'un prince, d'un baron féodal, ou d'un dieu, et se reconnaissent par là son esclave ou sa chose. Les hautes fonctions remplies par ces hommes au collier ne prouvent rien contre ce sens : on sait que l'esclavage n'empêcha jamais en Orient un homme ou une femme d'arriver aux charges les plus élevées de l'État, ni même d'être souverains. D'ailleurs le nom de *nit-ti*, *nit-tit*, a pu devenir, après un certain temps, un simple titre de cour, qui n'impliquait pas nécessairement la condition servile de celui qui le portait. Je ne puis développer ici cette idée : je me bornerai à ajouter que *les hommes au collier* des dieux étaient peut-être, dans bien des cas, des esclaves ou des serfs à qui l'on donnait le dieu pour maître, afin de les affranchir et de garantir leur liberté nouvelle contre toute tentative humaine.

Comme d'habitude, M. P. a joint à son mémoire des notes qu'il avait demandées sur des points spéciaux à l'obligeance des savants compétents. M. Wiedemann a analysé la composition des variétés connues du *kohl* égyptien. Contrairement à l'opinion reçue, ils ne contiennent que rarement un peu d'antimoine, ils se composent le plus souvent de galène (sulphide de plomb), d'oxyde de cuivre, ou d'ocre brunâtre à base de fer. M. Russell a déterminé la nature des couleurs égyptiennes recueillies par M. P. dans ses fouilles du Fayoum et du Méïdoum. M. Crum a donné un aperçu rapide des documents coptes recueillis au Fayoum également : j'aurai bientôt occasion de parler ici même du volume qu'il leur a consacré. On sait que M. P. vient d'être nommé titulaire de la chaire d'égyptologie que M^lle^ Edwards a fondée par testament à l'Université de Londres. Il y a donc quelque chance que *Medum* arrête pour un temps la série commencée, il y a dix ans bientôt, avec Tanis et Naucratis : M. Petrie, retenu en Angleterre par ses fonctions nouvelles, ne pourra plus visiter l'Égypte en temps utile pour les recherches archéologiques. Je compte bien pour ma part que cette retraite ne se prolongera que le temps nécessaire à remettre une santé fortement ébranlée par de longues fatigues : on trouvera toujours aisément un professeur pour enseigner aux étudiants de Londres les rudiments de la

grammaire hiéroglyphique. On aura plus de peine à retrouver un homme qui sache interroger les ruines avec autant de sagacité que M. Petrie en a montré, et leur faire rendre aussi complètement ce qu'elles ont gardé de précieux pour la science.

G. MASPERO.

---

268. — **Von der Welt zum Himmelreich**, oder die johannische Darstellung des Werkes Jesu Christi synoptisch geprüft und ergænzt, von H. KŒHLER. Halle, Niemeyer, 1892. In-8, XXVIII-335 p.

Il faut, nous dit l'auteur, un certain courage pour maintenir aujourd'hui l'opinion vieillie qui attribue à l'auteur du quatrième Évangile l'intention d'écrire une histoire réelle, et pour croire qu'il était, comme disciple du Christ, en mesure d'atteindre son but. M. Köhler a ce courage. Un livre si profondément pénétré de l'esprit de vérité ne saurait être l'œuvre d'un faussaire. A ceux qui ne trouvent pas cette raison assez convaincante et qui reconnaissent au quatrième Évangile une valeur religieuse indépendante de son autorité historique, M. K. observe que sa foi n'est pas si conciliante et qu'il n'accepterait pas cet Évangile s'il le croyait inventé de toutes pièces. Discussion théologique où l'on oppose deux théories absolues. La vérité se trouve peut-être entre les deux.

Une concession s'impose pourtant à la critique la plus conservatrice. « Le quatrième Évangile représente les souvenirs apostoliques sous un point de vue idéal et reproduit les discours de Jésus avec les commentaires et les explications de Jean ». Rien absolument n'empêche d'admettre que les souvenirs personnels d'un apôtre et l'enseignement de Jésus ont pu recevoir, par suite de longues méditations, la forme et les compléments dont nous les voyons pourvus. Les idées fondamentales du quatrième Évangile, sauf la théorie du λόγος, que l'évangéliste a pris soin de ne pas mettre expressément dans la bouche de Jésus, sont les mêmes que celles des Synoptiques. M. K. le démontre dans le corps de son livre, qui est à proprement parler une étude et une étude excellente de théologie biblique. Les conceptions générales de la théologie johannique : le monde et le ciel, le Christ lumière et vérité, le Christ vie et source de vie, sont analysées avec beaucoup d'exactitude. La subtilité qu'on est obligé de mettre dans cette analyse montre bien que le quatrième Évangile est une œuvre savante et réfléchie. Néanmoins, tous les éléments de la doctrine sont dans les Synoptiques, avec des différences qui s'expliquent par le temps où les Évangiles ont été écrits. M. K. n'atténue pas ces différences. Ainsi, pour ce qui regarde la notion de la vie, Jésus est bien, dans les Synoptiques comme dans le quatrième Évangile, la source et le dispensateur de la vie éternelle ; mais les Synoptiques entendent surtout par « vie éternelle » la vie à venir, le règne glorieux du Christ, tandis que Jean entend ordinairement la communication

actuelle de la vie divine par la foi et l'union à Jésus. C'est que les Synoptiques ont été écrits à une époque où l'on croyait au retour prochain du Christ, tandis que, pour l'auteur du quatrième Évangile, cette perspective est déjà plus reculée. Chacun a pris dans l'enseignement de Jésus la notion de la vie éternelle qui était le mieux en rapport avec les besoins du moment. Il est possible d'ailleurs que la notion johannique ait tenu peu de place dans l'enseignement du Christ et ne se soit fait jour que dans ses derniers entretiens.

On peut par là se faire une idée de la méthode adoptée par M. Köhler. Nous ne pouvons le suivre dans tous les détails de son analyse théologique et critique. Son livre est une contribution sérieuse à l'exégèse des Évangiles. Comme tel, il a sa valeur indépendante de l'intention apologétique manifestée dans la préface. Cette intention a-t-elle été véritablement satisfaite? Il est permis d'en douter. Sans doute, il n'est pas impossible qu'un disciple de Jésus ait été amené par les circonstances à la conception métaphysique du Christ et de son œuvre, telle que la présente l'Évangile de Jean. Mais si l'on considère seulement le contenu de cet Évangile, l'opinion contraire n'est pas strictement possible, elle est probable. Le contenu de l'Évangile fournit surtout des objections contre l'authenticité johannique, dont le meilleur garant est le témoignage traditionnel. C'est de ce côté que M. Köhler pouvait trouver un appui, à moins qu'il n'eût préféré voir dans le quatrième Évangile l'œuvre d'un disciple de Jean, écrivant au nom et avec l'approbation de son maître. Mais il ne veut pas de compromis et gourmande même ceux qui pensent que l'Évangile ne se donne pas comme l'œuvre rigoureusement personnelle de Jean, fils de Zébédée.

A. Loisy.

---

169. — **Syntaxis Aristophaneae capita selecta.** De sententiarum condicionalium temporalium relativarum formis et usu. Scripsit Sergius Sobolewski. Mosquae. Typis Universitatis Caesareae, 1891. 1 vol. in-8 de x-181 pages.

Nous avons déjà rendu compte, dans cette *Revue* [1], d'une étude de M. Sobolewski sur l'emploi des prépositions dans Aristophane, étude conduite avec soin et compétence. Assurément nous avons à faire les mêmes éloges du nouveau travail de l'auteur. Ici encore on trouvera du soin, de la compétence, un très grand nombre d'exemples groupés méthodiquement et examinés en détail. Mais la question des propositions conditionnelles, temporelles et relatives est autrement difficile que la question des prépositions. Bien plus, M. S. s'occupe surtout de l'emploi du subjonctif présent ou aoriste dans ces propositions. Or, l'on peut dire que, si la question de l'aoriste grec est une des plus difficiles de

1. No du 28 fév. 1892.

la syntaxe grecque, l'emploi de l'aoriste ou du présent dans ces propositions est la partie la plus difficile de la question de l'aoriste grec. M. S. nous annonce une doctrine nouvelle, qu'il résume ainsi : Le subjonctif aor. indique : 1° une action accomplie, sans aucune idée de durée : 2° le comencement d'une action (aoristus inchoativus) ; 3° l'action prolongée ou répétée, mais prise dans son ensemble, conçue comme un point dans l'étendue (aoristus complexivus sive summarius). Au contraire, le subj. présent exprime: 1° l'action prolongée ou répétée, un état, une habitude ; 2° l'effort ou la répugnance à faire une chose.

Si je me rapporte à ce que disent, par exemple, Madvig, 55 128, et Koch, § 114, 2 a, Rem. I, je ne trouve pas une doctrine bien différente ; elle est exprimée avec la brièveté imposée à des auteurs qui se proposent de traiter de toute la syntaxe ; M. S. a l'avantage de l'avoir développée avec détail. Voilà tout. Je dois ajouter que, même après la lecture du travail de M. Sobolewski, il me semble que la question présente toujours de très grandes difficultés et qu'il y a des dangers à être trop affirmatif. Nous ne pouvons que répéter ce qui a été dit excellement par un maître dont nous sommes étonné de ne pas trouver le nom dans l'ouvrage de M. Sobolewski : « L'existence d'une double « forme, a dit Riemann [1], permettait aux Grecs de rendre, *lorsqu'ils « le voulaient*, des nuances qui manquent dans notre langue ; mais en « même temps il me paraît bien certain que cette différence de sens était « trop délicate pour être observée toujours, que dans bien des cas elle « était indifférente, que souvent elle était entièrement négligée. Ici « comme ailleurs, l'usage devait avoir ses caprices, et chaque auteur ses « particularités ». Cela est très vrai. Il y avait, dans l'emploi de cette double forme par le grec classique, une nuance dont le sens fut perdu d'assez bonne heure, un peu comme il en a été pour l'emploi des prépositions dans les verbes composés. Que de fois ne voit-on pas des scholiastes s'étonner que, au lieu d'un verbe composé avec telle ou telle préposition, l'auteur n'ait pas employé un verbe simple ! Cela vient de ce que la nuance exprimée par la préposition n'était plus sentie à l'époque du scholiaste. Nous en sommes peut-être au même point pour l'emploi du subjonctif présent ou aoriste dans les propositions subordonnées. Voici un exemple entre mille : Antiphone, V, 66 : Μηδ' ἐὰν εὖ εἰκάζω, ἐν τούτῳ μοι ἀξιοῦτε τὴν ἀπόφευξιν εἶναι... Ἐν τούτῳ οὖν ἐναίτιός εἰμι, οὐκ ἐὰν ἐξεύρω... Pourquoi dans cette phrase cet emploi des deux formes ? Dans quelle catégorie M. Sobolewski rangerait-il cet exemple ? Malgré ces réserves, nous ne pouvons que recommander l'étude de ce travail qui intéresse quiconque s'occupe d'Aristophane et de syntaxe grecque.

Albert Martin.

---

1 *Mélanges Graux*, p. 598.

270. — P. LORENTZ. **Observationes de pronominum personalium apud poetas Alexandrinos usu** (Dissertatio inauguralis, Leipzig). Berlin, Heinrich et Kemke, 1892, 55 p.

Ne mérite aucunement l'attention : quelque bien çà et là, mais des citations inexactes, des conclusions erronées, appuyées sur des passages incompris ou mal interprétés, des assertions inexplicables, enfin un latin d'écolier, fatigant et monotone, parfois même incorrect, telle est cette dissertation inaugurale. Si l'on ajoute que les fautes d'impression sont en tel nombre et souvent tellement grossières qu'on est obligé de s'y mettre à deux fois pour comprendre, qu'elles défigurent à toutes les pages, une seule exceptée (la page 2), le grec, le latin, les noms propres, on conviendra que cet opuscule a été fait hâtivement et imprimé sans le moindre soin. S'il a valu à M. Lorentz les *summi in philosophia honores*, c'est que vraiment les juges n'ont pas été difficiles.

MY.

---

271. — OSC. FROEHDE. **Valerii Probi** de nomine **Plinii secundi** doctrinam continere libellum demonstratur. P. 159-203.

272. — J. W. BECK. **Studia Gelliana et Pliniana**. 55 p.

273. — Gust. NORDMEYER. **De Octaviæ fabula**, p. 257-317.

Je réunis pour plus de commodité ces trois dissertations en latin bien qu'il n'y ait de rapport pour le fond qu'entre les deux premières. Toutes trois ont paru en 1892 dans le tome XIX, des suppléments du *Jahrbuch für Philologie*.

Commençons par celle que j'ai citée en dernier lieu.

Nous avons eu l'an dernier [1] l'étude d'un Viennois, M. Ladek, sur l'*Octavie ;* voici sur le même sujet une étude indépendante, entreprise, d'un point de vue assez différent, dans le séminaire de M. Usener à Bonn. Elle aboutit à une conclusion analogue, ce qui donne d'autant plus de vraisemblance à la solution que proposent les deux savants. Comme M. Ladek, M. Nordmeyer admet que l'*Octavie* est antérieure aux Annales de Tacite ; il la croit écrite sous Domitien. L'époque, suivant lui, serait à peu près certaine bien que le nom de l'auteur soit perdu pour nous. Il est probable qu'il a vécu au temps de Néron ; à coup sûr, au moment où il a écrit sa prétexte, on s'intéressait encore au récit des crimes du dernier des Césars de la maison d'Auguste. M. N. a défendu cette thèse, avec méthode, avec clarté et dans une fort bonne langue. Pour l'instant tout le débat semble porter sur ce point : l'*Octavie* a-t-elle été composée seulement au temps de Domitien comme le veut M. Nordmeyer, ou presque tout de suite après la mort de Néron, comme le croit M. Hosius [2] en s'appuyant sur ce fait que le poète n'a

---

1. Voir la *Revue* du 30 novembre 1891, p. 398.
2. Voir ici p. 315.

connu et n'imite que les premiers livres de Lucain, tandis que Valérius Flaccus paraît avoir connu et imité la Pharsale tout entière [1].

Nous arrivons aux deux autres dissertations consacrées à l'étude des sources des grammairiens latins. Depuis qu'on a trouvé à Vienne le petit livre intitulé : *Valerii Probi de nomine*, on n'a cessé de discuter sur le caractère de ce chapitre et sur son origine : nous a-t-il conservé un extrait fidèle ou plus ou moins libre de Probus de Béryte ou d'un autre Probus ou même de divers grammairiens? On a soutenu chacune de ces hypothèses, ce qui prouve, soit dit en passant, qu'on n'a pour décider en un sens ou l'autre que des indices vagues et des preuves bien faibles, sans quoi il n'y aurait pas eu certainement une telle divergence d'opinions.

M. Frœhde avait étudié précédemment dans un des suppléments du même recueil [2] les sources de Charisius, et. dans ce travail, certaines ressemblances l'avaient amené à rattacher ce grammairien à Pline par l'intermédiaire de *Romanus*. S'appuyant sur des indices analogues, il démontre ou croit avoir démontré ici que la doctrine du prétendu Probus dans le *de nomine* est celle de Pline [3]. M. F. prouve d'abord par l'examen du vocabulaire, des formules, de la doctrine et des citations que toutes les parties du *libellus* dérivent d'une seule et même source. Il fait ensuite paragraphe par paragraphe la comparaison du *libellus* avec Charisius. La disposition adoptée, deux colonnes au bas desquelles sont les références aux autres textes des *Grammatici*, est claire et commode. Mais comment expliquer les différences des deux textes? Par ce fait que Charisius n'empruntait que de deuxième ou troisième main, et qu'entre lui et Pline, il y a eu tout au moins Romanus et Palémon. Troisième chapitre : Pline est la source commune du *libellus* et de Charisius. Quatrième chapitre : rapports du *libellus* avec les autres grammairiens. Partout beaucoup de netteté et de clarté.

Le travail est estimable; mais la méthode de M. Fröhde n'est pas trop sûre et ses arguments ne sont pas toujours bien convaincants. On lui ferait d'abord cette objection que sa nouvelle hypothèse n'appuie pas la précédente, mais qu'elle se fonde sur elle, ce qui ne rend pas l'édifice plus solide. Comment prétendre reconnaître la main d'un auteur dans des termes techniques aussi peu caractéristiques que : nomina... *or* syllaba *finita*; ou *terminata*; ou *quæ* in or *exeunt*, ou *or* syllaba *clausa*? En

---

1. Il faut reconnaître que ces prétendues imitations ont toujours fourni des arguments pour soutenir les thèses les plus opposées; partant qu'elles prouvent peu.

2. *Jahrbucher*... Supp. XVIII, ch. 2. Voir la *Revue critique* du 27 février, p. 162.

3. Dans l'étude dont il va être rendu compte (p. 25 et suiv.), M. Beck a examiné aussi le *libellus de nomine* et il l'a rattaché comme M. Frœhde, à la doctrine de Pline. Ce résultat identique de travaux entrepris séparément et d'après des méthodes différentes, ici encore n'en paraîtra que plus vraisemblable

dehors de ces formules y en a-t-il tant d'autres que le grammairien aurait pu employer[1]?

A parler franc, la preuve n'est donc pas faite. Si de la juxtaposition commode qui nous est mise sous nos yeux, il ressort que Charisius est parfois plus près de l'original, l'inverse a lieu également ; et fort souvent on manque de points de repère. Aussi sera-t-il prudent suivant moi de ne regarder que comme une hypothèse toute provisoire la conclusion qu'on nous propose.

M. Beck est un professeur de Groningue, ancien élève de Bæhrens. Il a publié dans ces dernières années des études sur les recueils des *Differentiæ*; sur les *Synonyma Ciceronis;* sur M. Valerius Probus; sur le maître d'Aulu-Gelle, Sulpicius Apollinaire; aussi sur Florus, l'auteur des sommaires de Tite-Live. Le sujet qu'il aborde ajourd'hui, est, comme celui qu'a traité M. Fröhde, un de ceux qui paraissent séduire les savants de notre siècle ; on n'a qu'à voir dans Teuffel combien d'entre eux se sont essayés à remonter jusqu'aux sources de nos *Grammatici Latini*, et notamment à reconstituer l'ouvrage de Pline *libri dubii sermonis.* M. B. avait déjà précédemment attaqué ce problème[2]; dans un article du *Philologus* il a étudié les sources de Charisius, et là il reconnaissait de très bonne foi qu'on n'arrivera jamais sur ce sujet à des résultats tout à fait satisfaisants. Réserve prudente qui ne l'a pas empêché de s'aventurer à son tour. Il avait indiqué[3] son intention de montrer combien Aulu-Gelle a fait d'emprunts au livre de Pline. Il tient ici sa promesse. Nous n'en sommes pas encore, il est vrai, à cette collection des *Pliniana* dont M. B. avait essayé de tracer le plan; mais le présent travail ne fait sans doute qu'y préluder. En ce cas nous réclamerions pour les *Pliniana* plus de clarté et d'ordre que nous n'en avons ici. Aucun des travaux précédents de M. B. n'est aussi enchevêtré, ni d'une lecture aussi ardue que ces *Studia*. Cependant, il n'est vraiment pas nécessaire de rendre encore plus pénibles des études comme celles-ci ; à cela, par les difficultés et par les broussailles de toute sorte qu'on n'arrive guère à écarter, le sujet suffit et largement. A travers les remarques si souvent bizarres ou même baroques, les règles rapetassées, délayées, résumées, déformées qui sont le fond des *Artes*, chercher les restes d'une doctrine dont la valeur n'était certes pas de premier ordre, cela peut paraître à beaucoup un travail où les résultats ne vaudront jamais la moitié ni le quart de la peine qu'on aura prise. M. B. assure qu'il a pu atteindre quelques résultats positifs *(certiora)* parmi bien des données qui ne sont guère plus sûres « qu'un sentier étroit et perdu dans un épais fourré » (p. 25). Je crains que bien des lecteurs ne fassent pas

---

1. M. Beck, *Philol.*, 1889, p. 256 au bas, a déjà montré qu'il serait peu prudent de rien conclure de ces formules générales qui passent d'un grammairien à l'autre.
2. 1889, p. 255.
3. *Philologus*, 1889, p. 266, note.

la distinction ou ne veuillent pas la trouver fondée. Il en est même qui pourraient bien se servir contre lui d'une de ses phrases (p. 27 au bas) : *Præstat tacere quam de dubiis et obscuris hariolari*. Mais ce serait vraiment être trop dur.

La méthode très louable de M. B. consiste à bien déterminer les habitudes de Pline, les formes de style qu'il affectionne (*ratio, consuetudo*, etc.) ; les auteurs qu'il cite et ceux qu'il semble éviter de citer etc. Recueillir avec une pieuse sagacité tout ce qui nous reste de l'auteur des *Libri dubii sermonis*, cela n'implique à aucun degré beaucoup d'admiration pour les intermédiaires qui servent de base à ce travail. On trouvera ici un examen critique de divers chapitres d'Aulu-Gelle ; M. B. distingue ce qui vient de Pline de ce qui paraît dériver d'une autre source. Il sacrifie nettement l'auteur des Nuits attiques ; il démasque les airs qu'il se donnait de grand chercheur et grand lecteur, alors qu'il ne faisait que piller le seul Pline et qu'habiller en anecdotes les remarques qu'il avait copiées littéralement. A la fin, un résumé sur les opinions grammaticales de Pline ; sa méthode ; son bon sens ; sur l'étendue et les limites de son érudition ; aussi sur sa manie de vouloir varier indéfiniment ses expressions, ce qui explique ses défauts comme écrivain.

Dans son programme sur Valérius Probus, où il heurtait des idées reçues, notamment sur l'existence d'ouvrages de M. Valérius Probus sur la grammaire, M. Beck avait autrefois rencontré de vives contradictions. Elles pourront bien, à la suite du présent travail, ne pas être beaucoup moins nombreuses. Il est visible que l'auteur aime à pousser des pointes fort loin dans tous les sens. On ne se plaindra pas du moins cette fois encore, qu'en une matière difficile où les brouillards certes ne manquent pas, il se soit fait faute d'être assez affirmatif.

Émile THOMAS.

---

274. — **Mirèio, provençalische Dichtung von Frederic Mistral.** Deutsch von August BERTUCH, mit einer Einleitung von Eduard Bœhmer. Strasbourg. Truebner, 1893. In-12 de XVI-288 p.

L'éditeur Trübner a adressé ce volume à la *Revue Critique* et le directeur de la *Revue Critique* me l'a transmis à telle fin que de raison. On comprendra, je crois, que je fasse une simple annonce, plutôt qu'un compte rendu. D'une part, j'ai quelques scrupules à parler de l'admirable *chato de Prouvenço* dans une revue qui n'a pas la prétention de croire que les poètes soient — en tant que poètes — justiciables de sa critique. De l'autre, s'il s'agit d'apprécier au point de vue littéraire la traduction en vers de M. Bertuch, c'est un germaniste qui doit assumer cette tâche, à condition d'être doublé d'un provençaliste : tout au plus ferais-je office de doublure.

M. B. a dédié sa traduction au poète Paul Heyse, « le grand maître de l'illustre alliance de la poésie allemande et de la philologie romane ».

Dans la préface, M. Bœhmer, qui en 1870, avant la guerre, avait publié une brochure sympathique sur la poésie provençale contemporaine, rappelle les principales œuvres de Mistral, en insistant sur *Nerto*, déjà traduite par M. Bertuch. Il déclare que la traduction de *Mirèio* par ce dernier est de tout point digne d'éloge et laisse bien loin derrière elle une tentative analogue faite en Allemagne dès 1880. Il est un peu singulier de voir dans ces quelques pages une place relativement considérable accordée à une traduction du discours prononcé en 1892 par M. Emile Zola à la fête des félibres de Sceaux ; il y avait mieux à dire. Je crains aussi que M. Boehmer ne se fasse illusion s'il croit aussi sérieusement qu'il le dit « que non seulement dans le midi, mais dans d'autres régions de la France on voit se manifester de plus en plus impérieux le désir d'une république fédérative comme en Suisse et aux États-Unis ». L'illusion est permise à un étranger, après tout.

Le volume se termine par des détails sur la prononciation de la langue provençale actuelle, telle que la parle Mistral, et par la transcription d'un certain nombre de passages de *Mirèio* d'après un système phonétique à la fois très simple et très exact. Cet appendice rendra certainement des services dans un pays où la poésie nationale a contracté alliance avec la philologie romane.

A. Thomas.

---

275. — **Bossuet et la Bible**, par R. de La Broise, Paris, Retaux-Bray, 1890. (LII-453 pp. et erratum), in-8.

Sous ce titre : *Bossuet et la Bible*, deux sujets peuvent s'entendre : — ou bien la recherche de l'influence que la Bible a eue sur la pensée de Bossuet et sur son style, — ou bien celle de la manière dont il a compris et pratiqué l'exégèse des livres sacrés de l'Église.

Ces deux questions sont assez distinctes pour être séparables. M. de La Broise, qui les a réunies, a si soigneusement et si heureusement traité la première qu'on peut regretter qu'il ne s'y soit pas renfermé pour l'épuiser.

La partie la plus neuve de l'ouvrage est celle qui a trait à la *langue biblique* et au *style biblique* chez Bossuet, — encore que cette matière pût sembler rebattue. Mais c'est que, tout en répétant à satiété que Bossuet était « nourri » de la Bible, que sa langue et son style en étaient « pénétrés », on ne s'était jamais encore occupé de démontrer ces vérités d'une façon suivie et avec précision. Il faut avouer, du reste, que l'enquête nécessaire à cet effet n'était pas à la portée de tous les historiens et commentateurs de Bossuet, laïques, pour la plupart, jusqu'à ces derniers temps. Il faut, pour déterminer la dose du souvenir biblique chez Bossuet, posséder la Bible à fond, car il ne s'agit pas seulement de reconnaître à travers ses écrits les traductions intégrales de tels passages des Livres Saints, ou les allusions facilement saisissables à des textes connus ; — il faut aussi pouvoir démêler les emprunts souvent incomplets, les réminiscences parfois inconscientes, les allusions plus ou moins déguisées à des détails minimes, à des faits obscurs de l'histoire biblique. La

prose de Bossuet en fourmille. Autrement on court le risque d'attribuer à l'invention de l'écrivain français nombre d'expressions, appropriées sans doute par Bossuet avec un art souverain au sujet qu'il traite, mais enfin dont le fond même appartient à l'Ancien et au Nouveau Testament.

M. de La B. en donne de nombreux et intéressants exemples. Il y a, dans le sermon *sur l'Efficacité de la Pénitence* (et ailleurs encore) une jolie image mystique : *vivre sous les ailes de Dieu*... Ne nous hâtons pas ici d'admirer la tendresse, à de certaines heures, de l'imagination de Bossuet : le mot est du Psalmiste (xc, 4) : *Sub pennis ejus sperabis.* — Dans le sermon de 1660 sur les *Rechutes*, Bossuet interpelle l'avare avec une pittoresque rudesse : « Au lieu *d'ouvrir largement les mains* sur les misères du pauvre, *tu resserres tes entrailles*... » Ce n'est ici que la traduction de trois passages scripturaires : *Prov.* XXXI, 20, *Ps.* CXLIV, 19; I *Joann.* III, 17. — Et ainsi encore pour l'alliance de mots fameuse : « Versez des larmes avec des prières...», les éléments en sont pris dans plusieurs endroits de la Bible, entre autres *Ps.* LXI, 9 et CXLI, 3. Bossuet n'a eu ici que le mérite du choix et de l'adaptation.

D'autre part, comme l'observe avec raison M. de La Broise (p. 42), il arrive qu'il soit impossible de comprendre pleinement ce que Bossuet veut dire, si l'on ne se reporte à quelques versets de l'Écriture. On lit, dans les *Méditations sur l'Évangile* (*la Cène*, 1re partie, LVIe jour) : « Pain des voyageurs, qui serez un jour le pain des compréhenseurs, je vous adore... » Il est de toute nécessité de se référer ici à saint Paul (I *Cor.* IX, 24; *Philipp.* III, 12, 13). — Ailleurs (*Déf. de la Trad. et des saints Pères*, l. XIII) : « Sans cette grâce particulière, il est de la foi que tous sans exception demeureraient dans *la masse* où est perdu tout le genre humain. » Et dans le sermon *sur l'Éminente dignité des Pauvres,* deuxième point : « Étant tous pétris d'une même *masse :* » — on interpréterait à contre-sens ces deux passages en s'en tenant aux acceptions du mot *masse* que donne Littré. Il faut recourir à saint Paul (*Rom.*, IX, 21, XI, 16; I *Cor.*, V, 9). — Ailleurs encore : « Jugez, pécheurs, quels obstacles, quels embarras, quel *chaos* étrange il y a entre vous et la grâce. » (Sermon *sur le Danger des Rechutes*). *Chaos* ne signifie pas ici *confusion*, mais *abîme, hiatus* infranchissable, comme dans le texte grec de saint Luc, XVI, 26.

Toute cette partie du livre de M. de La B. demanderait bien peu de retouches pour devenir un excellent modèle de critique littéraire. Telle qu'elle est, du reste, elle rend le service de montrer — spécialement à nos étudiants de lettres, — que les « analyses de style » (comme on les nommait autrefois et que l'on dédaigne aujourd'hui) sont capables de précision, qu'elles peuvent représenter autre chose que la fantaisie ingénieuse ou la sensibilité délicate d'un critique, et qu'elles préparent à l'histoire littéraire des matériaux sûrs et solides ; — à la condition que l'enquête faite sur les procédés et les habitudes de l'écrivain qu'on étudie soit minutieuse ; à la condition que l'on fasse à chaque pas

autant qu'il est possible, la part des influences subies par lui, de ses souvenirs, de ses imitations; que l'on ait rigoureusement égard à la date des textes propres à être choisis pour caractériser exactement sa manière; qu'on ose enfin (ce que font, dans de patientes monographies, les travailleurs allemands) dresser la statistique de tous les emplois d'un mot ou d'un tour.

Pour ce que Bossuet doit à la Bible non plus dans la forme, mais dans le fond, les conclusions de M. de La B. sur les différents points qu'il touche, appelleraient certaines restrictions et parfois certains compléments. Sans doute ses remarques sur la part de la Bible dans les sermons sont instructives, — quand il montre, par exemple, les hésitations de l'orateur au sujet du « texte » qu'il choisira (p. 118-120) et qu'il prouve que, parfois, ce texte a été choisi après coup, après le sermon composé; — mais précisément des observations de ce genre nous amènent à une question assez importante pour l'appréciation totale du génie de Bossuet : est-ce dans la Bible *principalement* que Bossuet puise la substance de sa prédication ? On sait, de reste, combien quelques Pères de l'Église ont été admirés et médités par lui ; — mais de ces deux influences, la biblique et la patristique, quelle fut la dominante ? Enfin, à côté de l'une et de l'autre, ce que Bossuet tire de son fonds est-il considérable, et dans quelle mesure, — tout en suivant les suggestions de la Bible, tout en se conformant à la philosophie religieuse des Pères, — pense-t-il par lui-même ? C'est ce que M. de La B. ne dit nulle part assez nettement. Assurément il ne pouvait être question pour lui d'exposer la part de ces autres éléments avec autant d'abondance et de précision que celui dont il se proposait de déterminer l'apport. Mais encore lui était-il permis d'indiquer sommairement quelle en était à son avis l'importance relative. Pour que ces déterminations des influences subies par la pensée d'un auteur soient instructives et n'induisent pas en des appréciations incomplètes et étroites [1], il est indispensable de tenir compte, à côté de la cause dont on observe les effets, de celles qui ont pu la limiter ou la combattre ; et si, comme le fait M. de La B. avec sagesse, on restreint ses recherches à un point spécial pour plus de profondeur, au moins faut-il stipuler et réserver presque à chaque pas la part probable des éléments que l'on ne s'est pas proposé d'étudier, et essayer, si possible, d'en évaluer la contribution par rapport à celui dont on s'occupe. Ici, en somme, ce que nous souhaitions le plus d'apprendre, ce n'est pas si l'action de la Bible sur l'intelligence de Bossuet a été grande *absolument*, mais combien grande elle fut, en comparaison des autres affluents qui ont composé le flot abondant de sa pensée [2].

1. Cf. ce que dit M. de la B. p. 160.

2. A ce point de vue, la comparaison que fait M. de La Broise de la façon différente dont les autres orateurs du temps, Fléchier, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, emploient la Bible et mettent en œuvre les ressources qu'elle fournit aux prédicateurs, cette comparaison est tout à fait en situation et très instructive (p. 161 sqq.). Il est regret-

Les réflexions de M. de La B. relatives à la *Politique sacrée* me paraissent donner lieu au même regret. Il n'avait pas le droit sans doute, étant donné son plan, de développer ce que Bossuet a pu emprunter à Aristote ou à Hobbes[1]; il le pouvait signaler néanmoins; ce qui, même, l'eût amené probablement à ne pas déclarer (p. 212[2]) « l'inspiration de Bossuet », dans ce livre, aussi « purement biblique, » et à insister davantage sur la liberté singulière avec laquelle l'auteur de la Politique *tirée* de l'Écriture sainte « sollicite » les textes de la Bible de se plier à ses vues. Il est difficile, en comparant tels récits de la Bible avec le commentaire que Bossuet en donne dans la *Politique*, de ne pas se rappeler ce qu'il dit quelque part, qu' « on apprend admirablement dans saint Cyprien le divin art de *manier les Écritures* et de se donner de l'autorité *en faisant parler Dieu* sur tous les sujets par de solides et sérieuses applications ». Les « applications « de la *Politique* ne laissent pas parfois que de sembler un peu complaisantes, et le *maniement* du texte biblique s'y montre ingénieux, ou impérieux, à l'excès.

Dans le chapitre x, M. de La B. aborde le second des deux sujets que son titre pouvait désigner : la situation de Bossuet par rapport à la philologie biblique. Sujet distinct de l'étude de pensée et de style qui remplit la majeure partie du livre; mais sujet important, qu'il fallait alors traiter à fond. Je crains que ce qu'en dit M. de La B. ne paraisse fort insuffisant, même aux personnes étrangères à l'exégèse et à son histoire. Dans cette querelle avec Richard Simon, qu'il serait tant à souhaiter que l'on nous racontât enfin d'une façon exacte et complète, il est, entre autres[3], et avant toutes les autres, une question sur laquelle nous désirerions être instruits et fixés : Bossuet a-t-il, en définitive, condamné et voulu proscrire la critique biblique ?

A cette question, M. de La Broise, moins hardi que plusieurs savants catholiques de notre temps, n'a pas osé répondre nettement, ni répondre *oui*. Lui, si précis d'ordinaire dans l'enquête stylistique et morale qui remplit ses premiers chapitres, il se borne ici à raconter les incidents matériels de la querelle, à résumer les pièces du procès, ou plutôt moins encore : les griefs mutuels des deux adversaires. Même, — pour plus de vague et d'*imprécision*, — il le fait en deux portraits antithétiques, à la façon de La Bruyère, du Critique philologue et du Théologien, au moyen de deux *centons* ingénieusement formés des reproches qu'échan-

table que M. de La B. n'institue pas la même comparaison entre Bossuet et ses contemporains, — Fénelon par exemple, — dans son chapitre IX sur le caractère biblique de l'ascétisme de Bossuet, sur les sources évangéliques de sa doctrine mystique.

1. Voir *Revue critique*, 1891 (1er semestre), p. 149, à propos du livre de M. Lanson. — M. de La B. compare l'ouvrage de Bossuet avec les Institutions politiques du P. Menochio (1625).

2. M. de La B. atténue du reste (p. 235) cette appréciation.

3. M. de La B. donne *en note* (p. 364, n. 5; p. 367, n. 2) quelques indications sur les thèses d'exégèse où la critique biblique moderne, surtout catholique, se trouve d'accord avec Bossuet ou en contradiction avec lui.

gèrent Richard Simon et Bossuet. C'est, avec beaucoup de grâce, promener le lecteur autour de la question, en le maintenant à une distance respectueuse des points essentiels. Si M. de La Broise a craint que l'aveu de l'intolérance intellectuelle de Bossuet à l'égard de l'exégèse ne nuisît à sa gloire, il a eu tort, je crois. Il est assez facile d'apercevoir comment il se fait que ce grand chrétien, si épris de l'exactitude en d'autres matières, si favorable, en histoire par exemple, — et il en a donné la preuve, — aux recherches poussées, si ami, en de certains ordres d'idées, de la pleine lumière, a eu peur ici de tout cela. Pour l'approuver, ou du moins pour le comprendre, il suffit de se mettre au point de vue d'où il voyait le christianisme et la révélation; alors on n'est point tenté de l'accuser, comme on le fait parfois, d'inintelligence brutale et de despotisme « étouffeur, » et l'on constate que ses craintes et ses aversions étaient très raisonnées et réfléchies. Étaient-elles, de plus, fondées? Et la suite des développements de l'Exégèse biblique a-t-elle donné tort ou raison aux inquiétudes de Bossuet? Ce n'est pas à nous de le décider.

A. Rébelliau.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 28 avril 1893.*

M. Clermont-Ganneau termine sa communication sur les inscriptions et les monuments de la ville de Gaza. Jusqu'en 1870 on ne connaissait pas d'inscriptions grecques de cette ville; il n'y en a pas une seule dans le *Corpus inscriptionum graecarum*. M. Clermont-Ganneau en communique une trentaine, qu'il a recueillies en 1870 et 1874. Ce sont des épitaphes chrétiennes, toutes datées d'une façon exacte, par années, mois et quantièmes. Les années sont indiquées à la fois selon l'ère de Gaza et selon le cycle des indictions, ce qui fournit des données à l'aide desquelles on peut fixer définitivement le point de départ de cette ère au 28 octobre 61 av. J.-C. Dans quelques-unes, l'emploi de l'ère de Gaza est remplacé par celui de l'ère d'Ascalon; celle-ci paraît avoir commencé le 28 octobre 105 av. J.-C. — M. Clermont-Ganneau décrit ensuite deux églises construites à Gaza par les croisés et présente, à l'appui de sa description, toute une série de dessins, plans et aquarelles, exécutés par M. Lecomte du Nouy. Il insiste particulièrement sur la plus grande, convertie aujourd'hui en mosquée. Elle a trois nefs, dont une centrale surélevée, avec deux ordres de piliers superposés. La façade, avec son pignon, son faîte pointu, ses deux contreforts sa rose centrale, sa porte élégamment sculptée, son porche bien conservé (le seul exemple certain découvert jusqu'ici en Palestine), rappelle celle de nos églises occidentales du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles. Les blocs présentent la taille caractéristique du travail des croisés; plusieurs portent en outre des signes lapidaires. — Une des colonnes antiques employées à l'intérieur porte un bas relief représentant le chandelier à sept branches, avec une inscription en grec et en hébreu contenant une dédicace à Ananias, fils de Jacob (dans le grec ce dernier nom est écrit sans *b*). Cette colonne est évidemment une dépouille de quelque synagogue, peut-être apportée par mer, à l'époque byzantine d'Alexandrie ou de Césarée.

La séance étant redevenue publique, M. Alexandre Bertrand commence la lecture d'un mémoire sur le grand vase d'argent à reliefs de Gundestrup (Jutland). L'objet de ce mémoire est, dit M. Bertrand, de démontrer : 1° que ce vase, comme le lieu de la découverte l'indique avec une assez grande vraisemblance (le Jutland étant la presqu'île cimbrique), est un vase cimbre; 2° que la décoration du vase, un défilé de cavaliers et de fantassins dont l'armement est semblable à celui que représentent les trophées de l'arc d'Orange, rend presque certain que cet arc a été élevé en l'honneur de la victoire de Marius sur les Cimbres; 3° que, d'autre part, ces armes, au témoignage de Diodore, étant gauloises, il faut en conclure que les Cimbres étaient des Gaulois et non des Germains.

Ouvrages présentés : — par M. Longnon : Mély (F. de), *Strabon et le phyloxera, l'ampelitis*; — par M. Jules Girard : Decharme (Paul), *Euripide et l'esprit de son théâtre*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 15 mai — 1893



276. — Edouard NAVILLE. **Bubastis** (1887-1889). **Being the 8th Memoir of the Egypt Exploration Fund.** In-4 London, Kegan Paul, Trench, Truebner and C°, 1891, v-71 p. et 54 planches.

277. — Ed. NAVILLE. **The Festive-Hall of Osorkon II** in the Great Temple of Bubastis (1887-1889), being the 10th Memoir of the Egypt Exploration Fund-in-4 London, Kegan Paul, Trench, Truebner and C°, 1892. VI-40 p. et 40 planches.

Ces deux volumes représentent le travail accompli par M. Naville pendant deux hivers consécutifs, de 1887 à 1889, pour le compte de l'*Egypt Exploration Fund*. M. N. avait été attiré vers le site de Bubastis par la description animée qu'Hérodote fait de cette ville [1]. Mariette pensait qu'on y trouverait peu de monuments intéressants ; aussi M. N. fut-il agréablement surpris quand un mois de fouilles lui rendit la seconde salle hypostyle du temple, celle qu'il appelle la *Salle des Fêtes*. La suite de l'exploration fut plus fructueuse encore et mit au jour des monuments de tout âge, depuis ceux des rois de l'Ancien Empire jusqu'à ceux des Ptolémées. Le temple était entouré d'eau comme Hérodote l'avait affirmé. Il existait déjà sous l'empire Memphite [2]; Khéops et Khêphrên l'avaient décoré, ainsi que Papi 1er de la VIe dynastie, et des blocs portant leurs noms se sont rencontrés dans la maçonnerie des parties reconstruites sous la XXIIe dynastie : ils avaient été réemployés alors comme matériaux provenant d'un édifice en ruine. Un autre débris de même époque portait un nom de roi qui malheureusement a été martelé avec soin dans l'antiquité. C'est une stèle en fausse porte, identique pour la forme à celles qu'on rencontre dans les tombes contemporaines, et la présence d'un pareil monument dans un temple n'a rien qui doive étonner. On a trouvé partout, à Karnak, à Louxor, à Abydos, des stèles qui, érigées dans la maison du dieu soit par un roi, soit par la faveur et la permission spéciale d'un roi, consacraient la mémoire d'un noble personnage et lui valaient, de par le dieu, la même protection souveraine

1. Hérodote II, CXXXVII.
2. Ed. Naville, *Bubastis*, p. 4-8.

et la même abondance de provisions que les stèles purement funéraires qu'on déposait dans le tombeau. Les premiers rois de la XII[e] dynastie Amenemhâit I[er] et Ousirtasen I[er] paraissent n'avoir songé qu'à élever leurs statues dans le vieux temple de Bubastis ou à graver leur nom sur ses parois. Ousirtasen III ou le reconstruisit en entier, ou bien y ajouta des chambres nouvelles dont les restes furent utilisés plus tard par Ramsès II. Les dimensions des architraves qui conservent son nom, le nombre des fragments qu'on doit attribuer à son époque, la variété des sujets qui y sont figurés prouvent que les édifices couvraient un espace considérable. Un morceau d'inscription très mutilé révèle quelques détails inconnus d'une expédition entreprise par ce prince vers le pays de Houâ, qui est mentionné ailleurs à côté du pays de Pouânit et s'étendait par conséquent sur une partie du pays situé entre le Nil et la mer Rouge, à la hauteur de Dongolah, de Berber ou de Khartoum. On y voit l'armée égyptienne remontant le Nil à la voile, pillant au passage les Nègres et pénétrant peut-être par le Tacazzé ou le Nil bleu vers les hauteurs de Houâ, puis allant razzier au-delà un autre canton dont le nom est à moitié détruit [1]. Un groupe de colonnes nous a rendu les plus anciens chapiteaux à tête d'Hathor que l'on connaisse aujourd'hui : les Parisiens pourront juger de la perfection avec laquelle les sculpteurs savaient tailler le granit en ces temps reculés, car l'un de ces chapiteaux a été donné au Louvre par l'*Egypt Exploration Fund* et est exposé dans la galerie égyptienne. Enfin, plusieurs statues usurpées par Ramsès II sont attribuées par M. N. à la XII[e] dynastie [2].

Les Pharaons de la XIII[e] dynastie continuèrent à Bubastis l'œuvre que leurs prédécesseurs avaient commencée. Le cartouche prénom de Sobkhotpou I[er] subsiste encore sur deux morceaux de grandes architraves. Les autres souverains de cette époque avaient orné le temple de leurs statues assises ou debout, mais les rois du second Empire thébain se les sont appropriées et nous ont privés ainsi de renseignements précieux, qui nous auraient permis de rétablir en partie l'histoire encore obscure de cette époque. La découverte de ces monuments a eu du moins le résultat heureux de montrer à M. N. que les souverains de la XIII[e] dynastie étaient bien des Égyptiens de race pure, et non des étrangers, en d'autres termes que l'invasion des Hyksos, loin d'avoir commencé dès la fin de la XII[e] dynastie, est postérieure à la XIII[e] et même à la XIV[e]. Cette erreur que Lepsius avait mise en circulation a été réfutée il y a plus de quarante ans par M. de Rougé, et n'a été admise ni par Mariette, ni par aucun égyptologue de l'école française. Elle se maintient encore un peu en Allemagne et en Angleterre, et fausse toute l'histoire de l'Égypte. Je compte bien que la découverte de tant de documents à Bubastis et à Tanis lui aura porté le coup mortel dans l'esprit des savants qui la

1. Naville, *Bubastis*, pl. XXXIV, *A*.
2. *Id.*, p. 8-16.

défendaient. Non que les Hyksos n'aient joué un grand rôle à Bubastis : c'était une de leurs villes, et la mise au jour des monuments que leurs souverains y avaient élevés n'a pas été le résultat le moins précieux des fouilles de Naville. Deux morceaux du temps d'Apopi, nous apprennent que ce barbare avait élevé un édifice à piliers en l'honneur de la déesse [1]. Une statue en granit noir nous a rendu le nom d'un autre prince hyksos, Ousirnirî, Janrî. M. N. découvrit non loin de là d'autres statues sans nom, mais qui ressemblent pour la coiffure et pour le type de la face aux monuments de Tanis que Mariette attribuait aux Hyksos. M. N. combat à ce propos les doutes que j'ai émis à ce sujet et se rallie entièrement à l'opinion de Mariette. Tout bien considéré, il me semble que ces statues sont l'œuvre d'une école provinciale et représentent des princes des XIIIe ou XIVe dynasties, peut-être d'une dynastie antérieure, en tout cas qu'elles n'ont pas été élevées par les Hyksos, mais seulement usurpées par eux [2]. Le souvenir des premiers Pharaons de la XVIIIe dynastie n'a point persisté à Bubastis : Amenhotpou Ier, les trois Thoutmosis manquent, et il faut descendre jusqu'à Amenhotpou II, fils et successeur de Thoutmosis III, pour rencontrer un fragment qui appartienne à un souverain égyptien. M. N. en conclut avec Lepsius que Thoutmosis III délivra définitivement l'Égypte des Hyksos. Cette seconde erreur de Lepsius a été, comme la première, réfutée par E. de Rougé. Je ne sais si les Pasteurs furent chassés du Delta : en tout cas leur domination cessa lorsqu'Ahmosis Ier eut pris Avaris, et ceux d'entre eux qui ne voulurent point quitter le pays y demeurèrent désormais comme sujets des monarques indigènes. E. de Rougé avait expliqué l'absence de monuments des premiers temps de la XVIIIe dynastie par l'état de désolation où les guerres de délivrance avaient laissé la partie orientale du Delta, et par la rancune d'Ahmosis et de ses successeurs immédiats contre les cantons qui leur avaient résisté le plus longtemps. Les fouilles de M. N. nous permettent de proposer une explication plus naturelle. Puisque les Pasteurs avaient embelli Bubastis et Tanis, les temples de ces villes pouvaient se passer pour quelque temps au moins de travaux considérables, et leurs maîtres égyptiens n'eurent qu'à y élever des statues ou à y réparer des portions d'édifices insignifiantes. L'attention ne se porta sérieusement sur elles que plusieurs siècles plus tard, après la crise religieuse de Khouniaton et les troubles qui signalèrent la fin de la XIXe dynastie.

A Bubastis, comme partout, Ramsès II a laissé les traces de son activité. Non seulement il a usurpé une vingtaine de statues ou de groupes érigés par ses prédécesseurs, mais il a rebâti avec des matériaux empruntés aux édifices antérieurs tout ou partie du temple de la déesse. Il en subsiste des lambeaux de panégyriques où il rappelle ses victoires

1. Naville, *Bubastis*, pl. xxxv, A, B.
2. Naville, *Bubastis*, p. 16-29.

de Syrie et d'Éthiopie, des parties d'une procession des nomes, plusieurs fragments d'une liste de peuples vaincus, Kadi, Naharina, Songar, les Mashaouasha, Adilou, sur les côtes de la Mer Rouge. Trois de ses fils, Khâmois, Montouhikhopshouf, et Mînephtah figurent à côté de lui. La XX<sup>e</sup> dynastie n'eut qu'à entretenir les constructions qu'il avait achevées, et l'un de ses rois, Ramsès VI, y consacra plusieurs portraits de lui-même dont le mieux conservé est aujourd'hui au Musée de Gizèh [1]. La XXIII<sup>e</sup> les trouva au contraire en assez mauvais état : Sheshonq I<sup>er</sup> n'y travailla guère, mais Osorkon I<sup>er</sup> les agrandit et Osorkon II les poussa au point de faire du sanctuaire de la déesse un des grands temples du Delta. Le développement que le culte de Bastit en reçut entraîna plusieurs conséquences importantes. Bastit, la déesse à tête de chatte, avait des chats et des chattes qui lui étaient consacrés et qu'on nourrissait autour d'elle, sans parler des chats que les particuliers élevaient dans leur maison et auxquels ils rendaient un culte domestique. On les enterrait dans un cimetière spécial, au voisinage du temple. Ils reposaient par tas dans de larges fosses communes, dont le fond et les parois étaient maçonnés de briques ou garnis d'un revêtement d'argile durcie. On voit encore près de chaque fosse un four où l'on brûlait les cadavres des animaux sacrés : dès que les chairs étaient consumées, on retirait les os qu'on jetait à la fosse en y joignant une figurine de chatte en bronze ou en bois, surmontée d'une tête en bronze. C'est de là que proviennent ces milliers de chats en bronze de toute taille que les marchands du Caire vendent aux touristes. L'étude des ossements a révélé la présence de plusieurs espèces félines, mais le plus grand nombre des individus retrouvés appartenaient à la variété dite *Felis maniculata*, comme ceux qu'on a déterrés à Spéos Artemidos en si grand nombre, il y a quelques années. Disons en passant que le nom de la déesse ne vient pas comme M. N. le répète d'après Brugsch, de la racine *bîsou,* qui signifierait *poussée, mouvement,* et marquerait l'action fertilisante et fructifiante de la chaleur, par opposition à ses effets nuisibles et stérilisants qu'on aurait identifiés avec Sokhit à tête de tigresse. Pour se représenter ce qu'était la déesse de Bubaste, il faut interroger son nom même, non pas sous la forme barbare *Bast* que lui donnent la plupart des égyptologues, en dépit des lois de la grammaire, mais avec l'orthographe que les textes de toutes les époques lui prêtent, *Bastit. Bistit, Bastit* est le féminin d'un nom d'agent *Bisiti, Bisti,* dérivé de *Basit, bisit,* qui lui-même est le féminin du nom *Bîsou, basou. Bîsou, basou* est le léopard, et *Basit, Bisit,* la femelle du léopard, *Bisiti, Basiti, Basti,* celui qui appartient, et *Bastit,* celle qui appartient au léopard. La déesse à tête de chatte de Bubastis est donc la déesse qui appartient à une autre déesse qui elle-même est un léopard : je dis

---

1. Naville, *Bubastis,* pl. XVI, XXXVIII, K.

léopard pour me conformer à l'usage, mais la nuance n'est pas certaine, et *basou, basit,* peut signifier une autre espèce de grand félin, une panthère où un tigre. Bastit est un doublet affaibli de Sokhit, lionne ou tigresse, comme la chatte son emblème est un doublet affaibli de la lionne ou de la tigresse emblème de Sokhit : la forme même de son nom montre que les Égyptiens avaient conscience de sa dépendance première et de son humble origine.

La prospérité de Bubastis commença à décliner dès que la XXII^e dynastie s'affaiblit et tomba. M. N. n'a trouvé que peu de monuments des dynasties suivantes, dont un acte de donation du roi Hakoris de la XXIX^e dynastie à Sokhit-noutir la *Bubastis agria* des Grecs [1]. Nakhtharhibi, notre Nectanébo I^er, reprit là, comme ailleurs, la tradition des agrandissements et des constructions. Il ajouta au temple une salle ouvrant vers l'Ouest et qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il érigea dans le sanctuaire un naos en granit rouge poli, qui peut compter parmi les restes les plus parfaits de l'art saïte : le relief en est très léger, mais d'une finesse et d'une originalité de détails qui passe bien loin tout ce qu'on saurait imaginer. Il a été malheureusement brisé et trop de fragments ont été perdus pour qu'il soit possible de le reconstituer même partiellement. Les Ptolémées et les Romains n'ajoutèrent rien à l'œuvre des derniers Pharaons indigènes. M. N. a trouvé à l'entrée de la salle hypostyle deux bois portant une dédicace en l'honneur d'Apollonios, fils de Théon ; mais les statues ont disparu. Quelques tranchées, poussées en travers des murs d'enceinte, mirent au jour des cercueils en terre-cuite ou des sarcophages en briques de fort basse époque. M. N. voyant que le site était épuisé, transporta ses chantiers à quelque distance, au milieu d'un champ où des blocs de granit signalaient l'emplacement d'un petit temple consacré à Hermès, s'il faut en croire Hérodote, mais où l'on n'a retrouvé que les images de la déesse Bastit. La défiance des fellahs gêna le travail et M. N. dut se désister après une semaine. Une architrave au nom de Ramsès II constate l'existence de l'édifice dès la XVIII^e dynastie, mais les autres inscriptions montrent que là, comme dans le grand temple, le gros de l'œuvre fut rebâti par les Bubastites. Osorkon I^er y dépensa beaucoup de temps et d'argent et un morceau de la stèle dédicatoire nous donne une haute idée de sa générosité et de sa richesse : à n'estimer que le poids du métal, un seul des dieux adoré dans le temple, Toumou-Khopri d'Héliopolis, aurait reçu des masses d'or valant près de 3,000,000 de notre monnaie et des lingots d'argent pour une valeur d'environ 300,000 francs [2]. Le dieu fut doté libéralement sur le domaine royal, et un autre fragment de la même inscription nous montre qu'il recevait entre autres revenus les vins des deux Oasis Thébaines de Zoszes et de Knomit. Ainsi se con-

1. Naville, *Bubastis*, pl. XLIII, B.
2. Naville, *Bubastis*, p. 61.

firme l'idée que les monuments déjà connus nous inspiraient sur les rois qui fondèrent la XXII<sup>e</sup> dynastie. Si leurs règnes ne furent pas signalés par les guerres et par les conquêtes des époques antérieures, ils furent pour l'Égypte un temps de bien-être et de prospérité : les désordres et les guerres civiles ne commencèrent qu'un siècle après Sheshonq I<sup>er</sup>.

Au milieu de tant de ruines, M. N. a trouvé le moyen de reconstituer une partie du grand temple, sinon en son entier du moins assez complètement pour qu'on puisse en juger l'effet. La seconde salle de l'Est, rebâtie et décorée par Osorkon II, ne présentait, au moment où les fouilles commencèrent, qu'un amas de blocs empilés l'un sur l'autre et tellement mêlés qu'on aurait pu croire qu'il était impossible de retrouver l'ordre selon lequel ils étaient disposés primitivement. M. N. eut la patience de les faire dégager et retourner, puis de les copier, de les dessiner, de les mesurer tous, et, cette tâche accomplie, de rapprocher les fragments pour en faire des scènes. Il fut amené à reconnaître que les portions conservées décoraient non les quatre parois d'une salle, comme il l'avait cru d'abord, mais les deux côtés d'une porte monumentale conduisant dans une salle ou dans une cour garnie de portiques sur une de ses faces au moins. Cette salle ou cette cour s'appelait *Haït hibou-sidou*, Enclos des fêtes *Sidou*, et l'on y célébrait les fêtes nommées de la sorte. M. N. essaie brièvement d'exposer ce qu'étaient ces fêtes et s'appuie sur la définition que Brugsch en donne ; les *hibou-sidou* auraient été des périodes de trente années ou plutôt les fêtes trentenaires qui marquaient le commencement de chacune des périodes de trente années. L'idée est ingénieuse, comme la plupart de celles que Brugsch a émises, mais quand on essaie de l'appliquer aux textes, on se heurte à certaines difficultés d'adaptation. La plus ancienne mention qu'on ait de ces fêtes remonte à la VI<sup>e</sup> dynastie : Papi I<sup>er</sup> célébra la première des siennes en l'an XVIII de son règne, le 18 Epiphi [1]. Ramsès II fixa la première des siennes à Silsilèh en l'an XXX de son règne; la seconde en l'an XXXIV, la troisième en l'an XXXVII, la quatrième en l'an XL, la sixième en l'an XLIV ou XLV, toujours dans le même endroit. Les soi-disant périodes trentenaires se succédaient donc à Silsilis tous les trois ou quatre ans, passé l'an XXX de Ramsès II. Ici, à Bubastis, la première période trentenaire d'Osorkon II tombe dans l'an XXII de ce prince, et le dieu lui accorde une quantité de périodes trentenaires de douze ans chacune; une inscription de Nectanébo I<sup>er</sup> parle d'ailleurs de périodes trentenaires de cinquante ans [2]. M. N. est très embarrassé de ces estimations variées, et de fait, des périodes de trente ans, qui non seulement ne durent pas trente ans, mais qui se prolongent ou se raccourcissent d'un nombre quelconque d'années, sont assez difficiles

---

1. Lepsius, *Denkmæler*, II, pl. 115, c. g.
2. Naville, *Bubastis*, p. 4 sqq.

à comprendre. Je crois que M. N. aurait dû abandonner Brugsch et ses triacontaétéries, et prendre les *hibou-sidou* pour ce qu'elles sont, des fêtes solennelles que les rois célébraient à périodes indéterminées, dans des circonstances qui nous échappent en partie, assez souvent, comme c'est le cas à Bubastis, lors de l'inauguration d'un édifice. Le rituel de ces fêtes était fort ancien, et je pencherai pour ma part à penser que l'ordre et la marche suivis par Osorkon II devaient ressembler singulièrement à l'ordre et à la marche suivis par Papi Ier, plusieurs milliers d'années auparavant : le rituel funéraire des pyramides ne coïncide-t-il pas littéralement dans beaucoup de ses cérémonies avec celui de l'époque saïte et de l'époque gréco-romaine? Le programme des panégyries *Sidou* avait été remanié à Thèbes sous la XVIIIe dynastie, et c'est selon le rite Thébain qu'Osorkon II le célébra à Bubastis. « L'an XXII, le mois de « Shaït : — Se lever dans le temple d'Amon qui est dans la salle des « fêtes Sidou, se poser sur le trône portatif, prendre la protection des « deux pays par le roi, instituer des musiciennes du temple d'Amon et « instituer toutes les femmes de sa ville qui lui sont servantes depuis le « temps des ancêtres, et qui lui sont servantes en tout temple, payant « tribut [au dieu] par leur travail annuellement; car Sa Majesté cherche « les occasions les plus grandes d'enrichir son père Amon-Râ, parce « qu'il prépare la première fête *Sid* de son fils, et le joignant à son trône, « il lui prépare de grandes multitudes [de fêtes] dans Thèbes, maîtresse « des Barbares, disant : « Le voilà [le roi] en face de son père Amon, « et Thèbes a été établie en sa hauteur et en sa largeur, purifiée et remise « à son maître [le roi], et les inspecteurs de la maison royale ne lui ont « pas retranché de terre, et ses gens ont été établis pour les âges au « grand nom du dieu bon [Osorkon] [1]. »

M. N. a divisé ce qui reste des représentations en quatre parties, qui lui paraissent répondre chacune à un moment différent de la fête. Il commence par la « *Première montée au pavillon* ». Le roi, après quelques offrandes préliminaires, « se lève hors de la Salle Grande et part pour aller reposer dans le pavillon de la fête-Sid ». La procession commence par des personnages haut placés appartenant aux trois ordres des *princes*, des *comtes* et des *amis*, derrière lesquels une bande de crieurs s'avancent, répétant à haute voix sur une mélopée constante et avec de grands gestes : « à terre! à terre »! C'est le signal pour la foule de se jeter en avant sur les genoux et sur les mains et de *flairer le sol*, tandis que le cortège royal défile entre deux rangs de peuple prosterné. Après ce premier groupe, l'emblème du chacal Ouapouaïtou, seigneur de Siout, apparaît porté par six prêtres, puis le *lecteur en chef*, chargé de diriger les actes du souverain et de lui souffler les prières et au besoin de les réciter pour lui, enfin le roi à pied et la reine Kalama. Il arrive au pavillon qui est dressé sur un soubassement et auquel il accède par un

1. Naville, *the Festival-Hall*, pl. VI.

escalier de plusieurs marches. Il s'assied sur un lit bas et reçoit l'hommage des prêtres, tandis que des personnages figurant les dieux qui soutiennent le monde proclament sa gloire aux quatre points cardinaux par quatre fois. Il est désormais le dieu Horus lui-même, sur son trône royal, et les courtisans venus des quatre coins de l'Égypte lui rendent hommage étendus devant lui à plat ventre [2]. Ce tableau et ceux qui suivent sont fort mutilés et l'on n'en peut pas restituer partout le détail. Ce qui en reste rappelle si bien les rites en usage lors de l'intronisation d'un roi, qu'on ne peut guère s'empêcher de penser que les fêtes *sidou* étaient des fêtes anniversaires du couronnement. Les prêtres des différents nomes passent devant Osorkon, chacun portant l'emblème de sa divinité. La première partie de la cérémonie se termine avec leur défilé. Le roi désormais ne porte plus la couronne de la Haute-Égypte; il prend celle du Saïd et les cérémonies qu'il accomplit se rapportent à la Thébaïde. M. N. a très heureusement rapproché les rites de Bubastis, de ceux qui furent célébrés lors de la consécration du temple de Soleb par Amenhotpou III; il a tiré de cette confrontation des renseignements précieux qui lui ont permis de classer plusieurs fragments et de comprendre ce qui était représenté sur plusieurs autres. La seconde partie de la cérémonie, « le lever du dieu et l'Assemblée des dieux » serait entièrement inintelligible sans le secours des textes de Soleb. Ceux-ci nous apprennent en effet que le roi Amenhotpou III y célébra sa propre divinisation; il plaça dans le sanctuaire une statue de lui-même qui, animée par un double de lui, fut désormais associée aux divinités locales, et reçut du roi d'abord, des fidèles ensuite, un culte identique à celui des autres emblèmes divins. A Bubastis, Osorkon II se représentait entrant dans « sa chapelle, qui fait partie du temple » et convoquant tous les dieux et toutes les déesses aux rites de la consécration: il leur offre l'encens et les offrandes accoutumés, puis il entre dans le kiosque où Amon mangeait, et l'en tire, probablement pour que la statue du dieu imposât les mains à sa statue royale et, lui transmettant le *sa*, de vie la rendît vivante et propre à figurer parmi les statues des dieux. Les passes magiques terminées, le festin de commémoration commence et tous les dieux du Nord et du Sud viennent s'y asseoir. C'est Osorkon roi qui en fait les frais, et naturellement il n'oublie pas Osorkon dieu : Bastit le conduit elle-même vers le naos où la statue nouvellement divinisée se tient attendant le sacrifice. La fête des dieux était doublée d'une fête des hommes, à laquelle la cour pharaonique et la population de Bubastis prenaient une part active. Des Nubiens et des Koushites y figuraient. Le tout se terminait par quelques rites funéraires, en apparence au moins, et qui me paraissent avoir trait à l'identification du nouveau dieu avec Osiris. Les dieux égyptiens ayant le double caractère de dieux des vivants et de dieux des morts, Osorkon devenu

1. *Id.*, pl. I-II.

dieu n'échappait pas à la règle : il devenait, vivant encore, un Osiris, et son double animait des statues en forme de momie, comme il faisait les statues ordinaires qui le représentaient vivant.

Ces différents sujets couvraient le côté Sud de la porte. Les tableaux du côté droit ne sont pas aussi bien conservés, et l'ordre n'en a pu être rétabli avec certitude dans plusieurs cas. Le roi s'y montre entouré de sa femme, de ses filles et des femmes de la ville qui semblent tenir de ce côté les rôles importants. Elles sont généralement armées d'instruments, dont les plus fréquents sont le sistre et la *monâît*. Le sistre n'a plus besoin d'être décrit, mais la *monâît* est mal connue, et on la considère d'ordinaire comme une sorte de collier ayant une signification symbolique. En fait, elle accompagne toujours le sistre, et partout en Égypte, dans les tableaux comme dans les textes religieux ou romanesques, chaque fois qu'un homme ou une femme prend le sistre d'une main, de l'autre il saisit la *monâît*. Elle consistait en une sorte de manche creux en bronze, en bois, ou en terre, d'où s'échappait une lanière de cuir repliée sur elle-même : c'était une sorte de fouet qu'on agitait en l'air et qu'on peut classer à peu près au même titre que le sistre dans la catégorie des instruments de musique. On connaît l'usage du sistre, et les vertus qu'on lui attribuait : le son grinçant de ses baguettes mettait en fuite les mauvais esprits. La *monâît* devait posséder les mêmes propriétés : tandis que la prêtresse battait de la main droite le sistre protecteur, de la gauche elle fouettait l'air et les sifflements de la lanière accompagnant les coups achevaient la déroute des démons. La *monâît* égyptienne est, comme on voit, le prototype du fouet des sorcières. Les scènes éparses qui subsistent de la section nord nous présentent encore les Nubiens et les Éthiopiens prosternés devant le roi, et avec eux des peuplades dont le nom se lit *na qonbition shâou*. Le mot *qonbîti* marque l'individu qui se tient *aux angles* des salles, par contraste aux *shonitiou* qui se tiennent *en cercle* autour du roi ou du dieu, mais je ne vois pas ce qu'il signifie ici, et je ne pense pas qu'on l'explique en le rapprochant de *Ganoubitiou*, les *méridionaux :* je penche à croire que le signe *qonbit*, l'*angle*, est une mauvaise transcription du signe hiératique du *ciel*, et qu'il faut lire *Hiriou*, ce qui nous rendrait le nom géographique connu, *hiriou shâitou*, les *Maîtres des Sables*, les Bédouins. Dans les registres suivants, des prêtres dansent, tandis que des femmes rythment leurs mouvements en frappant dans les mains. Un des personnages a une tête difforme qui rappelle celle du dieu Bîsou : est-ce le *Danga* habile à *danser le dieu*, que les rois de la V$^{e}$ et de la VI$^{e}$ dynastie étaient si heureux de posséder [1] ? Dans un autre endroit, la police de la fête semble être remise aux mains des nains. Ce qui subsiste çà et là montre qu'on avait représenté des scènes parallèles à celles qui décoraient le mur méridional. C'est l'offrande aux dieux, chaque prêtre apportant un

1. Voir *Revue critique*, 1892, t. II, p. 364 sqq.

oiseau et un poisson; c'est l'apothéose d'Osorkon; ce sont les cérémonies d'un caractère funéraire dont j'ai parlé plus haut. Quelques-unes d'entre elles sont représentées en abrégé au tombeau thébain de Montouhikhopshouf que j'ai publié dans les *Mémoires de la Mission du Caire*. Elles n'en sont pas plus claires pour cela, mais elles contribuent du moins à justifier une assertion que j'ai émise il y a longtemps : le culte des dieux vivants comportait les mêmes rites que le culte des morts se succédant dans le même ordre. L'un des derniers tableaux conservés nous montre la fin de la fête. Tandis qu'Osorkon s'en va, les porteurs d'éventails déposent leurs éventails dans une chapelle et les y laissent. La cité va rentrer dans le calme et le temple reprendre son aspect ordinaire.

J'ai essayé d'analyser les matières contenues dans ces deux volumes, et je l'ai fait assez longuement pour qu'on en comprenne l'intérêt. Ce que je n'ai pas réussi à rendre comme je l'aurai voulu, c'est l'admiration très sincère que m'inspire et qu'inspirera à tout éyptologue la manière dont M. N. s'est tiré de sa tâche. Il faut s'être trouvé en face d'un champ de ruines aussi considérable que l'était celui de Bubastis, avoir essayé de l'exploiter et avoir éprouvé le sentiment de désespoir et d'impuissance qu'un premier examen laisse dans l'esprit de l'explorateur, pour comprendre ce que M. N. a dû dépenser de patience et de courage avant d'arriver à nous donner son ouvrage sur Bubastis. Le tout tient aisément dans la main et ne fait que deux volumes assez minces. Plus d'un savant qui n'a jamais vu l'Égypte que de son cabinet, et qui imagine volontiers qu'on fouille un temple comme on visite un musée, trouvera que c'est peu, et de fait, six heures de lecture et deux semaines d'étude auront bientôt épuisé la matière. Il a fallu pour cela que M. Naville passât des mois de sa vie à remuer des pierres dans un chantier malsain et des années à classer les documents qu'il avait recueillis au hasard. Il peut au moins se rendre cette justice qu'il n'a perdu ni son temps ni sa peine : le monument qu'il a reconstitué est un des plus curieux que l'Égypte nous ait rendus dans ces dernières années.

L'exécution des illustrations est fort bonne. Les photographies reproduites par autotypie sont un peu lourdes et parfois un peu confuses; mais les planches de bas-reliefs et d'inscriptions sont d'une finesse de trait et d'une élégance remarquable. Madame Naville les a dessinées : combien en avons-nous parmi nos dessinateurs attitrés qui sont capables de reproduire les monuments égyptiens aussi exactement qu'elle le fait et avec autant d'habileté?

G. Maspero.

---

278. — Erich Bethe. **Thebanische Heldenlieder.** Untersuchungen ueber die Epen des Thebanisch-argivischen Sagenkreises. Leipzig, Hirzel, 1891, vi-191 p.

Cet ouvrage porte pour épigraphe : « Le vraisemblable est rarement vrai. » M. Bethe cherche à reconstituer le plan général de quatre épopées antiques appartenant à l'histoire légendaire de Thèbes : l'Œdipo-

die, l'expédition d'Amphiaraos, la Thébaïde et l'Alcméonide, ces trois dernières relatives à la guerre des Sept Chefs et à celle des Épigones. Il s'appuie sur les textes des poètes, les scoliastes et les renseignements de divers compilateurs anciens, dont il discute les données avec un rigoureux esprit de déduction, et, il convient de le dire, une remarquable sagacité. Il arrive ainsi aux conclusions suivantes : le centre de l'Œdipodie est la colère d'Héra, irritée contre Laïos à cause de l'enlèvement du jeune Chrysippe ; le poème d'Amphiaraos ne repose pas sur une trahison d'Ériphyle, mais sur un accord intervenu entre ce héros et Adraste, à la suite duquel Ériphyle avait été choisie par eux comme arbitre; la Thébaïde et les Épigones sont deux parties d'un seul et même poème, contenant les deux guerres des Argiens contre Thèbes; mais d'autre part la ruine de la première expédition et la mort des chefs doit avoir formé la fin de l'épopée d'Amphiaraos. Il y a donc une seconde forme de la Thébaïde; et la légende nous révèle en même temps une double fin des poèmes relatifs à Alcméon, l'une qui termine l'Alcméonide, l'autre qui est la conclusion du double épos Thébaïs-Epigonoi. L'ensemble de ces recherches est intéressant; mais si l'on éprouve une certaine satisfaction d'esprit lorsqu'on se représente, dans une vue générale, les poèmes dont M. B. a tenté la reconstruction, cette satisfaction ne laisse pas que de faire place à une sorte d'inquiétude si l'on pénètre plus avant. Tout est vraisemblable; mais à cause de cette vraisemblance même, une large place est laissée à l'incertitude, et un grand nombre de détails sont déduits avec une telle ingéniosité, que la première impression est un doute marqué sur la sûreté de leur introduction dans le poème étudié. Les hypothèses par lesquelles M. B. cherche à concilier les différents témoignages apparaissent alors comme trop cherchées, et l'on se demande si la « méthode », la « marche méthodique » invoquée souvent par l'auteur n'est pas plutôt un procédé dû à une excessive imagination; j'irai même jusqu'à dire à un ensemble de vues préconçu, quoique M. B. s'en défende, et exprime à plusieurs reprises le plaisir qu'il éprouve à constater que certains résultats sont dus à la seule force de ses combinaisons. Cela est surtout sensible en ce qui concerne l'Œdipodie : le noyau en est la colère d'Héra, soit; mais ce qui suit n'est rien moins que démontré. L'inutilité de l'oracle d'Apollon, sous prétexte que Héra seule est offensée, l'exposition d'Œdipe, comme offrande à la déesse, pour l'apaiser ; l'épisode d'Astymédousa reprenant le récit déjà terminé, parce qu'Œdipe offense Héra à son tour, tout cela ne repose que sur des conjectures assez peu solides, et d'autres conclusions seraient tout aussi vraisemblables. M. B. avoue, il est vrai, que la légende d'Astymédousa ne peut se rattacher à l'Œdipodie avec certitude; c'est qu'il s'incline devant la force des choses : si Œdipe règne en paix après la mort d'Épikaste, le poème est fini, et il lui a semblé par trop systématique de le faire recommencer sur un nouvel outrage à Héra et sur un nouveau ressentiment de cette divinité. — Je ne puis

suivre M. B. dans la série de ses discussions relatives à chaque poème, à son lieu d'origine, à sa date probable; il me suffit d'indiquer que tout n'est pas hypothétique à un égal degré; le plan de l'épopée d'Amphiaraos, en particulier, est dégagé avec une très grande netteté, et la figure d'Ériphyle y prend un caractère qui, pour n'être pas d'accord avec la tradition courante, n'en est pas moins heureusement retrouvé. Quelques mots encore à propos de menus faits. Pourquoi, par exemple, supposer (p. 14) que ce trait fourni par Apollodore, Laïos enseignant à Chrysippe à conduire un char, a été trouvé par un poète désireux de motiver *psychologiquement* la passion de ce prince? Pourquoi imaginer (p. 105) que les fils d'Œdipe l'ont emprisonné pour l'empêcher de nuire, si l'on doit se le représenter comme aveugle et cassé (p. 104)? Pourquoi Polynice devient-il (p. 167), dans la légende modifiée, dit l'auteur, par les idées mercantiles de Corinthe, une sorte d'industriel qui voyage pour faire valoir ses capitaux? Enfin, si l'on admet avec M. B. que Corinthe n'a pas de légendes héroïques qui lui soient originairement propres, il est difficile de rester avec lui lorsqu'il cherche à retrouver l'Ephyra homérique dans les montagnes au N.-O. d'Argos (p. 178 sv.). Tout cela n'empêche pas que l'ouvrage de M. Bethe ne soit d'une lecture agréable et suggestive; il est attachant, instructif, et ses conclusions, parfois spécieuses, sont souvent fort vraisemblables; mais quand on le suit pas à pas et qu'on le discute minutieusement, l'épigraphe vous revient trop facilement à l'esprit : « Le vraisemblable est rarement vrai. »

My.

---

279. — L. Thuasne. — **Djem-Sultan**, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II (1459-1495), d'après les documents originaux en grande partie inédits. — Etude sur la question d'Orient à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Paris, Leroux, 1892. — 1 vol. in-8, xiii-457 pp.

Comme les travaux précédents du même auteur — une édition critique du journal de Burchard sur la cour pontificale de 1483 à 1506 et une étude sur le séjour du peintre vénitien Gentile Bellini à Constantinople en 1479 et 1480 — la biographie du prince Djem se rapporte à l'histoire des pays méditerranéens pendant la fin du xv<sup>e</sup> siècle. M. Thuasne est, on le sait, un savant d'une rare érudition. Les ouvrages et documents qu'il a occasion de citer dans sa vie de Djem ne sont pas seulement écrits en français, en allemand, en anglais, en italien, en latin ou en grec, mais encore en espagnol, en hongrois, en turc et en persan. La liste des imprimés qu'il a dépouillés, si on la dressait d'ensemble (mais M. Th. s'est reposé de ce soin sur ses lecteurs) ne comprendrait pas moins de 300 numéros environ. Parfois, il est vrai, l'auteur étale un luxe quelque peu naïf de références bibliographiques (voyez, par exemple, p. 32, n. 1; 47, n. 3; 97, n. 2; 97, n. 3; 113, n. 3; 169, n. 2; 274,

n. 1 ; 295, n. 2 ; 349, n. 4; 374, n. 1 ; etc.). Inversement M. Th. ne cite Jinkeisen qu'une seule fois, de seconde main, et en estropiant son nom (p. 375, n. 1). Pourtant, l'histoire turque de Zinkeisen, malgré l'ouvrage plus récent de Hertzberg, (dont M. Th. ne fait nulle part mention), est encore aujourd'hui nécessaire à consulter en même temps que le Hammer, surtout en ce qui concerne les relations de la Sublime Porte avec les puissances européennes. Mais il serait, je crois, difficile de signaler beaucoup d'autres lacunes analogues.

Anssi bien, M. Th. a-t-il surtout consulté les sources manuscrites. Il a travaillé à Paris, à la Bibliothèque et aux Archives nationales, à Venise, aux archives et à la Bibliothèque Saint-Marc, à Lyon, à Florence et à Naples, aux Archives, à Rome, à la Vaticane, à Munich, à la Bibliothèque royale. Mais il avoue ne pas avoir poussé jusqu'à Vienne (p. 389, n. 5) et il ne semble pas avoir été à Berlin (voyez p. 163, n. 3 et p. 231, n. 1) ou, s'il y a été, ses recherches n'ont pas été fort complètes, car Zinkeisen (*Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, t. II p 491, n. 1) y signale des documents manuscrits dont M. Th. ne dit mot. Zinkeisen (*loc. cit.*) note encore, à propos de Djem, « une collection d'écrits sur les affaires turques, aux archives des affaires étrangères à Paris, intitulée *Turquie avant 1600* », dont M. Th. n'a pas eu connaissance. Mais peut-on jamais se flatter d'épuiser complètement un sujet, quelque restreint qu'il soit?

On aurait d'ailleurs mauvaise grâce à accuser M. Th. d'avoir trop hâtivement clos ses recherches. Bien au contraire : il semble au premier abord qu'il y ait disproportion entre ses travaux et leur objet, car Djem est, somme toute, un personnage historique de très médiocre importance. Prétendant au trône impérial contre son frère Bayezid à la mort de son père Mohammed II, deux fois battu, malgré l'appui que lui portait le soudan d'Égypte, Djem chercha refuge auprès des chevaliers de Rhodes qui le retinrent prisonnier et l'envoyèrent en France subir une longue captivité de sept années. Cédé ensuite par Charles VIII au pape, rendu enfin par le pape à Charles VIII, le malheureux prince mourut empoisonné, à peine âgé de trente-six ans. Sa vie fut manquée et si elle attire l'historien, c'est moins par ce qu'elle a été que par ce qu'elle aurait pu être. Comment un si mince héros a-t-il pu inspirer un si gros livre? — En réalité, Djem-Sultan lui-même occupe à peine le tiers du volume; le reste est consacré à ceux qui s'occupaient de lui.

La personne de Djem ne paraît pas avoir vivement intéressé l'auteur. Pas une seule fois, M. Th. ne se donne la peine de nous présenter en pied celui qui devait apparaître au premier plan dans son livre. Sur le physique de Djem, on trouvera, en six endroits différents (p. 29, 66, n. 2 ; 78 sq. 230-232, 245 sq. et 426) des renseignements, toujours intéressants, mais parfois contradictoire, et que M. Th. oublie de réunir et de concilier. Sur l'âme de Djem, peut-être ses poésies et ses lettres conservées les unes à Berlin, les autres à Vienne, auraient-

elles pu fournir de précieuses indications; mais ce sont là justement les documents que M. Th. a négligés dans ses recherches. Dans le livre de M. Th., comme dans l'histoire, Djem est un personnage muet et passif. Visiblement, pour l'auteur, Djem n'est plus un homme en chair et en os, qu'il fallait ressusciter, une âme qu'il fallait analyser : c'est une abstraction, un nom, c'est le fil conducteur qui l'a guidé dans ses travaux et l'a promené de Turquie à Rhodes, en France, en Italie, chez le Sultan, le Soudan, chez les chevaliers de Rhodes, à Rome, à Venise, à Florence, chez les rois de France, de Hongrie, de Naples, de Sicile, d'Espagne, auprès des ducs de Savoie, de Lorraine, de Milan, de Ferrare, dans tous les pays et chez tous les princes de l'Europe méridionale : car ils étaient nombreux ceux qui au xv<sup>e</sup> siècle s'intéressaient à la captivité du prince musulman.

M. Th. a raconté avec une scrupuleuse minutie toutes les intrigues dont Djem était l'enjeu. Il a résolu les difficultés, comblé les lacunes, relié les incidents. Cette partie de son livre est excellente. Même, plusieurs des conclusions de détails formulées par M. Th. constituent d'utiles contributions à l'histoire générale : sur les premières relations de la France et de la Sublime Ports, sur le gouvernement de la Dame de Beaujeu, sur les débuts de l'expédition de Charles VIII en Italie, sur la diplomatie de Bayezid II, d'Innocent VIII et d'Alexandre VI, sur la politique de Venise et de la Hongrie pendant le règne de Mathias Corvin — pour ne noter ici que les points les plus importants. Le texte du livre : *Djem Sultan* est trop modeste ; le sous-titre : *Étude sur la question d'Orient à la fin du* xv<sup>e</sup> *siècle*, est trop ambitieux; M. Th. n'a écrit ni une simple biographie, ni un exposé complet du « péril turc » au commencement des temps modernes : il a fait plus et moins. Mais tel qu'il est, malgré ce très réel défaut de composition, son travail est intéressant à lire et malgré l'absence d'un index pourtant indispensable, il sera utile à consulter [1].

G. Pariset.

---

280. — **Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France avec la Cour (1577-1830)**, publiée sous les auspices du Ministre des affaires étrangères, avec une introduction et des notes, par Eugène Plantet, attaché au Ministère des Affaires étrangères. Tome premier. (1577-1700). Paris, Alcan, 1893. XLVI-654 p. in-8.

La *Correspondance des Deys d'Alger* [2] ne contient que les lettres de

---

1. La correction typographique du volume laisse à désirer. Voici, relevées au courant de la lecture, quelques additions à l'erratum : p. 40, n. 1, l. 3 et p. 231, n. 1, l. 23 *Stuggart*, lire *Stuttgart*; — p. 99, n. 4, l. 1 : *1648* lire *1684*; — p. 103, n. 1, l. 3, *Cronicarum* lire *Chronicarum*; — p. 163, n. 3, l. 2, *impériale* lire *royale*; — p. 167, n. 2, l. 1 et p. 175, n. 1, l. 22, *Buzer* lire *Buser*; — p. 167, n. 2, l. 1, *Bezieungen* lire *Beziehungen*; — p. 241, erreur dans les renvois aux notes. — p. 375, n. 1 l. 3, *Zinkeizen* lire *Zinkeisen* — p. 388, n. 5, l. 1, *Meryi* est orthographié *Merij* p. 41, n. 1, l. 1. — p. 401, *Marcina* lire *Marciana*.

2. Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France (1579-1837), introduction, éclaircissement et notes par Eugène Plantet. Paris, Alcan, 1889, 2 vol-in. 8.

souverain à souverain. Le recueil dont M. Plantet donne aujourd'hui le premier volume, est conçu sur un plan plus étendu. Outre les lettres du roi et du bey, il comporte la publication ou l'analyse de la correspondance des Consuls de France à Tunis. Réunir et mettre en œuvre ce vaste ensemble de documents était une tâche pénible et délicate. M. P. l'a menée à bonne fin au prix d'efforts auxquels ceux-là seuls rendront pleine justice qui ont exécuté des travaux analogues.

L'interêt du livre est à la fois historique et diplomatique. Ceux qui étudient le passé encore si mal connu des États barbaresques y trouveront une source abondante d'informations neuves et sûres. Les politiques pourront suivre année par année les progrès de l'influence française dans la Régence depuis trois siècles : si notre protectorat avait besoin d'être légitimé, il trouverait dans ces pages son entière justification. M. P. a fort bien résumé dans son introduction les relations qui n'ont cessé d'exister entre les deux pays depuis le moyen âge, mais surtout depuis l'établissement de notre consulat en 1577, trois ans à peine après la conquête de Tunis par les Turcs. Dès lors l'action de la France n'a cessé de s'exercer et de se développer. Très sensible déjà dans le premier volume qui s'arrête à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'auteur nous avertit qu'elle sera plus manifeste encore dans les volumes qui suivront. Le moment n'est donc pas venu d'étudier dans leur ensemble les faits que la Correspondance des Beys mettra en lumière. On ne peut aujourd'hui que signaler la valeur du seul volume paru, souhaiter que les suivants ne se fassent pas trop attendre et remercier M. Plantet du soin et du courage avec lesquels il poursuit un travail utile, mais quelque peu ingrat pour celui qui se l'est imposé [1].

Jean KAULEK.

---

281.—CASINI (Tommaso). **Pesaro nella Repubblica Cisalpina:** estratti dal diario di Domenico Bonamini (1796-1799). Pesaro Federici, 1892, in-8 de VIII-97 p. 2 francs.

Nous devrons bientôt à M. Casini, sans parler de monographies curieuses, comme celle qu'il nous promet sur les menées mystérieuses du général Lahoz, l'histoire d'un des principaux événements qui ont marqué l'existence de la République Cisalpine. Aujourd'hui, il nous donne un extrait savamment annoté des Mémoires de Domenico Bonamini, auteur de nombreux écrits publiés ou inédits sur la ville de Pesaro.

Outre l'intérêt qui s'attache à une malheureuse cité que pendant trois ans deux partis, deux puissances belligérantes se disputent, se

1. Je ne résiste pas au plaisir de signaler la jolie héliogravure qui sert de frontispice et représente le pittoresque Fondouk, résidence du consul et des marchands français au XVII<sup>e</sup> siècle.

prennent, se reprennent sans relâche, ce récit d'un témoin oculaire, partial dans ses appréciations, mais sincère dans l'exposition des faits, montre bien la différence qui séparait alors l'Italie centrale et méridionale de la Haute-Italie. Tandis que la Lombardie, travaillée depuis longtemps par l'esprit philosophique, avait accueilli volontiers les vainqueurs de Lodi, à Pesaro c'est une infime minorité qui appelle les Français, qui, sans consulter le gros de la population, fait décréter l'union avec la République Cisalpine. Bonamini estime que les républicains n'y dépassent pas le nombre de trois cents (p. 27), et vraisemblablement il ne se trompe point, puisque l'appui d'un corps de Cisalpins fut nécessaire pour l'établissement du nouveau régime tandis que le soulèvement des paysans suffit pour rendre et conserver la ville, non sans effusion de sang, au gouvernement pontifical. D'ailleurs, la nature des griefs de la population témoigne de sa piété profonde et fanatique : ce qu'elle reproche le plus au parti français, c'est la suppression des juridictions ecclésiastiques, de l'Inquisition, de dix-huit fêtes liturgiques qu'elle continue à chômer parce qu'elle soupçonne, avec quelque apparence, que l'évêque en l'ordonnant a cédé aux injonctions des jacobins (p. 39 et 51); si elle déteste l'arbre de la liberté, c'est parce que ceux qui le plantent détruisent, non pas seulement les emblèmes nobiliaires, mais les emblèmes religieux : elle leur en veut d'appeler les Juifs à l'égalité civile, et, quand elle a réussi à chasser les républicains, elle pille durant cinq heures le Ghetto; les modérés parviennent tout au plus à faire mettre le butin en sequestre; encore les Juifs comprennent-ils que le plus sûr est de l'abandonner, en donnant par dessus le marché trois mille écus pour la caisse publique. Bonamini trouve qu'au fond c'est fort bien fait : « Les imbéciles! Ils s'imaginaient avoir recouvré la liberté, être affranchis de la servitude séculaire qui châtie justement leur déicide!... Ils payèrent en peu d'heures les usures, les escroqueries, les sales monopoles (*sporchi monopoli*) qu'ils avaient à se reprocher. » (v. p. 63 et 76).

Dans le détail, on remarquera nombre de pièces officielles, d'articles de journaux cités ou analysés soit par Bonamini, soit par M. Casini; on remarquera aussi les particularités sur les opérations militaires, sur l'indiscipline des soldats français que les officiers ne peuvent point toujours réprimer, sur l'emploi qui semble assez étrange de prisonniers autrichiens dans nos rangs (p. 12), sur la poltronnerie des soldats du pape, sur une demande de réformes inutilement adressée au souverain pontife (p. 18), sur la réaction qui suivit la paix de Tolentino (p. 17-18), sur la destruction d'une belle statue d'Urbain VIII, sur une confiscation de tableaux par les autorités françaises (p. 13-14), sur une célébration du 21 janvier où il est piquant de voir l'évêque donner la bénédiction du saint Sacrement (p. 28 et suiv.; quelques chanoines s'étaient d'ailleurs mêlés aux danses exécutées autour de l'arbre de la liberté), sur le banquet qui réunit chez l'auteur, probablement à ses

frais et malgré lui, les officiers des légions polonaises et de belles Pésaraises auxquelles ils donnèrent à la fin un baiser patriotique qu'elles n'acceptèrent pas toutes de bonnes grâce (p. 40). Bonaparte apparaît çà et là en personne : « Le 6 février (1797), arriva le chef de l'armée, le général Bonaparte, d'une famille originaire de Florence et transportée en Corse. Il reçut une magnifique hospitalité au palais Mosca, où notre municipalité alla le saluer en corps. Il fit une espèce de sermon aux prêtres, leur cita des passages des saints Pères et par là en conquit plusieurs. Il choisit les prédicateurs pour les villes de la Légation et fixa le thème de leurs sermons; mais les évêques y mirent bon ordre par la suite en rappelant au clergé que la prédication les regardait. Je m'entretins moi-même avec ce général pour le remercier d'avoir levé la réquisition mise sur deux de mes chevaux. Mais je regrettai bientôt mes remerciements, car, peu de jours après, il fallut, sur une réquisition nouvelle, livrer ces deux chevaux. Malheureuse époque! » (p. 7-8).

L'ouvrage que nous annonçons offre de plus pour l'histoire locale de l'Italie un intérêt particulier, à cause du grand nombre de personnages dont Bonamini ou M. Casini éclaire la biographie. Dans cette partie même, on rencontre des noms célèbres ou destinés à le devenir : un des gonfaloniers de 1797 est le père de l'illustre Terenzio Mamiani; l'auteur des vers inédits sur la vaillante résistance de Pesaro en 1799 est Giulio Perticari, le futur gendre de Vincenzo Monti [1]. Mais on voit que cette publication n'importe guère moins à l'histoire générale.

On attendra donc avec impatience les résultats ultérieurs des recherches de M. Casini; et il ne sera peut-être pas indifférent aux lecteurs français les plus détachés de tout préjugé national d'apprendre dès maintenant que l'étude scientifique des faits l'a conduit à des conclusions qui ne seront pas pour nous déplaire.

Charles Dejob.

---

282. — Lechevallier-Chevignard. **Les styles français.** Un vol. in-8 de la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-arts, 375 p. Paris, ancienne maison Quantin. Sans date (1893).

Une histoire des arts en France n'était peut-être pas indispensable dans une collection qui consacre précisément un volume spécial à l'histoire de chacun de ces arts. Or, c'est justement une histoire des Arts en France que M. Lechevallier-Chevignard a faite et a voulu faire : « Sous le titre de *Styles français*, avoue-t-il, nous avons exposé les principales

---

1. A ce propos, parmi les nombreuses publications auxquelles vient de donner lieu le mariage Cassin-D'Ancona, se trouvent deux lettres de G. Perticari à Costanza Monti éditées par le même M. Casini.

transformations du sentiment artiste en notre pays » (p. 5). Comme traité des *styles français*, en effet, son livre serait très loin de remplir son objet. Le lecteur qui, sur la promesse du titre, l'ouvrirait pour apprendre à quels éléments caractéristiques reconnaître le style de tel meuble ou de tel monument n'y trouverait guère que des indications éparses, indécises ou incomplètes dont il aurait grand'peine à se servir efficacement. L'art roman et l'art gothique, faute d'y être assez assidument suivis à travers leurs diverses écoles provinciales, lui apparaîtraient comme des styles presque homogènes auxquels il ne pourrait souvent rattacher avec certitude toute œuvre s'écartant quelque peu des types théoriques constitués par l'auteur. Dans les chapitres intitulés : les *Derniers Valois et la fin de la Renaissance*, les phases de l'évolution allant du style Henri II au style Louis XIII se présenteraient si vaguement spécifiées qu'il ne saurait, même la plume à la main, en rassembler les traits principaux. Enfin, la céramique, la ferronnerie, l'orfèvrerie, la tapisserie, etc., n'y étant étudiées que par intermittences, bon nombre de lacunes l'obligeraient à recourir sans cesse à d'autres traités.

Mais si l'on ne considère ce livre que comme une histoire des arts en France, il ne mérite plus au contraire que des éloges. L'auteur y poursuit depuis les temps gaulois jusqu'au premier Empire, l'histoire des manifestations artistiques du génie français avec une précision remarquable, une connaissance profonde de son sujet et une grande justesse de jugement. Les plus récentes découvertes de l'érudition lui sont connues et les aperçus originaux ne lui manquent pas. A peine quelques erreurs secondaires seraient-elles à signaler, comme, par exemple, la date de la construction de Saint-Front de Périgueux qu'il fixe encore à 984 d'après F. de Verneilh (p. 53), ou le trop faible rôle attribué à la polychromie dans l'architecture du moyen âge (p. 84). Des lacunes mêmes, si regrettables lorsqu'il s'agit de la classification des styles, on ne songe plus à lui faire reproche, alors qu'on n'attend de lui qu'un tableau des principales étapes d'une évolution de dix-huit siècles. Tout au plus formulerait-on deux souhaits en fermant son livre : un peu plus d'abondance dans l'indication des causes qui ont déterminé chacune des transformations de l'esthétique française et une allure un peu moins froidement didactique qui en rende la lecture plus aisée.

A la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, à présent, de nous donner un manuel théorique et pratique des *Styles français*.

Raoul Rosières.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Théodore Reinach nous écrit la lettre suivante : « Quoique la *Revue critique* ne fasse pas concurrence à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, elle a parfois consenti à servir de boîte aux lettres de ses vieux rédacteurs. C'est à ce titre

que je lui demande l'hospitalité pour la question suivante : Une théorie, dont M. Victor Henry s'est fait récemment l'ardent et spirituel champion, veut que la « devinette primitive » ait été le point de départ de la plupart des mythes naturalistes, particulièrement chez les nations indo-européennes (*Revue critique*, XXXII, 798, *Revue des Études grecques*, V, 283). A-t-on jamais pensé à invoquer à l'appui de cette théorie — que je ne veux ici ni attaquer ni défendre — le texte de Diodore de Sicile (ou plutôt de Posidonius) sur les anciens Gaulois au commencement du Ier siècle avant notre ère? « Les Gaulois, dans la conversation, ont la parole brève *et procèdent le plus souvent par énigmes et sous-entendus* (τὰ πολλὰ αἰνιττόμενοι συνεκδοχικῶς) » (Diodore, V, 31). Il me semble que cet exemple est plus intéressant à citer, dans notre espèce, que celui des Herzégoviniens et des Peaux Rouges invoqué par M. Henry. Les Gaulois sont le seul peuple bien doué, de race indoeuropéenne, qui ait été étudié à l'état de nature par de bons observateurs ; il y a donc fort à parier que les habitudes de langage signalées ici par Posidonius leur étaient communes avec les ancêtres des Grecs, des Indous, des Italiens, par conséquent avec les créateurs de la mythologie classique dont elles peuvent servir à expliquer la genèse. Si cet argument a déjà été allégué, j'en serai quitte pour avoir noirci une demi-page inutilement; s'il est inédit, je le livre volontiers à ceux qui veulent et peuvent en faire usage. »

HONGRIE. — L'Académie hongroise vient de commencer la publication d'une nouvelle série de documents qui complétera les *Monumenta hungarica historica*. Cette belle collection, contenant jusqu'aujourd'hui cent-vingt volumes, va depuis l'époque des Arpads jusqu'aux Rákoczy. Aux documents relatifs à la domination turque en Hongrie (9 vol.) s'ajouteront maintenant les écrivains turcs. Le premier volume qui vient de paraître sous le titre : *Tœrœr tœrténetirok* (Historiens turcs, VIII, 434 p.) est dû aux soins de M. Joseph Thúry. Nous y trouvons la traduction hongroise de l'Anonyme de 1486 et de Nesri sur l'histoire de la maison Osman, l'histoire du Conquérant Mahomet-Sultan par Tueszun-bég, la Couronne de l'histoire par Szeaddin, le Mohácsname par Kemalpasazade dont feu Pavet de Courteille avait donné la première édition et traduction sous le titre : Histoire de la campagne de Mohacz (1859). M. Thúry a pu rectifier en maint endroit cette traduction, ce qui lui était très facile en qualité d'historien hongrois et de second traducteur. Enfin, nous trouvons dans ce volume les Cahiers de Soliman Ier écrits par le sultan lors des campagnes de 1521, 1526, 1529 et 1532. M. Thúry donne dans ces traductions uniquement les parties qui intéressent l'histoire hongroise. Il a ajouté un petit lexique où nous trouvons l'explication des termes militaires, politiques et administratifs employés dans les documents turcs.

ITALIE. — M. le professeur G. Fraccaroli annonce de Vérone qu'il vient de terminer une traduction italienne de Pindare avec des commentaires philologiques et littéraires ; il compte publier par souscription ce travail promis par lui depuis longtemps L'ouvrage formera environ 40 feuilles d'impression, gr. in-8, et sera expédié aux souscripteurs contre un remboursement de 15 fr. (pour l'étranger, le port en plus); pour les personnes qui n'auront pas souscrit, le prix sera de 20 fr.

— Le nº 13 de la *Nuova Rassegna* contient un long article de M. Ronca sur la réforme des classiques : question de plus en plus à l'ordre du jour en Italie, et une étude en italien de M. P. de Nolhac sur le poète qui vient de renouveler le sonnet des *trecentisti*, J.-M. de Hérédia.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 5 mai 1893.*

Le Ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes transmet à l'Académie la copie d'un télégramme de M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, ainsi conçu :

« Découvert Delphes trésor des Athéniens avec décoration sculpturale, plus de cent inscriptions. Prière informer Académie. »

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit de cette ville, le 2 mai : « Un des présents offerts à la reine d'Italie à l'occasion des Noces d'argent offre un réel intérêt scientifique. Le ministère italien de l'instruction publique a offert à S. M. une reproduction en photogravure du célèbre manuscrit des Pandectes qui appartient à la Laurentienne de Florence. La reliure, en galvanoplastie, reproduit d'une part la feuille d'un diptyque conservé à la Bibliothèque nationale de Paris : une élégante et simple ornementation avec cette inscription : *Munera parva quidem pretio, sed honoribus alma;* et d'autre part une des feuilles d'un diptyque de Vienne (Autriche) représentant Rome casquée, tenant en main le globe surmonté de la Victoire. On a choisi ces deux diptyques comme contemporains du manuscrit lui-même (VIe siècle). Dans quelques mois, un certain nombre d'exemplaires du manuscrit photographié seront mis dans le commerce. — Au cours des travaux de fondations pour le nouveau couvent des Bénédictins, sur le mont Aventin, un trésor de monnaies romaines a été trouvé et enlevé par les ouvriers. La police en a récupéré quarante-cinq. Ces *aurei*, frappés en 164 pour la victoire de Lucius Vérus sur l'Arménie, sont tous à fleur de coin et n'ont jamais circulé. — Les travaux du mont Capitolin pour le monument à Victor Emmanuel ont mis à jour une inscription à Sérapis. Ceux du Palatin ont donné, le 17 avril, un beau buste d'Antonin. — Le premier fascicule du plan archéologique de Rome par M. Rod. Lanciani vient de paraître. »

M. Alexandre Bertrand termine sa communication sur le vase d'argent découvert l'année dernière dans le Jutland et sur la nationalité gauloise du peuple cimbre.

M. Foucart fait une communication sur une épigramme grecque, en quatre vers, qui se lit dans l'Anthologie (IX, 147) et qui célèbre la construction d'un pont de pierre, à l'aide duquel la procession des mystères pouvait sans difficulté traverser le Céphise. Le vers qui nomme l'auteur de cette construction commence par ces mots :

Τοῖον γὰρ Ξενοκλῆς ὁ Λίνδιος...

Ainsi écrit, le vers est faux ; au lieu de la brève ὁ, il faudrait une longue. Le seul moyen satisfaisant de le rétablir paraît être de substituer au mot Λίνδιος un nom commençant par une consonne double, de manière à allonger la syllabe précédente. Ce nom doit être celui de l'un des épimélètes des mystères, à qui incombait le soin de tout ce qui regardait ces cérémonies. Or, plusieurs inscriptions font connaître un riche Athénien, Xénocrate, fils de Xeinis, qui fut épimélète des mystères en l'an 318 avant notre ère, et qui, d'après un de ces textes, fit construire, pour le passage de la procession sacrée, un pont de pierre sur le Céphise. C'est évidemment de lui qu'il s'agit dans le petit poème de l'Anthologie, et le début du vers fautif doit être corrigé ainsi qu'il suit :

Τοῖον γὰρ Ξενοκλῆς ὁ Ξείνιδος.....

M. Ravaisson lit le mémoire qu'il avait annoncé, sur le portrait de Pisanello, récemment vendu par un marchand d'antiquités, M. Picard, au musée du Louvre. Il reconnaît dans ce portrait la fille du premier marquis de Mantoue, Cécile de Gonzague, dont les traits étaient déjà connus par une des plus belles médailles de Pisanello. On a aussi deux bustes de la même princesse, de grandeur naturelle, dont l'un, en bois sculpté, a été aussi acquis il y a peu d'années par le Louvre. Il ajoute des considérations sur la décoration de fleurs et de papillons, qui se voit dans le portrait peint, et à laquelle il attache une valeur symbolique.

M. Müntz rappelle que les premiers portraits peints de la Renaissance sont des imitations des médailles ; c'est pourquoi les personnages s'y montrent presque invariablement de profil. La renaissance de l'art du médailleur est d'ailleurs antérieure à Pisanello. Elle se produisit dès la fin du XIVe siècle, à Padoue, sous l'influence de Pétrarque.

Ouvrage présentés, de la part des auteurs : — par M. Gaston Paris : SUDRE (Léopold), *les Sources du Roman de Renart* ; — par M. Georges Perrot : TANNERY (Paul), *Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne* ; — par M. Wallon : OPPERT (Jules), *la Fixation exacte de la chronologie des derniers rois de Babylone*.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 22 mai — 1893



283. — Petrie. **Ten Years digging in Egypt 1881-1891,** by M. Flinders-Petrie, in-12. Londres, 1892, 201 p. et une carte.

M. Petrie a résumé dans ce petit volume le résultat des dix années de fouilles qu'il a passées en Égypte. J'ai rendu compte en leur temps de la plupart des ouvrages qui ont marqué chacune des étapes de ce long voyage à travers la plus vieille civilisation du monde : je ne répéterai pas ici, sous une forme nécessairement trop brève, ce que j'en ai déjà dit plus au long. Je veux seulement recommander aux personnes qui n'ont pas le temps de suivre par le détail la marche de nos études la lecture de ces deux cents pages, écrites avec une vivacité et une précision remarquables : elles y apprendront ce que c'est que la recherche des antiquités en Égypte, à quelles chances elle est soumise, de quelle façon il faut la diriger et à quelles découvertes merveilleuses une grande fermeté d'esprit, jointe à une grande patience, peut conduire un homme même travaillant en dehors de toute attache officielle, à son compte et sans ressources extraordinaires.

G. Maspero.

284. — Paul Decharme. **Euripide et l'esprit de son théâtre.** Paris, Garnier, 1893. In-8, iv-568 p., avec 4 gravures.

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que Patin publiait ses belles *Etudes sur les Tragiques grecs*. Pendant ce long intervalle, notre connaissance d'Euripide s'est à la fois accrue et précisée. D'abord, les papyrus d'Égypte en ont rendu des fragments inédits, quelques-uns considérables et d'une beauté supérieure ; puis, grâce aux progrès de l'histoire, il a été possible de dater plus exactement un grand nombre de ses pièces, de critiquer les détails de la biographie traditionnelle et de démêler les allusions aux événements politiques que renferment ses œuvres ; enfin, l'archéologie a fait reconnaître, sur quelques vases peints, comme des illustrations de ses tragédies perdues et l'étude plus complète de l'installation matérielle des théâtres n'a pas été sans fruit pour l'intelligence

des pièces qui nous restent. Deux hommes surtout, M. Weil en France, M. de Wilamowitz-Moellendorf en Allemagne, ont contribué tant à améliorer qu'à compléter le texte d'Euripide; un troisième, M. Vogel, a montré le parti que l'étude de ce poète pouvait tirer des documents archéologiques. Malgré ces travaux, et cent autres que nous ne citons pas, le sujet n'était pas assez renouvelé pour qu'une sorte de réédition des *Tragiques grecs* de Patin eût présenté une utilité réelle. Patin a fort bien fait ce qu'il voulait faire et, depuis son époque, le point de vue de la critique littéraire s'est déplacé. M. Decharme a tenté autre chose et sur un plan différent. Il a insisté d'abord non sur le théâtre d'Euripide, mais sur sa philosophie, sa morale, ses tendances sociales et politiques; au lieu de passer successivement en revue toutes les pièces, en les éclairant, comme l'a fait Patin, de rapprochements avec d'autres qu'on ne lit plus, il a cherché à grouper, sous un certain nombre de rubriques générales, ce qu'elles nous apprennent sur l'âme du poète et sur son art. Il en est résulté un livre d'une disposition originale, qui ne fait double emploi avec aucun autre et où beaucoup de savoir se dissimule sous le ferme dessein d'écarter tout pédantisme. Assurément, nous n'avons pas là tout ce qui concerne Euripide et, sans parler de bien des questions techniques passées sous silence, l'on s'étonne un peu, en consultant l'index, de découvrir qu'il n'est même pas fait mention du *Cyclope;* mais ce que M. D. nous dit de l' « état d'âme » d'Euripide, pour employer une expression à la mode, et des ressources qu'il a mises en œuvre comme auteur dramatique pour mérite l'épithète de τραγικώτατος, tout cela est juste, bien exposé et souvent nouveau par la délicate interprétation des détails.

Euripide n'était pas seulement poète, mais critique et philosophe de tempérament; son théâtre, en bien comme en mal, se ressent toujours de ces qualités ou de ces défauts. En quoi consistaient la philosophie et la critique? Que faut-il penser de son pessimisme, de sa misogynie, de ses idées sur la destinée humaine et sur la politique? Telles sont les questions auxquelles fait réponse la première partie du livre de M. Decharme, qui en est de beaucoup la plus attrayante. En général, il adopte des solutions moyennes : il ne fait d'Euripide ni un disciple d'Anaxagore. ni un socratique, ni un sophiste, mais il montre les accointances de son esprit avec celui de divers philosophes qu'on a tour à tour présentés comme ses maîtres. Le reproche d'athéisme et d'immoralité que lui ont adressé les anciens ne se justifie pas : Euripide, en cela comme ailleurs, s'est simplement attaqué à un formalisme étroit et inintelligent : il a fait preuve d'esprit critique. Parfois, il a devancé les idées morales de son temps, comme dans ce qu'il dit pour relever les esclaves, pour condamner les préjugés de caste et la noblesse d'argent. Sa misogynie, où l'on trouve l'écho de déceptions personnelles, est cependant autre chose qu'une rancune érigée en doctrine : il condamne, chez les femmes, ce que la société grecque de son temps laissait d'imparfait dans

leur éducation morale. C'est dans les mœurs, dans les habitudes de la vie sociale athénienne, qu'il faut chercher les explications de ses boutades ; s'il n'a guère vu que le mal, on ne peut l'accuser d'avoir dénoncé des vices imaginaires.

La seconde partie concerne plus spécialement le théâtre, choix des sujets, situation, action, rôle du chœur et lyrisme. Ici, il était inévitable que les analyses de pièces prissent une grande place et qu'il en résultât, par endroits, quelques longueurs. Le chapitre le plus intéressant est celui qui concerne le rôle du chœur. M. D. a très bien réfuté le préjugé séculaire d'après lequel le chœur, chez Euripide, serait presque étranger à l'action ; il a montré, par une analyse minutieuse des pièces conservées. que dans trois seulement, l'*Andromaque*, les *Phéniciennes*, l'*Iphigénie à Aulis*, le chœur s'intéresse médiocrement au drame, dont les acteurs sont pour lui des étrangers. Dans dix-sept autres pièces, dans quinze tout au moins, le chœur d'Euripide n'est pas moins intimement lié au sujet que dans celles d'Eschyle et de Sophocle qu'on leur a souvent opposées à cet égard.

M. D. a tenu compte, comme nous l'avons dit, des monuments figurés, mais ce qu'il en dit prête parfois à la critique. Ainsi il a placé en frontispice une gravure d'après le buste en bronze d'Euripide conservé à Brunswick, sans savoir que ce buste est une œuvre de la Renaissance, un simple moulage de l'original qui est à Naples (*Jahrbuch des Instituts*, 1888, p. 156 ; 1891, p. 11). Les indications qu'il donne (p. 10, note 2) sur l'iconographie d'Euripide sont insignifiantes ; il omet, par exemple, les importants articles publiés dans l'*Archaeologische Zeitung* en 1871 et 1881. Le vase d'Alcmène, qu'il reproduit p. 261, n'est plus, comme il le dit, à Castle Howard, mais depuis 1890 au Musée Britannique (*Rev. archéol.*, 1890, II, p. 358) ; il en existe d'ailleurs une publication meilleure que celle qu'il a citée (*Journal of hellenic Studies*, 1890, pl. VI, VII). A propos de Polyeidos, M. D. aurait dû mentionner la coupe de Sotades (Frœhner, *Collection Branteghem*, n° 166), document capital pour la connaissance d'une légende qui a inspiré à la fois Sophocle et Euripide.

Terminons par quelques critiques de détail. P. 12, on ne peut croire que le nom de *Chœrilé* ou Χοιρίνη soit un sobriquet donné à la femme d'Euripide, par la raison que le masculin *Chœrilos* est bien attesté et que le nom de Χοιρίνη paraît souvent dans l'épigraphie athénienne. P. 13, note 1, il fallait dire que le mot sur la misogynie théorique d'Euripide est attribué avec vraisemblance à Sophocle. P. 126, il est inadmissible que l'expression homérique οἱ καμόντες signifie « ceux qui en ont fini avec les peines de la vie » ; Buttmann a déjà montré que καμόντες *(les fatigués)* est un simple euphémisme pour θανόντες. P. 140, pourquoi attribuer à Démosthène le discours apocryphe contre Néère, alors que M. D. parle toujours du *Pseudo-Plutarque* à propos du *De Placitis?* P. 224, je ne vois pas pourquoi l'histoire de Phèdre serait une fable

« empruntée aux traditions asiatiques » ; ces passions de femmes de trente ans sont de tous pays et il est à craindre que M. l'abbé Fourrière ne s'autorise de la phrase de M. Decharme : « Le vertueux Joseph est un Bellérophon et un Hippolyte. »

L'exécution matérielle est presque irréprochable [1] et l'ensemble constitue une excellente addition à l'histoire littéraire morale de l'antiquité.

Salomon REINACH.

---

285. — **Lakonische Kulte**, von Sam WIDE, Leipzig, Teubner, 1893, 417 p.

L'ouvrage de M. Wide est conçu et exécuté sur le même plan que le livre de M. Immerwahr, *die Arkadischen Kulte.* En soixante-quatorze chapitres, M. W. étudie successivement les soixante-quatorze divinités de Laconie. Chacun de ces chapitres est divisé en deux parties : l'auteur réunit d'abord tous les textes et tous les témoignages relatifs à un dieu et il les dispose ville par ville; puis il les commente en rapportant les diverses interprétations de ses prédécesseurs, et surtout en rapprochant ces cultes laconiens de cultes similaires ou identiques dans le reste de la Grèce.

Il n'est pas douteux que le service rendu par de tels livres à l'histoire grecque et à l'histoire des religions puisse être capital. Ils indiquent une nouvelle tendance dans les études de mythologie grecque, et cette tendance ne saurait trop être encouragée. Si l'on veut arriver, en effet, à des résultats vraiment scientifiques, il faut rompre avec certaines méthodes et certains préjugés. La méthode en usage, que l'on peut appeler synthétique, consiste à supposer un panthéon primitif commun à tous les Hellènes, à rechercher ce panthéon chez toutes les tribus helléniques, et à étudier chaque dieu de ce panthéon et chaque légende de ce dieu avec tous les témoignages que nous fournit toute la Grèce et toute l'histoire de la Grèce. Cette méthode synthétique doit faire place à une méthode analytique et locale, — critique : avant d'aborder la mythologie commune des Hellènes, il convient de reconstituer et d'expliquer les dialectes religieux de l'Arcadie, de la Laconie, de l'Attique, etc.

Il faut donc féliciter MM. Immerwahr et Wide d'avoir montré l'exemple et souhaiter que le même éditeur nous donne successivement tous les Cultes des différentes provinces helléniques. Nous demanderons seulement que dans la disposition des volumes suivants, on introduise quelques modifications. Quelles raisons ont guidé M. W. pour l'ordre des chapitres : nous comprenons, à la rigueur, qu'il ait commencé par Zeus, Héra, Poseidon ; mais pourquoi Athéna vient-elle ensuite, avant Apollon, Aphrodite, Hermès et Déméter, pourquoi Pan n'ar-

---

1. P. 211, ligne 3, il faut *commussions ;* p. 215, note, lire *dionysischen ;* p. 402, note 1, lire *Greifswald.*

rive-t-il que le vingt-huitième après les Parques et Achille, et pourquoi Héraklès le soixante et unième après Lycurgue et Hipposthénès ? pour la commodité des recherches, un pareil livre doit disposer les dieux suivant l'ordre le plus commode, l'ordre alphabétique : toute autre classification déroute le lecteur, parce qu'elle repose sur une théorie que nous ignorons, ou sur une fantaisie que nous sommes incapables d'apprécier.

Dans l'intérieur de chaque chapitre, M. Immerwahr avait classé les textes suivant l'ordre alphabétique des villes auxquels ils se rapportaient ; ici encore, M. W. adopte une classification fantaisiste, tout à la fois incommode et inintelligible : il faudra revenir à la méthode de M. Immerwahr.

La critique détaillée d'une œuvre pareille ne peut être faite qu'après un long usage. Dans le livre de M. Immerwahr, j'avais l'an dernier [1] signalé quelques erreurs ; je n'en ai découvert, à la pratique, qu'une autre, mais assez importante : à l'exemple de Roscher, *Lexic. der Griech. und Rœm. Myth.*, p. 2342, M. Immerwahr rapporte au temple arcadien du mont Cyllène un texte d'Artémidore, I, 45, 6, qui s'applique à la ville éléenne de Cyllène, comme on peut s'en convaincre par la comparaison avec Pausanias, VI, 26, 3. Dans le livre de M. Wide, je signalerai l'oubli d'un texte sur Héraklès, Ptolem. Heph. ap. Phot., *Biblioth.*, p. 244. En général, je n'approuve pas la manière un peu sèche de M. W. dans la transcription des textes qu'il cite : il conviendrait peut-être de ne pas les écourter ainsi ; lorsque deux divinités sont unies dans le culte (exemple : Dionysos et Aphrodite Migonitis à Larysion), il conviendrait de ne pas les séparer dans la citation, quand bien même les dimensions du livre en devraient être augmentées un peu. Ce n'est là qu'un mince défaut, corrigé d'ailleurs par un bon index qui réunit pour chaque ville tous les cultes de dieux et de héros ; mais dans cet index encore, la même absence d'ordre alphabétique complique les recherches.

Je n'insisterai pas sur les interprétations de M. W. touchant les différents dieux. Comme dans les cultes arcadiens, il faudrait, je crois, faire dans les cultes laconiens une large part à l'influence sémitique. M. Wide lui-même conclut (p. 388) que bien des cultes se rattachent aux temps préhistoriques, et il pense que les Doriens trouvèrent en Laconie la plupart de leurs dieux. Je ne doute pas qu'il faille rapprocher telle légende laconienne de Zeus *Kappotas* et telle légende arcadienne du *Dactyle* d'Oreste : les symboles religieux des Sémites, *iad* ou doigt dressé et *kaph* ou main ouverte, me paraissent avoir été la source de ces deux légendes.

V. Bérard.

---

1. *Rev. crit.*, 1892, n° 6.

286. — **Sønderjyllands historiske Runemindesmærker** af Dr. Ludv. F. A. Wimmer, Professor i de nordiske Sprog (dans *Festskrift fra Kjøbenhavns Universitet i Anledning af deres Majestæter Kong Christian IXs og Dronning Louises Guldbryllup, den 26 mai 1892.*) Kjøbenhavn, Thieles Bogtrykkeri. 1892 57 p. in-4, y compris 4 pl.

Quoique les inscriptions en runes récentes soient extrêmement nombreuses, il en est très peu qui aient été gravées en l'honneur ou par les soins de personnages historiques. M. Wimmer n'en compte que sept pour le Danemark; deux sur les pierres de Jellinge, relatives à la reine Thyra et au roi Gorm ; deux sur des pierres tirées du goulet de Vedelspang qui met en communication le lac de Selk avec celui de Hadeby; trois relatives à des personnages morts à Hadeby, village situé au fond de la Slie, tout près de Slesvig et qui, avant la fondation de cette ville, était, à la fin des temps païens, un port et une forteresse de grande importance. Notre auteur attribue tous ces monuments à une courte période de 60 à 70 ans qu'il place à la fin du xe siècle. Il ne s'occupe ici que des cinq derniers. Trois d'entr'eux étaient connus depuis les siècles précédents; un depuis 1857 ; un autre depuis 1887 seulement. Tous avaient été l'objet d'études antérieures et, comme les caractères et l'idiome dont se sont servi les auteurs des inscriptions, n'offrent plus guère de difficultés, on les avait déchiffrées à peu près correctement, au moins dans les parties qui ne sont pas trop frustes. Cependant, grâce à sa grande expérience et surtout à l'examen personnel qu'il a pu faire sur place, au lieu de se contenter comme la plupart de ses prédécesseurs d'estampages ou de copies plus ou moins exactes, M. W. a pu donner quelques nouvelles leçons qui nous paraissent justifiées, comme *Sigtrigu* au lieu de *Sihtrigu*, *Sytrigu* ou *Sutrigu*, et il a heureusement restitué l'inscription tronquée de la pierre d'Aarhus. Mais ce qui donne le plus d'intérêt à son mémoire, c'est le groupement qu'il a fait de ces monuments et les notions historiques qu'il en a tirées, grâce à d'ingénieux rapprochements. Pour cela, il a fallu rompre avec les hypercritiques de l'archéologie septentrionale; ne pas se confiner dans le domaine des antiquités, mais puiser à d'autres sources quand il y en avait, et, chercher à identifier les personnages ayant porté le même nom, ayant vécu dans le même temps et le même pays. Quand les documents abondent, comme pour les cinq derniers siècles de l'histoire européenne, il est rationnel d'établir la généalogie des homonymes que l'on veut identifier; mais appliquer rigoureusement cette méthode aux temps anciens et aux pays lointains, c'est stériliser les recherches; mieux vaut dans ce cas se borner à grouper les faits connexes et s'efforcer de tirer de nouvelles lumières de leur juxtaposition ou de leur comparaison, sauf à donner pour de simples conjectures ce qui n'est pas suffisamment démontré.

C'est ce que fait notre auteur pour les personnages morts à Hadeby. Deux d'entre eux étaient commensaux du roi Svein et ils avaient succombé pendant le siège de Hadeby vers l'an 1000. Un troisième, dont

le monument se trouve à Aarhus, était également mort près de cette ville, vers le même temps, à en juger par la forme et le langage de l'inscription. M. W. incline à croire que c'était également une victime de la lutte de Svein et du roi Suédois Erik Sigrsælé; naturellement il se contente d'exprimer cette opinion. Il est plus affirmatif et, avec raison, pour les monuments de Vedelspang. L'un porte : « Asfrid a fait ce monument après [à la mémoire de] Siktrik, son fils, à Vi-Knuba, » c'est-à-dire au sanctuaire de Knuba ; l'autre : « Vi-Asfrid, fille d'Uthinkar, a fait ce monument après le roi Siktriuk, fils d'elle et de Knuba. » Isolée, la première inscription serait peu significative, mais quand on la rapproche de la seconde, on voit que le nom d'Asfrid, aussi porté par des hommes, s'applique ici à une femme; que Siktrik n'était pas un simple particulier, mais un roi ; que le Vi-Knuba était un sanctuaire déjà consacré pour recevoir les restes du père de ce dernier; que la consécration de ce *Vi* avait valu à son auteur le nom de *Vi-Asfrid* (Asfrid du sanctuaire), probablement pour marquer qu'elle avait donné une sépulture païenne à son mari, quoiqu'il eût été baptisé par force. On sait, en effet, par un historien du xe siècle, Widukind, de Corvei, qu'en 934 Henri l'Oiseleur avait vaincu et fait baptiser le roi danois *Chnuba*. Adam de Brême, qui écrivait trois à quatre générations après cet événement, nous apprend en outre que Chnuba était fils d'un conquérant Suédois nommé Olaf, qu'il régna après lui en Danemark et qu'il eut pour successeur *Sigerich*. Or ce dernier nom peut fort bien être une transcription adoucie de Siktrik, dont l'une des consonnes médiales a été supprimée par euphonie ; ici le *t* (reste *Sikrik*) ; ailleurs le *k* (reste *Sitrik*, d'où *Sydroc*). Pour un linguiste comme M. Wimmer, les deux formes runiques du même nom (*Siktrik* et *Siktriuk*) ne sont pas l'effet du hasard ou d'une erreur. Il induit de raisons pertinentes que la première est danoise, l'autre suédoise, ce qui cadre bien avec l'origine mixte de Knuba dont les parents, ainsi que les compagnons et les sujets, appartenaient à deux nationalités.

Voilà ce que des tombes, banales en apparence et muettes pour tant d'autres, disent à un vrai savant qui sait les faire parler et qui ne dédaigne pas de donner carrière à son imagination, tout en la modérant avec le frein d'une saine érudition. Ce nouveau spécimen de ses études runologiques fait bien augurer du grand ouvrage qu'il prépare sur l'ensemble des monuments danois de même genre.

Eug. Beauvois.

---

287. — Jacob Grimm. **Kleinere Schriften.** Tomes VI, VII et VIII. Guetersloh. Bertelsmann. 1890.

Cette publication des *Opera minora* de Jacob Grimm n'a pas demandé moins d'un quart de siècle : en effet, commencée en 1864, elle s'est achevée seulement en 1890, un certain nombre d'écrits que les

premiers éditeurs avaient laissés en dehors ayant finalement été recueillis. Nous ne pouvons qu'approuver cette extension du plan primitif : rien de ce qu'a laissé le grand germaniste ne doit être indifférent à la science. Comme les journaux de droit, de philologie et d'archéologie où il avait inséré beaucoup de ces articles, ne sont pas toujours à la disposition des travailleurs, il vaut beaucoup mieux que tout ait été réuni en un seul corps d'ouvrage.

Nous trouvons donc aux tomes VI et VII les recensions et les mémoires académiques de J. Grimm par ordre chronologique, depuis l'année 1807, date du premier, jusqu'au 25 juin 1863, deux mois avant sa mort. Ces morceaux sont du contenu le plus divers. Ainsi le dernier, lu devant l'Académie des sciences de Berlin, traitait *de l'Écho*, thème gracieux et poétique, où l'auteur, en sa manière un peu capricieuse, mêle ses réflexions et ses souvenirs personnels aux croyances populaires. Rarement un homme de science a possédé un tel ensemble de dons ; l'érudition s'alliait chez lui au sentiment poétique, à la faculté d'observation.

La hardiesse des conjectures peut paraître quelquefois excessive. Ainsi à la fin de l'article que nous venons de citer on a une analyse de la légende de Loreley, que l'auteur essaie de mettre en rapport avec le cycle des Nibelungen. Le côté décidément faible est l'étymologie, qui a quelque chose de fuyant et d'indécis.

L'énumération suivante, où nous nous bornons à quelques spécimens, peut donner une idée de la variété des sujets traités : « De la poésie contenue dans le Droit. — Les minnesinger (à propos du recueil de Wilhelm Müller). — Bibliographie des anciennes lois scandinaves. — Histoire de la rime en allemand. — Raynouard, choix des poésies originales des troubadours. — Sur un pronom démonstratif perdu. — Mythologica. — Les anciens historiens anglais. — Le wergeld d'après la *Lex Saxonum*. — De la syntaxe des noms propres. — Légendes suédoises. — Le pédantisme en matière de langage. — Les mots signifiant « briller » et « brûler ». — Albert de Halberstadt. — Le vocalisme en moyen allemand. — Sur les noms de nombre composés. — La fable de Renard et d'Isengrin (l'article, destiné à une revue néerlandaise, est en français). »

Parmi ces morceaux, nous en avons trouvé un intitulé : « Sur la découverte de runes en France. » Il s'agit du fameux cimetière de Saint-Éloi, signalé au monde savant par Charles Lenormant. Grimm lit ces inscriptions : *conung Chludouig consul... Hrman* (Herman)... *Hagan... in frith* (c'est-à-dire *in pace*). Il se demande quelle est la date probable, et conclut au VIe siècle. On sait à quels débats l'authenticité de ces documents a donné lieu chez nous.

Dans ses recensions, J. Grimm se montre plus souvent sévère qu'indulgent ; son érudition a quelque chose d'âpre et de dur. Quoiqu'éloigné de tout sentiment mesquin, l'amour-propre est en éveil, et ne par-

donne pas les divergences d'opinion. Il est d'ailleurs plus occupé d'ajouter de son propre fond aux ouvrages d'autrui que de faire connaître les livres dont il inscrit le titre en tête de ses articles.

Le huitième et dernier volume contient les préfaces, tant celles que J. Grimm a écrites pour certains de ses propres ouvrages, que pour des livres étrangers. On sait que c'est surtout dans ces préfaces qu'il laissait jaillir les aperçus. Quelquefois, à force d'accumuler les vieilles locutions et les allusions aux anciens usages, le style devient fatigant et obscur. A d'autres moments, ce sont des matériaux à peine équarris Mais pour qui veut s'enfoncer dans cette prose touffue, dans ces pages hérissées de citations et de chiffres, il y a encore aujourd'hui une riche instruction à récolter.

Puis viennent un certain nombre de morceaux d'un caractère politique ou autobiographique. On sait que J. Grimm a fait partie du Parlement de Francfort. Un patriotisme ardent anime toutes les pages, non pas un patriotisme littéraire et théorique, mais un patriotisme agressif, militant et tout prêt à l'action. « Le savoir sans l'action, dit-il quelque part, ce serait l'abeille qui n'amasserait point de miel. » Il est tour à tour, et en vue de résultats immédiats, l'ennemi des Français, l'ennemi des Danois, il est, à un certain moment, pour la Hesse contre les Bavarois et les Autrichiens, mais il est un peu plus tard pour les Autrichiens et pour Radetzky contre les Welches, c'est-à-dire contre les Italiens. On peut étudier dans ces écrits la part que l'érudition a prise aux événements politiques. Somme toute, ce sont les idées de J. Grimm qui ont triomphé en 1866 et 1870. Aurait-il été absolument avec les vainqueurs? Parmi les diverses passions qui remplissaient son cœur, laquelle l'aurait emporté sur les autres? Se serait-il séparé de Gervinus, à qui, en 1855, il envoyait un de ces toasts affectueux où il excellait? A vrai dire, nous ne regrettons pas pour lui qu'il ne soit pas entré de sa personne dans la Terre promise Cela vaut probablement mieux pour l'unité de sa vie et pour le caractère de son œuvre, qui est toute d'initiative spontanée.

Pour revenir aux huit volumes des *Kleinere Schriften,* ils forment le complément naturel de la Grammaire allemande, de la Mythologie, des Antiquités du Droit : deux index, l'un à la fin du tome V, l'autre au tome VIII, rendent les recherches faciles.

Michel BRÉAL.

---

288. — **A formulary of the papal Penitentiary in the Thirteenth century** edited by Henry Charles LEA. Philadelphie, Lea brothers, 1892, in-8, xxxviii-183 pages.

Il y avait au XIIIe siècle à la Curie romaine un bureau de chancellerie particulier à l'office de la Pénitencerie. Ainsi sous Alexandre IV un personnage est qualifié « scriptor pœnitentiarius ». En 1311, Clément V

réduisit de 21 à 12 le nombre des scribes de la pénitencerie. Il semble bien que le formulaire publié par M. Lea, et qui lui appartient, ait été composé pour l'usage de ces scribes. Ce formulaire est intitulé : « Incipiunt forme romane curie composite a magistro Thomasio bone memorie presbitero cardinali super casibus penitentie. » Il comprend une série de lettres réparties sous 179 rubriques, toutes lettres d'absolution ou de dispense, adressées à des archevêques, évêques ou abbés et leur enjoignant d'accorder l'absolution après examen et imposition de la pénitence convenable, à des laïcs ou à des ecclésiastiques ressortissant à leur juridiction. Ces rubriques sont classées méthodiquement. Voici l'ordre dans lequel elles se présentent : simonie, meurtres de prélats ou de clercs, mutilations de clercs, homicides involontaires, hérésie, faux, excommunications, incendies, concubinat, faux témoignage, promotions contraires aux canons, mariages illicites, adultères, naissances illégitimes, entrées en religion irrégulières, confessions, vœux irréguliers, sépultures. Le rédacteur du formulaire a transcrit des bulles réellement expédiées, mais bien entendu il a supprimé les dates et les noms propres. Toutefois les personnes sont généralement désignées par leurs initiales, ce qui pour quelques unes, par exemple les cardinaux, permet de les identifier. De plus les noms de lieu sont pour la plupart conservés. Celles des lettres transcrites qui, grâce à leur teneur et aux initiales, peuvent être datées sont du XIII^e siècle. Ainsi la seconde lettre de la rubrique LXXV se place entre 1220 et 1225. Les lettres des rubriques XXXV, LXIII, LXIV, XCI ont dû être écrites vers 1239. M. L. pense que la rubrique XLI « de filio heretici jam promoto » est postérieure à 1254. Il y est fait allusion à une constitution apostolique défendant de conférer les ordres et des bénéfices ecclésiastiques à des fils d'hérétiques. Or M. L. n'a pas trouvé de constitution sur ce sujet antérieure à celle d'Innocent IV en 1254; mais peut-être Innocent IV n'a-t-il fait que confirmer une mesure déjà prise par un de ses prédécesseurs. M. L. a donné en fac-similé une page du manuscrit : l'écriture accuse les premières années du XIV^e siècle. Il est donc probable que feu maître Thomasius, cardinal-prêtre, auteur du formulaire, vivait à la fin du siècle précédent. Il s'agit sans doute, comme le pense M. Lea, de Jacques Tomasio Caëtani, promu cardinal de Saint-Clément en 1295, mort en 1300. Le formulaire publié par M. Lea est intéressant à divers points de vue. D'abord, c'est, croyons-nous, le premier de cette espèce que l'on signale. De plus, il ajoute au peu que nous savions de la Pénitencerie au XIII^e siècle : il est sous ce rapport un complément aux Pénitentiels et aux Taxes de la Pénitencerie. Enfin, il fournit de précieux renseignements à l'histoire des mœurs.

M. Prou.

---

289. — Dr J. A. Worp. **De Invloed van Seneca's treurspelen op ons tooneel.** Amsterdam, L. J. Veen, 1892.

Ce n'est pas d'hier que l'influence de Sénèque sur le drame néerlandais a été signalée. Mais on n'était pas sorti des généralités, lorsque Jonckbloet essaya de prouver que cette influence avait été néfaste et avait égaré jusqu'au grand Vondel lui-même. La thèse de Jonckbloet est-elle fondée? Voilà la question que M. Worp examine.

L'ouvrage débute par une introduction très générale sur la valeur littéraire de Sénèque; il finit par une conclusion qui résume brièvement les résultats acquis. La première est superflue ou aurait dû être fondue avec le chapitre II; la seconde est excellente et montre que l'auteur a su s'orienter dans le labyrinthe où l'avaient entraîné ses investigations.

On ne peut que louer aussi le plan du livre. Afin de mieux faire ressortir par contraste la révolution qu'opéra dans le drame l'étude des tragédies de Sénèque, il était bon de mettre sous nos yeux une de ces moralités filandreuses, alambiquées, aux personnages incorporels et nébuleux, comme on en rimait avant la Renaissance et même après : c'est le but du premier chapitre. M. W. a eu seulement le tort, à notre avis, d'accorder trop de place à des textes d'un médiocre intérêt, au lieu d'en faire une analyse raisonnée.

Dans le deuxième chapitre, M. W. cherche à expliquer la vogue dont Sénèque a joui au XVII^e et au XVIII^e siècle, aux dépens des tragiques grecs; et, se souvenant fort à propos du vif éclat que jetait à cette époque la philologie aux Pays-Bas, il indique combien elle contribua à donner du crédit à l'œuvre dramatique du précepteur de Néron.

Le terrain ainsi préparé, l'auteur entame le fond de son sujet. D'après lui, l'influence de Sénèque s'est manifestée, abstraction faite des traductions et des emprunts textuels : 1° par le bannissement progressif des allégories chères aux *Rederijkers* et la présence sur la scène de personnages réels figurant dans une action *dramatique* réelle; 2° par la division des pièces en cinq actes; 3° par l'introduction des chœurs entre les actes; 4° par la prédilection pour les monologues (surtout au début et à la fin de la pièce), pour les rôles de confidentes (nourrices) et de messagers, pour les apparitions, ombres, mânes des morts, divinités, furies et tout l'attirail de la mythologie païenne; 5° par une emphase particulière dans le discours, jointe parfois à un manque complet de mesure et de goût dans le choix et l'élaboration du canevas. Il est regrettable que M. W. ait cru devoir ébranler lui-même la solidité de sa théorie en révoquant en doutes certains de ses critéria. Nous lisons, p. exemple, à la p. 61 que la division en cinq actes peut être due au drame scolaire et à Térence, et que la présence de personnages réels dans les pièces bibliques des *Rhétoriciens* prouve que l'honneur de ce changement ne revient pas tout entier à Sénèque.

L'initiation de Sénèque, telle qu'elle est définie plus haut, se rencontre

d'abord chez Coornhert (1552-1590), un des réformateurs de la langue au sortir de l'époque aride de transition entre le moyen âge et les temps modernes : l'allégorie perd du terrain; la division en cinq actes remplace les « pauses » de jadis; le chœur classique apparaît; la langue s'élève et s'épure. On retrouve cette influence de Sénèque chez Hooft (1581-1647), puis chez le docteur Coster, le grand Vondel (1587-1679) et toute la foule de leurs contemporains. Il faut avouer qu'en déterrant sous la poussière des bibliothèques quantité de pièces aujourd'hui oubliées, M. W. leur a fait beaucoup trop d'honneur et qu'il a fait revivre momentanément des poètes dont la postérité se souciera médiocrement. On pourrait ajouter que les nombreux résumés de pièces intercalés dans l'ouvrage en rendent la lecture assez fatigante, sans en augmenter beaucoup l'utilité. Reconnaissons toutefois que cette minutie a fait faire à l'auteur quelques découvertes précieuses, comme, p. exemple, celle de la première traduction néerlandaise d'une tragédie de Sénèque, due à Jacques Duym [1].

Nous ne pouvons analyser ici page par page la savante monographie de M. Worp. Nous nous bornerons à mentionner encore deux points essentiels. M. W. s'inscrit en faux contre le jugement de Jonckbloet, qui a refusé à Hooft le titre de réformateur par excellence du théâtre néerlandais parce que, déjà avant lui, les *Rhétoriciens* avaient composé des pièces historiques où l'allégorie ne règne plus en maîtresse souveraine. Nous considérons la question comme n'étant encore qu'imparfaitement résolue. Les recherches nouvelles de M. G. Kalff d'Amsterdam, publiées dans son excellente *Histoire de la littérature néerlandaise au* xvi*e* *siècle*, ne confirment pas la protestation de M. Worp. Mais, d'autre part, l'influence de Hooft sur ses contemporains a été continuelle, et M. W. a même prouvé que, si le théâtre se remplit de devins, de divinités et de furies, c'est ce qu'on se mit à copier non pas Sénèque, mais Hooft. Cette distinction a son importance, car elle réduit l'influence directe du premier pour augmenter d'autant le rôle du second.

Le chapitre consacré à Vondel est bien documenté. M. W. examine une à une toutes les tragédies de l'illustre poète et note soigneusement tous les passages où l'influence de Sénèque est certaine ou possible — sans toujours, à vrai dire, bien distinguer les cas. De cette manière, il est arrivé à des résultats entièrement neufs. Cependant, si l'on songe que Vondel n'était rien moins qu'un imitateur servile, on doit se dire que la matière n'est pas épuisée. Il y a, en effet, deux espèces d'imitation : l'une qui s'attache de préférence aux choses extérieures, l'autre qui part d'une étude approfondie du modèle. C'est la première qui a prévalu chez la plupart des dramaturges néerlandais; ce sont les deux réunies que

---

1. *Den Spieghel des Hoochmoets, wesende Troiados, eensdeels uyt Homero, ende eensdeels uyt Virgilio ghenomen, ende in de ghedaente van een Tragedie ghestelt.*. Anno 1600 (Worp, p. 69).

nous trouvons chez Vondel, et il faudrait faire le départ entre elles. Plus d'un point n'a été qu'effleuré, par exemple, le style poétique de Vondel, le choix de ses sujets, le rapport des chœurs au reste de la pièce, etc. Il y a plus. M. H.-J. Polak a montré dans le *Gids* (octobre 1892, p. 95 et suiv.) que la tragédie *de Gebroeders* (1639), rapprochée par M. W. de l'*Œdipe* de Sénèque, trahit clairement l'influence d'une pièce de Jean de la Taille, *La famine ou les Gabaonites* (1573). Chacun sait que Vondel connaissait, du moins en partie, la littérature française de la Renaissance. Les noms de Jodelle et de Garnier, et la réforme du théâtre à laquelle ces noms resteront attachés, ne devaient pas lui être inconnus. C'est pourquoi je pense que l'étude de l'influence de Sénèque sur Vondel doit être subordonnée à l'examen préalable de la littérature dramatique de la Renaissance et des prédécesseurs de Corneille. Nous ne ferons pas un grief à M. W. d'avoir passé à côté de cette difficulté : son livre était primitivement une réponse à une question de concours [1], et devait être fini au terme prescrit.

On ne reprochera point à M. Worp de n'avoir pas apporté à son œuvre la plus infatigable ténacité. Quand il nous assure avoir étudié plus d'un millier de pièces de tout ordre — et Dieu sait de quel ordre souvent — on ne peut qu'admirer ce travail de bénédictin. Aussi bien, ses efforts ne sont pas restés stériles : son livre efface tout ce qui avait été écrit sur la matière, et toute étude ultérieure sur le même sujet devra tenir compte du résultat de ses recherches.

G. Duflou.

---

290. — Kristoffer Nyrop, **Nej. Et motivs historie.** Kœbenhavn, Reitze, 1891, in-8, 172 p.

En 1836, le poète danois Heiberg a fait représenter, sous le simple titre *Nej* (non), un vaudeville qui eut un grand succès, dû peut-être à l'originalité de la donnée. Le conseiller Gamstrup destine sa nièce et sa pupille Sophie au sonneur Link ; mais Sophie est aimée par le jeune juriste Hammer, et celui-ci, pour éconduire son rival, recommande à la nièce de Gamstrup de répondre « non » à toutes les questions que pourra lui adresser Link. Et ainsi est fait. Mais quand l'oncle apprend ce qui s'est passé, à son tour, il ordonne à sa pupille de répondre également « non » à toutes les questions de Hammer. Ce dernier s'étonne tout d'abord, mais comprenant bientôt ce qui est arrivé, il pose ses questions de telle manière que les non qu'il reçoit équivalent à des oui. L'oncle arrive sur ces entrefaites, mais en apprenant que le candidat Hammer vient de faire un héritage, il cède et unit les deux amants. D'où

---

1. Réponse écartée par le jury, à ce qu'il paraît. M. W. fait à ce propos le procès à ses juges, qu'il accuse d'ignorance et de légèreté. Nous croyons inutile d'insister sur ce point ou de nous mêler au débat.

Heiberg a-t-il tiré ce motif poétique? Il ne l'a pas dit; mais M. Kr. Nyrop suppose avec beaucoup de raison qu'il ne l'a pas inventé, que, suivant toute vraisemblance, il l'a tiré de quelque conte ou récit antérieur, et c'est pour essayer d'en retrouver les sources ignorées qu'a été écrit ce mémoire, publié à l'occasion du centenaire de la naissance du poète.

Le motif mis en œuvre par Heiberg n'est point inconnu; M. K. N. en signale la présence dans la plupart des littératures européennes; on le retrouve entre autres dans une sainette de Ramon de la Cruz, poète espagnol du siècle dernier, dans la comédie en un acte *Nein* de Gustave Fr. W. de Barneckow, dans une farce en haut-allemand de 1672, ainsi que dans deux chansons allemandes, l'une de 1620, l'autre, beaucoup plus récente, de 1836, puis dans une nouvelle portugaise, un des contes rémois de Chevigné, un conte russe et deux nouvelles italiennes, dont la première, très courte, fait partie du recueil, publié, en 1570, par Tomaso Costo, sous le titre de *Fuggilozio;* la seconde, plus développée, existe dans une rédaction florentine et offre le plus grand rapport avec le conte allemand : *Der listige Soldat.* Laquelle de ces rédactions doit ou peut être considérée comme primitive, sinon comme la source commune de toutes les autres?

On a regardé Ramon de la Cruz comme l'inventeur du motif traité dans la sainette *El no;* mais M. K. N. montre que l'auteur espagnol a tiré cette pièce de la comédie du vaudevilliste français Panard, *Les petits comédiens* ou *La nièce vengée;* les noms des personnages seuls sont changés; mais la donnée est absolument la même. Ce n'est donc pas en Espagne, du moins pas chez Ramon de la Cruz, qu'il faut chercher la source de la pièce de Heiberg. La différence qui existe entre la donnée de la sainette castillane et le vaudeville danois montre déjà qu'il en doit être autrement.

Mais Heiberg n'aurait-il point trouvé l'idée de la pièce dans le *Nein* de Barneckow? Ici, il n'est plus question sans doute d'une nièce et d'une tante, qui veut l'empêcher de se marier à celui qu'elle aime; il ne l'est pas davantage, il est vrai, d'un oncle et de sa pupille, mais d'un père et de sa fille, recherché par un prétendant, aux questions duquel, sur l'ordre de son père, elle ne donne d'autre réponse que « non ». Toutefois, il y a un trait commun au vaudeville de Heiberg et à la comédie de Barneckow, c'est la double scène des réponses « non »; il n'est pas suffisant toutefois pour établir une relation directe entre les deux pièces; mais il pourrait se faire que l'auteur danois eut pris le sujet de son vaudeville en Allemagne. Le motif sur lequel il repose a été très répandu dans cette contrée, depuis le commencement du XVII^e^ siècle. Le petit opéra comique, où on le trouve dès 1672, et encore, je l'ai dit plus haut, dans une langue rajeunie, nous le montre d'ailleurs sous une forme bien plus primitive; c'est un mari — Le bouffon Pickelhering — qui, s'en allant à l'ouvrage, recommande à sa femme de répondre « non » à toutes les questions des passants; sa précaution tourne contre

lui ; un cavalier a pénétré dans sa maison ; il en sort quand Pickelhering revient, et il n'a rien de plus pressé que de lui raconter sa bonne fortune ; mais quand il reconnaît en lui le mari offensé, il s'empresse d'ajouter que tout ce qu'il a dit s'est passé en songe. C'est encore un mari, sa femme et un amoureux qu'on trouve dans la chanson allemande la plus ancienne ; un père, sa fille et un prétendant, au contraire, dans la plus récente, dont la forme moins réaliste est par là mieux appropriée au goût contemporain.

Dans le *Sempre não* portugais il est encore question d'un mari, de sa femme et d'un cavalier, et l'aventure, ainsi que dans l'opéra allemand, est racontée au premier par celui-ci, mais comme s'étant passée en songe, ressemblance qui peut faire croire à une origine commune. Le *Oui et non* de Chevigné ne connaît aussi qu'un mari, sa femme et un galant ; mais ce dernier ne fait point part au mari trop prudent de sa mésaventure ; la donnée est ainsi réduite à son expression la plus simple ; toutefois s'il a par là conservé un caractère primitif, on ne sait pas davantage quelle est la source de ce récit. On ignore également celle du conte russe, dont l'auteur a fait du mari, peut-être pour rendre ses craintes et ses précautions plus explicables, un vieillard, obligé de partir en voyage. Ce conte, qui figure dans un recueil de légendes orales, et qu'on peut dès lors supposer fort ancien, se distingue encore par son réalisme extrême, marque certaine d'une forme primitive, comme l'a fort bien montré M. K. N. dans un chapitre préliminaire, et il se rattache incontestablement aux versions portugaise, allemande et française.

On ignore l'origine vraisemblablement commune de ces diverses versions ; M. K. N. incline à les faire remonter jusqu'au moyen âge et il n'est pas éloigné de croire qu'on pourrait la trouver dans quelque fableau oublié ; mais il n'a pu retrouver ce vieux récit perdu, et la forme la plus ancienne qu'il lui ait été possible de découvrir de cette donnée piquante se rencontre dans une courte nouvelle du *Fuggilozio*, recueil de Tomaso Costo, qui ne remonte qu'à 1570. Ici la donnée est telle encore qu'elle apparaît dans les versions postérieures dont j'ai parlé plus haut. Dans une rédaction florentine, moins concise, mais également du XVI[e] siècle, ainsi que dans le conte allemand du *Soldat rusé*, le mari est remplacé par le roi, et l'héroïne du récit est devenue par suite une princesse. Il semble dès lors qu'on ait ici perdu de vue la donnée première.

Quelle était-elle en réalité cette donnée ? Quelle en était primitivement la conclusion ? M. K. N. a essayé, en comparant les diverses versions, de la retrouver, mais sans y parvenir. Tout ce qu'il croit pouvoir affirmer, et on ne peut que se ranger à son avis, c'est que ce récit comique a sans doute pris naissance ou s'est développé d'abord chez les nations romanes, qu'il y a revêtu d'abord la forme la plus réaliste et brutale, forme qui plus tard a été adoucie pour être plus en harmonie

avec les mœurs nouvelles. Quant à Heiberg, s'il est impossible de dire au juste d'où il a tiré le sujet de son vaudeville, il est incontestable aussi qu'il ne l'a pas inventé ; ce sujet se rencontre chez les divers peuples d'Europe ; il n'est pas vraisemblable qu'il se soit spontanément développé chez chacun d'eux ; il a passé de l'un chez l'autre ; Heiberg, un des derniers qui l'aient traité, l'a reçu de l'étranger ; mais il a su lui donner une forme originale et gracieuse et en a fait un petit chef-d'œuvre. Telle est la conclusion du curieux travail de M. K. Nyrop ; il y a fait preuve de toutes les qualités qui le distinguent, en particulier de cette érudition toujours sûre et de cette connaissance comparative des diverses littératures modernes, qui lui semblent toutes également familières.

Ch. J.

---

291. — R. P. Dom Fernand Cabrol, prieur de Solesmes, professeur d'histoire et de patristique à l'université catholique d'Angers. **Histoire du cardinal Pitra**, bénédictin de la congrégation de France, de l'abbaye de Solesmes. Paris, 1893. in-8, xxi-432 p. V. Retaux et fils.

La biographie très documentée que Dom Cabrol vient de consacrer au cardinal Pitra s'adresse à plusieurs catégories de lecteurs. La vie d'un moine de la règle de saint Benoît, d'un disciple de dom Guéranger, d'un cardinal, doit être pour le croyant un objet d'édification ; elle l'est en effet, et le fidèle pourra trouver, dans maints passages du volume, en particulier dans le chapitre xxii qui a surtout un caractère hagiographique, un élément pour sa foi et pour sa piété. Le profane trouvera aussi son profit à la lecture de ces pages. S'il veut connaître les fonctions d'un cardinal *di curia* et la vie d'un évêque suburbicaire, il lira les chapitres xviii-xxi. S'il est curieux de suivre le mouvement religieux à notre époque, de connaître quelques épisodes de la lutte entre les idées gallicanes et les idées ultramontaines, nous lui signalerons les chapitres où il est question des origines du catholicisme libéral, de la loi sur la liberté de l'enseignement, de la querelle entre les classiques païens et les classiques chrétiens, de la discussion que provoqua en 1885 dans la presse la lettre du cardinal à l'*Amstelbode*, et d'autres débats de ce genre qui ont tenu une place importante dans la polémique contemporaine. Toutes ces questions sont traitées ici d'une manière parfois nouvelle, toujours intéressante et impartiale. Ce qui fait surtout la valeur de ces chapitres, c'est l'abondance des documents inédits que l'auteur a mis en œuvre, lettres de D. Pitra et de ses amis, mémoires de D. Guéranger, etc. L'abbaye de Solesmes, rouverte sous le règne de Louis-Philippe par D. Guéranger, a joué un grand rôle dans l'évolution catholique du xixe siècle ; la vie du cardinal Pitra est, à certains égards, une page de l'histoire du monastère qui s'élève sur les bords de la Sarthe.

Mais c'est surtout dans le domaine de l'érudition que D. Pitra a marqué sa place. Comme les humanistes de la Renaissance, comme Mai, l'un de ses prédécesseurs à la Vaticane, son occupation favorite a

été la chasse aux manuscrits; il a fouillé toutes les grandes bibliothèques du monde savant, en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Russie. Le *Spicilegium Solesmense*, les *Analecta sacra*, les *Analecta novissima*, l'Histoire du droit ecclésiastique des Grecs, ne se composent, comme on le sait, que de textes inédits et de dissertations écrites par l'éditeur sur les documents qu'il a découverts. Textes et dissertations étaient publiés un peu au hasard des trouvailles; mais précisément parce que D. Pitra ne se préoccupait pas toujours de faire une œuvre systématique, il lui fallait une étonnante souplesse d'esprit pour aborder toutes les questions que l'imprévu des découvertes amenait devant lui. « Archéologie, épigraphie, patristique, histoire littéraire et théologique, droit canonique, paléographie, métrique, il n'est aucun de ces terrains sur lesquels le savant bénédictin n'ait poussé quelque pointe hardie. » Aussi raconter l'histoire des publications de D. Pitra, c'est écrire un chapitre, et l'un des plus remplis, de l'histoire de la science ecclésiastique et de l'érudition à notre époque. C'est à ce titre surtout que l'*Histoire du cardinal Pitra* mérite d'être signalée aux lecteurs de la *Revue critique*.

D. Cabrol a suivi toutes les étapes de la carrière scientifique du cardinal. Il rappelle son enfance (Pitra naquit à Champforgeuil, auprès de Chalon-sur-Saône, en 1812), son éducation au petit séminaire d'Autun, son ordination sacerdotale; puis il expose en détail le travail du jeune professeur sur l'inscription d'Autun et l'ἰχθύς symbolique, qui marque une date dans les découvertes de l'archéologie chrétienne (1839). Après avoir fait sa profession monastique entre les mains de D. Guéranger, abbé de Solesmes (1843), Pitra fut amené par les circonstances à renoncer au calme et à l'isolement de la vie monastique, pour devenir, suivant l'expression de son biographe, « le juif errant de la science ». A Paris, il connut l'abbé Migne, et il fut le principal collaborateur de la *Patrologie latine* et de la *Patrologie grecque*. Vers le même temps (1846), il fit paraître son *Histoire de saint Léger et de l'Église des Gaules au* VII*e* *siècle*, à laquelle il travaillait depuis sept années. Ses séjours répétés à la Nationale de Paris, chez les bollandistes à Bruxelles, au British Museum, à la bibliothèque de Middlehill chez le baronnet Philipps, lui inspirèrent l'idée de reprendre les traditions érudites des bénédictins de Saint-Maur en donnant comme une suite au *Thesaurus anecdotorum* de D. Durand et de D. Martène. A cette idée l'érudition est redevable du *Spicilegium* et des deux séries d'*Analecta* qui suivirent. Le premier volume de cette laborieuse compilation, qui n'en compte pas moins de treize, est de 1852; le dernier, publié après sa mort, de 1891. Parmi les textes découverts par D. Pitra et mis pour la première fois à la disposition des érudits, rappelons seulement le *Carmen apologeticum* de Commodien, des poésies attribuées à Juvencus, la *Clef* de saint Méliton, d'autres écrits des Pères anténicéens, plusieurs traités de saint Nicéphore, des écrits

de sainte Hildegarde. D. C. n'ignore pas que plusieurs de ces textes ont été publiés un peu vite, parfois d'après des manuscrits de valeur médiocre, et qu'ils renferment des erreurs de lecture; il signale à cette occasion les critiques qui en ont été faites, soit dans cette *Revue*, soit dans le *Journal des Savants ;* mais il a raison de dire que le Spicilège et les *Analecta* n'en demeurent pas moins le meilleur titre de Pitra à la reconnaissance des amis des lettres chrétiennes. Chargé par Pie IX d'une mission en Russie, dont le premier objet avait été de faire une sorte d'enquête sur la situation des Grecs unis, le moine bénédictin visita les bibliothèques de Moscou; il fit une ample moisson de textes grecs au Kremlin, au musée patriarcal, au monastère de Troïtza, et deux nouveaux ouvrages furent le fruit de ses découvertes dans la littérature byzantine. L'un s'appelle *Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta ;* l'autre est l'*Hymnographie de l'Église grecque*. D. C. étudie à ce propos la question du *Nomocanon,* les lois de la poésie liturgique des Byzantins, les cantiques de Romanus, et d'autres sujets qui ont trait à l'Église grecque. Au retour de son voyage en Russie, D. Pitra fut nommé cardinal par Pie IX (1863), et quelques années plus tard (1869), bibliothécaire de la Vaticane. Dans les dernières années de sa vie, il fut associé, en qualité de bibliothécaire, à deux entreprises qui honorent le pontificat de Léon XIII et qui compteront à juste titre dans l'histoire de l'érudition : la publication des catalogues des manuscrits et l'ouverture des archives du Vatican. D. Cabrol rappelle à cette occasion la place éminente que l'École française de Rome a prise dans la publication des registres des papes et les relations de sympathie et de cordialité qui s'établirent, au sujet de ces travaux, entre le palais Saint-Calliste, où habitait le cardinal, et le palais Farnèse, siège officiel de notre École.

Telles sont les grandes lignes de cette vie consacrée pendant un demi-siècle (le cardinal mourut en 1889) aux découvertes et aux travaux de l'érudition ecclésiastique dans les deux domaines du monde latin et du monde grec. L'historien de D. Pitra a écrit sa vie d'après deux sortes de documents, d'après ses ouvrages et surtout d'après sa correspondance, dont il a donné de très nombreux extraits ; ce livre prend ainsi par endroits le caractère et l'intérêt d'une autobiographie. Le cardinal aurait aimé, croyons-nous, à voir sa vie d'homme d'église et de savant exposée de cette manière claire, bien informée, sobre et impartiale.

Deux appendices s'ajoutent aux vingt-deux chapitres du volume. L'un est une bibliographie des œuvres de D. Pitra ; l'autre est un recueil de neuf pièces justificatives. Ces documents, dont quelques-uns sont inédits, se rapportent surtout aux questions religieuses auxquelles le cardinal fut mêlé [1].

G. Lacour-Gayet.

1. P. 120 et p. 392. L'*Histoire de saint Léger* est citée sous deux titres différents. — P. 133 et *passim*, Lire Mai au lieu de Maï. — P. 171. Lire 1874, au lieu de 1871, pour la date du premier volume de Ebert. — P. 231 et 233. Lire tsars au lieu de

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Paul Laurent, archiviste des Ardennes, poursuit avec un zèle studieux et persévérant ses *Variétés historiques ardennaises*. En voici deux fascicules nouveaux. Le premier est intitulé *Les préliminaires de Valmy* (Paris, Picard, 1892. In-8°, 50 p.). M. L. y donne un certain nombre de pièces relatives aux événements qui précédèrent la canonnade du 20 septembre. Ces documents sont tirés des archives du département des Ardennes et de celles de la mairie d'Attigny. Ils offrent un vif intérêt : ils font revivre jour par jour, comme dit M. Laurent, les craintes et les espérances des hommes de 1792 et mettent mieux en lumière l'activité que les autorités départementales et les communes ont alors déployée pour défendre le territoire envahi. — La seconde de ces plaquettes a pour titre, *Mézières pendant la défense de Bayard* (Paris, Picard, 1893. In-8°, 50 p.). M. Laurent, utilisant les renseignements fournis par les anciens comptes de la ville de Mézières, retrace une page entièrement inédite du siège de 1521 et ajoute aux noms de Bayard, de Montmorency, de Villeclair, d'Annebaud, de Sassenage, de Lorge, etc., ceux des Macériens qui contribuèrent, à un titre quelconque, à la résistance.

— Dans les *Merceriana ou Notes inédites de Mercier de Saint-Léger* (Paris, Techener, 1893. In-8°, viii et 100 p.). M. Maurice Tourneux reproduit la copie, scrupuleusement authentique, exécutée par un érudit normand, Haillet de Couronne, d'un *Souvenir* ou *Mémorial* de l'abbé de Saint-Léger. Ce « chosier » ou « sottisier » appartient aux deux dernières années de la vie de Mercier ; il y note quotidiennement ou à peu près, le résumé de ses lectures, les visites qu'il reçoit, les acquisitions bien rares qu'il se permet encore, la vente des curiosités qui garnissent ses tablettes, les prêts pécuniaires qu'il accepte de son ami Chardon de La Rochette — et qu'il rembourse fidèlement —, des recettes qu'il croit infaillibles et qui doivent fortifier les vieillards ou rendre plus souples les muscles des rhumatisants. M. Tourneux a eu soin de mettre entre crochets les remarques que Haillet de Couronne avait ajoutées à celle de Mercier et rejeté au bas des pages, outre ses propres gloses, les notes marginales et les surcharges intercalées par l'abbé de Saint-Léger dans la rédaction primitive. Il y a joint un index qui facilitera aux chercheurs l'usage de ce recueil, et, pour lui prendre son expression, il s'est ici, comme toujours, montré soucieux de ses devoirs d'éditeur.

— M. Marius Barroux a publié l'analyse des documents de l'époque révolutionnaire appartenant aux archives de la Seine (série D, fonds de l'administration générale de la commune et de ses subdivisions territoriales). Ces documents appartiennent à la période comprise entre l'année 1789 où une nouvelle administration municipale fonctionne à Paris et l'an VIII où s'installe l'administration préfectorale. Ils proviennent des mairies de Paris. M. Barroux les classe en trois groupes : pièces de la commune provisoire, pièces de la commune de 1790 à l'an IV, pièces du Bureau

---

czars ou tzars, — P. 249. L'expression de « nouveau prince héréditaire » ne convient guère à un prince de l'Église, à un cardinal. — P. 306. A propos des relations excellentes qui existaient entre le bibliothécaire de la Vaticane et l'École française de Rome, il est dit que le cardinal avait l'habitude de recevoir à sa table, pour la fête des Rois, nos jeunes archéologues et médiévistes du palais Farnèse ; je ne crois pas que l'historien de D. Pitra ait été exactement informé pour ce détail, d'ailleurs de bien minime importance.

central ; on a ainsi trois fonds qui correspondent en même temps à l'existence successive des districts, sections, arrondissements, et aux périodes où l'administration départementale n'existe pas encore, où le département de Paris fonctionne, où ce département devient celui de la Seine. Comme MM. Tourneux et Tuetey dans leurs repertoires des sources de l'histoire de Paris pendant la Révolution, M. Barroux décrit une à une toutes les pièces. Il y en a 1730. Quelques-unes sont de grand intérêt, par exemple, les « Rapports généraux de la surveillance » adressés, par le Bureau central au ministre de la police (p. 31 et suiv.). Quiconque voudra sérieusement étudier l'histoire de la Révolution devra consulter le précieux *Inventaire* de M. Barroux.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 12 mai 1893.*

Le Ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, invite l'Académie à présenter deux candidats pour la chaire de langue et littérature grecques au Collège de France, vacante par la retraite de M. Rossignol. L'assemblée des professeurs du Collège de France a présenté en première ligne M. Maurice Croiset et en seconde ligne M. Haussoullier.

Après avoir entendu un rapport présenté, au nom de la commission du legs Piot, par M. Georges Perrot, l'Académie accorde sur les arrérages de cette fondation une subvention de 1,500 fr. à M. le médecin-major Carton, chargé d'une mission scientifique en Tunisie, pour l'achèvement des fouilles qu'il a entreprises à Dougga, sur l'emplacement du temple de Saturne et du théâtre.

M. Anatole de Barthélemy fait une communication sur le classement des monnaies carolingiennes. Il formule les conclusions suivantes :

A partir du règne de Charles le Chauve, les noms et les monogrammes royaux ne permettent pas de dater les pièces par règne, à moins qu'elles ne sortent d'un atelier officiel ;

En dehors des pièces vraiment royales, dont le nombre est très restreint, et des monnaies émises par les évêques et les abbés, gratifiés du droit de *moneta*, toutes ces monnaies ont été frappées par des comtes ;

Le privilège de frapper monnaie, exercé par les évêques et les abbés, procède d'une interprétation intéressée du droit de *moneta*, qui n'était, dans le principe, que la concession des bénéfices sur la fabrication ;

Le droit des seigneurs féodaux n'a jamais été qu'une usurpation plus ou moins déguisée.

M. Ulysse Robert, inspecteur général des bibliothèques et des archives, donne lecture de l'introduction d'un ouvrage qu'il se propose de faire paraître. C'est une édition paléographique du manuscrit, aujourd'hui unique, des fables de Phèdre, qui appartient, à M. le marquis de Rosanbo, lieutenant au 25e régiment de dragons. Ce manuscrit, du IXe siècle, est celui qui a été découvert par Pierre Pithou et publié en 1596 par ce célèbre érudit. M. Robert pense qu'il provient de Châlons-sur-Marne. Il en donne la description complète ; il fait connaître les noms des rares savants qui ont pu l'examiner et le consulter. Il montre, en signalant quelques-unes des fautes les plus graves commises par le dernier éditeur, M. Berger de Xivrey, que la nécessité de la publication d'un nouveau texte s'imposait.

Il termine sa communication par une courte notice sur le texte de la Tératologie, qui suit, dans le manuscrit, celui de Phèdre, et qui a été également publié par M. Berger de Xivrey.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : 1° CARTON (le Dr), *De Tunis à Dougga;* 2° FABIA (Philippe), *les Sources de Tacite;* — par M. Gaston Paris : 1° PINEAU (Léon), *les Contes populaires du Poitou;* 2° LE MÊME, *le Folk-Lore du Poitou;* — par M. Croiset : 1° AUBIGNÉ (Agrippa D'), *Histoire universelle*, publiée pour la Société de l'histoire de France par le baron DE RUBLE, tome VI ; 2° PARMENTIER (Léon), *Euripide et Anaxagore.*

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 29 mai — 1893



292. — Bezold et Budge. **The Tell el-Amarna Tablets** in the Britith Museum, with autotype facsimile; printed by Order of the Trustees. London, 1892, in-4, xciv-157 p. et 24 planches.

293. — Bezold. **Oriental Diplomacy**. Being the transliterad text of the Cuneiforme Despatches between the Kings of Egypt and Western Asia in the XVth Century before Christ, discovered at Tell el-Amarna, and now preserved in the British Museum, with full Vocabulary, Grammatical Notes, etc. — Luzac et Cᵉ London 1893, in-8, xliv-124 p.

Les deux volumes réunis dans cet article forment au fond un seul ouvrage en deux sections qui se complètentl'une l'autre. Le premier volume est pour la plus grande partie de M. Bezold; le second lui appartient tout entier. L'activité de M. B. et son œuvre commencent à être connues depuis quelque temps déjà en dehors du cercle très restreint des assyriologues : il a procédé ici encore selon la méthode qu'il avait adoptée au début de sa carrière et dont l'application, surtout dans son très utile traité de littérature ou plutôt de bibliographie chaldéo-assyrienne, a soulevé des critiques d'une violence immodérée. M. B. paraît avoir été fort sensible à des attaques souvent mal justifiées, et le ton qu'il a adopté vis-à-vis de ses contradicteurs est parfois d'une virulence qui lui attirera sans doute des représailles. J'ai toujours pensé pour mon compte que ces passes d'armes entre des savants de grand mérite sont au moins inutiles. Elles n'intéressent personne en dehors des deux adversaires et d'une demi-douzaine d'amis ou d'élèves; en revanche, elles tiennent de la place, et la place dans nos livres orientaux c'est presque toujours beaucoup d'argent. Au prix où les éditeurs de livres assyriens nous font payer le papier, la moindre polémique se chiffre immédiatement pour l'acheteur en un nombre de francs ou de marks notable, et payer pour payer, je préfère quant à moi lire les recherches de chaque assyriologue dans le domaine où il est maître, plutôt que de connaître son opinion candide sur ceux de ses confrères qui ont la

malechance de ne pas être de son avis. Nous ne devrions jamais oublier d'ailleurs, tant assyriologues qu'égyptologues, que le public en général, celui qui n'entend rien ou pas grand'chose aux hiéroglyphes ou aux cunéiformes, n'a encore qu'une confiance modérée aux résultats de nos travaux : quand deux d'entre nous se cherchent querelle et échangent des aménités philologiques, il est toujours porté à y ajouter foi et à croire impartialement que chacun d'eux dit vrai de l'autre. Ce sont nos sciences qui souffrent le plus de notre mauvaise confraternité et de nos discordes.

Le premier ouvrage comprend les fac-similés en phototypie des originaux et la transcription en caractères d'impression; le second ajoute la transcription dans notre alphabet du texte cunéiforme. M. B. n'a pas cru devoir y joindre la traduction dans une langue européenne sinon de tous les documents au moins des principaux : il estime qu'on ne pourrait en l'état actuel de la science les interpréter avec assez de certitude pour contenter entièrement l'assyriologue de profession ou le lecteur non initié. Je n'ai pas qualité pour juger du sentiment des assyriologues, mais en tant que lecteur du commun, je puis assurer M. B. que des traductions, même aussi fragmentaires que le sont celles de M. Halévy dans le *Journal Asiatique*, m'auraient été fort agréables. Sans doute la perfection serait à souhaiter vivement, mais qui s'obstine à la vouloir réaliser en égyptologie comme en assyriologie, risque de ne jamais rien publier. Il faut savoir s'exposer à l'erreur, si l'on désire que la science avance, et bien des gens, même du métier, auraient pardonné à M. B. ses contre-sens, s'il avait consenti à leur dire bravement ce qu'il voit ou croit voir dans les documents qu'il a publiés avec tant de soin. Il l'aurait pu faire plus aisément qu'il ne le pense, à en juger par la minutie avec laquelle il en a analysé la grammaire et les particularités dialectales. Ce qui me frappe dans les pages qu'il consacre à la phonologie, c'est l'influence assez considérable que les hiéroglyphes paraissent avoir exercée sur le syllabaire cunéiforme transporté en Syrie : la multiplication des compléments phonétiques et la manière dont ils s'allient à leurs syllabiques sont des faits courants dans les écritures égyptiennes. L'intercalation derrière les idéogrammes des groupes qui en fournissent la valeur phonétique était sans doute une précaution prise par les scribes syriens pour éviter des erreurs ou des difficultés de lecture aux interprètes de Pharaon, dont ils avaient sans doute leurs raisons pour n'admirer qu'à demi la science linguistique. J'indiquerai seulement en passant, pour ne pas trop sortir de mon terrain propre, le chapitre consacré à la morphologie : certains des faits que M. B. signale d'après les tablettes sont identiques à ceux que l'analyse des noms de villes conservés en hiéroglyphes m'avait incliné à regarder comme caractéristiques des dialectes sémitiques parlés en Syrie à cette époque. Certains détails m'ont fait un plaisir sensible; ainsi la remarque que les scribes n'essayaient pas encore de distinguer entre les sons de

*i* = *e* et de *i*, et que les signes où l'on rencontre plus tard *i* = *e* exclusivement s'échangent indifféremment avec ceux où l'on a l'*i*. « Il est donc impossible, ajoute M. Bezold, que le nom de la reine d'Égypte ait été prononcé *Te-i-e* »[1], et il lit *Ti-i-i* : de fait, l'orthographe égyptienne est soit en deux syllabes *Ti-yi*, soit en une seule *Tyi*. La variante Timashgi du nom de Damas se rapproche à tel point de l'orthographe égyptienne, *Timasqou, Timasqi*, qu'on est tenté de la considérer comme émanant d'un scribe qui connaissait cette ville par des documents officiels égyptiens plutôt que par des documents purement asiatiques. J'espère examiner ailleurs ce que la lecture Nibmoua*ria*, par exemple, a d'important pour la prononciation du mot *Râ* à la fin des noms propres.

La partie égyptologique du sujet a été généralement bien traitée. La reine Tiyi n'a pas eu de chance, selon son habitude. L'un des deux auteurs, — est-ce M. Bezold, est-ce M. Budge? — nous raconte à propos d'elle que « la tombe d'une reine Thi, qui est qualifiée *royale* « *fille, royale sœur, royale mère, royale épouse, grande dame,* « *régente du Nord et du Sud*[2], fut ouverte vers le commencement de « ce siècle à Thèbes. On ne saurait guère douter que ce ne fût la tombe « de l'épouse principale d'Aménophis III. Le portrait de cette dame[3] « nous la montre avec un teint blanc et des yeux bleus ; la couleur de « la peau est celle des gens originaires de la Syrie du Nord-Est. Thi fut « la mère d'Aménophis IV. Elle donna aussi naissance à une fille, Set- « Amen[4]. Le British Museum possède un pot à kohol de faïence bleu[5] « et un double étui à kohol en bois[6] au nom d'Aménophis et de Thi. « Ils formaient probablement part du nécessaire de toilette déposé dans « la tombe à l'usage de la reine[7]. » Il y a là une erreur si souvent combattue qu'on devrait la croire morte : si elle l'est, elle appartient à la catégorie de ces morts qu'on ne tue jamais entièrement et qui reparaissent dès qu'ils en trouvent l'occasion. La reine enterrée à Thèbes, au Bab-el-harim, n'a rien de commun avec Tiyi, pas même le nom. Elle s'appelle Titi, elle appartient, à en juger par le style de son tombeau, à la XIX<sup>e</sup> et peut-être à la XX<sup>e</sup> dynastie, elle n'a pas les yeux bleus : le dessin de Rosellini, auquel on renvoie d'ordinaire, lui donne des yeux noirs, et les prunelles bleues qu'on lui prête sont un cadeau de Prisse d'Avennes, dont on ne voit point trace sur le monument. Quant à la couleur rose dont les chairs sont teintées, j'ai déjà eu l'occasion de montrer par de nombreux exemples qu'elle a été en faveur à plusieurs re-

1. Bezold, *Oriental Diplomacy*, p. XI.
2. Brugsch, *Recueil de Monuments égyptiens*, t. II, pl. LXIII, 1.
3. Rossellini, *Monumenti Storici*, pl. XIX, n° 21.
4. Ainsi qu'en fait foi une inscription gravée sur un morceau de bois conservé au British Museum, n° 5899 *a*.
5. N° 2572 *b*, Quatrième salle égyptienne, Galerie du Nord, vitrine E.
6. N° 2598 *a*, Quatrième salle égyptienne, Galerie du Nord, vitrine E.
7. *The Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. XIX-XX.

prises pendant l'époque thébaine : les hommes et les femmes se fardaient de manière à éclaircir l'apparence de leur peau, et l'on aurait tort de voir un indice d'origine dans ce qui est pur caprice de mode. C'est pourtant sur des assertions de ce genre qu'on a bâti toute une histoire de la reine Tiyi, de ses origines asiatiques, de l'influence religieuse qu'elle aurait exercée sur son fils et qui aurait été prépondérante dans la tentative faite par Amenhotpou IV pour supplanter Amon thébain par Atonou, le disque solaire. En réalité, rien n'indique que Tiyi n'ait pas été d'origine purement égyptienne : son nom est égyptien comme ceux de son père Jouia et de sa mère Touia. J'ai cherché à comprendre par quelle série de déductions la plupart des savants qui se sont occupés de ces tablettes sont arrivés à déclarer qu'elle était fille et sœur des rois de Mitanni : aucun des passages où elle est mentionnée ne prête à cette interprétation, à moins qu'on ne veuille voir une marque de parenté réelle dans ces qualifications de *frère* et de *sœur* que les souverains échangeaient entre eux alors comme aujourd'hui. Les documents syriens confirment ce que les documents égyptiens nous avaient appris de la grande autorité dont Tiyi jouit sous Amenhotpou III et sous Amenhotpou IV : ils ne nous en expliquent point la raison et n'avancent en rien la solution du problème assez complexe que les origines de cette reine soulèvent jusqu'à présent.

Les analyses que MM. B. et B. ont données de chaque pièce permettent d'en apprécier la valeur pour l'histoire du temps. Il me paraît, d'une manière générale, que l'on n'a pas toujours bien interprété le sens de cette correspondance adressée par les princes asiatiques aux souverains de l'Égypte. Les assyriologues, qui ont été naturellement les premiers à s'en servir, ont été frappés surtout de l'agitation perpétuelle qu'elle trahit et ont tiré des luttes, des révoltes, des brigandages qu'elle rapporte, des conclusions que je ne puis accepter. Dans le cas présent, voici en résumé comment MM. B. et B. envisagent la question : « Amenhotpou III ne fut pas, disent-ils, un grand conquérant « comme son aïeul Thoutmosis III, mais les monuments égyptiens con- « statent qu'il soumit Kadesh, Tunip, Sankar, Carchemish, et la Méso- « potamie du Nord-Ouest [1].... Le règne d'Amenhotpou IV fut compara- « tivement court et ne dura environ que douze ans. Bien que les peuples « de Syrie et d'Éthiopie lui payassent tribut, son autorité sur ces con- « trées ne put être très stable [2].... Un grand nombre des tablettes sont « adressées au *Roi d'Égypte*, soit Amenhotpou III, soit Amenhotpou IV. « Elles contiennent presque toutes la nouvelle de désastres subis par la « puissance Égyptienne ou d'intrigues dirigées contre elle avec succès, « ainsi que des demandes pressantes de secours, tous faits qui impliquent « un état de désordre et de faiblesse en Égypte. Que certaines aient été

1. *The Tell-el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. xx.
2. *Ibid.*, p. xxii.

« adressées à Amenhotpou III, probablement dans ses années de déclin, « on peut l'inférer de cette circonstance que les dépêches du gouverneur « de Katna (n$^{os}$ 36, 37) à ce roi sont conçues dans une donnée pareille; « mais il est probable que la plupart d'entre elles appartiennent au règne « suivant et nous rendent l'écho des troubles qui résultèrent, nous le « savons, de la lutte engagée entre Amenhotpou IV et le vieux sacer- « doce [1]. » Je crois bien que cette page n'aurait jamais été écrite si MM. B. et B. s'étaient figuré, plus exactement qu'on ne fait d'ordinaire, ce qu'était cet empire égyptien de la XVIII$^{e}$ dynastie. Les textes hiéroglyphiques nous l'apprenaient déjà, et je demande la permission de citer quelques phrases d'un livre publié en 1875, longtemps par conséquent avant la découverte d'El-Amarna, et qui nous dépeignent l'empire de Thoutmosis III. « On ne peut guère se représenter « la domination égyptienne comme quelque chose d'analogue à ce que « fut plus tard la domination romaine. La Syrie, l'Arabie, l'Éthiopie ne « furent jamais des provinces.... Elles gardèrent leurs anciennes lois, « leurs anciennes religions, leurs anciennes coutumes, leurs dynasties, « restèrent en un mot ce qu'elles étaient avant la conquête. C'était une « sorte d'empire féodal. Les vassaux devaient hommage au souverain, « lui payaient tribut, accordaient à ses troupes et refusaient à ses « ennemis l'accès de leur territoire. Pour le reste, ils étaient maîtres chez « eux et pouvaient batailler les uns contre les autres, signer la paix entre « eux, chercher des alliances, régler à leur guise leurs affaires intérieures, « sans que le suzerain songeât à s'y opposer. Un empire constitué de « la sorte n'était pas des plus solides. Tant que le pouvoir suprême était « aux mains d'un prince énergique, ou plutôt, tant que le souvenir de « la défaite restait assez vivant dans l'esprit des vaincus pour étouffer « l'esprit d'indépendance, les chefs syriens demeuraient fidèles à leurs « vasselage et payaient l'impôt. Mais la mort du souverain régnant et « l'avènement d'un souverain nouveau, un échec ou simplement le « bruit d'un échec subi par les généraux égyptiens, le moindre événe- « ment suffisait à soulever une révolte générale. Chacun refusait d'acquit- « ter sa contribution, royaumes et cités se déclaraient indépendants, « l'Égypte était réduite en quelques jours à son seul territoire. Il fallait « alors recommencer tout à nouveau.... Après avoir conquis le pays « pendant la durée de chaque règne, on le perdait au commencement du « règne suivant, pour le reconquérir et le reperdre plus tard, sans arriver « jamais à rien créer qui durât. » Les tablettes d'el-Amarna nous montrent en action par le détail les révolutions et les querelles de tout genre dont les monuments égyptiens nous avaient permis de retracer le tableau général. Toute la correspondance de Rib-adda, prince de Byblos, ne donne pas, comme le pensent MM. Bezold et Budge, la preuve de l'état de désorganisation du pays sous Amenhotpou IV : elle fait passer sous

1. *Ibid.*, p. XXIII.

nos yeux les luttes et les rivalités qui en étaient l'état normal sous la domination de tous les Pharaons Égyptiens. L'indifférence d'Amenhotpou IV n'est pas une preuve de faiblesse : elle caractérise toute la politique égyptienne qui trouvait son compte aux querelles de vassaux syriens. Tant qu'ils se disputaient, c'était la paix pour Pharaon. D'ailleurs l'affaiblissement de l'Égypte, les troubles, les luttes des prêtres contre Amenhotpou IV sont autant de légendes courantes en égyptologie, mais sans fondement sérieux : tout ce que nous savons de ce prince paradoxal et de son successeur Aï nous prouve qu'ils furent des Pharaons vigoureux, heureux dans leurs entreprises. Les troubles et la faiblesse vinrent après eux, sous les souverains presque inconnus qui séparent le règne d'Aï de celui d'Harmhabi.

L'historien aura beaucoup à apprendre dans ces deux volumes : M. Bezold lui aura rendu le travail facile par le soin avec lequel il a publié, transcrit, analysé la grammaire de ces textes. Le vocabulaire dans lequel il a réuni tous les mots cités sur les tablettes d'el-Amarna est particulièrement précieux. Quelques mots échappés çà et là me donnent lieu de croire qu'il prépare un ouvrage analogue sur les tablettes du même fonds qui se trouvent à Berlin et à Gizèh : je souhaite qu'il ne nous le fasse pas attendre trop longtemps [1].

G. Maspero.

---

294. — **Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules**; texte et traduction nouvelle publiés pour la Société de l'Histoire de France par E. Cougny. Tome VI, par M. Henri Lebègue. Paris, Laurens, 1892. In-8.

Le présent volume est le dernier de la grande compilation qu'avait entreprise M. Cougny. Il contient les extraits empruntés aux philosophes, aux naturalistes, aux poètes, aux grammairiens et aux rhéteurs. Dans le nombre, il y en a une foule qui sont absolument insignifiants ; on a bien fait pourtant de les citer, pour que le travail fût complet. Quatre pages seulement sont consacrées aux inscriptions, alors qu'on en connaît aujourd'hui plus de cent, trouvées dans la Gaule même. Beaucoup, il est vrai, ne sont que des épitaphes; mais on ne voit pas que M. C. ait eu la pensée d'exclure ces sortes de textes. On en compte d'ailleurs quelques-unes qui n'ont pas ce caractère et qu'il n'a pas reproduites.

---

1. Le nom de Tell el-Amarna, qu'on donne à la localité d'où les tablettes proviennent, n'existe pas. Il y a, dans la plaine où Khouniaton construisit sa capitale, trois noms distincts, ceux d'Hagî-Kandîl, d'el-Tell et d'Amarna ou el-Amarna ; Tell el-Amarna est né de la confusion établie par les égyptologues entre el-Tell et Amarna. Peut-être la fréquentation des Européens a-t-elle amené les habitants à employer cette dénomination hybride : ils ne la connaissaient pas en 1885, dernière époque où je me suis arrêté dans ces parages

Le tome VI des *Extraits* n'a paru qu'après la mort de M. Cougny, et M. H. Lebègue a été chargé d'en surveiller la publication. Ce dernier a eu soin de nous dire quelle a été sa part de collaboration. Il a écrit trente-sept pages de traduction, dressé les tables des matières, établi deux listes bibliographiques, et rédigé une notice de huit pages sur M. Cougny. C'est quelque chose assurément; mais, en somme, ce n'est pas grand'chose. Ce volume pourtant nous est donné comme son œuvre personnelle. Le titre, en effet, porte : « Tome sixième, par M. Lebègue », et l'approbation du commissaire responsable atteste qu'il a été « préparé par M. Lebègue ». C'est faire, semble-t-il, trop peu de cas des droits de l'auteur véritable de l'ouvrage.

P. G.

---

295. — Ad. SCHULTEN, ph. dr. **De Conventibus civium Romanorum**. Berlin, Weidmann, 1 vol. in-8, 132 p. 1892.

Ces *conventus* sont, suivant l'auteur, des communautés intermédiaires entre les municipes et les collèges. C'est un peu ce qu'il s'agit de démontrer; et, cette définition acceptée, la question serait à peu près résolue. Il n'est toutefois pas douteux que de telles communautés n'aient existé, et que tel ne soit un des sens du mot *conventus ;* mais cette signification est-elle constante, juridique, officielle ? S'applique-t-elle à tous les groupes de citoyens organisés hors des communes proprement dites ? Quelles sont, en somme, son étendue et sa valeur ? Enfin, quelle est la situation légale, quelle est la vie de ces associations ? C'est ce qui n'est pas défini.

La question, cette année même, a été traitée par M. E. Kornemann [1], antérieurement par M. Mommsen au t. XVI de l'*Hermes*, et par d'autres, que cite l'auteur. M. Mommsen et M. Kornemann diffèrent principalement en ce que le premier pense que les citoyens romains s'organisaient en *conventus* dans toutes les cités où ils se trouvaient, tandis que le second excepte les cités de droit latin, où cette organisation n'aurait répondu à aucun besoin.

M. Schulten, comme ses devanciers, établit que le *conventus* diffère du municipe en ce qu'il est en terre étrangère et n'a pas de territoire propre, et du collège en ce qu'il est composé de personnes de toute sorte, réunies seulement par leur condition de citoyens et leur demeure dans le même pays. Il juge qu'il a pu en exister dans les cités de droit latin, où ils ne seraient que des associations de citoyens romains non municipaux, ainsi qu'il a pu s'en établir même dans les municipes, par exemple à Lyon.

Il distingue deux espèces de *conventus*, suivant qu'ils se trouvent ou

---

1. *De civibus Romanis in provinciis imperii consistentibus*. Berlin, Calvary, 1892.

non dans une cité régulièrement organisée et reconnue. Les premiers, qu'il appelle « conventus civitatis », ne sont presque que des collèges ; les seconds, qu'il appelle « conventus vicani », sont de vraies communes. Ces derniers presque seuls portent dans l'usage le nom de *conventus*, agissent réellement comme des municipalités, et peuvent obtenir le droit municipal.

M. S. étudie ensuite quelles sont les limites du *conventus*, à quelles conditions on en est membre, quelle situation les citoyens qui en font partie se trouvent avoir vis-à-vis de l'État, s'il constitue un domicile reconnu, une patrie, quelle est la condition particulière des *canabae* de vétérans, qui sont de véritables *conventus*. Il recherche ce qui se passe si la commune dans laquelle est le *conventus* reçoit le droit de cité, et ce qui advient aussi du « conventus vicanus ».

Cette dernière espèce est fort intéressante, tant parce qu'elle comprend les *canabenses*, c'est-à-dire les « cives romani qui consistunt ad legionem » et qui furent le noyau de tant de villes, que parce qu'elle embrasse les groupes d'occupants de l'*ager publicus*, et les centres qui se créent dans les *saltus*, dans les *latifundia* impériaux ou privés, et que par conséquent son histoire est liée à celle de la colonisation romaine dans l'Empire, du peuplement ou du repeuplement de régions qui furent florissantes. M. Schulten l'a étudiée avec prédilection, en détail.

Il termine par l'examen d'une troisième catégorie, les « conventus provinciales ». A dire la vérité, ce terme ne s'applique qu'aux associations qui unissent vraiment en communauté les citoyens romains d'une circonscription provinciale ; mais il l'étend également à ce qui s'appellerait mieux, avoue-t-il, les « *concilia provincialia civium romanorum* », dans lesquels entrent les citoyens des cités et des *conventus*.

Il est inutile de pousser plus loin l'analyse. Cette dissertation est à lire parallèlement à celle de M. Kornemann, qu'elle discute. Contestable en plus d'un point, elle n'en est pas moins très approfondie, et jettera une vive lumière sur une des formes les plus curieuses du développement du monde romain.

M. R. de La Blanchère.

---

296. — **Historia Apollonii regis Tyri** ; iterum recensuit Alexander Riese. Lipsiae, Teubner, 1893 ; xix-131 pp. in-18.

Le roman anonyme qui porte le titre d'*Histoire d'Apollonius*, avait été publié en 1871 par M. Riese, d'après un ms. de la Laurentienne (LXVI, 40) du IX$^{e}$-X$^{e}$ siècle. Malheureusement ce ms. était incomplet, et, pour ses lacunes, on devait recourir à des textes inférieurs. Aussi un progrès réel fut obtenu par Ring, quand il publia les variantes du ms.

de Paris 4955, dans son édition parue en 1881 [1]. Bien que du XIV[e] siècle, ce ms. différait de façon insignifiante avec le Laurentianus pour les parties communes; on est donc en droit de s'en servir pour suppléer les parties perdues.

A côté de cette rédaction, considérée par M. R. comme primitive, il en connaît deux autres, dont il a publié la plus ancienne parallèlement à la première. Mais il en existe une quatrième, intéressante au point de vue littéraire, représentée par deux mss. de Rome (Minerve, A, I, 21 ; Vat., Reg. 905 ; tous deux du XIII[e] siècle). Riemann l'a signalée dans un article de la *Revue de philologie* (VII, 1883, 97) qui a échappé à M. Riese. La tâche qui s'impose maintenant est de rassembler ces versions et d'en chercher d'autres dans la centaine de mss. que M. R. a négligés; le premier éditeur, Marc Velser (1595) s'est servi d'un ms. d'Augsbourg qu'on n'a pas encore retrouvé et qui diffère de ceux de Riese. Il faudra comparer ces textes entre eux et avec les rédactions en langue vulgaire.

Alors on pourra peut-être résoudre quelques questions encore douteuses. Telle est celle de la langue de l'original. La dissertation de Thielmann [2] a prouvé que l'auteur latin avait subi d'une manière très sensible l'influence de la Bible. On irait trop loin si l'on abandonnait l'hypothèse d'un modèle grec. Il est des particularités qui ne s'expliquent que par le grec. De plus, un grand nombre des rapprochements de Thielmann ne prouvent rien. Ce sont des constructions et des mots employés dans la Bible sous l'influence du grec ; ils appartiennent donc, non à la langue biblique ou ecclésiastique, mais à la langue des traductions. Il y aurait à faire une étude du latin des traductions médicales ; elle rendrait un grand service et empêcherait de qualifier chrétiens de véritables hellénismes. Je citerai seulement l'emploi de *quia* au lieu de la proposition infinitive. Il apparaît dans Tertullien, puis on le trouve dans saint Cyprien, Lucifer, Sulpice Sévère, Sidoine, etc. ; dans ces auteurs, il paraît venir de la traduction de la Bible. Mais on le trouve en même temps dans Caelius Aurelianus (22 fois) ; c'est donc une particularité de la littérature de traduction et c'est à l'influence grecque que je rattacherais les cinq exemples de Macrobe [3]. On voit par là qu'il faut être prudent dans ces appréciations et tenir compte de l'étendue considérable des ouvrages ecclésiastiques en regard du petit nombre des livres profanes imités ou traduits du grec.

M. Riese a peut-être cédé un peu vite aux objections de son contradicteur ; encore fallait-il y regarder de près. Il aura du moins eu

1. Et non en 1880, comme le dit M. Riese, p. III, ni en 1886, comme le même l'indique, p. XVI ; il doit pourtant avoir le livre dans sa bibliothèque, puisqu'il en a rendu compte dans la *Berliner phil. Wochenschrift*, 1888, col. 561-564.

2. *Ueber Sprache u. Kritik des lat. Apollonius romanes*, progr. de Spire, 1881.

3. G. Mayen, *de particulis « quod, quia, quomodo, ut » pro acc... cum infinitiuo...* Kiliae, 1889, pp. 30 ssq. Cf. Thielmann, 17.

le mérite de donner, avec la nouvelle édition, une base solide à ce genre de recherches[1].

Paul Lejay.

---

297. — **Schuelercommentar** zu Sallusts Schriften für den Schulgebrauch herausgegeben von Gustav Muller. Prag. Wien. Tempsky, 1893. 170 p.

A la fin de son avertissement, M. Gustave Muller exprime l'espoir que son ouvrage rendra aux élèves leurs *préparations* plus faciles et permettra aux professeurs de faire lire Salluste plus rapidement. Son espoir ne sera pas déçu, nous n'en doutons pas. Nous avons pu constater, en effet, que par exemple dans le chapitre III de *Catilina* il restera aux élèves à traduire une ou deux phrases sur le type de celle-ci : *vel pace vel bello clarum fieri licet ;* dans le chapitre IV les *seuls* membres de phrase dont ils devront chercher la signification sont les suivants : *non fuit consilium, agrum colundo aut venando, memoria digna videbantur, sceleris atque periculi novitate.* Nous pourrions multiplier les exemples. — Le commentaire de M. Gustave Muller à l'usage des élèves est donc à peu près l'équivalent de nos traductions juxtalinéaires accompagnées de notes grammaticales. Grâce à ce travail qui porte sur *toutes* les œuvres de Salluste et qui est fait d'après le texte de l'édition de Scheindler[2], les professeurs n'auront plus besoin de préparer leurs classes, et les élèves traduiront l'historien latin aussi facilement que les ouvrages les plus élémentaires. Ils pourront d'ailleurs être sûrs qu'ils auront tout expliqué exactement.

Isaac Uri.

---

298.—Carlo Cadorna. **Religione Diritto Liberta.** Della condizione giuridica delle associazoni e delle autorita religiose negli stati civili. Edizione postuma curata dal generale Cadorna con cenni biografici del sen. M. Tabarrini. 2 vol. in-8 de XXX-1503 p. (Tome I XXX-772; tome II, 773-1503); Milan, Ulrico Hœpli, 1893. Pr. 18 fr.

L'ouvrage achevé à l'âge de quatre-vingt-trois ans par Carlo Cadorna, dédié à son frère en témoignage « de la foi religieuse et politique de toute leur vie », publié par les soins du général Cadorna avec une préface biographique très intéressante de M. Tabarrini, ne s'adresse qu'indirectement à la *Revue critique*, étant surtout une œuvre juridique et sociologique. Le titre I est un exposé de droit public naturel sur les relations des États avec les fidèles, avec les associations de fidèles et avec les autorités religieuses de ces fidèles. L'auteur admet en principe que

---

1. Le ms de Paris avait été mal cité par Ring ; l'édition Riese en donne une bonne collation due à M. Max Bonnet.

2. Voir notre compte rendu dans la *Revue critique*, 1891, p. 282.

les États ne peuvent avoir de relations avec les *institutions* religieuses, mais seulement avec les *associations* religieuses et avec leurs autorités, et que ces relations sont purement juridiques; que les droits et les devoirs réciproques des associations et autorités religieuses d'une part, et, d'autre part, du pouvoir souverain des États ne dérivent pas des institutions religieuses, mais du droit naturel; que l'État est le pouvoir temporel souverain des croyants comme des non croyants, et que le droit est désormais la base de tout état; que ce droit n'est nullement en contradiction avec la morale et que la discussion des relations de l'Église et de l'État doit être déplacée du terrain religieux et politique et portée sur le terrain juridique. Après de longues et prolixes considérations sur le développement de la civilisation ecclésiastique et laïque, M. C. expose systématiquement les fondements du droit public sur les relations juridiques des États avec tous les États, réfute les objections qu'on peut adresser à ce système et montre les applications du droit public naturel. Il compare ensuite son sytème au système de la séparation de l'Eglise et de l'État d'après Lacordaire, Lamennais et Montalembert. Dans le chap. 5 il essaye d'établir que ce système de droit public naturel a été préconisé par une série de philosophes et de théologiens à travers tout le moyen âge, et a été celui de tous les précurseurs du droit théorique et pratique de la société actuelle. Le titre II est consacré au droit public clérical que l'auteur, dans sa conclusion, déclare être par ses principes, ses arguments, ses déductions, la négation même du droit. Il y a là deux cents pages qui contiennent un tableau d'ensemble fort intéressant du droit public médiéval. L'auteur montre ensuite comment s'est formé le droit public clérical-théorique, qu'il fait dériver absolument et uniquement de la « divinisation » du pape en matière religieuse. Il présente un tableau très informé du droit public clérical d'après les actes de l'autorité religieuse jusqu'à Léon XIII et d'après les théories des écrivains contemporains.

Le titre III étudie le système juridictionnel, soit théorique et rationnel, soit positif. Enfin, le titre IV, sous le titre « Un regard sur l'histoire et sur l'avenir » est un résumé, toujours prolixe, de l'histoire générale des relations de l'Église et de l'État, dans laquelle l'auteur accorde une très grande importance aux traités de Westphalie : « la guerre de Trente Ans fut la guerre de deux états sociaux armés l'un contre l'autre, le Vatican y soutint le parti qui défendait le principe médiéval. Cette guerre avait été précédée d'autres guerres et de traités qui avaient déjà fait progresser dans l'empire et dans d'autres états le principe de la liberté juridique de la conscience. La paix de Westphalie décida la question en faveur de l'état social nouveau et eut des conséquences européennes. » Le livre finit par des hypothèses sur le droit futur, hypothèses optimistes et confuses, et par un appendice destiné spécialement à montrer aux croyants catholiques que la théorie de l'auteur n'a rien de contraire au dogme. Cet ouvrage est un document intéressant sur l'état

d'opinion d'une partie de la société italienne contemporaine relativement à la question capitale de son histoire actuelle.

L.-G. Pélissier.

299. — Finzi (Giuseppe). **Lezioni di storia della Letteratura italiana.** Vol. IV. Parte prima : Il romanticismo e Alessandro Manzoni. Turin, Florence, Rome, Loescher, 1891, in-8 de vi-488 p. 5 fr.

300. — **Trenta Novelle di Giovanni Boccaccio, con note, osservazioni lessico ad uso delle scuole.** Vérone, Tedeschi, 1893. In-16 de xx-290 p. 3 fr. 50.

Si goûté que soit Manzoni parmi nous, quelques personnes s'effraieront peut-être de l'étendue que M. Finzi a donnée à son étude ; mais il répondrait probablement qu'un de ses compatriotes a écrit trois cent soixante-dix pages sur le seul *Cinque Maggio* (p. 251, en note), et que d'ailleurs il s'agissait, non pas seulement de donner son avis propre, mais d'exposer la question tout entière et que, par conséquent, il fallait résumer les discussions soutenues pendant un siècle en Allemagne, en France et en Italie.

On se convainc rapidement, au surplus, que M. F. n'entend pas se borner à répéter ce que savent les hommes instruits. Il veut prouver : 1° que le romantisme ne date pas en Italie de Manzoni, ni même de 1815 ; 2° que de graves défauts se mêlent aux incontestables qualités du poète et du romancier. Peut-être s'exagère-t-il ce qu'il appelle le fétichisme des admirateurs de Manzoni. Naguère encore, l'auteur des *Fiancés*, à la grande surprise des étrangers, comptait dans son pays beaucoup de détracteurs ; et quant aux écrivains italiens qui, au xviii^e siècle, cherchèrent à secouer le joug du goût français, on a plutôt dans ces dernières années exagéré que méconnu leur importance. Néanmoins, M. F. soutient sa thèse par des considérations intéressantes. Il montre l'abbé Ant. Conti (mort en 1749) affirmant à une dame française, non seulement que le christianisme peut inspirer aussi bien les poètes que le paganisme, mais ébauchant la théorie de Lessing sur la distinction de la poésie et de la peinture, glorifiant Milton, traduisant la *Boucle enlevée* de Pope, composant des drames dans le système de Shakespeare. Sur Baretti, Verri, Beccaria, il ne peut que confirmer des remarques déjà faites ; mais il explique fort bien les *Fiabe* de Carlo Gozzi par le besoin de revenir, comme le voulaient Breitinger et Herder, à la poésie populaire et aux légendes nationales. Il affirme que l'influence d'Ossian n'a pas été moins grande sur Foscolo, à certaines heures, que celle de l'antiquité. Au reste, on ne peut tirer argument contre lui de la recrudescence par lui signalée (p. 58-9) du goût classique sous l'empire, puisqu'il veut seulement établir que Manzoni n'a fait que soutenir et illustrer un système entrevu par les Italiens du siècle précédent et développé durant sa jeunesse par M^me de Staël et par Schlegel.

Il examine ensuite le caractère et les ouvrages de Manzoni [1]. Sa critique pèche parfois par minutie ou par excès de sévérité, notamment lorsqu'il voit une pure tautologie dans les expressions qui peignent, au début du *Cinque Maggio*, la stupeur où la mort de Napoléon jeta le monde; mais il faut bien avouer que la poésie de Manzoni, souvent profonde, chaleureuse, éclatante, manque de facilité; on y entend les coups du marteau qui forge un à un les vers. C'est par là que j'expliquerais et que Manzoni y ait renoncé et qu'il ait une fois si étrangement rapproché de Dante un poète dont les vers ne trahissent jamais l'effort. M. F. me paraît encore avoir raison dans la plupart de ses remarques sur l'anachronisme, le manque de suite qui déparent plusieurs des caractères du *Carmagnola* et de l'*Adelchi*. Mais c'est surtout dans l'appréciation des *Fiancés* qu'il fait preuve de finesse. Il met très bien en relief la pénétration spirituelle de Manzoni. On le voudrait moins bref sur le cardinal Borromée, plus décidé contre les censeurs du caractère de Lucie qu'il analyse d'ailleurs avec beaucoup de délicatesse; on ne lui accordera pas que le personnage de l'Innominato, pour être peint dans l'instant où il commence une vie nouvelle, ne donne pas une impression nette. Mais il apprécie en excellents termes le personnage de Don Abbondio; il explique fort bien comment la crainte d'intéresser à un méchant homme a déterminé Manzoni à esquisser seulement Don Rodrigo, et comment, sans farder les mœurs des ecclésiastiques, il fausse pourtant la vérité en faisant procéder de l'Église tout le bien qui s'opère dans le monde.

Si l'ardeur polémique entraîne quelquefois M. F. au-delà de sa pensée, la courtoisie n'en souffre pas. Il rend à ses adversaires le plus gracieux des hommages, en citant leurs pages les plus heureuses, par exemple un jugement exquis de M. D'Ovidio sur le genre de précision qui plaisait à Manzoni. On regrette cependant qu'il n'ait pas connu plusieurs travaux publiés en France avant le sien. Les études de M. Bouvy sur Vico et sur P. Verri l'auraient rassuré sur l'inconvénient qu'il voit pour l'Italie à recevoir une doctrine de la main de l'étranger; car M. Bouvy a fort judicieusement établi qu'au XVIII[e] siècle, en Italie, nos imitateurs aussi bien que nos adversaires tenaient à conserver l'indépendance de leur esprit. Dans le livre de M. Waille sur le romantisme de Manzoni, M. F. aurait trouvé, parmi quelques erreurs, d'utiles observations sur les malices décochées par Manzoni à l'Autriche, sur la curieuse coïncidence de la cessation de ses rapports avec Fauriel et de la cessation presque absolue de ses travaux.

Au surplus, M. F. connaît et aime notre littérature, témoin les passages de son édition expurgée de Boccace où il s'appuie sur la *Phèdre* de Racine pour reprocher au conteur florentin l'indécence peu naturelle

---

1. Voir les exemples curieux qu'il donne du soin que prenait Manzoni pour fuir jusqu'à l'ombre d'une controverse.

de la déclaration qu'il prête à une reine de France, sur le *Tartufe* de Molière pour prouver que Ser Ciappelleto fait plus rire que penser. Considérée comme livre scolaire, cette édition encourrait quelques critiques ; mais comme étude littéraire, elle est piquante. M. F. prouve que Boccace s'applique plus encore à contenter le goût des histoires étranges dont une existence aventureuse faisait un besoin pour ses lecteurs qu'à observer la vérité des caractères. On remarquera notamment ses observations sur la fameuse Nouvelle de Griselidis, où, comme il le dit, Boccace, se formant une fausse idée de la vertu féminine parce qu'il n'en avait pas vu assez d'exemples, réclame notre admiration pour une héroïne qui sacrifie sa dignité d'épouse et ses devoirs de mère. On estimera seulement qu'il nous expose à méconnaître l'incomparable habileté avec laquelle Boccace donne un air de vraisemblance à l'invraisemblable.

Les idées neuves de M. Finzi l'amènent donc quelquefois à perdre de vue des vérités banales peut-être, mais essentielles. Mais un lecteur avisé se fait aisément sa part dans les jugements de cet esprit ingénieux et libre.

Charles Dejob.

---

301. — **Maria Terezia 1717-1780).** Irta Marczali Henrik, Budapest, 432 p. (Marie-Thérèse, par M. Marczali.)

La Société historique de Budapest, appuyée par l'Académie hongroise, édite depuis quelques années d'excellentes monographies sur les rois hongrois et transylvains et sur quelques célébrités qui ont illustré le pays. Ainsi le conservateur de la Bibliothèque universitaire, M. Alexandre Szilágyi qui s'est occupé toute sa vie de l'histoire de la Transylvanie, a consacré un volume à *Georges Rákóczy II;* l'évêque Fraknói, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie où il fut remplacé par l'éminent physicien Koloman Szily, a donné un beau volume sur *Mathias Corvin;* Gindely, l'historien tchèque qui a fait autorité pour l'histoire de la Guerre de Trente-Ans, a écrit la monographie sur *Gabriel Bethlen* (vulgo Bethlen Gabor-Gabriel, le nom de baptême se mettant en magyare après le nom de famille). Un des derniers volumes est consacré à Marie-Thérèse. L'auteur, M. Marczali, un des meilleurs historiens de la jeune école, dont l'ouvrage sur le Règne de Joseph II en Hongrie en trois volumes témoigne de recherches patientes, a su renouveler ce sujet bien souvent traité. Il était, en effet, difficile de dire du nouveau après l'ouvrage capital d'Arneth. Aussi M. M. a surtout mis en évidence le rôle de Marie-Thérèse en tant que reine de Hongrie et a glissé sur les faits extérieurs du règne. Il a surtout démontré que les rapports entre les Habsbourg et la Hongrie ont profondément changé sous cette reine. La Hongrie a bien connu des dynasties étrangères; celles de la maison d'Anjou, de Luxembourg et des Jagellons, mais tous ces rois

résidaient à Bude, se considéraient et sentaient comme des Hongrois; il n'y avait jamais — excepté sous Sigismond — antagonisme entre la nation et son roi. Avec l'avènement des Habsbourg, tout changea; la Hongrie fut considérée comme province autrichienne et après l'expulsion des Turcs la cour de Vienne administrait cette province à sa guise. De là les nombreuses révolutions dont les Zápolya, Rákóczy, Tököli et Apafi étaient les chefs et qui ensanglantent l'histoire du XVIe et du XVIIe siècles. Marie-Thérèse dans les circonstances difficiles qui marquèrent le commencement de son règne a pu voir de quel secours étaient les Hongrois, aussi ne refusa-t-elle jamais de leur accorder une certaine autonomie et attira les nobles à sa cour. Il est vrai que beaucoup de ceux-ci se germanisaient, mais d'autre part nous voyons parmi eux les premiers écrivains magyars qui ont créé une littérature nationale et classique à la fois en s'inspirant plutôt des Français que des Allemands. C'étaient Orczy, Bessenyei et Barcsay.

Les illustrations de ces volumes sont nombreuses, peut-être même trop nombreuses; nous n'y trouvons pas seulement les portraits contemporains de tous les personnages marquants, mais les fac-similés des actes importants et des signatures. Ces dernières nous semblent de trop. Puis, était-il bien nécessaire de donner une dizaine de portraits de Marie-Thérèse?

J. KONT.

---

302. — Loredan LARCHEY. **L'esprit de tout le monde.** Les riposteurs. Paris, Berger-Levrault. 1893. In-8, 336 p. 3 fr. 50.

C'est le second volume (cf. sur le premier *Revue critique*, 1882, n° 24). M. Larchey y a collectionné tous les mots de *riposteurs*, c'est-à-dire ces « coups rapides où la défense reprend l'offensive et cloue souvent l'agresseur sur le carreau ». Il y a joint, sous le titre de *Traits et saillies*, une foule de mots vifs, malicieux, qui contiennent fréquemment une leçon vraie, ainsi que des *naïvetés* mémorables et qui plus d'une fois sont plus fines qu'elles n'en ont l'air. Comme dans le précédent volume M. L. a donné les variantes d'une même anecdote et, quand il l'a pu, montré ce que devenait une vieille repartie, au compte de qui elle passait, de quelle façon on la démarquait ensuite. On serait tenté de lui reprocher d'avoir traité à part, dans son premier volume, des jeux de mots qu'il aurait dû joindre aux ripostes et saillies groupées ici; on pourrait également lui objecter qu'il a placé des saillies dans les ripostes et réciproquement. Mais lui-même s'excuse avec bonne grâce dans son avant-propos et remontre très justement que sa tâche était fort compliquée et qu'il y avait de grandes difficultés à se reconnaître dans ce « long feu d'artifice où l'éclat de certaines pièces trompe sur la portée des voisines ». Nous dirons donc, avec lui, que ce *Corpus*, avec toutes ses imperfections, est le mieux ordonné, le plus émondé qu'on ait fait

jusqu'ici, et que, grâce à lui, nous possédons le premier recueil d'*anas* où il n'y ait ni négligence ni confusion. M. Larchey a fait œuvre de compilateur, mais il a raison de revendiquer ce titre et de « s'en parer » ; comme il dit encore, ne compile pas qui veut; si le genre est mal représenté, on ne peut en conclure qu'il ne vaut rien, et il exige — nous en avons ici la preuve — soin et patience, ordre et mémoire, conscience et tact [1].

A. Ch

---

303. — **Un agent secret sous la Révolution et l'Empire.** Le comte d'Antraigues, par Léonce Pingaud. Paris, Plon, 1893. In-8, 428 p. 7 fr. 50.

C'est un véritable roman que la vie du comte d'Antraigues; elle valait un livre, et ce livre, M. Pingaud l'a fait. Bien que notre curiosité ne soit pas toujours suffisamment satisfaite et que certains épisodes restent souvent dans l'ombre, l'ouvrage est digne des plus grands éloges. Pour reconstituer cette existence si curieuse et si accidentée, M. P. a consulté les principales archives de l'Europe, et, sans se flatter d'avoir tout découvert, il a recueilli sur le personnage un nombre considérable de documents qu'il reproduit parfois et qu'il analyse le plus souvent avec beaucoup d'art. Il raconte d'abord les premières années d'Antraigues, ses relations avec les philosophes, son voyage en Orient que le comte a narré dans un singulier ouvrage, philosophique et romanesque, descriptif et déclamatoire, où le libertinage se mêle à la libre pensée. Vient 89; d'Antraigues, après avoir vécu quelque temps en Vivarais, exhale son mécontentement dans son *Mémoire sur les États généraux* qui n'est, en somme, qu'une remontrance, et qui demandait, sous forme de révolution, une restauration (p. 57); il se fait élire député de la noblesse; il publie de nouvelles brochures et enfin, en février 1790, il émigre. Dès lors, le voilà agent royaliste, et toute sa vie se passe en intrigues, en menées secrètes, en rapports d'espionnage. C'est d'abord à Venise que s'établit d'Antraigues, et, de là, il se mêle aux affaires de Corse, travaille le Languedoc, dépêche un émissaire en Vivarais, projette de soulever les réfugiés comtois de la principauté de Neuchâtel, sert d'intermédiaire entre Louis XVIII et Charette. Mais en 1797 éclate l'affaire du portefeuille : d'Antraigues avait quitté Venise à l'approche

1. Lire p. 97 et 296, Lefebvre et non *Lefèvre;* p. 108, *du* Nouvion et non de Nouvion; p. 165 et 196, Starhemberg et non *Stahremberg;* p. 197, l'empereur d'Allemagne et non d'*Autriche;* p. 192, Jeanne d'Arc est née à Domremy et non à *Vaucouleurs;* p. 199, Rivarol dit le mot, non de « certain critique », mais de « certaines personnes qui doivent tout le bonheur de leur vie à leur réputation de gens d'esprit et toute leur réputation à leur paresse » (préface du *Petit almanach de nos grands hommes*); p. 205, le mot à Maury est de l'abbé de Boismont, et non de *Beaumont;* p. 216, François de Neufchâteau se nomma ainsi, non parce qu'il était député de cette ville (il fut député du bailliage de Toul, puis des Vosges), mais parce qu'il avait fait ses études à Neufchâteau; p. 220, « il se tait en sept langues », les Allemands disaient cela de Moltke; p. 272, le mot « il me semble que l'auteur se répète » a été dit par le mari de Madame Geoffrin.

de l'armée française ; bien qu'il appartînt à la légation russe, il fut arrêté à Trieste ; sa femme, la Saint-Huberty, eut le temps de jeter au feu deux des portefeuilles qu'il avait emportés, mais elle dut livrer le troisième, où l'on trouva, au milieu de pièces insignifiantes, le narré de conversations tenues par d'Antraigues avec Montgaillard l'année précédente : le document perdait Pichegru, et compromettait Bonaparte. Ce dernier fit venir d'Antraigues et, selon M. P. — pour qui cette « conjecture peut être subtile » explique tout (p. 166) — d'Antraigues rédigea une nouvelle version de ces conversations, inculpant Pichegru et ne parlant plus de Bonaparte. L'aventurier reçut le prix de sa complaisance ; on le laissa s'échapper de Milan. Mais les émigrés le regardèrent comme un traître et d'Avaray le nomme la *fleur des drôles*. Il entra donc en relations avec Thugut, puis avec Czartoryski ; il fit pour l'Autriche, ensuite pour la Russie, du reportage diplomatique ; après un séjour de deux ans à Vienne, il s'installa dans une maison de Dresde, vaste, commode, à deux issues. Certes, d'Antraigues a dû mentir souvent et forger certains renseignements ; c'est, comme dit M. Pingaud, un Gascon des Cévennes. Mais on s'étonne de son activité, de la quantité d'informations qu'il recevait, de la foule des révélations sûres et précises qu'il apportait aux cabinets étrangers sur l'administration et la diplomatie françaises. Il a eu, nous dit M. Pingaud, deux correspondants aussi indiscrets que mystérieux, l'un qu'il nomme Vannelet, l'autre qu'il appelle l'*ami de Paris* et le *fils* de l'ami. Ce Vannelet et cet *ami* ne seraient-ils pas le même personnage ? On serait tenté de le croire [1]. Quoi qu'il en soit, le correspondant de Paris, le prétendu Vannelet, puis l'*ami* envoient à d'Antraigues les plus précieux détails, et leurs communications qui portent sur la finance, la diplomatie et la guerre, sont le *clou* du volume ; on voudrait que M. P. les eût publiées en leur entier. C'est grâce à ce correspondant occulte, mais très bien informé, que d'Antraigues connaît la situation pécuniaire du Directoire, qu'il fait passer aux ministres prussiens les instructions de Sieyès, qu'il révèle nombre de projets, de secrets véritables, la complicité d'Azara dans la chute du gouvernement papal, le renversement du royaume de Sardaigne, l'expédition de Corse, la conquête de Malte : « Vannelet a fait prévenir, sept semaines à l'avance, le grand-maître, et il peut nommer les dignitaires de l'ordre qui ont préparé par leur trahison la chute de l'imprenable citadelle. Vannelet s'étonne que Bonaparte puisse d'Égypte communiquer avec la France, raconte comment est arrivée à Paris la nouvelle du désastre d'Aboukir, indique à quelle date, par où, par quels moyens le Directoire a reçu des nouvelles d'Égypte, et ne comprend pas que les Anglais n'interceptent pas mieux la route » (p. 210). C'est par l'*ami* de Paris que d'Antraigues fait connaître à Czartoryski le caractère violent et brutal de Bonaparte (p. 259-261), la

1. Cf. p. 247 et l'article de M. A. Sorel, *Temps* du 4 mai.

vénalité de Talleyrand. Sa correspondance est donc un « tableau de la vie consulaire » et « une galerie d'aspect peu édifiant » (p. 268-269) ; on y trouve, et retracées de très près, les péripéties de la conspiration de Georges, ainsi qu'un récit vivant de l'affaire du duc d'Enghien (p. 274-283) ; on y trouve des états d'effectifs de l'armée française, un mémoire de Talleyrand lu en conseil de cabinet, des rapports de Laforest, des lettres du ministre de Dresde, Larochefoucauld, et du ministre de Pétersbourg, Hédouville, d'importants extraits des dépêches des agents français à l'étranger ; on y trouve les plus intéressantes particularités sur l'organisation secrète des postes, sur la surveillance des correspondances envoyées hors de France, sur la politique étrangère de Bonaparte, sur les espérances des révolutionnaires devenus courtisans de l'Empire. Tout ce que dit M. P. de cette agence d'informations — et il ne dit pas tout — est donc de premier ordre, et l'on se prend à se demander qui était ce Vannelet, qui était cet *ami* qui connaissait si bien Bonaparte, son entourage, son gouvernement, sa situation en France et en Europe, et qui est « armé de toutes pièces pour trahir avec succès sa patrie et renseigner au mieux son ami » (p. 203). Les derniers chapitres de ce livre si important, si instructif, et du reste très bien composé, très élégamment écrit, se terminent par le récit des dernières années du comte d'Antraigues. M. Pingaud retrace la *vie littéraire* du personnage, sa collaboration à l'organisation des universités russes, ses relations mondaines ; il analyse le pamphlet érudit et allégorique, *Fragment du* XVIII*e* *livre de Polybe ;* il raconte comment d'Antraigues, jugeant que le séjour de Dresde devenait périlleux, passa en Angleterre et y mourut assassiné par son domestique. Mais, si attachante que soit la fin du volume, elle ne fait pas oublier les pages où paraissent Vannelet et l'*ami*, et c'est à ces chapitres (le cinquième et le sixième, *D'Antraigues à Vienne et à Dresde*, *La France en 1804*) que nous renvoyons le lecteur pressé [1].

A. CHUQUET.

---

304. — **Jean Daniel Beikert**, professeur au gymnase de Strasbourg. Notice biographique. Relation de sa captivité à Dijon, etc. Lettres à sa femme. 1793-1794. Strasbourg, Heitz. Paris, Fischbacher, 1893. In-8, 125 p.

Cette publication est encore due à M. Charles Schmidt à qui elle a été confiée par M. F. Ehrmann. Elle contient une relation de la captivité que Beykert, professeur au gymnase protestant de Strasbourg, subit à Dijon depuis le mois de novembre 1793 jusqu'au mois d'août 1794, et les lettres qu'il écrivait à sa femme du fond de sa prison. La relation, par malheur inachevée, offre un saisissant tableau de la vie des prisons sous le régime de la Terreur. Comme dit M. S. dans son

1. Nous croyons avoir deviné l'un ou l'autre, sinon l'un et l'autre ; nous ne citerons pas son nom, de même que M. Pingaud ; mais « Montpellier », et « l'intendance du Languedoc », et la qualité de « commissaire ordonnateur » suffisent pour mettre sur sa trace, et Sainte-Beuve lui consacre trois articles.

introduction, elle a pour auteur un homme qui sait observer, qui saisit les détails caractéristiques, et qui mêle aux traits de son esprit caustique dês saillies de bonne humeur. Elle plaira surtout aux Alsaciens et aux Strasbourgeois qui retrouveront en plus d'un endroit des expressions du crû (cf. p. 29, le « Liebeshandel mit der schnellen Catharina »). M. Schmidt a joint quelques notes au texte. P. 86, il faut dire que la ville de Landau fut, non *reprise*, mais débloquée; elle n'avait pas été prise. P. 92, le « cousin Daniel » ne serait-il pas Daniel Stamm? P. 125, lire Goupilleau de Fontenay, Dubarran, Voulland, au lieu de *Fontaine, Dubaras* et *Vallard*. A. C.

---

305. — Arthur Lévy. **Napoléon intime.** Paris, Plon, 1893. In-8, VII et 650 p. 8 francs.

M. Arthur Lévy a voulu prouver que Napoléon n'était ni un dieu ni un monstre, mais tout simplement un homme. Il est allé trop loin. Son livre n'offre d'un bout à l'autre qu'un panégyrique. A entendre M. Lévy, Napoléon a été le meilleur des fils, des frères et des maris, un excellent bourgeois, un fort bon garçon, plein de délicatesse et de générosité. Ces éloges outrés gâtent un livre qui réunit en six cent cinquante pages une foule de détails curieux tirés des mémoires des contemporains et de la correspondance de l'empereur. M. L. n'a fait qu'un recueil d'anecdotes et de citations, toutes favorables à Napoléon, et il les range, en un style familier et négligé, sous des rubriques bizarres : les débuts; l'époux et le père; la famille; la sociabilité; la générosité; les habitudes et les idées personnelles; le chef. L'ouvrage est d'ailleurs très intéressant, et il vient à son heure; après les détracteurs passionnés, l'admirateur passionné, l'auteur qui, pour parler comme M. Lévy, dénature en bien la personnalité de Napoléon.

CH.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 19 mai 1893.*

L'Académie présente, pour la chaire de langue et littérature grecques au Collège de France, vacante par la retraite de M. Rossignol :

En première ligne, M. Maurice Croiset;

En seconde ligne, M. Haussoullier.

M. Héron de Villefosse communique, de la part du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, une note sur une découverte faite à Carthage. Il s'agit d'une construction de plus de quatre mètres d'épaisseur, composée entièrement d'amphores superposées et remplies de terre. Plusieurs de ces amphores portent des inscriptions, tracées au pinceau, avec des dates consulaires. La plus ancienne porte les noms des consuls de l'an 43 avant notre ère, Gaius Vibius. Pansa et Aulus Hirtius, une autre ceux des consuls de l'an 33 avant notre ère, Lucius Volcatius Tullus et Lucius Autronius Poetus. Ces faits permettent de fixer au commencement du règne d'Auguste la construction du péribole de la colline où était le capitole de la Carthage romaine. D'autre part, une importante série de marques d'amphores, dont plus de cent empreintes ont été relevées dans la même muraille, se trouvent datées à leur tour : elles sont toutes antérieures à notre ère. Jusqu'à présent, un seul timbre grec a été rencontré ; il porte le nom d'Antiochos. Cette découverte confirme et explique une autre trouvaille, faite jadis par Beulé sur le même terrain, mais restée incomplète.

M. Maspero donne des détails sur les fouilles dirigées en Egypte par M. de Morgan, assisté des membres de la mission française, MM. Bouriant, Legrain et Jéquier. M. de Morgan a commencé le cadastre et le catalogue longtemps projeté des monuments de l'Égypte. Une campagne de cinq mois, terminée il y a huit jours, l'a mis en possession de tous les monuments visibles qui se trouvent entre Philæ et Kom-Ombo.

A Philæ, le travail était déjà fait par MM. Bénédite et Baillet; mais les carrières d'Assouân et les rochers d'Eléphantine et de la cataracte ont fourni une riche moisson de *graffiti*, tracés par des officiers ou employés, qui venaient extraire du granit pour le roi ou qui franchissaient les rapides pour aller administrer une province de Nubie ou guerroyer chez les peuples du haut Nil. Avec leur nom et leur titre, ils indiquaient souvent le roi régnant, l'année de son règne, l'affaire qui les amenait, indications précieuses pour l'histoire. Il ne faut pas tout accepter : à Sehel, M. Maspero signale une fausse inscription du pharaon Zosiri, de la IIIe dynastie, que les prêtres de Khnoumou avaient fabriquée pour stimuler, par l'exemple d'un roi très ancien, la générosité des Ptolémées à l'égard de leur dieu. Le grand nombre des inscriptions relevées sur l'îlot de Sehel a suggéré à M. de Morgan des recherches, qui ont fait découvrir les soubassements du sanctuaire d'Anoukit, déesse de la première cataracte.

Du côté gauche du Nil, l'effort principal s'est porté sur l'ancien couvent de Saint-Siméon, aujourd'hui Deir et Gharbièh, qui a déjà fourni au musée de Boulaq une cinquantaine d'épitaphes coptes. L'église est encore décorée de peintures sur enduit, dont les mieux conservées paraissent représenter les vingt-quatre vieillards et sont probablement du xive siècle, ou même plus anciennes.

A Kom-Ombo, le temple, déjà très endommagé par le Nil, paraissait menacé d'une destruction complète. M. de Morgan l'a d'abord protégé par un épi, puis déblayé et copié. L'hypostyle, les restes du sanctuaire et des chambres latérales, le pronaos et la cour qui le précédait sont dégagés, du haut des colonnes au pavé, et le temple apparaît, pour la première fois depuis des siècles, tel que les habitants d'Ombos l'ont vu à la fin de l'empire romain. L'architecture en est belle, la sculpture molle et médiocre. Le temple était consacré par moitié aux deux divinités d'Ombos, le crocodile Sovkou, dieu destructeur, et l'épervier d'Horus, dieu-ciel, dieu créateur. Le travail de copie a pu être mené rapidement, grâce à la division de la besogne entre les explorateurs : M. de Morgan prenait les plans, coupes et élévations, M. Legrain dessinait les tableaux, MM. Bouriant et Jéquier copiaient les inscriptions; chaque soir, la copie du jour était mise au net, et l'ouvrage où Kom-Ombo doit se survivre se complétait sans retard. M. de Morgan rapporte près d'un millier de planches toutes prêtes. Il ne reste qu'à trouver l'argent nécessaire à la publication.

« Telle est, ajoute M. Maspero, cette campagne, la première que M. de Morgan ait dirigée en Égypte. Le succès en est complet, grâce au concours dévoué que M. de Morgan a su s'assurer autour de lui par sa vigueur et par son urbanité, grâce surtout à la ferme direction qu'il a su imprimer à son entreprise. L'Académie s'associera, je n'en doute point, à la joie que nous en ressentons. »

M. Clermont-Ganneau signale l'intérêt d'un texte que M. C. Couderc, de la Bibliothèque nationale, vient de découvrir et de publier dans la *Revue de l'Orient latin*. C'est le journal du voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes, en 1461. Louis de Rochechouart était doué de remarquables facultés d'observation, et sa relation nous a conservé des renseignements historiques d'une réelle valeur. M. Clermont-Ganneau rectifie, chemin faisant, quelques fautes de lecture du copiste; il rétablit, notamment, dans le récit du trajet de Jaffa à Jérusalem, le nom de la *civitas Modin Machabeorum*, au lieu de *civitas in odium Machabeorum*. Le journal de Louis de Rochechouart nous donne pour la première fois la copie intégrale d'un texte, dont on ne connaissait que quelques fragments copiés par Quaresmius au xviie siècle, l'inscription latine de l'église de Bethléem, en huit hexamètres léonins disposés sur quatre lignes, correspondant aux quatre lignes d'une autre inscription, en grec. Le dernier vers fait connaître le nom du peintre Efrem, qui acheva la décoration de l'église, au temps du roi Amauri, de l'empereur Manuel et de l'évêque Raoul (vers 1170) :

Cum manus his Efrem fertur fecisse tu autem.

Comme le fait remarquer M. Gaston Paris, *tu autem* au moyen âge est une expression proverbiale pour signifier les derniers mots d'un texte, ou, plus généralement, la fin de quelque chose. Le sens est donc : « quand, dit-on, la main d'Efrem mit le *tu autem* à ces peintures », c'est-à-dire : « quand il les acheva ».

Ouvrages présentés : — par M. Barth : Groneman (J.), *Tjandi Parambanam op Middan-Java*; — par M. Delisle : 1° Peiresc, *Lettres*, publiées par *Tamizey de Larroque*, t. IV; 2° Claudin (A.), *les Enlumineurs, les Relieurs, les Libraires et les Imprimeurs de Toulouse aux* xve *et* xvie *siècles (1480-1530)*; — par M. Maspero : Naville (Édouard), *the Festival-Hall of Osorkon II in the great temple of Bubastis (1887-1889)*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 5 juin — 1893



306. — Joachim MENANT. **Les Hétéens,** Histoire d'un empire oublié, par A. H. Sayce. Paris, E. Leroux, éditeur, 1891.

307. — **Kar-Kemish,** sa position. d'après les découvertes modernes. Paris, 1891.

308.— **Éléments du syllabaire hétéen.** Paris, 1892. Librairie C. Klincksieck.

309. — F. E. PEISER. **Die Khetitischen Inschriften.** Ein Versuch ihrer Entzifferung. Berlin. W. Peiser Verlag, 1892.

310. — Léon de LANTSHEERE. **De la race et de la langue des Hittites.** Bruxelles, 1891.

Les Hétéens ou Hittites sont depuis plusieurs années à l'ordre du jour des archéologues. L'existence d'un peuple du nom de Hét, Kheta ou Hatti dans la Syrie du nord est unanimement attestée par la Bible, les monuments égyptiens et les annales assyriennes, mais son origine et son rôle politique ne sont devenus un objet de recherches assidues que du jour où l'on s'est aperçu que les rudes hiéroglyphes des monuments d'Hamath et de Djérabis avaient leur pendant dans ceux qu'on a successivement découverts sur toute l'étendue de l'Asie-Mineure. La généralisation, toujours tentante, trouva un avocat convaincu en M. A.-H. Sayce qui créa d'emblée un empire hétéen lequel se serait étendu depuis Hamath jusqu'à Smyrne. Les archéologues adoptèrent aussitôt le nom de hittite pour désigner les monuments de l'art nouveau qui venait de se révéler. Grâce à l'initiative de M. Sayce, le nord de la Syrie fut dès lors considéré comme un pays non sémitique. Ces vues s'appuyaient sur les noms propres hittites mentionnés dans les inscriptions égyptiennes et assyriennes, et qui n'ont pas de physionomie sémitique. Comme l'onomastique recueillie par le savant Anglais réunissait pêle-mêle les noms les plus disparates, appartenant à des individus et à des pays qui ne sont point désignés comme hittites dans ces documents, j'avais pensé qu'il était utile de procéder à un triage méthodique et de ne conserver que les éléments dont le caractère hétéen résulte de la situation géographique ou est formellement désigné comme tel par les anciens. Une raison tirée de l'incertitude de la lecture inhérente à la transcription égyptienne des mots étrangers m'obligea, de plus, à

éliminer momentanément la plus grande partie des noms propres dont on ne connaissait que la forme hiéroglyphique. L'investigation, placée ainsi sur le terrain un peu restreint mais entièrement solide de la transcription assyrienne, m'avait conduit à un résultat tout opposé à celui qu'avait obtenu M. Sayce. Les noms géographiques de la Syrie septentrionale, vraie patrie des Hittites, se sont révélés comme des termes sémitiques incontestables et la plupart des noms d'homme parvenus jusqu'à nous sont entrés également dans cette famille linguistique. Le nombre, peu considérable de noms d'homme non sémitiques, ne pouvait modifier ce résultat, étant donné que les noms d'homme s'empruntent souvent de peuple à peuple sans altérer le moins du monde le caractère national. Le sémitisme des Syriens septentrionaux une fois établi, il était naturel d'attribuer les monuments hiéroglyphiques d'Hamath et de Djérabis à une dynastie étrangère au pays et originaire de la Cappadoce ou d'un autre pays de l'Asie-Mineure. Mes vues sur les Hittites, pas plus que ma théorie sumérienne n'eurent l'avantage de plaire du premier coup et je suis resté seul de mon opinion. Deux ans après, la nouvelle relative à la découverte d'inscriptions sémitiques dans l'extrême nord de la Syrie à Zindjirli, vint confirmer subitement la justesse de ma manière de voir en ce qui concerne le sémitisme des Hittites ou Hétéens. Ma visite au musée de Berlin, l'an passé, m'a convaincu en outre que la langue hétéenne appartenait à la famille hébréo-phénicienne et non aux dialectes araméens, comme l'affirmait un savant sémitisant allemand. Mais tout cela est resté sans écho au point que M. J. Menant, qui s'occupe beaucoup d'hétéologie depuis des années, se contente de vulgariser le système de M. S. sans dire un mot de l'opinion contraire que j'ai défendue. Les ouvrages cités plus haut partent tous de ce principe que les auteurs des monuments d'Hamath et d'Asie-Mineure sont des Hétéens et ils admettent en bloc le déchiffrement proposé par M. Sayce, sauf à modifier légèrement l'une ou l'autre de ses valeurs ou à proposer quelques nouvelles valeurs d'après la même méthode. Le besoin d'examiner le principe même du déchiffrement de M. Sayce ne se fait jour nulle part dans ces écrits. Ainsi, l'appendice joint à l'*Histoire d'un empire oublié* de cet auteur, et qui est certainement le plus suggestif de tous, maintient intégralement les anciennes lectures et se borne à des interprétations peu variées dont la meilleure est le remplacement de « a dit » par « moi » (p. 173), mais le nom du prince reste *Tumès* et ce qui est moins justifié, le nom lu par M. Sayce, *Ereku* est métamorphosé en Hamath, de sorte que ce dernier nom surgit deux fois dans le corps de l'inscription H. III et deux autres fois dans la partie finale de H, I et de H, II (*Ibidem*). Le même arbitraire caractérise les lectures *Kattu* (= *Hatti*, p. 180 et *Kar-Kemish* (p. 181), nom qu'il explique en sémitique « La forteresse de Kamosh », tout en soutenant que les Hétéens étaient des non sémites. De toutes ces conjectures non motivées, nous préférons la constatation pure et simple des chiffres

pour les dizaines et les centaines qui se trouvent dans une nouvelle inscription (p. 196).

Le second mémoire traite de la position de Karkemish. L'ancienne opinion qui l'identifiait à *Circésium*, ville située au confluent du Chaboras et de l'Euphrate est depuis longtemps abandonnée et n'avait nullement besoin d'être combattue de nouveau ; il n'y avait non plus rien d'important à ajouter sur son histoire, mais M. Menant aime les reprises sur une vaste échelle, afin de se faire mieux comprendre du public le moins initié à l'histoire des peuples anciens. Depuis les voyages de Skene et de G. Smith il est reconnu que Karkemish est identique non avec *Hiérapolis, Mabog* ou *Membidj* comme l'admettait jadis M. Maspero, et qui était située au sud du Sadjour (Sagoras) et loin de l'Euphrate, mais avec l'ancienne *Oropus*, aujourd'hui *Djérabis*, qui est placée au nord du Sadjour et sur l'Euphrate. L'idée à laquelle s'arrête M. Menant se ressent de la confusion faite parfois par les voyageurs européens (peut-être aussi par les Arabes eux-mêmes) entre *Djérabis* et *Djérablus;* il admet d'une part la situation de Karkemish au nord du Sadjour et affirme d'autre part le fait historique que je citerai littéralement : « Lorsque Kar-Kemish fut abandonnée, lorsque le temple de la ville sainte tomba en ruine, Lucien nous dit que Stratonice, épouse d'Antiochus, ordonna de le rebâtir. C'est alors qu'il fut reporté plus au sud à Mabog ou Membidj qui, sous le nom d'Hiérapolis, usurpa les titres de la ville sainte, et les fidèles y accoururent (p. 53). » Nous serions curieux de savoir pourquoi le temple de la ville la plus sainte du pays a été reporté à plusieurs kilomètres de distance et au-delà du fleuve Sadjour dans une ville sans prestige jusqu'alors; contentons-nous de savoir que « Avec l'introduction du christianisme en Syrie, le grand temple de Mabog tomba en ruine à son tour et rien ne vint plus rappeler l'existence de l'antique Kar-Kemish ». Il paraît que le temple de Mabog portait l'écriteau « Reporté de Kar-Kemish »[1].

Le troisième mémoire a une utilité pratique considérable; on y trouve pour la première fois une liste presque complète des caractères pseudo-hétéens. L'analyse consacrée à plusieurs signes, contient peu de nouveau et suit toujours le système de M. Sayce. On y observe aussi une amélioration dans l'orthographe de certains noms propres, très négligée dans les précédents mémoires[2].

---

1. A la page 10 on lit le passage stupéfiant qui suit : « Les Grecs... attribuaient la fondation de Kar-Kemish à Deucalion ; ils montraient même dans le voisinage de Hiérapolis, où ils plaçaient Kar-Kemish, l'endroit par où les eaux du déluge s'étaient écoulées en se retirant de la terre. Suivant Pausanias, Kar-Kemish ne serait autre que Zeugma ou Hiérapolis, etc. » Où M. Menant a-t-il trouvé chez les Grecs et Pausanias le nom de Kar-Kemish ?

2. L'orthographe cunéiforme *a-ka-ri* pour la Phénicie (*Karkemish*, p. 21) serait très intéressante si elle existait. Un emploi bizarre des formes anglaises se fait jour dans le nom de ville *Makéseen* (*ibidem*, p. 73) et le titre d'une nouvelle publication *Les Yézidiz*.

Le livre de M. Peiser a des visées très hautes. Il a raison d'abandonner le déchiffrement de M. Sayce, mais il émet la prétention de lire et de traduire des textes entiers. L'espace ne nous permet pas de suivre l'argumentation de l'auteur; il nous suffit de faire remarquer la méthode extraordinaire mise en usage pour l'identification des noms propres; en voici quelques échantillons : La ville de *Damdamusa* serait en hétéen *O-tm-tr-mush*; le nom royal lu *Hnm-tar-me* aurait pour premier élément le dieu égyptien *Chnum*; le nom de Hamath serait écrit *Amid*, etc. M. Peiser croit avoir découvert dans le turc le plus proche parent de l'hétéen. Il y a lieu de rappeler le proverbe : « qui trop embrasse mal étreint ».

Avec le livre de M. de Lantsheere nous entrons dans le domaine des recherches claires et bien définies. Il se divise en deux parties : la première (p. 1-36) expose admirablement les sources que nous possédons pour l'étude du peuple hétéen. Il présente tout d'abord les témoignages extérieurs : la Bible, les documents égyptiens, les documents assyriens, les inscriptions vanniques, puis les monuments hittites eux-mêmes qui consistent en inscriptions et en représentations figurées concernant la coiffure, l'arrangement des cheveux et le vêtement des deux sexes, enfin, la chaussure et les armes.

La deuxième partie se divise en trois chapitres. Le premier, consacré à la race, cherche à justifier et à commenter, le nom de hittite donné aux monuments en question. Sur ce point nous nous séparons du savant écrivain. Les Khétas, les Hatti, les Hittim désignent les habitants de la région la plus septentrionale de la Syrie et non une race particulière et non sémitique. La Bible classe *Hét* dans la famille chananéenne parlant une langue sémitique et les Assyriens n'appliquent le nom de Hatte qu'aux peuples syriens. Les auteurs des monuments non sémitiques d'Hamath et de Karkemish appartiennent visiblement à des conquérants venus d'Asie-Mineure et que les Égyptiens désignaient aussi quelquefois par Khéta à cause de leur établissement dans la Syrie du nord. Cette race exclusivement anatolienne avait pour alliés naturels les peuples frères du nord du Taurus. On doit donc parler de populations anatoliennes, d'art anatolien et même de race anatolienne et laisser le nom de Hittite aux populations syriennes qui sont toutes sémitiques.

Le chapitre II (p. 52) qui traite de la langue des Hittites est sans contredit le travail le plus méthodique qu'on ait jamais consacré à cette question. Chabas et Brugsch reconnurent dès le début l'originalité du langage des Khétas; Wright leur attribua le premier les inscriptions d'Hamath, découvertes peu après. En 1876 M. Sayce eut l'idée féconde de rapprocher certains symboles hittites des signes du syllabaire cypriote; il eut aussi le mérite de rattacher les monuments de l'Asie-Mineure aux monuments hiéroglyphiques trouvés en Syrie. Par suite de la découverte du bilingue de Tarkudimmé on vit surgir quatre hypothèses ou systèmes que l'auteur examine l'un après l'autre avec une science et une impar-

tialité parfaites. Je ne reviendrai pas sur le système de M. Sayce dont je diffère sur deux points essentiels en maintenant : 1° le sémitisme du nord de la Syrie, patrie des Hatti ; 2° l'insuffisance de sa méthode pour le déchiffrement des inscriptions anatoliennes. Je passerai encore plus résolument les tentatives arbitraires de MM. Conder et Ball reposant sur une philologie à tout faire et j'aborderai immédiatement la critique que le savant auteur consacre à ce qu'il appelle le système de M. Halévy.

D'abord je maintiens fermement aujourd'hui même la nécessité de ne pas se baser sur la transcription égyptienne qui ne soit pas contrôlée par une transcription assyro-babylonienne. Une orthographe qui offre *Kapnî*, *Anaugasa*, *Ars* pour *Gubla*, *Nuhashshe* et *Alashiya* ne peut qu'égarer le philologue.

En second lieu, il n'est pas exact que, d'après les données assyriennes, le Kummuh, le Qoui et le Kaskou aient jamais fait partie du Hatti (p.85), si ce n'est peut-être à la suite d'une conquête temporaire qui n'est pas arrivée à notre connaissance. Le nom Kummuhéen (?) *Hattuhi* (Hétéen?) ne prouve pas plus l'origine hittite que le nom phénicien *Miçrî* l'origine égyptienne. Dans les annales d'Assurnaçirpal, col, III, 97, il s'agit du pays de *Kirhi*, situé en face, non dans le pays de Hatti. Le passage *IVM Kaskâya urumaya çabi Hattê* (Tigl. ann. col. II, 100, 101) signifie : 4000 Kaskéens, Uruméens et des soldats de Hatti. etc. ; il s'agit de bandes étrangères qui avaient envahi le pays de Subari ; ni les Urumaya, ni les Kummuh ne sont donnés comme hittites, titre qui n'est attribué qu'à Karkemish (*Ibidem*, col. V, 44-49). J'espère que mon savant critique reconnaît déjà lui-même le bien fondé de mon opinion, corroborée du reste par les inscriptions de Zindjirli. Elles prouvent, en effet, non seulement le sémitisme, mais aussi l'hebréo-phénicisme de la langue du Sam'al qui est notoirement la région la plus septentrionale de la Syrie. Ce fait me dispense de faire à mon tour la critique de ses conclusions (p. 89-125) et j'ai pleine confiance dans son tact et son savoir pour qu'il retire lui-même les vues qui ne répondent plus à l'état actuel de la science. Espérons que M. de Lantsheere nous donnera bientôt une édition revue de son excellent mémoire qui formera alors le guide le plus agréable et le plus sûr dans cette nouvelle branche de l'archéologie orientale.

J. Halévy.

---

311. — Félix Ravaisson. **La Vénus de Milo.** Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXXIV, 1re partie. Paris. Klincksieck, 1892. In-4, 112 p. et 9 planches.

Dans une brochure publiée en 1871, M. Ravaisson, reprenant et

---

1. Le mot *saphlul* « aristoloche », qui forme le nom hétéen *Sapalul(me)*, existe aussi en arabe, il n'est donc pas nécessairement araméen. Mon étymologie sémitique du nom hétéen de *Girparuda*, par « hôte du dieu *Parud* (ou *Barud*) », est confirmée par une intaille araméenne.

développant l'hypothèse de Quatremère de Quincy, a soutenu que la Vénus de Milo faisait partie d'un groupe qui avait eu pour modèle une composition du temps de Phidias. « J'espère arriver aujourd'hui à établir, écrit-il, que le deuxième personnage était, sous la figure de Mars, un héros cher, entre tous, à Athènes et que la composition originale avait été un des plus célèbres ouvrages de l'école attique du v<sup>e</sup> siècle. » Cet ouvrage, suivant M. Ravaisson, est la Vénus Ourania d'Alcamène, l'Aphrodite ἐν Κήποις, qui était groupée avec un Thésée au type du prétendu Mars Borghèse.

Plusieurs archéologues, notamment Braun et Lübke, ont déjà attribué à Alcamène le prototype de la Vénus de Milo. Mais nous possédons des descriptions anciennes de l'Aphrodite ἐν Κήποις et rien ne nous dit qu'elle ait jamais fait partie d'un groupe. Aussi bien, dans les pages du mémoire où M. R. développe cette manière de voir, s'agit-il moins de faits attestés que d'impressions et de jugements personnels, et le groupement qu'il a proposé de la Vénus de Milo avec le Mars Borghèse peut être admis ou repoussé indépendamment de l'hypothèse que nous indiquons. Il est certain qu'à l'époque hellénistique, ou du moins à l'époque romaine, des figures analogues à la Vénus de Milo et au Mars Borghèse ont été réunies ; mais les textes ne mentionnent, à l'époque d'Alcamène, aucun groupe de statues de ce genre, alors que nous savons que les sculpteurs de la décadence, en compilateurs qu'ils étaient, ont souvent réuni des figures primitivement isolées. De la sorte, l'existence de répliques du groupe supposé ne prouve rien ; mais il est juste de dire que celui qu'a reconstitué M. R. séduit à la fois par sa vraisemblance et par l'heureux enchevêtrement des lignes. Il y a là un progrès marqué sur toutes les restitutions antérieures, bien que la main gauche de la Vénus, appuyée « négligemment » sur l'épaule droite du Mars, ne me semble pas d'un mouvement très heureux.

J'ai hâte d'arriver à ce qui fait l'intérêt capital de ce travail, la publication de nouveaux documents relatifs à la découverte de la Vénus. M. R. établit parfaitement que, depuis 1840 environ, le consul Brest, jaloux du succès de Marcellus, commença à colporter le bruit que la Vénus avait été trouvée avec ses bras, mais qu'elle avait été mutilée au cours d'une bagarre entre marins français et grecs. Il montre que les propos de ce Levantin imaginatif ont été pris au sérieux par diverses personnes et que le témoignage de ces dernières (parmi lesquelles l'auteur du fameux *Document Matterer*), ne présente pas la moindre valeur. Enfin, pour porter le dernier coup à une sotte légende qui reparaît périodiquement dans les journaux, M. R. publie : 1° la déposition inédite du capitaine de frégate Batiste, autrefois embarqué sur *l'Estafette*, qui réduit à néant l'histoire de la bagarre ; 2° les croquis faits en 1820 à Milo par M. Voutier, qui représentent la Vénus en deux tronçons, et, à côté d'elle, deux Hermès, l'un barbu, l'autre imberbe, tous les deux pourvus d'inscriptions au bas du socle.

Ce dernier document est d'un intérêt d'autant plus grand que l'on distingue nettement, sur le socle d'un des Hermès, les traces de la signature d'artiste aujourd'hui perdue qui a donné lieu à de si longues discussions. On s'était obstiné à la rétablir sous la plinthe de la Vénus, d'où il résultait, entre autres conséquences, que ce chef-d'œuvre ne serait pas antérieur au IIIe siècle avant notre ère. Tel est le système encore récemment préconisé par M. Overbeck. Aujourd'hui, la question est définitivement résolue : il appert des dessins de Voutier que l'inscription se rapporte uniquement à l'Hermès imberbe et qu'elle n'a aucune relation avec la Vénus.

En signalant cet important résultat de ses recherches, je ne donne encore qu'une faible idée de la valeur du mémoire de M. Ravaisson, où l'on trouve, à côté de documents précieux [1], mille idées ingénieuses et profondes, exprimées dans une langue infiniment souple et variée [2]. Écrivant, cependant, dans un recueil qui se préoccupe du détail, je dois à la vérité de dire que M. Ravaisson, pour sa part, ne s'en préoccupe pas assez. Il y a des taches, légères sans doute, mais trop nombreuses, qu'il n'est pas permis à la critique de dissimuler. C'est un devoir dont je m'acquitte en note, ne voulant pas atténuer, par une insistance qui pourrait sembler du pédantisme, l'expression du très vif plaisir que la lecture de ce mémoire m'a causé [3].

Salomon REINACH.

---

1. Par exemple une photographie à grande échelle du bas de la statue vue de dos.

2. J'appellerai notamment l'attention sur les pages relatives à la restauration des statues antiques et à l'irritante question des *feuilles de vigne*, traitée avec autant de délicatesse que d'élévation.

3. P. 7, M. R. dit avoir publié une répétition de l'Hercule ἐπιτραπέζιος dans les *Mémoires de l'Académie* (sans millésime ni page) ; lire *Gazette archéologique*, 1885, pl. VIII. — P. 10, M. R. n'indique pas dans quel tome du journal *L'Art* il a publié d'abord les croquis de Voutier. — P. 13, dans la lettre de Marcellus, lire *termes* au lieu de *tonnes*. — P. 26, il n'y a pas de renvoi précis aux *Annales maritimes*. — P. 38, l'hypothèse d'un « Hermès de Thésée » n'est fondée sur rien. — P. 47, parlant de l'origine de l'art, qui serait la γραφική, M. R. dit que γραφική et σκιαγραφία furent primitivement synonymes, oubliant que le mot σκιαγραφία ne se rencontre pas avant Platon. Le motif allégué — « l'art ayant eu d'abord pour unique objet des choses divines et héroïques, parce que c'était comme des ombres qu'on imaginait les dieux et les héros » — est contraire à ce que croyaient savoir les anciens eux-mêmes. — P. 53, l'idée que les ornements de métal dont était parée la Vénus sont des additions faites à une époque « où le goût était corrompu », n'est pas conforme à ce que nous savons touchant l'emploi des métaux précieux dans la statuaire. — P. 57, lire *Fraenkel*; il n'est pas exact que la *légende* du jugement de Pâris remonte seulement à l'âge hellénistique, puisqu'il en était déjà question dans les *Kypria*. — P. 63, le *Veneres* de Catulle est une traduction du grec Χάριτες et ne peut être allégué pour prouver la pluralité des Vénus. — P. 67, lire *Lanckoronski* et non *Langoroucki*; la citation est de seconde main et sans renvoi. — P. 69, M. Wolters n'a jamais songé à écrire que le Mars Borghèse fût « une création de l'époque romaine » ; il affirme, au contraire (*Bausteine*, p. 472), que c'est un travail du IVe siècle, né dans une école relevant de celle de Polyclète. — P. 82, la théorie qui explique l'anneau du guerrier Borghèse par un souvenir de la captivité de Thésée au labyrinthe ne me

312. — F. De Crue. **Le parti des Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy. La Molle et Coconat.** Paris, Plon, 1892, in-8 de vii-365 p.

M. De Crue étudie de près l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire des guerres de religion : la formation du parti des Politiques au moment de la paix de Saint-Germain, la Saint-Barthélemy [1], le complot du *mardi gras,* la conspiration de la Molle et de Coconat [2], l'évasion de Monsieur et du roi de Navarre, la paix de Monsieur. L'auteur s'est attaché surtout à retracer l'évolution qui transforma peu à peu la guerre, de purement religieuse qu'elle était presque, en une simple guerre civile. Il analyse avec bonheur la composition assez hétéroclite de ce parti des Politiques, où entraient des libéraux, des gallicans, des légistes, des huguenots pacifiques, et toute sorte de *malcontens.*

L'ouvrage s'appuie sur des recherches consciencieuses et étendues, faites dans les dépôts de Paris et de Genève et dans le chartrier de Thouars. On s'étonnera de ne pas voir citer l'*Histoire de la Rochelle* d'Amos Barbot, ni, parmi les modernes, les travaux de Soldan, dont les conclusions, après tout, se rapprochent assez de celles de l'auteur. M. De C. ne nous apporte peut-être rien d'absolument nouveau. Ce que je louerai surtout dans son livre, c'est ce qu'il a tiré du fonds *K* des Archives nat. (par exemple, sur le rôle joué par Firmin d'Ardoy, agent des Montmorency) et des Archives de Genève (sur les rapports de Condé et de Thoré avec les Genevois en septembre 1575, p. 276 et ss.).

D'une façon générale, M. De C. me paraît grossir le rôle des Montmorency. Il semble avoir voulu continuer ce qu'il avait commencé dans

---

semble pas soutenir l'examen ; elle ne se fonde, d'ailleurs, sur aucun texte. — P. 84, lire *Lamberg.* — P. 92, M. R. écrit que M. Bernoulli considère la Vénus *genetrix* comme dérivant de la Vénus drapée de Praxitèle ; cela est tout à fait inexact. C'est Gerhard d'abord, puis MM. Brizio et Curtius qui ont avancé cette opinion, que M. Bernoulli (*Aphrodite*, p. 98) a combattue. — P. 94 : « Quoiqu'il se rencontre de nombreuses reproductions de la Vénus *genetrix*, il s'en rencontre pourtant plus encore, avec toutes sortes de variations, de la Vénus de Milo. » Or, j'ai énuméré, en 1887, dans un travail que M. R. ne cite pas, 72 répliques de la Vénus *genetrix ;* il n'en existe pas 20 de la Vénus de Milo, tout bien compris ! — P. 97 et ailleurs, *Ilyssus.* — P. 101, M. R. considère Alcamène comme l'aîné de Phidias et le fait débuter avant lui. Alcamène aurait donc dû naître vers 500 et M. R ne s'aperçoit pas que toute sa combinaison est impossible puisqu'il est question de statues d'Alcamène exécutées en 403. Il faut de toute nécessité ou dédoubler Alcamène, ou récuser le témoignage de Pausanias sur le fronton d'Olympie. A la même page, M. R. écrit : « Phidias se chargea d'exécuter l'un des deux frontons du Parthénon ». Il n'y a pas l'ombre d'un témoignage antique à l'appui de cette assertion. — P. 195, la Victoire tenant un bouclier ne décore pas « la base de la colonne Trajane » ; elle se trouve à moitié de la hauteur du fût.

1. Sur la question de la préméditation, M. De C. s'en tient, fort judicieusement à notre avis, à ces mots de l'ambassadeur espagnol : « La muerte del Almirante *avia sido pensada*, peroque la de los otros *fue repentina* » (p. 78).

2. L'orthographe du premier nom est seule conforme à la signature de Joseph de Boniface, l'autre est la seule traduction légitime du nom d'Annibal de Coconato.

deux autres volumes, écrire une histoire de cette famille. Il leur consacre tout un chapitre (le second), et autour d'eux il réunit, en un groupe assez factice, ce qu'il appelle (p. 56) « leurs amis et alliés », c'est-à-dire à peu près tout le parti des Politiques. Non seulement le vieux connétable est mis de pair avec l'Hospital (p. 15), mais son fils aîné François est appelé « le bon duc » et même (p. 335) « un grand citoyen ». Ce personnage assez pâle n'a pourtant rien fait qu'hésiter toujours et supporter honorablement une longue captivité. M. De Crue avoue lui-même (p. 333) que « sa considération venait peut-être de ce qu'il se tenait en dehors de la politique ». « Dans des temps moins troublés (p. 336), il eût tenu une place bien plus belle. Il manquait d'ambition, etc... » En somme, avec « son penchant à l'inertie et son goût pour la retraite », il n'était qu'un bon citoyen. Il est vrai qu'il représente (p. 160) « les politiques sages » par opposition à Damville, et surtout à Thoré « le révolutionnaire de grande race (? p. 85) », le « coureur d'aventures ». Mais la politique de François, passivement respectueuse de la légalité, pouvait-elle mener à quelque chose ?

On ne voit pas assez clairement pourquoi et comment Damville, de persécuteur des huguenots, s'est fait leur protecteur et leur allié à la fin de 1572 (p. 95). Le livre est également insuffisant sur les jalousies qui divisèrent si souvent les chefs du parti, Alençon, Condé, Navarre et Damville. Le résumé des événements postérieurs à 1576, qui était inutile, est trop bref pour être intéressant. — L'ouvrage est écrit avec agrément [1], et suivi d'un index fait avec soin, sans luxe inutile.

H. HAUSER.

---

313. — **La légende de Cathelineau.** Ses débuts. Son Brevet de généralissime. Son élection. Sa mort. Mars-Juillet 1793. Avec nombreux documents inédits et inconnus, par Célestin PORT, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire. Paris, Félix Alcan, 1893, in-8 de 350 p.

Le livre de M. Port, écrit avec une verve intarissable, endiablée, est, si j'ose employer un mot vulgaire, mais qui caractérise à merveille l'impression produite, véritablement *empoignant*. On le lit tout d'une haleine et, quand on l'a bien lu, on veut le relire encore. C'est comme un de ces entraînants récits de bataille où la fièvre du narrateur se répand et se communique partout autour de lui. Le rude joûteur n'a jamais peut-être eu plus d'entrain et de vaillance. C'est plaisir de voir la passion généreuse avec laquelle il pulvérise « tant de racontars accumulés après un siècle bientôt de crédulité ». Armé d'« une certitude absolue »,

1. On souhaiterait souvent une forme plus simple, moins chargée d'élégances recherchées (p. 48 : « Thoré fait les courses »!), de phrases sentencieuses, d'affirmations téméraires (p. 17 : « l'Hosp. était un *Gaulois* du Centre; Anne de Montm. était un *Français* du Nord » ; — p. 347 : « la journée des Barricades, que reproduira, *trait pour trait*, deux siècles après, la journée du 10 août »).

il a pu dire en son âme et conscience (p. 2) : « En pénétrant les origines de l'horrible guerre, si quelque part j'ai senti ma main assurée et la trouée profonde, c'est en jetant à bas tout ce décor de magnificences épiques que j'appelle la légende de Cathelineau. » Laissons-le résumer les éloges démesurés prodigués au prétendu héros et les objections qui se dressent contre son prétendu brevet de généralissime (p. 2-3) : « Au lieu de ce Messie, — qui donc le premier l'a surnommé le *Saint d'Anjou?* — d'*inspiration divine*, d'*éloquence antique*, d'*initiative irrésistible, héroïque, prestigieuse*, qui crée des armées, et d'un coup de génie, sur *un plan, que les plus grands capitaines n'auraient pas imaginé*, conquiert en trois jours quatre villes, je ne trouve qu'un agent obscur, ouvrier en sous-ordre, acteur inconnu du prologue et des premières scènes, confiné loin des grands combats ! Que me veut donc ce document embusqué en arrière-garde ? Ce détail qu'il affirme est faux. De l'ensemble même d'un témoignage ainsi convaincu de déloyauté, que faut-il donc croire? D'où vient-il ? Qui le produit ? et que prétend-il ? »

L'auteur, répondant d'avance avec une éloquente vivacité à ceux qui s'écrieront *à quoi bon?* établit (p. 4) qu'il importe à la conscience publique de connaître la fabrique invraisemblable des mensonges qui ont dénaturé à leur source même tous les récits de l'insurrection angevine. Il déclare (p. 6) qu'en toute son enquête il s'est « uniquement soumis à l'enseignement des faits et des textes, recueillis de bonne main, rapprochés et interprétés en toute loyauté », déclaration inutile pour tous ceux qui ont l'honneur de le connaître.

M. P. démontre successivement que Cathelineau n'a pas commencé la guerre, comme le voudrait la légende mise pour la première fois en circulation en 1802, dans une note du livre de Bourniseaux *(Précis historique de la guerre civile de la Vendée)*; que ce fut seulement le 23 mars, au soir, le lendemain de la prise de Chalonnes, qu'apparut l'humble paysan, le simple *capitaine de paroisse*, jusqu'alors inconnu, dont on a voulu faire un précurseur; que l'inventeur de la mystification est l'abbé Cantiteau, curé du Pin-en-Mauges, jaloux d'exalter et de glorifier à tout prix Cathelineau; que le brevet de généralissime, document qui ne soutient pas l'examen, mais qui en subit quand même ici un des plus rigoureux, a été introduit dans le monde historique par le dit abbé Cantiteau (lettre du 8 juillet 1807 adressée à Lebouvier-Desmortiers, qui l'a publiée en partie dès 1809); que le document faux est produit à l'appui d'un fait également faux, car Cathelineau n'a jamais été généralissime; que ce dernier n'est pas mort le 14 juillet 1793, mais le 4 [1];

1. La date du 14 est partout, même dans le *Dictionnaire historique de la France* de Lud. Lalanne : elle provient d'une invention de Cantiteau le faussaire, qui a voulu la faire concorder, pour les besoins de sa cause, avec la date de l'élection de d'Elbée. La véritable date est fournie par le procès-verbal de la pose de la première pierre du monument de Cathelineau, au jour anniversaire, 4 juillet 1826, par la médaille commémorative, par l'inscription même du piédestal.

enfin que d'Elbée ne lui a pas succédé et n'a pas eu de prédécesseur comme généralissime.

Tout cela est prouvé jusqu'à l'évidence par une discussion qui est un modèle de logique et de précision. Appuyé sur plus de cent vingt pièces justificatives tirées des archives de Maine-et-Loire (p. 177-335), qui forment autour de sa thèse des retranchements inexpugnables, M. P. démolit avec autant de vigueur que de sûreté l'œuvre de fantaisie et de supercherie entreprise par l'abbé Cantiteau, complétée et embellie par tant d'autres et qui a été acceptée jusqu'à ce jour par les écrivains les plus sérieux de tout parti et de toute couleur. Il sera désormais impossible, même aux plus obstinés, d'oser reparler d'une légende que l'on peut comparer à un feu d'artifice complètement éteint [1].

J'ai seulement indiqué les lignes générales de la réfutation : il est juste d'ajouter que la triomphante critique de M. P. fait la lumière au milieu d'un grand nombre de détails douteux et obscurs. Son livre, indispensable en ce qui regarde les principaux personnages (Bonchamps, d'Elbée, Stofflet), est indispensable aussi en ce qui regarde les personnages secondaires. Il faudra encore le consulter au point de vue chronologique, car c'est presque un *Art de vérifier les dates* de l'histoire des guerres de la Vendée, laquelle histoire est encore à faire [2]. Il ne faudra pas moins le consulter au point de vue bibliographique, car l'auteur a minutieusement étudié toutes les publications anciennes et nouvelles relatives à la guerre civile dans l'ouest, et il a souvent complété ou rectifié les assertions de nos recueils spéciaux [3].

Après avoir recommandé à tous — partisans ou adversaires — la lecture aussi instructive que dramatique de *La Légende de Cathelineau*, je citerai un curieux passage (autobiographique et fort agréablement imagé) du dernier chapitre (p. 171) : « Je connais quelqu'un qui, en écrivant, n'a jamais eu d'autre visée que la science, d'autre passion que la vérité, ces deux coureuses qu'il faut suivre et poursuivre, le boulet de misère rivé au pied ! Comme il s'est mis dès l'aube en route, sans guère s'attarder à l'amusette, il voit bien déjà, ce lui semble, d'un peu haut, qu'il a parcouru quelque chemin ; et à cette heure il cherche pourtant et il avance encore, après avoir battu à peu près tous les buissons de son petit domaine. L'expérience lui a appris au moins que les chemins les plus fréquentés ne sont ni les plus droits ni les plus sûrs ; mais, s'il se

1. M. P. a dit de cette légende (p. 47) : « La voici terrassée, vaincue, morte, j'espère, sauf à la tuer encore autant de fois qu'il faudra. »

2. Voir surtout pp. 9, 11, 17, 143.

3. Dès la page 8 M. P. dénonce (à propos du *Précis historique* de Bournisseaux) une supercherie de libraire non mentionnée par Quérard. Voir encore, au sujet de l'*Histoire de la guerre civile de la Vendée* par de Beauchamp, ainsi qu'au sujet de divers autres ouvrages, les pages 9, 28, 65, 116, 169, où sont signalées diverses additions et corrections qu'accompagnent parfois de piquantes citations. (Pour ces dernières voir notamment les pages 76, 121, 150, etc.)

fourvoie, il revient, en disant gare; s'il butte, il se relève, en tendant la main à qui le suit, pour franchir le pas. Au pis aller, quelque bon coup donné, reçu, d'armes courtoises et sans embuscade, n'est pas pour lui faire peur, quand il s'agit de forcer l'assaut. — Et c'est la vie et c'est l'honneur! »

Citons encore les six dernières lignes du livre, écrites le 3 janvier 1893 et trop mélancoliques (c'est le seul reproche que me semble mériter l'auteur en tout l'ouvrage) : « Et peut-être aussi pour moi sera-t-il temps bientôt, après tant de courses à travers la bise, de jeter là le bâton de voyage, et, s'il me reste encore quelque heure sur le soir, de m'oublier à regarder couler l'eau et se lever au loin les étoiles, conseillères du bon sommeil. »

Je me contenterai d'ajouter (avec un léger changement) ce vers d'une des plus jolies fables de La Fontaine :

« On ne dort point, *Monsieur*, quand on a tant d'esprit. »

T. DE L.

---

314. — **Guerre de 1870-1871.** Paris. La Malmaison. Le Bourget et le 31 octobre, par Alfred DUQUET. Paris, Charpentier, 1893. In-8, 345 p. 3 fr. 50.

Le volume est digne des précédents : même lecture étendue, même luxe de citations, même impartialité, même franchise rude. Il retrace trois épisodes du siège de Paris : la Malmaison, le Bourget, le 31 octobre. Le récit du combat de la Malmaison est très exact et renferme des pages remarquables, comme la description de l'étang de Saint-Cucufa. Les appréciations de M. Duquet sont, suivant sa coutume, très sévères ; mais, bien que nous ne croyons guère à la panique de Versailles (p. 49), M. D. a raison de blâmer et Trochu et Ducrot, et de juger que l'affaire était engagée avec trop de monde, si l'on voulait ne faire qu'une reconnaissance, et avec trop peu de troupes, si l'on voulait refouler les ennemis. On lit avec non moins d'intérêt la narration des trois journées du Bourget : là encore, et, ce nous semble, avec justice, M. D. constate que « le grand coupable », c'est Trochu qui ne donna ni l'ordre de garder le Bourget ni de l'évacuer, qui n'envoya aucune instruction au général de Bellemare, qui refusa de se prononcer sur ce qu'il y avait à faire du village reconquis, qui n'envoya des renforts qu'à trois heures du soir, lorsque le Bourget était pris à midi. La tragi-comédie du 31 octobre, que M. D. compare aux révolutions des cités italiennes du moyen âge, n'est pas exposée avec autant de clarté, de vivacité que l'exige le sujet; M. Duquet rapporte trop souvent, au cours du récit, les témoignages des contemporains ; mais c'est sa méthode, et elle a du bon.

A. CH.

---

315. — **Journal du congrès de Munster par François Ogier**, publié par Auguste Boppe. Paris, Plon, 1893. In-8, xxxix et 268 p. 7 fr. 50.

M. Boppe reproduit dans ce volume le texte du *Journal* de François Ogier qui suivit à Munster, en qualité d'aumônier, le comte d'Avaux. Il a eu beaucoup de peine à déchiffrer, à la Bibliothèque nationale, le manuscrit d'Ogier qui est difficile à lire ; mais il le donne intégralement — sauf quelques coupures dans la relation du voyage en France — et il a soin, lorsque la chose est nécessaire, de rectifier l'orthographe et la ponctuation. La publication a été faite avec un très grand soin. M. B. a mis au bas des pages une foule de notes sur les personnages, les endroits et les événements qui sont cités dans le *Journal ;* ces notes sont concises et ne contiennent rien d'inutile ; elles prouvent une connaissance intime des hommes et des choses de la première moitié du XVIIe siècle. Une table alphabétique et un appendice qui renferme plusieurs pièces curieuses terminent le livre. L'introduction, de quarante pages environ, est une notice aussi complète que possible, intéressante du reste et en fort bon style, sur François Ogier qui fut l'adversaire du père Garasse, l'apologiste de Balzac, le défenseur des Minimes français de Rome, et qui prononça beaucoup de sermons et de panégyriques de saints. Sa réputation était grande. Il fit, dans l'église Saint Benoît, l'oraison funèbre de Louis XIII, et, à Munster, devant le Congrès, un sermon sur la Passion. Enveloppé, à son retour d'Allemagne, dans la disgrâce du comte d'Avaux, il vécut à l'écart et devint, comme dit Guy Patin, fort savant et fort vieux. Son *Journal* est assez intéressant. On n'y trouvera pas le récit détaillé, suivi, des négociations qui amenèrent la signature du traité de Westphalie. Ogier n'écrit que des notes, tantôt jour par jour, tantôt par intervalles, et il insère dans son manuscrit non seulement les faits politiques, mais les menus événements qui touchent sa personne. Il retrace plutôt ses aventures de voyage, les splendides réceptions qu'on fit à d'Avaux, les cérémonies et les divertissements de Munster que les incidents diplomatiques. On lira néanmoins avec intérêt les petits épisodes de sa chevauchée de Paris à Munster. De ci de là, quelques particularités sont utiles à l'histoire. « Nous sommes, dit une fois Ogier (p. 72), aux écoutes pour les nouvelles de la guerre, et chacun de nous s'imaginant qu'il aura l'avantage dans le traité si la campagne lui est favorable, nous sommes gais et tristes tour à tour, selon que les événements sont avantageux ou funestes à l'une des deux nations. » On notera surtout les pages (82-85) écrites en latin et qui dévoilent les dissentiments (simultates, rixae, altercationes, aperta odia) de Servien et d'Avaux [1].

A. Ch.

1. Lire p. 3 Fismes *(Fimes)* ; p. 15 Dinant *(Dinan)* ; p. 21 Maseyck *(Maasique)* ; p. 164 Reuss *(Reus)*.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Sous ce titre, *Ausone et Bordeaux*. M. C. Jullian fait paraître une série d'études sur les derniers temps de la Gaule Romaine (à Bordeaux, chez Gounouilhou ; à Paris, chez Ronam), en un in-4° d'environ 200 p. Prix : 5 francs.

— M. Blochet, de l'École des Hautes Études, prépare un supplément au *Dictionnaire Zend* de Justi, comprenant tous les mots qui se trouvent dans les textes inédits publiés dans le 3° volume du *Zend Avesta* de M. Darmesteter. Pour chaque mot, M.Blochet donne, outre l'analyse grammaticale et la traduction, le terme pehlvi qui le traduit ou le glose dans les versions concomitantes, de façon à former un lexique Zend-pehlvi. Si cet essai est approuvé, il y aura lieu d'étendre la méthode à tout l'Avesta, un lexique de ce genre ayant le double avantage d'enregistrer la traduction traditionnelle et, en grand nombre de cas, de contenir ipso facto l'histoire étymologique des mots anciens restés en pehlvi. Le volume paraîtra dans les premiers mois de 1894.

— Un nouveau *Per nozze*, très joliment édité. Il est de M. Ph. Tamizey de Larroque et contient huit *lettres inédites de Voltaire à Louis Racine* (Saint-Étienne, imp. de Ch. Boy, 1893. In-8°, 21 p.). Les lettres ne sont pas datées; M. Tamizey de Larroque a reconstitué aussi bien que possible leur chronologie en fixant les premières à 1719 et les dernières à 1736 environ. Il les apprécie fort bien : les unes ne renferment que des compliments heureusement tournés; les autres éclairent plusieurs petits points de la biographie de Louis Racine, notamment ce qui regarde sa candidature à l'académie française. Deux l'emportent sur toutes les autres par l'intérêt : Voltaire y discute la question de la rime et, de sa plume la plus légère et la plus piquante, expose ses idées sur la versification.

— Outre l'*Annuaire de la jeunesse* pour l'année 1892, où M. H. Vuibert a réuni, sous une forme commode et claire, une foule de renseignements usités sur tous nos établissements d'instruction, la librairie Nony (Paris, rue des Écoles, 17) fait paraître une deuxième édition revue et augmentée de l'ouvrage de M. Rebière, *Mathématiques et mathématiciens*; nous y reviendrons.

ALLEMAGNE. — M. P. Wessel professeur au gymnase de Cüstrin, nous envoie son précis d'histoire à l'usage des classes d'*Oberprima* (*Lehrbuch der Geschichte für die prima hœherer Lehranstalten*; 2. Teil. Die Neuzeit, Gotha, Fr. And. Perthes, 1892, 1 vol. in-8°, xiv-190-xxvii pages.) Ce précis s'étend depuis l'époque de la Réforme jusqu'au temps présent; il correspond par suite, en partie à notre cours de seconde, au cours de rhétorique et au cours de philosophie. Nos précis analogues français sont beaucoup plus développés et nous exigeons à coup sûr de nos étudiants des connaissances historiques plus étendues. Cette constatation faite, nous reconnaissons que M. Wessel s'est efforcé de dégager des faits les idées générales, qu'il a donné dans son récit une place importante au développement littéraire, artistique, économique des différents peuples, qu'il s'est montré en général très réservé dans ses appréciations politiques et qu'en particulier il ne maltraite pas trop les Français. On pourrait seulement lui reprocher quelques injustices vis-à-vis de l'Église catholique. Les croquis de carte qui illustrent ses récits ne sont pas suffisamment exacts. Et quelle singulière prononciation ne propose-t-il pas pour certains noms étrangers!

Magenta, d'après lui, doit se dire *Madchénta;* Juarez, Chuarĕ'ds, etc. Puis est-il bien exact de dire que M. Chauvin ait été un type de comédie (*eine Lustspielfigur*)? Qu'entend-t-il par le ruisseau de *Lisaine* qui, à l'ouest de Belfort, se jette dans le Doubs?

— On nous envoie la suite des *Monumenta conciliorum generalium seculi decimi quinti*, édités à Vienne chez Holzhausen, in-4°. Le début de la 2ᵉ partie du 3ᵉ volume comprend la continuation de l'histoire du concile de Bâle (livre XVI) par Jean Ségovie, cardinal prêtre du titre de Saint Calixte. L'édition a été poursuivie par M. Rodolphe Beer. Elle est excellente.

ÉTATS-UNIS. — Les découvertes ne chôment pas dans le domaine de l'épigraphie sémitique. A peine avons-nous eu le temps de prendre connaissance des textes hétéens retirés des ruines de Zindjirli, en haute Syrie, que le comité oriental de l'Université de Pennsylvanie fait paraître la première partie du premier volume des textes cunéiformes recueillis par les membres de son expédition sur les ruines de Nipur en Babylonie. Cette partie offre 51 planches d'inscriptions gravées en caractères archaïques. Les textes les plus anciens appartiennent à Sargon Iᵉʳ qui a régné 3800 ans avant notre ère. Ils laissent beaucoup derrière eux les inscriptions de Gudéa qui sont de 1000 ans plus récentes. Ils font voir qu'à cette époque reculée l'Égypte a été envahie et saccagée par les troupes de ce roi babylonien. Les autres appartiennent en grande partie à des rois de la dynastie cosséenne. La *Revue critique* reviendra sur cette importante publication quand elle sera terminée.

INDE. — M ÇRÎCA CHANDRA VASU, vakil à la Haute Cour d'Allahabad, vient de commencer la traduction anglaise des Sûtras de Pânini avec de larges extraits de la Kâçikâ-vritti. L'ouvrage doit paraître en 32 fascicules, un fascicule par mois. Les 4 premiers fascicules déjà parus forment un premier volume (*The Ashtâdhyâyî of Pânini*, translated into English, Allahabad, Indian Press). La souscription est de 20 roupies.

ITALIE. — M. de RUGGIERO vient de faire paraître deux nouveaux fascicules de son *Dizionario epigrafico :* le 27ᵉ du 1ᵉʳ volume (Augustales) et le 2ᵉ du 2ᵉ volume qui contient les articles suivants : *Caligula, Campania, Campus, Canaba* etc.

— L'éditeur Sansoni, à Florence, publie le 25ᵉ fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, que continue de mettre au jour, pour la première fois, M. Alessandro GHERARDI.

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

## *Séance du 26 mai 1893.*

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit de cette ville, le 23 mai : « Le grand nombre de fragments sculptés qu'ont mis au jour les fouilles du Stade, au Palatin, ont permis à l'administration italienne de faire exécuter un dessin de restitution qui a été photographié, avec un état actuel et des détails, par la maison Alinari, de Florence. Le Stade était entouré de portiques et de galeries avec voûtes à tympans formant trois étages. Ce travail rectifie et complète celui que M. Deglane avait très utilement publié naguère sur le même sujet dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome. Les principaux marbres retrouvés dans les fouilles sont : un chapiteau de beau travail offrant les instruments et les attributs du sacrifice; mais surtout la belle tête de femme que nous avons déjà signalée, œuvre grecque assurément, et de la meilleure époque. — Les fouilles se sont étendues autour du Stade; vers la

maison d'Auguste, en avant de la villa Mills, on a rouvert une porte antique, on a trouvé des restes d'escaliers; le désaccord de ce qu'on voyait avec les plans dressés au dernier siècle a fait ajourner à la saison prochaine. A l'extrémité du Stade, on a mis à jour une série d'arcades avec voûtes à tympans. De l'autre côté de la villa Mills enfin, on a retrouvé un escalier antique, qu'on se propose de rétablir pour monter à la loge impériale. On a remarqué que l'axe de cette loge, au lieu d'être perpendiculaire au Stade, est parallèle aux constructions, toutes voisines, de Septime Sévère. Elle date donc peut-être de ce règne. — Des fouilles conduites par M. Milani, directeur du musée étrusque de Florence, viennent de mettre fin aux incertitudes sur l'emplacement de l'antique ville étrusque de Vetulonia. Dans une très ancienne période, du IXe au milieu du VIe siècle, la ville était au *poggio* Colonna; mais vers le commencement du Ve siècle, les habitants ont dû, pour les intérêts de leur commerce maritime et de leur industrie minière, pressés d'ailleurs par la concurrence de ceux de Rosellae et de Populonia, se transporter à une vingtaine de kilomètres de Colonna, au *poggio* Castiglione, près Massa Marittima. C'est ici que, pendant ces dernières semaines, les fouilles de M. Milani ont trouvé promptement les restes d'une cité vaste et puissante. Bien des arguments contribuent à rendre l'identification certaine. — On vient de trouver à Pompei deux flûtes de bronze, d'une longueur d'un demi-mètre chacune. »

Le prix Lafont-Mélicocq est décerné à M. Labande, conservateur du musée Calvet, à Avignon, pour son *Histoire de Beauvais et de ses institutions communales*.

Le prix Stanislas Julien est décerné à M. Terrien de Lacouperie, pour son ouvrage sur les monnaies chinoises du Musée britannique.

Le prix Bordin, sur cette question : *Etude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les croisés*, n'est pas décerné.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. le marquis de Vogüé communique une lettre du P. Delattre sur ses fouilles de Carthage. On a mis au jour de nouvelles tombes puniques, des premiers âges de la ville, et une grande fosse commune avec des poteries et des monnaies du IIIe siècle avant notre ère. La découverte de ces nécropoles délimite d'une façon de plus en plus étroite l'espace dans lequel il faut chercher la Carthage primitive. La conclusion du P. Delattre est que cette ville était au bord de la mer et ne dépassait pas les collines qui entourent la plaine. A l'époque romaine, la ville, en s'agrandissant, envahit les collines, enfouissant sous ses constructions les nécropoles puniques, qu'on retrouve aujourd'hui sous les ruines romaines et byzantines.

M. de Vogüé communique en même temps la photographie d'un vase en forme de colombe, trouvé par le P. Delattre dans une tombe très ancienne. C'est le premier objet figuré découvert jusqu'à présent dans ces sépultures, dont le mobilier funéraire se compose invariablement de vases ou de lampes en terre cuite ou en bronze.

M. Alexandre Bertrand termine sa communication sur le vase d'argent de Gundestrup (Jutland) et l'origine gauloise des Cimbres.

M. le comte de Charencey fait une communication sur le pays appelé, par les historiens du Mexique, Chicomostoc ou les Sept Grottes. On trouve ce nom employé pour désigner des régions très éloignées les unes des autres : tantôt la patrie primitive de la race mexicaine, dans le nord-ouest, tantôt une région voisine de la vallée de Tluca, en pays othomi ou pirinda, aux confins de l'Etat actuel de Mexico. Cette anomalie doit s'expliquer par le sens mystique de ce nom, qui est celui de « patrie par excellence », « berceau de la race ». Rien d'étonnant à ce qu'un pareil nom ait été donné successivement à différents pays, où certaines tribus mexicaines se seraient séparées les unes des autres, avant de parvenir sur le plateau d'Anahuac.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : Borelli bey (Octave) et Ruelens (Paul), *la Législation égyptienne annotée*, 1re partie; — par M. Barbier de Meynard : Müller (D.-H.), *Die altsemitischen Inschriften von Sendschirli*. Cette présentation fournit à M. Clermont-Ganneau l'occasion de signaler, dans la langue des inscriptions de Zindjirli, un caractère spécifiquement araméen encore inaperçu : l'emploi d'un *â* long ajouté à la fin des noms pour remplacer l'article, et exprimé dans ces textes, non par un *alef*, mais par un *hé*.)

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 12 juin — 1893




---

316. — Burckhardt. **Nach Jerusalem.** Perthes, Gotha, 1893, vi-210 p.

Impressions de voyage assez agréablement écrites, mais où l'archéologue n'a rien à glaner. L'auteur, qui est un missionnaire, vise toujours à édifier les âmes pieuses, et il a un peu l'air de découvrir la Palestine. Quelques détails intéressants sur l'hospice des lépreux, œuvre de charité fondée à Jérusalem par une communauté allemande protestante. M. Burkhardt avait été envoyé pour inspecter l'établissement et y introduire diverses modifications. L'observation relative aux figues d'hiver que l'on cueille au printemps (p. 147 et sq.) n'est pas aussi neuve que paraît le croire l'auteur, et l'exégèse a déjà essayé d'en tirer parti pour l'explication de la parabole assez embarrassante du « figuier stérile » de Matthieu 21, 18 et Marc 11, 12.

C. C. G.

---

317. — C. Schmidt. **Gnostische Schriften in Koptischer Sprache** aus dem Codex Brucianus, herausgegeben uebersetzt und bearbeitet von Carl Schmidt, Dr. Phil. (8. VIII, Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristichen Literatur, de O. Gebhardt et A. Harnack.) 1892, Leipzig, xii-692 p. Prix : 27 fr. 50.

Une bonne partie du volume est prise par de longues attaques contre M. Amélineau, qui a publié récemment le texte des livres gnostiques sur lesquels M. Schmidt avait jeté son dévolu. M. S. a exprimé avec franchise la mauvaise opinion qu'il a de l'œuvre de M. Amélineau : il serait curieux de connaître maintenant le jugement sincère que M. Amélineau ne peut manquer de porter sur M. Schmidt. Ici l'*odium*

*philologicum* se double de l'*odium theologicum* : la querelle risquerait d'être vive. M. S. a eu d'autant moins raison de se laisser aller à son humeur batailleuse, qu'il débute et qu'on pourrait relever dans son livre mainte trace d'inexpérience : bien que le copte ne soit pas une langue fort difficile à apprendre, encore faut-il l'avoir étudié longtemps pour éditer de façon entièrement satisfaisante des textes aussi corrompus que le sont ceux du manuscrit de Bruce. Il vaut mieux ne pas se montrer trop exigeant pour les autres, afin d'éviter que les autres se montrent trop exigeants à leur tour.

Les écrits publiés par M. S. intéressent surtout l'histoire du gnosticisme : il faut espérer qu'une Revue spéciale en rende compte et en fasse valoir les mérites. Ce sont les deux livres de Jeoû et un second traité dont le titre est demeuré inconnu. Ils présentent le genre d'agrément qu'on est accoutumé à rencontrer dans les écrits gnostiques, mais ils ont du moins le mérite de nous rendre sous une forme à peu près authentique les idées de ces grands hérésiarques dont nous ne connaissons guère l'œuvre qu'à travers les analyses plus ou moins exactes que leurs ennemis en ont faite. M. S. a eu pour le guider dans ce monde de rêveries folles son maître M. Harnack ; il a été à bonne école et on le reconnaît de suite à la pénétration de sa critique ainsi qu'à la sûreté de ses informations. Peut-être diminue-t-il par trop la part que les doctrines égyptiennes antiques occupent dans les théories gnostiques. Le texte des traités coptes est établi avec beaucoup de soin, et bien qu'on pût l'améliorer encore, il fournit dans la plupart des cas une forme correcte et un sens satisfaisant. M. Schmidt est très jeune, et ce qui lui manque, ce sont les qualités et l'expérience qu'on acquiert avec l'âge seul. Il a devant lui un avenir scientifique brillant, et tous ceux qui s'intéressent aux études égyptiennes sont disposés à le bien accueillir : qu'il évite seulement de porter sur les hommes qui sont venus avant lui, et dont les œuvres lui ont facilité l'accès de la science, des jugements acerbes qui pourraient lui donner mauvais renom, et qui iraient par leur injustice même contre le but de vérité et de justice scientifique qu'il se propose d'atteindre.

H. G.

---

318. — Ernest Babelon. **Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale. Les Perses Achéménides... Cypre et Phénicie.** Rollin et Feuardent, 1893. Grand in-8, cxciv-412 p. et 39 planches.

J'ai recommandé, comme il convenait, il y a deux ans, aux lecteurs de la *Revue critique*, le premier volume de ce remarquable catalogue : le second volume, qui vient de paraître, est encore supérieur à son aîné en raison de l'intérêt et de la difficulté majeure du sujet. Présenter dans un tableau d'ensemble le monnayage de la dynastie des Achéménides et de ses vassaux — satrapes ou dynastes — pendant les deux siècles qu'a duré

cette monarchie, est une tâche qui n'avait tenté aucun savant depuis Brandis, c'est-à-dire depuis trente ans; or, dans cet intervalle, la découverte ou la publication de nouveaux types, le déchiffrement des écritures lycienne et chypriote, les progrès de l'épigraphie sémitique, etc., ont renouvelé la face de bien des problèmes. Les résultats de ces recherches nouvelles restaient épars dans une foule d'articles et de dissertations. Malgré l'incertitude qui règne encore sur tant de points, il était temps qu'un numismate compétent groupât ces renseignements disséminés, et nous fournît ainsi, avec la mise au point de nos connaissances actuelles, une base solide pour les recherches futures. A ce double point de vue la magistrale introduction de 194 pages, que M. Babelon a placée en tête de son catalogue, fera époque dans la science Il faut avoir, comme on dit, mis soi-même la main à la pâte pour bien apprécier ce qu'un pareil travail représente de lectures faites la plume à la main, de vérifications minutieuses et de réflexions prolongées; l'érudition de M. B. est rarement en défaut et néanmoins il ne se laisse pas absorber par elle; il a tout lu et tout digéré, mais il ne décide jamais que sur pièces; et s'il choisit avec discernement entre les hypothèses de ses prédécesseurs, il sait, au besoin, y substituer, non sans hardiesse, ses propres conjectures; enfin, ce qui ne gâte rien, même dans une œuvre de science, il écrit d'une plume ferme et élégante qui donne souvent du charme et toujours de la clarté aux matières les plus abstruses.

Ceux qui, dans un livre de ce genre, recherchent surtout le nouveau, je veux dire les additions ou les rectifications à l'état actuel de la science, ne seront pas déçus dans leur attente. Pour ne citer ici que quelques nouveautés incontestées et incontestables, signalons d'abord quelques pièces inédites récemment acquises par le Cabinet des Médailles : le magnifique statère de Pharnabaze (n° 180), aux types d'Arès et d'Aphrodite, avec la légende ΝΑΓΙΔΙΚΟΝ, qui assure le classement de tout un groupe de monnaies; les médailles de deux nouveaux dynastes Lyciens, Utévès et Khadritimès (n°s 467 et 517). Parmi les légendes dont M. B. a rectifié la lecture il faut citer celles des bronzes tyriens 2208 et 2327, qu'on lisait jusqu'à présent CORNV PHENICES, lecture « qui avait donné lieu aux rapprochements les plus ingénieux avec les textes bibliques représentant la ville de Tyr comme la *corne*, la force de la Phénicie. » M. B. montre qu'il faut lire tout simplement COENV (m) PHENICES, transcription directe du grec, ΚΟΙΝΟΝ ΦΟΙΝΙΚΗΣ. Certains changements d'attributions constituent aussi de véritables découvertes : telle est celle du « tétrobole » n° 375 à la légende ΓΟΡΓΙ et aux types d'Apollon et du taureau, qu'on classait précédemment, sur la foi de ressemblances superficielles, à Gorgippia. M. B. propose de restituer cette pièce à Gorgion, dynaste de Gambrion, mentionné par Xénophon, et ses raisons m'ont paru tout à fait convaincantes.

Je mentionnerai encore, un peu au hasard, l'intéressante dissertation

sur les monnaies gréco-babyloniennes (?) aux types de Zeus assis et du lion (p. XLIX), l'attribution (douteuse) à Gaza du statère aux types de la chouette et du bouquetin précédemment classé à Amisos (p. LXII), l'ingénieuse correction, empruntée à Six, du nom du dynaste lycien cité par Hérodote, Κυβερνίσκος Σίκα (lire : Κύβερνις Κοσσίκα), la nouvelle lecture de la légende du statère de Démonicus : *meleq Damkou* (p. CXXXII) etc...

Dans un travail d'aussi longue haleine, où l'hypothèse joue forcément un grand rôle, il est inévitable qu'on ne soit pas toujours d'accord avec le savant auteur. Je crois lui donner une nouvelle preuve de l'estime où je tiens son livre en transcrivant ici quelques-uns des points d'interrogation que j'ai notés en marge de mon exemplaire.

Je lui ferai d'abord une chicane sur la disposition de son introduction. Il aurait été bon de distinguer nettement et de traiter dans autant de chapitres séparés : 1° le monnayage royal des Achéménides (dariques et sigles médiques); 2° le monnayage des satrapes; 3° celui des dynastes (le monnayage des villes grecques sujettes ou vassales du grand roi étant exclu à bon droit du plan de l'ouvrage). Les monnaies des satrapes héréditaires (Cilicie, Carie) auraient pu constituer une classe à part intermédiaire entre les satrapes et les dynastes. M. B. a bien entrevu cette division, mais il ne s'y est pas tenu assez sévèrement : de là une certaine confusion dans le plan des chapitres II et III, où satrapes et dynastes sont jetés en quelque sorte pêle-mêle. Le chapitre III est intitulé « Satrapes et dynastes en Asie-Mineure », mais en réalité il a été question dès le chapitre précédent de plusieurs satrapes (Tissapherne, Pharnabaze, Datame), qui ont frappé monnaie dans cette péninsule.

Le chapitre premier, consacré aux monnaies royales, m'a paru le moins satisfaisant de l'ouvrage. On y constate avec surprise que ce numismate si érudit, si intelligent, paraît se soucier médiocrement des questions qui, en bonne numismatique, doivent primer toutes les autres, je veux dire celles qui touchent à la fonction économique de la monnaie. Avant d'être pour la postérité une source de renseignements géographiques, chronologiques, mythologiques, artistiques, etc., la monnaie, est avant tout, pour les contemporains — de la monnaie, c'est-à-dire un certain poids déterminé d'or ou d'argent faisant partie d'un « système » qui lui-même est en rapport avec le système métrique de l'Etat monnayant ; entre les pièces faisant partie d'un même système, il y a toujours une relation simple de valeur, et presque toujours une relation simple de poids, quoique celle-ci soit par fois cachée quand le système comprend des métaux différents. C'est ce qu'il importait avant tout de mettre en lumière dans l'histoire d'un monnayage aussi bien combiné que le bimétallisme perse, qui a subi victorieusement l'épreuve de deux siècles sans nécessiter la moindre correction. Ce système, d'une simplicité et d'une logique vraiment admirables, était fondé sur l'emploi exclusif de deux pièces, l'une d'or, l'autre d'argent, dont la première valait vingt fois autant que la seconde,

proportion qui s'est transmise à la plupart des systèmes monétaires modernes. Le rapport de valeur des deux métaux ayant été fixé officiellement, pour des raisons que nous avons exposées ailleurs [1], à 10 × 4/3 (soit 13 1/3) la pièce d'or devait peser les 3/2 de la pièce d'argent. Quant au poids de celle-ci, il était naturellement le 6000e du « talent » perse (32 k. 60), différent du talent babylonien, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. On cherchera vainement dans le court du chapitre que M. B. a consacré à la darique un exposé tant soit peu clair ou exact de ces relations si intéressantes. Un auteur qui désigne le système monétaire perse sous le nom étrange de monométallisme (p. IV) ne pouvait pas les apercevoir ; d'ailleurs, le poids normal qu'il assigne à la darique (8 gr. 42) est trop fort et l'empêche de reconnaître le rapport simple qui existe entre les poids de la darique (8, 40) et du sigle (5, 60) ; il réédite même de vieilles erreurs sur la prétendue origine grecque de ces pièces, comme si les rois de Perse étaient allés chercher les modèles de leur monnayage œcuménique [2] chez leurs humbles sujets de la côte ionienne. L'identité de valeur qu'il admet entre la darique et le cyzicène d'électrum est une autre légende que réfute le bon sens d'abord, et ensuite un texte explicite de Démosthène (*C. Phormion*, 23) : le cyzicène, qui pesait environ deux fois autant que la darique, valait une darique et demie.

On regrette que l'attention de M. B. ne se soit pas portée sur ces questions de change qui dominent toute l'histoire monétaire de l'antiquité, au lieu de s'égarer à la suite de Charles Lenormant dans la recherche chimérique des « caractères iconographiques » qui permettraient, selon lui, de classer chronologiquement les dariques. Pour faire toucher du doigt le peu de solidité de ces tentatives, il suffira de relever deux points dans le classement de M. Babelon. D'une part il veut reconnaître le portrait du jeune Cyrus sur certaines dariques où le prince archer est représenté imberbe : « Cette circonstance, dit-il (p. XV), est à rapprocher de l'épithète de Jeune que lui ont donnée les Grecs. » Mais cette prétendue épithète n'existe qu'en français, car si les Grecs ont appelé Cyrus νεώτερος ce n'était point par allusion à son âge, mais pour le distinguer de son illustre homonyme Cyrus Ier. Pour Darius Codoman : « Quand on range les unes à côté des autres toutes les pièces qui sont à l'effigie de ce roi, on s'aperçoit que les graveurs se sont efforcés de traduire les changements successifs que l'âge apportait dans la physionomie royale. » Par malheur, Darius Codoman, monté sur le trône à l'âge

1. En deux mots, le bimétallisme perse a été calqué sur le bimétallisme lydien, qui lui-même avait été précédé d'un monnayage d'*électrum*. L'électrum lydien s'échangeait contre l'argent grec à raison de 1 : 10. Quand l'or pur arriva en quantité de l'Inde, on lui attribua une valeur supérieure de 1/3 à celle de l'électrum : de là le rapport, au premier abord bizarre, de 13 1/3 entre l'or et l'argent.

2. M.B. me paraît avoir des idées inexactes ou du moins singulièrement exagérées sur le peu de circulation en Asie de la monnaie perse.

de quarante-cinq ans, n'en a régné que *six* : on se demande en quoi ont pu consister ces profonds changements que *six* années de règne ont apportés dans la physionomie d'un quinquagénaire à moins que les soucis causés par l'invasion d'Alexandre n'aient marqué de leur empreinte le visage du pauvre grand Roi [1] ?

M. B. a parfaitement raison quand il affirme que les satrapes n'ont jamais eu, dans les conditions normales, le droit de frapper monnaie : l'existence de toutes les monnaies satrapales doit se justifier par des circonstances spéciales, soit qu'il fallût pourvoir sans délai à la solde d'un corps de troupes, soit que le satrape fût en insurrection contre le pouvoir central : tel est, par exemple, le cas d'Oronte. M. B. s'est efforcé dans chaque cas particulier de déterminer l'occasion et le motif de l'émission ; il y a souvent réussi ; d'autres fois ses hypothèses sont plus ingénieuses que solides et il a tort de les présenter uniformément comme assurées. C'est ainsi que l'attribution à Tissapherne de certaines monnaies frappées à Aspendos est plus que problématique, et la date proposée (411 av. J.-C.) se heurte à l'objection que les pièces sont de poids rhodien, et que le système rhodien ne paraît à Rhodes même qu'après l'an 408. — M. Waddington avait attribué à Datame des monnaies satrapales bien connues de Cilicie qui portent la légende (araméenne) מן (ou ק) נ (ou ד) תר = *Tadnamou*. M. Six avait proposé la lecture *Tarqamou* et l'attribution à un dynaste cilicien d'ailleurs inconnu. M. B. revient à l'explication de M. Waddington, sans justifier mieux que celui-ci l'étrange déformation onomastique qu'elle suppose [2]. *Adhuc sub judice lis est*. — J'en dirai autant de l'attribution à Memnon des grandes pièces, de poids rhodien, au type de l'archer royal, dont l'une porte la légende ΠΥΘΑΓΟΡΗΣ. M. B. voit dans ce personnage un prytane d'Éphèse. Mais si la pièce a été frappée sous l'autorité de Memnon, pourquoi y aurait-il laissé placer le nom du magistrat d'Éphèse au lieu du sien propre ? Lorsque Datame frappe monnaie à Sinope *aux types de cette ville*, il inscrit sur les pièces son nom et non celui du magistrat éponyme ; il en aurait été de même à plus forte raison d'une pièce frappée à l'effigie du Grand Roi. — Enfin, j'hésite à accepter, si séduisante soit-elle, la lecture *Abrocomas* proposée par M. B., d'accord avec M. Six, pour la drachme de Sinope, jadis attribuée à un certain Abdémon. Sur l'exemplaire du cabinet Waddington, que j'ai publié, on lit clairement ממן (ou ד) עבר. L'identité des quatrième et cinquième lettres ne saurait faire doute, et si l'une est un M, l'autre l'est également ; il ne peut être question ici d'une « altération barbare », et il n'est guère scientifique de

1. M. B. ne me paraît pas davantage avoir réussi à démontrer, contre Head, que la frappe des doubles dariques ait commencé avant la conquête d'Alexandre. Pour ma part, je crois que le monogramme ΦΙΛ si fréquent sur ces pièces désigne Philippe Arrhidée.

2. La lecture תרדמוי ne soutient pas l'examen ; il est impossible que la troisième lettre soit un *daleth*.

s'appuyer sur la forme du *caph* dans l'inscription de Teima (!) pour transformer le second *mem* en un *caph*. Ajoutons qu'il n'y a pas d'indice qui permette de croire qu'Abrocomas ait été satrape de Cappadoce. M. B. invoque bien l'aryballe de Xénophante au musée de l'Ermitage, où un Abrocomas figure « dans une scène de chasse empruntée à la légende scythique des Arimaspes. » Mais d'abord la scène n'est nullement empruntée à la « légende scythique » ; les griffons à tête de lion, motif essentiellement perse, comme l'a montré M. Furtwängler, y sont simplement mêlés à des animaux réels. Ensuite l'ΑΒΡΟΚΟΜΑΣ de ce tableau, comme les autres noms perses qui y sont semés à profusion, est probablement un personnage de pure fantaisie; enfin, comme l'auteur de la peinture est, d'après sa propre signature, un Athénien, on ne voit pas en quoi ce monument, exporté par hasard en Crimée, prouve qu'Abrocomas « a joué un rôle militaire important sur les bords de l'Euxin ». Ajoutons que la monnaie d'Abrocomas est, de l'avis même de M. Babelon, postérieure à celle de Datame, lequel mourut en 362; or, il est peu vraisemblable qu'Abrocomas qui, dès l'époque de l'expédition des Dix Mille (401), apparaît comme un personnage considérable, Abrocomas, qu'Isocrate cite en 391 parmi les plus illustres généraux perses, ait été confiné trente ans plus tard dans une satrapie relativement aussi peu importante que la Cappadoce du Nord. L'unique argument sérieux en faveur de l'opinion de M. Babelon (et je n'en méconnais pas le poids) c'est que sa lecture est la seule qui donne un nom perse d'une forme satisfaisante.

Avec le monnayage des dynastes héréditaires nous arrivons sur un terrain plus solide et mieux exploré. L'étude détaillée que M. B. a consacrée aux séries lycienne et chypriote doit beaucoup aux récents travaux de M. Six, mais il les a complétés et rectifiés sur bien des points, et son exposé m'a paru tout à fait intéressant. Je me risquerai d'autant moins à le critiquer que je n'ai jamais fait de ces séries une étude spéciale. Notons seulement que l'auteur n'aurait pas dû parler à diverses reprises (p. CXVII et CXXVIII) de la prétendue « paix de Cimon », qui n'a jamais existé, et qui ne mérite pas en tout cas l'épithète de « déplorable ». Le dynaste tyrien chassé de Salamine par Évagoras I[er] s'appelait certainement Abdémon, Ἀβδήμων, forme donnée par Diodore et confirmée par les fragments de Dios et de Ménandre chez Josèphe ; la leçon Αὐδύμονα conservée par les éditeurs dans le fr. 111 de Théopompe n'est qu'une ridicule faute du copiste byzantin qu'il aurait fallu corriger sans hésiter [1].

1. Voici encore quelques menues observations. Il est bien peu probable que le bouquetin, αἴγαγρος, fût l'« emblème parlant » d'Évagoras (p. CXXI). L'attribution, due à Six, des bronzes au type d'Athéna avec ΣΑΛ à Salmacis de Carie est insoutenable : les bronzes sont du IV[e] siècle, et dès le V[e] l'inscription de Lygdamis nous montre Salmacis absorbée dans Halicarnasse. En revanche, j'attribuerais volontiers à un dy-

Le dernier chapitre de l'introduction et plus de la moitié du catalogue sont consacrés à la numismatique phénicienne dont M. B. poursuit l'étude jusqu'à la fin : j'aurais préféré, pour ma part, que les monnaies d'époque hellénistique et romaine eussent été réservées pour un autre volume : il n'y avait pas de raison décisive de procéder pour la Phénicie autrement que pour la Lycie. L'auteur avait déjà justifié diverses innovations de son classement dans ses articles spéciaux, si intéressants, sur les séries d'Arados, de Marathus et de Sidon qui ont paru dans divers périodiques. Les principales concernent la sigle מא jadis traduite par *Meleq Arvad* et que M. B. interprète *ex Arado;* les ères de Marathus, de Botrys (où M. B. a reconnu le premier l'ère actiaque) et de Tripolis; enfin l'arrangement des grandes pièces d'argent aux types du char royal et de la galère que M. Six le premier a classées à Sidon. M. B. a tâché d'établir, dans un brillant article du *Bulletin de Correspondance hellénique*, que les lettres phéniciennes gravées sur ces monnaies représentent les noms des rois de Sidon (Straton Ier, Tennès, Evagoras, Straton II) et leurs années régnales. C'est une hypothèse séduisante, et que j'aimerais à croire définitivement démontrée, malgré les objections qu'elle soulève; ainsi les deux groupes עמ et עב sont attribués l'un et l'autre à des rois nommés Straton (*Abd-Astoreth*), dont le premier seulement aurait fait suivre l'initiale de son nom de celle du mot *Meleq*, roi : il y a là une anomalie peu justifiable. L'existence de Straton II, contemporain d'Alexandre, est d'ailleurs insuffisamment attestée par un texte de Quinte Curce; il est à remarquer qu'Arrien, qui nomme les rois des autres villes phéniciennes à l'époque de l'invasion macédonienne, mentionne plusieurs fois « les Sidoniens » sans leur prêter un roi : la ville était grandement déchue depuis la catastrophe de 350 et il est très possible que les Perses y eussent installé un simple gouverneur. L'abondante émission de statères que M. B. est obligé d'attribuer au problématique Straton II inspire des soupçons; hypothèse pour hypothèse, j'aimerais mieux les donner à Adalonyme. J'ai aussi des doutes sur l'équivalence proposée תע = *Tennès* : on ne voit pas bien quelle est la forme phénicienne de ce nom qui comporterait un *aïn* à la seconde place. L'interprétation des lettres עע par le nom *Evagoras* est extrêmement ingénieuse, mais ne trouve que peu d'appui dans les textes. Nous lisons bien dans Diodore qu'Evagoras II de Salamine, dépossédé de son royaume héréditaire, reçut d'Ochus « une autre souveraineté plus grande en Asie »; mais ces expressions conviennent-elles bien au champ de ruines qu'était Sidon

---

naste carien la petite pièce de la figure 37 avec OATA : ces lettres semblent le début d'un nom comme Οὐατατις (= Οὐατανασσις) qu'on lit dans l'inscription précitée. — P. cxxv, un gros lapsus : « Ménélas, fils de Ptolémée Lagus et père de Ptolémée Soter ». Il faut lire « fils de Lagus et frère de Ptolémée Soter ». — P. cxxxviii, lire partout *Aristochon* au lieu de *Aristochos;* l'existence de ce roi de Citium me paraît d'ailleurs plus que problématique. — P. cxcxiii, ΕΛΛΗ(νες) est sans doute pour Ἕλληνες.

après l'incendie de 350? M. B. allègue aussi qu'Evagoras, guerroyant à Chypre pour le compte d'Ochus, y frappa des monnaies « satrapales » avec la sigle ע ou עע; mais ces monnaies, d'origine incertaine et d'apparence plutôt cilicienne, ont été classées à Chypre sans preuve ni vraisemblance. Je dois encore signaler, sans oser l'approuver, l'attribution à l'eunuque Bagoas, conquérant de l'Égypte, d'un groupe de monnaies de « type sidonien » portant la lettre ב. L'attribution repose presque exclusivement sur le costume égyptien du personnage qui suit le char royal; malheureusement le même personnage figure au moins sur une pièce du Cabinet de France avec les lettres עב, par conséquent, suivant la classification de M. Babelon, frappée par Straton II (Babelon, *Mélanges numismatiques*, I, pl. XII, fig. 2; je n'ai pas retrouvé cette pièce dans les planches du Catalogue).

Je ne veux pas quitter l'ouvrage si attachant et si suggestif de M. Babelon sans le féliciter aussi de l'excellente rédaction de ses tables qui facilitent grandement les recherches et dont la lecture seule est très instructive. A mon grand regret je ne peux pas étendre le même éloge aux planches « photocollographiques » dont l'exécution *flou* et le tirage grisâtre laissent beaucoup à désirer. Les légendes en particulier sont généralement illisibles et il faut croire sur parole les transcriptions du catalogue. Si grande que soit la confiance qu'elles méritent, on avouera que ce manque de contrôle est fâcheux. N'est-il pas extraordinaire qu'on ne puisse pas découvrir à Paris un industriel capable de donner l'équivalent des Brunner à Winterthur ou même — ne soyons pas exigeant — de l'Autotype de Londres?

Th. REINACH.

---

319. — Christian BELGER. **Die Mykenische Lokalsage von den Graebern Agamemnons und der Seinen**, im Zusammenhange der griechischen Sagenentwickelung. Mit einer Rekonstruktion des Schliemannschen Graeberrundes und sieben Plaenen. Programme du Friedrichs-Gymnasium de Berlin. In-4, 42 p. Berlin, Gaertner, 1893.

M. Belger qui, depuis 1887, s'est fait une spécialité des choses mycéniennes, possède à un degré supérieur le don de la « reconstruction », de la « vision dans l'espace », qui permet de restituer tout un ensemble monumental d'après des documents imparfaits et des renseignements souvent peu précis. Il en a donné une preuve nouvelle dans l'important programme que nous annonçons.

Son point de départ est une idée générale. Quand une légende se localise, la nature du terrain préexistant, des constructions anciennes qui le couvrent, réagit sur la légende pour la préciser. Pausanias représente pour nous cet *état exégétique* de la curiosité grecque, qui ne voulait laisser innommés ni un vieux mur ni un vieux tombeau : *nullum sine nomine saxum*. La Béotie, en particulier, paraît avoir été à son époque

« le pays classique de la localisation des légendes »; Thèbes, suivant l'expression de M. Belger, est alors « un vrai cabinet de raretés mythologiques ».

Cette exégèse réfléchie, bien que naïve, commet volontiers des anachronismes. Ainsi, trouvant à Orchomène et à Mycènes des tombes à coupole, elle ne sait plus que ces édifices étaient des tombeaux; mais elle remarque que des constructions analogues, quoique plus petites, servent assez souvent de magasins. De là, cette dénomination de *trésors*, θησαυροὶ χρημάτων, qui s'attache encore, dans l'usage courant, aux tombes royales des Achéens.

M. B. interroge d'abord les textes pour connaître l'idée que les plus anciens auteurs se sont faite du tombeau d'Agamemnon. Homère ne localise pas sa mort et ne dit rien de sa sépulture. Les poètes tragiques pensent que le tombeau d'Agamemnon n'est pas une construction luxueuse, mais un simple tumulus; Euripide ajoute que ce χῶμα était surmonté d'une stèle de pierre. Eschyle et Sophocle n'indiquent pas où il se trouve; Euripide le place en dehors du mur de la ville, loin de celui de Clytemnestre. Il ne sait rien des tombes de ceux qui furent tués en même temps qu'Agamemnon. Pour Pindare, la scène du meurtre a été Amyclées; les tragiques la placent à Argos, mais Euripide confond souvent Argos et Mycènes. La tradition qui localise à Mycènes l'histoire du meurtre d'Agamemnon est donc postérieure à Euripide et à Sophocle.

Si nous passons de là à Pausanias (II, 16, 5), nous nous trouvons en présence d'une légende toute formée. A l'intérieur du mur d'enceinte, il connaît (d'après le texte restitué) neuf tombes, à savoir celles d'Atrée, Agamemnon, Cassandre, Eurymédon, Télédamos et Pélops (fils jumeaux de Cassandre et d'Agamemnon), Électre, Médon et Strophios (fils d'Électre et de Pylade). Clytemnestre et Égisthe sont ensevelis à l'écart en dehors du mur.

Reportons-nous au terrain déblayé par Schliemann. Pour bien faire comprendre ce qui suit, il faudrait une esquisse; celle que M. B. a publiée est excellente. C'est une restitution de la nécropole circulaire, ou plutôt une vue à vol d'oiseau de cette nécropole, fondée sur les relevés de Steffen, les dires souvent confus de Schliemann, le panorama qu'il a publié d'après une photographie (*Mykenae*, p. 174) et les photographies inédites de l'Institut allemand.

Par une étude très précise, mais impossible à résumer, des cotes de niveau, M. B. est parvenu à indiquer « ce que voyait » un Grec du IVe siècle av. J.-C., peut-être même un contemporain de Pausanias, lorsqu'il entrait à Mycènes par la Porte des Lions. A gauche, le mur d'enceinte, surplombant le sentier d'accès; à droite, plusieurs maisons serrées les unes contre les autres. Quelques pas plus loin, le visiteur avait à sa gauche une enceinte circulaire, soutenue par un mur du côté de la déclivité du terrain; entre ce mur et celui de l'enceinte, il y avait comme un étroit sentier de ronde. A l'intérieur de l'enceinte, on voyait

d'abord une double rangée circulaire de stèles debout, délimitant l'*area* funéraire; puis, à l'intérieur du cercle, toutes tournées vers l'ouest, neuf stèles, disposées sur deux rangées parallèles, par groupes de 3 + 2 sur le premier rang, de 2 + 2 sur le second. De ces stèles, de nombreux fragments ont, comme on sait, été retrouvés par Schliemann. Un peu plus loin, une interruption de la muraille (à gauche du visiteur) ouvrait passage au sentier par lequel on montait à l'Acropole.

Comme l'a déjà reconnu en 1876 M. Adler, la Porte des Lions et le mur d'enceinte sont postérieurs à cette nécropole circulaire (l'*agora* de Schliemann). C'était un lieu sacré, un cromlech, que les constructeurs du grand mur ont intentionnellement épargné en le contournant. Là-dessus, il ne paraît plus qu'il y ait de doute possible, et cela est d'une grande importance, car il en résulte que les sculptures de la Porte des Lions, dont les analogues sont en Phrygie et à Bologne, sont postérieures, peut-être de plusieurs siècles, aux tombes à inhumation de l'*agora*.

Pausanias cite neuf inhumés : il y a neuf stèles. Donc, si l'on ne veut pas prendre pour de l'histoire la légende d'époque tardive qu'il raconte, ce qui serait naïf, il faut expliquer les détails de cette légende par l'aspect des lieux. C'est ce que M. B. a très ingénieusement tenté.

Au premier rang, trois stèles avec des représentations de chasse et de guerre ne pouvaient convenir qu'à trois hommes : ce sont Atrée, Agamemnon et Eurymédon. Plus loin, sur le même rang, deux autres stèles dont l'une est ornée de méandres : voilà pour Cassandre et Électre. Et les deux groupes, composés chacun de deux stèles sans sculpture, qui sont au second rang? Elles conviennent à des enfants : ce sont celles des deux fils d'Électre et des deux fils de Cassandre. La tradition n'est ainsi que la mise en œuvre des réponses faites par les *ciceroni* aux curieux.

Il ne suffit pas de dire que cela est *ben trovato* : cette exégèse de l'exégèse de Pausanias est tout à fait séduisante. Objectera-t-on qu'une tradition très ancienne pouvait placer en ce lieu la tombe de Cassandre? Mais précisément nous savons que, dans Euripide, Cassandre prophétise qu'elle sera dévorée par les bêtes fauves, qu'elle n'aura donc pas de tombeau. C'est une invention postérieure au v[e] siècle qui fait ensevelir Cassandre à Mycènes; et Électre n'intervient, elle aussi, avec ses deux fils, que pour faire pendant à Cassandre.

Je ne sais si tout le monde sera de l'avis de M. Belger; quant à moi, je lui adresse mes compliments.

Salomon Reinach.

---

320. — Imhoof-Blumer. **Portrætkœpfe auf rœmischen Munzen der Republik und der Kaiserzeit** (2 Edition) Leipzig, 1892. In-4, 16 pages et 4 planches.

On connaît l'intention qui a amené l'auteur à publier cet album : il a voulu mettre sous les yeux des écoliers les portraits des principaux personnages de la fin de la république et de l'époque impériale ; s'il a eu recours non aux statues mais aux monnaies, c'est que celles-ci fournissent des représentations plus petites et plus convaincantes, le nom étant écrit à côté de l'image. Les planches sont bien venues et d'une netteté parfaite, ce qui est indispensable pour un ouvrage de cette espèce ; le texte explicatif, qui se résume en une liste chronologique des empereurs et des membres de leur famille, y compris les femmes, ne contient que des renseignements tout à fait élémentaires. C'est un manuel d'iconographie impériale qui peut être commode dans certains cas.

R. C.

---

321. — K. Miller. **Die rœmischen Kastelle in Wuertemberg.** Stuttgard, 1892, in-8, 47 pages. Chez J. Weise.

Les camps que l'auteur décrit dans cette brochure appartiennent en partie au *limes* de Germanie, en partie au *limes* du Rhin. Le plus important est celui de Rottweil, sur le Neckar, qui remonte à Domitien — il en reste aujourd'hui encore des traces importantes. Les autres datent du IIe siècle, à l'exception d'un seul qui est du siècle suivant. L'auteur les passe tous en revue successivement, en nous indiquant leur emplacement exact, les ruines qui en subsistent, les garnisons qui les occupaient. Chaque camp donne lieu à une petite carte. C'est un travail purement descriptif, mais fait avec soin.

R. C.

---

322. — **A Grammar of the Dialect of Windhill in the West Riding** of Yorkshire, illustrated by a series of dialect specimens phonetically rendered, with a glossarial index of the words used in the grammar and specimens, by Joseph Wright, M. A., Ph. D. — London, English Dialect Society, Kegan Paul, 1892. In-8, XII-256 pp. Prix : 12 sh. 6 pence.

Le traducteur du *Grundriss* de M. Brugmann, auteur de cette minutieuse monographie d'un petit dialecte de l'Eastern North Midland parlé dans un village de la paroisse de Calverley « à trois milles N. de Bradford », pourra se flatter d'avoir touché aux deux pôles de la linguistique indo-européenne. Le patois qu'il étudie offre naturellement plus de particularités phonétiques que grammaticales : entre autres, deux traitements différents de l'*a* suivi d'*r* + consonne, suivant que ce groupe se rencontre dans un mot indigène (*bân* = *barn*, *spâk* = *spark*)

ou dans un emprunt français (*pêrt* = *part*, *bêbr* = *barber*, etc., p. 30 et 59), ce qui implique entre ces deux catégories une nuance originaire de vocalisme. La grammaire, au contraire, s'est beaucoup nivelée : la conjugaison des verbes forts, en particulier, paraît fort entamée (p. 129-139), quoique *brek* = *break* ait gardé son vieux prétérit *brak* = *brake*, qui a cédé en anglais classique à l'analogie de *broken*; la 2ᵉ personne du singulier du présent de l'indicatif est en *-s*, archaïsme vénérable, mais qui la confond avec la forme de 3ᵉ (p. 144); la déclinaison ne présente guère de remarquable que l'absence possible du signe du pluriel (*fish* « poissons », cf. al. *fisch-e*, *ten pund* = *zehn pfund*, p. 108), et la suppression également possible du signe du génitif (*my fathe buits* = *my father's boots*, p. 109), où l'auteur semble voir une imitation de la composition asyntactique. Mais les énormes variétés de pronoms personnels (p. 116-121), dues à l'enclise, à l'atonie ou à l'accent emphatique, sont tout à fait dignes d'attention : je crois qu'il en résulte à l'évidence que *me* et *thee* de la langue classique ne sont pas des formes rigoureusement identiques et que la différence d'orthographe, loin d'y être conventionnelle, y relève d'un phénomène de prononciation. Les romanistes retrouveront avec plaisir, çà et là, quelques vieux emprunts dont la langue littéraire s'est défaite, *galek* « à gauche », *arend* « araignée » (p. 58), et la chute radicale de l'*h* initiale apprêtera quelques surprises à ceux qui essaieront de traduire les spécimens.

Les travaux de cette valeur ont été rares jusqu'à présent, mais ils se multiplieront : M. Wright en Angleterre, M. l'abbé Rousselot en France, n'est-ce pas de quoi nous faire bien augurer de l'avenir des études dialectologiques, à les voir en pareilles mains?

V. H.

---

323. REINACH (Théodore). **Les origines du bimétallisme.** Etude sur la valeur proportionnelle de l'or et de l'argent dans l'antiquité grecque. Paris, Rollin et Feuardent, 1893. In-8 de 51 p.

S'il existe encore — et je ne le crois pas — des savants pour qui la numismatique consiste toute dans la description et la classification des monnaies, M. Th. Reinach n'est pas de ceux-là. Il l'a prouvé à maintes reprises; et son mémoire sur le bimétallisme dans l'antiquité grecque en porte un nouveau témoignage. La numismatique, en même temps qu'elle doit prendre pour base de ses études tout à la fois les monnaies et les documents écrits qui s'y rapportent, doit avoir pour but de fournir des matériaux à la chronologie, à l'histoire politique, à l'histoire de l'art, comme aussi et surtout de retracer l'histoire monétaire, qui est une partie importante, sinon la plus importante de l'histoire économique, puisque chez tous les peuples civilisés, exception faite des Assyriens et des Égyptiens, la monnaie a été l'étalon de la valeur des marchandises, le signe et l'instrument des échanges. C'est donc comme

une contribution à l'histoire économique que se présente le mémoire dans lequel M. R. s'est efforcé de déterminer la valeur proportionnelle de l'or et de l'argent chez les Grecs : question souvent examinée, mais pour la solution de laquelle M. R. a eu de nouveaux documents et qu'à cette occasion il a reprise dans son entier, apportant dans cette étude les qualités qui lui sont habituelles : esprit critique, clarté et précision, largeur de vues. Nous ne saurions suivre M. Reinach dans tous ses raisonnements, mais nous croyons utile d'indiquer ici ses principales conclusions. La Grèce d'Europe a vécu jusqu'au milieu du IVe siècle avant notre ère, sous le régime exclusif de l'étalon d'argent. Le commerce y amena toutefois des monnaies étrangères d'or et d'électrum, telles que les dariques du Grand Roi, statères et hectès de Cyzique, de Lampsaque, etc. Mais cet or monnayé n'était en Grèce qu'une marchandise. Son prix était régi par la loi de l'offre et de la demande, sous cette réserve que sa valeur lui venait en grande partie du caractère d'instrument légal d'échange qu'il avait en Asie. Or, dans tout pays monométalliste, le prix du métal marchandise se règle d'après le rapport légal des deux métaux dans les pays bimétallistes. Il importe donc de rechercher le rapport légal de l'or à l'argent dans la monarchie des Achéménides. D'un texte de Xénophon on peut conclure que l'or était à l'argent comme 13 1/3 à 1. Cette relation, les Perses l'avaient empruntée aux Lydiens, inventeurs de la monnaie, qui eux s'étaient contentés de traduire dans leur système monétaire le rapport marchand de valeur entre l'or et l'argent. En Grèce, l'or perse n'avait pas de cours légal : aussi son prix dut-il se tenir au-dessus de 13 1/3 par rapport à l'argent. Et de fait, une inscription d'environ l'an 438 av. J. C. nous montre entre l'or et l'argent une relation voisine de 14 : 1, qui se maintint jusque dans les dernières années de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire jusqu'au moment où, par suite d'événements politiques, les dariques affluèrent : alors la proportion de l'or à l'argent s'abaissa à 12 puis à 11,45. Le pillage du trésor de Delphes en 354 par les Phocidiens, l'émission d'une monnaie d'or par Philippe de Macédoine à la suite de la prise des mines du Mont Pangée, amenèrent une nouvelle baisse de la valeur de l'or. Dans une inscription de 331-30 av. J.C. apparaît le rapport de 10 : 1 qui persista. Les anciens ont connu un métal monétaire autre que l'or et l'argent, à savoir l'électrum ; car du cuivre il ne faut pas parler, puisqu'il n'eut un pouvoir libératoire qu'en Égypte. L'électrum ou or blanc était un alliage naturel d'or et d'argent qui provenait des flancs du Tmolus et du Sipyle et des sables du Pactole. C'est même le plus ancien métal monétaire, celui qui servit à fabriquer les statères des rois de Lydie. Son emploi exclusif dura jusqu'à Crésus, qui adjoignit l'or et l'argent à l'électrum. Dans les échanges avec la Grèce, ce métal était évalué à 10 fois son poids en argent. Après la réforme de Crésus, l'or fut taxé à 1/3 en plus de la valeur de l'électrum, ce qui met le prix de l'or à 13 1/3 fois son

poids en argent. Le monnayage de l'électrum cessa vers 330 av. J. C. Sous Alexandre le Grand le bimétallisme est établi dans tout le monde hellénique. Le rapport légal de l'or à l'argent calqué sur le rapport commercial, est alors de 10 : 1, proportion qui se maintint invariable jusqu'au moment de la conquête romaine.

M. Prou.

---

324. — **Numismatique du Béarn :** T. I. Histoire monétaire du Béarn, par J.-Adrien Blanchet, in-8 de 217 p. — T. II. Description des monnaies, jetons et médailles du Béarn, par G. Sclumberger, in-8 de 80 p. et 17 planches. Paris, Ernest Leroux, 1893.

Voici une monographie numismatique qui peut servir de modèle ; elle est rédigée par deux spécialistes qui ont déjà fait leurs preuves et qui ont tenu à se partager la besogne, bien que chacun d'eux aurait pu, seul, l'accomplir. Le Béarn est, à la vérité, l'un des fiefs les moins importants de France, comme territoire, mais il réunit tous les rouages administratifs qui existent dans les plus grandes provinces.

A partir du xv^e^ siècle les documents relatifs à la monnaie de Béarn sont nombreux et fournissent, facilement, des matériaux à l'historien. Cette réflexion n'est pas pour diminuer le mérite de M. Blanchet, car il a fallu une grande persévérance pour recueillir, un peu partout, ces instruments de travail, et une critique sévère pour en tirer toutes les indications utiles qu'ils contiennent. A ce point de vue, il y avait tout à faire : ceux qui s'étaient jusqu'ici occupé des monnaies béarnaises s'étaient bornés à les décrire plus ou moins exactement et à les classer sans penser aux textes.

Il existait une monnaie, en Béarn, longtemps avant le xv^e^ siècle ; celle-ci avait un cours répandu dans tout le sud-ouest de la France, jusqu'en Orient. Les deniers et les oboles de ce modeste fief étaient reçus avec grande faveur, ce qui explique l'immobilisation du type pendant plus de trois siècles. Depuis la fin du xi^e^ jusqu'au xiv^e^ siècle les monnaies béarnaises conservent une telle uniformité d'apparence qu'il est à peu près impossible de les classer chronologiquement si on ne fait attention au poids.

Dès 1079, Centulle IV donnait à Cluny la dime *de sa part* de la monnaie de Morlàas ; il avait inféodé à son monnayeur la gravure de ses coins et portait le titre de comte à cause du comté de Bigorre qu'il possédait : aussi le mot COMES ne cessa pas de figurer sur la monnaie des vicomtes de Béarn. Centulle IV fait allusion à sa part dans la monnaie, on ignore encore avec qui il partageait ; peut-être un document d'archives le révèlera-t-il un jour ; peut-être aussi apprendrons-nous quelque chose à propos du comté de Bigorre qui ne figure pas dans la numismatique. En tout cas, ce pariage ne dut pas durer longtemps.

La monnaie de Béarn fait songer au mouvement d'affranchissement

des vicomtes : il y a là, je crois, un sujet à traiter. Nous avons des monnaies des vicomtes de Limoges, démembrés du Poitou ; des vicomtes de Narbonne, démembrés de la Septimanie ; des vicomtes de Turenne, démembrés du Limousin. Rien n'empêche que l'on ne retrouve la monnaie des vicomtes de Fezenzaguet démembrés de l'Auvergne ; des vicomtes de Lectoure et Lomagne, démembrés de la Gascogne. En Berry, lorsque cette province cesse d'avoir des comtes, on constate le même mouvement d'émancipation ; d'abord les vicomtes de Bourges, puis, après la réunion à la couronne, plusieurs petits seigneurs qui se mêlent aussi de frapper de la monnaie, très mauvaise à la vérité : les vicomtes de Brosse, ceux de Sainte-Sévère, etc.

Depuis la fin du xiv^e siècle, M. Blanchet passe en revue les différents ateliers des vicomtes de Béarn, d'abord Morlàas, puis Pau (1524), Saint-Palais (1350). Il établit qu'il n'y en eut pas à Nérac ; qu'à Lescun et à Pamiers, ce fut une fabrication temporaire, au type royal, mais au profit de certains personnages. — Les détails les plus précis sont donnés sur le personnel des hôtels monétaires, le classement des espèces par époques et par genre, les types, le cours. Le chapitre VI est consacré aux médailles, le chapitre VII aux jetons ; ce ne sont pas les moins intéressants et les moins neufs. Le travail est complété par 70 documents inédits ou peu connus.

La tâche que s'était imposée M. Schlumberger est bien plus méritoire que l'on ne le pense généralement ; pour faire une description véritablement utile de monnaies et de médailles il faut une connaissance complète de son sujet ; il faut être numismatiste, à la fois pratique et érudit. Le premier collectionneur venu s'imagine qu'il peut facilement faire un catalogue descriptif et raisonné de ses séries : il se trompe. Il peut manquer des connaissances bibliographiques indispensables ; il peut ne pas être assez archéologue pour se rendre compte de mille détails qu'il a sous les yeux et qu'il lui faut définir. Longpérier qui était un vrai savant ne dédaignait pas de faire des catalogues et il les faisait si bien qu'ils sont restés livres de bibliothèque. M. Schlumberger est son élève : c'est tout dire.

A. DE BARTHÉLEMY.

---

325. — **Œuvres de saint François de Sales,** évêque de Genève et docteur de l'Eglise ; édition complète d'après les autographes et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites, dédiée à N. S. P. le Pape Léon XIII et honorée d'un bref de Sa Sainteté ; publiée sur l'invitation de Mgr Isoard, évêque d'Annecy, par les soins des RELIGIEUSES DE LA VISITATION DU 1^er MONASTÈRE D'ANNECY. Tome I, Les Controverses, CXLIII-419 p., frontispice et 1 héliogr. ; tome II, Défense de l'Estendard de la sainte Croix, XLVII-432 p. In-8. Prix : 8 fr. le vol. En dépôt à Paris chez Lecoffre.

Le titre prolixe qu'on vient de lire dispense d'entrer dans de longues explications sur les origines de cette édition. Un point essentiel y est

omis cependant. La direction du travail a été confiée à Dom Benedict Mackey, chanoine de l'église de Newport et membre de la Congrégation bénédictine d'Angleterre. C'est lui qui a signé les introductions.

L'éditeur a cru nécessaire de donner non seulement les renseignements indispensables sur la bibliographie des œuvres, mais aussi un bref exposé des sujets et des indications historiques et biographiques ; le lecteur est ainsi en mesure de lire les œuvres de saint François de Sales sans être trop arrêté par les difficultés. Je crains que l'on ne trouve cette partie de la tâche du P. Mackey peu réussie. Sans parler du style, qui est légèrement teinté d'anglicisme, certaines appréciations et certaines notes sont arriérées. L'*Histoire de la littérature française* de M. Godefroy est l'ouvrage de critique littéraire cité le plus souvent et, sauf une mention de Sainte-Beuve, le seul du XIX[e] siècle, si je ne me trompe. Il ne faut pas trop s'en étonner et savoir gré au P. M. d'avoir oublié les deux ou trois pages très insignifiantes de D. Nisard. Mais on peut regretter qu'il ait renvoyé à propos des fausses Décrétales, seulement aux *Origines de l'Église romaine* des Bénédictins de Solesmes ; s'il était nécessaire de faire cette politesse à des confrères, il aurait fallu ajouter les articles de M. Paul Fournier comme correctifs. Puisque le P. M. voulait renseigner sur le fond des questions traitées par saint François de Sales, il était indispensable dans le deuxième volume de traiter sommairement de la légende de l'invention de la Croix.

La reproduction des textes, qui est l'essentiel d'une édition, paraît au contraire excellente. Les *Controverses* sont publiées d'après le ms. même du saint, conservé à la bibliothèque Chigi. Comme cet ouvrage n'était connu que par l'édition du P. Harel, incomplète, retouchée et distribuée d'après un plan absurde, on peut considérer l'œuvre du P. M. comme une édition princeps. La *Défense de l'Estendart de la Croix* a été livrée à l'impression en 1600 ; ce texte est reproduit par le P. Mackey, mais il en a ramené l'orthographe à ce qu'il croit être l'orthographe du saint à cette date. Il y a joint une première rédaction, plus courte, du traité, qui est conservée en autographe à la Visitation d'Annecy.

On voit déjà, par ces deux volumes, l'intérêt de l'entreprise des religieuses de ce monastère. Le prospectus annonce dix-huit volumes ; il y aura beaucoup de lettres et de sermons inédits. Aussi, je crois devoir citer l'invitation suivante tirée de l'introduction (p. CII) : « Les éditeurs sollicitent le concours bienveillant de tous les admirateurs du saint évêque de Genève. Les personnes qui auraient le bonheur de posséder quelques-uns de ces précieux manuscrits sont instamment priées de les communiquer au Monastère de la Visitation d'Annecy. Ces pièces, reçues avec vénération, seront immédiatement copiées et renvoyées à leurs possesseurs. Toutes les précautions seront prises pour éviter la plus légère détérioration. » Souhaitons que cet appel soit entendu et

que cette édition, due au concours de tant de bonnes volontés, se poursuive rapidement [1].

A.*

326. — **Guillaume de Humboldt et Caroline de Humboldt. Lettres à Geoffroi Schweighaeuser,** traduites et annotées sur les originaux inédits, par A. Laquiante. Paris, Berger-Levrault, 1893. In-8, xxxviii et 235 p.

Ces lettres de G. de Humboldt et de sa femme, adressées à Geoffroi Schweighæuser, appartiennent à M. Mehl. Au lieu de les publier dans le texte original allemand, M. Mehl les a fait traduire en français par M. Laquiante, le même qui nous a donné récemment une traduction du voyage de Reichard. Il est donc impossible de contrôler l'exactitude et d'apprécier pleinement les mérites de l'œuvre que nous annonçons [2]. On louera néanmoins l'introduction, assez fournie, et les notes biographiques et autres que M. Laquiante ajoute à sa traduction. On suivra volontiers Humboldt dans ses différents séjours, et on lira avec intérêt ses descriptions, ses jugements sur Rome, sur la France, sur l'Allemagne, sur le système de Fichte, sur les auteurs de l'antiquité, sur Démosthène, etc. Notons surtout ce témoignage du 29 août 1807 : « L'époque actuelle ne peut que paraître infiniment triste aux yeux d'un Allemand qui de plus est Prussien ; je suis cependant plus heureux que la plupart de ceux qui partagent mes sentiments, parce que ma tristesse trouve des consolations dans mon commerce avec les anciens et s'associe avec le beau, doux et mélancolique pays que j'habite » (p. 137-138) [3].

A. Ch.

327. — **Les généraux morts pour la patrie, 1792-1871.** Notes biographiques, par Jacques Charavay, publiées par son père. 1re série, 1792-1804. Société de l'Histoire de la Révolution française, Paris, rue de Furstenberg, 3. 1893. In-8, xx et 116 p.

Jacques Charavay, enlevé malheureusement dans sa seizième année

1. L'exécution est parfaite et fait honneur aux presses de l'imprimerie Niérat, d'Annecy.

2. C'est ce qu'a dit fort justement avant nous le critique des *Annales de l'Est*, le savant et modeste Em. Grucker, (nº d'avril, p. 326).

3. P. xii, lire Georgia et non *Georgina* ; id., la citation est inexacte ; elle est tirée d'une lettre de Forster à Jacobi, et non à *Heyne* ; elle est datée du 21 septembre, et non écrite *vers le 20*, et il faut traduire, non pas « il nous aide à épicer la vie qui serait vraiment insipide sans *certains assaisonnements* », mais « sans de telles épices » ; — p. 122, le vers *was die Brust kann Grosses je bewegen* doit être traduit, non par « ce que le cœur a pu sentir de plus grand », mais par « les grandes émotions qui peuvent jamais remuer le cœur » ; — p. 160, il y a dans la strophe citée de Matthisson une exclamation qui n'est pas rendue : quand... m'appellera-t-elle ! » et non « quand... m'appellera. » ; — p. 175, nous disons Arrien et non « Flavius Arrianus ».

à la science historique, avait conçu l'idée d'une biographie de nos officiers de terre et de mer morts pour la patrie de 1792 à 1871, et il avait recueilli sur ces héros une collection d'autographes et de portraits, dont la partie révolutionnaire a figuré à l'exposition du Louvre en 1889. M. Étienne Charavay, mû par une pieuse et touchante pensée, a voulu parfaire l'œuvre de son fils, et il nous donne aujourd'hui la première partie de ces notices rédigées ou ébauchées par Jacques Charavay. Cette partie comprend la période de la Révolution, 1792-1804. On a dressé la liste des généraux tués ou mortellement blessés durant cette période, d'après les tables de bronze du Musée de Versailles, le livre d'or dressé au Ministère de la guerre par M. Hennet, la liste publiée par M. Martinien dans le n° du 14 mai 1891 de la *Révolution française*. N'ont été admis que les généraux à titre définitif ou provisoire, morts sur le champ de bataille ou de leurs blessures. Ceux qui ont succombé à la maladie sont, avec raison, écartés. Chaque notice comporte les noms et prénoms, la date et le lieu de naissance, les états de service, les principaux combats, les récompenses honorifiques, la date et la nature des blessures, la date et le lieu de la mort. Les noms sont classés par ordre chronologique de la date du combat où le général a été mortellement blessé ou tué. La liste est complète et les notices sont de la plus scrupuleuse exactitude. M. Ét. Ch. a déterminé et vérifié avec le plus grand soin tous les points du *curriculum vitae*; il a contrôlé les dates de naissance sur les actes de baptême, aux archives du ministère de la guerre ou aux archives municipales des villes; il a composé des biographies substantielles, neuves, originales de tout point, et qu'on devra désormais consulter et citer sans s'aviser de chercher ailleurs, car elles sont puisées aux sources, et M. Ét. Ch. n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour les rendre aussi complètes que possible : il a mis à contribution tous les recueils spéciaux, les journaux, les mémoires et les fonds de nos archives, archives historiques et administratives du ministère de la guerre, archives nationales et collections particulières. En outre, il accompagne chaque notice du fac-similé de la signature du général, et que de difficultés il a sûrement éprouvées pour se procurer quelques-unes de ces signatures! Son introduction contient de curieux détails. Les guerres de la République et du Consulat nous ont coûté 77 généraux, dont 5 généraux en chef, 14 généraux de division et 58 généraux de brigade. 45 ont péri sur le champ de bataille, 32 sont morts de leurs blessures. 11 n'avaient pas atteint leur trentième année; le plus jeune est Abbatucci qui n'avait que vingt-six ans. 25 furent tués de trente à quarante ans, 28 de quarante à cinquante, 12 de cinquante à soixante ans, et 1, le Vosgien Dumas, à soixante-six ans. Le Languedoc compte 9 de ces guerriers; la Lorraine, 9 ; Paris, 6 ; la Guyenne, 5 ; la Provence, 4; la Bourgogne, 4 ; le Dauphiné, 4 ; la Normandie, 4; l'Alsace, 3 (Botta, Ihler, Kléber) ; la Franche-Comté, 3 ; le Lyonnais, l'Auvergne, la Picardie, la Champagne et le Poitou,

chacun 2; le Béarn, la Bresse, la Bretagne, la Corse, la Flandre, le Limousin, l'Orléanais, le Périgord, la Touraine et le Vivarais, chacun 1; la Guadeloupe (Dugommier), l'Irlande (Théobald Dillon), le Palatinat (Stengel), la Suisse (Laharpe) et les États-Unis (La Barre) comptent chacun un général. Les guerres d'Italie, où 25 généraux trouvèrent la mort, ont été les plus meurtrières. Les guerres d'Allemagne nous en coûtèrent 8, et la guerre de Vendée, 9. Dans la campagne d'Egypte, 12 furent frappés. 53 appartenaient à l'infanterie; 15, à la cavalerie; 5, au génie; 3, à l'artillerie (Guiscard, Dujard, Dommartin); 1 (Burcy), à la gendarmerie. 20 étaient nobles et 9 sortaient des écoles militaires. Aucun n'était général avant la Révolution, et 10 ne servaient que depuis 1789. M. Ét. Charavay a rehaussé la valeur de son livre par deux tables : une table des pays, départements et lieux d'origine, une table des batailles et des pays et lieux où furent atteints les généraux dont il publie les états de services. On ne peut que le féliciter chaudement et l'encourager à poursuivre son œuvre, à tirer de l'oubli ces hommes de guerre dont un grand nombre sont ignorés; ce travail n'est pas seulement patriotique; il est de la plus grande utilité pour l'historien, et c'est dans ce recueil que nous trouverons, dégagée, il est vrai, des phrases académiques et des faciles tirades qui plaisent au public, la biographie exacte, fidèle, absolument sincère, documentaire d'un bout à l'autre, de nos plus illustres généraux, de Marceau, de Joubert, de Desaix, de Kléber.

A. Chuquet.

---

328. — **L'ambassade française en Espagne pendant la Révolution**, par M. Geoffroy de Grandmaison. Paris, Plon, 1892. In-8, vii et 356 p. 7 fr. 50.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. de Grandmaison d'étudier l'ambassade française en Espagne depuis le 1er janvier 1789, de l'avénement de Charles IV et de l'ouverture des États-Généraux au mois de mai 1804, c'est-à-dire au couronnement de Napoléon. Le jeune érudit a raconté ce neuf et curieux épisode de l'époque révolutionnaire d'après la correspondance de nos ambassadeurs. Ces ambassadeurs furent successivement le duc de Lavauguyon, M. de Bourgoing, le général Pérignon, l'amiral Truguet, Guillemardet, Alquier, Lucien Bonaparte, Gouvion Saint-Cyr, Beurnonville. Nous voyons, pendant l'ambassade de Lavauguyon, l'Espagne inquiète prendre des précautions contre la propagande révolutionnaire, soumettre nos nationaux à des mesures de police, se rapprocher de l'Angleterre et s'éloigner de la France; c'est la fin du pacte de famille. Bourgoing succède à Lavauguyon; mais bientôt sa position n'est plus tenable; on ne le reçoit pas après le 10 août; on le renvoie après le 21 janvier. La guerre éclate entre la France et l'Espagne; dès 1795, elle cesse, et le chevalier d'Yriarte signe la paix de Bâle qui concède à la République la partie espagnole de

Saint-Domingue. C'est alors que se présente Pérignon; M. de G. fait très joliment son portrait et celui de ses conseillers, secrétaires et adjudants, de Mangourit, du futur maréchal Clauzel, etc. Il expose très clairement l'intrigue que le duc d'Havré tenta de nouer avec Pérignon par l'entremise de Jeanne Riflon. On lit avec le même intérêt les pages consacrées à l'amiral Truguet qui poursuit les émigrés avec acharnement et « déploie contre eux un raffinement de sauvagerie », au conventionnel Guillemardet qui se montre insuffisant, et n'envoie que des rapports sans couleur et sans vie (p. 187), à l'intelligent Alquier qui nous peint la famille royale dans des lettres piquantes et fort instructives (cf. notamment le portrait qu'il trace de la reine, p. 199-200), de Louis Bonaparte qui « considère son séjour en Espagne comme un temps de vacance et de liberté accordé à ses vingt-six ans », et qui ne négocie la création du royaume d'Étrurie et la paix avec le Portugal que moyennant vingt tableaux, cent mille écus de diamants montés, cent mille francs de pension, la Toison, la grandesse et des cadeaux à l'infini. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage sont les plus importants : l'alliance espagnole est nécessaire à la France qui va rompre avec l'Angleterre, et Madrid, comme dit M. de Grandmaison, est le champ de bataille diplomatique des deux adversaires; Bonaparte enferme Godoy dans ce dilemme : *des subsides ou la guerre*, et Godoy, fort embarrassé, ne cesse de ruser et d'atermoyer. Bonaparte, irrité, révèle au roi les misères du palais et la conduite privée de la reine; mais Godoy assure le roi que la lettre accusatrice est un ultimatum violent, qu'il faut la recevoir, mais non la lire, qu'en ne l'ouvrant pas on évite de répondre aux exigences françaises ; Beurnonville présente la lettre à Charles IV qui l'accepte et ne l'ouvre pas ; stupéfaction de l'ambassadeur qui croyait soulever des orages et qui voit le drame « se changer en farce de foire » (p. 270)! Enfin, tandis que Beurnonville et Herrman s'agitent à Madrid, Talleyrand et Azara signent à Paris le traité de subsides. — M. de Grandmaison a su mettre en relief les principaux personnages qui figurent dans son livre; il a donné d'ailleurs, sur tous les noms qu'il cite, nombre de détails ignorés; il montre de façon très vive et piquante le « dessous des cartes », le contraste qu'offrent, et à Madrid, et à Paris, les deux sociétés monarchique et révolutionnaire, et il fait défiler sous nos yeux une foule de types divers et pittoresques : émigrés et régicides, grands d'Espagne et généraux républicains, moines et diplomates. Son livre abonde en renseignements de toute sorte, et il est bien composé, écrit avec goût ; mais l'auteur laisse, en trop d'endroits, percer ses opinions personnelles et il est d'une excessive sévérité pour les hommes de la Révolution [1].

A. CH.

---

1. C'est ainsi qu'il dit, p. 75, que le ministère du 15 mars s'entoure d'énergumènes, d'ignorants et de faméliques. — P. 144, peut-on croire encore au « plan maçonnique » qui acheta la retraite des Prussiens? — P. 159, Caffarelli eut la jambe

329. — **Mémoires sur Carnot par son fils.** Nouvelle édition. Charavay, Mantoux, Martin, 1893, 2 vol. in-8, 607 et 647 p.

On ne fera qu'annoncer cette nouvelle édition des *Mémoires sur Carnot*. Lorsque l'auteur mourut (1888), il préparait ce travail depuis longtemps. On s'est conformé scrupuleusement à ses vues, et les matériaux qu'il avait réunis, ont été « confiés à une main respectueuse qui a repris l'œuvre préparée ». Toutes les additions et corrections auxquelles il avait donné un caractère définitif, ont trouvé place dans la publication de 1893 qui est illustrée de planches nombreuses, tirées, pour la plupart, des archives de la famille (portrait de Lazare Carnot et de Carnot Feulint, de Sophie et Adelaïde Dupont, d'Hippolyte Carnot, etc.). Ces *Mémoires* sont très instructifs; il faut parfois ne les consulter qu'avec précaution [1]; mais ils offrent un tableau d'ensemble qui a son prix; ils contiennent de précieux témoignages de la tradition orale ainsi que des notes et des lettres de contemporains, entre autres de Prieur de la Côte d'Or; le récit, coupé de réflexions et d'anecdotes, est toujours intéressant.

A. C.

---

330. — Am. Delorme. **Deflandre et Sonis, 1870.** Paris, Dubois, 1893. In-8, 154 p. 2 fr.

L'auteur du *Journal d'un sous-officier* a cru utile de traiter plus longuement un point qu'il n'avait fait qu'effleurer : la légende de Loigny. Il avait dit que Sonis s'était jeté sur l'ennemi avec une poignée d'hommes sous l'impulsion d'un sentiment de haute bravoure personnelle plutôt que par tactique réfléchie. Là-dessus, on lui a répondu que Sonis avait dû se sacrifier et racheter la lâcheté d'autrui. M. Delorme démontre, de la façon la plus vigoureuse et la plus convaincante, non seulement par des considérations sur les événements, mais par un récit

---

coupée près de Staudernheim, sur la Nahe, et non au siège de Mayence. — P. 182, Reinhard n'a pas besoin, pour n'être pas oublié, de l'éloge de Talleyrand. — P. 204, lire *Nubila* et non « nubilia ». — P. 236, quelques inexactitudes dans la notice de Beurnonville, (cf. Valmy, p. 151). — P. 296, le même Beurnonville « a servi sous Dumouriez après Jemappes »; c'est le contraire qui est vrai; il n'a plus servi sous Dumouriez après Jemappes.

1. I, p. 316, Miranda n'était pas péruvien; p. 427, lire Trullard et non *Treilhard*; p. 433, la défection d'Obenheim n'est pas prouvée; p. 451, les Autrichiens, et non les Prussiens, ont forcé les lignes de Wissembourg; p. 453, Hoche n'est pas une « trouvaille » de Carnot; c'est à Marat, à Bouchotte, et surtout à Xavier Audouin qu'il doit son avancement; p. 456, Hoche n'était pas le « favori » de Carnot qui finit par le faire arrêter et qui avait contre lui, en février et mars 1794, deux puissants griefs : Trèves qui n'était pas conquis et le Palatinat qui n'avait pas été suffisamment pressuré; p. 458, Carnot n'a pas fait mettre Hoche en liberté « immédiatement après le 9 thermidor », puisque le général ne sortit de prison que le 17 thermidor, et qu'il nomme J.-B. Lacoste son libérateur; — p. 553, on attribue encore à Hardenberg les *Mémoires* d'un homme d'État.

très vivant et dramatique de la journée du 2 décembre, que Sonis appella trop tard le général Deflandre et qu'il aggrava cette faute en se jetant à corps perdu sur Loigny, sans rien laisser en arrière pour guider son lieutenant. Sonis a eu tort de blâmer Deflandre devant la Commission parlementaire de Versailles. Il suffit, pour réfuter le glorieux blessé et ses panégyristes, de lire l'histoire de la division Deflandre, telle que M. Delorme la retrace d'après les documents authentiques et les témoignages des principaux acteurs ; la figure de l'énergique Deflandre nous est restituée, loyale et sans reproche.

CH.

# CHRONIQUE

HONGRIE.— Parmi les ouvrages sur l'histoire de la littérature hongroise, les plus considérables sont ceux de Toldy (5 volumes) et de Beœthy (2 vol.). M. S. BODNÁR, privat-docent à l'Université de Budapest, a entrepris d'écrire cette histoire d'après un principe, selon lui *une loi*, qui a suscité dans son pays beaucoup de contradictions. Cette *loi*, déduite de la philosophie de Herbert Spencer, distingue dans l'histoire, surtout depuis la Renaissance, des époques d'actions et de réactions avec deux sortes de transition. Selon ces époques les genres littéraires, les sentiments, voire même les idées politiques diffèrent. M. Bodnár a appliqué ce principe à la littérature hongroise (A magyar irodalom toerténete, 510 et 517 p.), et il n'y a pas à nier que ses vues d'ensemble sont parfois très ingénieuses. Certaines époques et certains courants littéraires trouvent dans ce système une explication plausible. Pour donner encore plus de développement à sa théorie et pour en démontrer la vérité dans la vie sociale et politique, M. Bodnár a publié deux brochures ; l'une, intitulée : *La loi du progrès intellectuel*, vient de paraître également en allemand (Das Gesetz des geistigen Fortschrittes, Leipzig, Janssen), et sera bientôt traduite en français, en anglais et en italien. L'auteur y répond aux critiques adressées à cette découverte. La deuxième, sous le titre : *Példak* (Exemples) contient, à part les attaques dirigées contre les hommes en vue, contre l'Académie, des pages bien instructives. En somme, on peut dire que M. Bodnár a beaucoup d'idées, mais qu'il s'abstienne de traiter ses adversaires d'imbéciles. Il y a des Académies et des Académiciens dans tous les pays ; ce ne sont pas toujours ceux-là qui empêchent les idées fécondes de germer.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 2 juin 1893.*

M. Heuzey écrit à l'Académie qu'il a pu étudier, grâce au bienveillant concours d'Hamdy bey, directeur du Musée de Constantinople, le remarquable vase d'argent découvert par M. de Sarzec dans les fouilles de Tello, en Chaldée. A côté de l'inscription qui porte le nom de patési Enténa, il y a retrouvé toute une décoration très finement exécutée à la pointe, mais que l'oxydation a rendue aujourd'hui presque invisible. Ce sont quatre groupes symétriques, qui répètent comme les armoiries de cette très antique dynastie : l'aigle à tête de lion sur deux lions marchant. Cette zone est en outre surmontée par une zone plus étroite, formée par des génisses couchées.

C'est le plus ancien exemple de ces zones d'animaux superposées, qui se conserveront pendant de longs siècles dans la technique orientale et jusque dans la céramique grecque archaïque. Dans cette classe de monuments, comme dans plusieurs autres, les découvertes de M. de Sarzec fournissent à la science une précieuse tête de série.

Les trois médailles d'or et les six mentions honorables dont dispose, chaque année, la commission chargée de juger le concours des antiquités de la France, sont attribuées pour 1893 aux auteurs des ouvrages suivants :

1re médaille : M. Jacqueton, *la Politique extérieure de Louise de Savoie ;*

2e médaille : M. Loth, *les Mots latins dans les langues brittoniques ;*

3e médaille : M. Rupin, *l'Œuvre de Limoges.*

Mentions : 1° M. l'abbé Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional du moyen âge ;*

2° MM. Parfouru et l'abbé de Carsalade du Pont, *Comptes consulaires de la ville de Riscle, 1441-1507 ;*

3° M. le Dr Vincent, *Épigraphie ardennaise : les inscriptions anciennes de l'arrondissement de Vouziers ;*

4° M. l'abbé Delarc, *Ystoire de li Normant*, par Aimé, évêque et moine au Mont-Cassin, nouvelle édition ;

5° MM. Boucher de Molandon et Adalbert de Beaucorps, *l'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans ;*

6° la ville de Bayonne, *Archives municipales de Bayonne : Livre des établissements.*

Le prix Bordin, sur cettte question : *Étude sur les dialectes berbères*, est décerné au mémoire n° 1, dont l'auteur est M. René Basset, professeur à l'École des lettres d'Alger.

M. E. Babelon, conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, annonce à l'Académie que la Bibliothèque vient d'acquérir un magnifique camée antique sur lequel est représenté un combat entre un roi Sassanide et un empereur romain, tous deux à cheval. M. Babelon reconnaît dans cette scène le roi Sapor Ier faisant prisonnier sur le champ de bataille l'empereur Valérien père, dont la captivité chez les Perses devint légendaire (en l'an 260 après notre ère). Outre ses dimensions peu communes et la beauté de la gemme, la camée dont vient de s'enrichir la Bibliothèque nationale a donc un intérêt historique de premier ordre.

M. Müntz communique des fragments d'un travail sur les collections d'antiques formées par les Médicis au xvie siècle. Il fait connaître, d'après des documents inédits tirés des archives de Florence, la composition de ce musée, qui dès le règne de Cosme Ier comprenait à la fois des marbres, des bronzes, des terres cuites, des vases et des ustensiles de toute nature. Ces documents permettent aussi de préciser la date de l'apparition de certaines statues célèbres et de compléter les renseignements donnés par M. Dütschke dans son catalogue du Musée des Offices et du palais Pitti. M. Müntz s'attache spécialement à démontrer que la Vénus de Médicis ne provient pas de Rome, comme on l'a dit, mais qu'elle était en Toscane dès le xvie siècle.

Cette lecture provoque des observations de la part de plusieurs membres. MM. Senart et Georges Perrot font des réserves sur la dernière conclusion.

M. Hauréau annonce qu'il vient de découvrir le texte authentique et complet d'un ouvrage jusqu'ici fort mal connu, et qui mérite de l'être davantage, le poème latin adressé par Abélard à son fils Astrolabe. On n'en connaissait encore que 461 vers, et le poème entier en a 1040. Les parties nouvelles contiennent des passages propres à lever toute espèce de doutes sur l'auteur. Abélard y soutient, dans un langage très ferme, plusieurs des opinions pour lesquelles il fut condamné à l'instigation de saint Bernard. Il parle d'Héloïse, cite une de ses lettres et en traduit en vers un passage. M. Hauréau va donner la première édition complète de ce poème si intéressant.

Ouvrage présenté par M. Héron de Villefosse : Mervault (Pierre), *Saint-Martin de Ré et la Rochelle (1627-1628)*, avec introduction et notes par Georges Musset.

Julien Havet.

---

## *ERRATUM*

Dans un des derniers numéros de la *Revue* (n° 22, p. 429), l'imprimeur me fait placer en 1881, l'édition de Ring parue en 1888. La demi douzaine de personnes qui s'occupent de latin a déjà corrigé cette faute. Mais je tiens à la relever, pour que M. Riese ne trouve pas mauvais de voir signaler sa très légère inadvertance. P. L.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 19 juin — 1893



331. — Untersuchungen ueber die **Edessenische Chronik** mit dem syrischen Texte und einer Uebersetzung herausgegeben von Ludwig Hallier, in-8, p. vi et 170. — Dans la collection des *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, t. ix, fasc. 1, Leipzig, Hinrich, 1892.

Le premier fascicule du IX<sup>e</sup> volume de la collection de Gebhardt et Harnack renferme deux publications distinctes : l'une, de M. Hallier, sous le titre énoncé plus haut; l'autre, de M. Raabe, sur l'Apologie d'Aristide. Il serait trop long de rendre compte de ces deux publications dans un seul article. Nous nous occuperons dans ce numéro de la *Revue* du livre de M. Hallier; un prochain numéro renfermera la recension du livre de M. Raabe.

M. H. a repris de nouveau l'examen de la Chronique d'Édesse, qu'Assémani a publiée dans le premier volume de sa *Bibliotheca orientalis*. La nouvelle édition qu'il donne du texte syriaque, d'après une collation de M. Guidi sur l'unique manuscrit de cette Chronique, est notablement meilleure que la première. Assémani avait interverti plusieurs passages qui ne suivent pas l'ordre chronologique, mais à tort, car ses interversions ne laissaient plus apparaître les sources différentes utilisées par le chroniqueur; il avait en outre changé quelques dates inexactes. M. H. s'est appliqué à conserver au texte la physionomie qu'il a dans le manuscrit; son édition présente d'intéressantes variantes dans l'écriture des mots et surtout des noms propres. La traduction allemande du texte syriaque est suivie, sous chaque paragraphe, d'un savant commentaire fortement documenté, qui témoigne des progrès de la critique moderne depuis l'époque du célèbre maronite. L'importance de cette publication est encore rehaussée par l'introduction qui comprend 83 pages et dans lesquelles M. H. a consigné les résultats de ses recherches sur les sources de la Chronique d'Édesse, sur son auteur et l'époque où il écrivait.

Dans cette introduction M. H. établit d'abord au moyen du rap-

prochement de passages parallèles, dans quel rapport la Chronique de Denys de Tellmahré et la Chronique ecclésiastique de Bar Hebræus dépendent de la Chronique d'Édesse ; et en second lieu dans quel rapport ces trois chroniques dépendent de la Chronique de Josué le Stylite. Les résultats auxquels l'ont conduit ses recherches sont les suivants : 1° Denys de Tellmahré a suivi la Chronique d'Édesse pour ses notices sur les évêques d'Édesse jusqu'à Ibas; 2° Michel le Syrien a connu les emprunts faits par Denys à la Chronique d'Édesse, mais il a fait un usage direct de cette chronique ; 3° Bar Hebræus n'a probablement pas connu la Chronique d'Édesse; en tous cas, il a pris dans Michel le Syrien les notices qui proviennent de cette Chronique ; 4° les notices de la chronique de Josué qui ont passé dans la Chronique d'Édesse et dans celle de Denys ne sont pas tirées directement de la Chronique du Stylite, mais vraisemblablement d'un épitomé de cette Chronique ; 5° la Chronique syriaque de Bar Hebræus montre des points de contact avec la Chronique d'Édesse, mais il n'apparaît pas clairement dans quel rapport de dépendance elle se trouve avec celle-ci.

La seconde partie de l'introduction traite des sources. M. H. distingue, vers la fin de la Chronique, plusieurs notices qui sont datées d'après les années des empereurs et les années des Grecs, quelquefois même d'après les indictions. Ces synchronismes semblent d'abord contradictoires, mais ils concordent si l'on fait commencer au 1er septembre les années des empereurs et les années des Grecs, au lieu de calculer pour le règne d'un empereur à partir du jour de son intronisation, et pour l'ère des Grecs à partir du 1er octobre. M. H. considère avec raison que ces notices sont tirées de documents originaires d'Antioche, où l'année commençait le 1er septembre. Ces documents sont de deux sortes. Une troisième source est représentée par une histoire des Perses perdue, qui ne pouvait être antérieure à l'année 542. Quant aux sources Édésséniennes, elles proviennent de la bibliothèque de l'église (ou de l'évêché) d'Édesse. Mais là on doit distinguer trois couches (ou documents). Les deux premiers documents diffèrent entre eux par les termes dont se sert leur auteur, quand il mentionne le décès d'un évêque d'Édesse et la nomination de son successeur. M. H. considère que les formules dans lesquelles étaient rédigées ces courtes notices appartenaient à un type unique et que les différences de rédaction qu'elles présentent répondent à des différences d'origine. Le premier document va jusqu'à la mort de Rabboula ; le deuxième, qui forme la suite du premier, est plus précis et rédigé avec plus de soin. C'étaient des documents authentiques conservés dans les archives d'Édesse ; ils n'ont pas été copiés intégralement par le chroniqueur ; celui-ci en a fait seulement des extraits. Il a, en outre, fait des additions de son chef ou introduit des modifications, dictées par ses tendances religieuses, et il y a lieu de tenir compte de sa rédaction.

Avec la troisième partie de l'introduction, nous entrons dans l'examen

de la question relative à la date de la composition de la Chronique. Jusqu'ici on était d'accord pour considérer que cette chronique avait dû être rédigée peu de temps après l'année 540 (et non 539), à laquelle elle s'arrête, et que son auteur était orthodoxe puisqu'il reconnaît les quatre premiers conciles œcuméniques. M. H. est d'un avis contraire en ce qui concerne l'époque de la rédaction qu'il fait descendre à la fin du VI^e siècle. Il base sa thèse sur les arguments suivants : 1° jusqu'à Jean d'Éphèse (vers 569), les auteurs ne connaissent qu'une seule église à Édesse. La Chronique d'Édesse, au contraire, mentionne l'église Ancienne et l'église Nouvelle ; elle a donc été écrite après 570 ; 2° cette Chronique parle de saint Jean Chrysostome; or le surnom de Chrysostome ne semble pas apparaître avant la fin du VI^e siècle. Le premier argument n'est pas fondé, à mon avis, car la locution *l'église d'Édesse* s'applique à la cathédrale qui était appelée encore la *Grande église*, *l'église Ancienne* par distinction de l'église Nouvelle, et *l'église de saint Thomas* après que les reliques de l'apôtre y furent déposées. Cette locution n'implique pas l'idée d'une église unique à Édesse. On la rencontre également chez les auteurs postérieurs au VII^e siècle. Bar Hebræus, *Chron, eccl.* I, p. 271, rapportant l'événement qui amena l'exil de l'évêque Isaïe par Heraclius en 628, dit *Notre église* et quelques lignes après la *Grande église*, en parlant de la cathédrale où officiait Isaïe. On voit par ce passage que l'église d'Édesse ou la Grande église, c'est tout un. La même cathédrale est encore désignée dans un autre passage de Bar Hebræus, *Chron eccl.* I, p. 359, par les mots *l'église Ancienne* et la *Grande église*. M. H. voit dans ces dénominations deux églises différentes : la Grande église serait selon lui l'église Nouvelle, ce qui est démenti par tous les documents (comp. le passage précédent et les passages parallèles cités par M. H., p. 7, n^os XII et XXXII). La construction de l'église Nouvelle, ajoute M. H., est attribuée par la Chronique d'Édesse à Ibas, mais Ibas a dû construire la chapelle des saints Apôtres qui fut appelée ensuite la Grande église lorsqu'elle fut reconstruite par Amazonius, unévêque orthodoxe d'Édesse. La Chronique dit au n° LIX « Celui-ci (Ibas, 435-457) construisit la Nouvelle église qui est appelée *aujourd'hui* la chapelle des Apôtres. M. H. suppose que le document original contenait : « Celui-ci (Ibas) construisit la chapelle des Apôtres qui est appelée aujourd'hui la Grande église.» Mais quel intérêt avait l'auteur de la chronique à intervertir ainsi les termes de cette notice? De plus, Amazonius reconstruisit et agrandit la *Grande église*, ce qui doit s'entendre, comme nous l'avons dit, de la cathédrale ou église Ancienne, et non de l'église Nouvelle. Enfin, dans l'hypothèse même de M. H., la distinction de deux églises au temps d'Amazonius prouvait que l'on connaissait plus d'une église à Édesse avant la fin du VI^e siècle, puisque Amazonius, qui assista au V^e concile œcuménique de 553, vivait vers le milieu de ce siècle. Nous avons dit que, même après le VII^e siècle, on continue à se servir de l'expression *l'église*

*d'Édesse* pour désigner la cathédrale. Les historiens et les géographes arabes l'emploient également; en parlant de cette célèbre cathédrale, ils disent *Kanîsat er-Roha* (voir les auteurs arabes cités dans mon *Histoire d'Édesse*, p. 16, note 1) ; ils remarquent d'ailleurs que d'autres églises se trouvaient en grand nombre à Édesse. Suivant M. H., p. 93, Édesse ne possédait qu'une seule église jusqu'à la conquête arabe, les autres édifices religieux étant de simples chapelles. Cette assertion paraît d'autant plus étrange que les musulmans défendaient la construction de nouvelles églises, comme on sait, et démolissaient celles qui avaient été édifiées en contravention des édits des califes.

Quant au second argument tiré du surnom de Chrysostome, M. H. reconnaît lui-même que les critiques ne sont pas d'accord sur le moment où ce surnom commença à être en usage.

M. H. prévoit l'objection que soulève sa thèse. Si l'auteur écrivait à la fin du VI[e] siècle, pourquoi a-t-il arrêté sa chronique à l'année 540 ? Son explication est assurément ingénieuse, mais peu concluante. Il établit avec beaucoup de sagacité que cet auteur, tout orthodoxe qu'il était, avait un penchant manifeste pour le nestorianisme. Cette orthodoxie mitigée se rencontre assez fréquemment chez les Syriens au commencement du VI[e] siècle ; M. H. croit qu'elle a subsisté jusqu'à la fin de ce siècle. S'il avait des preuves de cette assertion, il est regrettable qu'il ne les ait pas données dans son mémoire si bien documenté. Le patriarche d'Antioche Ephrem, qu'il cite à cette occasion, p. 73, note 3, vivait dans la première moitié du siècle, puisqu'il est mort en 545. Il est douteux que, après l'évangélisation de la Syrie par Jacques Baradée, on retrouve à Édesse cette espèce d'orthodoxie encore vivante. On comprend qu'un orthodoxe (peut-être même un clerc de l'évêché) ait eu à sa disposition pour écrire sa chronique les archives de l'église, si l'on suppose qu'il vivait du temps d'Amazonius, évêque orthodoxe; mais, à la fin du VI[e] siècle, quand Sévère qui était monophysite était évêque d'Édesse, cette hypothèse devient peu admissible. Après avoir défini le caractère religieux du chroniqueur, M. H. examine pour quelle raison il a interrompu brusquement son œuvre. C'est, pense-t-il, pour ne pas consigner les événements relatifs à la propagation du monophysitisme en Syrie, qui répugnait à sa foi, et aussi le concile œcuménique de 553 qui condamnait la lettre d'Ibas, cet apôtre du nestorianisme, pour lequel le chroniqueur manifeste son admiration. Cette dernière raison est bien faible, surtout quand on songe aux éloges que l'auteur prodigue à Justinien, l'instigateur de ce concile.

Avant de terminer ce compte rendu je dois dire quelques mots des critiques bienveillantes que M. H. a faites sur quelques points à mon *Histoire d'Édesse*. Il n'a eu connaissance de mon livre que lorsque la plus grande partie de son travail était imprimée et il a consacré à ces critiques la plupart de ses *Nachtraege und Berichtigungen*, p. 139-144.

M. H. remarque avec raison que le récit de la première inondation n'ayant pu être écrit avant l'été 206, ou le commencement de l'année 207, c'est à cette date qu'il faut placer la conversion d'Abgar IX au christianisme.

Il demande où j'ai pris la date de 665 que j'ai indiquée pour la mort de l'évêque Cyriaque. Je dois cette date à Kayser, *Die Canones Iacobs von Edessa*, *p. 51*, que j'ai cité p. 244, note 2. Ce regretté savant avait obtenu de M. Guidi une collation du ms. de la Chronique de Denys de Tellmahré. Il résultait de cette collation que les mots « et à Édesse, à la place de Cyriaque, Mar Jacob » qui suivent la notice relative à la mort de Moawia dans Assémani, ne sont pas dans le texte, mais à la marge. Avant cette notice, on lit : « En l'année 976 (= 665) mourut le saint Mar Théodore, patriarche d'Antioche et à sa place vint le saint Mar Severus bar Mashqé ». C'est à ces mots, selon M. Guidi, que fait suite la note marginale « et à Édesse, à la place de Cyriaque, Mar Jacob ». Comme Jacques n'a été nommé évêque qu'en 684, remarqua Kayser, il y a lieu de placer l'épiscopat de Daniel entre 665 et 684. M. H. pourra consulter avec fruit le livre de Kayser.

Il n'admet pas la correction « du mur est de la ville » que nous avons faite, au lieu « du mur ouest de la ville » que porte le texte. Cependant cette correction s'impose par les mots qui suivent immédiatement « par où sort le fleuve ». Le Daiçan, en effet, sortait de la ville à l'est. L'ouverture des portes du barrage à l'est avait pour but d'éviter, autant que c'était possible, l'inondation de la ville. Le récit dans la Chronique de Denys est complètement différent, je l'avais remarqué de mon côté, et la cause de cette divergence est encore à trouver. Je reconnais que la note 2 de la p. 64 dans mon *Histoire* ne répond pas à ce desideratum, car c'est le mur ouest, et non le mur est, qui dans la Chronique d'Édesse céda à la pression des eaux.

Cette Chronique rapporte sous le n° V : « En l'année 400 (= 88—89), le roi Abgar construisit un tombeau en l'honneur de sa mort ». La *Doctrine d'Addai* mentionnant « le grand mausolée orné de sculptures, où étaient ensevelis la famille Aryou et les ancêtres du roi Abgar », j'ai supposé (p. 51, note 1 de mon *Histoire*) que, au moyen d'une légère correction très admissible, on pouvait dire « en l'honneur de sa famille » au lieu de « en l'honneur de sa mort », expression assez étrange. M. H. traduit « Im Iahre 400 erbaute sich Koenig Abgar sein Mausoleum ». Dans ses *Nachtraege* il observe que ma correction est inutile si, comme il est nécessaire, on donne aux derniers mots « en l'honneur de sa mort » le sens de mausolée, en les rapportant, comme accusatif de l'objet, au verbe « construisit ». Mais alors que devient le mot *nafshâ* « tombeau » ? M. H. est trop bon syrologue pour qu'on puisse supposer qu'il a pris ce mot pour le réfléchi *sich*.

P. 143 et 170, il a raison de rejeter la forme *Vologèse* que j'avais cherchée dans le nom écrit *'vlgis* dans la Chronique et que les historiens

byzantins transcrivent par Εὐλόγιος, comme je l'avais indiqué par les mots Vologèse ou Eulogios (p. 139 et 149 de mon *Histoire*). La Chronique écrivant d'une manière différente le nom de Vologèse, porté par un évêque de Nisibe, il ne fait pas de doute que *Eulogius* soit le vrai nom de l'évêque d'Édesse.

En s'appuyant sur un passage de la biographie de l'évêque Rabboula (Overbeck, *Ephræmi... Opera*, p. 203-204), M. H. a judicieusement montré que les mots « les pauvres éprouvés » de la Chronique, nº LXVIII, qu'Assémani expliquait par « les malades pauvres » et que j'ai traduits « les aliénés pauvres », signifiaient « les lépreux pauvres ».

Il rejette la date de 541 donnée pour la mort de l'évêque Addai par Assémani et reproduite par moi. Il préfère la date de 543. Si la date de 541 manque d'une base sûre, la date de 543 n'est pas mieux fondée. Elle s'appuie uniquement sur la nomination de Jacques Baradée qui eut lieu cette année-là à Constantinople. Mais Jacques Baradée ne fut évêque d'Édesse que de nom et ne séjourna pas à Édesse; il passa sa vie, après sa nomination, à convertir la Syrie au monophysitisme. Édesse avait à cette époque-là un évêque orthodoxe, Amazonius. Rien ne s'oppose à ce que celui-ci ait remplacé Addai en 541.

Sous le nº LI de la Chronique qui mentionne la destruction de la synagogue des Juifs, M. H. propose de changer le mot *Joudâyé* « juifs » en *'Audâye* (Audiens). Les raisons qu'il donne de cette correction sont très spécieuses, mais elles rencontrent de sérieuses objections. Le mot synagogue (litt. maison du sabbat) ne peut s'appliquer à l'édifice religieux d'une secte chrétienne. Le lieu du culte des Audiens est désigné comme un temple (haiklâ) dans la Biographie de Rabboula. En outre Rabboula ne détruisit pas le temple des Audiens, mais il le convertit en un monastère. Enfin la Chronique de Denys et la Chronique ecclésiastique de Bar Hebræus, dans les passages parallèles à celui de la Chronique d'Édesse, portent également « la synagogue des Juifs ».

Dans la préface, M. Hallier annonce son intention de faire suivre prochainement ce premier travail par une nouvelle publication renfermant ses recherches sur Zacharie de Mitylène et Jean d'Éphèse. Sa compétence dans les études historiques, que son étude sur la chronique d'Édesse met si bien en relief, fait désirer vivement que son projet soit promptement réalisé.

Rubens Duval.

---

332. — **Geschichte des Buddhismus in der Mongolie** herausgegeben... von Dr Georg Huth; Erster Theil. Vorrede, Text, Kritische Anmerkungen Strassburg, Karl. J. Truebner, 1893, pp. x-296.

Le titre tibétain de cet ouvrage n'occupe pas moins de deux lignes; M. Huth le résume en trois mots : *Hor. tchos. byung* « apparition de la loi chez les Hor (Mongols) ». Le volume que nous annonçons est la

publication ou plutôt l'achèvement d'un travail entrepris par le regretté Ant. Schiefner, qui avait exécuté une copie de ce texte tibétain d'après un exemplaire imprimé du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg ; un autre exemplaire appartient à la Bibliothèque du département asiatique de la même ville. Dès 1851, Schiefner avait inséré de courts articles sur cet ouvrage dans le Bulletin historico-philologique de l'académie de Saint-Pétersbourg. M. H. fait mieux; ayant obtenu communication de la copie de Schiefner, il donne au public le texte tibétain de cet ouvrage.

Le livre donne lui-même sa date; il fut composé en 1818, à Kra-chis-gal-dan-chad-grub-ling, par un moine éminent nommé Jigs-med-nam-kha, par ordre du Zam-tsa, haut dignitaire lamaïque. L'ouvrage devait être aussi écrit en mongol; mais on ignore si cette partie du programme a été exécutée.

Après avoir résumé, principalement d'après Sanang-Setsen, l'histoire politique des Mongols, l'auteur raconte l'introduction du bouddhisme parmi eux et retrace les progrès et les vicissitudes de cette religion. C'est surtout par la biographie des docteurs les plus éminents qu'il rend compte du développement religieux de la Mongolie et même du Tibet. Les détails dans lesquels il entre fournissent des renseignements précieux sur les institutions religieuses, la constitution de la société lamaïque, l'enseignement, la littérature, les formes du culte, etc.

On ne peut que rendre hommage au soin attentif et minutieux avec lequel ce texte a été édité. Malheureusement, s'il y a eu lieu de se réjouir de cette importante contribution aux études tibétaines, on doit reconnaître que le nombre des lecteurs qui en profitera directement est bien restreint; mais M. H. promet une traduction de ce texte et même une étude dans laquelle il fera ressortir tout ce que l'ouvrage nous apprend de nouveau et de particulièrement intéressant sur le bouddhisme tibétain et mongol. Nous ne doutons pas que ce complément du travail de M. Huth ne soit accueilli avec satisfaction.

L. Feer.

---

333. — **Philodemi** volumina rhetorica edidit S. Sudhaus. Leipzig, Teubner, 1892, lii-385 p.

La publication des *Volumina rhetorica* de Philodème est l'œuvre d'une longue patience : compulser les exemplaires de Naples et d'Oxford, recueillir et noter les variantes des papyrus, coordonner les résultats acquis et les disposer en grandes divisions, combler les lacunes partout où cela était possible, donner enfin au public un texte lisible, d'où les théories de Philodème pussent apparaître clairement au lecteur, c'était un travail difficile, pénible toujours, parfois fastidieux, dont M. Sudhaus s'est tiré à son grand honneur. Une préface développée nous renseigne sur les publications partielles antérieures, sur les papyrus eux-

mêmes, sur les œuvres de rhétorique de Philodème, et nous donne en même temps une analyse étendue de chaque livre ainsi reconstitué. Cette publication est faite avec soin; les restitutions sont généralement très plausibles; et comme M. S. ne dissimule pas que souvent ses conjectures peuvent n'être pas exactes au moins dans la forme, il convient de dire que pour le sens général elles laissent peu à désirer. Relativement à l'orthographe, M. S. me semble n'être pas assez sévère dans ses restitutions : l'ι long, par exemple, est dans certains livres régulièrement écrit ει, ailleurs régulièrement ι; en certains endroits M. S. restitue ι ou ει sans trop s'inquiéter de l'orthographe habituelle du papyrus : p. 297, 21 γε]ινομένης; l'apogr. Oxon. de Gomperz donne γι, et le papyrus écrit invariablement γίνομαι; il faut donc restituer γινομένης; cf. p. 307, 11, où γινόμενα est bien restitué, et où G donne également η.νομενα. De même p. 196, 2, il faut lire πολειτείας, que donne Gros, parce que dans cette partie du livre IV l'orthographe invariable est ει dans πολείτης et analogues. Même remarque pour l'orthographe ν ou γ devant γ, κ, χ. Ce n'est là qu'une petite chicane, et il faudrait voir attentivement les papyrus et les apographa pour se prononcer en toute certitude; mais pour restituer des textes aussi mutilés, il est bon de faire attention à ces menus faits; ainsi l'orthographe régulière πολιτικός, p. 270-325 doit empêcher p. 305, 12 la restitution πολ]ε[ιτικ]αῖς; M. S. propose d'ailleurs en note κοιναῖς. J'adresserai un reproche plus grave à M. S.; c'est d'exécuter d'un trait de plume la publication de Gros, *Philodemi rhetorica* (Paris, 1840); « Spengelium... descripsit », dit-il [p. VIII; c'est non-seulement inexact, mais injuste; l'éditeur français n'a pas connu le travail de Spengel; il l'aurait dit, car si son œuvre est parfois plus que fantaisiste, elle a au moins le mérite d'une incontestable probité; de plus, la date de 1837 donnée à l'édition de Spengel (p. VII) pourrait en effet faire croire que Gros a dû la connaître; or elle est inexacte également, et le texte publié dans les *Abhandlungen* de l'académie de Munich est de 1840; M. Sudhaus le dit lui-même page 182 [1].

My.

---

334. — C. F. H. Bruchmann. **Epitheta deorum quae apud poetas graecos leguntur.** Leipzig. Teubner, 1893. In-8, 225 p.

L'utilité de cet ouvrage, publié comme supplément au *Lexique mythologique* de Roscher, n'a pas besoin d'être démontrée. Pour ne citer qu'un exemple, la liste des épithètes de Φύσις (il n'y en a guère moins de cent) est à elle seule un chapitre de l'histoire de l'Orphisme. Mais pourquoi l'auteur n'a-t-il voulu cataloguer, parmi les épithètes divines, que

1. Quelques fautes typographiques : p. 1, l. 7, προϋποκεῖσθαι; 12, 27 πατραλοίων; 64, 22 ὥσπερ; 145, 33 ἐπιτυγχάνουσιν; 179, 22 Ἀρχίστου; 240, 2 πλείνος; 246, 32 ἄρχηστον.

celles qui se rencontrent chez les poètes ? A cette question que chacun se posera, M. Bruchmann répond que, pour les prosateurs et pour les textes épigraphiques, une méthode différente de celle qu'il a employée est nécessaire, et qu'il exécutera ce travail plus tard. Prenons acte de sa promesse et acceptons en attendant, avec reconnaissance, ce qui nous est offert.

Ce catalogue est dressé, en effet, avec le soin le plus scrupuleux. M. B. a dépouillé non seulement tous les poètes qui ont un nom, depuis Homère jusqu'à Jean Tzetzès et Jean de Gaza, mais toutes les inscriptions métriques et tous les textes d'oracles en vers. A côté des divinités grecques, il a rangé les divinités égyptiennes et orientales dont les Grecs ont parlé : il semble donc qu'on ne puisse reprocher à son œuvre d'être incomplète. Elle l'est cependant, en vertu des principes de classification qu'il a adoptés. M. B. ferme ou ouvre son catalogue aux personnages divins, non d'après leur importance, mais d'après leur acte de naissance, ou d'après les qualifications que leur donnent les poètes. L'application de cette règle conduit parfois à des résultats singuliers. Adonis est exclu [1], et Aèr est admis. Est-ce donc une divinité que le Silence, parce qu'Empédocle l'a appelé δῖα Σιωπή ? La Pauvreté, l'Ambition, bien qu'Euripide les qualifie de θεοί, sont-elles des déesses [2] ? Assurément il était utile, sinon nécessaire, de recueillir, avec leurs épithètes, les noms des abstractions divinisées par les poètes; mais si on allait jusque-là, il ne fallait pas, d'autre part, se montrer si rigoureux pour de vraies personnes sacrées, qui ont occupé l'imagination des Grecs, ou qui ont été chez eux l'objet d'un culte. On a peine à comprendre comment les Néréides, les Océanides, les Nymphes n'ont pas trouvé grâce auprès de M. Bruchmann, qui se croit forcé cependant d'en laisser entrer chez lui quelques-unes, comme Circé et Calypso, mais qui ferme impitoyablement la porte à d'autres qui méritaient cependant des égards, telles que la nymphe Echo. N'y a-t-il pas là un peu d'arbitraire et quelque caprice ? Les dieux-fleuves avaient droit aussi à des mentions qui leur sont injustement refusées. Nous aurions souhaité enfin qu'au risque de grossir le volume, le catalogue fût étendu aux héros, enfants des dieux. On eût pu ignorer, sans dommage, les épithètes d' Ἀπάτη et d' Ἀσάφεια ; il est fâcheux qu'il faille se passer de la liste des épithètes d' Ἡρακλῆς.

L'instrument de travail que M. Bruchmann nous fournit aujourd'hui est des plus précieux, mais insuffisant. Souhaitons que l'auteur ne recule pas devant la nouvelle tâche qui s'impose à lui : quand il aura

---

1. M. B. ne le cite une fois que parce qu'il se confond avec Attis.

2. A quoi bon encore citer Ἀπαιόλη, sous prétexte qu'Aristophane (*Nuées*, 1150), l'appelle *παμβασίλεια* ! et Γ*ραμματική*, pour la raison que Lucien, plaisantant, fait d'elle une déesse ? Que peuvent bien nous apprendre les épithètes de ces personnifications abstraites ?

complété son œuvre par un second volume, il pourra se flatter d'avoir rendu aux études grecques un service signalé.

P. DECHARME.

---

335. — U. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. **De tragicorum græcorum fragmentis.** In-4, 33 p. Goettingen, Dieterich, 1893.

Les travaux de M. de Wilamowitz, même quand ce sont de simples dissertations, méritent toujours d'être signalés : on est sûr, à les lire, de ne pas perdre sa peine. Cet *Index Scholarum* de l'Université de Göttingen pour le semestre d'été de la présente année, est d'abord consacré (p. 1-19) à Euripide, aux fragments du *Chrysippos,* des deux *Alcméon*, des *Crétois* et du *Bousiris*, que l'auteur soumet à une critique très pénétrante, pour en tirer des observations neuves, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer. Ensuite (p. 19-30), parmi les *adespota* de l'édition Nauck, il en relève un certain nombre qui lui paraissent étrangers à la tragédie attique et même à la tragédie en général : la démonstration est presque toujours convaincante.

A la fin (p. 31-33) on trouvera quelques corrections apportées au texte de l'*Évangile et de l'Apocalypse de Pierre*, récemment publié, en Allemagne, par Harnack, en France, par M. Lods, dont M. de W. paraît ignorer le travail. Comme personne ne s'aviserait de chercher ces corrections dans une étude relative aux fragments des tragiques grecs, il est bon d'être averti.

P. D.

---

336. — **Ciceros** Rede fuer T. ANNIUS MILO, fuer den Schul-und Privatgebrauch erklært von FRIEDR. RICHTER und ALF. EBERHARD, in vierter Auflage bearbeitet von HERMANN NOHL. Leipzig, Teubner, 1892. In-8. Enleitung, 1-21. Texte et notes, p. 98. Argumentum Q Asconi Pediani, p. 108. Kritischer Anhang, p. 109.

J'ai parlé si souvent des éditions de M. Nohl dans la collection Freytag que je n'ai besoin de féliciter les directeurs de la librairie Teubner d'avoir confié à ce nouveau collaborateur la révision de leur Pro Milone.

Celle-ci était surtout devenue nécessaire à cause de la publication de M. Clarke [1] que j'ai eu occasion de signaler. Un supplément critique fournit ici au lecteur tout ce que l'*Harleianus* a apporté d'éléments nouveaux et utiles pour la constitution du texte. Ce n'est pas que M. N. se borne à souscrire au jugement de Clarke ou qu'il croie que l'Harleianus soit le principal ms. et la base la meilleure d'un apparat critique de notre discours. Tout au contraire M. N., d'accord avec les autres éditeurs, pose en principe que si ce ms. contient de bonnes leçons, sa source n'en a pas moins été interpolée d'une manière arbitraire, et qu'elle nous a été

---

1. Voir la *Revue* du 25 avril 1892.

transmise avec négligence. Des exemples de cette double infériorité sont ajoutés par M. N. à ceux qu'avait déjà rassemblés Müller. D'où la conclusion qu'il serait dangereux de s'appuyer sur ce ms. seul pour changer quelque chose au texte. Son utilité consiste à permettre de se prononcer en cas de désaccord entre l'*Erfurtensis* et les autres mss. M. N. a réuni à la fin du livre les changements que par application de cette méthode il a apportés au texte qu'il avait donné dans l'édition Freytag.

Si l'on compare la présente édition à celles qui l'ont précédée dans la même collection, on ne manquera pas de remarquer deux modifications auxquelles suivant moi on ne pourra qu'applaudir. La méthode d'Eberhard touchait par l'excès de ses qualités aux plus graves défauts. A force d'entrer scrupuleusement dans le détail, on se perdait à sa suite dans les minuties; à force de nous renseigner et de nous instruire, le commentateur réussissait non pas seulement à fatiguer la vue, mais à nous brouiller l'esprit; les pages étaient criblées de renvois chiffrés auxquels il était matériellement impossible de se référer; et ce qui était autrement grave, plus de vue d'ensemble. Ici il y a un effort évident pour que le lecteur ait toujours devant l'esprit la suite des développements. Les petits sommaires insérés à droite dans le titre courant ont pour cela leur utilité, quoique cette ligne en allemand produise un effet bizarre alors que tout le reste du cadre est en latin. Avant chaque développement est placé, en caractères espacés, un sommaire clair et précis. Et enfin revenant aux habitudes de Richter, l'éditeur a donné de l'air et rétabli des blancs au bas de ces pages qui peu à peu s'étaient noircies, non sans confusion ni sans effroi du lecteur. Il a fallu sans doute sacrifier des remarques utiles [1]. Mais tous nos regrets ne m'empêchent pas de reconnaître que le sacrifice était indispensable et aussi d'approuver pleinement le nouvel éditeur. — Louons encore l'addition de l'argument d'Asconius avec les notes nécessaires.

Donc bonne édition, bien au courant; texte sainement constitué; progrès sensible sur les travaux précédents; en pareille matière ce n'est pas peu dire.

Émile THOMAS.

---

337. — **La lettre T** du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. GODEFROY. Paris, E. Bouillon, 1892-1893. 5 fasc. Prix : 25 fr.

Dans un *Avertissement* mis à la fin du 70e fascicule de son Dictionnaire, M. Godefroy a contesté quelques-unes de mes définitions ou corrections, mais sans preuves sérieuses à l'appui, sauf pour *ramuser* où je m'étais égaré après lui. Je suis de plus en plus convaincu que *strendant*

---

1. En voici par exemple que je regrette : XXII, 57, sur *Manu vero*, (pour indiquer la suite des idées); 65, sur *nuntiatur in hortos;* 77 *fin*, sur *non queo* (Cicéron n'emploie pas *nequeo*) etc.

signifie « criard », et non pas « avare » dans cet exemple : « La dite dame estoit tant aveire et askarse, tant ryoteuse et tant *strendante* dans son hosteit. » L'auteur ne répète pas dans le second membre de la phrase ce qu'il a dit dans le premier. Je passe maintenant à l'examen de la lettre T. Le mot *tacheteur*, suivi d'un point d'interrogation, doit être expliqué par « fabricant de taches », c'est-à-dire de boucles ou agrafes; *tacon*, par pièce mise à une chaussure, *quelquefois* à un vêtement ; sur dix exemples cités par M. Godefroy, il n'y en a qu'un où *tacon* ait un sens plus large; par suite *taconner* signifie exactement « mettre un tacon » ou un morceau de cuir à une chaussure. La définition par « rapiécer, raccommoder », est vague; cf. : *taconneure*, *taconnier*, *rataconneur*. « Taillant » n'a jamais voulu dire « pourfendeur » dans ce passage : « Toutefois il fut fort vaillant. S'il n'eut un peu craint le *taillant* Et longs ses bois, armes d'un traistre. » Je suppose que M. G. a été induit en erreur par « ses longs bois » où il fallait lire « ces longs bois ». *Taillebacon*, rustre qui se nourrit de haricots et de lard, comme le dit Cotgrave dans l'exemple, n'est pas du tout « un couteau pour découper le jambon ». Sous *tarente* = tarentule, je ne vois pas ce que vient faire *tarande*, mal défini du reste par « caméléon ». Rabelais parle en ces termes, et d'après Pline, de cet animal plus ou moins fabuleux : « Tarande est un animal grand comme un jeune taureau, portant teste comme est d'un cerf... Et représente la couleur des herbes, arbres, fleurs, généralement de toutes choses qu'il approche. Cela luy est commun... avec le chameleon ». L'explication de « tentigine » (on trouve aussi « tentige », latin *tentigo*) par « tentacule » est au moins bizarre. *Teredine* n'est pas autre chose que le *taret*, ver qui ronge le bois. L'article *Terre* « écraser, broyer », est à effacer, puisque ce mot est simplement le substantif *terre*. *Testitude* et *testitudine* ne signifient pas « huitre », mais « tortue », et le mot *timbre* désigne non pas « une peau de martre », mais un nombre déterminé de ces peaux : « De chascun timbre qui contient. XL. peaulx de vair, de ermines, se ilz sont par timbres, l'en doit .IIII. deniers » ; La Curne et Littré renseignaient pleinement sur le sens de ce vocable. *Tintin* suivi d'un exemple qui date de 1408, et que l'on rencontre dès 1312, était une sorte de jeu où le perdant payait une amende ou donnait un gage en gagnant. *Tollart* est traduit d'après Cotgrave par « bourreau » : un Dictionnaire du XVI[e] siècle l'explique par « uno stoco, spada longa ». *Tombe* « sorte de poisson dont M. G. n'a pu, dit-il, parvenir à déterminer l'espèce », est une variété du rouget ou grondin ; au Havre, à Dieppe, au Tréport, ce mot est toujours en usage. *Tomberel* « piège », est une définition insuffisante; au XVIII[e] siècle il est encore donné comme synonyme de « tonnelle » : « Le tomberel ou la tonnelle est une espèce de filet qui a quinze pieds de queue, pour prendre les perdrix. « *Torbir* = tombir, et *tourniquet* « sorte de supplice » est ce qu'on appelait encore « le rouet ». Par *traiau* il faut entendre « pot à traire » et non pas « teton ».

*Traller* n'est pas un mot « douteux » : il a été employé par Gaston Phœbus : c'est l'équivalent de *troller*, terme de vénerie, qui a été aussi recueilli par Littré. *Trofe* et *trophe* sont deux graphies du même mot auquel M. Godefroy, par inadvertance, consacre deux articles et donne deux acceptions différentes, tout en citant le même exemple tiré de Christine de Pisan; je fais la même remarque pour *tranaine* « trèfle », et *trauline* « clochette », termes qui sont absolument synonymes, comme on peut s'en convaincre en lisant le passage extrait du roman de *Perceforest*. Enfin il est évident, par le contexte, que *translatéral* a le sens de « métaphorique », et que *trent* (ex. de Du Pinet) a celui de « trident ». Sous ce mot Littré fait remarquer qu'on dit encore *trient* dans le Berry.

J'ai trouvé, mais trop tard, un assez grand nombre de mots qui ont échappé à M. Godefroy. Si j'avais pu les lui envoyer « opportunément », il sait mieux que personne que je n'aurais pas manqué de le faire. En voici quelques-uns : *tabardiel*, diminutif de tabart, *tabidité, tableter*, enregistrer, *taboureresse*, celle qui joue du tambourin, *tabouret*, bourse-à-pasteur, *tadorne* (?) « une grande tadorne d'argent » ; *taffette*, tuile, d'où *taffeter*. *Taillanderesse*, couturière, *taisable*, *talionaire, talionique*, *tallée* (XIVe s.) « VI haubens, I tallée » ; *tallevande* (XVe s.) poterie de grès, dans Littré tallevane, appuyé d'un exemple de Mme de Genlis. *Talonnier* (XIVe s.), talon de chaussure, *tanée*, tanaisie, *tasnier* (XIVe s.), chien terrier, *tapiche* (1322), tapis, *tapine*, cachette, *tapiné, tapineure*, « vipères tapinees de tapineures rousses » ; *tapisseresse* (1321), ouvrière en tapisserie; *tapisseure*, parure, *tarlain*, termite, *tartinerie, tasteresse*, *tault*, étal, *tavelliere*, ver dit perce bois. *Teleron*, tisserand, *temulent*, aviné, *tenasme, tenasmoneux, tendronneux*, cartilagineux. Il était inutile de recueillir *tendron* = cartilage, sens relevé par Littré. *Tenebroissant*, enveloppé de ténèbres, *tentatif*, ce qui tente, signification omise dans Littré qui ne donne point d'ailleurs d'historique à ce mot; *tentatoire*, adj., ce qui est de nature à tenter, *tergiverseur* (XIVe s.), *terrasse*, terrine, *terreur*, chien terrier, et non pas seulement « terrassier » ; *terremotion*, *terretremblant, terrinée*, contenus d'une terrine, *territer* (XIVe s.), *territoire* avec l'acception de « galerie ». *Tesement* (XIVe s.), mesure à la toise, *testamental* (XVe s.), *testucal* (?), *tetard*, tétasse, *tetereau*, veau qui tette encore, *tetet*, tetin, *teteur, tetiner*, fréquentatif de teter ; *theologique* (XIVe s.), théologie, *theologue* (XIVe s.), théologien, *theoriste*, théoricien, *theulachon*, sorte d'arme défensive, *thisicien* (1425), phtisique, *thym, thyme* et *thymie*, verrue, *tibre* et *tumbre*, sarriette. *Tilet* qui paraît signifier billet de loterie, *timiamate* (XIVe s.), *timpaner*, v. act., annoncer quelque chose au son du tambour, *timpaniser*, employé comme terme d'architecture, garnir de tympans : aucun lexicographe, que je sache, n'a mentionné cette signification. *Tinnissant, tinner, tinnissement*, *tinteler, tintinnement*, tous mots qui sont un peu de la même famille. *Tissoterie*, fabrique de tissus, *titoleur* (?) (XIIIe s.), *tolipan* (?) « le thiare et tolypan royal » ; *tombeure*, chute, *tonnelis, tonneillon, tonnoile* (XIVe s.),

colique, « cole, veillers et *tonnoiles* sunt en la tieste du ventre trop remplit », traduction de ce verset de l'Ecclésiastique : « Vigilia, cholera et tortura viro infrunito ». *Tournette*, dévidoir, *torpide* (xiv<sup>e</sup> s.), *torpillon*, petite torpille, *torteur* et *tortureur*, bourreau, *tortilleure, tortillis, tortilleux, tortillon*, frisure, qui manque avec cette acception dans Littré ; *tortillonnement, tortueur, torturé*, tors, « ung cullier a manche cristaline torturée, 1483 ». Ajoutons à cette liste : *toupin* (xiii<sup>e</sup> s.), toupie, *tournoyable* (xiv<sup>e</sup> s.), *tourquemal* et *durquemal*, pierre précieuse, *tragedieusement* (xv<sup>e</sup> s.), *tragedieux, traieresse* (xiv<sup>e</sup> s.), « corde *traieresse, traine*, « esmutissement des grives, *traines*, ramiers » ; *traineau*, « la livre dite vulgairement à Paris un traineau, en latin *statera* », *traioir*, vase à traire, *transfuir* (xv<sup>e</sup> s.), *transfuite, transfuitif, traingleure, traveure, transverberation* (xiv<sup>e</sup> s.). *treillerie, trailler*, treillis, *treillissement, treillisseure, treillois, tremissement, trepissement, tugurion, tuguriole, tugure* (xiv<sup>e</sup> s.), *triompheus*, etc. Je n'ai rencontré qu'au xvi<sup>e</sup> siècle les mots suivants qui, selon moi, méritent autant d'être recueillis que *transmigrer, triangler, triasandali*, etc. : *toupiller*, pirouetter, *tourdillon*, torture, *trainerie*, maladie de langueur, *transmarchement, transmarcher* = déplacer, verbe donné sans exemple et mal expliqué dans La Curne ; *transmueur*, traducteur, *transparoir, transparoissance, transparoissant, transversion* = bouleversement, *traquette*, traquet, *tremblotis, trepane*, trépan, *triangularité, triformité, triomphatoire, triompheur, tripudiation, trompereau, trotinage, trotiniere, trotins*, pieds de mouton, *trueller*, étendre le mortier avec la truelle, *tuache* (1545), terme injurieux cité un siècle plus tard par Oudin sous la forme *tuasse; tubicinateur, tumeur*, orgueil, *turbuleux*, trouble, *turper* = salir, *turquerie*, joyau, *turpide, turpidité*.

Il n'eût pas été inutile de donner un historique aux mots suivants marqués d'une + dans Littré : tabifique, taillabité, tangueur, tapement, tartreux, taupe-grillon, térebration, terminateur, terminatif, têtier, thrène, thurifère, tiburon, torchepot, toupillon, tremaillé, trigame, triquemadame, trucheur, turgide, d'autant plus que quelques-uns avaient anciennement un autre sens que celui que leur reconnaît le lexicographe. — En somme, quels qu'en soient les défauts et les lacunes, le Dictionnaire de l'ancienne langue française restera comme une œuvre remarquable.

A. Delboulle.

---

338. — A. Mazon. **Histoire de Soulavie.** Paris, Fischbacher, 1893. 2 vol. in-8.

M. Mazon a consacré deux volumes à la biographie de Soulavie, cet abbé défroqué, qui fut un bon naturaliste, un mauvais historien et un diplomate détestable. Ce Vivarais, brouillon et importun, a laissé une mémoire que l'ouvrage annoncé ne glorifie pas. C'était le dernier homme qui convînt au poste de résident de France dans la République de

Genève, restée ombrageuse et jalouse d'indépendance, bien qu'à la fin de décembre 1792 elle eût substitué à l'ancien régime un gouvernement révolutionnaire. En dépit des avertissements de ses chefs, Soulavie s'immisce dans les affaires intérieures de la cité, secompromet dans les clubs, se fait haïr des Genevois par les difficultés de toute sorte qu'il leur crée, se rend suspect de visées annexionnistes. Jacobin de Paris, patron des Montagnards et des Marseillais de Genève, il ne doit son maintien à son poste qu'à la seule protection de Robespierre. Au moment même où il assiste, à Genève, aux excès de la Terreur, Robespierre tombe et meurt. Soulavie est définitivement révoqué et il subit, à son retour, un emprisonnement d'un an.

Du récit ressort la certitude que le gouvernement français, dans les années 1793 et 1794, observait au dehors une politique bien plus sage qu'au dedans. Ce ne fut pas lui qui prépara les annexions ultérieures, notamment celle de Genève. M. M. va plus loin et il ne semble pas éloigné d'admettre, mais ceci est un paradoxe, que Robespierre, religieux et modéré, se proposait de mettre un frein au régime de la Terreur. De cette modération discutable, il fait honneur aux bons avis que Soulavie adresse à Robespierre. Il lui attribue en propre quelques idées justes, sans remarquer que ces idées étaient courantes à cette époque, ainsi l'établissement de petites républiques confédérées autour de la grande république française. Soulavie reflétait l'opinion du temps, et ce farouche Jacobin se convertit sans peine à la religion et à l'Empire, sous lequel il mourut.

M. Mazon juge avec indépendance son fameux compatriote. Il ne cherche pas à le justifier d'avoir fabriqué tant de faux mémoires et il ne le lave pas du reproche de s'être indûment emparé d'archives publiques ou privées. Cet écrivailleur acharné aurait mieux fait de se borner à sa carrière de naturaliste. Et pourtant n'y a-t-il chez lui aucun trait sympathique à relever? On aime à le croire, mais il n'y paraît pas dans sa biographie. Le bien qu'il resterait à dire est passé sous silence. Du reste l'ouvrage est assez long tel qu'il est, avec ses nombreux détails et citations. L'histoire générale y occupe une place bien grande. C'est que l'auteur la connaît à fond et on doit le féliciter de n'avoir pas perdu le fil dans le dédale compliqué des révolutions genevoises [1].

F. D. C.

---

1. Le titre de deux chapitres demande rectification : la Révolution contre les aristocrates, c'est la Terreur genevoise; la Révolution contre les Montagnards, c'est la réaction contre la Terreur. Il faut lire, t. I. p. 31, *Commotau* et non *Commoteau*; p. 58, *Parisiis* et non *Parisii*; p. 73, qu'est-ce que l'assemblée du clergé de 1795? p. 149, Genève n'appartenait pas en droit au duc de Savoie; p. 150, *Conseil national* est mis pour *Conseil général*; p. 152, Necker n'était pas un révolutionnaire genevois; p. 181, *fractions* est mis pour *factions*; p. 192, *Wateville* pour *Watevile*. — T. II, p. 20, Talaru était évêque de *Coutances* et non de *Constance*; p. 254, Soulavie fait allusion aux économistes physiocrates et non à l'école de J.-B. Say.

339. — Em. de Laveleye. **Le gouvernement dans la démocratie.** Paris, Alcan, 1891. 2 vol. in-8, xv, 392, 472.

Un scrupule a retardé la publication de ce compte rendu. Émile de Laveleye est mort inopinément; son livre, dans lequel il semblait avoir voulu concentrer toutes ses connaissances et ses expériences politiques, est devenu ainsi comme son testament doctrinal. Il eût été difficile, au lendemain de la mort du célèbre publiciste, de parler de cet ouvrage comme il le mérite, malheureusement. Excepté quelques chapitres sur l'Église et l'État (I, p. 105-128), on n'y trouve, suivant l'expression d'un critique allemand [1], « aucune pensée nouvelle d'espèce critique ou positive »; visiblement « l'auteur n'a plus été maître de son sujet ».

Le début faisait espérer que Laveleye, rompant avec la vieille métaphysique du droit naturel, allait fonder une philosophie politique sur l'étude historique de l'évolution des mécanismes gouvernementaux. Le droit est, dit-il, l'ordre « le plus favorable au progrès et au bonheur de tous »; ce qui est conforme à cet ordre est le droit. Même en matière de possession, la forme « la plus favorable à la production abondante des biens... constitue le droit de propriété légitime », qu'elle soit collective ou individuelle. La démocratie est le droit chez un peuple capable de se conduire, pour des peuples barbares le despotisme est le droit parce qu'en maintenant l'ordre, il permet le progrès. Le droit se confond avec la perfection. Aussi n'existe-t-il pas dans les faits, il « se découvre par la raison ». La loi doit avoir pour but d'imposer le droit; elle « doit tenir compte de la nature des choses, mais en vue d'un idéal à atteindre ». — « Il n'y a pas de droit naturel ». — « La nature est le règne de l'injustice et de l'immoralité. » — « Les droits ne sont pas naturels, mais rationnels. » Aussi le droit « se détermine-t-il en raison des conditions variables de la civilisation, il est *variable* ». En conséquence, la souveraineté doit appartenir « à la raison capable d'apercevoir l'ordre le meilleur et de l'appliquer en vue du bien général ». L'expérience ayant démontré « que l'homme est porté à poursuivre son avantage aux dépens d'autrui », la seule garantie contre l'égoïsme naturel est de « s'adresser à tous pour créer un pouvoir qui ait pour but le bonheur et le perfectionnement de tous ».

Mais pour M. de L. ces principes se traduisent dans la pratique comme il suit : il sera bon « de laisser à l'action de l'individu le plus large domaine possible », — de « réserver dans les choses d'intérêt commun le plus qu'il se peut au cercle restreint où les hommes, même les moins cultivés », peuvent discerner leurs intérêts, — de remettre les affaires nationales à des délégués très éclairés et très dévoués. Ainsi se trouvent rattachées à la théorie du droit les trois institutions fondamentales du vieux libéralisme, liberté individuelle, autonomie commu-

---

1. *Zeitschrift der gesammten Staatswissenschaften*, 1892, 4e fascic.

nale, gouvernement représentatif. Et dans tout le reste de l'ouvrage se déroulent les dogmes, les formules et les conceptions historiques de l'école libérale doctrinaire, illustrés d'exemples fournis par la vie politique du royaume belge, et parfois entremêlés de quelque hérésie empruntée au socialisme de la chaire ou inspirée par une bienveillante com-commisération pour les misérables « L'État est avant tout le juge et le gendarme. Mais il est aussi le constructeur de routes et le maître d'école. » — « Heureux les petits pays. » — « Le régime fédératif respecte les autonomies locales, ce qui est essentiel. » — « Les provinces autonomes et libres. » — « La commune, institution nécessaire. » — « L'association spontanée des familles, l'association des communes, l'association des provinces. » — « La responsabilité des fonctionnaires devant les tribunaux ordinaires. » — « Utilité des fondations perpétuelles. » — « Nécessité du sentiment religieux dans une démocratie. » — « Les luttes de classe qui ont toujours abouti au despotisme. » — « La Constitution boulevard des minorités. — La Réforme « engendrant partout l'esprit de liberté et de résistance à l'absolutisme ». — « La tradition germanique que tous les pouvoirs du peuple émanent du peuple. » — « La démocratie doit être l'ennemie du luxe et favoriser la simplicité des mœurs. » — La morale liée nécessairement à « la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme ». — L'inamovibilité des juges. — « Le siège du gouvernement dans une petite ville » pour éviter, « l'esprit révolutionnaire. » — La séparation des pouvoirs. — Les assemblées délibérantes peu nombreuses. — Le renouvellement partiel. — La représentation « des grands intérêts » à la Chambre haute. – La vérification des pouvoirs enlevée aux Chambres. — L'indemnité parlementaire faible. — La représentation des minorités. — La nécessité de la stabilité des ministères. — Le danger de l'intervention des députés dans l'administration. — « La république moins favorable à la liberté que la monarchie constitutionnelle. »

Cette profession de foi est développée avec une grande abondance de truismes et de banalités, (sur le despotisme, l'esprit de conquête, les nationalités, les communes anglaises, les démocraties suisses, le Sénat romain, l'égalité spartiate), sous cette forme de *livres* sans suite et de chapitres microscopiques à longs titres, qui, depuis Montesquieu et Tocqueville, semble la livrée officielle des écrits de philosophie politique. Seul le livre III (l'Église et l'État) présente sinon une idée nouvelle, du moins une pensée fondée sur la connaissance exacte de faits réels : sans doute l'expérience faite en Belgique, où le prêtre est devenu « un soldat de Rome et un agent électoral », a éclairé M. de L. sur l'insuffisance de la doctrine de la séparation de l'Église et de l'État dans les pays d'ancienne domination ecclésiastique. La séparation, dit-il, n'est une solution satisfaisante ni pour les catholiques, puisqu'elle est condamnée par l'Église, ni pour les libéraux, puisqu'elle laisserait sans surveillance une Église qui « condamne les libertés modernes ». Or « le citoyen et le

croyant ne font qu'un seul individu » et l'Église, par le moyen du croyant, peut dominer le citoyen. En outre, la séparation ne résout pas la question de l'enseignement, car l'instruction neutre « devient forcément hostile à l'Église qui la condamne ».

Laveleye est toujours resté un homme de petit pays et de petite ville. Son idéal était une démocratie rurale [1] pacifique, où personne ne souffre de la faim, où chacun travaille honnêtement et se repose dans les joies de la famille, à l'abri des excès, même des excès de pensée, qui risqueraient de troubler la morale traditionnelle. Malgré son bon vouloir sincère pour la démocratie, il avait gardé de son éducation bourgeoise la défiance du prolétariat urbain, l'aversion du désordre et des idées subversives. Il n'est jamais devenu assez moderne pour comprendre le rôle des grandes villes dans le progrès intellectuel et moral. Il ne voyait pas que ces foyers de mécontentement et de désordre sont les serres chaudes nécessaires à la liberté de penser et à la liberté des mœurs, qui sont des plantes délicates incapables de prospérer à la campagne. Il ne comprenait pas que, depuis la transformation radicale des sociétés au XIXe siècle, la centralisation politique est la condition de la liberté pratique des individus et la toute puissance des parlements un contrepoids nécessaire à la tyrannie des bureaux.

Sa doctrine l'empêchait même d'apercevoir l'évolution de l'histoire contemporaine. Il n'a pas vu que ses exemples favoris, les États fédératifs, Suisse et États-Unis, ont marché rapidement vers l'omnipotence du pouvoir fédéral et la destruction des autonomies locales à mesure qu'ils sont devenus plus civilisés, plus démocratiques et plus libéraux.

Il ne savait pas que la séparation des pouvoirs est une formule abandonnée même par les théoriciens. Il n'a pas vu — ce que Stuart Mill formulait dès 1863 — que désormais la direction pratique du gouvernement n'est plus disputée qu'entre la bureaucratie et les corps électifs; ainsi, la seule alternative est de subir le pouvoir des fonctionnaires, leur esprit de corps, leur haine des innovations ou de se résigner aux gaucheries et aux désordres des corps électifs; et la présence des députés dans la capitale et leur ingérence dans les détails de l'administration sont le seul recours pratique des particuliers contre la tyrannie ou l'incurie des bureaux. Sa doctrine condamnait « l'ingérence des partis dans l'administration » et « l'instabilité ministérielle ». Elle ne lui a laissé apercevoir ni l'évolution qui, dans les pays de vie politique active, tend à faire des députés les agents de contrôle permanents des fonctionnaires pour le compte des électeurs (ce qui justifie une indemnité élevée, un Parlement nombreux et une chambre basse supérieure en pouvoir à la chambre haute), — ni l'évolution qui déjà en France a transformé le ministère en une délégation permanente de la Chambre auprès des différents services (ce qui justifie la fréquence des change-

1. Voir *La Péninsule des Balkans*, 1886.

ments de ministres). Son plaidoyer contre les parlements démocratiques montre qu'il n'en comprenait pas le mécanisme réel. Mais cette impuissance à comprendre les réalités politiques était commune à presque tous les hommes cultivés de sa génération, leur éducation les avait rendus impropres à apercevoir les faits derrière les formes constitutionnelles.

La partie historique de l'ouvrage, le livre XII, *les Enseignements de l'histoire*, est une étude des origines du régime représentatif en Angleterre, en Espagne, aux Pays-Bas, en Hongrie, en France, faite surtout au moyen d'articles de revues. On dirait un recueil de notes prises par un élève malhabile. Il s'y trouve en grand nombre des erreurs du genre que voici : p. 382, les stathouders de Hollande ne se sont jamais plaints du contrôle des États sur leurs opérations militaires. — P. 430, en 1302 la réponse du Tiers « fut présentée à genoux par Savaron ». — P. 431, « Philippe le Bel convoqua les États-généraux en juillet 1321. » — P. 432, « les États-généraux, après la défaite d'Azincourt, se réunissent le 17 octobre 1356 ».

Ch. SEIGNOBOS.

# CHRONIQUE

ANGLETERRE. — M. Eugène MÜNTZ a reçu d'une célèbre société étrangère une distinction fort rare et fort enviée; l'*Institut royal des architectes britanniques* vient de l'élire membre honoraire correspondant.

ÉTATS-UNIS. — La librairie Ginn annonce, pour paraître en septembre, une édition du *Dialogue des orateurs* par M. Alfred GUDEMAN, avec prolégomènes, commentaire, index et bibliographie.

GRÈCE. — M. Sakorraphos, dont la *Revue* (nº du 20 mars) a signalé l'édition de la *Médée* d'Euripide, vient de faire tirer à part un article récemment publié par lui dans la *Mnémosyne*. Cet article très court (6 pages) renferme des conjectures sur le texte de l'*Hécube*, avec quelques leçons tirées de deux mss. de la Bibliothèque nationale d'Athènes, — mss. du xvᵉ siècle, qui sont du reste, M. S. le reconnaît, de médiocre valeur.

ITALIE. — M. le Dr BOTTI vient de publier à part une conférence faite par lui à Alexandrie (typographie V. Perrasson, in-8º, 30 p. et une carte). Il y a traité du Musée d'Alexandrie et des fouilles faites en 1892. — On y trouvera des détails intéressants sur ce nouveau musée, fondé en 1892, qui est une création de M. de Morgan.

— La librairie Sansoni, à Florence, annonce, pour le commencement de 1894, *Le Rime di Francesco Petrarca*, riviste su autografi, codici e stampe, e commentate da Giosuè CARDUCCI e Severino FERRARI.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

*Séance du 9 juin 1893.*

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, adresse à l'Académie les détails suivants sur les fouilles de Delphes : « Nous complétons peu à peu les fragments déjà en notre possession du Trésor des Athéniens, pièces architectoniques, sculptures

des métopes et des frontons. Tout paraît confirmer l'hypothèse que j'ai proposée sur la nature de ce monument, la matière dont il est fait, les inscriptions dont il est couvert, le style des reliefs ou des statues dont il est décoré, les sujets qui y sont représentés et qui se rapportent presque tous à Hercule et à Thésée, les héros athéniens. L'édifice, qui a la forme d'un temple en antes, comme les trésors d'Olympie, est petit, bien qu'il dépasse les dimensions du plus grand de ceux-ci ; mais je ne crois rien exagérer en le qualifiant de chef-d'œuvre de l'art archaïque. Je ne connais point de monument d'une exécution plus serrée, plus délicate et plus élégante, parmi les ouvrages du début du v[e] siècle. Les sculptures ont les mêmes qualités de grâce et de précision ; la sécheresse archaïque y est tempérée par une souplesse de modelé, rare dans les œuvres de ce temps, par quelque chose de gras et d'enveloppé qui surprend et charme. Elles ont d'ailleurs pour l'histoire de l'art une importance singulière, si elles sont bien, comme on peut l'induire du témoignage de Pausanias, et comme je crois pouvoir aussi conclure de leur style, une œuvre des années 490 à 480 ; elles nous mettent en possession de monuments datés avec rigueur et d'un critérium artistique indiscutable. Une tête archaïque d'Apollon, de dimensions colossales — elle mesure $0^{m}$ 67 ; — une statue complète, sauf les pieds, et conservée dans toute sa fleur, de la même divinité, ou tout au moins du type archaïque dit Apollinien, sont venues ces jours-ci accroître notre butin archéologique. Je ne parle pas des fragments de moindre importance. » — La mission se compose de MM. Couve et Bourguet, membres de l'Ecole française d'Athènes, Tournaire, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et Couvert, conducteur des ponts et chaussées.

Par un vote unanime de l'Académie, M. H.-François Delaborde, archiviste aux Archives nationales, lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française, est élu auxiliaire attaché aux travaux de la commission des *Historiens occidentaux des croisades*, en remplacement de M. Tardieu, décédé.

M. le D[r] Hamy, au nom de la commission de la fondation Benoît Garnier, annonce que les arrérages disponibles de cette fondation sont attribués à M. Fernand Foureau, pour un voyage d'exploration dans le Sahara occidental, avec retour par Ghadamès au Bahiret-el-Biban. M. Foureau, qui a déjà accompli cinq voyages au Sahara, représentant environ sept mille kilomètres, s'est distingué par des découvertes intéressantes de diverse nature, qui l'ont particulièrement signalé à l'attention de la commission.

M. Ravaisson, entretient l'Académie de l'intérêt qu'il y aurait à préserver un monument de Paris, menacé de destruction, l'ancienne Faculté de médecine, rue de la Bucherie. Il fait passer sous les yeux de ses confrères des plans, coupes et photographies de cet édifice, dont la partie la mieux conservée consiste en un amphithéâtre inauguré en 1744 par le célèbre anatomiste Winslow. L'Académie des beaux-arts, dans sa dernière séance, a émis un vœu en faveur de la conservation du monument. La Société des amis des monuments parisiens, sur l'initiative de l'un de ses membres, M. le D[r] Le Baron, l'Association syndicale professionnelle des médecins de la Seine et d'autres sociétés ont pris la résolution d'adresser des pétitions dans le même sens au conseil municipal.

Sur la proposition de M. Ravaisson, l'Académie émet le vœu que le monument en question puisse être conservé. Ce vœu sera transmis à M. le ministre de l'instruction publique, des beaux arts et des cultes.

M. Oppert commence la lecture d'un travail sur une inscription assyrienne, émanée du roi Adad-ninar. Ce texte, qui ne peut être postérieur, dit-il, à l'an 1422 avant notre ère, contient, après les titres et la généalogie du prince, le récit de la restauration d'un temple du dieu Assour, sur le Tigre. Le nom d'Adad-ninar a été mal lu par plusieurs savants modernes, qui en ont fait Ninus, Herenk, Phallukha, etc., etc. M. Oppert prend occasion de ces faits pour assurer que depuis quarante ans l'interprétation des textes cunéiformes a fait bien peu de progrès et que les jeunes savants qui s'en occupent aujourd'hui n'ont guère dépassé leurs aînés. Il signale, dans ce texte antique, la mention d'un peuple appelé Quti ou Guti, qui selon lui ne serait autre que la nation germanique des Goths.

M. Louis Batiffol communique un mémoire sur la question de l'origine italienne de Juvenel des Ursins. Conformément à l'opinion qu'il a déjà soutenue et qui a été combattue récemment, M. Batiffol refuse de croire que la famille Jouvenel, Juvenel ou Juvénal des Ursins, qui a joué un grand rôle en France au xv[e] siècle et a donné à notre histoire un de nos chroniqueurs les plus réputés, descende des Orsini d'Italie. Cette opinion ne s'appuie que sur des généalogies fabriquées après coup, et sur le fait insignifiant d'une ressemblance fortuite entre les armes des Orsini et celles des Juvenel. Les renseignements que fournissent les archives de la ville de Troyes, berceau de la famille Juvenel, sont contraires à la théorie qui prétend rattacher celle-ci à l'Italie.

Ouvrages présentés : — par M. Müntz : La Tour (Henri de), *Pietro da Milano* (extrait de la *Revue numismatique*) ; — par M. Héron de Villefosse : Geoffroy (L. de), *Sur quelques tombeaux anciens découverts au Muy en 1887*. Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 26 juin — 1893



340. — E. Amélineau. **La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère, étude sur le papyrus de Boulaq n° 4** (Tome IV de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études, section des sciences religieuses). In-8, lxxxviii-261 p., Paris, Ernest Leroux, 1892.

Le papyrus n° IV de Boulaq a été, à plusieurs reprises, l'objet de l'attention des égyptologues. MM. de Rougé [1], Maspero [2] et Chabas [3] l'étudièrent tour à tour.

M. Chabas, seul, jusqu'ici, en avait fait une étude complète, publiant le texte transcrit et traduit, ainsi qu'un commentaire. M. Amélineau jugeant que « les œuvres des égyptologues sont éminemment revisables », vient de donner une nouvelle traduction de ce manuscrit qu'il accompagne d'un commentaire très développé. Se livrant à une critique serrée et sévère — peut-être même l'est-elle trop quelquefois — des travaux de ses prédécesseurs, le nouvel éditeur des *Maximes de Khonshotpou* [4] a pu établir un texte suffisamment correct et une traduction qui ne laisse pas d'être souvent satisfaisante.

Le livre qu'il étudie appartient à cette série d'écrits que les scribes égyptiens ont composés sous le titre général de *sebaït*, que nous traduisons d'une manière assez exacte par « instructions, préceptes », genre

1. Dans *Le Moniteur* du 25 août 1861 et dans les *Comptes rendus des séances de l'Acad. des Inscr. et Belles Lettres*, 1871, p. 340-350.

2. Maspero, *Journal de Paris* du 15 mars 1871 et dans *The Academy*, août 1871.

3. Chabas, *L'Égyptologie*. Ce journal est tout entier consacré à la publication du papyrus de Boulaq.

4. Le papyrus de Boulaq, primitivement attribué à Ani, a été restitué à Khonshotpou par M. Maspero, *Lectures historiques*, p. 16, et par M. Amélineau.

de littérature qui était très répandu dans l'Égypte ancienne, à tel point que certains scribes paraissent en avoir fait leur domaine propre [1]. Ce sont, le plus souvent, de véritables manuels de savoir-vivre, de civilité puérile et honnête, si l'on peut s'exprimer ainsi, où l'auteur s'applique à servir de guide à son lecteur, s'occupant plus, en somme, de questions matérielles que de questions de haute morale. En effet, à l'époque de Ptahhotpou et de Khonshotpou, les auteurs présumés des papyrus Prisse et de Boulaq, « on négligeait les idées spéculatives pour les faits positifs, la théorie pour la pratique : on observait l'homme, ses passions, ses habitudes, ses tentations, ses défaillances, non pas afin de construire à ses dépens un système de philosophie nouveau, mais afin de réformer ce que la nature a d'imparfait en soi et de montrer à l'âme le chemin de l'éternité glorieuse [2]. »

M. Amélineau, mettant à profit les textes qu'il étudie, donne, en tête de son livre, une étude sur la morale égyptienne. Un seul essai de ce genre, assez malheureux, et dont nous n'avons pas à nous occuper ici, avait été déjà tenté [3]. Cette fois encore l'influence des historiens et des philosophes grecs, qui ont tant vanté la profondeur des conceptions égyptiennes, était à redouter ; et il était à craindre qu'il en fût pour la morale comme il en avait été pour la religion, qu'une sorte d'idéal général de la morale, plus approprié à notre manière de penser, fût attribué, comme tant d'autres choses, aux Égyptiens. Cet écueil qui aurait pu rendre jusqu'à un certain point inutile l'œuvre qui nous occupe, a pu être évité en partie.

On a cru voir, il y a peu de temps, dans la morale égyptienne, la source de toute la morale professée dans l'antiquité; les anciens, séduits par la beauté de ses aspirations, s'en seraient inspirés ou, mieux, l'auraient adaptée à leurs mœurs, n'y changeant que ce qu'il était strictement indispensable de remanier. Il faut en rabattre de cette opinion. La morale, chez les Égyptiens comme chez tous les peuples, repose sur un fond commun, la morale naturelle, soumis aux exigences de certaines lois; elle a pour base un état social. Comme la religion, dont elle dépend en partie, elle suit une marche ascendante ininterrompue, elle s'élève, s'affine même ou devient plus sévère à mesure qu'une discipline plus étroite devient nécessaire. La crainte de représailles divines ou humaines en est toujours le moteur principal. Pas plus que chez les autres peuples, la morale ne rendit l'Égyptien meilleur, comme on semble vouloir le laisser supposer; la beauté de certains préceptes ne le mit pas non plus à

1. Le scribe Ennana est nommé *pa nib ni ta sebaitou* « le maître des instructions » *Pap. Anastasi*, IV, pl. VII, l. 6. Quelques traités de morale, — le papyrus Prisse, le papyrus de Boulaq et quelques papyrus du Louvre rédigés en écriture démotique, nous sont seulement parvenus; mais d'autres textes, portant aussi le titre de *hâ m sebait*, peuvent être facilement rattachés à cette catégorie.

2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1886, p. 79.

3. E. Revillout, *La morale égyptienne, leçon professée à l'école du Louvre.*

l'abri de ces contre-sens d'esprit que la théorie et la pratique font naître si souvent. « Je n'ai pas fait, comme chef d'hommes, travailler au-delà de la tâche; je n'ai pas fait maltraiter l'esclave par son maître; je n'ai pas fait avoir faim; je n'ai pas fait pleurer », dit-il, au moment où il rend compte au dieu des morts de ses actions en ce bas-monde, et pourtant, à côté de ces paroles remplies de charité, nous le voyons sans cesse se montrer inflexible pour celui dont les plaintes et les souffrances devraient être écoutées... Mais c'est le fait du fellah que de payer sa redevance; qu'il n'attende nulle pitié de son maitre s'il ne peut y satisfaire. « Le scribe de la douane est sur le quai à recueillir la dîme des moissons; les gardiens du port sont là avec leurs bâtons, les nègres avec leurs lattes de palmier [crient] : « Ça, des grains! » S'il n'en a pas, ils le jettent à terre de tout son long; lié, traîné au canal, il y est plongé la tête la première [1] ».

Nous ne pouvons malheureusement pas nous étendre plus longuement sur ce sujet si intéressant, que l'auteur a traité avec des vues souvent justes et ingénieuses. Nous ne terminerons pas cependant sans faire une légère critique. M. A. ne s'est servi, pour cette étude, que de textes religieux ou de textes issus de spéculations savantes qui, à cause de leur origine même, nous montrent la morale égyptienne sous un jour parfois faux. Il est, au contraire, un certain nombre de textes qu'il a négligés, pour des raisons qui nous échappent, dont la connaissance nous montre le côté purement humain de la question. Nous voulons parler, en particulier, des textes contenus dans le papyrus Sallier et Anastasi. Le titre que plusieurs d'entre eux portent, *hā m sebaïtou*, les rattache du reste à la catégorie des ouvrages de morale.

Pour la seconde partie de son travail, M. A. nous paraît avoir été parfois moins heureux. Nous ne signalerons que quelques-uns des points sur lesquels nous ne nous accordons point.

Nous ferions volontiers, dans la première maxime [2], du mot *āaāt'otaou*, un adjectif se rapportant à *himt*. Notre traduction serait celle-ci : « Prends une femme jeune [3], afin qu'elle te donne un fils. Si tu as un enfant tandis que tu es encore jeune, c'est parfait, c'est le fait d'un homme bon, d'un individu que ses gens nombreux louent plus que son enfant. » La traduction de la sixième maxime me semble pouvoir être corrigée ainsi [4] : « N'introduis pas un ivrogne chez quelqu'un; car s'il entrait, tu aurais à t'en excuser [5]. » M. A. n'a pas reconnu ici la valeur du mot *terā* : il le traduit par *honneur*, tandis qu'il signifie *prier, implorer, demander merci* et même *mendier*. De même M. A. traduit,

1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 39.
2. E. Amélineau, *op. cit*, p. 3.
3. Litt., « fais femme jeune ».
4. *Id.*, *ibid.*, p. 17.
5. M. à m : « Etant homme le qui ivre, n'introduis pas vers face autre : s'il entre, ton demander merci.

dans la neuvième maxime [1], le substantif *ta* par *multitude*, au lieu de *tribunal*, sans que les raisons qu'il donne justifient ce changement. Il change également à tort, dans la treizième maxime [2], la traduction du mot *had*, auquel il attribue la valeur *engraisser*, d'après le copte *hται*, *χται*, *impinguari*, *pinguescere*. *Had* signifie littéralement « donner de la corne, donner tête baissée ». La traduction de M. Brugsch, *hingeben*, *s'adonner à* [3], rend bien, à notre avis, quoique d'une manière affaiblie, ce que le scribe a voulu dire. La maxime entière peut donc se traduire ainsi : « Ne t'adonne pas à boire dans les maisons de bière (*Bierhaus*), afin qu'on ne répète pas des paroles sorties de ta bouche, sans que tu aies conscience de les avoir dites. Si tu tombes, les membres rompus, personne ne te tend la main ; tes compagnons de beuverie restent en place disant : « Hors d'ici, l'ivrogne ! » Que l'on vienne te chercher pour tes affaires, on te trouve alors couché dans la poussière comme un petit enfant. » Notre traduction diffère peu de celle que M. Maspero a publiée dans son *Guide* du musée de Boulaq.

Nous traduisons ainsi la vingtième maxime [4] : « C'est la vie que la morale dans une maison ; car la réprimande est salutaire lorsque tu la trouves [5]. » M. A. a rendu le verbe *qim*, « trouver », par *état* (avenir), sans que rien justifie cette nouvelle valeur. Il a aussi mal coupé les phrases de la trente-quatrième maxime. Nous nous trouvons en présence de deux membres de phrases parallèles, commençant tous deux par *tou-k* : « *Tou-k nofir-tou, nou-nik quenou ; tou-k ouaouï-tou-k, qimou-k mahatoutiou* [6], etc. — « Si tu es heureux, tu vois un cercle nombreux ; seul [7], tu ne trouves plus que ta famille pour accomplir toutes tes paroles. » La traduction de M. de Rougé est en somme, la meilleure, que l'on puisse donner.

Dans la cinquante-troisième maxime [8], ce n'est pas du berger qu'il s'agit, mais de la bête qui est en tête du troupeau.

Nous différons encore d'opinion sur quelques points du dialogue échangé entre le scribe Ani et son père Khonshotpou, qui termine le papyrus de Boulaq ; mais cet examen nous entraînerait peut-être un peu

---

1. *Id.*, *ibid.*, p. 31.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 44.
3. Brugsch, *Zeits.*, 1872, p. 33.
4. E. Amélineau, *op. cit.*, p. 80.
5. M. à m. « Vie, l'enseignement dans maison ; réprimande rend sain ton tu trouves elle. »
6. *Id. Ibid.*, p. 121.
7. Le mot OUAOUI en parallélisme ici avec NOFIR, *felix*, paraît avoir un sens marquant la détresse, la misère ; nous serions tenté de traduire : « Si tu es heureux, tu vois de nombreux (amis) ; pauvre, tu ne trouves plus que ta famille pour accomplir tes paroles. » C'est, comme l'a vu M. de Rougé, le même sentiment qui a dicté ces vers à Ovide :

   *Donec eris felix multos numerabis amicos*, etc.
8. E. Amélineau, *op. cit.* p, 184.

loin. Aussi ne l'entreprendrons nous pas et nous contenterons nous de louer l'effort que M. Amélineau a courageusement tenté ; car, malgré les travaux remarquables auxquels il a donné naissance, le papyrus de Boulaq n'est pas encore un de ceux dont une traduction parfaite peut être facilement donnée.

E. CHASSINAT.

---

341. — **The Apology of Aristides** on behalf of the Christians from a syriac ms. preserved on mount Sinai edited with an introduction and translation by J. RENDEL HARRIS M. A., formerly fellow of Clare college Cambridge and now professor of biblical languages in Haverford college Pensylviana ; with an appendix containing the main portion of the original greek text by J. ARMITAGE ROBINSON M. A., fellow and assistant tutor of Christ's college Cambridge. — Texts and Studies, contributions to biblical patristic literature edited by J. Armitage Robinson, vol. 1, n° 1. Cambridge, the University press, 1891, in-8, p. 118 et 28.

342. — **Die Apologie des Aristides** aus dem syrichen uebersetzt und mit Beitraegen zur Textvergleichung und Anmerkungen herausgegeben von Dr Richard RAABE. — Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur herausgegeben von Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack, Band IX, Heft 1. Leipzig, Hinrichs, 1892, in-8, p. 97.

Il est déjà bien tard pour rendre compte de l'Apologie d'Aristide publiée par M. Rendel Harris voici bientôt deux ans, surtout quand il s'agit d'une œuvre qui, dès son apparition, a fait sensation dans une certaine classe d'orientalistes et de théologiens. Mais, pour apprécier l'utilité de la nouvelle publication de M. Raabe, nous devons nous reporter au livre de M. Harris qui en forme la base. C'est d'autant plus nécessaire, à notre avis, que M. R. semble, de parti pris, ne pas tenir compte du travail personnel de MM. Harris et Robinson, dont il affecte de ne pas discuter les conclusions. A peine cite-t-il incidemment les *Texts and studies*, de sorte qu'un lecteur, peu au courant des publications syriaques, se demanderait sur quel texte il a fait sa traduction, s'il s'est servi d'un manuscrit ou d'un imprimé.

Jusqu'à ces derniers temps on croyait perdu l'original grec de l'Apologie d'Aristide, mentionnée par Eusèbe et saint Jérome et dont on ne possédait que quelques fragments dans une version arménienne. M H. fut assez heureux pour découvrir la version syriaque de cette Apologie dans un manuscrit du couvent de Sainte Catherine sur le mont Sinaï, qui avait déjà fourni à Tischendorff le fameux Codex sinaiticus [1]. C'est cette version syriaque que M. H. a publiée avec une traduction anglaise, une introduction critique et un commentaire dans le livre dont nous avons rapporté le titre ci-dessus. Pendant l'impression,

---

1. M. Harris vient d'annoncer que deux Anglaises ont retrouvé dans le même couvent une version syriaque très ancienne des quatre Évangiles. M. Harris, qui se trouvait au Sinaï à ce moment-là, a pu étudier ce nouveau texte avec ses deux érudites compatriotes.

M. Armitage Robinson, ayant pris connaissance de la traduction de M. Harris, fut frappé de l'analogie que la version syriaque présentait avec l'apologie insérée dans le pieux roman de Barlaam et Joasaph, dont le texte grec édité par Boissonade et réimprimé par Migne a été récemment étudié par M. Zotenberg. Il reconnut aussitôt que cette apologie n'était autre que l'Apologie même d'Aristide, dont le roman de Barlaam et de Joasaph nous a ainsi conservé le texte grec. Dans l'appendice qui fait suite au travail de M. Harris, M. Robinson, après avoir annoncé sa découverte, a soumis le texte grec à un examen critique, en le comparant avec la version syriaque et les autre apologies chrétiennes, et il en a publié une nouvelle édition d'après trois manuscrits de Cambridge. M. Zotenberg, d'autre part, avait donné, dans sa *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph*, les variantes des principaux passages d'après un grand nombre de manuscrits qu'il avait consultés pour son étude de ce roman.

Le texte syriaque, édité par M. H. avec l'aide de son maître, M. Bensly, reproduit exactement le manuscrit qui est bon et ancien (du VII[e] siècle, suivant M. Harris, ou même de la seconde moitié du VI[e], comme le croit M. Sachau). M. H. a proposé quelques heureuses corrections. Sa traduction est excellente; son commentaire, appuyé sur les passages parallèles ou analogues des apologistes ou historiens anciens, joint à celui que M. Robinson a écrit pour le grec, répond aux exigences les plus difficiles. M. Conybeare a apporté sa contribution à cette édition, en donnant une traduction anglaise des fragments de la version arménienne d'après un manuscrit nouveau, laquelle est imprimée à la suite de la traduction latine des Mékhitaristes.

La nouvelle étude de cette Apologie par M. Raabe forme la seconde partie du premier fascicule du tome IX de la collection Gebhardt et Harnack. Elle comprend une traduction allemande du texte syriaque, dans laquelle M. R. propose quelques corrections, qui lui ont été fournies en partie par son maître, M. Sachau, et deux appendices qui forment l'apparat critique.

Dans le premier de ces appendices, M. R. analyse avec un soin minutieux la version syriaque qui, dans sa traduction comme dans celle de M. Harris, est divisée en dix-sept paragraphes; pour chaque paragraphe, il recherche, par le rapprochement des passages parallèles du texte grec, de quel côté se trouve la rédaction la plus ancienne. Il formule ses conclusions avec une modeste réserve : dans un certain nombre de cas, la version syriaque paraît avoir été faite d'après un original grec retravaillé; dans d'autres cas, la question est plus douteuse; parfois, au contraire, le texte du roman de Barlaam et Joasaph semble avoir subi des retouches.

Le second appendice renferme une étude des mythes sur les dieux du paganisme, qui éclaircit les assertions d'Aristide relatives aux vices et faiblesses de ces dieux. M. Raabe disserte longuement sur les panthéons

égyptien, assyrien et grec; quelques-uns de ses développements pourront paraître oiseux et dépasser les limites d'un commentaire, mais il est assurément commode de trouver groupés quantité de renseignements épars un peu partout.

Somme toute, le livre de MM. Harris et Robinson demeure la base de l'étude de l'Apologie d'Aristide. Mais les personnes qui voudront approfondir cette étude trouveront une utile contribution dans le travail de M. Raabe.

Rubens Duval.

---

343. — Dr Hugo Magnus. **Studien zur Uberlieferung und Kritik der Metamorphosen Ovids.** Fuenfter Theil : Liber XV. Progr. (n° 65) des Sophien-Gymnasiums zu Berlin Ostern 1893. R. Gaertners Buchh. 29 p. in-4.

J'ai eu occasion autrefois [1] de signaler, parmi les articles nombreux et très pleins de choses de M. Hugo Magnus, sa revue générale des études sur Catulle. Je voudrais ici appeler l'attention du lecteur sur ses derniers travaux ou mieux sur l'un de ses derniers travaux sur la critique d'Ovide. Parmi ceux qui avaient précédé et se rapportaient au même sujet, le premier, si je ne me trompe, et le plus important a été un programme de 1887 où, à la veille de publier une édition classique dans la collection de Perthes à Gotha, M. M. a résumé dans un programme scientifique les principes qu'il entendait suivre dans la constitution de son texte. Ils peuvent se ramener aux deux suivants : d'une part les éditeurs ont eu tort bien souvent de changer sans raison suffisante la recension du Marcianus; d'autre part la comparaison d'autres textes, comme le fragment de Berne, certaines leçons des manuscrits du xve siècle (ς), enfin les témoignages des grammairiens prouvent clairement que la source du Marcianus n'est pas aussi pure qu'on l'avait pensé jusqu'ici.

Dans le programme indiqué ci-dessus, M. M. nous transporte dans un livre où, le Marcianus nous manquant, nous sommes encore plus mal guidés et, peu s'en faut, désemparés. M. M. prouve que le dernier auteur d'une édition critique des Métamorphoses, M. Korn [2], a eu tort d'attribuer pour toute cette partie au ms. de Hambourg (H) une supériorité marquée sur tous les autres ; par là il nous engageait sur une fausse voie; car ce ms. ne vaut pas mieux que ses congénères, et par suite nous n'avons ici sur le texte que des indications très mêlées, ou pour mieux dire le classement de nos mss. reste encore à faire. On en a la preuve au v. 804 où la vraie leçon *Æneaden*, qu'un hasard nous a conservée, est partout remplacée par des mots comme : *aetheria, aerea*,

---

1. Voir Catulle, p. 815.

1. M. Magnus se propose de rééditer le livre de M. Korn d'ici quelque temps, et cela va sans dire en le remaniant à fond.

*obscura, hunc densa, illa deum.* Le texte d'Ovide, beaucoup lu au xv[e] siècle, a été aussi beaucoup retouché, remanié et altéré.

M. Magnus donne ici, pour la lacune du Marcianus (XIV, 831 jusqu'à la fin du livre XV), la collation de mss. de Leyde, de Graz, et de deux mss. de Bâle; c'est dans ces derniers que le hasard a conservé *Æneaden*. Tous ces mss. sont médiocres, et il ne faut pas attendre du présent travail une conclusion ferme. Tel n'est pas le but de l'auteur. Il veut plutôt montrer qu'il est nécessaire de fonder le texte d'Ovide sur une plus large base que celle que nous possédons, et en écrivant son programme, il a voulu inviter les savants à ce travail préparatoire, pour lequel il fait appel à la collaboration de tous.

Dans les dernières pages une série de passages du XV[e] livre sont discutés et étudiés à part avec le plus grand soin.

Emile Thomas.

---

344. — Pélissier (Léon G.) **Le traité d'alliance de Louis XII et de Philibert de Savoie en 1499**. Montpellier, typ. de Ch. Boehm, 1893. In-8 de 118 p.

La première moitié de cette brochure présente l'histoire des négociations engagées à la cour de Savoie par Ludovic le More d'un côté, par Louis XII de l'autre, pour obtenir l'alliance de Philibert II que le Milanais et la France se disputaient. Le jeune duc Philibert venait de succéder à son père Philippe II, mais les affaires demeuraient entre les mains de son frère naturel René et de la duchesse douairière qui inclinaient vers l'alliance avec Ludovic, dont le Bâtard de Savoie en particulier travaillait à tirer une pension. Toutefois une ambassade envoyée par Louis XII fit pencher la balance en sa faveur et le 13 mai 1499 un traité ouvrit à la France le chemin de l'Italie. La cour de Savoie n'en continua pas moins jusqu'au dernier moment à tromper Ludovic avec un talent qui rend un peu étrange l'épithète de *chevaleresque* accordée par l'auteur à Philibert II.

La deuxième partie se compose de pièces justificatives tirées des Archives de Milan.

M. Pélissier a bien fait de prouver que Louis XII avait patiemment attendu pour commencer son expédition, d'ailleurs fort peu sage, qu'il se fût assuré une alliance nécessaire; mais une page aurait suffi; car les détails de cette négociation qu'on nous expose ici jusque dans ses moindres particularités n'offrent presque rien d'intéressant ni même de piquant.

Charles Dejob.

---

345. — Jean H. MARIÉJOL. **L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle. Le gouvernement, les institutions et les mœurs.** Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1 vol. in-8, 356 p.

346. — F.-T. PERRENS. **La civilisation florentine du XIIIe au XVIe siècle.** Paris, *ibid.* 1 vol. In-8, 252 p. (dans la Bibliothèque d'histoire illustrée, publiée par MM. Zeller et Vast).

M. J.-H. Mariéjol s'est fait connaître du public par une thèse fort bien conduite et fort intéressante sur Pierre Martyr d'Anghera. Pierre Martyr, né en Italie, passa en Espagne la plus grande partie de son existence ; il y fut le représentant le plus brillant de la Renaissance classique; il a formé cette génération de grands seigneurs, de généraux, de diplomates qui illustrèrent le règne de Charles-Quint. En réalité, c'est l'Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> et au début du xvi<sup>e</sup> siècle qui remplit tout le livre de M. Mariéjol. Aussi, comme les directeurs de la *Bibliothèque d'histoire illustrée* voulaient faire une place, dans leur collection, à l'Espagne, prise à cette époque décisive de son histoire, ils ne pouvaient mieux s'adresser qu'au biographe de Pierre Martyr. M. M. a justifié leur confiance; il a mis ses connaissances si solides, son érudition si sûre à leur service, en restant fidèle au programme qu'ils ont tracé et en ne perdant jamais de vue le but qu'ils poursuivent. Dans une première partie, il raconte d'une manière fort sobre les principaux faits des règnes de Ferdinand et d'Isabelle; il montre comment Isabelle, devenue reine de Castille en 1474, Ferdinand, devenu roi d'Aragon en 1479, mettent fin à l'anarchie et imposent leur volonté à une noblesse récalcitrante; il expose dans quelles circonstances a été créée en 1480 l'Inquisition et il nous en décrit le mode de fonctionnement portant sur le Saint-Office un jugement d'une remarquable impartialité; il nous fait connaître les événements extérieurs du règne, la conquête de Grenade en 1492, les expéditions en Italie qui ont amené la prise de possession du royaume de Naples, la mainmise sur la Navarre, les relations diplomatiques avec la France, traversées par de si nombreux incidents ; enfin, il suit Christophe Colomb à la cour d'Isabelle et sur l'Océan Atlantique, à la découverte d'un nouveau monde : résumant les travaux de Harrisse, il nous énumère ses quatre voyages et il nous dit comment les nouvelles colonies espagnoles ont été organisées et contre quels abus dut combattre Barthélmy de Las Casas. Mais cette première partie n'est qu'une introduction. Le dessein de M. M. n'était pas de raconter en détail l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle, mais bien de nous présenter un tableau de l'Espagne, sous le gouvernement de ces deux princes. Il nous décrit, dans la seconde partie, le mécanisme des institutions. Quel était le pouvoir réel du roi? Comment étaient organisés les cortès et quelle part avaient-ils dans le gouvernement, tant en Castille que dans les trois États de la couronne d'Aragon ? Quels étaient les agents royaux au centre et dans les provinces? Comment la justice était-elle rendue? Comment se recrutait l'armée ? Quels impôts pesaient sur la nation et de quelle manière le trésor

était-il administré? Telles sont les diverses questions que, suivant le plan classique, l'auteur passe successivement en revue. Après les institutions, les mœurs. M. M. nous trace un portrait très vivant de l'Espagnol, mettant en relief ses qualités, sans dissimuler ses défauts : « C'est une race patiente et forte ; et nul pays au monde ne présente moins d'écart entre les diverses classes de la société. Le paysan y sent son gentilhomme ; le grand seigneur y est sans morgue. Les préjugés du peuple contre le travail, ses vanités, sa délicatesse sur l'honneur, ses susceptibilités sont autant de signes de noblesse. » Puis, nous voyons défiler devant nos yeux les différentes classes de la société, la cour avec ses nombreux officiers, n'ayant encore aucune résidence fixe, néanmoins s'arrêtant de préférence à Valladolid et au château de la Mota ; le clergé, corrompu par ses richesses, vivant dans la débauche et dans le faste, mais ramené au devoir par Isabelle et le cardinal Ximenès ; la noblesse avec ses immenses domaines, ses vassaux, son prestige, mais désormais contrainte à l'obéissance ; les villes, avec leur savante organisation, leurs *alcades* qui rendent la justice civile et criminelle, leurs *regidors* qui administrent les affaires municipales, leur *alguazil major* qui commande leur milice, mais peu à peu dépouillées de leurs privilèges, notamment du droit d'élection, et réduites à obéir à un magistrat nommé par le roi, le *corregidor*. Enfin, dans une dernière partie, M. M. nous décrit la Renaissance espagnole, telle que la vit s'épanouir le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Elle n'a point l'éclat de la renaissance italienne ou française ; mais elle produit des poètes comme Iorge Manrique ou Pedro de Urrea ; un chroniqueur comme Fernand del Pulgas ; des érudits dont le plus célèbre est Louis Vivès. On lui doit toute une école de sculpteurs, qui a Gil de Siloë pour représentant ; elle peut revendiquer les chefs-d'œuvre de la sculpture sur bois, avec Philippe Vigarny et Alonso Berruguete ; enfin, elle compte parmi ses peintres Fernand Gallegos et Alejo Fernandez. M. Mariéjol nous énumère leur œuvre et en fait ressortir les mérites. Telle est l'analyse exacte de ce livre, où tous les traits essentiels sont rassemblés en un tableau d'ensemble très vivant. La division en est méthodique et claire ; le style simple et sobre, mais non sans éclat. On le lit avec plaisir et on en tire beaucoup de profit.

II. — Si M. Mariéjol était tout désigné pour nous parler dans cette collection de l'Espagne, personne, à coup sûr, n'était plus compétent que M. Perrens pour nous entretenir des gloires de Florence. Il a écrit sur Florence neuf gros volumes très compacts, qui, au dire même des Italiens, forment la meilleure histoire de cette ville et qui constituent l'une des plus importantes œuvres de l'historiographie française au XIXe siècle. Il n'avait qu'à résumer d'une manière vivante ses travaux antérieurs, et c'est ce qu'il a fait dans ce petit volume. Pourtant, oserons-nous adresser à ce résumé un double reproche, en songeant à la catégorie de lecteurs à laquelle il est destiné ? M. P., trop plein de son sujet, pro-

cède volontiers par allusions ; il suppose connus les moindres faits de l'histoire florentine et tous les rouages si compliqués du mécanisme gouvernemental ; il apprécie, loue ou critique plutôt qu'il ne raconte ou n'expose. Son œuvre, plus personnelle que la précédente, risque d'être moins claire. En second lieu, l'auteur qui a vécu dans la Florence du moyen âge et de la Renaissance a pris position au milieu des partis ; il a ses enthousiasmes et ses haines et il nous est souvent impossible de partager les uns et les autres. Dans sa grande histoire, nous l'avons trouvé très dur pour les Médicis, en particulier pour Laurent ; nous relisons ici les mêmes jugements, qui nous frappent d'autant plus qu'ils sont exprimés d'une façon plus concise. Non, nous ne pourrons accorder que l'établissement de la *tyrannie* à Florence ait précipité la décadence des lettres et de l'art, et que le *Magnifique* fut simplement « un habile joueur qui savait piper les dés ». Cette double réserve faite, il ne nous reste qu'à louer l'ordonnance et la conduite du livre, la finesse de certains jugements, les portraits lestement enlevés, le style descriptif qui fait image, sans parler des matériaux accumulés et de la profondeur des recherches.

Après nous avoir raconté, d'une façon sommaire, les origines de Florence jusqu'au XIIIe siècle, M. P. nous expose les institutions politiques de cette cité, qui fournit d'abord le modèle des démocraties, accepta ensuite la tutelle quasi monarchique des premiers Médicis, puis, après la tentative si curieuse de Savonarole, essaya de trouver la tranquillité, en créant un de ses citoyens gonfalonier à vie, et finit par tomber aux mains des descendants de Cosme Ier et de Laurent le Magnifique. D'un trait net, l'auteur caractérise chacune de ces modifications. Mais, au milieu de tous ces changements, le citoyen de Florence n'a cessé de s'enrichir par son industrie et par son commerce. M. P. nous donne les détails les plus intéressants sur les principaux *arts* de la ville : et s'il insiste de préférence sur les sept *arts majeurs*, notamment sur l'art de la *Calimala* qui transforme en draps fins les draps communs, et sur l'art du change qui invente les principales opérations de la banque, il n'a garde d'oublier les arts mineurs ni même le *contadino*, le paysan qui est toujours resté, dans la démocratie florentine, un objet de mépris pour le citadin. Un tableau des mœurs, très animé, nous représente les qualités solides du Florentin, et encore mieux ses vices contre lesquels Savonarole devait bientôt fulminer et qu'il voulait réformer par la foi. Deux chapitres, peut-être les meilleurs du livre, nous montrent comment est né à Florence le mouvement de la Renaissance ; dans l'un, consacré aux belles-lettres, nous lisons des appréciations très fines sur Dante, Pétrarque et Boccace, sur les humanistes qui viennent de l'Orient apprendre à l'Occident la langue grecque, sur Marcile Ficin et son Académie platonicienne, sur les progrès faits par l'idiome toscan, grâce à Laurent de Médicis, Politien et Luigi Pulci ; dans l'autre, qui traite des beaux arts, nous suivons les transformations de l'école florentine depuis le jour

où Giotto a le courage de détourner les yeux des modèles consacrés et de regarder la nature en face jusqu'à celui où Léonard de Vinci touche à la perfection, et, dans l'intervalle, nous trouvons sur notre route des génies comme Brunelleschi, Ghiberti et Donatello. Enfin, un dernier chapitre, intitulé d'une façon romantique *le chant du cygne*, nous raconte la prise de Florence par Charles-Quint en 1530 et la destruction de ses libertés; mais, au moment même où la cité s'écroule, elle a produit une riche floraison de génies, comparables à ceux du XIVe siècle ; dans les lettres, Machiavel, Guicciardin ; dans les arts, Andrea del Sarto, Benvenuto Cellini et Michel-Ange. M. Perrens nous fait connaître leur œuvre et termine par un magnifique éloge de Florence qui, avant d'expirer, a mis au monde de tels enfants.

Les deux œuvres dont nous venons de rendre compte sont illustrées avec goût ; les illustrations sont empruntées aux anciens monuments de l'Espagne ou de Florence, et elles sont d'un secours précieux pour l'intelligence du texte. On souhaiterait seulement d'y trouver des gravures moins connues.

Ch. Pfister.

---

347. — **La Divina Commedia di Dante Alighieri** con il commento di Tommaso Casini. 3e ediz. riveduta. Florence, Sansoni, 1892. In-12 de XIV-821 pages. Prix : 4 fr.

348. — **La Divina Commedia di Dante Alighieri** riveduta nel testo e commentata da G. A. Scartazzini. Ediz. minore. Milan, Hoepli, 1893. In-12 de XIV-945 p. (et CXXIV pour le *Rimario* et l'index). Prix : 4 fr.

349. — Opere di Giosuè Carducci. VIII. **Studi letterari.** Bologne, Zanichelli, 1893. In-12 de 451 p. Prix : 4 fr.

350. — Vittorio Cian. **La poesia storico-politica italiana e il suo metodo di trattazione.** Turin et Palerme. Clausen, 1893. In-8 de 26 p.

351. — Fr. Flamini. **Il luogo di nascita di madonna Laura e la topografia del Canzoniere Petrarchesco.** Turin, Loescher, 1893. In-8 de 26 p.

352. — G. Mestica. **Il Canzoniere del Petrarca nel codice originale** a riscontro col ms. del Bembo e con l'ed. aldina del 1501. (Extr. du *Giornale storico*, t. XXI. In-8 de 36 p.)

353. — **Studj di letteratura italiana** di Francesco Colagrosso. Vérone, Tedeschi, 1892. In-8 de 261 p. Prix : 2 fr.

354. — A. de Lamartine. **Trois poètes italiens (Dante, Pétrarque, le Tasse).** Paris, Lemerre, 1893. In-18 de 375 p. Prix : 3 fr. 50.

355. — **Le Tasse,** par Emile Mellier. Paris, Lecène, Oudin et Cie. 1893. In-8 de 239 p. Prix : 1 fr. 50 (Coll. des *Classiques populaires*).

356. — **I Canti di Giacomo Leopardi** commentati de Alfredo Straccali. Florence, Sansoni, 1892. In-12 de XVI-241 p. Prix : 1 fr. 80.

357. — G.-A. Cesareo. **Nuove ricerche su la vita e le opere di Giac. Leopardi.** Turin, Roux, 1893. In-12 de 230 p. Prix : 3 fr. 50.

358. — E.-A. Butti. **Nè odi nè amori,** *divagazioni letterarie.* Milan, Dumolard, 1893. In-12 de XI-277 p. Prix : 3 fr. 50.

359. — **Studi politici e storici** di Domenico ZANICHELLI. Bologne, Zanichelli, 1893. In-12 de 717 p. Prix : 5 fr.

Les écoles italiennes sont en possession de deux éditions récentes de la *Divine Comédie*, comportant un commentaire perpétuel très complet et représentant chacune environ un millier de pages. Ces éditions ont bénéficié l'une et l'autre du prodigieux travail accumulé au long des siècles par les exégètes de Dante ; elles le coordonnent et le condensent à l'usage de la jeunesse et du commun des lecteurs. Heureuse littérature, où l'œuvre classique et scolaire par excellence est un tel poème ! On a peur cependant, s'il faut l'avouer, que ces énormes commentaires, qui occupent partout, en texte serré, la moitié de la page ou plus, ne dégoûtent les jeunes lecteurs et ne contribuent à les empêcher de rouvrir, au cours de leur vie, le livre qui leur aura paru si rébarbatif au lycée. Mais ce ne sont point là nos affaires. Indiquons seulement, puisqu'il nous arrivent ensemble, l'intérêt comparatif des travaux de MM. Casini et Scartazzini. La question est délicate pour un étranger, toujours incompétent par quelque côté. Il est aisé de voir cependant que M. Scartazzini a tiré de son grand commentaire de Leipzig une réduction conçue avec beaucoup d'habileté. L'éditeur l'a, par surcroît, imprimée admirablement et la typographie scolaire en Italie n'a jamais fait mieux. Mais, si la méthode du fameux dantiste suisse est par endroits plus originale que celle du savant italien, elle me semble, en revanche, sensiblement moins sûre [1]. M. Casini, dont le travail personnel n'est pas moins considérable que celui de son rival, a mieux adapté son œuvre aux besoins généraux de leur commun public. Moins hardi et moins brillant, il y gagne peut-être d'être plus solide [2].

— Le volume VIII des *Opere* de M. Carducci, qui vient de paraître, contient les *Studi letterari* et forme la troisième édition de cet ouvrage, un des meilleurs que la critique dantesque de ce siècle ait produits. La *Revue critique* a rendu compte autrefois de la première édition [3], dont l'auteur a retranché les discours sur le développement de la littérature nationale, parus dans le volume I des *Opere* [4], et où il a ajouté l'article sur *Un poeta d'amore nel secolo* XII (Bernart de Ventadour) [5].

1. Je ne prends qu'un exemple, sur *Inf.* XV, 30 *(Siete voi qui, ser Brunetto?)*, S. annote : « *Qui* sembra esprimere maraviglia di rivederlo in tal luogo. Perchè ve lo mise? Avrebbe mai Ser Brunetto in vita tentato di fare di Dante une vittima del sozzo suo vizio? Cf. *Proleg.* 492 e seg. » La note est déjà bien étrange, même dans les *Prolegomeni;* qu'en dire dans une édition scolaire?

2. Dans la même collection de l'éditeur Sansoni sont annoncées, pour paraître au début de 1894, les *Rime* de Pétrarque, texte revu sur les mss. et commenté par MM. Carducci et Sev. Ferrari. (M. Mestica doit publier vers la même époque une édition critique du *Canzoniere*).

3. *R. C.*, 1874, II, p. 75.

4. *R. C.*, 1890, I, p. 495.

5. Ces éditions si soignées comportent encore quelques fautes. P. 403, par exemple, il y a, par deux fois, *Bertrando* pour *Bernart*.

L'étude *Della varia fortuna di Dante* est classique pour les amateurs du *trecento*, et aussi, à un autre point de vue, pour les amateurs de belle prose moderne.

— La poésie historico-politique a son chef-d'œuvre en Italie dès le xiv^e siècle, avec la canzone *Italia mia*. Depuis, elle a rarement cessé de fleurir et, récemment encore, elle produisait l'ode sur *Cadore* de Carducci. M. Cian a étudié les origines de ce genre important dans un cours professé cette année à l'Université de Turin. Il a traité de la période médiévale, la plus pauvre en monuments, même au meilleur moment de l'histoire des communes italiennes; dans la leçon d'ouverture qui a été publiée, l'auteur a recherché les causes historiques de cette pauvreté, que « l'injure du temps » ne suffit pas à expliquer; il a indiqué en même temps les sources et la méthode de ces études. Il y a là le plan et la matière d'un livre très neuf et qui sera d'un intérêt extrême, surtout s'il est étendu à l'époque de la Renaissance. M. Cian, qui est un vigoureux travailleur, nous le donnera quelque jour.

— Depuis les travaux de M. D'Ovidio [1], aucun mémoire n'avait été consacré à ce qu'il est convenu d'appeler la « géographie pétrarquesque », c'est-à-dire à la discussion et à la mise en œuvre des renseignements topographiques épars dans le *Canzoniere*. M. Fr. Flamini a été amené dans ses études sur la poésie lyrique du xv^e siècle à rencontrer un passage d'un pétrarquisant qui permet de soumettre ces renseignements à une revision nouvelle et semble trancher la question du lieu de naissance de Laure. Ce serait le bourg de Caumont, à deux lieues S.-E. d'Avignon. D'autres points obscurs sont élucidés en passant par ce travail, qui a paru d'abord dans le *Giornale storico*, peu après la discussion de M. Cesareo sur la chronologie des poésies italiennes de Pétrarque et en même temps que celle de M. Mestica

— M. Mestica a repris une question dont j'ai eu autrefois occasion de m'occuper, celle du *Canzoniere Vat.* 3195, autographe partiel du poète utilisé pour l'édition aldine de 1501. Il vient corroborer par l'autorité d'un minutieux travail les conclusions que je m'étais proposé d'établir, et qui avaient été paradoxalement mises en doute à plusieurs reprises [2]. Mais il les complète aussi et les rectifie sur un point important : l'édition d'Alde, bien loin d'avoir été faite avec le parfait respect de l'original dont se vantait l'éditeur, a reçu de Bembo, à divers points de vue, des modifications arbitraires [3]. Des variantes, jugées

1. *Questioni di geografia petrarchesca* et *Ancora di Sennuccio del Bene e ancora dei lauri del Petrarca*, Naples, 1888 (*Atti dell' Accademia di Napoli*, vol. XXIII).
2. Avec diverses injures à mon adresse, dont j'accuse ici réception.
3. Aux trois points établis dans *Le Canzoniere autogr. de P.*, M. Mestica fait ajouter ceux-ci : 1° L'édition aldine a été conduite, non sur le *Vat.* 3195, mais sur le *Vat.* 3197, autographe de Bembo; 2° ce ms. offre des différences nombreuses et notables avec le ms. original; 3° Bembo, avant de le remettre à Alde l'a collationné

insignifiantes par le confrère qui avait bien voulu collationner pour moi le manuscrit, ont une importance particulière et dont profiteront grandement les éditions à venir. Comment la bonne foi commerciale d'Alde et la délicatesse littéraire de Bembo restent intactes en cette affaire, c'est ce qu'on ne peut dire en quelques mots et ce qu'on trouvera expliqué par M. Mestica avec autant de clarté que de finesse [1].

— On a déjà lu en articles la plupart des travaux que M. Colagrosso réunit dans ses *Studj*. La majeure partie du volume est consacrée à Dante (essai sur la *Storia della vita interiore di Dante* esquissée par Scartazzini, etc.) et à Pétrarque (passage non remarqué de *Fam.* IX, 4, propre à appuyer l'opinion qui conclut au mariage de Laure; observations très neuves sur la métrique du *Canzoniere*, considérée en tant qu'elle peut aider à la question récemment débattue de la chronologie des poèmes). Ces mémoires révèlent un excellent élève de MM. D'Ovidio et Zumbini. Je signalerai encore l'article par lequel le professeur napolitain loue comme il sied les *Mémoires* de De Sanctis, et une comparaison du *Saul* d'Alfieri avec celui de Lamartine.

— Pourquoi aller chercher dans une œuvre très oubliée de Lamartine, le *Cours de littérature*, les chapitres sur Dante, Pétrarque et Tasse et en faire un volume factice et par avance démodé? Quel intérêt peut offrir aujourd'hui cette critique purement sentimentale, nourrie de renseignements apocryphes, qui s'appuie sur Voltaire « homme de goût » pour taxer Dante de barbarie, qui croit connaître Pétrarque et se doute à peine qu'il ait écrit en latin, qui ressasse sur Tasse les plus puérils détails de la légende? On jette le livre avec impatience. Cette première humeur passée, on peut le reprendre et y chercher ce qui s'y trouve vraiment, une âme de poète, émue, éloquente, qui trouve pour parler de Pétrarque, « le plus accompli des poètes de sentiment » [2], des expressions d'une justesse singulière, qui sent Tasse et le fait sentir. Le morceau sur Dante, dans son inintelligence même, est un curieux document d'histoire littéraire. Les autres valent la peine d'être lus; personne ne soutiendra qu'il n'y ait aucun profit à écouter les grands poètes parler les uns des autres et nous dire, fût-ce au prix de quelques malentendus, comment ils se sont compris et charmés [3].

---

avec celui-ci; 4° le ms. original a donc servi pour le *Canzoniere*, quoique d'une façon incomplète et arbitraire, à l'éd. aldine; 5° celle-ci s'éloigne du texte original dans la même mesure que le ms. de Bembo.

1. Un passage (p. 3) tendrait à faire croire que l'inventaire privé de la Vaticane a toujours été à la disposition des travailleurs. J'ignore le régime présent de la Bibliothèque apostolique; mais de mon temps, ces volumes n'étaient pas communiqués aux étrangers, même aux plus libéralement traités. De là, par exemple, les lacunes inexplicables sur les mss. de Pétrarque dans le catalogue spécial de Narducci.

2. Ce mot de Lamartine est ailleurs, dans la préface aux *Recueillements poétiques*.

3. Ce volume fait partie d'une réimpression d'œuvres secondaires de Lamartine entreprise par l'éditeur Lemerre et dans laquelle ont pris place les *Mémoires politiques*, qui vont jusqu'en 1847, et qu'on ne pouvait lire en dehors de l'édition des

— On peut se dispenser, en revanche, d'ouvrir *Le Tasse* de M. Mellier, paru dans la collection des *Classiques populaires* et « orné de reproductions de la Bibliothèque nationale (?) ». Ce n'est, à vrai dire, qu'une analyse de la *Jérusalem délivrée*, précédée d'une vie de l'auteur. On n'y trouve rien sur l'ensemble des œuvres du poète; la biographie, malgré sa brièveté, affecte des allures d'érudition et multiplie les références, mais elle est en retard de quarante ans; il n'est pas jusqu'au « cachot infect » qui ne reparaisse (p. 43). L'auteur ne connaît aucun des travaux récents sur Tasse; il ignore, je le crains, jusqu'au nom de M. Angelo Solerti. Il est regrettable, pour le renom littéraire français au-delà des Alpes, que de tels livres soient publiés.

— J'ai deux volumes récents à signaler sur Leopardi. Le premier est une simple édition des *Canti*, mais tellement soignée, tellement intelligente, qu'elle mérite une place à part, même dans la collection excellente où elle a paru. Elle a été faite à l'usage des classes italiennes, où on n'étudiait d'ordinaire qu'un choix de ces poèmes. M. Straccali a jugé que le recueil entier pouvait et devait même passer sous les yeux des écoliers. On en discutera peut-être l'opportunité morale; on fera valoir l'inconvénient de jeter tout ce pessimisme dans les jeunes âmes; je n'ai pas qualité ici pour en décider, et M. Straccali défend fort bien sa cause, même à ce point de vue. Il faut seulement constater que son commentaire se trouve être le plus complet qui ait été fait sur les *Canti* avoués de l'auteur, les seuls admis dans cette édition.

— M. G.-A. Cesareo, qui tient à attacher à son nom l'épithète d'infatigable, a réuni en volume quatre études distinctes, d'une utilité certaine pour mieux comprendre l'œuvre et la vie de Leopardi. La première est relative aux amours de jeunesse du poète et identifie *Silvia* avec la Nerina des *Ricordanze;* la seconde recherche quelle femme il chanta sous le nom d'Aspasie dans plusieurs de ses plus belles pièces, et notamment dans *Amore e morte*, et développe le drame psychologique que représentent ces poèmes [1]. Le reste du volume a un caractère plutôt esthétique que biographique. Dans « *La Ginestra* » *e la poesia delle rovine*, M. Cesareo analyse la poésie philosophique la plus importante peut-être du poète, celle qui doit être considérée comme son testament de penseur et où il a le mieux exprimé la fragilité de l'homme et de ses œuvres devant les forces de la nature. Le critique en cherche patiemment les sources d'inspiration et les découvre dans les

---

*Œuvres complètes*. Ce volume offre aux lecteurs qui s'intéressent aux choses italiennes un certain attrait, le poète y racontant longuement ses divers séjours en Italie et les événements politiques ou semi-politiques auxquels il fut mêlé dans ce pays. Il fait, avec sa noblesse ordinaire, amende honorable pour la fameuse invective du cinquième chant d'Harold, qui lui valut son duel avec le colonel Pepe.

1. L'auteur vient d'appuyer encore ses conclusions dans la *Nuova Rassegna* du 11 juin 1893 (*Leopardiana*).

*Ruines* de Volney, dans *Corinne*, dans le *Pèlerinage d'Harold* [1], etc. ; il établit en même temps l'originalité profonde avec laquelle Leopardi a mis en œuvre les divers éléments déposés dans sa mémoire. C'est encore une recherche d'idées inspiratrices qui fait l'objet des *Precursori greci del Pessimismo,* sujet général rattaché naturellement à l'histoire morale du poète-helléniste de Recanati ; l'auteur insiste, d'ailleurs, sur le pessimisme inné de celui-ci, état d'âme profond que ses lectures n'ont modifié que d'une façon bien superficielle. Une chronologie raisonnée des *Canti* complète ce volume, un des plus précieux, en somme, qu'on possède sur Leopardi.

— Avec M. Butti, nous arrivons à la poésie tout à fait contemporaire. Son livret *Nè odi nè amori* est un recueil d'actualités, où il est parlé de théâtre, de roman, de livres français, de M. Rod et même de M. Rosny, mais surtout de poésie lyrique. Notons un article sur les femmes-poètes récemment applaudies en Italie, Annie Vivanti et Ada Negri ; lisons aussi *Per e contro il poeta barbaro,* article dont je ne partage pas toutes les appréciations, mais qui peut servir à étudier l'esthétique de Carducci et à connaître l'état de l'opinion sur la « poésie barbare » en l'an 1892. M. Butti est ardent et paradoxal, mais il pense par lui-même ; il représente assez bien, en leurs qualités et leurs défauts, une génération de tout jeunes critiques plus plongés dans la vie moderne, moins érudits, moins épris du passé que leurs aînés, et qui aiment à secouer les perruques.

— C'est encore à Carducci qu'est consacrée la plus grande partie d'un volume d'aspect tout autre, sévère et grave, comme il convient à la qualité de l'auteur, M. Domenico Zanichelli, professeur de droit constitutionnel à l'Université de Bologne. Les *Studi politici e storici* réunissent des travaux variés sur les constitutions modernes, la conscience nationale italienne, Gioberti et ses œuvres principales, Cesare Balbo, Albicini, Ubaldino Peruzzi ; ils sont couronnés par deux cents pages, entièrement inédites et les seules dont j'aie à m'occuper ici, sur *Les poésies politiques de Giosuè Carducci*. On y retrouve d'ailleurs, sous une autre forme, les principes politiques et la doctrine patriotique plus didactiquement exposés dans les précédentes études. Comme prosateur et surtout comme poète, Carducci a été la voix la plus éloquente de sa génération, et cette génération était celle qui entrait dans la vie au moment de la guerre de 1859, qui a souffert cruellement d'Aspromonte et de Mentana, qui a vu ses vœux remplis le 20 septembre 1870 ; tous les enthousiasmes, les découragements, les colères, les triomphes du patriotisme italien en cette mémorable période ont eu un écho dans les

---

1. Cf. un travail de M. Cian, qui n'est pas sans quelque analogie avec celui-ci par la nature des recherches : *Per la storia del sentimento e della poesia sepolcrale in Italia ed in Francia* [G. Legouvé] *prima dei « Sepolcri » del Foscolo* (*Giornale stor. della letter. ital.* vol. XX, 1892).

vers de Carducci. M. Zanichelli expose très habilement les mouvements d'esprit qui ont fait de lui, monarchiste de sentiment à ses débuts, un républicain révolutionnaire pendant de longues années, ramené progressivement à l'idée monarchique à mesure que la dynastie, qui lui avait semblé un moment se soustraire à ses devoirs patriotiques, lui apparaissait comme la sauvegarde la plus sûre de la patrie. Tout cela est très clair, très instructif pour un étranger, dût-il sourire d'un plaidoyer un peu long *pro monarchia* (p. 674 sqq.). Les ennemis du poète, républicains fidèles ou *clericaleggianti* intraitables, feront peut-être leurs réserves; nul, je pense, ne suspectera de bonne foi sa sincérité en ces modifications naturelles de sa pensée politique. Cette étude, écrite par un de ses amis et presque sous ses yeux, a quelque chose de l'allure et des mérites spéciaux du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*; c'est un document « officiel » émanant de l'entourage du grand poète italien, et ce caractère même y ajoutera du prix pour l'avenir. Dès à présent, il prend place parmi les pièces à consulter sur l'histoire de l'esprit public et de la poésie contemporaine en Italie.

P. DE NOLHAC.

---

360. — E. BOURSIN et Augustin CHALLAMEL. **Dictionnaire de la Révolution française.** Paris, Jouvet, 1893. In-4.

Ce titre est alléchant, mais hélas! dans ce *Dictionnaire* il n'y a de bon que le titre. L'absence de méthode et de critique, l'ignorance des sources, le dédain de l'exactitude y sont poussés à un point vraiment extraordinaire à une époque où on étudie scientifiquement l'histoire de la Révolution. Il serait fastidieux de relever les innombrables omissions, erreurs et bizarreries de cet ouvrage, et nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs aux comptes rendus critiques publiés dans la *Revue historique* et dans la *Révolution française*. Il ne faut donc pas se fier à l'étiquette, et, avant d'inscrire un tel dictionnaire sur les catalogues patronnés par le Ministère de l'instruction publique et par la ville de Paris, il sera prudent d'en lire autre chose que la préface et de le faire examiner par des érudits compétents. Faute de cette précaution, on introduira dans les bibliothèques et dans les écoles un livre véritablement pernicieux et indigne de la science française.

E. C.

---

361. — A. BARDOUX. **Les dernières années de La Fayette.** Paris, Calmann-Lévy, 1893. In-8.

M. Bardoux a terminé avec ce nouveau volume son agréable paraphrase des mémoires et lettres de Lafayette. Les renseignements nouveaux qu'il donne sont tirés d'un ouvrage paru à Vienne et dû à la plume de M. Max Budinger : cet auteur y raconte la captivité de Lafayette

en Autriche, à la suite de la défection forcée de 1792. M. B. a utilisé ce livre avec intelligence, sauf quand il fait du gouverneur de la Moravie un *commandant de Mahren.* A part le récit de cette captivité et les pages consacrées au beau dévouement et aux derniers moments de Mme de Lafayette, on reste pour le moins indifférent à la seconde partie de la biographie du général. L'homme des Deux Mondes n'éveille plus la sympathie. Vrai général de garde nationale et de révolution, péroreur indécis et encombrant sous l'Empire, il est pénible de le voir diriger la Charbonnerie, sous la Restauration, et vouer à la mort des conspirateurs de second ordre, tandis que sa considération le tient à l'abri des poursuites. Avec une grande loyauté, M. Bardoux ne cherche pas à dissimuler la triste impression laissée par les dernières années d'un homme qui se survit à lui-même. Le rôle de Lafayette finit en 1792. Que n'est-il mort avec Mirabeau !

F. D. C.

# CHRONIQUE

BELGIQUE. — Le bibliothécaire en chef et les conservateurs de la bibliothèque de l'Université de Gand ont fait tirer à 800 exemplaires les épreuves d'une *Bibliotheca Erasmiana*, qui doit occuper une place capitale dans l'admirable recueil bibliographique qu'ils dirigent de la *Bibliotheca Belgica*. Ces listes, tout à fait sommaires, ne sont que provisoires et comprennent trois séries : 1° *Œuvres d'Érasme;* 2° *Pères grecs et latins, auteurs classiques et autres ouvrages traduits ou commentés par Érasme ;* 3° *Sources :* biographies d'Érasme et écrits le concernant, ouvrages qui contiennent des notes d'Érasme, des extraits de ses œuvres, etc. Le travail que présentent M. Vanderhaeghen et ses collaborateurs est déjà immense et ne comporte pas moins de 186-67-65 colonnes; mais beaucoup de lacunes et de points d'interrogation y subsistent encore. Ils font appel aux bibliothécaires et aux spécialistes de la Renaissance pour compléter leur travail, offrant à tous, sur la promesse d'un concours, un exemplaire de ce travail préparatoire. L'idée est heureuse, et nous souhaitons que ce « questionnaire » reçoive de nombreuses réponses.

ÉTATS-UNIS. — Nous recevons la brochure suivante : *Columbia College in the City of New-York, part. VI : University Faculty of Philosophy : Circular information (1893-1894).* Ce sont les règlements et le programme de la faculté de philosophie (lettres), divisée en douze « départements » : philosophie et pédagogie, psychologie expérimentale, grec, latin, anglais, littérature, rhétorique, langues germaniques, langues romanes (français, provençal, italien, espagnol), sanskrit, langues sémitiques (hébreu, épigraphie, assyrien, arabe, syriaque), langues iraniennes. Comme organisation des cours, on trouve la même quantité d'heures à New-York qu'en Allemagne. Ainsi M. Merriam, bien connu en Europe pour ses éditions d'Aristophane, fait huit heures de cours par semaine. Il n'y a que cinq jours de cours : lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi; les Américains, toujours pratiques, groupent leurs jours de repos. L'année scolaire commence le premier lundi d'octobre et finit au milieu de juin, avec quinze jours de vacances à Noël. Voici quelques sujets des cours qui seront professés dans les deux prochaines années. On expliquera en grec : *Ajax* et *Antigone* de Sophocle, Thucydide, *Prométhée* et les *Perses* d'Eschyle, le *Panégyrique*

d'Isocrate, Pindare, Théocrite, les *Grenouilles* d'Aristophane, les plaidoyers *Sur la couronne*, le Nouveau Testament sauf l'Apocalypse ; en latin, les satires de Juvénal, *Andria* et *Phormio* de Térence, le *De officiis*, Lucrèce, la *Cena Trimalchionis* de Pétrone, quatre pièces de Plaute, les poèmes de l'*Appendix Vergiliana* et, dans une lecture rapide, Horace. On le voit ; ce programme, en même temps qu'il est très vaste, est très varié. Tout en faisant aux auteurs consacrés une bonne place, les professeurs de New-York ne craignent pas d'aller à des œuvres, moins connues, d'un intérêt peut-être plus neuf, et qui souvent répondent mieux aux goûts et aux idées d'un moderne. Nos jurys d'agrégation et les vénérables commissions qui dressent les programmes de la licence devraient bien imiter les Américains. Les jésuites du XVII<sup>e</sup> siècle, dont on suit encore les errements, étaient plus libéraux que l'Université à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et ils mettaient entre les mains de leurs élèves Martial expurgé. En condamnant les générations à ressasser des admirations traditionnelles, on compromet les objets de ce culte, et on prépare sûrement une réaction « moderniste » qui nous mènera loin. — Une autre leçon, qui n'ira sans doute pas à son adresse, pourrait être tirée de la liste des « trustees » de Columbia-college : on y lit le nom de Cornelius Vanderbilt.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 16 juin 1893.*

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit de cette ville, le 13 juin, que le ministre de l'Instruction publique, M. Martini, vient de doter l'Université de Rome d'une première galerie de moulages pour l'enseignement archéologique, galerie qui s'augmentera d'année en année. Grâce au zèle éclairé de M. le professeur Lœwy, un bon choix de moulages, dans les vastes salles d'une ancienne fabrique, près de la Marmorata, représente dès maintenant les principales phases de la sculpture grecque jusqu'à Phidias inclusivement. M. Lœwy a très ingénieusement dressé des cloisons mobiles tendues en rouge-brun, auxquelles il applique ou suspend non seulement des plâtres, mais les photographies, les dessins, les gravures qui peuvent aider à combler les plus graves lacunes et à faire comprendre les essais de restitutions. — C'est beaucoup d'avoir accompli cette première œuvre, qui s'étendra et se continuera. Grâce à M. Martini et au dévouement de M. Lœwy, l'Université de Rome commence de posséder cet instrument de science, cet outil d'enseignement qui ne devraient manquer à aucune chaire d'archéologie. — M. Léon Dorez, membre de l'Ecole française, a découvert chez un libraire de Rome, et publiera prochainement avec M. de La Roncière, autre membre de l'Ecole, plusieurs lettres inédites qu'il y a lieu de croire de Marino Sanudo le Vieux. Une de ces lettres, de la fin de 1334, retrace la campagne maritime de cette même année, campagne jusqu'à présent peu connue, et pendant laquelle toutes les escadres chrétiennes obéissaient à l'amiral de France Jean de Chepoy. Une autre, de l'hiver 1336-1337, adressée à Guillaume I<sup>er</sup> de Hainaut, mentionne « une figure d'un soutilissime maistre de painture qui estoit clamez Joth » (évidemment Giotto). Une troisième lettre retrace l'itinéraire des ambassadeurs envoyés par le Khan de la Horde d'or au pape. Ces lettres sont en français.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre un rapport de la commission du prix biennal.

La séance étant redevenue publique, M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, reprend avec plus de détails l'exposé de l'histoire et des résultats des fouilles de Delphes, dont il a été question à la dernière séance. Il met sous les yeux des membres de l'Académie un grand nombre de plans et de photographies, qui reproduisent l'aspect du terrain des fouilles et quelques-uns des principaux objets découverts. Il insiste sur le concours très empressé et très précieux qui lui a été prêté, de divers côtés, tant par les membres de la mission, MM. Couve et Bourguet, membres de l'Ecole française d'Athènes, Tournaire, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Convert, conducteur des ponts et chaussées, que par M. le comte de Montholon, ministre de la République française à Athènes, et par le gouvernement hellénique.

M. Senart, président, adresse à M. Homolle et le charge d'exprimer à ses collaborateurs les remerciements et les félicitations de l'Académie, pour les beaux résultats obtenus par leurs efforts communs.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-septième année 2 janvier 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**The Academy**, n° 1076 : Le Caron, Twenty-five years in the secret service. — Leland, Etruscan Roman remains in popular tradition (« antiquarianism touched with humour »). — Conway, Thomas Paine. — Sel. poems of Burns p. Lang; Ainslie, A Pilgrimage to the land of Burns. — W. B. Scott's autobiogr. notes (Sharp) — The Gospel according to Peter (Nicholson). — Couvade (Murray). — Jewish and Indian parallels. — Dante's Guizzante (P. Fredericq). — Constantinides, Neohellenica. — The french word « licorne » (F. Chance).

**The Athenaeum**, n° 3399 : Dobson, Eighteenth century vignettes. — Bella Duffy, The Toscan republica (Florence, Siena, Pise and Lucca) with Genoa. — Steingass, A comprehensive Persian-English dictionary. J. P. Thomson, British new Guinea. — The new apocryphal literature (Badham). — Unpublished letter of George Washington. — Story, John Linnell — Wyclif's portraits (C. T. Martin). — Some old Persian musical terms (C. E. Wilson). — Garrick and Mrs. Siddons.

**Literarisches Centralblatt**, n° 51 : Bissell, Genesis printed in colors. — Zahn, Brot u. Wein im Abendmahl der alten Kirche. — von Hase, Theolog. Streitschriften. — Hirsch, Zur Gesch. Ludwig's VII von Frankreich (complète Kugler et Bernhardi). — Ulmann, Maximilian, I, 2 (aura sur beaucoup de points une valeur durable). — Schultz, Deutsches Leben im XIV u. XV Jahrh. (matériaux très abondants). — Wendt, England, seine Gesch. Verf. u. staatl. Einricht. (bon travail d'ensemble). — Baumgartner, Gallus Jacob Baumgartner, Landammann von S. Gallen u. die Entwick. der Schweiz, 1797-1869 (très intéressant). — Benfey, kleinere Schriften, p. Bezzenberger. — Scerbo, Radici sanskrite (court et louable). — Bloomfield, Contrib. to the interpret. of the Veda, 2-4. — Ahrens, Kleine Schriften, I. Zur Sprachw. — Schulze, Einführ. in das Nibelungenlied (un peu confus). — Nützel, Münzen der Rasuliden (bon et important).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 51 : Graetz, Emend. in plerosque S. Script. Vet. Test-libros p. Bacher, I. Jes. Jer. 1-29. — Janauschek, Bibliogr. Bernardina. — Dieterich, De hymnis Orphicis (recherches importantes). — Dion. Halic. p. Jacoby, III (mêmes qualités que dans les vol. précédents). — Bellermann, Schillers Dramen, Beitr. zu ihrem Verst. II. — Bürgers Ged. p. Berger; Eichendorffs Werke p. Dietze; Gellerts Dicht. p. Schullerus; Hauffs Werke, p. Mendheim. — Pölzl, Das Fremdwort in der deutschen Sprache (beaucoup de matériaux intéressants). — Küffner, Der Reichstag von Nürnberg 1480 (soigné, mais insuffisant). — Zwiedineck-Südenhorst, Erzherzog Johann von Oesterreich im Feldzuge von 1809 (des documents nouveaux). — Hyde de Neuville, mém. III. — Franz Brentano, Das Schlechte als Gegenstand dichter. Darstell. (conférence, élégamment exposée).

**Wochenschrift für klassische Philologie**, n° 51 : Hatzidakis, Einleit. in die neugr. Gramm. — Kalbfleisch, In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros observ. crit. (l'art.). — Krumbacher, Studien zu den Legenden des H. Theodosios (1er art.). — Merguet, Lexicon zu den Schriften Ciceros, II, philos. Schriften. II, 9-20 (très bon). — Rück, Auszüge aus der Naturgesch. des C. Plinius Secundus (programme clair et soigné). — Kronenberg, Ad Apuleium Madaurensem.

**Zeitschrift für romanische Philologie**, 1892, XVI, 3 et 4 : C. Michaelis de

Vasconcellos, Romanzenstudien. — Gartner, Mundart von Erto. — Thurneisen, Stell. des Verbums im Altfr. — Gorra, Dialetto di Parma. — Marchot, Etym. dialect. et vieux-franç. — Settegast, Af. feslon, ufr. frelon, freluche, freluquet. — Zenker, Peire d'Alvernhe's satire u. nochmals : car vai fenir a tot dia. — Baist, Jofreis d'Anjou. — Horning, Mundart von Tannois. — Lang, Trad. popol. açorianas. — Menghini: Villanelle alla napolitana. — *Vermischtes :* Schultz. Urkundl. zu Hugues de Berzé; Baist, Der Zweikampf im Rolandslied; Ad oes sein; Pere en cunquist le barnage; Stürzinger, Die wallon-lothr. Präsens-End -a; Schultz, Unverm. Zusammentreten von zwei Adj. oder Particip. im Provenz.; Cornu, Etym.; Ulrich, Adesso; Schuchardt, Archiator, oriflamme, sais, ribon, ribaine; G. Meyer, Andar al Potamot Horning, Hameçon, gave; Baist, Soy. — *Besprechungen :* Gaudeau, Le P. Isla; Tiktin, Gram. romina; Weigand, Wlacho-Meglen; Mélanges wallons; Huberti, Stud. zur Rechtsgesch.; Revues.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Vingt-septième année 9 janvier 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**The Academy**, n° 1077 : Thomas WRIGHT, The life of W. Cowper (intéressant et fait avec enthousiasme). — BENT, The ruined cities of Mashonaland. — W. BESANT, London. — Handcomm. zum A. T. BAETHGEN, Die psalmen ; DUHM, Das Buch Jesaia. — The London University (Pearson). — W. B. Scott's autobiographical notes (Rosseti). — The obit of St Columba (Maccarthy). — Dante's Guizzante (Toynbee et Alger). — The Gospel according to Peter (Bernard). — SIMAIKA, La prov. rom. d'Afrique depuis la conquête jusqu'à Dioclétien (plein de recherches). — The library of Mendes (Petrie). — A Roman inscr. from Carlisle (Haverfield).

**The Athenaeum**, n° 3400 : Sir M. E. Grant DUFF, Sir Henry Maine. — Sir Henry PARKES, Fifty years in the making of Australian history. — Flaubert. Corresp. 4e série. — The Constable's accounts of the Manor of Manchester, p. EARWAKER. — The loving ballade of Lord Bateman (Gunn). — Maria Hack (Fell Smith). — University education for women. — Unpubl. letters of Charles and Mary Lamb. — Hakluyt editing, a correction.

**Literarisches Centralblatt**, n° 52 : HARRIS, Codex Bezae, a study of the socalled Western text of the N. T. (traite le snjet avec détail et succès). — Bernardini a Piconio triplex expositio Pauli apostoli epist. ad Romanos p. HETZENAUER, — A. SCHÄFER, Erkl. des Briefes an die Römer. — SCHNITZER, Die Gesta Rom. Eccl. des Kardinals Beno. — Un badaud, Les thaumaturges et mediums du XIXe siècle. — LOT, Les derniers Carolingiens (excellent). — Bernier, Travels in the Mogul Empire, p. CONSTABLE. — SASS, Deutsches Leben zur Zeit der sächs. Kaiser (très soigné). — MINZES, Nationalgüterveräusser. im Dep. Seine et Oise (oriente très bien). — WEECH, Bad. Biographien, IV. — R. SIMON, Amaruçataka (édition critique faite avec grande sagacité). — SAKELLARIOS, Cypriaca, II. — Pindar, Sicil. Oden übers. von E. BOEHMER (guide sûr). — GRAUX et A. MARTIN, Not. somm. des mss. grecs d'Espagne et de Portugal (très exact et important). — ELLIOT, A Finnish grammar. — KOLDEWEY, Neandria.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 52 : BAETHGEN, Die Psalmen übers. u. erklärt. — Kjobenhavns Univ. matrikel p. S.-B. SMITH. — PUNTONI, Quattro recensioni dalla versione greca del Kalihah wa Dimnah (sûr et soigné). — CRUSIUS, Herondas (savant et sagace). — E. SCHMIDT, Lessing, II, 2 (très bon). — SKEAT, 12 facs. of Old English mss. — Carmen de bello sax. Lamberts von Hersfeld p. PANNENBERG. — PHILIPPSON, Friedrich III als Kronprinz u. Kaiser.

**Berliner Philologie, Wochenschrift** n° 52 — Euripides, Medea, p. WECKLEIN, 3e ed. (excellent). — WAHLIN, De usu mod. apud Apollonium Rhodium. — Athenagorae lib. pro christianis p. Ed. SCHWARTZ (utile). — Caesar, gallic war p. HARPER and TOLMAN. SIHLER, A complete lexicon of the latinity of Caesars Gallic war. — JÄGER, Cato (méritoire). — Not. et mém. de la soc. archéol. du dép. de Constantine, XXVI. — BUSOLT, Griech. Staats = u. Rechtsaltertümer. I (2e ed. remaniée et très augmentée). — C. ROBERT, Scenen aus der Ilias u. Aithiopis auf einer Vase (détaillé et intéressant).

**Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie**, novembre : BYSTRON, Etudes sur la syntaxe polonaise, I, sur l'emploi du génitif; Fragm. d'un cantique polonais du XVe siècle.

# REVUE

DE

# L'ORIENT LATIN

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. LE MARQUIS DE VOGUÉ ET CH. SCHEFER
Membres de l'Institut.

AVEC LA COLLABORATION DE

MM. A. DE BARTHÉLEMY, de l'Institut;
J. DELAVILLE LE ROULX; L. DE MAS LATRIE, de l'Institut;
PAUL MEYER, de l'Institut; E. DE ROZIÈRES, de l'Institut;
G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.

---

*Secrétaire de la Rédaction* : M. C. KOHLER.

---

La *Revue de l'Orient latin* paraît tous les trois mois en numéros de 10 à 12 feuilles.

---

## ABONNEMENT :

Paris, **25** fr. — Départements, **26** fr. — Étranger, **27** fr.

---

## SOMMAIRE DU NUMÉRO I

## PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN

### SÉRIE GÉOGRAPHIQUE

**I. II. Itinera hierosolymitana et descriptiones terræ sanctæ,** latine conscripta, ediderunt T. Tobler et A. Molinier. Tome 1, en 2 parties. Deux volumes in-8. Chaque ........................................ 12 fr. »

**III. Itinéraires français.** Tome I, édité par MM. H. Michelant et G. Raynaud. In-8........................................ 12 fr. »

**IV. Itinera et descriptiones terræ sanctæ.** Tomus II, ed. A. Molinier et C. Kohler........................................ 12 fr. »

**V. Itinéraires russes en Orient,** traduits par Mme B. de Khitrovo. Partie I. 1889. In-8........................................ 12 fr. »

### SÉRIE HISTORIQUE

**I. La prise d'Alexandrie,** chronique du roi Pierre Ier de Lusignan, par Guillaume de Machaut, publiée par M. de Mas Latrie. In-8. 12 fr. »

**II. Quinti belli sacri** scriptores minores, edidit R. Rœhricht. In-8 ........................................ 12 fr. »

**III. Testimonia minora** de V bello sacro, edidit R. Rœhricht. In-8........................................ 12 fr. »

**IV. Chronique de Morée** aux XIIIe et XIVe siècles, publiée et traduite par A. Morel Fatio, 1885........................................ 12 fr. »

**V. Les gestes des Chiprois,** recueil de chroniques françaises écrites en Orient aux XIIIe et XIVe siècles (Philippe de Navarre et Gérard de Montréal), publié par Gaston Raynaud, 1887. In-8........................................ 12 fr. »

### PUBLICATIONS PATRONNÉES PAR LA SOCIÉTÉ

**I. Numismatique de l'Orient latin,** par G. Schlumberger, membre de l'Institut. Un beau volume, fort in-4, de 520 pages, avec 19 planches de médailles gravées par L. Dardel........................................ 100 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande........................................ 125 fr. »

**Supplément à la numismatique de l'Orient latin,** par G. Schlumberger. 1 vol. in-4, contenant l'index, accompagné de 2 planches et une carte ........................................ 15 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande ........................................ 20 fr. »

**II. De passagiis in terram sanctam.** Reproduction en héliogravure du manuscrit de Venise. Grand in-folio........................................ 50 fr. »

**III. Archives de l'Orient latin.** Tome I, fort v. in-8, de 850 p. 25 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande........................................ 35 fr. »

**IV. Archives de l'Orient latin.** Tome II, fort vol. in-8.. 30 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande ........................................ 40 fr. »

**V. Sigillographie de l'empire byzantin,** par G. Schlumberger, membre de l'Institut. In-4, avec 1100 dessins........................................ 125 fr. »

---

### ÉTUDES

SUR

## L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE BETHLÉEM

**Par le comte RIANT,** membre de l'Institut.

**Première partie.** — In-8........................................ 12 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-septième année 16 janvier 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue retrospective**, janvier 1893 : Souvenirs de la guerre d'Espagne, 1809-1812, par un adjudant de chasseurs. — Documents sur les chouans, 1792-1799, I (lettres de Rennes, 2 sept. 1792, et de Vannes, 19 mars 1793 ; déclaration du maire de Gouezec, 19 juin 1795). — Lettres de Minvielle aîné et Ricord fils aux administrateurs des Bouches-du-Rhône, 20 et 21 janvier 1793. — La recherche de la paternité en 1729. — Lettre de Stendhal à Arnould Frémy (1836). — Stendhal militaire, certificat du général Michaud, 13 août 1805. — Le parapluie de Wellington. — Les juifs chassés des colonies sous Louis XIV (ordre du 30 sept. 1683).

**The Academy**, n° 1078 : ESPINASSE, Life of Voltaire. — COMPTON, A particular account of European military adventurers of Hindustan (« big book on a not very big subject »). — Hakluyt editing, a correction. — The London University Problem — Philological books (TORREND, The Bantu ; ROBERTS, The khassi ; TREGEAR, Maori-Polynesian comparative dictionary, etc.). — The date of Chaucer's Canterbury Tales. — W. B. Scott's autobiogr. notes. — NÖLDEKE, Sketches from Eastern History. — Notes on some of Jaimini's sutras (G. A. Jacob) — The Egypt Exploration Fund.

**The Athenaeum**, n° 3401 : Rob. K. DOUGLAS, Chinese stories — HOLYOAKE, Sixty years of an agitator's life. — Select historical documents of the middle ages p. HENDERSON. — CUNNINGHAM, Growth of English industry and commerce, II. — DICKENSON, Revol. and reaction in Modern France. — Calendar of Close Rolls, 1307-1313. — Thucydides, VII, p. HOLDEN ; V. p. GRAVES ; VI-VIII, p. HUDE. — Dante Literature (Dante, p. SCARTAZZINI ; p. MAIGNIEN et PROMPT) — Ralegh v. Raleigh. — Becke's Bibles (Ch. C. Stopes) — The Head Master's Conference of 1892. — J. H. MIDDELTON, The remains of Ancient Rome (le meilleur manuel de la topographie de Rome par les informations complètes et le jugement clair et sain). — Epigraphia Indica, a coll. of inscr. Supplementary to the C. I. I. p. BURGESS.

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 1 : Louis HAVET, La prose métrique de Symmaque et les origines métriques du Cursus (art. de Wilhelm Meyer de Spire ; expose les résultats de Havet et de ses propres recherches). — Lexici Segueriani Συναγωγὴ λέξεων χρησίμων inscripti pars prima (A) ex cod. Coislin n° 347, p. BOYSEN. — WEIZSÄCKER, Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche, 2ᵉ ed.

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 1 : Trachin. p. NAUCK, 6ᵉ ed. — WENDLING, De peplo Aristotelico (résultats intéressants et souvent convaincants). — RABE, Die Redaction der Aeschin. Rede gegen Ktesiphon. — L. LEVI, Sul testo dell' epitafio d'Iperide (jugement réfléchi). — RODIER, La physique de Straton de Lampsaque (fait avec soin et réflexion). — De diocesi Aegyptiaca lex 554 p. ZACHARIAE A LINGENTHAL (important et arrive à de sûrs résultats). — Dicta Catonis p. NEMETHY (témoigne d'un effort sérieux et de solides connaissances). — T. Livi libri I, II, XXI, XXII, p. ZINGERLE, 3ᵉ ed. — JOHN, Tacitus, Dial. de orator. cap. 28. — RIESE, Das rhein. Germanien in der antiken Literatur (très utile). — DRESSLER, Triton u. die Tritonen (travail étudié à fond). — OEHLER, Klassisches Bilderbuch. — H. C. MULLER, Hist. Gramm. der hellen. Sprache, II, Chrestomathie (beaucoup de bévues dans les notes). — GUDEMANN, Quellenschr. zur Gesch. des Unterrichts u. der Erzieh. bei den deutschen Juden von den aelt. Zeiten bis auf Mendelssohn.

**Wochenschrift für klassische Philologie**, n° 51 : HATZIDAKIS, Einleit. in

die neugr. Gramm. (vraiment « bahnbrechend »). — Kalbfleisch, In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros observ. crit. (1er art.) — Krumbacher, Studien zu den Leg. des. h. Theodosios (1er art.). — Merguet, Lexikon zu den Schriften Ciceros, II, zu den philos. Schriften, II, 9-20. — Rück, Auszüge aus der Naturgesch. des C. Plinius Secundus in einem astron. Komput. Sammelwerke des VIII Jahrh. (programme clair et soigné). — Kronenberg, Ad Apuleium Madaurensem.

Theologische Literaturzeitung, n° 26 : Rissell, Genesis printed in colors. — Rahlfs, Ani und Anaw in den Psalmen. — Furrer, Wander. durch das heilige Land, 2e ed. — Spitta, Die Apostelgesch., ihre Quellen u. deren geschichtl. Wert. — Saalfeld, De bibliorum sacrorum vulgatae editionis graecitate. — K. Müller, Kirchengesch. I. — Dräseke, Apollinarios von Laodicea, sein Leben u. seine Schriften. — Johnston, The book of Saint Basil the Great on the Holy Spirit.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-septième année 23 janvier 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue d'Alsace**, oct. nov. déc. 1892 : GASSER, Soultz et son ancien bailliage. — PFISTER, Les mss. allemands de la Bibl. nat. relatifs à l'hist. d'Alsace (suite), Hagenbach. — A. BENOIT, Étude hist. et gastron. sur les grenouilles en Alsace-Lorraine. — R. REUSS, L'Alsace pendant la Rév. fr. (suite). — GRANDIDIER, Franchises, bénéfices et devoirs de quelques officiers, fournisseurs, etc., attachés au service de l'abbesse et de l'abbaye. — Revue des livres (HEIMWEH ; TIERSOT; Rouget de Lisle; VOGELWEID, Ferrette, etc.).

**Revue historique**, janv. févr. 1893 : H. HOUSSAYE, Napoléon à l'île d'Elbe. — X. MOSSMANN, La France en Alsace après la paix de Westphalie, I. — HARRISSE, Autographes de Colomb récemment découverts. — A. WADDINGTON, L'auteur des Vindiciae contra tyrannos. — DU CASSE, Journal et corresp. de la reine Catherine de Wurtemberg (suite). Bulletin : E. Renan (G. Monod); H. de Grammont (Jacqueton); Publ. relatives au M. A. (Molinier); Espagne (Altamira). — Comptes rendus (FREEMAN, Hist. of Sicily, III; CASAGRANDI, Le minores gentes; INAMA, Deutsche Wirthschaftsgesch. X-XII Jahrh.; ZISTERER, Gregor X und Rudolf von Habsburg; FABRE, Le liber Censuum; BOURNE, The demarcation line of Alexander VI; PARTSCH, Clüver; TREFFTZ, Kursachsen u. Frankreich; DESCHAMPS, Hist. de la question coloniale en France.

**The Academy**, nº 1079 : Cox and LASCELLES, Coursing and falconry. — INDERWICK, The story of King Edward and New Winchelsea. — HERBART, The science of educ. translated by FELKIN. — Siméon Luce (not. nécrol.). — The sending of unique mss. to Chicago. — The real character and the importance of the first book of Esdras, I (Howorth). — Ailill Bare-ear's poisonous tooth (W. Stokes). — Jewish and Indian parallels (Gaster). — The revelation of Peter (Nicholson). — Dante's Guizzante (P. Toynbee). — Isaiah LIII 96 (Margoliouth).

**The Athenaeum**, nº 3042 : OLIPHANT, The Victorian age of English literature. — CARPENTER, Sketches in Cylon and India. — CLARK, Collations from the Harleian ms. of Cicero 2682. — The library of James VI of Scotland. — English literature in 1892. — BENT, The ruined cities of Mashonaland.

**Literarisches Centralblatt**, nº 1 : von HASE, Reform. u. Gegenreform. — REICH, Zur Genesis des Talmud. — Alfârâbis philos. Abhandl. üb. von DIETERICI. — STOCCHI, Aulo Gabinio e i suoi processi (diffus). — Corpus constit. Daniae, III, 2, p. SECHER. — Denkw. aus dem Leben Leopolds von Gerlach, II. — Moltkes Ges. Schriften u. Denkw. VI, VII. — PEISER, Die hetitischen Inschriften (presque tout est « höchst unsicher »). — GOMPERZ, Die jüngst entd. Ueberreste einer den Platon. Phaedon enthalt. Papyrusrolle. — CLOETTA, Anf. der Renaissancetragödie (savant et plein de détails). — HOLDER, Altcelt. Sprachschatz, II u. III. — BOHNENBERGER, Zur Gesch. der Schwäb. Mundart im XV. Jahrh. I (très louable). — REICKE, Gottscheds Lehrjahre auf der Königsberger Univ. (excellent). — FROITZHEIM, Friederike von Sesenheim (prend le vulgaire pour le vrai). — von EMBDEN, Heine's Familienleben (mauvais). — Nestroy, Ges. Werke, 12 vol. — MURR, Die Gottheit der Griechen als Naturmacht (manqué). — REBER, Der Palast zu Aachen.

— Nº 2 : Altes Test. I p. STRACK, I. — MANDL, Die Peschittha zu Hiob. — Augustin. De cathech. rudibus, p. WOLFHARD. — BIBASSOFF, Gesch. Catharinas II (très complet et détaillé). — Settembrini, Erinn.

aus meinem Leben, übers. von KIRCHNER. — ROHR, Gesch. des I Garde-Dragonerregiments. — PRELLWITZ, Etym. Wörterbuch der Griech. Sprache (en somme, méritoire). — Apollonios. Argon. trad. par DE LA VILLE DE MIRMONT (fidèle). — Die hvenische Chronik p. JIRICZEK. — FRANCK, Etymol. woordenboek der nederlandsche taal (l'auteur n'est pas de taille ; beaucoup de lacunes et d'erreurs). — MASNER, Samml. ant. Vasen u. Terracotten im k. k. oesterr. Museum. — SPRINGER, Dürer ; Aus meinem Leben.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 1 : WINDT, Die Lehre Jesu. — HEGLER, Geist u. Schrift bei Seb. Franck. — SCERBO, Radice sanscrite. — LOTH, Mots latins dans les langues britanniques (très long art. de Zimmer qui juge le travail intéressant dans l'ensemble, mais critique les détails et juge que le problème, malgré une apparence de méthode, n'est guère « avancé »). — Von deutscher Art u. Kunst, réimpr.— RUDOW, Gesch. des rumän. Schrifttums. — NITTI, Leo X e la sua politica (très abondant et soigné). — GRÜNHAGEN, Schlesien unter Friedrich II, 2, 1750-86 (neuf et complet). — MERKLE, Jugendjahre der Kaiserin Marie Feodorowna von Russland (travail qui n'est pas historique).

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 2 : HEADLAM, On editing Aeschylus. — Platons Apol. des Sokrates, p. G. H. MÜLLER ; p. CUCUEL. — BLASS, Isocrates u. Isaios, 2e ed. — Philodemi volum. rhetorica p. SUDHAUS (patient et sagace). — BUTCHER, Some aspects of the Greek genius (études et essais pleins d'esprit). — Aeneis, p. WERRA. — Fr. MARX, De rhetorica ad Herennium (intéressant). — Livy IX, p. STEPHENSON. — POOLE, Catalogue of the coins of the Alexandria and the nomes ; WROTH, Greek coins of Mysia ; HEAD, Ionia. — SCHIAPARELLI, Una tomba egizia inedita della VIa dynastia. — P. de NOLHAC, Pétrarque et l'humanisme, De patrum et medii aevi scriptorum codic. ex bibliotheca Petrarcae (rehausseront la gloire de l'auteur qui a su en peu d'années devenir l'un des connaisseurs les plus distingués et des chercheurs les plus savants sur le domaine de l'histoire de l'humanisme). — HARTFELDER, Melanchtoniana Paedagogica (sera le bienvenu).

**Wochenschrift für klassische Philologie**, n° 52 : KALBFLEISCH, In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros observ. crit. (2e art.). — Plutarchi Moralia P. BERNARDAKIS. — VAN CLEEF, The Pseudogregorian drama Χριστὸς Πάσχων in its relation to the text of Euripides. — H. SCHILLER, Die lyrischen Versmasse des Horaz, nach den Ergebn. der neueren Metrik, 3e édit.

— N° 1 : E. CURTIUS, Stadtgesch. von Athen (1er art). — CARRAROLI, La leggenda di Alessandro (petit livre recommandable). — DROYSEN, Gesch. Alexanders des Grossen, 4e ed. (beau livre qui aura toujours une valeur originale). — Xenophons Griech. Gesch. p. BÜCHSENSCHÜTZ. I, 1-4, 6e ed. — PREUSS, Index Demosth. — LÜBKE, Menander u. seine Kunst (instructif et solide à tous égards).— C.-A. LEHMANN, De Ciceronis ad Aticum epist. recens. et emendandis (étude d'ensemble patiente et méritoire). — FÜGNER, Lexicon Livianum, III u. IV. — BEUTHER, Das Goldland des Plinius (intéressant). — CHEVALIER, Poésie liturg. du M. A. Rhythme (érudit et clair).

— N° 2 : E. CURTIUS, Stadtgesch. von Athen (2e art. sur ce livre qui, malgré tout, offre un profond savoir sous une forme aimable, parfaite). — Willi MÜLLER, Umsegel. Afrikas durch phöniz. Schiffer 600 (très soigné, étendu et convaincant). — ANDRESEN, De cod. Mediceis Annalium Taciti ; Tacitus. — Nipperdey, 9e ed. p. ANDRESEN. — Lucan p. HOSIUS (répond aux exigences de la science actuelle). — ZIEGELER, Aus Sicilien.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 25: Chronik des Johan Oldecop p. Euling; Euling Hildesheimer Land u. Leute des XVI Jahrh. in der Chronik des Dechanten Johan Oldecop. — Gerland, Atlas der Völkerkunde.

Theologische Literaturzeitung, n° 1 : Nöldeke, Orient. Skizzen. — Blake, How to read Isaiah, 2e ed. Acta mart. et sanct. syr. p. Bedjan (1er art). — Manitius, Gesch. der christ. latein. Poesie. — Kattenbusch, Lehrb. der vergl. Confessionskunde, III. — Achelis, Zur Symbolfrage. — Bornemann, Der Streit um das Apostolicum. — Kattenbusch, Zur Würdigung des Apostolicums. — Lipzius, Luthers Lehre von der Busse.

N° 5 Vingt-septième année 30 janvier 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue de philologie**, 1892, n° 4. F. Cumont, Fragments inédits de Julien. — B. Haussoullier, « Les cent héros » athéniens; Araphen — M. Bonnet, Sur quelques passages de Quintilien. — P. Couvreur, Liste des variantes du Phédon fournies par les citations anciennes. — F. G. Kenyon, Fragments d'Hésiode sur un papyrus. — M. Bonnet, Tiberis, Thybris, Thymbris. — M. Bonnet, Les leçons A des Silves de Stace. — *Comptes rendus :* J. V. Praser, Medien und das Haus des Kyaxares; R. Œhler, Klassisches, Bilderbuch; D.-A.-H. van Eck, Quaestiones scenicae romanae. — Revue des Revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique (Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Pays-Bas, Russie, Suède et Norvège, Turquie). Tables de la Revue des Revues.

**Romania**, octobre 1892 : P. Meyer, L'Image du monde, réd. du ms. Harley 4333. — A. Thomas, Aise, essai étymologique. — Novati, Le livre de raisons de B. Boysset, d'après le ms. des Trinitaires d'Arles, actuellement conservé à Gênes. — P. Meyer, Les mss. de Bertrand Boysset (1er art.). — Piaget, Une éd. gothique de Charles d'Orléans. — *Mélanges :* Mastin (G. P.); Antenois (G. P.) ; Le Gallus calumniator de Pétrarque (P. de Nolhac); Le théâtre à Paris et aux environs à la fin du xiv° siècle (A. Thomas); Jean de Sy et Jean de Cis (A. Thomas); Michaut pour Machaut (Piaget); Estaler (P. Toynbee).

**Revue de l'Art chrétien**, novembre 1892 : Durand, abbé de Moissac et évêque de Toulouse 1047-1071, par M. E. Rupin. — Exposition de peintures des maîtres Néerlandais du xv° et du commencement du xvi° siècle, et des écoles qui ont des affinités avec eux, organisée par les soins du *Burlington Fine Arts Club de Londres*, par M. J. Helbig. — Recherches concernant les volets du retable de Saint-Bertin (2° et dernier article), par Mgr Dehaisnes. — Mélanges. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine Ém. Espérandieu. — Reliquaire de l'abbaye de Soleilmont, par I. Van Spilbeeck, O. P. — Un porte-plume métallique du Trésor de Saint-François d'Assise (xvii° siècle), par M. A. de Montaiglon. — Correspondance. — Revue des Inventaires, par Mgr X. Barbier de Montault. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* La collection Spitzer. (Suite.) — Le nouvel itinéraire-guide artistique et archéologique de Paris, par Ch. Normand. — Les manuscrits et l'art de les orner, par A. Labitte. — Per Nicolo di Guardiagrele, Orafo del Secolo xv, par V. Bindi. — Poésie liturgique du moyen âge ; rythme, par Ul. Chevalier. — Le triptyque émaillé de la bibliothèque d'Evora (Portugal), par A. Boutroue. — Saint Amable, sa vie, son église, son culte, par L. Bernet-Rollande. — Date de la construction des cryptes de la cathédrale de Chartres (1020-1024); Les vidames de Chartres au xiii° siècle et le vitrail de Ste-Marguerite; tombeau du xiii° siècle autrefois dans l'église Saint-Père à Chartres, par R. Merlet. — Prolégomènes à l'étude de la filiation des formes des fonts baptismaux depuis les baptistères jusqu'au xvi° siècle, par P. Saintenoy. — L'architecture en Italie, du vi° au xi° siècle, recherches historiques et critiques par le prof. R. Cattaneo. — Le monument de Jeanne d'Arc à Bon-Secours, par l'abbé Sauvage. — Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault, etc. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — Nécrologie,

**The Academy**, n° 1080 : Mrs. Crosse, Red letter days of my life. — Barnett Smith, Hist. of the English Parliament (fait avec soin et peine). — Stone, Faithful unto death (sur les franciscains au xvi° et xvii° siè-

cles). — Russia and the eastern question in the XVIII century. — Wilson's quotation from Udall's Roister Doister. — Weckherlin's English poem. — Dante's Guzzante. — STEINGASS, A comprehensive Persian-English dictionary. — The Hittite seal from Bor.

The Athenaeum, n° 3403 : BROOKE, Hist. of Early English liter. being the hist. of English poetry from its beginnings to the accession of king Aelfred. (des erreurs, des lacunes, n'est pas toujours au courant, mais aura ce mérite d'être « popular » par la vivacité et l'enthousiasme). — Sir Charles AITCHISON, Lord Laurence (bon). — LITTLE, The Grey Friars in Oxford. — FLÜGEL, A universal English-German and German-English dictionary. — Bacon and Shakspeare's mistake about Aristotle.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : Handc. zum A. T. II, 2, Die psalmen, p. BAETHGEN. — DRÄSEKE, Apollinarios von Laodicea. — WENDLAND, Philos Schrift über die Vorseh. — DE CRUE, Le parti des polit. au lendemain de la Saint-Barthélemy, La Molle et Coconat (très complet et attachant). — ROMANO, Cronaca del soggiorno di Carlo V in Italia, 1529-1530. — De Vault, Guerre de la succ. d'Autriche, Alpes, p. ARVERS. — FABRICIUS, Die Studentenorden des XVIII Jahrh. (incomplet). — Chrestomathia Syriaca p. ROEDIGER, 3e ed. — MAASS, Aratea (nouveaux et intéressants résultats). — Claudian p. BIRT (excellent). — Andreae, Sunonis filii, archiep. Lund. Hexaemeron p. GERTZ (très important pour la littérature dogmatique du moyen âge). — LYTTKENS, Metodiska. — STEIG, Gœthe u. die Grimm (bon). — Jahresbericht für neuere deutsche Literaturgesch. I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : DRIVER, An introd. to the lit. of the O. T. — TER-MIKELIAN, Die armen. Kirche in ihren Bezieh. zur byzant. — De ROBERTY, Agnosticisme. — APELT, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie (huit études). — CAGNAT, L'armée romaine d'Afrique (très bon). — Ged. von Lenz. p. WEINHOLD. — Arnim, Unbek. Aufs. u. Ged. p. GEIGER. — GIETMANN, Die Aussprache des Englischen (à remanier). — KLEIN, Raimund von Aquilers (résultats surprenants; Raymond était un indigne imposteur et c'est lui qui imagina la trouvaille de la sainte lance). — Ompteda, ein hannov. engl. Offizier 1765-1815.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 3 : ZAKAS, Sophokles. — ADAM, Herodot. de pugna Salaminia atque Plataeensi. — STERN, Diodor u. Theopompos. — CRUSIUS u. COHN, Ueberl. Kritik. Quellenkunde der Parömiographen. — KUNZE, Gotteslehre des Irenäus. — ROEHRICH, De Culicis potissimis cod. recte aestimandis. — Em. ZIMMERMANN, De epist. temporum usu Ciceroniano quaest. gramm. (beaucoup de soin). — Abhandl. aus. dem Gebiet der klass. Altertumswiss. W. von Christ dargebracht von seinen Schülern. — BRUZA, Die Ehebegründ. nach. attischem Rechte (1er art.) — SCHUMACHER, Eine praenest. Ciste im Museum zu Karlsruhe. — HEIKEL, Ensteh. der Konstruct. bei πρίν. — HOFMEISTER, Die Matrikel der Univ. Rostock, II. 1563-1611.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

# VENTES PUBLIQUES

## PRÉCIEUSE COLLECTION
DE
## PEINTURES ET D'ESTAMPES
## JAPONAISES

FORMÉE PAR M. EDMOND TAIGNY

VENTE A L'HOTEL DROUOT, SALLE No 7

*Les lundi 6 et mardi 7 février 1893*

**Exposition publique le dimanche 5 février**

## CATALOGUE
DE
## PEINTURES ET D'ESTAMPES
## JAPONAISES
DE
## PEINTURES CHINOISES

DE MANUSCRITS PERSANS, ARABES & TURCS

A MINIATURES ET ENLUMINURES

PROVENANT DE TROIS COLLECTIONS PARISIENNES

VENTE A L'HOTEL DROUOT

SALLE N° 7

*Le mercredi 8 février 1893*

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingt-septième année 6 février 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

The Academy, n° 1081 : JULIAN, Dict. of Hymnology ; Lord SELBORNE, Hymns, their history and development. — Sir Henry PARKES, 50 years in the making of Australian history. — A note on the chronology of Peter of Blois. — The real character and the importances of the first book of Esdras (Howorth). — A basque version of Genesis and part of Exodus in the library of Shirburn Castle (L. Thomas). — Henry Glapthorne. — Dante's Guizzante (Toynbee). — Jewish and Indian parallels. — LUTOSLAWSKI, O Łogice Platona, I, II. — Prof. Flinders Petrie on egyptology. — Egyptian antiquities and the Public Work Department.

The Athenaeum, n° 3404 : Wordsworth, Poetical works, p. DOWDEN, I. — Dante, Purgatorio, an experiment in literal verse translation, by SHADWELL ; La Vita Nuova, p. PERINI. — BARING-GOULD, The tragedy of the Caesars. — Volkmar ; Delpit (not. nécrol.). — Becke's and Taverner's Bibles.

Deutsche Literaturzeitung, n° 3 : HOLTZMANN u. ZÖPFFEL, Lexikon für Theol. u. Kirchenwesen (2° ed. augm.). — ZAHN, Brot im Abendmahl der alten Kirche. — Andreae Sunonis Filii archiep. Lundensis Hexaemeron p. GERTZ (monument de la scolastique). — PEISER, Die hetit. Inschriften. — Corpus papyr. Aegypti a REVILLOUT et EISENLOHR conditum, III, 1. — CAMPAUX, Hist. du texte d'Horace (n'est pas toujours au courant). — Stöber, Die Sagen des Elsass, p. MUNDEL, I. — MEHRING, Deutsche Verslehre (coûte soixante pfennigs, est trop cher de soixante pfennigs). — LULVÈS, Die gegenw. Geschichtsbestreb. in Aachen (critique juste et sévère). — Denkw. von H. u. A. von Beguelin p. ERNST (intéressant). — Ges. Schriften von Moltke, V, VI, Briefe. — BRENNING, G. Keller (fait avec soin et conscience).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 4 : SETTI, Gli epigr. di Luciano. — Lexici segueriani pars prima p. BOYSEN (1er art.). — P. THOMAS, Notes et conjectures sur Manilius. — FROEHDE, De C. Julio Romano Charisii auctore ; Valeri Probi de nomine libellum Plinii Secundi doctrinam continere demonstratur ; Die Anfangsgründe der röm. Grammatik (savoir, sagacité, énergie, résultats douteux). — HRWZA, Die Ehebegründ. nach attischem Recht (2e art.). — FRIEDRICH, Die Holztektonik Vorder-Asiens im Altertum u. der Hekel mat. hatti.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 26 : Commentaria in Aristotelem Graeca ; Supplementum Aristotelicum (publiés par l'académie royale de Prusse ; art. d'Usener). — HAHN, Das Evangelium des Lucas, I. (Dans les NACHRICHTEN, n° 16, 28 déc. H. WAGNER, Die dritte Weltkarte Peter Apians 1530.)

Theologische Literaturzeitung, n° 2 : ROBINSON and JAMES, The Gospel according to Peter and the Revelation of Peter ; LODS, Evang. sec. Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt ; HARNACK, Bruchstück des Evang. u. der Apocal. des Petrus. — SEFFER, Elementarbuch der hebr. Sprache, 9 ed. — HALFMANN, Beitr. zur Syntax der hebr. Sprache, II. — ISSEL, Die Lehre vom Reiche Gottes im N. T. ; SCHMOLLER, Lehre vom Reiche Gottes in den Schriften des N. T. ; WEISS, Die Predigt Jesu vom Reiche Gottes. — Acta martyrum et sanct. syr. p. BEDJAN, 3e ed. (2e art.). — MIRBT, Die Wahl Gregors VII. — BESS, Zur Gesch. des Konstanzer Konzils. — Thomae Kemp. de imit. IV, p. HIRSCHE, 2e ed. — HAUSER, La Noue. — RABAUT, Lettres à Ant. Court ; à divers. — Souvenirs du trosième centenaire de l'église wallone de La Haye. — KAUFFMANN, J. H. Knecht.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingt-septième année 13 février 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Annales de l'Ecole libre des sciences politiques**, n° 1 : Aucoc, Une nouvelle école libre des sciences polit. en Belgique. — De La Rupelle, Les finances de la guerre, 1796-1815. — Fauchille, Le Portugal et la première neutralité armée, 1780-1783. — Masure, La reconnaissance de la monarchie de juillet. — Véran, Condition des étrangers en Alsace-Lorraine. — Debrit, La neutralisation de la Suisse. — Gauvain, Chronique parlem. et législ. — Conférence monétaire internationale de Bruxelles. — *Analyses :*. Rébelliau, Bossuet, historien du protestantisme; Daubigny, Choiseul; Moireau, Hist. des Etats-Unis; Bowker et Iles, The reader's guide in economic, social and polit. science; Ritchie, Principles of State Interference.

**Annales de l'Est**, 1er janvier 1893 : Krantz, Introd. à l'hist. des doctrines classiques en France. — Pariset, La Réforme en Allemagne (leçon d'ouverture). — A. Collignon, Pétrone au moyen âge et dans la littérature française. — Laquiante, Guill. de Humboldt et Caroline de Humboldt, née de Dacheröden (lettres inédites à Geoffroi Schweighaeuser). — Mme Gevin-Cassal, Un usage alsacien (La Noël des petits oiseaux). — *Comptes rendus :* H. Ludwig, Deutsche Kaiser u. Könige in Strassburg; Witte, Lothringen u. Burgund; Berlet, Charles le Téméraire et René de Lorraine; Meininger, Une Chronique suisse du XVIe siècle; Ch. Schmidt, Répertoire bibliogr. strasb. I, Grüninger; Griessdorf, Der Zug Karls V 1552; Demange, Les écoles d'un village toulois, XVIIIe siècle; Waldteuffel, Mém. pour la retrocession de l'Alsace; Sommervogel, Bibl. de la comp. de Jésus, III; Froidevaux, La Lex Francorum Chamavorum.

**The Academy**, n° 1082 : Baring-Gould, Strange survivals, some chapters in the history of man; Northall, English folk-rhymes. — Fitzmaurice-Kelly, The life of Cervantes, with a tentative bibliogr. 1585-1892 (bon ouvrage à consulter). — Holyoake, Sixty years of an agitator's life. — Watson, Lyric Love, an anthology; Caine, Love Songs of English poets, 1500-1800. — Chronicon Abbatis de Porco Lude, p. Venables and Maddison. — La Russie, p. Delavaud, Rabot, Rambaud, etc. — Some books on the colonies. — Some notes on the cat and the rat and the testimony of language as to their early history (Strong). — Two corruptions in old English mss. (Bradley). — Anglici caudati, the mediaeval attribution of tails to Englishmen (Toynbee). — The rat, the camel and the king (Hartland). — The conversion of St Paul (White). — Dante's Guzzante. — Stewart, Notes on the Nicomachean Ethics of Aristotle. — A Chinese inscription from Mongolia (Schlegel, La stèle funéraire de Téghin Giogh).

**The Athenaeum**, n° 3405 : W. B. Scott's autobiogr. p. Minto. — Across France, from Bordeaux to Genoa. — Notes from Cambridge. — Don José Zorrilla.

**Literarisches Centralblatt**, n° 4 : Midrasch Tehillim traduit par Wünsche. — Kamphausen, Das Buch Daniel. — De Rosny, Le Taoïsme. — Hager u. Mayer, Kataloge des Bayerischen Nationalmuseums, IV. — Levison, Fasti praetoriani (fait avec patience et sera utile). — F. Stein, Gesch. der Grafen u. Herren zu Castell. — Brugmans, England en de Nederlanden 1558-1567 (beau travail). — Holtzmann, Zur Gesch. u. Kritik des Mahabharata (l'essai de chercher le poète dans les cercles bouddhiques est manqué, mais les faits sur lesquels Holtzmann appuie ses hypothèses sont intéressants). — Corpus papyrorum Ægypti

a Revillout et Eisenlohr conscriptum, III, 1. — Le plaidoyer d'Hypéride contre Athénogène (don très précieux). — Kühn, Symbolae ad doctrinae περὶ διχρόνων historiam pertin. (œuvre d'un esprit énergique et inventif). — Peter, Die Scriptores Historiae Augustae. — Ridgeway, The origin of the metallic currency. — Denkm. Griech. u. röm. Sculptur p. Bruckmann, 47-54. — La collection Barraco p. Bruckmann, Barraco, Helbig, I. — Papadopoulos-Kerameus, Les mss. grecs de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem.

— N° 5 : Brown, Driver and Briggs, A Hebrew and English lexicon of the O. T. — Probst, Die ältesten röm. Sacramentarien u. Ordines. — Warde, J. Caesar and the foundation of the Roman imperial system (solide et agréable à lire). — Stamford, Das Schlachtfeld im Teutoburger Walde (soigné et intéressant). — Schultze, Gesch. des Untergangs des griech. röm. Heidentums, II (court, habile, intéressant). — Kuntz, Das Gefecht bei Nuits ; 18 déc. 1870 (instructif). — Springer, Der russ. türk. Krieg 1877-1878 in Europa, IV (excellent). — Reclus, Nouv. géogr. univ. XVI. Les Etats-Unis (compilation parfois insuffisante). — Hommel, Aufsätze u. Abhandl. arab. semit. Inhalts. — Reuter, Die Parsen u. ihre Abkunft (travail d'amateur). — Preuss, Index Demosthenicus (indispensable). — Plutarchi Moralia, p. Bernardakis (la préface n'est qu'un pamphlet contre Wilamowitz). — Frantzen, Krit. Bemerk. zu Fischart (bon). — Huygens, Gedichten p. Worp. I (sera le bienvenu). — Streitberg, Zur german. Sprachgesch. — Erasmus Alberus, Fabeln, p. Braune. — Briefe an Johanna Motherby von W. v. Humboldt u. E. M. Arndt. — Hillebrandt, Vedische Mythologie, I, Soma u. verwandte Götter (important et très fourni, œuvre capitale sur la mythologie, et contient d'intéressantes recherches sur d'autres domaines de l'antiquité hindoue). — Berg, Der Naturalismus, Zur Psychologie der modernen Kunst. — Boetticher, Malerwerke des XIX Jahrh. I, 1. Aagard-Heideck. — Samson-Himmelstjerna (Victor Frank), Verlumpung der Bauern u. des Adels in Russland, nach Uspensky u. Terpigoriev. (prouve qu'en Russie, dans toutes les classes, l'instruction manque infiniment).

Deutsche Literaturzeitung, n° 4 : Kihn, Encycl. u. Method. der Theologie. — Die Psalmen der Vulgata übers. von Hoberg. — Bousset, Jesu Predigt in ihrem Gegensatz zum Judentum. — Mandel, Vorgesch. der öffentl. Wirksamkeit Jesu. — Wundt, Vorles. über Menschen = und Thierseele. — Kurt, Das Freiheitsdogma. — Strümpell, Die pädag. Pathologie. — Beames, Grammar of the Bengali language (court et clair). — Graux et Martin, Not. somm. des mss. grecs d'Espagne et de Portugal (très méritoire). — Cartailhac, Monuments primitifs des Baléares (bel et utile ouvrage qui comble une lacune). — Steig, Gœthe u. die Brüder Grimm (bon). — Lorenz, Die Geschichtswiss. in Hauptricht. u. Aufgaben, II (très long art. sur ce livre qui traite d'une foule de questions). — F. Reuss, Dohms Schrift über die bürgerl. Verbess. der Juden (sujet trop difficile pour une œuvre de début). — Hehn, De moribus Ruthenorum (journal de 1857-1873 ; des exagérations, mais, en somme, bien des jugements frappants et des observations pénétrantes). — Gartelmann, Dramatik, Kritik des aristotel. Systems u. Begründ. eines neuen. — Vauthier, Staatsrecht des Königreichs Belgien ; Brusa, Staatsrecht des Königreichs Italien.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 3 : Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, Rec. des inscr. jurid. grecques, II (1er art.). — Westphal, Allg. Metrik der indog. u. semit. Völker (important et copieux). — Felix Müller, Zeittafeln zur Gesch. der Math. Physik u. Astron. bis

1500 (excellent). — R. Schenk, Observ. crit. in fabulas Aristophaneas (quelquefois bon). — Herrmanowski, Quaest. Terentianae sel. (observation fine, trop d'hypothèses risquées). — Caesar, Bell. gall. p. Dinter. — T. Livi liber IX p. Luterbacher.

— N° 4 Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, Rec. des inscr. jurid. grecques, II (2e art.) — Joachim, De Theophrasti libris περὶ ζώων (recherches détaillées). — K. Haupt, Livius-Commentar zu Buch XXI; Anleit. zum Verständnis der livian. Darst. — Pelagonii artis veterinariae quae extant p. Ihm (très soigné). — Krit. Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Philologie, p. Vollmöller u. Otto (répertoire qui nous oriente d'excellente façon).

Philologische Wochenschrift, n° 5 : Euripides, Iphigenie, p. Mekler (fait avec esprit). — Apollonius, Argon. trad. et annoté par De La Ville de Mirmont (satisfaisant). — Plutarch, Gracchi, p. Underhill (rendra de bons services en Angleterre). — Lexici Segueriani συναγωγὴ λέξεων χρησίμων I, p Boysen (2e art. sur cette publication qui est un modèle). — Pelagonii artis veterinariae quae extant p. Ihm (savamment fait). — Steuding, Griesch. u. röm. Mythologie (petit livre très recommandable). — O. Jäger, Alexander der Grosse (clair, vif, attachant). — Levison, Fasti praetorii (pratique). — Wolf, Die That des Arminius (n'est pas définitif). — Prellwitz, Etymol. Wörterbuch der griech. Sprache (sera utile).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1892 : Bibliothèque des écrivains polonais au XVIe siècle. — Sadowski, Rech. archéol. sur le glaive, nommé Szczerbiec, dont on se servait au couronnement du roi de Pologne.



Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingt-septième année 20 février 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue rétrospective**, 1er février 1893 : Notes du lieutenant Courvoisier, La vraie défense d'Huningue (la garnison comptait 4,500 hommes, dont les quatre cinquièmes étaient des gardes nationaux). — Deux lettres de Cailhava, 15 février 1779 et 26 mai 1782. — De soldat à général (lettre d'un soldat de la garde nationale à de La Salle, gouverneur de Saint-Dominique et réponse de La Salle) — Souvenirs de la guerre d'Espagne (suite).

**Revue de l'instruction publique en Belgique**, tome XXXVI, 1re livr. : Soc. pour le progrès des études philol. et histor. — Les progrès récents de l'histoire grecque. — KEELHOFF, Lucien Jud. Voc. pp. 84-85. — P. THOMAS, Le codex Bruxellensis (Parcensis) du Pro Caecina de Cicéron. — DORY, Examen crit. de la brochure de M. Galand « Expressions vicieuses belges recueillies et corrigées ». — *Comptes rendus :* CAGNAT, L'armée rom. d'Afrique (l'auteur a combiné les résultats de ses devanciers, discuté à nouveau les questions douteuses, mis à profit les documents récemment découverts, et tracé un tableau aussi complet que possible du régime militaire de l'Afrique ; son étude particulière jette une grande lumière sur l'armée romaine en général et l'histoire militaire de l'Empire). — WILAMOWITZ, Euripides Hippolytos. — WEISWEILER, Das latein. participium futuri passivi. — SORTAIS, Ilios und Iliade.

**The Academy**, n° 1083 : Catullus, Attis, transl. by ALLEN. — PERRENS, Hist. of Florenz, I ; B. DUFFY, The Tuscan republics. — DEWAR, The voyage of the Nyanza. — Mrs. OLIPHANT, The Victorian Age of English Literature (n'ajoutera pas à la réputation de l'auteur). — IMBERS DE SAINT-AMAND, The youth of the Duchess of Angoulême ; The Duchess of Angoulême and the two Restorations. — Some books on philosophy. — The real character and the importance of the first book of Esdras III. (Howorth). — The battle of Barnet (Ramsay) — The cat in ancient. Egypt (Le P. Renouf). — Jewish and Indian parallels (Carter). — The rat, the camel and the king (Swynnerton). — Anglici caudati. — Arab architecture in Cairo.

**The Athenaeum**, n° 3406 : TORRENS, Twenty years in Parliament. — WELLS, Oxford and Oxford life. — Scottish poetry of the XVI century, p. EYRE-TOOD. — CLODE, London during the Great Rebellion, being a memoir of Sir Abraham Reynardson Lord Mayor of London. — De Oratore, p. WILKINS. — Oriental literature. — The House of Lords' Mss. — Tennysoniana. — Lifting a eastertide. — The catastrophe in St Roman's Well (Collyer).

**Literarisches Centralblatt**, n° 6 : HARNACK, Bruchst. des Evang. u. der Apolog. des Petrus. — ROBERTY, Agnosticisme. — HOTTENROTH, Trachten, Haus, Feld, Kriegsgerätschaften der Völker, 11-20. — HULTZSCH, South-Indian inscriptions, II, 1. — KLEE, Die alten Deutschen — KLEIN, Raimund von Aguilers (très remarquable). — STURMHOEFEL, Franz. Königsgesch. aus der Bourbonzeit (anecdotique). — GERLAND, 1810-1860, Zwei Menschenalter kurhess. Gesch. — Josephi op. p. NABER, III. — HILLSCHER, Hominum liter. graec. in urbe Roma hist. crit. (cf. *Revue*, n° 7). — NORDMEYER, De Octaviae fabula (bon et clair). — Lessing, Sämmtl. Schriften, VII n. VIII, p. MUNCKER. — BORNHAK, Anna Amalia von Sachsen-Weimar-Eisenach (esquisse louable). — PASTOR, Donatello. — WIESEN, Gesch. u. Methodik des Schulwesens im talmud. Altertum (dissertation qui n'est pas plus mauvaise que d'autres, mais qui n'est pas assez bonne pour valoir à son auteur le titre de docteur).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 5 : CHEYNE, Origin and religious contents

of the Psalter. — SDRALEK, Wolfenbüttler Fragmente. — WESTERMEYER, Der sprachl. Unterricht oder die semit. ursprachl. Grundl. der griech. Declin. u. der indogerm. überhaupt (c'est fort! Et le titre suffit déjà). — EVANS, Syracusan medallons and their engravers. — HÜLSEN, Das Forum Romanum (rendra de bons services). — Jahresberiche für neuere deutsche Literaturgesch. (cf. *Revue*, n° 7). — ZANDER, Recherches sur l'emploi de l'article. — G. KAUFMANN, Die Legende vom heiligen ungenähten Rock in Trier u. das Verbot der vierten Lateransynode. — Liv-Est, Curländ. Urkundenbuch, IX. 1436-43. — WESTERKAMP, Staatenbund u. Bundesstaat.

**Theologische Literaturzeitung**, n° 3 : LEHMANN, Samassumukin, König von Babylonien. — CORNILL, Einleit. in das A. T. 2e ed. — BAENTSCH, Das Bundesbuch, Ex. XX, 22; XXIII, 33. — BEVAN, A short commentary on the book of Daniel. — BLAKE, How to read the prophets. — J. DARMESTETER, Les prophètes d'Israël (très élégant et clair, très remarquable et intéressant). — LODS, Le livre d'Enoch, fragm. grecs. — — DILLMANN, Der neugef. griech. Text des Henoch-Buches. — KRUMBACHER, Studien zu den Legenden des h. Theodosios. — THOMAS, Theodor von Studion u. sein Zeitalter. — Literaturdenkm. latein. des XV u. XVI Jahrh., 5, 6.

**Berliner Philologische Wochenschrift**, n° 6 : LÜBKE, Menander u. seine Kunst (fait avec amour et conscience). — JOEL, Der echte u. der Xenophont. Socrates (très détaillé). — Culex p. LEO — SKUTSCH, Plautinisches u. Romanisches (de nombreux matériaux mis en œuvre). — GSELL, Fouilles dans la nécropole de Vulci (très distingué et fait honneur à l'École de Rome). — Mém. de la mission archéol. du Caire, I-VII. — HAUSHOFER, Die Univ. zu Ingolstadt, Landshut u. München; BRASCH, Gesch. der Univ. Leipzig; SWEBEL, Die Univ. Berlin.

**Wochenschrift für klassische Philologie**, n° 5 : P. RICHTER, Zur Dramaturgie des Aeschylus (sera le bienvenu). — Miles Gloriosus, p. GOETZ. — SONNTAG, Vergil als bukol. Dichter (du soin, mais une hypothèse qui ne tient pas). — NORDMEYER, De Octaviae fabula — BÄUMER, Mabillon (attachant). — P. Manutii epist. sel. p. FICKELSCHERER.

— N° 6 : VAN DER VLIET, Tertullian, I. Critica et interpretatoria (1er art.). — ANDEL, Gesch. des Akanthusblattes; die Spirale in der dekorativen Kunst. — SCHIRMEK, Anleit zur Vorbereit. auf Xenophons Anabasis, II, 3, 4, 5. — ENGELHARDT, Stammtafeln der latein. Konjugation. — DETTO u. LEHMANN, Uebungsstücke nach Caesar. — Giulelmi Blesensis Aldae comœdia, p. LOHMEYER (très satisfaisant),

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-septième année 27 février 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

The Academy, n° 1084 : G. J. Hamilton, Women writers, their works and ways; Walford, Twelve English authoresses. — Worsfold, A visit to Java. — Maxwell, Old Dundee prior to the reformation. — Leimdörfer, Der Prediger Salomonis; Menzel, Griech. Einfluss auf Prediger u. Weisheit Salomos. — The Book of Enoch; Seneca and the discovery of America; Crucial; The French word « morgue »; The battle of Barnet; Firk; — The Asoka edicts in Mysore.

The Athenaeum, n° 3407 : Mahan, The influence of sea power upon the French Revol. and Empire. — O'Grady, Silva Gadelica, a collection of tales in Irish. — Sergeant, Wyclif (beaucoup de qualités et beaucoup de défauts). — Baring-Gould, Strange survivals, some chapters in the history of man. — Milner, England in Egypt. — Norse literature. — The Cecil papers; Becke's and Taverner's Bibles.

Literarische Centralblatt, n° 7 : Wordsworth and White, Evangel. sec. Marcum, u. Lucam. — Grünberg, Spener, I. — Keil, Solon. Verfass. in Aristoteles, Verfassungsgesch. Athens (profond et impartial). — A. Leroux, Nouv. rech. crit. sur les relations polit. de la France avec l'Allem. 1378-1461 (à louer dans l'ensemble). — Koehne, Das Hansgrafenamt (long art. de critique). — Dansk Biografisk Lexicon. — Lulvès, Die Geschichts-bestreb. in Aachen. — Morgen, Durch Kamerun. — Bezemer, Oude Rechtsbronnen der Stad Breda. — Hoffmann, Stärke, Höhe, Länge (confus et peu instructif en somme). — Lucan p. Hosius (très bon texte). — Ungewitter, X. de Maistre (petit écrit fort méritoire). — Lettres des Bénéd. de la congrég. de S. Maur, p. Gigas. — Sütterlin, Laut = und Flexionslehre der strassb. Mundart im Pfingstmontag (soigné). — Enmann, Zur röm. Königsgesch. (résultats remarquables, mais incertains). — Tercy, Cardinal Albrecht von Brandenburg u. das Hallesche Heiltumbuch von 1520.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : Kessler, Mani. — Grünberg, Spener, I. — Zimmels, Leone Hebreo, I. — Prellwitz, Etymol. Wörterbuch der griech. Sprache (il faut employer pour beaucoup d'articles précaution et critique). — Cicero, philos. Schriften, Auswahl, p. Weissenfels. — Kahle, Die altn. Sprache im Dienste des Christentums, I. Die Prosa (matériaux abondants et recueillis avec soin). — Worp, De invloed van Seneca's Treurspelen op ons tooneel — Die Wappen, Helmzierden u. Standarten der grossen Heidelb. Liederhandschrift, p. Zangemeister. — Lord Aug. Loftus, diplomatic reminiscences. — Wilisch, Die altkorinth. Thonindustrie (bon).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 2 : Sackur, Die Cluniacenser bis zur Mitte des XI Jahrh. I (excellent). — Sohm, Kirchenrecht, I. — Dräseke, Apollinarios von Laodicea. — Paulus, Der augustinermönch Hoffmeister. — Seraphim, Ernst u. August, aus Kurlands herzogl. Zeit.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 7 : Joel, Der echte u. der Xenophont. Sokrates, I (2e art.). — Anton, De orig. libelli qui vulgo Timaeo tribuitur. — Horace p. Cartelier et Passerat. — Bellorini, Sulle traduz. ital. dell'Ars amatoria e dei Remedia amoris. — Fourrière, Revue d'exégèse mythologique (on lit dans le premier article qu'Euripide était juif). — Waldstein, Excavat. of the American School of Athens at the Heraion of Argos, I (très important). — Baguth, M. Valerius Laevinus (un de ces petits travaux qui font surtout plaisir à leur auteur). — Strehl, Orient. u griech. Gesch. (bon manuel). — Psi-

chari, Etudes de philol. néo-grecque, rech. sur le dével. histor. du grec (contient des travaux des élèves de l'auteur; mais il a choisi les sujets et y a collaboré; le volume témoigne de ses études et de l'habileté avec laquelle il donne de fécondes excitations). — Cordus, Epigr. p. Krause; Wimpheling, Stylpho, p. Holstein.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 7 : Brunn, Griech. Götterideale in ihren Formen erläutert. — Equites, p. Blaydes. — Brief, Die Konjunktionen bei Polybius. — Gemoll, Realien bei Horaz, II (plein de lecture et d'érudition). — Ausgew. Briefe Ciceros p. Luthmer. — Van der Vliet, Tertullian, I (2e art.). — Pasdera, Dizionario di antichita classica, II (rendra de bons services; à continuer, et plus vite, si possible).

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-septième année 6 mars 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Literarisches Centralblatt, nº 8 : Das Buch Jesaia, p. Duhm. — Leimdörfer, Das hlg. Schriftwerk Kohelet im Lichte der Gesch. — Bock, Die relig. Volksliter. der evangel. Kirche Deutschlands. — Heinze, Xenocrates (important). — Menzel, Deutsches Gesandtschaftswesen im M. A. (soigné et méritoire). — Binterim u. Mooren, Die Erzdiöcese Cöln im M. A. p. Mooren. — Tollin, Gesch. der franz. Colonie in Magdeburg, III (très important pour l'histoire de l'Etat prussien). — Krones, Aus Oesterreichs stillen u. bewegten Jahren 1810-12 u. 1813-15. — Goette, Das Zeitalter der deutschen Erheb. 1807-1815, II (inégal). — Blümner, Gleichniss u. Metapher in der attischen Komödie (matériaux considérables). — Dyroff, Gesch. des pronomen reflexivum (un des meilleurs travaux sur le sujet). — Schanz, Gesch. der röm. Liter. (clair, attachant et sera très utile). — Lange, Auswahl aus Vergils Aeneis. — Poetae latini aevi Carolini III, 2, 1, p. Traube. — Eneas, p. de Grave. — Noreen, Altisl. u. norweg. Gramm. — Carraroli, La legenda di Alessandro Magno (début courageux). — Overbeck, Gesch. der griech. Plastik, 4ᵉ ed. I.

Deutsche Literaturzeitung, nº 7 : Theol. Jahresbericht, X. — Duhm, Das Buch Jesaia uebers. u. erklärt. — L. von Schroeder, Dhammapada; Mangoblüten. — Arist. polit. athen. p. Blass (très méritoire, beaucoup de corrections). — Chronica minora saec. IV-VII, p. Mommsen. — Manuel, Das Weinspiel, p. Odinga. — Nichol, Carlyle (histoire du développement de l'écrivain). — Volta, Delle abbreviature nella paleografia latina (texte inutile, reproductions défectueuses). — Lettere da Fra Paolo Sarpi a Contarini, p. Castellani. — Urk. u. Aktenstücke zur Gesch. Posen, p. Ehrenberg. — Die Kunstdenkm. von Bayern, I, p. Bezold u. Riehl. — Brunner, Deutsche Rechtsgesch. II.

— Nº 8 : Von Langegg, Kryptomonoth. in den Relig. der alten Chinesen u. anderer Völker. — Nestle, Jubiläum der latein. Bibel. — Heiningen-Huene, Erinn. an Amalie von Lasaulx. — Geyer, Alte u. neue Philologie in ihrem gegens. Verh. — Miller u. Knauer, Leitfaden zum Studium des Sanskrit (fort utile). — Ed. Meyer, Forsch. zur alten Gesch. I. — Mitsotakis, Prakt. Gramm. der neugr. Schrift = und Umgangssprache; Neugr. Sprachführer. — Planta, Gramm. der oskisch-umbr. Dialecte, I (mérite une étude détaillée, est à la hauteur de la science). — Noreen, Altisl. u. norweg. Grammatik. — Minor, Aus dem Schellerarchiv. — Waetzoldt, Die Anfg. des neusprachl. Unterrichts. — Kindt, Gründe der Gefangenschaft Richards I von England (court et convaincant). — Urk. der Vögte von Weida, Gera u. Plauen, II, p. Schmidt. — Kannengiesser, Der Reichstag zu Worms 1545. — Regesten der Markgrafen von Baden u. Hachberg, p. Fester, 1. — G. Hartmann, Leibniz als Jurist u. Rechtsphilosoph. — Kunz, Zusammensetz. der franz. Provinzialarmeen im Krieg 1870-71.

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 8 : Murr, Die Gottheit der Griechen als Naturmacht. — Die Apostelgesch. p. Wohlfahrt. — Strickland, La questione omerica (ne sera pas superflu, surtout en Italie). — Harder, Auswahl aus Herodot. — T. Livi libri XXVI-XXX p. Luchs. — Schimmelpfeng, Erziehliche Horazlectüre.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 3 : Pleiers Garel p. Walz (texte mal édité). — Kelle, Gesch. der deutschen Liter. bis XI Jahrh. (excellent). — Funke, Papst Benedict IX. — Heyck, Gesch. der Herzöge von Zähringen. — Von Ditfurth, Gesch. des Geschlechts von Ditfurth, II.

Theologische Literaturzeitung, n° 4 : EVANS and SMITH, Biblical scholarship and inspiration. — PEISER, Die hetit. Inschriften. — BROWN, A Hebrew and English lexicon of the O. T., 1. — Kurzgef. Komm. zu den heil. Schriften, A. T., 1, 1, p. STRACK. — KLUSSMANN, Excerpta Tertullianea. — Augustin, De cathechizandis rudibus, p. WOLFHARD. — SACHSE, B. Guidonis inquisitor u. die Apostelbrüder. — SCHMALENBACH, Hengstenberg, sein Leben u. Wirken, III.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier 1893 : ZDZIECHOWSKI, Macha et le byronisme tchèque. — WINDAKIEWICZ, Les premières troupes d'acteurs en Pologne. — POREBOWICZ, Morstin, représentant du style baroque dans la poésie polonaise. — Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis, II, 2, p. PIEROSINSKI. — ABRAHAM, L'affaire Muskata. — ZAKVZEWSKI, Contrib. à la biogr. du cardinal Hosius.

---

MISE EN VENTE DE LA 7e LIVRAISON
COMPLÉMENT DE LA PREMIÈRE PARTIE
DE LA

# PALÉOGRAPHIE
DES
# CLASSIQUES LATINS

PUBLIÉE PAR

**Émile CHATELAIN**

Contenant, en 15 planches, des reproductions d'après les originaux et en grandeur naturelle de 24 pages de manuscrits appartenant aux bibliothèques de Londres, Oxford, Holkham, Rome, Florence, Turin, Leyde, Wolfenbüttel, Erlangen, Wurzbourg, Prague, Melk, Orléans, Paris, et 16 pages in-folio de texte (explication des planches, préface, titre et tables pour la première partie de l'ouvrage).

(HÉLIOGRAVURE P. DUJARDIN)

PRIX : 15 FRANCS

**(10 francs pour les souscripteurs à l'ouvrage complet)**

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Paléographie des classiques latins* comprendra 15 livraisons ou deux volumes in-folio (225 planches).

Cette publication de fac-similés forme un appendice fort utile à toutes les collections françaises ou étrangères de classiques latins. Les professeurs, les étudiants et les lettrés peuvent ainsi posséder un spécimen des plus précieux manuscrits sans lesquels la littérature latine ne serait pas parvenue à notre connaissance.

**La première partie de cet ouvrage** (livraisons 1 à 7), composée de 105 planches (donnant des spécimens de 150 manuscrits des principales bibliothèques de l'Europe), et de 42 pages de texte in-folio (y compris titre et tables), est mise en vente au prix de **105** francs. — Le prix est réduit à **70** francs pour les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Les livraisons 8 à 15 paraîtront aux dates suivantes :

| | | |
|---|---|---|
| 1er juin. 1893 : | 8e liv. | OVIDE, PROPERCE, TIBULLE. |
| 1er nov. — : | 9e — | TITE-LIVE. |
| 1er févr. 1894 : | 10e — | PERSE, JUVÉNAL, MARTIAL. |
| 1er juin — : | 11e — | TACITE, les deux PLINE. |
| 1er nov. — : | 12e — | LUCAIN, STACE, VAL. FLACCUS, etc. |
| 1er févr. 1895 : | 13e — | SÉNÈQUE, VALÈRE MAXIME, SUÉTONE, etc. |
| 1er juin — : | 14e — | QUINTILIEN, AULU GELLE, NONIUS, etc. |
| 1er nov. — : | 15e — | GROMATICI, COLUMELLE, PALLADIUS, etc. |

(Les souscripteurs de 1884 continueront à recevoir les livraisons aux conditions primitives, c'est-à-dire au prix de 6 fr. la livraison.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nº 11 Vingt-septième année 13 mars 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue des études grecques, n° 20, oct.-déc. 1892 : *Partie administrative*. — *Partie littéraire :* Henri LECHAT, Le sculpteur Endoios. — *Notes et Documents :* Th. REINACH, Le serment de Chersonèse; Inscriptions d'Asie-Mineure. — Ch. JORET, Des noms de palmier κόϊξ, κὐκας. — Em. LEGRAND, Canon à la louange du patriarche Euthyme II, par Marc Eugénicos. — H. OMONT, Un portrait de Jean de Sainte-Maure. — *Chronique :* Bulletin archéologique (Ch. Diehl). Correspondance grecque (X). Actes de l'Association, ouvrages offerts. — *Bibliographie :* Comptes rendus bibliographiques. Corrigenda. Table des matières du tome V.

Annales de la faculté des lettres de Bordeaux, 1892, n[os] 3 et 4 : J.-F. BLADÉ, Fin du premier duché d'Aquitaine (suite et fin). — L.-E. HALLBERG, La critique littéraire chez Gœthe (suite). — Ant. BENOIST, Le Roman contemporain, leçon d'ouverture d'un cours sur George Sand.

Revue rétrospective, 1[er] mars : Pièces relatives au père de M. Thiers (son père demande à Amelot de le faire enfermer au couvent des Cordeliers). — Garde-robe d'une grande dame au XVIII[e] s. — Docum. sur les chouans. — Lettre de Talleyrand sur l'attentat contre le Premier Consul. — Une guérison d'écrouelles par Louis XV (1734). — Souvenirs de la guerre d'Espagne, suite.

Revue celtique, n° 1 : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Un préjugé (les Celtes ou Gaulois, doctrines à leur sujet, importance physique de l'élément celtique en France). — Whitley STOKES, The voyage of the Hui Corra. — LOTH, Les gloses de l'Oxoniensis posterior sont-elles corniques? — Nécrologie. — Chronique.

Literarisches Centralblatt, n° 9 : REICH, Jesaias. — LIPSIUS, Luthers Lehre von der Busse. — STEINHAUSEN, Culturstudien (essais divers). — HARRISSE, Colomb devant l'histoire. — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des grossen Kurfürsten, polit. Verhandl. VIII, p. HIRSCH. — REDLICH, Die Anwesenheit Napoleons I in Düsseldorf 1811 (bon). — MEYER, Hardenberg u. seine Verwalt. in Ansbach u. Bayreuth (bon). — MOLLAT, Quellenbuch zur Gesch. der deutschen Politik im XIX Jahrh. (utile). — Herodot, Auswahl, p. HARDER. — Bernhardy, Grundriss der griech. Liter. I. Innere Gesch. 5[e] Bearb. von VOLKMANN. — Diophanti opera omnia p. P. TANNERY, I (un triple sujet de joie : Diophante est dans un texte lisible, c'est P. Tannery qui le publie, et l'éditeur du savant français est un Allemand). — Andreae capellani regii Francorum De amore libri tres, p. TROJEL. — Il libro dei Vizii e delle Virtu p. DE GREGORIO (long art. avec corrections, de W. Foerster). — Die Edda, übers. von GERING (instructif). — Hebbels Briefwechsel mit Freunden, p. BAMBERG. — Hermann, Lehrb. der griech. Antiq. 6[e] Auf. p. THUMSER, I. Staatsaltertümer. — WILISCH, Die altkorinthische Thonindustrie (soigné).

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : BLAU, Masoret. Untersuch. — Papers of the American Society of Church History, III, IV, p. JACKSON. — TEUTSCH, Siebenbürg. Sächs. Schulordn. II, 1782-1883. — Aegypt. Urkunden aus den königl. Museen zu Berlin. III. Griech. Urkunden. — ELTER, De forma urbis Romae deque orbis antiqui facie (bon). — NARDELLI, Le primavere liriche della Germania. — Hebbels Werke, 12 vol. — Festschrift zur Begrüss. des 5[en] allg. deutschen Neuphilologentages. — FREEMAN, Sicily Phoenician, Greek and Roman (excellent précis). — BACHMANN, Urkundl. Nachtr. zur oesterr. deutschen Gesch. im Zeitalter K. Friedrich III. — WALTER; GŒTZ, Die Wahl Maximi-

lians II. — PHILIPPSON, Der Peloponnes, Versuch einer Landeskunde auf geolog. Grundlage (fait sur les lieux et à la hauteur de la méthode scientifique). — WESTPHAL, Allgem. Metrik der indogerm. u. Semit. Völker auf Grundlage der vergl. Sprachwiss. (étroit et n'est plus au courant).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 4 : PAULSEN, Einleit. in die Philosophie. — WEBER, Wilhelm Weber, eine Lebensskizze. — HUSSERL, Philosophie der Arithmetik, I. — BRANDSTETTER, Repertorium über die in Zeit = und Sammelschriften der Jahre 1812-1820 enthaltenen aufsätze u. Mitteilungen schweizergeschichtlichen Inhaltes.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 9 : MATTHIAS, Das griech. Schiedsgericht (très estimable). — Lysias, Ausgew. Reden, p. THALHEIM. — WESSELY, Antike Reste griech. Metrik (intéressant). — Tacitus, Annalen p. Nipperdey. — ANDRESEN, 5e ed.; De cod. Mediceis Annalium. — Horaz, Oden u. Epoden für die Primaner bearb. von MENGE. — HEIKEL, Entsteh. der Konstruktionen bei πρίν (fort suggestif). — Carminum amatoriorum convivaliumque florilegium e Romanorum poeseos lyricae principibus p. SCHANTZ.

Altpreussische Monatsschrift, octobre-décembre 1892 : ARNOLDT, Zur Beurtheil. von Kants Kritik der reinen Vernunft und Kants Prolegomena (suite). — TREICHEL, Postalisches aus Preussen. — BECKHERRN, Berichtig. u. Zusatz zu dem Aufsatze « Die Wappen der Städte Alt-Preussens ». — *Kritiken und Referate :* BÖTTICHER, Die Bau = und Kunstdenkm. der Provinz Ostpreussen; HALLIER, Die socialen Probleme u. das Erbrecht; MIERZYNSKI, Mythol. Lituan. Monum.; Goznaczy Sicco. — KETRZYNSKI, Bibliotheca Wiktora Hr. Baworowskiego we Lwowie; NADMORKI, Kaszuby i Kociewie. — *Mitteilungen :* Zu Simon Dachs Anke van Tharau (Sprenger); Universitätschronik 1892; Register. — Est jointe à ce fascicule une « Altpreussische Bibliographie für 1891 nebst Ergänzungen zu früheren Jahren ».

Zeitschrift fuer katholische Theologie, n° 11: MICHAELS, Päpste als offenbare Ketzer, Geschichtsfabeln Döllingers. — ZIMMERMANN, Nippold als Kirchenhistoriker. — NILLES, Tolerari potest, de juridico valore decreti tolerantiae commentarius. — SCHMID, Können wir den Verstorbenen sicher helfen. — *Recensionen :* BELLESHEIM, Manning; LAEMMER, Instit. des kath. K. R.; ROLFES, Aristoteles ueber das Verh. Gottes zur Welt u. zum Menschen; FRAKNOI, Mathias Corvinus, König von Ungarn; SCHÄFER, Die Briefe an die Thessaloniker u. der Brief an die Galater; PREVORT, Autobiogr. of Isaac Williams; HOENSBROECH, Christ u. Widerchrist. — *Analekten :* Gregorovius ueber Döllinger; Augustin. Studien; Zur Religionsgesch.; Das Provinciale Ordinis fratrum minorum.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-septième année 20 mars 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

The Academy, n° 1085 : Copleston, Buddhism primitive and present in Magadha and Ceylon. — Mitner, England in Egypt. — Torrens, 20 years in Parliament. — Gracian, The art of worldly wisdom, from the Spanish by Jacobs. — Timmins, Nooks and corners of Herefordshire. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, I and II. — Classical school books : Thucydides, VIII, p. Tucker; Eurip. Bacchae, p. Tyrrell. — De Lagarde. — The CX Psalm; The Pia of Dante's Purgatorio; Seneca and discov. of America; « Morgue »; Anglici caudati; A visit to Java. — Jessen, Dansk etymol. ordbog; Glyphes des rochers du Bohnstän, la Suède; Petersen, Danske adelige sigiller. — Letter from Egypt (Sayce) — The Two Gentlemen of Verona at Oxford.

— N° 1086 : Smyth, Christian Ethics. — Beaver, Memorials of Old Chelsea. — Watson, George Gilfillan. — Aubertin, Wanderings and wonderings. — Gogol, The Inspector General, by Sykes. — The real nature and the importance of the first book of Esdras; The battle of Barnet; Aristotle's μεγαλόψυχος and Alexander the Great; Dante's Trinacria; Anglici caudati; Infanta and infante; A visit to Java. — Chronicle of the Kings of Kashmir, p. Stein, I. — Smith, Catal. of sculpture, British Museum; Diehl, Excursions in Greece; Schön, Das capitolinische Verzeichnis der röm. Triumphe. — Letter from Egypt (Sayce).

— N° 1087 : Pearson, National life and character. — Sir Charles Aitchison, Lord Lawrence. — Harper, The Brighton Road. — Le Viandier de Taillevent. — Slavica. — Thomas Campion and Philip Rosseter; « Morgue »; Corruptions in Old English mss; Gogol's Dead Souls. — Van Leeuwen, Enchiridion dictionis epicae, I; Middleton, Analogy in syntax, etc. — Tel-Beni-Amran. — The Mahabodhi pavilions.

The Athenaeum, n° 3408 : Williams, Round London. — Mrs. Elliot, Diary of an idle woman in Constantinople. — Max Müller, Anthropological religion (deux volumes de conférences). — Chope, The dialect of Hartland; Christian, Behar proverbs; Middendorf, Die Aimara-Sprache. — Bibliographical literature. — Scandal about Queen Elizabeth, I (Gairdner). — Lanciani, Pagan and Christian Rom.

— N° 3409 : Sir Arthur Gordon, The Earl of Aberdeen. — Payne, History of the new World called America, I. — Barker, Wanderings by southern waters, Eastern Aquitaine. — Some interesting autographs. — Macgibbon and Ross, The castellated and domestic architecture of Scotland, xii-xviii s., iii-v.

— N° 3410 : Pearson, National life and character. — The voyage of François Leguat of Bresse to Rodriguez, Mauritius, Java and the Cape of Good Hopes p. Oliver; Bernier, Travels in the Mogul Empire p. Constable. — Clerk of Penicuik's Memoirs, p. Gray. — Scandal about Queen Elizabeth, II (Gairdner). — Chaucer's virelays. — Becke's and Taverner's Bibles. — Minto (not. nécrol.).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Koenigsberger, Aus Masorah u. Talmud-Kritik. — Jahr, Urbans VI Wahl 1378 (assez bon). — Chroniken der deutschen Städte, XVI. — Druffel, Send. des Cardinals Sfondrato an Karl V, I, 1547-1548. — Gasteiger, Die Zillerthaler Protestanten u. ihre Ausweis. aus Tirol. — Vogt, Welt= u. Zeitgesch. 1862-1890 (bon manuel). — Berger, Gesch. der wissensch. Erdkunde der Griechen, IV. Die Griechen unter dem Einflusse der Römer (fin de cet ou-

vrage classique, « riche en peine et en succès »). — M. VOIGT, Röm. Rechtsgesch. I. — Odyssee p. LEEUWEN et DA COSTA, I; Enchiridium dictionis epicae (deux travaux fouillés et utiles). — PLANTA, Gramm. der osk. umbr. Dialekte, I, Einleit. u. Lautlehre (solide et à certains égards magistral). — P. Manutii epist. sel. p. FICKELSCHERER (très soigné). — ANSCHÜTZ, Boccaccios nov. vom Falken. — RAUSCHMAIER, Figürl. Gebrauch der Zahlen im altfr. (raisonnable et parfois utile). — KAHLE, Die Sprache der Skalden (satisfaisant, quoique un peu prématuré). — G. WEBER, Dinair, Célènes, Apamée Cibotos (de bonnes recherches). — HASSE, Kunststudien, IV. — HOMBERGER, Essais.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 8 : ELTER, Gnomica, I, II (fait avec un soin incroyable). — Aeneide, I-VI, p. DEUTICKE. — NESTORIDES, Topogr. de Sparte antique (en grec, utile et détaillé). — PETRIE, Kahun, Gurob and Hawara; Ilahun, Kahun and Gurob; Medum, Ten years digging in Egypt. — Korais, I. — MARTENS, Gesch. des Altertums, I (sera inutile). — MÜNCH, Neue pädag. Beiträge.

— N° 9 : SCHÄUBLIN, Kratylos (important). — Inscr. jurid. grecques, p. DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, II (très méritoire). — CAUER, Wort = und Gedankenspiele in den Oden des Horaz (intéressant, bien qu'il faille s'avancer sur ce domaine avec précaution). — Tacitus, p. NIPPERDEY-ANDRESEN, 5e ed. (89 passages modifiés). — WILISCH, Altkorinth-Thonindustrie (soigné). — Neue, Formenlehre der latein. Sprache, II, p. WAGENER (1er art.). — WINTELER, Naturlaut u. Sprache. — DELFOUR, Hist. du lycée de Pau.

— N° 10 : Theaetet, p. WOHLRAB (fort recommandable). — Joseph, p. NIESE; NABER; RAAB, De Josephi elocutione. — Lucan, p. HOSIUS (sera le fondement de nouvelles études). — Tusculan. p. HEINE, I, 4e ed. — DROYSEN, Gesch. Alexanders des Grossen, 4e ed. — Salomon REINACH, Antiq. du Bosphore Cimmérien (sera accueilli avec reconnaissance). — Neue, Formenlehre, p. WAGENER (2e art.). — Krit. Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Philologie. — THUMB, Die neugr. Sprache (esquisse). — TEUTSCH, Siebenb. sächs. Schulordn. II.

Theologische Literaturzeitung, n° 5 : KOETSVELDE, Die Gleichnisse des Evang. — WÜNSCHE, Midrasch Tehillim. — STRACK, Der Blutaberglaube in der Menschheit. — MICHALSKI, De Silvestri Prieratis vita et scriptis. — MENUSIER, Les cahiers de l'Eglise de France.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Vingt-septième année 27 mars 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

## PÉRIODIQUES

**Revue de philologie**, tome XVII, n° 1 : P. Foucart, Le poète Sophocle et l'oligarchie des Quatre Cents. — G. Rodier, Corrections au texte du π. μίξεως d'Alexandre d'Aphrodisios. — P. Couvreur, Notre texte du Phédon. — L. Havet, Cicero, pro Caelio, § 24. — Ph. Fabia, Sur la fin monosyllabique du sénaire chez Térence. — L. Havet, Cicero, de Oratore. — B. Haussoullier, La constitution d'Athènes avant Dracon, d'après Aristote, Ἀθην. Πολ. I-III. — G. Radet, Sur quelques points de l'histoire des Séleucides. — L. Havet, Priscianus II, 6. — F. de Mély et H. Courel, Des lapidaires Grecs dans la littérature arabe du moyen âge. — B. Haussoullier, Bulletin épigraphique. — Bulletin bibliographique.

**The Academy**, n° 1088 : Symonds, In the Key of Blue and other prose essays. — Baring-Gould, The tragedy of the Caesars, a study of the character of the Caesars of the Julian and Claudian houses. — Barry, Studies in Corsica, sylvan and social. — Ryle, The early narratives of Genesis; H. Schultz, Old Testament Theology, translated by Paterson. — Nichol, Hugo; Biré, Hugo après 1830. — Prior poet. works p. Johnson (très mauvaise réimpression). — W. Minto (not. nécrol.). — The author of The Testament of Love (Skeat). — An unknown English prose-version of William of Palerne (Wicholson). — The Antiphonary of Bangor. — Corruptions in Old English mss. — Harper, Assyrian and Babylonian letters, I.

**Literarisches Centralblatt**, n° 11 : F. M. Müller, Physische Religion. — Graetz, Emendationes in V. T. I, p. Bacher. — Lods, Le livre d'Henoch. — Ibn Sinâ, Le livre des théorèmes et avertissements trad. par Forget, I. — De Lantsheere, De la race et langue des Hittites (étude approfondie et jugement réfléchi). — Riese, Das rhein. Germanien, I (utile). — Delaville Le Roulx, L'ordre de Montjoye. — Joachim, Politik des letzten Hochmeisters in Preussen Albrecht von Brandenburg (très soigné). — Selden, The Table Talk, p. Reynolds. — Kiepert, Specialcarte von westlichen Kleinasien. — Vershoven, Lehr = und Lesebuch der siames. Sprache. — Aristotle, Constit. of Athens, p. Sandys (à recommander très instamment). — Altenstaedt, De Hecatei Milesii fragmentis quae ad Hispaniam et Galliam pertinent (savante dissertation). — The Romaunt of the Rose p. Kaluza (publication méritoire). — Rauch, Lenz u. Shakspeare (sera profitable). — Humboldt, Briefe an F. H. Jacobi, p. Leitzmann. — Clemen, Kunstdenkm. des Kreises Kleve.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 10 : Leverkühn, Inhalt u. Ausleg. des Hohen Liedes. — Bonwetsch, Methodius von Olympus, I. — Zahn, Gesch. des neutest. Kanons, II. Urk. u. Belege II, 1. — Albert, Gesch. der Predigt in Deutschland bis Luther, I. vor Karls des Grossen Tod. (fait avec grand soin). — Merler, Neues von den Alten, Text = und Uebersetzungsproben. — Melanchton, Declamationes, p. Hartfelder (sera hautement le bienvenu). — Sievers, Altgermanische Metrik (intéressant essai, mais qui n'a pas réussi). — D. Schäfer, Gesch. u. Culturgesch. — Rühl, Der Staat der Athener u. kein Ende. — Preuss. Staatsschriften aus der Regierungszeit Friedrichs II, 3, p. Krauske. — Morin, Ursprung des Gregorian. Gesanges. — Dick u. Kretschmer, Handbuch der Seemannschaft.

— N° 11 : Ch. Thomassin, Louis de Thomassin. — Nützel, Münzen der Rasuliden nebst einem abriss der Gesch. dieser jemen. Dynastie. — Preuss, Index Demosthenicus. — Gemoll, Die Realien bei Horaz, II

(soigné). — Otto Ludwigs Gesamm. Schriften (événement littéraire de premier rang). — Turgueneff's Literatur = und Lebenserinnerungen. — Neues Archiv für die Gesch. der Stadt Heidelberg u. der rhein. Pfalz. I. — Redlich, Napoleons Anwesenheit in Düsseldorf (reproduit Beugnot). — B. Stern, Die Romanows, intime Episoden aus dem russ. Hofleben (lecture de wagon). — Varges, Der Lauf der Elbe im nordd. Flachlande. — Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806 u. 1807, II. Prenzlau u. Lübeck (excellent). — Deutsch, 25 Jahre ungar. Finanz = und Volkswirthschaft, 1867-1892.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : Bielenstein, Die Grenzen des lettischen Volksstammes u. der lettischen Sprache in der Gegenwart u. im XIII Jahrh. — Düntzer, Zur Gœthe-Forschung (traite fort injustement tous ceux qui s'occupent de Gœthe, ce ne sont que des « Streber » ; seul, Düntzer combat pour la cause de la vérité ; seul, il connaît le sujet qu'il étudie depuis cinquante ans ; à quoi bon cette polémique ?). — Reira, Geogr. u. naturwiss. Abhandl. I.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : Richter, Xenophonstudien (très peu à louer). — Koch, De Iuliano imperatore scriptorum, qui res in Gallia ab eo gestas enarrarunt, auctore ; Reinhardt, Der Tod des Kaisers Julian. — E. Gebhard, De D. Junii Bruti genere dicendi (travail très solide). — Sonntag, Vergil als bukolischer Dichter (on ne peut toujours suivre l'auteur, bien qu'il éclaire plus d'un passage). — Nikel, Socialpolitik u. soziale Beweg. im Altertum (n'est pas toujours sûr). — Cantalupi, La guerra civile Sillana in Italia (soigné). — Bonghi, Die röm. Feste, deutsch von Ruhemann. — Archiv für neugr. Sprachforsch. (publié par la société Korais) ; Sakellarios, Kypriaka, I ; Constantinidis, Neohellenica — Sabbadini, Veronese.

— N° 12 : Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit (très instructif et détaillé). — Scheinberg, Zur handschr. Ueberlief. der scholia Didymi, III. — E. von Stern, Die neue Schrift des Aristoteles über Athens Verfassung. — Lassel, De fortunae in Plutarchi operibus notione. — Ovid, Met. Auswahl, p. Polle. — Plini natur. hist. p. Mayhoff. — Vollmer, De funere publico Romanorum. — Esperandieu, Inscr. ined. rec. en Tunisie par M. Denis. — C. Benoit, La Grèce ancienne étudiée dans la Grèce moderne, souvenirs personnels des commencements de l'école française d'Athènes (aimable, trop de phrases). — Ebere, Die Fischkonserven der Alten. — Stolz, Die Urbevölkerung Tirols.

Wochenschrif für klassische Philologie, n° 10 : Mitteis, Reichsrecht u. Volksrecht in den östl. Provinzen des röm. Kaiserreichs (1er art). — Dingeldein, Der Reim bei den Griechen u. Römern (traite avec méthode et soin un sujet important). — Graf, Pindars logaödische Strophen (ne marque pas un progrès). — Lysias, Ausgew. Reden, p. Frohberger-Thalheim (2e art.) — Bruhn, Griech. Lesebuch für Obersekunda. — Cicero, Select orations and letters, p. Kelsey. — Titi Livi XXI-XXX, p. Zingerle-Albrecht. — Waltzing, Découverte archéol. faite à Foy, en mai 1892.

— N° 11 : Heichen, Die Culturgesch. in Hauptdaten. — Dessau, Inscr. latinae sel. I (méritoire). — Waltzing, L'épigraphie latine et les corporations professionnelles de l'empire romain (vif et enthousiaste). — Planta, Grammatik der oskisch-umbrischen Dialecte I. Einleit. u. Lautlehre. — Mitteis, Reichsrecht u. Volksrecht in der östl. Provinzen des röm. Kaiserreichs (1er art.). — Schulthess, Der Prozess des C. Rabirius 63 (de grand mérite). — Titi Livi liber XXI p. Tücking 4e éd.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Vingt-septième année 3 avril 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue historique**, mars-avril : X. MOSSMANN, La France en Alsace après la paix de Westphalie (suite). — PERRENS, Sur une page incomplète de l'histoire de Port-Royal. — DESCLOZEAUX, Observ. crit. sur les Écon. royales I. Maximilien de Béthune, baron de Rosny II, 1576. — DU CASSE, Journal et corresp. de la reine Catherine de Wurtemberg (suite). — *Bulletin :* France, Travaux sur l'antiquité romaine (Jullian); nécrol : Siméon Luce (Aug. Molinier); Travaux sur l'époque moderne (Farges et Monod); Bohême (Goll). — *Comptes rendus :* WELZHOFER, Gesch. des Orients u. Griechenlands im VI Jahrh.; ATTINGER, Lycurgue; STOLLE, Martyr. der thebaischen Legion; LABANDE, Organ. municip. de Verdun; GUILHIERMOZ, Procéd. et fonctionn. du parlement au XIVe s.; CHAISEMARTIN, Prov. et maximes du droit germanique; RODRIGUEZ-VILLA, La reina dona Juana la Loca; FREDERICQ, Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden; BLOK, Geschied. van het nederlandsche volke; BUSCH, England under den Tudors; BOURSIN et CHALLAMEL, Dict. de la Révol. française (sans critique et sans soin).

**The Academy**, n° 1089 : The poems of Edmund Waller, p. DRURY. — Arthur Young's tour in Ireland, 1776-1779, p. HUTTON. — L'histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, p. Paul MEYER (poème d'un grand intérêt et d'une haute valeur, publié d'ailleurs avec le soin le plus méritoire et d'une façon digne de la réputation de l'éditeur). — SAMSON-HIMMELSTIERNA, Russia under Alexander III; BROWN, The people of Finland in archaic times. — John of Malvern and Piers the Plowman (Skeat); Psalm LXXXII, 7 (Margoliouth); The word « artemage » in Gower (Mayhew); The Bodleian Dinnshenchas (Maccarthy); A Hebrew etymology (Herz); The episcopate in the first century (Ramsay); The Wandering Jew (Buchanan).—Lucan, p. HOSIUS. — Notes on some Prakrit words in the Decinamamala (Morris). — Letter from Egypt (Sayce). — Tel Beni Amran (Macclure).

**The Athenaeum**, n° 3411 : BARRY, Studies in Corsica. — Julia CARTWRIGHT, Sacharissa, some account of Dorothy Sidney, countess of Sunderland, her family and friends. — LILLY, The Great Enigm. — MORIARTY, Dean Swift and his writings. — Scandal about Queen Elizabeth (Lang); Taine; Lecky on the Earl of Warton (Parnell); Camden's Britannia; Becke's and Taverner's Bibles; The Rolls of the King's Court under Richard I. — Stanley LANE-POOLE, The history of the Moghul Emperors of Hindustan illustrated by their coins.

— N° 3412 : Duke of ARGYLL, The unseen foundations of society. — HUDSON, Idle Days in Patagonia. — PATER, Plato and Platonism. — RAINE, York (histoire intéressante de cette ville). — FENNELL, The Stanford Dictionary of anglicised words and phrases (1er art.). — Scandal about Queen Elizabeth (Gairdner); Remin. of Taine; The Pantheon of the Panamoo inscr.; Dante and the Mahabharata; The Barrin' o' the Door; Freeman and the Quarterly Review. — DIEHL Excursions in Greece, translated by Emma R. PERKINS.

**Literarisches Centralblatt**, n° 12 : HATCH, Griechentum u. Christentum. — HANNES, Des Averroes Abhandl. ueber die Mögl. der Conjunction oder ueber den materiellen Intellect. — GUMPRECHT, Modernes Seelenleben. —O. WINCKELMANN, Der Schmalkaldische Bund 1530-1532 u. der Nürnberger Religionsfrieden (habilement fait). — Doc. sur l'hist. de Lorraine, recueil d'inventaires des ducs de Lorraine. — FLAMMERMONT, La journée du 14 juillet 1789. — A. ZIMMERMANN, Gesch. der preuss. deutschen Handelspolitik (très important). — SAUER, Blüchers Uebergang über den Rhein bei Caub (petit écrit solide). — PASTOR, Janssen (sans

prétention). — WIPPERMANN, Deutscher Geschichtskalender für 1892, I. — JAEGER, Kamerun und Sudan, I. — Homer, Odyssey, p. PLATT (sans valeur). — Der Froschmäusekrieg, übers. von MITZSCHKE, 2e éd. — Guilelmi Blesensis Aldae comœdia p. LOHMEYER. — PAOLI, Die Abkürz. in der latein. Schrift des M. A. — LEVY (Em.), Provenz. Supplement-Wörterbuch, Bericht. u. Ergänz. zu Renouards Lexique roman (sera le bienvenu). — Gœthes Faust, p. Calvin THOMAS, I. (rien de neuf, destiné au public anglais).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 6 : Chronica de Susenyos, rei de Ethiopia, I, texto ethiopico, p. PEREIRA ; SAINEANO, L'Abyssinie dans la seconde moitié du XVIe siècle ou le règne de Sartsa-Dengel ; PERRUCHON, Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie (art. de Nöldeke). — A. SCHWARZE, Untersuch. über die äussere Entwickl. der africanischen Kirche mit besonderer Verwerthung der archäolog. Funde (de bons essais qui font souhaiter que l'auteur entreprenne un grand travail d'ensemble sur le sujet). — Urkundenbuch. zur Gesch. der Deutschen in Siebenbürgen. p. ZIMMERMANN u. WERNER, I, 1191-1342. — MONACI, Facsimili di antichi manoscritti, I.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 12 : RUBENSOHN, Die Mysterienheiligtümer in Eleusis u. Samothrake (clair et renferme du nouveau, surtout dans la première partie). — ATTINGER, Lycurgue (résume la question). — MITTEIS, Reichsrecht u. Volksrecht in den östl. Prov. des röm. Kaiserreichs (3e art.). — BRONISCH, Die oskischen -i und -e Vokale — LEHMANN, De Romanorum servitute quaestiones (travail qu'il est permis de ne pas consulter).

Theologische Literaturzeitung, n° 6 : Theolog. Abhandl. Carl von Weizsäcker gewidmet. — ADDIS, The docum. of the Hexateuch. — CORSSEN, Der cyprian. Text. Der acta apostolorum. — Nuntiaturberichte aus Deutschland, III, I. Der Kampf um Köln, p. HANSEN. — AMABILE, Il Santo Officio della Inquisitione in Napoli. — DESTOMBES, Hist. de l'Église de Cambrai.

---

A. BERTRAND, de l'Institut

# NOS ORIGINES

VOLUME D'INTRODUCTION

## ARCHÉOLOGIE CELTIQUE ET GAULOISE

2e ÉDITION, REVISÉE ET AUGMENTÉE

Un volume in-8, illustré de planches, dessins et cartes en couleur.... 10 fr. »

TOME PREMIER

## LA GAULE AVANT LES GAULOIS

D'APRÈS LES MONUMENTS ET LES TEXTES

Seconde édition. — Un volume in-8, orné de 105 figures ou planches et de 4 cartes en couleur.............................................. 10 fr. »

---

Comte BOULAY DE LA MEURTHE

## DOCUMENTS SUR LA NÉGOCIATION DU CONCORDAT

ET SUR LES AUTRES RAPPORTS DE LA FRANCE AVEC LE SAINT-SIÈGE EN 1800 ET 1801

Tomes I et II. — Chaque volume................................. 7 fr. 50

---

LECOY DE LA MARCHE

## LES RELATIONS POLITIQUES DE LA FRANCE AVEC LE ROYAUME DE MAJORQUE

(ILES BALÉARES, ROUSSILLON, MONTPELLIER, ETC.)

Deux volumes in-8, avec carte.............................. 20 fr. »

---

R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE

## LES ORIGINES DE LA RÉVOLUTION AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

LA VEILLE DE LA RÉFORME

In-8.............................................................. 8 fr. »

## HISTOIRE DE LOUIS XII

PREMIÈRE PARTIE — LOUIS D'ORLÉANS

3 volumes in-8.................................................. 24 fr. »

SECONDE PARTIE — LA DIPLOMATIE

Tome I. — In-8.................................................. 8 fr. »

---

Comte FRÉMY

## UN AMBASSADEUR LIBÉRAL SOUS CHARLES IX ET HENRI III

ARNAUD DU FERRIER

In-8.............................................................. 10 fr. »

DIPLOMATES DU TEMPS DE LA LIGUE — In-18............ 3 fr. 50

MÉMOIRES INÉDITES DE HENRI DE MESMES — In-12.... 5 fr. »

## ORIGINES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'ACADÉMIE DES DERNIERS VALOIS

In-8, avec portraits.......................................... 15 fr. »

---

G. SCHLUMBERGER, membre de l'Institut | J. ADRIEN BLANCHET, attaché au département des médailles

## NUMISMATIQUE DU BÉARN

2 vol. in-8, avec 17 planches hors texte ........................ 20 fr. »

I. Blanchet. Histoire monétaire du Béarn.

II. Schlumberger. Description des monnaies, jetons et médailles du Béarn

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nº 15 Vingt-septième année 10 avril 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Annales du Midi**, n° 17, janvier 1893 : Duchesne, La légende de sainte Marie-Madeleine. — Tardif, Une version provençale d'une Somme du Code (1er art.). — Douais, Les guerres de religion en Languedoc d'après les papiers de Fourquevaux (suite). — *Mélanges et documents :* Notes de lexicogr. prov. (A. Thomas) ; Note sur une charte fausse d'Alfonse-Jourdain, comte de Toulouse, avec planche en héliotypie (A. Thomas) ; Un livre récent sur les Camisards (A. Baragnon); La charte des coutumes d'Escazeaux (Brissaud). — *Comptes rendus :* Lecoy de La Marche, Les relat. polit. de la France avec le royaume de Majorque.

**The Academy**, n° 1090 : Luise von Kobell, Döllinger, Erinn.; Friedrich, Das Papsttum von Döllinger, — Dante, Purgatory, transl. by Shadwell. — Spence, Cloister Life in the days of Cœur de Lion. — Barker, Riverside rambles in Eastern Aquitaine — Recoll of Tolstoy — The American dialect. — Isaiah LIII, 9b and Psalm LXXXII, 7 — Cain and Abel in Babylonian mythology -- Indian jottings. — Naville, The Festival Hall of Osorkon II in the Great Temple of Bubastis — The Glasgow Giorgione.

**The Athenaeum**, n° 3413 : Recoll. of an Egyptian Princess, by her English governess. — Townesend of Castletown. — Whitaker, Descriptive list of the deer parks and paddocks of England. — Fennell, The Standford Dictionary of Anglicised words and phrases (2e art.). — Leigh Hund on himself.

**Literarisches Centralblatt**, n° 13 : Haeckel, Der Monismus. — Jigs-med nam-mka, Gesch des Buddhismus in der Mongolei, p. Huth, I. — Hommel, Der babylon. Ursprung der ägypt. Cultur (très suggestif, plein de sagacité et de savoir, sinon toujours convaincant) — Ed. Meyer, Forsch. zur alten Gesch. I, zur aelt. Griech. Gesch. (renferme une foule de détails, mérite d'être étudié très sérieusement). — Epist. Merow. et Karolini aevi, I. — Kiepert, Carte gén. des prov. europ. et asiat. de l'empire ottoman. — Mordtmann, Esquisse topogr. de Constantinople. — P. Schweizer, Gesch. der schweizer. Neutralität, I (intéressant et important). — Rougon, Smyrne. — P. Reynaud, Le Rig-Veda et les orig. de la mythol. indoeurop. — Neumann, Buddhist. Anthologie. — Apollonii Pergaei quae extant p. Heiberg, II. — Bacchides, Capt., Casina p. Goetz u. Schoell. — Mistral, Mireio, p. Bertuch — Rudow, Gesch. des rumän. Schrifttums. (travail de dilettante). — Learned, The saga of Walther of Aquitaine (soigné).

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 12 : Hahn, Evang. des Lukas. — B. Weiss, Die kathol. Briefe. — Schell, Kathol. Dogm. — The Guihya-Sutras, rules of Vedic domestic ceremonies, p. Oldenberg, II; Gobhila, Hiranyakeçin, Apastamba, p. Max Müller. — H. D. Müller, Hist. mythol. Untersuch. I. Pelasger u. Hellenen, II. Sage vom trojan. Kriege u. die homer. Dicht. (publication regrettable, trop de combinaisons hardies). — Poetae latini aevi Carolini, III, 1, p. Traube (de trèr grande valeur). — Priameln, p. Limbach (mal fait). — Redentines Osterspiel, p. C. Schröder (excellente édition). — Szanto, Das griech. Bürgerrecht (clair et pénétrant). — Tagebuch des Lieut. Vossen, p. Redlich (intéressant). — Tollin, Gesch. der franz. Kirche von Magdeburg III, 1. — W. Sievers, Asien. — Bierbaum, 25 Jahre Münchner Hoftheatergesch.

— N° 13 : Anal. Hierosol. p. Gebhardt. — Wiedemann, Das litauische Präteritum (clair et détaillé). — Pelagonii artis veterinariae p. Ihm (excellent travail). — Deiter, Vergl. des Amsterdamer Codex n° 80 zu

Cicero De fin. — C. Heine, Der Roman in Deutschland von 1774 bis 1778 (n'est pas réussi). — Von Embden, Heines Familienleben. — Boyesen, Essays on German literature. — Schack, Mazzini e l'unita italiana. — Oechsli, Quellenbuch zur Schweizergesch. 1-5. — Seraphim, Aus Kurlands herzogl. Zeit. — Die österr. ungar. Monarchie in Wort u. Bild, 111-169.

**Berliner philologische Wochenschrift**, nº 13 : Inschr. von Pergamon, p. Fränkel (de réels mérites). — Adler, de Alex. Magni epist. commercio (n'avance pas la question). — Iamblichi de communi mathem. scientia p. Festa (très soigné). — Harnack, Die griech. Uebersetz. des Apolog. Tertullians; Medicinisches aus der ält. Kirchengesch. — Rebelliau, De Vergilio in informandis muliebribus quae sunt in Aeneide personis inventore (intéressant). — Winkler, Die Ditographien in den nikom. Codices des Livius, II. — Beugnies-Corbeau, Archéol. médic' de l'Egypte et de la Judée. — Salomon Reinach, L'Origine des Aryens. — Lettres inédites de savants, p. Gigas, II. Lettres des bénéd. de la congrég. de S. Maur. — Sommerland, Gesch. des öffentl. Schulwesens zu Offenbach.

**Wochenschrift für klassische Philologie**, nº 13 : Gerland, Gesch. der Physik (excellent dans sa brièveté et sa clarté). — Mitteis, Reichsrecht u. Volksrecht in den östl. Prov. des röm. Kaiserreichs (4e art.). — Syriani in Hermogenem comment. p. Rabe, I (on criera au 2e vol. « vivat sequens ! »). — Eudociae Augustae carminum reliq. p. Ludwich (1er art.). — Kohl, Verwend. röm. Münzen im Unterricht. — Jahresber. über das höhere Schulwesen p. Rethwisch, VI. — Kaegi, Griech. Grammatik.

**Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie**, février : Radlinski, Dict. du dialecte des Camtchadales de l'Ouest. — Trois brochures juridiques de 1607 et 1612 p. Ulanowski. — Windakiewicz, Les premiers acteurs comiques en Pologne. — Talko-Hryncewicz, Note sur le Kourdan de Majdanowka. — Udziela, Les popul. polon. dans le district de Ropczyce en Galicie. — Wierzchowski, Contes et récits des environs de Sandomir. — Ulanowska, Les Lettes de la Livonie polon. II. — Baudouin de Courtenay, Chants russo-polon. du district de Sokol, gouvern. de Grodno. — Biruta, Chants Blancs-Russiens du district de Lida. — Zawilinski, Préjugés et superst. popul. recueillis en divers endroits.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 16 Vingt-septième année 17 avril 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue rétrospective, 1er avril 1893 : L'éduc. d'un gentilhomme au XVIIIe siècle; corresp. du lieut.-gén. marquis Dauvet, 1770-1773 (à remarquer les détails sur Strasbourg et sur la tenue et la toilette de l'officier). — Comment les Anglais traitent leurs alliés. — Un fabricant de faux assignats. — Jules Ferry et Emile de Girardin. — Souvenirs de la guerre d'Espagne, 1809-1812 (suite).

Revue de l'instruction publique (Belgique), n° 2, tome XXXVI : Keelhoff, L'expression τέθνηκα τῷ δέει τῷ φόβῳ τι ou τινά. — Preudhomme, Le thème latin. — Delbœuf, Participe ou adjectif en *dus*. — Duflou, L'Univ. d'Oxford. — *Comptes rendus :* Aegypt. Urk. aus den königl. Museen zu Berlin. — Bethe, Theban. Lieder (travail original sur le sujet des épopées thébaines). — Greyson, L'enseign. supérieur en Belgique. — Dutron, Hist. du M. A.; Hist. contemp. — Ellis, Thomas, Manilius. — Sellar, The Roman poets of the Augustan age (le meilleur ouvrage de l'auteur). — Muller et Diegerick, Doc. sur le duc d'Anjou et les Pays-Bas, III.

The Academy, n° 1091 : Sergeant, Wyclif; Schaff, History of the Christian Church (le premier de ces travaux n'est pas destiné aux étudiants, le second s'adresse aux travailleurs). — Major Ross, The Marquess of Hastings. — Jeaffreson, Victoria, Queen and Empress. — The cow is wood in Chaucer (Skeat). — Il Ciotto di Gerusalemme, Par. XIX, 127, the claim of Charles of Anjou to the title of Jerusalem (Toynbee). — Isaiah LIII, 9 b and Psalm LXXXII, 7 (Margoliouth) — Anglici caudati (Vaganay). — Lycidas, line 168 (Wells). — Caird, The Evolution of Religion.

The Athenaeum, n° 3414 : Chapman and Buck, Wild Spain. — Bain, Russian fairy tales. — Stephen, An agnostic's apology and other essays. — Chamber's Encyclopoedia, a Dictionary of universal knowledge; 10 vol. — Munby, Faithful servants, being epitaphs and obituaries recording their names and services (recueil intéressant). — A letter of Walter Scott. — M. Lecky on the Earl of Wharton. — Tennysoniana (Bell). — The archaeological societies. — Rag offerings and primitive pilgrimages in Ireland (Borlase).

Literarisches Centralblatt, n° 14 : Ter-Mikelian, Die armen. Kirche in ihren Bezieh. zur byzant, IV-XIII Jahrh. (attachant). — Engelbrecht, Patrist. Annalen. — Kittel, Gesch. der Hebräer, II bis zum babylon. Exil. — Wurm, Cardinal Albornoz (soigné). — Winter, Der Ordo consilii von 1550, ein Beitrag zur Gesch. des Reichshofrathes (important). — A. Lefranc, Hist. du collège de France (« remarquable contribution, plein d'un véritable amour pour la libre recherche »). — Zenker, Gesch der Wiener Journalistik 1848 (suggestif, sans épuiser le sujet). — Briefw. der Brüder Müller, p. Haug, II. — Kiepert, Deutscher Colonial-Atlas. — Schulte, Lehrbuch der deutschen Reichs = und Rechsgesch. 6e ed. — Froehde, Valerii Probi de nomine libellum Plinii Secundi doctrinam continere demonstratur. — Koehler, Esthländ. Klosterlectüre, ein Beitrag zur Kenntniss der Pflege des geistigen Lebens in Esthland, im M. A. (important et plein de témoignages de sagacité critique, de vaste lecture et d'acribie philologique). — Dante, De l'éloq. vulg. p. Maignien et Prompt (consciencieux). — Goldstaub u. Wendriner, Ein toscovenez. Bestiarius (travail qui est un modèle). — Kaluza, Chaucer u. der Rosenroman (très méritoire).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 7 : Wlassak, Römische Processgesetze, II (beaucoup de résultats importants). — Schuppe, Das Recht des

Besitzes. — KUHLENBECK, Der Schuldbegriff. — von WYSS, Abhandl. zur Gesch. des schweiz. öffentl. Rechts. — BONNASSIEUX, Les grandes compagnies de commerce (soin; matériaux nombreux, dont beaucoup d'inédits, mais l'ouvrage ne satisfait pas à toutes les exigences et il a paru trop tôt). — HEGLER, Die Psychologie in Kants Ethik.

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 14 : Herondas, p. CRUSIUS (1er art.) — PREUSS, Index Demosthenicus (très utile). — KALBFLEISCH ; In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros observ. crit. (fait avec succès). — HILSCHER, Hominum literatorum graec. ante Tiberii mortem in urbe Roma commoratorum hist. crit. (manque de maturité). — Bernhardy, Grundriss der griech. Liter. 5e ed. p. VOLKMANN. — Bacchides, Captivi, Casina p. GŒTZ et SCHOELL. — FRITZSCHE, Quaest. Lucaneae (clair et convaincant). — Titi Livi liber XXI p. TÜCKING, 4e ed. — MITTEIS, Reichsrecht u. Volksrecht in den östl. Provinzen des röm. Kaiserreichs (très solide et instructif). — CAVVADIAS, Katalog der Skulpturen im Nationalmuseum zu Athen, I. — BAROZZI e SABBADINI, Studi sul Panormita e sul Valla.

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 15 : Herodas (2e art.). — GERBER, In comment. Greg. Cor. in Hermog. vetust. comment. vestigia (recherche méthodique et sagacité critique). — FESSLER, Instit. patrol. p. JUNGMANN, II, 1. — De Orat. p. WILKINS (1e art.). — Augustin p. ZYCHA, Corpus script. eccles. latin. vol. XXV, sectio VI, pars I. — ORSI et CAVALLARI, Megara Hyblaea (cf *Revue*, n° 15). — PLANTA, Gramm. der osk. umbr. Dialecte, I (domine le sujet, attendons les volumes suivants, il reste beaucoup de douteux et de contestable). — LOBECK, Des Flavius Blondus Abhandl. De militia et jurisprud. (soigné).

**Theologische Literaturzeitung**, n° 7 : W. R. SMITH, The Old Testament in the Jewish Church, 2e ed. — PETERS, Die Prophecie Obadjahs. — CHWOLSON, Das letzte Passamahl Christi. — BEYSCHLAG, Neutestam. Theologie oder gesch. Darst. der Lehren Jesu. — MEYBERG, Die bibl. Theologie u. ihre Gegner. — LODS, L'Evang. et l'apocalypse de Pierre publiées pour la 1re fois d'après les photogr. du ms. de Gizéh. — HALLIER, Untersuch, über die edessen. Chronik; RAABE, Die Apologie des Aristides. — HEGLER, Geist u. Schrift bei Sebastian Franck, eine Studie zur Gesch. des Spiritualismus in der Reformation szeit. — REINDELL, Dr. Wenzeslaus Linck aus Colditz 1483-1547.

---

Eugène **MÜNTZ**, membre de l'Institut

## LA MOSAIQUE CHRÉTIENNE PENDANT LES PREMIERS SIÈCLES

I. LA TECHNIQUE. — II. LA MOSAIQUE DANS LES CATACOMBES

In-8........................................................ 6 fr. »

TIRÉ A PETIT NOMBRE

---

**C. MAUSS**, archiviste du Ministère des Affaires étrangères

## L'ÉGLISE DE SAINT-JÉRÊMIE

A ABOU-GOSCH (EMMAUS DE ST-LUC & CASTELLUM DE VESPASIEN)

Avec une étude sur le Stade au temps de saint Luc et de Flavius Josèphe. In-8, illustré ........................................ 5 fr. »

## LA COUDÉE CHAR'IYEH

OU COUDÉE RELIGIEUSE DE L'ÉGYPTE

In-8........................................................ 1 fr. 50

---

**OLIVERA MARTINS**

député aux Cortès, ancien ministre des finances de Portugal

## LES EXPLORATIONS DES PORTUGAIS

ANTÉRIEURES A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Traduit par A. BOUTROUE

In-8, avec carte........................................ 2 fr. 50

---

**L. Cl. DELFOUR**

## DE NARRATIONIBUS QUÆ SUNT IN SANCTI AUGUSTINI SERMONIBUS

In-8........................................................ 2 fr. 50

---

## L'ÉVANGILE & L'APOCALYPSE DE PIERRE

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DU MANUSCRIT DE GIZÉH

AVEC UN APPENDICE

SUR LES RECTIFICATIONS A APPORTER AU TEXTE GREC DU LIVRE D'ÉNOCH

Par Adolphe LODS

Un volume in-18........................................ 3 fr. 50

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 17 Vingt-septième année 24 avril 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue de l'Art chrétien**, livraison de janvier 1893 : Luc Fayd'herbe, étudié dans les travaux ignorés de ses biographes, par M. J. Helbig. — Du rôle des pierres gravées au moyen âge (premier article), par M. F. de Mély. — Le culte des Docteurs de l'Eglise, à Rome, par Mgr. X. Barbier de Montault. — Mélanges. Lampes et Plats chrétiens de Carthage (suite), par le P. Delattre. — L'abbaye de Maredsous, par M. J. Helbig. — Les boucles d'oreilles au haut moyen âge, par M. G. d'Espinay. — La statue de saint Hubert en l'église de Saint-Jacques à Louvain; L'écuelle de saint François d'Assise, par M. C. Goffaerts. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Jerg Ratgeb, Maler von Schwaebisch-Gemund, seine Wandmalereien im Karmeliter kloster zu Frankfurt A. M. und sein altar-werk in der Stiftskirche zu Herrenberg, par O. Donner-von-Richter. — Recherches sur le retable de Saint-Bertin et sur Simon Marmion, par Mgr Dehaisnes. — Die Baukunst der Renaissance in Portugal, von den zeiten Emmanuels des Gluecklichen bis zu dem schlusse der Spanischen Herrschaft, par A. Haupt. — Geschichte der hollaendischen Baukunst und Bildnerei im Zeitalter der Renaissance, der nationalen Bluethe und des Klassicismus par le Dr V. Galland. — La collection Spitzer. (Suite.) — Le coffret de l'Escurial, par Edm. Bonnaffé. — Deux crucifix byzantins du canton de Lavaur, par Edm. Cabié. — Catalogue sommaire des manuscrits de la bibliothèque d'Avignon (Musée-Calvet), par L.-H. Labande. — Répertoire archéologique du canton d'Ay (Marne), par M. Jadart, L. Demaison et Ch. Givelet. — Documents inédits relatifs à Jean Racine et à sa famille, par le Vte de Grouchy. — L'architecture gothique, par C. Enlart. — Les chapiteaux romans du Musée de Toulouse et l'école Toulousaine du XIIe siècle, par E. Male. — Introduction au catalogue des monnaies mérovingiennes de la bibliothèque nationale, par M. Prou. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — Questions et Réponses.

**The Academy**, n° 1092 : Mahan, Influence of sea power upon the French Revolution and Empire (de haute valeur). — M. A. Owen, Old rabbit, the wodoo and other sorcerers. — Angellier, Burns (cf. le n° présent de la *Revue*). — Some historical books. — English prosody and style (Noel) ; An early Longobardic commentar upon the Book of Revelations (Conybeare) ; The word « artemage » in Gower ; The Peshitto cursives N. T. ; Signs manuals of notaries ; Lycidas, 168. — Letter from Egypt (Sayce).

**The Athenaeum**, n° 3415 : Riis, The children of the poor. — Recoll. of Count Tolstoy. — Reports of State Trials, IV, 1839-1843, p. Wallis. — Major Ross, The marquess of Hastings (intéressant et souvent neuf). — A Catechism for the people, pastor and preacher, by Luther, p. Rylands. — J. R. Robinson, James Brydges, the first Duke of Chandos. — Freeman and the Quarterly Review; The Könnecke Caxton ; Some unpublished letters of Wordsworth; The date of the Canterbury Tales. — Symonds, Michel Ange. — Notes from Athens.

**Literarisches Centralblatt**, n° 15 : Theolog. Abhandl. C. Weizsäcker gewidmet. — Fra Paolo Sarpi, Lettere inedite a Simone Contarini p. Castellani. — Planta, Chronik der Familie von Planta. — Urk. u. Actenstücke zur Gesch, der in der heutigen Provinz Posen verein. ehemals polnischen Landestheile, p. Ehrenberg (travail qui est un modèle). — Keussler, Ranke (sans prétention). — Mays u. Christ, Neues Archiv für die Gesch. der Stadt Heidelberg u. der rhein. Pfalz, I. — Kunz, Die Schlacht von Noisseville (sûr et pénétrant). — Del-

brück, Friedrich, Napoleon, Moltke; von Scherff, Delbrück u. Bernhardi. — Tippenhauer, Haiti. — Scherman, Materialien zur Gesch. der indischen Visionsliteratur (sera le bienvenu). — O. Keller, Zur latein. Sprachgesch. I. Latein. Etymol. (« il est triste que la plupart de ces étymologies puissent être débitées encore aujourd'hui »). — Reichardt, Der saturnische Vers in der römischen Kunstdichtung (tendance à approuver). — Mucedorus, p. Bolte (cf. *Revue crit.*, n° 12). — Ch. Schmidt, Grüninger (cf. *Revue crit.*, n° 15); Martin u. Jean Schott. — Gilbert, Handbuch der griech. Staatsaltertümer, I, Der Staat der Laked. u. Athener, 2e ed. (le critique recommande chaudement la nouvelle édition de ce livre qu'il a souvent et volontiers consulté). — Von Schlosser, Beschreib. des altgriech. Münzen (der Kunsthist. Samml. des österr. Kaiserhauses) I. — Crostarosa, Le basiliche christiane (intéressant). — Heussner, Die altchristl. Orpheusdarstellungen (attachant). — Scheffer (von), Michelangelo (la meilleure étude psychologique sur l'homme et l'artiste).

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : P. de Lagarde, Septuaginta Studien (une quantité de matériaux importants). — Resch, Ausserkanon. Paralleltexte zu den Evang. — Chauvin, Bibliogr. des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés en Europe, 1810-1885. — Joost, Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophons in der Anabasis für die Behandl. der griech. Syntax in der Schule (effort louable, mais peu heureux). — Holder, Altcelt. Sprachschatz, III. — Hyst. van Reynaert die vos, p. Müller et Logeman. — Ruville, Auflös. des preuss. engl. Bündnisses 1762 (clair et objectif). — Homberger, Essays. — Aktstykker, og oplysninger til Rigsraadets og Staendermödernes Historie i Kristian IV tid, p. Erslev, II, III. — Vogler, Der Bildhauer Alex. Trippel aus Schaffhausen. — Pernice, Labeo, III, 1.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 14 : Neumann, Nordafrika nach Herodot (à l'exclusion de l'Égypte, mais ne connaît ni Tissot ni Borsari). — Aegypt. Urk. aus den Museen zu Berlin, griech. Urk. 1-3 (1er art.). — Lell, Der absolute Accusativ im Griech. bis zu Aristoteles (très clair et bien ordonné). — Eudociae Augustae carminum reliq. p. Ludwich (2e art.). — L. Havet, La prose métrique de Symmaque et les orig. métr. du cursus (recherches qui sont un modèle, et beaucoup de belles trouvailles). — Vergil, Aeneis, p. Werra; Auswahl, p. Lange. — N° 15 : Holder, Altcelt. Sprachschatz, II u. III. — Schanz, Gesch. der röm. Liter. II (de la fin de la République à Hadrien; en général, très agréable et vrai). — Aegypt. Urk. aus den königl. Museen zu Berlin, griech. Urk. I (2e art.). — Fahlnberg, De Hercule tragico Graecorum (très recommandable pendant à l'Ulixes comicus de I. O. Schmidt). — Demosthenes, Ausgew. Staatsreden, p. Rösiger, I. — Bywater, Contrib. to the textual criticism of Aristotle's Nicomachean Ethics (complément indispensable de l'édition). — Apollonii Pergaei quae graece exstant, p. Heiberg, II. (suite de cette édition si méritoire). — Bemerk. zu den Inscr. jurid. grecques, second fascicule, I.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Nº 18 Vingt-septième année 1er mai 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Annales de l'Ecole libre des sciences politiques**, n° 2 : BOUTMY, Taine. — BORGEAUD, Etabl. et revision des constit. aux États-Unis. — DE COLONJON, Réduction du passif dans les déclarations de succession. — LECLERC, Fonctionnaires et hommes d'États anglais. — VÉRON, Condition des étrangers en Alsace. — ZOLLA, Variations du revenu et prix des terres en France aux XVII[e] et XVIII[e] s. — PAYEN, Enquêtes parlem. et loi belge du 3 mai 1880. — SPIRE, Assoc. contre la mendicité à domicile, grand-duché de Bade. — Chronique politique. — *Comptes rendus :* PELET, Nouvel atlas des colonies françaises ; POINSARD, Libre échange et protection ; ROSTWOROWSKI, L'École des sciences polit. ; NEUKOMM et D'ESTRÉE, Les Hohenzollern ; LEGER, La littér. russe.

**Revue d'Alsace**. 1893, I : A. BENOIT, Le musée de Strasbourg. — WALTZ, Dettes et prestations de Colmar, nov. 1721. — GASSER, Hist. de Soultz et de son bailliage (suite). — PFISTER, Mss. allemands à la Bibl. Nat. relatifs à l'hist. d'Alsace. — REUSS, L'Alsace pendant la Révol. française (suite). — BERDELLÉ, Pierres commémoratives alsaciennes. — M[me] ROEHRICH, Emma Warnod ; LÉVY, Hist. du couvent, de la prévoté et de la paroisse d'Herbitzheim ; GEROLD, Ed. Reuss ; L. FISCHER, Mém. d'un garde-chasse du cardinal de Rohan.

**Romania**, janvier 1893 : PHILIPPON, Les parlers du Forez cisligérien aux XIII[e] et XIV[e] s. — JEANROY, Trois dits d'amour du XIII[e] s. — CUERVO, Las segundas personas de plural en la conjugaizon castellana. — P. MEYER, Ms. de Bertrand Boysset. — GUILHIERMOZ, Charte de Gace Brulé. — A. THOMAS, Les premiers vers de Charles d'Orléans. — *Comptes rendus :* Études romanes dédiées à G. Paris ; GOLTHER, Gesch. der deutschen Literatur.

**Annales du midi**, n° 18, avril : TAMIZEY DE LARROQUE, L'abbé de Croisilles. — DOUAIS, Les guerres de religion en Languedoc d'après les papiers de Fourquevaux (suite). — Les coutumes de Molandier, 1246 (Bavière-Flavy). — Le nom de lieu Igoranda ou Ewiranda (A. Thomas). — *Comptes rendus :* CLÉMENT-SIMON, Hist. du collège de Tulle ; DUHAMEL, Les États provinciaux du Comtat Venaissin ; VERNIÈRE, Le président Jean Savaron ; LABAUDE, Catal. des mss. d'Avignon ; DOUAIS, Travaux crit. de paléographie.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 15 : JASTROW, A fragment of the Babyl. Dibbarra Epic (beaucoup de soin). — PRIDIK, De Cei insulae rebus (très soigné). — IMHOOF-BLUMER, Porträtköpfe auf röm. Münzen (excellent). — DETTER, Zwei Fornaldarsögur (très bonne édition). — LOEWENFELD, Tolstoi. — HITZIG, Die Assessoren der röm. Magistrate u. Richter (remarquable). — Elis. EVANS, Gaspar Hauser (lecture d'enfant et nuisible). — Mitteil. der deutschen Gesellschaft für Natur = und Völkerkunde Ostasiens in Tokio, V. — HASSE, Kunststudien, III, IV. — SEEBACH, Vulkane Centralamerikas.

— N° 16 : Hierosol. Bibliotheca. — Würtemb. Kirchengesch. — Tocco, Le fonte piu recenti della filosofia del Bruno. — Max MÜLLER, Physische Religion (nouveau et éloquent plaidoyer ; comme toujours, la valeur scientifique est dans les détails et une foule de recherches spéciales dans les excursus). — HERBST, Zu Thukydides, I (beaucoup de soin, de sagacité, peu de résultats). — SCHIMMELPFENG, Erziehliche Horazlectüre.—Briefe an Johanna Motherby von W. von Humboldt u. Arndt, p. MEISNER. — HÖLDER, Handb. der franz. Liter. p. BERTRAND, 8[e] ed. — Urkundenbuch der Deutschen in Siebenbürgen. — FRICKE, Maffei (sur le feld-maréchal bavarois). — Gerland, Zwei Menschenalter

Kurhessischer Gesch. — KIETZ, Agonist. Studien, I, Der Diskoswurf bei den Griechen. — FEILBOGEN, Smith u. Turgot. — G. Kellers nachgel. Schriften u. Dicht.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 8 : NEUBURG, Goslars Bergbau bis 1552. — Urk. der Stadt u. Landschaft Zürich, II, 2. — HEYCK, Urk. Siegel. u. Wappen der Herzöge von Zähringen. — GIETL, Die Sentenzen Rolands nachmals Papstes Alexander III.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

# MUSÉES & COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE

M. R. DE LA BLANCHÈRE
Inspecteur général des Bibliothèques, Musées et Archives
(Algérie et Tunisie)

## I. MUSÉE D'ALGER

TEXTE PAR M. GEORGES DOUBLET

Un volume in-4, avec 17 planches.. . . . . . . . . . . . . . 12 fr. »

## II. MUSÉE DE CONSTANTINE

TEXTE PAR MM. GEORGES DOUBLET ET GAUCKLER

In-4, avec 16 planches. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 12 fr. »

## III. MUSÉE D'ORAN

TEXTE PAR M. R. DE LA BLANCHÈRE

In-4, avec 7 planches. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingt-septième année 8 mai 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**The Academy**, n° 1093 : Pater, Plato and Platonism. — Carter, Nicholas Ferrar. — Robinson, The early history of coffee houses in England. — Recent theology. — A new Syriac ms. of the four Gospels (Lewis); The real character and importance of the first book of Esdras, V (Howorth). — The Old-Irish Glosses on the Bucolics (Stokes); George Penn and William Penn (Doble); A survival of Lollardism (Webster); English prosody and style (Noel). — Huber, Voyage en Arabie. — The semitism of the Hittites (Tyler).

— N° 1094 : Sir Arthur Gordon, The Earl of Aberdeen. — Raine, York (collection des Historic Towns). — Imbert de Saint-Amand, Marie-Antoinette at the Tuileries; M. A. and the downfall of royalty; Marie-Louise and the invasion of 1814. — West, Alcuin and the rise of the Christian schools. — The new Oxford Bible for teachers. — Was Samuel Pepy's first college Trinity Hall or Trinity. — The date of Cacciaguidas birth, Par. XVI, 34-39 (Toynbee). — Mikhailovski, Shamanstvo. — The Panammu inscr. of the Zinjirli collection (Craig). — The semitism of the Hittites (Cheyne). — M. O. Richter, Kypros, the Bible and Homer.

**The Athenaeum**, n° 3416; Andrew Lang, Homer and the Epic. — Jessopp, Studies by a recluse in cloister, town and country. — Memorials of St. Edmund's Abbey, p. Arnold, I, II. — Busch, England unter den Tudors, König Heinrich VII. — Deakin, Irrigated India. — Herkomer, Etching and mezzotinting en graving.

— N° 3417 : Burrows, Commentaries on the history of England (suggestif). — The Ithsmian odes of Pindar, p. Bury. — Watt, John Inglis, Lord Justice-General of Scotland. — Symonds (not. nécr.).

**Literarisches Centralblatt**, n° 16 : Luthers Bibel. — Hallier, Unters. über die Edessen. Chronik; Raabe, Apol. des Aristides. — Judeich, Kleinasiat. Studien, griech. pers. Gesch. des IV Jahrh. (travail difficile et ingrat, clairement exposé). — Koch, Das Dominikanerkloster zu Frankfurt. — Meininger, Chronique suisse inédite du xvi<sup>e</sup> s. Andreas Ryff. — Catal. van de Pamfletten-Verzameling p. Knüttel, II, 1. 1649-1667. — Roepell, Das Interregnum, Wahl u. Ordn. von Stanislaus Poniatowski (très clair et objectif). — Hertzberg, Halle, XVIII u. XIX Jahrh. (3<sup>e</sup> vol. de ce solide et intéressant ouvrage). — Thomassin, Ermord. des Herzogs von Berry (sans critique et rien de nouveau). — Aristoteles, Polit. Histor. Hauptteil, p. Hude. — Hultsch, Erzähl. Zeitformen bei Polybios (solide). — Pelagonii artis veterinariae quae extant, p. Ihm. — Auvray, Mss. de Dante, bibl. de France. — Lentzner, Tesoro de voces y provincialismos hispano-americanos, I. Rio de la Plata. — Stiefel, Unbek. Quellen Rotrous. — C. Heine, Der Roman in Deutschland 1774-1778 (petit travail ; à désavouer entièrement). — Schultze, Der junge Gœthe, I. Frankfurt (peu satisfaisant). — Aus dem Gœthehause, Briefe Riemers an Frommann. — Redentiner Osterspiel, p. Schröder. — W. Müller, Asien u. Europa nach altägypt. Denkm. (très détaillé, soigné, critique et à recommander à tous). — Burckhardt, Dürers Aufenthalt in Basel. — Clemen, Merow. u. karoling. Plastik. — Burger, Monum. Germaniae et Italiae typographica, 1 et 2.

— N° 17 : Baentsch, Bundesbuch, Ex. XXI, 22, XXIII, 23. — Hegler, Geist u. Schrift bei Sebastian Franck. — Cagnat, L'armée rom. d'Afrique (l'infatigable auteur a réuni tout ce qu'on peut savoir sur le sujet).

— NEUBURG, Goslars Bergbau bis 1552 (pourrait être plus précis). — FOCKE, Theodericus Pauli ein Geschichtsschreiber des XV Jahrh. u. sein Speculum historiale (peu fouillé et sans grande valeur). — Urkundenbuch zur Gesch. der Deutschen in Siebenbürgen, p. ZIMMERMANN u. WERNER, I, 1191-1342. — Denkw. von Beguelin, p. ERNST. — Rec. des inscr. jurid. grecques p. DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, II (à louer, comme le premier fascicule, présente les choses d'une façon à la fois instructive et pleine de goût). — Aristoxenos von Tarent, Melix u. Rhythmik des class. Hellenentums, II, berichtigter Originaltext nebst Prolegomena von WESTPHAL, p. SARAN (sera le bienvenu). — BRONISCH, Die osk. I und E Vokale. — FROEHDE, Die Anfängsgründe der röm. Grammatik (ne fait que rassembler, avec grand soin d'ailleurs, les matériaux). — Ed. THOMAS, L'envers de la soc. rom. d'après Pétrone (fait avec chaleur et grande intelligence, oriente sur les principales questions, et sous une forme agréable, œuvre d'un homme d'un talent souple et de profond savoir. — L. HAVET, La prose métrique de Symmaque (très soigné et instructif, bien que le critique refuse de suivre le même chemin que l'auteur). — SCHWAN, Gramm. des altfr. 2e ed. FISCHER, Drei Studien zur engl. Literaturgesch. — Dunbar, poems, p. SCHIPPER. — Tieck, Werke, p. KLEE. III. — VOLLMER, De funere publico Rom. (intéressant, clair, profond). — MERZ, Das aesthet. Formgesetz der Plastik.

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 16 : KEIL, Solon. Verf. in Aristoteles' Polit. (très instructif.) — Horaz, Oden u. Epoden, p. MENGE. — Cicero, De orat. p. WILKINS (2e art.). — HÜBNER, Röm. Epigraphik, 2e ed. — PHILIPSON, Der Peloponnes (marque une nouvelle époque dans la connaissance du théâtre de la civilisation hellénique). — VAN KAMPEN, Taschenatlas der Alten.

— N° 17 : Quintus Smyrn. Posthom. p. ZIMMERMANN. — HULTSCH, Erzähl. Zeitformen bei Polyb. — Alex. Aphrod. in Aristotelis Topic. comment. p. WALLIES (suite difficile heureusement exécutée). — HILGENFELD, Senecae epist. mor. quo ordine et tempore sint scriptae, collectae, editae (1er art.). — BLÜMNER, Die Farbenbezeichn. bei den röm. Dichtern (très utile). — HERTZBERG, Kurze Gesch. der altgr. Kolonisation (clair). — ZIEGELER, Aus Sicilien. — EVANS, Syracusan medallions and their engravers (riche en détails et renseignements). — ECKINGER, Orthogr. latein. Wörter in griech. Inschriften (aussi complet que possible). — Murmellius, Opusc. de discip. officiis, p. BÖMER (très recommandable).

— N° 18 : BETHE, Theban. Heldenlieder (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Xenophon, Anab I-IV, p. KEISLEY and ZENON. — DUBOIS, Strabon (très instructif, abondant et fait avec goût). — Horaz p. HERTZ, (long. art. de L. Müller). — HILGENFELD, Senecae epist. mor. (2e art.). — BILFINGER, Sterntafeln in den aegypt. Königsgräbern von Biban el Moluk ; VAN MIERLO, Sterrenkunde der Chaldeers.

**Wochenschrift für klassische Philologie**, n° 16 : PALLU DE LESSERT, Vicaires et comtes d'Afrique (fait avec soin). — IMHOOF-BLÜMER, Porträtköpfe auf röm. Münzen (2e édit. améliorée). — SEITZ, De fixis poet. latin. epithetis (mérite l'attention). — OLTRAMARE, Aristée. — RABE, Redaktion der Demosthen. Kranzrede (sagace, compétent, mais n'avance guère la question).

— N° 17 : Abhandl. CHRIST dargebracht. — Gnomica, p. ELTER, 2 vol. (résultats enfin publiés ; matériaux très abondants; habileté philosophique qui ressort à chaque page). — Galeni opera minora, III, p. HELMREICH (de grande valeur). — De oratore, p. WILKINS (très soi-

gné et fait avec jugement). — GERSTENBERG, Die Reden bei Sallust (insiste notamment sur la rhétorique). — Horatii carmina p. HERTZ (prendra une place éminente dans la collection Weidmann).

Theologische Literaturzeitung, n° 8 : DRIVER, The use of the tenses in Hebrew, 3e ed. — CHEYNE, Aids to the devout study of criticism. — COOKE, Hist. and song of Deborah. — WIRTH, Danae in Christl. Legenden. — BRAUN, Moses bar Kepha u. sein Buch von der Seele. — FREIMANN, Beitr. zur Gesch. der Bibelexegese, I, Des Gregorius abulfarag Scholien zum Buche Daniel. — LEA, A formulary of the Papal Penitentiary XIIIe s. — Luthers Dicht. in gebundener Rede, p SCHLEUSNER. — BENRATH, Bernardino Ochino von Siena. — SCHWARZ, Briefe u. Akten zur Gesch. Maximilians II, 2. — ORELLI, Christus u. andere Meister. — SCHMIDT, Zur Christologie. — KÄHLER, Der sogen. histor. Jesus u. der gesch. bibl. Christus. — RIVIER, Étude sur la révél. chrétienne.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mars : Acta Rectoralia almae Univers. Studii Cracov. p. WISLOCKI. — CWIKLINSKI, Clement Janicius, poète-lauréat, 1516-1543. — SAS, Contrib. à l'hist. de la poésie latine en Pologne au XVIe siècle. — Photii Patriarchae opusculum paraeneticum, Appendix Gnomica, excerpta Parisina p. STERNBACH. — GORSKI, Hist. de l'infanterie polonaise. — SMOLKA, Compte-rendu des recherches faites dans les archives du Vatican et dans d'autres collections romaines, en 1892. — TALKO-HRYNCEWICZ, La médecine popul. dans la Ruthénie méridionale.




Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-septième année 15 mai 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue rétrospective**, 1er mai 1893 : Une préface inédite de Stendhal (la préface de la nouvelle, restée à l'état d'ébauche, de Suora Scolastica). — L'éduc. d'un gentilhomme au XVIIIe siècle, corresp. du lieutenant-général marquis Dauvet 1770-1773 (suite). — L'influenza en 1767, 1803, 1825 et 1837. — Souvenirs de la guerre d'Espagne, 1809-1812 (suite).

**Revue de l'histoire des religions**, novembre-décembre : P. PARIS, Bulletin archéologique de la religion grecque. — A. MILLIOUD, Esquisse des huit sectes bouddhistes du Japon. — L. DOLLFUS, Garci Ferrans de Gerena et le Juif Baena. — A. LODS, Fragments d'évangiles et d'apocalypses découverts en Egypte. — *Revue des livres :* Ch. LETOURNEAU, L'évolution religieuse dans les diverses races humaines. — A. LEFÈVRE, La religion. — E. LAMAIRESSE, L'Inde avant le Bouddha. — K. BURESCH, Klaros. — A. RÉBELLIAU, Bossuet, historien du protestantisme (malgré le mérite incontestable de cet ouvrage, il reste que Bossuet « n'a pas compris la Réforme, qu'il en a fait une description incomplète et très partiale. » Ce n'est pas un historien). — GRUBER, Auguste Comte. — *Chronique*.

— Janvier-février : (PIEBENBRING, la religion des Hébreux à l'époque des Juges. — J. DERAMEY, Lettre d'Ignace de Loyola à Claudius, roi d'Éthiopie. — *Revue des livres* : Ad. LODS, Evangelii secundum Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt; Le livre d'Hénoch. — L. DUCHESNE, Le liber pontificalis. — L. HUBERTI, Gottesfrieden u. Landfrieden. — Ch. JORET, La Rose dans l'antiquité et au moyen âge (précieux recueil). — J. MENANT, Les Yézidis. — H. BRUGSCH, die biblischen sieben Iahre der Hurgersnoth. — SCHIAPARELLI, Una tomba egiziana. — V. SCHULZE, Untergang des griech. — röm. Heidentums II (cf. *Rev. cr.* 1892, n° 4).

**Bulletin archéologique du comité des travaux historiques**, 1892, n° 3 : Découvertes en Tarentaise (Borel et Bertrand). — Inscriptions Dissard et Cagnat). — Moule (Pinchaud et Darcel). — Peinture de Saint-Vanne de Verdun (Liénard et Müntz). — BARRIÈRE-FLAVY, Sépultures de l'époque wisigothique. — BOUGENOT, Tombe d'Etienne de Sainte-Croix. — JADART, Mosaïque du sacrifice d'Abraham à Reims (XIIe s.). — LORIN, Inventaires de l'hôtel de Rambouillet en 1652 et 1666. — MAXE-WERLY, Epitaphe de Phelipin de Fains (1363). — J. PILLOY, Plaques carolingiennes au type du dragon tourmentant le damné. — L. DEMAISON, Description de Reims du XIIe s. — THIOLLIER, L'art roman en Lyonnais. — BRUNE (abbé), Architecture religieuse dans le Jura. — L. BOURDERY, Triptyque en émail de Limoges à Orléans. — REQUIN (abbé), Jean de Fontay et le tombeau d'Alain Chartier. — LAFOND, Saint-André-de-Soulorn en Bigorre. — Trois bornes milliaires de la prov. d'Oran (Villefosse et Demaegh)t. — Peintures murales d'Hadrumète (Privat, Chop-part, Bray, Hannezo et S. Reinach). — Fragment de pilastre de Medjez el Bab (Tunisie) (Saladin et Bouyac). — SAINT-GÉRAND (abbé), Basilique de Tipasa. — CAGNAT, Chronique d'épigraphie africaine. — L'âge de la pierre à Dellys (Lacour, Turcat, S. Reinach).

**Revue de l'art chrétien**, livraison de mars 1893 : Le trésor d'ornements et d'instruments liturgiques de la collection du chevalier Giancarlo Rossi à Rome, par M. J. HELBIG. — Du rôle des pierres gravées au moyen âge (2me article), par M. F. DE MÉLY. — Le culte des Docteurs de l'Église, à Rome (7e article), par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Les fondeurs de cloches de la Sénéchaussée de Bourmont du XVIe au XVIIIe siècle, d'après les recherches de M. J. Marchal, par M. Jos. BER-

THELÉ. — Mélanges. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par le capitaine Em. ESPÉRANDIEU. — Les noms personnels des Papes en ordre alphabétique, par M. ANATOLE DE MONTAIGLON. — L'Art et la Société, par le Dr SCHAEPMAN. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Culte de Saint Grat, évêque et patron du diocèse d'Aoste; son office, sa fête, par le chan. P. DUC. — Niccolo di Guardiagrele, orafo del secolo XV, par V. BINDI. — Un trittico bruciato di arcangelo di Cola da Camerino, par le chan. SANTONI. — De insignibus episcoporum commentaria, par Mgr. RINALDI. — Commenti sopra suppellettili sacre di argento ed oro, etc., par G. ROSSI DI CARLO et DE VECCHI PIERALICE. — Tavole XV, reproducenti il Sacro tesoro Rossi, etc. — Sul tesoro di antiche suppellettili sacre appartenute ad ignoto dignitario ed acquistate dal cav. Giancarlo Rossi e dal conte Greg. Stroganoff, etc., par le prof. F. GORI. — L'archéologie chrétienne, par A. PERATÉ. — L'Église et le Trésor de Conques (Aveyron), notice descriptive, par l'abbé A. BOUILLET, — Œuvres complètes de Mgr. X. Barbier de Montault. — Les Fiançailles de la sainte Vierge et de saint Joseph. — La fuite en Égypte. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — Nécrologie.

**The Academy**, n° 1095 : RAMSAY, The Church in the Roman Empire before 170; ADDIS, Christianity and the Roman Empire. — Moltke. — Sir W. HUNTER, The Indian Empire (très utile). — Characters and characteristics of W. Law, nonjuror and mystic, p. WHYTE; W. Law, works, p. MORETON, I-III; W. Laws Defence of Church Principles, p. NASH and GORE; Holl, Christ mystical. — Herodot, V-VI, p. ABBOTT; Plutarch, Life of Demosthenes, p. HOLDEN; ROBY and WILKINS, An elementary Latin grammar. — Symonds (not. nécrol.). — Bensly (not. nécr.). — Was Samuel Pepy's first college Trinity or Trinity Hall. — The pronunc. of proper names in Shakspere. — WILLIAMS, A review of the systems of ethics founded on the theory of evolution. — The American Oriental Society. — The date of Vikramaditya. — The semitism of the Hittites. — BROWN, The Fayûm and Lake Moeris.

**The Athenaeum**, n° 2418 : The Diary of Samuel Pepys, p. WHEATLEY. — OWEN, The Skeptics of the Italian Renaissance. — BROUGHTON, Letters written in a Mahratta camp 1809. — STEVENSON, Historic personality. — Lettres à Lamartine, 1818-1865; ROD, Lamartine. — Homer. — A Byronic fragment. — Bensly (not. nécr.).

**Literarisches Centralblatt**, n° 18 : JOEL, Der echte u. der Xenophont. Socrates. — SIMMEL, Die Probleme der Geschichtsphilosophie. — BURGER, 60 Jahre aus der aelteren Gesch. Roms, 418-358 (soigné). — BIPPEN, Gesch. der Stadt Bremen, III. — Reg. zur schles. Gesch. 1301-1315, GRÜNHAGEN u. WUTKE. — BAUMGARTEN, Gesch. Karls V, 3e vol. (clair, détaillé, juste). — GEBAUER, Die Publicistik über den böhm. Aufstand 1618 (excellent). — MELINGO, Griechenland in unseren Tagen. GIESSWEIN, Hauptprobleme der Sprachwiss. (bon). — GARBE, Der Mondschein der Samkhya-Wahrheit (avance la question). — Plinii nat. hist. p. MAYHOFF, III. — DEECKE, Latein. Schulgrammatik, Erläut. zur lat. Schulgramm. — Murmellius, De mag. et discip. off. Epigrammatum liber; Enchiridion schol. p. BÖMER. — JAEGER, Illustreret norsk Literaturhistorie, 1-3 (de très grands mérites). — GISLASON, Udvalg af oldnordiske Skjaldekvad. — STORM, Engl. Philologie, 2e ed. I. — MINOR, Allerhand Sprachgrobheiten; Dr. X, Allerhand Sprachverstand; KAERGER, In tyrannunculos. — IMHOOF-BLÜMER, Porträtköpfe auf röm. Münzen, 2e ed. scolaire.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 18 : Das A. T. übers. von Ed. REUSS, I,

II, 1-12. — BENRATH, Ochino von Siena. — Fr. SCHMIDT, Gesch. der Erzieh. der bayer. Wittelsbacher bis 1750. — NEUMANN, Buddh. Anthologie, aus dem Pali-Kanon (1re et bonne traduction de morceaux choisis avec bon sens). — Abhandl. Christ gewidmet. — HERZOG, Zur Litteratur über den Staat der Athener (deux études). — SCHULTZE, Der junge Gœthe (travail d'un élève de troisième). — PAOLI, Die Abkürz. in der latein. Schrift des M. A. (art. de Wattenbach qui déclare que la tâche n'a pas été remplie de façon satisfaisante). — SOLGER, Vom alten deutschen Reich zum neuen (très utile manuel). — Aus dem Leben Th. von Bernhardis, Jugenderinn. — Liber regum, p. HOCHEGGER. — Ghazi Ahmed Mouktar Pacha, La réforme du calendrier.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 18 : GAEBLER, Erythrae (travail soigné et indépendant). — PASCAL, Studia philologica. — Abhandl. CHRIST gewidmet (2e art.). — GIESSWEIN, Hauptprobleme der Sprachwiss. in ihren Bezieh. zur Theol. Philos. u. Anthrop. (rendra de grands services). — Theaetet, p. WOHLRAB, 2e ed.

Theologische Literaturzeitung, n° 9 : KÖHLER, Von der Welt zum Himmelreich. — FRANKEN, Jesu's getuigenis omtrent Got naar de vier evangelien. — TAYLOR, The witness of Hermas to the four gospels. — Lettres de Bened. de Saint-Maur, 1651-1700, p. GIGAS.

---



Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingt-septième année 22 mai 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Annales de l'Est, avril 1893 : Debidour, Fabvier (suite). — Thiaucourt, Les biblioth. de Strasbourg et de Nancy (suite et fin). — H. Lichtenberger, Les théories sociales de Heine. — Lemain, Mme de Sabran. — Xavier Mossmann (Reuss).— *Comptes rendus* : Collignon (A.), De Nanceide Petri de Blaro Rivo Parisiensis; Petrone. — Clesse, Le canton de Conflans. — Dony, Monographie des sceaux de Verdun, évêques. — Larchey, Ancien armorial de la Toison d'or et de l'Europe au xv[e] siècle. — Robinet de Cléry, D'Essling à Wagram, Lasalle. — A. Thirion, Souv. milit. — G. et C. de Humboldt, Lettres à G. Schweighaeuser, trad. par Laquiante.

The Academy, n° 1096 : Fowler, The history of Corpus Christi College. — Keltie, The partition of Africa. — Lewin, Clarke Aspinall. — Noble, The sonnet in England and other essays (en somme, très louable). — Vance Smith, The Bible and its theology. — Clarke, Spanish literature, an elementary handbook. — The Memoirs of Captain Carleton, Swift or Defoe? (Doble); Was Samuel Pepy's first College Trinity or Trinity Hall? — Aristotle, Constitution of Athens, p. Sandys (de grandes qualités de jugement et de savoir). — The Semitism of the Hittites (Cheyne).

The Athenaeum, n° 3419 : Balfour, Essays and addresses. — Montefiore, Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Hebrews. — Ropes, The campaign of Waterloo, a military history. — Aristotle, Constitution of Athens, p. Sandys (difficile entreprise exécutée avec succès).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 19 : Der Handschriftenfund auf dem Sinai. — Thucydide, VIII, p. Tucker. — Schafstaedt, De Diogenis epistulis (sur les manuscrits). — Alex. Aphrod. in Aristotelis Met. comm. p. Hayduck. — Tacitus, De orat. p. Andresen, 3[e] ed. — Kronenberg, Ad Apuleium (bon, mais bon comme Programme de gymnase). — Chaignet, La psych. de la nouv. Acad. et des écoles éclectiques (toujours la vieille méthode, peu de choses utiles pour la science allemande, une assiduité « de fer », une admirable persévérance, il manque la critique et le talent de composition). — Thereianos, La Stoa (en grec, utile et instructif pour les Grecs, rien de nouveau). — Judeich, Kleinasiat. Studien, Untersuch. zur griech. pers. Gesch. des IV Jahrh. (très important, une foule de résultats féconds dans le détail). — Larfeld, Griech. Epigraphik. 2[e] ed. (très bon et sûr guide). — Schwab, Histor. Syntax der griech. Comparation in der class. Liter. I (fort estimable).

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Resch, Ausserkanon. Paralleltexte zu den Evang. — Joret, La rose (très remarquable travail). — Monum. germ. hist. XI, 1, Chronica minora, p. Mommsen. — Bonnassieux, Les grandes comp. de commerce (très utile). — Wertheimer, Aufenthalt der Erzherzoge Johann. u. Ludwig in England, 1815-16. — Hœnig, Der Volkskrieg an der Loire im Herbst 1870, I. — Springer, Der russ. türk. Krieg, 7[e] fasc. — Das Buch der Naturgegenstände, p. Ahrens. — Richter, Xenophon-Studien (intéressant et sagace). — Fuhr, Metrik des westgerm. Alliterationsverses (contestable). — Meinck, Die sagenwissensch. Grundlagen der Nibelungendichtung Richard Wagners. — Kern, Tasso, ein Schauspiel von Gœthe (beaucoup de choses inutiles). — Andresen, Sprachgebrauch, 7[e] ed.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : Krauss, Lehrb. der prakt. Theol. II. — Harnack, Bruchst. des Evang. u. der Apokalypse des Petrus. — Furrer, Das Glaubensbek. der abendl. Kirchen; Lüdecke, Das apost.

Glaubensbek. nach Harnack; THIEME, Aus der Gesch. des Apostolicums. — KAUFMANN, Die teleolog. Naturphilos. des Aristoteles, 2e ed. — HARTFELDER, Melanchtoniana Paedagogica. — REUTER, Die Parsen u. ihre Schriften (chaleureux et un peu emphatique). — TROOST, Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae fundamentum (méritoire, mais de forme gauche et lourde). — BRONISCH, Die osk. i- und e- Vokale (épuise le sujet provisoirement). — HART, Pyramus = und Thisbesage, II (utile). — CIONCA, Prakt. Gramm. der rumän. Sprache (bon pour les écoles allemandes de Bukarest). — SCHWEIZER, Gesch. der schweizer. Neutralität. I. — SCHAIBLE, Deutschland vor hundert Jahren, Mainz 1792 u. die Mainzer Jacobiner (faible, sans prétentions d'ailleurs, ne connaît pas les travaux récents). — KRAUSSE, Studie zur altchristl. Vokalmusik in der griech. u. latein. Kirche u. ihr Zusammenhang mit der altgriech. Musik. — SCHMIDT-WARNECK, Volkswohl u. Staat.

— No 18 (analysé dans le no 20 de la *Revue*).

— No 19 : SCHWARZE, Aeussere Entwickl. der afrikan. Kirche mit bes. Verwerth. der archaeolog. Funde (très utile et bien fait). — HOWARD, The schism between the Oriental and Western churches. — BOURDON, L'expression des émotions et des tendances dans le langage. — RISBERG, De nonnullis locis Agamemnonis Aeschyleae (connaissance profonde, aucune correction sûre). — Lucian, Peregrinus, p. LEVI (bon et montre de sérieuses qualités). — Hauksbok I. — NOLHAC, Pétrarque et l'humanisme; De patrum et medii aevi scriptorum codic. in bibliotheca Petrarcae olim collectis (quiconque s'occupe de Pétrarque reconnaîtra avec joie l'érudition extraordinairement souple et profonde de l'auteur, ses observations pénétrantes, sa méthode si sûre; nul n'a de notre temps augmenté plus heureusement nos connaissances sur ce domaine). — KUYPERS, Rudolf von Kahlen, Radulfus Glaber (assez bon, manque peut-être de profondeur). — NEGLI, Nel presente et nel passato. — FRIEDRICH, Die Holztektonik Vorderasiens u. der Hekal mat Hatti. — LEIST, Altarisches Jus civile, I (très long art. de O. Schrader). — SARRAZIN, Das moderne Drama der Franzosen in seinen Hauptvertretern, 2e ed.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, no 9 : GEFFCKEN, Timaios' Geographie des Westens (contestable sur beaucoup de points). — GARDTHAUSEN, Augustus u. seine Zeit, I, 1; II, 1 (très soigné, complet, habilement ordonné, se soutient à côté de Mommsen). — GRAF, Pindars logaeodische Strophen (original et instructif). — BLAYDES, Adversaria in comicorum graecorum fragmenta, I; NAUCK, Bemerk. zu Kock, Comic. attic. fragm. — MARCKS, Coligny, I, 1 (beau livre qui oriente fort bien le lecteur sur la France du XVIe siècle, et qui a de grandes qualités de forme; à continuer). — GIACOSA, Bibliografia medica italiana.

Wochenschrift für klassische Philologie, no 19 : PATON and HICKS, The inscription of Cos. — HEINZE, Xenocrates. — Aristoteles, Der Staat der Athener, p. HUDE. — MAASS, Aratea (1er art.). — STOWASSER, Das verbum lare (séduisant).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 22 Vingt-septième année 29 mai 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue celtique, avril : DOTTIN, La prononc. actuelle d'un dialecte irlandais. — NETTLAU, On the Irish text Togail Bruidne da Derga and connected stories. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Le dieu Maponus près de Lyon. — THURNEYSEN, La lamentation de l'Irlande. — THEDENAT, Noms gaulois, barbares, ou supposés tels, tirés des inscr. gauloises. — Kuno MEYER, Anecdotes of St. Moling. — LOTH, Scant. — *Bibliographie :* D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Cours de litt. celtique, L'épopée celtique en Irlande, I (Meillet : exigeait autant de courage peut-être que de science). — *Chronique :* Extrait des auteurs grecs concernant la géogr. et l'hist. des Gaules, VI ; atlas de monnaies gauloises ; Le Livre de Llan Dao, p. EVANS ; O'GRADY, Silva Gadelica (indispensable à qui voudra étudier à fond la litt. irlandaise) ; Bataille de Ross-na-rig p. HOGAN ; DESJARDINS, Géogr. hist. et admin. de la Gaule romaine, IV, etc.

Revue historique, mai-juin : PERRENS, Sur une page incomplète de l'hist. de Port-Royal. — DESCLOZEAUX, Observ. crit. sur les Economies royales, Arques et Ivry. — DUPUICH, Un procès criminel au XVII^e s. — VAUCHELET, Le général Gobert. — DU CASSE, Journal et corresp. de la reine Catherine de Wurtemberg. — *Bulletin :* Taine, Du Casse (Monod) ; Mossmann (Reuss) ; Public. relatives au moyen âge (Molinier et Monod) ; Italie, moyen âge (Cipolla). — *Comptes rendus :* HENZE, De civit. liberis quae fuerunt in provinciis populi romani ; JUMPERTZ, Der röm. carthag. Krieg in Spanien ; Nuntiaturberichte aus Deutschland ; LORENZ, Die Geschichtswissenschaft ; Acta et decreta sacrorum conciliorum collectio Lacensis.

The Academy, n° 1097 : MONKHOUSE, Leigh Hunt (comble une lacune). — KNIGHT, Where three empires meet. — Prometheus bound, transl. by MOLYNEUX, fourth Earl of Carnarvon ; Aeneid, I-VI, transl. by RHOADES. — The Princely Chandos, a memoir of James Brydges, by J. R. ROBINSON. — LITTLEDALE, King. — Pope's lines to Martha Blount. — SAYCE, Records of the past, V-VI ; Cuneiform inscr. found at Lachish (Cheyne).

The Athenaeum, n° 3420 : Sir George CAMPBELL, Memoirs of my Indian career. — SYMONDS, Prose essays. — The manner of coronation of King Charles I, p. BRADSHAW. — M. A. OWEN, Old rabbit, the voodoo and other sorcerers. — WALKER, Three centuries of Scottish literature ; ANGELLIER, Burns. — Additions to the Gospel of St Peter. — The Washington and Pope families in Virginia.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : Das Buch Henoch, aus dem Aethiop. übers. von L. GOLDSCHMIDT. — WINCKLER, Gesch. Babyloniens u. Assyriens (complet et vivant). — Chronica minora, p. FRICK, I. — Monum. Germ. hist. Legum sectio I. Legum nat. germ. II, 1. Leges Burgund. — NITTI, Leone X e la sua politica (intéressant et fouillé). — HAUSER, La Noue (beaucoup de nouveau). — MARCKS, Coligny, I (excellent et original à tous égards). — WERTHEIMER, Zwei Denkschr. Erzherzog Rainers 1808 u. 1809. — HUBER, Journal d'un voyage en Arabie. — CHAUVIN, Bibliogr. des ouvrages arabes. — Tell el Amarna tablets ; BEZOLD, Oriental diplomacy. — Peregrinus p. L. LEVI (trop d'ivraie). — BECK, Studia Gelliana et Pliniana (sera le bienvenu). — KVICALA, Nove Kriticke a exeget. prispevky k Vergiliove Aeneide. — Lachmann, Brief an Haupt. — LANGEGG, Kryptomonotheismus. — DIETRICHSON, De Norske Stavkirker. — OEHLER, Klassisches Bilderbuch.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10 : P. REGNAUD, Le Rig-Veda et les

origines de la mythologie indo-européenne, I. — JACKSON, An Avesta Grammar in comparison with Sanskrit, I. Phonology, Inflection, Wordformation, with an introd. on the Avesta (l'auteur est à la hauteur de sa tâche et s'est occupé avec détail de tous les problèmes relatifs au sujet). — MILLS, The five Zoroastrian Gâthâs with the Zend, Pahlavi, Sanskrit and Persian texts and translations (très méritoire et résultat d'un travail étonnant). — PERRUCHON, Les Chroniques de Zara Yaeqob et de Baeda Maryam, rois d'Éthiopie, 1434-1478 (de valeur). — LITZMANN, F. L. Schröder, I. — STEIG, Gœthe u. die Brüder Grimm. — SCHWARZLOSE, Der Bilderstreit, ein Kampf der griech. Kirche um ihre Eigenart u. Freiheit.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20 : SCHMITT, Verschiedenheit der Ideenlehre in Platos Republik u. Philebus (remarquable). — POSTE, Aristotles const. of Athens. — WENDLAND, Philos Schrift über die Vorsehung (1er art.). — De Oratore p. STANGL. — Tacitus, I, p. NIPPERDEY. ANDRESEN, 9e ed. — W. SCHMIDT, De Roman. imprimis Suetonii arte biographica (intéressant). — CUCHE, La legisactio sacramenti in rem (d'après Bechmann). — GARDNER, New chapiters iu Greek history (éclaire ce qui a déjà été dit et montre où il faut chercher). — MILLER, Die röm. Kastelle in Württemberg (méritoire). — BERTHIER, La porte Sainte-Sabine à Rome (très érudit). — KORZENIOWSKI, Orichoviana.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 20 : WECKLEIN, Die Stoffe u. die Wirkung der griech. Tragödie (discours plein de compétence et de méthode). — Dissert. philol. Vindobonenses, IV. — KOCH, Gorgias als Schullectüre. — Aristotle, Constit. of Athens, p. SANDYS. — SCHEINDLER, Latein. Schulgramm. 2e ed.

Theologische Literaturzeitung, n° 10 : Theolog. Jahresbericht, 11. — SELLIN, De orig. carminum quae primus psalterii liber continet. — LÖW, Ges. Schriften, III. — HATCH, Griechentum u. Christentum. — LINDSAY, The progressiveness of modern Christian tought. — LE CONTE, Evolution. — CHADWICK, Religion ohne Dogma, I u. II. — MAX MÜLLER, Physische Religion. — GALLWITZ, Das Problem der Ethik in der Gegenwart. — MUFF, Idealismus, 2e ed. — PFOTENHAUER, Die Missionen der Jesuiten in Paraguay.

La Nuova Rassegna (Rome, Hebdomadaire, le n° : 0 fr. 50), n° 13 : A. LORIA, Le socialisme d'État et son prophète (Ad. Wagner). — P. DE NOLHAC, Un livre de sonnets (J.-M. de Hérédia). — U. RONCA, La réforme de l'école classique. — D. ANGELI, L'exposition nationale. — FEBEA, Menuet. — MUSCOGIURI, Falstaff. — L'agitation des banques. — U. OJETTI, Mahomet en Amérique.

— N° 14 : L. LODI, Le nostre foste. — CARLETTA, I tornei a Roma. — BERTOLOTTO, Verdi e Mariani (carteggio inedito). — E. SCARFOGLIO, Il Cristiano errante. — FERRERO, La religiosità della donna. — R. SIMONINI, Ksemendra : un altro poeta d'amore nell' India. — V. MORELLO, La Trinità della Cava. — CASINI, La tassa scolastica. — FORNIONI, La conciliazione di Antonio Fogazzaro.

— N° 15 : V. MORELLO, Il primo Maggio. — SCARFOGLIO, Lo sconosciuto corno dell'Africa e un'esplorazione italiana nel Giuba. — LODI, Roma e Milano. — F. S. NITTI, Gli scioperi nel Belgio. — I. DELLA GIOVANNA, Poeti e dotti nel medio evo. — SPINAZZOLA, La casa delle nozze d'argento a Pompei. — FEBEA, Emma Walder. — D. ANGELI; Le esposizioni. — CIRAOLO, Sul popolo delle prigioni. — CARLETTA, Palazzo Caetani.

N° 23 Vingt-septième année 5 juin 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

The Academy, n° 1098 : BALFOUR, Essays and adresses. — WATSON, Excursions in criticism, being the prose recreations of an rhymer. — COLOMB, Essays on naval defence. — BRIDGE, Personal recoll. of Hawthorne. — CUNLIFFE, The influence of Seneca on Elizabethan tragedy. — Slavica. — The Memoirs of Captain Carleton, Swift or Defoe Doble), — A letter of Rinaldo Degli Albizzi (Hawke). — A. COLLIGNON, Étude sur Pétrone. — Dr Martineau on the Gospel of Peter. — The date of Vikramaditya (Burgess). — The Pannamu inscr. of the Zinjirli collection.

The Athenaeum, n° 342• : KNIGHT, Where three empires meet. — A boke of recorde, the corporation of Kirkbie Kendall, p. FERGUSON. — MARTIN, Life and letters of Lowe, Viscount Sherbrooke. — CASTLE, English book-plates; HAMILTON, French book-plates; Contrib. towards a diction. of English book-collectors, II and III; Hand-list of proclamations, Henry VIII, Anne, 1507-1704; THOINAN, Les relieurs français; Holbein, The Dance of Death, with an introd. note by DOBSON. — The skeptics of the Italian Renaissance. — Mr. Gosse and the vocal Memnon (Curzon). — David Colville, the Scot. — BROWN, The Fayum and Lake Mœris.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 4 : KAWCZYNSKI, La 3e partie des Aieux (Dziady) de Mickiewicz et le romantisme français. — SUWLA, Fred. de Hohenzollern, candidat au trône de Pologne, 1421-1431.

La Nuova Rassegna, n° 17 : LODI, La sterilita parlamentare. — LOMBROSO, L'origine del bacio e la trasformazione degli organi materni. — Matilde SERAO, Il perfettissimo amante, Luigi Caracciolo. — CARLETTA, Dove abito Goldoni a Roma. — SOLERTI, La bibliotheca del Petrarca. — PILOTTI, I musei scolastici.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : The Testament of Abraham, by JAMES. — SMYTH, Christian ethics. — GROTEFEND, Zeitrechn. des deutschen Mittelalters u. der Neuzeit. II, 1. Kalender der diöcesen Deutschlands. — Monum. Germ. hist. Legum Sect. III. Tom. I. Concilia aevi Merovingici — LEXIS, Die deutschen Universitäten (grand ouvrage qui offre une riche et fière image de la vie et de l'œuvre des Universités allemandes et une importante contribution à leur histoire et à l'appréciation de leurs besoins). — SOLGER, Vom alten. deutschen Reich zum neuen, die deutschen Einheitsbestrebungen im XIX Jahrh. volkstümlich geschildert (recommandable). — FUMAGALLI, Bibliografia etiopica (travail très méritoire). — BÉLOT, Petit dictionnaire français-arabe. — Eustratii et Michaelis et anonyma in ethica Nicomachea comm. p. HEYLBUT (soigné et très louable). — WENTZEL, Die Göttinger Scholien zu Nikanders Alexipharmaca. — KOSCHWITZ, Zur Aussprache des Französischen in Genf u. Frankreich (très bon). — SAINEANU, Istoria filologici romane, studii critice co prefatu de HASDEU. — Gottfried Keller's nachgelassene Schriften u. Dichtungen. — Epitheta deorum, p. BRUCHMANN. — H. FÖRSTER, Die Sieger in den olymp. Spielen bis zum Ende des IV Jahrh. (fait avec très grand soin). — CHAMBERLAIN, Das Drama Richard Wagners. — G. SCHNEIDER, Hellen. Welt = und Lebensanschauungen in ihrer Bedeut. für den gymnasialen Unterricht.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

# REVUE DE L'ORIENT LATIN

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. le Marquis de VOGUÉ et Ch. SCHEFER

Membres de l'Institut

AVEC LA COLLABORATION DE

MM. A. de BARTHÉLEMY, de l'Institut ; J. DELAVILLE LE ROULX ; de MAS LATRIE, de l'Institut ; PAUL MEYER, de l'Institut ; E. de ROZIÈRE, de l'Institut ; G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.

Secrétaire de la Rédaction : M. C. KOHLER

ABONNEMENT :

Paris, 25 fr. — Départements, 26 fr. — Étranger, 27 fr.

### Sommaire du nº 1



### Sommaire du nº 2



### Sommaire du nº 3



Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 24 Vingt-septième année 12 juin 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Literarisches Centralblatt, n° 22 : Hoberg, Psalmen der Vulgata übers. — Bousset, Jesu Predigt in ihrem Gegensatz zum Judenthum. — Goblet d'Alviella, L'idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire. — Drews, Die deutsche Speculation seit Kant (soin, sagacité, de nombreux détails). — Winkelmann, Romzug Ruprechts von der Pfalz. — Rodenberg (C.), Innocenz IV u. das Königreich Sicilien (ne dépasse pas la moyenne). — Hauschronik Konrad Pellikans von Ruffach, p. Vulpinus (intéressant). — Max Hoffmann, Gesch. der Hansestadt Lübeck, II. — Bleibtreu, Die napoleon. Kriege um die Weltherrschaft (ton tranchant qui rappelle celui de Scherr, beaucoup d'erreurs, instructif néanmoins). — Maurenbrecher, Gesch. des deutschen Reichs 1859-71 (rend justice à Bismarck). — Neumann, Nordafrika nach Herodot (important et clair). — Philodemi volum. rhetorica p. Sudhaus (beaucoup d'additions). — Schwab, Histor. Syntax der griech. Comparation, I (bon et solide). — Gröber, Grundriss der roman. Philologie II, 1, I. — Cynewulf, Christ, p. Gollancz (bon). — Ehrmann, Die bardische Lyrik im XVIII Jahrh. (louable). — Harms, Die deutschen Fortunatus-Dramen u. ein Casseler Dichter des XVII Jahrh. — Praeger, Wagner wie ich ihn kannte.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : Tiefenthal, Apokalypse des h. Johannes. — Gottschick, Bedeut. der hist. krit. Schriftforsch. für die evang. Kirche. — J. Bergmann, Gesch. der Philosophie. I, vor Kant; II, von Kant bis Fichte. — Heitz u. Barack, Elsäss. Büchermarken bis XVIII Jahrh. — Torp, Den Graeske Nominalflexion. — Heller, Die echten hebr. Melodien, uebersetzt, p. D. Kaufmann. — Graf, Pindars logaoedische Strophen. — Böhme Schillerstudien, II. — Briefe Fr. Stolberg an Voss, p. Hellinghaus. — Kellner, Historical outlines of English syntax (du bon). — Joel, Lupold III von Bebenburg, Bischof von Bamberg, I, sein Leben (détaillé). — Marcks, Coligny, I, 1 (excellent début d'un excellent livre sur Coligny et la France de son temps). — Krones, Aus Oesterreichs stillen u. bewegten Jahren 1810-1812 u. 1813-1815.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : Schrader, Keilinschriftliche Bibliothek, III, 1. — Cutts, A. Handy Book of the Church of England. — Friso, Filosofia morale. — Bréal, De l'enseignement des langues vivantes (une foule de remarques, fines et pénétrantes, éveillera l'intérêt en Allemagne même et y trouvera des lecteurs). — Chronicle of the Kings of Kashmir, p. Stein, I (début remarquable d'une remarquable publication). — Drachmann, De recentiorum interpretatione Pindarica (intéressant et instructif). — Reisig, Vorles. über latein. Sprachwiss. mit den Anmerk, von Haase, I, Etymologie, p. Hagen; II, Semasiologie, p. Heerdegen; III Syntax, p. Schmalz u. Landgraf (fait pour satisfaire des vues mercantiles plutôt qu'un besoin scientifique). — Lessing, p. Lachmann-Muncker, VII u. VIII. — Alexandre, Le Musée de la conversation (très utile). — Bauemker, Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Ausg. des XIII Jahrh. (sera le bienvenu). — Weihrich, Stammtafel zur Gesch. des Hauses Habsburg (d'une valeur pratique). — Verhandl. des V internat Congresses der geograph. Wissenschaft zu Bern, 1891. — Merkel, Vergeltungsidee u. Zweckgedanke im Strafrecht. — L. Brentano, Verh. von Arbeitslohn u. Arbeitszeit zur Arbeitsleistung. — Zola, La Débâcle (Erich Schmidt).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : Der lesbische Kanon (Belger). — Zur griech. Anthologie (Rubenshon). — Richter, Zur Dramaturgie des Aeschylus (bon, mais trop de polémique contre Günther). —

Wendland, Philos Schrift über die Vorsehung (2e art.) — Deiter, Vergl. des Amsterdamer Codex n° 80 zu Cicero de finibus. — Quintilian, Inst. orat. X, p. Peterson. — Moore, Servius on the tropes and figures of Vergil (très instructif). — Dessau, Inscr. latinae selectae, I. — Schulthess, Process des Rabirius ; Mirabelli, Di un processo politico negli ultimi tempi della repubblica Romana. — Magous, Darst. des Auges in der antiken Plastik. — Loret, Le cédratier dans l'antiquité. — Middleton, An essay on analogy in syntax. — Buck, Der Vokalismus der oskischen Sprache.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Rubensohn, Zur griech. Anthologie, II. — Pontoni, Sulla composizione del proemio della Teogonia esiodea. — Wentzel, Göttinger Scholien zu Nikanders Alexipharmaca. — Horaz-Orelli, p. Hisschfelder u. Mewes. — Beltrami, De commentariolo petitionis Q. Tullio Ciceroni vindicando (ne résout pas la question). — La collection Baracco. — Peiser, Die hetit. Inschriften.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1893, I-II : Gessner, Das span. Personalpronomen. — Schiavo, Fede e superstitione nell' antica Poesia francese. — Dias, Bemerk. zur Verbesser. des Cancioneiro Geral von Resende. — De Unamuno, Del elemento alienigena en el idioma vesco. — Major, Italien. Vulgärnamen der Fledermaus. — Horning, Dialektgrenzen im Roman. — Lenz, Beitr. zur Kenntnis des Amerikanospan. — Link, Der Roman d'Abladane. — Zenker, Loi de l'Épine. — Wiese, Zu den Liedern L. Giustinianis. — *Vermischtes* : Araujo, L'engier du roman du Châtelain de Couci ; Stimming, Anglonorm. Version von Eduards I Statutum de viris religiosis; Suchier, Les quinze joies nostre dame ; Kalepky, Zum sog. histor. Infinitiv im franz. ; Marchot, Solution de la question du suffixe arius. — *Besprechungen* : Gregorio, Capitoli della prima compagnia di disciplinati di San Nicolo in Palermo; Büttner, Studien zu dem Roman de Renart et des Reinhart Fuchs; G. Doutrepont, Étude linguistique ; Pedro de Mugica, Dialectos castellanos montanes; Em. Levy, Provenz. Suppl. Wörterbuch ; Novati, Nouv. rech. sur le roman de Florimont ; Jeanroy, Orig. de la poésie lyrique en France au moyen âge ; Bellorini, Note sulle traduz. ital. dell' Ars amatoria e dei Remedia amoris.

Rivista etnea, n° 3 : Zocco-Rosa, Su le etimologie dei Giureconsulti Romani. — F. Corazzini, Di un passo della Divina Commedia. — L. Marino, Morale e disagio economico. — G. Tarozzi, Ippolito Taine. — G. Rizzo, Le tavole degli strategi in Taormina.

— N° 4 : R. Sabbadini, Uno scoliaste di Giovenale (Giovanni Tortelli). — Rom. Taverni, L'Arte vive, grandi Pensatori e grandi artisti. — C. Cali, Note su i Catalecta. — L. Marino, Morale e disagio economico (fin). — S. Catania, La proporzione matematica e il suo uso nel saggio critico del Diritto penale di G. Bovio. — Un direttore di scuola normale, Il progetto Martini. — G. Rizzo, La tavola degli Strategi in Taormina (suite). — Miscellanea : R. Sabbadini, Sipa ; La Spada d'Enea. — Libri e riviste,

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingt-septième année 19 juin 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Literarisches Centralblatt**, n° 23 : Rösgen, Gesch. der neutestam. Offenbarung, I, Gesch. Jesu Christi. — Loofs, Joh. von Damaskus, die ihm zugeschr. Parallelen. — Schulten, De convent. civium roman. — Pfister, Le duché mérov. d'Alsace et la légende de sainte Odile (soigné et impartial). — Urkund. der Stadt Saaz bis 1526, p. Schlesinger. — Dittmar-Stutzer, Gesch. der deutschen Volkes, 11-15. — Von Tümpling, Gesch. des Geschlechtes von Tümpling, II. — Beseke, Der Nord-Ostseekanal. — Moltke, Gesch. des Krieges gegen Dänemark. — Türkei u. Griechenland, 4e ed. — Constitution of the Republic of Colombia, p. Moses. — Nathusius, Mitarbeit der Kirche an der socialen Frage, I. — Kemmann, Der Verkehr Londons. — Middlelon, Analogy in syntax (tiré de Ziemer). — Richter, Zur Dramaturgie des Aeschylus (polémique contre Günther et autres, méthode contestable). — Roemer, Notation der alexandrinischen Philologen bei den griech. Dramatikern (beaucoup de détails intéressants). — Baunack, Die delphischen Inschriften, II. — Byron. Siege of Corinth, p. Kölbing. — Jahrb. der Grillparzer Gesellschaft, p. Glossy, III. — Mitsotakis, Neugr. Sprachführer. — Brahm, Karl Stauffer-Bern.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 22 : Psalterii graeci quinquagena prima p. De Lagarde. — Huck, Synopse der drei ersten Evang. — Scheicho, Buch der christl. Dichter, I, die Dichter der Heidenzeit (très méritoire). — Kalbfleisch, In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros observ. crit. (travail solide). — Peter, Die Scriptores Historiae Augustae (six études intéressantes et soignées). — Deutsche Puppenkomödien, p. Engel, XI. — Kaluza, Chaucer u. der Rosenroman (travail très méritoire et qui servira de base aux études ultérieures). — Steinhausen, Kultur-studien (six essais). — Noiret, Docum. inédits pour servir à l'hist. de la domin. vénitienne en Crète, 1380-1485 (matériaux de grande valeur). — Schilling, Das Reich Monomotapa (recueil très soigné de tout ce qu'on sait sur le sujet). — Warburg, Sandro Botticellis Geburt der Venus u. Frühling. — Moltkes militärische Werke, II, 1. 1858-1882, Taktische Aufgaben. — Adler, Fleischtheuerungspolitik der deutschen Städte beim Ausg. des Mittelalters.

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 23 : Perschinka, De mediae et novae comoediae Atticae trimetro iambico (fait avec beaucoup de soin). — Senofonte, Le Memorie socratiche, comm. Corradi; La Ciropedia, comm. Zuretti. — Bénard, Platon (agréable, n'est pas à la hauteur de la science). — Augustin, De catechizandis rudibus, p. Wolfhard. — Guilelmi Bles. Alda, p. Lohmeyer (excellent). — Aegypt. Urk. aus den Museen zu Berlin, Griech. Urk. (rendra de grands services). — Sadée, De imperatorum roman. tertii saeculi temporibus constituendis (recherches très soignées et exactes). — Westphal, Allgem. Metrik, mit einem Anhang : Kruse, Griech. Hexameter in der deutschen Nachbildung (1er art). — Bonnet, La philologie classique (très recommandable).

**Wochenschrift für klassische Philologie**, n° 21 : Maass, Aratea. — Der Froschmäusekrieg, trad. Mitzschke. — Holländer, Kunaxa, hist. krit. Beitr. zur Erkl. von Xenophons Anabasis (contestable). — Laches, p. Cron, 5e ed. — Hist. Apollonii p. Riese.

— N° 22 : Gerber, In comment. Greg. Cor. in Hermogenem vetustiorum comm. vestigia (remarquable). — Lübke, Menander u. seine Kunst; Nencini, De Terentio ejusque fontibus (le travail de Lübke est soigné, habile, mais pâle ; celui de Nencini, sagace, fin, fait honneur à la philologie italienne). — Horaz, Satiren, p. Luc. Müller (édition qui

par sa pénétration, son originalité, son abondance, mérite la première place). — CAPELLANUS, Sprechen Sie lateinisch? 2e ed.

Altpreussische Monatsschrift, I, 11 : SEMBRZYCKI, Die poln. Reformirten u. Unitarier in Preussen. — SARNES, Witold u. Polen, 1427-1430, nebst Kritik des XI Buches der Hist. Pol. des Joh. Dlugoz. — *Kritiken :* JOACHIM, Die Politik des letzten Hochmeisters in Preussen Albrecht von Brandenburg; FINKEL, Bibliografic Historyi Polskiéj. — Universitaetschronik 1892 (Nachträge). — Preisaufgabe.

Theologische Literaturzeitung, n° 11 : MILLOUÉ, Aperçu somm. de l'hist. des anciens peuples civilisés. — Annales du musée Guimet, XVIII. — DILLMANN, Genesis, 6e ed. — FAYE, Apocalypses juives. — JAMES, Testament of Abraham. — WINCKELMANN, Der Schmalkald. Bund 1530-1532 u. der Nürnberger Religionsfriede. — Luther, Werke, krit. Gesammtausg., V. — BOIS, Le dogme grec. — LUBENOW, Rätsel des Daseins. — DRESBACH, Vornehm u. Gering. — DRYANDER. Evang. Marci.

Revue de l'instruction publique en Belgique, 3e liv. : BONNY, Pourquoi et comment on doit étudier les langues anciennes à l'Athénée. — PREUDHOMME, Le codex Bruxellensis (Parcensis) du De imperio Cn. Pompei de Cicéron. — WAGENER, Un nouveau document d'hist. religieuse, 312. — *Comptes rendus :* DISCAILLES, Rogier. — BRACHA, Les bibliographies méthodiques. — LEFÈVRE, Les races et les langues (clair, intéressant, bien écrit, évite les grosses inexactitudes, mais tirades énervantes, amplifications linguistiques dans le goût des Homais ou des Loriquet, considérations historiques dignes de Bouvard et de Pécuchet). — ARMENGAUD, De viris illustr. urbis Romae (rend service aux études classiques). — HOLZMÜLLER, Der Kampf um die Schulreform, 2e ed. (donne une idée exacte du mouvement réformateur en Allemagne). — H. SCHILLER, Schularbeit u. Hausarbeit (jugement sain et solide).

La Nuova Rassegna, n° 18 : LODI, Il pericolo di Lombardia. — JACOBSEN, Una voce dall' estero sull' Innocente di Gabriele d'Annunzio. — CESAREO, Dopo il tramonto. — ANTONA-TRAVERSI, Il concorso per la cattedra di letteratura italiana nell' Academia letteraria di Milano. — GRAZIANI, La scuola austriaca, la economia politica. — CARLETTA, Un logogrifo di Goldoni.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 26 Vingt-septième année 26 juin 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

## PÉRIODIQUES

Revue de philologie, 1893, n° 2 : Gaston Boissier, Les fabulae praetextae. — P. Couvreur, Qqs additions aux Fragm. philos. graec. de Müllach. — Jules Nicole, Fragments inédits d'un commentaire de l'Iliade sur papyrus. — Max Bonnet, Encore quelques passages de Quintilien. — F. de Mély et H. Courel, Des lapidaires grecs dans la littérature arabe du moyen âge. — Camille Jullian, Deus noster Caesar, à propos de Scribonius Largus. — R. Pichon, Les mètres lyriques d'Horace. — L. Havet, Cicero, de Oratore. — Michel Bréal, Note sur une inscription archaïque de Mantinée. — H. van Herwerden, Ad Sophoclem. — P. Foucart, Le pont du Céphise; correction à l'Anthologie. — Ph. Fabia, Le consulat de Tacite. — Maurice Holleaux, Sur la chronologie des inscriptions rhodiennes. — Paul Tannery, Aristotelica. — J. Keelhoff, Sur une construction de παρά. — B. Haussoullier, Bulletin épigraphique, un rescrit d'Alexandre le Grand. — Ch. Taillart, Plautus, Amphitruo 681. — *Comptes rendus :* A. Nauck, Tragicae dictionis specimen; — J. Geffcken, Timaios' Geographie des Westens; — E. Espérandieu, Inscr. antiques de Lectoure; — C. Pascal, Studia philologica; — Tacitus, éd. Nipperdey-Andresen; — Enbelbrecht, Patristische Analecten; — Lionello Levi, Luciani libellus qui inscrib. Περὶ Περεγρίνου τελευτῆς; — H. D. Müller, Historisch. mytholog. Untersuchungen; — Walter Leaf, A companion to the Iliad; — E. Maass, Aratea; — Em. Chatelain, Paléographie des classiques latins, 7e livr.; — V. Casagrandi, Le orazioni di Tucidide. — Ouvrages déposés au bureau de la Revue.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 24 : Zum Thyestes des Varius (L. Mueller). — Joachim, De Theophrasti libris περὶ ζῴων (très savant et solide). — Kretz, Luciani Toxaris. — Ovid, Metam. p. Magnus, 2e ed. — Patetta, Due poesie inedite di Floro diacono di Lione (très recommandable). — Fritze, De libatione veterum Graecorum (utile et soigné). — Lehmann, De publica Romanorum servitute quaestiones (des matériaux nouveaux). — Espérandieu, Inscr. antiques de Lectoure (méritoire). — Westphal, Allgem. Metrik (2e art.). — Wirth, Danae in christl. Legenden (savant). — De Lantsheere, Race et langue des Hittites (soigné et consciencieux, détaillé, pèse exactement, assidument le pro et contra).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 24 : Blinkenberg, Asclepios og hans fraender i Hieron ved Epidauros. — Joel, Der echte u. Xenophont. Sokrates (très remarquable). — Diophanti Alex. opera, I, p. P. Tannery (à saluer avec reconnaissance). — Pro Roscio, pro lege Manilia, p. Heine. — De diocaesi Aegyptiaca lex 554 p. Zachariae von Lingenthal. — Corn. Nepos p. Ortmann, 5e ed.; p. Weidner, 3e ed.; J. Schmidt, Latein. Lesebuch aus Corn. Nepos u. Q. Curtius; Hans Müller, De viris illustr.; Schäfer, Nepos-Vokabular.

Gœttingische Gelehrte Anzeiden, n° 11 : Rocholl, Die Philosophie der Gesch. II. Der positive Aufbau (Baumann). — Traub, Die sittliche Weltordnung. — Von Scherer, Handbuch des Kirchenrechts, II, 1. — Hertling, Jean Locke u. die Schule von Cambridge.

Theologische Literaturzeitung, n° 12 : Luthardt, Zur Einführ. in das akadem. Leben u. Studium der Theologen. — Felten, Apostelgesch. übersetzt u. erklärt. — Voigt, Eine verschollene Urk. des antimontanist. Kampfes. — Loofs, Studien über die dem Johannes von Damaskus zugeschriebenen Parallelen. — Quellen u. Forsch. aus dem Gebiet der Gesch. I. hrsg. von der Görres-Gesellschaft, I, 1. Nuntiaturberichte Morones, 1539-1540, bearb. von Dittrich. — Thieme, Aus der Gesch. des Apostolicums.

Zeitschrift für katholische Theologie, III : SVOBODA, Der Prager Landtag, 1575, I. — STENTRUP, Der Staat u. die Kirche. — PFÜLF, Zur Prädestinationslehre des hlg. Augustin. — MÜLLENDORFF, Glaubensmotiv und Verdienstlichkeit. — *Recensionen* : PROBST, Die ält. röm. Sacramentarien u Ordines; PASTOR, Joh. Jannsen, ein Lebensbild; KRANICH, Empfängl. der menschl. Natur für die Güter der übernat. Ordnung; GRANDERATH, Constit. dogm. Conc. Vatic.; ABBOTT, The Anglican Career of Card. Newman; MEYRICK, The Church in Spain; WELLS, Oxford and Oxford Life; GORE, The Mission of the Church. — *Analekten* : Em mariolog. Problem (Nisius); Frins' Schrift über die praemotio physica bei St. Thomas (Limbourg); Glaubensmotiv u. Verdienstlichkeit (Müllendorff); Das Kaisertum Karls des Grossen u. Döllingers Akribie (Fischer). — Kleine Mittheil. aus der ausländ. Literatur.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

---

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXVI.)

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

---

Directeur : M. A. Chuquet

---

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXVI

---

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

1893

ANNÉE 1893

# TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

## *ARTICLES*

### TABLE ALPHABÉTIQUE

LETTRES ET COMMUNICATIONS



CHRONIQUE

SOCIÉTÉS SAVANTES

*Académie des inscriptions et belles-lettres* (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 7 juillet au 12 juillet, et par M. Léon Dorez du 21 juillet au 15 décembre 1893.

---

## PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

---

FRANÇAIS

*Annales de l'École des sciences libres et politiques.*
*Annales de l'Est.*
*Revue celtique.*
*Revue d'Alsace.*
*Revue des études grecques.*
*Revue historique*
*Revue rétrospective.*
*Romania.*

ALLEMANDS

*Altpreussische Monatsschrift.*
*Berliner philologische Wochenschrift.*
*Deutsche Literaturzeitung.*
*Göttingische gelehrte Anzeigen.*
*Literarisches Centralblatt.*
*Theologische Literaturzeitung.*
*Zeitschrift für katholische Theologie.*

ANGLAIS

*The Academy.*
*The Athenaeum.*

BELGES

*Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.*

POLONAIS

*Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.*

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 3 juillet — 1893



362. — JACKSON. **An Avesta grammar**, part I, phonology, inflection, word-formation. In-8, XLVIII-273 p. Boston, 1892.

M. Jackson, en écrivant cette nouvelle grammaire de la langue zende, a voulu donner le moyen de prendre rapidement connaissance des résultats acquis ; le principal mérite de l'ouvrage est d'être au courant : l'étudiant y trouvera des solutions en général exactes des difficultés ; le linguiste y puisera aisément des formes authentiques; l'exposition est sobre ; l'impression claire. Le livre n'est pas original ; il est utile et rendra de bons services. Il importe d'autant plus d'en signaler les défauts.

L'introduction est la réimpression d'un article d'encyclopédie. On y relèvera l'aveu que nous avons beaucoup à prendre dans la traduction pehlvie ; sous la plume d'un élève de Geldner, il est précieux et témoigne de l'influence profonde exercée par les travaux de M. Darmesteter ; si l'on ajoute à la traduction pehlvie tout l'ensemble de la tradition, la justesse de l'idée devient incontestable, comme il est aisé de le voir à la seule lecture de la nouvelle traduction de l'Avesta, maintenant achevée. M. J. ne s'exprime pas toujours d'une manière assez précise dans cette introduction : on lit p. XXXI : « the gâthâ dialect is more archaic, standing in the relation of the Vedic to the classical Sanskrit, or the Homeric Greek to the Attic. » Par malheur, on n'est pas encore arrivé à définir la nature précise de ces deux rapports, et rien ne prouve qu'ils soient identiques l'un à l'autre. — Au § 51, il n'y avait pas lieu de mentionner l'arménien ; si l'auteur tenait à en parler, il n'aurait pas dû ignorer que l'arménien n'est pas plus un dialecte iranien que ne l'est le slave ; il y a plus de quinze ans que Hübschmann l'a prouvé, et personne ne le conteste aujourd'hui.

La phonétique est traitée en 60 pages, tandis que la morphologie en occupe plus de 180. L'auteur ne paraît pas très à l'aise dans ce sujet et y commet de petites erreurs. La lettre dont il est question au § 81 est la

notation non d'une spirante dentale, mais du *t* implosif; le *t* du sanskrit — et sans doute celui de l'indo-européen — est implosif dans les mêmes conditions; la variante ϑ dans le mot *atkem* est donc une faute, comme le montrent les autres cas où t apparaît devant *k* et devant *p*; de même *p* n'est pas spirant devant *t*. — Le traitement caractéristique de *-avy-*, identique à celui du letto-slave et du germanique, et opposé à celui du sanskrit, de l'arménien et du grec, est mis au § 62 sur le même plan que le traitement pan-indo-européen de *-avn-*. — Au § 97 on apprend sans explication que, à skr. *çv-* répond zd. *sp-* : il n'eût pas été inutile de dire que *sv-* a passé d'abord à *sf-*, assourdissement très naturel; et qu'on retrouve dans *pv-*, remplacé par *f*; *sf-* devient *sp-*, comme dans *sparat* = skr. *sphurat*; cf. *zb-* de *zv-*. — Il importe peu au lecteur de savoir que le sanskrit et le zend ne sont pas toujours d'accord dans l'emploi de *k* et *c* (§ 76); mais il est fort intéressant de constater que, en sanskrit, l'analogie a beaucoup changé à la répartition ancienne de *k* et *c*, et que l'iranien a, dans la plupart des cas, conservé les formes phonétiques. — M. J. fait abus du signe =; il n'a sa place que, dans les cas où, en tenant compte de toutes les lois phonétiques, les deux mots rapprochés sont identiques lettre à lettre. On ne peut écrire avec sûreté : zd. *uz* = skr. *ud*, car *uz* sort de * *udz* et est *égal* à v. h. a. *ur-*, russe *voz-* (cf. v. h. a. *ûz* = russe *vy*). Surtout il faut éviter de dire que, à la fin des mots, zd. *-ô* = skr. *-as*; en fait zd, *-ô* = skr. *-o*; seulement on trouve déjà opérée dans l'Avesta une généralisation qui dans l'Inde n'apparaît qu'en prâkrit, y compris, il est vrai, celui des plus anciennes inscriptions; le traitement *-ô* n'a phonétiquement sa place en indo-iranien que devant une consonne sonore initiale du mot suivant, tandis que *-as* est la forme employée devant consonne sourde, et *-az* celle employée devant voyelle, à en juger du moins par le traitement des chuintantes finales. M. J. l'aurait sans doute vu lui-même s'il n'avait rejeté la question du sandhi extérieur à la fin du volume : en effet, des mots tels que *duzh-ita-* = skr. *dur-ita-*, et *yûzh-em*, en face de *yûsh* (le skr. *yûyam* au lieu de * *yûram* d'après *vayam*) montrent que la chuintante finale est sonore devant voyelle initiale d'un mot suivant. Ce *-az* final existait sans doute encore au moment de la composition des hymnes védiques; mais, lorsque le texte a été fixé, le *-z* avait disparu de l'Inde; de là viennent les hiatus apparents du texte védique. — M. J. ne sait ni formuler les lois phonétiques brièvement, ni en montrer la constance en expliquant les exceptions par l'analogie; par exemple, le traitement de *as-* intérieur peut se résumer ainsi : *as-* devient *ah-* devant *i* et *u*, *anh-* devant *a*; l'analogie a introduit la nasale, ou l'a écartée dans un assez grand nombre de cas; les longues explications de M. J. à ce sujet ne peuvent qu'embrouiller la question. En ce qui concerne le traitement général de *s*, M. J. n'a pas vu la loi : *s-* devient *h* au commencement de la syllabe mais subsiste dans les autres cas; si l'*s* d'un groupe

*asya-* devient *h*, c'est que ce groupe était en indo-iranien *-assya-* (prâkr. *-assa-*), qui se réduit en iranien à *-a-sya-* ; au contraire *-aska-* subsiste parce qu'il était *-askka-*, (prâkr. *-akkha-*), d'où iran. *-as-ka*. [1] — Enfin M. J. ne tient pas assez compte du fait que la plus grande partie de l'Avesta a été composée et l'ensemble du texte définitivement fixé à une date où la langue dans laquelle il est écrit était depuis longtemps une langue morte ; la phonétique de l'Avesta est moins celle d'une langue que celle d'un texte, et il est au moins très probable que ce texte renferme des particularités résultant de la prononciation des prêtres qui l'employaient à un usage religieux : le slavon employé par les popes russes n'est pas celui du *Zographensis*. Les modifications les plus récentes ont pu n'être pas poursuivies avec la même conséquence que les autres ; de là, sans doute, les contradictions de la phonétique de l'Avesta. D'ailleurs, il y a chances pour que le texte ait d'abord été écrit avec l'alphabet pehlvi ; le double traitement de *hv-* (§ 230) paraît être purement paléographique ; de même, la distinction des deux chuintantes résulte d'une modification dans la forme d'une lettre (leur emploi est défini d'une manière très inexacte au § 9) ; un certain nombre d'*î* et *û* s'expliquent sans doute par de simples *matres lectionis* mal comprises ; et de fausses vocalisations comme celle de *daibitîm* (*Yasna*, 45, 1) semblent bien indiquer que le vocalisme de l'Avesta est, comme celui de la Bible, postérieur à son consonnantisme. Ceci posé, il devient impossible d'affirmer que les phénomènes d'*umlaut*, qui seuls distinguent profondément le vocalisme zend de celui du sanskrit existaient déjà au moment de la composition des plus ancien textes.

La morphologie est plus réussie, malgrédes omissions; on ne trouvera, par exemple, aucune remarque sur la curieuse déclinaison de *napat-*, — et malgré des fautes résultant d'une phonétique inexacte, — au § 123 les désinences du génitif duel du sanskrit et du zend sont tenues pour identiques. Mais l'auteur montre trop souvent qu'il est peu familier avec les théories linguistiques : il voit dans skr. *amrta*, non le suffixe *-ta-*, mais *-a-*, et *ratha-* lui fournit un exemple du suffixe *-tha-* ! Les faits ne sont pas toujours exposés dans l'ordre historique : au § 222, on ne saisit pas tout d'abord que l'ablatif en *-t* était propre aux thèmes en *-a-* et qu'il a été analogiquement étendu aux autres dans les textes plus récents. Au § 678 le « seems » de « the intransitive passive force seems to lie in the *ya-* element » étonnera ceux qui connaissent le type χαίρω : ἐχάρην; il n'y a, en effet, nul doute que le suffixe *-ye-* n'ait parlui-même

1. La même règle s'applique sans doute au grec; dans les groupes tels que -ακσα- -απσα-, la première syllabe se termine par l'implosion de l'occlusive, et la seconde commence non par σ, mais par l'explosion de κ, π. On pourrait retrouver cette loi en arménien, en tenant compte de quelques particularités de la coupe des syllabes. La question est plus compliquée en slave.

la valeur intransitive, et les désinences moyennes n'ont pour rôle que de bien marquer la différence là où une confusion est possible, comme dans δείρω : δείρομαι ; il est vrai que cet usage a entraîné une valeur passive du moyen par analogie dans φέρω : φέρομαι [1]; mais cela ne conclut pas contre la valeur intransitive de *-ye-* dans de nombreux cas. — Toutes les distinctions nécessaires ne sont pas faites ; la déclinaison des thèmes en *-an-* et en *-van-* n'est pas distinguée de celle des thèmes en *-man-*; or, les premiers n'ont jamais le nominatif neutre en *-a*, les seconds l'ont toujours en *-ma* ou en *-mā* (skr. *karmā*, cf. v. sl. *imē*), jamais en *-mar* ; les premiers ont régulièrement les formes faibles aux cas faibles, les seconds ont presque toujours les formes fortes aux génitif, datif, etc. — Les thèmes en *-in-* se déclinent donc non comme ceux en *-an-*, mais comme ceux en *-man-*, dont ils constituent d'ailleurs une simple imitation. — Enfin, on regrettera de voir mises sur le même plan dans les paradigmes des formes attestées une fois et celles qu'on rencontre à chaque page. Sans doute, il serait vain de vouloir faire un relevé complet analogue à celui de Lanman pour la déclinaison védique avant l'achèvement de l'édition de Geldner. Mais il eût été bon d'indiquer d'une manière générale combien de fois apparaît chaque forme et quel est le degré de certitude de l'interprétation qu'elle suppose. Le lecteur, s'il n'est pas prévenu, peut s'imaginer que toutes les formes citées sont également sûres : un philologue, tel que M. Jackson, avait peut-être le devoir de ne pas l'exposer à cette erreur.

Malgré ces inconvénients, le livre de M. Jackson peut être considéré comme un instrument de travail commode. L'illusion de l'auteur a été de croire qu'il suffisait pour écrire la grammaire d'une langue de la bien connaître pratiquement et qu'on pouvait se passer de connaissances linguistiques sérieuses. Il convient de ne pas la lui reprocher trop durement. L'Amérique n'est peut-être pas le pays où l'on en trouverait les exemples les plus fameux.

A. Meillet.

---

363. — **Materialien zur Geschichte der Indischen Visions litteratur** von Lucian Scherman. Leipzig. A. Twiet-Meyer. 1892. pp. v-161. In-8.

Je ne sais si le titre de ce volume sera clair pour tout le monde ; il s'agit des descentes aux Enfers dont la *Divine Comédie* est dans les littératures modernes, pour ne pas dire dans toutes les littératures, le plus parfait modèle, en un mot de la description des lieux de supplices et du séjour de félicité qui attendent l'homme après la mort, les enfers occupant de beaucoup la plus large place. Ce travail se divise en trois sec-

1. Et inversement certaines formes transitives d'après des formes moyennes, ainsi πείθω d'après πείθομαι (cf. de Saussure, dans *Mém. soc. ling.*, VII, p. 84, n.).

tions, consacrées, la première, à la tradition brahmanique (p. 5-54), — la deuxième, à la tradition bouddhique (p. 55-121), — la troisième, aux origines védiques de Yama, le dieu des morts (p. 122-161). Ces trois chapitres sont fort nourris : l'auteur y cite, analyse, discute un grand nombre d'épisodes ; il signale divers rapprochements avec les traditions religieuses de races plus ou moins différentes des Aryens de l'Inde. Des notes nombreuses, souvent fort longues, mises au bas des pages, traitent des questions qui touchent plus ou moins au sujet et semblent quelquefois s'en éloigner notablement, comme, par exemple, la cause de la disparition du bouddhisme dans l'Inde.

Quelques lecteurs reprocheront peut-être à l'auteur d'avoir été trop chiche de détails, malgré l'abondance de ceux qu'il donne. Ainsi la note de la page 46 énumère un bon nombre de documents qu'il eût peut-être mieux valu présenter d'une façon moins sommaire. L'auteur, il est vrai, annonce au début qu'il ne s'est pas astreint à entrer dans tous les détails ; il serait alors fondé à prétendre qu'il s'est maintenu dans son programme. Mais ce programme n'aurait-il pas dû être plus large, surtout quand le livre se donne comme un recueil de « matériaux » ?

Les notes si longues et si nombreuses ne sont pas sans causer quelque fatigue. Ici encore l'auteur est allé au-devant de l'objection : c'est, dit-il, pour ne pas donner à son travail une longueur démesurée qu'il a rejeté dans les notes les détails secondaires. Mais une partie de ces notes, au moins, aurait sans doute pu être avantageusement incorporée dans le texte ; et il ne paraît pas que les dimensions de l'ouvrage eussent été modifiées d'une manière bien notable.

Enfin il est hors de doute que beaucoup de lecteurs se plaindront du manque absolu de titres, de table de matières, d'index ; les trois sections ou chapitres ont pour tout intitulé les chiffres I, II, III. C'est par trop maigre. Rien ne renseigne, à première vue, le lecteur sur le contenu du volume ; rien ne lui permet de trouver, parmi tant de « matériaux » ou de documents, celui dont il peut avoir besoin ; il faut non seulement qu'il lise le livre entièrement, ce que l'auteur a bien le droit de désirer, mais qu'il se fasse lui-même son index, ce dont l'auteur aurait dû le dispenser.

Avons-nous là ce qu'on peut appeler un recueil de « matériaux » et de matériaux d'une « histoire de la littérature » ? J'en doute. M. Schirman a traité son sujet, comme il l'a entendu, choisissant les détails qui lui ont paru le plus caractéristiques ; il a fait preuve d'une vaste lecture et d'une profonde connaissance de la matière. Mais il a lui-même le sentiment de n'avoir fait qu'un essai, et il attend un livre plus complet, dont le public sera redevable soit à lui, soit à une « plume plus expérimentée. » — Il paraît avoir adopté ce sujet et être mieux préparé que personne pour le traiter. Pourquoi ne serait-il pas la « kundige Feder » qui nous donnerait le travail complet et définitif sur les Narakas, le Pâtâla et le Svarga de l'Inde ? L. Feer.

364. — Ern. Desjardins. **Géographie historique et administrative de la Gaule romaine**, tome IV. Paris, 1893. In-8, 294 p. avec 13 planches et 17 figures, chez Hachette.

Ceci est une œuvre de piété posthume. Ern. Desjardins se proposait de compléter son grand ouvrage sur la géographie de la Gaule par un quatrième et dernier volume, où seraient étudiées dans le plus grand détail les routiers antiques et la topographie gauloise : c'eût été le couronnement de l'œuvre poursuivie, pendant une grande partie de son existence, par notre regretté maître. La mort ne l'a pas entendu ainsi : il a été enlevé aux siens et à la science au moment où il imprimait la quinzième feuille de ce dernier volume. Sa famille n'a pas voulu que le travail commencé restât inédit, ni qu'il fût complété au-delà des limites où D. lui-même avait pu surveiller les additions — les deux derniers chapitres qu'il avait confiés à l'érudition de M. Longnon ayant été approuvés par lui. Elle s'est donc décidée à nous donner l'œuvre de D. dans l'état où elle l'a trouvée dans ses papiers, à sa mort. Elle y a pourtant ajouté une table de matières très détaillée, très complète, qui est due à Madame veuve Desjardins. Cet index rendra les plus grands services à ceux qui auront à s'occuper de la géographie et de l'histoire de la Gaule romaine : grâce à Mme D., il sera aisé maintenant aux travailleurs de s'y reconnaître au milieu de tous les précieux renseignements contenus dans les quatre volumes du travail.

Tel qu'il est, le volume contient une étude sur tous les routiers romains de la Gaule (gobelets de Vicarello, milliaire d'Autun, milliaire de Troyes, itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, itinéraire d'Antonin, table de Peutinger) et un essai de classement chronologique des bornes milliaires gauloises ; le tout accompagné de nombreux fac-similés et de dessins habilement exécutés par l'auteur. Des deux chapitres supplémentaires rédigés par M. Longnon, le premier traite de la Cosmographie du Ravennate, le second renferme des conseils sur la méthode à suivre pour la recherche des voies romaines en France. Somme toute, le livre est consacré presque exclusivement à l'examen des sources qui éclairent la topographie de la Gaule romaine ; c'est seulement la préface de ce que devait être le quatrième volume de l'œuvre générale.

Nous y retrouvons toutes les qualités qui ont fait aimer D. de ses lecteurs et de ses élèves : la variété de l'érudition, le charme de l'exposition, et une extrême clarté dans la disposition des matières traitées. Le chapitre consacré à la table de Peutinger est, à cet égard, un modèle ; on y trouve tout à sa place ; bibliographie, historique du document, identification de localités antiques (dans un grand tableau d'ensemble). Je signalerai aussi le chapitre relatif à la classification des bornes milliaires de la Gaule. Il y aurait tout un livre à faire sur ce sujet ; jusqu'à nouvel ordre, ce que M. D. en a dit peut le remplacer. A côté de tant de bonnes choses, il serait aisé de signaler quelques imperfections, surtout des omissions ; mais on n'oubliera pas que le livre est imprimé de-

puis huit ans et qu'à une époque où les travailleurs et les chercheurs sont nombreux, l'apport d'une période de huit années est considérable. Il me semblerait inutile, injuste même, de m'étendre davantage sur les critiques. Il suffira que je termine cet article en saluant encore une fois le nom de Desjardins avec une respectueuse affection, et en lui souhaitant, comme on le fait à la fin de ces épitaphes qu'il m'a appris à déchiffrer, le repos et la paix, loin de toutes nos querelles scientifiques. *Sit tibi terra levis* !

R. Cagnat.

---

365. — P. Bonnassieux. **Les grandes Compagnies de commerce.** Etude pour servir à l'histoire de la colonisation. (Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques). Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1892. iv-662 p.

Les grandes Compagnies de colonisation, dont le rôle grandit singulièrement de nos jours, semblent un legs de l'ancien régime ; au moins le principe de l'institution a-t-il survécu ; peu de doctrines économiques ont connu pareille fortune. Aussi l'ouvrage de M. Bonnassieux dépasse la portée d'une simple étude historique. Il offre, pour apprécier les entreprises actuelles, de copieux termes de comparaison. Peut-être l'auteur aimerait-il qu'on y cherchât plus, des exemples et des leçons ; c'est pourquoi il s'est autorisé de son enquête pour porter son regard et son jugement sur « les nouvelles Compagnies de commerce et de colonisation fondées ou à fonder sur le modèle des anciennes grandes Compagnies ». Nous doutons fort pour notre part qu'un actionnaire d'une de ces Compagnies fondées ou à fonder sorte rassuré de la lecture du volume de M. Bonnassieux. Car, en vérité, l'histoire des anciennes Compagnies n'est point encourageante. Toutes, ou presque toutes, ont sombré, après une ère d'activité plus ou moins longue et féconde, après la jouissance de dividendes plus ou moins fictifs. En aucun pays elles n'échappèrent à ce mauvais sort.

Parmi les causes multiples de cette universelle déconfiture, M. B. démêle avec sagacité la plus délétère, le vice organique : c'est le privilège, c'est-à-dire le monopole du commerce, de l'exploitation, de la colonisation. Cette sécurité contre la concurrence, à l'abri d'une charte complaisante, amortit toutes les énergies que la liberté eût stimulées. M. B. rappelle fort justement, il est vrai, que cette concession du privilège, outre qu'elle se justifiait par certaines circonstances politiques et géographiques, fut généralement en honneur aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles ; on pourrait dire sans paradoxe qu'en matière commerciale, le privilège fut alors le droit commun. On ressentit un peu tard les maux qu'engendrait la stricte obéissance de ce dogme économique ; on le tourna d'abord par le procédé des « permissions » ; on ne l'abrogea qu'à la dernière extrémité.

M. B. discerne aussi les causes plus locales des insuccès. Il a

groupé les Compagnies par pays, et sous la rubrique nationale il établit des divisions toutes géographiques : Europe et Levant, Afrique, Asie, Amérique. Cette ordonnance est des plus raisonnables. Mais peut-être le tableau eût été plus animé, si l'auteur avait montré, déployant leurs effort, et menant la lutte sur un même théâtre, le Levant ou l'Inde par exemple, les Compagnies de divers pavillons. M. B. confesse d'ailleurs dans sa Préface que la composition lui a donné quelque peine (p. 11). Quoi qu'il en soit, la revue est complète : toutes les compagnies que l'Europe vit éclore ont leur mention et jusqu'aux mort-nées. Nous ne voulons noter ici que certains traits essentiels et typiques.

La Hollande ouvre la série, à titre de doyen et de modèle des États à commerce d'outre-mer. Les Compagnies hollandaises sont des œuvres nationales, patriotiques, étant alimentées par les capitaux de la nation elle-même. Les pouvoirs publics se bornent à octroyer et garantir les privilèges. Leurs établissements sont des comptoirs, qui n'appelèrent point d'abord de colons hollandais ou autres; leur empire, dont Batavia devint la capitale en 1619 [1], resta purement commercial. Cependant la Compagnie des Indes Orientales, de toutes les Compagnies néerlandaises la plus florissante et la plus durable, déchut. C'est qu'elle abusa de son monopole, provoqua une hausse factice des denrées, se commit aux mains des politiciens et périt sous l'impopularité. Quant aux autres, elles eurent des destinées diverses mais éphémères. Signalons, à cause de sa singularité, celle du Levant qui sans posséder de flotte ni se livrer au trafic, contrôlait et surveillait le commerce de ses nationaux dans la Méditerranée en entretenant des consuls et en distribuant les *bakschisch* : cette surveillance morale lui était payée à raison de 2 o[o de la valeur du fret de retour.

Les Compagnies anglaises sont formées aussi et soutenues par la nation. Avec la force d'expansion de la race anglo-saxonne elles s'attaquent à toutes les parties exploitables du globe. Elles paraissent avoir réussi souvent (M. B. ne dit pas la fin de nombre d'entre elles), surtout quand elles se sont bornées au négoce, comme la Compagnie de la baie d'Hudson, qui se prolonge jusqu'en 1870. Les plus ambitieuses, celles qui se transformèrent en puissances territoriales, périclitèrent : ainsi la Compagnie des Indes Orientales, la plus illustre, qui, au lendemain de ses conquêtes, déclina et dut solliciter les subsides du trésor anglais (1792). Du coup elle tomba sous le contrôle de l'Etat. Même aventure était arrivée à la Compagnie d'Afrique (p. 95). Voilà un fait que M. B. ne relève pas avec assez d'insistance : cette absorption totale des Compagnies, privées et libres à l'origine, par le gouvernement. Cette évolution, comme le montre M. Deschamps (*Hist. de la question coloniale*, p. 146), avait été consommée en France par Colbert, mais en vertu d'un programme systématique.

1. M. B. accorde les dates divergentes de la fondation de Batavia, p. 50.

C'est là, en effet, la caractéristique des Compagnies françaises : institutions officielles, elles ne fonctionnent, ne vivent que par la grâce et les libéralités du souverain, et aussi par les souscriptions peu spontanées des officiers et grands Corps de l'État, tandis que les commerçants se dérobent. La Compagnie des Indes de 1664 fut lancée de la sorte. La plupart des Compagnies aspirent, semble-t-il, à se placer sous la tutelle gouvernementale : celle des Indes supplie le roi de la débarrasser de ses comptoirs d'Afrique. Celle de Guinée, de 1684, est composée « de ceux de nos sujets que nous choisirons à cet effet ». Même sous la tutelle gouvernementale, la plupart des Compagnies furent loin de prospérer : les plus beaux bénéfices proviennent de l'introduction de « pièces d'Inde » dans les colonies, autrement dit de la traite. Sur ce trafic, M. B. reproduit de curieux détails.

Les renseignements curieux ou inédits n'abondent pas dans le volume de M. B. qui s'en tient volontiers, un peu par nécessité quand il s'agit des Compagnies étrangères, aux sources de seconde main. Toutefois, il a consulté aussi les Archives nationales et celles de la Marine et y a fait quelques trouvailles excellentes : en première ligne, un mémoire de Dupleix, ignoré des plus récents historiographes (p. 296), de même tout le chapitre consacré à la Compagnie de l'*Assiente* est tiré de documents vierges, sur quoi M. B. appelle itérativement l'attention du lecteur (notes, p. 402, 405, 406). Ces découvertes ne suffisent pas à l'ambition de M. B. qui est très haute, parce qu'elle prétend grouper dans un cadre unique et confronter les diverses manifestations d'un phénomène économique et social.

Ses appréciations sur les Compagnies françaises, qu'il a étudiées de plus près, n'ont rien d'original ; elles ont été formulées par ses nombreux devanciers qui ont traité le sujet. L'on s'étonnera que le catalogue, ou plutôt le nécrologue de ces Compagnies, ne lui ait pas suggéré une réflexion bien naturelle : c'est qu'en dépit des mécomptes, des banqueroutes plus ou moins éclatantes, le goût des entreprises en France ne meurt pas. A peine une Compagnie s'est-elle effondrée qu'une autre se fonde sur ses ruines. Les intéressés espéraient-ils se tirer mieux d'affaires grâce au privilège et au concours financier du gouvernement ? Cela est douteux, car ils voyaient la vanité de cet appui. Il faut donc croire à la vitalité, dans l'ancienne France, de l'esprit d'initiative. Ce fait console du résultat navrant où aboutissent tant d'efforts. Une autre consolation pour notre amour propre national, c'est que, à peu d'exceptions près, les grandes Compagnies de l'étranger essuyèrent les mêmes déboires, les mêmes infortunes, si elles ne souffrirent pas des mêmes vices que les nôtres. C'est donc que le système était par lui-même défectueux.

Ce système, on s'ingénie aujourd'hui à le restaurer. Nul n'est plus qualifié que M. B. pour donner ici son avis. Après avoir dressé le bilan moral des grandes Compagnies d'autrefois, il prononce qu'elles ont

exercé sur le commerce de leur pays et sur le commerce du monde une influence plus nuisible qu'avantageuse. Les nouvelles Compagnies à charte sont-elles capables de rendre quelques services? M. B. estime que sur les territoires inorganisés, leur œuvre sera plus efficace et moins coûteuse à la métropole que celle de l'État. La conclusion de M. Bonnassieux laissera le lecteur perplexe, l'expérience de la *Royal Niger Company*, de la *South Africa Company* ne l'a ni séduit ni convaincu; le projet soumis à cette heure au Parlement français ne l'enthousiasme pas. « Si les grandes Compagnies de commerce, dit-il en terminant, sont réellement intéressantes et vraiment dignes d'attention, c'est, en somme, au point de vue historique [1]. »

B. Auerbach.

---

366. — Reynier (Gustave). **Thomas Corneille, sa vie et son théâtre.** Paris, Hachette, 1892. In-8 de 386 p.

C'est bien à tort que l'on a reproché à nos classiques d'avoir assujetti leur siècle à la tyrannie du bon sens et qu'on s'est choqué de l'impeccable raison de leurs contemporains. La génération de Boileau a fort librement porté son joug; c'est le xviii[e] siècle qui s'y est asservi; car, en matière de tragédie, les innovations de Voltaire ne sont rien auprès des fantaisies qu'on étalait au théâtre sous les yeux mêmes de Racine et aux applaudissements de ses admirateurs. Cette vérité qui d'ailleurs n'est point nouvelle pour le lecteur instruit vient de recevoir une confirmation utile et décisive de M. Reynier, qui prouve, par l'exemple du propre frère, de l'élève du grand Corneille que le romanesque, la préciosité, la bouffonnerie restèrent jusqu'à la fin du siècle en possession de plaire. Le *Timocrate* de Th. Corneille a dû aux invraisemblances sentimentales sur lesquelles il repose le plus grand succès qui ait alors été remporté: durant près de six mois, il a fait salle comble.

Prouver par les succès d'un auteur la persistance du mauvais goût dans son siècle, c'est prouver aussi qu'on ne veut pas le louer par delà son mérite. En effet, tout en accordant de justes éloges à la clairvoyante modestie de Th. Corneille, à sa tendre et inaltérable déférence pour son aîné, à la loyauté de ses rapports avec ceux de ses confrères qu'il avait quelques motifs de ne pas aimer, M. R. avoue que son héros a toujours

---

1. Relevons, p. 45, deux notes au moins inutiles : « ensemble » expliqué par « simultanément »; *Jacob van Neck* traduit par *Jean de Neck*; — p. 94, M. B. cite « un écrivain autorisé du siècle dernier », cet écrivain c'est « le traducteur et éditeur du *Negociant anglais* ». La référence est insuffisante; — p. 98, « nous l'aurons fait connaître (l'organisation de la Compagnie d'Afrique), quand nous aurons dit qu'elle était analogue à celle de la Compagnie des Indes Orientales. » Or, il n'a pas encore été traité de cette Compagnie; — p. 178, deuxième alinéa, le texte laisse croire que Colbert vivait encore en 1685.

plus travaillé pour la vogue et même (en père de famille dévoué qu'il était) pour l'argent que pour la gloire. Il le montre s'insinuant dans les cercles, inspirant l'éloge de ses ouvrages, aussi habile à se faire valoir qu'incapable de dénigrer ses rivaux, à l'affut de toutes les variations de la mode, de toutes les circonstances qui, exploitées à propos, pouvaient à elles seules soutenir un ouvrage, cultivant la tragédie romanesque au temps du *Grand Cyrus*[1], la tragédie cornélienne lorsque son frère lui cède la place, la tragédie simple quand Racine l'invente, tirant une comédie de l'affaire des poisons pendant qu'on juge la Voisin. Le besoin de vivre achève de tuer son originalité[2] : de là, sa collaboration de vingt ans au *Mercure Galant* pour lequel sans doute il ne rédigea pas seul les trois cents volumes parus durant cette période, mais qui l'occupa beaucoup[3], de là son *Dictionnaire des termes d'arts et de sciences* qui ne vaut pas celui de Furetière, de là son *Dictionnaire universel géographique et historique* en trois gros volumes in-folio, et bien d'autres travaux sans valeur.

Il était pourtant né avec un talent véritable que M. R. met très bien en lumière. C'est aller trop loin à la vérité que d'estimer *digne d'un dramaturge de génie* la scène où Laodice, dans la pièce de ce nom, donne à entendre à Oronte qu'elle aime, sans savoir qu'il est son fils, qu'elle a, pour garder le pouvoir, tué cinq de ses enfants, essayé de faire périr le sixième et qu'elle va tâcher d'achever son œuvre : jamais reine ne fera une pareille confidence à un prince qu'elle veut épouser ; mais M. R. n'a pas tort de dire que Racine a pu se souvenir de cette situation dans *Britannicus*. La *Mort d'Annibal* présente des morceaux vraiment cornéliens; Élisabeth, dans le *Comte d'Essex*, est vraie, touchante, et M.R. lui fait même tort quand il la compare à la Marie Tudor de V. Hugo que dégradent et l'indignité de l'homme qu'elle aime et le cynisme avec lequel elle s'abandonne à son amour. Les pièces à spectacle de Th. Corneille ont pu réellement contribuer, comme le dit M. Reynier, à la forme donnée par Racine à ses deux tragédies sacrées. On lira surtout avec plaisir l'analyse du *Geôlier de soi-même*, de la *Devineresse*, des *Dames Vengées*, du remaniement de *Don Juan*; outre des scènes amusantes habilement détachées, on y verra de judicieuses remarques sur les efforts heureux que le frère de Corneille tentait pour trouver, sinon

1. On trouvera, p. 193-194, la liste des pièces espagnoles qu'il a imitées et, p. 197-198, un joli passage sur les beautés de style dont il s'est privé pour ramener à la règle des unités des sujets qui ne la comportaient pas.

2. M. Reynier n'explique pas nettement toutefois comment le mariage d'une fille mit dans la gêne un homme dont il a décrit l'aisance aux p. 6-7 et qui avait gagné beaucoup d'argent.

3. Ce chapitre de M. Reynier est fort curieux, quoiqu'il n'ait qu'effleuré la matière; il devrait y revenir : le peu qu'il dit des relations du *Mercure* et du public, des cadeaux offerts par les amateurs qui veulent faire insérer leurs productions, des procédés employés pour entretenir la fidélité des souscripteurs éveille la curiosité sans la satisfaire suffisamment.

mieux, du moins autre chose que ses devanciers; M. R. n'exagère nullement quand il affirme que telle page des *Dames Vengées* pourrait être signée de Marivaux, telle autre de Beaumarchais; et il faut regretter avec lui qu'on ait perdu cette comédie de l'*Usurier* où l'on voyait les personnes de qualité aux prises avec les prêteurs d'argent.

La justesse d'esprit dont témoigne cet ouvrage nous engage à soumettre à l'auteur une observation qui porte sur quelques phrases éparses de son livre, mais qui n'en tire pas moins à conséquence. Tant de personnes travaillent aujourd'hui en conscience à ruiner la morale publique que les autres doivent surveiller leur langage. En plusieurs endroits, M. Reynier, voulant dépeindre l'effet des passions sur des gens de cœur, dit qu'elles les rendent *lâches* devant la personne aimée ; c'est *faibles* qu'il voulait dire ; car le propre des honnêtes gens est de se distinguer, dans leurs passions mêmes, de ceux qui ne le sont pas. Ailleurs, il dit que Molière a donné à Don Juan de la grandeur dans sa catastrophe et qu'il l'a peint sous des traits séduisants ; or Molière a prêté à Don Juan du courage, de l'esprit, de la grâce, mais il n'a certainement pas voulu que le charme du séducteur opérât sur nous ; une bravoure qui consiste, quand le danger devient trop pressant, à forcer Sganarelle à revêtir les habits de son maître, une charité qui consiste à donner à un pauvre l'argent de M. Dimanche après le lui avoir fait gagner par d'insultantes mortifications, ne nous imposent pas. Quoi que Molière pensât sur la religion, il lui a suffi d'observer le monde pour savoir qu'un Lovelace de profession porte au fond du cœur, non pas l'amour de l'humanité, mais le plus profond mépris pour l'humanité.

M. Reynier a retrouvé de nombreux papiers de famille de Th. Corneille et le curieux traité qu'il passa avec Doneau de Vizé pour la rédaction du *Mercure* ; on les trouvera aux pièces justificatives avec une bibliographie.

Charles Dejob.

---

367. — Joseph Sarrazin. **Mirabeau-Tonneau**, ein Condottiere aus der Revolutionszeit. Leipzig, Renger, 1893. In-8, 85 p.

La première partie de ce travail sur Mirabeau-Tonneau est insuffisante. M. Sarrazin ne dit rien ou presque rien des faits et gestes du vicomte pendant la Constituante. Il raconte l'épisode de Perpignan ; mais il aurait pu insister, analyser le compte rendu, rédigé par le vicomte, des événements des 7-11 juin 1790. — Mirabeau-Tonneau y déclare qu'il « portera partout courage et fidélité à son dieu, à son roi et à son devoir », — analyser les *Nouvelles pièces justificatives* relatives à l'insurrection du régiment de Touraine et présentées au public quelques jours plus tard par le vicomte, analyser le *Détail des horreurs commises à Perpignan par le vicomte de Mirabeau* (on le traite d'aristocrate encroûté qui a l'espoir insensé d'amener et de diriger une contre-

révolution, on l'accuse d'avoir fait « l'action la plus abominable du monde » et le voue à la « rigueur des lois »), analyser la *Nouvelle conspiration du vicomte de Mirabeau*, où on le qualifie d'assassin et regrette qu'il n'ait pas été pendu par le peuple, analyser la *Lettre de l'abbé Maury au vicomte de Mirabeau à son régiment* où l'abbé raconte à son « cher colonel » que la guerre civile commence à s'allumer et l'engage à répandre l'alarme sur son passage, analyser un autre factum du temps, la *Véritable réponse du vicomte de Mirabeau à l'abbé Maury*. M. S. cite en note (p. 77) un « seltenes Schriftchen », le *Voyage national de Mirabeau cadet ;* il pouvait ne pas l'avoir à sa disposition, mais il en trouvera une spirituelle appréciation dans le premier volume du grand et si remarquable travail de M. Aulard sur les orateurs de la Révolution. Ce *Voyage national* est de Mirabeau-Tonneau qui a su y prendre un ton gai et persifleur. Mais il existe encore d'autres brochures du vicomte. Dans sa *Dénonciation de quelques extraits* du journal de Camille Desmoulins, Mirabeau cadet dénonce le « criminel usage » que Camille, ce « libelliste effréné », fait de sa plume et il déplore qu'on « calomnie les intentions du meilleur des rois et celles d'un peuple fidèle quoique égaré ». Dans ses *Réflexions sur les déclamations des prêtres prêcheurs de la propagande jacobite et monarchiste* il déclare que « le plus scélérat fait la loi en France », qu' « on paie plus d'impôts qu'avant la Révolution », que « l'abus de la féodalité n'existait plus en France depuis Richelieu », que les princes de l'Europe doivent se prémunir contre les dangers d'une doctrine qui les traite d'esclaves et prêche contre eux et la religion une « croisade incendiaire ». Dans l'*Hommage* qu'il rendit à la mémoire du comte de Rully, son ami, colonel du régiment du Maine, assassiné le 19 avril 1790 par le peuple de Bastia, il s'écrie : « Heureux Rully, tu ne seras pas le témoin du prolongement des maux de la patrie, du désordre et de l'anarchie auxquels elle est en proie. » Dans la *Lanterne magique nationale*, il représente en quarante-cinq tableaux ou changements les plus curieuses scènes de la Révolution et fait passer devant nous les principaux personnages, Necker, M^me^ de Staël enceinte elle ne sait de qui, le grand comte de Mirabeau à la figure soignée, à l'air content de lui-même, s'éloignant « selon son usage » de l'ennemi qu'il faut combattre et habitant un palais magnifique, après avoir vécu dans les prisons et les hôtels garnis — tant le métier de député est lucratif ! — le duc d'Orléans ou Philippe le bourgeonné qui, comme toujours, est en mauvaise compagnie, l'évêque d'Autun qui ne marche pas droit — bien que M^me^ de Staël travaille à le redresser — et qui se conduira de même; Lafayette, cette parodie d'un connétable et ce héros de l'autre monde ; Bailly ou le roi Sylvain ; Danton, ce Thersite dont la figure aplatie, menaçante et repoussante, fait si peu d'honneur à la nature. — Mais la seconde partie du travail est très soignée et renferme beaucoup de détails curieux. M. Sarrazin nous montre Mirabeau-Tonneau devenu chef de la légion noire dans le pays de Bade et nous raconte,

d'après les archives badoises, comment le fougueux émigré racola ses soldats, les habilla, les disciplina. Il nous retrace ses allées et venues, ses pérégrinations en l'année 1792, ses tentatives sur l'Alsace, les excès de toute sorte que commettaient ses bandes, l'épouvante qu'elles inspiraient aux populations, le cri d'effroi que Rippenheim et Mahlberg poussent à leur approche. Il nous apprend enfin que le pauvre vicomte mourut à Fribourg en Brisgau le 15 septembre 1792, d'une attaque d'apoplexie — et non, comme on l'a dit, dans un duel — et qu'il fut enterré dans le cimetière des soldats; mais on ne sait plus où sont ses ossements; le cimetière a été bouleversé; seule, une simple pierre funéraire, avec une courte inscription allemande, rappelle dans l' « alter Friedhof », ou vieux cimetière, le souvenir de Mirabeau-Tonneau [1].

A. Chuquet.

---

368. — Auguste Rey. **Notes sur mon village**. Les cahiers de Saint-Prix et de la subdélégation d'Enghien en 1789. Paris, Champion, 1892. In-8, 354 p.

C'est l'histoire du village de Saint-Prix pendant la Révolution que M. Rey nous raconte, avec beaucoup de savoir et de goût, dans ce volume. Il nous décrit d'abord la subdélégation d'Enghien dont Saint-Prix était une des trente-sept paroisses, puis en vient au *cahier* de Saint-Prix qui appartient à ce qu'on peut nommer le genre énumératif et qu'il compare aux autres cahiers de la contrée, le commentant article par article, l'éclairant soit par le contrôle avec les doléances du voisinage, soit par d'autres documents peu connus ou inédits, trouvant finalement, comme il dit, les raisons et les souvenirs que les paysans devaient ruminer dans leurs délibérations et qui donnent à leurs petites phrases un sens complet et des dessous profonds (p. 34). Saint-Prix demande, par exemple, dans l'article 11 de son cahier, qu'il ne soit plus payé par tous les propriétaires de fonds qu'un seul impôt; M. R. nous montre, à ce propos, tout ce que payait, pour la taille réelle et la taille personnelle, le plus imposé du village, le fermier, épicier-boulanger et plâtrier Morisset; la cote de Morisset « broussaille où l'on ne se fraie pas un chemin sans efforts », était de plus de 560 livres; il prouve, par des chiffres clairement alignés, que l'homme de Saint-Prix, le laboureur de l'île de France, payait deux fois et trois quarts la contribution directe de ses arrière-neveux. Saint-Prix demande

---

1. Le volume, très élégant et fort joliment imprimé, contient deux gravures, l'une qui représente la pierre funéraire, l'autre, Mirabeau et son état-major (d'après une aquarelle du temps). M. Sarrazin trouvera dans les *Souvenirs d'un sexagénaire* d'Arnault (I 405) un couplet sur le vicomte : l'auteur de la chanson suppose que Mirabeau-Tonneau refuse de suivre les émigrés en Champagne parce qu'il aime mieux demeurer où il est, en pays de Cocagne,

L'horreur de l'eau, l'amour du vin
Le retiendront aux bords du Rhin.

(art. 111) la destruction entière du gibier et des pigeons; c'est que, à cause du voisinage des grandes forêts et *capitaineries*, les paysans ne pouvaient enclore les terres de haies, y faire des fossés, laisser des échalas dans les vignes après la vendange, couper les orges avant la Saint-Jean, travailler dans les champs où les perdrix font leur ponte, faire paître le bétail dans les endroits qui servent de retraite au gibier, etc. Saint-Prix demande qu'on vide les magasins de blé, qu'on approvisionne les marchés, qu'on n'exporte hors du royaume que le superflu : c'est que le pain coûte quatre sous la livre, c'est qu'on ne sait pas faciliter les transports et les diriger où les appelle la cherté, c'est qu'on hait le monopole et craint l'accaparement. Saint-Prix demande l'abolition des dîmes et champarts : c'est que partout, à Drancy, à Bessancourt, la dîme n'a plus pour objet le culte, l'éducation, la charité; elle est levée par des bénéficiers qui ne font aucun bien, ne répandent aucune aumône. Saint-Prix demande la suppression de plusieurs couvents et abbayes qui jouissent de biens immenses : c'est que les moines entassent les richesses, qu'ils sont avares, et, comme on dit à Jagny, que tant de biens absolument perdus pour l'État devraient appartenir à l'État et acquitter toutes ses dettes, c'est que dans les abbayes de Maubuisson et de Saint-Denis il y avait, suivant le mot de l'organiste Gautier, bien des brebis galeuses. Saint-Prix demande la suppression des droits d'échange, de franc-fief et de voirie : c'est, pour parler seulement de ce dernier droit, que les chemins étaient la possession des seigneurs et le prolongement de leurs vergers (p. 125). Saint-Prix demande l'abolition de la féodalité, le remboursement du cens et des rentes seigneuriales : c'est que les fiefs étaient en nombre infini et d'ailleurs incertains, enchevêtrés; que Saint-Prix était comme enserré dans les mailles du réseau féodal; que le cens greyait une infinité de biens; que les lods et ventes se payaient à un taux élevé et que ce droit faisait double emploi avec les droits d'enregistrement payés au trésor royal. Nous ne pouvons analyser ainsi tout le volume ni reprendre l'un après l'autre, comme l'a fait M. Rey, les vingt-deux articles du cahier de Saint-Prix; mais on comprend la méthode de l'auteur et l'utilité de son œuvre, le profit qu'en aurait tiré un Tocqueville ou un Taine, la bonne place qui lui revient parmi les livres qui traitent de l'ancien régime. Très ingénieusement et savamment, l'auteur montre que les petites phrases du cahier, d'allure gauche et rustique, recèlent tous les problèmes de l'époque, et le commentaire copieux dont il accompagne ce texte un peu sec, nous apporte un grand nombre de faits curieux et de comparaisons instructives entre le présent et le passé. Mais M. R. est toujours juste. Il comprend et il expose les souffrances des campagnes; toutefois, il montre que les économistes et les sociétés d'agriculture avaient avivé le sentiment des iniquités sociales, que les choses s'étaient fort améliorées sous Louis XVI, que de grands progrès avaient été accomplis, qu'on a tort

de citer le bûcheron de la Fontaine, les animaux à face humaine de la Bruyère, l'hôpital de mourants décrit par Fénelon, et tout ce que disent Massillon et d'Argenson, et les séditions excitées par la famine et l'écrasement qu'aurait produit la constante aggravation des impôts. Il y avait du mieux sous Louis XVI, et si un cri de désolation retentit dans les cahiers, il est inspiré non seulement par le mal dont le pays souffrait depuis longtemps, mais encore et surtout par une ruine récente, réparable, où il n'y avait pas de la faute des hommes, par les ravages inouis de la grêle et de la gelée de 1788. M. Rey prouve qu'il y avait alors une quantité de petites propriétés rurales, et qu'à Saint-Prix, la forêt mise à part, les cultivateurs possédaient la moitié de la superficie restante. La terre, en effet, passait en leurs mains par l'effet de l'accensement et par l'épargne. Le paysan calculait, se privait volontairement, amassait péniblement, lentement, les sous et les écus dans son bas de laine (cf. l'exemple de la famille Hautemulle, p. 154); il s'était fait une méthode de vivre à bas prix, et finalement il gagnait; en peu de temps, il acheta la plus large part des biens nationaux.

A. Ch.

---

369. — Henri Welschinger. **Le maréchal Ney, 1815.** Portraits d'après Gérard. Paris, Plon, 1893. In-8. 427 p. 8 fr.

*Le Maréchal Ney* de M. Welschinger est, comme son duc d'Enghien, un peu trop long. L'ouvrage qui ne traite que de l'année 1815, comprend quatre cents pages. Combien en faudrait-il à l'auteur pour écrire la biographie entière du maréchal? Mais le livre est très soigneusement composé et il se lit avec grand intérêt. On remarquera tout d'abord le passage (p. 371) où M. W. prouve que le texte authentique de la proclamation de Lons-le-Saulnier remise à Mermet devient contre le maréchal une preuve évidente, les pages consacrées à l'arrestation de Ney, au placet de sa femme (p. 125-129) et à son premier interrogatoire. On sait que le maréchal fut, dès le début, traduit devant un conseil de guerre formé de maréchaux et de généraux, mais que Moncey refusa, dans une lettre superbe, dont M. W. cite les principaux passages, de présider le conseil (p. 143-145) et que Ney déclina la compétence de ce tribunal. M. W. juge très bien que les avocats (Delacroix-Frainville et Dupin) eurent tort de déclarer le conseil de guerre incompétent; il fallait, au contraire, l'accepter hardiment; il eût condamné le maréchal dont la défection était notoire, mais il eût signé un recours en grâce, et le roi aurait difficilement refusé une atténuation de peine, comme le bannissement perpétuel; en tout cas, et lors même que le conseil de guerre eût refusé de signer le recours en grâce, « l'opprobre universel l'aurait flétri, et la gloire de Ney y eut gagné » (p. 160). Le maréchal fut donc traduit devant la chambre des pairs. Il avait une chance

de salut, une seule, l'article 12 de la convention du 3 juillet qui portait qu'aucun individu ne pourrait être poursuivi à cause de sa conduite politique. Mais les passions étaient déchaînées, et M. W. nous apporte sur la fièvre de haine et de vengeance qui régnait à cette époque, les plus instructifs renseignements : « faute de ne pouvoir se venger sur Napoléon, on s'en prenait à son premier lieutenant » (p. 196), et le procureur-général Bellart affirmait que l'affaire était devenue celle de la France et de l'Europe entière. M. W. a retracé d'une façon très saisissante les débats du procès ; il insiste notamment sur la séance du 4 décembre où Bourmont fit une déposition si passionnée (« il me charge, disait Ney, afin de rendre sa conduite plus pure ») et sur celle du 5, où le président, le chancelier Dambray, invoqua son pouvoir discrétionnaire pour empêcher toute question au sujet de l'article 12 qui proclamait une amnistie plénière. Mais la séance du 6, la séance de la dernière plaidoirie et du jugement, — séance, a écrit le duc de Broglie, qui fait époque dans ma vie, — fut la plus dramatique ; « dans l'histoire parlementaire, dans l'histoire judiciaire, après les grands procès de la Révolution, il en est peu de plus émouvantes ». Malgré Lanjuinais, la Chambre des pairs décida qu'elle ne permettrait pas la lecture de l'article 12 et de la convention militaire du 3 juillet ; alors Dupin déclara qu'il pouvait invoquer le traité du 20 novembre 1815 et que Ney, dont Sarrelouis était la patrie, n'était plus Français ; mais le maréchal, se levant, s'écria qu'il était Français, qu'il mourrait Français, qu'il priait ses avocats de s'arrêter, qu'il aimait mieux n'être pas défendu que d'avoir un simulacre de défense. La Chambre se forma en comité secret. Cinq pairs s'abstinrent de voter et firent appel à la clémence royale (Nicolaï, Aligre, Brigode, Sainte-Suzanne, Choiseul-Stainville) ; *dix-sept* voulurent la peine de la déportation (Colaud, Cholet, Porcher de Richebourg, Malleville, Lenoir-Laroche, Chasseloup-Laubat, Lemercier, Lanjuinais, Herwyn, Broglie, Fontanes, Curial, Lally-Tollendal, Montmorency, Berthollet, Klein, Gouvion) ; *cent trente-neuf* votèrent la peine capitale sans recours, et parmi eux les cinq maréchaux Marmont, Pérignon, Serurier, Kellermann et Victor ; l'amiral Gantheaume ; les généraux Dupont, Compans, Beurnonville, Maison, Dessoles, Monnier, Lespinasse, Beaumont, Canclaux, Demont, Soulès, Lauriston, Laval-Montmorency et Latour-Maubourg. « Triste époque, conclut M. Welschinger, triste procès ! L'impatience des juges, l'âpreté fougueuse du procureur-général, l'abus fait par le chancelier de son pouvoir discrétionnaire, l'interdiction de plaider à fond les moyens importants, tout cela est fait pour surprendre et pour attrister. La clémence s'imposait. Mais la notion du juste et de l'injuste avait disparu. Le maréchal devenait la victime expiatoire. »

A. Ch.

---

370. — Th. Lemas. **Les commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et-Vilaine, 1793-94.** Paris, Fischbacher, 1893. In-8.

M. Th. Lemas étudie en détail dans ce petit volume les actes des trois commissions militaires qui furent établies dans l'Ille-et-Vilaine en 1793 et en 1794 : 1° la commission Frey créée par Pocholle à Rennes ; 2° la commission O' Brien créée par Jeanbon Saint-André à Saint-Malo; 3° la commission Brutus Magnier créée par Prieur, Bourbotte et Turreau à Antrain. Ces trois commissions ont reçu le nom de leur premier président. La commission Frey ou commission Vaugeois (Vaugeois succéda bientôt à Frey) a condamné à mort le girondin Bougon-Longrais, l'ami de Charlotte Corday qu'il désirait venger (p. 27), et le prince de Talmond qui mourut courageusement sur l'échafaud dressé à Laval, dans la cour d'honneur de son château (p. 38). La commission O' Brien a surtout condamné des Vendéens ou *brigands* pris les armes à la main. La commission Brutus Magnier, la plus importante et la plus sanglante, a déjà été étudiée par M. de la Grimaudière ; ses jugements sont souvent précédés de considérations morales et philosophiques écrites dans le style emphatique de l'époque; elle a surtout condamné des gens du district de Fougères. Le travail de M. Lemas, composé d'après les documents des archives départementales d'Ille-et-Vilaine, est très exact et plein de détails. Il se termine par une note sur Vaugeois, où l'on oublie de dire que ce prêtre défroqué avait été un des commissaires envoyés en Belgique (cf. *Jemappes*, 233) et de mentionner les détails que nous donnent sur ce personnage les *Mémoires* de Brissot.

A. C.

---

371. — Armand Lods. **Le pasteur Rabaut-Pomier.** Paris, Fischbacher, 1893. In-8, 24 p.

372. — Id. **L'église luthérienne de Paris pendant la Révolution et le chapelain Gambs.** Paris, Fischbacher, 1893. In-8.

La première de ces brochures, — qui toutes deux témoignent d'un grand soin et de recherches étendues —, renferme de curieux détails sur Rabaut-Pomier qui mérite une place d'honneur parmi les derniers pasteurs du Désert, mais dont le nom a été éclipsé par celui de sou frère Rabaut de Saint-Étienne. M. Lods retrace les débuts de Rabaut-Pomier et prouve que le jeune pasteur a eu le premier l'idée de l'inoculation ; dans des tournées à travers le Languedoc, Rabaut avait interrogé les paysans et constaté que la petite vérole ou *picote* n'offrait aucun danger pour les vaches et que les bergers qui les soignaient, échappaient complètement à la maladie ou n'avaient qu'une affection bénigne; il communiqua ses observations au docteur Pugh et à un notable de Bristol, James Ireland, qui les transmirent en Angleterre. Élu à la Convention par le département du Gard, Rabaut ne joua dans l'assemblée qu'un

rôle effacé ; il fut arrêté avec les signataires des protestations des 6 et 19 juin, remis en liberté, admis au conseil des anciens, puis devint chef de bureau à la trésorerie générale, sous-préfet du Vigan et, enfin, en 1803, pasteur de l'Église réformée de Paris. M. Lods ne nous cache pas que son héros fit un éloge dithyrambique de Napoléon et de Louis XVIII; mais, malgré son apologie des alliés qui venaient « procurer à la France une liberté établie sur un gouvernement sagement balancé », Rabaut fut poursuivi comme régicide et dut se réfugier à Clèves; grâce à Boissy d'Anglas, il revint à Paris en 1818 et y mourut le 16 mars 1820.

M. Lods nous fait mieux connaître, par des documents puisés dans nos archives, la vie du chapelain de l'ambassade de Suède, Charles Christian Gambs. Il était né à Strasbourg le 6 septembre 1759 ; il entretint une correspondance avec Frederique Brion, la bien-aimée de Gœthe ; il rendit, sous la Révolution, de grands services aux persécutés et cacha Narbonne pendant quatre jours sous l'autel de la chapelle. Resté seul à l'ambassade, après le départ de Staël, il devint le représentant de la Suède et il adressait chaque jour des rapports à son gouvernement. Un grand nombre de ses lettres furent saisies et M. Lods en reproduit les passages les plus importants; mais lorsque la Suède entra dans la quatrième coalition, Gambs quitta la France, sur l'ordre de son roi. Il fut pasteur à Brême et y resta, bien qu'on l'eût nommé premier pasteur de Paris. Il revint en France, à la chute de l'Empire, et exerça son ministère à l'église Sainte-Aurélie de Strasbourg. Il est mort dans sa ville natale le 12 septembre 1822.

C.

---

373. — Claudio JANNET. **Le Capital, la Spéculation et la Finance au XIXᵉ siècle.** Paris, Plon, 1892. In-8 de 607 p.

Excellent ouvrage, dont la lecture est sinon fort attrayante, du moins fort instructive. L'auteur paraît bien informé de toutes les questions qu'il traite, et il les expose avec une clarté suffisante ; je lui reprocherai seulement d'employer souvent, dans un ouvrage destiné au grand public, des termes techniques qu'il néglige de définir. Sur les spéculations industrielles et commerciales, sur les opérations de bourse, sur la Haute-Banque et les sociétés de crédit, sur les moyens de plus en plus variés que l'on a aujourd'hui de gagner ou de perdre de l'argent, on trouvera ici une foule de renseignements très précis, empruntés aux pays étrangers comme à la France, et, dans l'ensemble, parfaitement exacts. M. Jannet n'est pas de ces gens dont l'optimisme béat et intéressé s'extasie devant les merveilles qu'accomplit dans notre siècle l'amour de l'or. Il blâme certaines pratiques des financiers contemporains, et, quelle que soit sa sévérité à leur égard, j'estime, surtout après les abominables révélations d'un procès récent, qu'il est encore trop indulgent pour elles. Ses jugements sont en général sages et modérés, dégagés de toute idée préconçue

et de tout esprit de système. Il n'écrit pas pour établir une thèse déterminée, mais pour faire connaître ce qui existe, et de temps en temps il jette un rapide coup d'œil sur le passé pour indiquer les antécédents de l'état économique actuel. P. G.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Deux fascicules de la *Nouvelle bibliothèque populaire* à dix centimes de l'éditeur H. Gautier sont consacrés aux œuvres latines de Pétrarque ; ce sont le n° 314 *Lettres inédites (sic)* et le n° 348 *Africa*, traduction Victor Develay. Le n° 332 est un choix de *Colloques* d'Érasme. C'est la première fois, croyons-nous, que la littérature de l'humanisme est présentée à un public populaire.

ALLEMAGNE. — M. G. de Below et M. Schmoller ne partagent pas les mêmes opinions sur la puissance qui, au moyen âge, fixait les poids et mesures. D'après le premier, cette puissance était la commune ; cette thèse est niée par le second qui cite de très nombreux cas où les tribunaux ecclésiastiques se sont occupés de pareils réglements. Les deux écrivains, dont l'un (Schmoller) est un érudit de très grand mérite, dont l'autre (M. de Below) est un brillant théoricien, ont engagé à ce sujet une violente polémique, dont nous devons déplorer le ton. M. de Below nous adresse la dernière brochure qu'il a écrite à ce propos : *Die Verwaltung des Masz = und Gewichtswesens im Mittelalter*. Munster 1893, 32 pages, in-8°. Schmoller avait envoyé de Below apprendre la politesse à Moscou ; celui-ci envoie à son tour celui-là au Kamtschatka. Souhaitons que de pareils procédés de controverse ne s'introduisent pas en France.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 23 juin 1893.*

M. Gallut, ingénieur des ponts et chaussées, à Bizerte (Tunisie), adresse à l'Académie le calque d'une inscription qui se lit sur une petite plaque de bronze, trouvée, le 13 juin 1893, dans les travaux de dragage du canal de Bizerte. Ce texte est ainsi conçu :

TESSERA· PAGI·
MINERVI·
M· GRATTIVS
M· F· PAP·

MAG· PAGI
D· S· P· D

Le prix Volney (linguistique) est décerné à M. l'abbé Rousselot, pour son ouvrage intitulé : *les Modifications phonétiques du langage* (Paris, 1892, gr. in-8°).

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'attribution du prix biennal (20,000 fr.).

Cinq tours de scrutin ont lieu et donnent les résulats suivants :

| | 1er tour | 2e tour | 3e tour | 4e tour | 5e tour |
|---|---|---|---|---|---|
| Votants | 43 | 43 | 42 | 42 | 42 |
| Majorité absolue | 22 | 22 | 22 | 22 | 22 |
| M. James Darmesteter | 17 | 19 | 20 | 19 | 18 |
| M. de Sarzec | 16 | 17 | 16 | 17 | 18 |
| Bulletins blancs marqués d'une croix | 10 | 6 | 6 | 6 | 6 |
| M. Dieulafoy | » | 1 | » | » | » |

L'Académie décide que le vote sera continué dans la prochaine séance.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 10 juillet — 1893



375. — **Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes (1461)**, publié, avec une notice sur sa vie, par Camille Couderc. Paris, Leroux, 1893. In-8, 107 p.

Dénicher sur les quais de la bonne ville de Paris, en l'an de grâce 1890, dans une de ces boîtes de bouquinistes où, depuis longtemps. hélas ! les bibliophiles ne trouvent plus guère que des rossignols, dénicher là un manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle contenant une relation, complètement inconnue jusqu'ici — et fort intéressante, comme on va le voir — d'un voyage en Terre-Sainte accompli en 1461 par un prélat français, voilà vraiment ce qui peut s'appeler une bonne fortune. Cette *rara avis*, dont nous devons la découverte à M. Couderc, ne pouvait tomber en meilleures mains. Après avoir généreusement offert sa trouvaille au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale [1], dont il est un des plus distingués fonctionnaires, M. C. vient de publier cette relation, en la faisant précéder d'une notice où il établit avec une remarquable sagacité, servie par la plus riche érudition, que l'auteur de cette relation est Louis de Rochechouart, élu évêque de Saintes en 1460 et mort en 1495 ou 1496, dans des conditions assez misérables, après d'interminables démêlés, d'abord, avec son propre chapitre, puis avec son neveu, Pierre de Rochechouart, qui, à la suite de manœuvres frauduleuses, avait réussi à usurper le siège épiscopal de son oncle.

La relation de Rochechouart, écrite en latin, est accompagnée, dans le manuscrit, de deux traités d'intérêt secondaire, dont il est inutile de parler ici : des chroniques abrégées d'histoire générale, en français, et le *Flagellum maleficorum*, de Pierre Mamoris, curé de Poitiers, qui était l'ami personnel du prélat et à qui celui-ci avait adressé, en quelque sorte dédié, son récit de voyage. Le texte est une copie faite, à ce qu'il semble, sur le manuscrit de l'auteur, très peu de temps après sa rédac-

1. Le manuscrit y a été inscrit sous le n° 497 des nouvelles acquisitions latines.

tion [1]. C'est probablement aux inadvertances du copiste, un prêtre nommé Jean de Champgillon, que sont imputables certaines fautes, dont la plupart ont été heureusement corrigées par le savant éditeur, mais dont quelques-unes, assez graves, ont cependant échappé à sa perspicacité.

La relation de Rochechouart dénote un esprit cultivé et, ce qui vaut mieux encore pour nous, très observateur. Préparé à son pèlerinage par de sérieuses lectures, il décrit avec beaucoup d'exactitude les lieux qu'il visite, les monuments qu'il voit, les mœurs et les coutumes des populations orientales au milieu desquelles il voyage. Son récit est plein de menues remarques recueillies avec cette curiosité du détail qui est si goûtée de nos jours. A l'occasion, le pieux pèlerin fait preuve de jugement, et même d'un certain sens critique dont l'indépendance ne laisse pas d'étonner un peu à pareille époque. Son guide principal, il nous le dit lui-même, c'est Bède, dont il a avec lui un exemplaire; certes il fait grand usage — et l'on s'en aperçoit — pour toute la partie traditionnelle, de ce vénérable précurseur des Baedeker futurs, ainsi que de Jacques de Vitry, dont il a lu, ou relu sur place, l'histoire, dans un manuscrit conservé dans le couvent franciscain du Mont Sion. Mais il sait aussi voir par ses yeux, et c'est là ce qui pour nous fait la valeur de ces notes de voyage, fidèlement transcrites, où l'histoire, et même l'archéologie de la Terre Sainte peuvent trouver certains éléments d'information inattendus. Ce sont ces renseignements, que M. C. nous livre à l'état brut, sans commentaires ou avec des commentaires parfois insuffisants, que je voudrais essayer de dégager.

Après s'être embarqué à Venise, le 25 mai 1461, au lendemain de son élection, sur un dromon ou une gallée, appartenant à Andrea Contarini [2], l'évêque de Saintes débarqua à Jaffa, le 26 juin, après une traversée assez mouvementée. Il nous fait un petit tableau animé du débarquement, des formalités vexatoires auxquelles les autorités arabes soumettent la pieuse caravane, des marchands qui viennent lui apporter à bord les fruits du pays, etc... Il note même, tant bien que mal, les noms des divers indigènes auxquels elle a affaire, drogmans ou moukres (*Abdecalde* = 'Abd el-Kâder; *Machomet* = Mohammed; *Aplasis* = 'Abd el-Azîz). Il relève avec beaucoup de précision l'orientation réelle de la côte de Jaffa et signale les vastes cavernes qui s'étendent sous les ruines de la ville et qu'il considère comme d'anciennes carrières. Dans le trajet de Jaffa à Ramlé, il parle du village de *Iasur* (= Yâzoûr), où s'élevait autrefois, dit-il, une belle église en l'honneur de sainte Marie. Le

---

1. La relation avait été rédigée en 1462, c'est-à-dire immédiatement après le retour de l'auteur, et la copie a été exécutée en 1478.

2. Ce capitaine vénitien faisait métier de transporter les pèlerins en Terre-Sainte. Je retrouve son nom dans l'état des frais de voyage transmis par le doge Jean Mocenigo au duc Albert de Saxe qui fit le pèlerinage quinze ans plus tard (1476).— (Cf. Rœhricht, *Deutsche Pilgerreisen*, p. 169; cf. p. 49.)

renseignement a son prix, parce qu'à cette époque la tradition franque pouvait avoir encore conservé un souvenir exact remontant au temps de la domination des Croisés. J'ai constaté moi-même, autrefois, à Yâzoûr, l'existence des restes d'un vieil édifice d'aspect médiéval, sur le caractère duquel j'étais demeuré hésitant. Il est probable que ces restes sont ceux de l'église mentionnée par Rochechouart, et il ne serait pas impossible que cette église, avec son vocable, fût cette introuvable *Sainte-Marie des Trois Ombres* qui, d'après certains documents des Croisades, appartenait au diocèse de Lydda.

De Ramlé [1] à Jérusalem, Rochechouart dit avoir passé successivement par *Bethumbe, Emaus* ou *Emaux*, et *Ramatha*. Il serait intéressant, à divers égards, de déterminer l'identité de ces points et, par suite, l'itinéraire suivi par notre pèlerin. Le premier nom, *Bethumbe*, est énigmatique. Il faut y voir le résultat d'une mauvaise lecture du copiste [2]; je n'hésite pas à le corriger en *Bethnube*, et à y reconnaître le village actuel de *Beit-Noûbé*, le *Betenubilum* des Croisés. Il en résulte que l'*Emaus*, situé entre Beît-Noûbé et Jérusalem, ne peut être que *Koubeîbé*, où la tradition monastique, soutenue aujourd'hui encore avec tant d'ardeur par les Franciscains, avait déjà transporté le souvenir de l'Emmaüs évangélique. Rochechouart signale à Emmaüs-Koubeîbé une église ruinée, édifiée sur l'emplacement présumé de la maison de Cleophas; c'est parfaitement exact ; ce sont les ruines d'une jolie église des Croisés, dont j'ai relevé le plan, en 1874, avec M. Lecomte du Noüy. Ici se place une phrase, en apparence incompréhensible, que la correction adoptée par M. C. ne rend pas plus claire, au contraire : *solum apparent reliquie ecclesie jamdicte exscise <et civitas> in odium Machabeorum;* les mots entre crochets, qui sont dans le manuscrit, ont été supprimés par M. C. dans son texte ; le sens obtenu ainsi serait donc : «... les ruines de cette église détruite en haine des Macchabées ». Il faut avouer que cette façon de dire serait bien bizarre. J'estime qu'il faut conserver intégralement tous les mots du manuscrit et corriger tout bonnement la fausse lecture *in odium* en *modin* [3]. De cette façon, l'on restitue *Modin*, *(Modim, Modiim)* la fameuse ville des Macchabées : *et civitas Modin Machabeorum*. Nous savons par ailleurs que, d'assez bonne heure, la tradition chrétienne avait associé étroitement l'Emmaüs évangélique au souvenir des Macchabées; quand Emmaüs fut arbitrairement localisée à Koubeîbé, ce souvenir y fut également transporté. Nous voyons, par le témoignage des pèlerins, contemporains, ou à peu près, de Rochechouart, que Modin était montrée précisément dans ces parages, ce qui

1. Le manuscrit parle du *pater Guardianus* franciscain du couvent de Ramlé; M. C. corrige à tort *pater* en *frater* ; c'était bien, et c'est encore le titre porté par le supérieur.

2. La faute n'est pas imputable à l'éditeur, le manuscrit, comme j'ai pu m'en assurer, portant clairement la leçon incriminée.

3. Le manuscrit, que j'ai vérifié, porte *in odiũ*, qu'il est facile de ramener à *modin*.

confirme pleinement la correction que je propose. Quant à la prétendue *Ramatha*, c'est sans aucun doute le village actuel de *Neby Chamoûîl* (le Montjoye des Croisés), comme le prouve surabondamment la remarque de Rochechouart : « vocatur a Sarracenis locus iste *Sanctus Samuel* ». Rochechouart exprime le regret de n'avoir pu savoir le nom de la porte par laquelle il est entré à Jérusalem. Ce simple trait indique bien avec quel soin il s'informait de tout ce qu'il rencontrait sur sa route. Il est facile de suppléer à cette lacune de ses notes ; étant donné l'itinéraire suivi, tel que je viens de le déterminer, cette porte ne pouvait être que la porte dite de Damas *(Bâb-el-'Amoûd)*.

Aussitôt entrée à Jérusalem, la caravane est conduite sans débrider à l'église du Saint-Sépulcre, où elle ne peut pénétrer ce jour-là. Rochechouart en décrit avec beaucoup d'exactitude la façade extérieure, y compris le grand clocher qui la flanque à gauche [1], et les sujets figurés sur les deux beaux bas-reliefs de l'époque des Croisés, surmontant la double porte d'entrée.

Il parcourt ensuite la série des sanctuaires que la tradition montrait alors en divers points de Jérusalem, ou de ses environs immédiats. Il ne paraît pas toujours accepter comme paroles d'Évangile les dires du bon frère Laurent de Sicile, — le frère Liévin de ce temps-là — qui sert de guide à la caravane. Il trouve la maison de Pilate médiocre comme construction, et il ajoute avec une assez fine bonhomie : « Satis bene nescio si fuerit sic antiquis temporibus ; tamen satis bona est pro uno judice. » Il fait aussi quelques réserves sur la maison d'Hérode, avec son appareil blanc et noir dans le goût arabe : « Quicquid sit, pulcherrima est ». Il est frappé de l'extrême dévotion que les Musulmans ont pour l'église du Tombeau de la Vierge, ce qui est parfaitement juste de nos jours encore. Il considère la grotte où Jésus pria comme une ancienne carrière. Le vieux mur où Malchus fut acculé par Saint-Pierre peut être contemporain de la Passion, « aut potissimum de ecclesia que alias fuit ibi edificata ».

L'explication du nom de la colline Viri Galilæi *(Galilea)* est assez plaisante : « Quia omnes indulgencie que erant in Galilea illuc translate

---

1. Comme on le sait, ce clocher est de construction médiévale. On y voyait encore au XVII[e] siècle une inscription qui en faisait connaître le constructeur : *Jordanes*, (ou *Jordanis*) *me fecit*, et qui n'a pas été retrouvée depuis. Elle est donnée par F. von Troilo, en 1666-1668, et par Legrenzi en 1673. A ces témoignages, les seuls cités par Tobler (*Golgatha*, p. 393, note), j'ajouterai celui du P. Morone da Maleo à qui revient en réalité l'honneur de cette découverte, faite par lui plusieurs années avant 1669, date de la publication à Florence de son ouvrage rarissime, *Terra Santa nuovamente illustrata* (I, p. 105). Le passage est d'autant plus intéressant, que l'auteur y signale, en outre, l'existence de signes lapidaires latins, ou marques de tâcherons, sur les pierres de la construction. Le P. Morone rappelle à ce propos qu'il en a également relevés dans l'appareil de l'église du Tombeau de la Vierge (cf. op.-c., p. 209). Seulement, il fait erreur lorsqu'il dit qu'il n'en existe pas dans l'appareil de l'église même du Saint-Sépulcre; j'en ai, au contraire, découvert un certain nombre.

sunt, ut parcatur labori peregrinorum. » C'est ce qu'on pourrait appeler la Galilée chez soi.

La tradition relative à l'emplacement du *Pater noster* est mise en doute par le Frère Laurent lui-même ; voilà de quoi faire tressaillir dans sa tombe la pauvre princesse de La Tour d'Auvergne, qui a voulu reposer dans le sanctuaire construit par elle à grands frais.

Le « locus Bethleem » près du Temple, où Jacob eut la vision de l'échelle, doit être certainement corrigé en locus *Bethel*. Il s'agit de la *Koubbet es-Sakhra*, le *Templum Domini* des Croisés, qui visaient sûrement dans ce nom celui de *Beth-El*=« maison » ou « temple de Dieu », ainsi que la légende qui s'y rattache : ... « ædificavit... Salomon in area *Domino templum, id est Bethel*, » dit en 1165 Jean de Würzburg, tout en protestant en même temps contre l'authenticité de cette tradition, malgré l'inscription médiévale en vers qui la relatait et dont il nous a conservé la copie [1].

Dans le couvent du Cénacle sur le Mont Sion, dont les Franciscains allaient être dépossédés au siècle suivant par les Musulmans, Rochechouart signale des peintures, probablement des fresques [2]; elles existent peut-être encore sous l'épais badigeon dont les Musulmans ont revêtu les parois. Ce qui me le ferait croire, c'est que j'y ai recueilli, en 1881, deux feuilles de papier, collées sur la muraille et masquées par la couche d'enduit, où sont peints les armoiries et les noms de deux pèlerins allemands, dont l'un, Kuntz Geuder de Noremberg, a eu soin d'ajouter la date de son pèlerinage : *1474* (treize ans après le passage de Rochechouart). Les Musulmans avaient déjà préludé à leur spoliation définitive en détruisant, cinq ans avant l'arrivée de Rochechouart, une belle chapelle élevée aux frais de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en dehors de l'église, et placée sous l'invocation du Saint-Esprit. Jusqu'ici, nous savions seulement que Philippe le Bon avait envoyé au Cénacle de riches offrandes, entr'autres de merveilleuses tapisseries où étaient représentées diverses scènes de la vie et de la Passion de Jésus-Christ [3].

La description de l'église du Saint-Sépulcre offre un intérêt tout particulier. Rochechouart examine tout avec le plus grand soin ; il se réfère même à un plan dressé par un certain architecte qui était son compagnon de pèlerinage (comperegrinus). Ce plan qu'il avait fait reproduire dans son manuscrit original, « ut si quis poterit intelligere intelligat », est malheureusement perdu. Un détail qui montre bien avec quelle

1. « Hic Jacob scalam vidit, construxit et aram. » Jean de Würzburg ajoute : « Quod vero ibidem in lapide eodem Jacob depingitur caput posuisse, quando dormiens vidit scalam .. salva templi reverentia, non verum est. » Et il indique très exactement l'emplacement de la véritable Bethel auprès de la *Mahumeria major* ( = El-Bîré), c'est-à-dire à *Beitîn*.

2. Je ne crois pas qu'il s'agisse de mosaïques ; autrement, Rochechouart n'eût pas manquer d'ajouter, selon son habitude, « more ecclesie Venetorum ».

3. Félix Fabri, qui, quelques années plus tard, a vu ces tapisseries, dit, dans son *Evagatorium*, qu'elles faisaient l'admiration des Musulmans eux-mêmes.

conscience ce prélat vraiment doué pour l'archéologie a procédé à son étude : « feci ego cum candela accensa summam indaginem quo possim cognoscere quid sibi vellent picture » ; il s'agit de mosaïques très abîmées et très enfumées, décorant les parois de la chapelle du Calvaire et représentant des scènes religieuses, accompagnées d'inscriptions latines médiévales, dont notre pèlerin déchiffre çà et là quelques mots [1]. Le Saint-Sépulcre lui-même lui suggère de judicieuses observations matérielles et des comparaisons avec les sépulcres juifs vus par lui aux environs de la ville Sainte. — Sa description des tombeaux des rois francs de Jérusalem mérite d'être comparée à celle de Quaresmius, à laquelle elle sert de contrôle et qui lui est postérieure de plus d'un siècle et demi : — Rochechouart voit, derrière le chœur de la chapelle grecque, à main droite, quatre ou six de ces tombeaux, sans inscriptions ; celui de Godefroy de Bouillon, sous le Calvaire, à main droite ; celui de son frère Baudouin, à l'opposé, avec des épitaphes qu'il transcrit consciencieusement. Ses transcriptions s'écartent sur quelques points de celles de Quaresmius [2].

1. C'est David, disant : « Cornua in manibus ejus, et ante faciem ejus ibit mors » ; c'est Daniel, avec cette légende : « Occidetur Christus etc... » J. de Würzburg omet ces détails dans sa description, d'ailleurs si précieuse. L'exactitude en est confirmée par Quaresmius. Mais il n'est pas indifférent d'avoir un témoignage de plus de l'existence de ces mosaïques détruites par un vandalisme intéressé.

2. *De Billon*, au lieu de *de Bullon*; *cujus anima cum Christo requiescat*, au lieu de *regnet*; *Balduinus* au lieu de *Baldewinus*; *parvo* au lieu de *modico*.

Il est à noter que Rochechouart ne parle pas de l'autre épitaphe de Godefroy de Bouillon, longue inscription en vers latins rimés qui paraît avoir été gravée également sur sa pierre tombale. Diverses relations du XII[e] siècle nous en ont conservé le texte assez fidèlement, et M. de Vogüé (*Les Églises de la Terre Sainte*, p. 196) incline à croire que c'était l'inscription originale ; mutilée lors des profanations commises par les Kharizmiens en 1244, elle aurait pu être, suppose-t-il, remplacée au XIII[e] siècle par la courte épitaphe en prose, la seule que tous les voyageurs (y compris notre Rochechouart) ont copiée du XIV[e] au XIX[e] siècle. Je ferai remarquer, à ce propos que la copie du manuscrit cité par M. de Vogüé est incomplète ; il y manque trois vers, un au commencement et deux à la fin, qu'on retrouve dans celle reproduite, je ne sais d'après quelle source, par Reinerius Reineccius, cité par Du Cange (*Familles d'Outre-mer*, p. 8). De plus, il se pourrait fort bien que les deux épitaphes fussent contemporaines et eussent été gravées *en même temps* sur les deux faces de la dalle prismatique, en dos d'âne, faisant baldaquin au-dessus du tombeau de Godefroy de Bouillon. C'est du moins ce que me porte à penser un document très intéressant qui nous est tout récemment connu, l'*Itinerarium breve terræ Sanctæ* du père franciscain Du Clou (d'origine limousine, de Compreignac, Haute-Vienne), publié pour la première fois à Florence, en 1891, d'après le manuscrit original de la fin du XVII[e] siècle. A la p. 60, le P. Du Clou, transcrit l'épitaphe en vers intégralement (douze vers au lieu de neuf), avec quelques fautes de lecture indiquant que la transcription est faite *de visu* ; il dit expressément qu'elle était gravée, *en vieux caractères latins*, d'un côté (characteribus priscis latinis sepulchro incisum, ex una parte) : tandis que l'autre, qu'il transcrit également, était gravée sur l'autre côté (ex alia parte legitur). Ce témoinage explique, il me semble, comment la grande inscription en vers a presque toujours échappé à l'attention des pèlerins : elle devait être sur la face du bloc en bâtière qui, tournée du côté du mur de la chapelle (face sud), était le moins

Où il devient tout à fait instructif pour nous, c'est quand il décrit la basilique de Bethléem, beaucoup mieux conservée alors qu'elle ne l'était à l'époque de Quaresmius. Il remarque que l'absidiole de la crypte de la Nativité est décorée de belles mosaïques peu visibles bien qu'intactes [1]. Il nous donne la copie complète de la très importante inscription latine en mosaïques qui ornait le chœur de la basilique. Cette inscription, qui est un véritable document historique, se compose de huit hexamètres léonins, distribués en quatre longues lignes, de façon à correspondre aux quatre lignes de l'inscription grecque qui en est le pendant symétrique et qui nous apprend que les superbes mosaïques, dont il subsiste encore de remarquables morceaux, ont été exécutées par la main du peintre mosaïste Ephraim, en 1169, sous le règne de l'empereur Manuel Comnène, dans les jours du roi Amaury et de l'évêque de Bethléem Raoul. Nous ne connaissions de l'inscription latine que quelques fragments informes copiés par Quaresmius, et sur lesquels M. de Vogüé, avait proposé autrefois des conjectures qui doivent être sensiblement modifiées. Je la reproduis ici, en mettant en italiques les parties copiées par Quaresmius (qui correspondent aux fins de lignes) et en indiquant la distribution, de deux vers par ligne :

ligne 1 { Rex Almaricus [2] custos [3] inimicus,<br>Largus, honestatis *comes, hostis et impietatiS* [4];

— 2 { Justicie cultor, pietatis, criminis ultor,<br>Quintus regnabat, *et Grecis imperitabAT*

— 3 { Emmanuelque, dator largus, pius imperitator,<br>Presul vivebat hic, *ecclesiamque regeBAT* [5]

— 4 { Pontificis dictus Radulphus, honore benignus,<br>Cum manus his *Effran* [6] *fertur fecisse tu autem.*

La copie de Rochechouart est précieuse, puisque seule elle nous fait

---

en vue; tandis que l'autre, au contraire, s'offrait aux regards. Il résulte donc de là que l'épitaphe en vers existait encore au XVII[e] siècle, et il n'y a aucune raison pour admettre qu'elle n'a pas existé jusqu'au moment où les sépulcres des rois francs de Jérusalem ont disparu à la suite du grand incendie de 1808. D'après des informations confidentielles que j'ai recueillies à Jérusalem, il y a quelque vingt-cinq ans, ces sépulcres n'ont pas été détruits, comme on le croit, et quelques négociations adroitement menées permettraient peut-être de les rendre au jour, avec les inscriptions originales qui y étaient gravées.

1. J'en ai retrouvé des vestiges en 1871, avec le mot *hominibus* en lettres médiévales, appartenant évidemment à la phrase célèbre [*pax*] *hominibus* [*bonæ voluntatis*], qui devait courir tout autour de l'absidiole recouvrant l'autel de la Nativité.

2. *Sic.*

3. Un blanc. Il doit manquer un mot, évidemment un substantif au datif pluriel, régi par *inimicus*, et formant un spondée ou un anapeste.

4. Les lettres que j'ai mises en majuscules à la fin des vers 2, 4, 6 (fins des lignes 1, 2, 3) existent encore en original et sont reproduites dans la copie de l'inscription grecque donnée par M. de Vogüé (*Églises de la Terre Sainte*, p. 93).

5. Quaresmius : *docebat*.

6. Quaresmius : *Efrem*; qui paraît meilleur, ne fût-ce que pour la rime; la lecture *Effran* est peut-être imputable non à Rochechouart, mais au copiste qui a pu facilement faire un *a* de l'*e* combiné avec le premier jambage du *m*.

connaitre dans son entier ce texte que l'on pouvait croire à jamais perdu. Elle contient assurément quelques fautes qui s'expliquent par la difficulté que notre docte prélat devait éprouver à déchiffrer les lettres liées ou les abréviations, sans parler des mutilations; ces fautes de lecture pourraient être corrigées, je crois, par un homme du métier qui se donnerait la peine de rétablir le texte dans son aspect paléographique du XII[e] siècle. L'on voit, en tout cas, que l'inscription se composait de huit vers écrits sur quatre lignes, et non de dix, écrits sur cinq lignes comme le supposait M. de Vogüé [1]. Le *tu autem*, qui termine le huitième et dernier vers, ne saurait être, ainsi qu'il l'admettait, le commencement d'une nouvelle phrase; il nous marque certainement la fin de l'inscription. Ces deux mots, ainsi lus indépendamment par Rochechouart et Quaresmius, paraissent singuliers au premier abord; ce qu'on attend là, c'est un mot à l'accusatif, régime de *fecisse*, et exprimant l'achèvement de l'œuvre exécutée par le maître mosaïste byzantin. Mes savants confrères M. l'abbé Duchesne et M. G. Paris y ont reconnu très ingénieusement une formule empruntée aux usages liturgiques, le début du verset du Psalmiste : *tu autem, Domine, misere* etc., employé couramment pour marquer la *fin* des lectures à l'office divin ; de sorte que *fecisse tu autem*, « avoir fait le *tu autem* » équivaut sensiblement à « avoir mené à bonne fin ».

*Beth Golie* est probablement *Beit Djâlâ*, près de Bethléem ; l'interprétation de *Golie* par *Goliath* (la maison de Goliath) et la localisation du combat de David et de Goliath est à noter, pour la déviation progressive de la légende.

Rochechouart remarque en chemin l'aqueduc antique qui va de Bethléem à Jérusalem ; il soutient à tort que l'eau devait couler de Jérusalem à Bethléem, et, malgré qu'il en dise, son guide, le frère Laurent, mieux informé, a raison contre lui en soutenant l'opinion contraire [2]. L'église de Saint-Cyprien, sur le Mont du Mauvais Conseil, apparaît dans les documents plus anciens comme une église de saint Procope; peut-être est-ce ce premier nom qui se cache sous celui défiguré que nous a conservé Moudjîr ed-dîn et que j'ai discuté autrefois ici-même [3]. Le grand sépulcre de Acheldamach est bien décrit ; et il est intéressant d'apprendre qu'il était à cette époque réservé aux pèlerins arméniens. Rochechouart reconnaît que le Sépulcre de Lazare qu'on lui montre dans l'église de Béthanie, est un monument de construction latine. L'état du pays, alors

---

1. Ce qui correspond bien à la disposition de l'inscription grecque, pendant de celle-ci, qui est en réalité de quatre lignes et non de cinq, les quelques lettres numériques de l'indiction, rejetées en dehors, ne pouvant pas compter pour une ligne véritable.

2. Le frère Laurent est parfaitement renseigné, lorsqu'il dit que cet aqueduc, partant des grandes vasques d'Ortâs, aboutit au Harâm de Jérusalem.

3. *Revue critique*, 29 avril 1876, p. 295-296. — Poloner (éd. Tobler p. 246), en 1422, l'appelle aussi église de Saint-Cyprien.

troublé par la guerre civile, ne permit pas à Rochechouart de faire l'excursion du Jourdain et de la mer Morte. Notre pèlerin se borne à transcrire quelques renseignements recueillis de la bouche des moines. Deux détails curieux à signaler : l'industrie de l'incubation artificielle des poulets[1] à Jéricho, que l'on vend « au cercle », et l'emploi du bitume de la mer Morte pour préserver les vignes des limaces et des fourmis[2].

Les « fructus qui venduntur peregrinis pro patrenostris » doivent être les jolies graines ou baies, de couleur gris perle, qu'on appelle vulgairement en arabe « *larmes de Job* » et dont l'on fait encore aujourd'hui des chapelets. Notre auteur observe le phénomène de la source intermittente de Siloé.

Je ne devine pas ce qui peut se cacher sous la leçon bizarre *Hesbeofel* ou « portam Vallis », qui serait le nom donné par les Sarrasins à la porte de Saint-Étienne[3].

A la fin, *kanarvam* est évidemment pour *karvanam*, «caravane »; plus haut, le *Machademus*, prince des Maronites, doit être l'arabe *mokaddem*, « chef », et les religieux musulmans appelés *raranduli* sont peut-être les *kalander* (en corrigeant graphiquement *caranduli*, qui, lui-même, serait phonétiquement pour *calanduri*).

L'on voit, par ces quelques remarques, que la relation de Rochechouart sort de la catégorie des relations banales dont la littérature palestinienne est encombrée; elle mérite une attention spéciale et, n'eût-elle d'autre intérêt que celui de nous faire connaître la grande inscription médiévale de la Basilique de Bethléem, que nous devrions encore féliciter M. Couderc de l'avoir découverte et lui être reconnaissants de nous l'avoir fait connaître.

Clermont-Ganneau

---

376. — ΕΛΛΑΣ, περιοδικὸν τοῦ ἐν Ἀμστελοδάμῳ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου, t. IV. Leyde, Brill, 1892, VIII-308 p.

Le quatrième volume de l'Hellas, « organe de la Société philhellénique d'Amsterdam », contient toute espèce de choses ; la question de la prononciation est toujours le cheval de bataille de M. Muller (V. la

---

1. La correction *ponuntur* pour *ponunt* (ova in fimo) ne me paraît pas nécessaire. La tournure est la même que dans la phrase suivante : *habent* enim circulum unum latum, et quot possunt includere *dant* pro vili precio.

2. Cet emploi du bitume de la mer Morte comme insecticide était connu dans l'antiquité; les anciens auteurs arabes en parlent également. A ce propos, Rochechouart rappelle à son ami Mamoris qu'il a lui-même employé un procédé analogue inspiré par Palladius, en se servant d'un mélange de graisse et de cendre.

3. Les noms arabes sont *Bâb Sitti Meryem* et *Bâb el-Asbât*. Antérieurement au XV^e siècle la porte de Saint-Étienne était au *Bâb el-'Amoûd* (Porte de Damas). Aucun de ces noms arabes ne correspond à la transcription de Rochechouart.

*Revue* du 30 mai 1892). Dans le premier article, il invoque, entre autres arguments, πιθ-πείθω-πέποιθα (p. 4), pour prouver quoi ? Je ne le vois guère. Serait-ce l'identité de son ι-ει-οι ? Les partisans de la prononciation érasmienne (non que je sois un de ceux-là) ne peuvent pas demander mieux en leur faveur. Dans une suite de trois articles (p. 96, 145, 227), M. Papadimitrakopoulos veut nous démontrer qu'Aristophane prononçait, ou à peu près, comme les Hellènes d'aujourd'hui. M. Blass est toujours sa bête noire ; mais comment discuter des arguments de ce genre (p. 102) : « Les hommes, poussés par la nature elle-même, prolongent ou grossissent le son de leur voix pour marquer la force ou la durée de leurs souhaits, ou encore la grandeur de l'admiration dont leur âme est remplie. C'est ainsi que les Allemands, lorsqu'ils disent « es ist wunderbar », accentuent le son de la syllabe *wun*, bien que dans leur langue les voyelles suivies de deux consonnes forment toujours « une syllabe brève » Cela prouve, paraît-il, que dans εὐκταῖος un ε s'est allongé, ou grossi, en αι ! Pourquoi d'ailleurs M. Pap. n'écrit-il pas en grec, au lieu de s'escrimer à parler un français peu correct et parfois inintelligible ? — M. Muller a écrit un article sur la πολιτεία Ἀθηναίων ; c'est peut-être, dit-il, une mystification ; mait il fait ses réserves, et cet article, fort intéressant d'ailleurs, n'est qu'une introduction. Attendons le reste. Le même M. M. n'est pas content des critiques adressées à sa *Grammaire historique :* que ne l'a-t-il mieux faite ? Il ne manque pas, au contraire, de réimprimer tout au long les articles consacrés par les journaux grecs au voyage qu'il fit récemment en Grèce, et qui sont élogieux comme il convient à une presse courtoise et hospitalière. — Je ne puis ni ne veux citer tout : je mentionnerai encore un article de M. Jaspar sur les antiquités de Pergame (*fin*), où il est question de l'hiatus dans les inscriptions et de la critique de Polybe (Conclusion, dans Polybe, pas de règle ferme relativement à l'hiatus), et une discussion de M. Boltz sur κοῦρκα. Mais pourquoi dit-il que Legrand seul a ce mot dans son *Nouv. Dict. grec-mod. français* ? Je le trouve dans de simples lexiques sans prétention, le *Handwörterbuch* de Kind (1876) et le Λεξικὸν ἑλληνογαλλ. de Vlachos (1871). — Le reste est à peu près dépourvu de caractère scientifique : des poésies grecques, avec traduction en allemand ; des listes d'abonnés ; des lettres ; des communications officielles, etc., que les membres d'Amérique ont trouvé tenir beaucoup trop de place (p. 305). Et de fait, on y voit un avis de lettre de change, un faire-part, les brevets de chevalier de l'ordre du Sauveur accordés au président et au secrétaire de la société philhellénique, le libellé d'un télégramme de condoléance adressé au prince Constantin, avec la réponse, etc., etc. — Un dernier mot : La bibliographie des dialectes néo-grecs (p. 9 sv.) est, dira l'auteur, une simple « esquisse ». Mais à quoi peut-elle servir ? Faudra-t-il en chercher le complément dans chaque volume de l'Hellas ? Je ne suis pas sûr que M. Muller ait vu de près tous les ouvrages qu'il cite : les uns en effet sont accompagnés du nombre des pages, d'autres non,

et parmi ceux-ci quelques-uns sont cités inexactement. L'ouvrage de Petalas sur la langue de Théra n'est pas de 1879, mais de 1876. Le livre de Talbert est donné avec un titre incorrect, accompagné de la mention *sic!* Ce *sic* doit être appliqué à M. Muller lui-même, car c'est lui qui cite incorrectement. Enfin, p. 121, la *Rédaction* dit que la Βαβυλωνία parut en 1840 ; si la rédaction avait pris la peine de lire la préface de Vyzandios, elle eût vu que cette date est celle de la seconde édition ; la première est de 1836.

My

---

377. — Moriz Wlassak. **Rœmische Processgesetze.** Ein Beitrag zur Geschichte des Formularverfahrens. Zweite Abteilung. Leipzig, Duncker und Humblot. 1 vol. in-8, 387 p. — *Subcisiva*. Wien. A. Hoeider, 1892. In-8, 31 p.

Le livre de M. Wlassak tient plus qu'il ne promet. On pourrait croire, à ne consulter que son titre, qu'il traite uniquement de questions techniques de procédure et qu'il est sans intérêt pour l'histoire générale de Rome. Rien ne serait moins exact. L'explication de quelques paragraphes de Gaius (IV, 103 à 109) a fourni à l'auteur l'occasion d'étudier des problèmes tels que ceux de la personnalité ou de la territorialité des lois, de l'origine et du caractère du *jus gentium*, de déterminer la portée respective des lois civiles et criminelles et des sénatus-consultes, de présenter d'utiles observations sur les décuries judiciaires, les centumvirs et les récupérateurs. Le livre de M. W. n'est donc rien moins qu'une œuvre dogmatique. L'auteur est même d'avis que la théorie de la procédure, telle qu'on la trouve dans les manuels, est à refaire sur de nouvelles bases (p. 363). Les jurisconsultes classiques ne paraissent pas avoir pris la peine de coordonner les règles de la procédure, comme ils l'ont fait pour celles du droit privé. Il y a donc ici une difficulté de plus à vaincre. C'est pour en préparer la solution que M. W. a commencé par écrire l'histoire des lois sur la procédure.

La *Revue* a rendu compte, en son temps, de la première partie de ce travail (t. XXVI, p. 85; 30 juillet 1888). La publication de la deuxième partie a été précédée par une importante étude sur la *Litiscontestatio* dans la procédure formulaire [1], où M. W. a fait la critique de la théorie présentée par Keller en 1827 et qui, aujourd'hui encore, est enseignée par la plupart des romanistes. Le volume que nous annonçons, et qui a été complété par les *Subcisiva* (p. 25 et suiv.), rectifie (p. 356, 284) certaines des propositions contenues dans la première partie, et précise, en la développant, la manière de voir soutenue par l'auteur.

Le mot *judicium* s'applique uniquement à la procédure formulaire et désigne, dans un sens étroit, la procédure devant le juge ; dans un sens

---

1. Wlassak, *Die Litiskontestation im Formularprocess*. Leipzig, Duncker und Humblot, 1889, in-8, 87 p.

large, l'ensemble de la procédure, celle-là même qui a lieu devant le magistrat (p. 12). La procédure formulaire n'a pas été créée par la loi Æbutia : elle était antérieurement usitée dans les procès où les plaideurs (ou l'un deux) étaient pérégrins (p. 52). A cette époque, il n'y avait que des *judicia imperio continentia* (p. 58). Depuis la loi Æbutia, il y eut des *judicia legitima*, concurremment avec les actions de la loi.

Le système présenté par M. W. est assurément bien construit, et sur plusieurs points nous avons exprimé ailleurs [1] des idées analogues à celles de l'auteur. Mais sur d'autres points, malgré les raisons qu'il fait valoir, M. W. ne s'étonnera pas que quelques esprits hésitent à admettre que la loi Æbutia n'ait supprimé aucune action de la loi alors que Gaius parle de *legis actiones per legem Æbutiam... sublatæ*; — qu'il y ait des *legitima judicia* hors de Rome et du premier mille, alors que Gaius affirme le contraire; — que les *recuperatoria judicia* puissent, dans certains cas, être *legitima*, alors que Gaius ne fait aucune distinction; — qu'il y ait eu deux lois *(Juliae) judiciorum privatorum*, alors que les textes juridiques et épigraphiques ne parlent que d'une seule loi de ce genre, la seconde loi Julia d'Auguste étant relative aux *judicia publica*. Ce défaut de précision que l'on devrait imputer à Gaius serait d'autant plus surprenant que, d'après M. Wlassak (p. 224), Gaius ne fut pas, comme on l'admet communément avec MM. Mommsen et Kuntze, un juriste provincial: c'est à Rome qu'il aurait professé et qu'il aurait composé ses ouvrages.

Malgré ces réserves, que de nouvelles découvertes viendront peut-être atténuer ou faire disparaître, il est juste de constater qu'il y a un progrès notable entre la première et la deuxième partie de cet ouvrage. Nous ne doutons pas que ce progrès ne s'affirme encore dans la nouvelle étude que l'auteur nous promet (p. 356) sur la procédure légitime *(Legal-process)*.

Édouard Cuq.

---

378. — Michel Bréal. **De l'enseignement des langues vivantes.** Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne. Paris, Hachette. In-8, 147 p.

Nous avions craint, nous l'avouons, que M. Bréal, qui n'est pas un homme du métier, ne vînt donner à nos professeurs de langues vivantes des conseils qui les fâchent, qui les heurtent dans leurs convictions ou les dérangent dans leurs habitudes. Et, à vrai dire, il serait impossible d'exécuter dans nos lycées les réformes que M. B. recommande. Il cite l'exemple de Schliemann; mais tous nos élèves n'ont pas la mémoire de Schliemann — qui n'était pas « naturellement faible » (p. 62) — et l'on ne doit pas oublier que le *dernier fini* manquait à ce polyglotte.

---

1. Édouard Cuq, *Les institutions juridiques des Romains envisagées dans leurs rapports avec l'état social*, 1891, p. 462, 484.

Schliemann consacrait une heure tous les jours à la lecture, écrivait des résumés sur les objets qui l'intéressaient, les faisait corriger par un maître, les apprenait par cœur et les récitait le lendemain du jour où ils avaient été corrigés : toutes choses impossibles dans nos classes où les élèves sont en trop grand nombre et ne consacrent que trois heures par semaine aux langues vivantes. D'ailleurs, M. B. confesse qu'il écrit pour un collège « idéal » où il y a peu d'élèves, où tous sont de même force, où l'ordonnance générale des classes n'est pas dérangée par le cours d'allemand ou d'anglais. A ce compte, on acceptera, on lira avec autant de profit que de plaisir toutes les réflexions, revêtues — est-il besoin de le dire? — d'une forme insinuante, charmante de tout point. M. B. expose que l'allemand et l'anglais ne doivent pas être enseignés comme les langues mortes, et que la marche indiquée par la nature est de passer de la langue parlée à la langue écrite. Il distingue trois périodes dans l'enseignement d'une langue vivante : dans la première dominera la prononciation ; dans la seconde, la grammaire, le vocabulaire ; dans la troisième, la littérature. Il donne une foule d'indications utiles sur la prononciation, sur les *phrases types* « idiomatiques » autant que possible, que le maître devra d'abord graver dans la mémoire des élèves, et qui fournissent des modèles de construction et donnent, pour ainsi dire, le moule, sur les listes de mots. Il montre ingénieusement quel secours on tire de la lecture, et surtout de la lecture de la langue courante, du parler quotidien, du « colloquial language » qui ne diffère pas de la langue littéraire, de la grande et belle langue des écrivains aussi profondément qu'on le croit (cf. p. 87-92, les exemples empruntés au théâtre de Schiller). Les conférences où M. B. a traité de la traduction ne sont pas moins intéressantes et suggestives ; M. B. y examine les difficultés particulières des langues modernes comparées aux langues anciennes ; il met les maîtres en garde contre la hardiesse de la pensée allemande ou anglaise, les engage à être prudents ; il fait voir, par de jolies citations, comment, dans la langue allemande, en beaucoup de cas, la préposition est devenue l'essentiel et le verbe l'accessoire. D'excellentes observations terminent le volume. M. B. désire avec beaucoup de raison que nos professeurs ne remontent pas trop haut dans le passé, qu'ils s'attachent surtout à éclairer la langue moderne, à expliquer la partie intellectuelle des mots et non la partie matérielle, à faire entrer dans la tête des élèves l'idée avec le son. Il s'élève justement contre certaines questions d'examen qui lancent le candidat dans la voie de l'érudition et s'afflige en voyant des jeunes filles et des femmes peiner sur la phonétique de Hartmann d'Aue (p. 125) « il n'est rien que, sous la pression des examens, on ne puisse obtenir des candidats ; encore faut-il leur demander un travail utile ». Il voudrait — et il n'a pas tort — que nos professeurs d'allemand aient une teinture de langue anglaise, et réciproquement. Mais il proteste avec un grand bon sens contre la faveur que notre enseignement secondaire a faite à l'allemand ; il demande que

l'option soit laissée entre les deux langues germaniques et qu'une place soit laissée aux langues sœurs de la nôtre, à l'espagnol, à l'italien — sans oublier le russe auquel s'entrouvre déjà la porte de nos lycées. — Nous lui reprocherons d'avoir fait du Mecklenbourgeois Schliemann un hollandais, et de croire que *Wassernoth* désigne à la fois la disette et la surabondance d'eau (p. 72) : les Allemands disent *Wassernoth* pour manque d'eau et *Wassersnoth* pour inondation [1]. Tout ce qu'il dit, nos professeurs le savent, le répètent, ou en ont conscience. Mais tout cela est dit avec tant de grâce, de finesse, d'esprit, de judicieuse clarté ! Tout cela est si nettement, si agréablement ordonné ! Ajoutez y cette collection d'exemples choisis avec autant de goût que de savoir, ces *hints* sur la langue et la poésie de l'Allemagne, surtout ces remarques sur les tours caractéristiques et les locutions originales qui jaillissent à tout moment du fond même de la vie (p. 90), sur les difficultés de la nouvelle éducation littéraire, sur les ressources d'expressions particulières à chaque idiome, sur les petits faits qui constituent le génie d'une langue, sur cet emploi des particules qui fait la principale richesse de l'allemand. M. Bréal n'a pas écrit un livre inutile ; tout professeur qui le lira, en tirera grand profit, et ces entretiens qui, sous leur forme aimable et vive, contiennent tant de choses, contribueront sûrement à développer chez nous l'enseignement des langues vivantes, à le rendre plus sûr de ses méthodes et de son but.

A. Chuquet.

---

1. Voici encore d'autres remarques, faites au courant de la lecture : p. 34, il est bon de réciter des vers et mieux de les chanter ; encore faut-il observer qu'une syllabe, *brève* lorsqu'on parle, devient souvent *longue* dans telle ou telle mélodie ; — p. 39, il est bon de lire les écrits qui mettent en scène des paysans et des gens du peuple ; mais, pour bien les lire, il faut d'abord connaître la langue populaire elle-même, et notre auteur a puisé, non dans Dickens, mais dans l'ouvrage de Storm, les petits faits qui renseignent sur la nature de certains sons anglais ; — p. 66, il y aurait un manque de désinence dans *Nicht Kleinmuth zeiht dou Cesarn*, mais il y a une désinence dans *Cesarn* ; — p. 68, l'exemple *in kaiserlich kœniglichem Dienst*, cité comme exemple en poésie de deux épithètes dont la première ne change pas, est malheureux : on dit aussi en prose *die englischfranzœsische Allianz*, *die kœniglichpreussische Regierung*, cf. *altfranzœsisch*, *neugriechisch* ; — p. 69, dans le parler populaire, dit M. Bréal, on supprime souvent la flexion de l'adjectif ; on la supprime très fréquemment dès le moyen âge, soit devant le substantif sans article, soit après l'article indéfini, au nominatif des trois genres et à l'accusatif neutre ; cf. tous les exemples cités par M. B. et qui appartiennent au neutre *Kind*, *Wetter*, *Lied*, *Paris* ; — p. 111, *angetrunken* signifiera « entamé » et non « bu à moitié » (de même qu'on dira aussi *angetrunken* en parlant d'un homme qui commence à être gris) ; — p. 114, « *auskommen*, achever d'arriver, aboutir ; » je dirais plutôt : « achever de sortir, aller jusqu'au bout, venir à bout » ; — p. 144 « la hâte avec laquelle nous voulons arriver aux leçons de littérature », non : nos professeurs ne pensent pas à donner un « enseignement purement littéraire » (cf. p. 22) ; ils ne se soucient que d'enseigner la langue, et leurs leçons de littérature ne seraient pas écoutées des élèves qui n'ont d'autre but que l'examen, le thème et la version du programme.

379. — **Vie de Jacob Vernet, théologien genevois** (1698-1789), par E. DE BUDÉ. Lausanne, Georges Bridel, 1893, in-12 de 309 p.

M. de Budé, à qui nous devons de si bonnes biographies de Jean Diodati, de François Turrettini, de J.-A. Turrettini, de Bénédict Pictet, sans parler de la biographie de son illustre aïeul, Guillaume Budé, fondateur du collège de France, ajoute à sa galerie un nouveau portrait non moins fidèle que les précédents. Jacob Vernet, fils d'Isaac Vernet et de Jeanne Richard, né à Genève, le 29 août 1698, d'une famille originaire de Seyne en Provence, fut aussi estimable par son caractère que par ses travaux. M. de B. raconte en un excellent langage cette longue vie qui eut peu d'aventures. Les plus notables de ces aventures furent quelques voyages et deux vives polémiques l'une contre Voltaire, l'autre contre Rousseau. Les deux chapitres où le consciencieux biographe nous montre le pasteur Genevois aux prises successivement avec l'auteur de la *Henriade* et avec l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, sont particulièrement intéressants. C'est encore non sans plaisir qu'on lira les détails recueillis par M. de B. sur le séjour de Vernet à Paris où, à partir de 1720, il fut, pendant neuf années, précepteur dans la famille Harenc et où il vit de près ce doux rêveur que l'on appelait l'abbé de Saint-Pierre, le Courayer, l'abbé de Longuerue, Bignon, Dom Bernard de Montfaucon, Mairan, Fontenelle. L'auteur emprunte à la correspondance de Vernet avec son maître et ami Turrettini des passages dignes d'attention sur l'éloge de Newton par Fontenelle, sur l'*Œdipe* de la Mothe, « pièce froide et mauvaise », selon ses ennemis, qui me semblent avoir bien jugé, etc. A des nouvelles littéraires se mêlent des récits anecdotiques, et l'on trouve, par exemple (p. 13-15), la narration très détaillée d'un des plus fâcheux accidents de la vie de Voltaire, ce que Vernet appelle « une grêle de coups de bâton de la part du chevalier de Rohan ». On goûtera beaucoup aussi les pages où M. de B. résume les impressions de voyage de son héros en Italie où il fit la connaissance à Modène de Muratori ; à Bologne de Manfredi ; à Florence du sénateur Buonarotti, président de l'Académie des antiquaires de Cortone ; à Rome du cardinal de Polignac, « un des ornements de cette ville », et de Montesquieu ; à Venise du « trop célèbre Law, qui, après avoir bouleversé les finances de la France sans réussir à faire sa fortune, méditait au bord de l'Adriatique sur la vanité des choses humaines » et persistait à vanter l'excellence de son système [1]. L'examen des ouvrages de Vernet occupe une large place

1. Voir plus loin (p. 49 et suiv.) la relation des voyages de Vernet en Hollande, en Angleterre. J'y relève cette particularité piquante : A Groningue, au moment où Vernet était en quête d'une hôtellerie, le fameux Barbeyrac, traducteur et commentateur de Puffendorf, averti par un Français qui l'avait vu débarquer, s'élance vers lui sans même prendre le temps de quitter sa robe de chambre, et l'oblige à loger dans sa maison. C'était là un hôte empressé s'il en fût jamais. Vernet aperçut à la Haye le prince d'Orange qui ne payait pas de mine, car il était « petit et bossu » (p. 54).

dans le volume (p. 70-128). Nous ne suivrons pas le judicieux critique dans ses analyses et dans ses appréciations ; mais il faut signaler comme très curieux le chapitre sur *Vernet éditeur* où M. de Budé nous le montre surveillant et dirigeant à Genève, en 1747, l'impression du manuscrit de l'*Esprit des Lois* que l'auteur lui avait confié et proposant des modifications qui justifiaient le choix fait de lui par Montesquieu. Il y a là (p. 129-140) des indications précieuses pour l'histoire littéraire. Aux citations, tirées d'une lettre inédite adressée à Charles Bonnet par Vernet touchant ses rapports avec le magistrat bordelais, est jointe la rectification de diverses erreurs commises, au sujet de l'édition de 1747, par l'éditeur des *Lettres familières de Montesquieu*, l'abbé de Guasco. Toutes seules, les pages relatives au chef-d'œuvre du grand écrivain suffiraient à recommander un volume que distinguent tant de sérieuses qualités.

T. de L.

---

380. — **Les armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche (1797, 1800, 1809)**, d'après des rapports de l'époque, par Raoul Chélard. Paris, Plon, 1893. In-8, 207 p. 3 fr. 50.

M. Chélard a eu l'idée ingénieuse de traduire et de réunir un grand nombre de rapports et de relations des curés ou greffiers des villages par lesquels les armées françaises ont passé en 1797 et en 1800. Il y joint la traduction des Lettres ou *Briefe* d'un officier français écrites en 1800 et parues à Leipzig en 1803, ainsi que des documents tirés des archives de Laybach et relatifs à l'histoire du régime français en Illyrie depuis 1809 jusqu'en 1813. On trouvera dans ce volume quelques lapsus : dès la page 3, l'auteur qualifie Moreau de maréchal ; il commet ou laisse dans son texte la même erreur à propos de Junot (p. 265) ; il écrit Daupolt (p. 121) au lieu de d'Hautpoul et Walter au lieu de Walther (p. 46). Mais le livre renferme un grand nombre d'anecdotes intéressantes ; on y lit des témoignages favorables à la conduite des soldats français ; on y apprend que Dessoles, six heures après Hohenlinden, lisait *Hermann et Dorothée* et s'écriait : « C'est si simple, si vrai, et si attachant, quoique le sujet n'ait rien d'extraordinaire » (p. 88) ; on y voit Dessoles et Moreau raffolant de musique et s'enthousiasmant à l'audition de la *Création* de Haydn (p. 57), Lecourbe bibliophile enragé et faisant main basse sur tous les vieux bouquins et incunables qu'il déniche dans les bibliothèques de Salzbourg (p. 160), Drouet — *mens pulchra in corpore pulchro* — (p. 199) exhortant ses hôtes au courage et leur donnant une sauvegarde jusqu'au dernier jour, un capitaine de grenadiers, du nom de Poussin, « libre comme un républicain, fier comme un Anglais, honnête comme un Allemand », excitant l'admiration des populations de la Salza par sa droiture et sa justice (p. 215). Les dernières pages du volume sur Marmont, Bertrand et Nodier, rédacteur du *Télégraphe*, ne contiennent guère que des faits connus.

A. Ch.

381. — **Une illustration rennaise. Alexandre Duval, de l'Académie française, et son théâtre,** par Arthur de La Borderie, membre de l'Institut. Rennes, H. Caillière, 1893, in-8 de 243.

M. de La Borderie établit d'abord en excellents termes une règle que je voudrais voir observée partout : « C'est un devoir, un devoir étroit pour une ville, pour une province, de conserver, d'honorer le souvenir de ceux de ses enfants qui l'ont eux-mêmes honorée par leurs talents, leurs vertus, leurs exploits ou leurs écrits, en un mot par les grandes qualités, les grandes œuvres de leur cœur ou de leur esprit : car ce sont ceux-là — hommes célèbres, hommes éminents hommes remarquables — qui ont le plus contribué à donner à leur ville, à leur pays, le renom et l'illustration dont il jouit dans le monde. »

M. de L. B. ajoute qu'il avait eu l'occasion de réclamer en faveur d'une famille que la ville de Rennes laissait dans un oubli très immérité, la famille Duval. Il disait alors en son chaleureux plaidoyer qu'Alexandre Duval, mort en 1842, le seul académicien de notre siècle qui soit né à Rennes, longtemps la gloire et la principale ressource de la Comédie française, et dont le théâtre se recommande par des qualités précieuses (la verve, l'esprit, la gaieté, les ingénieuses péripéties), n'a ni son buste, ni même la moindre plaque sur la voie publique, faisant remarquer, en outre, qu'il n'était pas seul de sa race, qu'Alexandre avait deux autres frères bien doués, Amauri, membre de l'Académie des Inscriptions, qui n'avait guère moins de réputation, comme érudit et comme critique d'art, que son cadet comme auteur dramatique, et Henri, auteur d'ouvrages historiques qui ne sont point sans valeur. Voilà certes, concluait M. de L. B., une famille qui fait honneur à sa ville et dont le nom mérite d'y être conservé. Néanmoins, à Rennes, rien ne le rappelle, et nul, ou peu s'en faut, — par conséquent — ne se le rappelle. Aujourd'hui, continue l'auteur, cette plainte ne serait pas juste : la municipalité rennaise a donné à l'une des rues de la ville le nom d'Alexandre Duval. Ce résultat, auquel M. de L. B. a tant contribué, ne lui a pas suffi : son patriotisme est plus exigeant, car, pour voir son nom inscrit sur une plaque de la voirie urbaine, A. Duval n'est pas plus connu, lui et ses œuvres, de ses concitoyens. La génération actuelle, dit-il encore, a complètement oublié sa vie très mouvementée, son caractère très original. Quant à ses œuvres, dont le recueil ne forme pas moins de neuf volumes in-8°, leur masse imposante suffit à éloigner d'elles les lecteurs, — et c'est à tort : car si tout n'est pas parfait dans le recueil, si plusieurs parties méritent l'oubli où elles sont tombées, on y trouve en revanche bon nombre de pièces recommandables par d'excellentes qualités, très agréables et profitables à lire, et tout à fait dignes de revivre.

M. de L. B. a divisé son esquisse en trois parties : la première concerne l'homme, sa vie, son caractère ; la seconde, ses œuvres de toute nature ; dans la troisième sont réunies des lettres inédites d'Alexandre

Duval et de sa famille (son père et son frère Amauri), auxquelles est mêlée une très jolie lettre de Mme Sophie Gay, écrite de Londres, le 10 août 1802, à Henri Duval [1]. Biographe, M. de L. B. est irréprochable : c'est avec une exactitude parfaite qu'il raconte la vie de son héros *si ondoyant* et *si divers,* lequel fut successivement marin, secrétaire, architecte, dessinateur, graveur, volontaire, prisonnier, auteur dramatique, etc. Tout le récit est fort intéressant et il n'y aura jamais à le retoucher. Comme critique, l'auteur est un peu moins invulnérable : il plaide un peu. J'avoue qu'il plaide bien, qu'il est fort spirituel, fort habile; mais malgré toute la séduction de son talent, on ne lui accordera pas tout ce qu'il réclame pour son client. Al. Duval est un peu comme le feu-follet dont il est tant question dans les légendes de sa province natale : il a brillé un moment pour s'éteindre à jamais. Les ingénieux efforts de M. de La Borderie ne le ressusciteront pas. On ne relira plus ni en tout, ni même en partie, les neuf formidables volumes des œuvres complètes, mais ce qu'on lira et relira beaucoup, c'est le petit volume qui lui est consacré, volume où, pour reprendre deux épithètes trop complaisamment appliquées plus haut à l'écrivain dramatique, tout est *agréable* et *profitable,* les anecdotes comme les analyses, les citations comme les appréciations. C'est un miroir fidèle autant qu'étincelant où la vie et les œuvres de l'académicien apparaissent en un très heureux raccourci. Ne plaignons pas Al. Duval. S'il est pour toujours enseveli sous le poids de ses propres œuvres, il revivra à jamais dans la légère et charmante esquisse de son compatriote et *ami* [2].

T. de L.

---

382. — Cr. Nyrop. **La Espana moderna.** Copenhague, 1892. Paris, Welter. In-8, 232 p.

M. Nyrop a réuni sous ce titre des Extraits d'auteurs espagnols contemporains : Emilio Castelar, Marcelino Menéndez Pelayo, Antonio Cánovas del Castillo, Juan Valera, Ramón de Campoamor, Gaspar Núñez de Arce, Salvador Rueda, P. Luis Coloma, Pedro A. de Alarcón, B. Pérez Galdós, José María de Pereda, Emilia Pardo Bazan, Cárlos Frontaura, Fernando Pedrosa, Armando Palacio Valdés, Fernando Araujo.

---

1. J'en tire un piquant passage sur l'abbé Delille (p. 226) : « L'abbé Delille vient d'épouser son ancienne Dulcinée; on ne l'appelle plus que Jacques Delille; il fait à présent des vers pour un oui, pour un non; il en a fait quatre cents dernièrement pour le fils d'un banquier qu'il connaît à peine. L'enfant a sept ou huit ans; on assure qu'il ne les lira que ses jours de pénitence. »

2. Je m'accuse de n'avoir pas dit que le volume, fort bien imprimé, contient une *bibliographie des œuvres d'Alexandre Duval* et est orné d'un portrait qui est la reproduction d'une médaille frappée en 1834, sur le dessin de Barre.

M. N. n'a pas songé à donner une courte notice sur chacun de ces auteurs. C'est là, croyons-nous, une lacune. Le lecteur, qui n'est pas au courant du mouvement littéraire actuel de l'Espagne, ne sera-t-il pas exposé à croire, en lisant les quelques pages en prose des *Recuerdos de la guerra de Africa* (p. 27), que Núñez de Arce est un historien, tandis que c'est à ses poésies que l'auteur des *Gritos del combate* doit la place élevée qu'il occupe dans la littérature de son pays; le lecteur devinera-t-il que Valdés est un romancier moins apprécié que Alarcón, Galdós ou Pereda?

Il y a d'autres écrivains espagnols contemporains qui mériteraient d'être connus à l'étranger, mais M. Nyrop n'a pas voulu les citer tous. limité qu'il était par son éditeur à un nombre déterminé de pages, Son but semble avoir été d'offrir à ses lecteurs un livre convenablement annoté qui leur facilitât l'étude de la prose espagnole contemporaine (quelques poésies choisies de Campoamor sont les seules qui aient été insérées dans le volume).

Les notes sont rédigées à la fois en français et en danois, avec beaucoup de soin et d'exactitude; nous n'avons à proposer qu'un très petit nombre d'additions [1] ou de corrections.

En résumé, ce recueil de textes espagnols contemporains est très utile et ceux qui étudient le castillan en France sauront gré au savant romaniste de Copenhague d'en avoir rédigé les notes en français.

J. Saroïhandy.

---

383. — A. Rebière. **Mathématiques et mathématiciens.** Paris, Nony, 1893. In-8, 566 p.

C'est la deuxième édition, embellie et augmentée, d'un livre dont nous avons déjà rendu compte et qui était, disions-nous, l'œuvre d'un mathématicien et d'un homme d'esprit. L'ouvrage a grossi du double. L'auteur a mieux groupé et relié les sujets analogues; il a, çà et là, ajouté des notes; il a étendu la partie historique et détaillé, pour faciliter les recherches, la table des matières. Des morceaux choisis sur les principes,

1. P. 12, l. 11 *usar la*. Inutile de corriger *usar de la*, car *usar* se construit très bien sans préposition. — l. 21 *apurando la colilla* « achevant le bout de sa cigarette. » — P. 32, l. 9-10 *antes de tiempo*, expression obscure (*de antes?*). — P. 35, l. 20 *marquesinas*, qui s'emploie d'ordinaire comme substantif, est ici adjectif. — P. 38, l. 22 *destrozar*. La même expression se trouve déjà p. 35, l. 7. — P. 67, l. 7 *cobertizo*. Le mot figure déjà p. 64, l. 25. — P. 72, l. 5 *al volver una punta* « à un détour de la route » (*punta* = bout de route). — P. 128, l. 29 *tres golpes de timpano* « capables de briser le tympan » (aigus). — P. 135, l. 7 *asine* = *así*. — P. 135, l. 14. La forme *manque* est déjà employée p. 134, l. 8. — P. 137, l. 12 *jayo* = *hallo*. — P. 139 l, 3 *te compras una*. Lire *uno*. — P. 167, l. 1 *en mi asuntos*. Lire *en mis asuntos*. — P. 168, l. 10 *despejado* « d'une intelligence vive ». — P. 169, l. 22 *presa*, lire *preso*. — P. 177. l. 9 *suplico*, lire *suplicio*. — L. 11 *turdigas* « lambeaux ». — L. 14 *jamelgos* « rosses »? — P. 178, 29 *primaverales* « lestes »,

les méthodes, la philosophie, l'enseignement et l'histoire des mathématiques; puis des anecdotes et des détails biographiques et familiers; des paradoxes, des singularités fréquentes, et enfin des problèmes de fantaisie, une note bibliographique, un index composent ce volume de mélanges à la fois instructif et amusant. M. Rebière a su rendre divertissantes, selon le mot de Pascal, ces matières de géométrie qui sont si sérieuses d'elles-mêmes.

C.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Deux fascicules de la *Nouvelle bibliothèque populaire* à dix centimes de l'éditeur H. Gautier sont consacrés aux œuvres latines de Pétrarque; ce sont le nº 314 *Lettres inédites (sic)* et le nº 348 *Africa*, traduction Victor Develay. Le nº 332 est un choix de *Colloques* d'Érasme. C'est la première fois, croyons-nous, que la littérature de l'humanisme est présentée à un public populaire.

ALSACE. — M. André Waltz a fait tirer à part (à cinquante exemplaires) son étude, parue dans la « Revue d'Alsace » sur les *Dettes et prestations de la ville de Colmar, arrêt de liquidation du 28 novembre 1721*.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 30 juin 1893.*

M. Senart, président, annonce la mort de M. Rossignol, membre ordinaire de l'Académie, et déclare qu'après le vote sur le prix biennal, la séance sera levée en signe de deuil.

L'Académie reprend la suite du vote sur l'attribution du prix biennal. Cinq premiers tours de scrutin avaient eu lieu à la dernière séance et n'avaient pas donné de résultat définitif. Cinq nouveaux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

| | 6e tour | 7e tour | 8e tour | 9e tour | 10e tour |
|---|---|---|---|---|---|
| M. Darmesteter............ | 20 | 20 | 21 | 22 | 23 |
| M. de Sarzec.............. | 18 | 20 | 20 | 17 | 17 |
| Bulletins blancs ou nuls.... | 6 | 4 | 3 | 5 | 4 |

M. James Darmesteter sera proposé à l'Institut de France, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le prix biennal de 1893.

La séance est levée.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29-30 — 17-24 juillet — 1893



384. — **The Chinese Classics with a Translation,** critical and exegetical Notes, Prolegomena, and copious Indexes by James Legge... in Seven Vol. — Second ed., revised. — Vol. I containing Confucian Analects, the Great Learning, and the Doctrine of the Mean. Oxford, Clarendon Press, 1893, gr. in-8, pp. xv-503.

385. — **Botanicon Sinicum.** Notes on Chinese Botany from native and western Sources. By E. Bretschneider. Part. II. The Botany of the Chinese Classics with annotations, appendix and index by Rev. Ernst Faber,... Shanghai, 1892, in-8, pp. ii-468.

386. — **Catalogue of Chinese** Coins from the VII th cent. B. C., to A. D. 621, including the series in the British Museum. By Terrien de Lacouperie... London : Print. by order of the Trustees... 1892, grand in-8, lxxi-443.

387. — **La sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han,** par Edouard Chavannes. Paris, Leroux, 1893, in-4, pp. xl-88 et pl.

388. — **Problèmes géographiques.** Les peuples étrangers chez les historiens chinois. — **I. Fou-sang kouo.** Le pays de Fou-sang, par Gustave Schlegel... Leide, E. J. Brill, 1892. In-8, pp. 68.

389. — **L'île Formose.** Histoire et description, par C. Imbault-Huart, ouvrage accompagné de dessins, cartes et plan, précédé d'une introduction bibliographique, par Henri Cordier. Paris, Leroux, 1893, in-4, pp. lxxxiv-323.

390. — **Variétés sinologiques n° 1.** L'île de Tsong-ming à l'embouchure du Yang-tse-kiang. Par le P. Henri Havret, s. j. Chang-hai, 1892, in-8, pp. 61.

391. — **Dictionarium sinicum et latinum ex radicum ordine dispositum,** selectis variorum scriptorum sententiis firmatum ac illustratum, auctore, P. S. Couvreur, s. j. — Ho kien fou, ex missione catholica s. j. 1892, in-8 à 2 vol pp. xiv-1,200.

392. — **Catalogus Patrum** ac Fratrum S. J. qui a morte S. Francisci Xaverii ad annum MDCCCXCII Evangelio Christo propagando in Sinis adlaboraverunt. Chang-hai, ex typ. Miss. Cath., 1892, in-8, pp. 52-58, 1. ff. lim.

I. — Il n'y a plus à faire l'éloge de la traduction célèbre des Classiques

chinois par le Rév. Dr James Legge. Les Classiques chinois se composent, comme on le sait, de cinq livres canoniques de premier ordre ou grands *King* : l'*Y King* ou livre des changements; le *Chou King*, le livre d'histoire, le livre par excellence ; le *Chi-King*, le livre de poésie ; le *Li-Ki*, le livre des Rites, et le *Tchoun-tsieou*, les Annales du printemps et de l'automne ; le *Yo-King*, le livre de la musique, a été perdu. Les livres canoniques du second ordre, ou petits *King*, se composent des *Se chou* (quatre livres), comprenant le *Ta-hio* (Grande Science), le *Tchoung young* (Juste Milieu), le *Lun-yu* (conversations de Confucius) et le *Meng tseu* (livre de Mencius). Puis les deux rituels *I-li* et *Tcheou li*, le *Hiao King*, livre de la piété filiale, les trois anciens commentaires du Tchoun-tsieou, enfin le dictionnaire *Eul ya*.

La traduction du Dr L. devait comprendre sept volumes; le premier parut à Hong-Kong en 1861 ; il fut suivi de quatre autres qui renfermaient les *Se-chou*, le *Chou King*, le *Chi-King* et le *Tchoun-tsieou*. Ces volumes contenaient non seulement la traduction, mais le texte chinois et de nombreux commentaires. Rentré en Europe en 1875, le Dr L. donna dans la collection des *Sacred Books of the East* de Max Müller, le *Chou-King*, des portions du *Chi-King*, le *Hiao King*, enfin l'*Y King* et le *Li Ki*. La tâche était donc à peu près complète ; le *Tchéou li* avait été traduit par Biot et l'*I li* l'a été récemment par Mgr de Harlez. Malheureusement les volumes publiés en Europe par le Dr L. offrent un double désavantage; ils ne renferment pas le texte chinois, et l'orthographe en a été modifiée dans certains cas pour être uniforme avec celle des autres volumes de la collection Max Müller. Ainsi le *K* italique représente le *ch*; le Dr L. n'était pas très grand partisan de la nouvelle orthographe; mais, enfin, il paraît qu'elle était nécessaire à l'unité de l'œuvre. La question de l'orthographe des noms chinois est d'ailleurs fort délicate ; sous prétexte de donner la prononciation de Péking (et Péking, quoique capitale de l'Empire, n'est pas au fond la vraie capitale des dix-huit provinces, c'est une capitale de marche, de frontière, la métropole nationale serait plutôt au centre, sur le Kiang, à Nan King), nous avons vu adopter de nos jours les orthographes les plus bizarres, par exemple, l'illustre empereur *K'ien long* ou *Khien long* écrit par des Français *T'çienn long* et par des Anglais *Ch'ien lung* ; le fleuve *Kiang* devient *Ch'iang*. Il vaut beaucoup mieux s'en tenir à l'ancienne orthographe avec de légères modifications; ainsi remplacer l'*X* portugais des vieux missionnaires par *ch*.

Quoi qu'il en soit, dans le nouveau volume du Dr Legge, nous ne retrouvons rien des anciens errements de la collection Max Müller. Les premiers volumes de la traduction de Legge parus en Chine sont devenus rares et chers ; à près de quatre-vingts ans, l'illustre professeur de chinois à Corpus Christi College, Oxford, commence une nouvelle édition. Le premier volume de cette seconde édition contient la même matière que le premier volume de la première édition, c'est-à-dire le

*Lun-yu*, le *Ta hio* et le *Tchoung young*. Le texte chinois est le même : il me paraît même reproduit par la stéréotypie, mais de nouveaux commentaires ont été ajoutés et l'œuvre, par suite, est renouvelée. Espérons que le grand sinologue, le premier titulaire du prix Stanislas Julien, pour l'œuvre même dont nous parlons en ce moment, aura la force nécessaire de terminer cette réimpression et surtout pour donner aux volumes publiés en Europe, l'ampleur de ceux qui ont été imprimés en Chine.

II. — Il ne s'agit pas, comme le titre pourrait le faire supposer, d'un ouvrage de botanique pure. Ce n'est pas un livre comme les beaux travaux de M. A. Franchet, du Muséum d'Histoire naturelle, les *Plantae Davidianae* et *Plantae Delavayanae*, dans lesquels sont décrites les plantes récoltées dans l'Empire du Milieu par de laborieux missionnaires, tels que le savant lazariste l'abbé Armand David et l'abbé Delavay, de la Société des Missions étrangères de Paris. C'est en réalité la description des plantes qui se trouvent dans les Classiques chinois et spécialement dans le *Eul ya*. Le *Eul ya* est compté dans les Classiques chinois de second ordre, c'est-à-dire avec les *Se-chou*, les Rituels et le *Hiao King*. C'est un dictionnaire d'expressions employées dans les livres classiques et les ouvrages contemporains, et qui est attribué à Tse-hia, disciple de Confucius, né en 507 avant l'ère chrétienne. Un savant du IIIe siècle de notre ère, Kouo Po, lui a donné sa forme actuelle. Il y a donc dans le travail du Dr Bretschneider non seulement intérêt pour le botaniste, mais aussi pour l'érudit. C'est une étude complémentaire aux Classiques chinois faite au point de vue botanique. Les Anglais, et en particulier les missionnaires protestants, sont très friands de ce genre de livres : je n'ai pas à rappeler ici les différentes Flores et Faunes de la Bible, publiées à différents intervalles : tous les exégètes les connaissent.

Le Dr Br. ajoute à la science d'un médecin-botaniste la connaissance d'une langue qu'il a apprise à la légation de Russie à Péking avec les conseils de son ami — qui fut le nôtre aussi — le chef de la mission ecclésiastique, l'archimandrite Palladius. La première partie de son ouvrage, parue en 1882, donnait des renseignements sur la littérature chinoise, au point de vue médical et botanique, une histoire de la médecine et de la botanique au Japon, des renseignements sur la connaissance de la botanique chez les Coréens, les Mandchous, les Mongols et les Tibétains, ainsi que la détermination scientifique des plantes au point de vue chinois. Dans cette seconde partie, publiée, en février 1892, par la China Branch of the Royal Asiatic Society à Chang-haï, le premier chapitre est consacré aux plantes de l'*Eul ya* et le second aux plantes du *Chi-King*, du *Li-Ki*, du *Chou-King* et du *Tcheou-li*, le tout accompagné de remarques du Dr Ernst Faber dont on connaît les travaux sur Confucius et les philosophes Li-tseu, Tchouang-tseu, etc. Nous avons là les noms en chinois des plantes, avec les caractères et leur transcription latine. C'est de la plus haute

importance. Nous retrouvons dans ce livre, auquel j'appliquerai volontiers l'épithète anglaise de *thorough*, les grandes qualités d'exactitude et d'érudition que le Dr Br. a apportées dans ses *Mediaeval Researches from Eastern Asiatic Sources*, et dans ses Recherches archéologiques sur Péking. Le Dr Bretschneider nous avait déjà donné en 1881 les *Early European Researches into the Flora of China*. Le présent ouvrage aura un troisième volume, qui, m'écrit l'auteur, s'appellera : *Botanical Investigations into the Materia Medica of the Ancient Chinese*. Tout ceci représente une science et un travail énormes.

III. — Il y a longtemps que j'exprime le regret de voir presque tous les efforts de la sinologie se diriger sur la linguistique pure, et les études historiques, spécialement les études d'archéologie et de numismatique absolument sacrifiées. Je ne puis donc que saluer avec joie la publication d'ouvrages comme ceux de M. Terrien de Lacouperie et de M. Chavannes.

M. T. de L. est un travailleur ardent, aux idées ingénieuses, peut-être parfois paradoxales, — j'avoue que, lorsqu'il s'agit de relier l'Assyrie à la Chine, je suis entièrement incompétent — mais il ne reste pas moins un des chercheurs les plus originaux, sinon le plus original, de l'école sinologique actuelle, et il a cet immense mérite d'avoir remué une quantité d'idées nouvelles, et accumulé nombre de renseignements et de matériaux qui peuvent être consultés avec profit. *Mole sua stat*.

On a trop l'habitude de dédaigner les gens « bien renseignés » et d'exalter sous le prétexte de profondeur les érudits avares de leurs produits intellectuels pour que je ne rende pas justice à la production incessante et variée de M. Terrien de Lacouperie. D'ailleurs, il n'y a rien de fantaisiste dans le superbe volume dont nous avons à parler aujourd'hui. Peu de gens s'occupent, d'une manière scientifique, des monnaies de la Chine ; à part quelques mémoires dûs à C.-B. Hillier, A. Wylie, H.-F. Holt, S.-W. Bushell, Vissering, etc., auxquels nous ne manquerons pas d'ajouter les travaux de notre collaborateur et ami, M. Drouin, le seul travail d'ensemble est celui du Baron S. de Chaudoir, publié à Saint-Pétersbourg en 1842 (cf. *Bibl. Sinica*, col. 292-94), romantique, il faut bien le reconnaître, comme l'époque à laquelle il a été écrit. Je ne parle naturellement que des livres étrangers, car les Chinois tiennent les ouvrages de numismatique en très grand honneur. Ils occupent une place spéciale dans la troisième partie du système bibliographique des Chinois, dans la neuvième classe qui est consacrée aux différents répertoires scientifiques : on pourra en trouver une description pp. 17 et seq. des *Notes on Chinese Literature*, de A. Wylie.

Comme on peut aisément le croire, il est impossible, en quelques lignes, de donner un juste aperçu d'un ouvrage de cette importance ; aussi ne parlerai-je que des parties de ce livre me paraissant devoir attirer l'attention d'une manière toute spéciale.

Le titre représente d'une façon insuffisante l'étendue de l'ouvrage : ce n'est pas seulement un catalogue des monnaies chinoises du Musée Britannique, depuis le VII$^{e}$ siècle avant notre ère jusqu'à 621 après J. C., époque de la création du Kai youen Toung Pao, monnaie de cuivre de la dynastie des Tang, dont l'usage s'est répandu non seulement dans l'Extrême-Orient, mais dans toute l'Asie centrale; c'est-à-dire depuis la troisième dynastie chinoise, les Tcheou, jusqu'à celle des Tang, mais bien une histoire de la numismatique chinoise depuis les temps les plus anciens jusqu'au VII$^{e}$ siècle de notre ère.

La description proprement dite des monnaies occupe naturellement la plus grande partie du volume, et elle est accompagnée d'excellentes reproductions. Il y a là la difficulté matérielle de lire des caractères souvent illisibles et de les transcrire de leur forme ancienne dans leur forme actuelle; mais ce qui fait la véritable originalité de l'ouvrage, c'est l'introduction qui ne comprend pas moins de 69 pages et qui certainement est ce que l'on a écrit de plus étendu sur la matière J'inviterai les spécialistes à étudier particulièrement : 1° la triple chronologie comparée, pp. VIII et seq., des dates généralement adoptées, des dates données par les *Annales de bambou*, trouvées, dit-on, comme on le sait, en 284 ap. J. C., dans un tombeau des princes de Wei, dans la province du Ho-nan et enfin des dates rectifiées. On concevra l'importance de cette triple chronologie qui présente pour l'éclipse solaire de la cinquième année de Tchoung Kang, troisième successeur de Yu le Grand, celles de 2, 155, 1948 et 1904 ; 2° les dates approximatives des différentes formes de monnaies : monnaie en forme de couteaux; monnaie en forme de bêche, etc., p. XLIX, les unions monétaires, p. XLVIII, l'article Tsih-Moh, p. LXII, certains passages relatifs à la fabrication des monnaies, la métallurgie, p. XXII, etc.

L'auteur nous avait déjà donné une vue d'ensemble des monnaies de la Chine et du Japon, dans un volume, *Coins and Medals*, publié à Londres en 1885, par Stanley Lane-Poole et réimprimé l'année dernière ; mais nous n'avions pas eu jusqu'à présent un volume renfermant tant de documents et de renseignements.

V. — L'ouvrage que M. Chavannes a consacré à l'explication des bas-reliefs des deux dynasties Han, conservés dans la province de Chan toung, se compose de deux chapitres ; le premier, plus considérable, décrit les sépultures de la famille *Ou*, le second, les bas-reliefs du Hiao-t'ang-chan et la pierre du village de Lieou. Une introduction précède les explications et une série de planches donnent le fac-similé des estampages pris sur les monuments. Les sépultures de la famille Ou, qui datent de l'an 147 de notre ère, se trouvent dans le *hien* de Kia siang, dans la province de Chan-toung. Elles ont été découvertes en 1786, dans la période de Kien-long, par un nommé Hoang-I ; ces sculptures ont été représentées dans l'ouvrage chinois intitulé *Kin Ché souo*, qui date du commencement de ce siècle. Le Musée Britannique en

renferme un exemplaire ; j'en possède un également, imprimé la première année de Tao Kouang, qui se compose de deux tao, comprenant chacun six peun. Le professeur de chinois au King's College, à Londres, Robert K. Douglas, a, dans le Journal de la Royal Asiatic Society (1878), attiré l'attention sur ces sculptures. Il en reproduisit quelques figures d'après *Kin Ché-souo* qu'il rapprocha de diverses images égyptiennes. En 1881, le Dr S.-W. Bushell, de la Légation d'Angleterre à Péking, présenta, au Congrès des Orientalistes, à Berlin, des estampages qu'il me communiqua : ils ont été malheureusement détruits dans le grand incendie de Westbourne Grove. Le travail de M. C. répare d'ailleurs ce désastre.

En décembre 1886, le lieutenant anglais Dudley A. Mills, des Royal Engineers, de Hong Kong, visitait ces monuments et écrivait (*Chinese Recorder*, XVIII, 3, pp. 117-118) qu'une collection de ces estampages se vendait de quatre à cinq taels. M. Chavannes a eu la double chance d'acheter une de ces collections et de visiter ces curiosités. Nous avons de la sorte un travail extrêmement intéressant, aux points de vue historique et archéologique, qui fait le plus grand honneur au jeune professeur du Collège de France.

Il n'y a eu jusqu'à présent qu'un seul mémoire se rapprochant de celui-ci, — je laisse de côté ce qui est relatif à l'inscription apocryphe de Yu le Grand, — c'est le travail donné, en 1873, au Journal de la Société Asiatique de Chang-haï, par le Dr Bushell sur les *Che Kous* tambours de pierre de la dynastie des Tcheou, conservés dans le temple de Confucius à Péking.

V. — La recherche du pays de *Fou-sang*, indiqué par les géographes chinois, est devenue un problème géographique important, puisqu'il se rattache à celui de la découverte de l'Amérique. Au ve siècle de notre ère, le pèlerin bouddhiste, Hoei-chin, qui arrivait de ce pays à King-tcheou, capitale des Liang, racontait que le Fou-sang se trouvait à vingt mille lis à l'est du pays de Ta-han, qui était situé à l'est de la Chine et qu'il y poussait beaucoup d'arbres nommés *fou-sang* (lesquels avaient donné leur nom au pays), dont les jeunes pousses ressemblaient à celles du bambou. Au xviiie siècle, De Guignes crut reconnaître l'Amérique dans ce pays. Ses idées trouvèrent de nombreux partisans parmi lesquels nous citerons Neumann, le chevalier de Paravey, Gustave d'Eichthal, et, en dernier lieu, le marquis d'Hervey-Saint-Denys, MM. Charles G. Leland (Londres, 1875) et enfin Edward P. Vining, dans un énorme in-8. pp. 788 (New-York, 1885) sous le titre de : *An Inglorious Columbus*. D'autre part, cette théorie a été combattue, d'abord à l'époque même de De Guignes par le P. Gaubil, puis par Klaproth et Humboldt. Le problème est double il y a : 1° la question de savoir si les Chinois sont allés en Amérique ; 2° si le Fou-sang est l'Amérique. Que les Chinois aient pu connaître l'Amérique avant les voyages des Scandinaves et ceux de Colomb, il n'y a rien là d'absolument impossible —

on voit à chaque instant des jonques qui sont poussées par le grand courant noir (Kouro sivo) de l'archipel japonais sur la côte nord occidentale du Nouveau-Monde. Mais le Fou-sang n'est pas l'Amérique : c'est un des pays énumérés par les Chinois à l'est de leur pays. Sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, il faut chercher ce pays, d'une façon générale, dans les îles à l'est de la Chine, au nord des îles Lieou-Kieou et du Japon et, d'une façon particulière, soit dans les Kouriles, soit, comme nous sommes disposés à l'admettre avec le Dr G. Schlegel, dans l'île Sakhalin ou de Krafto, au nord de Yesso. Le Dr Sch. appuie sa théorie non seulement sur des documents chinois et, en particulier, sur le *Pien i tien*, Ma Touan-lin, etc., mais aussi sur l'examen des produits du pays et spécialement sur l'arbre nommé *fou sang* par les auteurs chinois qu'il identifie avec la *Broussonetia papyrifera*.

De tous les arguments du Dr Schlegel j'en prends un qui suffirait à lui seul pour démontrer que le Fou-sang n'est pas l'Amérique, il est tiré de Se-ma Tsien qui marque que le grand courant appelé par les Japonais *Kouro-sivo* et par les Chinois *Mi-lu*, est à l'est du Fou-sang.

VI. — M. C. Imbault-Huart offre l'exemple d'une activité sans pareille et l'on pourra, en lisant l'introduction de son livre, pp. XV-XVII, se rendre compte du nombre et de l'importance de ses publications depuis 1878. M. Imbault Huart, qui est aujourd'hui consul de France à Canton, avait, à l'époque de l'intervention de l'amiral Courbet sur les côtes de Chine, réuni tous les documents relatifs à la grande île de Formose, dont la pointe septentrionale devait être le théâtre de quelques-uns des combats les plus meurtriers qu'eurent à soutenir nos soldats contre les troupes du Céleste Empire. Ce sont ces documents qui forment la monographie très considérable publiée aujourd'hui sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

On croit généralement que les Chinois n'ont découvert Formose qu'en 1430 ; cela tient à ce que cette grande île, désignée par les Chinois sous le nom de Tai ouan, a été confondue avec les îles Lieou-Kieou. On peut donc rapporter la date de la première visite des Chinois à Tai ouan à 605 ou 606 de notre ère, c'est-à-dire sous la dynastie des Soui. M. H. passe en revue : l'occupation de Formose par les Hollandais depuis 1624 jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés en 1662 ; l'histoire de la dynastie du pirate Koxinga jusqu'à la soumission de l'île par les Mandchous en 1683 ; Formose sous la domination chinoise ; l'expédition japonaise de 1874. Une seconde partie renferme la description physique et politique de l'île, l'agriculture, l'industrie et le commerce, les mœurs et les coutumes des habitants, le récit de quelques excursions, et enfin des statistiques. Un grand nombre de plans, de cartes, de gravures, ajoute à l'intérêt d'un texte, pour la rédaction duquel ont été consultés autant les sources chinoises que les livres européens.

On remarquera que ce sont des Français qui ont donné jusqu'à

présent les meilleures monographies géographiques de la Chine et que si M. Huart nous a donné Formose, nous devons le Yun nan à M. Émile Rocher, le Chau toung à M. A-A. Fauvel, Tsong-ming au P. Havret, etc.

Nous avons donné en tête de l'ouvrage une bibliographie relative à l'île Formose : comme dans toute bibliographie, il y a des erreurs et des omissions. Nous nous apercevons un peu tard que nous avons laissé de côté, par mégarde, deux petits mémoires, l'un de Lepsius, l'autre de Kern (*Handsckriften uit het Eiland Formosa*).

VIII. — La monographie du P. Havret offre un intérêt véritable. La formation de l'île de Tsong-ming remonte au commencement du VIIIe siècle. Elle est située à l'embouchure du Kiang, que nous appelons Fleuve Bleu, et est occupée par des émigrants volontaires ; au XIVe siècle, elle fut visitée par les Japonais. On sait combien est riche la littérature chinoise locale, et dans son travail, le P. Havret, après avoir critiqué quelques erreurs d'Élisée Reclus, donne d'après son expérience, celle de ses confrères et toutes les sources indigènes, un volume qui ne sera, je l'espère, comme celui de M. Schlegel, que le premier d'une importante série.

VIII. — Lorsque les missionnaires arrivèrent en Chine à la fin du XVIe siècle, et surtout depuis que le père Ricci (mort en 1610) eût créé la mission de Péking, ils se servirent, pour étudier la langue chinoise, de dictionnaires, qui circulaient en manuscrits, dûs principalement, soit à des Dominicains, comme Francisco Diaz, soit à des Franciscains, comme le Frère Basile. Les grands dictionnaires restés manuscrits et dûs à des jésuites, comme les PP. Alexandre de la Charme et d'Incarville, ne furent rédigés qu'au XVIIIe siècle. Le frère Basile est généralement connu sous le nom de Frère Basile de Glemona ; ce mineur observantin se nommait en réalité Basilio Brollo et était originaire de Gemona, dans le Frioul, où il naquit le 25 mars 1648. Il mourut en 1703 dans la province du Chen si, dont il était devenu vicaire apostolique.

Le dictionnaire du frère Basile, appelé *Han-tseu-si y*, dont un grand nombre de copies existent en Chine et dans les bibliothèques d'Europe, est celui dont s'est servi De Guignes, le fils, pour publier, sans indiquer la source à laquelle il puisait, le grand dictionnaire qui parut à l'Imprimerie Nationale en 1813, sous la forme d'un énorme in-folio. Dès 1819, Klaproth critiqua amèrement la publication de De Guignes, et surtout l'absence du nom du frère Basile sur le titre du dictionnaire. Le travail était cependant assez méritoire pour qu'un franciscain réformé, le Frère Jérôme Mangier de Saint-Arsène, réimprimât à Hong Kong, en 1853, le dictionnaire de 1813 sans le français. Cette édition devint rare, grâce à un incendie. Ce dictionnaire du Père Mangier, ou de De Guignes comme l'on voudra, fut publié, corrigé et augmenté sous forme de dictionnaire chinois-latin-français, par les Jésuites, à Ho-Kien fou, en 1877.

Le nouveau dictionnaire du P. Couvreur est certainement une amélioration sur les dictionnaires par ordre de clefs, donnés jusqu'à présent. Non seulement, il donne la prononciation et la définition des caractères rangés sous les deux cent quatorze clefs, mais encore une quantité d'exemples tirés d'un grand nombre d'ouvrages et d'auteurs cités p. xi. Ces exemples sont tirés non seulement des livres classiques, des *King*, mais aussi des histoires dynastiques, et même des *King pao*, que nous désignons généralement sous le nom de Gazette de Péking. Il y a donc là un travail tout à fait important, supérieur même dans son genre à l'ouvrage du même auteur, le dictionnaire français-chinois, paru à Ho Kien fou en 1884, et qui obtint le prix Stanislas Julien.

Ces dictionnaires, ainsi que le dictionnaire syllabique du P. Couvreur de 1890 et le guide de la conversation, français-anglais-chinois, du même auteur, publié dans la même ville en 1886, forment un bon ensemble pour l'étude de la langue chinoise parlée d'une part, et de la langue chinoise écrite de l'autre.

IX. — Le R. P. A. Sica signe la préface dans laquelle est loué le P. A. Pfister qui est pour moi le véritable auteur du *Catalogus*. Le P. Sica, de Naples, est arrivé en Chine dès 1846; il a été de septembre 1856 à décembre 1858, supérieur de la mission du Tché-ly et il a même donné un ouvrage intéressant *Annales Domus Zi-ka-wei* S. J., 1884; mais j'ai vu de mes propres yeux le P. Pfister travailler au *Catalogus* de 1873, base de celui-ci, et depuis cette époque c'est, au modeste bibliothécaire de Zi-Ka-wei (le P. Pfister) que moi, et, je crois aussi, le P. Sommervogel, son ami, nous avons envoyé des notes; je ne comprends donc pas pourquoi on attribue généralement le travail au P. Sica qui ne me paraît avoir été, pour l'édition de 1873, qu'un simple collaborateur: *Un poco piu di luce*. Le P. Pfister avait autographié à Chang-haï, en 1878 (in-4, pp. 10), un *Catalogus Patrum Sinensium qui in Provincia Kiang-nan ab initio ad hoc usque tempus Evangelium propagarunt*, et il avait réuni, en sept volumes in-4°, les notes bibliographiques et biographiques de tous les jésuites à la Chine; ces notes sont, je pense, encore conservées rue de Sèvres et ont par suite échappé à la destruction de certains de ses papiers qu'il avait remis — étant sur le point de mourir — au P. Havret et qui furent brûlés lors de la destruction par les Chinois du grand établissement de Ou-hou, en mai 1891.

Quel que soit l'auteur, ce catalogue a d'ailleurs la plus grande importance; il donne pour chaque missionnaire les dates de la naissance, de l'entrée dans la Compagnie, de l'arrivée dans la mission, de la profession, de la mort, enfin, quand il est connu, le lieu de la sépulture. Il serait à désirer que d'autres ordres, par exemple les Séminaires des Missions étrangères de Paris et de Milan et la congrégation de la Mission (Lazaristes) nous en donnassent autant. Le Catalogue de 1873 renfermait 648 noms de l'ancienne et de la nouvelle mission des Jésuites; le nouveau en contient 456 et 401 soit 857. Je ferai une critique générale au Catalogue sous la

colonne *patria*, au lieu d'indications générales *sinensis*, *lusitanus*, *italus*, *gallus*, etc., j'aurais aimé qu'on précisât la ville, comme on l'a fait pour quelques-uns, par exemple : 3. Ruggieri, Neapolitanus; 4. Pasio, Bononiensis; 5. Ricci, Maceratensis; 11. Cattaneo, Genuensis : sans parler des nouveaux missionnaires dont nous connaissons le berceau, il eut été facile de marquer le lieu de la naissance d'une manière plus précise : des trois Diaz, deux sont nés à Aspalham, et un à Castello Branco; Semedo (36) est de Nizza, Portugal; Furtado (41), de Fayal, Açores; Buglio (73), de Mineo, Sicile; Fontaney (165), dioc. de Léon, est breton comme Visdelou (167), etc. — Les noms ne sont pas toujours exacts; Fouquet (237), le correspondant de Saint-Simon et du cardinal Gualterio, signait toujours Fou*c*quet; de même que Amiot n'écrivait jamais Am*y*ot (388), voir sa correspondance à la Bibliothèque de l'Institut; Langlès et quelques autres adoptèrent cette orthographe fantaisiste. — Et les prénoms : 263. *Jos. Fr.* Moyra de Maillac, signe en réalité *Jos. Mar. An.* de Moyria de Mailla (lire Maillac); etc. — Quelques erreurs de dates : Bouvet (163) est mort le 28 non le 29 juin 1730; Semedo (36) ne serait-il pas mort le 6 mai au lieu du 18 juillet 1658; faut-il lire Goes (23), mort à Chao-tcheou, au lieu de Sou-tchéou, du Kan-sou? Koffler (84) est-il mort le 12 décembre 1651, ou le 12 décembre 1660? Je ne parle pas des erreurs d'impression; naturellement Fontaney (165) n'est pas mort en 1610 puisqu'il est né en 1643. Il y a des oublis : Prémare (228) n'est pas mort en 1735; il est mort à Macao, 17 septembre 1736, etc.; un P. Jean Girardin, « au pais de la Chine, l'an 1596 ». Cf. Obituaire général, S. J., Tournon, 1589-1619. — Ces remarques montrent avec quelle attention ce Catalogue a été parcouru par nous; il sera nécessaire que le réviseur du troisième tirage prenne dans la nouvelle édition du P. Sommervogel et dans nos propres publications quelques renseignements tirés d'archives autorisées.

Henri Cordier.

---

393. — **Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen**, von K. Brugmann. Indices (Wort—, Sach — und Autorenindex). — Strasbourg, Truebner, 1893. In-8, viij-236 pp. Prix : 6 mk.

Les tables du grand ouvrage de M. Brugmann paraissent plus tôt qu'on n'était en droit de l'espérer, vu l'énorme travail qu'elles ont dû coûter. Elles comprennent : — 1° un index alphabétique des mots (p. 1-167) de toutes les langues soit anciennes soit modernes de la famille indo-européenne; — 2° une table alphabétique des matières de 55 pages, extrêmement détaillée, qui reprend les mêmes sujets sous plusieurs rubriques différentes, et souvent fournit, non pas seulement la référence,

mais même de nombreux exemples des phénomènes visés [1]; dans cet index s'en trouve encapsulé un autre, non moins précieux, celui de tous les suffixes dérivatifs et grammaticaux (p. 190-218), faute duquel maint excellent ouvrage de grammaire comparée demeure incommode à consulter ; — 3° enfin une table des noms d'auteurs cités (p. 222-234).

La valeur de ces longs répertoires ne s'appréciera pleinement qu'à l'user. Toutefois, je puis dire dès à présent que j'ai vérifié au hasard deux cent cinquante références et n'en ai trouvé qu'une seule inexacte : c'est v.-ht-all. *mein* (falschheit) I 138, au lieu de II 138. Pour le surplus je n'ai à signaler que des omissions légères ou des erreurs d'impression : sk. rac. *dagh* devrait renvoyer aussi à II 1001 ; sk. *dipsati* (II 997) manque, ainsi que lat. *lac* qu'il faut chercher sous *lact ;* encore que les graphies *humerus, olus* et autres soient fausses, il eût été bon de les indiquer avec renvoi à *umerus, holus,* etc. ; les mots (sk.) *krmis, tamrás, sâdhás*, (gr.) ὀρφοβότης, πανῆμαρ, χέρνιψ, (got.) *fraveitan, thaúrfts* ne sont pas à leur rang alphabétique (ce dernier est écrit *taúrfts*) ; lire s. vbb, (sk.) *súvar,* (gr.) Διόσδοτος, θηρεύω, θιγγάνω, Λάβραξ, οὖθαρ, τραγέλαφος, (got.) *tagrjan ;* enfin ἄλοχος est à supprimer p. 40, col. 1.

Le volume se termine par deux pages d'additions et corrections, au sujet desquelles je dois remercier M. Brugmann de l'accueil confraternel qu'il a fait à mes menues remarques.

V. H.

---

394. — **Chronica minora**, collegit et emendauit Carolus Frick. Vol. I, accedunt Hippolyti Romani praeter canonem paschalem fragmenta chronologica. Lipsiae, Teubner, 1893, ccxxvi-635 pp. (Bibl. Teubneriana.)

Ce volume contient les ouvrages suivants : *Liber Generationis, Chronicon anni p. Chr. 334, Origo humani generis, Hilarianus de cursu temporum, Chronicon anni p. Chr. 452, Excerpta latina Barbari, Consularia Rauennatia, Excerptum Sangallense, Liber Chronicorum, Hippolyti Ronani fragmenta chronologica.* Suivent douze indices, ce qui est beaucoup. Bien que le *Corpus* ait donné l'exemple de ces tables multiples, le principe de l'unité d'index qui tend à prévaloir aujourd'hui me paraît bien préférable [2]. Sous cette réserve, ce travail, qui a demandé à M. Frick beaucoup de temps et de peine, rendra les plus grands services.

La préface très développée est fort intéressante. Voici quelques-unes des conclusions qui y sont développées. Presque un quart du *Liber generationis* provient des *Stromates* de Clément d'Alexandrie; une

1. V. notamment les articles : *Angleichung* (deux) — *Casus* — *Composita* — *Entlehnungen* — *Erweiterung* — *Neubildung* — *Volksetymologie*, etc., etc.

2. Pour cet ouvrage, on ne pouvait simplifier plus qu'en donnant deux tables : une table consulaire et une table générale.

autre partie, considérable, a été tirée des ouvrages de saint Hippolyte; quant à la chronique de cet auteur, c'était un ouvrage de grande étendue, très différent du *Liber generationis*, écrit entre 220 et 234 et fondé en partie sur Jules Africain. L'*Origo humani generis* a été composé entre 234 et 427 et l'auteur s'est servi du *Liber generationis*, bien que M. Mommsen ait affirmé le contraire. Le *Barbarus* de Scaliger est une compilation de sources diverses. Toutes ces affirmations sont accompagnées de comparaisons et de preuves dans lesquelles il serait fort long d'entrer. Je ne retiendrai qu'un point, au sujet des *Excerpta Barbari*.

M. F. a retrouvé dans le détail quelques-unes des sources de cet ouvrage; je ne sais s'il en a bien reconnu la nature. C'est à vrai dire une compilation de compilations. Il est assez téméraire d'en restituer d'un bout à l'autre l'original grec, car certaines parties de cette compilation paraissent être de provenance occidentale. Je limiterai la discussion à la dernière partie du recueil, qui est introduite par les mots : *ecce quidem manifestauimus ueraciter omnium potestatem regum; uolumus praecurrere quod ad Romanorum pertinet imperium* (p. 330, 4). M. F. y a vu une liste consulaire et un document ecclésiastique. La liste consulaire devait, je crois, être primitivement disposée en colonnes, qu'un copiste aura copiée comme si elle avait été écrite à longues lignes (cf. surtout 332, 1 sqq.).

Quant à l'autre élément, il paraît être la fusion de plusieurs documents ecclésiastiques. Il y a d'abord à la fin un document alexandrin qui commence avec l'indication de la persécution de Dioclétien, point de départ de l'ère de Dioclétien ou des martyrs, dont l'origine alexandrine est connue. La seule victime de cette persécution qui soit nommée est l'évêque d'Alexandrie, Pierre (p. 354, 15). Le nom de son successeur, Achillas, est omis; mais le reste des fastes de l'église d'Alexandrie est intact et nous pouvons dresser la liste épiscopale suivante : *Alexander, Athanasius, Petrus, Timotheus, Teofilus archidiaconus et illos sacrilegos exterminauit* [1]. Cette dernière indication a son importance; elle prouve que le document alexandrin a été rédigé aussitôt après la mort de Théophile, ou même de son vivant (car le chiffre des années a pu être rajouté), au lendemain de la querelle des anthropomorphites et des origénistes [2].

Les mentions relatives à l'histoire ecclésiastique et à la vie du Christ me paraissent, dans ce qui précède, avoir une double origine. M. Frick, qui a restitué, d'après Barbarus, le Chronicon Pascale et Eutychius, un

1. Cp. la liste épiscopale publiée par les Bénédictins dans leur édition de saint Athanase, *P. G.*, CLXXXIV. L'oubli d'Achillas est peut-être volontaire; c'est l'évêque qui ordonna Arrius.

2. Il faut remarquer qu'à côté de ce document alexandrin et en même temps, le compilateur se sert d'une liste consulaire analogue à celle des *consularia rauennatia*: c'est de là que provient la mention de la translation de saint André et de saint Luc à Constantinople, fixée par erreur au 22 juin (au lieu du 3 mars).

*Chronicon mundi alexandrinum,* source première de ces textes (præf., XC-CLXIV), laisse une lacune pour les pages 330 à 354 de son édition de Barbarus, sauf la date de la naissance du Christ, sur laquelle nous allons retenir. C'est qu'ici nous sommes en présence non plus d'un document alexandrin, mais de deux sources différentes. Il y a d'abord un évangile apocryphe. M. F. n'a pas eu de peine à y reconnaître le Protévangile de Jacques. Mais cet ouvrage, du moins en son état actuel, ne nous donne pas le récit de la mort du Christ. Ce récit, Barbarus le présente d'après une source jusqu'ici inconnue; il nous apprend, en autres détails, le nom de l'*ostiaria* qui provoqua le reniement de Pierre : *nomen autem hostiariae Ballia dicebatur, quod interpretatur quaerens* (344, 24). Le crucifiement est ainsi raconté : *eodem anno dominus noster Iesus Christus crucifixus est sub consolatu Rubellionis, VIII kl. Aprilis, quodest Famenoth XXVIIII. Milex autem uocobatur Apronianus* [1]. *Illi autem duo angeli qui in sepulchro uocabantur unus Azael, quod est iustus deo, alius autem Caldu, quod est fortis. Iudas autem abiens suspendit se in arbore nomine tramarice.* Ce récit est évidemment fragmentaire ; nous n'avons là qu'un recueil d'extraits.

L'autre source de la même partie semble être un calendrier. Voici les principales indications dont le groupement permet, je crois, de restituer ce texte : 25 décembre, naissance et baptême du Christ ; 1er janvier : *Magi obtulerunt ei munera et adorauerunt eum* (338, 23); 19 mars : *transfiguratus est in monte* (344, 8) [2] ; 25 mars : *annuntiauit Elisabeth angelus de Iohanne* (334, 23), *missus est angelus Gabrihel ad Mariam* (336, 10), *quando mysterium agebat cum discipulis suis* (344, 10) [3], *dominus noster crucifixus est* (344, 28) ; 27 mars : *surrexit d. n. Iesus Christus ;* 27 mai, *adductum est capud Iohannis in disco* [4] ; 22 juin, translation de saint André et de saint Luc à Constantinople (v. plus haut) ; 24 juin, naissance de saint Jean-Baptiste ; 29 juin, saint Pierre et saint Paul ; 9 octobre, saint Dorothée d'Alexandrie (364, 26) [5] ; 27 octobre, miracle de Cana ; 24 novembre, *manifestatum est honorabile lignum crux domini et saluatoris nostri Iesu Christi* (358, 1) [6] ;

1. Ce nom n'a rien de commun avec la domination romaine en Judée ; on fait fausse route, quand on cherche dans l'onomastique des apocryphes des souvenirs de l'histoire politique.

2. La fête de la transfiguration, propre aux églises grecques, est fixée au 5 août par le P. Martinov, *Annus graeco slauicus* ap. *Acta SS. Oct. XII*, 384; au 6 août, par les calendriers actuels de l'église grecque (Nilles, *Kalendarium manuale utriusque ecclesiae*, 1879. 235), et à la même époque par les calendriers arméniens *(ib.)*.

3. La Cène.

4. Cp. au 25 mai, chez les Slaves : *tertia inuentio S. Iohannis praecursoris* (Martinov, *ib.*, 139).

5. Cette fête provient sans doute de ce que j'ai appelé le document alexandrin ; je l'indique à son rang, pour être complet.

6. Je ne sais à quoi se rapporte cette date ; il y a une fête de la Croix en Orient au 14 septembre, et, en Occident, au 3 mai.

25 novembre, saint Pierre d'Alexandrie [1]. La mention la plus intéressante est celle de l'adoration des Mages au 1er janvier. S'il est vrai que certains chiffres peuvent inspirer des doutes, l'indication *kalendas Ianuarias* n'est guère de celles qui donnent prise à une erreur. Par suite, l'omission de la fête de l'Épiphanie n'est pas une lacune. Le calendrier est, pour ce point, d'un pays qui fait la fête du 1er janvier, qui ne fait pas celle de l'Épiphanie ; qui, de plus, ne célèbre pas, dans la fête du 1er janvier, la circoncision, mais une espèce de renouvellement de Noël. Ces traits conviennent à l'ancien usage de l'église de Rome [2]. Dès lors, la date du 25 décembre pour la naissance du Christ n'est pas une date empruntée à des combinaisons de chronographes et d'exégètes. C'est la date de la fête de Noël. Ici encore, nous trouvons un usage romain [3]. La Nativité de saint Jean-Baptiste (24 juin) est aussi une fête occidentale qui n'est pas attestée avant le temps de saint Augustin. Enfin, les fêtes fixes de la Passion et de la Résurrection (25 et 27 mars) sont de rite gallican [4]. D'autre part, celles de l'Annonciation de la Vierge et de la Décollation de saint Jean-Baptiste sont de provenance orientale. On peut expliquer ces contradictions de deux manières : ou bien le calendrier en question est un essai de calendrier universel, une fusion des calendriers d'Orient et d'Occident ; ou bien c'est un document d'époque tardive, rédigé en Occident en un temps où certaines fêtes orientales avaient été déjà adoptées. En tous cas, ce texte est intéreesant ; c'est l'exemple d'un de ces livres qui ont à cette époque contribué à répandre en Occident l'influence de l'Orient grec. Malheureusement il subsiste encore bien des obscurités et il est difficile de se prononcer. Je soumets ces réflexions à M. Frick. Il est mieux que personne préparé à résoudre ces problèmes, parce qu'il a contribué, de la manière la plus heureuse, à en diminuer le nombre.

Paul Lejay.

---

395. — Gabriel Compayré. **Abelard, and the Origin and Early History of Universities** (Series of « *The Great Educators* ». Edited by Nicholas Murray Butler). New-York : Charles Scribner's Sons. 1893.

A l'imitation de plusieurs maisons d'Allemagne, les fils Scribner de

---

1. Même observation que pour saint Dorothée. Il faut ajouter que la seule notice d'empereur est dans cette partie, celle de César : *qui et bissextum et solis cursum adinuenit ; hic et consolatum unumquemque annum fieri constituit* 330, 15). On sent là les préoccupations du computiste.

2. Duchesne, *Origines du culte*, 262 ; pour tout ce qui suit, voir le même ouvrage à cet endroit.

3. La fête du 25 décembre pénètre à Antioche, vers 375 ; à Alexandrie, vers 430 ; mais on garde en même temps l'Épiphanie. C'est la réunion de la date du 25 décembre et de l'omission de l'Épiphanie qui donne au calendrier son caractère romain.

4. Ces dates sont indiquées par certains pères et certains chronographes ; mais je crois qu'ici, à cause de l'ensemble du texte, ce sont des quantièmes de fêtes.

New-York publient une collection d'œuvres pédagogiques sous le titre de : *Les grands éducateurs*. Ils en ont confié la direction à M. Nicholas Murray Butler, qui s'est adjoint des écrivains connus par des travaux spéciaux sur l'histoire de la pédagogie. En France, M. Compayré était d'avance désigné pour cette collaboration. Il a fourni le troisième volume de la série. Le premier est *Aristotle, and the Ancient Educational Ideals*; le second, *Alcuin, and the Rise of the Christian Schools;* le quatrième, *Loyola, and the Educational System of the Jesuits;* le cinquième, *Froebel*—tous par des Anglais ou des Américains. M. Butler lui-même prépare le sixième volume, *Horace Mann; or, Public Education in the United States*. D'autres études suivront, sur Bell et Lancaster, Rousseau, Pestalozzi, Herbart, etc. On le voit, le champ à exploiter est vaste, et avec des ouvriers habiles la moisson sera riche.

La contribution de M. Compayré a pour objet l'origine et la première histoire des universités. Après un coup d'œil rapide sur les traces laissées par l'activité littéraire de Charlemagne, l'auteur expose la vie d'Abélard en tant qu'elle tient aux écoles et à l'enseignement. Il fait de l'auditoire qui se groupait autour du fameux professeur, le noyau d'où est sortie l'Université de Paris, et de cette Université, le modèle directement ou indirectement imité par les fondateurs de la plupart des autres universités, ou par ceux plutôt qui leur ont octroyé leurs statuts. Il constate dès lors deux courants dans les études, selon qu'elles se font dans les écoles des congrégations ou des ordres religieux qui recueillent la succession des anciennes écoles claustrales et épiscopales, ou dans les universités qui vont entrer en lutte avec elles. Laissant de côté les établissements du premier genre, il retrace l'histoire de ceux du second. Il fait passer sous nos yeux les privilèges des universités, leur population, leur gouvernement, leur système de collation des grades, leur enseignement des arts, de la théologie, du droit civil et canon, et de la médecine. Pour finir, il établit l'influence politique et sociale des universités par l'esprit de liberté et d'indépendance qui inspirait leur enseignement. L'œuvre a ce caractère de paix et de sérénité qui sied aux travaux scientifiques, et par là elle diffère de telle ou telle de ses sœurs nées au milieu des « luttes ardentes engagées autour des intérêts de notre chère éducation nationale [1] ».

M. C. n'a pas la prétention de donner, dans un volume de 300 pages, une histoire complète et approfondie des universités du moyen âge. Il ne se présente pas non plus comme un déterreur de documents inédits. Il a lu et mis à profit les principaux travaux publiés sur la question en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en Espagne. Il a fortement travaillé les matériaux ainsi recueillis, les a condensés dans un cadre artistement construit, et, dans une langue

1. Discours de M. Compayré à la rentrée des Facultés de Poitiers, 3 novembre 1890.

claire, leur a donné une sorte de vie qui captive l'attention d'un bout à l'autre de son livre. C'est une bonne fortune pour les nombreux millions d'habitants de notre globe qui parlent et lisent l'anglais, d'avoir en leur langue un ouvrage aussi attrayant. Espérons que M. C. ne permettra point que les millions, nombreux aussi, de ceux qui parlent et lisent le français, soient réduits à se passer d'une œuvre née sur le sol de la France. Comme la traduction ne peut manquer d'être faite, nous nous permettons de souligner quelques fautes qui pourraient s'y glisser.

P. 100, note 1, mettez *Platter* pour *Plater*. —P. 307, l. 2, *Entstehung* pour *Entsteheung*. — Même page, l. 12, *Schulen* pour *schulen*. — P. 309, l. 3, *Universitæten* pour *universitæten*. — P. 43, l. 15, pour 1331, donné comme date de la fondation de l'Université de Poitiers, mettez 1431; cette faute n'est qu'une méprise, puisque p. 39 et p. 52 se trouve la date exacte, 1431.

P. 55, est une erreur grave. M. C. dit : « Des hommes qui eurent en leur temps une grande réputation, continuèrent l'enseignement d'Abélard. Dans le nombre fut Gilbert de la Porrée, qui enseigna la théologie. Il fut aussi un hérétique, et fut persécuté à son tour par saint Bernard, qui provoqua sa condamnation par le concile de Rome en 1148. » D'abord, ce n'est pas du concile de *Rome* qu'il s'agit, mais de celui de *Reims*. Ensuite, Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, n'était pas un hérétique, bien qu'il fût tombé dans quelques erreurs théologiques. Ce qui fait l'hérésie aux yeux de l'Église, ce n'est pas l'erreur ou l'ignorance de la vérité, c'est l'obstination dans l'erreur ou le refus d'accepter la vérité démontrée. Or, Gilbert de la Porrée, à Reims, reconnut ses erreurs, et promit, à la demande du pape, de les corriger. Voilà pourquoi il ne fut pas condamné comme hérétique. (Voir Pertz. *Monum. Germ. Histor.*, t. XX, p. 522 et suiv., et la thèse de M. Auguste Berthaud : *Gilbert de la Porrée*, p. 263 et suiv.)

Une autre erreur, d'une gravité moindre, il est vrai, se trouve à la page 68. M. C. rapporte le récit de Montalembert sur l'origine de l'Université de Cambridge. L'auteur des *Moines d'Occident* raconte, d'après Pierre de Blois, que quatre moines normands, transplantés de Saint-Évroul à Croyland, avec l'abbé Joffride, antérieurement professeur à Orléans, s'avisèrent d'ouvrir un cours public dans un grenier, qu'ils louèrent à la porte de la ville de Cambridge; que, ce grenier ni d'autres édifices plus vastes ne pouvant bientôt contenir la foule d'hommes et de femmes accourue pour les entendre, les moines de Croyland imaginèrent d'organiser l'enseignement donné par les professeurs sur le modèle des exercices monastiques de la communauté; que l'un était chargé d'expliquer Priscien, l'autre Aristote, un troisième Cicéron et Quintilien, un quatrième les Saintes Écritures; et que tel fut le commencement de l'Université de Cambridge, *faible ruisseau devenu bientôt un grand fleuve, qui féconda toute l'Angleterre*.

M. Bass Mullinger, dans sa savante et exacte histoire de l'Université

de Cambridge, t. I, p. 66, prouve que le récit de Pierre de Blois n'est qu'une fable, et il conclut ainsi : « Nous sommes, par conséquent, forcés d'abandonner, comme une scène imaginaire, l'agréable tableau qui représente les moines envoyés par l'abbé de Croyland à Cambridge, expliquant, au commencement du XIIe siècle, dans d'humbles granges, à des auditeurs enthousiastes, les pages de Priscien, d'Aristote et de Quintilien. » M. Compayré cite souvent Bass Mullinger; il est étonnant que ce passage lui ait échappé.

A part ces deux erreurs et les quelques inadvertances que nous avons signalées, *Abelard, and the Origin and Early History of Universities* est une œuvre exacte, et peut, pour le sujet qui y est traité, servir de livre de référence.

Jacques PARMENTIER.

---

**Les grands écrivains français.** Paris, Hachette.
396. — **Rabelais,** par René MILLET, 208 p.
397. — **Descartes,** par Alfred FOUILLÉE, 207 p.
398. — **Lesage,** par Eugène LINTILHAC, 207 p.

Nous sommes bien en retard avec la collection Hachette, dite des Grands Écrivains; mais elle est de celles qui peuvent attendre. Il ne faut pas la confondre avec la grande collection Régnier, qui se poursuit avec une trop sage lenteur, et, je le crains bien, ne sera jamais complète. Pour la petite collection des Grands Écrivains, que M. Jusserand dirige avec tant d'intelligence et de sens pratique à la fois, elle n'est pas tout à fait telle qu'on nous l'avait annoncée : plus d'un auteur en renom, qui figurait sur le programme primitif, s'est dérobé; mais ce n'est pas aujourd'hui qu'il conviendrait de se plaindre : un *Descartes* de M. Fouillée, voilà de quoi contenter les plus difficiles. Il se présente à nous flanqué du *Rabelais* de M. Millet, un diplomate qui est un lettré délicat, et du *Lesage* de M. Lintilhac, un érudit d'avenir. J'y ajouterais le *Chateaubriand* de M. de Lescure, si la mort récente de l'auteur ne m'empêchait de juger avec une pleine liberté ce livre d'un vieillard qui se sentait mourir; et le *J.-J. Rousseau* de M. Chuquet, si l'on m'accordait le droit de dire ici tout le bien que j'en pense.

Le *Rabelais* de M. Millet se lit tout d'un trait, avec facilité, avec joie, car il a été conçu dans la joie, et cela se sent à chaque page. Pour juger Rabelais, M. Millet s'est fait rabelaisien, dans le bon sens du mot, car à son auteur il a pris la verve, et il lui a laissé... le reste. C'est de la critique de « haulte gresse », aimable et pourtant substantifique, et nouvelle, même après MM. Gebhart et Stapfer. Le pays et l'homme sont vus et peints avec netteté, avec relief : frère Jean, Panurge, Pantagruel se dressent et vivent devant nous, et il semble que, pour nous les mieux faire comprendre, le critique se transforme en eux. C'est qu'il a le don le plus précieux du critique, celui sans lequel tous les autres dons sont,

non pas stériles, mais froids, le don de sympathie. Et cette sympathie n'est point aveuglement; l'impartialité du juge reste entière : il sait reconnaître, par exemple, que telle fantaisie trop prolongée est franchement insipide. Il n'excuse pas, mais il explique l'excès. Ou plutôt Rabelais n'est pas à ses yeux plus excessif que n'est la nature elle-même : « Pour produire la sensation de la vie, il faut rendre l'excès de la vie. Est-ce que la nature choisit? Sa fécondité n'est-elle pas un torrent énorme et troublé qui ne s'arrête jamais (p. 78)? » Avec beaucoup de finesse, il montre et que la bouffonnerie rabelaisienne est très antérieure à Rabelais, et que, d'ailleurs, l'ordure est la rançon d'un idéal trop raffiné; que la bête se réveille en l'homme et regimbe lorsqu'on veut faire de lui un ange; que l'Église, avec son mépris du corps et son horreur du nu, tendait trop les cordes de l'âme, et que Caliban a pris sa revanche.

Très moderne, M. M. le semblera peut-être un peu trop à quelques lecteurs sévères. Ils lui reprocheront, j'en ai peur, une certaine truculence voulue de style; quelques rapprochements un peu forcés comme celui de Rabelais et d'Augier, de Rabelais et de Loti; quelques oppositions inattendues : l'optimisme intelligent de Rabelais, fondé sur la croyance en Dieu, est opposé au système de nos modernes bouddhistes; le Christ de Michel-Ange « à ce jeune homme blond et fade, qui montre aux fidèles de nos jours son cœur ensanglanté ». On ne s'attendait guère à rencontrer le Sacré-Cœur dans une étude sur Rabelais. Mais cela même fait la vie et le charme de ce livre. Je lui reprocherais plutôt d'avoir à peine indiqué certaines questions essentielles, sur lesquelles on a trop disserté, sans doute, mais auxquelles on ne saurait guère échapper quand on aborde un pareil sujet : les idées de Rabelais sur l'éducation physique ou intellectuelle, sur la vie universitaire, sur la littérature même et les auteurs de son temps, sont inséparables de sa doctrine, que M. M. définit fort bien, d'ailleurs, et dont il donne un curieux essai de synthèse. Il y a donc des lacunes dans ce livre brillant. Mais ce que l'auteur touche, il le précise et l'approfondit : par exemple, il explique par la différence des dates la différence de caractères qu'on remarque entre le cinquième livre du *Pantagruel* et les livres précédents; avant le cinquième livre la satire de l'Église est légère et gaie; ici, elle est rude et chagrine. C'est que, dans l'intervalle, les libéraux n'ont cessé de perdre du terrain; que de plus en plus le Saint-Siège se montre sourd à leurs conseils, que l'Angleterre et l'Allemagne se détachent, que le Concile de Trente, en excluant les protestants, les précipite dans l'hérésie. Partant de là, l'auteur montre comment Rabelais devient presque involontairement le père d'une lignée de libres-penseurs et comment l'esprit de son œuvre lui survécut. Cette influence exercée par Rabelais sur notre temps est caractérisée en quelques bonnes pages.

Décrivant le pays de son héros, la plantureuse Touraine, et recherchant dans quelle mesure le milieu agit sur les hommes, M. Millet écrit :

« Le sévère Descartes, fils de ce même sol, et dont la statue morose domine aujourd'hui Tours la sensuelle, protesterait contre cette tyrannie de la matière » (p. 7). Un partisan à outrance de la théorie des milieux lui répondrait : « Ne savez-vous pas que, seul, le hasard d'un voyage a fait naître Descartes à la Haye-Descartes, et qu'il était fils d'un conseiller au Parlement de Bretagne? » Mais voici que, d'autre part, l'éminent auteur du *Descartes*, M. Fouillée, conteste cette origine bretonne. « Le Breton Abailard, le Breton Descartes », disait Victor Cousin. Le fait est que René Descartes n'avait rien de breton : toute sa famille, de robe et d'épée, était du Poitou et de la Touraine. » Sans attacher trop d'importance aux généralisations brillantes et bruyantes de Cousin (car, pour ne prendre qu'un exemple, le Breton Renan ressemblerait assez peu, je pense, au Breton Descartes), je crois que M. Fouillée fait trop bon marché, sinon de l'origine, au moins de l'éducation bretonne de son philosophe. Joachim Descartes était, en effet, poitevin, comme sa femme Jeanne Brochard, mère de Descartes; mais il épousa en secondes noces une bretonne, Anne Morin, de Nantes, et, loin de passer la plus grande partie de sa vie hors de la Bretagne, comme l'affirme M. Fouillée, il fonda à Rennes une famille bien décidément et définitivement bretonne. L'aîné de cette famille, Pierre Descartes, fut aussi conseiller au Parlement de Bretagne, et la fille de Pierre, Catherine Descartes, née au manoir de Kerléau près d'Elven, fille d'une Bretonne, resta fidèle à la Bretagne : c'est à cette « illustre Cartésie » que M^lle de Scudéry écrit familièrement. On sait comme M^me de Sévigné fut surprise de rencontrer en Bretagne tant de gens qui portaient le nom du « père » de sa fille. En tout cas, Descartes n'est pas Tourangeau, ou ne l'est que par accident. Dans quelle mesure l'air de la Bretagne agit-il sur l'enfant pendant ses huit premières années? je ne sais. « Sa forte personnalité, sa sincérité hautaine, que seule tempérait sa prudence, son indocilité aux opinions d'autrui, son assurance en soi-même, tenaient, non à sa prétendue origine bretonne, mais simplement à la conscience de son génie » (p. 26). Je ne demande pas mieux que de le croire; mais comment faire pour être sûr de ces choses-là? En des questions aussi délicates, toute affirmation absolue paraît dangereuse, car on ne saurait prouver mathématiquement ni que l'influence du milieu ait été toute puissante, ni qu'elle ait été tout à fait nulle.

Le beau livre de M. F. s'ouvre par une introduction de vingt-quatre pages : *l'Homme*. En donnant le titre d'Introduction à ce court chapitre, l'auteur a voulu, sans doute, marquer son dessein d'écarter ou d'expédier rapidement toute la partie biographique et psychologique pour se consacrer tout entier à l'étude de la doctrine. Le public mondain auquel s'adresse la collection trouvera, je le crains, le livre un peu austère. Ce n'est pas ici qu'on s'en plaindra. Toutefois, même au point de vue de l'intelligibilité de la doctrine, ce préambule n'est-il pas trop écourté? M. F. y regrette, dans un mouvement éloquent, que les longs travaux

soient réservés aujourd'hui « pour la Révolution de 1789 et pour Napoléon », et il se propose de montrer que Descartes a fait, lui aussi, une révolution, avant-courrière de l'autre. Mais Mirabeau, Danton, Napoléon, sont des révolutionnaires, pour ainsi dire, dramatiques, qui passionnent le gros public; on ne se passionne point du premier coup pour la philosophie cartésienne : il y faut un certain effort d'intelligence et de volonté. Et pourtant elle est grande, cette révolution d'où la pensée moderne est sortie armée de toutes pièces; elle est émouvante, cette vie du grand philosophe « né Français et mort en Suède ». Mais comment cet homme a fait cette révolution, j'aurai plus de peine à le comprendre si de prime abord on m'élève au système sans me faire passer auparavant, pour ainsi dire, par l'esprit où ce système s'est lentement élaboré. Notez que cet esprit, d'une si belle unité, est moins simple au fond qu'il ne peut le paraître. Comme l'auteur l'établit fort bien, un des traits caractéristiques du génie de Descartes c'est qu'il a le souci des applications autant que des spéculations : ce savant a les yeux ouverts sur la nature entière; ce métaphysicien conseille à la princesse Élisabeth de faire comme lui, de se laisser vivre, de ne point s'absorber trop longtemps ni trop exclusivement dans les pensées métaphysiques. « Avis aux philosophes et au commun des mortels », ajoute M. Fouillée (p. 17). C'est fort bien dit; mais, puisqu'il avait ces idées très saines sur la philosophie dans ses rapports avec la vie, j'aimerais à savoir mieux comment il a vécu : car enfin j'ignore ce que c'est que la princesse Élisabeth et ce que c'est aussi que ce correspondant de Descartes, si différent de lui, Balzac, en général ce que sont tous les correspondants et tous les amis de Descates. Cette connaissance ne serait point indifférente, ce semble : on résoudrait par là bien des contradictions apparentes. Nous dire, en passant, que ce héros de la raison est doué d'une imagination ardente, qu'il est poète, musicien, amoureux, que le solitaire méditatif de Neubourg et d'Amsterdam est aussi le père désespéré de Francine, ce n'est qu'éveiller notre curiosité. Dans ce grand esprit, dont l'admiration pour Balzac se donne libre carrière dans une lettre célèbre, j'entrevois un coin de bel esprit, mais je ne fais que l'entrevoir.

Volontairement, M. Fouillée s'est privé du plaisir de ramener à l'unité ces éléments assez divers d'une des physionomies morales que nous croyons le mieux connaître et que nous connaissons le moins, car l'œuvre nous cache trop souvent l'homme : sens de la vie et goût des chimères, froide hardiesse de la pensée et enthousiasme presque mystique ou prudence presque normande, visions, pèlerinages, aventures, retraite sereine, que sais-je? Mais quoi, il n'a presque pas parlé non plus de Descartes écrivain, et apparemment ce n'est pas par oubli. Il reste deux livres de philosophie pure, *le Système du monde selon Descartes et selon la science contemporaine* et *l'idéalisme cartésien;* un troisième livre consacré à *la Psychologie et la morale de Descartes;* un quatrième, et dernier, qui précise l'*Influence de Descartes dans la littérature et*

*dans la philosophie*. L'ensemble est lumineux autant que solide. On pense bien que je ne me hasarderai pas à suivre M. F. sur ce terrain. Je crois que l'exposé de la réforme cartésienne des sciences appellerait quelques réserves ; qu'on y prête trop généreusement peut-être à Descartes les idées de nos savants modernes. Mais c'est sans réserve que j'admire la hauteur et la fermeté d'intelligence avec laquelle l'auteur, dissipant bien des erreurs et des préjugés, restitue à la psychologie cartésienne son véritable caractère et prouve que Descartes peut être considéré comme le fondateur de la psychologie physiologique de notre époque, ou bien définit la morale de Descartes, non moins nouvelle, non moins féconde en résultats, car elle se sépare complètement de la théologie révélée. J'observe que plusieurs fois M. Fouillée se heurte aux affirmations de M. Brunetière : c'est contre lui qu'il défend la morale de Descartes, c'est contre lui qu'il établit, dans un dernier chapitre, excellent de tout point, que l'influence de Descartes sur son temps, exagérée par Cousin, Nisard et M. Krantz, est plus étendue et plus profonde que M. Brunetière ne veut la faire. Cette influence, il ne la grossit pas comme les uns, il ne la diminue pas comme l'autre ; il la mesure et l'explique, en philosophe impartial.

L'ethnologie est une belle science : grâce à elle, Descartes est entêté, âprement personnel, parce qu'il est Breton ; si Alain-René Lesage, de Sarzeau n'est rien de tout cela, est-ce aussi parce qu'il est Breton et Breton Bretonnant? Pourquoi pas ? On juge trop la Bretagne d'après les Abailard et les Lamennais. C'est que ceux qui la jugent sont de Paris, ou du Midi, ou d'Auvergne, ce qui revient à peu près au même. La race auvergnate, nous apprend M. Lintilhac, est « tenace et grimpante ». Elle serait donc faite à la fois pour comprendre le tempérament breton, si persévérant, et le tempérament méridional, si entreprenant. M. Lintilhac lui-même en est un exemplaire assez vivant et complet : il avait grimpé sur la statue de Beaumarchais ; le voici qui grimpe sur la statue toute neuve de Lesage, et, ma foi, il y reste. Je ne plaisante point ; c'est quelque chose d'avoir gravé son nom *ad multos annos* sur un tel piédestal. S'il avait été Breton (mais qu'il fait mieux d'être méridional !) il aurait essayé peut-être de montrer que le milieu breton où Lesage est né, a grandi, n'est pas si « insignifiant » pour l'explication de sa vie et de son œuvre, car je puis lui assurer que beaucoup de ces Bretons, communément assimilés pour la raideur à leurs monuments mégalithiques, ont, comme l'a dit l'un d'entre eux, une manière fine et douce de prendre la vie, une manière discrète, gaie au fond, mais d'une gaieté secrète et voilée. Ce n'est point par l'indépendance que Lesage est le plus vraiment Breton : c'est par la modestie sans platitude, le désintéressement sans pose, l'ironie sans amertume; c'est aussi, je le crois bien, par cette sorte de fatalisme serein, dont toute la littérature bretonne est imprégnée, qui est fondé sur la connaissance de l'homme, sur la notion indulgente de sa faiblesse, qu'il faut plaindre et non punir. Judas est le personnage

sympathique de tel mystère breton ; le héros de plusieurs des contes publiés par M. Luzel est un voleur, mais un voleur avisé, qui meurt riche, bien marié et estimé de tous. Dans la très bonne analyse que M. L. fait du caractère de Gil Blas, je pourrais relever plus d'un trait aussi celtique au moins que français ou espagnol. Avec tous ses défauts, ce Gil Blas est bon et sensible, incapable d'un acte foncièrement méchant, et, d'un bout à l'autre du roman, comme le lui dit l'hôtesse d'Oviédo, il ne change presque point. En un mot, je ne crois pas qu'il soit exclusivement un héritier des Panurge et des Scapin : s'il manque au fond de sens moral, il n'est pas grossièrement cynique ; il agit moins qu'il n'est « agi » ; il est irresponsable avec intrépidité, avec candeur. Lesage est un philosophe fataliste, qui ne dogmatise pas et n'en persuade que mieux. Et qu'enseigne-t-il sans vouloir enseigner ? qu'il y a, sans doute, des méchants et aussi de bonnes gens ; mais que l'immense troupeau oscille presque inconsciemment du bien au mal, et qu'il faut juger les choses humaines sans parti pris d'inflexible et intolérante vertu.

Ici, je me rapprocherais de la conclusion de M. L. sur la morale de Lesage (p. 186), et pourtant je ne l'écrirais pas comme il l'écrit, car c'est dans la seconde partie de son ouvrage que j'aurais le plus à critiquer ; non pas dans le premier chapitre du second livre (la Langue et l'esprit de Lesage), ni dans le dernier (sa Postérité littéraire) un des plus faciles et animés du volume entier, mais dans les chapitres II et III intitulés : *Sa conception de l'art et de la vie ;— Sa morale*. On m'y convie à choisir entre les Werther et les René, d'une part, les Panurge, les Gil Blas et les Figaro de l'autre. Outre que je ne crois pas qu'il suffise pour combattre un pessimisme qui n'est pas tout à fait conventionnel, de nous crier : « Soyons gais ! » je doute que la gaieté de tempérament d'un Rabelais ou d'un Beaumarchais soit celle d'un Lesage : l'éclat de rire et le sourire sont deux. Mais je ne puis exiger de M. L. qu'il voie les choses des mêmes yeux que moi, et, d'ailleurs, sur le fond des choses, il a raison, comme M. Brunetière, dont il se souvient, a raison d'écrire, « Gil Blas prend trop la vie en riant. Comme si ce n'était pas une manière de la prendre, et qui peut-être en vaut bien une autre ! » Passons donc condamnation sur quelques passages de la partie morale, nous n'aurons plus qu'à louer, et nous louerons surtout M. L. d'avoir fait un heureux effort pour ramener à l'unité un sujet assez complexe, car il y a de tout un peu dans l'œuvre de Lesage, et on pourrait lui appliquer le titre d'un des chapitres : « Œuvres mêlées ». Pour le dire en passant, ces Œuvres mêlées, le *Théâtre de la foire*, le *Bachelier de Salamanque*, restent un peu en dehors du plan tracé par M. Lintilhac. Malgré quelques accidents négligeables, ce plan est magistralement conçu et suivi.

Le premier, à notre connaissance, l'auteur démontre que le développement du talent de Lesage comprend trois périodes distinctes, période de tâtonnements, période d'affranchissement graduel, période de pleine

originalité. Dans la première période, Lesage est surtout traducteur ; il ne l'est pas, d'ailleurs, uniquement, puisque, dans la traduction du *Don Quichotte* d'Avellaneda (c'est la première découverte de M. L.), la seconde partie est tout entière de Lesage. Dans la seconde période, le traducteur, enhardi par le succès, se fait imitateur et adaptateur. *Crispin rival de son maître* doit plus à Molière qu'à Hurtado de Mendoza, auteur De *los Empeños del mentir;* le *Diable boiteux* n'emprunte guère qu'un cadre au *Diablo cojuelo* de Guevara. Enfin, la période de pleine originalité nous offre *Turcaret* et *Gil Blas;* on pense bien que M. L. s'y arrête avec amour, car ce n'est pas là son moindre mérite ; il aime son sujet, et il le comprend d'autant mieux qu'il l'aime davantage. Point de lyrisme, il admire, et pourtant il se montre plus préoccupé d'expliquer que d'admirer. Toute la partie centrale du livre est d'une grande netteté et d'une grande force de logique : on assiste à l'élargissement progressif d'une œuvre qui devient de plus en plus personnelle et française. Et cette loi de progression n'est pas seulement applicable à l'œuvre générale ; elle se vérifie encore dans chaque œuvre particulière : par exemple, dans le *Diable boiteux*, deux chapitres et demi sur vingt et un sont imités de l'espagnol et c'est dans la première partie qu'on les trouve ; de même, presque toutes les imitations du *Gil Blas* sont dans les quatre premiers livres : « Jusque dans son chef-d'œuvre, il a commencé par suivre la même marche que dans ses imitations précédentes, plus ou moins libres. La modestie naturelle de son esprit l'a toujours tenu très près de ses sources espagnoles au début de ses œuvres ; mais il s'en est écarté ensuite d'une œuvre à l'autre avec une vitesse toujours croissante, comme le progrès même de son talent » (p. 85).

C'est là une vue ingénieuse ; mais il faut aller droit aux deux grosses découvertes qui rendront ce livre nécessaire désormais à ceux qui étudieront Lesage : d'une part, la genèse et la fortune de *Turcaret* éclaircies ; de l'autre, les sources de *Gil Blas* retrouvées. Pour *Turcaret*, nous savons désormais quels pamphlets satiriques et dramatiques, dirigés contre les gens de finance, ont été comme les premières esquisses d'une peinture autrement large et vraie ; surtout l'histoire de *Turcaret* au théâtre est présentée sous un jour nouveau, presque inattendu. Il n'est pas vrai que le pouvoir ait vu cette pièce d'un mauvais œil et ne se soit décidé qu'avec peine à la laisser représenter : tout au contraire, il était de connivence avec l'auteur contre les traitants, sur lesquels il était trop heureux de détourner l'irritation du public. Il n'est pas vrai que le parterre ait méconnu la valeur d'une telle œuvre et que *Turcaret* soit tombé. Ce sont les traitants seuls qui ont essayé d'abord d'en empêcher la représentation, ensuite d'en entraver le succès. Avouons qu'ils avaient leurs raisons pour cela ; mais ils n'ont pas réussi. Pour *Gil Blas*, la découverte de M. L. est plus importante encore et surtout plus surprenante. On peut dire qu'il n'y a plus aujourd'hui d'énigme de *Gil Blas*, plus de mystère. « Posée bruyamment par Voltaire, embrouillée

par une mystification du P. Isla, envenimée par de graves dissertations d'un autre espagnol Llorente, reprise avec insistance pas d'autres critiques espagnols, américains, allemands, cette question de plagiat a été élevée à la hauteur d'un débat international » (p. 79). Il faut lire de très près tout le chapitre IV de la première partie : il est bourré de documents, et il est amusant, car on prend un vif plaisir à voir tomber sous les coups d'une érudition très sûre tant de légendes accumulées, tant d'erreurs traditionnelles et solennelles. La vérité pourtant n'était point, semble-t-il, si malaisée à découvrir, puisque les sources de *Gil Blas* sont françaises et qu'elles sont imprimées. Eh! sans doute, rien n'était plus simple; mais personne ne s'en était avisé. On ne rééditera plus l'histoire de ce mystérieux manuscrit espagnol que Lesage aurait détruit après l'avoir pillé. Assurément plus d'un trait venu d'Espagne ou d'Italie n'a pas été dédaigné par Lesage; mais le *Gil Blas* est si français que, dans ses trois parties, M. L. peut noter les différences d'âge et les changements d'humeur de son écrivain.

A côté de ces services rendus à la critique, que sont quelques détails, sur lesquels on pourrait chicaner M. Lintilhac! Que de choses il sait! et comme il a dû souffrir de ne pouvoir dire tout ce qu'il sait! Le livre a gagné, je crois, à cette contrainte : il est robuste sans excès de santé.

Félix Hémon.

---

399. — H. Pirenne. **Bibliographie de l'histoire de Belgique.** Gand, Engelcke, 1893. In-8, 230 p.

L'Allemagne avait Dahlmann et Waitz; la France, Gabriel Monod; la Belgique a maintenant Pirenne. L'auteur de ce volume n'a pas voulu donner une bibliographie complète de l'histoire de son pays; son but, pédagogique avant tout, a été de composer simplement un essai de répertoire systématique des principales sources et des travaux essentiels d'érudition relatifs à l'histoire belge. Le livre rendra de très grands services; non seulement il simplifiera la tâche des maîtres qui ne devront plus dicter à leurs auditeurs de longues listes d'ouvrages; mais il épargnera des tâtonnements inutiles aux étudiants. M. P. adopte la même disposition que ses devanciers de France et d'Allemagne. Il exclut de son répertoire tout ce qui n'a pas directement pour sujet l'histoire de la Belgique, mais il renvoie, à chaque paragraphe, aux paragraphes correspondants de Dahlmann-Waitz et de Monod. Il fait rentrer dans le champ de l'histoire belge tous les pays qui forment aujourd'hui le royaume, mais en y ajoutant pour le moyen âge, l'Artois, les évêchés de Cambrai et d'Utrecht, les comtés de Hollande et de Gueldre. Jusqu'à l'année 1598, jusqu'au moment où, à l'avènement d'Albert et d'Isabelle, se forment deux nationalités distinctes, il cite les travaux qui traitent de l'histoire des Pays-Bas; après cette date, il n'indique que les ouvrages consacrés aux Pays-Bas catholiques (sauf naturellement pour

les dix-sept années qui s'écoulent de 1814 à 1830). Un très court chapitre a été, tout d'abord, réservé aux temps antérieurs à 843, au traité de Verdun. Puis vient une période qui s'étend jusqu'au commencement du XIIe siècle. Une troisième période comprend les XIIe et XIIIe siècles (Lotharingie jusqu'à la fin du grand interrègne; Flandre jusqu'à l'avènement de Philippe le Bel). La quatrième période commence à la fin du XIIIe siècle et se termine, aussi bien pour la Flandre que pour les principautés lotharingiennes, à l'avènement de la maison de Bourgogne. On ne pourra qu'approuver cette division qui n'a rien d'arbitraire et d'artificiel, qui s'applique à l'histoire de la civilisation comme à l'histoire purement politique, qui s'adapte également aux deux groupes de territoires ; à ceux de la mouvance française et de la mouvance impériale, à gauche et à droite de l'Escaut. Viennent ensuite, et sans nulle difficulté, au point de vue chronologique, cinq périodes : les ducs de Bourgogne; les Pays-Bas, depuis le mariage de Maximilien d'Autriche avec Marie de Bourgogne jusqu'à l'abdication de Charles-Quint; la révolution des Pays-Bas sous Philippe II ; les Pays-Bas, de l'avènement des archiducs Albert et Isabelle au traité de Rastadt ; les Pays-Bas, du traité de Rastadt à la fondation du royaume des Pays-Bas (gouvernement autrichien ; révolutions brabançonne et liégeoise ; conquête française) ; le royaume des Pays-Bas et la révolution belge. Dans chaque chapitre, un paragraphe spécial est donné au pays de Liège qui eut son indépendance politique jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. M. P. indique d'abord les sources, puis les travaux des modernes. Il n'accumule pas les détails; il mentionne pour chaque source une seule édition, celle qu'il regarde comme la meilleure, en ayant soin de renvoyer le lecteur pour les sources les plus importantes aux études de critique dont elles ont été l'objet. Quant aux travaux modernes, il ne cite que les principaux, ceux qui sont vraiment scientifiques ou qui contiennent des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. Il réserve, comme c'était son devoir, une place très large à l'histoire locale. Tel quel, ce livre sera très utile, et s'il contient inévitablement des omissions et des erreurs de titres ou de dates, elles ne peuvent manquer de disparaître dans les prochaines éditions. Tous les travailleurs s'associeront à nous pour remercier et féliciter M. Pirenne d'avoir entrepris si courageusement et mené à si bonne fin une tâche difficile [1].

A. CHUQUET.

1. P. 195, lire *vom* Niederrhein et non *von*, et ajouter le titre complet von *Brabant, Flandern, Holland* ,etc. ; au lieu de citer l'édition de Berlin, mieux valait citer le vol. III de l'édition des œuvres complètes donnée par Gervinus (1843) ou l'édition spéciale en deux volumes publiée par Wilhelm Buchner à Leipzig (Brockhaus, 1868); la traduction française est d'ailleurs fautive, incomplète, et a pour auteur Pougens. Outre les deux études spéciales de Zeissberg, j'aurais également cité les *Quellen* du même, sans oublier les deux premiers volumes de Vivenot ; on y trouve de nombreux détails sur les Pays-Bas autrichiens. Pareillement, le travail de Fieffé sur les troupes étrangères au service de France, le livre du général Guillaume (*Hist. des régiments nationaux belges*, Bruxelles, 1855) et le *Voyage* de J.-B.-J. Breton *dans la ci-devant Belgique* (1802) devraient être mentionnés.

400. — **Joannis de Capella cronica abbreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii nova editio quam summariis annotationibus que illustravit** E. Prarond. Paris, Alph. Picard, 1893. In-8 de xviii-194 p. Tiré à 100 exemplaires.

Cette réimpression est dédiée par l'éditeur à Jean de la Chapelle « A toi l'humble prêtre d'une petite cure, mais qui aimas l'histoire... Tu fus longtemps presque un oublié et tu demeures, non un grand méconnu, mais un modeste dédaigné à qui reconnaissance est due cependant. » M. Prarond, s'adressant toujours à Jean de la Chapelle avec une spirituelle bonhomie [1], rappelle que lui-même publia, en 1856, dans le tome VIII des *Mémoires* de la Société d'Abbeville, la chronique des abbés de Saint-Riquier d'après une transcription « scrupuleusement faite sur la mauvaise copie de la collection Dom Grenier. » La nouvelle édition reproduit la copie conservée dans la collection Baluze « non parfaitement sûre toujours, mais meilleure cependant que celle de la collection de Dom Grenier. » Il y a joint « des élucidations, des corrections, des variantes, empruntées à un manuscrit acquis par lui à la vente de la bibliothèque de Bommy [2]. Dans la préface de 1856, réimprimée (p. ix-xiv), M. P. présentait ainsi son auteur : « Jean de la Chapelle, natif du village de Honneu, curé du même lieu, et notaire apostolique, a composé la *chronique abrégée de l'abbaye de Saint-Riquier,* l'an 1492, par le commandement d'un abbé nommé Eustache le Quieu. Ces simples mots du père Ignace (*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, p. 520), nous apprennent à peu près tout ce qu'il est possible à présent de savoir sur le chroniqueur. » Il analyse très bien l'ouvrage puisé aux sources qui abondaient alors dans l'abbaye et d'autant plus précieux que « beaucoup de ces sources ont été à jamais taries, pour les historiens futurs, par le feu allumé pendant la Révolution sur la place de Saint-Riquier. » Il signale, parmi les faits consignés dans cette chronique, les édifices construits, les étangs creusés, les parcs entourés de murs, au temps de la plus grande splendeur de l'abbaye, les famines affreuses de 1293 et 1437, la bataille de Crécy, où, suivant le compte du chroniqueur, périrent seulement 3800 hommes de l'armée française, dont 1200 chevaliers; le passage de Jeanne d'Arc prisonnière [3], divers événements importants de l'histoire générale, les troubles à Paris, la bataille du pont de Saint-

1. M. P. s'excuse ainsi (p. viii) d'avoir directement interpellé le vieux chroniqueur : « Si de graves gens me reprochent cet entretien familier avec toi, je m'en consolerai. Je ne suis qu'un passant sur le terrain de l'histoire. Un passant a des grâces de liberté. Il peut, tout en restant sévère pour ce qu'il fait, s'accorder des indulgences que se refusent de plus assis. »

2. Cet extrait d'étendue considérable aurait été pris, s'il fallait en croire une note marginale, sur l'original sorti de la propre main de l'auteur. M. P. s'accuse humblement (p. vi) de n'avoir pas conféré ces transcriptions avec celle de la collection Duchesne (Bibl. nat.).

3. « Elle coucha et dormit dans le château de Drugy, où la virent *D. Nicolaus Bourdon*, prévôt, et *D. Johannes Capellani*, aumônier, et plusieurs autres religieux. »

Cloud, la bataille d'Azincourt, la trahison qui livre Paris, la guerre qui expulse les Anglais, et M. P. constate encore que la chronique peut suppléer en quelques points pour l'histoire de la ville même de Saint-Riquier, aux registres municipaux incendiés avec les titres de l'abbaye.

M. Prarond a très bien rempli tous ses devoirs d'éditeur. Il a rédigé des sommaires détaillés en tête des chapitres; il a dressé à la fin du volume une table chronologique (succession des abbés); il a mis partout des notes fort utiles, quelques-unes fort curieuses [1]; en un mot il a fait une fois de plus œuvre de bon critique et de bon Abbevillois.

T. de L.

# CHRONIQUE

ITALIE. — M. de Ruggiero vient de faire paraître le 3e fascicule du 2e volume de son *Dizionario epigrafico*. Il est à remarquer que M. de Ruggiero, pour activer la publication de son dictionnaire, s'est adjoint des collaborateurs non seulement en Italie mais à l'étranger. C'est ainsi que, dans le présent fascicule, on lit les signatures de MM. Kuebler et F. Cumont.

ALLEMAGNE. — Les Mékhitharistes de Vienne publient : *Precatio pro uniuersa Ecclesia, ex sacra liturgia S. J. Chrysostomi, quinquaginta linguis exarata ac propriis typis excusa;* 103 pp. in-4°. Les liturgies orientales ont fourni quelques-unes des versions; les autres ont été demandées à des savants, la traduction éthiopienne à M. Guidi, la traduction cambrienne à M. J. Rhys, la traduction hébraïque à M. G. Bickell, etc. La traduction française, due à M. G.-A. Schrumpf, « de l'Université de France », garantie littérale, contient pourtant des inexactitudes : τοῖς βασιλεῦσιν ἡμῶν, τῷ στρατῷ καὶ παντὶ τῷ λαῷ est traduit par : « Aux rois chrétiens et à leurs jeunes gens armés »; *amen* se rend d'ordinaire par « ainsi soit-il ». Mais les Mékhitharistes ont voulu surtout donner des spécimens de leurs impressions; ils sont fort beaux; il n'y aurait qu'à adresser quelques critiques au syriaque jacobite, qui n'est pas très net; leur estranghelo, d'ailleurs bien connu des orientalistes, est au contraire superbe.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 7 juillet 1893.*

Le Président annonce qu'en raison de la fête nationale, la prochaine séance aura lieu le mercredi 12 juillet.

---

1. Voici une de ces dernières (p. 35) : « Je négligerai dans l'énumération de La Chapelle les redevances (année 831) en blé, en porcs, en oies, les droits de marché, de tonlieu, les redevances en pains, en tartes, les offrandes ou dons au tombeau de Saint-Riquier, dont le total montait cependant assez haut, et je m'arrêterai à ce seul calcul 2,500 maisons, donnant chacune 12 deniers par an, fournissaient en total chaque année à l'abbaye 30,000 deniers. Les mêmes maisons, servant chacune quatre poulets ou chapons par an, en portaient en total à l'abbaye 10,000. Ces maisons, assujeties à fournir annuellement trente œufs, en remettaient soixante quinze mille. » C'est le cas ou jamais de dire avec le fabuliste :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Senart, président, annonce que la commission du prix Gobert a proposé de décerner le premier prix à MM. Allmer et Dissard. pour leur ouvrage sur les *Inscriptions de Lyon*, et le second prix à M. Lecoy de la Marche, pour son *Histoire des relations de la France avec le royaume de Majorque*.

Il est procédé au vote.

Le premier prix est décerné à MM. Allmer et Dissard, par 26 voix, contre 6 données à M. J. Flach et 3 à M. Lecoy de la Marche.

Le second prix est décerné à M. Lecoy de la Marche, par 27 voix, contre 5 données à M. Guilhiermoz et 2 à M. J. Flach.

M. Longnon, au nom de la commission du prix La Grange, annonce que ce prix est décerné à M. Emile Picot, pour l'édition du *Mistère du Viel Testament*, commencée par feu le baron James de Rothschild et achevée par M. Picot.

L'Académie se forme une seconde fois en comité secret.

La séance publique ayant été reprise pour la troisième fois, M. Homolle présente à l'Académie les reproductions de plusieurs nouvelles sépultures découvertes à Delphes dans le trésor des Athéniens. Il signale les singuliers contrastes de style que l'on constate de métope à métope et même dans les différentes parties d'une même métope. Ce sont là les caractères évidents d'un art de transition. M. Homolle communique aussi des dessins de M. Tournaire, qui reproduisent une série fort intéressante de terres cuites peintes architectoniques.

M. Edmond Le Blant, communique, de la part de M. Helbig, correspondant de l'Académie, une inscription relevée à Rome chez M. Martinetti. Elle est gravée sur une petite plaque de bronze en forme de *titulus*, large de 0m22 et haute de 0m12. Les lettres sont incrustées d'argent ; à gauche est gravée une palme, à droite une couronne de lauriers. Le texte, qui paraît être du IIe siècle de notre ère, se lit ainsi :

GENIO
CGERVLONI
IANVARI
FORTVNATVS DECVR
CERVIORVM SER

« Genio Gaii Geruloni Januarii Fortunatus decuriæ Gerulorum servus. »

Le secrétaire général de l'Académie des sciences de Cracovie annonce par lettre que la bibliothèque polonaise, 6, quai d'Orléans, à Paris, fondée en 1838, par la Société historique et littéraire polonaise, vient d'être cédée à l'Académie des sciences de Cracovie. Cette Académie y a institué une « station scientifique polonaise » placée sous la direction de M. Joseph Korzeniowski et chargée de servir d'intermédiaire entre les savants français et l'Académie des sciences de Cracovie. Elle s'appliquera, notamment, à mettre les savants français à même de profiter des travaux scientifiques publiés en polonais.

Ouvrages présentés : — par M. Barth : 1° Vossion (Louis), *Nat-Worship among the Burmese*; 2° *the Kalyani Inscriptions erected by king Dhammaceti at Pegu in 1476 a. D.*; 3° *Inscriptions of Pagan, Pinya and Ava, deciphered from the ink-impressions found among the papers of the late Dr Forchhammer government archæologist, Burma*; — par M. Barbier de Meynard : 1° Harlez (Ch. de), *le Livre des esprits et des immortels, essais de mythologie chinoise, d'après les textes originaux*; 2° le même, *la Poésie chinoise, préceptes et modèles* ; — par M. Gaston Paris : Dragomanov, diverses études de folk-lore ruthène, en bulgare; — par M. Homolle : Cavvadias, *Fouilles d'Épidaure*; — par M. de Barthélemy : 1° Nicaise (Aug.), *la Sépulture gauloise de Dommartin-Lettrée (Marne)* [extrait des *Mémoires de la Société académique de la Marne*]; 2° Babelon (Ernest), *Mélanges numismatiques*, 2e série ; — par M. Clermont-Ganneau : *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. XVIII (contenant le catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque d'Alger, rédigé par M. Fagnan).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N[os] 31-32 — 31 juillet-7 août — 1893



401. — H. Schæfer. **Commentationes de Papyro Medicinali Lipsiensi (Papyrus Ebers).** Berlin, G. Schade, 1892, in-4, 49 p. aut.

M. Schæfer, qui se propose d'étudier en détail le *Papyrus Ebers,* a choisi pour sujet de sa *Dissertation inaugurale* six points qui intéressent la composition et la critique de ce curieux document. Il veut montrer dans le premier que le Papyrus, tel qu'il nous est parvenu, n'a ni titre ni préface. Il prouve, en effet, que le titre attribué à l'ouvrage entier appartient en réalité à la première formule seule ; mais son autre thèse me paraît être aventureuse. Les trois premiers chapitres sont des prières magiques que le malade ou ses gardes doivent répéter en faisant usage des talismans et des potions médicales : comme elles s'appliquent à tous les cas où talismans et potions sont employés, n'est-ce pas là un véritable préambule, commun à tout le livre ? Le deuxième chapitre démontre de façon très convaincante que le *Papyrus Ebers* contient des scholies écrites pour expliquer des livres de médecine plus anciens. M. S. signale les pages xcix, 12-c, 2 et c, 14-cii, 16, les rapproche de la version qui nous en est parvenue du *Papyrus médical de Berlin,* et montre que le *Papyrus Ebers* renferme en plus les explications des mots rares ou trop littéraires qui se trouvaient dans le texte primitif. Sa démonstration ne laisse rien à désirer, et confirme ce que je disais, il y a longtemps déjà, sur ces deux petits traités « d'un style ancien et déjà assez « obscur au temps de la XVIII[e] dynastie pour que le scribe ait cru devoir « noter les variantes des différents manuscrits qui lui avaient servi à « faire son édition [1]. » Dans le paragraphe suivant, M. Schæfer, appliquant ingénieusement les principes qu'il vient d'exposer, montre qu'à la page cii du *Papyrus,* un bourdon a fait tomber un aphorisme médi-

1. *Revue critique*, 1876, t. I, p. 237.

cal complet, sa glose et le début de l'aphorisme suivant. Lorsque le copiste apercevait son erreur, il notait le passage d'une petite croix à l'encre noire ou rouge et remettait en marge les mots omis : Chabas avait signalé l'usage pour le *Papyrus Harris*[1], et depuis on l'avait retrouvé dans les inscriptions hiéroglyphiques les plus anciennes[2], mais personne n'avait songé à le rechercher dans le *Papyrus Ebers*. M. S. en cite divers exemples et corrige d'une façon indubitable plusieurs passages incompréhensibles du texte. Ce sont là les points les plus saillants de ce petit mémoire. M. Schæfer y a déployé beaucoup de sagacité, beaucoup d'esprit critique, et son premier travail nous fait bien augurer de l'étude plus considérable qu'il paraît annoncer sur l'ensemble du *Papyrus Ebers*.

G. Maspero.

---

402. — **Umar ibn Abi Rebia, ein Arabischer Dichter, etc.**, von Paul Schwarz. Leipzig, 1893. In-8, 54 p. et 11 p. de texte arabe.

C'est un aimable sujet de thèse que M. Schwarz a choisi pour son examen de doctorat : un poète des premiers âges islamiques, que ses bonnes fortunes et le tour galant de ses vers ont fait surnommer « le maître du *ghazel* (poésie amoureuse) ». Omar fils d'Abi Rebia, c'est son nom, méritait d'être tiré de l'oubli ; sa biographie est un des chapitres les plus curieux du *Livre des Chansons* (Kitab el Aghany) pour l'étude de l'ancienne société musulmane plutôt que comme document historique proprement dit. Car ce poète, issu de la famille de Koreïch où la poésie n'était guère en honneur, demeura toujours étranger aux agitations de son siècle.

Né l'an 13 de l'hégire (644 de J.-C.), le jour même où le Khalife 'Omar tombait sous le poignard d'un assassin, il ne prit aucune part, malgré sa naissance illustre, aux luttes acharnées qui firent passer le pouvoir dans la main des Omeyyades Peut-être aussi y avait il du dédain dans cette indifférence. Aux yeux d'un noble Koreïchite, Moawyah et ses successeurs n'étaient que de méprisables usurpateurs. Deux pièces seulement du *divan* ou recueil complet de ses poésies ont trait à des faits historiques, deux élégies sur la bataille dite du *Djemel* et celle de *Siffin*, et encore la médiocrité du style de ces morceaux inspire-t-elle des doutes sur leur authenticité. La caractéristique du talent d'Omar, M. S. a bien fait d'insister sur ce point, est le chant d'amour : toute proportion gardée de temps et de milieux, c'est l'œuvre d'un *minnesänger*. A la Mecque, sa ville natale, pendant les solennités du pèlerinage et jusque sur le parvis sacré de la Kaabah, ses hommages s'adressent non pas

---

1. Chabas, le *Papyrus magique Harris*, p. 94.
2. Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p.

à la pierre tombée du ciel, non pas à la Station d'Abraham, mais aux belles dévotes qui se mêlent à la foule pieuse ; et il les choisit parmi les plus nobles comme Fatimah, la fille d'Abd-el-Mélik, commandeur des Croyants.

Le *Livre des Chansons*, dans la longue notice qu'il consacre au poète, est plein d'anecdotes charmantes dont on pourrait composer le tableau le plus vrai, le plus coloré de la vie arabe dans ce siècle de ferveur guerrière et de poésie chevaleresque. On se prend à regretter que M. S. se soit contenté d'une esquisse. Il est juste de reconnaître qu'il a tiré le meilleur parti possible de ce livre merveilleux, véritables archives de l'art et de la civilisation musulmane pendant la plus belle période de leur expansion. Mais, pour une monographie comme celle-ci, tout était à citer : le moindre détail a sa valeur, le moindre fragment de poésie éclaire la tradition ou embellit la légende. Et d'ailleurs un fragment de l'*Aghany* est toujours bon à prendre. N'oublions pas que le style en est classique, qu'il passe à bon droit pour un modèle et que l'édition unique, publiée en Égypte, il y a vingt-cinq ans, est dans bien peu de mains.

J'exprimerai le même regret à l'égard des pièces du divan auxquelles l'éditeur a cru devoir donner la préférence. Qu'il n'ait pas songé à publier les 4,000 vers qu'il renferme, nul ne lui en fera le reproche : il y a dans le genre même une monotonie inévitable. Mais pourquoi avoir choisi les cinq premiers morceaux dans l'ordre où ils se présentaient? La pièce nº 1, sorte de duo passionné, est fort agréable ; mais il eût été facile de trouver à la suite, dans le recueil, des fragments d'un ton plus varié et qui auraient servi d'éclaircissement à l'abrégé de notice que M. S. a tiré de l'*Aghany*. Il est vrai qu'une thèse de doctorat ne permet pas de longues excursions, pourtant il n'était pas difficile de l'enrichir encore sans en augmenter beaucoup les dimensions. C'est la seule critique que j'adresserai à l'auteur. Sans doute ou peut différer d'avis avec lui sur le sens de quelques vers. Était-il possible de faire mieux? M. S. n'avait à sa disposition que trois copies assez modernes, sans vocalisation, sans gloses ni commentaires. Or des vers arabes du Ier siècle sans commentaires, c'est trop souvent lettre morte, non seulement pour les érudits d'Europe, mais pour les meilleurs lettrés du Caire et du Maroc. Et il en était déjà ainsi, il y a sept ou huit cents ans, au plus beau temps des écoles de Koufah et de Basrah. Félicitons donc M. Schwarz d'avoir abordé ces obstacles avec résolution et de les avoir franchis presque toujours avec succès. Voilà un début excellent et qui permet de fonder sur l'avenir scientifique du jeune orientaliste distingué, élève de M. Socin, les plus solides espérances.

A. Barbier de Meynard.

---

403. — E. Maass. **Aratea** (Philol. Untersuch. herausgegeben von A. Kiessling und U. v. Wilamowitz-Moellendorff, 12tes Heft). Berlin, Weidmann, 1892, 416 p.

Les hellénistes qui s'occupent plus spécialement de la littérature alexandrine seront reconnaissants à M. Maass ; dans cet ouvrage, écrit en latin, qui se compose de onze dissertations, il se propose de compléter ce que nous savons d'Aratos, ajoutant des détails nouveaux, rectifiant des opinions erronées, recherchant, dans de laborieuses investigations, tout ce qui peut nous éclairer sur la vie et les œuvres de ce poète si célèbre de son temps, et qui, de nos jours, on l'a déjà fait remarquer, est peut-être moins cultivé qu'il ne le mérite. Toutes ces dissertations sont généralement bien conduites, et aucune n'est dénuée d'intérêt ; mais l'auteur n'a pas toujours réussi dans ses démonstrations : il use parfois d'arguments peu solides et pose dans quelques chapitres des conclusions précipitées ; en matière littéraire, on se laisse aller, sans y penser, à accommoder des démonstrations à la solution désirée. C'est encore plus fréquent losqu'il s'agit de questions de détail, et ce sont de telles questions qui font l'objet du présent volume. Je ne veux pas dire que M. M. va toujours trop loin ; bien au contraire, ce n'est que par exception qu'on n'adhérera pas à ses opinions. L'analyse des onze morceaux montrera d'ailleurs à quels chapitres je fais allusion ; je regrette seulement de ne pouvoir dire plus longuement tout le bien que je pense de quelques-uns d'entre eux. — Les deux premières dissertations sont une étude intéressante sur le texte d'Aratos et quelques-unes de ses sources. I. *De Achille grammatico Arati interprete.* M. M. montre l'importance du cod. *Vaticanus* 191 pour le texte d'Achille, à qui il convient d'attribuer la première biographie d'Aratos et le fragment περὶ ἐξηγήσεως. Achille s'est servi (IIIe siècle ap. J.-C.) d'un commentaire sur Aratos où ont puisé plus tard les scoliastes d'Aratos et de Germanicus (vers le xe siècle). — II. *De Arati codice Hipparcheo.* Comparaison du texte d'Hipparque avec le *Marcianus* ; très utile pour l'établissement du texte. — III. *De Arati interpretum qui fertur catalogo.* Un des meilleurs morceaux du volume. Il s'agit de catalogues des auteurs qui ont écrit sur le ciel. Dans le titre οἱ περὶ τοῦ ποιητοῦ συνταξάμενοι (double liste, *Vatic.* 191) le mot πόλου a été justement substitué à ποιητοῦ par Wilamowitz, d'après une autre liste (*Vatic.* 381) : οἱ περὶ τοῦ πόλου συντάξαντες ; M. M. se rallie à cette opinion, et recherchant ensuite quel est le sens du mot πόλος, il produit de nombreux passages dans lesquels ce terme est employé, montre quelles différentes acceptions il a prises, et conclut que le titre ci-dessus est équivalent à *de cœli scriptoribus.* M. M. complète et dresse le catalogue de ces auteurs à l'aide de trois autres listes, et après avoir comparé d'autres catalogues de même genre, passe en revue tous ces écrivains et nous renseigne sur chacun d'eux (noter ce qui concerne Boethos). Ce sont pour la plupart des stoïciens, et c'est précisément dans leur langue que πόλος a le sens de *ciel.* Toute cette dissertation, et spécialement la discussion sur πόλος = οὐρανός, doit

être signalée à l'attention. — IV. *De Cratete Mallota*. Cratès, un des écrivains mentionnés dans deux des listes précédentes, fait l'objet d'un chapitre spécial, encore très instructif, et qui nous apprend des choses fort intéressantes. Il n'y a aucune preuve, dit M. Maass, que Cratès ait écrit un commentaire sur les *Phénomènes* ; ce qu'on connaît de lui (διόρθωσις, διορθωτικά, ὁμηρικά) a rapport à Homère, et ce sont trois écrits distincts, l'un une édition, l'autre un commentaire (Villoison, Hillscher), le troisième un livre spécial, relatif à la géographie et à l'astronomie homériques. Les ὁμηρικά, divisés en neuf livres, quatre sur l'*Iliade*, cinq sur l'*Odyssée* (remarquable découverte), ont été la source des *Allégories homériques* du Pseudo-Héraclite, de la *Vie d'Homère* du Pseudo-Plutarque, et d'autres compilations. — Dans un « Epimetrum » M. M. défend contre Meineke le titre Τριχθονία d'un poème géographique de Néoptolème *(de Neoptolemo Pariano)*. — Les raisonnements de M. M. sont moins solides dans plusieurs des chapitres suivants, et il m'est impossible de le suivre dans toutes ses conclusions. V. *De Arati scriptis deperditis*. Ἀστρικά est le titre d'une « série » de poèmes, dit M. Maass, au nombre de cinq au moins (d'après Tzetzès, *ad Hes. Opp.* 1) ; mais l'hypothèse d'une suite portant ce titre, fort admissible par elle-même, est loin d'être démontrée ; rien n'est certain quant aux deux premiers ouvrages, ἀστροθεσία et ἀστρολογία, et il est même vraisemblable que le dernier mot ne saurait se rapporter à une composition d'Aratos. La question est plus délicate en ce qui concerne les *Pronostics* ; M. M. pense (p. 217) avoir prouvé (p. 215) que les Διοσημίαι ne peuvent être la dernière partie des *Phénomènes* ; mais en somme, il s'est borné à dire que la thèse de Grauert est fausse et que Couat n'a pas été plus heureux dans cette discussion. Je ne trouve aucune preuve sérieuse à ce sujet ; si Grauert est dans l'erreur en reconstituant un plan fantaisiste de l'œuvre d'Aratos, il ne s'ensuit pas qu'il se trompe du tout au tout, et M. M. a peut-être le tort de juger inutile de réfuter les raisons invoquées par Couat. Il y a dans les *Phénomènes*, tels que nous les possédons, deux parties très différentes l'une de l'autre, et il est encore à démontrer que la seconde n'a rien à voir avec le titre Διοσημίαι. Une série Ἰατρικά est plus probable. Quant aux *Hymnes*, il est difficile d'admettre qu'elles fussent une partie des κατὰ λεπτόν, et M. M. a raison de poser un point d'interrogation, bien qu'il semble pencher pour l'affirmative. — VI. *Memoriæ Arateæ et Hesiodeæ*. Rapports d'Aratos avec Hésiode ; M. M. montre en outre les imitations d'Aratos dans les écrivains contemporains et postérieurs. Ces rapprochements sont ingénieux ; mais je pense qu'en pareille matière il faut se défier : imitation et rencontre ne sont pas toujours synonymes. — VII. *Eudoxi Cnidii fragmenta ex Hipparcho conlecta*. L'exactitude d'Aratos avait déjà été remarquée par Delambre, *Hist. de l'astronomie ancienne* (Couat, *Poés. alex.*, p. 455). Était-il vraiment observateur ? La question avait été touchée incidemment (p. 236 sv.) à propos d'une lettre supposée d'Aratos. M. M. examine les fragments

de l'ouvrage d'Eudoxe intitulé ἔνοπτρον (non κάτοπτρον) et de sa réédition sous le titre de Φαινόμενα. Aratos, d'après Hipparque, aurait utilisé cette dernière édition, et cette dernière seulement; mais il résulte aussi de ces critiques qu'il a quelquefois mieux et plus exactement décrit. Conclusion : Aratos, contrairement à ce qu'on admet, avait décrit le ciel aussi d'après ses propres observations. Le syllogisme n'est pas exact; on peut aussi bien conclure avec Couat que « Aratos avait peut-être emprunté à d'autres sources les corrections que l'on remarque dans son poème ». — VIII. *De Coo poetarum sodalicio*. Je n'hésite pas à dire, malgré tout l'intérêt que l'on éprouve à la lecture, que c'est le morceau le plus faible de l'ouvrage. M. Maass, au début, continue le sujet du chapitre précédent et revendique pour Aratos la science astronomique. Mais les témoignages invoqués sont loin d'être concluants. Théon dit bien qu'Aratos est plus soigneux et plus précis qu'Eudoxe; mais il le dit contre Hipparque. Si une vie d'Aratos (Achille) dit παρευδοκιμηθῆναι πάντας ὑπ' Ἀράτου, et une autre biographie πάντων λαμπρότερον ὁ Ἄρατος ἔγραψεν, il faudrait prouver que ces termes n'ont pas une valeur exclusivement littéraire. Il en est de même du passage de Vitruve (IX, 7) et d'autres témoignages. Qu'on note bien que je n'accuse pas ici M. M. d'erreur absolue; je dis seulement qu'il tire de ces textes une conclusion qui ne me paraît pas y être enfermée nécessairement. D'un passage de Méléagre (*Anth. Pal.* IV, 1, v. 49), ἄστρων ἴδριν Ἄρατον, on ne peut rien conclure sur la science astronomique d'Aratos, pas plus que de Ἀράτου... σοφοῦ τὰ μετέωρα d'Alciphron (*Epist.* I, 3)[1]. Dans la seconde partie de ce chapitre, M. M. admet, sans preuves solides, que les *Phénomènes* furent écrits à Cos et récités devant un petit cercle d'amis. L'ensemble de cette dissertation est plein d'incertitudes et de conclusions dénuées de fondement. Comment admettre, par exemple, que la description d'une plante prouve que l'ouvrage qui la renferme a été composé là où croît cette plante? Croira-t-on que Rhianos faisait partie du petit cénacle de Cos, uniquement parce que M. M. le conclut d'une correction qu'il a faite, correction elle-même fort douteuse? Le mot σκοπαί dans une inscription de Cos ne prouve pas que la troisième idylle de Théocrite ait été composée dans cette île, d'abord parce que le sens du mot n'est pas élucidé, ensuite parce que des θυννοσκοπεῖα sont témoignés pour l'Étrurie et pour la Libye, et par conséquent n'ont rien d'extraordinaire en Sicile. — Suivent quatre appendices : *de Menecrate Ephesio poeta, de Rhiano, de Argonauticorum recitatione, de picturis Arateis*. — IX. *Epimenidea et Archilochea*. M. M. pense qu'Aratos a pu avoir sous les yeux la *Théogonie* attribuée à Épiménide et les poèmes d'Archiloque. — X. *De Apollonii Canobo*. Il est difficile d'être plus intéressant que M. M. dans ce chapitre : il démontre de la façon

1. Non cité par M. Maass, sans doute parce qu'Alciphron est un écrivain trop postérieur à Aratos.

la plus agréable que le poème choliambique d'Apollonius, *Canobos*, avait pour sujet Canobos, le pilote de Ménélas, son dédain pour Théonoé, fille de Protée, sa mort et son admission parmi les astres. Canope est, en effet, une étoile très brillante qui commence à être visible sous la latitude de Rhodes. — XI. *Anecdocta Basileensia et Laurentiana*. C'est un *addendum*. M. Maass a retrouvé, dans des préfaces, en latin barbare, aux *Aratea* de Germanicus (cod. *Basileensis*, VIII[e] siècle), le titre d'un ouvrage d'Ératosthène, περὶ κόσμου καὶ ποιότητος (οἰκειότητος? ἰδιότητος?) τῶν φαινομένων. D'après ce même ms., il découvre fort heureusement que le Διονύσιος cité dans la vie d'Aratos, de Théon, est Denys le Thrace.

My.

---

404. — Hérondas, **Les Mimes**, traduction française, précédée d'une introduction, par G. DALMEYDA. Paris, Hachette, 1893, VI-142 p. in-18.

Les *mimiambes* d'Hérondas venaient à peine d'être déchiffrés par M. Kenyon sur un papyrus du *British Museum*, que M. Théodore Reinach, toujours au premier rang des travailleurs intrépides, publiait la traduction française des morceaux les plus intelligibles du recueil, et joignait à cette traduction partielle un jugement d'ensemble, qui fait le plus grand honneur à la sûreté de son coup d'œil et de son goût (*Revue des études grecques*, t. IV, 1891, p. 299 et suiv.). Mais il fallait attendre que l'étude du texte fût plus avancée, pour entreprendre la traduction complète de ces petits poèmes. Grâce aux travaux de MM. Bücheler, Weil, Crusius, Blass, Diels, cette tâche n'est plus téméraire aujourd'hui : une lecture attentive du papyrus, aidée par d'habiles conjectures, a permis de corriger les leçons fautives de l'édition *princeps ;* en même temps, de savants commentaires ont éclairé quelques-unes des parties les plus obscures du sujet.

Est-ce à dire que M. Dalmeyda, en utilisant avec tout le soin possible les ressources accumulées depuis deux ans, ait réussi à nous donner l'œuvre d'Hérondas sous une forme, je ne dis pas définitive, mais parfaitement claire et intelligible pour tous? On n'oserait pas l'affirmer : les mieux conservées de ces petites pièces présentent des lacunes, et les morceaux mêmes dont la lecture n'est pas douteuse soulèvent des difficultés d'interprétation presque insurmontables. A vrai dire, ces *mimiambes* représentent un genre littéraire si original et si nouveau pour nous, qu'ils réclameraient presque un commentaire continu. M. D. a voulu, au contraire, les dégager autant que possible de tout cet échafaudage de notes qui effraie les gens du monde, même lettrés, et il a rejeté à la fin du volume les éclaircissements qu'il a jugés nécessaires. Peut-être sera-t-il permis de trouver que ces notes, dissimulées en appendice, ne sont pas assez développées. Car, pour bien comprendre Hérondas, il faut saisir toutes les intentions, toutes les nuances de sa pensée et de son style : M. D. a fort bien indiqué, dans son introduc-

tion, l'esprit général de ces pièces et le mérite de leur composition; mais c'est aussi le détail qu'on voudrait entendre, c'est la valeur de chaque mot, la portée de chaque trait. Voilà ce que des notes plus abondantes auraient pu expliquer, ce semble, sans nuire à l'intérêt du volume.

La traduction de M. D., toujours établie sur le meilleur texte, est d'un tour alerte et bien français. L'auteur s'est appliqué visiblement à rendre avant tout le mouvement des idées et l'allure du style; peut-être la phrase du poète grec perd-elle, à cette méthode, un peu de sa couleur; mais une traduction plus minutieusement exacte aurait risqué d'être languissante.

Dans son introduction, M. D. commence par rappeler brièvement les faits que la découverte du papyrus de Londres nous apprend sur la vie et l'œuvre d'Hérondas. Ici encore, on pourra trouver ces explications un peu trop sommaires : ainsi la date du règne de Ptolémée III Évergète (la seule que comporte la biographie de notre auteur) eût été bonne à citer (p. 3); car elle n'est certainement pas dans la mémoire de tous ceux qui liront ces pages. Que veut dire aussi M. Dalmeyda quand il dit à propos de l'île de Cos, (p. 4) : « Le *Recueil des inscriptions de l'île* nous vient souvent en aide pour l'éclaircissement des passages difficiles »? Fait-il allusion au recueil récent de MM. Hicks et Paton, ou seulement en général aux documents épigraphiques trouvés dans l'île de Cos? Les appréciations littéraires qui remplissent le reste de l'introduction ne donnent prise à aucune critique : elles se distinguent par de rares qualités de précision et d'élégance; nous y avons lu avec plaisir l'analyse des mimes de Théocrite et quelques bonnes pages sur Hipponax. Enfin les petits tableaux d'Hérondas lui-même sont l'objet d'une description spirituelle, qui n'omet aucun trait, mais qui passe avec discrétion sur les points délicats.

Am. HAUVETTE.

---

405. — **Deutsche Grammatik** (Gotisch, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutsch), von W. WILMANNS, O. Prof. der Deutschen Sprache und Litteratur an der Universitæt Bonn. Erste abteilung : Lautlehre — Strasbourg, Truebner, 1803. In-8, xx-332 p. Prix : 6 mk 50.

La *Revue critique*, s'est fait un devoir d'annoncer ce livre dès l'apparition du premier fascicule. Aujourd'hui que le tome Ier est complet en quatre livraisons, le moment est venu d'embrasser d'ensemble le plan suivi par l'auteur dans l'exposition de la phonétique historique de la langue et des dialectes allemands.

Une réserve s'impose à la seule lecture du titre : qu'y vient faire le mot *gotisch*, alors que le teutonique est seul en cause, et que des langues plus voisines de l'allemand que le gothique, l'anglo-saxon, le vieux-saxon et le bas-allemand lui-même, sont rigoureusement exclues de la comparaison? Un débutant ne courra-t-il pas le risque grave de prendre le

gothique pour un dialecte teuton, ancêtre même du vieux-haut-allemand? M. Wilmanns, en sa préface, nous assure que le danger est imaginaire et que personne en Allemagne ne s'y trompera. A la bonne heure. Je n'en persiste pas moins à croire qu'une formule telle que *mit steter Berücksichtigung des Gotischen* aurait mieux répondu à la réalité des faits et aux exigences d'une méthode irréprochable.

Mais ce n'est là qu'un vice de surface qui n'entache point le fond. Il est bien entendu que le gothique intervient partout, non comme aïeul, mais comme plus ancien témoin du germanisme et prototype de la comparaison linguistique. Rien de plus légitime, et M. W. la conduit avec une sûreté qui séduit autant qu'elle étonne. Car, dans cette même préface, il nous a fait une confidence dont la franchise l'honore : bien que germaniste, il était resté longtemps, nous dit-il, étranger aux études de grammaire indo-européenne, et c'est la lecture de l'ouvrage de Scherer qui les lui a révélées. Scherer a donc conquis, d'autres à sa suite ont formé un élève qui est bientôt devenu un maître excellent. Il y a là de quoi encourager tout à la fois, et les vocations timides, et les linguistes qui craignent d'enseigner dans le vide. Tôt ou tard la bonne semence fructifie. Nos jeunes professeurs de langues vivantes attendent encore le livre élémentaire qui devrait les initier aux procédés et aux résultats de la méthode historique. Me sera-t-il donné de le leur offrir? C'est ce dont la critique jugera dans quelques mois.

En tout cas, s'il me vient des adeptes parmi les spécialistes de l'allemand, c'est au livre de M. W. que je les renverrai pour en apprendre plus long. Car ils y verront se dérouler, mieux que partout ailleurs, la chaîne ininterrompue des phénomènes phonétiques qui ont transformé la langue, depuis les transcriptions frustes — et pourtant si suggestives parfois — des moines qui notèrent ses premiers balbutiements, jusqu'aux plus fines et plus délicates nuances de l'usage actuel. Pour ceux en particulier qui, outre l'allemand littéraire, connaîtront un dialecte local, ou simplement auront le facile courage de lire un petit chef-d'œuvre tel que le *Pfingstmontag* ou les *Alemannische Gedichte*, ce sera un plaisir bien vif et de tous les instants, que d'y retrouver des formes et des sons anciens perdus sans retour par la langue classique et d'y voir s'éclairer les rapports vocaliques qu'elle-même a obscurcis [1]. Peut-être alors se guériront-ils de l'erreur tenace qui sévit encore dans tous les milieux d'enseignement, de ce πρῶτον ψεῦδος qui cherche dans la langue littéraire l'étalon auquel on mesure et le centre d'où l'on fait rayonner les dia-

1. Ainsi l'allemand classique confondra entièrement la voyelle de *taub* (sourd=got. *dauf-s*) et *taube* (colombe = got. *dûbô*), tandis que l'alaman distingue *taup* et *tûp*. A la première cause que je plaidai, je fus fort intrigué d'un *bechmesser* qui figurait au dossier comme pièce à conviction de l'assassinat : la prononciation de mon client me fixa ; je ne connaissais pas le v. h. all. *bëh* (= *pech*) conservé par l'alsacien.

lectes [1], tandis qu'elle n'est qu'un patois comme tous les autres, sauf les accidents historiques qui l'ont davantage favorisée.

Mais si je recommande le livre de M. W. à ceux qui ont déjà fait un court apprentissage, je craindrais, je l'avoue, de lui confier les débutants : non qu'il ne les instruise avec clarté et ne les aide de son mieux ; il me paraît seulement mépriser un peu trop les petits moyens. Quand je lis (p. 14) *fairzna*, mais (p. 69) *vairthan*, (p. 37) *skáidan*, mais (p. 29) *gaits*, je sais comment je dois prononcer, mais je conviens que cela est pour dérouter qui ignore le gothique. L'auteur s'excuse dans ses errata d'avoir parfois imprimé *v* pour *w*. Voilà qui est bien véniel, puisqu'il n'y a point de doute sur la prononciation. L'omission capricieuse des signes diacritiques offre beaucoup plus d'inconvénients. En poursuivant la lecture on s'aperçoit toutefois que le lapsus a consisté, non à les négliger, mais à les admettre ; car c'est de propos délibéré que M. W. imprime presque partout *ai* et *au* sans distinction pour la voyelle comme pour la diphtongue. Ainsi appliqué le système évidemment peut se justifier : il reproduit fidèlement l'orthographe des manuscrits ; mais je doute que cet avantage en compense les défectuosités, et, de même que, l'an dernier, je louais ici M. Wright d'avoir multiplié les accents [2], je dois aujourd'hui laisser sur la conscience de M. W. la cruelle méprise des novices qui viendraient à prononcer dans *rauths* et dans *daur* (p. 95) exactement la même voyelle ou la même diphtongue [3].

La première partie de la Phonétique (p. 8-145) traite, en quatre chapitres, de l'histoire des consonnes. — Le chapitre I[er] est consacré aux équivalents prégermaniques des explosives indo-européennes. Je crois qu'il y aurait eu avantage (p. 10) à ne parler des sourdes aspirées primitives qu'à la suite des sourdes non aspirées ; mais l'interversion est bien légère. — Le chapitre II expose en grand détail la seconde mutation consonnantique, depuis les plus anciens documents jusqu'à nos jours. L'auteur n'omet rien, ni des données sûres, ni des faits qui prêtent à controverse ; il oriente avec tant d'abondance qu'il invite à le discuter. Quelle nuance, par exemple, les Latins ont-ils pensé rendre par leur *ch* initial dans les mots du genre de *Chatti* = *Hessen* (p. 72) ? L'explo-

---

1. Qui renversera cette idole ? Voyez nos meilleures grammaires grecques : toutes supposent ou laissent supposer que le dorien est une altération de l'attique.

2. *Revue critique*, XXXIII, p. 466.

3. Les conséquences vont plus loin. L'élève, qui *entend* la même voyelle, à l'issue de l'évolution, dans *roth* et *thor*, et qui *voit*, au début de l'évolution, la même voyelle dans *rauths* et *daur*, sera naturellement porté à en induire que le vocalisme de ces deux mots fut de tout temps identique. — La connaissance du v. ht. all. *rôt* et *tor*, le préservera-t-elle de l'erreur ? — Soit ; mais alors, encore une fois, à quoi bon le gothique, dont la graphie uniforme n'aura servi qu'à le dérouter ? — La présence d'un *r* ou d'un *h* subséquent l'éclairera, dira-t-on, sur la nature de l'*au* gothique. — C'est donc qu'il en saura, dès ses premiers pas, autant que son guide, et que son attention ne sera jamais en défaut.

sive étant hors de cause, je me représente une spirante gutturale voisine de l'initiale suisse de *chatz*, qui dut fort surprendre les oreilles romaines. — Viennent ensuite les sifflantes, les nasales, les liquides et les semi-voyelles [1]. — Le chapitre IV enfin comprend les accidents postérieurs et, au premier rang, les fameux redoublements de consonnes, dont parfois M. W. paraît s'exagérer la portée : il ne saurait y avoir abandon du redoublement (p. 115) dans *weiz* = goth. *hveit-s*, qui équivaut, non pas au sk. *çvit-na-s* avec racine réduite, mais bien à *çvét-á-s* (racine normale mais faux accent comme le gr. λευκ-ό-ς [2]).

L'histoire des voyelles (p. 146 305) est précédée d'une introduction sur l'apophonie indo-européenne, qu'on souhaiterait plus détaillée et illustrée d'un plus grand nombre d'exemples, et se divise à son tour en deux parties : voyelles en syllabe accentuée; voyelles en syllabe atone.

A. Ch. Ier et II : les concordances vocaliques. On attendrait (p. 161) au moins une allusion à la manière dont *gibu* est revenu à *(ich) gebe*. — Ch. III : la métaphonie (*umlaut*). Le phénomène me paraît défini avec une parfaite précision, et ses contradictions apparentes aussi clairement conciliées que possible. — Ch. IV : diphtongaison et l'inverse. — Ch. V : phénomènes vocaliques secondaires. — Ch. VI : allongements et abrégements (en syllabe ouverte ou fermée). De quelle époque est la quantité *tîtel* (p. 225), que pour ma part je n'ai jamais constatée? Pour *riter* et *rîter* (p. 233), ce n'est pas un seul et même mot par abrégement ou allongement, mais sans doute deux types de dérivation aussi distincts — malgré la modernité du substantif *ritt* — que *sänger* et *singer*, *schnitter* et *schneider*, et maints similaires.

B. La formule des brèves primitives en syllabe atone n'est pas heureuse (p. 238) : « im gotischen haben sich von den kurzen vocalen in ursprünglich letzter silbe das *u* erhalten und solche, die durch einen consonanten ausser *s* gedeckt sind ». S'il s'agit d'une consonne autre que l'*s*, on sait qu'elle tombe et ne saurait rien couvrir. Que s'il est question d'un groupe de consonne + *s*, l'exemple *brôthar* (acc. pl.), cité d'après M. Brugmann et d'ailleurs peu sûr, tendrait à prouver que ce groupe n'est pas le seul à couvrir la voyelle. Mais les lois des finales germaniques sont terriblement complexes [3]. L'étude des voyelles atones en syllabes de flexion, en suffixes de dérivation et en second terme de mots composés, est un modèle de méthode et une mine d'informations précieuses.

La brièveté relative de la dernière partie (p. 306-332), consacrée à l'accent de mot et de phrase, tient à ce que l'histoire y occupe naturellement moins de place. Elle est surtout actuelle et plus instructive encore

1. P. 87, lig. 3, lire « got. *mizdô* »; lig. 5, lire « ahd. *iuwêr* ».

2. Sauf, bien entendu, la discordance de la dentale, que *çvitnas* non plus ne saurait pallier.

3. Le mot *hexe* *hagazussa* (p. 288) n'est plus tout à fait une énigme depuis la pénétrante conjecture de M. de Saussure, *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. cxvij.

pour les étrangers que pour les nationaux. En somme ce volume nous fait très bien augurer d'une entreprise qui, grâce au système de publication par livraisons, tient son public en haleine et s'achèvera à bref délai. M. Wilmanns a fait œuvre considérable et utile, et les lecteurs ne lui manqueront ni en Allemagne ni, je l'espère, en France. Beaucoup de Français savent assez d'allemand pour le comprendre et pour suivre avec intérêt l'histoire d'une langue qu'il n'est pas inutile de connaître dans son passé si l'on veut l'apprécier suivant ses mérites.

V. Henry.

---

406. — Clemens Klein. **Raimund von Aguilers. Quellenstudie zur Geschichte des ersten Kreuzzuges.** 1 vol. in-8, de 146 pages. Berlin, Siegfried Mittler und Sohn, 1892.

Jusqu'à présent les historiens de la première croisade ont en général admis que Raimond d'Aguilers, le chanoine du Puy qui écrivit l'*Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, était un fanatique, ajoutant créance aux miracles les plus invraisemblables et ayant par suite souvent, de très bonne foi, travesti les faits; ils ont cru aussi, pour la plupart, que son récit est indépendant de tous les autres, notamment de celui des *Gesta Francorum*. M. Klein ne partage point cette double opinion. Selon lui, Raimond, loin d'être un fanatique, dupe de son imagination, est un menteur effronté, qui suscite des miracles par de véritables escamotages. C'est lui qui a placé, dans la fosse creusée en l'église Saint-Pierre d'Antioche, le morceau de fer qui fut pris pour la sainte lance! Raimond est donc un individu sans aucun scrupule : « Nous ne le caractériserons pas un jésuite avant Loyola; car nous ferions tort à Loyola et à ses disciples... C'était un coquin rampant (*ein schleichender Schurke*)... Il appartient à la race des criminels les plus dangereux de tous les temps... Le poison du mensonge qu'il a su présenter en cachette à ses contemporains et à la postérité a troublé pendant huit siècles, jusqu'aux temps présents, le regard de la critique et l'a empêchée de le voir, lui et son temps, sous leur vrai jour. » Et l'auteur conclut que, par cela même que Raimond s'est élevé au-dessus de tous les préjugés, qu'il a été un réaliste indigne (*ein schnœder Realist*), on peut le croire, quand il nous expose purement et simplement les faits; son œuvre constitue ainsi une source de très haute valeur. — Sur le second point, M. K. croit que le récit des *Gesta* et celui de Raimond ont des trait communs; d'après lui, le chevalier normand, auteur du premier ouvrage et le prêtre provençal, écrivant en même temps, se seraient communiqué mutuellement des extraits de leurs livres! Cette hypothèse nous paraît plus ingénieuse qu'admissible; mais enfin il y a dans le livre de M. K. quelques curieuses remarques sur les rapports entre les deux textes et l'historien peut tirer profit de cette deuxième partie. En revanche, nous protestons avec énergie contre le

jugement moral porté par l'auteur sur Raimond. Le chapelain du comte de Saint-Gilles écrit quelque part : « Que si jamais, par faveur ou par haine, je disais de personne autre chose que ce j'ai su ou vu, que Dieu me punisse de toutes les plaies de l'enfer. » Et nous ajoutons foi à ces paroles; toute sa chronique a un accent de parfaite sincérité. En dépit de M. Klein, qui aime déclamer, nous continuerons à lui appliquer les épithètes de fanatique, de dupe, si l'on veut : mais nous ne l'appellerons ni menteur ni polisson.

Ch. PFISTER.

---

407. — **Extraits de la chanson de Roland,** publiés avec une introduction littéraire, des observations grammaticales, des notes et un glossaire complet, par Gaston PARIS, membre de l'Institut. Quatrième édition, revue et corrigée. Paris, Hachette, 1893, petit in-16 cartonné de XXXIV-160 p.

M. Gaston Paris « revient toujours à ses premières amours ». La *Chanson de Roland*, qui a été une des passions de sa brillante jeunesse, ne cesse de l'attirer et je crois bien pouvoir donner l'assurance que ce sera encore un des cultes de sa vaillante et généreuse vieillesse. Nous gagnons tous à cette fidélité de l'admiration du grand critique pour la plus belle de nos chansons de geste, car, chaque fois qu'il s'en occupe de nouveau, c'est pour perfectionner ses travaux sur l'attrayant sujet. Il a pu, en tête de l'*Avertisssement* du petit volume que je viens recommander une fois de plus à l'attention de tous, débutants et arrivés, conscrits et vétérans, indiquer ainsi les améliorations qui le rendent encore plus précieux : « Les *Extraits de la Chanson de Roland* que je publie ici pour la quatrième fois ne reparaissent pas tels que je les avais d'abord donnés. J'ai ajouté un morceau, le dernier, qui contient l'émouvante scène de la mort de la belle Aude et qui donne une idée du style du poème dans un genre différent de celui auquel appartiennent les autres morceaux. Le texte a été revu très soigneusement, et j'ai introduit dans la représentation graphique des phonèmes une importante innovation en distinguant le *d* et le *t* caducs (*d*, *t*,) qui sont tombés peu après l'époque de notre poème, et qui, dès cette époque, avaient certainement une valeur toute particulière, du *d* et du *t* ordinaires, qui se sont maintenus jusqu'à nos jours. Les observations grammaticales ont été soumises à une double revision qui, sur plus d'un point, est un vrai remaniement. Le glossaire a reçu aussi quelques perfectionnements, outre l'addition des mots appartenant au morceau qui ne figurait pas dans les premières éditions. Enfin, j'ai ajouté une courte introduction sur l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème lui-même; j'en ai emprunté en partie les éléments à mon *Manuel d'ancien français* (tome II), mais j'y ai joint le résumé d'une étude jadis publiée dans la *Romania* (tome XI), et quelques remarques nouvelles. »

Toutes ces additions, toutes ces améliorations donnent à M. G. P.

le droit d'espérer que, « sous leur forme actuelle, les *Extraits*, mieux encore que par le passé, pourront être un guide commode et sûr pour ceux qui voudront aborder l'étude de l'ancien français [1]. » Je tiens à louer particulièrement, dans l'excellentissime petit livre, les notes où l'auteur a si bien expliqué « tout ce qui pouvait faire difficulté, » et a illustré les textes « par des rapprochements et des renseignements comparatifs » d'un si vif intérêt [2]. Je tiens à louer surtout la magistrale *Introduction* où il a raconté l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème qui en est sorti. Quoique la *Revue critique* n'aime pas les citations, je demande la permission d'emprunter à ce morceau une demi-page qui montrera qu'un des membres les plus savants de l'Académie des Inscriptions pourrait facilement être compté — *si fata aspera rumpas* — parmi les écrivains les plus éloquents de l'Académie française : « La *Chanson de Roland* n'en reste pas moins un imposant monument du génie français, auquel les autres nations ne peuvent rien comparer. Elle nous montre, à plus de mille ans en arrière, le sentiment puissant et élevé d'un patriotisme que l'on croit souvent de date plus récente, et une conscience de l'unité nationale qu'aucun peuple ne possédait alors et qui, en passant de plus en plus des idées dans les faits, a fondé la France moderne, elle y joint comme inspiration profonde le plus pur sentiment du devoir et le culte exalté, excessif même, mais d'autant plus touchant, de l'honneur. Dans sa grandeur simple et un peu sèche, dans sa conception exclusive et presque abstraite de la vie, dans son émotion contenue, mais souvent saisissante, dans son entente déjà remarquable de la mise en scène, elle nous apparaît à la fois comme le premier et le plus purement national des chefs-d'œuvre de l'art français. Elle se dresse à l'entrée de la voie sacrée où s'alignent depuis huit siècles les monuments de notre littérature comme une arche haute et massive, étroite, si l'on veut, mais grandiose, et sous laquelle nous ne pouvons passer sans admiration, sans respect et sans fierté. »

T. DE L.

---

1. M. G. P. dit (p. III) qu'il s'est efforcé de rendre les observations grammaticales aussi claires que possible, mais qu'elles sont nécessairement fort concises, et qu'il publiera bientôt un tableau plus complet de la langue du moyen âge dans la grammaire qui formera le second tome de son *Manuel d'ancien français*. On n'attendra pas avec moins d'impatience le *Lexique de l'ancien français* qui formera le tome IV et dernier d'une collection chère à tous les médiévistes et à laquelle on pourra justement appliquer le 620e vers de la *Chanson* traduit ainsi par M. G. P. : « J'aurai fait beaucoup de besogne quand j'aurai terminé. »

2. Indiquons, par exemple, les notes sur *Roland*, sur *Olivier*, sur *Jofroi d'Anjou*, sur le *jeu des échecs*, sur *les douze pairs*, sur *Ganelon*, sur le *cor de Roland*, sur *Durandal* et les autres épées fameuses, sur l'archevêque *Turpin*, sur Aude, la « gente soror » d'Olivier, sur le *gant* offert à Dieu par Roland mourant, sur Saint-Michel *in periculo mortis*, sur le port de Cize, etc.

408. — **La vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny (1602-1674)**, par Emile Roy, Paris, Hachette, 1891. In-8, 11-443 p.

La vie et les œuvres de Charles Sorel sont étudiées dans ce livre de M. Roy avec une conscience admirable, et le mérite n'est pas mince; car la vie de cet écrivain était peu ou pas connue, et l'œuvre de ce polygraphe est au plus haut point abondante et diverse. Peut-être eût-il été souhaitable que M. R. condensât la biographie de son auteur dans un chapitre d'ensemble qui nous fît bien connaître tout ce qu'il a trouvé sur l'homme, tandis qu'il a éparpillé au cours du livre entier, touchant les goûts, le caractère et les relations de Sorel, des renseignements qui auraient été plus utiles au début pour l'instruction du lecteur.

Quant à l'étude des œuvres de Sorel, on ne voit pas trop ce qu'on pourrait souhaiter de plus et de mieux que les recherches faites par M. R. et que les résultats où il est arrivé. Comme il est naturel, c'est à Sorel romancier qu'il a plus particulièrement donné son attention; il lui consacre sept chapitres (II-VIII), qui paraissent tous bien près d'épuiser leur sujet particulier, non sans ouvrir des jours sur l'histoire générale de la littérature et de la société françaises dans le même temps. Faute de pouvoir tout analyser, on signalera comme particulièrement important le chapitre V sur le *Berger extravagant*. Nous y voyons tour à tour Sorel jouer avant les maîtres d'emploi le rôle d'un Saint-Sorlin pour combattre la mythologie au nom de la science et de la religion chrétienne, d'un Saint-Sorlin ou d'un Perrault (nous n'osons pas dire d'un François Ogier, qui devait publier un an après la première édition du *Berger extravagant* (1627) cette surprenante préface de *Tyr et Sidon*, pour juger en toute liberté les ouvrages des anciens, d'un Scarron pour composer des pièces burlesques dès 1627, d'un Molière pour critiquer la fabrication de mots nouveaux et le langage affecté de la galanterie contemporaine, d'un Pascal (ce qui plaira moins) pour attaquer la poésie; tout cela étudié dans son milieu et avec une patiente, une sagace, une fructueuse exploration des alentours.

Dans la seconde partie du livre (ch. IX-X), M. R. traite de Sorel écrivain précieux (nous y reviendrons tout à l'heure), dans la troisième, de Sorel polygraphe. Le chapitre XI sur Sorel historien est curieux, sinon approfondi quant aux prédécesseurs français de Sorel. Dans le ch. XII sur Sorel proprement polygraphe, entre autres choses M. R. attribue à Sorel, sur des preuves qui paraissent bien spécieuses, le *Jugement du Cid, composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse*. Dans le même chapitre on eût souhaité une étude un peu moins sommaire de la *Bibliothèque française*.

En somme, M. R. n'eût-il traité dans son livre que de son auteur, il eût déjà fait œuvre utile et donné bonne idée de sa recherche consciencieuse et méthodique. Mais il a fait beaucoup plus, et cet ouvrage sur Charles Sorel est une contribution d'une importance extrême à l'histoire

de la comédie de Molière. « Nous savons, écrivait M. Brunetière en 1885 (*Hist. et litt.*, II, p. 100), que Molière avait trente-huit fauteuils, à moins que ce ne soit trente-sept,.... mais nous n'avons point, en attendant, d'histoire des origines de la comédie de Molière. » Le livre de M. R. ne nous fournit pas toute cette histoire (il n'avait pas à le faire) ; mais il nous en donne un chapitre dont quelques indications sommaires feront apprécier la valeur. D'après M. R., Sganarelle et l'Avare empruntent à *Francion;* Sganarelle, le Misanthrope, le Bourgeois gentilhomme, le Remerciement au roi et les Fâcheux empruntent au *Berger extravagant ;* le Mariage forcé et Pourceaugnac empruntent à *Polyandre*, qui de plus fournit au Tartuffe son exposition et ses principaux personnages. On ne saurait garantir dans un menu détail l'exactitude de tous ces rapprochements ; mais les moins sûrs sont encore très vraisemblables et celui de Pourceaugnac entre autres paraît s'imposer. Il ne faut pas marchander à M. R. l'éloge qui lui est dû. Ce sont de véritables découvertes qu'il a faites là. Ce n'est pas tout : il a daté les Précieuses ridicules ; il en a fait connaître l'origine probable et la genèse; il en a expliqué le comique ou ce qui devait paraître tel aux contemporains de Molière, en 1659 ; il a étudié en général les jeux des Précieux, le langage des Précieux, et il y a trouvé en maint endroit l'occasion de revenir à Molière pour nous en apprendre des choses nouvelles.

Le livre de M. R., si complet sur Sorel, est donc en outre un répertoire où devra s'informer quiconque dorénavant voudra écrire sur Molière, auteur comique. C'est là son grand, son principal mérite. Il offre encore d'autre instructions, sur l'Astrée, sur la Fontaine imitateur de Sorel, sur la chronologie des pièces de Corneille, de Polyeucte à Rodogune, etc. On entrevoit par cette dernière indication que le tableau déborde en quelques endroits hors du cadre. Mais on prend aisément son parti de ce défaut, *felix culpa ;* si la composition de l'ouvrage y perd, l'enseignement qu'il donne y profite, et en vérité ce n'est pas seulement pour l'histoire de la comédie de Molière qu'il est un répertoire indispensable, mais pour la connaissance de presque toute la première moitié du XVII[e] siècle littéraire.

De menues erreurs, qu'on a quelque honte de relever dans cet excellent livre. P. 178, c'est à tort qu'il est dit que Mairet fut de l'Académie ; p. 215, Arnauld d'Andilly, n'étant pas prêtre, n'avait pas de pénitentes ; p. 223, n. 3, ce n'est pas Retz, c'est Noirmoutier qui pensait au siège de Marcilli pendant le siège de Paris; p. 317, c'est une abréviation trompeuse d'écrire le P. Ogier au lieu du Prieur Ogier; p. 360, « la nouvelle règle des trois unités » n'était pas nouvelle en France vers 1630, mais seulement renouvelée; Jean de la Taille l'avait formulée dès 1572 au plus tard ; le regretté Breitinger a omis le texte de Jean de la Taille dans ses *Unités d'Aristote avant le Cid de Corneille;* et bien que cette omission ait été relevée et réparée par M. Rigal et M. Arnould, plus d'un critique est encore dans l'erreur à ce sujet. — Est-ce juger

bien exactement le style de Lesage que de l'appeler « étincelant » (p. 231)? Enfin M. Roy a-t-il la conscience bien tranquille au sujet de Furetière, qu'il a traité si durement, et, sauf erreur, avec quelque injustice?

Edouard Droz.

---

409. — Toldo (Pierre). **Figaro et ses origines.** Milan, Dumolard frères, 1893. In-8 de 394 p. 4 fr.

L'auteur n'a sans doute prétendu rien apprendre aux érudits ni aux critiques ; il a seulement voulu rassembler par ordre chronologique tous les ouvrages littéraires, comédies, contes, etc., où l'on peut suivre l'histoire des serviteurs dans leurs rapports avec leurs maîtres ou plutôt observer les divers types que chaque époque reproduit invariablement ; car, contrairement peut-être à la pensée de M. Toldo, ce qui frappe à la lecture de ce livre, c'est que le changement des mœurs et des croyances a bien pu modifier considérablement la condition des personnes, mais n'a pas foncièrement altéré les caractères. Dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes, sous le régime de l'esclavage, pendant la féodalité et à la veille de la Révolution, l'on trouve côte à côte dans les rangs de la domesticité l'homme vertueux et l'homme vicieux, le serviteur dévoué ou résigné et le serviteur révolté ou narquois.

M. Toldo a fait de vastes lectures ; il connaît tout le répertoire ancien et moderne ; il en a consulté tous les commentateurs français, allemands, italiens ; mais les souvenirs de ses lectures l'amènent fréquemment à sortir de son sujet, tantôt pour examiner des personnages qui n'appartiennent pas à la condition qu'il promet d'étudier, tantôt pour toucher à l'histoire générale de la comédie, des auteurs et des acteurs. Quant aux origines particulières de Figaro, il ne s'en occupe que de loin en loin dans les chapitres antérieurs à celui qu'il consacre à Beaumarchais.

Charles Dejob.

---

410. — K. Waliszewski. **Le roman d'une impératrice. Catherine II de Russie**, d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents des archives d'État. Paris, Plon, 618 p. gr. in-8.

Le moment est heureux pour parler de la grande Catherine. *Le roman d'une impératrice*, comme M. Waliszewski intitule son livre, en est au moins à sa cinquième édition, et, quoique interdit en Russie, il jouit d'une grande faveur en France. Il répond à une double curiosité, tout actuelle, celle que provoquent à la fois l'intérêt politique et l'intérêt psychologique.

L'ouvrage se divise en deux parties. La première est une biographie de Catherine jusqu'à son avènement ; la seconde, un portrait de la prin-

cesse. La partie biographique s'arrête un peu avant le point où se trouve interrompue une publication russe, due à M. Bilbassoff, consacrée à la même impératrice et dont la continuation est entravée aussi en Russie. Les quatre volumes de l'ouvrage russe (dont deux de documents) vont jusqu'à l'année 1764. Ils sont inférieurs au livre de M. W. pour l'agrément littéraire ; mais ils le dépassent par la richesse et la nouveauté des renseignements [1].

Bien que M. W. apporte le résultat de ses recherches dans certaines collections de documents inédits, d'origine polonaise, comme les Mémoires de Poniatovski, M. B. a eu en main des matériaux plus considérables pour l'étude de la révolution de 1762 et la mort de Pierre III. L'ouvrage russe, en général un peu diffus, prend un accent dramatique au récit de la captivité et de l'assassinat du petit tsar Ivan de Brunswick, détrôné par Élisabeth, et le sort du pauvre prince excite un intérêt semblable à celui du dauphin. M. W. n'en parle pour ainsi dire pas, et, en outre, il ne donne pas des personnages de l'entourage d'Élisabeth, de Razoumovski et de Bestoujef, l'idée impartiale et complète qui ressort de l'œuvre de M. Bilbassoff.

Mais c'est un mérite de la part de M. W. d'introduire le lecteur français dans le monde russe du XVIII[e] siècle, qu'il fait mieux connaître et comprendre. En passant, on lui sait gré de donner une tournure conforme à la prononciation française aux noms propres russes que l'on orthographiait jusqu'ici à l'allemande. Ce n'est pas à dire qu'il ne laisse jamais subsister de variations dans la manière d'écrire quelques-uns de ces noms et l'on regrette qu'il n'indique pas suffisamment s'il donne les dates d'après le style russe ou le style grégorien.

Cela n'est qu'affaire de détail. Le cœur de l'ouvrage, c'est la personnalité même de Catherine. Après avoir tracé le portrait physique, M. W. étudie successivement le caractère, le tempérament, l'intelligence, l'esprit, l'instruction, les idées et principes de la femme, puis l'art de gouverner de la souveraine, tant au dedans qu'au dehors de l'empire ; ensuite les goûts intellectuels de l'amie des philosophes, ses œuvres, ses lettres et enfin sa piquante physionomie intime dans son entourage de famille et de favoris. Ce n'est pas l'histoire du règne, on le voit ; c'est un simple portrait de l'impératrice, mais un portrait fouillé, poussé à fond. M. W. promet encore de gros volumes sur elle, notamment sur ses ministres.

Dire que le plan suivi par M. W. ne l'amène pas à se répéter, ce serait invraisemblable. Dans plus d'un chapitre, il revient sur ce qu'il a déjà dit, d'autant plus qu'il applique à son étude une subtilité psychologique, une pénétration de race propre à mettre en défaut ceux qui ne

1. Prof. B. v. Bilbassoff, *Geschichte Katharina II* (1729-1764), deutsch von Pezold und von P. v. R. Berlin (Cronbach) 1893, 4 B. in-8°.

cultivent pas à ce point le *distinguo* et qui craignent de se perdre dans la minutie?

Le résultat de cette analyse infinitésimale n'est pas toujours nouveau ; il n'est surtout pas favorable à Catherine. Les titres à sensation qu'affecte l'auteur annoncent qu'il s'agit non pas d'une Catherine la Grande. ni de son règne glorieux, mais d'une certaine impératrice et de l'intérêt romanesque de sa personne et de sa destinée. Faut-il voir dans cet amoindrissement l'effet d'une rancune bien légitime de la part d'un noble Polonais pour le conquérant qui asservit sa patrie? Là n'est pas la vraie raison. L'étude minutieuse d'un grand personnage le diminue forcément : il ne faut pas regarder de trop près pour voir en beau. Il est arrivé à M. W. la même aventure qu'au dernier historien de Napoléon ; et ce rapprochement est pour flatter M. W. que l'on peut mettre en pendant avec le modèle dont il s'inspire. L'héroïne, comme le héros, sortent rapetissés de l'enquête. Catherine n'est plus qu'une ambitieuse comédienne, qui, sans grands moyens, doit à un heureux concours de circonstances de remporter d'énormes succès sur la scène de ce monde. Sans parler de ses mœurs, on lui conteste le génie, et même le talent. Sa politique est un jeu de hasard; sa volonté manque de suite et son intelligence est nulle.

Le jugement est sévère. Qu'au point de vue littéraire Catherine soit inférieure, d'accord. Mais encore doit-on admirer chez la souveraine du plus vaste empire du monde cette souplesse d'intelligence, cette curiosité universelle qui se meut à l'aise dans les crises les plus aiguës de la politique. On peut se demander aussi pourquoi M. W. met tant de soin à démontrer que les œuvres littéraires de Catherine et ses lettres mêmes ne sont pas rédigées par elle, tandis qu'il accepte sans discussion, comme M. Bilbassoff du reste, l'autorité des scandaleux mémoires de Catherine? Voilà où l'on aimerait à voir s'excercer la sagacité des historiens. Il est incontestable que ces mémoires ont pour but de détourner la sympathie publique de la personne des souverains légitimes passés et futurs de la Russie, de Pierre III d'abord, de Paul Petrowitch ensuite, surtout de Paul, dont l'origine est rendue suspecte. Écrits dans des intentions politiques, ils sont sujets à caution. Quel historien se chargera jamais de les étudier de près, d'en vérifier l'authenticité, d'en rechercher les manuscrits et d'en expliquer la publication.

On ne saurait accepter sans réserve les conclusions de M. W. qui, malgré la mise en œuvre des documents les plus complets, se laisse aller à quelques appréciations légères. Son livre, œuvre d'un homme cultivé et de bonne compagnie, intéresse par le sujet et par l'aimable facilité du style, mais il n'explique pas aussi bien que le fait M. Bilbassoff, les causes de la fortune de la grande Catherine, de cette Allemande devenue Moscovite au point d'incarner le génie de la Russie et d'avoir été seule capable de poursuivre, en les perfectionnant, les plans de Pierre le Grand, un prédécesseur qu'elle a presque fait oublier. L'œuvre

de M. Waliszewski fait saisir une fois de plus le contraste qui existe entre l'enthousiasme des foules, et même des âmes d'élite, qui ont vécu autour des grands hommes, et le dénigrement fatal des historiens les moins systématiques et les mieux intentionnés.

F. D. C.

---

411. — Comte CHAPTAL. **Mes souvenirs sur Napoléon,** publiés par le vicomte An. Chaptal. Paris, Plon. 413 p. in-8, 7 fr. 50.

Il y a trois parties dans ce livre. Les souvenirs sur Napoléon forment la dernière et la plus volumineuse. L'introduction, très longue, consiste dans la biographie de Chaptal, rédigée moitié par lui-même (1756-1804), moitié par son arrière petit-fils (1804-1832). L'ouvrage est écrit sans prétention, parfois avec négligence. Chaptal n'a point caché du reste que ce fussent là de simples notes destinées à rafraîchir ses souvenirs. Aussi y trouve-t-on des redites et quelque désordre, mais l'intérêt général n'en souffre pas. On lit avec agrément la « *Vie et l'Œuvre de Chaptal* » : il y apparaît avant tout, comme un savant, un industriel, un administrateur, un ami de l'ordre, qui n'aime pas la politique pour elle-même, qui voit dans tous les gouvernements révolutionnaires, même celui de la Convention, une « anarchie », et dont le Consulat semble avoir comblé les désirs. Ces idées le poussent, en 1793, dans l'insurrection fédéraliste du Midi ; s'il n'a pas payé cette imprudence de sa tête, c'est, dit-il, à la chimie qu'il le doit. Employé successivement par les divers gouvernements révolutionnaires, il fut ministre de l'intérieur, de 1799 à 1804 ; et il expose avec complaisance à la fois les bienfaits de son administration et les perfectionnements que lui doit la chimie industrielle.

Si le gouvernement du Consulat obtient les préférences de Chaptal, dans Napoléon lui-même, c'est le premier Consul qu'il admire. Il insiste beaucoup, dans ses souvenirs sur Napoléon, écrits en 1817, sur l'évolution que subirent, du Consulat aux dernières années de l'Empire, le caractère et la santé de Napoléon. Il montre le premier Consul infatigable et curieux, attentif aux avis judicieux, prêt à employer tous les talents. L'Empereur, au contraire, surtout après la campagne de Russie, lui semble « dégénéré ». Physiquement il s'est alourdi et supporte moins la fatigue ; au moral, tous ses défauts se sont aggravés. Il s'isole de plus en plus dans son mépris des hommes et son égoïsme, il ne reconnaît plus ni justice, ni droit. Il pousse à ses dernières limites son système de gouvernement par la crainte et la servilité. Sa défiance naturelle s'accroît : de là un échafaudage de police dont le dernier chapitre du livre fait un bon tableau. Les accès de violence impulsive de l'Empereur, ses instincts destructeurs, son insensibilité naturelle, son manque d'éducation et de culture, ressortent de nombreuses anecdotes, non

moins que son extraordinaire mémoire, sa connaissance des hommes, son génie d'organisateur et sa puissance de combinaison. C'est là une figure de Napoléon qui ne surprendra pas après l'étude de Taine : on sait d'ailleurs que Taine a utilisé les notes encore inédites de Chaptal.

Chaptal fait remarquer la crainte qu'inspirait à Napoléon le peuple, les ouvriers, l'opinion publique en général. « Je crains ces insurrections fondées sur un manque de pain ; je craindrais moins une bataille contre deux cent mille hommes » (p. 285). « Napoléon m'a dit plusieurs fois qu'il craignait les insurrections des peuples » (p. 287). De là dérive son horreur pour la presse et tous les moyens d'information.

Enfin, au point de vue de l'histoire générale, il faut signaler des pages remarquables sur le système de fusion des partis, employé par Napoléon dans son administration. En amalgamant tout, en réunissant les talents dans tous les genres, sans distinction d'opinion ou de caste, il achevait l'œuvre de la Révolution et la ruine de l'ancien régime, à son insu peut-être. C'est là une vue qui se dégage avec pleine lumière de ce livre, qui, à tous les égards, mérite d'être lu.

M. Zimmermann.

---

412. — **Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais, commandant général des armées de la Vendée,** publiés par la comtesse de La Bouere. 1 vol. in-8. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 1893.

413. — **Mémoires de Michelot Moulin, sur la chouannerie normande,** publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par M. L. Rioult de Neuville. 1 vol. in-8. A. Picard et fils, libraires de la Société, 1893.

Depuis un certain nombre d'années, les guerres de la Vendée ont surexcité l'émulation des travailleurs. Innombrables, pourrait-on dire, sont les brochures, les livres publiés sur ce sujet. Mais, chose digne de remarque, à part les célèbres *Mémoires* de la marquise de la Rochejaquelein et ceux de quelques autres femmes plus ou moins mêlées à ces luttes on ne possédait, jusqu'à ces derniers temps, à peu près aucun ouvrage émanant des officiers royalistes ayant pris part à la guerre. Cela s'explique de reste : les Vendéens n'eurent point le temps d'écrire, pendant qu'ils se battaient, et lorsque plus tard ils eussent pu le faire, ceux qui en auraient été capables avaient, pour la plupart, succombé. D'Elbée avait bien, presqu'au début du soulèvement, fait choisir par les autres chefs une sorte d'historiographe chargé de recueillir et de raconter les hauts faits des insurgés, mais M. Boutillier de Saint-André, auquel on avait confié ce soin, avait été lui-même guillotiné à Nantes et ses manuscrits détruits.

Parmi les survivants de la guerre civile, quelques-uns, sans doute, cédèrent à ce désir si naturel d'écrire le récit des événements auxquels ils avaient été mêlés. Certains, à la lecture d'ouvrages composés par des adversaires ou par des gens ignorant une partie de ce qui s'était

passé, éprouvèrent le besoin de formuler les rectifications, les réflexions qu'une telle lecture leur suggérait. Telle est l'origine des *Mémoires de Bertrand Poirier de Beauvais*, écrits par leur auteur comme une réponse à ceux du général Turreau. Beauvais, d'abord émigré, n'avait pas tardé à rentrer en France, lorsqu'il se fût rendu compte du peu de fonds qu'il y avait à faire pour les royalistes sur les Princes et leur entourage. La Vendée soulevée, il avait rejoint la *Grande Armée* le 10 juin 1793, à Saumur. D'abord général commandant l'une des divisions de l'artillerie, puis, dans la campagne de 1794, après la mort de Marigny, commandant en chef de toute l'artillerie vendéenne, il a pris part à toute la guerre, sur les deux rives de la Loire, jusqu'aux pacifications de 1795, auxquelles il s'opposa très loyalement, jusqu'à la fin. Obligé, le 2 mai 1795, de se soumettre à la paix acceptée par Stofflet, son général en chef, il quittait aussitôt la France et se retirait à Londres. Là, dès l'année suivante, il rédigeait les *Mémoires* que nous donne aujourd'hui Mme la comtesse de la Bouëre [1]. Trop pauvre pour faire imprimer son travail, il s'était borné à en publier deux très courts extraits, tout le reste, c'est-à-dire la presque totalité du volume, est entièrement inédit.

L'ouvrage est écrit sans aucune prétention, sur un ton simple et qui respire la bonne foi. C'est, parmi les livres écrits sur la matière, l'un de ceux qui donnent le mieux une idée d'ensemble des guerres civiles de l'Ouest, de 1793 à 1795. Le style en est parfois incorrect, on y trouvera peut-être quelques répétitions; mais, tels qu'ils sont, ces *Mémoires* sont un précieux document écrit au lendemain de la lutte, par un homme assurément favorable à ceux au milieu desquels il a combattu, mais assez impartial pour rendre à chacun le sien, pour indiquer les fautes et les brillantes actions des uns et des autres, sans s'épargner lui-même.

La Vendée vaincue, les provinces voisines virent à leur tour se former des bandes royalistes qui, sous le nom de *Chouans*; continuèrent la guerre, d'abord contre la République, puis contre Bonaparte. De même que les *Mémoires* de Beauvais nous ont apporté le récit complet des luttes de la première, de même, les *Mémoires de Michelot Moulin* nous donnent l'historique de cette chouannerie normande dont Louis de Frotté fut l'âme. Moulin avait été l'un des premiers à se soulever contre la conscription, à la fin de 1793; il fut le dernier à déposer les armes, lorsqu'après la Restauration, les Bourbons, qu'il avait servis avec tant de désintéressement, lui eurent accordé, non sans peine, le grade de colonel.

Moulin fait le récit de tous les événements auxquels il a été mêlé; ce n'est plus la *Grande Guerre*, comme la faisaient les vendéens; c'est la guerre de ruses, de surprises. Les combattants sont peu nombreux, rela-

---

1. Belle-fille et héritière du général vendéen de ce nom, l'un des compagnons de Poirier de Beauvais.

tivement; mais ils sont vigoureux, hardis, entreprenants, souvent peu scrupuleux quant aux moyens employés; les coups de mains succèdent aux coups de mains. Il y a encore de belles actions de part et d'autre, mais la lutte, dans les conditions où elle se continue, n'a plus la grandeur qu'elle eut sur la rive gauche de la Loire, ou même dans cette *Tournée de Galerne* [1], si préjudiciable aux insurgés royalistes. Il ne faut donc pas rechercher dans ce livre les larges envolées, les aperçus généraux qu'on trouve dans les *Mémoires* de Beauvais. C'est un récit pour ainsi dire au jour le jour, de tout ce que Moulin a fait ou vu faire; c'est une suite de petits tableaux, si j'ose ainsi m'exprimer, peints avec une grande netteté d'ailleurs, et sans aucune prétention, par un homme mieux que quiconque en situation de connaître ce qu'il rapporte. Un bon nombre de ces tableaux ne manquent ni de beauté ni de grandeur dans leur simplicité même, notamment l'évasion du fort de Joux et la rentrée de Moulin dans son village; d'autres sont une satire bien jolie des allures des émigrés rentrés et soumis à Bonaparte ou des manières de faire de certains autres accourus dans le pays, lorsque tout danger avait disparu, pour y recevoir des récompenses imméritées. Et le vieux Chouan ne peut toujours contenir sa mauvaise humeur, en voyant ces ouvriers, qui sont moins que de la dernière heure, enlever aux vétérans de la lutte les compensations qui leur étaient dues par les Bourbons auxquels ils avaient tout sacrifié.

Les Mémoires de Moulin ont été soigneusement édités par M. L. Rioult de Neuville. Peut-être ne serait-il pas téméraire de penser qu'il a — avec grande raison, du reste, — mis quelque peu à contribution, pour ses notes, l'érudition toujours si complaisante de M. de L. Sicotière [2], dont l'*Imprimatur* se trouve en tête du volume, en sa qualité de commissaire de la Société d'Histoire Contemporaine. Je regretterai seulement que M. de Neuville n'ait pas cru pouvoir mieux distinguer l'une de l'autre les deux versions du texte des *Mémoires* qu'il donne en certains endroits, prenant successivement dans l'un et dans l'autre, et renvoyant en note ce qu'il ne donne pas dans le texte même. Cela en rend parfois la lecture un peu difficile.

H. Baguenier Desormeaux.

---

414. — Oct. Gréard. **Nos adieux à la vieille Sorbonne.** Gr. in-8, de xv-416 p., avec 6 gravures et 14 plans. Paris, Hachette, 1893.

« Les Facultés ont pris possession de la Sorbonne nouvelle. Dans

---

1. C'est le nom que, même encore aujourd'hui, les paysans vendéens et angevins de la rive gauche de la Loire, donnent à l'expédition d'Outre-Loire, sous les ordres de La Rochejaquelein; lamentable Odyssée dont les principales étapes furent Laval, Granville, Angers, Le Mans et Savenay.

2. Auteur de : *Louis de Frotté et les Insurrections Normandes*; ouvrage pour lequel les manuscrits de Moulin lui ont été d'un grand secours.

quelques semaines, les locaux où elles siégeaient seront livrés au marteau des démolisseurs. La vieille Sorbonne aura vécu. N'est-ce pas l'heure de lui accorder l'hommage suprême, avant qu'elle ne soit plus qu'un souvenir? »

A cette question que M. Gréard s'est posée, il a répondu par le présent livre, œuvre aimable, d'une lecture très attrayante, mais en même temps érudite, image en raccourci de ce que devrait être, si elle ne l'est pas encore, la nouvelle Sorbonne dont elle salue la naissance. Les pièces justificatives (p. 251-397) renferment une foule de documents inédits qui témoignent de la méthode et des préoccupations scientifiques de l'auteur; ses hautes qualités littéraires se montrent assez dans le reste du volume, dont nous voudrions tenter ici l'analyse sans prétendre mettre en lumière tout ce qu'il renferme de neuf et d'ingénieux.

L'histoire de la Sorbonne se divise en quatre périodes inégales : 1° du XIII^e^ siècle à Richelieu; 2° de Richelieu à la Révolution; 3° de la Révolution à 1821; 4° de 1821 à nos jours. M. G. a surtout insisté sur les deux premières, qui sont les moins connues et pour lesquelles les documents inédits sont très abondants. Les plus importants, en dehors des *Sorbonae origines* d'Héméré, sont les registres des procès-verbaux des délibérations, conservés aux Archives et à la Bibliothèque Nationale; bien que les séries n'en soient pas complètes, ils constituent un ensemble imposant qui est, comme l'a dit M. Gréard, « le plus considérable des *livres de raison* que l'ancienne France nous ait légué ».

On confond souvent, mais à tort, la Sorbonne avec l'Université, surtout avec la Faculté de théologie : elle a toujours eu son existence propre. A l'origine, ce n'est guère qu'un caravansérail pour les pauvres étudiants en théologie, que l'on veut soustraire, en leur assurant un gîte, à la séduction des écoles monacales. La règle du nouveau couvent, fixée par Robert, resta en vigueur pendant six siècles; elle fait honneur au sens pratique du rude Champenois. Le caractère de l'enseignement, fourni par les hôtes ou associés, fut longtemps tout théologique : l'élargissement du cadre des études ne remonte qu'à la fin du XVI^e^ siècle. Si l'on se demande en quoi la Sorbonne d'alors a contribué au mouvement des esprits et au progrès de la science, il faudra bien répondre qu'elle n'y a été pour rien. Comme tribunal de censure littéraire, la Sorbonne, même après Richelieu, ne fit pas preuve d'une bien haute intelligence. Tout au plus est-il permis, avec M. G., de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes, d'alléguer que, dans ces jugements souvent ridicules, la vraie coupable a été la Faculté de théologie, d'ajouter que, dans les délibérations communes, les Sorbonistes se montrèrent plus d'une fois hostiles aux conseils intolérants. On n'en conserve pas moins l'impression que la « Vieille Sorbonne », malgré sa riche bibliothèque (circonstance aggravante), n'a jamais été ni un foyer de savoir ni un élément de progrès intellectuel. Ce n'est qu'au XVIII^e^ siècle qu'elle

laisse entrevoir quelques velléités de transformation; mais c'est le vent du dehors qui y pénètre; elle n'a le mérite d'aucune initiative. Les Sorbonistes ont été de pieux éducateurs, non des savants, et la science n'était intéressée en rien à leur existence. Lors de la suppression de la société, en avril 1792, on lui reprochait son intolérance et son isolement de la vie nationale. Le second grief paraît injuste, M. G. l'a prouvé, mais le premier ne l'est qu'en partie. On aurait dû en alléguer un troisième. « Ce qui a manqué à la Sorbonne, avoue son historien, c'est d'avoir établi elle-même des doctrines et laissé un témoignage irrécusable de son esprit. » Et il ajoute : « Chose singulière qu'une société faite pour l'étude et vivant de l'étude n'ait point parmi ses maîtres suscité un écrivain ou produit une œuvre! » Voilà qui aurait justifié, mieux que d'autres griefs semi-politiques, la mesure révolutionnaire qui mit fin à l'institution hospitalière de Sorbon.

L'édifice de Richelieu, terriblement dévasté, devint, de 1801 à 1821, le refuge des artistes précédemment logés au Louvre; il compta alors des hôtes illustres, comme Pajou, David et Prudhon. M. G. a raconté d'une manière charmante la vie intime de la Sorbonne à cette époque. Mais la liste qu'il a donnée des œuvres qui y ont vu le jour est bien décevante : sauf l'*Histoire de Psyché* et le *Caïn* de Prudhon, il n'y a rien qui ait marqué dans l'histoire de l'art. Il semblerait qu'une sorte de fatalité pesât sur cette maison, où la médiocrité seule pouvait fleurir.

Le 3 janvier 1821, une ordonnance royale supprima le « Musée des arts » et rendit la Sorbonne à l'enseignement en y installant l'Académie de Paris. Le duc de Richelieu, alors président du conseil, obéissait à des souvenirs de famille qui le servaient bien. Mais si la Sorbonne de la Restauration jeta un éclat dont le rayonnement dure encore, ce ne fut ni par la grâce du gouvernement, dont on y applaudissait les adversaires, ni par celle de la Sorbonne elle-même, qui s'illustrait par des talents formés ailleurs. Aucun des professeurs alors célèbres n'avait été élevé dans le vieux séminaire : c'étaient des hommes nouveaux, sans attaches avec son passé. Plus tard encore, les plus célèbres des maîtres en Sorbonne furent des polytechniciens ou des normaliens. Il est difficile d'apprécier, faute de recul, les professeurs qui s'y succédèrent après le gouvernement de juillet : assurément, parmi eux, les hommes d'esprit et même de talent ne manquèrent pas, mais les éloges un peu faciles que leur décerne M. G. feront peut-être sourire d'ici cinquante ans. Et puis, quel mouvement est sorti de là? S'il y a un fait indéniable, c'est que le renouveau des sciences historiques dans notre pays (nous ne pouvons parler que d'elles) est dû d'abord à l'École des Hautes-Études, accessoirement à l'École normale et à l'École des Chartes, que la Sorbonne y eut peu de part ou n'en eut point. Elle s'est transformée, non pas seulement matériellement, mais moralement depuis une dizaine d'années; elle est entrée dans une voie de réformes qui promet d'être féconde; mais à qui doit-elle cela, sinon d'abord à un norma-

lien qui a fréquenté les Universités allemandes? Bonne ou mauvaise, la nouvelle direction prise par la Sorbonne ne se ressent en rien des leçons qu'on y professait il y a trente ou quarante ans. Elle a encore bien moins de commun avec les tendances d'un Riballier. Nous devions un souvenir à la somnolente hôtellerie de Robert Sorbon; M. Gréard s'est acquitté de cette dette avec grâce, en savant et en artiste; mais une fois cette obligation remplie, le mieux que l'on puisse souhaiter à la nouvelle Sorbonne est de ne jamais ressembler à l'ancienne.

Salomon Reinach.

# CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux nous communique la liste de ses concours pour l'année 1893 et années suivantes : *Fondation La Grange*. — Un prix de 800 francs au meilleur mémoire sur la langue gasconne, de préférence sur le sujet suivant : « Étude grammaticale de langue gasconne dans un ou plusieurs de ses dialectes. » — Un prix de 1,000 fr. au meilleur livre ou mémoire sur la numismatique des provinces méridionales. — Un prix de 800 fr. au meilleur livre ou mémoire d'archéologie locale, de préférence des monographies de villes, communes ou anciens monuments de la province de Guyenne. — *Fondation Brives-Cazes*. — Un prix de 500 fr. au meilleur travail sur un sujet relatif à l'histoire de la région du Sud-Ouest (ancienne Aquitaine), et plus particulièrement de Bordeaux. — *Prix de la ville de Bordeaux* : Prix d'éloquence. — Un prix de 500 fr. à décerner pour le concours de 1894 au meilleur discours sur ce sujet : « Éloge de l'intendant Dupré de Saint-Maur. » — *Prix de l'Académie* : L'Académie accorde aussi des médailles d'encouragement aux auteurs qui lui adressent des ouvrages d'un mérite réel dans les diverses branches des sciences, des lettres et des arts, quel que soit le sujet traité. Mais elle propose plus particulièrement les sujets suivants : Histoire. — 1° « Faire la biographie du maréchal d'Ornano, maire de Bordeaux sous Henri IV »; 2° « Notice biographique sur un des hommes remarquables qui ont appartenu à cette province »; 3° « Étude sur les serfs questaux dans la province de Guyenne »; 4° Étudier la question de savoir si Molière est venu à Bordeaux, et indiquer ce qu'on sait de positif au sujet du séjour du grand comique dans cette ville »; 5° « Histoire de l'amirauté de Guyenne ». — Beaux-arts. — 1° « Comparer les tendances des écoles française et hollandaise au XVIII[e] siècle au point de vue de l'étude de la nature »; 2° « Étudier les origines et les évolutions du paysage contemporain en France »; 3° « Examiner si, d'après des fragments importants conservés au Musée des antiques de Bordeaux, il serait possible de reconstituer un monument romain (arc de triomphe probablement) qui aurait existé dans cette ville. » — L'Académie récompensera, en outre, les meilleurs travaux relatifs à l'histoire des arts (architecture, peinture, sculpture, gravure et musique) dans l'ancienne province de Guyenne. Les envois doivent être adressés au secrétariat de l'Académie, hôtel de l'Athénée, rue des Trois Conils, 53, avant le 1[er] novembre 1893, pour prendre part au concours dont les prix seront décernés en 1894.

— MM. Georgeakis et Léon Pineau ont fait tirer à part leur article sur le *folk-lore de Lesbos* (Revue des traditions populaires, t. VIII, n° 6).

— Dans une étude sur les *relations de François de Gonzague avec Ludovic Sforza*

*et Louis XII* (tirée des « Annales du Midi »), M. L.-G. Pélissier a complété, grâce à de nouvelles recherches dans les archives de Mantoue, de Milan et de Modène, certains détails de l'histoire si complexe et confuse de la politique du marquis de Mantoue et ajouté quelques indications sur le caractère et les mœurs de ce personnage et de ses comtemporains.

ALLEMAGNE. — Une nouvelle livraison, la 6e et 7e, de la cinquième édition remaniée et augmentée de l'*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. Kluge a paru à la librairie Trübner, de Strasbourg; elle va de *Mutter* à *Specht*.

— Un volume nouveau (no 3090) de la petite bibliothèque universelle Reclam contient les conférences de K. Henri de Stein à l'université de Berlin, *Gœthe und Schiller Beitræge zur Aesthetik der deutschen Klassiker*.

AUTRICHE. — Dans la collection Tempsky-Freytag (Prague), vient de paraître en *editio major* et *editio minor*, la suite du Tite-Live de Zingerle, comprenant les livres XXXVI-XXXVIII. On connaît suffisamment par nos articles et, je le souhaite, aussi par une expérience directe la commodité de ces petits livres et on a pu apprécier la méthode généralement saine et sûre de l'éditeur. Mais pourquoi M. Z. se borne-t-il à renvoyer sans plus au travail qu'il a publié dans les mémoires de l'Académie de Vienne? Se figure-t-il que ce recueil soit pour tout le monde à portée de la main ? Il y a dans toutes ces préfaces, surtout pour tout ce qui regarde l'interprétation des signes, des lacunes et un manque de clarté qui heureusement disparaissent dans l'apparat et sont après tout assez facilement réparables.

BELGIQUE. — M. Ferdinand Vander Haeghen, le savant bibliothécaire de l'université de Gand, l'infatigable auteur de la *Bibliotheca belgica*, cherche à recueillir des souscriptions pour la reproduction en phototypie du plus précieux des manuscrits conservés dans le dépôt qui lui est confié, le *Liber floridus* exécuté vers 1125 par Lambert, chanoine de Saint-Omer. La publication serait accompagnée d'une notice de M Victor Vander Haeghen sur Lambert, sur la compilation dont il est l'auteur et sur les diverses copies que l'on en connaît. Les personnes qui désireraient souscrire éventuellement à cette publication peuvent s'adresser à notre collaborateur, M. Émile Picot, 135, avenue de Wagram, à Paris.

HONGRIE. — Le comte Geyza Kuun, le savant éditeur du Codex Cumanicus de Pétrarque, vient de faire paraître le premier volume d'un ouvrage qui fera partie de toute une série destinée à mettre en lumière les origines et les pérégrinations du peuple magyar jusqu'au moment de la prise en possession de la Hongrie actuelle. Les fêtes du millénaire -1896- seront ainsi rehaussées par plusieurs publications intéressantes. Le savant académicien a étudié dans son ouvrage écrit en très bon latin (*Relationum Hungarorum cum Oriente Gentibusque Orientalis Originis Historia antiquissima*, vol. I. Claudiopoli-Kolosvár en Transylvanie, 233 p.), l'origine et les différentes étapes de cette tribu depuis les montagnes altaïques jusqu'en Hongrie. Toutes les questions relatives aux migrations, à la constitution, à la culture, à la religion et à l'art militaire, sont traitées à l'aide de connaissances linguistiques, ethnographiques et géographiques très solides. Le principal mérite de l'ouvrage est d'avoir mis en œuvre toutes les sources orientales, grecques et latines relatives aux Magyars. Le IIe volume étudiera la vie des Hongrois à Etelkoez, leurs irruptions en Moravie et la guerre avec les Bulgares qui a amené finalement la prise de possession de la contrée où ils se trouvent depuis mille ans.

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 12 juillet 1893.*

M. de Boislisle entretient l'Académie du livre qui fut publié en 1702 sous le titre de *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, et qui est plus connu des bibliophiles sous le nom d'*Histoire métallique de Louis XIV*. Cet ouvrage fut composé, rédigé et imprimé, de 1663 à 1701, par l'Académie des inscriptions et médailles, dite la Petite Académie, qui devint plus tard l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. M. de Boislisle rectifie à ce propos le passage des *Mémoires* du duc de Saint-Simon où est annoncée l'apparition de ce magnifique volume. Il exprime l'espoir que, quelque jour, l'Académie actuelle voudra faire retracer l'historique de la Petite Académie et des longues années qu'elle consacra à la confection de l'*Histoire métallique*.

M. Müntz continue la lecture de son travail sur les collections d'antiquités formées par les Médicis au XVIe siècle. Il fait connaître, d'après des documents inédits, les principaux accroissements des musées florentins sous les grands ducs François Ier et Ferdinand Ier. Il rectifie, d'après des inventaires anciens, l'histoire de certaines statues célèbres : les statues de Gaulois qui se rattachent à l'ex-voto du roi Attale Ier de Pergame ont été découvertes en septembre 1514; la prétendue Thusnelda de la loge des Lanzi figurait dès 1550 dans la collection Capranica; le *Sacrifice du taureau*, du musée des Offices, a fait son apparition en 1515 et non en 1569. L'initiative des Médicis du XVIe siècle n'a pas seulement profité à Florence. La France, en acquérant leur villa du Pincio, à Rome, est devenue propriétaire d'une collection qui, quoique très amoindrie, comprend encore plus de soixante-dix statues, bustes et bas-reliefs. Trois des plus beaux marbres de cette collection sont aujourd'hui à Paris : ce sont trois torses, qui furent choisis il y a une cinquantaine d'années par Ingres, directeur de l'Académie de France à Rome, pour le musée de l'École des beaux-arts; l'un d'entre eux est la célèbre Minerve contemporaine des sculptures du Parthénon. M. Müntz exprime le vœu qu'un membre de l'École française de Rome consacre une monographie à la villa Médicis et à l'histoire de ses collections, soit anciennes, soit contemporaines.

M. Joseph Halévy communique une étude sur la légende babylonienne du rapt de Proserpine par Pluton. Le mythe du rapt de Perséphoné ou Proserpine avait été considéré jusqu'ici, soit comme exclusivement hellénique, soit comme dérivant du mythe égyptien d'Isis et d'Osiris. M. Halévy en signale l'existence dans une tablette babylonienne du XVe siècle avant notre ère, qui fait partie de la trouvaille d'El-Amarna. Le Pluton ou Hadès babylonien, Nergal, désire épouser la fille d'Anou (Jupiter), Eris-Kigal, c'est-à-dire « Désir d'Hadès » ; sur le refus de celle-ci, il charge Namtar, sorte d'Hermès conducteur des âmes, de l'amener de force à son palais. Eris-Kigal cède aux menaces et consent à devenir l'épouse de Nergal, à condition de partager son autorité. « Je veux, dit-elle, partager la puissance dont tu disposes; tu seras le Seigneur, je serai la Dame. » Le texte poursuit alors : « Nergal entendit cela, et, au lieu de se fâcher, il l'embrassa et sécha ses larmes. Tout ce que tu désireras depuis ce moment, je te l'accorderai. »

M. Longnon donne lecture d'un travail de M. de Maulde La Clavière, intitulé : l'*Histoire de Marguerite de Valois racontée par elle-même*. On a remarqué depuis longtemps que, dans la 10e nouvelle de l'*Heptaméron*, la reine de Navarre avait évidemment raconté, sous des noms d'emprunt, sa propre histoire et celle de plusieurs de ses contemporains; mais on ne s'était pas encore appliqué à découvrir la clé de ces noms fictifs. M. de Maulde s'est attaché à ce travail et est arrivé ainsi à reconstituer l'histoire de la jeunesse de Marguerite. La jeune princesse, dont on a, dit-il, toujours loué la précocité, s'éprit à neuf ans de Gaston de Foix, qui en avait douze. Elle fut contrainte d'épouser le duc d'Alençon, pour qui elle avait une aversion profonde. Elle fut ensuite aimée par Bonnivet, l'homme de son temps le plus célèbre par ses bonnes fortunes, « l'amoureux professionnel de toutes les femmes ». Leur liaison, traversée par mille orages, fut cause du mariage de Bonnivet, puis de sa mort : il se fit tuer à Pavie, dans un moment d'emportement et de désespoir.

Ouvrages présentés : — Par M. le marquis de Vogüé; *Corpus inscriptionum semiticarum, Inscriptiones aramaicæ*. I, II (fascicule préparé par MM. DE VOGÜÉ et Rubens DUVAL); — Par M. Senart : BARTH (A.), *Bulletin des religions de l'Inde* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*) ; — par l'auteur : LE BLANT (Edmond), *les Persécuteurs et les Martyrs aux premiers siècles de notre ère*; — par M. d'Arbois de Jubainville : CASTANIER (Prosper), *la Provence préhistorique et proto-historique jusqu'au VIe siècle avant notre ère*.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 33-34 — 14-21 août — 1893



415. — Charles PICARD. **Sémites et Aryens.** In-8, VI-104 p. Paris, Alcan, 1893.

Il y a un antagonisme profond, irréductible, entre l'esprit sémitique et l'esprit aryen. Le dieu des Sémites, celui du judaïsme, de l'islamisme, du christianisme, est vindicatif, cruel, avide de sang ; le dieu des Aryens, qui est celui du bouddhisme, a toutes les vertus qui manquent à son concurrent. Les « générations futures » feront donc bien de choisir le dieu aryen. Telle est la substance du petit livre de M. Ch. Picard. Il est écrit dans un langage singulier : j'y trouve la *crucification* (p. 69), la *défloraison* des jeunes filles (p. 19, 32). Mais la forme y vaut encore mieux que le fond. Érudition de seconde ou de dixième main, bévues étonnantes, généralisations téméraires, rien n'y manque ; qu'il me suffise de relever ces deux assertions : 1° Les colonnes du temple de Jérusalem, d'après Hérodote, II, 44, représentaient le *lingam* (p. 29) ; 2° La croix, combinaison du *phallus* et du *ktéis* (p. 6), n'est elle-même pas autre chose que le *lingam* (p. 93). — Le bouddhisme n'a décidément pas de chance avec ses avocats.

S. R.

---

416. — P. Gregoris dr KALEMKIAR. **Die siebente Vision Daniels,** armenischer Text mit deutscher Uebersetzung. in-8, 42 p. Wien, 1892.

417. — P. Josephi dr CATERGIAN. **De fidei symbolo quo Armenii utuntur observationes**, in-8, 153 p. Viennae, 893.

I. — Les Mékhitaristes de Vienne continuent la tâche si utile qu'ils se sont assignée, d'étudier la littérature arménienne d'une manière scientifique. La brochure du R. P. Kalemkiar fait partie d'un ensemble de travaux sur les apocryphes traduits en arménien : elle a pour objet l'édition et la traduction d'un texte inédit ; l'édition est critique en ce

sens que toutes les variantes des trois manuscrits connus sont relevées, et l'éditeur montre par là un sentiment très juste des besoins actuels de la philologie arménienne. Le travail est consciencieux, mais témoigne de quelque inexpérience. Les manuscrits ne sont pas classés; les très nombreuses fautes communes à B et C et qui ne se trouvent pas dans A obligent à poser une famille B C : cette remarque faite, il n'y avait plus lieu de reproduire certaines fautes grossières propres soit à B seul, soit à C seul ; il était surtout inutile de relever les particularités orthographiques dues aux copistes récents qui ont écrit les manuscrits et qui ne nous renseignent pas sur l'archétype. L'apparat critique, un peu touffu, en eût été très heureusement éclairci. — Le choix des variantes n'est pas toujours bon; ainsi, p. 7, dans une énumération de noms propres reproduits de l'original grec sous la forme du génitif, A a *Egiptu* et B C *Egiptos*. l'éditeur a écarté la bonne leçon du meilleur manuscrit et choisi *Egiptos :* Il faudrait aussi éviter les contradictions, et ne pas écrire *Nikomidia* p. 7 et *Nikomêdia* p. 9. Ces fautes n'enlèvent pas à l'édition sa valeur, puisque l'auteur met entre les mains du lecteur le moyen de les corriger. Il est à souhaiter que l'exemple du R. P. Kalemkiar soit suivi.

II. — Mon manque de compétence ne me permet pas de critiquer l'ouvrage posthume du R. P. Catergian. Il suffira de le signaler ici aux personnes qui s'intéressent à ces questions.

A. Meillet,

---

418. — H. Brunn. **Griechische Kunstgeschichte**. Erstes Buch. Die Anfaenge und die aelteste decorative Kunst. Gr. in-8, xiv-185 p., avec 142 gravures dans le texte. Munich, Bruckmann, 1893.

Personne, depuis Winckelmann et Visconti, n'a contribué autant que M. Brunn à éclaircir l'histoire de l'art grec, à en asseoir l'étude sur des fondements solides, à préciser le caractère et les relations des artistes et des écoles. Sa *Künstlergeschichte*, publiée en 1857, et rééditée depuis sans changements, est restée la base de tous les travaux sur ce domaine : les découvertes incessantes de monuments nouveaux en ont bien plus souvent vérifié qu'ébranlé les conclusions. Depuis plus de vingt ans, le professeur de Munich annonçait l'intention d'écrire une histoire générale du développement de l'art en Grèce, mais l'espoir de la voir paraître avait beaucoup diminué dans ces derniers temps. On savait que M. B. célébrait, en 1892, son 70e anniversaire, qu'il était très occupé par son entreprise des *Denkmaeler* et que sa santé était assez chancelante pour lui conseiller le repos. Et voilà que tout à coup, grâce au concours de son élève dévoué, M. Paul Arndt, il nous donne la première partie de son grand ouvrage, en laissant entendre, dans la préface, que la publication de la suite est assurée. C'est là, dans le monde archéologique, un véritable événement, et le premier devoir de la critique est d'adresser ses

remerciements à M. Brunn. Ceux-mêmes qu'a parfois effrayés la hardiesse de ses hypothèses, ou que ses analyses un peu minutieuses ont agacés, reconnaissent en lui un maître dont ils sont tous, dans une certaine mesure, les élèves et les obligés. Son nouveau travail, qui ne décèle aucune fatigue, qui ne fait double emploi avec aucun ouvrage existant sur la matière, n'ajoutera pas à son renom, mais au long état de ses services. Nous nous proposons d'en indiquer ici la méthode et les conclusions principales, dans le dessein d'engager tous ceux que le sujet intéresse à le lire d'un bout à l'autre. Il faut cependant qu'ils soient avertis : nous leur conseillons une tâche difficile, n'ayant guère encore rencontré de livre écrit avec plus d'obscurité que celui-là.

Ce que l'auteur met au premier plan, c'est l'étude de la filiation des styles. Il ne se préoccupe pas d'ethnographie et d'histoire ; on chercherait vainement à savoir ce qu'il pense de l'origine des Pélasges, des relations de ce peuple avec les Hittites (dont il ne prononce pas le nom), les Lélèges et les Cariens. Il prend les monuments tels qu'il se sont conservés ou tels que les auteurs nous les ont décrits et il cherche à y reconnaître, sous les influences multiples qu'ils reflètent, le développement de la personnalité hellénique dans l'art. Aussi n'en isole-t-il point, pour les décrire séparément, les diverses manifestations: architecture, céramique, travail des métaux, tout marche de front, tout concourt à donner une impression nette des causes agissantes, des progrès réalisés.

Après un chapitre consacré à l'architecture cyclopéenne, où il a particulièrement mis en lumière l'influence de la nature des matériaux, M. B. aborde la civilisation dite mycénienne. A Troie, il n'y a pas encore d'art proprement dit, mais tout au plus une industrie naissante : c'est à Mycènes seulement que l'on peut commencer à parler d'un style. Style rudimentaire, d'ailleurs, et dont les chefs-d'œuvre même, les vases de Vaphio, paraissent surfaits à M. Brunn, peut-être parce qu'il les a connus lorsque son opinion était déjà formée. Trois éléments, suivant lui, doivent concourir à la production d'une œuvre artistique : l'imagination, l'observation et un principe directeur (traduise qui pourra : *die plan-oder schulmaessige Durchbildung des Gedankens und der Form und ihre gegenseitige Durchdringung nach klar verstandenen künstlerischen stylistischen Prinzipien!*). Or, ce dernier élément manque aux vases de Vaphio, comme à tous les produits de l'art mycénien : nous avons là des œuvres analogues à ce que seraient, pour nous, les *Lieder* préhomériques, si l'on pouvait les comparer à l'*Iliade*. La pensée de M. B. est profonde ; est-ce la faute de la langue allemande s'il n'a pas été obligé de l'exprimer plus clairement? Quant à l'influence égyptienne, il en fait bon marché : elle manque tout à fait dans la glyptique dit insulaire et, là où on croit la reconnaître, comme dans les poignards incrustés de Mycènes, elle n'a pu s'exercer qu'indirectement.

C'est dans les vases du style géométrique et du Dipylon que M. B.

salue la première apparition de ce qu'il appelle « la tendance idéaliste de l'art grec ». D'abord, à cause du choix des sujets, qui trahissent déjà un sentiment poétique, non plus une imitation presque passive de la nature; en second lieu, à cause du caractère systématique de la décoration, du principe mathématique de la « division de l'espace à décorer ». Entre ces vâses et ceux de Mycènes, il y a un contraste parfait. Là où le style géométrique a influé sur la céramique mycénienne, nous ne trouvons que des œuvres flasques et sans caractère; en revanche, les artistes du style géométrique ont profité du contact avec l'art mycénien pour donner à leur style une certaine ampleur, et ce contact n'a pas laissé d'être fécond.

L'art de l'époque homérique nous oblige à tourner les yeux vers l'Asie; l'éclat métallique des demeures royales de cette époque rappelle le temple de Jérusalem, les palais de la Mésopotamie. Mais la Grèce a modifié les modèles orientaux comme elle a transformé, pour créer son alphabet, les caractères phéniciens. Le bouclier d'Achille décrit par Homère en est une preuve. M. B croit à l'existence réelle de cette œuvre et y reconnaît les mêmes principes que dans les vases du style géométrique, principes qui manquent aux chroniques lapidaires de l'Orient sémitique. Les motifs viennent de là, par l'entremise des œuvres textiles, mais la pensée est purement hellénique. Ce sont les situles trouvées dans la région des Alpes, que M. B. considère volontiers comme illyriennes, qui peuvent nous donner l'idée la plus exacte des scènes qui décoraient le bouclier homérique. Il est vrai qu'elles sont de plusieurs siècles plus récentes : mais l'art hellénique primitif n'a-t-il pas pu se *stéréotyper* en Illyrie, comme l'art byzantin se perpétue dans la Russie actuelle ?

Du bouclier d'Homère à celui d'Hésiode il y a un progrès, qui correspond à un développement nouveau de l'art. Les épisodes mythologiques font leur apparition à côté des sujets de la vie réelle. Le bouclier d'Hercule marque ainsi le passage entre le bouclier d'Achille et le coffret de Cypsélos.

En présence d'œuvres de style mixte, comme les boucliers de la grotte idéenne en Crète, où l'on distingue des éléments assyriens et égyptiens, on se hâte trop de faire intervenir la Phénicie. Les bronzes du tombeau Regulini-Galassi à Caere présentent le même caractère : or, c'est à Chypre que l'on en a découvert les prototypes (coupe incisée du Louvre). Chypre n'est pas plus phénicienne qu'elle n'est égyptienne ou assyrienne : c'est un milieu qui a subi des influences étrangères, mais a donné naissance à un style individuel en réagissant sur elles. « L'imitation se borne au dehors, mais un tout autre esprit agit au dedans. » Cet esprit est grec; les Grecs de Chypre ont travaillé pour les Phéniciens, entre les mains desquels était le commerce; ils ont reçu d'eux des commandes, une direction générale, mais le style mixte ne leur a pas été imposé par Tyr ou Sidon : ils l'ont créé. Et le génie de l'hellénisme a eu de bonne

heure assez de force pour réagir sur l'art de l'Orient dont il s'inspirait : ce fut une conséquence de la poussée des Assyriens vers la Phénicie. M. B. n'hésite pas à signaler des influences grecques dans les bas-reliefs du palais septentrional de Koujoundjik (680-659 av. J.-C.). Ici, il poursuit une idée de M. Heuzey plus loin que M. Heuzey ne l'a fait lui-même ; mais trois mots, pour rendre à qui de droit l'idée du « choc en retour », n'auraient certes pas été de trop dans ce chapitre.

A l'époque suivante, le génie grec se fortifie, prend une conscience plus claire de lui-même (bronzes de Crète, d'Olympie, etc.), mais en même temps, et surtout dans la céramique, l'influence de l'Asie se fait jour de nouveau par l'adoption de motifs orientaux plus ou moins assimilés. Cela s'explique non seulement par l'activité des relations commerciales, mais par le fait que les ouvriers grecs mettent alors leur expérience au service des princes anatoliens. Dans la céramique, ces influences s'exercent sur le style du Dipylon, à la fois en Attique et dans les îles : de là les céramiques de Théra, de Mélos, de Rhodes, qui en sont comme le développement. A Rhodes, on distingue en outre l'influence de l'atelier gréco-égyptien de Naucratis, auquel sont dus également les vases apparentés à la coupe d'Arcésilas ; à Corinthe, ce sont les tapis orientaux qui ont servi de modèles et sur lesquels le génie grec a moins efficacement réagi qu'ailleurs.

Ce génie se retrouve, ou plutôt se révèle avec éclat, dans trois œuvres de même famille dont l'étude termine ce fascicuele : le vase François, le coffret de Cypsélos et le trône d'Amyclées. C'est la tradition des boucliers d'Homère et d'Hésiode que nous avons là, avec l'avènement définitif des épisodes de la fable à la place des scènes que fournit la réalité. Et ces épisodes ne sont pas juxtaposés au hasard : M. B. reconnaît dans leur choix une pensée philosophique, ou du moins une idée générale, marque caractéristique des œuvres grecques qui les oppose de bonne heure à celles de l'Orient et leur ouvre le chemin de la perfection.

M. Brunn a sévèrement trié ses matériaux : il s'est gardé de confondre l'histoire de l'art avec l'archéologie et l'on doit se rendre compte de ce parti-pris très judicieux avant de lui reprocher des omissions. Sa doctrine se rapproche de celle d'O. Mueller dans l'appréciation des influences orientales : parmi les jeunes savants contemporains, c'est à M. Milchhœfer qu'il paraît devoir le plus. Une discussion détaillée de ses opinions nous ferait dépasser les bornes d'un article et peut-être aussi celles de la réserve que le grand nom de l'auteur doit imposer. Il reste à dire que les gravures, choisies par M. Arndt, sont très satisfaisantes, bien que la plupart soient de vieilles connaissances dont la réduction zincographique a fait tous les frais.

Salomon Reinach.

419. — J. Bernhard, pharmacien de 1re classe. **La Thériaque**. Etude historique et pharmacologique. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1893, 150 p.

La *Revue* ne s'occupe pas d'ordinaire des sciences médicales ou pharmacologiques ; il y a cependant des ouvrages de ce genre qui peuvent avoir, par certains côtés, un intérêt historique et littéraire, et c'est à ce titre que je signale le livre de M. Bernhard. Il contient, en effet, une première partie intitulée *la Thériaque dans l'antiquité*, où l'auteur nous donne, de cet antique électuaire et de ses premiers préparateurs, une histoire détaillée qui n'est pas sans agrément. Il s'attache surtout à bien faire connaître les préparations d'Andromaque et de Galien. La suite nous montre les destinées de la thériaque chez les Arabes, en France, à l'étranger, et termine par deux chapitres sur les vendeurs de thériaque et sur la préparation publique de cette panacée. Je remarque un amusant portrait, en vers, du pharmacien idéal, par le pharmacien Pierre Maginet de Salins (p. 120 suiv.). Dans la forme, j'aurais bien à relever un peu de prétention et quelques phrases alambiquées, mais il ne faut pas oublier que ce petit livre est l'histoire d'une drogue, écrite par un pharmacien.

My.

---

420.— **Lateinische Schulgrammatik**, von W. Deecke Dr., Direktor des Gymnasiums zu Muelhausen i. Els. — Berlin, Calvary, 1893. In-8, viij-300 pp. Prix : 2 mk 40.

421. — **Erlaeuterungen zur Lateinischen Schulgrammatik**, von W. Deecke Dr...... — Berlin, Calvary, 1893. In-8, iv-477 p. Prix : 4 m. 80.

Le plan suivi par l'auteur de cette grammaire latine élémentaire se justifie aisément : — partie de l'élève, contenant les règles indispensables sous une forme courte et claire; — partie du maître, ou éclaircissements de détail, historiques, étymologiques, grammaticaux et autres, préceptes et exemples entre lesquels il pourra faire son choix pour mieux faire comprendre les applications et relever l'intérêt de sa classe. De la première je m'abstiendrai de rien dire, puisqu'elle n'est point destinée à nos lycéens et que chaque pays est juge de sa pédagogie : c'est tout au plus si j'ose m'étonner d'y rencontrer le paradigme *ăcer* classé sous la 2e déclinaison (p. 17). Mais ceux de nos jeunes professeurs qui lisent l'allemand trouveront dans la partie du maître de quoi varier et vivifier leurs leçons, même aujourd'hui que s'est accomplie dans l'Université la parole de l'Écriture : mieux savoir le latin en l'apprenant moins.

La mesure et l'exactitude, ce sont les qualités maîtresses de ces sortes d'ouvrages : l'exactitude, qui éclate ici jusque dans la correction typographique presque parfaite [1]; la mesure, qui sait éviter de dresser sur

1. Le petit appendice sur la composition et la dérivation est un peu négligé : j'y relève la quantité *calāmitōsus* (p. 449) et la phrase « man sagt *gens*, *lex*, *via*, *aqua*, z. B. *Julia*, *Aemilia*, aber *via*, *aqua Appia* », dont il m'est impossible de pénétrer le sens.

chaque règle ces effrayants échafaudages de sous-exceptions dont chaque échelon cache un piège. Dans la syntaxe de coordination, l'idée de ramener la proposition subordonnée à une ancienne proposition principale me paraît parfois poussée à l'outrance : il suffit de poser le principe, sans le poursuivre à toute rigueur à travers les hypotaxes auxquelles l'analogie a eu plus de part que la saine logique; mais enfin le principe est incontestable, et c'est le seul qui puisse faire luire un rayon de sens commun sur le fouillis de formules contradictoires où s'est complue jusqu'à présent la grammaire empirique.

Mieux qu'en faisant l'éloge de son livre, je servirai M. Deecke en lui faisant part des scrupules qu'il m'inspire. Si par endroits je le trouve trop conservateur, — par exemple dans le maintien de la traditionnelle cacographie *quum*, ou lorsqu'il transcrit l'étonnante équation *pêjerô* = *perjûrô* (p. 21), — j'estime que son ardente conviction ne l'autorisait pas à ranger, sans phrases, l'étrusque parmi les langues italiques. Qu'en dira la momie d'Agram? Mais je ne sais point d'autre témérité grave. Aulu-Gelle (p. 32) ne contredit pas le témoignage de Nigidius : il se borne à constater que de son temps l'usage avait changé. La formule « *-ed* d'où *-e* » pour la désinence de l'ablatif (p. 35) est inexacte : *-ed* serait resté *-ed*, et *êd* n'eût pu donner que *-ê*; or on n'a ni l'un ni l'autre. Le mot *praepes* n'est pas « voreilig » (p. 40), mais un terme technique de la science des augures. Il faut laisser à Varron ses *triônês* « bœufs au dépiquage » (p. 48) : le *septem(s)triô* est « la figure de sept étoiles ». Le sk. *adhamás* (= *ndhmm-os*) = lat. *infimus* fait justice de la bizarre dérivation **in fumo*, qu'au surplus M. D. met sagement en doute (p. 66). *Secundus* n'est pas « einer der folgen musz » (p. 68), mais tout uniment « der folgende », gr. ἑπόμενος. La forme *istûc* ne vient pas de **istud-c* (p. 73), car d'où viendrait *hûc*, forme aussi régulière pour un locatif **hoi-c* que *mûnia* et *moenia* coexistants? Un parfait **e-ig-î* n'aurait pu devenir *êgî* (p. 90), non plus que *côgô*, *dêgô* ne sauraient procéder de **coigô* **dêigô* (p. 116), ni même *amem* de **amaim* (p. 94) : en général les lois de la contraction latine sont traitées avec trop de laisser-aller. Il n'y a point de **patus* à la base de *patêre* (p. 107), qui est une formation intransitive en *-ê-*, de même ordre que l'aoriste grec τυπῆ-ναι. Le simple vocalisme latin de *pecus* et *pacîscor* sépare étymologiquement les deux mots (p. 137). Le sk. **pétitha* (p. 154) n'existe ni comme représentant de **pe-pt-itha* ni à aucun égard qui en légitime la mention dans une grammaire comparée. La quantité *calêfaciô* (p. 162) est d'autant plus déplorable qu'elle sert de prémisse à tout une déduction. En quoi les supins sk. en *-tum* sont « nur weiblich » (p. 165), je me perds à le conjectuer : supins, ils ne sont d'aucun genre; noms d'action, le masculin y domine. *Culîna* = **cocslîna* est dur à digérer (p. 233), non moins que *dîcax* (p. 234), et, si le *vois* du vase du Quirinal est *vîs* (p. 280), — ce qui ne m'est pas démontré, — en tout cas il n'est point **vols*. La forme *ho-diê* par *o* bref (p. 286) n'est point **hô diê* avec abré-

gement inexplicable, mais un type de composition asyntactique aussi limpide que αὐτο-ετεί. La phonétique ne permet point d'assimiler le rare préfixe *au-* (= sk. *áva* = gr. αὐ [1]) à la préposition *ab* (p. 299), et la conjonction *at* n'a rien à voir au nom de l'aïeul (p. 308); car *at-avos* est sûrement « le grand-père du père », cf. got. *atta* « père ». *Quos ego...* (p. 315) n'est pas un bon exemple d'ellipse : autre chose est le tour elliptique, autre chose la phrase interrompue. Le latin a mieux que des restes du locatif (p. 328) et ne le cède point de ce chef au grec, puisque son ablatif de 3e déclinaison n'est presque en entier qu'un locatif; mais il m'est difficile, en revanche, de suivre l'auteur dans le détail de sa théorie des fonctions locatives de l'infinitif (p. 376) : dans une phrase comme *errâre hûmânum est*, *errâre* n'est et n'a jamais été rien de plus qu'un nominatif neutre. Je ne vois pas comment *(môlês) nâtûra* (p. 389) pourrait signifier « der stoff der *schaffen* will » ; et enfin l'on attendrait (p. 402) la règle de l'emploi éventuel de *necnôn*.

Je n'ai pas la prétention d'avoir tout relevé : ce serait merveille que, dans ces huit cents pages de texte touffu, on ne trouvât pas davantage à élaguer; mais qu'est-ce au prix de ce qu'on y trouvera à cueillir? Les étymologies ingénieuses ne se comptent pas [2]; tous les faits importants de la langue ont leur place marquée; toutes les citations sont rigoureusement vérifiées; pas une particule dont l'auteur ne recherche les aboutissants; pas une tournure dont il ne donne ou suggère la clef, et l'orientation du lecteur est assurée par un copieux index.

M. Deecke a mis au service de la pédagogie ses rares facultés de travail, ses profondes connaissances en langues italiques et en grammaire comparée et surtout l'expérience de quarante années d'enseignement secondaire. On nous a trop répété que pour bien enseigner les langues, il n'est pas nécessaire d'être linguiste. Nécessaire, non; mais au moins cela ne nuit pas.

V. Henry.

---

422. — A. Boutroue. **L'Algérie et la Tunisie à travers les âges.** Paris, Leroux, 1893.

M. Boutroue, qui a été chargé en 1892 d'une mission dans l'Afrique du Nord, a fait, sur ses voyages en Algérie et en Tunisie, deux conférences fort intéressantes, l'une devant la commission centrale de la Société de géographie de Paris, l'autre devant les membres du Club alpin français. Il s'est attaché surtout à montrer quelles avaient été dans le

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.

2. Je note en passant : *fâs* expliqué par un génitif du type *familiâs* (p. 45); *frûgî* rapporté à une locution telle que *servos frûgî* « un esclave à rapport » (p. 50), « de rapport » dirions-nous; le sens causal de *propter* rapproché de celui de l'allemand *bei* (le processus est encore plus frappant pour l'anglais *by* qui a pris entièrement la valeur de « par », p. 298), etc., etc.

passé les destinées de ce beau pays, et il a sobrement indiqué quel parti la colonisation française pouvait tirer des recherches et des travaux poursuivis par les archéologues et les épigraphistes sur le territoire de l'Afrique romaine. En vulgarisant ainsi, après plusieurs autres, cette vérité encore trop peu connue du grand public, M. Boutroue a rendu un réel service aux régions si dignes d'intérêt qu'il a parcourues en observateur érudit. Nous nous permettrons seulement de le mettre en garde contre quelques théories qui nous paraissent exagérées, bien qu'elles soient très répandues, et contre certaines inexactitudes de détail, faciles d'ailleurs à éviter [1].

J. TOUTAIN.

---

423. — E. BOURCIEZ. **La langue gasconne à Bordeaux**, notice historique (Extrait de la *Monographie* publiée par la municipalité bordelaise). Bordeaux, Gounouilhou, 1892. In-4 de 27 p.

Dans la première partie de cette étude, après avoir énuméré les documents qui nous restent de l'idiome bordelais du moyen âge, M. Bourciez indique les traits essentiels de phonétique et de morphologie par lesquels il se rattache à ceux de la Gascogne, et les nuances par lesquelles il s'en distingue. La seconde nous fait assister aux vicissitudes par lesquelles cet idiome a passé depuis l'époque où il cessa d'être la langue officielle à Bordeaux : employé presque jusqu'au commencement du XVI[e] siècle dans les registres des paroisses et les actes notariés, parlé dans toute la classe inférieure jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, il se laisse peu à peu pénétrer par les formes françaises, perd de plus en plus de terrain, et il n'est plus aujourd'hui qu'un patois dont on peut prévoir la disparition prochaine.

Cette étude consciencieuse et précise témoigne d'une connaissance très approfondie des anciens textes gascons. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir la même compétence en ce qui concerne les dialectes modernes, dont la variété est infinie et qui ne peuvent être étudiés

---

1. P. 8-9. Il n'est pas très heureux d'opposer, en ce qui concerne le climat de l'Afrique romaine, le témoignage de Plutarque aux affirmations si précises de Salluste. — P. 10. Il n'y avait pas de province de *Numidie*, au I[er] siècle de l'ère chrétienne. — P. 11. Le rapprochement du Tombeau de la Chrétienne et du Mausolée d'Hadrien nous semble très forcé. — P. 16. L'hérésie donatiste est bien antérieure à Justinien; elle date du IV[e] siècle, et saint Augustin la combattit. — P. 30. A quoi peuvent servir des affirmations comme celle-ci : « Nous ne pouvons espérer trouver en Algérie la rémunération des capitaux qui y ont été enfouis par la métropole ? » — P. 35. Les plus anciens monuments découverts par le P. Delattre sont loin de remonter, même *à peu près*, à la fondation de Carthage. — P. 38. Après la bataille de Thapsus, César eut encore à lutter contre les Pompéiens, en Espagne; il les défit à Munda. — P. 43. Haïdra n'est pas dans la province de Constantine, mais bien en Tunisie.

que sur place. Aussi ne s'étonnera-t-on point que M. B. ait commis quelques erreurs dans la répartition géographique de certains traits linguistiques. Qu'il nous permette de lui soumettre à ce sujet quelques observations.

Page 12. Ce n'est pas seulement à Bordeaux que *dȥ* provenant de *c* latin entre deux voyelles s'est réduit à *d*. On constate le même fait à Balesta (canton de Boulogne-sur-Gesse, Haute-Garonne) où l'on dit *audet (avicellum)*, *coudina (cocina)*, *radin (racemum)*, *dide (dicere)* [1], et dans la vallée de la Pique (canton de Bagnères-de-Luchon). — Page 14. Le changement de *a* final atone en *e* n'est pas non plus particulier à Bordeaux. Il se retrouve pour quelques mots, dans le canton de Nogaro (Gers, par ex. à Lanne-Soubiran) : *countre*, *deute*, et presque dans toute l'étendue du canton de Cazaubon (Gers). De plus dans ces mêmes régions, des formes de conditionnel telles que *canteri*, *legiri*, etc, postulent des formes antérieures en *e* : *canterie*, *legirie*, etc. — Page 15. B. M. semble dire que dans le traitement du *t* final de la 3ᵉ p. sg. du parfait de l'indicatif, le gascon se divise en deux régions : celle où *t* tombe, et celle où il reste. Il n'y a là sans doute qu'un peu d'obscurité dans la rédaction. M. Bourciez sait mieux que personne que les parfaits en *-ec*, *-ic*, *-ouc* sont un des traits spécifiques de la plus grande partie du domaine gascon. — Page 21. Le paradigme ancien d'imparfait *meti* s'est perdu dans le reste de la Gascogne, aussi bien que dans le Comminges ; au moins ne l'ai-je rencontré nulle part.

A. Ducamin.

---

424. — Alcuin Hollaender. **Eine Strassburger Legende.** Ein Beitrag zu den Beziehungen Strassburgs zu Frankreich im 16 Jahrhundert. (Forme le xvIIᵉ cahier des Beitraege zur Landes und Volkeskunde von Elsass-Lothringen). Strassburg. Heitz, 1893. 1 brochure in-12 de 28 p.

Il est en général admis parmi les érudits français que les Mémoires de Vieilleville, attribués à son secrétaire Vincent Carloix et publiés pour la première fois en 1757, n'ont aucune valeur historique. Ainsi M. Ch. Marchand a montré récemment que l'auteur s'est borné à copier le récit du siège de Saint-Jean-d'Angely (1569) dans la Popelinière [2], remplaçant partout le nom de Biron par celui de Vieilleville ; qu'il a de même reproduit littéralement un écrit de 1564 « *Discours au vray de la réduction du Havre* » en 1563, subtituant le nom de Vieilleville qui était alors en Provence, à celui des maréchaux réellement présents au siège. M. Hollaender nous prouve, à son tour, dans la présente brochure, que presque tout ce que ces Mémoires nous rapportent sur le séjour de

---

1. A Balesta cependant *ti* + voyelle se réduit à *ȥ* et non à *d* : *raȥoun (rationem)* *ȥasoun (sationem)*.

2. La première édition de *La vraie et entière Histoire* a paru à Cologne en 1571.

Henri II en Alsace, en 1552, après la prise de Metz, est controuvé. S'appuyant sur un fait réel qu'il a sans doute lu dans les *Annales d'Aquitaine* de Jean Bouchet, l'auteur des Mémoires a tiré le reste de la narration de son imagination, dans le dessein d'opposer à la témérité du connétable de Montmorency la prudence de Vieilleville. Nous nous rallions entièrement aux conclusions de M. Hollaender.

C. P.

---

425. — G. Mazzoni. **Un libello padovano in rima del secolo XV.** Padoue, 1890, in-8 de 17 p.

426. — Id. **Le rime profane d'un manoscritto del secolo XV.** Padoue, 1891, in-8 de 44 p. [1].

427. — Id. **Le rime sacre d'un manoscritto del secolo XV.** Padoue, 1892, in-8 de 15 p.

428. — Id. **Spigolature da manoscritti.** Padoue, 1893, in-8 de 90 p. (Extraits des *Atti e Memorie della R. Accademia di scienze, lettere ed arti in Padova*, vol. VI, VII, VIII et IX.

M. G. Mazzoni est doué d'une activité vraiment prodigieuse. Poète délicat, essayiste brillant, il est aussi l'un des érudits qui ont, dans ces dernières années, apporté le plus d'utiles contributions à l'histoire littéraire de l'Italie [2]. Il ne recule même pas devant le labeur pénible et parfois si peu fructueux que présente le déchiffrement des manuscrits, comme le prouvent les quatre plaquettes dont nous venons de transcrire les titres. Les trois premières sont consacrées à la description et à l'analyse d'un important recueil du xv^e^ siècle, récemment acquis par la Marciana de Venise; ce recueil se compose essentiellement de deux parties, dont l'une contient surtout des pièces profanes et pieuses du Padouan Leonardo Giustiniani et l'autre des poésies de circonstance de Niccolò Cieco de Florence. M. M. ne s'est pas borné à identifier et à munir d'un savant commentaire ceux de ces morceaux qui étaient publiés; il a relevé dans son manuscrit les principales leçons pouvant servir à l'amélioration du texte et imprimé les pièces ou fragments qui ne se trouvaient pas ailleurs. Ce manuscrit contient de plus quelques œuvres d'autres auteurs et un certain nombre de morceaux anonymes, dont deux surtout, écrits en dialecte padouan, nous paraissent mériter d'être signalés à l'attention des linguistes et des historiens de la poésie populaire; M. M. a eu grandement raison de les publier *in extenso* et il n'y avait pas une médiocre difficulté à élucider, comme il l'a fait, la plupart des locutions provinciales et des allusions à de menus faits d'histoire locale dont ces deux pièces fourmillent. La première est un *contrasto* dramatique (de 210 vers), probablement destiné à être représenté au carna-

---

1. Cf. *Literaturblatt für rom. und germ Philologie*, 1892, col. 30.
2. Cf. *Revue critique*, 1893, n° 209.

val, entre un mari et sa femme discutant, en termes fort vifs, au sujet de leur fille qui brûle de trouver un époux; l'autre (329 vers) est une *frottola*, munie d'un début narratif à la façon de nos pastourelles, où sont mises en scène deux dames de Padoue, qui après s'être réciproquement reproché leurs faiblesses amoureuses, tombent d'accord pour feindre une conversion qui leur réservera encore d'agréables moments. On reconnaît là deux thèmes fort répandus et qui étaient depuis longtemps populaires, tant en France qu'en Italie : la seconde pièce surtout rappelle d'une façon frappante, dans sa première partie, une ballade bolonaise de la fin du XIIIe siècle (publiée par Carducci, *Cantilene e ballate*, XXI) et, dans la seconde, une chanson dramatique française un peu antérieure (Bartsch, *Romanzen*, I, 47).

On ne trouvera point de morceaux aussi curieux dans la plus récente des brochures de M. Mazzoni, fort précieuse pourtant pour l'étude de la poésie historique et spirituelle en Italie à la fin du XVe siècle. L'auteur y décrit un manuscrit fort mutilé, appartenant à la Bibliothèque de Pesaro, et qui contient, entre autres choses, un certain nombre de *Lamenti* historiques et de ballades pieuses (ces dernières probablement de sœur Girolama ou de dame Battista de' Malatesti), dont une quinzaine sont ici publiées, la plupart pour la première fois, avec tout le soin dont M. M. est coutumier. Il y a ajouté la description de quelques fragments de manuscrits appartenant à diverses bibliothèques, et où il a déchiffré quelques morceaux intéressants pour l'histoire littéraire du moyen âge, notamment une parodie bachique de l'hymne *Jam lucis orto sidere*, une pièce contre les vilains, et un fragment du roman chevaleresque de *la Tavola rotonda*.

A. JEANROY.

---

429. — E. DE MÉNORVAL. **Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours.** Deuxième partie : Depuis l'avènement de Charles VI en 1380 jusqu'à la mort de Henri III en 1589. Paris, Didot, petit in-8.

Le tome II de cette histoire de Paris mérite peut-être moins de critiques que le tome I . C'est qu'il embrasse l'histoire d'une période plus facile à traiter que celle des origines ; il s'étend de l'avènement de Charles VI à la mort de Henri III et cette histoire de deux siècles commence aujourd'hui à être relativement bien connue. L'auteur, qui fait rentrer dans son sujet tous les événements dont Paris a été le théâtre, risquait donc moins de présenter la partie générale de son récit sous un jour faux. Encore y a-t-il lieu de lui reprocher de n'avoir pas profité de publications telles que les *Études* de P. Paris sur *François I* et le *Paris sous la Ligue* de M. P. Robiquet. L'insuffisance des renvois aux ouvrages consultés est d'ailleurs très regrettable : sans doute quelques ouvrages sont cités, mais tout à fait par exception et par le titre seulement. M. de Ménorval ne peut alléguer qu'il n'a pas voulu tout dire,

puisque, non content de faire le récit du meurtre de Montereau (p. 70), de parler des tombeaux de Saint-Denis (p. 330), d'indiquer la composition de la cour (p. 394 et 468), il trouve encore de la place pour insérer des notes sur la phtiriasis (p. 20) et la prononciation du nom de Nemours (p. 524), raconter l'anecdote du chien de Montargis (p. 168), donner des renseignements sur le jeu de cartes (p. 177), la farce de Pathelin (p. 182) et les réformes de Charles VII (p. 191) ; il rappelle la découverte des Iles Açores et des Canaries (p. 204), cite intégralement une pièce de vers sur la défense de Mézières (p. 384) et va jusqu'à reproduire toute une partie du texte de l'acte constitutif de la Ligue (p. 485). Le fait qu'il reconnaît parfois avoir fait des digressions (p. 404) ne suffit nullement à l'excuser.

Mais, ce qui est plus grave, c'est que, trop préoccupé de l'histoire générale, l'auteur n'a jamais tiré ses divisions de l'étude des faits ayant un caractère local ; les titres des chapitres sont ceux d'une histoire générale ou politique et il arrive même qu'un chapitre ayant été consacré à la Renaissance, un autre l'est ensuite à la Réforme et commence à une date identique. On ne peut s'étonner de cette conséquence que l'histoire administrative est ici trop négligée. Était-il permis de ne pas analyser l'ordonnance de février 1416 qui a codifié les textes concernant la prévôté des marchands, surtout lorsque, nommée pour la première fois à propos de textes postérieurs, elle est qualifiée de grande ordonnance (p. 194) ? On ne trouve pas notées dans ce livre la confirmation des privilèges de Paris par Louis XII, l'Assemblée des Vingt formée en 1524, la consultation de la ville par le roi en 1527, les diverses ordonnances de François I relatives à Paris (particulièrement celle de janvier 1520) et les renseignements sur les rapports du roi avec la ville sont incomplets, aussi bien pour les règnes de Henri II et de Charles IX que pour celui de François I<sup>er</sup>. Pourquoi n'avoir pas insisté sur les élections de Paris et le rôle de ses députés aux États Généraux de 1500, 1560, 1561 ? N'avoir rien dit des Commissions spéciales des 29 août 1572 et 19 décembre 1575, des événements municipaux de 1576 à 1584 ? Les travaux de défense faits à Paris en 1544 et en 1557 sont également passés sous silence, peut-être parce que les renseignements de cette nature ne rentraient pas dans le cadre des deux chapitres intitulés *La Renaissance* et *La Réforme*. Il suffit pour constater la plupart de ces lacunes de comparer au présent ouvrage les deux volumes de M. Robiquet sur les origines de l'histoire municipale de Paris et Paris pendant la Ligue. On voudrait d'autre part, dans un livre dont le caractère est encyclopédique (p. 290), qu'il fût question du rôle que jouait le Parlement vis-à-vis de la ville, comme on souhaiterait aussi, pour ce qui est du tableau des mœurs, que l'histoire du costume, par exemple, se trouvât esquissée à côté des développements donnés à celle des jeux et du théâtre.

Il faut reconnaître que M. M. a eu certaines idées heureuses, mais qui n'ont pas été assez bien appliquées. Il était ainsi intéressant de

dresser avec des détails une liste chronologique des événements, mais pourquoi l'avoir présentée çà et là par fragments qui ne se raccordent pas ou rentrent les uns dans les autres et y avoir noté l'ouverture et la fin du concile de Constance (p. 56 et 70), la naissance à Lyon de Philibert Delorme, la mort de Magellan et celle de Raphaël (p. 290), et non la grande épidémie de 1418 et le banquet offert dans l'Hôtel de Ville à la nouvelle reine en mars 1531? De même l'insertion de listes d'adresses des Parisiens des différentes époques contribue à donner à l'ouvrage quelque originalité; mais, à prendre ces listes simplement pour ce qu'elles sont, des compilations faites d'après les anciennes histoires de Paris, on y remarque des inexactitudes.

Dans le texte proprement dit des erreurs aussi sont à signaler. Je ferai principalement les observations suivantes : il ne fallait pas dire que l'ordonnance Cabochienne a été « rédigée » par les Cabochiens (p. 49); M. M. s'est trop conformé à des opinions traditionnelles en parlant de la sainteté de Samblançay (p. 304) et en représentant François Ier comme un malade condamné dès l'année 1530 (p. 306, 323 et 374), tandis que les passages où il s'applique à démontrer que ce roi n'était nullement beau sont par contre un peu trop neufs (p. 300 et 334); il aurait dû pour les origines du Collège de France recourir à l'étude de M. Lefranc parue en 1890 dans la Revue internationale de l'enseignement et qui lui aurait évité quelques fautes; Jamyn n'appartient pas au groupe de la Pléïade (p. 343); c'est trop s'avancer que de ranger Rabelais au nombre des protestants (p. 355 et 389); il convenait de ne pas affirmer que Charpentier a tué Ramus (p. 440); enfin le plan [1] joint au volume indique à tort comme enfermée dans l'enceinte de Henri II et de Henri III la portion de Paris qui n'a été entièrement comprise que dans celle qui porte le nom de Louis XIII, Henri II et Henri III s'étant contentés de reconstruire une partie de l'enceinte de Charles V; et quant à la « tranchée » de la rive gauche, son tracé paraît indiqué avec une précision excessive, étant donné que les renseignements qu'on possède sont sur ce point assez vagues [2].

---

1. Il semble singulier de trouver noté sur un plan très sommaire l'emplacement de la maison Didot.

2. Je relève encore, ici, ces quelques erreurs moins importantes : p. 16, entrée de la reine Isabeau en date du 20 juin ou du 22 août 1389 et non du 20 août; p. 203, Philippe Bonaventure et non Nicolas de Bonaventure; p. 241, mariage d'Anne de Bretagne en date du 6 décembre 1491 et non du 13; p. 242, Rabelais né vers 1495 et non en 1495; p. 323, Jean Goujon mort avant 1568; p. 436, Goudimel mort à Lyon et non à Paris; on constate par ce qui est dit, p. 460, du collège de Sainte-Barbe que la monographie de J. Quicherat n'a pas été utilisée; p. 464, première élection des juge-consuls en date du 27 janvier 1564 et non du 27 juillet, et il fallait dire que cette juridiction siégea *rue des Juge-Consuls* jusqu'en *1825*; p. 464, giganteos et non gigantes; p. 451, Ambroise Paré est signalé comme habitant rue l'Hirondelle et non rue Saint-Augustin; pour Baptiste du Cerceau (p. 542), on admet plutôt qu'il est né entre 1544 et 1547 et mort en 1590.

Les tables ne sont pas davantage à l'abri de la critique. D'abord elles sont insuffisantes. J'aurais préféré une table alphabétique aux sommaires des chapitres qui portent par exemple : « Jeanne d'Arc, l'étonnante fille qui ne sait ni A ni B » (p. 2), et à la table générale où l'on mentionne la bataille de Saint-Aubin du Cormier (p. 554), le déclin de l'art ogival et les grands voyageurs (p. 555) et où l'on abuse du pittoresque dans des phrases telles que celles-ci : « un vrai turc contemple la bataille des hauteurs de Montmartre » (p. 557), une tragédie jouée par des religieuses (p. 560), le président Barrabas-Brisson (p. 468). Les subdivisions des chapitres et celles qui figurent à la table ne se correspondent d'ailleurs pas complètement.

On peut regretter d'autant plus ces défauts que M. de Ménorval, je tiens à le constater, a fait un effort méritoire pour écrire un livre utile et est arrivé à faire partager au lecteur l'intérêt qu'il éprouve pour son sujet ; s'il n'a pas assez composé son ouvrage [1], s'il ne montre pas assez d'esprit critique, paraissant prendre *la Henriade* pour un document (p. 430) et faisant l'éloge de Voltaire en tant qu'historien (p. 504), s'il s'est laissé entraîner aussi à dire comment, selon lui, il aurait fallu agir dans telle circonstance (p. 363 et 523), il a su faire un récit animé de l'assassinat de Clisson (p. 22), écrire des pages à remarquer sur la réforme (p. 347-357), tracer une peinture vive des supplices et des suppliciés de ce temps (p. 365). Mais M. de Ménorval n'a sans doute pas entendu faire œuvre d'érudition proprement dite et, s'il a voulu simplement faire œuvre de vulgarisation, il se peut qu'il ait suffisamment atteint son but. Cette histoire générale donne sur bien des points plus de renseignements que les ouvrages analogues qui l'avaient précédée.

Marius Barroux.

---

430. — **The view of Fraunce. Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598,** par Robert Dallington, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France. Traduit de l'anglais par E. Emerique, d'après un exemplaire de l'édition imprimé à Londres par Symon Stafford, 1604. Versailles, imprimerie Cerf, 1892. In-8 de IX-231 p. Tiré à 150 exemplaires numérotés.

M. Emerique, dans la notice qu'il met en tête du très curieux et très rare ouvrage qu'il a si bien traduit et si luxueusement fait imprimer, n'a pu presque rien nous dire de l'auteur : il sait seulement que Robert

---

1. Pour les détails voici plusieurs exemples de négligence : il est question de la mort de François Ier p. 306 et 323 ; p. 22, on lit Roosebeke et p. 23, Rosbecque ; M. de Ménorval, voulant indiquer, sans preuve d'ailleurs, le mois où est mort Rabelais, écrit, p. 297, août et p. 389, avril ; il y a une contradiction entre les notes des p. 362 et 363 sur la date d'origine du nom de protestant. Que dire enfin de cet aveu et de ce procédé : « J'ai cité beaucoup de mémoire et j'ai pu attribuer à l'un de ces sermonaires ce qui appartient à l'autre. Peu importe » (p. 263) ?

Dallington « a écrit plusieurs autres ouvrages » et qu' « il mourut en 1637 ». On regrette de ne pas mieux connaître l'écrivain qui, à la fin du xvi[e] siècle, a donné tant de renseignements sur notre pays et sur nos compatriotes. Le portrait de ces derniers n'est pas toujours flatté et, en bon Anglais, R. Dallington nous témoigne une parfaite malveillance, mais nous devons lui pardonner ses médisances et même ses calomnies en faveur de ses précieuses révélations.

L'auteur commence par traiter de la cosmographie de la France, vantant son climat, la variété et l'abondance de ses produits, ses belles et nombreuses rivières, qui permettent de transporter facilement lesdits produits d'une province à l'autre. Il entremêle ses descriptions de citations prises un peu partout, à César comme à Philippe de Commynes (p. 1), à Bodin comme à La Noue (pp. 2, 4), à Justin et au *Cabinet du Roy de France*, pamphlet anonyme dépourvu de toute autorité (p. 6), à Plutarque, à Rabelais, encore à La Noue (qui décidément est son guide préféré, (*passim*), à Du Haillan, à Platon, à Sénèque, à Horace, à Virgile, à Du Fail, à Turquet, etc. Citons un peu un homme qui cite tant les autres. Voici un charmant éloge de la fécondité de notre sol (p. 4) : « De même que l'on dit que la Lombardie est le jardin de l'Italie, nous pouvons vraiment dire de la France qu'elle est le jardin de l'Europe. » — Énumérant (p. 5) les spécialités de chaque province, notre hôte d'il y a trois cents ans assure que, dans le Limousin, il y a les meilleurs bœufs ; dans les environs d'Orléans, les meilleurs vins ; en Auvergne, les meilleurs pourceaux ; en Berry, les meilleurs moutons « et, en si grande quantité qu'il est passé en proverbe quand on veut taxer un individu de notable mensonge et qu'il augmente beaucoup un chiffre réel, de dire : *il n'y a tant de moutons en Berry* ». Dallington nous reproche plaisamment (p. 7) de préférer la viande au poisson : « Le Français gourmand ne mange jamais de poisson en dehors des jours maigres et encore parce qu'il y est obligé par les lois. » Il célèbre (p. 9) les bienfaits excessifs de notre sol et de nos eaux et il ajoute cette grosse malice : je ne sais ce que nous pourrions dire qui manque à la France, si ce n'est le bon sens de savoir utiliser tous ces trésors. L'auteur conte quelques anecdotes comme celle-ci (p. 9) : « J'ai entendu quelque pauvre campagnard dire qu'il n'aime pas avoir sa maison trop près d'un homme de loi », et comme cette autre (renouvelée du Pogge) qui nous montre « le bon vieil évêque de Tolède » baptisant poisson, en un jour d'abstinence, un chapon des plus gras et le mangeant, après cela, sans le moindre scrupule de conscience [1]. Signalons rapidement un magnifique éloge de Lyon (p. 10) [2],

---

1. Voir diverses autres historiettes (pp. 195, 196, 199). Il y a là (p. 195) le vieux mot d'un gentilhomme mourant au prêtre ignorant qui vient à lui avec le viatique : comme à Jérusalem, c'est un âne qui porte notre Sauveur.

2. L'auteur compare bien singulièrement le Rhône et la Saône se réunissant près de Lyon à un prince de Savoie et à une princesse de Bourgogne qui se marièrent

une description fort étendue de Paris, de ses antiquités, de ses remparts, de la Bastille, de Notre-Dame, de l'Hôtel de ville, de l'Hôtel-Dieu, du Palais, de la Bourse des marchandises, de la Chambre des Comptes, du Louvre, des Tuileries, etc. (p. 16-27), le récit des guerres civiles de 1560 à 1594 (p. 41 et suiv.) avec portraits moraux du duc de Guise (p. 43), de Catherine de Médicis (p. 55), de Henri IV (p. 59-69). Ces dernières pages sont incontestablement les plus intéressantes de l'ouvrage. L'auteur y relève certains défauts du Béarnais, mais, somme toute, il lui est favorable et il loue à la fin en lui l'homme privé et le roi, rapportant trois de ses bons mots (p. 63-64) et consignant dans sa relation diverses particularités peu ou point connues [1]. Signalons encore l'arbre généalogique de la maison de Bourbon (entre les pages 70 et 71), l'énumération détaillée des charges de la cour (p. 77-81), des ordres du Saint-Esprit, de Saint-Michel, de l'Étoile, de la Genette, du Porc-Épic, du Croissant (p. 81-85), l'indication des forces de la France en cavalerie et infanterie (p. 86-91), des officiers de guerre (p. 97-101), de l'état des finances (p. 107 119), des diverses impositions (p. 123-134), des officiers de finance (p. 135-137), des monnaies (p. 138-140), de l'administration et exécution de la justice (p. 140-149), des gouverneurs et lieutenants généraux des provinces et cités (p. 150), etc. Signalons enfin les reproches que l'auteur nous adresse de concevoir follement, de bavarder impudemment, (p. 172), de courir après les nouvelles (p. 173), de manger avec excès (p. 175), d'être frivoles et inconstants (p. 189), d'être grands railleurs, (p. 195), d'être vains et impatients, (p. 196). Quelques-uns de ces reproches étaient sans doute mérités, et, s'ils le sont encore, nous devons nous en corriger le plus possible, mais il est permis de croire que l'Angleterre de 1598 n'était guère mieux partagée que nous et qu'on aurait pu redire à Dallington par allusion surtout aux prouesses gastronomiques de ses compatriotes, le vers fameux qu'il cite lui-même :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

T. de L.

---

dans cette ville, et tout fier d'avoir imaginé ce rapprochement, il ajoute que le Rhône étant un fleuve violent et furieux, représente très bien la nature de l'homme, tandis que la Saône rivière tranquille et douce, symbolise les qualités de la femme.

1. Par exemple, Dallington nous montre (p. 69) le roi, oublieux de sa grandeur, s'occupant lui-même à faire faire place, une baguette à la main, à Orléans, aux comédiens italiens, et, une autre fois, à Paris, arrangeant de ses propres mains, dans la grande chambre, et en présence des otages Espagnols, la *chaire* sur laquelle il devait s'asseoir pour leur donner audience. N'omettons pas ce mot qui est à joindre aux mots remarquables du premier maréchal de Biron (p. 16) : « C'est de ce côté [le côté sud des remparts de Paris, la partie la plus faible] que, dit-on, lord Willoughby offrit au roi d'entrer en quatre jours, quand il assiégeait la ville ; ce que le Roi ne voulut pas accepter, d'après le conseil du vieux maréchal Biron qui lui dit qu'il *n'était pas politique de prendre l'oiseau nu, quand on pouvait l'avoir avec ses plumes et tout.* »

431. — **Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration ; Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau,** d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille, par le vicomte de Broc. Paris, Eug. Plon, Nourrit et Cie. In-8 de IX-341 p.

Notre directeur, M. Arthur Chuquet, a jugé l'émigration d'une manière impartiale et juste, en termes que nous approuvons sans restriction (v. la *Première invasion prussienne*, p. 281) et M. de Broc lui-même l'apprécie (p. 41) en historien. Quand on veut peser la valeur morale d'actions accomplies par nos ancêtres il faut toujours avoir soin de les apprécier, non avec les idées de notre époque, mais de se transporter en pensée au temps où ils vivaient. Il est vrai que c'est là une opération difficile, et nous devons savoir gré aux érudits qui nous la facilitent en publiant des documents de la valeur des lettres et du journal d'Adelaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, que nous devons à M. de Broc.

Je ne sache aucun texte qui fasse revivre d'une manière plus saisissante — bien que le style en soit très modéré d'expression — ces terribles événements. La marquise de Falaiseau nous fait pénétrer dans la vie intime des émigrés à Coblentz, à Londres, à Amsterdam, à Hambourg. On y découvre en pleine lumière le tempérament moral de l'ancienne aristocratie française dans les parties qui en étaient demeurées saines. Aussi ce livre contient-il des pages sublimes par la résignation de cette noble femme dans l'adversité, par le maintien de la grandeur d'âme et de la plus fine distinction des manières au fond de la misère la plus noire ; et comme les détails de cette vie héroïque sont exposés avec une simplicité extrême, l'effet qui s'en dégage est plus grand encore.

La fin de l'ouvrage est particulièrement intéressante : elle montre le retour des émigrés et comment une partie de la vieille aristocratie française sut entrer dans la France moderne. M. de Falaiseau accepte, à Tonnerre, une place de receveur principal des droits réunis ; en 1810 l'Empereur le nomme président du collège électoral de Fontainebleau, en janvier 1811 il est élu député. La manière dont s'opéra cette évolution d'une classe sociale s'accommodant aux événements accomplis, exposée par les faits eux-mêmes, est très curieuse à observer.

Les documents que M. de Broc a trouvés dans des archives de familles sont encadrés par lui avec tact et beaucoup d'agrément.

Frantz Funck-Brentano.

---

432. — Reinach (Joseph). **La France et l'Italie devant l'histoire.** Paris, Alcan, 1893, in-8 de 244 p. 5 fr.

L'objet de cet important ouvrage est de montrer qu'à toutes les époques la France a prétendu traiter l'Italie en personne morale et l'affranchir, tandis que les autres peuples ne visaient qu'à la pressurer, et que nous avons seulement eu le tort de ne jamais terminer notre œuvre : nous avons excité d'ardentes espérances qui, incomplètement satisfaites, se sont

tournées en déceptions, et l'on n'a plus voulu voir qu'un piège dans des bienfaits inachevés.

La thèse est neuve; car d'ordinaire les Français ne font dater que de 1796 leur bonne volonté à l'endroit de l'Italie. Mais je n'hésite pas à dire que la thèse me paraît juste, sauf que je l'appliquerais uniquement aux trois derniers siècles. Attribuer à Charlemagne ou à Charles VIII la pensée de préparer l'indépendance de la péninsule, c'est aller trop loin : au temps de Charlemagne, les plus grands hommes ne savaient guère ce que c'étaient qu'un peuple et son autonomie : ils travaillaient à sauver la civilisation de la grande famille chrétienne, et leurs partages de famille ne tendaient pas à ménager l'indépendance réciproque des nations. Pour Charles VIII, les larmes fort sincères que les supplications des Pisans tirèrent des yeux de ses soldats n'empêchent point qu'il ait simplement entrepris son expédition dans une pensée de conquête. Au contraire, à partir de l'an 1600, les faits donnent pleinement raison à M. Reinach, et sa démonstration est aussi ample que solide. Il faut seulement regretter qu'il passe trop vite sur les bons effets de l'administration napoléonienne en Italie : il marque fortement (p. 222-223) l'efficacité du rapprochement des provinces qui composèrent le premier royaume d'Italie; mais il ne voit pas comment Napoléon Ier forma les Italiens à la vie moderne en substituant à un régime aristocratique et routinier jusque dans sa bienveillance, un régime d'égalité et d'intelligente innovation [1]. Par contre, on ne peut que louer les pages consacrées à Henri IV, à Richelieu, à nos ministres du XVIIIe siècle.

On trouvera, en effet, aux p. 101-110 une très intéressante étude des projets du premier des Bourbons sur l'Italie. On y verra qu'appelé de tous côtés par les Italiens à intervenir dans leurs affaires, il abjure toute idée de conquête au sud des Alpes et s'emploie à réconcilier entre eux les divers États de la péninsule pour attaquer, de concert avec eux, la maison d'Autriche. Le Piémont, le Montferrat, la Lombardie devaient former un seul État; la Toscane se fût adjoint la Ligurie, Parme et Mantoue; les États pontificaux se fussent agrandis du royaume de Naples; la Savoie et Nice auraient indemnisé la France : l'Italie tout entière n'aurait plus connu que des souverains nationaux. Le Piémont, Venise, la Toscane et le pape avaient déjà souscrit à ces propositions quand le poignard de Ravaillac en supprima l'auteur. Alors Concini et Luynes se rapprochèrent de l'Espagne et de l'Autriche; mais l'opinion publique de France n'en applaudit que davantage Richelieu de faire de la liberté de l'Italie un des principaux objets de sa politique : « Devenus sages à nos dépens, disait le cardinal (p. 121), nous avons trouvé le vrai secret des affaires d'Italie qui est de dépouiller le roi d'Espagne de ce qu'il y tient, mais pour en revêtir des princes et potentats d'Italie, lesquels pour

1. Il ne m'appartient pas de me citer moi-même; mais M. Reinach peut consulter les historiens italiens les plus accrédités, P. Colletta comme M. Cantù.

l'intérêt de leur propre conservation seront tous unis ensemble pour conserver ce qui leur aura été donné ». Ses *Lettres, Instructions et Papiers d'État,* comme l'avait indiqué en les publiant M. Avenel, montrent qu'il a toujours refusé de s'entendre avec les Espagnols aux dépens de l'Italie et qu'il a toujours poussé à une confédération loyale contre l'ennemi commun.

Cette politique suivie par Mazarin, quoique avec moins de décision, fut abandonnée par Louis XIV. Sous Louis XV Chauvelin, ministre des affaires étrangères de 1727 à 1737, se proposa de nouveau de donner l'Italie aux Italiens; mais les rois de Sardaigne avaient dès lors calculé que leur intérêt personnel était de demeurer la seule puissance nationale et populaire de l'Italie et que par suite il valait mieux y maintenir l'Autriche abhorrée, dont ils hériteraient un jour, que de se prêter à l'installation de gouvernements qui, en se faisant aimer, limiteraient par avance leur ambition. Le Piémont fit donc échouer le plan de Chauvelin. Le marquis d'Argenson reprit les mêmes projets avec une générosité et une justesse de vues qui ont tour à tour ravi Botta, Sismondi et M. Cantù : « Ce qu'il faut, disait-il, c'est de concentrer les puissances italiques en elles mêmes, c'est d'en chasser les étrangers; c'est de montrer exemple de n'y plus prétendre. Si quelques princes étrangers y gouvernent encore, que ces princes deviennent tout à fait italiens, qu'ils ne puissent hériter d'ailleurs. Que s'ils préfèrent d'autres successions qui leur surviendraient, qu'ils abandonnent alors à des successeurs désignés l'État qu'ils posséderaient en Italie, et que cette option, cette incompatibilité soit une des lois fondamentales de toute domination en Italie » (p. 195). Le Piémont fit encore avorter cette tentative, de même que plus tard ce fut son refus, deux fois exprimé, d'accepter la Lombardie conquise sur l'Autriche, qui amena la République française à constituer sous sa dépendance les populations italiennes auxquelles leurs souverains se refusaient à donner l'éducation de la liberté.

Quelques erreurs échappées dans une rédaction rapide ne sont rien [1]; mais il eût été bon en quelques endroits d'adoucir le ton de l'argumentation qui tourne un peu à la polémique et risque, en présentant les jugements sous une forme trop incisive, d'aller contre l'objet que l'auteur s'est proposé.

Charles Dejob.

---

1. Il n'est pas exact de dire que le card. Dubois était vendu à l'Angleterre (p. 179); le mot attribué (p. 210), à Montaigne, appartient à La Bruyère; si le Gonfalonieri de la p. 227 est bien, comme je le crois, le comte Fed. Confalonieri, il n'était pas Bolonais, mais Lombard. Ce n'est pas l'Italie tout entière (p. 210), mais seulement la haute Italie qui, à la fin du siècle dernier, accueillit avec enthousiasme les Français; au centre et au sud, nous n'avions alors pour nous qu'une petite minorité d'hommes éclairés.

433. — **Annales des professeurs des académies et universités alsaciennes (1523-1871)**, par Oscar BERGER-LEVRAULT. Nancy, imprimerie Berger-Levrault. Grand in-8 de CCXLV-308 p. suivies d'une soixantaine d'autres pages occupées par divers tableaux.

M. Berger-Levrault, à la suite des recherches faites pour reconstituer l'ensemble des publications de son imprimerie, depuis sa fondation en 1681, a été amené à établir en manuscrit le catalogue analytique et bibliographique de toutes les thèses soutenues devant les académies et universités successives de Strasbourg qui font partie de sa belle collection particulière [1] ou qui existent dans les diverses bibliothèques alsaciennes. Il eût voulu trouver, pour faciliter son travail, nous dit-il (p. VII), une liste sérieusement étudiée des professeurs des facultés strasbourgeoises; mais, ayant constaté que cette liste n'a jamais été dressée, il s'est décidé à combler de son mieux cette lacune. Il a fort utilement commencé son étude par un aperçu d'ensemble des différentes institutions consacrées en Alsace, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1872, à l'enseignement *supérieur*, qui fait seul l'objet de ses recherches. L'auteur retrace d'une façon excellente, dans son *introduction*, l'histoire de l'Université de Strasbourg dont il retrouve l'origine dans une association littéraire créée vers 1501 par Jean Wimpheling. Nous voyons défiler devant nous, dans des pages pleines de faits et enrichies de nombreux documents de grande importance [2], les noms de Martin Bucer, Wolffgang Capiton, Gaspard Hédion, Grégoire Caselius, Jean Sturm, Jean Calvin, François Baudouin, François Hotoman, A. Capnio, E. Tremellius, Jean Sleidan, le latiniste Junius, les Bœcler, Schœpflin, etc.

Si la substantielle *introduction* de M. B.-L. mérite de grands éloges, son travail sur les *Annales des professeurs* en mérite de plus grands encore. Il a fallu des prodiges de patience et de zèle pour recueillir et vérifier tant d'indications qui embrassent près de trois siècles et qui toutes sont d'une parfaite précision [3]. Dans cette œuvre si longue et si dif-

1. Les *Alsatica* de la bibliothèque de M. B.-L. sont célèbres. Tous les bibliophiles connaissent les six fascicules du catalogue de la magnifique collection successivement publiés par le docte libraire.

2. Tels sont : les lettres patentes du 30 mai 1566, par lesquelles l'empereur Maximilien II élève le Gymnase de Strasbourg au rang d'Académie avec droit de collation des grades (p. XIII-XVI), les lettres patentes du 21 mai 1685, par lesquelles Louis XIV rétablit et maintint les droits, privilèges et immunités de l'Université de Strasbourg (p. XXIV), diverses thèses (p. XXXII-LII), divers diplômes (p. LVI-LXXXIII), relatifs aux comtes Palatins, un arrêt du conseil d'État qui supprime (31 mars 1704) les fonctions des comtes palatins (p. LXXXIV), l'acte de fondation du séminaire de Molsheim (en 1607), par Charles, cardinal de Lorraine (p. C-CIV), la bulle de Paul V (1612), au sujet de cette fondation (p. CVIII-CXI), les statuts de l'Université épiscopale (p. CXIII), l'acte de fondation du séminaire de Strasbourg (2 avril 1683), par le prince-évêque de cette ville, Guillaume Égon de Fürstenberg (p. CXVI-CXX), l'acte de fondation (août 1685), par Louis XIV, d'un collège royal à Strasbourg (p. CXXI), etc.

3. A la suite des notices biographiques (et parfois iconographiques), consacrées par ordre alphabétique aux professeurs anciens et modernes (parmi ces derniers notons

ficile, l'auteur a eu des auxiliaires dévoués [1], mais sa part personnelle d'efforts est si considérable qu'on ne saurait assez l'admirer. C'est en toute justice que, parlant de l'ardeur et de la persévérance de ses recherches, il a pu dire (p. CCXLV) qu'il a « compulsé avec la plus grande conscience, archives et bibliothèques publiques et particulières, et frappé à toutes les portes » où il avait « quelque espoir de trouver une donnée utile ». Malgré tout, déclare-t-il, les notices présentent encore des lacunes, et il adresse « un chaleureux appel à tous les amis de notre vieille Alsace », pour qu'on l'aide à les faire disparaître. « Mes forces, ajoute-t-il, me permettront-elles de publier par la suite une nouvelle édition de ce Livre d'Or du personnel de l'enseignement supérieur de notre province du XVIe siècle à nos jours ? Je l'ignore ; mais, quoi qu'il arrive, l'exemplaire destiné à recevoir les rectifications et indications complémentaires qui me parviendront sera scrupuleusement tenu à jour. Il sera ensuite déposé à la bibliothèque universitaire de Nancy et mis à la disposition de celui qui voudra bien se charger d'améliorer et de compléter mon œuvre. » Nous espérons que ce sera M. Berger-Levrault lui-même qui complétera le monument qu'il a élevé avec autant de patriotisme que d'érudition.

T. DE L.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. TAMIZEY DE LARROQUE vient de publier des *Lettres inédites* de Ramond, le peintre des Pyrénées (Toulouse, Privat, 1893, in-8°, 36 p.). Ces lettres — une vingtaine environ — ont été écrites pendant une période de vingt ans (1797-1827), de Bagnères, de Bigorre, de Clermont-Ferrand, de Paris, de Tarbes par Ramond à Boudon de Saint-Amans. On n'y trouvera pas ces qualités de style qui assignent à Ramond un rang élevé parmi les élèves de Jean-Jacques. Mais elles sont simples, sans prétention, sans façon ; elles renferment quelques menus détails qui nous font pénétrer dans l'intimité de Ramond, à son foyer, près de sa femme et de ses enfants ;

---

Arbogast, Bartholmess, Baum, l'abbé Bautain, Bergmann, Beudant, Chéruel, Daubrée, Duvernoy, Fée, Flourens, Fustel de Coulanges, Janet, Lereboullet, Pasteur, Reuss père et fils, Saint-René-Taillandier, Waddington, etc.), figurent divers tableaux consacrés aux thèses (énumération à partir de 1567) pour la philosophie, la théologie, le droit, la médecine, des tableaux synoptiques des cours (de 1526 à 1792) pour la philosophie, (de 1523 à 1793), pour la théologie, (de 1538 à 1792), pour le droit, (de 1585 à 1792), pour la médecine, etc.

1. Je ne nommerai que deux des collaborateurs, M. Rodolphe Reuss, dont le nom est cher à la *Revue critique*, et le R. P. Carlos Sommervogel, « Strasbourgeois comme moi, et qui vient de mener à bonne fin l'impression des trois premiers volumes d'un immense travail d'une valeur exceptionnelle : *Bibliothèque de la compagnie de Jésus*, qui reproduira en dix gros volumes in-4°, les résultats de trente années de recherches incessantes ». J'aurai bientôt l'honneur de présenter aux lecteurs de la *Revue critique* le tome IV du recueil si justement loué par M. Berger-Levrault.

on entend le premier explorateur — le premier et en mérite et en date — de nos Pyrénées nous parler de ses amis, de ses travaux, et surtout de ses chères montagnes dont il disait « le mal du pays me gagne ». L'éditeur a dédié son recueil à la ville de Strasbourg, la patrie de Ramond. Son commentaire est, comme toujours, très abondant et très intéressant. On lit avec un vif plaisir l'*Avertissement* où M. Tamizey de Larroque nous raconte comment Ramond est un de ses plus vieux amis littéraires. Nous aussi qui connaissons Ramond, non seulement par ses charmantes impressions de voyage dans les Pyrénés, mais par ses années de *Sturm und Drang*, qui avons étudié de près sa période strasbourgeoise et werthérienne, nous nous associons de tout cœur à l'hommage que lui rend l'érudit gontaudais ; nous nous souvenons avec lui des articles de Sainte-Beuve ; nous comprenons que notre collaborateur ait pu quelquefois, en face des grandioses panoramas que décrit Ramond, réciter des passages de l'ouvrage classique sur les Pyrénées ; Ramond, dit très bien M. Tamizey de Larroque, « était presque toujours avec nous, car tout nous rappelait les traces de notre précurseur ; son image flottait sur l'onde immobile des lacs, comme sur les eaux tumultueuses des torrents et des cascades ; elle planait au-dessus des neiges éternelles du Mont-Perdu comme au-dessus des étincelants glaciers de la Maladetta ; mon voyage aux Pyrénées reste le plus beau de tous mes voyages, et je ne cesserai jamais de mêler, dans ma pensée reconnaissante, au nom de mon réel compagnon d'excursion (M. de Chaussenque), le nom du compagnon fictif dont nous ne nous séparions jamais. »

HONGRIE. — La bibliothèque du poète et général Zrinyi (1618-1664), ban de Croatie et arrière-neveu du héros de Szigetvár, chanté par Théodore Koerner, fut transportée, après la mort de son propriétaire, au château des comtes Daun à Vœttau, en Moravie. En 1890 le château et la bibliothèque furent vendus, mais le Musée national de Budapest qui aurait voulu posséder toutes les reliques du premier poète épique hongrois dont la *Zrinyiade* (1651) est le plus beau monument littéraire du XVII^e^ siècle, arriva trop tard. Le Musée d'Agram s'en était fait acquéreur. Le bibliophile viennois qui a servi d'intermédiaire, vient de publier une intéressante brochure : *Bibliotheca Zrinyiana. — Die Bibliothek des Dichters Nicolaus Zrinyi* (mit dem Portrait des Dichters nach E. Widemann. Wien, 1893, XIX et 88 p.), où il donne une description exacte de cette riche bibliothèque qui fut une merveille et dont le voyageur hollandais, Jacques Tollius, qui l'avait vue à Csáktornya du vivant du poète, parle avec admiration.

— La Société hongroise de géographie a commencé la publication d'une série de monographies ethnographiques d'un haut intérêt. Les deux premiers volumes viennent de paraître. Ils sont dus au savant secrétaire de la Société M. Jean Jankó. Dans le premier volume : *Kalotaszeg magyar nèpe* (la population hongroise de Kalotaszeg, VII et 223 pages), l'auteur a donné en six chapitres la description ethnographique d'un petit territoire très intéressant de la Transylvanie. La géographie, les monuments, les us et coutumes dans toutes les circonstances de la vie, la poésie populaire, les superstitions, le dialecte, tout est étudié avec un détail qui ne laisse rien à désirer. L'auteur a suivi le même plan pour son second volume : *Torda, Aranyosszék, Toroczkó magyar (székely) nèpe* (la population hongroise -székely- de T. A. et T. VII et 294), où il décrit la population de trois districts dont l'origine remonte à l'époque de la disparition des Huns. C'est alors que les débris de ces hordes se sont fixés en Transylvanie où ils ont conservé jusqu'aujourd'hui le nom de Székely-Siculi. De nombreuses cartes géographiques, des reproductions, des monuments, des ustensiles et des types de paysans et de paysannes ornent ces beaux volumes dont nous souhai-

tons la continuation. On aurait ainsi le tableau ethnographique de ce mélange de nationalités qui forment le peuple hongrois.

M. Léopold Ovary, qui consacre ses études à l'époque des Anjou en Hongrie et qui connaît bien les archives d'Italie se rapportant à cette maison, vient de publier dans les Mémoires de l'Académie hongroise une étude sur : *L'Origine des Anjou magyars* (A magyar Anjouk eredete, 42 p.), où il retrace avec beaucoup plus de détails qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les origines de cette branche, ses destinées en Italie et en Sicile et ses relations avec la Hongrie avant l'avènement de Charles-Robert sur le trône de la Hongrie (1309).

— Le deuxième fascicule des *Nyelvtudományi Koezlemények* contient un article posthume du grand philologue Budenz, un des fondateurs de la grammaire ougro-altaïque, sur les Modes et les Temps dans les langues ougriennes. On y trouve également des comptes rendus très détaillés sur les travaux linguistiques de quelques savants finnois qui passent ordinairement inaperçus, de même que la traduction de la circulaire de M. E. Bourgeois sur l'orthographe.

— L'Académie hongroise a décerné cette année son grand prix aux auteurs du *Dictionnaire historique de la langue hongroise* (3 vol. in-4°), qui vient d'être achevé par MM. Szarvas et Simonyi. Ce dictionnaire embrasse les matériaux depuis les origines de la littérature hongroise jusque vers 1770. Dix ans de travail préparatoire et le concours de nombreux collaborateurs ont permis à ces deux savants de donner enfin une base solide aux recherches linguistiques du vieux magyar et un complément indispensable à tous les dictionnaires du pays. — L'Académie annonce en même temps la publication d'un *Dictionnaire des dialectes hongrois*, très nombreux dans le pays et dont la rédaction est confiée à M. J. Szinnyei, qui vient d'être nommé à la place de Budenz à l'Université de Budapest.

ITALIE. — M. le comte Nigra dont la réputation comme érudit lettré n'est plus à aire (voir l'article de la *Revue* du 21 décembre 1891, sur sa *Chioma di Berenice*) vient de donner, non pas il est vrai au public, mais au petit nombre des admirateurs passionnés de Catulle et des Alexandrins, deux fort belles publications : d'abord une belle reproduction en héliotypie d'un manuscrit de Catulle de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise (cod. Lat. LXXX, cl. XII). L'écriture et la forme extérieure de ce manuscrit est plus fine et plus soignée que dans le Germanensis. Le manuscrit ne paraît pas provenir directement de G quoiqu'il dérive du même archétype et reproduise le plus souvent ses notes marginales et ses variantes. Il est plus rapproché de G que de O. Il a malheureusement beaucoup de fautes particulières, et ne sera pas, je le crains, de grande utilité pour la constitution du texte. Le second ouvrage est une édition de deux hymnes de Callimaque (III et V) à Artémis et sur les bains de Pallas. Elle a paru d'abord dans une revue de philologie de Turin. L'introduction contient une notice sur Callimaque et ses ouvrages; une revue des manuscrits avec un relevé détaillé des variantes; revue des éditions, des scolies anciennes, des traductions en latin et en italien. Texte d'après Schneider et Wilamowitz-Mœllendorf, avec traduction en italien. Variantes, scolies, notes. Beaucoup de soin et partout une belle forme, ce que les Alexandrins de tous les temps ont toujours regardé comme indispensable. Ont-ils tellement tort?

SUISSE. — Le XXIVe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber), vient de paraître; il va de *Churre* à *Chle*.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35-36 — 28 août-4 septembre — 1893



434. — Platon, **Phédon**, éd. Paul Couvreur. Hachette, 1893. LII-144 p.

Les petites éditions classiques de la librairie Hachette se composent généralement d'une introduction relative à l'écrivain et à celui de ses ouvrages qui est publié, du texte et d'une annotation au bas des pages. M. Paul Couvreur, élève de l'École normale et de l'École des Hautes Études, vient de donner le *Phédon* dans cette collection ; il s'y préparait depuis quelque temps, ayant publié deux articles sur ce sujet dans la *Revue de Philologie*. Le texte est bon ; le texte est toujours bon d'ailleurs, quand on est bien guidé et qu'on sait connaître la meilleure édition et mettre à profit les derniers travaux. M. C. donne le texte de Schanz, dont il s'écarte parfois en utilisant les leçons du *Venetus* 184 et du *Marcianus*, avec les citations anciennes, restant ainsi le plus souvent, là où il ne suit pas Schanz, conforme à la vulgate ; il a su également se servir du papyrus Flinders Petrie. L'introduction est bonne également, sauf la fin, où je rencontre cette opinion singulière, que l'on ne saurait goûter entièrement le *Phédon* si l'on n'en fait la comparaison avec la *Mort de Socrate* de Lamartine (p. XLIII-XLIV). La partie la moins bonne sont les notes ; beaucoup sont insuffisantes, même insignifiantes, et là où il en faudrait, on n'en trouve pas. M. C. croit les élèves de rhétorique beaucoup plus avancés qu'ils ne le sont en fait de grec, et l'on s'aperçoit vite que l'édition est faite par quelqu'un qui n'a pas professé. Mais il ne convient pas de se montrer trop sévère pour une édition de librairie, faite en vue des programmes. On peut d'ailleurs différer d'avis à ce sujet ; le mien est que les élèves préfèrent des notes plus substantielles, et que plus les notes leur donnent de secours, plus ils sont encouragés à lire le texte. Or, c'est là ce que doit désirer le pro-

fesseur, et je ne doute pas qu'après seulement deux ans d'enseignement, M. Couvreur, à qui j'adresse mes compliments, ne reconnaisse cette vérité [1].

My.

---

435. — G. Radet. **La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades** (687-546). Paris, Thorin, 1892. In-8, 330 p. et une carte.

Voici un ouvrage volumineux sur une période de l'histoire ancienne qui ne paraît pas, au premier abord, devoir prêter à des développements aussi étendus. Et cependant l'auteur ne s'est pas perdu en digressions oiseuses : on dira seulement qu'il a fait entrer dans son sujet tout ce qui, de près ou de loin, pouvait s'y rattacher. L'unité de l'exposition n'en souffre pas, elle n'est pas rompue par ce qu'on y trouve parfois d'un peu prolixe et si le livre est assez dur à lire, personne ne le déposera sans en avoir grandement tiré profit.

La première partie, *le pays lydien,* est une œuvre toute personnelle. M. Radet a parcouru l'Asie-Mineure à cinq reprises et étudié avec un soin particulier, en 1886, les bassins du Caystre, du Méandre et de l'Hermus. Dans la description qu'il nous donne de la Lydie, l'idée dominante est que cette contrée forme la transition entre le rivage méditerranéen et la région des hauts plateaux. Cette idée reparaît souvent, comme un *Leitmotiv;* vraie géographiquement, elle ne l'est pas moins historiquement. Entre le monde grec et le monde oriental, la Lydie a servi de pont, et sur ce pont la civilisation a passé. Je cite un passage qui explique bien cette manière de voir (p. 7) : « Pour les Lydiens, nation continentale, il ne s'agit pas de ruiner les Grecs, mais au contraire de se servir d'eux et d'écouler, avec leur aide, les marchandises que les caravanes apportent des hauts plateaux ; pour les Grecs, nation maritime, il ne s'agit pas d'être sur le pied de guerre avec le royaume de Sardes, mais, au contraire, de recevoir de lui, à la faveur de la paix, les denrées, les objets d'alimentation, les matières industrielles que ne produit pas, en quantité suffisante, leur territoire exigu. » Il y a là, soit dit en passant, un spécimen de la forme un peu encombrante que revêtent parfois, sous la plume de l'auteur, les idées même les plus nettes.

Je vois bien, avec M. R. et grâce à lui, les routes jalonnées de forteresses, les voies fluviales qui conduisent de la Méditerranée aux hauts plateaux : ce que je vois moins, ce sont les marchandises qu'on y transporte. La Lydie elle-même était très riche (p. 42), mais qu'avait-elle donc à chercher, sinon des esclaves, en Lycaonie et en Cappadoce?

---

1. P. 56, n. 3, lire οἷός τε; p. 57, l. 6, lire οἷ; p. 141, l. 7, lire εἰκότως; p. 142, n. 3, lire 1251 et 1646; p. 143, n. 2, lire οἵ. — *En outre de*, p. 43, note 2; 111, 4; 114, 7 est du français barbare.

Si les textes sont insuffisants à nous le dire, mieux valait l'avouer ou s'en plaindre, que d'insister tant sur les caravanes chargées de produits dont on ne devine pas la nature.

En ethnographie, M. R. est *simpliste :* il ne connaît guère que deux éléments ethniques en Asie, l'un sorti de Thrace, septentrional, l'autre syrien et arrivé par la mer(?). Il me semble avoir commis à cet égard quelques confusions. Ainsi, lorsqu'il nous dit que tous les termes lydiens conservés par les lexicographes se ramènent à des racines sancrites, il se montre peu informé des résultats de la philologie moderne : M. Pauli, entre autres, a établi qu'il n'en est rien. Personne n'admettra non plus avec lui que les Héthéens de Boghaz-Keui fussent des Sémites (p. 24) : M. Halévy peut considérer comme des Sémites les Héthéens de la Bible, mais il a garde d'étendre cette désignation aux Cappadociens. Le fonds primitif de la population anatolienne est un élément dont M. R. n'a pas tenu compte; tout son exposé de la question s'en est ressenti.

Avec la deuxième partie *(l'État lydien)*, nous entrons sur le terrain historique. Jusqu'à l'avènement des Mermnades, M. R. distingue deux périodes, une marquée par l'invasion des tribus thraces (dynastie des Atyades), une autre par la domination des Syriens de Cappadoce (dynastie des Héraclides). Il émet l'hypothèse ingénieuse que la Sarde des Mermnades s'est appelée *Asia* sous les Atyades, *Hydé* à la période suivante (p. 67); mais il la gâte par une fallacieuse étymologie. Suivant Jean Lydus, *année*, en lydien, se disait σάρδις. Si ce témoignage a quelque valeur, le mot σάρδις devait signifier quelque chose comme « cercle », et alors on concevrait facilement que le même nom ait été donné à une ville. Or, M. R. suppose que ce terme de *Sardis* fut choisi par le premier des Mermnades « pour perpétuer le souvenir d'une date mémorable » (p. 69) ! L'exégèse des noms de lieux ne peut être tolérée que si elle s'appuie sur une analogie quelconque; ici, M. R. n'en peut invoquer aucune.

Après avoir fait effort pour débrouiller les généalogies des Héraclides et des Mermnades, M. R. a reconstitué, au moyen de traits épars, la situation politique et sociale de la Lydie au VIIIe siècle. « La région du Tmole, écrit-il, a beaucoup plus le caractère d'une confédération que d'une féodalité. » Cette vue, qui s'écarte de celle de M. Gelzer, paraît fondée. Mais M. R. a une tendance à trop demander aux textes. Ainsi Nicolas de Damas rapporte dubitativement (ὥς φασι) que, dans un recensement de l'année lydienne, Ardys trouva trente mille cavaliers. M. R. écrit : « Chez un peuple où l'on trouve, rien que pour la cavalerie, un chiffre de trente mille hommes, il ne serait pas impossible que l'*ecclesia* eût été simplement la réunion des gens de guerre. » Ce sont là des fautes vénielles; toute cette partie du livre n'en est pas moins très intéressante. J'y note au passage (p. 101) l'hypothèse plausible d'après laquelle le nom d'Ancyre aurait été primitivement ἄγγαρα (station), transformé par

l'étymologie populaire en ἄγκυρα et redevenu *Angurieh* en turc.

La révolution de 687, qui substitua les Mermnades aux Héraclides, est très obscure. Il est certain que les quatre récits que nous en avons sont pleins de fables. M. R. se montre bien evhémériste dans la manière dont il en tire parti. On croit lire parfois un morceau d'histoire écrit au XVI[e] siècle et transcrit dans la langue politique de nos jours. « Candaule est loin d'être un adversaire méprisable : c'est un prince de médiocre volonté, mais de très vive intelligence. A notre avis, on a tort de qualifier sommairement de fable le passage où Hérodote nous le dépeint si fier et si enthousiaste du corps de sa femme qu'il la fait voir nue à Gygès... *Dans cette frénésie d'enchantement qu'inspire à Candaule une forme admirable, il se pourrait qu'à la vanité amoureuse se mêlât quelque sentiment esthétique.* » J'ai cru d'abord que M. R. badinait; mais non, c'est très sérieux, et il développe sa pensée, parlant même du « dilettantisme » de Candaule. Cela me rappelle ce que Désiré Nisard me racontait de Napoléon III, qui, dans l'*Histoire de César*, louait la « parfaite honorabilité » de Lucullus ; il fallut les efforts désespérés de Mocquard (« qui avait des lettres », disait Nisard) pour le décider à changer cette expression. M. R. n'admire pas les mythes solaires, et il a peut être raison (p. 136) ; mais j'avoue encore préférer la « mythification » de contes à la transformation en histoire de contes galants.

Les chapitres concernant Gygès, Alyatte et Crésus renferment de solides études sur l'apparition de la monnaie et les résultats féconds de cette invention. La partie narrative est également fondée sur une analyse très minutieuse des textes. Ici encore, cependant, M. R. me semble parfois trop crédule. Il admet que Solon est venu à Sardes pour demander au philhellène Crésus du secours contre les mécontents d'Athènes ; il entrevoit même, vers 570, à Sardes « une sorte de congrès motivé par les agissements des partis révolutionnaires à Lesbos et en Attique ». L'anachronisme de la forme aurait dû mettre M. R. en garde contre celui du fond. On conçoit, étant donnée la méthode de l'auteur, qu'il accepte aussi l'histoire du bûcher de Crésus (p. 255). « Dans Plutarque, comme dans Hérodote, écrit-il, le Mermnade, du haut de son bûcher, invoque par trois fois Solon. » Mais si Plutarque raconte cela, c'est tout comme M. Radet, parce qu'il l'a lu dans Hérodote ; et puis, dans le même paragraphe, que viennent faire, à l'appui de la même histoire, des autorités comme Ptolémée Héphestion et le *Grand Étymologique?*

Dans le dernier chapitre, M. R. met surtout en lumière le « caractère mixte » de la civilisation lydienne. « Le rôle des Lydiens s'est borné à recevoir les influences extérieures, à s'assimiler les découvertes des autres, à combiner les éléments aryens et sémitiques. » Cette dernière expression est bien vague et pourrait être laissée au journalisme. Qu'est-ce au juste que « les éléments aryens? » Que savons-nous des « éléments aryens » de la civilisation grecque, par exemple, ou de la civilisation

gauloise ? Ce qui nous paraît le plus « aryen » en Grèce, l'éclat de l'art, le culte du beau, manque précisément à toutes les autres civilisations dites aryennes. Cette réserve faite, il y a sans doute quelque justesse dans l'expression de M. Radet : « Les Lydiens furent des Phéniciens continentaux. » Et il ajoute qu'ils n'ont été créateurs que sur un seul point : dans le domaine économique. « Pour faciliter leurs transactions, ils inventèrent la monnaie, de la même manière que les Phéniciens, pour faciliter leurs comptes, avaient inventé l'alphabet » (p. 273).

Il y aurait quelques objections à faire aux pages que M. R. consacre à l'histoire de l'art ; ainsi je n'admets pas que des influences lydiennes se constatent dans les quelques vases archaïques découverts à Pitane (p. 191). Mais j'ai hâte d'arriver aux *notes justificatives* (p. 305-325), où l'on retrouve avec plaisir le géographe, le voyageur infatigable, qui, en M. Radet, semble l'emporter sur l'historien. L'auteur a établi, plus d'une fois d'après ses propres découvertes, la synonymie de nombreuses cités lydiennes ; on les trouve indiquées sur l'excellente carte qu'il a fait graver et qui est une édition améliorée de celle de M. Kiepert. Chemin faisant, M. R. attaque vivement M. Ramsay, dont il dénonce l'« humeur chagrine » (p. 312), l'« impertinence » (p. 313), la « science agressive, malveillante et jalouse » (p. 314), puis M. Schuchhardt, qui est encore plus malmené, sa bonne foi étant ouvertement mise en cause (p. 319). Je n'aime pas beaucoup ces façons de parler quand il s'agit de querelles personnelles, n'admettant la *« heilige Grobheit »* que lorsque l'intérêt de la science est en jeu. Cela dit, je reconnais que le cas de M. Schuchhardt n'est pas des meilleurs et que M. Ramsay a eu tort de prendre l'offensive en traitant cavalièrement M. R. (comme beaucoup d'autres) dans son *Historical geography of Asia Minor*.

On ne saurait trop regretter, dans ce bon et savant livre, l'absence de tout index. Il a été présenté comme thèse à la faculté de Paris, qui avait le droit d'en exiger un. Assurément, ce complément de quelques pages serait plus utile au public que les petites débauches de bibliographie facile auxquelles s'est parfois livré M. R. (p. 3, n. 2 ; p. 28, n. 4 ; p. 125, n. 1 ; p. 160, n. 3 ; p. 188, n. 29, etc.). Mais je ne veux pas terminer par une réserve le compte rendu d'un travail très digne d'estime, qui vauudrait certes à M. Radet un χρυσοῦς στέφανος si la ville de Sardes était encore assez riche pour en décerner.

Salomon Reinach.

---

436. — J. Overbeck. **Geschichte der griechischen Plastik.** Vierte umgearbeitete und vermehrte Auflage. Erster Halbband. In-8, 302 pages et 76 gravures. Leipzig, Hinrichs, 1892.

M. Overbeck a commencé à publier une 4e édition de son œuvre principale, dont la 1re édition remonte à 1857 et la 3e à 1881. La première moitié du premier volume — soit le quart de l'ouvrage total — a

seule paru jusqu'à présent [1]. Aujourd'hui que nous possédons en France, grâce à M. Collignon, une bonne et belle *Histoire de la sculpture grecque*, M. O. aura sans doute chez nous moins de lecteurs que par le passé. Je dois dire que ceux de ses lecteurs qui lui resteront fidèles auront une déception. — Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de juger au fond, comme s'il venait de paraître pour la première fois, l'ouvrage de M. O.; on sait depuis longtemps quels sont les mérites de sa *Geschichte der griechischen Plastik* et quels en sont ses défauts, et en quelle proportion les uns et les autres se mélangent. Il s'agit seulement d'apprécier les « additions et remaniements » qui distinguent cette 4ᵉ édition de la précédente.

J'omets les premiers chapitres qui traitent de l'art à l'époque mycénienne et à l'époque homérique. M. O. y a donné place, comme de juste, aux fameux gobelets d'or de Vaphio, en lesquels il n'est pas disposé à voir des produits de l'industrie locale. Mais, d'ailleurs, ces chapitres ont été très peu modifiés; et puis, aujourd'hui comme hier, ils n'ont toujours qu'un rapport très lointain avec l'objet propre de l'ouvrage qui est l'histoire de la sculpture grecque. M. O. conduit cette histoire, dans le volume actuel, jusqu'au temps de Phidias, c'est-à-dire qu'il parcourt toute la période de l'archaïsme. Aucune période de l'art antique n'a gagné plus que celle-là aux découvertes archéologiques faites en Grèce dans ces douze dernières années. Après les fouilles de Délos, celles de Perdico-Vrysi, jointes à certaines trouvailles isolées, avaient déjà fort augmenté le nombre des monuments de la sculpture primitive et archaïque; puis les fouilles de l'Acropole d'Athènes les ont presque décuplés. Tout l'intérêt du présent volume consiste donc en l'usage que l'auteur a fait de cette masse de documents nouveaux. Or, M. O. en a réduit la portée et la valeur de la manière la plus inattendue et la moins justifiable.

M. Overbeck, en effet, a conservé à peu près intacts le plan et les cadres adoptés par lui autrefois, et il y a fait rentrer de force et tant bien que mal les œuvres, si variées et parfois si imprévues, sorties des fouilles récentes. Il a gardé sans changements les têtes et les queues de ses chapitres (comparer 2ᵉ livre, chap. III : 3ᵉ édition p. 101-103 et 4ᵉ édition p. 136-138; — chap. IV : 3ᵉ éd. p. 103 et suiv. et 4ᵉ éd. p. 138 et suiv.; — chap. V : 3ᵉ éd. p. 126 et suiv. et 4ᵉ éd. p. 162 et suiv.; — etc.), et il en a bourré le milieu avec les monuments nouveaux, comme si leur place à tous y eût été marquée d'avance. De la sorte, les nombreuses découvertes de ces derniers temps semblent n'avoir eu pour résultat que de démontrer l'excellence de l'ancien plan de M. O. et la solidité des cadres fixés jadis par lui. On ne saurait admettre cette prétention. Tous les archéologues, sauf peut-être M. Overbeck, reconnaissent que, depuis les fouilles de l'Acropole d'Athènes, l'histoire de l'art

1. La seconde moitié du 1ᵉʳ volume nous parvient à l'instant même (1ᵉʳ mai 1893).

avant Phidias est, en très grande partie, sinon tout entière, *à refaire;* et ce n'est pas la refaire que de remanier superficiellement un vieux livre, même en y ajoutant cinquante pages et vingt gravures.

M. O. avait autrefois divisé la période archaïque en deux grandes époques : 1° les origines, jusqu'à l'année 520; 2° extension et développement de l'art, de 520 à 460. Cette division a toujours été des plus arbitraires, mais aujourd'hui elle est absolument condamnée : M. O. ne la maintient pas moins (p. 138). Pour la première époque, il passe successivement, dans l'étude des œuvres, de Naxos à Samos, à Milet, à Éphèse, à Assos, à Samothrace, puis revient à la *Victoire ailée* de Délos, aux « Apollons » d'Orchomène, de Théra, de Ténéa, etc. Il n'y a là, en dépit de quelques transitions plus ou moins habiles, qu'une simple juxtaposition, et non pas un classement. Or, s'il a fallu se borner pendant longtemps à juxtaposer les œuvres en nombre trop restreint qui nous étaient restées, ces œuvres sont devenues aujourd'hui assez nombreuses pour que l'on doive essayer de les classer, et sans ces classements l'histoire de l'art grec resterait la confusion même. — L'abondance des documents est bien plus grande encore pour la deuxième époque de l'archaïsme; aussi est-ce là surtout qu'éclate la fausseté du plan de M. Overbeck. Tel est ce plan, qu'après nous avoir conduits à l'œuvre d'Anténor (fin du VIe siècle), puis à celle de Critios et Nésiotès (première moitié du Ve siècle), puis aux frontons d'Égine (même date), M. O. est obligé ensuite de revenir aux vieux groupes en tuf de l'Acropole d'Athènes, lesquels doivent être attribués au VIIe siècle. Il est vrai que M. O. les fait descendre jusque dans la première moitié du VIe siècle (p. 181 et 185); mais, même si l'on accepte cette date peu acceptable, on sera toujours fort surpris de rencontrer des monuments de la première moitié du VIe siècle dans un chapitre qui est réservé — le titre le dit expressément — aux œuvres comprises entre les Olympiades 60 et 80, années 540-460. Dans le même chapitre (p. 188) se trouve aussi la statue du *Moschophore*, laquelle, à en juger par l'inscription de sa base, connue depuis peu, est de la première moitié du VIe siècle; mais M. Overbeck, avec une tranquille audace, assigne au *Moschophore* la date de 520 environ, afin de pouvoir le maintenir à la place qu'il lui avait donnée autrefois [1]. Ces exemples font voir assez clairement quel est le vice principal des « additions et remaniements » annoncés par M. Overbeck. Pour apprécier à leur valeur, mettre à leur vraie place les documents nouveaux qui lui étaient fournis, et pour en tirer tout le parti qu'un historien de l'art grec en doit tirer, il fallait que l'auteur renonçât à l'ancienne ordonnance de son livre, devenue insuffisante ou fausse : M. Overbeck, poussé

---

1. M. O. dit que l'inscription de la base du *Moschophore* est sûrement du VIe siècle. Il y a moyen de préciser un peu plus. M. O. a oublié dans sa phrase deux mots ; il eût dû écrire : ... sûrement de la *première moitié* du VIe siècle.

par un respect excessif du passé de son œuvre, a mieux aimé sauver cette ordonnance et y sacrifier tout le reste.

Quant aux gravures qui accompagnent le texte, il est juste de reconnaître qu'elles marquent un progrès très sensible sur celles des éditions précédentes; le nombre s'en est accru, et la qualité en est meilleure. Il n'y en a aucune pourtant, parmi les bonnes, qui puisse soutenir la comparaison, même de loin, avec les belles planches de l'*Histoire de la sculpture grecque* de M. Collignon; et il y en a encore trop de mauvaises, qui devraient être supprimées, dussent-elles n'être remplacées par rien du tout (par exemple, la prétendue *Athéna* d'Endoios, p. 190; le *Soldat de Marathon,* p. 200; les bas reliefs du *tombeau des Harpyes*, p. 227; etc.). On est surpris, d'autre part, de n'apercevoir la reproduction ni des torses d'Actium, ni d'*aucun* des « Apollons » du Ptoïon, ni de la statue rapportée de Milet par Rayet, ni de bien d'autres monuments plus intéressants et plus importants certes que l'*Athéna* dite d'Endoios ou le bas-relief de Samothrace.

Je me permettrai une critique encore. En voyant les petites notes serrées qui se pressent à la fin de chacune des parties de l'ouvrage de M. O. (il y en a 319 pour moins de 270 pages de texte), on pourrait croire qu'on y trouvera, sinon une bibliographie complète qui serait tout à fait superflue, du moins toutes les références utiles. Il n'en est pas ainsi, et l'on constate, au contraire, de singuliers oublis. Ainsi M. Overbeck, parlant de la *Nicandra* de Délos, semble ne pas savoir à qui il doit de pouvoir commenter cette vénérable relique de l'art, et il ne cite seulement pas le livre de M. Homolle : *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis,* où les questions que soulève la *Nicandra* sont cependant traitées non sans compétence. — M. O. a résumé en deux pages (p. 209-210) les fouilles du Ptoïon, sans citer le nom de M. Holleaux et sans mentionner les études que celui-ci a publiées dans le *Bulletin de Corr. hellén.*; il se contente de renvoyer aux planches du *Bulletin*. Il semble cependant que tout historien de l'art grec doive éprouver quelque reconnaissance pour l'auteur des belles fouilles du Ptoïon, et M. Holleaux méritait bien autant que M. Körte d'être nommé à propos des anciennes sculptures de Béotie. — M. Collignon a publié sur les torses d'Actium et sur d'autres monuments de l'art archaïque des articles qui ont dû attirer l'attention de M. Overbeck; il n'eût pas été hors de propos de les rappeler. — Etc. Car ce n'est pas tout. Mais il suffit d'avoir indiqué, en passant, quelques-uns des archéologues que M. Overbeck dédaigne.

Henri Lechat.

---

437. — **Monumenta Germaniae historica** (Chronica minora, vol. II., fasc. 1) in-4, 239 pages et 2 phototypies. Berlin, Weidmann, 1893, 8 marks.

M. Mommsen continue dans ce volume la publication des chroniques auxquelles il a déjà consacré le tome précédent. Le présent fascicule contient la chronique d'Idace, celle du comte Marcellin, celle de Cassiodore, celle de l'Africain, Victor de Toumenna ou Tunnuna, celle de l'Espagnol Jean, abbé de Biclarum, celle de Marius d'Avenches, et enfin un fragment d'une chronique composée à Caesaraugusta en Espagne, qu'on attribue à l'évêque Maximus.

R. C.

---

438. — Rud. Grau. **De Ouidii Metamorphoseon codice Amploniano priore**, Halis Saxonum, 1892. 92 pp. in-8 (diss. in.).

La critique du texte des *Métamorphoses* d'Ovide n'est pas seulement à l'état provisoire, elle est à l'état chaotique. Il y a plusieurs mss. fragmentaires : le fragment de Berne, dont la collation publiée par Ellis [1], doit être rectifiée d'après un article de Magnus [2]; le fragment de Saint-Germain-des-Prés et celui du fonds de Harley, collationnés par Ellis [3]; le fragment de Leipzig, collationné par Cl. Hellmuth [4]; le fragment du musée britannique, connu par l'édition critique d'O. Korn. Cette édition donne en outre connaissance du Marcianus 225, du Laurentianus XXXVI 12, de l'Erfurtanus Amplonianus 1 ; Riese a publié dans sa seconde édition la collation du Neapolitanus IV F 3. Enfin, on désigne par ς des mss. mal connus, non pas seulement ceux du xv^e siècle, mais tous les mss. copiés depuis le temps de la grande vogue d'Ovide, depuis le xii^e siècle. Ceux-là sont légion, et c'est dans les vieilles éditions, notamment dans celles d'Heinsius, qu'il faut chercher des leçons excellentes, par exemple la leçon *Æneaden* (XV, 804), connue au moins depuis Heinsius, qui la cite, d'après un Vossianus et un mss de Bâle [5]. Mais ce n'est pas tout. L'édition critique de Korn est inexacte; les leçons véritables des mss. ne peuvent être trouvées que si on la compare avec la préface de l'édition Riese pour le Marcianus et le Laurentianus. Quant à l'Erfurtanus, M. Grau nous en donne une collation minutieuse, qui rectifie en bien des points l'apparat de Korn et permet d'appuyer plus sûrement le texte que l'on croit être celui d'Ovide. Nous ne sommes pas au bout de la complication, car les mss. de Paris que j'ai pu collationner fournissent à la chaîne de la tradition des anneaux qui

---

1. *Anecdota oxoniensia*, V, 1885.
2. *Jahrbücher*, 1892.
3. *Journal of philology*, XV, 241 et *Anecdota, ib.*
4. *Münchener Sitzungsber.*, 1883, I, 226, etc.
5. Heinsius, *Notae in Ouidium*, éd. de 1629. Elzevier, III, p. 431.

lui manquaient. Mais je tenais à signaler le très consciencieux travail de M. Grau. Le texte d'Ovide est un champ à conjectures. Cependant on ferait bien de déployer, pour connaître les sources de la tradition, un peu de l'activité que l'on dépense à tenter des corrections.

Paul Lejay.

---

439. — **Studi italiani di Filologia classica.** Vol. I, Firenze, Sansoni, 1893. 512 pp. in-8. Prix : 20 fr.

Ce recueil, imité des *Studia Vindobonensia* et des collections allemandes analogues, contient vingt et une dissertations ou notes relatives surtout à la littérature grecque. Le deuxième volume, annoncé comme sous presse, sera plus particulièrement consacré à la littérature latine; c'est là que paraîtra notamment le travail de M. Sabbadini sur le commentaire de Térence par Donat, travail qui sera d'une portée considérable, s'il est permis d'en juger par les articles préparatoires publiés antérieurement par le même auteur. En attendant, voici le sujet des principaux articles du présent volume des *Studi*.

1° V. Puntoni, *La nascita di Zeus secondo la Teogonia esiodea.* Le récit de notre texte actuel présenterait, fondues ensemble, deux versions du mythe; M. P. tente de les retrouver. — 2° N. Festa, *Quaestionum Theognidearum specimen primum :* étude grammaticale et critique. — 3° G. Vitelli, *Tre versi di Euripide.* Corrections à *Antiop.* fr. A, 11; *Or.* 897 ; *Hipp.* 363. Le même publie une note sur Eurip., *Med.*, 1078, à propos d'une citation dans un manuscrit de Venise; cette citation a τολμήσω, mais cette leçon est sans intérêt parce qu'elle provient sans doute d'un de nos manuscrits d'Euripide. On se demande dès lors quelle est l'utilité de cette note. — 4° En. Piccolomini, *Nuove osservazioni sopra gli Uccelli di Aristofane :* collation du Vat. Urbinas 141 ; nombreuses observations critiques et explicatives. — 5° Franchi de' Cavalieri, *La Panoplia di Peitetero e di Euelpide.* Cette longue étude (pp. 485-511), qui a pour point de départ les vers d'Aristophane, *Au.* 356-361, a surtout pour but d'expliquer l'énigmatique χύτρα, qui se retrouve aussi *Eqq.* 1174 sqq.; la conclusion est que dans les *Oiseaux*, les deux χύτραι sont transformées en boucliers. — 6° Fr. Bancalari, *Sul Trattato greco de uocibus animalium.* Édition d'un morceau attribué à Zénodote, d'après quarante-sept manuscrits, auxquels M. Festa ajoute deux manuscrits de la Laurentienne. Le plus ancien est un Barrocianus 50, du x$^{e}$-xi$^{e}$ siècles ; le meilleur, dans l'ensemble, paraît être le Parisiensis 854, du xiii$^{e}$ siècle [1]. — 7° Ett. Pais, *Emendazioni Diodoree.* Discus-

---

1. Comme ce texte est très court, qu'il peut se retrouver dans d'autres mss. grecs et qu'il donne lieu à des comparaisons intéressantes avec des morceaux latins analogues, je le reproduis d'après M. Bancalari. Ζηνοδότου Φιλεταίρου ἰδιώματα φωνῶν τῶν Ζώων. — Ἐπὶ μὲν ἀνθρώπων τὸ φωνεῖν τὸ βοᾶν τὸ κεκραγέναι τὸ λαλεῖν τὸ λέγειν τὸ φθέγγεσθαι καὶ ἄλλα

sion de quatre passages (XI, 26, 7; XII, 29; XX, 26, 3; XXI, fr. 3). — 8° G. Vitelli, *I manoscritti di Palefato.* Ce très long et très important article (139 pp.) donne une description des mss. conservés, une étude sur les mss. décrits ou signalés anciennement et sur l'édition Aldine, une classification des sources, enfin un essai d'édition critique. — 9° Erm. Pistelli, *Iamblichea.* L'auteur, qui se propose d'éditer le *Protrepticus* donne des renseignements sur les mss. Dans une note sur le quatrième livre de Jamblique, il montre le parti qu'on peut tirer du Florentinus, jusqu'ici mal connu. — 10° N. Festa explique la lettre 104 de Synesius. — 11° E. Rostagno et N. Festa, *Indice dei Codici greci Laurenziani non compressi nel Catalogo del Bandini.* Le titre indique l'étendue et la grandeur du service que MM. Rostagno et Festa rendent à la science par la publication de cet index. Il comprend quatre fonds : Couvents supprimés, Saint-Marc, Acquisitions, Ashburnham; et de plus, l'appendice. Outre les descriptions détaillées, nous avons là des renseignements bibliographiques et des tables des auteurs, des copistes, des dates et des anciens propriétaires. Le plus ancien ms. daté est un saint Jean Chrysostome de 943. — 12° G. Vitelli, *Clytaemestra.* M. Vitelli prouve que cette orthographe n'est pas une invention des Latins, comme on l'a répété à la suite de Wilamowitz, qu'elle est attestée, non seulement par le Laurentianus et les vases, mais aussi par des mss. de Philodème, d'Homère, de Lucien, de l'Etymologicum, d'Athénée et de Dion Chrysostome. — 13° Le même publie une lettre d'un anonyme περὶ βασιλείας; on y trouve des citations des *Phéniciennes* et du *Septem Sapientum Conuiuium* attribué à Plutarque.

14° L. Bloch, *Sopra il Filotetto di Accio.* M. Ribbeck a déclaré que dans le *Philoctète* d'Accius ne se révèle pas une imitation bien caractéristique du *Philoctète* de Sophocle. M. Bloch essaie de prouver le contraire. La question ne semble pas comporter de solution décisive; les fragments sont trop maigres et quelques-uns des rapprochements faits

---

πολλά · 2 ἐπὶ λεόντων βρυχᾶσθαι · 3 ἐπὶ λύκων ὠρύεσθαι · 4 ἐπὶ κυνῶν ὑλακτεῖν · 5 ἐπὶ σκυλάκων βαΰζειν · 6 ἐπὶ προβάτων βληχᾶσθαι · 7 ἐπὶ αἰγῶν μηκᾶσθαι · 8 ἐπὶ βοῶν μυκᾶσθαι · 9 ἐπὶ καμήλων μυκᾶσθαι · 10 ἐπὶ χοίρων γρυλλίζειν καὶ γρύζειν · 11 ἐπὶ ἵππων χρεμετίζειν · 12 ἐπὶ ὄνων βρωμᾶσθαι, λέγουσι δὲ καὶ ὀγκᾶσθαι ἀλλὰ σπανίως · 13 ἐπὶ ἄρκτων καὶ παρδάλεων ὀγκάζειν · 14 ἐπὶ δρακόντων καὶ ὄφεων συρίζειν · 15 ἐπὶ ἀετῶν καὶ γεράνων κλάζειν καὶ κλαγγάζειν · 16 ἐπὶ κύκνων ᾄδειν · 17 ἐπὶ ἀηδόνων τερετίζειν · 18 ἐπὶ τεττίγων τερετίζειν καὶ ἠχεῖν · 19 ἐπὶ χελιδόνων ψιθυρίζειν καὶ τιττυβίζειν · 20 ἐπὶ κίχλης κιχλίζειν · <21> ἐπὶ κοσσύφων πιπίζειν · 22 ἐπὶ κίρκων ἤγουν ἱεράκων κρίζειν · 23 ἐπὶ κορώνης καὶ κοράκων κρώζειν · 24 ἐπὶ κηφήνων σφηκῶν καὶ μελισσῶν βομβεῖν · <25> ἐπὶ τρυγόνος τρύζειν · 26 ἐπὶ νυκτερίδος τρίζειν · <27> ἐπὶ ἁμαξῶν τετριγέναι · <28> ἐπὶ περιστερῶν [λαρυγγίζειν] <γογγρύζειν> · 29 ἐπὶ γλαυκῶν κικκαβάζειν · 30 ἐπὶ περδίκων κακκαβάζειν · 31 ἐπὶ χηνῶν παππάζειν · 32 ἐπὶ κοκκύγων κοκκύζειν · 33 ἐπὶ ἀλεκτρυόνων ᾄδειν κοκκύζειν · 34 ἐπὶ ὀρνίθων τῶν κατ' οἶκον ᾠοτοκουσῶν κακκάζειν · <35> ἐπὶ κρουνοῦ κελαρύζειν · <36> ἐπὶ ποταμῶν καὶ ἀνέμων φορεῖν · [37 τράγων φριμαγμὸς καὶ φρυαγμός · 38 πυρὸς βρόμος · 39 ἀνέμων πάταγος · 40 καλάμων συριγμός]. Sur les parallèles latins, cf. Suét., éd. Reifferscheid, p. 247; Teuffel, *Rœm. Litt.*, n. 23, 3; Baehrens, P. L. M., V, 363

par M. B. paraissent contestables. M. B., de plus, ne connaît pas la brochure de M. L. Müller sur Accius et l'édition de Nonius par le même. Cette dernière lacune est en particulier fort regrettable. Quand on raisonne sur des textes si courts la première tâche à accomplir est de les établir soigneusement d'après les mss. A vrai dire, la recherche des sources ne peut être séparée de la critique du texte. Les tentatives de restitution de M. B. ne sont pas fort heureuses (par exemple le fg. XVII R., p. 107, réduit à ce sénaire *Frygiam esse mitiorem immani Graecia*, cf. Non, p. 515, 17). — 15° E. G. Parodi, *Noterelle di Fonologia latina*. La première de ces notes, qui a une cinquantaine de pages, traite du son traduit dans l'écriture tantôt par *u*, tantôt par *i* (*optumus optimus*). A ce propos, M. Parodi aborde presque toutes les questions que soulève le vocalisme latin. Il y a là un grand étalage de faits et de rapprochements, de bonnes remarques de détail, peu de résultats nets et beaucoup de confusion. Si l'auteur avait condensé son travail, il aurait certainement abouti à des conclusions plus précises et plus évidentes pour le lecteur. M. P., qui connaît bien les travaux allemands, ne paraît pas être très au courant de ceux des linguistes français [1]. La deuxième note sur **bistia* et **ustium* en latin vulgaire, plus courte, est aussi meilleure. Quant à la troisième, dans laquelle M. P. étudie *uo-* et *ue-*, elle eût pu sans inconvénient rester dans ses tiroirs. La déplorable préoccupation de l'accent, qu'il porte partout, lui a ici rendu de mauvais services et il ne s'est pas douté que la question est tranchée depuis longtemps par une note de M. L. Havet [2].

Cette analyse du tome premier des *Studi* donne une idée sommaire des services que rendra la collection. La seule critique que l'on pourrait faire, serait de manquer de variété. La littérature grecque domine, comme il semble que dans le deuxième volume dominera la littérature latine. Après ces deux volumes, on doit espérer que l'équilibre sera maintenu plus exactement.

P. L.

---

440. — Comte Goblet d'Alviella. **Note complémentaire sur le thème symbolique de l'arbre sacré entre deux créatures affrontées.** (Extrait des bulletins de l'Académie royale de Belgique, 1892). Bruxelles, 1892.

M. Goblet d'Alviella, dont nous avons, l'an dernier, analysé le remarquable ouvrage sur la Migration des Symboles, a publié une note complémentaire sur le thème symbolique de l'arbre sacré entre deux créatures affrontées. L'auteur veut établir, par l'étude détaillée et complète de ce cas particulier, qu'une image symbolique, à toutes les époques et

1. M. Parodi cite le *Précis* de M. Henry, mais il semble ignorer les *Mémoires de la Société de linguistique*; sur l'action de l'*l*, par exemple, cf VI, 26.
2. *Mém. Soc. Lingu.*, VI, 43.

chez tous les peuples où elle se rencontre, exprime toujours une idée précise, mais qui a pu se modifier dans une certaine mesure en passant d'un pays dans un autre et d'un siècle au siècle suivant. En général M. Goblet d'Alviella a raison; nous croyons toutefois qu'il exagère, lorsqu'il parle d'une *formule*, d'une *loi*; il ne nous paraît pas tenir assez compte de la fantaisie qui joue un si grand rôle dans l'iconographie symbolique, ni de la crédulité un peu mystique avec laquelle la foule accueille toute image qui a une valeur et un sens religieux.

J. TOUTAIN.

---

441. — **Les Juifs et l'Antisémitisme. — Israel chez les nations,** par Anatole LEROY-BEAULIEU, 1 vol. in-12, I-441 p. Chez Calmann-Lévy, 1893.

On retrouve dans ce nouveau volume de M. Anatole Leroy-Beaulieu, appliquées à un sujet difficile, la curiosité et la pénétration d'intelligence, la richesse d'information, l'animation et le brillant de la forme, le désir d'impartialité dans le jugement, l'élévation de sentiments qui caractérisent son beau talent, si souple à suivre, en les rattachant au passé, les principales évolutions de la pensée, de la religion et de la politique contemporaines. Cette fois, comme l'indique la première partie de son titre, c'est l'antisémitisme renaissant dans une trop grande partie de l'Europe, — ce recul sur les idées du XVIII[e] siècle et de la Révolution, dont il a cru pouvoir saisir d'autres signes dans des voies différentes [1], — qui lui sert de point de départ. Sous une forme un peu ondoyante et diffuse qu'explique jusqu'à un certain point le caractère d'articles de revue qui a d'abord été celui des pages réunies dans ce volume, l'auteur nous donne une étude de la question juive dans sa généralité, telle que l'ont créée faits et préjugés. Il réserve pour un second volume l'étude du rôle des Juifs dans la question d'argent (ce qui ne l'empêche pas d'y toucher plus d'une fois dès à présent) — tout en déclarant d'avance que dans sa pensée, cette question, devenue une des questions du siècle, dépasse de beaucoup le problème sémite [2].

Telle qu'il l'a abordée, la matière reste vaste et touffue, ardue à la science et à la conscience, difficile à résumer et à condenser. Ceux

---

1. Voir notamment *La Révolution et le libéralisme*. M. Leroy-Beaulieu qui rappelle avec raison l'origine germanique de l'antisémitisme — mot aussi barbare, a-t-on dit justement, que le sentiment qu'il exprime — aurait dû mieux préciser la date et les circonstances de la naissance du nom et des doctrines et des faits auxquels il s'applique. — V. *Annuaire de la Société des Etudes juives*, 3[e] année, p. 116.

2. A ce propos M. Leroy-Beaulieu, en comparant le petit nombre des Juifs à celui des cinq ou six cents millions de chrétiens ou de musulmans au milieu desquels ils sont dispersés, cite des chiffres empreints d'un peu d'incertitude ou de contradiction. Il parle, p. 1, de 7 à 8 millions de Juifs et évalue, p. 5, ce même nombre à 8 millions, à « 9 millions au plus ».

qui soulèvent cette question soulèvent en réalité, à la fois, comme le dit l'auteur, une question religieuse, une question nationale et une question économique, qu'ils confondent souvent, non sans parti-pris. En outre le sujet se subdivise géographiquement. Il faudrait pour être complet, suivre méthodiquement les Juifs dans chaque pays où la dispersion et l'exil les ont relégués, déterminer les conditions particulières qui ont été le résultat pour eux du milieu, de l'histoire, des circonstances, de l'oppression, par où, comme on l'a dit, mainte nation a les Juifs qu'elle mérite.

Il n'est pas étonnant que, dans une étude aussi complexe, l'auteur ait laissé subsister des lacunes. Une des plus graves à notre sens, bien qu'elle ne soit pas absolue, est une lacune historique. Elle est relative aux racines de l'antisémitisme dans l'antiquité. Une des clefs de l'antisémitisme moderne est là, et il eût été désirable que M. L.-B. recherchant les causes et les sources du préjugé anti-juif, en eût mis les origines plus en lumière. Dans le monde Romain, le premier réquisitoire antisémite résonne dans le *pro Flacco*, « une de ces révélations, a dit E. Havet, qui éclatent par moments au milieu du silence de l'histoire »[1] : le court passage du *pro Flacco* laisse entrevoir comme dans une étincelle la situation si vite prise à Rome par la colonie des Juifs (ou Judaïsants), leur union, leur esprit de clan ou de tribu, leur influence dans les réunions du Forum, leurs rapports étroits avec la mère-patrie, l'irritation provoquée par la religion de cette « nation ennemie[2], » récemment réduite par Pompée « religion, dit Cicéron — (formé de bonne heure à la haine des Juifs par son maître Rhodien) — religion discordante avec la majesté de notre empire, la grandeur de notre nom, les traditions de nos ancêtres » ; — où « l'or juif » apparait aussi pour la première fois dès le début de la réponse à ceux qui ont accusé le client du célèbre orateur. On sait (M. Leroy-Beaulieu n'y touche qu'en passant) ce qu'après des alternatives de tolérance ou même de privilèges, et de mesures de rigueur, devint, au sortir de la grande guerre, sous la plume de Tacite, de Sénèque, de Martial, de Juvénal, la haine ou le mépris déchaîné sur les Juifs, suite et en partie écho des inimitiés d'Alexandrie et d'Asie-Mineure. Cette haine et ce mépris, malgré des périodes d'accalmie, n'ont plus, depuis, lâché Israël. Le courant s'est formé du double afflux gréco-romain et chrétien, non sans répercussion des anciens ressentiments des uns sur l'inimitié nouvelle des autres.

---

1. V. E. Havet. *Le Christianisme et ses origines*, t. II, p. 152; Graetz, 2e vol. de l'*Histoire des Juifs*, traduction française ; Hild, *Les Juifs à Rome devant l'opinion et la littérature* (Revue des Etudes juives, 1884-1885).

2. Cicéron dit encore : (*De prov. consul.* V, 10) « Cette nation née pour servir ». Cf. Tite Live XXVIII, 34. « Mos vetustus erat Romanis cum quo nec foedere nec aequis legibus jungeretur amicitia, non prius imperium in eum tanquam pacatum uti, quam omnia divinia humanaque dedidisset. »

Le moyen âge a fait fructifier sur ce point l'héritage de Rome et de l'Orient grec. Par un effet de réaction fréquent dans les choses humaines, cette atmosphère d'animadversion a, dans une certaine mesure, déterminé toute l'histoire des Juifs depuis la dispersion. Il y a là un lamentable engrenage de causes et d'effets qu'il faut suivre dès le début, si l'on veut bien le comprendre et le faire comprendre. M. L.-B. n'a pas assez insisté sur les premiers anneaux de la chaîne. Il ne les indique qu'insuffisamment. Ce sont ceux cependant, qui, en un sens, ont déterminé le reste.

M. L. B. prend cette chaîne douloureuse à son extrémité contemporaine. Il part du présent et il étudie les manifestations et les causes des préjugés ou des griefs anti-hébraïques actuels en les divisant pour mieux les analyser : préjugés ou griefs touchant la religion, la race, le caractère, la morale, l'intelligence, les aptitudes professionnelles, le sentiment patriotique, la difficulté à se fondre avec les nations ambiantes qui les ont adoptés. — A chacun de ces sujets il consacre un chapitre étendu. Il voyage à travers l'Europe et l'Asie (qu'il a parcourues personnellement en grande partie), remonte des faits contemporains à l'histoire, pénètre avec une singulière acuité d'esprit dans le détail et comme dans l'intimité des mœurs, des rites et de la littérature juives des différentes époques et des différents pays. Il rapporte de ses lectures ou de ses explorations une récolte abondante de faits qu'il met impartialement sous les yeux du lecteur. Par là, son livre sans être un livre de science, est un livre plein de science, auquel la science fournit constamment comme un solide point d'appui : c'était nécessaire pour répondre à des déclamations qui ont demandé à la science de soi-disant arguments.

Dans cet entrecroisement et comme cette profusion d'idées et de documents, le plan rigoureux fait parfois défaut ; plus d'une fois aussi des points de vue contradictoires apparaissent ; mais ce sont là les conditions du genre que l'auteur a choisi et au milieu desquelles il se meut avec une singulière aisance, qui permettent d'ailleurs à son esprit curieux et avide de vérité d'envisager toutes les parties d'un sujet sans le réduire à une unité qui pourrait être considérée comme un artifice d'exposition.

Si on cherche bien d'ailleurs, cette unité se retrouve dans les principales conclusions de l'auteur, sous les disparates d'une pensée désireuse de faire le tour des choses et d'en éclaircir également la face et le revers, qui d'ailleurs se laisse entraîner plus d'une fois par le mouvement des idées un peu loin des voies principales. Ces conclusions sont en général conformes et même identiques dans les termes à celles que Renan a exprimées dans sa célèbre conférence sur « *Israel comme race et comme religion* ». « Israël, écrit M. L.-B., est bien moins le fruit d'une race que l'œuvre de l'histoire... Deux choses surtout ont fait le Juif et lui ont donné sous toutes les latitudes un aspect particulier : l'isolement sécu-

laire et le rituel traditionnel, la séquestration sociale et les pratiques religieuses. Le Juif n'est pas le produit naturel d'un sol ou d'un climat : c'est un produit artificiel, le produit d'une double tradition et d'une double servitude. Il a été élaboré par deux agents opposés : par le confinement auquel nous l'avons soumis, par les observances auxquelles lui-même s'est astreint... [1] » Qu'il étudie le type, la complexion physique, le caractère, les mœurs, les aptitudes intellectuelles, professionnelles ou artistiques des Israëlites, c'est là le jugement fondamental auquel aboutit M. Leroy-Beaulieu. On pourrait dire que son livre est, en grande partie, même dans ses excursions un peu libres, le développement de ce double point de vue dont on ne saurait exagérer la portée sur le terrain social. La formule où il l'a condensé est tout à fait juste. Elle serait encore plus complète si, à côté des facteurs que l'auteur énumère et analyse finement, figuraient avec un relief suffisant la Bible et surtout les prophétes. M. L.-B. n'admet pas facilement l'influence directe de ceux-ci sur le génie hébraïque moderne. La prétention de certains Juifs du XIX$^{e}$ siècle à l'esprit novateur, la pensée qu'ils émettent qu'il appartient à Israël émancipé de renouer dans le monde moderne la tradition des prophéties, de relier Jérusalem et la Révolution, choque ou déconcerte en lui le fils, resté très attaché, au moins par le cœur, du christianisme Il y a là dans Israël comme une vanité de survivance et d'initiative de renouvellement qu'il ne peut accepter. C'est après coup, pense-t-il, c'est la révolution une fois faite, que l'idée de l'avoir conçue, et en quelque sorte portée dans ses flancs, est venue à la synagogue. Le Juif d'il y a cent ans n'avait rien de ce qui était nécessaire à une œuvre pareille. Qu'était-il ? Ce qu'est le Juif de Russie ou de Pologne d'aujourd'hui : « Qui ne connaît pas les grandes juiveries contemporaines de l'Est où les fils de Jacob rassemblés par milliers vivent en tribu, *more judaico*, ne connaît pas le Juif. » Comment des gens de cette sorte auraient-ils innové, préparé le monde moderne, aidé à la déchristianisation de l'ancien ? Ils sont ultra-conservateurs. Les nouveautés leur font horreur. Ils sont enfermés dans la tradition la plus étroite, la plus serve de la lettre, dans le ritualisme le plus sévère. Les accuser ou les glorifier d'être des révolutionnaires, c'est n'avoir jamais été en contact avec eux un seul instant. « Loin d'avoir donné l'impulsion au monde nouveau, le judaïsme en a subi le contre-coup. Ici,

1. Cf. Brunetière : « Les différences qu'il y a entre les Juifs et nous ce n'est pas la race qui les y a mises ; c'est nous-mêmes et nos pères. » (*Revue des deux Mondes*, 1$^{er}$ juin 1886.) — Macaulay : Supposez que, pendant un millier d'années, les hommes aux cheveux roux aient partout été soumis à des restrictions et à des vexations analogues à celles imposées aux Juifs, il est évident que les hommes roux de tous les pays se seraient considérés comme compatriotes et comme frères, alors même que de sang différent. » — Heine : « On voit dans les contes des princes changés en bêtes qui, le jour venu, reprennent leur forme première. Des sorcières avaient changé Israël en chien, jouet des enfants de la rue, en chien avec des pensées de chien... »

comme en beaucoup de choses, le Juif a été moins initiateur qu'imitateur. Il était si bien lié et garotté par le Talmud et les observations rituelles que, si nous n'avions tranché ses liens ou si nous ne lui avions prêté des ciseaux et des limes pour les couper, il n'aurait peut-être jamais eu la force de les briser. Ne renversons pas les rôles... ce n'est pas le Juif qui a émancipé la pensée chrétienne, c'est la pensée chrétienne qui a émancipé le Juif. »

Le XVIII[e] siècle y a eu sa large part : M. L.-B. montre les Juifs lisant la Bible à la lumière de l'Encyclopédie... ils s'aperçurent, dit-il, que les prophètes avaient annoncé ce qu'annonçaient les profanes voyants des gentils. Il y avait accord, au moment où le Juif entra dans notre civilisation, entre les vieux livres de sa littérature sacrée et les espérances les plus hardies de la société nouvelle. Ces espérances hardies, le Juif se trouva tout prêt à les épouser : elles glorifiaient son passé et favorisaient son avenir. Le vieux judaïsme semblait confirmé par la science et rajeuni par la spéculation moderne.

L'explication est exacte, mais à condition d'admettre une survivance de tradition, une transmission latente des anciennes croyances, étouffées, atrophiées en partie par le poids des siècles, mais prêtes à se ranimer au premier souffle de liberté, au moins dans bon nombre de cœurs israélites [1]. Ici, comme partout, dirions-nous en empruntant à M. L.-B. ses propres paroles au sujet de la confraternité juive, le passé explique le présent. Le sentiment juif fortifié par des siècles de souffrance se perpétue par une sorte d'atavisme. Il survit jusque chez les Juifs dégagés de la tradition d'Israël et intimement incorporés aux nations modernes. Le Talmud étudié, fouillé pendant des siècles dans ses minuties traditionnelles, a formé l'esprit juif à la logique. Il y a pris ce don de déduction rigoureuse qui, parti d'un point de départ, le fait aller jusqu'au bout du raisonnement, don qui fait la force d'un Spinoza et le péril d'un Karl Marx [2]. En vertu de ce penchant d'esprit, libérés par la Révolution, certains Juifs ont cru voir cette Révolution se réalisant rapidement et complètement dans toutes les conséquences de ses principes : dans cette vision ils ont apporté à la fois la chaleur d'enthousiasme, la poésie des prophètes et l'esprit d'enchaînement des écoles talmudiques ; chez plusieurs les actes ont été conformes à la vision. De ceux-là, quoiqu'en effet ils n'aient pas fait la Révolution, il serait inexact de dire qu'elle n'est pas

---

1. J. Darmesteter, *Les prophètes d'Israël*, préface et *passim*, et les œuvres de J. Salvador, *passim*.

2. « Le Talmud, c'est, dit A. Darmesteter (*Le Talmud*, p. 12, dans *Reliques scientifiques*), la dialectique sous sa forme la plus sèche et la plus ardue: l'étude journalière du Talmud qui chez les Juifs commençait à dix ans, pour finir avec la vie, a dû être pour l'esprit une rude gymnastique; grâce à elle il prenait une finesse, une acuité incomparables; le raisonnement s'habituait à la rigueur, la pensée à la logique. »

autre chose pour eux [1], que pour beaucoup des chrétiens qu'elle a affranchis politiquement et civilement.

Les pages du livre de M. L.-B. terminées, le lecteur a vu défiler devant ses yeux bien des Juifs différents, celui des prophéties et de l'époque messianique, le docteur de la Thora et celui du Talmud, le Juif des colonies commerçantes anciennes, celui des corps d'artisans d'avant les croisades, celui du ghetto et de la rouelle, celui des juiveries modernes de l'Est, dont un trop grand nombre ne sont qu'un ghetto étendu, le *Sephardim* de l'Europe méridionale, le Juif de notre occident qui l'a affranchi, mais qui oublie parfois la date récente de l'affranchissement, le Juif de nouveau honni de Russie ou d'Allemagne. En même temps il a vu apparaître, tracées par l'auteur en esquisses concises mais brillantes, les figures marquantes du judaïsme moderne, dans les genres les plus opposés, philosophes, hommes d'État, hommes d'industrie, poètes, romanciers, savants, musiciens, phalange si jeune et déjà si extraordinairement compacte, quand on la compare au petit nombre des Juifs émancipés et quand on songe à la courte durée de l'émancipation. Ces figures, M. L.-B. s'est efforcé de les dépouiller de bien des traits factices, fruits du préjugé, de la légende ou du sophisme. Il a recherché en elles l'action de la race, de la culture religieuse traditionnelle, de la persécution, de l'affranchissement enfin et de l'égalité. Cette action est, dans beaucoup de cas difficile à déterminer, non seulement dans ses causes, mais dans ses effets. Sur le type israélite même on n'est pas d'accord. Est-il unique, double, multiple ? autant d'obscurités. L'accord n'est pas mieux fait sur la complexion physique, sur les immunités vis-à-vis de certaines maladies, sur la propension à d'autres, sur la fécondité des mariages, sur la prédominance de tel ou tel tempérament. M. L.-B. sait bien, pour les avoir beaucoup pratiqués, l'incertitude des documents et des statistiques sur ces divers points. Ils varient suivant les milieux et les pays. L'auteur ne leur accorde, tout en les citant, qu'une confiance modérée. Nous ne pouvons l'en blâmer. Relativement à la question de race, il rappelle avec raison tout ce qu'il a fallu abandonner des grandes simplifications d'il y a cinquante ans, des catégoriques et sommaires oppositions d'Aryens à Sémites [2]. En faisant toucher du doigt et par le détail combien la question juive demeure plus complexe dans toutes ses parties sans exception qu'elle n'apparaît à l'observation superficielle de l'antisémite simpliste et brutal, le livre de M. L.-B., destiné à un public nombreux, rend un important service à la cause de la justice et de la modération.

---

1. M. L. B. indique qu'il insistera en son 2e volume sur la part qu'ont eue les Juifs dans la fondation de l'école Saint-Simonienne. C'est une page bien intéressante de la question juive au XIXe siècle.

2. Cf. Renan : *Le judaïsme comme race et comme religion*, — et J. Darmesteter : *Race et tradition*, dans les *Prophètes d'Israël*.

Dans la variété de judaïsmes que l'auteur étudie et fait revivre, le lecteur voit d'elle-même se ranger à sa juste place cette aptitude soi-disant exclusive des fils d'Israël, source contre eux de tant d'envie, colorée de bien des prétextes, l'aptitude aux affaires et aux profits d'argent. Incontestable dans des conditions sociales ou légales déterminées qui l'ont rendue à la fois inévitable et odieuse, elle apparaît surtout comme une forme spéciale, appropriée aux circonstances extérieures, d'une faculté générale de combinaison, d'une souplesse d'assimilation remarquables chez les Juifs, nées probablement pour une grande part d'une sélection prolongée, affinées en même temps qu'aigries et parfois empoisonnées par une séculaire contrainte. Comment cette faculté qui a été celle d'autres groupes de populations (les *Lombards* par exemple), s'est spécialisée chez les Juifs dans certains pays [1], comment cette spécialisation a pour origine des causes historiques, comment elle s'est développée grâce aux lois canoniques sur l'usure, à l'interdiction des professions usuelles, exagérée et exaspérée grâce à la culture héréditaire, M. L.-B. achèvera, je pense, de l'indiquer dans le second volume qu'il annonce. Il signalera vraisemblablement la part qu'ont eue dans le succès de beaucoup de banques ou de spéculations juives d'Occident, la dispersion même d'Israël à travers l'Europe, les relations étroites maintenues entre ses membres par leur petit nombre en même temps que par la communauté de race ou de religion, l'habitude prise dans l'exil fréquent, des émigrations à l'étranger : toutes conditions favorables aux profits commerciaux ou financiers, mais que la croissance même d'Israël, ses contacts ou sa fusion plus complète avec les pays qui l'absorbent, l'affaiblissement des liens de famille ou de croyance, atténuent chaque jour. L'affranchissement, l'expérience l'a déjà prouvé, élargit et varie singulièrement les aptitudes hébraïques et leur fait vite porter des fruits heureux ou glorieux pour l'ensemble de la civilisation, même s'ils sont parfois mêlés d'excès ou de tendances dangereuses. En signalant ces dernières, M. L.-B., dépouillé d'illusions autant que de désespérance, sait et montre de quel poids le passé pèse longtemps sur le présent ; il n'en dissimule aucun des effets douloureux : en les constatant sans acrimonie comme sans indulgence, il sait aussi et rappelle à tous que le passé renferme les leçons de l'avenir. Elles sont décisives dans le sens de l'élargissement, élargissement de croyances et d'horizon chez les uns [2], de libéralisme chez les autres. Il est dans

1. Il ne faut pas perdre de vue qu'autant on reproche aux Juifs, dans certaines contrées, leurs richesses, autant dans d'autres, on leur en veut de leur pauvreté qui les pousse par milliers à travailler au rabais. Ainsi, en Amérique, en Angleterre, en Russie même.

2. J'aurais voulu que M. L.-B., au moins dans une note, serrât de plus près la question des synagogues réformées, qu'il indiquât avec précision dans quelle mesure les tentatives de rajeunissement du culte et des pratiques rituelles ont réussi sur les divers points où elles ont eu lieu. Il y aurait là un travail de renseignements et de statistique bien intéressant à faire.

l'ordre logique des choses que ces leçons, ce soit le libéralisme chrétien qui les recueille et les comprenne tout d'abord. Le livre impartial de M. Leroy-Beaulieu aidera à dépouiller les passions qui s'y opposent, du vernis scientifique dont elles cherchent de nos jours à se couvrir, et qui fait leur seule nouveauté.

Eugène d'Eichthal.

---

442. — **La voie de fait et l'alliance franco-milanaise (1386-1395)**, par E. Jarry. Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIII. Paris, 1892. In-8 de 106 p.

Dans un livre qui a été justement loué ici comme ailleurs (*La vie politique de Louis de France, duc d'Orléans*, 1889), M. Jarry s'est occupé avec un brillant succès de l'histoire diplomatique de la France à la fin du xiv[e] siècle. La brochure d'aujourd'hui complète le volume précédent. L'auteur a trouvé des documents qui montrent combien le successeur de Charles V eut le désir de mettre fin au schisme par ce qu'on appelait alors la *Voie de fait*, c'est-à-dire par les armes. Il dit avec raison de ces documents qu'ils lui paraissent « éclairer d'un jour nouveau » les projets de la cour de France et « qu'ils méritaient d'être moins négligés par l'histoire [1]. » Il expose très bien les événements et particulièrement les négociations de la période comprise entre 1386 et 1395. En Italie comme en France on aura beaucoup à profiter de ses récits où figurent, autour de Boniface IX, de Clément VII et de Charles VI, tant de personnages marquants des deux côtés des Alpes, Jean Galéas Visconti, le duc de Touraine, Marguerite de Durazzo, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, Pierre de la Trémoille, l'amiral Jean de Vienne, le comte de Savoie, les diplomates Pierre Fresnel et Pierre de Craon, les ministres de Charles VI, Bureau de la Rivière et Jean Le Mercier, le comte Jean III d'Armagnac, le cardinal de Ravenne Bernardon de la Salle, Nicolas Spinelli (le même que Piediluco), le duc d'Orléans, Enguerrand VII de Coucy, Bernardon de Serres, Andriolo d'Arese, etc. En dehors du sujet principal, M. Jarry a traité non moins heureusement quelques points particuliers, notamment (p. 8) une erreur de chronologie de Froissart. Et, à ce propos, puisque le vaillant chercheur semble avoir fait son domaine propre de l'étude du xiv[e] siècle et qu'il en connaît déjà l'histoire aussi bien que personne, je me demande pourquoi donc, à côté de l'ancien collaborateur et si digne successeur officiel de Siméon Luce, il n'entreprendrait pas, comme *volontaire*, de compléter sur divers points le beau travail que la mort si déplorable de

---

1. Voir, aux pièces justificatives, trois traités, un qui est de la fin de 1393 (p. 85), un autre de la fin de 1394, vers le 27 décembre (p. 94), le troisième, de la même date (p. 183), tous extraits des Archives du Nord. Divers autres documents inédits sont reproduits dans les notes mises au bas des pages.

l'éminent érudit laisse inachevé [1]. Comme le proclamait ce dernier en tête du premier volume, la *Chronique* de Froissart est *tout un monde*, et ce ne serait pas trop de plusieurs excellents moissonneurs et glaneurs pour ne rien laisser en ce champ presque infini.

T. DE L.

---

443. — **Anecdotes inédites sur Malherbe.** Supplément *de la Vie de Malherbe par Racan*, publié avec une introduction et des notes critiques par Louis ARNOULD maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers. In-8, 87 p. Paris, ap. Picard.

Il n'est personne qui ne connaisse les *Mémoires de Racan pour la vie de Malherbe* publiés par tous les éditeurs des deux poètes, d'après un ancien manuscrit de la Bibl. nationale. Il en existait un autre à l'Arsenal que Conrart a copié sur le premier, mais qu'il a augmenté ou complété de trente-quatre anecdotes dont la plupart lui furent probablement racontées par Racan lui-même, quinze ou vingt ans après la mort de son ami, et quelques-unes peut-être par Chapelain, Mme des Loges et la marquise de Rambouillet. Ce supplément a fourni à M. Arnould la matière de cette brochure et d'un commentaire qui intéressera sans doute les dévots à Malherbe. L'auteur n'a pas d'autre prétention que d'apporter « sa modeste pierre » au monument du poète, après MM. Brunot et Allais qui ont fourni « les pierres de taille » (p. 27). Ces quelques anecdotes, boutades ou bons mots, comme on voudra les appeler, ne nous apprennent rien de nouveau ni sur la doctrine, ni sur l'esprit et le caractère du trop célèbre réformateur : toutes et tous à peu près nous le montrent plein de confiance en lui-même, vaniteux à l'excès et parfois cynique. Il n'aimait pas Virgile « dans lequel il reprenait beaucoup de choses »; à tous les vers qu'il avait lus, il préférait l'*Aminte* du Tasse, et une chanson du Pont-Neuf à toutes les œuvres de Ronsard, où il n'y avait, selon lui, que du *moellon*, c'est-à-dire des chevilles et du remplissage [1]. Il se vantait d'avoir fait parler le

---

1. Il me sera permis, je l'espère, de mêler ici aux regrets que nous cause à tous la disparition de l'éminent érudit, mes regrets personnels pour un confrère et ami qui a toujours été pour moi si gracieux et si dévoué.

1. Si l'on était aussi éplucheur que Malherbe le fut à l'égard de Ronsard et de Des Portes, on trouverait aussi beaucoup de *moellon* dans le petit nombre de vers qu'il a faits. Les chevilles, les remplissages, les répétitions y abondent. — « Valeur à nulle autre seconde. — La paix sur la terre et sur l'onde. — Miracles divers... qu'on voit également sur la terre et sur l'onde. — Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde. — O toi qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde, etc. » *Non pareille* est en rime sept ou huit fois avec *vermeille* ou *merveille*. Il abuse de certaines épithètes, comme *tragique, incomparable, adorable* : « un visage adorable, bel astre vraiment adorable, monarque adorable, ces astres adorables, ses yeux adorables, objet adorable, adorable princesse. » On peut à la rigueur lui passer « preuve incomparable, incomparable guerrier, adresse incomparable, incomparable ouvrage »,

bonhomme David autrement (c'est-à-dire mieux) qu'il n'avait fait, et quand on lui demandait pourquoi il ne composait pas d'élégies : « Parce, disait-il, que je ne croy pas cela nécessaire, faisant bien les odes : car qui sait sauter, sait bien marcher. » Il prétendait aussi que « le jugement lui aurait fait trouver toutes les règles pour composer une bonne tragédie ». Suivent quelques boutades d'une brusquerie amusante. Deux ou trois assez *libertines* contre les moines ont induit quelques protestants à soutenir cette thèse, qu'au fond du cœur Malherbe était resté des leurs. Le poète qui les traitait « d'infidèles cerveaux », et qui félicitait son roi de défaire avec son bras l'hérésie, comme Garasse l'impiété avec son livre de la *Doctrine curieuse*, n'a jamais été ni luthérien, ni calviniste.

A. DELBOULLE.

---

444. — **A franczia romanticismus Korszaka. A magyar dramairodalom toertenetéboel** (Le Romantisme français et son influence sur le théâtre hongrois), par Mlle CSERHALMI-HECHT-IREN. Budapest, 1893, 526 p.

La Hongrie a eu de grands poètes lyriques et épiques, comme Voeroesmarty, Petoefi, Arany, mais le poète dramatique qui pourrait marcher de pair avec ces écrivains est encore à naître. Depuis le commencement de notre siècle les historiens de la littérature ne peuvent guère citer que deux œuvres vraiment originales et nationales à la fois : Bánk-bán, tragédie de Katona (1821) et « La Tragédie de l'Homme » de Madách (1860). Les plus féconds dramaturges, comme Szigligeti (1814-1878) et Csiky (1842-1891) n'ont rien produit d'équivalent. Charles Kisfaludy (1788-1830), le fondateur du drame magyare, était disciple de Kotzebue ; ses successeurs, surtout les nombreux écrivains qui ont alimenté la scène entre 1840 et 1860, se sont tournés vers l'École romantique française. En 1837, le baron J. Eoetvoes traduit « Angelo » de Victor Hugo et l'accompagne d'une Préface qui a eu le même retentissement en Hongrie que celle de « Cromwell » en France. Depuis ce temps notre théâtre domine. L'auteur du travail que nous annonçons a cherché avec beaucoup de patience à démontrer dans quelle mesure les drames de Victor Hugo, de Dumas, de Musset ont influé sur les écrivains comme Szigligeti, Czakó, Kuthy, Jókai, Vahot, Teleki, Charles Hugo. Le culte de Victor Hugo était sans bornes, Dumas fascinait moins les esprits, tandis que l'influence de Musset ne se manifeste que dans les détails.

---

mais non pas « ton oreille incomparable ». Il a certaines formules d'éloges ou de compliments qui reviennent sans cesse, ex. :

A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux.
Grand fils du grand Henri, grand chef-d'œuvre des cieux.
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux.
Rome le chef-d'œuvre des cieux.
Cet objet un chef-d'œuvre des cieux.

M[lle] Cserhalmi-Hecht Iren nous trace en dix chapitres l'histoire de cette influence. Elle établit d'abord la différence entre l'École romantique en Allemagne et en France, et démontre que la première n'a laissé aucune trace dans le théâtre hongrois. Par contre, nous y trouvons la peinture des passions et des caractères, la théorie de la couleur locale, les sujets historiques, le mélange du tragique et du comique, en un mot tous les éléments qui caractérisent le drame romantique en France. Le changement effectué sur la scène hongroise était considérable. Justement l'art dramatique venait de trouver en 1837 un asile sûr à Budapest; le directeur Szigligeti prend comme modèle les Français. Puis le drame romantique cède la place aux imitations et traductions des pièces d'Augier, de Dumas fils, de Sardou et de Pailleron. Aujourd'hui les jeunes écrivains font même des emprunts au « Théâtre libre », mais M[lle] Cserhalmi Hecht Iren n'attend rien de bon de ces essais.

Ce travail témoigne de beaucoup de lectures, d'un véritable don de synthèse; il est certainement un des meilleurs travaux qu'on ait consacré au théâtre hongrois.

J. Kont.

---

441. — **L'abbaye d'Eysses en Agenais. Notice composée par un bénédictin de Saint-Maur.** Publiée avec notes, compléments et appendices, par Ant. de Lantenay, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon. Bordeaux, Feret frères, 1893. Grand in-8 de 114 p. Extrait en partie de la *Revue de l'Agenais*. Tiré à cent exemplaires.

Le mémoire présenté au public par un savant ecclésiastique aussi avantageusement connu sous son pseudonyme que sous son véritable nom, est tiré d'un manuscrit provenant du monastère de Sainte Croix de Bordeaux, et conservé maintenant aux archives départementales de la Gironde [1]. On ignore le nom de l'auteur de ce mémoire, mais c'est sûrement un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, à laquelle l'abbaye d'Eysses fut unie en 1631, religieux qui, pendant qu'il le composait, habitait le monastère et avait sous la main ce qui subsistait encore de ses archives. Le consciencieux éditeur établit, dans son *avant-propos*, que la rédaction doit être placée entre l'année 1648 et l'année 1656. Voici comment il justifie la publication d'un texte antérieur aux notices insérées en 1720 dans le tome II du *Gallia Christiana* : « Notre manuscrit expose avec étendue les raisons et autorités qui militent en faveur d'opinions que ces derniers auteurs ont cru devoir rejeter, mais pour lesquelles certains auteurs modernes semblent éprouver une répulsion moins vive : quand on aura lu toutes les pièces du procès, on se décidera pour ou contre avec plus de maturité et de connaissance. Ensuite, et surtout, il y a dans cette notice bien des faits historiques laissés de côté par les écrivains postérieurs, comme n'entrant pas dans le plan de leur ouvrage... » Ce n'est pas seulement parce que le fonds du

---

1. La copie de Bordeaux a pu être rapprochée d'une copie de Paris qui a moins souffert des *injures du temps* (Bibl. nationale, n° 12, 669 du fonds latin).

mémoire est en grande partie inconnu qu'on le lira avec intérêt, c'est aussi parce que M. de Lantenay l'a enrichi de compléments, d'appendices et de notes dont l'ensemble est très instructif et très curieux. Le mémoire est divisé en dix chapitres : *fondation*, *situation*, *diverses destructions de l'abbaye*, *prieurés dépendants*, *cures à présenter*, *bienfaiteurs*, *règlements faits et observés*, *choses remarquables*, *titre de baronnie*. Le *catalogue des abbés* (n° X) et la *liste des prieurs depuis l'introduction de la réforme de Saint-Maur* (n° XI) ont été l'un continué par l'éditeur, l'autre rédigé tout entier par lui, à l'aide de l'*Histoire* inédite) *de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Martène (manuscrit de la bibliothèque de Solesmes). Sous le n° XII on trouve un *Etat de l'abbaye à l'époque de la Révolution* formé de notes extraites des archives départementales de Lot-et-Garonne et communiquées par M. Tholin, un des plus obligeants archivistes que je connaisse. En appendice, sont reproduites trois pièces inédites du ms. 12, 669 : 1° Lettre de D. Coudray, prieur de l'abbaye d'Eysses, à D. Germain religieux bénédictin à Paris (du 8 juin 1668); 2° Mémoire qui pourra servir de réponse à une partie des points dont le R. P. Dom Michel Germain demande être éclairé par sa lettre du 4 avril 1688 au sujet de l'histoire du monastère d'Eysses; 3° Notice sur Pierre de La Mothe-Vedel (lieutenant-colonel du régiment de Champagne, né à Auvillars en Armagnac, le 15 mars 1600, tué au siège de Villeneuve d'Agen le 29 juin 1652 et enseveli dans l'église de l'abbaye d'Eysse). On sait que La Mothe-Vedel fut le héros de l'affaire de Miradoux et que, assiégé par Condé dans cette bicoque, en mars 1652, il la défendit admirablement. On sait aussi que, menacé par le grand capitaine, d'être pendu, s'il ne la rendait pas, il répondit simplement : *Je m'en f...* On transforma plus tard cette réponse en celle-ci : *Je suis du régiment de Champagne* [1]. M. de Lantenay, qui n'est pas moins spirituel qu'érudit, rapproche en ces termes l'exclamation de Miradoux et celle de Waterloo : « Comme tel autre mot à peu près semblable d'un général du premier empire, celui de La Mothe-Vedel a, dans la traduction, gagné en politesse ce qu'il a perdu en énergie » [2].

T. DE L.

---

1. M. de L. ne manque pas de citer (p. 70) le récit de l'auteur de l'*Histoire des princes de Condé* (t. VI, 1892, p. 118-119). Mgr. le duc d'Aumale n'a mentionné que la version pompeuse et solennelle, dédaignant même de faire la moindre allusion à la version beaucoup plus vraisemblable qui met dans la bouche du lieutenant-colonel une expression de tout temps si *militaire*. La notice imprimée ici pour la première fois reproduit une lettre de félicitations du cardinal Mazarin au défenseur de Miradoux, écrite de Blois le 18 mars 1652 et qui n'est ni reproduite, ni même indiquée dans le recueil de feu Chéruel. Avis au futur éditeur des tomes suivants.

2. J'allais oublier de signaler l'*Appendice II* (notice sur *la fondatrice des Carmes déchaussés d'Agen*) et l'*Appendice III* (notice sur *la fondation des Visitandines d'Agen*, en 1643).

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37-38 — 11-18 septembre — 1893



---

446 — **The ancient manuscript of the Yasna**, with its Pahlavi translation (A. D. 1323) generally quoted as J² and now in the possession of the Bodleian library, reproduced in facsimile and edited with an introductory note by L. H. Mills, D. D. Oxford at the Clarendon Press, 1893.

447. — **The Five Zoroastrian Gâthâs** with the Zand, Pahlavi, Sanskrit and Persian Texts and Translations by L. H. Mills, D. D. Parts I and 4, pp. xxviii, 1-152, 393-620 in-8. Leipzic, Brockhaus, 1892.

448. — **On the Zend mss. recently** presented to the Bodleian library and on other Zend matters, by L. H. Mills, D. D., 13 p. in-8, 1893. (Lu au Congrès des Orientalistes de Londres de 1892.)

I. — Il est à présent reconnu à peu près universellement que le plus sûr instrument pour pénétrer le sens des textes zends est la tradition ancienne des Zoroastriens, laquelle se trouve fixée dans les traductions et les commentaires pehlvis composés sous l'époque sassanide ou sur des matériaux remontant à l'époque sassanide. Malheureusement les manuscrits de ces traductions sont rares en Europe. M. Spiegel publia en 1853-1858 le Yasna, le Vispered et le Vendidad pehlvis d'après des manuscrits de Kopenhague et de Paris, et c'est sur son édition qu'a vécu pendant trente ans toute la philologie zende, celle du moins qui reconnaît le droit supérieur de la tradition. Pourtant il suffit de s'être escrimé quelque peu sur le texte de ces traductions pour reconnaître que les manuscrits dont disposait M. Spiegel sont insuffisants : peut-être une revision attentive des manuscrits européens aurait-elle pu corriger l'édition sur plus d'un point, mais non pas d'une façon suffisante pour les nécessités de l'interprétation. Aussi malgré l'immense service que cette édition a rendu à la science, à laquelle elle a fourni son principal matériel, un moment a dû venir où l'on a piétiné sur place et où la recherche s'est trouvée emprisonnée dans un cercle limité ; la première condition d'une traduction du Yasna, par exemple, était une édition critique du Yasna pehlvi, dont les éléments faisaient défaut.

Heureusement les explorations de Haug et de West dans les bibliothèques des prêtres Parsis avaient révélé des richesses que l'on ne soup-

connait pas. Haug rapporta à Munich quelques vieux manuscrits en original ou en copie et M. West copia tout ce qu'il trouva de vieux textes pehlvis. Enfin, il y a une dizaine d'années, l'édition monumentale de l'Avesta, entreprise par M. Geldner sous les auspices de l'Université de Vienne et de l'East India Office, et à laquelle presque tous les possesseurs de manuscrits Avestéens de l'Inde, avec un patriotisme intelligent qui les honore, prirent à cœur de fournir des matériaux, fit sortir de leurs cachettes un grand nombre de vieux manuscrits zends à traduction pehlvie. Dans le nombre se trouvait le manuscrit le plus ancien connu, appartenant au grand-prêtre de Bombay, le vénérable Jamaspji Minochehrji Jamasp Asana, et qui est daté de l'an 692 de Yazdgird, c'est-à-dire de l'an 1323 de notre ère.

Le Dastur, célèbre par la générosité avec laquelle il prête ses manuscrits les plus précieux à tous ceux qu'il pense capables d'en tirer parti pour la science, prêta ce manuscrit à Geldner pour son édition, puis à M. L.-H. Mills, d'Oxford, qui préparait un grand travail sur les Gâthas. M. M se rendit compte de la valeur hors ligne de ce manuscrit et c'est à lui que la Bodléienne et la science européenne, si je ne me trompe, en doivent la conquête. On m'a conté — je ne sais si c'est une légende, mais elle mérite d'être vraie — que la Bodléienne avait d'abord offert dix mille francs au Dastur pour son trésor : le Dastur refusa, ne faisant pas commerce de ses livres sacrés et voulant les transmettre à son fils, Firoz, excellent jeune homme d'un grand avenir, au courant de la science européenne et qui promettait à nos recherches un auxiliaire dévoué, modeste et désireux de rendre service [1]. Le pauvre Firoz mourut subitement en 1889 et le vieux prêtre, accablé de douleur, répondit à une nouvelle offre de la Bodléienne que le vieux livre avait perdu pour lui toute valeur depuis que celui qui aurait pu en faire usage n'était plus et qu'en souvenir de son fils il l'offrait à la Bodléienne et à l'Europe. L'Université se montra digne de ce don royal : elle décida que les dix mille francs auxquels elle avait évalué le manuscrit seraient consacrés à le reproduire en fac-similé, de façon à le mettre à la portée des étudiants des divers pays. Le travail fut confié à l'homme qui connaissait le mieux ce manuscrit et l'avait étudié de plus près, M. Mills, et le résultat est un des plus magnifiques spécimens de la collotypie et fait honneur également à celui qui a donné, à ceux qui ont reçu, à l'artiste et à l'éditeur [2].

Le manuscrit contient, ou plutôt contenait quand il était complet — les deux premières feuilles sont perdues ainsi que la feuille 150 — 385 feuillets ou 770 pages. La feuille mesure 21 centimètres de large sur 26 de long et compte en moyenne quatorze lignes de textes (de 16 cent.)

---

1. Il n'a laissé qu'une traduction anglaise de l'excellent mémoire de M. Casartelli sur la philosophie religieuse du Mazdéisme sous les Sassanides (Bombay, 1889).

2. Le volume est tiré à 200 exemplaires et coûte 5 guinées l'exemplaire.

à la page. Le papier est un vieux et fort papier indien ; l'encre est encore noire et parfaitement lisible : çà et là le papier est rongé aux vers : on dit que jadis, dans un moment de crise politique, toute la bibliothèque familiale fut mise à l'abri dans des jarres de terre dont l'humidité ne lui fut pas favorable : c'est à ce moment sans doute que le fameux Shah Namé pehlvi souffrit si outrageusement. Le colophon est conservé et nous apprend que le manuscrit fut achevé par le Hêrpat Mihr Apân Kaî Khûsrav l'an 1323. Or cet Mihr Apân est déja connu, car c'est de lui que vient le vieux Yasna pehlvi de Copenhague ($K^5$) publié par M. Spiegel et achevé le 27e jour du 10e mois de la même année de Yazdgird, c'est-à-dire le 9 décembre 1323. La date exacte de $J^2$ est *Vahûman bîrakh Farvardîn yôm shnat-î DCXCII yazdkartîg*, «mois Bahman, jour Farvardîn, 692 de Yazdgird», c'est-à dire 17 novembre 1323, de sorte qu'il faudrait supposer ou que le manuscrit $K^5$ a été écrit en vingt-deux jours, ce qui est difficilement admissible (30 pages à la journée) ou que Mihr Apân a poursuivi les deux copies simultanément. Mais ce colophon présente un trait suspect : les colophons commencent en général par le jour et non par le mois ; d'autre part, le *yôm* qui suit *Farvardîn* est une correction ajoutée entre les lignes. Or, comme le colophon est précédé des mots *yôm cîgûn shnûman yahvûnêt gûft pun yazdân kâmak yahvûnât*, M. West a supposé que le premier *yôm* est le début du colophon, interrompu par une formule de bénédiction que le copiste, se reprenant, a insérée avant le colophon, sans songer à en effacer le début prématuré · quand il s'est aperçu de son erreur, il l'a corrigée de travers en mettant *yôm* où il ne fallait pas, ce qui arrive souvent quand on se corrige. La vraie date sera donc « jour Bahman, mois Farvardin, 692 », c'est-à-dire 26 janvier 1323, ce qui met près d'un an entre $J^2$ et $K^5$. J'admets parfaitement la date proposée par M. West et admise par M. Mills ; mais je crois qu'il n'y a qu'une erreur, l'addition de *yôm* après Farvardin, et que le premier *yôm* est parfaitement légitime. La phrase, en effet, signifie : « Réciter (gûftan) ici la bénédiction du jour (le *Khshnaothra* correspondant du Siroze). Qu'il advienne suivant la volonté de Dieu ! [Jour] Bahman, mois Farvardin, 692. »

$J^2$ est donc le frère aîné de $K^5$ de quelques mois : ce qui fait sa valeur toute spéciale, c'est son état de conservation, comparé à $K^5$, au moins tel que le donne l'édition imprimée. C'est aussi dans les Gâthas une série de gloses marginales, sorte de sommaire du texte zend, qui, dans la traduction du Yasna, m'ont été souvent très utiles pour retrouver la suite des idées et qui sont certainement anciennes, car elles sont souvent traduites dans Nêryosengh. Une restitution critique de l'original reproduit par $J^2$ et $K^5$, de l'original que Mihr Apân avait sous les yeux quand il faisait l'une et l'autre copie, car $K^5$ n'est point copié sur $J^2$, est possible à présent : il faudra seulement procéder auparavant à une revision soigneuse de l'édition imprimée sur son original $K^5$.

Mais ces deux manuscrits même, $K^5$ et $J^2$, ne suffisent pas à établir un texte correct et complet, et le confrère de Dastur Jamaspji, le savant Dastur Peshotan Bahramji Sanjana, piqué d'une noble émulation par la générosité de son ami, a fourni à la science européenne un nouvel et précieux élément pour la solution du problème, en donnant à la Bodléienne, par l'intermédiaire de M. Mills, un Yasna appartenant à une autre famille et qui est unique. Ce manuscrit est récent, il date de 1780; il a été copié par Dastur Kavasji Sohrabji Mihirji-Rana sur un manuscrit aujourd'hui perdu et qui semble remonter à un original du XIe siècle. Ce qui fait la valeur propre de ce manuscrit, malgré sa date récente, ce sont : 1° son indépendance des manuscrits $J^2$-$K^5$; 2° une série d'additions interlinéaires et de corrections qui marquent un sens critique très sûr et supposent l'emploi de bonnes sources par le correcteur; 3° enfin la présence de nombreuses indications liturgiques, de *nîrangs*, qui permettent de suivre le mouvement du sacrifice et reproduisent, comme je l'ai démontré ailleurs, la liturgie de l'époque sassanide. Ce manuscrit ($Pt^4$) possède d'ailleurs, comme $J^2$, les gloses marginales aux Gâthas. Bien que dans ma traduction de l'Avesta je n'aie pas eu en main $J^2$ et $Pt^4$, j'en possédais toutes les variantes grâce à l'amitié de M. West qui m'avait prêté une collation, admirablement exacte comme toutes celles qu'il prend et qui sont célèbres dans le petit monde des *Zend scholars*, de l'un et de l'autre manuscrit. Je puis dire que, sans le secours de ces deux manuscrits, je n'aurais jamais pu venir à bout de ma tâche et bien que $Pt^4$ ne suffise pas toujours à combler les lacunes ou à corriger les inexactitudes de $J^2$-$K^5$, pourtant on pourrait, avec le secours de ces trois manuscrits, entreprendre une édition critique du Yasna pehlvi. Il serait désirable pour cela que l'Université d'Oxford fit pour le Yasna de Peshotan ce qu'elle a fait pour celui de Jamaspji. Si le procédé photographique est trop dispendieux, une copie lithographique sera pleinement suffisante, le manuscrit n'est pas assez ancien pour qu'une reproduction en fac-similé soit nécessaire : son importance est toute dans le texte.

M. M. ne s'est pas borné à être l'intermédiaire entre la générosité des Dasturs et la Bodléienne, ni même à surveiller l'exécution du fac-similé photographique de $J^2$. Il a contribué aussi pour sa part à l'édition critique que nous attendons et, d'une façon plus générale, à la solution du problème avestéen. L'histoire scientifique de M. M. est des plus intéressantes et des plus honorables, et je suis heureux à cette occasion de rendre hommage à un des plus laborieux, des plus dévoués et des plus modestes travailleurs sur le champ des études iraniennes.

M. M. était, il y a une vingtaine d'années, recteur de l'église de Saint-Ann, à Brooklyn (États-Unis). Il avait toujours senti dès son jeune âge « une tendance irrésistible aux investigations intérieures », et un jour, tombant sur le livre de Matter, il s'éprit de la philosophie gnostique. Arrivé en Europe en 1872, il poursuivit là ses études sur

le gnosticisme, et en cherchant ses origines, se trouva dirigé vers l'Avesta et se dit qu'il trouverait ce qu'il cherchait dans la partie la plus ancienne et la plus métaphysique de l'Avesta, les Gâthas. Il se mit bravement, à un âge où l'on ne commence plus guère à apprendre des paradigmes, à l'étude du zend, qui l'entraîna nécessairement à celle du pehlvi et du persan d'un côté, du sanscrit et des Védas de l'autre. Il se donna alors, comme objet de sa carrière scientifique, l'étude des Gâthas et entreprit une traduction des textes mystérieux qui fournirait en même temps à l'étudiant l'ensemble des traductions traditionnelles, de sorte qu'en lui donnant ses conclusions, il le mettait en même temps en état de les contrôler, de les modifier. Il se mit à l'œuvre avec une patience et une abnégation admirables. En 1882, il imprimait une traduction de la première Gâtha avec les textes zend, pehlvi, sanscrit et persan et la tira à une douzaine d'épreuves qu'il distribua aux principaux zendistes du continent, recueillant leurs opinions et leur communiquant son propre matériel. C'est aujourd'hui seulement, dix ans plus tard, que paraît ce travail, mais profondément remanié et accompagné d'un large commentaire : jamais ne fut mieux pris à cœur le *nonum prematur in annum*. Dans l'intervalle il avait été chargé par M. Max Müller de faire pour les *Sacred Books of the East* la traduction du *Yasna* et du *Vispéred*, travail qui, tout en le distrayant de son grand œuvre, ne l'en éloignait pas, puisque les Gâthas sont le cœur du Yasna, et le forçait au contraire à fixer définitivement ses idées et à aboutir. Enfin, il vient de donner au public la première moitié de l'ouvrage si longtemps attendu et si longtemps remis sur l'établi. Cette première moitié porte, comme je l'ai dit, sur la première Gâtha (Yasna XXVIII-XXXIV) : le reste paraîtra bientôt. Voici ce qu'elle contient :

1° Le texte zend dans le caractère original et en transcription latine. Cette transcription est rythmique, c'est-à-dire rétablit le mètre : exemple : Gâtûmca [= ° uem°] Ahurâi. Le texte reproduit l'édition Geldner à laquelle il faut se reporter pour les variantes. Néanmoins M. M. ajoute, quand il y a lieu, les variantes de deux manuscrits que M. Geldner n'a pas eus en main ;

2° Une traduction littérale du zend en latin et une traduction littéraire en anglais ;

3° Le texte pehlvi en transcription latine, établi d'après les trois manuscrits déjà mentionnés $J^2$, $K^5$, $Pt^4$, plus un manuscrit de Munich ; et en traduction anglaise. Les gloses sont distinguées de la traduction par des parenthèses ;

4° Le texte sanscrit de Néroyseng établi principalement d'après deux manuscrits du Dastur Jamaspji, dont l'un, le plus ancien connu du genre, peut-être plus ancien que $J^2$ même, est de peu postérieur à la date de Néryosengh ; le Dastur en a fait don à la Bodléienne qui doit en publier une reproduction photographique : malheureusement il est

très mutilé et des parties tombent en lambeaux. Le texte sanscrit est traduit en anglais;

5° Une traduction persane tirée d'un manuscrit de Munich. Néryosengh et la traduction persane représentent essentiellement une forme de la traduction pehlvie qui est l'instrument principal. Si l'on avait un texte sûr du pehlvi et si on le comprenait absolument, on pourrait se dispenser de ces deux secours : dans l'état, ils sont loin d'être inutiles, surtout Néryosengh, et de même que la traduction pehlvie sert souvent, comme représentant un ancien manuscrit zend perdu, à la constitution du texte zend, ainsi Néryosengh sert à celle du texte pehlvi, comme représentant un ancien manuscrit pehlvi perdu.

Voilà pour le matériel. Le commentaire donne l'explication et la justification de la traduction définitive, et tout l'ouvrage peut servir de commentaire à la traduction de M. M. dans les *Sacred Books*.

Il est difficile, comme l'on voit, d'être plus complet dans la réunion du matériel direct, et il est impossible d'évaluer à trop haut prix le service rendu par M. Mills aux zendistes — et c'est la majorité — qui n'ont pas eu la bonne chance d'avoir accès à ces précieux manuscrits. Le livre est si complet que je me permettrai un regret : c'est que l'éditeur n'ait point cru devoir reproduire les gloses marginales dont j'ai parlé plus haut et qui, étant aussi anciennes que les plus anciens manuscrits connus, avaient tout droit à être reproduites et justifient ce droit par les instructions qu'elles contiennent. Mais l'ouvrage de M. M. n'est point terminé et probablement il donnera ces gloses en appendice dans une table comparative. Puis il y aurait ingratitude à insister sur cette lacune réparable, quand on songe à la masse de documents, inaccessibles pour la plupart des étudiants, que M. M. a réunis pour eux, sans compter son temps, ses frais, sa peine, et sans reculer devant le relevé le plus minutieux et le plus écœurant de variantes qui soit possible d'imaginer.

Sur le système de traduction adopté par M. M. et ses conclusions historiques, je dirais avec les Anglais qu'il y a nécessairement des points dans la science sur lesquels *one must agree to differ*. M. M. place la composition des Gâthas entre l'an 1000 et l'an 1500 avant le Christ, je la place aux environs de l'ère chrétienne : cela prouve que nous les entendons d'une façon trop différente pour que ce soit ici la place à des discussions de détail : une discussion ne pourrait aboutir que si elle portait sur l'ensemble. Et pourtant il doit y avoir un lien commun très étroit entre nous et sur lequel l'accord s'établira, car M. M. a été conduit à l'étude des Gâthas par le gnosticisme, et l'étude des Gâthas m'a conduit à y voir la première œuvre de gnosticisme, ce qui prouve que l'un et l'autre nous y trouvons et y sentons la présence du même esprit, et j'avouerai que l'instinct qui a poussé M. M. à aller des Gnostiques aux Gâthas est une des raisons qui m'encouragent à penser que la solution que j'ai présentée pourrait bien n'être point fausse. Quoi qu'il

en soit, tous ceux qui s'occupent de l'interprétation des Gâthas rendront hommage à l'immense labeur scientifique de M. Mills : il a fait œuvre utile, et même, après la publication du ms. J², son livre reste un instrument indispensable pour l'étude de la tradition pehlvie et sanscrite et par suite pour l'interprétation de l'original. Je connais peu de monuments d'une patience aussi inaltérable et d'une conscience aussi parfaite.

James Darmesteter.

---

449. — **Vie de Lalibala**, roi d'Ethiopie, texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée britannique et traduction française avec un résumé de l'histoire des Zagués et la description des églises monolithes de Lalibala, par J. Perruchon. Publication de l'École des lettres d'Alger. Paris, Ernest Leroux, 1862. In-8, XLVI[1] et 164 p.

450. — **Les Chroniques de Yara Zaqob et de Baéda Maryam**, rois d'Ethiopie de 1434 à 1478 (texte éthiopien et traduction), précédés d'une introduction par Jules Perruchon, élève diplômé de l'école pratique des Hautes Études. — 93ᵉ fascicule de la Bibliothèque des Hautes Études. Paris, Émile Bouillon, 1893. In-8, XL et 206 p.

M. Jules Perruchon fait honneur à son maître, M. Halévy, qui professe l'enseignement de l'éthiopien à l'École des hautes études. Après avoir publié dans le *Journal asiatique*, 1889, t. XIV, l'*Histoire des guerres* d'Amda Syon qui régna sur l'Éthiopie de 1314 à 1344, il nous fait connaître dans les deux livres énoncés ci-dessus *la Vie* du roi Lalibala qui vivait au commencement du XIIIᵉ siècle et les *Chroniques* des deux rois Zara Yakob et Baéda Maryam qui occupèrent le trône de 1434 à 1478.

La Vie de Lalibala est un pieux roman qui renferme bien peu de vérité. On croit lire une de ces édifiantes compositions écrites dans le style familier aux auteurs ecclésiastiques qui, se livrant au cours de leur imagination, racontent la vie miraculeuse d'un saint prédestiné. C'est qu'en effet Lalibala, auquel on attribue le travail gigantesque des églises monolithes taillées dans le roc au-dessous de la ville qui a pris son nom, fut considéré de bonne heure en Éthiopie comme un saint plutôt que comme un monarque. L'auréole de piété dont la légende l'a entouré n'a éclairé qu'un seul côté du caractère du roi; l'histoire a reculé devant la légende et le souvenir des faits réels s'est perdu dans l'apothéose.

En dehors de la tradition populaire, l'auteur semble n'avoir eu, comme document écrit, qu'une notice de source étrangère. Il rapporte la mort de Lalibala au 22 Haziran; or le mois de Haziran est syriaque; il parle encore d'un *cadi*, mot arabe, qui paraît indiquer que la notice syriaque serait arrivée à l'Éthiopie par une version arabe. Le passage le plus intéressant de cette chronique est celui qui est relatif au travail des églises monolithes de Lalibala; on saura gré à M. P. d'avoir réuni dans un appendice les descriptions qu'ont données de ces églises les différents voyageurs qui les ont visitées. Cette vie est écrite dans un style

facile et élégant mais prolixe, comme c'est généralement le cas dans ce genre de littérature. Elle n'occupe pas moins de cent trente feuillets ou deux cent soixante pages sur deux colonnes du manuscrit. M. P. en a publié de longs extraits, laissant de côté les passages qui présentaient peu d'intérêt; on ne peut que l'approuver d'avoir fait un choix, d'autant plus que le résumé complet qu'il donne dans l'introduction nous fait connaître le contenu des parties du texte qui n'ont pas été reproduites. Le texte est fidèlement rendu en français dans la traduction qui l'accompagne. Dans la première partie de l'introduction, M. P. a réuni d'abord les informations relatives à la dynastie des Zagués, qui a soulevé plusieurs discussions entre les éthiopisants, et ensuite les faits plus ou moins certains que l'on possède du règne de Lalibala.

Avec les Chroniques de Zara Yakob et de Baéda Maryam nous entrons dans le domaine de l'histoire. Non pas que l'auteur suive une méthode rigoureuse, ce n'est guère dans les habitudes orientales, mais il raconte avec simplicité les événements dont il a gardé la mémoire ou reçu la tradition. Si l'on fait abstraction d'une tendance manifeste au panégyrique, le récit ne laisse guère de doute sur la véracité du chroniqueur, et des faits rapportés se dégage facilement le caractère du monarque. Zara Yakob apparaît comme un roi autocrate, jaloux de son autorité et qui n'admet ni tempérament ni tergiversation ; il est cruel dans ses châtiments souvent immérités, mais plein de bravoure et de fougue belliqueuse, comme en témoigne son expédition contre Arwé Badlay [1]. Il est superstitieux comme tous les gens de sa race, mais profondément chrétien ; il poursuit avec l'ardeur d'un apôtre la conversion des païens, fonde des églises et des monastères, surveille avec une rigueur peu ordinaire l'observance des rites et des fêtes religieuses et se pose en chef de l'Église éthiopienne ; il compose plusieurs ouvrages de théologie pratique.

Son fils Baéda Mariam qui lui succéda en 1468, n'avait pas l'humeur belliqueuse de son père ; cependant il réussit, après des efforts répétés, à soumettre la tribu païenne de Dobéa, dont les membres qui échappèrent au massacre reçurent le baptême. Il semble avoir été dirigé dans cette expédition par le métropolitain ou Abouna qui ne voulut le quitter qu'après la conversion des païens.

L'auteur, pour rédiger ces chroniques, possédait au moins deux documents qu'il n'a pas su ou voulu fondre ensemble. Ainsi la coupe en deux parties distinctes est parfaitement visible ; la seconde partie, surtout dans la chronique de Zara Yakob, renferme des variantes importantes. Dans son introduction M. P. a fait ressortir ces différences de rédaction en mettant face à face les passages parallèles. Le texte éthiopien, malgré la simplicité du style, est hérissé de difficultés qui proviennent en grande partie de termes techniques, dont notre connaissance insuffisante des usages et institutions des anciens éthiopiens ne nous permet pas toujours de comprendre le sens exact. Cependant M. P. a

réussi à expliquer la plupart des mots obscurs, qu'il a signalés dans les notes jointes à sa traduction. Pour la chronique de Zara Yakob il a trouvé un grand secours dans l'étude de M. Dillmann sur le règne de ce roi, laquelle comprend une traduction allemande du texte éthiopien d'après un manuscrit différent de celui dont M. P. s'est servi.

L'activité scientifique que M. Perruchon a montré dans ses publications qui se sont suivies à des intervalles si rapprochés, ne s'arrêtera certainement pas là. Nous souhaitons vivement qu'elle nous donne bientôt de nouvelles contributions à l'histoire de l'Éthiopie aussi intéressantes et aussi soigneusement étudiées.

Rubens Duval.

---

451. — K. Sethe. **De Aleph prosthetico in linguâ Ægyptiacâ verbi formis præposito,** Berlin, G. Schade, in-4, 1892, 40 p. aut.

M. Sethe étudie la lettre *Aleph* (la plume) qui se trouve souvent en tête des mots dans les textes de l'Ancien Empire, surtout dans ceux des Pyramides, puis le groupe *A* (la plume et l'homme portant la main à la bouche) qui, dans les textes du Nouvel Empire, remplace la lettre *Aleph* à la même place. Son mémoire est divisé en cinq chapitres, qu'il est assez difficile d'analyser pour la plupart. Ils donnent, en effet, une statistique fort complète, le premier des formes qui ont l'*Aleph* prothétique, le second des formes qui ne l'ont pas, le troisième des formes qui ont le groupe *A*, le quatrième de celles qui ne l'ont pas. Au cinquième seulement M. S. essaie d'expliquer le rôle et la valeur de cet élément adventice. Il commence par en déterminer la vocalisation et par montrer qu'il répondait à un *ĕ* bref : la *plume* et le *groupe formé de la plume et de l'homme* ne se rencontrent dans l'écriture que pour servir de support à ce son *ĕ*. Or la voyelle *ĕ* n'est ici qu'une voyelle auxiliaire, mais dont on ne peut se passer pour faciliter la prononciation d'une double consonne initiale. La plume et ses substituts n'ont donc, à proprement parler, aucune valeur grammaticale ; ils servent simplement à marquer aux yeux la présence du son supplémentaire destiné à rendre possible la prononciation de cette double consonne. Il faut donc prononcer *'er-khof, mer-khof, hir-khof*, les formes du verbe *rokhou, savoir*, que nous avions l'habitude de prononcer *a-rekhof, em-rekhof, hi-rekhof*, mettant une voyelle entre les deux radicales *r* et *kh*.

La théorie de M. S. est très séduisante et devra être prise en sérieuse considération. On pourra se demander seulement si l'*aleph* en question a toujours eu ce simple rôle mécanique que M. S. lui attribue. Il l'a eu si haut que nous remontons dans les textes, cela n'est pas contes-

---

1. M. P. explique ce nom par Bête de Badlay, en faisant remarquer que le mot *arwê* signifie bête, animal, mais il signifie aussi serpent, et nous croyons qu'ici il doit être rattaché par une filière quelconque à la dynastie des Arwê ou du Serpent.

table, et M. S. l'a mis hors de doute par le nombre des exemples qu'il a recueillis. Mais on ne doit jamais oublier que l'égyptien, même des plus anciens monuments, n'est pas un idiome primitif : c'est une langue très vieille, très usée par un long service antérieur, et qui avait déjà faussé ou perdu bien des pièces de son mécanisme. Les mots en *aleph* prothétique (par suite aussi les mots en *h*) auraient eu au début une valeur grammaticale, peut-être causative comme celle de *s* ou de *t*, qu'il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Il faut constater toutefois avec M. S. qu'ils ne l'ont pas dans l'égyptien tel que nous le connaissons. Je ferai également quelques réserves sur la prononciation *ĕ* que M. S. prête à l'*aleph* dans cette position. Il montre que cet *aleph* est remplacé parfois par le signe de la bouche *r* ou le remplace, et comme cet *r* a donné *ĕ* en copte, il en conclut que *aleph* était le support d'un son *ĕ*. Les faits indiqués par M. S. m'avaient inspiré, il y a longtemps déjà, une opinion un peu différente : je considérais la *bouche* et l'*aleph* comme indiquant deux nuances de vocalisation, la *bouche* répondant à un son *ĕr*, *ĕ*, l'*aleph* et ses substituts à un son *ă*, chacun des deux caractérisant un dialecte particulier de l'égyptien. La présence de *ă* dans les formules transcrites en lettres grecques à l'époque des Antonins, et dans le dialecte copte d'Akhmîm, où le copte thébain ou memphitique prend un *ĕ*, confirmeraient assez heureusement cette interprétation. Je me hâte de dire que ce changement de son ne changerait rien au raisonnement de M. Sethe et laisserait subsister sa théorie tout entière. A cela près, il me semble qu'on peut accepter l'ensemble de son mémoire. La méthode en est excellente, comme on peut l'attendre d'un élève de M. Erman, et le soin minutieux avec lequel la recherche est conduite me fait souhaiter vivement la prompte apparition de l'ouvrage *sur les Formes du Verbe*, dont le présent mémoire n'est qu'un extrait.

G. Maspero

---

452. — Victor Nourrisson. **La Bibliothèque des Ptolémées.** Alexandrie d'Égypte, Penasson, 1893 (Extrait de la *Rivista Egiziana*, 22 p.)

M. Nourrisson, conservateur de la bibliothèque municipale d'Alexandrie, a fait à l'Athenæum de cette ville, le 3 mars 1893, une conférence sur la bibliothèque des Ptolémées. Ses auditeurs ont dû être satisfaits : tout est clairement exposé, bien conduit et présenté en même temps sous une forme agréable et sans prétention, comme il convient d'ailleurs à une simple conférence, dont les discussions trop scientifiques ne feraient qu'affaiblir l'intérêt. Pour le lecteur désireux de connaître les sources, M. Nourrisson ajoute des notes nombreuses et détaillées. Une malheureuse coquille p. 15 fait lire *Regnaud* pour *Regnard ;* et « deux siècles et demi entre la mort de Ptolémée Évergète et l'arrivée de César à Alexandrie » (p. 19), c'est bien exagéré (222-47 av. J.-C.), même pour un conférencier.

My.

453. — Casimir von MORAWSKI. **De Rhetoribus latinis observationes.** Cracoviæ sumptibus Academiæ Litterarum. 1892. Ex XVI Tomo dissertationum classis philologicæ. 20 p. in-4.

454. — Du même. **Zur Rhetorik bei den roemischen Historikern.** Zeitschrift f. d. œster. Gymm. 1893. II Heft. (Livius. Velleius-Curtius. p. 97 à 103.

Deux articles assez courts où est amorcée une recherche très intéressante qui me paraît devoir être féconde et qui ne peut manquer, ou je me trompe fort, de produire des résultats nouveaux et assez imprévus.

L'auteur est surtout connu par des travaux sur Quintilien. Il revient ici à une étude plus générale qu'il avait abordée autrefois [2] : quelle a été au juste sur la littérature latine de l'âge d'argent l'influence de l'enseignement et des exercices des rhéteurs ? Cette influence sans doute, on la reconnaît bien en gros ; mais il s'agit (et ceci est autrement difficile) de la caractériser nettement dans les thèmes et par les expressions qu'elle affectionne. C'est ce que commence M. Morawski avec beaucoup de sens et de soin dans son premier mémoire. Il fait la revue des principaux thèmes de l'école : gloire des conquérants et leur chute retentissante (Alexandre, Xerxès, César, Pompée, les Caton, etc.) ; description de l'Océan que tous voudraient franchir pour aller au-delà des limites du monde ; tirades contre le luxe et les richesses ; pleurs sur les ruines (cela nous conduira à travers saint Ambroise jusqu'au livre de Volney) : autant de *flosculi*, nés dans les écoles et qui, partout répandus, dans la poésie comme dans la prose ont été soigneusement repiqués dans toutes les littératures modernes. J'espère que l'auteur complétera son énumération par les thèmes de morale vulgaire qui font suite aux précédents ; brièveté de la vie, mépris de la mort ; lieux communs pour consolations ou sur les bienfaits et l'ingratitude ; énumérations par séries de noms empruntés à la géographie, de noms ou de faits venus de la mythologie, etc. Il importe surtout de signaler certains tours qui servent d'ordinaire à introduire ces lieux communs, ou qui y font allusion et qu'on peut regarder comme autant de points de repère : c'est ou quelque exagération dans l'expression (car tout ici arrive d'emblée au faîte *(fastigium)* et prétend aller plus haut) ; ou bien ce sera telle formule d'alternative (*sive... sive...* et chez les rhéteurs grecs, par ex. Sénèque, *Suas*, I, 11, éd. M. p. 527, 9 : εἴτε... εἴτε... εἴτε... Il est clair aussi que c'est sous l'influence de l'école que s'est développé chez la plupart des écrivains de l'âge d'argent le goût de la casuistique, de la description, des portraits satiriques, des expressions à double sens, des choses et des expressions scabreuses. Dans toutes les parties du cadre adopté, il importera d'indiquer les textes qui, dans les

---

1. Outre divers articles, *Quæstiones Quintilianeæ*, thèse de Berlin, 1874.
2. Dans les Wiener Studien de 1882. Cf. chez nous une thèse qui est bonne et qui avec des exagérations et quelques erreurs, contient sur le même sujet d'excellentes remarques : Tivier, *De arte declamandi et de Romanis declamatoribus qui priore post J. C. sæculo floruerunt*. Paris, Thorin, 1868.

classiques et notamment dans Cicéron, ont pu servir d'amorce aux développements des rhéteurs [1]. Tout ce mémoire est composé avec beaucoup de clarté et de tact, et écrit dans une langue saine et sobre.

Le second article est un prolongement du premier sur un terrain plus limité : quelle part faut-il faire à la rhétorique dans les livres des historiens, notamment dans Velleius, dans Quinte-Curce, et même dans Tacite et dans Tite-Live ? M. M. montre que ces auteurs ne se sont pas refusé le plaisir de beaucoup d'allusions, même de maintes digressions dont le fond, la forme, le sujet même sont de vraies réminiscences d'école. M. M. profite de l'occasion pour relever les emprunts que se sont faits ces historiens l'un à l'autre [2]. On voit avec quelle conscience a été poursuivie cette étude et tout ce qu'elle contient.

Suivant moi, on trouverait une moisson bien plus ample si en poursuivant l'étude entreprise par M. M. on cherchait les rapports des Pères avec l'école. Ils étaient inévitables, alors que les Pères sont presque tous d'anciens rhéteurs. Ces rapports sont très nombreux et presque continuels. Nous les méconnaissons parce que si on lit assez peu les Pères, on lit encore bien moins les Controverses. Je n'en donnerai qu'un exemple qui me paraît topique. Il est tiré de la fameuse lettre de saint Jérôme à Héliodore, celle que Fabiola avait apprise par cœur et que, quinze ans après, elle pouvait, à Bethléem, réciter à l'auteur étonné (dans Migne, *Ep.* 14, 2, p. 348). Il ne s'agit rien moins que du passage célèbre où, d'après Villemain (p. 335), saint Jérome n'aurait pas craint de s'écrier avec *une sorte de férocité religieuse* : « Si ton père se couche sur le seuil de la porte pour te retenir, passe par dessus ton père » *(per calcatum perge patrem).* Villemain se trompait : cette « férocité » est simplement l'application d'un trait fort admiré dans l'école et que nous a conservé Sénèque (*Contr.* I, 8, 15, éd. M. p. 90, 5) : *Ut ad hostem venias, patrem calca.*

Qu'il s'agisse des écrivains sacrés ou profanes, soyons sûr que nous commettons fort souvent des méprises toutes semblables. Maintes allusions des anciens nous échappent et alors même que nous croyons les saisir dans leurs œuvres, notre esprit, formé par une autre culture, voit les choses autrement. C'est seulement par des études comme celles qu'a entreprises M. Morawski que nous avons quelque chance de revenir au vrai point de vue.

Émile Thomas.

---

1. Ainsi pour l'Océan, j'aurais voulu voir cité *Verr.* III, 89, 109 : *locus intra Oceanum jam nullus est...* Parmi les tirades sur les maux dont le spectacle a été épargné à tel ou tel par une mort qui, en ce sens, paraît heureuse (p. 15), il n'aurait pas fallu omettre le célèbre début du troisième livre du *De Oratore*.

2. Ainsi p. 101, les emprunts de Quinte-Curce à Valère-Maxime. M. M. annonce un travail spécial sur les nombreux emprunts qu'a faits Valère-Maxime à Velleius.

455. — **Szent-Istvan Kiraly oklevelei es a Szilveszter-Bulla.** Irta Dr Karacsonyi Ianos. (Les diplômes du roi Saint-Etienne et la bulle de Sylvestre, par Jean KARACSONYI). Budapest, 1891. 224 p.

Ce travail très fouillé, tout à fait au courant des méthodes employées par les sciences auxiliaires de l'histoire, s'occupe dans sa première partie des onze diplômes du règne de saint Étienne, et traite dans la seconde partie la célèbre bulle du pape Sylvestre II, pierre angulaire de l'Église catholique en Hongrie. M. Karácsonyi ne s'occupe que de l'authenticité de ces actes. Les résultats de ses recherches sont les suivants : sur les onze diplômes de saint Étienne sept seulement sont authentiques. Ce sont : l'acte de donation au monastère Saint-Pierre de Ravenne pour les pèlerins hongrois; le diplôme de fondation du couvent de Veszprémvölgy — cet acte est le seul qui soit écrit en grec, les autres sont en latin — ; celui de l'évêché de Pécs — Fünfkirchen —, de l'évêché de Veszprém, de l'abbaye de Pécsvárad; de celle de Pannonhalma — Martinsberg —, la maison mère des Bénédictins de Hongrie. Ce dernier diplôme a été déjà étudié dans tous ses détails par M. Fejérpataky; M. Karácsonyi établit seulement que le post-scriptum en est faux. — Par contre l'acte de donation de Neutra, les deux diplômes de fondation de Zalavár datés de 1019 et de 1024, et celui de l'abbaye de Bakonybél ne sont que des falsifications, assez fréquentes en Hongrie aux XII[e] et XIII[e] siècles.

La bulle de Sylvestre, telle que nous la lisons aujourd'hui, ne date nullement de 1001, comme on le croyait jusqu'ici ; c'est l'œuvre d'un faussaire faite après 1576. Cependant saint Étienne était en possession d'une bulle du pape lui conférant le titre et les droits d'un roi apostolique, mais elle ne lui fut accordée qu'après 1015 et était toute personnelle.

J. KONT.

---

456. — **Les Anglais au moyen âge.** L'épopée mystique de William Langland, par J.-J. JUSSERAND. Paris, Hachette, 1893. In-8, 275 p. 3 fr. 50.

Comme il convenait, M. Jusserand nous parle d'abord des *Visions* de Piers Plowman avant de nous parler de l'auteur, ce William Langland, que ne cite aucun document, que ne mentionne aucun contemporain. Il analyse le poème, date aussi bien que possible, d'après les allusions que renferme le texte, les trois visions principales composées à des époques différentes (le texte A aurait été écrit en 1362-1363, le texte B en 1376-1377, le texte C en 1398-1399). Puis, une fois l'œuvre connue, M. J. essaie de nous révéler le poète; son prénom est William; son nom, Langland, et non Langley; la date de sa naissance 1331 ou 1332 ; sa demeure, tantôt Malvern — dont M. J. nous trace un ravissant tableau et nous communique une jolie gravure — tantôt Londres. Grâce à une étude persévérante du poème, M. J. reconstitue la biographie de Langland et discerne les traits de son caractère : Langland a fait des études, mais

il a suivi la fantaisie, *Wit*, plutôt que *Study*; il a été clerc, chantre; *Placebo* et *Dirige* ont été son gagne-pain; il a aussi rédigé des lettres; il s'est marié. Il nous fournit dans son poème une foule de détails qu'on ne trouve pas ailleurs; il montre la puissance des communes, définit leur rôle, et il est de cœur avec elles. Il veut que chaque classe remplisse sa fonction; il fait de Pierre le laboureur, le héros de son épopée; il flétrit l'avarice et la dureté des hommes de loi; il trace l'éloge du mariage. Le monde religieux est décrit et jugé dans les *Visions* comme le monde civil : Langland reconnaît l'autorité religieuse du pape, mais proteste contre son immixtion dans les affaires temporelles; il renvoie les cardinaux « à Avignon, parmi les Juifs »; il se plaint avec les communes des évêques indignes, nommés par la faveur de *Lady Meed*, des curés qui ne font que boire et chasser, des moines, des nonnes, des pèlerins qui n'ont de saint que l'habit, des faux ermites, des pardonneurs, des marchands d'indulgences. L'étude de M. J. sur l'art et le langage de Langland est tout aussi pénétrante, aussi détaillée : tout, chez Langland, respire la sincérité; rien de voulu; pas de transition; pas la moindre préoccupation artistique; une foule de portraits vivants et pleins d'une vigueur réaliste; une langue nerveuse, éloquente dans sa familiarité; si Chaucer est un peu cosmopolite, Langland est avant tout un insulaire. M. Jusserand termine son livre en marquant la place de Langland dans la littérature mystique. Des extraits des *Visions*, empruntés à l'édition de Skeat et un glossaire (où l'on trouve quelques mots hors d'usage employés dans les extraits) forment un appendice utile à cet ouvrage, plein de savoir, d'élégance et de goût, l'étude la plus complète et la plus attachante que nous ayons sur William Langland.

A. Chuquet.

---

457. — B. Kugler. — **Eine neue Handschrift der Chronik Albert's von Aachen** (dans le Verzeichniss der Doktoren der Universitæt in Tuebingen, 1892-93). Tuebingen, Ambruster, 1893. 1 brochure in-4, 120 pages.

Dans un travail, publié à Stuttgart en 1885, M. Kugler a montré que le récit de la première croisade, composé par Albert d'Aix, ne devait pas être négligé comme source historique, ainsi qu'on en était persuadé depuis le beau livre de von Sybel sur la première croisade. En effet, dit-il, si Albert a accueilli dans son œuvre beaucoup de légendes ridicules, il s'est servi d'une chronique lorraine aujourd'hui perdue et très digne de foi; en dégageant son texte des emprunts faits aux cycles légendaires, l'on se trouve en présence de cette chronique, tableau fidèle des événements. Les recherches de M. K. ont de nouveau attiré l'attention sur Albert d'Aix, et le docteur Philippi a signalé au professeur de Tübingue un manuscrit jusqu'ici inconnu du chroniqueur. Ce manuscrit, qui appartient au baron von dem Bussche Hünnefeld, a été copié au milieu du xiie siècle au couvent de Gladbach, à l'ouest de Dusseldorf.

Les leçons qu'il fournit se rapprochent beaucoup de celles du *Vaticanus* 1999, désigné par la lettre D par les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades*; il semble par suite que ceux-ci aient estimé trop peu le codex D. Quoi qu'il en soit, la question de la filation des manuscrits d'Albert reste encore obscure; dans la présente brochure, un élève de M. Kugler, M. Henri Günter, s'est borné à relever toutes les différences que le manuscrit de Gladbach présente avec le texte des *Historiens des croisades*.

Ch. Pfister.

---

458. — Matthias Bernegger, **Ein Bild aus dem geistigen** Leben Strassburg's zur Zeit des dreissigjaehrigen Krieges, von Carl Bünger. Strassburg, K. Trübner, 1893, VII-401 p. in-8. Avec portrait Prix : 15 fr.

Depuis quelques années l'histoire des sciences et des lettres en Alsace a suscité toute une série de travaux d'un sérieux mérite. A peine les *Annales des professeurs des Universités et Académies de Strasbourg* de M. Oscar Berger-Levrault nous ont-elles fourni le très complet et très utile catalogue biographique des membres des corps chargés de l'enseignement supérieur en Alsace pendant trois siècles et demi, que la monographie de M. Bünger nous raconte en détail la vie de l'un des plus éminents parmi ces professeurs de la vieille Université de Strasbourg. Mathias Bernegger n'est plus sans doute aujourd'hui qu'un inconnu pour le grand public, et il n'est pas bien sûr que les philologues eux-mêmes se rappellent tous, même en Allemagne, le nom de cet infatigable éditeur et commentateur des auteurs classiques. Néanmoins il mérite bien l'honneur qu'on lui fait ici de raconter plus longuement sa vie et d'exposer en détail ses travaux. Car il fut de son vivant l'un des plus célèbres parmi les maîtres de la Haute-École strasbourgeoise, l'un des plus capables aussi, et son activité s'exerça, non sans fruit, dans les carrières les plus diverses. Tour à tour mathématicien, linguiste, historien, polémiste et professeur d'éloquence, il a été le correspondant, l'ami, le traducteur de Kepler et de Galilée; il s'est mêlé au tumulte des passions de la guerre de Trente Ans, en répondant par sa *Tuba pacis* aux invectives du *Classicum belli sacri* de Gaspard Scioppius; il a prononcé, par ordre du magistrat de la petite république strasbourgeoise, les panégyriques de Louis XIII et de Gustave-Adolphe; il a été le maître dévoué, l'ami de J. H. Boecler et de Freinshemius, savants restés plus connus que leur inspirateur et leur modèle en fait de philologie classique. En présence de l'orthodoxie intransigeante des chefs du luthéranisme, des Jean Schmidt, des Dorsche, des Dannhauer, il a été l'un des derniers à défendre, d'une façon bien timide, il est vrai, les principes de la tolérance et de la largeur d'esprit, dans les sphères académiques de l'Alsace.

Il y avait là, on le voit, matière à une biographie intéressante autant

que variée. Mais ce qui constitue surtout le mérite et l'intérêt supérieur du livre de M. Bünger, c'est la manière dont il a su faire de la vie de Bernegger le centre d'un tableau complet de la vie intellectuelle du Strasbourg d'alors. En suivant le digne savant autrichien dans sa carrière scientifique, depuis sa venue en Alsace, comme adolescent, jusqu'à sa mort advenue en 1540, M. B. nous a fourni en même temps des tableaux aussi détaillés qu'exacts des matières d'un intérêt général, tels que l'organisation de l'enseignement secondaire de cette époque, que Bernegger pratiqua, six ans durant, au gymnase, ou l'exposé des méthodes de l'enseignement académique, des courants d'idées, politiques et religieux, qui se manifestaient alors dans les milieux strasbourgeois. Pour retracer ces tableaux, l'auteur n'a eu recours qu'aux sources primordiales; il a surtout exploité les archives du chapitre de Saint-Thomas, où il a étudié tous les documents contemporains, procès-verbaux universitaires, correspondances diverses, règlements scolaires, etc. La publication de M. Alexandre Reifferscheid (*Quellen zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland*, I. Heilbronn, 1889, in-8°), qui mettait récemment au jour la correspondance de Bernegger avec le conseiller palatin Lingelsheim, lui a certainement été d'un grand secours; mais, en somme, c'est bien à ses propres recherches que l'auteur doit l'immense majorité des données qu'il a su si bien mettre en usage. Ajoutons que le volume de M. Bernegger est d'une lecture facile et agréable, grâce à la manière habile dont l'auteur a composé son ouvrage et groupé la matière de ses chapitres. Il n'y a point de répétitions, tout y est à sa place et, pour être solide, l'érudition de l'auteur n'est nulle part fatigante [1].

R.

---

459. — L. DE BERLUC-PERUSSIS. **Le protestantisme à Forcalquier.** Mémorial inédit d'Antoine Gassaud. Digne, imprimerie Chaspoul, 1892, in-8 de 66 p. Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*. Tiré à 100 exemplaires.

La brochure de M. de Berluc est doublement intéressante, d'abord

---

1. La rapidité forcée de l'impression a laissé subsister quelques fautes regrettables. P. 193. il faut lire *Œsinger* pour *Osinger*. — P. 355, lire *Henri II* au lieu de Henri III. — P. 358, lire *1631* au lieu de *1831*. — P. 378, lire *Fielding* pour *Filding*. En fait d'erreurs de faits, nous n'avons à en relever que quelques-unes fort insignifiantes. P. 193. Josias Glaser n'a jamais été membre des Conseils (*Rathsherr*) avant d'entrer au service de Suède, mais seulement secrétaire du Conseil des XV. — P. 7. et suiv. il semble être dit que Junius a été, comme Sturm, recteur *perpétuel* de l'Académie, tandis qu'il est certain, ne fût-ce que par les statuts de 1604, rédigés dès 1594, que les élections au rectorat ont eu lieu annuellement. — P. 26 et 30. Les *Marcianites* n'étaient point des *internes*, comme les boursiers de S. Guillaume et du couvent des Dominicains, mais ils logeaient chez les bourgeois et touchaient seulement une allocation hebdomadaire en vivres et en argent de la caisse de Saint-Marc.

parce qu'elle contient un livre de raison du XVIe siècle (1557-1588), ensuite parce qu'elle est enrichie d'un excellent travail d'annotation. Et non seulement chaque paragraphe du livre de raison est accompagné des éclaircissements de l'éditeur, mais encore le texte est précédé de judicieuses considérations sur le protestantisme à Forcalquier et suivi d'une généalogie détaillée des Gassaud (de la fin du XVe siècle jusqu'à nos jours) dressée d'après les registres paroissiaux de Forcalquier et des documents communiqués par la famille.

M. de B. rappelle que les Vaudois du Luberon constituèrent le noyau de la Réforme en Provence, qu'ils étaient venus du Piémont à une époque qui n'a jamais été déterminée [1]; il expose les diverses opinions exprimées, à cet égard, par Th. de Bèze, par Boze, l'historien d'Apt, par César Nostradamus; il se rallie à l'opinion des deux meilleurs historiens de la Provence, Bouche et Papon, qui attribuent l'introduction des Vaudois dans le pays de Forcalquier aux sieurs de Bouliers. Il établit que ce fut tout au commencement du XVIe siècle (1503) que les Bouliers transplantèrent sur leurs terres provençales (les deux versants du Luberon) le premier groupe de montagnards hérétiques, leurs vassaux piémontais. Il retrace l'histoire de la colonie valdo-luberonaise, « centre d'où les nouvelles croyances s'irradièrent au midi jusqu'à la mer, et au nord jusqu'à Larche ». Les aperçus de M. de Berluc et les indications qu'il fournit dans son commentaire du livre de raison ne pourront désormais être négligés par aucun historien du protestantisme (2).

Le *Livre de mémoyres des affaires de moy Anthoine Gassaud, notaire royal de la ville de Forcalquier,* publié d'après le ms. original conservé par les descendants du chroniqueur, est surtout curieux par le récit des tribulations de cet adepte du protestantisme. Ses quelques pages sont d'autant plus précieuses que, comme le constate le savant éditeur, elles constituent « à peu près le seul document qui nous renseigne sur les péripéties de la lutte religieuse » à Forcalquier, « et qui nous en dévoile toute l'âpreté ». Il ajoute : « C'est un jour bien étroit, mais bien lumineux, ouvert sur la plus noire époque de notre histoire locale. De telles lectures sont un précieux préservatif contre l'esprit de parti. »

T. DE L.

---

1. M. de B. nous dit (p. 3) que « M. le pasteur E. Arnaud, pourtant si patient et si érudit, a renoncé lui-même à cette recherche. » Voir *Histoire des protestants de Provence, du Comtat venaissin et de la principauté d'Orange* (Paris, 1884, 2 vol. in-8°).

2. Voir surtout (p. 22-23) une note importante, qui résume un grand nombre de pièces inédites (de 1560 à 1566) et qui débute ainsi : « On demeure confondu et navré, en parcourant les *Sentences de la Sénéchaussée,* de voir combien d'infamies furent commises de part et d'autre, sous couleur de religion » Je n'ai pas besoin de dire que M. de B. se montre, dans toutes ses appréciations, aussi loyal et aussi tolérant qu'on peut l'attendre d'un des esprits les plus larges et les plus nobles que je connaisse.

460. — **Les grands écrivains de la France, etc.** Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut, et suivie d'un lexique de mots et locutions remarquables. Tome IX, Paris, librairie Hachette, 1892. In-8 de 501 p.

Ce tome IX, consacré aux événements des derniers mois de l'année 1701, s'ouvre « par quelques coups de fusil » que les Impériaux tirèrent sur une vingtaine de soldats près d'Albaredo d'Adige, coups de fusil qui donnèrent le signal de la guerre en Italie, et se ferme sur le récit de la mort de M. de Montespan « trop connu par la funeste beauté de sa femme et par ses nombreux et plus funestes fruits ». Saint-Simon couronne l'histoire de 1701 par une mélancolique réflexion : « Ainsi finit cette année, et tout le bonheur du roi avec elle. » Les trois cent vingt-six pages du texte des *Mémoires* sont complétées par les additions au Journal de Dangeau intitulées ainsi (p. 327-340) : M. de Ségur et l'abbesse de la Joye, le président le Bailleul, M. d'Armenonville fait directeur des finances, M. de Vaudémont et le maréchal de Villeroy en Italie, rôle suspect de M. de Vaudémont, Mme d'Epernon la carmélite, les ducs d'Arcos et de Baños, Valenzuela dépouillé de la Grandesse, ses bâtards en Espagne, le duc de Berwick cède la Grandesse à son fils aîné, les sièges et carreaux des dames à la cour d'Espagne, la chapelle du roi en Espagne, voyages de M. de Chevreuse ; traitement qu'il reçut chez les princes étrangers; privilège de s'asseoir refusé aux princes du sang ; la couverture en Espagne ; les Grandesses françaises ; monsieur le Duc et le comte de Fiesque; le duc de la Feuillade épouse Mlle Chamillart ; le bonhomme Bissy et son fils l'évêque de Toul. Nouveau complément du texte dans la seconde partie de l'Appendice (p. 341-458) composée des morceaux suivants : Ségur et l'abbesse de la Joye (extrait des *Lettres de Mme Dunoyer*); les Bailleul (fragment inédit de Saint-Simon); les Fleurian d'Armenonville (note de d'Hozier); Lettre de Louville à M. de Torcy (du 29 août 1701, sur la retraite du duc d'Harcourt) ; le maréchal de Marcin (*alias* Marchin (fragment inédit de Saint-Simon); les frais d'ambassade du duc d'Harcourt (d'après les Papiers du Contrôle général, aux Archives nationales) ; les généraux de l'armée d'Italie (avec fragments des Lettres de Tessé et chansons); les Saint-Hérem (fragment inédit de Saint-Simon) ; les débuts de la princesse des Ursins (récit très détaillé, très piquant, entremêlé de curieux documents inédits et qui est la perle des annotations du présent volume) ; Lettres sur Philippe V et l'Espagne (lettres du P. Daubenton, relation de la cérémonie du 8 mai 1701, nouvelles de la cour d'Espagne, lettre du P. Bertrand, jésuite compagnon du P. Daubenton, lettre de l'abbé Vittement à Chamillart, lettre de la princesse des Ursins à Torcy, lettre du roi d'Espagne au duc de Beauvillier, lettre de la reine d'Espagne) ; Réception des ducs d'Arcos et de Baños à la cour de France; Réponse des ducs et pairs de France au mémoire du duc d'Arcos (mémoire très probablement rédigé par l'abbé Joachim le

Grand); première rédaction de la digression sur les grands d'Espagne; maladie et mort du roi Jacques II d'Angleterre (lettres du duc de Pesth à l'abbé de la Trappe du 10 septembre et du 9 octobre 1701); Reconnaissance du roi Jacques III d'Angleterre (mémoire historique, tiré des papiers du P. Léonard, aux Archives Nat. avec accompagnement d'une importante lettre de Philippe V à M[me] de Maintenon récemment publiée dans le catalogue d'autographes de M. Morrison, à Londres); Lettres de la reine d'Angleterre (extraites du volumineux dossier conservé aux Arch. Nat); Traité de l'origine des grands d'Espagne (attribué par M. de Boislile à Jean le Laboureur). On trouve encore, comme dernier complément du texte et du commentaire, des *Additions et corrections* (p. 459-468). Le tome IX, comme tous les tomes antérieurs, contient une table des sommaires qui sont en marge du ms. autographe, une table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions annotés dans les mémoires, enfin la table de l'Appendice.

J'ai souvent dit que je mourrais trop content si le ciel me laissait le temps et la force d'achever la publication des *Lettres de Peiresc* (1). C'est de tout mon cœur que je souhaite à M. de Boislisle le bonheur de contempler, avant de quitter le *monde où l'on travaille*, les trente volumes bien alignés de sa merveilleuse édition des *Mémoires de Saint-Simon*.

T. de L.

---

461. — GUMPLOWICZ. **La lutte des races**, traduction de M. Ch. Baye; Paris, Guillaumin, 1893. In-8 de 381 p.

M. Gumplowicz, professeur de sciences politiques à l'université de Graz, pense que les historiens ont fait jusqu'ici fausse route, parce qu'ils

(1) A propos de Peiresc M. de B. a oublié, lui qui pourtant n'oublie rien (pas même la mention du drame d'*Hernani*, p. 124), de rapprocher mon héros du sien dans la note 2 de la page 42 sur l'expression : *à se ruoient les bons coups*. Voir l'expression *ruer des coups, ruer la bastonade* dans le tome III des *Lettres aux frères Dupuy*, pp. 102, 489. Voir encore, pour compléter la note 3 de la page 230 sur le mot *laver* (question de préséance), une phrase de Peiresc (tome III, p. 555). Une seule de toutes les autres indications de l'éditeur m'a paru insuffisante : c'est celle qu'il donne en ces termes (p. 344, note 1) sur le Juge d'armes Pierre d'Hozier : (+ 1660). Profitant d'une occasion unique, je vais battre M. de B. sur son propre terrain en reproduisant une note où l'époque de la naissance et de la mort du « juge général des armes de France » sont précisées : « Le célèbre généalogiste naquit à Marseille le 10 juillet 1592. La date du jour de son décès a été diversement indiquée. Selon l'auteur du *Dictionnaire historique de la France*, il mourut le 20 *novembre* 1660; selon la *Gazette* du 4 décembre, ce fut le 30 *novembre*; enfin, s'il faut en croire des notes manuscrites du P. Bougerel qui m'ont été communiquées par feu le marquis de Clapiers, il aurait passé de vie à trépas le 1[er] décembre et aurait été enterré dans l'église de Saint-André des Arcs. Jal (*Dict. crit. de biogr. et d'hist.*) déclare qu'il n'a pu trouver l'acte d'inhumation. » (*Les correspondants de Peiresc*, fascicule XIX, *Le P. Mersenne* (sous presse).

se sont exclusivement inspirés soit de la théorie « déiste », soit de la théorie « libéro-rationaliste ». La première de ces théories « se représente l'histoire comme l'œuvre d'une divinité agissant en vue d'un but dont elle a conscience et transforme toutes les grandes questions de l'existence humaine en questions relatives à la volonté et aux desseins de cet être suprême ». La seconde « considère l'histoire et le développement de l'humanité comme l'œuvre de l'esprit humain libre ; c'est dans la raison humaine qu'elle prétend chercher les voies que l'humanité doit suivre, les buts auquel l'humanité doit tendre ». A tout cela il faut substituer la théorie *naturaliste*, « qui conçoit l'humanité comme un élément de la nature, et un élément qui n'est pas libre » (p. 35). Il va sans dire que M. G. se prononce hautement pour cette dernière.

D'après lui, la science de l'histoire est incompatible avec la croyance à la liberté de l'homme. Mais d'autre part « le problème philosophique relatif à la volonté humaine continue d'attendre sa solution » (p. 35). Nous voilà donc dans un grand embarras. Heureusement, il y a moyen de nous tirer d'affaire. Nous n'avons qu'à envisager dans l'histoire, non pas l'individu isolé, mais des éléments *stables*, des éléments qui « toujours suivent des lois inflexibles », c'est-à-dire « les groupes ethniques et sociaux dont se compose l'humanité ». Or, si l'on se place à ce point de vue, il est facile de déterminer dans une formule « d'une certitude presque mathématique » ce que M. Gumplowicz appelle « la pénétration complète de l'énigme du processus naturel de l'histoire humaine », et cette formule, la voici : « Tout élément ethnique ou social puissant cherche à faire servir à ses buts tout élément faible qui se trouve dans son rayon de puissance ou qui y pénètre ». (p. 159). Il paraît que la justesse de cet axiome se vérifie dans toutes les sociétés, et que c'est là l'explication de tout le développement historique des peuples.

J'admire profondément ce ton tranchant et ces appréciations audacieuses, sans oser toutefois m'y associer. Heureux les gens qui ne doutent de rien, et qui d'emblée, par une sorte d'intuition de génie, se mettent en possession de la vérité! Ils ont la sérénité d'esprit que donne la foi, et ils croient avoir les satisfactions que procure l'âpre poursuite du vrai. Il y a là de quoi faire envie aux modestes travailleurs qui creusent péniblement leur sillon dans le champ de la science.

Paul GUIRAUD.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 39-40 — 25 septembre-2 octobre — 1893



462. — W. E. CRUM. **Coptic Manuscripts brought from the Fayyum by W. M. Flinders Petrie, Esq. D. C. L., together with a Papyrus in the Bodleian Library,** edited with Commentaries and Indices by W E. Crum, M. A. Londres, David Nutt, 1893. in-4, VIII-92 p. et 4 pl. en photolithographie.

Ce sont les débuts de M. Crum, et il ne pouvait mieux débuter. La collection de Papyrus coptes rapportée par M. Petrie contient en plus ou moins grand nombre les spécimens des différentes sortes de documents qu'on peut s'attendre à trouver dans l'Égypte chrétienne, quelques fragments de textes bibliques, quelques fragments de textes liturgiques et patristiques, des lettres, des listes de contribuables et des registres de comptes. Le tout est écrit en plusieurs dialectes, certains morceaux en ce dialecte d'Akhmîm que nous avons été, M. Bouriant et moi, les premiers à reconnaître et à signaler, certains en dialecte thébain ou même en dialecte memphitique, le plus grand nombre dans cette sorte de κοινὴ διάλεκτος qui tient un peu de tous les dialectes et qui était en usage, au moins pour la correspondance, dans la Moyenne Égypte, entre Siout et Memphis, durant les premiers siècles de la domination arabe. Aucun des fragments ne présente un intérêt particulier, mais tous contribuent pour une petite part à reconstituer le tableau de cette société chrétienne si peu connue jusqu'à présent. L'Égypte copte nous fait aujourd'hui le même service que l'Égypte grecque nous avait rendu : elle nous montre comment la conquête étrangère se superposa à la civilisation indigène sans d'abord y rien toucher, et comment les vieux peuples orientaux se comportèrent vis-à-vis de leurs nouveaux maîtres et de la religion nouvelle.

M. C. s'est tiré fort bien d'une tâche assez ingrate. Ses textes paraissent être correctement copiés, bien que plusieurs d'entre eux soient d'une lecture assez difficile. Il a relevé avec soin les particularités graphiques, les nuances de dialecte et les fantaisies d'orthographe qui distinguent chacun. Peut-être, à l'exemple de ses maîtres allemands, a-t-il poussé trop loin la minutie : on oublie trop aisément dans notre cercle que la plupart de ces documents de vie courante émanent d'ignorants, de gens pressés, d'artisans appartenant à toutes les classes de la société, et l'on note trop souvent comme étant des caractères de dialectes des faits qui ne sont que fautes de langage ou des orthographes d'illettrés. Une lettre de cuisinière française, traitée d'après les principes rigoureux, donnerait des renseignements singuliers sur notre langue. Le commentaire de M. Crum est sobre, mais généralement exact. Je ne sais s'il est bien nécessaire de voir dans le mot *sabet* un nom géographique équivalant au *Safet* de la géographie moderne : *sabet* peut être à l'origine une forme dialectale signifiant *l'orient* et marquant la partie orientale d'un nome ou d'un canton ou un village situé dans cette partie orientale. En résumé, travail consciencieux, utile et qui complète heureusement la série des ouvrages où M. Petrie publie les résultats variés de ses fouilles.

G. Maspero.

---

463. — V. Loret. **Manuel de la langue égyptienne, grammaire, tableau des hiéroglyphes, textes et glossaire.** Paris, Leroux, 1889-1892, IX-173 pages. Prix : 20 fr.

Le nombre est très grand des personnes qui, sans songer à devenir égyptologues, désirent connaître le système graphique et les particularités grammaticales de l'égyptien. Il leur faut des livres qui leur fournissent, en peu de pages et à bon marché, une grammaire, un syllabaire, quelques textes sur lesquels exercer leur méthode nouvelle, et un glossaire qui leur facilite l'étude des textes. C'est pour elles que M. Loret a écrit son *Manuel de langue égyptienne*, et elles lui en seront reconnaissantes, mais d'autres auxquelles il songeait moins lui sauront gré de la peine qu'il s'est donnée : les auditeurs de nos cours, pour lesquels nous ne pouvons refaire chaque année l'enseignement primaire de l'égyptien et qui ne savent à qui s'adresser pour commencer. Ce n'est pas que les grammaires manquent, mais les unes supposent déjà la connaissance du système complet chez celui qui les lit, comme la *Chrestomathie* de M. de Rougé ou la *Neuægyptische Grammatik* d'Erman, les autres sont trop compliquées comme la *Grammaire hiéroglyphique* de Brugsch, et la *Grammatica Copto-Geroglifica* de Rossi : la Grammaire de Lepage-Renouf est devenue un peu courte et d'ailleurs nécessite l'achat d'un autre volume de Birch où l'on trouve un choix de textes. M. L. a donc fait œuvre utile à tous en rédigeant

son *Manuel*. Le reproche que je lui adresserai retombe en partie sur son imprimeur : les fascicules divers dont le volume se compose ne se sont pas succédé assez rapidement, et les acheteurs des premiers ont attendu le dernier trop longtemps.

M. L. a eu partout en vue le but pratique, et il a écarté systématiquement de son ouvrage tout le vocabulaire de termes empruntés aux grammaires sémitiques qui tend à s'introduire dans nos études. Je l'approuve pleinement pour plusieurs raisons. En premier lieu, l'emploi de ces termes égare les savants du dehors, qui se laissent aller inconsciemment à les prendre avec la valeur exacte qu'ils ont dans les grammaires auxquelles on les a empruntés, et qui sont entraînés par là à traiter l'égyptien comme une langue sémitique ou munie d'un appareil grammatical analogue à celui des langues sémitiques : or, la question du sémitisme des idiomes égyptiens est encore pendante, pour ne pas dire plus. En second lieu, les égyptologues eux-mêmes en arrivent à être dupes des mots qu'ils manient, et à force d'employer les termes sémitiques, finissent par les prendre dans le sens sémitique complet. Enfin, lorsqu'on a, comme nous, la chance de posséder une langue pour ainsi dire neuve, sur laquelle aucune génération de grammairiens n'a encore passé, et dont on peut établir la grammaire sans avoir à se débattre contre des gloses, des règles et des théories accumulées, je pense qu'on a grand tort d'aller emprunter à d'autres langues la phraséologie qui les gêne et qui nuit souvent aux progrès de la science plus qu'elle ne les sert. M. L. a eu raison d'éliminer toute cette terminologie, qui risque d'égarer les commençants, et de s'en tenir presque partout aux expressions du langage courant. Son exposition, qui y a perdu en apparence scientifique, y a gagné en clarté : on comprend du premier coup ce qu'il a voulu dire, et c'est un grand point pour une science dont les troupes se recrutent, moins dans le personnel des Universités déjà habitué aux études orientales, que chez les gens sans instruction spéciale, artistes ou avocats aussi bien que professeurs ou théologiens de profession. Les nouveau-venus qui auront la patience facile de lire d'un bout à l'autre le *Manuel* de M. Loret, sauront tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour aborder, d'une manière fructueuse, le déchiffrement personnel des textes originaux.

Les faits acquis solidement à la science ont été recueillis et classés avec soin : peut-être M. L. aurait-il dû indiquer en note l'époque à laquelle ils ont été découverts et le nom du savant qui les découvrit. Cela aurait eu le double avantage de rendre à chacun de nos prédécesseurs ou de nos contemporains l'hommage qui lui est dû et de montrer du premier coup-d'œil ce qui appartient en propre à M. Loret. Sa part personnelle est plus considérable qu'on ne pouvait le croire en voyant le petit volume de son ouvrage. Il a semé au courant de la plume plus d'une observation fine et ingénieuse dans l'étude du syllabaire, des formes nominales, du verbe, mais la partie la plus nouvelle

de son œuvre est dans l'analyse des racines et de la syntaxe. Non qu'il n'y ait dans bien des endroits des assertions qui demanderaient à être démontrées tout au long, et même quelques erreurs matérielles. Ainsi, à propos des racines développées par adjonction de *n* finale, M. L. admet, comme je l'ai fait longtemps du reste avec tous les égyptologues, qu'il y a, à côté des formes en *n* simple, *safen, tafen, hâfen,* des formes en *n* doublée et vocalisée en *ou*, *safennou*, *tafennou*, *hâfennou*. Nous nous sommes tous laissé tromper par la complexité de l'écriture égyptienne, quand nous avons toléré ces lectures et posé cette règle : le *vase* que nous rendons par le second *n*, *nou,* est un syllabique, et comme tel, pris entre son premier élément *n* et son second *ou*, ne doit pas plus compter dans l'orthographe que les syllabiques placés dans la même situation. Les groupes lus *safennou*, *hâfennou* s'écrivent en réalité *safen* + syll. *nou* + *ou*, *hâfn* + syll. *nou* + *ou*, et doivent, par conséquent, être lus *safenou, hâfenou*, par *n* seule, de même que le verbe *entendre* écrit *soχ* + syll. *soχm*, + *mou* ne doit pas se lire *soχsoχmoumou*, mais *soχmou*. L'adjonction de *nou* à cette place n'a probablement pour objet que de guider le lecteur et de lui rappeler que, dans les mots en *n* finale, certaines formes doivent être vocalisées en *ou*, *safenou*, *hafenou*, *tâfenou,* tandis que d'autres doivent l'être en *i*, *safeni*, *hafeni*, *tâfeni*, et sont en effet, suivies quand il est nécessaire, du complément en *i* final. Il y aurait beaucoup à revoir, beaucoup à rectifier, dans les notions qui ont cours sur la valeur et l'origine des formes que les mots égyptiens revêtent : j'ajoute que, dans la plupart des cas, les rectifications n'auraient qu'un intérêt théorique et ne changeraient rien ou pas grand chose à l'interprétation des textes. Elles ont un vif intérêt pour le grammairien ou pour le linguiste : elles sont inutiles pour qui veut comprendre ce que les monuments de l'Égypte apportent à l'histoire du pays ou de la civilisation.

Les textes que M. L. a imprimés à la suite de sa grammaire sont bien choisis et bien gradués : j'aurais aimé en voir davantage, et je crois qu'une transcription complète d'un ouvrage entier tel que le *Conte des deux frères* eût été fort utile. Des textes courts ne donnent qu'une idée insuffisante de ce qu'est une langue : il faut que le récit prenne une certaine extension pour que la syntaxe s'y développe à l'aise et qu'on puisse saisir la marche des procédés que cette langue emploie à rendre l'idée. M. Loret a renoncé à codifier la syntaxe des propositions, avec raison je crois, si l'on tient compte des dimensions de son manuel : la publication dans sa petite chrestomathie et l'analyse très sommaire d'un long texte eût suppléé heureusement cette lacune, en montrant agissante à ses lecteurs cette partie de la syntaxe qu'il renonçait à définir. La question de frais l'a sans doute arrêté : c'est d'ailleurs un défaut qu'il pourra corriger dans la seconde édition. J'ai tout lieu d'espérer que cette seconde édition ne se fera pas attendre trop longtemps : le livre a obtenu le succès qu'il mérite non pas en France seulement, mais à l'étranger, et s'épuisera rapidement. G. Maspero.

464. — V. Wilcken, Krebs, P. Viereck. **Griechische Urkunden,** dans les **Ægyptische Urkunden aus den Kœniglichen Museen zu Berlin**, herausgegeben von der Generalverwaltung. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1892, in-4, fasc. I-III, 96 p.

Le premier fascicule, celui dont M. Wilcken s'est fait l'éditeur, est excellent de tous points ; les deux autres sont moins nets et laissent à désirer. La direction générale des Musées de Berlin a voulu publier à bon marché, et dans un format commode, les nombreux documents grecs qu'elle possède, chacun des éditeurs a autographié la partie qui lui a été consacrée, et, somme toute, le résultat est heureux. Sans doute, les amateurs de paléographie n'y trouveront point leur compte et réclameront des fac-similés : les savants et les historiens seront satisfaits de rencontrer enfin une administration de Musée qui consente à mettre en circulation les monuments qu'elle possède, sans leur faire payer cher le service qu'elle leur rend. Quelques-uns de ces papyrus ont été étudiés déjà par M. Wilcken ou par d'autres : les questions qu'ils soulèvent touchent à toutes sortes de points de droit égyptien ou grec ou à des faits d'administration impériale. Les auteurs ont voulu publier les textes même et ont laissé à leurs lecteurs le soin de les élucider : il suffit ici de signaler leur œuvre et de les remercier de la conscience avec laquelle ils remplissent leur tâche, sauf à l'apprécier en détail, quand ils l'auront achevée.

H. G.

---

465.— Edouard Goumy. **Les Latins.** Plaute et Térence, Cicéron, Lucrèce, Catulle, César, Salluste, Virgile, Horace. Paris, Hachette, in-12, 1892. 267 p.

En ouvrant ce volume, le lecteur est averti, dès la première page, qu'il s'agit d'un ouvrage posthume ; mais d'aucune manière il n'aurait pu l'ignorer ; les preuves en sont des plus claires et éparses dans tout l'ouvrage. Dans ce livre très beau d'extérieur il faut se résigner à ne pas compter les fautes d'impression de tout genre et subir celles-là même qui agacent le plus parce qu'elles ressemblent de très près à des coq-à-l'âne [1]. Il est clair que l'œil du maître, que la dernière main de l'auteur ont ici par trop manqué.

Alors même que je n'aurais pas eu ce regret à exprimer, j'avoue que la mort seule de M. Goumy m'aurait empêché de dire sans ambages ce que je pense de son livre. Il n'y a, suivant moi, de vraie critique, qu'à l'égard de ceux qui sont là, peuvent lire et répondre. La mort ayant

---

1. Voici quelques spécimens : g. 38 au bas et passim ou plutôt partout : le *Trinumus.* — P. 129 au milieu : le *père* de Marrucinus ; lisez *frère.* — P. 158, 4 lignes avant la fin : *désigner* ; lisez *dénigrer.*—P. 192 au milieu : *agriculture ;* lisez *apiculture.* — P. 194, l. 2 ; *déterminées :* lisez *terminées*, etc.

hélas! ajouté au présent ouvrage ce « je ne sais quoi d'achevé » dont elle scelle toutes les œuvres humaines, prenons-le comme il est, en y relevant surtout ce qu'il contient de bon ou d'agréable. Ses qualités sautent aux yeux ; mais il n'est guère de lecteur, si peu lettré qu'il fût, qui ne sût auparavant quelle était la facilité, la verve, le brillant de l'auteur du *Centenaire* et du journaliste qui signait Édouard Goumy. Il est vrai aussi qu'il ne s'agit pas ici de chroniques, ni de variétés, ni de ces discours politiques où les plus grosses bourdes passent comme lettre à la poste. L'auteur a beau par précaution se faire modeste (p. 26) ; on n'ignore pas quelle était sa situation, et il ne faudrait pas cependant qu'on se figurât à l'étranger que ce livre reflète au vrai l'enseignement qu'on donne dans une de nos grandes écoles, et qu'en France, avec certaine sauce, on fasse passer tous les poissons. Cela dit, les gens du métier m'auront compris, je pense, et voilà, j'imagine, la précaution suffisamment prise [1].

Je dis aux autres : rectifiez le titre ; lisez : *Les Latins par un journaliste ;* ou encore : *Revendications de notre Rome intangible* (p. 29) *par un latiniste homme du monde :* presque toutes les critiques tomberont. Supposez le sujet ainsi donné, ainsi délimité : il y aurait mauvaise grâce à épiloguer sur des détails ; de plus, le livre est charmant et nous ne devons pas trop rabaisser chez nous ce que beaucoup

1. Pour justifier ce qui précède, il me faut, malgré ma répugnance, indiquer ici tout au moins où auraient été mes coups de crayon ; je ne relève naturellement cette fois que ce qui est imputable à l'auteur. L'article sur Cicéron n'est qu'une série de fusées qui malheureusement, pour la plupart, font long feu ; elles sont agrémentées de jolies choses comme celles-ci : p. 72 ; les Verrines, ces *cinq* énormes mémoires ; ibid. un membre de l'oligarchie sénatoriale, *Licinius* Verrès ; p. 99 et passim : les *Bornes* des biens et des maux. P. 165 : « *l'antiquité n'avait pas à sa disposition de cartes de géographie.* » Dans le mot fameux d'Horace sur Virgile, *molle* veut dire : « la *sensibilité* » (p. 185). Horace (p. 258 au milieu) « est le fils d'un pauvre petit *bourgeois* de Venouse » ; son père était un *libertinus*, « ce qui veut dire *qu'il avait un esclave parmi ses ascendants.* » Il y a dans Horace un petit Voltaire, un la Fontaine, un Ronsard Romain (p. 242) ; un petit Boileau (p. 249) ; il y a chez lui la note Lamartinienne (p. 246) ; mânes de Saint Marc et de Patin, n'entendez-vous pas? Le lecteur d'après cela, doit s'attendre à n'éviter ici ni « l'antithèse » de Catulle et de Lucrèce (p. 132), ni le parallèle de Catulle avec Musset, et par surcroît avec André Chénier (p. 139, etc.). Par contre, « trois vers de Lucrèce sur quatre valent tout juste autant que ceux du jardin des racines grecques » (p. 120) ; mais sans doute par manière de compensation, on trouvera cité ici (p. 116) « un beau vers de Veuillot ». Il y a chez Lucrèce *un apôtre, un savant; un, non deux poètes* (p. 117 à 123) ; c'est un saint Paul de l'épicurisme qui est en même temps une manière de Buffon (p. 119). Beaucoup de pages font plaisir ; mais qu'on a de peine à rencontrer çà et là des phrases comme celles-ci : « le jour où une littérature a pris la toge virile » (p. 134) ; « pour donner comme le la de l'opinion » (p. 159). « Les qualités de l'historien se ramènent à quatre chefs distincts dont la réunion constituera l'ensemble des mérites les plus voisins de la perfection. Il faut à l'historien..... il lui faut... il lui faut....., il lui faut enfin..... » — M. G. rappelle « avec quelle hauteur de dédain Mommsen a laissé tomber sur Cicéron son écrasant arrêt : Feuilletonniste! » (p. 104). D'où vient qu'il n'ait pas craint pour lui-même quelque *Tu quoque?*

d'étrangers goûtent et nous envient, ces essais spirituels, à la Bersot (il est trop clair que M. Goumy avait voulu prouver qu'il méritait d'être de la maison), causeries familières et brillantes dont le défaut le plus grave est de porter un peu trop, de par la volonté de l'auteur, la marque du jour et dès lors de passer trop vite. Conservons et louons ces fleurs de notre pays. Ceux qui lisent vite, qui veulent que rien ne les arrête et que tout leur plaise trouveront ici leur compte; et plus d'un s'instruira dans ce livre, autant qu'il peut s'instruire, et même avec délices. Si d'autres réclamaient, on leur demanderait de compter ce qu'il leur a fallu d'effort pour feuilleter ces pages jusqu'à la fin de ce livre agréable, de repos sans prétention. Sous peine d'injustice ou d'ingratitude, les voilà forcés, et ils s'y résigneront sans trop de peine, d'apporter eux aussi leur tribut de regrets à la mémoire du maître disparu.

Émile Thomas.

---

466. — **Die Farbenbezeichnungen bei den rœmischen Dichtern** von Hugo Bluemner. Berlin, Calvary, 1892, VIII-231 p.

M. Blümner traite en sept chapitres des épithètes dont les poètes latins se servent pour désigner les couleurs : 1° *albus, candidus, niueus, lacteus, eburneus, marmoreus, argenteus*; 2° *ater, niger, piceus*; 3° *canus, pallidus, pullus, furuus, fuscus, ferrugineus*; 4° *flaccus, fuluus, aureus, cereus, luteus, liuidus, croceus*, etc.; 5° *caeruleus, glaucus, liuidus, caesius*, etc.; 6° *ruber, rufus, russus, rutilus, purpureus, puniceus, roseus, flammeus, sanguineus*; 7° *uiridis, uitreus, prasinus*, etc. J'ai donné cette table détaillée pour préciser les limites dans lesquelles la question est traitée. Pour qu'elle le fût entièrement, il aurait fallu étendre les recherches à d'autres catégories grammaticales que l'adjectif. M. B. étudie aussi quelques verbes tirés des épithètes *(nigrescere, pallescere)* ; il eût dû y joindre les substantifs. Cette classe de mots est d'autant plus importante chez les poètes qu'ils l'emploient souvent au lieu de l'épithète à l'aide d'artifices de style, comme l'hendiadys; on voudrait voir traité *aurum* à côté de *aureus*, *argentum* à côté de *argenteus*. Cette recherche aurait eu pour effet de compléter les données recueillies et aussi de mieux montrer les procédés à l'aide desquels les poètes latins introduisent dans leurs œuvres les détails descriptifs [1]. A la classe 3 (*pallidus*, etc.), s'opposent *nitidus* et ses synonymes, que j'ai cherchés en vain (cf. Ov., *Met.*, II, 3, *ebur nitidum;* IX, 689 *aurum nitidum;* etc.). Je n'ai pas trouvé non plus *florus, floreus*. C'est peut-être la faute de l'index, dont le point de départ est le mot allemand.

---

1. Ainsi Ov., *Met.*, XIV, 395 : *fuluo ceruix praecingitur auro*, en parlant de Picus changé en pic-vert : *auro* rappelle la fibule du prince, mais désigne la couleur des plumes du cou de l'oiseau et reçoit lui-même une épithète de couleur *fuluo*. Toute la poétique des Latins tient dans cette petite phrase.

Cette disposition est d'autant plus inexplicable que M. Blümner ne paraît pas s'être préoccupé du côté philosophique ou psychologique du sujet. Son livre est seulement une étude lexicographique. Dans la mesure où il l'a circonscrite, elle rendra certainement des services à tous ceux qui ont à expliquer des textes latins. Mais le titre promet plus que ne contient la brochure.

Paul Lejay.

---

467. — Cagnat. **L'année épigraphique (1892).** Paris, Leroux, 1893. Prix : 4 fr.

Le recueil annuel de M. Cagnat comprend cette fois cent quarante-sept numéros. Ce fascicule ne diffère en rien des précédents et il mérite les mêmes éloges. Il s'y trouve un certain nombre de textes fort intéressants. Je signalerai notamment trois diplômes militaires, de Trajan (n° 17), d'Antonin (n° 76) et d'Alexandre Sévère (n° 100), une curieuse supplique (en grec) adressée à Gordien III par les habitants d'un village de Thrace (n° 40), les fragments d'un ou de plusieurs édits du préfet de la ville au IVe siècle qui privent divers citoyens « du droit de recevoir des distributions gratuites de blé », parce qu'ils ont abandonné la profession qui le leur avait fait concéder (nos 28 et 29), l'inscription d'Aïn-Ouassel (avec fac similé) sur le colonat d'Afrique (nos 90 et 124), enfin l'inscription relative aux jeux séculaires du règne d'Auguste (n° 1) : la partie qui concerne les jeux du règne de Septime Sévère est simplement analysée.

Paul Guiraud.

---

468. — E. Schaumkell. **Der Kultus der heiligen Anna am Ausgange des Mittelalters.** Une brochure in-8 de 92 pages. Freiburg i. B., Mohr, 1893.

Dans cette brochure, M. E. Schaumkell a réuni un très grand nombre de faits, qui montrent qu'au XVe et au début du XVIe siècle, le culte de sainte Anne, la mère de la Vierge, était très répandu en Allemagne. Sa légende est racontée dans beaucoup de volumes, ou manuscrits ou imprimés. De nombreuses hymnes célèbrent sa gloire ; des églises sont placées sous son invocation ; des confréries se fondent en son honneur ; ses reliques sont recherchées avec empressement ; le duc Georges le Barbu, de Saxe, crée le grand sanctuaire d'Annaberg, et, chaque année, des masses de pèlerins se pressent à l'église de Sainte-Anne à Düren. La peinture et la gravure reproduisent l'image de la sainte, soit seule, soit avec Marie et l'enfant Jésus en un groupe qu'on désigne sous le nom de *Selbdritt*. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rassemblé ces faits épars et de les avoir exposés d'une façon très nette ; mais nous ne croyons point qu'il ait épuisé son sujet ni qu'il l'ait approfondi. Pourquoi, dans

ses énumérations, s'en est-il tenu à l'Allemagne et a-t-il omis de nous parler du culte de sainte Anne, en France, à Lyon, par exemple, et surtout dans la Bretagne? Pourquoi n'a-t-il pas recherché à quelle époque la légende de sainte Anne est née, à quelle autre époque a été racontée pour la première fois l'histoire du triple mariage de la sainte : *Anna trinuba et tripara?* Pourquoi enfin sa bibliographie du sujet est-elle si incomplète et ne cite-t-il pas, par exemple, la dissertation de Cuperus dans les Bollandistes, au tome VI de juillet? L'écrit a d'ailleurs les allures d'un ouvrage de polémique plutôt que d'un ouvrage historique. M. Schaumkell veut faire voir à quel point avant Luther le culte des saints était en faveur et combien était nécessaire une réforme, supprimant tous les intermédiaires et mettant l'homme en communion directe avec le Christ. Toutes ces réserves faites, nous reconnaissons que l'ouvrage est intéressant et rendra de grands services à l'historien qui voudrait étudier dans sa formation et ses transformations la légende de sainte Anne.

Ch. PFISTER.

---

469. — Woldemar LIPPERT. **Zu Guido von Bazoches und Alberich von Troisfontaines.** (Extrait du *Neues Archiv*.).

470. — Id. **Zur Geschichte Kaiser Ludwigs des Baiern.** (Extrait des *Mittheilungen des Instituts fuer oesterreichische Geschichte*, t. XIII).

471. — Id. **Das Geburtsjahr und der franzoesische Vermaehlungsplan der Margarete von Sachsen, spaeteren Gemahlin Johann Ciceros.** (Extrait du *Neues archiv fuer Saechsische Geschichte und Altertums-Kunde* t. XIII).

I. — M. Lippert montre qu'Aubry des Trois-Fontaines, en rédigeant sa chronique, qui plus tard sera remaniée par un chanoine de Neuf-Moustier près de Huy, a connu non seulement Gui de Basoches [1], mais encore les *Genealogiæ Fuscianenses*. Il signale un nouveau passage emprunté par lui à la Chronique de Saint-Benigne de Dijon; ce rapprochement avait échappé à l'éditeur d'Albéric, Scheffer-Boichorst.

II. — L'article se compose de trois études sur le règne de Louis de Bavière. Dans l'une, M. Lippert présente quelques remarques sur la diplomatique de ce souverain; dans la seconde, il complète, à l'aide d'une pièce empruntée aux archives de Dresde, l'itinéraire de l'Empereur en 1330; dans la troisième, il examine quelques questions que soulève le projet formé par Louis, pendant l'hiver 1333-1334, de renoncer à la couronne.

III. — Du mariage du duc de Saxe Guillaume avec l'héritière du

---

1. Le comte Riant devait publier la chronique de Gui de Basoches, retrouvée par lui dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. La mort l'a empêché d'exécuter cette œuvre. Des extraits de cette chronique ont été donnés par Waitz dans les *Monumenta*, Scriptores, t. XXVI.

Luxembourg Anne naquit une fille, Marguerite. D'après des documents trouvés aux archives de Dresde, M. Lippert montre que Charles VII, roi de France, engagea en 1458 des négociations, pour adresser la conclusion d'un mariage entre son second fils Charles de Berry et Marguerite, et pour assurer de la sorte le Luxembourg à un prince de France. Mais les négociations échouèrent; Marguerite épousa l'électeur de Brandebourg Jean-Cicéron; et Guillaume et Anne vendirent le Luxembourg au duc de Bourgogne, Philippe-le-Beau.

Ch. Pfister.

---

472. — **La baronnie de Calmont en Languedoc.** Notice historique, par C. Barrière-Flavy, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France. Toulouse, Edouard Privat, 1893, gr. in-8 de 74 p.

Très bonne monographie, comme on voudrait en voir beaucoup d'aussi soignées. La petite ville de Calmont (canton de Nailloux, Haute-Garonne), doit son origine à un des prieurés les plus importants de Saint-Sernin de Toulouse. Les documents relatifs à l'histoire de cette localité (autrefois Saint-Sernin de Pauliac) sont conservés dans deux dépôts publics, les Archives de la Haute-Garonne et celles des Basses-Pyrénées; on ne retrouve guère dans les Archives communales que des registres de délibérations municipales des xvii[e] et xviii[e] siècles. A l'aide des chartes assez nombreuses que l'auteur a consultées, il a pu sûrement reconstituer le passé de la ville de Calmont, dont les seigneurs jouèrent, jusqu'aux dernières années de l'ancien régime, un rôle considérable dans le comté de Foix et le Languedoc [1]. La monographie est divisées en trois chapitres : I. Les origines. Le prieuré de Saint Sernin de Pauliac. La paroisse de Calmont jusqu'à la Révolution. II. La Seigneurie de Calmont [2]. III. Organisation communale. Événements locaux des xv[e], xvi[e] et xvii[e] siècles. Consuls de Calmont (de 1463 à 1712). En ce qui regarde ce dernier chapitre, félicitons l'auteur d'avoir fourni bon nombre de détails sur ce qu'il appelle la vie intime de la localité de Calmont. Nous voyons qu'à la fin du xiv[e] siècle, d'après une évaluation des feux de cette terre faite par ordre de Gaston Phébus, on y comptait 75 feux [3] et que deux moulins à pastel y existaient alors, comme dans toutes les localités du Lauraguais, dont cette plante constituait la principale production. Nous voyons encore qu'en 1678 on reconnut que des grattages et surcharges avaient été faits dans le registre

1. M. B.-F. ne s'est pas contenté de recourir aux documents provinciaux : il n'a pas négligé les documents parisiens, notamment les *Mémoires* de Saint-Blancard (Bibl. nat. Fonds fr. vol. 4102).

2. Un des seigneurs de Calmont, Jean de Château-Verdun, fut mêlé aux luttes de la succession de Foix au xv[e] siècle, p. 30-33.

3. A la veille de la Révolution, la population du bourg de Calmont s'élevait à 1,361 habitants.

des tailles par les consuls de l'année précédente et que le chef des fraudeurs, l'ex-consul Casalbon, fut condamné à la mutilation d'un membre, à la restitution des sommes volées, à une amende considérable et au bannissement de la ville. En 1654, la communauté eut fort à souffrir du passage et des extorsions des gens de guerre et des ravages de la peste. Double fléau! La monographie est couronnée par dix-neuf pièces justificatives, comprises entre les années 1160 et 1697, quelques-unes en langue provençale.

T. DE L.

---

473. — Lope Félix de Vega Carpio. **La Dorotea,** action en prose, traduite par C.-B. DUMAINE. Paris, Lemerre, 1892. 458 p.

La comédie de Lope de Vega qu'a traduite M. Dumaine n'est sans doute pas une des meilleures de l'auteur. On ne peut même dire que ce soit une pièce de théâtre, tant l'action y est languissante, et sa longueur seule en aurait rendu la représentation impossible. C'est cependant un échantillon curieux du genre dramatique espagnol de la fin du XVIᵉ siècle; on y trouve à foison les pointes, les subtilités quintessenciées, les allusions pédantes qu'aimaient les contemporains, et, çà et là, intercalées dans le dialogue, des poésies d'un sentiment si raffiné, d'un style si contourné, que le traducteur, si consciencieux qu'il soit, — comme l'est M. Dumaine — doit s'avouer impuissant et se résoudre à n'en donner qu'un calque plus ou moins intelligible. Le plus grand intérêt de cette « action » est d'être, comme on dit aujourd'hui, une pièce vécue. Lope de Vega s'y est mis lui-même en scène et y a raconté un épisode de sa jeunesse, plus piquant qu'édifiant, qui fait même supposer que la morale du temps avait, sur certains sujets, d'étranges complaisances.

M. Dumaine a fait précéder sa traduction, la première de cette pièce, d'une introduction assez substantielle (110 p.) sur la vie et les œuvres de Lope de Vega; ses notes témoignent de patientes recherches pour retrouver la source des innombrables citations, plus ou moins exactes, dont le poète avait émaillé les discours de ses personnages.

H. LÉONARDON.

---

474. — **Célébrités de la ville de Brive.** Les de Lestang, les Meynard de Lestang, les Polverel, avec portraits et fac-simile, par G. CLÉMENT-SIMON. Paris, H. Champion, 1893. Gr. in-8 de 79 p. (Extrait du tome XIV du Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze).

J'ai eu l'occasion de le dire ici, de le dire ailleurs : M. Clément-Simon est, pour l'activité comme pour le savoir, à la tête des érudits du Limousin. Son nouveau travail, excellent en tous points, s'ajoute avec

honneur à la longue série de ses publications [1]. En voici le début : « Antoine de Lestang, président au parlement de Toulouse, Christophe de Lestang, évêque de Carcassonne, ont leur place parmi les nombreuses illustrations dont s'honore la ville de Brive, mais leur notoriété ne s'arrête pas à la frontière de leur petite patrie, ils ont joué un rôle dans l'histoire générale, Henri IV a dû compter avec eux, conquérir leur amitié et leurs services ; ils méritent mieux que la courte notice que leur consacrent les dictionnaires biographiques. Leur famille est peu connue quoiqu'elle ait marqué pendant un temps en Limousin et en Languedoc et ait fourni à ces deux pays nombre de personnages dignes de mémoire. Étienne de Lestang, père du président et de l'évêque, les Maynard de Lestang, les Polverel leurs neveux, qui leur durent leur élévation, ont droit à un médaillon à côté de leurs portraits. » Portraits et médaillon sont retracés d'une main sûre et délicate. De nombreuses pièces inédites accompagnent les notices biographiques, par exemple, la généalogie des de Lestang (anciennement Guilhen de leur nom patronymique, originaires de Donzenac) [2], une lettre d'Antoine de Lestang à Antoine de Noailles, lieutenant du roi en Guyenne [3], une lettre du même au roi Henri IV, que j'ai été bien heureux de pouvoir commu-

---

1. Voir la liste de ces dix-huit publications (1872-1892) sur la couverture. La dernière en date est l'importante *Histoire du Collège de Tulle* de (1567 à 1887). M. Clément Simon annonce un ouvrage plus important encore : *Archives historiques de la Corrèze*, recueil de documents inédits, avec notes et commentaires, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Le tome Ier est sous presse.

2. L'auteur dit judicieusement (p. 7) au sujet des erreurs de filiation, des anachronismes, des documents apocryphes de cette généalogie acceptée pourtant comme véridique par le savant Étienne Baluze : « ces généalogies menteuses ne sont point rares. Les archives du Saint-Esprit, de Malte, des chapitres nobles en étaient bourrées. Tous les anoblis s'ingéniaient à prouver qu'ils étaient nobles de race, et la plupart réussissaient, à l'aide de complaisances que le pouvoir ou la fortune rencontrent aisément. La critique historique a pour devoir, même en ces questions d'ordre secondaire lorsqu'elles se présentent sur son chemin, de remettre les choses en leur place. Ces redressements, dont l'occasion est fréquente, ont d'ailleurs une portée générale au point de vue de la connaissance de l'ancienne société. En dehors du travers qu'elles signalent et qui est bien connu, elles montrent que l'accès des dignités et des honneurs n'était pas aussi fermé au tiers-état qu'on a coutume de le prétendre. Le dicton populaire : *Bourgeoisie est pépinière de noblesse* était exact, mais la greffe toujours renia le sauvageon ».

3. A propos de la formule finale de cette lettre : A Brive, *de vostre maison*, le 28 septembre, etc., M. C. S. prétend (p. 10) qu'elle était de courtoisie à l'égard des personnages de rang élevé. J'ai vu beaucoup de lettres du XVIe siècle où la formule s'adressait à des égaux, à des amis. C'était une façon de dire : ma maison est la vôtre, chez moi vous serez chez vous. Un peu plus loin (p. 16) M. C. S. attribue la *biographie toulousaine* à Alexandre du Mège (mieux *Dumège*). Ce dernier a donné au recueil assez de mauvais articles pour en être considéré comme un des principaux auteurs, mais il est juste qu'il partage une aussi fâcheuse paternité avec un écrivain déplorablement fécond, le baron Étienne Léon de la Mothe-Langon. A eux deux, l'historien et le romancier ont fait merveille et on ne sait trop lequel est le plus dangereux à suivre.

niquer à l'auteur, la généalogie des Polverel, etc. Parmi les curiosités, citons le portrait d'Antoine de Lestang d'après un tableau du Musée de Brive, le fac-simile de l'écriture de ce personnage, l'analyse de son recueil d'*Arrêts du Parlement de Toulouse* (où il propose et adopte une nouvelle orthographe et se montre le précurseur de notre école de *fonétistes*), l'analyse de son *Histoire des Gaules* imprimée à Bordeaux par Simon Millanges, en 1628, la reproduction de sa statue que l'on voit encore dans la cathédrale de Toulouse, le portrait de Christophe de Lestang, évêque de Carcassonne (d'après un dessin conservé à la Bibliothèque nationale), les armes de ce commandeur du Saint-Esprit, etc. On pourrait encore mettre au nombre des curiosités de la brochure certaines piquantes rectifications, comme celle de l'erreur commise par tous les biographes du président de Lestang, sans exception, qui, trompés par une mauvaise lecture de son épitaphe, mettent sa mort au 9 décembre 1617 alors qu'il décéda le 9 janvier de cette même année, comme aussi celle de l'erreur commise au sujet de l'influence des jésuites sur l'élévation de Christophe de Lestang, par le *Dictionnaire Larousse*, « dont il faut en passant, ajoute spirituellement l'auteur, redresser les jugements puisqu'on en fait maintenant une autorité quasi législative ».

T. DE L.

---

475. — Gaspard von COLIGNY. **Sein Leben und das Frankreich seiner Zeit,** von Erich Marcks. Erster Band, erste Haelfte. Stuttgart, Cotta, 1892, VII-423 p. gr. in-8.

Le volume de M. Marcks a paru depuis quelques mois déjà; mais nous attendions, pour parler de l'ouvrage du jeune professeur de Fribourg-en-Brisgau, que la seconde moitié au moins du premier volume eût vu le jour, puisqu'elle doit renfermer la critique générale des sources et divers appendices. La publication n'ayant point avancé depuis, nous ne voulons pas attendre plus longtemps pour signaler cette biographie de Coligny, qui est à la fois, et surtout, une histoire de son temps, car elle déborde de toutes parts le cadre étroit d'une existence individuelle. Personne d'ailleurs ne songera à reprocher à l'auteur d'avoir ainsi conçu son sujet, et d'avoir aussi largement esquissé le fond de son tableau. En effet, ce tableau est tracé de main de maître; il y a longtemps qu'il ne nous a été donné de parcourir un ouvrage historique, venu d'Allemagne, avec un intérêt aussi soutenu et d'y rencontrer, à côté d'une valeur scientifique aussi sérieuse, le charme littéraire qui, trop souvent, fait encore défaut aux publications d'outre-Rhin.

L'ouvrage de M. M. sera de dimensions considérables, car le présent demi-volume n'offre guère qu'une introduction à l'histoire de l'activité politique proprement dite de l'amiral. Un premier livre nous raconte la jeunesse de Coligny, ses destinées personnelles et son activité mili-

taire, de 1519 à 1559, jusqu'au moment où la mort inattendue de Henri II le porte au premier plan et lui permet d'employer plus ouvertement au service de sa foi religieuse, lentement mûrie, l'influence de son rang et de ses services. Le second livre n'embrasse que l'histoire d'un peu plus d'une année; il va du 10 juillet 1559 jusqu'à la fin du règne éphémère de François II, qui ouvre, à vrai dire, l'ère des guerres civiles. Mais il est principalement composé de deux longs chapitres (ils ont près de deux cents pages) qui nous fournissent un aperçu supérieurement fait de l'état politique, économique et social de la France au milieu du XVI$^e$ siècle ainsi que de la genèse et des premiers développements du protestantisme huguenot. Ce ne sont ni des résumés secs de travaux antérieurs, ni des amplifications sans valeur sur des faits connus; ils groupent en un tableau bien vivant tout un ensemble de traits caractéristiques, choisis après une étude approfondie des sources. En les parcourant, le lecteur se sent en face d'un écrivain qui non seulement a soigneusement étudié son sujet, mais qui le domine de haut.

Dans le dernier volume paru jusqu'ici, M. M. n'a point encore eu occasion d'ajouter beaucoup aux matériaux recueillis avant lui, dans sa volumineuse publication, par M. le comte Delaborde; mais, d'après sa préface, plus d'une pièce inédite importante viendra se joindre, dans la suite, à ce dossier consciencieusement préparé [1]. Ce n'est point être injuste cependant pour la mémoire du respectable écrivain que de rappeler que ses longues et dévouées recherches n'avaient point abouti à nous donner une véritable *Histoire de Coligny*, et que la vie manque trop entièrement à son livre pour qu'il ait pu éveiller chez autrui l'admiration qu'il ressentait lui-même pour son héros. M. Marks avoue d'ailleurs loyalement que, sans l'ouvrage de M. Delaborde, il n'aurait pas pu songer à écrire le sien. Nous souhaitons vivement que la suite de son travail ne se fasse pas trop attendre, qu'il soit continué dans le même esprit d'impartialité critique, avec la même lucidité d'exposition, le même talent de peindre les hommes et les choses, que nous signalons avec plaisir dans le présent volume. Quand il sera terminé, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour le traduire ou le résumer en français; nous n'avons guère jusqu'ici en fait de monographies sur le grand amiral, en dehors des volumes de M. Delaborde, que la consciencieuse étude de M. Jules Teissier, vieille déjà de vingt ans, et l'éloquent panégyrique de M. Bersier, qui s'arrête d'ailleurs aux guerres de religion. Ce n'est pas suffisant pour permettre à qui n'a point étudié les langues étrangères de juger Coligny à sa juste valeur et pour apprécier en connaissance de cause l'homme d'État, le patriote et le capitaine que l'Europe admire

1. M. Delaborde, qui avait si assidument exploité les dépôts publics français et surtout ceux de Paris, n'avait pu cependant entreprendre le même travail pour ceux de l'étranger ; il restait beaucoup à faire de ce côté-là.

tandis qu'il est encore trop souvent l'objet de haineuses accusations dans sa propre patrie [1].

R.

---

476. — **Histoire de l'Eglise réformée de la vallée d'Aspe**, par Alfred Cadier, pasteur. Paris, Grassart, 1892, xv, 391 p. in-8, avec carte. Prix : 5 fr.

Le volume de M. Cadier se compose de deux parties distinctes. La première nous offre une description détaillée de la vallée d'Aspe, un aperçu historique et topographique à la fois, de ce petit recoin pittoresque des Pyrénées, une description des mœurs de ses habitants, de leurs coutumes et, si l'on peut dire ainsi, de leur littérature. La seconde renferme une histoire de la Réforme dans le diocèse d'Oloron, le tableau du développement des paroisses huguenotes de la vallée d'Aspe et de leur organisation au XVII^e siècle, et elle se termine par le récit des tribulations auxquelles furent soumises ces églises depuis la révocation de l'Édit de Nantes, jusqu'à la promulgation de l'édit de tolérance.

Ce n'est pas seulement, on le voit, la petite communauté d'Osse, dont le nom se trouve en tête de l'ouvrage, qui remplit de son passé les pages du présent volume. Les historiens politiques et religieux du Béarn y trouveront un grand nombre de données nouvelles, recueillies aux archives de Pau, dans les actes du Consistoire ou dans de nombreux papiers de famille, par l'auteur. Ministre de cette petite paroisse réformée, isolée dans un étroit vallon, à plus de 60 kilomètres de la communauté protestante la plus voisine et qui a conservé par là même le cachet original des temps passés, M. Cadier a rédigé son ouvrage, non seulement avec une conscience scientifique, qui est de tradition dans sa famille, mais avec un attachement profond à son sujet qui ne laisse pas d'attirer à son tour le lecteur, quelque modeste que soit le cadre où se développe son récit [2].

R.

---

477. — G. Lacour-Gayet. **Lectures historiques**, rédigées conformément aux programmes de l'enseignement secondaire pour la classe de rhétorique. Histoire des temps modernes. 1610-1789. Un vol. in-12 de 600 p. Paris, Hachette, 1892.

La collection des *Lectures historiques*, entreprise par la maison

1. Une faute d'impression défigurant le sens de la phrase, à signaler p. 293 : « *die flaehmende atalistische Folgerung*, pour *laehmende, fatalistische*, etc.

2. Si l'exposition des principaux points de la foi réformée renfermée dans la préface peut s'expliquer par la composition de la liste des souscripteurs, nous regrettons cependant le tour de pure rhétorique donné à certains passages (p. ex. p. 272 : « Pourquoi donc, ô Bossuet..... ») Cette manière d'écrire l'histoire, politique ou religieuse, n'est pas précisément scientifique et n'ajoute rien à l'impression donnée par les faits eux-mêmes au lecteur de l'ouvrage.

Hachette, comprend désormais six volumes; M. Maspero s'est chargé de l'histoire ancienne (Égypte, Assyrie); M. Guiraud a traité en deux tomes l'histoire de la Grèce et l'histoire romaine; M. Ch.-V. Langlois a pris pour sa part l'histoire générale du moyen âge de 395 à 1270; M. Mariéjol nous a conduits de l'avènement de Philippe le Hardi à la mort de Henri IV. Le livre de M. Lacour-Gayet sur les temps modernes, de 1610 à 1789, achève dignement cette belle collection. Ses lectures sont prises aux meilleurs historiens; mais en général M. L.-G. ne s'est pas adressé à un seul écrivain; il a emprunté ses renseignements à plusieurs auteurs, de manière à présenter des tableaux d'ensemble. Sa part personnelle dans la rédaction du livre est par suite assez considérable. Les lectures qu'il a composées de la sorte de pièces et de morceaux sont très variées. Les unes font connaître des grands faits de l'histoire militaire (la bataille de Rocroi d'après le duc d'Aumale; la campagne de Turenne en Alsace d'après Camille Rousset et Roy, la journée de Denain, d'après le marquis de Vogüé). D'autres exposent les caractères de quelques principaux personnages; ainsi M. L.-G. nous refait, avec Macaulay, le portrait de Guillaume d'Orange, avec Paul Janet celui de Mme de Maintenon, avec Macaulay et M. Lavisse celui de Frédéric II. Mais il a surtout eu pour but de montrer aux élèves de rhétorique sur quels principes reposait le gouvernement de l'ancienne France (ceci explique ses extraits des Mémoires de Louis XIV et de la Politique tirée de l'Écriture-Sainte, de Bossuet), de leur décrire comment était organisée, au XVIIe et au XVIIIe siècle, la société française, quels étaient ses occupations et ses plaisirs, à la cour et à la ville, voire même en province, quels costumes elle portait. Il nous dit aussi comment étaient recrutés, nourris et équipés le soldat et le marin français; il nous fait pénétrer dans l'atelier de l'ouvrier; il nous donne les règlements d'une École primaire sous l'ancien régime et nous conduit successivement dans un collège et à l'Université. L'histoire cesse ainsi d'être une simple nomenclature de faits militaires ou une succession de dates; toute l'ancienne France revit dans ces lectures [1], et les nombreuses gravures qui ornent le volume et qui sont toutes empruntées à des originaux du XVIIe et du XVIIIe siècles soutiennent l'imagination de l'étudiant et lui rendent encore cette résurrection plus facile. Heureux les élèves d'aujourd'hui, qui ont entre leurs mains de semblables livres! Quelles différences entre ces lectures si variées, ornées de si belles gravures et les lectures de Raffy, si monotones, sans la plus petite image, les seules que nous possédions jadis!

Ch. PFISTER.

---

1. Il serait injuste de ne pas mentionner les passages très intéressants consacrés à l'Angleterre, aux Provinces-Unies, à la Pologne et à la Russie.

478. — Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος. *Ζωγράφειος ἀγών, ἤτοι μνημεῖα τῆς ἑλλ. ἀρχαιότητος ζῶντα ἐν τῷ νῦν ἑλληνικῷ λαῷ*. t. I. Constantinople, impr. Pallamaris, 1891. 448 p. in-4.

Il y a près de quarante ans, M. Christopoulos, ministre de l'instruction publique en Grèce, voulut faire dresser des sortes de lexiques des termes particuliers aux dialectes du grec moderne; les journaux de l'époque, l'*Ephiméris tôn Philomathôn*, le *Philistôr*, la *Pandôra*, qui avait antérieurement déjà publié certains travaux de cette nature, s'empressèrent d'accueillir les communications faites dans ce sens; depuis, les cercles littéraires prirent une part active au mouvement, et le Syllogue de Constantinople, dès 1873 (séance du 18 août), instituait des prix pour ceux qui lui enverraient les meilleurs travaux sur « les monuments vivants de l'antiquité conservés dans la langue populaire ». On ne saurait croire avec quelle ardeur on répondit à cet appel, de toutes les provinces de la Grèce libre ou esclave; les publications se succédèrent chaque année, et voici maintenant que ce même Syllogue nous donne le premier volume des résultats d'un concours de ce genre, dont les prix sont fondés par un Hellène universellement connu pour son amour des lettres, son patriotisme et sa générosité, S. Exc. Christakis Effendi Zôgraphos. Ce volume se compose de deux parties : l'une comprend sept envois, dont deux anonymes, relatifs à la langue et aux coutumes de l'Épire; l'autre, sept également, qui ont rapport aux usages et aux dialectes des îles, spécialement des Sporades méridionales, Symé, Tilos, Karpathos, et Nisyros. Tout y est intéressant, notamment les recueils de mots, les chants populaires et les contes; mais il y aurait bien des critiques à faire. Je regrette l'absence d'une préface générale ou d'un avertissement quelconque en tête de l'ouvrage; nous aurions pu y être renseignés sur la méthode suivie, tout au moins sur les conseils donnés aux travailleurs, tant pour leur indiquer dans quel sens ils devaient diriger leurs recherches, que pour obtenir une certaine unité dans la transcription des textes. Or cette méthode générale manque, ou semble manquer. Certains lexiques, en particulier ceux de l'Épire, renferment un assez grand nombre de mots usités dans toute la Grèce, qui devraient au moins être notés comme n'étant pas spéciaux au dialecte étudié; des listes de noms propres ou de noms de lieux sont de simples et secs catalogues sans aucun renseignement supplémentaire; des textes sont reproduits avec une orthographe imparfaite, et rien ne nous indique la prononciation locale des signes employés, ce qui serait si important à connaître. Le Syllogue « Koraïs », dans le programme d'un de ces derniers concours (septembre 1890), insiste à juste titre sur ce point et n'hésite pas à recommander l'emploi des caractères romains *b*, *g*, *d*, *ch*, *j*, etc., lorsque les caractères grecs sont insuffisants. Il y a d'ailleurs, çà et là, beaucoup de bien. Le lexique de Karpathos, par exemple, dressé par M. Em. Manôlakakis, est bien compris, signale d'un astérisque les termes les plus remar-

quables, et ne contient pas un mot qui ne soit spécial, ou presque spécial, au dialecte de son île [1]. Ailleurs, les chants populaires sont accompagnés de quelques notes, les noms propres sont localisés ; dans les contes de Symé, notamment dans le premier, M. Chaviaras a cherché à reproduire exactement la prononciation. Mais ce sont là des exceptions, et, je le répète, l'absence d'une idée directrice se fait sentir partout. Quelle confiance avoir dans un texte, si on le retrouve quelques pages plus loin, j'entends dans le même dialecte, avec une orthographe absolument différente? Et comment reconnaîtrons-nous, dans cette diversité, les traits authentiques du dialecte que nous voudrons étudier? Tant qu'il n'y aura pas, à défaut d'une préface générale, des avertissements indiquant la prononciation exacte et une méthode une et invariable de transcription pour chaque dialecte, de pareils recueils seront à peu près dénués d'utilité scientifique. La folklore y trouvera son compte; mais l'étude des langues et celle même du grec moderne ne sauraient en tirer du profit.

My.

---

479. — **Geschichte der Stadt Pressburg**, von Dr Theodor Ortvay. I. Bd. Von den ælteste Zeiten bis zum Erloeschen des Arpadenhauses. Presbourg, 1892. 392 p. 4°.

Ce beau volume, traduit du hongrois par l'auteur et édité avec de nombreuses illustrations et des fac-similés aux frais de la Caisse d'épargne de Presbourg, est une des meilleures monographies qui existent d'une ville hongroise. Elle peut se placer dignement à côté de l'« Histoire de Budapest » écrite par Salamon, l'éminent historien que la Hongrie vient de perdre. M. Ortvay, connu par ses travaux sur la géographie historique de son pays et une bonne histoire de l'École de droit de Presbourg où il enseigne, nous montre dans les onze chapitres dont se compose son livre qu'il a compulsé non seulement les documents conservés dans les archives de Presbourg, mais qu'il a mis à profit les *Monumenta Germ. historica*, les anciennes sources de l'histoire hongroise et les inscriptions. La ville elle-même méritait cette monographie. Sous la dynastie des Arpads, le sort du pays se jouait souvent autour de ses murs et dans ses environs, et lorsque les Habsbourgs devinrent maîtres de la Hongrie, Presbourg devint la capitale du pays. Située à la frontière, non loin de Vienne, les empereurs s'y faisaient couronner et c'est là qu'eurent lieu les grandes diètes du commencement de notre siècle qui préparaient l'avènement de la Hongrie moderne.

M. O. trace d'abord la géographie de la région, puis le tableau de

---

1. Il est peu probable que la *Revue* aille jusqu'à Karpathos ; je saisis néanmoins cette occasion pour remercier M. Em. Manôlakakis de son dévouement envers moi, et de la généreuse hospitalité qu'il m'a offerte pendant mon long séjour dans son pays.

Presbourg à l'époque romaine. Il nous conduit ensuite jusqu'à la conquête du pays par les Hongrois au IXe siècle, et discute assez longuement l'origine du nom de la ville. Il démontre irréfutablement à notre avis qu'il vient du slave *Wratislavia* qu'on trouve dans les Annales d'Aventinus (*Ann. Boiorum,* lib. IV, chap. XI, p. 313), dont la traduction allemande appelle la ville : *Vresburg*. Le nom magyar : *Pozsony* reste toujours obscur. Otton de Freysing parle d'un *Castrum Bosan* welches ist Bresburc (Pertz, *Mon. Scriptores,* XX, p. 254). — Le chap. VI traite des antiquités chrétiennes, de la fondation du prieuré et des chanoines de la ville. Ici l'auteur a puisé largement dans le *Codex diplomaticus* de Fejér et dans les *Monum. Eccl. Strigon.* de Knauz ; il nous trace un tableau intéressant de la vie ecclésiastique du XIe siècle. — Bientôt Presbourg devint le centre des attaques dirigées par les empereurs d'Allemagne, notamment par Henri III, contre l'indépendance de la Hongrie. La bataille de 1052 et l'intervention du pape Léon IX, qui est venu la même année dans le camp allemand, avaient délivré le pays. Mais au XIIe siècle le prétendant Boris appelle de nouveau l'empereur allemand, Henri V, à son secours, et c'est autour de Presbourg qu'eut encore lieu la rencontre. Les Tartares qui dévastèrent tout le pays n'ont pas pu prendre la ville et le château, mais ils ravagèrent le voisinage. Dans la lutte d'Ottokar et de Rodolphe de Habsbourg, Presbourg et ses environs jouent également un grand rôle. Avant la bataille de Marchegg où les Hongrois aidèrent Rodolphe à vaincre le roi de Bohême, la ville fut dévastée (1271) et devint tchèque, jusqu'à ce que le noble Csák l'eût prise d'Apor et qu'il en eût fait une ville magyare. Le roi André III, le dernier des Arpads, lui octroie sa première charte de liberté (1291).

D'autres réminiscences, moins tristes, s'attachent à cette ville. C'est là que Frédéric Barberousse s'arrêta pour enrôler les croisés hongrois ; c'est là que naquit très probablement Élisabeth de Hongrie ; c'est là qu'elle passa son enfance avant d'aller en Thuringe ; c'est là que vint maître Klingsor aus Ungerlant avec la députation chargée d'emmener la jeune princesse.

Comme il arrive souvent aux auteurs des monographies d'une ville, M. Ortvay a quelquefois trop élargi le cadre historique. Certes, il y a bien des pages qui n'apprennent rien de nouveau à tous ceux qui ont étudié l'histoire des Hongrois en général ; le chapitre sur la manière de guerroyer des Tartares est un vrai hors-d'œuvre, mais l'ouvrage, malgré ses nombreuses notes, se lit agréablement, le style en est assez clair et précis. Les illustrations, quand elles ne sont que des reproductions d'anciennes estampes, sont bonnes, mais il y en a de pure fantaisie qui sont détestables, ainsi page 8, — Pressburg zu Ende der Tertiärepoche, — et p. 64. Dans l'Appendice nous trouvons les listes complètes des *Obergespane* — préfets, — des prieurs et des chanoines de la ville à l'époque des Arpads[1].

J. KONT.

1. P. 247, lire : *Abt von Cluny* et non *von Clugny*.

480. — Dr Carl Peters. **Gefechtsweise und Expeditionsfuehrung in Afrika.** Berlin, Walther, 1892. 19 p.

Le Dr Peters, autour duquel les coloniaux allemands firent tant de tapage il y a quelques années, a cru devoir faire profiter de son expérience chèrement acquise les futurs conquistadores africains qui marcheront sur ses traces. Il ne s'adresse qu'aux explorateurs imbus des mêmes principes d'humanité que lui-même, à ceux que « noblesse oblige » (*sic*), c'est-à-dire à ceux qui appartiennent à la race indogermanique. Le docteur n'ose pas écrire : germanique, tout court.

Ses conseils sont au demeurant pratiques. L'Africain n'est point par lui-même un adversaire redoutable. Dépourvu de courage moral et physique, il ne tient pas dans les combats à découvert, en dépit de la surexcitation nerveuse que lui donnent les chants de guerre, les tam-tams et surtout l'eau-de-vie. L'ennemi dangereux, c'est la terre africaine; c'est la brousse avec ses hautes herbes si propices aux embuscades. Il ne faut s'y aventurer qu'après avoir tout brûlé devant soi. Nous n'insisterons pas sur la « théorie » que développe le Dr P. relative à la marche et à la tactique. Nous doutons qu'aucun lecteur de cette *Revue* ait jamais à l'appliquer.

Le Dr Peters préconise l'emploi de troupes indigènes, Soudaniens et Zoulous, dotées d'armes perfectionnées et exercées à l'européenne; autour de ce noyau des bandes irrégulières Somali, Galla, etc., guerroyant à leur façon. Voilà des indications que l'office colonial de Berlin aura sans doute à cœur d'examiner après tant de déboires. Nous prenons la liberté de les recommander à son attention.

A. B.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Le 19 août est mort Julien Havet, à l'âge de quarante ans. D'autres apprécieront ses travaux sur le moyen âge et tant d'études et d'articles où il faisait preuve d'un savoir si profond, d'une sagacité si pénétrante et de toutes les qualités d'un esprit ferme, net et précis. Mais la *Revue critique* ne peut oublier son collaborateur assidu. Le nom de Julien Havet a paru durant de longues années presque dans chaque numéro de notre recueil. Julien Havet rédigeait toutes les semaines le compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et nos lecteurs savent avec quelle habileté, quelle rigoureuse exactitude il s'acquittait de sa tâche hebdomadaire.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 9 octobre — 1893



---

481. — **Buddhistische Anthologie**, texte aus dem Pâli Kanon zum ersten Mal ubersetzt von Dr Karl Eugen Neumann. Leiden, E.-J Brill 1892, xxviii 236 p. in-8.

Il existe une « Société des Textes pâlis » *(Pâli text Society)*, dont le siège est à Londres, et qui, par les efforts réunis d'indianistes d'Allemagne, d'Angleterre, de Danemark, de France, de Russie, etc., accomplit peu à peu la vaste tâche qu'elle s'est imposée; mais elle n'est guère connue en dehors du public restreint et spécial auquel ses publications s'adressent. M. Neumann a eu la louable pensée de mettre jusqu'à un certain point les travaux de cette société à la portée d'un plus grand nombre de personnes par la traduction d'une partie des textes qu'elle édite. Il ne pouvait entreprendre une traduction complète, la tâche serait immense, le succès problématique; mais il est possible et légitime de faire passer dans les langues modernes un certain nombre de textes choisis : et voilà pourquoi M. N. nous donne sous le nom de « Anthologie bouddhique », un volume composé de Sûtras pris dans les cinq grandes collections du Sûtta-Pitaka, savoir : le Majjhima Nikâya (recueil des moyens Sûtras) qu'il met en tête comme le plus ancien; — le Dîgha Nikâya (recueil de longs Sûtras); l'Anguttara Nikâya (recueil de Sûtras d'énumérations croissantes); Sanyutta-Nikâya (recueil de groupes de Sûtras); Khuddaka- Nikâya (compilation de petits recueils au nombre de quinze d'inégale étendue).

Dans sa préface datée de « Leyde, 104e anniversaire de la naissance de Schopenauer », M. N. explique son but qui est de faire connaître le Bouddhisme primitif. Il prouve que, parmi les nombreux travaux publiés sur le Bouddhisme, il en est très peu qui aient ce Bouddhisme primitif pour objet, et que, par conséquent, c'est combler une lacune que de réunir des textes pris dans toutes les parties du canon. Sa passion pour le Bouddhisme primitif conservé dans le texte pâli est si forte, que, dans les cas où il est nécessaire d'employer, sans les traduire, certaines expressions, il les donne sous la forme pâlie, repoussant la forme

sanscrite. Ainsi il ne se sert pas du mot si connu *nirvâna* et dit toujours *nibbâna* (et même *nibbânam*, parce que le mot est neutre et qu'il ne faut pas lui faire subir la plus légère altération). Je ne lui ferai pas de querelle sur ce point d'autant plus qu'il y a là une question que ce n'est pas ici le lieu de discuter. Je hasarderai cependant deux observations; si l'on dit *nibbânam* quand il s'agit du bouddhisme « primitif » (ordinairement appelé méridional), il faudra dire *Nirvânam* quand il s'agit du Bouddhisme septentrional; autrement il y aurait confusion. Mais cela donnerait lieu de croire qu'il s'agit de deux choses distinctes; ce qui n'est pas le cas. De plus, le pâli *nibbânam* ne paraît pas être autre chose que le sanscrit *nirvânam* écrit comme il se prononçait ; et, alors, on ne voit pas bien l'importance de cette distinction.

Dans le paragraphe 3 de sa préface, M. N. explique ses vues sur la conception du Bouddhisme comme œuvre d'art et établit un rapprochement entre Gotama et Schopenauer « qui se donnent la main à travers des milliers d'années ». Dans ce même paragraphe il cite un passage de M. Oldenberg qui met le problème de la douleur à la base de l'enseignement bouddhique et il a l'air de lui faire honneur de cette proposition comme d'une découverte; mais il me semble que cela avait déjà été dit auparavant, notamment par Taine (qui n'était pas orientaliste, et n'a pas fait, que je sache, du Bouddhisme l'objet spécial de ses études) dans un article du *Journal des Débats* de mars 1864, à propos de l'ouvrage de Kœppen.

M. N. entre aussi dans une discussion assez longue afin de justifier la traduction qu'il a adoptée pour certains mots de la terminologie bouddhique particulièrement difficiles, entre autres ceux qu'on appelle les cinq Skandhas; je ne puis pas dire qu'il ait résolu les difficultés, mais je n'hésite pas à déclarer sa traduction fidèle et soignée; on peut avoir en elle toute confiance.

M. N. s'est déjà révélé comme un admirateur du Bouddhisme; et il y a, dans ce volume, un peu d'esprit de propagande ; néanmoins l'auteur ne se flatte pas de faire beaucoup de conversions. Il se tiendra pour satisfait si son livre est bien accueilli par « l'oligarchie d'Héraclite ». Ainsi la tentative de réforme la plus démocratique que l'Inde ait jamais vue ne pourrait compter, en Europe, que sur l'approbation d'une oligarchie ! Mais quels sont les lecteurs que M. N. désespère de gagner? Est-ce la foule qui rit comme Démocrite (au moins en apparence) ? Non. — Ce sont ceux qui lisent la Bible et pour lesquels les Sûtras bouddhiques ne seraient, pense M. Neumann, qu'un soporifique. Je ne vois pas pourquoi quelques-uns de ces lecteurs de la Bible ne s'instruiraient pas du Bouddhisme dans le livre de M. Neumann, sans dormir comme aussi sans partager ses préférences pour Gotama et Schopenauer. L. FEER.

*P. S.* — Il y a plus d'un an que M. Neumann m'a adressé son livre par l'intermédiaire de la *Revue critique;* la maladie est la principale cause qui m'a empêché d'en rendre compte plus tôt.

---

482. — Max Ohnefalsch-Richter. **Kypros, die Bibel und Homer.** Beitræge zur Cultur-Kunst-und Religionsgeschichte des Orients in Altherthume. 2 vol. in-4, de 535 p. et 216 planches, avec 273 vignettes dans le texte. Berlin, Ascher, 1893. Prix : 180 mark. (Il a paru aussi une édition anglaise.)

L'auteur de ce livre est arrivé à Chypre au mois d'avril 1878, comme photographe et correspondant de journaux. Sa curiosité toujours en éveil le porta bientôt vers l'archéologie : il fit pour le Musée Britannique, puis pour le musée local et des particuliers, enfin pour le Musée de Berlin des fouilles très fructueuses, dont j'ai pu, grâce à ses obligeantes communications, porter les résultats à la connaissance du public français (*Revue archéologique*, 1885-1890). Il écrivit lui-même de nombreux articles à ce sujet et fournit à MM. Duemmler, Oberhummer, Naue et Herrmann la matière de monographies instructives. Revenu en Allemagne après douze ans de travaux divers, où il eut à lutter contre des difficultés souvent décourageantes, M. Richter y trouva enfin des protecteurs et des amis qui lui permirent de faire connaître dans leur ensemble les résultats de ses longues explorations. Encore les deux gros volumes que nous annonçons ne portent-ils pas sur la totalité de ses campagnes : une publication spéciale, pour laquelle l'empereur d'Allemagne vient d'accorder une subvention de 25,000 mark, doit être consacrée plus tard aux fouilles qu'il a dirigées à Tamassos.

On a dit que M. R. avait été le Schliemann de Chypre, *the Cyprus Schliemann*. La comparaison n'est pas exacte. Il y eut surtout cette différence que M. R. ne disposa jamais de grosses sommes, comme l'explorateur de Troie et de Mycènes, et qu'il ne fut pas libre de travailler comme il l'entendait. Fouillant pour le compte d'autrui, le plus souvent pour de simples spéculateurs en antiquités, il a eu d'autant plus de mérite à tenir un compte exact de ses découvertes, à porter des préoccupations scientifiques dans ses recherches, qu'on lui demandait généralement du butin et non des procès-verbaux. A Chypre surtout une tradition fâcheuse s'était établie en matière de fouilles. Si des hommes comme MM. de Voguë, de Maricourt, Ceccaldi, avaient conduit quelques recherches méthodiques, le plus célèbre des explorateurs de l'île, le général L. di Cesnola, procédait dans un esprit bien différent. On sait aujourd'hui ce qu'il faut penser du « trésor de Curium » et du « temple d'Aphrodite à Golgos », dont les richesses, lit-on encore dans les manuels, ont été cédées par M. di Cesnola au Musée métropolitain de New-York. Les objets sont authentiques, quoiques arbitrairement restaurés, mais le « trésor » n'a jamais existé, non plus que le « temple d'Aphrodite » ; ce sont des mystifications que M. R. n'a pas été le dernier à dénoncer et qu'il poursuivait encore récemment, dans une conférence faite à New-York même, de sarcasmes parfaitement mérités. Ce n'est pas la faute de M. R. si l'archéologie chypriote n'a pas cessé, avec lui, d'être une matière à spéculations commerciales ; mais il a eu le mérite incontestable de profiter d'un état de choses qu'il ne pou-

vait modifier pour faire une très large part à la science dans des recherches qu'elle n'inspirait point.

Quand de jeunes savants anglais se sont décidés à suivre son exemple, ils se sont abstenus d'avoir recours à ses conseils, et, dans leurs publications, ils n'ont rien négligé pour lui être désagréables. M. R. s'en est plaint, avec une amertume qui peut sembler parfois déplacée, mais que nous considérons à bon escient comme légitime. Les auteurs des fouilles récentes, exécutées au nom du *Cyprus exploration fund*, se sont fait peu d'honneur par leur attitude à l'égard d'un devancier dont les découvertes sont autrement importantes que les leurs : cette opinion, qui commence à devenir générale, consolera sans doute M. Richter, dont les titres scientifiques, appuyés sur le présent ouvrage, ne sont pas à la merci d'appréciations malveillantes et intéressées.

On apprend beaucoup, quoique loin de toute bibliothèque, au cours de douze ans de fouilles, mais ce n'est pas là qu'on apprend à « faire un livre », art difficile dont l'éducation universitaire donne seule le secret. Il est à regretter que les savants de profession, amis de M. Richter, n'aient pas pris la peine de lui tracer un plan, de l'éclairer de leurs conseils quand il s'est agi de mettre en œuvre les matériaux si variés recueillis par lui. Ils auraient dû l'avertir qu'un procès-verbal de recherches ne doit pas être entremêlé de théories aventureuses, que si l'hypothèse peut avoir sa part dans une œuvre de ce genre, elle ne doit se produire que lorsque l'exposé des faits positifs est terminé. Nous sommes reconnaissants à M. R. de nous avoir fourni, dans les planches et les dessins de son livre, une énorme quantité de documents très convenablement reproduits ; nous ne lui savons pas moins de gré des notices explicatives, souvent très riches en renseignements précieux, dont il a accompagné ses gravures ; mais nous aurions voulu que les trois chapitres qui précèdent ces notices fussent disposés et composés tout autrement. Nous aurions voulu aussi que les planches ne donnassent que des objets inédits, ou du moins de provenance chypriote, au lieu de s'encombrer d'une foule d'éléments de comparaison qui auraient pu figurer tout au plus dans les vignettes. Si la méthode adoptée par M. R. venait à trouver des imitateurs, c'en serait fait de l'archéologie : toute monographie deviendrait une sorte de *Corpus*, où les plus experts désespéreraient de se reconnaître. Ces réserves faites, je dois concéder que les « planches de comparaison » publiées par M. R. sont souvent fort instructives et que, dans leur exubérante richesse, qui n'exclut pas les répétitions, elles offrent comme un petit trésor d'art oriental, destiné à rendre service aux chercheurs isolés qui aiment à posséder la substance de cinquante volumes en un seul.

A la suite d'une lettre assez incolore de M. Gladstone, M. R. a résumé, dans une trop courte préface, ses vues sur l'ethnographie de Chypre. La plus ancienne civilisation de cette île serait thrako-phrygienne, indogermanique ; la couche sémitique serait postérieure. Le chapitre Ier

est une revue des anciens sanctuaires de l'île, que l'auteur décrit d'après ses recherches personnelles. Mais, dès le chapitre II, nous quittons le terrain solide des faits pour l'étude du culte des arbres et du passage de ce culte à celui des images anthropomorphiques. M. R. a montré là ses qualités et ses défauts : il est extrêmement difficile de le suivre, bien que l'on rencontre souvent des comparaisons instructives entre Troie, Chypre, Mycènes, la Phénicie, la Palestine et bien d'autres pays encore. Les survivances du culte des arbres à Chypre ne sont pas la partie la moins curieuse de ce long *excursus* (p. 28-227). Le troisième chapitre traite des divinités et des légendes religieuses, surtout au point de vue de leur représentation plastique. Puis commence, en petits caractères, l'explication des planches, parmi lesquelles il y a une carte archéologique de l'île et de nombreux plans de sanctuaires (p. 349-508). Le reste du volume est consacré à une polémique contre les archéologues anglais et à des index qui ne sont pas irréprochables (p. 509-532). Nous avons déjà dit que le second volume comprend 216 planches, où sont figurés au moins 1,500 sujets.

Nous ne chercherons pas chicane à M. R. sur des inexactitudes de détail : ce serait oublier le caractère de son œuvre, dont la partie durable est le fruit d'expériences sur le terrain, non de recherches à travers les livres. On eût presque voulu qu'il ne connût jamais les livres et l'espèce de griserie que produit le contact d'une bibliothèque sur ceux qui en ont longtemps été privés. Lajard, Rawlinson, Bœtticher et *tutti quanti* lui ont fait tort, comme d'autres gros volumes, lus sur le tard, ont mis Schliemann dans l'état d'esprit dont l'illisible *Ilios* est la preuve. A l'avenir, M. Richter voudra bien laisser tout cela de côté, ne point aspirer à écrire une encyclopédie à propos d'une île, et nous dire plutôt ce qu'il a vu que ce qu'il a lu.

Salomon Reinach.

---

483. — M. Baltzer. **Zur Geschichte des Danziger Kriegswesens im 14 und 15. Jahrhundert.** Brochure in-4° de 33 pages. Danzig, Müller 1892.

Le 7 mai 1893, la ville de Danzig célébrait le centenaire de son annexion définitive au royaume de Prusse. Pour fêter à sa manière cet événement, M. M. Baltzer a recherché quelle était l'organisation militaire de cette cité au XIVe et au XVe siècles, à une époque où elle était encore soumise à l'ordre teutonique, et dans les premiers temps qui suivirent sa réunion à la Pologne. Il nous montre que les bourgeois de la ville se réunissaient d'ordinaire en groupe de trois ou quatre pour fournir un guerrier, soit que l'un d'entre eux fît campagne, soit qu'il se fît remplacer par un mercenaire ; il nous donne aussi de curieux détails sur les mercenaires entretenus par la ville même. Il nous décrit avec soin les armes offensives et défensives dont se servaient ces troupes (elles eurent des armes à feu pour la première

fois vers 1380); il nous dit comment s'exerçait le commandement et nous fournit des renseignements sur la manière de camper *(die Wagenburg)*, sur la bannière des troupes, sur les trompettes, le service sanitaire, les prisonniers. Tous ces détails sont empruntés aux archives de Dantzig, qui ont été compulsées avec soin; ils complètent les ouvrages généraux sur l'histoire des armées allemandes au moyen âge de M. Jähns et du général Köhler. Nous regrettons seulement que M. Baltzer ne nous ait pas parlé de la flotte urbaine qui, dès cette époque, était très importante; il complétera sans doute cette lacune par une nouvelle étude mise en tête d'un prochain programme de gymnase de Danzig.

Ch. PFISTER.

---

484. — **Colomb et Toscanelli.** The journal of Christopher Columbus (Duringhis First Voyage, 1492-1493), and documents relating to the voyages of John Cabot and Gaspar Corte Real. Translated, with Notes and an Introduction, by Clements R. Markham, C. B. F. R. S., President of the Hakluyt Society. London, Printed for the Hakluyt Society, 1893. In-8 de viii-359 p. et 4 cartes.

A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde, la *Hakluyt Society* a consacré un volume de son excellent recueil d'anciens voyages rares ou inédits à cette mémorable entreprise. Ce volume, qui est le quatre-vingt-sixième de la collection, a été préparé avec le plus grand soin. Il renferme une série de documents ayant trait à la première expédition de Colomb, aux voyages de Jean Cabot et à ceux des Corte-Real. L'ensemble est logique, car les efforts de ces voyageurs furent inspirés par le succès du grand Génois, qu'ils complétèrent, en découvrant le continent même. Le livre est précédé d'une introduction assez étendue, où il y aurait à reprendre. Les traductions sont aussi accompagnées de notes qui parfois, on le verra bientôt, auraient pu être puisées à des sources moins douteuses. Le critique s'étonne de voir préconiser et admettre sans contrôle de telles autorités. Mais ce qu'il faut louer dans cet ouvrage, c'est la franchise des citations, d'où qu'elles viennent. M. Markham, l'auteur de cette utile publication, indique l'origine de chacun de ses extraits et de toutes ses notes avec une loyauté que certains savants à la main preste et légère, de l'Espagne et de l'Italie, voire du département de la Côte-d'Or, feraient bien d'imiter.

Le volume ne renferme rien d'inédit. Les textes originaux ont été publiés depuis longtemps soit par Navarrete, soit par M. Harrisse. Nous possédons aussi des traductions de la plupart de ces pièces dans trois ou quatre langues. Le journal de Colomb parut même en anglais [1] un an

---

1. Boston, New-York et Philadelphie, 1827, in-8° (par Samuel Kettell, sur les conseils de Ticknor).

au plus après la première édition du texte espagnol, faite par Navarrete, d'après l'abrégé de Las Casas (l'original complet est perdu, ou égaré, depuis trois siècles), dans sa collection de voyages, imprimée à Madrid en 1825. On ignore généralement que dès 1818, Millin publiait dans ses *Annales* [1] une traduction fidèle et complète du préambule si curieux de ce journal de bord, sans qu'on sache encore où il a pris son texte. La traduction que M. M. donne à son tour du *Derrotero* est nouvelle, exacte et tout à fait dans le ton voulu. Ce document de premier ordre pour l'histoire de la découverte de l'Amérique occupe les deux tiers du volume et le savant traducteur y a ajouté des notes qui, ainsi que nous venons de le dire, n'ont pas toutes la même valeur. Citons deux ou trois exemples :

M. M. se fie (p. 16) à une déposition faite en janvier 1552 par un vieux matelot nommé Juan de Aragon, qui prétend avoir vu Christophe Colomb mettre à la voile pour son premier voyage cinquante-cinq ans auparavant, et rencontré l'année suivante Martin Alonso Pinzon, revevenant de cette entreprise. M. Markham, qui s'appuie ici sur une compilation espagnole dépourvue de tout mérite scientifique, n'a pas pris garde aux deux flagrants anachronismes que recèle ce témoignage, récemment exhumé. Cinquante-cinq années avant 1552 nous reportent à 1497, et tout le monde sait qu'à cette date Colomb s'était embarqué depuis cinq ans, en 1492. Cinquante-quatre ans avant 1552 donnent 1498, et Martin Alonzo Pinzon mourut en 1493.

C'est encore à cette source que M. M. (p. 17) puise l'assertion qu'une des caravelles de l'escadre, la *Niña*, avait trois Niño à bord, l'un comme pilote, l'autre en qualité de maître, et le troisième parmi les simples matelots. C'est une erreur. Il n'y eut dans le premier voyage qu'un seul Niño, Per Alonso, lequel n'était pas même sur la *Niña*, mais bien sur la *Santa Maria*, cavaravelle-amirale [2]. Le vieux matelot, dans son radotage, recueilli soixante ans après les événements, a confondu la première avec la seconde expédition de Colomb (1493-1496), qui comptait dans ses équipages quatre Niño : Cristobal Perez, maître de la *Cardera* [3], Francisco, pilote de la *Niña* [4], Juan, patron de cette dernière caravelle [5], propriété, ce semble, de la famille Niño, et Alonso, qu'il ne faut pas confondre avec Per Alonso.

---

1. *Journal du premier voyage de Christophe Colomb pour découvrir les Indes Occidentales. Traduction du prologue*. Dans les *Annales Encyclopédiques*, Paris, 1818, VI, 105-106.

2. Navarrete, I, 147, 148, III, 571.

3. *Pleitos de Colon*, I, 400.

4. *Probança* du 16 juin 1512. Navarrete, II, 145.

5. *Pleitos de Colon*, I, 421. C'est sur une copie incomplète de la déposition de Morales que M. Harrisse (*Discovery*, 726) avait cru que Juan Niño fit également partie du premier voyage; mais la déposition originale montre qu'on y fait parler ce dernier seulement par ouï dire.

L'assertion (p. 179) que la lettre espagnole de Colomb, dite « plaquette de l'Ambrosienne », parce que le seul exemplaire connu se trouve dans cette bibliothèque, fut imprimée à Séville, est également prise dans la compilation précitée et se trouve être tout aussi inexacte que les autres emprunts. Le señor Asensio, que M. M. invoque à cet égard, semble croire qu'un seul typographe en Europe a imprimé au xv<sup>e</sup> siècle en caractères gothiques sur du papier à filigrane maniforme. Or comme la plaquette de l'Ambrosienne ainsi que le *Floreto de San Francisco* sorti des presses de Menardo Ungut et Ladislas Polono, à Séville sont l'une et l'autre en caractères gothiques, sur papier au filigrane à la main ouverte, l'écrivain andaloux, avec l'esprit critique des savants espagnols de nos jours, a tout de suite tiré de ce fait la conclusion, à ses yeux inéluctable, que la précieuse plaquette fut imprimée à Séville et par ces imprimeurs mêmes. Malheureusement pour cette belle découverte, on connaît plus de cinquante typographes qui à cette époque n'ont pas procédé autrement, et les caractères d'imprimerie ainsi que le filigrane des deux impressions qu'a comparées le señor A. ne se ressemblent pas. Il y a plus, jamais Ungut et Ladislas le Polonais n'ont possédé de fonte rappelant, de loin ou de près, aux yeux de quiconque sait regarder et voir, les types employés dans la lettre espagnole de Colomb [1].

M. Markham, à qui l'on doit de si consciencieux travaux [2], eut dû cependant être sur ses gardes, car c'est au señor Asensio qu'il avait déjà emprunté (de seconde main [3]) l'histoire extraordinaire où l'on fait Colomb raconter à Toscanelli en 1491 les événements de 1493, et ce dernier les relater à son tour, alors qu'il était mort depuis 1482, à Vincenzo Dante de Rinaldi [4].

Colomb, on ne sait quand au juste, écrivit une lettre à Toscanelli pour obtenir des renseignements touchant la possibilité d'arriver en Chine ou au Japon par la voie occidentale de l'Océan Atlantique. L'astronome florentin lui adressa en réponse la copie d'une sorte de mémoire épistolaire qu'il avait rédigé sur ce sujet et envoyé à Fernam Martins, chapelain du roi de Portugal, le 25 juin 1474. Cette communication était accompagnée d'un billet de Toscanelli à Colomb, dont l'original latin est perdu, mais que Las Casas nous donne en espagnol, d'après une traduction trouvée par lui dans les papiers de l'Amiral, apparem-

---

1. *Qui a imprimé la première lettre de Colomb*, dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1892, III.

2. Voir notamment ses traductions de Gonzales de Clavijo, de Pascual de Andagoya, de Garcilasso de la Vega, et toutes ses belles publications sur l'histoire du Pérou.

3. *Life of Christopher Columbus by Clements R. Markham, C. B.* London, 1892, in-8°, p. 147.

4. *Revue critique*, sept.-oct. 1892, p. 168; Ximenes, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*, p. CXVII et CXVIII; *Toscanelli*, périodique publié à Florence par M. Uzielli et admirablement documenté, numéro de janvier 1893, p. 35.

ment à Séville, lorsqu'il explora la Bibliothèque Colombine : « La cual yo vide y tuve en mi mano vuelta de latin en romance », dit l'ardent prélat. Mais il omet de donner la date de ce billet, date cependant essentielle pour déterminer l'époque précise de l'arrivée de Colomb en Portugal et quand le hardi marin conçut le projet qui devait l'immortaliser. De là une grande divergence d'opinion entre les historiens, réduits à chercher les principaux éléments de discussion dans la phrase suivante, espagnolisée, de Toscanelli : « Por respuesta de tu carta, te invio el traslado de otra carta que *há dias* yo escribí à un amigo y familiar del Serenissimo Rey de Portugal, *ántes de las guerras de Castilla* [1]. »

La lettre à laquelle Toscanelli fait allusion est datée : « Florencie 25 iunii 1474 », donc, dit M. M. (p. 4, à la note) la copie en fut envoyée par Toscanelli à Colomb en juillet 1474 : « The date of the letter to Martins being June 24th 1474, that of the letter to Columbus was some days afterwards, in July 1474 ». La raison sur laquelle l'éminent géographe anglais appuie sa conclusion est que *há dias* veut dire : il y a quelques jours : « He fixes the date of his letter to Columbus by the words : *some days ago*. »

D'abord, qu'il nous soit permis de dire que *há dias* signifie, sans contestation possible, non : « il y a quelques jours », mais au contraire : « il y a beaucoup de jours, il y a longtemps [2]. »

Ensuite, et ce qui prouve le bien fondé de notre objection, c'est que Toscanelli n'eût pu faire allusion en juillet 1474, surtout comme d'une chose passée, à un événement qui ne commença à se produire que dix mois après et dont la durée fut de quatre ans. En effet, « las guerras de Castilla », auxquelles Toscanelli se réfère sont la fameuse guerre de succession, qui éclatât seulement en mai 1475, lorsqu'Alphonse de Portugal envahit l'Estramadure [3]. Il est donc évident que Toscanelli écrivit à Colomb après cette guerre ; c'est-à-dire postérieurement au traité de paix entre l'Espagne et le Portugal, signé le 24 septembre 1479.

M. M. a inséré une traduction en anglais de la lettre de Toscanelli à Martins, faite sur l'original latin, qu'il a emprunté de même à l'ouvrage du señor Asensio, mentionné antérieurement [4]. Ici l'on peut invoquer les circonstances atténuantes, car ce dernier a enjolivé sa publication d'euphémismes très curieux, destinés à produire un effet d'optique fréquent dans la Péninsule, M. M. s'y est laissé prendre, croyant sans doute que c'était une nouveauté dont le mérite revenait à l'écrivain

---

1. Las Casas, *Historia*, I, 92.

2. « *Dias ha.* Ab que s'explica qu'alguna cosa succebi molts dias abans del temps en que's referex : *Dias ha.* » Dans le dictionnaire de la langue catalane de Labernia, « ab la correspondencia castellana », I, 431. Voir aussi le dictionnaire espagnol de Fernandez, Madrid, 1846, V, 141.

3. Bernaldez, *Reyes Catolicos* caps. XVI-XXXVII.

4. *Un historien espagnol de Christophe Colomb*, dans la *Revue critique*, septembre-octobre 1892.

sévillan. Nous regrettons d'avoir encore à détromper l'honorable président de la Société de géographie de Londres.

La découverte du véritable caractère de ce document et la publication en son texte original, priment tout ce qu'il a été donné à notre génération de faire connaître touchant l'histoire de la géographie du Nouveau-Monde. Aussi l'apparition de ce texte fut-elle accueillie avec autant de surprise que d'intérêt par les savants de France, d'Allemagne et d'Italie. En Espagne on ne commença à y faire attention que longtemps après et par ricochet, si l'on ose s'exprimer ainsi. Depuis, cette épître latine n'a pas cessé d'être le sujet de dissertations ou de commentaires. On la cite toujours en passant sous silence le nom de celui qui le premier la fit connaître, ou bien en ne lui accordant d'autre mérite que de l'avoir envoyée chez l'imprimeur. Les savants espagnols insinuent même que don José Maria Fernandez y Velasco, alors bibliothécaire de la Colombine et certainement le plus brave homme de la terre, avisant M. Harrisse, qui flânait dans les salles de cette bibliothèque, lui aurait tenu à peu près ce langage : « Noble étranger vous m'intéressez. Tenez, voici un document qui ne peut manquer de vous surprendre et de vous plaire. Ce n'est rien moins que le texte original latin de la lettre de Paolo del Pozzo Toscanelli, si ardemment cherché et en vain depuis trois siècles. Allez et propagez la bonne nouvelle! » Sur ce, le critique américain, (riche comme Crésus), sans perdre une minute aurait fait imprimer la lettre, et c'est ainsi que le monde savant se trouve aujourd'hui en possession de ce texte désormais fameux : joie jusqu'alors réservée aux seuls Andaloux.

Nous avons d'excellentes raisons pour croire que les choses ne se sont point passées précisément de la sorte.

Lorsque M. Harrisse, en 1863, préludait aux travaux historiques destinés à lui procurer tant d'agrément, il pria M. le duc de Montpensier, dont Séville était la résidence, d'obtenir une description détaillée des livres annotés par Christophe Colomb que l'on conservait à la Colombine. Ce prince, aussi obligeant qu'éclairé, transmit la requête à don José Maria Fernandez. Un mois ou deux après, M. Harrisse recevait à New-York un volumineux paquet contenant des photographies d'annotations du grand Génois et un écrit intitulé : *Volumnes que ecsisten en la Biblioteca Colombina con apostillas ó notas autógrafas de D. Cristobal Colom.*

Dans cette liste se trouvait la mention suivante :

« Hay tambien otro volumen en folio cuyo titulo es *Pii II pontificis maximi historia rerum ubique gestarum. Cum locorum descriptione non finita Asia minor incipit.*

Consta de 105 fojas, está impreso en Venecia por Juan de Colonia en el año 1477. Se conserva en perfecto estado, su impresion y papel es como el anterior, y ambos tienen las margenes de sus fojas enriquecidas con notas autógrafas de D. Cristobal Colom.

En una de las fojas en blanco que se hallan al final de este libro aparece una

bella y perfectamente acabada esfera armilar dibujada por el D. Cristobal Colom [1]. »

Ce précieux volume avait été découvert sur les rayons de la Colombine par le señor Fernandez en 1859, et ce que quatre ans après il jugeait digne de remarque dans les feuillets de garde, se résumait en un dessin de sphère armillaire attribué au grand navigateur génois !

C'était aussi l'étendue des connaissances sur ce sujet partout à Séville. M. Antoine de Latour, membre du cénacle andaloux et esprit très distingué, a écrit dans ses *Études littéraires sur l'Espagne contemporaine* [2] un chapitre sur les livres ayant appartenu à Christophe Colomb. On y lit le passage suivant :

« Il y a quelques années, on ne connaissait encore que ces deux volumes [3]; mais, piqué au jeu par la découverte de Washington Irving, don José Maria Fernandez se mit en quête à son tour et mit la main sur un troisième volume qui avait pour titre :

« *Pii II, pontificis maximi, historia rerum ubique gestarum cum locorum descriptione non finita Asia minor incipit.*

« C'était un in-folio bien imprimé, sur beau papier, et par Jean de B [C]ologne, à Venise, en 1477.

« A la fin du volume il y a une demi-sphère où l'on n'a indiqué que quelques-uns des points cardinaux. Ce dessin est à deux teintes et de la main de Christophe Colomb. »

De Toscanelli ou de sa lettre latine, rien du tout, pas plus dans la description de M. de Latour que dans celle de don José. De fait, sept années devaient s'écouler avant qu'il en fut question, n'importe où, et dans les circonstances que nous allons dire.

Ce texte latin, donné par le señor Asensio en l'an de grâce 1892 comme une nouveauté, fut publié et republié vingt années auparavant par M. Harrisse. D'abord en fac-similé photographique et en transcription le 13 novembre 1871, à Séville. C'est ce texte qu'a imprimé le savant andaloux l'année dernière, et par le plus grand des hasards, sans dire où il l'avait pris. Ensuite, ledit texte, mais avec toutes ses abréviations et accompagné de notes philologiques, fut inséré l'année suivante dans le volume d'*Additamenta* du même M. Harrisse, publié à Leipzig. Enfin, il parut de nouveau, en 1872, à Paris, avec les abréviations en clair dans son *Fernand Colomb*.

On reconnaîtra que c'était bien faire les choses ; mais M. Harrisse avait dédaigné de se targuer de ce service rendu aux études historiques. Un Français cependant lui en tint compte. De là une protestation indignée venue de l'Andalousie par le retour du courrier [4]. M. Harrisse impatienté (ces Américains ont si mauvais caractère !) écrivit alors à don José Maria Fernandez y Velasco, le 3 octobre 1873, la lettre suivante :

1. *Notes on Columbus*, New-York, 1866, 217-218.
2. Paris, 1864, in-12, 328-329.
3. Le ms. du *Libro de las Profecias* et *l'Imago mundi* de Pierre d'Ailly.
4. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, novembre 1874, p. 525-526.

« Permettez-moi de faire appel à votre mémoire et à votre amitié. C'est vous qui, le premier, avez trouvé à la Colombine l'*Historia* de Æneas Sylvius ayant appartenu à Christophe Colomb, et vous avez observé parmi les feuillets manuscrits de ce volume une lettre de « Pablo Fisico ». C'est encore vous, qui avec votre obligeance habituelle m'avez mis le livre entre les mains. Ce fait est incontestable et je n'ai pas manqué de le reconnaître. Mais ce que je désire savoir est ceci : Avant mon arrivée à Séville avez-vous jamais dit à quiconque (ou avez-vous jamais dit à moi) que ce « Pablo Fisico » était Paolo del Pozzo Toscanelli, et que cette lettre donnait le texte original cherché depuis si longtemps, texte dont nous ne connaissions qu'une mauvaise traduction italienne? Veuillez me répondre le plus tôt possible [1]. »

Il y avait matière à réflexion. Les cosmographes étrangers parlaient beaucoup de cette « heureuse trouvaille », et on doit reconnaître que cela manquait de charme, pour un cénacle d'érudits sévillans, de se voir obligés d'avouer qu'ils avaient eu entre les mains et retourné dans tous les sens pendant douze années un document de cette importance sans se douter jamais de ce que c'était ! Enfin, deux mois et vingt jours après, M. H. recevait de don José la réponse suivante :

« Malade depuis longtemps, Amigo mio, je ne puis vous écrire une lettre aussi longue que je le ferais si je me portais mieux. Pour votre tranquillité, je vous dis aujourd'hui que je connaissais depuis des années le texte latin de la lettre de Toscanelli, mais je ne lui attribuais aucune importance, croyant que l'original était l'italien. C'est vous qui lui avez donné beaucoup d'intérêt et qui nous avez tirés de notre erreur, et il est du devoir des lettrés de vous en être reconnaissants... [2] »

Ce billet était accompagné de deux lettres du señor Asensio, qui, malgré ses petits travers d'érudit espagnol, est un fort galant homme. Nous en extrayons les passages suivants :

« Il est *certain*, il est *incontestable* que ni Fernandez ni moi même, ni personne n'avons accordé à ce feuillet l'importance que vous lui avez donnée. C'est *vous le premier*, *le seul* qui ayez dit : C'est le texte latin tant désiré par les Colombistes ! Et vous fûtes aussi le premier à le publier. »

---

1. « Paris 3 de Octubre de 1873.

Sr. Dn. J. M. Fernandez y Velasco. Bibliotecario de la Biblioteca Colombina in Sevilla.

Muy Señor mio y Amigo : Permitame V. implorar. su memoria y amistad. V. ha sido el primero que encontró en la Colombina la *Historia* de Æneas Sylvius que habia pertenecido à D. Cristoval Colon, y V. observó entre las hojas manuscritas que pertenecen a este libro, una carta de un « Pablo Fisico », y V. tambien fué el que, con su amabilidad acostumbrada, me le puso en las manos. Esto es un hecho incontestable que yo no he dejado de reconocer. Pero, lo que yo quisiera saber es ; si antes de mi llegada à Sevilla, habia V. dicho à alguna persona (ó si me ha dicho) que aquel Pablo Fisico era *Pablo del Pozzo Toscanelli*; y que esta carta contenia el testo original buscado tanto tiempo, y del qual no conociamos mas que una mala tradución italiana? Le suplico me responda lo mas pronto posible, y contando siempre con la gratitud de su amigo affmº. Q. B. S. M. Enrique Harrisse. »

2. « M. Henry Harrisse. Enfermo hace dias, amigo mio, no puedo escribir à V. largamente, como lo haré en estando mas aliviado. Para su tranquilidad le digo hoy que yo conocia hace años el testo latino de la carta de Toscanelli, pero no le daba importancia, creyendo que el orijinal era el italiano. V. le ha dado gran interes y nos ha sacado de nuestro error, por lo que le deben estar agradecido los aficionados. Siempre de V. afmº amigo. José María Fernandez. Sevilla, Dicº 23-73. »

«..... J'espère qu'avec la lettre de Fernandez et la mienne vous pourrez refûter vos détracteurs, car nous confessons loyalement avoir connu le texte latin, mais sans lui donner plus d'importance qu'à l'italien inséré dans les *Historie*, ou à la traduction espagnole que Barcia en a fait. Nous ignorions que le texte latin était inconnu et inédit. C'est vous qui l'avez dit [1]. »

Rendons donc à César ce qui appartient à César. Ainsi, grâce à Barcia et aux *Historie* (où le nom de Toscanelli n'est pas mentionné une seule fois) don José Maria Fernandez et le señor José Maria Asensio ont eu connaissance de la lettre du célèbre astronome et, en cela bien supérieurs au grand Mariana qui, lui, voyait dans Pablo Fisico « un cierto Marco Polo, Medico Florentin [2] », ils ne se sont pas trompés un seul instant sur le véritable auteur du document. On doit croire aussi, en bonne logique, que c'est à leur connaissance approfondie de Barcia et des *Historie* que les deux savants andaloux durent également de savoir que l'original de cette épître fameuse était l'italien : « que el original era el italiano ».

Mais, chose bizarre, Barcia et les *Historie* disent précisément le contraire. « Maestro Paolo mandó la risposta in Latino », lisons-nous dans les *Historie* [3]. « Traducido de Latin en nuestra Lengua [4] », dit Barcia.

*Cosas de España!*

B. A. V.

---

485. — Pasolini (Pier Desiderio). **Caterina Sforza.** Rome, Loescher et Cie. 1893. 3 vol. in-8 de VII-405, 450 et XII-861 p.

Trois gros volumes consacrés à une femme dont la vie se résume dans l'acquisition et la perte d'Imola et de Forli : il y a là de quoi inquiéter un lecteur français. Mais, sans nier que son biographe eût pu se défendre davantage contre l'amour de son sujet, il faut convenir non seulement qu'il a mis en pleine lumière une figure énergique mais qu'il a éclairé d'un jour nouveau l'histoire morale de son époque. A voir les princes d'Italie à la fin du XV[e] siècle si furieusement prodigues

---

1. « ..................................................................

*Cierto, indudable* que ni Fernandez, ni yo, ni nadie habia dado à aquella hoja la importancia que V. le dió. V. FUE EL PRIMERO, EL UNICO, que dijo : ¡ es el testo latino tan deseado per los colombistas! Y V. ha sido tambien el primero en publicarlo.......
José Maria Asensio. Oct. 17-73. »

« ..................................................................

Espero que con la carta de Fernandez y con la mia hará V. enmudecer à sus detractores, pues le confesamos lealmente que conociamos el texto pero no le dabamos mayor importancia que al italiano incerto en las *Historie* ó al español traducido de aquel por Barcia ; no sabiamos que el texto latino era inedito y desconocido ; V. nos lo dijo..... » José Maria Asensio » (non datée).

2. Mariana, *Historia general de España*, 1623, II, 506.

3. *Historie*, 1571, f° 15, verso.

4. Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias*, 1749, I, f° 5, verso.

d'assassinats, on croirait que toute vertu s'est alors réfugiée dans quelque couvent et que l'amour des plaisirs, des arts et des lettres trouvait seul place à côté de l'ambition dans les cœurs des grands personnages. On sait bien qu'il va éclater à Florence une révolution à la fois religieuse et politique et que c'est la régularité des mœurs aussi bien que l'égalité républicaine qui sera défendue contre les Médicis par de véritables puritains ; mais on croit que le peuple est seul à connaître les scrupules, les remords et la vertu de la prière.

Or voici une femme née de la race des fiers condottieri qui règnent à Milan : elle a hérité de leur ambition, et son mariage avec un neveu de Sixte IV lui donne le moyen de l'assouvir. Son époux devient seigneur de deux places qui commandent les routes de la Toscane, de la Vénétie et de Rome : elle est l'âme de sa politique ; elle l'aide à éblouir ses sujets par un luxe destiné à les rassurer contre la crainte de demandes d'argent ; elle joue un rôle dans la comédie sanguinaire par laquelle lafeinte révolte d'un affidé supprime un gouverneur dont on veut se débarrasser. On assassine son mari : plutôt que de livrer aux conjurés les châteaux demeurés fidèles, elle expose à leur fureur sa vie d'abord, puis, quand elle s'est réfugiée dans une citadelle, celle des siens. Rétablie dans la possession de ses États par son oncle Ludovic le More, elle venge son mari. Plus tard elle venge, et cette fois avec cruauté, l'assassinat d'un beau capitaine qu'elle a secrètement épousé dans l'intervalle. Elle se défend dans Forli contre César Borgia avec tant de vaillance que, quand les Français qui, alliés du pape, l'ont prise sur la brèche, apprennent qu'Alexandre VI la retient prisonnière, ils viennent à franc étrier le sommer de l'élargir [1]. Certes auprès d'une pareille femme qui trouvait tout naturel qu'on se défît adroitement d'un ennemi, les héroïnes de la Fronde paraissent timides; et aujourd'hui encore dans les Romagnes le peuple ne se rappelle que le sang qu'elle a versé. Pourtant elle est sincèrement pieuse et inviolablement attachée à tout ce qu'elle considère comme son devoir. Elle veille à l'exacte distribution de la justice; durant les quatre épidémies qui, de son temps, désolent les Romagnes, durant les disettes, sa générosité, sa prévoyance, sa fermeté atténuent les souffrances de ses sujets. Coquette au besoin quand il s'agit de tourner la tête par quelques avances à un serviteur qu'elle veut éloigner, elle est irréprochablement fidèle à ses devoirs d'épouse ; et c'est précisément son amour pour son deuxième mari qui lui a dicté ses plus impitoyables représailles. Sa tendresse maternelle est d'autant plus méritoire qu'elle n'est pas toujours payée de retour ; les enfants de son premier lit ont été les instigateurs du meurtre de son second mari et, pendant sa captivité au château Saint-Ange, ils se sont intéressés bien tardivement à ses malheurs. Son dévouement pour eux ne lui fait au reste rien perdre de

1. V. p. 475 du 2e vol. le joli passage où M. P. décrit leur enthousiasme pour elle avec une malice qui n'exclut pas la sympathie.

sa clairvoyance et de sa dignité; car elle repousse péremptoirement pour son fils aîné la main de Lucrèce Borgia; elle a compris qu'Alexandre VI travaillait pour le Valentinois et n'a d'ailleurs pas voulu ratifier l'impudente annulation du mariage de Lucrèce avec un Sforza. Enfin sa conscience qui permet trop à ses sentiments d'ambition et de vengeance, ne les absout pas cependant : elle revoit en rêve les petits enfants sur qui elle a puni la perfidie de leurs pères, et une lettre de Savonarole nous apprend qu'elle a imploré de loin pour les troubles de son âme l'austère pitié du fameux dominicain. Résolument avide de puissance, elle est demeurée simple de cœur : quoiqu'elle se plaise dans la société des hommes instruits, elle ne se soucie pas d'attirer auprès d'elle une cour de lettrés, d'inspirer des artistes; c'est une ménagère assidue aux travaux domestiques; le seul écrit qu'elle ait composé est un recueil de recettes médicinales. En un sens, elle appartient moins à la Renaissance qu'au moyen âge.

Le cas est même moins rare qu'on ne pense. M. P. le montre par la vie même des rudes batailleurs dont Caterina est née : Muzio Attendolo, son bisaïeul, si âpre dans son désir de parvenir, ne souffrait dans son camp ni joueurs ni blasphémateurs ; il n'admettait chez lui ni incrédules ni bouffons; il entendait la messe chaque jour. Toutes les femmes de cette maison manient au besoin l'épée comme Caterina, mais elles sont toutes dévouées au chef de la famille : c'est pour obtenir la délivrance de Muzio qu'une d'elles se jette l'épée à la main sur les envoyés du roi de Naples qui lui ordonnent de livrer son château et jure de les faire pendre si son frère n'est pas remis en liberté; la femme de Francesco Sforza, Bianca Maria Visconti, qui marche contre des rebelles et les fait rentrer dans le devoir, qui sous les murs de Crémone met les Vénitiens en fuite, est une pieuse chrétienne qui va la nuit nu-pieds prier Dieu, qui élève soigneusement ses enfants et adore son époux.

Ce n'est donc pas seulement parce que Caterina mérita l'admiration de Machiavel, ni parce que son troisième mariage fit d'elle la mère de Giovanni Dalle Bande Nere et l'ancêtre de souverains toscans, français et espagnols, qu'elle fixe l'attention de l'histoire. En approfondissant sa biographie, M. P. a trouvé la preuve des vertus qui, même au moment où l'Italie était surnommée à bon droit la Vénéneuse, subsistaient encore chez une partie de ceux qui la corrompaient ou la faisaient souffrir.

Sur les trois volumes, un est entièrement consacré aux documents qui ont servi à établir la biographie. Pour donner une idée des recherches poursuivies par l'auteur malgré les occupations de la politique (M. Pasolini est sénateur du royaume d'Italie), je dirai que les *Regesti* des papes sous lesquels a vécu Caterina forment deux cent quatre-vingt-treize volumes qu'il a fallu dépouiller. Pour donner une idée de ses découvertes, je dirai que le dernier biographe de la comtesse de Forli avait trouvé *une* lettre d'elle, et que M. Pasolini en a trouvé

cinq cents. Cet ouvrage qui repose sur des investigations si patientes n'en offre pas moins une lecture des plus attachantes; les nombreuses illustrations qui le rehaussent n'en sont que le moindre ornement : le talent du narrateur égale la perspicacité de l'historien.

Charles DEJOB.

---

486. — **Lettres des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur (1652-1700)**, publiées d'après les originaux conservés à la Bibliothèque royale de Copenhague, par Emile GIGAS. Copenhague, Gad; Paris, Alph. Picard, 1892. In-8 de VII-380 p.

Reproduisons d'abord les premières lignes de la *Préface* qui contiennent d'utiles explications : « Le premier volume de ce recueil (1) contenait une partie de la correspondance d'un grand sceptique de la religion réformée; celui-ci est composé de lettres d'une association religieuse de naïfs croyants, soumise aux doctrines de l'église de Rome. Mais il y a cela de commun entre les confrères de Mabillon et de Montfaucon et les amis de Pierre Bayle, que les questions de science et les nouvelles de la *république des lettres* forment les principaux sujets de leur commerce épistolaire. C'est la même période littéraire, tant soit peu *alexandrine* par l'érudition dominante, que servent à illustrer les correspondances recueillies dans ces volumes; et de part et d'autre, dans les lettres du philosophe de Rotterdam et des pasteurs et professeurs calvinistes, comme dans celle des humbles et infatigables bénédictins, on retrouve souvent le même amour, fidèle et désintéressé, de la science, joint à des qualités d'esprit que l'on ne manquera pas de reconnaître pour celles du genre français ».

Après avoir tracé ce parallèle terminé par un si aimable compliment pour nous, M. Gigas dit que les originaux par lui imprimés appartiennent depuis longtemps à la collection épistolaire Bölling (section étrangère), conservée à la Bibliothèque royale de Copenhague; que ce sont probablement des épaves du grand naufrage qu'eurent à subir les collections de Saint-Germain-des-Prés vers la fin du XVIII[e] siècle; qu'on reconnaît çà et là la main de D. Vincent Thuillier, éditeur des ouvrages posthumes de Mabillon et de Ruinart, dans les notes marginales de quelques lettres que contient, en partie, le premier volume de son édition. Il ajoute que c'est un supplément aux recueils de lettres bénédictines déjà publiées par

---

1. *Lettres inédites de divers savants de la fin du XVII[e] siècle et du commencement du XVIII[e]* T. I. *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle*. J'ai rendu compte ici de ce tome I et l'éditeur a cité quelques-uns des éloges que j'ai eu alors le plaisir de lui donner, à côté des éloges de critiques tels que M. Gabriel Monod, M. N. Weiss, M. F. Du Rieu, etc. Je suis très fier d'être mentionné en pareille compagnie; mais je puis redire avec le frère Julien Bellaise à Mabillon (p. 70) : « V. R. a trop d'honnêteté, et assurément cela ne valait pas de me nommer ainsi. »

Valéry, par M. Jadart, etc., qu'il a voulu donner. Ce supplément ne pouvait être ni plus intéressant, ni mieux édité [1].

J'énumérerai d'abord les documents renfermés dans le volume; je leur emprunterai ensuite quelques curieuses citations; j'examinerai enfin les notes qui sont à la fois d'une grande richesse et d'une grande exactitude.

Les 87 lettres (3 appartiennent au supplément) sont adressées par Michel Bauldry à Fr. Laurens, par A. Le Rouge à D. Luc d'Achery, par Fr. Merlac à D. Claude Chantelou, par A. de Lescale à D. Ignace Philibert, par G. Flambart à D. Robert Quatremaires, par Ant. Adam à D. Claude Martin, par Th. Gale à D. Jean Mabillon (en latin, plusieurs lettres écrites de Londres, la première du 5 juin 1679), par Jean Durand au même, par C. Oudin au même, par F. Ferret à Dom Sylvestre Morel, par D. Ruinart à un destinataire inconnu (de la part de D. J. Mabillon qu'une maladie a tenu quelques jours au lit), par D. Martianay à Mabillon, par V. Obrecht au même (en latin), par E. Bernard au même (en latin), par J. Durand à d'Achery (description en une vingtaine de pages de la solitude de Subiaco, sanctifiée par la pénitence de Saint-Benoît), par J. Bellaise à D. Mabillon, par J. Durand à on ne sait quel personnage, par E. Bigot aux Pères Mabillon et Germain, par Thévenot aux mêmes (plusieurs lettres), par le même à Mabillon seul (plusieurs lettres), par D. Germain et D. Mabillon à D. Placide Porcheron (plusieurs lettres), par les mêmes à D. Ruinart, à un inconnu (plusieurs lettres), par Magliabecchi à Mabillon (plusieurs lettres en italien), par Mabillon à Ruinard (plusieurs lettres), par Martianay au même, par J. Durand à Ch. Bulteau (plusieurs lettres), par Mabillon à Cl. Martin, par Toinard à Mabillon, par D. Estiennot à L. Bulteau, par J. Bellaise à Mabillon, par J. Mill à D. B. de Montfaucon (plusieurs lettres en latin dont la première est datée d'Oxford, 8 juillet 1690), par D. Martianay à D. Estiennot, par ce dernier à Mabillon (plusieurs lettres) par J. Mill. et Basnage de Beauval à D. B. de Montfaucon (en latin), par Nicole à Mabillon, par D. Estiennot à Ruinart, par D. B. de Montfaucon à D. Jean Guillot (plusieurs lettres), par L. Picques à Montfaucon (plusieurs lettres), par ce dernier à D. Estiennot, à Gabriel Groddeck, professeur d'hébreu à Leipzig (en latin), avec réponse du même en la même langue, par Besson à D. Ruinart, par Muratori à Montfaucon (plusieurs lettres en latin), par G. Laparre à Mabillon, par Montfaucon à N. Clément, par C. C. Goetze à Montfaucon, par J. Liron à Ruinart (plusieurs lettres), par Boivin à Montfaucon.

Voici quelques citations qui, à divers points de vue, m'ont paru

---

1. Je n'y vois qu'une seule mauvaise lecture (p. 236), encore n'est-ce peut-être qu'une faute d'impression : « Je crois que si on était à recommencer sur le bruit qu'on a fait à votre égard, on ne *disoit* rien. « Il faut évidemment lire : « On ne *diroit* rien. »

mériter d'être mises sous les yeux du lecteur : « J'ay cru que vous agrériez une petite découverte que j'ay fait, il y a six à sept jours, à l'occasion de vos analectes. Si elle vous est connue, il n'y aura point grand frais du port d'une lettre, et je vous l'envoye comme je l'ay couché latine, dans un livre que j'appelle *liber de omnia*, qui sert pour soulager ma mémoire, et où il n'y a ny rithme ny raison. » (C. Oudin à Mabillon, p. 32.) — « La cérémonie [de la translation de la relique de Saint-Jean] s'en fit le 16 may [1683]... Dès le samedy M. l'Evêque de Sainctes [G. du Plessis de Gasté de la Brunetière] se rendit icy [à Saint-Jean-d'Angély]; il soupa chez nous, mais il coucha en ville, pour y avoir un meilleur lit que les nôtres... Toute la ville s'y trouva. La milice étoit sous les armes... Mgr dîna au réfectoire avec plusieurs curez. F. Jean Chazal dit une oraison latine pendant le dîner. Il prit pour thème : qui était le plus fort, ou du vin, ou des femmes, ou du Roy, ou de la vérité?.. Le R. P. prieur de Saint-Maixent prit pour texte : *Dentem pro dente*.. Je supplie V. R. de montrer cette relation au R. P. Mabillon.. » (Ferret à Morel, p. 35-39) ». — « Mais le plus beau de cette maison [la Vigne d'Este, près de Rome] sont les jardins : ils sont scituez sur la pente de la montagne et coupez par degrez en quatre terrasses où il y a quatre cascates, plusieurs grotes et une infinité d'ouvrages d'eau. On a coupé le roc de la montagne, pour tirer de l'eau de la rivière d'Anio qui est derrière les palais, de sorte que le jardinier n'a qu'à tourner un robinet pour en tirer de l'eau autant qu'il lui en faut... Dieu qui nous vouloit faire éprouver une petite partie de la peine que N. B. P. avait souffert en traversant ces affreuses montagnes [de Tivoli à Subiaco], permit que la pluie nous accompagna presque toujours... j'avoue que, voyant des gens si misérables [au village de Girande], je crus estre dans les montagnes de l'Arabie la plus déserte, et je ne pouvois pas m'imaginer qu'à une seule journée de Rome on pust trouver des marques si sensibles d'une misère extrême. Nous demandâmes où estoit l'hostellerie, car selon la coutume des petites villes d'Italie il n'y a jamais qu'une hostellerie, qui est ordinairement très sale et très mal garnie; celle de Girande l'est au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. Je dirois qu'on y entre par la fenestre.. Il n'y a ni lit ni cheminée. Nous fûmes obligés de faire allumer du feu au milieu de la place, et pour comble de misère on ne trouva point d'autre pain pour nous donner qu'un pain fait de bled de Turquie, qui est pesant comme du plomb et qui est si insipide, que je ne pus en avaler un morceau... En vérité N.-S. patriarche ne cherchait pas des lieux délicieux pour sa retraitte.. C'est ainsi qu'en a usé le cardinal Fr. Barberin qu'on enterra hier, qui a joui, pendant cinquante-sept ans qu'il a esté cardinal, de près de dix vingt mille escus de biens d'églize, qui avoit des pensions sur les plus petits bénéfices et éveschez d'Italie.. Cette ville [Palestine] est encore située sur le penchant d'une montagne à la veue de Rome. Le palais du prince est assez beau, mais la ville ne vaut pas le village de Gonnesse. Nous y passâmes

la nuit presque entière sans ozer nous coucher, tant leurs lits sont malpropres. » (Durand à d'Achery, p. 49 et suiv.) — « J'ai parcouru la préface du xe siècle [*Acta Sanctorum S. Benedicti*, etc.], où il y a de très belles choses. Je ne sçai si le P. Alexandre ne vous fera point un procez sur l'Ave Maria et sur le Rosaire, mais la vérité ne craint rien, surtout quand elle est bien appuiée.. » (Bellaise à Mabillon p. 70.) — « Après deux jours de séjour au mont Cassin, j'en partis avec Messieurs nos compagnons, pour aller à la Cava, qui est un fameux monastère de notre ordre, fondé par Saint-Alfère, moine de Cluny. La scituation de ce monastère a quelque chose de surprenant. La campagne heureuse, quoyque la plus belle et la plus fertile de l'Italie, ne laisse pas d'estre bornée de hautes montagnes des deux côtez. Depuis Capoue jusqu'à Naples ces montagnes s'éloignent beaucoup et laissent une vaste étendue à la campagne, qui est tout plantée de belles rangées de meuriers en droit ligne, qui servent d'appuy aux vignes qui serpentent autour, et fournissent des feuilles pour les vers à soye. Ces belles allées de meuriers et de vignes n'empeschent pas que le reste de la plaine ne soit semé de grains de différents espèces, ou qu'il serve d'agréables prairies, de sorte qu'un mesme terroir produit le bled, le vin, la soie, le foin et toute sorte de légumes, et satisfait agréablement la vue. De Naples à Salernes les montagnes s'approchent peu à peu et enfin, environ quatre milles avant d'arriver à Salernes, les montagnes se joignent, et c'est entre ces montagnes que le monastère de la Sainte Trinité de la Cava est scitué. » (J. Durand à? p. 72.) — « L'affaire des Quiétistes est toujours dans un grand silence. Le pauvre Molinos avec ses compagnons ont plus de temps qu'ils ne veullent pour faire l'oraison de Quiétude. Un de ces jours, estant auprès de St Pierre hors de la ville [à Rome], dans un endroit où l'on tire de la terre pour faire des tuilles, nous vismes une troupe de ces sortes de gens qui estoient assemblez dans une fosse, attendant un de leurs prêtres qui devoit faire la conférence. C'estoit le jour de l'Assomption N.-D. Je m'étonnay qu'aprez ce qui s'est passé, il y eût encore des gens qui pensassent à cette fête. Mais les entestemens, surtout en matière de religion, ne sont pas si aisez à guérir. » (Mabillon à Ruinart, p. 117.) — « L'espérance que j'ay que V. R. aura pitié d'un pauvre diable affligé, depuis un an, des fièvres quartes, qui m'ont fait souvent oublier de moy-même, m'empêche de faire de plus longues prières [pour excuser le retard de ses remercîments], pour avoir plus de tems de vous apprendre une petite nouvelle. Lorsque j'estois encore à nostre monastère de Villemaigne L'argentière, un bon païsan de Puyau, qui est un village à une lieue de l'endroit où j'estois, trouva, béchant la terre dans un bois tout auprès de Purgau, un pot de terre rempli d'environ six cents médailles des Empereurs et Impératrices romains qui ont vescu avant Constantin. Huit jours après la découverte, je me transporté *(sic)* sur le lieu pour voir ces antiques, mais ce fust trop tard, parce qu'on avoit déjà porté tout ce trésor chez M. le Baron de la Bastide, lequel

n'estant guères de nos amis, me faisoit désespérer d'en voir jamais aucune. Néanmoins la fortune voulust qu'aprez en avoir choisi une vingtaine, il rendit tout le reste à la mère du Païsan qui les luy avoit portées. Je trouvé *(sic)* donc moyen de voir toutes ces médailles. [Suit la description des plus remarquables de ces pièces, avec cette piquante observation : « J'en ay une de Nerva que je n'estime pas moins, à cause qu'il est représenté avec un furieux nez, ce que je ne vois point dans aucun de ses portraits. »] (Martianay à Ruinart, p. 119.) — « La brigue a esté grande dans le Conclave pour le cardinal Casanata. Ce cardinal, croyant la partie faite pour luy, et voulant s'en prévaloir, envoyant faire son compliment à M. notre ambassadeur et l'asseurer qu'il accommoderoit les affaires de France avec satisfaction du Roy et du clergé, S. E. ne manqua pas d'y répondre avec civilité. Elle luy fit dire par le P. de la Blandiniere, qu'Elle ne s'opposeroit point à son élévation, mais y contribueroit volontiers. C'estoit un compliment, et le P. la Blandinière, qui avoit cru en tirer advantage, quoyque S. E. n'eust autre dessein que d'amuser et jouer le cardinal, en est resté fort mortifié. Comme on eust proposé ce cardinal pour estre pape à M. le cardinal Fourbin, S. E. fit semblant de l'approuver, disant que c'estoit un bon sujet, et un des plus sçavants du sacré collège; qu'il estimoit beaucoup sa personne, mais, voulant luy donner le change, elle proposa aussi M. le card. d'Estrez (*sic* pour d'Estrées) comme un sujet digne de la papauté, et comme on luy eust dit : *il est françois*, il répliqua : *mais Casanata est espagnol*. Le bruict est extrêmement grand pour Cybo; depuis 3 ou 4 jours on publie partout qu'il sera pape. La brigue des *Zelanti* est grande pour Barbarigo de Padoue [1]. On assure cependant que tout le conclave est extrêmement divisé et qu'il durera long-temps sans rien faire... Les satyres paroissent en grand nombre... » (Estiennot à Mabillon, p. 173-175 [2].) — « Les parens de M. de Tillemont ont fait arrêter la lettre qui couroit contre ses mémoires pour l'histoire ecclésiastique, parce qu'elle avoit été imprimée sans privilège ny permission par le sieur Dafity de Romi, c'est-à-dire Faydit de Riom, car c'est son nom. Cet écrit est plein d'injures; il accuse M. de Tillemont de vanité, d'ignorance, d'avoir omis des choses considérables, etc. Il y a quelques gens qui prétendent qu'il y a de l'érudition et quel-

1. On voit plus loin (p. 182) qu'il ne fut pas jugé *papable*, comme étant « trop homme de bien, ce qu'on ne veut point icy. »

2. Toutes ces intrigues font penser au joli mot : *l'Esprit Saint est là en bien mauvaise compagnie*. Le sage bénédictin, qui donne beaucoup d'autres détails piquants sur le conclave dans les lettres suivantes, était fort scandalisé de tout ce qu'il entendait dire, et il parle (p. 179) de la joie avec laquelle il retournera « dans la solitude du cloistre ». La correspondance d'Estiennot avec Mabillon est à tous égards la plus curieuse du volume. Les anecdotes y ruissellent, et, pour n'en citer qu'une, j'indiquerai le récit (p. 192) de l'aventure d'un conclaviste qui, ayant écouté ce qui se disait dans la cellule du cardinal de Médicis, fut appréhendé au corps par ce prince de l'Eglise qui « l'a bastonné *gagliardamente* ».

ques bonnes remarques. La diversité des sentiments m'a porté à la lire avec plus de soin, et j'ay trouvé, qu'outre qu'il parle fort mal françois, il fait des bévues presque perpétuelles. » (Montfaucon à Guillot, p. 221.) — « Je fus fort surpris hier, dans l'entretien que j'eus avec vous, de voir les grandes ouvertures que vous aviés pour entrer dans l'ancienne Egypte, et je le fus encore davantage quand on me dit qu'il n'y avoit que quinze jours que vous aviez jetté les yeux pour la première fois sur le psautier que vous me fistes voir. » (Picques à Montfaucon, p. 225.) — « M. le cardinal de Bouillon a fait peindre le modèle d'un mausolée magnifique qu'il veut ériger à Cluny pour toute sa famille. Il a 50 piés de haut, large à proportion. Il l'a fait exposer dans l'église de Saint-Martin des Champs. Il coûtera plus de 200,000 livres. » (Montfaucon à Guillot, p. 232.) — « Le poème de feu M. de Sacy sur le saint Sacrement de l'autel est imprimé in-4°. M. Racine de l'Académie françoise a reveu les vers. Il y a au commencement une très belle préface de M. du Fossé. On imprime à Rouen un livre du P. Malebranche de l'Oratoire, intitulé les conversations chrétiennes, dans lesquelles on justifie la vérité de la Religion et de la Morale de J.-C. C'est le P. Lamy qui a eu soin de cette édition, faite avec approbation et privilège (M. de Martignac, jadis précepteur du Marquis de Chanvallon, neveu de M. l'Archevêque, travaille à une traduction françoise de tout l'Ancien et Nouveau-Testament. On craint que ce dessein ne soit au dessus de ses forces. » (Montfaucon à Guillot, p. 236-237.) — « M. l'abbé Renaudot a acheté les mss. orientaux de feu M. d'Herbelot; il y en a plus de 180, qu'il a achetez 1400 livres. » (Montfaucon à Estiennot, p. 250.) — « Nous avons icy [à Rome] le P. Laporte, minime françois, qui a à peu près le même dessein pour Narbonne que l'Abbé Fontanini pour Aquilée. Il veut faire l'histoire de Narbonne en deux parties, dont la première contiendra tout ce que l'on sçait de Narbonne avant le christianisme ; il y mettra plus de 2,000 inscriptions, dont la plupart se lisent sur les murailles de la ville, rebâties par François I$^{er}$. Ce prince y employa tous les vieux monuments, sépulchres, bas reliefs, etc., qu'on y voit encor aujourd'hui. La deuxième partie contiendra l'histoire de Narbonne chrétienne. » (Montfaucon à Clément, p. 299.)

Les notes sont très nombreuses : on en compte, en moyenne, plus d'une dizaine pour chaque lettre, et comme il y a près de cent lettres, c'est un millier d'indications très diverses que l'éditeur nous fournit. Croirait-on que sur ce grand nombre d'indications qui touchent à tout, on en trouve à peine trois ou quatre insuffisantes? Les fils de Claude Dupuy (p. 340) sont incomplètement énumérés : *Jacques* manque à la liste. L'*Abraham Ekellensé* de la p. 93 n'a pas été identifié : c'est le savant maronite Abraham Ecchellensis, professeur d'arabe et de syriaque au Collège de France, auteur d'ouvrages excellents sur les langues, l'histoire et la philosophie de l'Orient. Peiresc (p. 361) n'est pas mort

en 1639, mais bien en 1637[1]. La parfaite connaissance des choses de l'érudition, et particulièrement de l'érudition bénédictino-française

1. J'ai prié le savant magistrat déjà loué ici (compte rendu de l'ouvrage du chanoine Didio sur *Mabillon et l'abbé de Rancé*, n° du 27 mars 1893, p. 153, note 1), M. Henri Wilhelm, de me faire connaître son opinion sur le commentaire de M. Gigas, et ce juge si compétent m'a déclaré qu'il trouve le travail à peu près irréprochable. Il me signale seulement quelques *lapsus*, comme celui de la page 337 où, à propos du *Codex Balernensis*, l'éditeur a dit : « Balerna est une petite ville dans le Tessin. » Il s'agit de l'abbaye de Balerne, monastère cistercien du diocèse de Besançon, dans le Jura. M. Wilhelm aurait désiré que certaines notes fussent plus développées, plus complètes, par exemple, à la p. 334, qu'on renvoyât au Rapport de Dantier sur la correspondance inédite des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et à l'histoire de l'abbaye de Munster par Dom Calmet ; aux pages 334 et 335 qu'on citât à propos de Petrus Raynaldaccius, la dissertation de Suarez, évêque de Vaison, *conjectura de libris de Imitatione Christi eorumque auctoribus* (Rome, 1667, in-4°) et celle du P. Papebroch : *Dissertatio an Petrus de corbario* [l'antipape] *credi possit habere partem in libris de Imitatione Christi* (*Acta Sanctorum*, t. I, 1685); à la p. 337, qu'on citât, à propos du moine arménien Hayton, la notice de Paulin Paris dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXV, p. 479-507, et un article de Léopold Pannier sur un ms. d'Hayton récemment acquis par la Bibl. nat. dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, t. XXXV ; à la p. 339 existent deux lacunes : on n'y dit pas que la lettre de D. Ruinart est adressée à un religieux du monastère bénédictin d'Avignon et on n'y dit rien du « R. P. Du Buisson, » lequel n'est autre que Dom Daniel Pierre Du Buisson qui mourut au monastère d'Avignon le 16 septembre 1684 un peu plus d'un mois après que Ruinart eut écrit sa lettre datée du 11 août. Ce qui excuse M. Gigas de n'avoir pas connu Du Buisson, c'est que ce religieux n'a de notice ni dans Le Cerf ni dans Tassin, bien qu'il eût composé l'*Historia monasterii S. Severi* dont le ms. resté inédit sous le n° 12696 du fonds latin de la Bibl. nat. n'a été publié qu'en 1876 en 2 vol. in-8°. Je résume rapidement quelques autres observations critiques de M. Wilhelm : p. 338 : La relation du voyage littéraire de Mabillon et de Germain en Allemagne et en Suisse (1683) a été publiée par le premier de ces doctes voyageurs, sous le titre d'*Iter Germanicum*, au commencement du quatrième volume de ses *Analecta*; p. 339, sur le monastère du Mont Cassin, il y avait à citer l'histoire de Dom Tosti (en 3 vol. in-8°), le tome I des *Monastères Bénédictins d'Italie* par Dantin et sur le monastère de *Cava* l'opuscule de l'abbé de Rozan (Naples, 1800) et le volume de l'abbé P. Guillaume (Naples, 1877, in-8°); p. 341 : le prétendu *Lupin* n'est autre que le savant P. Augustin Christian Wolff, en latin *Lupus* né à Ypres en 1612 et mort à Louvain en 1681, p. 350 : on aurait pu rappeler, au sujet de la curieuse entrevue incognito du P. Richard Simon et de Dom Martianay, la réconciliation des deux grands batailleurs, attestée par une lettre du dernier, du 13 septembre 1694, dans le recueil des *Lettres inédites de Dom Martianay* publiées par Tamizey de Larroque, p. 31 ; p. 354 : Sainte Magloire était à Paris une des maisons les plus célèbres de l'Oratoire; p. 231 : le sous prieur de Rouen non identifié par M. Gigas était Dom Guillaume Bessin, auteur des *Réflexions sur le nouveau système du P. Lami*, etc. (Rouen, 1697, in-12); p. 350 : pour Prousteau et Desmahis, il fallait citer la plaquette d'Ernest Jovy : *Guillaume Prousteau*, Paris, 1888, in-8° ; pour Dom Guillaume Bonjour, il fallait citer le Rapport de Renan sur sa mission en Italie (*Archives des missions scientifiques*, fascicule VII, p. 373); p. 357 : Dom Mathurin Veyssière, connu plus tard, après son abjuration, sous le nom de La Croze, ne s'est jamais appelé *Voyssière*; p. 367 : à propos de « la grosse Bible manuscrite de saint Aubin, » dont parle Dom Liron, on aurait pu rappeler que cette bible doublement précieuse, car elle est annotée de la main de Mabillon, est conservée à la bibliothèque d'Angers.

que l'on possède à Copenhague, fera joyeusement accueillir la promesse ainsi formulée par M. Gigas (préface, p. vi) : « La deuxième et dernière partie du tome présent, qui sera mise au jour le plus tôt possible, contiendra nos lettres bénédictines écrites dans la première moitié du xviiie siècle, avec un supplément composé de quelques lettres récemment trouvées à la bibliothèque et écrites avant 1701, de quelques fragments de lettres retranchées par D. Thuillier, et d'une notice biographique inédite sur D. Bernard de Montfaucon. »

T. de L.

---

487. — Molière. **Le malade imaginaire**, nouvelle édition classique revue et publiée avec une introduction et des notes par l'abbé L. Pautigny, agrégé de l'Université. Paris, Poussielgue, 1893, 126 pp. in-18 cartonné.

Cette édtion mérite d'être distinguée de la foule des livres classiques. Elle se recommande à l'attention des professeurs par une annotation grammaticale très soignée. Comme elle est destinée aux élèves de l'enseignement moderne, M. Pautigny ne pouvait citer du latin. Mais il a su faire comprendre la langue de Molière à l'aide de rapprochements qui témoignent d'une grande connaissance des auteurs du xviie siècle. Le texte adopté par M. P. est celui de 1682. Il pourrait donner lieu à une conjecture. A la fin de la première scène, quand Argan appelle ses gens, il commence par les sonner. Les premiers « drelin, drelin, drelin » paraissent être la notation amusante du jeu de scène, et non une partie du rôle débité par l'acteur, comme M. P. l'imprime avec ses prédécesseurs. Molière, en écrivant, se joue la scène à lui-même. Puis les appels se joignent à la sonnerie. « Toinette! (Drelin, drelin, drelin)... Chienne! coquine! (Drelin, drelin, drelin)... » Ce n'est qu'à la fin, qu'il crie « Drelin, drelin, drelin », et ce changement est indiqué expressément dans le texte. L'annotation comporterait en outre quelques additions. M. P. signale dans le détail les archaïsmes de Thomas Diafoirus (II, 6). Il eût été utile de remarquer qu'ils lui sont propres, et que Molière fait de ce jeune homme, non seulement un pédant, mais aussi une manière de provincial, en retard d'un demi-siècle. La réplique : *Optime* de M. Diafoirus, est dans la même scène ridicule doublement, parce que ce latin est hors de saison et parce que c'était la façon technique dans les collèges d'exprimer la meilleure note; le compliment de Thomas Diafoirus est donc apprécié par son père comme un bon devoir d'élève. Je soumets ces observations à M. Pautigny, non pour critiquer son travail, mais pour lui témoigner ma reconnaissance pour la lecture de sa consciencieuse et pratique édition.

A.

---

488. — Paul Cottin. **L'Angleterre devant ses alliés (1793-1814).** Paris (Revue rétrospective), 1893, 100 p. in-8.

On ne reprochera pas à M. Cottin d'atténuer l'importance de la rivalité de la France et de la Grande-Bretagne pendant la période de la Révolution et de l'Empire. Il reconnaît la main de l'Angleterre jusque dans les excès des jacobins d'hier et les méfaits des anarchistes d'aujourd'hui. La présente publication a pour objet de relever toutes les trahisons de la perfide Albion à l'égard de ses alliés, Chouans, Siciliens ou Turcs, surtout de la rendre responsable des horreurs commises pendant la longue lutte de 1793 à 1814, et le but de ce vigoureux réquisitoire est d'ébranler la foi des États de la Triple alliance dans les secours que la Grande-Bretagne pourrait leur donner. On lit avec curiosité cette sorte de pamphlet, ardemment écrit et appuyé sur un certain nombre de publications vieilles ou récentes, et l'on ne peut s'empêcher de s'émouvoir rétrospectivement sur le sort des malheureux soldats français et suisses, que la capitulation de Baylen relégua sur les pontons espagnols.

F. D. C.

---

489. — Vandal. **Napoléon et Alexandre** (L'alliance russe sous le premier empire) 1809. Le second mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance. Paris, Plon, 1893. In-8.

Dans son premier volume, M. Vandal a raconté l'éclosion soudaine de l'alliance franco-russe à Tilsitt et son couronnement à Erfurt. Cependant on prévoyait déjà qu'elle ne saurait durer. En se partageant le monde, Napoléon et Alexandre allaient se trouver seuls face à face, se mesurer du regard et se préparer à en venir aux mains. C'était fatal.

Le nouveau livre de M. V. montre cette volte face. L'alliance n'a satisfait ni Napoléon dans ses visées sur l'Occident, ni Alexandre dans ses rêves d'Orient. Du reste, une question vitale doit les brouiller : celle de ce grand duché de Varsovie attaché aux flancs de la Russie de manière à en faire sortir une Pologne reconstituée. La guerre d'Autriche de 1809 propage le mal puisque la Galicie doit se souder au dangereux État. Allié mécontent de Napoléon, Alexandre n'a fait aux frontières autrichiennes que de platoniques démonstrations, suivant le conseil de Talleyrand, qui l'a intéressé au salut de la monarchie de Habsbourg. Ce qui le surprend bien, c'est que de la paix de Vienne résulte le mariage de l'archiduchesse avec Napoléon, à qui la Russie vient de refuser la grande duchesse.

Alexandre s'effraie des suites de ce semblant d'alliance austro-française, d'autant plus qu'il se flatte de contrecarrer Napoléon par une politique identique: l'accord avec la cour de Vienne et même la reconstitution d'un royaume de Pologne, dont il porterait la couronne pour la plus grande

joie de son ami Czartoriski. Puis Napoléon a de telles exigences dans le système du blocus continental qu'il se rend intolérable à l'Europe ; Alexandre hésite à ruiner son peuple en l'appliquant jusqu'au bout et il éprouve une nouvelle surprise, heureuse cette fois, en découvrant un ami dans la personne de Bernadotte, le nouveau prince de Suède. En fermant le volume, qui s'arrête au début de 1811, on voit les deux chimériques alliés dans des rapports tendus : Alexandre rompt le traité de commerce franco-russe, qui date de 1787, tandis que Napoléon dépossède le duc d'Oldenbourg, parent du Tsar.

L'Angleterre aidant, la brouille éclatera. En cette histoire si approfondie, s'il est une critique à adresser à l'auteur, c'est qu'il laisse dans l'ombre cette prodigieuse rivalité anglo-française qui domine toute l'histoire de la Révolution. Une seconde critique porterait sur le genre adopté : l'histoire diplomatique. Il faut un talent semblable à celui de M. de Broglie, le chef de cette école, pour ne pas égarer le lecteur dans le dédale de négociations le plus souvent stériles. M. V. a ce talent, mais je ne conseillerais pas le genre à beaucoup d'écrivains. Heureusement, chez l'historien de l'alliance franco-russe, le style, la narration de quelques épisodes, comme le second mariage de Napoléon déjà paru dans la *Revue historique*, l'esquisse de certaines figures, comme Kourakine et Tchernitchef, sauvent le volume d'une menaçante monotonie.

Les documents consultés sont tirés des ministères des affaires étrangères de Paris, de Vienne et de Pétersbourg, qu'un émule de M. Vandal, M. Tatistchef, a utilisés de son côté. Les mémoires de Talleyrand, surtout pour cette époque, ne donnent rien de nouveau. Mais M. V. a tiré bon parti de ceux de Metternich et de Czartoriski, de la correspondance de J. de Maistre et d'autres publications récentes, comme le livre de M. Vassiltchikof sur les Razoumovski. Peut-être eût-il bien fait de négliger celles qui ne rentrent que dans l'histoire agréable et de recourir encore à d'autres documents : le manuel de M. Green, tout excellent qu'il est, n'est qu'un manuel et ne tient pas lieu de toute la littérature anglaise sur la matière. M. Vandal traite la question économique sans insister assez, à mon avis, sur les souffrances de l'Europe au temps du blocus. Toutefois, en répétant le mot d'un ministre contemporain : « l'hostilité économique est incompatible avec l'amitié politique », l'auteur donne une preuve de plus de son grand sens et de sa haute impartialité. On attendra avec confiance la suite de cette œuvre singulièrement murie et supérieurement rédigée, le volume dernier de cette trilogie dont les trois termes sont Erfurt, Vienne et Moscou [1].

F. D. C.

---

1. M. V. ne paraît pas tout à fait au courant de la généalogie d'Holstein, dont les branches occupent, en 1810, les trônes de Danemark, de Suède, de Russie et d'Oldenbourg. Il fait honneur à Genève d'être le berceau de Laharpe. Qu'en dira le canton de Vaud, juste ciel ?

490. — TARDE. **Les transformations du droit.** Paris, Alcan, 1893, in-18 de 212 pages. Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Tarde n'est pas un travail d'érudition. L'auteur n'a pas eu la prétention de faire une étude personnelle des textes; il s'est contenté de prendre les données que lui fournissaient les ouvrages de seconde main, en particulier ceux de Sumner Maine, de Laveleye, de Fustel de Coulanges, de MM. Dareste, Letourneau, Loria, etc., et il nous expose le résultat des réflexions que lui ont suggérées ces lectures. Il passe successivement en revue le droit criminel, la procédure, le régime des personnes, le régime des biens, les obligations, et il s'efforce de démontrer qu'il n'y a pas une évolution naturelle, et, pour ainsi dire, nécessaire du droit, qu'on fait généralement la part trop belle à la doctrine du transformisme et qu'on ne tient pas un compte suffisant d'une foule de causes accessoires, notamment de l'instinct d'imitation.

Je ne saurais dire tout le plaisir que l'on éprouve à suivre M. Tarde dans sa rapide excursion. Les idées justes, les vues ingénieuses abondent dans son livre. Même sur les questions les plus rebattues, il trouve moyen d'être original, sans jamais chercher le paradoxe. Son talent rappelle, par certains côtés, celui de Sumner Maine. Son style a de la précision, de l'élégance, et, par moments, de la saveur. Son seul tort est de se perdre parfois dans la métaphysique. Il y a page 125 et suiv. de longs développements philosophiques qui obscurcissent et gâtent bien inutilement le chapitre des obligations.

Paul GUIRAUD.

---

LETTRE DE M. CLERMONT-GANNEAU

LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE ET LA PORTIÈRE BALLIA

Dans un des curieux passages de Barbarus relevés par M. Lejay dans son intéressant article sur les *Chronica minora* édités par M. Frick [1], il est dit que la portière *(hostiaria)*, qui provoqua par son indiscrète question le reniement de saint Pierre, s'appelait *Ballia*, « quod interpretatur *quærens* ».

Le texte porte *querens;* mais il est clair que c'est une simple forme orthographique de *quærens*, et qu'il faut comprendre « celle qui demande », et non « celle qui se plaint ». Quelle est l'origine de ce nom singulier ? Si Barbarus n'y avait pas joint cette traduction formelle, on pourrait être tenté de croire que la leçon *Ballia* est tout bonnement née du mot *alia* de saint Mathieu (26 : 71) : « exeunte autem illo januam, vidit eum *alia* et ait... ». Mais cette conjecture n'expliquerait

1. *Revue critique*, 17-24 juillet 1893, p. 53. J'ajouterai à ce propos que Lenain de Tillemont *(Mémoires... Hist. eccl.*, I, p. 114, note) dit : « un ancien auteur donne à cette servante le nom de Ballila. » Est-ce dans notre Barbarus qu'il a puisé ce renseignement dont je n'ai pas réussi à retrouver l'origine ?

pas la traduction, et il faut rendre compte de cette traduction. D'ailleurs, Barbarus opérait sur un texte grec et non sur un texte latin, et il est improbable que le document grec fût basé sur une version latine des Evangiles.

Je pense que le texte grec que Barbarus avait sous les yeux portait une leçon BAΛΛIA, BAΛIA, ou, du moins, des lettres prêtant à cette lecture. La leçon primitive devait être BAAIA (BAA<A>IA) [1], et Βααια est une transcription exacte du participe présent féminin araméen בעיא, *ba'aya*, « quærens », *celle qui demande*. Conclusion : la source de l'évangile apocryphe d'où dérive le texte grec utilisé par Barbarus (que ce soit le proto de Jacques ou tout autre), était vraisemblablement en langue araméenne, et c'est peut-être un mot même du récit qui a donné naissance à ce nom circonstanciel. Les étymologies sémitiques assez exactes, reproduites par Barbarus pour les noms des deux anges du tombeau de Jésus *(Azahel* et *Caldu)*, indiquent suffisamment pour cette source des dérivations ou, tout au moins, des infiltrations orientales. Il est à remarquer que c'est seulement dans l'évangile de saint Jean que se retrouvent les deux traits caractéristiques du récit de Barbarus : la servante est une *ostiaria*, une portière (θυρωρός), et ses paroles y sont rapportées sous forme *interrogative*. « N'es-tu pas ? etc.... [2] » D'autres traits moins topiques (par exemple, l'accent galiléléen de Pierre, qui le trahit) n'existent, au contraire, que dans les autres évangiles. Je me réserve de revenir plus longuement ailleurs sur les diverses conséquences de ces remarques dont il est facile d'entrevoir la portée.

Je me bornerai à faire encore deux observations sur deux autres passages de Barbarus relatifs à la Passion. Le premier est relatif aux soldats figurant dans la crucifixion. Je crois qu'il vaudrait mieux ponctuer autrement que ne l'a fait M. Frick [3] et lire : « Milex autem vocabatur Hieremias (id est) Adlas. Crucem custodiens centurio vocabatur Apronianus (alius) », au lieu de : .. *id est Adlas crucem custodiens. Centurio*, etc. [4]... Adlas — quelque nom plus ou moins estropié — est-il bien, comme paraît le croire M. Frick, l'équivalent *(id est)* de *Hieremias*, nom du soldat ? Dans ce cas l'on s'attendrait à une traduction et non à un équivalent, d'ailleurs énigmatique, de *Hieremias*. Aussi, je me demande si ce ne serait pas, par hasard, le nom d'un *second*

---

1. Les Λ et les A sont très faciles à confondre dans l'écriture onciale ; il faut se représenter le groupe dans cet état : BAΛΛIA.

2. Il est frappant de voir que, précisément dans le récit de Barbarus, la portière ne se sert pas de la forme interrogative, comme dans l'évangile de saint Jean, mais de la forme affirmative comme dans les trois autres. Cela montre bien que l'explication philologique que Barbarus nous a conservée se rapporte à quelque ancienne version assez éloignée de son propre récit.

3. Son texte grec devrait être, bien entendu, modifié en conséquence.

4. Dans l'évangile apocryphe de saint Pierre c'est un *centurion (Petrônios)*, qui est chargé de *garder*, sinon la croix, du moins le sépulcre. Cf. Matth. 27 : 54.

soldat ; il se peut même que le mot *alius* [1], mis par l'éditeur entre parenthèse après *Apronianus*, et qui s'explique mal à cette place, doive être reporté plus haut et mis avant *Adlas*, peut-être même substitué à *id est : alius Adlas*, « un autre (s'appelait) Adlas » [2]. La légende mentionne et l'imagerie montre généralement, dans la scène de la crucifixion, *deux* soldats, celui à la lance et celui à l'éponge, Longinos et Stefaton, dont les origines purement iconologiques sont bien connues, et qui, de ce chef, sont les congénères des deux larrons Dysmas et Gestas, comme je l'ai montré autrefois.

Plus loin Barbarus dit que Judas se pendit à un arbre appelé *tramarice*, mot que M. Frick restitue en μυρίκη *(tamaris)*. Sans vouloir discuter l'identité de l'arbre, je ferai remarquer que le moine Épiphane (du IXe siècle), dans sa description de Jérusalem, mentionne à droite du champ du potier (Aceldama), acheté avec l'argent, prix de la trahison de Judas, les μύρικες, εἰς οὓς Ἰούδας ἀπήγξατο. Le fait est d'autant plus notable que, quand la légende parle d'un arbre, c'est invariablement d'un figuier. J'ajouterai incidemment que le même Épiphane, rappelant le reniement de saint Pierre, dit expressément que l'apôtre avait été *interrogé* par la servante (ἠρωτήθη). Il suit peut-être en cela tout simplement les indications découlant de l'évangile de saint Jean ; mais il se peut aussi qu'il ait eu connaissance de la source, ou d'un intermédiaire de la source d'où dérivent les *excerpta* de Barbarus, et où l'interrogation de la portière avait pris une importance telle qu'elle était devenue la caractéristique onomastique de cette comparse de la Passion.

---

1. A lire, peut-être : *alias?* dans le cas où il s'agirait réellement d'un second nom d'un seul soldat.

2. Tout ce passage a certainement beaucoup souffert ; à l'altération du texte de Barbarus, où il y a un désordre évident, il faut peut-être ajouter celles qu'il avait pu lui-même faire déjà subir au texte grec, plus ou moins lisible, qu'il avait sous les yeux. Entr'autres combinaisons possibles, j'inclinerais vers celle-ci : ... *Hieremias, id est*... (ici une traduction de *Hieremias* omise par Barbarus), (*alius*) *Adlas*. On remarquera que *adlas* implique une forme grecque ΑΔΛΑC, qui peut se ramener paléographiquement à ΑΛΛΑC ; c'est peut-être tout uniquement le mot grec ἄλλος (*adlos adlus* = *adlas*), suivi d'un nom omis par Barbarus et pris par lui pour ce nom même : *alius* [Ἄλλος]..... — *Crucem* etc... Le grec se présentait peut-être dans son ensemble à cet état : Ὁ στρατιώτης ἐκαλεῖτο Ἱερεμίας, τουτέστιν [.....], ἄλλος [δὲ.....]. Ὁ ἑκατοντάρχης, ὁ τὸν σταυρὸν τηρῶν, ἐκαλεῖτο Ἀπρωνιανός.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 16 octobre — 1893




491.— **Lehrbuch der praktischen Theologie,** von Dr Alfred Krauss. Zweiter Band. Katechetik. Pastoraltheorie. Freiburg i. B, J. C. B., Mohr, 1893. In-8, x-461 p.

Le second volume de cet ouvrage paraît après la mort de l'auteur, par les soins de M. H. Holtzmann. Par son contenu il échappe encore plus que le premier à la compétence d'une revue scientifique (v. *Revue critique* du 15 décembre 1890). M. Krauss passe très vite sur l'histoire du catéchuménat dans les premiers siècles de l'Église et donne aussi des indications très sommaires sur la littérature catéchétique. Il paraît d'ailleurs fort au courant des travaux publiés dans les différentes Églises protestantes et principalement en Allemagne, sur tous les sujets qu'il traite. Le livre est conçu tout entier dans un esprit sage et relativement large. On trouve dans le traité de pastorale des observations intéressantes sur le rôle social du pasteur, la place de l'enseignement religieux dans l'éducation, l'école confessionnelle et l'école neutre, etc.

A. L.

---

492. — A. Carrière. — **Nouvelles sources de Moïse de Khoren,** Vienne, 1893, in-8, viii-56 p.

L'opuscule de M. Carrière est court et ses conclusions essentielles peuvent se résumer en très peu de mots; mais ces mots sont décisifs; ils mettent fin à la légende de la littérature arménienne et permettront d'en commencer l'histoire. On considérait l'Histoire de Moïse de Khoren comme ayant été écrite entre 460 et 480. Dans un premier chapitre,

M. C. montre que Moïse a utilisé les *Acta Silvestri*, dont la traduction grecque ne peut être antérieure au commencement du VIe siècle : la date traditionnelle de Moïse est donc fausse. La traduction arménienne des *Acta Silvestri* précède dans les manuscrits celle de l'histoire ecclésiastique de Socrate ; or Socrate n'a été traduit en arménien qu'en 690 ou 692 et le traducteur en a fortement interpolé le texte ; M. C. montre que Moïse s'est largement servi du texte ainsi interpolé, prouvant par là même que l'auteur de l'Histoire d'Arménie ne peut avoir écrit avant les premières années du VIIIe siècle. Moïse est le seul des historiens de l'ancienne Arménie qui ait une chronologie : c'est donc toute la chronologie de l'ancienne littérature arménienne que M. C. vient de renverser.

Cette découverte n'est pas due au hasard ; elle est le résultat d'une étude systématique des sources auxquelles a puisé Moïse et de la manière dont il traitait ses originaux. Dans son ingénieux travail sur *Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales*, M. C. avait déjà montré Moïse inventant des patriarches arméniens sur le modèle des patriarches bibliques et avait indiqué le caractère artificiel de toute son œuvre [1]. Si l'on joint à cette étude l'excellent chapitre que le R. P. Dashian a consacré aux emprunts faits par Moïse au Pseudo-Callisthène arménien (dans son *Étude sur le Pseudo-Callisthène*, Vienne, 1892, en arménien) et la nouvelle publication de M. C., on aura une idée précise de la manière dont le *Père de l'histoire arménienne* entendait la tâche d'historien. Pour n'être pas celle d'un Hérodote arménien, on n'en trouvera pas moins curieuse la physionomie de cet écrivain chrétien et patriote du VIIIe (?) siècle qui, utilisant toutes les traductions d'ouvrages grecs qu'il a pu trouver, emprunte ici un détail sur lequel il brode, choisit ailleurs un récit qu'il transporte en Arménie en changeant les noms au besoin, qui fabrique en un mot, au profit des Bagratides [2], cette histoire qu'il reprochait aux anciens souverains de son pays de n'avoir pas su conserver, et de qui la supercherie naïve a trompé tout un peuple, heureux de se découvrir un passé oublié, et jusqu'à des historiens modernes qui l'ont cité comme une autorité. — On doit remercier les Mékhitaristes d'avoir fait connaître de la manière la plus étendue, en le publiant à la fois en français et en arménien, un travail dont l'importance ne se mesurera pas seulement à celle de ses conclusions, si graves qu'elles soient, parce qu'il fournit à la philologie arménienne un modèle excellent d'étude critique en même temps qu'un point d'appui solide pour les travaux à venir.

A. MEILLET.

---

1. V. en particulier, p. 11.
2. Une origine particulièrement noble est attribuée aux Bagratides par Moïse. V. *Nouvelles sources*, p. 53.

493. — **Die evangelische Geschichte** und der Ursprung des Christenthums auf Grund einer Kritik der Berichte über das Leiden und die Auferstehung Jesu, von Dr W. Brandt. Leipzig, Reisland, 1893. In-8, 591 p.

Le livre de M. Brandt contient une analyse très soignée des récits de la passion et de la résurrection dans les quatre Évangiles. En critiquant les documents, l'auteur explique à sa manière la formation et le développement des croyances chrétiennes durant l'âge apostolique.

M. B. a une théorie assez simple sur l'origine des Synoptiques : un proto-Marc aurait reçu à Rome la forme sous laquelle nous est parvenu le second Évangile canonique; un autre Évangile primitif aurait existé en hébreu; les Évangiles de Mathieu et de Luc auraient été rédigés d'après ces deux sources. Cette hypothèse, en ce qui regarde le troisième Évangile, paraît très insuffisante. L'Évangile de Luc, pour tout ce qui ne vient pas de Marc et des λογία, ne contiendrait que des éléments fictifs, imaginés par son auteur. Mais plusieurs critiques, et tout dernièrement M. Feine (*Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas in Evangelium und Apostelgeschichte*, Gotha, 1891), ont déjà reconnu que Luc, pour les parties qui lui sont propres, dépend en général d'un document écrit, distinct de Marc et des λογία. Cet évangéliste a combiné, avec plus ou moins de bonheur et d'habileté, les données qu'il avait à sa disposition, mais il ne les a pas créées de toutes pièces.

En général, M. B. est trop disposé à prêter aux évangélistes une grande liberté à l'égard de la tradition orale et à supposer chez les apôtres un parti pris d'invention mythique. Il suit trop souvent Strauss et il arrive comme lui, en partant d'hypothèses fort contestables, à rejeter des faits contre lesquels la critique historique ne peut soulever d'objections sérieuses. L'idéal messianique tiré des anciennes prophéties aurait créé l'Évangile. Mais, la plupart du temps, le rapport des textes prophétiques avec les faits de la vie de Jésus n'est pas étroit et peut sembler même assez arbitraire au critique désintéressé: ce sont les faits qui ont provoqué l'adaptation des passages messianiques de l'Ancien Testament, ce ne sont pas ces passages qui ont provoqué l'invention des faits. Même là où l'ancien texte et le fait paraissent mieux liés ensemble, par exemple dans le trait des bourreaux qui se partagent les vêtements de Jésus, la réalité de l'incident reste, critiquement parlant, plus vraisemblable que la fiction. Les soldats préposés au supplice de Jésus durent se partager ses vêtements, suivant la coutume. L'interprétation messianique du psaume XXII peut très bien avoir été trouvée après coup.

L'idée de fonder la croyance à la résurrection sur des réflexions exégétiques, sans le concours d'aucune circonstance extérieure, est on ne peut plus risquée, même pour la critique la moins suspecte de préoccupations théologiques. Les femmes n'auraient pas trouvé le tombeau vide, le surlendemain de la passion. Pierre, en méditant les Écritures, se serait aperçu que le Christ devait mourir et ressusciter; les apparitions seraient venues ensuite, assez longtemps après la passion, simples visions,

qui auraient pris dans les récits la consistance de faits réels. Il est bien permis de se demander jusqu'à quel point cela explique la foi des apôtres à la résurrection.

Le mérite de M. B. est d'avoir posé beaucoup de questions qui méritent d'être examinées, d'avoir attiré l'attention sur des faits littéraires qui ont leur importance pour l'interprétation du récit évangélique. Son défaut est d'avoir un système appliqué uniformément à tous les détails de ce récit. Ce système retirant à peu près toute valeur historique aux Évangiles, M. B. a refait par conjecture l'histoire évangélique. Mieux valait s'en abstenir; car si les récits évangéliques étaient ce que croit M. Brandt, il n'y resterait pas de quoi faire des hypothèses suffisamment probables touchant le caractère des faits qui y ont donné lieu.

A. Loisy.

---

494. — J. Geffcken. **Stimmen der Griechen am Grabe.** Hambourg et Leipzig, Léopold Voss, 1893, 50 p.

Ce petit livre est écrit sans prétention, en une langue claire et coulante, et avec une nuance de sentiment qui n'est pas faite pour déplaire. M. Geffcken recherche dans la littérature, et surtout dans les inscriptions funéraires, quelles idées les Grecs se faisaient de la mort, et quelles pensées faisaient naître dans leurs âmes le souvenir et le tombeau de ceux qui ne sont plus. Cruelle et détestée, aux temps préhistoriques, la mort, dans le monde homérique, a déjà perdu de son aspect effrayant; plus tard, le Grec commence à avoir quelque vague pensée d'une réunion possible au-delà de la tombe, et les inscriptions prient le passant d'accorder quelques regrets au défunt. M. G. analyse ensuite les idées qui se développèrent de plus en plus à partir du v[e] siècle, et leur expression dans les œuvres des tragiques, dans Euripide surtout, le plus populaire de tous. Mais ce n'est qu'à partir du siècle suivant que la pensée de l'au delà prit une importance spéciale, et les épigrammes alexandrines, les modèles du genre, deviennent plus mélancoliques et plus sentimentales, en même temps qu'elles prennent des formes plus variées; jusqu'à ce qu'enfin la philosophie, déjà même avec Platon, amène dans l'esprit grec une conception nouvelle de la mort et des séparations douloureuses dont elle est cause. Mais qu'on ne s'y trompe pas, conclut M. Geffcken; l'antiquité n'avait pas le cœur dur, et les Grecs ne se consolaient pas plus que nous par la lecture de belles inscriptions et la contemplation de belles sculptures; l'impression esthétique n'empêchait ni la douleur ni la tristesse; « celui qui voyage à travers les inscriptions, qui les considère attentivement, celui-là voit véritablement au fond du cœur d'or des Hellènes ». — Je regrette que M. G. n'ait pas songé à dire quelques mots du mobilier funéraire; si les savants sont encore en désaccord sur la signification exacte des terres cuites et autres objets trouvés dans les nécropoles grecques, il est néanmoins certain que ces offrandes

pieuses ont un rapport direct avec le culte des morts, et qu'elles sont au moins aussi instructives que les épigrammes. — Cet opuscule est dédié à une femme, et le ton assez mélancolique des dernières pages nous ferait volontiers croire que l'auteur a voulu consoler quelque douleur ; mais peut-être aussi n'en est-il rien, et M. Geffcken m'excusera si je lui prête une pensée qu'il n'a pas eue : en commentant les anciens, que de choses ne leur faisons-nous pas dire auxquelles ils n'ont jamais songé [1] !

My.

---

495. — Dareste, Haussoullier et Th. Reinach. **Recueil des inscriptions juridiques grecques.** Texte, traduction et commentaire. Premier et second fascicules. Paris, Leroux, 1891 et 1892, in-8. Prix : 7 fr. 50 le fasc.

M. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach ont eu une excellente idée en nous donnant l'ouvrage que j'annonce. Ce n'est point là en réalité un recueil complet de toutes les inscriptions juridiques, c'est plutôt un choix des plus importantes, au nombre de vingt-huit. Il n'a été fait exception que pour les inscriptions hypothécaires, qui se trouvent toutes groupées sous le numéro VIII. J'ajoute que si les contrats de bail ne sont pas tous reproduits sous le numéro XIII, ils y sont tous énumérés. Il est regrettable que les auteurs n'aient pas pu avoir connaissance du contrat d'Amorgos, tel qu'il a été publié par M. Homolle dans le *B. C. H.* (xvi, p. 276 et suiv.) ; un pareil document méritait certainement de figurer dans leur recueil. J'en dirai autant du contrat de Thisbé, dont nous possédons maintenant un meilleur texte (*Inscriptiones Græciæ Septentrionalis*, p. 747). Ces messieurs ont sans doute pour excuse l'antériorité de leurs travaux ; mais que penser de l'exclusion systématique dont ils ont frappé tous les actes d'affranchissement, alors qu'il leur était si facile d'en reproduire deux ou trois? Pourquoi surtout ont-ils laissé de côté les testaments? Celui d'Épictéla ou, mieux encore, celui de Diomédon, aurait à mon sens, remplacé avantageusement les lois funéraires d'Iulie et de Gambréion. Peut-être les réservent-ils sinon pour le troisième fascicule, qui paraît devoir être consacré à la loi de Gortyne, du moins pour quelque ouvrage ultérieur.

Ces légères réserves ne diminuent en rien la valeur de leur recueil. Tout y est à louer, l'exactitude des textes, la clarté et la précision des traductions, la sobriété et la solidité du commentaire. Nous étions habitués à constater ces qualités dans les écrits personnels de M. Dareste, dont plusieurs ont passé intégralement dans le premier fascicule. Il a su les communiquer aussi à ses collaborateurs, et il en est résulté un livre

---

1. Des notes nombreuses, à la fin du volume, indiquent la plupart des textes relatifs au sujet.

désormais indispensable pour quiconque voudra étudier le droit grec. Nous avons là une série de monographies à peu près définitives sur les questions suivantes : constitution de dot, vente immobilière, hypothèque, contrat d'entreprise, contrat de louage, contrat de prêt, sans compter celles qui touchent aux institutions publiques.

Un examen très attentif ne m'y a fait découvrir qu'un petit nombre d'erreurs, de lacunes, ou de points douteux.

Je n'insiste pas sur la date que MM. D. H. et R. attribuent à la deuxième loi d'Éphèse (84 av. J.-C.). Le fac-similé de l'inscription oblige de la reporter beaucoup plus haut, et M. Reinach lui-même s'est rallié depuis à l'hypothèse qui la rattache à la guerre de 130-129 contre Aristonicos (*Revue des études grecques*, IV, p. 331). — P. 46, note 1. Il aurait fallu citer le texte d'Achilles Tatius (VIII, 8) qui prouve que le mari n'était pas tenu de rendre la dot, quand sa femme avait été convaincue d'adultère. — P. 55, note 5. Je ne crois pas qu'en Grèce la dot fût vraiment « la propriété de la femme ». Ce n'est pas ici le lieu de développer les raisons de l'opinion contraire. Je me contente de faire observer que le texte même qu'on invoque (C. I. Gr. 4957, l. 25-26), est loin d'être aussi explicite qu'on le dit. Ces mots : τὰς προῖκας ἀλλοτρίας οὔσας καὶ οὐ τῶν εἰληφότων ἀνδρῶν, signifient simplement que les dots n'appartiennent pas aux maris; mais à d'autres personnes, et ces personnes peuvent être les constituantes. — P. 58. La phrase d'Isée, III, 51, n'indique nullement la proportion habituelle entre le montant des dots et le chiffre des fortunes; elle se réfère à un cas tout à fait spécial, et on aurait tort de l'ériger en règle générale. — P. 103. Dans l'inscription de Ténos, l'expression τὸ μετέωρον καὶ ὑπότυπον τῆς οἰκίας, et celle de τὸ μετέωρον οἴκημα ne sont pas bien traduites, à mon avis, par ces mots : « la propriété incertaine et litigieuse d'une maison, le droit éventuel de propriété sur une construction. » Μετέωρον désigne une chose qui est en l'air, et ὑπότυπον une chose apparente, qu'on a devant les yeux. Je me demande dès lors s'il ne s'agit pas dans cet endroit de l'achat d'une maison, abstraction faite de l'emplacement qu'elle occupe. — P. 129. Depuis la découverte de l'ouvrage d'Aristote, il n'est plus douteux que Solon abolit toutes les dettes, au lieu de les réduire par la réforme du système monétaire, comme le prétend Androtion. — P. 122-123. Je ne suis pas convaincu que les ὅροι aient disparu au milieu du IIe siècle av. J.-C.; car il y a dans le *Digeste* (XLIII, 24, 22, 2), une allusion très claire à quelque pratique de ce genre. — P. 153. Il eût été bon de relever ce trait particulier de l'indemnité d'expropriation à Érétrie que le prix du terrain est fixé par la seule autorité de l'État. — P. 187 et suiv. J'aurais quelques objections à présenter contre l'interprétation de divers passages de l'inscription de Naupacte. C'est aller bien loin, par exemple, que d'y voir la trace « d'un système archaïque qui ne connaît point le testament ni l'exhérédation, et où l'idée de la copropriété familiale est restée très vivace. » J'y

vois plutôt l'application pure et simple des principes qui présidaient à l'organisation des clérouquies athéniennes. — P. 191. C'est une conjecture fort arbitraire que de considérer les Percothariens et les Mysachéens comme des périèques. — P. 229. A Héraclée, les terrains d'Athéna sont évidemment loués pour cinq ans. — P. 232. Démosthène mentionne un Athénien qui vendait ses orges dix-huit drachmes le médimne; mais il avoue que ce prix était trois fois plus élevé que le prix ordinaire. Le prix normal était donc de 6 drachmes, soit 11 fr. 20 l'hectolitre. On peut, il est vrai, alléguer que Démosthène exagère pour les besoins de la cause; mais qu'est-ce qui autorise les auteurs du *Recueil* à abaisser le dernier chiffre à 8 et même 6 francs? Le prix de 7 fr. 45 à Lampsaque ne prouve rien; car il s'agit là du prix de la farine d'orge, et non pas du prix de l'orge en grain, et nous ignorons quel était le rapport de l'un à l'autre. — P. 232. Il n'est pas démontré que l'hectare d'orge produisît à Héraclée 15 hectolitres. En Sicile, les terres emblavées donnaient de 16 à 20 hectolitres. — P. 263. On n'explique pas pourquoi il est stipulé dans XIII § 5 que le fermier n'aura le droit de labourer que la moitié du terrain pendant la dernière année du bail. Cela tient à la pratique de l'assolement biennal. — P. 264. Le mot ἀμπελουργός doit avoir dans XIII *bis* § 4 la même acception que dans Théophraste (*de causis plantarum*, III, 7, 5), et désigner l'individu qui taille la vigne. — Il est exact de dire que pour les contributions il n'y avait pas de règle absolue. Je remarque pourtant que dans les baux temporaires qui nous sont parvenus le fardeau de l'impôt retombe trois fois sur le propriétaire et une fois sur le fermier, tandis que dans les baux emphytéotiques, il est rejeté une fois sur le propriétaire et quatre fois sur le fermier. — Dans XIII *ter* la clause εἰσφέρειν Εὐκράτην κατὰ τὸ τίμημα καθ' ἑπτὰ μνᾶς a le sens que voici. L'εἰσφορά due par Eucrate sera calculée sur un capital imposable de 7 mines, et nous savons par Démosthène (XXVII, 9) que le capital imposable était égal au cinquième du capital réel.

Paul GUIRAUD.

---

496. — **Nouveau dictionnaire latin français**, par Eugène BENOIST, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et Henri GOELZER, maître de conférences à l'École normale supérieure; Paris, Garnier frères, cart. XVI-1713

Il serait aussi inutile qu'encombrant de multiplier nos livres classiques, comme on le fait depuis quelques années, si ce n'était pour réaliser un progrès ou combler une lacune. On se doute bien qu'une œuvre signée des noms d'Eugène Benoist et de Henri Gœlzer doit apporter une sérieuse contribution aux études latines et que les auteurs ne l'auraient pas entreprise, s'ils n'avaient su ajouter quelque chose aux travaux de leurs devanciers, soit en profitant des progrès récents et rapides de certaines sciences, comme l'étymologie et la grammaire historique, soit en

apportant des perfectionnements au double point de vue de la méthode et de l'usage pratique. E. B. avait lu et corrigé en manuscrit le trois quarts de la lettre A, la moitié de la lettre C, et à peu près toute la lettre L : M. G. en prévient le lecteur afin de bien établir les responsabilités; c'est lui qui, après la mort de notre regretté maître, a accepté de poursuivre cette lourde tâche, et sans que l'unité d'exécution pût en souffrir, il y a donné le résultat de ses propres recherches, et ses décisions personnelles. Ajoutons que, dans l'intervalle, a paru une nouvelle édition du dictionnaire de Quicherat et Daveluy par E. Chatelain dont la patience et l'érudition ont fort amélioré et rajeuni ce classique travail. L'utilité du livre de MM. B. et G. n'en demeure pas moins entière : la faveur avec laquelle il a été accueilli tient à une part importante de nouveautés dont voici les principales :

1° Les exemples choisis sont essentiels, c'est-à-dire qu'il n'y en a pas deux où un seul suffit, et que chacun d'eux est mis là, soit pour assigner au sens du mot ou à son rôle dans la phrase une nuance différente, soit pour permettre de suivre son histoire aux différentes époques de la langue latine. Ainsi se trouve rompue la tradition qui faisait trop souvent d'un dictionnaire un recueil de traductions fragmentaires, de phrases toutes faites à l'usage des ignorants ou des paresseux : les bons élèves, en comparant le texte qu'ils doivent mettre en français aux exemples tous significatifs, auront à faire preuve d'intelligence et d'initiative pour reconnaître auquel se reporter, et ne seront cependant privés d'aucune des ressources qu'ils sont en droit de réclamer.

2° Une part considérable a été faite à la grammaire; une telle innovation s'imposait si l'on tient compte du progrès philologique accompli en ces dernières années. C'est aussi un moyen excellent de fortifier, chez les enfants, les notions grammaticales, parce que, se rattachant pour eux à un texte, à la peine qu'ils ont pris de le comprendre et de le traduire, en un mot dépouillant leur caractère abstrait, elles deviennent bien plus faciles à entendre et surtout à retenir. Les constructions classiques ont été soigneusement distinguées des tours archaïques et des néologismes, et les étudiants qui font des dissertations latines, disons mieux, tous ceux qui peuvent avoir à écrire en latin, apprécieront le secours que leur offre M. G. avec une compétence éprouvée et dans un livre qu'il est facile d'avoir quotidiennement sous la main. Ce n'est donc pas le vocabulaire seul qui trouve son compte au système adopté : la syntaxe, elle aussi, en profite largement; voy. par exemple, les articles *dum*, *quod* 2, *ut* 2 (l'adverbe et la conjonction sont placés sous des articles différents), *perfero* à la fin, etc ; à noter également, le soin avec lequel sont exactement déterminés le sens et la valeur de liaison de certaines particules qui sont souvent l'objet d'un usage vicieux, *nempe*, *scilicet*, etc.

3° La nomenclature est en progrès; elle paraît aussi complète que possible, exception faite, bien entendu, pour les mots qui ne sauraient

prendre place dans un livre qu'on doit mettre aux mains des écoliers. Les auteurs ont commencé aux origines même de la langue et ne se sont arrêtés qu'à l'époque de Charlemagne; ils ont, en agissant ainsi, suivi le mouvement d'études qui se manifeste dans les récentes Histoires de la littérature latine et qui donne de plus en plus d'importance à la latinité chrétienne, beaucoup trop laissée dans l'ombre antérieurement.

4° L'étymologie a été l'objet d'un souci sérieux; mais, avec raison, MM. Benoist et Gœlzer sont demeurés sobres sur ce point; ils s'abstiennent toutes les fois qu'il n'y a pas un résultat sûr, acquis définitivement dans la mesure où ce dernier mot peut être employé, c'est-à-dire reconnu sans contestation à l'heure présente. Un philologue, expert en ces matières et qui s'y montre d'une sévérité rigoureuse, M. Ernault[1], reconnaît que le nouveau dictionnaire encourt à cet égard beaucoup moins de reproches que ceux qui l'ont précédé : « Les auteurs, ajoute-t-il, ne font pas la mauvaise économie d'un mot d'explication quand il est nécessaire. » Les critiques de détail que M. Ernault adresse par la suite à MM. B. et G. seront fort utiles à consulter pour les professeurs et les élèves de l'enseignement supérieur; mais il serait injuste d'oublier que ce dictionnaire, bien qu'il doive avoir sa place sur la table d'un philologue, est avant tout conçu dans un but scolaire, et qu'il était important d'y éviter toute surcharge, tout caractère extérieur d'érudition.

5° Quand un mot ou un sens d'un mot, donné dans un dictionnaire en usage en France, a été supprimé, MM. B. et G. ont soin d'indiquer le motif de la suppression : voy. *folium*, à la fin; on s'accorde aujourd'hui à ne plus lire *chartarum folia*, mais *chartarum fila* chez Pline l'ancien, XXXVIII, 103. Lorsque, à la différence de celui-là, les passages qui semblent autoriser un sens particulier, sont, non pas condamnés, mais simplement contestés, M. G. le fait savoir, et de cette manière permet au travailleur, déjà familier avec les auteurs latins, de contrôler et de juger par lui-même, en même temps qu'il avertit l'écolier prudent de s'abstenir, s'il traduit du français en latin (voy. *percursio*, *perexsicco*, *pertundo* à la fin). Ceci m'amène à louer également M. G. d'avoir renvoyé, par une référence en chiffres exacte et précise, aux passages des auteurs cités, chaque fois ou que la phrase présente une difficulté réelle, ou que l'interprétation donnée diffère de celle qui est généralement admise; c'est ce qui a lieu à plusieurs reprises dans le seul article sur *seco* (vers la fin). De même encore, s'il s'agit de mots qui ne figurent pas dans les autres dictionnaires, ou du moins dans ceux qui sont en usage chez nous, par exemple *mattiobarbulus* « balle de plomb », *maturasco*, et quelques autres.

Comme dans l'édition Chatelain du dictionnaire Quicherat, et selon une habitude, nouvelle et très sensée, les noms propres ont été fondus dans le corps de l'ouvrage; pour les noms géographiques, on n'a pas

---

1. Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers, année 1893, n° 2 p. 42.

négligé de faire connaître, quand cela est possible, le nom moderne à côté du nom ancien (voy. *Arae, Media, Olbia, Scamander*, etc.). Je signalerai, en passant, l'omission du nom de Ségeste, le guerrier germain, lequel ne se trouve pas davantage chez Georges, mais que n'ont oublié ni Klotz, ni Chatelain; omission d'autant plus curieuse que M. G. est un familier de Tacite [1].

Voici encore un oubli, singulier au premier abord, mais qui n'étonnera pas ceux qui ont l'habitude des livres et savent que les choses les plus simples sont celles auxquelles parfois on songe le moins : M. G. a négligé de faire connaître, dans la liste explicative des signes et abréviations, la signification qu'il attache au signe *, lequel, dans sa pensée, veut dire qu'un mot est antérieur à l'époque classique ou postérieur à Fronton; un étudiant s'en avisera de suite, mais un écolier sur dix ne devinera pas que ce signe est mis là pour le détourner d'employer le mot dans ses exercices en langue latine. Faut-il ajouter à ces légères critiques quelques autres qui n'ont guère plus de gravité? L'article sur *imperco* est insuffisant pour permettre de comprendre l'expression *imperce tibi*. Dans *vello* et ses composés, au dire de Diomède, la forme *velli* au parfait est préférable à *vulsi*, que M. Gœlzer met en première ligne. Sous le mot *quippe*, on eût pu renvoyer à un passage de Plaute (Amphitr. 745) où *quippe qui* est construit avec l'indicatif. Dans l'article *perscribo*, le vers d'Horace (Sat. I, 4, 54) *Non satis est puris versum perscribere verbis* est compris à faux; il est juste de dire que le véritable sens est rétabli au mot *purus*. Sous le mot *flabrum*, à signaler une erreur : *Macr. Serv.* pour *Lucr. Serv.* Enfin, quand j'aurai dit que, de très loin en très loin, certains articles (comme ceux sur *ago* et sur *do*) gagneraient à être révisés au point de vue de la clarté et de la distribution des exemples, je m'arrêterai dans ces observations de détail auxquelles ne peuvent échapper les livres les plus compétents et les plus consciencieux, surtout ceux qui supposent une telle somme de science et de travail.

Frédéric Plessis.

---

497.— M. Tullii Ciceronis. **De imperio Cn. Pompei** ad Quirites oratio. Texte revu et annoté par L. Prud'homme, professeur à l'athénée royal de Gand. Edition couronnée par la Société pour le progrès des études philologiques et historiques (séance du 8 avril 1893). Gand, Engelcke, 1893. In-16, 117 p.

498.— Th. Zielinski. **Curæ Tullianæ.** Pars prima. In Tullii Ciceronis orationes a Quinctiana ad Verrinam ultimam animadversiones criticæ. Moscou, Lissner et Romahn, 1893, in-8, 22 p.

J'ai entendu un jour un de nos anciens maîtres, M. Thurot, déclarer dans un cours public, devant des jeunes gens, que les grands dépôts de

---

1. M. Chatelain décline, *Segestes, Segestae*; Klotz *Segestes, Segestis*.

manuscrits avaient été fouillés à fond ; qu'on n'y découvrirait plus rien et que, pour son compte, il regrettait les années qu'il avait perdues à étudier les œuvres des grammairiens du moyen âge. Ce n'était là sans doute qu'une boutade ou tout au plus un de ces accès de découragement dont on ne se défend pas toujours, même à la fin d'une vie bien remplie. Mais prenons garde d'y céder ; ce jour-là, M. Thurot avait tort de toute manière ; il ne faut jamais décourager les autres et paraître tirer l'échelle après soi ; et, d'autre part, il est toujours périlleux de nier d'avance la possibilité d'une trouvaille. La fortune se fait un jeu de démentir toutes les prédictions ; elle dément les prédictions pessimistes tout comme les autres. Y a-t-il dépôt plus fouillé que les fonds de manuscrits de Londres et de Bruxelles ? Voici cependant qu'on vient d'y retrouver, dans ces derniers temps, de très bons mss. qu'on croyait perdus et dont on quêtait péniblement les leçons, mêlées de toutes sortes d'inexactitudes, à travers les éditions du XVIe ou du XVIIe siècle. J'ai parlé autrefois [1] du *Coloniensis* de Modius retrouvé par M. Clarke dans un *Harleianus* dont on suit les pérégrinations de siècle en siècle. M. Paul Thomas vient de retrouver dans un ms. de Bruxelles le *Parcensis* de Torrentius. Soyons sûr que dans cette voie il reste encore beaucoup à faire et que les matériaux sont à portée.

Le mérite propre de la présente édition de M. Preud'homme consiste à donner un texte du *De Imperio* fondé sur les données ou du moins soigneusement rapproché de la recension du ms. de Bruxelles identifié par M. Thomas. Quelques bonnes leçons du *Parcensis-Bruxellensis* avaient été relevées par Nohl ; ici elles sont commodément réunies dans l'appendice critique et, quand il faut choisir, M. Preud'homme, on le devine et on l'excuse, a un faible pour ce ms. Quant à l'édition elle-même, on trouverait surtout en France plus d'une critique à lui adresser. Pourquoi ces notes historiques, dans l'ordre des paragraphes, intercalées entre l'introduction et le texte ? Elles ne sont pas à leur place si leur but est de rappeler constamment les faits à l'élève ; d'autre part, elles ne forment pas un tout et contiennent des renvois répétés à l'introduction avec laquelle elles font double emploi. Nous trouverions les notes du bas des pages trop élémentaires, criblées de renvois inutiles à une grammaire belge. Telle page de l'introduction semble prouver peu de critique [2], telle autre paraît trop chargée, trop dense et parfois confuse. Les fautes d'impression, additions ou rectifications qui disparaîtront sans doute à la prochaine édition, sont bien nombreuses. Enfin et surtout j'ai été étonné de ne voir indiqué nulle part, ne fût-ce que par un mot, le caractère artificiel et les défauts bien connus du *De Imperio*. Mais sur bon nombre de ces griefs je n'oserais

1. Voir la *Revue* du 25 avril 1892.

2. Ainsi, p. v, le livre de M. Deloume est mis de plein pied avec ceux de Mommsen et des autres maîtres.

trop insister ; car M. Preud'homme pourrait bien se défendre fort justement contre moi en invoquant des habitudes qui ne sont pas les nôtres ou des prescriptions officielles que je ne connais pas.

Le second ouvrage est une suite de conjectures sur le premier volume des discours de Cicéron de Müller. Elles visent des difficultés de fond plutôt que de forme. Dans le nombre, il en est certainement qui sont inutiles ou qu'on se refuse à accepter. Mais il en est aussi d'ingénieuses et quelques-unes répondent à des doutes qu'on sentait sans voir nettement quelle était et où était la difficulté. C'est une bonne contribution aux études sur le texte de Cicéron et nous devons souhaiter que cette première partie ait la suite qu'annonce l'auteur.

Émile THOMAS.

---

499 — **Nagy Lajos magyar Kiraly viszonya Giannino di Guccio franczia tronkœveteloehoez** (Les rapports de Louis le Grand, roi de Hongrie, avec Giannino di Guccio, prétendant au trône de France), par S. POR. Budapest, 1892. 31 p.

Lorsqu'en 1844, Monmerqué publia sa « Dissertation historique sur Jean Ier, roi de France et de Navarre », il engageait les historiens à chercher dans les Archives de Sienne qui pourraient bien renfermer une reconnaissance des droits prétendus de Jean Ier qui se disait fils de Louis X, le Hutin. Dans les « Monuments diplomatiques relatifs à la maison d'Anjou » que l'Académie hongroise édite depuis des années, la question de Jean Gouge (Giannino di Guccio) vient d'être éclairée d'un jour nouveau. Vol. II. p. 528 de ces documents on lit une délibération du Conseil municipal de Sienne en date du 18 octobre 1359. Les conseillers réunis pour élire les douze magistrats déclarent, lorsque le nom de Giannino sort de l'urne, qu'il doit être exempté de cette charge, puisqu'il est digne de porter la couronne de France. La lettre de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, dit le registre, en fait foi. Suit la copie de cette lettre datée de Bude le 15 mai 1358, dans laquelle le grand roi de la maison d'Anjou confirme les droits de Giannino.

M. Por, membre de l'Académie hongroise, auteur d'un ouvrage sur Louis-le-Grand, a repris de nouveau cette question qui semble encore obscure à beaucoup d'historiens [1]. M. P. dit que le roi Louis n'avait à cette époque aucune raison d'en vouloir au roi de France ; qu'il a examiné dans tous ces détails le pour et le contre, lorsque Giannino est venu en Hongrie (déc. 1357) et que la phrase de sa lettre : « Quoniam refulsit in nobis sol, qui prius erat in nubilo, et accensus est ignis mire claritatis, veritatis » est à prendre au sérieux. Le roi de Hongrie lui-même ne

---

1. Ainsi le « Monatsblatt der Kais. Kœn. heraldischen Gesellschaft zu Wien », août-sept. 1892, publie le document en question sous le titre : Falsche Prinzen. Ein franzœsischer Thronprætendent, mais ne sait donner aucun éclaircissement.

pouvait rien faire pour son prétendu cousin — Clémence de Hongrie était la sœur de Charles Robert, père de Louis-le-Grand — car il était occupé ailleurs, mais sa bonne foi ne peut pas être contestée. Il nous semble que M. P. affirme cela à propos d'un mot de Monmerqué qui dit que le roi de Hongrie, mal disposé *peut-être* pour la France, aurait accueilli avec trop de facilité des récits de nature à toucher son cœur (p. 32).

On sait que Jean Ier, reconnu également par la charte de Cola Rienzi, quatre jours avant la mort du tribun romain, fut pris en 1361 par le gouverneur de Provence qui le livra au roi de Naples, et qu'il est mort prisonnier dans le château de l'Œuf. Ses descendants qui portaient le lys dans leur blason, sont enterrés dans l'église St. Dominique à Sienne.

M. Pòr a ajouté à son mémoire le récit de Sigismond Tizio, tiré du manuscrit des « Historiae Senenses », où celui-ci raconte la relation de Cola Rienzi sur Giannino, puis la lettre du Frère Antoine à Rienzi (en italien) conservée dans la bibliothèque municipale de Sienne, et qu'on peut comparer avec la charte de Rienzi publiée pour la première fois par Monmerqué dans son Mémoire.

J. KONT.

---

500. — Albrecht von BONSTETTEN. **Briefe und ausgewählte Schriften**, herausgegeben von Dr Albert Büchi (forme le tome XIII des *Quellen zur schweizer Geschichte*). 1 vol. in-8, XI-288 pages. Bâle, Adolf Geering, 1893.

Albert de Bonstetten, né entre les années 1441 et 1445, entra de bonne heure au couvent de Notre-Dame d'Einsiedeln, dont il fut nommé doyen en mai 1470. Il conserva cette fonction jusqu'à sa mort, survenue vers l'année 1504. Pendant sa retraite dans le cloître, il entretint des relations épistolaires avec un grand nombre de savants, le chanoine de Zurich Jacques Waldenbourg, le chanoine de Bâle Arnold Truchsess var Wolhusen, l'humaniste allemand Pierre Luder, le Bernois Thüring Fricker, les amis d'Agricola : Jean de Watt, Jean de Thalheim, Barthélemi de Welden, les érudits de la cour du duc de Milan, Jean Marie Sforza : le futur cardinal Ascanio Sforza, Jean-Dominique de Beccaria, Jean de Beccaria, etc. Francesco Filelfo est le plus remarquable de ces correspondants. Quatre-vingt huit lettres qui ont été adressées à Bonstetten par ces divers personnages dans l'intervalle de 1465 à 1480 ont été réunies dans un manuscrit de la Bibliothèque du chapitre de Saint-Gall, nº 719; ce sont elles que publie dans ce volume, avec très grand soin, M. le docteur Albert Büchi. Elles présentent un certain intérêt pour l'histoire de la Renaissance en Suisse; elles fournissent aussi de loin en loin quelque renseignement curieux sur les autres pays. Ainsi une lettre (nº 56) nous apprend que Pierre de Blarru ne fut pas le seul à chanter la victoire éclatante remportée par le duc de Lorraine René II sur Charles le Téméraire sous les murs de Nancy ;

cette matière avait tenté un poète de la cour de Sforza, Petrus Siculus.

Treize autres lettres qui sont presque toutes des dédicaces d'ouvrages, adressées par Bonstetten à de grands personnages, le doge de Venise, le roi de France Charles VIII, l'Empereur Maximilien, le duc de Würtemberg Eberhart le Barbu, etc., ont été ajoutées par l'éditeur en appendice à ce recueil.

M. Albert B. imprime, en suite, trois ouvrages de Bonstetten : 1° *De justitiae ceterarumque virtutum exilio*, jusqu'à présent inédit; c'est sous une forme allégorique une satire des vices de l'époque; 2° un traité historique sur le couvent d'Einsiedeln : *Von der loblichen Stiftung des hochwirdigen Gotzhus Ainsideln unser lieben Frowen.* Cet écrit avait déjà été publié à Ulm en 1494, dans un incunable qui est devenu rarissime; 3° *Superioris Germaniae confoederationis descriptio.* Cette description de la Suisse, la plus ancienne que nous possédions, faite peu de temps après que les victoires de Granson et de Morat eurent attiré l'attention de l'Europe sur ce petit pays, est très nette et intéressante. Elle avait déjà été éditée, mais d'après une mauvaise copie, au tome III des *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich.* M. Büchi en donne une édition définitive, d'après le Cod. lat. 4006 de la Bibliothèque publique de Münich, le cod. lat. 75 de la Bibliotheca Vallicellana à Rome et enfin le cod. lat. 5658 de la Bibliothèque nationale de Paris. Ce dernier manuscrit a été envoyé au roi Louis XI par Bonstetten lui même.

Ch. Pfister.

---

501. — **I primi due secoli della Storia di Firenze, Ricerche di Pasquale Villari.** t. I, IX-317 p. Florence, Sansoni, 1893.

Pour apprécier à sa juste valeur l'intérêt et l'importance de ce volume, il faut se reporter à la préface. M. Pasquale Villari reconnaît qu'il a voulu réunir des études publiées dans diverses Revues depuis vingt-cinq ans. Pour plus de précision, il indique, au commencement de chaque chapitre, la date à laquelle ce chapitre a paru sous la forme d'article. De sept articles, en y comprenant l'introduction, quatre sont de 1866 ou 1867, trois de 1890. Les plus anciens sont donc antérieurs au moment où l'attention des érudits a commencé de se porter sur l'histoire primitive de Florence. Auparavant, nous n'avions guères, pour nous renseigner, que le petit volume d'Atto Vannucci, excellent à son heure, mais dépassé depuis, et que notre auteur ne croit pas nécessaire de rappeler.

Les trois chapitres de 1890, postérieurs au contraire à la plupart des grands travaux dont cette période a été l'objet, ajoutent peu à ce que nous savions, et, heureusement, ne le détruisent en rien. D'où résulte que le sous-titre de *Recherches*, justifié pour la date de 1867, ne l'est

plus en 1893. Si les droits de priorité ne peuvent être contestés à M. Villari, on regrette que les articles ou chapitres nouveaux, pour lesquels il ne les saurait prétendre, soient aussi peu pourvus de notes se référant aux plus nouvelles et aux plus estimables recherches de l'érudition.

Est-ce fatigue, conviction d'avoir fait pour le mieux du premier coup ou effet de cette difficulté qu'éprouvent tant d'écrivains à remettre sur le métier leur ouvrage, M. V. s'est dispensé de récrire. Nous avons donc sous les yeux son œuvre de premier jet, et, pour ce qui est des quatre anciens articles, elle nous paraît véritablement admirable, tant l'auteur a su voir clair alors que personne n'y voyait que du feu. Ce qu'il ne savait pas, il le devinait, l'indiquait, l'exposait avec assez de netteté pour que ceux qui sont venus après lui aient pu s'appuyer à lui, non pas aveuglément, puisqu'on ne doit — il le dit lui-même — avoir confiance qu'aux originaux soumis à une critique sévère, mais avec l'espoir, le plus souvent justifié, de ne point faire fausse route en le prenant pour guide. L'histoire, chez lui, est divination.

Notez qu'il écrivait neuf ou dix ans avant que le vénérable Gino Capponi se décidât à publier son *Histoire de Florence*, fruit touchant de ses veilles d'aveugle. Ignorant ce qu'elle contenait, il présentait modestement ce qu'il disait lui-même des origines comme une annonce de la publication promise par le Nestor florentin et une invitation polie à ne pas la différer plus longtemps. Son vœu exaucé, il a dû éprouver une vive satisfaction de se sentir si supérieur, d'où cette parole indulgente que « Capponi ne pouvait faire autrement qu'il a fait », ce qui n'est exact qu'eu égard à son état de cécité, puisqu'il traite en douze pages les deux siècles primitifs qui en ont inspiré à M. V. tant d'excellentes. Gino Capponi venait en retard, comme Villemain publiant, sur ses vieux jours, son *Grégoire VII*.

C'est donc surtout parce qu'il a parlé clair le premier, que M. V. a pris, parmi les historiens de Florence, une place d'honneur qui ne lui saurait être ôtée. Il consacre sa gloire en exhumant ses articles de la nécropole des Revues. Il est toujours intéressant à lire par la lucidité de l'exposition et du style; mais sur bien des points particuliers il paraît maintenant en retard, et il ne saurait s'étonner qu'on le constate, puisqu'il a négligé tout travail de refonte. Aucun laïque n'est infaillible, et, parmi les clercs mêmes, il n'y en a guères qu'un qui le soit.

Cette réserve faite, hâtons nous d'ajouter que quiconque est familier avec la langue italienne peut très bien se contenter, pour connaître les origines, de ce qu'on trouve au volume de M. Villari. Ce que j'en dis est surtout vrai des guerres primitives de la commune florentine contre les communes ou hobereaux du voisinage. Si toute étude est intéressante à laquelle on apporte une attention sérieuse, cela ne doit s'entendre que de celui qui fait le travail. Quant aux lecteurs, ils s'impatientent de tant de menus détails, toujours les mêmes, dont est pleine cette partie

des annales florentines. C'est l'ennui de cette période qui explique, sans l'excuser, la tendance des gens du monde à se figurer l'histoire de Florence commençant aux Médicis. Pour eux n'existe point cette période animée de l'esprit démocratique en lutte avec l'esprit aristocratique d'abord, puis avec l'esprit autocratique, période où les belles-lettres et les beaux-arts jettent un si vif éclat, sans qu'on puisse encore, comme sous les Médicis, constater les tristes symptômes de la décadence.

Il convient de parler à part des articles ou chapitres qui portent la date de 1890, car les observations auxquelles ils donnent lieu sont d'autre nature. Ecrits depuis que tant d'études partielles ont renouvelé dans son détail cet important sujet, donnent-ils du nouveau? Le premier est une analyse des dernières recherches faites sur les sources primitives, je veux dire sur celles où l'on suppose qu'ont puisé les plus anciens chroniqueurs connus. Certes, ces sources-là ne sont point à dédaigner; mais on ne saurait leur demander plus de critique qu'à ceux qui en ont fait usage. Les vraies sources seront toujours les manuscrits de l'*Archivio* des Offices, si pauvres, malheureusement, pour les époques primitives. C'est ce qui excuse M. V. de ne s'être pas, dans un travail si récent, mieux affranchi des légendes. Il me semble pourtant qu'il aurait dû s'y essayer. Je lis bien quelques phrases restrictives qui sont les portes de sûreté de sa prudence; mais on aimerait un parti-pris plus décidé. C'est si bon de sentir sous ses pieds un terrain solide!

Dans le second chapitre, sur les origines, non plus de la bourgade comme le précédent, mais de la commune, on ne peut qu'approuver M. Villari, sans lui faire honneur de la découverte, d'avoir montré la commune se formant peu à peu, et non pas sortant, un beau jour, armée de toutes pièces, du cerveau sans doute de Jupiter, sinon de sa cuisse. Oui; tandis qu'à Pise et à Sienne il est sans cesse question des *nobiles*, c'est des *milites* qu'il est question à Florence, citoyens non-nobles, mais ne mettant point ou ne mettant plus la main aux métiers et formant comme une aristocratie bourgeoise. Je voudrais seulement ajouter que cette aristocratie, exclusive par en bas, ne le fut point par en haut, et qu'elle ouvrit volontiers ses rangs à ceux des nobles qui consentaient à vivre dans la ville autrement qu'en ennemis, qui étaient précieux parce qu'ils se montraient entendus au métier des armes, mais qui n'eussent jamais consenti à servir autrement qu'à cheval. Personne n'ignore que *milites* s'entendait uniquement de la cavalerie.

M. V. met en lumière un point curieux: ces fameuses tours qui subissaient des sièges et dont quelques-unes sont encore debout, étaient possédées non seulement par des familles plutôt que par des individus, mais encore par une association de familles, soumise à de certaines règles. Cela résulte des documents. Toutes les obscurités, cependant, ne sont point dissipées; on peut encore batailler. Et comment n'en serait-il pas ainsi, puisqu'il s'agit d'une constitution en voie de formation! M. V. croit que ces sociétés des tours n'avaient rien de féodal et

le professeur Santini pense le contraire. Les contraires sont-ils inconciliables? Non sans doute. Si les Uberti, dit notre auteur, avaient pu prévaloir, le caractère féodal aurait bientôt pris le dessus. Il y était donc déjà plus qu'en germe, et l'on ne saurait, à mon avis, dire sans exagération que la bonne harmonie régnait entre les sociétés des tours et le peuple. La vérité, c'est qu'il y avait des divisions parmi les grands, et que ceux d'entre eux qui, par haine des autres ou par amour de la domination, se rapprochaient du peuple, devaient faire le sacrifice de ce qui rappelait trop leur origine, d'où la défaite du principe féodal. Mais cela, on le savait.

Autre question où le doute reste permis. M. V. a raison, dans une certaine mesure, de dire que les menus faits qu'on relève vers la fin du XII[e] siècle permettent de supposer que les arts ou métiers florentins n'étaient pas alors à leur début et que leur prospérité était plus ancienne. Pourtant, l'incertitude qu'il constate lui-même dans l'appellation des magistrats qui gouvernent la cité, ne semble-t-elle pas indiquer l'enfance de la vie politique ou municipale, et peut-on concevoir une vie commerciale très florissante dans une ville non soumise encore à des règles de quelque fixité? Comment croire à un développement marqué des arts et métiers dans cette démocratie naissante, alors qu'elle en était réduite, pour se défendre et pour vivre, à solliciter les secours de l'aristocratie et à les acheter par une temporaire soumission?

C'est sur des détails de ce genre qu'un critique exercé, tel qu'est M. Villari, peut se flatter d'apporter quelques arguments nouveaux dans des discussions toujours ouvertes. Faut-il regretter qu'il ne puisse davantage? Nous ne saurions en vérité, car il faudrait considérer comme non avenu le labeur de tant d'érudits pendant ces vingt-cinq dernières années. Réjouissons-nous au contraire, de les voir d'accord avec M. V. sur tant de points particuliers et sur l'ensemble. En ne les contredisant pas, il les confirme : *quum tacet clamat ;* et c'est encore un service qu'il rend à l'histoire florentine, après en avoir planté les premiers jalons.

Aussi bien, des *essais* relativement courts sont-ils le genre où il excelle, comme Macaulay. Napolitain de naissance, Florentin de volonté et d'adoption, il a consacré à l'histoire de Florence sa vie, du moins ce qu'il en peut distraire de l'enseignement, de la politique, de l'administration. Cette histoire, il l'a prise par les deux bouts, menant de pair avec les commencements la fin qui trouve ses plus fermes fondements dans de riches archives. Deux ouvrages considérables, importants, universellement estimés, l'un sur Savonarole, l'autre sur Machiavel, ont consacré sa réputation. Oserai-je dire néanmoins qu'il n'y paraît pas dans tout son lustre? D'une part, sa tendance est trop manifeste à parler de tout à propos de ses héros, au risque de les perdre souvent de vue : c'est la méthode allemande, pour laquelle sont ses préférences, par un effort de sa volonté plus que par un effet de sa nature. D'autre part,

quand il étudie un personnage, il s'attache à lui, il fait de lui son client, il endosse sans y penser la robe de l'avocat ou il monte en chaire (*pulpito* alors plutôt que *cattedra*) pour prononcer une oraison funèbre avec tout l'appareil de la science historique. Au contraire, dans les articles de revues, il a trop peu de place pour y étaler des plaidoyers, sans compter, ce qui est assez ordinaire, qu'il manque de clients, car dans les temps primitifs, enveloppés de ténèbres, où sont les hommes assez importants pour qu'on tire son épingle du jeu en présentant leur défense, quand c'est à peine s'ils sont attaqués? Échappant ainsi aux dangereuses tentations de son talent d'avocat, il fait paraître ses grandes qualités de concentration et de synthèse, il est historien, pas autre chose qu'historien, et c'est ainsi qu'avec quatre vieux articles trop peu renouvelés et trois plus récents où la loyauté l'empêche d'être original hors de propos, il réussit à intéresser tout le monde et à instruire les plus instruits.

F.-T. Perrens.

---

502. — Pierre Mervault. **Saint-Martin de Ré et la Rochelle (1627-1628).** Introduction et notes par Georges Musset. La Rochelle, Noel Texier, imprimeur-éditeur, 1893, petit in-4 de xvi-76 p.

Pierre Mervault est l'auteur d'un ouvrage qui, comme le rappelle tout d'abord M. Musset, a eu le privilège d'être apprécié de son temps et d'avoir conservé sa réputation quasi intacte après deux siècles d'existence [1]. Le *Journal des choses plus mémorables qui se sont passées au siège de la Rochelle* aurait pu, ajoute-t-il, « mécontenter amis ou ennemis, si l'écrivain n'y avait été d'une impartialité et d'une droiture d'esprit sans faiblesse comme sans passion, chose difficile à l'heure où la Rochelle saignait encore des blessures que lui attira son héroïque défense. Mervault sut éviter les écueils nombreux au milieu desquels le récit risquait de se perdre et a laissé un livre de bonne foi qui sera toujours consulté avec fruit ». A côté de cette œuvre importante, Mervault écrivit un récit abrégé qui diffère en quelques points de son œuvre [2]. On ne connaissait ce résumé que par une copie de Jaillot. M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, en ayant découvert le manuscrit original et l'ayant cédé à la Bibliothèque de la ville de la Rochelle, le conservateur de cet établissement, étant assuré de l'authenticité de l'opuscule, a voulu le publier et pour deux bonnes raisons : 1° malgré sa concision, ce petit récit contient une foule de légers détails inédits ; 2° il présente un résumé fidèle et réfléchi tant du manuscrit primitif de Mervault que des premières éditions du *Journal*, ayant dû servir de cadre à l'édition de

1. M. Musset a donné sur Mervault (p. xiv-xxv) une courte et excellente notice biographique tirée des notes manuscrites de Jourdan (conservées à la Bibliothèque de la Rochelle) et de ses notes personnelles.

2. Les variantes ont été relevées avec beaucoup de soin (p. 69-76).

1671. A ce propos, M. Musset se livre (*Introduction*, p. vi-xii) à une discussion minutieuse des diverses assertions des bibliographes et il établit qu'il y a trois tirages connus : l'un de 1648, l'autre sans lieu ni date, et un troisième de 1671. Il établit encore (p. xii) que le *Récit sommaire* a été rédigé par Mervault, aussitôt le siège, et qu'il a été mis au point dans quelques-unes de ses parties sur des renseignements nouveaux, entre les premières éditions et celle de 1671, qui en reproduit textuellement certains passages. Comme à l'éditeur, c'est la seule conclusion qui me paraisse légitime. Ai-je besoin d'ajouter, en parlant de l'œuvre d'un travailleur aussi estimé, que tout est excellent dans son édition, l'*Introduction*, le *texte*, les *notes*? Insister là dessus, ce serait vouloir apporter des huîtres à la Rochelle. Je me contenterai donc de souhaiter à tous ceux qui possèdent déjà une des éditions du *Journal* d'acquérir un exemplaire du *Récit sommaire*. Je le leur souhaite d'autant plus que l'opuscule de Mervault se présente « sous des formes typographiques recherchées et luxueuses », et que l'habile N. Texier s'est véritablement surpassé en imprimant l'admirable plaquette.

T. de L.

---

503. — **Les sons du Français,** leur formation, leur combinaison, leur représentation, par Paul Passy, 3e éd. Paris, Firmin Didot, 1892 ; in-8, 143 p.

504. — **Elementarbuch des gesprochenen Franzoesisch** von Franz Beyer und Paul Passy, Coethen, Otto Schulze, 1893 ; in-8, xiv-218 p.

Le livre bien connu de M. P. Passy sur les *Sons du français* vient d'atteindre sa troisième édition. J'applaudis de grand cœur à ce succès et suis persuadé que ce petit livre, soigneusement revu, amélioré en maint endroit, continuera à rendre de bons services. Sous une forme élémentaire (peut-être pas toujours assez), il donne, en effet, des notions très précises de phonétique générale : d'ailleurs, il a été autrefois ici même [1] apprécié par une plume trop autorisée pour que j'aie besoin d'insister sur la doctrine proprement dite. Reste la question de l'orthographe qu'on avait déjà reproché à M. P. de vouloir modifier, précisément dans un livre classique et destiné à exposer la théorie des sons. Je ne souscris point moi non plus, à cette réforme partielle, timide et, semble-t-il, assez illogique. Sur certains points, à vrai dire, M. P. a cédé : on lui avait reproché d'écrire *fransais*, et il écrit maintenant *français*, comme tout le monde. J'aime mieux cela. Mais il a conservé beaucoup de particularités, et dont on ne voit pas toujours nettement la raison. Pourquoi, par exemple, accentuer les *e* suivis de l'*x*, qui peut bien, il semble, compter pour une consonne double? Je n'aime pas davantage la suppression du trait d'union dans un adjectif comme *miouverte* (lisez *mi-ouverte*), cela semble indiquer une sorte de diphtongue qui n'existe

1. Voir *Revue critique* du 28 octobre 1889.

pas dans la prononciation du mot. Enfin, ce qui me paraît barbare au dernier chef, c'est d'écrire *ils rendaint* (pour *ils rendaient*); qu'on écrive tout de suite *il randè*, et qu'il n'en soit plus question. Mais à quoi rime *rendaint*? C'est là une orthographe qui n'est ni phonétique, ni étymologique, c'est du caprice pur. Comment distinguer le mot ainsi écrit de *maint*, *contraint*, et autres formes semblables que M. P. conserve, je crois? N'est-ce pas ajouter gratuitement une anomalie nouvelle à toutes celles que nous possédons déjà! La conclusion, c'est qu'on fera sagement de s'en tenir à l'orthographe traditionnelle, surtout dans les livres d'éducation, et d'attendre que l'Académie ait pris une décision toutes ces questions en litige: on sait qu'elle y occupe ses loisirs.

En même temps qu'il donnait cette troisième édition de son livre M. P. collaborait avec M. F. Beyer, pour rédiger à l'usage des Allemands un traité élémentaire de la prononciation française. Ce petit livre est fort bien fait. Il comprend trois parties : 1° quarante-deux exercices de lecture, transcrits phonétiquement (p. 1-76); 2° une esquisse grammaticale, où il y a des remarques intéressantes sur la liaison des mots entre eux et la stylistique usuelle (p. 79-169); 3° enfin un petit glossaire (p. 174-218). Les jeunes Allemands (si tant est qu'ils en eussent besoin) auront désormais, pour prononcer le français d'une façon moderne, un guide sûr, ou peut s'en faut. Je fais là une restriction qui n'est pas pour diminuer le mérite du livre, et qui m'entraînerait loin, si je voulais la justifier d'une façon détaillée. Je trouve qu'en général MM. B. et P. érigent trop en règles des abréviations et des absences de liaison qui ne sont encore chez nous que des tendances, parfois assez fortement combattues. Ils écrivent, par exemple, sans hésiter *met'* ou *chamb'* devant des consonnes : il me semble que dans les classes moyennes de la société on prononce encore plus souvent *mettre* et *chambre*. Je n'admets pas à plus forte raison que *queg' jour* (pour *quelque jour*) ait définitivement triomphé. Enfin, je ne voudrais pas écrire *jeuli* comme *fleuri* : cette prononciation de *joli* est tout au plus un parisianisme[1]. Il y en aurait bien d'autres à relever dans ce petit livre, où les auteurs semblent s'être préoccupés avant tout de la prononciation du français tel qu'on le parle sur le Boulevard Il est vrai que c'est de là que vient le mot d'ordre auquel obéit la langue dans son évolution; de sorte que, si MM. Beyer et Passy ne nous donnent pas absolument la prononciation d'aujourd'hui, ils nous ont peut-être donné celle de demain. Il est toujours bon de ne pas retarder sur son époque.

E. Bourciez.

---

1. Ce qui ne veut pas dire que l'*o* de *joli* soit un *o* ouvert identique à celui de *mort*, par exemple; mais les auteurs se restreignant, comme ils devaient le faire dans un livre élémentaire, aux notations essentielles, ne pouvaient rendre la nuance. Entre *ó* et *œ* ils ont choisi *œ*, à tort selon moi.

505. — Tivaroni (Carlo). **L'Italia durante il dominio austriaco.** Tome II. L'Italia centrale. Turin-Rome, Roux, 1893. In-16 de 449 p. 3 fr. 50.

En annonçant le premier volume de cet ouvrage, nous avons marqué les qualités et les défauts de la méthode de l'auteur; nous avons rendu justice à l'étendue de sa science, à la loyauté et à l'impartialité de sa critique, et nous avons exprimé le regret qu'en s'interdisant toute note, tout appendice, il se mît dans l'obligation de charger son récit d'une foule de détails qui en ralentissent la marche et quelquefois même jettent de l'obscurité dans le style. Le deuxième volume nous paraît appeler les mêmes observations. Nous pourrions également répéter que, dans sa crainte d'imposer ses jugements au lecteur, M. Tivaroni l'abandonne trop souvent aux contradictions des témoins dont il recueille les dépositions. Mais, redites pour redites, mieux vaut signaler encore une fois le service rendu par une étude si patiemment, si minutieusement poursuivie et par la masse des documents qu'elle met à la disposition des curieux.

Dans le nombre, mentionnons l'enquête sur la restauration de l'ancien régime en Toscane où la douceur des mœurs balance heureusement les préjugés de la réaction (de 1814 à 1848, la prospérité matérielle y est fort grande; en 1848, un homme riche peut y vivre pour 5 fr.60 par jour, un ouvrier pour 0 fr. 84; la population est montée depuis 1814 de 1,154,686 habitants à 1,590,091, et G. B. Niccolini déclare qu'il donne la palme à Léopold II sur tous les souverains d'Europe); les négociations entamées par Consalvi en 1814 pour reconstituer l'intégralité des anciens domaines du pape, sa lutte avec les cardinaux pour simplifier et centraliser l'administration tout en la maintenant entre les mains des ecclésiastiques (un de ses édits fut impunément arraché en plein jour par le doyen du Sacré Collège, p. 125); les rapports secrets de la police autrichienne sur les vices du gouvernement pontifical (p. 151-152, 167-170); les remarques sur la responsabilité de la France dans le malheureux soulèvement des Romagnes en 1831 (p. 181-182), sur la crainte d'un schisme en Allemagne et des agrandissements éventuels du Piémont qui contribua à la rupture de Pie IX avec la cause nationale (p. 320-321); la réfutation de la croyance que les sujets du pape n'ont pas payé de leur personne dans les événements de 1848-1849. (p. 361-3). Pour l'intérêt du récit, les meilleures parties à notre avis sont les pages consacrées aux naïves manifestations de 1848 et à la république romaine, surtout à la courageuse résistance par laquelle elle racheta une anarchie que M. Tivaroni ne dissimule pas.

Le troisième et dernier volume, qui paraîtra bientôt, contiendra, outre l'histoire des Deux-Siciles pendant cette période, une étude complète sur *le développement de la pensée nationale de 1815 à 1849*, où l'auteur examinera l'influence des néo-guelfes et de la Jeune Italie et esquissera les portraits des principaux personnages du temps. Charles Dejob.

**Publications of the American Academy of political and social science.** Philadelphie, s. d. In-8.
506. — **A Third Revolution ;** R. P. CHEYNEY, 10 p.
507. — **River and harbor bills**, Emory R. JOHNSON, 30 p.
508. — **Cabinet governement in the United States.** Freeman. SNOW, 13 p.
509. — **School Savings banks,** Sara Louisa OBERHOLTZER, 16 p.
510. — **Patten's dynamic economics,** J. B. CLARK, 15 p.
511. — **The geometrical theory of the determination of prices,** Léon WALRAS, 20 p.
512. — **Preventive legislation in relation to crime,** C. H. REEVE, 12 p.
513. — **The effect of consumption of wealth on distribution,** W. SMART, 36 p.
514. — **The Standard of deferred payements,** E. Alsworth Ross, 13 p.
515. — **Parliamentary procedure**, Jesse MACY, 23 p.
516. — **Social work at the Krupp foundries,** S. LINDSAY, 31 p.

L'Académie de Philadephie continue la publication de ses études sociales et politiques qui, par la fermeté de la méthode, la netteté dans la position des questions, la franchise des solutions, la langue claire, précise, simple et virile, méritent décidément d'être données en modèle à la vieille Europe où nous avons tant de peine à nous débarrasser, dans l'exposition des faits politiques, les Anglais des préjugés sociaux et ecclésiastiques, les Allemands des formes sentimentales et ampoulées, les Français du style oratoire et spirituel.

Quatre de ces études sont de simples travaux de vulgarisation, ou de description scutologique, excellents d'ailleurs par la méthode et la forme : la description des caisses d'épargne scolaire, en France et aux États-Unis, par Mlle Oberholtzer, avec une statistique des opérations des caisses des États-Unis en 1891 ; — l'exposition de la théorie de l'économiste américain Patten par M. Clark (cette théorie tient compte du sacrifice de jouissance imposé au travailleur par le temps de travail) ; — l'exposé de la théorie géométrique de la détermination des prix de Walras traduit directement sur deux mémoires de l'auteur ; — la description des établissements de la maison Krupp pour les employés de ses fonderies à Essen (logements, magasins coopératifs, assistance médicale, caisses d'assurance de retraite et d'épargne, écoles primaires et professionnelles), donnée par M. Lindsay d'après les renseignements publiés par la maison Krupp.

Deux publications contiennent des théories originales d'économie politique. M. Smart essaie de remplacer la notion abstraite de *valeur* par la notion réelle *d'utilité*. Ce qui importe, dit-il, ce n'est pas le prix payé pour un travail, mais la somme d'utilité qu'il procure. Le rêve de payer le travailleur avec le produit de son travail est irréalisable à cause des risques que le travailleur ne peut pas courir et des pertes que le progrès de l'industrie fait subir à tout capital fixé. C'est dans une autre direction que M. S. cherche le moyen d'améliorer la condition du travailleur. Il part de l'analyse des effets de la consommation et constate deux catégories de satisfaction des besoins, objets et services : 1° pour les objets

la production, dans l'ensemble, est dirigée par la volonté des consommateurs, le marchand n'est qu'un intermédiaire, le fabricant qu'un serviteur. C'est donc le consommateur qui est responsable de la direction de l'industrie bien qu'il n'ait pas conscience de l'ordre qu'il donne indirectement à l'ouvrier en achetant l'objet qui lui a plu dans la boutique du marchand. Ainsi il dépend du consommateur de s'assurer que les objets qu'il achète ont été payés récemment à l'ouvrier, il dépend de lui surtout de modifier le cours de la production en donnant à la consommation une direction raisonnable, c'est-à-dire en employant son revenu à des *dépenses* qui ne soient pas une *destruction* de richesse. (Suit une revue très précise des six principales espèces de consommation qui mène à distinguer la consommation rapide et égoïste (dont le type est le feu d'artifice) de la consommation lente et utile à d'autres individus). — 2° Les services font de l'homme qui les rend un moyen et exigent pour son éducation une dépense de force. Cet homme a pour but « non de produire, mais d'être consommé ». Il s'agit donc de distinguer parmi ces « serviteurs » ceux qui rendent un véritable service social et ceux qui ne sont que des parasites. — La conclusion est qu'il y a des « luxes coupables », non pour la raison morale que ce sont des luxes, mais pour la raison économique qu'il n'y a pas assez de ces luxes pour tout le monde. Il s'agit moin s d'accumuler des richesses que d'en disposer raisonnablement, c'est-à-dire de préférer les objets durables et utiles à la société. Ainsi sera réalisée la socialisation de la consommation. Je regrette de ne pouvoir citer les mots heureux dont cette étude abonde, ils font pressentir dans la nouvelle génération des savants américains un esprit à la fois réaliste et généreux, étranger aux vieilles écoles économistes d'Europe.

M. Ross fait la critique de l'argument fondamental des partisans du bimétallisme, que l'abondance de numéraire est nécessaire pour empêcher les débiteurs d'être lésés par la baisse des prix et l'accroissement du pouvoir de l'argent (phénomène constant depuis vingt ans), car il est injuste que le débiteur à long terme doive rendre au créancier une somme qui lui permette d'acquérir plus de valeur que la somme prêtée à l'origine. Il critique également la réponse des monométallistes que le prix du travail n'ayant pas baissé, le débiteur ne rend pas une valeur en travail supérieure à celle qu'il a reçue en prêt. C'est l'opposition des deux théories de la valeur d'usage fondée sur l'utilité de consommation et de la valeur de travail fondée sur les frais de production. Toutes deux sont inexactes. Au point de vue de la production le créancier qui a prêté le capital n'a aucun droit à partager le produit avec le débiteur qui a fait le travail, car il n'est qu'un producteur *passé* et tous les effets utiles sont dus non à loi, mais aux inventeurs, entrepreneurs et ouvriers. Mais au point de vue de la consommation, s'il est vrai que l'utilité directe procurée par un objet donnée reste constante quand même sa valeur d'achat diminue, quelque chose cependant diminue, c'est « l'estime sociale » que procure

l'objet. « En vous prêtant il y a dix ans une voiture à quatre chevaux, je vous ai procuré alors une certaine distinction sociale; en me la rendant aujourd'hui, vous ne me rendez pas la même utilité objective.... car il me faudrait une voiture à six pour jouir de la même distinction sociale. » Cette considération originale mène à conclure que le régime monétaire doit être agencé de façon que la valeur égale qui doit être rendue au créancier soit mesurée non en travail ni en objets de consommation, mais en « utilité objective », c'est-à-dire avec un « léger excédent d'objets »; le numéraire « doit suffire à maintenir les prix de détail très près de leur précédent niveau » l'étalon d'or est un instrument de spoliation au profit des créanciers.

Trois études sont consacrées à la politique.

M. Cheyney cherche dans l'histoire des deux grandes révolutions modernes (Réforme, Révolution française), les caractères généraux des révolutions, ponr tâcher de préciser ce que sera « la troisième Révolution » dans laquelle nous entrons, la révolution économique. Ces caractères sont : 1° changement du milieu social ; 2° mécontentement du régime établi ; 3° renaissance du « principe [1] de nationalité » ; 4° mouvements radicaux extrêmes ; 5° lien de causalité entre les deux révolutions. Nous constatons les mêmes faits aujourd'hui, et la Révolution française, en réclamant pour tous le droit de participer à la confection des lois, a remis le pouvoir à une majorité intéressée à une transformation économique. L'analogie des trois périodes est donc complète. Nous sommes dans une de ces périodes de « réorganisation permanente » qu'on appelle révolution. Éclairés à cette lumière, les mouvements désordonnés de notre temps apparaissent comme la « préparation d'un ordre de choses nouveaux ». Ainsi, le patron qui déclare qu'il traitera avec ses ouvriers individuellement mais non avec ses ouvriers unis en corps, pourrait bien être engagé dans une lutte sans espoir contre le mouvement inévitable des ouvriers à agir en groupe. Celui qui se pose sur le terrain de son droit à faire ses affaires sans intervention de ses ouvriers ressemble au souverain despotique de jadis qui déclarait que « le peuple n'a rien à faire dans le gouvernement », et il se pourra bien que « le despotisme économique prenne le même chemin que le despotisme politique ». Cette formule suffirait à faire de cette courte étude un exemple typique de l'esprit hardi et ferme des savants américains.

M. Snow, à propos de l'étude de M. Bradford (dont j'ai rendu compte), examine la question souvent débattue du gouvernement de cabinet. En fait le projet du Sénat en 1881 n'a pas la portée que M. Bradford lui attribuait. Il s'agit de donner aux secrétaires d'État non l'initiative des projets de loi, ce qui les transformerait en un « cabinet irresponsable », mais seulement le droit de prendre part aux séances du Congrès ; il ne s'agit que d'abolir les précautions prises par les auteurs de la Constitution

1. *Sentiment* serait plus exact.

de 1787 contre l'influence personnelle des agents exécutifs, très redoutée alors [1]. La Constitution leur a imposé de ne correspondre que par écrit, on leur permettrait de communiquer oralement, ce serait tout. M. S. ne voit pas en quoi cette réforme remédierait au mal du gouvernement américain, « la législation par les commissions ». Le gouvernement du cabinet responsable que semble désirer M. Bradford ne peut être établi que par « un changement radical de la Constitution ». Ce changement est-il désirable? Le Président, que M. Bradford regarde comme le représentant du pays dans son ensemble, ne représente en réalité que le parti vainqueur. Ce n'est pas lui qui peut mettre fin au régime du *caucus* et *des dépouilles*. Le pouvoir excessif du Président de la Chambre et des commissions n'est pas inscrit dans la Constitution et pour le supprimer il suffit à la Chambre de le vouloir. L'essentiel est, non de créer une machine politique qui fonctionne sans frottement, ce qui amènerait probablement le despotisme; mais d'assurer le « gouvernement par le peuple », qui d'ici à longtemps « ne deviendra pas une espèce très ordonnée de gouvernement », en le protégeant contre les deux dangers de malhonnêteté et de corruption. On ne voit pas que le système anglais de gouvernement par le cabinet y réussisse mieux, depuis qu'il a cessé d'être manié par des conservateurs, (whigs ou tories). Même l'alternance du pouvoir entre les deux partis donne une influence excessive aux partis. Cette organisation n'est bonne que pour atteindre un but précis. « L'organisation sans objet spécial, pour des buts généraux, dégénère presque sûrement en organisation pour l'organisation, elle est soutenue par des motifs intéressés et tombe au pouvoir de meneurs égoïstes. Les gens malhonnêtes et sans scrupule ont l'avantage sur les honnêtes gens comme organisateurs politiques. » Aux États-Unis, où le gouvernement ne dépend pas d'une majorité, la corruption, à part le système des dépouilles, est moindre qu'en Europe, et pourrait être supprimée par la réforme du scrutin et du recrutement des fonctions. — M. S. est de tempérament conservateur; il répète, sans les contrôler, les assertions des conservateurs européens sur l'influence abusive des députés en France, sans voir leur rôle comme *défenseurs* des électeurs contre le despotisme des fonctionnaires de carrière. Mais c'est un conservateur démocrate et il juge assez sainement du régime politique américain qu'il connaît pour faire penser qu'il cesserait de parler avec mépris du régime français s'il avait vu fonctionner nos bureaux, avec leur mépris des administrés et leur répugnance à tout progrès.

A propos du livre de Mac Kee *Manual of congressional practice*, tableau de la procédure réelle du Congrès d'après les précédents, M. Macy analyse avec pénétration deux phénomènes politiques que personne en Europe, à ma connaissance, n'a encore signalés. Comment

---

1. En France, comme aux États-Unis, ainsi que le prouve l'histoire de la Constituante.

agit un corps chargé du gouvernement? C'est une tendance irrésistible de se représenter l'action d'un gouvernement sur le modèle de l'action d'un individu : le corps souverain paraît un monarque. Dans cette conception Maine définit la démocratie une monarchie retournée. « En fait, il y a, dans tout gouvernement, quelque chose qui non seulement n'est pas individualiste, mais est anti-individualiste. »

Même un tyran a besoin d'agents et leur action personnelle est assez forte pour que « la tyrannie soit une résultante d'actions, de volontés opposées, plutôt que le gouvernement d'un seul. » Ce qui trouble nos idées politiques, c'est l'analogie inexacte tirée des sciences physiques. En politique les phénomènes ne sont pas mécaniques, ils sont surtout psychologiques, « de simples opinions. » La forme du gouvernement dépend de l'état d'esprit du peuple. La démocratie, maintenant, est pour longtemps encore la forme nécessaire que nous ne pouvons nous dispenser d'expérimenter. Or le but d'une assemblée en démocratie est, non d'aider quelques sages à gouverner sagement, mais « d'exprimer les conceptions du peuple en fait de gouvernement » ; elle n'a pas seulement à diriger les finances, les routes, les services spéciaux, elle a une « tâche anti-individualiste », on lui présente des projets individuels, elle doit « *adopter un plan de communauté* » ; ici cesse l'analogie tirée des actes individuels. Comment s'opère une décision individuelle ? l'individu lui-même l'ignore. Une assemblée, au contraire, suit une procédure de décision qui peut être connue et décrite : on sait quand la mesure est proposée, discutée, et quand la décision est prise ; aucune de ces opérations n'est individuelle, bien que la pensée et le plan soient l'œuvre d'individus. La constitution des États-Unis a été décidée par des hommes qui tous individuellement la trouvaient très imparfaite; plus tard on a admiré la sagesse des dispositions combattues en ce temps par les plus sages [1]. Il ne suffit donc pas qu'une constitution assure le bon fonctionnement des services pour être une bonne constitution démocratique. L'essentiel est d'assurer la conduite régulière de la discussion et de la décision. Quelle est la procédure réelle par laquelle se forme le programme? « Tout Américain bien informé sait, quand il entre dans un parti politique et agit pour une mesure, que le moyen d'arriver au but n'est pas clairement établi dans son esprit » ; il lui arrivera même de ne pouvoir préciser si un vote de son député est favorable ou contraire à ses vœux. Dans toute agitation en faveur d'une mesure où sont impliqués des intérêts en conflit et cachés, l'idée même des obstacles qui s'opposent à l'adoption de cette mesure suffit pour faire donner à la demande une formule extrême ou même absurde. C'est ce qu'un membre de la *Farmers alliance* exprimait avec une verve américaine : « Si vous intentiez à une compagnie de chemins de fer un procès en dommages-intérêts, vous demanderiez une somme supérieure à

1. Cette remarque s'appliquerait à la constitution française de 1875.

celle que vous pensez obtenir, n'est-ce pas? Nous aussi nous faisons de grosses demandes au gouvernement pour attirer l'attention et nous espérons obtenir quelque chose. » Ainsi, en politique, il est rationnel de demander plus qu'on ne veut obtenir. Qu'on compare ce ferme sang-froid américain à l'effarement qu'inspirent aux doctrinaires d'Europe les programmes des parties extrêmes et l'on pourra juger de quel côté de l'Océan est le véritable esprit scientifique.

M. Johnson étudie le régime très critiqué aux États-Unis des subventions d'État en faveur des travaux utiles à la navigation (rivières et ports), Il le compare aux régimes anglais et français, sans s'arrêter aux plaintes banales des adversaires des subventions d'État sur le gaspillage, les abus d'influences électorales, les coalitions d'intérêts locaux, et, tout en montrant que ces subventions sont permises par la Constitution et avantageuses au commerce, qui a besoin d'une concurrence aux lignes ferrées pour maintenir les tarifs de chemins de fer, il constate dans le système américain un vice grave : au lieu de concentrer sur un travail la somme nécessaire pour le terminer, comme en France, le gouvernement fédéral disperse ses fonds entre toutes les entreprises classées par les ingénieurs comme d'intérêt général, sans se préoccuper d'en mener aucune à terme, si bien que les travaux, entrepris tous à la fois, dorment pendant des années et avec eux les capitaux dépensés dans l'entreprise, quand ils ne sont pas entièrement perdus. Cette étude critique très vigoureuse est accompagnée d'une histoire originale de la législation fédérale en matière de travaux de navigation ; M. J. raconte la première subvention de 1822, l'opposition systématique des présidents démocrates, l'expédient des *riders* (clauses annexes) employé de 1854 à 1890, puis les tâtonnements qui ont abouti au grand *bill* de 1890.

M. Reeve ne propose rien moins qu'une révolution dans l'organisation de la vie privée. L'homme a un droit inaliénable reconnu par la constitution « à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur ». Il est troublé dans cette recherche, moins par la difficulté de se procurer la subsistance (car il y a de quoi manger pour tout le monde), que par la présence d'une masse flottante de criminels qu'on voit apparaître seulement à l'occasion des crimes et qui va toujours en augmentant. L'instruction rend le criminel plus dangereux. La justice répressive ne peut rien, le seul remède c'est de supprimer les conditions qui font naître cette masse. Le criminel est un être « affligé d'une obliquité morale de vision ». Il faut : 1° l'empêcher de se reproduire en interdisant le mariage à tout infirme moral (un bureau spécial donnerait l'autorisation de se marier, quiconque sans autorisation « cohabiterait ou mettrait au monde des enfants illégitimes », serait traité comme un criminel et enfermé à vie) ; 2° enlever les enfants aux parents qui les élèveraient dans la mentalité criminelle ; 3° enfermer à vie tout criminel et tout enfant vicieux. Serait-ce une atteinte à la liberté ? Non, car la liberté n'existe que pour celui qui respecte les conditions de l'ordre public, et on ne doit pas plus laisser

dans la société une « machine humaine dangereuse » qu'une « chaudière défectueuse ». Non, car on fait passer un examen au soldat avant de l'autoriser à tuer, et « il est plus important d'être apte à transmettre la vie qu'à savoir comment la détruire », et « il n'y a pas de crime plus odieux que de mettre au monde un enfant incurable ». Comme toute réforme radicale, celle-là rencontrerait opposition, « mais étant *fondée sur la vérité* » elle passerait à la longue dans les mœurs.

C'est aussi sur la *vérité* qu'on se fondait jadis pour emprisonner à vie les hérétiques et pour imposer l'autorisation préalable à quiconque voulait imprimer ses pensées. C'était alors la *vérité* religieuse. Sommes-nous aujourd'hui assez sûrs de notre *vérité scientifique* pour discerner les gens atteints « d'obliquité morale de vision » ? Sommes-nous sûrs que dans la société aucun progrès ne soit accompli par les enfants de parents anormaux et même par des hommes de moralité anormale? Si M. Reeve en était sûr, c'est qu'il n'aurait pas *l'esprit scientifique*.

Ch. SEIGNOBOS.

# CHRONIQUE

ITALIE. — M. C. CASTELLANI, préfet de la Bibliothèque, vient de faire tirer à part du *Nuovo Archivio Veneto*, tome V, part. 2, une *Lettera inedita di Gianvincenzo Pinelli a Pietro Dupuy e di Giuseppe Giusto Scaligero allo stesso Pinelli* (in-8°, 9 pp. Venise. Visentini, 1893). Les deux lettres sont tirées du manuscrit Dupuy 663 et, de l'aveu même de l'éditeur, ont peu d'importance. La première fait cependant connaître mieux Pinelli, « bibliophile et mécène insigne, demeuré ignoré et presque inédit jusqu'à présent ». La seconde est surtout curieuse en ce qu'elle a été écrite le 13 août 1601 à Pinelli mort le 4 août. L'annotation de cette courte brochure éclaire suffisamment les trop rares particularités intéressantes des lettres.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 2 octobre — 1893



517. — **La Légende de la Mort en Basse-Bretagne**, croyances, traditions, et usages des Bretons Armoricains, par A. Le Braz, avec une introduction de L. Marillier. Paris, Champion, 1893. In-12, lxx-495 pp.

Si l'on devait à la lettre juger de l'âme bretonne par ce livre qu'elle a inspiré, ce ne serait point assez de dire que le Breton vit sans cesse en face de la mort, que nous dissimule notre frivolité ou notre manque de loisir : il vit au milieu d'elle, *in illa movetur*, et l'air qui le nourrit en est tout imprégné. Les enfants morts sans baptême voltigent le long de sa route ; les âmes du purgatoire fourmillent et bruissent dans les haies épineuses ; les processions de spectres gravissent à pas lents les sentes délaissées ; la grande faucheuse en personne dénonce sa présence par les intersignes qui sèment l'épouvante, ou parfois se fait visible sur son char cahotant dont l'essieu grince dans les ténèbres. Je veux croire pourtant — et par endroits le livre en fait foi — qu'il y eut de tout temps des sceptiques et qu'aux croyants eux-mêmes cette hantise laisse de longs répits ; autrement il faudrait plaindre de grand cœur ces frères que, dans leur vie rude et pauvre, obséderait encore ce perpétuel cauchemar.

Quoi qu'il en soit, le frisson en a passé dans l'œuvre de M. Le Braz : l'accumulation des récits funèbres, la visible conviction des conteurs, la naïveté et souvent la crudité de leur langage scrupuleusement reproduite par le traducteur, la communication enfin qu'il sait établir de ces cerveaux rudimentaires à nos nerfs de civilisés, font de sa *Légende* autre chose et mieux qu'un simple document. Car il en est du folk-lore comme de toute religion : on ne le pénètre qu'en y sympathisant. Jeanne-Marie Corre ou Catherine Carvennec, qui conte, en y croyant, l'histoire du cadavre qui se releva pour jouer aux cartes avec ses veilleurs (p. 115), ou celle du séminariste qui mourut pour avoir contrefait le mort (p. 91), qu'on imagine, s'il se peut, l'horreur sacrée dont elle

s'enivre, elle et ses auditeurs. Aussi le récit est-il un petit drame merveilleusement conduit jusqu'à ce dénouement si émouvant dans sa puissante simplicité : « Il est mort ! » s'écrient les camarades complices du mensonge. Et l'innocent qu'on a joué, de répondre : « Jean Coz ne vous l'avait donc pas dit ? » La muse du peuple a de ces trouvailles, qu'un professionnel lui pourrait envier. « Et que serait-ce si vous entendiez les conteurs ? » observe modestement M. L. Braz. Je regrette donc de ne pouvoir les entendre, et, faute de mieux, je regrette aussi que l'auteur n'ait pas cru devoir, au risque d'allonger un peu un volume déjà fort, publier le texte breton de deux ou trois légendes, — celle-ci de préférence, — au double titre d'exercice grammatical et de type de littérature authentiquement populaire [1].

Parmi les récits recueillis par M. L. B. en Trécor, Goëlo et Quimperrois, très peu sont des contes traditionnels ; M. Marillier en a établi le départ dans sa substantielle et remarquable introduction (p. xv). La plupart sont des légendes d'hier et d'aujourd'hui, dont on nomme les héros, encore vivants, ou morts depuis peu. Malgré l'uniformité du sujet général, elles sont fort variées. Une seule est gaie, d'une grosse gaieté paysanne qui tranche sur le fond de ce bréviaire macabre (p. 311) ; mais il est trop aisé de voir que le mort joyeux qui s'amuse à brimer les vivants a usurpé le rôle attribué sans doute à quelque lutin par un conte plus ancien. Une seule est franchement incohérente (p. 136) : on n'aperçoit aucun lien entre la femme éperdue, le chien noir, le chien blanc et l'homme à l'agonie. Plusieurs poussent le naturalisme jusqu'aux dernières limites du dégoût (p. 69, 161, 201) ; mais ce n'est point là régal de délicats. Ce qui toutefois me paraît dominer dans presque toutes et donner la note du recueil comme de l'âme bretonne, c'est une haute inspiration morale. Entendons-nous : M. M. est parfaitement fondé à constater qu'il est impossible d'induire de ces superstitions aucune moralité spécifique, qu'elles sont donc bien le reflet des terreurs du peuple et non le produit factice des leçons de ses éducateurs. Mais c'est à cause de cela même qu'il est curieux et touchant d'y retrouver cette croyance à une justice immanente, noble illusion d'une élite humaine, aussi étrangère que possible au folk-lore primitif. L'*Ankou* (la Mort) est un être implacable, mais non point démoniaque (p. LII), un bourreau calme qui frappe au nom de Dieu. L'épouvantable exécration à saint Yves de la Vérité (p. 224) est au fond un splendide acte de foi. Négligeant les rites complexes qui l'accompagnent, nous concevons

---

1. Je ne comprends pas la formule (p. 135) *pe drouk pe fall am euz grétganid ?* « est-ce le bien ou le mal que j'ai fait avec toi ? » puisque *drouk* et *fall* sont à peu près synonymes. Je suppose qu'il faut corriger *pe drouk pe vad...?* « est-ce le mal ou le bien... ? » *Yannik an Nod* (p. LIV) pour *ann Aod* (rivage) est une faute de breton dont M. L. B. n'est pas responsable (cf. p. 237). La jolie locution *war da bégément* « sur ton trente-et-un, bien mis » (p. 195) n'est point expliquée : il faut savoir que *pégément* est l'équivalent de notre « que ! » admiratif.

sans peine que toute l'efficacité psychologique en réside dans le liard troué qu'on glisse dans la poche de la victime : le malheureux qui le trouve se sait *voué* et ne fait plus que languir. Pourtant il n'aurait rien à redouter, s'il ne se sentait coupable. Le conjurateur a dit : « Je te *voue* un tel : si le droit est pour lui, condamne-moi... » On avouera que ce jugement de Dieu témoigne d'un état d'âme très supérieur à celui qui consacra les ordalies ou le duel judiciaire. Ainsi, sur la monotonie de cet étonnant rituel d'envoutements et de magie noire que l'Inde nous a transmis sous le nom d'Atharva-Véda, se détache un pur joyau de religiosité enfantine, l'hymne à Varu*na* (IV, 16). « Tes liens formidables, ô Dieu,... qu'ils enlacent tous celui qui profère le mensonge, que le véridique en soit affranchi. » Et cette douce croyance en un baptême final, administré par saint Jean-Baptiste, qui sauvera avant le jugement dernier les enfants morts au seuil de la vie (p. 270), qu'est-ce autre chose que la protestation de la conscience contre la damnation de l'innocent? N'est-on pas ici bien près de l'idéal moral de ce catholique ardent qui, ne pouvant se résigner à la félicité éternelle s'il ne la partageait avec Socrate et Giordano Bruno, me disait un jour : « A la fin des siècles Dieu lui-même déliera les péchés de tous ceux qui furent sincères. »

Puis, comme si l'ironie devait partout coudoyer la foi, on cueillera dans le livre de M. L. B. quelques fleurettes de ce genre (p. 121) : « M. Dollo, recteur de Saint-Michel-en-Grève, fut un des prêtres les mieux renseignés sur tout ce qui touche à l'*Anaon*. Il savait en quelles directions s'étaient dispersées les âmes de tous les morts qu'il avait enterrés, sauf deux. » Ce *sauf deux* est évidemment d'un humble croyant; mais un Mérimée aurait-il inventé mieux?

En somme, livre excellent, malgré quelques négligences de style [1] : M. Le Braz est un témoin inappréciable de sincérité et d'accent; M. Marillier, un guide sobre et sûr dans le dédale des origines; et, si parfois il lui arrive de trop peser sur quelque perplexité dont le lecteur eût pu s'aviser tout seul [2], il ne fait après tout qu'attester, avec l'irrémédiable infirmité du folk-lore, la parfaite loyauté de ses interprètes [3].

V. H.

---

1. « Donne-moi la corde de l'animal, que j'enferme *celui-ci* dans la cave » (p. 421). Mais ce doit être un bretonisme. Il est plus grave de ne jamais accorder l'adjectif *coi*, qui fait *cois* au pluriel (p. 379) et *coite* au féminin (p. 51).

2. P. 455. « *Il semble* que la version recueillie dans le Finistère soit une version abrégée et simplifiée; *mais il se peut faire aussi* qu'elle soit la version originale » et que l'autre soit développée. *E sempre bene*.

3. P. 29, l. 20, aspergea; p. 63, l. 21, boiteuse; p. 313, l. 5, revaudrai; p. 321, l. 1, eus; p. 384, l. 7, huche ; p. 440, au bas, benêts.

518. — **Lehrbuch der alttestamentlichen Religionsgeschichte**, von Dr R. Smend. Freiburg i, B., J. C. B. Mohr, 1893. In-8, xix-550 p.

Ce manuel est une véritable histoire de la religion israélite depuis les origines jusqu'à l'époque des Machabées. M. Smend distingue trois périodes, sous les titres suivants : la religion d'Israël, la religion des prophètes, la religion de l'ancien judaïsme. Bonne division, quoique le premier titre et le troisième soient peut-être insuffisamment précis. La première période comprend les temps primitifs, depuis Moïse jusqu'à l'apparition d'Élie; la seconde va d'Élie à Jérémie; la troisième commence avec la réforme de Josias et s'arrête à la persécution d'Antiochus Épiphane. Les trois parties sont traitées avec beaucoup de soin et une grande abondance de détails. Le développement de la religion israélite au point de vue des croyances, de la vie morale et du culte est analysé fort exactement. Peut-être pourrait-on souhaiter que l'auteur eût de loin, en loin, résumé ses conclusions, placé quelques aperçus généraux, et, après avoir tout exposé par le menu, se fût permis de jeter un coup d'œil sur l'ensemble.

Les opinions de M. S. touchant l'origine des livres de l'Ancien Testament sont, en général, celles de l'école moderne dont Wellhausen est en Allemagne le principal représentant. Mais sa critique ne laisse pas d'être assez prudente et modérée. S'il pense que les récits concernant Moïse sont légendaires, il déclare que la religion nationale d'Israël remonte plus haut que la conquête de Chanaan la sortie d'Égypte, le séjour au désert, la défaite de Sihon l'Amorrhéen sont des faits que la critique n'a aucune raison de contester; Moïse n'a pas été législateur, mais il a fait de Iahvé le dieu d'Israël; il a formé la conscience religieuse et nationale de son peuple. Qu'était la religion israélite avant Moïse? Cela est bien difficile à dire. Toujours est-il que la religion nationale d'Israël n'a pu sortir d'un culte essentiellement polythéiste.

L'histoire du prophétisme est bien présentée, Le monothéisme apparaîtrait pour la première fois dans la prédication d'Amos. Cependant il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer le point précis où le Dieu universel a remplacé le dieu national. M. S. et les critiques oublient trop aisément que nos définitions de la monolâtrie et du monothéisme pourraient bien ne pas encadrer, avec toute l'exactitude désirable des conceptions religieuses qui ne procèdent pas de la réflexion philosophique. La notion de Iahvé, Dieu universel, n'a sans doute pas été créée par les prophètes qui en sont pour nous les plus anciens témoins, et, d'autre part, la notion de Iahvé, dieu national, exerce encore son influence après l'époque assignée à l'apparition du monothéisme.

Dans la troisième partie, les documents étant plus abondants, l'hypothèse a moins de place et les conclusions de l'historien sont plus solides. M. S. expose de la manière la plus satisfaisante l'origine de la Loi, la théologie d'Ézéchiel et du second Isaïe, la conception des rapports de

Iahvé avec Israël et avec les nations, enfin ce qu'il désigne assez obscurément sous le nom d'individualisme juif, à savoir la conception des rapports de Iahvé avec chaque individu, la notion de la piété personnelle, celle de la justice providentielle à l'égard de chaque homme et le développement des croyances eschatologiques (Job), la doctrine de la sagesse chez les croyants absolus (Proverbes) et les indécisions de la spéculation juive au moment où elle est touchée par l'influence grecque (Ecclésiaste).

On conçoit que nous n'insistions pas sur tous les points particuliers où les conclusions de M. Smend pourraient être discutées. Une question assez importante n'a été qu'effleurée, celle des éléments que la religion chaldéenne a pu fournir à la tradition israélite.

A. Loisy.

---

519. — Giovanni Setti. **I Mimi di Eroda**, scene greche scoperte in un papiro egizio conservato nel British Museum (con 12 incisioni). Modène. Sarasino, 1893; lxv-78 p.

Au moment même où paraissait la traduction française des *Mimes* d'Hérondas par M. Dalmeyda (V. la *Revue*, p. 75), M. Setti en donnait une traduction au public italien. Il fait précéder son travail d'une introduction, comme le traducteur français. A-t-il supposé ses lecteurs moins instruits de ce qui concerne Hérondas, et a-t-il pensé que sa traduction serait lue par ces personnes lettrées que distraient et charment les œuvres des anciens, mais qui aiment en même temps à être complètement renseignées sur l'auteur, sur son époque, sur son genre de talent, même sur le texte et sur les travaux qu'à coûtés son établissement? Certainement oui; avec quelques longueurs, et parfois un enthousiasme immodéré, il nous met au courant de tout ce qui touche au papyrus et à sa publication; nous connaissons les premiers travaux, les éditions, les traductions partielles, les commentaires allemands, français, anglais, italiens; rien d'essentiel n'est omis; une brève analyse de chaque mime permet dès l'abord de prendre une idée d'ensemble de l'œuvre du poète; et s'il y a lieu peut-être de reprocher au traducteur son étonnement (p. liv) sur l'absence de paysages dans ces petits tableaux (ce serait selon moi contraire au genre même du mime), on ne peut que louer son appréciation sérieuse et spirituelle du talent spécial d'Hérondas et les comparaisons instructives qu'il établit tantôt avec Théocrite, cela va de soi, tantôt avec Lucien, avec Aristophane, avec Plaute, avec d'autres encore. La traduction, faite sur l'édition de Bücheler, s'en écarte dans certains détails, d'après les *Untersuchungen* de Crusius; l'édition de ce savant n'était pas encore entre les mains de M. Setti. Elle n'est pas parfaite : qui oserait prétendre donner de ce texte, si peu sûr par endroits, et si plein de lacunes, une traduction irréprochable? Mais elle est très soignée, et à part quelques faux-sens presque inévitables, et quelques paraphrases

peu certaines, d'ailleurs excusées dans les notes , elle donnera une idée suffisante du tour et de la vivacité des vers grecs. La langue italienne se prête merveilleusement, avec sa riche collection de diminutifs, d'augmentatifs, de péjoratifs, à la traduction de scènes de ce genre; p. ex. *Corittuccia* fait d'autant mieux à côté de *Coritto* que le grec distingue Κοριττί et Κοριττοῖ (vocatifs), et dans le mime V *(la jalouse), servucciaccio* n'est pas mal imaginé pour rendre ἐπιτάδουλος. — Douze gravures d'après les monuments antiques sont intercalées dans le texte et expliquées à la fin du volume; quelques-unes n'ont qu'un rapport éloigné avec le passage qu'elles sont destinées à illustrer, et l'on pourrait parfois demander un peu plus de netteté ; mais l'idée de les joindre à la traduction est excellente, et le lecteur en saura gré au traducteur.

My.

---

520. — **Description de l'Afrique du Nord**, entreprise par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts — Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie publiés sous la direction de M. R. de la Blanchère. — I. Musée d'Alger, par Georges Doublet, ancien membre de l'École d'Athènes. — II. Musée de Constantine, par Georges Doublet et Paul Gauckler, agrégé d'histoire, — III. Musée d'Oran, par R. de la Blanchère, inspecteur général des bibliothèques, musées et archives (Algérie et Tunisie). 3 vol. in-4, cartonnés, nombreuses planches hors texte. Paris, E. Leroux, 1890-1893.

Pendant bien des années, les archéologues qui étudiaient les ruines de l'Algérie et visitaient ses musées, ont éprouvé une véritable tristesse, en constatant l'abandon où toutes ces richesses scientifiques étaient trop souvent laissées. Dans les villes importantes, à vrai dire, les municipalités avaient fait quelque chose : Alger, Oran, on peut ajouter Constantine, possèdent des locaux, sinon vastes, au moins presque suffisants, pour abriter les statues et les vitrines. Parfois même, une intelligente initiative maintient en état, après les avoir classées, ces collections principales. Il serait injuste de ne pas rappeler les efforts de M. le capitaine Prud'homme à Constantine et de M. le commandant Demaeght à Oran. Mais, dans les centres moins considérables, tout reste à créer ; c'est à peine si quelques mesures ont été prises, çà et là, pour préserver les monuments de l'antiquité. Une cour ouverte à tous les vents protège bien mal les sculptures et les inscriptions de Cherchel ; le prétendu musée de Bône n'est qu'une cave humide où tout pourrit. C'était encore un bonheur quand les autorités ne donnaient pas l'exemple de la destruction, comme à Tébessa, où le maire, entrepreneur de son état, n'hésitait pas à faire du caillou avec les inscriptions d'Enchir el Ksour ; comme à Sétif où l'on voyait, en janvier 1890, un urinoir public installé sur une

1. Ces notes, assez abondantes, sont placées après l'introduction et après chaque pièce ; elles donnent un grand nombre de références aux auteurs grecs et expliquent quelquefois certains détails qui manquent un peu de clarté.

dalle avec épitaphe de l'époque chrétienne. J'en ai pris une photographie afin de n'être pas accusé d'exagération. Témoins de cette situation déplorable, nous la signalions tous avec regret dans nos comptes-rendus de mission, sans amertume, quoi qu'on en ait dit, contre les archéologues algériens, mais avec la certitude de remplir un devoir et l'espérance d'être utiles à l'Algérie même et à la science.

Notre espoir est-il en train de se réaliser? On peut le croire aujourd'hui. Les travaux dont les titres sont donnés plus haut semblent indiquer le commencement d'une ère nouvelle.

La publication a été entreprise sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique. Elle débute par un rapport de M. de la Blanchère. L'auteur y signale les erreurs commises, et surtout les causes qui ont empêché jusque-là les trésors de l'Algérie d'être mis en valeur. « Ce qui a fait défaut, ce n'est pas la bonne volonté; il y en a toujours eu une grande somme répartie, au caprice de la fortune, entre quelques administrateurs, quelques officiers, quelques savants, quelques propriétaires gens de goût : ce qui n'existait pas, et ce qui manque encore, c'était l'ensemble, la direction, l'unité de vues, la suite dans l'action..... Qu'a-t-il manqué pendant vingt ans? Là, comme partout, l'impulsion d'en haut, la France apportant la consécration légale, l'expérience scientifique, la direction d'ensemble et assurant l'avenir. »

Ces paroles sont très exactes; et il faut approuver le sens de ce rapport, vif et juste à la fois, où l'éloge et le blâme paraissent assez impartialement répartis, la voie à suivre désormais nettement tracée.

L'esprit de la collection s'y trouve défini en ces termes : « Dans chaque musée, notre premier travail est de nous rendre un compte exact de ce que l'établissement renferme et d'en rendre compte au public. Nous faisons ensuite notre choix, et toutes les pièces importantes, à quelque degré qu'elles le soient, par quelque côté que ce puisse être, sont figurées et sommairement décrites. L'ouvrage est conçu de manière que les planches y tiennent une grande place. » On va voir que le plan adopté, identique pour les trois volumes, répond bien à ce programme.

Après une bibliographie succincte, s'ouvre un premier chapitre consacré à l'étude d'ensemble de chaque musée : *Le Musée d'Alger*, *le Musée de Constantine, le Musée d'Oran*. Il contient d'abord des détails sur le bâtiment qui abrite les collections, sur l'ordre qu'on y a établi; puis les diverses séries, inscriptions, sculptures en bosse, bas-reliefs, stèles, mosaïques, poteries, monnaies, etc..,. puniques, romaines, égyptiennes même, défilent devant le lecteur. Souvent les auteurs se contentent d'une simple nomenclature; ils insistent parfois davantage, lorsque les objets offrent un intérêt particulier. Autant que possible, on indique la provenance, les vicissitudes, la valeur, en un mot l'état civil des pièces recueillies. Des figures nombreuses ornent cette partie du texte.

*La Description des planches* forme le second chapitre; c'est un commentaire étendu des types qu'on a jugés dignes d'une reproduction soignée,

à cause de leur importance pour l'archéologie ou de leurs qualités artistiques.

Il y a, semble-t-il, quelques réserves à faire à propos de ce plan. M. de la Blanchère déclare dans son rapport qu'il ne s'agit pas ici de rédiger des catalogues : « un catalogue ne se fait utilement que quand tout est logé, classé et rangé d'une manière définitive, ce qui n'a encore eu lieu nulle part ». J'en demeure d'accord ; cependant, quand on énumère toute une série dans un musée, même peu ordonné, que manque-t-il pour qu'il y ait catalogue, sinon des numéros ? Et les conservateurs des collections algériennes qui s'occuperont dans la suite de dresser l'inventaire de leurs richesses, n'auront guère, en beaucoup d'endroits, qu'à rééditer ce qu'on nous donne aujourd'hui. Aussi bien, n'est-ce pas là ce qui nous paraît surtout à critiquer.

Sans doute on avait de bonnes raisons pour séparer du reste la *Description des planches*. Au moins eût-il été prudent de les signaler. Le lecteur, en effet, devrait être averti, car ce qui le frappe d'abord, c'est l'inconvénient du système suivi. Je n'en citerai que deux exemples.

Le Musée de Constantine possède une charmante Victoire en bronze. Cette pièce de choix a été jadis étudiée par M. Cherbonneau, par moi plus récemment. MM. Doublet et Gauckler (*Musée de Constantine*, p. 40 sq.) l'examinent à leur tour dans leur première partie et discutent les conclusions de leurs devanciers; plus loin, en expliquant les planches (*ibid.*, p. 98 sq.), ils décrivent la statuette et reprennent la discussion en quelques lignes. Le plan de l'ouvrage les a contraints d'agir ainsi; mais, en bonne logique, ne doit-on pas, avant d'entamer une controverse, faire connaitre l'objet du litige?

L'autre exemple est plus frappant encore. Les mosaïques de Saint-Leu (Portus Magnus) forment le plus bel ornement du musée d'Oran; et M. de la Blanchère, s'aidant des travaux antérieurs de MM. Demaeght, Héron de Villefosse et Carl Robert, leur consacre une dizaine de pages dans le premier chapitre (*Musée d'Oran*, p. 40-50). Il en donne l'explication, en étudie la valeur, l'originalité, la technique, la matière, etc. Or le détail des divers tableaux et le groupement des personnages ne seront indiqués que plus loin (*ibid*., p. 57-71). Ici, plus encore que dans le cas précédent, l'ordre inverse me paraîtrait de beaucoup préférable. Tout n'est pas clair dans l'interprétation de ces scènes. En particulier, celle qui a trait au culte cabirien exige une étude attentive. Partant, le lecteur voudrait savoir au juste de quoi il s'agit, avant d'aborder l'examen des diverses hypothèses. Autrement, on lui ôte le moyen de comprendre la critique qu'on en fait. En un mot, au lieu de la division en deux parties, j'aurais préféré une suite continue d'un bout à l'autre de chaque volume. Les développements nécessaires, insérés avec habileté, ne troubleraient pas l'ordre des séries, et la clarté du livre y gagnerait.

A cette remarque générale, j'ajouterai un petit nombre d'observa-

tions particulières. M. Doublet, dans le *Musée d'Alger*, relève, chemin faisant, les erreurs de ses prédécesseurs, entre autres de Berbrugger. Certes Berbrugger s'est fréquemment trompé ; mais ne pourrait-on, ne devrait-on pas marquer ses fautes avec un peu d'indulgence ? Quand on a travaillé comme lui avec dévouement, dans des conditions aussi défavorables, on a bien droit aux circonstances atténuantes. A vrai dire, M. Doublet a reconnu en tête de son livre le zèle du premier conservateur du Musée, et il en donne des preuves (*ibid.*, p. 15, sqq.) — Le Neptune de Cherchel est bien sommairement condamné (*ibid.*, p. 75); la tête surtout n'en est pas si ordinaire qu'on veut bien l'affirmer.

Les auteurs du *Musée de Constantine* n'acceptent pas les conclusions auxquelles m'a conduit l'étude de la Victoire de bronze mentionnée plus haut. Ils ne pensent pas (*ibid.*, p. 41) que la statuette ait reposé dans la main du Jupiter d'argent qui ornait le Capitole de Cirta. Les raisons invoquées à l'encontre de mon opinion ne me semblent pas de nature à convaincre, et la *Synopsis*, ou inventaire des richesses de ce Capitole, qui paraît trop peu explicite à MM. Doublet et Gauckler, fournit, à mon sens, des renseignements très suffisamment précis. D'ailleurs, leur conviction reste chancelante; et, plus bas, (*ibid.*, p. 98) ils reviennent à mon avis lorsqu'ils écrivent : « Il n'est pas impossible qu'elle ait, comme on l'a supposé, reposé sur un globe placé dans la main d'une grande statue, peut-être de Jupiter. » Quoi qu'il faille penser à ce sujet, les fluctuations de cette sorte corroborent les remarques déjà faites sur le plan de l'ouvrage. — Le Bacchus, dessiné à la page 34, et qui est un morceau soigné, méritait les honneurs d'une planche, à plus juste titre que certaines pièces de verrerie romaine de la planche XIV.

Dans son rapport préliminaire, M. de la Blanchère avait rendu à chacun le témoignage favorable qu'il méritait. On désirerait çà et là, dans son *Musée d'Oran*, le même procédé bienveillant. Suffit-il, par exemple, de dire (p. 40) au sujet de l'enlèvement des mosaïques de Saint-Leu : « Grâce aux soins minutieux de ceux qui conduisirent l'opération, elle réussit avec plus de bonheur qu'on ne devait l'espérer » ? Les noms de ces habiles archéologues ou artistes ne seraient pas superflus. Aux notes des pages 32 et 33, entre autres, le *Musée d'Alger*, le *Musée de Constantine* et les *Mélanges de l'École française de Rome* fournissent des données utiles à M. de la Blanchère. A quoi bon taire que MM. Doublet, Gauckler et Toutain sont les auteurs des travaux cités ?

Ces critiques n'ont pas, on le voit, trop de gravité. Il y a beaucoup plus à louer qu'à reprendre dans l'ouvrage. Outre la valeur scientifique qui ne fait pas doute, l'exécution matérielle ne mérite guère que des éloges. L'impression satisfera les plus difficiles. Les planches hors texte, fort aisées à manier, répondent pour la plupart à toutes les exigences. Si l'on trouve quelque chose à redire aux planches XI et XIII du *Musée d'Alger* (sculptures provenant de Carthage et sarcophage chrétien provenant de Dellys), les autres sont bonnes, plusieurs remarquables. Les

héliogravures de M. Dujardin (VII-X et XIV du *Musée d'Alger*, V-X du *Musée de Constantine*) ont un caractère vraiment artistique. Je ne connais guère d'ouvrage d'archéologie, en Italie ou en Allemagne, qui offre des reproductions aussi parfaites.

Le titre général : *Description de l'Afrique du Nord...* etc., et le nom de la Tunisie dans le sous-titre ne se trouvent pas sur les deux premiers volumes. L'entreprise, restreinte aux seuls musées d'Algérie, s'est donc élargie dans la suite. Si nos renseignements sont exacts, les *Collections du Musée Alaoui*, destinées à faire connaître les pièces d'importance que contiennent les salles du Bardo, vont être fondues dans cette publication plus vaste. Les efforts, ainsi concentrés et recevant une seule impulsion, ne peuvent manquer de produire d'excellents résultats. L'unité de vues, réclamée par M. de la Blanchère, va désormais coordonner les forces, jusque-là éparses. L'Afrique s'en trouvera bien. Et tous ceux qui l'ont visitée en des temps moins heureux, et qui conservent d'elle le plus doux souvenir, se réjouiront de voir ses trésors mis en lumière et assurés, pour l'avenir, d'un meilleur destin.

Aug. AUDOLLENT.

---

521. — **Grammatik des Altfranzoesischen** (Laut-und Formenlehre), par Edouard Schwan, professeur à l'Université d'Iéna, 2e éd. refondue, Leipzig, Reisland, 1893, gr. in-8, VIII-247 p.

Le succès très mérité de la *Grammaire de l'ancien français* de M. Schwan nous a valu assez rapidement une seconde édition de cet excellent ouvrage. L'auteur a revu son livre avec soin, l'a notablement complété en maint endroit, tout en essayant d'atteindre davantage encore, s'il est possible, à cette précision didactique, qui n'en est pas le moindre mérite. L'ouvrage cependant, dans ses grandes lignes, est resté ce qu'il était déjà lorsqu'il parut pour la première fois : aujourd'hui encore M. S. n'a pas cru devoir aborder la syntaxe de notre ancienne langue ; il s'est résolument borné à l'étude des sons et des formes. Ce n'est pas un reproche que je lui fais ; c'est tout au plus un regret que j'exprime.

Je ne vois guère, pour ma part, de critique générale à adresser à cet ouvrage, où des faits très complexes ont été analysés avec soin, résumés avec une brièveté lucide, classés enfin et coordonnés d'une façon solide. On pourrait peut-être regretter que dans la première partie, surtout au début, l'auteur n'ait pas indiqué l'âge probable des changements phonétiques qu'il expose : je sais bien qu'en pareille matière, on ne peut point se flatter d'atteindre à la certitude absolue, mais je crois d'autre part que, dût-on laisser flotter un peu les dates, il n'est jamais mauvais de fixer les idées sur ce point, à un ou deux siècles près. On pourrait demander aussi, semble-t-il, que, çà et là, les lois relatives à l'effacement de la pénultième latine brève fussent exposées avec un peu plus de rigueur et de méthode. Il va sans dire que, sur plus d'un point de

détail, je ne suis pas de l'avis de M. Schwan ; mais de telles discussions entraînent toujours assez loin, et je dois me contenter ici de signaler seulement quelques-uns des faits qui m'ont paru contestables. Je ne reviendrai pas sur cette théorie personnelle à M. Schwan, assez bizarre et fort peu claire, théorie d'après laquelle la diphtongue *au* aurait produit d'abord en latin vulgaire un son vague, désigné par ω ; il faudrait supposer que cet ω est ensuite redevenu *au* dans une partie du domaine roman, et notamment dans tout le sud de la Gaule. On a reproché déjà à l'auteur cette façon de voir : il croit devoir la maintenir ici, n'insistons pas. Voici quelques menues observations qui se rapportent aux types primitifs admis par M. S. dans le latin vulgaire. Je ne ne crois plus (§ 16) qu'on puisse partir de **facre* pour arriver à *faire* ; on aurait abouti à **faigre* (comparez *maigre = macrum*) : il semble impossible d'éluder une transformation de *facere* en **fagere*, **fagre*, qui s'est même réduit à **fare* dans une notable portion du domaine roman. Au § 45, *postea* est donné à tort comme l'ancêtre direct de *puis* : il faut sans doute partir de **posteo*, à moins qu'on ne préfère **postius*, qui se rencontre dans des textes bas-latins. Pourquoi, au § 48, tirer notre adjectif *petit* d'un type **petettu* ? La forme gallo-romane primitive semble bien avoir été *pitittu*. Enfin, je m'étonne de trouver, au § 56, *travail* encore dérivé de *trabaculum* : il y a longtemps qu'on a renoncé à cette étymologie de Diez et que la véritable a été indiquée par M. P. Meyer.

Sur les formes verbales primitives, je ne suis pas toujours non plus d'accord avec M. Schwan. Ainsi, au § 451, pour la 3e personne du singulier du parfait, je n'indiquerais point, même en l'accompagnant d'un signe interrogatif, le type **cantaït* : il me paraît plus simple de supposer que le latin vulgaire a eu *cantaut*, sauf au nord de la Gaule, où l'on a dû dire **cantavt*. Le tableau du § 465 est disposé de façon à faire croire au lecteur que la forme *fenisse* est une transformation phonétique de *finiscam*, ce qui ne serait pas soutenable. Enfin, au § 534, *estis* est indiqué comme le type de *estes* : il y a là une difficulté, puisque la persistance de la finale ne s'expliquerait régulièrement que par l'existence antérieure d'une pénultième brève. Mon opinion est qu'à l'indicatif présent de l'auxiliaire il faut, dans la zone française, partir de formes **essitis* et **essimus* (à côté de *sumus*), formes qui se retrouvent d'ailleurs dans le domaine rhétique : ainsi s'expliqueraient, je crois, quelques points (notamment *somes* à côté de *sons*, sous l'influence de **esmes*) qui sont encore obscurs, même après la belle discussion récemment faite à ce sujet par MM. G. Paris et Meyer-Lübke. — Je ne dois pas terminer ce compte rendu de l'ouvrage de M. Schwan sans signaler une innovation heureuse : la table, qui occupe les p. 237 à 243, et où se trouvent indiqués les principaux ouvrages ou articles de revues à consulter sur la phonétique et la morphologie de l'ancien français. Tout tend donc à faire de cette grammaire un guide sûr, et qui sera consulté par tous avec fruit.

E. BOURCIEZ.

522. — *Bibliothèque liturgique*. Tome Ier.—**Poésie liturgique du moyen-âge. Rythme et histoire. Hymnaires italiens**, par le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et arts de Lyon. Avec deux planches en phototypie. Paris, A. Picard, Lyon, E. Vitte, 1893, gr. in-8, de 232 p.

Je n'ai pas assez de compétence pour examiner en détail le volume du chanoine U. Chevalier, mais je puis bien dire que j'ai lu peu d'ouvrages aussi intéressants. Dans la note — car ce ne sera pas même un article — dans la note, dis-je, que je viens consacrer à ce travail destiné à faire sensation dans le monde savant, je me contenterai de dire, en courant, que l'auteur, autour du sujet principal, un peu austère, parle, avec une grande sûreté et une grande richesse d'informations, de mille sujets attrayants et qu'il traite souvent d'une façon très piquante : tour à tour défilent devant nous le cardinal Pitra, l'abbé Van Drival, l'anglais Lowth, l'allemand Herder, l'italien Gamurrini, suivis les uns et les autres d'une foule de leurs plus ou moins doctes compatriotes, le sulpicien Lehir, M. Gaston Paris, M. Léon Gautier, M. Louis Havet, M. Léonce Couture, M. Gaston Boissier, M. l'abbé Misset, la *Revue critique*, le *Bulletin critique*, Mlle Pellechet, la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, le *Journal des Savants*, M. Noël Valois, dom Guéranger [1], Littré [2], M. L. Massebiau, M. P. Hochard, qui ne voit dans l'ensemble de l'œuvre de Tacite qu'une immense falsification et qui est le P. Hardouin de notre temps, M. B. Hauréau, le Commandeur de Rossi, Ozanam, l'*Histoire littéraire de la France*, Adalb. Daniel, le rénovateur des études de poésie liturgique au milieu de notre siècle, Mone, le Dr Ébert, dom Chamard, M. Célestin Port, Montalembert, Félix Clément, Pierre Abailard, etc., etc. Si des choses accessoires nous entrons au cœur même du sujet, nous trouvons les renseignements les plus curieux sur l'origine des hymnes attribuées à tort et à travers à tels ou tels auteurs célèbres, par exemple, le *Te Deum* « qui n'est certainement ni de saint Augustin ni de saint Ambroise » (ce dernier appelé par l'abbé C., « le père de la poésie hymnologique en Occident » [3]), par

---

1. L'abbé C. s'excuse malicieusement (p. 105, note 2) de prendre si souvent en faute l'auteur des *Institutions liturgiques*.

2. L'autorité de l'éminent philologue est invoquée à l'appui de cette protestation du docte chanoine (p. 43) : « Par une anomalie aussi bizarre qu'inexplicable, le français attribue le genre féminin aux hymnes d'église et réserve le masculin aux hymnes antiques, distinction d'invention récente. » Il faut renvoyer cette protestation à M. O. Gréard qui s'est montré à la fois si judicieux et si conciliant dans sa *Note présentée à la Commission du Dictionnaire de l'Académie française* (Paris, A. Colin 1893).

3. La légende d'après laquelle saint Ambroise et saint Augustin auraient improvisé en tête-à-tête et à tour de rôle les versets du *Te Deum*, sort d'une source impure : la chronique faussement publiée sous le nom de Dace, qui était évêque de Milan en 630. La clairvoyante et loyale critique de l'abbé C. ne désarme pas devant

exemple encore, le *Pange lingua*, dont la composition a été donnée à Claudien Mamert au préjudice du père réel, Fortunat, évêque de Poitiers, auteur aussi du *Vexilla regis prodeunt*, par exemple enfin (car il faut se borner), le *Dies iræ* qui paraît être incontestablement de Thomas de Celano. Je ne reprocherai à M. l'abbé Chevalier qu'une omission et qu'un jugement téméraire. L'omission, la voici : il n'a rien dit (ni pour, ni contre) de la tradition selon laquelle le roi Robert le Pieux aurait répondu aux tracasseries de la reine Constance par l'hymne débutant par ce jeu de mot vengeur : *Constantia martyrum* [1]. Quant au jugement téméraire, il est formulé en ces termes (p. 115) : « M. A. de Coussemaker a publié les chants liturgiques de Thomas à Kempis, *l'auteur chaque jour moins contesté de l'Imitation de Jésus-Christ.* » Thomas à Kempis a *transcrit*, mais non *composé* le beau livre. Rien ne ressemble moins à ses propres ouvrages, tous médiocres, que le chef-d'œuvre anonyme dont on lui fait honneur.... en Belgique [2]. Quand même l'opinion qui lui est favorable gagnerait de plus en plus du terrain, celui qui publiait, il y a plus de trente ans, le mémoire intitulé : *Preuves que Thomas à Kempis n'a pas composé l'Imitation*, ne se rendrait pas. Il dirait fièrement du haut de son inébranlable conviction :

> Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

T. DE L.

---

523. — **Répertoire bibliographique strasbourgeois jusque vers 1530.** II. Martin et Jean Schott, 1481-1499, 1500-1545, par Charles SCHMIDT. Strasbourg, J. H. Ed. Heitz (Heitz et Mündel), 1893. Gr. in-8 de ix pp., 1 f., 68 pp. et 4 pl.

Nous avons annoncé au mois d'avril, n° 15, le vaste *Répertoire* dont M. Charles Schmidt a entrepris la publication. La maladie n'a pas empêché le vénérable professeur alsacien de continuer l'impression de ses notes bibliographiques. Le second fascicule, consacré à Martin

---

de pieuses erreurs longtemps acceptées : c'est ainsi que (p. 47) il déclare formellement que « les plus généreux efforts ne parviendront pas à rendre authentiques les divers ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite : ils ne sauraient être antérieurs au VIe siècle. »

1. J'avoue que j'ai toujours fort douté de l'anecdote. J'avoue encore qu'il m'est difficile de croire que Charlemagne soit l'auteur de l'hymne : *Veni Creator Spiritus*. Je voudrais de meilleurs témoins que ceux qui sont allégués (p. 89, note 4).

2. M. C. ne cite qu'un seul écrivain belge : Voir, dit-il, (note 3) « les diverses *Études critiques et bibliographiques* publiées par M. le chanoine Ad. Delvigne dans les *Précis historiques de Bruxelles* et tirées à part de 1877 à 1883 ». La référence est maigre, surtout quand on la compare aux luxuriantes notes bibliographiques des pages 16, 23 à 25, 28 à 30, 33 à 35, 36 à 37, 48 à 49, 57 à 63, etc. La richesse de plusieurs de ces notes donne au lecteur une sorte d'éblouissement. Même en appliquant au chanoine Delvigne le mot : *Vires agminis unus habet*, on voudrait voir citer quelques-uns de ses frères d'armes, surtout parmi les érudits français.

Schott et à son fils, offre, comme le premier, l'intérêt le plus soutenu. On y trouve la description de dix-neuf ouvrages imprimés par Martin Schott (sur ce nombre six manquent au *Repertorium* de Hain) et de cent quarante-cinq ouvrages sortis des presses de Jean Schott. Les notices sont rédigées avec le soin et la conscience que M. S. apporte à tous ses travaux. Nous regrettons seulement que plusieurs de ces notices soient un peu courtes. Sur beaucoup de points l'*Histoire littéraire de l'Alsace* permet de les compléter; mais nous eussions souhaité que les auteurs des vers encomiastiques joints à la plupart des volumes fussent indiqués dans la description et relevés à la Table. Nous devons dire, en effet, que le fascicule consacré aux Schott se termine par une table et que l'index dont nous avions signalé l'absence dans le fascicule consacré à Grüninger, a été distribué au moment même où paraissait notre article.

Voici quelques observations de détail que nous soumettons à M. Schmidt : P. vij. — A propos du procès intenté par Hans Schott à Christian Egenolph, il ne serait pas inutile de renvoyer au mémoire de M. H. Grotefend : *Christian Egenolff, der erste ständige Buchdrucker zu Frankfurt a. M.* (Frankfurt a. M., K. Th. Völcker's Verlag, 1881, in-4). M. Grotefend reproduit (pp. 16-18) les principaux arguments opposés par Egenolff aux réclamations de son confrère, et donne (p. 26) le texte complet de la procuration remise par l'imprimeur francfortois, le 16 novembre 1533, à son avocat, Christoffel von Schwapach, licencié en droit canon et en droit civil.

I. — Impressions de *Martin Schott.*

N° 1. — M. K. Burger vient de reproduire en fac-simile une page du *Plenarium* de 1481 dans ses *Deutsche und italienische Inkunabeln,* pl. 93.

N° 4. — La description prise par M. S. sur l'exemplaire, aujourd'hui détruit, de l'ancienne Bibliothèque de Strasbourg est incomplète ; mais deux exemplaires du même volume ont passé en vente à Strasbourg en 1886. Voici la description qu'en donne le catalogue :

[Otto von Passau.] Disz buoch ist genant die vier vnd zwentzig alten... [A la fin :] *Getrücket vn vollendet durch Martin Schotten an donstag nechst vor sant Martins tag Anno dni &c. M. cccc. lxxxiii. iare.* In-fol. goth de 119 ff sans chiffres, réclames ni signature.

Les deux premiers ff. contiennent la table. Le troisième f. est occupé, au r°, par un grand bois représentant le Christ au jugement dernier, entouré des vingt-quatre anciens, et, au v°, par un autre bois qui représente saint Jean et son aigle. Ces figures sont empruntées à une édition que l'on croit avoir été imprimée par *Sebastian Pfister* à Bamberg (voy. le fac-simile publié, d'après cette première édition, par Muther, *Deutsche Bücherillustration der Gothik-und Frührenaissance,* 1884, pl. 2).

Le texte de l'ouvrage remplit 145 ff. — Le dernier f. contient le registre [1].

N° 5. — M. S. ne cite ce volume que dans la bibliothèque de M. P. S. [Paul Sabatier?], à Paris. Un autre exemplaire est conservé chez M. Huth, à Londres.

N° 9. — Les *Canones Aurelii Augustini* sont un livre assez rare pour qu'il soit utile de les faire connaître avec quelque détail. Au verso du titre est un grand bois qui représente saint Augustin. — Au second f. est une préface de Tilman Limperger, de l'ordre des Augustins, « ad Nicolaum Friess, episcopum Tripolitanum ». — Au troisième f. est un prologue, à la suite duquel commence la vie de saint Augustin, par Ambroise Choriolanus, général de l'ordre des ermites. Ce morceau se termine au f. 7 c. Viennent ensuite des vers à la louange du saint docteur et l'éloge de sa règle. — Au verso du 8ᵉ f. est placé un grand bois représentant Augustin et ses disciples. — Au 9ᵉ f. commencent les commentaires d'Ambroise Coriolan sur la règle augustine. Aux ff. 113 et 119 sont les figures mentionnées par M. Schmidt. Le f. 119 v° contient une épître d'Oliverius Servius à Guillaume d'Estouteville, évêque d'Ostie.

La souscription mérite d'être reproduite dans son intégrité : *Opus canonum Aurelii Augustini, cum noua ac preclara interpretatione Ambrosii choriolani viri prestantissimi, generalis magistri totius ordinis heremitarum diui Augustini, per spectabiles viros Tilmannum limperger, ordinis heremitarum sancti Augustini fratrem Iacobum fedderer, Iohannem scherrer, artium liberalium professores et sacre theologie bacchalarios formatos, exquisitissime castigatum atque reuisum est. Impressumque*, etc. — Les trois distiques de la fin sont signés F. D. L.

Voy. Plac. Braun, *Notitia historica litteraria de libris ab anno 1480 usque ad annum 1500 impressis, in biblioth. liberi ac imperialis monasterii ad SS. Udalricum et Afram Augustae extantibus*, 1789, in-4, p. 195.

N° 13. — Van Praet (*Catalogue de livres imprimés sur velin qui se trouvent dans des bibliothèques tant publiques que particulières*, II, 241) cite un exemplaire des *Lucubraciunculae* de Pierre Schott, imprimé sur vélin. Ce tirage de grand luxe paraît avoir été un fait exceptionnel dans l'œuvre du typographe strasbourgeois.

II. — Impressions de *Jean* ou *Hans Schott*.

N° 9. — Les vers encomiastiques joints à la *Margarita philosophica* méritent d'être relevés. Au v° du titre sont onze distiques d'Adam Vernher, Temarensis, « suo Gregorio Reisch, generosi comitis de Zolm

---

1. *Trübners Handschriften-und Bucherauction zu Strassburg i. E. am 23. October 1886*, nᵒˢ 124, 125.

alumno », en date de Heidelberg, le 30 décembre 1496. Les trois derniers ff. contiennent dix distiques de Théodore Ulsen, « Phrisius, artium et medicinae doctor, orator poetaque laureatus », datés du gymnase de Fribourg ; treize distiques signés Jacobus Philomusus ; dix distiques d'Ulrich Zasius, enfin une épigramme de frère Paul Volz, « Offoburgius coenobita Schutteranus ». Ces pièces sont suivies d'un avis au lecteur, contenant les fautes à corriger, et de la marque de l'imprimeur. (Librairie Morgand, juillet 1893.)

N° 13. — Peu de lecteurs sans doute connaîtront l'auteur du traité *de Liberorum educatione*. Jacobus comes Purliliarum (M. S. imprime Purlillarum, sans dire si la faute est imputable à Schott). Ce personnage, dont Hain cite trois ouvrages (nos 13604-13608) s'appelait, Jacopo Porzia, comte de Purliliis.

N° 14. — Le *Georgius* du Mantouan, accompagné des explications familières de Josse Bade, fut imprimé la même année par *Mathias Schürer* (Biblioth. de Zürich). Les deux éditions strasbourgeoises sont évidemment copiées l'une sur l'autre.

N° 52. — La *Libertas Germaniae*, dont nous avons vu un exemplaire à la bibliothèque municipale de Haguenau (H. K. 344) est dédiée « magnifico ac nobili D. domino Jacobo Villinger de Schoenenberg, potentissimae sacrae Romanorum regiae... majestatis consiliario ac thesaurario ».

Il y aurait lieu de savoir si les autres pièces publiées par Jérôme Gebwiller, lors de l'élection de Charles-Quint et de la bataille de Pavie, ne sortent pas des presses de Jean Schott, par exemple les suivantes :

Quo pacto tot principatus, regna et imperium Austriaci archiduces obtinuerint. Hieronymi Gebvileri elegiacum Carmen, *S. l. n. d.*, in-fol. obl.

Biblioth. de Troyes, Hist. 9297.

Caroli magni Genealogia. *S. l. n. d.* in-fol. obl. avec dix-sept portraits.

Biblioth. de Troyes, Hist. 4599. Biblioth. de Zürich. Charta genealogiae maternae illustrissimi principis ac domini D. Philippi, regis Castellae Legionis et Granatae, etc. Hieronymo Gebvilero authore. *S. l. n. d.* in-fol. obl. Biblioth. de Troyes Hist. 8624 Biblioth. de Zürich. In sacrae Csaeareae atque catholicae Maiestatis insignem triumphum, quo Franciscum Galliarum regem 23. die Februarii 1525 praelio vicit. *S. l. n. d.*, infol. obl.

Biblioth. de Troyes, Hist. 9130. — Biblioth. de Zürich.

Nos 62-63. — Le *Murnarus Leviathan* a été attribué à M. Gnidius ou à M. Rhegius. Que doit-on penser de ces attributions dont M. S. ne parle pas ?

N° 100. — Si nous nous en rapportons aux catalogues de la librairie Rosenthal, l'encadrement du titre doit être de *Hans Wæchtlin*.

Nº 103bis. — Les bibliographes attribuent aux presses de *Jean Schott* un opuscule de William Roy intitulé : *A Lytle treatous or dialogue very necessary for all christen mento learne andto know*, in-8 de 52. ff. Ce volume, dédié « to the Noble Estates and others of the town of Calais », doit être de 1527 ou 1528. Il a réimprimé en 1874, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque impériale de Vienne, par M. Ad. Wolff. Voy. Hazlitt, *Collections and Notes*, I, 366.

Nº 117. — La description du tome Ier de l'*Herbarium* présente quelques légères inexactitudes. Il faut lire : *Herba* ‖ *rum* ‖ *viuæ Eicones* ‖ *ad naturæ imitationem, summa cum* ‖ *diligentia et artificio effigiatæ, una*, etc.

Dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux (Biblioth. nat. Falc. S. 4124), l'épître de Brunnfels au magistrat de Strasbourg occupe le second f. (*A* 2) et le rº du troisième. Les *Auctores* sont placés au vº du troisième f., et les vers de Jean Sapidus, ainsi que les armes de Strasbourg, ne se trouvent qu'au quatrième f.

M. S. ne s'est malheureusement pas reporté à Brunet (I, 1295) en décrivant l'*Herbarium*. Il ne mentionne pas la réimpression du tome Ier à la date de 1532 (Biblioth. nat., Te. 142. 23 A.). Il omet l'édition des trois volumes à la date de 1536 (Biblioth. nat. Te. 142. 23 B.), ainsi que les réimpressions de 1537 (Biblioth. de Troyes, Sc. et A. 3214) et de 1539.

D'après Brunet, on rencontre aussi le tome III à la date de 1540. L'édition allemande *(Kreüterbuch)* a été de même réimprimée en 1537. Ces réimpressions ont reçu quelques additions que Brunet fait sommairement connaître.

Nos 131 bis et 138 bis. — La *Chiromantia* de Jean d'Indagine, que M. Schmidt (nº 120) ne mentionne que sous la date de 1531, a été réimprimée en 1534 (Cat. Lambert, 1884, nº 1048) et en 1539 (Biblioth. d'Amiens, Sc. et Arts, 2493).

Nº 143 bis. — Ajoutez l'ouvrage suivant, dont nous empruntons la description à Brunet (I, 1295) :

In Dioscoridis Historiam plantarum certissima Adaptatio, cum earumdem iconum nomenclaturis Græcis Latinis et Germanicis *Argentorati. Io. Schottus ære perennius dedit*, 1543. In-fol. de 372 pp. et 7 ff. d'*Index*.

Ce volume renferme trois cent-quatorze figures, dont deux cent-soixante-douze se rencontrent déjà dans les éditions latines et allemandes de l'*Herbarium*. Les pp. 108-111, 244-292 manquent à tous les exemplaires connus.

Ajoutons en terminant que l'exécution du présent volume est très soignée, et souhaitons bonne chance à M. Heitz pour ses publications bibliographiques.

Émile Picot.

524. — Henry LEMONNIER. **L'art français au temps de Richelieu et de Mazarin**, 1 vol. in-12, 418 pages. Paris, Hachette, 1893.

Un livre comme celui de M. Lemonnier ne peut manquer d'être le bienvenu. L'histoire de l'art, en effet, a été jusqu'ici la partie la plus négligée de nos annales. Alors que le moindre clerc du XI^e siècle qui a eu la bonne fortune d'oublier dix lignes insignifiantes dans une liasse de manuscrits jouit d'une notice, aussi longue souvent que celle des grands maîtres dans l'*Histoire littéraire de la France*, les trois-quarts de nos artistes attendent toujours deux lignes de biographie et des écoles entières n'ont pas encore trouvé leur historien. Peu de siècles jouissent d'une plus grande réputation artistique que le siècle de Louis XIV, et, cependant, voici le premier livre qui nous permette de considérer scientifiquement l'œuvre de ses architectes, de ses peintres et de ses sculpteurs.

Sa première partie, toute d'introduction, est consacrée à décrire l'état des arts au début du règne de Louis XIII et les diverses influences qui vont déterminer leur évolution. Un premier chapitre l'ouvre par quelques considérations générales, les unes assez contestables sur la nature du Beau, et les autres très judicieuses sur l'antagonisme que les doctrines de la Renaissance avaient imposé entre l'originalité des idées et la convention des formes. Peut-être est-ce beaucoup ensuite que tout un chapitre pour établir ce fait déjà amplement démontré par Buckle, que la période capitale du siècle de Louis XIV s'est accomplie sous Louis XIII ou plus exactement de 1610 à 1660, sous Richelieu et Mazarin. Au contraire, dans le chapitre III, le tableau de l'art français en 1610 semble esquissé d'une façon un peu brève. Quant aux chapitres IV et V, l'un sur les influences artistiques étrangères et l'autre sur les influences historiques nationales, ils ne sauraient suffire à mettre en lumière tous les facteurs du mouvement qui va se poursuivre pendant ces cinquante années. L'auteur, obligé de se hâter, court aux principaux points sans se donner le temps de les approfondir. A propos de l'influence de la peinture flamande, par exemple, il se dispensera de rechercher ce que peuvent devoir Lebrun à Rubens, Philippe de Champaigne à Van Dyck [1] ou Callot à Breughel le Vieux, et ne pensera pas à montrer que les Flamands Philippe de Champaigne [2], Jacques Fouquières, Plattenberg, Opstal, etc., ont créé chez nous le paysage. De même l'influence allemande lui aurait paru mériter plus que ces simples mots : « Ni nos idées, ni notre art n'empruntèrent rien à l'Allemagne parce qu'en réalité

---

1. Entre ces deux peintres, par exemple, on ne peut attribuer au hasard diverses identités de poses dans les portraits. On remarquera, dans leurs tableaux religieux bien d'autres ressemblances : dans la *Mater dolorosa* de Philippe de Champaigne, notamment, l'attitude du Christ est la même que dans le *Jésus porté au tombeau* de Van Dyck.

2. Philippe de Champaigne vint en France comme paysagiste.

il n'y avait rien à y prendre » (p. 60), s'il avait eu le loisir de se rappeler les études d'après Holbein et les souvenirs de Lucas de Kranach qui sont dans l'œuvre de Callot ou Claude Lorrain travaillant à Naples dans l'atelier de l'allemand Walsh. Au reste ce n'est pas assez, comme il le fait, que de chercher seulement l'influence des génies étrangers sur nos arts dans celle de leurs écoles artistiques : l'initiation s'opère le plus souvent par des voies indirectes, les rapports sociaux, la littérature, les propagandes religieuses. Que l'Espagne n'a rien pu apprendre à nos peintres par Velasquez, Zurbaran ou Murillo, alors trop récents ou trop peu réputés, cela est de toute évidence ; mais, en compensation, il est indispensable de rechercher si, par ses poètes et ses prédicateurs, quelque chose de son âme n'a point passé dans l'austérité de tel portrait ou dans l'allure héroïque de tel tableau d'histoire. Dans l'examen de nos traditions nationales surtout le mouvement littéraire antérieur et contemporain lui aurait fourni bien des indications précieuses : Vouet, notamment, garde une façon de comprendre la mythologie qu'on ne peut croire sans parenté avec celle de l'école de Ronsard, et, dans quelques-uns de ses tableaux, apparaît une *mignardise* toute française qu'on se souvient avoir vu poindre dans les sonnets de la Pléiade en attendant qu'on la voie plus tard s'épanouir dans les trumeaux de Boucher. Enfin bien d'autres facteurs que l'auteur signale en passant lui-même « la géographie, l'ethnographie, les idées, les faits et les mœurs » (p. 21), réclamaient au moins quelques lignes d'analyse. Mais ce sont là des desiderata plutôt que des critiques. Ce que dit l'auteur est en général précis, ingénieux, savant, et, si nous nous plaignons, c'est seulement de ce qu'il n'en a pas dit davantage.

Après l'état de l'art il nous faut connaître l'état des artistes. C'est à quoi la seconde partie du livre va pourvoir par trois chapitres : *Condition sociale des artistes*, *Les artistes et la maîtrise*, *Fondation de l'académie de peinture et de sculpture*. Peut-être un quatrième chapitre n'eût-il pas été inutile pour nous faire pénétrer aussi dans le monde des *protecteurs*, car il est bien certain que, par leurs goûts particuliers, Richelieu, qui fut le premier grand collectionneur de la France, Mazarin, amateur non moins passionné, tous ces mécènes enfin, Mauroy, Chantelou, Sablet des Noyers, Bordier, Rataban, Bretonvilliers, Fouquet, l'hôtel de Rambouillet lui-même, ont exercé sur les destinées de l'art une action qu'il est indispensable de mesurer. Néanmoins voici à notre avis la partie maîtresse du livre. L'auteur y poursuit avec autant d'habileté que de patience des recherches nouvelles qui lui permettent de reconstituer la vie artistique de ce temps dans tous ses faits caractéristiques. Aucun renseignement désirable n'y manque et l'on sent que tout y est traité méthodiquement et sûrement.

Ce que les artistes étudiés dans la seconde partie ont fait de l'art étudié dans la première, une troisième partie va nous l'apprendre. Brièvement, par l'examen critique des principales œuvres qui se sont alors

produites, M. L. suit le mouvement artistique de ces cinquante années en six chapitres : les *doctrines et les genres*, l'*architecture*, le *peinture décorative*, la *peinture classique*, la *peinture réaliste et religieuse*, et la *sculpture*. Bien que l'architecture soit le seul de ces arts qui possède déjà des histoires détaillées, le chapitre que M. L. lui consacre est, croyons-nous, le plus nouveau par le nombre de renseignements qu'il y a fait entrer et la façon instructive dont il les a répartis. Son rapide examen de la sculpture est aussi digne d'éloges. Quant à la peinture, tant de monographies ont été déjà consacrées à Poussin, Claude Lorrain, Lebrun où Lesueur, qu'il lui restait plutôt à discuter des opinions qu'à découvrir des faits : il s'en est toujours tiré avec une indépendance d'esprit d'autant plus rare que deux cents ans d'enseignement officiel ont, comme on sait, constitué en ces matières une orthodoxie dont il est souvent aussi difficile que dangereux de se dégager. Tout au plus, en tout ceci, signalerions-nous encore un peu trop de hâte occasionnant parfois des oublis ou des disparates : seize lignes à peine sur Claude Lorrain à côté de quatre grandes pages sur La Hire, la gravure étudiée seulement et d'une manière un peu trop superficielle dans Bosse et dans Callot, l'école des paysagistes réduite aux deux noms de Jacques Fouquières (qui d'ailleurs est Flamand) et de Pierre Patel. Une question reste à poser pourtant à l'auteur : pourquoi dans la *liste des principaux artistes français* qui termine son livre fait-il figurer tant de Flamands (Fouquières, Van Mol, Van Opstal, Plattemontagne, Juste d'Egmont, Bernaërt, Flemaël, et autres)?

En définitive, de nombreux faits nouveaux, savamment recherchés, clairement assemblés, judicieusement appréciés, voilà plus qu'il n'en faut pour rendre important un premier travail sur une région de notre histoire encore inexplorée. Entre quelques grandes notions émergeantes d'innombrables et vastes lacunes s'étendaient : M. Lemonnier les a comblées presque toutes, et, s'il en a laissé subsister quelques-unes, le succès avec lequel il vient de s'acquitter de la plus grosse partie de sa tâche lui en rendra l'achèvement facile.

Raoul Rosières.

---

525. — Alexis de Tocqueville. **Souvenirs**. Paris, Calmann-Lévy, 1893, 427 p. in-8.

Il est rarement donné de lire un livre d'histoire écrit d'une manière aussi exquise que les *Souvenirs* de M. de Tocqueville. C'est un chef-d'œuvre en son genre. Rédigés à bâtons rompus dans les premières heures d'une retraite politique en 1850 et en 1851, ces *Souvenirs* comprennent une période restreinte qui se divise en trois parties : la révolution du 24 février ; la Constituante et les journées de mai et juin 1848 ; le ministère de Tocqueville aux Affaires étrangères de juin à octobre 1849. Ces courtes périodes renferment des événements considérables

et ce sont celles où le brillant publiciste a occupé une situation éminente.

Le livre démontre surabondamment comment la royauté de Louis-Philippe, uniquement favorable aux classes moyennes qui « l'exploitaient », poussa les classes pauvres à la révolte. Les émeutes de 1848, toutes socialistes, suivies de répressions dont le roi fatigué laissa, dès le premier jour, la tâche à d'autres, devaient avoir pour conséquence fatale de substituer, à la fin de l'année même, après un court interrègne de révolution et d'anarchie républicaine, l'héritier des Césars au cadet des Bourbons.

Chacun connaît cette histoire, et les *Souvenirs* (à part quelques détails, comme le baiser de Lamartine donné, quoi qu'on en ait dit, aux femmes de la Halle) n'enrichissent pas l'histoire de révélations nouvelles. Ce qu'on y admire en revanche, c'est le charme de la narration, c'est la variété des images et des pensées spirituelles, c'est la nouveauté des portraits, légèrement tracés, depuis celui de Louis-Philippe jusqu'à celui de Napoléon III. En deux traits de plume, le personnage est esquissé, et ce personnage ayant souvent reparu après le second empire, le portrait reste d'un intérêt actuel. Et quelle sévérité dédaigneuse chez Tocqueville pour tous ces hommes politiques, qu'ils s'appellent Thiers, Dufaure ou Falloux ! Encore ceux-ci ne sont-ils pas traités de « franches bêtes » comme beaucoup d'autres. Le futur empereur est celui qui reçoit le moins de dommage de cette critique acérée et alerte.

Si Tocqueville est à l'occasion un personnage politique, il est surtout un dilettante qui jouit du spectacle des affaires plus qu'il n'y intervient, et ce n'est pas tant le député, ni le ministre, que l'on appréciera en lui, que l'observateur. Son passage aux Affaires étrangères, pendant lequel la crise révolutionnaire l'empêcha de discerner les destinées de l'Allemagne et de l'Italie sans lui ôter les inquiétudes déjà causées à ses illustres prédécesseurs Choiseul et Talleyrand par la grandeur russe, n'eut pour lui qu'un heureux résultat : celui de lui donner cette confiance en soi-même, si rare, hélas ! chez les hommes de pensée. Chez Tocqueville, dédaigneux par la hauteur de l'intelligence, et non par esprit de caste, il y a quelque chose de Saint-Simon. Saint-Simon ne fut-il pas un jour une manière de ministre, dont les *Mémoires* valent mieux que le ministère ? Dans ses *Souvenirs*, Tocqueville se révèle comme un Saint-Simon pittoresque et mordant, mais un Saint-Simon d'Académie parfait de style, et un Saint-Simon de démocratie absolument moderne et passablement celtique..

F. D. C.

---

526. — E. Levasseur. **La France et ses colonies** (*géographie et statistique*). 3 vol. Paris, Delagrave, 1890-92.

« L'alliance de la géographie et de la statistique date de loin, écrit M. Levasseur dans sa Préface. Dès le xvi^e^ siècle, des écrivains avaient compris que seule elle pourrait procurer à la science les matériaux d'une description de l'état politique et des ressources des empires, et ils avaient tenté prématurément de sceller cette alliance à une époque où la géographie physique était encore très peu avancée et où la statistique n'existait pour ainsi dire pas. » Si cette alliance est consommée aujourd'hui, l'auteur des lignes qui précèdent n'y aura pas peu contribué. Le présent ouvrage accuse, avec plus d'ampleur que les *Précis* déjà connus de l'infatigable publiciste, la tendance et la méthode auxquelles il a constamment sacrifié. Par la géographie il s'élève à la statistique, *ad augusta per angusta*. Il ne cultive point la géographie pour elle-même : il la prend comme moyen, comme instrument de recherches et non comme fin. Il y aurait donc mauvaise grâce et, en quelque sorte, injustice à critiquer soit quelques-unes des conceptions géographiques de M. Levasseur, soit l'ordonnance des matières, comme, par exemple, la séparation de la géologie d'avec le relief, l'étude des eaux douces avant celle du régime des pluies, etc. Du reste, M. L. a prévenu l'objection, et c'est de parti-pris qu'il adopte le procédé qui lui paraît le plus didactique (I, p. vi). Heureusement que le statisticien chez lui est servi par un sens géographique toujours en éveil : nous citerons pour preuves ses pages sur la distribution de la population d'après l'altitude (I, p. 26), sur la répartition géographique des routes (II, 314); celle des richesses (II, 455), etc. Dans le livre VI^e^, qui traite de l'agriculture, l'auteur invoque sans cesse les circonstances géographiques : c'est ainsi qu'il commence à faire à la géologie sa place en distinguant, comme de juste, le terrain agricole du terrain géologique proprement dit. C'est à cette formation superficielle où la végétation exprime à la fois l'influence du sol et celle du climat, que M. L. assigne un rôle caractéristique en géographie; car, à ses yeux, elle constitue le *pays*. Définition un peu étroite peut-être, mais pour la France d'une exactitude suffisante. Si la classification des industries, telle que la propose M. Levasseur, ne se fonde pas en principe sur la nature physique et s'inspire surtout des besoins humains (ce pourquoi l'auteur ne la donne pas comme « absolument rigoureuse »), elle se ramène forcément à la géographie, puisqu'elle reconnaît les groupes industriels sur la surface du territoire. En somme malgré des écarts, M. L. reste fidèle à l'esprit et au titre de son ouvrage : *géographie et statistique*.

Le tome II, consacré aux colonies, est le dernier venu des trois volumes; il a paru en 1893 : c'est dire qu'il renferme les données les plus neuves et les plus abondantes.

D'ailleurs c'est presque faire injure à M. L. que de louer chez lui la valeur des informations. Mais ce qu'on doit relever comme un mérite

assez rare chez les statisticiens et les économistes, c'est l'art grâce auquel il rend attrayante la lecture de pages hérissées de chiffres et bigarrées de graphiques; chez nombre de ses confrères, chiffres et tableaux reposent souvent du style.

Mais au surplus, les qualités littéraires assurent-elles à une œuvre de statistique mieux qu'un succès d'actualité? La statistique, en dépit de son nom, est la science des variations; et avec le progrès de l'humanité les changements se précipitent et se multiplient. Cette image de la France dans les dernières années du XIX[e] siècle, que M. L. a tracée avec tant de soin et sans en oublier un trait, ne sera-t-elle pas fausse d'ici peu? M. Levasseur ne juge pas que la statistique soit si vaine et si périssable : « Si les nombres absolus se modifient avec les événements, d'ordinaire le rapport de ces nombres change peu dans l'espace de quelques années ; la notion de leur importance relative, qu'il importe surtout de dégager, reste seule, même à une certaine distance de l'époque dont le livre expose la situation. »

B. AUERBACH.

---

527. — **Phonologie détaillée d'un Patois Wallon**, contribution à l'étude du Wallon moderne, par Paul MARCHOT, Paris, Bouillon, 1892 ; 1 vol. in-8, XVI-139 p.

528. — **Solution de quelques difficultés de la Phonétique française** (Chapitre du Vocalisme) par Paul MARCHOT, Lausanne, Bridel et Cie, 1893 ; 1 vol. gr. in-8, de 91 p.

I. — M. P. Marchot est évidemment, parmi les jeunes romanistes, un de ceux qui ont le plus de zèle, et l'ambition très légitime de contribuer pour leur part à l'avancement de la science. Sa *Phonologie détaillée d'un Patois wallon* a eu pour point de départ une courte étude, publiée par lui en 1890 dans la *Revue de Philologie française* de M. Clédat (IV, p. 190-201), et dont un de nos collaborateurs les plus autorisés avait fait ici même un compte rendu favorable [1]. L'auteur, comme il le dit dans sa préface, ne s'est pas contenté d'ajouter certains détails à son précédent travail ; il l'a remis complètement sur le métier et nous le présente aujourd'hui dans une état de perfection relative. Cette étude, qui a pour objet le parler de Saint-Hubert, petite ville de 3,000 habitants de la province de Luxembourg, est faite avec beaucoup de soin et de dextérité, à l'aide de matériaux recueillis sur place et avec lesquels l'auteur s'était familiarisé depuis plusieurs années : ce sont là d'excellentes conditions pour faire œuvre utile. Peut-être pourrait-on relever çà et là quelques étymologies qui prêteraient le flanc à la critique ou tout au moins à la discussion : j'aime mieux dire que, dans son ensemble, ce travail me paraît, en effet, une excellente contribution à l'étude du Wallon moderne. Il ne me reste plus qu'à renouveler le vœu déjà

1. Cf. l'article de Ch. J (oret), dans la *Revue Critique* du 2 mars 1891, p. 175.

formulé ici : c'est que l'auteur complète prochainement son étude en nous faisant connaître par le menu la flexion, et notamment la flexion verbale, du parler dont il nous donne aujourd'hui la phonologie et implicitement un vocabulaire suffisant.

II. — Le second ouvrage de M. Marchot, dont j'ai à rendre compte, est assez différent du premier, ou du moins (car il a toujours trait à la phonétique) aborde des questions beaucoup plus générales. Cet opuscule est une dissertation pour le doctorat ès lettres, que le jeune auteur a présentée cette année même à l'Université de Lausanne, et dédiée à l'un de ses maîtres, M. J. Bonnard. Au lieu de choisir pour sujet de sa Dissertation une question unique, M. M. a préféré étudier successivement plusieurs points encore douteux ou controversés de phonétique française. En tant que professeur, j'aurais bien quelques réserves à faire sur cette façon de construire une thèse, mais là n'est pas aujourd'hui la question. Parmi les points abordés, il en est un du reste auquel M. M. attribue justement une importance capitale ; il le traite en premier lieu, et c'est aussi sur celui-là que je voudrais insister un peu. Il s'agit de la fameuse question du suffixe *-arius*, si souvent reprise depuis vingt ans par les romanistes, tournée et retournée dans tous les sens, sans qu'on fût encore arrivé à des résultats vraiment satisfaisants. M. M. prétend aujourd'hui nous apporter la solution définitive de ce qu'il appelle l' « énigme », et, à quelques restrictions près, je ne suis pas loin en somme de partager son avis. Il faut reconnaître tout d'abord que bien des travaux antérieurs ont pu le mettre sur la bonne voie. Depuis quelque temps, surtout depuis la tentative évidemment infructueuse de M. Meyer-Lübke pour expliquer la transformation de *arius* par une série phonétique *-ayru*, *-èru*, on inclinait, je crois, en général à adopter l'hypothèse d'une substitution pure et simple du suffixe *-eriu*, hypothèse préconisée depuis fort longtemps par M. P. Meyer, et à l'expliquer non pas par la phonétique comme l'avait fait autrefois M. Schuchardt, mais par une action analogique, comme l'avait indiqué M. Groeber. Un premier point était donc acquis : c'est qu'en général dans le domaine roman, sauf en Italie et dans la péninsule des Balkans, *-ariu* avait été supplanté par *-eriu*. D'autre part, des formes comme *sorcerus* et *paner*, dûment constatées dans les Gloses de Reichenau, c'est-à-dire dans le gallo-roman du VIIIe siècle, fournissaient, un point de repère précieux, et on partait de là, dans les cours de philologie romane, pour expliquer l'évolution ultérieure. En réalité, c'est entre ces deux points, entre la forme **porteriu* (pour *portariu*) et la forme **porteru*, qu'il y avait solution de continuité, et qu'il manquait un anneau à la chaîne. M. M. a-t-il réussi à le trouver? Je crois que oui. Ce n'est pas, d'après lui, **porteriu* qui est devenu **porteru* : mais un nominatif pluriel **porterii* (pour *portarii*) doit se réduire, par une contraction bien connue, à **porterî* ; nous sommes ainsi débarrassés de ce *y* dont la présence était si gênante, et l'action analogique suffit ensuite à expliquer

les formes *porterus*, *porteru*, *porteros*. Cette théorie est très simple, et partant a bien des chances d'être vraie : pour ma part, je ne vois actuellement aucune objection capitale à lui adresser. C'est très simple, mais encore fallait-il le trouver : c'est toujours l'œuf de Colomb, et ici M. M. me paraît avoir eu le mérite de le faire tenir debout. Se produira-t-il des objections? nous le verrons bien. Les restrictions, dont je parlais plus haut, ne portent donc pas sur le fond de la question, c'est-à-dire sur la transformation française du suffixe. Mais pour suivre l'évolution dans les dialectes, notamment au midi, M. M. ne disposait pas évidemment de matériaux suffisants. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'assimilation avec le nominatif pluriel ne s'est pas produite partout : une forme *-eyr* l'exclut, et cette forme ne se rencontre pas seulement en Auvergne et dans le Quercy, mais aussi ailleurs, notamment au nord-ouest de la Gascogne (*prumey*, *prumeyre*, etc.). Toutefois, M. M. paraît avoir démêlé encore avec sagacité la coexistence des deux types *-ariu* et *-eriu* dans la zone franco-provençale, et c'est une particularité qui rattache cette partie de la France au domaine italien. En revanche je n'aime point beaucoup ce qu'il dit sur l'Italie, et provisoirement, je m'en tiens à l'opinion de M. Meyer-Lübke, qui considère le suffixe *-iere* comme un emprunt fait au français (*Ital. Gramm.* § 487). Enfin, ce qui est dit du domaine espagnol est, d'après moi, complètement erroné. Je ne parle pas de l'étrange inadvertance qui, à la p. 16, faisait attribuer à cette langue un pluriel en *-eri* : l'auteur s'en est tant bien que mal excusé (et il en avait vraiment besoin) dans un erratum : mais cela seul aurait dû l'avertir que précisément, pour cette partie du domaine roman, il ne saurait être question d'une influence du nominatif pluriel. D'ailleurs, on ne voit pas pourquoi une forme primitive *porteru* ne serait pas devenue *portiero* en espagnol, comme *ferit* y devient *hiere*? Et de plus, comment expliquer *madera* qui représente *materia*? La vérité, c'est qu'il n'y a aucune distinction à faire entre l'espagnol et le portugais. Dans toute la péninsule ibérique, il faut partir d'une forme *-eyro* (représentant *-eriu* substitué à *-ariu*) : à l'ouest, cette forme s'est conservée intacte; au centre, par effacement plus ou moins tardif du *y*, elle s'est réduite à *-ero* avec *e* fermé. On sait assez qu'en espagnol c'est précisément le voisinage d'un élément palatal, qui empêche la diphtongaison de l'*o* aussi bien que celle de l'*e*.

En somme, il est peut-être à regretter que, dans sa dissertation, M. M. ne se soit pas borné à retracer l'histoire du suffixe *-arius* : il avait là une matière amplement suffisante, et même pour le domaine français, en cherchant bien, il serait arrivé sans doute à étayer par plus de preuves la solution originale et neuve qu'il propose [1]. Je ne veux pas

1. Il ne faudrait pas, par exemple (p. 20), se contenter de citer de troisième main une forme *Rosieres* dans un texte de 890. La citation est faite d'après une note de M. Aubertin, qui l'emprunte lui-même à Génin : tout cela était au moins à vérifier.

dire par là, tant s'en faut, que les autres questions soulevées dans ce petit livre soient dépourvues d'intérêt et que l'auteur n'ait apporté à les traiter de la méthode et de la sagacité. Je ne trouve pas que sa contribution à l'étude de la diphtongue *ue* (provenant de *o* bref latin) soit absolument convaincante. En revanche, je signalerai volontiers qu'il a ordonné d'une façon très ingénieuse les divers témoignages relatifs à la nasalisation de *in*, recueillis autrefois par Thurot dans son grand ouvrage. Je n'ai point le temps d'ailleurs de discuter ici tous ces points, mais je ne terminerai pas sans exprimer un regret, qui porte uniquement sur la forme, ou pour mieux dire sur le ton de l'auteur. Ce ton est en général empreint d'une assurance qui, pour être légitime peut-être, n'en paraît pas moins bien souvent juvénile. A quoi bon, par exemple, proclamer que Thurot « n'était pas un romaniste » ? M. M. triomphe trop facilement et trop volontiers, il me semble, des erreurs de ses devanciers, de ceux qui en somme, au milieu de tâtonnements inévitables, ont créé les bonnes méthodes. Il n'est pas très équitable de citer, pour avoir le plaisir de la réfuter, telle opinion émise il y a quelque vingt ans dans une Revue et depuis longtemps abandonnée par son auteur. Mais ce qui est surtout pénible, c'est de voir à chaque instant prendre à partie des ouvrages posthumes, comme la *Grammaire historique* de A. Darmesteter, qui a été évidemment publiée dans de mauvaises conditions, et n'a rien ajouté au nom de son auteur : ici le respect s'impose. M. Marchot a trop bien débuté dans ces études de philologie romane pour ne pas s'apercevoir très vite que nul n'y saurait prétendre à l'infaillibilité.

E. Bourciez

---

529. — Ch. Lenthéric, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. **Du Saint-Gothard à la mer.** — Le Rhône ; histoire d'un fleuve, vii-557 et 585 p. Paris, Plon et Nourrit, 1892.

On a publié sur les fleuves les plus puissants et les plus nobles de savantes monographies : le Rhône est le premier qui ait trouvé son historien. Nous n'avons garde de dénier ce titre à M. Lenthéric qui, par ses études consacrées à la région provençale, s'était destiné à cette tâche. L'entreprise était digne d'émouvoir la curiosité non seulement de l'archéologue fervent qu'est devenu M. Lenthéric, mais encore de l'ingénieur qu'il est resté.

Comme ingénieur, M. L. a traité avec plénitude et compétence la partie géographique de son sujet en homme à qui sont familiers les problèmes de l'hydrologie. Quoique spécialiste en la matière, M. L. se défend de l'ambition d'émettre des vues originales : il se réduit modestement à l'emploi de vulgarisateur. Aussi nous dispenserons-nous d'analyser cette description physique du Rhône où il a condensé, combiné les observations de ses devanciers, mais en les dépouillant de leur

forme par trop technique, et en les revêtant parfois d'une pénétrante poésie (v. par exemple, p. 161, le morceau sur le paysage glaciaire).

Mais l'histoire du Rhône n'est pas seulement celle qui se révèle dans les phases de son régime, dans les aspects divers de sa vallée ; elle se déroule plus animée et plus captivante, au gré de M. Lenthéric, sur les rives du fleuve, dans les villes qui s'y sont groupées, épanouies. C'est l'histoire de ces cités que l'auteur célèbre avec une prédilection et une exubérance qui font tort au héros de son œuvre, au Rhône lui-même. La personnalité du fleuve s'efface dans un cadre singulièrement agrandi.

Cette disproportion entre la partie géographique et la partie archéologique est le défaut capital de l'ouvrage. Et la méthode d'exposition n'est pas impeccable. M. L. déploie une rare érudition. Mais cette érudition a le malheur de ne se localiser point. Elle s'épand et déborde hors du bassin du Rhône ; elle embrasse l'univers entier.

Les exemples abondent de cet abus, et dès le premier chapitre. Car, à propos du Rhône primitif, voici des hypothèses sur la constitution du sphéroïde terrestre avec un développement sur les écoles plutoniste et neptuniste. Si M. L. constate qu'à la surface du lac de Genève, « les mesures les plus délicates n'ont pas permis de reconnaître de marées sensibles », pourquoi expose-t-il *ex professo* (I, p. 219) la théorie de la marée, avec chiffres de l'amplitude dans les différentes mers ? Il suffisait de comparer — *si parva licet componere magnis* — les seiches aux ras de marée sans narrer comme des faits divers les plus mémorables de ces phénomènes sur tous les points du globe (p. 247). Parlant de l'utilisation des eaux du Rhône à Bellegarde, M. L. se donne le plaisir de décrire les expériences de M. Marcel Desprez entre Paris et Creil, expériences qui ne se rattachent pas immédiatement à l'emploi du câble télédynamique. La fontaine de Vaucluse provoque un long morceau sur les rivières souterraines, et notamment sur les relations occultes du Danube et de l'Aach (II, p. 206).

En matière historique, M. L. n'est pas moins prodigue de ses enseignements : des routes antiques de la vallée du Rhône, il étend sa vue sur le réseau routier du monde connu, de l'Assyrie, de la Perse, de la Grèce, commentant tous les itinéraires parvenus jusqu'à nous. Et si — pour abréger — nous sautons à la fin du second volume, la légende des Saintes-Maries donne lieu à une exégèse où sont invoquées la trinité bouddhique ou *triratna*, les trinités égyptiennes de Thèbes, de Memphis et d'Abydos, la triade astronomique des Assyriens, les divinités tricéphaliques des Gaulois (II, 486). C'est faire à cette jolie légende beaucoup d'honneur.

On jugera encore que M. L. sacrifie le présent au passé. Au Rhône moderne, c'est-à-dire économique, n'est attribué qu'un chapitre, très substantiel, il est vrai. Quant aux villes, leur antiquité seule semble intéresser l'auteur qui aime, comme on sait, les villes mortes. La curiosité de M. L. ne dépasse point, en effet, la période gallo-romaine et

ne s'aventure pas volontiers dans le moyen âge ou l'époque actuelle. Ainsi, dans Lyon, M. L. préfère Lugdunum ; la description de la ville gallo-romaine fournit cent quarante pages ; celle de la ville moderne, huit, et encore sont-elles tirées de Lamartine ; sur la ville du moyen âge, à peine quelques lignes. L'auteur a senti, mais sans l'atténuer, ce défaut (I, p. 484). Cette tendance se marque encore dans la reproduction des documents épigraphiques et dans les dissertations qui figurent en appendice.

Néanmoins le géographe et l'archéologue seront reconnaissants, chacun pour des raisons et dans une mesure différentes, à M. Lenthéric d'avoir recueilli à leur intention tant de matériaux épars. Chacun, dans ces deux volumes, ornés de cartes et de plans, reconnaîtra sa part.

B. Auerbach.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Le 18e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Hachette) contient les articles suivants : *Fasti* (Bouché Leclercq); *Fastigium, Fatuus, Fictor, Fistuca* (Saglio); *Fatum, Faunus, Febris, Februus, Fecunditas, Feralia, Feronia, Fides* (Hild); *Fiscus* (Saglio et Humbert); *Fautor, Fictio, Fideicommissum, Finium regundorum actio, Fiscus frumentarius, Fiscus libertatis* (Humbert); *Favissae* (Thédenat); *Fax, Fidelia* (Pottier.); *Felicitas* (Blanchet); *Fenestra* (Chipiez); *Ferculum, Feretrum, Ferula, Fimbriae, Fiscella* (P. Paris); *Ferentarii* (Cagnat); *Feriae, Flamen* (Jullian); *Ferrum* (De Launay); *Festiales* (Weiss); *Fibula* (S. Reinach); *Fidicula* (Lafaye); *Fiducia* (Baudry); *Figlinum opus* (Jamot); *Fistula* (Michon); *Flabellum, Flagellum* (Fougères).

ALLEMAGNE. — M. Krusch publie dans le *Neues Archiv* (1893) un rapport très détaillé de son récent voyage aux bibliothèques de Paris et du nord de la France. On trouve dans cet important travail des renseignements précieux sur un grand nombre de manuscrits, particulièrement sur des mss. de contenu hagiographique. Nous avons lu avec intérêt dans la seconde partie les pages où l'auteur défend contre les critiques de M. Bonnet (*Revue crit.* 1886, p. 148) les principes qu'il a adoptés pour son édition des *Miracula* de Grégoire de Tours.

— La collection Kürschner ou collection d'éditions historiques et critiques de la *Deutsche National-Litteratur* (Stuttgart, Union) s'est tout récemment augmentée de volumes nouveaux. Trois d'entre eux ont trait au moyen âge. L'un (n° 200) renferme la troisième partie des poèmes de Wolfram d'Eschenbach parue dans la collection ; c'est l'épisode de Gawan (*Die Gavanepisode*) publié avec notes, par M. Piper. L'autre volume (n° 199), dû également à M. Piper, contient la deuxième partie de l'épopée de cour ou *Hœfische Epik* ; il est consacré à Hartmann d'Aue et à ses imitateurs ; on y trouve des analyses et des extraits des poèmes de Hartmann ainsi que du *Lanzelot* d'Ulrich de Zazichofen, du *Wigalois*, de la *Couronne*, de *Meier Helmbrecht*, du *Wigamur*, du *Titurel*, etc. Le troisième volume (n° 192) a pour titre *Reinke de Vos und satirisch didaktische Dichtung* ; il paraît par les soins de M. Eugène Wolff qui y a mis, outre une introduction soignée et intéressante, des extraits du *Teuerdank*, de Burkard Waldis, d'Erasmus Alberus, du *Froschmeuseler* de Rollenhagen et du *Treuer Eckart* de Ringwaldt ainsi que le texte du *Reinke* de 1498.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

N° 44 — 30 octobre — 1893



530. — H. J. Holtzmann. **Hand-Commentar zum Neuen Testament.** IV Band. Evangelium, Briefe und Offenbarung des Johannes. Zweite Auflage. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr. 1893. In-8, x-364 p.

La première édition de cet important commentaire a été signalée par la *Revue critique* (n° du 14 mars 1892). Celle que nous annonçons aujourd'hui, diffère de la précédente par certaines améliorations et additions de détail. Sommaire et complet au point de vue des informations, exact et concis dans l'interprétation du texte, le commentaire de M. Holtzmann est un excellent livre d'étude et il mérite tout le succès que nous lui voyons.

A. L.

531. — Leop. de Feis. **La Battaglia di Cunassa in un Mosaico pompeiano.** Broch. 15 p., 2 pl. Florence, Ducci, 1893.

La mosaïque dont il s'agit est ce chef-d'œuvre de l'art antique, trouvé en 1831 dans la maison du Faune à Pompéi, qu'on désigne généralement en France sous le nom de *Bataille d'Arbelles*, et qui semble plutôt représenter un épisode de la bataille d'Issus. Le R. P. de Feis estime que c'est la bataille de Cunaxa. Sa discussion nous paraît avoir un défaut fondamental. Elle repose uniquement sur une comparaison des textes et du monument, comme si le mosaïste romain du Ier siècle après notre ère s'était occupé de traduire l'un ou l'autre de ces textes ou de fondre leurs éléments. Telle n'est certes pas l'origine de la célèbre mosaïque. Elle reproduit, à n'en point douter, un tableau dans lequel l'artiste avait certainement pris le droit d'éliminer, résumer, transformer même en partie les données d'une histoire, déjà légendaire dans ses détails, pour composer la scène qu'il peignit. Le mosaïste, à son tour, la

traduisant, l'accommoda aux conditions de son art, aux effets décoratifs qu'il voulait produire; on ne peut même lui faire qu'un reproche, c'est de n'avoir pas pris assez de liberté à ce point de vue : la valeur artistique de cette admirable pièce a été exagérée; car, au point de vue mosaïque, elle n'est pas d'un bon parti-pris, elle singe encore trop la peinture ; il est vrai que, d'autre part, outre l'intérêt archéologique, historique même, qu'elle présente, elle est vraiment le chef-d'œuvre du métier, par l'habileté presque incroyable de son exécution. Mais, cela étant, n'est-ce pas une méthode de critique périlleuse que de fonder des interprétations sur la couleur de la cidaris que portent les deux grands personnages dont l'un est sur le char et l'autre percé d'un coup de lance, sur les petits favoris du cavalier qui le frappe et l'aspect de maigreur qu'on lui trouve, sur le fait qu'il est nu-tête, et autres détails auxquels certainement ni le peintre auteur du tableau, ni le mosaïste auteur du pavement, ni leurs publics n'attachaient aucune intention? Il ne faut voir, pour interpréter sûrement, que l'ensemble, la signification évidente et la plus simple, de l'épisode représenté, qui n'a pas été composé pour être une page de chronique, une série de portraits. Autrement, aucune œuvre romaine ne pourrait être déterminée : il n'y en a, pour ainsi dire, pas une qui présente l'exactitude que le P. de Feis exigerait. Il ne faut surtout pas, pour des sujets de ce genre, aller chercher en dehors des cycles consacrés, des mines connues pour avoir été exploitées par les poètes et les artistes. Or on ne voit pas que les Dix-Mille aient jamais eu cette fortune. Quand bien même l'analyse du tableau faite par le savant barnabite concorderait plus qu'elle ne concorde avec les descriptions qui nous sont parvenues de la mêlée de Cunaxa, elle n'en concorde pas moins, en gros, avec celles des exploits d'Alexandre : le choix alors n'est pas douteux. Nous persisterons donc à croire que l'épisode figuré est le moment de la bataille d'Issus, si bien décrit jusque dans Quinte-Curce, où Darius, ne pouvant plus rester sur son char que l'attelage affolé et blessé menace de renverser, se fait amener un cheval : l'artiste a dramatisé l'action et justifié la frayeur du roi, en montrant Alexandre tuant un seigneur perse qui faisait à son souverain un rempart de son corps.

M. R. de la Blanchere.

---

532. — **Scholia Terentiana,** Collegit et disposuit Fridericus Schlee. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1893 (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana), vi-184 pp.

Jusqu'à présent l'on connaissait trois groupes de scolies sur Térence : 1° le commentaire attribué à Donat et dans lequel sont fondus le commentaire authentique du maître de saint Jérôme, le commentaire d'Euanthius et, sans doute aussi, des notes d'origine diverse; la séparation de ces éléments n'a pas encore été tentée avec suite, et nous n'avons même pas de bonne édition critique du texte, conservé malheureuse-

ment pour la plus grande partie dans des mss. de la Renaissance; — 2° les scolies du *Bembinus*, ms. écrit en capitale, le seul des mss. de Térence qui remonte à l'antiquité; ces scolies, qui forment deux séries, ont été publiées par Umpfenbach dans l'*Hermes*[1], mais il faut corriger cette première édition d'après les articles de Studemund dans les *Jahrbücher*[2]; — 3° le commentaire d'Eugraphius, sans valeur. A ces trois groupes de scolies, la publication de M. Schlee en ajoute un quatrième, les scolies de Munich, conservées sous une forme suivie dans le ms. de Munich 14420 (XIe s.), et partiellement, sous forme d'annotations marginales ou interlinéaires, dans les mss. de Térence *D* (Victorianus, Laur. XXXVIII, 24, IXe s.), *G* (Decurtatus, Vat. 1640, XIe s.), *E* (Riccardianus 528, XIe s.), C (Vat. 3868, XIe s.)[3]. Il y a enfin un cinquième commentaire: « Breue et scholasticum opus ad demonstrationem ingressus atque progressus et connexionis tam actuum quam scaenarum sex comoediarum Terentii ». M. S. n'en donne que quelques extraits d'après trois des nombreux mss. qui le présentent, surtout d'après le ms. Barberini T VIII, 47, le meilleur de tous, dont M. S. n'indique pas la date. Ce dernier recueil paraît être une œuvre du moyen âge avancé, dans laquelle ont été fondus des renseignements anciens mal compris (voir, p. 171, 25 Sch., une singulière confusion des actes et des acteurs).

Une première critique à adresser à M. Schlee, est de n'avoir pas reproduit les scolies du *Bembinus*. C'était le cas d'en donner une édition définitive et facilement accessible. Cette lacune a peut-être pour cause la préoccupation de ne publier que de l'inédit.

Cet inédit, ce sont les scolies de Munich. M. S. en a fait deux parts : les scolies empruntées à Servius, Priscien, Donat, Eugraphius, Festus, Porphyrion, Isidore et autres; et les scolies originales. J'avoue que je ne comprends pas cette distinction. Elle a d'abord un grave inconvénient, c'est d'enlever au recueil sa physionomie propre. M. S. ne paraît pas préoccupé de nous donner une image exacte, une copie diplomatique aussi fidèle que possible de ce commentaire. Or rien n'est plus important pour étudier sa formation. On sait que les ouvrages de ce genre ne se font pas tout d'un coup; il y a lieu d'y distinguer des couches successives. Pour les séparer, une étude préliminaire des différentes mains des copistes est nécessaire; la disposition respective des notes est un guide souvent utile; quantité de renseignements résultent de l'inspection des mss. et ne peuvent être révélés que par l'éditeur. Je n'ai pas vu le ms. de Munich, mais la description en est bien sommaire dans la préface de M. Schlee.

---

1. II, 337.
2. XCVII, 546; CXXV, 51.
3. Les dates sont celles de M. Schlee; je dois pourtant faire observer que dans un ouvrage fondamental et généralement ignoré, la *Paléographie des classiques latins*, par Em. Chatelain, C est daté du IXe s., et du Xe s., et le ms. de Paris dont il sera question plus loin, du IXe.

Quant aux autres mss., ils donneraient lieu évidemment à des disntictions et à des observations qu'on voudrait connaître. Il ne me paraît pas prouvé que les annotations qu'ils présentent remontent toutes à une source commune, représentée par *M;* il suffit de jeter un coup d'œil sur les pages de l'édition pour constater leur diversité. Quand il s'agit d'explications d'un mot par un synonyme, je crois qu'il ne faut y voir qu'un procédé d'interprétation personnel au maître qui possédait le ms. ou l'un des ancêtres du ms.; car je concède qu'on a dû souvent copier avec le texte les notes insignifiantes qui le surchargeaient. M. S. n'a pas songé que plusieurs de nos mss. classiques présentent la même particularité, sans qu'on puisse songer sérieusement à un commentaire primitif pour chaque auteur. Ces notes sont un expédient pédagogique de l'espèce de nos traductions juxtalinéaires. D'autres notes ont plus d'importance et se retrouvent aussi pour la plupart dans *M*. Ce sont d'abord les emprunts, avoués ou non, faits aux grammairiens, et si malencontreusement mis à part par M. Schlee, puis, des observations grammaticales, des rapprochements, des notes d'antiquité, des interprétations qui peuvent en partie provenir de sources analogues ou de glossaires spéciaux. Tout cela est d'ailleurs assez maigre et n'offre pas l'intérêt des parties les plus faibles de Servius ou de Donat. Seule, une portion assez notable consacrée à des indications scéniques, arrête l'attention et pose un problème. Mais l'idée qu'on doit se faire tout d'abord de ce commentaire, c'est celle d'une compilation. Plusieurs générations de maîtres ont pu y travailler. Il est aussi oiseux de vouloir le dater que d'en éliminer les emprunts.

M. S. a donc séparé là où il n'importait pas; il a de plus groupé ensemble les notes de tous les mss. et de *M* qu'il aurait fallu séparer. Mais son attention semble avoir été surtout attirée par l'importance critique de *M*. Il est ici plus facile de lui donner raison. On sait que les mss. de Térence en dehors du *Bembinus*, se divisent en deux familles, *DG* d'une part, et *CEP* (B. N., lat. 7899) d'autre part. La seconde famille est illustrée de dessins, dont les originaux ont été exécutés dans l'antiquité. Toutes deux portent la signature d'un reviseur, Calliopius, *scholasticus* inconnu qui a fait couler beaucoup d'encre. D'après M. Schlee, la famille due à la recension de Calliopius est la seconde, représentée par *PC : E* est un ms. mixte que M. S. rattache à *DG*. Ces conclusions, bien présentées, sont plausibles. Mais où je ne peux suivre M. Schlee, c'est dans son raisonnement sur les mss. à images, *PC*. D'après lui, le texte du ms. à images archétype n'existerait plus. Les images auraient été copiées dans les originaux de *PC*, mais le texte de *PC* viendrait d'une autre source, parce que les images ne concordent pas avec les en-tête de scènes : elles ont tantôt plus, tantôt moins de personnages. Ce raisonnement serait concluant, s'il était prouvé que la concordance des images et des en-tête est nécessaire; mais rien n'est moins sûr. M. Schlee, qui admire beaucoup ces peintures, signale,

entre autres mérites, celui qu'elles ont de reproduire le moment critique de chaque scène et de rendre habilement les sentiments de chaque acteur. Voilà qui suppose une étude attentive de la pièce et une connaissance personnelle du sujet. L'artiste n'avait donc nul besoin de chercher un guide dans les en-tête; il a peint chaque scène, comme il se l'imaginait, et probablement aussi d'après les souvenirs emportés de représentations dues au caprice de quelque amateur de vieux théâtre. La question des images est donc sans rapport avec celle des en-tête ; elle n'est pas en revanche indépendante de celle des indications de mise en scène contenues dans nos scolies.

Toute cette discussion est au reste secondaire. L'essentiel est de rattacher *M* à une des familles connues. M. S. place ce texte dans la famille *DG*. Cette conclusion est très importante, si l'on songe que ces deux mss. nous sont parvenus incomplets et mutilés et que le texte de *DG* paraît supérieur à celui de *PC*. Le travail de M. S. n'aurait pas d'autre résultat qu'il serait encore un gain précieux pour les études latines. Ce résultat est confirmé par l'aspect de *D* qui a beaucoup de scolies importantes communes avec *M*. Ce ms. *D* présente donc le mieux l'aspect d'une édition explicative de Térence, telle qu'on l'avait établie dans les écoles carolingiennes et irlandaises ; *M*, ou plutôt son original, n'est que le recueil des notes de cette édition [1], un peu amplifié par la comparaison de plusieurs exemplaires entre eux. Quelques parties, transmises par une tradition d'école, proviennent de l'enseignement des derniers maîtres romains. Voilà comment on pourrait, je crois, modifier les conclusions de M. Schlee, après une étude des données, moins superficielle que celle que l'on peut tenter ici [2].

Paul Lejay.

---

533. — Gustave Clausse. **Basiliques et Mosaïques chrétiennes, Italie et Sicile,** 2 vol. grand in-8. Paris, Leroux, 1893.

L'ouvrage de M. Clausse ne paraît pas se présenter avec des préten-

---

1. C'est ce qui résulte des indications mêmes de M. S., p. 13 au bas. Que *M* ne soit qu'une copie, M. S. l'a très bien prouvé à la page précédente.

2. D'autres conclusions accessoires résultent du livre de M. S. Un des avantages de la disposition critiquée plus haut, est de montrer que peut-être les copistes ou les lecteurs des mss. de Térence ne possédaient pas toujours un Donat complet : C n'a que *Andr.* I-III, 2, 6; D, *Andr.* III, 2, 24, à la fin et *Eun.* (cf. cependant *Ph.*, II, 2, 24): E, *Ph.* et *Hec.* Si je ne me laisse pas induire en erreur par le système de renvois de M. S., il peut y avoir dans ce fait une indication précieuse pour la solution de la question du commentaire sur l'*Heautontimorumenos*, que nous n'avons plus. — Cet article était écrit, quand j'ai lu l'étude consacrée à ces scolies par M. Wœlfflin dans le numéro récent de l'*Archiv*. Les conclusions du professeur de Munich ne sont pas très différentes de celles que je viens d'indiquer. M. Wœlfflin a une tendance à reporter ce commentaire à une époque un peu plus ancienne et y verrait l'œuvre du grammairien Pompeius ; cette hypothèse ne me paraît guère applicable qu'à une partie des scolies.

tions scientifiques ; et, par le fait, il n'est point conçu dans l'esprit, appuyé sur les bases, rédigé avec la méthode, ni pourvu de l'appareil qu'on est habitué à trouver dans les travaux des archéologues. Il ne s'adresse pas, semble-t-il, à ceux-ci : les débutants n'y rencontreraient point les notions sûres, les experts les discussions savantes qu'ils attendent. Par contre, on y voit un nombre considérable de reproductions qui ne peuvent manquer d'intéresser tout le monde, d'être nouvelles pour beaucoup de gens, d'être utiles. Plusieurs de ces planches et de ces dessins sont d'un aspect charmant, et concourent avec la jolie exécution matérielle de l'ouvrage à faire de celui-ci deux fort beaux et agréables volumes. L'étude architectonique et archéologique des basiliques, des monuments sacrés de l'Italie, a conduit M. C. à donner la plus grande place, dans son livre, à la mosaïque. C'est à ce point de vue que nous voulons le considérer, laissant de côté la trop facile critique du reste, qui traite d'un ordre de faits très connu. Nous sommes obligé, ici, de retirer une part de l'éloge que nous venons de faire : les représentations pêchent... par leur rareté. Il n'y en a certainement pas assez, quoiqu'on trouve cinq cents croquis par volume. Deux petits plans de basiliques et une figure du Christ suffisent-ils, par exemple, pour le chapitre de quarante-cinq pages qui étudie les œuvres du IX<sup></sup>e et du Xe siècles à Rome, et qui analyse La Navicella, Saint-Jean et Saint-Paul, Saint-Grégoire-le-Grand, Sainte-Praxède, avec la chapelle de Saint-Zénon, dont — soit dit en passant — le nom n'est pas donné dans le texte, Sainte-Cécile, Saint-Marc, Sainte-Françoise-Romaine ? Évidemment ces reproductions se trouvent ailleurs ; mais l'étude aussi de ces œuvres est ailleurs ; et c'est précisément en dispensant toute une classe de lecteurs de recourir aux grands et beaux ouvrages qu'ils n'ont pas sous la main, que le livre de M. C. peut être utile. M. C. le divise historiquement suivant deux périodes, au moins en ce qui concerne Rome. Il passe d'abord en revue (ch. III à VII) les œuvres antérieures à la fin du Xe siècle, dans lesquelles, depuis le IVe, l'art se modifie, mais sans qu'il y ait solution absolue de continuité depuis les mosaïques antiques. Puis, constatant la pauvreté de ce XIe siècle, si troublé, si atroce, il voit le mouvement reprendre vers le XIIe, et il le suit jusqu'à la Renaissance (ch. XVII à XXIII). Dans l'intervalle entre ces deux parties, les chapitres VIII à XVI sont consacrés aux édifices religieux construits et décorés hors de Rome. Ici le classement est topographique, région par région, ville par ville. La suite chronologique n'est cependant pas entièrement brisée, chaque pays ayant eu en quelque sorte son temps. Ainsi Ravenne commence, naturellement. Le chapitre XI, intitulé *Époque de transition*, est consacré aux Byzantins, étudiés d'abord en Orient, et à l'invasion du byzantinisme, — qu'on appellerait mieux, croyons-nous, néobyzantinisme — en Italie. Viennent ensuite la Sicile, puis Venise et la Toscane, où, avec et après Baldovinetti, nous atteignons, dépassons même la Renaissance, limite de l'ouvrage. Cette revue générale des œuvres est faite avec beaucoup de

soin, par un homme qui, soutenu par la masse des travaux antérieurs et sans les refaire par la base, a pourtant visité de près et examiné les monuments, avec un vif amour des arts, et surtout de la mosaïque, si mal connue, si mal comprise de nos jours par le public. Dans cet ordre d'idées, l'ouvrage aurait gagné à être plus technique au point de vue du mosaïste : les procédés d'atelier, les partis pris d'exécution, les moyens d'expression, leurs variations suivant les temps et les écoles, sont l'histoire même de l'art et présentent un grand intérêt. De même le développement du métier, le groupement des diverses œuvres en familles, leur parenté, leur généalogie se perdent un peu dans le livre de M. Cl. : il eût fallu des résumés, au moins un répertoire pour serrer la trame historique de ce long, et d'ailleurs vivant, exposé. Ce que l'auteur aurait pu faire de plus précieux, dans ses voyages à travers le pays et les livres, ç'aurait été un catalogue complet des mosaïques italiennes pendant l'époque chrétienne ; au lieu de reprendre seulement celles qui figurent dans les recueils spéciaux, les grands ouvrages désormais classiques, il aurait signalé même les œuvres moindres, fort précieuses cependant, et rendu ainsi grand service. Il y en a beaucoup, de ces œuvres : j'ai moi-même décrit celles de la cathédrale de Terracine, qui ne sont point à mépriser. L'inventaire complet manque toujours à la science, et M. Clausse avait là une belle occasion de le lui fournir. Dédié à M. Eug. Müntz, l'un des maîtres dans nos études, le livre aurait gagné à passer sous ses yeux avant l'impression, ne fût-ce qu'au point de vue des langues anciennes.

M. R. DE LA BLANCHÈRE.

---

534. — OVERMANN. **Die Besitzungen der Grossgræfin Mathilde von Tuscien,** nebst Regesten ihrer Urkunden. 1 brochure in-8, 87 p. Berlin, Mayer et Muller, 1893.

M. Overmann recherche, dans cette brochure, quelle était l'étendue des biens de la comtesse Mathilde, la fidèle alliée de Grégoire VII. C'est là une question d'un intérêt général très grand, car on n'ignore pas avec quel acharnement, après la mort de Mathilde, son héritage fut disputé au cours du XIIe et au début du XIIIe siècle par la papauté et par l'empire. M. O. procède par régions ; il prouve, en s'appuyant sur les chartes, que la masse principale des alleus de la comtesse était située dans les comtés de Reggio, de Modène, de Mantoue et de Bologne, qu'elle possédait en outre des biens considérables dans les comtés de Ferrare, de Vérone, de Lucques, qu'elle détenait des domaines moins importants dans ceux de Parme et de Brescia, qu'enfin elle avait très peu de terres dans la Toscane, contrairement à ce que l'on se figure en France. Mathilde avait aussi reçu de sa mère Béatrice, qui avait épousé en secondes noces Geoffroi le Barbu de Lorraine, quelques domaines dans ce duché et sur eux elle fonda, en 1096, l'abbaye de Saint-Pierremont qui n'est point

située près de Nancy, comme l'auteur l'affirme à diverses reprises, mais bien sur le territoire de la commune d'Avril près de Briey, dans l'ancien département de la Moselle [1]. Un regeste des diplômes de Mathilde termine cette brochure; il comprend 128 numéros et est fait avec très grand soin. Cette étude de M. Overmann sera indispensable à tous ceux qui s'occuperont de nouveau de la lutte du sacerdoce et de l'Empire, du XIe au XIIIe siècle.

Ch. Pfister.

---

535. — **Un serviteur et compère de Louis XI : Jean Bourré, seigneur du Plessis (1424-1506).** Par M. Georges Bricard, docteur ès-lettres. Paris, Alph. Picard et fils, 1893. 1 vol. in-8.

La personnalité de Louis XI domine toute la seconde moitié du XVe siècle. « Par l'originalité de son esprit aussi souple qu'énergique, « aussi délié qu'opiniâtre, par son caractère pratique, ses tendances bour- « geoises et par l'élévation de ses vues d'homme d'État; par la vulgarité « de ses manières, l'indignité trop fréquente de ses procédés et par l'in- « contestable grandeur de son génie politique, ce roi nous surprend, « nous attire et nous repousse tour à tour. » En lui l'homme disparait devant la seule passion puissante, irrésistible dont il est dévoré : « La passion de l'État, dont il identifie les intérêts avec son intérêt « propre, dont il veut fonder l'unité et constituer la force, en imposant « d'une extrémité à l'autre de son royaume son autorité personnelle. » C'est lui, en effet, le fondateur de l'unité de la Patrie française.

Une des marques particulières de son génie, c'est la justesse avec laquelle il sut discerner les hommes dont il avait besoin pour conduire à bien ses desseins immenses et le dévouement pour sa personne et ses idées qu'il sut inspirer à ceux dont il s'entoura. C'est surtout parmi cette classe intermédiaire appelée alors « gens de moyen estat » que Louis XI choisit ses plus dévoués compères. L'autorité ombrageuse et impatiente du Roi ne lui permettait pas de se livrer à de hauts et puissants personnages, qu'il eût sans cesse suspectés. De préférence, il confia les missions les plus importantes aux serviteurs qu'il savait les plus dociles à suivre ses ordres; ses agents les plus actifs, ses conseillers les plus sûrs, ses ambassadeurs les plus intelligents, il les recruta parmi ses secrétaires. Jean Bourré fut de ceux-là et l'étude très importante que M. Bricard vient de lui consacrer, nous fait enfin connaître une des figures les plus intéressantes de cette période de notre histoire. L'auteur a su trouver dans les dépôts d'Archives et les Bibliothèques de Paris et des départements, quantité de documents, la plu-

1. Les archives de ce couvent sont aujourd'hui à Metz, au *Bezirksarchiv*. Les originaux des nos 34 et 79 du Regeste semblent perdus. Un cartulaire de Saint-Pierremont, du XIIIe siècle, se trouve dans le fonds latin de la Bibliothèque nationale.

part inédits, qui lui ont permis de mettre en lumière ce personnage fort mal connu et tant calomnié jusqu'ici, grâce aux accusations haineuses de Thomas Bazin.

Attaché au fils de Charles VII dès avant 1442, Bourré, fils d'un bourgeois de Châteaugontier, suivit son maître exilé en Dauphiné, en 1451, et lui servit d'intendant ou d'administrateur de ses finances. Quand le Dauphin se réfugia en Flandre, sous l'égide du duc de Bourgogne, il l'accompagna encore et ne rentra en France avec lui, qu'après la mort du roi Charles, en 1461.

C'est alors que commence la haute fortune de Bourré, successivement Greffier du Grand Conseil, Maître des Comptes, Général des Finances, Trésorier de France, Gouverneur du Dauphin Charles, fils de Louis XI, etc., etc., il est annobli par le Roi et devient l'un des plus puissants seigneurs de son temps. Mais ce n'est pas seulement dans l'exercice des charges multiples dont je viens de citer quelques-unes, qu'il faut étudier le caractère et la vie du personnage; c'est surtout dans les importantes et continuelles missions politiques ou financières dont il fut chargé pour le bien du pays. Je ne suivrai pas M. B. dans cette étude qui m'entraînerait beaucoup trop loin, et je le regrette, car le travail est intéressant; nous y verrions Bourré apportant au roi un secours puissant dans l'administration du royaume; Louis XI, qui préférait acheter les consciences plutôt que de guerroyer, n'avait jamais d'argent disponible, les revenus de la couronne étaient toujours engagés d'avance. Ce ne fut pas le moindre mérite du seigneur du Plessis que de lui procurer des subsides en engageant personnellement sa parole et ses biens pour répondre des promesses de son maître.

Je ne sais si M. B. ne s'est pas un peu trop pénétré des idées de son héros et s'il n'a pas excusé un peu facilement les actes peu scrupuleux de Louis XI, mais assurément, après avoir lu son livre, on éprouve une estime plus grande pour l'homme qui a su inspirer des dévouements comme celui que Jean Bourré lui prodigua. Ce travail, malgré certaines lacunes, est d'une grande importance pour l'histoire des règnes de Louis XI et de Charles VIII. L'auteur y redresse pièces en mains, pas mal d'erreurs accréditées trop facilement jusqu'ici et son livre est un de ceux que l'on devra désormais consulter lorsqu'on voudra étudier la fin du XV$^{e}$ et le commencement du XVI$^{e}$ siècles. Ajouterai-je en terminant que nous devons savoir doublement gré de cette étude à M. Bricard, qui a, malgré ses absorbantes occupations professionnelles — il est agréé près le tribunal de commerce de Bordeaux — trouvé le temps de préparer et de soutenir avec grand succès une thèse aussi remarquable.

H. Baguenier Désormeaux.

---

536. — **Recherches iconographiques sur Charles de France, duc de Berry, de Normandie et de Guyenne, frère de Louis XI,** par Henri Stein. Paris, Plon, 1892, grand in-8 de 12 p.

537. — **Un épisode de la guerre de cent ans dans le Gatinais. L'affaire de Villemaréchal** (1360), par le même. Paris, A. Picard, 1893, grand in-8 de 32 p.

538. — **Mélanges de bibliographie,** par le même. Paris, librairie Techener, 1893, in-8 de 48 p.

I. — Mémoire excellent et tout nouveau lu à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, tenue dans l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts, à Paris, le 8 juin 1892. On ne connaît que deux portraits authentiques de Charles de France, l'un signalé par M. Paul Durrieu (*Gazette archéologique*, 1889) et faisant partie du groupe des membres de l'ordre de Saint-Michel (Bibl. nat. F. fr. 19819)[1]; l'autre inédit jusqu'à présent, a été dessiné dans une très belle charte originale où le duc de Guyenne reçoit des mains du sénéchal Robert de Balsac les privilèges de la ville d'Agen (Archives municipales, A A 14). M. Stein étudie avec beaucoup de soin et de sagacité les deux portraits reproduits dans sa brochure : il y étudie et reproduit aussi une médaille remarquable (1470) qui représente le frère de Louis XI comme duc de Guyenne. Les intéressants détails donnés par M. Stein sur l'iconographie de Charles de France feront vivement désirer la publication prochaine du travail complet qu'il prépare depuis plusieurs années déjà sur la vie si courte et si agitée du malheureux prince.

II. — M. S. a parfaitement élucidé l'affaire de Villemaréchal racontée dans les *Grandes chroniques de France*, défigurée dans l'*Histoire* du Gatinais par Dom Morin et embrouillée, au point de vue géographique, par divers érudits. D'un texte des *chroniques* non encore utilisé (ms. F. fr. 10143), il résulte formellement qu'il ne faut pas chercher le théâtre de l'évènement ailleurs que dans la commune actuelle de Villemaréchal. L'auteur décrit le château de ce nom, aujourd'hui transformé en ferme; il donne le plan de cette forteresse, et aussi le plan de la forteresse des Tournelles, occupée par les Anglais; il nous fait très bien connaître les cinq chevaliers qui cherchèrent là, entourés d'une poignée d'hommes, à arrêter la marche de l'ennemi, « héros méconnus et calomniés », qui s'appelaient Guillaume de Bouville, Jean Braque, Jacques d'Egreville, Guillaume du Plessis, Jean des Barres. M. S. a reproduit les sceaux des défenseurs de Villemaréchal et (en appendice) diverses pièces justificatives inédites relatives à l'événement et aux personnages[2].

III. — Les *Mélanges de bibliographie*, dont nous possédons seule-

1. M. Durrieu, si compétent en tout ce qui touche à l'histoire de l'art, croit pouvoir attibuer ce portrait au célèbre Jean Foucquet.

2. M. S. se propose de consacrer ultérieurement une notice détaillée à chacune des cinq familles dont les représentants prirent part au hardi coup de main de la fin de mars 1360.

ment encore la première série, contiennent les chapitres suivants tous fort curieux : *Deux enlumineurs parisiens du* XIIIe *siècle* (Richard, qui vivait en 1249, et Guillaume, qui figure dans une charte de 1266) [1]; *la condamnation de Nicolas Trumeau* (un des premiers typographes établis à Reims) [2]; *une saisie de livres protestants en 1570* (procès-verbal détaillé de la saisie faite par l'inquisiteur Demochares et son collègue Faber de Bibles et autres livres suspects qui étaient dans la boutique du relieur Jean Bruneau et dans l'atelier de l'imprimeur Pierre Haultin); *condamnation d'ouvrages par le parlement de Dôle* (il s'agit d'ouvrages français dirigés contre la maison d'Espagne, alors en possession de la Franche-Comté 1572-1585), *Jacques Foillet* et *Jean Exertier, imprimeurs à Besançon; le premier séjour de Jean Jannon à Paris* (détails nouveaux sur un des plus habiles typographes protestants du XVIIe siècle); *Le premier typographe de Laon* (Rennesson, introducteur de l'imprimerie à Laon en 1561, et non 1560, comme l'a dit Deschamps); *La papeterie du Marais en 1680 ; Un imprimeur Nantais supposé* [3]; *Descentes de police chez Cazin, libraire à Reims, et chez des libraires de Bouillon ; les filigranes et la fabrication du papier* [4], *l'Imprimerie de la Propagande à Rome et le général Bonaparte* [5].

T. DE L.

---

539. — Joseph PERREAU. **Campagne des Alpes. 1692.** Catinat et l'invasion du Dauphiné. Paris, Baudoin, 1892. In-8, 80 p.

Cette étude est détaillée et complète. Après avoir très nettement décrit la région et montré les forces dont le général dispose : infanterie de ligne, milices provinciales, bataillons dauphinois ou *bourras*, M. le capitaine Perreau raconte l'invasion de Victor-Amédée, la prise de Guillestre, la reddition d'Embrun qui ne capitule qu'après dix nuits de tranchée ouverte, l'entrée des alliés à Gap, la conduite de Catinat qui occupe à

---

1. La charte de 1266, comme la sentence de 1249, est conservée aux Archives nationales : nous en avons ici d'amples extraits. Dans presque tous les chapitres suivants, du reste, on retrouve quelque document inédit soit *in extenso*, soit à l'état de fragment.

2. Article qui complète deux travaux spéciaux de deux excellents bibliographes sur les origines de l'imprimerie à Reims, M. A. Jadart et M. A. Claudin.

3. M. S. prouve que Jacob Courtin n'a jamais existé à Nantes, ni comme imprimeur ni comme libraire, et que, par conséquent, quoi qu'en dise Van der Aa, on ne peut lui attribuer une contrefaçon de l'édition de l'*Eloge de la folie*, d'Erasme (de Leide, 1715).

4. Avec reproduction d'un avis motivé (du 29 février 1788) sur la fabrication du papier et sur l'utilité des filigranes par Desmarest, membre de l'Académie des sciences et auteur d'un *Art de la papeterie* (Archives Nationales).

5. Lettre à Bonaparte, écrite par Merlin de Douai, ministre de la Justice, le 1er mars 1797, l'invitant, de la part du Directoire exécutif, d'avoir à expédier en France les poinçons et les caractères des langues étrangères possédés par l'imprimerie de la Propagande (Arch. Nat.).

Pallon une position imposante et menace la ligne des communications du duc de Savoie, le soulèvement des montagnards qui prennent les armes à l'exemple de Mlle de La Tour-du-Pin [1], la retraite finale de l'envahisseur qui déguerpit en ravageant tout et en démantelant Embrun et Guillestre. M. Perreau a très bien mis en relief la tactique de Catinat qui sait résister aux ordres de Versailles et répond fièrement à Chamlay et au roi qu'on doit, pour se former une idée juste de la guerre dans ces *pays trop bizarres,* suivre les opérations de près et sur les lieux; il a loué non seulement l'habileté, mais l'activité de ce général en chef qui, suivant le mot d'un correspondant, « monte les montagnes à pied, glissant sur le cul, comme le simple soldat, dans les descentes ». Les dernières pages de ce travail sont aussi intéressantes que les premières : elles prouvent que de la crise de 1692 est sortie l'idée créatrice de Mont-Dauphin et de Fort-Tournoux, les deux boulevards de la frontière des Alpes.

A. C.

---

540. — Dr. Reinhard MOSEN. **Das Leben der Princessin Charlotte Amélie de la Trémoille, Græfin van Oldenburg (1652-1732).** Erzæhlt von ihr selbst ; eingeleitet, übersetzt und erlæutert. Mit Bildniss. Oldenburg u. Leipzig. A. Schwartz, 1892, in-8, XV, 400 pages.

Parmi les femmes célèbres du XVIIe siècle, la princesse Charlotte-Amélie de la Trémoille occupe une place à part; issue par son père d'une des familles les plus illustres de France, elle appartenait par sa mère à une famille non moins illustre d'Allemagne, celle de Hesse-Cassel ; élevée dans la religion réformée, qui était celle de ses parents, elle vit son père l'abjurer et fut témoin des angoisses que sa mère, zélée protestante, éprouva en cette circonstance douloureuse. C'en était fait désormais de la paix de la famille. Pour amener l'abjuration du jeune de la Trémoille, on l'arracha à sa mère, et celle-ci, craignant le même sort pour sa fille, n'hésita pas à la conduire à la cour de Danemark dont la reine était sa propre nièce.

Charlotte-Amélie fut loin d'être toujours heureuse auprès de sa cousine germaine et son séjour à la cour de Copenhague fut rempli de bien des tristesses ; aimée d'abord du frère du roi, auquel elle dut renoncer — elle a eu la délicate réserve de ne pas parler de cette passion dans ses mémoires —, elle vit plus tard le projet de son mariage avec le comte d'Oldenbourg traversé par une violente opposition, et ce mariage, une fois conclu, n'assura son bonheur que pour un temps bien court; il avait eu lieu le 29 mai 1680, le comte expirait cinq mois après, le 27 octobre, et sa veuve allait voir les enfants d'un premier lit disputer

---

1. Mlle de la Tour-du-Pin qu'on a représenté comme une séduisante amazone, avait en 1692, quarante-sept ans; son grand mérite fut d'armer ses vassaux protestants ou nouveaux convertis; elle-même était une nouvelle convertie.

au fils posthume qu'elle en eut l'héritage paternel. Ce ne fut qu'en 1685 qu'une décision impériale mit fin à cette longue contestation.

Désormais la comtesse d'Oldenbourg, retirée d'abord à Doorwerth, puis à Utrecht, ne vécut que pour l'éducation de ce fils chéri ; ce fut pour lui aussi, au milieu des angoisses de son procès, qu'elle entreprit d'écrire ses Mémoires, confession sincère d'une âme droite et honnête, dans laquelle on ne trouvera pas sans doute un modèle de style ou de composition, mais qui intéresse par le récit véridique des événements auxquels l'auteur se trouva mêlé. M. Mosen suppose, non sans raison, que le texte original de ces Mémoires a été détruit ; mais il en existe deux manuscrits également anciens ; l'un, qui appartient au duc Louis de la Trémoille, a été publié en 1876, il est vrai avec de nombreuses modifications, par Edouard de Barthélemy ; l'autre se trouve depuis 1887 à la Bibliothèque publique d'Oldenbourg. Cette *Vie de la princesse de la Trémoille* — tel en est le titre — qu'une note manuscrite de la belle-fille de l'auteur, la princesse Wilhelmine-Marie de Hesse-Hombourg, donne comme « écrite de sa propre main », l'a en réalité, à part un petit nombre de pages, été par ses secrétaires ; mais le manuscrit a été plus tard revu et corrigé par elle. Après avoir appartenu à la comtesse Sophie de Bentinck, il vint en la possession du romancier Ludwig Bechstein, qui en a tiré parti dans le *Comte noir* (1854) ; retrouvé par un des fils de cet écrivain, il a été traduit en allemand par M. Mosen. Nous préférerions sans doute en avoir le texte français, d'autant plus qu'il est plus complet que le manuscrit de la Trémoille ; mais, sous la forme où il la nous donne, la publication de M. Mosen n'en est pas moins la bien venue ; le soin qu'il a apporté à sa version de l'original ; les notes excellentes dont elle est accompagnée ; les introductions substantielles mises en tête de chacun des chapitres dans lesquels elle est divisée ; enfin les divers appendices qu'il y a joints : notices sur quelques-uns des personnages dont parle la Princesse — telle que la Grande Mademoiselle, Élonore d'Olbreuse, Ulrique-Éléonore de Danemark, reine de Suède, — éclaircissements sur différents points de sa vie, fragments de lettres du temps qui la concernent, etc. — rehaussent l'intérêt de cette publication et en font un livre de la plus haute utilité pour la connaissance de la fin du XVII[e] siècle.

Ch. J.

---

541. — **Didier Rousseau, le quartaïeul de Jean-Jacques,** par Eugène RITTER. Paris, 1893, gr. in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français.*

M. E. Ritter, auquel l'histoire de Jean-Jacques Rousseau doit tant de précieuses additions, s'occupe aujourd'hui de la biographie d'un personnage de cette famille qui était jusqu'à ce jour bien peu connu. Il rappelle qu'à l'époque de la naissance de Jean-Jacques, sa famille, d'ori-

gine française, était établie à Genève depuis cinq générations, que Didier Rousseau, fils d'Antoine Rousseau, libraire, de Paris, avait été reçu habitant de Genève le 24 juin 1550. Les documents officiels nous le montrent, dès son installation, « vendeur de vin ». Il continua ce commerce pendant plusieurs années, comme l'atteste une série d'actes notariés de 1568, de 1571, et on le voit, en 1579, condamné à une amende pour avoir violé quelque règlement en vendant du vin. On ne sait rien des premières années de son séjour à Genève, non plus que des incidents qui avaient amené sa fuite de Paris. Une seule chose est certaine, c'est qu'il était à son aise. L'excellent biographe en trouve la preuve dans ce fait qu'en 1555, « lorsqu'il obtient le droit de bourgeoisie, comme chaque nouveau bourgeois était appelé à payer une somme proportionnée à ses facultés, Didier Rousseau fut taxé à vingt écus. Sur 174 bourgeois reçus en 1554 et 1555, il n'y en eut que quinze qui eurent à payer des sommes plus fortes (25, 30, 40 ou 60 écus) et douze une somme égale. Il était donc en bon rang : sans doute il était venu de Paris avec une bourse bien garnie ». Un acte de 1575 nous le montre acquéreur d'une petite propriété à la campagne. Son testament nous apprend qu'il possédait une maison dans le quartier de la Madeleine. De vendeur de vin à aubergiste il n'y a qu'un pas : ce pas fut franchi et, d'après le registre du Conseil, le vendredi 3 juin 1558, Didier Rousseau fut autorisé à adopter l'enseigne de l'*Espée couronnée*. Il épousa, le 13 novembre 1569, la fille d'un paysan du Faucigny, Marie Miège, qui lui donna cinq enfants. Didier Rousseau mourut dans les derniers mois de 1581. M. Ritter publie en entier son testament daté du 4 août 1578 où, dit-il, quelques détails font sourire, comme la somme allouée à la veuve pour acheter chaque année un cochon.

« Hanc olim veteres vitam coluere Sabini [1]. »

T. de L.

---

542. — **La défense nationale dans le Nord de 1792 à 1802.** Ouvrage publié aux frais du département du Nord, par P. Foucart et J. Finot. Tome second. Lille, impr. Lefebvre-Ducrocq, 1893. Gr. in-8, 869 p.

Le second volume de *La défense nationale dans le nord* comprend neuf chapitres. Le chapitre xi, rédigé par M. Foucart, traite de l'armée du Nord qui passe sous le commandement de Houchard et se prépare à débloquer Dunkerque. Le chapitre xii, dû à MM. Terquem et Finot, retrace le siège de Dunkerque ; on y trouvera la liste des navires dunkerquois armés en course du 6 février au 29 juin 1793, le Procès-verbal

---

1. Didier laisse à l'hôpital de Genève 5 florins et même somme au collège de cette ville. L'énumération presque interminable des divers objets (meubles, ustensiles, objets de toilette, etc.) qu'il lègue à sa femme « pour les agréables services qu'il a receus d'elle », a quelque chose de touchant. Il désigne pour un de ses exécuteurs testamentaires « noble Jean Budé ». C'était le fils du grand helléniste.

du siège « où se reflète, comme dans un miroir fidèle, toute la vie d'une population dont l'ardeur patriotique était surexcitée encore par le danger », l'État des officiers et soldats du 67e régiment d'infanterie et du 2e bataillon des Vosges tués ou blessés à Hondschoote [1], et des lettres des représentants. Le chapitre XIII, dont l'auteur est M. Jennepin, raconte la reddition du Quesnoy, le blocus de Maubeuge et la victoire de Wattignies ; on y notera un grand nombre de documents sur les événements dont Maubeuge a été le théâtre depuis le commencement de 1792, et surtout de précieux fragments des Mémoires inédits de Joseph de Montfort. Le chapitre XIV, écrit par M. Foucart, expose une foule de petits faits qu'il est impossible de ranger sous une rubrique précise : les tentatives d'octobre 1793 sur la Flandre maritime, l'organisation d'une armée révolutionnaire, les quartiers d'hiver, la destitution de Jourdan. Le chapitre XV, composé par M. Jennepin, est consacré à la prise de Landrecies bien compensée par la bataille de Fleurus et la conquête de la Belgique ; remarquons dans ce chapitre le *Mémoire* de la municipalité de Landrecies et la *Relation* des trois attaques de Charleroi (par Marescot). Le chapitre XVI (M. Foucart) et le chapitre XVII (MM. Foucart et Jennepin) contiennent le récit des actes de l'administration autrichienne dans les pays envahis et de la reprise des quatre places qu'occupaient les Impériaux : Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes et Condé ; on lit avec intérêt les copieux extraits des registres de la Jointe et de nouveaux passages des *Mémoires* de Montfort. Dans le chapitre XVIII, MM. Foucart et Finot rapportent les événements qui eurent lieu dans les villes reconquises : indemnités accordées aux habitants, représailles exercées, poursuites ordonnées contre certaines municipalités, missions de Roger Ducos. Les deux érudits ont encore collaboré aux chapitres XIX et XX qui terminent le volume : ils disent le rôle que joua le département du Nord dans l'invasion projetée de la Hollande et dans la lutte contre l'Angleterre, la part qu'il prit aux campagnes de la Révolution et de l'Empire, les fêtes patriotiques qu'il célébra ; citons seulement les pages consacrées à la marine dunkerquoise [2], aux généraux Saudeur, Despinoy, Vincent, Dugua, Merlin, aux bataillons de volontaires. L'ouvrage a gardé son caractère ; c'est plutôt un recueil de documents qu'un livre véritable, et ces documents sont tirés presque tous des archives du Nord — bien que, dans le second volume, MM. Foucart et Finot aient fait des emprunts à M. Wallon et reproduit quelques pièces du ministère de la guerre. Mais, malgré leur allure de chronique, leur désordre (l'arrêté du 20 floréal est reproduit deux fois p. 374 et 386), leurs lacunes et plusieurs erreurs

1. Nous voyons dans cet État combien l'usage des surnoms était encore fréquent dans les troupes de ligne (Fleur d'orange, Cœur de lion, Prêt à boire, La Réjouissance, La Tulipe, La Liberté, La Lune, La Guillotière, Sans regret, La Gloire, La Fortune, La Ramée, La Forge, Sous la croix, Tourangeau).

2. Cf. p. 750-763 la liste des embarcations armées en course du 30 avril 1795 au 2 août 1800 et p. 769-773 celle des prises amenées à Dunkerque et dans d'autres ports.

de détail, ces deux tomes rendront de grands services aux historiens [1].

A. CHUQUET.

---

543. — **Die Wiedereroberung von Mainz durch die Deutschen im Sommer 1793,** von K. G. BOCKENHEIMER. Mainz, Victor von Zabern, 1893. In-8, 116 p.

M. Bockenheimer, l'historien attitré de Mayence, le magistrat érudit qui consacre ses loisirs à l'étude de la ville qu'il habite, vient d'ajouter à tant de précieuses monographies (sur la cathédrale, sur l'université, sur la banlieue de Mayence, sur la domination française, etc., etc.) un nouveau et remarquable travail : « La reconquête de Mayence par les Allemands dans l'été de 1793 ». Il retrace d'abord, dans une introduction, les événements qui précèdent et amènent le siège. Puis il raconte l'investissement de la place, passe en revue les forces des alliés et consacre quelques pages aux pourparlers et entrevues entre Prussiens et Français. Vient enfin, et sous une forme claire, précise, élégante, le récit du siège et du bombardement. M. B. a voulu, dit-il, rapporter

1. Un grand nombre d'erreurs de noms propres laissées dans le texte, ont été corrigées dans l'index ; mais il faut lire encore : p. 1 Schauenburg (*Schaenbwourg*), p. 14 et 425 l'empereur d'Allemagne (et non d'*Autriche*), *id.* (15, 36, etc.) York (*Yorck*), p. 26 Barthel (*Barthet*), p. 114 Loudon-vert (*London-vert*) — qui manque d'ailleurs à la table —, p. 115 Van Rossem (*Vanrossen*), p. 141 Calès et Massieu (*Lalès* et *Massien*), p. 190 Saint-Fief, et non *Joseph* Fief, La Saulsaye et non *Lacaulsaye*, 202 Dechaseaux et Machault (*Duchaneaux* et *Mahault*), p. 247 Chasteler (*Chastiller*), p. 263 Delacroix (*de la Croix*, c'est le représentant), p. 264 Malou-Riga (*Malo-Riga*), p. 266 Jemappes (*Genappe*), p. 307 Guntzbourg ou Günzburg (*Gurtzbourg*), p. 308 Harrach (*Arack*), p. 487 Aldenhoven (*Daltenhoven*), p. 343 Varin (*Varrin*), p. 382 Dewinter (*Winter*), p. 502 Froon (*Foon*) p. 569 freien (*freen*), p. 583 Blacquetot (*Blanquetot*) ; p. 705 la Nahe (et non la *Nalse*) et Herxheim (*Ercheim*). Ajoutons à ces rectifications les remarques suivantes : p. 2-3 ce ne sont pas (l'erreur est de Gay de Vernon le fils) les registres d'ordre et de correspondance que Niou et Billaud-Varenne avaient emportés à Paris ; Billaud n'était pas si sot ; il avait emporté les papiers de Gay de Vernon le père, parmi lesquels des projets et mémoires ; — p. 4 les dénominations de maréchal et de lieutenant général avaient disparu bien avant le 12 août ; — p. 13 Beaurgard (et non Beauregard) n'avait pas été échangé ; il était sorti de la ville et ne devait pas servir d'un an contre les alliés, mais il viola la capitulation ; — p. 15 on n'a pas promis formellement Dunkerque à l'Angleterre au congrès d'Anvers ; — *id.* le général Alex. Dumas peut-il être nommé l'*aïeul* des « Trois Mousquetaires ? » ; — p. 54 « les généraux Duhem et Larcques », ces deux noms doivent être erronés ; — p. 90 Jacques Ferrand est né le 14 août (et non le *11 nov.*) et il fut colonel en 1793, et non en 1791 ; — p. 154 le Gossuin qui se présente au Quesnoy, est évidemment le conventionnel et non son frère (cf. p. 183) ; — p. 175 Clerfayt n'était pas encore feld-maréchal ; — p. 266 la lettre citée par Meyer est du 12 mars, non du 12 février ; — p. 339 sied-il de nommer Saxe-Teschen le « bourreau de Lille ? » ; — p. 530 Knobelsdorf avait « évacué Saint-Amand »... dès l'année précédente (cf. p. 32) ; — p. 573 Landau ne fut pas « la proie de l'ennemi » ; — p. 729 les chasseurs de *Cassel* que citent les auteurs n'appartiennent pas, comme ils le croient, aux contingents du Nord ; ce sont les chasseurs formés par Meusnier à Castel ou, comme on disait alors, à Cassel, devant Mayence.

les faits en développant le travail de Klein et en utilisant notre *Mayence;* mais il ajoute avec raison que les connaisseurs de l'histoire de ce temps-là sauront mesurer l'étendue et la valeur de ses propres recherches. Il n'est en dissentiment avec nous que sur un seul point : sur le témoignage d'un officier saxon qui tient de l'aide-de-camp de Kalkreuth que la lettre de Custine, remise par le capitaine Boos au général d'Oyré, a été fabriquée *(fingirt);* M. B. se refuse à croire que cette lettre ait été forgée par les Prussiens et accuse des intrigants français. On remarquera, dans l'étude de M. Bockenheimer, les renseignements qu'il donne sur la situation intérieure de la ville et sur la lutte qui pendant le siège éclata entre la municipalité et l'administration générale provisoire, entre le maire Macké et le fameux Hofmann. Citons également une lettre inédite du conseil municipal à d'Oyré sur la mort de Meusnier : « La ville de Mayence dans sa plus profonde douleur a l'honneur de vous présenter le deuil dont elle vient d'être couverte par la perte du brave et vaillant citoyen général commandant Meusnier. Ulcérée de se voir enlever ce digne et généreux défenseur de sa liberté, elle ne peut être susceptible de soulagement que dans l'espoir et la confiance qu'elle a de le voir remplacé par un autre sujet aussi dévoué à la bonne cause que celui qu'elle pleure (Aubert-Dubayet). Elle lui réserve le monument de sa tendre reconnaissance à une époque plus favorable, où elle prouvera indubitablement que celui à qui il sera voué, emporte ses regrets et son cœur. » Le livre est d'une jolie exécution et renferme une vue du monument hessois de Finthen (élevé à l'endroit où campait le landgrave Louis en 1793), des reproductions de la monnaie obsidionale et deux belles cartes de l'époque [1].

A. Ch.

544. — **Notes critiques sur l'histoire militaire.** M. Thiers. Lille, Taillandier et Gaujac, 1891, In-8, 241 p.

L'auteur anonyme de ce livre donne d'excellents conseils aux historiens; il leur démontre que la correspondance officielle, — lettres, ordres donnés, réponses aux lettres, comptes rendus d'exécution des ordres —, offre seule de sérieuses garanties de véracité; il les met en garde contre les *Bulletins* et prouve qu'une histoire des guerres de Napoléon écrite d'après les bulletins de l'armée aurait la même valeur qu'une

1. P. 10, Houchard était au 20 mars, non plus général de brigade, mais général de division ; — p. 20, Schœnfeld avait commandé l'armée, et non *une* armée des patriotes; — p. 23 et ailleurs (p. 28, 40, 51), Simon était, non pas député à la Convention, mais commissaire du pouvoir exécutif, c'est pourquoi il dépendait de Merlin et de Reubell;—p. 28, Desaix n'assistait pas au siège de Mayence, M.B. a eu tort de s'en rapporter à Klein; — p. 31, l'ingénieur dont Gay-Vernon était l'auxiliaire, se nommait Clémencet, et non *Clément;* — p. 104, l'armée de la Moselle a réussi, quoi qu'en dise l'auteur, à s'emparer d'Arlon; — p. 113, Ruamps était représentant du peuple près l'armée du Rhin, et non près l'armée de la Moselle.

histoire de la guerre de 1870-1871 rédigée d'après les articles des journaux ; il fait voir qu'on ne peut se fier aux mémoires de Sainte-Hélène et à cette fantastique compilation qui s'intitule *Victoires et conquêtes*. Mais ce qui fait l'intérêt et la valeur du volume, c'est la critique dirigée contre M. Thiers. Notre auteur a plus de mesure, plus de modération que le comte de Martel ; il n'est animé que de l'amour de la vérité ; il n'a d'autre but que de signaler un « état de choses très préjudiciable à notre éducation militaire et qui nuit au commandement en frappant de stérilité l'étude de l'histoire de l'armée » (p.8). Il assure donc, non sans raison, que M. Thiers n'a écrit qu'une épopée, une sorte de roman historique et que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* fourmille d'erreurs et d'invraisemblances. Il ne prend que deux exemples : la campagne de Marengo et la bataille d'Austerlitz. Dès le début du récit de la campagne de 1800 en Italie, Thiers expose à l'avance le plan complet des opérations, et ce faisant, le plan même de son propre travail, mais, dit notre auteur, « ce n'est plus de l'histoire, c'est de la littérature pure et simple ». Thiers prête à Bonaparte, dès le mois de mars, de vastes projets qu'il était impossible d'arrêter ; il n'a pas lu ou il a lu très légèrement les textes où l'on saisit sur le vif les hésitations qui devaient fatalement se produire. Et que d'hyperboles ! Le premier consul *tire du néant* l'armée de réserve... qui existait déjà ! Il en cache la formation aux yeux de l'Europe ! Il se prononce à Lausanne pour le passage du Saint-Bernard qu'il avait déjà choisi, avant de quitter Paris ! Tout le monde connaît la page qui commence ainsi : « On se mit en marche entre minuit et deux heures du matin pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. » Avant d'écrire cette belle phrase, Thiers aurait dû s'enquérir du régime des cols dans les Alpes : en mai, les avalanches ne sont plus à craindre ; les neiges sont tassées sur le flanc des montagnes et fondent régulièrement sous l'action de la chaleur du soleil. On croit ordinairement, d'après M. Thiers, que tous les canons furent mis dans des troncs de sapin ; ce procédé ne put et ne pouvait être employé que pour les pièces de petit calibre ; les pièces lourdes furent placées sur des affûts-traîneaux qu'on avait fait construire à Paris et à Auxonne. Qui ne se rappelle l'épisode du fort de Bard, de ce fort qui tout à coup au dire de Thiers, se dresse devant l'armée de réserve et oppose à sa marche un obstacle insurmontable ? Mais, en lisant la correspondance, on voit que Bonaparte et son état-major prévoyaient la résistance de ce *vilain castel;* on voit que la plus grande partie de l'artillerie (les pièces de 4 et celles de plus gros calibre qu'on peut mettre sur des affûts-traîneaux) passa par le sentier d'Albaredo ; on voit que le reste seulement passa sous le fort. Pareillement, lorsque Thiers raconte la bataille de Marengo, il commet presque autant d'erreurs qu'il fait de phrases ; n'en citons qu'une seule : Desaix aurait marché au canon ; il reçut l'ordre de revenir

sur le champ de bataille. L'auteur du volume que nous analysons, soumet au même examen le récit d'Austerlitz ; suivant lui, — et on ne peut que l'approuver, après l'avoir lu — Thiers a décrit très vaguement les localités et donné à Napoléon une position absurde ; il n'a saisi aucunement les mouvements préliminaires de la bataille ; les dispositions qu'il prête à l'empereur sont absolument en désaccord avec celles qui furent arrêtées le 1er décembre, à huit heures et demie du soir ; l'historien est un « metteur en scène de premier ordre » ; il « raconte toutes les péripéties avec un entrain et une verve endiablés » ; mais son récit est *tout à fait inexact*. Louons encore et félicitons l'auteur anonyme de cet ouvrage : il veut, dit-il, couper court aux légendes, aux histoires anecdotiques qui dénaturent les faits et ne montrent que des héros qui succombent par suite de l'incapacité ou de la trahison des généraux. « Craignons que ce cri malheureux *nous sommes trahis*, cette exclamation qui sort toujours en premier lieu de la bouche des lâches, ne trouve, au moindre revers, un immense écho dans la nation ! »

A. Ch.

---

545. — R. Lapaille. **Enseignement de la langue maternelle à l'Ecole primaire en Belgique et en France.** 2e édition, Bruxelles et Paris, 1891, in-8, 56 p.

546. — Id. **Exercices sur la langue française,** adaptés à la grammaire française destinée à l'enseignement moyen. Liège, A. Bénard, Paris, G. Carré, 1892, in-8, III-247 p.

547. — **Quelques mots sur la réforme de l'orthographe français.** Examen de différents systèmes de simplification orthographique. Liège, Demarteau, in-8, 39 p.

I. — Rien de plus difficile que l'enseignement élémentaire de la langue maternelle et rien de plus rare que les bons livres destinés à le donner ; si la première de ces deux propositions n'a pas besoin de preuves, M. R. Lapaille a montré par de nombreux exemples combien la seconde est malheureusement vraie en Belgique, et il faut ajouter que, jusqu'à ces derniers temps, elle ne l'était guère moins en France. Quelle méthode faut-il suivre dans l'enseignement grammatical ? Quelle doit être la nature des exercices donnés à l'école primaire et où convient-il de les puiser ? Enfin, par quels procédés peut-on préparer les élèves à rédiger et les mettre en état d'exprimer sans peine et clairement leur pensée ? Telles sont les questions principales abordées par l'auteur ; il les a traitées avec une compétence incontestable, et s'il critique beaucoup, c'est qu'il y a beaucoup à critiquer et à réformer dans l'enseignement de la langue et de la grammaire tel qu'on le donne à l'école primaire et souvent aussi au collège.

II. — M. R. Lapaille, après avoir publié il y a trois ou quatre ans une *Grammaire française destinée à l'enseignement moyen,* c'est-à-dire à l'enseignement des collèges, complète son œuvre aujourd'hui par

un recueil d'exercices sur cette grammaire ; suivant pas à pas les différentes règles données dans son manuel, de manière à les confirmer et à les éclaircir, composé d'exemples bien choisis et empruntés à l'histoire nationale ou tirés des meilleurs auteurs, ce recueil me paraît très propre à favoriser et à hâter les progrès des élèves ; aussi ne peut-on douter qu'il ne soit bien accueilli et qu'il rende de véritables services dans l'enseignement.

III. — La réforme orthographique est à l'ordre du jour ; chaque année, pour ne pas dire chaque semaine, depuis quatre ans et plus, voit paraître quelque nouvel écrit sur la question ; M. R. L. a cru devoir l'examiner à son tour ; la formation en Belgique comme en France d'une société qui se propose de simplifier l'orthographe en vue de faciliter aux enfants l'étude de « notre langue » a été l'occasion des *Quelques mots sur la réforme de l'orthographe française* qu'il vient de publier. M. R. L. est conservateur en orthographe ; aussi repousse-t-il les simplifications réclamées, à l'exemple de M. Clédat, par la société belge : la substitution de *s* à *x* au pluriel de tous les noms, celle de *s* ou *z* ou même *x* dans les adjectifs numéraux, *t* mis à la 3[e] personne de l'indicatif présent de tous les verbes en *re*, ainsi que la suppression de la consonne qui précède *s* à la 1[re] et à la 2[e] personnes ; enfin l'emploi de *t* et de *l* simple dans la conjugaison des verbes en *eter* et *eler*. M. R. L. est-il donc opposé à toute réforme de notre orthographe ; Nullement ? s'il croit qu'il « n'y faut pas toucher à la légère », il indique quelques modifications qui pourraient légitimement y être apportées ; mais il veut qu'elles soient d'accord avec la dérivation. Il faudrait bien savoir au moins ce qu'il faut entendre par là ; est-ce, par exemple, que l'Académie a toujours été aussi fidèle au vrai principe de la dérivation que paraît le croire M. R. Lapaille ? Je ne puis à cet égard que le renvoyer à l'excellent article que M. Hatzfeld vient, dans le *Correspondant* du 10 juin, de publier sur « la réforme orthographique » [1]. M. R. L. s'en tient presque aux simplifications proposées autrefois par M. Didot : écrire par un *c* tous les dérivés en *tiel*, par *ant* tous les adjectifs verbaux, ne mettre qu'un *t* dans les dérivés *eter* et ne donner qu'un seul *n* aux mots terminés par *age* ; c'est à cela à peu près que se bornent les modifications qu'il croit possibles ou légitimes. Tout en condamnant, aussi sévèrement que lui, les fantaisies radicales des réformateurs phonétistes, comme M. Paul Passy, il me semble que l'histoire même de notre idiome et

1. Qu'il me soit permis de relever un lapsus de la page 862 ; à propos des deux vers de Leconte de Lisle

Du cothurne chasseur j'ai resserré les nœuds ;
Je pars et vais revoir l'Araunos sablonneux,

où M. L. Havet propose, ce qui ne rendrait la rime que plus riche, d'écrire *neus* et *sabloneus*, M. H. remarque que « sablonneux étant au singulier, il faudrait écrire l'Araunos *sabloneu* » ; mais l'*x* n'est point ici le signe du pluriel, il représente le premier *s* de la désinence *osus*.

l'étude des modifications arbitraires, introduites dans l'orthographe par les humanistes du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècles, et qui n'ont pas toutes disparu, autorisent d'autres simplifications qui ne porteraient aucune atteinte à la langue et seraient d'accord avec la dérivation et la vraie étymologie.

Ch. J.

---

548. — **Praktisches Lehrbuch der Ungarischen Sprache** von Ferdinand Gœrg. — Wien, Pest, Leipzig, Hartleben. 182 p.

Les grammaires hongroises à l'usage des étrangers sont assez rares. Les Magyars eux-mêmes n'en écrivent guère, et peu d'étrangers arrivent à posséder cette langue de façon à pouvoir en présenter les règles aux autres. En France nous ne connaissons pas une seule grammaire hongroise qui soit à la hauteur des exigences philologiques de nos jours. Ceux qui veulent s'initier chez nous aux secrets de cette langue ouralo-altaïque sont donc forcés d'avoir recours aux méthodes allemandes. Celle que nous annonçons fait partie de la collection : *Die Kunst der Polyglottie*, qui se compose de trente-deux guides pour les langues les plus répandues, le volapuk y compris. L'auteur y expose assez clairement et brièvement les principales règles de la grammaire, mais on sent qu'il ne possède pas le hongrois à fond. Il s'attache trop aux divisions grammaticales employées pour les langues indo-européennes mais qui ne conviennent nullement au hongrois. La syntaxe, si importante, est complètement escamotée; M. Görg lui consacre *deux* pages. Ce que les linguistes appellent *Vocalharmonie*, loi qui domine toute la conjugaison du verbe et, à défaut d'une déclinaison, la variation des suffixes, est trop écourtée. Les règles du gérondif, si on peut appeler ainsi les formes *várván* et *várva*, sont obscures et quelques exemples nous montrent que l'auteur n'y voit pas clair non plus. Ex. : *a medve halottnak hivén az embert*, l'ours croyant l'homme mort, p. 99. — Il est tout à fait ridicule de parler des quatre cas (nomin. génit. etc.) ; ils n'existent pas en hongrois ; le verbe *avoir* faisant défaut à la langue, les périphrases qui servent à exprimer la possession, de même que les suffixes *-nak*, *-nek*, *-é* doivent être traitées d'une manière plus complète que ne l'a fait M. Görg. — D'autres petites chicanes : *Ezen asztal* (cette table) est moins bon que : *ez az asztal* ; *maga* ne s'emploie plus comme forme de politesse, pas même entre amis ; le futur simple : *várandok*, *lakandom* (p. 18) n'existe pas dans la langue actuelle qui se sert toujours du futur composé et le plus souvent le remplace par le présent; les formes comme : *pörlekedendem* (ib.) sont de véritables barbarismes et feraient pousser les hauts cris aux rédacteurs du *Nyelvör*, « ces gardiens fidèles de la langue » qui ont tant fait pour l'épurer. Le verbe factitif n'est pas traité ; *hordaja* (son tonneau) ne se dit pas ; *magamnak könyve* (mon livre) est inusité ; *lakni* ne peut pas s'expliquer par *wohnen* et *bewohnen* dont l'un gouverne *in*, l'autre l'accusatif, tandis qu'en hongrois le verbe demande toujours le suffixe

*-ban, -ben* et jamais la forme correspondant à l'accusatif; *lik* (le trou) est populaire, on dit *lyuk*. Des exemples comme : *Der Soldat steht beim Kasten* nous rappellent les Méthodes que les « Fliegende Blätter » ont si souvent raillées.

Les quelques morceaux choisis auraient pu être omis et M. G. aurait pu consacrer quelques pages aux idiotismes et aux proverbes dont la langue hongroise foisonne; le petit lexique à la fin du volume est peu utile; il ne peut pas remplacer le dictionnaire absolument indispensable pour quiconque étudie une langue aussi riche que celle des Magyars. Que surtout M. Görg ne croie pas que son Guide peut remplacer le maître : *für den Selbstunterricht* est une formule dénuée de sens quand il s'agit d'une langue vivante !

J. Kont.

---

549. — Prosper Castanier. **Histoire de la Provence dans l'antiquité**, depuis les temps quaternaires jusqu'au xe siècle après Jésus-Christ. — I. La Provence préhistorique et protohistorique. — Paris, Marpon et Flammarion; Marseille, H. Aubertin et Cie, 1893. Un vol. in-8, 307 p. et carte.

Ce premier volume de M. Castanier est une promesse; l'ouvrage, embrassant toute l'histoire ancienne de la Provence, doit en avoir six. Cette section I s'arrête au vie siècle avant l'ère chrétienne. C'est dire que l'auteur entre dans de grands détails. Il donne, en effet, le relevé de l'indication de toutes les stations de chaque âge découvertes dans le pays, après avoir exposé les caractéristiques de cet âge et les notions générales. Il n'y a rien d'original dans toute cette partie; elle n'est, et ne saurait être, qu'un résumé des travaux antérieurs. Toutefois il est, en pareil cas, nécessaire de choisir entre les théories d'ensemble, entre les synthèses, parfois contradictoires, que les savants ont cru pouvoir établir après l'observation de faits de détail déjà nombreux, mais sur lesquels l'interprétation varie. M. Castanier paraît avoir suivi, sur les points délicats, la doctrine la plus orthodoxe; et, si son livre n'est pas exempt des longueurs et de l'emphase qu'on est accoutumé à trouver dans ces histoires provinciales, du moins y suit-on clairement les phases de la vie préhistorique du pays telles qu'il les conçoit. Il ne se prononce pas, et il a raison, sur la descendance directe de l'homme de Néanderthal et de Canstadt; mais, pour lui, l'homme de Cro-Magnon est l'Ibère vrai; les peuples ibériques historiques sont issus du mélange de ces deux races primitives. La civilisation de la pierre polie arrive avec les Ligures, dont tous les établissements sont indiqués avec grand soin. C'est pendant leur domination, et avant l'apparition d'autres races en Provence, que se créent les colonies et postes des Phéniciens sur le littoral. L'analyse de cette colonisation prêterait peut-être à quelques chicanes de détail. Ici l'auteur commence à toucher les textes,

les auteurs anciens; son volume prochain partira de la fondation de Marseille, et nous l'attendons à cette période définitivement historique.

M.-R. de La Blanchère.

---

Lettre de M. Deloume.

Toulouse, 8 août 1893.

Je viens de lire, dans l'avant dernier numéro de la *Revue historique*, une note que vous me permettrez de reproduire tout entière, quoique, en réalité, les derniers mots seuls soient nécessaires ici : « M. Deloume a donné, dit la note, une seconde édition corrigée et augmentée de son livre si plein de vues nouvelles et de faits curieux sur les *Manieurs d'argent à Rome* (Paris Thorin, in-8°, xii, 350 p.). De fortes réserves sur le fond de l'ouvrage ont été faites dans un récent article de la *Revue critique*. »

L'article de la *Revue critique* m'avait échappé; je n'en ai connu l'existence que par la mention ci-dessus; c'est ainsi que s'explique le retard de ma communication actuelle.

J'ai cherché et j'ai trouvé, en effet, au numéro du 25 décembre 1892, une page signée X., où le chapitre que j'ai consacré à étudier de près la fortune de Cicéron était fort malmené. Je crois avoir le droit, et même le devoir, de répondre à cette « correction sommaire », à raison de la grande publicité et de l'importance de votre revue où elle figure.

Dans sa préface, dit d'abord l'article, « M. D. appelle lui-même l'attention sur les pages qu'il a consacrées à l'origine de la fortune de Cicéron ». Je reconnais que c'était, peut-être, une grande imprudence ; mais M. X. aurait pu voir, et même dire, que je ne devais pas faire autrement. Ces pages nouvelles ne se trouvaient pas dans la première édition que l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques venaient de couronner. C'était un devoir strict d'indiquer dans la préface de la deuxième édition ce qui en était, et de signaler les dernières études qui n'avaient pas été soumises aux deux sections de l'Institut.

Et puis l'article continue, ou plutôt, commence en ces termes : « M. D. prétend que Cicéron a gagné d'innombrables millions dans les opérations des publicains, dans les spéculations sur les fonds publics. La chose est possible en soi... » J'aurais pu m'arrêter là, considérant que j'avais à peu près atteint mon but, à l'égard de M. X., du moins. Il paraissait accepter sans protestations, ce qui est la donnée essentielle et personnelle de mon travail, ce que mon ouvrage a surtout pour objet d'établir en fait : le jeu sur les fonds publics, la bourse avec ses actionnaires, ses spéculateurs, ses ruines, son immense trafic sur les valeurs, fonctionnant comme de nos jours au *Forum* de la République romaine : c'était beaucoup. Malheureusement la phrase ne s'achève pas là... « mais M. D., y est-il dit, n'a réussi à la mettre en lumière, qu'en accumulant les erreurs. »

La vraisemblance de l'ensemble mise en lumière par l'accumulation des erreurs de détail, voilà qui est fait pour surprendre. Grâce à Dieu, M. X. a eu le soin loyal d'énumérer ces prétendues erreurs accumulées. Il en a rapidement exécuté *dix*, si je compte bien. Il est évidemment impossible de se défendre contre des critiques vagues et indéterminées ; quelque fondées qu'elles puissent être, il faut les subir et se taire. Mais cette fois M. X. a précisé, je lui sais un gré infini de m'avoir ainsi donné la possibilité de répondre à ses vives et brusques attaques. Je m'empresse donc d'entreprendre la série de ses indignations, muettes d'abord, mais auxquelles il donne ensuite leur libre cours.

I. — « P. 60, note 1, M. D. dit, à propos de Cicéron, on aurait tort de croire que la valeur du franc fut très différente, chez les Romains, de ce qu'elle est chez nous

aujourd'hui, et il en donne pour preuve l'édit de Dioclétien. » Vous ne dites pas tout, M. X. ! Je réponds d'abord, que pour préciser et rendre incontestable la donnée de fait, la note renvoie aux autorités : Dureau de la Malle, Mommsen, Marquardt. N'était-ce point assez? Que pouvait-on faire de mieux? On ne peut pas tout transcrire. Mais c'est sans doute d'un gros anachronisme que je suis accusé : Cicéron et Dioclétien; or, la note porte aussi textuellement ces mots très intentionnels : « *Quoique l'édit de Dioclétien soit postérieur à l'époque où nous nous plaçons, c'est là* etc. » On voit que je m'étais mis d'avance à l'abri d'un pareil reproche.

Quant au procédé consistant à établir la valeur de la monnaie par le prix comparé des denrées, j'aime à croire que M. X. ne le discute pas.

Si maintenant, il veut savoir pourquoi j'ai cité spécialement l'édit de Dioclétien, je peux lui dire que j'avais pour cela plusieurs raisons fort respectables, même à son avis, j'en suis sûr. C'est d'abord parce qu'il paraît curieux en soi, de rapporter quelques termes d'un édit d'Empereur romain fixant le prix de la livre de bœuf à 80 c., le litre de vin ordinaire à 80 c., le litre de bière à 40 c., les journées de cultivateurs, d'ouvriers très divers, à 2, 3 ou 5 francs, la valeur de différentes étoffes, chaussures ou vêtements, et de cent autres objets, jusqu'à l'étrenne du garçon de bain à 20 c., le tout sous peine de mort. Le document est pour le moins original et mérite d'être indiqué à l'occasion. C'est ensuite parce que cet édit a été commenté et ramené aux évaluations françaises par mon cher maître et prédécesseur, l'éminent auteur de l'*Essai sur les finances romaines*, M. le premier président Humbert. C'est enfin et surtout, parce que ce commentaire figure dans un recueil dont la publicité est assurément trop restreinte, et qu'il me semblait très légitime de signaler l'existence de ce travail. Même scientifiquement, ces motifs sont avouables, et avec ces mots : « Quoique l'édit de Dioclétien soit postérieur à l'époque où nous nous plaçons », quel reproche peut-on me faire? Où donc est cette première erreur?

II. — Passons à la seconde : « M. D. affirme p. 64 que Quintus Cicéron conseilla à son frère dans le *de petitione consulatûs*, d'offrir des banquets aux tribus réunies. M. D. n'a rien compris au passage qui a un sens très différent. »

Rien compris! c'est un peu dur. J'ai traduit les mots latins : « *Ut pompæ plena sit, ut illustris, ut splendida, ut popularis, ut habeat summam speciem et dignitatem* », comme ferait, sans peine, le moindre débutant : « Que ta candidature soit pleine de pompe et illustre et populaire, et qu'elle ait un éclat et une dignité suprêmes. » Comment pouvait-on comprendre autrement? l'erreur n'est pas là évidemment.

M. X. l'a trouvée, je pense, dans l'interprétation des mots « *Est in conviviis, passim et tributim* » que j'ai traduits ainsi : « Il faut donner des banquets privés et aussi des banquets publics aux tribus réunies. » Après avoir examiné le passage avec soin, j'ai vu qu'au sens propre et ordinaire, *tributim* s'applique au peuple réuni par tribus. *Comitia tributim vocata.* Quintus voulait-il que l'on invitât à la fête chaque tribu successivement réunie, comme on peut réunir une classe dans un collège, ou un régiment dans une armée; ou bien deux tribus ou plusieurs en même temps? Dans ces appels à la magnificence de son illustre frère, Quintus ne s'occupait pas, évidemment, de ce détail; il lui recommandait les repas publics, sans préjudice des repas privés, donnés de côté et d'autre : *passim*. Le grand orateur, du reste, avait dit lui-même dans des circonstances analogues (P. Murena XXXII), « *Ad spectacula tributim data et at ad prandium vulgo vocati.* » Il s'agissait encore de repas et de spectacles offerts *tributim*. Est-ce une tribu, ou plusieurs qui sont invitées au spectacle et au *prandium*? Nous n'en savons rien, pas plus que les traducteurs, ni M. X. probablement. Voila pourquoi j'ai adopté des termes assez larges, en vue de rendre, sans rien fixer, un mot qui ne pouvait pas être littéralement traduit. M. X. comprend sans doute différemment. J'ai peut-être mal compris. Mais, rien! c'est certainement exagéré; et je persiste dans mon interprétation.

Je voudrais, Monsieur le Directeur, croyez-le bien, pouvoir employer les décisives formules de mon correcteur; mais puis-je comme lui, me borner à de simples

affirmations pour me défendre utilement contre ses expéditives sentences? Je continue donc de mon mieux, à suivre la liste.

III. — M. X. arrive maintenant aux faits et précise un peu plus. Il me dit « p. 65-66, M. D. imagine qu'en 54 av. J.-C. Cicéron a dépensé du coup six millions pour la construction d'une basilique et qu'il a inopinément acquis douze ou quatorze millions dans le temps qui sépare le mois de février du mois d'octobre. C'est le cas ou jamais de demander d'où vient l'argent; la réponse est ici pourtant bien simple. M. D. ne s'est pas aperçu que la basilique est la basilique Julia, qu'elle a été commencée par César, alors en Gaule, que Cicéron n'a été, en 54, que l'agent de César et qu'il n'a rien tiré de sa poche. »

M. X. est certainement très érudit, mais le fait n'est pas aussi simple qu'il veut bien le dire; et je me suis aperçu de certaines choses que je vais signaler à son attention. Il faut reconnaître d'abord, que je n'ai pas pu me tromper sur le nom de la basilique, puisque je ne l'ai pas nommée. C'est que, M. X. voudra bien le remarquer, il ne s'agissait pas du monument lui-même, mais de l'espace à faire sur le forum à l'entour, ce qui plaisait très personnellement à Atticus et aussi à Cicéron; lui-même nous le dit. Quant à l'origine de l'argent, la question est plus grave. Or, M. X. doit en savoir évidemment bien plus que Cicéron n'en a dit, bien plus surtout qu'Atticus n'a dû en apprendre par la lettre qui lui est adressée. Je trouve, en effet, dans cette lettre, des mots précis qui sont absolument en contradiction avec les affirmations de M. X. « *Me dico et Oppium, dirumparis licet, contemsimus H. S. sexenties. Efficiemus rem gloriosissimam.* Moi, dis-je, et Oppius, nous avons dépensé soixante millions de sesterces; je te permets d'être écrasé de cette nouvelle; mais nous ferons une chose très glorieuse. » Cicéron accentue donc que c'est bien de lui qu'il s'agit, *me dico*. Et ce qui suit l'indique bien. Comment aurait-il pu penser que son ami, son confident, serait écrasé par la nouvelle d'une dépense qu'il aurait faite avec l'argent d'autrui? *Me dico et Oppium*. C'était 30 millions de sesterces pour chacun évidemment; à moins qu'il ne voulût en faire accroire à Atticus. Mais ceci n'est pas probable; car le fait ne paraît pas très extraordinaire dans la vie de Cicéron. Je remarque, en effet, qu'étant en voie de générosités somptueuses, le grand orateur annonçait qu'il pousserait plus loin les embellissements entrepris. Il songeait, très peu de temps après, à offrir un portique, non plus à Rome, mais à l'Académie d'Athènes, προπύλαιον, en témoignage de sa reconnaissance pour cette Académie illustre. Etait-ce encore avec l'argent de César qu'il devait faire, au loin, cette nouvelle largesse? M. X. ne le pensera pas, sans doute; et cependant Cicéron a été beaucoup moins explicite sur ce point que dans le cas précédent, où je me suis permis de le croire sur parole. Entre temps il édifiait de splendides villas. Il songea plus tard à construire un temple, comme celui des grandes divinités, « fanum », à la mémoire de sa fille tendrement aimée. Il l'entreprit même sur des bases insensées, toujours avec l'argent dont il était prodigue, parce qu'il arrivait souvent à flots, mais avec un argent qui était incontestablement le sien. M. X. ne pense-t-il pas qu'on doive tenir compte de tous ces détails très certains pour démêler la vérité? Tout cela se trouve groupé autour des affirmations de mon livre, en vue de les expliquer et de les soutenir. Il peut vérifier, il y trouvera peut-être quelques autres choses curieuses.

IV. — Ici, un temps d'arrêt, il s'agit d'un reproche d'un autre genre qui m'est adressé en passant, parmi les autres; M. X. entend ne rien omettre dans l'accomplissement de la tâche ingrate qu'il s'est imposée. « P. 67, note 2, dit-il, les références ad Att (XII, 18, 36, 43) sont inexactes. »

Il y a lieu en effet, à un erratum de chiffres. N'en est-il pas ainsi presque toujours, hélas! jusque dans les livres les plus scrupuleusement soignés? Mais, j'espère que M. X. ne sera pas trop sévère pour cette faute, si je lui fais remarquer qu'il l'a commise lui-même une fois, je pourrais dire deux fois, dans son unique page. Je lui propose, pour le moment, l'erratum suivant : — *ligne 35, au lieu de p. 75, lisez p. 85* — pour l'autre cas, nous verrons tout à l'heure.

V. — Reprenons les critiques de fond qui vont affecter des allures de plus en plus animées. « P. 68, l'affaire des jardins que Cicéron voulait acheter en 43 est, dit M. X. présentée sous un faux jour. Il est visible que ces jardins n'étaient pas très chers et que Cicéron n'avait pas de quoi les payer. »

Il n'avait pas de quoi les payer? Est-ce pour cela, demanderai-je à M. X. qu'il recommandait à son mandataire de ne rien redouter pour le montant du prix. *Nec pretia ista hortorum pertimueris?* Voilà une indélicatesse dont je crois que Cicéron était incapable, et une accusation bien fâcheuse mise à sa charge. — Mais comment, d'autre part, semble-t-il si visible à M. X. que ces jardins n'étaient pas chers? Je trouve au contraire, dans la lettre, qu'il s'agissait d'acheter à Rome même, ou tout près du Tibre, les jardins de Drusus. Qui ne sait que ceux qui portèrent le nom de Drusus, furent, depuis les Gracques et jusque sous l'empire, de grands et opulents citoyens? Le prix du jardin dont il s'agit devait avoir de l'importance, car, aux mots rapportés plus haut, il faut joindre ceux-ci qui ne sont pas moins caractéristiques: « *Quanti, quanti, bene emitur quod necesse est.* » Il faut se souvenir de quel luxe les riches Romains faisaient à profusion l'étalage dans ces lieux de repos ou de plaisir. Je ne saurais être aussi affirmatif que M. X., mais il me semble, contrairement à son opinion, très probable, que ces jardins de Drusus tant désirés devaient être fort chers. Cicéron pense même que ce qu'il a d'argent, pour le moment, ne suffira pas à les payer; mais il ne craint rien; s'il n'a pas de fonds disponibles, il a du crédit. « *Video etiam a quibus adjuvari possum.* » M. X. aurait dû donner ses raisons, comme j'ai cru pouvoir le faire, en me basant, encore cette fois, sur les paroles de Cicéron lui-même, qui ne se dissimule rien, *quanti, quanti*. J'ajouterai volontiers qu'il est possible que les fonds fussent en baisse en ce moment; mais le beau joueur pouvait espérer de brillants et prompts retours de fortune, il était habitué à ces alternatives incessantes; c'est ce qui lui conservait du crédit et des amis nombreux.

VI. — La critique s'échauffe par degrés, car voici maintenant un mot énorme, devant lequel elle ne reculera pas: « M. D. évalue à 30 millions la fortune de Cicéron, c'est là une pure fantasmagorie. »

En vérité, je dois déclarer que j'ai été encore plus loin; et M. X. aurait pu le voir; car j'ai présenté ce chiffre de 30 millions comme un minimum, un chiffre fixé pour servir de base à mes calculs, mais sûrement très inférieur à la réalité. Seulement M. X. me fait dire ce que je ne dis pas. Je n'ai pas dit que Cicéron ait eu à un moment donné de sa vie, une fortune de 30 millions; j'ai dit, ce qui est très différent, que durant son existence, cette somme, et même beaucoup plus que cela, était passée par ses mains, avec les soubresauts les plus imprévus; et je crois encore pouvoir le démontrer sans peine.

Assurément je ne peux pas reproduire ici les pages nombreuses que j'ai consacrées à justifier en détail mes appréciations et à les établir sur des bases qui ont généralement paru très solides. Mais enfin que l'on me permette, pour éclairer un tableau emprunté aux documents de l'époque, de rappeler que Cicéron a eu, en même temps, dans les plus beaux quartiers de Rome, cinq ou six maisons; une quinzaine de grandes villas en Italie, quelques historiens des plus autorisés disent vingt; et l'on voit, dit-on, après deux mille années, les ruines indestructibles et somptueuses de l'une d'elles. Quel est le millionnaire de nos jours qui pourrait se permettre un pareil luxe? Et pour embellir toutes ces demeures, il s'adresse aux grands artistes. Il fait venir des objets d'art de Grèce, pour le transport desquels, d'un seul coup, plusieurs vaisseaux sont nécessaires. Encore cette fois il écrit à son mandataire de ne pas compter pour le prix « *Arcæ fidito.* » Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit d'objets sans valeur. Un jour c'est une table de thuya, une seule table de bois, qu'il paye, au rapport de Pline, un million de sesterces: deux cent mille francs, d'après toutes les traductions françaises; Littré, éd. Pisard, dit deux cent dix mille [1]. Il raconte lui-même les détails

1. Des ouvrages plus récents portent un chiffre fort inférieur, mais qui reste encore absolument exhorbitant pour le prix d'une table de bois.

de l'hospitalité somptueuse qu'il exerce envers ses puissants amis, Pompée et d'autres. Il voyage comme un prince, à travers l'Italie, accompagné de nombreux esclaves et des licteurs qu'il considère comme indispensables à la dignité de sa situation. Il répand son argent de tous côtés, à moins qu'il ne soit dans les terribles moments de baisse, où il crie tristement misère. Et d'autre part, sa vie politique a dû lui coûter très cher, s'il a suivi surtout, comme c'est certain, les conseils de son frère Quintus.

VII. — Quant à son triomphe, dont M. X. semble me reprocher de tenir compte, Cicéron l'a, non seulement sollicité avec insistance, mais il l'a préparé, il annonce à Atticus qu'il a déjà donné l'ordre à sa femme de fournir l'argent nécessaire. « *Me quidquid possem nummorum ad apparatum sperati triomphi redacturum.* »

Et ici M. X. me permettra de lui faire observer, que ce n'est pas à la page 88, mais à la page 67 qu'il aurait dû se renseigner, et que c'est à la page 67 qu'il aurait dû noter son renvoi ; ou, tout au moins, aux deux pages 67 et 88, pour être complet.

Je reprends, en me demandant ce que devaient coûter ces triomphes, quand on voulait ne pas trop rester en arrière des César, des Pompée, des Lucullus, des autres généraux qui, ne se bornant pas à la simple ovation, mettaient à contributions les ressources du monde entier et consacraient à ces fêtes les millions sans compter. Est ce donc une quantité négligeable dans l'évaluation du budget d'un illustre Romain, que la prévision, en partie réalisée, de ces immenses folies de l'ambition politique et de l'orgueil ? Vingt-cinq immeubles de la ville ou des champs, et toutes ces prodigalités formidables, n'est-ce rien ?

J'abuserais en entrant dans les détails nombreux sur lesquels prennent corps mes évaluations; qu'on me permette seulement de dire que je n'en ai présenté ici qu'un résumé très incomplet.

Encore trois reproches de détails; M. X. a terminé et moi-même aussi, à sa suite.

VIII. — « P. 75, dit-il, M. D. n'explique pas comment Cicéron put faire un bénéfice de 440,000 fr. dans son proconsulat de Cilicie ; ce fut surtout en réalisant son butin de guerre. »

C'est possible, mais dans quelle proportion ? M. X. le sait-il, alors qu'il dit : surtout ? Et que m'importe d'ailleurs ? J'ai voulu établir que Cicéron n'avait pas commis d'exactions dans son proconsulat, comme le fesaient tant d'autres, et j'ai dit, avec lui, qu'il avait eu cet argent légalement « *salvis legibus* ». Il ne m'en fallait pas davantage pour ma thèse, et, je n'aime ni les conjectures inutiles ni les digressions.

IX. — M. X. me reproche encore d'avoir attribué au mot *opes* un sens qu'il n'a pas. « Il suffit, dit-il, pour s'en convaincre, de lire l'ensemble du passage ». Il ne pourra pas du moins suspecter ma bonne foi, puisque, à raison de la difficulté même, j'ai textuellement reproduit le passage tout entier. « Peut-on traduire ici les mots *opes nostræ*, par nos richesses, comme on le fait très fréquemment ? ai-je ajouté. — S'il en était ainsi, il n'y aurait plus aucun doute possible ; mais le reste de la phrase prouve que le mot doit être pris dans un sens plus général. » J'ai fait l'aveu de mes doutes, et j'ai reculé devant une interprétation usuelle qui m'était, cependant, très favorable, j'ai traduit *opes nostræ* par nos ressources, pour ne rien affirmer qui ne fût certain. Que peut-on demander de plus à un traducteur ?

X. — Enfin M. X. a terminé à peu près sa liste, et je n'ai plus qu'une réponse à faire. Il écrit : « P. 75 (lisez 85), M. D. ne croit pas que la somme de 440,000 fr. que Cicéron, au mois de février 48, avait en dépôt chez les Publicains d'Asie, fût la même que celle qu'il avait emportée de Cilicie; la chose au contraire me paraît indubitable. »

Il y a ici encore une inexactitude matérielle dans le texte de M. X. ; je n'ai pas dit qu'au mois de février 48 Cicéron avait une somme *en dépôt chez les Publicains d'Asie*. Cicéron ne spécifie pas que cette somme soit *en dépôt* ni qu'elle soit *chez les Publicains* comme l'argent rapporté de Cilicie. Il dit qu'il a, en Asie, une somme de deux millions deux cents mille sesterces en cistophores, monnaie asiatique, dont on peut disposer pour payer ses dettes à Rome ; rien de plus.

Je persiste à croire que, malgré la ressemblance des chiffres, le bénéfice du proconsulat déposé chez les publicains d'Éphèse n'est pas la somme qui est disponible deux

ans plus tard, dans un lieu d'Asie non indiqué. Cela n'est pas très important, mais on me fait l'observation, je dois répondre.

Et la raison de mon opinion est bien claire; c'est que la somme déposée à Éphèse avait été, bientôt après, enlevée tout entière par Pompée de la caisse des publicains. Cicéron lui-même raconte le fait : « *Eam omnem pecuniam Pompeium abstulisse* » et il ajoute, avec sa facilité ordinaire sur les affaires d'argent, qu'il en fait son deuil : « *Quod ego sive æquo animo sive iniquo fero.* » Si l'argent de Cilicie a été emporté par Pompée, dirai-je, à mon tour à M. X., évidemment il n'est plus au lieu du dépôt; et dès lors, c'est le contraire de ce qu'affirme M. X. qui est indubitable. D'autres sommes très importantes furent, d'ailleurs, dues en Asie à Cicéron, ou à sa *necessaria Cerellia*, il en parle dans plusieurs lettres de diverses époques et je me suis expliqué à cet égard.

Que devient, encore et enfin, cette dernière certitude de M. X ? Est-ce donc moi qui me suis trompé? De quel côté sont les textes à l'appui? Le lecteur en est juge.

Maintenant, il resterait à se demander comment est venu tout cet argent. Cicéron est arrivé d'Arpinum sans fortune, il n'avait gagné que peu de chose au barreau, presque rien, relativement, comme magistrat ou général d'armée; tout le monde le reconnaît, c'était un honnête citoyen. — Mais il dit lui-même, quelque part, qu'il y avait de son temps trois moyens de faire honnêtement fortune. Il n'a fait la sienne ni dans un métier, premier moyen, ni dans une profession libérale, deuxième moyen, il faut qu'il ait pris le troisième moyen, le plus chanceux des trois, au moins pour les simples particuliers : « *publicis sumendis* ». Voilà ce que j'ai cru pouvoir démontrer dans la suite du chapitre que j'ai consacré à sa fortune.

Je n'ai mis en tout cela, quoiqu'en puisse penser dans ses derniers mots M. X., aucun parti pris. J'ai cherché partout où j'ai pu, les documents nécessaires à l'appui d'une thèse que je crois très réellement fondée, que les événements contemporains semblent éclairer d'un jour brutal, et pour laquelle je prévoyais, dans ma préface, de « sévères critiques ». M. X. a dépassé, je l'avoue, toutes mes prévisions.

Mais je ne saurais me plaindre de cette occasion qui m'a été donnée de prouver aux lecteurs de votre savante revue, que, si je me trompe, ce n'est pas du moins, sans avoir consciencieusemnt cherché la raison de mes doutes et plus encore, les motifs de mes affirmations. En France et à l'étranger, parmi ceux qui ont bien voulu s'occuper de mon travail, M. X. a été, je crois, le seul, jusqu'à ce jour, à écrire le contraire. Pourrai-je le convaincre à son tour?

Je vous prie, Monsieur le Directeur, de vouloir insérer dans l'un de vos prochains numéros cette réponse, trop tardive à mon gré, et comme l'on dit dans notre langage du droit, « ferez justice ». J'aurais voulu, moi aussi, procéder en une page; mais la pratique des affaires de tous les temps a malheureusement démontré que, quelle que soit la valeur d'une accusation, il est plus court et plus facile de la formuler que de la combattre et d'en détruire les effets.

A. Deloume.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 6 novembre — 1893



550. — **Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère,** par Edmond Le Blant, Paris, Leroux, 1893, iv-372 pp. in-8 illustré.

M. Le Blant a réuni sous ce titre vingt-sept mémoires, plus ou moins anciens, relatifs à la procédure des persécutions de l'Église. Après avoir discuté dans deux chapitres préliminaires l'autorité de certains actes, il prend les chrétiens dans la société païenne et traite des deux obstacles principaux au martyre, du moins aux yeux des anciens, la richesse et la beauté. Viennent ensuite les poursuites : leur base juridique ; les accusations relevées contre les chrétiens, notamment celle de magie ; l'attitude des inculpés, leurs visions ; puis l'audience, l'interrogatoire, les supplices. Ce plan, que M. L. B. paraît suivre, mais dont il ne nous fait pas confidence, n'est pas sans subir quelques atteintes ; tantôt un chapitre spécial développe un point déjà sommairement traité dans une étude générale : ainsi le chapitre vii, consacré à l'accusation de magie, n'est qu'une partie détachée du chapitre vi, sur les bases juridiques des poursuites ; tantôt l'ordre suivi ne paraît pas clairement : tel est le cas du chapitre viii, « les songes et les visions des martyrs », qu'on attendrait plutôt après le chapitre xiv, « les martyrs en prison ». On pourrait signaler d'assez nombreuses redites ; je me contenterai de noter que la partie archéologique du sujet forme un chapitre à part, le xxive, alors qu'il serait plus naturel de distribuer à leurs places, dans tout le volume, les faits et les monuments rassemblés ici. Ces inconvéniens sont inhérents à ce mode de publication. Pour les éviter, il eût fallu refondre des mémoires écrits à des époques très différentes. Mais, au moins, le lecteur devrait être averti ; il eût été utile d'indiquer en même temps où

et dans quelle mesure ces articles ont été d'abord livrés à la publicité.

On n'attend pas que je reprenne ici par le menu les textes et les faits accumulés dans ces pages. La compétence exceptionnelle de l'auteur est pour le public un sûr garant de l'exactitude des renseignements mis à sa disposition par la libéralité de M. Le Blant. Je signalerai seulement, parce qu'elle est importante, une question sur laquelle quelques personnes ne seront peut-être pas du même avis que le savant « martyrographe ».

Il s'agit des bases juridiques des poursuites dirigées contre les chrétiens. Voici, à peu près, si je comprends bien, comment raisonne M. Le Blant. Lactance (*Inst. diu.* V, 11) s'exprime ainsi : « Sceleratissimi homicidae contra pios iura impia condiderunt. Nam et constitutiones sacrilegae et disputationes iurisperitorum leguntur iniustae. Domitius, *De officio proconsulis*, libro VII, rescripta principum nefaria collegit, ut doceret quibus poenis affici oporteret eos qui se cultores Dei confiterentur. » Il s'agit ici d'un traité d'Ulpien dont une partie a été fondue dans le Digeste et la Collatio legum. Or, « le VII[e] livre du *De officio proconsulis* est, avec le VIII[e], celui dont le Digeste contient le plus de textes, et je ne vois guère ce qui manque à ces fragments pour qu'au point de vue de la poursuite des chrétiens, l'œuvre d'Ulpien soit presque complète ». Les textes en question visent la lèse majesté et le sacrilège. « Ces deux crimes étaient ceux des chrétiens. » Tertullien l'affirme : « Sacrilegii et maiestatis rei conuenimur ; summa haec causa, immo tota est » (*Apol.*, 10). Les Actes des martyrs prouvent de même que les chrétiens sont pourusivis à cause de ces crimes. Telle me paraît être, dégagée de tous ses accessoires, la pensée de M. Le Blant.

On sait que cette opinion n'est pas celle d'autres savants, MM. Duchesne et de Rossi. Ils croient que les chrétiens étaient poursuivis comme chrétiens. Les preuves sur lesquelles M. L. B. s'appuie sont plutôt en faveur de cette dernière thèse. Le texte de Lactance ne paraît pas laisser de doute. Il s'agit de peines infligées à ceux qui se confessent chrétiens, « eos qui se cultores Dei confitentur ». Dès lors, la première question du magistrat, après les préliminaires, sera : « Es-tu chrétien ? » C'est précisément cet état de choses que les Actes présentent ; M. L. B. en convient lui-même, dans un autre chapitre, il est vrai (pp. 168 et sqq.).

Si, dans le cours de la procédure, le juge invite le fidèle à brûler de l'encens ou à adorer le génie de César, ce n'est pas pour provoquer le flagrant délit ; c'est pour prouver de manière authentique la qualité de chrétien de l'accusé. Celui-ci a-t-il le malheur de succomber : on pourra le soumettre à la torture pour en tirer des révélations, mais on ne songera pas à le punir pour lèse-majesté, sacrilège ou magie ; et cependant, dans la thèse de M. Le Blant, ces crimes auraient été bien réellement commis, l'abjuration ne ferait pas qu'ils n'existent pas, le chrétien même apostat tomberait sous le coup des lois de droit commun. Je sais que parfois, surtout dans les dernières persécutions, l'apostasie

ne mettait pas toujours à l'abri des sévices ; mais ils étaient infligés par des magistrats fanatiques excités par la foule, qui sentaient combien précaire était leur victoire, voulaient prévenir les rechutes ou faire des exemples. Ces faits sont d'ailleurs isolés. Enfin, quand viendra le moment de rédiger la sentence, le motif sera toujours la profession du nom chrétien ; d'autres crimes peuvent y être mentionnés, mais à titre de conséquences. Les sentences, citées par M. L. B. comme preuves de son opinion, sont précisément rédigées dans cette forme : « Speratum, Narzalem,... et Secundam, *christianos se esse confitentes,* et imperatori honorem et dignitatem dare recusantes, capite truncari praecipio. — Pionium, sacrilegae uirum mentis, *qui se christianum esse confessus est,* ultricibus flammis iubemus incendi, ut et hominibus metum faciat et diis tribuat ultionem » (*Acta sincera,* pp. 87 et 150 ; cité dans L. B., p. 57, n. 4 et 5). Ces formules mêmes nous aident à mieux comprendre quelle était la base juridique de l'accusation. Il y a deux parties dans ces sentences : 1° le condamné s'est avoué chrétien : c'est là proprement le crime ; 2° il est impie, sacrilège, coupable de lèse-majesté : ce sont les circonstances aggravantes ou révélatrices du crime. Ainsi l'on peut expliquer le mot de Tertullien, qui ne s'en tient pas à la forme juridique, mais va au fond de la question : « On nous poursuit comme chrétiens ; mais pourquoi poursuivre les chrétiens ? comme sacrilèges et coupables de lèse-majesté : voilà au fond à quoi revient l'accusation. » Et ce raisonnement, qui n'est pas ici une discussion de jurisprudence, mais une argumentation logique, sert à Tertullien de transition pour discuter quelques-uns des griefs allégués contre les chrétiens.

Les preuves données par M. L. B. peuvent donc se retourner contre lui. Il est donc plus probable que les chrétiens étaient poursuivis en vertu d'une loi spéciale. Cette loi avait été rangée par Ulpien dans le même livre que les lois concernant la lèse-majesté et le sacrilège, à cause de la connexité des crimes et de l'analogie des peines. Elle a disparu naturellement dans la rédaction des Digestes par les empereurs chrétiens. Il faut ajouter que d'ailleurs l'application a subi plus d'un changement au cours des siècles ; le chapitre consacré par M. L. B. aux « variations survenues dans le système des poursuites dirigées contre les chrétiens » est à cet égard des plus instructifs [1].

Cette question est la seule au sujet de laquelle quelques lecteurs du livre feront leurs réserves. Je n'ai pas besoin de dire qu'on trouve partout l'érudition la plus variée, puisée directement aux sources et appuyée par un ferme bon sens et une intelligence très nette des vieux

---

1. Je ne discute ici que les faits et textes cités par M. L. B. Il y a d'autre part toute une série de preuves positives développées par M. Duchesne, *Origines chrétiennes,* 109 sqq. ; voir aussi sur le mémoire de M. L. B. « l'appréciation polie, mais défavorable », de M. de Rossi, *Bullet.,* 1867, 29.

âges. En dehors de quelques détails [1], ce qui choquera le plus sera le nombre assez grand de fautes d'impression, faciles à corriger, mais déplaisantes [2].

Le grand mérite de l'ouvrage de M. L. B. est d'être une synthèse, une espèce de manuel. Sans doute les deux grandes histoires écrites par Aubé et par M. Paul Allard donnent sur les faits de cette lutte tout le nécessaire. Mais elles manquent d'introduction, ou de conclusion, d'un travail qui groupe systématiquement les traits généraux. C'est cette lacune que doit combler le livre de M. Le Blant. Il reste maintenant à écrire l'histoire littéraire des persécutions. On a sans doute des renseignements fragmentaires sur l'origine et la valeur de certains actes dans les deux ouvrages que je viens de mentionner et dans un autre livre de M. Le Blant, *Les Actes des martyrs, supplément aux Acta sincera de dom Ruinart* (1882). Mais sur d'autres sources importantes, sur les martyrologes, par exemple, on est réduit à consulter des dissertations traitant un point spécial et dues au P. de Smedt, à M. Duchesne, à M. de Rossi. On doit s'expliquer par là l'insuffisance de certains chapitres de M. Le Blant. Pour juger de la qualité des passions, il se fonde surtout sur le merveilleux qu'il y trouve : ce n'est pas un critère absolu, car il signale lui-même des faits étranges dans les actes les moins suspects. Un des motifs les plus sérieux de défiance qu'inspirent certains récits n'est même pas mentionné. C'est la pénurie et la sécheresse des renseignements dont dispose Damase au sujet des saints romains,

---

1. P. 52 et souvent : *condere iura* : on peut être sûr que cette fin de vers n'est pas authentique; le texte cité par M. Le Blant, ib., n. 1 est *iura condere*. — P. 82, *ante omnem cibum*, dans le célèbre texte de Tertullien sur l'Eucharistie (*ad ux.*, II, 5), est traduit par « avant chaque repas ». — P. 87 : cf. *Journal of hell. Stud.*, XIII n° 1, p. 82. — P. 148 : la croyance que les divinités de l'Olympe se nourrissaient de la fumée des sacrifices est bien plus ancienne que l'époque chrétienne. — P. 168, l'analyse de la lettre de Pline au sujet des chrétiens est un peu superficielle ; il semble que Pline veut seulement dire qu'il ne s'est pas trouvé là quand on a instruit des procès contre les chrétiens. Il eût fallu citer l'édition Hardy et discuter sa théorie sur l'origine des premières persécutions. — P. 180, *catasta* est cité dans d'autres textes ecclésiastiques. — P. 185 sqq., n'y a-t-il pas une confusion entre l'instruction et le procès ? — P. 195, le baptême de sang, mentionné ici avec ses références anciennes, eût dû au moins être signalé p. 156. — P. 228, « une seule fois, le mot *appello* se trouve sur la bouche d'un martyr (saint Romain) ». Le cas de saint Paul est pourtant célèbre et méritait d'être discuté. — P. 235, il aurait fallu résumer sur le crucifiement la discussion ancienne qu'il a provoquée, tandis qu'on doit attendre une assertion rapide et incidente à la p. 294 ; toutes les difficultés ne sont pas résolues. — Le côté philologique de l'érudition de M. L. B. n'est pas toujours à la dernière mode : il cite les *Acta Petri*, etc., dans l'édition Thilo ; Minutius Felix, et non Minucius, etc.

2. Dès la p. 1 : *Dom. Ruinart* ; p. 64, n. 1 : *de virignib* ; p. 84, n. 6 : *esee* ; p. 91, l. 16 : *monfrât* ; p. 102, n. 6 : *Evang. Nicomedi*, et souvent ; p. 112, n. 2 : ἕτοιμος σοι εἰμι προς... ; p. 121, l. 11 du bas : saint *Albiciade* ; p. 144 : « aie pitié de son âge » ; p. 154, l. 13 de la note 9 de la p. précédente : *comprehendos* ; p. 192, n. 2 : ἥτις αυτη εἰή και... : p. 207, l. 3 du bas : *les* répété ; etc.

en regard de l'abondance des détails qui caractérise les récits du VIe siècle. Entre les deux époques, l'imagination a rempli les vides d'une tradition qu'on avait laissé périr. Voilà ce qu'une histoire critique des documents hagiographiques pourrait nous apprendre. Malheureusement le livre qui étudiera l'origine des actes, la formation des martyrologes, la confection des calendriers ; qui groupera par régions les légendes et en déterminera les rapports littéraires ; qui datera les pièces et en séparera les textes anciens qu'on y a parfois insérés ; qui cherchera dans la tradition monumentale et dans les éléments topographiques d'un récit le fond solide sur lequel l'historien peut bâtir : ce livre là n'est pas encore écrit.

Paul Lejay.

---

551. — **Vita S. Pauli Junioris** in monte Latro cum interpretatione latina Jacobi S. I. Excerptum ex *Analectis Bollandianis*, tom. IX (1892) Bruxellis, Typis Polleunis et Ceuterick, 1892. In-8, 120 p.

En publiant intégralement pour la première fois d'après cinq ou six manuscrits le texte grec de la vie de saint Paul le Jeune, les Bollandistes rendent service non seulement aux études hagiographiques, mais aussi à l'histoire générale. Cette biographie que Allatius a attribuée à Nicéphore Blemmidas, d'autres à Syméon Métaphraste sans preuves suffisantes, est sans doute l'œuvre d'un moine du mont Latros (jadis Latmos), lequel fut contemporain de Paul le Jeune ou des compagnons du saint. Il n'écrit pas sans élégance (le grec a résisté plus que le latin à la corruption), et la vivacité de ses récits, la précision des détails, nous prouve qu'il a sinon vu de ses yeux, du moins appris par des témoins directs les choses qu'il raconte. Le père Delahaye (*Extrait de la revue des questions historiques*, juillet 1893) a raison de dire pourtant que les nombreux miracles ou faits surnaturels dont il parsème son récit seraient difficilement acceptés par la Congrégation des rites : ils ne s'expliquent que par l'état d'âme des premiers chrétiens, et parce qu'ils vivaient et respiraient au milieu de légendes merveilleuses. Les historiens et les géographes tireront parti de cette publication qui révélera aux premiers des faits et des personnages peu connus, aux seconds de précieuses particularités topographiques.

On ignore la date précise de la naissance de saint Paul le Jeune, mais celle de sa mort est exactement mentionnée par le biographe, 15 décembre 965. Il finit ses jours sur le mont Latmos que saint Christodule appelait ὄρος ἀθόρυβον.

A. Delboulle.

---

552. — Wilhelm Scherer. **Kleine Schriften**. Deux volumes in-8. 780 et 415 p. 15 mark et 8 mark. Berlin, Weidmann, 1893.

On avait déjà deux recueils d'essais et articles de W. Scherer ; le pre-

mier (*Vortræge und Aufsætze* sur l'histoire de la vie intellectuelle en Allemagne et en Autriche) avait été publié par l'auteur même en 1874; le second composé d'études sur Gœthe (*Aufsætze über Gœthe*) avait paru en 1886 par les soins de M. Erich Schmidt. Mais il restait encore beaucoup de petits écrits, de *kleine* ou *kleinere Schriften* qui méritaient d'être réunis et remis au jour en un troisième recueil. MM. Burdach et Erich Schmidt se sont chargés de ce soin. Le troisième recueil d'articles de Scherer forme deux volumes, dont le premier est édité par M. Burdach, et le second par M. E. Schmidt. On trouvera dans le premier les études sur le moyen âge (*Zur altdeutschen Philologie*) et dans le second les études sur l'époque moderne (*Zur neueren Literatur, Kunst und Zeitgeschichte*). Les deux érudits n'ont pu tout recueillir, non seulement parce qu'ils auraient grossi démesurément leur publication, mais parce qu'ils ne pouvaient insérer, par exemple, tous les articles que Scherer a donnés à l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, sans nuire aux intérêts de l'éditeur de cette *Biographie*. Mais ils n'ont rien omis d'important, rien de ce qui possède encore aujourd'hui une valeur scientifique, de ce qui montre d'une façon frappante le talent et le savoir du regretté professeur. Ils reproduisent même quelques petits articles parus dans la *Deutsche Rundschau* qui témoignent de l'esprit merveilleusement souple de Scherer et qui contiennent des observations neuves, des remarques suggestives. Pareillement ils n'ont pas exclu des articles publiés par des journaux politiques et que certains lecteurs ne liront pas sans plaisir ni profit, comme les articles contre la réforme de l'orthographe ou sur la légende du Wasgenstein. On ne peut donner ici la liste des morceaux admis dans le recueil; disons seulement qu'à la fin du premier volume se trouve un index (rédigé par M. W. Ranisch) et qu'à la fin du second, figure une bibliographie complète des œuvres grandes et petites de Scherer, dressée par M. Burdach.

A. C.

---

553. — **Documents** publiés par la Société de l'histoire de Normandie, 2ᵉ série, 423 p. in-8. Rouen, ap. Lestringant. Prix : 12 fr.

Ce volume contient des articles fort intéressants. Citons d'abord l'opuscule intitulé : *De miraculis quæ in ecclesia fiscanensi contigerunt*, édité d'après une copie de Du Moustier, mais amendé en plusieurs endroits et sagement annoté par l'abbé Sauvage [1]. Le récit de ces miracles date des XIᵉ, XIIᵉ et XIIIᵉ siècles, et il est dû sans doute aux moines de l'abbaye de Fécamp : l'un d'eux même raconte naïvement comment

1. M. l'abbé Sauvage a été enlevé dans la force de l'âge, il y a quelques mois, par une mort subite. Il avait entrepris de faire l'histoire des grands saints du diocèse de Rouen, et l'on se rappelle peut-être que nous avions rendu compte ici de sa *Vie de saint Mellon*. M. l'abbé Tougard a consacré au savant qui fut son ami une notice ntéressante dans la *Normandie littéraire*.

il fut puni de sa *voracité* en avalant une arête de poisson qui lui resta « *inter angustias inferioris gutturis* », et dont il ne fut débarrassé qu'en invoquant, devant la croix, la miséricorde du médecin tout puissant. Çà et là quelques anecdotes nous renseignent sur les mœurs et les usages de ces temps lointains, sur certaines pratiques pieuses qui, après huit siècles, n'ont pas encore disparu. L'histoire même peut tirer profit de cette publication : on y lit, par exemple, que Guillaume Le Roux en guerre avec son frère Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, arma de vrais corsaires, *maris custodes quos illi piratas vocant*, pour surveiller l'embouchure de la Seine.

*Le Compte du Clos des Galées de Rouen*,[1] *pour 1382-1384*, jusqu'alors inédit et publié par M. Bréard à qui nous devons le Journal du rude marin honfleurais Jean Doublet, est un document précieux à la fois pour l'histoire de la marine et pour celle de la langue française. Dans la première partie qui contient huit chapitres figurent des paiements pour achat et transport de matériel, ouvrage de charpenterie, de serrurerie, achat d'enseignes et de bannières aux armes de France et aux armes de l'amiral, fabrication de viretons empennés, de gros canons et de plommées, voyages, menus messages et gages d'officiers. La seconde partie est une suite d'inventaires dressés à Rouen, à Harfleur et à Honfleur, qui font mention des navires et approvisionnements réunis dans ces ports. On chercherait inutilement dans le *Glossaire nautique* de Jal et ailleurs les vieux termes alors usités pour signifier la voilure, la mâture, les armes de guerre, les agrès, les manœuvres de toute espèce qui servaient aux galères et aux barges. Je laisse à d'autres plus habiles à trouver le sens précis des mots suivants : *aignen, aissat* (uns aissas et une boline), *amant, anquil, baron, barbette, boutefore*, sortes de câbles ou de cordages; *caonchois, corillon, cotevale, dronc, espec, espercine, esqueteau, esquiembieu, esquieu, estaminare, marcheproie, oste, orcke, palmare, patesque, tambrois, wadel*, qui désignent je ne sais quels agrès. D'autres vocables encore en usage dans la marine, *écore, écorer, écope, dallot, couet, bonnette, brusquer, bitte, accotar*, ont déjà cours à cette époque. Je regrette de ne pas les avoir connus à temps afin d'en faire profiter l'historique du *Dictionnaire général*.

MM. l'abbé Blanquart et Régnier nous donnent ensuite « Le tableau de l'église de messieurs saincts Gervais et Prothais de Gisors », description en vers écrite en 1629 par Antoine Dorival, Gisortien. Ce poème de deux mille quatre cents vers était resté jusqu'alors inédit. On s'attend bien que ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais comme le disent les édi-

---

1. Dans le *Débat des Heraulx d'armes de France et d'Angleterre* (p. 30, A. T.), il est dit que « Charles roi de France, le Quint, qui fut moult sage prince, et mit galiotage sus » fit le Clos de Rouen. C'est une erreur qui a été relevée par l'éditeur L. Pannier. C'est à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe qu'appartiennent les premières mentions du Clos des Galées que les Rouennais détruisirent à l'approche des Anglais en 1418.

teurs, il ne faut y regarder que le côté documentaire et pardonner à la forme en faveur du fonds. La description est scrupuleusement exacte et a toute la valeur d'un état de lieux. Cet Ant. Dorival, fils d'un *estaimier,* et peut-être estaimier lui-même, semble avoir été un lecteur assidu de Du Bartas dont il n'a pris que les défauts, c'est-à-dire la diffusion et l'emphase. Évidemment il n'avait jamais entendu parler de Malherbe. La province, en ce temps-là, retardait en littérature, comme en toutes choses, de cinquante ans sur Paris ; voilà pourquoi Dorival use encore de termes comme *excogiter, architecteur, cartouché, coquillé, imageur, carole, bassis, canalet,* et de ces composés chers aux poètes de la Pléiade, tels que *porte-lumière,* la mer *roule-sable,* le verre *donne-jour,* un pied *corne-ferré,* etc. Ce qui est digne de remarque, c'est que Dorival qui, dit-il, « n'avait jamais hanté les fécondes écoles » emploie avec justesse les mots propres à l'architecture et à la peinture.

Le volume se termine par « Une information faite à Caudebec sur les personnes qui ont favorisé le duc Charles d'Orléans et ses alliés » (1411-1412), et par « quelques documents historiques extraits des Plumitifs de la Cour des comptes, aides et finances de la Normandie », dus aux recherches de M. Ch. de Beaurepaire, l'érudit et infatigable archiviste de la ville de Rouen. Les noms de Bossuet, de Malherbe, de Corneille, qui figurent dans quelques-uns de ces documents suffiront à en montrer tout l'intérêt.

A. Delboulle.

---

554. — **Jeanne d'Arc en Berry et l'ancienne fête dite « de la pucelle » à Bourges, avec des documents et des éclaircissements inédits,** par Lucien Jeny, vice-président de la Société historique du Cher, conseiller à la Cour d'appel de Bourges, et P. Lanéry d'Arc, lauréat de l'Institut, avocat à la Cour d'appel d'Aix. Nouvelle édition, revue, illustrée et notablement augmentée. Paris, librairie Techener ; Bourges, tous les libraires. 1893, in-8 de 197 p.

La première édition de *Jeanne d'Arc en Berry* m'avait paru excellente. La nouvelle édition me paraît meilleure encore. J'ai tant de confiance dans le zèle et dans l'habileté des deux auteurs, que je crois pouvoir déclarer que leur prochaine troisième édition ne laissera rien à désirer.

T. de L.

555.—**Gotthold Ephraim Lessings sæmmtliche Schriften** hrsg von Lachmann, 3e aufl. besorgt durch Franz Muncker. Achter Band. Stuttgart, Gœschen. 1892. In-8, 377 p. 4 mark 50.

Ce huitième volume de la 3e édition du Lessing-Lachmann renferme les Lettres sur la littérature contemporaine *(Briefe die neueste Litteratur betreffend),* les deux préfaces de la traduction du théâtre de Diderot, la Vie de Sophocle *(Sophokles, von dem Leben des Dichters)*

et un fragment d'une traduction de l'*Ajax* du poète grec (p. 376-377). L'éditeur, M. Muncker, s'est acquitté de sa tâche avec son soin habituel. Il a, par exemple, vérifié toutes les citations que fait Lessing dans les « Lettres sur la littérature contemporaine », et dans la « Vie de Sophocle ». Il ne donne pas le Théâtre de Diderot, tel que Lessing l'a traduit, et n'admet que les deux préfaces; mais, si l'édition qu'il entreprend, a du succès, il compte publier, dans un ou plusieurs volumes de supplément, les traductions les plus importantes de Lessing.

A. C.

---

556. — **Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier,** fondatrice du généralat de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers, par M. le chanoine PORTAIS. 2 vol. in-8, avec portraits. Paris, Delhomme et Briquet; Angers, Germain et Grassin, 1893.

557. — **Les fusillades du Champ des Martyrs,** Mémoire rédigé en 1816 par M. l'abbé GRUGET, publié et annoté par E. QUERUAU-LAMERIE. 1 vol. in-8. Angers, Germain et Grassin, 1893.

558. — **Les Artistes angevins au Palais des Marchands** (XVII$^{e}$-XVIII$^{e}$ siècles), par Adrien PLANCHENAULT, archiviste-paléographe. Brochure in-8. Angers, Lachèse et Cie. 1893.

I. — M. le chanoine Portais vient de publier un important travail sur la vie et les œuvres de la sœur Pelletier, fondatrice du généralat de la congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers. Je n'ai pas à rappeler ici quel secours considérable la société a tiré de l'œuvre du Bon-Pasteur et des Madeleines, au point de vue de la moralisation de certaines classes. Je ne dirai pas non plus quels précieux auxiliaires ces maisons de refuge ont été, jusqu'à ces dernières années, pour l'administration pénitentiaire. Celle-ci, en effet, sur l'heureuse initiative d'un préfet de Maine-et-Loire, M. Gauja, leur a, pendant plus de quarante années, confié la garde des malheureuses fillettes frappées de condamnations pénales et que l'atmosphère de la maison centrale eut définitivement perverties. Il serait difficile de dire le grand nombre de ces pauvres êtres remises dans le droit chemin, grâce à ces œuvres dont la sœur Pelletier fut moins encore la restauratrice, il y a soixante-quinze ou quatre-vingts ans, que la propagatrice infatigable.

Le travail de M. P. est considérable et forme deux forts volumes in-8°. Je ne dissimulerai pas que, simple profane, j'eusse préféré le voir écrit dans un style moins religieux. Mais je dois convenir qu'il répond parfaitement, tel qu'il est, au but de l'auteur, qui est, si je ne me trompe, de poursuivre la béatification de la modeste et sainte femme dont il s'agit. Je suis absolument inapte à étudier ce côté de l'ouvrage de M. Portais; je n'y essaierai-même pas, me contentant de montrer seulement l'intérêt historique qu'il présente.

L'ouvrage débute par une étude savante, bien que très résumée, sur les institutions destinées, jusqu'à la Révolution, à recueillir et à moraliser

les femmes perdues, et sur l'état où ces institutions se trouvèrent, une fois passée la tourmente révolutionnaire (I, p. 1-18). L'auteur entre ensuite immédiatement dans son sujet par le récit de la naissance et des premières années de Rose-Virginie Pelletier, devenue plus tard la sœur Marie de Sainte-Euphrasie. A propos de cette naissance survenue à Noirmoutier (Vendée) le 3 juillet 1799, M. P. fait un examen très approfondi de la situation politique et religieuse du Bas-Poitou, de 1787 à 1800, et les amateurs de l'histoire vendéenne trouveront dans ces pages d'intéressants renseignements puisés presque toujours à bonne source. Il nous donne ensuite de curieux détails complètement ignorés des historiens sur le rétablissement du culte et des congrégations religieuses dans l'Ouest, après la Révolution; il traite habilement l'histoire de l'influence et des agissements des trois évêques d'Angers sous lesquels la sœur Pelletier exerça son ministère : Mgr Montault, le premier évêque d'Angers après le Concordat, Mgr. Paysan et Mgr. Angebault. Ce dernier prélat, moins intelligent que ses deux prédécesseurs, et cédant à un sentiment de vanité peu explicable, ne comprit pas toute l'importance qu'avait pour son diocèse une institution aussi florissante que le Bon-Pasteur d'Angers, et il ne cessa de lui susciter des difficultés. Le second volume de M. Portais a trait, à peu près exclusivement, à la partie religieuse de la vie de la sœur Pelletier, je n'y insisterai donc pas, si ce n'est pour signaler l'excellence pratique et *humaine* des conseils donnés par cette dame à ses religieuses, et qui sont marqués au coin du plus pur bon sens et de la plus grande charité.

II. — C'est aussi l'œuvre d'un prêtre angevin, que vient de publier M. E. Queruau-Lamerie. L'abbé Gruget, nommé curé de la Trinité d'Angers, le 26 avril 1784, dut cesser ses fonctions en 1791, par suite de son refus de prêter le serment constitutionnel. Il n'obéit point aux lois de déportation et resta caché à Angers ou aux environs pendant toute la durée de la Terreur. Ayant repris ses fonctions, il rédigea, en 1816, sur la demande de son évêque, un « *Recueil des faits qui ont eu* « *lieu à l'occasion des victimes massacrés en haine de Dieu et de la* « *Royauté et dont les corps ont été déposés au Champ des Martyrs* « *dans les mois de janvier et de février 1794* ». Le titre est un peu long, mais il a le mérite d'indiquer les intentions de l'auteur. Dans tout l'Ouest, on appelle *Champs des Martyrs* les lieux de sépulture des victimes de nos luttes à la fin du siècle dernier. M. L. a accompagné le texte du curé Gruget de notes et d'appendices fort curieux, dont il a puisé les éléments dans les archives des diverses commissions militaires et tribunaux révolutionnaires qui se sont succédés à Angers et aux environs, et dont les dossiers se trouvent au greffe de la Cour d'Appel de cette ville. On sait qu'à la suite du siège d'Angers (13 et 14 frimaire an II), de nombreux Vendéens avaient été arrêtés dans les environs. Ils furent immédiatement fusillés par ordre des représentants Hentz et Francastel; d'autres, en grand nombre, furent guillotinés. Mais, malgré tous

ces moyens expéditifs, les prisons s'encombraient de plus en plus, les maladies épidémiques y faisaient des ravages terribles et menaçaient d'atteindre les habitants de la ville. Il fallait aviser. « La loi condam« nait à mort tous ceux qui avaient porté les armes contre la Répu« blique, or la plupart des prisonniers vendéens reconnaissaient avoir « fait partie de l'armée royaliste. Inutile, par conséquent, de les juger « régulièrement. Leurs aveux suffisaient à eux seuls pour les condam« ner. » (p. 72) C'est alors que la commission militaire, sur l'avis des représentants en mission, envoya dans les prisons des commissaires *recenseurs* chargés d'interroger les détenus et de désigner ceux qui devaient être exécutés sans jugement. Un simple signe, la lettre F, placé en marge d'une liste, en face du nom d'un détenu, désignait celui-ci pour la fusillade. Peut-être, même en admettant la théorie des représentants relativement aux vendéens pris les armes à la main, l'application de cette justice expéditive faite à plusieurs centaines de femmes paraîtra-t-elle excessive. Grâce aux importants documents officiels qu'il a consultés, M. Lamerie a pu donner une liste authentique, quoique forcément incomplète, des personnes exécutées à cette époque à Angers. Le lecteur y trouvera des noms intéressant tout l'Ouest et le Nord-Ouest, une partie du Midi, et même certaines autres régions.

III. — M. Adrien Planchenault vient de publier un petit travail très documenté sur *les Artistes Angevins, au Palais des Marchands*, pendant le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles. Les Archives départementales de Maine-et-Loire, si riches en documents précieux, renferment entre autres les papiers de l'ancienne juridiction consulaire d'Angers ; c'est-là que le jeune auteur a puisé les principaux éléments de son étude. Les juges-consuls d'Angers étaient puissants ; ils s'étaient fait bâtir au XVII<sup>e</sup> siècle un palais connu couramment sous le nom de « Palais des Marchands ». Des sculptures de beau style et des statues ornaient l'extérieur de ce monument. L'intérieur était tapissé de haute-lisse et orné de peintures spécialement commandées par les magistrats. Les patientes recherches de M. Planchenault lui ont permis de retrouver les auteurs de ces œuvres, aujourd'hui presque toutes disparues, et d'ajouter encore quelques noms au livre d'or des *Artistes Angevins* si soigneusement dressé, il y a quelques années, par le distingué M. Port.

Cette petite étude rétrospective d'art local ne manque pas de saveur et, dans une liste fort curieuse dressée par l'auteur, nous trouvons les noms des artistes, leurs œuvres, la date de l'exécution et les prix payés pour chacune d'elles. Ces prix sont à comparer avec ceux du jour. Je ne puis à ce sujet ne pas citer cette pièce relative au peintre Jean Ernou, pour deux toiles peintes en 1679 : « Pour avoir fait le portrait du roi en « grand, vestu en son habit de justice et le tout en couleurs fines, « 70 livres. — Pour un tableau d'un crucifix mort, très bien recherché, « 80 livres. » Il y a, dans cette étude en quelques pages, une série de

documents vraiment intéressants, non seulement pour l'histoire locale, mais encore pour l'histoire de l'art en général aux XVII^e et XVIII^e siècles.

H. Baguenier Desormeaux.

---

559. — Julius Eckardt. **Figuren und Ansichten der Pariser Schreckenszeit**, 1791-1794. Leipzig, Duncker und Humblot, 1893. In-8, 449 p.

Le livre contient dix études : Robespierre, Danton, Saint-Just, Fouquier-Tinville, M^me Tallien, Joséphine Beauharnais et Delphine de Custine, Marat, Hebert et Chaumette, les étrangers dans le Paris révolutionnaire, Drouet. L'auteur, M. Eckardt, écrit bien et sait mettre en œuvre les renseignements et documents qu'il a puisés dans les œuvres françaises. Son livre intéressera sûrement le public allemand. On remarquera, par exemple, le jugement qu'il porte sur Danton (*der rohe Empiriker*, p. 100) et la comparaison qu'il institue entre Robespierre et le Mirabeau de la populace : « comparé, dit-il à peu près, à la façon froide et hypocrite du grand-prêtre de la Terreur, le cynisme sensuel et rude de Danton rafraîchit et fait du bien » (p. 180). Il a recueilli soigneusement et arrangé fort habilement les documents rassemblés par ses devanciers sur Saint-Just qu'il reconnaît avec raison comme le plus capable des commissaires de la Convention aux armées (p. 241). Mais il ignore les documents publiés naguère par M. Regis et qui prouvent que Saint-Just fut enfermé à Picpus, dans une maison de détention secrète, sur les prières instantes de sa mère, pour avoir volé l'argenterie et les bijoux de la maison paternelle (p. 193). Il prétend que le jeune conventionnel ne posséda jamais la trace d'une émotion « sentimentale » (p. 198). Il répète avec Nodier et tous ses prédécesseurs que le représentant fit fusiller le général *Eisenberg*, qui, de son vrai nom, se nommait Isambert (p. 235) et il croit encore que Nodier a pris des leçons de grec avec Euloge Schneider et que ce jeune garçon de treize ans avait été arrêté comme complice du prêtre allemand (p. 238). Les études sur M^mes de Beauharnais et de Custine sont bien superficielles; M. E. dit tout simplement que Delphine a « compté Chateaubriand parmi ses adorateurs les plus zélés et les plus fidèles » (p. 343). L'article sur Marat n'est qu'un feuilleton. Dans les pages consacrées à Hébert, il n'est pas question de ses débuts qui sont aujourd'hui connus, et le lecteur n'a aucune idée du style du *Père Duchesne*. Nous comptions trouver quelques documents curieux dans le chapitre qui traite des « étrangers dans le Paris révolutionnaire » ; M. Eckardt n'y parle que de Schlabrendorf (d'après Varnhagen d'Ense et les papiers de Jockmann qu'a publiés Zschokke), de Trenck, de Grace Elliot, et encore très brièvement. Quant à l'étude dont Drouet est l'objet, elle ne renferme rien de nouveau et reproduit tout ce qu'on savait déjà sur la fuite de la famille royale : l'auteur ignore que Drouet guida Napoléon sur le champ de bataille de Valmy (en juillet 1807) et reçut à

cette occasion la croix de la légion d'honneur, qu'après les Cents Jours, il fut successivement garçon d'écurie à Saint-Denis, ouvrier bottier à la légion des Hautes-Alpes, fabricant d'eau-de-vie de sarment à Mâcon [1].

A. CHUQUET.

---

560. — **Politische Correspondenz Karl Friedrichs von Baden 1783-1806**, hrsg. von der BADISCHEN Historischen Commission, bearbeitet von B. ERDMANNSDŒRFFER. Zweiter Band 1792-1797. Heidelberg, Winter, 1892. In-8, XLVII et 651 p. 20 mark.

Ce deuxième volume, édité par M. B. Erdmannsdörffer, (le troisième est confié à M. Obser) renferme une foule de documents importants sur l'histoire de la politique badoise dans les années 1792-1797. On y voit d'abord le margrave Charles Frédéric négocier avec la cour de Vienne la conclusion d'un traité de subsides qui mettrait un régiment à la disposition de l'empereur; la négociation échoue. Néanmoins Bade réussit à signer une convention avec l'Angleterre : Meier et Brauer sont hostiles à ce projet; mais Reinhard et le ministre Edelsheim lui sont favorables et désirent que Bade intervienne activement dans la guerre, pour avoir plus

1. P. 17. Robespierre a été élevé au Collège Louis-le-Grand et non à *Saint-Louis*; — p. 111 lire Mouchet et non *Mouchat*; Saint-Huruge et non *Hurugue*; Lazowski et non *Lazuski*; Fournier revenait, non des États-Unis, mais de Saint-Domingue; — p. 115 Mandat et non *Mandet*; Rœderer était procureur-syndic et non « président du département »; — p. 164 Lescot et non *Lescaut*; — p. 192 Volney et non *Volny*; — p. 194 l'ami de Saint-Just se nommait Thuillier, et non *Thuriot*; — p. 196 Lauraguais et non *Lauranguais*; — p. 235 Isambert (qui nous délivrera de *Eisenberg*?) fut fusillé (et non « exécuté ») seul (et non avec « ses officiers d'état-major »), pour avoir abandonné le fort Saint-Remy (et non pour avoir été « surpris à Bischwiller »); — p. 239, c'est le 15 décembre, et non le *21* que Schneider fut exposé sur la guillotine; — p. 242-243 la querelle de Saint-Just et des représentants Lacoste et Baudot est confusément rapportée; — p. 243 Saint-Just et Le Bas n'assistaient pas à la bataille du Geisberg qui est du 26, et non du 22 décembre; Landau fut débloqué le 28, et non le *24*; Kaiserslautern fut occupé, non pas *kurz zuvor*, mais le 1er janvier 1794; — p. 244 Gateau et non *Gatteau*; — p. 270 Fouquier-Tinville naquit à Hérouel (et non à *Héroul*), et il était fils, non de « pauvres paysans », mais d'un homme qui se disait écuyer et seigneur d'Hérouel; sa première femme était une Saugnier (non *Sauguier*); — p. 280 La Marlière et non *Demarlière*; — p. 299 le premier mari de Mme Tallien se nommait le chevalier et non le *marquis* de Fontenay; — p. 306 la lettre de Thérésia à Tallien n'est pas absolument exacte dans les termes; — p. 307 Tallien épousa Thérésia le 6 nivôse, et non le 22 thermidor; — p. 311 Mme Tallien eut de 1798 à 1803 (non 1802), cinq, et non *trois* enfants; — p. 318 Custine n'était pas alors « gouverneur de Toulouse et maréchal de camp »; — p. 366-367 Petion et non *Péthion*; — p. 416 Malden et non *Mulden*; — 418 Agoult et non *Agout*; — p. 435 l'« inconnu » s'appelait Bayon; — p. 439 Defermon et non *Defermont*; — p. 446 le nom sous lequel Drouet se cachait à Mâcon, était Mergesse et non *Merger*; il vivait dans cette ville avec une demoiselle Mencke, de Kreuznach, qu'il avait enlevée à son mari, un nommé Normand; cette femme Normand faisait à Mâcon un petit commerce de pâtisserie; elle revint à Sainte-Menehould après la mort du conventionnel et l'on m'a dit qu'elle vendit longtemps des gâteaux à la porte du collège.

tard sa part de butin, *auch mit zur Theilung zu kommen;* le 21 septembre 1793 le margrave consent à mettre à la solde de l'Angleterre pour trois années un corps de 754 hommes, pourvu que ce corps ne serve pas sur la flotte et (article secret) en Angleterre, en Irlande et à Gibraltar. Edelsheim s'indigne vainement de ce « pygmée de traité » et refuse d'y apposer sa signature; les Badois partent pour la Belgique. Puis, les *actes* du volume nous montrent Bade levant des milices et fournissant son contingent à l'armée d'empire que commandait le duc de Saxe-Teschen (à noter en ce point les renseignements biographiques de l'introduction sur le jeune frère et successeur d'Edelsheim). Un curieux épisode, presque ignoré jusqu'ici, et que les « actes » nous révèlent jusque dans le moindre détail, c'est l'essai d'un nouveau *Fürstenbund,* d'une « union des princes » destinée à unir les petits souverains de l'Allemagne contre la propagande révolutionnaire. L'idée de cette confédération est due au margrave et au jeune Edelsheim; mais celui qui fait les plus grands efforts pour la mettre à exécution, est le Palatin Fr.-L. de Botzheim, esprit enthousiaste, un peu bizarre, plein de haine contre la France. Naturellement, cette « union » échoue; le landgrave de Hesse-Cassel approuve le margrave de Bade et compte obtenir ainsi le chapeau d'électeur; mais le landgrave de Hesse-Darmstadt, le prince de Dessau, le duc de Weimar se tiennent à l'écart, et Charles-Auguste, tout en reconnaissant qu'il est nécessaire de déployer tous les moyens pour protéger l'ordre, la religion et la vraie liberté et qu'il faut prendre des mesures vigoureuses contre le mal, *gegen das Uebel,* avoue tristement à Charles-Frédéric : « Je ne puis vous cacher qu'une guerre avec la France ne peut avoir de bonnes suites, qu'on devrait faire à l'empereur les représentations les plus pressantes pour conclure la paix le plus tôt possible, que cette paix sera désavantageuse et mauvaise, mais qu'elle sera sûrement le moindre mal à attendre » (p. 244). Cette paix est signée à Bâle d'abord par la Prusse, puis par Hesse-Cassel; mais Bade hésite encore, et ce n'est qu'après la chute de Düsseldorf et de Mannheim, après les succès de Pichegru et de Jourdan que le margrave négocie secrètement avec la France par l'intermédiaire d'un homme « dont le nom se lit jusqu'au milieu de notre siècle sur toutes les pages importantes de l'histoire badoise », le baron de Reitzenstein qui prend les conseils de Hardenberg et qui croit fermement que le *système autrichien* ruine le margraviat et tend à l'incorporer bientôt à la monarchie de Habsbourg (p. 340). Les victoires de Clerfayt et de Wurmser retardent un instant cette paix séparée; mais l'année suivante Moreau est vainqueur, le margrave fuit, les Français entrent à Karlsruhe, et, de même que le Wurtemberg, Bade se décide enfin à traiter. Le 22 août 1796, Reitzenstein signe la paix. L'éditeur du volume nous communique les instructions secrètes de l'envoyé badois; on y remarque cet article, qu'« il faut tâcher d'obtenir le plus possible pour l'arrondissement » du margraviat et n'épargner dans ce dessein « ni peine ni argent »; Bade s'agrandira

sans doute aux dépens de l'Autriche, mais on doit « se prêter aux circonstances » et « ce serait une duperie fort blâmable que de vouloir faire parade d'une délicatesse tout à fait inutile qui n'empêcherait nullement le partage, mais le rendrait seulement disproportionné et préjudiciable pour notre future existence politique » (p. 450). Outre ces instructions, on nous donne les rapports de Reitzenstein. « La frontière du Rhin, écrit ce jeune diplomate, est irrévocablement décidée pour la République française; ainsi il est d'une nécessité absolue de ne pas me lier les mains par des demi mesures; il nous faudra prendre ce que nous pourrons » (p. 453). Mais Bade trouve à qui parler; on signe ici, disait Sandoz-Rollin, et on ne discute pas. Malgré ses instructions, Reitzenstein se hâte de signer un traité assez désavantageux qu'il juge inévitable : n'y avait-il pas un parti puissant qui désirait remanier le cercle de Souabe, le détacher de l'Allemagne, en former un « système fédératif » dont la maison de Wurtemberg serait le *directeur* (p. 502), et dans ce cas, l'existence de l'état badois ne courait-elle pas de sérieux dangers; le margrave ne serait-il pas, comme MM. de Wurtemberg s'en glorifiaient déjà, dépouillé de la souveraineté (p. 505)? Charles-Frédéric, encouragé par de nouveaux succès des Autrichiens, refuse d'abord de ratifier les conditions acceptées par Reitzenstein; mais finalement, et après de longs délais, de grands atermoiements, il cède et accepte le traité à la fin de décembre 1797. Le volume se termine par la mission du lieutenant-général Geusau à Pétersbourg (pour féliciter le nouvel empereur Paul I<sup>er</sup>) et par un utile index. On devra savoir le plus grand gré à M. Erdmannsdörffer de cette publication qui, par la précision de son introduction, par la clarté des analyses, par l'exacte et correcte reproduction des textes, ne laisse rien à désirer.

A. Ch.

---

561. — **Histoire de mon temps.** Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier. Tome premier, 1789-1810. Paris, Plon, 1893. In-8, 536 p. 8 fr.

Sans être aussi importants qu'on l'aurait cru, les *Mémoires* du chancelier Pasquier sont intéressants et renferment des particularités curieuses. Ils nous introduisent tout d'abord dans le monde parlementaire d'avant 1789. Puis ils nous font voir le Paris de 1789, de 1790, de 1791 : le conseiller Pasquier assistait, à côté de Mlle Contat, à la prise de la Bastille; il s'est présenté aux Tuileries après le 6 octobre et il a vu le roi résigné et la reine dont « la douleur avait quelque chose de plus ferme et qui laissait percer l'indignation » ; il retrace la physionomie de la capitale après la fuite à Varennes; il représente le spectacle qu'offrait à cette époque le Palais Royal, etc. Il vit l'exécution de Louis XVI et il assure qu'une stupeur profonde s'était étendue sur la ville. Réfugié pendant la Terreur à Champigny et ensuite à Montgé

près Juilly, arrêté néanmoins, sauvé par Levasseur, menacé de nouveau d'arrestation, fuyant vers la frontière, appréhendé à Amiens, conduit à Saint-Lazare, mis en liberté, il alla vivre à Croissy, « réduit au strict nécessaire, cultivant son jardin ». Au bout de deux ans, vers le 18 fructidor, il vint habiter la Sarthe et il fournit, à propos de ce séjour, quelques détails sur la chouannerie. Il était à Paris lorsqu'eut lieu l'entreprise de la machine infernale, et il donna asile pendant deux nuits à l'enragé Brulart. On notera les renseignements — qu'il assure tenir de Rovigo — sur la conspiration militaire où étaient entrés Donnadieu, Mounier, Lecourbe, ainsi que sur la conspiration de Georges et la mort du duc d'Enghien ou, comme il dit, le crime de Vincennes. Il fait un grand éloge du Consulat; « si la rapidité des destructions avait été prodigieuse, celle des restaurations ne l'a guère été moins ». Il insiste sur le sacre de Bonaparte : « Les fruits que l'Empereur a recueillis de la consécration papale ont été pour lui d'une valeur infinie et il en a ressenti les bons effets jusqu'à la fin de sa carrière.... à dater de 1805, il a été le légitime souverain de la France, aux yeux de la nation prise dans son ensemble. » Il montre Napoléon « mettant la main sur tout », et, « grâce à cette concentration du pouvoir, la paix revenue au dedans et la gloire au dehors ». Les portraits abondent à cet endroit du volume : Lebrun, doux et égoïste; Cambacérès, qui joint à la netteté du jugement et à la science étendue du jurisconsulte l'amour de la représentation; Fouché, fait pour le ministère de la police qui s'exerce « par les causeries beaucoup plus que par le travail du cabinet »; Talleyrand, courtisan habile, sachant se présenter comme un intermédiaire naturel et commode entre la France ancienne et la France nouvelle, « incapable d'être arrêté par une idée morale » et « manquant de délicatesse dans les sentiments »; Maret, Portalis, Regnault, Defermon, les principaux membres de ce Conseil d'État où « les premiers talents dans tous les genres ont été presque tous appelés ». M. Pasquier appartient bientôt à ce Conseil; maître de requêtes, puis conseiller, le voilà préfet de police et successeur de Dubois; « vous avez été magistrat, lui dit Napoléon, et c'est comme tel que je vous ai choisi ». L'auteur des *Mémoires* parle longuement de son administration et des réformes ou améliorations qu'il introduisit, des complots qu'il découvrit. Mais il ne cesse, tout en retraçant ses propres actes, d'exposer la situation de l'Empire et d'apprécier les grands événements; il indique les motifs qui déterminèrent Napoléon à épouser une archiduchesse d'Autriche; il fait le portrait de Louis Bonaparte et des sœurs de Napoléon, du cardinal Maury; il raconte de quelle vive et violente façon Napoléon apostropha l'abbé d'Astros et quelle sortie il fit au Conseil d'État contre Portalis, confident de l'abbé; il blâme la conduite de l'empereur à l'égard de l'Église : « Napoléon a prétendu défendre et même exagérer les libertés de l'Église gallicane, et il en a été de cette prétention comme de celle d'accroître hors de toute mesure l'étendue de l'Empire; il a fini

par n'être plus en état d'assurer à la France ses anciennes frontières et il nous a livrés presque sans défense à l'esprit ultramontain et aux envahissements du pouvoir pontifical. » Le volume se termine au départ de Napoléon pour la campagne de Russie, l'entreprise, disait-il à M. Pasquier, la plus grande, la plus difficile qu'il eût encore tentée [1].

A. Ch.

---

562. — Henry Houssaye. **1815.** La première Restauration. Le retour de l'île d'Elbe. Les Cent jours. Paris, Perrin, 1893, In-8, 636 p. 7 fr. 50.

Il est inutile d'insister longuement sur un livre qui a eu en quelques mois plusieurs éditions. L'auteur abuse du mot *perturber*, et nous n'aimons guère l'expression *rancune ulcéreuse;* mais le récit se déroule naturellement, de la façon la plus dramatique et la plus vraie, et une foule de petits faits, tirés des archives, viennent l'éclairer, l'animer : M. Houssaye a raison de parler de la *multitude* des documents qu'il a consultés. On remarquera surtout les pages consacrées à la marche de Napoléon et à sa rentrée dans Paris. Mais ce qui peut-être réussit le mieux à l'auteur, c'est le tableau de l'opinion, l'expression des sentiments de la population française, de la bourgeoisie, du peuple, de l'armée. Jamais on n'a mieux montré, d'une manière plus complète et plus saisissante, le mécontentement qu'avaient excité les Bourbons et les dispositions que Napoléon trouva à son retour ou que produisit la nouvelle de son débarquement. On ne lit pas avec moins d'intérêt la dernière partie du volume que M. Houssaye a intitulée les Cent Jours. Il y a là toutefois un manque d'équilibre. L'auteur nous dit que Napoléon, d'abord si chaleureusement acclamé, voit bientôt s'éteindre l'enthousiasme, s'évanouir la confiance. Sans doute, c'est qu'on réfléchit, c'est qu'on craint que Napoléon ne supprime les libertés publiques, c'est qu'il a contre lui les préfets, les maires, les curés, c'est qu'il ne peut maintenir la paix, c'est qu'il a contre lui l'Europe. Mais pourquoi lisons-nous, quelques pages plus loin, que, même dans la période la plus troublée de ce règne éphémère, la moitié de la France est restée bonapartiste? Ces légères critiques n'atténuent pas la valeur de ce livre si plein de curieux détails et si vivant qui fait voir sous toutes ses faces la France de 1815, qui montre au premier plan Napoléon et Louis XVIII, Talleyrand et Fouché, Ney et Macdonald, mais qui n'oublie pas les ouvriers, les paysans, les soldats, qui peint ainsi les impressions de tous et marque l'action puissante qu'elles exercèrent sur les événements.

A. C.

---

1. P. 73 lire l'abbé Faucher et non *Fouché;* p. 117, Prévost et non *Prévot;* p. 125, Camus et non *Le Camus;* p. 143, Lefebvre et non *Lefèvre;* p. 168, 170, 173 Regnier et non *Reynier;* p. 174, Thumery et non *Desmoutier*.

563 — **Mémoires du général Bigarré, aide de camp du roi Joseph, 1775-1813.** 1 vol in-8. Paris, Ernest Kolb, 1893.

Je ne sais par suite de quelles circonstances le manuscrit autographe des *Mémoires* du général Bigarré se trouve à la Bibliothèque d'Angers. Il y dormait, à peu près oublié, lorsqu'un curieux eut la pensée de le mettre au jour.

Ces mémoires ne modifieront assurément en rien les grandes lignes de l'histoire; mais il faut reconnaître qu'ils sont pleins d'anecdotes intéressantes et qu'ils jettent un jour nouveau sur certains points, notamment sur l'attitude et les agissements de Joseph Bonaparte, roi de Naples, puis d'Espagne. Les menus faits que Bigarré raconte avec une grande franchise et une amusante ingénuité ne sont pas pour nous déplaire. Le style est peu correct, la phraséologie souvent emphatique ou triviale; mais, en dépit de ces reproches, l'honnêteté de ce soldat rude et illettré, son ardent patriotisme, ses enthousiasmes, ses préjugés même me semblent de nature à intéresser. La Chouannerie, Napoléon, Joséphine, la cour de Naples, celle de Madrid, la guerre en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, fournissent à ce récit une suite d'épisodes auxquels l'auteur mêle ses impressions personnelles, ses jugements sur les hommes et les choses. Mais ce n'est pas tout; Bigarré, comme l'écrit son éditeur, était « un casse-cœurs et un vert-galant », il rencontrait peu de cruelles, ou du moins il ne s'en vante pas. Ses prouesses amoureuses, il les raconte avec la désinvolture gauloise d'un troupier, et au moins avec autant de complaisance que ses plus beaux exploits militaires. Il enregistre ses conquêtes multiples et les aventures risquées dont il fut le héros [1], déclarant tout net qu'il pouvait, à la rigueur, être constant, mais qu'il ne lui était pas possible d'être fidèle (p. 299). D'ailleurs il ne fait pas difficulté plus grande d'avouer ses propres infortunes conjugales (p. 282). Sans doute sa femme avait sur la fidélité les mêmes sentiments que lui même.

Auguste-Julien baron de Bigarré est né le 1er janvier 1775 à Belle-Isle-en-mer où son père était sénéchal. Il était le treizième enfant d'une famille sans fortune. Embarqué à douze ans sur un navire de commerce, il prend part, à seize, à la lutte contre les noirs de Saint-Domingue. A dix-huit ans, il entre comme sous-lieutenant dans le régiment de Normandie avec lequel il fait la guerre aux chouans bretons; menacé lui-même d'arrestation, comme ci-devant, et ayant son père en prison, un frère émigré, « l'obligation, dit-il, dans laquelle nous fûmes de guer-« royer dans les environs de Fougères et ceux de Vitré, m'éloigna pen-« dant plusieurs mois du supplice de la guillotine; mais elle ne me pré-« serva pas de prendre part à des combats souvent sanglants, livrés par « des Français à des Français, pour des opinions et des intérêts qui « n'étaient pas toujours les leurs. C'est néanmoins à l'occupation que me

1. J'en ai compté dix-sept ou dix-huit.

« donna cette guerre, que j'ai dû de ne pas m'expatrier ; aussi, si d'un « côté il m'a fallu souffrir, comme tant d'autres, pour le triomphe de la « liberté ; je n'ai du moins pas à me reprocher d'avoir été mendier l'hos- « pitalité chez les plus cruels ennemis de la France » (p. 41).

Mais il n'en déplore qu'avec plus de force la barbarie de certains officiers patriotes, d'un entre autres, qui prévenait les soldats qu'ils eus- « sent à lui rapporter les oreilles des hommes qu'ils tueraient, leur pro- « mettant de leur accorder une récompense » (p, 43) et qui, après une expédition, rentra un jour à Fougères précédé d'une croix d'église à laquelle « étaient pendues quarante paires d'oreilles coupées aux têtes « des ennemis qui succombèrent dans cette action (p. 43) ». De telles hor- reurs engageaient vivement Bigarré à obtenir du service aux frontières. Ce fut seulement en 1797 qu'il y put parvenir, après avoir fait partie de l'infructueuse expédition d'Irlande, sur laquelle il donne de très curieux détails (p. 58-71). Quelques années plus tard, il faisait partie de la Garde consulaire. Reçu dans l'intimité de la Malmaison, il raconte la vie qu'on y menait. Bonaparte, après les repas, s'amusait à courir dans le parc, avec les dames d'honneur de sa femme ; on jouait la comédie et même l'opéra. « Les actrices principales de cette brillante société furent « Mademoiselle Hortense de Beauharnais, mademoiselle Caroline Bona- « parte, madame Savary, madame Duchatel, etc., etc.

« Dans le nombre des acteurs les plus distingués, on remarquait le « colonel Eugène de Beauharnais, Bourienne, qui jouait les bourrus « dans la perfection et au besoin les financiers fripons ; Savary, les « valets impertinents ; Lauriston les fourbes et les inconstants ; Lema- « rois, les braves ; Marmont, les traîtres, et Laplanche-Mortière, les « étourdis » (p. 129).

Bigarré fut nommé major au 4<sup></sup>e de ligne, le régiment dont Joseph Bonaparte était colonel ; il en eut le commandement effectif et se distin- gua à sa tête à maintes reprises, notamment à Austerlitz où il perdit une aigle arrachée par un officier ennemi aux mains défaillantes du troi- sième des portes-drapeau massacrés ; mais il y fit prisonnier un régiment russe tout entier, colonel en tête, et prit deux drapeaux.

« Le 25 décembre, veille du jour de la signature de la paix, l'empe- reur Napoléon, étant à son quartier général de Schœnbrunn, vint pas- ser en revue la division Vandamme, sur un terrain peu éloigné du château. Arrivé au 4e régiment de ligne, il m'ordonna de faire former le carré et se mit au milieu, avec tout son état-major, faisant face au centre du bataillon qui avait perdu son drapeau : « Soldats, dit-il à ceux « de ce même bataillon, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais « confiée ? Vous aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement et « que vous la défendriez au péril de votre vie. Comment avez-vous tenu « votre promesse ? » (p. 181). Le major prit chaleureusement la défense de son régiment et offrit à l'empereur les deux drapeaux ennemis qu'il avait pris. Bien que nommé, le lendemain, officier de la Légion d'Honneur,

Bigarré garda au cœur le froissement « de la publicité que l'empereur avait donné à la perte de l'aigle du premier bataillon » (p. 183). Il demanda et obtint d'être attaché comme aide-de-camp à la personne de Joseph, qui venait d'être créé roi de Naples. Dès lors les détails abondent sur la cour napolitaine, puis sur celle de Madrid, où l'auteur suivit son maître. En Italie, après avoir dispersé et détruit diverses bandes de brigands, Bigarré organisa, sur le pied de guerre, deux régiments indigènes; en Espagne, il prit une part active à cette lutte sans trève ni merci qui ne devait finir qu'avec l'évacuation de la péninsule par les Français et l'abdication du roi. Très attaché à Joseph Bonaparte, il le défend contre les attaques dont il a été l'objet. « Le roi Joseph, dit-il, « doué d'un physique agréable et d'une capacité d'esprit qui ne le ren- « dait étranger à aucune discussion législative ou scientifique, captivait « l'estime et l'affection de toutes les personnes admises à l'honneur de « l'approcher. Constamment occupé de faire le bien de ses sujets, rien « n'affectait autant sa sensibilité que lorsque, par raison d'État, il ne « pouvait se refuser à signer un décret dans l'intérêt du fisc... On « a souvent reproché à ce souverain de trop aimer les femmes et de pas- « ser avec elles un temps qui eût été mieux employé à prévenir les « besoins de son peuple. Il est vrai que le roi Joseph avait toute la « galanterie d'Henri IV, mais il est faux qu'il perdait dans les délices « de la société du beau sexe une seule heure qu'auraient pu réclamer son « Conseil d'État ou son Conseil des ministres » (p. 214).

On l'a souvent aussi accusé de pusillanimité et d'indécision; à en croire Bigarré, on n'aurait pas assez rendu justice à l'élévation des sentiments de ce prince et il conclut : « Le roi Joseph, dégagé de l'obéis- « sance à laquelle l'empereur Napoléon a toujours voulu qu'il fut soumis, « eut été pour l'Espagne un souverain parfait, car il possédait toutes les « qualités qui conviennent à un chef et il estimait les Espagnols. Il est « fâcheux pour cette nation que ce roi lui ait été enlevé, car bien certaine- « ment il eût réparé en peu de temps tous les maux qu'il a eu à souffrir « pendant la guerre de l'invasion, tant il avait à cœur de faire du bien « à son peuple et de s'en faire aimer. »

Les Mémoires se terminent sur ces réflexions, au moment du retour en France de leur auteur, c'est-à-dire aux premiers mois de l'année 1813. Il faut regretter que malgré ses incorrections de style, le vieux soldat n'ait raconté ni la campagne de France où il se couvrit de gloire, ni les événements auxquels il fut activement mêlé depuis, notamment en 1815 et en 1830, où il joua un rôle important en Bretagne contre le gouvernement des Bourbons.

H. Baguenier Desormeaux.

---

564. — **Die Schreckenstage von Wœrth im Kriege 1870-71.** Rückblicke eines Elsæssers auf 22 Jahre. Erlebt und geschildert von Friedrick SCHILER. Strasbourg, Bull. 1893. In-8, 89 p.

L'auteur de ce petit volume avait dix-huit ans et il habitait Wörth lorsqu'eut lieu la bataille du 6 août qui décida du sort de l'Alsace. Son récit est intéressant, parfois dramatique, sans être néanmoins aussi saisissant que celui de M Klein, de Frœschwiller. Durant toute l'action, le jeune paysan s'est caché dans sa maison ; mais il a entendu le bruit de la canonnade, et il a vu les Allemands passer, passer en masses innombrables en poussant leurs hurrahs ; il a, après l'action, enterré les morts et soigné les blessés (cf. les affreux détails qu'il donne p. 61-63). Il nous raconte complaisamment ce qu'il est devenu depuis ; il a porté le casque à pointe, et il est aujourd'hui maréchal des logis de gendarmerie à Rottweil dans le Wurtemberg. Il a crié *vive la France* avant le 6 août, lorsqu'ont paru nos chasseurs à cheval ; et quand il a revêtu le sombre uniforme allemand, il s'est mélancoliquement souvenu du pantalon rouge, et du schako, et des guêtres françaises (p. 84) ; mais il a suivi le conseil de son père, que « chacun doit être soumis à l'autorité » (*der Obrigkeit unterthan*), et il termine sa simple et familière narration en rappelant les épouvantables malheurs de la guerre et en souhaitant que la paix dure longtemps encore.

A. C.

---

565. — **La retraite du XIII<sup></sup>e corps de Mézières à Laon exécutée les 2 et 3 septembre 1870 sous les ordres du général Vinoy**, par DE JACQUELOT DU BOISROUVRAY, chef de bataillon d'infanterie breveté, professeur d'histoire militaire et de tactique à l'École spéciale militaire. Paris, Dubois, 1893. In-8, 78 p. 2 fr.

M. de Jacquelot du Boisrouvray raconte d'après le livre de Vinoy, la publication de l'état-major allemand et des journaux de marche, comment le XIIIe corps ne fut pas enveloppé dans le désastre du 1er septembre. Il montre que Vinoy ne perdit pas un instant pour faire sa retraite, qu'il comprit la nécessité absolue d'éviter tout combat (ses hommes n'avaient d'autres cartouches que celles qu'ils portaient dans leur sac), et que s'il eut tort de prendre d'abord la route de Rethel, — où il comptait témérairement trouver les troupes de la division d'Exéa — il eut le mérite de modifier son plan avec promptitude, de quitter la route de Rethel et de marcher sans retard et de nuit sur Chaumont-Porcien, puis de là sur Montcornet. Tout en rendant justice à Vinoy et en citant sa retraite comme un modèle, M. de J. du B. signale les fautes de l'adversaire : il y eut chez les Allemands un manque d'unité, leurs efforts ne convergeaient pas vers un même but, celui-ci voulait marcher sur Paris, celui-là sur Reims, cet autre, sur la dernière troupe française qui tint la campagne. Ce travail est très complet, très instructif, et accompagné d'une bonne carte. Détail curieux et que M. de Jac-

quelot du Boisrouvray met très bien en relief : Vinoy partit très tard de Mézières ; mais cette lenteur qui l'inquiétait, fut son salut ; les habitants de Rethel eurent le temps de lui apprendre que leur ville était occupée par l'ennemi.

Ch.

---

566. — Raoul Dupuy. **Historique des régiments de hussards (1689-1892),** uniformes, armements, équipements. Paris, Dubois, 1893. In-8, 171 p.

M. Raoul Dupuy, chef d'escadron au 6e hussards, montre dans ce petit livre les transformations qu'a subies son arme, et les modifications qui sont survenues depuis l'origine dans l'armement, l'habillement et le harnachement. Il a suivi simplement l'ordre chronologique et va ainsi de 1692, depuis l'essai malheureux du baron de Kroneberg, jusqu'à l'année 1891 qui a créé un 13e régiment de hussards. L'ouvrage se termine par une liste des chefs de brigade et colonels qui ont commandé les régiments de hussards (p. 151-161). M. Dupuy a, nous dit-il, fait des lectures personnelles et pris des notes aux archives du ministère de la guerre et dans des ouvrages dont la valeur est au-dessus de toute critique. Il fera bien, dans une nouvelle édition, de renoncer à l'étymologie de *husar* et de corriger de petites erreurs, comme *Esther-hazy* (pour Esterhazy) et *de* Bouchotte.

C.

---

567. — D'Ancona (Alessandro). E. Bacci (Orazio). **Manuale della letteratura italiana.** Troisième volume. (Milan, Barbèra, 1893. Petit in-8 de 664 p. 3 francs.)

Nous avons rendu compte du premier volume de ce Manuel, mais l'importance de ce recueil est trop grande pour qu'il suffise d'annoncer d'un mot que le deuxième et le troisième volumes ont paru depuis et que le quatrième et dernier paraîtra en octobre. Nous ne reviendrons pas sur les excellentes notices où les érudits trouvent pour chaque auteur un résumé de tous les travaux relatifs à l'homme et à l'œuvre ; c'est sur le choix des morceaux que nous ajouterons quelques remarques.

Disposant de quatre volumes, les éditeurs ont judicieusement pensé qu'il ne fallait pas se proposer comme unique objet de reproduire les pages les plus fameuses de la littérature italienne ; ils ont voulu d'une part, quand il s'agissait des écrivains de premier ordre faire connaître, au moyen d'analyses et de citations multiples, leur œuvre tout entière ; et d'autre part ils se sont proposé d'offrir un tableau complet de l'Italie, de ses grandeurs, de ses faiblesses. C'est ainsi que, d'un côté, ils ont réussi à faire passer dans ce troisième volume toute la substance de la *Jérusalem Délivrée*, et que, d'un autre côté, ils transcrivent de préférence les morceaux dans lesquels les contemporains jugent ou louent les Italiens

célèbres, déplorent ou expliquent les malheurs de la patrie, gémissent d'être éloignés d'elle ou se félicitent de la revoir. Justement persuadés que, même durant les époques où l'éclat des arts et des lettres dissimulait mal sa décadence morale, l'Italie comptait encore nombre de gens de cœur, ils citent les fières déclarations des proscrits florentins qui ne veulent pas rentrer par grâce dans la Florence des Médicis (p. 122), la relation d'un homonyme de Luca Della Robbia qui prouve avec quelle sincérité et quelle abnégation les plus pieux républicains professaient l'erreur du tyrannicide (p. 131-141), les appels énergiques de Tassoni et de Felice Testi à l'union avec Charles Emmanuel Ier de Savoie contre l'Espagne [1], le touchant récit du dévouement d'une mère qui, atteinte de la peste et craignant de transmettre, vivante ou morte, la contagion aux siens, se traîne hors de chez elle et supplie qu'on l'enterre sans attendre son dernier soupir (p. 576). — Il va sans dire que les éditeurs nous édifient également sur le fâcheux effet de l'emploi des condottieri et sur le pli que la vie de cour donnait aux plus honnêtes gens. (V. p. 179 une très curieuse théorie des devoirs d'un bon serviteur de la cour pontificale : ne jamais blâmer une action du pape qui, au fond, a toujours raison ; ne voir que les cardinaux qu'il regarde d'un bon œil ; ne pas prétendre réformer le monde ; se présenter tous les jours à la messe quand le pape est à Rome ; en cas d'absence du Saint-Père il suffit d'y aller tous les deux ou trois jours.)

Le souci de rappeler à leurs compatriotes les malheurs de leurs ancêtres ne fait pas oublier à MM. d'Ancona et Bacci l'intérêt purement littéraire. Ils citent, et ils ont raison de le faire, les morceaux qui ont d'avance leur place marquée dans une anthologie ; mais ils y joignent une foule de pages remarquables qu'ils trouvent dans de vastes lectures et dans les plus récentes découvertes des érudits ; par exemple, après les extraits de Galilée, ils donnent quelques lettres touchantes de sa fille, sœur Maria Celeste. Les conteurs, les voyageurs (en particulier ceux qui ont visité la France, le Tasse, Marini, Guido Bentivoglio, Davila), les correspondances intimes leur fournissent des morceaux émouvants ou amusants.

Les notes historiques, grammaticales, critiques continuent à être trop rares, surtout si l'on songe que l'ouvrage s'adresse en partie aux écoliers ; mais c'est assurément le seul reproche qu'on puisse adresser à cette œuvre savante et utile.

Charles Dejob.

---

568. — **Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild.** Tome III. Paris, Damascène Morgand, 1893. grand in-8 de 516 p.

M. Emile Picot, l'auteur de l'ouvrage dont nous avons déjà analysé

---

1. M. A. d'Ancona vient de lire à l'Académie des Lincei un discours plein d'intérêt et savamment annoté sur la *Letteratura civile dei tempi di Carlo Emanuele I*o.

ici les deux premiers volumes, avait espéré que le *Catalogue* n'excéderait pas trois volumes, en y comprenant les *Tables*, mais la bibliothèque ayant reçu, dans ces dernières années, d'assez nombreux accroissements, le travail a dépassé les limites prévues au début, et l'éminent bibliographe s'est vu forcé de réserver pour un quatrième volume les *Additions et Corrections*, ainsi que les *Tables*, très étendues, qui terminent l'ouvrage. Tous les érudits se réjouiront de la bonne nouvelle que nous annonce M. Picot : plus on a de trésors... bibliographiques, plus on est content.

Voici les principales divisions du volume : *Histoire* (suite, du n° 2142 au n° 2226) et *Supplément* (du n° 2527 au n° 2735).

L'*Histoire* (p. 1-322) se subdivise ainsi : histoire de France par époques (de Henri II jusqu'à nos jours), histoire des provinces de France, en commençant par Paris *(ab Jove principium)*; mélanges historiques et histoire des institutions; histoire militaire, histoire d'Angleterre et d'Écosse, des Pays-Bas, d'Allemagne, de Suède, de Pologne, de Russie et de Moldavie, d'Espagne et de Portugal, d'Italie, des Turcs, du Maroc, de Siam (c'est de l'actualité), paralipomènes historiques (histoire de la noblesse et de la chevalerie, blason, archéologie), biographie, bibliographie, histoire littéraire, enfin encyclopédies et journaux.

Le *Supplément* embrasse la théologie, la jurisprudence, les sciences et arts, les belles-lettres, l'histoire.

Les notices de M. P. sont toutes très intéressantes depuis la première consacrée à la rare plaquette : *le Sacre et couronnement du Roy Henry deuxieme de ce nom* (Robert Estienne, 1547), jusqu'à la dernière, *Les vies des hommes illustres Grecs et Romains*, etc. (Paris, Michel de Vascosan, 1559, édition originale de la traduction d'Amyot). Parmi les notices qui, à divers égards, méritent le plus l'attention des bibliophiles et des travailleurs, nous indiquerons les nos suivants : 2144 (Articles... de Pierre du Chastel, évêque de Macon, sur la procession génerale faite à Paris le 4 juillet 1549); 2145 le *Siège de Metz* par B. de Salignac, 1553, et non 1552, comme le marque le *Manuel du Libraire;* 2147 le *Discours de la prinse de Calais*, 1558, édition qui manque à la Bibliothèque nationale; 2149 *Histoire de l'estat de France*, 1576 (discussion en deux pages de la question de paternité que le judicieux critique laisse indécise et avec raison, car rien ne prouve que l'auteur soit Louis Régnier de La Planche); 2152 *La vraye et entiere histoire des troubles et choses memorables*, Basle, 1572 (excellente petite biographie de l'auteur, Lancelot de Voisin, sr de La Popelinière, si audacieusement pillé par Jean Le Frere, de Laval, comme on le voit au n° 2154); 2156 *Recueil* de quatorze pièces relatives au prince de Condé, 1562-63, avec description minutieuse de chacune de ces pièces, dont la réunion fut la première ébauche de la compilation connue sous le titre de *Mémoires de Condé;* 2172 *Coppie du testament de la Royne de Navarre*, 1572 (avec curieuse récapitulation des devises dans lesquelles

nombre d'hommes distingués du XVIe siècle ont témoigné de leur foi en l'immortalité); 2173 à 2176, *pièces sur la Saint-Barthélemy*, dont deux en langue allemande (M. P. doute fort que le n° 2176, *Discours simple et veritable des rages exercées*, etc., soit de Fr. Hotman et il aime bien mieux l'attribuer à Hubert Languet); 2177 *La vie de messire Gaspar de Colligny*, 1643, traduction d'un original latin qui a été donné à Jean de Serres, mais qui est incontestablement de Fr. Hotman; 2188 *Journal de Henri III* par Pierre de l'Estoile, 1744, édition de Lenglet-Dufresnoy (énumération de toutes les pièces contenues dans les cinq volumes et description des cartons par lesquels le libraire hollandais a remplacé certaines notes compromettantes de l'éditeur; 2194 premier volume du *Recueil contenant les choses memorables advenues soubs la Ligue*, la Rochelle, 1587 (reproduction du frontispice et de l'avis de l'*Imprimeur au lecteur* [1], liste des quarante-deux pièces de ce premier recueil, ainsi que des soixante-six pièces du *second recueil* (1529), avec discussion de l'opinion selon laquelle les *Mémoires de la Ligue* seraient de Simon Goulart, de Senlis, que M. P. regarde comme l'éditeur seulement de la dernière partie de ces mémoires, le tout embrassant une quinzaine de pages (31-46); 2219 *Recueil de pièces sur les évènements de l'année 1586* à 1589 (description de quinze pièces imprimées par Hierosme Haultin à la Rochelle); 2221 *Recueil de pièces* sur 1588 (description de dix-huit pièces imprimées à Paris); 2222 *Recueil de pièces* de 1558 à 1589 (description de neuf pièces); 2233 *Le martyre de frère Jacques Clement*, Paris, 1589 (M. P. a retrouvé dans l'*Histoire de Saint-Germain des Prés* de Jean Bouillart le nom de l'auteur, Charles Pinselet, chefcier de Saint-Germain l'Auxerrois et féroce ligueur); 2240 *Recueil de pièces* relatives au règne de Henri IV, de 1572 à 1602 (description de 11 pièces parmi lesquelles une fort rare et fort curieuse, *les neufs advertissements pour servir à l'utilité publicque*, semble avoir été inconnue des divers biographes de l'auteur, le célèbre économiste Barthelemy de Laffemas); 2241 autre Recueil de sept pièces sur Henri IV; 2242 autre Recueil de douze pièces sur le même prince; 2243 autre

---

1. Ont été de même reproduits dans le texte les frontispices de : *L'Edict du Roy sur la deffence des armes qu'il faict contre ceux qui se sont liguez en son Royaulme*, 1585; *Declaration du Roy de Navarre sur le traitté de la Tresve*, 1589; *Les rues et eglises de Paris*, vers 1520; *Extraict de Parlement. La confirmation des grands privilèges et ordonnances*, 1531; *Les cerimonies observées au coronemens de l'Empereur*, 1533; *Lentrée du Pape du Roy de la Royne*, etc., *faicte en la noble et antiqssime cite de Marseille*, 1537; *Copie d'une lettre mandee de Thuniz de la prinse de la Golette*, 1535; *Le Grant Kalendrier et compost des bergiers*, 1516; *Sommaire de la Lune*, 1540; *Le Temple de Mars*, 1502; *Le messagier d'amours*, vers 1490; *Le conseil des oiseaux*, 1500; *Le debat de lôme mondain et du Religieux*, vers 1500; *Le debat des deux bons serviteurs*, vers 1490; *Le debat du vieulx et du jeune*, vers 1500; *Le discord des troys chevaliers* vers 1495; *Euvre nouvellement translatée*, etc., 1509; *La Reformation des dames de Paris* (s. d.); *Le livre de Clamades*, 1502; *La conqueste du chasteau damours*, vers 1500, etc.

*idem* (vingt-deux pièces) ; 2244 *Le fleau de Henry soy disant Roy de Navarre*, 1589, le plus violent peut-être des factums qu'enfanta la rage des ligueurs, non indiqué dans la Bibliothèque du P. Lelong, dans le *Catalogue de la Bibliothèque nationale*, etc.; 2251 *Satyre Menippee*, édition de Jacob Le Duchat, 1709 (description de toutes les pièces et notes des trois volumes) ; 2253 *Discours sur la mort de Monsieur le président Brisson*, Paris, 1592 [1]; *Supplications du sieur de Soubize*, 1625 curieuse pièce que les frères Haag n'ont pas citée dans l'article de la *France protestante* sur Benjamin de Soubize (VIII, 502-505); 2302 *Les rues et églises de Paris*, vers 1520 (avec relevé des variantes dans la liste des rues et des églises de l'édition de Pierre le Caron) ; 2304 *Les antiquitez croniques et singularitez de Paris* par Gilles Corrozet, 1586 (avec détails sur l'auteur et sur le livre) ; 2316 *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* par l'abbé Lebeuf, 1754-57 (avec mention analytique de chacun des onze volumes) ; 2319 *In Henrici III, Regis Galliæ et Poloniæ, fœlicem reditum, versus*, 1574, avec distiques latins de Jean Dorat en l'honneur de l'édilité parisienne, non cités par M. Marty-Laveaux dans sa bibliographie de ce poète (*Œuvres poétiques de Jean Dorat et de Pontus de Tyard*, 1875) ; *Le livre commode contenant les adresses de la ville de Paris* par Abraham de Pradel, pseudonyme de Nicolas Blégny, 1692 (la réimpression d'Edouard Fournier dans la *Bibliothèque elzévirienne* présente, remarque M. Picot, un nombre considérable de fautes) ; 2327 *Relation des assemblées faictes à Versailles*.. 1683 (l'auteur de cette relation est le célèbre médecin Pierre Michon, connu sous le nom d'abbé Bourdelot) ; 2346 *Histoire générale de Languedoc*, 1730-1745 (description des cinq volumes surtout au point de vue iconographique); 2349 *Discours prodigieux de ce qui est arrivé en la compté d'Avignon*, 1616 (M. P. constate que l'imprimeur de cette plaquette, Thomas Arnaud, n'est pas cité dans le travail publié par Mlle Pellechet, en 1887, sur *les imprimeurs du Comtat-Venaissin*) ; 2358 *l'État de la France*, 1749 (avec l'histoire détaillée de cette utile compilation) ; 2367 *L'histoire de la guerre d'Ecosse*.. par Ian de Beaugué, 1556 [2] ; 2370 *Histoire de Marie Royne d'Ecosse*, 1572

---

1. M. P. signale dans les feuillets qui suivent le titre une épitre « A Messieurs les présidents et conseillers de la cour du Parlement » signée Denise de Vigny, mais il oublie de dire que cette Denise était la veuve du magistrat pendu à une poutre de la chambre du Conseil des Seize. Barnabé Brisson et Denise furent inhumés ensemble à Sainte-Croix de la Bretonnerie, et leur épitaphe, rapportée dans le *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou* par MM. Beauchet-Filleau (nouvelle édition, t. II, 1892, p. 2), nous apprend que Denise survécut près d'un quart de siècle à son époux et « trépassa le mercredi 3 juin 1615 ».

2. M. Picot, qui rappelle que le livret de Jean de Beaugué a été réimprimé en 1830, à Edimbourg, par les soins de William Smith, oublie d'ajouter que ce même livret a été réimprimé de nouveau à Bordeaux, chez Gounouilhou, par le comte de Montalembert, dont un des ancêtres avait commandé l'expédition, André de Montalembert, sieur d'Essé.

(avec force détails sur George Buchanan, Fr. de Belleforest, etc.; 2405 *Recueil* de vingt-sept pièces relatives à l'Histoire des Pays-Bas, de 1619 à 1634; 2420 *Recueil* de cent six pièces relatives à l'histoire de l'Allemagne et de l'Empire, de 1616 à 1641; 2487 *Histoire généalogique et chronologique* de la maison Royale de France 1726-1733 (description des neuf vol. in-8°); 2493 *Cartes de Blazon* par Chevillard) analyse des quatre-vingt-quatre planches de ce rare et précieux recueil); 2495 *Armorial général de la France* (liste complète des notices contenues dans les dix volumes in 8°); 2498 *Hoc in volumine*, etc., 1525 (exemplaire de Jean Grolier non cité dans la monographie consacrée au célèbre bibliophile par Le Roux de Lincy); 2499 *l'Antiquité expliquée* (analyse des quinze vol. in-8° de l'immortel ouvrage de Dom B. de Montfaucon); 2517 *Les Bibliothèques françoises de La Croix du Maine et de Du Verdier* 1772-73 (exemplaire du bibliophile Durand de Lançon qui a couvert les marges des six volumes d'additions où il a reproduit en grande partie les notes de l'abbé Mercier de Saint-Leger qui sont jointes à l'exemplaire de la Réserve de la Bibl. nat. où il a groupé grand nombre d'autres notes dues à ses recherches personnelles); 2518 *Collectio in unum corpus* (des catalogues des foires de Francfort depuis l'origine 1564 jusqu'en 1592); 2520 *Bibliotheca classica*.. de Georgius Draudius, 1625 (le titre, un des plus longs qui soient connus, n'occupe pas moins de cinquante lignes); 2523 *Encyclopédie* (description des trente-cinq vol. in-8° et liste de plus de cent vingt des collaborateurs de Diderot et de d'Alembert); 2524 *Le Mercure galant* (description, année par année, de 1672 à 1792, en trente-quatre pages (283 à 317) des mille cent soixante volumes qui composent la collection).

Je m'arrêterai moins devant le *Supplément* et je me contenterai d'indiquer une douzaine de précieuses curiosités : 2528 *Missale romanum* (avec armes de René de Lucinge, seigneur des Alymes, et notice biographique sur le diplomate-bibliophile et sur l'enlumineur parisien Guillaume Richardière); n°s 2530 et suiv. *Horæ secundum usum romanæ curiæ* (mss. avec miniatures); 2544 *Corps universel diplomatique du droit des gens* (description des vingt-neuf vol. in-fol°); 2546 *Ordonnances relatives au cours des monnaies* (description de seize pièces de 1563 à 1572); 2556 *Si ensuyt le livre des offices*, vers 1500 (édition inconnue de tous les bibliographes); 2562 *Le grant Kalendrier et compost des bergiers*, 1516 (avec notice descriptive et analytique qui s'étend de la page 356 à la page 363); 2564 *Summario de la Luna* par le Dr maître Bernard de Cramolachs, 1514 (petit volume dont les bibliographes ne font aucune mention); 2565 *Epistre dediée à Charles IX* par Ant. Crespin, le faux Nostradamus, 1571 (exemplaire du roi Charles IX); 2594 *Recueil* de dix-neuf pièces sur la querelle de Marot et de Sagon, 1537 (avec reproduction de nombreuses gravures); 2632 Recueil de pièces curieuses et nouvelles. A La Haye, chez Adrian Moetjens, 1694-96 (avec liste des auteurs des pièces des cinq vol.); 2708 *Le Mercure*

*français* (description des cinquante vol. publiés de 1619 à 1643).

Il ne me reste qu'à énumérer les planches hors texte qui achèvent de décorer un volume non moins beau qu'excellent : Reliure des *Mémoires de la reine Marguerite*, 1628 ; Reliure exécutée pour Grolier sur un exemplaire de Valerius Probus (1525) ; Titre de *la Revelacion de Sant Pablo;* Reliure à compartiments de mosaïque sur un *Missale Romanum*, 1583 ; Inscription de Guillaume Richardière, enlumineur du précédent missel ; Bréviaire du roi Martin d'Aragon ; *horæ* (au nombre de six) ; Portraits de Gilbert Cousin et d'Erasme, 1553 ; Reliure aux armes du roi François I[er], exécutée sur un exemplaire de *Pontani Opera*, 1505.

T. DE L.

# CHRONIQUE

FINLANDE. — Il s'est formé à Helsingfors une *Société néophilologique* qui vient de publier un premier volume de *Mémoires* (Helsingfors, Wasenius ; Paris, Welter. in-8°, 412 p.). Le secrétaire actuel de la Société, M. Lindelœf, présente au public ce volume qu'il déclare « sans prétentions », mais qui doit « donner des preuves de la vitalité de la société et de l'activité qui règne parmi les représentants de la philologie moderne à Helsingfors ». On y trouve les articles et travaux suivants : Gustafsson, *Das Studium der neueren Sprachen in Finland;* Sœderhjelm, *Le poème de Saint-Laurent dans le ms. Egerton 2710 du Musée britannique ; Saint-Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople ; Notice et extraits d'un ms. latin-français du* XV[e] *s. ; Ueber einige Fælle sogen. formaler Ausgleichung* ; Wallenskœld, *Das Verhælnis zwischen den deutschen und den entsprechenden lateinischen Liedern in den* Carmina Burana ; Anna Krook, *The English language in Finland ;* Edla Freudenthal, *Gedanken über den neusprachlichen Unterricht in Finland ;* Uschakoff, *Zur Erklærung einiger franzœsischen Verbalformen ;* Œhquist, *Ueber einige Schwankungen im deutschen Sprachgebrauch ;* Juutilainen, *Ueber die Lektüre beim modernsprachlichen Unterricht* ; Lindelœf, *Beitræge zur Kenntnis des Altnorthumbrischen ;* Hanna Andersin, *Lauttexte und ihre Verwertung im fremdsprachlichen Unterricht ;* Annie Edelfeldt, *Liste de mots français employés dans la langue suédoise avec une signification détournée* ; Seiling, *Sveticismen in der deutschen Umgangssprache in Finland;* Mikkola, *Etymologisches.*

## *ERRATUM*

N° 43, page 261, dernier mot de l'article, lire sceptique et non « celtique ».

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 13 novembre — 1893




569. — **Dictionnaire français-swahili**, par le R. P. Ch. SACLEUX, Missionnaire Apostolique. — Zanzibar, typ. de la Mission Catholique, et Paris, 30, rue Lhomond, 1891. Pet. in-8, xx-989-xxxvj pp., et 4 pp. d'additions cotées a-d.

Le swahili, idiome propre de l'île de Zanzibar, occupe tout le littoral africain qui s'étend du Mozambique à l'Équateur, mais sur une profondeur de sept lieues au plus, sauf les quelques îlots linguistiques épars entre la côte et les Grands Lacs. Fortement influencé par l'arabe, il n'en garde pas moins tous les caractères du type bantou, auquel il appartient, et il a figuré à ce titre dans le grand ouvrage d'ensemble du P. Torrend [1]. La monographie que lui consacre le P. Sacleux est naturellement beaucoup plus détaillée et fournit en abondance aux Européens, surtout aux missionnaires, destinés à vivre parmi les indigènes, tout le vocabulaire indispensable pour communiquer avec eux et les évangéliser. L'auteur a exclu de parti pris, provisoirement au moins, les discussions et les rapprochements linguistiques, même l'analyse étymologique des mots [2]; mais on voit bien qu'il ne les ignore pas et qu'il est au courant des plus récents travaux, comme en feront foi au surplus ses ouvrages futurs, dont j'ai déjà quelques bonnes feuilles entre les mains. Son œuvre complète comprendra un dictionnaire swahili-français, qui est sous presse, et une grammaire swahilie, où trouveront place les

1. Cf. *Revue critique*, XXXIII (1892), p. 21.

2. Il présentera, par exemple, le substantif swahili comme un ensemble, sans faire la distinction du préfixe et du radical; toutefois l'indication, entre parenthèses, du préfixe plural atténue cet inconvénient; et, d'autre part, le lecteur qui trouve « homme, *mtu*, — noir, *weusi* — nègre, *mtu mweusi* » n'a pas de peine à reconnaître *m-* pour préfixe de cette classe. — A ce propos, quelle est donc la valeur exacte du symbole *eu*, que je ne vois pas relevé aux transcriptions de la p. xv ? Les autres graphies sont claires et bien choisies.

documents comparatifs qu'il a accumulés en quatorze années de séjour. Sur le terrain exclusivement pratique où il se maintient jusqu'à présent, la critique, impuissante à relever ses négligences éventuelles, l'est partant aussi à le louer autant qu'il le mérite. Elle lui doit tout au moins l'expression de sa sympathie et de ses vœux pour l'achèvement d'une tâche aussi laborieuse que profitable aux progrès de l'ethnographie africaine [1].

V. H.

---

570. — G. Tropea. **Storia dei Lucani.** Geographia. Etnografia. Colonizzazione greca. Messina, tipografia d'Amico. 1894 (*sic*). In-8, xvi-216 p.

Les beaux livres de Fr. Lenormant, *La Grande Grèce* (1881) et *A travers l'Apulie et la Lucanie* (1883) sont malheureusement d'un usage difficile et même périlleux, parce que l'auteur, de parti pris, n'y a jamais indiqué ses sources. Comme il avait une imagination très vive et qu'il travaillait trop vite, beaucoup d'assertions erronées ont été mises en circulation par lui, sans qu'il soit toujours possible de les contrôler. M. Tropea n'a ni le talent littéraire ni la science presque universelle de Lenormant, mais il a sur son prédécesseur l'avantage d'avoir passé trois ans dans le pays, et il faut lui savoir gré d'avoir lu et cité avec précision un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fourni les éléments du sien. Il a même poussé trop loin ses scrupules de bibliographe, par exemple lorsqu'il donne (p. 105-110) des listes aussi longues qu'inutiles d'éditions d'Hérodote, d'Éphore, de Timée, de Strabon et de dissertations relatives à ces auteurs. En revanche, ses bibliographies relatives aux villes de Métaponte, Sybaris, Tarente, Paestum, etc. (p. 112 sq.), bien qu'incomplètes sur certains points et non exemptes d'erreurs, rendront service en l'absence de travaux similaires (cf. cependant le *Grundriss* de Hübner, 2e éd., p. 252, que M. T. n'a pas connu). La première partie de l'ouvrage de M. T. comprend la géographie physique, l'ethnographie et l'histoire de la Lucanie jusqu'à l'invasion osque. Dans son exposé de la colonisation grecque du VIIIe au Ve siècle, il a eu quelquefois l'occasion de combattre des opinions de Lenormant; mais on doit lui reprocher de ne s'être pas assez dégagé de son influence et de ne pas toujours remonter aux sources. Ainsi (p. 210), il dit que, suivant Diodore, les Thuriens avaient pour législateur Charondas et il ajoute : « *In questo errore cadde lo stesso Plutarco. Ma qui c'è un anacronismo*, etc. » Sur quoi l'on peut faire deux observations. La première, c'est que l'anachronisme dont il s'agit a été signalé par Lenormant (*La Grande Grèce*, t. I, p. 309), que M. T. aurait dû citer à ce sujet. En second lieu, si Lenormant écrit dans le même passage : « Il y a là un

---

1. Les XXXVI dernières pages du volume comprennent une flore zanzibarienne (latin-swahili) qui sera sans doute appréciée des botanistes, auxquels le nom du P. Sacleux n'est point inconnu.

gros anachronisme, que l'on s'étonne de rencontrer sous la plume de Plutarque », il se trompe complètement, Plutarque n'ayant rien écrit de pareil. M. Tropea a simplement traduit sans vérifier, alors qu'un index quelconque d'une édition de Plutarque, joint au ferme propos de ne pas travailler de seconde main, aurait dû le préserver de cette erreur [1].

Salomon Reinach.

---

571. — Francesco Scerbo. **Caratteristiche del Greco e del Latino.** Firenze, Loescher, 1893. In-8, xvj-139 pp.

L'essai de M. Scerbo, sans apporter à la science rien d'essentiellement nouveau, est néanmoins de ceux qui en favorisent le progrès, par la vulgarisation des données acquises et des saines méthodes de recherche. L'auteur, déjà connu comme hébraïsant et sanscritiste, semble parfaitement au courant des plus récents travaux de linguistique indo-européenne, et ses rares écarts hors des doctrines consacrées trahissent moins de véritables erreurs que d'inexpériences d'enseignement. C'en est une, par exemple, que de rapprocher par trois fois (p. 1, 3 et 31) le grec δάκρυμα et le latin *lacrima*, qui sont de formation, de genre, d'âge et de sens différents. C'en est une autre que de restituer, sans dire en quelle langue, un **amaja-* (aimer), qui serait tout au plus sanscrit (s'il l'était), mais que l'indo-européen n'a pu posséder que sous la forme **amaye-* et **amayo-* (p. 6). Il est fâcheux d'englober les affaiblissements vocaliques latins dans la théorie de l'apophonie (p. 8) qui est de nature tout autre et bien moins nette. Ce n'est point la nasale (p. 12) qui amène l'*o* de φέρομεν φέροντι, puisqu'on a φέρω = *fero* = *baíra*, etc. Le groupe latin *dt* est mal compris (p. 16) : il est trop clair que *câsus* ne peut procéder de **cad-tu-s*, puisque précisément *cassus* existe ; l'*a* était long dans le premier de ces mots et bref dans le second ; et, par la même raison, il n'y a de restitution légitime que *missum* = **mit-tu-m*, mais *mîsî* = * *mît-sî* (p. 51) [2]. La soi-disant « métathèse d'aspiration » (p. 18) n'est pas un instant défendable : comment la langue aurait-elle « perdu conscience de l'aspiration initiale » de θρέφω ? Sans doute, *θρέφω et **bhôdhâmi* étaient devenus τρέφω et *bôdhâmi*, mais ni θρέψω ni *bhôtsyâmi* n'avaient jamais changé. La mutation d'*i* bref final latin en *e* ne se produit pas « spesso » (p. 26), mais constamment : M. Sc. connaît-il un seul *i* bref final latin ? Le suffixe grec -ειο- ne s'est sûrement pas modelé sur ἡδεῖα (p. 56) ; car alors le premier type créé eût été *ἡδεῖος, dont il n'y a point d'exemple. Parfois la précision phonétique paraît en défaut : l'auteur croit retrouver

---

1. Les fautes d'impression sont fréquentes presque à chaque page ; un petit nombre seulement ont été signalées dans l'*erratum* (p. VII-VIII).

2. On peut penser ce qu'on voudra de la restitution **quaes-s-ô*. Mais qu'elle mérite un *come mai*...? (p. 52) la surprise de l'auteur a de quoi surprendre : c'est un type de subjonctif d'aoriste sigmatique aussi régulier que *faxô* et autres.

la finale du vocatif sanscrit *áçvê* dans Λητοῖ et dans γύναι (p. 78); il faudrait s'entendre, ce n'est peut-être bien ni l'un ni l'autre, mais ce ne saurait être l'un et l'autre à la fois, car αι et οι sont deux diphtongues bien distinctes; et, d'autre part, je ne comprends guère la répugnance invincible à admettre la contraction *plantô* = **planta-yô* (p. 116) [1], alors que j'ai lu plus haut l'équivalence *aureus* = **ause-yo-s* (p. 48). Il n'y a pas, que je sache, de duel védique en *a* bref (p. 85). Enfin le rôle de l'analogie linguistique n'est pas toujours clairement saisi : c'est une bien étrange assertion que celle-ci (p. 86), « en latin, les thèmes en consonne *(pês)* ont influé sur ceux en *-i- (ovis)*, et non les seconds sur les premiers », alors pourtant qu'on a *ped-i-bus* tout comme *ovi-bus*, et que la 3e déclinaison tout entière ne s'explique que par une constante et perpétuelle répercussion de chacune des deux classes sur l'autre; et écrire que « *vîdistî* équivalant à οἶσθα, on ne voit pas pourquoi *vîdî* ne correspondrait point à οἶδα » (p. 128), c'est commettre de gaieté de cœur une grave pétition de principe, puisque l'*î* final de *vîdistî* est assurément le même que celui de *vîdî* et que c'est tout justement ce dernier que l'hypothèse d'une désinence moyenne permet seule d'apparier à la finale de οἶδα.

L'impression est correcte et de lecture aisée : p. 6, l. 1, lire *tîbîcen;* p. 37, l. 18, lire *pitrsu*, et l. 20, ὀμόργ-νυ-μι ; p. 38, en bas, *á-bhar-am;* p. 49, l. 26, ἁπλόος; p. 81, l. 6, devant τώς, ajouter « dorico »; p. 91, en bas, lire *áçvêbhyas*. Le reste est insignifiant.

Les idées personnelles de l'auteur sont parfois discutables, quoique établies sur des bases solides. Je doute pourtant qu'il parvienne à ressusciter le gouna, en traitant de spécieux (p. v), mais ne réfutant pas l'argument péremptoire de M. de Saussure. Il ne m'a pas non plus convaincu (p. ix) de la supériorité de la graphie indo-européenne *v* pour *w*, alors que l'indo-éranien, le grec, le latin et le germanique sont unanimes à dénoncer une articulation bilabiale. Mais, après tout, les symboles et les formules sont d'importance secondaire : l'essentiel est le sens qu'on y attache. Si j'ai multiplié les remarques de détail, c'est surtout dans la pensée d'apporter à M. Scerbo ma modeste part de collaboration, pour le cas où, comme je le souhaite, les écoles d'Italie lui réclameraient une nouvelle édition de son consciencieux travail, qu'il ferait bien dès lors de pourvoir d'un index alphabétique.

V. H.

---

572. — **Das Heiligkeits-Gesetz.** (Lev. XVII-XXVI). Eine historischkritische Untersuchung, von Bruno BAENTSCH. Erfurt, H. Güther, 1893. In-8, VIII-154 p.

573. — **The Book of Job**, critical edition of the hebrew text, with notes by C. SIEGFRIED, Prof. in the University of Iena. English translation of the notes by

---

1. Comment M. Sc. n'a-t-il pas vu qu'aucun des exemples qu'il cite à titre d'objection *(mâjor, âiô, mêiô, êjus)* ne vise un *j* primitivement intervocalique?

R. E. Brunnow, prof. in the University of Heidelberg. Leipzig, Hinrichs, 1893. In-4, 50 p.

574. — **The Book of Enoch** translated from Prof. Dillmanns ethiopic text, by R. H. Charles, M. A. Oxford, Clarendon Press, 1893. In-8, xv-392 p.

I. — La critique n'a pas encore dit son dernier mot sur le corps de lois qui est contenu dans la partie moyenne du Pentateuque, Exode-Lévitique-Nombres. Une analyse un peu attentive y découvre des recueils particuliers, maintenant réunis dans la compilation générale. M. B. Baentsch, déjà connu par une étude remarquable sur le Livre de l'alliance, examine dans le présent volume les chapitres du Lévitique désignés communément sous le nom de Loi de sainteté. L'unité actuelle de ces chapitres, en partie altérée par le dernier rédacteur du Pentateuque, n'empêche pas qu'ils ne contiennent des morceaux de provenance diverse, arrangés par un compilateur, de façon à former un petit recueil complet en lui-même. M. B. s'attache à discerner les interpolations et les modifications introduites dans la Loi de sainteté quand elle entra dans la compilation au Pentateuque, puis les éléments qui ont formé ce petit code et ce qui appartient à son rédacteur ; il étudie le rapport des différents morceaux avec le Livre de l'alliance, le Deutéronome, le Code sacerdotal, Ézéchiel, afin d'en fixer la date. La discussion des textes est très minutieuse, très méthodique ; les conclusions ont le degré de probabilité qu'il est possible d'atteindre en pareille matière. Le rapport de la Loi de sainteté avec Ézéchiel était particulièrement obscur, certains indices invitant à placer cette Loi avant, et d'autres après le prophète. M. Baentsch démontre qu'une partie de la collection, *Lév.* xviii-xx, est antérieure à Ézéchiel, qui en dépend pour les chapitres xviii, xx, xxii-xxiii de son livre. Les autres parties seraient postérieures à Ézéchiel.

II. — L'édition critique du texte hébreu de Job, par M. Siegfried, est polychrome. Les additions parallèles au texte primitif sont imprimées sur fond bleu ; les interpolations polémiques dirigées contre la tendance de l'ancien poème, sur fond vert ; les interpolations qui ont simplement pour but de corriger les discours de Job et de les ramener à la doctrine orthodoxe de la rétribution, sur fond rouge. On a le plaisir de lire sur fond bleu la description de l'hippopotame et du crocodile, sur vert les discours d'Élihu et la description de la sagesse, sur rouge quelques fragments plus ou moins étendus, dans les vingt-sept premiers chapitres. Dans cette critique générale, on s'est appuyé uniquement sur le contenu des textes, criterium peu sûr en beaucoup d'endroits où le sens n'est pas clair, et l'on a négligé un fait capital pour la critique de Job, à savoir les nombreuses différences qui existaient entre le Job des Septante et celui de la tradition massorétique. On aurait pu emprunter encore une couleur à l'arc-en-ciel pour signaler tous les passages de l'hébreu actuel qui manquaient dans le grec avant Origène, et qui ont chance d'être des interpolations récentes. Le professeur G. Bickell, de Vienne,

en tenant un compte rigoureux de l'ancienne version grecque, pour sa critique du livre de Job (*Wiener Zeitschrift f. Kunde d. Morgenlandes*, 1892-1893), est arrivé à des résultats autrement importants que ceux de M. Siegfried. La critique des menus détails contient de bonnes remarques et un assez grand nombre de corrections utiles; mais on a fait à peine attention au rythme poétique et même au parallélisme. C'est ainsi que l'on adopte sans sourciller une interpolation aussi lourde que celle de *Job* xiv, 4: « Qui peut faire du pur avec de l'impur? Personne. » Malgré la valeur de certaines parties, on doit reconnaître que cette édition de Job ne justifie pas suffisamment la promesse de son titre.

III. — La nouvelle traduction du livre d'Hénoch se recommande surtout à l'attention des exégètes par la valeur du texte éthiopien d'où elle procède. M. Charles, en effet, s'est servi du texte édité par Dillmann, mais il a eu à sa disposition un manuscrit meilleur que ceux dont l'éminent professeur de Berlin a pu se servir pour son édition. D'autres manuscrits du Musée britannique ont été collationnés. La traduction suit le texte de Dillmann, sauf dans les cas où les manuscrits collationnés par M. Ch. présentent une leçon meilleure : la leçon des manuscrits et celle de Dillmann sont alors reproduites dans les notes critiques. D'autres notes se rapportent au contenu du texte et signalent de nombreux rapprochements avec la littérature canonique et apocryphe des deux Testaments. Le livre d'Hénoch se trouve ainsi pourvu d'un commentaire très nourri et très instructif. On sait que ce livre est une collection d'écrits d'âges différents. Les chapitres i-xxxvi et lxxii-cv en forment le noyau principal et sont considérés par plusieurs critiques comme l'œuvre d'un seul auteur. On doit reconnaître pourtant que ces chapitres ne forment pas un tout homogène, et M. Charles, qui y distingue quatre parties provenant de quatre auteurs différents, pourrait bien avoir raison. Le nouveau traducteur d'Hénoch croit que toutes les parties du livre ont été composées avant l'ère chrétienne. Le fragment grec, récemment édité par M. Bouriant, est reproduit en appendice avec des corrections et des notes critiques; de même un fragment latin, traduction du chapitre cvi, récemment découvert par M. James, dans un manuscrit du Musée britannique. Les passages cités par Georges le Syncelle et le fragment grec du Vatican publié par Mai, se trouvent aux endroits correspondants de la version anglaise. On trouve, soit dans l'introduction soit dans les notes, des observations utiles sur la doctrine du livre d'Hénoch. M. Charles promet de traiter plus amplement ce sujet dans un travail d'ensemble sur les doctrines eschatologiques dans la littérature apocalyptique antérieure au christianisme.

A. Loisy.

---

575. — **Melito von Sardes.** Eine kirchengeschichtliche Studie, von Carl Thomas, Osnabrueck, 1893. In-8, 145 p.

Étude très soignée et très complète sur Méliton de Sardes, d'après les fragments connus de ses œuvres et les indications fournies par les anciens auteurs ecclésiastiques, principalement par Eusèbe de Césarée. La provenance des fragments et écrits qui se réclament du nom de Méliton est discutée avec beaucoup de méthode. M. Thomas conteste l'authenticité de la Clef et de l'apologie syriaque publiées par Pitra. La Clef est une espèce de dictionnaire biblique, divisé en chapitres suivant l'ordre des matières et pour lequel on a mis à contribution les Morales de saint Grégoire le Grand; M. T. aurait pu ajouter, semble-t-il, les œuvres de saint Augustin (v. O. Rothmanner, *Bulletin critique,* VI, 47). L'inauthenticité de l'apologie syriaque est moins évidente. Du moins il s'agit ici d'un document de l'antiquité chrétienne, composé probablement en Syrie. L'empereur Antonin César, à qui l'apologie est adressée, serait Caracalla, d'après certains critiques; Elagabale, d'après M. Thomas. La doctrine de Méliton est analysée jusque dans les détails avec exactitude. L'ouvrage se termine par un intéressant parallèle entre Méliton et deux écrivains ecclésiastiques un peu plus récents, saint Irénée et Tertullien.

A. L.

---

576. — **Die Begruendung unserer sittlich-religiœsen Ueberzeugung,** von. D. Julius Kœstlin. Berlin, Reuther 1893. In-8, 124 p.

Livre de théologie; intéressant pour la philosophie religieuse et l'histoire du dogme. Au fond, M. Köstlin développe la conception luthérienne de la foi. La certitude de la foi repose sur l'intuition, non sur le raisonnement, la divinité de la révélation chrétienne se manifestant directement à l'âme. A-t-on réussi à démontrer le caractère absolu de cette certitude? Non, puisque, d'après M. Köstlin, la certitude est absolue pour ceux qui l'ont, et ne peut pas être démontrée telle à ceux qui ne l'ont pas. Peut-être conviendrait-il aujourd'hui, lorsqu'on traite un pareil sujet, d'en élargir la base philosophique, en insistant, par exemple, sur le rôle de la volonté dans l'acquisition des vérités morales, et de regarder le plus possible au delà des formules d'une théologie particulière.

A. B.

---

577. — **Deutsche Phonetik,** von Otto Bremer, Privatdocent der Germanischen Philologie an der Universitæt zu Halle. (Sammlung kurzer Grammatiken Deutscher Mundarten, I.)— Leipzig, Breitkopf und Hærtel, 1893. In-8, xxiv-208 pp. et 2 planches.

L'ouvrage de M. Bremer, qui témoigne de connaissances linguis-

1. La table (p. xxi) indique une p. 209 qui manque à mon exemplaire.

tiques très étendues et surtout d'une rare faculté d'observation phonétique, est destiné à assurer l'unité de plan et de transcription nécessaire à la série dialectologique qu'il inaugure, et (p. VIII) « à fournir au débutant les éléments indispensables pour se rendre un compte exact du jeu des organes vocaux dans son propre langage et celui d'autrui ». C'est donc un traité de phonétique générale conçu au point de vue allemand [1]. On y trouvera un corps de doctrine très clair et très cohérent, et accessoirement nombre de remarques fines et délicates, dont la portée d'application s'étend souvent bien au-delà du domaine germanique : — une définition satisfaisante de la « voix de tête » (p. 22) ; — une minutieuse analyse des moments de l'explosion (p. 49) et des groupes qui déterminent l'occlusion et l'explosion purement latérales (p. 52 sq.), phénomène qui eût pu suggérer à l'auteur le curieux rapprochement de *clo* latin issu de *tlo* primitif, postérieurement reproduit dans l'italien *vecchio* = *vet(u)lum*, etc. ; — une vue fort juste de la nature de l'*h* (p. 131), qui, on ne saurait trop le redire, est une « voyelle inaudible » ; — enfin, à propos d'une simple rime de Gœthe (*neige reiche*, p. 187), une dissection qui montre à quel point peuvent différer deux diphtongues historiquement identiques et restées telles en apparence. — L'explication du *t* adventice de *axt*, *obst* (p. 47), par le seul effet de la semi-explosion de la sifflante [2], se confirme, ce me semble, par ce fait que l'universelle interjection d'appel *psst* ne contient en réalité que *p* + *s*. Dans un autre ordre de phonèmes, l'explication vaut pour *mond* et *niemand*, et par conséquent pour gr. ἀνδρός et μέμβλωκα, fr. *gendre*, *foudre* et *nombre*, etc.

La méthode de M. B. est à la fois physiologique et acoustique, et le corps de son ouvrage, indépendamment des généralités et descriptions anatomiques (p. 1-38) et d'un appendice consacré à sa transcription (p. 198), comprend l'étude des phénomènes vocaux, qu'il classe simplement en bruits et sons. Dans les bruits, il distingue trois formes (occlusifs-explosifs, fricatifs, vibratoires) et deux facteurs d'intensité (énergie musculaire, énergie expiratoire). Suivant cette division, les sons accessoires qui accompagnent les bruits sont rejetés au chapitre suivant : départ théoriquement irréprochable, puisqu'en fait le *b*, par exemple, contient tout à la fois une consonne et une voyelle, qu'il ne sera pas

1. Trop exclusivement allemand par endroits : faute de tableaux schématiques en échelle musicale pour le timbre des voyelles, le lecteur est constamment obligé de traduire la notation allemande en notation française ; quelques parenthèses lui eussent épargné ce travail. — On doit également regretter que M. B. ne paraisse pas connaître le grand ouvrage de M. l'abbé Rousselot, dont les graphiques lui eussent plus d'une fois apporté la confirmation ou le contrôle de ses propres observations.

2. Le cas me paraît différent pour *anderst*, par la raison décisive que les dialectes du Sud, qui disent *anterscht*, ont conservé *aks*, *ops* sans *t* final : les types de diverses époques, *einést* pour anglo-saxon *aenes* (angl. *once*), et *anderst* pour all. littéraire *anders*, sont dus à l'analogie des superlatifs.

nécessaire, toutefois, de noter de deux signes différents. Sauf cette modification, la description des voyelles comporte les mêmes éléments que dans les autres ouvrages de ce genre, — timbre, intensité, tonalité, — avec des détails pleins d'intérêt sur la tonalité allemande commune.

Tout physiologiste qu'il est, et tout en enseignant expressément que le langage est un simple réflexe, — ce qui, je l'ai déjà dit et j'y insiste, supprime ou résout à volonté le problème de l'origine du langage en tant que fait naturel (p. 183), — M. Bremer ne laisse pas de mettre vigoureusement en relief les caractères intellectuels de la parole humaine, et peut-être même aurait-il plutôt une légère tendance à se les exagérer. Je ne comprends pas, pour ma part, comment l'influence de la langue policée sur le patois (p. XI), qui n'est après tout qu'un cas particulier de mélange dialectal, peut faire échec au principe de la constance des lois phonétiques, postulat qui repose sur l'identité générale de conformation et d'innervation d'un seul et même individu adulte et sain; mais je ne veux pas revenir sur une controverse épuisée, qui ne se soutient que par des querelles de mots [1]. L'important n'est pas de se mettre d'accord sur des formules peut-être vides de sens et en tout cas provisoires, mais de relever, chacun de son côté, tous les faits du langage avec cette sincérité et cette intensité d'attention dont l'auteur nous a donné un très heureux modèle.

V. H.

---

578. — Dr W. WETZ. **Ueber Litteraturgeschichte.** Eine Kritik von Ten Brink's Rede « Ueber die Aufgabe der Litteraturgeschichte ». Worms, P. Reiss, 1891, in-8, 82 p.

M. W. Wetz a traité la question dont on vient de lire le titre à l'occasion du discours que Ten Brink a prononcé sur le même sujet, lors de son installation comme recteur de l'Université de Strasbourg. Son étude s'ouvre par un examen critique des vues du regretté historien de la littérature anglaise; puis il expose à son tour et de son point de vue ce qu'il regarde comme la tâche de l'histoire littéraire. Disciple à bien des égards et admirateur de Taine et de son école, formé par de fortes études et par la lecture des maîtres de la critique contemporaine, les aperçus de M. W. W. sont curieux à connaître et non sans une certaine originalité, encore qu'ils ne soient pas toujours nouveaux.

Pour lui l'histoire littéraire est avant tout une étude psychologique et

---

1. C'est, sauf erreur, jouer aussi sur les mots que d'assigner une origine psychique (p. 11) à tous les changements de prononciation comme en général à tous les phénomènes linguistiques. Psychique en quoi? En ce que le langage est rudimentairement l'expression d'une émotion? Oui, exactement comme le reploiement des feuilles de la sensitive. En ce qu'il suppose une faculté en quelque sorte indéfinie d'imitation et d'adaptation graduelle? Oui, au même titre que la marche sur les membres postérieurs, la préhension par les membres antérieurs, et généralement tout ce qui distingue l'homme des autres mammifères.

historique de l'époque et du milieu dans lequel s'est formé l'écrivain, de ses aspirations et de ses tendances particulières, qui sont influencées par son entourage et influent à leur tour sur son style et sur la nature de son talent. C'est seulement quand on a approfondi le caractère moral d'un auteur et son développement intellectuel qu'on peut comprendre ses œuvres dans toute leur originalité. C'est ainsi qu'ont procédé Herder, Schiller, dans son traité « de la poésie sentimentale et naïve » et Gœthe dans ses études de critique. Taine a élargi et exagéré cette méthode, et chez les Allemands contemporains, que M. W. W. juge sévèrement, deux écrivains, Ten Brink et Erich Schmidt, l'ont appliquée avec indépendance et talent. M. W. Wetz a cherché à montrer comment après eux l'on peut s'en servir pour juger quelques-unes des œuvres littéraires les plus célèbres, telles que l'Antigone de Sophocle, les meilleurs drames de Shakespeare. On le voit, si c'est un disciple, c'est un disciple original, des plus grands représentants de la critique littéraire, et qui est déjà de taille de marcher de pair avec eux.

Ch. J.

---

579. — **Thierry d'Hireçon,** agriculteur artésien (13..-1328), par J.-M. Richard. Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, année 1892, t. LIII. Paris, 1892. In-8, 69 p.

Thierry d'Hireçon, né dans une bourgade du Bourbonnais dont il portait le nom, clerc au service de Robert II et son serviteur dévoué, puis conseiller intime de la comtesse Mahaut, et, dans sa vieillesse, sacré évêque d'Arras, en 1328, ne fut pas seulement un politique retors, mais aussi un très riche et très intelligent agriculteur. Il possédait en Artois, à Bonnières, à Roquestor, à Sailly et ailleurs, des domaines importants dont il affermait les uns et exploitait lui-même les autres. Il tenait ou faisait tenir par ses agents des comptes minutieux dont quelques débris échappés à la destruction ont servi à M. J. Richard à composer cet essai sur l'agriculture artésienne au moyen âge. Les intitulés des chapitres : modes d'exploitation, l'ensemencé, céréales, légumineuses, les prairies, les bois, les courtils et jardins, les animaux, les bâtiments, l'outillage, les ouvriers ruraux, leurs gages et leur salaire, indiquent tout l'intérêt de cet opuscule qui sera, pour une partie de l'Artois, ce qu'a été pour la Normandie l'*Étude sur la classe agricole* par M. Léopold Delisle. Les terres à blé étaient préparées par quatre labours qui se faisaient à l'aide de chevaux; les semences étaient soigneusement passées au crible et les grains ordinairement sarclés, comme aujourd'hui dans la Haute-Normandie, par des femmes dont le salaire était de 4 à 6 deniers par jour. On payait les moissonneurs à la journée, le plus souvent en nature : pour le blé et l'avoine, ils avaient la douzième gerbe; mais ce gain était variable, sans doute, selon que la récolte était plus ou moins abondante. Les ensemencés de mars sont représentés dans les

comptes sous les noms d'avoine, de paumelle, scourjon, vesce, pois, fèves, bisaille, navette. On engraissait de fumier et quelquefois de chaux les terres destinées au blé, ce qui explique que le rendement était de beaucoup supérieur à celui de l'avoine. Quant aux prairies, on les faisait flotter, comme de nos jours, en détournant au moyen de « relais » les ruisseaux et les rivières. L'exploitation des forêts se faisait par coupes vendues aux enchères, et le bois acheté dont le comptable inscrit très souvent la destination, servait à fabriquer des fuseaux, des bonjons, des louches et autres objets de boissellerie. Chaque domaine avait son courtil ou jardin, clos de murs ou de haies vives, planté de toutes sortes d'arbres fruitiers, pommiers, poiriers, pruniers, pêchers, mêliers, cerisiers, cognassiers, et de légumes ainsi que d'herbes les plus variées, porions, porettes, choux, oignons, oignonnettes, épinards, sauge, laitue, bourrache, arroche, bette, ciboule, persil, etc. A Roquestor, un des principaux domaines de Thierry, à l'hôpital d'Hesdin et dans tout le domaine de la comtesse Mahaut, on cultivait la vigne dont le raisin servait surtout à la fabrication du verjus, recherché des gourmets quand il n'était ni trop récent ni trop vieux. Les comptes donnent des renseignements précis sur la nourriture des animaux de service et de boucherie, sur les prix d'achat et de vente des chevaux, des bœufs, des vaches, etc. ; on remarquera que l'élevage du mouton était très répandu en Artois ; il y en avait des troupeaux dans toutes les fermes de Thierry. Détail curieux : en 1332, on importe au domaine d'Avesnes des brebis d'Inde, probablement des moutons de Cachemire. Un fabliau du XIII[e] siècle énumère les nombreux outils dont se doit pourvoir un *Vilain* qui se respecte : ceux d'un riche agriculteur sont plus coûteux et plus compliqués, ainsi qu'on peut le voir par les documents que cite M. J. Richard. Aussi tous les artisans qui les fabriquaient étaient-ils mieux payés que les ouvriers des champs ou les serviteurs attachés à la ferme. En revanche le vilain qui travaillait à la terre avait le droit d'usage dans la forêt seigneuriale, le droit de pâture, de glanage, et d'autres tolérances qui l'aidaient à combattre les misères de la vie. De plus les hôpitaux de Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras, ceux de Gosnay et d'Hesdin étaient toujours ouverts aux plus nécessiteux.

A. DELBOULLE.

---

580. — **Histoire du Cardinal de Richelieu. La jeunesse de Richelieu (1585-1614). La France en 1614**, par Gabriel HANOTAUX. Paris, Firmin Didot et Cie, 1893. 1 vol. gr. in-8 de VIII-556 p.

Voici un livre d'histoire excellent. Dans l'ensemble des travaux historiques récents, je n'en connais pas de meilleur ; sur le commencement du XVII[e] siècle en particulier, je n'en connais pas d'aussi bon. M. G. Hanotaux a une science profonde des sources de son sujet, la critique à laquelle il les soumet est pénétrante et les faits qu'il a ainsi dégagés, il ne se contente pas de les exposer dans une œuvre de belle ordonnance

et de style vif et précis, il fait mieux, il les ressuscite. Il a le don supérieur, sans lequel toute histoire, si consciencieuse soit-elle, ne fait que se traîner et languir, la vie.

C'est par le récit des premières années de Richelieu que s'ouvre le volume. On suit le futur cardinal depuis sa naissance jusqu'au moment où il va débuter aux États-Généraux de 1614. Mais il ne suffisait pas de nous faire voir comment s'était formé l'homme, il fallait aussi, pour bien le juger, nous montrer dans quelles conditions, sur quelle matière s'était exercé son génie. C'est ainsi que M. H. a été naturellement amené à tracer un admirable tableau de ce qu'était la France au moment où celui qui devait porter si haut sa grandeur faisait vers le pouvoir un pas décisif.

C'est à la fois l'ordre logique et esthétique; mais pour faire pénétrer plus à fond la pensée maîtresse du livre, pour la faire mieux saisir dans une simple analyse, je crois nécessaire de le renverser et j'en demande pardon d'avance à mes lecteurs.

J'ai dit que, si l'on veut apprécier avec justesse l'œuvre de Richelieu, il faut savoir comment cette œuvre se présentait à lui. Un tableau de notre pays en 1614 était donc aussi nécessaire qu'il est exact et coloré, tel que l'a tracé M. Hanotaux. Province par province, presque ville par ville, il nous montre la France d'alors avec sa frontière de l'Est ouverte par la Lorraine indépendante et par les Trois Évêchés, qu'un lien de plus en plus lâche rattachait encore à l'Empire, mais déjà riche, industrieuse, ayant oublié sous l'administration ferme et éclairée d'Henri IV, le mauvais temps des guerres civiles. En outre, la capitale, Paris, attirait déjà non seulement la province, mais l'étranger, et, à Paris même, le Louvre, où se tenaient le Roi et la Cour, était encore une ville dans la grande ville; c'était là que se pressaient les quémandeurs de grâces et de faveurs aussi bien que ceux qui venaient apprendre les nouvelles et observer les modes du jour, là aussi que siégeait le gouvernement qui déjà faisait sentir aux « sujets » du royaume sa « puissance de fait » comme son « autorité de droit ».

Cela c'était l'œuvre d'Henri IV. Il avait de plus laissé à ses successeurs une armée qui n'était qu'une armée de cadres, mais de cadres excellents. Son défaut était d'être mercenaire. En cas de troubles civils, les soldats, Richelieu devait en faire l'expérience, allaient au parti qui les payait le plus.

C'était un premier danger; dans l'ordre judiciaire, les parlements provinciaux, la diversité des coutumes en étaient un autre auquel l'antique droit d'évocation, à la fois terrible et touchant, ne parait qu'imparfaitement. Ces parlements provinciaux, ces coutumes locales n'étaient d'ailleurs qu'une des manifestations du vieil esprit féodal et décentralisateur contre lequel les rois luttaient depuis des siècles. Il y en avait bien d'autres. États-Généraux, États-Provinciaux, chartes des villes, droits reconnus des princes, des nobles, du clergé, etc., tout cela était autant

de formes persistantes de ce qui avait constitué le fonds de la société médiévale, le privilège. C'avait été une des grandes préoccupations de la royauté de le supprimer, tantôt par la force, tantôt par des transactions. Elle n'y était parvenue qu'en partie, mais elle devait poursuivre sa tâche, poussée à la fois par un besoin politique et par un besoin financier.

La question financière a été, en effet, la grosse question que l'ancien régime a vainement essayé de résoudre, et il en a été ainsi parce qu'il n'a jamais osé aborder la difficulté de front et tenter le seul moyen qui permît de la surmonter, l'égalité devant l'impôt. Tout pesait sur les non-privilégiés; mais, en 1614, les souffrances qui résultaient de cet état de choses n'étaient pas encore arrivées à l'état aigu, grâce à la prospérité générale, grâce aussi à la modestie des classes pauvres, paysans sobres et économes, artisans groupés en corporations et confréries.

En même temps que cette armée guerrière, mais d'une fidélité douteuse, avec ces résistances judiciaires et locales et ces difficultés financières, il y avait pour l'unité et l'indépendance nationales d'autres éléments de trouble et d'autres sources de périls. L'ultramontanisme comme le protestantisme tendaient tous deux à constituer un État dans l'État; en fait, le dernier y était même parvenu grâce à l'organisation politique et militaire qu'il tenait des guerres civiles. Si l'on pouvait lutter contre le premier par le développement du gallicanisme, il fallait avoir recours à la force pour briser le second et ce devait être une des besognes les plus ardues et les plus importantes de l'œuvre de Richelieu.

A cette œuvre il fallait un ouvrier doué des qualités particulières qu'elle exigeait. Or, ces qualités, il arriva, par la conjoncture la plus heureuse, que Richelieu les possédait. Dans un pays où l'étranger avait failli régner en maître, il se trouvait de pure et vieille race, vrai Français de la vraie France. Dans une nation qui, pendant tout le cours de son histoire, avait souffert de rivalités persistantes entre Nord et Midi, province et capitale, nobles et robins, clercs et laïques, etc., et qui aspirait à la paix dans l'unité, il lui fut presque donné de résumer en lui cette conciliation aussi nécessaire que désirée. Il naquit en Poitou, dans un pays intermédiaire où la gravité sérieuse du Nord se tempère d'un peu de la gaieté vive du Midi; il connut jeune Paris, et son séjour à Luçon lui permit d'apprécier la calme et laborieuse province; noble, il se trouva avoir des attaches bourgeoises; prêtre dans un temps où l'Église menait à tout, il avait assez porté les armes pour en imposer à des hommes qui prisaient encore à leur valeur les qualités physiques et la bravoure.

En un mot, il arriva à son heure. Ses qualités s'adaptaient au temps où il vécut et ce temps en demandait de pareilles. Il fut l'homme de la situation, et c'est à cela qu'il dût sa prodigieuse fortune.

C'est une vérité historique que personne n'avait vu aussi nettement

que M. H., et qu'à plus forte raison personne n'avait exposé aussi supérieurement.

Ce n'est pas la seule vue profonde de ce livre, où abondent les aperçus nouveaux et ingénieux. En maint endroit un mot rapide, une comparaison originale montrent combien il est utile, je serais tenté de dire indispensable, à l'historien d'avoir observé de près les affaires publiques, même de les avoir maniées, d'avoir contribué à faire l'histoire avant de l'écrire. L'assimilation des premiers Capétiens à un Samory ou une reine de Madagascar (p. 310), est aussi juste que celle des donations aux églises avec les biens habous et vakoufs que l'Islam nous met encore sous les yeux (p. 312). Il faudrait signaler en outre les pages où l'auteur résume avec le plus grand bonheur d'expression le rôle joué par les trois races gauloise, romaine et germanique dans la formation de la nationalité française, encore qu'à notre avis la part de l'influence germanique soit fortement exagérée; mais j'ai hâte d'arriver aux deux points les plus capitaux et, avec le récit des premières années de Richelieu, les plus neufs du livre de M. Hanotaux, points sur lesquels d'ailleurs je ne suis pas complètement d'accord avec lui, son appréciation du rôle du protestantisme en France et sa théorie du privilège.

M. H. a été très frappé de deux faits, que l'esprit de parti a trop fait négliger, le premier c'est que les protestants n'ont rien à envier aux catholiques pour la prédominance donnée à l'idée religieuse sur l'idée de patrie; le second c'est que l'édit de Nantes, qui laissait au parti protestant la consistance et la force d'un véritable État dans l'État, ayant son organisation propre, ses finances, son armée, ses places de sûreté, a été au fond une faute de la part d'Henri IV. Il est très vrai que l'Édit de Nantes créait pour l'unité nationale une menace perpétuelle; mais il ne faut pas oublier non plus qu'en même temps qu'on détruisait, en le supprimant, une organisation politique dangereuse, ce qui était juste et nécessaire, on détruisait aussi la liberté de conscience pour plus d'un million de Français et on la détruisait brutalement. De même, tout en reconnaissant combien le protestantisme est en contradiction avec notre esprit national, il est nécessaire de marquer qu'il a développé chez nous des qualités de sérieux, de réflexion, de gravité, de ténacité qui sont un heureux contrepoids à d'autres plus brillantes. Ceux mêmes de nos hommes d'État qui lui ont été le plus hostiles, ont pris un peu de ces qualités à le combattre et Richelieu tout le premier.

Le sentiment qui porte M. H. à être si sévère pour le protestantisme, n'est qu'une face de son opinion générale à l'égard du privilège. Il l'accuse de renoncer « aux vues larges et aux conceptions d'ensemble », de constituer « une atmosphère peu favorable au développement des libertés publiques et, en revanche, une condition favorable aux entreprises d'un pouvoir ambitieux qui met en pratique la formule diviser pour régner ». Je ne saurais, pour mon compte, partager absolument cette opinion, je serais plutôt porté à me demander si le privilège n'est pas

la condition essentielle de la liberté et à me ranger à l'avis de Montesquieu, que même le privilège ecclésiastique a pu être, à défaut d'autre, une barrière contre le despotisme. Je crains que nous n'ayons trop souvent confondu en France l'uniformité qui résulte de l'absence de privilèges avec l'unité qui est constituée par leur harmonie. A une bonne armée il faut des cadres, sinon elle n'est qu'une poussière d'hommes. De même, si les intérêts individuels se trouvent privés de la liberté ou du privilège de se grouper et de s'organiser, c'est en ce cas justement qu'ils sont sans force devant un pouvoir ambitieux qui n'a plus à diviser pour régner, car la division est déjà opérée, poussée même jusqu'à l'extrême émiettement.

Il n'y a dès lors en présence, d'un côté, qu'une masse d'individus, sans cohésion et sans lien; de l'autre, qu'un pouvoir ne rencontrant devant lui aucune de ces résistances qui sont trop faibles pour renverser, mais assez fortes pour avertir. Gouvernants et gouvernés n'ont dès lors entre eux aucune communication, aucun rapport, et tel gouvernement qui, la veille encore, exerçait un pouvoir absolu se voit le lendemain emporté par un de ces mouvements violents et inconscients qu'il n'a pu prévenir, parce que rien ne lui a permis de les prévoir. Despotisme et révolution, voilà la désolante alternative.

Les résultats en sont d'autant plus déplorables qu'ils se font sentir partout rapidement, l'absence absolue de privilèges étant corrélative de l'excès de centralisation. Si la centralisation est, en effet, pour nous Français, autant une nécessité qu'un bienfait, — M. H. l'a démontré d'une façon magistrale (p. 548), — ce n'est point pour cela une raison de la pousser à l'extrême. S'il faut que les membres obéissent à la tête, il faut aussi qu'ils aient leur vie propre et que parfois cette dernière suffise, dans une crise, à animer l'ensemble. Notre histoire offre plus d'un exemple de cette nécessité. Sans remonter à l'unité et à l'indépendance nationales sauvées au xv[e] siècle par la France d'Outre-Loire contre Paris et la France du Nord, Bourguignons et Anglais, j'en trouve une preuve dans le livre même de M. Hanotaux. Si le Paris du xvi[e] siècle avait été toute la France, comme il l'a été quelquefois depuis, nous aurions été ligueurs, c'est-à-dire espagnols. Il fut fort heureux à ce moment que la centralisation ne fût pas si extrême qu'elle ne laissât place à quelque indépendance et à quelques ressources dans le reste du pays.

Que M. H. me permette ces observations. Sans méconnaître la gravité ni la difficulté du problème, je suis de ceux qui partagent les « inquiétudes qu'éveille une centralisation pesante » (p. 539) et qui ne croient pas qu'elle se confonde à tel point avec l'unité que l'on ne puisse jouir des bienfaits de l'une sans subir les inconvénients de l'autre.

Ces divergences d'idées n'enlèvent rien d'ailleurs à l'admiration que m'inspire le livre de M. Hanotaux. Si les volumes suivants sont, comme il y a tout lieu de l'espérer, à la hauteur du premier, son œuvre

sera digne de prendre place parmi les plus belles de l'école historique française de notre temps [1].

Louis FARGES.

---

581. — D. Mariano VERGARA. **Bibliografia de la Rosa.** Madrid, Man. Tello, 1892, in-8, 319 p.

C'est du pays du soleil, — qui n'est pas toujours celui des fleurs — que nous vient cette Bibliographie de la Rose; c'est l'œuvre d'un ami zélé des roses et des livres, œuvre faite avec autant de méthode que de soin et de recherches. Après une préface humoristique, où il fait l'apologie de son entreprise — cette apologie était inutile — et se plaint de l'indifférence et du dédain de ses compatriotes pour les fleurs, l'auteur passe successivement en revue les Périodiques consacrés à la rose (17-27), les ouvrages qui traitent (27-167) — il aurait peut-être fallu distinguer les ouvrages didactiques ou purement botaniques des ouvrages historiques — des roses (167-267), publiés dans les divers pays, enfin (267-287) les nombreuses sociétés de rosiéristes. Un appendice (287-393) donne quelques ouvrages anciens et les publications nouvelles omis dans cette longue énumération.

Que dans un travail de ce genre il y ait quelques oublis et quelques erreurs, est chose inévitable et qui ne saurait surprendre; M. Mariano Vergara a été obligé plus d'une fois d'avouer qu'il ne connaît pas ou n'a pu voir tous les ouvrages qu'il cite. Voici quelques corrections, que je lui soumets. P. 40, il a eu raison de supposer que le prénom de Brigogne ne pouvait être Aunica. Pourquoi citer p. 66 le simple titre d'un ouvrage qui se retrouve, mais cettte fois avec le nom de l'auteur, p. 156? J'ajouterai que le nom de cet auteur est Benemann et non Venemann. M. M. V. p. 132, dit que le titre de l'ouvrage de Cécilia Schmidt Branco, *A rosa na vida dos povos* le choque, il est cependant exact; on est surpris aussi qu'il n'ait pu se renseigner d'une manière certaine sur ce livre qui est bien portugais sans doute, mais a été publié à Madrid; c'est le huitième volume de la *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*. P. 300, M. V. aurait pu dire que la *Légende de la rose chez les nations romanes et germaniques* a paru dans les Mélanges offerts à M. Gaston Paris. Si mon livre *La rose dans l'antiquité et au moyen âge* a été imprimé à Chartres, il a été publié à Paris. Je termine en relevant un lapsus plus grave à la p. 308; on y lit : Schneider (M. J.), *Die Rose, Geschichte und Symbolik*, Leipzig 1873, avec cette remarque qu'il y a « deux ouvrages sur la rose d'un autre *Schneider* », il est bien vrai qu'il y a deux ouvrages de Fried. Schneider sur

---

1. Une critique de détail, la seule qui me vienne à l'esprit. Il faut dire *Collège Fortet*, du nom du chanoine qui le fonda, et non *Collège du Fortet* (p. 202).

a rose; mais ici il ne faut pas lire Schneider mais Schleiden, et il ne peut être question que du livre mentionné p. 132.

Ch. J.

---

582. — René Doumic. **De Scribe à Ibsen.** In-12, Delaplane, 352 pp.
583. — Gust. Larroumet. **Etudes de critique et d'art.** In-12, Hachette, 1893. 377 pp.
584. — Georges Pellissier. **Essais de littérature contemporaine.** Lecène, In-12, 1893, 393 pp.

Il devient de plus en plus difficile de soutenir que l'Université s'endort dans la contemplation béate de ses éternels classiques. Voici trois livres, bien différents, écrits par trois universitaires (je crois que M. Doumic, professeur au Collège Stanislas, ne s'offensera pas de ce titre), et tous trois, par le sujet, par le ton, par la liberté de l'esprit, sont on ne peut plus modernes.

M. Doumic est un écrivain très vivant et très vibrant. Il vibre dans les conférences, dans les études critiques, dans les feuilletons même de journaux qui ont l'air de vivre, eux aussi, le jour où il y écrit. Professeur, il a donné au public scolaire une courte, mais vive et substantielle *Histoire de la littérature française*, dont j'ai rendu compte ici-même, en ajoutant, il est vrai, quelques réserves à mes éloges. Chroniqueur, il a publié, il y a peu d'années, des *Portraits d'écrivains*, tout à fait distingués. C'est le feuilletoniste encore, et même, çà et là, le polémiste, que nous reconnaissons dans les études intitulées *De Scribe à Ibsen*. On le sent à quelques négligences de la forme [1] et à quelques épigrammes d'une cruauté inutile. Je n'ai pas à défendre M. de Freycinet, ni surtout son discours à l'Académie; mais le court article qui lui est consacré me paraît violent à froid. A quoi bon aussi, dans l'étude sur le *Prince d'Aurec* de M. Lavedan, cette sortie contre le régime actuel, « gouvernement tracassier et mesquin, qui gouverne avec des rancunes et avec des haines »? En ce temps où les « ralliés » pullulent, cela sonne comme une fausse note. Il eût été facile de faire disparaître dans le livre ce qui rappelle trop le journal.

Il est vrai que, pour faire de ces articles un livre aussi solide qu'il est brillant, il eût fallu les fondre davantage dans un ensemble, en sacrifier quelques uns, en relier mieux quelques autres. J'avoue mon goût pédantesque pour l'unité, même en ces sortes d'ouvrages, — j'entends pour une certaine unité intérieure et voilée, qui se devine plus qu'elle ne se touche. C'est l'auteur lui-même qui fait naître en moi ce scrupule : sa préface me défend de ne voir ici qu'un recueil d'études détachées : il y expose des vues optimistes sur ce que doit être le

---

1. Il y a même quelques distractions : par exemple, ce n'est pas Camille, c'est Cécile qui est l'héroïne de *Il ne faut jurer de rien* (p. 16).

théâtre de l'avenir, sur ce qu'est déjà le théâtre du présent; il y parle avec faveur d'Ibsen et du symbolisme dramatique; il y prédit et d'avance y salue l'avènement d'un « théâtre d'idées », plus profond et plus humain que le théâtre d'action pure; et, s'il étudie l'art dramatique moderne « de Scribe à Ibsen », c'est qu'il se propose de montrer comment la « forme vide » léguée par Scribe à ses successeurs s'est peu à peu remplie de substance. Encore qu'il soit bien dur pour ce pauvre Scribe, dont il reste peut-être autre chose que « quelques spécimens de coq-à-l'âne », j'accepterais volontiers le fond de sa thèse, et n'en voudrais ôter que certaines exagérations de forme, étant de ces êtres inintelligents qui ne peuvent se décider à voir en Ibsen un Shakspeare. Mais c'est par un lien bien lâche, ce me semble, que des études, très fines d'ailleurs, sur Musset et sur Labiche, se rattachent à la démonstration. J'en prendrais plus facilement mon parti s'il n'y avait pas de démonstration du tout; mais on entrevoit çà et là les lignes générales d'un plan par exemple, quand M. D. raille les drames romantiques et constate combien la *Jalousie* de M. Vacquerie, resté fidèle à l'esprit du romantisme, a étonné le public d'aujourd'hui, curieux d'analyse, épris de vérité. Il y a donc dans ce livre tous les éléments d'une histoire morale du théâtre dans la seconde partie de notre siècle; mais ces éléments, M. D. n'a pas voulu les coordonner : il aime mieux causer que prouver, et je ne l'en blâme pas, car il cause bien.

Pourquoi ne le dirais-je pas? la personne du critique m'intéresse plus encore que le sujet. Un optimiste (malgré certainee apparences, c'est le vrai fond de sa nature), capable d'étudier avec sympathie le pessimisme des autres, un critique d'esprit assez large pour faire le départ du bien et du mal chez ceux qu'il censure, et d'âme assez chaleureuse pour ne pas sacrifier au plaisir de dénigrer la joie d'admirer, cela n'est point si commun. Ce qui domine pourtant, c'est bien l'esprit critique : même alors qu'il admire à plein cœur, il n'abdique pas son indépendance et ne veut pas être dupe. Et lorsqu'il n'admire pas, quels raffinements parfois dans la cruauté! Dumas père est anéanti; de Sardou il ne reste plus grand chose. Le drame historique en vers est bafoué; la pièce « bien faite », chère à Sarcey, n'est estimée que dans la mesure où elle fait valoir une idée. Et je ne dis pas que M. D. ait raison contre Sarcey; mais je voudrais des explications plus décisives sur ce qu'est à ses yeux le théâtre d'idées, sur l'engouement plus ou moins durable, plus ou moins sincère, de « l'élite » pour les pièces nouvelles, sur les chances qu'a ce théâtre en voie de transformation d'être imposé par l'autorité de l'élite à la masse du public français. M. Doumic nous dira tout cela un jour : en attendant, il est lui-même.

Avant M. Doumic, M. Larroumet s'était fortement établi sur ce terrain de la littérature dramatique, et il ne l'a jamais tout à fait abandonné. Les *Études de littérature et d'art* ne sont pourtant pas exclusivement

consacrées au théâtre. C'est que M. Larroumet est un être complexe, d'une variété et d'une souplesse d'aptitudes que ses ennemis mêmes (il en a) ne peuvent méconnaître, s'ils les peuvent railler. Il a été directeur des Beaux-Arts, et plusieurs des morceaux dont se compose ce volume ont été lus à l'Institut ; je n'en dirai rien ici, bien que je n'en croie pas toutes les vues indiscutables, et je me bornerai à signaler le très curieux éloge académique du prince Napoléon Bonaparte, qui, n'ayant « consacré aux arts que la moindre partie de son existence », fut pourtant à l'Académie des Beaux-Arts le prédécesseur de M. Larroumet. Le conférencier, le professeur et le critique m'appartiennent davantage ; on les connaît trop bien pour que j'aie à définir longuement le talent de l'orateur et de l'écrivain. Si on l'a beaucoup attaqué, un peu injurié, c'est sans doute qu'il est quelqu'un : tant d'autres laissent leurs auditeurs et leurs lecteurs indifférents ! Mais c'est parce qu'il est quelqu'un qu'il ne plaît pas à tous.

Il me semble qu'en matière de théâtre, son goût est fort différent du goût de M. Doumic. Que l'on compare à l'étude qui ouvre le livre de celui-ci l'étude, moins dédaigneuse, mise par M. L. en tête des *Annales du théâtre* de MM. Noël et Stoullig. Après J.-J. Weiss et Legouvé, après Brunetière et Sarcey, il y défend Scribe, « artiste et grand artiste » contre les « auteurs à systèmes, appuyés par autant de critiques à théories », qui réclament « tout simplement le droit à la pièce mal faite, c'est-à-dire à la maladresse et à l'obscurité ». Décidément, je crois que M. L. n'eût pas écrit *De Scribe à Ibsen*, et je soupçonne que le « théâtre d'idées » le laisse froid. Mais la plus considérable des *Études de littérature et d'art* (elle occupe plus d'un quart du volume) fait revivre à nos yeux l'une des plus admirables interprètes de la tragédie au XVIIIe siècle : Adrienne Lecouvreur. M. L. a toujours été attiré par la question délicate des rapports du théâtre avec le monde. C'est dire que l'étude sur Adrienne Lecouvreur, d'après sa correspondance, publiée par M. Monval, a dû être enfantée par lui dans la joie : elle abonde en détails précis et piquants. Certains traits, complaisamment accumulés, peuvent paraître un peu libres, comme l'était le temps ; pourtant, l'impression qui nous reste est celle d'un caractère digne de sympathie peut-être, de pitié certainement. Voilà de bonne critique théâtrale, à côté du théâtre ; mais ce n'est pas toujours sur la scène que se jouent les drames les plus attachants : la vie et la correspondance d'Adrienne valent autant que tout le théâtre tragique du XVIIIe siècle.

Le reste du volume est consacré à la critique, mais à une critique où la préoccupation de l'art dramatique tient encore une large place. Ainsi, l'étude sur Baudeau de Somaize est la plus développée après l'étude sur Adrienne Lecouvreur. Ce Somaize est-il donc intéressant par lui-même ? Non, ce fut « un vilain homme et un pauvre écrivain ». Mais il a écrit une contrefaçon des *Précieuses ridicules ;* il a même osé mettre en vers de sa façon la prose de Molière, et son *Grand dictionnaire historique*

*des Précieuses* est un document de premier ordre pour l'histoire de la préciosité. De même, Corneille et Molière reviennent souvent dans la conférence faite au cercle Saint-Simon sur le *Public et les écrivains au* XVII^e^ *siècle*. Ici, l'auteur me permettra de lui chercher chicane. J'aurais voulu que, traitant une question si générale et qui embrasse tout un siècle, il ne s'appliquât pas à montrer la « supériorité » de la seconde partie de ce siècle sur l'autre, car, en vérité, cette supériorité n'est pas si éclatante qu'il la voit, et il n'est pas juste de dire, à mon sens, que « la littérature de la première moitié du siècle s'inspire d'un goût mesquin ». Cousin avait soutenu la thèse contraire avec une éloquence quelquefois prudhommesque; mais parce que son plaidoyer est trop absolu, ce n'est pas une raison pour qu'il soit radicalement faux, et le réquisitoire de M. Larroumet ne semble guère moins absolu. Il est trop commode d'isoler du public de leur temps les Corneille et autres grands écrivains qui appartiennent à l'âge de Richelieu et de la Régence, pour ne garder en face de soi que les Voiture et les Saint-Amant. C'est pour ce public là pourtant que Corneille écrivait le *Cid*, et je ne pense pas qu'on soutienne qu'*Andromaque* soit supérieure au *Cid :* elle en est seulement différente. L'esprit des contemporains de Racine est plus fin; mais leur âme est moins haute. Il n'est pas moins contestable de supposer que Retz et la Rochefoucauld, « anciens précieux », doivent au public nouveau l'originalité de leurs ouvrages, car ces ouvrages sont des produits directs de la première époque. Qu'il y ait un abîme « entre une Scudéry et une Sévigné, entre une grande Mademoiselle et une Maintenon », cela se peut. Mais si l'on tient compte des origines et si l'on veut que la comparaison soit équitable, il faudrait opposer les *Caractères* de la Bruyère aux *Maximes* ou aux *Pensées*, les lettres de M^me^ de Maintenon aux lettres de Mme de Sévigné, les *Souvenirs* de M^me^ de Caylus aux *Mémoires* de Retz, car Saint-Simon reste à part de tout et appartient, d'ailleurs, à un âge mixte. La comparaison serait-elle alors si défavorable à l'époque héroïque et romanesque? M. Larroumet publie dans ce même volume une leçon d'ouverture sur « les Origines françaises du romantisme ». Eh bien, pour les retrouver, ces origines, c'est à la première partie du XVII^e^ siècle qu'il faut remonter, et je ne sais si Corneille, ce romantique, vaut moins que le classique Racine, mais je crois bien que Rotrou est l'égal d'un Longepierre et d'un la Fosse.

En revanche, j'adhère pleinement aux conclusions d'une autre leçon d'ouverture, *le* XVIII^e^ *siècle et la critique contemporaine*, où M. Larroumet réagit contre les exagérations de M. Faguet et un peu de M. Brunetière. Il y a d'autant plus de mérite que, pour me servir d'une de ses expressions (plus juste ici que lorsqu'elle s'applique à Molière et à Boileau), M. Brunetière et lui sont unis par « une étroite fraternité littéraire ». On le voit en lisant l'étude, qui termine le livre, sur les conférences de M. Brunetière à l'Odéon. Ce n'est pas le lieu de juger la méthode de M. Brunetière ni son œuvre déjà considérable, d'autant plus

que M. Larroumet nous avertit que les adversaires du critique de la *Revue des Deux-Mondes* écrivent mal, ou parlent mal, ou écrivent et parlent mal tout ensemble. Peut-être faudrait-il laisser quelque refuge aux hommes sans parti pris, qui, professant la plus sincère estime pour la personne et le talent de M. Brunetière, sont trop libres penseurs de nature pour accepter tous ses dogmes sans examen. Mais, si l'on veut constater quelle profonde influence M. Brunetière exerce, malgré tout, sur les esprits les plus divers, qu'on parcoure, après l'étude que lui consacre M. Larroumet, celle que M. Pellissier lui consacrait en même temps, par une curieuse coïncidence, dans ses *Essais de littérature contemporaine*. Il me semble que M. Pellissier, plus grave en général et moins souple que M. Larroumet, est bien fait pour comprendre M. Brunetière, car lui aussi, « il conçoit la critique comme une application de la raison ». Non qu'il l'admire en disciple aveugle : il serre au contraire de fort près son dogmatisme et parfois nous découvre les défauts de l'armure impénétrable en apparence; mais dans toute œuvre il cherche et goûte, comme lui « le général », et il voit comme lui dans l'individualisme la « subversion de toute discipline et de toute hiérarchie » en littérature.

Je ne dirai pas qu'il est un « jugeur austère », comme il appelle M. Brunetière; mais il croit cependant que la fonction du critique est proprement, ainsi que son nom l'indique, de juger. Et il juge, avec un sérieux d'exposition et une force de dialectiques rares. Il ne se joue pas autour des sujets : il y pénètre et y demeure, un peu longuement parfois, à mon gré; mais, quand nous en sortons avec lui, nous en avons touché le fond. Ces qualités réfléchies, qui n'excluent nullement, d'ailleurs, la finesse souriante, supposent une éducation morale toute particulière. Il y a du Vinet en M. Pellissier. Aussi est-il attiré de préférence vers les choses morales et vers ceux des genres littéraires dont elles forment, pour ainsi dire, la substance, vers le roman, par exemple. On trouvera pourtant en ce volume de bonnes études de critique *historique* pure, sur le drame shakspearien en France et sur l'évolution du vers alexandrin. Mais il s'ouvre par une étude de 68 pages sur le pessimisme contemporain, serrée, solide, pénétrante, où cette maladie morale est étudiée dans ses causes, suivie dans ses manifestations, jugée dans ses conséquences.

Cette méthode, qui vise à convaincre sans éblouir, a ses inconvénients : l'allure de la pensée et du style en est parfois ralentie, et il arrive au critique, qui croit pouvoir et devoir condamner, après avoir expliqué, de prendre, sans trop s'en rendre compte, le ton de l'orateur : voyez la fin de l'étude sur Paul Bourget. Mais M. Pellissier, dont on connaît le remarquable livre sur le *Mouvement littéraire au* XIX<sup></sup>e *siècle*, est un lettré trop avisé pour faire dégénérer la critique en prêche. La partie la plus considérable des *Essais de littérature contemporaine* est une revue des romanciers modernes, depuis Octave Feuillet jusqu'à M. Paul Mar-

gueritte [1]. Elle est d'un critique très curieux, très informé, nullement rigoriste. Seulement, et c'est la caractéristique de ce talent, qui ne se paie jamais de mots, chaque étude est une discussion pied à pied avec l'écrivain jugé, dont les contradictions secrètes sont signalées et résolues (voyez les études sur Octave Feuillet et Zola) avec une précision impitoyable, mais aussi avec une réserve de bon goût, qui marque le point faible sans y trop appuyer. Et je ne cache pas que j'aimerais trouver çà et là cette forte ironie et cette nerveuse logique tempérées, égayées par un peu plus de fantaisie. Mais quoi? je suis peut-être un individualiste ou un impressionniste qui s'ignore, une victime inconsciente de mon éducation catholique et littéraire. Mon « moi » n'est pas cependant, Dieu merci, assez hypertrophié pour m'empêcher de reconnaître ce que M. Pellissier a mis là de talent ferme et viril.

Félix Hémon.

---

585. — **Répertoire général de bibliographie bretonne,** par René Kerviler, bibliophile breton (avec le concours de divers autres bibliophiles). XV[e] et XVI[e] fascic. (*Bray-Brev* et *Brev-Brous*). Rennes, Pichon et Hervé, 1892-1893, in-8, de la p. 161 à la p. 320 et de la p. 321 à la p. 479.

586. — **Armorique et Bretagne.** *Recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes, publiées de 1873 à 1892*, revues et complètement transformées par René Kerviler, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Paris, Honoré Champion, 1893, 3 vol. in-8 de VIII-286, 360 et 368 p.

J'ai rendu compte ici successivement des quatorze premiers fascicules du *Répertoire de biobibliographie bretonne*, et j'en ai dit, chaque fois, tout le bien imaginable, ce qui me dispense d'insister sur le mérite des deux nouveaux fascicules, où tant d'articles sont dignes d'attention, surtout les articles *Bréhan* ou *Bréhant* (famille à laquelle appartenait le comte de Plélo) [2], *Breil* [3] *(Du)* — à cette famille se rattachent, d'une part, le marquis de Rays, qui avait entrepris de fonder avec l'argent... des autres la colonie libre de Port-Breton, d'autre part, le vicomte de Pontbriant, compagnon (en 1791) du conspirateur la Rouërie —, *Bremond d'Ars*, *Brenugat* (Jeanne Brenugat épousa, le 20 septembre 1665, à Redon, Claude Le Sage de Kerbistoul, notaire à Sarzeau et greffier de la juridiction de Rhuis [4], et fut la mère du romancier Alais-René Le Sage,

---

1. Un détail : M. Pellissier, qui étudie plus volontiers les idées que la biographie de ses auteurs, se demande si M. Margueritte était « en lointain pays » lors du manifeste des Cinq, dirigé contre M. Zola. Oui, M. Margueritte, attaché au ministère de l'Instruction publique, était alors en Algérie, souffrant, disait-on, mais plus capable que jamais d'écrire.

2. Voir les pages 187 à 190 où abondent les renseignements de tout genre sur le célèbre diplomate et sur ses enfants. L'article complète l'ouvrage spécial publié par feu Rathery en 1876 et analysé et loué ici en la même année par le critique soussigné.

3. L'article *Breil (Du)* n'a pas moins de 34 pages.

4. Voir page 257 l'acte de mariage.

né à Sarzeau le 8 mai 1668 [1]; *Bretagne* (comtes, rois, princes souverains, ducs, etc., de), « résumé de l'état général de la famille de nos princes bretons, liste généalogique contenant tous leurs noms »; *Breton* (Ernest), le fécond archéologue [2]; *Briand* et *Briant*, *Briçonnet* (avec un bon paragraphe sur l'archevêque de Reims, Guillaume Briçonnet, lequel sacra le bon roi Louis XII), *Brieuc* (saint), le fondateur du monastère autour duquel se forma la ville du même nom, *Brizeux*, « le poète breton par excellence, justifiant ainsi son étymologie patronymique, car *Brizeux* est identique à *Breizad* et signifie *le Breton* » [3], *Broussais*, etc.

Il faut remercier les amis de M. Kerviler qui l'ont engagé (*préface*, p. v) « à réunir en volumes ses études sur la presqu'île armoricaine » par lui « jetées çà et là, depuis vingt ans, à tous les vents des revues spéciales de Paris et de la Bretagne ». Après avoir beaucoup hésité, ajoute-t-il, « j'ai consenti à reprendre un à un tous ces mémoires, jeunes et vieux, et à les remettre au point; mais chemin faisant, j'ai dû m'apercevoir que plusieurs ne méritaient pas de reparaître et je les ai sacrifiés, les uns parce que leur importance ne justifiait pas cette résurrection, les autres parce que la dent de la critique les avait trop limés. Ce qui reste représente donc bien, après mûre discussion, l'état de mes convictions profondes au sujet des questions controversées. » Les vingt quatre mémoires ainsi conservés, après avoir été triés sur le volet, « sont échelonnés du haut en bas des périodes historiques de la presqu'île armoricaine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. » C'est ce qui a décidé l'auteur à les diviser chronologiquement en trois volumes.

Le premier, sous le titre *Armorique*, comprend l'histoire ancienne de la province natale de M. K. depuis l'époque de l'occupation du bassin de Penhouët (environ dix siècles av. J.-C.), jusqu'à l'époque de l'invasion bretonne, après l'occupation romaine, c'est-à-dire jusqu'au v^e^ siècle après notre ère, en huit morceaux intitulés : I. Le chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire [4]; II. La grande ligne des mardelles gauloises de la Loire-inférieure [5]; III. Des projectiles cylindro-coniques ou en

---

1. Voir (*ibid*) l'acte de naissance.

2. Une de ses filles — on a oublié de le dire — a épousé un fils d'un magistrat-homme de lettres, M. Barbier, ancien premier président de la Cour de cassation.

3. M. K. a inséré une généalogie complète de la famille Brizeux dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* (septembre 1888); il en a extrait pour cet article (p. 411-424) les lignes principales.

4. Cette étude est le résumé de plusieurs mémoires publiés de 1876 à 1881 dans divers recueils de Paris, de province et de l'étranger, notamment dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dans la *Revue archéologique*, dans les *Mémoires de l'Association bretonne*, dans la *Revue des Questions scientifiques* (de Bruxelles), etc. La discussion des théories du jeune ingénieur (il avait alors vingt-cinq ans) fit grand bruit en 1877 et années suivantes.

5. A paru d'abord dans les *Mémoires de l'Association bretonne*, session de 1882, Le tirage à part est de 1883.

olive depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours [1]; IV. Les alignements de Carnac [2]; V. Les Vénètes, César et *Brivates Portus* [3]; VI. Statistique des monuments dits préhistoriques, celtiques, gaulois et gallo-romains de la presqu'île Guérandaise [4]; VII. De quelques points controversés de l'ancienne géographie Armoricaine [5], VIII. Réseau des voies romaines en Armorique [6].

Le second volume (*Bretagne jusqu'à la Révolution*) contient les six chapitres que voici : I. Les chaires extérieures en Bretagne [7]; II. Un épisode de l'histoire de Saint-Nazaire du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle [8]; III. L'art de l'ingénieur et le clergé en Bretagne au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle (à propos de la *Science des eaux* du P. Jean François, de la Compagnie de Jésus), Rennes, 1653, in-4°, et de l'*Henry-Mètre* d'Henry de Suberville, Breton, chanoine en l'église cathédrale Saint-Pierre de Xaintes, et advocat en la Cour de parlement de Bordeaux; Paris, 1598, in-4°) [9]; IV. Deux parnassiens bretons au xvii<sup>e</sup> siècle. Paul Hay du Chastelet, de l'Académie française, 1592-1636, et l'Abbé de Francheville, 1629-169. [10]; V. L'abbé de Caumartin, commissaire des États de Bretagne, évêque de

---

1. A paru d'abord dans la *Revue archéologique* (novembre 1883).

2. Sonnet adressé à M. de la Villemarqué et publié pour la première fois dans le *Parnasse* du 25 novembre 1878. A la question posée dans ce vers :

Etes-vous les piliers du temple des Druides?

on peut répondre avec assurance : non, car où est le texte ancien où l'on trouve la moindre allusion au culte prétendu des Druides pour les pierres mystérieuses dressées non seulement sur le sol de la Gaule, mais sur le sol de toute l'Europe?

3. M. K. rappelle (*préface*, p. vi) que sa thèse au sujet de l'emplacement de la bataille navale de César contre les Venètes lui a valu, de 1874 à 1886, de nombreux contradicteurs. Cette thèse avait paru en 1874 sous le titre d'*Étude critique sur la géographie de la presqu'île armoricaine*, etc., et avait reparu en 1881 et en 1882. C'est donc ici, pour la principale partie, la 4<sup>me</sup> édition, complétée par une réponse à M. de La Monneraye extraite des *Dernières études critiques sur les travaux récents d'ancienne géographie armoricaine* (Saint-Brieux, 1885, in-8°) et par quelques additions relatives aux récents travaux de M. Léon Maître sur les *Villes disparues de la Loire-inférieure*.

4. Étude publiée, en 1877 dans les *Mémoires de l'Assoc. bret.*, et complétée sur plusieurs points.

5. A paru d'abord dans les *Mémoires de l'Assoc. bret.*, congrès de septembre 1884. Tirage à part en 1885.

6. Étude publiée pour la première fois dans les mêmes *Mémoires*, congrès de Quimper en 1873. L'auteur a dû lui faire subir quelques remaniements.

7. Publié deux fois, en 1881, dans la *Bretagne artistique*, en 1882, plus complète (tirage à part des *Mémoires* de l'association bretonne), augmenté ici de quelques observations nouvelles.

8. D'après les documents des archives de la fabrique de la paroisse de Saint-Nazaire. Trois fois publié déjà en 1876, dans les *Mémoires de la Société arch. de Nantes*, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* et (avec plus de développement) dans le *Courrier de Saint-Nazaire*. L'auteur en a élagué cette fois quelques passages un peu trop touffus.

9. A vu le jour dans les *Mélanges de la Société des Bibliophiles bretons* (1878).

10. Insérée pour la première fois dans l'*Anthologie des poètes bretons du xvii<sup>e</sup> siècle* (1884).

Vannes, et membre de l'Académie française [1]; VI. La Société patriotique de Bretagne, — cette originale académie fondée par le comte de Serrant, laquelle a précédé l'Association bretonne, - et le poète Olivier Morvan, 1754-1794 [2].

Dans le troisième volume (*Bretagne pendant et depuis la Révolution*) nous trouvons sept chapitres dont voici la liste : I. Deux chansons politiques en Bretagne en 1788 et 1789 [3]; II. Clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795 [4]; III. Un conventionnel lorientais, Louis Urbain Bruë [5]; IV. La disette en 1795. Mission d'Honoré Fleury en Eure-et-Loir [6]; V. Histoire de la fondation du port de Saint-Nazaire [7]; VI. La Bretagne à l'Institut. Jules de la Gournerie considéré comme ingénieur, géomètre, économiste, et Armand du Châtellier [8]; VII. Deux Morbihannais, Louis Dufilhol et François Jégou.

Je n'ai pas la place, je n'ai pas surtout la compétence nécessaire pour examiner et discuter ces études si variées et si considérables. Ce que je puis dire, c'est qu'elles m'ont toutes vivement intéressé. Le clair et élégant style de l'auteur contribue fort à rendre facile la lecture de ses trois volumes, même du premier où la science est bien sévère. Ce qui donne encore un grand attrait à cette série de notices presque toutes perfectionnées et rajeunies, c'est la sympathie qu'inspire l'honnêteté parfaite de l'auteur. Il se montre plus jaloux des droits de la vérité que des intérêts de son amour-propre, et s'il s'est trompé, il le reconnaît noblement, bien différent de quelques-uns de ses compatriotes qui gardent toute la résistance du granit de leur région, même après qu'ils ont été complètetements battus. Je cite avec plaisir, à ce propos, une déclaration qui fait honneur à M. Kerviler (t. I. p. 105) : « Je me permettrai de faire remar-

1. Étude d'abord publiée dans les *Mémoires de la Société polymathique du Morbihan* (1874). Comme l'abbé de Caumartin n'a pas l'honneur d'être Breton, cette étude n'a pas été reproduite dans la *Bretagne à l'Académie française au* XVII*e siècle*, et c'est pourquoi elle a été ici recueillie.

2. Étude qui a paru en 1887 (*Mémoires de l'Assoc. bret.*) et qui a été complétée à l'aide de documents nouvellements découverts.

3. Publié dans la *Revue littéraire de Nantes*, en 1881.

4. A paru pour la première fois dans la *Revue de la Révolution* (1885) sous le pseudonyme de Philippe Muller, un des bisaïeux maternels de l'auteur.

5. Publiée dans le *Courrier de Bretagne*, journal lorientais, en 1884, sons le pseudonyme de *Locpéȥan de Kerriver* (anagramme de René Pocard-Kerviler).

6. Publié en 1887 dans la *Revue de la Révolution* par le prétendu Ph. Muller.

7. A paru (1881) dans le tome V de l'*Atlas des ports maritimes de France* publié par les soins du Ministère des travaux publics.

8. Publication de la première notice dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (tirage à part de 1884) et de la seconde notice dans le même recueil (tirage à part de 1885). M. K. avait adopté, comme biographe d'Armand du Chatellier, un pseudonyme auquel on ne reprochera pas de manquer de couleur locale : *Larvorre de Kerpénic*. Je ne dois pas oublier de dire que le tome Ier est enrichi de quatre planches : hache en pierre partie emmanchée; projectiles cylindro-coniques ; carte de la presqu'île armoricaine au moment de la conquête romaine ; réseau des voies romaines de l'Armorique. En tête de ce même volume on remarque le portrait de l'auteur.

quer ici que je ne mets aucun entêtement dans toutes ces discussions, et que je ne partage pas l'opinion de M. Bizeul, quand il disait crûment qu'après une discussion chacun doit garder son avis, et qu'il ne le comprenait pas autrement. La preuve, c'est que je ne réédite pas, dans ce recueil les mémoires au sujet desquels j'ai accepté la défaite, en particulier au sujet des Diablintes; ce que je maintiens, c'est après mûre réflexion et après avoir épuisé l'examen des objections de tous mes contradicteurs. » Enfin, ce qui doit à jamais protéger l'auteur d'*Armorique et Bretagne* auprès de tous les lecteurs, c'est l'ardeur qui y éclate partout de son culte pour sa province natale, qui y éclate surtout en cette phrase de la *préface* p. VII) : « On ne cherchera point de transitions pour relier entre eux les différents mémoires du présent recueil. Ce sont des morceaux détachés. Les hasards de la fortune, habituellement favorable aux chercheurs intrépides, leur ont donné successivement naissance. Mais un lien commun les rassemble tous et leur impose une physionomie fraternelle : c'est l'amour de la patrie bretonne, un amour franc, loyal et désintéressé... ».

T. DE L.

---

587. — Dr Rudolf. KOBERT. **Historische Studien aus dem Pharmokologischen Institute der Kaiserlichen Universitaet Dorpat.** III, 1893, Halle a. S. Tausch, in-8, 431 pages, pr. 18 m.

Le troisième fascicule des *Études historiques de l'Institut pharmacologique de l'Université de Dorpat* ne se compose que de deux articles, mais ils ont une importance exceptionnelle; le premier est le catalogue des ouvrages, — dissertations ou thèses, mémoires couronnés, travaux ou leçons des privat-docents et des professeurs — publiés depuis sa fondation, par la faculté de médecine de Dorpat; ce catalogue, œuvre de M. Abraham Grünfeld, assistant de l'Institut pharmacologique, fait grandement honneur à cet établissement; il montre de quelle activité la faculté de médecine de l'université livonienne n'a cessé de faire preuve depuis quatre-vingt-dix ans; il est peu d'établissements similaires qui pourraient rivaliser avec elle. Il est à peine besoin d'ajouter quel intérêt scientifique présente un pareil catalogue. Aussi M. Kobert a-t-il été bien inspiré en publiant ce travail; il l'a peut-être été encore plus en suscitant et en faisant connaître la traduction due à un de ses élèves, le person Abdul-Chalig Achundow, des *Principes pharmacologiques* — *Liber fundamentorum pharmacologiæ* — d'Abu Mansur Muwiaffak bin Ali Harawi, savant du xe siècle.

Cet ouvrage non encore traduit était resté presque inconnu. En 1833, R. Seligman, il est vrai, en avait décrit le manuscrit, et vingt ans plus tard, dans son *Histoire* de la *Botanique*, Meyer en avait d'après lui analysé le contenu; mais c'est aujourd'hui seulement qu'on peut mesurer

toute l'importance de ce vénérable traité; il met hors de doute que les Persans avaient, dès le temps des Sassanides, étudié avec zèle la pharmacopée et que, dès cette époque, ils étaient au courant des travaux indiens sur la matière médicale; les citations qu'Abu Mansur a faites de plusieurs écrivains de la Péninsule hindoustanique, ainsi que les noms de plantes hindous ou sanscrits qu'on rencontre dans son traité, sont la meilleure preuve de la connaissance qu'il avait de la pharmacopée indienne. Son traducteur n'hésite pas à affirmer qu'il avait visité la Presqu'île gangetique pour compléter ses études médicales.

Aldul-Chalig Achundow ne s'est pas borné à donner la traduction des Principes d'Abu Mansur, il les a fait suivre d'un long commentaire dans lequel il cherche à résoudre les difficultés que présente un texte souvent obscur et donne sur chacun des remèdes qui y sont mentionnés d'utiles éclaircissements. C'est ainsi qu'après avoir passé en revue les soixante quatorze remèdes minéraux et les quatre cent trente-quatre remèdes végétaux et énuméré rapidement les quarante-cinq médicaments tirés du règne animal, il a cru devoir donner quelques indications sur les poisons mentionnés par Abu Mansur, en particulier sur l'ergot du seigle. La publication de M. Abdul-Chalig est-elle irréprochable? Il a reconnu lui-même les défauts qu'elle peut présenter; rappelé d'ailleurs, avant qu'il y eut mis la dernière main, dans Bakou sa patrie désolée par le choléra, ses occupations professionnelles, comme son éloignement, l'ont empêché de la surveiller, ce qui était déjà une cause d'erreurs; il faut ajouter qu'il n'est point philologue et qu'ainsi plus d'une finesse du texte a dû lui échapper; le Dr Paul Horn a relevé dans un appendice un certain nombre d'inadvertances qu'il a rencontrées; il eut sans doute mieux valu qu'elles fussent corrigées dans la traduction même, elle n'en aurait été que meilleure; mais malgré les défauts qu'on y peut signaler, elle n'en est pas moins précieuse; c'est une contribution presque sans égale à la connaissance de l'ancienne pharmacopée orientale [1].

Ch. J.

---

# CHRONIQUE

---

FRANCE. — M. Pagart d'Hermansart, bien connu par ses travaux sur l'Artois *réservé*, nous adresse une brochure, intitulée : *Organisation du service des pestiférés à Saint-Omer en 1625* (tirage à part du « Bulletin historique de la Société des Antiquaires de Morinie »). On y trouve d'intéressants détails sur les mesures prises

---

1. Dans son commentaire M. Abdul-Chalig dit que de temps immémorial la rose a été employée dans la pharmacopée égyptienne; c'est là une erreur qui n'est plus permise aujourd'hui et qui est en contradiction avec tous les documents.

en 1625, pour arrêter la peste, sur les diverses épidémies qui éclatèrent à Saint-Omer de 1625 à 1668, sur les saints invoqués dans la région contre le fléau.

ÉTATS-UNIS. — Nous avons à plusieurs reprises signalé à nos lecteurs la Revue américaine de Boston intitulée *Harvard Studies in classical Philology*; nous avons donné une brève analyse des mémoires contenus dans les trois premiers tomes. Il vient de paraître un quatrième volume dont nous résumons, en les groupant par matières, les huit articles : une étude sur la tragédie de *Rhésus* par M. J.-C. Rolfe (thèse de doctorat de 1885 d'abord écrite en latin, traduite ici et complétée); *Herondæa*, par M. J.-C. Wright (examen de cinq passages); πεῖραρ ἑλέσθαι (Σ 501) et la *manus consertio* chez les Romains par M. Fr. D. Allen; l'αὐλός ou *tibia* par M. A. Howard (très important mémoire de 60 p. avec deux planches); de l'emploi de *Hercle*, *edepol*, *ecastor* chez Plaute et Térence par Fr. W. Nicolson (bonne statistique avec le relevé des exceptions à la règle d'Aulu-Gelle, XI, 6); accord du rhythme et de l'accent en latin par J.-B. Greenough; étymologies latines par le même; de l'omission du sujet de la proposition infinitive dans Ovide par Rich. C. Manning; enfin examen de cinq passages (hymnes homériques, Sophocle, Euripide, Horace et Pétrone).

ITALIE. — L'auteur d'un *de fontibus Terentii* dont nous avons rendu compte il y a deux ans, M. Fl. Nencini, vient de publier dans la *Rivista di filologia* une suite d'études sur le texte et sur l'interprétation de divers passages de Térence. On retrouvera dans ces *Quæstiones Terentianæ* les qualités que nous avions relevées dans le travail précédent : de la conscience, beaucoup de pénétration et de finesse avec un mélange de subtilité.

RUSSIE. — Dans l'un de nos derniers numéros (16 octobre, p. 224) nous avons rendu compte des *Curæ Tullianæ* d'un professeur de Moscou, M. Zielinski. Aujourd'hui nous tenons à appeler l'attention de nos lecteurs sur un travail très remarquable du même savant publié dans le *Philologus* (VI, 49 p.) avec le titre : *Verrina*, Chronologisches, Antiquarisches, Juristisches. M. Z. poursuivant ses études sur les difficultés de fonds qu'on rencontre dans les premiers discours, arrive, grâce à une méthode rigoureuse, à d'importants résultats. Chronologie précise du procès; héritage des *Minucii*, origine des *Quæstiones perpetuæ*, d'après *Verr*. II, 15 (ce serait une extension du *jus peregrinorum*); date des *edicta repentina* de Verrès; date de la lettre de L. Metellus aux provinciaux; essais de nivellement dans la condition politique des cités siciliennes; le *Crimen navale*; série des questeurs de Verrès; procès de C. Servilius : tels sont les points discutés successivement. Partout d'excellentes choses; on regrette seulement çà et là de voir proposer des conjectures risquées dont M. Zielinski, si rigoureux ailleurs, ne tente même pas la contr'épreuve; et aussi pourquoi tant de dureté envers Drumann?

SUISSE. — Le xxv^e fascicule (feuilles 39-48 du vol. III) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* entrepris par MM. Staub-Tobler, Schoch et Bachmann, vient de paraître (Frauenfeld, Huber p. 609-768). Il va de *Klabaster* à *Knüttel*.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 20 novembre — 1893




588. — I. **On a Comparative Study of Indo-European customs**, with special reference to the marriage customs, by Dr M. WINTERNITZ. London, 1892. — II. **Indogermanische Gebraeuche beim Haarschneiden**, von J. Kirste. Gratz 1893.

M. Winternitz a développé devant le Congrès international de Folklore une méthode empruntée à la philologie comparée pour l'appliquer à la comparaison des coutumes chez les peuples indo-européens. Il admet comme postulat l'hypothèse qui conclut de la parenté linguistique à la parenté originelle, et pose une série de principes judicieux et sévères pour déterminer avec certitude les coutumes primitives de la race. Il faut, par exemple, démontrer l'existence de la coutume en question dans l'Europe et dans l'Asie et l'identité foncière des pratiques; au cas où la même coutume se retrouve hors de la famille indo-européenne, il faut discerner avec soin si le caractère en est naturellement universel ou particulier. M. Winternitz étudie à la lumière de ses principes les coutumes qui se rattachent au mariage, et pense distinguer avec certitude quelques usages primitifs indo-européens.

M. Kirste croit aussi de son côté retrouver une coutume indo-germanique dans une cérémonie bien connue des Gṛhya-sûtras et dans une pratique en usage chez les Serbes et les Monténégrins. Les analogies signalées sont, il faut l'avouer, assez superficielles, quelqu'ingénieuse qu'en soit l'explication, et il sera prudent d'attendre d'autres preuves avant d'imputer la coutume étudiée aux primitifs Indo-Européens.

Sylvain LÉVI.

589.— **Catalogue of greek and etruscan vases in the British Museum.** Vol. II. London, Longmans, 1893. Gr. in-8, 313 pages et 7 pl., avec de nombreuses gravures dans le texte.

L'ancien catalogue des vases du Musée Britannique, publié en 1857 par MM. Hawkins et Newton, ne répondait plus depuis longtemps à l'état de cette riche collection. La rédaction d'un nouvel inventaire, entreprise sous la direction de M. Murray, est aujourd'hui presque entièrement terminée : la première section qui se soit trouvée prête, formant le second volume de l'ensemble, a paru récemment par les soins de M. H.-B. Walters. Elle contient la description très soignée d'environ huit cents vases à figures noires sur fond rouge ou blanc, accompagnée d'une cinquantaine de bonnes gravures d'après des vases inédits. L'introduction (p. I-XLVIII) est importante. Après quelques indications générales sur la chronologie de la céramique à fond rouge, M. W. décrit et figure les types principaux des vases de cette catégorie, énumère les artistes qui les ont signés, enfin donne une intéressante classification des sujets représentés, travail qui n'avait pas été fait, à ma connaissance, depuis l'*Ancient Pottery* de Birch. Ici, les exemples allégués sont tous empruntés au Musée Britannique et plusieurs sont reproduits par la gravure d'une manière très satisfaisante. Vient ensuite une étude détaillée des diverses fabriques, Cyrène, Corinthe, l'Ionie, Chalcis, Naucratis, Daphnae, l'Attique, etc., chaque paragraphe étant suivi d'une bibliographie qui témoigne d'une information exacte et étendue. Le catalogue proprement dit (p. 49-303) suit le même ordre ; les vases de la fabrique de Cyrène (ou plutôt attribués à cette fabrique) ouvrent la marche, parce qu'ils sont considérés comme intermédiaires entre les styles primitifs et la technique de la poterie à figures noires. Parmi les vases inédits que l'on trouvera gravés dans le texte, nous citerons (p. 75) un très curieux scyphos du sanctuaire des Cabires à Thèbes, représentant, dans le style caricatural propre à cette fabrique, Pélée qui amène le jeune Achille au centaure Chiron. M. W. est d'accord avec MM. Winnefeld et Kern pour voir dans ces vases les produits d'un atelier béotien, mais il ne les croit pas antérieurs au v<sup>e</sup> siècle, ce qui me paraît erroné ; je pense aussi qu'il faut reconnaître dans cette curieuse série de peintures *cabiriques*, les plus anciennes caricatures que nous connaissions en Grèce, une influence égyptienne, qui peut être mise en relations avec le passage d'Hérodote où les usages des Orphiques sont assimilés à ceux des Égyptiens (II, 81), comme aussi avec le caractère égyptien d'une partie de la théogonie orphique (cf. Gruppe, *Griech. Culte und Mythen*, p. 659). Il faut du reste attendre, pour se prononcer nettement à cet égard, la publication de l'ensemble des trouvailles faites par les explorateurs allemands au Cabirion, qui est annoncée depuis trois ans comme prochaine. Je signalerai encore, parmi tant de monuments curieux, la représentation (B 60 et pl. I) d'une bataille navale sur une hydrie *dite* d'imitation étrusque ; ce vase, bien qu'ayant fait partie de la collection Durand

(n° 868), n'avait jamais été publié. Je ne sais s'il ne faudrait pas plutôt l'attribuer à une fabrique ionienne de la Grèce du nord.

A diverses reprises, M. Walters parle des poteries connues sous le nom de tuiles ou *imbrices*. Postérieurement à la publication de son catalogue, un travail de M. C. Robert ('Εφημ. ἀρχαιολ., 1893, p. 247) a débarrassé l'archéologie de cette expression. Les prétendues tuiles sont les instruments appelés par les Grecs ὄνοι ou ἐπίνητρα, que les femmes posaient sur leurs genoux pour filer; une fileuse tenant un ὄνος dans cette position a été signalée par M. Sophoulis sur une des prétendues tuiles peintes du Musée d'Athènes, ce qui tranche définitivement la question.

Salomon REINACH.

---

590. — **Plutarque. Vie de Démosthène,** par H.-A HOLDEN, lxxx-183 p. Cambridge, 1893.

Dans cet élégant petit volume, sorti des presses de l'Université de Cambridge, le texte de Plutarque ne comprend que trente-six pages. Cette simple remarque suffit à montrer quelle abondance de renseignements M. Holden a réunis pour l'explication de son auteur et combien se trouve facilitée la tâche du lecteur. En effet, sans compter la substantielle introduction, consacrée en grande partie à l'étude des sources utilisées par Plutarque dans la vie de Démosthène et à l'analyse de cette biographie, le commentaire exégétique comprend à lui seul près de cent pages; il renferme d'abondantes remarques grammaticales ou littéraires et tous les éclaircissements désirables au point de vue historique. Il est vrai qu'il ne saurait y en avoir trop, quand il s'agit d'un ouvrage aussi important.

Pour ce qui est de la constitution du texte, l'édition de M. H. repose, comme autorité principale, sur le *Matritensis* (N) découvert par Ch. Graux. Toutefois, M. H. se range à l'avis des critiques qui, comme Gudeman, estiment que la valeur de ce manuscrit a été exagérée. Il accorde en revanche une certaine importance à un *codex Harleianus 1692* du British Museum (H), manuscrit du XIVe siècle, en minuscule, provenant de la bibliothèque du cardinal Niccolo da Cusa; ce manuscrit, qui n'a pas été encore collationné, dit M. Holden, contient dix-neuf biographies et dix traités de morale de Plutarque. Aussi arrive-t-il à plusieurs reprises que l'éditeur de la *Vie de Démosthène* donne la préférence à H sur N. Il conserve, par exemple, la leçon de la vulgate, qui est aussi celle de H, dans les passages suivants : chap II, 3 οὐκ εὐχερὴς γένοιτ' ἂν (ἀμαθὴς N, d'où Graux a conjecturé εὐμαρής); chap IV, 3 κάτισχνος καὶ νοσώδης (ἀπαλὸς N; Amyot avait sans doute connaissance de cette double leçon, car il traduit : « foible, gresle et maladif »); chap. X, 2 ὁ δ' αὐτὸς φιλόσοφος (Θεόφραστος N); chap. XXX, 3 περιβραχιόνιον, (περὶ τὸν βραχίονα N, d'où Graux a conjecturé περὶ τῷ βραχίονι, par comparaison avec l'auteur de la *Vie des dix orateurs*, XLVIII, p. 847).

La vulgate se trouve de même conservée, d'accord avec H, au chap. VIII, 4 : γράψας, au lieu de γράψαι, correction de Wyttenbach, ainsi qu'au chap XXII, 2, où l'éditeur tente d'interpréter les mots τὰ οἰκεῖα πράγματα καὶ πάθη τοῖς δημοσίοις ἐπανέχοντα, τηρεῖν τὸ ἀξίωμα κτλ., tandis que Graux suppose l'existence d'une lacune entre ἐπανέχοντα et τηρεῖν. Sur ces derniers points en particulier, nous ne pouvons donner raison à M. Holden, dont le travail d'ailleurs est excellent.

Émile BAUDAT.

---

591. — J. MARQUARDT. **La vie privée des Romains.** Traduction française par V. HENRY. Tome II, Paris, 1893. In-8, chez Thorin, 12 francs.

Avec ce nouveau volume se termine la traduction du manuel de Marquardt, commencée, il y a huit ans, sous la direction de M. Humbert. Ce serait une singulière injustice que de ne pas remercier vivement les traducteurs de la peine qu'ils ont prise à notre intention. Sans doute nous avons maintenant d'excellents manuels d'antiquités romaines écrits en français, parmi lesquels celui de M. Bouché-Leclercq tient la première place; mais aucun n'a une ampleur et ne contient une abondance de renseignements comparables au traité de Marquardt. Tous ceux qui s'occupent des antiquités romaines l'ont apprécié depuis longtemps et ne peuvent que saluer avec joie l'apparition du livre entier dans sa traduction française.

Ce dernier volume a été traduit par M. Henry; il couronne dignement l'œuvre. La traduction est faite avec une conscience du détail digne de tous les éloges : les références et le texte même des passages cités en note ont été vérifiés minutieusement; le traducteur y a ajouté quelques notes très sobres et généralement très instructives, surtout quand il parle de faits philologiques, qui sont de son domaine propre. Un excellent index analytique termine le volume.

R. CAGNAT.

---

592. — A. LUZIO, R. RENIER. **Mantova e Urbino.** *Isabella d'Este ed Elisabetta Gonzaga nelle relazioni famigliari e nelle vicende politiche.* Turin, L. Roux et Cie, 1893. In-8 de XV-333 p. Prix : 5 fr.

Les murs de Paris, dont les affiches peintes ne servaient guère jusqu'à présent qu'à l'apothéose des demi-déesses de café-concert, ont rendu récemment un hommage inattendu à la mémoire d'une dame italienne de la Renaissance. Les grandes affiches de la vente Spitzer portaient, en effet, comme unique motif décoratif, la médaille de Gian Cristoforo Romano représentant Isabelle d'Este, marquise de Mantoue. Il semble, d'ailleurs, que le mot soit donné pour glorifier en tous pays celle qui fut la dévouée protectrice et l'intelligente amie des artistes et des lettrés,

et pour fixer en elle le type idéal de la femme et de la princesse de la grande époque[1].

Les historiens attitrés de Madame Isabelle sont MM. Luzio et Renier, qui continuent à dépouiller et à mettre en œuvre, avec un zèle infatigable, l'admirable matériel historique accumulé dans les archives de Mantoue. Parmi les monographies d'étendue diverse publiées déjà en grand nombre par les deux auteurs, soit en collaboration, soit isolément, et dont ils ont opportunément réuni l'indication dans leur préface[2], aucune n'avait encore l'importance de celle qu'ils donnent aujourd'hui et qui forme un volume entier de la collection historique de la librairie Roux. Mais la méthode de rédaction est restée la même : récit précis et sobre, éclaircissements et sources multipliés au bas des pages, insertion in-extenso des documents principaux. Je noterai peut-être cette fois un peu plus d'agrément de rédaction et un soin particulier dans l'agencement des chapitres, auquel le grand public ne restera pas insensible.

MM. L. et R. traitent, dans ce volume, des rapports de tout genre entretenus par les cours parentes de Mantoue et d'Urbin, de 1471 à 1539, et spécialement des relations entre Isabelle d'Este et Élisabeth de Mantoue, duchesse d'Urbin, sa belle-sœur, morte avant elle en 1526. Ces deux princesses semblaient nées pour s'aimer et se comprendre. Élisabeth le cédait à peine à Isabelle pour la culture littéraire et l'amour de l'art (n'était-ce point à sa cour que s'échangeaient les dialogues du *Cortegiano* ?) et, au milieu des traverses terribles de sa vie, elle fut appelée à faire preuve d'une force d'âme qui n'aurait pas manqué, le cas échéant, à son amie mieux traitée de la fortune. A côté des princesses et de leur mari (le marquis Francesco Gonzaga et le duc Guidubaldo Montefeltro), apparaissent par leurs lettres, leurs vers et leurs souvenirs, Castiglione, le gentilhomme et l'honnête homme, Bibbiena, le galant et spirituel cardinal, Bembo, le plus heureux des lettrés du siècle, d'autres moins illustres, et même ces littérateurs à-demi charlatans qui ont tenu une large place dans les cours laïques et pontificales de l'époque, tels que Serafino Aquilano et Bernardo Accolti, l'*Unico Aretino*. Les fêtes, les spectacles, les voyages princiers sont narrés avec détail et on remarquera spécialement, à ce propos, les curieuses lettres sur Venise écrites

1. On la retrouve presque toujours au premier rang dans ces travaux relatifs à la vie littéraire et à la vie de cour en Italie, qui se multiplient sur une période particulièrement intéressante. Rappelons ceux de MM. Luzio, Renier, Pasolini, Cian, etc., et en France, ceux de MM. Müntz et Léon-G. Pélissier; celui-ci donne une belle place à Isabelle dans des recherches qui n'ont pas seulement d'importance pour l'histoire diplomatique, mais encore pour l'histoire des mœurs : *Les amies de Ludovic Sforza et leur rôle en 1498-1499* (*Revue historique*, 1891); *Les relations de François de Gonzague, marquis de Mantoue, avec Ludovic Sforza et Louis XII* (*Annales de la Faculté de Bordeaux*, 1893). Le premier travail est cité mainte fois dans *Mantova e Urbino*.

2. La plus considérable a été analysée ici même, 1890, II, p. 383-386.

par Isabelle à son mari, pendant un voyage de 1502. La politique est représentée par des événements considérables, notamment les deux usurpations du duché d'Urbin, la première fois par César Borgia, la seconde par Léon X. Les basses intrigues et les violences de la politique de la Renaissance s'étalent dans les documents recueillis par MM. Luzio et Renier et qui sont loin d'avoir seulement un intérêt anecdotique ; là même où le champ semble le plus exploré, sur les Borgia par exemple, les historiens ont trouvé moyen de glaner de fructueuses gerbes. Pour la vie privée, artistique et littéraire, la contribution est de premier ordre ; c'est en somme une « illustration », par les documents d'archives, de la société du *Cortegiano*, qui y apparaît presque tout entière. Les auteurs ont eu l'art d'en tirer un livre d'une composition habile et d'un véritable attrait. Le cas est trop rare chez les érudits, en Italie comme ailleurs, pour ne pas les en remercier.

P. de Nolhac.

---

593. — **Aus dem Volksleben der Magyaren.** Ethnologische Mittheilungen von Dr Heinrich von Wlislocki. München, 1893. 183 p.

M. Wlislocki, professeur de littérature allemande à l'Université de Kolosvár — Clausembourg — poursuit depuis de longues années ses recherches ethnographiques dans un pays qui, plus que tout autre, offre des problèmes intéressants à ces études. Le mélange des races en Hongrie est plus grand que partout ailleurs; chaque contrée a ses us et coutumes, ses croyances populaires, ses superstitions. Les souvenirs de l'ancienne religion païenne s'y sont conservés plus longtemps que dans le reste de l'Europe, car les Hongrois qui s'étaient établis il y a mille ans aux bords du Danube ne furent convertis au christianisme qu'au cours du xi^e^ et du xii^e^ siècles, et il a fallu user souvent de répressions sanglantes pendant le règne des Arpads pour faire triompher finalement le catholicisme. Les études ethnographiques et celles du folklore étaient pourtant peu cultivées dans le pays ; ce n'est qu'en 1886 que fut fondée la première Revue de ce genre, les *Ethnologische Mittheilungen aus Ungarn*, rédigés par Herrmann et Katona. Quelques savants avaient cependant déjà cherché, il y a une quarantaine d'années, à reconstituer la religion primitive des Magyars et c'est un évêque, Ipolyi, qui, en 1854, a jeté les bases du folklore de son pays, dans sa *Mythologie magyare (Magyar mythologia)*. L'histoire de ce livre est assez curieuse. L'auteur qui à cette époque n'était pas encore évêque, se vit forcé de retirer son ouvrage du commerce. Aujourd'hui, il est extrêmement rare; mais l'impulsion qu'il a donnée a porté ses fruits. Bálint, Barna, Kálmány et Wlislocki continuent ces recherches avec succès.

Ce dernier a jusqu'ici étudié surtout les Szekler, cette ancienne tribu de la Transylvanie, et les Tziganes. Aujourd'hui il donne, en sept chapitres, un résumé des croyances populaires des Hongrois, contribution

très précieuse au folklore. Il étudie d'abord le culte des montagnes et arrive à peu près aux mêmes résultats qu'Andrian dans son livre : *Der Höhencultus asiatischer und europaeischer Völker* (1891); puis il décrit les coutumes des fêtes populaires, la sorcellerie avec les parties du corps humain, la manière de chercher les trésors, occupation encore très fréquente en Hongrie où presque dans tous les villages on indique les endroits qui cachent des trésors. Le chapitre intitulé : *Hexenspruch und Zauberbann* est surtout intéressant. C'est une énumération très longue de tous les remèdes et dictons contre les maladies, tandis que le dernier chapitre traite du culte de Notre-Dame. *Boldogasszony* était une ancienne divinité magyare, la patronne des femmes ; avec le christianisme elle fut identifiée, surtout dans les contrées slaves, avec sainte Anne, puis avec la sainte Vierge. Le jour consacré à sainte Anne était le mardi, celui de la Vierge est le samedi.

Les sources de M. Wlislocki sont d'abord les anciennes chroniques qui nous ont conservé tant de traits de la vie et des croyances populaires, puis les ouvrages allemands qui parlent de ces matières en général, enfin les études des folkloristes magyars ; mais lui-même, grâce à ses nombreuses pérégrinations à travers le pays, a pu ajouter maints détails intéressants. L'Index est d'une grande exactitude. Tout ce qu'on pourrait reprocher à l'auteur, c'est une composition un peu lâche et les renvois intercalés dans le texte, de sorte que le livre ressemble plutôt à un recueil de matériaux qu'à un ouvrage fini.

J. Kont.

---

594. — **Jean Lemaire.** Der erste humanistiche Dichter Frankreichs, von Ph. Aug. Becker. Strasbourg, Trübner, 1893, in-16 de xii-390 p. Prix : 12 m.

Il restait peu à faire, semble-t-il, sur Jean Lemaire de Belges, après les bons travaux qu'il a provoqués et surtout la toute récente édition de ses œuvres donnée par J. Stecher, avec toutes les appendices biographiques et bibliographiques nécessaires. Sans renouveler le sujet, M. Becker a trouvé le moyen d'en rajeunir utilement quelques parties, en se plaçant principalement au point de vue littéraire. Le titre est un peu inexact ou plutôt obscur, M. B. voulant établir que Jean Lemaire est le premier poète, non de France, mais écrivant en français, qui ait puisé la plus grande partie de ses inspirations à la source de l'humanisme. Les rapprochements qu'il institue sont intéressants et souvent nouveaux et achèvent de démontrer que le poète de Marguerite d'Autriche doit être considéré comme un précurseur de la Pléiade, dont il esquisse déjà le programme lyrique. L'auteur a fait usage de manuscrits et tiré parti de ces premiers recueils imprimés de notre humanisme encore si peu explorés. Dans sa typographie très élégante se sont malheureusement glissées bien des fautes d'impression, fâcheuses pour les noms français (Du Ballay, Jean d'Anton, etc). P. N.

595. — F.-A. Aulard. **Recueil des actes du Comité de salut public** avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire. Tome V. Paris, impr. nat. et Hachette, 1892. In-8, 599 p.

596. — **La Société des Jacobins.** Tome IV. Paris, Cerf, 1892. In-8, 709 p.

597. — **Mémoires de Chaumette sur la Révolution du 10 août 1792,** avec une introduction et des notes. Paris, Société de l'Histoire de la Révolution française, 3, rue de Furstenberg, 1893. In-8, xvi et 66 p.

598. — **Etudes et leçons sur la Révolution française.** Paris, Alcan, 1893. In-8, 306 p. 3 fr. 50.

Le cinquième volume du Recueil qui portera le nom de *Recueil Aulard*, contient les actes du Comité de salut public, la correspondance des représentants et le registre du Conseil exécutif depuis le 19 juin jusqu'au 15 août 1793. Il sera surtout utile à ceux qui veulent étudier et connaître de près le mouvement fédéraliste. Nous appelons notamment l'attention sur les lettres des représentants à l'armée des côtes de Cherbourg et à l'armée des côtes de la Rochelle, sur celles des représentants dans les départements du centre et de l'ouest, sur celles des représentants aux côtes de la Méditerranée, aux armées des Alpes et d'Italie. Les documents sont comme toujours édités avec le plus grand soin [1].

Le tome IV d'un autre recueil également publié par M. Aulard — le recueil de documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris — renferme des pièces relatives aux débuts de la société depuis le 17 juin 1792 jusqu'au 21 janvier 1793 pendant la période où l'on vit la chute de la monarchie, l'établissement de la République et le jugement de Louis XVI. M. A. a bien fait de signaler simplement l'existence des discours imprimés à part : il fallait gagner de la place, puisque la publication doit se borner à six volumes. On ne trouvera donc dans ce tome que le récit des débuts de la Société; encore M. A. n'a-t-il pas reproduit intégralement les comptes rendus du journal des Jacobins; il a, sous forme d'analyses placées entre crochets et imprimées en plus petits caractères, abrégé les parties les moins intéressantes de ces comptes-rendus. Les historiens approuveront ce procédé; l'analyse ne leur enlève aucun renseignement essentiel et résume des pétitions, des adresses, des nouvelles souvent inexactes, les discours imprimés. Ce qui importe avant tout, c'est de connaître dans ses traits caractéristiques l'activité du club. On remerciera surtout M. Aulard d'avoir donné les circulaires imprimées de la Société et quelques pièces officielles qui ont été négligées ou ignorées par la plupart des historiens [2].

Les *Mémoires* de Chaumette se composent d'un manuscrit qui se trouve dans ses papiers aux Archives nationales, et de quelques feuillets qui manquaient au début du manuscrit, mais que M. Et. Charavay

---

1. P. 377 lire Kilmaine au lieu de *Guillemin;* p. 415 l'officier-général dénoncé au Comité doit être Baraguey d'Hilliers.

2. Lire p. 135 Brentano *(Printanno)*, p. 153 Pusy *(Puzy)*, p. 272 Remich *(Remighes)*, p. 545 Doumer *(Doumère)*.

possédait. Ces feuillets avaient été publiés en 1866 dans l'*Amateur d'autographes*. M. Aulard les a reproduits, ainsi que le reste du manuscrit. L'introduction qu'il a mise en tête de la publication, résume fort bien tout ce qu'on peut dire de Chaumette et de ses Mémoires. M. A. retrace la vie de Chaumette, précise les dates essentielles, indique les faits importants. Mais si le personnage fut un des hommes qui eurent, pendant la Révolution, le plus d'influence sur les idées et les mœurs de Paris, est-il aussi « remarquable » que l'assure son biographe? Quant aux *Mémoires*, M. A. juge avec raison que leur auteur accepte trop complaisamment certaines légendes populaires et qu'il commet des inexactitudes; mais on y trouvera des renseignements nouveaux sur l'arrivée du bataillon de Marseille, sur l'attitude du district des Cordeliers et le rôle de Danton à la veille du 10 août, sur l'assemblée des commissaires des sections qui rédigèrent le vœu de déchéance Chaumette a laissé dans cet écrit «un document sur l'état d'âme des Parisiens patriotes en 1792; il exprime fidèlement leurs impressions en face des intrigues et des trahisons de la cour; l'emphase qu'un goût délicat relèvera dans ces pages, n'est pas une mauvaise rhétorique, mais le reflet exact des sentiments exaltés de l'époque ».

Dans ses *Études et leçons sur la Révolution française*, M. Aulard a réuni quelques-uns des cours qu'il a faits à la Sorbonne et des articles qu'il a publiés dans la *Revue bleue*. Ces études sont toutes écrites d'après les sources originales et les historiens y trouveront leur profit. On nous permettra de les énumérer : I. Leçon d'ouverture. II. Le programme royal aux élections de 1789 (« la royauté manqua à sa mission héréditaire et ne sut ni retenir la France dans les voies anciennes ni l'engager dans les nouvelles»). III. Le serment du Jeu de Paume (l'auteur rappelle, d'après le procès-verbal officiel, Bailly, le journaliste Le Hodey et les documents de Vatel, comment les choses se sont passées). IV. Le club des jacobins sous la monarchie (M. A. montre quelle fut l'opinion de la société et comment elle s'organisa; il expose le programme politique du club de 1789 à 1792, indique quelques traits de sa première physionomie monarchiste, car le club « refléta les vicissitudes du sentiment public » et « ne fut qu'une tribune occupée tour à tour par les opinions et les partis qui dirigèrent la Révolution »). V. André Chenier homme politique (c'est un monarchiste de l'école de Mounier et de Malouet, avec plus de courage que Mounier et de candeur que Malouet). VI. La proclamation de la République en 1792 (montre que le 10 août maintenait la monarchie, qu'entre le 10 août et le 22 septembre on ne demanda pas formellement la République, que l'assemblée électorale de Paris s'était seule prononcée pour ce régime). VII. Les comptes de Danton (Danton a rendu ses comptes). VIII. La statue de Danton (Danton a été un grand homme d'État, et, à ce titre, il mérite une statue). IX. Les responsabilités de Carnot (Carnot a été, lui aussi, un révolutionnaire ardent; « il obéit aux passions de son cœur, aux

colères de sa raison; il frappa avec rudesse les obstacles vivants qui gênaient le gouvernement dont il faisait partie; il a du sang sur les mains... plus hautain et plus âpre que les autres, il se passionne comme eux, non point par ambition ou par vengeance, mais parce qu'il se trompe »). X. Une gazette militaire en l'an II (*La soirée du camp*, journal officieux à l'usage des armées, fondé par Carnot). XI. La presse officieuse sous la Terreur. XII. L'art de la politique en l'an II. XIII. Aux apologistes de Robespierre. XIV. Robespierre et le gendarme Méda.

A. Chuquet.

---

599. — **Captivité et derniers moments de Louis XVI**, récits originaux et documents officiels recueillis et publiés pour la Société de l'histoire contemporaine par le marquis de Beaucourt. Tome II. Documents officiels. Paris, Picard, 1892. In-8, 415 p.

600. — **Le 18 fructidor**, documents pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'Histoire contemporaine, par Victor Pierre. Paris, Picard, 1893. In-8, xxxvi et 516 p.

Le deuxième tome de l'ouvrage publié par M. de Beaucourt sous le titre *Captivité et derniers moments de Louis XVI*, contient des documents officiels, au nombre de deux cent quarante-six : procès-verbaux de la Commune, décrets de la Législative et de la Convention, arrêtés du Conseil exécutif, etc. M. de Beaucourt reproduit dans un appendice le testament du roi et quelques passages de la brochure intitulée *Détails intéressants*; il prouve que Daujon, membre de la Commune — et non l'abbé Danjou — a, le 3 septembre, arrêté les massacreurs qui voulaient faire baiser à la reine la tête de Mme de Lamballe; il discute le fameux mot de l'abbé Edgeworth et en admet l'authenticité; il examine et apprécie les documents relatifs aux dépenses qui furent faites au Temple. Cet appendice est suivi d'une très bonne table alphabétique.

M. Pierre n'a pas, dit-il, à sa disposition les majestueux in-quarto que l'État octroie à ses éditeurs. Il a donc dû, dans le gros dossier du 18 fructidor, se borner et choisir. Aussi a-t-il laissé de côté : 1° les documents que donne le *Moniteur*, papiers d'Antraigues, déclarations de Duverne de Presle, correspondances saisies dans les chariots de Klinglin, extraits du procès Brotier-La Villeurnoy; 2° la délibération du 16 juillet 1797, la circulaire de Talleyrand aux agents de la République et sa lettre à Bonaparte, publiées par M. Pallain. Sauf de rares exceptions, il ne donne que des documents inédits qu'il divise en cinq séries. I. *Le général Hoche et les mouvements de troupes*. M. P. reproduit cette correspondance d'après les archives de la guerre, et il remarque à ce sujet qu'on y « reconnaît la confusion des ordres, les variations de volontés, les dissimulations nécessaires »; il discerne justement dans les lettres de Hoche « une ardeur maladive qui explique la violence de ses résolutions, l'amertume de ses plaintes, son ambition de mener la lutte »;

il juge avec raison qu'il n'a manqué à Hoche que l'occasion pour devancer Augereau et exécuter lui-même le coup de main qui précéda brumaire. II. *Lettres de Mathieu Dumas à Moreau.* Elles sont au nombre de quatre; elles s'élèvent contre le Directoire, mais Dumas ne veut le combattre que par les moyens constitutionnels. III. *Le coup d'État.* Les pièces, tirées des Archives nationales, sont le procès-verbal de la séance que Revellière, Barras, Reubell, les ministres et Augereau tinrent le 17 fructidor, la loi du 19 fructidor an V (bien connue il est vrai, mais qu'on a bien fait de reproduire, puisqu'on s'y réfère à tout instant), des pièces diverses, ordres et lettres d'Augereau, correspondance du ministre de la police Sotin, etc. IV. *La déportation* : lettres de Dutertre qui conduit à Rochefort les déportés, des autorités de la Vienne qui exposent la scandaleuse conduite de Dutertre, des déportés Barbé Marbois, Tronson du Coudray, Laffon de Ladébat, Murinais, De La Rue, etc.) qui « reflètent naïvement et sans apprêt littéraire le trouble qu'apportent dans les relations de famille et dans les affaires les plus urgentes ces arrestations inattendues » (p. XXI). V. *Les commissions militaires.* C'est la partie la plus neuve, la plus considérable de l'ouvrage. M. P. n'a retrouvé que très peu de pièces; mais grâce à des recherches persévérantes dans les journaux et les archives des provinces, il arrive à établir qu'en dix-huit mois, d'octobre 1797 à mars 1799, les commissions militaires ont siégé dans trente-deux villes et prononcé environ cent soixante condamnations à mort; d'ailleurs il donne dans un des appendices le tableau chronologique de ces condamnations. Un triple index alphabétique (noms de personnes, noms de lieux, noms d'auteurs cités) termine la publication de M. Pierre qui s'est montré, une fois de plus, zélé consciencieux et scrupuleux chercheur.

A. C.

---

601. — **Souvenirs de la guerre d'Espagne, 1809-1812,** par un adjudant de chasseurs. (Se vend à la *Revue rétrospective*, 55 rue de Rivoli, 1893. In-8, 305 p.

Ces *Souvenirs* ne sont que des fragments, et on n'en a ni le commencement ni la fin. L'adjudant qui les a composés, ne s'est pas nommé; on sait seulement qu'il est né dans l'Orléanais, peut-être à Beaugency, vers 1780; mais il raconte ses faits et gestes avec entrain; il a curieusement observé l'Espagne, ses habitants, ses mœurs; il sait l'espagnol et le cite volontiers. Dans la première moitié du volume il raconte quelques anecdotes : les heureuses journées qu'il passa au couvent d'Olyte près d'une « adorable supérieure » (p. 29), des représailles exercées à Pampelune, le massacre d'une compagnie de Polonais, la brillante contre-guerilla commandée par le comte de H.., la destruction du village de San-Gregorio, la marche de la colonne qui mit Logrono à contribution et qui regagna Stellia après avoir battu les *voluntarios*, la surprise d'un

détachement de lanciers de Don Jullian, l'arrestation dramatique du bandit Carlos Trusillo, la révolte d'une division française qui exige et obtient de son général l'arriéré de la solde. Les scènes de barbarie ne font pas défaut ; une cantinière française, capturée par les Espagnols, est l'objet de cruautés raffinées ; des grenadiers prisonniers sont, tout vivants, enfouis en terre jusqu'au col et alignés comme dans un jeu de quilles, et en effet, leurs têtes servent de quilles ; on s'amuse à les toucher et l'on ne s'arrête qu'après les avoir brisées (p. 70). Mais l'envahisseur n'est pas détesté partout ; lorsque les troupes reviennent de l'expédition de Logrono, les gens de Stellia viennent à leur rencontre avec des rafraîchissements, et les femmes, les filles essuient avec leurs mouchoirs la sueur qui coule du visage des soldats (p. 62) ; le détachement français qui s'est saisi du redouté Carlos, voit avec surprise un parti des dragons de Lomga lui rendre les honneurs militaires, au lieu de l'attaquer, et l'officier espagnol dit au maréchal des logis : « Vous le tenez, le brigand ; serrez-le bien, et que Dieu vous récompense d'en avoir purgé le pays. » Ces *Souvenirs* seront donc, à plus d'un égard, utiles aux historiens. On remarquera notamment les pages consacrées au roi Joseph et à la situation de l'armée. Notre adjudant affirme qu'il a vu Joseph jouant au volant et au ballon avec les dames du palais, dans la cour, à la vue de la population madrilène qui mourait de faim et lui demandait du pain à travers les grilles, et il l'a entendu donner l'ordre de dissiper cette *canaille ;* il a vu, par dessus les murs du parc, Joseph rouler les dames sur des brouettes et rire aux éclats lorsque le véhicule se renversait et qu'une femme faisait la culbute, et il a entendu le roi injurier l'officier de garde qui n'empêchait pas la populace de crier, de l'autre côté des murs, du pain et toujours du pain (p. 135). Pareillement, l'auteur insiste sur le mécontentement des troupes, et surtout de la garnison de Madrid : les simples soldats se voyaient réduits à la *ration de la Ramée,* à un pain que les chiens auraient refusé, tandis que les capitaines, lieutenants, sous-lieutenants avaient double ration, et un pain blanc fait exprès ; la désertion était donc considérable, surtout parmi les bataillons étrangers ; trente à quarante hommes passaient chaque jour à l'ennemi (p. 138). La seconde moitié du volume retrace les aventures de l'adjudant pendant sa captivité. Il avait été fait prisonnier le 24 mai 1812 et n'avait échappé que par miracle à la mort : le curé de l'endroit était un Français émigré et le fit passer pour son parent. Muni d'un excellent passeport que lui donne le curé de Leganes, l'adjudant est conduit de *partida* en *partida* jusqu'à Lisbonne, dépôt des prisonniers : il rencontre partout des déserteurs français qui commandent les guerillas et l'engagent à suivre leur exemple ; il est présenté à la marquise de La Romana « cette Vénus métamorphosée en guerrière » (p. 201) ; il passe d'heureux moments au quartier général d'Abrantès, près de l'anglaise Betsy ; les officiers de Wellington lui font bon accueil, et par malheur, les *Souvenirs* de l'adjudant ne vont pas plus loin.

A. Ch.

602. — G. Lenotre. **La guillotine pendant la Révolution,** d'après les documents tirés des archives de l'État. Paris, Perrin, 1893. In-8, 375 p. 7 fr. 50.

La matière, divisée en cinq chapitres [1], n'est pas épuisée et l'auteur n'a pas suffisamment consulté les journaux et mémoires du temps. Mais il a su traiter son sujet d'une façon intéressante. C'est ainsi qu'en parlant de la haute justice sous l'ancien régime, il n'oublie pas de conter l'anecdote du bourreau de Landau. Les archives nationales lui ont fourni des détails curieux sur les bourreaux ou exécuteurs des jugements criminels : il a constaté qu'à la suite du décret du 13 juin 1793, aucun tribunal criminel (à l'exception de quelques centres) n'était légalement pourvu d'un exécuteur en titre; il a découvert deux bourreaux amateurs, Hentz et Collet de Charmoy, qui par goût, par patriotisme ou plutôt par peur, exercèrent le métier de « vengeurs du peuple »; il rappelle que l'exécuteur de Lyon fut lui-même exécuté; il nous renseigne sur les emplacements de l'échafaud, sur la fameuse charrette, sur les cimetières des suppliciés. Ajoutez que M. L. nous apporte sur les Sanson des renseignements exacts, bien qu'en très petit nombre ; mais il aime mieux être incomplet qu'être inexact et il ne se fie qu'aux pièces officielles, aux documents indiscutables. Il signale au passage une singulière erreur de Thiers : selon Thiers, Fouquier avait fait élever l'échafaud dans la salle même du tribunal; Thiers a pris *échafaud* au sens actuel et a fait d'un échafaudage la guillotine [2].

A. C.

---

603. — R. Wagner. **Moltke und Muehlbach zusammen unter dem Halbmonde 1837-1839.** Geschichte der Sendung preussischer Offiziere nach der Turkei 1837, des Kurdenfeldzuges 1838 und des Syrischen Krieges 1839. Berlin, Bath. 1893. In-8, xv et 321 p.

La *période turque* de Moltke avait depuis longtemps attiré l'attention des historiens. Mais on ne la connaissait que par ses *Lettres* parues pour la première fois en 1841, ignorées alors, et depuis arrivées à leur cinquième édition. On ne savait guère ce qu'il avait fait en Turquie, ainsi que ses trois camarades de l'armée Vincke, Fischer et Mühlbach, au point de vue purement militaire. M. R. Wagner a trouvé les papiers de Mühlbach et, grâce à ces précieux documents, il a pu faire l'histoire complète de la mission militaire prussienne. Il nous raconte donc dans un premier chapitre l'origine de cette mission, l'arrivée des officiers à Constantinople, leur séjour, leur présentation au sultan, leurs premiers travaux : voyage à travers la Bulgarie et aux

---

1. I. La haute justice sous l'ancien régime. II. Les exécutions en province pendant la Terreur. III. Les Sanson. IV. La guillotine. V. Le préjugé.

2. Klopstock a nommé la guillotine « ein Kunstgebæu mit schnellabmæhender Sichel ».

Dardanelles. Un second chapitre nous transporte en Asie-Mineure où Moltke et Mühlbach, après avoir rejoint le quartier-général d'Hafiz Pacha à Diarbekir, explorent la chaîne du Taurus, naviguent sur le Tigre jusqu'à Mossoul et reviennent à travers le désert. Nous assistons dans le troisième chapitre à la campagne contre les Kurdes; Mühlbach est avec Hafiz Pacha, et Moltke avec Kurd Mehemed Pacha; les deux corps se réunissent, et le camp de Papour, puis celui de Goh est emporté; mais l'expédition a été manquée parce qu'on l'a commencée trop tôt; on la termine brusquement; on n'occupe pas d'une façon durable le territoire conquis; on n'empêche pas les tribus transportées dans la plaine de regagner leurs montagnes, et sous quelques années une campagne nouvelle sera nécessaire (p. 164). Le quatrième chapitre du volume annonce la guerre de Syrie *(Der syrische Krieg in Sicht)*; le quartier-général est transféré à Malatia; Moltke visite les défilés de Cilicie et Fischer les fortifie; l'armée du Taurus s'organise. Le cinquième chapitre traite de la guerre de Syrie. Les Turcs passent le Taurus et se rassemblent à Biredschik, puis à Nisib. Mais Ibrahim Pacha s'avance à leur rencontre et pousse vers Kersoun-Köpri. Vainement Moltke et Mühlbach représentent à Hafiz Pacha qu'il fera mieux, pour échapper au danger, de regagner la position de Biredschik sans perdre de temps. Vainement Moltke lui crie qu'il ne faut pas se fier aux gens qui n'entendent rien aux choses militaires et que, s'il les écoute, demain, lorsque le soleil se couchera derrière les montagnes, il sera sans armée. Vainement Mühlbach lui prend la main et le supplie par sa barbe grise, de reculer sur Biredschik, lui remontre qu'il s'agit du bien de l'État et de sa propre tête. Le Pacha, d'abord indécis et pleurant, finit par écouter le mollah qui lui conseille de rester et lui promet la victoire au nom d'Allah. L'armée du Taurus se contente d'occuper Kersoun-Köpri. Le 24 juin 1839 a lieu la bataille dite de Nisib; en deux heures elle est perdue pour Hafiz-Pacha; Moltke et Mühlbach prennent la route d'Aintab, sans se laisser envelopper dans le tourbillon des fuyards. La mission prussienne prenait fin, et M. W. nous en retrace les derniers jours dans son sixième chapitre. Des appendices contiennent la biographie de Mühlbach, de Vincke et de Fischer. Trois cartes et neuf esquisses font mieux comprendre les marches des officiers prussiens et les opérations auxquelles ils prirent part. Le récit, bien que détaillé, est très animé, très vivant, semé de descriptions pittoresques et de piquantes anecdotes. M. R. Wagner s'est à merveille acquitté de sa tâche, et une traduction française de son livre aurait peut-être quelque succès.

A. C.

---

604. — **Das Schlachtfeld bei Wœrth-Frœschweiler im Elsass mit Bildern,** hrsg. von Fr. Horning, Pfarrer in Frœschweiler. Im Selbstverlag des Verfassers. 56 pages et 37 figures.

Le pasteur Horning a eu l'idée de publier, en les reliant par un récit, une suite d'images, les unes assez bonnes, les autres mauvaises, qui représentent le champ de bataille de Frœschwiller, tel qu'il était en 1870 et tel qu'il est aujourd'hui. La partie la plus intéressante est consacrée à l'église protestante qu'il décrit très longuement (p. 30-37), aux *Denkmale* ou monuments — dont les Allemands ont fait une véritable orgie — et aux tombes (M. Horning en a compté huit cent vingt-cinq). Les premières pages rapportent la reconnaissance audacieuse du capitaine Zeppelin et la bataille de Frœschwiller. M. Horning y exhale avec un fougueux enthousiasme son patriotisme allemand et y introduit une méchante pièce de vers publiée par la *Strassburger Post* en l'honneur de l'empereur Frédéric; mais il y commet quelques erreurs : il dit p. 16 que la division de cavalerie Bonnemains se composait du 4e et du 9e cuirassiers, et p. 39 il parle de quatre régiments de cuirassiers; il met dans la division Bonnemains le 9e cuirassiers qui appartenait à la division Duhesme; il écrit *Colçon* pour « Colson » (p. 17), il appelle le colonel de Lafutsun de Lacarre « der Oberst *den* Lafutsun » (p. 39); et il a une prédilection malheureuse pour le verbe *rasen* (p. 16-17). Ce qu'il y a de mieux dans cette plaquette, c'est la description du champ de bataille après la victoire; M. Horning l'emprunte au capitaine Tanera.

C.

---

605. — Louis Bourdeau. **Conquête du monde végétal**. Paris, Félix Alcan, 1893. In-8, 374 p. Prix : 5 fr.

L'histoire de la culture autrefois si négligée prend chaque jour une importance plus grande, et ce n'est que raison, n'est-elle pas une des faces, et non la moins curieuse, de l'histoire de l'humanité? M. Louis Bourdeau a le mérite de l'avoir compris et dans trois ouvrages que plusieurs autres doivent suivre encore, — *Les forces de l'industrie*, *la Conquête du monde animal* et *La conquête du monde végétal*, — il vient d'en retracer quelques-uns des côtés les plus dignes de fixer l'attention; c'est là une œuvre de vulgarisation, à laquelle on ne saurait trop le féliciter de s'être consacré.

*La Conquête du monde végétal*, le seul de ces ouvrages dont je me propose de parler ici, se compose — division claire, mais qui aurait pu être plus simple, — de onze livres, dont le titre suffit à faire comprendre l'importance et le contenu. Le premier est une « théorie générale de l'exploitation des végétaux »; les suivants traitent successivement des « plantes alimentaires » — « plantes à fruits comestibles, légumes, condiments, céréales », — puis des « plantes économiques », expression

un peu obscure sous laquelle M. L. B. comprend les plantes oléifères et sacchariferes, ainsi que celles qui servent à préparer des boissons. Viennent ensuite les « plantes fourragères » et les « plantes officinales », auxquelles sont jointes un peu artificiellement les « plantes odoriférantes », puis les « plantes industrielles », — « plantes textiles et tinctoriales », avec les « plantes d'utilité diverse », — encore une division un peu vague, — enfin les « plantes ligneuses » et les « plantes ornementales » — « herbacées ou sous-ligneuses, arbustes ou arbres ». — Avec ces huit livres, l'histoire du monde végétal est terminée, les trois suivants et derniers renferment quelques remarques curieuses sur l' « avenir des conquêtes agricoles », les « procédés de culture » et la « création et la conservation de types améliorés ».

On voit par cette analyse quelle est l'économie et l'intérêt de l'ouvrage de M. Louis Bourdeau; il n'est guère de sujet plus vaste, ni qui suppose des connaissances et des recherches plus étendues; ce sujet, il est vrai, n'était point entièrement nouveau : A. de Candolle, que M. L. B. a si souvent suivi, l'avait déjà abordé presque en entier dans son *Origine des plantes cultivées;* V. Hehn, qu'il ne paraît pas avoir connu, au contraire, en avait traité certains points, avec une rare sûreté d'informations, dans ses *Kulturpflanzen;* bien d'autres écrivains encore avaient donné sur ces problèmes complexes de précieuses indications; M. L. B. les a mis largement à contribution, et c'est ainsi qu'il a pu retracer de la « Conquête du monde végétal », condition et auxiliaire de la civilisation, un tableau instructif, attrayant et presque complet. Sans doute on peut lui reprocher de n'avoir pas toujours, — mais il était si difficile de le faire, — remonté aux sources; il a parfois aussi, surtout en fait d'étymologies, accepté, sans les contrôler, des solutions toutes faites et souvent vieillies, par exemple, celles qu'on trouve dans les *Origines indo-européennes* de Pictet; enfin il a pris plus d'une fois comme antiques des monuments d'une date relativement récente, telles que certaines parties de l'Ancien Testament, auxquelles personne n'attribue plus la date reculée qu'il leur reconnaît; mais ces taches ou ces erreurs ne sauraient faire oublier le mérite de son livre.

Il était presque inévitable que dans une étude aussi vaste il ne se glissât pas quelques inexactitudes ou erreurs de détail; ainsi, p. 73, au lieu de *Acer*, il faut lire *Cicer arietinum;* p. 245, il est question d'un *Carduus* et non du *Dipsacus sylvestris;* p. 271, on lit avec surprise que la rose est nommée par Homère, etc. Mais ce sont là des *lapsus* sans importance. Un reproche plus grave qu'on pourrait faire à M. Louis Bourdeau, ce sont des redites, conséquences d'une division parfois artificielle; ce sont surtout des affirmations de seconde main qui n'ont pas été suffisamment contrôlées. Malgré ces défauts, nul ne contestera l'intérêt et l'utilité de son livre, et on l'accueillera avec reconnaissance comme une tentative généreuse pour rendre accessible au grand nombre tout

un côté resté presque ignoré, chez nous du moins, de l'histoire de la culture.

Ch. J.

---

606. — Roger de Goeij. **Savonarola**, drame en vers, en quatre journées. 1893. vol. de 286 pages. Bruxelles, Lebègue et Cie.

Écrit il y a seize ans, publié il y a un an tout au plus, ce drame est le premier livre d'une trilogie démesurée, qui aurait besoin, même dans son premier tiers, de plusieurs séances pour être représentée, tout comme les Mystères du moyen âge. Quatre journées et sept parties, dont la septième n'est, à vrai dire, qu'un tableau vivant ou une pantomime à peine coupée de quelques vers, voilà ce qu'il faut à M. Roger de Gœij pour nous montrer Savonarole non pas catéchisant et régentant Florence, — car de sa prédication, de son gouvernement, il n'est pas question, — mais amoureux dans sa famille, au couvent de Saint-Marc, à la cour de Bologne, et jusqu'au pied du bûcher, où ses lèvres se collent à celles de la femme sur le retour qui s'y vient poignarder pour lui. Et cependant, si j'ai compris, la lanterne n'étant pas toujours bien éclairée, nous apprenons qu'il a été traité par le frère de sa belle avec aussi peu de ménagements que jadis Abélard par le chanoine Fulbert.

Le tout avec une vigueur fruste où abondent les vers faux, les hiatus, les solécismes. L'auteur a du moins le mérite de ne pas verser dans l'ornière de MM. les Décadents et les Symbolistes; mais c'est peut-être que la composition de son drame est antérieure à leur esclandre. Quant à la publication par la presse, puisque la représentation au théâtre ne semblait pas possible, il l'a voulu faire par souscription, et il confesse crânement n'avoir trouvé qu'un souscripteur. Comme c'est déjà quelque chose, et qu'il craignait peut-être qu'on ne l'en crût pas sur parole, ce souscripteur, il le nomme en toutes lettres, avec provenance et qualité. A la place de cet homme de foi et de bonne volonté, je ne pardonnerais pas une telle indiscrétion.

P.

---

607. — **Die Liebesgeschichte des Himmels**, Untersuchungen zur Indogermanischen Sagenkunde, von Ernst Siecke. Strasburg, Truebner, 1892. 131 p.

M. Siecke est épris de la lune. Il a déjà composé ad majorem lunæ gloriam deux dissertations : *De Niso et Scylla in aves mutatis* (1884) et *Beiträge zur genaueren Erkentniss der Mondgottheit bei den Griechen* (1885). C'est encore pour glorifier son astre de prédilection qu'il publie l'Histoire amoureuse du Ciel. Le nouveau Bussy-Rabutin ne s'occupe en réalité que de sa déesse. Disciple de Max Müller qu'il couvre de fleurs, il proteste avec autant de respect que d'énergie contre l'exclusivisme du maître qui s'est fait de l'Aurore « une spécialité ». « La vieille histoire

amoureuse des mythes, avec séparation, métamorphose et réunion, et aussi avec le combat à mort qui s'y associe souvent, n'est pas, comme la plupart des interprètes l'ont admis jusqu'ici, en rapport avec le changement des saisons, ou la révolution de l'année, ou les relations du soleil et de l'aurore ; elle se rapporte purement et simplement aux relations naturelles de la lune croissante et décroissante avec le soleil. » Pour illustrer sa thèse, l'auteur étudie tour à tour Orphée et Eurydice ; le conte des deux fiancées blanche et noire ; la légende du cygne ; Freyr Freyja et Gerdha ; Iduna, Skadi, la valeur lunaire du chiffre neuf dans les mythes ; le chant de Fiölsvid. Les soixante pages du texte sont suivies de notes et d'observations d'égale étendue qui comprennent des dissertations développées, p. exemple sur Purûravas et Urvaçî, et même un chapitre entier distrait du mémoire sur la divinité de la Lune chez les Grecs : Les rapports de Zeus avec la lune. Il serait injuste de dénier à l'auteur l'abondance des informations, la précision des connaissances, l'ingéniosité des rapprochements et l'ardeur des convictions. Il ne convient pas d'en exiger davantage dans cet ordre d'études : l'interprétation des mythes n'est, au moins jusqu'ici, qu'un jeu d'esprit à faire briller les ressources de l'imagination. Les données s'y combinent en innombrables marqueteries au gré des opinions souvent contradictoires et des dogmatismes toujours exclusifs. Chacun ressuscite de toutes pièces, ou plutôt d'une seule pièce, l'homme primitif comme on découvrait jadis dans les multiples croyances répandues sur la terre les traces manifestes de la révélation primitive. L'avenir dira si la fantaisie laborieuse des mythologues doit être aussi féconde que les pieuses hardiesses des anciens missionnaires.

Sylvain Lévi.

# CHRONIQUE

ITALIE. — *La Società dantesca italiana* commence la publication d'une nouvelle série de son *Bulletino*, qui devient, comme l'indique le sous-titre, une « Rassegna critica degli studi danteschi », dirigée par M. Barbi (Florence, Loescher et Sieber). Le fascicule mensuel est du prix de 1 fr. La revue est servie aux membres de la Société dantesque, qui payent la cotisation annuelle de 10 fr. Les articles bibliographiques du premier numéro sont signés de MM. Vittorio Rossi, R. Fornaciari, F. X. Kraus (derniers travaux sur le *De monarchia*), M. Barbi.

— La librairie Zanichelli de Bologne, la maison classique des poètes d'Italie, vient de mettre en vente *Le poesie di Enrico Panzacchi*, édition définitive en deux volumes in-12, et l'édition complète en un volume, *Delle odi barbare di Giosuè Carducci libri II ordinati e corretti*. Est à signaler dans ce recueil la traduction en mètres lyriques latins de quatorze des odes du maître par ses élèves et ses amis.

— M. Albert de Gerbaix-Sonnaz, ministre d'Italie à Sofia, publie le second volume de ses *Studi storici sul contado di Savoia e marchesato in Italia* (Turin, Roux, 1893, in-8°), qui traite de Thomas Ier et d'Amédée IV et s'arrête à l'année 1263. Le premier volume remonte déjà à 1884, les fonctions diplomatiques de l'auteur l'ayant obligé à interrompre son œuvre.

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 21 juillet.*

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit à l'Académie pour signaler les fouilles nouvelles entreprises dans la région de Bologne et qui paraissent devoir fournir des informations décisives sur quelques-unes des étapes du peuple étrusque en Italie. Une stèle funèbre trouvée récemment dans la nécropole de Novillara, près de Pesaro, offre la représentation d'une chasse aux bêtes féroces, avec une inscription, de douze lignes, sabellienne ou illyriote; l'Académie des Lincei s'en est réservé la publication.

M. Barbier de Meynard communique une lettre de M. Max van Berchem, attaché à la mission archéologique du Caire, qui poursuit ses recherches d'archéologie musulmane; après avoir recueilli les inscriptions arabes du Caire, il a commencé en Syrie le relevé des inscriptions de Jérusalem, Ramleh, Damas et Baalbek. M. Barbier de Meynard insiste sur les avantages que les études d'érudition musulmane retireraient d'une série d'explorations archéologiques en Syrie; à côté des inscriptions historiques proprement dites, on y recueillera un grand nombre d'actes administratifs, de décrets judiciaires, noms de lieux, termes techniques, etc., qui formeraient le corollaire obligé du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

M. le sénateur Zocilesco, conservateur du Musée de Bucharest, entretient l'Académie de ses recherches récentes sur le monument triomphal élevé dans la Dobrudja, à la mémoire des campagnes de Trajan contre les Daces; il pense que le plan de ce monument est dû à Apollodore de Damas, l'architecte de la colonne Trajane.

M. Clermont-Ganneau lit une notice sur les bustes et inscriptions de Palmyre, récemment acquis par le Musée du Louvre.

## *Séance du 28 juillet.*

M. Edmond Le Blant signale la découverte à Hadjeb-el-Aïoun, à 60 kil. S.-O. de Kairouan (Tunisie), dans les ruines d'une basilique, de tuiles sur lesquelles sont figurés des sujets chrétiens : Adam et Eve, la Multiplication des pains, Saint Pierre recevant une clé des mains du Christ, le sacrifice d'Abraham, le Christ et la Samaritaine. M. Le Blant estime que ces tuiles à dessins peuvent remonter au VI[e] siècle.

M. Clermont-Ganneau continue sa lecture sur les bustes et inscriptions de Palmyre, récemment acquis par le Musée du Louvre.

M. Georges Lafaye, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris, communique une notice sur le *Carmen sæculare* d'Horace, à propos de la découverte faite à Rome, en 1890, d'une inscription relative aux Jeux séculaires, célébrés sous Auguste, en 17 avant J.-C., et sous Septime-Sévère, en 204. Contrairement à l'avis de M. Mommsen, M. Lafaye estime que deux auditions du *Carmen sæculare* furent données sous Auguste.

M. Ph. Berger communique une inscription phénicienne de l'île de Chypre, trouvée dans le district de Kerynie, au N. de l'île, elle a trait à une offrande faite dans le temple de Melkart et est datée du règne d'un Ptolémée, probablement Ptolémée II.

## *Séance du 4 août.*

M. Ravaisson soumet à l'Académie des photographies à l'appui des conclusions qu'il a développées dans une séance antérieure, et d'après lesquelles le portrait de Pisanello, acquis récemment par le Musée du Louvre, représente non, comme on l'a dit, une princesse de la maison d'Este, mais bien Cécilia de Gonzague, l'une des filles du premier marquis de Mantoue.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur *Héron d'Alexandrie et Poseidonios le Stoïcien*. Dans la version arabe du Βαρουλκος de Héron d'Alexandrie, traité dont l'original grec est perdu, la définition du centre de gravité est attribuée à un personnage dont le nom peut se lire, en rétablissant les points diacritiques voulus : « Poseidonios le stoïcien. » La mention de Poseidonios, à côté d'Archimède, dans ce traité confirme l'opinion qui tend à prévaloir actuellement et fait considérer Héron comme postérieur à Vitruve et à Pline.

## *Séance du 11 août.*

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire sur *le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et durant les premiers siècles du moyen âge*. L'anneau est réservé d'abord à ceux qui avaient fait à la guerre une action d'éclat ou rendu un service signalé à l'Etat ; il devient ensuite le privilège des patriciens, des chevaliers et des

magistrats. A l'origine il n'y avait que des anneaux de fer; seuls les ambassadeurs de la République portaient en public des anneaux d'or. Plus tard le métal servit à distinguer les différents ordres de l'État : les sénateurs et les chevaliers eurent seuls le droit d'avoir des anneaux d'or, les affranchis portèrent des bagues en argent et la plèbe des anneaux de fer. Dès le IIIe siècle les affranchis prétendirent aux anneaux d'or et des constitutions de Justinien leur conférèrent le droit d'en porter. Quant aux esclaves, pendant tout le temps de la domination romaine, ils restèrent réduits à l'anneau de fer.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur différents noms de lieux de Palestine.

## *Séance du 18 août.*

M. Oppert continue sa lecture sur le monument le plus ancien d'un roi d'Assyrie, datant du XVe siècle avant l'ère chrétienne, Adad-nirar. Il en donne la traduction complète et signale dans ce texte la plus antique mention que l'on ait d'un peuple germanique contre lequel Adad-nirar se protégeait par la construction de places fortes.

M. Senart lit une note de M. Sylvain Lévi sur une citation du Milinda panha dans l'Abhidharmakoçavyâkhyâ de Vasubandhu, citation qui donne un point de repère chronologique précieux.

M. Heuzey entretient l'Académie de quelques monuments chaldéens provenant des récentes découvertes de M. de Sarzec, qu'il a pu étudier au Musée de Constantinople. Ce sont d'abord des statuettes magiques du très ancien roi Our-Nina, en forme de bustes de femme, terminés par une longue pointe. Ces statuettes, en cuivre pur, plantées directement dans le sol soutenaient sur leur tête des tablettes votives en pierre, et étaient évidemment destinées à tenir en respect les esprits du monde inférieur. M. de Sarzec a découvert aussi de nombreuses têtes de lion, en pierre, munies d'un trou pour une cheville et qui servaient probablement à terminer les deux montants du dossier dans de grands trônes. Une de ces têtes, au Musée du Louvre, porte le nom du roi Our-Nina; sur une autre, à Constantinople, on lit la mention du pays de Magan, cette contrée indéterminée d'où les Chaldéens tiraient les pierres de leurs statues.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur *le reniement de Saint-Pierre et la portière Ballia*. Ce nom énigmatique a pour origine une leçon grecque ΒΑΑΙΑ, mal reproduite et qui est l'exacte transcription d'un mot syriaque בעיא, signifiant précisément celle qui demande. Il en résulte un indice important pour l'origine des sources auxquelles Barbarus, auteur du VIIe siècle, a puisé ses informations pour son récit de la Passion.

## *Séance du 25 août.*

M. Oppert termine la lecture de son mémoire sur la plus ancienne inscription royale de l'Assyrie, datant du XVe siècle avant l'ère chrétienne.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note de M. le Dr G. Closmadeuc sur la découverte à Kerrero en Erdeven (Morbihan) d'un vase en métal contenant des médailles, au nombre de 1400 à 1500, qui se rapportent à la période des empereurs gaulois et au milieu du IIIe siècle.

M. Héron de Villefosse, revenant sur une précédente communication par lui faite, au nom du R. P. Delattre, concernant la découverte d'amphores portant des inscriptions au pinceau, signale l'inscription où est mentionnée le VINVM MESOPOTAMIVM; c'était du vin provenant d'une station maritime, située entre Agrigente et Syracuse, et indiquée dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de MESOPOTAMIO. On doit lire une mention semblable dans les inscriptions où se trouvent les initiales ME et MES.

M. de Barthélemy lit une note dans laquelle il propose de placer sur la carte de la Gaule le nom des Longostalètes dans la partie septentrionale de l'ancien diocèse de Narbonne. A défaut de textes classiques et de renseignements épigraphiques, il fonde sa thèse sur la présence de nombreuses monnaies antiques recueillies dans cette région et dont l'attribution est depuis longtemps cherchée.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 27 novembre — 1893



---

608. J. Lees. **On the Δικανικὸς λόγος in Euripides** (University Studies published by the University of Nebraska, n° IV). — Nebraska, Lincoln, 1892. In-8, 42 p.

Qui, s'il n'est Américain, connaît la jeune Université de Nebraska? Voilà plusieurs années cependant qu'elle vit et qu'elle travaille, à en juger par le fascicule que nous recevons et qui est le quatrième d'une publication commencée en 1888. Cette publication, où les sciences de la nature coudoient la philologie, présente un aspect des plus variés. Félicitons Nebraska de ce qu'à côté du calorimètre, du benzol-phénol, des fossiles gigantesques, une place ait été ménagée au sanscrit, aux langues romanes, voire au grec. M.C. Bennett avait étudié précédemment (2° fascicule) les « sons et inflexions du dialecte de Cypre ». M. James Lees étudie aujourd'hui les discours du genre judiciaire dans le théâtre d'Euripide.

Ce sujet, à vrai dire, n'est pas aussi neuf que l'auteur paraît le croire. Les critiques modernes n'ont eu garde d'oublier qu'Aristophane, qui fait d'Euripide un rhéteur de la pire espèce, l'a qualifié de ποιητὴς ῥηματίων δικανικῶν (*Paix*, 533 et Schol.). Rechercher les raisons de ce jugement était intéressant, et c'est ce qu'ont fait naguères M. Lechner, dans sa dissertation *de Euripide rhetorum discipulo* (Onaldi = Anspach, 1874), et M. Th. Miller, dans sa thèse de doctorat de Göttingen, *Euripides rhetoricus* (1887). Le travail de ce dernier surtout, qui entre dans tous les détails de la technique oratoire du poète, en l'éclairant par des rapprochements avec les préceptes des rhéteurs, est particulièrement approfondi. M. Lees ne le cite point; sans doute il l'ignore.

A revenir sur une matière déjà ainsi traitée, a-t-il cependant perdu son temps? Nous ne le pensons pas. Il procède, en effet, avec beaucoup d'ordre, étudiant successivement chez Euripide les discussions qui s'engagent entre deux plaideurs en présence d'un juge et celles où participent deux ou même trois personnages; passant ensuite aux discours

qui tiennent à la fois du genre judiciaire et du genre délibératif, pour classer seulement, sans les analyser, ceux qui ne rentrent pas dans ces catégories [1]. Il ne lui est pas difficile de retrouver dans la plupart de ces discours le προοίμιον, la πρόθεσις, les πίστεις, l'ἐπίλογος. M. L. a joint à ces constatations quelques observations utiles touchant la symétrie de certaines ῥήσεις, et une intéressante comparaison des arguments employés par Hélène dans les *Troyennes* (v. 924 et suiv.) avec ceux de l'Ἐγκώμιον de Gorgias. Le travail se termine par un tableau des divisions des principaux discours d'Euripide et par un index de sa rhétorique.

Moins complète que la dissertation de M. Th. Miller, l'étude de M. Lees, si elle n'offre rien de tout à fait nouveau, a du moins le mérite d'être nette et précise.

P. DECHARME

---

609.— **Timgad, une cité africaine sous l'empire Romain**, par E. BŒSWILLWALD et R. CAGNAT, ouvrage publié par les soins de la commission de l'Afrique du Nord, d'après les documents, plans et dessins de la Commission des monuments historiques. In-8. Paris, E. Leroux, première et deuxième livraisons, 76 p. 1892.

610. — **Guides en Algérie** à l'usage des touristes et des archéologues. **Lambèse**, par R. CAGNAT. 1 vol. br. in-12, 72 p. Paris, E. Leroux, 1893.

J'ai eu récemment l'occasion de signaler aux lecteurs de la *Revue critique*, à propos des *Musées et Collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie*, les efforts tentés depuis peu pour faire connaître les vieux monuments de notre domaine d'Afrique. Plus instructives peut-être que les musées sont les ruines subsistant sur le sol, surtout lorsqu'elles comprennent toute une série de constructions. C'est là que la vie et les habitudes des Anciens peuvent être prises sur le vif. En parcourant ces rues qu'ils foulaient, ces places où ils se réunissaient, ces basiliques où ils s'asseyaient, l'esprit de l'archéologue devient plus antique, pour ainsi dire, et il a chance de mieux pénétrer les usages et les occupations de cette société dont il fait son étude.

Parmi les ruines de l'Afrique romaine, aucune n'offre un ensemble aussi complet que Timgad. Lambèse, El.-Djem, Dougga, par exemple, possèdent des édifices plus curieux, mais nulle part ailleurs qu'à Timgad, on n'a retrouvé une ville entière avec ses maisons, ses temples, son marché, son forum, etc. Bien qu'un tiers seulement de la cité ait été déblayé, on l'a déjà surnommée la « Pompéi africaine ». Ce surnom n'est pas déplacé. A Timgad, comme à Pompéi, il ne manque guère que les habitants.

M. Cagnat a senti de quelle utilité serait à la science une étude sur Timgad. Grâce au bon vouloir de l'administration des Beaux-Arts, aidé

---

1. A savoir un συμβουλευτικός pur (*Hélène*, 865-1029), un ἐπιδεικτικός (*Troyennes*, 353-405) et deux ἐπιτάφιοι (*Suppliantes*, 857-917; *Troyennes*, 1156-1206).

d'ailleurs par M. Bœswillwald, inspecteur général des monuments historiques, il a entrepris de faire revivre sous nos yeux la ville, plutôt endormie que morte. Et les deux premières livraisons de l'ouvrage qu'il y consacre permettent de s'en figurer dès à présent l'importance.

Quel a été son dessein, M. C. l'explique très clairement dès le début. Il s'est proposé « de tracer une esquisse de la vie municipale dans l'Afrique romaine, de saisir sur le vif cette existence de petites gens, dont les plus ambitieux, sauf de rares exceptions, pouvaient rêver de représenter leur cité dans l'assemblée provinciale, ou même seulement d'arriver aux fonctions de duumvirs et de décurions dans leur patrie ». Et de fait, il serait malaisé de connaître, à propos de Timgad et de la plupart de ses pareilles, autre chose que les manifestations de leur activité à l'intérieur. Les textes littéraires ou historiques mentionnent à peine ces municipes. On en est réduit, pour obtenir des renseignements, à interroger les pierres, à déchiffrer les inscriptions. Par bonheur, les pierres répondent et les inscriptions ne manquent pas. On en a déjà extrait de Timgad plus de cent cinquante. Presque toutes nous fournissent des données utiles, et leur réunion forme une mine précieuse de documents.

Le livre de MM. Bœswillwald et Cagnat s'ouvre par une ample introduction. On nous explique le système de défense organisé par les Romains, au nord de l'Aurès, contre les incursions des nomades du désert ou les révoltes des montagnards. Au milieu des villes militaires de Lambæsis, Mascula et Theveste, sur les derniers contreforts du massif montagneux, était assise Thamugadi, la cité pacifique. Construite pour ainsi dire d'une seule pièce, au commencement du IIe siècle, elle fut détruite de même en un seul moment, par les Maures, au VIe siècle. Ce fait explique l'état de conservation dans lequel ses débris nous sont rendus.

Les parties hautes, qui émergeaient au-dessus du sol, ont depuis longtemps attiré l'attention des savants. Bruce, Léon Renier, Wilmanns, M. Masqueray y pratiquèrent de fructueuses, mais trop rapides explorations. C'est par le regretté Duthoit, délégué de la commission des monuments historiques, que fut entrepris le déblaiement complet. Ses collaborateurs, MM. Maintenay, Bernard, Milvoy et Sarazin ne sauraient non plus être oubliés. M. C. paye sa dette envers tous ses prédécesseurs et marque nettement le secours qu'il a puisé dans leurs travaux. Enfin il nous expose le plan qu'il adopte.

Il se propose d'aller droit devant lui, en partant du Forum, et de décrire les monuments au fur et à mesure qu'ils se présenteront. Quelques personnes estimeront peut-être ce dessein peu scientifique. Je pense que, dans l'espèce, on ne pouvait choisir une autre marche. Rappelons-nous que la moitié au moins de la ville est encore enfouie sous terre, et qu'à vouloir, dès aujourd'hui, classer les édifices de Timgad dans un ordre préconçu, on risquerait de voir bientôt ce bel arrangement bou-

leversé du fait des nouvelles trouvailles. Au reste, le plan suivi par M. C. est celui auquel se conforment les guides de voyages modernes pour la visite des villes. Il est donc le plus pratique et le lecteur se contentera volontiers de ce seul motif.

La description du Forum et de ses alentours immédiats occupe le reste des deux livraisons déjà parues. L'importance de cette place, le vrai cœur de la cité, justifie les développements que l'auteur y consacre. Je ne saurais analyser cette étude sans tomber dans la nomenclature aride. Il suffit de savoir que M. C., qui a de bons yeux, a tout vu et vérifié par lui-même. Les moindres détails sont consignés avec soin. Les boutiques du *decumanus maximus*, en bordure du Forum, avec leurs portes et leurs serrures, les fontaines, leurs conduites d'eau et leurs bassins, jusqu'aux figures tracées sur les dalles de la basilique (tabula lusoria, marelle, jeux de billes), tout est signalé, souvent même reproduit. Inscriptions, dédicaces, statues, piédestaux sont remis en leur endroit et servent à éclairer l'histoire de Thamugadi et de ses édifices. A l'aide de ces documents si variés, la basilique, la curie, le temple dit de la Victoire, la tribune, etc., reprennent vie devant nous. Enfin, des rapprochements heureux avec Pompéi, Rome et d'autres villes encore, permettent à l'auteur d'éclairer certaines parties demeurées dans l'ombre. Ce n'est pas que M. C. prétende tout savoir sur chaque chose. Il se borne, en quelques passages, à provoquer les réponses plutôt qu'il ne les fournit lui-même. Ainsi procède une science prudente. Mais il faut que la difficulté soit grande pour qu'il ne parvienne pas à la débrouiller.

Il semble que M. Bœswillwald ait surtout donné ses soins à l'illustration du volume. Cette partie du travail mérite de grands éloges et complète agréablement notre instruction. Une série de dessins intercalés au milieu du texte fait connaître les objets de petites dimensions ou de valeur moindre. Neuf belles planches, dont la moitié en héliogravure, représentent les parties plus étendues ou plus intéressantes dont traite M. Cagnat : ainsi la voie qui longe le Forum, le panorama de cette place, l'entrée de la curie, etc. Chacun en concevra de la sorte une idée très nette.

Pour résumer mon impression en un mot, le début de cette publication est fort heureux. Que la suite réponde au commencement, je ne forme pas d'autre vœu. Il sera réalisé; le nom des auteurs nous le garantit.

M. Cagnat, vraiment infatigable, faisait paraître en même temps que son *Timgad*, un autre volume, d'allure beaucoup plus modeste, il est vrai, mais d'un extérieur coquet et propre à séduire. Il ne s'agit pas cette fois d'un travail approfondi, avec pièces nombreuses à l'appui. C'est un simple guide à Lambèse, qui peut être manié par les touristes aussi bien que par les archéologues. Aux uns et autres, il rendra des services en leur apprenant ce qu'ils ignorent, ou en leur rappelant ce qu'ils seraient tentés d'oublier. Une histoire sommaire de l'Afrique septentrionale, des éléments d'archéologie africaine, des renseignements

pratiques pour se rendre à Lambèse et visiter les ruines, une histoire de Lambèse, une description du camp, de la cité, des musées, une bibliographie spéciale du sujet, voilà ce qu'on trouve dans ce petit livre. Le tout tient en 74 pages. Dire ce chiffre, c'est indiquer que l'auteur a voulu seulement effleurer les questions. Et peut-on exiger davantage d'un guide de ce genre? Encore faut-il y faire preuve d'habileté et n'admettre que le nécessaire, tout en marquant bien le détail typique. Cette qualité M. C. la possède. D'ailleurs un choix heureux de reproductions émaille le volume, et ajoute un nouvel attrait pour le lecteur.

Parmi ces gravures, plusieurs ne sont pas simplement un plaisir pour les yeux, mais nous rendent des documents devenus rares aujourd'hui, comme *le temple d'Esculape en 1846, d'après Delamare*. Ces états de lieux permettent de constater l'étendue des dégâts soufferts, depuis cinquante ans, par certains monuments. On apprécie mieux ensuite l'opportunité des mesures enfin prises en vue de leur sauvegarde.

M. Cagnat est de ceux qui auront le plus travaillé à la conservation de ces richesses. Depuis dix ans, son activité et sa science ont donné aux études d'archéologie africaine une forte impulsion. Qu'il s'agisse d'explorer la Tunisie, presque fermée jusqu'alors aux savants, ou d'écrire l'histoire des Romains en Afrique, on le trouve toujours prêt. Aussi la collection des guides dont son *Lambèse* est le premier fascicule ne pouvait-elle être inaugurée sous de meilleurs auspices. Un tel patronage lui portera bonheur.

Aug. AUDOLLENT.

---

611. — **Arrêts du Conseil de Genève** sur le fait de la librairie, de 1541 à 1550, recueillis et annotés par Alfred CARTIER. Avec trois planches et six fac-simile. Genève, Georg. et Cᵒ, libraires-éditeurs, Bâle et Lyon, même maison, 1893. In-8 de 2 ffl., 206 pp., 3 pll. et 1 f. (Extrait des Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tiré à 125 exemplaires).

M. Alfred Cartier, à qui nous devons déjà diverses notices d'histoire littéraire, vient de conquérir une place des plus distinguées parmi les bibliographes. Le volume dont nous avons reproduit le titre peut être cité comme un modèle qu'il sera difficile de dépasser. M. C. continue les recherches si heureusement commencées par M. Théophile Dufour ; mais il en élargit le cadre. Non seulement il nous donne, pour une période de dix ans, le dépouillement des registres du conseil de Genève (registres dont la langue est à cette époque fort barbare et dont la lecture présente souvent de grandes difficultés); il joint en outre à chaque extrait des notes qui témoignent d'une érudition aussi sûre que précise.

Les requêtes adressées au conseil de Genève et les permissions accordées par lui visent, de 1541 à 1550, environ trente-quatre ouvrages dont

plusieurs étaient totalement inconnus. M. C. a pu retrouver et il nous fait connaître en détail les suivants :

1 (p. 9). *Les Actes de la journée imperiale tenue en la cité de Regespourg*, publiés par Calvin, 1541 (2 éditions).

2 (p. 31). Les *Dialogues* de Sébastien Castellion, 1542.

3 (p. 53). *La seconde Epistre envoyée au docteur Pierre Caroly*, par Guillaume Farel, 1543.

4 (p. 58). *Disputations chrestiennes*, par Pierre Viret, 1544.

5 (p. 113). *Interim adultero-germanum*, de Calvin, 1548 (deux éditions latines et une française).

6 (p. 117). *Johannis Calvini Commentari in Epistolam ad Hebraeos*, 1549. — *Commentaire de M. Jean Calvin sur l'Epistre aux Ebrieux*, 1549.

7 (p. 143). *La Source d'erreur*, par Henry Bullingere *(sic)*, 1549.

8 (p. 145). *Le Glaive de la parolle*, par Guillaume Farel.

9 (p. 151). *Le droict Chemin de musique*, par Loys Bourgeois, 1550.

10 (p. 166). *De Scandalis*, 1550. — *Des scandales*, J. Calvin, 1550.

Par contre les ouvrage suivants ont échappé aux recherches du savant bibliographe :

1 (p. 13). *Declaration de l'usance des deux sacremens, assavoir la sainte Cene et le Baptesme*, par Calvin, 1542. — Il nous paraît douteux que cette *Declaration* se confonde avec *La Forme des prieres*, etc. 1542.

2 (p. 15). *L'Exposition sur l'Epistre ad Romanos*, par Calvin, 1542.

3 (p. 15). *Les Arrests et Ordonnances royalles de la supreme cour du royaulme des cieulx*, 1542. — Cette pièce avait déjà été imprimée vers 1540, et M. Brunet en cite une édition de 1559.

4 (p. 17). *Paraphrase..... sur les Psalmes de David*, par Jehan Campensis [vanden Campen], 1442. — M. C. en décrit une édition s. l. de 1534 et deux éditions lyonnaises de 1542 et 1545.

5 (p. 17). « Ung [livre] en italien *De la justiffication des ovres* ». 1542.

6 (p. 19). *Remede contre la peste*, 1542.

7 (p. 30). *Les 52 Dymenches*, par le prédicant de Granson, c'est-à-dire par Jean Le Comte, 1542.

8 (p. 39). *Psalmes de David*, imprimés « avec la game et les prieres de l'Eglises », 1543.

9 (p. 43). *Nouveau Testament*, imprimé par Jehan Michel, 1543. — Il n'est pas certain que le précieux volume de M. Gaiffe soit l'édition cherchée.

10 (p. 50). *Les 14 Miroyrs pour consoler la creature en Dieu*, 1543.

11 (p. 50). *Trois Livres sur le regime du corps de la personne*, par François Chappuis, médecin, 1543.

12 (p. 50). *Le Remede de la peste*, par François Chappuis, 1543.

13 (p. 55). *L'Enfer* de Clément Marot, 1543. — L'existence d'édi-

tions genevoises (nous en mentionnons ci-après une seconde) n'a jamais été soupçonnée jusqu'ici.

14 (p. 56). *Balade à la louange de Geneve*, par François Bonivard. 1543.

15 (p. 67). *Pronostication contre les predicans de Geneve, dans laquelle est nommé M. Calvin*, 1544 [1].

16 (p. 68). *La Consolation de frere Olivier Maillard*, publiée par Jean Chautemps, 1544.

17 (p. 68). *L'Enfer* de Clément Marot, publié par Jean Chautemps, 1544.

18 (p. 78). *Table pour congnoistre quel seaulme l'on doibt chanter le dimanche et le mescredi*, par Loys Bourgeois, 1546.

19 (p. 80). *Almanachs* faits par Gabriel Vijan, c'est-à-dire Gabriel Köln, fils de Wigand Kœln, 1547.

20 (p. 92). *Nouvelle de la victoire des protestans*, 1547.

21 (p. 117). *Responsio Nicolai Gallasii pro J. Calvino ad ineptias et convitia J. Cochlaei*, 1549. — Cet ouvrage est cité par les bibliographes; mais M. C. n'en a trouvé d'exemplaire ni à Paris ni en Suisse. D'après les registres du conseil, la *Responsio* était à la fois dirigée contre Cochlaeus (Johann Dobenek) et Catharin (Lanzilotto Polito, dit Ambrogio Catarino).

22 (p. 118). *Ung livre composé contre Catherin et Cocleus*, par « ung de Paris », 1549. — Ce livre, pour les raisons que M. C. indique, ne doit pas se confondre avec celui de N. Des Gallars.

23 (p. 121). *Confession crestienne*, par Benoist Textor, 1549.

24 (p. 161). *Livre en italiens* (sic) *à cause de certain evesque qui az laisser* (sic) *son eveschée*, 1550.

M. C. a inséré dans son livre d'excellentes notices biographiques et littéraires sur les personnages mentionnés dans les arrêts : l'imprimeur *Jean Girard* (pp. 19 et 173), l'imprimeur troyen *Nicole Paris* (p. 27) [2],

---

1. A propos des attaques dirigées contre Calvin, M. C. parle de *Jehan Million*, Auvergnat, expulsé de Genève en 1548 pour avoir composé des ballades et des farces contre le réformateur. Ce poète se confond peut-être avec Jean Million, auteur d'un sonnet qui se lit en tête du *Traitté de Saint Cyprien* de Gilbert Dert (1561). Le sonnet est accompagné de la devise : *Azio Marina Christos* (Biblioth. protestante, R. 7988).

2. Il n'est pas impossible que l'imprimeur de Troyes doive être confondu avec le *Nicolas Paris*, « natif de Challons en Champaigne, libraire portant marchandise sur les champs », qui fut poursuivi comme hérétique par les officiers de Bourg en Bresse et par le parlement de Chambéry en 1542, et qui fut reçu habitant de Genève le 15 octobre 1557 (*Bull. du Protestantisme*, XXXIX, 1890, p. 467). L'expression « libraire portant marchandise sur les champs » peut désigner un libraire suivant les foires, et l'on sait l'importance que les foires avaient prise en Champagne. Il est vrai que, en 1542, *Nicole Paris* imprime à Troyes même les *Satires* de Perse (Corrard de Bréban, *Recherches sur l'établissement et l'exercice de l'imprimerie à Troyes*, 1873, p. 159) et le traité d'Otho Brunnfels : *De disciplina et institutione puerorum Paraenesis* (Biblioth. de Troyes et de Langres). Le 8 juin 1542, il est par-

l'imprimeur genevois *Jean Michel* (p. 31), le médecin *François Chappuis* (p. 52), *François Bonivard* (p. 57), *P. Viret* (p. 59), *Estienne Dolet* (p. 64), *Clément Marot* (pp. 55 et 69), *Jean Chautemps* (p. 72), *Louis Bourgeois* (pp. 78 et 151), l'imprimeur *Gabriel Kœln*, dit *Vigean* (p. 82), le libraire *Nicod Du Chesne* (p. 95), *René de Bienassis* (p. 108) le médecin *Benoist Textor* (p. 121), *Guillaume Farel* (p. 145), le libraire *Guillaume Simon Du Bosc* (p. 159) et *Conrad Badius* (p. 162) [2].

Le volume se termine par la description de quatre pièces imprimées par *Wigand Kœln* de 1519 à 1526. Cette description complète la notice consacrée par M. Théophile Dufour au typographe genevois.

Le haut intérêt que présentent les documents recueillis par M. Cartier et les commentaires si substantiels qu'il y a joints nous font vivement désirer que notre savant ami nous donne bientôt de nouveaux extraits des registres du conseil de Genève.

Émile Picot.

---

612. — **Relation de la visite du marquis de Nointel à la grotte d'Antiparos, 1673**, par H. Omont, conservateur adjoint du Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, Ernest Leroux, 1893, Gr. in-8 de 33 p. Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*.

613. — **Catalogue de la Bibliothèque de Bernard II, archevêque de Saint-Jacques de Compostelle, 1226**, par lui-même. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur, 1893. Gr. in-8 de 7 p. Extrait du tome LIV de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

---

rain, en l'église Sainte-Madeleine de Troyes, d'un fils de *Pierre Hadrot* (notes recueillies dans les archives de Troyes par M. Natalis Rondot), et c'est au mois de septembre suivant que *Nicolas Paris* est emprisonné à Bourg. Mais, de ce que *Nicole Paris* fait baptiser son fils Claude en l'église Saint-Jean de Troyes, le 9 janvier 1543 (n. s.), de ce qu'il imprime des livres destinés au clergé catholique, comme le *Breviarum Trecense* (avril 1543), l'*Antiphonarium* (1545), les *Decreta provincialis concilii Senonensis* (1546), et de ce qu'il s'établit pendant quelque temps à l'abbaye de L'Arrivour (1547-1548 ?), il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il n'ait pas subi l'influence de la Réforme, car en 1544, nous lui voyons imprimer *Le second Enfer* de Dolet. Ce volume porte la rubrique de *Lyon*, qui est généralement considérée comme imaginaire ; cependant, si l'on admet que *Nicole Paris* suivait les foires, il put éditer un volume à Lyon, comme il en édita d'autres à L'Arrivour.

Un libraire du nom de *Clément Paris*, marié à Catherine Gaudin, veuve d'Estienne Monnot, orfèvre, exerçait à Paris en 1562 (notes mss. de M. le baron Pichon). *Jean Paris* est cité comme libraire à Montauban en 1582 (Desmaze, *Curiosités*, p. 221). C'étaient peut-être des parents de l'imprimeur troyen.

1. René était peut-être fils de ce *Paul Bienassis*, natif de Poitiers, qui, en 1536, traduisit l'ouvrage de Rhodion : *Des divers travaulx et enfantemens des femmes*. Voy. La Croix du Maine, II, 221 ; Du Verdier, III 176 ; *Bull. de la librairie Morgand*, n° 12383, etc.

2. Des documents publiés dans le *Bulletin du Protestantisme* (1888, p. 531) établissent que Conrad Badius quitta la France en fugitif au mois d'avril 1548 ; il faut lire 1549 (n. s.), Pâques tombant en 1549 le 21 avril. Conrad date, en effet, de Paris, « e regione gymnasii D. Barbarae », au mois de juillet 1548, son édition des *Poemata* de Théodore de Bèze.

614. — **La Bibliothèque du roi au début du règne de Louis XV, 1718-1736,** Journal de l'abbé JOURDAIN, secrétaire de la Bibliothèque, publié par le même. Paris, 1893. Gr. in-8 de 92 p. Extrait du tome XX des *Mémoires de la Société de Paris et de l'Ile de France.*

Les trois textes publiés par M. Henri Omont sont, à divers titres, intéressants tous les trois et ils ont été entourés par le savant éditeur de tous les éclaircissements désirables. Cela dit, nous allons analyser rapidement chacune des brochures.

I. — M. O. rappelle qu'il existe deux descriptions différentes et contemporaines de la célèbre grotte naturelle de l'île d'Antiparos (anciennement Oliaros. Voir Pline, Strabon, Étienne de Byzance), visitée à la fin de l'année 1673, par le marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople. L'une de ces descriptions fut envoyée à Rome au P. Ath. Kircher, par l'italien Cornelio Magni, qui faisait partie de la suite de l'ambassadeur; elle a été publiée presque aussitôt, en 1678, dans la troisième édition du *Mundus Subterraneus* du P. Kircher (Amsterdam, 1678, in-f°), et réimprimée en 1692 par Cornelio Magni dans le second volume de son voyage en Turquie (Parme, in-12). L'autre est la relation que Nointel envoya de Chypre à Paris peu après la visite à la Grotte, celle-ci est restée jusqu'à ce jour inédite [1]. Elle méritait d'être publiée : la description très détaillée d' « une des plus grandes merveilles, qui peut-être soit dans le monde », comme s'exprime Nointel, se lit avec plaisir. L'auteur était un fin lettré (il cite Horace avec beaucoup d'à propos) et il se montre aussi bon écrivain qu'il se montra bon diplomate et bon archéologue. La brochure est ornée de deux gravures qui représentent, d'après les dessins de Nointel, lesquels accompagnent sa relation dans le ms. des nouv. acq. franç. 5391, l'entrée et l'intérieur de la grotte d'Antiparos.

II. — Le Catalogue de la bibliothèque de l'archevêque de Saint Jacques de Compostelle nous a été conservé dans un ms. de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e, de la bibliothèque de Marseille. Il est copié sur le dernier feuillet d'un volume de la glose ordinaire de la Bible, provenant de la Chartreuse de Marseille et peut-être auparavant de celle de Villeneuve-lez-Avignon. Les mss. énumérés au nombre de quatre-vingt-douze, sont : les différents livres de la *Bible,* la plupart glosés, Ancien-Testament (n^os 1-14) et Nouveau-Testament (n^os 15-20), les livres de *Droit canon* (n^os 21-26) et de *Droit civil* (n^os 27-32), les *Libri doctorum* (n^os 33-63), rubrique sous laquelle figurent tous les autres mss. des Saints Pères, théologiens, livres liturgiques, etc. A la suite ont été ajou-

1. M. O., qui n'omet rien, cite au sujet de la grotte, deux écrivains qui la visitèrent en compagnie de l'ambassadeur : Antoine des Barres (*Estat présent de l'Archipel,* Paris, 1678, in-12), et le *Journal d'Antoine Galland* publié par M. Charles Schefer (Paris, 1881, in-f°). Le très soigneux éditeur cite encore deux visiteurs postérieurs, Tournefort (*Relation d'un voyage du Levant,* Paris, 1717, in-4°) et Choiseul-Gouffier (*Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman,* 2^e édition, Paris, 1842, in-f°).

tés, à une époque contemporaine, une série de mss. de tout genre, qui montrent l'intérêt que le prélat-bibliophile prenait à l'accroissement de sa bibliothèque [1]. De nombreuses mentions d'emprunts et de prêts, qu'on trouve reproduites en notes et qui surchargent en maints endroits le texte et les marges du catalogue, témoignent, comme le remarque M. Omont, de la libéralité avec laquelle étaient communiqués et prêtés les mss. de Bernard II et de l'activité des études théologiques et juridiques, au début du XIII[e] siècle, dans un des plus grands centres ecclésiastiques de l'Espagne.

III. — L'abbé Jean-Paul Bignon, fils et petit-fils du bibliothécaire du roi, et qui succéda, en 1718, dans cette charge à l'abbé de Louvois, prit auprès de lui, en qualité de secrétaire, quelques années après son entrée en fonctions, l'abbé Jourdain, à qui l'on doit le *Mémoire historique sur la bibliothèque du Roy*, rédigé d'après les *Mémoires* de Jean Boivin, et publié en tête du premier volume du *Catalogue des livres imprimez de la bibliothèque du Roy*, en 1739. Aussitôt installé, « l'abbé Jourdain tint un véritable Journal de l'administration de la Bibliothèque. Il consigna jour par jour, sur un cahier (in-f° de 60 feuillets, ms. fr. nouv. acq. 6526), la mention de tous les événements, petits ou grands, relatifs à l'histoire de la bibliothèque : acquisitions ou dons de mss., de livres imprimés, d'estampes et de médailles, reconstruction des bâtiments, visites de grands personnages, etc. Ce registre, commencé en 1724, l'année même de l'établissement de la Bibliothèque dans l'hôtel de Nevers, rue de Richelieu, est précédé d'un résumé des premières années de l'administration de Bignon, depuis la fin de l'année 1718; il s'arrête à l'année 1736, cinq ans avant la retraite de Bignon... [2] ». M. Omont a fait suivre ce curieux journal d'un index alphabétique des noms et des principales matières, dressé d'une admirable façon, et où sont commodément groupés les renseignements si divers, épars à leur ordre chronologique, que le *Registre* fournit pour l'histoire de la Bibliothèque pendant une douzaine d'années.

T. DE L.

---

615. — **La Maison dite de la Reine Bérengère, au Mans,** par Robert TRIGER. Notice illustrée de 27 planches. Le Mans, 1892, gr. in-8.

616. — **Koelnische Kuenstler in alter und neuer Zeit,** von J. J. MERLO, herausg. v. Ed. Firmenich-Richartz und H. Keussen. Duesseldorf in-4 fig. livraisons 1-4 (1 mark 50 la livraison).

---

1. On remarque parmi ces *nouvelles acquisitions* un *Sénèque* (p. 65), deux traités de rhétorique (n° 76), un recueil d'opuscules philosophiques et historiques (n° 77), enfin un texte complet des œuvres d'Avicenne, qui termine le catalogue.

2. Signalons deux pièces rejetées à l'*Appendice* : I. Relation de la découverte de 212 médailles d'or antiques, faite dans un faubourg de la ville de Troyes en Champagne, en l'année 1726, et de l'employ qui en a esté fait pour le cabinet du Roy; II. Nouvelles constructions et aménagements ds la Bibliothèque du Roy en 1727. Mémoire de l'architecte Robert de Cotte.

617. — **Nordiske Boendergaarde : det XVI-XVIII aarhundrede** af R. Meiborg. I° Bind : Slesvig. — Kjoebenhavn. gr. in-4. fig.

618. — P. Joanne. **Dictionnaire de la France et de ses colonies.** Lettres C-G (tome 2 et partie du tome 3). Grand in-4. Fig. et cartes. Hachette.

I. — Nous avons déjà eu l'occasion, il y quelques années, de rendre compte ici d'un travail intéressant et fort bien fait de M. R. Triger, un des meilleurs, sinon, le principal représentant pour nous de la *Société historique et archéologique du Maine.* L'étude que nous signalons aujourd'hui, bien que d'un intérêt plus restreint, fait preuve des mêmes qualités et se recommande spécialement aux archéologues comme une excellente monographie d'ancienne maison. Une série de parfaites héliogravures ou de plans et coupes nettement exécutés, ajoute d'ailleurs beaucoup de charme au récit.

La Grande-rue du Mans a conservé longtemps, aux nos 9-13, un groupe de trois maisons anciennes, qui de longue date ont passé pour un des joyaux de la vieille ville. L'une est aujourd'hui démolie : c'est « l'ancienne maison de la cour Pôté », mais notre musée de l'hôtel Cluny en possède les restes les plus remarquables, en deux cheminées bien connues, dont l'une surtout, dite *des Ages de la Vie*, a été l'objet de maintes reproductions. — Les deux autres maisons sont toujours debout et ont même été restaurées. La plus éloignée est dite simplement « maison de la Renaissance » et date des XVIe et XVIIe siècles : elle se distingue par une façade à pans de bois chargés de sculptures et de statuettes, et contient quelques belles cheminées. Entre les deux est alors la maison dite « de la reine Bérengère » ou encore « maison Le Corvaisier de Courteilles », du nom d'un de ses principaux propriétaires.

C'est donc celle-ci que M. T. a eue surtout en vue, tout en traitant avec raison tout ce qui la touche de près. Il va sans dire que le souvenir qui s'y trouve attaché de la veuve de Richard Cœur de Lion est légendaire; l'édifice est de la fin du XVe siècle et comprend deux étages de caves, un rez-de-chaussée avec cour et promenoir voûté, deux étages et un grenier. Tout cela est étroit mais bien décoré, et, grâce à une intelligente restauration, intact et d'un cachet tout à fait charmant. Un très joli pan de bois à statuettes orne la façade, et une cheminée à personnages décore la principale pièce intérieure. — Après beaucoup de vicissitudes que M. T. narre au détail, avec force documents à l'appui (un peu beaucoup, à vrai dire), cette jolie maison est devenue la propriété d'un M. Singher, qui l'a mise à la disposition de la *Société du Maine.* Nul mieux que M. Triger n'était en mesure de consacrer par une substantielle monographie cette nouvelle installation.

II. — Le dictionnaire des artistes de l'école de Cologne de J. J. Merlo, remanié et augmenté, promet de devenir un fort bel ouvrage. Il comportera cinquante planches et un certain nombre de figures dans le texte. Les planches, des héliogravures, sont d'un assez bon tirage et bien choisies, et le texte est parfaitement imprimé. La publication, du moins ce

qui nous a été envoyé, comprend pour le moment quatre livraisons, et s'arrête à la lettre H : le prospectus promettait plus de rapidité.

Les notices paraissent dressées avec grand soin, et sont toujours suivies d'une liste précise et détaillée des œuvres de l'artiste et de leurs principales reproductions. Il va sans dire que le nombre de gens parfaitement inconnus que renferment les premières livraisons est considérable, mais c'est la condition inévitable de tout répertoire un peu complet.

III. — M. R. Mejborg a terminé le premier volume de ses études sur les habitations rurales en Danemark aux XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, dont nous avons déjà signalé les premières livraisons à ceux de nos lecteurs qui entendent la langue danoise. Ce volume est consacré aux maisons, fermes, domaines ruraux, etc. du Slesvig, et, d'une façon générale, à tout ce qui concerne la vie des paysans à cette époque. C'est une belle publication, remplie de très jolies dessins et terminée par 70 pages en petit texte de copieuses références, de notes, de tables diverses, etc. Elle est très appréciée dans le pays ainsi qu'en Allemagne et en Suède.

IV. — Pour la très belle publication que continue, toujours, lentement mais sûrement, la maison Hachette, du grand dictionnaire de la France, aujourd'hui dirigé par M. Paul Joanne, nous ne pouvons rien dire de plus que ce que nous avons déjà appris à nos lecteurs. Le texte est extrêmement copieux, l'illustration abondante et très réussie, surtout quand on ne reprend pas d'anciennes gravures et qu'on donne soit des reproductions photographiques, soit même des dessins originaux (ceux de M. Vuillier, par exemple), les cartes et plans enfin exacts et bien au courant.

Bornons-nous à donner quelques idées de l'ampleur de la partie consacrée aux lettres C-G, en comptant pour le C, 532 pages à 3 colonnes ; le D, 140 ; l'E, 104 ; l'F, 148 ; le G, 250. — Et souhaitons aussi que les livraisons mensuelles grossissent un peu, que tout marche un peu plus vite, si possible : car les services que rendent les parties publiées font d'autant plus désirer l'achèvement de l'ensemble.

Henri de CURZON.

---

619. — **La Jeunesse de Lamartine**, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites, par Félix REYSSIÉ. Hachette, 1892, In-18, XII-386 p.

620. — **Lamartine**, par Émile DESCHANEL, professeur au Collège de France, sénateur. Calmann-Lévy, 1893. 2 vol. in-18, XI-322 et 333 p.

On n'a pu commencer l'étude approfondie de Lamartine qu'une vingtaine d'années après sa mort. Jusque-là nous possédions sur son génie des appréciations littéraires de valeur plus ou moins grande ; mais les documents manquaient pour fixer avec des précisions suffisantes les circonstances de sa vie d'où sont sortis ses ouvrages, et par conséquent pour expliquer ceux-ci avec exactitude. Ces précisions nécessaires, il était impossible de les atteindre au moyen des récits personnels livrés

par Lamartine de son vivant dans ses Préfaces, dans ses *Confidences*, dans les Commentaires de ses poésies, dans son *Cours familier de Littérature*, et dans ses *Mémoires politiques*. Les récits de Lamartine sur sa vie privée sont des romans, où les sentiments exprimés sont vrais, mais où les faits et les dates sont le plus souvent dénaturés ; et quant aux *Mémoires politiques*, écrits avec plus d'intention de vérité, ils portent la trace évidente des défaillances de l'âge avancé où l'auteur les composa. Depuis sa mort seulement, ont paru des publications précieuses qui sont venues corriger ce que les précédentes effusions, à côté de leur beauté émouvante, avaient d'inconsistant et de peu sûr pour un renseignement exact. Les *Mémoires inédits* (1870), qui embrassent les vingt-cinq premières années du poète, furent écrits, il est vrai, à peu près à la même époque que les *Mémoires politiques ;* mais ils ne visent pas à porter des jugements dont la faculté apparaît comme voilée chez le vieillard, et ils présentent dans le récit un caractère tout nouveau de réalité, un ton de vie quotidienne, par où l'on prend confiance dans les détails qui y sont retracés. La *Correspondance* (publiée de 1873 à 1875, la 2e édition en 1882) commence à l'année 1807 pour s'arrêter en 1853 ; c'est un document de premier ordre; il n'en est pas de plus riche, de plus précis et de plus instructif. On trouve, dans ces lettres si nombreuses, les infinies nuances des heures et des âges dans l'âme de Lamartine, accompagnées de ce qui faisait le plus défaut, c'est-à-dire portant l'indication du lieu, du mois et de l'année où il ressentit ces émotions successives et où il les exprima dans ses poésies; la Correspondance, à cet égard, est le fil conducteur qui nous guide dans le labyrinthe confus, sans elle inextricable, des romans personnels et des commentaires du poète. Par la franchise du ton, par la spontanéité du propos, sans diminuer l'homme idéal des effusions ultérieures, elle nous montre avec lui l'homme réel. Elle nous fait connaître les premiers vers restés jusque-là ignorés, par lesquels il s'exerça secrètement dans son art; elle nous donne les premières leçons de quelques poésies célèbres, avec les circonstances qui inspirèrent celles-là et les autres. A tous les points de vue, la Correspondance est un instrument indispensable pour une étude sérieuse de Lamartine.

Des contributions utiles à la connaissance du poète et de l'homme politique nous ont été apportées en outre par des personnes qui avaient été les témoins, sinon de sa jeunesse, du moins de son âge mûr et de ses dernières années : MM. Henri de Lacretelle (*Lamartine et ses amis* 1872), Charles Alexandre (*Souvenirs sur Lamartine* 1884), le baron de Chamborant de Périssat (*Lamartine inconnu* 1891).

C'est grâce à tous ces documents nouveaux, si différents par l'exactitude de ceux qu'on devait à Lamartine de son vivant, qu'on peut entreprendre désormais sur des bases solides l'étude de l'homme, du poète et du politique en lui. M. Félix Reyssié, compatriote de Lamartine, apporte dans son livre quelques informations inédites, qu'il a été en

mesure de recueillir dans son pays ; on doit les recevoir avec reconnaissance ; ce sont principalement des généalogies, des pièces officielles, des actes de naissance et de mariage. M. Émile Deschanel a utilisé les travaux antérieurs pour interpréter à sa manière les œuvres et la vie de Lamartine. En suivant page à page les ouvrages de ces deux auteurs, nous verrons s'ils ont tiré tout le parti possible des documents connus, et s'ils n'ont pas laissé s'introduire un trop grand nombre d'inadvertances dans leur exposé. C'est cela surtout que je rechercherai dans les deux ouvrages dont j'ai transcrit ci-dessus les titres, ne donnant que peu de place à l'examen des appréciations littéraires ou morales qu'ils contiennent.

Reyssié, P. vii. M. R. cite parmi ses sources les *Mémoires inédits* ; mais nous verrons qu'il ne fait réellement pas usage de ce document.

P. viii. Il se sert à tort de la 1re édition de la *Correspondance* ; la deuxième est plus complète, sauf retranchement de quelques billets sans importance, et elle présente en outre des corrections dans la date de certaines lettres.

P. 28. « Cette éducation des choses, prétend M. Reyssié, c'est un petit coin du Mâconnais où, jusqu'à l'âge de trente ans, le poète est resté presque sans interruption, c'est la terre natale qui la lui a donnée... Aussi sa poésie en a-t-elle conservé un accent tout particulier et comme un parfum de terroir. » L'habitation, dite presque continuelle, de Lamartine à Milly jusqu'à trente ans, fut en réalité très interrompue, d'abord pendant les années de collège, de 1800 à 1807, puis par de longs séjours à Mâcon, à Lyon, par son premier voyage en Italie du mois de juin 1811 au mois d'avril 1812, par sa garnison de garde du corps à Beauvais, par des voyages en Suisse, en Savoie, par des séjours répétés à Paris. D'après M. R. Lamartine aurait été un poète local, reflétant dans son style les aspects qui avaient entouré son enfance. Or Milly est un pays sec, absolument sans eau ; M. R. le dit lui même (p. 31). Et il se trouve que la caractéristique du génie de Lamartine, c'est la fluidité, l'abondance souple ; les grâces des eaux reviennent sans cesse dans son œuvre ; sa pensée se fond et s'allège en images liquides. Bien loin qu'il y ait accord, il y a contradiction entre les spectacles habituels à son enfance et les préférences de son goût d'artiste. Son poème de *Milly* dans les *Harmonies* dit tout à cet égard : le poète, habitant l'Italie, non loin de la mer, s'étonne, au milieu des spectacles qui l'enchantent, d'éprouver du regret pour un coin de pays aride, sans charme aux yeux ; c'est que son cœur, les souvenirs de ses tendresses, sont touchés d'un côté, tandis que son sens esthétique, ses analogies profondes, sont flattés de l'autre. Souvent il a appelé l'Italie la patrie de son imagination. Il avait recherché, il rechercha toujours la vue des lacs et des mers, et c'est de là qu'il avait reçu les images que demandait son instinct. Se reporter, par exemple, à ce mot de la *Correspondance*, 29 mars 1816 : « Reve-

nons dans ce beau pays où nous avons commencé à vivre. Qui de nous a vécu en France? » Voir aussi les *Confidences*, livre IV, § 3. Le paysage de Milly n'exerça aucune influence spéciale sur l'art de Lamartine.

P. 40. Le vers que M. R. rapporte au Craz, hauteur au-dessus de Milly, désigne, dans le texte, les montagnes qui entourent le lac du Bourget. Cette citation ne peut donc pas établir le caractère local des poésies de Lamartine.

P. 49. M. R. confirme des paroles de Lamartine par des paroles de Lamartine lui-même, les croyant d'un autre. La notice nécrologique dont il reproduit un extrait est l'œuvre propre du poète.

P. 60 ss. M. R. donne des détails sur l'enfance et l'éducation de Lamartine au foyer paternel. Par malheur ces détails n'ont rien d'authentique : aucune source sûre ne nous fait remonter jusqu'aux premières années du jeune Alphonse ; le *Manuscrit de ma mère* commence seulement le 11 juin 1801, époque où Lamartine est en pension à Lyon ; le programme d'études enfantines que reproduit M. R. est fait pour les sœurs du jeune homme et à une époque où lui-même avait seize ans.

P. 80. Pourquoi M. R. ne veut-il pas que Lamartine ait été pieux à Belley ? Sa mère l'affirme, elle l'a constaté, et une citation de M. R. lui-même enregistre la satisfaction qu'elle en éprouve. De plus une lettre de Lamartine écrite un an après sa sortie du collège, le 12 novembre 1808, contient ceci : « J'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle,... mon banc à l'église,... et cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis. »

P. 86. Il n'y a pas de raison pour appeler Vignet l'ami de l'âge mûr. Lamartine écrit à Virieu le 10 septembre 1837, au plein de ses années viriles : « La perte de Vignet m'a vivement affligé, quoiqu'il ne fût plus pour nous que le souvenir de lui-même.. Dans ces dernières années, il prenait trop au sérieux les courtes et sottes opinions de telle ou telle coterie humaine. »

P. 93-103. Épisode de Lucy. Lamartine raconte dans ses *Confidences* que, tout adolescent, il aima une jeune fille du nom de Lucy L..., habitant un château voisin de Milly, et qu'ils s'enthousiasmaient ensemble pour la poésie des brumes et des neiges, en échangeant des vers imités d'Ossian. Le récit est délicieux ; mais la vérité m'en paraît, pour ma part, fort suspecte. M. Reyssié, après avoir hésité à y croire, l'admet au contraire pleinement. Il base son opinion nouvelle sur le témoignage du propriétaire du château de Byone, près de Milly, lequel a inscrit sur une porte de son habitation ces mots : « Porte basse, par laquelle sortait Lucy L...., en se rendant sur la terrasse au rendez-vous où l'attendait Lamartine —novembre 1808. » M. R. juge en outre que la corresdance du jeune homme à cette époque montre chez lui « un état d'âme tout à fait congruant à cette équipée »; il cite enfin une lettre où Lamar-

tine donne le début d'un poème ossianesque qu'il composait dans ce temps. Il y a erreur de M. R. sur ces deux derniers points. On ne peut rien tirer, comme coïncidence, de la lettre qui contient les vers ossianesques ; cette lettre sans date, classée à la fin de 1808 dans la 1re édition de la Correspondance, a été insérée au commencement de la même année dans la deuxième. Les lettres de cette année-là ne font allusion à aucun amour tant soit peu sérieux ; celles de la fin de l'année en particulier contredisent nettement toute hypothèse de rêverie tendre ; Lamartine y déclare expressément ses défiances de l'amour et de celles à qui on pourrait le demander : « Je te le dis dans la jubilation, je ne suis pas encore amoureux, ni un peu ni beaucoup. » Quant à la prétention de posséder le théâtre de l'amour ossianesque, le propriétaire de Byone n'est pas le seul à la mettre en avant ; d'autres Mâconnais localisent cette histoire ailleurs. Dans les documents qu'on peut admettre comme authentiques, il n'est pas question d'un amour de Lamartine pour une jeune fille du nom de Lucy L... La Correspondance, si ouverte, si confiante, n'en parle pas, ni les *Mémoires inédits,* ni les amis du poète. Au contraire, il est un amour auquel la Correspondance fait de fréquentes allusions, que les *Mémoires inédits* racontent en grand détail, avec des circonstances très vraisemblables, et sur lequel M. de Lacretelle rapporte le sincère récit que lui fit Lamartine. C'est le premier amour sérieux de Lamartine, celui qu'il conçut, à la fin de 1810 ou au commencement de 1811, pour une jeune fille de Mâcon, d'un monde étranger à celui de ses parents, Mlle Henriette P... D'après ces divers documents, ce fut cet amour qui inquiéta les parents de Lamartine et qui les décida à le faire voyager, afin qu'il oubliât. Un trait qui caractérisait Mlle Henriette P..., c'était sa grâce dans la danse. Ces deux traits se retrouvent dans l'histoire de Lucy, telle que la présentent les romanesques *Confidences :* Lucy déploie en dansant une touchante perfection d'attitudes, et c'est pour soustraire le jeune homme à l'émotion qu'elle lui inspire qu'on lui fait quitter le pays. D'autre part les *Mémoires inédits* rapportent (p. 131) que Lamartine, au sortir du collège, échangeait des vers avec la fille du médecin de sa famille, sans éprouver pour elle un véritable sentiment. Enfin, il est bien avéré que Lamartine, dans son adolescence, mais non pas précisément à la fin de 1808, était vivement touché de la poésie d'Ossian. Il résulte de tout cela que Lamartine, en composant le roman de *Lucy* pour les *Confidences*, a combiné ensemble plusieurs souvenirs différents. Mais ce qui dominait à coup sûr sa mémoire, c'était la figure charmante de Mlle Henriette P..., autour de laquelle il a groupé les symboles de son enthousiasme ossianesque. Le château de Byone, avec sa situation pittoresque, a pu lui paraître une scène appropriée. Outre la manière poétique et imaginative dont il concevait les *Confidences*, ce qui a pu le porter à changer le nom et l'habitation de Mlle P... et à l'entourer de circonstances de nature à altérer sa ressemblance, c'est qu'elle même vivait encore à l'époque où le poète composait son roman (V. Lacretelle 256-259).

P. 151-155. Le récit de l'épisode de Graziella par M. R. n'est pas juste. L'histoire fut moins poétique qu'elle n'apparaît dans les *Confidences* ; mais M. R. la vulgarise plus qu'il ne convient. Graziella n'était pas plieuse de cigarettes, elle aidait le directeur de la manufacture dans le gouvernement de sa maison; le jeune homme ne l'attendait pas à la sortie, puisqu'elle logeait chez M. de La Chavanne et mangeait à sa table, comme Lamartine lui-même. M. R. ne suit pas exatement à ce sujet la version des *Mémoires inédits*, la seule authentique.

P.155-156. M.R. dit que, lorsque Lamartine écrivit *Novissima verba*, il venait de perdre sa mère. Lamartine composa ce poème, sous le titre de *Job*, en octobre 1829 (Corresp. 19, 24 et 27 octobre). Sa mère ne mourut que le 19 novembre, d'un accident subit. Il n'est pas question de la mort de sa mère dans ce poème où il énumère toutes les douleurs et les tristesses de la vie. Ce poème de *Novissima verba* resta inachevé, il fut interrompu par l'élection de Lamartine à l'Académie et par son malheur de famille.

P. 195. M. R. place la composition de l'*Hymne au soleil* en mai 1817 et rattache cette poésie à l'amour de Lamartine pour Mme Charles. Cette attribution n'est pas certaine. L'*Hymne au soleil* célèbre une convalescence du poète, après danger de mort. Or les *Confidences* parlent d'une maladie qu'il eut à Naples, en 1812, et pendant laquelle il reçut des soins de Graziella, tandis que dans *Raphaël* il n'est question que de souffrances physiques sans péril sérieux. « Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant », est-il dit dans les vers de l'*Hymne*; il ne semble pas que Julie, d'une santé si frêle, ait pu être représentée comme un appui. Il faut se garder de rapporter à l'héroïne de *Raphaël*, Mme Charles, toutes les poésies où figure le nom d'Elvire. Ce nom ne la désigne pas exclusivement ; il fut inventé pour Graziella comme son appellation élégante à la façon du XVIIIe siècle; la poésie *A Elvire*, des *Premières Méditations*, était adressée à Graziella, selon l'aveu du poète lui-même. Dans les premières versions de ses poésies religieuses adressées à Mme Charles, on trouve, à plusieurs reprises (*Poésies inédites*, p.p. 283, 285), le nom de Julie. Ce nom ne fut remplacé qu'après coup par celui d'Elvire, qui devint ainsi le pseudonyme commun de Graziella et de Julie.

P. 201. Comment M. Reyssié, qui a lu la Correspondance, peut-il placer la composition du *Lac* entre le 16 et le 23 septembre 1817? Lamartine écrit d'Aix, le 16 : « Je ne persiste pas dans ces eaux ; je m'en irai, je crois, demain. Je passerai cinq ou six jours à la campagne, près d'ici, et de là j'irai en Dauphiné. Mon adresse sera là dans huit jours : à M. Alphonse de Lamartine chez M. le comte de Virieu, au Grand-Lemps (Isère). » Il est probable qu'il a réalisé ce programme en quittant Aix le 17, puisqu'il y a à la suite une lettre datée du Grand-Lemps, le 23 septembre. La composition du *Lac* se place donc du 1er au 16 septembre, et non du 16 au 23.

P. 239. M. R. place mal encore une poésie de Lamartine. Ce n'est pas par défaut d'attention comme à la p. 201, mais parce qu'il se sert de la 1[re] édition de la Correspondance. Cette édition donne un fragment de *La Foi* dans une lettre du 24 janvier 1818. La lettre a été reportée dans la 2[e] édition au 24 janvier 1819, et avec raison : il y est question, en effet, de la tragédie de *Saül* comme abandonnée, ce qui n'est pas le cas en janvier 1818. La composition de *La Foi* ne doit donc pas être placée entre le 22 janvier et le 26 mars 1818 ; la première lettre exactement datée qui en fasse mention est celle du 11 août. D'ailleurs, *La Foi* n'est pas en strophes, comme le dit M. R. (p. 254), mais en vers suivis.

P. 256 ss. Ici M. Reyssié, par un exemple développé, essaie de soutenir sa thèse, d'après laquelle la poésie de Lamartine se serait inspirée, avec une fidélité remarquable, des aspects de son pays. Ce qui ressort au contraire des détails de l'*Isolement*, c'est la liberté dont usait le poète dans la description de la terre natale; il cédait, même en écrivant sur les lieux, à un goût évident d'orner, d'idéaliser. Il met, en vue de la montagne de Milly, un lac, des îles (dans la première version), des palais (dans la deuxième), une flèche gothique, tous les éléments d'un paysage poétique à sa façon, qui manquent très décidément au paysage réel. M. R. nous propose en vain de reconnaître dans ses îles des sommets de montagne émergeant du brouillard; c'est vraiment trop forcé, et des tentatives si subtiles ne démontrent rien. Bien loin de copier des choses présentes, Lamartine, au haut de la montagne de Milly, suivait de lointains souvenirs, ou regardait dans son imagination et retraçait son rêve. C'était son tour d'esprit nécessaire, sa manière innée. Presque jamais ce poète, occupé de l'idée, inattentif au fait, n'a décrit un être, une chose, sans les transformer. Son art tendait vers une beauté générale, et son esprit négligeait toute étroite précision. M. Reyssié, ne pouvant, même par de pénibles efforts, ramener à la réalité tous les traits de l'*Isolement*, s'en étonne; quand il échoue décidément sur un point, il dit (p. 263) : « C'est là une des rares inexactitudes des descriptions de Lamartine. » Il est trop paradoxal d'attribuer à Lamartine le souci de la réalité; cette qualité n'est pas au nombre de celles qu'on admire habituellement chez lui ; il pouvait bien altérer un peu l'aspect des montagnes du Mâconnais, lui qui ne craignait pas de confondre nos connaissances classiques, au point de placer le Taygète près d'Athènes *(La Mort de Socrate)*, et de mettre le Cithéron au Levant de la même ville *(Recueillements, Pensées en Voyage)*.

P. 327, D'après M. Reyssié, Lamartine aurait composé l'*Ode à Bonaparte* à Aix, en 1821. Une lettre de Saint-Point, datée du 22 juin, et classée dans la Correspondance à l'année 1824, dit : « Je viens de faire une ode sur Bonaparte, c'est celle de Turin (le *Cinq mai*, de Manzoni) qui m'y a fait penser. Je la trouve bien bonne, mais elle n'est qu'à peine finie. » D'autre part, cette lettre, datée du 22 juin sans indication d'année, et que les éditeurs de la Correspondance ont insérée à l'année

1824 doit être placée à l'année 1823. En effet, l'ode dont elle parle est contenue dans les *Nouvelles Méditations* publiées à la fin de 1823. Ce qui achève de situer la lettre du 22 juin à l'année 1823, c'est que la lettre du 21 mai 1823 dit : « J'attendrai à Saint-Point l'heure d'aller vous revoir à Arnas. » Or la lettre en question, datée du 22 juin (1824 suivant les éditeurs, 1823 selon moi) contient ces mots qui donnent la concordance pour 1823 : « Ta lettre m'arrive comme je faisais mon arrangement pour aller à Arnas. » L'Ode à Bonaparte a donc été écrite à Saint-Point en 1823, et non pas à Aix en 1821.

P. 375. Le profond sentiment de la nature, associé par Lamartine au sentiment religieux, a suscité chez les lecteurs inattentifs une accusation de panthéisme contre lui. M. R. ne manque pas de l'accueillir, mais il choisit mal l'occasion en signalant cette prétendue tendance dans le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold : « Le Chant d'Harold*, dit-il, est du plus pur sentiment grec des anciens âges, sentiment tout naturaliste, tout panthéiste. » La pensée de Lamartine n'est nullement celle-là. Il expose la philosophie de son héros pour la blâmer nettement (*Harold*, X) :

« Le dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
Ce Pan mystérieux, insoluble problème,...
Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour à tour,
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour,...
Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice,
Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
Et dont la raison dit : Est-il ou n'est-il pas?

La vraie doctrine de Lamartine étant la doctrine platonicienne, il reproche à Byron, passant auprès du promontoire Sunium, de ne pas la comprendre (XXIII). Le poème se termine par le châtiment que Dieu inflige à Harold pour ses doutes.

Deschanel. — Tome I, p. 4. Pour le passé de la famille de Lamartine, M. D. ne se sert pas des *Mémoirs inédits*, ni des pièces fournies par M. Reyssié, mais seulement des romanesques *Confidences*, de sorte qu'il prend ses informations à la source la moins sûre possible. — Dans les notes des pp. 8 et 9, M. D. donne l'indication de ses sources. Il se sert de la 1re édition de la Correspondance qu'une 2e édition est venue cependant compléter et rectifier depuis longtemps. Il ne mentionne pas les *Mémoires inédits*, et, en effet, il ne les emploie pas au cours de son étude. Il ne s'aperçoit pas que la longue préface du *Manuscrit de ma mère* est en grande partie un extrait des *Confidences*. Il ne remarque pas qu'une autre partie de cette préface, celle qui décrit le lieu de composition d'une poésie, *Pensée des morts*, doit être purement imaginative, étant contredite par le Commentaire de ce même morceau dans les *Harmonies*. Le texte même du *Manuscrit de ma mère* ne saurait être utilisé qu'avec prudence; il porte la trace de certaines altérations que M. D. ne semble pas avoir vues. Les *Confidences*, quoi qu'en dise

M. Deschanel, ne reviennent pas en arrière sur l'épisode de Graziella, puisqu'elles le contiennent à son rang dans le récit.

P. 12. M. D. donne des détails peu exacts sur le père et la mère de Lamartine. La mère ne passa pas toute sa vie à Milly et n'y mourut pas; elle vivait beaucoup à Mâcon, et c'est là qu'elle est morte. On n'a pas de portrait de Madame de Lamartine jeune, mais seulement une miniature qui la représente à l'âge de soixante ans (Reyssié, p. 15 note). Rien ne prouve que le père fût « d'un caractère cassant, difficile ». M. D. confond sans doute avec l'oncle. Lamartine écrit le 6 février 1818 : « Je sens beaucoup le bonheur domestique d'une maison comme la nôtre, d'une mère et d'un père pareils; mais cela est souvent troublé par la gêne intérieure et les puissances du dehors. »

M. D. s'approprie plusieurs des vues erronées, émises par M. Reyssié ; il croit (p. 14) à l'influence du paysage de Milly sur l'imagination de Lamartine et (p. 16) à l'exactitude de ses descriptions si bien qu'il le représente comme une sorte de poète du clocher : (p. 52) « Lamartine reçoit des voix, des chants, de tout ce qui l'entoure, de la femme et de Dieu, surtout du sol natal. » Cette définition s'appliquerait assez justement au poète d'une province, par exemple à Brizeux ; convient-elle véritablement au génie de Lamartine? M. D. admet sans examen l'existence réelle de Lucy L.

P. 66. Les quatre petits livres d'*Élégies* que Lamartine annonce l'intention de publier (Corresp. 28 juin 1816), et qu'il appelle des bagatelles à côté de son poème de *Clovis,* ne sont pas, comme le croit M. Deschanel, les poésies « qui lui donneront la gloire ». Ce sont des morceaux d'écolier, auxquels Lamartine avait raison de ne pas attacher d'importance. En juin 1816, il n'avait encore composé aucune de ces *Méditations* qui devaient apporter des sentiments et des accents nouveaux. C'est seulement dans l'automne de cette année 1816 qu'il subit, par la rencontre de Julie, la crise féconde d'où allaient naître des inspirations inconnues. M. D. ne fait pas sentir ce que cet événement eut de décisif, la rénovation profonde qui aux banalités antérieures fit succéder les rêves jaillis de là.

P. 91. M. D. place la rencontre de Lamartine avec Julie dans l'été de 1816. Cet événement eut lieu pendant l'automne de cette année, au mois d'octobre. Cette indication d'époque, donnée dans le récit de *Raphaël*, est confirmée par la Correspondance (12 décembre 1816).

P. 98, note. M. D. reproduit sans contrôle l'erreur de M. Reyssié sur la date de la composition du *Lac*.

P. 116 : « Chez l'auteur du *Désespoir*, ce n'est que la plume qui maudit la vie; pures prouesses de style. » Ainsi juge M. Deschanel. Sur quoi base-t-il une appréciation aussi décidée? Dans le temps où Lamartine composait la poésie qu'on déclare toute artificielle et factice, il écrivait dans ses lettres intimes : « Je suis plus que jamais dans l'extrême de la souffrance, de la tristesse et du malheur, et je n'espère plus

de remède à mes maux que le remède universel... Tu veux des conseils, de la force, de l'espérance; à qui t'adresses tu? Que veux-tu que te dise un homme qu'on écartèle? Il crie et voilà tout. » Ce cri, c'était l'ode du *Désespoir*. On voit que le poète ne fit jamais de vers plus sincères. M. D. laisse inaperçue la cause profonde qui portait Lamartine aux récriminations exprimées dans cette ode. Croyant fermement en Dieu, et frappé du spectacle de la douleur, il se demandait en vain pourquoi la puissance souveraine se montrait si avare du bonheur qu'il lui était facile de répandre; la bonté de Dieu était impliquée pour lui dans sa définition même, et pourtant il ne pouvait pas en découvrir les marques dans le monde. De là venait un choc d'idées troublantes et orageuses, et non-seulement Lamartine ressentait ces émotions avec sincérité, mais elles étaient une conséquence inévitable de sa foi rationaliste, jointe à sa sensibilité d'âme.

P. 125. D'après M. Deschanel, « la nouveauté des nouveautés, révélée par les *Méditations,* c'était cette forme souple que le jeune poète avait cherchée si longtemps ». La souplesse de la forme était la qualité commune des poètes du XVIIIe siècle, et Lamartine n'eut pas besoin de l'inventer; il la possédait, comme un héritage, dès ses premiers essais. Mais il s'en servit pour exprimer des choses de fond, d'un fond tout neuf, inexploré, le domaine du rêve et de l'aspiration.

P. 132. Les dissipations de Lamartine à Paris ne sont pas de 1815 ou 1816, comme le croit M. Deschanel, mais de 1813; cette année-là, il séjourna à Paris du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Il écrit le 8 juin : « Je viens de recevoir une fière scène de ma famille; me voilà brouillé avec eux, du moins avec mes oncles et tantes, car pour mon père et ma mère, jamais! » Sa mère alla le prendre à Paris; avant de partir, elle écrivit à son mari, absent de Mâcon, pour le prévenir qu'elle allait payer les dettes de leur fils. Donc elle n'agissait pas à l'insu du père, comme le prétend M. Deschanel. Je tire ces détails rectificatifs d'une note du *Manuscrit de ma mère*. Cette note, datée du 31 janvier 1813, doit être d'ailleurs reportée à une date ultérieure, dans la même année, et divisée, d'après le sens, en deux ou trois parties de dates différentes.

P. 159. M. D. ne remarque pas ce qu'a de singulier l'idée pythagoricienne, d'après laquelle les astres du ciel sont animés par des âmes; il ne montre pas combien cette étrange idée est vivante et fréquente chez Lamartine, ni comment elle se rattache à l'ensemble de son spiritualisme.

P. 170, note. Pour M. Deschanel, l'*Isolement* est la seule poésie des *Premières Méditations* qui montre Elvire morte. Mais, au contraire, un grand nombre de ces inspirations appartiennent à la poésie du tombeau. Que fait M. Deschanel, en particulier, de ces trois élégies rêveuses et profondes, *Le Vallon*, *Le Soir*, *Souvenir*, dont les deux dernières sont toutes funéraires? Il fallait d'autant plus les remarquer qu'elles contiennent, avec l'*Isolement,* la grande originalité et la beauté impéris-

sable des *Premières Méditations*. La pièce *A El***, des *Secondes Méditations*, est facile à dater; elle est de 1817 et des mois que Lamartine passa à Paris auprès de Julie en cette année; on reconnaît dans un passage de *Raphaël* la circonstance qui la fit naître. D'après M. Deschanel, si les *Secondes Méditations* furent moins admirées que les *Premières*, c'est que le second recueil contenait de vieux morceaux, par exemple un fragment de *Saül*. La différence entre les deux recueils n'est pas celle-là : le premier contenait aussi un fragment de *Saül* et des poésies d'inspiration ancienne, comme *Le golfe de Baïa*, *Hymne au soleil*, *Adieu*.

P. 176. « Il donne à sa fille les prénoms de son père, de sa mère et de Mme C... : Marie-Louise-Julia. » Le père et la mère de Lamartine ne portaient pas ces deux premiers prénoms. M. D. n'a pas bien lu le passage de M. Reyssié (p. 332), dont il s'inspire; M. Reyssié parle des prénoms du père et de la mère de l'enfant.

P. 193 (note). La mère de Lamartine, brûlée dans un bain, ne fut pas transportée à Milly et n'y mourut pas, comme le croit M. Deschanel; elle mourut à Mâcon, et son fils fit transporter son corps à Saint-Point.

P. 202-211. Le jugement de M. D. sur l'inspiration religieuse des *Harmonies* est de nature à beaucoup surprendre : « La vie directe, dit-il, manque trop souvent...; le poète semble recourir à un procédé de développement littéraire plutôt que céder à des inspirations personnelles... Sous l'exubérance de la forme on ne sent pas toujours assez le sérieux du fond; il semble, par moments, que Jéhovah ne soit pour l'auteur qu'un thème sur lequel il brode des fugues. Du sujet ou du jeu, à quoi tient-il le plus?... Son enthousiasme ne respire pas toujours la conviction. » La plus simple familiarité avec les œuvres de Lamartine fait ressentir une impression toute contraire à celle de M. D. Le sentiment religieux apparaît, non-seulement comme d'une absolue nécessité chez lui, mais comme radicalement essentiel à son être dont il constitue le plus vivace instinct. La pensée libre, qui est très active en lui, l'ayant amené au rationalisme, il a gardé néanmoins une adoration de Dieu, qui ne s'est jamais rencontrée aussi fervente avec une telle philosophie, et qui égale le saint enthousiasme des croyants mystiques. S'il avait, suivant l'étrange hypothèse de M. Deschanel, pris arbitrairement l'idée de Dieu comme un thème à variations musicales, il est probable que ce caprice aurait été court et que le poète n'aurait pas recommencé bien souvent ces exercices. Or, il n'est pas une seule de ses œuvres, il n'est pas une seule activité de sa vie, qui ne se montre imprégnée de religion. D'où vient le déisme ardent des *Premières Méditations*? D'où vient la couleur biblique des *Secondes*? Comment, dans ces poésies, le sentiment de l'amour s'est-il renouvelé, sinon en revêtant une forme religieuse et en s'unissant au sentiment du divin? Pourquoi, ensuite, Lamartine a-t-il composé, en l'honneur du monothéisme et de la vie

future, l'idéal poème de *La mort de Socrate?* D'où viennent les reproches qu'il adresse, dans *Child-Harold*, au scepticisme de Byron? Pourquoi, après les *Harmonies*, a-t-il écrit dans *Jocelyn* le poème du prêtre catholique? Quelle idée l'a conduit à choisir un ange comme héros du poème universel qui devait embrasser toute l'histoire? Est-elle factice encore, la piété qui, dans les intervalles de l'action politique, lui inspire les *Recueillements*? Et cette action politique elle-même, ne cherche-t-elle pas son principe dans l'union avec les vues de Dieu sur la marche de l'humanité? Il faut s'en rapporter évidemment à tant de manifestations, de pensées et d'actes, à tant d'effusions analogues répandues dans les lettres intimes, et au témoignage de l'historien sur lui-même quand il dit (*Révolution de 1848*, t. I, p. 67) : « Lamartine avait été créé religieux, comme l'air a été créé transparent. »

P. 249-251 et t. II, p. 273-289, 303-305. M. D. reste insensible au charme de la prose lamartinienne. Son goût n'est pas touché de cette harmonie, de cette lumière, de cette fluidité pure, dons merveilleux et intarissables, qui faisaient dire à Sainte-Beuve parmi ses réserves : « Il a toujours cette flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin! »

P. 263. C'est cinq ou six mois, et non quatorze mois après la mort de Julia que Lamartine écrivit le poème de *Gethsémani* (Voir *Voyage en Orient*, 2, 116).

P. 305 : « Il rentre en France, à la fin de l'année 1833, brûlant, pour faire diversion à sa douleur paternelle, d'employer ses forces renouvelées. » La Correspondance ne confirme pas cette vue sur les sentiments de Lamartine; il y a tout autre chose que légèreté de cœur, répugnance à souffrir, besoin de s'agiter pour oublier, dans ses lettres du 25 juin, des 5 et 7 novembre : « Je reviens le plus malheureux des hommes. Je ne vois rien dans l'avenir que désenchantement, solitude et abandon. J'ai désiré une action politique, je ne la désire plus... Je souhaite vivement qu'une dissolution des Chambres me dispense, sans qu'il y ait de ma faute, d'aller pérorer à froid sur les vanités du siècle qui ne m'émeuvent plus. Je suis très souffrant, dans une impuissance de facultés totale, anéanti, perdu; j'ai vécu... Je pense le moins possible, je ne désire que silence et ténèbres. Je négocie pour me tirer, si je le puis avec convenances et honneur, de la mission du Nord. Je suis dans le dénûment complet de facultés, forces et volontés nécessaires. Si je n'obtiens rien, j'irai, mais à toute extrémité. » En décembre, la veille du jour où il part pour occuper son siège, il écrit : « Je n'en puis plus de tristesse, de fatigues et de maladie. »

Tome II, p. 15. A propos du sous-titre de *Jocelyn*, M. D. soulève une discussion dont l'objet n'a pas d'importance, et qui se trouve en même temps sans justesse. Puis, il aperçoit de la ruse dans la composition du poème : Lamartine rusé, voilà une idée neuve, mais peu facile à établir; elle rencontre trop de traits opposés dans l'image qu'on se forme de ce magnifique et insouciant poète. M. D. croit à l'habileté de

Lamartine, il croit également à son exactitude; il aurait pu cependant remarquer une irrégularité dans les dates du Journal de Jocelyn qui se donne du large, simplement en retardant d'un an la chute de Robespierre.

P. 57. Lamartine n'a pu imiter le poète irlandais Thomas Moore dont les *Amours des Anges* furent publiés en 1822 (ou 1823). Il est déjà question du poème de Lamartine dans ses lettres des 25 janvier et 1er février 1821, et non pas seulement, comme dit M. Deschanel, dans celles de 1823 et 1824.

P. 67. Pour M. Deschanel, Lamartine, plaçant l'invention des aérostats avant le Déluge, a laissé Milton anticiper sur la découverte des canons. Il y a, non-seulement des aérostats, mais aussi des canons dans la *Chute d'un Ange* (7e vision p. 205, éd. de 1876).

P. 69 (note). Il est dangereux de citer des textes qu'on n'a pas lus soi-même. Le singulier rapprochement hasardé par Julian Schmidt entre Lamartine et Robespierre, M. D. déclare qu'on pourrait, à la rigueur, le concevoir, si l'idée en était venue au critique allemand à propos des *Girondins*. En fait, c'est bien à ce propos que son étrange inspiration lui est venue (*Geschichte der Französischen Literatur seit Ludwig XVI*, t. II, p. 625), et cela ne la rend pas plus heureuse. Il est d'ailleurs assez naturel que M. D. ne soit pas très péniblement impressionné par de telles manifestations de goût, lui qui à son tour (p. 73) découvre quelque ressemblance entre Lamartine et Rubens.

P. 134 ss. En 1843, Lamartine quitta la droite de la Chambre pour se jeter dans l'opposition. A ce changement M. D. assigne des causes très naturelles, l'idéalisme du poète qui supportait mal le terre à terre du régime bourgeois. le sentiment, conçu par lui, des légitimes nouveautés qui s'imposaient. Il semble que ces explications doivent être admises comme justes et suffisantes. Mais M. D. ne s'en contente pas, il éprouve le besoin d'en ajouter une troisième; il craint sans doute de paraître placer trop haut le caractère moral de Lamartine, et afin de le ramener à une moyenne d'humanité plus vulgaire, il introduit, parmi les mobiles de son changement d'attitude, l'ambition égoïste, le dépit de s'être vu refuser un grand ministère, le désir de montrer sa valeur, utile ou nuisible, à ceux qui la méconnaissaient. L'âme de Lamartine présente en toutes choses une élévation exceptionnelle; ses sentiments, ses idées, sa poésie, sa politique, ses actes ont toujours une allure de générosité et de noblesse : il est donc assez problable que, dans ce cas particulier de l'évolution qui, à une date précise, le porta vers la gauche, il obéit aux impulsions de la nature qu'on lui connaît. Si pourtant il était établi que, cette fois-là, il accueillît des inspirations toutes différentes, il faudrait bien admettre cette déviation de sa ligne ordinaire, et il faudrait remercier la misanthropie sagace de M. D. qui nous aurait conduits à la découverte de la vérité : rien n'égale les droits et le prix de la vérité. Mais le pessimisme qui veut paraître avisé subit

aussi des entraînements et présente des illusions à rebours. L'explication supplémentaire, par laquelle M. D. cherche à corriger la bienveillance des autres, est alléguée simplement, sans s'étayer d'un commencement de preuve ; au contraire, loin qu'elle soit établie par lui, sa conjecture se trouve en désaccord avec les circonstances et les dates, si on met quelque soin à les observer. C'est au mois d'octobre 1840 que Lamartine refusa un ministère secondaire, tout en se déclarant prêt à en accepter un important. Voici comment, dans une lettre intime écrite sur l'heure même (4 novembre 1840), il expose le sentiment qui le guida pendant les négociations : « Je me suis dit : le moment est venu, la crise est suprême ; si j'ai une force et une vie politique à jouer, jouons-la pour Dieu et pour mon pays ! On m'a offert, j'ai dit oui sans hésiter ; mais seulement j'ai cru devoir, par conscience et non par vanité, me refuser à tout ministère secondaire où mon action subalternisée eût été une compromission sans résultat et un dévouement inutile. L'affaire en est restée là. J'ai eu le mérite de l'acceptation, et je n'ai pas la charge, Dieu soit loué ! » Pendant les années qui suivent l'avortement du projet, où il aurait trouvé un mécompte d'amour propre, et qui aurait été une des causes, la cause mesquine et plate, de son passage à l'opposition, Lamartine reste encore dans les rangs des conservateurs, il continue à soutenir le ministère par ses discours, et ce n'est que deux ans après l'affaire en question, à la fin de 1842, qu'il se met à évoluer vers la gauche. Sous l'influence de quels mobiles ? dans quelle disposition d'esprit ? Obéit-il, comme il faudrait l'admettre d'après l'hypothèse de M. Deschanel, à une rancune personnelle, assoupie pendant deux ans, puis réveillée ? Pour trouver une explication plus admissible de ses actes, il faut se rappeler que, dès 1831, dans sa brochure *La Politique rationnelle*, Lamartine avait exposé une conception large, multiple, faisant face aux besoins très divers des sociétés, embrassant la liberté et le progrès démocratique en même temps que l'ordre et la force du pouvoir. Pendant les premières années de sa vie parlementaire, il avait soutenu principalement la partie conservatrice de son programme ; en 1842, le moment lui semblait venu de mettre en relief les autres éléments de sa conception. Il avait prévu dès longtemps et préparé ces attitudes successives, qui pour lui ne se démentaient pas, mais se complétaient. Au moment de son évolution, il s'interprète lui-même dans ses lettres à ses amis ; il écrit le 10 février 1843 : « J'estime immensément la place où s'asseoit l'opposition ; je l'estime assez pour avoir voulu la prendre et pour en avoir attendu l'heure patiemment pendant huit ans » ; et le 8 mai : « J'étais sûr de moi et je savais où tendaient mes pensées intimes depuis le jour où je suis entré dans la politique. Je ne devais pas faire plus tôt ce que j'ai fait. L'opportunité est nécessaire à toute action. » On voit que le dessein général de sa politique datait de loin et que l'incident de 1840, la rancune qu'il aurait produite, n'entrent pour rien dans l'exécution. Il ne s'inspirait pas de mobiles mesquins et ne s'enfermait

pas dans l'horizon d'une personnalité plus ou moins satisfaite; il se tenait sur les hauteurs accoutumées de la conscience morale, comme on peut en juger d'après une lettre écrite au début de son évolution (3 décembre 1842) : « Non, il n'est pas vrai que la politique soit de l'ambition toujours. C'est la petite qui est de l'ambition, la grande est du dévouement. Je ne conçois que la grande. Celle-là est patiente comme l'idée qui la fait agir. Elle est clairvoyante parce qu'elle n'a pas l'œil troublé par le vertige de l'intérêt personnel. » Voilà de limpides et larges raisons, qui satisfont le besoin de comprendre comme elles comblent le goût d'admirer. Il n'est pas nécessaire d'en demander d'autres, et on ne gagne rien à les chercher : les faits authentiques ne les contiennent pas.

P. 246 ss.. Dans une tentative du même ordre, lorsque M. D. veut attribuer de nouveau des mobiles égoïstes à Lamartine, il ne réussit pas mieux; il dit que le discours en faveur de l'élection du Président de la République par le peuple visait au fond un but d'ambition personnelle; mais il ne le prouve pas, et la lecture de la Correspondance (4, 10, 12 et 17 novembre 1848) ne permet pas cette interprétation. Dans cette circonstance comme dans la précédente, il faut avoir égard à la complexité et à l'étendue du programme de Lamartine, si l'on veut comprendre ses actes politiques; il aimait la liberté, mais il voulait laisser en en même temps une force réelle au pouvoir, et il pensait que, s'appuyant sur l'ensemble de la nation, l'autorité du chef de l'État serait plus considérable. — M. Deschanel se complaît encore (pp. 261, 263, 307) à quelques malices, dont on n'aperçoit ni la justesse ni la convenance vis-à-vis de la noble figure de Lamartine. Ce sont des saillies légères, qui n'atteignent pas un but utile; l'auteur aurait pu réserver la force de son esprit pour nous donner, en d'autres parties de son ouvrage, des éclaircissements sur des points essentiels, particulièrement attachants, par exemple sur la philosophie si curieuse de Lamartine; on songe avec regret que l'origine principalement hellénique de cette philosophie aurait pu être élucidée, à notre profit, par le savoir étendu de M. Deschanel.

Il m'a paru nécessaire de signaler la plupart des inadvertances et quelques-unes des appréciations contestables, renfermées dans les ouvrages de MM. Reyssié et Deschanel. Depuis qu'on dispose des documents énumérés au début de cet article, on n'en est pas réduit au vague et à l'à peu près, auxquels ne pouvaient guère échapper auparavant les études entreprises sur Lamartine. Il est donc temps de traiter ce sujet avec précision et exactitude, et on ne peut louer entièrement les ouvrages qui ne remplissent pas tout à fait cette condition. Les auteurs des présents livres, malgré de méritoires efforts, ne s'y sont pas soumis autant qu'il eût été désirable. J'ai cru devoir relever çà et là l'insuffisance de leurs informations, pour obvier à la propagation d'erreurs de fait qui

auraient pu être évitées. Ces imperfections, contre lesquelles il a fallu mettre en garde les esprits soucieux de connaissances positives, n'empêchent pas les ouvrages qui les contiennent, d'offrir, sur d'autres points, une lecture agréable et instructive.

Charles DE POMAIROLS.

---

621. — **Notes historiques du conventionnel Delbrel**, avec avertissements et notes, par F.-A. AULARD. Paris, Leroux, 1893. In-8, 94 p.

Ce nouveau travail de l'infatigable érudit nous est arrivé trop tard pour que nous ayons pu le joindre à ses autres publications. (Cf. *Revue crit.* n° 47). Il est extrait du Bulletin de la section des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques, et contient diverses notes du conventionnel Delbrel : 1° *Réfutation* d'un écrit publié par Chtaeaubriand au sujet du jugement de Louis XVI : Delbrel retrace les débats du procès et y joint de remarquables observations sur les régicides; quiconque étudiera cette question, devra lire ces réflexions de Delbrel; — 2° *Notes* sur les opérations de l'armée du Nord depuis la déroute de celle de la Belgique, en avril 1793, jusques au mois d'octobre de la même année : récit vif, animé, qui devra être consulté par les historiens et dont nous comptons faire notre profit; Delbrel nous semble avoir écrit, non d'après ses notes personnelles, mais de mémoire et en s'aidant du *Moniteur* [1]; — 3° *Observations* adressées le 10 novembre 1819 à MM. les rédacteurs de l'histoire publiée par MM. Panckoucke sous le titre de Victoires, désastres, revers et guerres civiles des Français, concernant la Révolution du 19 brumaire : Delbrel raconte la journée du 19 brumaire, notamment la séance des Cinq-Cents, et démontre que les républicains des deux conseils ne manquaient ni de prévoyance ni de courage; — 4° *Notes* complémentaires relatives à la Révolution de Saint-Cloud. — 5° *Ma proscription, ses causes.* — Ce livre contient beaucoup en peu de pages, et on remerciera M. Aulard de l'avoir édité et, — nous n'avons pas besoin de le dire — de l'avoir édité aussi bien que possible, avec soin et exactitude.

A. C.

---

622. — L. TIFFONET. **Notice sur l'Ecole centrale de la Haute-Vienne** (5 mars 1797-31 août 1804). Limoges, Ducourtieux, 1893. In-8, 112 p.

Aidé des documents, presque tous manuscrits, que conservent les archives départementales et la Bibliothèque communale de Limoges, M. Tiffonet a composé une notice très intéressante et vraiment neuve sur l'École centrale de la Haute-Vienne. Il nous retrace la fondation et l'organisation de l'École, nous présente le personnel enseignant, nous

---

1. P. 45, lire Boros et non *Borès*.

expose le régime de l'établissement, prouve que le niveau des études s'éleva d'année en année et que, grâce à la sagesse des administrateurs de Limoges, les lettres ne furent pas sacrifiées aux sciences. Quelques pages curieuses sont consacrées à ces exercices publics qui précédaient les distributions de prix, au matériel d'enseignement, à la bibliothèque. L'ouvrage se termine par des notices sur les professeurs et les élèves (l'École centrale de Limoges revendique le mérite d'avoir formé des hommes tels que Bugeaud, Grégoire de Lostende, Félix Talandier et Cruveilhier) et par de nombreuses pièces justificatives : règlement de l'École, programmes des professeurs, liste des livres adressés par le ministre de l'Intérieur, palmarès, etc.

A. C.

---

623. — **Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie née princesse de Wurtemberg**, avec sa famille et celle du roi Jérôme, les souverains étrangers et divers personnages, publiée par le baron A. du Casse. Paris, Bouillon, 1893. In-8, vi et 393 p.

La *Correspondance* de Catherine de Wurtemberg, parue en 1887 à Stuttgard, est incomplète. Du Casse, a dans le présent volume, donné ce qui manque : un court fragment des *Mémoires* de la reine, des lettres qu'elle a écrites à une de ses tantes, la princesse Emmy, pendant son voyage du nord en 1810, d'autres lettres inédites de 1807 à 1831. Il est inutile d'insister sur l'importance de cette publication ; outre les lettres qui témoignent de l'affection de « Trinette » pour Jérôme, certaines ont une valeur historique, par exemple, celle du 21 avril 1814 où la reine raconte à l'empereur Alexandre l'attentat de Maubreuil, celle du 28 mars 1815 où elle mande l'impression produite à Trieste par le départ de son mari qui rejoignait Napoléon échappé de l'île d'Elbe [1].

A. C.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Victor Henry vient de publier à la librairie Hachette un *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand rapportés à leur commune origine et rapprochés des langues classiques* (in-8°, 418 p.). Nous reviendrons prochainement sur cette œuvre remarquable qui rendra les plus grands services à nos professeurs et à nos étudiants. M. Henry la traduit présentement en anglais.

---

[1] P. 93, lire Czernischev (Tschernischew) au lieu de *Czernis*.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 4 décembre — 1893



---

624. — A. WIEDEMANN. **Index der Gœtter-und Dæmonennamen zu Lepsius, Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien, Dritte Abtellung.** (Band. V.-VIII.) Leipzig, K. F. Kœhler's Antiquarium, 1892. In-8, 75 p.

Un titre et soixante-quinze pages de noms hiéroglyphiques autographiées, avec des renvois aux planches du grand ouvrage de Lepsius : il n'y a pas là matière à compte rendu, il faut seulement remercier M. Wiedemann d'avoir entrepris et mené à bonne fin l'œuvre la plus fastidieuse à laquelle un savant puisse se condamner. M. Wiedemann nous a habitué d'ailleurs à ce genre de travaux modestes et sérieux : il pourrait être brillant, il préfère être utile, il le sera une fois de plus grâce à cette brochure d'aspect peu engageant. Je ne lui garantis pas après cela qu'on lui en saura officiellement aucun gré et qu'on citera beaucoup son *Index* : ceux-mêmes qui se serviront le plus de lui ne pourront que le mentionner en passant. Il a plus fait qu'une bonne œuvre, un acte de dévouement et d'abnégation scientifique.

G. MASPERO.

---

625. — W. SPIEGELBERG. **Studien und Materialien zum Rechtswesen des Pharaonenreiches der Dynast. XVIII-XXI (C.1500-1000 v.Chr.)** Inaugural-Dissertation zum Erlangen der philosophischen Doctorwuerde an der Kaiser Wilhelms-Universitaet Strassburg. — Hannover, Commissions-Verlag der Hahn'schen Buchhandlung, 1892, in-4, 132 p.

M. Spiegelberg avait l'intention d'exposer dans son mémoire l'organisation entière des pouvoirs judiciaires en Égypte : la pénurie de docu-

ments l'a obligé de renoncer à son projet, et il s'est contenté de réunir les renseignements parfois incohérents que les monuments nous fournissent sur ce sujet. Il les a répartis en deux chapitres qui traitent, le premier *de quelques rouages de l'administration judiciaire*, le second *de quelques actes* de cette même administration : des notes fort abondantes contiennent la bibliographie et éclaircissent certains passages obscurs des textes cités.

Le principal rouage de l'administration judiciaire est, d'après lui, le *Zaîti*, qu'il appelle le vizir et que j'ai préféré nommer *comte*, au sens du latin *comes*. Le rôle de ce personnage, en ce qui concerne la justice, est nettement caractérisé par le passage connu du *Papyrus Anastasi II* (p. 85-87), où le dieu Amonrâ est comparé au « *Zaîti* du misérable qui « ne reçoit point les cadeaux des criminels » : c'est en même temps qu'un juge ordinaire un juge de paix qui essaie de concilier les parties avant d'entamer leurs procès. Il est aidé dans cet office par une assemblée de personnages, dont le nom, lu jusqu'à présent *taîti*, avait été traduit assez inexactement *jury*, faute d'un meilleur mot. M. Griffith proposa il y a quelque temps d'y reconnaître les *qonbîtiou*, les *gens de l'angle*, connus par d'autres textes [1], et M. S. démontre, de façon indubitable à mon avis, l'authenticité de cette identification. C'est un véritable conseil dont les membres portent le titre de *Sarou* (ou peut-être d'*oîrou*) : chaque ville avait ainsi son conseil qui est mentionné assez souvent dans ce qui nous reste de ses archives. Les documents réunis et commentés par M. S. montrent quelle variété de causes l'on portait devant lui, partage d'une propriété funéraire (*Papyrus de Boulaq n° 10*, *Ostracon de la Bibliothèque Nationale de Paris*, Fragment d'un *Papyrus de Turin*), vol d'un âne (*Papyrus de Boulaq*, *Papyrus de Turin*), vol d'esclaves ouvrières (*Papyrus Anastasi VI*), etc. L'intégrité des personnages qui y siégeaient n'était pas à l'abri de tout soupçon, et les rois étaient obligés de décréter des peines sévères contre ceux d'entre eux qui se laissaient corrompre à prix d'or ou d'argent. Les séances se tenaient auprès d'une des portes de la ville ou d'un temple, selon l'usage oriental, de façon à ce qu'elles eûssent la plus grande publicité possible. Les plus hauts personnages de la cité s'y rendaient pour décider des affaires courantes. Une pièce du temps de Ramsès IX compte parmi les fonctionnaires appelés à juger une bande de voleurs accusés d'avoir violé les sépultures royales à Thèbes, le prince de Thèbes Khâmoîsît, le premier prophète d'Amonrâsonthir Amenhotpou, le prophète d'Amon scribe de la chapelle funéraire de Ramsès IX Nsisouamon, des chanceliers des maisons du roi et de la reine, des officiers de cavalerie, des chefs de matelots. M. S. arrive de son côté à la conclusion à laquelle des études indépendantes m'avaient amené depuis longtemps : le Nouvel Empire thébain n'a pas plus connu que l'Ancien

1. Dans les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique, 1891, p. 149.

Empire une judicature de profession. La justice n'y était qu'une part de l'administration courante ; la séparation des tribunaux et des bureaux de préfecture ne se produisit que plus tard, à une époque encore indéterminée.

Les peines auxquelles le comte et son conseil pouvaient condamner les accusés devaient être assez variées. C'était d'abord la prison, où l'on risquait fort de mourir de faim, si la famille n'apportait aux malheureux qu'on y enfermait de quoi boire et de quoi manger. Les peines capitales ne sont indiquées d'ordinaire que par une formule générale : « on exécuta sur lui la sentence », « on lui appliqua les grandes peines de mort que les dieux avaient ordonnées de lui appliquer ». Les criminels de haut rang obtenaient souvent la faveur de mettre fin eux-mêmes à leurs jours, par le procédé qui leur convenait le mieux : ils consommaient ce suicide judiciaire tantôt chez eux, tantôt dans une chambre publique, devant témoins. La mutilation, était une des peines les plus fréquentes, mutilation du nez et des oreilles, mutilation du poing. Pour les délits moindres, et souvent comme préliminaires à toute procédure, on avait recours à la bastonnade ; on administrait jusqu'à deux cents coups de bâton sur la plante des pieds. Enfin le bannissement et la condamnation aux travaux publics étaient appliqués à des fautes de natures diverses ; les gens réputés dangereux à la sûreté de l'État y étaient exposés, comme les esclaves et comme les autres criminels de droit commun. Le Pharaon Harmhabi reléguait les coupables à Zalou (Selle), sur la frontière orientale du Delta ; d'autres souverains expédiaient les leurs *aux travaux de Koushou*, c'est-à-dire aux mines d'or. La description de ces mines à l'époque ptolémaïque nous a été conservée par Diodore de Sicile, d'après la relation de voyage d'Agatharchide : on y voit quelle était la condition misérable des individus, hommes, femmes ou enfants, que leurs fautes ou les fautes de leurs proches avaient conduits dans ces bagnes. Il est probable que l'Éthiopie n'avait pas le privilège de recevoir seule les bannis : les mines du Sinaï et les carrières en prenaient aussi leur part. Les suspects et les condamnés politiques étaient déportés dans la Grande Oasis : en reléguant au milieu des sables les criminels de ce genre, les Césars romains ou byzantins ne faisaient que suivre la tradition des Pharaons indigènes. Le serment se prêtait au nom du roi, par sa vie, par la vie du personnage à qui on l'imposait, ou par la faveur des dieux qu'il respectait le plus : la personne à qui on le déférait consentait à subir tel ou tel châtiment corporel, si ce qu'on lui reprochait se trouvait prouvé. Pour montrer ce qu'il était, et en même temps pour faire sentir par un exemple le jeu de la justice égyptienne, M. S. a résumé brièvement ce que nous savons de la seule cause célèbre dont les pièces sont parvenues en partie jusqu'à nous, l'action en violation de sépultures royales intentée, vers le XI[e] siècle av. J.-C., à des fonctionnaires de la nécropole thébaine. L'affaire traîna sous plusieurs règnes et dura une vingtaine d'années au moins ; les documents

qui la concernent sont dispersés entre les musées de Londres et de Liverpool, et le plus connu en est *le Papyrus Abbott*. On y voit la façon dont les enquêtes étaient produites, les procédés de la police égyptienne, les confrontations de témoins, la bastonnade, les visites domiciliaires, les arrêts rendus solennellement par le Conseil judiciaire de Thèbes, M. S. a tiré un fort bon parti des documents qu'il avait à sa disposition, et le tableau qu'il trace de toutes ces opérations, pour être sommaire, n'en est pas moins instructif.

Je me suis borné à analyser l'ouvrage : les critiques de détail n'y manqueraient pas, et cela est naturel, car on ne saurait attendre d'un débutant la pratique et la dextérité de main des savants déjà connus. Ce qui me plaît le plus dans M. S. c'est qu'il nous promet un égyptologue traducteur : il est déjà du petit nombre de ceux qui savent comprendre et interpréter un texte étendu et qui n'ait été étudié déjà par personne que lui. Il nous apprend du nouveau, il sait composer un mémoire et n'y mettre que ce qu'il veut. Si j'avais eu à traiter le même sujet, je crois bien que j'aurais essayé d'éclairer l'organisation judiciaire de l'Égypte antique par celle de l'Égypte moderne : comme presque toujours, certains faits, qui demeurent obscurs si l'on s'en tient aux documents anciens, s'éclaircissent dès qu'on les rapproche de ce qui se passait il y a quelques années à peine ou se passe aujourd'hui. La *qonbît*, le Conseil des Pharaons existait et existe encore dans les villages ou dans les villes de l'Égypte, dépouillé, il est vrai, de beaucoup de ses attributions. La façon dont les moudirs rendaient la justice avant l'occupation anglaise rappelait celle des *Zaîti*, des *comtes* d'autrefois. J'ai assisté aux audiences du moudir de Siout en 1881, surtout à celles du moudir de Qénèh, le célèbre Daoud-Pacha, et rien ne ressemblait plus à ce que les monuments nous apprennent. J'aurais examiné également les bas-reliefs et les peintures, et j'aurais essayé de compléter par leur témoignage celui des pièces écrites. Il y a à Beni-Hassan des scènes de bastonnade, de jugements rendus en matière administrative, qui ne diffèrent en rien de ceux qu'on rendait en matière civile ou criminelle. Ailleurs, on voit des exécutions par strangulation, le supplicié accroupi et deux hommes tirant sur la corde qui lui est passée au cou ; le conte du *Papyrus Westcar* condamne au bûcher la femme adultère. M. Spiegelberg a l'intention de reprendre son sujet en l'agrandissant beaucoup. Qu'il ne se contente pas de lire l'ancienne Égypte, mais qu'il la regarde : il apprendra et nous apprendra autant en voyant la vie égyptienne en action qu'il a fait en déchiffrant les papyrus. En attendant, je recommande son livre aux historiens et aux juristes tout autant qu'aux égyptologues : ils y trouveront de quoi se faire une idée précise de ce qu'était la justice dans l'empire des Pharaons, vers le temps de la puissance thébaine du XVIII<sup></sup>e au XI<sup></sup>e siècle avant notre ère. Presque tout ce qu'on peut dire en ce moment sur le sujet y est dit et bien dit.

G. Maspero.

626. — Paul ROBERT. **En Terre Sainte**, notes et croquis d'un peintre. Lausanne et Paris, Mignot et Grassart, 1893 x-196 pp. gr. in-8.

Beau volume, illustré de charmants dessins par l'auteur. Quelques-uns de ces dessins pourront être consultés utilement par l'archéologue; par exemple, celui qui est gravé en face de la p. 45 : « Fontaine arabe à Jérusalem »; on y remarquera une auge qui n'est autre chose qu'un sarcophage antique orné de trois disques sur sa face antérieure, et ressemblant tout à fait aux sarcophages du Kobour el-Molouk, d'où il sort peut-être. Çà et là quelques détails donnés en culs-de-lampe ou en vignette, et dont on aurait aimé connaître la provenance exacte. Je soupçonne, sans lui en faire un reproche, M. Robert d'avoir quelquefois complété ses croquis à l'aide de photographies. Ses descriptions chaudes et colorées montrent que l'artiste est doublé d'un écrivain de talent; il a souvent d'heureuses trouvailles d'expressions. J'aime moins ses considérations philosophiques et religieuses, qui l'entraînent souvent dans des digressions où pour le suivre avec autant d'attrait, il faudrait partager sa foi exaltée ou sa piété attendrie. Sa courte description du, ou plutôt de la Koubbet es Sakhra est tout à fait remarquable. Deux petites observations à ce sujet : l'effet magique des merveilleuses verrières du sanctuaire musulman est obtenu non pas à l'aide de petits tubes en terre cuite, mais bien d'épaisses plaques de plâtre perforées, chaque trou tubulaire étant obturé par un petit morceau de verre de couleur, d'où cette impression de relief coloré que ne donnent pas nos plus beaux vitraux occidentaux exécutés à plat. Quant aux revêtements de mosaïques qui produisent un effet non moins merveilleux, ils le doivent à un artifice très ingénieux que je n'ai constaté nulle part ailleurs : chaque cube, légèrement imbriqué sur l'autre, est incliné de façon à présenter sa surface réfléchissante normalement au regard du spectateur. Le parallèle établi à ce propos entre l'art musulman et l'art chrétien n'est peut-être pas tout à fait juste, car il faut certainement faire aux traditions et aux procédés de l'art byzantin une large part dans la décoration de la Koubbet es-Sakhra. Le tombeau juif représenté p. 53 est indiqué par erreur comme le « Tombeau des Prophètes »; c'est, en réalité, le « Tombeau des Juges » ; les deux dénominations n'ont, du reste, pas plus de valeur historique l'une que l'autre, mais encore est-il bon de se conformer aux indications de la légende courante.

C.-C. G.

---

627. — Dom Cl. DEVIC et Dom J. VAISSETTE. **Histoire générale du Languedoc**, t. XV. Toulouse, 1893, in-4, 1251 p. Chez Ed. Privat.

J'ai rendu compte ici, il y a bientôt six ans, du *Corpus* des inscriptions de Narbonne publié par M. Lebègue; j'ai ajouté, à cette époque, si je ne me trompe, que ce *Corpus* n'était que la première partie d'un gros recueil des inscriptions du Languedoc que préparait l'éditeur Privat. Ce

recueil vient de paraître : il forme le tome XV de l'histoire générale du Languedoc entreprise par les Bénédictins. Ceux-ci avaient placé en tête des preuves de leur premier volume quatre-vingt-treize textes épigraphiques : c'était quelque chose pour l'époque. Leurs continuateurs en ont donné trois mille neuf cent soixante-dix. La distance qui sépare ces deux chiffres est une preuve singulièrement frappante des progrès accomplis par l'étude des inscriptions depuis cent cinquante ans.

Les inscriptions contenues dans ce recueil sont celles qui ont été trouvées à Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Béziers, Agde, Nîmes, dans le Vivarais, le Gévaudan et le Velay ; celles de Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Béziers et Arles ont été publiées par M. Lebègue, successeur d'Edw. Barry, les autres par M. Germer-Durand, continuateur du travail de son frère, M. Allmer a apporté aux deux collaborateurs le concours de ses carnets de notes, de son expérience et de son érudition.

Si ce beau volume avait paru il y a dix ans, c'eût été une bonne fortune pour les épigraphistes, toujours embarrassés quand il leur fallait faire des recherches dans la collection non encore classée des inscriptions latines de Gaule. Aujourd'hui que le XII$^{e}$ volume du *Corpus* de Berlin est dans le commerce, il ne rendra pas les mêmes services. Ce n'est pas que les textes y soient moins correctement publiés — en réalité ils y sont souvent donnés d'une façon identique, étant reproduits de part et d'autre, d'après les mêmes copies, notamment d'après celle de M. Allmer — mais il est évident que ceux qui ont à leur disposition le *Corpus* s'y reporteront de préférence par cela seul qu'il est plus compréhensif ; j'ajouterai que les éditeurs de l'*Histoire du Languedoc* ont cru utile, je ne vois pas bien pourquoi, de faire deux tables des matières, une au milieu du livre pour la moitié des inscriptions et l'autre à la fin pour le reste, ce qui double les recherches ; il n'y a pas là de quoi nous attirer à eux.

Par contre, ils ont eu l'excellente idée de faire suivre chaque texte de sa lecture complète, de sa traduction, et, toutes les fois qu'il était nécessaire, d'un commentaire sobre, clair et savant dans le genre de ceux auxquels M. Allmer a habitué ses lecteurs. Il est inutile d'insister sur les services que lecture et commentaire rendront aux érudits qui ne sont pas des spécialistes et, disons-le sans fausse honte, aux spécialistes mêmes.

Le livre est imprimé avec soin, en jolis caractères épigraphiques, fondus tout exprès.

R. CAGNAT.

---

628. — **De Ciceronis ad Atticum Epistulis recensendis et emendandis** scripsit C. A. LEHMANN. Berolini, apud Weidmannos, 1892. VII-208 pp. in-8. Prix : 6 m.

629. — **M. Tulli Ciceronis epistularum sedecim.** Edidit Ludovicus MENDELSSOHN. Accedunt tabulae chronologicae ab AEm. KOERNERO et O. E. SCHMIDTIO confectae. Lipsiae, Teubner, 1893, XXXII-460 pp. in-8. Prix : 12 m.

630. — **Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero** von seinem prokonsulat in Cilicien bis zu Cæsars Ermordung nebst einem Neudrucke des XII und XIII Buches des Briefe an Atticus, von Otto Eduard Schmidt, Leipzig, Teubner, 1893. xi-534 pp. in-8. Prix : 12 m.

A l'époque carolingienne, une des collections de lettres de Cicéron et de ses correspondants formait trois groupes distincts : 1° le neuvième livre des lettres de Brutus, les trois livres des lettres à Quintus, et la lettre (apocryphe) à Octauianus ; 2° les huit premiers livres des lettres à Atticus ; 3° les huit derniers livres des lettres à Atticus. Le troisième groupe était isolé dans un ms. de la bibliothèque Visconti de Pavie, n° 622 ; les deux premiers se trouvaient dans un ms. de l'évêque de Crémone, Capra ; ce ms. fut examiné par Bruni vers 1409[1]. Ces deux mss. sont perdus. Il nous reste, pour établir le texte de cette partie des lettres : 1° les copies ou copies de copies du ms. découvert par Pétrarque à Vérone, vers 1345 ; 2° les leçons communiquées par Cratander dans son édition parue à Bâle en 1528 ; 3° les mss. français, aujourd'hui perdus, mais utilisés par Lambin (éditions de 1565-66 et de 1572-73), Pithou (?*Aduersariorum subseciuorum lib. II*, 1565), Turnèbe (?*Aduersaria*, 1580), Du Boys (édition de 1580). M. Lehmann s'est proposé de déterminer exactement la nature de ces différentes sources et de faire le classement de quelques-uns des mss. de la Renaissance. Les résultats de son étude sont les suivants. Toutes les sources se répartissent en deux familles : 1° la famille non italienne comprenant les mss. utilisés par Cratander (parmi lesquels se trouvait probablement un ms. de Lorsch), les feuillets de Würzburg (fragments d'un ms. du xi° siècle) et le ms. français (Turnesianus) connu par les indications de Lambin et de Du Boys ; 2° la famille italienne qui comprend deux classes : Δ, le Mediceus 49, 18 et le Vatic. Urbinas 322, d'une part ; d'autre part, Σ, l'archétype du Landianus (Plaisance n. 8) et du ms. de l'abbaye de Florence n. 49, l'Ambrosianus E 14 inf., et enfin l'archétype du Taurinensis I, V, 34, des mss. de Paris 8536 et 8538, et du ms. de Faerno, utilisé par Malaspina dans l'édition de Venise de 1563. Il y a un préjugé contre ces conclusions. C'est que, pour y arriver, M. L. en général groupe pêle-mêle les bonnes leçons et les fautes ; comme d'ailleurs il raisonne d'après ses collations, non encore connues, il est à peu près impossible d'entreprendre une discussion sérieuse de son travail[2]. Il reste à le prendre à partie sur des points secondaires.

En ce qui concerne la famille italienne, le mémoire de M. O. E. Schmidt[3] avait fait la lumière sur l'histoire du Laurentianus 49, 18 et

1. Mehus, III, 13.

2. Il y a peut-être ailleurs un signe d'inexpérience dans l'usage de la méthode critique. Pp. 181 sqq., M. L. semble vouloir démontrer ce qui résulte *ipso facto* du stemme de la p. 189.

3. *Die Ueberlieferung der Briefe Ciceros an Atticus, Q. Cicero, M. Brutus in Italien*, Leipzig, Hirzel, 1887 (*Abhandlungen* de l'Académie de Saxe, phil-hist., X, n° 4).

de ses rapports avec d'autres mss. M L. cite tout à fait incidemment ce travail; on dirait que les passages où il en parle ont été rajoutés après coup (une note, p. 5; les discussions des pp. 158 sqq.). Or le Laurentianus restera toujours une des bases du texte. Les corrections et les surcharges de toute sorte qu'il doit aux cinq possesseurs que nous lui connaissons avant son entrée dans la bibliothèque des Médicis, rendent son usage très difficile, et M. Schmidt est le premier qui nous ait donné le fil conducteur de ce labyrinthe. Il n'est plus permis, comme le fait encore M. Lehmann, d'appeler en bloc *M* [2], les corrections diverses de ce ms. S'il faut dire la vérité, il y aurait plus à gagner à une collation de *M*, minutieusement exacte et faite sur les bases du mémoire de M. Schmidt, qu'au dépouillement d'anciennes éditions dont le texte ne peut être que fort mélangé. M. Schmidt a de plus retrouvé la recension de Pogge dans le ms. de Berlin Hamilton 166; M. L. prouve que ce ms. ne peut dériver du Mediceus, parce qu'il concorde avec Σ : il ne s'est pas demandé une seule fois si l'accord de Σ avec la recension de Pogge ne prouvait pas que Σ est un dérivé de cette recension, de sorte que l'on aurait la filiation $M^1 + M^2$ (et non *M* tout seul) $<$H (recension de Pogge) $<\Sigma$. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, dans la mesure où M. Schmidt a parlé de Σ, il soutient au fond la même thèse que M. Lehmann : l'accord de H et de Σ; cf. p. 361 et surtout pp. 366 et 367 de Schmidt; cf. aussi quelques-unes des variantes citées p. 371. Il y a enfin d'autres questions soulevées par M. Schmidt et non encore complètement résolues par lui, auxquelles M. L. ne donne pas de réponse, celles qui concernent les mss. de Dresde *Dc 112* et de Wolfenbüttel *Augusteus 11*. M. L. paraît avoir eu tort de partir exclusivement du livre d'Hoffmann [1] et de négliger celui de M Schmidt, qui est le vrai continuateur des Voigt et des Viertel, pour lesquels M. L. ne saurait avoir trop d'éloges.

Une des découvertes de détail de M. L. est l'identification de l'Ambrosianus E 17 inf. (*E*) avec le ms. ou la copie du ms. écrit par Pétrarque. Le fait ne paraît pas encore bien prouvé. Des trois fautes communes à E et à Pétrarque, une seule *(triumpho et gaudeo)* est d'accord avec Σ contre $M^1$; des deux autres, l'une n'est pas dans E ni dans une partie de Σ, la seconde n'est que dans une partie de Σ (M. L. ne nous dit rien de E) et il s'agit de la coupe d'un mot *(ut isocrates* ou *uti socrates)*. On le voit, même en admettant que Σ soit une entité réelle, la base de l'identification est vraiment trop étroite.

Il y a peu à dire de la famille germanique (dans l'édition de Cratander); tout ce que M. L. conjecture à ce sujet est intéressant et plausible. J'ai hâte d'en venir à la famille française. Jusqu'en 1855, elle était constituée par trois mss. perdus, le *Turnesianus*, le *Crusellinus* et le *Decurtatus* ou les *Scidae*; ces deux derniers n'avaient d'autre garant que Du Boys. Vers 1845, Mommsen examina les papiers laissés par

---

1. *Der kritische Apparat zu Ciceros Briefen an Atticus*, Berlin, 1863.

celui-ci (B. N , lat. 8538 a) et constata des divergences entre les notes manuscrites et l'imprimé. Il communiqua le résultat de ses observations à Maurice Haupt qui conclut, dans un programme de l'Université de Berlin (été 1855; *Opuscula,* II, 84) à la supercherie et à la mauvaise foi de Du Boys : *fraus et perfidia*. Dès lors, les épithètes de *fraudulentus* et de *perfidus* accompagnent le nom de Du Boys dans les publications allemandes.

Il s'est élevé deux protestations. L'une, de Detlefsen [1], a eu pour résultat de faire admettre le témoignage de Du Boys sur le Turnesianus, l'autre est demeurée inconnue de la plupart des savants allemands qui ont écrit ou écrivent sur la question [2]. Elle s'est produite ici même et son auteur n'est pas autre que Charles Thurot [3]. Elle devrait me dispenser de revenir sur ce sujet. Mais Thurot n'avait pu lire à cette époque le mémoire de Haupt. Voici les cinq premiers faits allégués par le philologue berlinois. Le premier est une sigle d'abord mal lue (*fratris*) par Du Boys, puis imprimée correctement *filio,* quand il a pu comparer aux *Scidae* le texte du *Crusellinus*. Le deuxième est l'omission d'une variante que Du Boys rejette de son texte : il est important de remarquer que d'ordinaire il cite les manuscrits seulement pour justifier son texte. En troisième lieu, les notes de Du Boys attribuent au *Decurtatus* ΔΕΙ ΤΙΤΙΝΕ (X, XI, 1) et il imprime ΔΕΙ ΤΙΝΕ ΕΤΙ ; de plus, il oublie à l'impression une variante du *Crusellinus*. Quatrièmement, l'imprimé (ib. XII, 2) donne ΠΑΡΑ ΟΤΛΕΙΤΕΟΝ pour le *Crusellinus* et ΠΑΡΟΡΑ ΟΤΛΕΙΤΕΟΝ pour le *Decurtatus* ; le manuscrit : « ueteres codices παρα θλειτεον », ce qui revient à l'omission de la variante du *Decurtatus*. A la fin de la même lettre, l'imprimé présente ΑΚΙ ΛΛΛΟΛΟΝ (*Tornaesianus* et *Crusellinus*) et ΔΑΚΙΑΛΟΛΟΝ, au lieu de ΑΚΙΜΟΛΟΝ et ΑΚΗΛΛΟΔΟΝ, des notes inédites. On le voit par ces échantillons : on a là des divergences qui s'expliquent d'elles-mêmes ; un magistrat du XVI^e^ siècle ne pouvait pas ne pas hésiter devant des textes que les philologues du XIX^e^ siècle arrivent à grand'peine, non à lire, mais à deviner. Parmi les passages que M. Lehmann a cités comme probablement imaginés par Du Boys d'après les conjectures des savants de son temps, je signalerai l'addition de *hos* dans la phrase (XII, XXV, 2) : *drusianis uero* HOS HOR*tis multo antepono* ; Lambin avait noté en marge de sa deuxième éd. : « fort. *multo hos antepono* ». Cette petite supercherie supposerait de la part de Du Boys des connaissances paléographiques et une sûreté de méthode rares de son temps : il aurait eu, en effet, l'idée de placer l'addition de Lambin précisément là où l'omission était explicable par un

1. *Philol. Jahrbücher*, III Suppl. Bd., 1857-1860, p. 111.

2. M. F. Schmidt, dans une dissertation dont je n'ai pas une connaissance directe : *der codex Tornaesianus der Briefe Ciceros ad Atticum u. sein Verhæltniss zum Mediceus,* Erlangen, 1882, a pris aussi la défense de Du Boys. Cette brochure a encore échappé à M. Lehmann.

3. *Rev. critique*, 1874, II, 7 sqq.

bourdon et une similitude de lettres : c'est bien invraisemblable, car en matière philologique Du Boys était « un pauvre homme ».

Aux considérations générales fort habilement présentées par Thurot, on peut en ajouter deux qui ne sont pas méprisables. On est d'abord étonné que Du Boys imagine deux mss. qui n'existent pas pour le plaisir de justifier les conjectures de ses confrères. Car il les cite encore plus souvent à propos des lectures de Lambin ou d'autres qu'à l'appui de ses propres trouvailles. En second lieu, on admet avec précaution, mais on admet le témoignage de Du Boys sur le Turnesianus, c'est-à-dire en une matière où nous pouvons jusqu'à un certain point le contrôler. En d'autres termes, quand on peut vérifier les assertions de Du Boys, on le trouve coupable de plus de négligence et d'impéritie que de mauvaise foi et de supercherie. La logique exigerait qu'on garde la même mesure là où le contrôle n'est plus possible. Il serait assez singulier de conclure qu'un homme a commis un crime dans le secret parce qu'on le trouve honnête dans toutes les occasions où on peut l'observer. Une telle absurdité semble naturelle, quand on parle des mss. étudiés par Du Boys. Cette question mériterait donc d'être reprise. Il faudrait comparer les notes de Du Boys avec son livre et en même temps étudier la méthode et déterminer le mérite personnel de l'auteur. Cette tâche, qui rappelle beaucoup celle qu'on a dû accomplir à propos de Cruquius et de ses Blandiniens, mériterait de tenter un candidat en peine de thèse latine ; il vaudrait mieux s'y appliquer que d'effleurer inutilement des sujets trop vastes [1].

Le livre de M. Lehmann m'a retenu trop longtemps pour que j'insiste beaucoup sur l'édition de M. Mendelssohn. Ce que je viens de dire de Du Boys peut me servir de transition : car M. M. signale un ms. de Cluny qui pourrait être le Tornaesianus, il rappelle la dissertation de Detlefsen et ajoute : « sed surdis cecinit ». La préface de M. Mendelssohn est un résumé très clair et très substantiel de ce que l'on sait aujourd'hui au sujet du recueil que l'on appelait autrefois *ad Familiares*. Le texte paraît être établi avec sagesse. Nous avons pu apprécier déjà la sûreté de main et la méthode de M. M. dans de nombreux articles préparatoires à son édition et notamment dans une étude publiée en France dans les Mélanges Graux. La table chronologique qui résume les longs travaux de M. O. E. Schmidt est fort commode.

Le livre que celui-ci fait paraître en est le commentaire, pour une partie du moins (de 51 à 44 av. J.-C). C'est le deuxième volume d'une série qui en comprendra trois et embrassera l'ensemble de la corres-

---

1. Certaines dates de mss. me paraissent peu exactes ; B N. 8536 est certainement postérieur à ce que M. L. appelle le commencement du xv<sup>e</sup> siècle (p. 38) ; la date assignée au ms. de Ravenne par M. Mommsen, *cum adulescens Rauennae esset*, n'est pas soutenable (cf. Schmidt, p. 365) ; Heerdegen (éd. de *l'Orator*, Teubner, 1884, p. x) place E à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle ; les feuillets de Würzburg, à en juger d'après une photographie, ne semblent pas postérieurs au xi<sup>e</sup> siècle.

pondance. Ce n'est pas seulement aux éditeurs et aux lecteurs de Cicéron que M. Schmidt rend service ; son travail sera aussi d'un grand secours aux historiens. En plus d'un point, il redresse des erreurs ou il éclaircit des obscurités[1]. Ces discussions minutieuses permettent de mieux apprécier les personnages en présence. Je note pour le début de la guerre, les indécisions de Pompée, l'ardeur militante de ses partisans, les scrupules de César, l'attitude expectante et correcte de Cicéron. Il y a bien du nouveau à retrouver dans cette vieille histoire et on gagne toujours à presser les textes et à suivre les événements pas à pas, on pourrait dire, heure par heure, grâce à la correspondance de Cicéron. Le volume se termine à la mort de César et l'on peut dire qu'il n'est pas de mois, en ces années si pleines d'événements, sur lesquelles il ne jette une lumière inattendue. Grâce à tous ces travaux, on fera d'une des œuvres les plus difficiles que l'antiquité nous a laissée, une lecture aisée et fertile en enseignements. C'est le but de toute bonne philologie.

Paul LEJAY.

---

631. — A. LECOY DE LA MARCHE. **La fondation de la France du quatrième au sixième siècle.** Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brower et Cie, Lille. 1 vol in-8 de 294 p. 1893.

Cette œuvre de M. Lecoy de la Marche n'est pas un simple manuel qui résume les travaux antérieurs et en fait connaître les conclusions au public, puisque l'auteur a consulté très souvent les sources et nous expose les résultats de ses études, de ses réflexions personnelles; elle n'est pas non plus une œuvre d'érudition, puisqu'il passe très vite sur certains problèmes très difficiles, dont il se borne à indiquer la solution. Elle tient tout ensemble de l'un et de l'autre; mais elle est avant tout un acte de foi. M. L. de la M. a voulu démontrer que la France n'existe que par l'Église. C'est elle, elle seule, qui, dans cette période féconde du IVe au VIe siècle, a créé de toutes pièces la patrie française et jeté les fondements de sa grandeur future. Et l'écrivain soutient cette thèse avec des accents émus, avec une véritable chaleur qui vient du cœur ; et le lecteur, gagné peu à peu, éprouve un profond respect pour des convictions aussi arrêtées et, en déposant l'ouvrage qui l'a attaché, il est obligé de faire effort sur lui-même, pour le critiquer et pour se dire : Non, ce tableau, peint sous des couleurs si brillantes, n'est pas conforme à la réalité. M. L. de la M. nous a décrit la société du IVe au VIe siècle telle que son imagination l'a forgée, et non pas telle que les auteurs contemporains nous la représentent. Il n'a pas su voir le mal à côté du bien, les ombres à côté de la lumière : souvent aussi, entraîné par son système,

---

1. A signaler tout particulièrement la discussion sur *Fam.* XVI, XI, 3 et *Att.*, VII, XI, 5, d'où la mémoire de Cicéron sort déchargée d'un des griefs que lui avait adressés la passion de Drumann; en revanche je ne trouve pas dans les deux passages de Plutarque indiqués, p. 105, 1, la *contio ad milites* mentionnée par M. S.

il a adopté sans examen suffisant des théories aventureuses, et parfois il a commis de graves méprises.

Selon M. L. de la M., la France a été créée par une double lignée de fondateurs : la première se compose des évêques gallo-romains ou gallo-francs qui ont converti le peuple au christianisme et organisé l'Église franque. La seconde est formée par les chefs politiques et militaires qui se sont soumis loyalement à l'Église catholique et qui, grâce à elle, ont régné sur les diverses parties de la Gaule. Son livre se divise par suite en deux grandes parties : fondation de la France religieuse; fondation de la France politique. Dans la première partie, M. L. de la M. expose d'abord comment le christianisme a pénétré en Gaule; s'il montre très bien les exagérations de certains champions de l'École apostolique, il ne se détache pas assez, à notre avis, de cette École; il ne nous dit nulle part d'une manière nette si, d'après lui, Martial est venu à Limoges, Denis à Paris, Valère à Trèves, Clément à Metz, au premier siècle, ou deux cents années plus tard, et si la mission d'évangéliser les cités gauloises leur a été directement confiée par saint Pierre : telle est pourtant la question qu'il semble, se perdant dans des généralités, éviter de traiter d'une façon précise. Une fois la Gaule convertie au christianisme, quelle fut l'organisation de l'Église? M. L. de la M. nous fournit quelques détails intéressants sur le rôle des évêques, sur le mode de leur élection, et particulièrement sur la création des paroisses, sans pourtant que le sujet soit bien creusé et sans qu'il ait profité des travaux de Lœning et de Hauck. Au-dessus des évêques et des métropolitains, le pape aurait, d'après lui, exercé sur l'Église mérovingienne une suprématie véritable; mais l'un au moins des textes qu'il cite est apocryphe. La lettre du pape Anastase à Clovis est l'une des *découvertes* de Jérome Vignier. La thèse est sûrement bien exagérée. Après l'organisation ecclésiastique, M. L. de la M. nous expose quel fut le rôle social des évêques; il énumère les services qu'ils ont rendus; il montre quelle fut leur importance politique. Ici encore nous trouvons une série de détails intéressants; mais ici aussi l'auteur reste à la surface. Il s'appuie souvent sur des documents sans aucune valeur historique. Lui qui, un peu plus loin, repousse le témoignage de Grégoire de Tours sur les meurtres commis par Clovis, cite en ce passage, sans soulever de critique, la vie de saint Germer, celle de Fridolin,[1] de saint Rieule, de saint Eleuthère : ce sont sans doute des saints contemporains de Clovis; mais leurs biographies sont bien postérieures. Un chapitre assez intéressant consacré à l'œuvre des premiers moines gaulois achève cette première partie.

Après quelques remarques préliminaires sur les anciennes races

1. Nous demandons à ce propos la liberté de faire une correction dans la vie de Fridolin. Il faut y lire que Fridolin fonda une Église sur les bords de la *Rosselle*, non sur les bords de la Moselle. On lui attribue, en effet, la fondation d'*Eleriacum*, devenu plus tard Saint-Nabor (aujourd'hui Saint-Avold), sur la Rosselle, affluent de la Sarre.

qui ont peuplé la Gaule, sur l'origine des Francs et sur les légendes qui ont eu cours à ce sujet, M. L. de la M. nous expose comment Clovis a fondé l'unité française. On peut se faire de Clovis, qui nous est parfaitement inconnu, deux idées. Ou bien on peut se le représenter comme un politique avisé, qui se convertit au catholicisme, quand son intérêt l'exige et qui se sert de l'Église comme d'un instrument, pour étendre ses conquêtes et arriver aux fins de son ambition. Ainsi il nous est dépeint d'ordinaire dans nos histoires de France. Ou bien on peut se le figurer comme un chrétien fanatique, qui, du jour où la grâce l'a touché, se met au service de l'Église et fait une double croisade contre les ariens de Bourgogne et du sud de la Loire, contre les païens du nord. Mais, dans l'un et dans l'autre cas, Clovis reste un barbare retors et sans scrupules, ayant recours aux ruses les plus noires, ne reculant pas devant le crime. Mais M. L. de la M. n'accepte comme véridique ni l'un ni l'autre de ces portraits. Il rend Clovis innocent de tous les méfaits qu'on lui impute. Il en fait presque un saint, en tout soumis à l'Église et ne s'écartant jamais de la ligne droite. Il parle de lui avec une tendresse extrême; et son style devient lyrique, toutes les fois que son héros entre en scène : « Il est vraiment beau, s'écrie-t-il, ce barbare, apportant dans les plis de sa tunique courte la réconciliation du vieux monde gallo-romain avec les terribles adversaires que lui envoyaient depuis des siècles, par alluvions sans cesse renouvelées, les rivages de la Germanie. Il a la beauté de la Sulamite que l'Écriture compare précisément à un chœur de guerriers et, comme elle, il séduira le peuple au premier aspect. » Si l'image de Clovis, telle que M. L. de la M. l'a dépeinte, nous paraît fausse, en revanche les faits sont assez bien exposés; notamment, il indique avec justesse quel fut le vrai caractère de l'occupation de la Gaule par les Francs.

Le récit des événements s'arrête dans ce livre en 511, à la mort de Clovis. Néanmoins, M. Lecoy de la Marche, dans les chapitres suivants, nous expose le mécanisme de toute l'administration mérovingienne jusqu'au temps de Dagobert; dans un brillant hors d'œuvre, il raconte même longuement l'histoire de Bathilde, femme de Clovis II. Est-il nécessaire de signaler tous les points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur? Lui demanderons-nous, par exemple, quelle différence il fait entre les vicaires et les centeniers? Où a-t-il vu que le *mallum legitimum* se tenait « sur les montagnes, dans les bois, souvent auprès de ces antiques pierres dites druidiques »? Où a-t-il trouvé trace, sous les premiers Mérovingiens, de réunions tenues le 1er mars de chaque année? Nous préférons dire qu'en général les indications de l'auteur sont exactes. Nous devons pourtant encore reconnaître que le paragraphe sur la propriété est bien superficiel et protester avec énergie contre cette phrase : « Le *beneficium*, sur lequel on a tant discuté... la *recommandation* qui a été la véritable source du *beneficium*, les termes de *vassus* et de *senior* qui naissent avec eux, tous ces préludes directs du

régime féodal n'apparaissent formellement qu'avec la seconde race de nos rois. » De toute évidence, M. Lecoy de la Marche n'a pas lu avec une attention suffisante les travaux de Waitz, de Roth et de Fustel de Coulanges, non plus que le formulaire de Marculf.

En dernier lieu, nous trouvons dans le livre quelques renseignements sur la langue, les lettres et les arts aux temps mérovingiens. Ils sont exacts ; mais l'auteur exagère la valeur des productions de cette époque. Il a beau allonger la liste des Écoles qui existaient auprès des cathédrales et des couvents, il ne nous persuadera jamais que la Gaule du VIe siècle l'emportait en civilisation et en culture intellectuelle sur la Gaule romaine du IVe siècle.

Tel est cet ouvrage, faux dans son ensemble et ses conclusions générales, mais renfermant beaucoup de réflexions justes, d'observations minutieuses exactes, et d'une lecture très attachante. Nous n'en recommanderons que certains morceaux aux jeunes gens qui débutent dans l'étude de l'histoire ; mais à ceux qui connaissent déjà la période mérovingienne, nous dirons : Lisez ce livre ; si de vous-mêmes vous en supprimez les théories hasardées, il vous rendra service.

Ch. PFISTER.

---

632. — P. BOISSONNADE. **Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille.** Essai sur les relations des princes de Foix-Albret avec la France et l'Espagne (1479-1521). Paris, Picard, 1893. In-8 de XXIV-685 p.

M. Boissonnade vient d'écrire un livre qui était nécessaire. Rien ne saurait mieux éclairer l'histoire de la constitution des grands États monarchiques au XVe siècle qu'une étude sur l'un de ces petits États dont l'effort vers l'unité et la centralisation n'a pas abouti. Il a consulté trois ou quatre mille pièces inédites dispersées à Pau, à Pampelune, à Simancas [1], à Paris (collections Doat, Languedoc et Dupuy ; K des Arch. Nat). Il a utilisé les *Calendars* de Bergenroth, les histoires de Zurita et d'Aleson. Il publie en appendice cinquante-un documents inédits, dont quelques-uns d'une haute valeur : les traités de Séville 1500, de Medina 1504, de Tudela 1506, etc., et surtout le texte authentique des trois bulles de 1512-1513, qui avaient tant intrigué les historiens de la Navarre. De ces sources diverses, M. B. a tiré un volume compact, nourri de faits, et sur quelques points absolument nouveau.

Les historiens goûteront surtout la savante discussion (p. 341-370) par laquelle M. B. établit, contrairement aux assertions des publicistes français, que Jules II a lancé une première bulle d'excommunication contre les rois de Navarre en 1512, et, contrairement aux assertions des Espagnols, que ce n'est pas la bulle *Exigit contumaciam*. Il y a eu en réalité trois bulles : 1° la bulle *Pastor ille cœlestis*, du 21 juillet 1512,

---

1. M. B. avait déjà publié un rapport sur les archives de Pampelune et de Simancas (*Arch. des Miss.*, t. XVII).

dont l'authenticité n'est plus niable; 2° la bulle *Etsi ii qui christiani*, promulguée le même jour, et enfin 3° la bulle *Exigit* qui est du 18 février, non pas 1512, mais 1513. On appréciera également (p. 292) la démonstration de la fausseté du texte du traité de Blois publié par Ferdinand le 17 juillet 1512; M. B. donne le vrai texte. Signalons également les négociations de Madeleine de Viane avec Louis XI et Ferdinand en 1478-79 (p. 14-20), l'alliance austro-navarraise de 1506-1508 (p. 206-246), etc.

M. B. expose avec beaucoup de bonheur l'astuce des rois Juan II et Ferdinand d'Aragon, qui réussissent un instant à placer la Navarre sous leur protectorat et qui se la font adjuger par décision pontificale; les variations souvent perfides de la politique française, pour laquelle la Navarre n'est qu'un appoint. Louis XII, lorsqu'il est en bons termes avec les Rois Catholiques (déjà en 1497 Charles VIII avait proposé un partage de la Navarre), inquiète les souverains navarrais en protégeant leur puissant vassal, le comte de Lerin, en faisant traîner le procès de la succession de Foix. Enfin, il favorise imprudemment les ambitions de Ferdinand, en le mariant à Germaine de Foix, la sœur du compétiteur de Jean d'Albret et de Catherine. La France se rapproche ensuite de la Navarre, mais elle n'est jamais pour elle un allié sérieux; elle la pousse en avant lorsqu'elle veut faire la guerre à l'Espagne et la sacrifie à chaque traité, bien que les rois navarrais n'aient été excommuniés que comme fauteurs du schismatique Louis XII. La Navarre ne tirera pas plus de profit des singulières négociations entamées avec le gendre, puis avec le petit-fils de Ferdinand.

Ce qui ressort de ce livre, c'est que la Navarre était fatalement destinée à être écrasée entre ses deux grands voisins (la Savoie, placée dans une situation analogue, a survécu parce qu'il n'y avait pas de monarchie au sud des Alpes). Elle a perdu ses côtes dès le XIIe siècle. L'avènement d'une dynastie française, la maison de Foix, en 1479, implique la Navarre dans toutes les querelles entre la France, l'Aragon et la Castille. L'avènement des Albret (1484) aggrave la situation en donnant naissance à une guerre de succession.

M. B. n'a peut-être pas suffisamment rendu justice aux efforts tentés par les rois Jean et Catherine pour mettre un terme à l'anarchie navarraise. Dans son excellent tableau de leur administration (p. 160 et suiv.), il les dépeint un peu trop comme des souverains populaires, mais débonnaires. Lui-même, cependant (p. 163), les montre prenant, malgré les fueros, en dépit des réclamations des Cortes, des étrangers pour ministres et même pour vice-rois. D'après Yanguas (v° *Fueros* et v° *Cortes*) il nous apprend que « le principal rouage du gouvernement central devient désormais le Conseil royal (*el consejo real*) semblable au Conseil d'État ou du roi de nos Valois ». On pourrait le comparer également au conseil des rois castillans. Il juge les appels de la *Corte mayor* « qui, avant l'avènement de Jean et de Catherine, possédait la principale auto-

rité ». C'est donc bien une institution monarchique, surtout lorsqu'en 1508, un conseil privé est créé à côté de l'ordinaire. De même en 1511 les deux rois demandent aux Cortes une révision des fueros (Yanguas, I, 579), afin de supprimer les contradictions des lois entre elles. Mais deux choses surtout ont manqué aux Foix-Albret pour fondre ensemble leurs diverses possessions, pour réduire à la raison Beaumontais et Gramontais, pour pratiquer une politique indépendante : de l'argent et une armée permanente.

Signalons quelques incertitudes sur la chronologie de ces négociations embrouillées. P. 484, après avoir parlé de la clôture des conférences de Noyon, qui est du 14 août 1516, M. B. ajoute : « La reine Catherine... se décida à envoyer en Flandre, auprès de Charles lui-même, ses ambassadeurs Biaix et d'Asques. Leurs instructions leur enjoignaient, etc... ». Or il cite en note des instructions datées du 10 juillet [1].

Je voudrais aussi indiquer à M. B. quelques documents qui lui permettraient de préciser ou de compléter ses découvertes. Il a eu communication du ms. Egerton 545. Mais ce manuscrit n'est pas le seul du Br. Mus. qui contienne des pièces relatives à son sujet. Le ms. Egerton 616 contient (f° 55) une lettre autographe de Jean d'Albret à Isabelle, datée de Pampelune, 27 juillet, sans millésime. Mais il y est question d'une récente grossesse de Catherine, et tout indique que la lettre est postérieure à celle par laquelle Isabelle félicitait Jean de la naissance de son fils Henri ; dans cette lettre (Boissonnade, p. 608) qui est du 2 juillet 1503, Isabelle écrivait qu'elle prenait part aux affaires des rois de Navarre « come si vosotros fuesedes nuestros proprios hijos ». Jean répond du même style : « No dexare de cumplir lo que devo y como fijo », et plus loin : « Dessea servir a Vuestra Alteza como fijo : Johan ». C'est la belle époque de l'alliance navarro-castillane, qui devait se conclure définitivement à Medina, le 17 mars 1504. Jean parle de l'intervention des Rois Catholiques en faveur du comte de Lerin, et de l'arrivée à Pampelune d'un « don Johan », qui ne peut être que Coloma. Il semble donc que M. B. se trompait de quelques jours (p. 188, n. 1) en datant les instructions de Ferdinand à Coloma seulement de la fin de juillet, car cette lettre doit leur être postérieure. Jean se déclare prêt à accorder les demandes de Coloma et de Hontanon, c'est-à-dire à « surseoir à toute poursuite (p. 187) » contre le connétable. Dans le même ms. (f° 57) se trouve une lettre, également autographe, de Catherine à Ferdinand, lettre de condoléances au sujet de la mort de la reine de Portugal ; elle aussi lui promet service « como de verdadera fija. Vuestra fija Catalina », et adresse sa lettre : « A muy poderoso my señor e *(sic)* padre, el senor rey de Castille ».

P. 207, M. B. signale, le 12 oct. 1505, l'envoi à Pampelune de Jean de Floyon, bailli d'Avesnes, chargé par Philippe le Beau de prier Jean

1. Pour en finir avec ces vétilles, pourquoi M. B. écrit-il partout : *Phaebus?*

d'Albret « de bien traiter et entretenir son connétable de Lerin ». M. B. se demandait si cette requête était restée sans réponse. Il y a été répondu par un « Mémoire des plaintes que la Reyne de Navarre fait contre Louis de Beaumont, conte de Lerin, conestable de Navarre ». (Br. Mus. 21382, f[os] 6 et 7, copie ancienne, datée 1505.) Ce Mémoire doit servir de lettres de créance « au sieur de Puyguion, allant auprès du Roy de Castille, archiduc comte de Flandre... Respondant par lad. créance au Roy susdit sur les lettres qu'il luy avoit pleu escripre en la faveur du conte de Lerin, qui luy avoit donné ou fait donner à entendre que les Roys de Navarre le vouloyent maltraiter... » Puyguyon, maître d'hôtel d'Alain d'Albret, avait été envoyé en Navarre le 15 mars 1505 (v. st.) ; il est probable qu'il alla de là vers Philippe, et que le document que nous venons d'analyser doit être daté du commencement de 1506.

M. B. nous donne, d'après un original de Pau, les curieuses lettres-patentes de Louis XII en faveur de ce Louis de Lerin qui avait réussi à gagner tout le monde à sa cause. Mais son argumentation aurait eu plus de force encore, s'il avait également publié la lettre de Louis XII à Jean d'Albret, dont le ton hautain, menaçant et outrageant en dit long sur l'hostilité du roi de France [1]. Ces quelques observations témoignent

1. Le Br. Mus. 21382 (f[os] 4 et 5) contient deux copies du temps (de la même main) des lettres patentes du 12 oct. 1505. Au verso de chacune d'elles se trouve un « Double de la lettre du roy de France au roy de Navarre », dont voici le texte : « Mon cousin, j'ai esté adverty que, combien que mon cousin le conte de Lerin soit mon serviteur et en ma protection, ce neantmoins vous taschez et voulez le deffaire et endommaiger par voye de fait, que je trouve bien estrange ; toutesfoys que, saichant que je le tiengne et repute pour tel et qu'il soit en ma protection comme dit est, vous ne voudriez aucune chose faire ne entreprendre alencontre de luy par voye de fait ne de force : et à ceste cause ay bien voulu vous en escripre, vous signiffiant que je tiens ledit conte de Lerin mon bon serviteur et en ma protection et vous prie que vous ne vueillez par voye de fait faire ne entreprendre aucune chose alencontre de luy. Autrement je n'auroye cause de me devoir contenter de vous. Et à Dieu, mon cousin, qui vous doint ce que desirez. Escript au Plessis les Tours le XVIII[e] jour de juing. Votre cousin, Loys et contresigné, Robertet. Et dessus : A mon cousin le roy de Navarre ». Cette lettre peut être de juin 1505, époque des négociations du mariage de Germaine, ou plutôt (le *comme dit est* semble se rapporter aux lettres patentes du 12 oct. 1505) de 1506, époque du procès du sire de Coarraze. — Citons aussi, à propos des négociations de 1516 avec Charles d'Espagne, cette lettre autographe de Catherine à Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie (Br. Mus., 21404, f[o] 6) : « Madame, ma cousine, pour vous donner occasion de me avertir de vos nouvelles desqueles je desire souvant savoir, autant que de personne que je sache en ce monde, vous ay voulu par ce porteur escripre, et aussi pour vous remercier du bon vouloir que par effet tousjours avez montré en mes affaires. Je vous prye tant que faire je puys que ne vous ennuyez, mais y vueilez continuer ainsi que de vous j'ay ma parfaite fiance, vous avisant, madame ma cousine, que cil est plaisir que je vous puisse faire, en men avertissant seray joyeuse de l'acomplir, et le feray du meilleur de mon cueur, aidant nre seigneur, auquel je prye, madame ma cousine, vous donent *(sic)* l'accomplissement de tous vos bons désirs. A Pamplone ce XVII[e] jour de aoust (en toute votre bone | cousine | CATALINA. A madame ma | cousine madame | de Savoye. » Cette lettre doit être postérieure à la mort de son mari (17 juin 1516) ; or Catherine mourut le 12 février 1517 : la pièce est donc sans doute d'août 1516, écrite quatre jours après la clôture des secondes conférences de Noyon.

de l'estime où nous tenons ce livre qui, avec quelques additions, deviendra une exposition définitive du sujet.

H. Hauser.

---

633. — **Des stances libres dans Molière**, par Charles Comte, professeur au lycée Hoche, 1893, in-8 de 1-88 p.

Par une minutieuse analyse de l'*Amphitryon* qui aurait peut-être pu être condensée en moins de 88 pages, in-8 [1], M. Charles Comte est arrivé à constater que cette pièce de Molière, réputée écrite en vers libres, est entièrement composée de « *stances* » à quatre rimes — deux masculines et deux féminines se succédant ou alternant dans un ordre variable (a b a b — ou a b b a etc., quelquefois a b b a b — a b a b b a etc.). « La rime, dit M. Comte, change dès que l'on passe à une autre idée, à une façon nouvelle d'envisager la même situation, à une émotion ou à un sentiment différent ; si bien que pour diviser *Amphitryon* en groupes logiques, ou pour en faire une analyse très complète et très exacte, analogue à un *scenario* qui s'échangerait entre un musicien et un librettiste, on n'aurait qu'à couper la pièce en tranches de rimes, en marquant une séparation après chaque groupe complet. L'abondance des rimes répétées signalerait à divers endroits l'importance d'un même thème longuement développé. » L'auteur oppose ce genre de composition métrique à celle des fables de la Fontaine où le plus souvent les rimes empiètent l'une sur l'autre et empêchent la division en stances aussi simples que celles de Molière. L'observation est ingénieuse et exacte. Nous ferons une objection au terme de *stances* appliqué au système employé par l'auteur d'*Amphitryon*. La stance, ou la strophe (que M. C. voudrait distinguer de la stance) nous paraît devoir désigner un *schema* métrique qui se répète périodiquement semblable à lui-même et non un simple groupe de vers de mesures diverses seulement unis par l'uniformité des rimes, qui ne se reproduit pas dans un ordre régulier, comme c'est le cas ici. Il vaudrait mieux conserver à un ensemble de ce genre le nom de système ou de groupe (que l'auteur emploie dans les lignes citées plus haut) ou lui attribuer la désignation de *laisse* que les philologues appliquent aux séries poétiques du moyen âge, marquées par une rime homophone. Molière s'est-il enfermé volontairement et de propos délibéré dans un système de ce genre en composant *Amphitryon*, ou l'instinct du théâtre et des nécessités de clarté et de portée dans le débit prosodique qui convenaient au sujet, l'y a-t-il conduit inconsciemment ? C'est ce qui ne paraît pas très clair, même après l'exposé si judicieux de M. Comte. Celui-ci fait bien observer que dans *Psyché* il ne s'est pas astreint à un système aussi simple et a parfois entremêlé les rimes, ou

1. L'étude de M. Comte porte surtout sur l'*Amphitryon* et ne s'occupe qu'incidemment de *Psyché*.

fait des vers à rimes plates, deux par deux. On sait combien la versification de *Psyché* a été précipitée. Il ne faudrait donc pas y chercher trop d'arguments. D'ailleurs dans les parties purement de dialogue qui sont de Molière, il a le plus souvent suivi le système à deux couples de rimes d'*Amphitryon*.

M. C. fait cependant la juste remarque qu'un des indices qui prouvent que Molière avait bien l'intention de diviser cette dernière pièce en groupes est que de l'un de ces groupes à l'autre il n'observe que très irrégulièrement la règle de l'alternance des rimes féminines et masculines, qui est en général suivie dans *Psyché*. Sur 417 groupes de rimes il y a 58 violations de la règle de l'alternance d'une strophe à l'autre (c'est M. C. qui les a comptées). M. Comte admet que « l'alternance obligatoire dans une suite de vers, cesse de l'être dans une suite de stances ou de strophes ». Il cite à l'appui Malherbe qui a fait plus de huit pièces où l'alternance n'est pas observée entre deux groupes, Corneille qui y a dérogé dans l'*Imitation*, Racine dans les chœurs d'*Esther*. Il aurait pu y joindre quelques strophes de Lamartine et de C. Delavigne. Ce sont cependant des exceptions dans les strophes classiques. Quant à l'école moderne elle n'a pas conservé cette liberté plus que d'autres, qu'elle a sacrifiées à un désir exagéré de rigorisme. Je ne crois pas que Hugo, Gautier, Leconte de Lisle, et l'école parnassienne tout entière aient jamais fait des strophes *mffm, mffm*, ce qui serait cependant bien logique. Quelques novateurs contemporains ont repris cette liberté : nous les en félicitons.

E.

---

634. — **Geschichte der Gelehrtheit** von C. M. Wieland seinen Schuelern dictiert, hrsg. von. L. Hirzel. Frauenfeld, Huber, 1891. In-8, xii et 81 p.

Wieland dictait en 1754 un cours de littérature à quelques jeunes gens de Zurich. Une copie de ce cours a été retrouvée par M. Hirzel qui la publie aujourd'hui. Wieland avait protesté en 1795 contre cette publication; lorsqu'il sut que Konrad Ott, son ancien disciple, projetait de faire paraître ses leçons, il s'écria que la chose était absurde, qu'il n'entendait pas la plaisanterie sur ce chapitre, qu'il ferait une très vigoureuse protestation dans toutes les langues du monde. Et, de fait, c'était lui jouer un mauvais tour que de publier ces « cahiers » qu'il avait dictés à l'âge de vingt-trois ans. De nos jours, où l'on étudie de très près la jeunesse de Wieland, on accueillera volontiers cette *Geschichte der Gelehrtheit* qui renferme, à côté de notices sommaires et insignifiantes, quelques jugements curieux, notamment sur Juste Lipse (p. 75-77) et qui, d'ailleurs, est un document important pour l'histoire de l'enseignement.

A. C.

---

635. — Emile GRUCKER. **La Dramaturgie de Lessing, Corneille, Aristote et la tragédie française.** Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1893. In-8, 49 p.

M. Grucker nous montre d'abord pourquoi Lessing a porté sur *Polyeucte* et *Rodogune* l'effort de sa critique. C'est que Lessing regarde le personnage de Polyeucte comme un faux martyr et un « saltimbanque »; c'est qu'il prend Corneille au mot, affecte de le croire sur parole, — aux yeux de Corneille lui-même *Rodogune* est son chef-d'œuvre — et s'attache à prouver que *Rodogune* est une mauvaise pièce pour condamner ainsi tout le théâtre cornélien et avec lui toute la tragédie française. Mais la véritable campagne est celle que Lessing dirige contre le système dramatique de Corneille exposé dans le *Discours sur le poème dramatique* et le *Discours de la tragédie*. Dans cette lutte, Aristote est son puissant auxiliaire; Lessing s'appuie sur la définition aristotélique de la tragédie, prouve que Corneille l'a mal comprise, et que par suite la tragédie française ne peut être la vraie tragédie. Cette discussion du critique allemand est longue, laborieuse. M. G. la suit pas à pas et la résume, la commente avec autant de clarté que de finesse. Il examine surtout l'explication de la *catharsis* que Lessing oppose à celle de Corneille comme la traduction exacte d'Aristote et la seule définition de la tragédie; il prouve que cette explication soulève de grandes objections et que, loin de clore le débat, elle l'embarrasse de nouvelles difficultés; « cette quadruple purgation donne à la tragédie un but exclusivement moralisateur et pédagogique; elle en exclut complètement l'élément esthétique... Voilà le théâtre transformé en une sorte de maison de santé où l'on traite tantôt l'anémie, tantôt la pléthore de crainte ou de pitié dont nous pouvons être affligés » (p. 30). M. G. avoue préférer aux arguments de Lessing ceux de Corneille; le goût de notre siècle, disait le vieux tragique, n'est pas celui d'Aristote; M. G. regarde justement cette déclaration de Corneille comme la meilleure réponse qu'on puisse faire aux subtilités de Lessing; « nous osons dire, dût l'ombre de Lessing en frémir d'indignation, que de Corneille et de lui, c'est encore Corneille qui a le mieux compris dans quel esprit un poète moderne peut et doit se servir des théories d'Aristote. De tous les genres littéraires, le drame est le plus complexe et le plus compréhensif. Il agit sur notre être tout entier. Ses effets sont infiniment variés. Vouloir, comme le fait Lessing, les condenser tous en une formule inflexible et absolue, c'est tenter l'impossible. Il faut renoncer à donner une définition complète, je ne dis pas de la tragédie, mais de ses effets, car aucune ne les épuise; ou bien il faut les accepter toutes, car chacune à son tour nous fait connaître un des côtés par où la tragédie agit sur notre âme. Celle d'Aristote contient une part de vérité; elle peut trouver son application au théâtre moderne, à condition qu'on ne s'en tienne pas minutieusement à la lettre, qu'on la prenne dans son sens le plus large, le plus philosophique » (p. 35-38). Très justement M. G. reproche à Lessing de n'avoir pas apporté dans sa polémique dramatique l'indépendance de jugement et le haut esprit de tolérance que le critique mon-

trait dans sa polémique théologique ; il le blâme de n'avoir pas compris qu'il y a place pour plus d'un système dans le domaine de la poésie, qu'il y a plusieurs manières également belles de réaliser le même idéal, et qu'on peut être un vrai poète tragique sans adopter le *Credo* aristotélicien; « Lessing, dit-il joliment, agit à l'égard de Corneille comme le fanatique pasteur luthérien devait, un peu plus tard, agir à son égard; il est le Götze de la tragédie. » Citons encore cette remarque du savant et sagace professeur, que Lessing n'a pas compris notre théâtre classique; qu'il a vu dans la tragédie française une imitation de la tragédie antique, et non une création originale, moderne, où la tradition classique s'unit avec l'esprit de la société du XVIIe siècle; qu'il aurait dû constater qu'elle a un caractère spécifique, vraiment français et national, et, pour cette raison, en déconseiller l'imitation, la repousser, la « reconduire au-delà de la frontière en la couronnant de fleurs ». (p. 45). Mais Lessing condamnait Corneille, parce que Corneille péchait contre les règles d'Aristote, aussi absolues, aussi immuables que celles d'Euclide; il attaquait notre tragédie, et non notre comédie; il combattait Voltaire surtout comme auteur tragique, et dans sa polémique contre la tragédie française, il empruntait ses meilleurs arguments à des Français, à Voltaire, à Diderot, à Saint-Évremond ; « c'est comme si Arminius avait, pour combattre les Romains, enrôlé dans son armée des généraux et des officiers romains » (p. 47). C'est encore là une délicate et neuve réflexion de M. Grucker : la passion patriotique n'a eu qu'une faible part dans la polémique de Lessing; la *Dramaturgie* n'est pas un Rossbach, ni Lessing, un Arminius; s'il eût voulu fermer la littérature allemande à l'invasion étrangère, il eût déclaré la guerre à la comédie par qui « la contagion de l'esprit étranger se communique plus sûrement » ; en somme, Lessing n'a pas su choisir le seul terrain où il était inattaquable et invincible, celui de la nationalité. Cet excellent travail de M. G. fait suite à une autre étude qu'il a tout récemment publiée sur le *Laocoon;* ce sont deux chapitres tout faits qui appartiennent évidemment à un ouvrage sur Lessing; nous comptons que cet ouvrage paraîtra bientôt et qu'il formera le second volume si impatiemment attendu par les amis et élèves de M. Grucker, de son *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne.*

A. CH.

---

000. — E. T. HAMY. **Les derniers jours du Jardin du roi et la fondation du Muséum d'histoire naturelle.** Paris, Impr. nat. 10 juin 1893. Grand in-fol, 162 p.

Le Jardin du Roi, administré par Buffon, fut, après la mort de son illustre intendant (16 avril 1788), donné à Flahaut de La Billarderie, le premier mari de Mme de Souza. Ce La Billarderie n'entendait rien à ses fonctions, et ce fut Thouin, le jardinier en chef et l'infatigable

auxiliaire de Buffon, qui se chargea d'une partie des comptes du nouvel intendant. Vint la Révolution. Le comité des finances de l'assemblée nationale voulut faire des réformes, diminuer le traitement de l'intendant, supprimer ou créer certaines places. A leur tour, les *officiers* du jardin présentèrent un projet de règlement qu'ils avaient adopté unanimement : plus de jardin ni de cabinet, un Muséum d'histoire naturelle au but clairement défini, égalité des droits et des appointements, les professeurs (et non plus les *officiers*) choisissant et présentant un sujet pour chaque place vacante, plus d'intendant, le directeur, qui sera Daubenton, élu par les professeurs. Mais la Constituante et la Législative négligèrent de s'occuper du Muséum. La Billarderie ne donna sa démission qu'au milieu de 1791, et le ministre de l'intérieur, Terrier-Monciel, le remplaça non point par Daubenton, mais par Bernardin de Saint-Pierre. On ne le croirait guère, Bernardin fut un administrateur économe et prévoyant ; Thouin, que Roland consultait en secret, fit l'éloge de Bernardin et demanda qu'il fût conservé jusqu'à ce que la Convention eût statué sur l'organisation du Jardin des plantes. Le décret du 10 juin 1793 respecta cette organisation ; la veille, Lakanal avait vu Daubenton et rédigé son rapport en remaniant à la hâte et en abrégeant le projet de règlement présenté par les *officiers* à la Constituante. Tels sont les faits que nous retrace M. H. au cours de l'intéressant travail qu'il a publié cette année dans le volume commémoratif du centenaire de la fondation du Muséum. Mais nous n'avons pu, en cette brève analyse, exposer une foule de détails curieux que le savant professeur a tirés des cartons des Archives nationales. Nous nous bornerons à citer les pages consacrées à d'Angiviller, le frère de la Billarderie, à Condorcet à qui le vieil intendant avait promis la survivance de son emploi, à Thouin dont M. H. loue avec tant de raison l'activité intelligente et féconde (p. 40), à Bernardin de Saint-Pierre qui envoie au ministre le 25 décembre 1792 un rapport très intéressant, très détaillé qui permet de reconstituer la physionomie de l'ancien Jardin (p. 54). Un des endroits les plus remarquables du volume et qui témoigne d'un véritable talent d'historien, c'est la description du Jardin du roi, tel que Buffon l'avait laissé ; à côté des agrandissements et des transformations des jardins, des accroissements des bâtiments, M. Hamy montre un enseignement fort restreint et fort incomplet.

A. Ch.

---

637. — **Der Briefwechsel der Brueder** J.-P. Mueller u. Joh. von Mueller 1789-1809, hrsg. von Ed. Haug. Frauenfeld, Huber, 1891-1892. 2 vol. 440 et 134 p. 12 fr. 50.

M. Haug nous donne dans ces deux volumes les lettres adressées par Jean George Müller à son célèbre frère Jean de Müller pendant vingt ans, de 1789 à 1809. Le premier contient les lettres ; le second, les *notes*

où l'éditeur nous renvoie aux lettres de Jean de Müller déjà publiées, (tomes V-VII des œuvres complètes) ou bien nous communique de nombreux passages de ces lettres, voire des lettres entières qui n'avaient pas encore paru.

Les deux frères se montrent dans cette correspondance tels qu'ils étaient : Jean, grand historien et malheureux politique, esprit ardent, plein d'éclat et de feu, caractère indécis, voulant le bien, trop faible pour l'exécuter, arrêté à tout instant par l'amour-propre et l'orgueil, s'élevant très haut, dirigeant les grandes affaires, et cependant pauvre au milieu de sa richesse apparente, dégoûté et désabusé au milieu des satisfactions du pouvoir. George, au contraire, est un caractère : il paraît d'abord incertain, timide ; mais peu à peu, il se trempe, s'aguerrit ; le savant devient homme d'action ; il aide ses compatriotes de ses conseils et de sa plume ; il étend son influence de Schaffhouse sur toute la Suisse, jusqu'en Allemagne ; avec cela, modeste, plein d'admiration pour son frère qu'il suit de loin dans sa périlleuse carrière avec une sorte d'angoisse, non sans lui crier gare et sans lui donner de précieux avis.

Mais ouvrons le volume et citons en quelques passages pour mieux faire comprendre l'importance historique de la publication. George Müller applaudit au 14 juillet ; il acclame la Révolution française et déclare que la lutte pour la liberté est le plus beau spectacle qu'il connaisse ; il a tout d'abord une impression « avantageuse », assure que la Providence favorise singulièrement la cause des nouveaux principes et que l'assemblée, après l'événement de Varennes, s'est conduite résolument, parfaitement. Lorsqu'il apprend que les rois envahiront la France, il dit que personne n'a le droit de s'immiscer dans les affaires de famille, que la guerre ainsi entreprise est criante (*ein crianter Krieg*), et que la coalition mérite la défaite, qu'il y a en elle *confusio divinitus missa*. Rien n'égale son enthousiasme pour Lafayette « un des acteurs les plus intéressants de la tragédie », et qu'il nomme son idole, ou le Timoléon français, ou encore le célèbre enthousiaste. Il méprise et hait les émigrés qu'il voit à Bade, à Constance, à Frauenfeld, dénonce leur insolence, leur ingratitude, leurs débauches ; quelques-uns, dit-il, devraient être envoyés à la Nouvelle-Zélande ou à Batany-Bay. Bientôt son enthousiasme révolutionnaire se refroidit et tombe. Il abhorre l'anarchie ; il pousse un cri d'horreur en lisant le récit des massacres de septembre « que Dieu châtie ces tigres furieux et que le sang des martyrs qu'ils ont versé les poursuive à jamais » ! ; il est désormais de cœur avec les alliés, il leur souhaite la victoire, glorifie les succès de Cobourg et de Wurmser. Mais après quelques revers, les Français ont le dessus, et George Müller se lamente : le poison se répand partout et envahit l'Europe ; l'avenir s'assombrit ; de lourds orages s'approchent ; les « ennemis héréditaires de l'Allemagne, de l'humanité et de la religion » vont tout bouleverser ! Et les voici en Suisse ; « tous les gouvernements

sont renversés, écrit George le 3 février 1798 ; Bâle a commencé, et dans le cours de cette semaine, les autres ont suivi. Nos paysans réclament la liberté et l'égalité, ces mots enchanteurs. »

C'est ainsi que George Müller commente les événements, à mesure qu'ils se produisent, et ses lettres de l'année 1798 sont sûrement une des meilleures sources qu'on puisse consulter pour écrire l'histoire de la république helvétique. Mais il n'aime pas les Français : *Dominus liberet nos a Gallis,* écrit-il une fois, et il les nomme *Räuber, Gauner ;* il les voit de près, admire leur discipline, trouve dans le nombre des hommes de cœur, et ne peut s'empêcher de louer « *die Honetteté des franzœsischen Militaire* » ; il vante leur bravoure, leur orgueil qui leur fait mépriser l'adversaire, leur haine du sans-culottisme et du terrorisme ; de pareils hommes lui semblent invincibles et il dit à leurs officiers qu'il regrette de n'avoir pas d'ami à Constantinople, qu'ils iraient sûrement porter à cet ami les compliments de George Müller. Toutefois il aimerait mieux vivre sous la domination turque que sous la domination française ; le « système français » lui semble *infernal* et il finit par s'écrier que tout ce que font les Français, est « masque, avarice, orgueil, cruauté, grossière inhumanité ».

On nous dispensera d'insister davantage. Mentionnons encore les lettres de l'année 1799 où l'on trouve quelques détails piquants sur la campagne des Russes, nombre de témoignages intéressants sur Herder et Lavater, ainsi que sur l'archiduc Charles et les généraux autrichiens et dans les notes, une lettre poignante du domestique de Jean de Müller qui retrace la situation malheureuse de son maître. Une excellente table des matières termine le second volume. Tous les historiens s'associeront à nous pour remercier M. Haug des soins, de l'exactitude, de la conscience scrupuleuse qu'il a mis dans cette publication si utile et si instructive.

A. Ch.

---

638. — **Geschichte des Feldzuges von 1800** in Ober-Deutschland, der Schweiz und Ober-Italien, von Reinhold Gunther. Frauenfeld. Huber. 1893. In-8, 210 p. 3 fr. 40.

L'auteur de ce livre est un officier de l'armée suisse qui vit à Ascona, dans le canton du Tessin, loin des archives et des bibliothèques. Mais, s'il n'a pu consulter les archives de notre dépôt de la guerre, il a consulté toutes les sources imprimées — qu'il apprécie avec bon sens dans sa préface, sans même nommer Thiers — et son travail, bien qu'il ne soit pas définitif, a mérité un des prix décernés par la Société des officiers suisses. M. Günther a divisé sa matière en six chapitres : introduction, le siège de Gênes, Marengo, les combats sur le Danube, Hohenlinden, la campagne d'hiver en Italie. Ces chapitres sont suivis de remarques, tirées des textes consultés et relatives surtout à ce que M. G. nomme le

« culturgeschichtliche Costüm » de la campagne ; d'un tableau chronologique; d'une sorte de dictionnaire biographique des généraux cités (où il y a beaucoup d'erreurs) ; d'une carte d'ensemble et des deux plans de Marengo et d'Hohenlinden. Quoique chargée de détails, l'étude de M. G. se lit avec intérêt. On y discerne l'importance extrême de Marengo, et si les combats qui précèdent la bataille de la Bormida, sont d'importance secondaire, si le siège de Gênes, si la campagne dans le sud de l'Allemagne, si les opérations de Macdonald et de Brune forment en quelque sorte des guerres isolées et spéciales, les marches à travers les Apennins et le passage du Splügen montrent, de la façon la plus saisissante, la différence entre Français et *Kaiserliks*. L'armée impériale n'est qu'une « machine lourde et rouillée » : le commandement en chef manque d'indépendance ; les généraux n'ont pas d'initiative; les troupes ne sont faites ni pour l'attaque ni pour la défense; on veut tout observer, tout couvrir; on éparpille les forces, on ne les concentre qu'avec lenteur et difficulté, on ne les emploie pas à propos ou en nombre suffisant. Chez les Français, au contraire, ne règne qu'une volonté, celle de Bonaparte ; ses lieutenants lui obéissent ; il use sans égard, sans ménagement, de toutes les ressources dont il dispose; il n'agit pas selon la routine, sans pourtant manquer de prévoyance. Seul, Moreau est encore un peu pedantesque et tombe parfois dans les défauts de la vieille école qui regardait comme un crime la poursuite énergique de l'ennemi battu ; il doit ses succès, dit M. Günther, aux efforts et aux talents de Lacourbe et de Richepanse ainsi qu'à l'absolue incapacité de ses adversaires. Si l'on nous permet d'insister encore sur quelques points de ce remarquable travail, nous signalerons les pages consacrées au passage du Saint-Bernard, à l'épisode du fort de Bard et à la bataille de Marengo. M. Günther a très exactement décrit la physionomie des lieux (p. 87), retracé d'une façon vive et attachante les péripéties de l'action, assigné avec justesse et justice leur rôle aux principaux personnages; c'est ainsi qu'il nomme Kellermann le véritable vainqueur de Marengo.

A. C.

---

639. — **La Dalmatie, de 1797 à 1815**, par l'abbé Paul Pisani, professeur à l'Institut catholique. Paris, Picard, 1893, in-8r xxxvi et 491 p.

M. Pisani nous raconte dans ce gros livre un des plus intéressants chapitres de l'épopée napoléonienne, l'histoire de la domination française en Dalmatie. Il n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour bien traiter son sujet. Pendant tout un hiver il a parcouru les deux cent mille pièces qui sont renfermées aux archives de Zara et qui contiennent la plupart des matériaux utilisés dans son livre. Il a fait d'autres recherches à Paris aux Archives nationales et dans celles de nos ministères, à Vienne, à Laybach, à Trieste, à Raguse, etc. Il rend hommage à son devancier, M. Erber, qui a consacré un fort volume aux mêmes événe-

ments *(storia della Dalmatia dal 1797 al 1814)*; mais son travail n'est pas une édition de celui de M. Erber en langue française; son point de vue et ses conclusions diffèrent des conclusions et du point de vue de son confrère de Zara; il a pu approfondir certains côtés que le fonctionnaire autrichien avait dû négliger.

M. P. donne d'abord la description géographique de la contrée. Puis il retrace l'état de la Dalmatie sous la domination vénitienne : bonnes institutions, les villes et communautés presque indépendantes, les privilèges locaux presque partout respectés, un personnel administratif peu nombreux et peu encombrant, bien que vivant sur le pays, les habitants laissant tomber dans l'oubli les lois mêmes qui leur sont avantageuses, une population rebelle à toute innovation, imbue de préjugés à demi sauvages, refusant d'être civilisée, si bien que les Vénitiens renoncent à introduire le progrès en Dalmatie.

En 1797, le pays devient autrichien, et les officiers et soldats qui naguère servaient Venise, prennent parti dans les régiments impériaux après avoir fait leurs adieux à l'étendard de Saint-Marc qu'ils baignent de leurs larmes (p. 35). M. P. expose les difficultés que rencontra la nouvelle administration, la méthode qu'elle appliqua pour organiser la province, le parti qu'elle tira des ressources mêmes de la Dalmatie, les remèdes qu'elle voulait apporter aux abus. Il divise l'histoire de cette administration en quatre phases de caractère bien déterminé et que nous nous contenterons, à notre tour, de désigner par des noms : d'abord le comte de Thurn ;puis l'archiduc Charles; puis Carnea-Stefaneo et Goëss; enfin le général Brady. En somme, les Autrichiens n'ont pas trop innové; seul, Goëss, « homme pratique, doublé d'un homme de cœur », tenta des réformes, essaya de secouer la torpeur des magistrats, de saper les privilèges de la noblesse, de prendre leurs biens aux corporations et au clergé; il ne réussit qu'à se faire universellement détester, et son successeur, le général Brady, n'eut d'autre mission que de préparer la défense et de former des troupes, sans toucher à l'organisation.

De 1806 à 1809 la Dalmatie fut une dépendance du royaume d'Italie. Deux personnages l'administrèrent : Dandolo et Marmont, tous deux intelligents et actifs, tous deux remplissant leur tâche d'une façon remarquable, l'un dans l'ordre administratif, l'autre dans les affaires militaires. Qui ne sait que Marmont fit tracer et exécuter un réseau de routes qui faisait absolument défaut et qui rendit aussitôt au pays un incontestable service? Quant au provéditeur, Dandolo, il eut, il est vrai, des faiblesses, des rancunes, des jalousies; quelques-unes de ses théories reposaient sur de faux principes; il s'abandonnait parfois à de chimériques illusions; mais il avait des vues larges et élevées; il était intègre, bienfaisant, fidèle; il dépensa une partie de son patrimoine au service de la cause qu'il avait embrassée; il fit plus que son devoir. Il organisa l'administration provinciale et les tribunaux, il mit en activité une partie du code Napoléon, il termina par des rescrits plusieurs affaires embarras-

santes, il améliora le sort des détenus, il se montra financier de grand talent, etc. Dandolo, dit M. P. (p. 333), « voulut et chercha le bien sans pouvoir toujours le trouver; il y eut des côtés bien mesquins dans son caractère, comme il y en eut de très nobles; il y a toujours des petitesses dans l'homme, même dans le grand homme ».

Dandolo s'imagina, en effet, qu'il avait la préséance sur Marmont et il exigea de lui la subordination qu'un provéditeur exigeait des généraux vénitiens. Marmont, dont M. P. nous fait un curieux portrait assez peu conforme aux *Mémoires* (p. 193), n'était pas homme à laisser diminuer son autorité par un autre, surtout quand cet autre était un civil et un Italien. Un conflit s'éleva. Chacun revendiquait le droit d'imposer son opinion sur la direction générale des affaires, sur les relations avec les voisins, Autrichiens et Turcs, sur les questions mixtes, logement et nourriture des troupes, fonctions des *pandours* à la fois gendarmes et agents du pouvoir judiciaire, conscription. « Du choc de deux volontés énergiques, de deux vanités rivales, et aussi de deux amours propres chatouilleux, sortit une furieuse tempête qui dura jusqu'à ce que l'un des adversaires abandonna le champ de bataille. Dandolo et Marmont ont toujours cru agir pour le service de l'Empereur, la gloire de la France et le bien de la province ; mais les bonnes intentions ne suffisent pas pour que le bien se fasse, et le conflit de ces deux hommes fut l'un des facteurs qui amenèrent la désaffection des Dalmates et la ruine de l'influence française » (p. 194).

En 1809, Dandolo partait. Marmont était créé maréchal et gouverneur des provinces illyriennes, vice-roi des Slaves de l'empire napoléonien qui formaient ainsi, entre l'Italie et les pays autrichiens, une sorte de principauté autonome, un confin militaire, une *marche;* « vous serez le margrave», avait dit l'empereur à Marmont. Et Marmont sut se faire aimer des Dalmates; Pellenc assure que le maréchal a conçu, préparé ou tenté tous les projets utiles au pays, et que s'il accordait un peu facilement sa confiance, tout instrument devenait bon entre ses mains. Mais les vues de Napoléon changèrent bientôt. Jusqu'alors la Dalmatie avait une grande importance stratégique et renfermait une véritable armée ; on ne demandait aux habitants que de ne pas s'insurger et de payer les impôts; on leur laissait leurs anciennes lois. Après 1809, la Dalmatie n'est plus qu'un appendice des provinces Illyriennes, et l'attention du gouvernement se reporte sur Laybach, Trieste et Fiume. Un décret en 18 titres détruisit la brillante conception du margraviat. Plus d'État militaire qui gardait les frontières de l'empire ; l'Illyrie devenait un groupe de départements ; le gouverneur général était réduit au rôle de préfet et au métier d'employé, relevant des ministres, assisté de conseils, ne signant rien que sur la proposition de tel ou tel de ses subalternes (p. 339). Marmont donna sa démission; il fut remplacé par Bertrand, puis par Junot, puis par Fouché. Les intendants généraux des finances furent chargés d'introduire coûte que coûte les lois françaises ; c'étaient

des auditeurs au Conseil d'État qui avaient du talent, un beau nom, de la fortune, des connaissances variées, une certaine audace qu'ils prenaient pour de l'expérience, l'ardeur de la jeunesse; mais l'Illyrie pouvait-elle recevoir des institutions calquées sur celles de la France? M. P. analyse longuement le décret du 15 avril 1811 qui portait organisation de l'Illyrie, et qui substituait le système de l'assimilation absolue au régime mitigé suivi pendant les quatre premières années, de 1806 à 1810. Il rappelle ce mot de l'intendant de Zara, que « les lois de l'Europe sont peut-être trop rigoureuses en ce pays »; il montre qu'il fallait à la Dalmatie, non pas la loi française, mais la loi nationale, modifiée, codifiée, toujours empreinte des traditions historiques et religieuses; « on crut devoir sacrifier à l'uniformité, idole des centralisateurs, et de même qu'un Dalmate et un Normand, habillés en soldats, se ressemblent en tout point, on crut qu'on pourrait faire endosser à toute cette province des mœurs nouvelles en la mettant sous le régime du Code Napoléon » (p. 398).

Chemin faisant, M. P. a raconté, non sans agrément et vivacité, les opérations militaires dont la Dalmatie est le théâtre, soit sur la frontière de Croatie, soit sur celle du Montenegro, soit de Trieste aux Bouches de Cattaro [1]. Il retrace les faits et gestes de Molitor, l'occupation de Raguse transformée en prise de possession définitive, la campagne de 1809 où Marmont traverse la Croatie, et, en quatorze jours, après sept combats, trouve ouverte devant lui la route qui lui permet de faire sa jonction avec l'armée d'Italie, les succès des Anglais sur les côtes, leur victoire navale de Lissa qu'ils durent à la supériorité de leurs officiers, de leurs marins et de leurs navires, leur établissement dans les îles. Le volume se termine par l'arrivée des Autrichiens en Dalmatie : ils pénètrent le 18 août 1813, au lendemain de la rupture des négociations de Prague, dans les provinces illyriennes; ils s'emparent de Zara le 5 décembre, et de Klissa le 30; ils prennent Raguse le 28 janvier 1814 [2].

Ce très méritoire ouvrage a coûté six années de recherches et de voyages. C'est le meilleur, c'est le seul travail français que nous ayons sur l'histoire de nos armées et de notre administration en Dalmatie. Il montre avec les plus grands détails comment nous avons acquis, gouverné et perdu cette fraction de l'Empire napoléonien, qui, après tout, n'était pas une quantité négligeable. M. P. a fait remonter le début de cette histoire, non à 1806, mais à 1797, au moment où le pays échappe à la domination vénitienne. Il a eu raison : commencer au traité de Presbourg, c'était supprimer le premier acte ou l'exposition de la pièce. On voit ainsi pourquoi la contrée presque entière s'est soulevée à l'apparition de

1. Et non *du* Cattaro, comme dit toujours Thiers qui voit sans doute dans Cattaro un cours d'eau!

2. P. 343, Coffinhal, n'était pas « conventionnel » par cela même qu'il était « vice-président du tribunal révolutionnaire ».

quelques compagnies autrichiennes, pourquoi les Français ne possédaient dans l'automne de 1813 que le terrain dominé par leurs canons, pourquoi les troupes croates ont fait défection et amené la prompte capitulation des places fortes. Si François II a été salué comme un libérateur et son autorité acclamée partout sans la moindre résistance, c'est qu'il avait eu la Dalmatie pendant près de neuf années et que, durant ce temps si court, les Dalmates s'étaient profondément attachés à la dynastie de Habsbourg qui les avait laissés dans le *statu quo*; car, s'il y eut parmi les fonctionnaires et administrateurs autrichiens des hommes éclairés, pleins des plus nobles intentions, animés du désir sincère d'initier les Dalmates aux principes du progrès, ils ne tardèrent pas à se décourager et à se raviser. Les Français au contraire — et c'est un des principaux mérites de M. P. d'éclairer ce point et de le mettre en pleine lumière — les Français ont voulu modifier les mœurs du pays, et ils ont mis leurs lois en vigueur; ils ont, à partir de 1810, établi un régime assez semblable à celui qui fonctionnait dans les autres parties de l'Empire; mais les résultats qu'ils obtinrent étaient plus apparents que réels; « au lieu d'incorporer les populations, on en fit des révoltés; en attendant l'appel aux armes, les Dalmates se mettent le plus qu'ils peuvent en dehors des rouages administratifs dont ils ne comprennent pas et ne veulent pas comprendre le mécanisme; ils se tiennent à l'écart, considérant avec une terreur instinctive cette redoutable machine dont, avec leurs idées simples et courtes, ils ne voient que deux fonctions : conscription et impôt ».

A. CHUQUET.

---

640. — **Vignols, Les Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine.** Rennes, Plichon et Hervé, 1893. In-8, 69 p.

C'est aux archives de Rennes que M. Vignols a recueilli les textes relatifs au séjour du 6e corps prussien en 1815 dans tout le département d'Ille-et-Vilaine (moins la partie septentrionale de l'arrondissement de Saint-Malo). Le studieux chercheur retrace les nombreuses difficultés que souleva cette occupation de territoire, les exigences de l'envahisseur qui se plaignait de n'avoir pas du pain blanc de qualité supérieure (p. 29), les obstacles qu'apportaient au règlement des fournitures le désarroi général et la détresse des caisses publiques. Les Prussiens ne subirent aucune provocation, ne rencontrèrent aucune résistance; il n'y eut contre eux, dans l'Ile-et-Vilaine, que deux ou trois tentatives; mais ils ne s'abstinrent pas toujours de violences et de vols; les officiers frappaient les maires; les soldats battaient et pillaient l'habitant (p. 56-59), et lorsqu'ils partirent, les autorités les félicitèrent de leur excellente discipline! Le travail de M. V. se termine par une note assez importante. Pourquoi le Morbihan ne fut-il pas envahi? On a dit que les Prussiens avaient reculé devant une menace du général royaliste de Sol de

Grisolle; une lettre de Tauentzien, trouvée par M. Vignols, démontre que le général prussien consentit à laisser aux bandes qui se qualifiaient pompeusement d'armée royale, leurs cantonnements du Morbihan.

A. C.

---

641. — **Geschichte des Socialismus** und neuren kommunismus von Dr. Otto Warschauer, professor der Staatswissenschaften an der Technischen Hochschule zu Darmstadt. Erste Abtheilung : Saint-Simon und der Saint-Simonismus I-X-1-106 In-8. Leipzig, 1892.

M. Otto Warschauer compte faire, dans un certain nombre de fascicules indépendants, l'histoire du socialisme et du communisme moderne, qu'il distingue avec raison l'un de l'autre. Le fascicule de début est consacré à Saint-Simon et au saint-simonisme. La biographie résumée et l'analyse des œuvres du « premier socialiste du siècle » sont puisées à bonnes sources et rédigées avec clarté. L'auteur a bien compris l'enchaînement historique général auquel Saint-Simon cherchait à relier ses idées d'avenir, et qui, malgré des erreurs, leur donne une assiette et comme des racines solides. Il a moins saisi le caractère fragmentaire et de circonstance de plusieurs de ses écrits. Ceux-ci, pour être au point, doivent être replacés dans les événements et les conditions de milieu où ils ont paru. Mieux que personne, Saint-Simon a reflété les variations d'une époque qui a beaucoup varié — (de 1780 à 1825), — touten apercevant la philosophie et comme l'unité fondamentale de ces variations, que le réformateur voyait aboutir à une ère nouvelle en matière sociale, industrielle et religieuse. M. W. montre bien comment le socialisme de Saint-Simon, qui embrassait toutes les sphères de l'activité productive humaine en les encadrant dans une hiérarchie harmonique et en ne condamnant que l'oisiveté nobiliaire, diffère du socialisme qui a prévalu depuis et qui veut tout subordonner et sacrifier au travail manuel.

Les premiers disciples de Saint-Simon, entraînés par le mouvement démocratique de l'époque et le besoin de réaction contre la Restauration, ont versé dès l'abord dans ce courant de radicalisme qui devait les conduire à réclamer la suppression de l'héritage et d'autres réformes sociales ou économiques différentes des visées de Saint-Simon. M. W. indique clairement l'influence qu'a eue Bazard sur cette orientation de la doctrine. Toute la période d'exaltation religieuse qui a suivi et qui devait, en brisant l'école, si singulièrement couronner la destinée du groupe resté sous la direction d'Enfantin, suscite les railleries ou l'indignation du savant professeur allemand qui est impitoyable surtout pour ce dernier. Ses critiques ne sont pas nouvelles et elles sont justes en partie : mais M. Warschauer les prodigue sans mesure. Ce n'est pas là une histoire définitive du saint-simonisme.

Eugène d'Eichthal

---

642. — Ch. Dejob. **L'Instruction publique en France et en Italie au XIX^e siècle.** Paris, A. Colin, 1 vol. in-8 de xi-455 p.

Les quinze chapitres qui composent ce volume sont pour la plupart des articles parus à différentes époques dans des revues, et les publications de ce genre ont toujours, quoi qu'on fasse, l'inconvénient de ne pas présenter au lecteur un tout bien homogène. M. Dejob s'est efforcé de les relier les uns aux autres par une idée maîtresse, et sa préface témoigne d'une grande habileté. Malgré tout, on se demande pourquoi ce livre débute par une histoire des collèges de jeunes filles en Italie, se continue par des études sur le Lycée, Laharpe, l'Athénée et Villemain et revient en finissant aux éditions classiques de l'Italie. Mais c'est la faute du genre, ce n'est pas celle de l'auteur; et en définitive il est bon que des articles excellents, disséminés dans les périodiques, se trouvent un jour réunis en volume. Chacun de ces articles a été fait avec un soin tout particulier, et M. D. les a revus avant de les réimprimer ; il s'est efforcé d'être complet, mais à la française, et avec la ferme résolution de ne pas épuiser la matière.

Ses premiers chapitres démontrent de la façon la plus évidente que tous les collèges de jeunes filles créés par l'administration française sous le premier empire ont été florissants en Italie. Ces établissements subsistaient encore bien des années après la disparition du régime impérial, et les Italiens qui auraient voulu se montrer sévères étaient bien obligés de reconnaître « la salutaire influence » que les collèges de jeunes filles n'avaient pas cessé d'exercer. Quant au chapitre sur les livres classiques en Italie, il est fort judicieux et devra être médité par tous les maîtres qui songent à publier des éditions à l'usage des classes.

Mais la partie la plus importante et la plus neuve de l'ouvrage, c'est la seconde, celle qui est consacrée à l'enseignement supérieur libre en France. Son titre particulier n'est pas sans causer au lecteur un moment d'inquiétude, car on craint de marcher à la suite de M. D. sur un terrain brûlant; mais on voit tout de suite qu'il s'agit uniquement du passé; l'auteur de ces intéressants chapitres ne parle que du Lycée où figure Laharpe, de l'Athénée qui lui fit concurrence, et enfin de la Société des bonnes lettres, trois établissements dont l'histoire peut être contée sans exciter les passions politiques ou religieuses. M. D. montre fort bien ce que fut la dernière évolution de Laharpe, l'ancien séide de Voltaire devenu républicain et finissant par être hostile au Directoire dont l'intolérance religieuse l'exaspère. Mais on ne peut s'empêcher de regretter parfois la trop grande concision, l'excessive discrétion de l'auteur. Je crains que M. D. n'abuse un peu du droit que nous avons tous de renvoyer le lecteur à d'autres ouvrages pour de plus amples explications. Ainsi, p. 190 et 191, il est sur le point de donner quelques détails sur la présence de M^me Récamier aux cours du Lycée et sur la mort de Laharpe, mais il s'arrête tout à coup comme s'il était sur

le bord d'un précipice, et si nous voulons savoir ce que M. D. ne dit pas, nous devons aller chercher dans les bibliothèques des publications que nul n'a sous la main. Le lecteur est paresseux de sa nature, et il ne faut pas lui dire trop souvent : Voyez ceci ou cela, car il n'ira rien voir du tout, et il trouvera que le métier des auteurs est précisément de lui éviter des recherches de ce genre. Cette partie du livre est terminée par quelques considérations élevées sur les raisons qui semblent devoir condamner à priori des essais de cours libres tels que ceux du Lycée ou de l'Athénée. M. D. fait très bien voir que des leçons publiques sur des matières d'enseignement supérieur ne peuvent guère se passer, du moins en France, du concours de l'État.

L'étude sur Villemain professeur tient également ce qu'elle promet ; elle est fort instructive, et M. Dejob ayant annoncé au début qu'il ne voulait pas se hâter d'arriver à Villemain, parle en effet de beaucoup de choses et de beaucoup de gens, de Cousin, de Guizot, de Bavoux, etc. Il a fort bien étudié en somme les questions qu'il se proposait de traiter ; on voit qu'il connaît également bien l'enseignement secondaire, l'enseignement des jeunes filles et l'enseignement supérieur. La lecture de ces différents chapitres ne saurait être que très profitable à ceux qui s'intéressent aux choses de l'instruction publique.

A. Gazier.

---

643. — Dr Max Sering **Die innere Kolonisation im œstlichen Deutschland** (Schriften des Vereins für Socialpolitik. Fasc. LVI. Leipzig, Duncker et Humblot, 1893, 330 p.

La colonisation intérieure a, dans ces dernières années, repris faveur en Allemagne, en Prusse surtout, dans l'État qui l'a pratiquée autrefois avec un rare bonheur. Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer, une réaction contre les entreprises d'outre-mer, si fertiles en mécomptes. A vrai dire, le problème tire son importance moins de la conquête des territoires encore incultes, comme les landes ou les *moore*, que de sa connexité avec les questions sociales : il touche au vif la condition des classes agricoles, excite les passions contraires des réformateurs et des conservateurs agrariens. L'éclosion d'une littérature spéciale, que MM. Cavaignac et André Lebon ont dépouillée récemment au profit du public français, témoigne de cette agitation. Beaucoup de bons esprits jugent que le mal vient moins de l'inégale répartition des terres, que du demi-servage où se débat le paysan. M. Sering proclame que le paysan prussien aspire à la liberté, à la dignité humaine, que l'État doit le munir d'un statut nouveau qui satisfasse ce besoin d'indépendance et de bien-être, qu'il doit favoriser la création d'une moyenne classe rurale, entre le prolétariat et la caste des possesseurs de biens nobles, de fidéicommis, de domaines quasi féodaux.

M. S. s'est livré à une enquête approfondie, en compulsant les docu-

ments officiels, et, ce qui vaut mieux, en parcourant lui-même quelques centres de colonisation dans les provinces del'Est. Ici la petite propriété a perdu singulièrement de sa superficie, mangée par les seigneuries, le fisc, les fondations et corporations, et aussi — c'est un signe des temps — par les établissements industriels, principalement les sucreries. Ce dernier cas est moins inquiétant, car le petit colon s'adonne à la culture betteravière et s'érige en actionnaire de l'usine. Mais ailleurs, il s'abaisse à l'office de journalier ; le lopin qu'il conserve ne suffit pas à sa subsistance et l'oblige à se louer, souvent au loin (c'est la *Sachsengængerei*), ou à exercer un métier accessoire. Toutefois, M. S. constate avec joie un regain de la petite propriété, depuis une trentaine d'années, sauf en Prusse occidentale et en Poméranie; là, il s'apitoie moins sur la disparition du cultivateur libre, car le cultivateur libre est Polonais ; or, le Polonais se montre jusqu'à ce jour incapable de progrès ; pour lui, le perfectionnement technique est resté lettre close; le *latifundium*, dans ces pays, est légitime, presque bienfaisant.

Après cet exposé d'ensemble, l'auteur formule ses conclusions. Le danger qui menace la petite propriété ne vient pas, prononce-il, de l'exploitation en grand, mais de la grande propriété comme telle (p. 89). Passons sur l'obscurité de la pensée. — On pare à ce danger par l'institution de la rente foncière qui fait le paysan maître d'un lot inaliénable ou aliénable seulement au prix d'épineuses formalités. A l'abri de cette législation, le paysan améliorera ses procédés de culture, s'outillera, et, de ce chef, le grand domaine voisin lui servira de modèle. Quant au capital, il lui sera avancé par la banque foncière que l'État patronne, et qui assure le jeu du crédit agricole. A vrai dire, ce sont là, pour l'instant, plutôt des vœux que des conclusions. Peut-être ne sera-t-on pas pénétré, autant que M. Sering, de la vertu de cette législation récente sur les *Rentengüter* qui attache le paysan à la glèbe non comme serf, mais comme propriétaire, distinction des plus subtiles.

L'optimisme de l'auteur ne se fonde pas sur les essais de colonisation intérieure qu'il a passés en revue. Il examine d'abord les colonies de travailleurs ruraux *(Arbeiterkolonien);* puis celles de paysans *(Bauernkolonien).* Les premières établies, soit dans les *Gutsbezirke*, soit dans les domaines privés, ne comptent que des valets de ferme ou des artisans, dont les services — ou les corvées — sont payés de l'octroi d'un morceau de terre. M. S. réprouve ce système et adjure le gouvernement de ne le point encourager. Les secondes, les colonies libres, qu'il oppose à celles des journaliers, ne l'enchantent pas absolument. Il en a visité plusieurs, notamment en Poméranie antérieure ; les unes ont réussi, les autres avorté, suivant la valeur pécuniaire et morale des colons. D'ailleurs, les types en sont variés. M. L. a étudié personnellement, et maison par maison, celle du cercle de Kolberg-Koslin qui marche sous la direction d'un entrepreneur, c'est-à-dire d'un marchand de biens juif, et qui est florissante grâce aux capitaux prêtés par la Caisse d'épargne

de Kolberg, combinaison ingénieuse et qui mériterait d'attirer l'attention en France.

L'expérience la plus intéressante est la colonisation officielle, introduite depuis 1886 dans les territoires polonais de la Prusse occidentale et de la Poméranie. Il est vrai que cette tentative est avant tout politique, puisque elle tend à refouler l'élément slave et à enfoncer comme un coin teutonique en plein sol polonais. Malgré les mesures habiles prises pour amener l'immigrant allemand, l'entreprise ne paraît pas avoir de chance de durée; car on sait la conversion que les Polonais viennent d'opérer du côté du gouvernement et l'adoucissement que celui-ci porte dans l'application des lois spéciales. Cela nous dispense d'insister. Nous noterons seulement, en l'honneur de M. Sering, que celui-ci proteste fort généreusement contre les haines de race et applaudit aux efforts des Polonais pour se défendre contre l'invasion germanique. L'auteur professerait-il, à l'endroit des Polonais, moins de mépris qu'il n'en affiche ?

Nous n'avons pu que résumer les idées générales de ce livre sans signaler ni les données statistiques, p. ex. sur les migrations à l'intérieur de la monarchie prussienne, ni les détails très bien observés sur la vie du paysan allemand. Quelle est la tendance de cette étude? Publiée sous les auspices du *Verein für Socialpolitik*, elle préconise l'établissement d'une classe de petits propriétaires, sous la protection de l'État, qui a pour mission de les garantir contre les usurpations de l'aristocratie terrienne et contre la spéculation capitaliste. C'est avec les principes d'un socialisme à la fois gouvernemental, libéral et, si l'on peut dire, bourgeois, que la question agraire doit être liquidée, afin d'éviter qu'elle ne soit accaparée par le socialisme sans épithète. S'il ne nous appartient pas de prendre parti, rien ne nous interdit de comparer le sort du paysan français et du paysan allemand, et de concevoir quelque fierté de cette comparaison : il reste au moins quelque chose que l'Allemagne, et peut-être l'Europe, nous envie.

Bertrand AUERBACH.

---

# CHRONIQUE

---

FRANCE. — M. LAURENT, archiviste des Ardennes, à Mézières, avait créé, en 1890, sous le titre de *Variétés historiques ardennaises*, une publication qui comprend, actuellement, douze livraisons : I. *Les deux plus anciens documents en latin et en français conservés aux Archives des Ardennes*. II. *Avant et après la bataille de Rocroi*. III. *Souvenirs de l'abbaye de Signy*. IV. *Arrestation de Louis XVI à Varennes*. V. *L'histoire des Ardennes de l'abbé Boulliot*. VI. *Le Livre des statuts d'Ivois-Carignan*. VII. *Fragment d'un registre du comté de Rethel*. VIII. *Correspondance de Frédéric II avec Duhan de Jandun*. IX. *La Pomme de terre dans les Ardennes avant Parmentier*. X. *Les Préliminaires de Valmy*. XI. *Mézières pendant la défense de Bayard*. XII. *Le Droit d'asile à Charleville, au XVII[e] siècle*. Cette

première série a été tirée à 75 exemplaires seulement, sur papier vergé, en caractères elzévirs. M. Laurent apporte à cette publication un léger changement. Il augmente le nombre, trop restreint, des exemplaires de son tirage et, dans une partie du recueil qu'il intitule *Mélanges* et qui contiendra des trouvailles et documents de tout genre, il accorde à ses lecteurs une part de collaboration. Le titre de *Variétés historiques ardennaises* est transformé en *Revue historique ardennaise*. Le prix de l'abonnement a été, jusqu'à ce jour, de 10 fr. par séries de quatre livraisons. Par suite de l'extension du tirage, il sera possible de donner, à l'avenir six livraisons au lieu de quatre, sans élévation de prix. Les adhésions devront être envoyées à M. Laurent.

— La *Revue hebdomadaire des cours et conférences* qui paraît chez les éditeurs Lecène et Oudin, est arrivée à sa deuxième année. Elle paraîtra désormais le jeudi de chaque semaine et publiera d'une façon régulière la conférence faite le jeudi précédent au théâtre de l'Odéon. Elle publiera en outre différents cours des facultés de province et les cours professés à la Sorbonne par MM. Brochard, Croiset, Dubois, Faguet, Lemonnier, Marion, Martha et Seignobos.

ALLEMAGNE. — M. Siegfried Reiter, qui avait déjà publié, dans les *Dissertationes philologae Vindobonenses* (t. I, p. 127) un Mémoire étendu sur « *l'emploi des longues à trois temps chez Eschyle et Sophocle* », poursuit le même genre de recherches en ce qui concerne Euripide. Son nouveau travail, qui a pour titre : « *Les langues à trois et quatre temps chez Euripide* », est une contribution des plus utiles à l'étude de la métrique des chœurs du poète (comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, 1893, Tempsky, 80 pages).

— M. Édouard Grisebach a fait paraître dans la Bibliothèque Reclam (nos 3131-3135) le quatrième volume des papiers et manuscrits de Schopenhauer conservés à la Bibliothèque royale de Berlin. Il a intitulé *Neue Paralipomena, vereinzelte Gedanken ueber vielerlei Gegenstœnde* les vingt-deux chapitres qui forment le volume et qui portent des titres choisis par le philosophe. Le livre se termine par une bibliographie et par un index des noms d'hommes et de choses contenus dans les quatre volumes du *Nachlass*.

— L'éditeur de la collection de la *Deutsche National Literatur*, M. Kürschner, a eu l'ingénieuse idée de faire une place aux « lyriques et épiques de la période classique » (*Lyriker und Epiker der klassischen Periode*) qui ont écrit dans les Almanachs des Muses, et il a confié la tâche à M. Max Wendheim. Naturellement, on a cité à peine ou laissé entièrement de côté les poètes qui sont déjà représentés dans d'autres volumes de la collection. On a reproduit seulement quelques pièces de vers, et M. Wendheim a eu soin de donner, non seulement le dessus du panier — au point de vue de la valeur poétique, — mais les poésies qui offraient quelque détail caractéristique et qui avaient eu quelque influence sur l'époque. Il y a eu de quoi former trois volumes. Le premier est consacré aux poètes de l'Almanach des Muses de Gœttingue, de l'Almanach des Muses dirigé par Voss, de l'Almanach des Muses de Souabe ; le deuxième aux poètes de l'Almanach des Muses de Berlin, de l'Almanach des Muses de Vienne, de l'Almanach des Muses de Schiller, des *Heures*, à Matthisson, à Tiedge, à Hœlderlin ; le troisième, à Kosegarten, à Amélie d'Helvig-Imhof, aux poètes des *Musen-almanache* de Schlegel et Tieck, de Vermehren, de Chamisso et Varnhagen, aux lyriques des guerres dites de la liberté. Ce sont là trois volumes intéressants, instructifs, où les lecteurs trouveront, avec des notices solides et bien informées, des morceaux de poésie qu'il leur serait difficile d'aller chercher dans les recueils du temps.

— A propos d'un livre de M. Meissner « l'influence de l'esprit allemand sur la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle », M. Mahrenholtz remarque dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (n° 9) que « les liens intellectuels entre la France et l'Allemagne ne sont pas déchirés », comme le croit l'auteur, et, après avoir cité les noms de plusieurs de nos collaborateurs, il ajoute : « l'existence d'une *Revue critique d'histoire et de littérature* où les œuvres allemandes sont d'ordinaire appréciées plus impartialement qu'en Allemagne même, prouve le contraire. »

GRÈCE. — Ouvrages parus dernièrement : Βυζαντινὴ τέχνη καὶ Βυζαντινοὶ καλλιτέχναι par G. E. Maurogiannis (chez A. Constantinides). Athènes, 1893.

— Μυκῆναι καὶ Μυκηναῖος πολιτισμός par Chr. Tsountas (Perris). Athènes, 1893.

— Ὁ Γάμος ἐν Κρήτῃ. Ἤθη καὶ ἔθιμα Κρητῶν par P. G. Vlastos (chez Sakellarios). Athènes, 1893.

— Διαλέξεις καὶ ἀναμνήσεις par D. Bikélas (Hestia). Athènes, 1893.

— Outre ces ouvrages nous avons à signaler aux lecteurs de la *Revue* une publication très importante pour l'Histoire ecclésiastique par M. M. Reniéri : *Métrophane Kritopoulos et ses amis d'Angleterre et d'Allemagne* (1617-1628) chez Perris, Athènes, 1893. A l'histoire politique et ecclésiastique de la Grèce médiévale se rapporte un livre publié par Monseigneur Nicéphore, évêque de Patras, sur *Marc Eugénicos et le cardinal Bessarion* (Athènes, Perris, 1893).

— M. A. Miliarakis a publié à part (Athènes, Perris, 1893) un extrait du Δελτίον de la Société historique et ethnologiqne de la Grèce (IV<sup>e</sup> volume) sur le nom de localité Μεσσαριά. D'après M. Miliarakis, ce nom donné à plusieurs localités de la Grèce continentale et des îles n'est pas grec et ne signifie pas Μέσα μεριά = la partie moyenne, l'intérieur ; il est italien ou plutôt bas-latin : *masseria*. Ce mot, dans les documents du moyen âge, se lit sous les différentes formes : *massa, massara, massada, masseria, messaria, massaritia, massaraticum* (cf. *massarius, magister massariorum, servus massarius*). Il a donc une signification féodale. C'est le français *Mas*, étendue de terre labourable, maison de campagne. Μεσσαριά a donc, en Grèce, comme nom de localité, le même sens que le *Mas* en France.

RUSSIE. — M. Beaudoin de Courtenay, professeur à l'Université de Dorpat, publie à Voronéje (un vol. in-8° de 462 pp.) des *Leçons de phonétique latine*. Cet ouvrage écrit en langue russe résume des leçons professées à l'Université de Kazan. M. Beaudouin de Courtenay s'est surtout servi des travaux de Corssen. Mais il ne s'est pas contenté de les reproduire, et certaines parties de son travail lui appartiennent en propre. L'ouvrage a d'abord paru dans les *Mémoires philologiques* publiés par M. Khovansky à Voronéje.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 11 décembre — 1893



---

644. — **Bhâradvâja-çikshâ,** cum versione latina, excerptis ex commentario, adnotationibus criticis et exegeticis, edidit Emil Sieg. Berlin, Speyer et Peters. 1891, 65 p.

Le traité de prononciation attribué par une vaine tradition au vieux saint Bhâradvâja, n'est qu'un manuel pratique en soixante-neuf stances à l'usage des brahmanes qui récitent le Taittirîya-Veda. Les règles, inintelligibles sans le secours d'un commentaire, enseignent à distinguer les cas douteux où la ressemblance des sons, des formes, des mots risque d'induire le prêtre en erreur. La minutie puérile des indications n'atteste que trop clairement l'ignorance générale de la langue védique au temps de l'auteur et décèle la date tardive de l'ouvrage. Les références aux portions les plus modernes du Taittirîya-Veda, les emprunts aux Prâtiçâkhyas et à Pâ*n*ini signalés par l'éditeur changent cette impression en certitude positive. La publication de ce texte difficile fait grand honneur à M. Sieg. Il a choisi avec tact les parties essentielles des commentaires, et joint aux règles une version précise et claire. Un index des passages cités (Sa*m*hitâ, Brâhma*n*a, Ara*n*yaka) et une liste des termes techniques complètent utilement ce travail. L'introduction, sagement réduite au strict nécessaire, réunit toutes les données disponibles pour l'histoire, l'établissement et l'éclaircissement du texte.

Sylvain Lévi.

---

645. — Beloch (Giulio). **Storia greca**, Parte I, La Grecia antichissima, Roma, Pasanisi, 1891, 146 p. in-8. Prix : 3 fr. 50.

646. — Beloch (Giulio). **Studi di Storia antica**, fascicolo II, Roma, Lœscher, 1893, 155 p. in-8.

647. — Beloch (Julius). **Griechische Geschichte**, Erster Band, bis auf die sophistiche Bewegung und den Peloponnesischen Krieg, Strassburg, Truebner, 1893, 637 p. in-8.

Le troisième des ouvrages que nous réunissons sous ce titre nous dispense de parler longuement du premier. M. Beloch a-t-il renoncé à continuer un travail entrepris dans des conditions, ce semble, assez étranges, chez un éditeur qui n'avait pas fait paraître encore un seul volume? Abandonnée ou seulement interrompue, la *Storia greca* de M. B. sera désormais inutile, puisque le même auteur nous offre aujourd'hui une partie beaucoup plus étendue de l'histoire grecque, chez un éditeur qui, sans aucun doute, mènera l'entreprise à bonne fin.

Le second fascicule des *Études d'histoire ancienne* publiées, sous la direction de M. Beloch, par de jeunes savants de l'Université de Rome, a suivi de près le premier (*Revue critique*, 1892, t. II, p. 369-371) : cette activité fait le plus grand honneur au maître et aux élèves. Sur quatre mémoires, trois se rapportent à une époque peu connue de l'histoire grecque : *Contributions à l'histoire d'Athènes depuis la guerre lamiaque jusqu'à la guerre de Chrémonidès* (par M. G. de Sanctis); *Recherches historiques sur la ligue étolienne* (par M. C. Salvetti); *Le Péloponnèse au temps de la guerre sociale* (220-217 av. J.-C.) (par M. F. Arci). Chacun de ces auteurs a pris soin de faciliter la lecture de son travail par une table des matières assez développée, et par des résumés chronologiques, qui seront précieux à consulter. M. de Sanctis a joint de plus à son exposé historique plusieurs appendices, où il discute surtout des questions épigraphiques. Le quatrième mémoire, dû à M. R. Corsetti, a un intérêt plus général : *Sur le prix des grains dans l'antiquité classique*. M. C. passe en revue les documents relatifs à cette question dans l'ordre suivant : Athènes, Délos, Pergame, Olbia, l'Egypte des Ptolémées, l'Italie et la Sicile. Un tel sujet ne pouvait pas être épuisé en 25 pages; mais les conclusions de l'auteur, limitées aux quatre derniers siècles avant notre ère, se recommandent à l'attention des savants.

C'est par des études de ce genre, précises et minutieuses, que l'histoire ancienne sera petit à petit mieux connue. Mais il est permis à un historien comme M. B. de ne pas attendre les résultats complets de cette enquête, pour résumer, dans une œuvre d'ensemble, les idées qui lui paraissent déjà se dégager de la critique nouvelle des textes; il est bon que les découvertes de l'archéologie et de l'érudition prennent place dès maintenant dans des livres destinés au grand public. A vrai dire, ces résultats sont encore trop souvent négatifs, du moins suivant M. B. : ils permettent de contester, avec une certitude presque entière, les vieilles traditions et les vieilles légendes ; mais ils ne les remplacent pas. La période mythique ou héroïque de l'histoire grecque ne s'arrête plus, comme jadis, à l'invasion du Péloponnèse par les Doriens, au

XIe siècle avant notre ère; il faut descendre beaucoup plus bas, jusqu'au VIIIe et même jusqu'au VIIe siècle, pour rencontrer un terrain solide. Les chronologies anciennes ne reposent, en effet, que sur des combinaisons factices; les fameuses migrations des tribus grecques relèvent du domaine de la fable et de la poésie; la prétendue distinction des races dorienne, ionienne, éolienne, est abandonnée; la notion même qu'on avait des dialectes anciens se transforme; bien plus, en même temps que Lycurgue est rejeté dans l'ombre, toute l'histoire primitive des républiques grecques s'obscurcit et s'efface. Les documents désormais les plus sûrs sont les témoignages de la linguistique et les monuments de l'art : à l'aide de ces données nouvelles, on essaie de restituer la civilisation grecque de la période mycénienne; on devine, sous l'épopée populaire de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, un degré de culture déjà plus avancé, et on suit après Homère les transformattons de l'état social et intellectuel de la Grèce. C'est par plusieurs chapitres sur ces différentes phases de la vie grecque que s'ouvre l'ouvrage de M. Beloch : le récit traditionnel des faits n'y a presque aucune place. Cependant, à partir du VIe siècle, la lumière commence à se faire sur la chute des vieux gouvernements aristocratiques, sur l'avènement des tyrans et le développement de la démocratie. Les guerres médiques occupent, à ce moment de l'histoire, une place importante, puisqu'elles assurent au génie grec son indépendance. Après elles, de nouveaux progrès politiques s'accomplissent, jusqu'à ce qu'un choc formidable, la guerre du Péloponnèse, mette aux prises les puissances rivales. Avec cette lutte décisive coïncide l'époque la plus brillante de la poésie et de l'art, mais aussi l'avènement de la science et de la philosophie, qui inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

On voit, par cette courte analyse, que M. B. joint à une sévère critique le goût des idées générales et des jugements absolus. Son livre présente partout un mélange de faits scientifiquement établis et d'affirmations contestables. Aussi ne faudra-t-il, ce me semble, en faire usage qu'avec discrétion et prudence. M. Beloch n'a pas voulu, comme M. Busolt, mettre entre les mains des savants un instrument de travail, une bibliographie complète des questions qu'il traite; c'est une conception personnelle de l'histoire grecque qu'il a exposée : de là l'intérêt très vif qui s'attache à la lecture de ce volume; de là aussi le défaut d'une méthode qui donne parfois l'apparence de la certitude à des résultats encore hypothétiques.

Am. HAUVETTE.

---

648. — Dr Albert THUMB. I. *Μελέτη περὶ τῆς σημερινῆς ἐν Αἰγίνῃ λαλουμένης διαλέκτου* dans l'*Ἀθηνᾶ*, tome III, pp. 95-128).

649. — **Beitraege zur neugriechischen Dialektkunde.** I. Die inlautenden Vokale im heutigen Dialekt von AMORGOS. Strasbourg, K. J. Trübner, 1892. 60 p. in-8. (Tirage à part des Indog. Forsch. II, 12).

I. — Le travail de M. Thumb n'a pas la prétention d'être une étude

complète du dialecte d'Égine. L'auteur s'est borné aux phénomènes qui lui ont semblé le plus dignes d'attention. Quelques-uns parmi ceux-là offrent un intérêt particulier. Tel est par exemple le changement de υ et de οι (l'un et l'autre se prononçant probablement ü) en u. Σκύλος donne *σκύλος, *στσύλοσ et στσούλος; σχοινία devient *σκὑνία, *στσὑνία et στσουνία. On a de même τσούκλος = κύκλος, τσουλία = κοιλία, ἄχιουρα (aschura) = ἄχυρα. L'auteur aurait pu rapprocher de là les formes tsakoniennes dzurakà = κυριακή (Deffn. Zak. 161) et χjure = χοῖρος (*ibid.* 30). Le phénomène est un peu plus complexe en tsakonien que dans le dialecte d'Égine, mais tout porte à croire que l'explication est la même et que décidément il faut renoncer à voir dans cet u l'ancienne prononciation de l'υ qui se serait conservée jusqu'à nos jours. Certaines formes méritent d'être signalées : p. 113, γδυμνώνω formé de γδύνω et de γυμνώνω; βγαίνω dans le sens de ἐκδαίνω et de ἐκβάλλω; p. 111, κανεῖ accusatif pari-syllabique de κανείς.

Le dialecte d'Égine a fortement subi l'influence de la langue commune. Il n'est pas toujours possible de distinguer les formes indigènes des formes importées. Étant donné cet état de choses et le mode de recherches employé par l'auteur (p. 95), on ne saurait demander à cette étude qu'une précision relative [1].

II. — La phonétique des voyelles est une des parties délicates et obscures de la grammaire néo-grecque. Félicitons M. T. d'avoir commencé ses études sur le dialecte d'Amorgos par un travail sur le vocalisme. Si la méthode innovée par l'abbé Rousselot n'est pas accessible à tous les linguistes, on aimerait du moins à voir pénétrer dans les études néo-grecques l'esprit de son beau volume [2]. A ce point de vue le mémoire de M. T. laisse à désirer. M. Thumb ne signale pas de sous-dialectes dans l'île d'Amorgos. Dans le vocalisme le fait n'a rien d'invraisemblable. Il est douteux qu'il en soit de même pour tout le système phonétique [3].

P. 20. L'ι de νεραΐδες a été développé par le δ suivant ; cf. κελαϊδῶ, γαϊδούρι, βοΐδι, etc. [4].

P. 25. Ἀϊτός existe à Amorgos à côté de ἀετός. Ajouter μάγερας aux

1. Des graphies barbares (καϋμένο; p. 96, v. 10 ; τῆς ἡμέραις, *ibid.*, v. 38 ; ἡ p. 99, l. 1) et contradictoires (ἡμέραις, mais μοίραις p. 99, l. 1 ; ἡ, mais οἱ, p. 96, v. 25), parfois côte à côte (ὅλαις οἱ μοίραις, p. 96, v. 25), sont faites pour surprendre dans un ouvrage de linguistique.

2. Dans ce sens, J. Psichari, Ét. ng. p. xxxii et suiv.

3. Je trouve par exemple dans des notes prises récemment en Grèce : στοσπίτιντης (= στὸ σπίτι της), τονομάνδο (= τόνομά του), τιγλόσσανδο (= τὴ γλῶσσά(ν) του), chez une Amorgiote illettrée, de quarante ans. D'autres notes prises sur une Amorgiote illettrée de dix-huit ans, mais non du même village que la précédente, n'offrent rien de semblable. La différence tient-elle à l'âge ou au lieu d'origine ?

4. Voy. Tsakonien αθι αιθί, dans Rapport de l'École des Hautes-Études, 1892-93, à paraître.

exemples cités (σκλερός, μετασερίζομαι, etc.). On aimerait à voir un paragraphe spécial pour l'assimilation vocalique.

En somme, cette étude est substantielle et bien menée. Dans le domaine néo-grec les bonnes monographies dialectales sont assez rares pour qu'on les signale, à l'occasion.

Hubert PERNOT.

---

650. — Ricardus HEIM, **Incantamenta magica graeca latina** (Extrait des Annales philologici de Leipzig). Leipzig, 1893. in-8, 110 pages, chez Teubner.

Il y aurait un fort joli livre à écrire sur la magie gréco-romaine; le sujet a été souvent effleuré ou touché, jamais traité dans son ensemble. Ce ne sont pourtant pas les documents qui manquent : depuis quelques années même, les inscriptions et les papyrus nous en fournissent de nouveaux à chaque instant. A qui voudra entreprendre cette œuvre, la brochure de M. Heim fournira une utile contribution : il y trouvera rassemblées avec soin, classées et discutées avec critique et érudition, toute une suite d'incantations magiques très curieuses. Le travail est loin, cependant, d'être complet; l'auteur le déclare lui-même au début quand il nous prévient qu'il s'est restreint aux incantations qui passaient pour posséder « potestatem salubrem et utilem », c'est-à-dire celles qui avaient pour but de combattre les fléaux et les maladies. Encore a-t-il négligé à dessein toutes les formules que renferment les différents papyrus connus, évidemment parce qu'il est relativement aisé de les trouver dans les publications qui ont été faites de ces papyrus. Tel qu'il est ce recueil de textes, disséminés souvent chez les auteurs les plus obscurs, est précieux en ce qu'il épargnera dans la suite de longues recherches aux travailleurs. Et quelles recherches! Rien n'est fastidieux et désobligeant pour qui serait tenté de tirer quelque vanité de sa qualité d'homme comme cette suite de remèdes de bonne femme, toujours les mêmes ou, du moins, toujours également puérils.

Il reste maintenant à faire le même travail de rassemblement pour les formules magiques destinées non pas à écarter le mal, mais à le produire, à toutes celles qui ressortissent en propre à la magie noire. Ce sera un autre chapitre non moins curieux du grand livre de l'ignorance et de la sottise humaines. Si je suis bien informé, un de nos jeunes professeurs de faculté s'en occupe en ce moment. Je souhaite qu'il ne se borne pas, comme M. Heim, à composer un *Corpus* des formules de cette espèce, et qu'il ait à cœur de tirer de leur analyse et de leur comparaison une dissertation intéressante.

R. CAGNAT.

---

651. — R. Schneider. **Legion und Phalanx, taktische Untersuchungen.** Berlin, Weidmann, 1893. In-8, 149 p.

652. — E. Dunzelmann. **Das rœmische Strassennetz in Norddeutschland.** (Extrait des *Jahrbuecher fuer classische Philologie*), Leipzig, Teubner, 1893.

I. — Le sujet, ou plutôt les sujets traités par M. Schneider ne répondent guère au titre de sa brochure. Au lieu d'être, comme on pourrait s'y attendre, une étude historique sur la phalange macédonienne et sur la légion, l'ouvrage de M. Schneider n'est que la réunion, toute matérielle d'ailleurs, de cinq articles dont voici les titres : 1 l'État et l'armée ; 2 l'exercice ; 3 la marche au pas ; 4 les piqueniers et les phalangites ; les légionnaires ; 5 la disposition sur trois lignes. Aucun de ces articles n'a de valeur vraiment historique. Au point de vue tactique, on peut se demander s'il est vraiment intéressant de savoir comment on faisait l'*exercice* dans les armées de Sparte ou dans la légion romaine, et à quelle date exacte la *marche au pas* a été introduite dans les armées modernes. Ce sont là des minuties qui n'ont rien de commun avec la précision historique. La seule page de la brochure, qui réponde au titre et qui présente quelque intérêt, est celle où l'auteur a transcrit le passage de Polybe consacré à la comparaison de la phalange et de la légion.

II. — L'étude de M. Dünzelmann sur les voies romaines de l'Allemagne du Nord se divise en deux parties. L'auteur commence par démontrer que certaines chaussées, encore visibles dans la région qui s'étend entre l'Ems et le Weser (partie méridionale du duché d'Oldenbourg, Westphalie du nord), ne sont et ne peuvent être que des tronçons d'anciennes voies romaines. Il raisonne par éliminations successives, sans d'ailleurs apporter à l'appui de sa thèse aucun document contemporain, tel qu'une borne milliaire ou une inscription romaine. Cette démonstration faite, ou plutôt cette affirmation posée, M. D. étudie sur le terrain et suit pas à pas les campagnes de Germanicus des deux années 15 et 16 ap. J.-C. Il discute la position d'Aliso, refuse d'admettre l'identification du Luppias de Tacite avec la Lippe, et recherche l'emplacement du champ de bataille d'Idistaviso. Pour lui, Aliso n'est pas Elsen, mais Hunteburg, sur la Hunte affluent du Weser ; Luppias, malgré la ressemblance des noms, n'est point la Lippe, c'est la Hunte. Quant au champ de bataille d'Idistaviso, M. D. croit le retrouver sur la rive droite du moyen Weser, en face de Schlüsselburg.

L'opuscule de M. Dünzelmann est une contribution utile à l'étude topographique des campagnes romaines dans la Germanie septentrionale. Mais est-il bien nécessaire de consacrer à une si petite question plus de cinquante pages ? Est-ce dans ces identifications, dans ces discussions minutieuses et un peu ténues, que réside la vraie science de l'histoire ? Et faut-il croire que des recherches de cette nature soient proposées en exemple aux étudiants de nos facultés et aux érudits français ?

J. Toutain.

653. — H. Ziemer und W. Gillhausen. **Lateinische Schulgrammatik.** I, Formenlehre, vi-158 pp.; II, Syntax, 238 pp. in-8, Berlin, Gaertner, 1893.

654. — Aug. Waldeck. **Lateinische Schulgrammatik,** nebst einem Anhang ueber Stilistik, fur alle Lehranstalten. viii-144 pp. in-8. Halle, Waisenhaus, 1891.

655. — Aug. Waldeck. **Praktische Anleitung zum Unterricht in der lateinischen grammatik.** Halle, Waisenhaus, 1892. vi-225 pp. in-8.

656. — **Des Cornelius Nepos Lebenbeschreibungen in Auswahl,** bearbeitet und vermehrt durch eine Vita Alexandri Magni, von Fr Fuegner. Text : 104 pp. et 3 cartes; Erklærungen, 183 pp., 24 gravures et une planche. Leipzig, Teubner, 1893, in-8.

657. — **The seventh book of Vergil's Æneid,** edited for the use of schools. Text (xvi-29 pp.), Notes (52 pp.), and Vocabulary (96 pp.) by Wm. C. Collar. Boston, Ginn, 1893. In-16. Avec deux cartes et 5 pp. de figures.

La rentrée apporte à la *Revue* son lot de livres classiques, anciens ou nouveaux. Un caractère commun à la plupart de ces ouvrages est un effort pour réduire le travail de l'élève et diminuer l'étendue de sa tâche. Ce n'est pas rendre un très bon service à l'enfant ; mais une telle méthode est trop en harmonie avec l'ensemble du système d'éducation qui prévaut maintenant, pour qu'on y renonce prochainement. Quoi qu'il en soit et de sa valeur et des prétextes qui l'étaient, qu'on essaie de lui donner une couleur scientifique en la défendant par des statistiques grammaticales, ou qu'on la déclare brutalement la conséquence forcée de l'état social et des nécessités matérielles, il est certain que depuis qu'elle est en honneur, jamais on n'a plus mal su les langues anciennes. Quand on voit un homme de la valeur de M. Fügner composer une grande partie de ses notes à l'aide de traductions, on songe au maniement des lourds dictionnaires d'autrefois, à cette répétition de l'effort physique et moral qui secouait de la torpeur des salles trop chauffées, et surtout, puisqu'il s'agit peut-être enfin de savoir le latin, au calcul instinctif de tout écolier un peu éveillé, qui comptait qu'au lieu de répéter indéfiniment cette manœuvre sa paresse gagnerait à apprendre le mot une bonne fois. L'extrême simplification des grammaires n'est pas toujours favorable à leur exactitude. Dans sa *Praktische Anleitung*, M. Waldeck s'estime heureux d'avoir presque rendu superflu le chapitre du style indirect. « Grâce à ma méthode d'exposition, dit-il, ce chapitre se réduit à quelques remarques, et le reste découle naturellement des enseignements antérieurs... Que l'interrogation purement oratoire... se met à la proposition infinitive, ce fait se comprend de lui-même pour un élève qui est habitué à réfléchir. » La théorie exposée ici est fort contestable ; il ne faut pas avoir beaucoup enseigné pour savoir que tout doit être dit aux élèves, petits et grands, et que rien ne va de soi. Mais de plus, l'exemple est malheureux : c'est une règle fausse ; car, en matière d'interrogation oratoire, il y a lieu de distinguer entre la première et la troisième personne d'une part et la deuxième d'autre part [1].

1. La règle fausse, qui se rencontre encore dans beaucoup de grammaires allemandes, avait été formulée par G. T. A. Krüger en 1820. Madvig, puis Riemann (*Rev. de phil.*, 1883, 114), ont établi quel était sur ce point le véritable usage de la langue.

Après ces observations générales, quelques mots suffiront au sujet de chaque livre. Des deux grammaires, celle de Ziemer-Gillhausen est seule recommandable. Elle est à la fois assez détaillée et assez bien disposée pour rendre des services. Les deux volumes de M. W. devront subir au contraire de sérieuses retouches. Ils gagneraient à être présentés au public avec moins d'assurance. Plusieurs des nouveautés qu'y découvre l'auteur sont déjà connues. Ainsi M. W. s'abstient souvent de formuler la règle : l'exemple suffit. Nous avons en France une grammaire où l'on a suivi cette pratique bien avant M. Waldeck ; c'est l'abrégé de M. L. Havet. Cette innovation a déplu cependant à plus d'un professeur, qui appliquait sans doute inconsciemment le même principe, quand, à propos d'un texte, il faisait répéter à l'élève, non pas l'énoncé abstrait de la règle, mais l'exemple qui en était devenu comme le symbole concret. Le Cornelius Nepos de M. Fügner comprend les vies arrangées de Miltiade, Thémistocle, Aristide, Pausanias, Cimon, Lysandre, Alcibiade, Thrasybule, Épaminondas, Pélopidas, Agésilas, Timoléon, Hamilcar, Hannibal, et une biographie d'Alexandre, d'après Quinte-Curce. Le volume de notes contient des conseils sur la traduction, un commentaire, un vocabulaire, des chapitres de synonymique, de phraséologie, de grammaire, etc. ; un professeur tirerait un bon parti de ce livre pour la pratique de son enseignement. Dans l'édition du VII[e] livre de l'Énéide donnée par M. Collar, il y a une innovation qui pourrait devenir l'instrument d'une étude précise de la langue de Virgile. Sans préjudice des notes qui forment une partie distincte, au bas des pages du texte sont donnés les synonymes d'un grand nombre de mots. Il suffirait, pour réunir l'utilité et la rigueur scientifique, de se borner à la traduction des mots et des constructions poétiques par les mots et les constructions correspondantes de la langue strictement classique. Je ferai d'ailleurs remarquer que la tentative de M. Collar n'est qu'un retour incomplet à la vieille pratique de l'interprétation continue des éditions *ad usum Delphini*. En tête du vocabulaire, on trouve les mots groupés par famille. C'est un travail qu'il vaudrait mieux apprendre à l'élève à faire lui même. De plus, une certaine discrétion est nécessaire en l'espèce, et ces listes ne devraient comprendre que des familles se rattachant à une racine incontestable et incontestée. En somme, de tous ces livres, aucun ne s'impose à l'attention, mais il y a quelque profit à les parcourir.

L.

---

658.— G. McN. Rushforth. **Latin historical inscriptions illustrating the history of the early empire.** Oxford, 1893, in-8, xxvii-144 pp. chez H. Frowde à Londres. 10 schellings.

« Ce livre, dit l'auteur dans sa préface, a deux fins. En premier lieu, j'espère qu'il pourra tenir lieu de manuel d'épigraphie élémentaire ; en

second lieu, il fournira des informations historiques complémentaires sur la période de l'histoire romaine pour laquelle les étudiants d'Oxford ont encore le plus besoin d'aide. » C'est donc un livre d'enseignement que M. Rushforth s'est proposé d'écrire, et le livre il le destine à ses élèves, dont il connaît plus particulièrement les besoins. Sur ce terrain nous n'avons pas évidemment à le suivre. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est si le travail est tel qu'il dépasse les limites de l'Université d'Oxford, si nos étudiants français en tireront, eux, quelque profit. A vrai dire je serais fort étonné que les onze pages (IX-XX) qui constituent l'introduction puissent jamais servir de manuel d'épigraphie. Il n'y a pas dans ce traité minuscule, quelque nourri qu'il soit, le dixième des renseignements nécessaires pour donner une idée à peu près exacte des documents épigraphiques et de ce qu'il faut savoir pour les déchiffrer. On n'y trouvera même pas tous ceux qui seraient indispensables pour comprendre les textes réunis dans le volume.

Ceux-ci sont assez habilement choisis pour donner une idée de ce que l'épigraphie peut ajouter à l'histoire. La période dont s'occupe l'auteur s'étend de la fondation de l'empire à l'avènement de Vespasien. Les inscriptions sont groupées en deux catégories : 1° celles qui se rapportent à certains faits importants d'un règne (soumission de l'Égypte par Auguste, invasion de l'Italie par Vitellius) ou aux personnages qui y ont joué quelque rôle (Burrhus, Séjan) ; 2° celles qui concernent l'administration de Rome et des provinces, le culte, l'armée, etc. Le total de ces textes *qui ne constituent qu'un choix d'inscriptions historiques*, s'élève à cent. Chacun d'eux est suivi d'un commentaire où sont cités les passages des auteurs qui les éclairent ou qui en reçoivent, au contraire, quelque éclaircissement, ainsi que les légendes monétaires qui méritent d'en être rapprochées. Ce commentaire est sobre, nourri, érudit, et témoigne d'une saine méthode. A cet égard ce livre est un bon livre d'enseignement.

R. CAGNAT.

---

659. — **Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa in den Jahren 1241 und 1242**, mit fuenf Karten, einem Sachregister und einem Quellen-register, von Gustav STRAKOSCH-GRASSMANN. Insbruck, Wagner, 1893, in-8. VII-227 p.

Le sujet traité dans ce volume, — l'auteur lui-même le fait remarquer, — a déjà été abordé par plusieurs historiens, notamment d'Ohsson et surtout Wolff, dont l'ouvrage a fait, il y a une vingtaine d'années, l'objet d'un compte rendu dans cette *Revue* [1]. Mais les événements qui y sont relatés étaient comme perdus ou, du moins, mis au second plan, dans le cadre plus vaste de ces divers écrits. M. G. Strakosch-Grassmann s'est proposé de les soumettre de nouveau à une étude spé-

1. Voir la *Revue critique* du 19 juillet 1873.

ciale et approfondie, en un mot, d'en donner une « monographie ». Il a pu ainsi, tout en profitant des travaux de ses devanciers, les compléter sur plusieurs points, les rectifier sur d'autres, à l'aide des documents nouveaux mis depuis eux à la portée de l'historien.

M. S.-G. expose successivement : 1° la marche des Tatars à travers la Pologne (fév.-avr. 1241), marquée par la désastreuse bataille de Wahlstadt, communément appelée bataille de Liegnitz (19 avr.), la prise de Cracovie, de Breslau, etc. ; — 2° leur invasion en Moravie (mai 1241), durant laquelle ils saccagèrent Freudenthal, Littau, maintes autres localités, mais échouèrent devant Olmutz, où ils perdirent même un de leurs chefs, probablement, Kaidu, mais non Peta, comme on l'a supposé à tort; — 3° leur première invasion en Hongrie, au cours de laquelle il remportèrent la victoire du Sajo ou des bruyères de Mohi (11 avr.), prirent Waizen, Pest et autres lieux, puis passèrent en Transylvanie, de là en Roumanie, exerçant partout d'affreux ravages; — 4° la deuxième invasion de Hongrie, pendant laquelle Grosswardein, Peregh, Egres et autres lieux furent saccagés, le roi Bela et sa famille obligés de se réfugier en Croatie, en Dalmatie, de chercher un asile dans la petite île d'Arbe (p. 162) et non Nola, comme le veut Wolff, à Spalato, à Trau, pourchassés par les ennemis, qui pénétrèrent en Bosnie, en Servie, en Bulgarie. Le Danube fut franchi. Ofen et Grau furent pris, la dévastation s'étendant toujours, jusqu'au moment où, à la suite d'événements graves survenus en Asie, au cœur de l'empire, les Mongols évacuèrent le pays.

Ces quatre épisodes forment autant de chapitres du livre de M. Strakosch-Grassmann. Le récit est complété par une Introduction résumant les faits antérieurs et faisant connaître la situation des pays qui allaient devenir le théâtre de ces effroyables dévastations, — et par un chapitre sur « l'attitude de l'Allemagne » intercalé entre les deux récits de l'invasion de la Hongrie. Cet ensemble de six chapitres est suivi de sept appendices où l'auteur étudie, en général, le degré de confiance que méritent les différentes sources, comme la Chronique rimée tchèque, la lettre d'Ives de Narbonne, le récit de l'Arménien Hayton, ceux des écrivains orientaux. Ce qui lui permet de reprendre, en les discutant, certains points qui n'avaient pu être suffisamment examinés au cours de la narration. Indépendamment de ces études critiques, de nombreuses notes mises au bas des pages justifient, précisent ou expliquent les assertions de l'auteur.

C'est que, en effet, ce livre est très documenté. L'auteur n'avance rien qui ne soit appuyé sur des textes, et il tire de ceux-ci tout ce qu'ils peuvent lui fournir. C'est ainsi que les immunités, exemptions, concessions accordées par le roi Bela IV lui permettent de mesurer l'étendue et l'importance relative des dommages soufferts par les diverses régions de la Hongrie. Il a également soin de distinguer entre les dévastations commises dans chacune des deux invasions et de faire disparaître la confusion qui a été faite quelquefois des unes avec les autres.

M. S.-G. relève plusieurs des assertions de ses prédécesseurs, notamment chez Wolff qui a traité avec étendue le même sujet et à qui il fait le reproche de n'être pas heureux dans ses identifications des noms géographiques. Une de ses plus importantes rectifications est la date exacte de la bataille du Sajo, qu'il décrit d'ailleurs fort longuement (pp. 77-89). Wolff, après discussion, avait, par conjecture, fixé cette date au 27 avril, M, S.-G. nous apprend (pp. 72 note 2, et 77 note 2) qu'elle est du 11, s'appuyant sur un document que Wolff ne paraît pas avoir connu, bien que publié avant l'apparition de son livre. M. S.-G. n'insiste pas directement sur le calcul malheureux de son prédécesseur; mais il critique sa supposition relative à la date de l'arrivée du duc d'Autriche Frédéric à Pest : or, cette supposition dérive précisément de l'erreur de Wolff relative à la date de la bataille du Sajo.

Nous insisterons encore sur quelques points qui nous paraissent intéressants.

M. S.-G. reproche à Wolff sa sévérité à l'égard du roi de Bohême Wenceslas : « Wolff, dit-il, a fait une longue diatribe, pour enlever, dans les termes les plus mordants, au roi Wenceslas, tout mérite dans l'œuvre de la défense contre les Mongols; il le taxe positivement de lâcheté pour, au moment où les envahisseurs faisaient irruption en Moravie, s'être trouvé dans une tout autre région, à Kœnigstein, sur l'Elbe » (p. 51). — M. S.-G. oppose des documents nouveaux, ignorés de Wolff, qui expliquent le fait; il ajoute que l'on ne peut refuser à Wenceslas le mérite d'avoir préservé de l'invasion son royaume de Bohême, et que, raisonnablement, on n'est pas en droit d'exiger de lui davantage. — Je ferai observer que Wolff s'élève surtout contre ceux qui veulent faire honneur à Wenceslas de l'expulsion des Mongols; mais je pense aussi qu'il est trop rigoureux envers ce roi. Pourquoi exiger de lui un dévouement dont nul ne se montrait alors capable?

M. S.-G. prétend que si l'Allemagne avait été attaquée, la discorde aurait immédiatement pris fin et tous se seraient réunis contre l'ennemi commun : l'impuissance ou l'indifférence de l'Allemagne s'expliquerait par ce fait qu'elle ne fut pas sérieusement menacée. Je ne dis pas non : mais, enfin, ces bonnes dispositions latentes n'ont pas été mises à l'épreuve, et, il est, au moins, bien constaté qu'aucun effort véritable n'a été fait, en Allemagne, pour répondre au sentiment général, qui, au dire de M. S.-G. lui-même, « demandait l'anéantissement à tout prix de la puissance tatare » (p. 148).

La capitale de l'Autriche fut-elle assiégée par les Mongols et préluda-t-elle en 1241 (ou 1242 ?) au rôle qu'elle devait jouer en 1529 et 1683 ? Telle est la question que soulèvent plusieurs documents, parmi lesquels la lettre d'Ives de Narbonne. Tout d'abord un siège en règle et prolongé est inadmissible, d'autant plus qu'il est établi que les envahisseurs se retirèrent devant les forces réunies contre eux. Il s'agirait donc simplement (bien qu'Ives emploie l'expression *cum infinitis militibus*), de

bandes d'éclaireurs qui auraient tenté une surprise ou essayé d'attirer l'ennemi dans un piège. D'ailleurs le point sur lequel s'est porté l'attaque n'est pas bien déterminé ; les uns disent Neustadt, les autres Neuburg. La date elle-même est discutée ; Wolff veut que le fait ait eu lieu dans l'hiver de 1242, à la suite du passage du Danube par les Mongols sur la glace, le jour de Noël de 1241. M. S.-G. le place en juin 1241 se fondant sur la phrase d'Ives *eâ demum æstate;* mais Wolff prétendait qu'il faut lire et entendre *ætate*. La conclusion de M. S.-G. est que, malgré ces difficultés, « le dire d'Ives, relatif à une apparition des Tatars dans les environs de Vienne, ne peut pas être considéré comme une assertion en l'air » (p. 190).

La retraite plus ou moins volontaire des Mongols dans cette circonstance fut célébrée comme une victoire, victoire imaginaire, plus réelle cependant que celle dont parle Matthieu Paris, et qui aurait été remportée par les fils de l'empereur, Conrad et Henri, sur les bords d'une rivière Delphis, affluent du Danube. Wolff avait cherché à donner une base à ce récit, au moyen de l'identification de Delphis avec Devin (= Theben) sur le March (qui serait le Delphis) et admis la « rencontre de Theben ». M. S.-G. déclare cette tentative malheureuse. Pour lui, l'assertion de Matthieu Paris prouve seulement que « ce temps où il n'y avait pas de journaux pouvait produire des *canards* encore plus forts que ceux d'aujourd'hui » (p. 142).

Wolff avait cru voir une confirmation du dire de Matthieu Paris dans celui de l'arménien Hayton représentant les Mongols comme vaincus dans une bataille qui aurait coûté la vie à leur chef Batou et déterminé leur retraite définitive. Wolff n'admettait certes pas la mort de Batou qu'on retrouve vivant les années suivantes, mais il se méprenait sur la nature et l'importance d'une mention relative à un incident mal compris et démesurément grossi de la bataille du Sajo ; c'est ce que fait voir M. S.-G. par une savante et intéressante discussion du passage de Hayton.

Il s'agit du XIV<sup>e</sup> chapitre du « Livre de la fleur des histoires de la terre d'Orient » dont Wolff avait reproduit en traduction la plus grande partie, mais dont M. Straskosch-Grassmann, dans son appendice VI (p. 206-7), donne le texte français *in extenso*, d'après les mss. 2620, 2623 de la Bibliothèque de la Cour à Vienne. Il pense que « l'original français doit se trouver à Paris ». S'il s'agit du manuscrit même écrit de la main de Nicolas Faucon sous la dictée de Hayton, je doute fort qu'il existe. Tout ce que je puis dire, c'est que la Bibliothèque nationale n'a de cet ouvrage que deux copies, fort belles (franç. 12, 201 et nouv. acq. franç. 1255), conformes l'une à l'autre et conformes aux manuscrits de Vienne, si ce n'est que le successeur de Batou est appelé « Chalcaday » et qualifié « tiers filz de Hoctota can » (dans le n° 1255 seulement).

M. S.-G. signale des différences entre le texte français et la traduction latine, dont une copie, cotée 310, existe à l'Université de Gratz, et il

donne d'après ce manuscrit, dans sa note de la page 206, une phrase qui n'a pas d'équivalent dans le français. Il est très vrai que la traduction latine ne cadre pas exactement avec le texte français; mais elle semble n'être pas toujours d'accord avec elle-même. La Bibliothèque nationale a de cette traduction latine quatre copies, les n[os] 5514 et 6041A identiques, 5515 et 14,692 semblables entre eux et s'écartant des deux autres. 5514 et 6041A reproduisent seuls la phrase citée par M. Strakosch-Grassmann, mais en y ajoutant quatre mots très importants. On y lit en effet : « ...alii vero Cumani fugerunt qua (ou quia) tartari non potuerunt flumen transire. *Postea vero tartari iverunt* versus Alemaniam..... » La variante est digne d'attention.

M. S.-G. nous apprend qu'une miniature du n° 2623 de Vienne représente la mort de Batou et de ses compagnons. Cette scène, dans laquelle il ne voit avec raison que la fantaisie du miniaturiste, n'est figurée dans aucun de nos manuscrits. Quant au chef qui périt dans cette circonstance, il résulte des documents chinois allégués par M. S.-G. qu'il s'appelait Ba-ha-tou (c'est apparemment le mot mongol Baghatour) et se noya dans le Huo-ning qui serait le Sajo. J'avoue que cette dernière identification n'est pas d'une évidence frappante; il n'en est pas moins sensible que Ba-ha-tou a été confondu avec Batou, et que l'accident arrivé à ce chef et à quelques cavaliers mongols est devenu dans la bouche de Hayton la mort du général en chef et la retraite précipitée de toute une armée. M. S.-G. attache le plus grand prix aux documents d'origine chinoise communiqués par Bretschneider dans ses *Mediæval researches from eastern Asiatic Sources* (Londres, 1888), et il en a fait grand usage.

Je ne pousse pas plus loin ces observations, quoique plusieurs points soient à noter, entre autres ce que dit l'auteur de « l'antisémitisme » du temps. Je veux dire seulement quelques mots sur les deux planches qui accompagnent le volume. La seconde est une carte de l'itinéraire des envahisseurs, de celui des Coumans fugitifs et de celui des rois et princes chrétiens. L'autre planche comprend quatre cartes de dimensions très restreintes, dont la principale est celle du champ de bataille de Mohi et de la disposition des deux armées. Il y a en outre une carte minuscule de l'Europe orientale et de l'Asie mongole, embrassant tout le domaine de l'activité des Tatars, une carte du pays de Coumans, enfin une carte toute locale de Trau et de l'île de Bua où Bela, traqué par les Mongols, se réfugia avec sa famille.

M. S.-G. n'encourra pas le reproche que nous n'avons pu épargner à Wolff et que nous sommes trop souvent obligés d'adresser aux auteurs peu soucieux d'ajouter des index à leurs travaux. Sa Table des chapitres ne donne que les intitulés; mais il a eu soin de mettre en vedette, dans la marge, au cours de la narration, l'indication des faits racontés ou des points examinés; Wolff avait fait l'équivalent en mettant un intitulé au haut de chacune des pages paires de son livre. Mais M. Strakosch-

Grassmann a eu l'heureuse pensée d'ajouter : 1° un Sachregister, ou liste des noms propres avec renvois aux pages où ces noms se trouvent et mentions sommaires des faits qui s'y rattachent ; 2° un Quellenregister ou liste des documents utilisés et des auteurs consultés avec mentions analogues ; 3° une liste des ouvrages imprimés dont l'auteur s'est servi avec indication du lieu et de la date de la publication. Il n'est guères possible d'être plus complet. Le lecteur diligent ne peut que remercier l'auteur de lui rendre ainsi la lecture plus fructueuse, de faciliter ses recherches sur tel ou tel point particulier, de lui permettre de remonter aux sources auxquelles l'auteur a puisé, en un mot de le mettre en état de mieux profiter d'une étude très fouillée et très minutieuse, qui ajoute certainement à l'étendue, à l'exactitude et à la sûreté de nos connaissances sur les événements accomplis au centre de l'Europe en 1241 et 1242.

L. FEER.

---

660. — **Quellen der Geschichte der Stadt Worms.** III Teil. Monumenta Wormatiensia. Annalen und chroniken. herausgegeben von Heinrich Boos, Berlin, Weidmann, 1893, XLVIII-726 p. in-4, avec une carte et sept héliogravures.

Nous avons parlé déjà, dans la *Revue,* de cette publication relative à l'histoire de la ville de Worms, confiée aux soins de M. le professeur Henri Boos, de Bâle, et exécutée aux frais de M. le baron Heyl de Herrnsheim, membre de la Chambre haute du grand duché de Hesse. C'est une contribution importante à l'histoire des villes libres de l'Empire au moyen âge, et la valeur des matériaux offerts est rehaussée par le soin apporté à leur publication. Ce troisième volume n'est pas, comme on s'y attendait, la continuation du *Cartulaire de Worms,* renfermé dans les deux tomes précédents qui contenaient les chartes et documents divers, réunis par M. Boos, de 627 à 1400. Non pas qu'ils lui aient fait défaut pour continuer son ouvrage, comme il en avait annoncé l'intention, jusqu'en 1526. Au contraire, c'est l'abondance même des matériaux qui a décidé M. B. à ne pas suivre jusqu'au bout la même méthode et à abandonner la publication *in extenso* des pièces postérieures à 1400 aux soins de quelque éditeur futur. Ne pouvané tout donner, il a tenu à mettre lui-même au jour les *textes historiques*, chroniques, annales, biographies, mémoires, etc., qui nous relatent l'histoire de Worms au moyen âge, et à compléter ainsi le tableau de son passé [1]. Il a fait précéder ces textes d'une introduction détaillée sur l'historiographie de la vieille ville rhénane, qui nous renseigne sur les chroniqueurs eux-mêmes et sur la valeur scientifique de leur œuvre ; là aussi, comme en tant d'autres contrées, ce ne sont plus que des restes

1. M. B. a d'ailleurs joint à tous ces textes de nombreuses pièces, tirées des Archives, soit *in extenso*, soit en régestes, de sorte que le *récit narratif* du temps est partout appuyé, contrôlé, à l'occasion démenti par le texte diplomatique.

épars d'une littérature infiniment plus riche autrefois. Presque tous ces récits, la *Cronica civitatis Wormatiensis* d'un moine du couvent de Kirschgarten, la *Vita* de l'évêque Bourcard, et celle de saint Egbert, les *Annales de Worms* (1226-1278), une *Chronique de Worms* du XIIIe siècle, sont rédigés en latin. Contrairement à beaucoup d'autres villes importantes de son voisinage, Worms ne semble avoir eu que peu de chroniqueurs en langue vulgaire ; M. B. en a donné quelques spécimens à l'appendice A du *Chronicon Wormatiense ;* il y a joint une série d'autres pièces à l'appui qui remplissent la majeure partie du volume. Parmi ces documents nous signalerons surtout les extraits des procès-verbaux et des notes officielles du Conseil de la ville *(Aus Wormser Rathsbüchern)* qui vont de 1400 à 1492, et le *Journal* du bourguemestre Reinhart Noltz, qui se rapporte aux années 1493 à 1509 (p. 375-584). Ce journal est, à notre avis, le document le plus intéressant du volume, puisqu'il émane d'un personnage ayant joué un grand rôle dans les luttes continuelles entre l'évêque et la ville (lesquelles constituent en définitive la presque totalité de l'histoire de cette cité) ; Noltz y a noté, au fur et à mesure des événements, ses impressions personnelles, ses missions diplomatiques, des faits divers, et jusqu'à la chronique scandaleuse du temps [1]. Les dernières pièces concernent l'accord du 18 avril 1526 qui mit fin à ces querelles incessantes entre bourgeois et clergé. Signalons encore, p. 657, une liste chronologique rectifiée des évêques de Worms, suivie de celle des bourguemestres, et la table des noms de lieux et de personnes, dressée avec beaucoup de soin [2].

R.

---

661. — Jules PHILIPPE, **Guillaume Fichet**, sa vie, ses œuvres. Introduction de l'imprimerie à Paris. Annecy, J. Dépollier et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1892. In-8 carré de 175 pp.

Ce livre est une publication posthume. M. Philippe est mort avant d'avoir pu achever son œuvre. Dans sa forme actuelle, le volume que nous devons aux soins pieux de la famille de l'auteur, n'ajoute que peu de chose à ce que nous savons déjà de Guillaume Fichet. M. Ph. a réussi cependant à retrouver quelques détails ignorés. Il nous apprend, par exemple, que, en 1455, Fichet étudiait à Avignon.

La plupart des renseignements que nous possédons sur la vie du savant docteur de Sorbonne sont empruntés à sa correspondance avec le cardinal Bessarion. Le précieux recueil de la Bibliothèque nationale qui nous a conservé cette correspondance n'est décrit nulle part d'une manière satisfaisante. Le lecteur fera bien de se reporter à la notice très

---

1. Voir, par exemple, ce qu'il raconte de la mort et de l'enterrement de l'évêque Jean de Dalberg, p. 481.

2. Quelques pages d'*Errata* se rapportent aux deux premiers volumes aussi bien qu'à celui-ci ; on fera bien de les parcourir avant d'utiliser l'ouvrage.

claire qu'en a donnée van Praet (*Catalogue de livres imprimés sur vélin qui se trouvent dans des bibliothèques tant publiques que particulières*, II, pp. 19-26).

M. Philippe n'a pu découvrir la date précise de la mort de Fichet, qu'il place approximativement vers 1480. Un heureux hasard pourra seul jeter quelque jour sur les derniers moments de sa vie.

Émile Picot.

---

662. — **Autographes de Christophe Colomb récemment découverts**, par Henry Harrisse. Paris, 1893, in-8 23 p.

L'opuscule de M. Harrisse est un tirage à part d'un article qu'il a fait paraître dans la *Revue historique*, au sujet du beau livre publié par Madame la duchesse d'Albe, lors des fêtes du centenaire de la découverte de l'Amérique, sous le titre : *Autógrafos de Çristobal Colon y Papeles de América*. Vingt-neuf de ces pièces sont relatives à Colomb et à son fils Diego, mais elles paraissent plus curieuses dans le détail que véritablement importantes et M. H. n'y a rien trouvé qui fasse la lumière sur les points encore obscurs de la biographie du grand navigateur. Nous ne croyons pas inutile de signaler un assez long article publié cette année, à propos du même livre, par l'Académie d'Histoire de Madrid. Bien que venant à l'encontre de quelques-unes des opinions de M. Harrisse, ce travail, signé de D. Antonio Maria Fabié, mérite examen.

H. Léonardon.

---

663. — Leonello Madona. **Gli ebrei e la scoperta dell'America.** Casale, G. Pane, 1893, petit in-4.

L'auteur de cette brochure s'est proposé de démontrer trois choses : en premier lieu que les Juifs ne prirent pas une part active à la découverte de l'Amérique, c'est-à-dire qu'il n'y en eut point dans les équipages de Colomb. Cette question nous semble d'un intérêt secondaire, mais la solution de M. Madona, outre qu'elle contredit certaines données historiques, ne nous paraît fondée que sur des présomptions sentimentales et tout porte à croire au contraire que Colomb ne se montra pas si exigeant que le pense M. M., sur l'orthodoxie de ses hommes, étant données les difficultés qu'il eut à les enrôler. En second lieu, M. M. recherche si Beatriz Enriquez fut ou non la femme légitime de Colomb. Il incline, avec raison selon nous, pour la négative. Sur le point de savoir si elle était ou non de race israélite et convertie, il déclare que les documents font défaut. Enfin M. Madona explique, et cela est hors de contestation, comment les Juifs, par leurs études scientifiques, contribuèrent au progrès des connaissances astronomiques, si utiles aux navigateurs, et par suite rendirent exécutable le projet de Christophe Colomb.

H. L.

664. — Ch. DUFAYARD. **Le connétable de Lesdiguières**. Paris, Hachette, 1892. In-8.

Comment ce petit gentilhomme dauphinois, ce *Monsieur l'Avocat*, est-il devenu successivement le chef des protestants et le lieutenant-général de sa province, puis maréchal de France, ensuite duc et pair, maréchal de camp, général et enfin connétable ? M. Dufayard nous l'apprend à l'aide d'une méthode excellente et d'une riche moisson de renseignements. La belle collection des *Actes et Correspondance du connétable*, due à MM. Douglas et Roman, et les archives de Grenoble et de Turin ont permis à l'auteur de rectifier la monographie de Videl, un complaisant biographe qui est à Lesdiguières ce que Carloix est à Vieilleville, et de présenter un tableau complet de la vie du « Du Guesclin dauphinois » et de l'histoire du Dauphiné au XVI^e siècle.

Il s'agit essentiellement d'une histoire provinciale, dans l'étude de ces événements qui se poursuivent de la naissance à la mort de Lesdiguières, de 1543 à 1626. Il est même curieux qu'un connétable de France, né sous François I^er, mort sous Louis XIII, ait si peu marqué dans la politique générale. C'est que le temps n'est plus guères aux grands seigneurs ministres. Depuis la Réforme jusqu'à Richelieu, les grands se cantonnent dans leurs provinces et y reconstituent comme une féodalité princière : le connétable de Lesdiguières est une sorte de roi-dauphin tout comme le connétable Henri de Montmorency a été le satrape de Languedoc. Grâce à cet éloignement des grands officiers de la couronne, les secrétaires d'État les remplacent comme ministres du roi.

Si M. D. a quelque peu négligé, dans la recherche des sources, les dépôts de Paris et d'autres capitales, c'est qu'il a compris que l'action de Lesdiguières s'est bornée aux Alpes françaises. Avec un luxe de détails parfois excessif, il le suit dans les plus petites péripéties des guerres religieuses du Dauphiné ; jusqu'en 1590, l'intérêt est tout local. Enfin Lesdiguières franchit les Alpes pour se mesurer avec Charles-Emmanuel de Savoie et même avec les Espagnols, au moment où Henri IV reprend les traditions d'une grande politique que Lesdiguières ne cesse de recommander à Louis XIII. Ici, l'histoire générale est abordée et, en même temps, l'étude des intrigues qui se jouent autour du fils de Marie de Médicis. La rivalité du jeune Luynes et du vieux Lesdiguières n'est pas la partie la moins captivante du récit. Déjà le parvenu dauphinois montre que sa fidélité au roi pendant les nouvelles guerres de religion ne tient pas seulement à sa sagesse de huguenot d'État ou politique ; cette fidélité s'accorde avec ses visées ambitieuses. Rapace et magnifique à la manière des vieux connétables, ainsi que le prouvent ses constructions de Vizille et de Grenoble, détaché de tout scrupule moral et religieux, il abjurera bientôt pour obtenir enfin cette illustre épée que son jeune rival lui a enlevée pour peu de temps. Il avait quatre-vingts ans quand il se prêta à cette abjuration, « qui n'était pas une conversion » et, il y

était poussé par une femme intrigante et impérieuse. L'âge et l'ambition n'affectaient en rien ses solides qualités d'administrateur équitable et rigide et de chef indomptable, mieux fait pour la guerre d'escarmouche et de montagne que pour les grandes conceptions stratégiques d'un général d'armée.

L'impression que M. Dufayard donne de son héros est vivante et l'on ferme le livre en gardant de lui un souvenir entier. En fait de lacune on se bornera à déplorer l'absence d'un tableau représentant le connétable dans sa famille. L'épisode de Marie Vignon, tout curieux qu'il est, ne suffit pas à en tenir lieu. On voudrait aussi, à la fin du volume, une table des noms qui permît de se retrouver dans la masse des personnages cités en une scrupuleuse étude d'érudition. L'ensemble de ces onomastiques, terminant les ouvrages sérieux, vaudrait mieux qu'un dictionnaire biographique. Ces remarques, hâtons-nous de le dire, ne sauraient diminuer la valeur de l'œuvre, ni le mérite de son auteur [1].

F.-D. C.

---

665. — **Mémoires de Joseph Grandet : Histoire du séminaire d'Angers, depuis sa fondation en 1659, jusqu'à son union avec Saint-Sulpice, en 1695,** publiés pour la première fois d'après le manuscrit original, par l'abbé G. Letourneau, avec quatre portraits de l'époque et huit dessins, par M. l'abbé Elie Cesbron. Angers, Germain et Grassin; Paris, Roger et Chernoviz. 2 forts vol. grand in-8.

C'est une banalité de reconnaître l'influence exercée par les querelles du jansénisme sur la seconde partie du XVIIe siècle et sur la première du XVIIIe. Les doctrines de l'évêque d'Ypres, professées et propagées par les illustres solitaires de Port-Royal, ont violemment agité les esprits pendant la plus grande partie du règne de Louis XIV. Mais ce n'est pas tout, et nous voyons se réclamer des mêmes idées les membres de l'Assemblée Constituante de 1789, les plus ardents aux réformes religieuses :

1. Ici et là, quelques fautes d'impression, négligences de style ou répétitions demanderaient à être relevées. P. 18, les *chevau-légers* sont confondus à tort avec les *archers* appartenant aux lances fournies de la gendarmerie ou grosse cavalerie; — p. 18, Stuart de *Vesin*, à tort pour *Vesine; Montrocher* pour *Montricher* : les barons d'Aubonne et de Montricher au pays de Vaud étaient des Français émigrés pour cause de religion; — p. 227, 259, 605, *échevins* ou *consuls* de Genève, à tort pour *syndics*; — p. 227, *syndic de Berne* pour *avoyer*; — p. 266, *Pianta* pour *Planta* (le reste de la phrase ne se comprend pas); — p. 285, l'explication sur la taille n'est pas claire; — p. 350, la succession des frères de Mantoue est incomplète; — p. 82, le traité de Nemours, et, p. 530, celui de Milan ne sont pas cités; — p. 399 et ss., le nom de Luynes (D'Albert) semble cité continuellement comme un prénom *(Albert)*. Quand un nom à particule (noble ou non) n'est précédé ni du prénom ni du titre (ou de Monsieur), l'usage français veut qu'on laisse tomber la particule, sauf dans trois cas au moins : si le nom est d'une syllabe sonore (De Brosses, De Thou), s'il est précédé de l'article (Du Chatelet, Du Bellay), s'il commence par une voyelle (D'Alembert, *D'Albert*).

Fréteau, Treilhard, Martineau, Camus, l'abbé Grégoire et bien d'autres furent, Camus surtout, dit Louis Blanc, « la personnification la plus complète de la secte qu'avaient illustrée les Sacy, les Nicole, le grand Arnauld et enfin Blaise Pascal ». Il faut bien reconnaître que ces hommes aux intentions droites, aux incontestables talents n'eurent pas, malheureusement, une largeur de vues en rapport avec leurs grands mérites, et qu'ils furent les premiers fléaux de la Révolution, en déchaînant, grâce à la Constitution civile du clergé, la guerre religieuse sur tout le territoire français. L'importance qu'on attache à cette partie de notre histoire est donc toute naturelle et c'est à bon droit qu'on prend intérêt à tout ce qui s'y rapporte.

Sous leur titre modeste d'*Histoire du séminaire d'Angers*, les *Mémoires* de Grandet forment une page fort importante et tout à fait inédite de cette histoire du jansénisme ; ils ont trait surtout à la période qui s'étend de 1650 à 1690 et au rôle joué dans cette affaire par Henry Arnauld, le grand évêque d'Angers, frère d'Antoine Arnauld et d'Arnauld d'Andilly. — Grandet est né à Angers, le 30 juillet 1646; devenu prêtre de Saint-Sulpice, toute son existence fut employée à procurer l'affiliation du séminaire d'Angers à cette célèbre congrégation. Son livre est le récit de tout ce qu'il entreprit dans ce but ; chemin faisant, il peint simplement et sans phrases le tableau des luttes toujours respectueuses et courtoises qu'il eut à soutenir contre son évêque et le parti janséniste. Ce tableau, avec tous ses incidents, forme presque les deux tiers des mémoires, au milieu desquels nous voyons passer et se mouvoir tous les personnages marquants mêlés à cette querelle célèbre.

L'évêque était le second des frères Arnauld ; le cardinal Bentivoglio, qui remplissait à Paris les fonctions de nonce du pape, « connut le mérite « du jeune Henry et l'honora de son estime et de son amitié ; voyant en « lui des inclinations douces et portées à la vertu, il le jugea propre à « l'Église » (I, p. 23) ; il l'emmena à Rome et le présenta au saint Père qui le prit en grande considération. « Sa prudence, la crainte de Dieu « et du péché le préservèrent des périls presque inévitables à des étran- « gers, dans un pays où le mérite soutenu d'une puissante protection « peut se flatter d'une grande fortune et des plaisirs du monde. Il s'ins- « truisit à fond, dans un aage encore peu avancé, des différens interrests « qui donnent le mouvement à la cour de Rome ; il en pénétra tous les « ressorts, il en démêla les intrigues et discerna le vray d'avec le faux « sans prendre jamais le change » *(Ibid.)*. Il faut convenir que cet éloge n'est pas banal sous la plume d'un adversaire comme Grandet. Quant aux questions qui divisaient les esprits « Monseigneur l'évêque d'Angers « ayant toujours été employé dans de grandes négociations pour les « affaires de l'État à Rome et ailleurs, n'entendait point du tout les « matières de la Grâce ; il disait lui-même qu'il n'avait jamais voulu lire « le livre de Jansénius ; aussi ne print-il point party d'abord dans les « contestations du temps » (I, p. 90). A la bulle du pape Alexandre VI,

en 1656, il répondit même par un mandement du 14 mai 1659, ordonnant à tout son clergé de la recevoir avec soumission et de l'observer. Mais l'influence de ses frères et de ses amis l'amena bientôt à envoyer au pape « un traité en latin de la distinction du droit et du ſait, contenant douze articles avec une grande lettre en datte du 26 aoust 1661 » (I, 90).

En 1665, le pape Alexandre VI ayant envoyé un formulaire de foi « touchant la condamnation des cinq propositions » de Jansénius, Henri Arnauld, de concert avec les évêque d'Aleth, de Beauvais et de Pamiers, publia un mandement relatif à cette distinction du fait et du droit, « disant qu'il suffisait de croire que les cinq propositions étaient « hérétiques en elles-mêmes, ce qu'on appelle le droit ; et que, quant au « fait, savoir si elles sont dans Jansénius, il suffisait de garder seulement « un silence respectueux » *(Ibid.)*. Ces mandements firent grand bruit en France ; « le Roy rendit un arrest du Conseil d'État à Saint-Ger-« main-en-Laye, le 20 juillet 1665, par lequel il défendit à tous les « ecclésiastiques de ces quatre diocèses de signer le formulaire en consé-« quence desdits mandements, lesquels Sa Majesté assure être conformes « à celui des Vicaires-Généraux de Paris, du 8 juillet 1661, qui avait été « condamné par le Bref de Sa Sainteté à eux adressé le 1er aoust suivant » (I, 94-95). Si la querelle n'avait pas eu au fond un grand intérêt politique, on pourrait vraiment se demander ce que le roi venait faire en cette discussion dogmatique. Une analyse détaillée de cet ouvrage remplirait à elle seule plusieurs livraisons de la *Revue critique ;* pourtant je ne puis passer, sans tout au moins la signaler, la partie qui traite de la célèbre déclaration du clergé de France, en 1682, à laquelle Grandet et ses amis étaient opposés. « Toute l'année de 1682, dit-il, fut remplie « de si grands évènements en France, qui regardent si particulièrement « chaque église du royaume, qu'il est bon de dire un mot de ce qui se « passa en Anjou à cet égard » (II, 192 et ss.), et après un exposé assez long, il rapporte le récit que lui fit Boucher, docteur de Sorbonne qui « fut exilé à Guingamp, pour avoir dit son sentiment avec trop de « liberté » (II, 209 et ss.).

L'anecdote suivante, racontée par Grandet, ne paraîtra peut-être pas non plus déplacée ici. Malgré ses mandements et ses lettres circulaires, l'évêque d'Angers, bien que dévoué aux idées de sa famille, ne montrait pas assez d'ardeur à les propager.

« On faisait souvent écrire à ce bon prélat des lettres très-fortes, par « Mgrs d'Aleth et de Pamiers, pour le réveiller de son indifférence ou « plutôt de son assoupissement sur cela, mais ces lettres ne faisaient que « l'ébranler et n'avaient pas tout l'effet que ces Messieurs auraient bien « souhaitté. » Antoine Arnauld se décida à faire le voyage.

« Mr. Arnauld, qui avait demeuré près de vingt ans caché, en perruque « et en habit laïque, chez Madame Angran, veuve d'un maître des « requêtes, vint en Anjou avec elle, sa fille, Mr. Nicolle et leur fameux

« valet de chambre, Mr. Guelphe. Ils se mirent tous cinq en chemin, « dans le carrosse de Madame Angran, sur la fin de l'été de l'année 1672, « et passèrent par La Flèche, où ils furent voir les Jésuites *incognito*. . .

« Pendant le séjour que Mr. Arnauld fit à Angers, il n'y eut point de « communautés religieuses, où il ne fut dire la messe et faire des exhor- « tations; mais chacun, après les avoir entendues, disait que Mr. Arnauld « avait plus de talent pour écrire que pour parler, car, comme il n'avait « pas l'habitude de prescher, il disait parfois de si pauvres choses et si mal « arrangées, que Mr. Nicolle fut un jour obligé de l'interrompre à une « grille, et de dire aux religieuses : Monsieur veut dire cela, Mesdames » (I, 127-131).

En somme, cette publication présente un très réel intérêt; elle est une étude très approfondie de toute cette époque et de la vie d'Henry Arnauld qui tient à juste titre une grande place dans l'histoire de l'épiscopat français et dont le plus grand défaut fut d'être « un des prélats les plus politiques du royaume », comme Grandet aimait à le redire.

M. l'abbé G. Letourneau a mis en tête de cette publication une fort importante notice sur la vie et les travaux de Grandet; il a de plus accompagné les *Mémoires* de notes et d'appendices qui les complètent heureusement. Je serais injuste si je n'ajoutais que les huit dessins de M. Élie Cesbron sont vraiment remarquables. Le seul regret qu'on puisse exprimer c'est qu'on ait tant tardé à publier cette œuvre qui était réclamée depuis longues années.

H. Baguenier Desormeaux.

---

666. — Ph. Tamizey de Larroque. **Deux livres de raison de l'Agenais,** suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits. Auch, Cocharaux; Paris, A. Picard, 1893.

M. Tamizey de Larroque constate lui-même que les détails consignés dans les registres familiaux qu'il publie sont, en eux-mêmes, de peu d'intérêt; mais, ajoute-t-il, « la grande histoire est faite de petites révélations, comme une grande flamme est formée de beaucoup d'étincelles ». Le livre de raison de la famille de Boisvert, au pays de Marmande, va de 1650 à 1816. A la suite de ce document sont imprimés : un journal domestique rédigé de 1650 à 1664 par un gentilhomme protestant, M. de Lidon, seigneur de Savignac, et des extraits de livres de raison de dame Boucharel de Tonneins (1682-1687) et de Bertrand Naguères, procureur du roi à Saint-Bazeille (1649-1682). Vient ensuite une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits, dressée par ordre alphabétique de noms d'auteurs, et qui rendra les plus grands services à ceux qu'intéressent ces savoureux documents où revit la vie familiale de l'ancienne France. Des analyses et extraits de divers livres de raison d'Auvergne, de Bretagne, du Dauphiné, du Languedoc et de la Provence, dont plusieurs sont dûs à M. Ch. de Ribbe, le créateur

des études relatives aux livres de raison, terminent le nouveau volume de l'infatigable érudit.

H. PIRENNE.

---

667. — E. ALLAIN. **L'œuvre scolaire de la Révolution (1789-1802).** Études critiques et documents inédits. Paris, Firmin Didot, 1891. 1 vol. in-8 de VII-436 p.

Le livre de M. le chanoine Allain, paru depuis quelque temps déjà, car il date de 1891, est ce que l'on pouvait attendre du savant et laborieux archiviste du diocèse de Bordeaux ; c'est bien, comme le dit son auteur, « une contribution nouvelle à l'histoire de l'enseignement national pendant la Révolution. » M. A. ne se vante pas quand il dit qu'il a su recourir aux sources originales et mettre en œuvre une infinité de documents imprimés ou manuscrits. Aussi devons-nous commencer par le remercier de la peine qu'il a prise ; son livre est le complément nécessaire de ceux qui ont déjà paru sur cette importante question de l'instruction publique en France, de 1789 à 1802, livres qui ont pour auteurs MM. Albert Duruy, Liard, Victor Pierre, Albert Babeau et quelques autres que M. A. aurait pu nommer aussi.

Est-ce à dire que je ne trouve rien à reprendre dans un travail si estimable, si digne d'attirer l'attention des érudits? Loin de là, et s'il était possible de le faire, je croirais devoir discuter chapitre par chapitre les assertions de M. Allain; je pense qu'il faudrait faire avec lui, — la comparaison n'est assurément pas pour lui déplaire, — ce qu'il aurait fallu faire au sujet de tous les volumes publiés successivement par M. Taine. M. A. ne se contente pas du rôle modeste de témoin qui rapporte ce qu'il a vu ou entendu ; il croit devoir, dès le début de son livre, s'ériger en juge et en juge particulièrement sévère. Les conclusions qu'il apporte p. 286 sont tout simplement un verdict. Est-ce bien le rôle qui convenait à un érudit, et M. A. a-t-il une indépendance assez grande pour pouvoir juger avec impartialité les faits et gestes de la Révolution française? Si les conclusions auxquelles il est arrivé s'étaient trouvées par hasard le contraire de ce qu'elles sont, lui aurait il été possible de les faire connaître? Les passions sont encore bien vives quand il s'agit de l'œuvre scolaire de la Révolution, et ses historiens sont comme divisés en deux camps ennemis. Les uns prétendent que la France était couverte d'écoles en 1789 et que nos pères n'ont fait que du mal depuis cette date jusqu'au Consulat ; les autres diraient volontiers que notre patrie était plongée dans les ténèbres les plus profondes, et que le soleil de la Révolution française a tout inondé de sa lumière ; bien peu nombreux sont les hommes qui croient pouvoir trouver le vrai entre les deux affirmations contraires. M. A. appartient à la première catégorie de ces historiens ; il est de ceux qui éprouvent un véritable plaisir à exalter l'ancien régime au détriment du nouveau ; il avoue même avec une certaine candeur (p. VI) qu'il a emprunté à

plusieurs de ses devanciers, — on devine aisément lesquels, — non seulement des textes et des faits, mais encore des *jugements*.

Aussi que de points à discuter, depuis la première page jusqu'à la dernière, depuis les prémisses jusqu'à la conclusion ! M. A. montre très bien les fautes qui ont été commises, il parle à tout propos « d'état lamentable », de « situation déplorable » ; mais il ne lui vient jamais à l'idée de rechercher s'il peut y avoir des circonstances atténuantes. Disciple de M. Taine, il oublie que le maître a établi dans le premier de ses volumes que l'ancien régime a fini par un suicide ; il répète volontiers, avec M. Taine, que les hommes de 1789 ont assassiné ce même ancien régime. P. 32 et 33, il accuse la Révolution d'avoir été fidèle à son principe « démolir d'abord,... commencer par anéantir ; » et il enregistre avec une joie visible cet aveu de Fourcroy. Mais n'est-ce pas la destinée inévitable des révolutions, bonnes ou mauvaises ? Louis XVIII n'a-t-il pas commencé par anéantir, par démolir du moins ce qu'avait édifié Napoléon ? Et si l'on osait poser à M. A. une question fort indiscrète, que ferait-il lui même, que feraient ses amis politiques si une révolution nouvelle les portait au pouvoir ? Ils commenceraient sans doute par fermer nos écoles laïques, nos collèges de jeunes filles, nos lycées, nos facultés, et cela sans avoir de nouveaux maîtres à substituer à ceux qu'ils destitueraient par milliers. Soyons donc équitables quand nous écrivons l'histoire, et tâchons de ne pas transformer les travaux les meilleurs tantôt en réquisitoires, tantôt en plaidoyers.

M. A. reproche à l'un de ses contradicteurs (p. 62 et suivantes) d'avoir « plaidé les circonstances atténuantes », de s'être fait « l'avocat de la Convention »; mais, grâce à Dieu, il y aura toujours des avocats particuliers quand il se trouvera des avocats généraux pour demander la condamnation sans appel d'un homme ou d'un régime réputés criminels. « Les préjugés sont tenaces, dit encore M. A. (p. 86), et on nous a redit de tant de manières que les assemblées de la Révolution ont fondé en France l'enseignement primaire ! Les faits et les chiffres que j'ai cités vont directement contre ces affirmations..... » Mais ces faits et ces chiffres, d'autres que M. A. les connaissent, et ces autres, on n'oserait pas les accuser d'ignorance ou de mauvaise foi. N'est-il pas évident que les passions font ici leur office de la manière la plus fâcheuse ? M. A. dit lui-même (p. 68) : « Si je m'arrêtais ici, on pourrait à bon droit me taxer de partialité et d'injustice. » M. A. ne s'arrête pas, mais après s'être appesanti longuement sur les résultats lamentables de l'œuvre scolaire dont il fait l'histoire, il glisse avec une étonnante rapidité sur l'œuvre utile, et il croit pouvoir rejeter sur autrui le reproche de partialité et d'injustice.

Assurément l'œuvre scolaire de la Constituante, de la Législative, de la Convention et du Directoire n'est pas brillante ; mais, tout en le reconnaissant, on se doit à soi-même d'ajouter que la Révolution mit quatorze armées sur pied, que la patrie menacée dut appeler tous ses

enfants à la frontière, et que tel était soldat qui à coup sûr aurait fait un excellent maître d'école. D'ailleurs on a forcé les chiffres pour montrer que le régime scolaire de la monarchie ancienne était excellent ; un auteur allégué avec complaisance par M. A. cite des pièces d'archives du xvi[e] siècle pour prouver qu'il y avait des écoles partout en 1789 ; et enfin M. A. n'oserait pas dire qu'il y ait eu, avant 1789, un enseignement primaire assuré à tous d'une manière officielle et à toujours. C'était le zèle ou le bon plaisir d'un évêque ou de son clergé qui tiraient de l'ignorance un certain nombre d'enfants privilégiés, alors que l'incurie de l'évêque voisin laissait les autres croupir dans l'ignorance. Mais le droit à l'instruction, c'est la Révolution française qui l'a proclamé au milieu des circonstances les plus difficiles, et c'est elle qui, après bien des tâtonnements et bien des fautes, a fini par le faire triompher.

Les préventions de M. A. se montrent surtout quand il parle du clergé constitutionnel, qu'il paraît avoir en horreur. « Les assermentés, dit-il p. 9, sont des gens qui écoutent les conseils de l'ambition et de la peur » ; c'est là une vilaine insinuation. M. A. devrait savoir par les archives du diocèse de Bordeaux, qu'il s'est trouvé parmi les assermentés beaucoup d'hommes fort estimables qui ne connaissaient ni l'ambition ni surtout la peur. Il a tort également quand il parle (p. 10) des oratoriens et des bénédictins assermentés, et qu'il les appelle des religieux avilis par une lâcheté. M. A. pourrait savoir que le pape Pie VII a simplement transféré douze évêques constitutionnels à des sièges concordataires. Ce pape avait déclaré hautement, alors qu'il était évêque d'Imola, que s'il avait appartenu au clergé français en 1790, il aurait prêté le serment exigé des ecclésiastiques.

M. A. se montre sévère, mais avec plus de justice, pour les premières écoles normales, et quand il parle des écoles centrales, c'est pour se faire le défenseur de feu M. Albert Duruy, leur grand adversaire, contre M. Edmond Dreyfus-Brissac. Je ne dirai rien de cette discussion, attendu qu'elle ne cesse pas d'être courtoise ; M. A. raisonne au lieu d'invectiver, il expose tour à tour les arguments de la partie adverse et les siens ; le lecteur est à même de se déterminer en connaissance de cause ou pour M. A. ou pour le publiciste distingué qui est son contradicteur.

Pour conclure, je n'hésite pas à déclarer que l'ouvrage très remarquable de M. A. me paraît appelé — comme celui de M. Taine, — à rendre de grands services aux historiens à venir. On empruntera au travailleur infatigable ses textes, ses faits, ses chiffres, mais on se réservera de les contrôler avec soin. On écoutera cette cloche qui sonne en manière de tocsin, mais ensuite on prêtera une oreille attentive au son des autres cloches. L'histoire impartiale se prononcera quand elle croira avoir en main tous les éléments de la question, et je crois qu'elle atténuera les jugements de M. Allain parce qu'ils lui sembleront trop suspects de partialité.

A. GAZIER.

668. — **Histoire de la marine militaire de Bayonne**, par E. Ducéré, sous-Bibliothécaire de la ville. Moyen âge. Bayonne, imprimerie Lamaignère, gr. in 8 de 323 p.

M. Ducéré, qui est un très actif travailleur et qui a déjà consacré à sa ville natale un grand nombre d'estimables publications [1], a été frappé de l'insuffisance de nos livres en ce qui regarde notre histoire maritime. Il dit à ce sujet (*Avant-propos*, p. 3) : « Après d'assez longues études et après avoir rassemblé un nombre assez considérable d'ouvrages relatifs aux marines de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre, il nous a été facile de nous assurer que si ce dernier pays possédait le superbe et savant ouvrage de Nicolas Harris, l'histoire de la marine militaire française n'était guère représentée à un point de vue général que par le livre de L. Guérin, bien insuffisant, surtout pour la période du moyen âge [2]. » M. D. a voulu préparer sur un point important la tâche de l'érudit qui nous donnera, un jour, l'histoire exacte et complète de notre marine, et, ainsi qu'il s'exprime (p. 6), son ouvrage « sera comme un premier jalon qui encouragera peut-être nos successeurs à vouloir mieux faire ». Si l'on venait à publier bon nombre de monographies aussi consciencieuses, le grand ouvrage qui nous manque deviendrait d'une exécution facile et, pourrait-on dire, se ferait presque tout seul.

M. Ducéré, avant d'aborder l'histoire de la marine militaire de Bayonne, trace une légère et rapide esquisse des côtes du golfe cantabrique, ainsi que de tous les petits ports qui y sont situés. Il décrit successivement le golfe de Gascogne, le port de Bayonne, les côtes de Bayonne à Hendaye (Biarritz, Bidart, Guéthary, Saint-Jean de Luz), les côtes de Fontarabie à Saint-Sébastien, celles de Saint-Sébastien à Santander. Entrant ensuite au cœur du sujet, il étudie, d'une façon très sérieuse, la marine à Bayonne pendant toute la durée du moyen âge, s'occupant tour à tour du commerce et de la navigation, de Bayonne et la Rochelle, des nefs et galées, du roi de Castille et des chantiers bayonnais, de la guerre maritime avec les Normands, de la marine militaire de Philippe le Bel, des corsaires et lettres de marque, de la guerre navale avec la Biscaye, des lois maritimes, des rôles d'Oléron et du livre noir de l'amirauté, des guerres maritimes (avec les Flamands et les Normands), des armements des vaisseaux, des commencements de l'amiral Pès de Puyane, qui est le héros du livre [3], de la bataille de l'Écluse,

1. Une des plus dignes d'attention est l'*Histoire topographique et anecdotique des rues de Bayonne*.

2. J'ai moi-même été fort mécontent de cette compilation quand j'y ai cherché des renseignements sur certains hommes de mer, notamment sur l'amiral d'Ornezan de Saint-Blancard. Je me souviens d'avoir lu, il y a bien longtemps, un terrible article de Jal, dans le *Journal des Débats*, sur cette œuvre de seconde main qui est au milieu de nos bons livres d'histoire d'aujourd'hui ce qu'est le vulgaire oison, dont parle Virgile, au milieu des cygnes harmonieux, *sicut anser olores*.

3. M. D. parle avec le plus vif enthousiasme de ce maire de Bayonne qui, en 1377, se distingua dans une bataille navale mentionnée par Walsingham. Qui donc

de Bayonne au moyen âge, des constructions navales, des armements et approvisionnements, des sceaux au type naval, du siège de Calais, de la bataille navale des Espagnols et des Anglais, des traités de paix avec la Biscaye, de la bataille navale devant la Rochelle, du projet de descente en Angleterre, de l'ornementation navale [1].

On lira, toujours avec intérêt, souvent avec profit, tant de récits et de descriptions puisés aux bonnes sources, parfois aux sources non encore utilisées (Archives de Bayonne) [2]. Sans doute toutes les parties du travail ne sont pas également approfondies, et quelques chapitres sont incomplets. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur dont le zèle ne saurait être assez loué : c'est la faute des circonstances, car, comme il le constate, les moyens d'action sont bien restreints en province et les limites d'une bibliothèque de chef-lieu d'arrondissement sont bien étroites. Ces lacunes et quelques autres imperfections [3] trouveront donc le lecteur indulgent. Quel critique, d'ailleurs, ne serait désarmé par cette modeste et spirituelle phrase finale de l'*Avant-propos ?* « Quant à nous, nous songeons, en écrivant ces lignes, à cette pensée de Montesquieu : *J'ai la manie de faire des livres et de n'être jamais content de ceux que j'ai faits*. »

T. de L.

---

669. — Ch. Borgeaud. **Etablissement et revision des Constitutions en Amérique et en Europe.** Paris, Thorin, 1893, in-8. vi-423 p.

M. Borgeaud, continuant la série de ses études sur l'exercice de la souveraineté du peuple [4], vient d'aborder la période contemporaine. Il

---

connaît le nom de ce vaillant que l'on peut rapprocher d'un autre magistrat municipal qui, au xvii<sup></sup>e siècle, fut aussi un intrépide homme de mer, l'amiral Jean Guiton, maire de la Rochelle ?

1. M. D., qui se sert beaucoup des travaux de Jal, le complète plus d'une fois, surtout en ce qui touche au matériel naval. Il indique (notamment p. 110) des termes qui manquent à l'*Archéologie navale* et au *Glossaire nautique*, comme au *Glossaire* de Du Cange.

2. Les références ne sont pas toujours assez précises. Renvoyer tout simplement à Hoveden, à Mathieu Paris, à Bromton, c'est trop rester dans le vague. Citer « Rymer » tout court, c'est presque vouloir faire chercher une épingle dans l'océan.

3. Par exemple, certaines négligences de style. M. D. ne s'est pas assez méfié de l'écueil de l'amphibologie quand il a écrit (p. 204, note 1) : « Le *gouf* ou *gouffre*, dit M. l'abbé Gabarra, qui n'a peut-être pas son équivalent dans le monde entier,. » On est tenté tout d'abord de se demander s'il s'agit là du docte curé de Capbreton ou de la vallée sous-marine profonde de 400 mètres. L'auteur, il est vrai, peut nous répondre, pour son excuse, que l'on n'évite pas plus à Paris qu'à Bayonne les petits malheurs de ce genre, et nous rappeler avec un victorieux à-propos cette phrase d'un récent article de la *Revue des Deux-Mondes* sur *Un homme d'État italien* où l'on nous montre, dans des perspectives trop aériennes (livraison du 15 octobre, p. 847), Ubaldino Peruzzi sur la « terrasse de sa villa, dont il aimait à faire les honneurs, *par dessus les oliviers*.. »

4. *Histoire du plébiscite. Le plébiscite dans l'antiquité*, 1887.

recherche comment s'est établi et organisé au XIXᵉ siècle le système des constitutions écrites.

L'ouvrage est divisé en trois parties de très inégale importance : 1° origines du système ; 2° constitutions monarchiques ; 3° constitutions populaires.

Pour les origines (p. 1-54), M. B. rappelle rapidement le projet des soldats de Cromwell, les constitutions des colonies de la Nouvelle Angleterre au XVIIᵉ siècle [1] et des États après la rupture avec l'Angleterre. Ce sont, d'après lui, ces constitutions des États, surtout celle de Massachussetts, qui auraient sinon servi de modèle à la France, du moins inspiré les constituants de 1789. L'idée de constitution écrite, une fois admise par la France, a fini par s'imposer à tous les autres pays d'Europe. L'Angleterre est désormais le seul État civilisé sans constitution écrite. Quelle force irrésistible a donc implanté partout cette institution, d'abord si formellement condamnée par presque tous les théoriciens de l'Europe monarchique ? M. B. l'a nettement dégagée : c'est l'idée de la souveraineté du peuple (peut-être en fait-il remonter trop haut l'origine, en la cherchant dans la Réforme). La constitution écrite est destinée non à créer les formes du gouvernement, comme affectaient de le croire les adversaires de la Révolution, mais à les « consacrer ». Elle est une « loi des garanties » contre l'interprétation arbitraire de la coutume. Aussi se distinguait-elle des lois ordinaires en ce qu'elle se restreint à un petit nombre de dispositions garanties par une procédure solennelle qui rend plus difficile de les adopter et plus difficile aussi de les modifier. C'est l'histoire de ces formes de rectification et de revision qui occupe tout le reste de l'ouvrage.

La deuxième partie, *Chartes octroyées et pactes constitutionnels*, divisée en deux groupes, allemand (p. 57-100), latin et scandinave (p. 101-136), — les États des Balkans (p. 337-146) sont placés en annexes — est une revue historique, exacte et claire, de toutes les constitutions d'Europe ; on y voit comment les théoriciens monarchiques ont été amenés à présenter les constitutions comme des contrats entre le prince et le peuple, ce qui a rendu inextricable en théorie la question de la revision et a conduit en fait la Prusse et l'Italie à modifier l'acte constitutionnel par des mesures de simple législation, se privant ainsi des garanties établies par toutes les constitutions pleinement démocratiques.

L'intérêt de l'ouvrage est surtout dans l'étude des constitutions populaires qui occupe tout le reste du volume (p. 157-140). Ici M. B. est sur le terrain de ses études spéciales, en présence de phénomènes politiques nets fondés sur des idées précises, manifestés par un grand nombre d'évolutions parrallèles, car, sans compter la France, chacun des cantons suisses, chacun des États de la Confédération américaine a été un champ

1. M. B. a déjà étudié ces plus anciens précédents des constitutions contemporaines dans ses recherches publiées par les *Annales de l'École des sciences politiques*.

d'expérience pour la procédure de ratification et de revision des constitutions.

Nous avons là pour la première fois en français une histoire comparée de la procédure constitutionnelle dans la république fédérale des États-Unis, dans les États particuliers, en France et en Suisse. (M. B. a dû renoncer, faute de documents, à l'histoire des constitutions de l'Amérique latine). Aux États-Unis, la constitution fédérale a été du premier coup posée comme la formule de la volonté du peuple, avec la clause de la majorité des deux tiers pour proposer et des trois quarts pour accepter tout amendement. L'évolution, ainsi arrêtée au centre, s'est continuée dans les États particuliers qui ont passé du régime semi-aristocratique de la souveraineté des législatures au système du plébiscite constituant (d'abord à New-York, 1821) ; aujourd'hui le peuple seul établit et seul révise les constitutions ; le travail de préparation est fait non par des législatures ordinaires mais par des conventions spéciales.

En France, contrairement à l'opinion générale exprimée par les plaisanteries courantes sur nos onze constitutions, il s'est formé, pendant ce siècle de destructions apparentes, un droit constitutionnel ferme et incontesté. Il repose sur le principe formulé dès 1789 que la souveraineté réside dans la nation. (Peut-être l'idée fondamentale a-t-elle été empruntée par le comité de l'Assemblée à la charte du Massachussets et au projet girondin de 1793 inspiré par Payne, bien que M. B. ne donne la preuve précise d'aucune de ces deux filiations). Mais le plébiscite constituant qui est la conséquence logique du principe de la souveraineté n'est pas entré jusqu'ici dans la procédure française ; M. B. montre — et c'est une des parties les plus neuves et les plus fortement pensées de son livre — que cette inconséquence a eu pour cause les conditions défavorables où la France a fait l'expérience du plébiciste, en 1795 la falsification du résultat par la Convention, puis les votes à registre ouvert du temps de Napoléon Ier et enfin les plébiscites de Napoléon III. Les monarchies de la Restauration et de Juillet ne pouvaient faire usage d'une procédure aussi démocratique ; les hommes de 48 l'ont écartée par crainte d'un vote monarchique, et depuis 1870 le souvenir de Napoléon III a déconsidéré le nom même de plébiscite. Pourtant M. B. pense que la logique finira par triompher de ces répugnances et amènera la République définitivement assise à renouer, en faisant appel au verdict populaire, « une tradition fondamentale du droit public français, interrompue par des circonstances particulières ».

En Suisse, le principe de la souveraineté démocratique et la pratique de la constitution écrite et du plébiscite constituant sont d'origine française et révolutionnaire ; la tradition germanique si vantée n'est plus représentée dans la Suisse contemporaine que par le « cantonalisme ». Le plébiscite employé d'abord pour la constitution centrale, mais déconsidéré par les manœuvres frauduleuses et la guerre civile, ne s'acclimata définitivement dans la constitution fédérale, en 1848, qu'après avoir été

établi dans les constitutions des cantons démocratiques. C'est là aussi qu'est né le régime de l'initiative constituante du peuple, adopté ensuite par la constitution fédérale. Les cantons suisses ont été ainsi en Europe le champ d'expériences du régime démocratique direct. « La démocratie suisse fraye la voie aux démocraties de l'avenir. Toutes les institutions qu'elle consacre... ont pour la science politique un intérêt qui dépasse de beaucoup les limites du territoire restreint où s'accomplit son évolution. »

Dès maintenant les expériences de l'Amérique et de la Suisse sont assez avancées pour montrer que « dès que le plébiscite est devenu réalisable dans des conditions normales, il n'agite point le pays, » et qu'il réalise les deux conditions si difficiles à concilier, de faciliter les amendements et de « maintenir l'assiette et le prestige de l'acte constitutionnel ».

M. Borgeaud a eu le courage de rompre avec la méthode soi-disant juridique qui nous a valu la déplorable série des manuels de droit constitutionnel de Marquardsen ; il a eu le courage plus grand encore de rejeter avec modestie, mais avec fermeté, cette méthode qui consiste à « résoudre les problèmes du droit public, en écartant presque complètement les considérations historiques » (p. III). Nous devons à son courage l'étude d'histoire comparée des institutions contemporaines la plus exacte, la plus claire, la plus historique qui, à ma connaissance, existe en langue française.

Ch. Seignobos.

---

670. — **Natural Religion in India**, by sir Alfred Lyall. Cambridge, University Press, 1891. 64 p.

L'auteur des admirables *Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient*, invité à donner une conférence dans la salle du sénat à Cambridge, a résumé en un petit nombre de pages les idées essentielles de ses recherches. Il a mis à profit ses hautes fonctions pour observer de près toutes les manifestations du sentiment religieux dans l'Inde, et la continuité logique qui se dissimule sous des états en apparence très éloignés l'a frappé. Le panthéisme, où la sagesse brahmanique s'est arrêtée, est le point culminant de la religion naturelle, à condition d'entendre sous cette désignation élastique la religion à l'état de nature, telle qu'elle se forme sous l'impression directe des phénomènes extérieurs, en dehors du dogme et du prêtre ; il ne consacre point, n'abolit point, n'améliore point ; mais il explique tout et trouve place pour tout. La doctrine de la transmigration traduit, par une interprétation savante, le besoin d'assigner à l'esprit du « revenant » un logis, et le culte du panthéon correspond au stage supérieur de la religion naturelle, où des coïncidences fortuites font attribuer à certains esprits des pouvoirs particuliers. Riche d'observations personnelles et de rapprochements savou-

reux, aussi vigoureuse de forme que de pensée, indépendante de l'école et du livre, la conférence de Sir Alfred Lyall continue avec éclat la série de ses beaux Essais sur l'Inde religieuse. Sylvain Lévi.

---

671 — Massarani (Tullo). **L'odissea della donna. Testo e disegni di Tullo Massarani, trascrizioni in penna di Franc. Colombi-Borde. Eliotipie Calzolari e Ferrario.** Rome, Forzani et Cie. 1893. In-folio.

M. Massarani a eu l'heureuse idée d'offrir à l'Institut, dont il est correspondant, ce magnifique volume qu'il ne sera malheureusement pas donné à tous les bibliophiles d'acquérir ; car l'ouvrage, imprimé par souscription au profit de plusieurs établissements de bienfaisance d'Italie, n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires au prix de 40 francs l'un. L'auteur, peintre et poète comme on sait, y a donc mis son double talent au service de la charité, générosité d'autant plus méritoire qu'il surveillait à ce moment la publication des œuvres de Cesare Correnti, et que, en sa qualité de sénateur, il doit la meilleure part de son temps aux affaires d'État.

Les pièces détachées dont se compose le texte roulent sur l'histoire de la femme à travers les âges, et l'on pourrait même dire sur l'histoire de la morale publique. L'inspiration générale est triste ; l'auteur le reconnaît tout le premier ; la permanence du mal dans le monde le frappe beaucoup plus que les progrès accomplis. Les deux mots dans lesquels il résume notre époque *gioire, morire*, marquent assez que notre civilisation ne l'éblouit pas. Mais il n'imite pas les prétendus moralistes qui étalent si complaisamment nos misères qu'on voit bien qu'ils tiennent plus à flatter la sensualité qu'à la combattre ; il plaint l'humanité, mais il entend qu'elle se corrige, et, s'il s'émeut sur la condition des femmes, il exige d'elles en retour une leçon vivante de patriotisme et de foi en Dieu. A cet égard, les notes abondantes dont il a fait suivre les deux séries entre lesquelles se répartissent ses compositions poétiques sont intéressantes. Sans parler de l'étendue, de la variété des connaissances dont elles témoignent (M. M. connaît les travaux des archéologues, les historiens de toutes les époques, les diverses littératures, comme un homme qui vivrait uniquement dans les livres), on y trouve des pages d'une éloquente philanthropie, comme l'apologie des femmes juives de la p. 205.

Parmi les pièces les plus touchantes, nous signalerons *Tedii di castellana* et celle où le poète regrette que Colomb n'ait pas découvert le Nouveau-Monde pour le compte de l'Italie parce que l'Amérique eût été plus doucement traitée ; cette pièce se termine par une émouvante adjuration au ciel en faveur des pauvres émigrantes d'Italie. Parmi les gravures, nous avons surtout goûté le charmant sujet intitulé *Notti Veneziane*. On remarquera aussi l'ingénieuse composition de la gravure intitulée *Fra Glück e Robespierre :* la pièce qu'elle illustre nous montre deux sœurs dont l'une joue à l'autre un morceau d'*Eurydice,*

quand tout à coup une troupe de sans culottes passe dans la rue promenant une tête coupée : M. M. qui ne pouvait peindre à la fois les circonstances successives de cette scène, en a résumé l'impression d'une manière claire et saisissante en plaçant au-dessus du clavecin un tableau où Hérodiade porte dans un plat la tête de saint Jean-Baptiste, muet commentaire de l'angoisse qu'on lit dans les yeux de la jeune fille qui écoute la musique.

A l'heure présente, il importe de noter les sentiments d'un homme aussi considérable que M. M. à l'égard de la France : il faut reconnaître qu'il revient quelque part sur la question de la Tunisie et que sa remarque de la p. 386 sur l'abandon que la France fait de la Pologne pour se jeter *dans les bras du czar* donne envie de lui demander si une alliance plus surprenante encore ne nous a pas obligés à celle-là. Mais, après tout, constater que les opprimés n'ont plus de recours ici-bas quand la France est contrainte d'assurer son propre salut n'a rien qui puisse nous déplaire. On peut donc librement savoir gré à M. M. de nous juger en général d'après nos véritables penseurs, les Montesquieu, les Michelet, les Aug. Thierry, et non, comme le font trop souvent les étrangers, d'après des romanciers dont la vogue prouve bien qu'ils nous amusent, mais non pas que nous avouons l'exactitude de leurs peintures. Ce n'est pas une des moindres preuves de l'élévation d'esprit de M. Massarani que d'avoir su faire ce discernement.

Charles DEJOB.

---

### LETTRE DE M. PSICHARI.

MON CHER DIRECTEUR,

Dans un libelle récent, M. Chatzidakis [1] porte contre moi l'accusation suivante, fondée sur une déclaration que M. John Schmitt aurait faite en présence de Karl Brugmann, de Karl Buresch et de Chatzidakis lui-même. D'après ces Messieurs, le spécimen de Lexique des mots grecs en turc osmanli que j'ai donné dans mes *Études de philologie néo-grecque*, p. LXIX suiv., ne serait pas mon œuvre, mais celle d'un pauvre diable nommé Kallivoulis, auquel j'aurais acheté ce lexique.

C'est une infamie et un mensonge.

Je n'ai jamais donné un sou vaillant à Kallivoulis et le spécimen de lexique, ainsi que le lexique entier, actuellement en manuscrit, est mon œuvre.

Je fais en ce moment rechercher Kallivoulis en personne, afin qu'à son tour il fasse la même déclaration.

Comme je l'ai dit, *Ét. ng.*, p. LXIX, *j'avais originairement confié ce lexique à un de mes élèves. Puis, je me suis vu dans la nécessité d'exécuter seul ce travail.*

Cet élève est ce Kallivoulis. Je possède encore heureusement le manuscrit du soi-disant travail qu'il m'a apporté. J'en publierai quelques fiches, aussitôt mon retour à Paris. Ce lexique se compose de deux colonnes : un mot turc en regard d'un mot grec ; rien de plus. Les correspondances, d'ailleurs, sont entièrement fantaisistes.

Comme toutefois je m'intéressais alors à ce garçon, et cela, *sur la recommandation même de M. John Schmitt, qui m'a supplié de ne pas le congédier*, je l'ai fait travailler sous mes yeux moins comme un élève que comme un manœuvre. En

---

1. Γεωργίου Ν. Χατζιδάκι περὶ τῆς λέξεως Μωρέας. Μέρος δεύτερον καὶ Ἐπιστολὴ πρὸς Th. Reinach. Μετατύπωσις ἐκ τῆς Ἀθηνᾶς τόμ. Ε. Athènes, 1893, in-8°, p. 48. Cf. p. 45.

d'autres termes, je lui faisais lire devant moi, et sous ma surveillance immédiate, le dictionnaire de M. Barbier de Meynard. Je l'arrêtais à chaque mot, examinais attentivement les uns après les autres tous les mots du dictionnaire, afin de dresser l'historique de chacun d'eux, faisais prendre à Kallivoulis dans ma bibliothèque les livres spéciaux un à un, lui apprenais à vérifier les passages, dirigeais les recherches jusque dans le moindre détail et, les recherches terminées, je lui *dictais* la teneur de chaque fiche.

Ce travail terminé, je voulus le relire. Les fiches étaient remplies de fautes d'orthographe, en grec aussi bien qu'en français; les textes étaient mal cités, quoique copiés par lui dans les livres que je lui mettais moi-même sous les yeux; enfin les mots turcs eux-mêmes étaient transcrits inexactement! Heureusement encore, je possède ce manuscrit précieux.

J'ai donc été obligé de recommencer à nouveaux frais ces mêmes fiches que j'avais exécutées en entier, de refaire un travail qui, sauf le fait matériel de l'écriture et de l'orthographe personnelle de Kallivoulis, était mon œuvre d'un bout à l'autre.

C'est ce qui s'appelle, si je ne me trompe, *exécuter seul un travail.*

Dans ce même libelle, p. 45, il est dit également que je ne sais pas le turc. De cela, je me suis si peu caché qu'ayant à faire pour mon lexique quelques recherches complémentaires en syriaque, en arabe, en persan et en turc oriental, je me suis adressé à M. Barbier de Meynard, qui a eu l'obligeance de me désigner un de ses élèves.

Mon opinion est que pour l'exécution d'un lexique comme celui que j'avais entrepris et au point de vue spécial où je me suis placé, qui était de prendre les mots à la frontière et de les y reconduire, la connaissance du turc n'est pas nécessaire. Elle ne l'est même pas matériellement, puisque dans Barbier de Meynard les transcriptions sont constamment données *et que c'est précisément ce système de transcription que j'ai suivi dans mon lexique.* Ainsi donc, l'aide de Kallivoulis m'était inutile, même en cela. J'ajoute ici que toutes les fois que j'avais eu besoin, avec ce dernier, d'une vérification en arabe, etc., je m'étais vu obligé de lui indiquer les lexiques spéciaux, car il les ignorait pour la plupart, et je n'admettais le renseignement qu'il m'avait ainsi donné, que lorsque j'avais vu de mes yeux la transcription dans le texte.

Je le répète : pour donner l'étymologie de mots turcs tels que *abanos*, *pizèlia*, *visita*, *ikhlamour*, *âkhtapod*, etc., (*Ét. ng.*, LXXIV), ce n'est pas le turc qu'il faut savoir, c'est le grec. J'admets toutefois que des savants qualifiés me fassent le reproche, *purement scientifique*, de ne pas savoir le turc. Mais entre ce reproche et le propos de concierge tenu contre moi le rapport est absolument nul.

Le rôle de M. John Schmitt en tout ceci lui fait peu d'honneur. Il me paraît d'autant plus louche que M. J. S. sait fort bien à quoi s'en tenir sur les capacités de Kallivoulis, et que la simple émission des syllabes de ce nom jure étrangement, pour qui le connaît, avec toute idée de science.

Je crains que M. J. S. n'agisse ainsi vis-à-vis de moi pour s'être mis lui-même dans le cas de Kallivoulis. J'ai été obligé de refaire quelques fortes parties de son travail. Il se plaint dans le *Centralblatt* [1] que son étude sur la Théséide ait été complètement refondue par moi, et ne la reconnaît plus comme son œuvre. Il a raison de le dire. Encore une œuvre que je possède en manuscrit. Je la publierai, pour qu'on puisse faire la collation. On verra, entre autres, que M. J. S. n'était pas même en état de

1. *Litt. Centralbl.* 1er juillet, 1893, p. 954-6. Cet article, signé K. B., est une œuvre de polémique et de parti, faible d'ailleurs et maladroite (voir ma réplique dans l'*Asty*, 1893, N. 1047). Cela n'est pas digne d'un journal sérieux. Pour renseigner le *Centralblatt* sur la qualité de ce rédacteur, je me contenterai de lui dire que M. K. B. s'est trouvé dans l'impossibilité de relever le démenti qui lui a été donné (*Asty*, l. c.; prière de s'y reporter) au sujet d'une fausse allégation. D'ailleurs, un savant sérieux se croit dispensé de répondre à des bafouillis tels que ceux que publie la Νέα Ἐφημερίς, 1893, N. 311, p. 6 (prière instante de s'y reporter), et en général, à tout ce qui se publie dans cette feuille.

copier exactement le texte imprimé des éditions originales qu'il avait sous les yeux.

Ces procédés de polémique m'étonnent moins de la part d'un savant comme Chatzidakis. Je ne suis même pas surpris de la désinvolture prodigieuse avec laquelle, dans sa lettre à Th. Reinach, il nous accuse, nous autres Français — je le suis avant tout par ma générosité envers mes élèves et par la franchise de mon attaque — d'user de ce proverbe : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Rarement, l'inconscience a été poussée aussi loin. La récente brochure de M. Ch. est une défense déplorable contre les reproches précis et purement techniques qui lui sont adressés dans mes *Ét. ng.*, p. 249 suiv. Il tombe ainsi sous le coup de ma troisième hypothèse, p. 251. « Il se tait... sur tous les points ci-dessus et je considère son silence sur chacun d'eux comme un acte de contrition forcée. »

Ce savant ne se relèvera jamais de l'accusation grave que j'ai laissée tomber sur lui (*Ét. ng.*, CXIV-CXV), la plus grave à porter contre un savant : sa science n'est jamais impersonnelle. Les amis qui me trouvaient trop violent dans mes attaques voient maintenant à qui j'avais à faire. J'ai du moins le droit de me taire désormais. Ni moi ni personne nous ne saurions plus accorder la moindre attention aux attaques de Chatzidakis. Qu'il persévère ! Quand on n'a rien à dire, on se retourne et on mord. La calomnie n'a pas d'autre raison psychologique. Elle convient de tous points aux habitudes de ce triste savant et de ce pamphlétaire.

Jean Psichari.

Athènes, 20 Novembre 1893.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Il vient de se constituer une *Société d'histoire littéraire de la France*. Elle fera paraître dès le mois de janvier 1894 une *Revue* qui sera consacrée aux travaux d'histoire sur notre langue et notre littérature. Cette *Revue* nous manquait jusqu'ici. On a en Allemagne les *Romanische Forschungen*, les *Franzœsische Studien*, la *Zeitschrift für franzœsische Sprache und Literatur*, la *Zeitschrift für franzœsische Philologie* de Grœber, le *Jahresbericht* de Vollmœller, la *Franco Gallia*, l'*Archiv* de Herrig, d'autres encore, et nous cherchons vainement à Paris l'équivalent de ce qui existe à Berlin, à Leipzig, à Bonn, à Erlangen, à Oppeln. La *Romania* est consacrée au seul moyen âge, la *Revue de philologie* et la *Revue des patois* à la dialectologie ou à la philologie proprement dite, la *Revue d'art dramatique* au théâtre, etc. Il fallait fonder une revue générale de notre histoire littéraire. Cette *Revue* pourra grandir en proportion de l'activité et des ressources de la Société qui l'a créée. Nous engageons tous nos amis à lui donner leur adhésion ; ils trouveront dans le bureau et les commissions de la Société nombre de rédacteurs de la *Revue critique*. Le bureau est ainsi constitué : président, M. Boissier ; vice-présidents, MM. Petit de Julleville et Dezeimeris ; secrétaire, M. Brunot ; secrétaire-archiviste, M. Bonnefon ; trésorier, M. Armand Colin. Le conseil d'administration se compose de MM. Bengesco, Chuquet, J. Claretie, Clédat, Courbet, Crouslé, Doumic, d'Eichthal, Faguet, Larroumet, Lavisse, Lemaître, Lenient, de Margerie, Monod, de Nolhac, Omont, G. Paris, Émile Picot, Rebelliau, Rousselot, Servois, Tamizey de Larroque, Tourneux. Une commission de quatre membres, MM. Courbet, Picot, d'Eichthal, Lenient, contrôle la gestion financière de la Société. Une autre commission de dix membres, MM. Bonnefon, Brunot, Chuquet, Doumic, de Nolhac, Omont, Petit de Julleville, Picot, Rébelliau, Tourneux, est chargée du soin des publications (publication de la *Revue* et, autant que possible, de mémoires et d'ouvrages intéressant l'histoire de la littérature française). Les membres titulaires de la Société versent une cotisation

annuelle de 20 fr., due au 1er janvier pour l'année entière et payable en une fois. Adresser les adhésions à M. Brunot, secrétaire de la Société, rue Madame, 23, Paris.

— Deux volumes nouveaux ont paru dans la petite collection des auteurs français de Hachette : Le chapitre XIV des *Caractères* de La Bruyère, *De quelques usages*, p. Servois et Rebelliau (1 vol. petit in-16, br. 0,75) et les *Sermons sur l'honneur du monde et sur l'ambition*, texte revu sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale et publié avec une introduction, des notices, des notes et un choix de variantes, par Rebelliau (*id.*, 0,75).

— Vient de paraître à la librairie Cerf, *Hoche et la lutte pour l'Alsace*, par A. Chuquet (un vol. in-8°, 244 p. avec cartes, 3 fr. 50). Le volume contient les chapitres suivants : *Saverne ; Bitche et Fort-Louis ; Saint-Just et Le Bas ; Kaiserslautern ; L'armée du Rhin ; Froeschwiller ; Le Geisberg ; Landau ; Le Palatinat ; Conclusion*.

— M. Jean Heimweh nous adresse une brochure qui contient deux études : *L'Alsace-Lorraine et la paix ; La dépêche d'Ems* (Paris, Colin, 1894, 117 p.). Avec un très grand courage et une véritable éloquence, il prouve que la question d'Alsace-Lorraine existe toujours, puisqu'elle impose à l'Europe de si formidables armements, et il indique, avec modération, comment, selon lui, elle doit être résolue. Du reste, les confidences faites, en novembre 1892, par M. de Bismarck, ont introduit dans ce débat un élément nouveau ; il est prouvé aujourd'hui que l'Alsace-Lorraine est devenue allemande, par suite de l'audacieuse altération d'une dépêche. La question d'Alsace-Lorraine « se lie ainsi à une question de justice internationale et d'honneur européen. La dépêche d'Ems vicie le traité de Francfort et en motive la revision ».

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 1er septembre 1893.*

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et les premiers siècles du moyen âge.

M. Heuzey rend compte à l'Académie des premières découvertes faites par M. de Sarzec au cours de nouvelles fouilles qu'il vient d'entreprendre à Tello (Chaldée). Il signale notamment une pointe de lance colossale en cuivre ou en bronze, à la base de laquelle se trouve une inscription royale non encore déchiffrée. M. Heuzey estime que cette lance devait être une de ces armes sacrées conservées parmi les objets du culte dans les sanctuaires, et qui figure au nombre des attributs de l'Hercule oriental, Isdoubar ou Gilgamès.

M. Homolle expose les découvertes faites à Delphes pendant le mois de juillet dernier et présente les photographies de nouvelles métopes du trésor des Athéniens. Le déblaiement du temple d'Apollon est commencé et sera continué dès la reprise des travaux en octobre prochain.

### *Séance du 8 septembre.*

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie des découvertes de milliaires romains, faites par le commandant Demaeght dans la province d'Oran. Ces milliaires appartiennent à une voie stratégique qui formait au sud de la Maurétanie comme la limite militaire de cette province, en partant de Timziouine (*Lucu*) et se dirigeant vers l'ouest. Ils ont été posés au début du IIIe siècle, sous le règne de Septime Sévère et Caracalla, par les soins du gouverneur de la province, P. Aelius Peregrinus.

M. Oppert communique la traduction de la plus ancienne inscription connue dans une langue sémitique ; c'est le texte trouvé à Niffar, en Chaldée, l'ancienne ville de Nipur, par l'expédition américaine en Mésopotamie et publié par M. Hilprecht, professeur à l'Université de Philadelphie. Elle a conservé le nom d'un prince dont le règne est antérieur à l'an 4000 avant l'ère chrétienne, Bingani-sar-ali.

## Séance du 15 septembre.

M. Deloche termine la lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et les premiers siècles du moyen âge.

## Séance du 22 septembre.

M. Eug. Müntz communique des détails nouveaux, tirés des archives du Vatican, sur une série de monuments français du XIVe siècle. Il montre que l'action des papes d'Avignon ne s'est pas bornée, comme on pourrait être tenté de le croire, au Comtat Venaissin, mais s'est étendue à tout le midi. C'est ainsi qu'Urbain V a élevé, reconstruit ou embelli, outre les édifices qui perpétuent son nom à Montpellier, l'abbaye de Saint-Victor à Marseille, la cathédrale de Mende, ainsi que les églises de Bédouès et de Grizac, également dans la Lozère. Il résulte des documents découverts par M. Müntz que la cour pontificale faisait d'ordinaire élaborer à Avignon même les plans des édifices dont elle se proposait d'enrichir d'autres cités et qu'elle imprimait ainsi une grande unité de goût à toutes les œuvres d'art nées sous ses auspices.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie de la découverte faite récemment dans le port de Bizerte (Tunisie) par M. Gallut, ingénieur civil, d'une tessère en bronze portant une inscription latine, qui appartient à la classe encore peu nombreuse (c'est la troisième connue) des *tesserae paganae*, et dont voici le texte :

TESSERA· PAGI·
MINERVI.
M· GRATTIVS
M. F. PAP·
MAG· PAGI·
D. S. P. D.

*Tessera(m) pagi Minervi M(arcus) Grattius, M(arci) f(ilius), Pap(iria) (tribu), mag(ister) pagi, d(e) s(ua) p(ecunia) d(edit).*

La tessère de Bizerte n'est pas datée, mais elle paraît appartenir aux dernières années de la République ou aux premières années de l'Empire ; la position du *pagus Minervius* africain mentionné dans ce document est encore inconnue.

M. Bréal montre par quelques exemples les secours que fournit l'épigraphie grecque pour comprendre certains passages des poètes. C'est ainsi qu'une inscription grecque, découverte il y a trois ans à Mantinée par M. Fougères, nous apprend le vrai sens du nom des *Erinnyes*, qui veut dire « les Imprécations ». Un autre nom, resté obscur jusqu'à présent, est celui de la déesse *Ilythye* ou *Eleutho*, qui préside aux accouchements. La grande inscription de Gortyne, trouvée il y a quelques années, fournit l'explication de ce nom ; le verbe ἐλεύθω y est employé au sens de « porter ». Εἰλεύθυια, qui est un participe parfait très régulièrement formé, désigne la déesse de la gestation. Un troisième exemple est celui de *Até*, la fille de Zeus qui aveugle les hommes et même les dieux. Dans la même inscription de Gortyne ce mot désigne une « amende pécuniaire » ; on peut soupçonner que c'est en ce sens qu'Hésiode l'a employé dans un vers devenu proverbe et jusqu'ici imparfaitement expliqué. Le poète voulant recommander l'exactitude, dit qu'il ne faut pas remettre les choses au lendemain, car toujours :

Celui qui vient trop tard est soumis à l'amende.

M. Salomon Reinach fait une communication sur l'origine et les caractères de l'art dit gallo-romain, dont il pense qu'il faut chercher l'origine dans l'Egypte des Ptolémées, à Alexandrie, qui était en relations commerciales avec Marseille, Narbonne et Nîmes. C'est de là que viennent sans doute les plus belles pièces d'orfèvrerie de Bernay et de Hildesheim ; c'est une école d'artistes alexandrins qui a construit et décoré les monuments d'Orange, de Saint-Rémy et d'Igel.

## Séance du 29 septembre.

M. Salomon Reinach achève sa communication sur l'origine et les caractères de l'art dit gallo-romain.

M. Oppert continue sa communication sur l'inscription découverte par M. Hilprecht à Niffar en Chaldée.

M. Senart commence la lecture d'un mémoire sur le régime des castes dans l'Inde.

## Séance du 6 octobre.

M. Oppert achève sa communication sur l'inscription découverte par M. Hilprecht à Niffar en Chaldée.

M. Homolle entretient l'Académie des travaux de l'Ecole française d'Athènes pendant le printemps et l'été de 1893.

M. Héron de Villefosse présente deux médailles en plomb, trouvées probablement à Rome et qui lui ont été adressées par M. W. Helbig, correspondant de l'Académie. La première représente sans doute une scène d'adoption devant le collège des pontifes; la seconde offre deux bustes d'hommes affrontés qui sont probablement des princes de la famille d'Auguste.

M. le Dr Carton donne lecture d'un rapport sur les fouilles qu'il a exécutées, avec les subsides du Ministère de l'instruction publique et de l'Académie, sur les ruines de Thugga (Tunisie).

*Séance du 13 octobre.*

M. Moïse Schwab fait une communication sur le vocabulaire de l'angélologie et de la démonologie. Ces noms cabalistiques, devenus inintelligibles, ont pu être expliqués grâce aux documents fournis par les manuscrits hébreux et différents textes épigraphiques conservés à la Bibliothèque nationale, au Musée du Louvre et au Musée de Cannes.

*Séance du 20 octobre.*

M. Müntz fait une communication sur la légende de la papesse Jeanne. Il s'est attaché à dresser le catalogue des illustrations de toute nature auxquelles le mythe de la papesse a donné naissance à partir du XIIIe siècle, et il résulte de ses recherches que l'Italie et l'Allemagne sont les deux contrées où cette fable étrange a rencontré le plus de faveur.

Le Président annonce que l'Académie a arrêté, ainsi qu'il suit, le programme du prix fondé par M. Joseph Saintour :

« 1° Le prix d'une valeur de 3,000 fr. sera décerné alternativement aux ouvrages relatifs aux trois ordres d'études de l'Académie : Orient, Antiquité classique, Moyen âge et Renaissance;

« 2° Ne seront admis que les ouvrages d'auteurs français;

« 3° Le prix sera décerné, en 1894, au meilleur des ouvrages relatifs à l'Orient, publiés depuis le 1er janvier 1891; — en 1895, au meilleur des ouvrages relatifs à l'Antiquité classique, publiés depuis le 1er janvier 1892; — en 1896, au meilleur des ouvrages relatifs au Moyen âge et à la Renaissauce, publiés depuis le 1er janvier 1893. »

Le Président annonce, en outre, que l'Académie propose les sujets de prix suivants :

1° Pour le prix ordinaire à décerner en 1896 : « Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé »;

2° Pour le prix Bordin à décerner en 1896 : « Étude sur les vies des saints traduites du grec en latin jusqu'au Xe siècle ».

L'Académie proroge, en outre, les trois questions suivantes proposées pour 1893 et sur lesquelles le prix n'a pas été décerné :

1° A l'année 1895, pour le prix ordinaire : « Étude comparative du rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras »;

2° A l'année 1896, pour le prix Bordin : « I. Étude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V; — II. Etude critique sur l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés. »

Les mémoires sur chacune de ces questions devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier de l'année du concours.

*Séance du 27 octobre.*

M Foucart commence la lecture d'un mémoire sur l'origine et la nature des Mystères d'Éleusis.

M. Charles Joret, professeur à la faculté des lettres d'Aix, fait une communication sur les jardins et les parterres égyptiens. Par la comparaison des textes et des monuments, il montre qu'à l'origine, dès la XVIIIe dynastie, le jardin pharaonique fut un véritable verger, avec ses bassins destinés à l'arrosage et ses arbres fruitiers. Sous la dynastie grecque des Ptolémées ces jardins s'enrichirent d'un grand nombre de plantes et fleurs d'ornement, inconnus jusque là en Egypte et qui firent de l'ancien verger pharaonique, peu à peu transformé, un véritable parterre.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 18 décembre — 1893



672. — **Sources of Sanskrit Lexicography.** Edited by order of the Imperial Academy of Sciences of Vienna. Vol. I. The Anekârthasamgraha of Hemacandra. With Extracts from the Commentary of Mahendra. Edited by Th. Zachariae. Vienne, Alfred Hœlder ; Bombay, Education Society's Press, Byculla, 1893. xviii-132-206 p. in-4.

Ce volume imprimé à Bombay, avec les mêmes caractères et dans le même format que les éditions in-quarto de la *Bombay Sanskrit Series*, est le premier d'une série de lexiques sanscrits indigènes dont l'Académie de Vienne, sur la proposition de M. Bühler, a décidé de patronner et de subventionner la publication. Le titre général de la série est parfaitement justifié et, dans l'état présent des études, nulle entreprise ne pouvait être plus utile. On sait, en effet, que nos premiers dictionnaires sanscrits composés pour l'Europe reposaient entièrement sur ces lexiques, et que les plus récents, y compris les derniers suppléments de celui de Saint-Pétersbourg, malgré l'immense travail de dépouillement de textes et de contrôle philologique qui s'y trouve condensé, n'ont encore pas d'autre autorité que ces mêmes compilations indigènes pour un grand nombre de mots et un plus grand nombre de significations. On a essayé parfois de faire à ces lexiques une mauvaise réputation. On y a relevé un grand nombre d'erreurs ; on leur a reproché leur manque de critique, leur peu de scrupule à se copier les uns les autres, la facilité avec laquelle ils multiplient le sens des mots, l'à peu près de la plupart de leurs interprétations, tous les défauts enfin qu'il est facile de trouver à des livres qui prétendent dresser l'inventaire des richesses de la langue (sauf les racines verbales), en rédigeant en vers deux listes de mots, les homonymes et les synonymes. Et, de fait, à voir la quantité de termes et de significations fournis par ces *koshas*, qui, après tant d'années

d'étude, n'ont pas encore été retrouvés dans les textes [1], les plus confiants doivent être embarrassés de les innocenter de tout point. Mais ces lexiques seraient aussi suspects qu'on veut bien le dire, qu'ils n'en seraient pas moins, dans une infinité de cas, notre grande et parfois unique ressource. Leurs adversaires les plus décidés ne vont pas jusqu'à les accuser d'avoir inventé ou d'avoir gâché tout ce qu'ils contiennent de matériaux jusqu'ici non contrôlés, matériaux dont le nombre, d'ailleurs, diminue chaque jour, à mesure qu'on pénètre dans des recoins moins frayés de la littérature. Dans ces cas, on a beau être défiant, on s'estime heureux, à la rencontre d'un terme nouveau, de pouvoir s'appuyer sur une donnée d'un de ces livres ; car, même pour le sanscrit proprement dit, de structure pourtant si méthodiquement artificielle, la simple étymologie est un instrument peu sûr pour deviner les fantaisies de l'usage. Il y a plus : une fois admise dans un *kosha* de quelque renom (et il ne nous en a guère été conservé d'autres), une erreur même avait beaucoup de chances d'entrer réellement dans la langue et de s'imposer à l'usage. Aussi, malgré ce que nous savons des *sabhâs,* les académies d'alors, de leurs rivalités et du soin jaloux qu'on y mettait à éplucher les œuvres du voisin, est-il fort possible et même probable que, dans ces « trésors », il est entré plus d'une pièce de mauvais aloi, que nous pouvons discuter, mais que nous n'avons plus le droit d'éliminer. Avec tous leurs défauts, les *koshas* sont donc non seulement utiles, mais indispensables et, dès lors, il devient nécessaire de savoir ce qu'ils contiennent réellement, ce que leurs auteurs ont prétendu y mettre, en le dégageant autant que possible des erreurs et des négligences accumulées des copistes. En d'autres termes, il est urgent d'établir des éditions critiques de ces lexiques et, j'ajoute aussitôt, de leurs commentaires.

Or c'est là une tâche qui, à peine commencée pour les lexiques, reste entièrement à faire pour les commentaires. Pourtant ceux-ci ne sont pas moins utiles que les textes qu'ils commentent, surtout quand ils émanent, comme c'est parfois le cas, soit de l'auteur lui-même, soit d'un disciple immédiat. Précieux pour l'établissement et pour l'histoire de ces textes, ils sont encore indispensables pour leur pleine intelligence. L'interprétation des termes enregistrés est, en effet, presque toujours vague et obscure dans les lexiques, où elle est donnée en un seul mot souvent lui-même susceptible de plusieurs sens. Au commentaire est réservé le soin de la reprendre, de la préciser, de l'appuyer par des exemples, et c'est principalement à l'impossibilité ou, du moins, à la difficulté de consulter ces dernières sources, qu'il faut attribuer la plupart des interprétations fausses qui se sont perpétuées dans nos dictionnaires. Dans celui de Wilson, rédigé d'abord entièrement d'après le

---

1. Il suffit pour cela de parcourir le Dictionnaire abrégé de Saint-Pétersbourg et de compter le nombre de mots et de sens qui y sont marqués d'un astérisque.

dépouillement des principaux *koshas* fait par des pandits à l'aide de matériaux souvent insuffisants, ces fausses interprétations abondent. Depuis 1819, plusieurs générations d'indianistes ont eu le temps de leur faire la chasse ; un très grand nombre a été corrigé dans le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg ; mais il en reste encore beaucoup et, pour avoir raison aussi de ceux-ci, la première condition sera de pouvoir recourir aux commentaires.

C'est du reste là une thèse qui n'a plus besoin d'être défendue après qu'elle l'a été d'une façon si brillante par M. Zachariae lui-même, dans son édition du *Çâçvatakosha* [1], dans ses *Beitræge zur indischen Lexicographie* [2], et dans ses contributions à diverses revues [3]. Tous ces travaux, qui témoignent d'une compétence parfaite et convergent vers un même but, l'épuration du lexique sanscrit, sont comme une longue justification anticipée de l'entreprise maintenant patronnée par l'Académie de Vienne, et il suffit de parcourir le présent volume pour voir que celui-ci, tient, et au-delà, toutes les promesses faites alors. Je me bornerai à un petit nombre d'exemples. Hemacandra donne pour *kala* (II, 465), entre autres sens, celui d'*ajîrna*, que tous nos dictionnaires, depuis celui de Wilson jusqu'à celui de M. Böhtlingk, traduisent par « non digéré ». Grâce au commentaire de son disciple Mahendra publié par M. Zachariae, nous savons maintenant que le mot doit se prendre ici dans le sens de « jeune ». De même, si l'auteur du lexique explique *mandûka* (III, 73) par *çonaka*, le disciple nous apprend que son maître entendait en faire le nom d'une rivière et non celui d'une plante, comme le portent ces mêmes dictionnaires. A ces deux exemples que j'emprunte à un récent article de M. Jacobi [4] sur la publication de M. Zachariae, il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres. C'est ainsi que *kambala* (III, 626), défini dans le lexique par *krimi*, est resté « un ver » chez M. Böhtlingk ; le commentaire précise et donne « une certaine espèce de ver ». Un peu plus loin (III, 628), en glosant par *çekhara* le sens de *avatamsa* donné dans le lexique pour *kâmala*, Mahendra nous avertit que cette signification en tout cas n'est pas une simple faute de copiste, comme le suppose le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, mais que, à tort ou à raison, elle est du fait de son maître et voulue par lui. Ailleurs encore (III, 606), les mots par lesquels Hemacandra exprime les divers sens de *çilindhrî*, peuvent se séparer de deux façons différentes : les dictionnaires en ont tiré les significations : « une espèce d'oiseau, une espèce de ver, argile ». Selon Mahendra, ces trois significations se réduiraient à deux : « une espèce d'oiseau » et « l'argile (provenant) d'un certain ver aquatique » [5].

---

1. Cf. *Rev. crit.* du 30 avril 1883.
2. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1883.
3. Notamment dans les *Gœtting. gel. Anzeigen*, 1885.
4. Dans l'*Academy* du 16 septembre.
5. S'agirait-il de la gaîne terreuse dans laquelle s'abritent les larves d'éphémères, ou des sécrétions produites par certains annélides, et *çilindhrî*, dans ce sens, serait-il une adaptation de *κύλινδρος* ?

et une observation de M. Zachariae [1] sur ce passage où il y a un conflit apparent entre le lexique de Hemacandra interprété par son disciple et le *Viçvakoska*, nous renvoie, pour la solution de l'énigme, au temps où nous aurons aussi pour cet autre recueil un commentaire autorisé. Il ne servirait de rien de multiplier ces exemples pour ceux qui les estimeraient futiles : à ceux qui sont d'avis que, du moment qu'il s'agit de donner le sens des mots, il faut le donner juste, il suffira de ce petit nombre pour voir de quelle utilité sera la publication des principaux lexiques indigènes poursuivie avec le même soin et sur le même plan compréhensif.

Dans une courte préface, M. Z. rend compte des matériaux sur lesquels il a travaillé. Les éditions de Calcutta et de Benarès ne lui ont été d'aucun secours ; mais les manuscrits qu'il a eus à sa disposition étaient si parfaits, qu'il a pu donner un texte sans variantes. Pour le commentaire de Mahendra, les sources étaient plus troubles, mais encore exceptionnellement bonnes. De ce commentaire, trop volumineux pour pouvoir être publié in extenso, M. Z. n'a reproduit que les parties vraiment utiles, notamment un très grand nombre des citations dont Mahendra est prodigue. Le commentaire en renferme environ sept mille, presque toutes tirées de textes en vers et sans indication de provenance. M. Z. a reproduit à peu près toutes celles qu'il a pu identifier, plus un grand nombre d'autres assez caractéristiques pour pouvoir être identifiées plus tard, ou qui lui ont paru intéressantes à divers égards. L'identification de ces courts fragments, qui représente à elle seule une somme de travail énorme, a été poursuivie par l'éditeur dans les *Epilegomena* déjà visés ci-dessus en note. Dans ce mémoire, qui est un complément de l'édition, M. Z. a réuni divers éclaircissements critiques, plus une liste des poètes, au nombre de plus de cent, cités (mais non nommés) par Mahendra. La correction typographique est parfaite et fait le plus grand honneur à M. Zachariae ainsi qu'au prote de Bombay. Bref, le volume n'a qu'un défaut, mais celui-ci très sensible : l'absence d'un Index des mots traités dans le lexique. L'ordre adopté par Hemacandra est compliqué, et les renvois complets donnés dans le dictionnaire de Saint-Pétersbourg se rapportent à l'édition de Calcutta, qui ne concorde qu'approximativement avec celle de M. Zachariae. L'éditeur convient de la gravité de cette lacune, et il s'en excuse par le manque de place. Le motif doit avoir été péremptoire, mais il ne se comprend guère. Il y aurait là la matière d'un deuxième fascicule d'*Epilegomena*, qui serait certainement le bien venu. Je termine en exprimant le vœu que les volumes suivants de ces *Sources of Sanskrit Lexicography*, que se sont partagés, dit-on, MM. Kirste, A. Stein et Zachariae lui-même, soient dignes en tout point du premier.

A. Barth.

---

1. Dans ses *Epilegomena zu der Ausgabe des Anekârthasamgraha*, publiés après l'achèvement du lexique, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, t. CXXIX.

673. — A. Boutroue. **Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique sur une mission archéologique en Portugal.** Paris, E. Leroux, 1893.

Le rapport de M. Alex. Boutroue se compose de deux parties différentes, dont l'intérêt est inégal : le rapport proprement dit, qui n'est qu'une relation de voyage, brève et sobre, et les Appendices, au nombre de cinq : les *bas-reliefs de M. le duc de Loulé;* le *tryptique en émail peint conservé à la bibliothèque d'Evora ;* la *liste des principaux artistes étrangers qui ont travaillé en Portugal ou dont l'influence s'y est fait sentir ;* les *lieux de sépulture des rois et reines de Portugal ;* une *bibliographie d'archéologie portugaise*. Le texte est accompagné de deux héliogravures et d'une bibliographie, représentant les deux bas-reliefs du duc de Loulé et le triptyque d'Evora. Les appendices I et II sont d'ailleurs les deux chapitres les plus intéressants du rapport de M. Boutroue.

Les bas-reliefs du duc de Loulé ont été déjà plusieurs fois étudiés ; on a discuté surtout leur authenticité, qui a été admise par les uns, contestée par les autres, et même formellement niée par M. Kékulé ; on a cherché à déterminer leur âge, et tout récemment M. Homolle y reconnaissait des monuments hellénistiques du IIe siècle avant l'ère chrétienne ; enfin, l'on s'est démandé ce que signifiaient les scènes représentées. Il est à peine besoin de signaler l'invraisemblance des attributions données par le Catalogue du Musée du Trocadéro : *Quadriges dits de l'Hercule mélampyge*, et par le Catalogue du Musée des *Gipsabgüsse* de Berlin : *Course d'apobates (?)*. Il est d'autre part évident que les deux bas-reliefs se font pendant, et que les deux personnages debout sur les chars sont l'un, un homme, et l'autre, une femme. M. Homolle y voit d'un côté Hélios, de l'autre Eos (l'Aurore), précédés l'un et l'autre d'Orthios, ou de Phosphoros, ou d'Hermès. Sans contester en principe l'exactitude de l'opinion exprimée par le savant directeur de l'École française d'Athènes, nous soumettons aux archéologues une hypothèse nouvelle, que le cadre de cette *Revue* ne nous permet pas de développer à fond : les deux bas-reliefs représentent l'un Hélios, l'autre Séléné, qui souvent se font pendant dans les œuvres d'art ; chacun des deux éphèbes qui courent devant les chars est un Dioscure, sans qu'il soit d'ailleurs possible de distinguer lequel des deux est Castor, et lequel des deux Pollux. En effet, les Dioscures ont été quelquefois associés à Hélios et à Séléné, quelquefois même employés seuls, dans des bas-reliefs de sarcophages, pour symbolyser le matin et le soir, le commencement et la fin de toute chose, la naissance et la mort. Remarquons en outre que le coureur qui précède le char conduit par Séléné rappelle, par la pose générale du corps, la statue de l'un des Dioscures du Monte Cavallo. M. Homolle pense que les deux bas-reliefs sont, dans leur état actuel, l'œuvre d'un copiste : pourquoi le copiste n'aurait-il pas maladroitement réuni en un seul et même tableau deux motifs autrefois séparés, le quadrige d'une part et le Dioscure de l'autre, en prenant comme trait d'union la tête du cheval,

que le Dioscure tient par la bride. Des raccords de cette nature ont été déjà observés dans les œuvres d'art hellénistiques et romaines.

Le tryptique d'Evora est « une œuvre certainement française », qui est sortie des ateliers de Limoges. Le sujet représenté, emprunté à la Vie de Jésus-Christ, a été copié d'après une estampe allemande ; les scènes latérales reproduisent des gravures d'Albert Dürer. L'émail paraît avoir été peint par un membre de la famille limousine des Pénicaud, probablement par Jean I^er Pénicaud. M. Boutroue, en terminant, exprime le désir de voir ce tryptique prendre place au Louvre ou au musée de Cluny; mais « selon toute vraisemblance, dit-il, il faut renoncer à cet espoir, car la ville d'Evora n'est évidemment pas disposée à aliéner une œuvre qui est la pièce principale de son Musée ». M. Boutroue a ajouté à sa note une bibliographie générale des travaux relatifs à l'émaillerie.

J. Toutain.

---

674.— Flaminio Nencini. **Sul proverbio** *ἀπ' ὄνου (ἀπὸ χοός, ἀπὸ τύμβου) καταπεσεῖν*. Extrait des Studi italiani di Filologia classica, vol. II, p. 375-390. Florence-Rome, Bencini frères, 1893.

Ἀπ' ὄνου καταπεσεῖν est une locution proverbiale, dont le sens exact n'a été déterminé ni par les anciens ni par les commentateurs modernes. M. Fl. Nencini, connu par ses travaux sur Térence, en propose une explication ingénieuse : à côté du sens propre de ἀπ' ὄνου, ἀπὸ χοὸς πεσεῖν = « tomber d'un âne, d'un tas de terre », l'esprit, par une sorte de jeu, attribue à ces mots. dans la locution passée en proverbe, le sens de *vase à boire* que χοῦς et ὄνος ont également. Ἀπ' ὄνου καταπεσεῖν sera donc l'équivalent de *être ivre*. Reste à expliquer ἀπὸ τύμβου πεσεῖν ; mais ici M. N. me paraît trop subtil, et je ne sais s'il convaincra beaucoup de lecteurs. De même que le proverbe, sous ses autres formes, repose sur un double sens des mots ὄνος et χοῦς, de même il doit y avoir quelque chose d'analogue dans le mot τύμβος ; cela n'étant pas possible, M. N. y découvre ce que nous appelons un calembour par à peu près, ἀπὸ τύμβου devant faire entendre ἀπὸ κύμβου, κύμβον = κυμβίον désignant le vase connu, et τύμβος, se rapportant à la décrépitude, ayant pris la place de l'autre mot, qui a rapport à l'ébriété. Convenons que ce dernier raisonnement est peu solide. — P. 386-390, M. Nencini, contrairement à certains critiques, maintient dans le texte des *Guêpes* les vers 615-618, et pense que l'ὄνος du v. 616 n'est pas un rhyton à proprement parler ; ce ne serait qu'une expression triviale et fort transparente.

My.

---

675. — **Villes antiques. — Vienne et Lyon gallo-romains**, 1 vol. in-8, 407 p. — **Nîmes gallo-romain**, guide du touriste archéologue. 1 vol. in-8, 304 p. Par Hipp. Bazin, agrégé de l'Université, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1891-1892.

M. Bazin déclare (*N.* p. 280) qu'on ignore ce qu'est devenu le vase

Pelet, qui est au Louvre; — attend son erratum (*V. L.* p. 408) pour s'apercevoir que la pyxis de Vaison, qu'il a décrite de visu au Musée de Lyon (p. 387), n'y est jamais entrée, ayant été achetée à Vaison même pour le Louvre, où chacun peut la voir; — trouve au Musée de Vienne, (p. 168) la mosaïque d'Éros et de Pan, qui est à Lyon, celle d'Orphée et qui est au Louvre; — y rencontre également, en 1891, la belle tête de bois (p. 170) qui, dérobée le 2 novembre 1890, vient seulement maintenant d'être récupérée; — décrit (p. 172-173), dans ce même Musée, une série de médaillons de terre cuite qui n'y ont jamais été, mais ne cite pour ainsi dire aucun de ceux qui s'y trouvent, et qui sont nombreux et fort beaux; — met au Musée de Lyon (p. 344) la statue de Salonius et une Chimère qui sont sur la place de Choulans; — nomme, sans prévenir, parmi les objets de Lyon, un masque apporté des Farjeons, (Vaucluse) (p. 332), un Jupiter venu de la Bâtie d'Urfé, en Forez (p. 345); — distingue Champier de Pierchan, son anagramme, dont il fait un pseudonyme de Th. du Mas, c'est-à-dire d'un autre pseudonyme de Symphorien Champier (p. 181); — donne (p. 181) à l'historien de Lyon, Clapasson, le nom du compositeur Clapisson; — mentionne à tout bout de champ l'archéologue bien connu Comarmond, mais l'écrit Com*m*armond avec persistance; — cite Chanot (p. 363), Trivier (p. 365) sans avertir que ce sont des pseudonymes courants de Lenormant; — nous parle d'un vase « creusé dans une tête de nègre » (p. 375); — étudie le médaillon de l'*Amour Incendiaire* (p. 384) sans connaître le mémoire de M. G. Lafaye (Ec. fr. de Rome, *Mélanges*, 1890): — transcrit « Statua di *Ji*ove del Museo di Leone » le titre d'un article d'E. Wolf (p. 360); — attribue à Benndorf un opuscule intitulé « Museographisches » (p. 539 et autres); — écrit Serp*i*aize le nom de Villette-Serpaize (p. 361); — fait déterrer (p. 360) rue des Deux-Maisons, à Lyon, un fragment de colonne qui provient, d'après le dire de Comarmond à l'endroit même qu'il cite, du quai Saint-Benoît, aujourd'hui Saint-Vincent, à un kil. et demi de là; — place à la Croix-Rousse le Jardin des Plantes (p. 360), le Monastère des religieuses de Bleu-Céleste (p. 363), la Montée Saint-Sébastien (p. 369), et autres lieux qui n'y sont point; — prend (p. 238) Cordieu pour Condrieu, et met un des aqueducs de Lyon dans cette dernière localité, qui est à dix lieues *plus bas*, au-delà de Vienne; — etc., etc., etc.

Ce sont là quelques particularités, relevées en passant comme caractéristiques. L'auteur de ces deux volumes a été comblé par avance : subventions des villes, impression à l'Imprimerie Nationale, souscriptions du Ministère, aucun encouragement ne lui a été refusé. Aussi nous promet-il Arles, Orange, Avignon, Nice, Antibes, Cannes, Fréjus, Monaco. Voilà qui va très bien, s'il prend soin de reconnaître au moins les titres des livres qu'il citera, la présence des objets qu'il décrira, la place des localités desquelles il parlera. Au lieu de ces longues et inutiles monographies de seconde main, qui ne contiennent d'original que les

fautes du compilateur, qu'il nous offre d'honnêtes et pratiques « guides du touriste archéologue »; et, fidèle au programme tracé dans son très heureux titre, il rendra un réel service. W

---

676. — **The Philocalia of Origen.** The text revised with a critical introduction and indices by J. Armitage Robinson. Cambridge, at the University Press, 1893. LII-278 pp., petit in-8. Prix : 7 sh.

677. — **The Book of Saint-Basil the great, bishop of Caesarea in Cappadocia on the Holy Spirit,** written to Amphilochius, Bishop of Iconium against the Pneumatomachi. A revised text with notes and introduction, by C. F. H. Johnston. Oxford, at the Clarendon Press, 1892, LXIV-180 pp., petit in-8 cartonné. Prix : 7 sh. 6 d.

678. — **Studien zu den Legenden des h. Theodosios,** von Karl Krumbacher. Aus den Sitzungsberichten der philos.-philol. und histor. Classe der k. bayer. Akad. der Wiss. 1892, heft II. Muenchen, Straub, 1892, pp. 220-379.

Les *Philocalia* d'Origène sont une compilation d'extraits due à saint Grégoire et à saint Basile. C'est une introduction naturelle et commode à l'étude des œuvres du grand théologien, et à ce point de vue, on ne saurait trouver de meilleurs guides. Mais surtout les *Philocalia* nous fournissent l'élément le plus important de la reconstruction de nombreux ouvrages perdus. Ils sont, même pour ceux que nous possédons, une base solide de l'établissement du texte. C'est ainsi que le traité dirigé contre Celse a passé presque entièrement dans cette anthologie. Or, il nous a été conservé dans un ms. du XIIIe siècle (Vat. gr. 386), tandis que M. Robinson a trouvé à Venise un ms. des *Philocalia* copié au XIe siècle et dont une note relative au César Barda fait remonter l'original au milieu du IXe siècle. Ce ms. fournit un texte indépendant de tous les autres mss., si l'on excepte ses dérivés directs, Vat. 389 et le ms. de Cheltenham daté de 1573, et il permet de rétablir l'ordre primitif des feuillets brouillé dans l'archétype des mss. de l'autre famille. Celle-ci est représentée par trois classes de mss. dont la plus importante comprend un seul ms., le n° 270 du monastère de Saint-Jean de Patmos, du Xe siècle. M. Robinson l'a collationné sur place ainsi que le ms. 615 du supplément de Paris (XIIIe siècle). Il donne un choix de variantes des autres mss., de date récente et d'importance moindre. On doit grandement remercier M. R. de la peine qu'il s'est donnée. Son édition est vraiment la première édition critique des *Philocalia*, puisque celle de Jean Tarin, ordinairement reproduite, est fort imparfaite et que Lommatsch n'a pas trouvé mieux que de remplacer, quand il le pouvait, le texte des *Philocalia* par celui des passages correspondants des œuvres originales.

L'introduction de M. Robinson, outre les renseignements indispensables sur les manuscrits, présente d'importantes observations sur les *Catenae*, sur les traductions de Rufin, sur la citation d'Eusèbe dans *Philoc.* XXIV, sur la citation des *Recognitions* clémentines dans le

chapitre xxiii, enfin sur les sources des *Philocalia*, c'est-à-dire sur les ouvrages d'Origène d'où sont tirés les extraits. M. R. prouve que la citation de *Philoc.* xxiv, n'est un extrait authentique ni d'Eusèbe, qui ne fait lui-même que citer, ni de l'inconnu Maxime, auquel il l'attribue; c'est un passage du traité de Methodios d'Olympe sur le libre arbitre. M. Bonwetsch, dans l'ouvrage dont j'ai rendu compte il y a deux ans, l'avait prouvé de manière à ne pas laisser de doute. On ne peut se plaindre du supplément de preuves qu'apporte M. Robinson. Mais je mentionne le fait, parce que M. R. ne paraît pas avoir tenu un compte suffisant du livre du professeur de Derpt. Malgré tout son mérite, l'édition Albert Jahn est annulée par l'édition Bonwetsch; le dernier venu a publié, non seulement la traduction allemande de la version slave de Methodios, mais encore le texte grec, revu soigneusement d'après les sources et surtout d'après une nouvelle collation du Laurentianus.

Le petit volume de M. Johnston est un ouvrage fort commode. Après une introduction historique et théologique un peu superficielle, on trouve un tableau chronologique, une notice des mss. un sommaire détaillé, le texte grec avec commentaire critique et explicatif, les lettres 233-236 de saint Basile, un index anglais et un index grec. Le texte est établi d'après quinze mss., les Bénédictins n'en avaient mis que six en ligne; on aurait voulu un exposé plus complet et plus précis des principes qui ont guidé M. J. dans le choix des leçons. Il ne suffit pas de multiplier les variantes de l'apparat; il faut les classer. Mais le gain le plus appréciable est dans la mise en œuvre de deux traductions syriaques, remontant au v<sup>e</sup> siècle et à l'an 509. Ces traductions assurent l'intégrité du texte, dont la dernière partie avait été suspectée assez légèrement par Érasme et par d'autres.

M. Usener a publié en 1890 deux vies du cappadocien Theodosios dues à Théodore et à Cyrille. Malgré certaines faiblesses, cette publication avait excité à bon droit l'intérêt, car elle jetait sur une époque troublée une lumière inattendue. Ce que M. Usener ignorait et ce que pouvait savoir seulement un vrai spécialiste comme M. Krumbacher, c'est que le ms. du xi<sup>e</sup> siècle de la Laurentienne d'où ces textes avaient été tirés n'était pas unique. M. K. en a trouvé sept autres; trois sont du x<sup>e</sup> siècle. C'est là une base solide pour l'établissement du texte. Il est regrettable que M. K. ait manqué de décision et n'ait pas publié de nouveau les vies de Theodosios; il eût pu abréger ainsi de beaucoup son travail et aurait assuré des lecteurs à son étude critique. A la fin de la brochure, on voit l'importance que la légende avait prise par les hymnes dans lesquelles on la fit passer. Les trois derniers chapitres sont consacrés à la publication d'un traité sur les trois fêtes des morts mentionnées dans l'opuscule de Théodore, à l'espèce de tam-tam en bois qui sert encore aujourd'hui à éveiller les moines grecs (le σημαντήριον), enfin à des questions grammaticales. Cette brochure est un complément indis-

pensable de celle de M. Usener. M. Krumbacher n'a pas besoin d'autre éloge : sa jeune gloire se passe de recommandation.

Paul Lejay.

---

679. — **Néhémie en l'an 20 d'Artaxerxès I, Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès II.** Réponse à un mémoire de A. Kuenen, par A. van Hoonacker, professeur à l'Université de Louvain. Gand et Leipzig, H. Engelke, 1892 ; in-8, 90 pages.

680. — **Zorobabel et le second temple.** Étude sur la chronologie des six premiers chapitres du livre d'Esdras, par le même. Gand et Leipzig, H. Engelke, 1892, in-8, 118 pages.

681. — **Histoire du peuple d'Israel**, par Ernest Renan, tome IV. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8, 411 p.

682. — **Les prophètes d'Israel**, par James Darmesteter. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8, xx et 386 p.

683. — **Les prophètes**, par le même. Paris, C. Lévy, 1892, in-8, ii et 124 p.

I et II. — Nous sommes bien en retard avec les intéressants mémoires de M. van Hoonacker. Nous désirions mettre ses conclusions en regard avec les résultats présentés par M. Renan dans le tome IV de son *Histoire d'Israël*, dont la publication s'est trouvée quelque peu ajournée par la mort de l'illustre écrivain; cet élément d'appréciation, d'un si grand poids pour notre examen, est aujourd'hui entre nos mains.

La première de ces dissertations reprend et développe avec un grand luxe d'arguments une thèse précédemment soutenue par l'auteur, et qui consiste à considérer l'œuvre et la personne de Néhémie comme antérieures à celles d'Esdras. « Conformément à la disposition actuelle des documents, dit M. van Hoonacker, on avait toujours cru, sans même songer, semble-t-il, à mettre ce point en question, que la caravane d'Esdras était revenue en Judée *avant* Néhémie, et que la double mission des deux personnages tombait sous un seul et même roi. On se divisait sur la question de savoir s'il s'agissait d'Artaxerxès Ier ou d'Artaxerxès II, quelques-uns même ont songé à Artaxerxès III. D'autres divergences encore étaient la suite des difficultés que présentaient les textes. Mais ce qui malheureusement demeurait à l'abri de toute contestation, ce que l'ordre traditionnel des documents protégeait en quelque sorte contre les soupçons de la critique, c'était la place occupée par l'histoire d'Esdras avant celle de Néhémie. » *Disposition actuelle des documents, ordre traditionnel des documents,* ce sont là de charmants euphémismes, et quand M. van H. assure que rien n'est plus simple que d'imaginer l'interversion de quelques feuillets (chap. vii-x d'*Esdras* transportés à la fin de *Néhémie*) — ce qui permettra de substituer à la combinaison traditionnelle : Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès Ier, Néhémie en l'an 20 du même, l'arrangement indiqué au titre du mémoire : Néhémie en l'an 20 d'*Artaxerxès Ier*, Esdras en l'an 7 d'*Artaxerxès II*,— nous nous permettons de penser qu'il y a là un tour de passe-passe des plus ingénieux, en aucune façon une démonstration d'un caractère scientifique. Ce qui

gêne M. van H. et rendra très certainement les lecteurs fort sceptiques à l'égard de cette petite combinaison, c'est qu'il est question de la présence d'Esdras aux côtés de Néhémie en plusieurs passages du livre du même nom. Donc, pour quiconque admet l'historicité des livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, ces deux personnages sont contemporains. Qu'à cela ne tienne! M. van H. n'hésite pas à nous déclarer que l'Esdras dont il est question à *Néhémie*, VIII, 1 suiv., cet Esdras auquel revient l'insigne honneur de donner lecture solennelle de la Loi au peuple assemblé, cet Esdras qui occupe la première place lors de la procession qui consacra la nouvelle muraille de Jérusalem (*Néhémie*, XII, 27 suiv.), que cet Esdras n'était alors qu'un petit jeune homme sans conséquence; mais que, *cinquante ans plus tard*, s'étant fixé dans l'intervalle à Babylone on ne sait pour quels motifs, il en revint à la tête d'une importante colonie, muni des pouvoirs impériaux et à l'état de gros personnage, devant lequel tout doit plier.

Eh bien! non, il nous est impossible d'entrer dans cette voie. Si M. van H. veut se résoudre à avouer que ce sont là des textes de la plus médiocre valeur, il pourra déclarer avec M. Renan que la présence d'Esdras auprès de Néhémie doit être mise au compte d'une combinaison libre de l'écrivain biblique; il lui sera loisible aussi de placer Néhémie avant Esdras ainsi que nous l'avions proposé nous même antérieurement à M. van Hoonacker, ce qui était une hypothèse fondée, non sur l'interversion accidentelle de quelques feuillets, mais sur le caractère légendaire des textes concernant Esdras. Ce que nous ne saurions admettre chez M. van Hoonacker, c'est sa prétention de sauvegarder le caractère historique des textes tout en les dépeçant et en les disloquant; l'ingéniosité dont il fait preuve, pas plus que sa très réelle érudition à laquelle nous rendons très volontiers hommage, ne nous illusionnent et ne feront illusion aux personnes familières avec les méthodes de la critique biblique, sur les inconvénients et les dangers de pareils procédés. C'est tout simplement, et avec les apparences d'une méthode exacte, la résurrection des détestables procédés de l'ancienne harmonistique, qui n'était jamais plus satisfaite de son œuvre que lorsqu'elle avait réussi à combiner — au prix de quelles entorses, de quelles violences faites aux textes, mais en respectant la lettre des livres sacrés! — la double légende de la naissance et de l'enfance de Jésus qui se lit aux Évangiles de *Mathieu* et de *Luc*. Voilà où nous en reviendrions si nous écoutions M. van H. et les écrivains de son école.

Dans le second de ces mémoires, M. van H. a tenté une détermination des dates concernant Zorobabel et la fondation du second temple à Jérusalem; c'est là encore, — je le déclare nettement sans méconnaître le travail considérable et minutieux dont M. van H. s'est consciencieusement acquitté, — une illusion. En ce terrain légendaire, il n'y a pas de dates, tout au plus quelques indications générales, qui ne permettent pas de dépasser le niveau des hypothèses plus ou moins vraisemblables.

M. van H. devra d'autant moins s'étonner de me voir soulever ici une question de méthode, qu'il m'en a lui-même donné l'exemple. « Le lecteur, écrit-il sur un ton assez dégagé, ne peut s'attendre à nous voir entreprendre la discussion de théories *où l'on met en question les faits les mieux établis, touchant lesquels les sources que nous avons à notre disposition fournissent des témoignages formels et unanimes*. Pour contester ou nier que l'avènement de Cyrus à Babylone fut le signal de la restauration juive, que sous ce roi et par un effet de sa faveur, le peuple juif, délivré du joug de la captivité, commença à reprendre le chemin de la patrie... pour contester des faits de ce genre quant à leur substance même, il faut commencer par supprimer les documents et supposer qu'à Jérusalem l'illusion ou le rêve prenaient naturellement la place de la tradition et des souvenirs, la fable celle de l'histoire. Mais ainsi l'on s'expose à tomber soi-même dans la fantaisie. Nous ne pouvons tenir compte dans notre examen que de conclusions basées sur les textes. » Eh! mon Dieu! oui, la chose est suffisamment établie; les écrivains juifs auxquels nous sommes redevables des livres bibliques, n'ont que trop souvent remplacé *le souvenir précis et l'histoire* par *le rêve et l'illusion*. Aussi maintenons-nous sans aucune hésitation les déclarations qui ont provoqué chez M. van H. une si vive explosion d'indignation et que sa pudeur l'a empêché de soumettre à la discussion : « La restauration se fit-elle d'une façon en quelque sorte spontanée et par le seul développement des éléments restés en Judée? Fut-elle provoquée ou simplement aidée par des déportés revenant de Babylonie et envoyant des dons à Jérusalem? Nous l'ignorons. On peut admettre la collaboration des deux éléments. » M. van H. était d'autant moins en droit de se voiler la face devant des propositions rendues aussi légitimes par le peu de valeur et de consistance des sources relatives à cette époque, qu'il s'emparait de la thèse que nous avions été amené à soutenir sur l'antériorité de l'œuvre de Néhémie par rapport à Esdras, bien qu'il l'ait défendue, en partie, par d'autres arguments[1].

En résumé, les documents bibliques relatifs à la restauration du Judaïsme en Palestine (livres d'*Esdras* et de *Néhémie*) constituent des sources si médiocres et si insuffisantes, que ceux-là même qui ne veulent pas contester leur caractère sacré, sont en désaccord sur les points suivants : 1° Sesbassar et Zorobabel sont-ils un seul et même personnage? 2° En cas de dédoublement, appartiennent-ils à la même époque ou faut-il mettre un siècle entre eux? 3° Esdras et Néhémie sont-ils contemporains? 4° Faut-il les placer tous deux sous le règne d'Artaxerxès Ier, ou cinquante ans plus tard sous Artaxerxès II ou Mnémon? 5° Faut il placer Néhémie sous Artaxerxès Longuemain et Esdras sous Artaxerxès Mnémon en retournant l'ordre traditionnel, qui place Esdras avant Néhé-

1. Voyez dans notre *Précis d'histoire juive* (Paris, 1889) les p. 572-589. Sans avoir eu la prétention d'épuiser le sujet, nous avons assurément dit l'essentiel. — *Esdras et Néhémie*, nouvelle hypothèse, etc., de M. van Hoonacker est de 1890.

mie ? — Voilà l'accord qui règne entre critiques professant un même point de vue conservateur, entre théologiens qui se piquent de respecter la lettre des écrits bibliques. Voilà, pour cette période, ce qu'il faut entendre, selon les expressions dont use M. van Hoonacker, par « *les faits les mieux établis*, touchant lesquels les sources que nous avons à notre disposition fournissent des *témoignages formels et unanimes*. » M. van Hoonacker nous trouvera-t-il dur ? Nous pensons n'être que juste, d'autant que c'est à ses deux mémoires que nous empruntons les exemples relatés ci-dessus.

Si c'est là le lot des critiques conservateurs, que deviendra cette même histoire sous la plume des hommes tels que M. Renan ou le signataire de ce compte rendu qui n'hésitent pas à proclamer le caractère légendaire des sources bibliques ?

III. — Je suis d'autant plus aise d'aborder l'étude du t. IV de l'*Histoire du peuple d'Israël*, que M. Renan, rompant avec ses errements antérieurs, a pris le parti de sacrifier nombre des assertions traditionnelles. Déjà, à la fin du t. III, il avait nettement rangé le fameux édit de Cyrus dans la catégorie « de ces édits apocryphes, dont l'historiographie juive des bas temps s'est montrée si prodigue », expliquant à ce propos qu' « on croyait se donner de l'importance en montrant les potentats du jour ayant pour premier souci de protéger Israël » et déclarant qu' « il est probable qu'en fait Cyrus ne pensa jamais aux Juifs et entendit à peine parler d'eux ». Dans le présent volume, qui mène l'histoire juive depuis les débuts de la restauration jusqu'à la mort de Jonathan, le véritable fondateur de la dynastie hasmonéenne (143 av. J.-C.), nous voyons la Judée soumise d'abord à la domination persane pour passer, par les conquêtes d'Alexandre, sous la domination grecque. Les sources sont fort inégales, dans l'ensemble très insuffisantes. Les seuls documents relatifs à la reconstitution du judaïsme sous les Persans, sont les livres hébreux d'*Esdras* et de *Néhémie*. Trois personnages s'y détachent : Zorobabel, Esdras, Néhémie. Du premier, nous ne savons à peu près rien ; quant au second, M. R. le suspecte assez pour avoir donné sa place à Néhémie, qu'il considère comme un personnage sérieusement historique. Son œuvre, d'ailleurs, n'excite point chez lui l'enthousiasme. En quelques lignes, pleines à la fois de grâce et de vigueur, il fait toucher du doigt la déchéance d'Israël : « Jamais la prétention de fonder une ville sur la religion, sans l'appui des guerriers, n'avait été plus franchement avouée. Les villes antiques ne survivaient pas à la défaite de la patrie. Si l'acropole d'Athènes avait été prise par les Perses, on n'eût pas vu les prêtres venir s'y réinstaller et recommencer, sans Athènes libre, les processions des Panathénées. Or Néhémie ne paraît pas avoir une seule fois songé que quelque chose d'essentiel manquait à sa cité et que cette ville de prêtres et de musiciens portait au front la tache de servitude. Ces prêtres, qui sonnent béatement de la trompette sur ces murs bâtis avec la permission d'un despote, ne se sentent pas

esclaves. Tant il est vrai que c'est une Église qui se fonde ce jour-là à Jérusalem, et non pas une cité. »

J'ai cru un instant que M. R. allait intervertir l'ordre traditionnel d'Esdras et de Néhémie du moment où il traitait la « légende » du premier après avoir épuisé ce qui concerne Néhémie. Je lisais aussi en tête du chapitre consacré à Esdras, que la figure du fameux prêtre-scribe n'était qu'une contre-partie artificielle de la personne de Néhémie. « On trouva dangereux, écrit M. Renan, qu'un fonctionnaire laïque eût joué un pareil rôle. On voulut qu'un scribe, appartenant à la famille sacerdotale, eût contribué pour une part au moins égale à cette grande œuvre de restauration, eût donné en quelque sorte le dernier coup de varlope à la Thora. De là, la création du rôle d'Esdras, parallèle à celui de Néhémie. Les Mémoires de Néhémie servirent de modèle. On composa au scribe des mémoires sur le type de ceux du gouverneur. Puis l'auteur des *Chroniques* fondit les deux pièces, de manière à faire croire que Néhémie et Esdras avaient agi avec le plus parfait accord, collaboré aux mêmes mesures, présidé aux mêmes cérémonies. » M. R. dit encore : « On voit combien l'historicité de ce qui concerne Esdras repose sur des bases faibles. » Cependant l'éminent écrivain, toutes ces réserves faites, pense que le point d'attache de cette légende, destinée à un si grand retentissement, a été pris dans un personnage antérieur à Néhémie et qui a dû mourir avant que celui-ci occupât la scène. En sorte que la personne d'Esdras a pu exister, mais qu'aucun des traits de la légende dont il est le héros—et c'est là le principal—ne peut être conservé à l'histoire. Sous ce rapport, je suis aise de faire remarquer à M. van Hoonacker que M. Renan, si hésitant d'ordinaire à sacrifier les personnalités de l'histoire juive, a été beaucoup plus loin que moi. Nier l'œuvre d'Esdras, c'est assurément plus grave que d'émettre des doutes sur le retour de Zorobabel. — On lira avec intérêt ce qui concerne la Confrérie des Pauvres (*anavim, hasidim*) ; ici ce sujet était véritablement à sa place et il est regrettable qu'en le traitant une première fois au t. III sous le règne d'Ezéchias, l'auteur en ait à l'avance affaibli l'intérêt. Je n'insisterai pas sur la thèse du « grand sommeil d'Israël ». M. R. s'exprime ainsi à cet égard : « De l'an 400 à 200 environ, Israël sembla dormir profondément. » On sait jusqu'à quel point cette assertion globale est contestable.

Dans la seconde partie de son livre, M. R. rencontrait un groupe de faits à la fois politiques, religieux et littéraires, qui permettent au récit de se relever. C'est la persécution organisée par Antiochus Épiphane, l'apparition du livre de *Daniel*, l'insurrection des Machabées et les phases de la lutte entreprise contre les Séleucides. Nous nous demandions si cette période vivement contrastée ne fournirait pas à l'écrivain l'occasion d'un de ces morceaux éclatants, où il excelle. Nous avons été un peu déçu. Assurément, nous ne pouvions pas lui demander de recommencer à propos d'Épiphane et du livre de *Daniel*, ce livre prodi-

gieux où l'auteur de l'*Histoire des origines du christianisme* a confronté l'empereur Néron avec l'*Apocalypse de saint-Jean*, livre que l'opinion n'a pas encore mis à son niveau et qui est sans contredit son chef d'œuvre littéraire et historique, l'*Antechrist;* mais nous aurions voulu tout au moins en trouver quelque écho, nous en rappeler le frisson, mélange de jouissance artistique et de secrète angoisse morale. Ce que nous trouvons ici, à défaut de ces superbes élans, c'est l'étude solide et consciencieuse, c'est l'analyse complète des différentes questions, c'est le souci du détail archéologique et topographique. Comme vues nouvelles et originales dans ce t. IV, rien à noter sinon la caractéristique vigoureuse du « bigotisme », et l'attitude prise à l'égard de la personne et de l'œuvre d'Esdras. Mais ce qui éclaire l'œuvre, c'est sa langue souple, limpide ; c'est le ton *laïque*, humain, mondain, qui arrache cette histoire aux procédés des sacristains. Çà et là éclatent des déclarations lumineuses de bon sens : « Ce feu roulant de plaintes réciproques entre l'État et l'Église (cela est dit à propos de la persécution d'Épiphane) ne cessera plus jusqu'à nos jours. Il y a contradiction, en effet, entre une société se prétendant fondée sur une révélation divine et la large société humaine ne connaissant que les liens du droit et de la raison. » Il faut aussi signaler, sans méconnaître les effets heureux qu'on en tire, l'invasion de plus en plus marquée de la langue du journalisme. Tout à l'heure, nous lisions : « un coup de *varlope* » au lieu d'un « coup de rabot » ; voici maintenant que « Iahvé se fait un malin plaisir de jeter par terre le jeune premier qui caracole ; » et que « Chypre, la Phénicie, la Lydie, l'Égypte même ont de ces Brummel, faisant la mode, hommes de plaisir, etc. » J'admettrais presque plutôt le « dandysme naissant ». — En somme le t. IV de l'*Histoire d'Israël* est une œuvre forte et utile, qui sera accueillie dans les cercles savants avec une respectueuse reconnaissance.

IV et V. — Pour apprécier avec équité les *Prophètes d'Israël* de M. J. Darmesteter, il faut se souvenir qu'il a voulu avant tout ici faire œuvre de littérateur et de philosophe. Or, comme on peut très sincèrement louer la hardiesse et la hauteur de vues du penseur, comme on a été frappé du talent de l'écrivain, qui le place désormais au premier rang, on croit pouvoir déclarer non moins franchement ses très expresses réserves.

Le présent livre n'est pas, comme le titre semblerait l'indiquer, une étude d'ensemble sur le prophétisme hébreu ; c'est un recueil de morceaux, dont les deux premiers sont consacrés aux prophètes et qui avaient vu le jour précédemment en différentes places, à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue des familles*, au *Journal des Débats*, au *Parlement*, à l'*Annuaire de la Société des études juives*. Joignez-y le morceau intitulé : « Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif », qui, après avoir paru en brochure en 1880, avait déjà été recueilli dans le volume « Essais orientaux » (Paris, 1883, p. 251-278), et une curieuse préface, où l'au-

teur proclame la nécessité d'un réveil religieux, signale dans le Prophétisme le levain qui doit transformer le monde et conjure la papauté de se mettre en tête du mouvement. Léon XIII, — qui est devenu visiblement l' « homme de la situation » depuis que le général Boulanger a disparu de l'horizon, — Léon XIII prêtera-t-il l'oreille à cet appel éloquent ; j'en doute. Si quelque bruit en est venu à ses oreilles, il a dû dire : mais l'église a non seulement réalisé le prophétisme juif, elle l'a dépassé, en s'assimilant tout ce qu'il contenait de bon ; elle en est à la fois l'exécutrice et la continuatrice, — exactement comme M. D. est convaincu qu'il est le légitime héritier des prophètes en proclamant comme les deux dogmes du monde moderne l'*Unité des forces* et la *Croyance au progrès*, termes par lesquels il se croit autorisé à traduire l'Unité divine et le Messianisme [1]. C'est ainsi que Joseph Salvador, ce rationaliste juif du commencement de ce siècle, ce parfait homme de bien dont l'auteur a longuement analysé la vie et l'œuvre d'après un volume bio-bibliographique composé par son neveu, c'est ainsi que M. D. lui-même sont les derniers en date des « prophètes d'Israël ». Le livre que nous avons sous les yeux est un livre d'apologétique, j'allais presque dire de propagande ; c'est la « défense du prophétisme ».

Sous ce rapport, M. D. est singulièrement loin de M. Renan, auquel il a emprunté, sans hésitation aucune, ses conclusions sur l'authenticité des écrits prophétiques, mais nullement son appréciation sur une œuvre dont il a su louer les beaux-côtés et signaler franchement les petitesses. M. Renan jugeait le judaïsme ; M. D. le proclame, j'allais dire : il le prêche. Il y a dans cette attitude quelque chose qui inspire assurément le respect, mais qui gêne la critique ; on ne discute pas avec les croyants. S'il était possible à M. D. de dédoubler en lui l'homme de foi et le critique, j'insisterais auprès de lui sur l'attitude qu'a prise récemment dans la question de l'authenticité des livres prophétiques un critique tel que le professeur Cornill, dont j'appréciais naguère à cette même place l'*Introduction à l'Ancien Testament ;* ce savant distingué, disciple de Reuss et de Kuenen, est contraint d'accorder dans les prophètes une série d'interpolations et de remaniements considérables, qui nous mènent jusque vers l'an 250 av. J.-C. Cela n'empêche pas M. D. de déclarer, avec une extraordinaire assurance, que l'authenticité générale des écrits prophétiques est élevée au-dessus de toute espèce de doutes. Et ici encore, s'il s'exprime ainsi, c'est pour rassurer les croyants, c'est pour donner satisfaction à sa propre croyance : « Il est utile et nécessaire de dissiper les nuages qui pourraient s'amasser sur les rares certitudes que nous possédions dans un domaine *qui touche de si près aux sources de notre vie morale.* » Je me déclare incapable

1. « Supprimez tous ces miracles et ces pratiques (du Judaïsme) ; derrière toutes ces suppressions et toutes ces ruines subsistent *les deux grands dogmes qui, depuis les prophètes, font le judaïsme tout entier : Unité divine et messianisme*, c'est-à-dire unité de loi dans le monde et triomphe terrestre de la justice dans l'humanité », p. 194.

d'aborder l'examen de points d'exégèse et de critique avec un écrivain qui tranche par la foi les questions d'authenticité. J'ai ouvert le volume de M. Darmesteter avec inquiétude; je le ferme avec un sentiment d'embarras et de gêne [1].

Le premier des morceaux contenus aux « Prophètes d'Israël » a été l'objet d'un tirage à part, sous le titre « les Prophètes », afin d'être mis entre les mains des instituteurs. Le Ministère, en souscrivant à ce tirage à part, a fait preuve d'une largeur d'idées dont il faut le féliciter; M. Darmesteter a compris de son côté que, devant cet auditoire nouveau, il n'y avait pas lieu de défendre les idées philosophiques et religieuses qui lui sont propres et, dans quelques lignes d'avant-propos, il signale seulement avec quelle éloquence les écrits prophétiques proclament les idées morales communes à tous les hommes.

Maurice Vernes.

---

684. — **Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais**, recueillies, publiées et annotées par Ph. Tamizey de Larroque. Agen, Ferran, Paris, Picard. 1893. In-8, 168 p.

M. Tamizey de Larroque recherche depuis longtemps déjà avec un zèle heureux les lettres écrites par ses compatriotes célèbres de l'Agenais. Sa battue, commencée vers 1860, a été continuée presque sans interruption jusqu'à ces derniers jours, et grâce à des amis dévoués, l'infatigable chercheur a pu mettre la main sur des pièces de valeur notable. Il n'a pu découvrir de pages inédites de Florimond de Raymond, de Théophile de Viau, d'autres encore, et il ne s'y résigne que difficilement. Mais un grand nombre des documents qu'il nous offre dans son recueil — il y en a plus d'une cinquantaine — présentent quelque intérêt. Ce sont des lettres de Scaliger, de Jean-Jacques de Ségur, de Jean de Silhon, de Jacques de la Ferrière, de Pierre Dupuy, de Claude Sarrau, de Pierre de Rangouze, du maréchal de France comte d'Estrades, de François Combefis, de Jean Claude, de Léon Bacoue, d'André Cotherel, de Jean-Jacques Boileau, de Bernard Labénazie, etc. On remarquera p. 129 la lettre du comte de Montazet qui est une importante page

1. M. D. a mis comme épigraphe à son livre une très belle parole, empruntée à la prophétie d'*Amos* : « Voici venir des jours, dit le Seigneur, où j'enverrai dans ce pays la faim, non la faim après le pain, mais la faim d'entendre la parole divine », et il rapproche la crise religieuse actuelle de la « crise pareille qui, il y a vingt-six siècles, remuait la conscience d'une petite tribu à demi sauvage de la Judée ». C'est partout ailleurs que sous la signature de M. D. que nous aurions voulu rencontrer une interprétation aussi inexacte; l'écrivain biblique n'est l'ancêtre ni de Musset, ni d'Ibsen, ni de Tolstoï, ni de M. Darmesteter lui-même; il peint simplement, en termes très éloquents, la situation des Israélites jetés sur la terre étrangère et *privés des satisfactions du culte de Jérusalem*. — Par parenthèse, de telles déclarations n'ont pu être écrites qu'après la captivité de Babylone, bien qu'ici, selon l'usage constant de la littérature pseudépigraphe, l'auteur use non du *temps passé* mais du *temps futur*.

d'histoire [1]. Toutes ces lettres ont été annotées et commentées par M. Tamizey de Larroque avec le soin, l'érudition et l'esprit qu'on lui connaît.

A. C.

---

685.—**Gœthe-Jahrbuch**, hrsg. von Ludwig Geiger. XIV Band. Frankfurt, a. M. Rutten u. Loening. 1893. In-8, 379 p.

Le quatorzième volume du *Gœthe-Jahrbuch* renferme, comme ses aînés, des documents, des articles de fond et des mélanges. Les documents ou « nouvelles communications » comprennent : 1° un discours que Gœthe a prononcé ou voulait prononcer dans la *Freitags-Gesellschaft* « sur les différentes branches de l'activité » qui règne à Weimar; 2° des lettres adressées à Gœthe par Marianne d'Eybenberg, Sara de Grotthuss et Varnhagen d'Ense, ainsi que deux lettres de Gœthe à Mme d'Eybenberg; ces lettres, publiées par M. Ludwig Geiger, sont accompagnées de notes très instructives et complètes à tout point de vue; on remarquera surtout la lettre du 7 novembre 1823 où Varnhagen rend compte de la représentation du drame de Töpffer et pose à Gœthe des questions curieuses, sinon indiscrètes, sur *Hermann et Dorothée* (p. 65-67); 3° des vers et légendes écrits par Gœthe sur des dessins (communication de M. Ruland); 4° six lettres de Gœthe et une note importante de M. Hüffer sur la correspondance du poète avec la princesse Galitzin. — Les articles de fond ou *Abhandlungen* sont au nombre de quatre : M. R. M. Meyer étudie « la façon de travailler » de Gœthe et donne à ce sujet une foule de détails intéressants; M. Jacoby soumet de nouveau à une critique attentive le poème du *Deutscher Parnass;* M. Morsch prouve que Gœthe a connu par la correspondance littéraire de Grimm les pièces françaises qui ont pour sujet le *Réveil d'Epiménide;* M. R. M. Werner analyse un drame inconnu dont Faust est le héros. Les mélanges contiennent plusieurs notes; nous signalerons surtout celle de M. Günther sur le séjour de Lotte à Weimar au mois de septembre 1816 ainsi qu'une série de témoignages peu connus sur la légende de Faust (recueillis par M. L. Frænkel). — Le volume se termine par une notice nécrologique d'Erich Schmidt sur Reinhold Köhler, par des nouvelles diverses, par une bibliographie et un index.

A. Ch.

---

686. — **Un paladin au XVIIe siècle**, le prince Charles de Nassau-Siegen, par le marquis d'Aragon. Paris, Plon, 1893. In-8, 396 p. 7 fr. 50.

Cet intéressant volume a été composé d'après la correspondance ori-

---

1. On dit plutôt l'affaire de Maxen que l'affaire de Pirna, et il faut écrire Finck et non *Fing*, d'Armentière et non d'*Armantière* » (p. 129-135).

ginale de Nassau-Siegen (années 1784-1789). Grâce à ces documents inédits et précieux, M. d'Aragon a pu raconter avec de grands détails les brillantes années de son héros, nous le montrer successivement à Vienne où Nassau voit Joseph II et Kaunitz, en Pologne où il assiste dans la diétine de Podolie à une élection, en Tauride où il accompagne Potemkin et l'impératrice Catherine. Les lettres de Nassau n'ont ni l'esprit ni le charme de la correspondance du prince de Ligne et des Mémoires de Ségur; mais elles méritent d'être lues; nous citerons notamment celles des 2, 3 et 4 mai 1787 où il représente la tsarine en un deshabillé des plus galants (p. 144), celles où il fait le journal de son voyage en Crimée, décrit les fantasias des Cosaques du Don, les mœurs de ces Tartares que l'impératrice vient de vaincre et qui lui servent d'escorte, les fêtes données à l'empereur d'Allemagne, les jardins de Massoudre; « si jamais Iphigénie desservit le temple qui était au cap Parthenitza, elle allait sûrement souvent au Massoudre qui est le plus beau lieu des environs » (p. 169). Au sortir de ce voyage et après une course à Paris, Nassau devient amiral russe; le 26 mars 1788, il reçoit le commandement de tous les bâtiments à rames destinés pour le Liman. Il a pour second Paul Jones; mais il le trouve « tâtonneur » et juge que le fameux corsaire est déplacé à la tête d'une escadre; malgré Paul Jones, il bat quatre fois la flotte turque : « Je suis content, écrit-il à sa femme, j'ai fait dans ma vie une grande chose, je suis arrivé où je voulais arriver, mon nom passera à la postérité » (p. 243). Potemkin, il est vrai, ne profite pas des succès de Nassau; il est « le plus antimilitaire qu'il y ait au monde et a l'amour-propre de ne consulter personne »; il traîne en longueur le siège d'Oczakoff; il fait craindre à son entourage et même à son armée de manquer cette *bicoque* à force de retards; on lui trouve une « terrible manière de faire la guerre »; mais enfin Oczakoff est pris le 17 décembre. Nassau n'était plus là lorsqu'eut lieu le sac horrible de la ville; il avait reçu mission de courir à Versailles et à Madrid pour s'opposer aux desseins de la Prusse. Lorsqu'il revint, la tsarine lui donna la flotille à rames qui devait naviguer à travers la Finlande suédoise et combattre la flotte de Gustave III. Nassau eut, là encore, bien des obstacles à surmonter, et notamment le mauvais vouloir de Moussin-Pousckin. Toutefois, soutenu par l'impératrice, il triompha de toutes les difficultés, obtint le renvoi de l'amiral Krusé qui le contrecarrait, et, le 14 août 1789, il remportait une brillante victoire. L'impératrice, écrivait Ségur, l'a embrassé, comblé d'éloges, et elle paraît lui accorder la plus entière confiance. Ici s'arrête la correspondance presque quotidienne, à l'aide de laquelle M. d'A. a suivi Nassau pendant plus de cinq ans, et d'ailleurs ici se termine le bonheur du célèbre aventurier. Mais M. d'Aragon a continué le récit, et il a bien fait; en quelques pages il retrace la fin de cette existence naguère si remplie et si animée, la défaite de Nassau, sa mission auprès des princes émigrés, ses derniers voyages, sa retraite et sa mort à Tynna, en Ukraine. A. C.

687. — **Histoire de mon temps, Mémoires du chancelier Pasquier.** Tome deuxième. Paris Plon, 1893. In-8, 458 p. 7 fr. 50.

Ce deuxième volume est consacré aux trois années 1813, 1814 et 1815. Le chapitre qui l'ouvre, est un des plus intéressants et des plus neufs. Pasquier nous raconte qu'il devinait la vérité sur la campagne de Russie : Lavallette lui répétait que les Cosaques, quoi qu'on pût dire, n'abandonnaient pas l'armée russe et — d'après une lettre de Baraguey d'Hilliers — que les communications des Français seraient bientôt interceptées ; Savary, que la situation était périlleuse ; Decrès, qu'il regardait Napoléon comme perdu. Éclate la conspiration Malet : Pasquier narre avec bonne grâce son arrestation et ajoute de curieux détails sur le complot ; il pense que si les membres du gouvernement provisoire nommés par Malet étaient des royalistes, le général et ses principaux agents appartenaient au parti révolutionnaire. Il note à cette occasion le sang-froid de Napoléon qui apprit, en pleine retraite de Moscou, à la fois la conspiration et le châtiment des conspirateurs, et qui « resta admirable par la force de son caractère, par les ressources de son esprit » (p. 43). Mais Pasquier déplore l' « aveuglement obstiné » de Napoléon qui persiste, malgré ses avis, à croire que la Prusse ne fera pas défection (p. 57), et il montre très bien pourquoi la campagne de 1813 doit être malheureuse et comment elle l'est : l'Empereur ne peut, après Lützen, profiter de la victoire parce qu'il manque de cavalerie, et, après Bautzen, enlever des prisonniers, de l'artillerie, des bagages ; il bat les ennemis, sans les mettre en déroute (p. 69) ; il devrait prendre une position en arrière et il reste à Dresde, pour qu'on ne dise pas qu'il est moins hardi que Frédéric (p. 82) ; il envoie Vandamme en Bohême et ne le suit point parce qu'il est pris de douleurs violentes d'estomac, — une indigestion causée par un ragoût dans lequel on avait mis de l'ail ! — (p. 86) ; à Hanau, il est « en un état d'abattement difficile à décrire, mais facile à comprendre » (p. 96). Pasquier l'entend, au retour, exposer la situation, insister sur les trahisons, crier qu'*il faut que Munich soit brûlé* ; au lieu de faire la paix, dit-il, Napoléon la regardait comme le « pire des malheurs ». Et pourtant, l'Empereur savait les ressources qui lui restaient ; « est-ce qu'on croit, disait-il à Pasquier le 3 janvier 1814, que j'ai encore une armée? La presque totalité de ce que j'avais ramené d'Allemagne n'a-t-elle pas péri de cette affreuse maladie qui est venue mettre le comble à mes désastres ? Une armée ! Je serais bien heureux si, dans trois semaines d'ici, je parviens à réunir trente ou quarante mille hommes » (p. 131). Aussi finit-il par reconnaître la nécessité de la paix, surtout après la défection de Murat qui entraîne la retraite du prince Eugène et la perte de l'Italie. Aussi, au milieu des combats qu'il livre, il donne carte blanche au duc de Vicence. Mais, entraîné par Pozzo di Borgo, Alexandre songe à replacer les Bourbons sur le trône de France, et les conditions offertes à Napoléon sont telles qu'il ne peut les subir. Devait-il, écrit Pasquier,

« consentir à voir la France plus faible qu'elle n'était avant la Révolution ? Que répondre à ceux qui lui auraient demandé compte du sang de trois millions de Français inutilement versé sur les champs de bataille ? Quand on est monté si haut, il vaut mieux cent fois se laisser précipiter que de consentir à descendre aussi bas » (p. 174). L'auteur des *Mémoires* insiste particulièrement à cet endroit sur les chances de plus en plus croissantes des Bourbons, et décrit l'impression que produisit le facile retour de Bordeaux sous l'autorité de l'ancienne dynastie (p. 19.). Lui-même est disposé pour eux et lorsqu'il se rend à Bondy, auprès du tsar, avec le corps municipal de Paris, il dit à M. de Lamoignon que la restauration des Bourbons est encore le dénouement le plus désirable. Il retrace les manifestations royalistes qui se produisent à l'entrée des coalisés et remarque en passant que l'écharpe blanche que les étrangers portaient au bras, faisait croire au peuple que les alliés se prononçaient ouvertement pour les Bourbons (p. 255). Il raconte ce qui se passa dans le conseil tenu chez Talleyrand ; l'Angleterre n'était pas représentée ; Metternich se trouvait encore à Dijon ; « tout dépendait d'Alexandre ; seul il décidait ; à lui seul appartient la restauration de la maison de Bourbon ; elle est sortie de ce conseil » (p. 259). Pasquier s'entretient avec Nesselrode, apprend que le conseil a résolu de ne jamais traiter avec Napoléon ainsi qu'avec sa famille, et à son tour décide « d'user de tous les moyens qui sont en son pouvoir pour faciliter la Restauration ». Il reste donc, sous le gouvernement provisoire qui se forme, préfet de police, et lorsque Maret lui demande des détails de la part de l'Empereur, il répond qu'on ne doit plus s'adresser à lui pour quoi que ce soit. Mais son destin nous intéresse moins que la suite des dramatiques événements qui précèdent la chute de Napoléon. Nous voyons le duc de Dalberg « l'homme aux expédients » envoyer à Marmont M. de Montessuy qui revêt le costume de Cosaque et tient un knout à la main, Marmont se soumettre et « rendre un très grand service », les maréchaux abandonner Napoléon et le contraindre à l'abdication, tandis que les soldats, dont la fidélité grandit et s'exalte avec le péril, s'acheminent vers Essonnes, au travers de la forêt de Fontainebleau, sous les grandes futaies éclairées par la lune, et marchent, silencieux, recueillis, convaincus qu'ils vont livrer leur dernier combat. Nous voyons Alexandre recevoir les maréchaux au milieu de la nuit en présence des membres du gouvernement provisoire (avertis à temps par M. de Saint Simon) ; scène extraordinaire, dit Pasquier, et « l'une des scènes les plus extraordinaires dont l'histoire ait gardé le souvenir : un souverain, arrivant des confins de l'Asie, avait fait discuter froidement l'existence d'une dynastie fondée par le plus grand homme des temps modernes et le rappel de la plus ancienne dynastie européenne, enlevée de son trône vingt-deux ans auparavant par la plus terrible des révolutions » (p. 309). Nous voyons Talleyrand poursuivre, avec autant de persévérance que d'habileté, la restauration de la

maison de Bourbon, « marcher à son but sans hésitation, sans se laisser arrêter ni par les obstacles ni par les dangers », les adhésions arriver en grand nombre, la garde nationale adopter la cocarde blanche. Mais déjà l'armée et le peuple ne dissimulent pas leur mécontentement ; on se demande, en lisant la convention conclue entre Monsieur et les alliés, ce qu'on gagne à rappeler les Bourbons ; on murmure contre la création des compagnies de gardes du corps opérée dans un moment où tant d'officiers sont mis à la suite des régiments ou conservés sur le tableau général en demi-solde. Lorsque se termine le volume, Pasquier n'est plus préfet de police ; le roi l'a remplacé, mais en lui donnant la direction générale des ponts et chaussées. Il y a beaucoup d'anecdotes dans ce tome des *Mémoires*, de même que dans le précédent. « Eh bien, dit Louis XVIII à Talleyrand, c'est donc moi qui ai raison à la fin ? Si l'avantage vous fût demeuré, vous m'auriez dit : Asseyons-nous et causons ; puisque c'est à moi à vous faire le compliment, asseyez-vous et causons » (p. 403). Une page intéressante est celle qui retrace la marche du conseil municipal qui se rend à Bondy auprès du tsar ; un vieil officier à la moustache grisonnante s'écrie devant Pasquier : « Ainsi Paris est abandonné à l'ennemi ! Notre capitale est prise, et voilà le résultat de vingt années de combats, de tant de batailles, de victoires auxquelles j'ai assisté ; car je suis dans les rangs depuis 92 ! » et, en achevant ces paroles, il porte la main à son visage pour cacher les larmes qui s'échappent de ses yeux (p. 239). Citons encore l'appréciation du pamphlet de Châteaubriand *Bonaparte et les Bourbons*, de cette diatribe sanglante qui, selon Pasquier, a causé les plus grands embarras au gouvernement, révolté le parti militaire, laissé dans les âmes des sentiments d'indignation qui n'ont pas été étrangers à la catastrophe du 20 mars de l'année suivante (p. 273). Citons surtout ce scandaleux passage (p. 237) où il est question d'un portefeuille que Savary avait confié à Pasquier ; le préfet ouvre ce portefeuille, il lit des lettres de Napoléon, et quel n'est pas son étonnement de voir que l'empereur soupçonne son frère Joseph d'avoir « fait auprès de l'impératrice Marie-Louise les tentatives les plus odieuses ! Le soupçon, ajoute Pasquier, n'était que trop fondé, et j'ai su depuis que l'impératrice, à cette époque, avait été très importunée, et avait eu beaucoup à se plaindre des empressements de son beau-frère. » Mentionnons enfin tout ce que dit Pasquier de l'affaire Maubreuil (p. 365-375) et plusieurs portraits légèrement crayonnés, de Lebrun, le duc de Plaisance (p. 315), de Dupont dont Pasquier blâme très sévèrement les « fausses combinaisons » et les « complaisances » (p. 417), de Dambray dont les facultés avaient été amoindries par une oisiveté de vingt-cinq années, de Louis « tranchant sur toutes choses, sec, cassant jusqu'à la grossièreté, ne connaissant d'autre manière de faire adopter son opinion que de l'imposer », de Beugnot, de Vitrolles (p. 355-357), etc.

A. CHUQUET.

688. — Clair TISSEUR. **Modestes observations sur l'art de versifier.** Lyon, Bernoux et Cumin, 1893. In-8 de 355 p.

Il pourrait se faire qu'un lecteur chagrin fermât ce volume, cet aimable volume, à la dixième page, choqué par le parti-pris qu'y affiche l'auteur de ne point parler comme tout le monde. Pourquoi, se demande-t-on tout d'abord, cette guerre déclarée à nos modernes conjonctions ou « locutions conjonctives » ? C'est une débauche de « pour ce que », « si est il que », « par ainsi », « pour le surplus », qui, certes, ne contribue point à alléger le style. Quelle saveur particulière M. Tisseur peut-il trouver à des archaïsmes, à des latinismes, à des singularités, telles que « idoine », « discord», « chercher » ou « dire de son estoc », etc. [1] ? Ceux qui savent les liens étroits qui unissent M. T. au très spirituel auteur du *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais* [2] ne seront point étonnés de la quantité de termes, du reste fort pittoresques, qu'il emprunte à ce patois : mais le lecteur que nous supposons peut n'être point de ce nombre, et c'est avec angoisse qu'il se demandera comment M. Tisseur, cherchant un mot « français » à terminaison masculine et un autre à terminaison féminine, va choisir précisément («Parmi tant de héros... ») *mélachon et catolle* (p. 5). Parfois, il est vrai, M. T. traduit, en note, « pour les savants ». Mais si c'est pour les savants qu'il consent à écrire, que ne traduit-il dans le texte ? Et si c'est aux « gones » des quais du du Rhône et aux « canuts de la Croix-Rousse » qu'il destine son livre, pourquoi traduit-il [3] ?

Ces esprits moroses, « pointus » ou « rogneux », comme ne manquerait pas de les appeler M. Tisseur, auraient le plus grand tort. Ce style,

---

1. Le même lecteur pourrait trouver que bon nombre de passages ne sont pas exempts de prétention : à la page 298 un chapitre est intitulé « Des pièces à formes fixes » ; à la page 299, le titre courant vous avertit que « les pièces à formes fixes n'ont pas de formes fixes ». Cela rappelle un peu trop le fameux chapitre de Th. de Banville (dont M. T. semble pourtant s'être ingénié à prendre en tout le contre-pied) sur les « licences poétiques ». Ailleurs (p. 45) il est dit à propos du talent de M. Verlaine : « c'est comme le cours des cuivres, il y a des hauts et des bas ». Ces plaisanteries, comme certaines couleurs, *datent* trop : nous espérons et nous sommes persuadés qu'on lira encore le livre de M. T. alors que personne ne se souviendra plus du krach des cuivres.

2. Cette parenté a été officiellement communiquée au public dans la *Revue critique* du 17 avril 1893 (p. 318) ; il y est également fait allusion en plusieurs passages du présent livre.

3. Le patriotisme est une belle chose; mais le patriotisme lyonnais est peut-être ici un peu exubérant. Non seulement il est fait aux Lyonnais, depuis la belle Cordière jusqu'aux poètes du Caveau, une place d'honneur, mais il semble, à entendre M. Tisseur, qu'ils aient reçu du ciel des grâces spéciales et une sorte d'infaillibilité : « Les Lyonnais, dit M. T. (p. 113) après avoir blâmé une détestable pratique de quelques contemporains, n'ont jamais donné là-dedans! » La phrase serait-elle ironique? Nous ne pouvons croire, de la part de M. Tisseur, à une aussi noire trahison. En revanche, il a cité quelques pièces lyonnaises bien remarquables, par exemple le superbe *Chant royal de la Mer* de M. George Doncieux (p. 312).

si une fois on l'accepte, est, en effet, dans son laisser aller, très surveillé, dans sa grâce savamment archaïque et un peu bizarrement composite, le plus savoureux du monde : c'est ainsi, ou peu s'en faut, que devaient, après boire, raisonner (M. T. eut dit « ratiociner ») des choses de l'art et de la poésie, ces aimables érudits du XVI[e] siècle, les Pasquier, les Passerat, les Estienne, qui ne pensaient point qu'un honnête homme, parlant science, dût se borner exclusivement au vocabulaire de l'école; qui ne s'interdisaient point d'égayer l'argumentation d'une pointe, de renforcer la réfutation d'une gausserie[1]. Certes, il n'est point à désirer que ces procédés d'exposition se répandent : maniés lourdement, ils seraient des plus fâcheux ; il faut, pour les faire passer, une discrétion, une finesse d'esprit à laquelle tous ne peuvent prétendre; c'est dire que, quand on s'appelle Puitspelu ou Clair Tisseur, on a, d'avance, cause gagnée ; il faudrait avoir l'esprit bien étroit et être bien ennemi de son plaisir pour en vouloir à ceux-ci de ce qui, précisément, fait le grand charme de leurs livres.

Le principal reproche que nous ferons à M. T. portera donc, non sur la forme, mais sur le fond, ou plutôt sur l'existence même de toute une partie de son livre : il nous paraît avoir péché par excès de zèle et n'avoir point été assez fidèle à son titre. Celui-ci semble être né avant l'ouvrage : M. T., comme il nous le dit lui-même, s'était proposé « il y a déjà mainte année,... de faire quelques recherches sur les réformes nécessaires à l'art de versifier, si l'on ne voulait pas s'amuser à reconstruire éternellement les mêmes vers ». Puis il a « dormi là-dessus un peu de temps », et, tandis qu'il dormait, son sujet s'est agrandi de lui-même : enfin les « modestes observations » d'antan sont devenues un traité, non point en forme, car M. T. hait les traités en forme, — et aussi bien serait-on fort empêché de dire le plan qu'il a suivi —, mais complet et comprenant, à côté des observations propres à l'auteur, une histoire de nos principaux vers et de quelques-unes de nos formes poétiques; M. T. y a

---

1. C'est, paraît-il, le programme même de certaine Académie lyonnaise (que M. T. mérite assurément de présider), comme nous l'apprend M. J. Texte dans un remarquable compte rendu des *Modestes observations* publié, depuis que cet article a été écrit, dans la *Revue de philologie française et provençale* (VII, 138). Mais encore faudrait-il ne point gausser trop souvent, et ne point le faire surtout à propos de certains noms commandant, non seulement le respect, mais la plus sérieuse discussion; il nous déplaît de voir répondre par une pirouette à une remarque de M. Tobler (p. 194). Sans doute la définition du vers français, qui est prise « toute brandie » (?) dans un livre du même savant (p. 2), ne brille point par la brièveté; mais celle que prétend lui substituer M. Tisseur, si elle est brève, outre qu'elle ne s'applique pas seulement au vers français, nécessite une définition du rythme, laquelle nécessite une définition de la cadence, laquelle n'est ni très précise ni très concise. Ajoutons que M. T. avait une autre raison d'user de déférence envers M. Tobler : c'est qu'il doit à son livre sur le *Vers français* un grand nombre d'idées sur la versification du moyen âge, et la plupart des exemples qui lui servent à la faire connaître.

même ajouté une étude sommaire sur les origines de notre versification et quelques notions sur celles de divers peuples (italienne, espagnole, allemande, anglaise, grecque, slave). Nous avouons que nous eussions vu sacrifier sans regret, non point cette partie, mais tout ce qui, dans cette partie, ne sert point directement à appuyer les observations présentées sur la poésie moderne. Tout ce qu'écrit M. T. sur la versification du latin populaire [1] et sur la nôtre au moyen-âge est un résumé, en général exact, de quelques travaux plus ou moins récents, mais n'apprendra rien à ceux qui savent et ne suffira pas à orienter les novices : ce qui est dit de certaines versifications modernes pourra intéresser et instruire bien des lecteurs; mais outre que ces pages sont en général encore plus étrangères au sujet [2], elles sont trop manifestement le fruit d'études sommaires ou le résumé d'obligeantes communications que l'auteur ne s'est point assez préoccupé d'enrichir.

Mais c'est quand M. T. parle de notre versification moderne qu'il reprend tous ses avantages. Là tout est à approuver pleinement, soit que M. T. morigène ou raille agréablement les enfants perdus — autant qu'inconnus — de la Brigade contemporaine, soit qu'il encourage les timides et donne lui-même les plus heureux exemples de certaines licences qu'il faudrait enfin accepter si l'on ne veut voir se consommer le divorce, depuis si longtemps commencé, entre notre langue et notre versification. C'est avec un sens musical très délicat qu'il analyse les conditions d'harmonie du vers français et étudie la façon dont doivent y être ménagées les syllabes toniques et atones [3]. C'est avec infiniment de sens et non moins de piquant dans la forme qu'il fait justice de quelques vieilles superstitions (rime pour les yeux, etc.) accréditées par l'exemple des romantiques et malencontreusement érigées en dogmes par Th. de Banville [4]. Rien de plus instructif que les pages où il montre

1. M. T. la connaît surtout par M. W. Meyer, de Spire, qu'il confond (au Glossaire) avec M. W. Meyer-Lübke.

2. Particulièrement ce qui est dit des versifications allemande et anglaise; il nous suffisait là-dessus de quelques lignes servant à faire comprendre les curieux essais de M. L. Dumur. En parlant de la versification italienne, M. T. eut dû, ce semble, mentionner la tentative de M. Carducci, fort analogue à celle de nos auteurs de vers mesurés, et qui, malgré sa hardiesse, semble ne pas avoir trop dérouté le public. Peut-être eût-il été amené à conclure que les langues méridionales, à cause de leur accentuation plus marquée et plus chantante, ne sont point absolument rebelles à ces sortes d'essais, et à se demander si on ne pourrait point en tenter de semblables en provençal moderne. Puisqu'il s'intéresse aux vers baïfins, nous nous permettons de lui signaler un poème en vers mesurés, bien antérieur à tous ceux qu'il cite, et qui a pour auteur un Michel de Boteauville (1497) sur lequel M. A. Thomas a écrit un curieux article (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1883, p. 325).

3. Ou les *lèves* et les *baisses*, comme il le dit, par des néologismes médiocrement heureux (*lève*, de *lever*, comme *Hebung*, comme ἄρσις pouvant aussi bien, et mieux, désigner l'atone) et surtout peu nécessaires.

4. M. T. fait remonter les premiers exemples de rimes riches au XVI[e] siècle; il y a bien plus anciennement en ce genre, dans G. de Coinci, par exemple, des tours de

combien sont insuffisantes certaines rimes des romantiques et des parnassiens, même les plus engoués de la consonne d'appui, combien sont justes au contraire les rimes de la plupart de nos anciens poètes qui n'avaient qu'un principe, mais s'y tenaient fermement, à savoir la rigoureuse homophonie des deux syllabes associées. M. T. a grandement raison — et cette réforme serait encore moins hardie que logique et nécessaire — quand il demande qu'un mot pourvu d'une consonne finale non prononcée puisse rimer avec un mot qui en est dépourvu, par conséquent que l's caractéristique du pluriel soit considérée comme nulle et non avenue, et que deux consonnes également muettes ne soient point censées empêcher la rime. Non moins piquant et encore plus nouveau est le chapitre où M. T., reprenant une thèse, en apparence ruinée par les romantiques, montre qu'il y aura toujours un style *noble* et un style *bas*, et que le poète qui a proclamé avec le plus d'éclat et d'amusante truculence l'égalité de tous les mots entre eux a lui-même hésité à appeler toujours les choses par leur nom. Toutes ces pages doivent être lues et méditées; elles sont vraiment pleines « d'une moelle de bonne et profitable doctrine », comme l'auteur a du reste eu le soin, un peu prématurément peut-être, de le dire lui-même [1].

Mais la partie la plus vraiment originale et curieuse du livre de M. T. est celle où il propose soit une façon plus libre de manier quelques-unes de nos formes actuelles de versification, soit la création, ou plutôt la remise en usage de certaines autres tout à fait oubliées [2]. M. T. demande, par exemple, que la césure enjambante (ou atonique) soit tolérée dans toutes nos formes de vers [3], que celui de dix syllabes puisse être coupé, comme en italien et en ancien français, aussi bien à la sixième qu'à la quatrième [4], celui de 9 en 3 + 3 + 3, celui de 12 en

---

force qui eussent fait blémir d'envie Th. de Banville. Voy. là-dessus deux articles très riches en faits de M. E. Freymond dans le tome VI de la *Zeitschrift für rom. Philologie.*

1. On voit que l'auteur lui-même ne prend pas au sérieux plus qu'il ne convient l'épithète « modeste » qu'il a cru devoir accoler à ses « observations ».

2. Mais la condition absolue de toutes ces réformes est que l'on soit extrêmement sévère sur l'homophonie des voyelles associées, et c'est ce que nous paraît oublier M. T. quand il loue la rime *haut : écho* (p. 263) et qu'il fait lui-même rimer *pâles : cigales* (p. 134). Au même endroit, au contraire, nous le prenons en flagrant délit de timidité. En écrivant

..... Quand les vieillards contemplèrent la Reine,
Un sang plus vif, plus généreux circula dans *leur veine,*

est-il bien sûr de ne pas sacrifier aux idoles qu'il vient de renverser ?

3. Cette coupe à l'italienne (Paré de fleurs divi — nes à l'autel) adoucirait, en effet, ce que la césure continuellement masculine a de rude et donnerait au vers beaucoup de fluidité et de moelleux.

4. Jusqu'à ce que la coupe en 6 + 4 ait été acceptée — ou reconnue — par l'oreille française, il nous semble qu'il sera périlleux de l'associer dans la même pièce, comme l'a fait M. T. à la coupe 4 + 6. M. T. nous dit lui-même (p. 65) que le rythme de la pièce où il a tenté cette hardiesse a été rarement compris des auditeurs auxquels il l'a soumise.

4 + 4 + 4 ou en 3 + 6. M. T. aurait pu trouver le mélange de ces deux coupes dans le *Drame pascal* d'Origni du XIIIe siècle (Voy. De Coussemaker, *Drames liturgiques*, n° XVIII). De toutes ces formes, il a donné des exemples charmants, bien faits pour convaincre les plus rebelles, et qui révèlent en lui, à côté du plus avisé des versificateurs, le plus poètes. Il a de même multiplié les fines et ingénieuses remarques sur certaines formes de vers usitées au moyen âge, qu'il voudrait voir renaître; quelques-unes du reste ont déjà fait leur apparition dans les œuvres de quelques « jeunes » qui en ont, la plupart du temps, méconnu la véritable harmonie [1]; tels les vers de 11 et 13 syllabes (coupées en 7 + 4 et 7 + 6). Quant aux vers de 14, 15 et 16 syllabes M. T. semble bien reconnaître qu'ils sont trop longs pour être sentis comme un tout et qu'ils n'ont pas de grandes chances de succès.

Une dernière remarque, où M. T., nous l'espérons, verra autre chose qu'une chicane. Un traité de versification aussi sérieux que celui-ci, est, par sa nature même, que l'auteur le veuille ou non, une œuvre d'érudition : on ne peut, en ces matières, dater de soi-même; M. T. n'y a point prétendu, et il cite maintes fois les théories qui l'ont précédé et dont il a pu faire son profit : mais pourquoi les cite-t-il presque toujours d'une façon insuffisante, et qui ne permet point au lecteur de se reporter à l'ouvrage où il les trouverait nettement, complètement exposées? Dans la seule page 46, à propos du vers de dix syllabes, il cite MM. G. Paris, Rochat, V. Henry, Rajna; mais il faut être assez « grand clerc », pour parler comme M. T. lui-même, pour savoir que l'article de Rochat sur ce sujet est au tome XI du *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur*, que c'est dans son livre sur les *Origines de l'épopée* que l'a traitée M. Rajna, que c'est précisément dans son compte rendu de ce livre que M. G. Paris l'a abordée après lui [2], que les idées de M. V. Henry sur ce sujet sont exposées dans une brochure publiée à Paris en 1886. Encore sont-ce là, pour la plupart, des noms bien connus : mais on peut être honnête homme, et même romaniste, et ne point connaître les *Origines de la poésie lyrique en France* de..... — mais prenons un autre exemple — sans savoir, dis-je, que M. P. Mon-

1. Peut-être M. T. eût-il pu expliquer plus nettement encore qu'il ne l'a fait la profonde indifférence du public à l'égard de quelques-uns de ces reformateurs, véritables anarchistes de la versification. Que tout soit bien dans notre édifice rythmique, non évidemment. Mais il est chimérique de vouloir, en un jour, le bouleverser de fond en comble, et c'est ce que font ceux qui foulent aux pieds à la fois les trois principes sans lesquels il ne peut y avoir, en français, comme dans une langue romane quelconque, aucune versification : l'accent, le nombre des syllabes et la rime. L'accent, de tous le plus impérieux quand on veut habituer l'oreille à une forme nouvelle, est de tous le plus négligé. Il est regrettable que certaines formes vers de 11 et 13 syllabes) qui pourraient être fort belles, soient tombées en des mains si maladroites, et que M. T. n'ait pas essayé de les réhabiliter en les maniant mieux.

2. *Romania*, XIII, 619. Cf. XV, 137.

ceaux a écrit sur *Apulée et son temps* un livre où il est incidemment question de l'origine de la rime. M. T. hait le pédantisme et il a raison [1]; mais il avouera de bonne grâce, nous l'espérons, qu'il n'y a pas l'ombre de pédantisme à fournir au lecteur les moyens de s'éclairer, et qu'il eut été au moins aussi utile de renvoyer à des livres accessibles à tous qu'à des « carnets » de famille qui ne seront, vraisemblablement, jamais feuilletés que par lui seul, — à moins qu'il ne les livre un jour à l'impression, ce que nous font vivement souhaiter du reste les quelques passages qu'il nous en communique [2].

A. Jeanroy.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Plusieurs des anciens maîtres et amis du regretté Julien Havet, décédé prématurément au mois d'août dernier, se proposent de publier un volume de *Mélanges d'histoire et de bibliographie*, dédié à sa mémoire. Ceux de ses amis qui désirent collaborer, ou seulement souscrire à ce volume, dont le prix, à fixer ultérieurement, ne dépassera pas 20 francs, sont priés d'envoyer dès maintenant leur adhésion à M. Omont, à la Bibliothèque nationale, 58, rue de Richelieu.

ALLEMAGNE. — La librairie Trübner vient de publier le troisième volume de la *Minerva* ou Annuaire du monde savant (1893-1894) avec le portrait de M. Pasteur; nous reviendrons prochainement sur ce volume que nous avions hâte d'annoncer.

La même librairie fait paraître en même temps le dernier fascicule (livraisons 8-9-10) de la cinquième édition du Dictionnaire étymologique de la langue allemande (*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache*) de Fr. Kluge.

---

1. Comment a-t-il pu forger, lui si amoureux des vocables purement et authentiquement français, des mots comme *décatrisyllabe*, *décatétrasyllabe*, *decapentésyllabe*, *hékédécasyllabe*, (pourquoi pas *hexdécasyllabe* (ou *hexkédécasyllabe!*) comme *hexsyllabe?*), pour désigner les vers de 13, 14, 15, 16 syllabes? Ces mots barbares ne sont ni français (certes!) ni grecs, treize, quatorze, etc., se disant, si je ne me trompe, τρεισκαίδεκα, τεσσαρεσκαίδεκα et non δεκατρεῖς, etc. Ajoutez à cela que M. Tisseur, pour abréger (l'intention est louable), leur retranche souvent un certain nombre de syllabes finales : je ne sais, mais ces *décas*, *tétras*, *hendécas*, *dodécas*, quand ils ne me plongent point dans la perplexité, me font songer aux « décas » de poivre et aux « hectos » de sucre que nous vendent nos épiciers.

2. Nous n'insisterons point sur quelques détails qui pourraient être critiqués dans l'exposition historique; nous relèverons seulement quelques erreurs de transcription ou fautes d'impression assez graves et fréquentes surtout lorsque l'auteur cite des noms ou des formes étrangères : P. 5 *Eppur* et non *e pur*; — p. 25 n. — *schaft* et non — *shaft*; — p. 26 *tronco* et non *trunco*; *sloka* (ou *çloka*) et non *stoka* (« le vers sanscrit, dit M. T. (p. 93), je ne le connais pas, mais ça ne fait rien ». Pardon : « ça fait » faire des fautes d'impression); — p. 61 Garin le (et non *de*) Loherain; — p. 62 *Le* Dante; — p. 156 *rüsteten* et non *rüsteteten*; — p. 314 Zorzi et non *Zorli*; p. 349 la note de M. Chabaneau portait certainement Lanfranc (et non *Lefranc*) de Pistoie.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 25 décembre — 1893



689. — Lewis Wallace. **Ben-Hur**, traduit de l'anglais par Joseph Autier. Lausanne et Paris, Mignat et Grassart, 1893, 533 p.

Roman historique assez agréablement écrit et qui se lit non sans intérêt, malgré quelques longueurs. Le scenario très dramatique se déroule en plein milieu juif et évangélique. L'auteur n'a pas craint d'y faire figurer Jésus lui-même, mais en tenant prudemment au second plan ce πρόσωπον d'un maniement délicat et redoutable. Le décor est généralement bien peint, d'après nature à ce qu'il semble, mais avec des couleurs parfois trop modernes à force de vouloir être locales. C'est surtout par le prestige du style que valent ces sortes d'ouvrages, et il est difficile de juger celui-ci à ce point de vue à travers une traduction, toute fidèle qu'elle puisse être. Le traducteur paraît s'être acquitté de sa tâche *con amore;* il lui arrive parfois cependant de laisser échapper quelques expressions malheureuses, dont on ne saurait rendre l'auteur responsable ; par exemple, celle-ci, qu'on ne peut vraiment lire sans sourire, p. 347 : « on dirait deux pommes crues sur le même arbre ».

C.-C. G.

---

690. — K. Schenkl. **Uebungsbuch** zum ueberzetzen aus dem Deutschen ins Griechische, fuer die Classen des Obergymnasiums. 8e édition remaniée. Ire partie : Exercices, p. 1-111 ; IIe partie : Remarques et Lexique, p. 113-197 en une plaquette indépendante. Vienne et Prague, Tempsky, 1893.

M. Schenkl a refondu son livre de thèmes, dont le succès a été très légitime dans les gymnases d'Autriche, en supprimant les exercices latins et en ajoutant un certain nombre de morceaux traduits, ou mieux rédigés

largement, d'après des passages des meilleurs écrivains grecs. Les remarques de la seconde partie ont été également remaniées et quelque peu réduites. Un livre de ce genre, avec des signes spéciaux qui indiquent la tournure à adopter en grec, ne serait pas inutile dans nos lycées; mais il serait à déterminer jusqu'à quel point il convient de choisir pour exercices de thème des traductions d'auteurs. Je sais que c'est une méthode recommandée par un certain nombre de professeurs; mais je suis d'un avis tout opposé, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de développer ici. Dans le livre même de M. Schenkl, où ce procédé est employé, je trouverai facilement beaucoup d'exemples à l'appui de mon opinion; mais ma critique ne porterait que sur l'ensemble de la méthode, et non sur la manière dont cette méthode est appliquée.

My.

---

691.—J.-H. Wright. **Herondæa.** Extrait des Harvard Studies on classical Philology. Vol. IV, p. 169-200. Boston, Ginn and Company, 1893.

La *Revue* du 13 novembre 1893 a déjà signalé à ses lecteurs le 4e tome de la Revue américaine de Boston; je veux dire quelques mots d'un mémoire contenu dans ce volume. M. J.-H. Wright s'occupe de plusieurs points relatifs à Hérondas. Les trois premières dissertations touchent à la paléographie du manuscrit. I. Les intervalles que l'on remarque entre certains mots, dit M. Wright, sont toujours le signe d'une forte ponctuation. Cinq cas douteux rentrent dans la règle, soit par l'admission d'une lecture déjà proposée, soit par la supposition autorisée d'une pause dans la récitation; un sixième cas est imputé à une négligence du scribe, ce qui est fort possible. M. W. va tout à l'heure s'appuyer sur cette règle, qui me semble exacte. Quant aux points, ils doivent être considérés comme n'ayant rien à faire avec un système quelconque de ponctuation ancienne.— II. Signification de l'*obel* (c'est le nom que donne provisoirement M. W. à la ligne oblique placée à gauche de certains vers) et du παράγραφος. M. W. commet une légère erreur en disant que ce dernier signe, *Mime* II, 78, est équivalent à nos guillemets et indique une citation des lois de Chærondas; cette citation est au vers 46, et le παράγραφος en question indique des paroles mises par Battaros dans la bouche de Thalès. — III. M. W. explique d'une façon très intéressante comment le scribe copia le manuscrit original et comment il fit sa revision. — Les deux dernières dissertations sont des études sur le texte même. IV. *Mime* I, 55, ἄθικτος ἐς Κυθηρίην σφρηγίς (Crusius). Il y a dans le ms. un espace entre les deux derniers mots, et M. W. interprète σφρηγίς par « bouche scellée », c'est-à-dire « discret »; conformément à la règle posée dans la première dissertation, il le considère comme indépendant de ἄθικτος et le sépare du mot précédent par une virgule. — V. M. W. lit *Mime* III, 24, 25, Μόλωνα au lieu de

Μάρωνα, d'après Théocrite, VII, 125. Ses raisons sont ingénieuses, mais me paraissent insuffisantes. La correction est mal justifiée paléographiquement, et la confusion possible entre λ et ρ dans la prononciation ne suffit pas pour autoriser la substitution. Le fait que le scribe a pu penser à Virgile ne prouve pas davantage. M. Wright a été séduit par Μόλων et cherche à le justifier; mais il faudrait démontrer que Hérondas a voulu associer Molon et Simon, et cela me semble bien savant dans la bouche d'une femme du peuple.

My.

---

692. — **T. Macci Plauti Comoediae.** Recensuit, instrumento critico et prolegomenis auxit Fr. Ritschelius, sociis operae adsumptis G. Loewe, G. Goetz, Fr. Schoell. Tome IV, fasc. IV. *Mostellariam* continens. Lipsiae, in aedibus Teubneri, 1893, XLVI-223 p. in-8.

693. — **T. Macci Plauti comoediae**, ex recensione G. Goetz et Fr. Schoell. Fasc. I. *Amphitruonem Asinariam Aulumlariam* complectens; praecedunt de Plauti uita ac poesi testimonia ueterum. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1893; XXXIII-158 p. in-18.

La nouvelle édition de la *Mostellaria* de Plaute est l'œuvre de M. Fr. Schoell. La Préface est une des plus importantes de la collection. Une des questions qui se posent à propos de cette pièce est celle de la distribution des feuillets dans l'archétype des mss. Palatins. Il se trouve, en effet, du vers 601 au vers 1065, une série de désordres qui ne peuvent s'expliquer que par des transpositions de feuillets dans l'original de nos mss. C'est ce que Ritschl avait déjà compris. Mais le problème a été repris et en partie résolu par une étude de M. O. Seyffert dans la *Berliner philologische Wochenschrift*. M. Sch. revient, à son tour, sur ce sujet et propose des solutions un peu différentes de celles de ses devanciers. Après cette étude, à laquelle M. Sch. consacre 28 pages, plus de la moitié de la préface, il passe en revue successivement les points suivants : l'étendue des feuillets perdus de l'*Ambrosianus*, les traces de remaniement, la distribution des actes, les noms des personnages, la date de la pièce, le modèle grec, les particularités des mss. (notamment la division des vers). L'appendice contient une bibliographie très complète et des indications qui rendront les plus grands services à qui voudra expliquer la pièce. Il y a là un commentaire latent qu'il est facile de dégager.

La petite édition se poursuit parallèlement à la grande. Le premier volume vient de paraître, quelques mois après le deuxième. Les trois pièces qu'il contient ont été publiées en 1881 et 1882 dans le grand format. Aussi dans la préface sont indiquées d'assez nombreuses corrections ou additions. Mais ce qui sera bien utile à tous les lecteurs et en particulier aux étudiants, c'est le recueil des jugements des anciens et des *testimonia* sur les noms de Plaute, sa biographie, l'histoire de ses

pièces, ses scoliastes. On ne peut que remercier MM. Goetz et Schoell d'avoir repris un des meilleurs usages des anciennes éditions.

P. Lejay.

---

694. — **De uocibus hybridis apud antiquos poetas romanos** scripsit St. Witkowski. Cracouiae, 1892. 29 pp. in-8.

695. — **Analecta graeco-latina.** Philologis Vindobonae congregatis obtulerunt collegae Cracouienses et Leopolitani. Cracouiae, apud bibliopolam societatis librariae Polonicae, 1893. 68 pp. in-8.

La première de ces brochures est un tirage à part du t. XVIII des Mémoires de l'Académie de Cracovie, section de philologie. M. Witkowski y étudie les hybrides formés en latin par composition ou juxtaposition. Après huit pages d'introduction l'auteur groupe les mots d'après leurs composants, cite et au besoin discute les textes qui nous les ont conservés. Il mentionne aussi les mots qui ont été, à son avis, rangés à tort parmi les mots hybrides, par suite de fausses étymologies. Quelques observations sur la forme des mots, leur sens et leur emploi terminent cet utile recueil.

Nous retrouvons M. Witkowski en tête de la brochure que les professeurs de Cracovie ont publiée à l'occasion de la quarante-deuxième réunion des philologues allemands. Il a écrit des *Obseruationes metricae ad Herodam*, qui forment une étude complète du mètre choliambique dans Hérondas; c'est une addition nécessaire à tous les traités de métrique parus avant la découverte des fragments du mimographe. Les autres articles sont consacrés à Tite-Live, I, 21, 5 (B. Kruczkiewicz, qui propose de faire de *soli* le génitif de *solium*) ; à un morceau anonyme *de ortu et obitu Patrum*, tiré par M. Miodonski du ms. de Vérone LXV, 63 (xe siècle) ; à une étude sur les imitations de Velleius Paterculus dans Valère-Maxime (C. Morawski) ; aux rapports métriques de Georges Pisidès et de Nonnos (L. Sternbach, avec édition critique) ; aux périochés d'Homère, d'après une inscription sur brique (P. Bienkowski) ; enfin, à l'édition de Platon due à Thrasylle, que M. S. Pawlicki identifie avec l'astrologue de Tibère. Toutes ces notes, malgré leur brièveté, sont très intéressantes. Au sujet du *de ortu et orbitu Patrum*, il y aurait lieu de faire des recherches non seulement sur ses rapports avec l'opuscule d'Isidore, mais aussi sur ceux qu'il a certainement avec les martyrologes d'une part et, d'autre part, avec les apocryphes. Comme il arrive pour toute cette science du moyen âge, les ouvrages étendus laissés par l'antiquité profane ou sacrée ont été condensés en courts traités de forme didactique, faciles à insérer dans d'élémentaires encyclopédies.

P. L.

---

696. — O. L. Jirizcek. **Die Bosa-Saga** in zwei Fassungen nebst proben aus den Bosa-Rimur. Strassburg, Truebner, 1893. In-8, lxxx et 164 p. 7 mark.

Dans ce volume, très joliment édité et dont l'exécution typographique fait grand honneur à la librairie Trübner, M. Jirizcek nous donne pour la première fois une édition complète de la *Bosa-Saga*. La publication témoigne d'un grand soin et d'une exactitude scrupuleuse. L'introduction nous fournit tous les renseignements possibles sur le texte et sur l'histoire de la légende de Bosi, cet Ulysse du Nord qui sait, dans les situations les plus difficiles, même en présence de sortilèges et de démons, se tirer d'embarras par la ruse et sans recourir aux talismans (p. vl). Puis vient le texte primitif (p. 1-63), le texte postérieur qui nous a été conservé en entier dans un manuscrit de 1663 et qui offre de nombreuses additions ou transformations (p. lvi), un certain nombre d'extraits des *Bosarimur* composés à la fin du xv^e ou au commencement du xvi^e siècle. On saura le plus grand gré à M. Jirizcek de cette édition qui lui a coûté beaucoup de peine et qui est sûrement un des meilleurs travaux de l'érudition allemande sur les *Sagas*.

A. C.

---

697. — **Binterim und Mooren**. Die Erzdiœcese Kœln bis zur Franzœsischen Staatsumwælzung. Neu bearbeitet von Dr Albert Mooren. 2° vol. Duesseldorf. Voss et Cie.

Le second volume de cet ouvrage a suivi de près le premier (voy. *Revue critique* du 3 avril 1893). Les additions faites par M. Mooren à l'œuvre de Binterim et Mooren sont assez étendues. L'annexe renferme presque exclusivement des documents pour servir à la statistique ecclésiastique de l'archevêché de Cologne du milieu du xvi^e siècle à la fin du xviii^e. Il sera sans doute souvent utile, comme recueil de faits, aux érudits locaux des provinces rhénanes. Il faut ajouter que M. Mooren, n'ayant affaire qu'à des textes d'époque peu reculée, s'est acquitté, cette fois, de sa tâche d'éditeur d'une façon plus satisfaisante que dans le premier volume.

H. P.

---

698. — L. Sudre. **Les sources du Roman de Renart.** Paris, Bouillon, 1893, in-8 de viii-356 p.

Le livre de M. Sudre donne plus que ne promet son titre, puisqu'à l'étude des sources du *Roman* il ajoute d'importantes recherches sur ses formes les plus anciennes. Le *Roman de Renart*, en effet, comme tant d'autres œuvres du moyen âge, s'est formé par stratification, et les dernières couches ont fait disparaître les premières. M. S. est parvenu a

atteindre celles-ci sur quelques points en étudiant d'une part certaines versions étrangères antérieures aux textes français ou restées plus fidèles à l'antique tradition (l'*Ysengrimus*, le *Reinhart Fuchs* du Glichezâre, les deux rédactions du *Rainardo* italien) et de l'autre les nombreuses allusions conservées par nos textes à des scènes ou à des épisodes altérés par les remanieurs.

Les récits dont on peut arriver ainsi à reconstituer les principaux traits étaient, comme la plupart des œuvres de la première moitié du XII[e] siècle, plus simples de plan, plus sobres de détails, en somme très supérieurs littérairement à ceux qui les ont remplacés ; quant à leurs sources, elles n'étaient point sensiblement différentes.

C'est à étudier celles-ci qu'est consacrée la plus grande partie du livre de M. S. La question, ici traitée pour la première fois avec l'ampleur et l'attention qu'elle mérite [1], avait été, on le sait, prématurément tranchée en sens divers. La brillante et aventureuse théorie de Grimm, qui donnait comme prototype à notre Roman une « épopée animale » éclose dans les forêts de la Germanie, avait été facilement ruinée par P. Paris et la critique s'en était tenue en général à l'opinion de celui-ci, qui voyait dans la compilation française une imitation des fables ésopiques transmises par les clercs aux trouveurs en langue vulgaire ; le *Roman de Renart* aurait été, comme on l'a dit dans une formule heureuse et concise, une fable d'Ésope en quatre volumes. Mais, en y regardant de plus près, on s'était aperçu qu'un certain nombre d'épisodes ne se trouvaient point dans les recueils de fables remontant authentiquement à l'antiquité : quelle était la source de ces épisodes, qui se trouvent aussi pour la plupart dans les recueils latins postérieurs (comme l'*Ésope* d'Adhémar et le *Romulus* de Marie de France) ? Il fallait la chercher, suivant Potvin, d'une part dans le *Physiologus* et les *Bestiaires*, de l'autre, dans les contes indiens parvenus en Europe par les nombreuses traductions du *Pantchatantra*. En somme, les sources du *Roman de Renart* auraient été presque exclusivement savantes et écrites.

Le livre de M. S. est venu, sinon détruire cette théorie, au moins y apporter d'importantes modifications. Le premier, M. G. Paris, dans quelques lignes suggestives [2], avait appelé l'attention sur les « contes d'animaux » d'origine sûrement populaire qui avaient pu être mis à profit par les auteurs du *Roman*. Ce sont ces quelques lignes qui ont provoqué et orienté les précises et minutieuses recherches de M S. En

---

1. Un certain nombre de points avaient été examinés dans les *Observations* de M. Martin, le savant et consciencieux éditeur du texte, et dans trois articles approfondis publiés par M. Voretzsch dans la *Zeitschrift für rom. Philologie* au moment même où M. S. imprimait son livre. A ces travaux, les seuls qui comptent, on peut ajouter une brochure de M. J. Lange (Neumark, 1887, programme) et les *Studien zu dem R. de R. und dem Reinhart Fuchs* de M. H. Büttner (Strasbourg, 1891 que M. S. n'a pu mettre à contribution.

2. *La poésie au moyen âge*, p. 245.

comparant attentivement les principaux épisodes du *Roman* avec les épisodes qui leur correspondent dans les divers recueils écrits que nous venons d'énumérer, M. S. a montré que ceux-là s'éloignaient de ceux-ci par un si grand nombre de détails importants qu'il était nécessaire de leur supposer d'autres sources. Ces sources ne peuvent être que ces contes populaires dès lors colportés par la tradition orale qui les a conservés, plus ou moins altérés, jusqu'à nos jours[1]. C'est donc toute une portion du folk-lore, non seulement des XIIe et XIIIe siècles, mais du haut moyen âge, sur laquelle M. S. nous ouvre ainsi les plus curieux horizons. Ces contes eux-mêmes, d'où viennent-ils? Sont-ils originaires de l'Inde, comme le veut une théorie célèbre? Sont-ils dus au contraire à une sorte de génération spontanée qui les aurait fait germer à la fois sur tous les points du globe? C'est là une question que M. S. n'avait pas à se poser, mais que suggère au lecteur chacune de ses démonstrations. Par un singulier et heureux hasard, elle est traitée avec une profonde science et un rare talent daus une autre thèse, soutenue en Sorbonne quelques semaines après celles de M. Sudre, et dont une partie importante vient ainsi se rejoindre à la sienne et la compléter[2].

On sait tout ce que les recherches de ce genre demandent, non seulement d'érudition[3], mais surtout de rigueur dans la méthode et d'ingé-

1. Les recherches de M. S. viennent ainsi confirmer le témoignage de quelques-uns de nos trouveurs qui affirment avoir suivi les récits « d'un bon conteur », « d'un vieillard sage et de grand art » etc. (voy. Sudre, p. 67). — De la théorie de P. Paris il reste en somme plus qu'il ne semblerait au premier abord, comme M. S. lui-même s'est appliqué à le faire ressortir; elle demande seulement à être interprétée. Parmi les fables que nos rimeurs ont trouvées dans la tradition populaire, il en est certaines, en effet, que celle-ci elle-même avait empruntées à la tradition classique en les modifiant plus ou moins. Comme le dit fort bien M. S. (p. 139), « en même temps que les apologues antiques étaient transcrits avec une scrupuleuse fidélité par de consciencieux copistes et se retrouvaient côte à côte dans une série indéfinie de compilations, ils étaient répétés, appris, commentés, délayés à satiété dans les écoles, et bientôt, franchissant le seuil des monastères, ils tombaient dans le domaine commun. En peu de temps, ils s'y déformaient, se desséchaient; mais leurs graines, jetées aux quatre vents, produisaient, en germant sur un terrain nouveau, des tiges et des fleurs nouvelles. C'est ainsi qu'a dû s'effectuer au moyen âge le passage d'un certain nombre de fables dans la tradition populaire, où elles sont devenues de simples contes et où elles subsistent encore, dépouillées de tout vêtement didactique. L'école a été l'intermédiaire entre le livre et la foule. Et de cette façon, les sujets de ces apologues qui s'étaient immobilisés et comme momifiés depuis des siècles, rentraient, pour y reprendre vie, dans le grand tout dont ils avaient été jadis tirés. » On peut regretter seulement que ces excellentes observations, présentées par M. S. à propos d'un cas particulier, n'aient pas trouvé place dans sa critique de la théorie de P. Paris ou même dans la conclusion générale de son livre.

2. Nous voulons parler du livre de M. J. Bédier sur les *Fabliaux*, qui sera examiné ici, nous l'espérons, avec l'attention et la compétence nécessaires.

3. Non seulement M. S. a compris dans ses recherches les recueils de contes romans et germaniques, mais il y a fait entrer, pour la première fois en France croyons-nous, le folk-lore slave, qui a donné lieu, en ces derniers temps, à de très importantes publications, comme le recueil d'Afanassiev et les belles études de Kolmatschevsky et de K. Krohn.

nieuse sagacité. Les analyses de M. S. sont, à tous ces points de vue, des modèles : sans doute, on peut concevoir autrement que lui la formation de tel conte, la filiation de telle série d'épisodes ; mais ses conclusions générales resteront, comme il a pu le dire lui-même, sans craindre d'être taxé d'outrecuidance. Ce n'est donc point seulement par de curieux et brillants aperçus que ce livre se recommande : il aboutit à une conclusion importante pour la connaissance et l'appréciation de notre ancienne littérature : nous savons maintenant grâce à lui que les trouvères du *Roman de Renart* se sont réglés, et cela jusque dans des détails qu'on était tenté d'attribuer à l'invention personnelle, sur des récits antérieurs. M. S. paraît craindre que cette constatation n'ôte quelque chose à notre respect pour l'œuvre qu'il a étudiée : les quelques pages où il montre que celle-ci ne sort point diminuée de ses recherches ressemblent un peu à une apologie. Il nous paraît au contraire qu'elle ne peut que gagner à recouvrer un caractère qu'elle possède en commun avec la plupart des grandes œuvres que le moyen âge nous a laissées, qu'il s'agisse de poésie où d'architecture. C'est précisément cette abnégation des auteurs, cet effacement volontaire de leur pensée devant une pensée traditionnelle et anonyme, qui en fait non seulement la haute portée historique, mais aussi le charme et la grandeur.

A. JEANROY.

---

699. — T. H. LAMBERT (de Saint-Bris). **America a name of native origin. —** Rectificaciones historicas. Viajes de Vespucio y Caboto, etc. New-York et Barcelone, 1893, in-12, XXII et 27 p.

Réunion de deux brochures de langue différente et d'une composition (?) un peu embrouillée. L'auteur veut faire venir le nom d'Amérique du mot indigène Itamaraca (île d'Itamarca actuelle). Il conteste la réalité des voyages de Vespuce et de Sébastien Cabot, en énumérant les preuves à l'appui. On peut y trouver quelques utiles rapprochements de textes, mais le travail est bien confus.

H. L.

---

700. — **Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours.** Par Paul MORILLOT. Masson, in-12, 611 p.

Le livre de M. Morillot n'est plus tout jeune ; mais il pouvait attendre, car il est de ceux qui resteront. Seulement, il faut s'entendre : œuvre de vulgarisation utile, sinon nécessaire, il restera parce que, le premier, il comble une lacune, aux yeux de ceux, du moins, qui regrettent avec lui « qu'on n'ait pas pu faire au roman, dans l'enseignement, une place plus large, un peu plus en rapport avec celle qu'il occupe vraiment dans nos lettres françaises ». Toute la question est de savoir dans quelle

mesure la jeunesse scolaire (car c'est elle que M. M. vise surtout) peut être admise « à une étude prudente et raisonnée du roman français ». A ne prendre le livre qu'en lui-même, il est excellent ; à le prendre à cet autre point de vue, tout relatif, il n'est pas inattaquable.

L'auteur n'est point naïf : il sait que « la valeur éducatrice des romans les mieux intentionnés est pour le moins fort contestable, car leur effet est toujours de captiver trop vivement l'imagination et d'alanguir du même coup la volonté » ; mais il se demande s'il n'est pas possible, sans exposer les jeunes lecteurs à ces dangers, de leur découvrir « quelques-unes des beautés de la littérature romanesque ». — « A ceux qui ne les ont pas encore lus, et qui font très bien de ne pas les lire encore, ces extraits apprendront du moins ce qu'il importe essentiellement de savoir : le sujet du roman, le mérite de l'écrivain, la page la plus brillante, en un mot tout ce qui peut évoquer dans un jeune esprit un sentiment, une idée, une comparaison — *et rien de plus*, car on a vérifié avec un soin minutieux la parfaite innocuité de toutes les citations. » *Rien de plus?* est-ce aussi certain qu'on le croit ? Si les extraits de Zola, Daudet, Maupassant, Richepin, Bourget, etc., pour ne prendre que les contemporains, séduisent ce public jeune et facilement enthousiaste, ne sera-t-il pas tenté d'aller chercher le reste à la source même? Et puis, si inoffensives que soient ces pages choisies (et je reconnais qu'elles sont choisies avec beaucoup de tact, groupées avec beaucoup d'art, encadrées et expliquées avec beaucoup d'intelligence), elles parlent presque toutes d'amour, et tous les parents, tous les maîtres ne croiront peut-être pas, avec le docte évêque d'Avranches, Huet, que les jeunes personnes elles-mêmes doivent connaître l'amour « pour se démêler de ses artifices ». C'est surtout à partir du XVIII$^{e}$ siècle que la question devient délicate. On ne peut dissimuler le rôle ignominieux joué par le héros du *Paysan parvenu*, ni les ardeurs d'automne de la trop inflammable M$^{lle}$ Habert. La seule analyse de *Manon Lescaut* est assez éloquente (moins pourtant encore que celle des *Mémoires de M. de Montcal*, du même auteur, cf. p. 237), et la mort de la pauvre Manon n'a pas besoin d'être commentée pour toucher profondément, trop profondément peut-être. J'en dirai de même pour l'analyse de la *Nouvelle Héloïse* (suivie de la scène troublante de Meillerie) ou des romans de Restif de la Bretonne (cf. les conseils cyniques du cordelier défroqué Gaudet d'Arras, p. 342), de *Delphine*, ou surtout du *Disciple*, car il faut bien essayer d'expliquer les expériences psychologiques de cet odieux Robert Greslou, désireux de procurer à son « moi » des sensations exceptionnelles, aux dépens de la pauvre Charlotte de Jussat.

Si je me suis placé à ce point de vue, qui n'est pas le point de vue ordinaire de la *Revue critique*, c'est que l'auteur s'y est placé lui-même ; si, au contraire, cessant de peser les chances de succès de la tentative, je ne considère plus que la valeur absolue d'une œuvre à la fois très érudite et très littéraire, je n'ai plus guère qu'à louer. Les études sur le

roman au xviie, au xviiie, au xixe siècles, sont très complètes et pourtant très sobres ; les notices particulières qui précèdent les extraits de chaque romancier ont le même caractère de brièveté forte et condensée. Le grand mérite de tous ces jugements, c'est que, sous une forme modeste, ils n'ont rien de banal. Quelques-uns seulement dans le nombre sont un peu plus superficiels, ceux, par exemple, qui concernent Duclos, dont la physionomie personnelle n'est pas mise assez fortement en relief ; la *Nouvelle Héloïse*, où l'on pourrait faire mieux ressortir ce qui est si curieusement personnel à Rousseau placé alors entre Mme d'Houdetot et Saint-Lambert [1] ; Bernardin de Saint-Pierre, que M. Morillot fait trop bonhomme et attendri ; V. Hugo, jugé un peu sévèrement. En général pourtant, il a du vrai critique la largeur d'esprit et l'indépendance : le même homme qui a écrit des études distinguées sur d'Aubigné et Boileau n'étudie pas avec une sympathie moins chaleureuse les œuvres de nos contemporains ; il n'est l'écho de personne, ne se croit nullement obligé d'admirer Stendhal en ses petitesses, ni d'adhérer au réquisitoire de M. Faguet contre Voltaire.

Le plus souvent, d'ailleurs, il marche sans guides. Pour le xviie siècle, il avait M. Le Breton, mais l'histoire du roman au xviiie et au xixe siècles restait à faire. L'a-t-il faite ? pas entièrement, car son but était autre. Mais ce livre montre qu'il est capable de nous la donner : les idées générales n'y font pas plus défaut que les connaissances précises. Plus à l'aise quand il ne craindra plus de tout dire, il n'aura point de peine à débrouiller ce chaos apparent du roman moderne et à en dégager ce qui mérite de vivre. En attendant, ce livre déjà gros est plus qu'une promesse, et ce n'est pas aux seuls adolescents qu'il sera utile : les lettrés les plus délicats, les curieux les plus blasés y trouveront plaisir et profit.

Félix Hémon.

---

701. — Guillaume Dall. **La mère Angélique, abbesse de Port-Royal**, d'après sa correspondance. Paris, Perrin, 1893. 1 vol. in-12 de viii-318 p.

Le titre de cet ouvrage semble annoncer aux lecteurs une étude particulièrement austère, car il s'agit de la grande réformatrice de Port-Royal, et quelques-uns n'ouvriront certainement pas le volume sans

1. Voyez l'analyse d'un opuscule de M. Brunel, *Revue* du 28 juillet 1890. Je sais bien que le livre est destiné au public scolaire et que l'auteur écarte de parti pris soit les détails qui pourraient blesser une délicatesse scrupuleuse, soit ceux qui lui semblent de pure érudition ; autrement je ne m'expliquerais pas comment il n'y effleure même pas la question de l'authenticité de la *Princesse de Clèves*, soulevée par M. Perrero ; la correspondance de Mme de la Fayette, découverte par ce savant italien, nous la montre sous des traits assez nouveaux. — Quelques phrases étonnent çà et là, par exemple, p. 188 ; « Gil Blas est pris par des voleurs qui le gardent pendant plus de six mois. Il s'évade *vertueusement*..... » ; et p. 212 : « Il y a vraiment du Claude Bernard et du Pasteur dans cette frivole baronne de Marivaux. »

appréhension. Il est pourtant difficile d'en trouver qui soit écrit avec plus de vivacité, avec plus d'entrain et même avec plus de gaîté. M. Dall s'est pris d'une belle passion pour la mère Angélique, et il a entrepris d'écrire sa vie, on pourrait dire son panégyrique. Mais ne jugeant pas à propos d'utiliser les relations et les mémoires du temps, et ne voulant pas refaire ce qu'il jugeait bien fait par Sainte-Beuve, il a mieux aimé donner la parole à la mère Angélique elle-même et se réduire pour ainsi dire au rôle de metteur en œuvre. C'est donc à l'aide de sa correspondance, publiée vers le milieu du XVIIIe siècle en trois gros volumes in-12, que M. D. a écrit cette biographie d'un nouveau genre. L'idée est originale, car les mille quarante et une lettres de cette correspondance sont une mine précieuse ; mais on peut regretter qu'avant de procéder ainsi M. D. ne se soit pas posé à lui-même un certain nombre de questions intéressantes telles que les suivantes : L'édition de 1742 est-elle complète, et ne pourrait-on pas trouver, à la Bibliothèque nationale, à l'Arsenal, à la Mazarine, à Troyes, ou ailleurs, un assez grand nombre de lettres demeurées inédites ? Le texte de 1742 est-il bon, et ne serait-il pas possible de l'améliorer à l'aide des autographes ou des copies qui existent encore ? N'y aurait-il pas lieu de contrôler les assertions de la mère Angélique en recourant aux innombrables publications dont Port-Royal a été l'objet au XVIIIe siècle ? etc. M. Dall, trop désireux d'écrire pour les gens du monde et en homme du monde, ne s'est pas arrêté à ce genre de considérations, et c'est grand dommage. En effet, la correspondance de la mère Angélique, telle qu'on l'a publiée en 1742, laisse beaucoup à désirer. Il lui manque plusieurs centaines de billets ou de lettres, et les éditeurs ont pris avec le texte qu'ils publiaient les libertés les plus grandes. Non contents de mutiler cette correspondance, ils se sont attaqués à ce que M. D. appelle dans son avant propos le « vieux français » de la mère Angélique. Ses longues phrases à la Descartes, avec des incidentes en si grand nombre, ont été coupées systématiquement, et souvent elles sont méconnaissables. Le style en a été rajeuni, on a modifié sans crier gare des expressions comme *ramentevoir* qu'on a remplacé par *faire ressouvenir*, et une infinité d'autres qui avaient une saveur particulière ; en un mot les lettres de la grande sœur du grand Arnaud ont été tronquées, mutilées, altérées de la manière la plus fâcheuse. Évidemment cela ne change rien ou presque rien à la donnée générale du livre et aux conclusions que M. D. a tirées de ses lectures ; mais il est bien permis de regretter qu'un biographe aussi plein de son sujet, aussi désireux de faire admirer le personnage dont il écrit la vie, n'ait pas cru devoir puiser aux meilleures sources. M. D. émet le vœu que ses lecteurs prennent goût « aux lettres de la grande Angélique ». J'émets à mon tour le vœu que M. Dall cherche à lire ces lettres dans leur véritable texte, — la mémoire de son héroïne y gagnerait encore, — et qu'il ait un jour l'idée d'en faire une édition correcte et complète.

A. GAZIER.

702. — **Les grands écrivains de la France : Molière.** Complément du tome X, tome XI. Paris, Hachette, 1890-1893.

Le beau Molière de MM. Eug. Despois et Paul Mesnard se trouve heureusement terminé par la publication de cette plaquette et de ce volume; les souscripteurs n'ont plus à attendre que le lexique et l'albnm, et ils auront alors à leur disposition une des plus admirables éditions qui aient jamais été faites. La notice bibliographique de M. Arthur Desfeuilles m'a paru composée avec un soin extrême, et elle est certainement appelée à rendre non seulement aux travailleurs, mais même aux lecteurs sérieux les services les plus signalés. M. Desfeuilles a trouvé moyen d'y mentionner jusqu'aux moindres articles parus daus des Revues, et il faut le remercier de s'être donné tant de peine pour en épargner au lecteur. Les additions et corrections qui servent de complément au tome X ont également leur prix; une table alphabétique des matières permet de se retrouver au milieu de la notice biographique dont le seul défaut était de n'être pas divisée en chapitres. En un mot, tout concourt à rendre le Molière digne du Racine, digne aussi des autres éditions qui font tant d'honneur à ceux qui les ont entreprises pour la gloire des lettres françaises.

A. G.

---

703. — E. Burgaud et commandant Bazeries. **Le Masque de fer. Révélation de la Correspondance chiffrée de Louis XIV,** Didot, 1893. 300 p. in-12.

Après MM. Lacroix, Loiseleur, Topin et Iung, voici MM. Burgaud et Bazeries qui proposent une nouvelle solution à la question du Masque de fer. Grâce au déchiffrement d'une dépêche de Louvois, ce célèbre inconnu serait, d'après eux, le lieutenant-général de Bulonde, condamné à porter un masque dans la prison de Pignerol à laquelle il fut condamné, pour avoir levé le siège de Coni en 1691.

J'avoue que je ne suis pas persuadé! Le genre de *punition* semble étrange. Et puis en quoi ce *masque* aurait-il été « l'ancien prisonnier » de Saint-Mars, qui avait quitté le gouvernement de Pignerol bien avant 1691? J'ai peine aussi à reconnaître dans une rature l'abréviation du mot *général* que les auteurs croient discerner. Notez surtout, c'est là le point capital, que le nouveau système repose sur l'identification du chiffre *330* avec le mot *masque*. Or cette identification n'est qu'une hypothèse qui n'a pas encore trouvé la preuve.

Du reste, je m'empresse de rendre justice au travail de ces messieurs, et particulièrement à celui du commandant Bazeries qui s'est appliqué à reconstituer le chiffre de Louis XIV. Ce genre de recherches mérite d'être encouragé, et pour toutes les époques. Par exemple, il existe assez d'éléments à la Bibliothèque et aux Archives nationales pour reconstituer le chiffre français et le chiffre espagnol du XVIe siècle. On y trouve

des dépêches chiffrées avec leur déchiffrement et même la clef du chiffre.

Aussi, malgré mes doutes relatifs à l'identification du Masque de fer, cité par Voltaire, je n'hésite pas à remercier les auteurs de ce petit volume pour leurs efforts et leurs conclusions indirectes Je suis d'accord pour estimer que le *Masque de fer*, qui portait un masque de velours, était un personnage secondaire. Je crois que la *précaution*, bien plutôt que la punition, consistant à voiler la figure du prisonnier, a été imposée (comme du reste aujourd'hui à Étampes, dit-on) à plus d'un personnage. A supposer même que le chiffre *330* signifiât *masque*, j'admettrais, si vous voulez, que Bulonde fut un des prisonniers au masque, mais non le célèbre Masque de fer dont on place la mort en 1703.

F. D. C.

---

704. — **Kotzebue, sa vie et son temps, ses œuvres dramatiques,** par Ch. Rabany, docteur es lettres. Paris, Berger-Levrault, 1893. In-8, VII et 536 p.

On accueillera volontiers ce gros livre sur Kotzebue. Il se compose de deux parties. Dans la première, M. Rabany retrace longuement la vie de l'écrivain : cette biographie, composée d'après les meilleures sources, se lit avec intérêt, et l'on ne trouvera pas « exagérés » les développements que M. R. lui a donnés (p. 143). La seconde partie est consacrée à l'écrivain. M. R. néglige les écrits polémiques, les articles de journaux, les traductions, les compilations, les récits de voyages, les œuvres historiques, les romans, nouvelles et contes : toutes ces publications n'ont en somme qu'une valeur secondaire, et, en racontant la vie de l'auteur, M. R. a cité celles qui offrent un intérêt particulier soit par l'agrément du style, soit à titre de documents. Il n'étudie Kotzebue qu'au point de vue dramatique et il ne juge en lui que l'homme de théâtre. Il divise les œuvres scéniques de Kotzebue en plusieurs catégories : drames romanesques (comme *Adélaïde de Wulfingen*, *Les croisés*, *La prêtresse du soleil*, la *Mort de Rolla*) ; les drames bourgeois ; les tragédies historiques ; les comédies de tout genre. Il insiste sur les drames bourgeois et montre que Kotzebue, poussé par son instinct dramatique, traitait volontiers les sujets qui étaient alors « dans l'air » (*Misanthropie et Repentir*, *L'enfant de l'amour*, *Les aiguilles à tricoter*). Mais Kotzebue est avant tout un auteur comique ; il avait le sens du ridicule, l'esprit très vif et épigrammatique, une habileté de métier qui rappelle Scribe (p. 267) ; il sut faire rire ses contemporains, soit en raillant les exagérations du patriotisme, soit en attaquant avec verve toutes les conditions. M. R. examine successivement les divers genres de comédie que Kotzebue aborda : comédies à tendances philosophiques ou politiques qui jettent une lumière curieuse sur l'état des esprits (*Les Indiens en Angleterre*, *Frère Maurice l'original*, *Le club jacobin des femmes*, rôles d'émigrés et de gallophobes, *Les organes du cerveau* où Gall est si cruellement

pris à partie) ; — comédies de caractère et de mœurs (*L'amour est aveugle*, *La réputation*, *L'homme qui sait tout*, *La petite ville allemande*); il fait passer devant nous les personnages qui représentent dans le théâtre de Kotzebue les diverses classes de la société, les vieilles filles, la commère gaillarde, la savante, la coquette, les fats à la mode, les bohèmes, les libertins, les militaires ; il montre ce qu'on peut recueillir chez son auteur de renseignements intéressants sur l'état social de l'époque et de la nation, sur les cours d'Allemagne (le prince d'*Incognito*), sur la noblesse campagnarde, sur les paysans, sur les bourgeois, etc. ; — comédies d'intrigues où l'on trouve une imagination féconde en combinaisons, un dialogue rapide et adroitement conduit, des scènes parfaitement agencées ; Kotzebue se sert surtout du quiproquo (le *Chevreuil*, p. 408-414, la *Maison de poste de Treuenbrietzen*, les *Distraits*, etc.), et parfois il emploie la parodie. — M. R. n'a traité qu'une partie du sujet et n'a, dans l'œuvre de Kotzebue, considéré que la partie dramatique ; il se borne souvent à l'analyse, il divise et subdivise trop ; il n'accorde pas une importance assez grande aux pièces dirigées par Kotzebue contre des ennemis littéraires. Mais qu'on songe à la fécondité de l'écrivain, et on félicitera M. Rabany d'avoir lu et dépouillé tant de pièces, drames romanesques, drames bourgeois, drames historiques, comédies de tout genre depuis celle de caractère jusqu'à la parodie et aux « farces pour la digestion ». On le remerciera surtout d'avoir esquissé la silhouette des principaux personnages de Kotzebue et d'avoir montré en quoi ils diffèrent des types analogues de la comédie française. Il a tort de dire que Kotzebue touche parfois au génie ; mais il a raison de le mettre au dessus d'Iffland et il l'a justement apprécié dans sa conclusion (p. 452) : « Kotzebue, dit-il, manque de la noble aspiration vers l'idéal : il a trop escompté la joie du succès immédiat, la popularité viagère qui s'achète aux dépens de la gloire durable ; mais il a été rabaissé au-dessous de sa valeur, quand on n'a voulu voir en lui qu'un industriel de la littérature, un charpentier dramatique, habile mais grossier, un amuseur de la foule, facile à contenter lui-même et son public. On dirait qu'une sorte de fatalité s'est attachée à sa carrière littéraire, comme à sa vie elle-même, et qu'une fée capricieuse l'a doué à son berceau des qualités les plus enviables pour mieux le rabaisser. Sa fécondité d'imagination l'a entraîné à une production superficielle et exagérée ; la diversité de ses aptitudes, à une mobilité d'esprit et d'impressions qui l'a fait accuser de versatilité ; son talent pour la raillerie, à des critiques personnelles qui ont fait le malheur de sa vie et sont à la longue devenues la cause de sa mort. Ce qui lui a manqué surtout, c'est la nécessité de l'effort qui rend la création pénible mais durable. » Ajoutons que le volume se termine par une table alphabétique des noms cités et par un très utile *Essai* d'une bibliographie chronologique des œuvres de Kotzebue et de leurs principales traductions ou imitations ; les œuvres sont si nombreuses,

elles ont été si souvent éditées ou réimprimées que cette bibliographie ne peut être complète ; mais ces soixante pages d'indications ne sont nullement à dédaigner [1].

A. CHUQUET.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. PROU a publié le *Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale* (Rollin et Feuardent). L'introduction qu'il a mise en tête de ce catalogue et qui est accompagnée d'une carte des ateliers monétaires est une contribution très importante à la question si obscure du monnayage mérovingien. Depuis les travaux de Sœtbeer qui ont fait longtemps autorité sur la matière, la découverte de nombreuses monnaies d'argent mérovingiennes a modifié les idées reçues d'après lesquelles la frappe de l'argent avait été à peu près nulle au VIe et au VIIe siècles. M. Prou montre qu'au contraire, si le denier a tendu à disparaître au VIIe siècle devant le sou dans les évaluations légales, on a néanmoins continué à se servir des deniers romains anciens et employé des monnaies d'argent nouvelles, dont le rapport à la monnaie d'or est difficile à établir. Il y a eu en tous cas un double étalon et ce sont les inconvénients économiques qui en résultaient qui amenèrent, sous les Carolingiens, la substitution de la monnaie d'argent à la monnaie d'or dans toutes les évaluations, puis à régler la frappe des deniers, de vingt-deux, puis de vingt à la livre d'argent. M. Prou étudie les monnaies royales, celles des églises, celles des monétaires, et il arrive à établir comme probable la conclusion que les monétaires ne frappaient de monnaies que pour le fisc et pour les églises. On pourrait se demander si de grands propriétaires, des potentets pourvus d'immunités analogues à celles des églises, n'auraient pas pu, eux aussi, avoir leurs monétaires. — En 1890, M. CHABOUILLET avait publié le *Catalogue raisonné de la collection de deniers mérovingiens des VIIe et VIIIe siècles, trouvés à Cimiez et donnés à la Bibl. Nat. par M. Morel Fatio*, et M. PROU l'*Inventaire sommaire des monnaies mérovingiennes de la collection d'Amécourt* (Rollin et Feuardent).

— M. Borie MINZES, professeur à l'Université de Sofia, a consacré un travail très intéressant à la question des ventes de biens nationaux pendant la Révolution (*Die Nationalgüterveræusserung wæhrend der franzœsischen Revolution mit besonderer Berucksichtigung des Departement Seine-et-Oise*, Iéna. Fischer, 167, in-8°), et il en a donné un résumé dans la *Revue d'Économie politique*, t. III, p. 208 ss. Ce qui ressort de ce travail très consciencieux, c'est tout d'abord l'absence de données statistiques exactes sur le nombre des propriétaires avant 1789 et sur l'étendue de leurs propriétés, l'absence également de données précises sur les biens confisqués et

1. P. 21 note *Splitterrichter* n'est pas traduit; p. 50 on dit Ferdinand Huber et non *Louis* Huber; p. 163 le récit de Benjowsky avait été traduit en allemand par G. Forster (1791) ; p. 293 Thugut arrive au pouvoir avant 1797 ; p. 394 lire Proelss au lieu de *Proelz* ; p. 461 la traduction du « Club jacobin des femmes » est sans doute pleine de contre sens, mais M. Rabany en commet un, lorsqu'il reproche au traducteur de dire « chaque dame tombe au bras de son chapeau (*sic*) qui est à ses pieds » ; on nommait alors *chapeau* le cavalier d'une dame ; cf. dans *Werther* le mot de Lotte « mein Chapeau walzt schlecht ».

sur leur répartition. Il est certain qu'on espéra trouver dans la vente ou la distribution des biens nationaux un moyen d'accroître énormément le nombre des propriétaires, de venir en aide à la misère d'une partie des populations rurales; il n'est pas douteux aussi que le nombre des petites propriétés a beaucoup augmenté depuis la Révolution; mais il faut probablement l'attribuer à la loi des successions plus encore qu'aux ventes des biens nationaux. Dans le département de Seine-et-Oise, qui a été l'objet spécial de son étude, M. Minzes a constaté que sur 46,789 arpents vendus, 6,480 seulement ont été achetés par des habitants des localités où se trouvaient les biens; 15,317 l'ont été par des Parisiens. Les paysans n'ont donc fait la plupart du temps que changer de propriétaires. Il est vrai que c'est dans Seine-et-Oise que la spéculation parisienne a dû se faire le plus sentir; mais, d'une manière générale, les achats de biens nationaux ont été une affaire de spéculation et de placement pour des capitalistes effrayés de la dépréciation de la richesse mobilière.

— On a récemment retrouvé dans l'église paroissiale Sainte-Madeleine d'Aix (ancienne église des Dominicains), la chapelle funéraire de la famille des Fabri, et il résulte jusqu'à l'évidence que sous la pierre revêtue de cette inscription : « Fabritiorum tumulus », repose Peiresc qui, par son testament, voulut être enseveli dans l'église des Frères Prêcheurs, en la sépulture de ses ancêtres. M. Tamizey de Larroque, dans une brochure intitulée : *Pour Peiresc, s. v. p.*, demande avec une chaleureuse émotion que la chapelle funéraire des Fabri soit restaurée et la sépulture des Peiresc honorée comme elle le mérite. Il fait appel aux amis de Peiresc et prie de donner leur obole à cette bonne œuvre, tous les érudits, dont Peiresc a été le précurseur, tous les dévots de la chapelle peirescienne, tous les collectionneurs.

— Presque en même temps, M. Tamizey de Larroque fait paraître une plaquette intitulée : *Un notaire d'autrefois, Me Baboulène de Beauville, peint par lui-même dans sa correspondance inédite avec le comte de Galard de Brassac-Béarn*. M. T. de L. commet la faute des érudits allemands qui donnent à Taine le prénom de *Henri* (au lieu d'Hippolyte). Mais sa publication nouvelle est fort intéressante. On n'y trouvera pas de détails curieux sur les brûleurs de châteaux, bien qu'il y ait de ci de là quelques allusions aux événements de l'époque; mais le notaire Baboulène est vraiment un homme d'une probité parfaite, et il dispute avec un courage admirable aux spéculateurs les débris de la fortune du comte de Galard ; il ne demande, ne désire qu'une chose, que sa conscience soit satisfaite, et il est mort à la peine.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 3 novembre 1893.*

M. Le Blant communique une étude intitulée : *Les premiers chrétiens et les dieux*.

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis. Les Grecs ont cru que Déméter n'était autre qu'Isis, et, en effet, toutes deux président à l'agriculture et à la civilisation, toutes deux sont déesses du monde souterrain. Le culte de Déméter semble donc bien dériver de celui d'Isis.

M. Casati lit une étude extraite d'un ouvrage qui paraîtra sous le titre de *Jus antiquum* et traite d'un texte de droit étrusque conservé, selon Servius, dans le temple d'Apollon, avec les livres sybillins : c'est un modèle de formule exécutoire avec sanction de droit divin.

Ouvrage présenté : de Swarte (Victor), *Un banquier du Trésor royal au* XVIIIe *siècle : Samuel Bernard, sa vie, sa correspondance* (1651-1739).

### *Séance du 10 novembre 1893*

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des

mystères d'Eleusis. L'origine égyptienne du culte de Déméter explique certaines parties de ces mystères que les Grecs ne comprenaient plus.

M. Boissier fait remarquer qu'il y avait d'autres cultes où le nom de la divinité était caché, par exemple le culte de la déesse Rome. Les anciens croyaient que la divinité ne devenait attentive que lorsqu'on prononçait son nom; on cachait donc celui-ci, afin que personne ne pût obliger la déesse à parler.

M. Foucart répond que, selon la doctrine égyptienne, le nom est l'être même de la personne : la Grèce et Rome auraient emprunté cette croyance à l'Égypte.

M. Sénart ajoute qu'on trouve des exemples de faits analogues dans les religions de l'Inde.

M. de la Blanchère présente à l'Académie des reproductions de douze grandes stèles du musée du Bardo; ce sont probablement des *ex-voto* d'un culte à mystères.

Ouvrage présenté : — DE BOILISLE (A.). *Mémoires de Saint-Simon (collection des Grands écrivains de la France)*, t. X.

L'Académie se forme en comité secret.

## *Séance du 17 novembre 1893.*

M. Foucart termine la lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis.

M. Philippe Berger communique à l'Académie une inscription phénicienne, trouvée à Lapithos (Chypre), près du sanctuaire de Poseidôn Larnakios, et relative aux événements postérieurs à la conquête de l'île par Ptolémée Sôter; elle fournit l'indication d'une nouvelle ère locale, l'ère de Lapithos, dont on peut rapporter le commencement à l'année 308 où Ptolémée prit le titre de roi.

M. Héron de Villefosse, communique à l'Académie deux lettres du P. Delattre relatives à des découvertes faites à Carthage, dans une nécropole punique, voisine de l'emplacement du temple de Sérapis; l'objet le plus important de la trouvaille est un curieux masque funéraire en terre cuite.

Ouvrages présentés : — DUCHESNE (L.). *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, tome premier; — BEAUTEMPS-BEAUPRÉ (J.-C.), *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, tomes II et III; HENRY (Victor) et GIRARD (P.-F.). *Traduction du Manuel des antiquités romaines de* MARQUARDT-MOMMSEN, *Vie privée*, tome II, et *Droit public*, tome III; — DOUAIS (C.). *Un nouvel écrit de Bernard Gui*; — BIKÉLAS (D). *La Grèce byzantine et moderne, essais historiques*; — MURRAY (J.-A.-H.), *New english dictionary on historical principles*, tome II; — CONSTANS (L.). *Étude sur la langue de Tacite*; — O' NEILL (John), *The night of the Gods, an inquiry into cosmic and cosmogonic mythology and symbolism.*

## *Séance publique annuelle du 24 novembre 1893.*

### ORDRE DES LECTURES.

1° Discours de M. Émile Sénart, président, annonçant les prix décernés en 1893 et les sujets des prix proposés;

2° *Notice historique sur la vie et les travaux de* M. Albert Dumont, *membre de l'Académie*, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel;

3° *Les premiers chrétiens et les dieux*, par M. Edmond Le Blant, membre de l'Académie.

### ANNONCE DES CONCOURS.

*Prix ordinaire* (2,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1894 : « Faire l'histoire de la domination byzantine en Afrique, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments. L'Egypte est en dehors du programme. » — Pour 1895 : « Etude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois. Les concurrents devront exposer l'organisation de cette chancellerie et faire connaître les divers fonctionnaires qui ont pris part à la rédaction et à l'expédition des actes. » — L'Académie rappelle ensuite qu'elle a prorogé à l'année 1895 : « Etude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et de l'autre série, et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire. » — L'Académie propose en outre, pour 1895 : » Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé. »

*Antiquités de la France.* — Trois médailles de 500 francs seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés en 1892 et 1893 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés en double exemplaire avant le 1er janvier 1894. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

*Prix de numismatique.* — Le prix biennal Duchalais (800 fr.) sera décerné, en 1894, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge publié depuis 1892. — Le prix Allier de Hauteroche (800 fr.) sera décerné, en 1895, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis janvier 1893.

Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

*Prix Gobert.* — Pour l'année 1894, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1893 et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. Le premier prix sera décerné au travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et le second prix à celui dont le mérite en approchera le plus. Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis les ouvrages composés par des écrivains étrangers. Sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1894, et ne seront pas rendus.

*Prix Bordin* (3,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1894 : « Etudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaïtique jusqu'au temps de la conquête arabe. » — Pour 1895 : « Etudier quels rapports existent entre l' Ἀθηναίων πολιτεία et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées, soit pour le style. » — L'Académie proroge à 1896 les questions suivantes : « Etude sur les traductions d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » — « Etude critique sur l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés. » Elle propose en outre pour 1896 : « Etude sur les vies de saints, traduites du grec en latin jusqu'au xe siècle. »

*Prix Louis Fould* (5,000 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du xvie siècle. Ce prix sera décerné en 1894. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

*Prix La Fons-Mélicocq* (1,800 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1896 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1893, 1894 et 1895, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1895.

*Prix Brunet* (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie décernera en 1894 le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés.

*Prix Stanislas Julien* (1,500 fr.), pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décernera ce prix en 1894. Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

*Prix Delalande-Guérineau* (1,000 fr.). — L'Académie rappelle qu'elle décernera, en 1894, le prix au meilleur ouvrage d'archéologie ou de littérature ancienne classique. Sont admis au concours les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1892. Les ouvrages imprimés devront être déposés en double exemplaire.

*Prix Jean Reynaud* (10,000 fr.). — Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1895.

*Prix De la Grange* (1,000 fr.) pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France ; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1894.

*Fondation Garnier*, pour subvenir chaque année, aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. — L'Académie disposera, en 1894, des revenus de la fondation, selon les intentions du testateur.

*Prix Loubat* (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours, la date de 1776. Ce prix sera décerné en 1895. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française et italienne, depuis le 1er janvier 1892. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires. Le lauréat, en outre, devra en délivrer trois autres à l'Académie, l'un pour le *Columbia college* à New-York, le deuxième pour la *New-York historical Society* de la même ville, le troisième pour l'Université Catholique de Washington.

*Fondation Piot.* — M. Eugène Piot a légué à l'Académie la totalité de ses biens. Les intérêts doivent être affectés chaque année à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, soit sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle. — L'Académie a décidé qu'il sera réservé, chaque année sur les revenus de la fondation, une somme de 6,000 francs pour la publication

d'un recueil qui portera le titre suivant : « Fondation Piot. Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. » — L'Académie disposera, en 1894, du surplus des revenus de la fondation, selon les intentions du testateur.

*Fondation Joseph Saintour*. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décidé que le prix sera décerné alternativement aux ouvrages relatifs aux trois ordres d'études de l'Académie : « Antiquité classique, Orient, moyen âge et Renaissance ». Seront admis au concours les ouvrages manuscrits ou imprimés d'auteurs français. Le prix sera décerné, en 1894, au meilleur ouvrage relatif à l'Orient, publié depuis le 1er janvier 1891 ; en 1895, au meilleur ouvrage relatif à l'antiquité classique, publié depuis le 1er janvier 1892 ; en 1896 ; au meilleur ouvrage relatif au moyen âge ou à la Renaissance, publié depuis le 1er janvier 1893.

Les ouvrages imprimés devront être déposés en double exemplaire.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés au concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin ; ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours ; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen ; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut. Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

## *Séance du 1er décembre 1893.*

M. Wallon, secrétaire perpétuel, communique les lettres de candidature à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort de M. Rossignol. Les candidats sont au nombre de six : M. de Beaucourt, M. Beautemps-Beaupré, M. Cagnat, M. Collignon, M. Louis Havet, M. de Maulde. L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

## *Séance du 8 décembre 1893.*

M. Wallon, secrétaire perpétuel, communique une lettre de M. Cagnat qui retire sa candidature à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort de M. Rossignol.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit que cette Ecole va publier dans ses *Mélanges* la première partie d'une exploration archéologique du département de Constantine (Algérie), exécutée au printemps dernier par M. Graillot, membre de l'Ecole, assisté de M. Gsell, ancien membre de l'Ecole. Les explorateurs ont relevé au N. de Timgad, sur les hauts plateaux de l'Aurès, environ 175 ruines ; ils ont recueilli 140 inscriptions, dont l'une signale le concours de plusieurs groupes de population pour la construction à frais communs d'une basilique chrétienne. — M. Piacentini a découvert, dans son domaine de Prima Porta, près de Rome, une petite nécropole demi-païenne, demi-chrétienne. — M. Giacomo Lumbroso a retrouvé, parmi les papyrus gréco-égyptiens de la Vaticane, un fragment qui comble une lacune d'un papyrus du Louvre, *Iliade*, XIII, 143-150.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Rossignol. Au premier tour de scrutin, M. Louis Havet obtient 15 voix ; M. Collignon, 10 ; M. de Beaucourt, 5 ; M de Maulde, 5, et M. Beautemps-Beaupré, 2. Au second tour, M. Louis Havet est élu, par 24 voix, contre 12 données à M. Collignon et une à M. de Maulde.

M. Cailletet, membre de l'Académie des sciences, communique à l'Académie divers renseignements sur les fouilles exécutées par la Société académique de la Côte-d'Or près de Vertault. Dans les ruines d'une cité gallo-romaine, détruite par un incendie probablement vers la fin du IIIe s. p. C., on a trouvé, outre une inscription, aujourd'hui conservée au musée de Dijon, qui donne le vrai nom de cette ville : « Vertilium », — divers objets de fer, de bronze, etc. dont les originaux ou les photographies sont mis sous les yeux de l'Académie. — On a signalé en outre, dans l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine, environ 150 tombes préhistoriques.

M. Perrot annonce que M. Gauckler, directeur du service des antiquités et des fouilles dans la régence de Tunis, a dégagé à Oudena, l'antique Uthina, plusieurs salles d'un bâtiment spacieux, probablement des thermes, pavées de mosaïques représentant des scènes de chasse et de pêche ; les plus belles de ces mosaïques seront déposées au musée du Bardo. M. Gauckler annonce aussi la découverte à Sousse, d'un trésor de monnaies impériales romaines, et, à Bizerte, d'une très belle patère en argent damasquiné et plaqué d'or, de style grec.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Héron de Villefosse communique à l'Académie une note de M. le lieutenant Perrin sur une inscription de l'an 234 mentionnant un officier de l'*ala Sebastena*, et une lettre de M. Victor Waille, professeur à l'Ecole des lettres d'Alger, sur la découverte, à Cherchell (Algérie), d'une table de jeu rectangulaire, en marbre, avec inscription.

### *Séance du 15 décembre.*

L'Académie adopte le projet, déjà adopté par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie des Beaux-Arts, relatif à la célébration du centenaire de la fondation de l'Institut (1895).

M. Philippe Berger communique à l'Académie la suite de son étude sur l'inscription de Lapithos dédiée à Poseidôn Larnakios ou plutôt, selon la forme primitive, Narnakios. Dans l'inscription phénicienne qu'il rapproche de cette inscription grecque, il faut, en rétablissant une lettre et en expliquant une abréviation déjà connue, lire « Megtâr sâr Narnax ». De plus, l'éponymie de l'inscription phénicienne est celle du grand-prêtre de Ptolémée Sôter; le grand-prêtre de l'inscription grecque doit être le même, car il semble difficile qu'il y ait eu simultanément deux grands-prêtres dans un endroit tel que Lapithos. De cette étude épigraphique et de divers rapprochements M. Berger conclut à la persistance de l'élément phénicien même dans la partie de l'île de Chypre considérée jusqu'ici comme plus particulièrement inféodée aux Grecs.

M. Clermont-Ganneau explique à l'Académie la signification d'un signe céleste qui figure sur un scarabée publié par M. Ed. Courbaud dans les *Mélanges* de l'École française de Rome, 1892; ce croissant emboîté dans un disque et placé à gauche d'une étoile représente non pas le soleil, mais la lune à une certaine époque de son cours. Le scarabée, qui représente Hercule naviguant sur un radeau soutenu par des jarres ou des outres, indique ainsi que cette navigation avait lieu pendant la nuit.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de quatre membres pour examiner les titres des candidats aux trois places vacantes de correspondants étrangers. Sont nommés MM. Weil, Maspero, Heuzey et Schefer.

M. Salomon Reinach communique à l'Académie une étude sur les ex-voto d'Attale et le sculpteur Epigonos. D'ingénieuses comparaisons, appuyées sur un passage de Pline, amènent M. Reinach à conclure que, dans la grande composition de Pergame, Epigonos aurait représenté une Gauloise morte, avec un enfant qui cherche à lui prendre le sein, et que le prétendu gladiateur mourant du Capitole serait un Gaulois qui lui aurait fait pendant. On aurait ainsi la restitution de l'œuvre du premier sculpteur grec qui ait représenté des Gaulois.

M. Eugène Müntz fait quelques réserves sur des points de détail de cette communication.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés à la dernière séance : — Schlumberger (Gustave), *Un polycandilon byzantin;* — le duc de la Trémoïlle, *Les La Trémoïlle pendant cinq siècles* (tome II, Louis Ier, Louis II, Jean et Jacques, 1431-1525); — du même, *Les fiefs de la vicomté de Thouars d'après l'inventaire inédit de J.-F. Poisson, en 1753*, en collaboration avec Clouzot (Henri); — Kokovtzwev, *Comparaison de la langue hébraïque avec la langue arabe*, ouvrage du grammairien juif Abu Ibrahim Ashak ibn Baroun (en russe); — Armstrong (George), *Raised-Map of Palestina constructed from the surveys of the Palestine Exploration Fund and other sources;* — Reinach (Th.), *La Nécropole royale de Sidon*, 3e livr., — Hamdy (O.), *Musée impérial Ottoman, Catalogue des sculptures grecques, romaines, byzantines et franques*, et Joubin (André), *Monuments funéraires* du même musée; — Perrot (G.), *Bull. de corr. hellén.*, mai-juill. 1893; — Godefroy (Fréd.), *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, 75e et dernière livraison.

Léon Dorez

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Vingt-septième année 3 juillet 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

## PÉRIODIQUES

**Revue de l'Art chrétien** : livraison de mai 1893. Les artistes byzantins dans l'Europe latine, du v[e] au xv[e] siècle, par M. Eug. Müntz. — Du rôle des pierres gravées au moyen âge (3[me] et dernier article), par M. F. de Mély. — Le culte des Docteurs de l'Église, à Rome (8[me] et dernier article), par Mgr X. Barbier de Montault. — L'architecture lombarde et ses rapports avec l'école de Tournai, par M. L. Cloquet. Mélanges. Amicus Plato sed magis amica veritas, par M. A. Brykczynski. — La charpenterie, considérée comme facteur dans la genèse gothique, par M. L. Cloquet. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Répertoire détaillé des tapisseries des Gobelins, exécutées de 1662 à 1892, histoire, commentaires, marques, par E. Gerspach. — Nîmes gallo-romain, guide du touriste-archéologue, par H. Bazin. — La serrurerie. — L'horlogerie. — La tapisserie, par H. Havard. — Architecture comparative, par Barr Ferree. — Accroissements du Musée Sacré de la bibliothèque Vaticane pendant le pontificat de Léon XIII, par G. B. de Rossi. Les bâtiments de l'hôpital de N.-D. à Tournai, par E. Soil. — Recherches sur la sculpture brabançonne, par J. Destrée. — Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault. — Les styles français, par Lechevallier-Chevignard. — La porcelaine, par G. Vogt. — Bibliographie générale des inventaires imprimés par F. de Mély et Ed. Bishop. — Dais d'autel de Sérifontaine (Oise), par l'abbé Marsaux. — L'église N.-D. de Saint-Omer, d'après les comptes de fabriques et les registres capitulaires, par L. Deschamps de Pas. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — Nécrologie. — Questions et Réponses.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 23 : Kellogg, Genesis and growth of religion. — Fragments of Heracleon, p. J.-A Robinson. — Pesch, Die grossen Welträtsel. — W. Münch, Neue pädagog. Beiträge. — Johansson, Beitr. zur griech. Sprachkunde (combinaisons qui dépassent quelquefois ce qu'on peut croire). — Thalheim, Zu den griech. Rechtsaltertümern (quatre études faites avec soin). — Lucanus, p. Hosius (fait avec un jugement sûr). — Preger, Gesch. der deutschen Mystik in Mittelalter, III. — Mitrofanowicz, Praktische Grammatik der kleinrussischen (ruthenischen) Sprache. — Zachariae von Lingenthal, Gesch. des griech. röm. Rechts, 3[e] ed. — Kneer, Kardinal Zabarella, I. — Pfülf, Hermann von Mallinckrodt.

—N° 24 : Peters, Obadjahs Prophetie. — Narratio de miraculo a Michaele archangelo Chonis patrato adjecto Symeonis Metaphrastae p. Max Bonnet. — Stewart, Notes on the Nicomachean Ethics of Aristotle, 2 vol. (travail méritoire). — P. Regnaud, Le Rig-Veda et les orig. de la mythologie indo-européenne. — Maass, Aratea (très instructif et suggestif). — Thikötter, Ideal u. Leben nach Schiller u. Kant (rien d'essentiel). — Pannenborg, Lambert von Hersfeld der Verfasser des Carmen de bello Saxonico (erreurs profondes de la première à la dernière page). — A. Lévy, Napoléon intime (rien de nouveau). — Gabriele von Bülow, Tochter Wilhelm von Humboldts ; G. et C. de Humboldt, lettres à Schweighäuser, trad. par Laquiante. — Lermolieff, Kunstkrit. Studien über italien. Malerei.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-septième année 10 juillet 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet*

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**The Academy**, n° 1099 : Owen, The Skeptics of the Italian Renaisssance. — Recoll. of John Brown. — Corresp. des Raigecourt, p. de La Rochetérie. — Fletcher, An Index to general Literature. — The Memoirs of Captain Carleton, Swift or Defoe? (Doble) — Hawthorne (Conway). — The Variorum Apocrypha, p. Ball. — Another collection of ancient Mss. from Central Asia. — The semitism of the Hittites (Tyler).

— N° 1100 : Island Night's Entertainments. — Duke of Argyll, The unseen foundations of society. — The Emancipation of South America, being a condensed translation, by W. Pilling, of the History of San Martin, by general Mitre.—A. Barine, Bernardin de Saint-Pierre, translated by E. Gordan. — The early collection of canons known as the Hibernensis, two unfinished papers by A. Bradshaw. — Coleridgiana.— Five fragments of Palestinian Syriac (Bennett). — Mem. of. Carleton, IV. — The pronunc. of proper names in Shakspere. — Thompson, Handbook of Latin and Greek philosophy. — The ten patriarchs of Berosus, I.

— N° 1101 : Duff, Renan. — O'Grady, Silva Gadelica, I-XXXI, a collection of tales in Irish, edited from mss. — Ransome, The battles of Frederick the Great, abstracted from Carlyles biography. — Bryden, Gun and Camera in Southern Africa. — Coleridgiana, II. — English neglect of Portuguese literature. — Shaksperes pronunc. of Dunsinane. — Mem. of Carleton. — A new catalogue of Greek mss. in Italy. —The date of Vikramaditya (Jackson).

— N° 1102 : Morris, Napoleon, warrior and ruler, and the military supremacy of Revolutionary France. — Minto, Logic, inductive and deductive. — Legge, Sunny Manitoba, its peoples and industries. — The real character and importance of the first books of Esdras, VI. — Darmesteter, Zend Avesta, trad. nouv. avec comment. hist. et philologique, III (travail qui sera le bienvenu et qui couronne l'édifice des travaux précédents de l'auteur ; c'est un monument digne des illustres traditions de la science française, de la science de Duperron et de Burnouf). — The inscr. on the Sanchi Stupas (Bühler).

— N° 1103 : Burrows, Comment. on the history of England from the earliest times to 1865. — Gosse, Questions at issue. — Sir R. Temple, James Thomason. — Macvicar, Principles of education. — Rein, Outlines of pedagogics. — Who was Pamela Fitzgerald ? — The Gospel of Peter and the Didascalia (Barnes). — Hugh Capet in the Divina Commedia and the Satyre Ménippée (Toynbee). — Englishmen with tails Skt. Asva = ray beam. — Portraits of journalists and writers of the century.

**Literarisches Centralblatt**, n° 24 : Berthier, Testament de S. Dominique. — Gräbner, Gesch. der luther. Kirche in Amerika, I. — Lecoy de La Marche, La guerre aux erreurs historiques. — Löher, Kulturgesch. der Deutschen im Mittelalter, Frankenzeit. — Denifle, Les Universités françaises au moyen âge, Avis à M. Marcel Fournier (prouve l' « unbegreifliche Leichtfertigkeit » de M. Marcel Fournier).— M. Philippson, Hist. du règne de Marie Stuart, II, III. — Wittelsbacher Briefe 1590-1610. — Briefw. des Generals Leopold von Gerlach mit dem Bundestagsgesandten Otto von Bismarck (très précieux complément de Poschinger). — Schulthess, europ. Geschichtskalender, neue Folge, VIII, p. H. Delbrück. — C. Fischer, De Hannonis periplo (excellent, recommandable et à continuer). — Leist, Altarisches Jus Civile, I. — Chrestomathia Qorani arabica, p. Nallino. — Flensburg,

Ursprung u. Bild. des Pronomens αυτος. — SIEVERS, Altgermanische Metrik (ouvre une nouvelle époque).

— N° 25 : SPITTA, Die Apostelgesch. — LODS, L'Evang. et l'Apocalypse de Pierre; ZAHN, Das Evangelium des Petrus; HARNACK, Bruchstücke des Evang. u. der Apokalypse des Petrus. — Reg. regni Hierosolymitani, p. RÖHRICHT (sera le très bienvenu). — Libelli de lite imperatorum et pontificum saec. XI et XII conscripti, II. — MASSLOWSKI, Der siebenjährige Krieg nach russischer Darstellung, III, übers. von DRIGALSKI. — Harriet Beecher STOWE, Briefe u. Tagebücher. — FRATHE, Deutsche Reden, Denkm. zur vaterländ. Gesch. des XIX Jahrh. I. — Max MÜLLER, Die Wissenschaft der Sprache, neue Bearb. p. FICK u. WISCHMANN; WHITNEY, Max Müller and the science of language. — CRUM, Coptic ms. — LOENING, Hamlet. — Studien zur Literaturgesch. Bernays gewidmet.

Theologische Literaturzeitung, n° 13 : SCHLATTER, Zur Topogr. u. Gesch. Palästinas. — BONGHI, Die röm. Feste. — NITZSCH, Gesch. des deutschen Volkes bis zum Augsb. Religionsfrieden. 2° ed. — Provinciale ordinis fratrum Minorum vetustissimum p. EUBEL. — Nachbild. des in der kön. Bibliothek zu Berlin bewahrten Originalexemplars des von Luther 1517 veranstalteten Druckes seiner Thesen. — WALTHER, Die deutsche Bibelübersetz. des Mittelalters. — EUCKEN, Die Grundbegriffe der Gegenwart, 2° ed.

Bulletin international de l'académie de Cracovie, mai : FIJALEK, Chronol. des évêques de Wloclawek. — Monum. Poloniae hist. VI. — FIJALEK, Mœurs du clergé polonais au moyen âge.

La Nuova Rassegna, 19 : FERRERO, L'anacronismo territoriale nella politica. — DE CASTRO, Un cantore di Legnano. — LODI, S. E. Il ministro. — BORGOGNONI, In riposta. — MAZZOLO, La rappresentazione delle idee. — ANTONA-TRAVERSI, Per vanita. — BERTOLOTTO, La mano destra del P. Antonio Cesari. — GANDOLIN, La religione futura. — Falstaff a Vienna. — ROSSI, Artaud. — RICCIO, Nella trinita de' Monti. — FORTIS, Le conferenze fiorentine : la storia e la politica del Cinquecento.

— N° 21 : SCARFOGLIO, Ricordiamoci di Tunisi. — De CASTRO, Gli Italiani in Polonia. — SERGI, La riforma delle scuole. — PIERANTONI, La legge dei bilanci. nel governo rappresentativo. — PICA, Attraverso gli albi. — LODI, Un comizio napoletano. — GAROFALO, L'omicidio in Italia. — CESAREO, Leoparviana. — GANDOLIN, Re e mendico. — BOUTET, Una donna (commedia di R. Bracco. — ROSSI, Artaud.

— N° 22 : La legge sulle banche. — LOMBROSO, La mente di Moleschott. — BACCI, Polemica. — BARTH, Un plebiscito nell' onorevole Crispi. — SARTORIO, Le esposizioni parigine. — Poe e Lamennais. — PIERANTONI, La legge dei bilanci. — LODI, Il processo Cuciniello. — AUGIS, Un amico dell' Italia. — SCURI, Per la causa dei sordomuti italiani. — BERTOLOTTO, Una lettera inedita del D'Azeglio. — ROSSI, Artaud.

La Nuova Rassegna, n° 23 : LODI, Francesco de Sanctis. — DE GREEF, Le banche di sconto e d'emissione. — CELANI, Un nuovo quadro di Raffaello. — ALTOBELLI, Due bimbi. — PIERANTONI, La legge dei bilanci. — BONESCHI-CECCOLI, Cammillo Checcucci e il suo nuovo poema. — Giov. de CASTRO, Fughe di patriotti (1821). — PERDISA, Le autonomie communali dopò il congresso di Forli. — GANDOLIN, I misteri dei misteri. — TORDI, Il monumento di Marino. — OJETTI, Contro la lapide a Shelley. — ROSSI, Vittorio Artaud

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29-30 Vingt-septième année 17-24 juillet 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue rétrospective, 1er juillet 1893 : ASSE, Le baron de Ferriol et Mlle Aïssé. — Souvenirs de la guerre d'Espagne 1809-1812, fin. — La bataille de Fontenoy, racontée par le baron d'Heiss. (La colonne anglaise : document important ; « la victoire du 11 mai 1745 fixe à jamais notre admiration pour le maréchal de Saxe... il a gagné la bataille par sa bonne disposition, son sang-froid et le service merveilleux de 80 pièces de canon qu'il a su placer avantageusement... »)

The Athenaeum, n° 3422 : von EMBDEN, The family life of Heine. — Registrum Orielense, an account of the members for Oriel College, Oxford, I, the commensales commoners and batellers admitted during the years 1500-1700, p. SHADWELL ; FOWLER, The history of Corpus Christi College with lists of his members. — The Register of letters of the Governor and Company of Merchants of London trading into the East Indies, 1600-1619, p. sir Georges BIRKWOOD. — Noel PARFIT, Marceau. — MAYOR, The Epistle of St James, the Greek text, with introd., notes and comments. — American history. — The Rauzat-us-Safa or Garden of Purity, translated by Rehatsek p. ARBUTHNOT. — A letter of Burke. — The Pitt or Regent diamond (Ball). — TERRIEN DE LACOUPERIE, Catalogue of Chinese coins from the VII century to 621, including the series in the British Museum.

— N° 3423 : Memoirs and letters of Ch. Sumner, by PIERCE, III and IV. — Calendar of State Papers. colonial. East Indies. 1630-34. — HEATH, The English peasant, studies historical, local and biographic. — John Gay, Poetical works, p. UNDERHILL. — M. Gosse and the vocal Memnon (Gosse). — Notes from Dublin. — A Greek motto misread at the National Gallery (Dickes).

— N° 3424 : MONKHOUSE, Life of Leigh Hunt. — Mrs. GURNEY, Dante's Pilgrim's Progress. — BROWN, Scotland before 1700, from contemporary documents ; Cartul. ecclesiae Sancti Nicolai aberdonensis p. COOPER ; CRAMOND, The Annals of Banff. — STEWART, Notes on the Nicomachean Ethics of Aristotle ; WELLDON, The Nicom. Ethic stranslated. — Rabelais, translated by Sir Thomas Urquhart of Cromarty and Motteux ; transl. by W. SMITH. — The celebrated romance of the stealing of the mare, transl. by Lady Anne BLUNT. — The Bride of Lammermoor (Lang). — Caxton at Westminster (Scott). — Hans Peter Holst. (Bain). — Cicero, De senectute (Jenkinson). — M. Gosse and the vocal Memnon (Curzon). — The Bateman Heirlooms.

— N° 3425 : Journals of Marianne North. — CONWAY, Barons of the Potomac and the Rappahannock. — Coleridge, Poetical works, p. CAMPBELL. — Palestiniana. (The city and the land ; ROEHRICHT, Regesta regni hieros.) — Curzon's Memnon. — Hugg's Life of Burns (Bayne). — The text of Chaucer (Skeat). — Coleridge and Nether Stowey. — Dr Arbuthnot (Aitken). — The English Dialect Society. — HARRISSE, The discovery of North America, a critical, documentary and historic investigation, with an essay on the early cartography of the New World (très soigné et considérable, doit être dans toute bibliothèque publique) — JACKSON, Wadham College, Oxford.

— N° 3426 : W. WARD, W. G. Ward and the Catholic Revival. — Pawnee Hero Stories and Folk-Tales, with notes on the origin, customs and character of the Pawnee people, by GRINNELL, to whish is added a chapter on the Pawnee language ; GRINNELL, Blackfoot Lodge Tales, the story of a Prairie people. — WALLACE, Lif of St Edmund of Canterbury. — COSTA DE BEAUREGARD, Virieu. — Japanese literature. — BUISSON, Castellion. — The Indian Surveys, 1892.

— N° 3427 : Continental literature (de juillet 1892 à juillet 1893). — Lines by Tom Sheridan. — Coleridge's Logic. — The London Lithuanian Bible of 1660. — Hogg's Life of Burns. — WALDSTEIN, Excavations of the American School of Athens at the Heraion of Argos. — Examples of Celtic ornament from the books of Kells and Durrow. — DOUMIC, De Scribe à Ibsen (« common sense and sanity »).

The Academy, n° 1104 : MARTIN, Life and letters of Viscount Sherbrooke. — JACOBS, The Jews of Angevin England, documents and records from Latin and Hebrew sources, printed and ms. collected and transl. by J. JACOBS. — DELILLE, Some French writers. — FORD, Life and letters of M^me de Krudener. — French Jansenists. — The oldest versions of Eusebius' History of the Church (Conybeare). — Marat and the Ashmolean Museum (Ashbee). — WEIGAND, Vlacho-Meglen, eine ethnogr. philol. Untersuchung. — The Aramean inscr. of Sinjerli and the name of the Jews (Sayce). — Egypt Exploration Fund. The excavations at Dayr el Bahari (Naville).

The Journal of Hellenic Studies, XIII, 1 (1892-1893) : Eugénie SELLERS, Three Attic Lekythoi from Eretria. — H. B. WALTERS, Poseidon's Trident. — E. A. GARDNER, Palladia from Mycenae. — E. B. JEVONS, Iron in Homer. — F. C. PENROSE, On the Ancient Hekatompedon. — J. W. HEADLAM, The Procedure of the Gortynian Inscription. — P. GARDNER, Cacus on a Black-Figured Vase. — H. B. WALTERS, Odysseus and Kirke on a Bœotian Vase. — A. H. SMITH, Additions to the Sculptures of Parthenon. — E. HOGGAN, the Leper Terracotta of Athens. — C. SMITH, Harpies in Greek Art; Deme Legends. — C. H. KEENE, Two Greeke Ostraka from Egypt. — A. G. BATHER, The bronze Fragments of the Akropolis. — J. SIX, Aurae. — P. GARDNER, Tithonus on a Red-Figured Vase. — E. A. GARDNER, Archaeology in Greece, 1892. — 7 planches.

Rivista Etnea, n° 5 : R. SABBADINI, Due Supplementi all'Eneide. — G. C. CURCIO, I piati o contrasti religiosi popolari. — G. TAORMINA, L'Epistola su i Sepolcri del Torti ed alcune postille inedite di Ugo Foscolo. — G. PATANÈ, Hector Malot e Luigi Marino. — G. RIZZO, La Tavola degli Strategi in Taormina (suite). — G. TAROZZI, Poesia.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 31-32 Vingt-septième année 31 juillet-7 août 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue d'Alsace, avril-mai-juin : Brièle et Liblin, Le tonnelier de Hunawihr et la Soc. d'émulation de Colmar. — Benoit, Le musée de Strasbourg, 1803-1870, fin. — Ingold, La Haute-Alsace constituée en landgraviat au profit de Bernard de Saxe-Weimar. — Thierry-Mieg, La branche alsacienne de Jean Thierry de Venise. — Gasser, Hist. de la ville de Soultz et de son bailliage (suite). — R. Reuss, L'Alsace pendant la Révol. française (suite). — Mossmann et Frantz, Les Suédois à Colmar. — Stoeber, Lettres monitoriales au sujet d'un assassinat commis à Ronchamp en 1781. — Liblin, Inféodation non rachetable du lieu Lacollonge, au territoire de Belfort.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 3 : Les prélim. du traité du Bardo, doc. inédits sur les rapports de la France et de l'Italie 1878-1881. — Zolla, Variations du revenu et du prix des terres en France aux xvii^e et xviii^e siècles. — Labordère, Les banques d'émission et la prime sur l'or dans la Rép. Argentine. — Cruchon, Les affaires de Terre-Neuve (suite). — Max Leclerc, L'état et l'instr. publique en Angleterre. — Chronique polit. et parlementaire (Paven). — Analyses et comptes rendus : Lyon-Caen et Renault, Traité des soc. commerciales; De Récy, Traité du domaine public; Hilty, Das politische Jahrbuch der schweizerischen Eidgenossenschaft. — Bulletin de la Soc. d'économie polit. pour 1892.

Annales du midi, n° 19, juillet : Bémont, La campagne du Poitou, Taillebourg et Saintes. — Piaget, La chanson piteuse et autres poésies françaises attribuées à Olivier Maillard. — Douais, Les guerres de religion en Languedoc d'après les papiers de Fourquevaux (fin). — L'identité du troubadour Pons de Chapteuil; Le jurisconsulte Hugo de Corollis; Un exploit inconnu de Mérigot Marchès (A. Thomas). — Comptes rendus : Fassin, Bulletin archéol. d'Arles; Ingold, Lettres du cardinal Le Camus; Lambert, Hist. de Toulon; Parfouru et Carsalade du Pont, Comptes consulaires de Riscle.

Revue historique, juillet-août : Cartellieri, L'avènement de Philippe-Auguste, I. — Ostrogorsky, Les orig. des assoc. polit. et des organ. de parti en Angleterre. — Ch. V. Langlois, Les Anglais au m. â. d'après les sources françaises. — Descloseaux, Observ. crit. sur les Economiques royales. — Bulletin : France, Italie. — Comptes rendus : Ulmann, Maximilian I ; Hilliger, Die Wahl pius' V zum Papste ; Dittrich, Nuntiaturberichte Giovanni Morones vom deutschen Königshofe ; Marcks, Coligny ; De Crue, La Molle et Coconat ; Grellet-Dumazeau, Les exilés de Bourges ; Bonnassieux, Les grandes compagnies de commerce; Hannay, Rodney ; Pirenne, Bibliogr de l'hist. de Belgique.

The Academy, n° 1105 : W. Ward, W. G. Ward and the Catholic Revival. — Malleson, The refounding of the German Empire, 1848-1871 (utile, et, malgré des erreurs, juste dans l'ensemble). — The Todd Memorial Lectures, I (Stokes). — The London Lithuanian Bible of 1660 (Naaké). — The Holy Land of Punt (Haliburton). — An erroneous reading in Dante's De monarchia (Toynbee). — Stübel and Uhle, Die Ruinenstaette von Tiahuanaco.

— N° 1106 : Montefiore, The origin and growth of Religion as illustrated by the religion of the ancient Hebrews ; Loeb, La littérature des pauvres dans la Bible. — Collingwood, John Ruskin. — Rodger, Aberdeen Doctors, a narrative of a Medical School. — Graf von Pfeil,

Experiences of a Prussian officer during the Russo-Turkish war, 1877-78. — LANCIANI, Pagan and christian Rome; PELHAM, Outlines of Roman history. — Knutsdrapa (Craigie). — Nettleship (not. nécrol.). — The Todd Memorial Lectures, II (Stokes). — Bedier on popular tales (A. Lang). — An Early-Russian parallel to the Hildebrandslied (Krebs). — The ten patriarchs of Berosus (Brown). — CAROE and GORDON, Sefton.

The Athenaeum, n° 3428 : Shelley, p. FORMAN (1er art.). — Ch. WORDSWORTH, Annals of my life. — WOLFF, People's Banks. — The opening lines of Chaucer's Prologue (Skeat). — Hagg's Life of Burns (Bayne). — Lavengro (Jessopp). — COLLINGWOOD, Ruskin.

— N° 3429 : COLLINS, Swift (jugements clairs et pénétrants). — BICKERSTETH, Japan as we saw it. — Mrs. SWINTON, Life of Georgiana, Lady De Ros. — Shelley, p. FORMAN (2e art.). — CAIRD, The evolution of religion. — Haz itt, Liber amoris or the new Pygmalion, p. LE GALLIENNE. — « Cram » (Murray). — Zimmer's Irish Elements in mediaeval culture. — Nettleship. — Jahrb. der königl. Preuss. Sammlungen, XIII. — The Antonine Wall. I (Ramsay).

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Württemb. Kirchengesch. hrsg. von Calwer Verlagsverein. — WUNDT, Grundzüge der physiol. Psychologie, 4e éd. — ROCHOLL, Philos. der Gesch. II, Der positive Aufbau. — HÜTTEBRÄUKER, Der Minoritenorden zur Zeit des grossen Schismas (petit livre bien écrit). — LIPP, Das fränk. Grenzsystem unter Karl dem Grossen (très soigné). — Alberoni, Lettres intimes, p. Em. BOURGEOIS (fort utile). — JACOBS, Gesch. der Pfarreien im Stift Werden. — NEUSTADT, Aus der Mappe eines Hohenzollern am ungar. Hofe. — BERNHARDI, Jugenderinnerungen. — LANGHANS, Deutscher Kolonialatlas. — ZACHARIÄ VON LINGENTHAL, Gesch. des griech. röm. Rechts, 3e éd. — HARPER, Assyrian and Babylonian letters, British Museum, I (ouvre une très utile entreprise). — Syriani in Hermogenem comment. p. RABE, I. — Humboldt, Lettres à Schweighaeuser, trad. par LAQUIANTE. — DÜNTZER, Friederike von Sesenheim im Lichte der Wahrheit (dirigé contre Froitzheim). — Gœthe, Faust, trad. Sabatier. — MOUKTAR Pacha, La réforme du calendrier.

— N° 27 : WELLHAUSEN, Skizzen u. Vorarbeiten, V. Die kleinen Propheten uebersetzt. — MAYER, Bayerns Handel im M. A. u. in der Neuzeit (estimable). — SIMON, Verkehrsstrassen in Sachsen u. ihr Einfluss auf die Städteentwickelung bis 1500 (n'épuise pas le sujet, mais intéressant et instructif). — ALBERT, Mathias Döring, ein deutscher Minorit des XV Jahrh. (détaillé). — GEIGER, Berlin, I, 1, 2. — DICKINSON, Revolution and reaction in modern France. — G. von Bülow, Tochter W. von Humboldt, ein Lebensbild. — CONYBEARE, A collation with the ancient Armenian versions of the Greek text of Aristotles Categories. — VENIERO, Callimacho e le sue opere, I, Inni (rien d'important). — PSICHARI, Etudes de philologie néogrecque (critique l'ouvrage et l'auteur). — Tractatus de diversis historiis Roman. et quibusdam aliis, verfasst in Bologna 1326, p. HERZSTEIN. — Hist. Apollonii regis Tyri, p. RIESE.

— N° 28 : K. SCHMIDT, Gnost. Schriften. — KOPPEHL, Verwandtschaft Leibnizens mit Thomas von Aquino. — Die Kaiserchronik eines Regensburger Geistlichen p. SCHRÖDER. — LEHMANN, Preussen u. die kathol. Kirche, VI ; 1786-1792 (nouveau et important volume). — BLEIBTREU, Die Befreiungskriege; Wellington (beaucoup d'erreurs et style négligé). — KLEINSCHMIDT, Gesch. des Königreichs Westfalen (n'est pas complet, traite surtout de la politique extérieure). — Alexandri

Aphrod. scripta minora, p. BRUNS. — Catullus, Attis, p. ALLEN. — VARNHAGEN. Eine Samml. altitalien. Drucke der Erlanger Universitätsbibliotek. — Orvar Odds Saga, p. BOER. — KERMODE, Catal. of the Mank crosses with the Runic inscr. p. KELSEY (fait une impression très favorable). — LALES, Ordsprak och en motsvarande svensk samling. — SARRAZIN, Thomas Kyd u. sein Kreis (contestable parfois, mais savant). — Schiller, William Tell, translated by MAXWELL. — SCHLOSSER, Schriftquellen zur Gesch. der Karol. Kunst; Beitr. zur Gesch. der Kunst u. Kunsttechnik aus mhd. Dicht.

Rassegna della letteratura siciliana, diretta da Puglisi Pico e Platania d'Antoni : MAZZOLENI, La Sicilia nella Divina Commedia. — *Recensioni :* COLUMBA, Il mare e le relazione maritimi tra la Grecia e la Sicilia nell' antichita; BELOCH, La popolazione antica della Sicilia. — *Comunicazioni e notizie :* RODENBERG, Ausflüge in Sicilien; Accad. Dante, Atti, VIII; PIPITONE E LANZA, Rassegna siciliana; DI GIOVANNI, La parlata siciliana anteriore al mille; PITRÉ, Uno stratagemma leggendario di citta assediate in Sicilia; LA ROSA, Vigilia d'armi.



*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

Nos 33-34 Vingt-septième année 14-21 août 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Annales de l'Est, juillet : Ch. Benoit, Excursions et causeries litt. autour d'Athènes et en Argolide. — H. Lichtenberger, Les théories sociales de H. Heine (fin). — E. Etienne, La réforme de l'orthographe. — Parisot, Deux diplômes inédits pour la collégiale Sainte-Marie-Madeleine de Verdun. — Duvernoy, Cahier de la commun. de Ham et de Saint-Jean devant Marville. — Favier, Deux lettres inédites de Mabillon à la princesse Dorothée de Salm. abbesse de Remiremont. — *Comptes rendus :* Auerbach, Le plateau lorrain; Et. sur le régime et la navig. du Rhin; Ch. Schmidt, Herrade de Landsberg; Pognon, Hist. de Montfaucon d'Argonne; Berger-Levrault, Ann. des prof. des académies et univ. alsaciennes; Denis, L'affaire Marc, Gauthier et Malvoisin, Toul pendant la Révolution; Rathgeber, Eul. Schneider. — Soc. gen. des étudiants. — Fêtes de Nancy, juin 1892. — Am Grabe X, Mossmanns.

Revue rétrospective, 1er août : Pièces relatives aux journées des 5 et 6 juin 1832. — Le baron de Ferriol et Mlle Aïssé (suite).

The Academy, n° 1107 : Gilman, Socialism and the American Spirit. — Lane-poole, Aurengzeb. — Horton, Verbum Dei Dante, Divina Commedia, ediz. min. Scartazzini. — Sueton, p. Peck. — The Todd Memorial Lectures III (Stokes). — The true septuagint Version of Chronicles. — Ezra-Nehemiah (Howorth).— Ms. C. C. C. Cambridge, n° 183 (Plummer). — The Key to the family deed chest (Rye). — The fairy folk (Mcritchie). — Mr. Halibarton's dwarfs (Stuart-Glennie). — The Holford Rembrandts (Fr. Wedmore).

— N° 1108 : Tout, Edward I (« an honest and careful piece of work »). — Ch. Wordsworth, Annals of my life, 1847-1856. — Adler, The moral instruction of Children. — The origin of the Peter-Gospel, I (Badham). — The Edinburgh Review on the Tel-el-Amarna tablets (Sayce). — Basques and Berbers (J. Taylor). — The Lord in the Gospel of Peter (Tyler). — Houghton, Essay on the language of the Southern Chins and its affinities. — Tregears' Maori-Polynesian comparative dictionary (Atkinson). — The British School at Athens. — The Exhibition of the Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3430 : Huxley, Evolution and ethics. — Foster, Oxford men and colleges. — Tout, Edward I (intéressant et soigné). — Ramsay, The Church in the Roman Empire before 170 (articles de revue et conférences ; en garde le caractère). — Green, A short history of the English people, II ; Morfill, Poland ; Stephens, Orators of the French Revolution. — Another remin. of G. Borrow (Upcher). — The public schools in 1893. — The Navy Records Society. — The text of The sensitive Plant. — Burns (Aitken). — Lushington (not. necr.). — Rushforth, Latin historical inscriptions, illustrating the history of the Early Empire. — The Royal Archaeological Institute, II.

— N° 3431 : Sir Richard Burton. — Page, The rivers of Devon from source to sea. — Ward, History of St. Edmund's College, Old Hall. — Pyers, Science and a future life. — Pelham, Outlines of Roman history (indispensable aux étudiants). — Walter White. — The wedding of Louis XV. — « Cra ». — Layard, The life and letters of Ch. S. Keene. — The British School at Athens. — The Royal Archaeological Institute at Silchester.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Winckler, Alttest. Unters. — Hesedamm, Der Römerbrief. — Overmann, Besitz. der Grossgräfin Mathilde

von Tuscien (soigné; mais se borne aux documents imprimés). — Hess. Urkundenbuch, Hanau, II, 1301-1349, p. REIMER. — BUSCH, England unter den Tudors, I (solide). — LENDENFELD, Austral. Reise. — HIRSCHFELD, Arabic chrestomathy in Hebrew characters with a glossary. — HELLER, Die echten hebr. Melodien, übers. — King Lear, p. VIETOR (utile). — BASSET, L'insurr. algér. de 1871 dans les chansons popul. Kabyles (fait avec grand savoir). — SANDER, La mythologie du Nord. — DRESSLER. Triton u. die Tritonen (beaucoup de soin). — BORRMANN, Bau = und Kunstdenkm. von Berlin. — KIRCHNER, Papiere des XIV Jahrh. im Stadtarchiv zu Frankfurt a. M.

Literarisches Centralblatt, n° 31 : HUCK, Synopse der drei ersten Evangelien. — BRUNO, Dialoge vom Unendl. p. KUHLENBECK. — HARTMANN, Leibniz als Jurist u. Rechtsphilosoph. — Oehem, Chronik, bearb. von K. BRANDT. — DUFAYARD, Le connétable de Lesdiguières (fait avec grand soin). — KUHL, Gesch. der Stadt Jülich, insb. des Gymnasiums, II, 1660-1742. — Hamburg. Festschrift zur Erinner. an die Entdeck. Amerikas. — ROSEN, Die Indarsabha des Amanat, uebers. u. erkl. (fait avec bonheur). — Martini, Catal. di mss. greci nelle biblioteche italiane; ROSTAGNO e FESTA, Indice dei codici greci Laurenziani. — WEIZSÄCKER, Anna Amalia, Herzogin von Sachsen-Weimar Eisenach (excellente petite conférence). — Rückert, Aus Saadi's Diwan, p. BAYER. — WUNDERLICH, Der deutsche Satzbau (très scientifique). — LEHRS, Der Meister der Liebesgärten, ein Beitrag zur Gesch. des ält. Kupferstiches in den Niederlanden. — LA MARA, Franz Liszt's Briefe. — BRÉAL, De l'enseign. des langues vivantes (excellent). — HEITZ, Elsäss. Büchermarken bis Anfang de XVIII Jahrh. — PIERRET, Essai d'une bibliogr. hist. de la Bibl. nationale.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : S. LÉVI, La science des religions et les relig. de l'Inde. — KRUMBACHER, Studien zu den Legenden des H. Theodosius. — FÜHRER, Ein Beitrag zur Lösung der Felicitasfrage (travail qui est un modèle). — SCHERMAN, Mater. zur Gesch. der indischen Visionsliteratur. — Aristotles Const. of Athens, p. SANDYS (sera utile). — SCHJOETT, Mytholog. Studier, I. Zeus, Athamas, Apollo (étrange). — FRIEDMANN, Il dramma tedesco del nostro secolo, I. Enrico di Kleist (au courant). — EARLE-PLUMNER, Two of the Saxon Chronicles Parallel, I. — SIMMEL, Die Probleme der Geschichtsphilosophie. — Edw. Maunde. — THOMPSON, Handbook of Greek and Latin palaeography (bon). — HOENIG, Der Volkskrieg an der Loire im Herbst 1870 (très instructif). — WOSSIDLO, Das Tarnowitzer Plateau. — ALT, Vom charakteristisch Schönen. — HUYGENS, Œuvres complètes, V.

— N° 26 : Chrestomathia syriaca p. ROEDIGER. — GODET, Komm. zu dem Brief an die Römer, deutsch bearb. von WUNDERLICH, 2° éd. I. — O. BERGER-LEVRAULT, Annales des professeurs des acad. et univ. alsaciennes, 1523-1871 (sera le bienvenu). — Beitr. zur Assyriologie u. vergl. semit. Sprachwiss. p. DELITZSCH, u. HAUPT, II, 1. — DYROFF, Gesch. des pronomen reflexivum, 1, von Homer bis zur attischen Prosa (fait avec soin). — BOESCH, De XII tabularum lege a Graecis petita quaest. philologae (clair et pénétrant). — SPECHT, Das verbum reflexivum u. die Superlative im Westnord (bon). — Love-songs of English poets 1500-1800 p. CAINE; Songs and sonnets by Shakspeare p. PALGRAVE; Lyrics from the song-books of the Elizabethan age, p. BULLEN. — WEYL, Bezieh. des Papstums zum fränk. Staat = und Kirchenrecht unter den Karolingern. — BESS, Zur Gesch. des Konstanzer Konzils, I, Frankreichs Kirchenpolitik u. der Process des Jean Petit. — GEBAUER, Publicistik über den böhm. Aufstand 1618. — CAVVADIAS, Fouilles d'Epi-

daure, I. — KOLHNE, Das Hansgrafenamt (profondément étudié). — WARSCHAUER, Stadtbuch von Posen, I, die mittelalterl. Magistratsliste.

— N° 27 : ROSENTHAL, Ueber den Zusammenhang der Mischna. — KÖHLER, Von der Welt zum Himmelreich oder die Johann. Darst. des Werkes Christi. — LOOFS, Studien über die dem Johannes von Damaskus zugeschr. Parallelen. — HODERMANN, Universitätsvorles. in deutscher Sprache um die Wende des XVII Jahrh. (intéressant et soigné). — PLANCK, Schulreden. — HOMMEL, Aufsätze u. Abhandl. Arab. semit. Inhalts. — GUDEMAN, Syllabus on the history of classical philology. — P. RICHTER, Zur Dramaturgie des Aeschylus (quelques points contestables). — BÜNTE, Beitr. zur Sittengesch. aus Tandareis u. Flordibel (sans grande valeur). — Lyon and de Larpent, a primary French translation book (très habilement fait). — M. Beecher Stowe, Briefe u. Tagebücher, p. M. JACOBI. — Quellen u. Forsch. zur Gesch. der Abtei Reichenau, II. Die Chronik des Gallus Oehem, p. BRANDL. — BAASCH, Beitr. zur Gesch. der Handelsbezieh. zwischen Hamburg u. Amerika (très recommandable). — SKRAUP, Katechismus der Mimik u. Gebärdensprache. — PHILIPPOVICH, Auswander. u. Auswanderungspolitik in Deutschland.

— N° 28 : BACHER, Die hebr. Sprachwiss. vom X-XVI Jahrh. ; Die jüd. Bibelexegese vom Anfang des X° bis zum Ende des XV Jahrh. — VÖLTER, Die ignat. Briefe auf ihren Ursprung untersucht. — GIESSWEIN, Die Hauptprobleme der Sprachwiss. — M' CRINDLE., The invasion of India by Alexander the Great. — REICHENBERGER, Entwickl. des metonym. Gebrauchs von Götternamen in der griech. Poesie bis zum Ende des alexandr. Zeitalters (utile). — JEEP, Zur Gesch. der Lehre von den Redeteilen bei den latein. Grammatikern (louable). — MEISSNER, Der Einfluss deutschen Geistes auf die franz. Liter. des XIX Jahrh. (très superficiel). — MORILLOT, Le roman en France depuis 1610 (à recommander). — KUGLER, Eine neue Ms. der Chronik Alberts von Aachen. — KUMMER, Bischofswahlen in Deutschland zur Zeit des grossen Schismas 1378-1418 vornehmlich in den Erzdiöcesen Köln Trier u. Mainz (témoigne d'un grand soin). — FLEINER, Die Ehescheidung Napoleons I. — BEYER, Kleine Poetik.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 30 : Die Apostelgesch. übers. von FELTEN. — FRICK, Pädag. u. didakt. Abhandl. — WERSHOVEN, Lehr = und Lesebuch der siames. Sprache u. deutsch-siames. Wörterbuch (recommandable). — SEIDEL, Prakt. Gramm. der malayischen Sprache. — KÖPPNER, Der Dialect Megaras u. der megar. Colonien (n'avance guère la science). — FROEHDE, Anfangsgründe der röm. Grammatik (soigné). — MÜLLER-GUTTENBRUNN, Im Jahrhundert Grillparzers, Literatur = und Lebensbilder aus Oesterreich. — FOSTER, Judith, studies in netre, language and style with a view to determining the date of the Old-English fragment and the home of his author (recherches détaillées). — Abel LEFRANC, Hist. détaillée du Collège de France (fait avec beaucoup de savoir et d'amour pour le sujet). — DOMMER, Die aeltesten Drucke aus Marburg in Hessen, 1527-1566 (de grande valeur). — WENZEL, Vor Dijon, Verlust der Fahne des 2. Bataillons des 61 Regiments. — Von VINCKE, Gesamm. Aufsätze zur Bühnengesch.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N^os 35-36 Vingt-septième année 28 août-4 septembre 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 25 : Antigone, p. Wolff; 5e ed. p. Bellermann. — Theokritus, p. Kynaston, 5e ed.; Theokritus, Bion and Moschus rendered into English prose by Lang. — Syriani in Hermogenem comm. p. Rabe, I. — De bello civili, p. Inama et Ramorino — Malmberg, Die Metopen der altgr. Tempel (en russe; 1er art.). — Belger, Die myken. Lokalsage von den Gräbern Agamemnons u. der Seinen. — Giesemann, De metro poemico sive cretico apud poetas graecos. — Piccioni, Les concessions de connubium. — Penka, Die Heimat der Germanen. — Mayer, Gesch. der Univ. Freiburg in Baden, I, 1806-1818.

— N° 26 : Thukydides, p. Classen, III, 3e ed. p. Steup. — Lange, Thukydides u. sein Geschichtswerk (joli livre pour les élèves). — Allen, The Attis of Catullus (grand savoir et bon goût). — Mölken, In comment. de bello Africano quaest. crit. — Audibert, Etudes sur l'hist. du droit romain, I, La folie et la prodigalité (intéressant). — Ed. Meyer, Forsch. zur alten Gesch. I. Zur aelt. griech. Gesch. (cinq études). — Mamlberg, Die Metopen der altgriech. Tempel (2e art. signé de l'auteur même). — Brunn, Griesch. Götterideale in ihren Formen erläutert (à accueillir avec reconnaissance). — Denk, Gesch. des Gallofränk. Unterrichts = und Bildungswesens von den aeltesten Zeiten bis auf Karl den Grossen (utile et soigné). — Fr. Schmidt, Gesch. der Erzieh. der Bayer. Wittelsbacher von den frühsten Zeiten bis 1750.

— N° 27 : Geffcken, Timaios' Geogr. des Westens (recherches savantes et réfléchies). — Menippus et Timon p. Mackie. — Lehmann, De Ciceronis epistulis ad Atticum recens. et emend. — Macrobius p. Eyssenhardt, 2e ed. — Heller, De Cariae Lydiaeque sacerdotibus (important). — Pallu de Lessert, Vicaires et comtes d'Afrique; Jullien, Munatius Plancus; Carton, Essai de topogr. archéol. sur la région de Souk-el-Arba; l'Afrique du nord devant les civilisations anciennes; De Tunis à Dougga; La colonisation chez les Romains. — Koepp, Ueber das Bildniss Alexanders des Grossen (pas de grande et brillante découverte, mais attachant et instructif). — Schultze, Gesch. des Unterganges des griech. röm. Heidentums, II (livre à lire, à relire et à consulter). — Iwan von Müller, Gräfin Isota Nogarola.

— N° 28 : Setti, I Mimi di Eroda; Mekler, Neues von den Alten. — N. T. graece, V, Apostelgesch. p. Wohlfahrt. — De Bello gallico, p. Degove (sans grande valeur). — Tacito, Germania p. Manoni. — Cagnat, L'armée romaine d'Afrique (donne un glorieux témoignage de l'activité et du zèle de l'auteur). — Collignon, Hist. de la sculpture grecque (atteint son but; grand savoir, critique réfléchie, goût délicat; ouvrage très utile). — Dressler, Tito u. die Tritonen (très soigné et consciencieux). — Pattison, Casaubon, 2e éd.

— N° 29 : Bolla, Mss. ambrosiani dell' Economico di Xenofonte. — Die kathol. Briefe, p. B. Weiss. — Horaz, p. Stampini. — Gilbert, Handbuch der Griech. Staatsaltertümer, I, 2e ed. (au courant, et comme auparavant, savoir profond, clarté et sûreté du jugement). — Murr, Die Gottheit der Griechen als Naturmacht (assertions insoutenables). — Rubensohn, Die Mysterienheiligtümer in Eleusis u. Samothrake (très soigné). — O. Keller, Zur latein. Sprachgesch. I. Latein Etymologien (sur ce chemin « Kein Heil! »). — Horn. Das Zukunftsgymnasium. — Litteras a Truchseso ad Mosium 1560 et 1561 datas ed. Weber (réimpression superflue).

— N° 30 : Ch. NORMAND, La Troie d'Homère (très recommandable et instructif). — Odyssea, p. LEEUWEN, e DA COSTA ; LEEUWEN, Enchiridium dictionis epicae. — MEUSEL, Lexicon Caesarianum, II (fin de ce travail qui est un modèle). — A. COLLIGNON, Pétrone (la plupart des résultats, inattaquables ; travail définitif sur les questions discutées ; grande compétence et impartialité). — KÜHNER, Ausf. Gramm. der griech. Sprache, I. Elementar=und Formenlehre, 3e ed. p. BLASS, II.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 31-32 : HEINZE, Xenocrates. — Xenophon Griech. Gesch., p. BÜCHSENSCHÜTZ, I-IV. — HARNACK, Bruchst. des Evang. u. der Apokalypse des Petrus ; LODS, L'Evangile et l'Apocalypse de Pierre — ARNOLD, Die Griech. Studien des Horaz (matériaux abondants). — WEISSENFELS, Cicero als Schulschrift. — Steller (très remarquable, instructif et en style classique). — Codex Festi Farnesianus XLII tabulis expressus (publication très méritoire). — UNGER, Zeitrechn. der Griechen u. Römer (jugement original, recherches originales). — WIDE, Lakonische Kulte. — COUGNY, La Grèce-Rome, choix de lect. sur l'hist. de l'art. — KORNEMANN, De civit. Romanis in prov. imperii consistentibus ; SCHULTEN, De convent. civium roman. — Verhandl. der 41e Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner in München. — SJÖSTRAND, In syntaxin Draegerianam notationes nonnullae (très peu de nouveau). — Deutsche Lyriker des XVI Jahrh. p ELLINGER. — LEO, Rede zur Säkularfeier Lachmanns ; Lachmanns Briefe an Haupt, p. VAHLEN.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 26 : STUDNICZKA, Kyrene, eine altgr. Göttin. — SKIAS, Le dialecte crétois (en grec). — DANIELSSON, De voce αἰζηός quaestio etymologica. — Tacitus, Ann. I-VI, p. NEMETHY. — Sexti Aurelii Victoris de Caesaribus liber p. PICHLMAYR (l'éditeur s'est acquis un réel mérite). — Chronica minora, p. FRICK, I.

— N° 27 : HATCH, Griechentum u. Christentum. — BRUCHMANN, Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur. — SANDER, Alkmäon von Kroton (très remarquable). — SUSEMIHL, Quaest. Aristotelicarum critic. et exeget. pars II. — KÜHNER, Ausführl. Gramm. der griech. Sprache I, 3e ed. p. BLASS, 2. — NIEMEYER, Plautin. Studien (de bonnes remarques). — Deutsche Lyriker des XVII Jahrh. p. ELLINGER.

— N° 28 : SCHILLER, Die röm. Kriegsaltertümer ; VOIGT, Röm. Privataltertümer u. Kulturgesch. (le premier ouvrage a de grands mérites, le second offre d'abondants matériaux, mais qui ne sont pas mis en œuvre comme il fallait). — VOLLMER, Laudationum funebrium Roman. hist. et reliq. (bon). — The Cambridge Homer, Odyssey p. PLATT. — Thukydides, p. Classen, III, 3e ed. p. STEUP. — THOMAS, De Velleiani voluminis condicione aliquot capita (soigné et instructif).

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : LOEVINSON, Cristoforo Colombo nella letteratura tedesca. — BELGER, Die myken. Localsage von den Gräbern Agamemnons u. der Seinen. — LOSCH, Balder u. der weisse Hirsch (sans valeur scientifique). — NEUBAUR, Neue Mittheil. über die Sage vom ewigen Juden. — Ath. ZIMMERMANN, Englands öffentl. Schulen von der Reform bis zur Gegenwart (peu intéressant et manque de vie).

— N° 29 : WESTPHAL, Sources du Pentateuque. — BACHMANN, Dodekapropheton aethiopum. I. Obadia. — HERTLING, Locke u. die Schule von Cambridge. — MCRINDLE, The invasion of India by Alexander the Great. — THUASNE, Djem Sultan (de grande valeur). — SCHROETTER, Die brandenb. preuss. Heeresverfass. unter dem grossen Kurfürsten. (méritoire, exact, fait avec méthode). — IMMICH, Die Schlacht bei Zorndorf (détaillé). — LAMMENS, Cours gradué de trad. franc. arabe, sujets

choisis dans les meilleurs auteurs arabes (d'utiles et intéressants renseignements, très recommandables, mais des erreurs de détail, sera difficile pour les élèves). — Les mimes d'Hérondas, trad. par D'Almeyda. — Ciceronis orationes et epistolae selectae.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 14 : Müllenhoff-Scherer, Denkm. deutscher Poesie u. Prosa, 3e ed. p. Steinmeyer. — Gothein, Wirthschaftsgesch. des Schwarzwaldes u. der angrenz. Landschaften, I.

— N° 15 : Harnack, Die griech. Uebersetz. des Apologeticus Tertullians. — Weiss, Die katholischen Briefe. — Köhler, Von der Welt zum Himmelreich.

Theologische Literaturzeitung, n° 14 : James Darmesteter, Le Zend Avesta, trad. nouv. I, la liturgie, Yasna et Vispered (très remarquable et « extraordinaire »). — Meyer, Krit. exeget. Komm. über das N. T. I, 2. Markus u. Lukas, 8e ed. p. Weiss. — Mayor, The Epistle of St. James. — Schaefer, Die Bücher des N. T. erklärt, III, Der Brief Pauli an die Römer. — Wake, The genuine epistles of the apostolical fathers. — Wirth, Der Verdienstbegriff in der christl. Kirche, I, bei Tertullian. — Mommsen, Zweisprachige Inschrift aus Arykanda. — St Athanasius select works p. Robertson. — Ryssel, Georgs des Araberbischofs Geschichte u. Briefe. — Bäumker, Ein Traktat gegen die Amalricianer. — Albert, M. Döring, ein deutscher Minorit des XV Jahrh.

Theologische Literaturzeitung n° 15 : Kuenen, Hist. crit. onderzoek naar het ontstaan en de verzameling von de boeken des ouden verbonds. III, 1. — Deissmann, Die neut. Formel « in Christo Jesu ». — Resch, Ausserkanon. Paralleltexte zu den Evangelien, I. — Engelbrecht, Patrist. Analekten. — Couderc, Le vénérable cardinal Bellarmin. — Württ. Kirchengesch. p. Calwer Verlagsverein. — Hoensbroech, Mein Austritt aus dem Jesuitenorden.

La Nuova Rassegna, n° 25 : Pica, Le docteur Pascal. — G. Pierantoni-Mancini, Innanzi allo specchio. — Lodi, De elezione in elezione. — Lombroso, Il genio ed il talento della donna. — Sartorio, A proposito dell' esposizione nella Royal Academy. — Pierantoni, La legge dei bilanci. — Labanca, L'antipapa Felice V. — L'ateneo feminile. — Tirinelli e Ojetti, Ancora una polemica per la Cenci. — Boutet, Pia Marchi-Maggi. — Ferruccio Rizzatti, Le scienze naturali nelle scuole secondarie. — Carletta, Il logogrifo Goldoniano. — Rossi, Vittorio Artaud.

— N° 26 : Lodi, Guido Baccelli e l'esposizione romana. — Solmi, Maupassant. — G. de Castro, Une pietra della bastiglia a Milano. — Lombroso, Il genio e il talento della donna (fin). — Rizutti, L'amore nei canti popolari Calabresi. — Barillari, Poeti siciliani : Rob. Mitchell. — Celani, Spigolature romane. — Boutet, Attori e autori, la compagnia drammatica, Andrea Maggi. — Armandi, Benj. Franklin e Maria Antonietta. — Rossi, Vittorio Artaud. — Monaldi, I giovani compositori, Mascagni, Franchetti, Puccini.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 37-38 Vingt-septième année 11-18 septembre 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Romania, avril : CLOETTA, Le mystère de l'époux. — PIAGET, Simon Greban et Jacques Milet. — PICOT et PIAGET, Une supercherie d'Antoine Vérard. — Mélanges : Le latin -itor et le provensal -eire (A. Thomas). — Buissé, boissié, bouyssé, boissé (A. Delboulle). — Fragm. d'un miracle de sainte Madeleine (Doncieux). — Chrétien de Troyes et l'auteur de l'Ovide moralisé (A. Thomas). — Le jeu des cent drutz (Picot). — Sur Guill. de Machaut (A. M.-F). — Jean de Hesdin (Hauréau). — Complém. de l'Oraison d'Arnoul Greban à la Vierge (Picot). — Comptes rendus : BEDIER, De Nicolao Museto; WILLAMS and JONES, Select. from the Hengwrt mss preserved in the Peniarth library; LANUSSE, Infl. du dial gascon sur la langue française; Studi dialettale veneti : GOLDSTAUB u. WENDRINER, Ein tosco-venez. Bestiarius; NOVATI, La Navigatio Sancti Brendani; LUZZATO, Dialetti mod. di Venezia i Padova.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXXVI, 4e livraison : P. THOMAS, Le réalisme dans Petrone. — KEELHOFF, De la part qui dans la culture formelle et dans la culture réelle devrait être attribuée respectivement aux langues anciennes et aux langues modernes. — DUFLOU, L'Université d'Oxford (suite et fin). — KEELHOFF, Strabon A. C. 39. — WALTZING, Deux inscriptions inédites de Cumes. — *Comptes rendus* : Plutarchi Pythici Dialogi tres rec. PATON. — GOUMY, Les Latins. — E. DESJARDINS, Géogr. histor. et admin. de la Gaule romaine. — MURET, Encyclop. engl. deutsches u. deutsch-englisches Wörterbuch.

The American Journal of Philology, XIV, 1 (avril 1893) : Edw. Washburn Hopkins, Le redoublement des noms et des adjectifs dans le dialecte védique. — L. Wiener, Sur le parler judéo-allemand des Juifs de Russie. — John Pickard, Position relative des acteurs et du chœur sur le théâtre grec, au ve siècle avant J.-C. — Fr. Haussen. Chants populaires chiliens.

The Academy, no 1109 : ROPES The campaign of Waterloo, a military history (1er art). — SINCLAIR and HENRY, Swimming. — TAINSH, Tennyson. — Memoirs of the life of Sir John Clerk of Penicuik. — The origin of the Peter-Gospel, II. — The Shelley collection in the Bodleian — Prof. Sayce and the Edinburgh Review. — Racial dwarfs in the Atlas and the Pyrenees (Haliburton). — LOCKHART, A manuel of Chinese quotations, being a translation of the Cheng Yü Kâo. — A bilingual Vannic and Assyrian inscription (Sayce) — LANCIANI, Forma Urbis Romae, I. — Some recent discoveries in India (V. A. Smith).

— No 1110 : ERNST, Memoirs of Philip Dormer, fourth Earl of Chesterfield. — Burns, Poetical woks, p. AITKEN. — ROPES, The campaign of Waterloo (2e art.). — Reports of State Trials, new series, IV. — Mar. NORTH, Some further recoll. of a happy life — BANKS, Bond slaves, the story of a struggle. — Current theology. — Prof. Zimmer on Nennius : I. The date of Nennius and of the component parts of the Historia Britonum (Nutt). — The Cambridge University Library. — Racial dwarfs in the Atlas and the Pyrenees. — HOWARD, Life with Trans-Siberian Savages. — Recent Armenian publications. — The Hinder Nakshatras in the Werber ms. (Burgess). — HOPE, The legendary lore of the Holy Wells of England.

The Athenaeum, no 3432 : Sir Richard TEMPLE, James Thomason. — The poetical works of Aubrey de Vere. — GUTTERIDGE, Lights and Sha-

dows in the life of an artisan. — Von Pfeil, Experiences of a Prussian officer in the Russian service during the Turkish war of 1877-78. — Report to the Secretary of State for India in Council on Portuguese Records relating to East India in Lisbon and Evora. — Memoirs of the life of Philip Dormer, fourth Earl of Chesterfield. — Roby and Wilkins, An elementary Latin grammar — Evolutionary ethics (H. Spencer). — Morelli, Italian Painters, critical studies of the British Archaeological Association. — Notes from Italy (Halbherr). — The theatre at Megalopolis (Loring).

The Athenaeum, n° 3433 : Gosse, Questions at issue. — Bryden, Gun and Camerun in Southern Africa. — Thompson (E. M.), Handbook of Greek and Latin palaeography (vaste savoir et critique saine et juste). — W. Wordsworth, Poetical works, p. Dowden. — Ritchie, Darwin and Hegel, with other philosophical studies — Lee, Dictionary of National Biography, vol. XXXII-XXXV, Lambe. — Maltby. — Legge, The texts of Taoism; Lockhart, A manual of Chinese quotations; G. Schlegel, Problème geogr. Les peuples étrangers chez les historiens chinois, Fou-sang Kouo, le pays de Fou-sang. — The Eisteddfog. — The New Testament of 1548. — Domesday Book (Roand). — Cook's Journal during his first voyage round the world, a literal transcr. of the original mss. p. Wharton. — Higgins, An introd. to the Copper Coins of Modern Europe.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : Das Evang. u. die Apok. des Petrus, p. Gebhardt. — Ceretti, Saggio circa la ragione logica di tutte le cose. — Das aelteste Kieler Rentebuch 1300-1487, p. Reuter. — Berger-Levrault, Ann. des prof. des acad, et univ. alsac. — Bachmann, Urkundl. Nachtr. zur österr. deutschen Gesch. im Zeitalter Kaiser Friedrichs III. — Vulliemin (Ch.), Louis Vulliemin d'après sa corresp. et ses écrits. — B. Stern, Von Kaukasus zum Hindukusch. — Reiss u Stübel, Reisen in Südamerika. — Mankowski, Der Auszug aus dem Pancatantra (bon). — Les chroniques de Zara Jaegob et de Baeda Maryam, rois d'Ethiopie, 1434-1478. — Inscr. graecae Megaridis Oropiae Boeotiae, p. Dittenberger (monumental). — Gomperz, Aus der Hekale des Kallimachos, neue Bruchstücke (travail d'un mérite durable). — Fennell, The Stanford Dictionary of anglicised words and phrases (devrait être fait autrement). — Pfeffels Fremdenbuch, p. Pfannenschmid (document de très grande valeur). — Matthias, Sprachleben u. Sprachschäden (un des meilleurs ouvrages sur la question). — Ebers, Sinnbildliches, die Koptische Kunst, ein neues Gebiet der alchristlichen Sculptur u. ihre Symbole. — Dommer, Die aeltesten Drucke aus Marburg 1527-1566.

IMBAULT-HUART, consul de France

Un poète chinois du XVIII[e] siècle. Yuan Tseu-tsai, sa vie et ses œuvres. In-8.......................................... 2 fr. »

G. DUMOUTIER

Étude historique et archéologique sur Cô-Loa, capitale de l'ancien royaume de Au-Lâc (255-207 av. J.-C.) In-8, avec textes et documents en caractères chinois.......................................... 3 fr. 50

G. DUMOUTIER

Étude historique et archéologique sur Hoa-Lu, première capitale de l'Annam indépendant (968 à 1010 de notre ère). In-8, avec documents chinois et une carte en couleurs.......................................... 3 fr. 50

P. REYNAUD

Observations nouvelles sur l'exégèse védique. In-8.................. 1 fr. »

P. REYNAUD

Quelques remarques critiques sur la Loi de Verner. In-8............. 1 fr. »

CLÉMENT HUART

Le dialecte persan de Siwénd. In-8.............................. 2 fr. »

C. DE HARLEZ

Le style de Kong-fou-tze. Kong-tze a-t-il interpolé le Shu-King et composé le Tehun-tsiu ? In-8.............................. 2 fr. »

A. DE BARTHÉLEMY

Pèlerins champenois en Palestine. In-8.......................... 1 fr. 50

Mgr TEPANO JAUSSEN

L'Ile de Pâques. Historique. — Écriture et Répertoire des signes. In-8.......................................... 2 fr. »

C. MAUSS

Invention du tombeau de sainte Anne à Jérusalem. In-8........... 2 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 39-40 Vingt-septième année 25 septembre-2 octobre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Liter. Centralblatt, N° 33 : BACHMANN, Dodeka propheton Aethiopum. — Bar-Hebräus, Scholien zum Buche Daniel, p. FREIMANN. — WIEMANN, Eckart von Ders, Bischof von Worms. — EVERS, Brandenb. preuss. Gesch. bis auf die neueste Zeit (ne sera pas superflu). — COUDERC, Le vénérable Cardinal Bellarmin. — BRANDSTETTER, Repertorium über die in Zeit= und Sammelschriften enthaltenen Aufs. u. Mittheil. schweizergesch. Inhaltes (très utile). — PETITOT, Sépult. de Mareuil. — Die Mimiamben des Herodas, p. MEISTER (très instructif). — BARINE, Musset (fort attachant). — Div. Comm. p. SCARTAZZINI edizione minore. — BARTSCH, Deutsche Liederdichter des XII bis XIV Jahrh., 3e ed. p. GOLTHER. — Schoch. Comoedia vom Studentenleben, p. FABRICIUS. — FRIEDMANN, Enrico di Kleist (bon et solide). — CAVVADIAS, Fouilles d'Epidaure ; de Lycosoura. — W. RICHTER, Die Jesuitenkirche zu Paderborn. — FISCHER, Schloss Burg an der Wupper. — SCHOENEN, Die Köln. Studienstiftungen.

Deutsche Literaturzeitung, N° 31 : Liber Samuelis, p. BAER. — REBELLIAU, Bossuet historien du protestantisme (très remarquable). — HARTFELDER, Das Ideal einer Humanistenschule, Die Schule Colets zu St Paul in London. — Ged. u. Fragm. des Aus Ibn Hajar, p. GEYER. — Syriani in Hermogenem comment. p. RABE, I. — MENGE et REUSS, Lexicon Caesarianum (fin de cet excellent ouvrage). — FALKENHEIM, Kuno Fischer u. die litterarhistorische Methode. — FOCKE, Theodoricus Pauli, ein Geschichtsschreiber des XV. Jahrh. u. sein Speculum historiale. — ALBERT, Döring, ein deutscher Minorit des XV Jahrh. — Von ZEISSBERG, Zwei Jahre belg. G. 1791-1792. — Salomon REINACH, Antiq du Bosphore Cimmérien (1854), rééditées avec un comment. nouveau.

— N° 32 : NETELER, Stell. der alttest. Zeitrechn. in der altorient. Gesch. — Handkomm. Zum N. T. 2e ed. II, 1 ; III-1 ; IV. — ABBOT, Der Weg aus dem Agnosticismus. — The Buddha-Karita of Asvaghosha, p. COWELL. — Hymni homerici, p. GOODWIN (très louable). — Horatii carmina p. HERTZ (très instructif et suggestif). — PRÖLSS, Das junge Deutschland (un des plus importants travaux sur le sujet). — Giornale Dantesco p. PASSERINI, I, 1. — Van ARNETH, Aus meinem Leben. — VAN DER LINDEN, Hist. de la const. de Louvain (bon travail, et digne d'un élève de Pirenne).

— N° 33 : RUEGG, Neut. Textkritik seit Lachmann. — COMBA, Storia dei Valdesi (bon). — LIEBICH, Zwei Kapitel der Kacika (très long et intéressant art. de O. Franke). — Aus der Hekale des Kallimachos, p. GOMPERZ (très méritoire). — Cicero, epist. p. MENDELSSOHN (très bon et restera longtemps le fondement de toutes les études sur ce sujet). — WILMANNS, Deutsche Grammatik, I (fait avec grand soin et savoir) —. GRANDMAISON (de), L'amb. franç. en Espagne pendant la Révol. — BLOK, Geschiedenis van het nederlandsche Volk, I (manuel excellent). — WEHL, Dramat. Bausteine.

Berliner philologische Wochenschrift, nos 33-34 : Tragicae dictionis index spectans ad tragic. graec fragm. p. NAUCK (heureux complément à la 2e éd. des fragm.) — COSTANZI, Ricerche su alcuni punti controversi intorno alla vita e all' opera storica di Erodoto (très instructif). — BYWATER, Contrib. to the textual criticism of Aristotle's Nicomachean Ethics ; STEWART, Notes on the Nicom. Ethics of Aristotle. — GEBHARD, Gedankengang horaz. Oden in dispos. Uebersicht nebst einem krit. exeget. Anhang (très soigné). — JÜRGES, De Sallustii hist. relig. capita selecta (méthode sévère). — MARINA, Romania e Germania ovvero il mondo Germanico secondo le relazioni di Tacito e nei suoi veri carat-

teri, rapporti e influenza sul mondo romano (très détaillé et fait avec soin). — BAUNACK, Die delphischen Inschriften (fait avec infiniment d'exactitude et de méthode). — Iwan v. MÜLLER, Die griech. Privataltertümer; BAUER, Die griech. Kriegsaltertümer, 2e ed. (très remanié, nombreux renvois aux monuments). — URBAN, Geogr. Forsch. u. Märchen aus griech. Zeit (intéressant). — ENAULT, Conséq. de l'éviction dans la vente. — DYROFF, Gesch. des Pronomenreflexivum (profondes recherches). — REICHARDT, Der saturnische Vers in der röm. Kunstdichtung. — KELLER, Die Grenzen der Uebersetzungskunst kritisch untersucht.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, no 16 : Die Chroniken der deutschen Städte, Augsburg, III (renferme surtout la chronique de Hector Mülich). — HEEGER, De Theophrasti qui fertur περὶ σημείων libro. — HOLTZMANN, Die neunzehn Bücher des Mahabharata (art. de H. Jacobi qui déclare ce travail sans nulle valeur).

Theologische Literaturzeitung, no 16 : Handcomm. zum N. T. 2e ed. — SPITTA, Zur Gesch. u. Liter. des Urchristentums, I. — JAGIC, Slav. Beitr. zu den bibl. Apocryphen, I, die altkirchenslav. Texte des Adambuches. — STEUER, Gottes- und Logoslehre des Tatian. — SCHWARZE, Untersuch. über die äussere Entwick. der afrik. Kirche. — MONCHAMP, Galilée et la Belgique. — KOPPEHL, Verwandtschaft Leibnizens mit Thomas von Aquino in der Lehre vom Bösen. — RIEKE, Rechtl. Stell. der evang. Kirche Deutschlands. — SKOPNIK, Politik u. Christentum. — Zur Adresse des Galaterbriefes. — Das Buch Henoch im Abendlande.

La Nuova Rassegna, no 28 : LOMBROSO, L'evoluzione nella politica. — LODI, Per l'arte in Italia. — FERRIANI, Gli anarchici. — Contessa LARA, Ricordi di Napoli. — GIAMVECOSA, I nostri ginnasi. — SARTORIO, Constable. — DE CASTRO, Romanzi di stato. — ASTER, Il processo della banca romana. — BOUTET, Attori e autori. — ROSSI, Vittorio Artaud. — CARLETTA, La settimana a Roma.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-septième année 9 octobre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue rétrospective, 1[er] sept. : Pièces relatives aux journées des 5 et 6 juin 1832. — ASSE, Le baron de Ferriol et M[lle] Aïssé. — Les archives de Rome transportées à Paris. — Une lettre de Thiers, août 1830 (à Bonrély ; pense se faire élire député de Marseille et le prie de lui laisser la place).

The Academy, n° 1111 : COLLINS, Swift ; CRAIK, Selections from Swift. MORIARTY, Dean Swift and his writings. — CHEYNE, Founders of Old Testament criticism. — Poetical works of George Mcdonald. — Prof. Zimmer on Nennius, II, the sources of the Historia Brittonum (Nutt). — The oldest Ogam (Rhys). — The Aldine Burns (Aitken et W. Wallace). — Racial dwarfs in the Atlas and the Pyrenees (Haliburton). — The ancient ms. of the Yasna with its Pahlavi transl. p. MILLS. — Discovery of extensive evidences of Roman occupation in Berks. — A new Roman inscr. at Lanchester (Haverfield).

— N° 1112 : William Blake' works, p. ELLIS and YEATS. — Spencer WALPOLE, The land of home rule. — Memorials of Serjeant Bellasis. — MYERS, Science and a future life. — Chronology of Wordsworth's poems (Hutchinson). — Founders of Old Testament criticism (Cheyne). — Dwarfs in the Pyrenees (Ritchie). — Zimmer on Nennius (Nutt). — Discoveries at Tel-Loh (Boscawen). — MADAN, Books in manuscript. — Roman occupation in Berk.

— N° 1113 : SYMONDS, Walt Whitman. — BICKFORD-SMITH, Greece under King George. — CANNAN, A history of the theories of production and distribution in English Political Economy 1776-1848. — The Vision of Mac Conglinne p. Kuno MEYER. — On the supposed Old-Irish version of Horatian odes (W. Stokes). — The Quarterly Reviewer's Knowledge of Old French. — A study of Tennyson's poems. — Babylonian texts, p. HILPRECHT, I. — Life with Transsiberian savages. — FITZGERALD, Henry Irving.

— N° 1114 : WESTCOTT, The Gospel of life. — Horace, Odes and epodes, transl. by Sir Stephen DE VERE. — LEGOUVÉ, Sixty years of recollections. — W. WALLACE, Life of St Edmund of Canterbury from original sources. — Notes on two recent editions of Wordsworth, II. — The collation of the text (Hutchinson). — Rape and renne in Chaucer (Skeat). — Jarvis' transl. of Dom Quixote (Mayhew). — Should as sign of the perfect tense in narrative. — An unpublished Basque dictionary. — The Buddhist Text Society of India. — COFFEY, On the tumuli and inscribed stones at New Grange, Dowth and Knowth.

— N° 1115 : Cardinal MANNING, Pastime papers. — BONAR, Philosophy and polit. economy in some of their relations. — Smetham, Works p. DAVIS. — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible (Howorth). — The respective position of Patrick and Palladius (Olden). — Drythe and should. — The Anekarthasamgraha of Hemachandra, p. ZACHARIAE (Jacobi).

— N° 1116 : MORSE, Abraham Lincoln-William Basse, Poetical works, p. BOND. — MACPHERSON, The Baronage and the Senate. — Carmina Mariana, p. SHIPLEY. — The Tell Loh Texts (Conder). — Indian numismatics.

The Athenaeum, n° 3434 : Mem. of Serjeant Bellasis. — HUTCHINSON, The archdeaconry of Stoke-on-Trent. — STIRLING, Philosophy and theo-

logy. — Calendar of State Papers, Colonial series, East Indie and Persia, 1630-34, p. SAINSBURY. — ARMSTRONG, Elizabeth Farneze; BOURGEOIS, Lettres d'Alberoni. — NASH, Volunteering in India during the Indian Mutiny and Sepoy war. — DE FRANQUEVILLE, Syst. judic. de la Grande-Bretagne. — TYRRELL, Cicero in his letters. — EDGAR, History of early Scottish education. — Prof. Dourden's edition of Wordsworth. — Lord Clive and the North Briton, John Wilkess' arrest. — Chaucer's notes on his Troilus (Skeat). — The French jesuits (Mackey).

— N° 3435 : LANE-POOLE, Aurangzib. — Raigecourt et Bombelle, Corresp. — MOLONEY, With captain Stairs to Katanga. — HOPE, The legendary lore of the holy wells of England. — Hallam, Poems, p. LE GALLIENNE. — The criticism of the O. T. — Dulwich College Library. — Defoe and Mist's Weekly Journal. — BROWNELL, French Art. — Liber Vitae of New Minster and Hyde Abbey, p. DE GRAY BIRCH ; Sir Stephen GLYNNE, The churches of Lancashire. — The Cambrian Archaeol. Assoc. at Oswestry. — Romano-British remains in Berkshire. — The American exped. to Chaldea. — Portrait of Sciarra by Moretto.

— N° 3436 : SPENCER, The principles of ethics. — MORSE, Abraham Lincoln. — MADAN, Books in manuscript. — STORRS, Bernard of Clairvaux. — Ripon Millenary Record and a history of the city, arranged under its wakemen and mayors from the year 1400. — The Book of Enoch, p. CHARLES. — Calendar of State papers, Domestic, 1648-49, p. HAMILTON. — Scottish Ballad poetry, p. TODD. — VEITCH, History and poetry of the Scottish border. — JACQUETON, La polit. extér. de Louise de Savoie. — CARTAILHAC, Monum. primitifs des îles Baléares. — Catal. of the coins of Mysia, Ionia, Alexandria.

— N° 3437 : CRAIK, Swift, select. from his works, II. — MALLESON, Lord Clive (ne vaut pas l'essai de sir C. Wilson dans les « Men of action »). — Gœthe, Maximes and reflections, transl. by SAUNDERS. — TEN BRINK, Gesch. der engl. Litter, II, 2. — The Book of Common Prayer, 1662. — FABIA, Les sources de Tacite (très bon). — Coleridge (Campbell). — Sterne's burial-place (Humphreys). — Chaucer's Lombardey Journey (Spont). — Gaudy Grene in Chaucer (Skeat). — The values of the rupee and livre in the XVII century.

— N° 3438 : BURDON-SANDERSON, Address to the British Assoc. — RENAN, Hist. du peuple d'Israël, IV. — O'Connor MORRIS, Memini, a tangled yarn. — EVANS and RHYS, The text of the Book of Llan Dâv. — Scottish lit. ; egypt. lit. — Coleridge on Quaker principles. — Langaze paye Maurice. — Note on Wordsworth.

— N° 3439 : POPOWSKI, The rival powers in Central Asia. — J. JACOBS, The Jews of Angevin England. — Rob. Bridges and contemporary poets, p. A. MILES. — SZAWAS and SIMONYI, Lexicon linguae hungaricae aevi antiquioris. — Goody Blake and Harry Gill. — Guildenstern.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : LANGEN, Gesch. der röm. Kirche von Gregor VII bis Innocenz III (complet et sûr). — MÜLLENHEIM RECHBERG, Das Geschöll von Müllenheim u. Zorn (détaillé). — HOCK, Die Familien Prags nach den Epitaphien des alten jüd. Friedhofs in Prag. — SCHWANN, Janssen u. die Gesch. der deutschen Reformation. — BÖHM, L. Wekhrlin (intéressant). — STRUVE, Entwick. des bayer. Braugewerbes im XIX Jahrh. (très utile). — HORN, Platonstudien (très recommandable). — Josephi op. p. NABER, IV. — ENGELBRECHT, Das Titelwesen bei den spätlatein. Epistolographen (soigné). — BEYER u. PASSY, Elemen-

tarbuch des gespr. Französisch; BEYER, Ergänzungsheft; KOSCHWITZ, Les parlers parisiens. — BERTHIER, La porte Sainte-Sabine àRome. — CLEMEN, Kunstdenkm. des Kreises Rees.

— N° 35 : DALTON, Zur Gesch. der evang. Kirche Russlands. — SACH, Urspr. der Stadt Hadersleben. — Kriege Friedrichs des Grossen, I, 1740-42 (2e et 3e vol. de la grande public. de l'état-major). — HAEBLER, Maria Josefa Amalia, Herzogin zu Sachsen. — BLUM, Auf dem Wege zur deutschen Einheit, Erinner. u. Aufzeichn. eines Mitkämpfers. — J. RICHTER, Uganda. — Kalhana's Rajatarangini, p. STEIN. — Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Anfang des XIII Jahrh. p. BAEUMKER. — SYLWAN, Sveriges periodiska literatur (depuis 1750). — JELLINGHAUS, Die niederl. Volksmundarten (œuvre d'ensemble). — GERLINGER, Griech. Elem. in Braut von Messina, 4e ed. (bon). — LANGE, Die Künstler. Erzieh. der deutschen Jugend. — QUIEHL, Franz. Aussprache u. Sprachfersigkeit. — Minerva, II.

— N° 36 : Handc. zum N. T. 2e ed. — BRINCKMEIER, Geneal. Gesch. der von Kalm. — ARNETH, Aus meinem Leben, I (intéressant). — PFEIL, Erlebn. eines preuss. Officiers in russ. Diensten (très attachant). — Dhammapadam, übers. von SCHROEDER. — RABE, Red. der demosth. Kranzrede (les résultats sont en l'air). — HERAEUS, Spicil. crit. in Valerio Maximo ejusque epitomatoribus (très bon). — RICKEN, Gramm. der franz. Sprache für deutsche Schulen. — KEIPER, F. Stolbergs Jugendpoesie (recommandable). — BAUMGART, Gœthes Faust als einheitl. Dicht. (mauvais). — Gœthes Werke, I kleine, Jugendschriften in Prosa ; 2, Winckelmann, Hackert, Reden u. Ansprachen, p. WITKOWSKI. — GÜHL u. KONER, Leben der Griechen u. Römer, 6e ed. 1-8. — LERMOLIEFF, Kunstkrit. Studien über italien. Malerei.

— N° 37 : FICKER, Zur Hippolytfrage. — Ph. Schaft, Berlin 1842-New-York 1892. — C. THOMAS, Melito von Sardes. — PREGER, Gesch. der deutschen Mystik im M. A. III (trop de polémique contre Denifle). — JASTROW, Jahresber. der Geschichtsw. XIV. — LINDNER, Die deutschen Königswahlen u. die Entst. des Kurfürstentums (bon). — I. Ferry, Discours et opinions, I. — HIRSCH, Gesch. der medicin. Wiss. in Deutschland. — BISCHOFF, Proleg. zum Dionysius Cato (remarquable). — TISSEUR, Observ. sur l'art de versifier (sagace, indépendant, mérite d'être étudié à fond). — MENTZ, Bibliogr. der deutschen Mundartenforsch. — Weiss, Sur Gœthe. — Schillers Kalender p. E. MÜLLER. — BENDER, Rom. u. röm. Leben im Altertum, 2e ed. — JUSTI, Murillo. — H. LANGE, Entw. u. Stand des höheren Mädchenschulwesens in Deutschland.

— N° 38 : MERCATI, L'eta di Simmaco. — Em. JULLIEN, Munatius Plancus (tableau réussi). — MAC KINNON, Culture in Early Scotland (insuffisant). — STORM, Columbus og Amerikas opdagelse (court, clair, bien fait). — W. Müller, Gesch. der Gegenwart, 1891. Vol. XXV (continué, après la mort de l'auteur, par Wippermann). — HEHN, De moribus Ruthen. (notes à bâton rompu; médisances). — BRETSCHNEIDER, Botanicum Sinicum, II. — STEWART, Notes on the Nicomachean ethics of Aristotle. — Phedon, p. COUVREUR (indépendant et beaucoup de nouveau). — GOUMY, Les Latins (spirituel et souvent suggestif). — MISCHKE, Der fahrenden Schüler Liederbuch (choix de poésies bien traduites). — MÜLLER et LOGEMAN, Die Hyst. van Reynaert die Vos (réimpr. du texte de 1479). — WEIZSÄCKER, Die Bildnisse Wielands. — THIEME, Schäufeleins maler. Thätigkeit. — MÜLLER-GROTE, Die Maler. des Huldigungssaales, Rathhaus Goslar. — MARTENS, Neugest. des Geschichtsunterrichts auf höh. Lehranstalten.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-septième année 16 octobre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Literarisches Centralblatt, nº 39 : GLOGAU, Tolstoi. — KOLDEWEY, Der Exorcismus in Braunschweig seit der Reform. — KÜHNEMANN, Herders Persönlichkeit in seiner Weltanschauung. — PRIDIK, De Cei insulae rebus (soigné). — RUSHFORTH, Latin hist. inscr. (bon). — ADLER, Die Fleisch-Theuerungs politik der deutschen Städte beim Ausgange des Mittelalters (important et très recommandable). — TRAUT. Joachim von Brandenburg u. der Türkenfeldzud 1542. — Miscellanea di storia italiana, XXX. — AULARD, Recueil des Actes du Comité de salut public, etc. I-V. — Herodot, V, VI, p. ABBOT. — SUDRE, Sources du roman de Renart (très distingué). — Les lament. de Matheolus, p. VAN HAMEL (fort méritoire). — WYSOCKI, Gryphaius (peu de nouveau). — Götz. Ged. 1745-65. — Groth. Ges. Werke, Lebenserinn. — POOLE, Catal. of Indian Coins of the British Museum.

Deutsche Literaturzeitung, nº 29 (numéro en retard) : HALLIER, Edess. Chronik; RAABE Apol. des Aristides. — HOLTZMANN, J. C. u. das Gemeinschaftsleben. — RUBENSOHN, Mysterienheiligtümer in Eleusis u. Samothrake (utile, mais diffus). — HARDER, Astrogn. Bemerk. zu den röm. Dichtern (très recommandable). — RIESS, Nechepsonis et Petosiridis fragm. magica (bon). — BLÜMNER, Der bildliche Ausdruck in Bismarcks Reden. — JUMPERTZ, Röm. Karthag. Krieg in Spanien (manqué). — PHILIPPI, Osnabrücker Urkundenbuch, I, 772-1100. — MÜLLER-GROTE, Malereien des Huldigungssaales im Rathhaus zu Goslar.

— Nº 34 : CREMER, Entsteh. der christl. Gewissheit. — Kuno FISCHER, Schopenhauer. — UHLIG, Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau. — DE LANTSHEERE, Race et langue des Hittites (très sain et exact). — SCHWARTZ, De numerorum usu Euripideo (trop diffus). — Pauli Manutii epist. sel. p. FICKELSCHERER (intéressant). — Grillparzers sämt. Werke p. SAUER, 1-10. — FISCHER, Drei Studien zur engl. Literaturgesch. (Ascham; Henry Crabb Robinson ; la mer dans la litt. angl.) — WEIS, Die ordentl. direkten Steuern von Kurtrier im Mittelalter (insoutenable, manque de méthode). — EULING, Bilder aus Hildesheims Vergangenheit. — Von LIEBENAU, Gasthof = und Wirthshauswesen der Schweiz in älterer Zeit (attachant). — SOHM, Kirchenrecht, I. Die geschichtl. Grundlagen.

— Nº 35 : Spitta, Apostelgesch. — NALLINO, Chrestom. Qorani Arab. (soigné). — RABE, Die Red. der Demosthen. Kranzrede (hardi, mais recommandable). — Mostellaria, p. SCHOELL. — Briefw. Herzog August von Sachsen Gotha mit Fräulein aus dem Winkel, p. METZSCH-SCHILBACH. — RAEDER, Athens politiske udvikling i tiden fra Kleisthenes til Aristeides' reform (recherches très instructives). — PHILIPPSON, Marie Stuart, III (de nombreux et importants matériaux mis en œuvre avec une sévère et impartiale méthode). — HOCK, Prags Familien nach den Epitaphien des jüd. Friedhofes. — WIEGAND, Wander. durch die röm. Katakomben.

— Nº 36 : Barhebraeus, Scholien zum Buche Daniel, p. FREIMANN. — VAIHINGER, Comm. zu Kants Kritik der reinen Vernunft. — BELOT, Petit dict. franç.-arabe (très recommandable). — CURTI, Teogonia di Museo (assez bon). — PANZER, De mythographo homerico restituendo. — O. E. SCHMIDT, Der Briefw. Ciceros (excellent travail). — Nord. Heldensagen, p. KÜCHLER (œuvre de dilettante). — KRIEGSMANN, Voltaires Bezieh. zu Turgot (programme). — STOCCHI, Aulo Gabinio ei suoi processi (ne sera pas superflu). — LOHMEYER, Verzeichnis neuer hess. Liter. — KOETSCHAU, Barthel Beham u. der Meister von Messkirch.

— N° 37 : NOWACK, Soc. probleme in Israel. — VON DER STEINEN, Die Bakaïri-Sprache (très important). — WENTZEL, Göttinger Scholien zu Nikanders Alexipharmaka. — GOMPERZ, Die jüngst entdeckten Ueberreste einer den Platon. Phaedon enthaltenden Papyrusrolle. — WISSOWA, De dis Roman. Indig. et Novens. (instructif). — Tiecks Werke, p. KLEE (bon). — KURTH, Hist. poét. des Méroving. (sera utile). — MÜLLER, Gesch. des Festungskrieges, 2e ed. — Apollonii Pergaei op. p. HEIBERG, II.

— N° 38 : Theol. Jahresber. — FEHR, Studia in orac. Sib. (jugement réfléchi). — Ibn Sina, Livre des théor. et avert. p. FORGET. — Xenia Austriaca. — Symbolae Pragenses. — Anal. Graecolat. (Cracov. et Leopol. — JÜRGES, Sallustii hist. reliq. (solide). — KAHL, Mundart u. Schriftsprache im Elsass. — BECKER, Jean Lemaire (très bon). — R. SCHNEIDER, Legion u. Phalanx (ne domine pas le sujet). — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. II u. III (excellent).

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 35 : W. MEYER, Die athen. Spruchrede des Menander u. Philistion. — Galeni scripta minora, III, p. HELMREICH. — LANGE, Method. Lehrerkomm. zu Ovids Metam. 1-5. — Cicero, 1e, 2e, 7e Rede gegen Marcus Antonius p. STRENGE ; für Milo, p. EBERHARD ; pro Milone p. FAUSSET ; pro lege Manilia, p. SMITH ; pro Roscio, pro lege Manilia, p. O. HEINE. — RAVAISSON, Venus de Milo (méthode peu scientifique et mince savoir). — HENZE, De civit. liberis quæ fuerunt in prov. pop. rom. (matériaux utiles). — TREDE, Das Heidentum in der röm. Kirche, III, IV.

— N° 36 : WESSELY, Papyrusfragm. des Chorgesanges von Euripides' Orest. — Thukydides, I, p. Fr. MÜLLER. — PAPAGEORGIOS, Paratér. crit. et paléogr. (en grec : conjectures sur le texte de l'athén. polit.). — MAASS, De Germanici prooemio (abondant et instructif). — OVERBECK, Gesch. der griech. Plastik, 4e ed. II. — CHENEVIERE, Hist. de la compensation jusques et y compris le rescrit de Mar Aurèle (clair, soigné, indépendant). — GRAFENHAIN, De more libros dedicandi apud scriptores graecos et romanos obvio (fait avec grand soin). — KNÖTEL, Atlantis u. das Volk der Atlanten (contestable en ce qui regarde la chronologie et l'ethnologie, d'ailleurs beaucoup de pensées pénétrantes). — DINGELDEIN, Der Reim bei den Griechen u. Römern (recommandable).

— N° 37 : MAASS, Aratea (1er art.) — Polybii hist. p. HULTSCH, II, 2e ed. — SUDRE, Ovidii Metam. Quomodo nostrates medii aevi poetae imitati interpretatique sint (habile). — NORDMEYER, De Octaviae fabula (bon). — URLICHS, Grundleg. u. Gesch. der klass. Altertumswiss. — RÖMER, Die Notation der alexandrin. Philologen bei den griech. Dramatikern. — SCHREIBER, Die hellenist. Reliefbilder. — RUGGIERO, Sylloge epigraphica orbis romani.

— N° 38 : Sophocles, Trachiniae, p. JEBBS. — MAASS, Aratea (2e art.). — SUSEMIHL, Quaest. Aristot. crit. exeg. II. — Stobaei Florilegium, ed. stereot. — ALY, Horaz, Leben u. Werke (habile). — Ausgew. Briefe Ciceros, I, 6e ed. p. LEHMANN. — Tac. Ann. p. GARIZIO. — FOWLER, The city-state of the Greeks and Romans (introduction à une histoire de l'antiquité). — DESJARDINS, Geogr. de la Gaule romaine, IV. — von SCHNEIDER, Die Erzstatue vom Helenenberge. — A. LEFÈVRE, Les races et les langues (l'auteur n'est pas de taille).

— N° 39 : MAASS, Aratea (3e art.). — M. CROISET, Période attique, tome III de l'Hist. de la litt. grecque (très intéressant et attachant). — WINTZELL, De hellenismo Horatii (lectures soignées et étendues). —

Hist. Apollonii rec. RIESE (texte établi avec méthode et sagacité). — WOLFF, Die rom. Ziegeleien von Nied. u. ihre Tempel. — FAURÉ, Théorie des proportions en architecture par l'analyse des monuments.

Theologische Literaturzeitung, n° 17 : Rig Veda, p. REGNAUD, I. — BUCHTER, Entst. u. Entwick. der hebr. accente. — MEYER, Krit. exeget. Komm. über das N. T. II. Joh. Evang. 8e ed. p. B. WEISS. — JACOB, Jesu Stellung zum mosaischen Gesetz. — FEHR, Studia in oracula Sibyllina. — ERBICEANA, Cronicarii graeci. — HURTER, Nomencl. liter. rec. theol. cathol. II, 2. — GLOGAU, Tolstoi. — GOTTSCHICK, Bedeut. der hist. krit. Schriftforsch. für die evang. Kirche.

— N° 18 : HOONACKER, Zorobabel et le second temple; Néhémie en l'an 20, Esdras en l'an 7. — CHARLES, The Book of Enoch. — MERCATI, L'eta di Simmaco l'interprete e S. Epifanio. — BACHER, Die hebr. Sprachwiss. von X bis XVI Jahrh; Die jud. Bibelexegese vom Anfang des X bis Ende XV; Die Bibelexegese der jüd. Religionsphilosophen des Mittelalters vor Maimuni. — PATRICK, The apology of Origen in reply to Celsus. — GEYER, Krit. u. sprachl. Erläut. zu Anton. plac. Itin. — ALBERT, Gesch. der Predigt in Deutschland bis Luther, I, II. — Papers of the American Society of Church History, IV.

— N° 19 : SCHUSTER, Studium der Theologie in der Gegenwart. — GOMPERZ, Griech. Denker, I. — HOMMEL, Aufs. u. Abhandl. arab. semit Inhalts, I. — NESTLE, Marginalien u. Materialien. — REUSS, Das A. T. 1-12. — HOBERG, Die Psalmen der Vulgata. — KAMPHAUSEN, Das Buch Daniel u. die neuere Geschichtsforschung. — HATCH and REDPATH, A concordance to the Septuagint, II. — GEBHART, Das Evang. u die Apokal. des Petrus. — SWETE, The Akhmîm fragm. of the apocr. gospel of St Peter. — HAUSSLEITER, Zur Vorgesch. des apost. Glaubensbek. — SAHRE, Der Liturgiker Amalarius. — MARCKS, Coligny, I, 1.

---



Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingt-septième année 23 octobre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue celtique, juillet (nº 3) : Ernault, Deux bardes bretons. — W. Stokes, Old-Irish glosses on the Bucolics, from a ms. in the Bibl. Nat. — Duchesne, Saint Patern. — Kuno Meyer, Two tales about Finn. — D'Arbois de Jubainville, Teutatès. — Nettlau, The fragm. of the Jain Bo Cuailnge in ms. Egerton. — Ernault, Etudes bretonnes, IX, sur l'argot de La Roche. — Loth, S voyelle initiale et intervocalique et les effets de la compos. syntactique. — *Mélanges :* Dottin, La vision de Mac Conglinne et l'hymne de Callimaque à Déméter ; Loth, Le dialecte de l'île aux Moines ; Yw, ow en gallois ; Emprunts bretons à l'anglo-saxon ; Iaër à Quiberon ; les mots druic, nader, dans le vocab. cornique ; A. Thomas, Le nom gaulois Comprinnus. — *Bibl. :* Loth, Les mots latins dans les langues brittoniques (sera lu avec plaisir et profit ; c'est le premier ouvrage de phonétique bretonne où les différents timbres de voyelles soient systématiquement étudiés). — O'Grady, Silva Gadelica. — Sel. from the Hengwrt mss. I. Y seint Graal, and II, p. Williams and Hartwell Jones (présente de l'intérêt à plusieurs points de vue ; mais aurait dû être fait avec une meilleure méthode et un plus grand souci de l'utilité des lecteurs).

Revue rétrospective, 1er octobre : Une actrice de province, directrice de théâtre, Mme Dorbigny. — Deux satires contre Mgr Malachie d'Inguimbert. — Une lettre de Veuillot. — Note de Sainte-Beuve pour le Livre d'Amour. — Lettre de Sainte-Beuve à Ed. Fournier. — Pièces relatives aux journées des 5 et 6 juin 1832. — Beaumarchais et le canal de Panama.

Revue de l'instruction publique (belge), 5e livr. : Delbœuf, Des prépositions en grec. — Paul Thomas, Le réalisme dans Pétrone (suite). — *Comptes rendus :* Pirenne, Bibliogr. de l'hist. de la Belgique (rendra de grands services). — Cagnat, L'armée rom. d'Afrique (suite : détaillé et important). — Decharme, Euripide et l'esprit de son théâtre (plein d'observations justes et intéressantes qui, habilement groupées et exposées dans un style élégant et limpide, contribuent largement à mieux faire comprendre le caractère particulier du théâtre d'Euripide.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 17 : Froschhammer, System der Philosophie im Umriss, I. — Laquiante, Guill. de Humboldt et Caroline de Humboldt. — Köhne, Das Hansgrafenamt. — Horn, Grundriss der neupersischen Etymologie (travail très distingué).

— Nº 18 : Ratzel, Anthropogeographie, II. — Siegfried, The Book of Job.

— Nº 19 : Erdmann (B.), Logik, I. — Bastian, Wie das Volk denkt.

Deutsche Literaturzeitung, nº 39 : H. Schmidt, Zur Christologie. — Geffcken, Stimmen der Griechen am Grabe. — Theaetet, p. Wohlrab, 2e ed. — Mankowski, Der Auszug aus dem Pancatantra in Kshemendras Brihatkathamanjari (méritoire). — De Geyso, Studia Theognidea. — Lucas, id. (deux travaux qui avancent la question de Theognis). — Josephi op. p. Naber, III, IV. — Streitberg, Zur german. Sprachgesch. (beaucoup de bon). — Goebler, Erythrä (très soigné et utile). — Koernicke, Entsteh. u. Entw. der Berg. Amtsverf. bis Mitte des 14 Jahrh. (très fouillé et clair, précis).

— Nº 40 : Theol. Briefe der Prof. Delitzsch u. Hofmann. — Bünger, Bernegger. — D. H. Müller, Die altsemit. Inschr. von Sendschirli. — R.P. Schulze, Beitr. zur Erkl. der röm. Elegiker (profondément étudié). — Holzinger, Ein Idyll des Planudes. — Cwicklinski, Einige Bemerk. über die Kompos. des Sophokl. Philoktets. — Analecta Graecensia (par

les prof. de l'Univ. de Graz). — SCHLÜTER, Die schwache Declin. im Heliand. — Eneas, p. de S. DE GRAVE (très soigné). — BUSOLT, Griech. Gesch. I (2e éd. très augmentée et remaniée). — H. BLOCH, Forsch. zur Politik Heinrichs VI, 1191-1194. — ILG, Kunstgesch. Charakterbilder aus Oesterreich-Ungarn.

Wochenschrift für klassische Philologie, nos 30-31 : OVERBECK, Gesch. der griech. Plastik, 4e ed. — WILISCH, Altkorinth. Thonindustrie (utile). — Lactanti II, 1 p. BRANDT. — CRUSIUS u. COHN, Zur hds. Kritik der Parömiographen. — Cicero, Roscius p. RICHTER-FLECKEISEN. — Herodot, V, VI, p. ABBOTT. — PRELLWITZ, Etymol. Wörterbuch der griech. Sprache. — CECI, Le etimologie dei giureconsulti romani (sera le bienvenu). — ENGELBRECHT, Das Titelwesen bei den spätlat. Epistolographen (très recommandable). — NAST, Volkslieder der Litauen (soigné).

— Nos 32-33 : WESSELY, Bemerk. zu einigen Public. auf dem Gebiet der aelt. griech. Paläogr. — SOPHOCLES, Τὰ ἐν Ἀκροπόλει ἀγάλματα κορῶν ἀρχαϊκῆς τέχνης. — NIGRA, Inni di Callimacho su Diana e sui lavacri di Pallade; DE JAN, De Callimacho Homeri interprete. — LANGE, Thukydides u. sein Geschichtswerk (sera utile aux écoliers). — KEIL, Die solon. Verfass. bei Aristoteles (très travaillé et réfléchi). — ALY, Horaz, sein Leben u. Wirken (petit écrit clair). — G. MÜLLER, Comm. zu Sallust. — LENEL, Das Sabinus-System. — FRITZSCHE, Kurzgef. griech. Schulgramm. 2e ed.

— No 34 : Max. COLLIGNON, Handb. der griech. Archäologie (joli livre utile). — BRUGMANN, Grundriss der vergl. Gramm. der indog. Sprachen. — Prometheus, p. WECKLEIN, 3e ed. — LORENTZ, De pron. person. apud poetas alexandrinos usu (instructif). — Lucianus, p. SOMMERBRODT, II, 1. — Syll. epigr. graec. p. E. HOFMANN. — Pro Sestio; Philippica sec. p. KORNITZER. — W. CHRIST, Horatiana (avance beaucoup la critique et l'explication d'Horace). — F. HETTNER, Röm. Steindenkm. des Museums zur Trier.

— No 35 : LA ROCHE, Commentar zur Odyssee. — Platons Apol. des Sokrates u. Kriton, p. GOEBEL. — Petron, p. FRIEDLAENDER (texte de Buecheler, traduction magistrale, notes savantes). — SCHULZE, Beitr. zur Erkl. der röm. Elegiker (bonne moisson). — WEISSENFELS, Ciceros rhetor. Schriften, Auswahl für die Schule (excellent).

— No 36 : GEORGII, Die antike Aeneis-Kritik (plutôt des conjectures que des preuves). — WINTZELL, De hellenismo Horatii, I (du soin). — MAGNUS, Zur Ueberl. u. Kritik. der Met. Ovids, liber XV. — A. M. A. SCHMIDT, Das Homer. in Sophokles' Aias (bon). — Thukydides, I, p. F. MÜLLER. — G. SCHNEIDER, Hellen. Welt = und Lebensanschauungen in ihrer Bedeut. für den gymn. Unterricht.

— No 37 : RUSHFORTH Latin histor. inscr. illustrating of the Early Empire (utile). — SORN, Sprachgebr. des Historikers Eutropius (complet). — JOHNSON, De conjunctivi et optativi usu Euripideo. — LANGE, Quaest. in Thesmophoriazusas (jugement réfléchi). — Ausw. aus Xenophons Hellen. p. BÜNGER. — BRUCHMANN, Beitr. zur Ephoros-Kritik, II. — Josephi p. p. NABER, III. — In Memoriam, Rückblicke auf das Livl. Landesgymn. Kaiser Alexander II zu Birkenruh.

— No 38 : GUHL, u. KONER, Leben der Griechen u. Römer, 6e Lief, p. ENGELMANN 1-4. — SARTORI, Das Kottabosspiel der alten Griechen; BOEHM, De cottabo (1er art.). — FRIES, Quaest. Herodoteae. — KVICALA, Neue Krit. u. exeget. Beitr. zu Vergils Aeneis (à ne pas négliger). — BISCHOFF, Proleg. zum sogen. Dionysius Cato. — SCHULTZ, Lehrb. der alten Gesch. für die höh. Lehranst. I. — ELLENDT-SEYFFERT, Latein. Gramm. 37e ed.

## Maurice SOURIAU

Ancien élève de l'École normale, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers

# L'évolution du vers français au dix-septième siècle

Un volume in-8, broché........................................ 10 fr. »

*DU MÊME AUTEUR :*

**De la Convention dans la tragédie classique et dans le drame romantique.** Un volume in-8, broché............................................ 6 fr. »

**De la versification de Molière.** Un volume in-8, broché.............. 2 fr. 50

## Ferdinand BRUNETIÈRE

De l'Académie française

# ÉTUDES CRITIQUES SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

**5e SÉRIE**

LA RÉFORME DE MALHERBE ET L'ÉVOLUTION DES GENRES
LA PHILOSOPHIE DE BOSSUET — LA CRITIQUE DE BAYLE — LA FORMATION DE L'IDÉE DE PROGRÈS
LE CARACTÈRE ESSENTIEL DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un volume in-16, broché................................................ 3 fr. 50

EN VENTE :

**Études critiques sur l'Histoire de la Littérature française.** 1re série. (La littérature française au moyen âge. — Pascal. — Molière. — Racine. — Voltaire. La littérature française sous le premier empire. — Le naturalisme au XVIIe siècle.) Nouvelle édition. Un volume in-16, broché ...................... 3 fr. 50

**Études critiques sur l'Histoire de la Littérature française.** 2e série. (Les Précieuses. — Bossuet et Fénelon. — Massillon. — Marivaux. — La direction de la librairie sous Malesherbes. — Galiani. — Diderot. — Le théâtre de la Révolution.) 3e édition. Un volume in-16, broché.......................... 3 fr. 50

**Études critiques sur l'Histoire de la Littérature française.** 3e série. (Descartes. — Pascal. — Lesage. — Marivaux. — Prévost. — Voltaire et Rousseau. — Classiques et romantiques.) 2e édition. Un volume in-16, broché... 3 fr. 50

**Études critiques sur l'Histoire de la Littérature française.** 4e série. (Alexandre Hardy. — Le roman français au XVIIe siècle. — Pascal. — Jansénistes et Cartésiens. — La philosophie de Molière. — Montesquieu. — Voltaire. — Rousseau. — Les romans de Madame de Staël.) Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

**L'Évolution des genres dans l'Histoire de la Littérature.** Tome Ier. Un volume in-16, broché............................................ 3 fr. 50

## Siméon LUCE

Membre de l'Institut

# LA FRANCE PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS

## ÉPISODES HISTORIQUES & VIE PRIVÉE AUX XIVe & XVe SIÈCLES

**2e SÉRIE**

Un volume in-16, broché............................................ 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES :

Préface. — Siméon Luce. — Le soufflet de l'Écluse et la chanson des Pastoureaux normands. — Les origines militaires de Jacques Bonhomme. — La mort de Charles V. — Jeanne Paynel à Chantilly. — Perrette de la Rivière, dame de la Roche-Guyon. — Deux documents inédits relatifs à frère Richard et à Jeanne d'Arc. — Une pièce de vers sur le siège d'Orléans. — Louis d'Estouteville et la défense du mont Saint-Michel.

DU MÊME AUTEUR :

**La France pendant la guerre de Cent ans.** Episodes historiques et vie privée aux XIVe et XVe siècles. 1re série, 2e édition. 1 vol. in-16, broché..... 3 fr. 50

**Histoire de Bertrand Du Guesclin et de son époque.** 2e édition. Un volume in-16, broché............................................ 3 fr. 50

TOME Ier : *La jeunesse de Bertrand* (1320-1364). Ouvrage qui a obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le grand prix Gobert.

**Jeanne d'Arc à Domrémy.** 2e édition. Un vol. in-16, broché........ 3 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-septième année 30 octobre 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue: Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue de l'Art chrétien, septembre : La Madone byzantine de San-Marco à Florence, par M. Fr.-J.-J. Berthier. — Les anciennes peintures murales. — De la manière d'enlever le badigeon qui les couvre et de les restaurer, par M. H.-M. Seidler. — Justification archéologique des reliques de sainte Cécile conservées autrefois et maintenant à la métropole d'Albi (2e article), par Mgr X. Barbier de Montault. — Mélanges. La collection de bénitiers en faïence décorée de M. L. de la Rüe, par M. Ed. Marchand. — Le trésor de l'église Saint-Udalric, à Augsbourg, par Em. Badel. — L'ancienne cloche de Marey-sur-Tille (Côte-d'Or), 1630, par M. L. Germain. — L'église et le cloître de Cadouin (Dordogne), par M. L. Cloquet. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* L'Acropole de Suse, par M. Dieulafoy. — La collection Spitzer (suite). — Le cardinal Jean-Baptiste Pitra, évêque de Porto, bibliothécaire de la Sainte Eglise, par A. Battandier. — Baumgarten, par G.-B. de Rossi. — Le rythme dans la musique grégorienne en général, par le père Dechevrens. — La vallée de l'Ardres, par l'abbé Chevallier. — Culte de saint Grat, évêque et patron du diocèse d'Aoste : son patronage, processions à son honneur et leur organisation, par le chan. Duc. — Les trois statues du cardinal de Bérulle, par le P. Ingold. — Les reliquaires de l'église de Murtin (Ardennes), par H. Jadart et L. Demaison. — Étude historique sur l'abbaye Saint-Paul de Narbonne, par l'abbé Sabarthès. — Lambert Lombard, peintre et architecte, par J. Helbig. — Histoire du meuble, par E. Valton. — L'église-cathédrale de Saint-Bavon à Gand, par H. Goetghebuer. — La valeur esthétique de la moralité dans l'art, par M. de Wulf. — La Vierge aux Sept Glaives, par H. Delehaye. — La légende de la mort de Caïn, par E. Male. — Reste d'une basilique du XIe siècle dans la cathédrale de Coutances, par le chan. Pigeon. — Rome et l'Italie sous Léon XIII, par le baron J. de Witte. — La peinture en Europe, par G. Lafenestre et Eug. Richtenberger.

Annales du Midi, no 20, octobre 1893 : Bladé, Géogr. polit. du S.-O. de la Gaule pendant la dom. rom. — Pelissier, L'ambass. d'Accurse Maynier à Venise (1499). — *Mélanges et documents :* Une charte originale de Conques du XIe siècle (Douais); Note sur un fragm. du Breviari d'Amors et Notes de lexicogr. prov. II (A. Thomas). — *Comptes rendus :* Boissonnade, Quomodo comites Engolismenses erga reges Angliae et Franciae se gesserint (consciencieux); Bourciez, La langue gasconne à Bordeaux (très intéressant, expose avec clarté ce que d'autres avaient dit, attire l'attention sur des faits qui n'avaient pas été observés jusqu'ici, montre un sens très affiné de ce qu'est le développement historique d'une langue); Dufayard, De Claudii Seisselii vita et scriptis (modèle de biographie historico-littéraire telle que la méritait le personnage).

The Academy, no 1117 : Mem. of Montrose, p. Wishart. — Hazlitt, Liber amoris or the New Pygmalion, p. Le Gallienne. — Morfill, Poland (intéressant, mais désappointe). — Turnbull, Othello, a critical study. — Ritchie, Darwin and Hegel. — Some books on the colonies. — Child-mariages (XVIe siècle). — The Gospel of Peter and Dionysius of Alexandria (Bernard). — The Lord in the Gospel of Peter (Tyler). — Etymol. of Demijohn (Mayhew). — Paspates, The Great Palace of Constantinople.

— No 1118 : Max Müller, Philosophy or psychological religion. — Crowe, With Thackeray in America. — Mahan, Admiral Farragut. — Wood-Martin, Hist. of Sligo. — Prof. Jowett (not. nécrol.). — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible, II. — Cowley at the

Restoration. — Etym. of verdigris (Toynbee). — York and Lancaster (Ramsay). — S. BERGER, Hist. de la Vulgate pendant les premiers siècles du M. A. — The Irish mss. at Brussels (K. Meyer). — Some books on egyptology.

— N° 1119 : G. SMITH, The United States. — Heine, transl. by LELAND, IV. — Love songs of Connacht, p. HYDE. — EDGAR, Hist. of Early Scottish education. — KRAUSHAR, L'amiral polonais Arciszewski (en russe). — Sir William Smith (not. nécr.). — Dr. Robert Perceval Graves. — A compulsory marriage in Cheshire 1544 (Furnivall). — The Whitefield, Ballyhank and Monataggart oghams (Macalister). — Verdigris (Church). — Ausgrab. in Sandschirli, I (Sayce). — New Asoka inscr. (Burgess). — Budechaiti (Hogan).

The Athenaeum, n° 3440 : CHILD, The Pearl of Asia or five years in Siam. — The Diary of Samuel Perys, p. WHEATLEY. — GENEVOIS, Les dernières cartouches, Villersexel, Hericourt, Pontarlier. — Smetham, Literary works, p. DAVIES. — Sir George DUCKETT, Visitations and Chapters-General of Cluni. — Sauppe (not. nécr.). — Susan. — Excavations in Montenegro.

— N° 3441 : JOHNSTON and WILSON, Pusey's life. — JUSSERAND, W. Langland (œuvre de très haute valeur). — PILLING, The emancipation of South America, a condensed translation of « the History of San-Martin » by Gen. Mitre. — De Orat. I, p. MOOR. — CARÖE and GORDON, Sefton, a descriptive and historical account. — Wellington's Spanish Prayer Book. — The Master of Balliol (not. nécrol. sur B. Jowett).

— N° 3442 : SELOUS, Travel and adventure in South-East-Africa. — BESANT, Hist. of London. — Dante, Div. Com. a version in the nine-line metre of Spenser, by MUSGRAVE. — SMITH, The United States, an outline of polit. history, 1492-1871. — Sir William Smith (not. nécrol.) — John Erskine, Earl of Mar. — Excav. at Megalopolis. — Excav. in Montenegro (Munro).

Literarisches Centralblatt, n° 40 : BRUCE, Apologetics. — DE BRUIJN, Biogr. woordenboek van oostind. predik. — KNIEKE, Die Einwander. in den westf. Städten bis 1400 (solide). — HUBERT, Vergerios public. Thätigkeit (bon). — Bonstetten, Briefe u. ausgew. Schriften, p. BÜCHI (soigné). — LÉVY, Napoléon intime (de mince valeur). — JÄGER u. MOLDENHAUER, Auswahl wichtiger Actenstücke zur Gesch. des XIX Jahrh. — SIEVERS, Grundz. der Phonetik, 4e ed. — G. MEYER, Türk. Studien, I. Griech. u. roman. Bestandteile im Wortschatz des Osman. Türk. (matériaux rassemblés avec soin). — MAHAFFY, On the Flinders-Petrie papyri, II. — Plutarch, The Romane questions, transl. 1603 by Holland, p. JEVONS. — WILMANNS, Deutsche Gramm. I (répond à son but). — Gœthe, Faust, p. SCHRÖER, 3e ed. — CORDEIRO DA MATTA, Ensaio de diccionario Kimbundu-Portuguez.

— N° 41 : GOOSZEN, De Heidelb. Catechismus. — JACOBS, Thaliaca (consciencieux). — Osnabr. Urkundenbuch, I, p. PHILIPPI. — HÖHN, Gesch. Entw. des gewerbl. Lebens der Stadt Schmölln. — BARGE, Die Verhandl. zu Linz u. Passau, 1552 (très soigné). — EGELHAAF, Deutsche Gesch. im XVI Jahrh., II, 1526-1555 (utile, jugement mesuré, grand savoir). — WIEHR, Napoleon u. Bernadotte im Herbstfeldzuge 1813. — SCHWARZ, Umar ibn abî Rebiâ (bon travail). — R. SCHMIDT, Das Kathakautukam des Çrivara. — JACOBI, Das Ramayana (très instructif). — R. KÜHNER, Gramm. der griech. Sprache, I, 3e ed. p. BLASS. — Galeni scripta minora, p. HELMREICH, III. — FREPPEL, Commodien, Arnobe, Lactance et autres fragm. inédits (n'est pas dépourvu d'intérêt). — RAHN u. HOEVEN, Formenlehre der franz. Sprache ; Lesebuch.

— N° 42 : Braunsberger, Canisius. — Kemmer, Arminius (ne marque pas de progrès). — Maisch, Bilder aus der Gesch. des deutschen Bürgertums (populaire). — Runge, Gesch. des Osnabrücker Buchdrucks, I. — Pierling, Rinhuber. — Reitzenstein, Der Feldzug von 1622 am Oberrhein, II (très bon). — Jannet et Kämpfe, Die Verein. Staaten. — Stumme, Tunis. Märchen u. Ged. (excellent). — Dessau, Inscr. lat. sel. I. (recueil utile). — Becker, Jean Lemaire (travail très solide). — Florence of Rome, le bone, p. Vietor, I. — Fischer, Die kirchl. Dichtung, hauptst. in Deutschland. — Ghalib Edhem, Essai de numism. seldjoukide. — Koetschau, Barthel Boham u. der Meister von Messkirch.

Deutsche Literaturzeitung, n° 41 : Kübel, Unterschied zwischen der posit. u. der liber. Richt. in der mod. Theologie, 2e ed. — Mayor, The Epistle of St James. — Schell, Kathol. Dogmatik. — Schreiber, Manuel de la langue tigraï II, textes et vocab. — Natorp, Die Ethika des Demokritos, Text u. Unters. (très méritoire). — Horatius, Satirae, Epist. p. Mewes. — Werder, Vorles. über Lessings Nathan (bon). — Arvede Barine, Musset (habilement fait). — Horn, Die Disput. u. Promot. an den deutschen Univers. vornehmlich seit dem XVI Jahrh. — Busch, England unter den Tudors, I, Heinrich VII (aura six volumes; le premier fait preuve d'un jugement sain et d'une critique des sources étendues). — Duc de Broglie, La paix d'Aix-la-Chapelle.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 20 : Manissadjian, Lehrb. der mod. osman. Sprache (sans prétention scientifique). — Ebers, Sinnbildliches. Die Kopt. Kunst, ein neues Gebiet der altchristl. Sculptur u. ihre Symbole. — Gerber, Das Ich als Grundl. unserer Weltanschauung. — Caland, Zur Syntax der Pronomina im Avesta (très recommandable).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 41 : Strickland, La questione omerica (à consulter avec précaution). — Platon. Apol. u. Kriton, p. Goebel, 2e ed. — Conybeare, A collation with the ancient Armenian versions of the Greek text of Aristotle's Categories (très bon). — C. Thomas, Theodor von Studion u. sein Zeitalter (soigné). — Roenstroem, Metri Vergiliani recensio (satisfaisant). — Tac. I-VI, p. Nemethy. — Beck, Studia Gelliana et Pliniana (résultats incertains). — Goumy, Les Latins (de l'esprit et des aperçus contestables). — Schön, Das kapit. Verzeichnis der röm. Triumphe (très utile). — Wecklein, Themistokles u. Salamis (important). — Bruchmann, Epitheta deorum apud poetas graecos. — J. Wagner, Realien des griech. Altertums.

— N° 41 : Meiners, Quaest. ad Scholia Aristoph. (suggestif). — Westphal, Aristoxenos von Tarent, II, p. Saran (long art. de v. Jan). — Gidionsen, Zu den Literaturbriefen des Horaz. — Ov. Metam. p. Meuser, 5e ed. p. Egen. — Aem. Thomas, De Velleiani volum. condicione (fort recommandable). — Francotte, L'organ. de la cité athén. et la réforme de Clisthène (très soigné). — Foresti, Mitologia greca I, Divinita, II, Eroi. — Hart, Pyramus u. Thisbesage, II. — Karsten, Uitspraak van het Latijn (grand savoir). — Bender, Horaz, Homer u. Schiller im Gymnasium.

— N° 42 : Rabe, Die Red. der demosth. Kranzrede (n'est pas définitif). — Essen, Das erste Buch der aristot. Schrift über die Seele (art. de Susemihl sur ce travail, réussi en partie). — Brieger, Epikurs Lehre von der Seele. — Persius, p. Conington. — Bischoff, Proleg. zum Dion. Cato. — Cumont, Catal. somm. des monum. figurés relatifs au culte de Mithra. — Schneider, Legion u. Phalanx (contestable dans les points essentiels). — Schreyer, Fortleben homer. Gestalten in gœthescher Dicht.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingt-septième année 6 novembre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

# PÉRIODIQUES

**The Academy**, n° 1120 : Life of Sir Richard Burton. — H. HOUSSAYE, 1815 (très remarquable). — EVERETT, The Gospel of Paul. — Notes on two recent editions of Wordsworth, III (Hutchinson). — The methods of the higher criticism (Sayce). — Had Polycarp the Gospel of Peter in his hands ? (Conybeare). — A Syriac ms. in the British Museum (Barnes). — Was Lindum a colonia ? (Bradley). — A linguistic puzzle (Sykes).

**The Athenaeum**, n° 3443 : HALES, Folia litteraria, essays and notes on English Literature. — Wishart, Deeds of Montrose, p. MURDOCH and SIMPSON. — FROST, WHITE, Hist. of Clare. — SANBORN and HARRIS, Bronson Alcott. — Robert Graves (not. nécr.). — Wellington's Spanish Prayer Book. — The Oxford conference on education. — Excav. in Montenegro (Munro).

**Literarisches Centralblatt**, n° 43 : Leontios, Leben des hlg. Johannes p. GELZER. — WEIGAND, Nietzsche. — GOMPERZ, Griech. Denker, Gesch. der antiken Philosophie, I (excellent). — BUSOLT, Griech. Gesch. I (de très grande valeur). — WÖBER, Die Miller von und zu Aichholz, I. — Chaptal, Souvenirs. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig 1891. — Diwan des Garwal b. Aus al-Huteja, p. GOLDZIHER. — NESTLE, Marginalien u. Materialien. — HORN, Grundriss der neupers. Etymologie (très soigné). — W. Scherer, Kleine Schriften. — Briefe von und an Nic. Götz, p. SCHÜDDEKOPF. — CLEMEN, Kunstdenkm. der Rheinprovinz, II, III. Mühlheim, Ruhrort, Essen.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 42 : Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit, aus dem Syr. übersetzt von KAYSER. — LIPSIUS, Luthers Lehre von der Busse. — SCHEMANN, Schopenhauer-Briefe. — LATTMANN, Verirr. des deutschen u. latein. Elementarunterrichts. — GRÜNBAUM, Neue Beitr. zur semit. Sagenkunde (soigné). — Galeni op. III, p. HELMREICH (réfléchi et savant). — BACMEISTER et O. KELLER, Die Briefe des Flaccus verdeutscht. — GISLASON, Udvalg of oldnordiske Skjaldekvad. — MEHRING, Die Lessing-Legende (fait de Lessing l'ancêtre du prolétariat actuel). — PENKA, Die Heimat der Germanen (toujours la même bouillie). — Hess. Urk. II, p. REIMER. — Pitra, Le 14 juillet 1889, p. FLAMMERMONT (art. de Bailleu qui reconnaît le grand savoir de l'auteur, son sens critique et son activité, mais qui le met en garde contre des tendances républicaines et chauvines). — BETTINGEN, Wesen u. Entwick. des komischen Dramas (médiocre). — HOLTZE, Gesch. des Kammergerichts in Brandenburg-Preussen, II (très intéressant).

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 21 : BILFINGER, Die mittelalterlichen Horen u. die modernen Stunden. — Codex Leidensis 399, I. P. I, fasc. 1. — Alberoni, Lettres intimes au comte Rocca p. BOURGEOIS (détails importants et intéressants, mais qu'il faut chercher au milieu de choses accessoires; le livre est trop considérable; il aurait fallu plus d'extraits). — Luthers Werke, krit. Gesammtausgabe, V. — ROTHFUCHS, Bekenntnisse aus der Arbeit des erziehenden Unterrichts.

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 43 : CZYCZKIEWICZ, Untersuch. zur zweiten Hälfte der Odyssee. — Prometheus, p. WECKLEIN, 3e éd. — Sophokles, Electra, p. Ad. MÜLLER. — Aristotle, Const. of Athens p. KENYON, p. BLASS. — HAURY, Procopiana (bon). — Cicero, Epist. p. Süpfle, 10e éd. p. BÖCKEL. — WESSNER, Quaest. Porphyrioneae (clair et méthodique). — PROTT, Fasti Graecorum sacri, I (beaucoup de soin et de sûreté). — NOURRISSON, La bibliothèque des Ptolémées. — CALLEGARI, Nerone e la sua corte nella storia e nell' arte I, L'arte antica e mediana (n'a rien à faire avec l'histoire romaine). — Das Heidenthor. — HINTNER, Die Verba des Befehlens in den indogerm. Sprachen.

Wochenschrift fuer klassische Philologie, n° 38 : Brunn, Griech. Kunstgesch. I (à continuer). — Sartori, Boehm, Le cottabos (2e art.). — Weissmann, Die scen. Aufführ. der griech. Dramen des V Jahrh ; Bodensteiner, Scen. Fragen über den Ort des Auftretens u. Abgehens im griech. Drama ; Capps, Vitruvius and the Greek stage. — Abicht, Uebersicht über den Dialect des Herodotos (bon). — Ostbye, Die Schrift vom Staat der Athener u. die attische Ephebie (fait avec méthode) — J.-B. Kellner, Der heilige Ambrosius, Bischof von Mailand, als Erkl. des Alten Test. (utile). — Frankfurter, Graf Thun, Exner u. Bonitz.

— N° 40 : Weissmann, Die scen. Aufführ. des V Jahrh ; Bodensteiner, Scen. Fragen ; Capps, Vitruvius (2e art.). — Herodotos, VII, p. Abicht. — Xenophon, Anab. I-IV, p. Sorof. — Peter, Die Script. Hist. Aug.

— N° 41 : Schucht, De docum. orat. atticis insertis. — Schneider, Legion u. Phalanx (3 chapitres inutiles, le 4e distingué, le 5e à désapprouver). — Horaz, Episteln, p. Luc. Müller. — Opitz u. Weinhold, Chrest. aus der silbernen Latinität. — Sjöstrand, In Syntaxin Draeger. not. nonnullae. — G. Curtius, Griech. Grammatik, 2e ed. p. Hartel.

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, avril-juin 1893 : Schöndorffer, Kants Definition vom Genie. — Reicke, Lose Blätter aus Kants Nachlass (suite). — Treichel, Provinzielle Sprache zu und von Thieren und ihre Namen. — Bonk, Ortsnamen in Preussen, II. — Sembrzycki, Die Schotten u. Engländer in Ostpreussen. — *Rec.* : Drews, Die deutsche Speculation seit Kant ; Von der Ropp, Hanserecesse, 1431-1476, VII ; Ramult, Dict. du dialecte cachoube ; Bötticher, Bau = und Kunstdenkm. der Provinz Ostpreussen, III, das Oberland ; Rozycki, Die Kupferstecher Danzigs. — Univ. Chronik 1893. — Das Herderhaus in Mohrungen (Suphan).

Theologische Literaturzeitung, n° 20 : Norden, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie. — Zeller, Ueber eine Berühr. des jüngeren Cynismus mit dem Christentum. — Elter, Gnomica, I. — Book of Job, p. Siegfried. — N. T. sec. ed. S. Hieronymi p. Wordsworth and White, I, 3. — Kunze, Das neu aufgef. Bruchstück des sogen. Petrusevang. — Lundborg, Det Petrusevangeliet. — Völter, Petrusevang. oder Aegypterevang. ? — Vering, Lehrb. des kathol., orient., protest. Kirchenrechts. — De Galatia Romania provincia (Ramsay) ; Schlusswort hierzu (Schürer).

Zeitschrift fuer katholische Theologie, IV. : Rinz, Ritschls Studien zur Lehre von Gott. — Biederlack, Weltliche Ehegesetze u. ihre Geltung. — Limbourg, Die Analogie des Seinbegriffs. — *Rec.* : Thalhofer, Hdb. de kath. Liturgik ; E. Müller, Natur u. Wunder ; Oettli, Comm. zu Deuter. Josua, Richter ; P. Schneider, Kirchenrechtsquellen ; Köhler, Cattaneos Werke übers. ; Westcott, The Gospel of Life ; Gottlob, Päpstl. Kreuzzugssteuern ; Luckock, The Church in Scotland ; Schöpfer, Gesch. des A. T. 1 ; Weiss, Die Bergpredigt. — *Anal.* : Zeitalter des Bibelübers. Symmachus ; J. Keble u. Card. Newman ; Texkritik zu Gen. 6, 3 ; Hurters Nomenclator lit. theol. II ; Die neue Revue thomiste ; Archiv von Denifle-Ehrle ; Card. Migazzis Urteil über die Jesuiten ; Acten der Passauer Diöcesansynode.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, Boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

OUVRAGE COMPLET

# MÉMOIRES
# DU MARQUIS DE SOURCHES

SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV

D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTHENTIQUE APPARTENANT A M. LE DUC DES CARS

Par le comte Gabriel-Jules de COSNAC

ET

Édouard PONTAL, archiviste-paléographe

TOME TREIZIÈME ET DERNIER

JANVIER 1711-DÉCEMBRE 1712

1 volume in-8, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

L'ouvrage complet, 13 volumes in-8, brochés (septembre 1681-décembre 1712) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 97 fr. 50

Chaque volume séparément broché . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

Il semble que l'on n'accorde pas à cette très importante publication l'attention qu'elle mérite.....

Les Mémoires de l'homme qui a occupé l'une des charges les plus importantes à la Cour de Louis XIV, dix à douze gros volumes in-8 de notes, trente et une années du grand règne racontées au jour le jour, n'est-ce pas là de quoi émouvoir ceux qu'intéresse encore l'histoire !...

Il faut prendre les *Mémoires du marquis de Sourches* pour ce qu'il a voulu qu'ils soient, un recueil de faits, aride à la lecture, mais extrêmement précieux pour l'historien.

Ils corroborent complètement et corrigent par endroits les *Mémoires de Saint-Simon* et le *Journal de Dangeau*, et ils constitueront avec eux le grand répertoire auquel il faudra toujours avoir recours pour la seconde moitié du règne de Louis XIV.

P. B.

(Extrait du journal *Le Temps*, du 19 février 1885.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingt-septième année 13 novembre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Romania, n° 87 : G. Paris, La chanson d'Antioche provençale et la Gran conquista de Ultramar (fin). — Gauchat, Des poésies provençales conservées par des chansonniers français. — Cais de Pierlas et P. Meyer, Mémoire en provençal présenté en 1398 au comte de Savoie par les Grimaldi de Beuil. — Piaget, Jean de Garencières. — Morel-Fatio, Notes de lexicologie espagnole.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 4 : C. Schefer, Louis XIV et Charles XII, La guerre de Pologne, mission de Bonnac. — Matter, Rome et la révol. de 1848. — Pouzet, Des effets polit. du renouvellement partiel. — Hennequin, Le Directoire départemental de 1789. — Zolla, Les variations du revenu et du prix des terres en France au xvii[e] et au xviii[e] s. (suite). — Leclerc, Les univ. anglaises. — *Analyses :* Vandal, Napoléon et Alexandre I[er], 2 ; Niox, L'expansion europ. Empire britannique, Asie, Afrique, Océanie ; Fauchille, La diplom. franç. et la ligue des neutres de 1780 ; Plantet, Corresp. des beys de Tunis et des consuls de France avec la cour ; Giacometti, La question italienne, 1814-1860 ; Angot de Rotours, La morale du cœur ; de Wyzewa, Le mouvement socialiste en Europe.

Annales de l'Est, n° 4, oct. 1893 : Grucker, La Dramat. de Lessing. — Ch. Schmidt, Livres et biblioth. de Strasbourg au moyen âge. — A. Collignon, De quelques imitations dans la Rusticiade. — Dannereuther, Un janséniste à S. Mihiel en 1650, le chanoine Bayon, de la congrég. de Notre-Sauveur. — *Comptes rendus :* P. Laurent, Annales de Dom Ganneron, Les antiq. de la chartreuse de Mont-Dieu ; J.-D. Beykert ; Ogier, Journal du Congrès de Münster, p. Boppe ; Decharme, Euripide ; Netter, La parole intérieure et l'âme.

Revue historique, septembre-octobre : Müntz, Le sentiment religieux en Italie pendant le xvi[e] s. — Mossmann, La France en Alsace après la paix de Westphalie, II. — Pirenne, L'origine des constit. urbaines au M. A. I. — Bulletin : France, Allemagne, Danemark. — Lettre de M. de Crue — *Comptes rendus :* Beurlier, De div. honor. quos accep. Alexander et successores ejus ; Cougny, Extraits des auteurs grecs concernant la géogr. et l'hist. des Gaules ; Bazin, Nîmes, Vienne, Lyon ; Lex, Eudes de Blois ; De La Roncière, Vie de Bouchard le Vénérable par Eudes de Saint-Maur ; Hirsch, Zur Gesch. Ludwigs VII von Frankreich ; Bloch, Zur Politik Kaiser Heinrichs VI ; Xénopol, Istoria Rominilor diu Dacia troiana ; Sir G. Lewis, The government of dependencies ; Sir J. Strachey, L'Inde ; Styffe, Rikskansleren Axel Oxenstiernas Skrifter och brefvexling.

The Academy, n° 1121 : Liddon, Life of Pusey. — Du Camp, Théophile Gautier, transl. — Ward, History of St Edmund's College Old Hall. — Cossa, An introd. to the study of polit. economy. — Some colonial books. — The methods of the higher criticism (Driver). — Mr Jacob's remonstrances (A. Lang). — An adultress's confession in 1561. — Was Lindum a colonia ? — Manchester College Oxford. — Clark, A manual of linguistics. — Indian jottings. — Hadrian's wall. — The coinage of Themistokles (Head).

The Athenaeum, n° 3664 : Letters of James Russell Lovell, p. Norton. — Chalmers, A history of colonial currency in the British colonies. — Letters, remains and memoirs of Edward Ad. Seymour, 12 duke of Somerset. — Letters of Lady Burghersh from Germany and France.

during the campaign of 1813-1814. — Wellington's Spanish Prayer Book. — Rev. J.-R. Washbourn. — The lectionaries at Mount Sinai. — The career of Dupleix. — Index Kewensis. — Biogr. of British artists. — The Kestion Roman temple.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Ziegler, Religion u. Religionen. — Nippold, Die theol. Einzelschule. — Theol. Jahresbericht, XI. — Wœrbing, Die mittelalt. Lebensbeschreib. des Bonifatius (pas de critique). — Kugler, Eine neue Handschrift der Chronik Alberts von Aachen. — Diercks, Ein Jahrhundert nord-amerikan. Kultur. — Stampfer, Gesch. der Kriegsereign. im Vinstgau 1499, 1796-1802, 2° éd. — Pascolato, Fra Paolo Sarpi (clair et soigné). — Horn, Die Disput. u. Promot. an den deutschen Univ. seit dem XVI Jahrh. (très recommandable). — Huber, Die gesch. Entwick. des modernen Verkehrs. — G. Meyer, Essays u. Studien zur Sprachgesch. u. Volkskunde. — Harnack, Gesch. der altchr. Liter. bis Eusebius, I (à accueillir avec reconnaissance). — Dionis Prusaensis quem vocant Chrysostomum quae extant omnia p. de Arnim (à saluer avec joie). — Sellar, The Roman poets of the Augustan age, Horace and the elegiac poets (remarquable et, malgré quelques défauts, fait une belle impression d'ensemble). — Schultheiss, Der Schelmenroman der Spanier u. seine Nachbild. (sans prétention, mais commode). — Küchler, Die Faustsage u. der Gœthesche Faust (en danois et en allemand, du reste sans valeur). — Rubensohn, Die Mysterienheiligtümer in Eleusis u. Samothrake (intéressant). — O. Schmid, Bunte Blätter, Studien u. Skizzen aus dem Reiche der Töne, Berichte u. Kritiken aus dem Dresdener Opernleben.

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : Baentsch, Bundesbuch. Ex. 20, 22-23, 33. — Max Bonnet, La philologie classique (fin et instructif). — Festgruss aus Innsbruck, XLII Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner in Wien. — Goumy, Les Latins (lecture agréable). — G. Wagner, Streifzüge in das Gebiet der deutschen Sprache, Zusammenstellung deutscher Wortfamilien (compilation qui manque de base scientifique). — Quiehl, Franz. Aussprache u. Sprachfertigkeit, 2° éd. — Keil, Die Solon. Verfass. bei Aristoteles, (instructif et souvent juste). — Böhm, Wekhrlin (bon). — Prüfer, Kunstgesang in den evang. Schulen des XVI. Jahrh. (long art. de Liliencron sur cet important ouvrage). — Baron, Peregrinenrecht u. jus gentium.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 44 : Cristofolini, Appunti critici al testo delle Trachinie (sagace). — Sophokles Trach., übers. von Oeri. — Herodotos, VII, p. Abicht; Abicht, Uebersicht ueber den Dialekt des Herodotos, 4° ed. — Welldon, The Nicom. Ethics of Aristotle transl. — Giambelli, Gli studi Aristotelici e la dottrina d'Antioco nel De fin. (manqué). — Fischer, De Hannonis Carth. pertiplo (avance essentiellement la question, domine le sujet, beaucoup de méthode et de critique). — Livy, VI, p. Stephenson. — Haupt, Livius Comm. XXI. — Schlee, Scholia Terentiana (très recommandable). — Thumser, Lehrb. der griech. Antiq. Staatsaltertümer, II. — Pascal Studia philologica.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 42 : Lipsius, Bedeut. des griech. Rechts (intéressant et abondant). — Bolderman, Studia Lucianea (ne marque pas un progrès essentiel). — Leontio's Leben des hg. Johannes von Alexandrien, p. Gelzer (comble une lacune). — Wellers Latein. Lesebuch aus Herodot 18° ed. p. Wolff.

— N° 43 : A. von Gutschmid, Kleine Schriften, p. Rühl IV. — Angermann, Beitr. zur griech. Onomatologie (soigné). — Miller, Röm. Lagerleben (habilement fait). — De Geyso, Studia Theognidea. — Nigra,

Liber Catulli Bibliothecae Marcianae Venetiarum. — Deecke, Latein. Grammatik.

— N° 44 : Francotte, L'organ. de la cité athén. et la réforme de Clisthène (sagace, profond, à approuver). — Christ, Zur Frage über die Bedeut. des Phaidon-papyrus; Holzner, Krit. Studien zu Euripides; Kloucek, Vergiliana. — Inama, Filologia classica (très utile). — Deecke, Latein. Grammatik; Erläut. zur latein. Gramm.

Theologische Literaturzeitung, n° 21 : Schaff, Theolog. Propaedeutic. — Die Psalmen, übers. u. erkl. von Baethgen. — Heller, Die echten hebr. Melodien. — Jolley, The synoptic Problem. — Berger, De la trad. de l'art grec dans les ms. latins des Evangiles. — Schaumkele, Der Kultus der heiligen Anna. — Luthers Werke für das christliche Haus, Namen und Sachregister. — Rocholl, Die Philos. der Gesch. II. — Hart, Judas Ischarioth.

— N° 22 : Everett, The Gospel of St Paul. — Feine, Der Jacobusbrief. — Harnack, Gesch. der altchristl. Liter. bis Eusebius, I. — James, Apocrypha anecdota. — Krause, Zur Religionsphilosophie u. specul. Theologie. — Hülamann, Beitr. zur christl. Erkenntnis. — Julian, A Dictionary of Hymnology. — Haupt, Biblisches Kasual Text Lexikon.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juillet : Sokolowski, Erasme Kamyn, orfèvre de Posen, et les modèles gravés pour les objets d'industrie d'art en Pologne, xv^e et xvi^e s. — — Luszckiewicz, Les ruines du château de Herburt près Dobromil; Les polychromies de la petite église en bois de Debno, près Noüry Targ. — Bostel, Notes sur l'hist. de la peinture à Lopol. — Römer, Les ceintures polonaises, fabriques et marques. — Ramult, Dict. de la langue cachoube- — Kalina, Jean Parum-Schulze et son vocab. de la langue polabe, II. — Brückner, La poésie latine en Pologne au M. A., II.

---

# CONCOURS JOSEPH SAINTOUR

M. Joseph SAINTOUR a légué à chacune des cinq classes de l'Institut la somme nécessaire pour la fondation d'un prix annuel de mille francs (élevé à *trois mille francs* après la liquidation de la succession), qui devra porter son nom et dont le sujet sera désigné par chacune des Académies.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en ce qui la concerne, a pris la décision suivante :

1° Le prix sera donné alternativement aux ouvrages relatifs aux trois ordres d'études de l'Académie :

Antiquité classique, Orient, moyen âge et Renaissance ;

2° Seront admis au concours les ouvrages manuscrits ou imprimés ;

3° Ne seront admis que les ouvrages d'auteurs français ;

4° Le prix sera décerné :

En 1894, au meilleur ouvrage relatif à l'Orient publié depuis le 1^er janvier 1891 ;

En 1895, au meilleur ouvrage relatif à l'Antiquité classique, publié depuis le 1^er janvier 1892 ;

En 1896, au meilleur ouvrage relatif au moyen âge et à la Renaissance, publié depuis le 1^er janvier 1893.

Les ouvrages destinés à ces concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1^er janvier de l'année du concours.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingt-septième année 20 novembre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

Revue rétrospective, 1er novembre 1893 : Journal intime de Villenave (1804-1805). — Croquis d'après nature, notes sur quelques artistes contemporains, par Philippe Burty, publiées par M. M. Tourneux (nouvelle série).

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, n° 1 : A. Espinas, La Philosophie de l'action au ve siècle av. J.-C. — L.-G. Pélissier, Les Relations de François de Gonzague, marquis de Mantoue avec Ludovic de Sforza et Louis XII.

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : A. Barth, Bulletin des religions de l'Inde, I, Véda et Brahmanisme (suite). — C. de Milloué, La Lampe de la salle obscure, traité de morale taoïste. — F. Picavet, Les rapports de la religion et de la philosophie en Grèce : Épicure, fondateur d'une religion nouvelle. — *Correspondance :* Paul Regnaud, Observations nouvelles sur l'exégèse védique, en réponse à M. Barth. — *Revue des livres :* Flinders Petrie, Medum. — Ed. Naville, The festival hall of Osorkon II (Amélineau). — G. Strehly, Les Lois de Manou (P. Regnaud). — Sam Wide, Lakonische Kulte (P. Decharme). — F.-H. Lea, A formulary of papal penitentiary (J. Reville). — *Chronique.*

— Juillet août : J. Goldziher, La notion de la Sakîna chez les Mahométans. — J. Deramey, Les martyrs de Nedjran au pays des Homérites en Arabie. — G. Dumoutier, Une fête religieuse annamite au village de Phu-Dong (Tonkin). — *Revue des livres :* G. Gomme, Ethnology in folklore; F.-B. Jevons, Plutarch's Romane questions (L. Marillier). — *Chronique.*

Revue des Études grecques, n° 22, avril-juin : *Partie administrative :* Statuts, etc. — Assemblée générale du 6 avril 1893 : discours de M. H. Houssaye, président; rapport de M. P. Girard ; concours de typographie ; rapport de la commission administrative. — *Partie littéraire :* Th. Reinach, Inscriptions d'Iasos. — F. Moreau, Les assemblées politiques d'après l'Iliade et l'Odyssée. — W.-M. Ramsay, Micrasiana. — *Notes et documents :* T. R., Les nouveaux fragments de l'Hécalé. — P. Lejay, Le manuscrit de l'évangile de Pierre. — Em. Legrand, Canon à la louange du patriarche Euthyme II (note du P. Bouvy). — P. Tannery, Fragments de Jean Damascène. — *Chronique :* Bulletin épigraphique (T. Reinach); Correspondance grecque (X ); Actes de l'Association, ouvrages offerts. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

The American Journal of Philology, XIV : John Pickard, La position relative des acteurs et du chœur sur le théâtre grec au ve siècle. — W.-M. Lindsay, Le mètre saturnien. — Fred. Conybeare, Une collation de la version américaine des *Lois* de Platon, livre IV. — R. Ellis, Sur quelques épigrammes de l'Anthologie palatine, tome III de l'édition Didot.

The Academy, n° 1122 : Nansen, Eskimo life. — Letters and memoirs of the twelfth Duke of Somerset. — Moltke, Essays, speeches and memoirs. — Public. of the English Gœthe Society, VII. — Rawlinson, Parthia; Fabia, Les sources de Tacite. — Two recent editions of Wordsworth, IV. — Battle of Shrewsbury (Wylie). — Battle of Hastings. — The Te Tablet (R. Brown). — Perry, The chronology of mediaeval and Renaissance architecture. — The coinage of Themistocles (Oman).

The Athenaeum, n° 3445 : Diary of colonel Hawker, 1802-1853. —

Ford, Tropical America. — Edye, The hist. records of the Royal Marines, I. 1664-1701. — Oriental literature. — Naval English. — Wordsworth and the Morning Post. — M. Glasse's Cookery Book. — Excavations in Montenegro (Munro). — Notes from Egypt.

Literarisches Centralblatt, nº 45 : Sam. Berger, Hist. de la Vulgate (très profond et intéressant). — Dobschütz, Das Kergyma Petri. — Gutschmid (von), Kleine Schriften, IV, Zur griech. Gesch. u. Liter. — Bünger, Bernegger. — Maugras, Lauzun. — Nippold, Der christl. Adel deutscher Nation. — Jung, Gesch. des Post = u. Telegraphenwesens in den letzten 25 Jahren. — Zeitschrift für Kulturgesch. IV. — Cronau, Amerika. — Brugmann, Grundriss der vergl. Gramm. der indogerm. Sprachen, Indices. — Holzweissig, Griech. Schulgramm. — Witkowski, De vocibus hybridis apud antiquos poetas romanos (clair et complet). — Deutsche Lyriker des XVI Jahrh. p. Ellinger (bon). — Wolff, Lorenzo Valla (profond savoir). — Frischbier, 100 ostpr. Volkslieder. — Schillers Briefe, p. Jonas, 9-22. — Wiegand, Eine Wander. durch die röm. Katakomben. — Neuwirth, Gesch. der bild. Kunst in Böhmen vom Tode Wenzels III bis zu den Husitenkriegen.

Deutsche Literaturzeitung, nº 44 : Dalton, Zur Gesch. der evang. Kirche in Russland. — Bezold, Oriental Diplomacy. — H. C. Muller, Histor. Gramm. der hellen. Sprache (nullement scientifique). — Claudian, p. Birt (très bon). — Naogeorgus, Pamurachius p. Bolte u. E. Schmidt. — Percy's Reliques of ancient poetry p. Schroer. — Reinhardt, Der Perserkrieg des Kaisers Julian (croit à tort que la source unique est le journal de campagne). — De Crue, La Molle et Coconat (travail excellent d'un historien profond et méthodique). — Gneisse, Schillers Lehre von der aesthet. Wahrnehmung.

— Nº 45 : Billeb, Die wicht. Sätze der neuer. alt. Kritik. — Trede, Heidentum in der kathol. Kirche. — Studi ital. di filologia classica, I (beaucoup d'inédit). — Holder, Altcelt. Sprachschatz, IV (utile). — Franck, Etymol. Woordenboek der nederl. Taal (très remarquable, malgré la critique de Te Winkel, et rendra de grands services). — Molière, übers. v. Fulda. — Pistor, Joh. Nuhn von Hersfeld (soigné). — Sorel, L'Europe et la Revol. fr. IV. Les limites naturelles (magistrale peinture à fresque qui produit les plus grands effets ; on retrouve là la même maîtrise du sujet, la même habileté dans le groupement, le même renoncement aux artifices de rhétorique, la même fraîcheur de caractéristique, la même impartialité rare). — J. v. Schlosser, Schriftquellen zur Gesch. der Karol. Kunst ; Ilg, Beitr. zur Gesch. der Kunst u. Kunsttechnik aus mhd. Dicht.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 45 : Aristotles Const. of Athens, p. Sandys (très instructif). — Cicero, Epist. p. Mendelssohn (très méritoire, à accueillir avec reconnaissance). — Lactanti op. II, 1, p. Brandt. — White, The stage in Aristophanes ; Capps, The stage in the Greek theatre. — Schneider, Zur Gesch. der Sklaverei im alten Rom (n'épuise pas le sujet). — Ramorino, La pronunzia popolare dei versi quantitativi latini nei bassi tempi ed orig. della verseggiatura ritmica (exact et profond, avance singulièrement la question). — Roessler, Gesch. der Fürstenschule zu Grimma.

Nº 46 : Apollonii Pergaei quae extant p. Heiberg, II. — Büttner, Porcius Latinus u. der liter Kreis des Q. Lut. Catulus (devrait être plus mesuré). — Walters, Catal. of the Greek and Etruscan vases in the British Museum, II, Black figured vases. — Th. Mommsen u. Blüm-

NER; Der Maximaltarif des Diockletiah. — HITZIG, Die Assessoren der röm. Magistrate u. Richter (clair et complet). — BECK, Gesch. des Eisens, I, bis 1500 (inutile). — MUCKE, De consonarum in Graeca lingua praeter Asiat. dial. Aeolicam geminatione, II. — FRANKFURTER, Graf Leo Thun-Hohenstein, Franz Exner u. Hermann Bonitz.

Wochenschrift fuer klassiche Philologie, n° 45 : von SCHWARZ, Alex. des Grossen Feldzüge in Turkestan (très bon). — SCHWAB, Hist. Syntax der griech. Komparation in der Klass. Liter. I. (ne sera pas superflu). — H. SCHMIDT, De duali Graec. et emoriente et reviviscente (important). — CAPPS, The Stage in the Greek theater. — BABELON, Les Perses Achem., etc. catal. des monnaies grecques (de très grande valeur). — VASSIS, Denys d'Halic. (en grec; contrib. et rectific. à l'édition de Jacoby). — Syriani in Hermogenem comm. p. RABE, II (comble une lacune).




Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Vingt-septième année 27 novembre 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET (Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

## PÉRIODIQUES

Revue historique, nov.-déc. 1893 : G. PARIS, Jaufré Rudel. — CARTELLIERI, L'avènement de Philippe-Auguste, 1179-1180 (suite). — MOSSMANN, La France en Alsace après la paix de Westphalie (suite). — HAUSER, Sur l'authenticité des Discours de La Noue. — DE ROCHAS, Les arch. anc. du dépôt de la guerre et les camp. de la succ. d'Autriche. — WELVERT, L'abbé Grégoire fut-il régicide? — *Bulletin :* France (Farges et Monod); Grèce (Carolidès). — *Comptes-rendus :* FRANCOTTE, L'organ. de la cité athén. et la réforme de Clisthènes; FOUARD, Saint Paul; FLACH, Orig. de l'anc. France; SPANGENBERG, Cangrande della Scala; De Slaag bi S. Quentin; MULLER et DIEGERICK, Docum. concernant les relations entre le roi d'Anjou et les Pays-Bas; KRETZSCHMAR, Die Invasionsprojekte der kathol. Maechte gegen England zur Zeit Elisabeths; HANOTAUX, Richelieu, I; KOCH, Beitr. zur Gesch. der polit. Ideen u. Regierungspraxis; SAIGE, Docum. hist. sur Monaco; HIRSCH, Urk. u. Aktenstücke zur Gesch. des Kurf. K. W. von Brand. XII; BRABANT, Hist. polit. int. de la Belgique; Arch. municip. de Bayonne, Livre des Établ.; Archev. de Bordeaux, Inv. somm. des arch. antér. à 1790; Bordeaux, Aperçu hist.; ECKARDT, Figuren u. Ans. der Pariser Schreckenszeit; BROWNING, Flight to Varennes; HEYCK, Gesch. der Herzoge von Zaehringen.

The Academy, nº 1123 : Mrs CROSLAND, Landmarks of a literary life. — POPOVSKI u. BRABANT, The rival powers in Central Asia; GUNDRY, China and his neighbours. — Contemporary Scottish verse, p. Sir G. DOUGLAS. — Madoc, an essay on the discovery of America by Madoc ap Owen Gwynned in the XII century, by Th. Stephens, p. Reynolds. — PASOLINI, Caterina Sforza. — The North-Pictish inscr. translated and explained I. The Newton stone (Nicholson). — Was Lindum a colonia? — To fake. — Alumni Cantabrig. 1143-1893. — Sizarships at Cambridge. — The Eskimo migration.

The Athenaeum, nº 3446 : SKELTON, Mary Stuart; PHILIPPSON, Hist. du règne de Marie Stuart. — STEELE, Medieval lore, being classified gleanings from the Encyclopedia of Bartholomew Anglicus on the properties of things. — MALABARI, The Indian eye on English life or rambles of a pilgrim reformer. — Bibliographical literature. — The Earls of Kinnoull (Gardiner). — Mrs Glasse (Humphreys). — Napoleonic literature (Grindon). — Georgiana HILL, A history of English dress.

Literarisches Centralblatt, nº 46, 11 novembre 1893 : HEINRICI, Theolog. Encyclopädie. — SMEND, Lehrb. der alttest. Religionsgesch. — H. B. AUERBACH, Quellensätze zur Kirchengesch. I, Alte Kirche. — J. WALTER, Gesch. der Aesthetik im Altertum (complet et fait avec esprit et sagacité). — SEELIGER, Die Kapitularien der Karolinger (pénétrant et utile). — VOLZ, Grossherzog Friedrich Franz II von Mecklenb. Strelitz (populaire). — DAUDE, Versorg. der Wittwen u. Waisen der Professoren u. Beamten an deutschen Universitäten. — KRIEGER, Topogr. Wörterbuch des Grossherz. Badens, I. — LIEBICH, Zwei Kapitel der Kaçika, übers. très instructif). — H. SCHMIDT, De duali Graec. et emoriente et revivescente (bon recueil). — DYROFF, Gesch. des Pronomen reflexivum, II (excellent). — DREVES, Aurelius Ambrosius, der Vater des Kirchengesanges (très solide et profitable). — Hymnarius Severinianus, p. DREVES. — MEISSNER, Einfluss deutschen Geistes auf die franz. Lit. (manqué, trop hâtif). — Höfische Epik, p. PIPER. — DUDEN, Etym. der nhd. Sprache, 3e ed. von Bauer. — Göetzes Streitschriften gegen Lessing, p. E. SCHMIDT (sera accueilli avec reconnaissance). — CARSTANJEN, Ulrich von Ensingen.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 46 : MAHAFFY, Flinders Petrie Papyri with transcr. comment. and index; II (très intéressant). — WITKOWSKI, De vocibus hybridis apud antiquos poetas rom. (du savoir et jugement réfléchi). — BECK, Studia Gelliana et Pliniana; FROEHDE, Valerii Probi de nomine libellum Plinii sec. doctrinam continere demonstratur (deux ouvrages soignés qui méritent l'attention). — Briefe von H. Heine an H. Laube, p. WOLFF. — STEFFENS, Rotrou als Nachahmer Lope de Vegas (bon). — PINGAUD, D'Antraigues (fait avec grand soin). — Pommersches Urkundenbuh, III. — WEECH, Badische Biographien, IV. — BOGUSLAWSKI, Die Landwehr von 1813-1893.

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 22 : Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, IV, p. DÖBNER. — Monum. Germ. hist. Epist. III, Epist. Merov. et Carol. aevi. I (long art. de Kehr qui juge que, malgré la bonne volonté de l'éditeur, le volume n'est pas celui qu'on attendait). — LEA, A formulary of the papae penitentiary in the XIII century. — DEISSMANN, Die neutest. Formel « in Christo Jesu » untersucht.

**Berliner philologische Wochenschrift**, n° 47 : RÖMER, Homeri Ilias, edit. Prodromus. — Lysias, Ausgew. Reden, p. THALHEIM. — NORDEN, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie (sagace et savant). — KOPP, Gesch. der griech. Liter. 5e ed. p. G. M. MÜLLER. — Anthol. aus den Elegikern der Römer, p. JACOBY : Catull, 2e ed. — SORN, Sprachgebrauch des Eutropius (ne répond pas à de légitimes exigences). — HOERNES, Wissensch. Mitteil. aus Bosnien u. der Herzegowina. — MISTELI, Charakteristik der haupts. Typen des Sprachbaues (très instructif). — VAHLEN, Zur Erinn. an Lachmann.

**Wochenschrift für klassische Philologie**, n° 46 : REITZENSTEIN, Epigramm u. Skolion (1er art.). — De Oratore, p. STANGL (très soigné et instructif). — GREGORIUS, De Lucani tropis, I (très bon). — Claudian p. BIRT (art. très élogieux de Jeep).

**Theologische Literaturzeitung**, n° 23 : CONYBEARE, Aristion the author of the last twelve verses of Mark. — HUCK, Synopse der drei ersten Evang. — CRUM, Coptic ms. — THOMAS, Melito von Sardes. — VERNIER, Hist. du Patriarchat arménien catholique. — CARDON, La fond. de l'Univ. de Douai. — ZAHN, Abris einer Gesch. der evang. Kirche auf dem europ. Festlande im XIX Jahrh. 3e ed. — GEIGEL, Protest. Bekenntnis u. organ. Artikel.

**Altpreussische Monatsschrift**, V-VI, juillet-sept. 1893 : BECKHERRN, Merkwürdige Steine in Ost = und Westpreussen. — REICKE, Lose Blätter aus Kant's Nachlass (suite). — FROELICH, Die Schlagfertigkeit von Graudenzer Stadtverordneten im XVII Jahrhundert. — CONRAD, Ueber das Wappen der Ordensstadt Soldau. — LINDEMANN, Coppernicana.

---

# PUBLICATIONS

DE

# L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

---

I. — E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

II. — E. AMÉLINEAU. Vie du Patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8. . . . . . . . . 5 fr. »

III. — E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8 . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

IV. — E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In-8 . . . 3 fr. »

V. — René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8 . . 4 fr. »

VI. — A. LE CHATELIER. Les tribus du Sud-Ouest Marocain. In-8 . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

VII. — E. CAT. De rebus in Africa a Carlo V gestis. In-8. 2 fr. 50

VIII. — E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. 2 fr. 50

IX. — G. FERRAND. Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie, Les Antaimorona. In-8. . 3 fr. »

— 2e partie. In-8 . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

X. — J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8 . . . . . 10 fr. »

XI. — 1er fascicule. — E. MASQUERAY. Dictionnaire Français-Touareg (Dialecte des Taïtoq), suivi d'observations grammaticales. In-8 . . . . . . . . . . . . . 6 fr. »

XII. — René BASSET. Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir'. In-8 . . . . . . . . . 10 fr. »

XIII. — A. MOULIÉRAS. Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie. Texte Kabyle. 1er fasc. In-8 . 3 fr. »

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingt-septième année 4 décembre 1893

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue d'Alsace**, juillet-août-septembre 1893 : A. Benoit, Les chanoinesses de Frau-Loutre, près Saarlouis. — Les mathématiques en Alsace, d'après un livre de A. Ribière. — Gasser, Hist. de la ville de Soultz et de son bailliage. — Liblin, Soc. industr. de Mulhouse, questions et prix pour 1894. — Thierry-Mieg, Thierry de Venise et sa succession (fin). — R. Reuss, L'Alsace pendant la Révol. française (suite). — Problèmes Dollfus; Lods, Le chapelain Gambs.

**The Academy**, n° 1124 : The Autobiogr. of Theobald Wolfe Tone, 1763-1798, p. O'Brien (excellente introduction sur le patriote irlandais). — Greene, Italian Lyrics of today. — Jeaffreson, A book of recollections. — Gray or Grey (Murray). — The legend of Paraçurâma (Stokes). — Was Lindum a colonia? — The battle of Fontenoy, by one who was present (lettre de l'officier Ch. James Hamilton). — Heine the Frenchman (Karl Blind). — The Tarikh-I-Alfi. — Orthros and Daphne. — Report on a Haematite weight, with an inscr. in ancient Semitic characters, purchased at Samaria in 1890 by Th. Chaplin.

**The Athenaeum**, n° 3447 : Sherard, Zola. — Hodder, Hist. of South Australia; Sherwin et Wallace, Hist. of New Zealand. — Bateson, Hist. of Northumberland. — Jeaffreson, A book of recollections. — Napoleonic literature. — Pilgrimages to Mecca. — The Hazlitt papers. — Parkman (l'historien du Canada est mort à Boston le 9 novembre). — The Histor. Ms. Commission. — Life and writings of Allston.

**Literarisches Centralblatt**, n° 47 : Acta S. Nerei et Achillei, p. Achelis. — Hauck, Kirchengesch. Deutschlands, III, 1 (suite de ce beau livre). — Luthers letzte Streitschrift, p. Buchwald. — Kuno Fischer, Schopenhauer. — Strakosch-Gassmann, Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa 1241-1242 (à consulter). — Ulrich, Die Anfänge der Univ. Leipzig, I. Personenverzeichnis. — Nostitz, Haushaltungsbuch des Fürstentums Preussen 1578. — Polit. Corresp. Karl. Fr. von Baden, II. — Cerisier, Impressions coloniales. — Misteli, Charakteristik der haupts. Typen des Sprachbaues, Neubearb. des Werkes von Steinthal (comble une lacune). — Westphal, Allgem. Metrik der indogerm. u. semit. Völker. — Em. Thomas, De Velleiani volum. condicione (très recommandable). — Letters of a Portuguese Nun, transl. by Prestage. — Die Historien von dem ritter Beringer, Strassburg, 1495, mit einleit. Text von Schorbach. — Victor, Wie ist die Aussprache des Deutschen zu lehren?

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 47 : Silberstein, Ueber den Ursprung der in Codex Alex. u. Vatic. des dritten Königsbuches der alex. Uebersetz. ueberlieferten Textgestalt. — Heard, Alexandrian and Carthaginian theology contrasted. — K. A. Schmid, Gesch. der Erziehung von Anfang an bis auf unsere Zeit, III, 1. — Pognon, Une incantation contre les génies malfaisants en mandaïte. — Eranos Vindobonensis, Festschrift zur 42e Philologenversammlung (beau et superbe volume). — Seitz, Niederdeutsche Alliterationen (confus et inutile). — Fowler, The City-State of the Greeks and Romans (doctrinaire, pauvre en faits et riche en considérations, suit avec trop de confiance les vues du jour, sera néanmoins utile). — Kurze, Die Hersfelder u. die grösseren Hildesheimer Jahrbücher bis 984 (manqué). — Burckhardt-Biedermann, Bonifacius Amerbach u. die Reformation (biographie complète d'Amerbach).

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 23 : von Koschembar Lyskowski, Die

Theorie der Exceptionen nach klassischem römischen Recht, I, 1, der Begriff der Exceptio. — JUDEICH, Kleinasiat. Studien (sujet bien choisi ; traite l'histoire des Hellènes en Asie-Mineure, Chypre et Égypte depuis la fin de la guerre du Peloponnèse jusqu'à Alexandre le Grand ; forme un tableau d'ensemble). — BLOCH, Forsch. zur Politik Kaiser Heinrichs VI (recherches pénétrantes et riches en résultats).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 48 : WELZHOFER, Sophokles, Antigone (de belles idées, mais des remarques contestables). — Equites, Vespae, p. BLAYDES. — BOBBA, Di alcuni commentatory italiani di Platone. — SWOBODA, Die neugef. Schritt der Aristoteles vom Staate der Athener (conférence). — Clemens Alex., quis dives salvetur, p. KÖSTER (correct). — Caesar, Bell. gall. p. Doberenz, 9e ed. p. DINTER, III. — HAMMER, Beitr. zu den 19 grösseren quintilian. Deklamationen (à saluer avec joie). — FREPPEL, Commodien, Arnobe, Lactance et autres fragm. inédits (intéressant.) — CAWADIAS, Fouilles d'Epidaure, I Athen. (277 inscriptions !). — Jahresber der Geschichtswiss. p. JASTROW, XIV. — KEMMER, Arminius (feuilleton). — BARTHOLOMAE, Arisches und Linguistisches (tous les défauts et toutes les qualités de l'auteur). — Rückblicke auf das livl. Landesgymnasium Kaiser Alexander II zu Birkenruh.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 47 : REITZENSTEIN, Epigramm u. Skolion (2e art.). — PRIDIK, De Cei insulae rebus (critique réfléchie et étude pénétrante des sources). — J. de FRITZE, De libatione veterum Graecorum (soigné, mais n'épuise pas le sujet). — Ciceronis Epist. p. MENDELSSOHN (édition critique faite à un point de vue sévèrement conservateur). — HELM, De Statii Thebaide ; CURCIO, Studio zu Statio (deux bons travaux). — DYROFF, Gesch. des Pronomen Reflexivum, I (fait avec grand soin).

Bulletin international de l'Académie de Cracovie, octobre : Bibl. des écrivains polonais du XVIe siècle, 25e livr. — PIEKOSINSKI, Les marques en filigrane des ms. conservés dans les archives et bibl. polonaises.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingt-septième année 11 décembre 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

**Prix d'abonnement**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

## PÉRIODIQUES

**The Academy**, n° 1125 : VIZETELLY, Glances back through seventy years. — JOYCE, The history of the Post Office to 1836. — HARRIS, A journey through Yemen. — BURY. A history of the Roman Empire, from its foundation to the death of Marcus Aurelius (très bon précis). — Daw in Malory's Morte Darthur. — Father Juvenal, an unrecorded Tibetan lexicographer. — A child marriage in England in the seventeenth century. — The battle of Shrewsbury. — Margaret of Anjou. — The word « fake ». — Italian lyrists of today. — A new theory of the Latin Saturnian metre (art. de Lindsay dans l'American Journal of Philology, II et III, 1892). — Life with Trans Siberian savages.

**The Athenaeum**, n° 3448 : Familiar letters of Sir Walter Scott. — Lord Ronald GOWER, Joan of Arc ; BOUCHER DE MULANDON et Ad. de BEAUCORPS, L'armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans. — W. WRIGHT, The Brontes in Ireland, or facts stranger than fiction. — Bealings bells. — Voltaire in England. — PERRY, The chronology of mediaeval and Renaissance architecture.

**Literarisches Centralblatt**, n° 48 : The Book of Job p. SIEGFRIED, translated by BRUNNOW. — Forsch. zur Gesch. des N. T. Canons u. des altkirchl. Liter. I. Paralipomena, p. ZAHN ; Die Apologie des Aristides, p. SEEBERG. — ZELLE, N. T. Graece, V. Apostelgesch. von WOHLFAHRT. — MÖLLER, Lehrb. der Kirchengesch. — J. DROYSEN, Kleine Schriften zur alten Gesch. I (essais qui sont une théologie de l'histoire). — Oliveira Martins, Les explor. des Portugais avant la découv. de l'Amérique, trad. par BOUTROUE (esquisse pénétrante). — F. SCHÄFER, Wirtschafts = und Finanzgesch. von Ueberlingen. — PFOTENHAUER, Die Missionen der Jesuiten in Paraguay (fait d'après les sources, jugement écrasant, les jésuites n'ont pu établir un vrai christianisme, en 300 ans ils n'ont fait que revêtir les Indiens d'un vernis extérieur chrétien). — BOURINOT, The Island of Cape Breton. — Bharadvajaçiksha p. SIEG (exact). — S. BERGER. Quam notitiam linguae hebraicae habuerint christiani medii aevi temporo in Gallia (remarquable). — KAIBEL, Stil und Text der polit. Athen. des Aristoteles (provoque la controverse). — ARULLANI, Lirica e lirici nel settecento (agréable). — JIRICZEK, Die Bosasaga. — SALZER, Die Sinnbilder u. Beiworte Mariens in der deutschen Liter. (une foule de citations). — KRAEGER, Miller. — BILZ, Dramat. Humoresken.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 48 : LIDZBARSKI, De propheticis quae dicuntur legendis arabicis. — Theol. Abhandl. Weizsäcker gewidmet. — OHLERT, Allgem. Methodik des Sprachunterrichts in krit. Begründung. — Sri Sarat Chandra Das, Indian Pandits in the land of snow ; Journal of the Buddhist Text Society of India, I, 1. — FISCHER, De deo Aeschyléo (l'ensemble manqué, des remarques justes). — FRITZSCHE, Quaest. Lucaneae (parfois contestable). — Ares Islanderbuch, p. GOLTHER. — De MUGICA, Gramatica del Castellano Antiguos, I, fonetica ; Dialectos Castellanos Montañes, Vizcaino, Aragones, I (utile, à continuer). — LIERS, Annahme u. Verweiger. der Schlacht im Altertum (mémoire, malgré des faiblesses). — Epist. Merow. et Karolini aevi, Epist. tomes III. Monum. Germ. hist. (art. de Bernheim). — AULARD, Actes du Com. de salut public, IV et V. — Réponse de Franz Mehring à Erich Schmidt.

**Zeitschrift für romanische Philologie**, 1893, XVII Band, 3, 4 Heft : GESSNER, Das span. Possessiv-und Demonstrativpronomen. — KAINDL, Die französ. Wörter bei Gottfried von Strassburg. — RUDOW, Neue Belege zu türkischen Lehnwörtern im Rumänischen. — ZÉLIQSON, Die franz.

Mundart in der preuss. Wallonie u. in Belgien längs der preuss. Grenze. — MENGHINI, Villanelle alla Napolitana. — FINZI, Di un inedito volgarizzamento dell' Imago mundi di Onorio d'Autun. — RENNERT, Lieder des Juan Rodriguez del Padron. — *Vermischtes* : KLUGE, Vulgärlatein. Auslaute auf Grund der ältesten latein. Lehnworte im German. — BABAD, Französ. Etymologien. — MEYER-LÜBKE, Span. jeja. — ULRICH, Lat. follis; franz. echec. — *Besprechungen* : D'ANCONA, Origini del teatro italiano; de GREGORIO, Saggio di fonetica Siciliana; COMTE, Les stances libres dans Molière; NORDFELD, Les couplets similaires dans la vieille épopée. — Périodiques.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 48 : DRESSLER, Triton u. die Tritonen, II (bon). — De ROUGÉ, Géogr. anc. de la Basse Egypte. — DE PROTT, Fasti Graecorum sacri, I (important et à terminer). — PASCAL, Saggi linguistici (instructif). — BISHOP, De adject. adv. -τος terminatione insignium usu Aeschyleo; Verbals in -τος in Sophocles. — ROLFE, The tragedy Rhesus (recherches réfléchies). — BELLING, Krit. Prolegomena zu Tibull (intéressant). — G. SCHMIDT, De Roman. inprimis Suetonii arte biographica.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : LUCAS, Studia Theognidea (méthodique, quelques résultats sûrs). — Thukydides, II, 2, III, IV, V, VIII, p. F. MÜLLER. — THIELE, Hermagoras (bon, dépasse Piderit et Volkmann). — BELLING, Krit. Proleg. zu Tibull (intéressant). — FURTWÄNGLER, KÖRTE, MILCHHÖFER, Archäol. Studien. — RETHWISCH, Deutschlands höheres Schulwesen im XIX Jahrh.

Theologische Literaturzeitung, n° 24 : KÖHLER, Lehrb. der bibl. Gesch. des A. T. II, 2. — SCHUMANN, Die Wellhausensche Pentateuchtheorie. — WESTPHAL, Sources du Pentateuque. — Hase, Ges. Werke, forts. — MOELLER, History of the Christian Church. — R. DUVAL, Hist. polit. relig. litt. d'Edesse jusqu'à la 1re croisade (très intéressant et instructif). — SCHAFF, History of the Christian Church, vol. VII. Modern christianity. — ZIEMSSEN, Makrokosmos. — KAFTAN, Ausleg. des luther. Katechismus.

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Vingt-septième année 18 décembre 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

The Academy, n° 1126 : Le Gallienne, The religion of a literary man. — The letters of Lady Burghersh. — Browne, A year amongst the Persians. — Innes, Seers and singers, a study of five English poets. — Some classical texts : Dialogus de oratoribus p. Peterson; Thucydides, VIII, p. Goodhart; Herodot VIII, p. Shuckburgh; Euripides, Bacchae, p. Cruickshank. — Notes on two recent editions of Wordsworth, V. — Was Dante acquainted with Claudian? — East Garston in Domesday. — Was Lindum a colonia. — To fake. — The origin of the ordinary signe for αι. — The Museum of Alexandria.

The Athenaeum, n° 3449 : Lugard, The rise of our East African Empire, early efforts in Nyasoland and Uganda. — Bury, A history of the Roman Empire from its foundation to the death of Marcus Aurelius (a de très grands mérites). — Goodenough, The Army Book for the British Empire; The Order of Field Service in the German Army, authorized transl. by Gowne and Wilkinson. — Vizetelly, Glances back through seventy years. — Murray, A new English Dictionary on historical principles; VI, Clo-Consigner; VII, Consignificant — Crouching. — Pilgrimages to Mecca. — Voltaire in England. — The Hazlitt collection. — Two documents (lettres d'Eustache, comte de Boulogne, et de la reine Mathilde).

Literarisches Centralblatt, n° 49 : Weiss, Die kathol. Briefe. — Deissmann, Die neut. Formel in Christo Jesu. — Hennecke, Apol. des Aristides; Seeberg, Der Apologet Aristides. — Geulinck, Opera philos. III. — Jacobs, The Jews of Angevin England (bon et soigné). — Friedländer, Aeltere Matrikeln, Univers. Greifswald, I. — Lotz, Die drei Flugschriften über den Münzstreit zwischen der Albertiner u. Ernestiner von 1530. — Moltke, Briefe über die Türkei. — Fraas, Scenerie der Alpen. — The Book of Governors, Hist. Mon. of Thomas Bishop of Margâ 840 p. Budge. I. Text, introd. (nouveau service rendu par l'éditeur). — Regnaud, L' Atharva-Veda et la méthode d'interprét. de M. Bloomfield. — J. Barth, Etymolog. Studien zum semit. insbes. zum hebr. Lexicon (à saluer avec joie). — Huit, La vie et l'œuvre de Platon (grand savoir, bon jugement, lecture claire, agréable). — De Imp. Pompei p. Preudhomme. — Forsters Briefe u. Tagebücher, p. Leitzmann. — Foster, Judith (très soigné). — A. Delbrück, Hamlets Wahnsinn (rien de neuf). — Ebers, Gesch. meines Lebens (une vie heureuse!). — Wlislocki, Volksglaube u. relig. Brauch der Magyaren.

Deutsche Literaturzeitung, n° 49 : v. Gebhardt, Das Evang. u. die Apokalypse des Petrus; Swete, The Akhmim fragm. of the apocryphal gospel of St Peter; Völter, Petrusevang. oder Aegypterevangelium. — Frick, Pädag. u. didakt. Abhandl. II. — Paulys Realencyclop. der klass. Altertumswissenschaft, I, Aal. Alexandros. — Deile, Die Frauen der höf. Gesellsch. nach Wigalois (dilettantisme). — Uhland, Werke, p. Fränkel; p. F. Brandes; Brandes, Beitr. zu Uhland. — Mistral, Mireio, trad. par Bertuch. — Spangenberg, Cangrande I della Scala (soigné). — Aufzeichn. des rigaschen Rathssekretärs Johann Schmiedt, 1558-1562, p. Bergengrün. — Eine warnende Stimme aus dem Grabe, Drei Denkschr. von Theodor von Schön. — Cagnat, Lambèse (excellent). — Voigt, Röm. Rechtsgesch. I.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 50 : Eurip. Bacchae, p. Sandys, 3e ed. — Dalmeyda, Les mimes d'Hérondas (recommandable). — Bruns, Interpret. variae. — Horaz, Ausgew. Satiren, p. Modestow, 3e ed. —

T. Livi liber XXX, p. LUTERBACHER. — ZÖCHBAUER, Studien zu den Annalen des Tacitus. — OSTBYE, Die Schrift vom Staat der Athener u. die attische Ephebie (résultats essentiels). — GROEBE, De leg. et sen. consultis 710 quaest. chronol. — BALLIF, Röm. Strassen in Bosnien u. Herzegowina. — WITKOWSKI, De vocibus hybridis apud antiquos poetas romanos (complet). — PAPAGEORGIOS, Nauck.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 49 : HARNACK, Gesch. der altchristl. Liter. bis Eusebius, I. Die Ueberliefer. u. der Bestand, bearb. unter Mitwirk. von PREUSCHEN (on s'étonne de l'érudition et de la puissance du travail de l'auteur qui a su traiter à fond, jusque dans ses parties les plus éloignées et ses dernières origines, un sujet si vaste et si contesté, et le traiter d'une façon si lumineuse et excellente). — NORDEN, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie (cinq études diverses). — Incantamenta magica, p. HEIM (1er art.). — BERGSTEDT, Striden om Homer. — De imp. Pompei p. PREUDHOMME. — KUNZE, Sallustiana, II (étudie l'usage de fore, futurum esse, foret, forent, essem). — RAPPOLD, Chrestom. aus Griech. Klassikern. — HOLZWEISSIG, Griech. Schulgrammatik.

Theologische Literaturzeitung, n° 25 : SMEND, Lehrb. der alttest. Religionsgesch. — KÖNIG, Einl. in das A. T. — GRÜNBAUM, Neue Beitr. zur semit. Sagenkunde. — TIEFENTHAL, Apok. des hlg. Johannes. — HEUSNER, Die altchristl. Orpheusdarst.—LUDEWIG, Nürnbergs Politik im Zeitalter der Reform.

---

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

# CATALOGUE

DE LA

# BIBLIOTHÈQUE CHINOISE

DE

## M. LE MARQUIS D'HERVEY SAINT-DENYS

Membre de l'Institut, Professeur au Colège de France

**Vente en janvier 1894**

---

# CATALOGUE

D'UNE

PRÉCIEUSE COLLECTION

# D'ESTAMPES JAPONAISES

FORMÉE PAR M. X*** D'ANVERS

ET PROVENANT EN GRANDE PARTIE

DES EXPOSITIONS DE BRUXELLES ET D'ANVERS

**Vente en décembre**

---

# CATALOGUE

D'UNE

BELLE COLLECTION

# DE PEINTURES CHINOISES

PROVENANT DU PALAIS D'ÉTÉ

DE MINIATURES PERSANES ET D'ESTAMPES JAPONAISES

**Vente en janvier**

---

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-septième année 25 décembre 1893

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.*

**Revue rétrospective**, 1er décembre 1893 : Le général O'Haras, gouverneur anglais de Toulon, prisonnier en 1713 (il se serait laissé faire prisonnier pour préparer l'abandon de la ville); — Burty, Croquis d'après nature, notes sur quelques artistes contemporains (2e série). — Autographes : Talma à sa femme; Rachel à son fils; Rachel à son père; Mlle Georges à Boulay de la Meurthe; Béranger à M. Eug. Muller. — Journal intime de Villenave. 1804-1805 (suite).

**Revue de l'histoire des religions**, septembre-octobre : L. Dollfus, Les Muzarabes. — A. Audollent, Bulletin archéologique de la religion romaine, année 1892. — L. Knappert, De l'état actuel des études sur la mythologie germanique. — G. Bonet-Maury, Le Parlement des religions à Chicago. — *Revue des Livres :* A. Le Braz, La légende de la mort en Basse-Bretagne (cf. *Revue critique*, n° 43); Bouinais et Paulus, Le Culte des morts dans le Céleste Empire et l'Annam; F. J. Gould, A concise history of religion, I (bon pour un premier essai); C. P. Tiele, Geschiedenis van den godsdienst in de oud-heid, I, 2 (n'est pas une réédition du Manuel de l'auteur, mais forme un ouvrage nouveau).

**Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux**, n° 2 : J.-F. Bladé, Géographie historique de l'Aquitaine autonome. — M. Marion, La rédaction des grandes remontrances de 1753. — A. Leconte, Traduction des quatre discours d'Andocide. — Imbart de la Tour, Les coutumes de la Réole.

**The Academy**, n° 1127 : Letters of James Russell Lowell, p. Norton. — Besant, History of London. — Rose Blennerhassett and Lucy Sleeman, Adventures in Mashonaland; Mrs Barkly, Among Boers and Basutos; Mrs Windham Knight-Bruce, Khama, the African chief. — The battle of Shrewsbury (Wylie). — Hommel, Südarabische Chrestomathie (Sayce). — The s plurals in English (Jespersen). — Sir Alexander Cunningham (not. nécr.). — *Supplément :* W. Wright, The Brontes in Ireland, or facts stranger than fiction. — Bergerat, A wild sheep chase; A. Walters, A lotos eater in Capri; Linda Villari, Here and there in Italy and over the border.

**The Athenaeum**, n° 3450 : Landor, Alone with the Hairy Ainu, or 3800 miles on a pack saddle in Yezo and a cruise to the Kurile Islands. — Joyce, The history of the Post Office. — Catullus with the Pervigilium Veneris, p. Owen. — Voltaire in England. — Two documents (cf. le numéro précédent du recueil). — The prospectus of Coleridge's « Wachtman ». — Mrs Glasse (Hooper) — Timbuctoo.

**Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique**; tome XXXVI, 6e livr. : Cumont, Note sur un passage des Actes de St Mâri. — Delbœuf, Les premiers vers du premier discours de Médée dans Euripide. — De Harlez, Les langues monosyllabiques. — *Comptes rendus :* Dionis Chrysost. omnia p. De Arnim. — Deecke, Latein. Gramm.; Erläuter. — Francotte, L'organ. de la cité athén. et la réforme de Clisthènes. — Allmer et Dissard, Musée de Lyon, inscr. antiques. — J. Roland, Atlas d'histoire.

**Literarisches Centralblatt**, n° 50 : S. V. Schmidt, Der Galaterbrief im Feuer der neuesten Kritik. — Rolffs, Das Indulgenzedict des röm. Bischofs Kallist. — Dalman, Kurzgef. Handbuch der Mission unter Israel. — Fechner, Grundriss der Weltgesch. — Uhle, Festschrift zum 750en Jubiläum der Stadt Chemnitz. — Wacker, Die Aachener Geschichtsforsch. — Heigel, Uebergabe der pfalzb. Festung Mannheim

1795 (bon et utile). — ROTHERT, Karten u. Skizzen aus der vaterl. Gesch. der letzten hundert Jahre. — RUGE, Entwickl. der Kartographie von Amerika bis 1570 (recueil très instructif). — DELBRÜCK, Vergl. Syntax der indogerm. Sprachen, ? (aura la plus grande influence; jugement calme, clair, mûri). — SCHREIBER, Manuel de la langue tigraï, II, textes et vocabul. — CARRIÈRE, Nouv. sources de Moïse de Khoren (petit écrit de la plus haute importance et d'une valeur durable pour les études arméniennes). — POTROWSKI, Etjudy po afinskoj politii Aristotela. — Corpus inscr. etrusc. p. PAULI, I (entreprise méritoire dont il faut souhaiter la continuation). — Chettle Dekker u. Haughton, The pleasant comedy of patient Grissill, p. HÜBSCH (soigné). — BOLTE, Die Singspiele der engl. Komödianten (très savamment édité). — ROBERT, Die Nekyia des Polygnot (comme toujours, savoir abondant et « don de combinaison »).

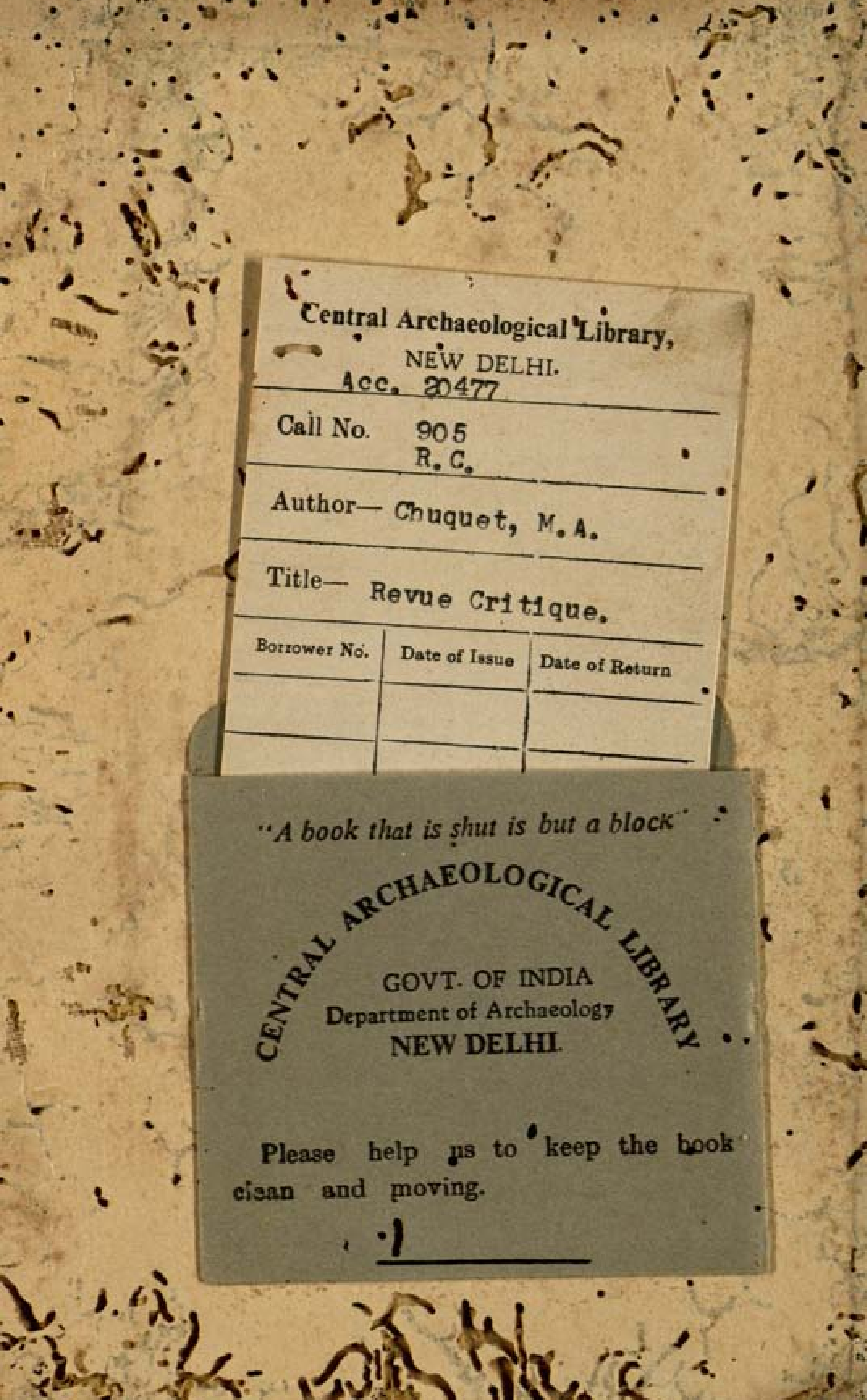
Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : Test of Abraham ; Apocr. anecdocta, p. JAMES. — Lactantii op. II, 1, p. BRANDT et LAUBMANN. — Der Wahrheitspfad, ein buddh. Denkmal, uebers. von NEUMANN. — GILBERT, Handbuch der griech. Staatsaltert. I. Der Staat der Lakedaimonier u. Athener, 2e ed. — SCHÖN, Das Capitol. Verzeichnis der röm. Triumphe (bon). — Xenien. 1796 p. SCHMIDT u. SUPHAN (sera le bienvenu). — MÜHLAN, Chapelain (très soigné). — FLEINER, Die tridentin. Ehevorschrift. — NAUDÉ, Friedrichs des Grossen Angriffspläne gegen Oesterreich im siebenj. Kriege. — FÜRBRINGER, Die Stadt Emden in Gegenwart u. Vergangenheit. — KÖSTLIN, Friedrich der Weise u. die Schlosskirche zu Wittenberg. — Fontes juris romani antiqui, p. Bruns ; 6e ed. p. MOMMSEN et GRADENWITZ.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24 : Arati Phaenomena rec. MAAS (très long art. de Kaibel sur ce travail qui a coûté dix années à son auteur et qui a produit de si heureux résultats). — Von SCHEFFLER, Michelangelo (un de ces livres qu'on lit plusieurs fois parce qu'ils sont importants ; il provoque la contradiction et par suite est appelé à préparer la solution du problème).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Scholia in Lysistratam, p. STEIN (1er art.). — HERBST, Zu Thukydides, Erkl. u. Wiederherst. V-VIII (très louable). — FABIA, Les sources de Tacite dans les Hist. et les Annales (soin, méthode raisonnable, sagacité, jugement réfléchi). — WÖLFFLIN, Neue Bruchstücke der Freisinger Itala. — JEEP, Zur Gesch. der Lehre von den Redeteilen bei den latein. Grammatikern (très méritoire). — W. von LANDAU, Beitr. zur Altertumskunde des Orients. — WILLRICH, De conjur. Catil. fontibus (1er art.).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-L[illegible]




Central Archaeological Library,
NEW DELHI.
Acc. 20477
Call No. 905
R. C.
Author— Chuquet, M. A.
Title— Revue Critique.
Borrower No.
Date of Issue
Date of Return
"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.
Please help us to keep the book clean and moving.